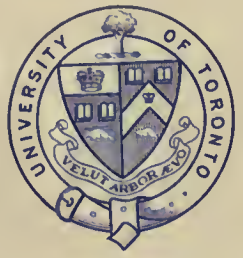
Collection G.M.A.



Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
An Anonymous Donor

Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/modlelivrerevued04uzanuoft

Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

QUATRIÈME ANNÉE

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

— Archives des Écrits de ce temps —

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

QUATRIÈME ANNÉE

PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

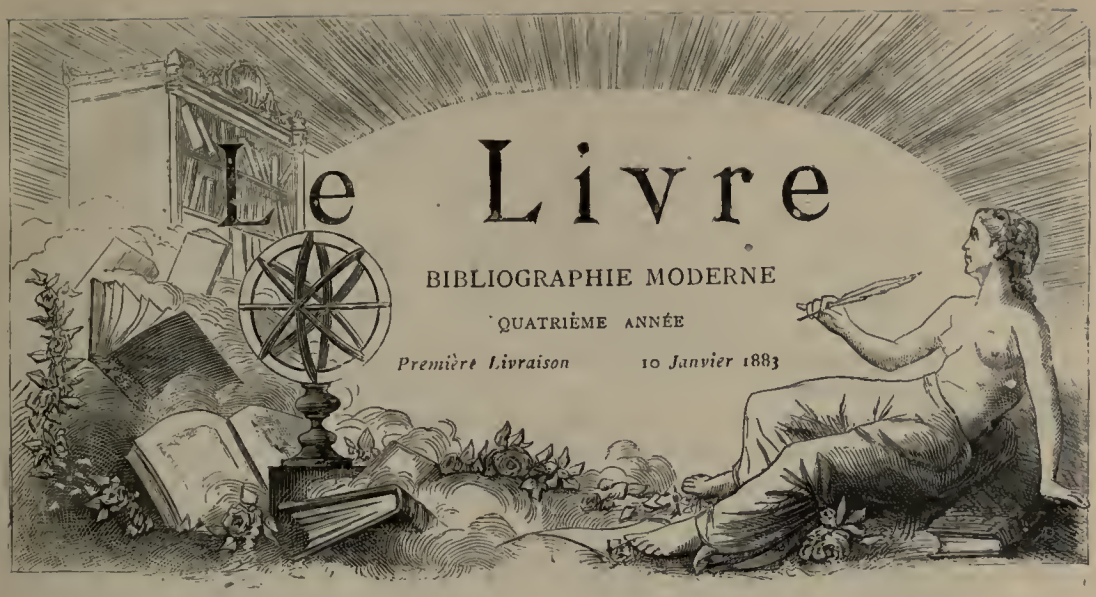
OCTAVE UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1883

639916
9.8.56

Z
1007
L775
année 4M



CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

ANGLETERRE

Londres, 4 janvier 1883. -

Pour la première fois les lecteurs anglais vont posséder une traduction complète des *Mille et une Nuits* (*The arabian nights Entertainments*). Ceux qui ont lu ces fameux contes dans le texte original, dont il existe trois éditions, imprimées l'une à Breslau, l'autre à Boulaq (Le Caire), et la troisième à Calcutta, savent bien qu'un tel ouvrage ne paraît guère de nature à être exposé sans voiles devant ùn public aussi facile à effaroucher que le public anglais. Je ne sais même si on en laisserait librement circuler en France une traduction littérale, telle que prétend être celle dont le premier volume a tout récemment paru. Une hardiesse de langage qui peut plus facilement trouver des équivalents dans la littérature italienne que dans la littérature française, s'accompagne, dans les *Mille et une Nuits*, d'un cynisme plutôt oriental qu'européen. Ceux-là peuvent, d'ailleurs, se faire une idée des parties jusqu'ici retranchées dans cet ouvrage, qui voudront mettre à côté du *Capitulo del Forno,* de Giovanni della Casa, les sonnets en patois vénitien de Giorgio Baffo.

Les *Mille et une Nuits* excitent aujourd'hui tant d'intérêt qu'on me pardonnera si je jette un coup d'œil sur la manière dont on a traité cet ouvrage en Angleterre. La première version parut en 1724, en 6 volumes in-12, vingt ans après le commencement, et sept ans après la fin du travail de Galland, dont elle n'est que la traduction. Cette édition est restée en faveur pendant près de quatre-vingts ans. Son mérite littéraire est à peu près nul, quoiqu'une édition augmentée, publiée en 1798, ait encore quelque valeur commerciale. Une traduction nouvelle, par le révérend Edouard Forster, en 5 volumes in-8, avec des illustrations par Smirke, parut en 1802. Elle a la réputation d'être élégante; mais elle n'a aucune autorité, et elle doit aux gravures ce qu'elle possède de valeur. Une troisième version, par William Beaumont, parut en 1811, en 4 volumes in-12. Je ne l'ai jamais vue. La même année se publia une traduction par Jonathan Scott, LL. D., en six volumes grand in-18, laquelle prit bientôt dans l'estime publique la place de toutes les autres. De nouveaux contes, traduits pour la première fois, y avaient été insérés; le texte avait été revu et corrigé sur l'arabe, et elle était enrichie d'une introduction, et de notes sur la religion et les coutumes mahométanes. Depuis, cette traduction est toujours restée en grande faveur, et c'est encore aujourd'hui celle qu'on lit le plus fréquemment. L'idée qu'on se fait généralement en Angleterre des *Mille et une Nuits* est puisée là. Elle réapparut huit ans plus tard sous une autre forme, avec des illustrations par Richard Westall. Cette édition est encore maintenant recherchée du public. Un fait assez curieux, c'est que la plus belle édition qui ait encore été faite de cette version vient de sor-

tir de la presse sous la rubrique *London, J. C. Nimmo and Bain, 1883*. On y a réimprimé la préface et l'introduction de Scott. Un manuscrit apporté de l'Orient par Wortley Montague, curieux échantillon du *fou anglais* qui, après avoir siégé au Parlement, couronna une vie d'étranges débauches en se faisant d'abord catholique et ensuite musulman, a fourni à Scott les variantes qu'il introduit dans le texte de Galland. Il abandonna son projet de retraduire l'ouvrage entier, parce qu'il trouva, nous dit-il, le texte de Galland si fidèle, qu'il devenait superflu de retoucher aux contes que celui-ci avait déjà traduits. L'édition que viennent de donner MM. Nimmo et Bain est en quatre beaux volumes reliés en parchemin, et faisant partie d'une collection connue sous le titre de *Romance Series*. J'aurai peut-être à parler plus tard d'autres volumes appartenant à cette belle collection qui fait honneur à la typographie anglaise. On en a imprimé mille, et la composition a été ensuite distribuée. Outre la beauté de l'exécution générale, qui fait du livre une véritable édition de luxe, dix-neuf illustrations par M. Ad. Lalauze lui donnent un attrait particulier Ce sont, je suppose, les mêmes qui ont paru pour la première fois dans l'édition des *Mille et une Nuits* de la Petite bibliothèque artistique, chez Jouaust.

En 1839, mon homonyme, Charles Knight, publia en trois volumes grand in-8 la première traduction des *Mille et une Nuits* faite directement sur le texte arabe. Par une coïncidence singulière, une nouvelle édition de cet ouvrage a vu le jour depuis ma dernière correspondance. La seconde avait été donnée par John Murray en 1859, et celle-ci, la troisième, porte la date de 1883 et sort de chez MM. Chatto et Windus. Je crois que, de toutes les versions aujourd'hui existant en Europe, c'est celle qui a le plus de mérite et d'autorité. Ce n'est pas sans quelque timidité que je dis cela, car on ne sait jamais au juste quels prodiges l'érudition teutone n'a pas produits. Nos relations avec l'Orient sont toutefois considérées comme étant plus étroites que celles d'aucun autre pouvoir occidental, et en Angleterre ce travail passe pour un véritable monument d'érudition. En voici le titre : *The Thousand and One Nights commonly called in England the Arabian Nights Entertainments. A New Translation from the Arabic with copious Notes by Edward William Lane, correspondent of the Institute of France, etc. etc., A New Edition from a Copy annotated by the translator, Edited by his nephew Edward Stanley Poole. In three vols. Chatto and Windus.* L'introduction et les notes de cette belle édition jettent sur la vie et les coutumes orientales un jour qu'on ne trouverait pas ailleurs. Il n'y a réellement pas, dans toute la littérature, de peinture qui soit aussi fidèle de la société arabe au moyen âge. Contrairement à Scott, son devancier, Lane soutient que Galland a travesti son modèle, qu'il commet les erreurs les plus grossières, et que la traduction entière est fausse et de nature à égarer le lecteur. Des poésies qui sont entremêlées aux contes, Lane ne donne qu'une portion, étant d'opinion que, comme ces poésies ne sont pas de l'auteur ou des auteurs de l'ouvrage et que la mesure et le rythme sont nécessairement supprimés, il suffit d'en faire un choix. La traduction des *Mille et une Nuits* de Lane est, bien entendu, la traduction estimée des savants. Elle a été longtemps à un prix fabuleux. Aussi la publication d'une nouvelle édition, qui ne le cède en rien en beauté aux précédentes, est-elle un véritable bienfait. Les illustrations, par William Harvey, graveur et artiste bien connu, élève du célèbre Bervic, à qui la renaissance de la gravure sur bois en Angleterre est due, montrent une sévère exactitude archéologique en même temps qu'une fantaisie charmante. Un peu de raideur et de convenu caractérisent généralement Harvey. Mais l'artiste s'est montré là sous un meilleur jour, et, dans le même genre, rien n'a encore été fait de mieux que ces dessins. On a déjà rendu hommage en France au mérite des gravures sur bois de Harvey et à la beauté de l'édition originale de Lane.

Espérant que ces détails sur des livres qui n'ont aucun titre à l'actualité n'ont pas fatigué mes lecteurs, j'arrive à la traduction nouvelle et complète dont j'ai le premier volume sous les yeux. J'ai dû souscrire à ce livre pour me le procurer. Il est publié par une société particulière et rigoureusement réservé aux membres; aucun exemplaire n'en sera mis en vente ni envoyé aux revues. Il n'en est imprimé en tout que cinq cents, qui sont tous retenus d'avance. Si jamais l'un d'eux, par la mort de son possesseur ou quelque autre cause, se trouvait figurer dans une vente, j'ose prédire qu'il atteindrait un prix fou. Je transcris ici le titre en entier : « The Book of the Thousand Nights and One Night : now first completely done into English prose and verse from the original Arabic, by John Payne (author of *The Masque of Shadows; Intaglios : Sonnets; Songs of Life and Death; Lautrec; The Poems of Master Francis Villon of Paris; New Poems, etc.* In nine volumes. Volume the first. London, 1882 : printed for the Villon Society by private suscription and for private circulation only.» Le prix de chaque volume est d'une guinée. Personne ne peut, après avoir lu le premier volume, douter que l'œuvre, une fois terminée, ne soit une véri-

table et sincère traduction. Notre fameux voyageur, le capitaine Richard Burton, aujourd'hui consul à Trieste, a prêté au jeune poète qui l'a entreprise les notes recueillies par lui en vue d'un travail semblable. Le style du livre est d'une vivacité admirable et plein de coloris. Je ne suis pas juge de la fidélité de la traduction, mais j'entends dire qu'elle va jusqu'au scrupule. Je peux, en tout cas, déclarer que l'auteur ne s'est point laissé intimider par son sujet, et qu'il donne tout au long des passages à propos desquels la *Revue britannique* dit : « On voit les dames de Bagdad s'asseyant sur les genoux d'un portefaix et se livrant à des plaisanteries devant lesquelles eût reculé l'Arétin. » La publication complète du texte arabe a, dit-on, été interdite à Saint-Pétersbourg, ville où la censure a d'ordinaire autre chose à faire que de s'inquiéter de questions de décence dans les textes orientaux. M. G. Rat, d'après Gay, a publié à Toulon en 1809 un spécimen de la façon dont une traduction française complète devrait être faite. Je ne l'ai pas vu. M. Payne a traduit, avec les mètres originaux, la totalité des poèmes. Cela n'est pas, après tout, aussi fatigant qu'on aurait pu le craindre. Dans son ensemble, le livre est tout, excepté fatigant. Cette version des *Mille et une Nuits* se rangera promptement parmi les curiosités bibliographiques. Je n'allongerai pas cette longue notice sur ces contes arabes en racontant comment le nom de François Villon, le poète fameux qui fut si près de faire connaissance intime avec la potence de Montfaucon, se trouve associé à cette production. Du reste, j'ai déjà parlé, dans le *Livre*, de la *Villon Society*, et j'en ai raconté l'origine. Je n'ajouterai qu'un mot. Le volume qui vient de paraître, est, comme il doit l'être pour le prix, un modèle d'élégance.

En traitant des livres dont la beauté typographique est le principal attrait, j'ajouterai que le dernier volume de la *Romance Series* de MM. Nimmo et Bain, est *Vathek*, par Beckford, suivi de *Eastern Story of Rasselas*, par le docteur Johnson. *Vathek*, comme le savent les lecteurs français, bien que l'œuvre d'un Anglais, fut d'abord écrit en français et publié à Paris en 1787. J'ai la bonne fortune de posséder l'édition originale, suffisamment rare aujourd'hui, ainsi qu'un exemplaire, auquel j'attache un haut prix, du beau fac-similé exécuté à Paris en 1876, et qui a pour moi plus de valeur encore parce qu'il est un présent de M. Stéphane Mallarmé, auquel on le doit. La nouvelle édition du texte anglais a un beau portrait de Beckford et quatre eaux-fortes d'après M. A. Tourrier par M. Damman.

La jolie collection de MM. Kegan Paul, Trench et Cie, appelée *Parchment Series*, et que j'ai déjà décrite comme rivalisant de beauté avec les plus fameuses productions des Elzévier, vient de s'augmenter des œuvres de Skakespeare. L'édition doit, je crois, avoir environ dix volumes, dont quatre ont paru. Le texte est donné seul, débarrassé de tout commentaire et de toute note. J'ai à peine besoin de dire que c'est là la forme sous laquelle le travailleur, fatigué des conjectures qui déconcertent et des corrections qui gênent, aime à lire Shakespeare. Combien de centaines d'éditions de Shakespeare ont vu le jour? Qui essayera de le deviner? Mais parmi celles qui visent à être des *livres de poche*, celle-ci vient facilement en première ligne. Le temps des gros livres est passé, je crois, et celui qui veut lire commodément Shakespeare dans sa chaise sera disposé à choisir cette élégante et délicieuse édition.

Mes lecteurs français connaissent-ils les œuvres de Charles Reade? C'est au moins douteux. Une édition collective des romans de cet auteur vient d'être publiée pour la première fois[1], et me fournit l'occasion de dire quelque chose à son sujet.

De tous les romanciers anglais passés et présents, M. Reade est celui qui a le plus d'invention. Sous ce rapport, j'ai presque le droit de le mettre auprès de Dumas père. Il a, de plus, une confiance en lui, une vie, une ardeur, que ni Dumas ni Balzac n'ont surpassée. Il unit à ces qualités une puissance dramatique, une aisance dans le dialogue et une sympathie pour les aspirations modernes qui faisaient de lui un chef de l'école réaliste avant que le mot avec sa signification actuelle eût été prononcé. Son *The Cloister the Hearth (le Cloître et le Foyer)* est, à mon avis, le plus brillant roman anglais de la seconde moitié du XIXe siècle, et la série de ses fictions en prose, depuis *Peg Woppington* jusqu'à *A Terrible Temptation*, sacre l'auteur homme de grand talent. Un nouveau drame, dû à la plume de M. Reade, est en ce moment en possession de l'*Adelphi theatre*. C'est à peine si je peux, dans une revue sommaire de la littérature courante, parler des anciennes œuvres de M. Reade. Cependant cette nouvelle édition me permet de dire quelque chose d'un homme qui est un ennemi chevaleresque et souvent solitaire de nos hypocrisies sociales, et un adversaire déterminé de ce qu'il y a de pire dans nos institutions. Ses romans nous montrent les horreurs que l'on tolère dans nos prisons et dans nos établissements particuliers d'aliénés, et la peinture qu'il en a faite a remué la société jusqu'au cœur, si tant est, ce dont je doute, que la société en ait un. La nouvelle édition contient une

1. London, Chatto and Windus.

partie neuve. C'est un volume intitulé *Readiana*, et qui se compose d'une collection de lettres, d'articles courts écrits pour les journaux et de commentaires brefs et piquants sur les événements du jour. On se plaît à retrouver dans ce livre l'homme vraiment viril et passionné dont le sang, coulant avec une impétuosité peu commune chez un écrivain qui a commencé à se faire connaître il y a cinquante ans, semble annoncer un tempérament méridional plutôt qu'une nature nourrie dans nos climats du Nord. Généreux, ardent et implacable, il met sous les yeux du monde, avec une clarté merveilleuse, digne de Voltaire défendant la cause de Calas, des cruautés qui, dans un pays comme l'Angleterre, où l'on est lent à intervenir dans ce qui ne nous regarde pas directement, se présentent fréquemment, on peut le craindre. Entier dans ses haines, il est souverainement injuste envers les individus, tout en étant un puissant champion pour sa cause. Je ne sais rien dans la littérature avancée et admise de plus fort et de moins justifiable que quelques jugements par lesquels il condamne certains hommes qui se sont trouvés en antagonisme avec lui. Je ne sais pas de roman d'un intérêt plus absorbant que le récit de ses efforts pour protéger la faiblesse et redresser les torts. Quand nous ne serons plus si près de M. Charles Reade, nous nous ferons une idée plus juste de sa stature intellectuelle et morale.

On doit savoir assez généralement en France aujourd'hui que la littérature française est chez nous le sujet d'études approfondies, exactes et intelligentes. Mais je m'imagine que l'on ne soupçonne même pas combien sont précises les notions possédées par l'élite des lettrés anglais. Un volume récemment publié à Oxford, dans une collection de livres d'enseignement, peut servir à porter la conviction dans l'esprit du plus ignorant et du plus sceptique. C'est *A short History of french Literature*[1], par George Saintsbury. L'ouvrage peut s'appeler court (*short*) en un sens. Cependant il remplit six cents pages in-8° d'impression compacte et contient autant de renseignements et de détails utiles qu'on en ait jamais pu faire entrer dans un simple volume. Les études de M. Saintsbury sur la littérature française lui ont déjà acquis en ce pays une grande réputation. Ce n'est pas sans regret que ceux qui connaissent la pénétration de son esprit, la grâce et le charme de son style, le voient se consacrer à des travaux purement scolaires. L'utilité d'un ouvrage tel que celui qu'il vient de publier ne sera pas toutefois appréciée de ceux-là seuls qui s'occupent des choses de l'enseignement. Tous les Anglais qui s'intéressent à l'étude de la littérature française trouveront dans le travail de M. Saintsbury un livre toujours précieux à consulter. On n'a encore vu en Angleterre rien qui en approche pour l'exactitude et la perfection. Je ne prétends pas connaître les ouvrages du même genre que vous possédez. Je gagerais cependant que vous n'avez aucun volume au même degré compréhensif, digne de confiance et satisfaisant. Le premier livre, qui traite de la littérature au moyen âge, est spécialement admirable. C'est la seule partie où M. Saintsbury se permette des citations. Ce qu'il dit des chansons de gestes, des romans du cycle d'Arthur et du cycle de l'antiquité, des fabliaux, de la poésie sérieuse et allégorique et de la poésie lyrique primitive a un intérêt et un mérite singuliers. Les analyses des romans de chevalerie sont si charmantes qu'il est difficile de s'en distraire. Je ne crois pas que je puisse payer à ce volume un plus juste tribut qu'en disant que j'ai commencé à y jeter un coup d'œil dans le but d'en faire la brève mention à laquelle il paraissait avoir droit, et que j'ai fini par le lire attentivement, soirée après soirée, jusqu'à ce que je fusse arrivé à la dernière page. Je m'y suis remis à plusieurs reprises, comme on se remet à une histoire attachante, et lorsque j'eus atteint la conclusion j'en ai été réellement chagrin. Et cependant, c'est un livre qui n'est nécessairement, en certaines de ses parties, rien de plus qu'une simple nomenclature, avec quelques mots de jugement réfléchi. Pour moi personnellement, les articles les plus intéressants sont ceux qu'il consacre à la Pléiade, à la satire Menippée, à Marot et à ses contemporains, à Rabelais, à Calvin et à Amyot. Le XVIII^e^ et le XIX^e^ siècle ont dû être traités plus sommairement. Il faut que j'ajoute que M. Saintsbury est un ardent romantique. Sa critique de Malherbe et de Boileau provoquera des protestations, et peut-être aussi son énergique éloge de Ronsard. Il est disciple fervent de Victor Hugo et les classiques du XIX^e^ siècle ne trouvent que peu d'indulgence de sa part.

Dans une de mes récentes correspondances, je parlais de la mort du poète Dante Gabriel Rossetti, et de la perte qu'elle faisait éprouver à la littérature et à l'art anglais. Je m'étais déjà, dans *le Livre,* étendu sur l'homme et son œuvre à propos d'un volume de poésies qui venait alors de paraître. Trois ou quatre biographies distinctes de Rossetti sont actuellement en préparation, et un ouvrage, qui est presque une autobiographie, a déjà paru. Il est intitulé *Recollection of Dante*

1. Oxford, Clarendon Press.

Gabriel Rossetti[1], par T. Hall Caine. L'intimité de M. Caine avec Rossetti ne remonte pas au delà des trois dernières années de la vie du poète. Elle n'en fut pas moins étroite et tendre, et ce fut dans les bras de son jeune admirateur que Rossetti expira. Avant de se rencontrer, ils s'étaient écrit. De là d'admirables lettres de Rossetti qui donnent à l'ouvrage une valeur spéciale. Avec la mémoire d'un jeune enthousiaste, M. Caine a retenu des conversations entières. Aussi a-t-il réussi à offrir au public ces souvenirs sous une forme vivante, et, bien que le volume soit mince, il a du succès. Les lecteurs du *Livre* me pardonneront d'en citer un extrait. J'ai déjà dit combien je suis fier de l'amitié que me portait Rossetti. Cependant, depuis bien des années, Rossetti menait la vie d'un reclus, et je n'ai jamais osé troubler la solitude qu'il avait choisie. Ces explications préliminaires données, voici l'extrait : « Vers cette époque (immédiatement avant sa mort), Rossetti éprouva une grande satisfaction à la lecture d'un article paru dans *le Livre* sur lui et sur ses œuvres, et écrit par M. Joseph Knight, un ancien ami à qui il était profondément attaché et pour les talents duquel il avait une sincère admiration. Peut-être la dernière lettre tracée par la main de Rossetti fut-elle celle qu'il écrivit à M. Knight au sujet de cet article. »

Un autre livre, publié par M. Elliot Stock, est un de ces ouvrages qui tiennent de l'histoire et de l'archéologie, et dont cet éditeur a virtuellement le monopole. Il a pour titre *the Civil war in Hampshire, 1642-45, and the Story of Basing House,* par le rév. G.-N. Godwin, chapelain de l'armée. Il y a là une grande quantité de détails et le livre, outre sa valeur comme histoire locale, offre aussi un intérêt général.

Dans mon dernier courrier, je parlais assez longuement des Souvenirs de miss Frances Anna Kemble. Enhardie par le succès qu'obtenaient ses délicieuses réminiscences, miss Kemble vient de mettre au jour *Notes upon some of Shakespeare's Plays*[2]. Les réflexions sont justes, et les observations sur le théâtre sont dignes d'attention. Mais la matière contenue réellement dans ce volume est à peine en rapport avec son imposante apparence. Deux ou trois autres livres traitant des choses du théâtre ont été récemment publiés : *English Dramatists of To-day*[3], par William Archer, est une spirituelle jérémiade sur la condition actuelle de notre littérature théâtrale, écrite dans un style très brillant par un de nos jeunes critiques dramatiques. *Theatrical Anecdotes*[1], par Jacob Larwood, est le plus récent spécimen d'un genre de littérature apparemment inépuisable. Le monde n'entendra jamais parler assez, à son gré, de ces enfants à qui l'on confie l'interprétation d'une partie de ce qu'il y a de plus grand en littérature. Il est inutile de dire que ce volume procure une lecture amusante.

La *Vie du Professeur de Morgan*[2], par sa femme, est un livre intéressant pour certains lecteurs. De Morgan marchait à la tête des mathématiciens anglais ; c'était en outre une individualité frappante qu'il n'était pas facile de comprendre pendant sa vie. Mais ces révélations éclairent son caractère d'un jour complet. Je ne puis arrêter l'attention des lecteurs français sur les détails d'une existence entièrement consacrée à des études abstruses. Je raconterai cependant une anecdote personnelle qui, bien qu'elle rappelle ma propre déconfiture, amusera tout en donnant une idée de l'homme. Ayant été assez privilégié pour assister aux si charmantes réceptions de M^me^ de Morgan, et ayant en différentes occasions causé avec son mari, je me figurais un peu témérairement que j'avais le droit de me considérer comme une de ses connaissances. Un jour, donc, dans une rue tranquille avoisinant un des parcs, je le rencontrai et me crus tenu de l'aborder. Ce qui m'enhardissait encore à le faire, c'est que, du moment où je fus à la portée de son regard, il tint ses yeux fixés sur moi avec un bienveillant sourire ; et, tout le temps que nous mîmes à nous approcher l'un de l'autre, il ne cessa de rayonner. Je m'arrêtai devant lui et lui serrai la main. Le professeur s'arrêta aussi et fut forcé de le faire, car je suis trop massif pour qu'on me passe pardessus. Le sourire disparut de son visage. Il était évidemment perplexe. Je dus lui expliquer qui j'étais. La tâche n'était pas facile, et le renseignement parut lui causer tout autre chose que de l'intérêt. A la fin, il eut une idée vague de m'avoir vu chez lui, et désira savoir quel était mon but en l'arrêtant. C'était plus que je ne pouvais lui en dire. Au bout de dix minutes passées à tenter de m'expliquer, je me retirai, plein de confusion, et le professeur reprit sa promenade et le fil de ses pensées. Lorsque je le rencontrai de nouveau, il me sourit aussi bénévolement que la première fois ; mais est-il besoin de dire qu'il passa sans être interrompu ni dérangé ?

1. London, Elliot and Stock.
2. London, R. Bentley and Sons.
3. London, Sampson Low, Marston and C^o^.

1. London, Chatto and Windus.
2. London, Longmans.

Je terminerai en faisant une simple mention de quelques livres dont le sujet est par lui-même assez important, mais qui sont dénués d'intérêt pour les lecteurs français. *The Reign of William Rufus and the accession of Henri I*[1], par Edward A. Freeman, est une œuvre de mérite due à un historien très intelligent et très sincère, mais qui est aussi impatient de contradiction qu'honnête dans ses convictions, et chez lequel il y a au moins autant de l'avocat que du juge. *The Friendship of Mary Russell Mitford as recorded in Letters from her Literary Correspondents*[2]. Ce livre, édité par le rév. A.-G. Lestrange, nous fournit de nouveaux détails sur une femme auteur dont nous avons beaucoup entendu parler en Angleterre, et dont nous ne sommes jamais las d'entendre parler. Miss Mitford est une des plus agréables figures de la littérature anglaise, et le public qui lit a un appétit insatiable pour tout ce qui la concerne.

J'ai sur ma table le nombre ordinaire de livres de voyages. Un ou deux seulement ont assez d'intérêt pour s'élever au-dessus du niveau commun. *The Merv oasis*[3], par E. Donovan, est un récit frappant d'une de ces entreprises faites par la presse quotidienne et qui sont un des traits les plus singuliers de notre époque. *A Winter in Tangier and Home through Spain*[4], par Mrs Howard Vyse, présente une belle peinture de la vie dans les pays méridionaux. Il y a peu de romans importants qui aient vu le jour. MM. Chatto et Windus ont maintenant presque le monopole de ce genre de littérature. *The Golden shaft (la Flèche d'or)*, par Charles Gibbon, est un roman très caractéristique et très piquant, sorti de la plume d'un habile écrivain. *All sorts and conditions of Men (Hommes de toute sorte et de toute condition)*, le premier ouvrage écrit par M. Walter Besant depuis la mort de James Rice, avec la collaboration duquel toutes ses autres œuvres, si connues, ont été composées, ne montre aucune défaillance pour l'imagination, la vigueur et le style. Le fait que M. Besant était le plus fort de ces deux collaborateurs, espèce d'Erckmann-Chatrian anglais, avait toujours été soupçonné et semble désormais hors de conteste.

A la fin de cette correspondance, il faut que je consacre une mention au professeur Palmer, dont la triste destinée a jeté comme un voile de mélancolie sur Londres et sur Cambridge. Le plus versé de nos érudits dans la connaissance de l'arabe, le professeur Palmer, accompagna nos troupes en Égypte, et, dans son rôle d'interprète, partagea le sort de deux officiers avec lesquels il s'était aventuré dans l'intérieur. Connu comme il l'était par les Arabes, qui lui donnaient le nom de cheikh Abdullah, il n'avait pas même l'idée qu'il pouvait courir un danger. Il n'en fut pas moins pris et massacré. Le professeur Palmer était un des fondateurs du Rabelais-Club. Qu'un homme aussi distingué ait péri de cette façon, c'est là un fait profondément regrettable. Sans avoir la moindre envie de plaisanter, je pose ici la fameuse question : « Que diable allait-il faire dans cette galère? »

JOSEPH KNIGHT.

1. Oxford, Clarendon Press. 2 vol.
2. London, Hurst and Blackett.
3. London, Smith Elder and C°.
4. London, Hatchards.

HONGRIE

(*Alexandre Petœfi et Jean Arany*).

Budapest, 15 décembre 1882.

Le 15 octobre de cette année, vient d'être inaugurée ici la statue du plus grand poète lyrique des Hongrois, Alexandre Petœfi. Huit jours après, le dimanche 22 octobre, leur plus grand poète épique, Jean Arany, exhala son dernier soupir dans le palais de marbre de l'Académie hongroise des sciences, à Budapest.

Les transports enthousiastes que provoqua le premier évènement furent égalés par l'abattement général que causa le second. Pendant les jours qui suivirent, on ne parla que de Petœfi et d'Arany, et toutes les questions littéraires et artistiques disparurent à côté du cri unanime : « Élevons une statue à Arany ! »

Petœfi et Arany[1] sont deux d'entre les plus grands poètes de tous les temps.

1. Voir la livraison du *Livre* du 10 mai 1882.

Né à la première heure de l'année 1823, fils d'un boucher de Kis-Kœrœs, Petœfi disparut — immortel à l'âge de vingt-six ans — dans la bataille de Segesvar, le 31 juillet 1849. Sa mort n'a pas été constatée, mais on ne l'a jamais revu.

Sa jeunesse ne fut pas heureuse.

Au temps où il fréquentait le lycée de la ville de Selmec, il allait souvent au spectacle, malgré les sévères défenses des professeurs, après avoir vendu de petits objets dont il croyait pouvoir se passer, ce qui lui permettait de prendre une modeste place de galerie. A la fin du semestre, on lui délivra un témoignage qui était — mauvais — et qui fut envoyé à son père avec une lettre du bourgeois chez qui Petœfi logeait, qui lui apprenait que son fils ne rentrait que très tard. La conséquence fut que le père déclara ne plus vouloir s'occuper de son fils.

Ayant quitté la ville de Selmec, le jeune Alexandre alla à pied à Pest, où il joua au théâtre des personnages muets. Son père étant venu à Pest pour le voir, le fils évita de le rencontrer. Après avoir passé quelque temps en province chez un de ses parents, qui le fit retourner à l'école, où il apprit à connaître les classiques romains, Petœfi alla à Sopron pour s'y faire enrôler ; mais, son régiment ayant dû aller en Croatie, et lui étant tombé malade en route, il fut renvoyé sur le conseil d'un médecin militaire.

Il rentra au collège, mais il en fut bientôt exclu. Après avoir suivi quelque temps une troupe d'acteurs ambulants, il reprit de nouveau le chemin de l'école. Redevenu acteur pendant les vacances, il écrivit un grand nombre de poésies qu'il publia dans différentes feuilles et s'étant mis à traduire deux romans de l'allemand, il se fit enfin collaborateur d'un journal de Pest. C'est là que pour la dernière fois il voulut se faire acteur, mais il échoua complètement. Pour se dédommager de ce mécompte, il se mit à publier ses poésies et même un roman assez faible [1]. Deux drames qu'il avait composés ne furent jamais représentés.

1848 approche, Petœfi sera le Tyrtée de la révolution hongroise. Il se fait soldat, devient même major, quitte le service, retourne dans le camp du général Bem et disparaît dans la bataille de Segesvar, qui fut livrée contre les Russes.

Malgré diverses poésies épiques, Petœfi (lisez Peteufi) est poète lyrique par excellence. Jean *Arany* (lisez *Aragne*), qui vient de mourir, et que je vous ai déjà souvent mentionné, est, lui, poète épique, bien qu'il ait aussi composé des poésies lyriques.

1. Petœfi a traduit aussi diverses poésies françaises et anglaises et le *Coriolanus* de Shakespeare.

Petœfi est subjectif, *Arany* est objectif. *Petœfi* est passionné, il s'enthousiasme pour les grandes idées et exprime ses sentiments tels qu'il les éprouve, avec une force irrésistible. — *Arany* garde toujours une noble harmonie; *Petœfi* s'abandonne à son imagination et ne connaît pas d'obstacles. *Arany* est plus critique; *Petœfi* est tantôt plaisant et naïf, tantôt satirique mordant et désespéré. *Arany* a un humour qui réchauffe le cœur et une ironie qui trahit la douleur; *Petœfi* chante l'amour et le bonheur qu'il procure en s'abandonnant à des transports dithyrambiques. — *Arany* n'a point publié de poésie amoureuse. *Petœfi* ne soigne pas la forme; *Arany* est même en cela passé maître.

Fr. Toldy, professeur de littérature, mort il y a quelques années, dit à propos de Petœfi [1] : « C'est le poète hongrois que l'étranger connaît le plus, mais pour la plupart seulement par de mauvaises traductions. Et cependant on l'aime pour la fraîcheur native de sa veine lyrique, qui, si même elle blesse quelquefois le bon goût par sa sauvagerie, trahit toujours la noble source dont elle jaillit. »

Le meilleur traducteur de Petœfi, puisque nous avons touché cette question, est Ladislas Neugebauer, qui a traduit une centaine de ses poésies en allemand [2]. Une brochure qui a paru il y a peu de temps a beaucoup contribué à faire connaître notre poète en Allemagne. L'auteur est M. le Dr Fr. Bubenik [3], qui publie dans son élégante brochure le récit d'une conférence qu'il a tenue à Vienne. Il s'est acquis des droits à notre reconnaissance par son travail consciencieux et le succès dont il a été couronné.

Mentionnons encore la traduction allemande du beau poème *le Héros Jean*, par J. Schnitzer [4].

En France, c'est Saint-René Taillandier qui l'a fait connaître; en Angleterre, John Bowring; en Amérique, William Lœw (New-York, 1881); il a eu pour traducteurs, en Italie, Giuseppe *Cassone* (Noto, en Sicile, 1874, 1879, 1881) et M. Bolla (Trieste, 1880); en Bohême, MM. Tuma et Brabek; en Pologne, Mme Prussakowa, M. Dmochowski (1859) et M. Sabowsky. Il a été de même traduit partiellement en russe, en serbe, en finnois, en suédois, en danois et en flamand.

Petœfi est original dans le meilleur sens du mot, et ses poésies portent avant tout le cachet de

1. *Histoire de la littérature hongroise*, 1877, t. V.— La dernière édition hongroise des poésies de Petœfi a paru depuis peu à Budapest. (Athenæum, 1882.)

2. 100 Lieder von Petœfi. Leipzig, 1879. Wiegand. Une deuxième édition va paraître.

3. Alexander Petœfi. 1882. Vienne. Hartleben.

4. Held Jànos. Budapest. Imprimerie Hungaria.

la vérité. Son langage est tout à fait populaire. Il n'y a pas de poète que le peuple connaisse autant que lui. Il est plein de cœur, d'idéalisme, d'ardeur, et se caractérise très bien quand il dit : Pour l'amour, je donnerais facilement ma pauvre vie; mais, pour la liberté, je donnerais bien l'amour !

« Sa fantaisie, dit le professeur Beœthy, en parlant de Petœfi, n'est pas proportionnée à son jugement, qui est moindre, ni son ardeur indomptable à son sentiment artistique, qui a moins de sûreté. »

Ce n'est pas là ce qu'on pourrait dire de Jean Arany (lisez *Aragne*), qui, dans tous les genres de poésies, du genre épique ou lyrique, de l'épopée à l'anecdote, de l'ode au chant populaire, n'a créé que des chefs-d'œuvre.

Sa vie, d'ailleurs, a été plus tranquille que celle de son ami Petœfi. Fils d'un paysan de petite noblesse, il voulait, lui aussi, après avoir achevé ses études, se faire peintre, sculpteur ou acteur ! Acteur, il le fut en effet, mais pour peu de temps seulement, et, rentré désillusionné à la maison, il s'y mit à enseigner les langues hongroise et latine pour être ensuite, en 1849, vice-notaire de la ville de Szalonta. Ayant appris l'allemand, il voulut savoir le français. Il lut *Télémaque,* Florian, Molière et même Crébillon. Puis, venant à l'anglais, il lut Shakespeare dans sa langue originale et en traduisit *Jean II* et *Richard II*. Il s'était mis à l'étude des ouvrages littéraires les plus célèbres, aussi bien en hongrois que dans d'autres langues, après avoir fait la connaissance de *Paul Tœrœk*, maintenant surintendant à Budapest, — un de ces hommes aussi estimables par les qualités du cœur que par la noblesse des sentiments, — qui mit à la disposition d'Arany sa riche bibliothèque.

Arany remporta en 1845, avec sa *Constitution perdue,* le prix que la société Kisfaludy avait proposé pour une épopée comique; en 1846, il obtint un autre prix pour son poème populaire, *Toldi*. En 1847, il entreprit la troisième partie de *Toldi*, qui devait être une trilogie, et écrivit son poème : *le Siège de Murany*. En 1849, il devint employé au ministère hongrois à Debrecen, et, en 1851, professeur des langues hongroise et latine au gymnase de Nagy-Kœrœs. Nommé directeur de la Société Kisfaludy à Pesth, il vint s'y établir en 1860, et c'est là qu'il mourut le 22 octobre 1882, directeur de l'Académie des sciences, dont il était en même temps secrétaire général honoraire.

Composition, langage, forme, caractères, narration, tout est beau, rien n'est à reprendre dans Arany. Ses traductions rivalisent par la valeur littéraire avec les ouvrages qu'il a traduits. Outre les deux pièces que nous venons de mentionner, il a encore traduit le *Philoctète* de Sophocle, le *Hamlet* et *le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, et tout le théâtre d'Aristophane.

Son œuvre la plus populaire est la trilogie du héros Toldi (terminée en 1879), dans laquelle il se conforme au principe qu'il avait formulé en ces termes : « La tâche du poète populaire n'est pas de prendre le ton rude du peuple, mais bien plutôt de l'initier à la compréhension des plus grandes beautés politiques en écrivant dans une forme qu'il puisse goûter. » Cette tâche, Arany l'a entièrement remplie.

La Mort de Buda (Buda-Bléda, Blœdelin) est une épopée qui aurait dû être aussi la première partie d'une trilogie.

L'édition définitive de ses œuvres, poésies, poèmes, essais critiques et traductions, va paraître à Budapest, en huit volumes, chez M. Ràth, qui publiera de même sa correspondance avec Petœfi.

Peut-être aurons-nous encore, quand cette publication aura été terminée, l'occasion de revenir sur Arany, à l'égard duquel nous nous bornons aujourd'hui à cette courte esquisse, mais nous ne quitterons pas le grand poète sans prévenir à l'étranger le public qu'Arany, de l'avis unanime des critiques hongrois, « a été notre plus grand poète ! »

EUGÈNE SCHWIEDLAND

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

DES PUBLICATIONS NOUVELLES

JURISPRUDENCE

Précis de droit civil contenant dans une première partie l'exposé des principes et dans une deuxième les questions de détail et les controverses, par G. Baudry-Lacantinerie, professeur de droit civil à la Faculté de droit de Bordeaux. Paris, Larose et Forcel, libraires-éditeurs, rue Soufflot, 22. (Les deux premiers volumes ont paru, le troisième et dernier est sous presse.)

Dirigé par le désir et soutenu par l'espérance de rendre l'étude du droit plus accessible à la jeunesse des écoles, M. G. Baudry-Lacantinerie s'est imposé la rude tâche de publier, en trois volumes seulement, un commentaire très approfondi du Code civil.

Cupidæ legum juventuti. C'est la dédicace que le savant professeur de la Faculté de droit de Bordeaux a modestement jugé utile de mettre presqu'à la fin de sa préface. D'ailleurs, il suffit de lire la dernière phrase de cette même préface, pour être pénétré du vif attachement que M. Baudry-Lacantinerie éprouve à l'égard des étudiants. Comme récompense de ses vaillants et laborieux efforts, il ne demande que la réussite d'avoir aplani à la jeunesse *les voies d'une science qui ne doit en très grande partie d'être réputée aride et difficile qu'à la manière dont elle est présentée.*

Pour une œuvre semblable de tels vœux ne peuvent que se réaliser et au delà. L'auteur se fâchera-t-il si nous affirmons au professeur que son travail est fait pour franchir les limites de l'enseignement scolaire?... qu'un ouvrage aussi net, aussi concis, aussi plein est *assez bon* pour servir à autre chose qu'à la préparation d'examens de droit?

Il n'est guère possible d'écrire un commentaire qui contienne dans des limites aussi resserrées une explication du Code civil plus claire, plus complète, même au point de vue historique.

Supérieur à l'étude que l'on est obligé de faire soi-même sur les livres, en ce qu'il frappe davantage l'esprit en tenant la pensée plus attentive, l'enseignement oral, grâce à la flexibilité de la parole, procure en outre l'immense avantage de proportionner les problèmes juridiques à l'inexpérience des auditeurs. Or puisque, au dire de l'auteur, ce précis de droit civil est spécialement destiné aux étudiants obligés de préparer seuls leurs examens de licence ou de doctorat, M. G. Baudry-Lacantinerie s'est efforcé (certes, il a réussi) de communiquer à son travail la plupart des avantages de l'enseignement oral. « Dans « ce but, écrit le distingué professeur, j'ai adopté « une méthode nouvelle, ou qui du moins n'a pas en- « core été pratiquée par les jurisconsultes français. « J'ai divisé mon ouvrage, au point de vue des ma- « tières, en deux parties, qui, quoique mêlées en- « semble, se distinguent aisément l'une de l'autre par « un signe matériel, une différence typographique. « La première partie renferme l'exposition des règles « générales et l'explication des textes; elle est im- « primée en gros caractères. La seconde partie, plus « spécialement consacrée aux données historiques, « aux controverses, aux questions de détail, est im- « primée en caractères plus fins. Elle contient un « certain nombre de numéros, d'alinéas marqués « d'un astérisque : Ces passages sont consacrés à l'exa- « men des questions les plus difficiles... Ainsi, grâce « à cette disposition, le *Précis de droit civil* présente « en quelque sorte trois ouvrages réunis en un seul, « trois ouvrages parfaitement distincts et qu'on peut « lire séparément, suivant le degré de ses connais- « sances acquises ou qu'on veut acquérir. »

Il est à regretter qu'aux développements théoriques, qui révèlent une intelligence parfaite du Code civil de la part de M. Baudry-Lacantinerie, ne se trouve pas jointe l'indication précise des éléments de jurisprudence que ce dernier a eu le soin d'analyser pour donner la solution des controverses les plus vivement débattues. Car, nous ne saurions trop le répéter, et par sa science et par son explication de toutes les lois civiles, jusqu'aux plus récentes, cet ouvrage, dont le titre est trop modeste, s'adresse aussi bien au palais qu'à l'école.

Quoi qu'il en soit de cette critique, parcourant la veille encore quelques pages de ce *précis*, nous nous sentions l'esprit satisfait par la fermeté et la sobriété du style de l'écrivain, par sa méthode claire, *insinuante* pour ainsi dire, et, comme autrefois à l'école, il nous semblait entendre encore la parole nette, limpide en même temps que douce de l'éloquent professeur.

L. n.

PHILOSOPHIE

Morale — Éducation — Rhétorique

Ecole menaisienne. — Lamennais, par l'abbé Ricard, prélat de la maison de Sa Sainteté. 2e édition refondue et complétée. Paris. E. Plon et Cie, éditeurs, 10, rue Garancière, 1883.

Vivement sollicité par ses auditeurs, M. l'abbé Ricard s'est décidé, il y a quelques mois, à mettre en volume les leçons qu'il venait de professer sur l'École menaisienne à son cours de théologie, dans les villes d'Aix et de Marseille. A peine la première édition de ce livre avait-elle paru qu'elle fut aussitôt épuisée. La presse de toutes nuances mit un empressement inaccoutumé à s'occuper de cette œuvre.

Succès oblige. Nous avons aujourd'hui une seconde et nouvelle édition refondue et corrigée. Pour donner sous son jour véritable et avec plus de ressemblance la physionomie de ce prêtre qui passa la seconde moitié de sa vie à maudire ce qu'il avait adoré pendant l'autre moitié, l'historien de Lamennais a su utiliser les éléments d'information que plusieurs anciens disciples de la Chesnaie ont eu à cœur de lui procurer.

En écrivant la vie du *renégat breton*, l'auteur a eu pour but d'étudier en détail la doctrine de cet *esprit immodéré « moins à cause de sa valeur propre qu'à cause de l'influence qu'elle a exercée sur le mouvement religieux de notre époque »*. C'est ainsi que le biographe a été amené à faire l'historique de ce qui, dans les annales du monde, est toujours un fait grave, caractéristique : l'établissement d'une école.

Mais comment se rendre compte exactement de l'influence d'une école si l'on ignore l'esprit et les tendances de son fondateur ? Comment aussi comprendre la vie d'un homme celèbre, si l'on ne se fait pas une idée précise du temps où il a vécu ? « Ce « serait une folle entreprise, dit M. l'abbé Ricard, « que de détacher, dans un vaste tableau d'histoire, « une figure, si importante soit-elle, en la découpant « et l'isolant du reste de l'action. Sans horizon, sans « paysage, sans compagnon et sans arrière-plan, la « figure devient banale, presque inintelligible. » D'ailleurs, M. l'abbé Ricard a tellement bien compris cette vérité de l'ordre historique que dès les premières pages de son livre, où se trouve dépeint le tableau saisissant de l'état de l'Église sous Napoléon Ier et sous la Restauration, il dresse dans son cadre parfait, fait mouvoir dans son milieu l'originale physionomie de Lamennais. Cette introduction est la meilleure partie de l'ouvrage de M. l'abbé Ricard.

Quelle que soit sa manière d'apprécier ce prêtre *sans printemps*, suivant sa propre expression, l'auteur n'a pas failli à la tâche qu'il avait assumée. Il a dévoilé la vérité sans passion comme sans faiblesse. Nulle part, dans le cours de son récit, il ne saurait être surpris en flagrant délit de prêtre historien prononçant un réquisitoire contre un prêtre apostat. Bien plus, le professeur de théologie a des tendresses pleines de mélancolie à l'égard du chef de l'école menaisienne ; tout ce qui pourrait amoindrir la gloire du maître de la Chesnaie, vite, il essaye de l'anéantir, sinon de l'atténuer. Ne semble-t-il pas de prime abord que ce soit là, de la part de l'abbé Ricard, une habile manœuvre d'historien élevant très haut, le plus haut possible, son héros pour mieux le *tomber* ensuite? Il n'en est rien ; à ses yeux, Lamennais est un homme de génie tout au plus... dévoyé. Un génie! c'est trop dire. Il eût fallu à Lamennais à la fois la grandeur et la mesure; rarement il eut la grandeur et presque jamais la mesure. On a bientôt tari la source des éloges, quand on accorde à ses écrits, remplis d'emphase et de déclamation, qu'ils ont parfois la pointe de Sénèque et la rondeur de Cicéron.

Le livre impartial de M. l'abbé Ricard est le dernier mot sur la vie et la doctrine de Lamennais. L. B.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

L'instruction civique à l'école, par M. Paul Bert, député, membre de l'Institut. Un vol. in-12, 6e édition. Paris 1882 (Picard-Bernheim et Cie).

Voici un petit volume qui a fait grand bruit, encore qu'en principe il constitue une publication excellente. Dans un pays de suffrage universel, tout citoyen ne devrait-il pas connaître, au moins superficiellement, les principaux rouages de la machine gouvernementale ? Vulgariser, en cette matière, c'est tuer dans l'œuf les Communes futures, c'est prévenir des attentats aussi insensés que ceux de Monceau-

les-Mines, c'est faire du socialisme pourtant, mais du meilleur.

Il convient toutefois de faire certaines réserves. Ainsi quelques passages sentent trop la polémique. Or c'est une erreur de voir dans l'âme de l'enfant, ou dans celle de l'ignorant, — cet homme à l'enfance prolongée, — une cire molle disposée à se laisser modeler. Certaines assertions absolues, disons le mot, partiales, iront à l'encontre du but cherché. Que fait, d'autre part, le portrait de M. Gambetta parmi les *illustrations*? N'est-ce pas une imitation blâmable de ces images d'Épinal où l'empereur et l'impératrice étaient représentés dans des attitudes plus ou moins théâtrales?

Pour compléter ces critiques de détail, signalons l'inexacte détermination du rôle et de la responsabilité des percepteurs (p. 48), — un défaut d'explications sur la Cour de cassation (p. 59), — un puéril rappel du titre de desservant (p. 94), — la mention de l'emploi de *piqueur* actuellement supprimé (p. 99), — l'affectation erronée d'agents voyers à tous les départements (p. 100), — un motif un peu spécieux de la limitation des pouvoirs des Conseils municipaux (p. 104). — Enfin, et ceci est plus grave, M. Paul Bert nous déclare en possession de la liberté d'association et de la liberté de réunion. Il aurait dû ajouter que ces deux libertés n'existent encore qu'à l'état de tolérance.

Ces réserves faites, il n'y a plus qu'à louer grandement l'auteur du *Catéchisme civique*. G. S. L.

Éléments d'économie politique, par Émile de Laveleye, professeur d'économie à l'université de Liège, membre correspondant de l'Institut. Paris, librairie Hachette et C^ie^, 79, boulevard Saint-Germain. 1882.

L'étude des sciences économiques est en vogue aujourd'hui. Le livre de M. E. de Laveleye vient de donner satisfaction à ce besoin qui se faisait sentir depuis longtemps : rendre aimable l'économie politique, sans lui rien enlever néanmoins de la solidité de ses principes et de sa forme scientifique.

Sous le titre modeste d'éléments d'économie politique, cet ouvrage, supérieur à n'importe quel manuel, vaut autant que le plus volumineux, le plus vanté des traités sur la matière : tout y est. Le savant n'a qu'à l'ouvrir; sa science économique pourra se rebiffer contre des théories qui ne sont point les siennes, mais elle n'aura point de lacunes à déplorer. Le jeune homme ignorant ou qui sort des écoles avec son bagage fort mince de connaissances universitaires, possédera à fond, après l'étude de cet ouvrage, les importants problèmes de la question sociale et économique.

M. E. de Laveleye a su rattacher intimement son sujet à celui des autres branches des études humanitaires, c'est-à-dire à la philosophie, à la morale et aux souvenirs de l'antiquité, à l'histoire et à la géographie. Comme méthode, à l'énoncé de chaque principe l'éminent professeur a joint un exemple, un fait, une maxime, de telle sorte que le volume, ainsi grossi, paraît cependant plus court, parce que l'attention est plus soutenue. Notre économiste commence ainsi le chapitre des consommations de luxe : « Au » XVIII^e^ siècle, on discutait beaucoup au sujet du » luxe. « Le luxe, dit un financier, soutient les États. » « Oui, répond un économiste, comme la corde soutient » un pendu. » L'économiste avait raison. » Y a-t-il un procédé plus original pour exciter davantage chez le lecteur le désir de connaître la suite? — Certes, ce n'est point nous qui blâmerons M. E. de Laveleye de s'être écarté assez souvent de la marche habituellement suivie en économie politique, puisque suivant lui, et avec raison, l'objet de l'économie politique n'est pas celui qu'on indique d'ordinaire.

Il fallait à M. E. de Laveleye son style nerveux, correct et sobre, qui le met au rang des bons écrivains; il lui fallait sa vaste et géniale science d'économiste pour mener à bonne fin l'œuvre qu'il a conçue et écrite dans l'intérêt de la jeunesse. L. B.

SCIENCES NATURELLES

L'Électricité et ses applications. Exposition de Paris, par Henri de Parville. Un vol. in-8° avec 187 figures dans le texte. Paris, G. Masson, 1882. — Prix : 6 francs.

Ce volume abonde en renseignements, c'est presque un manuel complet d'électricité; la description des machines et appareils y est faite avec une lucidité qui touche à la perfection ; on voit que l'auteur est maître de son sujet, qu'il a étudié à fond, et cette compétence lui permet d'émettre sur bien des points des jugements sommaires très exacts, sans se perdre dans les discussions. L'auteur y étudie successivement les piles, la mesure des quantités électriques, les générateurs mécaniques d'électricité, l'emmagasinement de l'électricité, le transport de l'énergie à distance par le moyen de l'électricité, tous les systèmes de lumière électrique, les téléphones et une trentaine d'applications industrielles accessoires de l'électricité, dont on a vu des projets ou spécimens à l'Expo-

sition de 1878. Les chapitres qui offrent le plus grand intérêt d'actualité sont ceux qui traitent du transport de l'énergie à distance et des lampes électriques par incandescence. Le transport de l'énergie à distance repose sur le fait fondamental que voici : si l'on a deux machines Gramme identiques disposées dans un même circuit et situées à une distance quelconque, lorsque l'on fera tourner l'une d'elles l'autre se mettra à tourner aussi. On perd de la sorte la moitié et plus de l'énergie dépensée sur la machine réceptrice, mais on peut transporter au loin des forces motrices qui ne coûtent presque rien à emmagasiner; on parviendra ainsi à utiliser à Paris la force des marées du Pas-de-Calais et, avant cela, on produira dans les mines de houille, sur place, par la combustion du charbon, de la force motrice que l'on expédiera au loin par de simples fils conducteurs de cuivre, au lieu de transporter le combustible lui-même par les chemins de fer. Pour ce qui concerne les lampes électriques à incandescence, on sait que la lumière qu'elles fournissent coûte beaucoup plus cher que celle des diverses lampes électriques à charbons brûleurs, mais elles sont les seules auxquelles on puisse songer pour l'éclairage des appartements. Elles rivalisent avantageusement avec le gaz dans un grand nombre de circonstances, mais le bénéfice n'est pas assez grand pour que le gaz perde rapidement sa clientèle. L'éclairage au gaz reste le plus économique toutes les fois que de faibles lumières suffisent.

Dr L.

MÉLANGES

Le livre des métiers manuels, répertoire des procédés industriels, tours de mains et ficelles d'atelier, etc., par J.-P. Houzé, orné de cinq planches hors texte, comprenant de nombreux dessins techniques. Un vol. in-18. Paris, Gaston Samson, 1882.

Nous signalions, il y a quelques mois, un ouvrage paru chez le même éditeur et portant pour titre : *la Pêche à toutes les lignes*. Nous sommes heureux d'avoir à renouveler aujourd'hui les compliments que nous faisions alors à l'éditeur pour le soin qu'il avait apporté à l'exécution de l'ouvrage. Ce livre des métiers est une œuvre éminemment utile. Son auteur, M. Houzé, à qui nous devons déjà l'*Encyclopédie nationale* et le *Trésor de la famille*, a compris que la science pratique moderne devait être humanisée et mise à la portée de tous. Il a voulu faire, comme il le dit lui-même, un manuel des classes laborieuses. Les sciences industrielles sont sujettes à des changements journaliers, par suite de progrès incessants : les amateurs, les ouvriers des petites villes ne peuvent matériellement pas se tenir au courant. M. Houzé a la volonté de leur venir en aide. Ce livre « a pour objet, dit-il, de décrire, en un langage clair et compréhensible à tous, les procédés employés dans les arts et l'industrie, et surtout ceux qui ont pour but de simplifier et d'abréger le travail, ceux qu'en langage d'atelier on nomme tours de main, trucs ou ficelles ».

Ce livre ne s'adresse point aux savants, qui le trouveraient sans doute fort incomplet : aussi la classification adoptée n'est-elle rien moins que scientifique. Une table alphabétique des matières permet de retrouver à l'instant et sans recherches fastidieuses le paragraphe qui intéresse le lecteur. Cette table renvoie au numéro sous lequel est comprise chacune des matières traitées dans ce volume.

M. Houzé, d'ailleurs, ne se proclame pas impeccable. « L'auteur, dit-il, acceptera avec reconnaissance les critiques, observations et communications relatives aux matières traitées dans ce recueil, qu'on voudra lui adresser par l'entremise de son éditeur. » Comment pourrait-on se montrer sévère envers un auteur qui, après avoir fait un livre bon et utile, se met si entièrement à la disposition de ses lecteurs?

H. M.

SCIENCES MÉDICALES

De l'ataxie locomotrice d'origine syphilitique, par Alfred Fournier, professeur à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine. Un vol. in-8° de 388 pages. Paris, G. Masson, 1882.

L'ataxie locomotrice ou *tabes dorsalis*, dont la découverte comme maladie distincte ne remonte qu'à Duchenne (de Boulogne), est l'une des affections qui, grâce à la bizarrerie de ses symptômes, ont le plus de notoriété dans le public extra médical. Tout le monde sait que les ataxiques, sans avoir perdu notablement de leur force musculaire, ont perdu le sens de la coordination des mouvements et ne peuvent plus, dans l'obscurité, marcher ou accomplir d'autres actes très simples. Dans son essence, cette maladie

consiste en une destruction des cordons postérieurs de la moelle : elle est incurable : les traitements les plus heureux parviennent seulement à en ralentir la marche; l'ataxique souffre, se paralyse et dépérit progressivement; il est ordinairement emporté par quelque affection incidente, de forme aiguë, ou par la tuberculose pulmonaire, cette terminaison habituelle des maladies chroniques. — M. le professeur Fournier expose dans ce volume tout ce que l'on sait aujourd'hui sur l'ataxie locomotrice, et il développe très longuement les signes qui servent à fixer le diagnostic dans la première période, dite pré-ataxique, celle où la médication donne les meilleurs résultats; mais le principal intérêt de ce remarquable ouvrage est la révélation de la véritable cause de l'ataxie. Les quatre cinquièmes des malades ont des antécédents syphilitiques éloignés, de sorte que si l'on tient compte des syphilis inavouées ou ignorées on peut dire que l'ataxie est presque toujours d'origine syphilitique et qu'elle appartient aux manifestations tertiaires. Cette cause prédisposante ne suffit pas toujours à la faire éclore : les excès et les fatigues de tous genres jouent le rôle de causes déterminantes. On remarque que l'ataxie suit le plus souvent des syphilis d'apparence bénigne et qui, pour ce motif, n'ont pas été régulièrement soignées. La conséquence de cette découverte, c'est que l'on devra instituer un traitement anti-syphilitique dès l'apparition des premiers symptômes ataxiques ou, plus exactement, lorsque ces symptômes ne se manifestent pas encore, mais qu'on parvient à les évoquer par des artifices de diagnostic. Grâce à cette médication, M. Fournier a vu s'arrêter l'évolution de quelques ataxies, mais le traitement anti-syphilitique n'a plus aucune efficacité contre l'ataxie confirmée.

Les tablettes du Docteur. Médecine et hygiène des familles, par le docteur H. Vigouroux. Un vol. in-18 de 352 pages. Paris, G. Masson, 1882. — Prix : 3 fr. 50.

Le docteur H. Vigouroux est l'un des plus jeunes et des plus habiles vulgarisateurs; ses écrits se lisent avec la plus grande facilité. Après cet éloge, il ne nous reste qu'à examiner les sujets traités. Ce sont les aliments et les boissons, la gymnastique, le chauffage, le tabac, l'obésité et la maigreur, les affections des voies respiratoires, la médecine d'urgence et les nouvelles méthodes d'alimentation artificielle et de *gavage* dans les dyspepsies. Le tout est conforme aux données les plus récentes de la science. Je ne ferai qu'une seule critique : les chapitres relatifs à l'alimentation sont écrits suivant les goûts, les sentiments et caprices de l'auteur et non d'après les règles exactes de la chimie et de la physiologie. C'est jusqu'à présent le défaut de tous les traités d'hygiène alimentaire. M. Vigouroux n'aime pas la bière, cela se voit dès les premières lignes; aussi ne fait-il attention qu'aux inconvénients de cette boisson, tandis qu'il n'aperçoit aucun de ses avantages; il est de même très injuste à l'égard de la viande de porc, sans doute parce qu'il la digère mal. Un hygiéniste ne devrait jamais oublier que tous les estomacs et tous les pancréas ne se ressemblent pas.

Des maladies utérines et de leur traitement par les eaux de Cauterets, par le docteur Constant Robert (de Pau). Un vol. in-8° de 164 pages. Paris, G. Masson, 1882.

Cette publication se compose d'un consciencieux travail historique sur les sources de Cauterets et d'un mémoire sur les maladies utérines et leur traitement par l'ergot de seigle, le sulfate de quinine et l'électricité. On est un peu surpris de voir les eaux de Cauterets en cette compagnie, mais on excuse l'auteur en considérant qu'il a l'esprit fortement préoccupé desdites eaux. Elles sont assurément l'un des agents thérapeutiques qui peuvent servir dans certains cas contre les maladies utérines, mais elles ne jouissent à cet égard d'aucun privilège spécial. Les médecins liront avec intérêt les remarques personnelles et originales de l'auteur concernant l'action physiologique des eaux sulfureuses en elles-mêmes et comparée à celle des autres agents thérapeutiques. Dr L.

SCIENCES MILITAIRES

Le Camp retranché de Paris, par A. Quillet Saint-Ange. Un vol. in-8° de 320 pages. Paris, P. Ollendorff, 1882.

Dans un ouvrage justement estimé et évidemment inspiré par une haute personnalité militaire, M. Ténot nous faisait connaître récemment dans tous ses détails le système définitif adopté pour mettre notre frontière démembrée à l'abri d'une nouvelle invasion.

Une précédente étude du même auteur avait envisagé, d'autre part, le nouveau camp retranché de

Paris, et démontré quelle était sa fonction et quel rôle il était appelé à jouer si de funestes éventualités se représentaient jamais. Cette question vient d'être reprise sous un nouvel aspect par M. Quillet Saint-Ange.

Estimant à plus du double l'augmentation du périmètre de la ligne d'investissement par la construction des forts actuels, périmètre porté maintenant de 80 qu'il était en 1870, à près de 170 kilomètres, il démontre que le blocus d'une circonférence aussi étendue n'exigerait qu'une force de 400,000 hommes environ; c'est-à-dire que l'augmentation de l'armée d'investissement ne croîtrait pas proportionnellement à la longueur de la ligne à investir. En somme, cette opération ne serait pas au-dessous des efforts d'une puissante armée allemande.

La construction du nouveau système de forts autour de la capitale, dit l'auteur, ne résout donc pas complètement le problème : Rendre le blocus de Paris impossible.

M. Quillet Saint-Ange oublie que cela n'a jamais été la prétention des hommes éminents qui ont conçu notre nouveau système de défense. Toute place assiégée ou bloquée a besoin d'une armée de secours extérieure pour être dégagée; elle ne peut se sauver avec ses propres forces. L'histoire l'a amplement démontré; mais l'auteur tient à empêcher même l'investissement de Paris, et, pour arriver à ce but, il ne songe à rien moins qu'à étendre démesurément le camp retranché, au point de le faire aboutir à la mer du côté du Havre, en comprenant dans ses longs bras tout le cours de la Seine. Cette longue ligne de forts, espacés au plus de 12 kilomètres les uns des autres, ne comporterait pas moins de vingt et un ouvrages sur la rive droite et de trente sur la rive gauche.

L'auteur a étudié avec le plus grand soin la position exacte à attribuer à chacune de ces forteresses et cette longue discussion emprunte bien la moitié du volume. Abstraction faite des dépenses énormes qu'occasionneraient ces cinquante ouvrages, nous ne croyons pas, militairement parlant, ce projet discutable. Rien ne serait plus facile à forcer qu'une pareille ligne, présentant forcément des trouées, des points faibles, et qui réaliserait le type d'une véritable muraille de la Chine. Nous ne parlons pas des nombreuses troupes immobilisées, tant pour la défense des forts eux-mêmes que pour la constitution des réserves appelées à agir dans l'intérieur de ce camp retranché.

En somme, l'idée généreuse de M. Quillet Saint-Ange ne nous semble pas pratique et nous doutons fort de son succès en haut lieu.

C. M.

BELLES-LETTRES

ROMANS

Léonie Chambard, par Paul Vignet. Paris, Charpentier, 1882, un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

A n'en pas douter, l'auteur de *Léonie Chambard* est un jeune, un débutant. On sent cela immédiatement, avant d'avoir ouvert la première page, rien qu'à ce sous-titre, *Histoire d'un tête-à-tête*, qui conserve son franc parfum de gourme littéraire et qui ferait pousser aux moralistes de l'école épicurienne des exclamations dans le goût suivant :

« Eh bien! eh bien! jeune homme, nous avons donc fait nos petites fredaines, comme tout le monde, et nous grillons du désir de les raconter, de les mettre en noir sur du papier blanc? Hein! la bonne chose! Dire au public ce qu'on a souffert! Comment on a aimé! Comment on a été aimé! »

M. Paul Vignet n'a pu résister à ce caprice juvénile, et nous qui cherchons les écrivains de valeur avec le véritable désir de les trouver, surtout parmi les jeunes, nous étions tout disposés à le louer, mais...

La première ligne met d'abord en méfiance. En effet, comment lire, sans une moue désappointée, ceci :

« *André était garçon : l'aube de son trente-cinquième été avait lui sur son célibat.* »

Puis : « *Après l'orage de 1871, le vaisseau de la vieille Lutèce fendait enfin des eaux clémentes.* »

Son héros, fort bizarre, presque autant que le style du livre, *fond* sur les cafés, *assaille* les gares de chemins de fer, *franchit* des *départements sur la croupe du monstre d'airain*. Nous arrêtons ici ces premières citations qui pourraient se prolonger à l'infini, lassantes, — sans arrêt. De plus, est-ce par coquetterie pour notre siècle scientifique, le siècle de la vapeur et de l'électricité? l'auteur de *Léonie Chambard* a adopté un style que nous n'avions encore vu employer que pour les télégrammes. Les phrases ont rarement plus d'une ligne, souvent moins, et ne se composent que

de substantifs munis d'adjectifs, fort peu de verbes, pas d'articles : on croirait à quelque fantaisiste gageure. Constamment se présentent des phrases ainsi construites :

« *Existence régulière, mathématique.* »

« *Ennui résigné, sans phrases.* »

« *Flânerie longue, intelligente.* »

« *Température écœurante, ombrage brûlé, absence de courses et de cafés-concerts.* »

« *Donc, ménages détraqués, appel aux services de la portière pour le lit et les eaux sales, la pâtée impossible, le bouillon inéluctable.* »

Nous pourrions encore citer à l'infini, comme dans le premier cas, mais nous croyons qu'un pareil échantillon suffit. Il nous devient, par suite, impossible de faire entrer le lecteur plus avant dans cette histoire d'amours, aussi étrange que le style, et de le mettre plus longtemps en tête à tête avec *Léonie Chambard*.

L'Amour qui saigne, par René Maizeroy. Bruxelles, H. Kistemaeckers, 1882, in-16.

M. le baron Toussaint a rassemblé là une dizaine d'articles publiés d'abord dans le *Gil Blas* et qui se terminent tous d'une façon lugubre. On n'y voit guère que des victimes de la galanterie ou de l'amour. Après avoir quelquefois débuté sur un ton plaisant, comme dans *la Victoire de Ninoche*, le conteur rembrunit ses couleurs et tourne brusquement au noir. Est-ce parti pris ou penchant naturel ? En tout cas, cela devient monotone en diable et peu récréatif, malgré les visibles efforts de l'auteur pour communiquer à la froide nudité du fond un peu de chaleur artificielle. Il y a une de ces nouvelles, *la Vierge à la chaise*, où s'exhibent des vices bien ignobles. Quand on a écrit de pareilles choses, on n'a plus le droit, ce me semble, de s'ériger en austère censeur et de tonner, même contre les androgynes, du haut des colonnes du *Figaro*. Un peu de pudeur, s'il vous plaît ; sinon vous laisseriez croire que ces feintes indignations sous le masque n'ont d'autre but que de ruiner plus facilement la concurrence. P.

Macha, par Paul d'Orcières. Paris, Rouff, 1882, in-12. — Prix : 3 francs.

Avons-nous achevé de descendre les degrés de l'abjection ? Sommes-nous enfin tombés au fond de la sentine sociale ? On a quelque droit de l'espérer quand on a lu *Macha*, à moins qu'un nouveau romancier-feuilletonniste à l'imagination plus frelatée encore n'invente des turpitudes auxquelles M. d'Orcières n'aurait pas songé. Il est étrangement sale, son roman, et les individus qu'il y met en scène auraient pu, sans inconvénient d'aucune sorte, rester dans la coulisse fangeuse où ils se plaisent. Pour se faire une idée de leurs mœurs, qui défieraient, dit l'auteur, les inventions d'un sadisme encore inédit, il suffit de lire ce qui suit : « Il y a des jours où l'on ne peut faire un pas dans cette maison sans marcher sur un amant de Mme Fauconnet. Un soir que vous aviez eu le front d'en réunir jusqu'à six dans votre salon bleu, je vous ai surprise quittant par intervalles cette compagnie de gâteux et courant d'étage en étage pour en consoler alternativement quatre autres, des préférés, ceux-là, des exigeants, ou de gros créanciers, que vous combliez tour à tour de vos ardeurs renouvelées. »

Ne croyez pas être au bout ; Mme Fauconnet, outre ses débordements personnels, sert de proxénète à de vieilles femmes lubriques et séparées de leurs maris. Lorsqu'elle n'a plus d'autre ressource, elle vend sa propre fille Andrée, une enfant de quinze ans, à des banquiers peu délicats. Sa maison tient de la forêt de Bondy, de l'église et du sérail. Espèce de Family-House interlope, d'hôtel garni transformé en lupanar, elle abrite indistinctement des femmes du monde, des étrangers de distinction, des moines, des clercs d'huissier rompus à toutes les infamies. Le seul être un peu moins répugnant qu'on y rencontre serait le mari de la matrone, M. Fauconnet, timide employé de ministère ; mais le romancier l'a rendu ridicule et n'a fait de lui qu'une mauvaise contrefaçon du Marneffe de Balzac. On ne peut estimer l'homme qui a subi pendant quinze ans la cohabitation d'une telle chienne et qui ne se résout à la tuer froidement qu'après lui avoir laissé prostituer leur fille à plusieurs reprises. Tout ce monde se livre à des actes si ignobles que M. d'Orcières en est réduit, pour ne pas nous révolter en les racontant, à remplir ses phrases de termes abstraits ou mythologiques. La précaution juge son œuvre. P.

Lady Don Juan, par Gustave Claudin. Paris, Dentu, 1882, in-12. — Prix : 3 francs.

Dans le monde si vaguement esquissé par M. Claudin, l'union conjugale se contracte, paraît-il, bien à l'étourdie, à l'aveuglette, puisque la riche héritière Iseult de Marigny, guidée par son oncle le colonel et par une douairière des plus expérimentées, finit par épouser, entre les nombreux prétendants accourus à son château de la Jarretière, le moins estimable de tous, Louis de Fernay, sorte de loup caché sous la peau d'un mouton, qui a séduit une jeunesse, lui a fait deux enfants et l'a abandonnée à son triste sort ! Au moment même où le mariage vient d'être béni par le prêtre, la fille séduite apparaît, comme dans M. de Pourceaugnac, avec ses deux mioches. Indignation générale, ainsi que vous le pensez. Louis de Fernay, provoqué par le colonel, se dérobe et part pour l'Amérique. Voilà donc Iseult épouse vierge et veuve d'un mari vivant, dont elle doit porter le nom ; que va-t-elle devenir ? Élevée au Sacré-Cœur, où elle a reçu une instruction sérieuse et puisé des sentiments religieux, elle ne saurait faillir. Elle retournera donc pleurer au couvent, comme la fille de Jephté sur la montagne, une virginité qui lui pèse, cherchant dans la prière, dans la lecture de l'*Imitation* quelque réconfort à l'amertume de sa douleur. Hélas ! ni oraisons ni livres pieux ne

parlent plus à un cœur tout rempli du souvenir de l'absent, qu'on aime encore en dépit de sa fugue. Pour combattre les longs ennuis du cloître et donner le change à ses ardeurs, Iseult lit des romans, entre autres *Mlle de Maupin*. Excellente occasion pour l'auteur d'en citer quinze bonnes pages de suite; autant d'épargné sur la copie!

Faut-il poursuivre et raconter comment, à l'exemple de l'héroïne de Th. Gautier, mais avec plus de chasteté, Iseult s'élance à travers le monde?

Avec sa beauté merveilleuse et ses toilettes étourdissantes, une main de patricienne et des pieds à rendre Cendrillon jalouse, jouissant en outre de 150,000 francs de rente, ce qui ajoute à ses attraits quelques grâces de plus, que de ravages elle va faire! Elle se vengera sur les hommes du mal que lui a causé l'un d'eux, allumant partout des passions sans vouloir en partager aucune. Sûre qu'elle est de pouvoir résister à tout entraînement, elle affronte aussitôt les amoureux les plus redoutables et semble braver d'avance leurs assauts. Les succès qu'elle remporta, dit M. Claudin, « flattaient beaucoup son amour-propre, et comme elle savait les devoir autant à sa vertu qu'à sa beauté, elle n'était pas du tout lasse de son métier d'honnête femme ». A ce jeu-là pourtant, les Don Juan du beau sexe risquent souvent plus qu'elles ne voudraient. Heureusement pour Iseult, Louis de Fernay revient bientôt d'Amérique, fort repentant et disposé à lui sacrifier enfin sa maîtresse.

Ils retournent donc ensemble à leur château de la Jarretière achever à loisir la formalité la plus agréable de leur mariage, ce qui le rendra vraiment complet.

M. Claudin néglige de nous dire s'ils eurent beaucoup d'enfants. Il s'est contenté de remplir son livre de ces capricieux méandres à demi littéraires où se joue nonchalamment la fluidité de sa veine. Il plaira aux gens qui n'aiment pas à être trop fortement remués; on le lit sans ennui, mais aussi sans grand plaisir. A. P.

Le Mariage de Laure, par Albert Le Roy. Paris, Dentu, 1882, in-12. — Prix : 2 francs.

Ce volume nous révèle un romancier de talent, habile dans son art, audacieux avec mesure et qui donne déjà plus que des espérances. Il est tout entier rempli par une situation unique, tirée des entrailles mêmes du sujet, sans descriptions parasites, ni épisodes d'aucune sorte, ni développements superflus, preuve de grande et vraie force. Le drame qui s'y joue est des plus intéressants et des plus délicats à dénouer. Il s'agit de savoir si la jeune fille qui n'a pas su garder intacte la fleur de son innocence, qui a trop complaisamment écouté un amoureux quelconque, peut rentrer dans le sentier de la vertu et se changer en épouse fidèle, en admettant que le sort l'ait unie à un mari digne de la rendre heureuse. Dans la classe ouvrière la question ne fait pas doute; on voit tous les jours de gentilles enfants qui, après s'être laissé conter fleurettes, se ravisent, oublient ou dédaignent leur séducteur pour épouser de braves garçons et devenir d'excellentes mères de famille. L'idée que le cœur ne peut se donner qu'une fois en toute franchise semble donc une lubie; en amour, on peut recommencer et s'y reprendre, sans qu'il y ait mensonge. Transporté dans le milieu bourgeois et dans la bonne société, le problème devient d'une solution plus incertaine. On y pense, en général, et avec quelque apparence de raison, que la première condition de bonheur dans le mariage, c'est d'épouser une vierge. Sans prendre parti ni pour ni contre cette croyance, M. Le Roy l'a mise en action et en a tiré une fort belle étude de mœurs conjugales.

Mlle Laure d'Hosting, fille d'un armateur bordelais qui lui a laissé en mourant une belle fortune, a vingt ans, des cheveux d'or, des yeux de flamme et des passions ardentes. Mal surveillée par sa mère, indolente créole, elle écoute volontiers les propos galants. La première fois que Gaston Morguez lui a dit, avec une timidité respectueuse, qu'elle était charmante, loin de se fâcher elle a souri, ne se doutant pas que chaque jour il irait plus loin et finirait par oser parler d'amour à une jeune fille, lui qui n'était pas libre. Sur cette pente, comment s'arrêter à temps au bord des voluptés interdites? Dans un moment de vertige, on se laisse glisser; la tête se perd et le reste Puis, après quelques pleurs au souvenir de la virginité évanouie, on s'abandonne peu à peu au plaisir, et avec d'autant plus de frénésie que les occasions sont furtives et passagères. Mais la punition ne se fait pas attendre, la faute porte ses fruits, et l'on doit recourir à un pavillon étranger pour couvrir la marchandise. C'est ce qui arrive ici. Laure sent qu'elle est enceinte; il faut la marier au plus vite, et Gaston, qui ne peut réparer lui-même, trouve pour cela un de ses amis, un quart d'agent de change du nom de Bernard, garçon loyal et confiant qui ne se doutera de rien. Celui-ci en est juste à ce moment de la jeunesse finissante où tout le passé s'éloigne à l'horizon avec ses folies bruyantes. Les distractions et l'oisiveté de Paris lui pèsent; il veut faire une fin, avoir un foyer à lui. Très inflammable d'ailleurs, il est mis en goût à première vue par les grâces à la fois chastes et provocantes de la demoiselle qui, pour le séduire, se montre à lui tour à tour hardie et candide. Afin de mieux expliquer le charme qu'elle jette aussitôt sur Bernard, l'auteur a fait d'elle une créature empreinte de poésie et de mystère, un diable tentateur, bien capable de tourner la tête la plus solide. Tantôt fantasque et mordante, puis douce et réservée, elle suit librement son humeur et montre volontiers toutes ses impressions. Malgré sa glissade, c'est encore une grande enfant, très franche et très naturelle, jetant ses pensées à peine écloses aux quatre vents du ciel. Comment Bernard n'y serait-il pas trompé!

Sitôt le mariage bâclé à la hâte, les nouveaux époux s'envolent en Italie, aux bords du lac Majeur, avides tous deux d'y cacher leur lune de miel, de l'y prolonger le plus de temps possible. Mais combien

leurs sentiments diffèrent! Lui, complètement épris, enivré d'une joie communicative, passe ses journées dans un enthousiasme heureux, sans l'ombre d'aucun souci. Lorsque parfois sa femme, honteuse après tout d'inspirer une affection si loyale et n'osant y répondre pleinement, éprouve un peu de mélancolie langoureuse, quelque excitation de nerfs qu'elle est impuissante à réprimer, il ne voit dans ce malaise que les derniers frémissements de la pudeur, l'émoi d'une tendresse qui s'éveille, la surprise d'une âme pure, un peu effarouchee de se sentir entraînée par les sens. Elle, au contraire, ne parvient qu'à grand'peine à écarter l'image du passé et les appréhensions de l'avenir, à oublier un instant les calculs dont elle doit semer sa vie. Elle n'ose prononcer un seul mot, de peur de se trahir. Inerte et tremblante entre les bras de son mari, elle redoute à chaque instant que le moindre indice ne l'éclaire, et cette crainte suffit pour la plonger en des transes épouvantables. Si son déshonneur vient à se découvrir, si elle n'est pas sauvée par un de ces accidents qu'elle appelle de tous ses vœux, si elle paraît enfin aux yeux de tous une créature infâme, quelle honte! Bourrelée de remords, elle prend un parti désespéré et avoue tout. Ici un auteur médiocre n'eût pas manqué de mettre en mouvement les grands ressorts du mélodrame; pistolet ou poignard eussent joué leur rôle. Avec infiniment plus de tact, M. Le Roy se montre humain avec délicatesse et vrai en même temps. Le mari outragé ne pourrait certes pardonner à la coupable ni lui ouvrir ses bras; l'opinion est trop chatouilleuse sur ce point pour qu'on ose la heurter de front. Non, Bernard n'endossera pas l'enfant d'un autre; il s'éloignera, abandonnant Laure à elle-même. Néanmoins, il l'a tant aimée, il l'aime encore tant malgré tout, qu'un jour peut-être, lorsqu'un long repentir aura lavé la tache première, consentira-t-il à revenir, à tout oublier, à la reprendre. A. P.

Son Éminence Noire, par Eugène Moret, Paris, Dentu, 1882, un volume in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Roman contemporain! prétend le sous-titre, voulant expliquer que cette histoire s'est passée au milieu de nous, dans notre monde actuel, à notre époque! Nous avouerons franchement que lorsqu'on a terminé la lecture de ce gros roman-feuilleton à la manière noire, on est tenté de se demander si l'écrivain ne s'est pas trompé en affirmant que de telles choses pouvaient se passer dans le milieu contemporain. C'est là un pur mirage de romancier, au cerveau brouillé par le *Juif Errant* d'Eugène Sue, et il était à la fois bien hardi et bien dangereux de venir nous donner cette élucubration sur les faits et gestes secrets de la Société de Jésus, après l'œuvre du maître.

M. Eugène Moret aura bien de la peine à nous faire croire que, de nos jours, comme autrefois, les jésuites s'introduisent à leur guise au milieu des familles, empoisonnant les gens qui les gênent ou leur déplaisent, assassinant à droite et à gauche, avec complicité des juges d'instruction, des domestiques, des gens de la haute société, etc., etc. Ce sont là cauchemars d'esprits épouvantés que nous ne saurions admettre et qui ne supportent pas l'examen pendant une minute. Autres temps, autres mœurs! le poison des Borgia a fait son temps et cédé la place aux découvertes raffinées des grands chimistes modernes, et Alexandre VI ou César Borgia seraient bien étonnés de retrouver leur redoutable poison accomplissant son œuvre à travers les pages d'un roman contemporain!! Quant au roman lui-même, il est amusant avec ses grosses émotions, son intérêt habilement suspendu et tout son arsenal destiné à émouvoir les sensibles et crédules lecteurs du rez-de-chaussée des journaux à sensation. Au point de vue littéraire, le seul qui nous soit sensible, il n'existe pas; il n'a rien à voir avec le style et la langue française. Roman destiné au populaire naïf et aux dignes gardiennes de nos logis, c'est le seul public sur lequel *Son Éminence Noire* puisse avoir quelque action.

Rochefière, par Edgar Monteil. Paris, Charpentier, 1882, un volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50

M. Edgar Monteil nous conte en une langue souvent brutale, ce qui n'est nullement synonyme de force ou de puissance comme certains écrivains semblent le croire, l'histoire d'un jeune gentillâtre de province que sa famille envoie à Paris pour le déniaiser. Naturellement, le jeune provincial, un gaillard charpenté et solide, au sang tout chaud et tout bouillonnant, devient la proie des premiers jupons qu'il rencontre. Au quartier latin, une jeune étudiante étourdie de champagne, tombe, une belle nuit, dans sa chambrette et n'en sort plus que dans sa bière, après avoir laissé à notre apprenti amoureux une belle petite fille, fidèle témoignage d'un constant et sincère amour. Le jeune père, lancé ensuite dans une société hétéroclite de jeunes et vieilles nobles, plus ou moins passionnées pour la chair fraîche, se laisse entortiller par une jeune Anglaise de vingt ans qui se fait épouser par notre dadais et lui donne au bout de trois mois seulement un fils parfaitement constitué. Colère, séparation, découverte d'un lord Hamsheep, qu'elle faisait passer pour son oncle et qui devait être le vrai père de l'enfant, duel avec l'Anglais et grave blessure reçue en pleine poitrine; telles sont les émotions vives qui viennent initier le jeune De Rochefière aux mystères de la vie parisienne. Enfin, pour terminer cette lamentable odyssée, le héros du roman devient fou, après avoir tué d'un coup de couteau un amoureux de sa femme, surpris auprès d'elle dans un flagrant négligé, et celle-ci s'en console en devenant la maîtresse du père de son mari, le vieux De Rochefière, et en le rendant gâteux. Conclusion : « *Le vice était triomphant... Il n'y avait plus de Rochefière* »

Comme nous l'avons dit en commençant, ce qui domine, ce qui détonne dans cette nouvelle œuvre de M. Edgar Monteil, c'est la brutalité voulue, exa-

gérée et qui ne sert qu'à cacher l'impuissance littéraire de l'auteur. Ainsi qu'il arrive trop souvent, en voulant trop prouver on ne prouve rien : c'est le cas de M. Edgar Monteil. Il est du reste coutumier du fait, même dans des œuvres meilleures que *Rochefière*, par exemple dans *Cornebois*, qui était une étude plus sérieuse et plus vraie : celle-ci a l'air d'une charge grossièrement esquissée à grands traits, aussi n'aura-t-elle pas de portée sur le public qu'on ne persuade jamais en le brutalisant.

Les Vierges de Verdun, par Louis Noir, Paris, Marpon et Flammarion, 1882, un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un style haché, décousu, tout semé d'exclamations, de grands mots sonores et creux, une fausse allure endiablée qui trompe l'œil seulement, telle est la manière du romancier Louis Noir. Cela sent à la fois la proclamation d'un général, la profession de foi d'un candidat à la députation et l'appel aux armes d'un révolutionnaire quand même. Si avec cela on choisit comme héros la grande figure de Marceau, on est sûr d'arriver à intéresser le lecteur et parfois à le passionner, en dépit du manque absolu de littérature, tellement le sujet est fascinant et les épisodes de cette tragique époque empoignants. Nous assistons donc, dans ce roman d'aventures, à la défense et à la reddition de Verdun, avec une quantité de rectifications historiques affirmées par l'auteur, telles que l'assassinat de Beaurepaire et non son suicide, la vérité sur le degré de culpabilité et sur l'âge des célèbres *Vierges de Verdun*, et plusieurs autres détails importants. Puis, l'action grandissant à mesure que la Révolution devient plus forte, nous voyons Marceau amoureux et nous le suivons jusqu'au moment de sa mort sur le champ d'honneur en pleine jeunesse et en pleine gloire. Le roman est faible, mais le sujet est si grand qu'on lit jusqu'au bout le volume et que le lecteur ne le quitte qu'à la dernière page.

Démocratie (*roman américain*). Paris, Plon et Cie, 1883, un volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il est possible, et à cet égard nous ne saurions mettre en doute l'affirmation du traducteur, que le roman américain *Démocratie* ait eu en Amérique et en Angleterre un double succès littéraire et politique, mais je doute fort que sa vogue s'étende jusqu'à la France. En dépit de la préface demi-mystérieuse qui semble vouloir défendre d'avance cette œuvre anonyme contre toute supposition d'avoir voulu peindre notre régime gouvernemental et parlementaire, ce roman ne sera que peu lu, parce qu'il est empreint de tout l'ennui distillé par l'esprit pratique américain, parce qu'il est trop exclusivement politique et parce qu'il serait terriblement indigeste à nos légers et poétiques esprits. En réalité, il ne prouve rien, ne racontant rien de bien strictement spécial à une forme quelconque de gouvernement. Je n'engagerai donc pas nos lecteurs à lire ce volume qu'il faut une volonté tenace pour lire d'un bout à l'autre sans en passer de nombreux feuillets et qui ne me paraît nullement destiné à nos caractères et à nos habitudes.

Les Pioupious, par Léopold Sabot. Paris, Aug. Ghio, 1882, un volume in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Les nouvelles militaires contenues dans ce volume portant ce titre ne présentent pas un bien vif intérêt, n'étant qu'un assemblage peu choisi de toutes les plaisanteries soldatesques dont on nous rebat éternellement les oreilles. Peut-être l'auteur eût-il pu en tirer quelque chose, s'il avait su les relever par un style fouillé ou une couleur neuve et hardie ; mais cette originalité et ce soin littéraire faisant absolument défaut à son livre, il ne reste qu'un mélange informe et peu facile à lire. Ces choses-là se supportent en caricatures, la drôlerie du crayon faisant excuser le vide et l'inanité du sujet ou des légendes ; en volumes elles ne peuvent obtenir aucun succès. G. T.

Le capitaine Burle, par Émile Zola. Paris, Charpentier, 1883, un volume in-18.— Prix : 3 fr. 50.

Deux énergiques tableaux de mœurs recommandent ce recueil de nouvelles. L'un, qui porte même titre que le volume, est la mise en scène rigoureuse du sentiment d'honneur chez les officiers de notre armée les plus abrutis. Grossièreté à part, l'étude vaut celle d'Alfred de Vigny, le *Capitaine Renaud*, et combien l'observation y est plus vraie! On a reproché à M. Zola d'avoir emprunté aux mémoires de Casanova le sujet de l'autre nouvelle : *Pour une nuit d'amour*. Peu importe, s'il l'a rendu sien et frappé d'une empreinte originale? Il y aurait encore de belles pages à signaler dans : *Comment on meurt*. Les derniers jours du vieux paysan qui s'éteint sans plainte et sans larmes, avec le seul regret de n'être plus utile aux siens, composent un ensemble plein de grandeur, de simplicité rustique. En résumé, quoique de moindre haleine que ses romans, les six morceaux du *Capitaine Burle* n'en portent pas moins la marque de fabrique de l'auteur, la qualité maîtresse de son talent, qui est la force. Il élimine trop souvent, il est vrai, le rayon de poésie qui dore les choses les plus humbles et ennoblit par instants les âmes les plus viles. Amer plaisir que celui de surprendre en faute ses semblables, afin de présenter railleusement aux grimaces de leur laideur un miroir qui les grossit! Quelque fibre élégiaque ou pastorale a dû se briser en lui dès l'enfance, et il lui en est resté la corne durcie avec laquelle il burine sans pitié les traits de la bête humaine, appuyant de préférence sur les bassesses, sur les vices. Personne, avant lui, n'avait eu de tels accents de mépris sur notre destinée et n'en avait accusé avec tant de rigueur la loi fatale. Pour la faire saillir, il invente à chaque ligne des mots cruels, mais terribles de vérité. Si l'on jugeait de

l'espèce par les échantillons qu'il en donne, il faudrait la prendre en horreur ou en dégoût. Fort heureusement, la réalité, que chacun peut connaître aussi bien que lui, l'ayant constamment sous les yeux, dément avec la plus complète évidence les crudités voulues de son pinceau. De là les colères, les protestations qu'il a soulevées. Il aurait tort de s'en plaindre. Eh quoi! vous ne cessez de jeter de leur poudrette aux nez des gens, et vous ne voudriez pas qu'ils éternuassent! A. P.

Sous les Pommiers, par Alphonse Karr. Paris, Calmann Lévy, 1882, un volume in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Karr regrette que le malheur des temps l'ait obligé d'abandonner la plupart de ses idées, parfois même de les combattre, dès qu'il les voit adoptées par ceux qui sont aujourd'hui au pouvoir. A qui le tort? Ou ses idées étaient justes, et on fait bien de les mettre en pratique, ou elles ne valaient rien. Dans ce cas, il n'aurait qu'à se féliciter, ce nous semble, de ce qui, au contraire, le désole. Feu La Harpe eut aussi, avant de mourir, la douleur de chanter la palinodie et de tonner sur ses vieux jours contre ce qui avait enflammé sa jeunesse d'enthousiasme. Au moins pouvait-il alléguer pour excuse les dangers courus, sa fortune compromise, sa tête approchée du couteau. Nous voudrions bien savoir ce qu'ont fait à M. Karr Gambetta et la République actuelle, pour l'avoir mis contre eux en si grande fureur. Il use mille épigrammes et noie tout son sel à nous apprendre que l'un est fils d'un épicier de Cahors et que l'autre n'a pas encore doté chaque citoyen de cent mille francs de rente. Et puis, après? Est-ce que la forme du gouvernement influerait en réalité sur la baisse de l'esprit? Ah! le plus grand crève-cœur, lorsqu'on a pris l'habitude d'être applaudi en daubant sur tout le monde, c'est surtout de voir que personne ne vous écoute plus. P.

La chute de miss Topsy, par Édouard Rod. Bruxelles, Kistemaeckers, 1882, un volume in-16. — Prix : 3 francs.

Au moment même où les journaux annonçaient le mariage de M. Rod, à Florence, en lui envoyant leurs vœux de bonheur pour sa lune de miel, nous recevions de Belgique ce volume, orné du portrait de l'auteur, un assez gentil garçon, ma foi. L'historiette qui l'accompagne eût pu fournir à La Fontaine un de ses contes exquis, quelque pendant à Nicaise, ou l'aventure de celui qui chauffe le four au profit d'un autre. M. Rod a dessiné là à sa manière, la manière noire et triste, une légère intrigue entre un employé du ministère et la trop sensible écuyère en vogue. Exilée du reste du monde, la vertu, nul ne l'ignore, s'est tout dernièrement réfugiée au cirque. Déjà, M. Bauquenne l'y avait dénichée; M. Rod l'y retrouve sous les mêmes jupes à paillettes d'oripeau. Seulement, l'innocence de miss Topsy, fortement compromise par un poursuivant irrésolu, ne succombera que sous les coups d'un gaillard moins scrupuleux, d'un plus joyeux vivant. Il est curieux de voir une telle gaudriole narrée en tous ses détails par M. Rod avec un sérieux imperturbable et non sans accompagnement de descriptions lourdes et fastidieuses, comme c'est la mode en ce moment. Fichue mode! P.

Ménages Parisiens, par Alain Bauquenne. Paul Ollendorff, édit., un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

« Les volumes de nouvelles, disent les éditeurs, n'en parlons pas. Voyez ceux que nous lançons! Le public s'en détourne comme de tuiles homicides! »

Lecteurs, croyez les éditeurs pour cette fois.

Il est vrai que le public donne un démenti aux éditeurs en achetant, et beaucoup, les nouvelles de Mérimée, de Sacher-Masoch, de Toppfer, d'Halévy, de Droz, de Musset, de Quatrelles.

Je mêle à dessein les noms et les talents.

Comment analyser ce que renferme ce volume? Il n'y a rien. Des anecdotes banales, des situations vulgaires ou usées, aucune imagination neuve; le dessein prémédité et toujours avorté de lâcher quelque polissonnerie. Ce n'est pas du sel gaulois, c'est du guano batignollais. Il est impossible d'être plus lourd avec l'intention d'être léger. Tous ces personnages se ressemblent. L'auteur les a enrhumés pour la plupart, et son comique consiste à les faire éclater en *atchoum!* N'est-ce pas que c'est fin et fort?

Voyez les titres : *Appartement de garçon, Lourdes, notes d'un pèlerin*, — n'omettez pas la virgule, quoique ce soit vrai tout de même, — *Un voyage de noces, Visites du jour de l'an*, etc.; on s'attend à des tableaux vifs ou satiriques, le plaisant ou le sentimental, peu importe, pourvu que l'esprit y mette son mot. Point : après lecture, on se souvient que Gustave Droz écrivit un charmant volume sur ces mêmes sujets, et l'on regrette de ne l'avoir pas relu de préférence.

Et le style! voilà du français! Je cueille au hasard du crayon : il y a partout à prendre :

Une jeune femme descend d'un train : « *avec dans sa main, comme un cierge, une branche de citronnier en fruits rapportée du lac de Garde.* »

Avec dans sa main! sa main comme un cierge! ce citronnier apparemment pêché dans un lac!

Et des *à cause que* empruntés au lexique des portières. Et partout un style débraillé où l'on bouche avec de gros mots le vide des idées absentes.

Dans *Appartement de garçon*, une nouvelle mariée est prise de la fantaisie de voir, de toucher, de sentir le logis qu'habitait son mari quelques semaines auparavant. Ils reviennent de leur voyage de noces. Directement, de la gare ils débarquent audit appartement. Cette jeune femme étale déjà une curiosité tant soit peu malsaine qui devrait donner à réfléchir au mari. Mais passons. Savez-vous où elle court, au saut de la voiture, toujours *avec dans sa main comme un cierge*, etc., afin de ressaisir les traces de l'exis-

tence antérieure de son époux? A l'écurie! Pourquoi? — Puis elle revient dans le salon : elle aperçoit au milieu d'un ameublement Louis XIV un fauteuil Henri II. Que dit-elle?

— Daniel, avoue-le qu'*on t'a mis dedans!... Il faudra le filer d'ici, et raide!*

Et ainsi du reste. Et ce sont des gens du grand monde, des élégants qui gardent cette tenue, et partout ce langage! Elevée aux Oiseaux, cette fille! Allons donc, monsieur, vous voulez dire aplatie au café Américain, ou plus loin, à la brasserie d'Harcourt.

Au bas de la couverture, l'auteur a mis : *tous droits réservés*. Quel égoïsme! il s'était même réservé le droit d'impatienter et d'écœurer le malheureux qui s'aventure à travers ces pages. PZ.

Le Vice, par Gustave Toudouze. Victor Havard, édit., Paris, un volume in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le vice que nous dépeint M. Toudouze, c'est l'ivrognerie. La nouveauté du roman est dans le choix du personnage qui en est la victime. Il a reçu une brillante instruction, il est intelligent. C'est la déception de ses trop hautes et trop impatientes ambitions qui le conduisent à la crapuleuse passion de boire.

Toute la vie de Paul Montrachet est un perpétuel passage du malheur le plus cruel aux chances les plus avantageuses.

Abandonné sur le bord d'un chemin quelques mois après sa naissance, destiné à périr de froid et de faim, s'il n'est écrasé par le chariot qui passe, il est recueilli par un brave Bourguignon, célibataire à qui est venu le goût de la paternité. Le nom qu'il donne au poupon trouvé est celui du clos voisin.

Le père adoptif est très riche. L'enfant est élevé supérieurement. Il est travailleur, bon sujet, mais il s'enorgueillit follement de ses succès de collège. Lui aussi, il ne se défait pas de la naïveté de croire qu'un prix de discours français en rhétorique est un brevet authentique de talent littéraire et la garantie certaine d'une gloire d'écrivain.

Brusquement, l'apoplexie lui enlève son protecteur avant que l'adoption soit légalisée, et sans que le brave homme ait le temps de l'instituer légataire. D'un seul coup, tout son avenir s'écroule, à ce garçon ambitieux. Mais son orgueil le redresse, il compte beaucoup sur lui-même et fait mépris des autres.

Je passe sur les déboires et les froissements affreux de ce malheureux à qui, sans ménagements, on fait sentir son impuissance. Notez que nous n'avons pas affaire à un vrai poète, à un vrai romancier, mais à un petit présomptueux, poseur et sans vraie dignité. C'est un faible qui est l'artisan de son mal.

Après des mois d'un travail obstiné et infructueux, la nécessité du ventre le soumet. Humiliation horrible pour ce vaniteux, il rentre comme pion de dernier ordre dans l'institution où il a cueilli les lauriers de papier doré des prix d'honneur. L'écœurement de sa servitude et la rencontre d'un ancien camarade ivrogne, l'amènent dans un café du quartier latin. Il boit, il s'abêtit, se dégrade; on le renvoie de son emploi. Il abandonne toute dignité.

Jusqu'ici l'étude de M. Toudouze est un peu froide, longue, sans action. La seconde partie devient plus vivante. Un ami sérieux retrouve Montrachet, veut le sauver, l'emmène dans sa famille, le refait au physique et au moral, et lui trouve même une situation qui prépare l'avenir en garantissant le présent. Un riche négociant retiré des affaires va emmener en Italie sa fille privée de mère. Ils ne savent pas l'Italien. Le jeune Montrachet est fort en italien. Parfait! on l'accepte — ce qui me paraît à moi bien improbable — comme professeur d'une jeune fille de dix-sept ans, et mieux encore, comme interprète voyageant avec la famille.

Ce qui suit, on le prévoit. Amour de l'ivrogne régénéré et de la jeune personne sans mère. Le papa lui-même n'y met pas de mauvais vouloir. Voilà Montrachet tiré de l'ornière du vice, comme il le fut jadis de l'ornière de la route. Et chaque fois, c'est pour retrouver une famille extrêmement riche et qui l'aime, qui l'aime de tout cœur. Si ce garçon ne croit pas à la Providence, où se réfugiera cette croyance?

Il est vrai que les sept millions que M. Bragoulet a gagnés dans les fers, — j'entends en les vendant, — sont à partager avec le frère de la charmante Suzanne : un crétin, nous dit M. Toudouze. Mais il y a pis que cela. C'est une gouvernante allemande, rusée, retorse, hypocrite, avide, pervertie, qui s'accommoderait bien d'être maîtresse du tout, voire du propriétaire. C'est même par là qu'elle commence, et elle réussit, comme un habile joueur de quilles, à abattre d'un seul coup tous ceux qui la gênent : le fils, la fille, l'amoureux, et le bon sens du père Bragoulet.

Et voici comme. Cette Allemande est venue en France avec un sien cousin, personnage équivoque. Cet individu a fait partie du groupe de buveurs de l'*Académie* de la rue Saint-Jacques, où fut perdu Montrachet et d'où l'a retiré son ami Mauval le médecin providentiel. Par ce Posen elle découvre le passé honteux de Montrachet, le révèle à Armand Bragoulet ainsi que les projets amoureux qu'elle a surpris.

Armand lance des outrages à la face de Paul. Ils se battent. Selon la loi des romans, le maladroit Paul tue, sans le faire exprès, Armand, tireur expérimenté.

Écroulement nouveau du bonheur de Montrachet. La jeune fille meurt de désespoir. Bragoulet s'idiotise et épouse l'Allemande, qui bientôt appelle le cousin Posen et elle trompe avec lui le vieillard paralytique.

Montrachet retourne à l'absinthe; il s'alcoolise. Un jour qu'il rencontre le couple allemand jouissant de son œuvre lâche et tortueuse, il est frappé d'épilepsie et va mourir à l'hôpital où l'a fait transporter son fidèle ami, le docteur Mauval, descendu du ciel juste à point pour assister à la crise.

Plusieurs scènes dramatiques, d'autres attendrissantes, rachètent les longueurs du commencement. Les caractères sont bien tenus quoiqu'ils manquent

de profondeur. Et l'on regrette de ne jamais rencontrer une note gaie qui nous repose de cet attristant tableau.

Si le roman de M. Toudouze peut contribuer à mettre en garde les familles françaises contre la manie d'héberger des gouvernantes et des servantes d'outre-Rhin, et leur faire voir un côté des dangers de cette invasion domestique, nous souhaitons qu'il soit beaucoup lu. Il est d'ailleurs écrit d'un très excellent style qui le recommande à tous les gens de goût.

PZ.

Le domino rose, par Alexis Bouvier. Paris, Roufl, 1882. In-18. — Prix : 3 francs.

Méfiez-vous des titres de M. Bouvier, sous leur air pimpant, ils cachent presque toujours quelque crime, de noirs complots, plus d'une scène atrocement lugubre. Ce domino rose, par exemple, a été ramassé à la morgue, sur les épaules d'une femme jeune et belle, trouvée morte un matin dans ce costume sur la berge de la Seine. Elle venait d'être empoisonnée et laissée là par l'amant cupide au profit de qui elle avait la veille déserté le toît conjugal et volé son mari. Comment le misérable séducteur, appelé Joret de Gaillac, sera-t-il démasqué plus tard par la couturière Caroline Vallier, une des nombreuses victimes de ses hypocrites galanteries, c'est ce qu'il faut découvrir à travers mille rencontres de la vie parisienne. On y suit avec émotion M. Bouvier, seul capable de se reconnaître au milieu d'un tel dédale d'intrigues entrecroisées. Dans ce fouillis rendu par lui inextricable, il se joue adroitement de la curiosité qu'il a mise en éveil, menant en laisse derrière lui la fille-mère de tous ses romans, blanche comme l'hermine et pure comme la colombe, à laquelle il aurait presque le talent de nous faire croire, tant il la poétise. Ah! c'est qu'il ne faut pas badiner avec lui de la vertu des modistes, — et de la morale donc! Quand il en parle, on dirait qu'il en mange. Au reste, vous pouvez compter sur lui pour la punition du traître, noble devoir auquel il n'a jamais failli! De bric ou de brac, il forcera Joret de Gaillac à boire à son tour le verre de champagne sucré d'arsenic et à venir, couvert du même domino rose, rendre son dernier râle à l'endroit précis où dix-huit ans auparavant succomba sa première victime. Dieu est juste... c'est le châtiment!

A. P.

Mademoiselle de Bagnols, par E. Tenier et Le Senne. Paris, Calmann Lévy, 1883, in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les deux collaborateurs ont un peu enflé leurs pipeaux; ils ont mis des manchettes et choisi leurs plumes des dimanches, pour écrire cette confession candide d'une belle enfant dont la nature franche et droite jure si étrangement au milieu de toutes ces momies aristocratiques, hobereaux de province engoués de leur généalogie et cuirassés de leur blason. Quel cabinet d'antiques! quelle collection d'oiseaux empaillés! Et d'abord l'inévitable abbé, trottinant le jour comme une souris, à travers champs, pour découvrir quelque cimetière gallo-roman ou un camp de César, et dormant la nuit dans un sarcophage, à côté de ses grands bas noirs qui sèchent sur des urnes funéraires, tant il pousse loin la manie des vieilles reliques! Puis le général en retraite de Bagnols, si malheureux de n'avoir pas un garçon pour héritier et qui ne cesse de crier à son enfant, quand elle s'essaye à former ses lettres : « Plus de nerf, morbleu!... Un peu de vigueur! ne soyons pas petite fille! » Et, pour lui obéir, Germaine se met à écrire comme un sergent-major, ce qui plus tard fera rougir la pudique sœur Sainte-Ursule.

Qui encore? La douairière de Bagnols, fort entichée de son titre, quoiqu'elle ait eu pour père un bonnetier de Rouen. De son ton le plus rogue, elle rabroue Germaine et ses illusions de colombe amoureuse : « Pour une fille de votre race, l'avenir n'est pas fait de plaisirs, il est fait de devoirs. Ne l'oubliez pas. » Germaine l'apprend en effet à ses dépens. Petite sauvagesse élevée en plein air par le général, habituée à courir dans les libres clairières et les échappées à perte de vue de son modeste patrimoine, où elle regardait vaguement chaque soir coucher le soleil, on l'enferme, après la mort de son père, au couvent des Saints-Anges, avec des filles de nobles comme elle et très fières de leurs aïeux. Là, pas d'autre bonheur que les rares visites de son cousin Lucien, celui-là même avec qui elle jouait dans les bois et dont elle espère un jour porter dignement le nom, car un amour réciproque est né dans leurs cœurs, ainsi que fleurit au printemps la branche d'aubépine.

Ce n'est pas lui pourtant qu'elle épousera. Ses études terminées, elle retombe sous le joug de la sèche douairière de Bagnols, mère de Lucien, et qui a rêvé pour son fils une union plus brillante, plus avantageuse surtout. Que peut faire, en pareil cas, une demoiselle sans fortune et bien résolue à ne pas faillir? Plutôt que de retourner au froid sépulcre du couvent, elle acceptera tout, même un mari réduit à l'état d'eunuque, pourvu qu'il soit riche et titré. Tel est le marquis de Virenque auquel sa tante la livre. Sorte de botaniste maniaque, il semble ne vivre que par artifice, afin de prouver, par son exemple, à quel degré d'appauvrissement peut descendre le sang le plus généreux. Le médecin lui a interdit, sous peine de mort, la moindre volupté; il doit veiller sur son cœur avec autant de soin qu'on ménage l'eau d'une source prête à tarir, ce qui ne l'empêche pas d'attacher une complexion aussi fragile que la sienne à cette beauté en fleur et en pleine espérance. On devine l'existence désolée et morne de Germaine aux côtés d'un être pareil, qui se contente de quelques baisers discrets et condamne sa femme à un veuvage anticipé, sans qu'elle ait même la consolation d'un seul regret. Dévorée par de sourdes ardeurs, en proie à un trouble profond, fruits amers d'un hymen purement extérieur, elle cherche à y échapper à force de courses à cheval effrénées, par les sentiers les plus dangereux. « Il lui semble qu'elle écrase sous le galop de sa ju-

ment les minutes qui la séparent de la fin de la journée. »

Au fond de l'impasse désespérée où elle se réfugie, elle a gardé néanmoins l'espérance que Lucien l'aime encore. Aussi, lorsque le beau cousin, rendu libre par la mort de sa mère, revient toujours épris et fidèle à leur amour d'enfance, quel déchirement! Par bonheur, M. de Virenque, ayant voulu faire le galant, succombe à sa première velléité maritale; l'émotion le tue. Germaine pourrait être heureuse enfin, si la guerre franco-allemande ne venait mal à propos trancher les jours de son fiancé. On abuse fort, dans le roman, depuis quelques années, de ce dénouement commode; mais, comme il n'a ici qu'une importance secondaire, passons.

Ce qui constitue la vraie originalité du volume, ce sont les sentiments de Germaine, exprimés d'une façon si sincère, et sa vie écoulée au milieu de cette collection de types surannés comme un frais ruisseau sous une avenue de noyers séculaires. L'analyse pénétrante de ce beau caractère de femme, ainsi que l'ironie douce et triste du récit font beaucoup d'honneur aux deux écrivains et se distinguent heureusement de leur faire habituel. A. P.

Histoire de tous les diables, par Camille Debans. Paris, Dentu, 1882, in-12. — Prix : 3 francs.

Le fait divers n'est pas ce qu'an vain peuple pense:
Il y faut du mordant, du trait, de la science.

Et tel qui s'y croyait ferré se révèle novice à l'heure de la rédaction. Gaston Vassy, le maître du genre, s'il eût moins visé à la réclame, aurait atteint à une perfection véritable. Il a eu parfois de merveilleuses inventions qui ravissaient les gobe-mouches dilettanti. Le public, en vrai boa, engloutit et digère tout ce qu'on lui jette dans la gueule, ortolans ou trognons de choux; mais les raffinés veulent du choix et ne dégustent volontiers que le journal où l'on sait accommoder les choses de la belle façon. C'est à eux, il n'en faut pas douter, que songeait M. Debans en écrivant ses *Histoires de tous les diables*. La plupart sont de simples faits divers allongés d'une sauce alléchante, avec une habile entente de toutes les ressources du métier. Il y a là bon nombre de pages qui « séduiront à la fois et la foule qui demande à être émue et les délicats, qui demandent à être charmés, » ainsi que le dit justement l'élogieuse préface de M. Claretie en tête du volume. Si l'auteur, à l'exemple de Chavette, pousse trop loin la charge de certaines mœurs bourgeoises dans *le Cuissot de chevreuil*, s'il a abusé, un peu plus qu'il n'est permis, de la *Gazette des Tribunaux* à propos du fameux Giraud de Gâtebourse, il retrouve en revanche tout son talent sobre et nerveux pour nous peindre une nuit chez les morts, où les folles transes de l'assassin après la perpétration de son crime. Voilà de quoi corriger les coupe-jarrets et les ramener à la vertu, s'ils pouvaient l'être jamais.

P.

Les femmes qui aiment, par Fortunio. Paris, Lalouette, 1882, in-12. — Prix : 3 francs.

Recueil de cinq nouvelles passablement romanesques et contées sans grand charme. Ainsi que le titre l'annonce, elles roulent toutes, sauf l'histoire d'une guinée, sur l'unique sentiment qui remplit la vie des femmes. La dernière, *l'Amour de Muguette*, emprunterait d'abord une certaine fraîcheur aux souvenirs de la Mimi Pinson de Musset, si elle ne se perdait aussitôt dans une fadeur bourgeoise et plate. Mais la plus étonnante est sans contredit *Martha*, qui ouvre le volume. On y retombe dans le roman épistolaire, genre ennuyeux par excellence. Ces lettres, datées de 1850, et qui pourraient tout aussi bien être signées par Mme Cottin ou le vicomte d'Arlincourt, nous transportent dans l'Allemagne de convention d'où nous pensions être revenus pour jamais. On y retrouve la Gretchen au type suave, belle comme une vierge de Murillo, qui s'abandonne à l'objet de son culte avec un désintéressement parfait. Pour nous faire avaler de telles lubies, il faudrait d'abord rayer de notre mémoire les événements de 1871 et tout ce que nous avons appris depuis. P.

Le long des rues, par Léon Chapron. Paris, Ollendorf, 1882, in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Entre les traits d'esprit acérés et vibrants d'Aurélien Scholl et les aménités littéraires de Monselet, M. Chapron s'est créé, dans *l'Événement*, une place vraiment à lui, et qu'il occupe depuis longtemps avec succès. Ses articles, réunis aujourd'hui en volume dans *Le long des rues* nous le représentent tout à fait à son avantage dans ce rôle de chroniqueur mondain. Petit journaliste, c'est bientôt dit; ne l'est pas qui veut. De tous ceux qui, en si grand nombre, s'essayent chaque jour à ce genre, combien en est-il, en fin de compte, qui durent? Quand vous en aurez cité sept à huit, dix au plus, vous serez au bout de la liste. Les autres, après deux ou trois mois de cet exercice, lorsqu'ils tiennent bon jusque-là, sont fourbus, vidés, comme ils disent, et ne savent que répéter à satiété les mêmes calembredaines, débitées avec un tic immuable et agaçant. M. Chapron échappe en partie à ce travers par le soin même qu'il met à varier sa manière et à passementer d'agréables broderies le sujet le plus banal. Tout lui est d'ailleurs matière à article : le piano, la voiture aux chèvres, l'annonce d'un journal, le mont-de-piété, le divorce, le scandale d'hier ou l'engouement du jour. En général, ses idées sont justes, et il les exprime sous une forme caustique, de manière à donner au bon sens la saveur du paradoxe. On trouverait bien à reprendre quelque chose par-ci par là, certaine recherche d'effet qui n'aboutit pas toujours, trop de complaisance à l'égard des opinions reçues, des façons de parler plutôt boulevardières que populaires. Mais ce sont là défauts que l'on pardonne à une causerie familière; il faut bien s'encanailler un peu de temps à autre, afin d'être mieux entendu de ceux qui sont en bas. Ce que je reproche-

rais plutôt à M. Chapron, ce serait de s'oublier, lui homme d'esprit et de tact, à des gamineries fâcheuses. Il y a entre autres, dans son livre, un article où le jeune écrivain le prend sur un ton vraiment déplacé avec M. Caro, un de nos maîtres les plus distingués. Pourquoi appeler *pion* ce professeur de talent, à propos d'une étude peu favorable aux reporters et chroniqueurs. Des qualifications si injustement appliquées se retournent, sachez-le bien, contre celui qui les lance.

La Belle Virginie, par Édouard Cadol. Paris, Plon, 1883, in-18. — Prix : 3 fr. 50.

« En prenant la plume, disait Mérimée, je songe à ceux qui valent mieux que moi ; je rougirais de ne pas chercher à les satisfaire. » Il est douteux que M. Cadol soit tourmenté d'une ambition semblable ; on croirait plutôt qu'il vise à ne contenter que la foule, à s'abaisser jusqu'à elle, au lieu de l'élever à lui. S'il faut tout dire, il gratte le vice régnant aux plus mauvais endroits. Sous couleur d'émailler ses récits de locutions caractéristiques, il inflige à ses lecteurs l'argot de tous les vilains mondes, promenant sur chaque partie du sujet la même blague, le même ton gouailleur et sceptique.

L'idée fondamentale de *la belle Virginie* était fort juste. Mise en œuvre avec plus de conscience, plus de sérieux, elle eût fourni une intéressante étude. Il s'agissait de faire ressortir énergiquement le rôle de dupe que joue presque toujours l'amant d'une femme mariée. Avec nos mœurs actuelles, il arrive plus d'une fois que le pauvre niais, après s'être un moment enorgueilli de sa conquête, paye ce plaisir beaucoup plus cher qu'il ne vaut. Tel est le cas du Félix de Saint-Cervail, le personnage dominant du livre de M. Cadol. Riche et orphelin, il était sur le point de contracter un mariage convenable, quand il eut le malheur de connaître la belle Virginie, épouse du député Sanglepin, et il s'embarqua avec elle dans une liaison dont il ne put se dépêtrer ensuite. Suivant l'usage, il est devenu l'ami de l'homme qu'il minautorise, et celui-ci en profite pour l'exploiter de toutes les façons. Peu à peu sa fortune, jusque-là très solide, est engagée dans les spéculations hasardeuses que risque le député dans l'espoir de parvenir au ministère. Cela ne serait rien encore s'il avait quelque droit sur l'enfant issue de l'adultère, dont naturellement il a été le parrain et qu'il a dotée de ses deniers. Mais non ; Suzette reçoit, malgré lui, une éducation déplorable. Lorsqu'il s'agit de la marier, on ne le consulte même pas. En vain, d'une voix timide, essaye-t-il d'intervenir en faveur de celle qui, après tout, est sa fille ; on le rembarre outrageusement. « Votre fille ! lui dit Virginie ; je vous trouve bien avantageux de le prétendre. Eh ! Comment, je vous prie, en seriez-vous sûr, quand je n'en sais rien moi-même ? » Il faut voir aussi l'insolence avec laquelle Suzette, qui, à l'exemple de sa mère, a tourné à la galanterie, reçoit ses observations : « De quel droit te permets-tu de te mêler à ma vie et de régler ma conduite ? Si vraiment tu es mon père, quel respect espères-tu m'inspirer, toi qui, en ce cas, as déshonoré ma mère ? Réponds... Non, tais-toi. Laisse-moi douter encore. Devant la certitude, vois-tu, je ne saurais me défendre de te mépriser et de te haïr. » Ainsi repoussé avec perte de tous côtés, il ne lui reste d'autre ressource que de se précipiter dans la Seine. Les choses se passent peut-être un peu plus doucement dans la société et tous les célibataires galants ne vont pas se jeter à l'eau. M. Cadol n'en a pas moins touché là à une plaie sociale des plus vives. Cela suffit pour rendre son roman supportable, en dépit de l'excessive négligence que l'auteur a mise à le composer.

Mademoiselle de Saulnis, par Paul Juillerat. Paris, Dentu, 1882, in-12. — Prix : 3 fr.

Que les belles enfants mariées à l'étourdie ou contre leur gré se consolent ; elles ont trouvé en M. Juillerat un redresseur de torts excessivement dévoué. Dès qu'il y a de par le monde quelque union mal assortie, il accourt et répare aussitôt le dommage. Ainsi mademoiselle Sidonie de Saulnis avait un peu trop légèrement accordé sa main à Yankee Romaric Emory, Américain vigoureux de corps et d'esprit, mais par là même peu délicat, elle si frêle et si tendre, avec des cheveux couleur d'or et des yeux couleur de ciel, déjà aimée d'ailleurs du chevaleresque Martial de Neste, qui semblait fait pour elle, comme on dit. La pauvre femme en a été punie assez cruellement. Son mari, même avant la noce, avait perdu ce qui rendit Jeanne d'Arc invincible. Il s'est laissé prendre aux séductions de la brune et sensuelle Nadia, une orpheline amie de sa blonde fiancée, et leur liaison adultère continue au nez de Sidonie. Heureusement, le preux dont celle-ci avait dédaigné les hommages, Martial, veille sur son bonheur. Il oblige l'Américain à réintégrer le lit conjugal et à devenir un époux fidèle. Plus tard, lorsque Emory sera mort d'une pleurésie contractée au sauvetage du fils qu'il a eu de sa maîtresse, il sera facile à la veuve de se consoler en épousant son premier amoureux.

Cette nouvelle, bien que racontée en termes élégants, n'est pas ce qui réjouit le plus dans le livre de M. Juillerat. Il y en a une seconde, *le docteur Flénu*, qui vaut mieux encore. Ce médecin septuagénaire, à qui un ami mourant a légué la tutelle de son fils et de sa fille, a fort à faire pour les empêcher de commettre des sottises. Il n'y réussit même qu'à moitié, tant chaque membre de la famille lui donne du fil à retordre. La veuve, espèce de bûche verte qui pleure d'un côté et brûle de l'autre, aurait grande envie de convoler à nouveau. La demoiselle, obéissant aux conseils de cette mère sans cervelle, épouse un aventurier interlope et joueur, en même temps que le garçon s'est amouraché à en mourir d'une femme mariée. Il faut voir le mal que se donne Flénu afin de démarier sa pupille, de lui conserver sa fortune, et de rendre veuve la femme dont le jeune homme est fou. Pour en venir à ces fins, il met fort adroitement aux prises les deux maris qui gênent ses vues

et les fait s'occire l'un l'autre en duel. Cela fournit matière à quelques scènes vraiment plaisantes et d'une ironie spirituelle. M. Juillerat nous permettra néanmoins de signaler dans chacun de ces deux agréables contes plusieurs épigrammes décochées contre la démocratie et le progrès on ne peut plus à contresens. Nous comprenons fort bien qu'on n'ait aucune tendresse pour la république et ses institutions; pourtant, lorsqu'on écrit des œuvres comme celles de ce volume, on ne devrait pas être si hostile au seul gouvernement qui ait été chez nous jusqu'ici favorable au divorce. A. P.

Le boucher de Meudon, par Jules Mary. Paris, Rouff, 1882. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Il faut être juste même envers la justice et reconnaître que son organisation, en France, présente bien des garanties. Aucune institution humaine ne peut prétendre à l'infaillibilité, cela va sans dire, et les tribunaux ont quelquefois condamné des innocents; mais ils s'empressent eux-mêmes, dès que l'erreur est évidente, de revenir sur leur décision. Peut-être y a-t-il encore quelque progrès à conquérir en ce sens, des facilités plus grandes à laisser à l'accusé pour qu'il veille de près au soin de sa défense, une indemnité à accorder à ceux que l'on aurait à tort privés de leur liberté ou atteints dans leur honneur. La société doit être responsable des dommages que cause son fonctionnement.

Quand il y va de la vie d'un homme, on ne saurait agir avec trop de prudence ni prendre trop de précautions, puisque l'exécution capitale rend la faute irréparable. C'est là surtout ce que semble avoir voulu démontrer M. Jules Mary. Vraie ou imaginée, son affaire du boucher de Meudon présente un de ces cas où les magistrats et le jury, malgré les lumières dont ils s'entourent, sont induits à croire faussement à la culpabilité du prévenu. Chaque circonstance l'accuse; tous les témoignages se tournent contre lui, sans qu'il parvienne à prouver son alibi à l'heure du crime. Condamné à mort, il aurait donc la tête tranchée si, la veille même de l'exécution, une sœur qui l'adore et qui sait tout ne dénonçait leur mère, la vraie coupable, et ne dessillait ainsi les yeux à la police et aux magistrats. Peu s'en faut qu'elle n'échoue; un retard de quelques minutes et l'iniquité eût été accomplie. Sachons gré au romancier de n'avoir employé, pour dramatiser son récit et le rendre intéressant jusqu'au bout, aucune des déclamations en usage dans ces sortes de sujets. Il a fait avec impartialité leur part aux causes d'erreur, aux fatalités, en même temps qu'il nous montrait un juge d'instruction et un procureur dignes de leur robe et soucieux avant tout de découvrir la vérité. P.

La Lizardière, roman contemporain, par le vicomte Henri de Bornier. Paris, Dentu, 1883, in-12. — Prix : 3 francs.

Entre un joli garçon pauvre comme Job, mais noble et artiste jusqu'au bout des ongles, et la fille d'un sénateur roturier, mais archi-millionnaire, il y aura toujours moyen de s'entendre. Possible que Jean de La Lizardière, perché comme un faucon à jeun sur son château en ruine, accueille d'abord assez rudement Raymonde Desormes, quand elle vient à brûle-pourpoint demander qu'on lui vende le castel des aïeux, qu'elle voudrait restaurer et rétablir dans son antique splendeur. Rien pourtant n'empêche la réconciliation de ces deux représentants de classes hostiles, surtout si le hobereau, jusque-là farouche et désœuvré, se révèle tout à coup peintre de grand talent, et si la blonde héritière consent, malgré sa fortune, à se parer des aimables vertus qui sont l'apanage incontesté de l'aristocratie de naissance dans les romans de bon ton.

La métamorphose s'opère à souhait des deux côtés, grâce à la baguette magique d'une fée, ou pour mieux dire, à l'imagination riante de M. de Bornier, à qui les illusions ne coûtent guère. Il a versé à pleines mains sur cette pastorale à tendres sentiments des trésors de bienveillance et d'amabilité. Les personnages en sont charmants au possible, de mœurs douces, de caractère affable, doués sur toute la ligne d'un cœur généreux et patriotique, ainsi qu'ils le prouvent en 1870, devant les Prussiens. Gentilshommes campagnards, séduisantes châtelaines, sénateurs dégommés, artistes, paysans, tous vont bravement au feu. Ils en reviennent avec honneur, les uns blessés les autres non, pour contribuer au tableau final, à l'apothéose, et se voir rappelés en chœur par le spectateur enthousiasmé : *tous! tous!* même le chien du logis, Clodion : M. de Bornier est trop expert en effets dramatiques pour n'avoir pas clos son volume sur une impression agréable. Jean et Raymonde, réconciliés par l'amour et par de mutuels sacrifices, vont peupler la Lizardière, désormais florissante, d'une postérité nombreuse. Tout ce récit est édifiant, conté à ravir, agencé avec une entente scénique des plus adroites, encadré dans des paysages de Touraine vaporeux et poétiques; mais, en somme, cela est adorablement faux. En admettant même que l'auteur ait retracé là des souvenirs de jeunesse, ainsi qu'on nous l'assure, il n'en a pas moins fort embelli les faits et idéalisé les physionomies, à commencer par la sienne.

A. P.

Le compagnon de chaîne, par Georges Pradel. Paris, Marpon et Flammarion, 1883, in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ouf! 578 pages complètement remplies par les prouesses de deux forçats évadés, voilà de quoi satisfaire l'appétit du lecteur le plus robuste. Disons d'abord que de ces deux compagnons de chaîne il y en a un d'honnête, Martin Jalras, coupable seulement d'avoir, dans un transport jaloux, donné un coup de couteau à l'amant de sa femme. Revenu depuis à de meilleurs sentiments, il sert à déjouer les noirs complots de son camarade, l'astucieux et criminel Paloque. Celui-ci, après avoir assassiné et dépouillé un riche banquier de Paris, appelé Vannières, est parvenu,

avec l'argent du vol, à séduire le chirurgien de marine qui devait le disséquer, et s'est fait ouvrir par lui les portes du bagne. Maintenant, en face de ces deux misérables, Paloque et le chirurgien, placez la fille du banquier, Aline, acharnée à la vengeance de son père, et le lieutenant de vaisseau Robert de Laistres, à qui sa main est promise, s'il la seconde dans ses projets, vous aurez les personnages essentiels entre lesquels se joue le drame. Assassins et voleurs seront punis, vous le pensez bien, par les braves gens coalisés contre eux, et Aline épousera son bel officier.

Si le but est prévu, M. Pradel a du moins le mérite de nous y mener par des chemins fort intéressants. Il a vu de près, on le sent, il connaît bien le monde de marins qu'il met en scène et les lieux où se passe l'action. Tous ses confrères ne pourraient pas en dire autant. Il y a plus d'un coin de province où l'on s'est égayé jadis aux dépens des conteurs parisiens et de leur ignorance en géographie. Il me souvient, entre autres, d'un roman d'E. Capendu dans lequel ce grand hâbleur avait prodigué à foison les bois d'oliviers et d'orangers sur un point des Alpes où n'ont jamais poussé que le sapin et le mélèze. On y voyait aussi les bateaux à vapeur sillonner en foule le lac du Lauzet, étroite cuvette qui offre tout juste assez de place pour s'y baigner et nourrir quelques carpes. Dieu merci, M. Pradel ne s'est livré à aucune de ces fantaisies. Son seul tort serait d'avoir eu recours, pour les besoins de son intrigue, au fameux trésor des forçats, la plus folle imagination peut-être qu'ait enfantée l'exubérant cerveau de Balzac. Hors de là, il est vraisemblable, naturel, avec de l'entrain et de la verve et son volume, si long qu'il soit, n'ennuie pas un instant. Il a dû même y introduire un rayon de vérité par le caractère de la Torpiaude, une de ces jolies diablesses du Midi, nées pour la perdition de leurs amoureux, et dont Mérimée a tracé dans *Carmen* le type le plus parfait. A. P.

Une haine au bagne, par Pierre Zaccone. Paris, Rouff, 1883, in-12. — Prix : 6 francs.

L'intention qui a dicté son livre à M. Zaccone s'explique à merveille ; écoutons-le nous en déduire lui-même quelques-uns des principaux motifs : « Prenez, dit-il, un homme dans les conditions ordinaires de la vie, ayant à ses côtés sa femme, ses enfants ; gagnant son salaire dans un bureau ou dans les affaires ; que verrez-vous qui soit digne d'intérêt ou de remarque ? Absolument rien. L'existence de cet homme est prévue. Il mourra comme il aura vécu, calme, modeste, insouciant, laissant derrière lui moins de trace que le bâtiment léger qui imprime à peine sur les flots un sillage fugitif. Tandis que le criminel, au contraire, c'est tout une autre affaire. Avec lui, toutes les conditions de la vie sont interverties. Vous avez une âme qui désire, que l'ambition dévore, que la passion fait tressaillir et palpiter. A celui-là, le cœur bat, la tête brûle, le sang bouillonne. La vie lui a fait des promesses, et il veut qu'elle les tienne ; dans la route qu'il suit, il y a au bout l'échafaud. Il le sait, il le voit, et pourtant il marche toujours. C'est là une étude intéressante qui saisit comme un drame. »

Oui, cela est vrai, si l'on recherche avant tout les émotions violentes, les crimes, les situations extra-légales. Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'y a pas grand honneur à se faire le biographe passionné de ces monstres. De plus, une telle besogne offre le grave inconvénient de flatter la paresse d'esprit de l'écrivain. Assuré d'avance que ses récits vont d'eux-mêmes s'emparer vivement de l'attention, il ne prendra même pas la peine de les lier entre eux, de les grouper autour d'une existence vraiment digne d'intérêt. Pour attacher au sort d'un grand coupable, il faut le montrer sous l'influence d'une passion vraie ou d'une fatalité qui l'excuse ; sinon, vous ne caressez que la curiosité bestiale de la foule pour les spectacles de vice et de sang. L'auteur d'*une Haine au bagne* n'a guère fait que cela. Il se fie si pleinement aux instincts féroces qu'il se contente de les annoncer par des scènes de coupe-gorge, exposées avec brutalité, sans aucun art, sans aucun souci d'en éclaircir les causes ni le dénouement. A chaque instant, il coupe sa narration pour aller d'un personnage à l'autre, revenant sur ses pas et enchevêtrant l'intrigue à tel point qu'il est obligé d'en convenir : « Nous expliquerons plus loin tout ce qui peut paraître obscur ici.... Que le lecteur nous pardonne donc quelques lacunes, et qu'il nous croie, quand nous lui promettons de n'avancer aucun fait qui ne trouvera son explication. » Gardez-vous de prendre la promesse au sérieux ; ce n'est qu'un leurre. Après avoir promené sa bande d'ignobles coquins dans les repaires les plus hideux, à travers mille aventures invraisemblables, M. Zaccone les fait tous pincer par la police d'un seul coup de filet ; puis il remplit les dernières pages du volume avec des anecdotes empruntées à Maurice Alhoy sur les forçats les plus célèbres, renvoyant pour sa propre fiction à un second tome qu'il compte bien écouler de même. On se demande à quel public peuvent s'adresser des œuvres torchées de cette façon.

La vie simple, nouvelles par Francis Enne, Paris, Charpentier, 1882, in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Entre ses repas, il n'est pas désagréable d'entrer chez un pâtissier et d'y croquer du bout des dents quatre ou cinq friandises choisies çà et là dans les plateaux ; mais si le soir, à dîner, on ne trouvait sur la table que des mets de ce genre, le régal serait mince. Il en est à peu près de même pour ces volumes où l'on ne rencontre que de légers articles déjà publiés dans les journaux et dont la fraîcheur, si fraîcheur il y a, s'est envolée avec la feuille éphémère. Oh ! je connais l'excuse de M. Francis Enne ; les saynètes qui composent son livre s'imprimaient en même temps sous les deux formats. C'est donc moins une reproduction, un rechauffé de plats déjà servis, qu'une publication simultanée, s'adressant sous des formes différentes à des publics également divers. J'en conviens. A quoi bon cependant avoir changé le titre adopté d'abord dans *le Réveil* ? J'aurais voulu même

pour plus d'exactitude, que l'auteur l'eût complété, en appelant carrément son œuvre *le Vice d'après nature*. Voilà, en effet, la veine réelle, la mine qu'exploite habilement M. Enne et dont il a déjà tiré tant de matériaux remarquables. Quelques-uns, dans le nombre, font une assez triste figure, une fois exposés en plein soleil ; il y a dans le recueil plus d'une scène repoussante ; mais, somme toute, le résultat produit n'est pas à dédaigner. Il est utile parfois d'étaler aux regards les loques, les haillons de notre pauvre humanité.

Parmi nos conteurs actuels, Francis Enne est de ceux, et je l'en félicite, qui ne voilent rien et vont droit au but, sans trop s'amuser aux bagatelles de la porte. Il plante largement ses personnages dans tout l'odieux de leur passion, et les conséquences découlent naturellement du caractère et de l'état social. Quelle galerie de tableaux grotesques, de portraits affreux, d'individus en lutte avec la loi ou les conventions du monde, obéissant tous à leur instinct bestial dans la terrible lutte de la vie ! Et comme la peinture est vraie dans sa brutalité ! Francis Enne n'a qu'à poursuivre ; il est en bonne voie. Le seul conseil qu'on eût à lui donner serait d'adoucir un peu le ton, ou de choisir, dans ce milieu populaire qu'il connaît si bien, des sujets moins noirs. Il y a certes d'honnêtes sentiments parmi cette population qui grouille en bas, comme il y a de belles journées de soleil sous ce fichu climat de Paris.

L'orgie parisienne, par Aurélien Scholl. Paris, Dentu, 1883. — in-18, prix : 3 francs.

Anecdotes plaisantes ou salées, mots piquants, fines malices et grains de bon sens déguisés sous air de paradoxe, il y a de tout dans ce volume comme dans ceux déjà composés en si grand nombre des articles de M. Scholl. On y rencontre même quelques théories humanitaires et déclamations socialistes fort étonnées de se trouver là. Ajouter que l'esprit y pétille à chaque page serait vraiment superflu. Qui ne connaît la verve railleuse et les traits acérés de ce brillant condottiere de la plume ? Depuis plus de vingt ans il alimente les journaux grands et petits ; la plupart n'ont fait fortune que grâce à lui. Expliquez-moi donc pourquoi ses livres ont si peu de succès ? De tous ceux qu'il a publiés jusqu'ici il n'en est pas un seul, à ma connaissance, qui ait atteint à la deuxième édition. Ils étaient pourtant empanachés de titres alléchants : *les Scandales du jour, Fleurs d'adultère, les Mémoires du trottoir*, etc. etc. N'avons-nous pas raison de prétendre, comme cela nous est arrivé ici plus d'une fois, que les livres uniquement remplis d'articles de journal, de chroniques, d'actualités éphémères, n'offraient à la lecture qu'un faible attrait ? M. Scholl semble l'avoir compris ainsi, car il a corsé *l'Orgie parisienne* d'une nouvelle, *le Comte de San-Vitale*, écrite d'une plume preste et nerveuse, cela va sans dire. Il est fâcheux que tout l'intérêt y découle de la ressemblance entre deux sœurs jumelles, élevées séparément et d'une façon tout à fait opposée, ce qui n'empêche pas leurs parents de les confondre. Sans réfléchir à ce que la donnée avait d'impossible, le journaliste est allé de de l'avant. Il aime les difficultés et s'y joue avec aisance. Peut-être eût-il attaché son nom à quelque œuvre de valeur et de longue haleine, si le métier ne l'eût absorbé, ainsi qu'il s'en plaint dans sa *Confession d'un enfant du siècle :*

« Le seul regret sérieux de l'homme qui, se sentant quelque chose dans le ventre, s'est dépensé en petites monnaies, c'est quelquefois de n'avoir pas trouvé le temps de bâtir son œuvre, son monument. Les exigences du journalisme sont telles que les jours succèdent aux jours sans que l'on ait le temps de s'en apercevoir. On dit toujours : *à lundi*. Le lundi vient, et un coup de sonnette, une invitation, une obligation quelconque vous prennent au collet... Puis le jour vient où on se demande si l'on n'eût pas mieux rempli sa vie dans une autre besogne. Doute superflu, regret sans motif. Le pommier eût-il mieux fait de produire des cerises ? »

Il ne faudrait pas attacher à ces doléances plus de sérieux qu'il n'en met lui-même. Au fond, il n'est point mécontent de son lot, et le même article se termine par un mot fort consolant pour lui : « Tous les romans seront dès longtemps en poussière, les noms de leurs auteurs plus oubliés que des serments de députés, que l'on citera encore un vers de La Fontaine et un mot Rivarol ! » C'est également notre avis, du moins pour La Fontaine, un peu pour Rivarol ; reste à savoir si M. Scholl peut se loger en même compagnie.

A. P.

THÉATRE

Théâtre complet de Jean Racine, édition nouvelle, par N.-M. Bernardin. Paris, Ch. Delagrave. 4 vol. in-18.

Il n'est pas un lettré qui ne connaisse l'admirable édition de Racine donnée par la librairie Hachette dans la collection des Grands écrivains ; elle est digne des éditions de Corneille et de Molière qui ont paru dans la même collection : nous n'en saurions faire un plus grand éloge.

Mais, — hélas ! pourquoi un mais ? — mais le Racine de la grande collection Hachette, si pur qu'en soit le texte, si riche qu'en soit le commentaire, a un défaut aux yeux d'une trop nombreuse partie du public : il est cher ; pour avoir le Théâtre de Racine, il faut acheter ses œuvres complètes, et il est certains ouvrages de lui auxquels on tient moins qu'à son théâtre.

Pour les admirateurs exclusifs des tragédies de Racine, M. N.-M. Bernardin a préparé avec un soin extrême une édition dont le prix ne pourra effrayer personne, et qui contient, comme le Racine des Grands écrivains, outre des notices sur chaque pièce, un système d'annotations des mieux compris, et presque toujours intéressant : je dis presque toujours, parce que M. Bernardin, s'adressant plutôt peut-être aux élèves des lycées, en sa qualité de professeur, qu'aux gens dont l'éducation est faite et le goût formé, n'a peut-être pas assez épargné, au moins pour ceux-ci, les notes purement laudatives dont ils n'ont que faire, tout utiles qu'elles puissent être aux collégiens. Mais laissons à l'écart ces notes si elles gênent l'indépendance de nos appréciations : nous aurons encore à faire une ample moisson de renseignements, de rapprochements, d'explications de toute sorte, enfin de variantes soigneusement recueillies.

La publication de M. N.-M. Bernardin le classe parmi ceux de nos jeunes érudits qui peuvent rendre les plus grands services à l'étude des écrivains du XVII^e^ siècle. Nous espérons qu'il n'en restera pas là, et nous lui demandons de faire, pour le Théâtre de Corneille, ce qu'il vient de faire pour le Théâtre de Racine. CH. L. L.

Le mariage d'André, pièce en quatre actes, par HIP. LEMAIRE et PHILIPPE DE ROUVRE. Paris, Ollendorff, 1882, in-8°. — Prix : 2 francs.

Représentée à l'Odéon avec un demi-succès, la pièce de MM. Lemaire et de Rouvre se fait lire sans déplaisir jusqu'à la fin du troisième acte. Mais à partir du moment où M^me^ de Reuilly se voit forcée d'avouer à celui qui vient, le jour même, d'épouser sa fille que cette enfant est le fruit d'une liaison adultère, la situation devient pénible, tendue à l'excès, et le coup de pistolet par lequel M. de Reuilly supprime le perfide ami de la maison ne termine rien par le fait. Son honneur n'en reste pas moins outragé et sa femme flétrie d'une souillure que toute l'habileté réunie des auteurs et des comédiens ne saurait escamoter. Peut-être n'y avait-il que ce dénouement de possible, mais pourquoi aussi l'avoir rendu inévitable ? P.

Code du théâtre. *Lois, Règlements, Jurisprudence, Usages,* par CHARLES LE SENNE, avocat à la Cour d'appel, membre de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques. *Avant-propos*, par M^e^ HENRY CELLIEZ, avocat à la Cour d'appel. Un volume in-12. — Prix : 3 fr. 50; Paris, Tresse, 1882.

Ce livre n'a pas été écrit pour les jurisconsultes, mais pour tous ceux qui vivent au théâtre ou du théâtre, pour les directeurs, les auteurs, les acteurs. Il renferme quelques textes de lois et de décrets, mais il est surtout un recueil de renseignements disposés suivant l'ordre alphabétique des matières : *Abandon de rôle, Abandon de représentations, Abonnement*, etc.

L'ouvrage sera-t-il jugé bien utile ? Nous en doutons, il n'était assurément pas indispensable. On l'achètera : l'auteur a de nombreux amis. F. G.

Le bandit de Pont-Sal, comédie en vers par P. BERTIE. Paris, Drocourt, in-18.

De spirituels jeux de mots émaillent ce petit acte, où un peintre parisien se moque agréablement du bandit qui l'a arrêté dans une forêt de Bretagne. Il lui rit au nez d'un bout à l'autre et lui montre ses poches vides en lui disant :

Tu viens, comme Titus, de perdre ta journée.

A la fin même, subjugués par sa faconde gouailleuse, les voleurs le laissent partir sur le propre cheval de leur capitaine. Quoique un peu grosse, la farce est assez plaisante. P.

Les Corbeaux, pièce en quatre actes, par HENRY BECQUE. Paris, Tresse, 1882, in-8°. Prix : 4 francs.

Il ne saurait être question ici d'analyser les ressorts que M. Becque a mis en jeu ni de discuter les mérites de son œuvre. Tous les critiques dramatiques y ont passé ; la besogne est faite et bien faite. Il ne nous reste qu'à mêler nos encouragements et nos vœux à ceux de nos confrères qui ont applaudi à la hardiesse de la tentative. Nous serons toujours de cœur avec les innovateurs, les audacieux, avec quiconque visera à introduire au théâtre ou dans le roman une part de vérité plus grande. Le seul défaut, à notre avis, qui dépare *les Corbeaux*, c'est un caractère indécis. Ni comédie ni drame, la pièce flotte entre les deux et laisse une impression douteuse. On peut en dire autant, il est vrai, de presque tout le théâtre contemporain. Les auteurs comiques n'abondent pas à chaque siècle ; la graine en devient rare et, pour qu'ils éclosent, il faut un terrain favorablement disposé. Quand par hasard il s'en produit un de vrai, loin de suivre les entraînements de la foule, il y résiste, les dompte et s'impose à tous par la force de la vérité.

Aucune représentation scénique n'a évidemment pour but de transporter sur les planches la vie réelle, si terne et si rarement dramatique, mais d'exciter les pleurs ou le rire n'importe à quel prix, le plus souvent, moyennant illusion. La vie elle-même, dans son infinie variété, présente toutes les combinaisons imaginables. D'ailleurs, la même situation fait trembler ou rire, suivant la façon dont elle est menée. Rappelez-vous Néron écoutant derrière une porte les aveux de Britannicus à Junie, quelle émotion terrible ! tandis qu'Orgon, caché sous la table d'où il entend son ami Tartuffe pousser Elmire dans les derniers retranchements, est ridicule ! Il dépend donc de l'auteur de plier à son gré les personnages, afin d'émouvoir, d'attendrir ou d'égayer le spectateur.

Même dans *les Corbeaux*, dont le point de départ est si triste, il ne tenait qu'à M. Becque de terminer autrement. Au lieu de nous offrir M^me^ Vigneron,

avec son mouchoir constamment sur les yeux, s'abandonnant à des lamentations perpétuelles et laissant perdre, par son incurie, le bien et l'avenir de ses enfants, ne pouvait-il choisir une de ces maîtresses femmes, comme il y en a tant dans la classe moyenne, très au courant de l'industrie et des ressources de son mari, capable, à son défaut, de prendre en main la direction de leurs affaires? Rien n'empêchait qu'elle se fût jusque-là effacée derrière le chef de famille, qu'elle eût tenu en réserve, sans en faire montre, son intelligence et sa finesse. Frappée d'un coup imprévu par la mort subite de Vigneron, elle pouvait paraître si anéantie dans sa douleur que les fripons crussent le moment favorable pour s'abattre sur leur proie. A la faveur du désarroi qui suit toujours une telle catastrophe, ils eussent mis le grappin sur une partie de l'héritage, commencé la spoliation, commis toutes sortes de méfaits, d'illégalités. Puis, la veuve, oubliant enfin son deuil pour défendre sa couvée, se fût réveillée, redressée, eût montré à ces gredins qu'on ne se jouait pas impunément d'elle et, profitant des escroqueries dont elle avait été victime, elle eût à son tour plumé les corbeaux, ou du moins leur eût fait rendre gorge. Ce dénouement produirait, ce me semble, un effet plus agréable et serait tout aussi vrai que celui de la pièce. On n'aime pas à voir tous ces oiseaux rapaces démasqués et chassés précisément par le plus noir d'entre eux. Il serait trop fâcheux vraiment que l'esprit, l'adresse, l'habileté fussent le lot unique des coquins; personne ne voudrait plus rester honnête. Par bonheur, il n'en va pas ainsi. M. Becque n'avait qu'à jeter les yeux autour de lui; il aurait découvert facilement des cas semblables ou analogues à celui que nous indiquons. Son œuvre eût ainsi pris un caractère plus tranché et l'impression dernière en eût été plus franche. On nous permettra même de croire que le succès eût encore été plus grand. A. P.

Le théâtre à la ville, comédies de cercles et de salons, par Eugène Ceillier. Un vol. in-12. Paris, Ollendorff, 1882.

La mode est aux monologues et aux comédies d'amateurs. Les éditeurs Tresse et Ollendorff se sont constitués les patrons de cette innocente manie. Pourquoi non? Puisque ces livres se vendent bien et ne font de mal à personne.

Ce nouveau volume de comédies de cercles et de salons est tout aussi agréablement tourné que ses camarades: Cependant il est permis de trouver que le titre en est trop explicite: *Comédies de Cercles* suffisait, *de Salons* me semble de trop. En effet, la meilleure des quatre piécettes qui le composent: *les Débuts de René*, ne peut à aucun égard passer pour une comédie de salon. Il s'agit là du jeune René, âgé de dix-huit ans, qui aime, faut-il dire aimer? une jeune personne de son âge, Lucie, qui paraît en savoir plus long que lui sur bien des choses. Or, Lucie, c'est le nom de la donzelle, se trouve être la maîtresse de M. Henri Lorez, un vieux oui, un vieux, un blasé, pensez donc! Il a vingt-six ans! Aussi, quand M. Henri apprend l'amour du jeune René pour Mlle Lucie se hâte-t-il de la lui céder débonnairement, en homme qui connaît le fort et le faible des femmes. Heureux vieillard de vingt-six ans, qui se console avec cette pensée philosophique: « Eh bien! je reste seul, je ferai une réussite. » On ne voit pas bien cette légère comédie jouée dans un salon, devant des jeunes filles, sous l'œil sévère des mamans. Il est vrai que ces *Débuts de René* rentrent sans doute dans la première catégorie, c'est-à-dire dans les comédies de cercles. Les comédies de salons sont les autres: *le Cousin Edgard*, *Une carrière d'occasion* et *Amour et Journal*.

Il y a là, en somme, de quoi faire passer quelques instants agréables aux jeunes amateurs des deux sexes qui veulent s'essayer dans l'art épineux des Bressant et des Brohan. H. M.

Les Noces de Mlle Loriquet, comédie en trois actes, par M. Grenet-Dancourt. Paris, Ollendorff, 1882, in-18. — Prix: 2 francs.

Écrivant sa comédie en vue du théâtre Cluny, où elle a été en effet représentée en septembre dernier, M. Grenet-Dancourt y a mis de quoi plaire au quartier latin, un brin de sentiment pour la tendre ouvrière, des plaisanteries à l'usage des écoles, et quelques jolis mots, par pur amour de l'art. Ces divers accessoires animent plaisamment les préparatifs d'un mariage d'argent, qui est rompu à l'instant même du départ pour la mairie. On s'y démène d'un bout à l'autre d'une façon grotesque; on s'y moque avec assez de bonne humeur des bonnetiers enrichis et des douairières prétentieuses. Que vous faut-il de plus? Si les rôles sont tous poussés à la charge et hors de raison, peu importe! L'essentiel est que, sur les planches, ils paraissent vrais. P.

Sur les mains, monologue, par H. Passerieu et F. Galipaux. — **Coq-à-l'âne**, monologue en vers, par Marcel Belloc. — **Gobart**, monologue, par G. Moynet. Paris, Ollendorff, 1882. — Prix: 1 franc chaque plaquette.

Trois monologues, hélas! et dont les auteurs ont suivi scrupuleusement la règle du genre: plus c'est extravagant, mieux ça vaut. P.

L'Assassin, comédie en un acte, par Edmond About. Paris, Ollendorff, 1882, in-18. Prix: 1 fr. 50.

Il serait superflu d'analyser ici la fantaisie un peu forcée et sèche que chacun a pu lire dans le *Théâtre impossible*, où on l'a prise pour la représenter, il y a quelques mois, au Gymnase. Au temps de nos études à Sainte-Barbe sous M. Vacherot, l'excellent humaniste nous posa un jour la question suivante: « Pourquoi donc Voltaire, malgré tout son esprit et sa

verve endiablée, a-t-il échoué constamment dans la comédie? » Il ne me souvient plus de ce qu'on répondit. Peut-être que l'auteur de l'*Écossaise* eût fini, lui aussi, par réussir, s'il avait eu quelque ami Sarcey pour lui mettre sa pièce au point. P.

POÉSIES

Lille assiégée, par Pontsevrez. Lille, Beghin, 1882, in-18. — Prix : 50 centimes.

Ces vers de circonstance nous apportent un dernier écho des fêtes célébrées à Lille cette année. L'auteur de *la Vie mauvaise* y rend justice à l'énergique résistance que les bourgeois de la cité flamande opposèrent en 1792 aux trente mille kaiserlichs commandés par le duc de Saxe-Techen. Malgré les bombes incendiaires qui détruisaient leurs maisons, ils refusèrent de se rendre et forcèrent l'ennemi à la retraite. Leur héroïsme est d'un bon exemple et bien fait pour inspirer la poésie. P.

Album poétique illustré, *choix varié de poésies françaises*, par B. D'Oradour, professeur de langue et de littérature françaises, illustré par MM. G. Closs et L. Braun, gravé sur bois par MM. Closs et Ruff; un volume in-16; Paris, W. Hinrischen.

On ne peut, quoi qu'on fasse, contenter tout le monde et son père; mais c'est à qui compose des anthologies qu'il est surtout impossible d'emporter l'approbation commune.

Pas un lecteur qui ne trouve, en ces sortes d'ouvrages, matière à gloser; l'un déclare incomplet le volume n'enfermant pas toutes les pièces de vers qui l'enchantent et qui, à son jugement, doivent être prisées à l'égal des plus purs chefs-d'œuvre de notre littérature contemporaine; un autre se plaint que le recueil contienne trop de morceaux de trop peu de valeur : le livre eût été leur livre, s'il n'eût compté qu'une centaine de pages, au plus; un troisième est de l'avis du premier, aussi du second, mais les pièces qu'il eût voulu voir retrancher ne sont pas celles que celui-ci dédaigne, mais les poésies dont il regrette l'absence ne sont pas celles que celui-là admire.

Et nous, tout comme les autres lecteurs, après avoir parcouru le volume de M. d'Oradour, nous serions tenté de formuler quelques plaintes, quelques regrets. Nous nous en défendons toutefois.

Il fut un cheval, qui, ayant tous ces mérites n'avait qu'un défaut, qu'un seul, celui d'être mort. Nous disons, au contraire : eût-il vraiment tous les défauts que penseront devoir signaler tel et tel, le recueil de M. d'Oradour a au moins un mérite, il existe.

Il existe sous une forme tout engageante, toute coquette. Il faudra le donner aux adolescents ce premier jour de l'année qui vient; ils ne sauront pas distinguer entre la pure et sereine beauté des vers d'un Lamartine et la mâle simplicité des strophes d'un Pierre Dupont? oui, peut-être; mais il est bon qu'ils connaissent les principales œuvres de nos poètes, grands et petits; plus tard, ils les sentiront; plus tard, ils apprendront à les juger. F. G.

Francesca de Rimini, drame en vers par J. Demogeot. Paris, Hachette, 1882, in-8.— Prix : 2 francs.

En dehors de ses travaux littéraires, et probablement pour se délasser de leur fatigue, M. Demogeot se plaît à traduire de temps à autre ou à imiter en vers quelque chef-d'œuvre d'auteur célèbre. Après avoir rimé en français *la Pharsale* de Lucain, il a emprunté à Shakespeare le canevas de *Roméo et Juliette*, dont il a fait un drame versifié en cinq actes. Voici aujourd'hui Silvio Pellico et le Dante qui lui fournissent le sujet d'une pièce de même nature, avec leur *Francesca de Rimini*. Qui ne connaît l'épisode de l'Enfer où, en quelques sublimes tercets, le grand poète italien a si admirablement exprimé le danger de lire à deux un livre d'amour? Paolo et Francesca, voluptueusement penchés sur un roman de chevalerie, celui de Lancelot du Lac, puis insensiblement épris des langueurs que leur verse la fiction, et tombant dans les bras l'un de l'autre, pour être immolés du même coup, c'est là un tableau immortel qui a charmé tous les cœurs sensibles. Comme tous les vrais génies, Dante est sobre et court; les traits suaves de son pinceau n'en laissent qu'une impression plus profonde. M. Demogeot, ayant à remplir les cinq actes d'un drame, a dû étendre un peu la situation et en varier les aspects. Les deux amants s'éprennent également chez lui à la lecture de Lancelot; mais ils peuvent sans crime se livrer à leur penchant, puisqu'ils sont encore libres l'un et l'autre. Ce n'est que dans le courant de la pièce que Francesca, voulant sauver son père, épouse Giovanni Malatesta, le frère de Paolo. Celui-ci, déçu dans ses espérances, s'apprête à partir, afin d'échapper à la tentation adultère; mais, en prenant congé de sa belle-sœur, leur flamme se rallume et la passion triomphe du devoir. Surpris par Malatesta, ils sont frappés ensemble, et le vieux Guido termine le drame par ce vers :

Ah! ma fille!
Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?

A. P.

Les Poésies de Catulle, traduction en vers français par Eugène Rostand. Paris, Hachette, 1882, 2 vol. in-8.

M. Rostand n'a qu'à se louer de son éditeur : presses de Perrin de Lyon, papier excellent, caractères délicats et lettres ornées d'après le type cher au

XVIe siècle, la maison Hachette ne lui a rien refusé. Pour surcroît de fortune, le nouveau traducteur de Catulle avait connu à la faculté des lettres d'Aix un savant latiniste, M. E. Benoist, aujourd'hui l'un de nos maîtres les plus écoutés en Sorbonne. Ce professeur, déjà signalé au monde érudit par une édition de Virgile dont Sainte-Beuve fit jadis l'éloge, a daigné enrichir l'ouvrage d'un commentaire que la maladie l'a malheureusement forcé d'interrompre, mais qu'il nous promet de compléter bientôt. On aura ainsi pour la première fois en France « une image plus vraie d'une âme et d'un esprit antiques, une idée plus approfondie d'un monument remarquable de l'art des anciens », ainsi que le dit lui-même fort justement M. Benoist.

La traduction de M. Rostand se présente en outre au public sous le patronage de l'Académie française, qui l'a couronnée au concours du prix Jules Janin. Ce haut suffrage a naturellement entraîné celui des principaux organes de la critique littéraire, et il ne nous resterait qu'à unir notre voix au concert de louanges, si l'esprit de contradiction ne nous soufflait quelques réserves que nous voulons consigner ici en toute indépendance et avec une entière franchise.

Entre les diverses manières de traduire en vers un poète ancien, la moins traîtresse, à notre avis, est celle qui consiste à se pénétrer intimement de l'esprit du texte, à se teindre pour ainsi dire de sa couleur, et, sans tenir compte des mots dont l'équivalence rigoureuse est impossible à rencontrer en changeant d'idiome, à rendre le plus exactement que l'on peut le sens général de l'auteur. Delille, à qui nos dédains actuels font payer cher l'engouement qu'on eut autrefois pour lui, Delille, dans sa traduction des *Géorgiques*, y est assez souvent parvenu.

Il y a, je le sais, une autre méthode, fort préconisée aujourd'hui, et qui restreint le traducteur à serrer le texte de plus près, afin d'en donner un calque fidèle, dût notre langue se trouver à la gêne dans cet exercice et y perdre en partie la liberté de ses allures.

M. Eugène Rostand a combiné adroitement les deux systèmes, inclinant, davantage, il est vrai, du côté de l'exactitude rigoureuse de la littéralité. Son effort, heureux quelquefois, s'accuse pourtant en beaucoup d'endroits d'une façon trop vive. Il y a des arêtes, des heurts un peu rudes, où l'archaïsme triomphe aux dépens de l'harmonie. A quoi bon s'en plaindre? le défaut était inévitable.

Il serait facile de le faire toucher au doigt par des exemples nombreux; mais, comme la démonstration amènerait avec elle beaucoup d'ennui sans nul profit, je m'abstiens. Il suffit d'ailleurs d'ouvrir le volume à l'un de ces morceaux divins qui chantent en nous: *Lugete, ó Veneres* ou *Odi et amo* ou encore *Viranus mea Lesbia*. Regardez les vers français d'en face; non, décidément, ce n'est plus ça.

Dans l'élégante vie de Catulle qui précède sa traduction, M. Rostand a cédé à une préoccupation singulière. On se représente d'ordinaire Catulle comme un beau fils de famille, ardent au plaisir et qui, après avoir dissipé sans compter la fortune héritée de ses parents, vit plus d'une fois sa bourse à sec et n'en fut pas moins aimé de Lesbie ni recherché par les hommes les plus distingués de son temps. Un moment même, il dut quitter Rome et ses joies coûteuses pour suivre en Bithynie le préteur Memmius, afin de s'y refaire, d'y gagner quelque argent. Inhabile aux affaires de finance, ainsi que la plupart des poètes, il revint aussi peu riche qu'avant son départ. M. Rostand se refuse à l'évidence de ces faits; il veut, au contraire, que le poète ait été largement doué du côté des avantages matériels. Ses doléances n'indiqueraient ainsi qu'un de ces embarras passagers dont on ne fait l'aveu en riant que lorsqu'on a le sac. Le traducteur semble insinuer que l'amant de Lesbie, s'il eût été pauvre, n'aurait pas été si recherché des nobles et des chevaliers.

Quelle erreur! Certes, les Romains, gens pratiques, ne dédaignaient nullement les biens de ce monde et tâchaient de s'en procurer le plus possible, non pour les conserver ou les transmettre à leurs enfants, comme il est d'usage chez nous, mais pour les dépenser libéralement, soit en fêtes, en jeux publics, en constructions de monuments destinés à transmettre leur nom à la postérité, soit en recherches luxueuses, en meubles, en arbres rares, en mets dignes de nourrir une existence de sybarite. Ceux que tourmentait l'ambition consacraient leurs revenus à se créer des partisans, à grouper autour d'eux une imposante clientèle. Une fois ruinés à ce jeu, ils allaient tondre quelque province en qualité de préteurs ou de proconsuls et revenaient, au bout de leur magistrature, inonder Rome d'une nouvelle pluie d'or. Mais, n'en déplaise à M. Rostand, la fortune n'était pas chez eux un motif d'estimer les gens, s'ils n'y joignaient l'intelligence ou un talent quelconque. Les manieurs d'argent, les chevaliers, ne jouissaient que d'une considération médiocre et n'avaient nulle part aux affaires de la république. Cicéron usa en vain ses forces à les réunir autour de lui, à faire d'eux un parti qu'il pût opposer à celui des nobles.

Quelle est la femme célébrée si délicieusement dans les vers de Catulle sous le nom de Lesbie? Dans son *Dictionnaire historique*, Bayle a répondu à la question en désignant Clodia, la sœur du fameux agitateur. Les critiques allemands ont confirmé son assertion et démontré clairement le fait, autant du moins que cela est possible à une telle distance. Malgré la presque certitude établie sur ce point, M. Rostand élève encore des doutes, plaidant le pour et le contre et n'osant se décider à dire ni oui ni non.

Pourquoi tant de timidité? Il nous semble moins difficile qu'à lui de « discerner la figure à travers le voile épaissi par les âges. » Clodia, tout nous le prouve, est bien la femme que le poète adora, et elle en était digne.

Le temps des chastes Lucrèces ne dure pas toujours. Même à Rome, les dames se lassèrent vite de passer leurs journées assises dans l'atrium, occupées à filer la laine au milieu de leurs servantes. On vit les plus

fières venir autour du forum, suppliant qu'on leur permît, en dépit de Caton, de porter des bijoux et d'aller en voiture par la ville. Dans les dernières années de la république, elles tinrent tête à leurs maîtres, balancèrent parfois leur influence, comptèrent pour beaucoup; on trouve souvent leur cotillon mêlé aux affaires les plus graves. Un jour que l'on discutait au sénat un complot dans lequel était impliqué César, sa maîtresse lui fit passer un billet qu'il lut à la dérobée derrière un pan de sa toge. Caton s'en aperçut et demanda à voir le poulet. Quel fut son dépit de reconnaître l'écriture et le sceau de Servilia, sa propre sœur! « Tiens, libertin, dit-il à César en lui jetant la lettre, cache mieux tes fredaines. » Parfois le crime se mêlait à l'intrigue amoureuse : Aurélia Orestilla, dont Catilina avait demandé la main, refusa d'abord, à cause d'un fils déjà grand qu'il avait d'un premier lit. Comme elle n'avait pas d'autre objection à opposer à leur mariage, ce fils disparut soudainement.

Parmi les patriciennes, Clodia fut celle dont les aventures firent le plus de bruit. Hardie et fière, elle brava l'opinion pour satisfaire ses volontés capricieuses. Logée sur le Palatin, dans un beau palais dont les jardins s'étendaient jusqu'au Tibre, elle regardait sans rougir les nageurs s'ébattre, complètement nus, dans les eaux du fleuve. Au mépris du décorum, qui l'eût reléguée dans le silence et l'obscurité de son intérieur, on la voyait d'ordinaire, entourée d'un essaim d'adorateurs, promener de merveilleuses toilettes aux jardins publics ou sur la voie Appia, se laissant aborder par ses connaissances, leur répondant, les embrassant même sur la bouche, au grand effarement des puritains, et les invitant à ses dîners, où elle ne recevait que des gens d'esprit. D'une beauté ravissante, que rehaussaient encore les atours et les perles, la coquette émaillait ses propos de jolis termes empruntés au grec, la langue favorite des amoureux. Un vieux scholiaste prétend qu'elle dansait mieux qu'il ne convient à une honnête femme. Bien pudibond, ce scholiaste!

Ses soupers étaient vraiment des réunions choisies, fort recherchées de la jeunesse aristocratique, moins pour la profusion, la délicatesse des mets, pour le luxe de l'ameublement, des tapis, des fleurs exotiques apportées de loin à grands frais, que pour la joyeuse liberté qui y régnait. Là du moins pas de contrainte; chacun a droit d'être franc, même gaillard, pourvu qu'il soit distingué. On y daube à plaisir sur les insipides productions de certains poètes. En revanche, on y lit les plus beaux vers récemment publiés. Quand le rire et les vins ont échauffé les cervelles, circulent de main en main les tablettes sur lesquelles chaque convive aiguise ses épigrammes les plus mordantes contre les idoles du jour.

Si l'on en croit les historiens, ces fêtes couvraient des projets de révolution. Les ambitieux y cachaient leurs desseins, étourdissant Rome du bruit de leurs débauches pour mieux endormir la méfiance et les soupçons des conservateurs. Ils y réussirent. Parlant du plus raffiné d'entre eux, « il me rassure, disait Cicéron, quand je le vois se gratter la tête du bout de l'ongle. S'il voulait bouleverser la république, il serait moins inquiet de sa coiffure. »

Il arrivait parfois cependant que leur licence, trop ouvertement affichée, excitait des murmures. Cœlius, l'amant en titre de Clodia, ne se gênait guère, au sortir de l'orgie, pour arrêter le soir quelque honnête matrone attardée et lui chiffonner la gorge au coin d'une rue; grand scandale dont les citoyens graves s'irritaient. Afin d'échapper aux suites de leur indignation, Cœlius et Clodia prenaient aussitôt leur vol vers le golfe de Naples; ils allaient en villégiature aux eaux de Baïes, rendez-vous habituel du grand monde pendant la saison d'été. Sous ce ciel voluptueux, les deux amants pouvaient plus à l'aise se livrer à leur passion, jouir de tous les agréments de la vie, courses animées sur le rivage, explorations amusantes vers chaque recoin de ce pays enchanté, promenades en mer avec une suite de barques portant des chanteurs et des musiciens.

On sait l'envie secrète de la médiocrité contre tout ce qui brille ou qui éclabousse du haut d'un char. Elle prit sa revanche contre Clodia le jour où, brouillée avec Cœlius, elle eut pour adversaire, dans son procès avec son ancien amant, Cicéron lui-même. Il faut lire le *Pro Cœlio* pour voir avec quelle perfidie venimeuse l'orateur rappelle toutes les accusations vagues, les médisances, les calomnies auxquelles fut exposée Clodia. Dès les premiers mots le fiel déborde : « Jamais, dit Cicéron, je n'ai songé à me mettre à dos aucune femme, encore moins celle qui passe plutôt pour l'amie de tous les hommes que pour l'ennemie d'un seul. » Après cette charitable insinuation, il ajoute : « Je serais plus incisif sans mes démêlés avec le mari de Clodia, non, je veux dire avec son frère; je les prends toujours l'un pour l'autre. » Cela signifie en bon français que les mauvaises langues lui donnaient son frère pour amant. Quelques-uns même assuraient qu'elle avait empoisonné son mari. Évidemment ces bruits publics étaient absurdes. Si elle eût été capable de tels crimes, comment eût-elle conservé des relations avec la meilleure société de Rome?

Ce qui plaide surtout en sa faveur aux yeux de la postérité, c'est la passion ardente et profonde qu'eut pour elle Catulle et qu'elle partagea sans doute, car on n'inspire pas de tels sentiments sans les éprouver soi-même. L'enivrement du poète fut complet. Dès la première entrevue il se sentit pris comme on ne l'est qu'une fois dans la vie, et il exprima ses transports avec un accent, une flamme, qu'aucune traduction ne saurait atteindre :

Ille mi par esse deo videtur....

A travers l'exagération poétique, on devine le charme attirant, la séduction et la grâce de la belle patricienne. Catulle se fiait à elle avec un entier abandon. Qui ne connaît la pièce brûlante, imitée de Sapho, où il convie sa maîtresse au plaisir? Plus d'une fois néanmoins l'humeur volage de Clodia lui inspira des

soupçons; il sut qu'on le trompait; mais, pareil à tous ceux qui aiment véritablement, sa passion n'en devint que plus intense. Il ne pouvait se défendre de l'infidèle et revenait, malgré lui, toujours plus épris à ses pieds. Les vers immortels où il a confessé les déchirements de son âme ont ému jusqu'au chaste Fénelon lui-même.

Las enfin de souffrir et comprenant qu'il n'y avait plus d'illusion à se faire, il cessa de voir Clodia et s'éloigna d'elle, non sans lui décocher quelques injures, suivant l'usage invariable des amants trahis. Il n'y a pas lieu pourtant, ce me semble, de lui reprocher, comme l'a fait M. Gaston Boissier dans *Cicéron et ses amis*, d'avoir manqué aux égards qu'on doit à la femme jadis aimée, en ne respectant pas le passé. Le spirituel et charmant écrivain oublie en parlant de la sorte que, sans ces indiscrétions, lui-même n'aurait pas été en mesure de nous peindre avec de si vives couleurs la vie évaporée de la sœur de Clodius. A-t-on le droit, à vingt siècles de distance, de se montrer plus jaloux de la réputation d'une dame romaine qu'elle-même ne le fut de son vivant?

Revenons à l'ouvrage de MM. Rostand et Benoist. Le travail de ce dernier comprend deux parties essentiellement distinctes : la première, intitulée *Notes critiques*, indique avec soin les diverses variantes du texte et l'état dans lequel chaque manuscrit important le présente; elle s'adresse à la curiosité plutôt qu'à l'intelligence. La seconde, ou commentaire proprement dit, fournit toutes les explications grammaticales, littéraires, historiques, géographiques, etc., dont chaque pièce est susceptible. L'érudit professeur y a prodigué libéralement les trésors de son vaste savoir. A. J.

Chansons de guerre, par Paul Bauyère. Paris, Ollendorff, 1882; in-8.

Les vers en sont mauvais; et qu'importe, vraiment,
Si les faibles accents du rimeur inhabile
Font converger les cœurs vers ce but immobile :
Désir de la Revanche et haine à l'Allemand!

Fort bien; mais, si réellement vos vers sont mauvais, n'iront-ils pas directement contre leur but? Crier à tue-tête : *Vive la France, en avant, vite à Berlin, la victoire est à nous!* et autres forfanteries de même farine, croyez-vous que cela rende nos bataillons plus vaillants, nos escadrons plus rapides? Les airs de matamore n'en ont jamais imposé à personne; ils cachent d'ordinaire autre chose que le courage. Laissons aux Chinois le ridicule de peindre sur leurs enseignes des dragons menaçants, dans l'espoir d'effrayer l'ennemi. Quand un pays a subi une défaite aussi désastreuse, hélas! que la nôtre, le vrai patriotisme consiste à refouler au fond du cœur certains sentiments, jusqu'à l'heure propice où l'on pourra tenter avec chance de succès le sort des combats. En attendant, il est fort inutile de tirer sa poudre aux moineaux. Quelques pièces du recueil, entre autres *N'oublions pas*, donneraient une note assez juste, si l'instrument était de meilleur choix. Il en est d'autres où, quoi qu'on en ait, la grossièreté révolte, comme dans le rondeau intitulé *Ce qu'ils n'aiment pas.*

Ils n'aiment pas, les Allemands,
Notre esprit : c'est trop difficile;
Pour comprendre il faut trop longtemps.
Ils n'aiment pas, les Allemands.
Il leur faut de lourds arguments,
Une théorie imbécile.
Ils n'aiment pas, les Allemands,
Notre esprit : c'est trop difficile.

Ils n'aiment pas, les Allemands,
Nos femmes fines, élégantes.
Elles veulent qu'on ait des gants.
Ils n'aiment pas, les Allemands.
Ils aiment sur ses pieds géants
Gretchen aux mamelles pendantes.
Ils n'aiment pas, les Allemands,
Nos femmes fines, élégantes.

Oh! que nous voici loin de Musset.—Rien ne donne moins le droit de reprocher à autrui le manque d'élégance et d'esprit que d'en prouver si peu soi-même.

P.

L'Arvor, poésies des champs et des grèves de basse Bretagne, par Adrien de Carné. Paris, Didier, in-12. — Prix : 3 fr. 50.

En qualité de Breton resté catholique, M. de Carné partage son culte entre les monastères et les châteaux de son pays. Il célèbre également dans ses vers les légendes, les fêtes religieuses, les dolmens, les menhir, les chouans, le blé noir, les fleurs et les roches de la basse Bretagne. On se demande, en le lisant, quel peut bien être son âge. Vers douze ou treize ans, au lendemain de la première communion, encore tout imbus de pieuses croyances et des impressions de leur berceau, les collégiens ébauchent parfois des poésies du même genre. Inutile d'ajouter qu'elles ne voient jamais le jour. Il faut être grand comme Victor Hugo ou comme le monde, c'est tout un, pour découvrir un éditeur qui consente à imprimer de si enfantins balbutiements. Toutefois, voulant éviter le reproche de condamner en bloc tout un recueil, sans indiquer les raisons d'une telle sévérité, nous en donnerons deux extraits, empruntés aux pages qui nous ont paru les meilleures :

A Elle.

Je ne vous verrai plus. Adieu, ma douce idole,
Adieu! mon cœur se brise et mon rêve s'envole,
Puisque vous ne devez jamais nous revenir.
Je ne vous verrai plus, charmante fugitive;
Mais pour s'entretenir dans sa douleur plaintive,
Mon âme gardera votre cher souvenir.

Car elle était unie à votre âme adorée,
Comme la brune abeille à la fleur préférée
Qui lui verse le plus de suave liqueur.

Les vierges de Bretagne avant vous, ô Marie,
Avaient pu quelquefois plaire à ma rêverie ;
Aucune, comme vous, n'avait gagné mon cœur.

Lorsque je vous suivais de mes regards fidèles,
Je préférais toujours, en vous voyant près d'elles,
A leurs grands cheveux noirs vos longues tresses d'or,
A leur fraîche beauté vos grâces enfantines.
Vous étiez comme un lis parmi des églantines,
Quand je vous comparais aux filles de l'Avor.

Si l'amour inspire faiblement M. de Carné, peut-être la religion sera-t-elle plus heureuse. Essayons :

Avant et après Jésus.

Amis, notre Bretagne est vieille : son histoire
A de lointains débuts où se perd la mémoire.
Mais avant que le monde ait adoré Jésus,
Ses chênes connaissaient les ministres d'Esus.
Sous leur ombre tranquille et propice aux mystères
Passaient en ce temps-là les druides austères,
Vénérables vieillards, qui tenaient sous leurs lois
Le peuple généreux et guerrier des Gaulois,
Et qui versaient à flots, aux jours des sacrifices,
Le sang des taureaux blancs et des noires génisses.
L'astre d'or se leva : les Mages, en priant,
Suivirent jusqu'à Dieu l'étoile d'Orient.
Sous les chênes d'Avor, aux paisibles ramures,
Ne retentirent plus les antiques murmures.

Comme les citations n'ont pas été choisies à dessein, chacun conviendra que, si l'auteur devait poursuivre sur ce ton, ce n'est pas du poète seulement qu'il faudrait désespérer, la perte serait mince, mais de l'homme lui-même.

A. P.

MELANGES

Silhouettes parisiennes, par Mme Olympe Audouard. Paris, Marpon et Flammarion, 1883, in-18, illustré de portraits. — Prix : 5 francs.

Pour nous autres, mâles grossiers et affreusement barbus, qui nous mêlons d'apprécier ici en toute liberté les livres et les hommes de notre temps, rien n'est plus agréable que d'entendre sur ce même sujet la causerie d'une femme spirituelle et gaie, gentil oiseau jaseur dont le plumage est égal, sinon supérieur, au ramage. Cela diversifie heureusement nos manières de voir et ouvre à notre esprit des horizons bénins. Arrière la sévérité chagrine, la rudesse de jugement, l'austère franchise du critique! Nous voici en présence d'une enchanteresse merveilleusement belle, posée coquettement et le sourire aux lèvres sur le frontispice du volume, dans un décolleté séducteur. Ainsi que Phryné devant l'aréopage, elle a fait glisser pour nous les voiles qui dérobaient à nos regards de suaves épaules, des seins tentateurs, une nuque provocante... Eh! madame, nous ne sommes pas de bois!

Il sera beaucoup pardonné à Mme Olympe Audouard, car elle est pour les autres d'une indulgence magnanime. Tous ceux dont elle s'occupe lui sont sympathiques, spécialement les jolis garçons. Heureux Arsène Houssaye! les agréments de son physique lui ont valu un portrait où l'enthousiasme déborde : « Il est beau, d'une beauté attractive, grand, la taille élégante ; ses traits ont la régularité antique, son front est immense comme tout front de penseur ; ses cheveux, longs, soyeux, bouclés, sont d'un blond couleur vieil or, ses grands yeux d'azur ont un regard profond qui semble s'enfoncer dans les mystères du passé et dans ceux de l'avenir ; mais lorsque ce regard se fixe sur vous, il est franc, loyal et souriant. » Mme Audouard aurait-elle parfois rêvé de jouer, auprès de quelque Samson moderne, le rôle de Dalila? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a demandé à plusieurs de nos écrivains chevelus le sacrifice de leur toison. Th. Gautier lui a refusé la sienne ; Clovis Hugues également. Camille Flammarion a bien consenti, une seule fois, à se laisser tondre ; mais, ô triomphe de l'amour conjugal! ç'a été pour fournir à son épouse légitime de quoi garnir un coussin.

Sa bonté d'âme entraîne de temps à autre l'auteur des *Silhouettes* à certaine exagération de louange qui chez tout autre passerait pour méchante. Parle-t-elle, par exemple, d'un chroniqueur aimable et joyeux, mais sujet à des oublis, à des négligences regrettables, et qui, pour employer une locution connue, fait quelquefois sous lui, elle dira couramment : « Ce qui distingue le talent de M..., c'est l'absence de défaillance. » A propos d'une femme de lettres plus distinguée dans le roman qu'au théâtre, et dont les pièces auraient considérablement allégé, dit-on, la bourse du mari, Mme Audouard écrit bravement : « J'espère qu'il nous sera bientôt donné d'applaudir encore une de ses charmantes comédies. » Est-ce légèreté, étourderie ou cruauté féminine? A d'autres la réponse.

Détail piquant à noter : dans un livre où l'on proclame à chaque page le triomphe des œuvres littéraires issues du cerveau féminin, les femmes y sont traitées avec beaucoup moins de générosité que notre sexe. L'une d'elles, Mme Edmond Adam, n'a même fourni à sa rivale de beauté qu'une silhouette aigre-douce, où l'on semble insinuer que sa fortune lui vaut plus d'adorateurs encore que son intelligence et ses attraits. Fi, que c'est vilain! A. P.

Mieux vaut en rire, par Georges Lachaud. Paris, Dentu, 1882, in-12. Prix : 3 francs.

Des deux parties qui composent le volume fort satirique et méchant de M. G. Lachaud, je préfère la

seconde. La première, consacrée au mariage, est plutôt aigre, triste; elle ne prouve d'ailleurs rien de plus contre l'institution que le fameux livre de Balzac sur le même sujet. Les meilleures pages sont celles du chapitre VII : *épouse une catin*. La verve y déborde avec une amertume désolée et le vitriol corrosif marque bien les gens au front.

Dans la seconde partie, spécialement réservée aux questions de finance, il y a encore beaucoup de bile noire, beaucoup d'horreurs, mais aussi quelques histoires amusantes. Après avoir passé en revue les divers méfaits de l'argent, l'auteur a ramassé tous ses griefs contre ce métal, trop peu vil à son gré, dans une sorte de conclusion intitulée *C'est un voleur*, où il met en scène le financier véreux Darbot, que chacun désigne sous ce titre, et qui n'en est que plus choyé, caressé, entouré. Pourquoi ? parce qu'il est riche, que la fortune ennoblit tout, que l'argent n'a pas d'odeur, mais surtout parce qu'il y a gros à gagner avec lui. Une fois promu à la dignité de fripon habile, Darbot va de pair avec ce qu'il y a de mieux, achète le bel hôtel d'un vieux marquis ruiné, fraye avec les députés, les ministres, voit ses salons envahis par la fleur des pois et peut se croire aimé pour lui-même. « On ne lui demande qu'une parole, qu'un avis : Dites-nous donc, Darbot, quand a lieu votre prochaine émission. Je retiens mille actions, cette fois. Vous m'avertirez lorsqu'il faudra vendre. » Le portrait, réussi gaiement, s'achève par ces traits : « Si Darbot daigne laisser tomber de ses mains pleines quelques millions sur lesquels se jettera la tourbe dorée et avide de ses amis, Darbot pourra prétendre à tout. Ce ne sera plus seulement un voleur, ce sera peut-être demain un homme d'État. » M. Lachaud aurait pu ajouter : Et si jamais le drôle passe en Cour d'assises, les plus brillants avocats, mes confrères, et moi-même, nous nous disputerons au Palais *l'honneur* de le défendre. A. P.

Essais de Michel de Montaigne. Paris, Didot, 1882, 2 vol. in-18. — Prix : 6 fr.

Heureux Montaigne! il était noble, riche, avec une maison à lui, une belle librairie et assez de revenus pour y pouvoir étudier à l'aise. Voulait-il voyager, s'instruire en voyant du pays, rien ne s'y opposait; il partait en joyeuse compagnie, sans se soucier de la dépense ni craindre que ses affaires en souffrissent. Partout bien vu, bien reçu, il avait le don si rare d'être content de son lot, de ne pas en ambitionner un meilleur. Il ne rechercha jamais les emplois ni les distinctions; mais quand les Bordelais, ses concitoyens, l'eurent choisi pour leur maire, il s'acquitta de la charge fort dextrement, et, quoiqu'il ne se fût piqué d'héroïsme en aucun temps, les brouillons ne purent l'intimider. Ce fut là sans doute son plus grave tourment; il faut voir comme il se félicite d'en être soulagé : « Qui eschappe, brayes nettes, du maniement du monde, c'est pur miracle... Tel se conduict bien, qui ne conduict pas bien les autres, et fait des *Essais*, qui ne sçaurait faire des effets. » Son vrai bonheur fut donc de reprendre sa liberté pour jouir de lui-même, s'étudier, se retourner en tous sens, se portraiturer en pied et dans les attitudes les plus libres, les plus naturelles. « Le monde regarde toujours vis-à-vis : moy je replie ma veue au dedans; je la plante, je l'amuse là. Chacun regarde devant soi : moy, je regarde dedans moy; je n'ay affaire qu'à moy, je me considère sans cesse, je me contreroolle. je me gouste. » En vivant ainsi volontiers en tête-à-tête avec lui-même, il eut par hasard la chance de ne devenir ni orgueilleux ni misanthrope, ce qui lui permit de se livrer au public en toute sincérité, souriant de son abandon. Qui oserait aujourd'hui prendre vis-à-vis de soi les mêmes familiarités moqueuses? Dignité, considération, grands mots spécieux après lesquels on court un masque sur le visage. Aussi, quand on se met à écrire, est-ce d'un air sérieux et rogue, avec l'intention arrêtée d'avance de donner de soi une opinion très haute. On oublie ce qu'il a dit là-dessus : « Notre vie est partie en folie, partie en prudence. Qui n'en écrit que reversement et régulierement, il en laisse en arrière plus de la moitié. »

Grâce à cette façon d'envisager les choses, qui double la vue et élargit les horizons, Montaigne a tout remué, tout élucidé, tout dit avec grâce et bon sens. Béranger, qui le lisait et le relisait sans cesse, n'a pu s'empêcher d'écrire : « Il ne m'eût fallu peut-être que sa fortune pour le valoir de tout point, génie à part cependant. Mais que cet homme-là m'a volé d'idées! » Ouvrez-le, en effet, à n'importe quelle page, ce sera pur hasard si vous n'y rencontrez quelque trait vif qui éveille en vous les réflexions en foule. On l'a accusé d'être ondoyant et divers, de plaider le pour aussi volontiers que le contre et de n'avoir pas su fixer à temps son esprit sur une doctrine bien nette. Le reproche ne serait mérité que s'il eût tenu à convertir quelqu'un. Il importe, il est vrai, d'aimer avec passion les idées qu'on veut faire adopter aux autres. Mais où a-t-on surpris chez lui cette velléité ? On a dit encore qu'il n'avait pas échappé, en publiant son livre, à la petite vanité, si commune parmi les auteurs, et qui leur fait croire que le monde entier a les yeux fixés sur eux. Soit. Avouez au moins que cette faiblesse était bien permise au plus gentil esprit de la France.

L'édition publiée par la maison Didot a été revue sur les textes originaux. Elle est accompagnée de notes et suivie d'une copieuse table des matières; de plus, accessible aux bourses les plus humbles. Il était difficile, pour ce prix-là, de faire mieux. A. P.

La littérature contemporaine en Italie. *Troisième période : 1873-1883*, par Amédée Roux. Un volume in-12, Paris, E. Plon et Cie, 1883.

Depuis tantôt deux ans que le journal *le Temps* a cessé de publier des articles de bibliographie générale, nous ne savons plus guère, sans parler des revues spéciales de philosophie, d'histoire, d'anthropologie, d'économie politique, que la revue du *Livre*

qui nous fasse connaître, au moment qu'ils paraissent, les principaux ouvrages publiés dans les deux mondes. On ne s'intéresse pas assez, à notre sens, aux œuvres, durables ou non, des littératures étrangères.

Regrettant qu'on ne montre pas chez nous plus de curiosité pour les productions littéraires des autres pays, nous serions portés à louer, fussent-ils même de valeur médiocre, tous ouvrages ayant pour objet la critique de ces productions ; mais celui de M. Amédée Roux, hâtons-nous de le dire, ne bénéficie pas de cette indulgence involontaire et que nous prouverions encore délibérément : nous avons conservé le souvenir de son histoire de la littérature italienne du commencement du siècle jusqu'à la paix de Villafranca, de celle qui fait suite et traite des œuvres parues dans les quatorze premières années du régime unitaire ; le troisième volume a les mêmes qualités que les deux premiers.

On a récemment dénoncé, traduit et commenté certains libelles qui, imprimés de l'autre côté des Alpes, ne témoignent pas assurément, de la part de leurs auteurs, d'une très grande sympathie pour la France. M. Amédée Roux ne croit pas qu'il faille tenir grand compte de ces écrits ; l'Italie, qu'il connaît et connaît bien, n'a nullement la haine de notre pays ; les Italiens viennent volontiers sur notre territoire, et les idées françaises et les livres français deviennent de plus en plus familiers aux étudiants des grandes écoles de la péninsule.

On lit nos auteurs en Italie, oui ; la littérature italienne n'est pas néanmoins pour cela une copie de la nôtre : on s'en peut assurer à lire les chapitres de critique très sûre, très ferme que M. Roux a écrits sur les œuvres des poètes et des auteurs dramatiques, des historiens et des philologues, des esthéticiens et des conteurs de l'Italie contemporaine.

Notre écrivain était-il capable de bien apprécier le mouvement philosophique qui s'accuse là-bas ? Il nous semble accorder beaucoup trop d'importance aux travaux de l'école spiritualiste, et trop peu, par contre, aux quelques études qui permettraient de croire que l'on connaît enfin l'idéalisme kantien et l'associationisme de Bain.

Mais, à part ces quelques pages, le livre est bon. Manzoni n'est pas le seul poète, Cantù n'est pas le seul historien : il est d'autres noms à retenir que ceux de MM. de Gubernatis et de Amicis. F. G.

Nos aliments, *histoire et anecdotes*, avec illustrations de Kauffmann, Scott, Gilbert, etc., par Armand Dubarry. Un volume in-18. Paris, 1882 (Ch. Delagrave).

Chaque jour passent sur notre table le *pain*, la *viande*, les *légumes*, les *boissons*, et pourtant si l'on interrogeait non seulement les enfants, mais la plupart des grandes personnes sur ces substances, bases de l'alimentation, que d'erreurs il faudrait relever, quelle ignorance, dans tous les cas, pourrait être constatée ! Dire à la jeunesse, redire aux oublieux l'histoire de ce qu'on mange ou de ce qu'on boit, ce n'est pas stimuler en vain la curiosité, car de l'exposé clair et fréquemment répété de semblables questions dépend évidemment le maintien de la santé publique.

Obésité et maigreur. — *Essai d'hygiène pratique*, par M. le Dr E. Monin, archiviste de la Société française d'hygiène. Paris, 1882 ; 30, rue du Dragon, au bureau de la Société.

Notre confrère du *Gil Blas* est en passe de devenir le Brillat-Savarin de la médecine. Sa brochure épargne la lecture de volumes gros et indigestes. Elle est courte, mais exquise. Chaque ligne est un conseil délicatement enroulé dans une saillie spirituelle. Rien de plus délicieux à lire, de plus salutaire à appliquer. Nous voilà bien loin de maître Purgon.

G. S. L.

BEAUX-ARTS

L'Art français depuis dix ans, par Henry Houssaye. 1 vol. in-12. Paris, librairie académique Didier, 1882. — Prix : 3 fr. 50.

M. Henry Houssaye vient de réunir en un volume les Salons qu'il a publiés dans la *Revue des Deux Mondes*, et il a joint à ces trois études une importante introduction dans laquelle il étudie les peintres et les sculpteurs qui ont marqué depuis dix ans. Cette première partie a le grand avantage de compléter ce livre, de lui donner de l'étendue et de l'unité, et de permettre à l'écrivain de présenter sur cette période intéressante des considérations d'ensemble et un jugement général.

J'ai à peine besoin de dire à nos lecteurs que le nouvel ouvrage de M. Henry Houssaye est écrit avec la clarté, la verve, l'éclat et la fermeté de style, toutes les qualités, en un mot, qui caractérisent l'écrivain.

Quoiqu'il voie très clair dans la situation de l'art contemporain, M. Henry Houssaye n'a point de parti pris de sévérité excessive ni surtout de morosité. Il aime et apprécie son temps. Il le voudrait plus digne d'admiration, et il flétrit justement, il condamne sans faiblesse et sans ambages ceux de nos artistes qui se traînent dans les platitudes ineptes et ceux qui descendent plus bas encore jusque dans les bas-fonds et dans la boue. Au milieu des prétentions, des infatuations de quelques-uns, malgré le tapage que font leurs adeptes et les engouements inconcevables de la foule, il ne perd pas son sang-froid, et je crois qu'il faut attribuer ce sens net et droit qu'il garde dans cette matière, non seulement à la justesse naturelle de son esprit, mais à ses études sur l'antiquité, études qui seront toujours le plus efficace des préservatifs contre les défaillances et les aberrations du goût.

M. Henry Houssaye ne songe pas à contester ni à restreindre la place qu'occupe notre École française dans l'art contemporain. Et il a raison. Il ne faudrait pas qu'une fausse modestie nous portât à méconnaître une supériorité que nous possédons bien réellement. L'important est de ne rien exagérer, de ne pas ignorer et de ne pas méconnaître ce qui se fait de beau, au delà de nos frontières, et surtout de ne pas nous endormir sur nos lauriers, dont bien des branches, hélas! sont mutilées ou flétries. Je ne suis pas pessimiste, tant s'en faut, mais je suis forcé de reconnaître avec M. Houssaye que depuis dix ans notre école de peinture ne s'est pas fortifiée. On n'est pas encore autorisé à constater la décadence, mais on a de sérieux motifs pour la redouter.

Après avoir, dans cette étude liminaire, passé en revue les principaux artistes contemporains et caractérisé leur talent, l'auteur arrive aux impressionnistes. Ce chapitre est sévère. Les remarques de M. Henry Houssaye sur « la victoire simultanée du naturalisme et de l'impressionnisme — deux termes du charlatanisme », sur l'absurdité de la peinture *en plein air* telle que l'entendent les novateurs, me paraissent d'une parfaite justesse. M. Houssaye dit, en parlant de cette école de prétentieux et d'impuissants : « Si l'école naturaliste impressionniste devait encore étendre son action, ce serait la décadence à bref délai.» On pourrait dire du chef de cette école ce que Poussin disait si justement de Michel-Ange de Caravage, qui, lui aussi, avait voulu renouveler l'art de peindre en substituant l'étude de la nature seule à celle des maîtres, en employant un clair-obscur particulier et en imaginant un monstrueux idéal de laideur et de vulgarité : « Cet homme-là est venu pour perdre la peinture ».

C. C.

Maîtres anciens, études d'histoire et d'art, par Georges Lafenestre. Paris, H. Loones, 1882, in-8. — Prix : 7 fr. 50.

M. Lafenestre, s'il en avait eu besoin, aurait suffisamment établi avec ce volume ses droits au rang distingué qu'on lui assigne parmi les critiques d'art. Bien des sujets y sont abordés et tous par un écrivain des plus compétents, qui traite avec élégance de ce qu'il sait à fond, sculpture italienne, peinture milanaise, biographie de Bernardino Luini, expositions de dessins de vieux maîtres, galerie du duc d'Aumale, salons de Paris, etc. Sans rien emprunter à la manière brillante de Saint-Victor ou de Gautier, il repasse par les mêmes chemins et trouve l'occasion d'y cueillir quelques fleurs nouvelles. Ce n'est plus ici, comme chez les deux grands stylistes, le miroir aux arêtes vives, reflétant dans tout leur relief, leur coloris, la statue ou le tableau qu'on lui présente. Non ; M. Lafenestre n'a pas de si hautes visées : il se contente de comprendre et de sentir avec âme le chef-d'œuvre, puis de traduire l'émotion qu'il a subie en toute sincérité. Ajoutons seulement qu'il apporte à cette tâche un charme poétique qui n'est qu'à lui. L'homme de goût, d'un goût compréhensif et vaste, s'applique spécialement à discerner le caractère particulier de chaque artiste, la place qu'il mérite entre ses émules, ses devanciers, ses successeurs, et le sentiment personnel, la nuance distincte qui lui constituent une originalité. Qu'il s'agisse d'histoire ou de critique, il ne se départ jamais de l'heureuse quiétude que maintient en nous la contemplation raisonnée des belles œuvres. Gare pourtant à qui touche à ses dieux! Le vandalisme inepte de la Commune lui a inspiré des pages vibrantes, animées d'une indignation généreuse.

Me permettra-t-il de m'étonner qu'il fasse si facilement son deuil de la perte des Tuileries? J'admets volontiers que le palais était incohérent, disparate, massif et lourd en quelques-unes de ses parties; la plupart des murs des plafonds, si l'on ne considère que la valeur artistique, ne méritaient guère non plus d'arrêter le regard; mais que de souvenirs perdus! Que de témoins de nos annales dévorées par les flammes de l'incendie! Il y avait là, pour ainsi dire, l'empreinte historique de tous nos souverains, depuis Catherine de Médicis jusqu'à Napoléon III. Si républicain que l'on soit, on ne se résigne pas sans regret à la perte de documents si précieux.

A. P.

Antoine Bory, par Henseler. Fribourg (Suisse), chez l'auteur, 1881; grand in-8. — Prix : 10 francs.

Quoique Suisse de naissance et appartenant à une famille originaire du canton de Vaud, le graveur en médailles Antoine Bovy se trouve des nôtres par plus d'un point. C'est en France qu'il s'est perfectionné, qu'il a fondé sa réputation et produit le meilleur de son œuvre. Né en 1795, il vint à Paris vers l'âge de trente ans, fut employé par le sculpteur Pradier à des travaux de modelage et se fit naturaliser Français en 1835. Décoré de la Légion d'honneur et médaillé, il ne retourna se fixer à Genève, où ses filles étaient mariées, que sur ses vieux jours, pour y mourir en 1877.

Son œuvre est vraiment remarquable; nous devons savoir gré à M. Henseler de l'avoir décrit avec un soin presque filial. Le volume, tiré à 300 exemplaires

seulement, deviendra bientôt une rareté que les amateurs se disputeront. Ce qui le rend surtout précieux, ce sont les six magnifiques planches de gravures qui le terminent et qui offrent un exemple de plus des merveilles que la phototypie accomplit de nos jours. L'impression en est excellente; elle fait grand honneur à la maison Brunner de Winterthur. Nous ne connaissions encore la jolie bourgade voisine de Zurich que par les réunions des conspirateurs nihilistes : il est heureux qu'elle donne également asile aux arts qui conservent les monuments, au lieu de rêver leur destruction. P.

Manuel d'Histoire de l'Art, par A. Destremeau; un volume in-12. Paris, Renouard, 1882.

L'exposé historique est fait aussi succinctement que possible, mais rien de ce qu'il était important de dire n'a été omis. L'auteur a parlé du caractère, du style, de l'idéal, qui sont les moyens par lesquels l'âme se trahit dans les œuvres artistiques; il a analysé les conditions du beau : la puissance, l'unité, l'harmonie; il a traité de l'art sous ses diverses manifestations : architecture, sculpture, musique, peinture; il a fait la comparaison, enfin, de ceux des chefs-d'œuvre les plus justement admirés, qui restent comme l'expression la plus pure du beau, tel qu'il fut conçu par les différents peuples, aux différentes périodes de l'histoire de l'humanité.

Parce que l'enfant, pour qui le livre est fait, sent plus qu'il ne pense, parce qu'aussi l'art s'adresse à la sensibilité plutôt qu'à l'intelligence, nous eussions aimé que l'auteur s'abandonnât davantage à l'enthousiasme; mais, dans son livre, nulle sécheresse; son livre est bon. G.

Monographie de la cathédrale de Nancy, par Ed. Auguin. 1 vol. grand in-4°; Nancy, Berger-Levrault et C^ie^. — Prix : 100 francs.

La préface de cet important volume rend hommage à l'impulsion donnée par le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts à l'étude des monuments historiques de notre pays. Cette impulsion n'est qu'une conséquence de l'heureux mouvement qui se produit en France depuis quelque temps. Il semble que l'on ait partout à cœur de racheter certaines périodes d'iconoclastie et d'autres, plus longues, de paresseux sans souci. Souvent même ce zèle semble aller trop loin, car ce n'est pas toujours parce qu'une chose est vieille qu'il faut absolument la vanter et la conserver. Ce n'est pas d'ailleurs le cas pour la cathédrale de Nancy. Elle ne saurait certes pas être classée parmi nos premières merveilles d'art, mais c'est un monument considérable.

L'ouvrage de M. Auguin se divise en trois parties. La première est consacrée à l'histoire ecclésiastique du chapitre avant la Révolution, pendant ces temps troublés, jusqu'au port du concordat. Nous passerons assez rapidement sur ces 120 pages peut-être un peu longues pour une étude aussi spéciale qui fournirait d'innombrables in-folios, si on l'appliquait à toutes les églises de France. Elles témoignent de patientes études et d'une compétence particulière.

Le monument lui-même est décrit dans la deuxième partie. L'invention de son plan général et de sa façade est restituée à Jules Hardouin-Mansard, dit Mansard neveu, prêté par Louis XIV à son neveu Léopold de Lorraine.

Mais Mansard eut un collaborateur, qui travailla à l'œuvre peut-être plus que le maître lui-même, dans Germain Boffrand, l'architecte du merveilleux hôtel de Soubise, aujourd'hui les Archives nationales de Paris. La dépense totale est estimée par l'abbé Lionnois à 745,204 livres; l'auteur pense avec raison qu'il faut, avec les travaux complémentaires et l'ameublement, l'estimer à un million. Est-ce cher? En art, cela n'est pas une question; il faut dire : Est-ce beau? Hélas! non, la primatiale de Nancy n'est pas belle.

Malgré la patriotique ardeur que l'auteur met à relever le jugement un peu sévère de Victor Hugo, oubliant qu'il était fils d'un Nancéien, ce n'est point sa façade, tenant à la fois de celles de Saint-Sulpice et de Saint-Gervais, qui donnera une bonne idée de l'architecture de la fin du règne de Louis XIV.

La troisième partie est la plus intéressante. Le magnifique trésor de la cathédrale qui forme, depuis le IV^e^ siècle jusqu'à nos jours, une série presque continue, y est décrit pièce par pièce, avec beaucoup de clarté et d'autorité. De belles gravures hors texte accompagnent ces descriptions. C'est là un inventaire du plus vif intérêt.

Sauf quelques planches, l'ouvrage est en entier exécuté à Nancy et fait le plus grand honneur à la maison Berger-Levrault, qui n'en est pas à faire ses preuves. C'est une de nos trois grandes imprimeries provinciales. Le texte y est d'une régularité de couleur admirable, et c'est une des qualités principales d'un beau livre qui ne s'obtient que dans les maisons habituées à faire tout généralement bien.

En résumé, bien que le prix de l'ouvrage soit de 100 francs, les amateurs en auront *pour leur argent*. Aussi nous ne ferons au volume que le reproche singulier d'être trop beau. Et, en effet, si la cathédrale de Nancy demande 100 francs, à quel prix sera-t-on obligé d'établir des monographies des cathédrales d'Amiens, de Reims, etc.? Comment les malheureux amateurs feront-ils pour se tenir au courant? Il faut une juste mesure en toute chose. Nous ne doutons pas, d'ailleurs, que les habitants de Nancy sauront montrer que s'ils ont quelquefois de mauvaises intentions sur de vieilles portes, ils n'en sont pas moins grands amateurs des monuments artistiques et des ouvrages qui leur sont consacrés. J. G.

Art and Letters. *An illustrated new monthly Magazine of fine art and fiction*. Remington and C°, publishers, London, 1882.

Ainsi que son titre l'indique, cette nouvelle revue anglaise est consacrée à la fois aux Arts et aux Lettres. Cela devait être, l'écrivain distingué qui la dirige, M. J. Comyns Carr, étant lui-même à la fois

critique d'art et romancier. Cependant c'est aux arts que la part la plus importante et aussi la plus belle a été faite, en cette publication mensuelle qui vient d'entrer dans sa deuxième année. Jugeant avec raison qu'en général les illustrations qui accompagnent les œuvres de fiction, romans et nouvelles, n'offrent au point de vue de l'art qu'un très médiocre intérêt; considérant, d'autre part, que les périodiques exclusivement voués à l'étude des questions artistiques s'adressent nécessairement à un nombre de lecteurs limité, M. J. Comyns Carr a résolu ce problème difficile de satisfaire à la fois aux exigences spéciales du public artiste et au goût du grand public pour la littérature d'imagination.

Chaque numéro se compose de trente-deux pages grand in-4°. Les vingt-quatre premières sont réservées à des études sur l'art tant ancien que moderne et sur les arts décoratifs; les huit dernières, imprimées en petit texte à deux colonnes, contiennent soit une nouvelle complète, soit une partie de roman, et se terminent par deux pages de *Notes* résumant tout le mouvement du mois écoulé dans les domaines différents de l'art, de la littérature, de la musique et du théâtre. La première partie seule est illustrée. Mais elle l'est avec une profusion et une magnificence qui étonnent, étant donné que cette revue est ce que nos voisins appellent un *shilling's worth*, c'est-à-dire une publication à vingt-cinq sous. Le secret de ce bon marché n'est pas seulement dans le tirage à grand nombre auquel atteignent si facilement tous les *magazines* anglais; nous ne croyons pas être trop indiscret en ajoutant qu'il s'explique aussi par une intelligente combinaison au moyen de laquelle l'éditeur de *Art and Letters* dispose des plus belles gravures sur bois et en fac-similé déjà parues dans notre excellent journal français *l'Art*. La source, comme l'on sait, est abondante et somptueuse. M. J. Comyns Carr y puise largement pour le plus grand profit de son public, et y ajoute de son côté bien des gravures inédites. De là le succès rapide et aujourd'hui assuré de *Art and Letters*, succès que suffiraient d'ailleurs à justifier le choix et la variété de la rédaction. Parmi les articles les plus intéressants parus dans le cours de la première année, nous citerons les études sur *J.-B. Tiepolo*, *Jean de Douai* (Giovanni Bologna), sur les peintres anglais *W.-Q. Orchardson* et feu *F. Walker* et sur nos artistes français *J.-F. Millet*, *Henri Regnault*, *Gustave Doré*, sculpteur; *Sarah Bernhardt*, peintre et sculpteur; sur nos *Peintres militaires* et sur le *Paysage moderne*. Dans le chapitre des arts décoratifs nous relevons les titres suivants: la *Dentelle*, la *Collection indienne du prince de Galles*, les *Émaux cloisonnés chinois*, *Chefs-d'œuvre de tapisserie*, *Armures anciennes*, *l'Art du métal*. E. C.

Monuments de l'art antique, par O. Rayet, 4me fascicule. Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 25 francs.

Le quatrième fascicule des *Monuments de l'art antique*, sous la direction de M. Olivier Rayet, vient de paraître à la librairie Quantin. Il devient banal de louer le goût avec lequel sont choisies les œuvres d'art rassemblées dans ce superbe ouvrage et l'exactitude avec laquelle le procédé héliographique de M. Dujardin a permis de les reproduire. Parmi les planches, l'attention se portera plus particulièrement sur les deux admirables groupes en haut relief du *Combat des Dieux et des Géants*, les deux plus beaux fragments de la frise colossale qui décorait l'autel de Jupiter et de Minerve sur l'Acropole de Pergame. Plus de cent dix mètres de longueur de cette étonnante composition ont été retrouvés dans les fouilles faites par le gouvernement allemand à Pergame et sont venus enrichir le musée de Berlin. Quand notre gouvernement trouvera-t-il un peu d'argent pour des entreprises de ce genre?

La livraison contient encore la belle copie du Diadumène de Polyclète qui fut trouvée dans le département de Vaucluse en 1862, et qui, refusée par le Louvre, est allée au British Museum; l'Apoxyoménos de Lysippe, au Vatican, le Tireur d'épine du Capitole et celui du musée de Londres, deux beaux bustes en bronze du musée de Naples, des figurines comiques de la collection Lécuyer, enfin, de notre Louvre, la Vénus accroupie de Vienne, la stèle de Pharsale et deux statues égyptiennes.

Les notices qui accompagnent ces planches, et qui sont pour la plupart d'une plus grande étendue que dans les livraisons précédentes, sont signées par les membres les plus connus de notre jeune école archéologique. C'est naturellement M. Maspero qui s'est chargé de présenter aux lecteurs des *Monuments* les deux statues égyptiennes. M. Collignon a finement étudié l'Apoxyoménos et l'un des bustes du musée de Naples, M. Martha la Vénus de Vienne. M. Cartault a réuni des renseignements fort curieux au sujet des statuettes de la collection Lécuyer. M. Rayet est l'auteur des autres notices. Celles sur le Diadumène, sur le Tireur d'épine et sur les reliefs de Pergame sont de véritables monographies.

Les cinquième et sixième livraisons des *Monuments de l'art antique* sont en préparation et paraîtront l'une et l'autre au printemps prochain. Ainsi se terminera, avec une exactitude exemplaire et trop tôt sans doute au gré de plus d'un des souscripteurs, cette publication, l'une des plus belles et des plus importantes qui soient sorties en ces dernières années d'une presse française.

La Gravure, par le vicomte Henri Delaborde, de l'Institut. Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît. — 1 vol. petit in-4° anglais, nombreuses gravures. — Prix: broché, 3 francs; cartonné, 4 francs.

La *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, dont le succès va tous les jours s'affirmant, vient de s'enrichir d'un nouvel et précieux ouvrage. *La Gravure* de M. le vicomte Henri Delaborde est un cours complet d'histoire de l'art du graveur, condensé en 300 pages d'un intérêt toujours soutenu par l'érudition

et le charme du style de l'éminent auteur, qui jouit d'une autorité si universellement reconnue dans le monde artistique et littéraire.

Les origines de la gravure, ses progrès, ses divers procédés les uns aujourd'hui oubliés, les autres encore en vigueur, sont décrits et suivis pas à pas, siècle par siècle, sans une omission, sans une défaillance. La vie des graveurs célèbres, leurs œuvres les plus connues, sont le sujet d'études remarquables fixant avec autorité certains points jusqu'à ce jour controversés. La science de l'auteur n'a point banni l'anecdote historique qui, souvent, jette sur la vie d'un artiste une plus vive lumière que les chartes les plus sévères et les plus authentiques.

Pour nous résumer, nous devons dire qu'on peut trouver des histoires de la Gravure plus volumineuses que celle de M. le vicomte Henri Delaborde, mais qu'il n'en est point de plus complète, de plus savante, ni surtout de mieux mise à la portée de tous les lecteurs; ce qui est le but visé et toujours atteint par les ouvrages de la *Bibliothèque de l'enseignement des arts*.

Cent gravures, rationnellement choisies dans les diverses époques et les diverses manières de tous les procédés, accompagnent le texte et montrent au lecteur *l'exemple* dont l'auteur vient de parler, de façon à *enseigner* aux yeux ce qu'ils doivent graver dans l'esprit.

Bibliothèque internationale de l'art. — Les origines de la porcelaine en Europe. *Les fabriques italiennes du* XV^e^ *au* XVI^e^ *siècle*, avec une *Étude spéciale sur les porcelaines des Médicis*, d'après des documents inédits, par M. le baron Davillier. Un vol. in-4° de 140 pages et 41 clichés dans le texte. Librairie de l'*Art*. J. Rouam, éditeur. Paris, 1882.

Sous la conduite de son éminent directeur, M. Eugène Müntz, conservateur de la bibliothèque, des archives et du musée à l'École nationale des beaux-arts, la *Bibliothèque internationale de l'art* persévère dans la voie de l'érudition pure où elle s'est engagée. L'ouvrage de M. le baron Davillier que nous annonçons aujourd'hui est, paraît-il, le premier d'une seconde série de travaux en préparation pour la même bibliothèque. A vrai dire, nous ne voyons pas bien quelle intention préside à l'ordonnance des séries. *Le surintendant Foucquet*, par M. Edmond Bonnaffé, et *les Précurseurs de la Renaissance*, par M. Eugène Müntz lui-même, qui appartiennent à la première, sont, comme l'est aussi le volume de M. le baron Davillier, qui ouvre la seconde, des traités spéciaux sur chaque matière, très riches en documents de toutes sortes, en restitutions de dates, en pièces curieuses, en inventaires et autres actes authentiques, laborieusement exhumés de la poussière des archives par les soins vraiment très méritoires de ces patients et savants archéologues. L'objet de la série nouvelle, en conséquence, nous échappe entièrement. Ce n'est pas pour le vain plaisir d'épiloguer sur une classification, même arbitraire, que nous nous arrêtons à ce détail. Si nous insistons de la sorte sur un point en apparence peu important, c'est que ce titre très heureux de « Bibliothèque internationale de l'art » promet davantage. Certes, nous estimons très haut la sagacité comme le courage de ces érudits qui retournent le champ tant de fois labouré de l'art italien et de l'art français pour y découvrir quelque parcelle d'inconnu, et j'admire surtout qu'ils y réussissent. Mais n'oublions pas cependant qu'il y a, en dehors de la France et de l'Italie, bien des terres vierges — ou à peu près — qu'il conviendrait de faire connaître à notre public artiste; et c'est là précisément le rôle d'une bibliothèque *internationale* de l'art. Voilà donc l'objet d'une série ou de séries vraiment nouvelles. Il appartient à l'homme si intelligent qui dirige cette publication d'y ouvrir de tels canaux et d'y amener les eaux vives de l'histoire et de la critique, car je ne parle plus ici d'archéologie ni d'érudition.

Ce vœu exprimé, je n'ai plus qu'à louer sans réserve le travail de M. le baron Davillier. Il paraît que depuis vingt ans l'antériorité jusqu'alors généralement admise de la fabrique de porcelaine de Saint-Cloud a été détrônée par celle de Rouen, celle-ci par celles de Florence, de Ferrare, et ces dernières par celle de Venise. Tout cela est très clairement exposé et accompagné de minutieuses descriptions de pièces. Les collectionneurs et les marchands en feront leur profit. D'où je conclus qu'il y a encore de beaux jours pour le bibelot, la curiosité et la spéculation immense qui s'abrite sans le moindre amour de l'art sous ces aimables étiquettes. E. C.

La Renaissance en France, par Léon Palustre. VII^e^ livraison. Paris, A. Quantin, in-folio. Eaux-fortes dans et hors texte. — Prix : 25 francs.

Nous n'avons plus à faire l'éloge du magnifique ouvrage dont la maison Quantin poursuit vaillamment la publication. De l'avis de tout le monde, c'est l'un des chefs-d'œuvre de la typographie moderne. Vainement on chercherait ailleurs un papier plus beau, des caractères plus nets, une disposition plus élégante.

Quant aux eaux-fortes exécutées sous la direction de M. Sadoux, lorsque le maître lui-même n'y a pas mis la main, elles unissent au mérite de l'exactitude les plus brillantes qualités artistiques. Même nous pourrions dire qu'à chaque livraison s'accuse un progrès nouveau; on sent un talent qui ne s'est pas encore livré tout entier, bien qu'il ait déjà produit de véritables merveilles.

Cette part faite à l'extérieur de l'œuvre, à ce qui frappe les yeux dès le premier instant, nous sommes plus à l'aise pour parler de la manière dont le texte est conçu. Chaque problème est étudié avec une complète impartialité, et M. Palustre ne se croit pas obligé d'accepter sans contrôle l'opinion de ceux qui l'ont précédé, quelle que soit l'autorité qui s'attache à leur nom. Bien lui en a pris, du reste, d'agir de cette sorte, car nous savons désormais à quoi nous en tenir

sur la prétendue participation du Bocador à la construction de Saint-Eustache.

Tous les raisonnements de M. Leroux de Lincy, qui s'était fait le champion du trop célèbre architecte italien, ne peuvent tenir devant des documents certains, qui font honneur de cet édifice à Pierre Lemercier, grand-père de Jacques Lemercier, qui prolongea, sous Louis XIII, l'aile occidentale du Louvre et bâtit la Sorbonne ainsi que le palais Cardinal. Pierre était de Pontoise et c'est à l'église de sa ville natale que nous le voyons s'essayer tout d'abord. Appelé à Paris en 1532, il s'adonna pendant treize ans à la nouvelle entreprise qui lui était confiée et toute la partie centrale de Saint-Eustache est incontestablement de sa main. Quant à la nef, elle se réclame de son fils Nicolas, tandis que le rond-point du chœur et les chapelles orientales sont l'œuvre de Charles David, que son mariage avec Anne Lemercier, sœur du précédent, désignait tout naturellement pour continuer un monument de famille.

L'importance de la découverte dont nous venons de parler n'échappera à personnne, et seule elle suffirait pour faire la réputation de son auteur. Mais M. Palustre, heureusement, nous ménage encore bien d'autres surprises. Par la comparaison avec des dessins peu connus, il arrive à prouver que le portail latéral de Saint-Nicolas-des-Champs a été bâti sur un modèle fourni par Philibert de l'Orme; d'où il s'ensuit que cette œuvre remarquable acquiert encore une splendeur nouvelle, grâce à cette illustre origine.

L'espace nous manque pour analyser les pages consacrées à des monuments détruits, tels que les Tuileries et l'Hôtel-de-Ville, ou bien relatives à des constructions encore subsistantes, mais à peine reconnaissables sous leurs transformations successives, comme la fontaine des Innocents et l'hôtel Carnavalet. De même nous serait-il bien difficile de parler ici des nombreuses statues que la Révolution a léguées à notre musée du Louvre. La plupart sont des chefs-d'œuvre que les étrangers admirent souvent plus que nous, témoin certain passage de Cicognara rappelé à propos par M. Palustre.

Il n'y avait pas grand'chose à dire de nouveau sur le Louvre de Pierre Lescot, non plus que sur la Petite-Galerie élevée par le second Pierre Chambiges sous le règne de Charles IX. Mais la Grande-Galerie, au contraire, soulevait un problème que ni M. Vitet ni Adolphe Berty n'avaient résolu d'une manière satisfaisante. Suivant eux, la partie inférieure serait de vingt ans environ plus ancienne que le *mezzanino* et le premier étage; tandis que M. Palustre démontre péremptoirement la contemporanéité de toute la construction. C'est Henri IV qui a fait combler le vide existant à son avènement entre la salle des Antiques et le pavillon de Lesdiguières, et son architecte fut non pas Louis Métezeau, comme l'a prétendu Berty, mais Thibauld, père du précédent.

Cette VIII^e^ livraison, on le voit, est consacrée entièrement aux monuments de Paris; du moins n'y a-t-il d'exception que pour le château de Madrid, qui s'élevait à l'extrémité du bois de Boulogne, tout à fait dans le voisinage. A ce sujet, M. Palustre fait justice des fausses interprétations du marquis de Laborde, qui avait attribué à Jérôme della Robbia ce qui est l'œuvre de Pierre Gadyer et de son neveu Gatien François.

HISTOIRE

Chronologie — Documents — Mémoires

Armorial historique et généalogique des familles de Lorraine titrées ou confirmées dans leurs titres au XIX^e^ siècle, par J. Alcide Georgel; ouvrage orné de 300 écussons dessinés par l'auteur et gravés par E. Deschamps, ainsi que de nombreux fleurons, culs-de-lampe et têtes de chapitres. 1 vol. gr. in-4°. — Elbeuf, chez l'auteur, 1882.

C'est un but élevé qui a été visé par l'auteur de ce beau livre; c'est une inspiration généreuse qui a poussé M. Alcide Georgel à composer et à mener à bonne fin un ouvrage aussi considérable que celui-ci. Il a fallu même un rare courage pour oser entreprendre une semblable publication en, un temps où les titres nobiliaires sont si éloignés de jouir de la faveur du vulgaire. M. Georgel s'est rendu compte que l'objection lui pourrait être faite, et lui-même a pris la peine d'y répondre d'avance. « Aux personnes, dit-il, qui pourraient trouver étrange la publication d'un ouvrage héraldique et nobiliaire sous le gouvernement actuel, nous répondrons que le moment nous paraît, au contraire, très bien choisi pour parler de cette institution, puisqu'elle a cessé de fonctionner depuis 1870 et qu'elle appartient désormais à l'histoire.» Le raisonnement est fort juste; il est temps de considérer les grands faits de notre histoire nationale avec l'impartialité qui seule peut dicter des jugements équitables.

« L'Empire, dit encore M. Alcide Georgel, dans la remarquable introdution qu'il a mise en tête de son ouvrage, l'Empire en rétablissant les titres, purement honorifiques et sans privilèges, a donné une satisfaction nécessaire à l'esprit d'émulation, qui est inné chez l'homme, tout en respectant le principe de l'égalité devant la loi qui est inscrit dans nos codes et dans nos cœurs. Seulement, cette égalité disparaît quand il s'agit de mettre en ligne l'intelligence, le courage et les vertus civiques qui font les grands hommes ou simplement les hommes utiles à leur pays. De là découle nécessairement le principe des récompenses à accorder par le souverain pour reconnaître les services marquants rendus à la patrie et au prince. Suivant la nature de ces services, leur durée et leur éclat, il doit y avoir des gradations dans les récompenses elles-mêmes, et c'est de là que dérive une certaine quantité de titres différents, qui étaient limités à cinq sous le premier Empire : *Chevalier, Baron, Comte, Duc* et *Prince,* auxquels la restauration ajouta ceux de *Vicomte* et de *Marquis,* qui existaient, comme on sait, avant 1789. »

Nous avons tenu à citer tout ce passage de l'Introduction, parce qu'il nous semble répondre à bien des objections et qu'il porte en soi la justification, pour ainsi dire, de l'ouvrage dont nous allons essayer de donner une idée à nos lecteurs.

On comprendra que dans un livre comme celui-ci l'imagination ne doit pas être de mise. C'est un travail gigantesque que celui auquel s'est livré l'auteur. Ce qu'il a dû compulser de documents est incalculable. La législation qui régit les titres nobiliaires, les décrets et ordonnances qui ont été rendus sur la matière, de 1806 à 1870, M. Georgel a tout lu et étudié ; et quand cela en vaut la peine, il reproduit le texte même du décret ou de l'ordonnance. Nous n'avons rien à dire de cette partie du travail, sinon qu'elle est faite avec la plus grande précision.

Arrivons donc à la partie originale de l'œuvre.

L'auteur a voulu faire plus qu'un simple recueil d'armoiries.

C'est un véritable livre d'histoire moderne qu'il nous présente sous ce titre modeste d'*Armorial.* Cette magnifique publication est destinée non seulement à faire suite aux armoriaux anciens de Callot, de Cayon, de dom Calmet, de dom Pelletier, de Husson l'Écossais et autres, mais aussi à retracer l'histoire tout entière d'une époque pendant laquelle émergèrent de toutes les classes de la société des hommes éminents qui purent ainsi prendre place à côté des plus fiers représentants des anciennes familles de la monarchie française.

Voici le plan suivi par l'auteur :

Chaque famille a sa notice divisée en trois parties : *nobiliaire, historique* et *généalogique.*

Dans la première partie, après l'énonciation des titres conférés au XIX^e^ siècle, se trouvent le dessin et le texte des armes. Souvent aussi la signification des pièces héraldiques rappelant des faits d'armes, des alliances, se trouve expliquée, ce qui ne se rencontre que fort rarement dans les livres de ce genre. La deuxième partie nous donne l'état civil, les services, les grades et les honneurs du premier titulaire. C'est l'histoire, résumée en quelques lignes, de chacun de ces héros qui ont parcouru l'Europe à la suite de leur Empereur.

Avec la troisième partie nous arrivons à l'histoire proprement dite, puisque cette troisième partie concerne les généalogies de chaque famille, depuis le milieu du XVIII^e^ siècle. Beaucoup de ces généalogies étaient inédites : c'est donc à force de recherches et de persévérance que M. Alcide Georgel est parvenu à accomplir ce véritable travail de bénédictin.

A la fin de ce beau volume se trouvent des annexes historiques, où nous remarquons surtout des listes très intéressantes des maréchaux de France, des amiraux, de 1804 à 1870.

Le but patriotique de cette magnifique publication n'échappera à personne : c'est un monument élevé à la gloire de cette grande et malheureuse province, la Lorraine, qui plus qu'aucune autre province de France a été féconde en grands hommes. M. Alcide Georgel a fait une œuvre grande et généreuse, qui sera bien accueillie par tous ceux qui portent encore au cœur l'amour de la patrie et la reconnaissance des services rendus à la France par cette pléiade de héros qui avaient fait de nous la première nation de l'Europe.

L'*Armorial de Lorraine* sort des presses d'Hérissey, l'habile typographe d'Évreux, qui a imprimé dans ces derniers temps les belles publications de J. Lemonnyer ; c'est dire que la partie typographique est aussi soignée, aussi parfaite que possible.

En somme, un beau et bon livre sous tous les rapports. H. M.

Les Cahiers du capitaine Coignet (1799-1815), publiés par Lorédan Larchey, d'après le manuscrit original, avec gravures et autographe fac-similé ; un vol. in-8°, Paris, Hachette, 1883.

Après la première République, le premier Empire. Après le *Journal de marche du sergent Fricasse,* les *Cahiers du capitaine Coignet.* C'est la marche régulière de ces curieux *Mémoires patriotiques* que M. Lorédan Larchey rêvait déjà en 1865, lorsqu'il publiait dans le *Monde illustré* des fragments du *Journal de Fricasse* et des *Souvenirs de Coignet.* Si Fricasse personnifie le soldat de la République, Jean-Roch Coignet est assurément le type accompli du *vieux de la vieille,* dévoué corps et âme à son empereur. Fricasse est dévoué à un principe : il raisonne, il est instruit, il n'admettrait pas qu'un général, quel qu'il soit, empiétât sur les droits de la nation. Coignet, lui, n'y voit pas si loin : Bonaparte est victorieux, c'est donc Bonaparte qu'il faut suivre. D'ailleurs, comme le fait très bien remarquer M. Lorédan Larchey, « Coignet eût servi dans l'armée de Hoche, et ce grand républicain aurait continué à vaincre, que Coignet eût été dévoué corps et âme à son général-république comme il fut dévoué à son général-empire ». Jean-Roch possède toutes les qualités requises pour faire un parfait *grognard :* absence d'é-

ducation et d'instruction, bravoure à toute épreuve, honnêteté parfaite, mais restreinte pourtant par la conviction intime du soldat, qu'en pays ennemis certains objets peuvent être considérés comme de bonne prise, conscience naïve de sa valeur : le bon capitaine est complet.

C'est une histoire touchante que celle de l'enfance désolée de ce soldat qui devait plus tard parcourir l'Europe à la suite de Napoléon. Abandonné par son père, ainsi que quatre de ses frères, Jean-Roch ne désespère point de l'avenir. Il part un beau matin avec l'un de ses frères à la conquête de la fortune; et il la trouve, ou du moins il trouve une position sûre chez un riche marchand de chevaux de la Brie : c'est là, c'est au milieu de cette famille qui lui fait fête que la conscription vient le chercher. Cette dure vie de maquignon que Coignet mena de douze à vingt ans l'avait préparé à cette existence aventureuse et toute de périls que Napoléon imposait à ses fidèles. Ne le plaignons pas trop pourtant; il était né pour cette vie-là.

Nous avons dit que Coignet n'avait reçu ni éducation ni instruction; malgré cela, ou peut-être à cause de cela, ses récits ont une saveur qu'un littérateur de profession est inhabile à donner à ses compositions. Les descriptions de bataille ont une simplicité véritablement épique : c'est de l'épopée, et de la vraie. Nous voilà à Marengo : « Nous avions dépassé, dit Coignet, la division du général Desaix de trois cents pas, et les Autrichiens étaient prêts aussi à dépasser la ligne, lorsque la foudre part sur leur tête de colonne... mitraille, obus, feux de bataillon, pleuvent sur eux, et on bat la charge partout! Tout le monde fait demi-tour. Et de courir en avant! On ne criait pas, on hurlait... » Coignet pousse aussi loin que possible la sobriété des termes : c'est de l'histoire vue et surtout vécue. Nulle part on ne saurait retrouver la vie militaire du temps avec plus de détails. Le bon capitaine, par les faits eux-mêmes, sans ornements, sans fioritures, parvient au sublime.

Nous citerons un passage pris au hasard. Voici, par exemple, le passage du mont Saint-Bernard. On est arrivé au village de Saint-Pierre, au pied de la gorge du Saint-Bernard : « Ce village, dit le capitaine, n'est composé que de baraques couvertes de planches, avec des granges d'une grandeur immense, où nous couchâmes tous pêle-mêle. Là, on démonta tout notre petit parc, le Consul présent. L'on mit nos trois pièces de canon dans une auge; au bout de cette auge il y avait une grande mortaise pour conduire notre pièce, gouvernée par un canonnier fort et intelligent, qui commandait quarante grenadiers. Avec le silence le plus absolu il fallait lui obéir à tous les mouvements que sa pièce pourrait faire. S'il disait : *Halte!* il ne fallait pas bouger; s'il disait : *En avant!* il fallait partir. Enfin, il était le maître.

« Tout fut prêt pour le lendemain matin au petit jour, et on nous fit la distribution de biscuits. Je les enfilai dans une corde pendue à mon cou (le chapelet me gênait beaucoup), et on nous donna deux paires de souliers. Le même soir, notre canonnier forma son attelage, qui se composait de quarante grenadiers par pièce, vingt pour traîner la pièce (dix de chaque côté tenant des bâtons en travers de la corde qui servait de prolonge), et les vingt autres portaient les fusils, les roues et le caisson de la pièce. Le Consul avait eu la précaution de faire réunir tous les montagnards pour ramasser toutes les pièces qui pourraient rester en arrière, leur promettant six francs par voyage et deux rations par jour. Par ce moyen, tout fut rassemblé au lieu du rendez-vous, et rien ne fut perdu.

. . . . . .

« Ce voyage fut des plus pénibles. De temps en temps, on disait : *Halte!* ou *En avant!* et personne ne disait mot. Tout cela n'était que pour rire, mais arrivé aux neiges, ça devint tout à fait sérieux. Le sentier était couvert de glace qui coupait nos souliers, et notre canonnier ne pouvait être maître de sa pièce qui glissait; il fallait la remonter, il fallait le courage de cet homme pour y tenir. « *Halte!... En avant!...* » criait-il à chaque instant. Et tout le monde restait silencieux.

« Nous fîmes une lieue dans ce pénible chemin; il fallut nous donner un moment de répit pour mettre des souliers (les nôtres étaient en lambeaux) et casser un morceau de biscuit. Comme je détachais ma corde autour de mon cou pour en prendre un, ma corde m'échappe et tous mes biscuits dégringolent dans le précipice. Quelle douleur pour moi de me voir sans pain! et mes quarante camarades de rire comme des fous! « Allons, dit notre canonnier, il faut faire la « quête pour mon cheval de devant, qui entend à la « parole. »

« Cela fit rire tous mes camarades. « Allons, dirent-« ils tous, il faut donner chacun un biscuit à notre « cheval de devant. »

« Et la gaieté reparaît en moi-même.... »

L'histoire du manuscrit de Coignet, que M. L. Larchey a en sa possession, serait curieuse à donner. Nous renvoyons pour cela à l'*avant-propos* de M. Larchey. Cet *avant-propos* mériterait lui-même une analyse complète; il est impossible d'être plus clair, plus précis, de voir plus juste. La préface est une des curiosités du volume. Nous ne pouvons nous dispenser de signaler l'ingénieuse innovation que l'auteur y a introduite, pour permettre au lecteur de retrouver tout de suite les passages qui l'intéressent plus particulièrement. Tout en donnant un aperçu court mais précis des faits principaux contenus dans les cahiers de Coignet, M. Larchey a placé à côté de chacun d'eux des chiffres qui renvoient à la page où les faits sont racontés en détail par le capitaine. Pour nous résumer et pour donner la note juste de cet ouvrage, qui est un des plus curieux et des plus instructifs qui aient paru depuis longtemps, nous citerons encore cette phrase de l'*avant-propos* : « L'intérêt du livre n'est pas dans le fait de guerre considéré au point de vue technique; il est tout entier dans les accessoires (mots, figures, détails épisodiques). » Le côté pittoresque et vrai est le grand mérite de cet ouvrage, et nous devons être reconnaissant à M. L. Larchey d'avoir tiré de l'ombre et d'avoir présenté, sans l'*arran-*

ger et dans toute sa simplicité, cette œuvre d'un vieux débris de nos grandes guerres.

Ajoutons qu'il a été fait des *Cahiers du capitaine Coignet* un tirage spécial à petit nombre, contenant des planches supplémentaires en fac-similé, extraits de feuilles de soldats publiées sous le premier empire, et le fac-similé d'une étude faite d'après nature par Kobell. H. M.

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

Anecdotes secrètes du règne de Louis XV. Portefeuille d'un petit-maître; publié par Roger de Parnes, avec préface par Georges d'Heylli. Paris, Librairie ancienne et moderne, Ed. Rouveyre et G. Blond, 98, rue de Richelieu; 1882, in-8° de xxxi-253 pages, orné de compositions et dessins de F. Oudart et Le Natur, gravés par F. Houdart et Puyplat. Tirage à petit nombre sur beau papier vergé. — Prix : 15 francs.

Ce joli volume est le quatrième et dernier des « Chroniques du xviii^e^ siècle » publiées par Roger de Parnes, pseudonyme qui cacherait, s'il faut en croire les indiscrets, l'éditeur lui-même, l'intelligent et actif M. Édouard Rouveyre. Rappelons, pour mémoire, les titres des trois volumes parus antérieurement; ce sont : *la Régence;* le Régent et ses maîtresses; Anecdotes scandaleuses; Nouvelles à la main : Portefeuille d'un Roué; — *Gazette anecdotique du règne de Louis XVI;* Chronique indiscrète; Anecdotes secrètes; Gazette amoureuse : Portefeuille d'un Talon-Rouge; — *le Directoire;* Chronique indiscrète; Anecdotes secrètes; Gazette parisienne : Portefeuille d'un Incroyable. Tous ces portefeuilles, agréablement illustrés de frontispices, planches, vignettes, fleurons et culs-de lampe, dessinés ou gravés à l'eau-forte par Marius Perret, Ed. L. et M. Rouveyre, F. Oudart, Mesplès, de Malval, etc., ont été bien accueillis par le public, et, sans nul doute, il en sera de même pour le dernier venu.

Comme ses aînés, ce volume, facilement écrit, a été composé à l'aide des mémoires secrets, anecdotes, libelles et autres petits écrits du temps; il se divise en deux parties : les Portraits anecdotiques et les Maîtresses royales. Dans ce cadre très simple défilent maints personnages de ce long règne ayant eu à la cour, dans la robe, au théâtre ou dans la finance, une célébrité de plus ou moins bon aloi. Car, il faut le dire, ce ne sont point les traits de vertu que M. Roger de Parnes a principalement collectionnés; les indiscrétions piquantes et les historiettes galantes ont surtout exercé ses ciseaux et sa plume. Quiconque ne connaîtrait le règne de Louis XV que par cet élégant volume aurait une assez médiocre opinion des hommes et des belles dames de l'époque. Cet ouvrage, cependant, n'est point uniquement destiné aux bibliothèques des boudoirs, il peut aussi trouver fort bien sa place dans le cabinet d'un bibliophile sérieux. Beaucoup des personnages qui y sont portraiturés ont été dépeints sous un aspect parfois sévère par la grave histoire. Grâce au livre de M. Roger de Parnes, on peut compléter ces physionomies austères par quelques renseignements intimes qui atténuent singulièrement leur dignité. L'index qui termine le volume rend les recherches faciles parmi toutes ces anecdotes de la vie privée. Il eût été bon, à notre avis, que l'auteur eût indiqué les sources auxquelles il a puisé ses anecdotes, car elles ne doivent peut-être pas être accueillies toutes avec une confiance absolue, ou du moins sans contrôle. Quoi qu'il en soit, les « Anecdotes secrètes du règne de Louis XV » forment un volume agréable à lire, et qui dispense de beaucoup d'autres devenus assez rares, peu faciles à rencontrer et toujours d'un prix élevé. Le format en est commode, la condition matérielle très soignée et les illustrations qui l'accompagnent, moins remarquables cependant que celles des trois autres volumes, ne manquent ni d'élégance ni de bon goût. En résumé, cette petite collection des « Chroniques du xviii^e^ siècle » mérite de figurer sur les rayons des vrais amateurs; elle deviendra promptement rare et, dans peu d'années, sera vraisemblablement très recherchée. PHIL. MIN.

Théâtre mystique de Pierre Du Val et des Libertins spirituels de Rouen au xvi^e^ siècle, publié avec une introduction par Émile Picot. Paris, Damascène-Morgand, 1882. 1 vol. in-12 de 252 p. (Papier teinté.)

M. Émile Picot vient de nous donner le troisième volume d'une *Collection de documents pour servir à l'histoire de l'ancien théâtre français.* Les volumes précédemment publiés sont : 1° une *Notice sur Jehan Chaponneau,* docteur de l'Église réformée, metteur en scène du *Mystère des Actes des Apostres,* joué à Bourges en 1536; — 2° un *Nouveau recueil de farces françaises des* xv^e^ *et* xvi^e^ *siècles,* publié d'après un volume unique appartenant à la Bibliothèque royale de Copenhague.

Le Théâtre mystique de Pierre Du Val et des Libertins spirituels au XVI^e^ *siècle* est précédé d'un avant-propos où M. Picot explique comment la devise « Rien sans l'esprit » l'a amené à reconnaître que l'auteur d'une des moralités contenues dans le *Recueil de moralités et de farces* du duc de La Vallière, l'auteur du *Cercle d'Amour* et l'éditeur du *Puy du Souverain Amour*, étaient une seule et même personne, Pierre Du Val, un Rouennais, dont il ajoute le nom à ceux de nos anciens poètes dramatiques.

L'avant-propos est suivi d'une notice aussi complète, aussi exacte que possible sur Pierre Du Val, et qui occupe les pages 12-79 du volume; M. Picot y parle longuement des célèbres palinods de Rouen, des auteurs qui y prenaient part au temps de P. Du Val, et dont plusieurs portaient le même nom, de plusieurs concours où se signalèrent les poètes du pays; il y constate que l'origine de la secte des Libertins spirituels, dont M. Charles Schmidt, professeur honoraire à la Faculté de théologie de Strasbourg, s'est fait l'historien, doit être cherchée dans les palinods de Rouen, et qu'elle s'est ainsi tout naturellement développée dans la capitale de la Normandie; en outre, il a pu découvrir et citer les noms de plusieurs membres de cette secte, qui s'entourait de mystère et dont un des principes fondamentaux paraît avoir été de cacher les noms de ses membres. L'avant-propos se termine par un touchant hommage au souvenir du baron James de Rothschild, dont le nom ne se rencontrera jamais sous notre plume sans que nous aussi nous exprimions les regrets que sa mort prématurée a laissés à tous ses amis, à tous les bibliophiles, à tous les érudits.

Dans la notice qui suit l'avant-propos, M. Picot, après avoir suivi Pierre Du Val au « Cercle d'Amour » et au « Puy du Souverain Amour », le conduit sur le « Théâtre de Magnificence ». — « Ce théâtre ne donna pas seulement asile, dit M. Picot, aux poètes réunis pour chanter les vertus de l'amour mystique ou les charmes du printemps; ce fut une véritable scène sur laquelle on représenta des moralités empreintes du même caractère ». Ce sont ces pièces qu'il s'est plus particulièrement proposé de faire connaître.

« On chercherait vainement dans ces pièces, dit encore M. Picot, l'ombre d'une action; ce qui les rend intéressantes, c'est la doctrine qu'elles renferment. On y trouve exactement les mêmes tendances que dans les traités mystiques écrits de 1547 à 1549, et publiés en 1876 par M. Charles Schmidt. Doctrines et tendances étaient propres à une secte qu'on a appelée « secte des Libertins spirituels », dont les membres austères étaient loin de mériter la réputation des spirituels libertins parmi lesquels le poète des Barreaux se distingua au XVII^e^ siècle. C'étaient de mystiques puritains, distinguant l'homme extérieur selon la chair de l'homme intérieur selon l'esprit; reconnaissant Jésus-Christ non d'après la loi naturelle, mais d'après la loi spirituelle, seule vraie et suffisante : tous gens affranchis d'esprit, prêchant le détachement du monde et la mortification de la chair, car la chair est le siège du péché et la cause de la servitude de l'âme. »

M. Picot fait justement remarquer que les moralités publiées par ses soins reflètent la même doctrine que les traités mystiques dont nous venons de parler; on y voit les principes de la secte se développer d'année en année; en même temps, les auteurs, qui d'abord n'avaient pas craint de livrer leurs noms, n'osent plus signer leurs œuvres que d'une devise, et finissent même par garder le plus sévère anonyme. C'est que, tout bons catholiques qu'ils étaient, leur goût pour la théologie les éloignait insensiblement de l'ancienne orthodoxie, et les détacha même définitivement du catholicisme : si bien qu'ils durent se disperser, et que ce fut au sein de la Réforme qu'ils cherchèrent un refuge.

L'étude bibliographique qui vient après la notice sur P. Du Val et les Libertins spirituels (pages 79-118) est digne du savant auteur de la *Bibliographie cornélienne;* il est impossible d'apporter dans un travail de ce genre plus de soin et d'exactitude, d'être plus complet.

Des six pièces contenues dans le volume, deux appartiennent à P. Du Val; ce sont : I. *Dialogue du contemnement de la mort, où sont introduits troys personnages, assavoir : l'Indiscret, le Discret et Amour;* — II. *Moralité à six personnages, c'est à savoir : Nature, Loy de Rigueur, Divin Pouvoir, Amour, Loy de Grace, la Vierge* (pièce sur la grâce). Les quatre autres sont attribuées aux Libertins spirituels; — III. *Monologue de Memoyre, tenant en sa main ung monde sur lequel est escript : Foy, Epoirance et Charité;* — IV. *Moral à cinq personnages, c'est à sçavoir : le Fidelle, le Ministre, le Suspens, Providence divine, la Vierge* (pièce sur la prédestination); — V. *Moral à cinq personnages, c'est à sçavoir : l'Homme fragille, Concupicence, la Loy, Grace, Foy;* — VI. *Moral à trois personnages, c'est à sçavoir : l'Affligé, Ignorance et Congnoissance* (1545).

Nous voudrions pouvoir insister sur les caractères principaux de ces naïves moralités, surtout sur le mérite remarquable de la cadence du vers et sur les formes du langage, sur les ressources qu'elles présentent pour l'étude des patois normands ou angevins qui en ont conservé beaucoup d'expressions. A l'aide du glossaire, soigneusement relevé par M. Picot, on les retrouvera facilement; on y remarquera aussi certaines formes verbales, des rimes singulières, l'emploi particulier de la lettre *s*, etc. Dans la même table se trouve aussi, distinguée par des caractères romains au lieu des caractères italiques réservés aux vocables, la longue liste des devises et des noms cités dans la notice préliminaire ou les notes : on la consultera avec profit.

Disons, en terminant, que l'ouvrage, imprimé à Lille chez Danel, fait honneur aux presses de province : c'est un mérite à ajouter à ceux qu'il tire du profond et consciencieux savoir de M. Émile Picot.

CH.-L. L.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'Académie française rappelle qu'elle a proposé, pour sujet du prix de poésie à décerner en 1883, *Lamartine.*

Ce prix du budget est de la valeur de 4,000 francs.

L'Académie française a, le mois dernier, procédé à une double élection. Il s'agissait de remplacer MM. Ch. Blanc et de Champagny.

Voici comment les votes se sont répartis pour la succession de M. Charles Blanc :

Votants.....	33	
Majorité.....	17	
MM. Pailleron.....	27	voix
de Mazade.....	3	
Bulletin blanc.....	1	

Et pour la succession de M. de Champagny :

Votants.....	33	
Majorité.....	17	
MM. de Mazade.....	28	voix
de Cosnac.....	3	
de Banville.....	1	
Bulletin blanc.....	1	

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 novembre.

Ouvrages présentés. — Schlumberger : *Œuvres de A. de Longpérier*, t. Ier. — Harisse : *Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le* XIIIe *siècle jusqu'à la fin du* XVIe. — Corblet : *L'histoire du baptême.* — Reinach : *Description des antiquités du musée international de Constantinople.* — Delisle : *Inventaire sommaire des manuscrits dont les catalogues n'ont pas été imprimés ;* 3me fasc.

Lecture. — Benoist : *Mémoire sur des interpolations qu'on a cru reconnaître dans Horace.*

Au cours de cette séance, M le secrétaire perpétuel a lu des extraits d'un testament de M. Lazare Eusèbe *Lefèvre-Deumier*, qui institue un prix quinquennal de 20,000 francs pour l'ouvrage le plus remarquable de mythologie, de philosophie ou de religions comparées qui aura paru dans la période. Le prix sera décerné alternativement par l'Académie des sciences morales et par l'Académie des inscriptions. La première période quinquennale ne commencera à courir que dans quinze ans. Pendant ces quinze années, la rente annuelle de 4,000 francs (et 200 francs destinés à l'Académie française) sera à la disposition du légataire universel du défunt et devra être employée à la publication des œuvres des parents et autres membres de la famille du testateur, ainsi que de ses propres ouvrages.

Séance du 1er décembre.

La plus grande partie de la séance a été occupée par un comité secret, dans lequel l'Académie a entendu des rapports.

Séance du 8 décembre.

Communication par M. Desjardins de découvertes archéologiques faites en Tunisie.

Séance du 15 décembre.

Ouvrages présentés. — Willems : *Le Sénat de la république romaine.* — Morillot : *Thémis et les divinités de la justice.* — Oppert : Travaux sur les langues indiennes. — *Inventaire sommaire des archives du département des affaires étrangères.*

Comme sujets de prix à décerner en 1885, l'Académie des inscriptions et belles-lettres met au concours les questions suivantes :

I. Exposer la méthode d'après laquelle doit être étudié, préparé pour l'impression et commenté un ancien obituaire. — Appliquer les règles de la critique à l'étude d'un obituaire antérieur au XIIIe siècle. — Montrer le parti qu'on peut tirer de l'obituaire pris comme exemple pour la chronologie, pour l'histoire des arts et des lettres et pour la biographie des personnages dont le nom appartient à l'histoire civile ou à l'histoire ecclésiastique.

II Étude sur l'instruction des femmes au moyen âge.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres décernera, en 1884, le prix de la fondation de M. Louis

Fould à l'auteur du meilleur mémoire sur l'*Histoire des arts du dessin jusqu'au siècle de Périclès*. Ce prix est de la valeur de 20,000 francs. Tous les savants français et étrangers, excepté les membres de l'Institut, sont admis à ce concours.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 18 novembre.

Ouvrages présentés. — Bacquès : *Les douanes françaises.* — A. Leroy-Beaulieu : *L'empire des Czars et les Russes*, t. II. — *Essai sur la répartition des richesses.* — Cheysson : *Album de statistique graphique.* — Moynier : *La Croix-Rouge, son passé, son avenir.*

Lecture. — Desjardins : Servan et l'instruction criminelle.

Séance du 25 novembre.

Ouvrages présentés. — A. Baschet : *Les Comédiens à la cour de France sous Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII.*

Lectures. — Desjardins : Servan et l'instruction criminelle. — Picot : Le dépôt légal.

Séance du 2 décembre.

Ouvrages présentés. — Marghieri : *Il diritto commerciale italiano esposto sistematicamente.* — Coste : *Hygiène sociale contre le paupérisme.*

Lecture. — Levasseur : Le résumé des forces productives.

Séance du 9 décembre.

Ouvrages présentés. — U. de Fonvielle : *La pose du premier câble.* — De Lagrèze : *La Navarre française.* — P. Bernard : *L'extradition.* — Morillot : *Thémis et les divinités de la justice en Grèce.* — Bodio : *Statistica della emigrazione italiana.*

Lecture. — Zeller : Adrien VI ; un Pape réformateur, (1522-23).

Séance du 16 décembre.

Ouvrages présentés. — Thonissen : *La loi salique.* — Glasson : *La clameur de haro.* — Rendu : *Vie et travaux de J.-J. Rapet.* — De Beaucourt : *Histoire de Charles VII*, t. II. — Labbé : *Études de pédagogie morale.* — De Valroger : *Commentaire théorique et pratique du livre II du Code de commerce.* — Souave : *Traité des avaries.* — Brives. — Cazès : *Effet des aliénations des justices royales en Guyenne.*

Lecture. — Zeller : Adrien VI.

L'Académie vient de proposer, pour le prix Victor Cousin de 1884, le sujet suivant : « Le scepticisme dans l'antiquité grecque ». Les concurrents doivent exposer les doctrines de Pyrrhon et faire l'examen critique des différentes doctrines.

La valeur de ce prix est de 6,000 francs.

Les manuscrits doivent être déposés au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1883.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

L'Académie des sciences a reçu hier communication de l'arrêté du ministre de l'instruction publique fixant les conditions du concours pour l'obtention du prix Volta.

Ce prix, d'une valeur de 50,000 francs, a été institué par décret du 11 juin 1882, en faveur de l'auteur de la découverte qui rendra l'électricité propre à intervenir avec économie dans l'une des applications suivantes : comme source de chaleur, de lumière, d'action chimique, de puissance mécanique, de moyens de transmission pour les dépêches ou de traitement pour les malades.

Le prix Volta sera décerné en 1887. Le concours est ouvert jusqu'au 30 juin de la même année. Les savants de toutes les nations sont admis à concourir.

L'Académie des sciences a proposé, pour l'année 1883, les sujets de prix suivants :

Grands prix des sciences physiques. — Développement histologique des insectes pendant leur métamorphose. — Ce prix du budget est de 3,000 francs.

Description géologique d'une région de la France ou de l'Algérie. — Ce prix du budget est de 3,000 francs.

Prix Bordin. — Recherches relatives à la paléontologie botanique ou zoologique de la France ou de l'Algérie. — La valeur de ce prix est de 3,000 francs.

Les mémoires devront être envoyés à l'Institut avant le 1er juin 1883.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

La Bibliothèque nationale.

Les immeubles de la rue Vivienne et de la rue Colbert expropriés pour l'isolement et l'agrandissement de la Bibliothèque nationale sont maintenant entièrement démolis ou à peu près, et d'ici peu de jours les terrains seront déblayés.

On se demande à ce propos ce que seront les constructions qui doivent s'élever sur cet emplacement.

Il serait difficile de le dire dès aujourd'hui d'une manière certaine, car le plan des architectes n'a pas encore été remis au ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

Il est question d'édifier un pavillon monumental à l'angle des rues Vivienne et Colbert, où serait établi le poste des sapeurs-pompiers, muni de trois pompes à vapeur. Derrière le pavillon se trouverait un réservoir d'eau d'une contenance suffisante pour alimenter les trois pompes durant plusieurs heures consécutives.

Il est question également de construire une grande

salle de lecture qui aurait son entré rue Vivienne, et qui remplacerait celle dont l'entrée se trouve actuellement rue Colbert.

Cette salle serait ouverte le soir et éclairée à la lumière électrique, mais on n'y délivrerait que des ouvrages courants, parce qu'il est matériellement impossible d'installer la lumière électrique dans les immenses galeries où sont emmagasinés les trois millions de volumes que possède la bibliothèque.

On pourrait à la rigueur établir un foyer de lumière au centre de ces magasins, mais ce foyer, quelle que fût sa puissance, ne pourrait pas faire parvenir la clarté dans les innombrables rayons où sont placés les livres, dont la plupart — ceux notamment du petit format — ont des suscriptions d'un caractère très mince et à peine lisibles.

Pour que ce travail de recherche fût possible le soir, il faudrait que les employés fussent munis de lampes électriques ayant la forme de lanternes à main, de façon à pouvoir concentrer un rayon lumineux sur un point obscur. Or, ce système de lampes électriques n'a pas encore été inventé, et tout autre mode d'éclairage présenterait de sérieux dangers.

Il faudra donc, jusqu'à nouvel ordre, que les travailleurs se contentent, dans la soirée, des ouvrages renfermés dans les rayons de la salle même.

D'après un autre plan, il ne serait pas construit de nouveaux bâtiments en bordure de la rue Vivienne; on se contenterait de continuer la façade telle qu'elle existe dans la partie confinant au perron du Palais-Royal, ainsi que la grille en fer.

Les agrandissements de la bibliothèque seraient effectués à l'angle de la rue Colbert et dans toute la partie libre de cette dernière rue.

Mais tous ces projets ont été revus, remaniés, modifiés et confondus dans un plan d'ensemble qui subira peut-être de nouvelles modifications.

On ne peut donc, quant à présent, formuler que des hypothèses, et il serait téméraire de vouloir dire ce qui sera fait. Personne n'en sait rien encore.

La commission centrale de surveillance de la bibliothèque administrative de la préfecture et des bibliothèques populaires, municipales ou libres de Paris ou du département de la Seine, constituée par arrêté des 14 juin et 1er décembre 1882, s'est réunie hier, pour la première fois, au pavillon de Flore.

M. Vergniaud, secrétaire général de la préfecture, a présidé la séance et a donné lecture d'un rapport du chef de bureau Dardenne sur la situation des bibliothèques municipales et libres à Paris et dans le département de la Seine, ainsi que sur l'organisation le fonctionnement des institutions similaires à l'étranger, en Suisse, en Angleterre et aux États-Unis. L'impression de ce rapport a été votée. Il a été ensuite procédé à l'élection d'un vice-président. M. Laurent-Pichat, sénateur, a été élu à l'unanimité.

La commission s'est divisée en trois sous-commissions, dont les attributions et la composition sont réglées ainsi qu'il suit :

Première sous-commission, chargée de l'organisation des bibliothèques municipales de Paris. — Président, M. Laurent-Pichat; vice-président, M. de Heredia; secrétaire, M. Delabrousse, conseiller municipal; membres, MM. Anatole de la Forge, Lockroy, Sigismond Lacroix, Rocaché, maire du 11e arrondissement; Divry, maire du 14e arrondissement; Carriot, Feillet, Dardenne, Philibert.

Deuxième sous-commission, chargée de l'organisation des bibliothèques communales du département de la Seine. — Président, M. Peyrat; vice-président, M. Stanislas Leven; secrétaire, M. Decorse, conseiller général; membres, MM. Carriot, Roux, Feillet, Dardenne, Philibert.

Troisième sous-commission, chargée de l'organisation de la bibliothèque administrative et étrangère. — Président, M. de Heredia; secrétaire, M. Pasquier; membres, MM. Vergniaud, Decorce, Prétet, Germer-Baillière, Feillet, Dardenne.

Une sous-commission a été également nommée pour étudier le meilleur emploi à donner au legs de 200,000 francs fait par M. Forney en faveur des bibliothèques populaires, puis il est décidé que la commission se réunira à l'avenir le second mercredi de chaque mois, à neuf heures et demie du matin.

Un arrêté ministériel porte modification du règlement général du 28 août 1879 sur le service des bibliothèques universitaires. Dorénavant, nul ne pourra être nommé bibliothécaire s'il n'a préalablement exercé les fonctions de sous-bibliothécaire; nul ne pourra être nommé sous-bibliothécaire s'il n'est pourvu du certificat d'aptitude.

Un arrêté spécial détermine les conditions d'admission à l'examen professionnel pour l'obtention du certificat.

Bibliothèques universitaires.

M. Dormaux, docteur en médecine, bibliothécaire universitaire de la bibliothèque de Clermont, est nommé bibliothécaire de la bibliothèque universitaire d'Alger, en remplacement de M. Grandmottet, décédé.

M. Maire, sous-bibliothécaire à la bibliothèque universitaire de Toulouse (section de théologie protestante de Montauban), est nommé bibliothécaire de la bibliothèque universitaire de Clermont, en remplacement de M. Dormaux.

M. Valluet est nommé sous-bibliothécaire à la bibliothèque universitaire de Toulouse (section de théologie protestante de Montauban), en remplacement de M. Maire.

M. Lajus, chargé des fonctions de sous-bibliothécaire à la bibliothèque universitaire d'Alger, est nommé sous-bibliothécaire à la bibliothèque universitaire de Toulouse, en remplacement de M. Devoisins, dont la délégation est expirée.

M. Louis Blanc a légué tous ses livres à la Bibliothèque populaire du Ve arrondissement, dont il était député.

PUBLICATIONS NOUVELLES

M. l'abbé Valentin Dufour, qui édite en ce moment les *Anciennes descriptions de Paris*, vient de publier la *Bibliographie artistique, historique et littéraire de Paris avant 1789*.

La librairie Charpentier vient de publier le premier volume d'un ouvrage que M. E. Michaud, professeur à l'université de Berne, a consacré à *Louis XIV et Innocent XI*. L'auteur a puisé ses renseignements dans les correspondances diplomatiques inédites de notre ministère des affaires étrangères. L'ouvrage comprendra quatre volumes.

PUBLICATIONS ANNONCÉES

OU EN PRÉPARATION

M. Alb. Réville, professeur d'histoire des religions au collège de France, va faire paraître à la librairie Fischbacher un ouvrage en deux volumes sur les *Religions des peuples non civilisés*.

Avis au moliérophiles. Il va paraître prochainement en Allemagne un ouvrage dû à M. Humbert et intitulé *Moliere in Deutschland*.

On annonce l'apparition d'un nouveau roman de M. Georges Ebers, intitulé *Ein Wort*. L'action se passe au xvi^e^ siècle et le héros est un exilé allemand.

M. Michelangeli, qui vient de publier à Bologne une édition critique d'Anacréon, prépare un travail sur le poète grec et ses traducteurs et imitateurs en Italie.

Le premier volume de la correspondance inédite du comte de Cavour va paraître à Turin, publié par les soins du major Chialla, ancien aide de camp du général La Marmora.

Les premières lettres qui y sont contenues datent de 1821, époque de l'entrée du grand homme d'État à l'École militaire, et les dernières remontent à 1852, date de sa nomination à la présidence du conseil.

Cette intéressante publication renferme des lettres adressées au baron de Barante, à Thiers, à La Marmora, au comte Panza di Martino, Revel, Castolli et à tous les principaux hommes d'État contemporains.

Le second volume comprendra les lettres écrites depuis 1852 jusqu'à l'entrevue de Plombières.

NOUVELLES DIVERSES

Le dépôt légal.

Dans une des dernières séances de l'Académie des sciences morales et politiques, M. Picot a lu un très curieux Mémoire sur le *Dépôt légal*. On sait qu'il s'agit de la loi qui impose à tout imprimeur l'obligation de remettre à l'État deux exemplaires de tout imprimé qui sort de ses ateliers. C'est une disposition qui remonte très loin en arrière, puisqu'elle existait déjà sous François I^er^.

Le dépôt légal a pour but d'assurer à l'État, dans l'intérêt de la science, la collection complète de tous les ouvrages parus en France; mais il paraît qu'on n'est jamais parvenu à en assurer l'exécution stricte et universelle. Il en est résulté que des ouvrages très importants se sont perdus. Nous n'en citerons qu'un, dont l'auteur est notre grand tragique Corneille. Il a publié une traduction de Stace; cet ouvrage était entre beaucoup de mains; des grammairiens y ont renvoyé en citant les pages, et aujourd'hui nul n'en peut indiquer un exemplaire.

On crut remédier au mal par la loi du 19 juillet 1790, qui rattacha la propriété littéraire au dépôt. Mais cette disposition ne devenait une sanction que pour celui qui avait une poursuite à intenter, et dans ce cas il lui était loisible de n'effectuer le dépôt que le jour où il formulerait sa demande. Il n'y avait ni délai prévu ni date fatale.

Plus tard, on oublia la vraie signification du dépôt légal et, surtout à partir de 1810, on ne l'envisagea plus que comme un moyen de surveillance, au point de vue de la police; et beaucoup d'écrits politiques, réputés dangereux, ne furent jamais remis à la Bibliothèque nationale.

M. Picot cite une longue série d'efforts faits postérieurement par le directeur de la Bibliothèque nationale et par les ministres de l'instruction publique, mais qui tous se brisèrent au mauvais vouloir ou à la force d'inertie du ministère de l'intérieur. On avait à lutter, en outre, contre de nombreux désordres qui se commettaient dans les départements.

La loi du 30 juillet 1881 a mis fin à une confusion qui n'a duré que trop longtemps, en déclarant expressément que les ouvrages déposés sont destinés aux collections nationales, et en édictant une peine de 16 à 300 francs contre l'imprimeur qui ne se conformerait pas à cette prescription. Mais, si cette loi a fait disparaître une difficulté, elle n'a pas guéri le mal.

En effet, le livre ne s'achève pas chez l'imprimeur. Celui-ci ne doit que les feuilles qui ont été tirées dans ses ateliers. Il arrive quelquefois que 20 feuilles d'un ouvrage sont tirées à Paris, 10 peut-être à Corbeil et 10 à Châtellerault ou ailleurs. Chaque imprimeur dépose dans la localité qu'il habite. Qui réunira les feuilles en volume? Qui fournira le titre? Sans parler du manque de soin, de la perte des feuilles et autres accidents.

On déposait aussi souvent le volume sans les gravures qui s'y rapportent, ces gravures ayant été tirées ailleurs que dans l'imprimerie. Ou l'on fournissait les gravures en noir, parce qu'elles étaient coloriées dans une autre maison; on cite un exemple d'un ouvrage sur les pavillons, dont tout l'intérêt est dans les couleurs des drapeaux. Un autre exemple se rapporte à un ouvrage français dont les gravures ont été tirées à Boston; dans ce cas, le texte était dû, mais non les gravures, précisément parce qu'elles venaient de l'étranger.

Nous sommes très loin d'indiquer tous les faits cités par M. Picot, nous nous bornons à dire que, selon le savant académicien, la réforme à accomplir serait de faire peser l'obligation du dépôt sur l'éditeur; c'est lui seul qui a l'ouvrage complet.

Un membre fait remarquer qu'il y a des publications sans éditeur, celles que l'auteur fait imprimer à ses frais pour les distribuer à ses amis ou à des hommes spéciaux, et parfois ces travaux ont une valeur très sérieuse. On a donc été d'avis que le dépôt devait être fait dans ce cas par l'auteur ou l'imprimeur. Du reste, la conversation qui s'est établie après cette lecture est restée dans les généralités; on a seulement insisté sur la nécessité de faire quelque chose.

Dans une de ses dernières chroniques, M. Jules Claretie, parlant de M. Louis Blanc, nous apprend que l'auteur de l'*Histoire de dix ans* projetait d'écrire une *Histoire des Salons au* XVIII^e^ *siècle*.

Lorsqu'il revint d'Angleterre en 1870, Louis Blanc rapportait le manuscrit de cet ouvrage qui fut brûlé ainsi que ses livres et sa correspondance avec G. Sand et Louis-Napoléon détenu à Ham, dans l'incendie des docks de la Villette pendant les journées de mai 1871.

Le manuscrit autographe des *lieder* d'Henri Heine est en vente à Berlin. Il s'y trouverait, dit-on, une pièce inédite.

La Société des gens de lettres fait le relevé des actes de naissance de ses sociétaires. Elle a parmi ses membres: un nonagénaire, M. Amédée de Bast, romancier de la Restauration, auteur de bien des volumes; trois octogénaires, qui, par rang d'âge, sont: Michel Masson, Émile Marco de Saint-Hilaire et Victor Hugo. Il y en avait un quatrième, M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob); mais il a donné sa démission. La société compte quarante-deux septuagénaires et soixante-sept sexagénaires.

La *Vie artistique* publie une amusante lettre inédite de Théophile Gautier.

Cette lettre est datée d'Alger le 19 août 1845 :

« Chers parents de tout sexe et de tout âge, je vous écris peu de mots; mais ils sont bons. Je pars pour la France le 29 août, après avoir visité Constantine et à peu près tout ce qu'il est possible de voir dans ce pays sans se faire couper le col.

« J'ai de quoi faire un bon volume qui ne sera pas inférieur, je l'espère, au *Voyage en Espagne*. Par un hasard singulier, j'ai rencontré ici des peintres de connaissance, de sorte que les illustrations du bouquin sont toutes faites.

« Maman sera rétablie complètement quand je reviendrai; c'est le bouquet que j'attends d'elle pour l'anniversaire de ma naissance, que je passerai sur la mer entre deux bleus.

« O Lili! comme si ce n'était pas assez d'avoir un mulâtre pour père, tu vas avoir un Kabyle pour frère; je n'ai plus d'autre blanc que le blanc des yeux.

« O Zoé! sois encore ébouriffée; j'ai vu au bazar des gens qui faisaient de la passementerie, des tresses, du cordonnet, avec leurs pieds!

« Sauf que je sue comme Eugène Sue lui-même n'a jamais sué, je me porte assez gaillardement, à pied et à cheval. L'Algérie est un pays superbe où il n'y a que les Français de trop.

« Un de mes admirateurs, maréchal des logis de spahis, m'a donné à Oran une très belle peau de panthère. Ainsi voilà la peau arrivée. J'avais ce désir; il sera réalisé de la manière la plus inattendue et la plus invraisemblable; doutez après cela de la force des projections de la volonté! La *Croix de Berny* est finie, Dieu soit loué! Gérard m'a dit que mes morceaux avaient été remarqués; tant mieux, car le roman sentimental n'est guère dans mon genre; mais, quand on a un état, il faut tout faire.

« Je serai à Paris le 7 ou le 8 septembre: réjouissez-vous à cette pensée délicate et triomphante. J'aurai le plaisir de dîner avec vous, si vous n'avez pas de répugnance à vous mettre à table à côté d'un homme de couleur. Je vous lèche le museau à tous.

« THÉOPHILE GAUTIER. »

On nous apprend que le Canada, désireux de reproduire chez lui les institutions de la vieille mère patrie, vient de fonder un institut canadien-français sur le modèle de celui qui fonctionne dans le palais

Mazarin. L'Institut se composera de tous les écrivains, poètes ou prosateurs, qui ont un nom bien connu dans les lettres canadiennes. Le vice-roi du Canada, le marquis de Lorne, gendre de la reine, a solennellement inauguré l'institution naissante, et il a témoigné publiquement de son intérêt pour la société qui allait entreprendre la tâche de veiller sur l'entretien et la conservation des lettres canadiennes et de la vieille langue nationale entrée pour une part si grande et si brillante dans la formation de la littérature anglo-saxonne.

Le Magasin pittoresque, arrivé à sa cinquantième année, inaugure une nouvelle série le 1er janvier prochain. Il paraîtra deux fois par mois ; les 24 livraisons de l'année formeront un fort volume, tiré sur beau papier. Il n'y a plus à louer cette publication : un succès d'un demi-siècle est le meilleur des éloges.

Le Magasin pittoresque est resté ce qu'il était au début : une lecture de famille, dans le sens le plus vrai et le plus large du mot. Art, littérature, morale, sciences, les sujets les plus divers y sont traités à un point de vue élevé, sous une forme toujours simple.

Le Magasin pittoresque est rédigé, sous la direction de M. Édouard Charton, par une réunion de membres de l'Institut, de savants, de professeurs, etc. Les articles spéciaux sont confiés à des hommes compétents. Les illustrations sont exécutées par nos meilleurs dessinateurs, par nos graveurs les plus habiles.

Voici comment M. Jules Claretie, dans le journal *le Temps,* s'exprime au sujet de ce cinquantenaire littéraire :

C'est un monument que ces cinquante volumes qui nous ont appris tant de choses et nous ont si fort amusés quand nous étions enfants. Il n'est pas une des images de ce recueil qui ne nous rappelle un souvenir, une lecture au coin du feu ou sous les arbres, autrefois. Toute mon enfance tient entre ces pages jaunies et je l'y retrouve, journée par journée, comme autant de fleurs desséchées. Les fondateurs du vieux journal voulaient être, disaient-ils en 1833, la distraction de la vie intérieure et du foyer domestique, riche ou pauvre. Ils peuvent se rendre cette justice qu'ils ont en effet été cela.

Mais que sont-ils devenus ? La couverture de la première année porte ces noms : « Fondé et publié par M. A. Lechavardière et rédigé sous la direction de MM. Euryale Cazeaux et Edmond Charton », comme la première livraison arbore ce titre : « *Magasin pittoresque,* à deux sous par livraison ».

A deux sous ! C'était toute une révolution alors. C'était, en France, l'invasion ou du moins l'importation des *Magasins* anglais, et M. Charles Knight, qui dirigeait le recueil de ce genre le plus lu à Londres, se mettait même très obligeamment à la disposition de ses imitateurs français.

Personne ne signait les articles du *Magasin pittoresque,* mais tout le monde s'attelait à son succès : Jean Reynaud, H. Carnot, Ernest Legouvé, Auguste Barbier, Regnier, qui, en érudit de la scène et de toutes choses, y parlait du théâtre, sans se montrer ; Michel Masson, qui y donnait des contes ; Émile Souvestre, Eugène Delacroix, Sainte-Beuve, Topffer, etc. Je ne parle pas des artistes et des peintres. Presque tous y ont passé, depuis David d'Angers et Daubigny jusqu'à Gavarni, Courbet et Charles Jacque.

Et c'est, à coup sûr, une date dans l'histoire des progrès de l'éducation en France que la fondation de ce *Magasin pittoresque.* Ces livraisons ont appris à lire à bien des gens et surtout elles ont appris à apprendre ou à aimer apprendre. Elles séduisaient, quoique l'art de la gravure fût alors tout à fait sommaire, et que ce qui plaisait si fort il y a cinquante ans nous paraisse aujourd'hui purement enfantin. Mais on n'était point gâté en ce temps-là, et ce fut vers le *Magasin* français une poussée de vogue.

Le *Magasin pittoresque* fut, à l'heure de sa naissance, un tel événement, que Dupenty, de Courcy et Maurice Alhoy en prenaient le titre pour une revue en *Quinze livraisons,* qu'ils faisaient représenter sur le théâtre des Variétés, le 31 décembre 1833.

Voici la clause du testament par laquelle M. Galignani, dont nous annonçons plus loin le décès, lègue à l'Assistance publique des terrains pour construire une maison de retraite :

« Je lègue à l'administration de l'Assistance publique, à Paris, pour fonder une maison de retraite, comme je vais l'expliquer :

« 1° Ma maison située rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 87 ;

« 2° Celle située rue de l'Échiquier, n° 38 et rue d'Enghien n° 39 ;

« 3° Soixante-dix mille francs de rente 5 pour 100 sur l'État français ;

« 4° Tout le terrain que je possède, situé boulevard Bineau, nos 53 et 55, d'une contenance totale de sept mille cent soixante-neuf mètres, dont j'ai fait l'acquisition expressément et uniquement pour que la maison de retraite, dont je vais parler, y soit construite et non ailleurs. Je mets même, comme condition absolue de mon legs général à l'Assistance publique, que ce terrain sera employé conformément à mon intention et à ma volonté ; j'entends expressément que les droits de mutation et tous les frais et charges quelconques tant pour les deux immeubles que pour les soixante-dix mille francs de rente et le terrain du boulevard Bineau, soient supportés entièrement par l'administration de l'Assistance publique et non par le legs universel.

« Je fais ce legs à l'administration de l'Assistance publique, à la condition par elle de créer une maison de retraite pour y recevoir cent personnes des deux sexes, âgées de soixante ans révolus, très respectables et de très bonne moralité, et reconnues pour être sans moyens d'existence suffisants. Cette maison devra, comme condition expresse de mon legs, toujours porter le nom de « Retraite Galignani frères », désirant perpétuer ainsi l'union dans laquelle mon cher frère et moi avons toujours vécu. Je veux que

chaque personne ait une chambre particulière à feu avec un cabinet y attenant, repas en commun pour chaque sexe, et qu'il y ait dans l'établissement une chapelle et une salle de lecture avec bibliothèque. Pour être admis dans cette maison, chaque personne devra payer une pension annuelle de cinq cents francs, fournir son mobilier et prendre à sa charge les frais personnels d'éclairage et de chauffage. Toutefois, je veux que compris dans ce nombre de cent personnes il y ait cinquante admissions gratuites, c'est-à-dire ne payant pas les cinq cents francs de pension et toujours renouvelables au fur et à mesure des décès, en faveur de personnes dans les conditions de position sociale suivantes, savoir :

« Dix anciens libraires ou imprimeurs français, leurs veuves ou leurs filles, à la nomination d'une commission déléguée par le Cercle de la librairie et de l'imprimerie établi à Paris, ou, à son défaut, sur une autorisation signée par cinq libraires ou imprimeurs notables de Paris.

« Vingt savants français, leurs pères ou leurs mères, leurs veuves ou leurs filles, à la nomination d'une commission déléguée à cet effet par la Société de secours des amis des sciences, fondée à Paris par feu le baron Thénard.

« Vingt hommes de lettres ou artistes français, leurs pères ou leurs mères, leurs veuves ou leurs filles, à la nomination d'une commission déléguée à cet effet par l'Institut de France, section de l'Académie française et des beaux-arts.

« Toutes ces nominations devront être mentionnées dans les rapports publiés par ces Sociétés; les noms pourront n'être indiqués que par les initiales. La commission de la librairie et de l'imprimerie, la Société de secours des amis des sciences et la commission de l'Institut devront toujours être tenues au courant des vacances qui pourront survenir dans la maison de retraite et je les autorise à prendre toutes mesures à cet effet, afin qu'en étant informées sans délai, elles puissent disposer aussitôt de la place devenue vacante par suite de décès ou de tout autre cause. Je veux que cet établissement soit construit et mis en état de recevoir sa destination dans le délai de deux ans, à partir du jour de mon décès, ou de deux années et demie au plus.

« Je désire que les travaux de construction de cette maison de retraite soient confiés à la direction de MM. Delaage et Vero, tous deux architectes de l'Assistance publique, et que la direction intérieure de l'établissement soit confiée aux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. »

Après le papier de toile, le papier de bois et le papier d'ortie, nous devions arriver au papier fait avec de l'herbe des gazons qui embellissent nos jardins privés et nos promenades publiques. C'est logique.

Un inventeur anglais a trouvé que l'herbe, traitée à l'état frais et réduite en pulpe, fournit une fibre très flexible, soyeuse, longue et tenace, donnant un papier semblable au papier-toile employé par les dessinateurs et possédant même une souplesse et une transparence supérieure à celles que l'on trouve dans le papier-toile.

On se sert indifféremment d'herbe jeune ou vieille, aussi longtemps qu'elle contient encore une quantité notable de sève, parce que, dans le cas de complète dessiccation, la fibre a subi des modifications particulières qui la rendent impropre à rentrer dans la fabrication du papier.

Les produits obtenus possèdent une grande résistance, une fibre très longue, une ténacité et une souplesse remarquables.

Ces qualités permettent de se servir de cette pulpe pour fabriquer du papier-toile, du papier à dessiner, à écrire, à calquer, parce qu'elle fournit une surface fine et lisse et d'une grande transparence, même sans qu'on ait besoin de recourir à un encollage.

Ajoutons qu'un sol de qualité médiocre peut donner annuellement et par mètre environ de trois à sept kilogrammes de gazon frais, ce qui représente par hectare de 30 à 7,000 kilogrammes, et un kilogramme de gazon frais donne un quart à un sixième de son poids en gazon sec : c'est une moyenne de 10,000 kilogrammes par hectare. A son tour, un kilogramme de gazon sec produit à peu près d'un tiers à un quart de papier fin, blanchi et fini.

En d'autres termes, si l'on fait le calcul, c'est dire qu'un hectare de terrain planté en gazon peut fournir en moyenne 3,085 kilogrammes de papier.

Tout le monde connaît la porte bâtarde de la rue de Richelieu, qui donne accès à nos grandes collections et au-dessus de laquelle on lit, depuis dix-sept ou dix-huit ans : *Entrée* PROVISOIRE *de la Bibliothèque nationale.* Plus au nord et faisant juste face au square Louvois, se trouve la grande porte destinée à devenir l'entrée *définitive*, et qui ouvrira sur la cour d'honneur.

Or il est question de rien moins que de couvrir cette cour d'un vitrage à la hauteur du toit, de manière à mettre dans une espèce de serre tous les services installés au rez-de-chaussée et au premier étage, et entre autres le département des manuscrits. Sans parler de la question de salubrité et d'aération, il est évident que ce département est, de tous les services de la Bibliothèque, celui qui a le plus besoin de jour.

S'imagine-t-on tous les érudits et les chercheurs réduits à déchiffrer les documents dans un local où ils ne recevraient que latéralement la lumière déjà tamisée par le vitrage du toit!

Le comité de la Société des gens de lettres, sur la proposition de son président, a attribué unanimement une pension viagère de douze cents francs à M. Paul Féval.

La livraison de septembre du *Bibliographer* contient, entre autres articles, une notice sur la bibliothèque

de l'université de Cambridge; elle est due à M. H. Braudshaw, bibliothécaire. Dès le commencement du xv^e^ siècle, l'Université possédait déjà divers manuscrits ; sous ce rapport la collection actuelle est des plus importantes, et M. Luall en a publié, de 1859 à 1867, un catalogue rédigé avec beaucoup de soin et composé de trois volumes. Nous trouvons également dans le *Bibliographer* des articles sur la bibliographie du Devonshire, sur la Bible dite de Genève *(Genevan Bible)*, traduction anglaise publiée en 1560 et souvent réimprimée; une liste raisonnée des traductions et éditions anglaises du *Faust* de Gœthe ; une étude sur les graveurs sur bois dans les Pays-Bas au xv^e^ siècle (école de Haarlem); un relevé des enseignes des libraires et imprimeurs de Londres jusqu'à la fin du xvii^e^ siècle. Voici quelques-unes de ces enseignes : Adam et Ève, l'Ancre, l'Ancre et la Bible, l'Ange, la Bible et la Couronne, le Castor, la Cloche, le Cygne, l'Ours, etc.

Société des gens de lettres

La Société des gens de lettres s'est réunie le mois dernier en assemblée extraordinaire sous la présidence de M. Edmond About.

L'ordre du jour portait deux questions assez graves, savoir :

1° Utilité et opportunité d'une démarche à faire auprès du gouvernement pour obtenir la reconnaissance de la Société comme établissement d'utilité publique ;

2° Emploi de la somme d'un million huit mille francs disponibles sur les bénéfices de la loterie.

La séance s'est ouverte par la lecture d'un rapport très lumineux rédigé au nom du comité par un de ses membres, M. Collas. Ce travail, aussi excellent dans la forme que dans le fond, a été accueilli par des applaudissements unanimes.

M. le président a remis ensuite au nom de la Société une grande médaille d'or frappée expressément pour M. Charles Valois, président de la commission de la loterie et l'un des hommes qui, dans cette occasion et dans beaucoup d'autres, a servi ses confrères avec un zèle et un désintéressement incomparables.

L'assemblée a fait une véritable ovation à M. Charles Valois. Elle a couvert ensuite de ses applaudissements les plus chaleureux une lettre charmante de M. Camille Doucet qui remerciait le comité au nom de l'association des auteurs dramatiques pour son concours très cordial. Cette lettre était accompagnée d'une véritable cargaison de médailles d'or et d'argent destinées à tous les membres de la commission de la loterie, ainsi qu'à tous les titulaires et suppléants du comité.

Le débat s'est bientôt ouvert sur la première question inscrite à l'ordre du jour. Il a été très long, très sérieux et nullement orageux. Il s'est terminé par le vote d'une résolution, formulée à peu près en ces termes :

« Le comité est autorisé à demander au gouvernement la reconnaissance de la Société des gens de lettres comme établissement d'utilité publique. Dans le cas où le conseil d'État réclamerait quelques modifications aux statuts, l'assemblée générale serait appelée à voter sur ces modifications. »

Quant à l'emploi du million de la loterie, l'assemblée a décidé, à l'unanimité moins une voix, que 850,000 francs seraient immédiatement consacrés à la constitution de pensions viagères de 500 francs chacune, au profit de tous les hommes de lettres qui comptent soixante ans d'âge et vingt ans de sociétariat.

Le comité se proposait d'affecter le reliquat d'environ 150,000 francs, à l'acquisition d'un immeuble où la Société pût se loger plus dignement que dans son quatrième étage de la rue Geoffroy-Marie. Mais, en présence d'un grand nombre de projets plus ou moins mûrs et plus ou moins pratiques, le comité a proposé de mettre en réserve les 150,000 francs susdits jusqu'à ce que l'assemblée générale ordinaire en ait fixé l'emploi.

Cette résolution a été votée à la presque unanimité des voix.

NÉCROLOGIE

Voici quelques détails biographiques sur M. Louis Blanc, mort à Cannes le 7 décembre dernier. Louis Blanc est né à Madrid, le 29 octobre 1811. Son père était originaire du Rouergue et appartenait à une famille qui avait beaucoup souffert et vu périr son chef sous la Terreur. Sa mère était Corse et appartenait à la famille Pozzo di Borgo, dans laquelle Mérimée trouva le sujet et l'héroïne de son roman de *Colomba*.

Après avoir fait ses études au collège de Rodez, Louis Blanc vint, en 1830, rejoindre son père à Paris et dut, pour vivre, donner des leçons de mathématiques; il entra ensuite comme clerc chez un avoué, puis comme maître d'études dans une pension de Paris.

Dès cette époque, M. de Flaugergues, ancien président de la Chambre des députés et ami de sa famille, se plut à l'initier à la vie politique. Appelé en 1832 à

Arras pour faire l'éducation du fils du constructeur de machines Hallette, il y resta deux ans, se lia avec Frédéric Degeorge, directeur du *Propagateur du Pas-de-Calais* et publia dans ce journal, entre divers articles de politique et de littérature, deux poèmes, *Mirabeau* et l'*Hôtel des Invalides*, ainsi qu'un *Éloge de Manuel*, qui furent couronnés par l'Académie d'Arras.

Après ces succès, Louis Blanc revint à Paris en 1834 et entra dans la presse d'opposition. Il donna quelques articles au *National*, fut un des collaborateurs de la *Revue républicaine* supprimée en 1835 et écrivit dans la *Nouvelle Minerve*. En 1836, il devint rédacteur en chef du *Bon Sens*, dont il conserva la direction jusqu'en 1838. Il quitta cette direction pour fonder la *Revue du Progrès*, où il donna ses articles sur l'*Organisation du travail*, dont il forma plus tard un volume.

Très connu comme publiciste, Louis Blanc acquit bientôt une grande réputation comme historien lorsque parurent, en 1841, les premiers volumes de son *Histoire de dix ans* (1830 à 1840). Le succès en fut immense. Louis Blanc prépara ensuite sa grande *Histoire de la Révolution française*, dont le premier volume parut en 1847.

Lorsque la Révolution de 1848 éclata, Louis Blanc était l'un des principaux rédacteurs de la *Réforme*, et sa popularité était grande auprès des ouvriers de Paris.

Il fut élu à la Constituante par la Seine et la Corse. Il opta pour la Seine.

On sait le rôle joué par lui au 15 mai 1848 : il intervint auprès de la foule pour engager les envahisseurs de l'Assemblée à se retirer. Les motifs de son intervention ne furent pas également appréciés par tout le monde et il faillit être massacré par des gardes nationaux, à la fureur desquels quelques représentants, entre autres M. de la Rochejaquelein, ne l'arrachèrent qu'avec peine.

Impliqué ensuite dans les poursuites auxquelles le 15 mai donna lieu et accusé d'avoir accompagné Barbès à l'Hôtel de Ville, il fut protégé une première fois par le vote de l'Assemblée, qui refusa l'autorisation de poursuites contrairement au rapport présenté par Jules Favre ; mais, à la suite des événements de juin dans lesquels on essaya encore d'impliquer Louis Blanc, l'Assemblée, se déjugeant, donna, le 25 août, contre lui l'autorisation de poursuites pour les événements de mai qu'elle avait refusée le 3 juin. Louis Blanc se déroba pendant le scrutin, et reçut asile chez un représentant, adversaire de ses opinions, M. d'Aragon. Il put gagner la Belgique, d'où il alla en Angleterre, et où il passa vingt-deux années d'exil. Il refusa de comparaître devant une juridiction exceptionnelle et la haute cour de Bourges le condamna par contumace à la déportation.

En Angleterre, Louis Blanc publia pendant deux ans un journal mensuel, le *Nouveau Monde* (1849 à 1851), dans lequel il protesta notamment contre l'accusation d'avoir fondé des ateliers nationaux « organisés et dirigés non seulement sans lui, mais contre lui ». Il se consacra à l'achèvement de son *Histoire de la Révolution*, qui compte douze volumes et dont deux seulement avaient paru. Il publia aussi en anglais et en français la réfutation d'une *Année de révolution* de lord Normanby, sous ce titre : *Révélations historiques ;* il reprit plus tard et compléta ce travail qui devint une *Histoire de la Révolution de 1848*. En 1857, Louis Blanc fournit pendant six mois une correspondance de Londres au *Courrier de Paris* sous le pseudonyme de Weller ; il envoya dans la suite quelques lettres à l'*Étoile belge*, et enfin, lorsque le *Temps* fut fondé, en 1862, il en devint le correspondant et envoya à ce journal sa longue et si remarquable série de *Lettres sur l'Angleterre*, dont les principales ont d'ailleurs été réunies en volumes. Vers la fin de l'empire, il publia dans le *Rappel* un certain nombre d'articles qui ont été réunis sous le titre de : *Questions d'aujourd'hui et demain*. Le 25 octobre 1865, Louis Blanc avait épousé, à Brighton, Mlle Christina Groh, qui mourut, à Paris, le 21 avril 1876.

Louis Blanc, qui n'avait pas voulu rentrer en France sous l'empire vint, à Paris dès qu'il connut la proclamation de la République.

Le 8 février 1871, Louis Blanc était élu le premier en tête de liste, dans la Seine, par 216,471 voix. Il se rendit à Bordeaux et siégea à l'extrême gauche de l'Assemblée nationale, à laquelle il ne reconnaissait que le droit de faire la paix ou la guerre. Lors de l'insurrection du 18 mars, il déplora publiquement les événements auxquels il avait la douleur d'assister, mais n'imita pas ceux de ses collègues de la députation parisienne qui avaient cru devoir donner leur démission.

Il fut porté en 1876 comme candidat au Sénat ; mais déjà malade et ne pouvant prendre la parole dans les réunions préparatoires, il subit un échec. En 1876, élu dans la circonscription de Saint-Denis, dans les 3e et 5e arrondissements de Paris, il opta pour cette dernière circonscription. A cette époque, il entreprit la publication d'un journal quotidien, l'*Homme libre*, qui disparut au bout de quelques mois, et dont il avait d'ailleurs abandonné la direction à la suite d'un différend avec un rédacteur.

Aux élections de 1877 et de 1881, il avait été renommé par les électeurs du 5e arrondissement à une grande majorité.

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Clément Caraguel, un de nos confrères les plus sympathiques et les plus distingués. On sait qu'en dernier lieu il rédigeait le feuilleton dramatique du *Journal des Débats*.

Né à Mazamet (Tarn), en 1819, M. Caraguel vint à Paris, en 1840, avec l'intention de suivre la carrière des lettres, et publia la même année, en collaboration avec M. Ch. Marchal, *Quatre mois en mer*.

Il se tourna plus spécialement vers le journalisme et fut l'un des plus actifs collaborateurs du *Vert-Vert*, du *National*, de l'*Entr'acte*, de la *Revue de Paris*, de la *Politique nouvelle*, de la *Silhouette*, du

Crédit, etc. La réputation de M. Caraguel date surtout de son entrée au *Charivari*, en février 1848. Il publia pendant quinze ans dans ce journal, au sujet de la politique contemporaine, des articles pleins d'esprit. En 1852, il fit paraître dans la *Revue des Deux Mondes* une petite comédie en un acte, intitulée le *Bougeoir*, jouée d'abord à l'Odéon et puis à la Comédie-Française.

En 1865, il entra au *Journal des Débats*, où, après avoir longtemps rédigé le bulletin et les articles politiques, il remplaça Jules Janin comme critique dramatique.

On a de lui : les *Soirées de Taverny*, recueil de nouvelles ; *Messieurs les Cosaques ; Souvenirs et aventures d'un volontaire garibaldien.*

M. Jacques-Auguste Cherbonneau, professeur d'arabe à l'École des langues orientales, vient de mourir à Paris. Élève de Reinaud et de Caussin de Perceval, il fut appelé en 1846, par le ministre de la guerre, à Constantine, pour y enseigner l'arabe aux Français et le français aux Arabes. M. Cherbonneau ne se borna point à l'enseignement, il rechercha les manuscrits relatifs à ce pays et se procura un certain nombre d'ouvrages qui manquaient aux bibliothèques de l'Europe. De concert avec le général Creuly, il fonda la Société archéologique de Constantine en 1852, devint en 1856 directeur du collège arabe-français à Alger, puis inspecteur des écoles musulmanes. En 1871, M. Cherbonneau fut élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et, en 1879, il fut appelé comme professeur à l'École des langues orientales vivantes de Paris.

Il laisse un grand nombre de travaux qui ont trait à l'archéologie de l'Algérie, à la littérature arabe, à l'enseignement, et deux dictionnaires français-arabe et arabe-français.

Nous citerons notamment : son *Essai sur l'histoire de la littérature arabe au Soudan* (1859), *Fables de Lokman* (1846), *Anecdotes musulmanes* (1847), *Histoire de Chems Eddin*, les *Fourberies de Dalilah* (1856), *Relation du voyage de M. le capitaine de Bonnemain à R'dâmes* (1856-1857), *Notions et extraits du voyage d'El-Abdery*, à travers l'Afrique septentrionale au VII^e^ siècle de l'hégire (1860); *Album du musée de Constantine* (1862), etc., etc.

M. l'abbé Jean-Baptiste Christophe, né à Thizy (Rhône), en 1809, est mort à Lyon le 11 septembre. Vicaire de la paroisse Saint-Pierre à Lyon, curé de Fontaine-sur-Saône en 1848, il consacrait aux recherches historiques tous les loisirs que lui laissait le ministère et recueillait les matériaux qu'il devait utiliser plus tard dans ses ouvrages. Le cardinal de Bonald lui donna, en 1867, une place dans le chapitre primatial de Lyon; le cardinal Caverot l'avait nommé chancelier de l'archevêché, et, en 1880, vicaire général. Il fut un des fondateurs et des membres les plus zélés de la Société de géographie de Lyon. Ses principaux ouvrages sont : l'*Histoire de la papauté dans le* XIV^e^ *siècle* (1853, 3 vol. in-8°), l'*Histoire de la papauté pendant le* XV^e^ *siècle* (1863, 2 vol. in-8°), et la *Géographie d'Ammien Marcellin* (1880).

Nous apprenons la mort du baron Corvisart, ancien médecin de l'empereur et du prince impérial.

Le docteur Corvisart a été enlevé par une maladie de cœur, à l'âge de cinquante-quatre ans.

Il était neveu du célèbre baron Corvisart, mort en 1821. Il fut compris, en 1853, dans le service de santé impérial comme médecin par quartier. Il a publié plusieurs ouvrages très remarqués, parmi lesquels : *Dyspepsies et consomption ; Études sur les aliments et les nutriments ; Collection de mémoires sur une fonction peu connue du pancréas*, etc.

On annonce la mort de M. William Galignani, directeur du *Galignani's Messenger*, journal anglais politique, publié à Paris. Il était âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Les deux frères, Jean-Antoine et William Galignani, étaient nés à Londres, le premier, le 13 octobre 1796, le second, le 10 mars 1798, d'un père né à Brescia ; celui-ci, familier avec un grand nombre de langues, avait établi à Paris, dès 1800, une librairie anglaise. Il avait publié dès 1808 une revue nouvelle très importante, *Monthly Repertory of literature*, et fondé en 1814, à Paris, un journal anglais politique quotidien. A sa mort (1821), le *Galignani' Messenger* prit entre les mains de ses fils beaucoup d'extension et adopta le format des grands journaux de Londres et de Paris. C'est l'aîné des deux frères qui le signa comme gérant.

Sous Louis-Philippe, M. William Galignani, naturalisé comme son frère, fut longtemps maire de Corbeil, qu'il dota de plusieurs établissements de bienfaisance.

M. Galignani s'est attiré la reconnaissance des imprimeurs, libraires et hommes de lettres en fondant une maison de retraite pour ceux d'entre eux qui seraient sans moyens d'existence suffisants.

Un de nos plus féconds romanciers, Constant Guéroult, vient de s'éteindre à l'âge de soixante-huit ans.

Constant Guéroult a fait, soit seul, soit en collaboration avec Molé-Gentilhomme, *le Juif de Gand*, *la Tigresse des Flandres*, *Roquevert l'arquebusier*. Beaucoup de ses œuvres ont été publiées par divers journaux, notamment la *Gazette de France* et *la Patrie*.

On cite aussi de lui plusieurs pièces de théâtre, entre autres, *Théodoros*, drame en cinq actes.

Mme C. Jaubert, sœur du comte d'Althon-Shée, ancien pair de France, est morte à Paris le mois dernier. Elle avait connu tous les hommes de 1830 et avait récemment fait paraître sur les écrivains de cette époque un volume des plus intéressants : *Souvenirs de Mme C. Jaubert ; — Lettres et correspondances ; — Berryer* (1847 *et* 1848) ; *— Alfred de Musset ; — Pierre Lanfrey ; — Henri Heine.*

Le Livre a rendu compte de cette publication.

Nous apprenons la mort de M. Eman Martin, rédacteur du *Courrier de Vaugelas.*

Le journal grammatical et philologique, qu'il dirigeait seul depuis dix années, a obtenu, en 1875, le prix Lambert de l'Académie française.

M. Pierre-Marie Quitard, le doyen des hommes de lettres, vient de mourir à Paris.

Né à Vabres (Aveyron), en octobre 1792, il servit quelque temps dans l'armée, fit ensuite plusieurs voyages en Europe et écrivit dans divers journaux littéraires, principalement dans le *Journal de la langue française* et dans l'*Écho des écoles primaires*. Mais le principal titre de M. Quitard est son livre *la Morale en action*, publié en 1838, et qui obtint simultanément, en 1879, le prix de la Société d'encouragement au bien et le prix Lambert de l'Académie française.

On a encore de lui : *Dictionnaire des rimes ; — Études littéraires et historiques sur les proverbes français,* et quelques autres opuscules de poésie, des essais biographiques.

M. J. Tardif, chef de la section administrative aux Archives nationales, est décédé au mois de novembre dernier. Il a publié en 1866, sous le titre de *Monuments historiques,* l'inventaire de la collection connue sous le nom de *Cartons des rois.* On lui doit aussi une *Histoire des institutions politiques et administratives de la France.* Sur les quatre volumes dont cet ouvrage devait se composer, un seul est malheureusement paru. M. Tardif collaborait d'une façon suivie à la *Bibliothèque de l'École des chartes.*

On annonce la mort de M. Tourasse, décédé à Pau.

M. Tourasse était un simple ouvrier basque, qui partit pour l'Amérique, où il fit une fortune colossale. Revenu en France, il consacra son argent à des œuvres philanthropiques ou de propagande humanitaire.

On cite, notamment, des dons de cinquante à cent mille francs faits par lui à des sociétés d'instruction ou d'éducation, à des caisses d'écoles et à des bibliothèques populaires.

Nous apprenons la mort d'un littérateur de talent. M. Henri Vigneau, qui a succombé, il y a quinze jours environ, à un épanchement au cerveau, a relativement peu produit. Il laisse trois ouvrages : *Une fortune littéraire ; — Châteauroy* (étude de mœurs créoles ; M. Vigneau était né à l'île Bourbon), — et *Orpha.* Au moment où la mort l'a frappé, il préparait une série d'études littéraires et philosophiques, intitulées *Héros et héroïnes de théâtre.*

L'École d'Athènes est cruellement éprouvée. Moins de trois mois après la mort de Joseph Bilco, voici qu'elle perd encore un de ses membres. M. Alphonse Veyries vient de mourir à l'hôpital de Smyrne. Il dirigeait à Ali-Agha les fouilles successivement conduites par plusieurs de ses collègues depuis trois ans environ.

M. Alphonse Veyries, ancien élève de l'École normale, agrégé des lettres, n'appartenait que depuis un an à l'École d'Athènes. Il promettait un écrivain de grand talent et un archéologue délicat. L'Académie des inscriptions avait reçu de lui un mémoire sur les *figures criophores,* dans l'art grec, dans l'art romain et dans l'art chrétien, auquel le président, M. Jules Girard, dans le discours prononcé à la séance publique annuelle du 17 novembre, donnait une louange très flatteuse. Ce nouveau malheur, succédant de si près, quoique dans des conditions différentes, à la catastrophe du mois de septembre, fera comprendre sans doute à l'Institut qu'une modification dans les règlements de l'École d'Athènes est indispensable.

Nous apprenons la mort à Londres de M. Antony Trollope, second fils de la célèbre romancière morte en 1863 et lui-même littérateur distingué. Ses ouvrages sont nombreux et plusieurs de ses romans ont été traduits en français : *le Docteur Thorne, les Bertrum, le Gardien, la Petite maison d'Allington, le Domaine de Belton,* etc. M. Antony Trollope, longtemps employé dans l'administration des postes anglaises, a été chargé à plusieurs reprises de négociations de conventions postales avec les puissances étrangères, principalement avec les États-Unis.

Il fit dans ce dernier pays, ainsi qu'en Australie et aux Indes, plusieurs voyages dont il rendit compte dans ses ouvrages intitulés : *l'Amérique du Nord, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, Victoria et la Tasmanie, le Queensland* et autres.

Il était allé récemment en Irlande pour tracer le plan d'un nouveau roman, qui devait avoir pour sujet les péripéties de la Land League ; à son retour, il fut frappé de paralysie.

Il était né le 24 avril 1815.

Les journaux belges annoncent la mort de M. Poullet, professeur d'histoire nationale et de droit public à l'Université de Louvain et membre de l'Académie

royale de Bruxelles. Cet éminent professeur a publié une *Histoire du droit public belge ;* il laisse inachevée la publication des *Papiers d'État* du cardinal de Grandvelle, publication arrivée à son quatrième volume, et qui devait en comprendre neuf.

M. Poullet était âgé de quarante-trois ans.

Au mois d'octobre dernier est mort à Bozzolo, à l'âge de trente-sept ans, Napoléon Caix, dont on connaît les importants ouvrages de philologie romane, entre autres : *Studi di etimologia italiana e romanza ; — le Origini della lingua poetica italiana.*

De Munich, on signale la mort du minéralogiste et poète François de Kobell, né dans cette ville le 19 juillet 1803.

Parmi ses travaux scientifiques, il faut signaler ses tableaux pour déterminer les minéraux à l'aide de simples expériences chimiques ; il s'était acquis une certaine notoriété par ses poésies écrites dans les divers patois de la Bavière et du Palatinat.

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

(Articles importants)

(Du 15 novembre au 15 décembre)

ART (19 novembre). Michel : Les musées d'Allemagne. — Molinier : Les majoliques italiennes en Italie. — (26 nov.). E. Chesneau : Ferd. Madox Brown. — E. Michel : Les musées d'Allemagne. — (3 décembre). L. La'anne : Le Livre de Fortune. — (10 décembre). Cavallucci : Lucca della Robbia. — ARTISTE (octobre). Baluffe : Le portrait de Molière par Sébastien Bourdon. — Recherches sur l'auteur du roman de *Gil Blas* attribuées à V. Hugo. — E. Plon : Benvenuto Cellini. — Alb. Second : Les galeries de province. — P. Arène : G. Sand. — (décembre). Feuillet de Conches : William Hogarth. — Peladan : J. Barbey d'Aurevilly et ses œuvres inédites. — Valabrègue : Un maître fantaisiste du XVIII^e^ siècle : Claude Gillot. — BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (cinquième livraison). — Vaesen : Notice biographique sur Jean Bourré, suivie du catalogue chronologique du fonds manuscrit de la Bibliothèque nationale auquel il a donné son nom. — Morel-Fatio : Rapport sur une mission archéologique à Majorque. — L. Delisle : L'œuvre paléographique de M. le comte de Bastard.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (déc.). — N. Droz : La démocratie et son avenir. — De Verdillac : Le spiritisme. — G. Lanson : Clément Marot. — Ed. Tallichet : La Haye. — BULLETIN MONUMENTAL, n. 6. Mowat : Inscriptions pointillées sur objets votifs en bronze. — Durand : Note sur une bague byzantine. — Léon Palustre : L'ancienne cathédrale de Rennes, son état au milieu du XVIII^e^ siècle. — L. Germain : La croix Le Frouard. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (18 novembre). — Les armes à répétition. — Et des sur la discipline. — (25 novembre). La fortification et la défense de la frontière allemande française. — (2 décembre). Étude sur l'organisation et la tactique de l'infanterie italienne. — (9 décembre). Essai d'orientation militaire. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (troisième trimestre). — Comte Galliéni : Mission dans le haut Niger et à Ségon. — D'Abbadie : Sur l'orthographe des mots étrangers. — J. Garnier : Excursion au pays des Cosaques du Don. — Romanet de Caillaud. Notes sur le Tonkin. — L. Simonin : Marche du centre de population des États-Unis. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (septembre octobre). — Jean Moniot, de Paris, trouvère du XIII^e^ siècle. — Nouvelle note sur les De Brosse et les Du Cerceau. — Les registres capitulaires de Notre-Dame pendant la période de la guerre de Cent ans.

COMPTES RENDUS DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (juillet-août-septembre). Nisard : État précaire de la propriété littéraire au XVI^e^ siècle. — Dieulafoy : Résultats d'une mission en Perse. — Desnoyers : Rapport sur les travaux de la Société de l'histoire de France depuis sa dernière assemblée générale de 1881. — La croyance de l'immortalité de l'âme chez les Sémites. — Derenbourg : L'immortalité de l'âme chez les Juifs. — CONTEMPORAIN (décembre). De Tarteron : M. de Larcy. — Matinée : La théorie de l'évolution. — Deville : L'ambassade de Saint-Simon en Espagne. — De Souhesmes : Le Tyrol et la haute Italie. — CORRESPONDANT (25 novembre). Claudio-Jannet : La franc-maçonnerie et le gouvernement de la République. — De Raynal : Les correspondants de M. Joubert ; M. et M^me^ de Chateaubriand. — De Lescure : Histoire et philosophie des contes de fées. — Douhaire : La poésie alexandrine sous les premiers Ptolémées, par Couat ; poésies de Catulle, trad. Rostang ; satires de Juvénal, trad. J. Lacroix ; Histoire de la philosophie par A. Conti (10 décembre). Fourchy : L'élection de la magistrature à Paris en 1790. — Ch. de Lacombe : Le prince de Metternich. — Abbé Sicard : La réforme de l'enseignement secondaire au XVIII^e^ siècle et de nos jours. — A. Langlois : Les colonies françaises et la politique coloniale des peuples modernes. — V. Fournel : Un moraliste au théâtre, Boursault. — De Lescure : Benvenuto Cellini, par E. Plon. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (18 novembre). Renouvier : La philosophie de la réflexion. — Pillon : Dieu et l'âme, essai d'idéalisme expérimental, par Coste. — (25 novembre). Hodgson : Analyse de la série des percepts. — (2 décembre). Pillon : Le but supérieur de la pédagogie. —

Grindelle : Claude Baduel et la réforme des études au XVIe siècle, par Gaufrès. — (9 décembre). Renouvier : Réponse à différentes objections contre le fondement juridique de la morale.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 novembre). Rachel et Trimalcion. — Rouget de l'Isle, poète léger. — Lettre inédite de Florian. — Epitaphe de Ricord. — (30 novembre). Le *François Ier* d'Alfred de Musset. — Le poète Rollinat. — *Le Roi s'amuse* jugé par Scribe. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (décembre). Ch. Bigot : Les fresques de Raphaël à la Farnésine. — Ch. Ephrussi : Les dessins de la collection His de la Salle. — H. Jouin : A. Coysevox. *La Vie et l'Œuvre de Jean Bologne*, par A. Desjardins. — *Monographie de la cathédrale de Nancy*, par Auguin, *Tapis d'Orient* par V. Robinson.

INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 novembre). Ex-libris et ex-dono autographes. — *Gil Blas*, notice de Victor Hugo. — Revue rétrospective. — Bibliothèque de poche. — (10 décembre). Stance supprimée des *Prunes* de Daudet. — La littérature arabe en Espagne. — Traductions françaises de Shakespeare. — Les premières impressions en couleur. — Dictionnaire des anonymes. — La *Revue de Paris* en 1855.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (novembre). L. Say : La politique financière de la France. — De Molinari : Le mouvement anarchiste en France et l'union ouvrière nihiliste du midi de la Russie. — Taché : Le vingt-cinquième congrès de l'association anglaise des sciences sociales. — Gomel : La suppression des livrets d'ouvriers. — JOURNAL DES SAVANTS (novembre). Bertrand : Sur les unités électriques. — E. Renan : Sefer : Nameh. — Caro : Le positivisme et la science expérimentale. — G. Perrot : Philostrate l'Ancien. — Egger : La poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (novembre). Général Lewal : Tactique des renseignements. — De Ponchalon : Des modifications apportées à la tactique de l'infanterie française par le règlement du 12 juin 1875. — Une colonne expéditionnaire dans le sud algérien. — Attaque et défense des retranchements et des positions fortifiées. — Milices provinciales.

MAGASIN PITTORESQUE (novembre). Nicéphore Niepce. — Gilles Guérin, sculpteur. — Esquisses et pages inédites de Toppfer. — Curiosité chez les bêtes. — Cuiller à parfum. — MOLIÉRISTE (décembre). Auguste Vitu : Le chasseur des *Fâcheux*. — Molière et Cotin. — E. Noël : La farce des Quiolards. — Blondet : Une erreur à propos de Molière.

NATURE (18 novembre). L'automate joueur d'échecs. — De Brazza : Voyages d'exploration dans l'Afrique équatoriale. — (25 novembre). La grande comète de 1882. — Le décapité buvant. — Vélocipède pour voies ferrées. — (2 décembre). Vion : La période humaine en géologie. — Transport des navires par chemin de fer, à travers l'isthme de Tehuantepec. — (9 décembre). L'invasion de l'Angleterre par le tunnel de la Manche. — NOUVELLE REVUE (15 novembre). Monod : La Nouvelle-Guinée. — Clavel : La sociologie au XIXe siècle. — Marius Vachon : Les pierres mortes de Paris; les Tuileries. — (1er décembre). Pélagaud : Madagascar, Mozambique et les Comores. — Docteur Amagat : Le monopole de l'enseignement par l'État. — La marine française; le corps des officiers de vaisseau. — Guillaumet : Tableaux algériens.

POLYBIBLION (novembre). Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres et histoire. — Bibliographie des traditions et de la littérature populaire de l'Alsace, par M. Gaidoz. — Les publications catalanes en 1881, par Savine. — Lettres inédites de savants français. — L'imprimerie à Castres. — Bibliographie de Richard Simon.

REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (nov.). Lefebvre : De la réglementation des heures de travail. — Guerlin de Guer : Les établissements insalubres; l'industrie et l'hygiène. — REVUE ALSACIENNE (novembre). M. Jean Dollfus. — Grad : Les cités ouvrières de Mulhouse. — Laurent-Lapp : Une œuvre posthume de Charles Bœsé. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (août). Wagnon : Le Laocoon et le groupe d'Athéna à la frise de Pergame. — Saski : Notice sur l'état actuel des ruines de Docléa. — Mowat : Nouvelles inscriptions de Docléa. — Drouin : Les listes royales éthiopiennes et leur autorité historique. — REVUE BRITANNIQUE (novembre). La dentelle de Nottingham. — La Martinique sous le gouvernement de M. le contre-amiral Mathieu. — La justice criminelle en France (1826 à 1850). — La Côte-d'Or et ses monuments druidiques. — Sénancour d'après des documents inédits. — REVUE CRITIQUE (20 nov.). Wright : La chronique de Johsué le Stylite. — Chantelauze : Saint Vincent de Paul et les Gondi. — Sanders : Dictionnaire complémentaire de la langue allemande. — (27 novembre). Rieu : Catalogue des manuscrits persans du British Museum. — Christ : Démosthène, l'édition d'Atticus. — Exploit de M. Mary Lafon. — (4 décembre). Couat : La poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées. — De Bouteiller et Hepp : Correspondance adressée au magistrat de Strasbourg par ses agents à Metz. — Gaidoz : Bibliographie créole. — (11 décembre). Hovelacque : Les races humaines. — Ruelens : Le peintre Adrien de Vries. — Correspondance littéraire, philosophique et critique, par Grimm, Diderot, Raynal, Meister. — REVUE DES DEUX MONDES (15 novembre). Renan : Souvenirs d'enfance et de jeunesse. — Oth. d'Haussonville : A travers les États-Unis. — A. Leroy-Beaulieu : Le pape Léon XIII et l'Europe. — D. Cochin : La Compagnie du gaz et la ville de Paris. — Brunetière : A propos d'une traduction de Catulle. — (1er décembre). Jurien de la Gravière : La bataille d'Actium. — La réforme des études au XVIe siècle. — Siméon Luce : Jeanne d'Arc et le culte de saint Michel. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (novembre). — De Crozals : Peulhs et Foulahs, étude d'ethnologie africaine. — Antichan : Boulam et la traite des noirs. — Ber : Copacabana (Bolivie). — Cortambert : Le mouvement géographique. — REVUE LITTÉRAIRE (novembre). L. Aubineau : M. Sully Prud'homme. — A. Roussel : *Frédéric II et Marie-Thérèse*. — *Paris sous Louis XIV*. — REVUE DU MONDE CATHOLIQUE (1er novembre). Ant. Ricard : Monseigneur de la Bouillerie. — Eugène Loudun : Les découvertes de la science athée. — J. Forbes : Le docteur Pusey. — (15 novembre). E. Méric : Proudhon et le divorce. — Eugène Loudun : Les découvertes de la science athée. — Léonce de la Rallaye : Les livres récents d'histoire. — REVUE PHILOSOPHIQUE (décembre). Fouillée : Les nouveaux expédients en faveur du libre arbitre. — Tannery : Histoire du concept de l'infini au VIe siècle avant J.-C. — Paulhan : Les conditions du bonheur et l'évolution humaine. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (18 novembre). La publicité des débats judiciaires; la surveillance de la haute police. — A. Réville : Le Tabou et le tatouage dans les îles polynésiennes. — (25 novembre). Raffalovich : Le régime parlementaire, son fonctionnement en Angleterre. — (2 décembre). J. Lemaître : Le romantisme des classiques, d'après M. Deschanel. — J.-J. Weiss : Le drame dans

V. Hugo. — (9 décembre). H. Chantavoine : M. Caro. — Eugène Guillaume : Ch. Blanc. — REVUE SCIENTIFIQUE (18 novembre). Laboulbène : Galien et son œuvre. — Robin : Les travaux embryologiques de Balfour. — Wiener : Les intérêts français sur l'Amazone. — (25 novembre). Quinquaud : La fièvre typhoïde et la contagion. — L'origine végétale des animaux. — (2 décembre). Hæckel : Darwin, Gœthe et Lamarck. — Barral : Le phylloxera. — (9 décembre). L. Crié : Pierre Belon et la nomenclature binaire. — Schwédoff : L'origine de la grêle.

SPECTATEUR MILITAIRE (novembre). Ledeuil : Projet de création de corps d'éclaireurs. — Le mariage des officiers. — Souvenirs militaires du général baron Hulot.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les journaux quotidiens de Paris

(Du 15 novembre au 15 décembre 1882)

CONSTITUTIONNEL. Novembre : 20. Cucheval-Clarigny : Les Géorgiques de Virgile, trad. Larombière. — 23. Trianon : Confession de Sainte-Beuve, par L. Nicolardot. — Décembre : 12. Les poésies de Catulle.

DEBATS. Novembre : 20. H. Houssaye : La poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées, par M. Couat. — 21 Marc-Monnier : La littérature contemporaine en Italie (1873-1883), par A. Roux. — 22. P. Deschanel : Les projets de mariage de la reine Elisabeth, par le comte de Laferrière. — 23. E. Zévort : L'Ecclésiaste, par Renan. — 24. Raffalovich : M. de Bismarck et la Diète germanique. — 25. Ch. Maurice : Histoire du véritable Saint-Genest et du Wenceslas de Rotrou, par Person. — 27. Ph. Berger : Les origines de l'histoire, par F. Lenormant. — 29. G. Charmes : Les Égyptes, par Marius Fontanes. — Décembre : 1. Baudrillart : La vraie conscience, par F. Bouiller. — 3. Ch. Clément : Benvenuto Cellini, par E. Plon. — 6. G. Charmes : The last Punic war; Tunis, past and present, par Broadley. — 8, 12. A. Franck : Histoire du tribunal révolutionnaire, par Wallon. — 13. Docteur Dareuberg : Le Caire. — 14. V. Pollet. — 15. Labadie-Lagrave : Les avocats au conseil du roi, par E. Bos.

DÉFENSE. Novembre : 26. Une statue à Coligny. — Décembre : 7. La censure au théâtre.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Décembre : 10. Le ministère des finances, par Josat.

DROIT. Novembre : 16. Les origines du costume de la magistrature. — 19. A. Sorel : La justice criminelle à Laon, pendant la Révolution, 1789-1800. — 20. A. Liouville : Les manieurs d'argent, par O. de Vallée. — Décembre : 1. Moulin : Souvenirs de M. Maxime du Camp.

FIGARO. Décembre : 9. Amélie Ernst : Louis Blanc ; lettres inédites.

FRANÇAIS. Novembre : 21. Correspondance de G. Sand. — 28. Frédéric II et Marie-Thérèse. — Décembre : 4. Les comédiens italiens en France. — 12. Les cahiers des états généraux et la législation criminelle, par A. Desjardins.

GAULOIS. Novembre : 18. M. Catulle Mendès. — 25. M. Ernest Renan.

GAZETTE DE FRANCE. Novembre : 20. Dancourt : Benvenuto Cellini, par Eugène Plon. — Décembre : 2. Le baron de Larcy. — 9. La Révolution, par Ch. d'Héricault.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Novembre : 24. P. Denormandie : Histoire des procureurs et des avoués, 1483-1816, par Bataillard et E. Nusse.

GIL BLAS. Novembre : 26. C. Mendès : Swinburne.

INDÉPENDANCE FRANÇAISE. Novembre : 18. An. France : Molière et Scarron. — 23. V. Hugo, orateur. — 25. Sophie Germain. — Décembre : 1. Livet : Comédiens et comédiennes au temps passé. — 2. A. France : Les faux Louis XVII. — 5. Parodi : Le mouvement littéraire en Italie.

LIBERTÉ. Novembre : 28. Badin : Souvenirs d'un homme de théâtre, 1831-1855.

MONITEUR. Novembre : 22. La véritable patrie de Ch. Colomb. — 26. Forneron : La censure rouge et Larévellière-Lépeaux. — 29. E. Asse : Œuvres pastorales de Mgr Guibert. — Décembre : 9. Bernadille : Louis Blanc. — 9. Le mouvement littéraire à l'étranger; Suède et Norvège — 11. Supplique d'un lecteur de romans à certains romanciers. — 13. Voyage en Arabie, par lady Blunt.

PARLEMENT. Novembre : 23. P. Bourget : Quelques réflexions sur une école poétique; le Parnasse. — 25. P. Souquet : M. Brochard et le Descartes de M. Liard. — Les illusions des sens et de l'esprit, par James Sully. — 27. E. Rod : Jules Vallès. — Décembre : 7. P. Bourget : Le romantisme des classiques, par P. Deschanel. — 11. G. Saint-René Taillandier : Frédéric II et Marie-Thérèse, par le duc de Broglie.

RÉFORME. Décembre : 5-12. Les préfaces d'Augustin Thierry.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Novembre : 23. Le panislamisme. — Décembre : 5. Un écrivain humoristique. — A propos interrompus, par A. du Mesnil. — 10. Le ministère des finances, par Josat. — 13. A. Le Roy : Un critique littéraire au XVIII^e siècle, Grimm. — 15. La querelle des quatre articles.

SIÈCLE. Novembre : 20. Le capitaine Coigniet. — 27. La salle Sylvestre. — 30. Correspondance politique adressée au magistrat de Strasbourg, par ses agents à Metz, par D. Bouteiller et E. Hepp. — Décembre : 11. Benvenuto Cellini, par E. Plon. — 12. A. de la Berge : La Flandre à vol d'oiseau; par Havard.

SOLEIL. Novembre : 16. Les poésies de Catulle. — 19-30. Histoire militaire contemporaine, par Canonge. — Décembre : 4. Benvenuto Cellini. — 7. Le Luxembourg : Récits et confidences sur un vieux palais, par L. Favre.

TEMPS. Novembre : 19. J. Loiseleur : Saint Vincent de Paul et l'Assistance publique au XVII^e siècle, d'après un livre récent. — Décembre : 13. Mantz : Les cinq sens de M. Mackart. — 14. Mézières : Souvenirs d'un diplomate, par M. de Bacourt.

UNION. Novembre : 26. Le ministère des affaires étrangères avant et après la Révolution. — Décembre : 11. Revue des sciences historiques. — 12. Voyage en Arabie, par lady Blunt. — 13. L'art de la guerre, par Dalsème. — 14. Nouvelles études critiques sur l'histoire de la littérature française par Brunetière.

VOLTAIRE. Novembre : 27. Souvenirs de Musset. — Décembre : 15. A. Ernst : Le mariage de Louis Blanc.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

Pendant le mois de novembre 1882

1. *Le Financier des familles.* In-4°, 8 p. Paris, imp. Schiller, faub. Montmartre. — Bureaux, 11, même faubourg. — Abonnement : 2 fr. 40 par an. — Le numéro, 15 centimes. — Bi-mensuel.

Le Conseiller des Mères, journal illustré de la famille. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Blot, rue Bleue. — Bureaux, 4, rue Lamartine. — Abonnement : un an, 12 fr. — Le numéro, 50 centimes. — Bi-mensuel.

L'Union des Épiciers, paraissant tous les mercredis. Petit in-f°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Unsinger, 83, rue du Bac. — Bureaux, 56, faubourg Saint-Honoré. — Abonnement : un an, 6 fr.

Revue libérale. Politique, législation, lettres, sciences et arts. In-18. Bar-le-Duc, imp. Philipona. — Bureaux, 5, rue Jacob. — Mensuelle. — Abonnement : un an, 24 fr.; 6 mois, 14 fr. — Le numéro : France, 2 fr. 50; étranger, 3 fr.

Bulletin d'éducation militaire, organe des écoles primaires, des écoles normales, des collèges, des lycées, etc. Paraissant le 1^er^ et le 15 de chaque mois en 1 fasc. de 12 p. illustrées. In-4°, 12 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Maullot, 13, quai Voltaire. — Bureaux : lib. Charavay, 4, rue de Furstenberg. — Abonnement : France et Alsace Lorraine, 2 fr. 50. — Le numéro, 15 centimes.

Le Républicain catholique. Petit in-f°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Cusset, 16, rue du Croissant. — Bureaux, 123, rue Montmartre. — Abonnement : 3 mois, 3 fr. — Le numéro, 10 centimes. — Hebdomadaire.

2. *Les serfs de la voie ferrée,* employés, commerçants, voyageurs. Journal paraissant tous les jeudis. Grand in-f°, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Nouvelle, 11, rue Cadet. — Bureaux, 56, rue de Londres. — Abonnement : un an, 6 fr. — Le numéro, 15 centimes.

3. *Bulletin financier du Comptoir national de l'industrie et du commerce.* Périodique hebdomadaire, paraissant le vendredi. Petit in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Dubuisson, 5, rue Coq-Héron. — Bureaux, 1, rue Richer. — Abonnement : un an, 5 fr.; 6 mois, 3 fr.

4. *La Rive gauche,* organe des intérêts de Sceaux, Clamart, Issy, Vanves, Meudon, Sèvres et Saint-Cloud. Journal républicain, politique, municipal, agricole, commercial, financier, paraissant les samedis. Petit in-f°, 4 p. à 5 col. Paris, Hu-

gonis, 6, rue Martel. — Bureaux, voie des Yans, Clamart. — Abonnement : Un an : 6 fr. — Le numéro, 10 centimes.

La Police illustrée et le Tribunal illustré réunis In-4°, 4 p. à 5 col., fig. Paris, imp. Dubuisson, 5, rue Coq-Héron. — Bureaux, même adresse. Hebdomadaire. — Abonnement : un an, 6 fr. 6 mois, 4 fr. — Le numéro, 10 centimes.

Le Peuple, organe de la démocratie. Petit in-f°, 4 p. à 4 col. Imp. Calamotti, 14, rue des Jeûneurs. Bureaux, 148, rue Montmartre. — Abonnement : un an, 20 fr. — Le numéro, 5 centimes. — Quotidien.

Paris s'amuse. In-4°, 16 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Blot, rue Bleue. — Bureaux, 6, rue du Havre. Abonnement : un an, 25 fr. — Le numéro, 50 centimes. Hebdomadaire.

5. *La Revue de la Presse*. Paraît tous les jours de courses. In-f°. Paris, imp. Woestendieux, 1, rue Monsigny. — Bureaux, même adresse.

Ligue nationale du droit des travailleurs à la retraite. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, typ. Bécus, 112, boulevard de Vaugirard. — Bureaux, 11, rue Beauregard. — Abonnement : un an, 2 fr. — Le numéro, 10 centimes. — Mensuel.

6. *La Seine*, journal républicain régional de Paris et de la banlieue. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. de la corporation typographique, 28, rue Saint-Lazare. — Abonnement : 5 fr. par an.

Le Peuple souverain, journal politique, quotidien. Petit in-f°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Vigier, 19, rue Bergère. — Bureaux, même adresse. — Abonnement : un an, 24 fr. — Le numéro, 5 centimes.

7. *Le Chercheur*, journal d'indications. Organe indicateur des emplois vacants à Paris, en province et à l'étranger, paraissant le jeudi et le dimanche. In-4°, 4 p. Paris, typ. Rinuy, 41, rue Davy. — Bureaux, 23, boulevard de la Chapelle. — Abonnement : un an, 24 fr.

8. *L'Information*. Ancien *Cadeau-Programme*, journal quotidien, politique, littéraire, théâtral et financier. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Devillaire, 14, rue des Jeûneurs. — Bureaux, 8, boulevard Montmartre. — Abonnement : un an, 18 fr.

Paris-Mont-Blanc. Organe hebdomadaire des intérêts savoisiens. Petit in-f°, 4 p. à col. Paris, imp. du centre, rue d'Aboukir. Bureaux, 9, rue du Croissant. — Abonnement : un an, 6 fr.

9. *La Revue populaire*. In-4°, 16 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Tolmer, 3, rue de Madame. — Bureaux, 16, rue de Tournon. — Abonnement : un an, 6 fr. — Le numéro, 10 centimes. — Hebdomadaire.

La Boucherie française, journal de l'alimentation publique. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Blanpain, 7, rue Jeanne. — Bureaux, 45, rue Rochechouart. — Abonnement : un an, 20 fr. — Paraît le jeudi.

La nouvelle Rive gauche, politique et littéraire, paraissant le jeudi. Petit in-f°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Rinuy, 41, rue Davy. — Bureaux, 63 *bis*, rue du Cardinal-Lemoine. — Abonnement : un an, 7 fr. — Le numéro, 10 centimes.

10. *Indépendance française (l')*. Grand in-f°, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schiller, faubourg Montmartre. — Bureaux, même adresse. — Abonnement : un an, 60 fr. — Le numéro, 15 centimes. — Journal politique quotidien.

11. *La Ligue*, paraissant le samedi. Organe exclusif des créanciers de la faillite de l'Union générale. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Tolmer, 3, rue de Madame. — Bureaux, 52, boulevard Haussmann. — Abonnement : un an, 6 fr.

L'Œil financier. Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Nouvelle, 11, rue Cadet. — Bureaux, même adresse.

12. *Le Gagne-Petit*, journal quotidien. Grand in-f°, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schiller, faubourg Montmartre. — Bureaux, même adresse. — Abonnement, un an, 13 fr. — Le numéro, 5 centimes.

L'Épargne populaire, organe des intérêts de l'épargne et du travail. Propriété du Crédit populaire. Petit in-f°, 4 p. à 8 col. Paris, imp. Alcan-Lévy. — Bureaux, 58, rue Taitbout. — Abonnement : 4 fr. par an.

Chronique des Batignolles et de Montmartre. In-4°, 8 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Joyeux. — Bureaux, 14, boulevard des Batignolles. — Abonnement : un an, 6 fr. — Le numéro, 15 centimes. — Hebdomadaire.

13. *L'Afficheur universel*, organe spécial de publicité, paraissant tous les lundis. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dubuisson, 5, rue Coq-Héron. Bureaux, 16, rue des Bourdonnais.

15. *Le jeune abréviateur sténographe*, paraissant le 15 de chaque mois. In-18, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Capitaine, 12, rue des Bourdonnais. —

Bureaux, 25, quai Bourbon. — Abonnement : un an, 3 fr.

Cote des valeurs en Banque, publiée par l'office de l'Épargne. In-4°, 1 f. Paris, imp. Hugonis, rue Martel. — Bureaux, 90, faubourg Saint-Denis. — Paraît les 5, 15 et 25 de chaque mois. — Gratuit.

Le Chenil, journal des chasseurs et des éleveurs. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, typ. Schmidt, 7, rue Perronet. — Bureaux, 8, rue Jean-Jacques-Rousseau. — Abonnement : un an, 5 fr. — Mensuel.

Moniteur de la Caisse générale d'épargne et de crédit. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Drode, 7, rue des Petits-Hôtels. — Bureaux, 116, rue Lafayette. — Abonnement : un an, 1 fr. — Mensuel.

La Revanche politique et sociale. Quotidien. Grand in-f°, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Lescure, 123, rue Montmartre. — Bureaux, même adresse. — Abonnement : un an, 20 fr. — Le numéro, 5 centimes.

Le Conseiller des mères. In-4°, 16 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Blot, 7, rue Bleue. — Bureaux, 4, rue Lamartine. — Abonnement : un an, 12 fr. — Le numéro, 50 centimes. — Bi-mensuel.

17. *La Cloche*. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Larguier. — Bureaux, 11, rue du Delta. — Abonnement : un an, 10 fr. — Le numéro, 15 cent. la volée. — Hebdomadaire.

18. *L'Impartialité*, journal hebdomadaire, paraissant le jeudi. In-4°, 8 p. à 3 col. — Bureaux, avenue de Versailles, 143. — Abonnement : 5 fr. par an. — Le numéro, 30 centimes.

25. *Orient-Réveil*. Journal hebdomadaire, politique, littéraire et financier. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Martin. — Bureaux, 21, rue Monsieur-le-Prince. — Abonnement : un an, 10 fr. — Le numéro, 25 centimes.

26. *La Poule au pot*. Journal des intérêts sociaux, paraissant tous les dimanches. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. de Pons. — Bureaux, 100, rue de Grenelle. — Abonnement : un an, 5 fr.

La Dame de brasserie. Journal hebdomadaire illustré. In-4°, 8 p. à 2 col. Neuilly, imp. Roustaing. Bureaux, Paris, 93, quai Valmy. — Abonnement : 1 fr. 25 par mois. — Le numéro, 20 centimes.

28. *La Victoire*, souveraineté nationale et appel au peuple, paraissant tous les jours. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Olivier. — Bureaux, 70, boulevard Saint-Michel. — Abonnement : un an, 15 fr.; six mois, 8 fr.

28. *Le Rapporteur financier*, journal de Crésus, indépendant. Revue et critique de la presse financière et des cotes en banque. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Alcan-Lévy. — Hebdomadaire. — Abonnement : un an, 6 fr.

29. *Le Suffrage universel de Paris*, paraissant tous les jours. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Olivier. — Bureaux, 70, boulevard Saint-Michel. — Abonnement : un an, 15 fr.

Sans date. *Petites Affiches financières*. Guide général de la richesse mobilière, publiant, en outre de la liste exacte avec les prix nets de tous les coupons, tous les renseignements utiles aux capitalistes, rentiers, agents de change, banquiers, notaires. In-8°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Perreau. — Bureaux, 10, rue Saint-Jacques-de-l'Hôpital. — Abonnement : un an, 5 fr. — Le numéro, 30 centimes. — Bi-mensuel.

Moniteur des marchands fruitiers et crémiers, paraissant tous les jeudis et dimanches. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Devillaire. — Bureaux, 7, avenue des Gobelins. — Abonnement : 12 fr. par an.

La Composition française. In-18, 16 p. Paris, imp. Blampain, 7, rue Jeanne. Supplément du *Journal du baccalauréat ès lettres*. — Bureaux, 56, boulevard Saint-Michel. — Le numéro, 1 fr. — Abonnement annuel, 7 fr.

Le vingtième siècle, artistique et littéraire, paraissant tous les jeudis. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Alcan-Lévy. Bureaux, 20, rue Véron. — Abonnement : un an, 10 fr.; six mois, 7 fr. — Le numéro, 10 centimes.

Le Tricolore. In-4°, une feuille à 2 col. Paris, imp. Chaix.

Le Porte-Drapeau, même format, même adresse.

La Cocarde, même format, même adresse.

L'alimentation publique, journal des débitants et des consommateurs, paraissant tous les samedis. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Bonnet. — Bureaux, 19, rue des Martyrs. — Abonnement : un an, 15 fr.; 6 mois, 8 fr.

Les Lettres parisiennes, correspondance royaliste et catholique, paraissant tous les jeudis. Une feuille. Paris, aut. Charpentier. — Bureaux, 25, boulevard Saint-Germain.

Le Mentor, commercial et industriel. In-4°, 4 p. Paris, imp. Goupy. — Bureaux, 37, rue Bellefond. — Abonnement : un an, 6 fr. — Bi-hebdomadaire.

Élégant-Programme. In-32, 124 p. Paris, imp. Malabouche. — Bureaux, 24, rue Taitbout. — Gratuit.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

Le Siège de Nevers (saisie d'un écrit obscène).

En vertu d'une ordonnance de M. Barbette, juge d'instruction près le tribunal de la Seine, un commissaire de police s'est présenté le mois dernier dans une librairie de la rue du Croissant et y a saisi une plaquette des plus obscènes, intitulée *le Siège de Nevers*.

Le journal « le Petit Parisien » et le pseudonyme de « Jean Frollo. »

Un nouveau procès s'élève à l'horizon. Depuis plusieurs années, les premiers Paris du *Petit Parisien* sont signés du pseudonyme de « Jean Frollo », que le propriétaire de ce journal regarde naturellement comme lui appartenant et qu'un homme de lettres, très en vue en ce moment, voudrait s'approprier.

Nous apprenons de source certaine que des poursuites sont dirigées contre M. Gabillaud, éditeur de ces petits journaux criés chaque soir sur les boulevards par de pâles voyous et qui contiennent des nouvelles dans le genre de « l'Expulsion de M. Gambetta » ou « la Mort de l'impératrice ».

Saisie d'une brochure. — On lit dans le *Berliner Tagblatt* du 14 octobre :

« La brochure publiée à Vienne sous ce titre : *Pour l'émancipation de nos coreligionnaires*, a été saisie aujourd'hui chez les libraires de Berlin. »

Trois propriétaires de cabinet de lecture, à Dresde, ont été condamnés ces jours-ci à des amendes pour avoir prêté à des abonnés le roman *Nana*, de M. Zola.

A Grossehain, l'éditeur et l'imprimeur d'une traduction de *Nana* ont été condamnés en vertu de l'article 184 du code pénal, qui punit d'une amende jusqu'à 300 marcs et d'un emprisonnement jusqu'à six mois quiconque aura distribué ou répandu des écrits, images ou reproductions obscènes.

Les Mémoires du comte de Viel-Castel.

M. le comte de Viel-Castel, mort en 1865, a laissé un nombre considérable de notes écrites au jour le jour sur ses contemporains. La personne qui les possède en a confié la publication à un éditeur de Genève. Ces notes sont en si grand nombre qu'elles formeront dix-huit volumes. Le premier volume a paru il y a quelques jours en Suisse; un certain nombre d'exemplaires ont été envoyés à des libraires de Paris; mais la nature des révélations qu'il contient sur la vie privée de quelques contemporains en a fait opérer la saisie.

Le Catalogue des livres de la bibliothèque de M. de Nadaillac.— Mme de Nadaillac contre MM. Morgand et Fatout.

Mlle Marie-Valentine Neyron de Saint-Julien a épousé M. le comte de Nadaillac, fils de l'ancien préfet.

M. le comte de Nadaillac est un bibliophile émérite qui a la passion des belles reliures et des éditions rares. Il possédait déjà une superbe bibliothèque qu'il a complétée dans ces dernières années par les ouvrages les plus curieux. C'est ainsi qu'il a acheté à MM. Morgand et Fatout, les libraires bien connus du passage des Panoramas, pour plus de 100,000 francs de livres, et entre autres, la collection complète des pièces originales de Molière, dans un coffret, portant les dates de 1674 et de 1675, vendue 40,000 francs.

Dernièrement Mme de Nadaillac a obtenu sa séparation de biens, et la bibliothèque de son mari lui a été attribuée en payement de ses reprises.

M. de Nadaillac était resté débiteur vis-à-vis MM. Morgand et Fatout d'une somme de 74,512 fr. 95 sur le prix de son acquisition, et les libraires ont consenti à reprendre pour pareille somme de bons livres.

Mais, sur les entrefaites, M. Fatout est décédé, et M. Morgand a été chargé de la liquidation de la société qui avait existé entre eux.

M. Morgand a pensé qu'il pourrait faire vendre à l'hôtel Drouot les livres repris à Mme de Nadaillac, comme provenant de la bibliothèque de son mari.

En conséquence, il a annoncé cette vente pour le 30 novembre, par le ministère de Me Delestre, commissaire-priseur, et il a fait dresser un catalogue

comprenant cent huit numéros et portant comme titre : *Catalogue des livres provenant de la bibliothèque de M. le comte de Nadaillac.*

On y trouve des exemplaires curieux et rares, des éditions « princeps », des ouvrages du plus haut intérêt, parmi lesquels figurent notamment les *Essais de Michel, seigneur de Montaigne,* édition nouvelle trouvée après le déceds de l'autheur, reveue et augmentée par luy d'un tiers plus qu'aux précédentes impressions. A Paris, chez Abel l'Angelier, 1595; — *Idées singulières de Restif de la Bretonne,* collection complète des ouvrages de Restif, connus sous le nom de *Graphes,* et comprenant : *le Pornographe, la Mimographe, les Gymnographes, l'Audrographe, le Thesmographe, le Nouvel Émile,* ou *l'Éducographe;* il n'existe, paraît-il, de ce dernier ouvrage, que deux exemplaires, celui de la Bibliothèque de l'Arsenal et celui-ci : *Suite d'estampes,* gravées par Mme la marquise de Pompadour, d'après les pierres gravées de Guay, graveur du roi (dessinées par Boucher); — *Étrennes du sentiment,* ou portefeuille d'un homme amoureux, recueil de poésies agréables aux dames; — *la Pipe cassée,* poème épîtragipoïssardihéroï-comique, par Vadé, à la Liberté, chez Pierre Bonne-Humeur; — le fameux *Molière* dont nous avons déjà parlé; — *les Soupirs de la France esclave qui aspire après sa liberté* (divisés en quinze mémoires), Amsterdam, 1690; — *Gazette de Cythère,* ou histoire secrète de Mme la comtesse Dubarry; — *le Gazetier cuirassé,* ou anecdotes scandaleuses de la cour de France; — *Almanach des demoiselles de Paris de tout genre et de toutes classes,* ou calendrier du plaisir pour l'année 1792, à Paphos, de l'imprimerie de l'Amour; et à côté, comme par une ironie du sort : *Almanach des prisons,* ou anecdotes sur le régime intérieur de la Conciergerie, du Luxembourg, etc., à Paris, chez Michel, l'an III de la République : — *Tableaux de la Révolution française,* épreuves avant la lettre, etc., etc.

Mme de Nadaillac a pensé que M. Morgand n'avait pas le droit de se servir du nom de son mari dans l'intérêt de sa vente, et qu'il y avait là une atteinte portée à la propriété du nom.

Elle a donc assigné M. Morgand en référé, pour lui faire défense de faire usage du nom de Nadaillac dans son catalogue et comme sanction, dire que le commissaire-priseur chargé de la vente devrait donner connaissance au public avant la vente de l'ordonnance à intervenir.

Après avoir entendu les observations de Me Denormandie, avoué de Mme de Nadaillac, et de Me Wandevalle, avoué de M. Morgand, M. le président a ordonné, conformément à la demande, que la réclamation de Mme de Nadaillac serait portée à la connaissance des amateurs avant la vente, par la lecture de l'ordonnance du référé que devra faire le commissaire-priseur.

(Extrait de la *Gazette des Tribunaux.*)

Propriété littéraire. — Droits d'auteur. — M. Becque et l'administrateur de la succession Peragallo. — Cessions de droits d'auteur de pièces de théâtre. — Introduction d'une demande en nullité des cessions. — Nomination de séquestre pour percevoir les droits. — Référé.

On se souvient que l'administrateur judiciaire de la succession de M. Peragallo avait trouvé dans les papiers de la succession différents actes sous signatures privées, aux termes desquels feu M. Peragallo était cessionnaire de la part de certains auteurs de tous leurs droits sur des pièces jouées ou à jouer.

Parmi ces cessions se trouvaient notamment des actes en date des 1er novembre 1868 et 15 octobre 1871, enregistrés, par lesquels M. Becque avait transporté en toute propriété à feu M. Peragallo la totalité de ses droits d'auteur résultant à son profit des représentations qui seraient données au théâtre du Vaudeville de deux comédies intitulées, l'une : *l'Enfant prodigue;* l'autre, *l'Enlèvement.* La cession de cette seconde pièce comprenait également les droits de billets et droits de représentations données tant dans la banlieue de Paris que dans les départements.

Par un autre acte du 15 mai 1874, le même M. Becque avait encore cédé au même Peragallo ses droits à Paris, dans les départements et à l'étranger des pièces ci-après :

1° *Les Corbeaux,* la pièce en quatre actes qui vient d'être représentée cette année à la Comédie-Française;

2° *Justin, dit Desroseaux,* comédie en cinq actes;

3° *La Mère de famille,* drame en cinq actes.

M. Houtelart, en sa qualité d'administrateur chargé de réaliser l'actif de la succession de feu M. Peragallo, avait cru devoir revendiquer, au profit de qui de droit, la propriété résultant des titres susénoncés; mais voilà que les titres eux-mêmes sont contestés. Par exploit du 18 novembre, présent mois, M. Becque a saisi le tribunal civil de la Seine d'une demande tendant notamment à voir déclarer fictives et en conséquence nulles et de nul effet les cessions des 1er novembre 1868, 15 octobre 1871 et 15 mai 1874, voir dire qu'il n'en sera fait aucun usage, et voir déclarer nulle et de nul effet la signification faite le 18 août dernier par Houtelart ès noms à M. Debry, le nouvel agent général qui a succédé à M. Peragallo.

M. Houtelart, sans apprécier le mérite de l'instance introduite par M. Becque, a considéré que, jusqu'à ce qu'une décision judiciaire soit intervenue, provision était due aux titres, et que le devoir de l'administrateur consistait à toucher des mains de tous tiers détenteurs les droits acquis à M. Becque, par suite de la représentation de ses pièces; mais, en présence du litige pendant, il a considéré également comme nécessaire de recourir à la nomination d'un séquestre judiciaire. Il a donc fait assigner à cet effet M. Henry Becque à la date du 25 novembre pour l'audience d'aujourd'hui.

Me Rivière, avoué, s'est présenté pour M. Houtelart, et Me Denormandie, avoué, pour M. Becque

M. le président a nommé M. Houtelart comme séquestre judiciaire.

(Tribunal civil de la Seine. — Audience des référés. — Audience du 28 novembre 1882. — M. Aubépin, président.)

(*Droit*, 29 novembre 1882.)

Un portrait de Nicolas Rapin. — Libraire et bibliophile

C'était un rude homme que Nicolas Rapin. Lieutenant de robe courte à Paris, grâce à son ami Achille de Harlay, il était nommé grand prevôt de la connétablie par le roi Henri III et siégeait aux grands jours de Poitiers. Voilà pour le magistrat. Les temps se troublent, on l'attaque; il se défend et défend ses amis, et le voilà poète dans la satire Ménippée avec Jean Passerat, à côté des Pierre Pithon, des Jacques Gillot et des Florent Chrestien. Et lorsque les coups de la satire ont suffisamment préparé le succès de sa cause, il prend l'épée, et le voilà, sous les yeux de Henri IV, frappant d'estoc et de taille à la bataille d'Ivry! A de tels noms toujours accolés au sien on peut mesurer la valeur d'un homme. C'est un personnage historique du plus haut intérêt et l'on comprend qu'un débat passionné puisse s'élever sur la propriété d'un portrait authentique et contemporain.

Ce portrait, appartenant à M. Benjamin Fillon, un curieux et un érudit, avait figuré, en 1878, à l'exposition rétrospective. A cette époque. M. Techener, libraire bien connu des bibliophiles, préparait une édition des œuvres de Nicolas Rapin, et il eut l'idée de placer en tête du volume qui devait être édité par M. Giraud, une gravure faite d'après le tableau de M. Fillon. Celui-ci, qui était en relation avec M. Techener depuis 1854, ne fit point difficulté d'y consentir, et M. Techener, avec son assentiment, confia le soin de la reproduction à M. Jacquemart. M. Fillon lui écrivait à ce propos la lettre suivante :

« La Cour de Saint-Cyr en Talmondois (Vendée).

« 1er décembre 1878.

« Monsieur,

« Il est convenu avec M. Alfred Giraud que l'artiste chargé de graver le portrait de Nicolas Rapin le prendrait des mains de M. Gonse, directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart, et le remettrait à la même personne, son travail terminé. Vous pouvez donc prévenir l'artiste que vous avez choisi.

« Très fatigué par un travail excessif, j'ai dû partir un peu hâtivement de Paris sans m'occuper de l'édition de Nicolas Rapin, qui est, du reste, en excellentes mains. »

Le grand artiste dont la pointe délicate savait obtenir les finis et les modelés les plus irréprochables, et dont le pinceau large et facile versait dans des aquarelles sans rivales l'air léger et la lumière étincelante des rives de la Méditerranée, mourut aussitôt après avoir terminé son œuvre ; et M. Techener écrivait à ce sujet à M. Fillon la lettre suivante :

« Ce 2 octobre 1880.

« Monsieur,

« Nicolas Rapin vient d'être doublement frappé. J'en suis anéanti! Deux de mes amis les plus chers ne sont plus !

« Sous la douleur de ces deux vides qui se sont faits autour de moi, j'ai pensé à vous.

. . . . . .

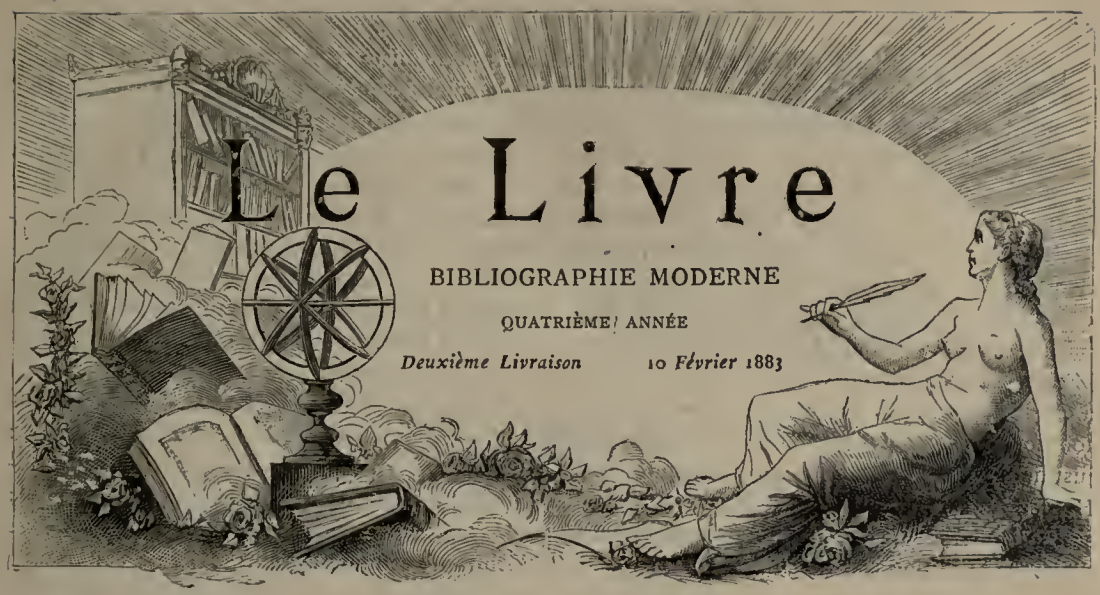
« J'ai reçu des mains de Jules Jacquemart votre tableau, et vous savez à quel point il a réussi le portrait que je lui avais demandé. C'est sa dernière gravure. Je vous en ai envoyé l'épreuve. »

. . . . . .

M. Benjamin Fillon ne devait pas lui survivre longtemps; il est mort le 23 mai 1881, à Fontenay-le-Comte, sa patrie et celle de Nicolas Rapin, léguant toute sa fortune à sa cousine, Mlle Gabrielle Fillon. Celle-ci, envoyée en possession, a réclamé le portrait de Nicolas Rapin à M. Techener, entre les mains de qui il se trouvait. Mais celui-ci a prétendu le conserver en alléguant qu'il serait le gage d'une dette ancienne, contractée par M. Fillon vers 1854, à raison, notamment de la vente d'un autographe de saint Vincent de Paul, du prix de 600 francs. C'est dans ces conditions que Mlle Fillon a introduit une demande en justice pour se faire restituer le portrait de l'illustre compatriote de son cousin. C'est presqu'un portrait de famille.

Me Strauss a soutenu la demande de Mlle Fillon, et Me Charpentier s'est présenté pour M. Techener. Le tribunal a remis à huitaine son jugement. (Première chambre du tribunal civil, audience du 20 décembre 1882, présidence de M. Aubépin.)

(Extrait du journal *le Droit*.)



CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

ALLEMAGNE

Le 3 février 1883.

Les grands ouvrages illustrés continuent à jouir d'une incontestable vogue en Allemagne, mais ce sont moins de splendides monographies qu'on y édite que les œuvres complètes des grands classiques. C'est ainsi que la maison qui popularisa G. Doré en Allemagne, après avoir donné un Schiller illustré, commence un Gœthe qui promet d'égaler, sinon de surpasser la publication précédente. *Gœthes Werke. Mit mehr als 800 Illustrationen erster deutscher Künstler. Herausgegeben von Prof. Dr Heinrich Düntzer. Erster Band*[1]. Parmi les artistes chargés d'illustrer les poésies lyriques et l'idylle d'Hermann et Dorothée que contient ce premier volume figure Lossow, que connaissent bien les amateurs français aussi. Les bois du livre, surtout les paysages et les scènes d'intérieur, sont très beaux et si l'on ne peut s'empêcher de regretter que le portrait de Minna Herzlieb soit le seul de toutes les femmes aimées et chantées par Gœthe, que le paysage de fantaisie tienne trop de place au détriment de paysage historique et de vues d'après nature des lieux chers au poète, on reconnaîtra d'autre part que, sauf quelques dessins allégoriques par trop wagnériens (p. 182), les bois sont fort beaux, comme composition et exécution. Car ce sont des bois. Il est évident, au demeurant, qu'on ne peut pas faire appel à l'eau-forte, à l'héliogravure pour illustrer des publications destinées à un nombre très étendu de lecteurs qui veulent le bon marché avant tout.

Le livre très cher, mais très beau, n'en a pas moins sa petite église en Allemagne, témoin le dernier volume édité par le *Verein für deutsche Literatur : Gedichte von Hans Hopfen*[1]. L'auteur est surtout connu comme romancier. Il a débuté sous les auspices d'E. Geibel comme poète lyrique, à Munich, il y a vingt ans ; mais la voie suivie par son maître, il l'abandonna bien vite pour faire du Heine. Le décousu, le laisser-aller, cherché, voulu, que l'on constate dans plusieurs de ses grandes pièces, surtout dans son histoire viennoise, intitulée *la Fausse Comtesse*, rappellent Musset. De bien loin, cela va de soi. D'ailleurs, l'école munichoise, les Geibel, les Heyse, les Leuthold avaient un faible marqué pour les lyriques français et en ont traduit, et bien, traduit un grand nombre de pièces.

On trouvera peut-être que le nom de H. Heine revient sous notre plume toutes les fois qu'il est question d'un poète lyrique dans nos comptes rendus. Mais ce n'est vraiment pas la faute de votre

1. Stuttgart und Leipzig. Deutsche Verlags-Anstalt (vormals Eduard Hallberger). Relié : 12 m. (15 fr.).

1. Berlin, 1883 A. Hofmann et Cie.

correspondant si dans Hans Hopfen, comme dans tant d'autres, il trouve des réminiscences par trop frappantes de l'enfant terrible de Dusseldorf, tel le quatrain qui se trouve ent ête de *l'Interrègne,* tel le vers de son *Spiegel in der Natur* où, tout comme l'autre, il chante son petit *exegi monumentum.* Mais le dernier chapitre du livre rachète tous ces flonflons. Il porte le petit nom de la femme aimée qui, après quelques années d'une union heureuse, lui fut enlevée dans l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Encore un poète que la sainte douleur a purifié et grandi. Ce dernier chapitre rachète tout ce qu'il y a de fait dans les précédents et justifie amplement le choix que fit des poésies de Hopfen le comité directeur du *Verein.* L'édition, sur hollande, est magnifique ; les vignettes, culs-de-lampe et initiales, d'un fini irréprochable. De plus, on a adopté le format petit in-8, le vrai format des poètes, selon nous, et que nous voudrions bien voir employé par l'éditeur Lemerre. Le *Gœthe* de Halberger et le *Hopfen* du *Verein* sont imprimés en caractères renaissance. C'est le type mis à la mode par Velhagen et Klasing, de Leipzig, dans leurs éditions d'amateur. Dans le *Gœthe* le caractère est mignon, le papier épais : il n'y a rien à dire ; mais pour le *Hopfen* on a pris un type fort, grand et large, qui devient gênant sur le hollande transparent du livre. La Renaissance est très à la mode en Allemagne, nul ne l'ignore ; mais je ne sais vraiment si on fait bien de l'introduire même dans les caractères typographiques. Cela est beau à première vue ; à la longue, les yeux en sont fatigués. Mais cette réserve faite, on ne saurait dire que du bien des éditions du *Verein für deutsche Literatur* et reconnaître les mérites du comité directeur et de l'éditeur-gérant pour le choix des ouvrages et pour les soins donnés à l'exécution.

On peut, sans réserve aucune, louer et recommander la *Bibliothek älterer Schriftwerke der deutschen Schweiz. Herausgegeben von Jakob Bæchtold und Ferd. vetter. vierter Band : Schweizerische Volkslieder. Mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben von Dr Ludwig Tobler, Professor der deutschen Sprache an der Universität Zürich* [1]. L'exécution typographique est un chef-d'œuvre ; les lecteurs du *Livre* sont d'ailleurs suffisamment édifiés sur le compte de M. J. Huber, l'éditeur-imprimeur de Frauenfeld, et nous pouvons nous dispenser de leur faire son éloge.

Les chants populaires que donne le quatrième volume de sa belle collection sont précédés d'une notice étendue de M. Tobler où le savant germaniste et lexicographe étudie l'origine et le sujet des pièces qu'il communique. Ce sont les chants historiques qui tiennent la tête. Il n'en pouvait être autrement pour un pays qui, comme la Suisse alémanique, joua un rôle si considérable au siècle où fleurit surtout le *Volkslied,* au XVIe. Mais ce n'est pas ce siècle seul qui fournit son contingent, le suivant est amplement représenté et même au seuil du XIXe la muse populaire se fait entendre encore sur un thème peu poétique d'ailleurs, les assignats.

Tout intéressant que soit le chapitre historique, on lui préférera de beaucoup le suivant : *Allgemeine Volkslieder.* D'abord les chants religieux. Le numéro 7 qui commence par ces mots : « Voyez les deux cœurs... » est d'une tristesse déchirante et toute la pitié, l'infinie compassion qu'inspire le spectacle le plus navrant qu'il y ait sur terre, celui d'une mère qui voit mourir son fils, y est rendue avec une perfection qui n'a d'égale que l'extrême simplicité des moyens employés.

Le ton de beaucoup de chansons est jovial et l'expansive gaieté du populaire y coule à pleins bords. Les amours rustiques et leurs conséquences presque inévitables occupent une place assez étendue dans cette partie de la collection ; mais, comme dans presque toutes les pièces il se trouve beaucoup d'expressions dialectiques, on pourra sous ce prétexte négliger certaines qui paraîtraient trop lestes et s'en tenir aux chants historiques et religieux et aux savants commentaires qui s'y rapportent.

Nul ne s'étonnera d'y voir figurer les lansquenets, ces rivaux des fantassins suisses. Voici un roman où il est beaucoup question d'eux aussi : *Ein Wort. Roman von Georg Ebers* [1]. Le célèbre auteur a quitté, comme nous le disions l'an dernier à propos de sa *Frau Bürgermeisterin,* l'Égypte pour le XVIe siècle et ce qui, dans cette période si intéressante et si agitée, semble l'attirer davantage, c'est la Flandre, la lutte entre l'Espagne catholique et absolutiste et les Flamands épris de leurs franchises et de la liberté. Son héros, un petit paysan de la forêt Noire, croît qu'une parole magique lui procurera tous les biens de la terre : d'abord il croit que cette parole, c'est la Fortune, puis que c'est l'Art, la Gloire, la Puissance et il arrive enfin à cette conclusion que l'Amour seul rend heureux. Il accompagne un peintre d'Anvers à Madrid : le sombre Philippe II jette son ombre sur quelques pages du roman. L'Inquisition aussi

1. Frauenfeld. Verlag von J. Huber. 1882.

1. Stuttgart und Leipzig. Deutsche Verlagsanstalt (vormals Eduard Hallberger). 1883, in-8°. 6 m. (7 fr. 25).

cherche noise au héros; puis c'est le tour de don Juan d'Autriche qui l'emmène à Lépante, et de là en Flandre. Il y a de beaux passages dans ce roman, le plan en est bien conçu; mais l'obligation où se trouvait sans doute l'auteur de finir son volume à temps pour qu'il parût avant la fin de l'année et qu'il pût figurer sur bien des tables, à la fête de Noël, lui a trop fait presser le pas et, à tout prendre, on quitte ce livre avec la désagréable impression que laisse toujours l'inachevé, ce qui n'est que fragment. Il a le grand défaut aussi de compter trop de personnages : il y a là, par exemple, un fou de cour, congédié parce qu'il est poitrinaire, dont on ne voit pas trop l'utilité. Les premières pages, comme hélas! dans bien des romans modernes, sont les plus réussies et promettent bien plus que les suivantes ne tiennent.

M. Ebers annonce dans sa préface qu'il a acheté une campagne à Tutzing sur les bords du lac de Starnberg en haute Bavière. Tous ceux qui ont passé par là en 1880 pour se rendre à Oberammergau se souviendront du paysage si beau et si calme et souhaiteront avec nous que les roseaux du lac et les faîtes de ses arbres murmurent à l'oreille du fécond romancier un *festina lente* dont il veuille bien faire son profit.

P.-K. Rosegger, le romancier-poète styrien, vient de faire paraître une œuvre singulière et originale au plus haut point : *Der Gottsucher. Ein Roman von P.-K. Rosegger. Zweite Auflage* [1]. L'auteur dit avoir trouvé dans une vieille chronique l'histoire d'un village des montagnes dont les habitants, fidèles au culte païen du feu, malgré leur conversion bien ancienne au christianisme, voient la pratique de ce culte, au solstice d'été, entravé, interdit par leur curé. Il est en même temps le représentant, et le représentant fort tyrannique, du couvent dont les montagnards sont les serfs. Une révolte éclate, le prêtre est frappé d'une balle et les justiciers du couvent, ne trouvant pas le coupable, font périr sur l'échafaud quelques paysans. Toute la communauté est mise à l'interdit, excommuniée, et peu à peu les mœurs rudes, mais pures des campagnards disparaissent et font place à une vie de sauvages adonnés à l'eau-de-vie et à la fainéantise. Pendant ce temps Wahnfred, le rêveur, le chercheur d'entre eux, fonde un nouveau culte, le culte du feu; se croyant réprouvé et perdu malgré tous, il veut s'anéantir lui et tous ses voisins réprouvés comme lui. Et cette résolution, il l'exécute. De toute la communauté il ne reste que deux jeunes gens, qui représentent l'élément idyllique dans ce sombre roman et qui fuient au loin, laissant un désert là où s'élevaient les habitations de leurs frères.

Il serait difficile de dire ce que Rosegger a voulu démontrer en écrivant ce livre. Peut-être est-ce cette thèse-ci : le clergé, en oubliant que son rôle est tout d'amour et de conciliation, cause les plus grands malheurs, précipite les uns dans une vie de débauches et pousse les autres sur la pente fatale des rêveries et des vaines spéculations. Prenons la thèse pour ce qu'elle vaut et constatons seulement qu'à part le sujet tout est beau dans ce livre, avant tout les descriptions du paysage et les scènes grandioses de la nature alpestre. Nous doutons d'ailleurs fort que malgré ces mérites il contribue beaucoup à la gloire de l'auteur, tant le sujet nous paraît mal choisi et l'idée première de l'œuvre difficile à dégager.

Voici un autre romancier fort connu, Autrichien comme le précédent, qui broie du noir aussi dans ses *Drei Neue Novellen von Ferdinand von Saar* [1]. Trois nouvelles dont deux se terminent par le suicide du héros! La dernière surtout, *Tambi*, est émouvante dans sa grande simplicité. C'est l'histoire d'un poète méconnu, d'un génie avorté qui n'a d'autre ami, d'autre consolation que son chien Tambi. Et quand le pauvre griffon tant soit peu braconnier se fait tuer par un farouche garde-chasse, le délaissé essaye d'abord de s'étourdir, puis finalement se noie. Le commencement de la nouvelle, où le malheureux raconte ses déceptions, est très intéressant : c'est une page d'histoire littéraire contemporaine et une critique acerbe du journalisme qui se plaît à inventer des célébrités d'une heure, à lancer des hommes de génie, quitte à les oublier dès le feuilleton suivant. M. de Saar décrit une soirée littéraire chez Henri Laube et quoique l'ancien directeur de la Burg soit homme à ne pas trop se scandaliser, ni surtout à trop s'affliger de ce qu'on peut bien dire sur son compte, l'auteur des nouvelles nous permettra bien, vu le grand âge du célèbre dramaturge, de trouver qu'il est allé trop loin, tout en ne mettant pas les points sur les *i*, c'est-à-dire en ne désignant pas par son nom le directeur omnipotent qu'il mettait en scène.

La deuxième nouvelle, *Son Excellence,* a d'abord le grand mérite de ne pas finir aussi lugubrement que les deux autres : elle n'en est pas moins navrante et c'est elle sans aucun doute qui trouvera le plus d'admirateurs. M. de Saar en conclura peut-être avec nous qu'il y a assez de suicides dans la réalité, en Autriche surtout, pour

1. Wien. Pest. Leipzig. A. Hartlebens Verlag, 1883. 2 m. 50 (3 fr. 15).

1. Heidelberg. Verlag von Georg Weisz. 1883.

qu'il ne soit pas indispensable d'en inventer de nouveaux.

Norbert Norson. Leben und Lieben in Rom. 1810-1811. Von Alfred Meiszner[1] n'est pas à proprement parler un roman, c'est plutôt une peinture de la vie artistique à Rome au commencement de ce siècle, une description de la colonie allemande en particulier, entremêlée, pour la rendre plus attrayante, de quelques scènes de roman. Un jeune peintre danois a pour maîtresse une fille de la campagne; il veut l'abandonner pour épouser une riche compatriote et la malheureuse, éperdue, furieuse; envoie pour tuer le perfide un amoureux campagnard. Mais il n'exécute pas son dessein; c'est un Romain, avide des trésors artistiques et autres qui sont amassés chez le peintre, qui le tue et finit par être découvert et exécuté. La description que fait l'auteur des monuments de Rome, de ses palais et de ses environs, de Tivoli en particulier, puis de Naples et de la vie napolitaine, est du plus haut intérêt. Meiszner, que les lecteurs du *Livre* connaissent déjà (nous en avons parlé à propos de son *Schattentanz*, il y a deux ans), est un maître écrivain. Son style, pur et classique, se ressent de son long séjour en France. L'ami de Heine a bien profité des leçons du modèle et s'il n'a pas signé la traduction en français des *Reisebilder* et des poésies, il a dû y travailler et nul travail ne saurait être plus fructifiant que cet énorme labeur qui consiste à traduire de l'esprit allemand en esprit français; et tous ceux qui connaissent l'original et la traduction conviendront qu'il est difficile de dire lequel des deux est le plus parfait.

Pour en revenir à Norbert Norson, certains mettront le roman peut-être au-dessus des descriptions, quoique celles-ci soient bien belles; les chapitres où éclate la passion farouche de la contadine sont courts; dans cette brièveté même il y a quelque chose d'empoignant, de profondément émouvant et quand, le crime commis, le récit tourne au roman policier, on est tenu en suspens par cette prose si simple et si limpide, si nette et si franche qu'on croirait lire du Mérimée traduit en allemand. Les ombrages de Brégenz sont favorables au poète bohême et nous souhaitons que la Muse vienne l'y visiter souvent et pendant de longues années encore.

Ce n'est pas avec *Kaspar Hauser. Seine Lebensgeschichte und der Nachweis seiner fürstlichen Herkunft. Aus nunmehr zur Veröffentlichung testimen Papieren einer hohen Person. Von.... von.... K....*[1] que nous sortirons du roman et des écrits romanesques. Tout le monde connaît le malheureux dont le nom est placé en tête du présent volume, son étrange apparition en 1828, à Nuremberg, à l'âge de dix-huit ans, sa mort mystérieuse en 1833 et la polémique passionnée qui s'engagea au sujet de son origine, de sa séquestration et de sa mort. Dès 1832, le jurisconsulte Anselme de Feuerbach publia un livre sur Hauser; depuis, la bibliographie hausérienne s'est multipliée à l'infinie. Mittelstaedt, en dernier lieu (1876), est arrivé à cette conclusion assez plausible que le malheureux était le fils naturel d'un chanoine de Bamberg. Mais voici que de Ratisbonne un anonyme lance un nouveau brandon de la discorde, ou plutôt un brandon très ancien au milieu du monde qui commençait à oublier l'enfant de malheur. Il renouvelle l'accusation jetée à la face de la maison de Hochberg, qui règne actuellement dans le grand-duché de Bade, d'avoir fait disparaître le dernier rejeton des Zähringen, le fils de la grande-duchesse héritière Stéphanie Beauharnais et de l'avoir fait assassiner quand elle vit que l'on allait découvrir la fraude.

Dans quel but soulève-t-on derechef cette question purement théorique? Il est difficile de le dire. Le livre part de Ratisbonne, centre de la librairie catholique et pourtant le clergé n'est guère ménagé : c'est à plusieurs de ses membres que l'on attribue une collaboration fort active dans l'œuvre ténébreuse que l'on veut tirer au clair.

Hauser, ce prince supposé, a laissé une autobiographie; voici un livre qui émane d'une vraie princesse, de la sœur du défunt roi de Saxe Jean. *Aus den Memoiren einer Fürstentochter Von Robert Waldmüller (Ed. Duboc). Mit einem Holzschnitt-Portrait*[2]. Ce ne sont pas des Mémoires, mais bien des extraits du journal de la princesse Amélie que donne M. Duboc. Fille aînée du prince Max, nièce du roi Frédéric-Auguste, l'allié involontaire de Napoléon, sœur aînée du roi Jean, le roi de 1866 et de 1870, elle mourut cette année-là même. Son frère est connu comme un des meilleurs traducteurs du Dante, elle a composé des comédies. Son journal est très amusant aussi, surtout quand elle est en voyage, et il lui arriva souvent d'aller par monts et par vaux, ayant deux sœurs mariées à Florence et une troisième à Madrid. Elle n'a pas régné longtemps, la pauvre

1. Zürich. Verlag von Caesar Schmidt, 1883.

1. Regensburg, Verlag von Alfred Coppenrath, 1883.

2. Dresden Druck und Verlag von C. C. Meinhold und Söhne Königl. Hofbuchdruckerei. 1883.

reine Josepha, la troisième épouse du roi Ferdinand (la reine Christine fut la quatrième); mais elle n'en a pas moins reçu la visite de sa sœur aînée à Madrid et ce que bonnement, sans prétention aucune, celle-ci nous narre de son séjour tras los montes est bien curieux et amusant. Son voyage à Naples est fort intéressant aussi et c'est plaisir de la suivre à toutes ces petites cours d'Italie. Rome en particulier et le vieux pape Pie VII vous intéresseront. M. Duboc accompagne tous ces extraits du journal de la princesse d'un commentaire bon enfant. Il est fort versé dans la généalogie des maisons princières d'Europe, d'Allemagne et d'Autriche en particulier. Grâce à lui on ne se perd pas dans tous les « chers oncles » et toutes les « chères tantes » qui pullulent à ces différentes cours. Il y en a tant que même le savant éditeur des *Mémoires* s'y est trompé une fois et qu'à la page 112 il nous donne l'archiduc Jean comme frère de l'archiduc Ferdinand le futur empereur, tandis qu'en réalité il était son oncle. Il nous pardonnera bien cette chicane et nous croira quand nous lui dirons que des nombreux Mémoires parus en ce temps-ci, ceux qu'il publie sont les plus intéressants, n'étant pas faits après coup.

La princesse aime Rossini et le met au-dessus de tout et c'est pourtant à Dresde que débuta Richard Wagner, sans parler de C.-M. de Weber. Je ne sais si le grand pontife a lu ses Mémoires, mais s'il a jeté un coup d'œil sur la brochure *Bayreuther Briefe vom reinen Thoren. Parsifal von Richard Wagner. von Paul Lindau. Dritte Auflage*[1], il n'a pas dû être content. Le petit livre de M. Lindau a tout d'abord le grand mérite de donner une idée exacte de la pièce et même de la musique, du procédé poétique et harmonique de l'auteur compositeur. La tâche n'était pas des plus faciles; mais, délié comme il l'est, l'habile et industrieux auteur dramatique s'en est tiré à son honneur. Sans avoir l'air d'y toucher et tout en rendant justice au grand mérite du compositeur, le critique lui dit agréablement d'amères vérités, et avant tout celle-ci, qu'à côté de lui il y a de grands musiciens et même des musiciens de génie qui le valent bien. Lindau n'a qu'à se bien tenir, car Wagner a depuis cinq ans un journal à lui, *Bayreuther Blätter*, rédigé par M. de Wolzogen et dans sa brochure il ne ménage pas plus ce dernier que le dieu lui-même.

Lindau a écrit un livre sur Molière (1872). Il vient d'en paraître un autre : *Molière. Einführung in das Leben und die Werke des Dichters von Richard Mahrenholtz. Kleinere Ausgabe von des Verfassers « Molière's Leben und Werke »*[1]. Comme le titre l'indique, la présente édition est la réduction de l'ouvrage annoncé par le *Livre* il y a un an environ. M. Mahrenholtz s'occupe depuis de longues années de Molière que dans sa préface il appelle le plus grand poète français; mais pour cela il n'est pas un aveugle admirateur du poète et les côtés faibles de certains de ses ouvrages ne lui échappent pas; il donne à la fin de son volume la bibliographie complète, tant française qu'étrangère, concernant son auteur et l'on constatera que rien n'y est omis. Il a su éviter dans l'étude des pièces et des caractères la grande pierre d'achoppement de la critique allemande de procéder d'une façon trop systématique, d'établir péremptoirement que telle pièce est dirigée contre telle école. Pour Tartufe en particulier il ne se prononce ni pour ceux qui veulent que la comédie soit dirigée contre les jansénistes ni pour ceux qui y voient une attaque contre les jésuites. L'analyse des caractères est faite avec un rare talent, nous citerons en particulier celle d'Arnolphe de l'*École des Femmes*.

De même l'auteur a évité d'être trop catégorique dans la partie biographique. Là où il est absolument affirmatif, c'est quand il déclare que Molière comme homme est aussi grand que comme poète. Bref, le livre de M. Mahrenholtz est digne d'occuper son rang à côté de ceux de Moland, de Lacroix et de Despois et mérite d'être recommandé à tous les admirateurs du poète que Gœthe déjà appelait « une âme pure ».

Après Molière, Shakespeare. Mais ce n'est pas d'une biographie qu'il s'agit ni d'une analyse littéraire, mais bien d'un Shakespeare qu'on joue et rejoue en Allemagne dans *Dramaturgie der Classiker von Heinrich Bulthaupt. Shakespeare*[2].

Nous avons, à propos d'un premier volume où sont passés en revue les classiques allemands, dit tout le bien que nous pensions de l'étude détaillée et sagace que fait l'auteur des principaux caractères du théâtre classique allemand. Il déploie les mêmes qualités dans l'analyse des personnages du poète anglais. Ce qui rend ce livre particulièrement intéressant, c'est qu'il continue une campagne brillamment commencée par G. Rümelin contre le culte de Shakespeare et contre l'admiration extatique de tout ce qu'il a composé, en particulier contre la manie qu'on a de représenter les « histoires », c'est-à-dire les drames historiques ou plutôt les épisodes dramatisés de l'histoire an-

1. Breslau, Leipzig. Druck und Verlag von Schottländer, 1883. 1 m.

1. Heilbronn. Gebr. Henninger, 1883. 4 m. (5 fr.).
2. Oldenburg, 1883. Schulzesche Hof Buchhandlung und Hof-Buckdruckerei (C. Berndt et A. Schwartz).

glaise que Dingelstedt en particulier a imposés au public viennois. Il est toujours dangereux de s'attaquer à une école, ou plutôt à une église et M. Bulthaupt peut s'attendre à être tancé d'importance. Peut-être se gênera-t-on un peu vis-à-vis de lui, car dans ce second volume il se révèle, bien plus que dans le premier, comme un critique d'une grande vigueur et son interprétation d'Hamlet et plus encore celle de Roméo sont d'une grande force, d'une incontestable originalité et d'une vérité éclatante.

L'éditeur du *Magazin für die Literatur des In-und Auslandes* (qui correspond à la seconde partie du *Livre*) vient d'entreprendre une importante publication : *Geschichte der Weltliteratur in Einzeldarstellungen*. Les deux premiers volumes de la collection ont paru dernièrement. C'est la France qui ouvre la marche. *Geschichte der Französischen Literatur von Eduard Engel*[1]. L'auteur qui dirige la revue littéraire susmentionnée était, plus que tout autre, apte à écrire l'histoire de la littérature française. Il la possède à fond et non seulement il connaît notre littérature contemporaine, il est au courant aussi des périodes antérieures. Grâce à lui l'Allemagne, à cette heure, est en possession d'un livre qui la renseignera parfaitement sur la vie intellectuelle en France et dissipera les erreurs et les brouillards amassés comme à plaisir par les Julian Schmidt et consorts. Non pas que son livre soit absolument irréprochable ; l'auteur se montre trop sévère pour Ronsard, il accorde trop de place et trop d'attention à des auteurs secondaires et parfaitement oubliés, à M^me^ de Genlis par exemple. Il lui donne pour successeur direct Paul de Kock, il oublie dans l'œuvre de Stendhal de mentionner *le Rouge et le Noir*, il ne met pas suffisamment en relief Saint-Simon, sous le rapport littéraire surtout ; mais, prise dans son ensemble, son histoire est l'œuvre d'un homme de talent, profondément sincère et parfaitement informé. Le chapitre où il traite de Rabelais nous semble être le plus parfait du volume.

Le deuxième volume de la collection a pour titre : *Geschichte der Polnitchen Literatur von Heinrich Nitschmann*. Nous y reviendrons plus tard.

Annonçons pour finir la mort du poète Gottfried Kinkel, l'un des chefs du parti révolutionnaire de 1848, connu surtout par ses belles poésies lyriques et son épopée romantique *Otto der Schütz*... et l'apparition du second volume de l'*Histoire d'Allemagne au* XIX^e^ *siècle*, par H. de Treitschke. L'auteur y dépense des trésors de mansuétude pour Frédéric-Guillaume III et n'a que du mépris et des invectives pour tout ce qui n'est pas prussien. Une polémique assez acerbe s'est engagée à ce propos entre lui et des savants allemands, Baumgarten et Bulle en particulier.

Il nous reste à mentionner une importante publication sur les fouilles prussiennes en Grèce : *Olympia, das Fest und seine Stätte. Nach den Berichten der Alten und den Ergebnissen der deutschen Ausgrabungen von Adolf Bætticher gew. Commissarius für die Ausgrabungen in Olympia*[1].

1. Leipzig, 1883. Wilhelm Friedrich. Hof. u. Verlagsbuchhandlung. 1 vol. in-8°. 7 m. 50 (9 fr. 40).

1. Berlin. Julius Springer, 1883. 20 m. (25 fr.).

E. JAEGLÉ.

ESPAGNE

Barcelone, 25 janvier 1883.

Dans ces derniers mois, l'Espagne a été féconde en publications de toute sorte, parmi lesquelles il y en a de remarquables par leur importance. Nous ferons le *compte rendu* des principales, par ordre chronologique.

La maison Montaner y Simon, de Barcelone, vient de publier la 2^e^ édition de l'*Histoire de l'Espagne*, écrite par Modesto Lafuente et continuée jusqu'à nos jours par Juan Valera. C'est une œuvre vraiment monumentale, contenant plus de six mille gravures, plusieurs planches coloriées et beaucoup de reproductions phototypiques ; tous les objets des principaux musées de la péninsule et des colonies, les documents les plus importants des archives de Madrid, Simancas, l'Escurial, Séville et les Indes ; les portraits des rois, d'après les médailles ou les peintures de chaque époque, les personnages les plus importants des diverses évolutions de la civilisation espagnole ; tout y est consciencieusement repro-

duit. Histoire que nous pouvons recommander à nos lecteurs comme étant la meilleure qui ait paru jusqu'à ce jour.

Le roi don Alfonso X (*le Sage*) avait essayé de faire en plein moyen âge une histoire générale de l'Espagne; c'est plutôt un ramassis de chroniques diverses qu'une véritable histoire nationale. Mais au XIIIe siècle, c'est déjà quelque chose. Plus tard, Florian Docampo, Ambrosio de Moralès et Esteban Garibaij continuent ces essais. Mariana, au XVIe siècle[1], est le premier qui ait écrit un traité systématique d'*Histoire générale de l'Espagne*. Quoique providentialiste dans son plan et parsemée d'idées superstitieuses, principalement dans tout ce qui concerne les origines, c'est déjà une histoire nationale.

Enfin, vers la moitié de ce siècle, don Modesto Lafuente écrivit l'*Histoire*[2] qu'aujourd'hui vient de publier la maison *Montaner y Simon*, continuée par l'élégant écrivain et profond critique don Juan Valera.

C'est la plus complète de toutes, même de celles qui ont paru sur ce sujet en Allemagne et en Angleterre.

Perez Galdos, auteur que nous avons présenté aux lecteurs du *Livre* comme le premier des romanciers espagnols, vient de publier un roman excessivement intéressant, intitulé *el Amigo manso* (*l'Ami naïf*). Le but de Perez Galdos a été, à ce qu'il résulte de son roman, de ridiculiser les partisans du kraussisme, de cet idéalisme pseudo-hégélien qui a détraqué tant d'intelligences en Espagne et surtout à Madrid.

Le personnage principal du roman est un professeur de métaphysique qui, malgré son talent et ses études, est dupé par un de ses élèves, plus positif et plus de ce monde; le jeune homme triomphe de son professeur grâce à un langage plus humain, en parvenant à se faire aimer d'une dame que courtisait le métaphysicien en un argot *germanico-idéaliste* impossible. Il y a une étude psychologique de premier ordre dans le développement de cette action; divers personnages secondaires y figurent, dont la description très réelle se présente à nous avec un relief et une couleur tout à fait particuliers à Perez Galdos. Les tableaux, que ce romancier nous présente dans *el Amigo manso* sont aussi vivants que tous les autres qu'il nous a tracés de sa plume dans les *Episodios nacionales*, si pleines d'observation et de caractère.

La bibliothèque *Arte y letras* (*Art et lettres*) vient de publier un volume de tableaux de la vie de Madrid intitulé *Perfiles y colores*, écrit par Martinez Pedrosa; c'est un recueil d'articles descriptifs, d'une platitude insupportable. Toujours *las chulas* et *los toreros*, et le café chantant avec son dégoûtant *baile Flamenco*, comme si en Espagne il n'y avait que cela! Assez de guitares, assez de castagnettes, assez de courses de taureaux! Un peu plus d'observation sérieuse et d'études scientifiques! Ce que contient de mieux ce volume, ce sont quelques dessins de Lizcano.

Un travail excessivement original intitulé la *Méthode expérimentale appliquée à l'étude du divorce*, qui vient de paraître à Barcelone, forme la suite d'une série de monographies. L'auteur, E. Heriz, est un écrivain fort érudit et fort savant en questions de sciences physico-naturelles. Dans sa dernière étude, il soutient cette thèse, qu'on ne saurait résoudre la question du divorce sans lui donner pour base une étude approfondie de la fonction génésique et des rapports sexuels chez les diverses races humaines qui peuplent la terre. Il croit que l'idéal est la monogamie, que nous marchons vers cet état de perfectionnement, que nous n'y sommes pas arrivés encore et que, partant, il nous faut des lois qui autorisent la dissolution du mariage dans certains cas, qu'il considère comme pathologiques, mais existants, et, par conséquent, qu'on ne supprime pas avec l'indissolubilité.

Passons maintenant à l'ouvrage intitulé *Histoire des hétérodoxes espagnols*, qui vient d'être terminé. L'auteur en est le jeune académicien et professeur de l'université de Madrid, don Marcelino Menendez Pelayo. Menendez Pelayo est un ultramontain de l'école Veuillot. On l'a présenté comme un phénomène de précocité scientifique. On lui a dédié des articles; on lui a fait une biographie pleine de flatteries et d'hyperboles; on en est arrivé même, dans les premiers temps de la restauration bourbonienne, à faire une loi spéciale pour le placer comme professeur à l'université centrale avant l'âge fixé par la législation espagnole. Puis, on lui a accordé un fauteuil d'académicien de la langue.

Menendez Pelayo est un grand travailleur, ce qui représente déjà quelque chose dans une nation comme l'Espagne où la plupart des intelligences s'émoussent à force de ne pas fonctionner. Il a lu tous les livres écrits par les frères [depuis

1. La première édition de l'*Histoire générale de l'Espagne*, de Mariana, date de 1591. Elle est écrite en latin.

2. Le Ier volume de l'*Histoire de l'Espagne*, de Lafuente, fut publié en 1850. Le dernier parut vingt ans plus tard.

qu'il existe au monde des ordres religieux. Bons ou mauvais, il les a tous dévorés. Il n'y a pas de dissertation ergotiste, ni de traité mystique, ni de bréviaire, ni d'exposé de théologie chrétienne qu'il ne connaisse. Toute cette littérature dévote des XVI^e^ et XVII^e^ siècles en Espagne, il la sait par cœur. Il en connaît toutes les éditions, même avec tous les *errata*. Je ne comprends pas comment il a pu nourrir son esprit de pareilles niaiseries orthodoxes pendant quelques années. Ce n'est, en somme, qu'une tête farcie de bouquins. Quant à faire une induction, tirer une loi d'une ou de plusieurs séries de faits donnés, ou généraliser une observation quelconque, c'est une besogne impossible pour lui; il ne s'attache qu'aux détails. Son cerveau n'est pas une fabrique qui nous donne des produits différents, des matériaux qu'il reçoit. C'est uniquement un grand magasin où l'on reçoit tout en dépôt, jusqu'au jour où il faut liquider. Son style est plat et monocorde, avec des prétentions classiques. Il est souvent vulgaire, et parfois d'une diffusion insupportable.

Il est d'une fécondité lamentable; s'il n'a pas fait des œuvres géniales, au moins il en a fait de nombreuses. La quantité chez lui se substitue à la qualité. L'immense nombre d'idées dont il bourre son cerveau regorge à un moment donné. Il faut le vider. Alors il nous donne un ouvrage tel, qu'on peut bien dire de lui que dans la plupart des cas, au lieu d'enfanter, il avorte.

Il a écrit une étude sur *le Roman parmi les Latins*, un volume d'*Études critiques sur les écrivains des Asturies*, un livre sur *Horace en Espagne*, un autre intitulé *Études poétiques*, une sorte de pamphlet sur *Arnaud de Villeneuve, médecin catalan du* XIII^e^ *siècle*. Il a publié des brochures sur les *Traducteurs de l'Iliade*, les *Traducteurs de l'Énéide*, les *Traducteurs des Églogues*, les *Traducteurs des Géorgiques*, et après un travail sur la *Science espagnole*, il nous a donné son *Histoire des hétérodoxes espagnols*, 3 vol. in-4°, plus de 600 pages chacun, et tout cela sans compter plusieurs articles, discours, traductions, notes, etc. Qu'on pense que Menendez Pelayo n'a pas encore vingt-huit ans et on pourra juger de la consistance de tant de volumes.

L'*Histoire des hétérodoxes espagnols* est un ouvrage colossal, si nous l'envisageons sous l'aspect des données qu'il contient. Nous avons affirmé dans plusieurs articles que l'Espagne n'a été cette nation uniformément catholique et monarchiste qu'on s'imagine qu'à partir de la Renaissance, époque à laquelle la maison d'Autriche vint s'imposer en faisant alliance avec l'Église. Même à partir de cette époque, malgré l'appui que l'État donnait au catholicisme, les protestations contre cette religion furent nombreuses. Pour anéantir l'hérésie, l'Inquisition fut obligée de brûler la moitié de l'Espagne et de confisquer l'autre moitié.

C'est précisément ce que prouve Menendez Pelayo dans son livre des *Hétérodoxes*. Il n'y a qu'à le lire pour s'en convaincre. Depuis le II^e^ siècle du christianisme, on trouve déjà la péninsule ibérique regorgeant des dissidents, et même d'ennemis de l'église orthodoxe, des *libellatiques*, des *donatistes*, des *luciférien*s, des *priscilliens*, des *gnostiques* de toute sorte, des *origénistes*, des *ariens*, des *manichéens*, des *sabelliens*, des *adoptionistes*, des *cassiens*, des *simoniaques*, des *jovinien*s, des *iconoclastes*, et des hérésies individuelles, qui font concurrence au catholicisme en Espagne, jusqu'au point de lui laisser bien peu d'espace. Et cela seulement jusqu'à l'époque de l'invasion musulmane. A cette époque l'Église perd plus des trois quarts de l'Espagne par la force; puis viennent les écoles de Cordoue avec la *philosophie arabe*, c'est-à-dire avec son *panthéisme sémitique*, qui lui prennent les plus belles intelligences. Les *Vaudois* et les *Albigeois* viennent faire de nombreux prosélytes dans le royaume d'Aragon; ils possèdent des châteaux et des villes entières, Pierre II les appuie et marche contre les Croisés qui vont les attaquer au midi de la France. La Catalogne repousse l'Inquisition; les princes de la maison de Barcelone la chassent de leurs domaines, en poursuivant les inquisiteurs et les légats du pape comme de simples malfaiteurs. Ces princes protègent les savants libres-penseurs comme Arnold de Villeneuve. Les *Bégards* font des adeptes en nombre en Catalogne, Valence et Majorque; et le XIV^e^ siècle voit naître en Espagne les hérésies de *Rupascissa* et l'*impiété averroïste*, laquelle chasse les chrétiens de la péninsule, au point de les faire déborder en Italie et en France. Les trouvères de la cour d'Aragon et ceux de la cour de Castille plaisantent sur les choses sacrées et doutent de l'immortalité de l'âme. Des rites païens s'appliquent aux funérailles; le *Frère Turmeda* publie une violente satire contre clercs et moines (*la Disputacio de l'Asne*) et se fait musulman; *Alonso de Mella* suit son exemple. L'esprit d'investigation prend le dessus sur l'esprit mystique et don *Henry de Villena* apparaît préludant à la renaissance. *Erasme* a des disciples en nombre en Espagne. On fait son apologie, et plusieurs entreprennent de longs voyages pour le connaître personnellement. La *Réforme* s'implante en Espagne. Les Castilles et l'Andalousie sont pleines de *luthériens*, parmi lesquels figurent des person-

nages de la haute noblesse; les *antitrinitoriens* pullulent en Aragon et à Valence; et un *mysticisme panthéiste* envahit plusieurs contrées. *Servet* surgit et veut tout discuter. Les *sabbats* ravagent la Navarre et le pays basque, tandis que les *judaïsants* et les *mauresques* sont en majorité au sud et au centre. Puis viennent les *quiétistes*. *Molinos* apparaît troublant le catholicisme de fond en comble; l'*Encyclopédie* fait écho en Espagne, et même un roi en suit les inspirations; les jésuites sont expulsés en vingt-quatre heures de tous les pays où flotte le drapeau espagnol; enfin la *révolution* chasse les moines et brûle leurs couvents; puis la liberté de penser, garantie par la constitution de l'État, permet de s'acclimater en Espagne à toutes les *écoles philosophiques modernes : hégéliens, kraussistes, néo-kantiens, matérialistes, déterministes, positivistes, évolutionnistes*, etc.

Après tous ces faits qu'il consigne dans son ouvrage des *Hétérodoxes espagnols*, je ne sais pas quel service il peut rendre au cléricalisme absolutiste qui prétend que l'Espagne a été toujours la fille soumise de l'Église catholique et qu'elle a vécu toujours dans son sein, y jouissant d'une paix et d'une béatitude incomparables. Ce que je ne comprends pas, c'est comment Menendez Pelayo, tout en étant le plus Espagnol et le plus orthodoxe possible, s'efforce de prouver que certains des hétérodoxes qu'il nous présente comme abominables ont été Espagnols pur sang, malgré des chroniqueurs et des historiens qui affirment le contraire; je ne comprends pas non plus certaines prédilections du jeune écrivain pour tout ce qui est païen dans la forme. Parfois il en arrive à faire l'effet d'un de ces prêtres lettrés de la renaissance italienne. Pourquoi ce chrétien préfère-t-il l'art du polythéisme à la forme pauvre et sèche du moyen âge? Pourquoi se plaît-il à revendiquer les grands hommes pour sa patrie, même quand ils ont été de grands hérésiarques?

Est-ce parce que le sentiment de la beauté et l'esprit de justice commencent à poindre chez lui en prenant le dessus sur l'esprit mystique ?

A l'avenir de répondre.

Maintenant nous parlerons de deux succès littéraires du théâtre espagnol. L'un d'eux est une comédie d'Eusebio Blasco; l'autre, un drame d'Echegaray.

Blasco est notre premier auteur comique. Ses comédies se représentent toujours avec un grand succès dans tous les théâtres de l'Espagne et de l'Amérique latine. Il a écrit des œuvres telles que *el Miedo guarda la viña, el Anzuelo, Pobre porfiado, el Pañuelo blanco, la Mujer de Ulises, Juan Garcia, Soledad, los Dulces de la boda, la Rubia*, etc., qui sont d'un effet comique irrésistible. Blasco est toujours naturel dans ses productions et ses tendances sont libérales, conformément à l'esprit de progrès de notre époque. Il est venu remplir la place que laissait vide après sa mort le grand Breton de los Herreros, et certes, il l'a bien remplie. Ses personnages n'ont rien de conventionnel, tous sont copiés d'après nature, vivants et gais jusqu'à nous communiquer leur humeur et faire éclater le rire. On dirait que Blasco a le pouvoir magique de vous faire détendre les nerfs; après avoir lu ou vu jouer une comédie de Blasco, on se sent aussi bien qu'après avoir appris une bonne nouvelle; son esprit comique est franc, sans mélange d'amertume, sans aigreur aucune; son dialogue est coulant et vrai; ses monologues sont des tableaux de psychologie, c'est-à-dire de vrais portraits moraux.

Sa comédie, dont nous allons rendre compte, s'appelle *el Secreto* (*le Secret*). Elle est excessivement originale et ingénieuse, tout en étant aussi simple que possible. En voici le sujet : un père de famille, très honnête homme et fort travailleur, déclare que son travail incessant et ses sacrifices continuels sont le résultat d'une cause supérieure et cachée aux intelligences vulgaires. Les autres personnages de la comédie s'imaginent qu'il a un secret qu'il ne veut pas divulguer. L'intrigue consiste en enquêtes toujours inutiles que ces personnages font pour découvrir ce secret, que le protagoniste n'a pas voulu leur confier.

A ce propos, ils se tourmentent et imaginent des choses plus insensées l'une que l'autre, jusqu'à ce que le protagoniste leur avoue que la cause mystérieuse de son dévouement, le moteur caché de son travail, n'est autre que... *la famille!* Cette solution si naturelle, au beau moment où on s'attend à quelque révélation impossible, ou merveilleuse, produit un effet comique de premier ordre.

Maintenant nous passerons au grand succès du jour. Un drame d'Echegaray vient d'enthousiasmer le public de Madrid.

Dans une de nos revues, nous avons déjà parlé d'Echegaray, comme de notre premier auteur dramatique. Nous avons remarqué qu'il tend au naturalisme, ou au réalisme moderne, tout en étant encore en plein romantisme. Effectivement, il vient de le démontrer dans son drame *Conflicto entre dos deberes* (*Un conflit entre deux devoirs*). L'exposition dramatique est simple, intéressante et naturelle; l'action commence avec

le drame; elle est rapide, pleine de mouvement et de vigueur. Qu'on en juge.

Un riche négociant de Barcelone, lequel avait fait sa fortune en Amérique, a une fille belle et gracieuse nommée Amparo, dont s'est épris un jeune avocat fort instruit et très ami du point d'honneur, secrétaire dudit négociant. Cet avocat, sans clients et sans fortune, désespère de pouvoir obtenir la main d'*Amparo*. Il prend la résolution de quitter l'Espagne. Mais le banquier qui a mis beaucoup de confiance en son secrétaire, et qui sait que sa fille l'aime, arrête ce voyage en accordant à son secrétaire l'objet de son rêve, *Amparo,* et, en plus, une fortune.

A peine cela s'est-il passé qu'il arrive une amie d'Amparo, appelée *Dolorès*, dont on avait jadis tué le père à Cuba. Elle demande au fiancé de son amie de vouloir bien se charger de découvrir l'assassin de son père et de le poursuivre. Elle donne au jeune avocat des papiers qui lui ont été remis par un ancien serviteur avant sa mort; parmi ces papiers, on doit trouver certains documents qui permettront de découvrir le coupable.

Raimondo, le jeune avocat, accepte ; il lit tous ces papiers, et effectivement il y trouve les preuves du meurtre, même la désignation du meurtrier. C'était son bienfaiteur, le père d'Amparo, cet homme si généreux qui venait de lui accorder sa fille en mariage avec une fortune. L'intrigue du drame consiste en une série de luttes pour l'avocat, entre l'esprit de justice que lui impose le devoir de remplir sa tâche, et son amour et sa reconnaissance qui l'en détournent. Puis le banquier n'avait pas été un assassin vulgaire.

Étant à la Havane, il avait placé sa fortune chez le père de Dolorès, et celui-ci méditait une banqueroute pour s'échapper avec plusieurs capitaux qu'on lui avait laissés en dépôt. Connaissant ces intentions, le beau-père de Raimondo réclama ses capitaux, l'autre ne voulut pas les lui rendre, et de plus l'insulta en le repoussant ; une lutte violente s'engagea entre les deux, dont le dénouement fut la mort du père de Dolorès. Mais comme celui-ci n'avait pas pu consommer son escroquerie, il résultait des documents que le bienfaiteur de Raimondo avait tué un homme qui n'avait rien fait d'illégal. Quel parti prendre? Faire disparaître ces documents? C'était manquer à son devoir. Les livrer au juge? c'était mener son beau-père à l'échafaud, bien qu'il ne fût pas tout à fait coupable. C'est précisément cette lutte terrible qu'Echegaray nous a décrite d'une façon merveilleuse. Des effets dramatiques de premier ordre se produisent et se succèdent avec une rapidité vertigineuse. Le dénouement arrive; un frère de la demoiselle qui a confié les documents à l'avocat vient de débarquer de Cuba. Voyant que le procès n'avance pas, il réclame à l'avocat tous les papiers qu'on lui a remis. Raimondo hésite d'abord, puis refuse de les livrer. Un duel s'ensuit; le Cubain est mortellement blessé, mais il a pu, dans la lutte, arracher les preuves écrites à son adversaire. Il les lit et apprend, avant de mourir, que celui qui avait tué son père était le banquier. Celui-ci, se croyant perdu, se suicide. Le jeune Cubain meurt content, son père est vengé.

El Conflicto entre dos deberes est un drame très remarquable, mais trop romanesque et manquant parfois d'un peu de naturel dans les développements. Je ne sais pas si c'est le tempérament d'Echegaray qui le pousse à noyer ses pensées dans des déluges de vers pompeux et grandioses, ou si c'est le public de Madrid qui l'influence; mais je crois qu'Echegaray, avec son grand talent, devrait s'abstenir de ces tirades immenses de vers qui ne font qu'ôter du relief aux descriptions et de la vigueur à l'action dramatique.

Ces défauts, défauts d'un homme de génie, qui sont comme les taches au soleil, nous pouvons signaler le drame dont nous venons de rendre compte comme étant un des premiers de notre scène nationale et pouvant bien se comparer avec les meilleurs des autres théâtres étrangers.

Pompeyo Gener.

SUISSE

Genève, le 10 janvier 1883.

Un homme de goût dont le nom est bien connu à Genève, M. Charles Ritter, vient de publier chez l'éditeur Lucien Vincent, à Lausanne, un livre qui mérite de fixer notre attention. Il a réuni sous le titre de *Scènes de la vie champêtre* quatre nouvelles d'un auteur fribourgeois, Pierre Sciobéret, homme de talent à qui il voudrait assurer un souvenir d'estime. M. Ayer, professeur à l'académie de Neufchâtel, s'est chargé de la biographie du conteur et a tracé d'une main émue le portrait de

Siobéret. Né en 1830 près de Bulle (Fribourg), il n'avait guère que vingt-cinq ans lorsqu'il fut nommé professeur au collège cantonal de Fribourg, et qu'il écrivit des nouvelles rustiques pleines de grâce et de fraîcheur. A partir de cette époque il dut s'expatrier pour des raisons de l'ordre politique et il se rendit en Russie où il passa de longues années. Mais son cœur le ramenait à sa chère Gruyère, et le désir de revoir le village natal le poursuivait sans relâche. Il y revint en 1864 et se voua à l'étude du droit qu'il pratiqua jusqu'à sa mort en 1876. Il n'avait, pendant les seize dernières années de sa vie, publié qu'une seule nouvelle. C'était un homme sympathique, une âme fière et droite, et certes les *Scènes de la vie champêtre* le placeront au premier rang des romanciers populaires de la Suisse romande. Il y a donc tout lieu de croire que le public fera un accueil empressé à ce premier volume, et que M. Ritter nous en donnera bientôt deux autres, qu'il nous promet éventuellement dans son avant-propos.

Nous avons annoncé dans une dernière lettre la mise en vente à la librairie Georg d'une seconde édition du livre de M. du Bois-Melly, *les Mœurs genevoises de 1700 à 1760*. La première édition était devenue rare, et la seconde ne tardera pas sans doute à partager le même sort. On ne saurait que louer la partie matérielle du livre; mais cette fois-ci l'on peut dire que le tableau vaut encore mieux que le cadre. L'auteur a réuni une quantité de faits curieux d'après des documents officiels : il a puisé dans les archives d'État, dans les registres du Conseil, dans les annales du consistoire, les cahiers de la Réforme, les minutaires annotés, les procès criminels et les mémoires particuliers. Il nous donne une véritable photographie des institutions et de la vie de la cité de Calvin au XVIII^e^ siècle où l'on retrouve partout des traces de la main de fer de son grand réformateur. Un chapitre spécialement intéressant est celui qui nous décrit l'état de la campagne dans les environs immédiats de Genève. On y voit qu'aux portes mêmes de la ville toute espèce de sécurité s'évanouissait; les routes, dans un état d'entretien plus que primitif, n'étaient pas carrossables. à l'exception de deux ou trois; on ne rencontrait guère que des gens à cheval et armés jusqu'aux dents. Un seul pont sur l'Arve, mais partout ailleurs de simples bacs sujets aux accidents. Dans les hameaux bâtis à l'ombre tutélaire du castel une population assez misérable, profondément superstitieuse, et lorsque venait l'hiver, en proie à la terreur des loups qui dévoraient force femmes et enfants. Il nous en coûte de ne pouvoir donner plus de place à l'analyse de l'intéressant ouvrage de M. du Bois-Melly, qui est l'esquisse d'une société restreinte assurément, mais bien différente de la nôtre et à ce point de vue digne d'attention pour tous les amis de l'histoire.

Ceci nous amène à parler d'un nouveau volume des *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève* (Jullien, libraire-éditeur), qui est entièrement consacré à la reproduction d'un manuscrit appartenant à notre bibliothèque et intitulé : Obituaire de l'église cathédrale de Saint-Pierre de Genève. On sait que les obituaires sont des registres sur lesquels, au moyen âge, dans les églises et monastères, on inscrivait au jour de leur mort les noms des personnes qui avaient fait un don à l'église ou à la communauté, afin qu'une messe annuelle fût célébrée pour le repos de leur âme. L'obituaire de Saint-Pierre remonte probablement à l'année 1120 et s'arrête à l'année 1522, peu de temps, par conséquent, avant l'établissement de la Réforme à Genève. La Société d'histoire l'a reproduit textuellement grâce aux soins de M. Albert Sarasin, qui l'a fait précéder d'une introduction très substantielle et l'a accompagné de notes savantes et d'un index. M. Alphonse de Candolle, membre aussi de la Société d'histoire, qui lui est redevable de mainte communication, publie chez l'éditeur Georg une notice sur *Darwin considéré au point de vue des causes de son succès et de l'importance de ses travaux*. On ne saurait assez admirer l'infatigable activité de notre savant compatriote, qui vient de terminer pour la Bibliothèque scientifique de Germer Baillière un travail des plus remarquables sur l'*Origine des plantes cultivées*.

Vous savez que chez nous l'on voit fleurir une foule d'institutions philanthropiques. Quelques-unes d'entre elles cherchent à étendre leurs moyens d'action, en ouvrant des concours sur des questions de leur ressort. Parmi les mémoires dernièrement couronnés il faut citer *Robert Lalanne* (Sandoz, éditeur) qui montre l'absolue nécessité pour les employés des divers services publics d'avoir au moins de temps à autre un dimanche de repos, — et un volume de M. de Budé, également paru chez Sandoz : *Du danger des mauvais livres et des moyens d'y remédier*. Ce livre est le développement d'un rapport présenté à la Société genevoise contre la mauvaise littérature.

Si maintenant nous passons dans le domaine de la poésie nous aurons à mentionner deux publications particulièrement destinées aux cadeaux de fin d'année. On nous a fait au dehors, à nous

autres Suisses, la réputation d'hommes essentiellement pratiques et positifs; on dit surtout que nous excellons dans l'art de tenir les hôtels et d'exploiter les étrangers qui viennent admirer les beautés de nos montagnes. Je crains que cette dernière assertion ne soit quelque peu méritée, mais cela ne nous empêche pas de posséder nombre de poètes, et de poètes charmants, malheureusement trop peu connus hors de nos frontières. Je n'en veux pour preuve que ces *Chants du pays*, anthologie des poètes genevois, vaudois, valaisans et neuchâtelois, publiée à Lausanne par l'éditeur Imer avec un vrai luxe typographique. Il y a là mainte pièce de vers que le critique le plus difficile lira et relira avec un vif plaisir, et qui servira à rendre populaires parmi nous les noms déjà aimés de Marc-Monnier, Rambert, Juste Olivier, Vinet, etc., etc. Neuchâtel n'a pas voulu se laisser distancer par Lausanne et la librairie Sandoz nous offre aussi une anthologie poétique intitulée : *En pays romand*. On le voit, les amateurs de vers n'auront pas le droit de se plaindre.

La Suisse allemande nous envoie un travail qui ne saurait passer inaperçu. Il s'agit de l'œuvre d'un de nos hommes politiques les plus considérés, M. de Segesser, conseiller national. Cette œuvre : *Louis Pfyffer et son temps*, comprend maintenant quatre volumes, et les deux qui viennent de paraître portent comme sous-titre « l'Ère de la Ligue en France et en Suisse, 1585-1594 ». Au dire des hommes compétents, ce travail historique est un des plus consciencieux et des plus considérables qui aient vu le jour dans notre pays depuis quelques années.

Nous ne voulons pas clore notre lettre sans dire quelques mots d'un livre de souvenirs dû à la plume d'un de nos concitoyens, M. Gustave Revilliod, et nous ne saurions mieux faire que de reproduire l'analyse qu'en donne *la Lecture*, revue critique de notre ville : « Dans ses *Portraits et croquis* (Sandoz, éditeur), M. Gustave Revilliod a réuni des articles déjà publiés, mais qui valaient la peine d'être rassemblés. Les lecteurs du *Journal de Genève* y retrouveront le *général Joseph Desaix*, auquel Genève doit de la reconnaissance pour sa conduite sur la fin de l'empire, alors qu'il était le maître de ses destinées. La *Correspondance d'A.-M. d'Eymar*, préfet du département du Léman, dans les premières années du siècle, dont le manuscrit a été retrouvé d'une manière toute fortuite, renferme le récit de la visite à Genève du premier consul et le ridicule discours officiel adressé au jeune général. Les deux autres morceaux, les *Souvenirs d'un Livonien* et le *Comte Ostermann Tolstoï*, nous font revivre dans cette époque tourmentée et dramatique, que domine la figure de Napoléon : il y a là des choses qui captivent. »

AUGUSTE BLONDEL.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

DES PUBLICATIONS NOUVELLES

JURISPRUDENCE

Étude sur la vénalité des charges et fonctions publiques et sur celles des offices ministériels depuis l'antiquité romaine jusqu'à nos jours, précédée d'une *Introduction générale*, par Paul Louis-Lucas, avocat, docteur en droit, lauréat de la Faculté de droit de Paris, etc. 2 volumes. — Paris, Ernest Thorin, éditeur, libraire du Collège de France et de l'École normale supérieure, 7, rue de Médicis. 1883.

« Aujourd'hui les thèses de nos docteurs sont des volumes, disait M. Colmet d'Aage, dans son discours d'ouverture à l'occasion de la distribution des prix de la Faculté de droit de Paris, le 2 août 1875. » Et il ajoutait : « Elles dénotent toujours un travail considérable, elles forment quelquefois des monographies d'une valeur réelle ; quelques-unes enfin, œuvres remarquables, méritent les honneurs de la publicité, et, revues, augmentées par leurs auteurs, prennent place dans la bibliothèque des jurisconsultes. » — Ces paroles firent une profonde impression sur l'esprit de M. P. Louis-Lucas qui s'installait à peine sur les bancs de la Faculté. Quelques années plus tard, le 31 juillet 1882, il présentait comme thèse de doctorat les deux premiers volumes de son étude sur la vénalité des charges et fonctions publiques. Cette épreuve fut pour notre aspirant au doctorat un brillant succès. On en parla à l'École. Certes, si une thèse juridique a mérité les *honneurs de la publicité*, avant toute autre, c'est bien celle de M. P. Louis-Lucas. Sa modestie le rendait hésitant. C'est alors que de la part de ses maîtres, il s'est senti encouragé, entraîné pour ainsi dire à affronter l'épreuve du grand jour. Placée sous l'égide de noms aussi connus que ceux de MM. Beudant, Garsonnet, Cauwès et d'autres encore justement autorisés, cette œuvre défie, en quelque sorte, nos éloges.

Si dans cette nouvelle étude sur la vénalité des charges et des offices ministériels la route se trouvait d'ores et déjà tracée, M. P. Louis-Lucas peut se flatter de l'avoir parcourue avec un succès qui sera au moins égal à celui de ses devanciers. Sans dédaigner aucune de leurs richesses, tant juridiques qu'historiques, il a su rester constamment lui-même; il n'a pas négligé non plus de mettre à profit les plus récentes découvertes de la science épigraphique, dans le but d'étayer, de développer, sur un point donné, l'opinion qui lui semblait préférable, contrairement à la routine.

Dans la pratique comme dans la jurisprudence, on est loin d'être d'accord sur le sens qu'il faut attribuer aux mots, fonctionnaires publics, officiers publics, officiers ministériels; M. P. Louis-Lucas s'empare, dès les premiers feuillets de son *Introduction générale* préliminaire, de tous les arguments de la controverse afin d'établir, à son tour, une définition fort complète de ces diverses expressions; puis, indiquant les intérêts pratiques qui s'attachent à cette distinction, il délimite ainsi le terrain sur lequel il doit asseoir son travail.

On a vu avec un certain étonnement le lauréat de la Faculté de Paris consacrer les deux premiers volumes de son étude à la recherche de ce qu'a été la vénalité dans l'antiquité romaine et dans notre France coutumière. « Trop de développements historiques, a-t-on dit. — Mais, a répondu l'auteur avec autant d'imagination que de raison, de pareils *développements empruntés à la tradition sont le péristyle indispensable à l'édifice de notre législation actuelle.* » D'ailleurs, est-il possible d'entendre comme il convient ce fameux mot *vénalité*, si l'on ne l'éclaire pas des lueurs historiques ? Longtemps n'a-t-on pas cru, à tort, et bon nombre de gens ne pensent-ils pas encore que la vénalité des charges et des fonctions publiques se pratique de nos jours, comme elle se pratiquait jadis sous le Bas-Empire? Cette erreur a fait son temps, grâce à la profonde et sagace érudition avec laquelle M. Louis-Lucas a, d'une part, mis en évidence l'analogie de fonctions, des *militiæ venales* et de nos officiers ministériels, et fait ressortir, d'autre part, toutes les dissemblances qui peuvent exister entre ces mêmes personnes.

Nous ne saurions trop appeler l'attention de nos lecteurs sur certaines pages de l'ouvrage retraçant le tableau des institutions romaines, au moment où le monde byzantin, perdu de décrépitude et de démoralisation publique, va sombrer sous le coup que lui porte un hideux fonctionnarisme à outrance. Amené naturellement à tourner les regards sur nous, vers le nombre effroyable de fonctionnaires, d'employés superflus et inactifs qui, sorte de parasites dévorants du budget, couvrent notre société comme d'une

lèpre mortelle, on se sent pris d'un violent crève-cœur.

Le second volume comporte l'histoire très complète des offices dans l'ancien droit français. C'est seulement après avoir assisté à la naissance de la vénalité et de l'hérédité des offices royaux ; c'est après en avoir vu fonctionner le mécanisme très complexe, que nous entrons avec l'auteur dans l'ère des principes brusquement enfantés par la Révolution.

De la sorte, nous trouvant en pleine possession des données historiques, nous sommes préparés pour aborder l'étude sérieuse de la partie vitale de la législation qui régit la vénalité de nos offices. Ceci fait l'objet d'un troisième et dernier volume actuellement sous presse. Nous nous plaisons à espérer que sous le rapport de la science et du style cette dernière partie ne le cédera en rien aux deux précédentes. Bien plus, nous allons jusqu'à croire qu'en présence du très grave et très délicat problème de la vénalité des offices, problème qui ne tardera pas à devenir l'objet des discussions parlementaires, le législateur ne se fera pas faute de recourir plus d'une fois au livre de M. P. Louis-Lucas pour y puiser tous les renseignements de doctrine et de pratique nécessaires à la confection d'une bonne loi.

Après le péristyle, nous aurons donc à nous occuper de l'édifice. L. B.

Traité de jurisprudence commerciale et de médecine légale vétérinaire, suivi d'un aperçu sur les devoirs et les droits des vétérinaires, par M. V. Galtier, professeur de police sanitaire, de jurisprudence commerciale et de médecine légale à l'École nationale vétérinaire de Lyon. — Paris, Asselin et Cie, éditeurs, libraires de la Faculté de médecine, place de l'École-de-Médecine. 1883.

S'il faut le croire sur parole, M. Galtier n'a pas eu d'autre préoccupation en publiant cet ouvrage que de grouper avec simplicité, concision, clarté et dans leur enchaînement rationnel les principales données législatives, scientifiques et pratiques qui concernent la profession du vétérinaire. Destiné aux vétérinaires et aux élèves, ce traité de jurisprudence, l'un des premiers du genre, dépasse le prétendu but de l'auteur.

S'il est vrai aussi que le législateur ait tout prévu et réglé en ce qui concerne le commerce et l'usage des animaux domestiques, n'est-ce pas un peu partout, dans tous les codes, dans des lois particulières et nombreuses qu'il a été obligé de disséminer ses prescriptions. M. Galtier a mis de l'ordre à tout cela. Désormais l'avocat, le magistrat, depuis le juge consulaire jusqu'au juge du tribunal correctionnel sauront où s'adresser pour être dirigés sûrement et vite dans les recherches qu'ils auront à faire en semblable matière.

L'ouvrage se divise en trois parties. La première partie a pour rubrique *Jurisprudence commerciale vétérinaire* ou étude appliquée de la législation qui régit le commerce et l'usage des animaux domestiques : vente, louage, etc., etc. Signalons au passage la seule erreur juridique que nous ayons rencontrée dans tout le livre. Parlant du principe de l'art. 2279, *en fait de meubles possession vaut titre*, applicable à la vente d'animaux, meubles qui n'ont été ni volés ni trouvés, mais qui ont été achetés par un tiers de bonne foi, M. Galtier a cru devoir faire ressortir sa pensée par une comparaison. — « Ainsi, écrit-il, étant héritier légitime d'un parent qui vient de mourir et ne sachant pas qu'il a laissé un testament qui me déshérite, je me saisis de sa succession, et je vend des immeubles et des meubles, des animaux qui en font partie ; quelque temps après se présente un héritier testamentaire qui, en vertu d'un testament qui l'institue en même temps qu'il me déshérite, réclame la succession que j'ai aliénée en partie. Les *immeubles que j'ai vendus seront valablement revendiqués par lui contre les tiers acquéreurs*, etc. » — Il est inexact d'affirmer en principe que les immeubles vendus dans les conditions précitées seront valablement revendiqués par le véritable héritier contre les tiers acquéreurs de bonne foi. Depuis les trois fameux arrêts rendus solennellement par la cour suprême, le 16 janvier 1843, il est de jurisprudence constante que les aliénations consenties par l'héritier apparent sont valables. Il n'y avait en effet aucune base légale pour confirmer la validité de semblables aliénations. C'est peut-être la seule fois où le juge se soit élevé, — il devait le faire — presque à la hauteur du législateur lui-même, en tranchant une question que celui-ci avait oublié de résoudre dans le sens même que commandaient la pratique et le besoin des affaires.

La deuxième partie a trait aux délits et quasi délits civils, aux cas où la loi pénale intervient (médecine légale), à la responsabilité des propriétaires pour les dommages causés par leurs animaux, etc.

Enfin dans une troisième partie, mise au courant des textes législatifs les plus récents, des décisions toutes nouvelles de la jurisprudence, l'auteur se livre à l'étude attentive des devoirs et des droits des vétérinaires.

Le meilleur éloge, je crois, qui puisse être adressé à M. Galtier, c'est de reconnaître que son livre, d'une incontestable valeur, est fait pour rehausser une profession qui est *parfois l'objet d'un certain mépris*.

L. B.

Les Codes français, édition portative à l'usage des magistrats, des avocats, des officiers ministériels, des fonctionnaires et des étudiants, texte collationné et mis au courant par A. Wilhelm; couverture parcheminée, prix : 4 francs. — Paris, Challamel aîné, libraire-éditeur, 5, rue Jacob, et rue Furstenberg, 2. 1883.

M. A. Wilhelm est par excellence l'homme aux idées ingénieuses. Simplifier, simplifier encore, simplifier toujours, telle est sa devise. A l'usage des étudiants des Facultés de droit, il a résumé en tableaux synop-

tiques, et des mieux faits, le droit romain, le droit civil, le droit criminel, la procédure civile.

Dans ces temps de militarisme à outrance, M. A. Wilhelm s'est efforcé de satisfaire un réel besoin, en résumant de la même façon et avec le même succès les lois militaires relatives à l'armée de terre et de mer, au volontariat, à l'armée de réserve, etc., etc.

La publication des *Codes français*, grâce à son format inusité jusqu'à nos jours, vient de combler à son tour une lacune véritable. Les *Tripier*, les *Rivière*, les Sorel et tous autres codes en édition bijou, in-32, ne laissaient pas que d'être lourds et très embarrassants à porter avec soi. Les codes de M. A. Wilhelm, réunis en un seul volume, sont d'un transport si commode qu'on a pu les définir, sans exagération aucune, *un cahier de plus à transporter dans une serviette déjà remplie de dossiers.*

Mis au courant des documents législatifs les plus récents, ce livre renferme en outre un supplément où se trouvent recueillies toutes les lois dont la consultation quotidienne peut être nécessaire au jurisconsulte hors de son domicile. L'auteur a vérifié et complété avec un soin scrupuleux les renvois d'article à article afin de faciliter la rapidité des recherches. Nous souhaitons à M. A. Wilhelm, pour ses *Codes français*, le succès et les éditions qu'ont obtenus ses autres travaux. Le contraire nous surprendrait.

L. B.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

L'Instruction publique en France, observations sur la situation de l'instruction publique en France et sur les moyens de l'améliorer, par M. Cucheval-Clarigny, ancien élève de l'École normale, agrégé des classes d'histoire. Paris, librairie Hachette et C^e^, 79, boulevard Saint-Germain, 1883.

Écrivain d'une autorité incontestable en ce qui touche les problèmes de l'économie politique et sociale, M. Cucheval-Clarigny a publié sur l'instruction publique en France une étude très approfondie et fort belle.

Sous le voile d'un pseudonyme, ces pages furent présentées au concours ouvert par M. Isaac Pereire. Quoique écrit dans un ordre d'idées bien fait pour heurter violemment les opinions que la plupart des membres de la commission du concours professent sur la législation de l'enseignement, ce mémoire, remarquable à tous les points de vue, n'en a pas moins obtenu une récompense. La maison Hachette s'est empressée d'éditer le manuscrit tel qu'il avait été présenté au concours. C'est un livre de combat; l'auteur a eu le bon goût de ne pas en effacer les accents de sincérité par une phraséologie plus limée. La recherche eût tué ce qui ajoute beaucoup au mérite du livre, la vie et l'ardeur de la conviction.

M. Cucheval-Clarigny a divisé son étude en trois parties, c'est-à-dire en autant de parties qu'il existe en France de divers ordres d'enseignement; et les passant successivement en revue, il se fait apprécier comme un homme qui a la pratique des choses dont il parle. Son expérience en fait plus qu'un théoricien étincelant. Si d'ailleurs, doué d'un esprit critique qui erre difficilement, l'éminent agrégé de l'université nous découvre dans toute leur étendue les imperfections, les vices de notre instruction publique en France, il a cure aussi, voyant le mal, d'en indiquer le remède.

Au début de son étude sur l'*instruction primaire*, M. Cucheval-Clarigny pose en principe que la liberté est essentielle à l'enseignement et à l'éducation. La famille est le point de départ et le fondement de la société. Le groupement des familles rapprochées par le voisinage et la communauté des intérêts a formé la tribu, à l'état nomade, et la commune quand la vie agricole et sédentaire a succédé à la vie pastorale. L'agrégation des communes a constitué l'État. L'État n'existe donc pas par lui-même, en dehors et indépendamment de la famille. Par suite, il n'a point de droits propres et inhérents à lui-même. Il a des droits, ou plus exactement des pouvoirs, qui lui sont délégués pour la protection des intérêts communs. L'État mandataire ne saurait se mettre au-dessus de ses commettants. Si la famille est le fondement de la société, l'enfant, espoir de la famille future, appartient à la famille présente, non à l'État. Il est sous la garde et la direction de la famille jusqu'au jour où, par le plein développement de ses facultés, il acquiert la libre disposition de lui-même. A quel titre le législateur prétendrait-il substituer une autorité et une responsabilité quelconque à l'autorité et à la responsabilité du père de famille? Incompatible avec tout monopole de l'enseignement, la liberté du père de famille ne l'est pas moins avec la fréquentation obligatoire de l'école. Cette seconde proposition découle forcément de la première; M. Cucheval-Clarigny l'expose et la démontre avec une netteté et une logique parfaites.

Enfin comme conséquence dernière de tout ce qui précède, il est impossible d'admettre que la gratuité doive être étendue aux familles qui ont incontesta-

blement le moyen de payer l'instruction donnée à leurs enfants. N'est-il pas contraire à la justice aussi bien qu'à la liberté que, d'une part, l'État prélève sur le budget, c'est-à-dire sur les fonds fournis par l'universalité des contribuables, le moyen de faire cadeau des frais d'enseignement à un certain nombre de familles; et que d'autre part, pour le même objet, il prétende contraindre les communes à aggraver les charges communales par de nouveaux centimes obligatoires? En définitive, la gratuité absolue n'est pas, selon M. Cucheval-Clarigny, un des moyens efficaces à employer pour généraliser notre instruction primaire. Veut-on la faire progresser? Réformons notre organisation actuelle. Ce n'est plus l'enfant, dans les campagnes surtout, qui devra venir chercher l'enseignement, il faut que ce soit l'enseignement qui aille chercher l'enfant. Pour atteindre ce résultat, il faut créer, multiplier des écoles de hameau, en suspendant pour une période de dix années l'obligation de construire pour ces écoles des bâtiments spéciaux; il faut autoriser dans ces écoles l'instruction élémentaire par des femmes, soit avec la permission de l'inspecteur primaire, soit après un examen sommaire devant la délégation cantonale; reconnaître la liberté pour tous de fonder des écoles ou de donner l'instruction purement élémentaire. Les résultats obtenus par l'Angleterre, les pays scandinaves, les États-Unis, à l'aide d'une semblable organisation, nous engagent à suivre ces pays dans la même voie.

M. Cucheval-Clarigny donne à sa seconde partie le titre d'enseignement *intermédiaire*, car l'expression plus communément employée, enseignement secondaire, ne rappelle à l'esprit qu'un seul genre d'établissement, soit les lycées et les collèges universitaires, soit les établissements libres de la même catégorie. La France possède l'enseignement secondaire classique le plus fortement organisé et le mieux organisé qui soit en Europe. L'Allemagne seule, avec son ensemble de gymnases et d'universités, peut offrir quelque chose d'équivalent, mais non de supérieur. Cependant les Allemands ont sur nous un avantage : c'est qu'ils ont organisé un enseignement plus scientifique que littéraire, calculé de façon à réduire de deux ou trois années la durée des études, et destiné à recruter les professions civiles, commerciales ou industrielles.

Si M. Cucheval-Clarigny réclame la liberté pour les deux premiers ordres d'enseignement, pour l'enseignement supérieur qu'il la revendique plus absolue encore. La raison en est simple. L'enseignement supérieur s'adresse à des esprits déjà formés, qui presque tous ont choisi leur voie et qui peuvent juger par eux-mêmes. Il suffit d'observer ce qui se passe en Belgique, en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis pour se rendre compte de ce que le régime de la liberté peut enfanter.

Une institution quelconque peut-elle progresser lorsqu'elle est étouffée sous l'action absorbante de l'État? M. Cucheval-Clarigny, rendant ouvertement témoignage à ce qu'il croit être la vérité, a répondu par des exemples, des preuves : c'est impossible! Sa voix ne restera pas sans écho. L. B.

Annuaire de l'économie politique et de la statistique, par MM. Guillaumin, Joseph Garnier, Maurice Block, 1882. 39e année, Paris, Guillaumin et Ce, éditeurs, 14, rue Richelieu. — Prix : 9 francs.

Un de mes confrères au Palais a su analyser et apprécier en deux lignes tout le mérite de ce recueil; c'est, dit-il, le *vade-mecum* des hommes d'étude et des publicistes qui ont besoin d'avoir sous la main, et dans un cadre restreint, les documents répandus dans un plus grand nombre de publications d'un format incommode.

Si les savants de l'Institut ont eu à déplorer une perte douloureuse dans la personne de leur collègue Joseph Garnier, les écrivains distingués qui collaborent à l'Annuaire de l'économie politique et de la statistique ont ressenti plus vivement encore le contre-coup de cette mort. Fondateur de ce recueil, Joseph Garnier en avait dirigé la publication pendant les douze premières années.

On est tenté de croire à tort que ce livre intéresse seulement les publicistes, les économistes, bref, tout et rien que la gent en *iste*. Aussi bien est-il fait pour ceux dont l'imagination *omnivore* aime à vagabonder curieuse et amusée. Ouvrons au hasard. Au mot consommation de tabac nous lisons que, dans les États-Unis du Nord, il se fume ou se prise en moyenne 3 kil. de tabac par habitant; en Suisse, 2 kil. 3; en Russie, 900 grammes; en France 850 grammes. Parmi les peuples qui mettent leurs délices à s'empoisonner par la nicotine, les Danois et les Finlandais sont les plus sobres; leur consommation de tabac annuelle est de 100 grammes par individu. De la nicotine ou de la politique, laquelle de ces choses est la plus funeste à un peuple? Quel savant résoudra la question!

Encore une étrange contradiction dans nos institutions sociales. Une de plus! qui cela peut-il surprendre? Les monts-de-piété sont des établissements institués pour venir *en aide* aux malheureux ou aux personnes momentanément gênées dans leurs affaires, au moyen d'un prêt sur nantissement. Telle est la définition qu'on a la bonhomie d'accepter.

Or savez-vous quels ont été les bénéfices réalisés par ces établissements en 1878? Un million 211,622 fr. Il est vrai que la plus grande partie de ces bénéfices contribue à accroître les ressources de quelques œuvres de bienfaisance. Mais si l'on s'était servi du gain ainsi réalisé pour abaisser le taux de l'intérêt, remarquerait-on que, dans le cours de l'année, la généralité des emprunteurs a eu plus de peine à se libérer qu'autrefois. Trafic charitable! Spéculer sur la misère d'un malheureux pour secourir un autre pauvre hère. Comme conclusion, je répète volontiers la boutade d'un certain romancier naturaliste : *Le mont-de-piété, ressource suprême pour les gens qui veulent* crever *plus vite de faim.*

Un dernier coup d'œil sur la statistique, plus agréable celui-là. Il résulte du tableau comparatif des entrées au Salon en 1880 et en 1881, que, s'il y a eu plus de foule en 1880, le Salon de l'année dernière a eu sur les entrées un excédent de 128,951 francs. En outre,

les catalogues vendus par l'État, en 1880, ne lui rapportèrent aucun bénéfice ; tandis que, grâce aux annonces ajoutées à la fin du livret, les artistes ont touché 20,000 francs net. Par hasard l'industrie privée s'entendrait-elle mieux à soigner ses intérêts! L'État a peut-être, lui aussi, ses intérêts privés...

L. B.

Les Arsenaux de la marine. — *Organisation administrative*, par M. Gougeard, ministre de la marine, 1 vol. in-8 de 156 pages. Paris, Berger-Levrault, 1882.

Sous ce titre, M. Gougeard, ministre de la marine pendant le ministère de M. Gambetta, a résumé le plan des réformes qu'il jugeait susceptibles d'être appliquées pour donner à notre marine une puissance en rapport avec la position magnifique que la France occupe sur les deux mers les plus importantes du globe. Pour bien faire toucher du doigt la nécessité des améliorations qu'il propose, M. Gougeard a cru devoir esquisser à grands traits les différentes phases par lesquelles a passé notre organisation maritime depuis Colbert. De cette longue discussion, qu'il est sans intérêt de résumer ici, résulte le plan suivant qui résume les idées de l'auteur :

1° Création dans chaque port d'une usine destinée à produire et à réparer le bâtiment armé, usine fonctionnant sous la responsabilité d'un conseil d'administration.

2° Autonomie du groupe *flotte*, à tous ses degrés de préparation et d'armement, administrant son personnel sous les ordres d'un officier général de la marine.

3° Reconstitution d'un magasin général unique destiné à pourvoir aux besoins de l'usine et de la flotte, sur lequel les deux chefs de ces groupes seront ordonnateurs en matières.

4° Militarisation de l'inscription maritime. — Suppression de la caisse des Invalides.

5° Unification du contrôle; augmentation de la puissance de ce rouage et modification de son mode de fonctionnement.

6° Définition exacte des responsabilités de chacun, rendues, à l'avenir, complètement efficaces.

7° Application à la marine des lois qui régissent le corps des officiers de santé militaire.

8° Réunion entre les mains du chef d'état-major du préfet maritime de tous les services d'un intérêt général.

Enfin, constitution du cabinet du ministre dans des conditions telles que le travail du ministre soit allégé de toutes les questions d'intérêt secondaire.

On sait que ce plan touche aux questions les plus graves. Ce ne serait pas l'affaire d'un jour que de le mettre en pratique.

C. M.

SCIENCES NATURELLES

La botanique sans maître, par Auguste Jandel, un vol in-12 de 420 pages. Paris, Savy, 1882. — Prix : 3 francs.

Ouvrage purement pratique, sans prétentions philosophiques. L'auteur suit une méthode dichotomique artificielle qui permet d'arriver rapidement à la connaissance du nom de toute plante faisant partie du millier de plantes champêtres de la France qu'il considère comme les plus importantes. Lorsque l'étudiant est en possession du nom de la plante, pourvue de fleurs bien entendu, qu'il tient en main, il n'a qu'à se reporter à la seconde partie pour en trouver une description complète qui confirme ce nom ou qui lui montre son erreur s'il a mal opéré. Tout va bien, à moins qu'il ne soit tombé par hasard sur une plante rare non prévue dans le livre. Quoi qu'il en soit l'utilité d'un manuel de ce genre est incontestable, elle serait plus grande encore s'il avait été possible d'y joindre un atlas colorié.

Cours de botanique, par Henry Emery, doyen de la faculté des sciences de Dijon. Histoire des principales familles. Ouvrage rédigé pour les classes de quatrième. Un vol. in-18 de 515 pages avec 709 figures dans le texte. Paris, G. Masson, 1883. — Prix : 6 francs.

Ce petit livre, dit l'auteur, est un essai de rajeunissement de notre vieille botanique classique.

L'essai nous paraît remarquablement réussi, nous ne connaissons aucun ouvrage de dimensions analogues qui soit à la fois aussi clair et aussi savant. Nous n'en voyons aucun qui soit préférable pour commencer l'étude de cette science; les généralités et la physiologie végétale n'occupent que le quart du volume, les descriptions sont rédigées d'une manière qui les rend intéressantes et vraiment agréables à lire. Il eût été impossible de faire un ouvrage aussi lucide et aussi attrayant à l'époque où les exigences typographiques obligeaient à ménager les figures ; ici

elles abondent et facilitent singulièrement la compréhension et le souvenir du texte. Les chapitres que nous avons parcourus avec le plus de plaisir sont les derniers, consacrés aux fougères, aux mousses, aux algues et aux champignons.

Questionnaire usuel et pratique sur la manière de cultiver la vigne, par P. Renard. Un vol. in-12 de 278 pages avec 26 figures hors du texte, chez l'auteur et à la librairie scientifique Bernard Tignol. Paris, 1882. — Prix : 3 francs.

Cet ouvrage, écrit dans un langage simple et familier, est un manuel assez complet de tout ce qui concerne la vigne à vin et la vigne à raisin de table, ainsi que la fabrication et la conservation du vin. L'auteur, ancien notaire, est un amateur passionné et, comme tout ce qui est passionné, émeut ; son petit livre intéresse même ceux qui ne sont viticulteurs à aucun degré, c'est du moins notre impression. Quiconque s'amuse à cultiver un jardinet y trouvera des renseignements très pratiques sur la manière d'obtenir de bons raisins de table. La question du phylloxera y est bien traitée avec compétence ; M. Renard est ennemi déclaré des cépages américains et il croit que les espèces françaises convenablement traitées peuvent vivre à côté du phylloxera.

Origine des plantes cultivées, par Alph. de Candolle, associé étranger de l'Académie des sciences. Un vol. in-8 de 312 pages faisant partie de la Bibliothèque scientifique internationale. Paris, Germer Baillière, 1883. — Prix : 6 francs.

Par origines il faut entendre ici, non pas les plantes des périodes géologiques antérieures qui en se transformant séculairement ont pu donner naissance aux plantes actuelles, mais simplement les patries de celles-ci, c'est-à-dire les coins de la terre où elles ont d'abord vécu à l'état sauvage et d'où elles sont issues pour se répandre sur le reste du globe. Pour certains végétaux cette détermination est assez facile ; pour d'autres, que l'on ne rencontre nulle part à l'état sauvage, on est obligé de s'en tenir à des probabilités ; on peut savoir dans quelles contrées la plante cultivée se reproduit d'elle-même sans protection et repasse à l'état sauvage, mais ces contrées sont parfois très étendues et le problème reste indéterminé. M. de Candolle avait déjà entrepris ce travail dans sa *Géographie botanique*, devenue très rare, mais le nouvel ouvrage traite d'un nombre à peu près double d'espèces, c'est-à-dire environ la totalité des plantes cultivées soit en grand pour des emplois économiques, soit dans les jardins fruitiers ou potagers. La question est assez neuve ; Linné avait bien donné quelques indications sur la patrie des végétaux cultivés, mais elles sont la plupart erronées ; il existait cependant des documents de plusieurs sortes, y compris des documents linguistiques qui ont permis à M. de Candolle d'obtenir de bons résultats. Parmi les conclusions de son livre nous noterons les suivantes qui offrent un intérêt général.

Aucune espèce n'était commune aux parties tropicales ou australes des deux mondes avant d'être mises en culture. Le fraisier, le groseillier, le châtaignier et le champignon des couches, étaient communs aux régions septentrionales de l'ancien et du nouveau monde. Un très grand nombre d'espèces sont originaires à la fois de plusieurs contrées, séparées ou non par des mers, et il est impossible de grouper les continents ou les îles en régions naturelles bien définies. La distribution originelle des espèces cultivées était entièrement inégale, sans rapport ni avec les besoins de l'homme ni avec l'étendue des territoires. La plupart des espèces cultivées depuis plus de quatre mille ans existent encore sauvages, dans un état identique avec l'une des formes cultivées. On n'aperçoit depuis cette époque aucun indice d'adaptation au froid ; quand la culture d'une espèce avance vers le nord, cela s'explique par la production de variétés hâtives qui ont pu mûrir avant la saison froide. La période de quatre mille ans est sans doute très courte eu égard à la durée de la vie des espèces.

L'histoire des végétaux cultivés ne fait apercevoir aucun indice de communication entre les peuples de l'ancien et du nouveau monde avant Colomb ; les Basques, les baleiniers, etc, ne paraissent pas avoir transporté une seule espèce cultivée.

L'Astronomie, revue mensuelle d'astronomie populaire, de météorologie et de physique du globe, par Camille Flammarion. Un vol. grand in-8° de 400 p. illustré de 135 figures dans le texte. Paris, Gautier Villars, 1882. — Prix : 10 francs.

Cette publication, que nous avons déjà mentionnée à son apparition, ouvre une ère nouvelle aux études astronomiques. Cette science, qui n'était cultivée naguère que par de rares personnages officiels, est pratiquée maintenant par des milliers d'astronomes amateurs dont les découvertes réunies l'emportent de beaucoup par le nombre et par l'importance sur celles des astronomes de profession. C'est surtout aux ouvrages de M. Flammarion, ouvrages dont le tirage s'est élevé à des chiffres inconnus jusqu'alors dans la librairie scientifique qu'est due la popularité que l'astronomie a si brusquement et si rapidement acquise. Quelle que soit l'habileté de M. Flammarion il eût été loin d'atteindre un tel succès s'il ne s'était fait l'homme du moment et son grand mérite est d'avoir clairement pressenti les besoins intellectuels de son époque. Toutes les religions s'émiettent et un grand nombre de personnes aux tendances élevées cherchent un refuge dans l'astronomie, religion d'un nouveau genre dont M. Flammarion porte hardiment la bannière.

La revue *l'Astronomie* donne chaque mois la description des phénomènes prévus dans le ciel et celle des phénomènes imprévus observés dans le mois précédent : comètes, aurores boréales, taches du soleil, étoiles filantes, etc. Un grand nombre de colla-

borateurs y ajoutent des articles de fonds sur l'histoire de l'astronomie, sur les instruments et sur des théories cosmiques ou météorologiques.

Sans préjuger ce que contiendront les volumes suivants nous pouvons dire que celui-ci est favorisé d'un choix d'articles exceptionnels : la grande comète de 1882 et le passage de Vénus sur le soleil ne sont pas des phénomènes ordinaires ; des révélations importantes ont été faites sur Jupiter et sur Mars. On observe sur la première de ces planètes, depuis quelques années déjà, une énorme tache rouge dont l'existence paraît établir que la planète n'est pas encore assez refroidie pour être habitable.

Sur Mars, au contraire, on a vu des lignes régulières accouplées deux par deux qui sont probablement des constructions colossales établies par les habitants en vue de besoins que nous ne devinons pas ; comme Mars n'est observable qu'à certaines époques, il faudra attendre quelques années avant d'approfondir ou de réfuter cette paradoxale observation. Signalons encore dans ce volume des travaux mathématiques, qui devront être contrôlés, et dont il résulte que la durée du jour augmente lentement avec les siècles tandis que la lune s'éloigne de plus en plus de la Terre.

Dr. L.

SCIENCES MÉDICALES

Des maladies mentales et nerveuses, par E. Billod, ancien médecin en chef des asiles d'aliénés de la Seine. Deux forts volumes in-8. Paris, G. Masson, 1882.

Cet ouvrage n'est pas un traité complet, mais seulement la reproduction d'un certain nombre de mémoires, dont les plus anciens ont une quarantaine d'années, et que l'auteur comptait utiliser pour la rédaction d'un traité complet. On ne s'attendra donc pas à y trouver beaucoup de choses neuves, car ce qui était neuf alors a été reproduit partout et, le plus souvent, sans l'indication de la source. Cependant on y rencontre des doctrines et des aperçus qui sont passés de mode et ne sont pas à dédaigner. Nous recommandons particulièrement aux philosophes une étude sur les maladies de la volonté ; les aliénistes d'aujourd'hui seraient peu portés à traiter ce sujet, parce qu'ils ne voient pas à quelle lésion cérébrale rattacher ces maladies, qui sont néanmoins fort dignes d'intérêt.

Les autres questions traitées dans ces deux volumes sont l'épilepsie, la cure des hallucinations par le datura stramonium, les aliénés dangereux, la paralysie générale, l'aphasie et divers sujets de médecine légale et d'administration hospitalière.

BELLES-LETTRES

ROMANS

Part à trois, par Albert Le Roy. P. Ollendorff, éditeur. Paris, in-18. — Prix 3 fr. 50.

Le personnage principal de ce roman, c'est la sensation. Elle y est non pas analysée comme élément psychologique, mais constatée dans ses effets les plus turbulents.

Mme de Marny est une désœuvrée, négligée par son mari, indifférente à son enfant. Autour d'elle s'agitent quatre ou cinq garçons de dix-huit à quarante ans. De ceux-là trois, chacun à son tour, puis de ces trois deux à la fois prendront leur part, non de sa vertu, — il est douteux qu'elle ait jamais bien au juste su ce que c'est, — mais de sa beauté, de ses charmes, de ses plaisirs.

Coquetterie et curiosité, voilà les deux forces qui déterminent ses faiblesses.

Elle ne se donne au premier qu'après cent cin-

quante pages, — et elle ne se donne qu'une fois. L'amant, désespérant de la reprendre, se marie. Alors elle le veut. Comme il résiste, elle s'abandonne au second au bout de cinquante pages.

Le second est un tout jeune homme, il ne la satisfait pas. Le troisième, qui aurait été le second sans une défaillance involontaire, recouvre son tour au bout de vingt ans.

Mais l'amoureux numéro deux, qui a dix-huit ans et aime avec la candeur d'un néophite et l'impétuosité des sensations nouvelles, n'admet pas le partage.

Ici une scène très dramatique, la plus intéressante du livre : il est éconduit un soir le jeune homme ; il entend du bruit dans la chambre : des soupirs, des mouvements. Il guette, un homme s'échappe. Il force Mme de Marny à confesser son infidélité et il la tue, puis il se suicide.

Le roman de M. Le Roy est écrit d'une seule venue, mais dans un style correct. Il n'est pas dépourvu d'intérêt. L'auteur a cru devoir exciter le lecteur par quelques peintures assez libres. Il possède un talent qui peut se passer de ces épices. Il a déjà fourni ses preuves dans *Fabien* et *le Mariage de Laure*.

Son nouveau roman ne dément pas l'opinion que l'on s'est faite de ce romancier, tout jeune encore, et qui nous en réserve bien d'autres. P. z.

Jean Bernard, par George de Peyrebrune. Paris, Plon, 1883, in-18. — Prix, 3 fr. 50.

Vive M. Caro ! Il a eu beau se dérober, le coquet professeur, aux ovations qui saluaient ses cours en Sorbonne, le grain de sa parole n'en a pas moins germé dans les cœurs ; la conscience et le devoir, qu'il prêchait aux jolies mondaines avec des grâces si engageantes, ont fait des prosélytes et nous assistons aujourd'hui à leur triomphe dans le roman de George de Peyrebrune.

L'héroïne de cette histoire édifiante, Odette de Pons, représente et personnifie tous les bons principes. Admirablement élevée par un vertueux médecin et sa sœur, qui n'ont jamais laissé ternir sa chasteté du moindre souffle impur, elle n'est pas même effleurée par l'affront que lui inflige l'ingénieur qu'elle aime, en enlevant la femme d'un notaire, Mme de Terris, en lui faisant un enfant et en s'enfuyant au loin avec elle durant des années. Elle continue à l'attendre sans trop d'impatience. Belle vierge au profil héraldique, elle rêve de dévouement, comme rêvent d'amour les autres jeunes filles. Ses vertus auront bientôt l'occasion de s'exercer. L'ingénieur volage revient en effet de son escapade et recherche de nouveau la main d'Odette. Dans la musique matinale des champs et des bois en éveil, ils se rencontrent tous deux près du puits, sous le bouquet de saules où la candide enfant avait laissé lire un jour dans son cœur. Aussitôt le passé est mis en oubli, la chaîne se renoue et le mariage a lieu.

C'est ici que commencent les épreuves. Mme de Terris avait quitté la France pour courir le boyard ou le prince valaque. Après avoir rôti tous les balais, elle reparaît, se sert de son fils adultérin comme d'une amorce pour reprendre son amant et Odette passe à l'état d'épouse délaissée. Un tel malheur, loin de l'abattre, va grandir son courage. A force de patience, de douceur, d'abnégation, elle ramène à elle son mari, adopte l'enfant qu'il a eu de sa maîtresse et ne craint pas de lui mettre ainsi sous les yeux ce vivant souvenir d'une rivale. Comprenant la maternité mieux que pas une femme, puisqu'elle en ressent la privation, elle arrange tout de façon à ne blesser aucun sentiment. La fougueuse Mme de Terris elle-même cède au charme, à la soumission involontaire qu'éprouvent les âmes déchues envers une créature droite et irréprochable. Dûment prêchée et convertie aux bonnes mœurs par Odette, elle rentrera au bercail conjugal pour ne plus le quitter. Grand merci ! même dans les romans vertueux, ces pauvres notaires auront donc toujours le mauvais lot ! Il est vrai que celui-ci mérite son sort, ne fût-ce que pour ses idées à l'endroit des femmes. D'après lui, ce sont d'adorables anges, mais élevées comme des enfants et sans défiance contre les surprises de la vie. Avec leur éducation ridicule et qui leur a peuplé le cerveau de chimères, elles courent à une chute inévitable. Il faut donc user à leur égard de clémence et de pardon. Lorsque la sienne revient au gîte, après s'être déchirée à toutes les ronces du chemin, lui rapportant le reste d'une beauté flétrie et dont personne ne veut plus, il en pleure de joie. Oh ! la bonne pâte de cocu !

Sauf ce rôle, qui tournerait vite au grotesque si le romancier n'était habile à esquiver les scènes embarrassantes, tous les autres personnages sont bien en situation, agissent selon leur caractère et parlent une bonne langue. Il y a bien encore par-ci par-là quelques traces d'imitation, une élégance maquillée à demi, des imparfaits à la Daudet, des mignardises polies sur l'ongle, à la Goncourt ; mais la plume de George de Peyrebrune est après tout de bonne trempe. Elle peut aller de l'avant désormais, sûre d'elle-même et sans plus regarder à droite ni à gauche.

A. P.

Les vieilles maîtresses, par Ange Bénigne. Paris, Ollendorff, 1883, in-18. — Prix, 3 fr. 50.

Quel charmant caquetage que celui de Mme de Molènes et que de choses on apprend à l'écouter ! Saviez-vous, par exemple, ce que doit faire un prince de sang royal, invité à dîner dans une maison où il se rencontre par hasard avec une de ses anciennes maîtresses ? — Non, n'est-ce pas ? Nous autres gens de rien, n'avons jamais songé à de tels points d'étiquette ; mais l'aimable dame, pour qui les cours n'ont point de secret, va nous indiquer ce que les bienséances exigent en pareil cas. L'altesse aura un mot obligeant pour tout le monde sans exception, sauf pour la personne dont la vue lui rappelle de si doux souvenirs. Et voilà !

Il y a, il est vrai, dans le volume, d'autres historiettes plus affriolantes, *Le successeur*, *Une commission*

délicate, Ad augusta per angusta, et même *Signe d'argent,* qui incline pourtant un peu vers la grosse farce. Tel n'est pas d'ordinaire le défaut de ces gracieuses esquisses de mœurs mondaines. Quoique le récit y côtoie souvent la licence, il n'y verse jamais, courant d'une allure légère aux pas dangereux et trouvant toujours, pour couvrir les situations les plus risquées, quelque gaze à demi transparente sous laquelle tout se devine. Nous pouvons donc, sans flatterie et sans être taxé d'exagération, répéter avec la réclame: « Ce spirituel badinage est écrit dans une langue si châtiée, qu'après avoir lu par curiosité, on veut relire par plaisir. » P.

Pauvres diables, par Charles Canivet, 1 vol. in-18. Paris, 1882. Charpentier.

Les quatre nouvelles désignées par titre collectif de *Pauvres diables* sont des études sur le suicide. Le suicide est une maladie moderne; du moins elle a acquis de nos jours un développement qu'elle n'avait pas encore eu. Est-ce la concurrence vitale, de plus en plus violente, qui s'aggrave à mesure que la population s'accroît et que les besoins créés par l'excès de civilisation augmentent en nombre et en intensité, qui explique cette épidémie d'un genre particulier ? M. Charles Canivet incline à le penser. Il y a le déclassement social, les vicissitudes d'un état de choses instable, qui ne l'a jamais été à ce point, qui sont des raisons du mal. Il y a aussi, selon M. Canivet, l'accroissement, le débordement des besoins, ou plutôt des vices, car les vices sont des besoins. « Dans la statistique de plus en plus chargée du suicide, écrit-il dans sa préface, l'ivrognerie tient le premier rang. La mort volontaire est une des portes par lesquelles l'ivrogne sort de la vie, le plus souvent après avoir fait une halte dans une maison de fous. » Soit. Mais d'où vient qu'il y a plus d'ivrognes que jadis ? Il y a là un mystère. Il existe également d'autres affections à moitié morales et à moitié physiques qui ont le succide pour dénouement, et qui se multiplient d'une façon alarmante. Elles aussi étaient autrefois moins nombreuses. Le mystère de tout à l'heure se retrouve là.

Il est nécessaire de remonter à une cause générale de l'intensité croissante de la maladie appelée suicide. Le suicide n'est du reste que l'issue rare d'une affection qui n'y mène que par exception. On en souffre sans en mourir. Cette affection est une névrose générale. Les exigences de la vie actuelle ont donné la prééminence au système nerveux sur le système musculaire. Il y a maintenant entre eux une rupture d'équilibre; on ne possède plus ce que les anciens définissaient: *mens sana in corpore sano.* Le fait a des causes variées, l'âge de la race, la chute des institutions, des croyances, l'abus du bien-être, l'irritation des appétits. Tout cela a occasionné l'instabilité politique, la guerre sociale, le nihilisme pratique, mis plus de haine en circulation qu'il n'y en avait eu en aucun siècle depuis l'origine du christianisme; on voit surtout cela dans les temps de crises comme les nôtres, où on peut vérifier chaque jour davantage la vérité de l'axiome formulé par Hobbes au xvii^e^ siècle : *homo homini lupus.*

Si tout le monde grince les dents, la société n'en est pas plus heureuse, au contraire. Dans un état de société à peu près pareil, l'Évangile était venu dire: « aimez-vous les uns les autres » au lieu de vous dévorer comme des fauves. Mais l'Évangile est loin. Paul Bert et Darwin lui ont succédé et l'on se dévore et l'on se dévorera de plus en plus, scientifiquement. Le suicide a du champ devant lui. Aussi M. Charles Canivet n'a pas tort de dire: « Je ne sais à l'aide de quelles armes il sera possible d'entamer une lutte efficace contre cette maladie envahissante. La course effrénée après le bonheur matériel, qui est une des formes de la philosophie et de l'économie contemporaines, n'est pas faite pour éteindre les illusions, mais bien plutôt pour allumer les convoitises, et le suicide restera de plus en plus comme la solution suprême pour tous les déçus et les décavés. » Les armes à employer, on s'en est déjà servi et on y reviendra. C'est d'abord la maxime de saint Paul : *la science aura un terme,* et comme complément, celle de saint Jean : « aimez-vous les uns les autres ». Alors les nerfs des combattants pour la vie se détendront un peu et les faibles ne se jetteront plus dans la mort, afin de fuir le champ de bataille. L. D.

Nos bêtises, par Eugène Nus. In-16 carré. Paris. Dentu, éditeur. — Prix, 3 fr. 50.

Quand un auteur fait accompagner son livre d'un prospectus-réclame où son œuvre est annoncée comme une des merveilles de l'esprit humain, que reste-t-il à faire au critique ?

Incliner sa modestie devant la bonne opinion qu'a de soi l'écrivain ou que professe pour lui son éditeur.

A moins que l'expérience ne confirme pas de tous points l'éloge anticipé, et que, d'autant plus désappointé qu'on lui a promis davantage, il ne puisse résister au besoin de contredire.

« *Ce livre humoristique, au style brillant, rapide et concis,* — c'est le prospectus qui parle, — *n'est pas de nature à être analysé.* » Je suis ravi que le prospectus en convienne. Cela ne s'analyse pas. C'est trop compliqué. Je ne sais pas d'alambic capable de séparer les ingrédients multiples qui constituent ce *plum-pudding* intellectuel.

Humoristique, si l'on veut; mais d'un humour bien confus et bien peu nouveau.

Style brillant? tout ce qui brille n'est pas or ni diamant.

Mettons que ce sont des vers luisants, bien que nos bêtises soient rédigées en prose.

Rapide et concis? étrange effet d'optique sans doute; cette rapidité nous a paru souvent traînante et cette concision lâche et molle.

« *Voici un éclat de rire, sonore et splendide,* » — affirmation du prospectus. — Ce n'est pourtant pas drôle, et l'auteur est tout seul à rire de ce qu'il écrit. Étant tout seul, il est aussi le dernier: le proverbe

dit que c'est celui qui rit bien. Souhaitons que cela lui dure.

« *L'émoustillante bonne humeur et l'ingénieuse fantaisie recouvrent une mise de savoir.* » Trop d'adjectifs dans la réclame. Et le savoir est si bien recouvert qu'il ne paraît plus du tout. M. E. Nus nous montre bien qu'il est capable de lancer de gros pavés dans les questions de politique et d'éducation qui font le souci des hommes les plus sérieux et les mieux pourvus d'un savoir qui ne se recouvre de tant de voiles. Mais il ne nous a rien appris sur ces questions. Il ne nous a pas même persuadés qu'elles soient à dédaigner : ce qui semble son but.

Il ne suffit pas pour composer un livre amusant et piquant de s'escrimer contre les thèses en discussion. Pour le faire, il est nécessaire d'avoir soi-même une opinion fondée, qui se fasse jour à travers les sarcasmes.

Encore si M. Nus avait légèrement esquissé les scènes qu'il délaye, s'il avait consenti à resserrer la trame de ses récits, réuni en faisceau les traits et les mots spirituels clairsemés dans tout ce volume, il eût pu occuper agréablement l'esprit d'un lecteur désœuvré pendant une heure ou deux. Mais c'est un travail ingrat que de traverser péniblement une dizaine de pages pour rencontrer une phrase plaisante ou une idée bien venue.

Le prospectus évoque à propos de M. E. Nus les illustres humoristes et les railleurs profonds de Lucien à Rabelais, d'Érasme à Henri Estienne, de Voltaire à Henri Heine et à Paul-Louis Courier. J'en suis bien fâché, mais ni Lucien, ni Rabelais, ni Érasme, ni Henri Estienne, ni Voltaire, ni Henri Heine, ni Courier n'appelleront le souvenir de M. E. Nus et de son livre *Nos bêtises*. P. Z.

Tout feu, tout flamme, par Quatrelle. Paris, Hetzel, éditeur. in-18. — Prix, 3 francs.

C'est flambant en effet ces esquisses. Quel joyeux entrain assaisonné de fine ironie ! Ce n'est pas que tout soit également achevé ; il est quelques passages longs, des détails insuffisamment intéressants ; par exemple cette description des baraques foraines au 14 juillet, sous le titre : « *Allez, la musique* ». Pour quelques observations curieuses provoquant deux ou trois réflexions drôles, il s'y trouve bien des traits empreints de vulgarité. J'ai hâte d'ajouter que c'est le morceau le moins réussi, encore qu'il puisse plaire à ceux que n'a pas rendus difficiles le soin minutieux de l'auteur des *Ancêtres du Photographe* et du *Locataire timoré*.

Cette dernière fantaisie surtout est un petit bijou d'humour, d'esprit impromptu, et d'heureuses rencontres de mots.

Le locataire timoré est un pauvre diable qui perche au cinquième et, malgré le prix modique du loyer, doit trois termes au propriétaire. On l'expulse naturellement : comme il a donné à comprendre que son mobilier, un mobilier rudimentaire ! est habité intérieurement par des carnivores nocturnes, on le lui laisse. Il va donc l'installer dans une logette du septième étage. Mais il avait eu un trait de génie, ce locataire. Près de la porte de son ancien logement il avait accroché *un tronc pour le propriétaire*. Chaque visiteur était invité à y déposer son offrande. C'est ainsi que le locataire se trouve possesseur de 37 fr. 55 cent. Il faut se consoler de la misère ; donc il croque ses 37 fr. 55 en un dîner au Grand Hôtel, il achève de les boire sous forme de chartreuse en compagnie d'une jeune personne qui n'a jamais eu de mère. Après quoi une série d'aventures, qui l'amènent au poste du Panthéon. Le malheureux a oublié sa nouvelle adresse. La façon dont il la retrouve est d'une originalité bien amusante : il donne son propre signalement au commissaire, comme celui d'un camarade qui lui a volé ses meubles. La police recherche le fripon. Et le soir le commissaire raconte au locataire, étonné des additions et enjolivements, son histoire de la veille. Mais la conclusion est ce qu'il souhaite : son adresse est retrouvée.

J'ai presque regret de déflorer cette narration toute pleine de détails imprévus et de facétie discrète : elle vaut tout le volume. Une mention particulière cependant pour cet article piquant intitulé : *Du Louvre au Bon Marché*. C'est risqué, mais c'est sauvé. M. Quatrelle baisse à point les stores, et nous n'avons qu'à rire de la surprise réservée par sa femme à ce pauvre mari qui l'attend dans la voiture en lisant les journaux. Cependant, madame, soit disant occupée à choisir dans le bazar à la mode, n'a fait que le traverser pour remonter dans un autre coupé où l'attend un autre monsieur. Autrefois l'Église a servi pour le même manège.

Et puis, c'est écrit, c'est du français de Paris, du style alerte, sans contorsion. Ce livre a droit d'hospitalité chez les amateurs du style et de l'esprit. Et nous constatons avec joie son succès qui prouvera qu'un volume de nouvelles et d'articles de Paris plaît au public et se fait lire et acheter quand il en vaut la peine et l'argent. P. Z.

Virginité, par Charles Legrand. Paris, Maurice Dreyfous, 1882, 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

Le roman de M. Charles Legrand est une œuvre consciencieusement et longuement étudiée. On sent partout une préoccupation du style aussi soutenue, aussi suivie que la préoccupation du sujet ; au milieu de nos romanciers à la vapeur c'est un éloge sur lequel on doit appuyer, surtout lorsqu'il s'agit comme ici d'un jeune écrivain.

Son *Histoire d'une comédienne* est fort originale et on voit qu'il a caressé avec une passion de lettré et d'observateur la curieuse physionomie d'Alberte Engherard. Du reste tous ses personnages, à quelque plan qu'ils se trouvent, ont été étudiés comme la figure principale et ils se meuvent à leur place, dans leur sphère plus ou moins étroite, sans qu'il soit nécessaire de leur ajouter un trait : il ne leur manque ni une ombre ni une lumière. La figure du grand compositeur Franz Harlowitz se tient d'un bout à

l'autre du roman, avec ses défaillances et ses emportements, toutes ces nervosités vraies du musicien, dont le corps entier semble vibrer et frissonner à la moindre brise comme les cordes d'un violon. C'est bien là un homme faible, fragile, versatile, un génie tour à tour tourmenté par son cœur et par son cerveau, jamais content, jamais heureux et faisant souffrir machinalement, inconsciemment, tous ceux qui l'entourent. Quant à la comtesse Wilhemine de Auffermann, elle est également très exactement observée dans son rôle de maîtresse sensuelle qui arrive à se faire épouser par son amant le compositeur Harlowitz et brise ainsi les naissantes amours ébauchées entre Franz et Alberte. Nous devons citer aussi l'enfant de Franz et de Wilhemine, le petit Horace, qui sert de prétexte au mariage, un étrange enfant, nerveux, impressionnable, qui meurt dès qu'il arrive à l'âge d'aimer, — et Mme Engherard, la mère de la comédienne Alberte, dont le rôle de dévouée et de résignée ne manque pas de noblesse ni de grandeur triste.

En résumé le roman de M. Charles Legrand est une œuvre de réel mérite, que nous plaçons au-dessus de certaines œuvres plus tapageusement présentées, mais n'ayant ni ce souci élevé de la forme, ni cette science du fond; nous croyons que tous ceux qui liront attentivement *Virginité* partageront notre manière de voir.

Pour faire rire, par Armand Silvestre. Paris, Marpon et Flammarion, 1883, 1 vol. in-18 Jésus illustré. — Prix : 5 francs.

Armand Silvestre, ce poète délicat et fin, cet amoureux de l'antiquité, ce lettré parfait, est en même temps le plus gouailleur, le plus gaulois et le plus hardiment rabelaisien de nos conteurs modernes. Malgré soi, en dépit des bourdonnantes rimes qui voltigent autour de nous comme l'écho fidèle du poète si remarquable, on est bien forcé d'admettre cette bizarre anthithèse confondue dans la même personne, en lisant des livres pareils à celui-ci : *Gauloiseries contemporaines, pour faire rire.* — Certes, et de bon cœur! — Il n'en est pas moins vrai que ce dédoublement d'un de nos poètes préférés a quelque chose de pénible et de regrettable. Après avoir admiré l'âme, il est dur de connaître le corps sous cette forme triviale, soulignée par les plus grasses plaisanteries : nous ne reculons pas assurément devant un propos de *haulte graisse*, gentiment conté et épanouissant nos lèvres en un rire copieux; mais quand les histoires succèdent aux histoires toujours sur le même sujet, toujours sur le même genre de facétie, l'intérêt diminue, le rire n'est plus naturel et il est à craindre que le livre ne se referme de lui-même avant que le lecteur arrive à la fin. En effet notre joyeux poète abuse un peu du genre auquel il semble s'être adonné, dès qu'il n'écrit plus en vers; nous doutons que l'on soit si fréquemment obligé de se boucher le nez pour ne pas trop odorer le parfum spécial de ses gauloiseries, sans arriver à se boucher les yeux pour ne plus les lire. — L'excès en tout est un défaut.

Le 6e Margouillats, par Marcel Frescaly. Paris, Charpentier, 1882, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Nous le dirons en toute sincérité, *le 6e Margouillats* n'est pas un livre qui nous plaise. Cette *histoire d'un officier de spahis* eût certainement beaucoup gagné à être traitée d'une manière plus serrée, avec un scrupule plus vif de la langue et une plus grande vivacité de tons. Ce qui manque c'est la couleur et le style, c'est la science du romancier et l'étude sévère, obstinée, du côté littéraire. En parlant du spahi, quoique la scène se passe en Algérie, dans la province d'Oran, et non plus au Sénégal, M. Marcel Frescaly abordait un sujet qui avait été traité de main de maître avant lui; bien qu'il s'agît alors d'un simple soldat et d'une négresse, au lieu d'un officier et d'une Parisienne, M. Pierre Loti l'emporte, sans que nulle comparaison soit possible, sur l'étude de M. Frescaly. Cependant cette étude est vraie, on le sent, à son manque même de mouvement, à son allure de notes entassées à la suite les unes des autres, sans grande cohésion, avec des décousus inexpérimentés. Vainement l'auteur travaille constamment à rattacher le fil, de manière à faire un volume compact et d'une seule coulée, toujours ce satané fil se casse entre ses doigts et ne se laisse renouer qu'à grand peine. Par-ci par-là un tableau offre quelque intérêt, comme la danse des nègres, la fête originale du Bœuf au village de Sidi-Chaïb, ou la marche de la colonne française à travers le Chott vers les puits de Ras-el-Aïn. Mais le récit des divertissements des officiers, des plaisanteries des soldats et de toute cette vie abrutissante entre la pipe et l'absinthe est absolument impossible à lire; il eût fallu toucher à tout cela d'une plume excessivement délicate et réservée et non s'appesantir au milieu des détails sans intérêt, sans art et répugnants. M. Marcel Frescaly nous semble être passé à côté du sujet et avoir trop traité son œuvre à la façon dont on nous paraissait tout traiter au *6e Margouillats*.

Les fugitives de Vienne, par Adolphe Belot, Paris, Dentu, 1883, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Sous ce titre assez étrange Adolphe Belot a réuni un certain nombre d'articles humoristiques et littéraires donnés par lui à un grand journal de Vienne. Tour à tour il parle des clous de théâtre, avec la science d'un auteur dramatique qui a profondément fouillé la question et peut en causer en maître, du commandant Baroche qui fut un de ses meilleurs amis et dont il raconte la mort héroïque au Bourget, de la Patti, de l'Académie française et de ses fauteuils, des duels et des duellistes fameux, des dîners en ville, du Caveau, de la Roulette, des cercles de

Paris, de tout et de tous avec un brio anecdotier fort amusant et fort instructif.

Mais pour relever ce volume, il y a mis quatre charmantes nouvelles, où l'on retrouve la plume exercée de celui qui, parmi tant d'œuvres, en a fait de très remarquables. *Les deux brunes* sont une de ces piquantes histoires parisiennes dont il a le secret et dans la narration desquelles il excelle. *La touffe de lis* est la très touchante aventure d'un malheureux jeune homme qui, sous la Restauration, après avoir acheté à une bouquetière un bouquet de violettes, emblème de ses opinions bonapartistes, et l'avoir caché dans sa poitrine, achète une touffe de lis pour sa mère, ardente royaliste. Insulté au sujet de ces dernières fleurs par des officiers en demi-solde, il riposte par un soufflet, se bat en duel, est blessé à mort et expire dans les bras des deux officiers, après avoir avoué qu'il est bonapartiste et que les lis sont destinés à sa mère. *Après la lettre* remet en scène sous une couleur plus moderne *le Chandelier* d'Alfred de Musset. Quant au *Lit*, il clôt gaiement la série de ces courtes nouvelles, et le nouveau volume d'Adolphe Belot.

Nita, par Paul Noun. Paris, Aug. Ghio, 1882, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Une histoire d'amour qui se passe en pleines montagnes et en pleines forêts du Morvan entre un jeune habitué de Paris d'une trentaine d'années et une jeune veuve anglaise, — tel est le sujet du livre de M. Paul Noun. — Commencée joyeusement, avec insouciance, l'aventure qui a réuni les deux jeunes gens aux roches de Burmont, sur un escarpement pittoresque et dangereux, se termine au même endroit, d'une manière tragique et terrible, par le suicide de la belle amoureuse, qui a été délaissée après s'être livrée dans un moment de folle passion. Le livre de M. Paul Noun est une œuvre de jeunesse, ardente, exaltée, mais qui manque de pondération et de science littéraire. On sent que l'auteur, enlevé par son sujet, par des besoins de description, par des passages connus et aimés, s'est facilement laissé emballer, en oubliant peu à peu les soins de l'écriture, le style, sans lequel un livre ne peut exister et ne peut durer. Certes son roman a un certain caractère de fraîcheur et de juvénilité qui le fera lire d'un bout à l'autre sans fatigue ; mais il lui manque la puissance qui grave les œuvres dans la mémoire et les dessine en vivants tableaux dans le cerveau ; il lui manque l'originalité qui attire et force même l'indifférence. Nous attendons l'auteur de *Nita* à des œuvres plus mûries et plus largement étudiées.

La marchande de tabac, par Élie Berthet. Paris, Dentu, 1883, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Il est impossible de retrouver sur un livre ce nom autrefois si connu et si populaire d'Élie Berthet, sans se rappeler les œuvres anciennes du facile romancier, celles que nous ne voyons pas figurer dans la liste de ses œuvres sur le présent volume et qui pourtant ont fait son nom et sa réputation. C'est ainsi que nous y cherchons inutilement *les Catacombes de Paris, la Bastide rouge, les Chauffeurs, la Roche tremblante*. — *La Marchande de tabac* n'ajoutera rien ni en bien ni en mal à la renommée d'Élie Berthet. On ne peut en dire qu'une seule chose : c'est une œuvre éminemment morale, écrite dans une forme terne un peu languissante, mais conservant çà et là quelques étincelles qui suffisent à réveiller l'intérêt et à faire lire le roman jusqu'au bout. Il y a comme un voile à jamais tendu entre ce genre de littérature et celui que nous comprenons, celui que nous aimons aujourd'hui, dans lequel on exige en premier lieu une conscience énorme du style, un soin de la forme dont se préoccupaient moins les contemporains de l'auteur de *la Marchande de tabac*.

L'honneur de la Marquise, par Ch. Deslys, Paris, A. Clavel, 1883, 1 vol. in-8° carré, illustré. — Prix : 2 francs.

M. Ch. Deslys, un romancier de la vieille roche, tout comme M. Élie Berthet, vient d'ajouter à la longue série de ses œuvres un nouveau livre, à la fois dramatique et ému qui trouvera chez les lecteurs habituels de M. Deslys le même accueil sympathique. Nous ne déflorerons pas par un résumé indiscret le sujet de ce nouveau roman ; qu'il suffise de savoir que l'intérêt y est fort habilement suspendu, que l'émotion va croissant et que neuf gravures sur bois, tirées hors texte, prouvent le grand soin apporté par l'éditeur à tout ce qui peut aider au charme du livre.

G. T.

THÉATRE

Drames, par Maurice Montégut. Paris, Charpentier, 1883, in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Des quatre pièces que renferme le volume, une seule, *les Noces noires*, a vu le feu de la rampe. Représentée, voici bientôt trois ans, sur le théâtre Cluny, elle y obtint un succès d'estime, dû à quelques vers bien frappés. Quant au sujet, il est des moins dramatiques ; pour mieux dire, l'action est nulle. On y assiste d'un bout à l'autre aux divagations d'un vrai maniaque, affolé d'une drôlesse avec laquelle il vit maritalement et dont le bonnet saute par-dessus tous les moulins. Ne s'avise-t-il pas de l'épouser au bout de sept années de cohabitation et d'infidélité ! Aussi trompé après qu'avant son union,

il tourne à l'Othello et finit, un peu tard, par tuer la volage et se poignarder lui-même à côté d'elle.

Ce drame n'ayant que deux actes, on peut sans trop d'effort, ni d'ennui, l'entendre tout entier; mais que dire des autres! On n'y voit figurer que des personnages dont le seul caractère est de n'en pas avoir. Espèces de pierrots empaillés qui n'ont jamais senti couler sous leurs jambes la vie réelle, ils oscillent constamment de la folie à l'ivresse, perdus entre ciel et terre, dans les vapeurs d'un monde fantastique, splééniques et rageurs, et surtout bavards à vous assourdir de leurs monotones tirades. L'hercule mis en scène dans la pièce de ce nom ne se distingue en rien des vulgaires bateleurs que l'on voit dans les carrefours, couverts d'un maillot et soulevant, à biceps tendus, des poids énormes, afin d'extirper quelques sous aux passants répandus en cercle autour d'eux. L'auteur n'en a pas moins fait de ce pitre l'amant d'une princesse de Reggio, appelée Corine et mariée au vieux duc de Modène. Après avoir laissé bannir l'hercule de sa cour, elle quitte tout pour le suivre, s'offrir de nouveau à ses baisers, partager son lit et sa misère :

Fais de moi ta servante et rouvre-moi l'alcôve.
Mais je veux ton amour poignant, terrible et fauve.

Malgré de si brûlants appels, le baladin refuse, préférant, aux charmes de sa maîtresse, les gros sous que lui jette la canaille.

Une autre pièce, *le Fou*, met en scène certain peintre halluciné, du nom de Rolland de Champcêt. Dernier rejeton d'une famille dont tous les membres ont perdu la raison, il semble un moment rassuré contre le sort qui l'attend, grâce à un pieux mensonge de sa mère. Elle lui persuade qu'il est enfant adultère, par conséquent soustrait à la fatalité de sa race; puis elle meurt de honte et de désespoir à la suite d'un tel aveu. Bientôt retombé dans son délire, Roland propose, à sa femme enceinte, un mutuel suicide. Sur son refus, il l'étouffe et se tue ensuite lui-même.

Tous ces dénouements, vous le voyez, se ressemblent d'une façon déplorable. Au lieu de nous faire assister à une action qui suive son développement logique, M. Montégut tourne et retourne en tous sens la même situation, jusqu'à ce qu'il l'ait desséchée, flétrie, épuisée. Il y aurait peut-être dans *Lady Tempest* un peu plus de variété, quelques accents de poésie réelle, si l'imitation de Shakspeare n'y était flagrante et la fantaisie trop prodiguées. On serait tenté vraiment d'appliquer à l'auteur, à propos de tous ces longs rêves mal débrouillés qu'il prend pour des drames, le conte par lequel il a terminé *Lady Tempest* :

Un jour, l'hiver dernier, un jeune homme, un des nôtres
Rencontra dans la foule une femme; il l'aima,
Et sur tous deux, un soir, sa porte se ferma.
La maîtresse et l'amant oublièrent le monde.
Il noyait ses mains dans sa chevelure blonde
Et couvrait de baisers ce corps pâle et charmant.
Le temps va vite ainsi. Soudain du firmament
Le rayon imprévu d'un soleil de novembre
Vint glisser tout joyeux au tapis de la chambre;
Et l'enfant ne vit plus dans ses bras épuisés,
Alors qu'il l'attirait à de nouveaux baisers,
Qu'un squelette hideux qui ricanait. — Cet homme
Mourut le lendemain.

M. Montégut, lui, n'en mourra pas. Espérons même que les deux gros volumes de vers dont il vient de nous gratifier ne sont qu'une gourme un peu baveuse jetée par son exhubérance de jeunesse. Avec la maturité de l'âge, arrivera aussi celle des œuvres. Doué comme il l'est d'une facilité de production vraiment remarquable, il lui suffira de la modérer, d'en régler plus sagement l'emploi, d'endiguer le torrent.

A. P.

Le Pour et le Contre, plaquette petit in-4°. Paris, Brunox, 1883. — Prix : 2 fr

Brochure à double face où l'on a réuni tout ce qui a dernièrement été publié d'essentiel à propos de cette question des comédiens, pour laquelle s'est passionné, durant quelques jours, le peuple à tête frivole : d'un côté l'article du *Figaro*, premier brandon de tant de discordes, suivi de l'entrefilet apaisant de M. Vitu et de la lettre de M. Mirbeau au directeur du journal; de l'autre côté, la réponse spirituelle, quoique prétentieuse, de l'acteur Coquelin, déjà insérée dans *le Temps*. Peut-être un jour, dans trois ou quatre siècles, quelque fureteur curieux de menus faits, déterrant l'opuscule au fond d'une bibliothèque, bâtira là-dessus l'épopée d'une lutte homérique. Grâce à Dieu, il n'y a eu, cette fois-ci encore, de versé que des gouttes d'encre.

P.

Les Chansons parisiennes, par M. Maurice Boniface. Paris, Marpon et Flammarion, 1883; in-18. — Prix non indiqué.

M. Boniface est probablement un fort honnête homme, point méchant du tout, joyeux viveur même et bon compagnon les jours où l'on s'amuse. Le seul défaut qui dépare de si aimables qualités, c'est que M. Boniface achève d'user la défroque et les vieilles chaussettes d'Alfred de Musset. Cent autres avant lui s'étaient efforcés d'emprunter au chantre de *Rolla* ses airs d'impertinence et ses lignes de prose rimée; aucun n'y avait encore aussi bien réussi. Quant à la verve ardente, aux cris déchirants du fier oiseau blessé, il reste entendu que le secret en est mort avec

lui. Nous n'en aurons que le reflet, ou, pour parler plus exactement, le pastiche dans ces chansons soi-disant parisiennes. Écoutez plutôt les aveux de M. Boniface :

Je suis, sauf mon respect, un ivrogne authentique.
Je passe du cognac au kummel caressant;
Je bois plus que ne ment un homme politique,
Et je veux que le diable emporte ma boutique
Si je n'ai pas toujours plus soif qu'en commençant.

De même j'ai volé de la blonde à la brune;
Et tout ce fol essaim, que jadis j'ai séduit,
Ne fait pas de mon cœur une rêveuse dune
Où dansent des Willis sous les yeux de la lune.
Mon cœur est l'escalier d'un restaurant de nuit.

Ne voilà-t-il pas un beau muguet! Si l'on prenait au pied de la lettre de telles confidences, on aurait de celui qui les écrit une assez pauvre idée. Il faut ici faire la part du genre et de la pose, genre démodé, il est vrai, pose un tantinet ridicule, mais il y a, paraît-il, des gens qui prennent plaisir à cette mascarade. Quand vous lisez de si plates fadaises, ne vous semble-t-il pas voir un monsieur, vêtu de l'habit à paillettes des marquis d'autrefois, qui se pavanerait sur le boulevard, tout glorieux de son costume et de ses effets de cuisse? Eût-on la meilleure envie de prendre au sérieux M. Boniface, un sourire de pitié vient malgré soi aux lèvres quand on l'entend roucouler à sa maîtresse des madrigaux tels que celui-ci :

Un soir, un beau soir, si tu t'en souviens encor,
Nous sommes venus, comme aujourd'hui, sous les branches.
Tes bras étaient nus, tes épaules étaient blanches,
Et l'on entendait au lointain le son du cor....

ou ailleurs :

Nous sommes revenus le soir. Votre sourire
Effaçait en mon cœur les chagrins d'autrefois.
Et depuis, ces mots-là sont si doux à redire,
Nous nous sommes aimés sans retourner au bois.

Franchement, cela ne vaut guère la peine qu'on l'imprime, et le négligent versificateur a bien raison de préférer à si piètre besogne le farniente le moins productif :

... O vous qui me lisez,
Apprenez qu'au moment où j'écris cette ligne,
Il fait un temps superbe, et qu'il faut être indigne
Du soleil du bon Dieu pour aligner encor
Cette triste copie. Et si c'est un trésor
Que le travail, morbleu! je m'en désintéresse.
O lecteur, c'est si bon d'écouter la paresse.

Oui, fort bien. Il y a même des gens capables de regretter que M. Boniface ne se soit pas reposé plus longtemps, ou tout au moins qu'il n'ait pas employé ses loisirs à donner à son recueil quelques coups de peigne de plus.

A. P.

Poésies complètes de Maurice Montégut, avec son portrait par F. Régamey. Paris, Charpentier, 1883; in-18. — Prix : 3 fr. 50.

« On ne lit plus des vers à l'époque où nous sommes, »
Dites-vous d'un accent plein de conviction.
Vous êtes, mon ami, le plus naïf des hommes;
Et votre candeur fait mon admiration.
Pour qu'on lise des vers, il faut que l'on en fasse,
C'est facile à comprendre et vous le comprenez;
Or qui donc aujourd'hui, cher monsieur Boniface,
A fait deux fois cent vers qui ne soient pas mort-nés?
Chacun connaît, pardieu! Musset et Lamartine :
Hugo nous éblouit encor, dernier flambeau :
On se lasse pourtant d'une chanson divine
Quand on la sait par cœur. — Il faudrait du nouveau.
Oui, mais où donc en prendre?

. . . . . .

Oui, le premier venu qui sait tenir sa plume
Et plaquer ses doigts noirs sur le blanc du papier,
Peut, si c'est son plaisir, fabriquer un volume,
Quitte à le retrouver un jour chez l'épicier

. . . . . .

Oui, tous lisent tout haut les vers qu'ils fabriquèrent,
Ce qui me fait songer à ce temps redouté
Où, pour comble de maux, les animaux parlèrent,
Ainsi qu'a dit Virgile avec simplicité.

La boutade est spirituelle et je n'ai garde, vous le pensez bien, de la réfuter, bien que les arguments ne me fassent pas défaut. Je suis fâché seulement d'entendre quelqu'un qui manie les vers avec cette aisance faire si bon marché de son talent et rendre les armes avant même d'avoir combattu. Mauvaise disposition pour la victoire que d'aborder le champ de bataille avec la persuasion arrêtée que l'on sera défait; mieux vaut un excès d'illusion, plus de confiance en ses forces.

Au reste, ce n'est là qu'un éclair de découragement et qui n'empêche pas M. Montégut de nous brasser des vers à foison sur toutes sortes de sujets. Il va d'ailleurs nous expliquer lui-même amplement d'où lui viennent l'espérance et l'inspiration. Pour bien apprécier ce qu'on va lire et comprendre l'ironie qui y circule sous la pompe du langage, il faut se rappeler que le morceau est extrait de la *Bohème sentimentale* et a pour titre *Un peu de guitare;* un grain de scepticisme se mêle donc, pour le corriger, à l'enthousiasme poétique :

Je m'étais endormi dans un orgueilleux rêve,
J'avais cru que, tout seul, l'artiste est assez grand
Pour tirer de lui-même une œuvre qui s'élève,
Qu'il suffit de vouloir pour que l'œuvre s'achève,
Et que tout ce qu'on dit c'est en soi qu'on le prend.

J'ai vécu seul et triste et les voix se sont tues.
Un matin, triste et seul, je n'ai pas su rêver,
J'ai vu qu'un feu sacré manquait à mes statues,
Et, foulant sous mes pieds mes œuvres abattues,
J'ai crié dans la nuit : « Comment les achever? »

Tu sais d'où le rayon vint éclairer mon âme,
Toi qui m'as révélé le grand secret des dieux...
Tu m'as donné l'amour et j'ai donné la flamme;
Et mes pâles héros, sous ton souffle de femme,
Prirent l'expression et levèrent les yeux...

Ainsi, c'est donc à toi qu'appartiendra ce livre.
Qu'il soit bon ou mauvais, je n'en veux rien savoir :
Car je n'ai nul besoin de la gloire pour vivre....
Parlons bas, c'est le soir!

Le finale pourrait être plus vif, mieux enlevé. En général, M. Montégut part avec assez d'entrain; puis je ne sais quelle lassitude alanguit tout à coup sa démarche et amène des chutes moins heureuses. De deux choses l'une : ou il n'a aucune foi en lui ou ses ardeurs viriles ont été dépensées ailleurs, aux plaisirs énervants qu'il ose chanter dans le sonnet que voici :

Après ces nuits qui rendent lâche
Et donnent des pâleurs de mort,
Après avoir rempli sa tâche
De bête en rut ou d'amant fort.

Brisé comme à coups de cravache,
Quand vient le matin, on s'endort,
Sommeil de plomb, morne relâche,
Sommeil de brute à bout d'efforts.

Puis au réveil, dégoût suprême,
Penser que l'on a dit : « Je t'aime! »
A cette fille! Comme on fuit!

Mais le reste de la journée,
On garde l'odeur obstinée
De cette épouse d'une nuit.

Quoique nous n'affichions au *Livre* aucune pruderie et que nous ayons, comme on dit, la manche large, il nous est impossible de ne pas protester ici, au nom même de l'art, de la dignité humaine. Quel attrait si excitant trouvez-vous donc à cette recherche incessante de l'inconnu? Suivre une femme dans la rue, offrir ou accepter un rendez-vous dans l'espoir d'obtenir d'elle une volupté non encore ressentie et rejeter le fruit à peine mordu pour courir après d'autres, pensant qu'ils seront plus savoureux parce qu'ils sont différents, est-ce donc là le bonheur suprême, le noble emploi de la vie et des forces données à l'homme par la jeunesse? Il nous en coûterait trop d'insister sur un sujet aussi scabreux. Nous n'en voulons retenir qu'une leçon pour l'artiste qui s'oublie à de telles habitudes; son ardeur s'y épuise et ses œuvres dénoncent bientôt, par leur faiblesse et leur incohérence, les lieux où il s'attarde si souvent. A. P.

Le Livre de la payse, nouvelles poésies, par André Theuriet. Paris, Lemerre, 1883; in-8°. — Prix : 3 fr.

Rien de plus agréable et qui éveille dans l'âme une plus délicieuse sensation que la mélodie du rossignol une nuit d'été, quand le jour s'est passé à courir à travers les plaines brûlées du soleil et que l'oreille est encore assourdie du chant monotone et criard des ennuyeuses cigales. Le charme est le même si, du milieu d'une école d'imitateurs usés, sort tout à coup la voix d'un poète original et neuf. Aussi bien avons-nous hâte d'applaudir aux fraîches impressions que rapporte M. Theuriet de sa Lorraine, cette contrée aux vastes sillons, aux plaines ondulées, si féconde en hommes vaillants et en paysages plantureux. On respire avec lui un air salubre, l'âpre et rustique verdeur forestière. On revient aux saines émotions des amours légitimes et aux douceurs consolantes du foyer conjugal. Ce *nouveau* que réclame à chaque âge la poésie et après lequel soupirait tout à l'heure Maurice Montégut, le voilà enfin; pas n'est besoin d'aller le poursuivre à travers les sentines et la boue. Toute génération qui essaime aborde la vie avec son printemps de jeunesse en fleur, ses espérances, ses illusions. Malheur à qui gaspille à tous les vents ce trésor de joie et de force; honneur à qui en garde précieusement les germes en soi. C'est un viatique salutaire, seul capable de réconforter dans la lutte, d'alimenter nos facultés naturelles et d'en régler le meilleur usage.

M. Theuriet a le sens intime de la poésie digne de ce nom et de son véritable rôle en ce monde. Il l'a définie en quelques vers très simples, qu'il applique à Brizeux, mais dont l'éloge lui revient à lui-même encore mieux :

C'est cette poésie aux discrets horizons
Chantant les cœurs naïfs et les pauvres maisons.
. . . . . .
Elle aime les enfants, les souffrants, les timides,
Les pleurs dissimulés au fond des yeux humides,
Les dévoûments obscurs, les labeurs dédaignés,
Les cœurs souvent meurtris et toujours résignés;
Et dans ses vers émus consolant toute peine,
Célébrant toute joie, elle est vraiment humaine.

Cette humilité volontaire n'interdit pas au poète de plus mâles accents ni la contemplation des spectacles grandioses que lui offre la nature. Écoutez-le se recueillant un soir d'automne en présence des étoiles qui lui rappellent les plaisirs et les peines des années déjà ensevelies :

Viens voir sur la colline, à l'heure où le jour fuit,
Les constellations éclore dans la nuit.
La campagne s'endort silencieuse. Écoute!...
Les rumeurs des pesants chariots sur la route
Vont s'éloignant toujours. A peine, par moment,
Du fond de quelque ferme un sonore aboiement
Réveille les grands bois absorbés par leur rêve.
Les vagues des épis qu'un vent tiède soulève
Frissonnent, et l'on sent monter dans l'air obscur
La savoureuse odeur que répand le blé mûr.

Et là, devant ces témoins muets de son passé, il va l'évoquer d'un cœur attendri par la reconnaissance, égrenant les émotions qu'il éprouva tour à tour en des nuits pareilles, enfant ou jeune homme :

Enfant, je vous voyais de mon lit d'écolier
Poindre en un coin du ciel couleur d'aigue-marine,

Tandis qu'au long des prés les grillons en sourdine
Me berçaient de leur chant rustique et familier.

. . . . . .

O nuits de juin, ô nuits d'amour! Dans ma jeunesse
Que de fois j'ai passé parmi les champs de blé,
Leste et joyeux, levant vers le ciel constellé
Mes humides regards tout baignés de tendresse!

C'était comme ce soir le même poudroiement,
Et sur les bois muets les mêmes légers voiles;
On eût dit qu'un vertige entraînait les étoiles
Vers la terre assoupie en son recueillement.

On ne se lasserait pas de citer. Ajoutons, pour finir, que le livre est dédié à la femme du poète, à la compagne et amie des bons et des mauvais jours :

Honneur à la payse! Elle est
Naturelle comme un bon lait
Qui sent le thym et la cytise;
Franchise et bonté, deux aimants,
Ajoutent aux enchantements
De la payse.

Elle est ma flamme et ma gaîté,
Comme la rosée en été
Dans un bain de soleil s'irise.
Ainsi mes vers prennent couleur
Et s'allument à la chaleur
De la payse.

A. P.

Poésies d'un vaincu. — *Noëls alaciens-lorrains; poëmes de fer,* par Édouard Siebeker. Un vol. in-12. Paris, Berger-Levrault et Cᵉ, 1882. — Prix : 3 francs.

Nous n'avons pas l'envie de rechercher si les vers de M. Siebecker ont toutes les qualités que présentent ceux de M. Catulle Mendès, de M. Armand Silvestre; les vers du poète alsacien nous émeuvent profondément, c'est déjà un mérite, et ils en ont d'autres. Dans l'une des pièces dites à ces réunions de Noël, dans *la Grève des Sapins,* une faute très grave; le poète a dit :

Tout serait oublié?... *Ta gênante mémoire,*
O Patrie, aurait fui, la nuit, dans ton sommeil,
Emportant *sous son bras,*

mais c'est la seule faute qui soit vraiment à signaler. Nous avons parlé de *la Grève des Sapins,* rapportons l'apostrophe du poète; elle est belle :

Du passé qui s'enfuit, rapide, à tire d'aile,
Il ne te resterait plus qu'un seul souvenir :
Le souvenir joyeux de cette clientèle
Qui ne venait chez toi que pour se divertir,
Et qui, toi morte, ô France, eût écrit dans l'histoire,
Pour suprême épitaphe et pour dernier regret,
Son honteux *Requiem* de Madame Grégoire :
« Ah! Dieu! comme on allait boire à son cabaret! »

Oublier!... Et le sang répandu par les braves,
Par ceux qui sont tombés, décimés sous le fer,
Du désert de Gizeh jusqu'au pays des Slaves?...
Oublier!... Ah! j'entends rire le grand Kléber!

Oublier!... quand du Rhin jusques à la Moselle,
France, tu n'eus jamais, pendant ces deux cents ans,
Si solide rempart, si fière citadelle
Que le cœur ferme et droit de tes rudes enfants!

On n'a rien oublié! La France est sans reproche.

Et comme elle est bien faite pour toucher le cœur des plus indifférents, des plus égoïstes, cette poésie qui porte pour titre : *Patrie.*

Le petit Franz me dit, l'œil plein de rêverie,
Comme je le faisais sauter sur mes genoux :
« Père, explique-moi donc ce qu'est cette Patrie,
« Dont on entend parler à chaque instant chez nous? »

Le père le lui explique; il lui dit :

Que, pour tous, la Patrie est le saint héritage
Que les pères mourants doivent à leurs enfants.

Il ajoute :

... La Patrie est encor davantage :
C'est le droit de choisir librement tes amours,
De travailler pour faire, à ton tour, un ménage,
Et de construire un nid pour abriter tes jours.
C'est la sécurité de ta jeune famille;
C'est la place au soleil pour tous ceux de ton clan,
Le savoir pour ton fils et l'honneur pour ta fille,
Et le respect de tous pour ta mère au front blanc.

Le petit Franz leva sa figure attendrie,
Et fixant sur moi ses yeux profonds et doux :
« O père, me dit-il, que c'est beau la Patrie!
« Je comprends, maintenant, qu'on l'aime tant chez nous. »

La patrie est un bien qu'il faut savoir garder contre l'ennemi jaloux, sinon

On perd tout, en un jour, jusqu'au morceau de terre
Où dorment les aïeux, où chantent les petits!...
Il faut abandonner le lieu qui vous vit naître,
Voir les meilleurs soldats tomber de toutes parts...
Heureux quand, pour l'honneur, ne surgit pas un traître
Qui livre à l'ennemi jusques aux étendards!
Plutôt la mort, mon fils, car la vie est fanée;
On traîne dans son cœur un remords éternel,
Et c'est en rougissant que l'on vient, chaque année,
Près des petits enfants, chanter : Noël! Noël!
Et qu'on en est réduit, quand leur voix douce et claire
Demande leur pays, à montrer, l'œil baissé,
Un pauvre sapin mort dans un monceau de terre,
En répondant : Voilà ce qu'on nous a laissé!

Le petit Franz, avec un air de brusquerie,
Leva sur moi son œil tout chargé de courroux,
Puis il dit à mi-voix : « Ah! c'est là la Patrie!...
« Je grandirai, mon père... et nous irons chez nous! »

La Berceuse, Au revoir, deux poésies encore dont nous voudrions transcrire quelques vers au moins. La mère chante : « Do, l'enfant dormira tantôt, »

tandis que les obus arrivent en sifflant dans Strasbourg assiégé; le père s'est battu toute la nuit; au matin, il revient à la maison : la mère avec l'enfant sont morts, tués par les obus de l'Allemand. *Au revoir*, l'Alsace et la Lorraine restent pays français; aux villages de là-bas; aux collines boisées, aux moulins sur les rivières, aux toits que les cigognes habitent, crions : Au revoir! La France saura bien reprendre l'Alsace et la Lorraine.

Il faut que le recueil des *Poésies du vaincu* devienne notre livre de chevet. F. G.

Pétrarque : l'Afrique. — Poème épique, traduit pour la première fois par Victor Develay. 5 vol. in-32. Paris, 1882, librairie des bibliophiles.

Il y a déjà plusieurs mois que cette excellente traduction de *l'Afrique*, dont le vrai nom serait *Scipion l'Africain*, a paru. Ce n'est pas une actualité qui vieillira en quelques jours comme un roman banal; on recherchera dans quelques années cet ouvrage, tiré à petit nombre; *l'Afrique* de Pétrarque n'est pas populaire; elle l'a été durant plusieurs siècles. Quand on dit populaire, on n'emploie pas le mot propre, il faudrait dire célèbre. Les érudits de la Renaissance, en Italie, en faisaient presque autant de cas que de Virgile, puis *l'Afrique* est tombée dans un oubli profond, comme la plupart des livres écrits en latin et qui ne sont point classiques. Au moyen âge, le latin était la langue mondaine; on lisait *l'Afrique*. Pétrarque l'estimait son chef-d'œuvre; c'est le seul écrit de longue haleine qu'il ait laissé. S'il a conservé de la gloire, ce n'est pas comme auteur de *l'Afrique;* s'il n'avait écrit que ce poème, il serait inconnu; il n'aimait pas les poésies en langue vulgaire, il les considérait comme un délassement à ses travaux sérieux; il leur doit pourtant le plus clair de sa renommée moderne; ce n'est pas que *l'Afrique* ne soit un poème d'une grande valeur. La poésie latine de Pétrarque a une facture antique; l'auteur écrivait et parlait la langue latine comme un ancien, de plus, il avait du génie et il a déployé à composer son *Afrique* les plus longs efforts... C'est dans sa retraite de Vaucluse, dit M. Develay, qu'il nommait son *Hélicon transalpin*, que Pétrarque entreprit d'écrire le poème de *l'Afrique*. Il conçut ce projet le vendredi saint de l'an 1339, dans une de ses promenades solitaires sur les montagnes. Il entreprit son œuvre comme on entreprenait un voyage autour du monde, alors que cela devait durer quatre ou cinq ans et qu'il était douteux qu'on menât l'affaire à bien. Les premiers livres terminés, le bruit se répandit qu'une nouvelle *Énéide* allait paraître. Ce fut un évènement qu'on célébra d'avance, comme au XVII^e^ siècle *la Pucelle*, de Chapelain; *l'Afrique* eut le même sort. Ce poëme s'ouvre avec l'entrée en scène de Publius Cornélius Scipion, durant la seconde guerre punique, et finit avec la bataille de Zama. Il y a neuf livres. Homère, qui hantait d'ordinaire l'imagination de Pétrarque, lui était apparu dans un songe et lui avait promis, en faveur de *l'Afrique*, le destin de *l'Iliade*. La prophétie se trouve fausse; sans doute *l'Afrique* peut être considérée comme l'œuvre d'un des esprits les plus nobles, d'une des âmes les plus sensibles, d'une des imaginations les plus fécondes qu'ait enfantées l'humanité. Mais elle est écrite dans une langue morte, destinée à être lue par des érudits, c'est-à-dire par des gens tout à fait étrangers à la poésie; elle ne descendra point dans l'esprit des foules.

L'Afrique n'aura donc pas de lecteurs dans l'avenir, les jours de la langue latine sont comptés; M. Develay, en la traduisant, la remettra un moment au jour. L'heure est favorable : l'Italie émancipée recueille les débris de son passé; elle a fêté récemment le centenaire de Pétrarque, comme celui de Dante, de Machiavel et de plusieurs autres illustrations de la péninsule. On a réédité Pétrarque de toute part. Le texte original de *l'Afrique* fait partie d'un volume in-4° intitulé : *Padova a Guanasco Petrarca, il 18 luglio 1874*. Padova, della premiata, tipographia del Seminario, 1874.

C'était l'occasion de traduire *l'Afrique;* il nous semble pourtant que M. Develay exagère l'effet littéraire que *l'Afrique* va produire dans le monde. Il cite Lamartine : « Dante a été oublié pendant trois siècles, et puis, tout à coup, l'Europe s'est aperçue qu'elle avait une grande épopée originale enfouie dans les traditions littéraires de la Toscane. Milton a dormi plus d'un siècle dans son tombeau sans qu'on eût déroulé dans le manuscrit du *Paradis perdu* le legs immortel qu'il avait fait à l'Angleterre. Boileau a fait croire durant cent cinquante ans à la France que Pétrarque, le plus accompli des poètes de sentiment, égal en expression à Virgile, n'était qu'un faiseur de sonnets et un rimeur de jeux de mots; puis l'heure du grand et divin Pétrarque est revenue, et ce sera l'heure éternelle, et on le nommera à jamais le Platon mélodieux des poètes (*Recueillements poétiques*). » N'en déplaise à Lamartine et à M. Develay, Pétrarque restera ce qu'il est, le poète des *rimes* et des *sonnetti*. Ce n'est pas qu'il ne soit peut-être plus grand dans ses œuvres latines, et en particulier dans *l'Afrique;* mais il a écrit, nous le répétons, dans une langue morte, qui était morte au moment où il l'employait. Il a fait une œuvre d'archéologue; ses œuvres latines resteront enterrées dans quelques bibliothèques. De temps à autre, un curieux jettera un coup d'œil dessus et les admirera; il ne communiquera son admiration à personne. Le père des humanistes ne vivra, sauf son nom qui est consacré, qu'à titre de poète en langue italienne.

Il avait le pressentiment de ce qui est arrivé : « Pour toi, dit-il à son poème de *l'Afrique*, comme je le désire et l'espère, tu vivras longtemps après moi. Des siècles meilleurs viendront; ce sommeil léthargique ne durera pas toujours; les ténèbres se dissiperont et nos neveux pourront revenir à la pure et antique lumière. » Oui, ils reviendront à ce que Pétrarque nomme la pure et antique lumière, mais ils ne la chercheront pas dans *l'Africa*, œuvre archéologique; ils iront à Virgile, Horace, Homère. De plus, ils laisseront là les langues classiques et cultiveront *la pure et antique lumière* dans leur idiome national.

L. D.

MÉLANGES

Les Bêtes en robe de chambre, par le marquis DE CHERVILLE. Firmin Didot et Cie, Paris, in-18. — Prix : 3 francs.

Qui n'a lu, au moins par hasard, les spirituelles causeries de M. de Cherville? *L'Illustration, le Temps,* publient ses articles sur la vie à la campagne. Et l'on y retrouvera toujours ce charme particulier qui appartient à ceux qui parlent de ce qu'ils aiment. M. de Cherville aime tout de bon la nature; comme le petit sorcier du conte, il entend pousser l'herbe, il jouit de l'harmonie mystérieuse de la sève qui parcourt en les faisant vibrer les fibres des arbrisseaux ou des chênes et des pins. Quant aux bêtes, il les fréquente, et il revient de leur fréquentation plus spirituel et plus indulgent : ce qu'on n'obtient pas toujours dans le commerce des hommes.

Son livre d'aujourd'hui, c'est de l'histoire naturelle anecdotique. L'anecdote y est contée allègrement, en jolis mots, sans prétention. En lisant, il semble, tant c'est coulant et récréant, entendre dans un salon un de ces causeurs d'autrefois qui, ignorants ou dédaigneux du cant anglais et de la froideur de notre étiquette mécanique, donnaient à l'esprit français cette allure et cette bonne grâce qui ont plus fait encore que nos armes pour étendre et affermir l'influence de notre race.

Et ce n'est pas un vain passe-temps que la lecture de ce livre. Que vous soyez ou non chasseur, vous y apprendrez mille curieuses particularités sur les animaux, leurs mœurs, leur origine, leur instinct. Quelle aimable philosophie on recueille dans ces pages si simples!

Ou si vous êtes chasseur, oh! alors, ce sera de la joie, de l'enthousiasme. Car M. de Cherville, chasseur presque dès le berceau, vous en dira de ces histoires de chasse qui ont le mérite rare de n'être pas invraisemblables; et bien plus il vous indiquera des moyens, des diagnostics, des *trucs,* pour guetter, surprendre et prendre le gibier.

C'est même un cas original. M. de Cherville aime les bêtes, mais il préfère les chasseurs. Il n'est pas jusqu'à la tourterelle, la gémissante tourterelle, qu'il n'examine au point de vue culinaire. Et s'il plaide pour la vie de l'oiseau, c'est par cette circonstance atténuante que, jeune, elle n'est qu'un rôti passable. Vieille, elle est coriace et vous laisse le regret de ne l'avoir pas laissée à ses amours errantes. Et toute la grâce qu'il lui accorde, c'est de la ranger parmi ceux qu'on ne chasse pas et qu'on tue seulement par occasion.

Mais pour racheter à nos yeux cet endurcissement égoïste de chasseur passionné, M. de Cherville déploie les ressources d'un style coloré et d'une variété de paysages exquis. Voyez le début même de ce chapitre sur *les Tourterelles.* L'écrivain nous communique la sensation de ces dessous de bois, de ces bords de marais, de ces brumeuses matinées, que connaît si bien l'homme de campagne et l'homme de chasse.

Et puis la note gaie ne manque pas d'une bonne gaieté discrète et sans apprêt. La fin du chapitre sur *le Rossignol de muraille,* et le mot du paysan wallon me peuvent servir d'exemple. Et si vous voulez un peu d'émotion, poursuivez la lecture, vous serez tout surpris de vous attendrir doucement, comme au chapitre de la chèvre, quand M. de Cherville nous conte l'histoire de cette pauvre folle qui, la nuit, amène sa chèvre, au cimetière, la trait et verse le lait sur la tombe de son nourrisson défunt.

C'est un délicat régal que ce livre. Grand est notre regret de n'en pouvoir citer quelques fragments, tel que *le Premier lapin,* ou *les Corbeaux,* que M. de Cherville nous montre doués d'un sens que bien des hommes négligent : le sens social et la défense mutuelle.

P.

Essai sur la vie et les œuvres de Lucien, par MAURICE CROISET. Paris, Hachette, 1882, in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Il est fort docte cet essai, plein de raisonnements justes, de déductions ingénieuses. N'est-il pas même un peu trop sérieux? Quand il s'agit d'attraper des papillons ou des libellules, on ne se munit pas d'énormes pincettes, pas plus qu'on ne charge jusqu'à la gueule des canons à mitraille pour abattre un colibri. J'aurais désiré que l'érudit professeur de la faculté de Montpellier, dont j'estime le savoir, eût mis une certaine coquetterie à le déguiser sous des airs moins solennels, à rire de temps à autre avec son auteur favori. Il constate quelque part des lacunes dans l'instruction de Lucien, son ignorance des sciences physiques et mathématiques, ses aperçus légers et superficiels en philosophie et en histoire. Oui, sans doute, le charmant railleur ne fit qu'effleurer les systèmes, crainte de s'y enfoncer jusqu'au cou. Son esprit vif et rapide, courant sur les idées et sur les faits, n'emportait en se jouant que les particularités piquantes, de quoi animer ses folles inventions. Oh! tant mieux. Il n'en sera que plus alerte à son métier de critique, pas grec, sans rien d'allemand, ni de pédantesque. Moins frivole, il n'eût peut-être pas saisi si finement les ficelles et ridicules des puffistes de son temps; plus crédule, il n'eût pas osé se moquer avec tant de gaieté des abstracteurs de quintessence, des assembleurs de nuages, des mystagogues et des hiérophantes. Il y a plaisir à voir cet ignorant si malin décocher mille flèches qui volent en sifflant, se planter dans les vieilles idoles et prouver au vulgaire superstitieux que ce n'est là que du bois mort.

Un Français, en étudiant Lucien, doit fatalement songer à Voltaire; entre les deux le parallèle s'impose, et M. Croiset ne l'a pas esquivé. Après avoir reconnu chez l'un et chez l'autre une vivacité satirique heureusement unie à une grâce enjouée, il accorde à Lucien plus d'imagination, plus d'observation extérieure, plus d'instinct pittoresque. En revanche, Voltaire, préoccupé davantage des opinions qui lui tiennent au cœur et qu'il veut faire triompher, jette à la volée ses mots spirituels, ses traits plaisants, avec une insouciance qui donne à sa manière un attrait exquis. Écrivain aussi parfait que le sophiste grec, on le sent partout supérieur au souci de bien dire, seul tourment de son rival. Et voilà comment nous pouvons continuer à admirer Lucien sans être ingrats à l'égard de celui qui, chez nous, le remplace.

A. P.

Les Satires de Juvénal, traduites en vers français, par Jules Lacroix. Paris, Hachette, 1882, in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Couronné par l'Académie française en 1847 et honoré, à cette occasion, par Villemain des éloges les plus flatteurs, l'ouvrage de M. Jules Lacroix ne se trouvait plus depuis des années en librairie. On fait donc bien d'en publier une nouvelle édition. L'auteur, si applaudi aux Français chaque fois qu'on y représente son magnifique moulage de l'*Œdipe roi*, n'a pu achever, à cause de sa vue affaiblie, les recherches érudites dont il voulait accompagner cette traduction de Juvénal. C'est son frère aîné, notre éminent collaborateur, Paul Lacroix, qui en a surveillé l'impression. Telle qu'elle est, nous ne doutons pas de son succès. Malgré ses exagérations, ses violences, ses cris d'école, le satirique latin jouit encore d'une certaine popularité. Il faut avouer aussi que l'humanité n'applaudit volontiers qu'aux écrivains qui l'encensent ou à ceux qui la fouaillent; elle est froide envers ses peintres véridiques.

Néanmoins, en lisant Juvénal, on est souvent tenté de se demander ce qui a pu soulever dans son âme tant d'amertume et de colère. Pourquoi d'une époque si paisible, si heureuse, n'a-t-il laissé que des tableaux repoussants? Énigme difficile à débrouiller.

P.

BEAUX-ARTS

Bibliothèque internationale de l'Art. — Le Livre de fortune. *Recueil de deux cents dessins inédits de Jean Cousin,* publié d'après le manuscrit original de la bibliothèque de l'Institut, par Ludovic Lalanne. Un vol. in-4 raisin de 40 pages de texte suivies de 200 planches. Librairie de l'Art. J. Rouam, imprimeur-éditeur. Paris, 1883. — Prix, broché : 30 francs.

La découverte toute récente du *Livre de Fortune* de Jean Cousin, parmi les manuscrits conservés à la bibliothèque de l'Institut, pourrait donner lieu à de singulières réflexions, sur le soin véritablement scrupuleux à l'excès avec lequel ces manuscrits sont en effet « conservés ». Ne semble-t-il pas que l'on considère comme une profanation d'y porter la main ?

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

Si bien qu'on ignore non seulement ce qu'ils contiennent, mais jusqu'à leur existence même. En effet, il a fallu que la fortune elle-même y mît la main — elle se devait bien cela — pour qu'on rendît à la lumière l'œuvre infiniment précieuse du vieux maître français. Voilà qui est fait pour ébranler un peu la haute opinion que le commun des mortels pouvait avoir de l'activité spéciale de nos bibliothécaires. Ne nous plaignons pas trop cependant afin de ne point décourager ceux des éminents collègues de M. Ludovic Lalanne qui pourraient être tentés de suivre l'excellent exemple qu'il vient de leur donner.

Les dehors du manuscrit ne payaient pas de mine, paraît-il. « C'était un in-quarto couvert d'une reliure de veau brun en très mauvais état. Le titre inscrit au dos : *Emblemata Fortuna,* annonçait un de ces ennuyeux livres allégoriques à la mode au XVI^e^ siècle et dont le plus célèbre est celui d'Alciat ». Sur la première page on lisait (en latin) : *le Livre de Fortune, contenant cent emblèmes et cent symboles, avec ses divisions, quatrains, distiques, et un grand nombre d'arguments et d'explications variées,* etc. Et d'une autre écriture, au-dessous : *De la main de Jehan Cousin.* M. Ludovic Lalanne a découvert que l'auteur de toute cette latinerie, dont il nous fait grâce, était un sieur Imbert d'Anlezy, seigneur de Dunflun, en Nivernois. Ce qui seul nous intéresse, c'est que à chacun de ces emblèmes et de ces symboles placés en regard l'un de l'autre est consacré un dessin occupant une page entière; le premier représentant une composition allégorique, le second formé d'ornements ou de motifs décoratifs servant de cadre à une citation ou une sentence latine. Ces dessins exécutés à la plume, sauf six à la sanguine, sont tracés d'une main libre, facile, très sûre d'elle-même, devenue un peu cursive par suite d'une longue pratique du dessin en vue de la gravure sur bois aux tailles larges, sommaires et claires. Les formes sont longues, élégantes, les têtes et les extrémités petites, les nus modelés en

de rapides indications qui accusent vivement le relief.

C'est un dessin de statuaire. L'invention qui suit page à page les symboles et les sentences, et s'en inspire, est incessamment variée, renouvelée. Si les encadrements disposés comme pour la sculpture en bois ne sont pas exempts de quelque lourdeur, ce défaut est amplement compensé par la grâce ingénue des détails.

Nos écoles de dessin sont en quête de modèles; en voilà toute une série, sinon à copier au moins à observer, et dont ce n'est pas le trait le moins précieux qu'on n'y sent point le froid du fer, du tire-ligne et du compas, et qu'elle est au contraire d'un bout à l'autre animée par la chaleur d'une âme d'artiste.

Le Salon de M. le comte de la Béraudière. Trente-deux dessins en couleurs d'après *François Boucher*. Livraison I quatre planches in-folio. Fabré, éditeur.

L'éditeur de cet album semble s'être voué à la glorification de l'œuvre de François Boucher. Déjà il a publié *vingt-cinq dessins en couleur* et *cent planches d'Amours* de ce maître charmant qui eut le mérite — devenu rare depuis la Renaissance — d'être à la fois de son pays et de son temps, de réfléchir en son œuvre les mœurs, les goûts et le sentiment de la beauté de ses contemporains et de ses contemporaines. Par cela même qu'il est maniéré, fardé, fertile en grâces, ennemi de la solennité, de la pose et de la fausse convention du pédantisme à l'antique, Boucher est un admirable artiste.

S'il n'a pas mesuré au compas la rigidité beaucoup plus pauvre qu'elle n'est grande de l'art grec, il a vu, compris, rendu comme pas un les souplesses exquises de la chair. Non certes, il ne procède pas dans l'expression du nu par ces larges simplifications de plans, qui sont peut-être en leur lieu dans la statuaire appliquée à l'architecture, mais où je crois qu'il faut voir plutôt une formule facilitée à l'usage d'ouvriers praticiens. Et pourtant Boucher a, lui aussi, une façon de synthèse en son art. Son dessin large, gras, sommaire ne s'arrête pas aux chinoiseries du menu détail. Il suit d'un seul trait toute la ligne d'un jeune corps en ses flexions vivantes; d'un léger et sobre mouvement de hachures en noir et sanguine, et par quelques rehauts de blanc, il modèle à n'y plus revenir la rondeur des formes et en indique les accidents essentiels et délicieux, une fossette au coude, au genou, à la joue, un pli au poignet. « N'est pas Boucher qui veut », disait David.

Je le crois bien. Et qui voudrait l'être aujourd'hui aurait fort à faire, ne fût-ce qu'à oublier les leçons du mensonge imposé par la pédagogie académique. Car — et voilà ce qu'il faut affirmer contre le panurgisme des jugements tout faits et faits par les intéressés — l'art de Boucher est absolument sincère et vrai. C'est par là qu'il dure et durera.

On saura donc gré à M. Fabré d'avoir augmenté de 34 dessins son choix de Boucher. L'album que nous annonçons est terminé. Il forme neuf livraisons de quatre planches en imitation de lavis représentant la *Toilette de Vénus* avec son cadre, des attributs, trois écrans, un canapé et vingt-quatre motifs pour fauteuils. A en juger par la première livraison que nous avons seule sous les yeux l'œuvre sortie des presses de Lemercier est vraiment digne de la curiosité des amateurs et de l'étude de tous ceux qui s'occupent de la décoration. Le tirage d'ailleurs a été fait à petit nombre : 50 exemplaires sur grand papier à 360 fr. (pour les premiers souscripteurs); portés depuis à 500; et 100 exemplaires format in-4° grand colombier à 250 fr., portés à 300.

Artistes anglais contemporains, par Ernest Chesneau. Librairie de l'Art.

Les brouillards de la Tamise n'obscurcissent pas l'art anglais : il est, au contraire, frais et gai. C'est que Londres n'est pas toute l'Angleterre et nulle campagne ne peut, mieux que la campagne anglaise, inspirer les paysagistes. Nulle part ailleurs non plus, des mœurs mieux caractérisées et originales ne sauraient donner de meilleurs modèles de scènes de genre. Enfin, toute une école anglaise moderne apporte à ses recherches historiques un côté de précision et de naturalisme savant qui donne à ses œuvres une saveur aussi étrange que charmante. M. Chesneau, qui a publié en même temps dans la *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts* de la maison Quantin une histoire de la *peinture anglaise* qui a fait bruit outre-Manche, a le rare mérite de traiter agréablement les sujets où il pourrait faire étalage de science profonde. C'est un aimable vulgarisateur et un critique qui fait d'autant mieux aimer l'art qu'il est artiste lui-même. La passion n'est pas exclue de ses discussions et il n'y a pas d'art sans passion.

On se souvient du succès des salles anglaises à l'Exposition de 1878. Sans parler de Millay, qui est hors de cadre, des artistes comme Burne-Jones, Leighton, Orchardson, Herkomer, sont la gloire d'une jeune école. Notre art national n'est pas en péril! s'écriait l'autre jour M. Paul Mantz dans une critique qui a fait sensation sur les *cinq sens* de Makart. Oui et non. Non certes, s'il veut bien regarder partout ce que l'on fait autour de lui. Oui, s'il croit devoir rester dans la satisfaction de soi-même. L'Art anglais contemporain, dans toutes ses branches, qu'on se le dise bien, est à étudier de près. Il y a concurrence!

L'album contient treize très belles eaux-fortes, mais qui n'apprendront pas grand'chose aux abonnés de *l'Art*. Cette revue a maintenant un fonds très riche qui lui permettra de faire beaucoup d'albums semblables.

Le cartonnage des livres est encore chez nous à l'état d'enfance, comparativement à l'Angleterre, à l'Amérique et à l'Allemagne. On y fait toutefois de vifs progrès depuis deux ans. Mais celui-ci est un vrai chef-d'œuvre : tous mes compliments au relieur Engel.

HISTOIRE

Chronologie — Documents — Mémoires

Historique du 1er régiment de zouaves, par le commandant Desconbès. Un volume in-8 de 290 pages. Paris, Berger-Levrault, 1882. — Prix : 4 francs.

Après nos revers, le ministre de la guerre, alors général de Cissey, pensa que rien ne contribuerait autant à relever l'esprit militaire que de faire revivre dans une œuvre collective les traditions glorieuses de chacun des corps de l'armée française. Il prescrivit à chacun des colonels de publier l'historique du régiment qu'il commandait.

Ce travail ne fut pas poussé dans tous les corps avec la même ardeur ; certains régiments se contentèrent d'un simple répertoire chronologique; d'autres, nouvellement créés, n'avaient que peu de chose à dire ; bref, un petit nombre d'écrits dépassèrent les bureaux du ministère pour entrer dans la publicité. De ce nombre est l'historique du 1er zouaves auquel le talent d'écrivain de son rédacteur et surtout le sujet intéressant qu'il avait à traiter donnent une importance toute particulière.

Créés en 1830, les zouaves, quoique des derniers venus dans les corps de l'armée française, n'en ont pas moins à leur actif une des plus belles pages de notre histoire militaire. Longtemps cantonnés sur leur territoire natal en vue duquel ils avaient été constitués, ils ne forment d'abord qu'un seul corps jusqu'à 1840, puis sont fractionnés en trois et ensuite en quatre régiments; dans ces conditions, ils prennent part à toutes les étapes glorieuses de la conquête de l'Algérie.

Parmi tous ces points arrachés successivement à l'ennemi, il n'en est pas un seul que les zouaves n'aient arrosé de leur sang.

Constantine, Médéah, le col de Mouzaïa, Milianah, Mascara, Isly-Zaatcha, Laghouat et tant d'autres lieux illustres portent tous les traces des balles de nos zouaves. Et cependant, malgré ces brillants exploits, ils n'avaient pas encore conquis cette réputation européenne que les désastres de 1870 ont à peine pu effleurer. Il fallut l'Alma et une parole enthousiaste du général en chef. — Appelés, en effet, en 1854 à faire partir de l'armée d'Orient, les zouaves se révèlent aux yeux du monde militaire étonné par un coup d'audace qui nous donne la victoire. « Les zouaves, écrivait à l'empereur le maréchal Saint-Arnaud, se sont fait admirer des deux armées, ce sont les premiers soldats du monde. »

Noblesse oblige; cette investiture donnée ainsi publiquement à un corps de troupes, jusque-là presque ignoré en Europe, devrait lui créer des devoirs auxquels il ne s'est jamais soustrait. Le terrible et interminable siège de Sébastopol, la campagne d'Italie, celle du Mexique et les expéditions qui se firent dans l'intervalle en Algérie, les luttes inégales de 1870, trouvèrent les zouaves à hauteur de leur réputation. De nos jours enfin, dans la récente campagne de Tunisie, le corps avait reçu du général en chef la mission difficile et délicate de servir de modèle aux jeunes troupes de France; cette fois encore il n'y a pas failli.

L'ouvrage du commandant Desconbès, chef de bataillon au 1er zouaves, nous fait parcourir cette longue odyssée qui s'étend de 1830 à l'époque présente. C'est un cycle de plus de cinquante années pendant lesquelles il n'en est peut-être pas une que n'ait illustrée, soit un combat, soit une marche glorieuse; histoire glorieuse, mais que la nature du sujet aurait rendue forcément monotone, si le talent de l'auteur n'avait su y enchâsser des tableaux de mœurs, des faits anecdotiques qui en rendent la lecture particulièrement attachante.

Nous citerons, entre autres et pour terminer cette analyse, ce portrait du zouave de Crimée qui est encore l'idéal actuel du régiment : « La véritable famille, aux zouaves, est constituée par l'escouade que les hommes appellent la *tribu*. Le chef de la tribu est presque toujours un vieux soldat intelligent et expérimenté.

« Il connaît à fond tous les détails de la vie militaire, il sait ce qu'on doit aux chefs d'après les règlements; mais il sait surtout ce qui lui est légitimement dû. Il excelle surtout dans l'art de commander à ses hommes en matière d'*ordinaire*.

« Avec lui, les conscrits sont dégourdis dans l'espace d'un mois. Il leur donne des leçons de tenue, car il faut un certain chic pour porter la calotte, placer le turban, marcher avec aisance, sans déranger les plis bouffants du pantalon réglementaire; enfin, pour donner à sa désinvolture cet air coquet et mauvais sujet, tout à la fois, qui distingue les zouaves pur sang. Il leur apprend l'art d'utiliser tout ce qui peut leur tomber sous la main. Un morceau de bois, s'il

est sec, est bon à emporter; on peut en faire un piquet de tente, un bouchon de fusil, des allumettes pour mettre le feu en train. Un bout de ficelle peut servir de lacet aux souliers, aux guêtres, de bride pour les piquets de tente. Tout est bon à prendre, en route, car en certaines circonstances cela constitue de véritables richesses. La cuisine est le meilleur diagnostic de la santé de la tribu. Le soldat qui peut fricoter à son aise est le plus heureux des mortels; il oublie en un instant toutes ses fatigues et ses misères journalières. Pour le zouave connaissant son affaire, les plats d'extra qui viennent s'ajouter à sa maigre pitance sont aussi nombreux que variés; il fait des fromages avec des pieds de bœuf, du gras-double avec les boyaux de l'animal, il sait trouver dans les champs les bons champignons, les truffes blanches, les asperges sauvages, les pissenlits, il prend des oiseaux avec des sauterelles comme appât, etc. »

Nous bornons ici nos citations; elles permettront de juger cet ouvrage que nous ne saurions trop recommander à tous ceux qui ont encore le culte du drapeau. C. M.

Histoire de la Constitution du 25 février 1875, par Louis Blanc. Paris, G. Charpentier, éditeur, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain. 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Louis Blanc n'a pas eu la satisfaction d'assister à son dernier succès d'historien; la mort lui a laissé tout juste le temps de revoir les épreuves de son ouvrage. Le jour même où son enterrement traversait les rues de la capitale, paraissait en librairie le volume sur l'*Histoire de la Constitution du 25 février 1875*.

On a souvent reproché aux études historiques de Louis Blanc d'être moins une leçon pour l'avenir que la prédication de ses doctrines politiques. Cette œuvre posthume donne prise à la même critique: ici encore, l'historien abdique quelquefois en faveur du républicain. Ne serait-il pas dérisoire d'exiger d'un écrivain une complète impartialité sur les événements qui se sont passés la veille?

Adversaire implacable pour tout ce qui ressemblait à un compromis quelconque, Louis Blanc n'a jamais pu comprendre que l'établissement d'un gouvernement républicain fût l'œuvre directe d'une Chambre monarchique. Aussi ne doit-on pas s'attendre à rencontrer dans ce livre, comme on s'est plu à le répéter, l'impression d'une bien vive tendresse pour un pacte fondamental qui fut imposé par l'esprit de concessions.

Quelques-uns se souviennent encore des attaques injurieuses dont l'auteur de l'*Histoire de dix ans* fut l'objet de la part de certains organes démocratiques. On allait jusqu'à blâmer cet esprit de logique absolue de commettre des fautes qu'un novice, un conscrit ne commettrait pas en matière politique.

Et ces publicistes qui ont mis le plus d'empressement à couvrir de fleurs de rhétorique élogieuse la tombe du grand homme, sont précisément ceux-là mêmes qui ne manquaient pas de s'écrier chaque jour dans un français assez rocailleux: « Ce qui nous frappe chez les théoriciens étincelants de l'école de M. Louis Blanc, c'est *que* voilà quarante ans *que* nous les voyons tout embrasser et *qu*'ils n'ont à peu près rien étreint du tout. » Louis Blanc a répondu par son *Histoire de la Constitution de* 1875.

En effet, le crime de Louis Blanc, aux yeux d'un certain parti politique, est d'avoir voulu rester conséquent avec ses principes. L'Assemblée nationale de 1871 avait été nommée pour prononcer seulement de la paix ou de la guerre. Son mandat terminé, la dissolution s'imposait. « L'Assemblée pouvait-elle, écrit « Louis Blanc, sans violation des principes les plus « élémentaires de la science politique, être à la fois « législative et constituante? Car enfin, ce que tous « les publicistes ont enseigné et ce que le bon sens « indique, c'est qu'une Constitution n'est pas une loi « semblable aux autres; c'est qu'elle a une nature « qui lui est propre, un caractère particulier; c'est « que les lois constitutionnelles diffèrent des lois or- « dinaires en ce que les premières obligent les as- « semblées et les gouvernements, tandis que les « secondes obligent les citoyens; c'est que, par con- « séquent, le soin de faire les lois constitutionnelles « ne saurait être confié aux hommes nommés pour « faire les lois ordinaires parce que, de cette façon, « les constitutions se trouveraient précisément à la « merci de ceux dont leur but est de limiter l'auto- « rité. »

Dès lors rien n'explique mieux que ces quelques lignes le scepticisme dédaigneux de l'historien à l'égard d'une institution gouvernementale issue d'une *politique qui, avant de se montrer à la tribune, dut ramper dans l'ombre des couloirs*. On trouve à la fin de cet ouvrage les discours que Louis Blanc, Gambetta et M. Madier de Montjau prononcèrent la veille du vote du 25 février 1875.

A coup sûr, lorsque les lois constitutionnelles seront soumises à la revision, les orateurs ne se feront pas faute de puiser leurs meilleurs arguments dans le livre de l'historien Louis Blanc. L. B.

Paris sous les obus, par A.-J. Dalsème. Paris, Chamerot, 1883, in-8, illustrations par Ad. Beaune. — Prix : 6 francs.

S'il s'était rencontré un Homère parmi les Troyens, nous aurions probablement un poème rival de l'*Iliade*, et bien plus varié, plus ému, d'un intérêt plus poignant dans sa tristesse et son deuil. Que sont en effet les ébats d'un camp, les querelles purement soldatesques, en regard d'une ville assiégée, avec toutes les scènes de citoyens en armes et courant au rempart, de femmes éplorées, mais courageuses, d'enfants qui tremblent de devenir orphelins, en proie les uns et les autres aux horreurs de la faim et de la guerre!

Paris sous les obus n'est pas un poème ou un drame littéraire, fruit d'une imagination poétique, mais la simple histoire, racontée au jour le jour, de tout ce

que la vaillante cité eut à souffrir durant ce siège barbare, ce féroce et inutile bombardement. M. Dalsème y retrace d'une plume sobre, ardente, pourtant dans sa flamme contenue, les espérances et les déceptions, les efforts héroïques du peuple parisien, qui devaient aboutir à de si misérables résultats, faute d'entente ou de chef intelligent. On ne s'étonne plus, après l'avoir lu, des discordes sociales qui suivirent ce désastre ; on serait tenté presque de les excuser. Après que Paris eut ouvert ses portes à l'armée allemande, il y avait par toute la ville un reste de vigueur d'ardeur guerroyante qu'on ne savait plus comment dépenser et qui en vint aussitôt à s'exaspérer violemment. Ce fut comme un feu généreux qui se retourne contre lui-même, prêt à dévorer ses entrailles.

Pleine justice est rendue par l'historien au glorieux patriote qui incarna alors dans sa personne le sentiment national et dont la mort récente a fait pousser à l'Allemagne un si beau soupir de soulagement. Patience! l'idée qui remplissait l'âme de Gambetta est loin d'avoir péri avec lui. Si la France, tout à coup surprise par une invasion imprévue, a pu néanmoins arrêter çà et là les hordes aussi innombrables qu'aguerries qui foulaient le sol, en pillaient les richesses, en paralysaient les mouvements et la vie, rien n'empêche d'espérer quelque circonstance favorable qui permettra un jour la revanche. Il suffit de profiter de l'occasion, de saisir le moment psychologique, puisqu'on l'a fait contre la France, et la fortune peut de nouveau sourire à nos armes. Aucun ennemi, si puissant qu'il soit, ne peut se flatter d'être invincible. Il en est d'ailleurs de l'ambition comme de l'amour : quand vous commencez à prendre goût au fruit, il se gâte ou les dents vous tombent. En vain les empires les mieux fortifiés, les gouvernements les plus habiles comptent-ils sur leur durée ; ils s'écroulent à leur tour et d'une chute d'autant plus prompte qu'ils ont été plus rapidement édifiés.

Acceptons donc la perspective consolante sur laquelle M. Dalsème ferme son livre. Quoique blessé au cœur par le siège de Paris, le peuple français n'en est point mort ; « le convalescent écoute et regarde. Il se relèvera après de terribles convulsions. Le mal guéri, il n'oubliera point. Mais s'il est de ceux qui savent se souvenir, il est aussi de ceux qui savent espérer. » A. P.

Histoire de Charles VII, par G. du Fresne de Beaucourt. Paris, Tardieu, 1882, t. II, in-8.

On n'accusera pas M. de Beaucourt d'aborder son sujet à la légère et sans s'y être préparé de longue main. Voici plus de vingt-cinq ans, si nos souvenirs sont exacts, qu'il rompit une lance en l'honneur de Charles VII contre M. Henri Martin dans la *Revue de Paris*. Depuis lors il n'a cessé de se pourvoir de tous les instruments utiles à la composition de son œuvre. Dépouillement des archives, recherche de documents originaux, renseignements glanés de ci de là, rien n'a été négligé par lui. Il a de plus contrôlé soigneusement l'un par l'autre les historiens qui l'avaient devancé sur ce terrain, afin d'adoucir ou de redresser leurs jugements partout où faire se pouvait. Quelques-uns s'étonneront peut-être de voir tant de zèle dépensé au profit d'une si triste cause et qui semblait jugée en dernier ressort. Mais l'importance de ce règne dans nos institutions justifie amplement la peine qu'il a prise pour en mieux éclaircir la plupart des points, sans compter que rien n'est définitif en histoire. Là comme ailleurs, l'esprit humain raffole du changement. C'est pour lui un besoin perpétuel de refondre les figures, les statues du passé. Chaque génération les frappe et les refrappe à son image.

Vis-à-vis de Charles VII, nous sommes aujourd'hui sans passion d'aucune sorte, sur le pied de la curiosité pure et dans une absolue indifférence, qui profite à l'impartialité. Le travail de M. de Beaucourt a donc chance d'être accueilli favorablement. On écoutera volontiers, s'il l'appuie de bonnes raisons, son apologie de ce prince ; car, bien qu'il s'en défende, c'est un plaidoyer en forme, une espèce de panégyrique qu'il a entrepris. Il tend à prouver par mille raisonnements spécieux et plausibles que l'impuissance politique tant reprochée au roi de Bourges fut plutôt le résultat de la situation générale, d'un état de choses antérieur à lui et dont il n'était pas responsable. M. de Beaucourt oublie un peu trop que les caractères bien trempés réagissent contre les événements et savent même, au besoin, en provoquer de favorables à leurs intérêts.

Certains arguments invoqués en faveur de Charles VII par son nouvel historien touchent de près à la fantaisie et ne supporteraient pas la discussion, celui, entre autres, qu'il tire de la piété effective du jeune souverain pour le laver de l'accusation de libertinage. On peut fort bien lever fréquemment le cotillon aux dames et se confesser régulièrement, communier les jours de fête, entendre chaque jour deux ou trois messes, mener enfin « moult saincte vie », ainsi que disent les chroniques ; voyez les Valois, Philippe II, Louis XIV et tant d'autres. De même le manque d'argent n'a jamais empêché les princes voluptueux et prodigues de se livrer sans contrainte à leurs coûteux plaisirs. Un cordonnier a pu un jour refuser crédit à Charles VII pour une paire d'escarpins, sans qu'il se privât d'aller au bal ni de manger dans sa vaisselle de vermeil. Malgré la pénurie du trésor, le luxe ne fut jamais banni de la cour et les favoris continuèrent à être comblés de dons magnifiques.

Au moment même où les finances étaient épuisées par les dépenses du siège d'Orléans, La Trémoille reçut dix mille écus d'or pour solder les frais de sa rançon. Ce ne sont là d'ailleurs que de légers détails sur lesquels M. de Beaucourt fournit lui-même tous les renseignements désirables et les moyens de rectifier son propre jugement.

Mais il y a une question plus grave et qui occupe dans ce volume une grande place, au sujet de laquelle il nous est impossible de partager sa manière de voir, parce que nous l'estimons dangereuse et fausse. Il

s'agit de Jeanne d'Arc et de sa mission. D'après lui, la Pucelle fut réellement une inspirée, choisie à dessein par la Providence, l'instrument dont Dieu se servit pour délivrer la France des Anglais. Si elle échoua vers la fin, c'est qu'elle n'entendait plus sa voix, qu'elle obéissait à son ardeur personnelle et non plus à l'inspiration d'en haut. Au nom même du respect que l'on doit à la divinité, nous répudions une pareille théorie.

Le Dieu que nous devinons, sans avoir la prétention de le comprendre ni d'expliquer sa conduite, est pourtant meilleur que le vôtre. Il ne se fait pas un jeu des faibles mortels et ne les ballotte pas à son gré, perdant les uns, sauvant les autres selon son caprice. M. de Beaucourt va m'accuser de déclamation, reproche banal qu'il adresse à quiconque n'est pas de son avis. Je me borne donc à dire qu'il faut enfin affranchir l'histoire du joug théologique. Cette science, amie de la vérité claire et nette, répugne au mystère, au miracle, à l'intervention divine. Elle laisse Dieu dans sa majesté sans le mêler ainsi au tripot souvent malpropre des affaires humaines. Si l'on admettait l'adage de nos vieux annalistes, *Gesta Dei per Francos*, on serait forcé d'avouer que l'Être suprême a parfois accompli de la vilaine besogne. S'il a mis en effet lui-même l'étendard aux mains de la vierge de Domrémy, il a également armé du couteau celles de Ravaillac. Quel blasphème ! quelle impiété ! Transportez un moment le procédé au milieu des événements contemporains, l'abus aussitôt saute aux yeux ; la Providence n'est plus qu'un bâton de polichinelle dont les Veuillot, les Cassagnac et *tutti quanti* jouent au gré de leurs rancunes, pour battre et conspuer leurs adversaires politiques.

Du reste, entre les prêtres qui condamnèrent Jeanne d'Arc au feu, comme suppôt de Satan, et ceux qui voudraient aujourd'hui la faire passer pour une envoyée du ciel, il n'y a pas tant de distance qu'on le croirait. Les hommes peuvent différer, leurs opinions se valent. « Il fallait qu'elle souffrît », a dit un prélat de notre temps ; un autre ajoute : « Le baptême de sang est inséparable de la mission divine. » Avec de si mystiques paroles, ne semble-t-on pas justifier en partie l'iniquité dont elle fut victime ? — Non, laissez à la Pucelle la responsabilité de ses actes, le mérite de son sacrifice.

Elle n'a pas été une simple fantaisie de l'Éternel, mais une de ces âmes qui honorent la nature humaine. Son rôle, expliqué naturellement, n'en reste que plus admirable, plus héroïque. L'humble pastoure de ce pays lorrain, toujours si impatient de la domination étrangère, personnifie à nos yeux l'esprit d'un peuple amoureux avant tout de sa liberté nationale. Son élan fut spontané, sa foi sincère.

Dans son ivresse innocente, sans ombre de calcul, et comptant, pour tout soutien, sur la justice de sa cause, elle crut, la candide vierge, que les voix d'en haut l'appelaient, tandis que le patriotisme seul parlait à son cœur et lui dictait de généreuses résolutions. Il y a de ces heures dans l'existence des nations comme dans celle des individus, où la lutte pour la vie s'accuse avec intensité, où le danger double l'énergie et les forces, où il suffit d'oser pour être assuré de la victoire. S'il n'était pour ainsi dire sacrilège de rapprocher le nom si pur de Jeanne de celui d'un homme que le sang des massacres de septembre a souillé au front, nous dirions qu'elle comprit, ainsi que plus tard Danton, que, pour délivrer son pays et son roi, il fallait de l'audace, de l'audace, et encore de l'audace. « Si vous voulez procéder virilement, disait-elle à Charles VII, tout votre royaume est à vous. » Électrisés par sa présence, les gens d'armes, se fiant aveuglément à elle et à son étoile, demandaient à marcher, même sans solde, jurant qu'ils la suivraient partout où elle voudrait aller. Les villes n'avaient pas encore eu le temps de se plier à la domination anglaise. Au moindre signal, elles revenaient avec bonheur à leur patrie véritable. Ainsi, dans la marche sur Reims, pour le couronnement, lorsqu'on arriva à Troyes, où se trouvait une forte garnison et où l'on venait de renouveler le serment de fidélité à Henri VI, les portes se fermèrent d'abord. Le conseil du roi était même d'avis que, la place ne pouvant être réduite par la force, il fallait battre en retraite. Mais à la vue de Jeanne prête à monter à l'assaut, les habitants ouvrirent leurs portes et se jetèrent en sujets repentants aux genoux de Charles VII. Châlons et Reims suivirent peu après cet exemple.

Le mouvement victorieux se propageait de toutes parts. Sur chaque point à enlever, Jeanne, confiante dans la protection céleste, se lançait en avant, tête baissée, au plus épais de l'ennemi, signalant son passage par des prodiges de valeur, obtenant de prompts et merveilleux résultats. Son intrépidité calme, son indomptable bravoure électrisaient les soldats autour d'elle et chassaient toute crainte. Elle ne tarda pas, il est vrai, à être déçue dans son ardente poursuite par la jalousie des vieux capitaines et des courtisans. Chacun de ses triomphes était comme un soufflet sur leur joue, accusait leur mauvais vouloir, leurs tergiversations antérieures. Aussi s'appliquèrent-ils à contrarier ses vœux, à refréner sa vaillance. On laissait manquer ses troupes de vivres et d'argent, de peur qu'elle n'amenât trop tôt la conclusion de la paix : « La friandise du gain est telle, a dit plus tard Montluc, qu'on désire plutôt la continuation de la guerre que la fin. » Devant les refus qu'elle éprouvait, son imagination se rembrunit, perdit ses belles espérances à mesure que les échecs successifs qu'elle subit sous Paris et sous Compiègne portaient un rude coup à son prestige. Bien des gens se prirent dès lors à douter de la vérité de sa mission. Elle-même, après avoir rêvé l'entier affranchissement du pays et même l'apaisement du schisme qui désolait la chrétienté, semble avoir eu, vers la fin, des accès de découragement et comme une envie de rentrer dans l'obscurité de sa vie première. « Je voudrais partir, disait-elle, abandonnant les armes, et aller servir mon père et ma mère en gardant leurs brebis avec ma sœur et mes frères qui seraient bien joyeux de me revoir. »

Tous ces faits sont connus depuis longtemps et

M. de Beaucourt n'ajoute presque rien à ce que l'on savait déjà. Son unique souci, dans cette affaire, serait de dégager la responsabilité de Charles VII; il ne veut pas qu'on accuse ce roi d'avoir *trahi* la Pucelle. A quoi bon jouer sur les mots? Il est de ces cas où l'inaction, l'indifférence, le refus de secours ressemblent fort à une trahison. Or tout dans la conduite de celui à qui la vaillante fille avait rendu sa couronne pour ainsi dire malgré lui dénote la plus noire ingratitude. Son apologiste allègue en sa faveur qu'il était alors sous le joug de La Trémoille, « qui cherchait toujours à le retenir loin des champs de bataille ». Il n'y avait pas grand'peine sans doute, le prince étant de ceux qui craignaient les coups. Tandis que Jeanne guerroyait autour d'Orléans, battant les Anglais à plate couture, il se reposait voluptueusement au château de Sylly, occupé à ses dévotions ou à toucher les écrouelles. Un moment même, il semble avoir disparu de la scène. Après la capture de sa libératrice, il ne tenta ni de la délivrer ni de la racheter. Aucune hypothèse risquée, aucune raison d'impuissance ne sauraient le blanchir à nos yeux. Retournez l'affaire comme il vous plaira, sa réputation n'en sort pas nette. Ajoutons que ce fut seulement au bout de vingt-cinq ans que, pris de remords, rougissant peut-être au souvenir d'un tel bienfait si mal reconnu par lui, comprenant enfin quelle aide puissante il avait reçue de l'enfant du peuple, il se décida à faire réhabiliter sa mémoire, réparation tardive, incomplète et un peu honteuse.

Ce manque de cœur, de ressort viril, constitue proprement le caractère de Charles VII. Un instant, après la mort de son père, il parut témoigner, en prenant le pouvoir, l'intention de l'exercer lui-même sérieusement : il fit acheter des chevaux, fourbir des armes, peindre des lances et des bannières. Mais ce ne fut là qu'une velléité; le bon mouvement ne tint pas. On le voit aussitôt retombé sous l'influence de trois intrigants de la pire espèce, Jean Louvet, Pierre Frolier et Tanguy du Chastel, qui couvraient de violence leurs déprédations et ne songeaient qu'à dépouiller le pays pour enrichir leur famille. Tanguy détournait même l'argent destiné à la solde des troupes et en achetait des joyaux, des pierreries, de la vaisselle. Après eux vint Richemont, qui dispose de tout pendant deux années; puis La Trémoille, le plus funeste et le plus rapace de tous. Ce dernier, sous couleur de dévouement au roi, s'imposait à lui, lui faisait payer ses services à prix d'or. Il devint le seul maître de la France, étant de ceux qui « aimaient plus leur singulier profit que l'état de la chose publique », ainsi que l'a dit Jean Jouvenel dans son épître aux États de Blois. En réalité, le faible Charles VII ne fut jamais, pendant cette première et longue période de son règne, qu'un jouet entre d'indignes mains. Obligé de dévorer les plus sanglants affronts avec une faiblesse pusillanime et pardonnant tout, parce qu'il avait besoin de tout le monde, il ne se débarrassait d'un favori que pour passer sous la tutelle d'un autre. Lisez dans ce volume la scène où La Trémoille, à force d'abuser de son crédit et d'emplir sa bourse au moyen de pillages, succombe à la suite d'un complot ourdi contre lui par le connétable de Richemont. Rien n'est curieux comme le rôle effacé du roi. Il ignore jusqu'à la fin ce qui se passe autour de lui. Au bruit de l'arrestation de son favori, il s'émeut pourtant; mais c'est crainte qu'on en veuille à sa personne.

Dès que le coup a réussi, les conjurés le rassurent et il se déclare satisfait, sans plus témoigner de joie ni de regret du changement. Nulle répulsion d'ailleurs chez lui pour les troupes mercenaires et les soldats étrangers.

Il ne compta même longtemps que sur eux pour défendre ce qui lui restait de territoire. Il en demandait à la Castille, à l'Autriche, à l'Écosse. Ce fut bien tard et sous la pression des événements qu'il s'avisa de confier la protection du pays à ses défenseurs naturels, je veux dire à ceux qui le possèdent et qui y sont nés. Le volume suivant nous apprendra fort au long cette réforme et les améliorations qu'elle amena. Les sages mesures de la fin du règne feront pardonner les faiblesses et les fautes du début, mais ne les effaceront pas.

L'ouvrage de M. de Beaucourt ne transforme ni ne détruit jusqu'ici l'opinion qu'on en avait. Tout au plus la modifierait-il sur quelques points de détail, et, là même, la porte reste ouverte à la contradiction. Si nous avions à donner un conseil à l'historien, ce serait de moins prodiguer les citations de pièces originales; il en abuse variment.

Ainsi, à propos des négociations préliminaires du traité d'Arras, comme chaque séance est précédée, suivant l'usage, d'une messe et d'un sermon, M. Fresne de Beaucourt en cite avec componction le texte et tous les *oremus*. Cela finirait presque par devenir plaisant. A.-J. P.

Les grandes ascensions maritimes, par Wilfrid de Fonvielle. Paris, Ghio, 1882, in-12. — Prix : 1 fr. 50.

La brochure de M. de Fonvielle met dans tout son jour le danger qui attend les aéronautes s'ils tentent de franchir la mer en ballon. Outre la difficulté de régler la descente en cas d'accident, on risque d'être précipité dans les flots loin de la côte et des navires de sauvetage. C'est ainsi qu'un membre du parlement anglais, Walter Powel, a péri sans que l'on retrouvât son cadavre ni que le coroner pût ouvrir une enquête judiciaire sur sa disparition. Comment éviter de semblables catastrophes ? M. de Fonvielle propose de gréer l'aérostat avec les engins et les apparaux dont l'efficacité a été reconnue. Il se moque, en passant, des physiciens timides qui, rivés au plancher des vaches, refusent de s'aventurer dans l'élément si capricieux et si perfide. Leur crainte, qu'il traite de puérile, est fort justifiée au contraire par tous les désastres qu'il raconte lui-même. Il faut cependant applaudir avec lui au courage de ceux qui, plus hardis, n'hésitent pas à risquer de se rompre le cou ou même de perdre la vie en affrontant les tem-

pêtes aériennes au milieu desquelles la nature semble avoir caché le secret de quelques-unes de ses lois.

P.

Histoire généalogique des familles nobles du nom de de la Porte, *avec les maintenues, les preuves de noblesse et les sources*, par A. DE LA PORTE. — Poitiers, imprimerie Oudin, pour le compte de l'auteur. — 1 vol. in-8° de 404 pages.

La monographie des familles nobles qui ont porté le nom de de la Porte est une des meilleures que nous connaissions; l'auteur y a suivi une méthode excellente, en donnant, à la suite de la généalogie de chacune des sept familles citées et de leurs diverses branches : 1° soit les maintenues de noblesse, soit les preuves de noblesse exigées, par exemple, pour l'admission des filles à Saint-Cyr au temps de Mme de Maintenon; 2° la liste des sources à consulter, imprimées ou manuscrites; 3° l'indication de tous les titres connus se rapportant à chaque degré : contrats de mariage, testaments, assignations de dots, ventes, sentences judiciaires, etc., etc. — Un nombre considérable de noms y sont cités, noms patronymiques et noms de seigneurie : on ne saurait trop regretter que l'auteur n'en ait pas donné une table complète.

Les sept familles dont M. A. de la Porte a retracé les généalogies sont entièrement distinctes l'une de l'autre et n'ont d'autre rapport que la similitude d'un nom aussi commun dans l'histoire de la noblesse que la Ferté ou du Boulay : ce sont les familles : 1° de la Porte d'Eytoche avec les branches de l'Artaudière et de Bocsozel; — 2° de la Porte de Vezins, avec les branches substituées, et celle de la Rambourgère; — 3° de la Porte de Luzignac ou de la Porte aux Loups, avec les branches de la Vallade, de Pérignac, de Beaumont et d'Estrades; — 4° de la Porte d'Issertieux, avec les branches de Riants et de Pierry; — 5° de la Porte de Chavagneux, avec les branches de Petit-Chavagneux et de Messimy; — 6° de la Porte des Vaux, avec les branches du Theil, de l'Age-Bougrain et de Forges; — 7° de la Porte de la Meilleraye : celle-ci est sans contredit la plus illustre.

M. A. de la Porte a su introduire dans ses généalogies tantôt des descriptions de châteaux, comme celui de la Meilleraye, tantôt des lettres de souverains, tantôt encore des anecdotes d'un haut intérêt. Nous signalerons notamment aux dramaturges un récit où ils trouveraient ample matière à mélodrame : qu'ils lisent aux pages 90-93 la terrible histoire du pauvre enfant de Jacques le Porc de la Porte, baron de Vezins.

A propos de ces de la Porte de Vezins, nous aurions aimé à savoir quel lien de parenté les unissait à cette avare Mme de Vezins qui battait ses suivantes et qui, au dire de Loret, faillit être maltraitée de la foule à la suite de ces violences : M. A. de la Porte ne nous en dit pas un mot.

La famille dont l'auteur s'occupe avec le plus de goût est, naturellement, celle à laquelle il appartient, celle des de la Porte de Vaux, dont une branche donna un de ses membres, de la Porte du Theil, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Lui-même nous apprend qu'il est né en 1826, qu'il a été médecin-major des armées, qu'il a publié sous un pseudonyme des ouvrages purement littéraires, portant sur les sujets les plus variés, enfin qu'il a signé seulement l'*Hygiène de la table*, comme médecin, et, comme archéologue, l'*Histoire des familles nobles du nom de de la Porte*, où l'auteur a trouvé de généreux modèles — qu'il a suivis — de dévouement à la patrie..

En terminant, nous appellerons l'attention sur une introduction substantielle où l'auteur dit comment s'acquérait la noblesse, comment elle se prouve, comment elle se qualifiait, comment enfin les familles se distinguaient par les armoiries. Nous aurions bien quelques réserves à faire; nous n'admettons pas, par exemple, que « la qualité de noble s'énonçait par le mot de gentilhomme », attendu que si tout gentilhomme était noble, tout noble n'était pas gentilhomme. Ainsi tous les officiers du roi sont nobles, dit Furetière; il s'ensuit qu'ils n'étaient pas soumis à la taille et qu'ils avaient certains autres privilèges; mais il ne s'ensuit pas qu'ils fussent gentilshommes. Molière était noble comme comédien du roi : il ne s'est jamais cru gentilhomme.

CH. L. L.

Journées mémorables de la révolution française, par le vicomte WALSH. Cinq volumes in-12; Paris, Blériot et Gautier, 1882.

Nous nous rappelons certain petit poème en prose de ce maître ciseleur Baudelaire. Le poète, de sa fenêtre, a vu passer, dans la rue, un vitrier. Il le hèle. Holà! vitrier. Le vitrier a entendu l'appel; il a gravi les étages de la maison, il est sur le palier, et Baudelaire de lui demander des vitres bleues, des vitres roses, des vitres qui fassent voir toute chose en beau, qui fassent apparaître ce paradis qu'on rêve. M. le vicomte Walsh, lui, aime les vitres noires, les vitres, qui, mal étendues, ont gardé des boursouflures; c'est à travers ces vitres qu'il a regardé s'accomplir les événements des mémorables journées de la Révolution française; aussi ne nous étonnons-nous que tout lui ait semblé hideux ou grotesque; que tous les hommes lui aient paru des fourbes grimaçants ou des monstres hurleurs.

Mais éloignons le souvenir du poème en prose; ne poursuivons pas le rapprochement fait des goûts du poète avec ceux que nous supposons à l'historien, et, puisque nous sommes accoutumé à respecter toute opinion sincère, sachons montrer le respect auquel ont droit les jugements portés par M. Walsh sur notre Révolution.

Notre Révolution, il ne l'a pas comprise, il ne pouvait pas la comprendre.

Le gouvernement des peuples, croit-il profondément, appartient aux rois que Dieu choisit et inspire. Le roi, fils aîné de l'Église, le roi, prenant avis des grands dignitaires du clergé et de la noblesse, appelant, à l'occasion, dans ses conseils, ceux des hommes du tiers que leurs services lui ont fait remarquer, le

roi est le véritable instrument de la sagesse et de la justice divines. La Révolution est une révolte impie contre Dieu en même temps que contre le prince. Combien orgueilleux, combien insensés, ces hommes qui ont invoqué la raison, qui ont revendiqué la liberté, leur droit! Ils ont méprisé la douce autorité paternelle à laquelle le Seigneur les avait soumis, dans sa toute bonté, pour leur plus grand bonheur; ils ont dédaigné cette liberté qu'ils possédaient, cette liberté qu'un père de famille sait octroyer à ses enfants respectueux; ils ont voulu être libres de tout lien, et, horrible sacrilège, ils ont asservi le roi. Non, M. Walsh ne pouvait comprendre ces revendications, qui, formulées, sont devenues les principes de 89.

Ce qu'il réprouve, ce sont moins les agissements des hommes affolés, c'est moins le régime de la terreur, que la philosophie même de la Révolution. Il condamne avec la plus extrême âpreté, les condescendances généreuses sans doute, mais assurément folles de la noblesse dans la nuit du 4 août; il est presque indulgent, parlant de ces crimes des terroristes que nous abhorrons.

On pouvait s'attendre à rencontrer dans les cinq volumes de M. Walsh de longs extraits de ces libelles monarchiques publiés à l'étranger, et en France même jusqu'aux massacres de septembre, et plus tard, Robespierre mort, dans les mois qui ont précédé les journées des 12 et 13 vendémiaire. L'auteur ne s'est pas livré à de longues recherches dans les bibliothèques, si jamais il y est allé; il a feuilleté peut-être quelques cartons de certaines archives particulières. Ayant lu les différentes histoires que l'on a faites de notre Révolution, il a proposé des versions nouvelles; ces versions, il les a entremêlées de quelques paroles recueillies de la bouche de certains acteurs du grand drame, surtout d'objurgations virulentes.

Nulle comparaison n'est à faire des critiques de M. Walsh avec le critique parfois injuste, mais aussi souvent vraie, — nous, républicains, nous devrions la reconnaître et profiter des leçons, — avec la critique, disons-nous, de M. Taine. Le philosophe a donné comme la psychologie des membres de la Constituante, de la Législative, de la Convention; l'ancien représentant de l'un des deux ordres privilégiés n'a su que récriminer.

Le récit est mal écrit, d'un style trop lâché, mais il est intéressant : il peut n'être pas inutile, en effet, de connaître la mentalité de ceux de nos concitoyens restés légitimistes. F. G.

Giuseppina Turrisi-Colonna, par Francesco Guardione. Palerme, imprimerie de Montana, 1882, petit in-8°. — Prix : 1 fr. 50.

Peu connue en France, où l'on n'a guère lu d'elle que sa *Canzone alle donne Siciliane*, insérée dans le Parnasse italien des poètes contemporains (Paris, 1843), Joséphine Colonna fut une sorte de Sapho palermitane, une Jeanne d'Arc pacifique, dont les accents réveillèrent en Sicile les idées d'indépendance et l'amour de la liberté. Par son étude chaleureuse, d'un enthousiasme sincère quoique excessif, M. Guardione vient de rafraîchir la mémoire de cette noble fille. Il a montré victorieusement quelle influence elle exerça sur le mouvement libéral d'où devait sortir l'affranchissement de l'Italie. Si l'on avait pu s'étonner que les Bourbons de Naples eussent été si lestement flanqués à la porte par Garibaldi et sa poignée de volontaires, l'événement paraît moins extraordinaire et son succès tout à fait naturel, quand on voit les sentiments qui animaient depuis longtemps ces populations méridionales. Le fruit évidemment était mûr, plus que mûr; le hardi aventurier n'eut qu'à tendre la main pour le cueillir. C'est la gloire de J. Turrisi-Colonna d'avoir contribué à ce résultat pour une large part. N'exagérons cependant pas son rôle; elle n'attaqua jamais de front le pouvoir oppresseur et se contenta de le taquiner en évoquant dans ses strophes lyriques l'héroïsme de Conradin ou la sanglante conspiration des vêpres siciliennes.

Née à Palerme en 1822, au sein d'une famille de riches propriétaires et grands seigneurs, elle mourut à l'âge de vingt-six ans, le 23 février 1848, au moment même où éclatait l'insurrection que ses vers avaient préparée. Il serait curieux d'examiner de près comment l'héritière d'un nom aristocratique, venue au monde entourée de tout ce qui rend l'existence heureuse, fut sitôt prise de dégoût, aspirant après la mort comme à une délivrance et, vierge encore, fermant avec un soupir et un baiser le livre de sa vie.

> Con un bacio, o pudica, ed un sospiro
> Deh chiudi il libro della vita mia.

Elle était belle, si l'on en juge par le portrait qui décore la bibliothèque communale de Palerme. Type idéal de pureté et de grâce, les yeux fixés au ciel, elle a vraiment une figure angélique, illuminée par l'inspiration. Ayant compris sans doute de bonne heure que le sort ne lui réservait pas de longs jours, elle ne voulut point passer inconnue en ce monde; elle se consacra tout entière à la poésie. L'amour ne fut pour elle, comme pour Dante, qu'un point d'appui pour s'élever à Dieu. Une note plaintive et partie du cœur empreint ses vers d'une douleur pénétrante, moins sombre toutefois et moins lugubre que celle de Léopardi. Elle adorait Byron sans être tourmentée du même scepticisme. Son vrai mérite fut de parler aux femmes de son pays un langage ardemment patriotique : « Puissent naître de vous, leur disait-elle, des fils dignes de la patrie, ô mères de Sicile, et qu'ils ne boivent jamais le lait d'une nourrice vénale :

> Degni crescete i figli
> Della patria, di voi, sicule madri,
> Ne del latte venale
> Bevano ohime! tristissimi consigli.

On serait bien aise de trouver quelques détails personnels sur cette vaillante muse dans le livre de M. Guardione; mais il faut y renoncer. Il s'est efforcé de composer un panégyrique, une dissertation

esthétique et nuageuse plutôt qu'une biographie. Oh! s'il savait combien ces querelles entre écoles rivales ont perdu de leur intérêt! Mieux vaudrait qu'il nous apprît les causes qui terminèrent si brusquement la carrière de la Turrisi que de se répandre en diatribes contre les éditeurs italiens ou en sorties contre la littérature naturaliste.

Un renseignement pour finir. Du vivant même de Joséphine Colonna, deux éditions de ses poésies furent publiées, la première à Palerme en 1841, la seconde à Florence, considérablement augmentée, en 1846. Une troisième et définitive, contenant les pièces connues et les œuvres inédites, a été imprimée à Palerme par Ruffin, en 1854, sous les auspices et probablement aux frais du prince de Spuches. Elle est précédée d'un éloge de l'auteur par Galeotti. A. P.

Histoire de l'Europe et partioulièrement de la France (de 395 à 1270), *accompagnée de tableaux généalogiques et synoptiques, répondant au nouveau programme officiel de 1880 prescrit pour la classe de troisième*, par H. Chevallier, professeur, agrégé d'histoire. Cinquième édition revue et modifiée. Un volume in-12. — Prix : 5 francs; Paris, Délalain frères. 1883.

Nous avons recherché parmi nos vieux livres de collège, respectueusement gardés, mais visités rarement, — sans doute, par trop de respect, — le *Chevallier* que nous possédions, alors que nous étions élève de troisième. Nous l'avons retrouvé. Il est là, sur notre table, à côté de l'autre, du nouveau.

Ils ne se ressemblent pas ; d'abord, quant à l'impression : l'ouvrage édité hier est imprimé sur beau papier demi-glacé, et le nôtre l'est sur un papier cotonneux et terne; ensuite, quant aux faits historiques rapportés : celui-ci est *Précis d'histoire de France*, du v^e^ au xiv^e^ siècle, des origines jusqu'à l'avènement des Valois, et celui-là est *Histoire de l'Europe*, de la France surtout, il est vrai, mais autre date extrême, jusqu'en 1270 seulement.

Ils ne sont pas semblables, avons-nous dit. Si, à certains égards, nous aimions fort notre *Précis*, nous le jugions moins littéraire, mais plus nourri de faits que le *Duruy*. Nous porterions aujourd'hui même jugement, et le *Chevallier* de la cinquième édition a tous les mérites de notre vieil ouvrage : rien pour la phrase, il n'est pas le *livre de lecture* qui communique des sentiments, il est le vrai *livre de classe*, le livre d'étude. Il est bon. F. G.

Françoise de Rimini, dans la légende et dans l'histoire, par Charles Yriarte. 1 vol. in-12 carré. — Paris, J. Rothschild, 1883.

« On a regardé ce salmigondis comme un beau poème épique », a écrit Voltaire de la *Divine Comédie*. Voltaire, en qualité d'auteur de *la Henriade*, avait ses raisons pour parler ainsi ; mais, de nos jours, heureusement, ceux qui partagent l'opinion du philosophe sur le chef-d'œuvre du Dante sont rares. Dante Alighieri est universellement proclamé l'un des premiers poètes du monde et nombreux sont ceux qui, en lisant le court épisode de Francesca di Rimini, se sentent pénétrés d'une douce et triste émotion.

C'est précisément la brièveté de cet épisode qui éveille la curiosité du lecteur. Il veut savoir quelle femme était cette Francesca, quels hommes étaient ce Paolo et ce Giovanni Malatesta. Certes, à son point de vue propre, la poésie gagne à ne pas subir le contrôle de l'histoire; telle figure idéalisée par le rêve d'un poète devient souvent celle du personnage le plus odieux, si l'on s'avise de fouiller sa vie réelle.

Qu'importe ? Le meilleur défaut de l'homme est encore sa curiosité. M. Charles Yriarte l'a compris et a fait œuvre utile en publiant le commentaire détaillé d'un des plus beaux passages du Dante, ou en cherchant à éclairer la légende de Francesca des lumières de l'histoire.

Avouons-le tout d'abord, avec M. Yriarte : les documents relatifs au drame sont loin d'être précis. « Mais il y a telles ou telles circonstances indubitables, attestées par les documents les plus sérieux, qui donnent au fait son véritable caractère et peuvent nous aider à nous former une idée juste d'un événement qui semble flotter à l'état de légende dans l'histoire. » Parti de ce principe, l'auteur place le fait dans son milieu historique, donne au lecteur un aperçu de l'état de la Romagne au moment du meurtre, et lui fait connaître les deux familles Polenta et Malatesta. La première est celle de Francesca; la seconde, celle de Giovanni Malatesta, *il Sciancato* (le déhanché), et de Paolo *il Bello*, son frère. Quel fut le caractère de ces trois personnages? Quelle est l'histoire de leur vie jusqu'à la catastrophe rappelée par le Dante? Quelles raisons décidèrent le père de la douce Francesca à donner sa fille au rude Malatesta? A ces questions, autant de réponses satisfaisantes de la part de l'auteur.

Pour démêler les événements qui ont précédé le drame et reconstituer le drame lui-même, c'est au récit de Boccace, postérieur de cinquante ans au Dante, que M. Yriarte s'en rapporte. D'après Boccace, les parents de Francesca auraient employé un subterfuge pour lui faire épouser Giovanni. Ils lui auraient présenté Paolo, et celui-ci l'aurait épousée par procuration. La substitution de Giovanni à Paolo aurait eu lieu pendant la nuit; et le lendemain de ses noces, à son réveil, Francesca aurait trouvé Giovanni à ses côtés. Cette version serait pleine de circonstances atténuantes pour la faute de Francesca, si faute il y a eu, car, « se voyant ainsi trompée, elle entra en courroux et ne songea pas à bannir de son cœur l'amour qu'elle avait déjà voué à Paolo ». Boccace a aussi une façon particulière de raconter la scène du meurtre, mais nous ne pouvons entrer dans tous les détails.

Maintenant Francesca a-t-elle été vraiment coupable, y a-t-il eu adultère commis par elle et Paolo ? Oui, si l'on s'en rapporte aux commentateurs postérieurs à Boccace (car Boccace, lui, ne se prononce pas sur cette question). Le langage des commentateurs

est même tellement cru dans sa naïveté, que certaines expressions latines en deviennent intraduisibles.

Pour terminer, M. Yriarte prouve que le théâtre du drame a bien été Rimini et non San-Arcangelo, comme on a voulu le démontrer.

Tout cela, nous le répétons, est fort attachant. De plus, l'opéra de M. Ambroise Thomas, représenté en ce moment sur notre première scène lyrique, donne à l'ouvrage de M. Charles Yriarte un intérêt d'actualité. Matériellement, le volume se recommande par son impression de luxe et par de curieux dessins inédits d'Ingres et d'Ary Scheffer. H. M.

Le maréchal Bugeaud, d'après sa correspondance intime, par le comte H. D'IDEVILLE, t. II. Paris, Didot, 1882, in-8.

De tout temps propice à y cueillir de la graine d'épinards, le sol de l'Algérie a de plus la propriété d'engendrer, chez quiconque y a mis le pied, la manie d'écrire et de publier ses impressions. La remarque est de M. d'Ideville, et son exemple au besoin le prouverait. Ancien préfet d'Alger, depuis que le gouvernement de la République l'a remercié de ses services, il a conçu contre nos institutions actuelles un dépit qu'il témoigne à tout propos. Cet ouvrage de biographie ne semble même être pour lui qu'un exutoire commode pour écouler ses rancunes. La plupart des pages en sont lardées de remarques, d'insinuations dont le patriotisme laisse parfois à désirer. On dirait que la notice consacrée à chaque officier supérieur qui a servi dans notre armée d'Afrique a été empruntée à quelque Vapereau rageur; tout le monde y attrape son paquet. Celle d'Eug. Cavagnac particulièrement est empreinte d'un fâcheux esprit de dénigrement. En revanche, le duc d'Aumale s'y voit soigné avec une prédilection et une courtisanerie capables de l'embarrasser lui-même. Imaginez que cet étrange historien va jusqu'à regretter que le fils de Louis-Philippe, à la chûte de son père, n'ait pas profité de son titre de gouverneur général de notre colonie africaine pour lever l'étendard de la révolte et rétablir le trône de Juillet, fût-ce même au prix d'une guerre civile ou de la perte de l'Algérie. Un peu plus loin, il feint de croire que ce même prince, remis en vue par le procès Bazaine, n'aurait eu qu'à tendre la main sur la couronne pour la mettre sur sa tête. Quel excès de zèle orléaniste et quel manque de tact!

Bugeaud n'échappe pas lui-même, vous le pensez bien, à cette ingérence de son biographe. M. d'Ideville intervient à chaque instant pour deviner ce que le maréchal aurait pensé, aurait dit de notre temps et comment il eût agi; il lui souffle ses idées personnelles, ses mesquines aigreurs, au lieu de le laisser dans le cadre où le vieux guerrier fait si bonne figure. On a beau, en effet, n'avoir aucune ou presque aucune de ses façons de voir les choses, on ne lui en est pas moins sympathique, tant il s'est montré franc, naturel et brave, en tenue civile aussi bien qu'au bivouac.

Ce tome II comprend toute sa carrière en Afrique, depuis qu'il y fut envoyé en 1836 comme général de brigade, jusqu'à son retour en 1845, avec le bâton de maréchal et le titre de duc d'Isly. Il avait d'abord été peu favorable à la conquête ou du moins à l'occupation définitive. Lorsqu'il devint gouverneur général, le duc d'Orléans le plaisantait sur ce qu'il allait être obligé de soumettre et d'organiser un pays qu'il n'aimait pas et dont il avait dit tant de mal. « Monseigneur, répondit Bugeaud, il est très agréable et très facile à un homme qui a épousé une femme jeune, belle, riche, séduisante, de se conduire bien avec elle. Mais que diriez-vous de celui qui, en ayant épousé une laide, pauvre et disgracieuse, ne laisserait pas de remplir son devoir auprès d'elle, ne manquerait à aucun égard? Eh bien! je serai envers l'Algérie ce mari, ce galant de nouvelle espèce. »

Il tint vaillamment parole. Sur ce terrain vaste, mais bien connu de lui, ce fut un général accompli, plein de ressources, ayant le coup d'œil et la main, combinant l'audace et l'art, électrisant son monde et corrigeant la témérité par l'adresse, ainsi qu'on l'a dit de Montluc, avec lequel il a plus d'un point de ressemblance. Jusqu'à lui, on s'était borné à établir, autour du mince territoire occupé par nous le long des côtes, une ceinture de postes retranchés, mais trop éloignés les uns des autres pour empêcher les Arabes de passer à travers les mailles. Ce système avait l'inconvénient de fractionner l'armée en petites troupes impuissantes à se secourir réciproquement et à résister d'une manière efficace aux incursions aussi imprévues que rapides d'un ennemi insaisissable. Bugeaud, dès son arrivée, eut l'idée ingénieuse de le remplacer par des colonnes mobiles, équipées à la légère et débarrassées de tout attirail qui eût retardé leur marche. De cette façon, il pouvait à son gré, et en choisissant son heure, pénétrer au cœur du pays, frapper les tribus de terreur, prévenir leurs prises d'armes ou les en châtier par la ruine de leurs récoltes, l'incendie de leurs vergers ou les razzias de leurs troupeaux. Avec un peuple attaché à sa religion jusqu'au fanatisme et plein de mépris pour nos usages, il fallait s'attendre à une guerre pénible et longue, où l'on n'obtiendrait qu'à grand prix quelques résultats satisfaisants, et par conséquent ménager le soldat, lui faire répandre encore moins de sang que de sueurs. Revenant donc au bon sens pratique des anciens Romains, le guerrier colonisateur employa également l'armée à ouvrir des routes, à construire des barrages et des ponts, faisant pénétrer, en même temps que notre drapeau, la civilisation à travers le Sahara.

Des soldats ainsi disciplinés et aguerris à toutes les fatigues et qui, de leur côté, avaient pleine confiance en leur chef, devenaient en sa main un instrument admirable. Lancés par lui au moment opportun, leur élan était irrésistible. A Isly, leur petite armée, quoiqu'elle eût à combattre une cohue immense, entra dans ses flancs comme un couteau dans du beurre, suivant l'expression pittoresque de Bugeaud lui-même. Les plus sérieuses difficultés vinrent moins de la résistance des Arabes que des chicanes intentées au

général pour chacun de ses actes. Il prenait bien des choses sous son bonnet et cédait facilement à ses complexions, à ses humeurs de Périgourdin; mais il fallait de temps à autre compter avec le parlement et avec l'opinion publique. De là ses discours à la Chambre, ses ripostes aux journaux de tous bords. Exécré des légitimistes pour son rôle à Blaye et des républicains, à cause de la rue Transnonain, il eut à passer entre la double artillerie de leurs brocards et de leurs traits venimeux. Plus d'une fois il leur rendit la monnaie de leur pièce et leur riva leur clou. Sous des airs de rusticité, de rondeur un peu brusque, ce bon serviteur du pays cachait plus de finesse qu'on ne croit. Jamais on n'a touché plus au vif le point vulnérable de la presse d'opposition : « Elle se décore pompeusement, disait-il, du titre d'indépendante; mais quand elle a soulevé les passions qui la soldent, elle ne peut plus changer sa marche; elle devient à son tour plus dépendante que la presse ministérielle. Eussions-nous un gouvernement envoyé par les dieux, elle serait forcée de l'attaquer, parce qu'il faut qu'elle serve les passions qu'elle a créées. » Paroles vraies de tout temps et qui trouveraient aujourd'hui encore leur application.

Bugeaud eut toujours pour lui, même dans ses difficultés avec Soult, l'appui de Louis-Philippe. Ce prince est bien le roi suivant le cœur du général; ils s'apparient et s'entendent à merveille. Tous deux sont dans leur genre la personnification la plus complète du règne de la bourgeoisie. Ils en ont le bon sens, la prudence et les vertus; ils en ont aussi la grandeur un peu vulgaire. Bugeaud est un héros à la papa, qui se livre familièrement; on peut lui taper sur le ventre. Essayons donc, si vous le permettez, de dérider la gravité du personnage par une anecdote que je tiens de bonne source, un vrai pendant à la fameuse casquette.

Quand il fut nommé gouverneur de la citadelle de Blaye, Bugeaud emmena avec lui comme officier d'ordonnance le lieutenant Saint-Arnaud. En attendant les couches de la duchesse de Berry, les deux officiers s'ennuyaient ferme et passaient ensemble et seuls leurs longues soirées d'hiver à deviser sur toutes sortes de sujets. D'ordinaire, Saint-Arnaud restait assis, tisonnant au coin du feu, tandis que son chef, plus remuant, allait et venait d'un bout à l'autre de la vaste pièce qui leur servait de salon. Sans doute que les digestions du général étaient laborieuses, car il lui arrivait plus d'une fois, en arpentant le plancher, de laisser partir quelqu'un de ces vents indiscrets dont l'odeur trahit la provenance. Seulement, afin de masquer tant bien que mal l'incongruité, il prenait son temps de façon à se soulager en arrivant à l'autre bout de la pièce, et il revenait ensuite vers la cheminée, heureux, il l'espérait du moins, que Saint-Arnaud ne s'aperçût de rien. Mais celui-ci, impatienté à la longue d'un tel manège, finit par lui dire : « Pardon, général, si cela ne vous gêne pas, j'aimerais autant que vous pétiez ici et que vous alliez puer plus loin. » Inutile d'ajouter que l'historiette ne se trouve pas dans le volume de M. d'Ideville, qui y a inséré pourtant bien des futilités, des lettres insignifiantes de Bugeaud à sa femme, à sa fille Léonie ou à son ami Gardère. Il est vrai que l'excellent homme relève ses moindres propos d'un accent original qui fait tout passer. Tout en prenant avec lui certaines licences, on l'écoute; il finit par imposer ses idées par la force de sa conviction et la ténacité de son caractère.

A. P.

Histoire de la littérature anglaise, par Henri Testard. Paris, J. Bonhoure, 1882, in-16. — Prix : 4 francs.

Pour faire tenir un si vaste sujet dans un volume de 500 pages, M. Testard aurait dû se convaincre d'abord qu'il lui fallait se résoudre à de nombreux sacrifices, procéder par élimination, exclure sans pitié de son livre tout écrivain médiocre, afin de laisser à ceux qui sont réellement dignes de mémoire la place à laquelle ils ont droit. Faute d'avoir pris cette précaution, il nous donne un répertoire, un catalogue fastidieux, plutôt qu'une histoire littéraire proprement dite. Les noms d'auteurs y sont entassés les uns sur les autres, à peine accompagnés pour la plupart d'une ligne ou deux d'appréciation. A force de vouloir être complet, il est tombé dans une sécheresse excessive, manquant le but essentiel que doit se proposer un ouvrage de ce genre, d'être agréable en même temps qu'instructif. Un autre inconvénient du pêle-mêle où s'offrent ainsi à nous tous ces noms, c'est que nous risquons de les confondre et de ne pas distinguer assez nettement la distance qui sépare les vraies génies de la cohue écrivassière. Même dans les chapitres écourtés où il nous laisse entrevoir Milton, Shakespeare, Walter Scott, M. Testard ne parvient pas à les caractériser vivement. Il énumère leurs œuvres, indique à la hâte les principaux faits de leur existence et passe outre. On est fort surpris de voir un professeur de français qui, comme lui, vit en Angleterre depuis longtemps, qui a donc pu étudier sur les lieux et à la source même ceux dont il parle, n'avoir pas sur chacun d'eux son jugement personnel, et recourir, pour les apprécier, aux ouvrages publiés chez nous. Passe encore s'il s'autorisait de quelque maître supérieur, de Villemain, de M. Taine; mais, sans paraître avoir lu seulement le dernier, il s'en va emprunter presque tous ses arrêts critiques au dictionnaire des littératures de M. Vapereau, compilation estimable sans doute, mais qui est loin de mériter un tel honneur.

P.

GÉOGRAPHIE

Ethnologie — Voyages

Du Saint-Gothard à Syracuse, par Émile Cauderlier. Paris. Dentu, petit in-8, avec vignettes par A. Heins.

Avec leur humeur narquoise, à peine dissimulée sous des airs de politesse, les Italiens ont dû sourire parfois des réflexions singulières qu'inspirait à M. Cauderlier la vue de leur pays, de leurs institutions et de leurs mœurs. Ce touriste venu du Nord, la bourse bien garnie et la main ouverte, leur aura sans doute produit l'effet de ce qu'ils appellent chez eux un *facilone*, un homme qui fourre son nez partout, qui parle de tout avec un aplomb sans pareil, et qui trouve à tout des accommodements. L'Italie est pour M. Cauderlier un objet d'affection; mais il la voudrait rendre sage, instruite, moins attachée à ses cuirassés et un peu plus à ses écoles ainsi qu'aux monuments de son passé, dont elle use trop à son gré comme d'une mine à pourboire. Dans les conseils bienveillants qu'il lui donne, il entre même quelque contradiction. Ainsi, après avoir reproché au clergé de la Sicile l'ignorance dans laquelle il a retenu si longtemps le peuple, il s'apitoie sur la ruine des monastères aujourd'hui vides ou transformés en casernes, en écoles. De même, tout en maugréant contre le tribut exigé à l'entrée des musées, en accusant le gouvernement de faire flèche de tout bois pour arrondir son budget et amener de l'argent dans ses caisses, il ne voudrait pas cependant le voir si rétif aux améliorations qu'amène le progrès partout où il pénètre.

La partie la plus curieuse de ces impressions de voyage serait, à tout prendre, le séjour à Capri. Là, du moins M. Cauderlier a vécu de la vie italienne mêlé aux pêcheurs, témoin de leur misère, écoutant leurs doléances et se plaisant à leur voir danser la tarentelle.

Quant au reste, il se borne le plus souvent à des aperçus rétrospectifs qui manquent d'originalité et sont coulés d'ordinaire dans un moule de convention. Il aime en effet, avant de quitter une ville, à lui adresser de solennels adieux du haut de quelque belvédère, accoté à une colonne dans là pose étudiée d'un Byron ou d'un Chateaubriand. « Et je me pris à songer... » Non, décidément ce ton-là sort de ses moyens. Il faut néanmoins faire une exception en faveur du tableau qu'il a tracé de Florence et de son déclin actuel. On y sent une émotion sincère, une sympathie vraiment cordiale, et les morceaux mériteraient d'être cités. Nous n'en pouvons dire autant de l'utopie à laquelle M. Cauderlier tient si fort. Il espère, semble-t-il, que les races du Nord, mieux avisées, déserteront un jour leur triste et humide climat pour venir en foule se fixer sur les bords de la Méditerranée et y goûter en paix les jouissances exquises de l'art, contemplant l'azur du ciel et se chauffant le ventre au soleil. Une preuve qu'un tel rêve n'est pas prêt de se réaliser, c'est que le rêveur lui-même, en dépit du ravissement que lui ont procuré l'Italie et ses merveilles, est bientôt revenu sous ces brumes septentrionales qu'il maudit. P.

Chili, par le comte Eugène de Robiano. Paris, Plon, 1882, in-12. — Prix : 3 francs.

Le comte de Robiano est un voyageur belge à qui l'on devait déjà un intéressant récit de voyage dans l'Amérique du Sud, publié également à la librairie Plon et dont celui-ci n'est qu'une suite. Pour revenir chez lui, M. Eugène de Robiano a pris par le Chili qu'il a parcouru avec soin et dans de bonnes conditions; puis il a passé par l'Araucanie et le détroit de Magellan. Il a fait escale au Sénégal et visité le roi de Dakar, étrange souverain dont le chambellan précède les hôtes en portant un bout de bougie emmanché dans un goulot de bouteille, et qui ne vous laisse partir qu'après vous avoir tendu la main, comme un mendiant. Il faut lui faire l'aumône d'une pièce de deux francs, seule liste civile que reconnaisse le gouvernement français à cette noire majesté. M. de Robiano profite de la circonstance pour esquisser en passant un coin de ces peuplades misérables, de leurs mœurs, de leurs superstitions et usages ; mais il est resté trop peu de temps parmi elles pour que ses croquis soient d'une exactitude complète. Un de nos compatriotes, le lieutenant de vaisseau Jules Viaud, auteur de remarquables romans, nous paraît plus compétent que lui à cet égard.

La partie de la relation du touriste belge la plus curieuse serait celle qui regarde l'Araucanie, contrée enclavée dans le Chili et néanmoins à peu près inconnue jusqu'ici. Par malheur, M. de Robiano, pas plus que les autres voyageurs qui l'avaient précédé sur ce point, n'a pu explorer réellement le pays, car les anciens sujets du roi Orélie Ier et unique du nom sont fort méfiants. La guerre sans merci ni trêve que leur fait le Chili, sous prétexte de les civiliser, mais en réalité pour s'approprier leur fertile territoire, contribue à augmenter leurs instincts sauvages et sanguinaires. Le peu que l'explorateur a vu du pays

et des habitants donne l'idée d'un petit Éden, d'une verte et florissante oasis des terres chaudes, fort riche en produits de toute espèce, et dont les heureux possesseurs n'ont guère l'air de vouloir se dessaisir. A leur place, n'en feriez-vous pas autant? Espérons cependant que, là où la force brutale a échoué jusqu'ici, la douceur et l'adresse des pères franciscains, voués à la conversion de ces indépendants, réussiront mieux à la longue.

Nous n'aurions pas été fâchés que M. de Robiano eût illustré son texte de quelques gravures reproduisant les sites curieux qu'il a visités ou les individus remarquables avec lesquels il s'est trouvé en contact.

C'est là aujourd'hui l'accompagnement presque indispensable des livres de ce genre. H. P.

La terre de glace, par Jules Leclerq. Paris, Plon, 1883, in-18 avec cartes et gravures. — Prix : 4 francs.

Bien que l'excursion racontée dans ce livre soit loin d'être un voyage d'agrément, elle ne laisse pas d'intéresser et de plaire. Que de mystères encore cachés dans cette Islande si reculée du monde et isolée de lui par un Océan presque toujours orageux! Quand les Normands, ces hardis corsaires pillards et colonisateurs, tournèrent vers elle leur ambition conquérante, les corbeaux qu'ils avaient envoyés à la découverte revinrent glacés d'effroi à la vue d'un tel amas de neige et de volcans. Cela n'arrêta point les aventuriers scandinaves, et l'élite de leur race y vint chercher une nouvelle patrie, où elle fût libre et indépendante. Ils apportaient avec eux des bœufs, des moutons et leurs pénates, les piliers sacrés, qu'ils plantèrent sur le lieu même où est encore bâtie Reykjavik, la capitale de l'île. Sans nul doute ils partirent de là, au moyen âge, pour découvrir et peupler les premiers l'Amérique, où leurs descendants anglo-saxons devaient fonder plus tard une si vaste et si puissante république. On se demande comment ce peuple, après avoir vu d'autres pays, a pu se décider à rentrer dans le sien. Eh! ne sait-on pas que la terre natale nous tient d'autant plus au cœur qu'elle est plus pauvre et plus triste! L'Islandais qui émigre vers des régions plus favorisées ne cesse de regretter la sienne; son désir le plus fervent est de le revoir, d'y rapporter ses os, dès qu'il aura amassé un petit pécule.

Au luxe et au bien-être de nos villes, à nos vertes campagnes il préfère ses glaciers et ses volcans neigeux. Ses yeux sont habitués à des paysages qu'il ne trouve nulle part ailleurs : aussi se plaît-il à répéter avec conviction le vieux proverbe national : « L'Islande est le meilleur pays sur lequel brille le soleil. »

Sans partager tout à fait cet engouement, M. Leclerq n'a pas rapporté de son voyage une impression trop déplaisante. Il ne dissimule, il est vrai, aucun des inconvénients qui s'y rencontrent, et ils sont nombreux : « Des journées entières d'équitation par le vent, la pluie, la neige même; des rivières où l'eau monte jusqu'au poitrail des chevaux, des fondrières où les montures s'embourbent, des marais à perte de vue, des déserts de cendres balayées par le vent; puis, le soir, pas d'auberge, et souvent point d'autre gîte que la tente où l'on gèle la nuit. » Ajoutez-y, s'il vous plaît, des aliments rances et cuits au feu de la bouse de vache desséchée, des huttes basses et étroites dont la porte reste fermée hermétiquement tout l'hiver et dont la croisée unique ne s'ouvre jamais, où l'on suffoque au milieu d'une atmosphère épaissie et empoisonnée par les plus répugnantes odeurs, et vous aurez une idée approximative des plaisirs qui attendent l'étranger.

Malgré tous ces ennuis et ces souffrances, le résultat serait encore des plus enviables, si nous en croyons l'intrépide explorateur : « On se fait pourtant, dit M. Leclerq, plus vite qu'on ne pense à ce genre de vie. Au bout de quelques jours, il semble qu'on ait changé d'enveloppe corporelle; on ne connaît plus ni le froid ni la fatigue, et l'on se juge capable d'entreprendre les travaux d'Hercule. L'air pur et vivifiant de cette île m'a paru éminemment favorable au déploiement de l'activité humaine; j'ai été souvent étonné de la vigueur physique que l'on conquiert sous un rude climat et de la somme de travail qu'on y peut accomplir. Rien ne serait plus salutaire à un homme surmené par un âpre travail intellectuel ou à un fils de famille enclin à la mollesse que de se soustraire pour quelque temps à l'atmosphère affaiblissante des villes et d'aller en Islande se réconforter par les rudes et saines jouissances de la vie primitive; on revient de là plus fort, plus vaillant, plus viril. » Puisse un appel si excitant décider quelque géologue à tenter l'aventure; il y a là pour la science d'utiles matériaux à recueillir! A. P.

Trois mois en Tunisie, *journal d'un volontaire*, par Jean Lux. Aug. Ghio. Paris. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre qui n'a pas été écrit pour être imprimé, mais qui vraiment est imprimé pour être lu. Ce qui plaît au premier abord, c'est un air de jeunesse, de simplicité et de bonne foi : l'auteur n'en veut pas faire accroire. — Volontaire dans l'infanterie, il est envoyé sur la terre d'Afrique après quelques mois à peine d'exercice militaire. De là il adresse à sa famille son journal.

Il y a matière à défiance généralement dans ces ouvrages quelque peu autobiographiques : la banalité froide en est d'ordinaire le caractère dominant quand le narrateur ne se livre pas à des *clownerie* vaniteuses.

Ici, point. M. Jean Lux a vécu sa vie de soldat, et il y a conservé ses habitudes de réflexion, contractées dans l'éducation assez large qu'il semble avoir reçue. Quand il décrit, le paysage s'anime sous sa plume, même dans les étendues mornes il place son homme de façon à communiquer de la vie à la solitude. Et il sait voir et recueillir les petits faits, révélateurs du caractère de la race.

Il a bien profité de son séjour là-bas. Il est allé partout; oui, ma foi, partout. Ah! je ne dis pas que sa respectable famille dut toujours être bien édifiée en recevant le journal du volontaire. Sa mère à coup sûr a plus d'une fois frémi en songeant aux dangers de *toutes sortes* que pouvait courir son fils! Mais Jean Lux laisse entrevoir qu'il a vertueusement observé et non pas agi pour son propre compte dans les maisons déshonnêtes où les mères vous présentent mesdemoiselles leurs filles en déshabillé, et où les petits frères, pour quelques pièces blanches, vous introduisent auprès de leurs sœurs. Ce n'est pas Jean Lux qui risquerait de se faire trancher la tête pour le malséant plaisir de dormir sur les coussins d'une courtisane mahométane. Il nous apprend le tarif pénal que les musulmans appliquent aux *roumis* qui s'approchent des *belles-petites* indigènes: un chrétien, on le décapite; un juif, on le rôtit.

A signaler un passage piquant sur le polichinelle des Orientaux, qu'ils appellent *Kerrageuss*, drôle cynique et violent, dont la mise en scène est accompagnée d'ombres chinoises... que des archi-Chinois seuls peuvent regarder sans suffoquer de pudeur révoltée.

Et puis Jean Lux est un bon camarade. Il a une parole émue pour les compagnons qui souffrent de la chaleur et de la fièvre, ou de la fatigue et des blessures. Lui-même n'a pas été épargné. Mais il ne cherche pas à nous apitoyer sur ses maux ni à se travestir en héros.

Il a la bonne humeur, non pas tout à fait la gaieté, mais l'égalité d'humeur.

Et pour finir, une observation très juste, qu'il est bon de répéter sans espérer qu'elle serve à quelque réforme. On exige des candidats à l'école Saint-Cyr la connaissance de la langue allemande; c'est fort bien; mais de celle-là seulement, c'est fort peu, ou c'est trop exclusif.

Ne ferons-nous jamais plus la guerre qu'avec l'Allemagne?

L'ignorance de la langue arabe, le manque d'interprète, a gêné souvent nos officiers dans cette expédition de Tunisie. Même embarras probable si l'on avait affaire à l'Italie, à la Russie, etc.

Dans un corps d'armée mieux vaut dix officiers parlant une langue, dix autres en parlant une autre, dix autres en parlant une troisième, que trente parlant la même, et le reste aucune.

En signant son livre *Jean Lux*, l'auteur s'engageait à écrire clairement : il a réussi. Mais certaines incorrections, excusables dans une lettre écrite du camp au retour d'une grand'garde, auraient dû disparaître de l'épreuve d'imprimerie. Pz.

A travers l'Italie, *souvenirs de voyage,* par Alfred Bellanger. 1 vol. in-12. Paris, Roger et Chernoviz, 1882.

M. Alfred Bellanger commence ainsi son volume: « Peut-on émettre une idée neuve sur l'Italie pittoresque et artistique, une idée qui n'ait pas été cent fois développée par des voix plus compétentes que la mienne?

« C'est bien difficile. »

Beau début et aveu dénué d'artifice! L'auteur s'est rendu compte qu'il allait traiter un sujet devenu banal parce qu'il est trop intéressant. Avec ce point de départ il est facile de comprendre que M. Bellanger ait essayé de toutes ses forces à faire quelque chose de neuf; et, hâtons-nous de le dire, il y est parvenu. Il a pour cela employé le plus simple des moyens : il s'est contenté d'être lui-même, de donner ses impressions vraies et personnelles; il n'a pas admis les admirations de convenance, et les appréciations des guides ne lui ont pas suffi. Qu'il se trouve en présence du *Jugement dernier* de Michel-Ange, il ne cachera pas ses répugnances.

C'est le côté original de ce volume. Rien de convenu, rien de banal.

Qu'il n'apprenne pas grand'chose de nouveau au lecteur, cela se conçoit. On a tant dit sur l'Italie! Mais pourtant, il arrive à être intéressant à force de sincérité.

Ajoutons que le volume est écrit dans un style facile et élégant qui en rend la lecture fort agréable.

H. M.

Voyage en Arabie, *pèlerinage au Nedjed, berceau de la race arabe,* par lady Anne Blunt, ouvrage traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par M. Derôme; contenant une carte et 60 gravures sur bois, dessinées par M. Vuillier, d'après les aquarelles de lady Anne Blunt. 1 fort vol. de 447 pages, librairie Hachette, 1882. — Prix : 10 francs.

Un aphorisme — que j'ai vu quelque part attribué à Confucius — nous dit ceci : « Quitter son pays pour visiter l'extérieur, c'est accomplir sa destinée. « Un autre sage, dont le nom n'est pas arrivé jusqu'à nous, a fait depuis, en des temps fort anciens, voltiger sur les lèvres des hommes cette autre affirmation : « La vie est un voyage. » Ces deux vénérables dictons dans tout le cours de leurs existences innombrablement séculaires, ni dans aucun des pays innombrablés où on les a exprimés dans la langue de l'endroit, n'ont jamais été autant pris au sérieux que chez l'Anglais. L'Anglais, cet être à la fois si comique dans sa gravité et si lugubre dans ses drôleries, si colère dans son flegme et si énergique dans sa somnolence, l'exemplaire le plus curieux peut-être de l'humaine espèce! Et fait de quels contrastes! Propageant à travers le monde le culte religieux du *home*, et toujours hors de chez lui, toujours chez les autres, qu'il affecte de mépriser, quand il ne les déteste point, comme ces pauvres Français, dont il encombre le territoire. Qui de nous, dans quelque lieu qu'il s'arrête, fut-ce l'endroit le moins attractif et le bourg le plus improbable, n'y a vu l'Anglais, solitaire et barbu, sous son casque indien, sommeillant en plein jour comme un laboureur, vautré sur les divans fanés des hôtels, entre un feuillet du *Times* et un carafon d'eau-de-vie?... et soudain, bondissant de sa torpeur à l'approche d'un

compatriote, et faisant partir la machine aux *Well* et aux *Yes!*

En outre de cet Anglais assoupi, nous avons tous rencontré aussi l'Anglais curieux, questionneur, qui s'indigne à l'annonce d'aucune entreprise de la Russie, de l'Autriche et de la France; muet, par exemple, sur l'article de l'Irlande et ne s'en prenant jamais à l'Allemagne. En somme, il nous intéresse, surtout à l'état de problème, par l'*endurance* dont il est capable, sous cet air détaché de tout, même du lourd ennui qu'il traîne après soi. Un troisième adage, mis en chanson celui-là et aux termes duquel ce voyage appelé la vie ne se fait bien qu'à deux, a été également suivi à la lettre par un certain nombre d'Anglais. Nous entendons parler seulement bien entendu de gens relevant de l'attention philosophique et de l'étude imprimée, et non des couples qui vont promener par l'Europe leurs premières semaines d'union consacrée. En un mot, il s'agit ici des explorateurs. Les Anglais nous ont fourni dans cet ordre plusieurs noms qui porteront au xx^e^ siècle — si la dynamite nous accorde un xx^e^ siècle — des modèles d'harmonie et de dévouement conjugal, auxquels l'antiquité eût dressé des temples, en les recueillant dans sa mythologie.

D'autres pays que l'Angleterre pourraient revendiquer pareille gloire au même titre, et M^me^ Schliemann particulièrement sera nommée dans l'avenir à côté du chercheur passionné et vraiment original, pour qui la famille des Atrides n'a pas de secrets, même dans ses tombeaux. Cependant l'on doit reconnaître que l'Angleterre nous offrirait les plus nombreux exemples de ces *ménages* que l'on a vus renoncer au bien-être et à la considération dans leur pays natal, pour braver l'isolement le plus sombre, les privations les plus pénibles, les risques de toute sorte, l'ennui mortel, dans d'étranges et lointains pays, où l'homme cesse quelquefois de rencontrer des pareils dans ses semblables.

Le dernier modèle de ces couples unis dans une vie de fatigues et de périls nous est offert par M. Wilfrid Blunt et lady Anne Blunt, qui ont publié, à plusieurs reprises, les récits de leurs courses en Orient. Leur dernière relation, après avoir été reproduite d'après le texte anglais, dans le *Tour du Monde*, vient de paraître à la librairie Hachette, dans un beau volume intitulé *Voyage en Arabie; pèlerinage au Nedjed, berceau de la race arabe.*

Ce volume qui relate un voyage fait à deux est signé du nom de lady Anne Blunt. Il contient une carte et 60 gravures sur bois, dessinées par G. Vuillier, d'après les aquarelles de la belle voyageuse. La façon d'écrire de cette dame, ses talents, son érudition et sa vaillance nous la proposent comme une personne tout à fait intéressante.

L'intérêt de la relation de lady Blunt triomphe de cet inconvénient. Le pays du soleil enchante toujours notre imagination. Et, dans un ordre plus pratique, jamais la question d'Orient n'a été davantage qu'aujourd'hui la question d'Occident. Les voyages de Chateaubriand et de Lamartine furent de nos lectures préférées. Celui de lady Blunt nous a valu des heures instructives et des retours illusoires. Il semble que notre vieux monde, noyé sous les averses, éperdu dans les ténèbres, frémissant à tous les heurts qui menacent sa caducité, regarde avec attendrissement vers ce berceau des races et voudrait se réchauffer, avant de mourir, à cette première flamme des religions, des poésies et des aurores. Lady Blunt n'a point de prétentions aux découvertes. Elle et son mari ont eu des devanciers au berceau de la race arabe. Elle les nomme. C'est d'abord le Finlandais Wallin, puis le Levantin Guarmani, d'origine italienne. Le plus célèbre de ces devanciers est M. Palgrave, missionnaire jésuite, qui avait reçu de Napoléon III une mission politique secrète. Il voyageait avec la permission de ses supérieurs. Il entra dans le Nedjed, costumé en marchand syrien. Après avoir vu Haïl, il atteignit Riad, puis le golfe Persique. Sa relation de l'Arabie centrale est de beaucoup la plus complète et la plus conforme à la vérité qu'on ait publiée. « Mais, ajoute lady Blunt, nos prédécesseurs ont traversé le pays sous un déguisement et dans des circonstances défavorables aux observations géographiques, et nous sommes les seuls qui l'aient encore pu faire ouvertement et à loisir, pourvus d'instruments et de baromètres, libres de prendre note de ce que nous voyions. »

Ce Palgrave jouait assez bien du « descriptif » et lady Blunt, qui en parle toujours avec considération, en cite dans ses épigraphes des morceaux qui ne sont pas pour le faire traiter de méchant écrivain. Nous ne saurions entreprendre une analyse régulière de la relation de lady Blunt; il suffira, en la recommandant au lecteur, de signaler l'air de liberté qu'on y respire, et la franche sensation qu'elle nous apporte de la vie nomade. Parmi les pages d'un intérêt spécial ou les traits faisant anecdote, on remarquera les entrevues avec Abd-el-Kader. Cela produit un drôle d'effet d'entendre appeler Abd-el-Kader, « ce charmant vieillard ». Autant lady Blunt est enthousiaste « du vieux guerrier, modestement hissé sur son petit âne de Syrie », autant elle est dure envers Midhat pacha, qu'elle alla visiter également, mais par devoir, celui-ci, pendant son séjour à Damas.

« Il nous paraissait impossible, dit-elle, qu'un homme ayant imaginé quelque chose d'aussi fantastique que le régime parlementaire en Turquie ne fût pas un être original et singulier. Ce fut un rare désappointement; nous n'avions pas encore rencontré en Europe, un tel diseur de lieux communs, ni à ce point infatué de lui-même. »

Les principaux chapitres du volume relatent l'arrivée de nos Anglais à Haïl, leur séjour chez l'émir Ibn-Rashid, la vie des femmes à Haïl. En passant, un coup d'épingle à l'ombre de feu Morny. Cela nous a autant surpris, à cette place, que nos voyageurs ont pu l'être eux-mêmes de la rencontre d'un téléphone à Haïl. L'étude sur les chevaux du Nedjed et les points d'une tête de cheval intéresseront le peuple de nos sportsmen, tandis que les gourmets retiendront la manière dont on fait cuire les sauterelles. Lady Blunt

nous rend avec gaieté un amusant original qui fut leur compagnon et leur serviteur, le nommé Mohammed, empressé et obéissant comme il convient, à l'ordinaire; mais qui, mis en présence de gens de sa tribu ou de parents et d'amis retrouvés, tranchait du prince et traitait ses patrons, en égal plein d'obligeance. Le modèle que nous croyons voir d'ici a été pris sur nature, bien mieux il n'a pas été dénaturé par un excès d'*humour*. Lady Blunt est du pays de l'humour; elle s'y connaît et n'en use point hors de propos.

L. D.

De Marseille à Shang-haï; *récits d'une Parisienne*, par Mme Laure Durand-Fardel. Paris, Hachette, 1 vol. in-18, avec une carte, 2e édition. — 3 francs.

La première édition de ce nouveau voyage en Chine et au Japon a été si rapidement enlevée, que nous arrivons, pour en parler, quand déjà il a eu les honneurs d'une seconde édition. Ce qui nous plaît dans ce livre, ce qui en a fait le succès, c'est la sincérité de l'auteur : auteur sans le savoir, car lorsque Mme Durand-Fardel écrivait à sa famille ses impressions dans des lettres toutes simples, toutes naturelles, elle ne songeait point à les livrer au public. Il a fallu les instances de ses amis, qui les avaient lues manuscrites, pour la décider à les faire imprimer. Elle a bien fait, et ses nombreux lecteurs le lui ont dit avant nous.

A beau mentir, dit-on, qui vient de loin. Cela est si vrai, que j'ai lu peu de récits de voyages dont les auteurs n'aient vanté avec enthousiasme des mœurs moins bonnes que les nôtres, des institutions inférieures aux nôtres, des montagnes moins belles que nos Pyrénées ou notre mont Blanc, des vallées moins belles que celles de la Creuse ou de l'Isère, des sites moins sauvages que ceux de l'Auvergne, des baies moins belles que celle de Nice, et tout à l'avenant. Et les dangers qu'ils ont courus! avec quel courage, quel sang-froid ils les ont surmontés! — Chez Mme Durand-Fardel, rien de semblable; elle écrit pour ses enfants : elle n'a besoin ni de se faire valoir, ni de dénigrer sa patrie. Elle dit : j'ai vu ceci, le voici; j'ai vu cela, le voilà.

> Elle dit : j'étais là; telle chose m'avint :
> Vous y croyez être vous-même,

et sa curiosité satisfaite satisfait la nôtre.

Nous ne suivrons point Mme Durand-Fardel dans son voyage; nous serions forcé de nous borner à une sèche nomenclature des lieux qu'elle a visités, et d'où elle a rapporté des impressions tantôt conformes à celles des autres voyageurs, et alors elle confirme leur dire avec une autorité particulière; tantôt différentes, et alors c'est elle que nous sommes porté à croire, parce qu'elle a vu avec trop d'attention pour se tromper, elle écrit de trop bonne foi pour nous tromper, je veux dire pour tromper ses enfants, car il ne faut jamais oublier que c'est à eux qu'elle adresse ses lettres et que nous en devons la connaissance à leur heureuse indiscrétion.

J'aime mieux, au lieu de m'arrêter dans chaque lieu où Mme Durand-Fardel s'est arrêtée, appeler l'attention sur ce fait que, en sa qualité de femme, et de femme d'un médecin éminent, elle a eu ses entrées où aucun Européen peut-être n'avait pénétré avant elle, et vu ce que personne encore n'avait vu. Pour n'en citer qu'un exemple entre plusieurs, chacun sait que, si le musulman cache avec soin le visage de sa femme, même au médecin, le Chinois lui montre tout le reste, excepté les pieds. Eh bien, Mme Durand-Fardel a vu un pied de Chinoise, j'entends un pied de Chinoise riche, et d'autant plus déformé, enveloppé de linges cachant des plaies, et d'une odeur infecte. Dans quel autre livre trouvera-t-on une description qui permette de savoir ce que vaut cet usage maudit? Et les coulisses des théâtres? et les hôpitaux? et les institutions de jeunes filles? et la vie intime des familles? C'est dans le livre de Mme Durand-Fardel qu'on peut les connaître et les étudier : nulle part ailleurs on ne trouve les mêmes ressources.

Notre conclusion, c'est qu'il faut lire le voyage de Mme Durand-Fardel; le lecteur qui aura suivi notre conseil nous aura gré de le lui avoir donné.

CH.-L. L.

De l'organisation et de l'administration des bibliothèques publiques et privées, manuel théorique et pratique du bibliothécaire, par Jules Cousin, bibliothécaire de l'université de Douai, 1 vol. in-8e de XI-374 pages; avec un appendice contenant les arrêtés, règlements, etc. Paris, Durand et Pedone-Lauriel.

Un homonyme du savant bibliothécaire de la ville de Paris, M. Jules Cousin, vient de publier un

excellent ouvrage, dont on vient de lire le titre, sur un sujet qui nous intéresse vivement, nous autres bibliophiles. Aussi croyons-nous devoir le faire connaître aussi complètement que possible, vu l'espace qui nous est réservé, en le résumant dans une analyse qui en relèvera tous les points importants.

L'ouvrage de M. Jules Cousin s'adresse plutôt, on le comprend du reste, aux conservateurs des dépôts publics qu'aux amateurs possédant une collection de livres plus ou moins nombreuse; cependant ceux-ci auront beaucoup à profiter de la lecture attentive de ce nouveau traité.

M. Jules Cousin prend la question *ab ovo* et s'occupe d'abord de l'emplacement et de la construction d'une bibliothèque; il la veut construite sur un terrain sec, exposée à l'est, avec doubles ouvertures se correspondant de l'est à l'ouest; la raison qu'il en donne, en la développant, que « l'orient est la vie en sa jeunesse, qu'il donne la vigueur, égaye le cœur et rend à l'homme le travail agréable et facile », n'est peut-être pas très technique; mais il n'en est pas moins vrai que l'orientation à l'est est la meilleure pour une bibliothèque, surtout dans les pays où des pluies abondantes sont amenées par les vents soufflant de l'Océan. — M. Cousin demande en outre que le terrain choisi se prête au développement ultérieur des constructions: qui de nous, en effet, ne sait par expérience qu'une bibliothèque est d'humeur envahissante et s'étend toujours?

Parlant des dispositions intérieures d'une bibliothèque privée, M. Cousin préfère, avec raison, une salle unique à plusieurs salles; mais, dans la pratique, il est bien difficile, pour peu que l'on ait seulement dix mille volumes, de se priver des parois qu'offrent des cloisons séparatives; le conseil, excellent en soi, est donc peu applicable, et, pour notre part, nous estimons qu'il vaut mieux avoir deux salles que de poser les livres sur deux rangs dans une salle unique. Comme M. Cousin, nous demandons des rayons de chêne, où les vers se mettent peu; à défaut, nous accepterions le sapin bien sec, mais protégé par une couche de peinture arséniquée; ces rayons n'auront que la largeur des volumes, les in-folio étant placés dans un avant-corps dont la tablette supérieure permet de poser à plat les livres des tablettes supérieures, lorsqu'on les consulte; en évitant des excédents de largeur, on évite des nids à poussière. Enfin, poussant plus loin nos desiderata que M. Cousin, nous voudrions que les rayons les plus élevés fussent encore à la portée de la main, tout au moins de la main de l'homme-échelle dont parle Toppffer dans *la bibliothèque de mon oncle*. — L'usage des crémaillères est-il utile? M. Cousin dit non pour les bibliothèques publiques, oui pour les bibliothèques privées; nous disons non pour les unes et les autres. En fait, on ne dérange jamais toutes les tablettes d'une bibliothèque pour en relever ou en baisser une. — Et les tables de travail, comment seront-elles placées? Il faut, dit M. Cousin, que le lecteur reçoive le jour par derrière; ce n'est pas assez dire; il faut que la lumière lui vienne par derrière et à gauche. Si elle vient à droite, elle renvoie sur l'écriture l'ombre de la plume et des doigts; si l'on se sert du gaz, les verres seront bleus, pour combattre l'effet de la lumière artificielle, qui est jaune. Réciproquement, la lumière du jour étant d'un blanc bleuâtre, pour ménager une transition entre la lumière naturelle et la lumière artificielle, si l'on se sert de conserve pour travailler dans la journée, on pourra se servir de verres jaunes, et, si nous ne craignions d'être accusé de faire une réclame à notre oculiste, nous donnerions bien volontiers l'adresse de M. Nachet jeune, 63, rue de Grenelle; mais nous n'osons pas.

Nous ne parlerons pas de l'acquisition des livres: chacun fait ce qu'il peut, et, généralement même plus qu'il ne peut, selon ses goûts, ses caprices ou ses besoins. Aussi les conseils de M. J. Cousin s'adressent-ils particulièrement aux administrateurs des bibliothèques publiques. Mais, les livres étant achetés, il faut les cataloguer: quel procédé suivre? On les inscrira d'abord sur des cartes que l'on enfilera par le pied dans une tringle en fer, par ordre alphabétique de noms d'auteur; les cartes sont ensuite transcrites sur deux registres, l'un alphabétique, l'autre méthodique.

L'ordre alphabétique présente quelques difficultés: à quelle lettre classera-t-on Charles d'Orléans, van Praet, La Fontaine, De Bry, van Aelbrœck, etc. — M. Cousin place Charles d'O. dans le *C* avec renvoi *d'Orléans* à Charles; van Praet au *V*, La Fontaine, à l'*L*, De Bry au *D*, parce que la particule fait ici partie intégrante du nom; mais van Aelbrœck à l'*A*, parce que *van* est ici un signe nobiliaire, comme *de* dans de Lamartine. Ce sont là des faits, ce ne sont pas des règles, et cela ne nous apprend pas pourquoi l'auteur ne traite pas van Praet et van Mons comme van Aelbrœck, pourquoi *van* fait ou ne fait pas, selon lui, partie du nom. Pour nous, nous préférons un usage uniforme, et nous rangerions toujours les noms sans tenir compte de *van*, qui viendrait ensuite entre parenthèses.

L'ordre méthodique, dans les bibliothèques, suit, en général, la classification de Brunet. Mais, dans les bibliothèques privées, il ne peut y avoir d'autre règle que les besoins du collectionneur, et M. Gaston Pâris l'a fort justement fait remarquer dans la note qui précède le catalogue de son illustre père. Veut-on un exemple à ce sujet? L'*Itinerarium Galliæ*, Leyde, 1606, est un poème latin, suivi de notes géographiques et archéologiques, et d'un *glossarium prisco-gallicum*. Tel le classera parmi les poèmes latins, tel autre parmi les ouvrages d'archéologie et de géographie; il figure dans notre section « dictionnaires », parce que nous ne voulons pas le perdre de vue quand nous cherchons l'origine de certains mots de notre langue.

Dans le même chapitre, M. J. Cousin donne des moyens pratiques pour reconnaître les formats des livres, souvent faciles à confondre selon les dimensions du papier, tel in-8° et tel in-18 ayant les dimensions d'un in-12; à une table des signatures il joint une table indiquant les formats où, les pontuseaux

étant verticaux, les vergeures sont horizontales et *vice versa*. Il nous dit ensuite à quels signes on peut reconnaître l'ancienneté des incunables non datés : absence du titre sur une feuille séparée, absence de majuscules au commencement des chapitres, rareté des divisions par chapitres, forme particulière du point et de la virgule, multiplicité des abréviations, absence de pagination, etc. — Dans les paragraphes suivants, l'auteur étudie la souscription et la date des livres anciens, les causes de la rareté ou du prix de certaines œuvres, enfin le collationnement des livres.

Nous passons le quatrième chapitre, consacré au personnel des bibliothèques publiques, et nous arrivons à la seconde partie de l'ouvrage; nous y trouvons également quatre chapitres, dont le premier : « soins à donner au local » et les deux derniers « comptabilité; — règlements » sont trop spéciaux aux bibliothèques publiques pour qu'il soit utile de s'en occuper ici. Mais nous nous arrêterons sur le chapitre II, où l'auteur s'occupe des soins à donner aux livres. Pour ce chapitre seul l'ouvrage mériterait d'être acheté pour toutes les bibliothèques publiques ou privées.

Les soins à donner aux livres sont, selon M. Jules Cousin, préventifs ou restauratifs.

Les précautions à prendre dans l'intérêt de la conservation des livres consistent à éviter de briser les coins ou la reliure, à les préserver de la malpropreté et de l'humidité, à les garantir contre les vers en les battant souvent, en invitant le relieur à mêler de l'alun à sa colle, en les soumettant à des fumigations de soufre, en semant d'alun les tablettes des bibliothèques. Mais le plus grand danger que courent les livres, c'est l'emprunt; l'auteur n'en dit rien : il pense sans doute que chacun trouvera facilement le remède, heureux s'il a le courage de l'appliquer, surtout quand il s'agit d'ouvrages en plusieurs volumes !

Parmi les soins restauratifs, M. J. Cousin comprend la reliure, que nous aurions plutôt classée parmi les soins préventifs, et donne un tarif pour le prix des cartonnages, des reliures, des demi-reliures, en toile, en veau, en maroquin, selon le format des livres. Ce tarif peut être fort utile à consulter en province, où les relieurs soumettent volontiers leurs clients aux exigences les plus arbitraires. Il donne ensuite les moyens d'enlever les taches maigres, comme les taches de poussière, de boue, d'encre à écrire, d'humidité; — ou les taches grasses comme les taches de suif, de graisse, d'huile, d'encre d'imprimerie, ou produits par l'attouchement des doigts. Enfin, quand un livre est déchiré ou que les feuillets en ont été pliés et cassés, ou enfin quand il a subi les piqûres des vers, le mal est-il irréparable ? Non, répond M. J. Cousin, et après nous avoir indiqué le mal, il nous en fait connaître le remède, ou, tout au moins, le palliatif. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ce chapitre intéressant.

Après l'analyse que nous venons de présenter, nous n'avons plus à faire l'éloge de l'ouvrage de M. Cousin. Nous nous bornerons à dire qu'il nous paraît indispensable à tout bibliothécaire, à tout amateur, à toute personne qui s'intéresse aux livres : c'est un guide très sûr et très complet, rédigé par un homme tout à fait compétent. CH. L.-L.

Bibliographie des personnages remarquables de Troyes et du département de l'Aube, par ÉMILE SOCARD, conservateur de la Bibliothèque de Troyes, etc. Troyes, librairie Léopold Lacroix, rue Notre-Dame, 83. 1882, pet. in-8 de 445 p. — Prix : 6 francs.

Statistique intellectuelle et morale du département de l'Aube, par ARSÈNE THÉVENOT, membre associé de la Société académique de l'Aube, etc. A Paris, chez Henri Menu, libraire-éditeur, 30, rue Jacob. A Troyes, chez Léopold Lacroix. 1882, gr. in-8 de 367 p. — Prix : 10 francs.

Même ouvrage du même auteur (premier supplément). Paris et Troyes, mêmes éditeurs. 1883, gr. in-8 de VII-70 p. — Prix : 2 francs.

Nous réunissons dans un même article l'examen de ces deux ouvrages dont les auteurs ont manifestement eu le même but, avec cette différence toutefois que le premier n'a que les hommes en vue, tandis que le second s'occupe à la fois des hommes et des choses. Ces deux livres se complètent l'un par l'autre et quiconque possède l'un ne peut se dispenser d'acquérir le deuxième.

Rien de plus facile que de faire connaître ce qu'est exactement le livre de M. Émile Socard : le titre d'ailleurs le dit suffisamment, c'est un simple dictionnaire biographique des personnages (*morts*) originaires du département de l'Aube. « Bien des gens, dit judicieusement l'auteur, connaissent les illustrations de la France et même celles de l'étranger, et il n'est pas rare d'en rencontrer qui ignorent les célébrités qui les touchent de près, celles qui sont le produit particulier du sol natal. — Faire connaître *brièvement* les personnages dont s'honorent à juste titre la ville de Troyes et le département de l'Aube, indiquer le lieu et la date de leur naissance et de leur mort, les principaux faits qui les caractérisent, leurs productions les plus importantes, si ce sont des écrivains ou des artistes : tel est le but que nous avons essayé de remplir... » — Nous n'hésitons point, en ce qui nous concerne, à déclarer que M. Socard a parfaitement rempli la tâche qu'il s'était donnée.

Sans doute, on pourra trouver que certaines de ses notices (au nombre d'environ douze cents) sont un peu succinctes et que, notamment au point de vue bibliographique, elles auraient pu recevoir plus de développements. Cette critique tombera d'elle-même si l'on considère que notre auteur n'a nullement prétendu *faire la biographie* des Troyens célèbres; il a voulu seulement résumer, condenser dans un volume facile à manier et à consulter, tout ce que d'autres ont dit sur le même sujet dans des travaux souvent fort étendus. Son livre est un excellent *memento* pour les gens d'étude et c'est en même temps un utile en-

seignement pour la jeunesse studieuse à qui il est dédié. Assurément, parmi les noms qu'il renferme il en est un grand nombre qui sont tombés dans l'oubli. Mais, comme le dit l'auteur lui-même dans l'épigraphe qu'il a choisie : *Nisi illustres cuncti, haud inglorius ullus.* Parmi ces noms oubliés, il n'en est aucun, si modeste soit-il, qui ne rappelle le souvenir d'un homme utile ou d'un homme de bien et qui, par conséquent, n'ait mérité la place que notre auteur lui a donnée dans son livre.

Toutes ces notices sont rédigées avec soin, très simplement et très clairement. Elles sont le fruit de recherches considérables; on peut en juger par la longue liste d'ouvrages, imprimés et manuscrits, consultés par M. Émile Socard qui, on le sait du reste par ses précédentes productions, a depuis longtemps fait ses preuves comme écrivain érudit et consciencieux. — Le livre se termine par une « liste des lieux de naissance des personnages contenus dans l'ouvrage ». — L'idée est excellente : on y apprend qu'il est bien peu de communes de l'Aube qui ne puisse revendiquer pour ses fils au moins un, sinon plusieurs personnages marquants; c'est un stimulant de plus pour les jeunes gens qui ambitionneraient de joindre leur illustration future à la célébrité de ceux qui les ont précédés dans la vie. Cette liste nous a fait regretter de n'en point trouver une autre, qui, à notre avis, eût parfaitement complété le livre de M. Socard : il eût été, croyons-nous, aussi intéressant qu'utile, de voir, classées par genres, ces illustrations du département de l'Aube et de connaître d'un coup d'œil les littérateurs et les artistes, les savants, etc. Cette lacune, en partie comblée dans l'ouvrage de M. Thévenot, dont il va être question ci-après, est la seule imperfection que l'on puisse remarquer dans la *Biographie* de M. E. Socard.

C'est, nous le répétons, moins une critique qu'un desideratum que nous exprimons ici et, sauf cette légère observation, nous n'avons que du bien à dire de cet excellent travail. Cette lacune, puisque lacune il y a, est d'ailleurs bien facile à combler et vraisemblablement M. Émile Socard sera bientôt amené à le faire, car, si son livre reçoit des vrais Troyens l'accueil qu'il mérite à tous égards, il sera promptement nécessaire d'en faire une nouvelle édition.

Le livre de M. Arsène Thévenot n'est, comme nous l'avons déjà fait entendre, ni moins utile, ni moins consciencieux que celui de M. E. Socard. On ne saurait mieux le faire connaître qu'en reproduisant ses diverses divisions. L'ouvrage se compose de huit chapitres, subdivisés en plusieurs sections suivant la nature des sujets qui y sont traités. En voici sommairement l'énumération : ch. I. Topographie (territoire, géologie, cours d'eau, voies de communication); — II. Statistique générale (population, statistique judiciaire, hospices, etc.); — III. Instruction et religion (instruction primaire, secondaire, cours spéciaux, cultes, communautés religieuses, etc.); — IV. Sociétés (Société académique de l'Aube, sociétés savantes, littéraires, philosophiques, agricoles, industrielles, musicales, arts divers, sociétés philanthropiques, etc.); — V. Établissements divers (archives, bibliothèques, musées, théâtres); — VI. Monuments et antiquités (époques préhistorique, celtique, gallo-romaine, française; monuments civils et religieux); — VII. Imprimeries et publications (imprimeries et librairies anciennes et modernes, ouvrages de fonds, publications périodiques, cartes, dessins, gravures); — VIII. Illustrations locales (choix des illustrations du département de l'Aube, notices biographiques).

Malgré la sécheresse de cette table des matières, il est aisé de se rendre compte du nombre considérable de recherches que l'auteur a dû faire pour remplir un programme si étendu. Il a retracé, en mois de 350 pages, l'histoire du département; il a su en même temps diviser son travail avec tant de méthode et de netteté que la lecture de son livre n'est aucunement fatigante, ce qui n'est pas un petit mérite pour un travail de cette nature. Le lecteur s'y retrouve facilement et peut, en un instant, découvrir le passage qui l'intéresse ou le renseignement dont il a besoin. Dans son huitième chapitre, M. Arsène Thévenot rappelle en quelques lignes les principaux actes des personnages notables, morts ou vivants, du département de l'Aube. Les notices qu'il leur consacre sont plus succinctes encore que celles de M. E. Socard, mais suffisantes cependant pour indiquer aux chercheurs à quelle époque ont vécu ces personnages et dans quel genre ils se sont distingués. On comprend bien qu'un pareil livre ne saurait être absolument complet et, peu de temps après sa publication l'auteur lui-même y a découvert un certain nombre de lacunes. C'est pour réparer ces omissions qu'il vient de publier son *Premier supplément*, et qu'il en devra faire paraître d'autres encore, puisque chaque jour il se produit des événements et des noms nouveaux.

A coup sûr, bien des gens, et des plus graves peut-être, ne pourront s'empêcher de sourire en lisant les notices de personnalités bien modestes, insérées parmi ces *illustrations troyennes*. Nous conviendrons volontiers que la plupart de ces grands hommes de province n'ont que peu de chances de passer à la postérité; nous ne pouvons cependant nous empêcher de reconnaître que l'entreprise de M. Arsène Thévenot nous paraît louable à tous les points de vue. Il y a en effet quelque chose de touchant dans cette fierté naïve d'un fils de la Champagne, élevant à la gloire de sa province ce monument qu'il appelle un peu pompeusement le Livre d'or de son pays natal. Un Champenois du dernier siècle, qui ne passait pas précisément pour une *bête*, Grosley, avait conçu et en partie exécuté le même dessein.

M. Arsène Thévenot s'est fait son continuateur et vraiment son œuvre est très réussie. Aussi, tout en le remerciant du livre utile qu'il nous donne, souhaitons-nous qu'il ait dans d'autres contrées de nombreux imitateurs. Travailler à glorifier une ville ou une province, c'est toujours travailler en l'honneur de la patrie et, par le temps qui court, on pourrait plus mal à propos noircir du papier. PHIL. MIN.

Guide du libraire antiquaire et du bibliophile. Vade-mecum à l'usage de tous ceux qui achètent ou vendent des livres. Par J. de Beauchamps et Ed. Rouveyre. Livraisons I, II et III. Paris, Ed. Rouveyre et G. Blond, 98, rue de Richelieu, in-8°, sur beau papier vergé, avec de nombreuses planches. — Prix de chaque livraison : 3 francs. Exemplaires de luxe : 60 sur papier Seychall-Mill, 6 francs ; 20 sur papier de Chine, 10 francs ; 20 sur papier du Japon, 15 francs.

Voici un guide bibliographique conçu dans un esprit et sur un plan tout nouveau; il n'existe, comme le disent fort bien les éditeurs, aucune publication bibliographique qui puisse venir en aide aux libraires antiquaires et bibliophiles, en leur indiquant *au jour le jour*, pour ainsi dire, la hausse et la baisse du prix des livres. Les magnifiques travaux de J.-C. Brunet et de ses continuateurs sont, il faut le reconnaître, bien arriérés à cet égard. Il ne saurait d'ailleurs en être autrement, le prix des livres subissant chaque jour de singulières fluctuations. « Le Manuel du libraire et de l'amateur de livres » de Brunet est plutôt une bibliographie savante qu'une bibliographie pratique ; ce qui en fait le prix et ce qui fait qu'on ne le surpassera jamais, c'est que son célèbre auteur y a décrit avec une scrupuleuse exactitude et une sûreté de jugement et d'appréciation admirable, les plus belles et les plus rares productions de l'imprimerie, depuis quatre siècles et dans tous les pays. Le « Manuel », véritable catéchisme, véritable code de tous les bibliophiles et bibliographes, est un monument impérissable et personne ne pourrait sérieusement songer à le remplacer par d'autres travaux.

Mais, à ce point de vue particulier du prix *actuel* des livres, cet excellent ouvrage n'est plus au courant. Tels livres qu'il indiquait, surtout pour les littératures anciennes, comme ayant atteint des prix très élevés, sont aujourd'hui peu recherchés, soit parce que de nouvelles éditions plus correctes, des commentaires plus utiles ou de meilleures leçons ont été publiés depuis, soit, et ce n'est pas la moindre cause de ce discrédit, parce que le nombre des philologues et des érudits a quelque peu diminué. La mode, ou si l'on veut, la passion, s'est portée vers d'autres branches de la littérature : Les auteurs des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, les éditions originales de nos grands écrivains sont devenues l'objet d'une espèce de culte, pour ne pas dire d'une véritable idolâtrie. Mais ce sont surtout les ouvrages à gravures qui, depuis une vingtaine d'années à peine, ont été recherchés par des amateurs fanatiques se les disputant absolument au poids de l'or. Quiconque, voulant acquérir ces précieux volumes, se fierait seulement aux indications du « Manuel » de Brunet s'exposerait à bien des mécomptes et à de terribles déceptions. Que dirait, pour ne citer qu'un exemple, tel amateur naïf en voyant coter par Brunet, et cela comme une merveilleuse exception, les « Baisers » de Dorat à 321 francs, alors que les beaux exemplaires de cet ouvrage se vendent communément aujourd'hui 2,000, 2,500 francs, voire même davantage ? — Enfin, parmi les ouvrages les plus connus actuellement, il faut compter encore les éditions originales des *romantiques* dont le « Manuel » ne parle presque pas et qui atteignent maintenant des prix vraiment fabuleux.

Il y avait donc là une grande lacune à combler, et c'est précisément le but que se sont proposé MM. Ed. Rouveyre et J. de Beauchamps, en publiant leur nouveau *guide;* ils y travaillent depuis dix ans et ont réuni déjà près de 25,000 fiches qu'ils tiennent constamment au courant des prix des catalogues de vente et des catalogues à prix marqués des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Voici, en deux mots, comment ils ont procédé à l'exécution de leur idée : reconnaissant tout d'abord qu'il leur était impossible de composer leur ouvrage suivant l'ordre généralement adopté par les catalographes, ils ont renoncé absolument à toute espèce de classification méthodique ou alphabétique ; les articles consacrés à chaque ouvrage sont imprimés à la suite l'un de l'autre sans autre point de repère qu'un numéro d'ordre mis en tête de chacun d'eux. Ce numérotage est parfaitement suffisant pour retrouver la notice qu'on voudrait consulter : à la fin de chaque livraison on trouve, sur la couverture, la liste alphabétique des ouvrages qui y sont décrits ; dix ou douze livraisons formeront un volume terminé également par un index, récapitulation alphabétique renvoyant au numéro d'ordre de chaque article. Rien n'est plus simple, on le voit, et rien ne sera plus facile que de se retrouver au milieu de cet ouvrage exécuté, en apparence, sans la moindre méthode. Les auteurs du « Guide » ne pouvaient guère procéder autrement; leur ouvrage, astreint à une sorte de périodicité, puisqu'il doit en paraître tous les mois un fascicule, ne sera de longtemps terminé ; il peut durer toujours et, pour être fidèle à leur programme, les rédacteurs devront plus ou moins souvent revenir sur certains ouvrages importants, passant de nouveau en vente et dont les prix se modifieront en hausse ou en baisse. Ils auront encore à faire figurer dans leur travail des livres actuellement considérés comme peu rares, mais qui, en quelques mois ou quelques années, peuvent, par suite de circonstances très diverses, devenir tout à coup un objet d'engouement et voir se tripler ou quadrupler leur valeur primitive. Tel est, par exemple le délicieux *Éventail,* de M. Octave Uzanne, qui, publié, il y a un an à peine, est complètement épuisé dans le commerce et ne se trouve plus que par l'entremise, toujours un peu coûteuse, de nos plus belles librairies anciennes et modernes. — On comprend donc bien que, dans ces conditions. MM. J. de Beauchamps et Ed. Rouveyre ne se pouvaient astreindre à aucun ordre méthodique et que les tables partielles de chaque fascicule et les index récapitulatifs de chaque volume permettront parfaitement de se reconnaître au milieu d'articles si divers.

Au point de vue bibliographique pur, les notices consacrées à chaque volume sont extrêmement bien

faites. Chaque livre y est minutieusement décrit, le plus souvent *de visu*, avec l'indication des pages, des gravures, des anonymes et pseudonymes, etc., etc. Ensuite viennent des renseignements sur l'histoire particulière du livre, les incidents qui ont accompagné sa publication, les modifications qu'il a pu subir, la description des plus beaux exemplaires connus, en un mot, toutes les indications intéressantes qu'ont pu recueillir les auteurs, au cours de leurs nombreuses recherches; enfin le relevé des prix atteints par l'ouvrage dans les ventes les plus récentes ou sur les catalogues officinaux les plus notables.

De plus, à chaque livraison, et ce n'est pas le moindre attrait de cette publication, sont jointes un certain nombre de planches, en noir et en couleur, représentant des reliures, des fac-similés de titre, se rapportant à des ouvrages étudiés dans ce même fascicule. Ces planches sont toutes exécutées avec le plus grand soin et pour tout dire en un mot, dans la perfection.

Tel est à peu près le « Guide du libraire antiquaire et du bibliophile » que nous devons à l'intelligente collaboration de MM. J. de Beauchamps et Ed. Rouveyre. Nous ne craignons pas de prédire un vrai succès à cet ouvrage, qui intéresse tous les amis des livres, et que chacun peut contribuer à rendre plus parfait en communiquant aux éditeurs ses propres trouvailles, ou ses remarques personnelles. Souhaitons que cette belle publication, si bien mise en train déjà, se continue rapidement et avec régularité. PHIL. MIN.

Bibliographie des ouvrages illustrés du XIX^e^ siècle, principalement des livres à gravures sur bois, par JULES BRIVOIS, auteur de la *Bibliographie de l'œuvre de P.-J. Béranger*, membre fondateur de la Société des amis des livres. Paris, L. Conquet et P. Rouquette. 1883. Un volume grand in-8° de XIII-468 pages; tiré à 900 exemplaires numérotés sur beau papier vergé et 50 exemplaires de luxe sur grand papier de Hollande; imprimé à Nancy, chez Berger-Levrault et C^ie^. (Les exemplaires portant un numéro *pair* ont, sur le titre, le nom de M. L. Conquet; les numéros *impairs* portent le nom de M. P. Rouquette.) — Prix : 25 francs.

Le goût des livres à figures s'est considérablement développé depuis quelques années. De tout temps, il est vrai, les amateurs délicats ont recherché les beaux exemplaires de certains ouvrages remarquables par de belles séries de portraits, par l'esprit satirique des estampes, par l'importance historique des scènes et des événements qu'elles retraçaient, ou bien encore par la célébrité de leurs auteurs ou la perfection de leur exécution; mais, il faut le reconnaître, le nombre de ces sortes de livres était assez restreint, et, dans bien des cas, ce n'était point uniquement pour leurs gravures qu'on s'efforçait de les acquérir.

Ce n'est réellement que de nos jours, depuis une quinzaine d'années à peine, que les livres à figures ont constitué un *genre* tout spécial que nombre de collectionneurs ont adopté. Le XVIII^e^ siècle, qui a vu paraître les plus gracieuses productions du burin, devait naturellement attirer tout d'abord l'intérêt des bibliophiles : aussi l'on sait avec quel empressement, avec quelle espèce d'avidité, ces livres charmants, oubliés et presque dédaignés, il y a vingt ans, ont été enlevés par les amateurs qui se les arrachent et les payent souvent plus qu'au poids de l'or. Actuellement, « il n'y a plus rien à faire » avec le XVIII^e^ siècle et les collectionneurs, après avoir reporté d'abord leur activité sur les éditions originales des *romantiques*, se sont avisés de recommencer, pour les ouvrages illustrés de notre temps, ces ardentes recherches faites naguère avec tant de succès pour les délicieuses productions du siècle précédent.

Mais ici le champ est plus vaste, et le besoin d'un bon guide se fait plus sentir encore que pour les livres à figures du XVIII^e^ siècle. Un bibliophile des plus distingués, qui est en même temps un savant et consciencieux bibliographe, vient de combler cette lacune en nous offrant le beau manuel à l'examen duquel nous consacrons ces quelques lignes.

Dans une préface substantielle, sobrement rédigée, et peut-être un peu trop succincte, à notre gré du moins, M. J. Brivois constate d'abord que les ouvrages illustrés du XIX^e^ siècle, pour ne parler que de ceux publiés en France, sont en nombre considérable; quant aux illustrations, elles sont des plus diverses : gravure sur bois, gravure sur métal au burin et à l'eau-forte, lithographie, photographie et procédés chimiques. Ces trois derniers moyens d'illustrer les livres, que ne possédaient point les artistes du siècle précédent, ont souvent été mis en usage, principalement dans la seconde moitié de notre siècle; ils n'ont pas peu contribué à accroître le nombre des livres illustrés, chacun d'eux pourrait presque faire à lui seul l'objet d'une bibliographie spéciale. Aussi M. Brivois a-t-il dû, dans son excellent *Guide*, s'attacher principalement aux ouvrages à gravures sur bois, sans négliger toutefois les autres modes d'illustrations.

Ce qui paraît avoir déterminé le choix de notre auteur pour un genre presque totalement abandonné en France depuis le XVI^e^ siècle, c'est que, depuis une cinquantaine d'années, on assiste à ce qu'il nomme fort justement la *renaissance* de la gravure sur bois, exécutée d'ailleurs par des procédés différents de ceux autrefois en usage.

« Cette renaissance, dit-il, qui date réellement de 1820, époque de la publication du *Rabelais*, édité par Desoer, en trois volumes in-18, avec 14 planches hors texte, gravées par Thompson, d'après Desenne et Victor Adam fils; cette renaissance atteignit véritablement son complet développement en 1835, lorsque parut le *Gil Blas*, illustré par Gigoux. Ce livre, si superbement imprimé par Éverat, fut une révélation de ce que l'on pouvait obtenir de ce genre d'illustration, et fit en même temps une révolution en librairie; aussi les publications se succédèrent-

elles rapidement, et la gravure sur bois ne tarda pas à atteindre son apogée avec le *Paul et Virginie*, édité par Curmer en 1838. Des artistes de grand talent se révélèrent; nous citerons les principaux par ordre alphabétique : Bertall, Charlet, Daubigny, Daumier, Français, Gavarni, Gérard-Séguin, Gigoux, Grandville, Alfred et Tony Johannot, Meissonier, Henry Monnier, Célestin Nanteuil, Penguilly, Raffet, comme dessinateurs; et comme graveurs : Andrew Best et Leloir, Brévière, Brugnot, Chevauchet, Godard, Hébert, Lacoste jeune, Lavieille, Lavoignat, Piaud, Porret, Smith. — C'est principalement de 1835 à 1845, c'est-à-dire pendant une période d'une dizaine d'années, que l'on vit paraître les plus beaux livres à gravures sur bois : Bourdin, Curmer, Dubochet, Fournier, Hetzel, Paulin, Perrotin, luttèrent à l'envi; aussi nous ont-ils laissé de magnifiques éditions qui, aujourd'hui, sont avidement recherchées. »

Ces lignes, extraites de la préface du *Guide* de M. J. Brivois, justifient amplement la prédilection de leur auteur pour les livres à gravures sur bois. Les noms qu'elles renferment prouvent en même temps que son ouvrage intéresse les artistes au moins autant que les bibliophiles.

Mais, disons-le encore, M. Brivois ne s'est point montré absolument exclusif et toutes les productions réellement belles, d'une exécution artistique vraiment remarquable, dans quelque catégorie d'illustration qu'elles rentrassent, ont trouvé place dans son étude bibliographique. Toutefois, comme il ne rentrait pas dans le cadre de ce travail de décrire *tous* les livres illustrés ou prétendus tels, mais principalement les livres recherchés par les amateurs, l'auteur a dû, même pour les ouvrages à gravures sur bois, procéder par sélection, préférant la qualité à la quantité. « Pour arriver à ce résultat, continue-t-il, il nous a fallu compulser près de cinquante années du *Journal de la Librairie*, ainsi qu'un grand nombre de catalogues, rechercher les prospectus et les classements de gravures; prendre note de tout ce qui était livre illustré, trouver la plupart de ces livres, les collationner, faire des comparaisons, etc. Il est à peine besoin de dire que cette besogne, absorbante au possible, nous a demandé un temps considérable. Ce travail achevé, nous avons dû éliminer tout ce qui ne réunissait pas cette double condition : illustrations artistiques, impression très soignée. Nous avons dû renoncer aussi à décrire les publications périodiques, telles que le *Magasin pittoresque*, le *Musée des familles*, le *Charivari*, l'*Artiste*, le *Tour du Monde*, l'*Illustration*, etc., et cette innombrable armée de publications dites illustrées, ainsi que les livres sur les sciences et sur les arts, tous ces ouvrages ne rentrant pas dans la catégorie du livre d'amateur. »

On voit, de l'aveu même de M. Brivois, quelles peines, quels soins lui ont coûtés les savantes recherches dont il nous offre aujourd'hui les fruits. Tout était à faire pour mener à bien la pénible tâche qu'il avait entreprise. Pour les autres bibliographies spéciales, en effet, il est bien rare de ne point trouver de premiers essais, des réunions de documents formant comme un noyau autour duquel on peut grouper les nouvelles découvertes, jusqu'au moment où l'on vient à rédiger tout le travail en le classant au besoin dans un meilleur ordre. Les exemples à citer ne manquent pas, soit pour les travaux déjà exécutés, soit pour bon nombre de bibliographies spéciales qui sont encore à faire et dont les Peignot, les Quérard, les G. Brunet ont déjà donné l'idée première et tracé le canevas. Mais pour l'œuvre de M. Brivois, il n'y avait, comme on dit, aucun précédent; il a dû tout faire, tout chercher et surtout contrôler tout par lui-même. A peine a-t-il pu trouver quelques indications, plutôt que des secours, dans certains catalogues d'amateurs spécialistes, ou dans des travaux analogues à la « Bibliographie romantique » de M. Charles Asselineau. Quant à la partie quasi matérielle de son travail, nul catalographe ne s'est encore montré aussi soigneux et aussi consciencieux que lui. Jusqu'ici, les bibliographes se sont bornés, en citant un ouvrage, à indiquer le nombre des gravures devant s'y trouver, sans plus. Cette manière de faire ne lui a pas paru suffisante, et il a pensé qu'il était indispensable non seulement d'indiquer le nombre de planches hors texte, mais encore d'en donner la liste complète et le placement, et de faire connaître les différents états des planches, afin que l'amateur pût, avec le seul secours du *Guide*, savoir ce qu'il achète et collationner lui-même ses livres. Les classements de gravures donnés par M. Brivois ont été copiés sur les imprimés fournis par les éditeurs aux brocheurs et aux relieurs; pour en vérifier l'exactitude, il a pris la précaution de comparer entre eux un certain nombre d'exemplaires d'une même édition, ce qui l'a amené à rectifier plusieurs classements fautifs; il est tel ouvrage dont il n'a pas vérifié moins de *douze* exemplaires! Enfin, il peut affirmer hautement qu'il a vu et collationné à plusieurs reprises tous les livres qu'il a décrits; cependant, malgré tant de soins et de peines, il a l'extrême modestie de déclarer que peut-être il a pu commettre quelques erreurs.

Le classement bibliographique, adopté par M. Brivois, est naturellement l'ordre alphabétique par noms d'auteurs, excepté quand un ouvrage est anonyme ou quand il a été fait en collaboration; dans ces deux cas, il est classé sous son titre; de plus, à la table générale qui termine le volume, il est indiqué, quand il y a collaboration, tout à la fois sous son titre et aussi, le plus souvent, au nom des auteurs cités sur le titre.

La description de chaque volume est d'une minutieuse exactitude : le titre est reproduit intégralement, quelle que soit sa longueur (sauf toutefois les épigraphes), même avec les abréviations qui s'y trouvent, pour approcher autant que possible du fac-similé. — L'auteur a appelé *seconds faux-titres* les titres divisionnaires que l'on rencontre dans quelques ouvrages, notamment après la préface ou la notice.

Le Guide de l'amateur d'ouvrages illustrés du XIX^e^ siècle contient la description ou l'indication de plus de six cents ouvrages, nombre assurément plus

que suffisant pour composer une bibliothèque moderne aussi intéressante que variée; tous les genres y sont représentés : livres d'histoire, religieux, romanesques, de poésie ou de satire, de beaux-arts, de curiosité, etc., etc., s'y coudoient et s'y pressent; à côté des productions les plus sérieuses, dont certaines datent déjà de plus d'un demi-siècle, on trouve des ouvrages pleins d'humour ou remplis de la plus agréable érudition et déjà épuisés, quoique parus hier à peine; les œuvres d'Homère et d'Apulée s'y rencontrent avec les contes rémois et les chansons de Béranger; non loin des sévères illustrations de l'Imitation, on voit paraître de charmants et spirituels ouvrages tels que le *Voyage dans un grenier*, de M. Ch. Cousin et ce délicieux *Éventail*, véritable bijou artistique que nous devons à M. Octave Uzanne. Certains articles, et pour n'en citer qu'un, celui de *la Caricature*, dont les exemplaires complets sont devenus presque introuvables, ont, par leur étendue et par les faits oubliés ou ignorés qu'il contiennent, la valeur d'une espèce de document historique. Quant à la partie purement artistique, quiconque voudra étudier l'œuvre d'un dessinateur ou d'un graveur de notre temps ne pourra se dispenser de consulter le *Guide* de M. J. Brivois.

Malgré tous les renseignements qu'il renferme, le Manuel de M. Brivois présente encore un certain nombre de lacunes. Il ne faut pas toutefois s'étonner de n'y pas voir figurer certains ouvrages qui sembleraient devoir y être mentionnés de droit. Comme on l'a dit plus haut, l'auteur a procédé par sélection et d'ailleurs il a pris soin de répondre d'avance aux critiques que pourraient lui adresser à ce sujet des amateurs trop exigeants : « Loin de nous, dit-il, la prétention d'avoir catalogué tout ce qui, à un titre quelconque, a droit de cité dans la bibliothèque d'un amateur; nous avons dû laisser de côté *provisoirement* des ouvrages que le temps ne nous a pas permis de décrire comme nous l'aurions voulu. » Voilà une déclaration bien faite pour rassurer les collectionneurs qui oublieraient qu'on n'est jamais complet en matière bibliographique, puis qui ne comprendraient pas qu'une œuvre aussi importante que celle qui nous occupe ne saurait être parfaite du premier coup. Ils peuvent donc compter sur un supplément que l'auteur ne peut manquer de nous donner; puisse-t-il ne pas nous le faire trop attendre !

Nous avons trop de sympathie pour M. Jules Brivois, et comme bibliographe et comme son collègue à la Société des amis des livres, pour ne pas prendre la liberté de lui adresser une question : Pourquoi, ainsi que cela se pratique dans les bibliographies analogues à la sienne et notamment dans le *Guide* de M. H. Cohen, n'a-t-il pas indiqué, à la suite de chacun de ses articles, le prix moyen des ouvrages qu'il a si consciencieusement étudiés ? Sans doute ces prix sont fort variables et se modifient de jour en jour par suite des diverses conditions de rareté, de reliure, d'état, etc., etc. On ne saurait rien dire de précis à ce sujet, mais il eût été, croyons-nous, bien facile à l'auteur de mentionner au moins les prix atteints depuis quatre ou cinq ans dans les *auctions* les plus célèbres, ou cotés sur les catalogues des libraires les plus autorisés. Ces renseignements n'eussent point été inutiles aux amateurs qui débutent, non plus qu'aux collectionneurs expérimentés; les uns et les autres eussent tiré grand profit de ces indications dont la nature était très compatible, il nous semble, avec ce titre de *Guide* adopté par l'auteur. Ceci est une simple remarque adressée à M. Brivois qui, vraisemblablement, a eu ses raisons pour agir comme il l'a fait, se bornant dans la plupart des cas à rappeler les premiers prix de publication.

Pour nous résumer, nous n'hésitons point à dire que l'ouvrage de M. Jules Brivois est un travail de grande valeur et qui place dès maintenant son auteur au rang des bons bibliographes français. Il ne peut manquer d'être accueilli comme il le mérite par les vrais bibliophiles, auxquels il rendra de très précieux services. Nous nous tromperions beaucoup si ce livre, tiré à un nombre assez restreint d'exemplaires, ne devenait de suite très rare et aussi recherché que tous ces beaux ouvrages que M. J. Brivois a si merveilleusement décrits. PHIL. MIN.

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

Les Vignettes romantiques, par CHAMPFLEURY — histoire de la littérature et de l'art, 1825-1840 — 150 vignettes par CÉLESTIN NANTEUIL, TONY JOHANNOT, DEVERIA, JEANRON, etc.; suivi d'un catalogue complet des romans, drames, poésies; orné de vignettes, de 1825 à 1840. 1 vol. in-4° de 438 pages. Paris, Dentu. — Prix : 50 francs.

Ce n'est pas auprès des lecteurs assidus du *Livre* qu'il sera nécessaire de parler longuement de cette belle publication — notre collaborateur Champfleury ayant publié dans cette revue quelques-uns des chapitres qui composent ce magistral recueil romantique. Mais que de choses intéressantes le malicieux auteur du *Jardin du Roy* a-t-il gardées soigneusement pour cet in-quarto : *L'avant-garde du romantisme, — De l'emploi de la lyre, — De l'influence germanique sur l'art romantique, — Lénore, — Les ateliers, — Les théâtres, — Les femmes romanti-*

ques de 1830, — L'adultère en 1830, — De quelques centres provinciaux favorables aux principes de la nouvelle école, — Les Républicains, les humanitaires, les saints-simoniens, puis toute la série des dessinateurs de vignettes romantiques : *Alfred et Tony Johannot, Célestin Nanteuil, — Les Deveria, — Louis Boulanger, — Henri Monnier, — Jean Gigoux*, etc.

On voit que la moisson est grande et que dans les quatre cent trente pages de ce grand format égayé d'innombrables vignettes et croquis, le maître érudit a pu s'étendre à son loisir et ne rien négliger d'approfondir.

« Il n'est pas d'époque, à mon sens, dit-il en sa préface, où le crayon et le burin formèrent aussi étroitement corps avec la littérature que pendant la période romantique. La flamme qui éclairait l'œuvre des écrivains d'alors, l'insurrection qu'ils tentaient s'étendirent comme une traînée de poudre jusqu'aux ateliers ; à l'appel des poètes et des romanciers, tout un groupe de dessinateurs influencés par les mêmes courants passionnés se jeta plein de vaillance en la mêlée.

« Nous appartenons, continue M. Champfleury, à une époque raisonneuse plus critique que créatrice. Malgré les hautes visées que témoignent certaines individualités ambitieuses prétendant apporter les formules d'une littérature nouvelle, il n'en reste pas moins acquis que dans le sang de la génération actuelle se mêle un sang romantique, et il n'est pas besoin de microscope pour l'apercevoir, si appauvri qu'il soit. — On peut regarder en arrière, regretter la majesté classique des auteurs du XVII^e^ siècle, admirer la clarté des écrivains philosophiques du XVIII^e^. Il est une pente qui, de Bernardin de Saint-Pierre, conduit à Chateaubriand, et qui de là conduit inévitablement aux efforts tentés par nos pères. — Ces traits d'union, cette hérédité devaient être notés et on trouvera éparses dans l'ouvrage actuel quelques-unes de ces questions, si intimement soudées à l'art qu'il était impossible de les en détacher.

« Placé par mon âge, conclut M. Champfleury dans cette remarquable préface si précise d'idées et si concise de forme, entre les vétérans de la littérature romantique et d'ardents schismatiques dont quelques aspirations de détail — si elles sont légitimes — ne se réaliseront guère qu'en 1900, il a fallu m'isoler et faire appel à toute mon impartialité pour exprimer sincèrement ma pensée, rentrer en possession de ma nature et me distraire parfois dans ma retraite en faisant danser les petits pantins qui se trouvaient à ma portée. »

M. Champfleury a réalisé son idéal ; avec cet esprit à la fois excellemment juste, railleur, taquin, variant à l'extrême de la note sérieuse ou émue à la gamme du rire et de l'impitoyable gausserie, il tourne et retourne tous ces romantiques, il diagnostique gaiement leur folie, leur misère, leurs maux divers et laisse voir leur admirable noblesse. Il les déshabille au mieux et sous la défroque il montre l'*homme*, sous la caricature il montre la flamme égarée du talent. Qu'est-il besoin de parler plus au long de l'incontestable supériorité critique en cette manière de notre cher collaborateur, alors qu'en tête de cette livraison du *Livre* tous nos lecteurs trouveront une curieuse étude de cet *historiogriffe* du romantisme.

Ce qu'il faut louer sans restriction, c'est le beau livre que nous avons sous les yeux. L'imprimerie de *l'Art* a fait là une merveille — qui est encore un triomphe pour la typographie française. Cette impression sur papier vélin est radieuse — l'adjectif n'est pas de trop — toutes les vignettes dans le texte *viennent* avec finesse et vigueur et la couleur du tirage est bien suivie de la première page à la dernière. — Quant aux héliogravures hors texte, toutes tirées sur japon, ce sont autant d'épreuves — autant d'*états*, allions-nous dire, absolument dignes de l'attention des iconophiles.

Une *Bibliographie des ouvrages à vignettes* publiés pendant la période romantique et qui ne comprend pas moins de 90 pages mériterait à elle seule une longue étude critique — peut-être entrera-t-il dans l'esprit d'un de nos collaborateurs d'examiner plus tard le livre de M. Champfleury à ce point de vue. Pour l'heure présente, tout en regrettant de n'avoir ni plus de temps ni plus de place à consacrer à l'examen critique de ce beau livre, nous féliciterons chaudement l'auteur, l'éditeur, les graveurs et tous ceux qui ont contribué à faire sous ce format in-quarto un des plus beaux et des meilleurs ouvrages de ce temps. O. Z.

La Bibliographie de l'escrime ancienne et moderne, par VIGEANT. Paris, Fontaine ou Conquet, libraires. Ouvrage tiré à 480 exemplaires. 20 japon : 80 fr. ; — 30 chine : 50 fr. ; — 10 whatman : 50 fr. ; 420 vélin : 10 fr.

Il n'est point d'homme du monde, de parfait gentleman qui n'aime ou n'ait aimé cet art de l'escrime qui est bien le plus noble et le plus hygiénique des sports. Aujourd'hui, on remet l'escrime en honneur et cela relève un peu la platitude de ce temps. Au nombre des promoteurs de ce mouvement, parmi les fervents de cet art, Vigeant, le célèbre maître d'armes, est assurément le seul qui puisse ajouter à son jeu admirable une science théorique étonnante, basée sur une solide érudition sans cesse entretenue par la recherche. Le jeune maître, doublement respectable par la science de son esprit et l'esprit de sa science pratique, et généralement respecté par la souplesse de ces deux armes, a longuement préparé le livre qu'il présente aujourd'hui au public.

Et que cet ouvrage est curieux pour un bibliophile! Presque tous les livres qui intéressent l'histoire ou l'art de l'escrime sont catalogués, annotés, analysés ; on se croirait dans la bibliothèque fantastique de don Spavento. Toutes les époques, tous les pays, les ouvrages spéciaux, soit didactiques, soit historiques qui concernent le maniement de l'épée, de la rapière et du sabre dans le combat singulier, sont mentionnés dans ce livre bijou.

Signalons une liste des principaux maîtres d'armes qui ont enseigné en France depuis Charles IX. Ce n'est qu'une préface à la bibliographie par noms d'auteur, les anonymes sont classés par ordre de dates. Comme appendice, des notes biographiques et historiques, nous dirons même anecdotiques, amusantes à lire comme des *ana* du XVIII^e^ siècle.

La Bibliographie de l'escrime est délicieusement imprimée par Motteroz. L'ouvrage est orné de très fines vignettes sur bois par Pannemaker, vrais petits chefs-d'œuvre d'après Chégaray et A. Deville, un portrait de Vigeant en médaillon est une merveille. Nous disons : « Au revoir » à M. Vigeant qui doit publier très prochainement *Un maître d'armes sous la Restauration*, essai historique, et un autre volume : *l'Art de l'épée* dont nous aurons le plaisir d'entretenir plus longuement les lecteurs du *Livre*. U.

Beaumarchais : *le Barbier de Séville* et *le Mariage de Figaro*, eaux-fortes d'après Arcos. Deux tomes in-18. Paris, Librairie des bibliophiles. — Prix : 32 francs.

La *Petite Bibliothèque artistique*, que M. Jouaust publie avec tant de succès à sa Librairie des bibliophiles, revient trop souvent dans nos comptes rendus pour que nous puissions encore en faire ressortir le caractère. L'intérêt des ouvrages publiés, le luxe de l'impression, le choix heureux des artistes, dont le talent se trouve toujours en rapport avec les sujets à interpréter, justifient amplement la faveur qui s'attache à cette collection, dont les principaux collaborateurs sont des graveurs comme MM. Hédouin, Flameng, Boilvin et Laguillermie.

M. Jouaust vient d'ajouter à sa collection les deux chefs-d'œuvre de Beaumarchais, *le Barbier de Séville* et *le Mariage de Figaro*, publiés en deux volumes séparés. L'édition est ornée de dessins de M. Arcos, fort ingénieusement composés, et se distinguant par un caractère bien personnel qui les sépare nettement de tout ce que le *Théâtre* de Beaumarchais a inspiré jusqu'à présent aux artistes. Ces charmants dessins ont été gravés à l'eau-forte avec une grande finesse et beaucoup de souplesse de main par M. Monziès.

Ce qui, en dehors de la beauté de l'édition, du texte, du papier et même du charme incontestable des illustrations, appelle l'attention des véritables gourmets littéraires sur cette réimpression curieuse, c'est sans conteste l'étude de M. Auguste Vitu sur « Beaumarchais auteur dramatique ». Aucune édition de Beaumarchais n'est précédée d'une notice aussi puissamment et clairement conçue et écrite ; ce n'est plus de la critique ordinaire. M. Vitu est, à notre sens, l'un des meilleurs écrivains et l'un des plus compétents érudits de ce temps en matière théâtrale. Si l'art dramatique ne l'avait pas en partie saisi et si le journaliste n'avait pas autant cinglé à la manière d'un grand styliste, nous eussions eu en lui un autre Sainte-Beuve, un Sainte-Beuve ouvert aux idées modernes et d'un sens critique très élevé et surtout impeccable et sincère.

Cette étude sur « Beaumarchais auteur dramatique » sera un vrai régal pour les lecteurs un peu blasés sur les préfaces et préfaciers du jour. C'est un admirable frontispice à l'édition que vient de publier M. Jouaust.

La Vie de Marianne, par MARIVAUX, précédée d'une notice par M. de Lescure. 3 vol. in-12, ornés d'un frontispice. Paris, Librairie des bibliophiles. — Prix : 25 francs.

La *Bibliothèque des dames*, dans laquelle paraissaient dernièrement les *Œuvres de M^me^ des Houllières*, vient de s'augmenter de *la Vie de Marianne*, le chef-d'œuvre romantique de Marivaux. Cet ouvrage si attachant, qui est sans contredit une des meilleures productions du genre, semblait un peu oublié depuis quelque temps, et l'on ne peut que remercier l'éditeur qui a eu l'heureuse idée de lui rendre dans le monde des lettrés la place qui lui est due.

De Marivaux on ne lisait plus guère que le théâtre ; mais on semblait ignorer ces deux romans, *la Vie de Marianne* et le *Paysan parvenu*, qui ont mérité d'ajouter à sa renommée et qui valent certainement d'être repris aujourd'hui par les lettrés du monde. Ces deux romans ne sont pas des œuvres de jeunesse de Marivaux ; *la Vie de Marianne* (première partie), qui fut originairement publiée par fragments, est de 1731 ; la onzième partie date de 1742. On sait que *la Marianne* a été abandonnée par Marivaux à la onzième partie après dix ans de travail, la douzième partie est un pastiche très ingénieux dû à la plume de M^me^ Riccoboni.

« Il est impossible de ne pas goûter (dit M. de Lescure dans l'excellente préface *Marivaux romancier* mise en tête de cette réimpression) dans *Marianne* la pénétrante saveur des observations dont l'héroïne assaisonne le récit de ses aventures, et d'échapper à la séduction du style dans lequel elle les raconte. Ce style est d'une finesse et d'une délicatesse toutes féminines, et bien dignes de l'écrivain qui disait « que le style a un sexe et qu'on reconnaissait une femme à une phrase ». Il y a plus d'une de ces phrases dans l'œuvre du romancier qui a le mieux connu les femmes et qui a le mieux su les faire parler.

L'édition de *la Vie de Marianne* à laquelle M. Jouaust vient de donner ses soins est absolument coquette et séduisante. Chaque tome est précédé d'un frontispice de Lalauze. La *Bibliothèque des dames* s'enrichit donc d'une œuvre capitale et bien faite pour les délicates *amatrices*.

Chronique du temps passé : le Conte de l'Archer, par ARMAND SILVESTRE. Collection Lahure, aquarelles de A. Poirson, gravées par Gillot. Paris, A. Lahure, imprimeur-éditeur, et Rouveyre et Blond, libraires éditeurs. 1 vol. in-8°. — Prix : 25 francs.

On a mené grand bruit autour de ce volume bien avant son apparition. Des spécimens exposés en 1882 à l'exposition de l'Union centrale avaient enthousias-

mé par leur nouveauté et le brillant tirage en couleur tout le clan des amateurs progressistes, et je me compte au nombre de ceux-ci. Ces jolis dessins moyen âge, délicieusement enluminés et tirés dans le texte, apparaissaient pour la première fois sur le vélin du papier avec un charme indiscutable. On pouvait s'attendre à un succès de très grand retentissement et à un empressement inaccoutumé du public dilettante. L'heureux imprimeur M. Lahure récolta, avant même l'apparition de l'ouvrage, une médaille d'or, hommage suprême du jury, et l'on pouvait croire que tout bibliophile d'Europe irait aussi de sa petite médaille d'or monnayée, et que le livre bijou serait épuisé le jour même de sa mise en vente. Il n'en est rien et, à parler franc, je le conçois. En feuilles exposées séparément l'ensemble était exquis; en ouvrage broché les illustrations paraissent trop clairsemées et mesquines. Le livre semble *creux* pour employer un mot courant; l'illustration coloriée ne foisonne pas suffisamment, et les petits sujets *natures mortes* sont réellement trop noyés dans le texte, alors qu'ils devraient l'enserrer davantage et surtout l'interpréter, ce qu'ils se gardent bien de faire. En outre, la justification du texte est trop carrée, quelques lignes de plus à la page eussent donné une heureuse harmonie. Si je critique aussi aisément, c'est que je crois refléter exactement le sentiment public plus ou moins net, précis ou accentué à ce sujet, mais néanmoins stationnant dans le vague de cette locution : « C'est charmant et ce n'est pas encore cela. »

Le texte du spirituel Armand Silvestre est emprunté à un conte à la manière de Villon et qu'il a su finement approprier au goût du jour avec sa belle allure de styliste et d'érudit. Le *Conte de l'archer* inaugure la *Collection Lahure* qui prend pour devise *En avant* avec une impétuosité de sanglier. Les libraires éditeurs Rouveyre et Blond se sont associés à cette heureuse entreprise, sous leur bannière *Poco a Poco*, car l'entreprise sera heureuse et fructueuse et l'on peut cueillir déjà des roses sans épines pour en enguirlander les ouvrages en préparation, lesquels seront mirifiques et de toute perfection, cela ne saurait faire doute. o.

Hier, par Alexandre Piédagnel. Paris, Claude Motteroz, imprimeur-éditeur. MDCCCLXXXII. — Un vol. in-8° de 108 pages; illustré d'un frontispice et de 110 dessins originaux de P. Avril; tiré à 500 exemplaires sur papier vélin, 100 sur papier teinté, 100 sur Japon et 50 sur Chine, tous numérotés à la presse (15, 40, 50 et 60 francs). En vente chez Rouquette, éditeur, passage Choiseul, 57.

M. A. Piédagnel, ancien secrétaire de Jules Janin, connu déjà par un volume de poésies (*Avril*, Paris, Liseux, 1877), par diverses courtes notices et introductions mises en tête de réimpressions récentes, et par quelques autres opuscules, a réuni sous ce titre : *Hier*, qui indique assez bien la pensée générale du recueil, une trentaine de sonnets et dix à douze petites pièces de vers d'une facture correcte et facile. Il n'y a certes pas lieu de s'étendre beaucoup ici sur ces rimes, que Voltaire n'eût point hésité à comparer à ces honnêtes filles qui ne font point parler d'elles. Peut-être eût-il mieux valu que l'auteur se montrât plus difficile dans le choix des pièces de jeunesse qu'il a admises dans son nouveau livre; quelques-unes sont de simples vers de circonstance qui n'offrent pas grand intérêt pour les lecteurs; d'autres, encombrées d'épithètes, dénotent plus de recherche de la correction que de véritable sentiment poétique.

Faisons cependant une exception pour un sonnet : *Noël*, petit tableau vraiment empreint d'un charme délicat et triste.

Tel qu'il est, ce livre se recommande cependant à l'attention des bibliophiles et principalement des amateurs de beaux livres illustrés, par la perfection remarquable de son exécution. Il sort, et c'est tout dire, des presses de M. C. Motteroz, qui a voulu en faire un type absolument nouveau de volume illustré et qui nous semble y avoir complètement réussi. Les dessins de M. Paul Avril, reproduits par l'héliographie et tirés en bistre, sont placés à côté même du texte qui les a inspirés et qui est imprimé en noir avec initiales et titres rouges. Ces dessins, fort gracieux et très originaux, encadrent souvent les quatrains et les tercets du poète; l'effet obtenu est des plus jolis; il ne fallait rien moins que l'habileté et le grand goût de M. C. Motteroz pour triompher des difficultés que présente une pareille disposition typographique.

En somme, on ne saurait trop conseiller aux amateurs de livres à figures d'acquérir au plus vite ce charmant volume dont tous les exemplaires n'ont pas été mis dans le commerce. Les amateurs de vers feront bien de se presser aussi, car le libraire a soin de nous avertir dans son prospectus que « cet ouvrage ne sera jamais réimprimé... avec les dessins de M. P. Avril ».

M. Motteroz qui a mis à préparer ce volume près de deux ans et qui a apporté à son exécution et à son charme exquis tous ses soins d'artiste, devait primitivement en être l'éditeur; mais depuis qu'il est à la tête de trois grandes imprimeries réunies sous la raison sociale : *Motteroz et C^ie^*, il a dû céder à M. Rouquette la totalité de cette édition qui sera unique.

Cet ouvrage, avec les 110 dessins de Paul Avril, restera, sous son titre d'*Hier*, le livre de demain, car il possède cette goutte d'ambre qui conserve les plus délicats papillons : une admirable harmonie d'exécution typographique alliée à l'art prime-sautier et ingénieux de l'illustrateur de *l'Éventail* et de *l'Ombrelle*. On comptera bientôt Paul Avril parmi les meilleurs et les plus célèbres illustrateurs de ce temps.

z.

Louis Machon, apologiste de Machiavel et de la politique du cardinal de Richelieu. Recherches sur sa vie et ses œuvres, par Raymond Céleste, sous-bibliothécaire de la ville de Bordeaux. Bordeaux, imprimerie G. Gounouilhou, 1882, in-8° de 29 p., tirage à petit nombre sur beau papier vergé.

On consulterait vainement les grands recueils biographiques sur ce Louis Machon, que nous fait

si bien connaître la trop courte notice de M. Raymond Céleste. Ce ne fut point cependant un homme sans importance dans son temps et, quoique toujours assez effacé, il joua un certain rôle en diverses grosses affaires. Né en Lorraine, vers le commencement du XVII[e] siècle, Louis Machon, déjà pourvu d'un canonicat au chapitre épiscopal de l'église de Toul, fut nommé archidiacre du Port le 27 septembre 1633. Élevé à Paris au collège de Boncourt, il avait reçu une instruction solide qui, jointe à un esprit pénétrant et actif, lui permit de se placer au premier rang entre tous ses collègues de Toul. Des différends survenus entre le roi Louis XIII et le pape Urbain VIII, au sujet des affaires de l'évêché, le firent choisir comme négociateur et le mirent en rapport avec le cardinal de Richelieu. Le grand ministre sut promptement l'apprécier et l'attacha à sa maison, sans doute comme l'un de ses secrétaires. Richelieu savait juger les hommes; aussi le choix qu'il fit de Machon, dont il employa souvent la plume, prouve assez la valeur de ce dernier. Après la mort du cardinal, Machon passa au service du chancelier Séguier, dont il ne paraît pas avoir eu à se louer. Accusé, à tort ou à raison, par le chancelier d'avoir appliqué les sceaux sur une fausse lettre, le malheureux Machon fut enfermé à la Bastille, où il se coupa une veine pour essayer d'échapper par la mort à la honte que son ancien protecteur voulait lui infliger. Mis en liberté pendant la Fronde, il écrivit contre Séguier et Mazarin. La Fronde vaincue, il réussit à se réfugier en Guyenne, où il trouva aide et protection auprès de l'archevêque de Bordeaux, qui lui donna la cure du Tourne. On n'est pas fixé sur l'époque de sa mort, mais tout porte à penser que Machon survécut de très peu à son persécuteur, le chancelier Séguier, qui mourut le 28 janvier 1672. Il pouvait être âgé de soixante à soixante-dix ans. Tel est en quelques mots le résumé d'une vie très agitée et très laborieuse, que M. Raymond Céleste a reconstituée, en grande partie, avec une patience admirable et une remarquable sagacité.

Machon a laissé de nombreux travaux manuscrits. Ses ouvrages imprimés sont peu nombreux; ce sont surtout des mazarinades qui, comme tous les pamphlets, font peu d'honneur à leur auteur, quelque persécution qu'il ait pu subir. Mais ses ouvrages inédits, dont les manuscrits sont déposés dans plusieurs de nos grandes bibliothèques, témoignent, chez leur auteur, de beaucoup de savoir et d'érudition. Le plus important de tous est son *Apologie pour Machiavel*, livre auquel on peut dire qu'il travailla toute sa vie, puisqu'il le revoyait encore quand la mort vint le surprendre.

En 1837, M. J.-A.-C. Buchon, publiant les œuvres de Machiavel dans sa collection du *Panthéon littéraire*, écrivait : « Un seul ouvrage m'a paru devoir être joint aux œuvres du célèbre politique : c'est un traité resté inédit parmi ces manuscrits de la Bibliothèque du roi, n° 7109, et portant le titre d'*Apologie pour Machiavel* en faveur des princes et des ministres d'État; l'auteur est un écrivain habile et son ouvrage méritait d'être tiré de l'oubli. » Aussi M. Buchon a-t-il reproduit le manuscrit anonyme et incomplet, dont M. Artaud avait donné déjà des extraits en 1833, en disant qu'il pouvait bien être de Blaise Pascal. L'*Apologie* de Louis Machon est l'œuvre d'un politique érudit et convaincu. L'auteur expose avec force des idées peu répandues en son temps. Le style est remarquable. Mais ce qui excite le plus l'intérêt, c'est que cette apologie n'est autre chose qu'une vigoureuse défense de la politique suivie par Richelieu.

Un dernier mot sur Machon : c'était un excellent bibliophile, « un curieux de livres », comme disait son ennemi Séguier. Il avait créé une méthode bibliographique, bien préférable à celle de Gabriel Mandé, et qui fut appliquée dans diverses grandes bibliothèques du temps, notamment celles de Séguier, du garde des sceaux Molé, du premier président Arnaud de Pontac et dans plusieurs autres collections encore, dont Machon a lui-même dressé le catalogue.

En résumé, la brochure de M. Raymond Céleste est du plus grand intérêt : il a complètement tiré de l'oubli un homme de grand mérite, à qui peut-être il n'a manqué que de la bonne fortune pour devenir un homme célèbre. Il serait fort désirable que M. Céleste, poursuivant ses travaux et ses recherches, nous donnât un jour, au moins par extraits, les œuvres restées inédites de l'infortuné Louis Machon.

PHIL. MIN.

La Morale des sens, ou l'Homme du siècle; *Extrait des mémoires de M. le chevalier de Barville*, rédigés par M... D. M., nouvelle édition, augmentée d'une notice bibliographique par M. P. L. (Bibliophile Jacob). Bruxelles, Gay et Doucé, 1882, in-12 de XVI-258 p., orné d'un frontispice à l'eau-forte de J. Chauvet, tirage à 500 exemplaires numérotés sur papier de fil. — Prix : 10 francs.

La notice jointe à cet ouvrage curieux par M. Paul Lacroix n'est pas le moindre attrait de cette réimpression d'un livre devenu fort rare. Avec son érudition et sa sagacité ordinaires, l'éminent bibliophile démontre très solidement que ce *chevalier de Barville* n'est autre que le *vicomte de Mirabeau*, frère cadet de l'illustre orateur et fils de ce marquis de Mirabeau, qui s'intitulait modestement *l'Ami des hommes*, quoiqu'il ne fût pas d'une grande tendresse pour ses semblables et particulièrement pour messieurs ses fils. Toutes les circonstances de cette quasi auto-biographie se rapportent, en effet, assez exactement à la vie du vicomte de Mirabeau, surnommé *Mirabeau-Tonneau*, en raison de son obésité et aussi sans doute par suite de son penchant trop marqué à entonner le bon jus de la treille.

La Morale des sens parut d'abord, en 1781, sous la rubrique de Londres (in-12 de 244 p.) et fut réimprimée en 1792, sous la même rubrique (in-12 de 250 p.). « Ce livre, dit la *Bibliographie Gay*, aussi singulier par la manière dont il est écrit que par les galanteries qu'il contient, rappelle exactement le faire de l'auteur de *Ma Conversion* ou *le Libertin de qua-*

lité. Chaque chapitre est une aventure galante et l'ouvrage en a cinquante! »

M. Paul Lacroix, toujours plein d'une bienveillance qui touche parfois à l'enthousiasme pour ces livrets du temps passé, n'hésite pas à enchérir sur ces appréciations. « Voilà, s'écrie-t-il dans sa notice, voilà un ouvrage charmant, plein de verve, de bonne humeur, de malice et d'originalité... Ce n'est pas, à vrai dire, un roman libre, c'est un roman *galant* ou plutôt une peinture très fine et très délicate des mœurs galantes de la fin du XVIII^e^ siècle! » Nous ne demandons pas mieux que de souscrire au jugement d'un connaisseur aussi compétent que l'excellent Bibliophile Jacob, sur plusieurs points au moins; nous lui demanderons cependant la permission de faire quelques réserves en ce qui touche le caractère général de cet ouvrage. A notre humble avis, il y a là plus que de la *galanterie;* il y a bel et bien du libertinage, et les récits du *chevalier de Barville*, pour être assez réservés d'expressions, n'en sont pas moins fort licencieux par les peintures qu'ils contiennent. Pour n'en citer qu'un exemple, la *chasse à la puce*, qui fait le sujet du frontispice, nous semble être un chapitre passablement décolleté.

Ces réserves faites, nous conviendrons volontiers avec M. P. Lacroix que *la Morale des sens* (quel titre pour un pareil livre!) est un ouvrage assez amusant et suffisamment écrit : on y trouve des détails curieux sur les mœurs et les usages de l'époque et des portraits pris sur le vif, car *Florval, Céladon, Sophie*, etc., etc., ne sont assurément pas des personnages imaginaires. Il y a de la facilité, de l'entrain, parfois même de la passion, et, détail merveilleux, toutes ces aventures scabreuses se terminent par un mariage qui fait, pendant vingt ans, le bonheur de notre héros.

La réimpression que nous offrent MM. Gay et Doucé n'est tirée qu'à 500 exemplaires; c'est tout ce qu'il faut pour les curieux; l'exécution matérielle du livre est soignée; mais le frontispice de M. Chauvet, qui en a dessiné beaucoup, il est vrai, semble bien plus faible que ses autres compositions. En résumé, c'est encore un livre à avoir, mais à cacher derrière les rayons.

Amélie de Saint-Far ou **la Fatale erreur**, par M^me^ de C***, auteur de *Julie* ou *J'ai sauvé ma rose*. « Pour me lire, cachez-vous bien. » Bruxelles, Gay et Doucé, 1882, 2 tomes en 1 volume in-12 de IV-139 et 142 p., orné de deux fort jolis frontispices de J. Chauvet, tirage à 500 exemplaires numérotés à la presse, sur papier vergé. — Prix : 10 francs.

Julie ou **J'ai sauvé ma rose**, par M^me^ Guyot. « La mère en défendra la lecture à sa fille. » Bruxelles, Gay et Doucé, 1882, 2 tomes en 1 volume in-12, 2 front. de Chauvet, le reste comme ci-dessus.

Réunissons dans un même paragraphe ces deux ouvrages d'un même auteur, sur lesquels d'ailleurs nous n'avons pas grand'chose à dire. Longtemps attribués à M^me^ *de Choiseul-Meuse*, qui du reste s'accommodait fort bien de cette attribution erronée, ces deux romans sont réellement, on le sait aujourd'hui, de M^me^ *Guyot;* ils ont été revus et publiés par les soins de *Rougemont*, qui s'est prêté là à une singulière besogne, publiés, sous la rubrique de Hambourg et Paris (Colin), le premier en 1802, le second, en 1808; ils sont devenus rares tous deux, malgré plusieurs réimpressions. Tous deux ont été mis à l'index par mesure de police, en 1825; le second a en outre été condamné à la destruction, le 12 juillet 1827. Ces circonstances ont certainement contribué à leur rareté et nous déclarons, pour notre part, que le besoin d'une nouvelle édition ne se faisait guère sentir. Les épigraphes choisies par l'auteur indiquent ce que peuvent être ces ouvrages dont nous nous bornerons à dire ceci : *Amélie* est un roman invraisemblable, assez pauvrement écrit, rempli de fausse sentimentalité, de situations odieuses et de tableaux licencieux; et c'est encore le moins pernicieux des deux! *Julie* contient l'histoire d'une *demoiselle*, qui arrive à sa trentième année, après s'être livrée aux actes du plus odieux libertinage, et sans cesser d'être vierge dans l'acception physiologique du mot. En voilà assez. Nous nous demandons pourquoi les éditeurs belges ont cru devoir réimprimer ces deux productions dans lesquelles il n'y a rien à apprendre que de mauvais et qui sont loin de racheter par leur mérite littéraire la pauvreté de leur composition et la licence de leurs sujets. Des ouvrages tels que *les Sonnettes*, *l'Étourdi*, *la Morale des sens* ou *ma Tante Geneviève*, ne sont certes point à mettre entre les mains de tout le monde; ce ne sont pas toutefois des livres entièrement mauvais; ils sont plus ou moins gais, spirituels ou bien écrits; ils peuvent en tout cas être considérés comme des documents intéressants et parfois utiles pour l'histoire des mœurs. Mais *Amélie* et *Julie* ne seront jamais que de méchants écrits à tous les points de vue et de ces livres-là, on en a toujours assez. Messieurs Gay et Doucé, donnez-nous souvent des *Tantes Geneviève;* mais ne rééditez pas de pareilles inutilités.

Ma Tante Geneviève, ou **Je l'ai échappé belle**, par Dorvigny, nouvelle édition, revue et augmentée d'une notice par M. P. Lacroix (Bibliophile Jacob). Bruxelles, Gay et Doucé, 1882, 4 tomes en 2 volumes in-12 de IX-245 et 213 p., ornés de 4 eaux-fortes de *J. Chauvet*, imprimé sur beau papier vergé. — Prix : 10 francs.

Louis Dorvigny, né à Versailles, vers 1734, mort à Paris, au commencement de 1812, est un curieux spécimen de ces irréguliers de la littérature, si communs au XVIII^e^ siècle et que l'on peut considérer comme les précurseurs des *bohèmes* de nos jours. A tort ou à raison, il passait ou se faisait passer pour un fils naturel de Louis XV; rien n'établit cette illustre origine qui ne lui servit pas à grand'chose, si ce n'est une ressemblance assez frappante avec son père supposé et, il faut le dire, un goût très prononcé

pour le libertinage, ou, pour parler plus exactement, pour la débauche. Tour à tour acteur, auteur comique et romancier, il passa sa vie à aller des succès aux revers, du théâtre au cabaret, d'une opulence passagère au dénuement le plus complet, toujours gai, toujours écrivant et toujours aussi propre à inspirer la pitié ou le mépris. Il n'y a pas lieu de refaire ici la biographie de Dorvigny; cela demanderait trop de temps et de place; il y aurait d'ailleurs quelque témérité à traiter ce sujet si heureusement développé par M. Charles Monselet dans son intéressant ouvrage *les Oubliés et les Dédaignés*, aussi nous bornerons-nous à renvoyer les lecteurs curieux à ce volume (t. II, p. 89-113).

Les écrits de Dorvigny sont très nombreux : Quérard en cite près de cinquante (*France littéraire*, t. II, p. 582-583). La plupart sont relatifs au théâtre, où Dorvigny eut la gloire (?) de créer deux types longtemps fameux : *Janot* et *Jocrisse*. M. A. Beuchot, dans la *Biographie universelle*, se montre sévère pour notre auteur; il reconnaît cependant que dans ses productions théâtrales, il y a beaucoup de traits comiques et même d'esprit; en revanche, ajoute-t-il, il y en a fort peu dans ses romans. N'ayant point lu toute l'œuvre de Dorvigny, nous ne saurions dire si cette appréciation est bien fondée; il nous semble toutefois que M. Beuchot eût pu faire une exception pour *Ma Tante Geneviève*. Ce petit ouvrage, facilement écrit, comme toutes les productions de son auteur, est rempli de gaieté, de bonne humeur, de bonhomie et parfois de finesse. La donnée même du roman n'est pas banale : ce sont les aventures d'une jeune fille d'un tempérament ardent, qui se trouve l'objet d'étranges tentations et de tentations pressantes, et qui, à chaque nouveau danger, est sauvée par la surveillance et l'intervention providentielles d'une vieille tante qui veille sur elle comme sur sa fille. C'est, en un mot, mais traité plus lestement, le même sujet que celui de *la Pucelle de Belleville*, et il ne paraît point douteux que Paul de Kock ait puisé dans l'ouvrage de Dorvigny l'idée première de son célèbre roman. Il convient de dire que *Suzon* n'est pas la seule héroïne intéressante du livre; *la Bonne Tante Geneviève*, qui raconte, en sept chapitres, ses propres aventures n'est pas un personnage moins important que sa nièce. Le caractère de la pauvre femme, soutenu depuis le commencement jusqu'à la fin, est vraiment admirable de coloris et de gaieté; elle rappelle, de loin, il est vrai, mais par plus d'un trait ou d'un détail, la « vieille qui n'avait qu'une fesse » dont Voltaire a tiré si bon parti dans son merveilleux conte de *Candide*. Assurément *Ma Tante Geneviève* est un roman un peu libre; mais il faudrait être bien puritain pour le considérer comme un ouvrage immoral; ce qu'on peut y reprendre, c'est la gauloiserie de la forme et des situations; mais le fond n'en est point mauvais. Ce n'est certes pas un livre à laisser à portée de tout le monde et surtout entre les mains des jeunes gens : nous ne craindrons point de dire cependant qu'il ferait moins de mal aux jeunes imaginations que certains romans modernes très vantés, où, avec plus de retenue et de correction dans le style, on trouve l'apologie déguisée des plus mauvais sentiments et une peinture séduisante des passions et du vice.

Malgré ses trois éditions (1800-1801-1803), le roman de Dorvigny est devenu rare; mis à l'index en 1825, condamné à la destruction en 1828 et en 1852, on ne le rencontrait plus que sur des catalogues spéciaux, coté assez cher et rarement en bon état. Les éditeurs bruxellois ont voulu en donner une belle et bonne édition à prix très abordable; ils ont parfaitement réussi. Les deux volumes qu'ils offrent au public sont fort jolis et les quatre gravures qu'ils y ont jointes ne sont pas sans mérite; il y a donc tout lieu de croire que cette nouvelle édition sera promptement enlevée par les amateurs de ces sortes d'ouvrages. PHIL. MIN.

Olivier Goldsmith, par Mme A.-M. Blanchecotte. 1 vol. Paris, Bécus et Pyot, 1882.

Mme A.-M. Blanchecotte, qui n'est guère connue que des délicats, et qui se plaît à s'entourer du silence qui convient à sa modestie, vient d'écrire une charmante étude littéraire que nous voudrions voir dans les mains de tous ceux qui ont été intéressés par le *Vicar of Wakefield*. Jamais on n'avait mis en lumière avec autant de vérité et d'émotion cette figure sympathique et un peu oubliée de nos jours d'Olivier Goldsmith. Ce petit in-4° de 53 pages est un vrai bijou littéraire. Heureux les auteurs qui ont de tels biographes!

L'exécution typographique fait le plus grand honneur à l'éditeur de ce joli volume : elle est parfaite de tous points. Quant aux cadres en couleur, heu! heu! c'est une revanche à prendre! H. M.

MEMENTO

La collection du *Cabinet de vénerie*, que MM. Paul Lacroix et Ernest Jullien publient concurremment à la Librairie des bibliophiles, vient de s'augmenter d'un volume dans lequel on a réuni deux très curieux poèmes : *la Chasse royale*, de H. Salel, et le *Débat entre deux dames sur le passe-temps des chiens et des oiseaux*, de G. Cretin (1 vol., prix : 7 fr. 50, sur hollande, 15 fr. chine et whatman). L'intéressante préface de M. Paul Lacroix, les notes érudites de M. Ernest Jullien et le grand soin apporté à l'exécution typographique due aux presses de D. Jouaust, rendront cette publication particulièrement précieuse aux chasseurs émérites et aux véritables bibliophiles.

Le *Cabinet de vénerie*, qui doit être la petite bibliothèque intime du chasseur bibliophile, ne comprend pas de gros volumes; il se compose spécialement des plus anciens ouvrages, en vers et en prose, qui remontent à l'origine de la littérature cynégétique, et de divers petits ouvrages du XVIe et même du XVIIe siècle, qui concernent chacun une espèce de chasse particulière, et qui peuvent être considérés,

par cela même, comme plus techniques et plus pratiques à la fois.

Le *Cabinet de vénerie,* publié dans le format in-16 elzévirien, contient, outre des réimpressions de livres rares, quelques ouvrages inconnus empruntés à des manuscrits de la France et de l'étranger. Ajoutons que la collection n'est tirée qu'à trois cents exemplaires, ce qui à l'intérêt vient ajouter le mérite de la rareté.

Le tome VI[e] et dernier des *Sérées de Guillaume Bouchet,* sieur de Brocourt, ouvrage qui a mis tant de mois à s'imprimer chez Louis Perrin de Lyon, vient de paraître à la librairie Lemerre dans la *Bibliothèque d'un curieux*. Les amateurs vont enfin posséder au complet ces illustres *sérées* si gauloises et aussi joliment imprimées. Ce tome VI[e] ne comprend que l'index des mots, locutions et proverbes qui se trouvent au cours des cinq autres volumes. C'est un véritable dictionnaire qui fait grand honneur à l'érudition patiente de M. C.-E. Roybet qui a dû passer de longues années pour colliger un tel travail.

Rappelons que le prix du volume est de 7 fr. 50 et qu'il a été tiré quelques exemplaires sur papier de Chine au prix de 25 francs le volume.

A Bruxelles, il vient de paraître une édition coquette in-12 du *Sultan Misapouf* de l'abbé de Voisenon, chez l'éditeur Brancart. L'impression de ce conte galant est excellente. Cette édition est précédée d'une eau-forte frontispice de Chauvet et d'une notice assez succincte de Marc-Auriol.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS

Par arrêté du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, en date du 2 décembre 1882, ont été nommés élèves de l'École nationale des chartes, à la suite des derniers examens d'admission et dans l'ordre de mérite suivant, les candidats ci-après dénommés :

MM. Moranvillé, Jordan, Richard, Lefranc, Gugenheim, Jarry, André, Tierny, Couderc, Bonnier, Isnard, de Romanet de Beaune, Bellemain, Froment, Gautier, Labrouche, Levavasseur, Lhermitte, Thiesset, Delapoix de Fréminville.

Et à titre d'étranger :

Borel, de Chougni-Vandœuvres (Suisse).

Douanes. — Livres. — Régime à l'entrée.

Par une décision du département des douanes de Russie, les droits d'entrée (art. 39 du tarif, § 4) ne seront exigés que pour les livres russes imprimés à l'étranger en caractères russes ou slaves, quand même il y aurait dans le texte des citations et des extraits en langue étrangère. Les livres dont le texte est imprimé soit complètement en langue étrangère, soit de moitié en langue étrangère et en langue russe (grammaires, dictionnaires, etc.), entreront, conformément au paragraphe 3, en franchise de tout droit. Pour ce qui est des livres imprimés en Russie, mais envoyés à l'étranger pour y être reliés, ils ne payeront de droits que pour la reliure, d'après le paragraphe 6 de l'article 183 du tarif général.

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

M. Lefèvre-Deumier, décédé le 23 juillet 1882, a légué à l'Académie française une rente de 200 francs et aux Académies des inscriptions et belles-lettres et des sciences morales et politiques, une rente annuelle de 4,000 francs, pour fonder un prix quinquennal de 20,000 francs, à décerner alternativement par elles à l'ouvrage le plus remarquable sur les mythologies, philosophies et religions comparées.

Mais il est dit dans le testament que ces prix ne pourront être décernés qu'*après un délai de quinze ans à partir du décès*. Ces Académies n'entreront donc réellement en jouissance qu'en 1897. Jusqu'à cette époque, le légataire universel de M. Lefèvre-Deumier doit employer les arrérages de ces titres de rentes à publier différentes œuvres laissées par la famille.

L'Académie a proposé, pour le prix d'éloquence à décerner en 1884, le sujet suivant : *Discours sur la vie et les œuvres d'Agrippa d'Aubigné.*

Les Mémoires devront être envoyés à l'Institut avant le 31 décembre 1883.

Ce prix sera d'une valeur de 4,000 francs.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 22 décembre.

Ouvrages présentés. — Delaunay : *Antiquités de Sanxay.* — Babeau : *La vie rurale dans l'ancienne France.* — Merlet : *Cartulaire de l'abbaye de la Sainte-Trinité.* — Darmesteter : *Études iraniennes.* — E. Travers : *Les instruments de musique au XIVe siècle, d'après Guillaume de Machaut.* — Rhys : *Celtic Britain.* — Darmesteter : *Mélanges orientaux.*

Lecture. — Haureau : Hildeger, chancelier de l'église de Chartres au XIe siècle.

Séance du 29 décembre.

Ouvrages présentés. — Delaville-Leroulx : *Inventaire analytique des archives de Malte.* — Guiffrey : *Les amours de Gombault et de Macée, étude sur une tapisserie française.* — Ledrain : *Les antiquités chaldéennes du Louvre.*

Séance du 5 janvier.

Ouvrages présentés. — Fouques de Vagnonville : *Jean Bologne.*

Dans cette séance, l'Académie s'est occupée du renouvellement de ses commissions qui se trouvent ainsi composées pour 1883 :

Commission des travaux littéraires. — MM. Laboulaye, Egger, Ad. Régnier, Miller, Renan, A. Maury, Delisle, Hauréau.

Commission des antiquités nationales. — MM. Léon Renier, Maury, Delisle, Hauréau, Desnoyers, de Rozière, G. Paris, Bertrand.

Commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome. — MM. Léon Renier, Egger, Renan, Delisle, Miller, Girard, Desjardins, Dumont.

Commission administrative de l'Institut. — MM. Jourdain et Deloche.

Séance du 11 janvier.

La plus grande partie de cette séance a été consacrée à l'élection des différentes commissions des prix Bordin, Saint-Julien, Lagrange, et de numismatique.

Le ministre de l'instruction publique a consulté l'Académie sur le point de savoir s'il n'y a pas lieu de reviser le règlement des Écoles de Rome et d'Athènes, et d'accorder aux pensionnaires un délai plus long pour le dépôt du mémoire qu'ils sont tenus d'adresser à l'Académie. Ils pourraient ainsi choisir pour leur voyage une saison plus favorable, et l'on n'aurait pas à regretter les funestes accidents qui ont récemment ému l'opinion publique.

Séance du 19 janvier.

Ouvrages présentés. — Egger : *La tradition et les réformes dans l'enseignement universitaire.* — Piétrement : *Les chevaux dans les temps préhistoriques et historiques.* — Prost : *L'Immunité; étude sur l'origine et le développement de cette institution.* — Momel : *La civilisation antisémitique de l'Égypte et de la Babylonie.*

Lecture. — Benoist : L'interpolation qu'on a cru reconnaître dans le texte d'Horace.

L'Académie a procédé dernièrement à trois élections de correspondants régnicoles.

M. Félix Robiou a été élu en remplacement de M. Chabas, décédé.

M. Bladé a été élu en remplacement de M. Albert Dumont, devenu académicien titulaire.

M. Merlet a été élu en remplacement de M. Weil, devenu également académicien titulaire.

L'Académie a nommé correspondant étranger M. Rodolphe Roth, professeur de l'Université allemande de Tübingue.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 23 décembre.

Ouvrages présentés. — B. d'Harcourt : *Les quatre ministères de M. Drouyn de Lhuys.* — Vuy : *Les idées politiques de Rousseau.* — Villier : *De l'intention morale.* — Combes : *Essai sur les idées politiques de Montaigne et de la Boétie.*

Lecture. — M. Block : La statistique considérée comme instrument de recherche scientifique.

Séance du 30 décembre.

Ouvrages présentés. — Blanc : *Dictionnaire logique de la langue française, classification naturelle et philosophique des idées, des mots et des choses.* — Heuvel : *La liberté d'association et la personnalité civile.* — Vidal-Lablache : *La Terre, géographie physique et économique, histoire sommaire des découvertes.*

Lecture. — Ch. Levêque : De la psychologie de l'orchestre et de la symphonie. — Bouiller : La responsabilité morale dans le rêve.

Séance du 6 janvier.

Ouvrage présenté. — Rott : *Henri IV, les Suisses et la haute Italie.*

Lecture. — Baudrillart : État intellectuel et moral de la population agricole de la Bretagne.

Séance du 13 janvier.

Ouvrages présentés. — Hollant : *Éléments de jurisprudence.* — Willems : *Inventaire sommaire des archives du ministère des affaires étrangères.* — Louis Favre : *Le Luxembourg.* — Revilliod : *Portraits et Croquis.* — De Pressensé : *Les origines.* — Bernard : *Notes de psychologie et de physiologie.* — Martha : *Études morales sur l'antiquité.*

L'Académie a renouvelé comme il suit son bureau pour l'année 1883.

MM. Nourrisson, président.
Henri Martin, vice-président.
Jules Simon, secrétaire perpétuel.

MM. Barthélemy Saint-Hilaire et Vuitry ont été maintenus membres de la commission centrale administrative.

M. Audiffred ayant fait une donation à l'Académie des sciences morales et politiques d'une rente annuelle de 5,000 fr. pour être décernée en prix à l'ouvrage imprimé le plus propre à faire aimer la morale et la vertu, et à faire repousser l'égoïsme et l'envie, ou à faire connaître et aimer la patrie, l'Académie décernera ce prix pour la première fois en 1884.

Les ouvrages publiés en 1881, 1882 et 1883 seront seuls admis au concours et devront être déposés au secrétariat de l'Institut, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1883.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

L'Académie vient de renouveler son bureau pour 1883 de la manière suivante :

Ont été élus :

M. Charles Gounod, président.
M. Guillaume, vice-président.
M. Delaborde, secrétaire perpétuel.

MM. Questel et Bailly ont été maintenus comme membres de la commission centrale administrative.

Deux commissions ont été nommées :

Celle de lecture est composée de : MM. Hébert, Cavelier, Questel, Henriquel, Reyer et Perrin.

Celle des funérailles se compose de : MM. Boulanger, Falguière, Ginain, Chaplain, Saint-Saëns et du Sommerard.

Rapport sur les travaux de la Société de l'histoire de France depuis sa dernière assemblée générale en 1881, présenté à l'assemblée générale de 1882 par M. Desnoyers, secrétaire de la Société.

J'ai l'honneur d'offrir à l'Académie mon dernier rapport annuel sur les travaux de la Société d'histoire de France pendant l'année 1881.

Le mérite de l'un des ouvrages publiés cette année par la Société, les *Établissements de saint Louis*, a déjà été reconnu par l'Académie des inscriptions qui a décerné à l'éditeur, M. P. Viollet, le premier prix Gobert du dernier concours.

Deux autres ouvrages ont été terminés pendant cette même année, savoir : une *Chronique du* XV^e^ *siècle, par Le Fèvre de Saint-Remy*, fonctionnaire de la cour des ducs de Bourgogne. L'éditeur, M. Morand, était déjà connu par la découverte et la publication d'un supplément important au *Cartulaire de Saint-Bertin*, depuis longtemps publié par notre savant et si regretté confrère M. Guérard.

L'autre ouvrage, bien différent, publié par la Société en 1882, est le troisième et dernier volume des *Mémoires de Nicolas Gaulas* sur la vie de Gaston d'Orléans et les événements politiques du XVII^e^ siècle. L'éditeur, M. Constant, a utilisé pour cette publication une copie et un travail préparatoire d'un autre membre de notre Académie, M. Monmerqué, auquel les sources historiques du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle étaient si familières.

Une *Chronique française*, inédite, *du* XIV^e^ *siècle*, par un clerc normand resté jusqu'ici anonyme, a eu pour éditeurs MM. Molinier et pour commissaire responsable M. L. Delisle qui fait toujours profiter la Société de l'histoire de France de sa profonde connaissance des sources historiques du moyen âge. L'intérêt de cette chronique, qui complète ou éclaircit plusieurs passages de Froissart, est augmenté par une introduction, des sommaires et des notes très développées.

Les *Chroniques de Froissart*, l'un des ouvrages les plus importants dont la Société de l'histoire de France ait décidé, presque depuis son origine, la publication, sont parvenues à leur huitième volume qui sera prochainement mis sous presse. Le mérite de l'éditeur, M. Luce, a été reconnu par l'Académie qui décernait, il y a plusieurs années, le premier prix Gobert aux volumes déjà publiés, et bien plus complètement encore en l'admettant, cette année, au nombre de ses membres, presque en même temps que le ministère de l'instruction publique le nommait titulaire d'une chaire nouvelle créée à l'École des chartes, pour l'étude des sources de l'histoire de France.

Une autre publication des plus importantes de la Société est celle des *Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules*, par M. Cougny, inspecteur de l'Académie de Paris, avec le concours de l'expérience et de l'érudition de notre savant confrère M. Egger. Le quatrième volume de cet ouvrage est, en grande partie, imprimé, et sera suivi d'un cinquième qui complètera l'ouvrage, utile, surtout aujourd'hui que les temps primitifs de l'histoire des Gaules fixent l'attention d'un si grand nombre d'érudits.

C'est un ouvrage bien différent, dont le onzième volume a été publié cette année, savoir : les *Œuvres de Brantôme*. L'éditeur, M. Lalanne, sous-bibliothécaire de l'Institut, y a rassemblé, sous forme d'une table à la fois méthodique et alphabétique, les mentions des nombreuses anecdotes et biographies disséminées dans les écrits si divers de l'auteur, travail comparable au *Glossaire de Brantôme* qui forme le dixième volume, et que l'Académie française a récompensé l'an dernier par l'un des prix des concours littéraires.

La Relation de la cour de Louis XIV, par l'illustre érudit Ézéchiel *Spanheim*, représentant, en France, de l'Électeur palatin pendant le dernier quart du XVIII^e^ siècle, mémoires si intéressants et si peu connus, est à la veille de paraître. La publication en est due à l'un des membres de cette Académie, M. Schefer.

C'est aussi à un autre de nos confrères, M. le marquis de Vogüé, que la Société sera très prochainement redevable d'une édition beaucoup plus exacte et plus complète des *Mémoires* et de la *Correspondance du maréchal de Villars*. Plusieurs autres ouvrages sont sous presse ou prêts à être commencés, savoir :

Les *Chroniques de Rigord et de Guillaume Le Breton*, sur le règne de Philippe-Auguste, éditées par un archiviste, ancien élève de l'école française de Rome, M. Delaborde.

Les *Chroniques du* XV^e^ *siècle, par Olivier de la Marche*, éditées par MM. Beaune et d'Arbaumont; celles de *Gilles le Bouvier, dit Berry*, pour le même siècle et qui auront pour éditeur M. de Bourmont, élève distingué de l'École des chartes.

Les *Lettres de Louis XI*, publiées par MM. Et. Charavay et Vaësen. Le commissaire responsable de cette publication, dont l'impression est commencée, était notre si regretté confrère, M. J. Quicherat, qui avait autrefois publié pour la même Société deux de ses plus importants ouvrages : le *Procès de Jeanne d'Arc*

et l'*Histoire de Charles VII et de Louis XI*, par Thomas Bazin. M. Quicherat sera remplacé dans la surveillance de cette publication par M. de Beaucourt que ses importants travaux sur le XV^e^ siècle rendent aussi un commissaire très compétent.

Le conseil a décidé la publication prochaine d'un ouvrage du XIV^e^ siècle, qui s'éloigne davantage du caractère des autres travaux de la Société, savoir le célèbre traité *Practica Inquisitionis*, de Bernard Gui, grand inquisiteur de Toulouse au commencement du XIV^e^ siècle.

L'éditeur accepté par le conseil de la Société, M. Ch. Molinier, a déjà publié une analyse et des extraits de cet ouvrage dans un volume sur l'*Histoire de l'Inquisition dans le midi de la France*, qui vient d'obtenir une des médailles du concours des antiquités nationales. La surveillance de cet ouvrage, confiée à M. L. Delisle, qui a si parfaitement fait connaître Bernard Gui par une notice très savante et très complète, garantit l'impartialité et la réserve qui dirigeront cette publication.

École française de Rome.

M. Edmond Le Blant, membre de l'Institut, est nommé, pour six ans, à partir du 1^er^ janvier 1883, directeur de l'École française de Rome, en remplacement de M. Geffroy, dont le mandat est expiré et n'est pas renouvelé sur sa demande.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

Dans la séance du 2 décembre dernier, la Chambre des députés, discutant le budget général du ministère de l'instruction publique pour 1883, a voté un crédit de 674,073 fr. pour la Bibliothèque nationale (dépenses ordinaires) et un second crédit de 50,000 fr. pour les dépenses extraordinaires de ce même établissement. — Les bibliothèques publiques et le musée d'Alger reçoivent un crédit de 306,660 fr.

Au début de l'année dernière, MM. Plessier et Lockroy avaient déposé une proposition de loi tendant à faire dresser le catalogue de toutes les bibliothèques de France et à ordonner le dépôt d'un double de ces catalogues à la Bibliothèque nationale. — Nous avons en son temps (voir *le Livre*, année 1882, *Bibliographie ancienne*, p. 110) parlé de ce projet, pour lequel un crédit annuel de 30,000 fr. a été voté. Malgré tous les efforts de M. Steeg, qui désirait voir ce crédit porté à 50,000 fr., la Chambre n'a pas cru devoir adopter l'amendement de ce député.

Un très long et très vif débat s'est élevé entre MM. Maze, Chalamet, de Hérédia, Cunéo d'Ornano et le ministre de l'instruction publique au sujet des bibliothèques populaires.

On trouvera dans le *Journal officiel* le compte rendu in extenso de cette discussion que nous ne pouvons insérer, étant donné son extrême longueur.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Chez Didot, M. Aubé vient de publier sous ce titre : *Polyeucte dans l'histoire* une intéressante étude sur les sources de l'histoire de ce martyr.

La librairie Leroux vient de mettre en vente le tome I^er^ des *Œuvres d'A. de Longpérier*, réunies et mises en ordre par M. Schlumberger. Ce volume contient divers mémoires sur l'archéologie et la numismatique orientales, et sur les monuments arabes.

M. l'abbé Fillon publie à Lyon, sous le titre d'*Atlas archéologique de la Bible*, un recueil de reproductions figurant les scènes de la vie politique, sociale, privée, religieuse des Israélites, d'après les monuments égyptiens, assyriens ou phéniciens.

Sous ce titre : *les Tragédies romaines de Shakespeare*, M. P. Stapfer publie chez Fischbacher le premier volume d'une édition nouvelle de son ouvrage sur *Shakespeare et l'antiquité*, couronné par l'Académie française.

M. Max Rooses, conservateur du musée Plantin à Anvers, vient de faire paraître la première livraison d'un grand et très intéressant ouvrage : *Christophe Plantin, imprimeur*.

M. Willems, professeur à l'université de Louvain, vient de faire paraître le second volume de son important ouvrage sur *le Sénat et la République romaine*. Ce volume est spécialement consacré aux attributions du Sénat.

PUBLICATIONS ANNONCÉES

OU EN PRÉPARATION

M. Barbey d'Aurevilly prépare en ce moment *le Traité de la princesse*, ouvrage dans le genre du *Dandysme* et un roman qui aura pour titre : *Ce qui ne meurt pas.*

Nos archives diplomatiques.

La *commission des archives diplomatiques* vient de remettre au ministre des affaires étrangères un rapport général sur les travaux depuis 1876. Le régime libéral inauguré depuis peu d'années dans nos archives diplomatiques a produit les plus heureux résultats. Un grand nombre d'œuvres historiques importantes sont sorties des recherches entreprises dans les archives et en même temps les documents soumis pour la première fois à un travail rigoureux de catalogue, de numérotage et d'estampillage sont désormais à l'abri des vols dont ils ont été victimes jusqu'à une époque peu éloignée de nous et dont les auteurs, quoique bien connus, resteront malheureusement impunis. Ce qui préserve les papiers d'État des détournements et des révélations intempestives, ce n'est pas un système de séquestration, c'est au contraire une organisation régulière de la communication au public qui oblige à un contrôle constant, à un ordre scrupuleux, et qui ne laisse pas de place à l'arbitraire aveugle. Croit-on qu'on aurait été obligé, comme cela a eu lieu récemment, d'interdire la publication de M. d'Hérisson sur la guerre de Chine, si une commission semblable à celle des archives diplomatiques était chargée d'assister le personnel des archives de la guerre et de surveiller les communications au public? Nous ne cesserons de réclamer pour les archives de la guerre et de la marine une organisation semblable à celle des archives diplomatiques, c'est-à-dire la création d'un bureau historique composé d'hommes compétents au point de vue scientifique et d'une commission chargée d'assister le personnel des archives. A la marine, une sorte de commission de ce genre a fonctionné quelque temps et nous lui devons l'excellent inventaire sommaire, malheureusement partiel, qui a été rédigé par M. Neuville et publié dans la *Revue maritime et coloniale.* Cet inventaire rendra d'importants services non seulement aux travailleurs, mais au dépôt lui-même, où il facilite les recherches et où il permettrait de constater les détournements, s'il s'en produisait. — Les affaires étrangères viennent de mettre en vente un *Inventaire sommaire* admirablement dressé du fonds dit *Fonds de France et mémoires divers.* Cet inventaire sera une révélation pour la plupart des historiens et c'est un honneur pour notre ministère des affaires étrangères d'avoir été le premier en Europe à faire connaître aussi libéralement au public les richesses que contiennent ses archives. A côté de l'*Inventaire sommaire*, la commission voudrait entreprendre une série de *Calendars* qui contiendraient les catalogues analytiques de tous les volumes qui composent la série chronologique des correspondances de nos agents à l'étranger. En attendant, elle va faire paraître, sous les auspices du ministère des affaires étrangères, les *instructions* données aux ambassadeurs de 1648 à 1789. Le premier volume (Autriche) qui est sous presse, et qui a M. Sorel pour rédacteur, paraîtra en mars prochain chez M. Germer Baillière. Les autres volumes suivront à intervalles réguliers, à raison de deux volumes au moins par an.

Angleterre : M. Baschet; — Russie et Pologne : M. Rambaud; — Prusse : M. Lavisse; — Espagne : M. Morel-Fatio; — États scandinaves : M. Geoffroy; — Hollande : M. Maze; — Turquie : M. Girard de Raille; — Rome : M. Hanotaux.

(*Revue historique.*)

M. An. Leroy-Beaulieu va, dit-on, éditer une correspondance curieuse à tous égards. Ces lettres ont été écrites par le czar Paul, la czarine sa femme et une demoiselle d'honneur. Les originaux auraient été remis à M. Leroy-Beaulieu par la princesse Lise Troubetzkoy.

M. Pinson va publier, par souscriptions, une *Bibliographie du département de Seine-et-Oise.*

MM. L. Perez et G. Maugras, les auteurs de *la Jeunesse de Madame d'Épinay*, préparent actuellement une étude sur Saint-Lambert et M^me^ d'Houdetot.

Après sa grande publication d'ensemble sur la guerre de 1870, l'état-major allemand a décidé de faire paraître des monographies détaillées qui traiteront avec plus de détails des événements isolés et seront publiés à des intervalles indéterminés par la librairie militaire de Mittler, à Berlin. Parmi les travaux qui sont sous presse, nous signalerons les suivants :

Le détachement Boltenstern dans la vallée de la Loire aux 26 et 27 décembre 1870; — La surprise de Fontenoy du 22 janvier 1871; — Marche de la sixième division de cavalerie en Sologne du 6 au 15 décembre 1870; — L'artillerie au combat de Loigny-Pourpry; — De l'influence que la forteresse de Langres a exercée durant la guerre de 1870.

Ces monographies n'auront pas seulement pour sujet les opérations militaires de la guerre franco-allemande; elles pourront traiter des mouvements et des combats des guerres antérieures.

On écrit d'Allemagne à la *Bibliothèque universelle* :

« Vous savez que Gœthe est devenu le centre et l'objet de toute une littérature qui s'enrichit chaque mois de nouvelles publications. La correspondance du grand poète à elle seule est une avalanche qui a pris, depuis 1870 surtout, des proportions formidables. En 1868, le nombre des lettres de Gœthe imprimées s'élevait à 3,900 adressées à 340 personnes différentes. Onze ans plus tard, on connaissait déjà le nom de 600 correspondants, et le chiffre des lettres publiées dépassait 8,600. Le *Gœthe-Jahrbuch* (Annuaire de Gœthe) fait chaque année de nouvelles additions ; enfin, depuis un an, les archives de la famille se sont ouvertes et une foule d'écrits laissés par le patriarche vont arriver peu à peu sous les yeux du public... Toutefois les éditions critiques et définitives des œuvres même du poète ne font que commencer. La librairie Cotta vient pourtant d'entreprendre la publication d'une de ces éditions par les soins de MM. Gœdecke et Vollmer, deux noms pleins de promesses, édition qui fera partie de sa bibliothèque de littérature universelle! »

NOUVELLES DIVERSES

On vient d'ériger, dans la cour du Collège de France, donnant sur la rue Saint-Jacques, la statue en marbre blanc de Guillaume Budé.

Il est représenté debout, revêtu du costume de la magistrature, avec l'hermine sur l'épaule.

Cette œuvre, magnifique d'exécution, est due au ciseau du statuaire Bourgeois.

Budé est né à Paris en 1467, mort en 1540. Ce fut le premier qui porta le titre de maître de la librairie, c'est-à-dire gardien de la Bibliothèque royale.

Tour à tour maître des requêtes sous François Ier et prévôt des marchands de Paris, c'est d'après ses conseils et ceux de Dubellay, qu'il détermina le roi à fonder le *Collège trilinguæ*, ou des trois langues : l'hébreu, le grec et le latin, qui prit, plus tard, le nom de *Collège de France*. Ce fut le premier homme de son siècle dans la littérature grecque et latine. Aussi Érasme l'appelait-il le prodige de France. Il appliqua la philologie et l'histoire à l'intelligence du droit romain, innovation qui, plus tard, devait apporter une révolution dans la jurisprudence.

Ses ouvrages furent publiés en partie à Venise, en 1522, et à Bâle, en 1577.

La Circulating library de M. Mudie, à Londres.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt d'entrer dans quelques détails au sujet d'un établissement fort remarquable et très peu connu en France ; nous les empruntons au curieux ouvrage de M. Creswell (*Lives of the booksellers*) consacré à la biographie des célèbres libraires et éditeurs anglais.

La plus ancienne *circulating library* ou cabinet de lecture dont on retrouve des traces de l'existence à Londres remonte à 1730 ; en 1770 on en comptait quatre dans la capitale de l'Angleterre. Charles-Édouard Mudie est né en 1818 ; fils d'un marchand de journaux et d'articles de bureau, il exerça d'abord la profession de son père. En 1842, il fonda un établissement pour le prêt des livres et cet établissement acquit par degrés un développement tel qu'il occupe aujourd'hui huit maisons contiguës dans un des quartiers les plus animés de Londres.

En 1864, une Société a été formée pour l'exploitation de cette vaste entreprise, capital, 100,000 liv. st. (2,500,000 fr.) ; M. Mudie se réserva la moitié de ce capital ; les 50,000 liv. restant trouvèrent aussitôt des souscripteurs et de plus, M. Mudie reçut comme directeur une somme de 1,000 liv. st. par an.

De vastes salles renferment les ouvrages destinés à la location ou à la vente ; ils sont rangés dans un ordre parfait, et le service s'effectue avec une précision qui ne laisse rien à désirer.

Indiquons, d'après M. Creswell, le nombre d'exemplaires de divers ouvrages en vogue qu'acheta, lors de leur publication, l'établissement Mudie, afin de les répandre parmi sa très nombreuse clientèle, qui, loin de se renfermer dans les limites de Londres, s'étend sur toute l'étendue des trois Royaumes. 2,400 exemplaires des deux derniers volumes de l'*History of England*, de Macaulay ; la demande fut telle qu'il fallut installer une salle spéciale consacrée à la circulation et à la vente de ces volumes. 2,000 exemplaires du premier voyage de Livingstone en Afrique. 2,500 exemplaires de l'*Enoch Arden*, de Tennyson ; nulle production poétique n'a jamais offert un pareil chiffre.

Lorsque l'avant-dernier roman de M. Disraeli, *Lothair*, vit le jour, 1,500 exemplaires entrèrent dans l'établissement Mudie ; ils ne suffirent pas aux exigences de la curiosité publique ; il fallut en avoir 1,500 autres, mais l'avidité des lecteurs se calma promptement, et une pile énorme d'exemplaires de *Lothair* encombre un des sous-sols de l'immeuble d'Oxford street.

Chacune des livraisons trimestrielles des deux grandes Revues, l'*Edinburgh* et le *Quarterly*, donne lieu à la mise en circulation de 600 exemplaires, et ce chiffre est dépassé lorqu'il y a quelque article qui s'empare d'une façon spéciale de l'attention publique.

Chaque quinzaine, 100 exemplaires de la dernière livraison de la *Revue des Deux Mondes* entrent dans l'établissement ; M. Mudie dirige seul le mouvement des acquisitions ; on lui a reproché parfois d'être un peu arbitraire, mais il connaît mieux que personne ce que réclame le goût de ses clients. Les romans dévorés par une foule de lectrices entrent pour un contingent très respectable dans l'ensemble de ses opérations. Les livres de science, fort peu demandés autrefois, le sont aujourd'hui de plus en plus.

Plus de quatre-vingts employés composent le personnel de l'établissement ; le système d'apporter les livres au domicile de l'emprunteur et de les y re-

prendre s'est développé avec succès, et plusieurs voitures parcourent chaque jour dans ce but les divers quartiers de Londres.

M. Mudie publie des catalogues des livres qui lui restent, lorsque l'attrait de la nouveauté n'existe plus et il les offre à des prix fort au-dessous de ceux fixés d'abord par les éditeurs; ces exemplaires trouvent en Angleterre même, sur le continent et dans les nombreuses colonies britanniques des acquéreurs satisfaits d'avoir à 60 ou 75 pour cent de rabais des ouvrages qu'ils désirent posséder.

Ce qui se publie de livres annuellement en Europe :

D'après une statistique officielle, la France arrive première avec cette moyenne : un volume par 1,600 habitants.

Les autres nations arrivent ensuite dans cet ordre :

L'Angleterre, la Hollande, le Danemark, la Norvège, la Pologne, la Suède, l'Italie.

Puis l'Allemagne, qui arrive neuvième. Là, on ne publie qu'un livre par 2,800 habitants.

Enfin, la Russie vient après l'Allemagne, avec un volume par 10,000 individus.

Un mot de bouquiniste emprunté au *Gaulois*.

Il y a quelques jours, un de nos amis s'arrête devant l'étalage d'un bouquiniste du quai Voltaire et avise un de ces recueils d'anas dans le goût de ceux du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle.

Il contenait les mots — horriblement mauvais d'ailleurs — de Gabriel Naudé et de Guy Patin, et portait ce titre : *Naudœana et Patiniana*.

Et comme notre ami trouvait le volume cher, le marchand, pour le décider :

— Allons, monsieur, c'est pour rien : un poème sur l'*Art de nager et de patiner* pour ce prix-là!

Les Journaux de Paris en 1883.

D'après l'annuaire des journaux de Paris publié chez Brunox, 1,291 feuilles quotidiennes, hebdomadaires, etc., paraissent actuellement à Paris, dont 59 journaux religieux, 110 de jurisprudence, 240 d'économie politique, commerce et finances, 22 de géographie et d'histoire, 128 de lecture récréative, 38 d'instruction, 62 de littérature, philologie et bibliographie, 11 de beaux-arts, 3 de photographie, 9 d'architecture, 3 d'archéologie, 15 de musique et 29 de théâtre, 73 de modes (dont 3 de coiffure), 138 de technologie (industries diverses), 92 de médecine et pharmacie, 51 de sciences, 24 d'art militaire et marine, 28 de sciences agricoles, 18 de sciences hippiques et 23 divers. Le nombre des journaux politiques quotidiens est de 67; celui des journaux financiers, industriels et d'enseignement a considérablement augmenté alors que celui des autres journaux restait stationnaire.

On annonce le très prochain retour en France de M. Henri Jouin, chargé par le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts de recueillir sur place les éléments d'une *Histoire de l'art français en Italie*.

M. Jouin a parcouru l'Italie dans tous les sens depuis plusieurs mois, et il est parvenu à retrouver près de trois cents œuvres françaises dispersées dans la péninsule, dues à Guillaume de Marseille, Jean Leclerc, Puget, Legros, Natoire, Nicolas Poussin, Claude Gellée, Jean de Douai, Francheville, Houdon, Parrocel, etc.

La mission laborieuse et toute patriotique que vient d'accomplir M. Jouin lui fait honneur ainsi qu'à l'administration des beaux-arts qui la lui a confiée.

Le *Figaro* a reçu la lettre suivante :

Monsieur,

Le récit publié dans le *Figaro*, sous le titre : *la fille de Musset*, m'a émue profondément. Je crois de mon devoir de protester contre cette fable, qui pourrait s'accréditer dans le public, et je fais appel à votre extrême bonté, monsieur, en vous priant de donner place à la note ci-jointe dans vos colonnes. Ce sera me rendre un véritable service, dont je serai bien reconnaissante.

Permettez-moi, monsieur, en vous remerciant par avance, de vous assurer de mes sentiments les plus distingués.

H. Lardin,
née de Musset.

Ce journal ajoute :

Le *Figaro* a reproduit dans son Supplément littéraire du samedi 13 janvier une sorte d'historiette extraite de l'*Orgie parisienne*, et intitulé : La fille de Musset, qui avait été publiée, il y a déjà quelques mois, sans que la famille eût cru devoir y faire aucune réfutation.

Ce que l'on peut dire aujourd'hui, c'est qu'un fait aussi important que l'existence d'une fille d'Alfred de Musset n'aurait pas été ignoré de son frère, son plus cher et son plus fidèle confident; qu'à l'époque de sa mort, sa mère elle-même a fait faire toutes les recherches pour poursuivre, s'il y en avait, les traces de ce qui aurait été pour elle la plus grande et la plus douce des consolations. L'inscription du nom de *Norma Tessum-vela* sur la tombe d'une jeune fille ne saurait être considérée comme une preuve.

Un pareil récit aurait mérité d'être appuyé par des constatations plus sérieuses; et il ne faut pas oublier que née, suivant l'épitaphe, le 18 septembre 1854, deux ans et demi à peine avant la mort d'Alfred de Musset, elle n'aurait jamais été pour lui d'un âge à recevoir des témoignages écrits de sa tendresse.

Ces simples observations doivent suffire, il n'en

faut pas douter, pour ôter tout crédit à une histoire que l'on pourrait considérer comme inventée à plaisir, si elle n'était aussi douloureuse qu'invraisemblable.

Nous lisons dans le *Clairon* l'article suivant : sous ce titre *Shakespeare dentiste.*

Notre époque « scientifique » nous réserve les plus grandes surprises, décidément : il semble que tout puisse et doive être remis désormais en question.

A la suite d'un article éminemment suggestif publié par le *Critic*, une des revues les plus autorisées de New-York, les deux questions suivantes se sont posées : de savoir si Shakespeare était réellement un homme, et si le fécond dramaturge n'avait pas commencé par exercer la profession de dentiste.

Nous n'avons pas sous les yeux les premiers éléments de discussion, dont une seule revue à Paris, la *Revue politique et littéraire*, s'est fait l'écho chez nous — mais nous serons certainement les premiers à publier une lettre très claire, très précise, adressée à la direction de la revue de New-York, — lettre qui va causer une vive émotion dans le monde littéraire.

Voici cette lettre :

Albion, décembre 1882.

Monsieur,

Dans votre dernier article sur le Shakespeare de Wilkes, vous déclarez que *dans votre opinion, il est hors de doute, d'après ses très nombreuses allusions aux dents, que Shakespeare était dentiste.*

Je ne crois pas votre proposition soutenable.

D'après les innombrables passages des ouvrages de Shakespeare où il est question du sexe feminin, je considère comme absolument prouvé que le grand dramaturge était une femme.

W. H. S.

Démonstration par l'absurde.

La discussion entre les revues américaines et les revues anglaises va se rouvrir plus vive que jamais; les lecteurs du *Clairon* seront tenus au courant de cette polémique, qui, en dépit de l'indifférence française pour tout ce qui se passe au delà des frontières, ne peut manquer d'avoir du retentissement dans notre pays.

En attendant que cette question soit élucidée, nous tenons, d'autre part, des documents nouveaux et intéressants sur l'auteur d'*Hamlet*.

En effet, une découverte bien curieuse vient d'être faite en Angleterre.

On annonce la publication prochaine — outre-Manche — de deux liasses de vieux papiers *officiels* qui n'avaient pas été compulsés depuis le règne d'Élisabeth et qui contiennent de précieux documents sur Shakespeare.

Les patentes payées par Shakespeare se trouvent dans ces deux liasses, et l'on est certain maintenant que la part du poète dans le théâtre de Blackfriars était en 1603 de 1,433 livres ; — ce chiffre équivaudrait aujourd'hui à 7,000 livres sterling, soit 175,000 francs.

Le revenu de Shakespeare, en 1608, équivaut, pour cette seule année, à 1,500 livres, soit 37,500 francs.

On s'étonne généralement de la fortune acquise par nos auteurs dramatiques; mais ces documents prouvent qu'il y a trois siècles, la Grande-Bretagne récompensait avec générosité les maîtres ouvriers du théâtre.

Une autre pièce confirme ces renseignements.

Quand Shakespeare obtint la place d'intendant des Menus-Plaisirs, le poète Daniel écrivit à lord Ellesmer :

Si l'on avait choisi M. de Rayton, je n'aurais pas murmuré; mais dans mon humble opinion, il n'est pas convenable que cette place soit remplie par un homme *dont les pièces se jouent tous les jours*, qui *fait des gains considérables*, et qui est propriétaire d'un théâtre.

Voilà qui jette également un jour tout nouveau sur Shakespeare, qui, d'arrangeur de canevas espagnols et italiens, de simple souffleur, parvint à entrer dans l'intimité de la reine Élisabeth, à être l'ami de lord Southampton, et à mourir « riche propriétaire » dans sa ville natale.

NÉCROLOGIE

Bien que le *Livre* tienne à s'écarter de tout ce qui de près ou de loin touche à la politique, il ne saurait toutefois passer sous silence les noms des deux hommes éminents que le pays vient de perdre. Gambetta et Chanzy, dont nous ne pouvons discuter ici la carrière, nous appartiennent cependant comme écrivains.

Le premier a fait paraître à la librairie Charpentier le recueil de ses *Discours et plaidoyers politiques* et préparait, dit-on, un ouvrage des plus curieux : *la Jurisprudence de Rabelais.*

Le second a publié sous le titre de *Deuxième armée de la Loire*, chez Plon, l'histoire de ses opérations militaires pendant la dernière guerre.

Gustave Doré qui est mort le 23 janvier dernier était né à Strasbourg en 1832. Il vint à Paris en 1845 et acheva ses études au lycée Charlemagne.

Il travailla, dès 1848, avec Bertall au *Journal pour rire* et exposa au Salon des dessins à la plume. Les *Pins sauvages*, le *Lendemain de l'orage*, la *Prairie*, les *Deux Héros*, le *Soir* figurèrent aux Salons de 1849 à 1853. Ce n'est qu'en 1857 qu'il obtint une mention honorable pour des paysages et un tableau de la bataille d'Inkermann.

En 1856, il avait donné à des journaux illustrés plusieurs dessins qui obtinrent un grand succès, et avait fondé avec M. Philippon le musée anglo-français. Deux ans auparavant, son talent avait éclaté dans les belles illustrations des œuvres de Rabelais.

Sa réputation grandit avec celles de la légende du *Juif Errant*, des *Contes drôlatiques* de Balzac, des *Essais* de Montaigne, du *Voyage aux Pyrénées* de M. Taine, des *Contes* de Perrault. Il exécuta ensuite des illustrations qui achevèrent de lui conquérir une célébrité universelle : celles de l'*Enfer* du Dante, en 1861; de *Don Quichotte*, en 1863; de la *Bible*, en 1865-1866; des *Fables* de La Fontaine, en 1867; du *Purgatoire* et du *Paradis*, complétant la *Divine Comédie;* des poèmes de Tennyson : *Éliane, Viviane, Énide Geneviève;* du deuxième volume de *Rabelais*, de l'*Espagne* du baron Davillier; de la *Chanson du vieux marin* de Coleridge; du *Londres* de Louis Énault, en 1877, et du *Roland furieux*, en 1879.

M. Gustave Doré a exposé un grand nombre de tableaux, parmi lesquels *Françoise de Rimini* et *Paolo*, en 1863 les *Titans*, en 1866, la *Mort d'Orphée*, une toile de proportions colossales, et aussi un très grand nombre d'aquarelles.

M. Gustave Doré était non seulement un dessinateur et un peintre de grand talent, mais il s'était exercé aussi dans la sculpture. Il a exposé, en 1878, un vase gigantesque qui est encore au palais de l'Industrie. Au Salon de 1879, il a exposé l'*Effroi*, un groupe en plâtre; il y a deux ans, il obtint un grand succès avec un *Groupe de batteurs* et un *Moine et chevalier*.

M. Gustave Doré avait été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1861, et officier en 1879.

Nous apprenons la mort, à Châtenay (Seine), de M. Auguste-Pierre Callet, ancien représentant du peuple, ancien rédacteur à la *Gazette de France*, né à Saint-Étienne le 27 octobre 1812.

Il a publié quelques brochures politiques et deux romans sous le pseudonyme de sir Walter Scott.

Les journaux légitimistes annoncent la mort du vicomte de Caqueray, auteur d'un travail considérable sur le *Credo* de Bossuet.

On annonce d'Arles le décès de M. H. Clair, collaborateur assidu de la *Revue britannique*. On doit à ce lettré : le *Barreau de Paris*, les *Causes célèbres étrangères* et de nombreux ouvrages d'archéologie, parmi lesquels il convient de citer : *Iconographie du portail et du cloître de Saint-Trophyme* et les *Monuments d'Arles antique et moderne*.

M. Clair était âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Une nièce de Mme de Genlis vient de mourir à Bordeaux.

Elle s'appelait Mme Ducrest et avait été autrefois attachée à l'impératrice Joséphine, à la Malmaison.

Elle était l'auteur des *Mémoires sur l'impératrice Joséphine*.

On annonce la mort de M. Charles Maquet, frère de M. Auguste Maquet.

M. Charles Maquet dirigeait, depuis de longues années, les magasins de vente de la maison Brandus et Cie, éditeurs de musique. Écrivain, il appartenait à la Société des gens de lettres.

Mme Eugénie Niboyet, femme de lettres, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

C'est surtout vers la fin de la monarchie de Juillet et sous la deuxième République que Mme Niboyet déploya une grande activité : elle s'occupait de la réforme des prisons, de l'établissement d'une banque philanthropique et fonda en 1844 un journal socialiste, la *Voix des Deux Mondes*. Après la révolution de Février, elle réclama pour son sexe l'égalité des droits et ouvrit un club de femmes, dont le journal la *Voix des femmes* fut l'organe. Malgré son âge, Mme Niboyet n'avait pas cessé d'écrire, et parmi ses dernières œuvres nous signalerons *Une seconde Borgia* et *Samuel*, récit de voyages pour la jeunesse.

Tous les bibliophiles qui furetaient sur les quais, dans les boîtes à quatre sols, regretteront la mort du bouquiniste Raguin décédé subitement le mois dernier.

Raguin était le type du bouquiniste de la vieille roche, amoureux du livre honnête et érudit. Il possédait, en dehors de ses étalages du quai, vis-à-vis la rue Bonaparte, une boutique, rue Mazarine, remplie de près de 20,000 volumes, où bien des bibliographes et chercheurs ont trouvé à des prix modiques d'excellentes et fructueuses occasions.

Un des officiers les plus distingués de l'armée belge, M. le lieutenant-général Eenens, est mort le mois dernier à Bruxelles.

M. Eenens a publié divers mémoires spéciaux, notamment : *Projets d'organisation de l'armée belge*

(Bruxelles, 1871, in-8°). Un autre ouvrage, les *Conspirations militaires de 1831* (*Ibid.*, 1875, 2 vol. in-8°), causa une vive émotion parmi les officiers hollandais survivants ou leurs descendants. Invité à cesser toute polémique sur ce sujet irritant, l'auteur préféra renoncer aux fonctions d'aide de camp du roi et publia quatre suppléments (1875-1876) en réponse aux attaques dont il était l'objet.

M. Eenens était né en 1805.

La Belgique a perdu récemment deux historiens : Ch. Maynz, le romaniste éminent, et Gérard, ancien auditeur militaire, auteur de nombreux ouvrages. Maynz était d'origine allemande et avait été exilé à la suite de la révolution de 1848. Il laisserait, dit-on, de curieux mémoires.

A la fin de l'année dernière est mort à Prague, sa ville natale, le poète Ebert.

Il a composé deux drames, une idylle en cinq chants et de nombreuses poésies. Son œuvre la plus connue est *Wlasta*, épopée bohémienne.

Ebert est décédé à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

On annonce la mort, à Agram, du philologue serbe Danicic, professeur à la haute école de Belgrade. Tous ses travaux ont eu pour objet la langue serbo-croate. En voici les principaux : *la Guerre pour l'orthographe serbe*, 1847; *Syntaxe serbe*, 1858; *Vie de saint Sava*, 1860; *Morphologie de la langue serbe; Dictionnaire de l'ancienne langue serbe*, 1863; *Vie de saint Siméon*, 1865; *Vies des rois et des évêques serbes*, 1866; *Dictionnaire croate-serbe*.

M. Danicic était né en 1825.

La *Revue britannique* annonce le décès d'un musicographe distingué, M. Nottebohm. Il laisse de nombreux ouvrages très estimés des musiciens. Nous citerons notamment ses *Études sur Beethoven*, 1865; *Catalogue thématique des œuvres de Beethoven avec observations chronologiques et bibliographiques*, 1868; *Catalogue thématique des œuvres de Schubert*, 1875. A la mort d'Ambras, l'auteur du *Grand Dictionnaire musical*, Nottebohm recueillit toutes les notes et manuscrits du défunt et rédigea le quatrième et dernier volume de cette *Histoire de la musique*, monument grandiose qui, sans lui, serait demeuré inachevé.

Nottebohm a également publié plusieurs travaux sur Bach et Mozart.

On annonce d'Allemagne le décès d'un écrivain ultramontain, M. Henri Lüken. Son principal ouvrage : *Die Traditionen des Menschengeschlectes* a été traduit en plusieurs langues.

M. Antoine Fahne, historien allemand, vient de mourir, à Dusseldorf, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Au mois de décembre dernier est mort à Copenhague, M. Schiern, professeur d'histoire à l'université de cette ville depuis 1847.

M. Schiern a publié un ouvrage sur les races de l'Europe et un traité sur la connaissance des sources du Nil dans l'antiquité. Il a également écrit de nombreux articles d'histoire, notamment sur la révolution en Danemark, sur Bothwell, sur l'Écosse et l'Angleterre, etc.

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

(Articles importants)

(Du 15 décembre au 15 janvier)

ART (17 décembre). Havard : La porte de l'église abbatiale de la Madeleine, à Vézeley. — Molinier : Les majoliques italiennes. — (24 décembre). Branden : Jordaens. — Bouchot : Un portrait inconnu d'Henri IV à la Bibliothèque nationale. — (31 décembre). Ph. Audebrand : Aug. Préault. — Gauchez : L'école anglaise en 1882. — Michel : Les musées d'Allemagne. — (7 janvier). Delaborde : Les nielles florentins. — ARTISTE (décembre). Feuillet de Conches : William Hogarth. — de Thauries : Les portraits à quatrains. — Valabrègue : Un maître fantaisiste du XVIII^e^ siècle : Claude Gillot. — H. Houssaye : L'art français depuis dix ans.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (janvier). Marc Monnier : Machiavel, d'après un livre récent. — L. Léger : Laybach et le peuple slovène. — L. Quesnel : Emerson, sa vie et son œuvre. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (16 décembre). Essai d'orientation militaire. — (23 décembre). Essai sur l'organisation et la tactique de l'in-

fanterie italienne. — (30 décembre). Le camp retranché de Paris. — (6 janvier). Les Anglais en Égypte. — Voies ferrées entre le Rhône et les Alpes. — (13 janvier). Mission d'exploration au Niger.

CONTEMPORAIN (janvier). De Gallier : Les hommes de la Constituante; l'abbé Grégoire et le schisme constitutionnel. — Allard : La philosophie antique et l'esclavage. — Souvenirs du comte Alexandre de Puymaigre. — Huit : Les poètes grecs de la décadence. — CORRESPONDANT (25 décembre). Dupont : Les institutions de secours et de prévoyance pour les ouvriers des mines. — de Raynal : Les correspondants de M. Joubert; M. Molé. — Nourisson : La philosophie de Buffon. — (10 janvier). de Raynal : Les correspondants de M. Joubert; Mme de Guitaut; M. Frisell; Mlle de Chastenay. — de Bizemont : La France en Afrique. — Chantelauze : Catherine de Médicis et la Saint-Barthélemy à propos d'ouvrages récents. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (16 décembre). Renouvier : Réponse à différentes objections contre le fondement juridique de la morale. — Grindelle : Nature et science; études, critiques et mémoires, par Buchner. — (23 décembre). Pillon : Louis Blanc. — L'évolutionnisme italien. — (6 janvier). Pillon : Essai de pédagogie expérimentale. — (13 janvier). Renouvier : Les nouvelles chicanes contre la possibilité du libre arbitre.

GAZETTE DES BEAUX-ARTS (janvier). Darcel : Les autels de Pistoia et de Florence. — Ch. Bigot : Les fresques de Raphaël à la Farnésine. — Rhoné : Découverte des momies royales de Thèbes.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE (6 janvier). Laumonier : M. Littré et le positivisme. — Duquesnoy : La loi psycho-physique de Fechner. — (13 janvier). Huit : La théogonie d'Hésiode.

INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS (25 décembre). La librairie Derieu. — Le Musset des familles. — Edmond Morin : Vers scatologiques de Madame, duchesse d'Orléans. — Le graveur Forberger. — La *Revue de Paris* en 1855. — (10 janvier). Tombeau de Tite-Live. — Éditions à l'étranger d'Alfred de Musset. — Dictionnaire de Richelet. — Annales du bibliophile belge. — Théâtre de Boussault. — Lettre inédite de Saint-Evremond.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (décembre). M. Block : Une nouvelle définition de l'économie politique. — Malapert : Coup d'œil sur l'histoire du droit commercial. — P. Muller : Le revenu de la Prusse. — Gomel : De la suppression des livrets d'ouvriers. — JOURNAL DES SAVANTS (décembre). Wallon : Histoire des Romains. — de Quatrefages : Les pygmées d'Homère. — Miller : Le nouveau phrynichus. — Hauréau : *Monumenta franciscana*. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (décembre). Général Lewal : Tactique des renseignements. — Les cadres et l'avancement. — De l'organisation des troupes coloniales. — L'artillerie de forteresse. — d'Hincourt : Une colonne expéditionnaire dans le sud algérien. — La ferrure à glace dans les armées européennes.

MAGASIN PITTORESQUE (15 janvier). Barthélemy Saint-Hilaire : Les portraits d'Aristote. — Le port d'Anvers. — Poisson nouvellement découvert. — Portrait d'Arthur Young. — MOLIERISTE (janvier). Bibliophile Jacob : Réponse aux questions d'un provincial. — Depping : Pièces inédites concernant la famille de Molière. — A. Buisson : Molière inconnu.

NATURE (23 décembre). La culture de la soie en Hongrie. — Ivoire artificiel. — Crue de la Seine. — (30 décembre). Étymologie du mot *billes*. — Le parasite des mouches. — Le papier-dentelle. — Roues de wagon en papier comprimé. Jouets mécaniques. — (6 janvier). L'électricité domestique; les téléphones. — (13 janvier). La mission française du cap Horn. — La récolte du vin en France. — NOUVELLE REVUE (15 décembre). L. Pauliat : Tradition des cahiers électoraux. — Louis Léger : Chez les Slaves méridionaux. — P. Bourget : M. Taine. — (1er janvier). R. Goblet : Autoritaires et libéraux. — F. Lecointe : La neutralité de la Belgique. — Lamennais : Lettres inédites. — Coignet : Saint-Simon et le saint-simonisme.

POLYBIBLION (décembre). Visenot : Récentes publications illustrées. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres. — Bulletin. — Lahaye : Quelques travaux critiques sur le pays.

REVUE ALSACIENNE (décembre). Sylvin : Le colonel Yung et ses œuvres. — Depasse : *Le péril national*, par Frary. — Mismer : *Les cahiers du capitaine Coigniet*, par L. Larchey. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (septembre). Wagnon : Le Laocoon et le groupe d'Athéna à la frise de Pergame. — Muntz : Notes sur les mosaïques chrétiennes de l'Italie. — Drouin : Les listes royales éthiopiennes et leur autorité historique. — de Ronchaud : Le groupe des Parques au fronton oriental du Parthénon. — REVUE BRITANNIQUE (décembre). La piraterie musulmane dans la Méditerranée. — La naissance, le mariage, la mort chez les Chinois. — L'influence littéraire du télégraphe. — Perez Galdoz et son œuvre. — La liste civile en France. — REVUE CRITIQUE (18 décembre). Fœrster : Des manuscrits et de l'histoire de la philologie. — Bouché-Leclercq : Histoire de la divination dans l'antiquité. — Duruy : L'instruction publique et la Révolution. — (25 décembre). de Ruble : Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret. — Valfrey : Hugues de Lionne et la paix des Pyrénées. — (1er janvier). Holtzmann : L'ancienne épopée hindoue. — Torraca : Les imitateurs étrangers de Sannazar. — La Barre. — Duparcq : Histoire de Henri III. — (8 janvier). Rott : Henri IV, les Suisses et la haute Italie. — de Rochas d'Aiglun : Pensées et mémoires politiques inédits de Vauban. — REVUE DES DEUX MONDES (15 décembre). A. Maury : La noblesse et les titres nobiliaires en France avant et depuis la Révolution. — de Laveleye : La démocratie et le régime parlementaire. — Bayol : La France au Fouta-Djalon. — (1er janvier). de la Magdeleine : Les biens d'Orléans et la loi de décembre 1872. — Valbert : Le livre de M. de Broglie sur Frédéric II et Marie-Thérèse. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (décembre). Drapeyron : L'organisation des études géographiques en France. — Ch. Maunoir : Les récents travaux de la topographie française. — Cat : Excursion d'Alger à Tunis. — REVUE HISTORIQUE (janvier-février). Fournier : Les affranchissements du Ve au XIIIe siècle. — Hanotaux : Les premiers intendants de justice avant 1635. — Babeau : La représentation du tiers état aux assemblées pour la rédaction des coutumes au XVIe siècle. — Du Casse : Documents inédits relatifs au premier empire; Napoléon et le roi Jérôme. — REVUE LITTERAIRE (décembre). Les sciences morales et archéologiques à l'Institut. — REVUE DU MONDE CATHOLIQUE (1er décembre). de Belloc : Le pèlerinage de pénitence à Jérusalem. — Méric : Proudhon et le divorce. — REVUE PHILOSOPHIQUE (janvier). Levêque : L'esthétique musicale en France. — Seailles : Philosophes contemporains; M. Lachelier. — Tarde : La statistique criminelle du dernier demi-siècle. — Tannery et Fouillée : La liberté et le temps. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (16 décembre). Deschanel : Le romantisme des classiques. — (23 décembre).

G. Charmes : L'échec du panislamisme. — Barine : Critiques, auteurs et public. — (30 décembre). de Pressensé : Le Kulturkampf en Suisse. — (6 janvier). Weiss et Reinach : Gambetta. — Loliée : Influence des érudits sur les progrès de la littérature. — de Nouvion : Le maréchal Bugeaud et la conquête de l'Algérie, d'après M. d'Ideville. — (13 janvier). H. Martin : Gambetta à Tours. — Havet : La casuistique et la religion de Pascal. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (janvier-février-mars). Chamard : La victoire de Clovis en Poitou et les légendes de Saint-Maixent. — de la Ferrière : La paix de Troyes avec l'Angleterre. — Gérin : Le pape Innocent XI et l'élection de Cologne en 1688. — Vigouroux : De l'authenticité des livres saints; réponse à M. Renan. — T. de Laroque : Le cardinal d'Armagnac et Jacques de Germigny. — Robiou : Une thèse sur Duguay-Trouin. — de Puymaigre : Lamartine d'après sa correspondance. — REVUE SCIENTIFIQUE (16 décembre). du Bois-Reymond : Gœthe. — Pozzi : La crâniologie ethnique. — (23 décembre). Olivier : La photographie du mouvement. — Les dynamites. — (30 décembre). E. Perrier : L'adaptation des êtres aux conditions d'existence. — Maunoir : Une mission topographique dans le haut Sénégal. — (6 janvier). Ball : Les frontières de la folie. — Rolland : La région de Ouargla. — de Varigny : L'autopsie de Guiteau. — (13 janvier). Loge : Les limites du règne animal et du règne végétal. — SPECTATEUR MILITAIRE (décembre). Les lois militaires au parlement. — Ledeuil : Projet de création d'un corps d'éclaireurs. — Souvenirs militaires du général Hulot.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les journaux quotidiens de Paris

(Du 15 décembre 1882 au 15 janvier 1883)

CONSTITUTIONNEL. Décembre : Les Chroniqueurs de l'Histoire de France, Mme de Witt. — 25. Nouvelle géographie universelle, par E. Reclus, t. VIII. — 27. Louis XII et Anne de Bretagne, par P. Lacroix.

DÉBATS. Décembre : 17. Cuvillier-Fleury : Les Chroniqueurs de l'Histoire de France, par Mme de Witt. — 18. P. Deschanel : Marca, par Jeanne Mairet. — 20. Malo : Nouvelle géographie universelle, t. VIII. — 27. H. Houssaye : Dans le monde, par Rabusson. — 31. Carrau : M. Littré et le positivisme, par M. Caro. — Janvier : 5. E. Bertin : Le maréchal Davout. — 7. M. Block : Les finances de la France, par de Kauffmann. — 10. G. Charmes : Nouvelles études critiques sur l'histoire de la littérature française, par Brunetière. — 13. G. Charmes : Mirâdj-Nâmeh, publié par Pavet de Courteille.

DÉFENSE. Décembre : 17. Frédéric II et Marie-Thérèse. — 22. L'Arabie et les nomades du désert. — 26-27. Un nouvel ouvrage sur l'Islande, la Terre de Glace, par M. J. Leclercq. — Janvier : 4. Influence du langage des armées sur la langue française.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Janvier : 6. La Piraterie littéraire.

ÉVÉNEMENT. Décembre : 22. Louis Blanc intime. — 26. Javel : Œuvres complètes de Diderot, par Assezat.

FIGARO. Décembre : 18. Mme Jaubert. — Janvier. 5. Un oublié; Savinien Lapointe.

FRANÇAIS. Décembre. 18. Essai sur le théâtre espagnol, par Louis de Viel-Castel. — 28. Monographie de la cathédrale de Nancy, par Auguin. — Janvier. 9. Les Œuvres pastorales de M. Guibert. — 12. Une poignée de souvenirs romantiques; *Mes Souvenirs*, par Th. de Banville.

FRANCE. Janvier : 5. Les Bibliothèques populaires.

GAULOIS. Décembre : 16. M. Aug. Vitu.

GAZETTE DE FRANCE. Décembre : 20. Les Vignettes romantiques, par Champfleury. — 23. *La Lizardière*, par H. de Bornier. — 30. Victor Hugo avant 1830, par E. Biré. — Janvier. 14. Une pièce de vers inédite de Molière.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Décembre : 27. Considérations sur les divers systèmes de psychologie, par Gilardin. — Janvier. 13. Histoire de Mme du Barry, par Vatel.

GIL BLAS. Janvier : 14. Le Plagiat, par Th. de Banville.

INDEPENDANCE. Décembre : 18. La Séparation de l'art et de l'État. — 19. Le mouvement littéraire en Italie. — 22. — Les Archives hospitalières. — 26. Ch. Livet : Les Seigneurs de Marly, par Maquet. — Janvier : 11. La Maison mortuaire de Molière, par Vitu.

LIBERTÉ. Décembre : 18. *Le Magasin pittoresque.*

PARLEMENT. Décembre : 18. Darmesteter : Mariette. — 23. Leforge : Marivaux, à propos d'une thèse. — 26. G. Saint-René Taillandier : Les Souvenirs de M. Renan. Janvier : 4-11. P. Bourget : M. Littré et le positivisme. — 5. Darmesteter : Les découvertes au Cambodge. — 8. G. Saint-René Taillandier : La littérature féerique. — 10. Lebon : La méthode historique et les questions diplomatiques. — 13. E. Rod : Le mouvement littéraire en Italie. — 14. F. Lenormant : Les restaurations des statues antiques.

PRESSE. Janvier : 2-3-4. L'instruction publique et la Révolution, par M. A. Duruy.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Décembre : 19. Le VIIIe volume du *Corpus inscriptionum latinarum*. — Janvier : 1. J. Reinach : Frédéric II et Marie-Thérèse, par le duc de Broglie.

REVANCHE. Décembre : 26. A. Bétrot : Hégésippe Moreau.

SIÈCLE. Décembre : 19. *Le vingtième siècle*, par Robida. — 31. Un enlèvement au XVIII^e^ siècle. — Janvier : 9. Louis XIV et Innocent XI.

SOLEIL. Décembre : 31. Les vignettes romantiques.

TEMPS. Décembre : 18. J. Macé : Principes sociologiques, par Mismer. — 27. Le musée Cernuschi. — Janvier : 6. Le recueil des inscriptions sémitiques. — 8. Le maréchal Bugeaud, d'après sa correspondance. — 9. Une correspondance inédite de M^me^ Lafarge. — 13-14. Legouvé : Etudes et souvenirs de théâtre ; le collaborateur de tout le monde. — 15. H. Michel : Les récentes publications historiques.

UNION. Décembre : 17. Benvenuto Cellini, par E. Plon. — 25. Etude sur le drame chrétien. — 31. M. Littré et le positivisme. — Janvier : 4. La Navarre française, par de Lagrèze. — 5. Revue des sciences historiques. — 8. Les quatre ministères de M. Drouyn de Lhuys ; Les mémoires du maréchal Randon.

UNIVERS. Janvier : 11. L'*Ecclésiaste*, par Renan. — 12. Œuvres pastorales de M. Guibert.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

Pendant le mois de décembre 1882

1. *Annales des maladies des organes génitaux urinaires.* In-18, 96 p. Paris, typ. Parent. — Bureaux, lib. Baillière, boulevard Saint-Germain. — Mensuel. — Abonnement : 16 fr. par an. — Le numéro, 1 fr. 50.

Le Passant. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Cusset. — Bureaux, 4, rue Chanchat. — Abonnement : un an, 36 fr. ; 6 mois, 18 fr. — Le numéro, 10 centimes. — Politique et quotidien.

L'Homme libre. Journal républicain hebdomadaire. In-4°. 4 p. à 4 col. Paris, imp. Chauvin. — Bureaux, 24, boulevard de Strasbourg. — Abonnement : un an, 6 fr. — Le numéro, 10 centimes.

Le Dix-neuvième siècle artistique et littéraire, paraissant tous les vendredis. Petit in-folio. 4 p. à 4 col. Paris, imp. Alcan-Lévy. — Bureaux, 20, rue Véron. — Abonnement : un an, 10 fr. ; 6 mois, 7 fr. — Le numéro, Paris, 10 centimes ; départements, 20 centimes.

2. *Moniteur des faillites.* Organe des créanciers des faillites, journal hebdomadaire, paraissant le samedi. In-18, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Peragallo. — Bureaux, 29, rue Bonaparte. — Abonnement : un an, 15 francs.

Vert-Galant. Journal politique quotidien. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. du Centre. — Abonnements : Paris, un an, 50 fr. ; départements, 60 fr. — Le numéro, 15 centimes.

3. *L'Avenir économique.* Organe des intérêts financiers, industriels et commerciaux, paraissant le dimanche. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann. — Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. — Abonnements : un an, 5 francs.

6. *La Bourse du commerce.* Paraissant les lundis, mercredis, jeudis et samedis soir. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Perreau. — Bureaux, 58, rue Greneta. — Abonnement : un an, Paris, 24 fr. ; départements, 32 francs.

10. *L'Organe de l'Espagne.* Revue économique hebdomadaire. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Nouvelle. — Bureaux, 39, rue de Châteaudun. — Abonnement : un an, 2 fr. — Le numéro, 20 centimes.

14. *Bulletin bi-mensuel de l'Union conservatrice.* In-4°, 8 p. à 3 col., fig. Paris, typ. Kugelmann. — Bureaux, 9, rue Louis-le-Grand. — Abonnement : un an, 12 fr. — Le numéro, 50 centimes.

15. *L'Individu libre.* Journal politique. Bi-mensuel. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Reiff. — Le numéro, 10 centimes.

L'Action politique et sociale. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Barbès. — Bureaux, 260, boulevard Saint-Germain. — Abonnement : un an, 20 fr. — Le numéro, 5 centimes.

16. *La Revue sociale.* In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Chaix. Bureaux, 20, rue Bergère. — Abonnement : un an, 10 fr. — Le numéro, 20 centimes. Paraît le samedi. Organe des institutions de prévoyance et des sociétés de secours mutuels.

17. *Le Moniteur, annonces maritimes.* In-folio, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Nouvelle. — Bureaux, 39, rue de Provence. — Abonnement : un an, 15 fr. — Le numéro, 25 centimes. — Paraît le dimanche.

Guide-journal des voyageurs en chemin de fer. In-folio, 8 p. à 6 col. — Bureaux, 61, boulevard de Strasbourg. — Le numéro, 15 centimes.

18. *Les Nouvelles de la Bourse de Paris.* Quotidien. In-folio. Paris, imp. Wœstandieck. — Bureaux, 44, rue Notre-Dame-des-Victoires. — Abonnement : un an, 50 fr.

20. *Moniteur des affiches.* In-4°, 4 p. Paris, imp. du Centre. — Bureaux, 9, rue d'Aboukir. — Le numéro, 5 centimes.

21. *Journal des bals.* Organe de la danse, des danseurs et des

danseuses. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Rousset. — Bureaux, 12, rue Vivienne. — Abonnement : la saison, 5 fr. Le numéro, 30 centimes.

28. *Les Coulisses, Monte-Carlo.* Petit in-folio, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Alcan-Lévy. — Bureaux, 40, rue Notre-Dame-des-Victoires. — Abonnement : un an, 6 fr. — Le numéro, 10 centimes.

30. *La Vie sportive.* In-4° à 3 col., fig. Paris, imp. Marc.

Quatre-vingt-neuf. Journal quotidien. 1 f. à 6 col. Paris, imp. Schiller.

Revue du Crédit public. Circulaire financière et commerciale. Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Pichon. — Bureaux, 25, rue Sainte-Placide. — Abonnement : un an, 8 fr. — Le numéro, 25 centimes.

Bulletin des fonds de commerce. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Bois-Colombes, imp. Daux. — Bureaux, Paris, 18, rue du Pont-Neuf.

Sans date. *L'École de dessin.* In-4°, 4 p., fig. Paris, imp. Monrocq. — Bureaux, 3, rue Suger. — Abonnement : un an, 5 fr. — Le numéro, 15 centimes. — Bi-mensuel.

Gazette des étrangers. In-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Rousset, 7, rue Rochechouart. — Bureaux, 21, rue Perdonnet. — Abonnement : un an, 54 fr.; 6 mois, 27 fr. — Le numéro, 15 centimes. — Numéro spécimen.

Les Aigles. Journal des dimanches, moniteur des comités impérialistes de Paris et des départements. Petit in-4°, 1 f. à 2 col. Paris, imp. Hérault. — Bureaux, 204, rue de Rivoli. — Numéro spécimen.

L'Information universelle, Journal scientifique, artistique et industriel. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Laniez. — Bureaux, 5, rue d'Alsace.

Journal des chambres de commerce. Revue mensuelle. In-4°, 48 p. à 2 col. Paris, imp. Hérault. — Bureaux, 16, passage de l'Opéra et lib. Guillaumin. — Abonnement : 20 fr. par an.

Le Journal pour rien. In-18, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Capitaine. — Bureaux, Maison du Pont-Neuf. — Bi-mensuel.

Le Conseiller de la boulangerie. Journal commercial, industriel et financier. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. du Centre. — Bureaux, 68, rue Montorgueil. — Abonnement : un an, 6 fr. — Le numéro, 50 centimes.

L'Éclosion de mille et une choses. Petit in-4°, 12 p. à 2 col. Paris, typ. Schmidt. — Bureaux, 45, rue Turbigo. — Publication mensuelle. — Le numéro, 25 centimes.

L'Esprit moderne. Journal artistique. In-4°, 16 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Nouvelle. — Bureaux, quai Malaquais. — Mensuel. — Abonnement : un an, 12 francs.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

Un souvenir du Salon de 1882. — « *Le vertige* » *et* « *l'Intermède* », *de Jean Béraud*

M. Rouam, éditeur de *l'Art*, s'est réservé le droit absolu de reproduction du tableau de M. Béraud, intitulé *l'Intermède*.

Or MM. Bernard et C^e^ et Flammarion ont édité, sous le nom de *Paris-Salon*, un volume in-8° contenant la reproduction photographique d'un choix de tableaux, accompagnée d'une notice généralement élogieuse, parfois dithyrambique, de M. Louis Énault. Dans ce recueil figurait la photographie de *l'Intermède*, mais on l'avait intitulée *le Vertige*, et l'écrivain, sans se laisser étourdir par l'abîme qui sépare le sujet du titre, tournait ainsi la difficulté, après avoir payé au talent de l'auteur un tribut d'éloges qui gagneraient à être mieux mesurés :

« Je ne crains *pas de lui prédire un grand succès* avec son vertige.

« Nous sommes dans un salon à la mode, et Coquelin cadet, en costume de soirée, habit noir et cravate blanche, parfait gentleman, récite ledit *Vertige*, un de ces monologues dont il a le secret. Il a pour auditoire une trentaine de jeunes femmes, dont les toilettes claires se détachent sur la masse des toilettes sombres des hommes qui occupent le fond du tableau, etc. »

M. Rouam a vu dans cette publication une atteinte portée à son droit de reproduction, et il a formé dès le mois de mai 1881 une demande en 2,000 francs de dommages-intérêts, remise du cliché indiscret et suppression de la reproduction dans les exemplaires en magasin. Au mois de juillet suivant les éditeurs du *Paris-Salon*, reconnaissant leur tort, remplaçaient, dans une deuxième édition, la photographie de l'*Intermède* par celle du *Vertige*, auquel M. Louis Énault restituait enfin une description, moins ingénieuse, mais mieux appropriée à son nom :

« Le sujet du vertige est des plus simples. Une de

ces jolies Parisiennes que M. Jean Béraud peint si bien a cédé à la tentation de monter sur la plateforme de l'Étoile. Les enivrés d'air et de lumière, contemplant de toutes parts l'espace immense et le bois aux cimes de verdure ondoyante, et la longue avenue des Champs-Élysées avec le va-et-vient de ses innombrables voitures, la pauvre qui s'est hasardée toute seule dans ce voyage aérien que l'on ne devrait jamais faire qu'à deux, se sent attirée vers l'abîme, et d'une main qui se crispe, se retient. »

Quant au titre et au début de l'article, on comprend qu'il était resté le même, les éloges convenant, d'ailleurs, aussi bien au second tableau qu'au premier.

Me Straus a soutenu, au nom de M. Rouam, que cette publication lui avait causé un très réel préjudice, puisque le journal *l'Art* ne tire ses profits que de la vente des eaux-fortes reproduisant des tableaux anciens ou modernes. Me Bertrand-Taillet a allégué la parfaite bonne foi de ses clients, qui avaient modifié leur livre aussitôt que cela leur avait été possible.

Le tribunal a renvoyé à huitaine pour prononcer son jugement. (Tribunal civil de la Seine, 1re ch. Présidence de M. Flogny. Audience du 19 décembre.)

(Extrait du journal le *Droit*.)

M. Louis Ratisbonne, homme de lettres, contre M. Gedalge, éditeur. — Les poètes de l'enfance.

M. Dubois, inspecteur de l'instruction primaire, a cru utile de mettre entre les mains de l'enfance, non pas seulement les œuvres des grands poètes, mais aussi les œuvres de ceux qui écrivent des vers à son usage. Dans ce but, il a formé un recueil intitulé : « Comédies enfantines », dont les pièces sont empruntées aux auteurs les plus variés. Fénelon y coudoie Berquin; et Victor Hugo, M. Louis Ratisbonne. Ce dernier fut un jour désagréablement surpris en recevant une lettre où on le plaisantait sur sa verve poétique à l'occasion des fragments de ses œuvres imprimés dans le livre en question. Il l'achète et lit avec stupeur sous sa signature la « poésie » suivante :

L'Écolier docile.

— Adieu, petit chéri; vous vous rendez en classe,
Ne vous y faites pas punir.
— Non, maman. Pour cela, que faut-il que je fasse?
— Une chose : obéir.
J'obéirai, maman. Il tint si bien parole
Que, depui lors, on a plaisir
A le voir, tout joyeux, partir pour son école
Et tout joyeux en revenir.

M. Dubois ajoutait :

Devoir : Traiter en prose le même sujet : *Émile est tout joyeux quand il part à l'école...*

Dire pourquoi, etc.

Or les vers n'étaient pas de M. Ratisbonne, non plus que ceux d'une autre pièce intitulée *le Paresseux*, et qui commence ainsi :

— Amusons-nous, d'abord, dit Léon; mon devoir,
Je le ferai tantôt, etc.

Mais, un peu plus loin, figurait un petit conte que nous livrons aux méditations du lecteur :

Les Lunettes.

Jules s'ennuyait bien,
Car il ne savait rien,
Pas même lire!
Un jour qu'il était seul et ne pouvait pas rire,
Il se dit : « Voyons donc, je m'en vais voir un peu,
Puisque je ne sais quoi faire,
La belle histoire que grand'mère
Lisait hier dans le livre bleu. »
Il va donc chercher dans l'armoire
Le livre, et puis l'ouvre tout grand;
Mais bernique! où donc est l'histoire?
Il ne voit rien que noir ou blanc :
« Ah! je sais; sur mes yeux je n'ai pas mis de verre,
Comme grand'mère.

. . . . . .

Mais d'histoire, pas davantage!
Sa mère entre et lui dit : Grand'mère a mal aux yeux;
Toi, mon enfant, ton mal, c'est d'être paresseux.
Il faut apprendre à lire, et tu verras l'histoire,
Sans lunettes, tu peux me croire,
Rien qu'avec tes yeux bleus. »

M. Ratisbonne ne fut pas content qu'on lui prêtât des vers qu'il trouve mauvais, — et qu'en échange on prît les siens — qu'il trouve bons. — Il assigna donc M. Gedalge pour faire supprimer sa signature sous les pièces apocryphes et retrancher *les Lunettes*, empruntées à ses œuvres sans son autorisation. Il réclamait, en outre, 3,000 francs de dommages-intérêts pour le préjudice causé. Tel est le procès qui était plaidé hier par Me Straus pour M. Ratisbonne, et par Me Leven pour M. Gedalge.

Me Straus, après avoir exposé les faits, revendique hautement le droit pour M. Ratisbonne de reprendre son bien où il le trouve, et, au nom de son client, il termine sa plaidoirie par un vers célèbre :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Quant aux pièces faussement attribuées à M. Ratisbonne, Me Leven allègue la parfaite bonne foi de son client, qui, les ayant trouvées dans un autre recueil, sous les initiales L. R..., les a naturellement appliquées à un auteur bien connu. Elles ont d'ailleurs été immédiatement supprimées. Quant aux « Lunettes », elles ont été également retranchées par des « cartons ». Mais M. Gedalge soutient qu'il n'a fait qu'user de son droit en insérant dans une « chrestomatie » un morceau détaché d'un auteur quelconque. A son avis, c'est une sorte de réclame, un usage consacré par la jurisprudence, et nullement un acte préjudiciable à l'auteur.

Le tribunal a rendu le jugement suivant :

« Le tribunal,

« En ce qui touche les deux pièces de vers intitulées *l'Écolier docile* et *le Paresseux*, insérées dans le recueil la *Gerbe de l'écolier*, éditée par Gedalge jeune;

« Attendu qu'il est constant et non méconnu d'ailleurs par le défendeur que ces deux pièces ne sont pas de Louis Ratisbonne;

« Que c'est à tort, par conséquent, qu'à la suite de chacune d'elles a été imprimé le nom du demandeur, qui est ainsi désigné comme en étant l'auteur;

« En ce qui touche la pièce intitulée *les Lunettes*, insérées dans le même recueil;

« Attendu que cette pièce est extraite du livre *la Comédie enfantine*, composé par Louis Ratisbonne, et que l'emprunt a été fait sans l'autorisation de ce dernier;

« Attendu qu'aux termes de l'article 1er de la loi du 19 juillet 1793, les auteurs d'écrits en tout genre ont le droit exclusif de vendre, faire vendre et distribuer leurs ouvrages;

« Que si, nonobstant cette disposition, toute citation ou publication d'extrait d'une œuvre littéraire ne saurait être considérée comme une atteinte aux droits de l'auteur, il en est autrement lorsque la publication non autorisée porte sur une composition formant par elle-même comme dans l'espèce un tout complet constituant une œuvre distincte;

« Qu'il importe peu que la pièce qui a été choisie soit insérée dans un recueil composé d'extraits empruntés à d'autres écrivains;

« Qu'il appartient à l'auteur seul de déterminer dans quelles conditions son œuvre doit être portée à la connaissance du public et, qu'en présence du droit absolu consacré à son profit par la loi de 1793, il ne saurait être tenu de subir l'insertion dans tout recueil, d'une de ces productions, lors même qu'il ne lui conviendrait pas de l'y voir figurer;

« Sur les dommages-intérêts :

« Attendu, s'il est justifié par les éléments de la cause, que les faits contre lesquels réclame Ratisbonne lui ont causé un préjudice, il y a lieu, pour apprécier la réparation qui lui est due, de tenir compte de cette circonstance que, aujourd'hui, Gedalge a donné satisfaction au demandeur ainsi que le constatent les modifications apportées dans la cinquième édition de son recueil de 1881 et les cartons qu'il a fait composer pour les exemplaires restant des éditions antérieures;

« Que dans ces conditions l'allocation des dépens pour tous dommages-intérêts sera une réparation suffisante du préjudice;

« Que, par le même motif, il n'échet d'allouer dès à présent des dommages-intérêts en prévision de contraventions au présent jugement qui surviendraient dans l'avenir;

« Par ces motifs :

« Fait défense à Gedalge d'exposer et de vendre aucun exemplaire du recueil *la Gerbe de l'Écolier* sans en avoir fait disparaître le nom de Louis Ratisbonne au bas des deux pièces : *l'Écolier docile* et *le Paresseux*, et sans en avoir retranché la pièce intitulée *les Lunettes ;*

« Condamne Gedalge aux dépens, lesquels tiendront lieu à Ratisbonne de dommages-intérêts. »

(Compte rendu du journal *le Droit.*)

Affaire Ricordi contre Escudier. — Propriété littéraire. Libretti d'opéra. — Droits d'auteurs. — Droits de représentation. — Saisie-arrêt.

En 1851, l'éditeur milanais Ricordi fit avec Verdi plusieurs traités aux termes desquels la propriété générale et exclusive de toutes ses œuvres lui était acquise sans exception ni réserve d'aucune sorte. En même temps que sa musique, Verdi vendait à Ricordi les paroles sur lesquelles il l'avait écrite en autorisant son éditeur à conserver ou détruire à son gré en tout ou partie, corriger, changer, remplacer l'œuvre du poète Piave, lequel, ayant reçu pour ses vers la somme de cent vingt francs, ne pouvait plus élever à leur égard aucune prétention.

En 1853 et 1855, Ricordi vendit à l'éditeur français, Léon Escudier, le droit de graver les partitions de *Rigoletto*, la *Traviata*, *Un Ballo in Maschera*, réduites pour piano et chant et piano solo, se réservant la vente des grandes partitions d'orchestre et tous les droits d'auteurs provenant des représentations de ces œuvres, — soit en français, soit en italien.

A ce moment, la jurisprudence relative aux droits des étrangers sur leurs œuvres était loin de leur être favorable. En 1857, notamment, un arrêt de la cour de Paris, confirmant un jugement de la première chambre du tribunal de la Seine, déclarait que les œuvres de Verdi étaient en France dans le domaine public et condamnait le compositeur italien en 1,000 francs de dommages-intérêts pour s'être opposé à la représentation d'*Il Trovatore* sur une scène parisienne.

A ce moment aussi Léon Escudier entreprenait dans son journal, la *Gazette musicale*, la campagne qu'il a poursuivie jusqu'à sa mort en faveur de Verdi et de son œuvre. Il faisait, en outre, à force d'instances et non sans luttes, admettre Verdi au partage régulier des droits d'auteur comme s'il avait été un compositeur français. Quand l'Opéra, le Théâtre-Français et le Théâtre-Italien représentèrent les œuvres de Verdi, les droits d'auteur furent reçus comme suit :

Un tiers pour Verdi.

Un tiers pour Scribe, Hugo ou Dumas, suivant qu'il s'agissait d'*Un Ballo*, de *Rigoletto* ou de la *Traviata*.

Un tiers pour les traducteurs français de ces œuvres, MM. Gilbert et Léon Duprez, aux droits desquels M. Escudier se substitua bientôt en leur achetant à forfait leur part dans les bénéfices.

Tout marcha ainsi sans réclamation d'aucune sorte jusqu'en 1881.

A ce moment, la direction du Théâtre-Italien, les tournées entreprises en province pour faire entendre la messe de *Requiem* de Verdi, l'insuccès de diverses opérations avaient mis les affaires de Léon Escudier dans l'état le plus critique.

C'est alors que Ricordi éleva la prétention que les droits d'auteurs des œuvres de Verdi lui étant dus, et un tiers de ces droits seulement ayant été payé à Verdi, avec son assentiment, tout le reste des droits perçus devait lui appartenir. Il prétendit, en outre, qu'Escudier avait, contrairement à son droit, contrefait, copié et vendu des partitions d'orchestre.

De ces divers chefs, il réclama à Escudier 80,000 fr. de dommages-intérêts.

Escudier mourut le 20 juin 1881. Un seul de ses héritiers consentit à ne point renoncer à sa succession.

C'est donc contre M. Escudier fils et les liquidateurs de la succession Escudier que l'instance a été reprise.

Me Pouillet, assisté de Dubost, avoué, s'est présenté pour Ricordi.

Me Degoulet, assisté de Milliot, avoué, s'est présenté pour les héritiers de Léon Escudier.

A l'audience du 13 janvier, le tribunal a rendu le jugement suivant :

« Le tribunal,

« Déclare reprises avec Laissement, Morris et Pouget, liquidateurs de la succession Escudier, et, avec Escudier fils, les instances introduites contre Léon Escudier, décédé à Paris le 22 juin 1881, jointes les causes pendantes entre les parties, et statuant sur le tout par un seul et même jugement :

« En ce qui concerne les droits d'auteurs afférents aux poèmes de *Rigoletto*, la *Traviata*, *Un Ballo in Maschera*, perçus par Escudier, lors de leurs représentations en France, et réclamés par Ricordi;

« Attendu que dans les traités qu'il a passés avec Escudier, en 1853, 1855, 1859, à l'occasion de ces opéras, Ricordi a toujours agi en qualité de propriétaire général et exclusif aussi bien de la musique que du poème ou libretto sur lequel celle-ci avait été composée;

« Que l'on ne voit apparaître dans aucun de ces traités qui avaient pour objet la cession de certains droits au profit d'Escudier, et dans lesquels les droits étaient expressément désignés, l'abandon par Ricordi à Escudier de la propriété du poème pour le cas de représentation théâtrale en France;

« Que, dans la convention de 1859, relative à l'opéra de *Un Ballo in Maschera*, il est même expressément stipulé que Escudier ne pourra se servir du poème ou libretto que pour la gravure et la publication de son édition, piano et chant;

« Que, dans celles de 1853 et 1855, relatives à *Rigoletto* et à la *Traviata*, Ricordi excepte expressément de la cession qu'il consent à Escudier, tous les droits d'auteur de la musique, résultant des représentations en France, soit en langue italienne, soit en langue française ou en toute autre langue, et que s'il autorise celui-ci à faire publier la partition, piano et chant, avec une traduction française, il a le soin de stipuler que cette traduction est par lui destinée aux théâtres français, et qu'il se réserve à lui seul, dans tous les cas, les droits d'auteur de la musique;

« Attendu que ces clauses, et notamment celle par laquelle il réserve ses droits d'auteur de la musique, sont insuffisantes pour faire présumer la renonciation par Ricordi, au profit d'Escudier, à son droit de propriété sur le poème, considéré comme l'accessoire de la musique et écrit par le parolier sur la commande et aux frais du musicien, ne participait point en Italie aux bénéfices de la représentation qui revenaient tout entiers à l'auteur de la musique;

« Que, en tout cas, c'était à Escudier, s'il voulait stipuler cette cession à son profit, à le faire en termes formels, et que c'est contre lui, s'il subsiste quelque droit, que doit, conformément à l'article 1162, C. civ., s'interpréter la convention;

« Qu'il y a donc lieu de décider qu'Escudier sera tenu de restituer à Ricordi toutes les sommes que ce dernier aurait pu toucher en France, et qu'Escudier a perçues en son lieu et place, à titre de droits d'auteur du poème, tant sur les représentations données en France, en langue italienne, des opéras de *Rigoletto*, la *Traviata*, *Un Ballo in Maschera*, que sur celles données en France, en langue française, des opéras de *Rigoletto* et la *Traviata*;

« En ce qui concerne la grande partition et les parties d'orchestre des opéras ci-dessus, dont Ricordi s'était réservé la propriété exclusive, dans ses traités avec Escudier;

« Attendu qu'il n'établit point que ce dernier en ait fait éditer et vendre directement, et que l'insuffisance des allégations qu'il produit, à cet égard, ne permet pas de s'arrêter à cette partie de sa demande;

« En ce qui concerne la demande en validité des saisies-arrêts pratiquées aux mains de Peragallo et Souchon;

« Attendu qu'il y a lieu de surseoir à statuer jusqu'après la fixation du chiffre de la créance de Ricordi contre Escudier.

« Par ces motifs,

« Dit que les droits d'auteur touchés par Escudier sur les représentations en France, tant en langue française qu'en italienne des opéras de *Rigoletto*, la *Traviata*, *Un Ballo in Maschera*, l'ont été sans droit, qu'ils sont demeurés la propriété de Ricordi, et qu'Escudier ou ses représentants seront tenus de les lui restituer;

« Ordonne, avant faire droit, que, par Monnié, Parent et Schmidt, experts, que le tribunal commet à cet effet, après serment prêté devant le président de cette chambre, le montant de toutes les sommes

touchées par Escudier ou ses ayants droit à ce titre sera relevé et établi par tous les moyens que les experts jugeront convenables pour être ensuite par les parties requis et par le tribunal statué ce qu'il appartiendra ;

« Surseoit à statuer sur la demande en validité des saisies-arrêts.

« Déclare toutes les parties mal fondées dans le surplus de leurs demandes, fins et conclusions et condamne Laissement, Morris, Poujet ès noms, et Escudier fils en tous les dépens, y compris l'enregistrement des conventions de 1853, 1855 et 1859. »

Tribunal civil de la Seine, 1re chambre. Audience du 13 janvier.

(Compte rendu du *Droit*.)

Propriété littéraire. — Succession Peragallo. — Cession de droits d'auteur. — M. Louis Davyl. — Séquestre. — Référé.

Il y a quelque temps, l'administration judiciaire de la succession de M. Peragallo, l'ancien agent général de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, avait eu déjà des difficultés avec M. Becque, l'auteur des *Corbeaux*, la pièce jouée récemment à la Comédie-Française, au sujet de cessions de droits d'auteur, consenties à feu M. Peragallo.

M. Houtelart avait dû déjà faire ordonner par M. le président que les droits seraient perçus par un séquestre pour être attribués ultérieurement à qui de droit.

Aujourd'hui, des difficultés identiques se produisent de M. Louis Davyl. Ce dernier aurait vendu à M. Peragallo tous ses droits d'auteur résultant à son profit des représentations des pièces ci-après : la *Maîtresse légitime*, le *Dernier Gascon*, les *Châteaux en Espagne;* mais voilà que par exploit de Gillet, huissier à Paris, en date du 15 décembre, M. Louis Davyl, lui aussi, a saisi le tribunal de la Seine d'une demande tendant à faire déclarer nuls les transports consentis à M. Peragallo.

M. Houtelart, en qualité d'administrateur chargé de réaliser l'actif de la succession de l'ex-agent général de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, croit devoir revendiquer au profit de qui de droit la propriété résultant des titres par lui trouvés, sauf à la justice à apprécier le mérite de la demande introduite par M. Davyl et se fondant sur ce que provision est due aux titres, il considère que personne ne peut s'opposer à ce qu'il touche des mains de tous tiers détenteurs les droits acquis à M. Davyl par suite de la représentation de ses pièces. Cependant, en présence du litige, il a jugé convenable de recourir à la voie du séquestre judiciaire; aussi a-t-il fait assigner :

Louis Davyl, en référé pour voir nommer telle personne qu'il plaira à M. le président, désigné en qualité de séquestre judiciaire des droits d'auteur, résultant au profit de M. Davyl, des pièces susindiquées.

M. Rivière, avoué, s'est présenté pour M. Houtelart ès qualités; M. Milliot, avoué, pour M. Louis Davyl.

M. le président a nommé M. Houtelart séquestre, qu'il a autorisé de suite à verser à M. Louis Davyl la moitié des sommes encaissées.

Propriété littéraire. — Mme veuve de Ponson du Terrail contre les frères et sœurs de son mari. — Loi du 14 juillet 1866, relative à la propriété des droits d'auteur et de reproduction d'œuvres littéraires. — Droit des héritiers à réserve. — Transmissibilité de ce droit par succession. — Nullité des défenses faites à ce titre. — Référé.

Mme veuve de Ponson du Terrail, l'auteur si populaire, se trouve aujourd'hui propriétaire des droits d'auteur et de reproduction des œuvres de son défunt mari.

En effet, la loi du 14 juillet 1866, qui étend à cinquante années la durée des droits des héritiers et ayants cause des auteurs, compositeurs et artistes, a attribué au conjoint survivant, pendant cette même période de cinquante ans, la jouissance des droits de l'auteur prédécédé.

La même loi a toutefois stipulé que si l'auteur laissait des héritiers à réserve, la jouissance serait réduite au profit de ces héritiers, suivant les proportions et distinctions établies par les articles 913 et 915 du Code civil.

M. de Ponson du Terrail est décédé à Paris le 21 février 1871, ne laissant comme héritière à réserve que Mme sa mère, qui était dès lors, de son vivant, copropriétaire du quart des droits d'auteur et de reproduction littéraire des œuvres de son fils, les trois autres quarts appartenant en légitime propriété à la veuve survivante.

Mme de Ponson du Terrail mère est elle-même décédée au mois de mars 1877, laissant deux enfants, une fille, Mlle Hortense, et un fils, M. Henri, ses seuls et uniques héritiers. Ces derniers ont touché le 6 mars 1880, à la Société des gens de lettres, les sommes existant au crédit d'Alexis de Ponson du Terrail au jour de son décès, et le quart des droits d'auteur et de reproduction touchés par ladite Société et revenant à leur mère.

Actuellement, Mme de Ponson du Terrail, la veuve de l'auteur, prétend avoir droit de toucher seule le montant des droits échus depuis lors et ceux à échoir dans l'avenir, droit dont elle aurait, prétend-elle, la jouissance entière. M. Henri et Mlle Hortense de Ponson du Terrail, ses beau-frère et belle-sœur, ont cependant, par exploit d'huissier du 12 décembre dernier, fait défense à la Société des gens de lettres de se dessaisir de toute somme au profit de Mme veuve de Ponson du Terrail.

Cette dernière, qui se trouve dans une position

modeste, et dont les droits en question constituent actuellement à peu près ses seules ressources, a cru devoir protester contre ces agissements qui seraient attentatoires à ses droits, et elle a fait assigner ses beau-frère et belle-sœur devant M. le président des référés, pour voir dire que, nonobstant toute défense, la Société des gens de lettres sera autorisée à verser aux mains de ladite dame veuve de Ponson du Terrail l'intégralité des droits d'auteur et de reproduction perçus et ceux à percevoir dans l'avenir des œuvres de M. de Ponson du Terrail son défunt mari, les frère et sœur de celui-ci ne pouvant y prétendre à aucun titre.

M. Ratier, avoué, s'est présenté pour Mme de Ponson du Terrail, la veuve de l'auteur, et il a obtenu de M. le président une ordonnance reconnaissant les droits de propriété totale de sa cliente, et, en conséquence, enjoignant à la Société des gens de lettres de lui verser l'intégralité des droits d'auteur et de reproduction d'œuvres perçus nonobstant la défense faite par les frère et sœur du défunt.

Tribunal civil de la Seine. Audience du 23 décembre 1882. Audience des référés. Présidence de M. Aubépin.

(*Le Droit.*)

La Congrégation de l'index a condamné l'*Homme et le Citoyen*, par M. le pasteur Steeg, député; *les Éléments d'instruction morale et civique*, par M. Compayré, député; l'*Instruction civique à l'école*, par M. Paul Bert, député; *l'Instruction morale et civique des jeunes filles*, par Mme Gréville.

Fanfan la Tulipe. — Revendication de paternité. — Propriété littéraire. — Régisseur de théâtre. — Question de collaboration.

(Les conseils et indications donnés à l'auteur dramatique par le régisseur de théâtre, quelque précieux qu'ils puissent être par l'intelligence et l'expérience des choses de la scène possédées par ce dernier, ne sauraient constituer une collaboration littéraire.)

M. Haymé, régisseur des Bouffes, avait assigné devant le tribunal civil de la Seine M. Ferrier et M. Prevel pour voir déclarer qu'il avait collaboré avec eux au livret de l'opérette *Fanfan la Tulipe*, qu'il avait des droits égaux aux leurs, et qu'il y avait lieu pour la justice de prescrire en sa faveur certaines mesures destinées à consacrer pratiquement la reconnaissance de sa copropriété littéraire.

Le 28 octobre, le tribunal rejeta les prétentions. Le jugement était ainsi conçu :

« Le tribunal,

« Attendu que, par son assignation en date du 17 octobre 1882, et ses conclusions en date du 21 du même mois, Haymé demande à être déclaré collaborateur du livret de l'opérette intitulée *Fanfan la Tulipe* au même titre pour Ferrier et Prevel et à jouir de tous les profits et avantages résultant de cette collaboration, dans les mêmes proportions que lesdits Ferrier et Prevel, tant à Paris qu'en province et à l'étranger;

« Attendu qu'au demandeur incombe la preuve de la convention aux termes de laquelle sa collaboration aurait été par lui donnée et acceptée par Ferrier et Prevel, des stipulations du partage des profits et avantages résultant de cette collaboration;

« Attendu que de l'examen fait par le tribunal de la correspondance et des documents produits par Haymé, il ne résulte pas qu'une convention de cette nature soit intervenue entre les parties;

« Attendu, en effet, que si le demandeur représente au tribunal des notes manuscrites qui feraient preuve, d'après lui, de sa collaboration au livret de *Fanfan la Tulipe*, Ferrier affirme que jamais ces notes ne lui ont été communiquées par Haymé, qu'il n'en a jamais eu connaissance;

« Attendu que de la correspondance visée aux débats il résulte qu'alors que Ferrier avait soumis son œuvre au directeur du théâtre des Bouffes-Parisiens, Haymé, régisseur de ce théâtre, serait intervenu en cette qualité et aurait donné à Ferrier des indications sur des corrections à apporter à certaines parties du deuxième acte et la modification du troisième acte, ces indications ne sauraient constituer une collaboration littéraire;

« Attendu qu'en admettant que Ferrier ait profité de ces indications, de ces conseils et de ces critiques, rendus précieuses par l'intelligence et l'expérience que Haymé peut posséder des choses de la scène, il ne demeurerait pas établi pour le tribunal que, pour prix de ces indications et de ces conseils, Haymé ait stipulé et que Ferrier lui ait promis un partage dans les profits et les avantages à retirer de l'œuvre dont il s'agit;

« Qu'ainsi sa demande n'est justifiée à aucun titre;

« Par ces motifs,

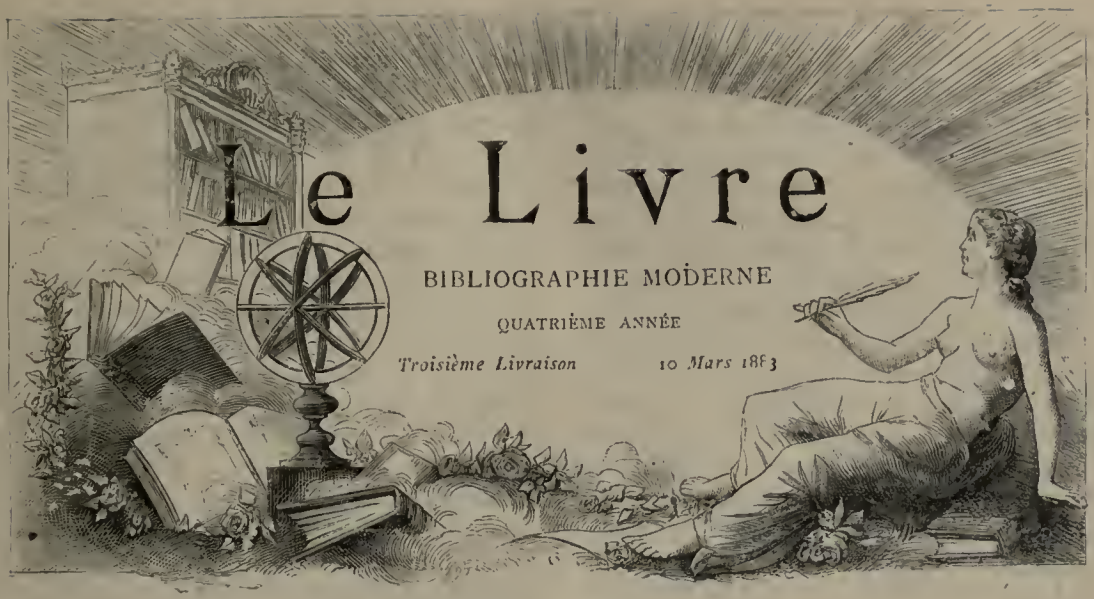
« Déclare Haymé mal fondé dans sa demande;
« L'en déboute;
« Et le condamne aux dépens. »

M. Haymé a interjeté appel de ce jugement. Me *Bourdillon*, avocat, s'est présenté pour lui. Me *Pouget* a plaidé pour MM. Ferrier et Prevel.

La cour, sur les conclusions conformes de M. l'avocat général, a purement et simplement confirmé la décision des premiers juges.

Cour d'appel de Paris, première chambre.
Audience du 12 janvier 1883.

(Compte rendu de la *Gazette des Tribunaux.*)



CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

ANGLETERRE

Londres, le 4 mars 1883.

Dans une saison à peu près nulle en fait d'œuvres littéraires d'intérêt ou de valeur, les livres qui ont le plus de droit à l'attention sont les mémoires et les biographies. Aucune des publications récentes de cette nature n'a beaucoup ajouté à ce que nous savons sur le passé et sur le présent. Une d'elles, au moins, a cependant obtenu une espèce de *succès de scandale*, si je peux me permettre cette expression. Le troisième volume de la vie du révérend Samuel Wilberforce, D. D., lord-évêque d'Oxford et plus tard de Winchester[1], complète la biographie d'un homme qui a joué un rôle des plus en vue dans les différents mouvements dont l'effet a été de rendre le cléricalisme anglican (*ecclesiasticism*) un objet d'amusement et de mépris pour tout le monde, hors ceux dont l'esprit est le plus étroit et le plus courbé sous la domination des prêtres. On ne peut prendre en France qu'un intérêt très modéré aux idées qui ont amené un nombre considérable de nos *clergymen* anglais à se déguiser dans les vêtements de l'Église de Rome, attirail qu'ils portent avec autant de commodité pour eux-mêmes et de danger pour leurs voisins que le faisait leur prédécesseur dans ce genre d'expérience, dont le plus spirituel des fabulistes a dit :

...Bien qu'animal sans vertu,
Il faisait trembler tout le monde.

Mais en Angleterre, où la plupart de nos évêques sont pairs du royaume, la conclusion de la biographie de l'évêque Wilberforce a soulevé une vive controverse. On peut se faire une assez juste idée du caractère de ce très révérend seigneur et législateur en se rappelant qu'on l'avait gratifié du sobriquet de *Soapy Sam*, *Sam* étant l'abrégé de son nom de baptême Samuel, et *Soapy* signifiant à peu près « visqueux[1] ». Quant aux circonstances qui engagèrent dans l'Église de Rome ses frères et les principaux membres de sa famille, tandis que lui restait, au moins nominalement, dans le sein de l'Église anglicane, de la hiérarchie de laquelle il formait un si remarquable ornement, et quant à la conduite tortueuse qui le rendit un objet de défiance pour beaucoup de ceux — à commencer par la reine — avec lesquels il se trouva en contact, je n'ai pas eu à m'en occuper. Néanmoins, la publication du volume que j'ai sous les yeux établit que, sous l'extérieur « flagornant et doucereux » de Wilberforce, se cachait une bonne dose d'aigreur et de dépit. Malheureusement pour la mémoire du prélat défunt, l'écrivain auquel avaient été confiés ses papiers est mort en

1. Lond., John Murray.

1. De *soap*, savon.

même temps que le premier volume de sa biographie paraissait. On n'avait guère à reprocher à ce biographe que le défaut, assez naturel dans ces circonstances, d'exagérer l'importance de son héros, qui eut surtout des succès comme « homme de société ». A sa mort, la tâche de compléter l'ouvrage fut dévolue à un fils de l'évêque Wilberforce, qui a été aussi indiscret que son prédécesseur avait été réservé. Wilberforce laisse, sur plus d'un de ses confrères de l'épiscopat encore vivants, des jugements peu flatteurs, et à propos de notre premier ministre Palmerston, il dit : « Ce misérable Pam (c'est la forme contractée par laquelle on avait l'habitude de désigner le plus populaire des hommes d'État anglais) me paraît chaque jour devenir pis. Je n'ai jamais pu découvrir en lui une parcelle de vérité ou de sentiment noble. Il conduit la chambre des communes en la corrompant ». Il représente l'élévation du docteur Thomson à l'archevêché d'York comme un outrage au comté d'York; et il parle de lord Shaftesbury, qui est une des grandes lumières du « monde dévot », comme étant doué d'un esprit biscornu, puritain et persécuteur. Que mes lecteurs veuillent bien m'excuser de les retenir sur un semblable sujet, lequel a pour toute utilité de montrer « combien certains chrétiens s'aiment les uns les autres ».

Reminiscences of court and Diplomatic Life, par Georgiana, baronne Bloomfield[1], est un régistre agréable à lire, où sont consignées les observations d'une personne qui commença par être fille d'honneur de la reine Victoria, et devint ensuite la femme d'un diplomate qui alla à Saint-Pétersbourg et à Berlin comme envoyé, et, plus tard, à Vienne comme ambassadeur. L'odeur des cours y est presque trop forte pour un lecteur qui n'y est pas habitué, car les anecdotes les plus intéressantes n'y concernent que les monarques et leur entourage immédiat. Néanmoins, lady Bloomfield a de la pénétration et un côté humouristique dans l'esprit; et ses réminiscences semblent devoir conserver, au moins pour un temps, leur popularité.

Some account of my Life and Writings; an autobiography, par feu sir Archibald Alison, Baronet, édité par sa belle-fille[2], ajoute un ouvrage d'une lecture facile sans être très remarquable, au petit nombre d'autobiographies que nous possédons en Angleterre. Alison est connu chez nous comme auteur d'une volumineuse *Histoire de l'Europe* faite dans l'esprit *tory* le plus sec et le plus hautain. Un homme qui regardait comme inévitable l'institution de l'esclavage, qui voyait dans l'établissement du libre échange la destruction de la suprématie anglaise; qui considérait comme un don de la démocratie la dette publique sous laquelle gémissent la plupart des pays civilisés, et qui doutait fortement qu'il fût bon d'instruire la classe ouvrière, peut à juste titre passer pour un réactionnaire. Alison était cependant un homme consciencieux et un rude travailleur, qui passa un grand nombre d'années et dépensa une grande somme d'argent à compiler son histoire, et qui s'est fait quelque chose qui ressemble à une réputation.

Son autobiographie le représente comme un homme brillant, actif, content de soi, et doué d'une confiance presque sublime en son étoile. Il fréquentait sur le pied d'une égalité absolue les plus grands hommes de la précédente génération en Angleterre : Bulwer, Macaulay, Hallam, Dickens, etc., et, naturellement, ses souvenirs sur de tels personnages ont un grand intérêt.

On peut ranger dans ce genre de livres dont je m'occupe maintenant, *the Wentworth Papers,* édités par J.-J. Cartwright[1].

Ces *Papiers,* choisis dans une énorme masse de correspondances appartenant à la même famille, se composent des écrits d'un certain lord Strafford, qu'il ne faut pas confondre avec le fameux ministre de Charles Ier, et des lettres de deux femmes, l'une Isabella lady Wentworth, sa mère, l'autre lady Strafford, sa femme, et d'autres personnages de moindre intérêt. C'est un délicieux tableau de la vie de l'aristocratie anglaise au temps de Guillaume III, d'Anne et de Charles Ier. Le principal sujet des lettres de lady Wentworth à son fils est le choix d'une femme riche et d'une maison de ville confortable pour lui. Elle fait donc défiler devant lui des légions de filles à marier qui aspirent à sa main.

L'orthographe de la grande dame est merveilleuse, surtout en ce qui regarde les noms propres. Marlborough (le Malbrouk de la chanson) apparaît là sous la forme du Molberry, et le fameux docteur Arbuthnot devient Alburtenhead, Albermote, Albernight, etc.

Un curieux spécimen de la valeur de l'argent et des conditions d'existence à l'époque se trouve dans le reçu suivant, donné par la douairière à son fils; malheureusement une traduction ne saurait conserver l'étrangeté de l'orthographe : « Reçu de mon fils Strafford dix livres à compte

1. Lond., Kegan Paul, Trench and Cº.
2. Lond., Blackwood and sons.

1. Lond., Wyman and sons.

sur mon trimestre échéant à la Saint-Jean d'été. J'espère que Dieu lui pardonnera de m'avoir payé avant l'échéance et d'avoir ainsi manqué à sa résolution; mais c'est parce qu'il va à la campagne et que j'ai promis de mieux administrer mes affaires à l'avenir, et de ne jamais rien lui demander avant que le trimestre soit échu; seulement, mon fils Pierre a abusé de ma faiblesse et m'a tiré par ses cajoleries vingt-six shillings que j'ai bien peur qu'il ne me rende jamais. Isabella Wentworth ». — Il faut espérer qu'on puisera encore dans cette mine de correspondance intéressante qui vient d'être découverte.

En tête des livres de voyages se trouve *To the Gold coast for Gold, a personal Narrative,* par Richard F. Burton et Vervey Lovett Cameron [1]. Il y a peu de voyageurs anglais qui soient mieux connus que le capitaine Burton, dont les ouvrages sont, naturellement, aussi familiers aux lecteurs de France qu'à ceux d'Angleterre. En ce moment, le capitaine Burton est consul anglais à Trieste. Il n'en est pas moins heureux de saisir une excuse pour laisser là ses fonctions et se livrer à des voyages dans les coins les plus reculés du monde. Le capitaine Cameron s'est aussi acquis la réputation d'un hardi et sagace explorateur de l'Afrique. Le but de l'expédition de ces deux brillants voyageurs était de faire un rapport sur les mines d'or nouvellement ouvertes sur la côte occidentale de l'Afrique, et, si possible, de faire une investigation complète à propos de ce qu'on appelle les monts Kong, qui, depuis quelques années, sont à moitié passés à l'état de mythe. Le côté géographique dut être négligé, la partie commerciale de l'entreprise se trouvant assez absorbante pour occuper tout leur temps. Une portion du second volume est rédigée par le capitaine Cameron; mais la plus grande partie de l'ouvrage est due au plus connu des deux collaborateurs.

Les descriptions, non seulement du paysage africain, mais des lieux visités par nos voyageurs en se rendant à destination, la Grèce, Gibraltar, Lisbonne, Madère, les Canaries, sont pleines d'animation.

Tout cela est, à coup sûr, peu de chose pour intéresser les lecteurs français à ce récit d'explorations. Mais ce qui donne à ces deux volumes une sorte de droit à votre attention, c'est le contraste, entièrement en notre faveur, que le capitaine Burton établit entre la méthode anglaise et la méthode française de traiter une colonie. La France est accusée de deux grands défauts : une bureaucratie excessive et une discipline militaire, ou plutôt une discipline de Martinet [1], qui entrave la liberté de la vie civile et qui gouverne trop. Puis le capitaine Burton continue par un passage que je traduis :

« D'un autre côté, l'Angleterre gouverne trop peu. Elle est à présent entre les deux selles proverbiales. Elle a perdu la norme de l'honneur, l'aristocratie; et elle l'a perdue pour toujours. Mais elle n'a pas encore acquis la pleine force de la démocratie. C'est, en partie, le secret de cette désorganisation qui cause un tel étonnement sur le continent d'Europe. »

De plus, l'Angleterre coloniale est atteinte de la maladie de la non-intervention et de la contagion de l'économie, fruits du libéralisme; ses épargnes, réalisées en affamant ses établissements, sont d'ailleurs de celles dont on dit populairement qu'on dépense une livre pour sauver un sou. La France a adopté la méthode contraire. Elle dépense libéralement son argent à faire des ports et des routes et à ouvrir des communications à travers les pays limitrophes. Dernièrement, elle envoyait un croiseur à Madère proposer de relier Dakar à l'île du Cap-Vert par un fil télégraphique. Elle s'applique assidûment à se créer des relations amicales, ou du moins pacifiques, avec les populations. Elle part du vrai principe, envoyant comme officiers aux colonies les sujets les plus remarquables, soit dans la marine, soit dans l'armée. En Angleterre, n'importe qui est assez bon pour l'Afrique occidentale. Avant de commencer à traiter, elle en impose aux naturels par un déploiement de forces écrasant, et, s'il est nécessaire, par des coups bien frappés. Elle élève les enfants des chefs, et oblige tous ses sujets, sous peine de châtiments, à apprendre et, si possible, à parler le français. Loin de pratiquer la non-intervention, elle ne permet à personne qu'à elle-même de faire la guerre. Cette attitude impérieuse, guerrière, impériale, est ce qu'il faut à l'Afrique. C'est le contraire de notre manie de Quaker, qui nous fait poser pour la paix.

Nous laissons la guerre faire rage *ad libitum* entre les naturels, même à Porto-Loko, presque à une portée de canon de Sierra-Leone. Sur le fleuve Gambie, les naturels ont dédaigneusement déclaré qu'ils veulent bien se soumettre aux Français qui sont des hommes, mais non à nous qui sommes des .... Plus récemment encore, les chefs de Futa-Jalon sont allés, non à Londres, mais à Paris ».

Ces volumes sont moins riches en incidents que ne le sont d'ordinaire les ouvrages du capitaine

1. Lond., Chatto and Windus.

1. « Discipline brutale s'il en fut ». J.-K.

Burton; mais il est probable qu'on les traduira en français. *With a Show through south Africa,* par Charles Duval [1], traite d'une autre partie de l'énorme continent équatorial, et n'est pas sans mériter quelque attention. L'auteur, qui a pour mission spéciale ici-bas, comme il le confesse lui-même avec complaisance, d'être un *showman,* « cornac », barnum ou impresario, était allé dans l'Afrique méridionale pour y donner ces divertissements qui consistent en monologues, mimiques, etc., et qui, chez les populations de langue anglaise, sont souvent acceptés comme tenant lieu du drame et du vrai théâtre. Pendant qu'il était à Prœtoria, il se trouva enveloppé dans les infortunes des Anglais dans leur guerre avec les Boërs, et il fut obligé de prendre un rifle et de contribuer pour sa part à la défense de la ville. Ce qui recommandera surtout son œuvre auprès des Anglais, c'est le jour qu'elle jette sur l'incapacité du fonctionnarisme anglais tel qu'il se montra dans la campagne de l'Afrique méridionale.

Notre vanité nationale ne trouvera rien de flatteur, au contraire, à recevoir l'assurance que, suivant nos ennemis, le soldat anglais a deux défauts radicaux, dont l'un est qu'il ne sait pas tirer. Le livre de Mme C.-F. Gordon Cumming sur le royaume de Hawaii et ses volcans [2] est une délicieuse description de paysage tropical, écrite par une dame qui sort d'une famille de voyageurs et de chasseurs.

Les tableaux des phénomènes des éruptions volcaniques sont pleins de vie et de couleur. M. Seebohm a entrepris une exploration bien différente dans son *Siberia in Asia : a Visit to the Valley of the Tenesay in East Siberia* [3]. Un voyage tel que celui qu'a fait M. Seebohm n'est possible que pour « un fou ou un Anglais ». Les contrées qu'il a explorées sont si obscures et si inconnues qu'on ne prend pas grand intérêt à le suivre. Les descriptions de voyages en traîneau, de marches avec les patins à neige, de chasses dans les forêts, et autres semblables, offrent cependant quelque chose de stimulant aux *sportsmen,* et je ne serais pas surpris qu'un récit bien fait pour détruire chez la plupart toute idée d'expédition dans le Nord, fît partir un grand nombre d'Anglais en quête de semblables désagréments.

The Pedigree of the Devil (*La généalogie du diable*), par Frédéric Hall [4], explique comme il convient le lien qui rattache le diable de la foi chrétienne aux conceptions primitives de l'esprit du mal. L'ennemi du genre humain est un personnage si important dans la puritaine Angleterre qu'il n'y a guère à être surpris de voir que sa descendance et sa généalogie soient tracés avec diligence. M. Hall a recueilli quantité de renseignements curieux qui sont ici publiés sous une forme attrayante.

1. Lond., Tinsley brothers, 2 vol.
2. Lond., W. Blackwood and sons.
3. Lond., John Murray.
4. Lond., Trübner and Co.

Dans ma dernière correspondance, je parlais du commencement d'une série de biographies de Dante Gabriel Rossetti. Cette série vient de s'augmenter d'une œuvre importante. Elle a pour titre : *Dante Gabriel Rossetti, a record and a Study,* par William Sharp [1].

Dans cet ouvrage sur le peintre-poète, on considère l'œuvre du peintre plus particulièrement que celle du poète. L'histoire de l'origine du mouvement connu sous le nom de Pré-Raphaélisme en forme le chapitre le plus frappant et le plus intéressant. Je me suis étendu longuement dans *Le Livre* sur la part que G. Rossetti y avait prise. Mais M. Sharp nous donne la première exposition complète qui ait encore paru des débuts, des progrès, du but et des doctrines de ce mouvement.

Ce volume est d'une exactitude toute particulière, et témoigne de beaucoup de conscience et de travail. En traitant des sonnets de Rossetti, qui forment une part importante de ses travaux littéraires, M. Sharp accepte comme un jugement décisif l'appréciation qui en est faite dans *Le Livre.* Il commence le chapitre VII de son livre, intitulé *Le Sonnet,* par une citation de la *Westminster Review,* destinée à expliquer la place du sonnet dans la poésie, suivie d'un extrait du *Livre* du 10 décembre 1881, où l'on marque le rang de Rossetti parmi les auteurs de sonnets en Angleterre. Je ne puis m'arrêter davantage sur un homme dont j'ai parlé si souvent et si longuement, même quand il a la stature intellectuelle de Rossetti.

Je me contente donc de mentionner l'apparition du livre étudié, bien écrit, et sagement appréciateur que vient de publier M. Sharp.

Passant pour un moment aux livres qui s'adressent plus particulièrement aux bibliophiles, je me trouve aussitôt entraîné vers les publications de M. Elliot Stock. M. Stock nous a déjà donné une série de réimpressions en fac-similé des premières éditions des chefs-d'œuvre de la littérature anglaise, comme le *Paradis perdu* de Milton et

1. Lond., Macmillan and Co.

le *Pilgrim Progress* de Bunyan ; il vient d'y ajouter la première édition de *Robinson Crusoé* de De Foe. En voici le titre complet :

The Life and strange surprising adventures of Robinson Crusoe, of York, Mariner : Who lived eight and twenty years, all alone in an uninhabitated island on the coast of America, near the mouth of the great river of Oroonoque; Having been cast on Shore by Shipwreck, wherein all the Men perished but himself. With an account how he was at last as strangely deliver'd by pyrates. Written by Himself. London. Printed for W. Taylor at the Ship in Pater-Noster-Row. M.DCC.XIX.

On donne, en même temps que le livre, un facsimilé bien exécuté du curieux portrait de Robinson Crusoé, qui se trouve en regard de la page de titre dans l'original. On ne s'attend pas à ce que j'inflige à ceux qui me lisent des réflexions quelconques sur un livre comme *Robinson Crusoé*, qui a probablement plus de lecteurs en France qu'aucun autre ouvrage publié en Angleterre n'en attire. Il n'est guère possible de pousser trop loin les éloges quand on parle de la valeur de la série publiée par M. Stock ou de la beauté d'exécution de chacun des volumes pris à part. Son *Robinson Crusoe* a des chances d'être un de ceux qui auront le plus de popularité, l'orthographe primitive étant éminemment faite pour charmer le lecteur cultivé. En outre, il y a, dans la première édition, certains détails naïfs qui ont été supprimés dans les éditions suivantes. M. Austin Dobson, poète et *essayist* bien connu, a écrit pour ce livre une introduction brillante et bien appropriée au sujet. M. Stock a aussi fait paraître le second volume du *Bibliographer*. Cette publication garde dans l'estime publique une place qu'aucun autre ne peut pratiquement lui disputer. Quelques notices sur les Bibles de Genève par le révérend Nicholas Pocock, une description de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge, une série d'articles de M. W. M. Conway sur les graveurs sur bois des Pays-Bas, et les essais de M. T. Comyns Cair sur les illustrations dans les livres anciens et modernes, se font remarquer entre les autres articles qui y sont contenus. Un compte rendu complet des ventes de livres importantes qui ont eu lieu dans le cours de l'année dernière donne encore de l'attrait et de la valeur à ce livre utile à tous, et indispensable aux bibliographes de la Grande-Bretagne.

La charmante *Parchment series* de MM. Kegan Paul et Cᵉ s'est enrichie de quelques volumes importants. Celui de toute la série qui présentera le plus d'intérêt aux lecteurs français a pour titre : *French Lyrics, Selected and annotated by George Saintsbury*. Ce délicat petit volume est un fruit des études préparatoires que M. Saintsbury a dû faire pour écrire son *Histoire de la littérature française*, dont j'ai parlé dans ma dernière correspondance. On trouve ici la même connaissance approfondie et exacte de votre langue et de votre littérature que je signalais dans l'ouvrage précédent de M. Saintsbury.

Tout limité qu'il était par l'espace mis à sa disposition, M. Saintsbury est parvenu à représenter fidèlement dans son volume le genre dont il s'occupe. Commençant avec l'Autrier en Mai de Moniot d'Arras et des poèmes anonymes comme *Trois Sereurs,* il termine par des poésies d'auteurs morts depuis peu ou encore vivants, comme M. Albert Glatigny, M. Théodore de Banville et M. Leconte de Lisle. Les écrivains comme Clément Marot, Pierre de Ronsard, Charles d'Orléans et François Villon fournissent naturellement de nombreux exemples, et on trouve dans l'ouvrage des spécimens de toutes les formes de composition, ballade, rondeau, triolets, etc. Une collection de ce genre ne saurait être complète. L'œuvre de M. Saintsbury est néanmoins d'une telle excellence qu'il y a bien peu d'omissions à signaler parmi les poésies lyriques que l'on aime le plus à relire. Il est une seule pièce que j'y cherche en vain : ce sont les délicieux triolets de Jehannot de Lescurel commençant par *Biétris est mes délis.* On y trouve cependant deux pièces de ce charmant poète.

Je doute qu'aucun volume aussi exquis et appétissant au point de vue typographique soit encore sorti des presses modernes anglaises. Le cinquième volume de la belle édition de Shakespeare est venu s'ajouter à la collection. Je remarque aussi que les *Fables* de Gay ont été publiées et forment un volume digne de ceux qui ont paru déjà. Je n'ai pas vu le volume, mais il n'y a pas à discuter le choix qu'on a fait de cet ouvrage. De tous les auteurs de fables anglais, Gay est celui qui approche le plus — *sed longo intervallo* — de La Fontaine.

La poésie et les belles-lettres offrent peu d'œuvres importantes à enregistrer. *The Renewal of Youth and other Poems,* par Frédéric W.-N. Nujers[1], est l'ouvrage d'un homme bien connu et de grand talent, et le produit d'une haute culture intellectuelle. Mais le ton en est tellement théologique qu'il n'est guère probable qu'il excite beaucoup d'intérêt à l'étranger.

Des écrivains qui sont juste sur la limite au-

1. Lond., Macmillan and Cᵒ.

delà de laquelle on est poète, M. Nujers me semble être le premier. Mais pour vrai poète, j'hésite à le déclarer tel.

Avant de citer les quelques romans qui ont des droits à l'attention, je veux enregistrer les noms d'Anthony Trollope, un des plus féconds, et, en somme, un des plus populaires des romanciers anglais. Il tenait d'héritage son remarquable talent pour les œuvres de fiction, sa mère ayant été un célèbre écrivain.

Les peintures de la vie anglaise à la campagne, et surtout de la société ecclésiastique, ont acquis à Trollope une réputation grande et méritée. S'il n'y a rien de particulièrement frappant dans ses livres, ils sont du moins d'une lecture fort agréable. Après la mort de Thackeray et de Dickens, Trollope était devenu un des représentants du roman anglais. Pendant ces dernières années cependant, des hommes nouveaux s'étaient levés pour le remplacer et, avant qu'il fût mort, sa popularité avait diminué de beaucoup.

Les quelques romans parus pendant ces deux derniers mois et qui méritent d'être signalés sont : *Elis' Children*, par G. Manville Fenn[1], *A story of Carnival*, par Mary A.-M. Hoppus[2], *Mr Lorimer*, par Lucas Malet[3], *Prit : A Memory*, par James Payn[4], *Val Strange*, par D. Christie Murray[5], et *Patty's Partner*, par Jean Middlemass[6].

C'est là un pitoyable compte rendu pour un grand pays ! — Je suis cependant heureux d'annoncer qu'un des reproches que nous méritons depuis longtemps va cesser d'être justifié, et qu'une Biographie nationale digne de ce nom sera prochainement publiée sous la direction éminemment autorisée de M. Leslie Stephen.

1. Lond., Chapmann and Hall.
2. Lond., Hurst and Blackett.
3. Lond., Macmillan and Cº.
4. Lond., Chatto and Windus.
5. Lond., Chatto and Windus.
6. Lond., Tinsley brothers.

J. KNIGHT.

BELGIQUE

Bruxelles, 5 mars 1883.

Si quelque chose devait prouver à M. Potvin qu'il s'aventure à une trop excessive confiance, en parlant dans son *Histoire des lettres belges* du développement des idées littéraires chez nous, ce serait la parfaite et presque universelle indifférence avec laquelle son livre a été accueilli du public et même des écrivains.

A part quelques ripostes à demi perdues dans le train-train politique des journaux, à part une protestation assez véhémente d'un historien qui n'est pas content de la part que l'auteur lui a faite, à part un certain soulèvement d'animosité dans le camp des « jeunes », qui jugent la littérature à un autre point de vue que le patient analyste de nos cinquante années d'impuissance littéraire, la vaste élucubration de M. Charles Potvin, qui par tant de points pourtant touchait à la grandeur intellectuelle du pays, et, par tant d'autres, touchait à la notoriété plus ou moins justifiée de personnalités encombrantes, n'a presque point fait parler d'elle. Les rares échos qu'a éveillés cette œuvre de difficile labeur, pour laquelle il a fallu remuer des bibliothèques et souvent disputer aux vers, ces vengeurs des belles-lettres, les poudreuses momies des vieilles gloires abolies, n'ont pas récompensé comme il le méritait l'intrépide pèlerin de nos catacombes littéraires.

Je ne vois point d'expression mieux appropriée que celle-là pour marquer l'oubli qui s'est attaché à l'effort de plusieurs générations d'écrivains, l'une après l'autre disparues du champ de la lutte. Pareils à ces ossements au moyen desquels on érigeait les macabres architectures, pyramidant encore dans la puante obscurité des catacombes romaines, leurs chimères et leurs efforts à ces poètes morts de leurs rêves rentrés, qui à l'hôpital, qui dans les médiocrités de la vie de province, qui enfin dans la peau d'un rond de cuir, ont petit à petit composé, au figuré tout au moins, l'énorme ossuaire dont M. Ch. Potvin s'est constitué le courageux classificateur.

Qu'on ne cherche point une ironie dans ces paroles : quiconque a lu, et bien lu, la mélancolique histoire de nos aventures littéraires, en débrouillant à travers la trame souvent confuse et la broussailleuse érudition de l'historien — critique que j'affirmerai plus loin — l'inutilité de tant de batailles livrées pour la cause des lettres belges, n'aura pu se défendre d'un sentiment d'amertume. Travail obstiné, veilles opiniâtres, constantes recherches, il semble que nos devanciers aient épuisé la vaillance humaine pour entrer dans ce jardin des Hespérides où se cueillent les pommes d'or de la poésie et de l'idéal.

Hélas ! bien peu y sont entrés; moins encore en sont sortis : l'horrible dragon, je veux dire notre

indifférence nationale en matière de littérature, les a tous dévorés.

Si j'en juge par son insistance à relever le mot dans une brochure[1] en réponse à l'*Histoire des lettres*, M. Alphonse Wauters, l'historien dont j'ai parlé plus haut, est surtout mécontent que M. Potvin l'ait qualifié de *settler*. Puisse-t-il trouver à son amour-propre ulcéré un soulas dans l'application que je vais faire de la chose et du nom au grand ouvrage de M. Potvin lui-même!

Oui, il a fait œuvre de colon en pénétrant, lui premier, dans l'inextricable emmêlement de racines et de lianes de nos forêts vierges littéraires, en se taillant, à travers les halliers de notre littérature académique, historique et macaronique, un chemin non frayé avant lui, enfin en exploitant, au profit de l'idée d'une littérature nationale, la flore et la faune — il y a trouvé des singes et des serpents — de cette création touffue, encombrée, et par moments monstrueusement hybride.

Certes, le volumineux compendium de la bouquinisterie belge n'a pas, à la lecture, le charme des œuvres aimables; par son poids non moins que par son sujet, il est prédestiné a être consulté comme un document, plutôt que feuilleté d'une main légère comme une simple analyse littéraire. Mais, si envahissants que paraissent par moments les guis sur le grand chêne que M. Potvin a rêvé d'édifier, si prolixe que soit, surtout dans les chapitres qui ont trait à l'histoire, la réelle mais surabondante érudition de l'auteur, il n'est point permis de demeurer insensible à l'importance de la tâche accomplie.

J'ose dire que M. Potvin y a mis toutes ses énergies de penseur, toute sa foi d'historien, toutes ses convictions de lutteur; son livre est sorti non seulement d'une incessante pénétration de son sujet, mais de la multiplicité de ses connaissances dans tous les ordres d'idées qu'il aborde; il en a fait en quelque sorte le testament de son grand savoir et de son judicieux esprit. Vous l'y verrez, historien avec les historiens, philosophe avec les philosophes, poète avec les poètes, multiplier à chaque chapitre les métamorphoses, dans une sorte d'analyse complexe et changeante où se retrouve quelque chose de la variabilité de sa physionomie littéraire.

M. Potvin, en effet, avec une excessive mobilité d'idées, indice d'une imagination difficilement refrénée, s'est prodigué, au cours d'une carrière déjà longue, en une étonnante production : tour à tour poète, auteur dramatique, critique, historien, linguiste, pédagogue, il a touché à toutes les manifestations littéraires, s'est incarné dans les formules les plus contradictoires, s'est assimilé les formes et les sujets les plus opposés : presque toujours égal à lui-même s'il n'est point toujours l'égal des autres, et l'activité de son esprit ne s'est rebutée d'aucun obstacle.

Cette inquiétude perpétuelle, qui ne lui permit point de se fixer sur un point plutôt que sur un autre et le poussa à des investigations toujours nouvelles dans le domaine de la science et de l'idéal, devait le servir heureusement dans l'étude de tous les genres si opposés qu'il avait à apprécier. Aussi peut-on dire qu'il y a apporté une remarquable autorité : ses jugements sont ceux d'un critique préparé de longue main et qui ne s'improvise pas dans un examen hâtif; particulièrement dans le débrouillement des travaux d'histoire, il montre toute sa clairvoyance.

Personne, du reste, n'était mieux fait pour dérouler, à un point de vue qui n'est point celui des écrivains d'aujourd'hui, les évolutions et les vicissitudes de la littérature belge : en les racontant, c'est presque l'histoire de ses propres inspirations et j'allais dire de ses propres infortunes, — celles du moins auxquelles l'entraîna la difficulté de se faire jouer en Belgique; bien que couronné aux concours officiels, — qu'a écrit M. Potvin.

Sa vie a été d'ailleurs si intimement mêlée à toutes les agitations des lettres dans le pays, qu'il en est demeuré tout à la fois l'un des principaux témoins et l'un des plus importants acteurs. Au labour du champ littéraire, si longtemps en jachères, il apporta son ardeur, ses convictions, son invincible espérance dans la germination définitive. Aucune foi ne fut plus haute que la sienne; toujours il prêcha le *sursum corda* et souvent avec une chaleur communicative; à l'Académie, il est resté le constant défenseur de la dignité des écrivains; et, dans la *Revue de Belgique*, le rempart de ses revendications littéraires, il réclama maintes fois pour l'artiste le droit aux libertés de langage moderne.

Grande vertu, si l'on se rappelle que, par son âge plutôt que par ses tendances, M. Potvin appartient à une génération qui, en Belgique, n'admet point les licences du verbe et oppose à l'émancipation de la rhétorique un code de formules intransgressibles.

Quelle que soit l'idée qu'on se fasse de son talent, et celui-ci a eu l'heureuse fortune d'être fort discuté, le polémiste, le critique, le linguiste qu'il y a dans l'abondant polygraphe se sont fusionnés dans une personnalité brillante, utile aux lettres nationales. Et j'insiste sur ce mot, parce qu'il implique l'idée d'un rayonnement et d'une force

1. Alphonse Wauters apprécié par M. Ch. Potvin, fantaisie littéraire, par Alphonse Wauters. Bruxelles.

que certains hommes privilégiés savent seuls dégager.

Cette digression sur les vertus littéraires de l'auteur ne m'écarte pas sensiblement de l'*Histoire des Lettres en Belgique :* elle en explique l'esprit conciliant, éclairé, intuitif; elle en explique la méthode; et j'ajoute, elle en explique aussi les erreurs. Dès les premières pages, on se sent devant un livre de bonne foi; et rien ne témoigne plus en faveur de l'écrivain que les précautions qu'il prend pour conjurer l'effet des inévitables blessures de sa critique. « Je ne cacherai ni mes préférences ni mes objections, mais je chercherai à établir une échelle de justice distributive, égale pour tous. A défaut de vérité, on peut donc compter sur une entière véracité ». C'est, en effet, la visée de tout l'ouvrage. M. Potvin y exprime avec sincérité ce qu'il croit être la vérité, et il le fait sans s'arrêter à des scrupules d'amitié ni à des animosités de parti, lui qu'on a pu appeler sectaire, en raison de la vigueur avec laquelle il a défendu toute sa vie sa foi politique. En littérature, comme en art, il n'y a que des esprits, sans distinction de drapeaux ni de théories. M. Potvin ne semble l'avoir oublié qu'une fois, quand il a eu à juger le pur écrivain Octave Pirmez. Passons.

L'*Histoire des Lettres* est divisée en deux parties essentielles : l'une qui est consacrée aux sciences historiques, morales et politiques, l'autre qui est consacrée à la littérature proprement dite.

Chacune a des subdivisions multiples. C'est ainsi que la première comporte : d'une part, l'étude des livres d'histoire au point de vue de l'histoire générale du pays, de la reconstitution des diverses époques, de l'histoire des institutions nationales, enfin de l'histoire générale des peuples; d'autre part, l'étude des orateurs et des écrivains politiques, des travaux d'économie politique et de philosophie.

De même la seconde partie, celle qui a trait à la littérature proprement dite, comprend une suite de chapitres où l'auteur examine successivement, dans les deux langues qui se partagent le pays, l'évolution des idées littéraires, caractérisée par le roman, le théâtre, la poésie, et parallèlement, par le pamphlet et les genres auxquels on attribue la dénomination de littérature légère.

Une table alphabétique de tous les écrivains cités, avec une courte indication biographique, — et cette simple nomenclature ne tient pas moins de vingt-six pages, — ce qui est, à coup sûr, fort décent pour un pays dont on conteste la littérature, termine le livre, à la façon de ces plaques de marbre ou de bronze sur lesquelles, au fronton des maisons de charité, sont inscrits les noms des bienfaiteurs de l'œuvre.

On comprendra que je ne puisse entrer dans le détail de cette considérable étude des lettres belges.

J'ai dit les mérites qui la recommandent à l'attention des liseurs de bonne volonté; il me reste à formuler quelques critiques sur des points de méthode et d'exécution; de l'ensemble de ces éloges et de ces restrictions ressortira mieux la portée véritable de l'ouvrage de M. Potvin.

Loin de ma pensée de vouloir rabaisser le système suivi par l'auteur dans l'historique des différentes phases de débrouillement et de formation par lesquelles a passé le mouvement qu'il étudie! Ce système est sorti d'une longue méditation, et si l'analyste a cru devoir le choisir de préférence à tout autre, c'est qu'il l'a jugé plus conforme aux exigences de son sujet. Il consiste, en réalité, à étudier dans leurs manifestations les plus obscures et en passant en revue presque tous les écrivains qui s'y sont appliqués, les divers genres littéraires. On a ainsi une sorte d'histoire générale de la littérature, fragmentée en une suite d'histoires particulières, qui chacune forme à elle seule un tout complet.

Au point de vue de l'abondance et de la précision des renseignements, rien de mieux : mais je crains fort qu'en intercalant ainsi dans le tableau d'ensemble un certain nombre de tableaux de détail, l'impression d'un grand concours d'esprits travaillant en commun à constituer les assises d'une littérature n'en soit un peu amoindrie. En même temps, la perception du temps s'affaiblit, et cette question du temps a bien son importance, dans une histoire où la valeur des livres est souvent en raison du millésime qu'ils portent.

Au contraire, la division par périodes eût permis de classer les tentatives littéraires, en faisant sentir leur importance relative; et peut-être eût-on mieux suivi aussi l'élargissement successif du champ de la lutte et le progressif développement du goût et de la culture des lettres. Je ne me dissimule pas que l'érudition y eût perdu, mais l'esprit eût embrassé avec plus de clarté, comme en un tableau synoptique, l'ensemble des efforts réalisés.

L'érudition! J'ai dit quelle large part elle occupe dans le livre de M. Potvin. Par moments même, elle s'amoncelle au point de rompre l'équilibre général; tout le second chapitre, qui ne semble là que pour montrer les grandes connaissances historiques de l'écrivain, aurait pu être résumé avantageusement en quelques lignes. Ailleurs, il est vrai, elle s'étale avec plus de modération; et quand elle ne sert à M. Potvin qu'à établir des rapprochements, à éclairer sa critique, à confirmer ses jugements, on doit admirer combien elle a de

souplesse et de variété. Mais, je le répète, c'est à trop fortes doses qu'on la trouve répandue dans le livre; et son encombrante abondance finit par noyer dans une sorte de délayage la clarté et l'ampleur de l'exposition.

M. Potvin, en ressuscitant l'obscur et laborieux effort des précurseurs des écrivains belges contemporains, s'est visiblement préoccupé de faire œuvre de patriotisme. Épris pour la patrie d'une tendresse qui touche au culte, il a cédé à l'envie de montrer les grandes forces agissantes non moins que les énergies ignorées, qui, dans la sphère littéraire, ont marché de pair avec le reste des progrès intellectuels de la nation. Si enracinées sont en lui les prédilections nationales qu'il va non seulement jusqu'à surfaire le mérite de quelques-unes des individualités favorites, mais qu'il met une sorte d'injuste parti pris à méconnaître les indéniables influences des lettres françaises sur le mouvement des idées littéraires en Belgique. C'est à la France que les Ad. Mathieu, les van Hasselt, les Wacken, même les Potvin ont demandé leur constant enseignement; c'est en France aussi que maint écrivain belge est allé chercher la consécration Et il paraîtra singulier à tout le monde que l'historien de la littérature belge n'ait pas cru devoir faire à la grande nation amie, qui fut la mère constante de nos lettres, l'hommage d'un remerciement public.

On a querellé M. Potvin sur son style, et il faut bien reconnaître qu'à ce point de vue son *Histoire* se ressent déplorablement de la lassitude d'un long et difficile labeur. Dans son introduction, l'auteur avertit qu'il a remanié à différentes reprises son texte, élaguant le plus qu'il a pu tout ce qui lui a paru inutile : or je crains bien que certaines phrases, d'une tournure quasi barbare, n'aient été plaquées après coup pour rattacher les fragments morcelés. Malheureusement, ces phrases abondent; j'en ai relevé de littéralement incompréhensibles, et presque toujours, ce qui les met à la torture, c'est l'emploi abusif de formules et de vocables détonants.

Sans doute on devine derrière cette phraséologie boiteuse l'effort pour varier les poncifs littéraires, dans un pays où M. Louis Hymens est considéré comme un écrivain; mais, dans sa légitime ambition pour assouplir la langue belge aux subtilités raffinées d'un style vraiment moderne, M. Potvin semble oublier que les mots n'ont de valeur qu'en raison de leur juste application et que les conditions de la forme ne sont pas dans la juxtaposition de termes retentissants et désaccordés, mais dans l'intime pénétration du mot par l'idée.

Est-ce cette méconnaissance des qualités de la nouvelle école littéraire en Belgique qui semble avoir rendu parfois l'auteur partial à l'égard de ses plus robustes représentants, les G. Eekhoud, les Th. Hannon, les Rodenbach, etc.? Je n'ignore pas que son livre embrasse l'évolution circonscrite entre 1830 et 1880, sans dépasser cette dernière limite, et que c'est surtout depuis 1880 que s'est affirmé le mouvement auquel se rattachent les jeunes et fortes individualités dont je viens de parler. Mais, antérieurement à cette date, des livres avaient déjà paru qui signalaient une esthétique affranchie. Or, de celle-ci, pas un mot. Rien qui indique l'avènement d'une race de poètes et de prosateurs ayant, à la place d'encre, du rouge sang dans les veines. Et l'on est en droit de se demander si véritablement M. Ch. Potvin a pu ignorer à ce point la signification et l'importance de l'idéal révolutionnaire proclamé par les nouveaux venus, ou si, ce qu'il nous répugnerait de penser, il a affecté à leur égard un dédaigneux silence pour montrer le cas qu'il faisait de leurs innovations.

Quoi qu'il en soit, celles-ci sont en train de faire passer l'air et la lumière dans l'hôpital littéraire dont le savant historien s'est constitué l'infirmier. Au petit groupe de la première heure se sont adjointes des recrues ardentes; ils étaient dix; ils seront bientôt cent; et ce qui me fait bien augurer de leur vaillance, c'est qu'ils ont, outre l'audace et l'énergie, sans lesquels on ne fonde pas plus les littératures que les empires, le sens délicat et pénétrant de la forme, le scrupule de l'idée noblement exprimée, le sens des mystérieuses beautés du livre.

Il est temps de conclure. M. Potvin, en consacrant ses vastes connaissances à la notation des commencements littéraires de la Belgique, a marqué l'intervalle qui sépare les curieuses catégories de littérateurs nationaux de ce que je demande la permission d'appeler les jeunes milices de notre littérature, bien qu'il s'y trouve des barbons. Son livre est plus encore un livre d'érudition que de critique littéraire, au sens exact du mot. Je ne lui ferai pas l'injure de l'accabler sous un cliché banal en disant qu'il a élevé un monument à la gloire de la Belgique. Il me paraît plus sensé d'exprimer autrement ma pensée : M. Potvin a érigé un mausolée aux lettres défuntes; c'est sous l'entassement de la dialectique et de la science que repose feu la littérature de 1830. Il n'a manqué à la dernière page que le soupir de l'extrême séparation : *Amen*. Mais, à coup sûr, le R. I. P. y est d'un bout à l'autre.

CAMILLE LEMONNIER.

Bibliographie : *Alphonse Wauters apprécié par M. Charles Potvin*, fantaisie littéraire, par Alphonse Wauters. Bruxelles.

Simple réponse à une brochure intitulée : Alphonse Wauters apprécié, etc., par Charles Potvin. Bruxelles.

Éléments d'économie politique, par Émile de Laveleye. Paris, Hachette. Bruxelles, librairie Merzbach et Falk.

Esprit et matière, ou notions populaires de philosophie scientifique, par Camille Rolland, ingénieur. Mons, Byr et Loret.

Le Collage, par Paul Alexis. Bruxelles. Kistemaeckers. — Prix : 3 fr. 50.

Les Mille et un Souvenirs ou veillées conjugales, recueil d'anecdotes galantes, sérieuses, etc., par Desforges. Jolie réimpression. 3 vol. in-12. J.-J. Gay, éditeur. — Prix : 20 fr.

C. L.

ITALIE

Milan, 2 mars 1883.

La neige tomba sans interruption comme de larges tapis candides qui recouvrirent nos rues et nos toits.

La ville sembla endormie sous ce grand linceul. C'est l'heure du coin du feu, qui convient pour parler littérature. Les éditeurs sont très occupés en cette saison : d'abord par les livres d'étrennes, avec illustrations et riches reliures, qui sont de jour en jour plus à la mode ; puis par les nouveaux travaux des romanciers et des poètes qui attendent de préférence la fin de l'année pour paraître ; enfin par les nouveaux journaux politiques ou littéraires que l'on voit naître en foule, mais dont seulement quelques privilégiés sont assurés d'une certaine vitalité. Combien de journaux naissent et meurent, à Milan et à Rome, dans le cours d'une année! le nombre en est incalculable.

L'*Italia*, *Roma*, la *Fornarina*, le *Pungolo della domenica*, l'*Arte italiana*, le *Convegno;* voilà six revues illustrées toutes neuves, dont quelques-unes ont déjà fait paraître leurs premiers numéros, les autres seulement publié leur programme. Auront-elles toutes une longue existence? Probablement non ; les trois premières vivront au moins tout le temps que durera l'Exposition internationale des beaux-arts qui va être ouverte à Rome; mais, quoi qu'il arrive, ce réveil est d'un bon augure pour les lettres et pour les arts.

L'illustration prend tous les jours plus d'extension chez nous. Les romanciers les plus accrédités aiment à voir leurs ouvrages ornés de vignettes, et à unir leur renommée à celle d'un autre artiste.

Les *Novelle rusticane* (*Nouvelles rustiques*) de M. Giovanni Verga, avec dessins de M. Alfredo Montalti, sont, dans ce genre de collaboration, le chef-d'œuvre du moment. M. F. Casanova, de Turin, qui a édité ce joli livre, a eu certainement une très bonne inspiration. Toute œuvre de Giovanni Verga est un événement important dans notre monde littéraire Mais ces *Novelle rusticane* forment avec la *Vita dei Campi* (Treves, Milan, 1880) le plus beau recueil de tableaux de la vie rustique dont la plus riche littérature du monde puisse être fière. Verga est un grand peintre. Le paysage sicilien, qu'il sait si bien décrire, se grave aisément dans notre mémoire. Les pauvres gens qu'il nous fait connaître, nous les voyons vivre dans ce paysage aux larges lignes orientales, aux tons chauds et robustes.

Il faut les lire et les relire, ces nouvelles, il faut se familiariser avec ces types de paysans affamés et honnêtes, farouches et bons, qui vont si souvent finir aux galères sans pouvoir se rendre compte de leur tort, si la *malaria* ne se hâte de les éteindre ; il faut pénétrer la physionomie intime de ces jeunes pâtres perdus dans le désert vert, brûlés par le soleil, grisés par le parfum enivrant des bois fleuris, pour bien comprendre le charme de cette littérature si vraie et à la fois si simple.

Toutefois, malgré la vive admiration que nous ressentons pour l'œuvre de cet écrivain d'élite, malgré les défauts dont la critique lui fait reproche, un laconisme poussé quelquefois jusqu'à l'obscurité et le retour trop fréquent de certaines formes, il faut pourtant observer que ces imperfections ne sont autre chose que les conséquences d'une lutte avec les matérialités plastiques de la langue pour atteindre l'idéal d'un style rapide, naturel et incisif.

L'éditeur Casanova nous a donné une édition définitive du premier volume de poésies qu'a écrites Emilio Raga : *Tavolozza*. Le malheureux poète qui mourut, si jeune encore, en 1875, se manifesta tout entier dans ces vers qui furent son début

dans la carrière. Il était riche et heureux alors ; il était poète et peintre par pur amour de l'art ; il ne pensait pas qu'un jour viendrait où il serait contraint de demander de quoi vivre à cet art ingrat pour lequel il avait dépensé tant de vie et d'argent.

Quand le jour fatal arriva, il fit la plus cruelle des expériences humaines. Ses admirateurs les plus bruyants se changèrent en critiques sévères : le jour où l'on dut les payer, ses tableaux et ses manuscrits cessèrent d'être estimés à leur valeur. Il se laissa décourager et les quelques amis vraiment affectionnés qui ne lui ont point manqué ne suffirent pas à le soutenir sur la pente glissante du désordre et du désespoir. Il chercha l'oubli et la mort dans l'ivresse. Et pourtant il avait un grand talent. On retrouve des strophes infiniment douces, brillantes et légères, dans ce volume, auquel l'éditeur a apporté tous ses soins, et pour lequel M. Ferdinando Fontane a écrit un portrait de l'auteur.

Amore ha cent'occhi (l'Amour a cent yeux), par M. Salvatore Farina. Dans ce nouveau roman, l'aimable et spirituel auteur du *Signor Io* a pris pour sujet de description sa terre natale, la Sardaigne, avec la vie et les mœurs de ses habitants.

Le fond du tableau se déroule sous nos yeux d'une manière très agréable, pour faire valoir des silhouettes gaies ou tristes, toujours bien dessinées. L'histoire à laquelle nous assistons offre un vif intérêt. Elle est simple, naturelle, largement tracée.

Le héros est le dernier rejeton d'une noble famille sarde qui, se trouvant ruiné après la mort de sa mère, abandonne la grande ville où il vivait, et va se réfugier en Sardaigne avec sa jeune femme. A côté de cet aimable couple l'auteur a mis le professeur Silvio Boni et la petite Angela, deux figurines imaginées avec un talent exquis et une verve inépuisable.

Sans être un réaliste dans le sens moderne du mot, M. Farina cherche la vérité dans les caractères des personnages qu'il met en scène, aussi bien que dans les descriptions des milieux où ils s'agitent et des localités qu'ils habitent. Observateur très fin des petites passions et des petites faiblesses, il voit très bien le côté comique de toutes les choses de la vie et sait manier le persiflage avec grâce, l'ironie sans amertume. Enfin, il a le don d'un style facile, clair et amusant, et il n'oublie jamais qu'il s'agit, avant tout, de faire un livre et de le faire lire.

Voilà le secret de ses romans, en général, et de ce dernier en particulier.

Nous avons eu maintes fois, dans ces correspondances l'occasion d'entretenir nos lecteurs des ouvrages littéraires d'un écrivain fort connu sous le nom de *la Marchesa Colombi*. *La Marchesa Colombi* (nom d'un personnage dans la pièce célèbre *la Satira e Parini*, de Paolo Ferrari) est, comme nous l'avons dit autrefois, la femme d'un journaliste, rédacteur en chef d'une feuille très répandue, et s'appelle de son vrai nom M^me^ Maria Torelli.

Cette dame va beaucoup dans le monde et trouve le moyen d'accompagner son mari dans ses excursions alpestres, tout en publiant tous les six mois un nouveau livre.

Il tramonto d'un ideale, — Cesena, Gargano, 1882 ; — tel est le titre du dernier roman qu'elle vient de publier. Mais quatre autres volumes sont sur le point de paraître et sont déjà annoncés par les éditeurs : *Tempesta e bonaccia*, *l'Amore*, *Senza Amore* et le *Violinista di Cremona* (extrait d'un drame de François Coppée).

Le *Tramonto d'un ideale* est, si nous ne nous trompons, la plus robuste et la mieux réussie de ces créations. Le ton mélancolique un peu amer répond très bien à la donnée, et celle-ci est empruntée à un fait qui se reproduit incessamment dans la vie de tous les jours.

Dans un petit pays de la province, une jeune fille riche et très jolie s'est fiancée secrètement à un pauvre garçon que le père avait renvoyé avec dédain. Par malheur, le jeune homme ne reçoit que beaucoup plus tard la lettre dans laquelle Rachel promettait de l'attendre. Douze ans s'étaient passés : douze ans d'amour idéal et d'attente douloureuse pour Rachel ; douze ans de luttes, de triomphes et de plaisirs pour Giovanni Mazza, qui était devenu un avocat célèbre et un homme riche dans la grande ville où il était allé chercher fortune. Riche et célèbre et déjà naturellement égoïste, il avait atteint cet égoïsme honnête, respecté et presque bon enfant, qui s'ignore soi-même et que nous cultivons tous comme un droit légitime. La lettre inattendue lui arrivant dans un moment de dégoût, il se remit à songer à Rachel et à ses premières amours. Bientôt il apprit que le père de la jeune fille était mort et qu'elle vivait seule dans son château.

Le désir lui vint de la revoir et il partit. Mais quel désappointement ! Ces douze années, qui avaient à peine suffi pour faire de lui un homme comme il faut, dont la mâle beauté attirait l'attention de tout le monde, avaient changé l'éblouissante jeune fille de ses rêves en une lourde campagnarde, bonne femme et intelligente, assez belle encore pour faire le bonheur d'un provincial, mais tout à fait dépourvue de l'esprit et de l'élégance des femmes à la mode. Il repart pour toujours, cette fois, et Rachel, qui a tout com-

pris, pleure toutes les larmes de son cœur sur sa vie perdue.

On rencontre des pages ravissantes dans cette histoire dont le fond est des plus simples, des observations pleines de finesse, des portraits esquissés avec une touche de maître, des ciselures d'une grâce toute féminine.

Nous aurions encore à signaler d'autres publications nouvelles, mais cela nous entraînerait trop loin de l'espace dont le *Courrier d'Italie* peut disposer. Nous y reviendrons dans une prochaine correspondance.

BRUNO SPERANI.

LE LIVRE A PARIS[1]

I

LE LIVRE CHEZ L'OUVRIER PARISIEN

(Bibliothèques municipales et populaires libres.)

Il est admis que l'ouvrier parisien, sceptique et gouailleur, passe son temps dans les cafés-concerts, les *assommoirs,* et qu'il se montre peu soucieux d'acquérir, en dehors des connaissances qui lui sont utiles pour le métier qu'il exerce, l'instruction, sommaire il est vrai, qu'il n'a pas toujours été à même de se procurer.

L'ouvrier aime-t-il à s'instruire? Lit-il, et quelles sont ses lectures? Nous allons essayer de répondre à ces deux questions à l'aide de documents précis.

Disons tout d'abord que l'ouvrier ne fréquente pas nos grandes bibliothèques publiques; il se sent dépaysé rue Richelieu ou quai Conti; et puis il lui faudrait disposer d'un temps qu'il n'a pas. Il va dans les bibliothèques qui se trouvent dans chacun des vingt arrondissements, ou bien il fait partie des bibliothèques populaires libres.

Les bibliothèques municipales (nous parlerons plus loin des bibliothèques libres) ont pris en ces derniers temps une extension considérable. Le nombre de leurs lecteurs s'est accru dans de notables proportions quand l'administration eut organisé un service de prêts de livres à domicile.

En faisant au bibliothécaire de son arrondissement une simple déclaration de nom et de demeure, tout individu est, en effet, libre de choisir et d'emporter chez lui un ouvrage à sa convenance. Cette mesure intelligente n'a jusqu'ici donné lieu à aucun abus. Le mouvement des livres lus sur place ou à domicile qui, en 1879, était de 57,840, a été en 1881-1882 de 363,222. Dans ce chiffre, les livres lus sur place entrent pour 79,879 et ceux prêtés à domicile pour 283,443. Ces vingt bibliothèques municipales sont portées au budget de la Ville pour une somme de 110,150 francs.

Le plus grand nombre des livres demandés sont des romans; puis viennent les livres de littérature, poésie, théâtre; de geographie et voyages; de sciences et arts; d'histoire; de musique; de langues étrangères. Quelques rares arrondissements se distinguent par la forte proportion des livres sérieux reclamés par les lecteurs; ce sont les XIII^e^, IV^e^ et XVI^e^ arrondissements.

Voici, au surplus, des chiffres qui ont leur intérêt: Pendant l'exercice 1881-1882, on a demandé 200,255 romans; 48,301 livres de littérature, de poésie ou de théâtre; 38,775 ouvrages scientifiques ou d'enseignement; les ouvrages de geographie mis en circulation ont été au nombre de 35,758; ceux d'histoire, de 29,628. On n'a demandé que 1,520 livres en langues étrangères, grammaires, dictionnaires, etc. Sur ces 1,520 livres le II^e^ arrondissement est, à lui seul, porté pour 350; le XVI^e^, pour 341; les VIII^e^ et IX^e^, pour 209 et 126. Est-il nécessaire de faire remarquer que ces arrondissements, le II^e^ notamment, renferment de nombreuses maisons de commerce en relations suivies avec l'étranger, et que les employés de ces établissements sentent mieux quel intérêt ils ont à se familiariser avec les langues étrangères?

Si l'on dresse un tableau des bibliothèques municipales d'après l'importance du nombre des ouvrages lus et eu égard au chiffre de la population, on trouve, pour la période comprise entre le 1^er^ octobre 1881 et le 30 septembre 1882, des renseignements curieux. C'est encore le II^e^ arrondissement qui se montre le plus disposé à acquérir de sérieuses connaissances; les 77,442 habitants qui le composent ont lu 36,008 volumes, soit 464 volumes par 1,000 habitants; le XVI^e^ vient ensuite avec 15,998 volumes pour 62,876 habitants, soit 254 livres pour 1,000 personnes; l'arrondissement le dernier sur la liste est le XX^e^; pour une population dont le chiffre s'élève à 128,685, il n'y a eu que 5,269 demandes, soit 41 par 1,000 habitants. La moyenne des ouvrages lus est de 160, toujours pour 1,000 personnes.

Ces bibliothèques sont placées sous la surveillance d'un bibliothécaire auquel on adjoint, suivant le cas, un ou deux sous-bibliothécaires. L'indemnité allouée au premier va, croyons-nous, de 600 à 800 francs; celle des sous-bibliothécaires de 300 à 500 francs.

1. Sous ce titre général, nous nous proposons d'étudier quelques côtés curieux de la vie intellectuelle à Paris. Le premier chapitre que nous donnons ici est quelque peu sérieux, il paraît hérissé d'une quantité de chiffres. Les autres qui suivront n'emprunteront rien à la statistique et seront intitulés : *les Cabinets de lecture; — la Littérature morale; — Des publications favorites de la jeunesse parisienne; — les Bibliothèques des prisons de la Seine,* etc.

Les achats de livres sont faits par les soins d'une commission dans laquelle entrent le maire de l'arrondissement, le bibliothécaire et des conseillers municipaux. Certaines de ces commissions passent pour être quelque peu exclusives, et un journal signalait récemment la mise à l'index par l'une d'elles de la *Jeanne d'Arc* de M. Henri Martin. Le livre avait été considéré comme trop déiste.

A côté des bibliothèques municipales, et marchant parallèlement avec elles, se trouvent les *bibliothèques populaires libres*.

La première fut fondée en 1861, dans le IIIe arrondissement, à la suite des circonstances suivantes : dès 1860, les ouvriers et employés suivant les cours de l'Association philotechnique à l'école Turgot étaient embarrassés pour se procurer les livres nécessaires à leurs études. L'un d'eux pensa qu'il était possible d'organiser une bibliothèque sur les mêmes bases que les sociétés de secours mutuels. Cette idée répondait à un besoin si réel que la société du IIIe arrondissement compta en peu de temps un nombre considérable d'adhérents et que son exemple fut aussitôt suivi aussi bien à Paris que dans les départements. Aujourd'hui, il existe dix-sept bibliothèques populaires dans le département de la Seine; elles sont situées dans les IIIe, Ve, VIe, VIIe, VIIIe, XIIe, XIIIe, XIVe, XVe, XVIIIe, XIXe, XXe arrondissements, ainsi que dans les communes d'Asnières, Malakoff, Saint-Mandé, Bondy et Saint-Ouen. Il faut y ajouter la bibliothèque positiviste de la rue Réaumur, fondée depuis trois ou quatre ans.

Chacune de ces bibliothèques est administrée par un conseil nommé par l'assemblée générale des sociétaires et renouvelable à époque fixe, variant de trois mois à un an. Ce conseil choisit dans son sein les membres qui doivent constituer le bureau. Les fonctions de bibliothécaire, en général gratuites, sont confiées à un sociétaire désigné par le conseil d'administration. Les membres du conseil partagent à tour de rôle avec le bibliothécaire le soin de la surveillance quotidienne de la bibliothèque.

La situation financière de ces sociétés est assez satisfaisante; quelques-unes même sont prospères.

Les sociétaires payent un droit fixe d'admission et une cotisation annuelle portée à 6 francs pour les hommes et à 3 francs pour les femmes. Cette cotisation, s'ajoutant aux dons volontaires en argent et en livres, forme l'avoir social de chaque société. En outre, chacune de ces bibliothèques reçoit du conseil municipal une subvention annuelle variant de 1,500 à 2,000 francs.

Voici quelques détails sur le fonctionnement de ces bibliothèques pendant l'année dernière :

La bibliothèque du IIIe arrondissement, située rue de Sévigné, 48, comptait 360 sociétaires et 5,120 volumes; il y a eu 8,496 prêts à domicile. Dans le Ve arrondissement, la bibliothèque a été fondée en 1863; elle avait, au 30 juin dernier, 528 sociétaires ayant lu sur place 1,800 volumes et 5,150 à domicile. Dans le VIe arrondissement, la société est de fondation plus récente (1876). Elle avait, au 1er octobre 1882, 4,000 volumes; le nombre des prêts a été d'environ 300 par mois. Dans le VIIe arrondissement, 280 sociétaires ayant 2,700 volumes dont 1,649 ont été lus. Ces chiffres ne sont applicables qu'aux dix premiers mois de l'année. La bibliothèque est située rue Duvivier, 12; il y a une succursale rue Cler, 35. Dans le VIIIe arrondissement, le siège de la société est rue de Miromenil, 48. Au 1er mai 1882, on comptait 307 adhérents et 2,136 volumes. Pour le XIe arrondissement, 7, rue Blaise, 593 sociétaires au 30 septembre et 4,889 volumes au 30 juin. Dans le XIIe arrondissement, la bibliothèque se trouve rue de Chaligny, 12. Créée en 1876, elle avait, au 1er septembre, 704 sociétaires et 4,732 volumes. Pendant les huit premiers mois de l'année, il a été lu 5,709 volumes. Fondée en 1877, la bibliothèque du XIIIe arrondissement, avenue des Gobelins, 59, avait, au 31 décembre 1881, 633 sociétaires et 2,829 volumes; il y a eu 1,398 lectures sur place et 2,829 lectures à domicile. La plus fréquentée de ces bibliothèques est celle du XIVe arrondissement, 25, rue de la Tombe-Issoire; en effet, en 1881, il n'y a pas eu moins de 12,773 prêts à domicile. Le nombre des volumes était, à cette époque, de 4,520 et celui des lecteurs de 790, au 1er juillet 1882; la fondation de la société date de 1871. Rue Lecourbe, 127, se trouve la bibliothèque du XVe arrondissement, avec 467 adhérents et 4,560 ouvrages au 30 avril 1882; il y a eu 7,312 demandes. Dans le XVIe arrondissement, 5, rue Callot, il n'y avait que 795 volumes au 1er octobre dernier. Pendant les dix premiers mois de l'année, il y a eu 594 livres prêtés. La bibliothèque du XVIIIe arrondissement est une des plus anciennes. Fondée en 1862, rue de la Chapelle, 57, elle a prêté, pendant le premier semestre de l'année dernière, 5,865 ouvrages. Rue d'Allemagne, 137, la société du XIXe arrondissement, fondée en 1868, a eu 2,912 lecteurs en 1881. Enfin, dans le XXe arrondissement, la bibliothèque, située 14, rue Delaître, et fondée en 1867, comptait, au 1er janvier 1882, 549 sociétaires, possédait 3,987 ouvrages, et le nombre des prêts pour le premier semestre de 1882 s'était élevé à 11,057 se décomposant ainsi : lectures sur place : 1,532; à domicile : 9,525.

Nous n'avons pu nous procurer les mêmes renseignements pour les bibliothèques de banlieue.

Ajoutons que toutes ces bibliothèques ont organisé des conférences que suit un nombreux public.

A l'exception des bibliothèques des XIe et XVIe arrondissements, toutes les bibliothèques populaires libres du département de la Seine ont formé entre elles, en 1881, une association sous la dénomination de *Syndicat des bibliothèques populaires libres du département de la Seine*.

Ce syndicat, qui a déjà donné d'heureux résultats, a pour but de prendre toutes mesures pouvant assurer la multiplication, le développement et la prospérité matérielle et morale des bibliothèques fondées sur le principe de l'association.

GUSTAVE FUSTIER.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

DES PUBLICATIONS NOUVELLES

PHILOSOPHIE

Les Origines. *Le problème de la connaissance; le problème cosmologique; le problème anthropologique; l'origine de la morale et de la religion,* par E. de Pressensé. Un vol. in-8°; Fischbacher, 1883.

M. de Pressensé est une des belles figures du protestantisme français, et notre protestantisme n'a jamais compté autant de hautes et remarquables personnalités qu'aujourd'hui. Nous nourrissons pour l'auteur des *Origines* des sentiments de profond respect, de très vive admiration; pour éprouver, toutefois, de pareils sentiments, nous n'en conservons pas moins toute notre liberté de jugement. Cette déclaration, nous la faisons, de peur qu'on ne nous accuse de quelque partialité. Nous louons le livre des *Origines*, nous le louons, non sans formuler certaines réserves; c'est en toute sincérité que nous décernons à l'ouvrage les éloges comme les blâmes.

Les quatre questions traitées sont toute la philosophie; étudiant chacune d'elles, M. de Pressensé s'est obligé à lire tout ce qui avait été publié, en ces cinquante dernières années, sur l'empirisme et l'apriorisme, sur le mécanisme et le dynamisme, sur le phénoménisme et le monisme, sur l'utilitarisme, l'éthique évolutionniste et la morale de l'obligation. Il s'est accordé trop peu de temps pour remplir une telle tâche; son travail se ressent de la hâte avec laquelle il a été exécuté. Il est écrit de main de littérateur : aucune négligence quant à la forme; la forme laisse encore paraître l'orateur et rappelle à la mémoire les conférences, la parole entendue; c'est le fond que nous voulons critiquer. Sans doute, M. de Pressensé a su parfaitement distinguer les grandes lignes des systèmes philosophiques qui se disputent, de notre temps, l'esprit humain. Il s'est montré moins habile à comprendre, à réfuter, par suite, les argumentations serrées de tel ou tel penseur. Comme lui, nous repoussons le déterminisme, et nous le repoussons, prenant la position de combat qu'il a prise lui-même; il est notre allié; force nous est de dire qu'il a passé au travers des objections au libre arbitre, qu'il ne les a pas renversées, encore moins mises à néant. Nous estimons qu'il n'a pas victorieusement combattu MM. Spencer et Hœckel, Ribot et Herzen, Fouillée et de Hartmann, qui sont nos adversaires ainsi que les siens, et nous voyons qu'il n'a pas mieux réussi à réfuter la doctrine que nous défendons, la doctrine néo-kantienne de M. Renouvier, le criticisme que notre jeune université, avec MM. Liard, Marion, Victor Egger, s'efforce, en gardant toute indépendance d'ailleurs, de faire prévaloir.

Malgré les défauts que nous avons signalés, le livre des *Origines* commande l'attention. On le peut lire avec le plus grand intérêt, non seulement parce qu'il renferme une très claire exposition des données de tous les problèmes philosophiques, et, avec cette exposition, une analyse des solutions présentées par les différentes écoles (elle paraîtra assez subtile à la plupart des lecteurs), mais encore à cause des réponses apportées par l'auteur, réponses qui sont à considérer.

F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Césarisme et christianisme (*de l'an 45 avant J.-C. à l'an 476 après*), par P.-J. Proudhon; précédé d'une préface par J.-A. Langlois. 2 vol. in-12. — Prix : 7 francs; C. Marpon et E. Flammarion; 1883.

Quand nous commençâmes de lire les œuvres de Proudhon, il y avait longtemps déjà, plus de vingt ans, que les journaux *le Représentant du peuple, la Voix du peuple, le Peuple de 1850*, avaient cessé de paraître, et l'empire était près de sa fin; Sainte-Beuve faisait alors son étude. Avouons-le : alors, nous jugions, — et nous pensions juger sainement, — qu'à tout considérer, le grand brasseur d'idées de 1848 ne laisserait rien qu'un nom; comme il avait tenu une

très grande place, comme il n'avait pas laissé de passionner nombre de gens, des esprits simples et aussi des érudits, comme il avait compté autant d'admirateurs que de détracteurs, de contradicteurs, l'histoire ne pourrait manquer de mentionner ses principaux ouvrages, mais ses ouvrages, même les principaux, seraient peu lus de notre génération, et plus du tout de la suivante. Il ne nous en coûte nullement, au contraire, de reconnaître que notre jugement était trop hâtivement porté. Les économistes Blanqui et Bastiat ont sagement combattu certaines théories émises par Proudhon, mais l'auteur de *la Justice dans la Révolution et dans l'Église* reste, en dépit de ses contradicteurs, un penseur que les penseurs de tous les temps et de tous les pays ne sauraient raisonnablement dédaigner.

Pas un livre de Proudhon qui ne soit éminemment suggestif.

M. Langlois édite un manuscrit, plutôt une suite de notes qu'un ouvrage fait; et le travail, pour être inachevé, pour enfermer des appréciations très fausses, n'en est pas moins un livre précieux. *Césarisme et christianisme* est une étude ébauchée; l'étude fera penser.

La thèse soutenue est celle-ci : Gibbon n'a vu dans le christianisme qu'un phénomène religieux; il ne s'est occupé de l'expliquer qu'à ce point de vue; il insiste sur la dépopularité du polythéisme; il prétend qu'avant Jésus c'en était fait du culte des dieux, que Cicéron, Lucien, avaient devancé les pères, bref, que tout le monde attendait un nouveau culte. Non, la libre pensée n'a pas pénétré les masses; le peuple était, sous les Césars, le même que du temps des rois. Le christianisme est un phénomène *social* devenu insensiblement religieux. On prend toujours le christianisme pour *cause en soi* : ce n'est qu'un effet, l'effet de la réaction produit directement par le régime impérial.

Proudhon a divisé l'histoire de l'humanité en trois grandes périodes : âge de formation du langage,— âge d'invention, ou âge passionnel, — enfin âge messianique ou âge révolutionnaire; « c'est celui où le genre humain, dominé de plus en plus par l'idée morale et sociale qui fait son essence, et acquérant ainsi la conscience de son unité, cherche la théorie de ses lois morales et économiques, et s'efforce de réaliser, par la politique et la religion, cette unité ». Continuons notre citation : « L'âge messianique et chrétien n'est, au fond, qu'une longue *transition* d'environ dix-neuf siècles, pendant laquelle la société nie de plus en plus et abjure sa condition psychique ou passionnelle (immorale) de l'âge précédent, mais sans pouvoir trouver les conditions organiques et matérielles de la moralité qu'elle affirme : ce qui lui donne un caractère faux et hypocrite, supérieur comme tendance à l'état antérieur, mais certainement moindre comme vérité et bonne foi. » Depuis la Révolution française, une nouvelle période commence, un nouvel âge, le quatrième, âge social (humanitaire, industriel, harmonique), caractérisé par la prépondérance du principe économique sur les deux grands principes antérieurs, maintenant subalternisés et éliminés, de religion et de gouvernement. La doctrine de l'an-archie réapparaît.

Mais revenons à cette date, l'an 45 avant Jésus-Christ, quand s'ouvre la troisième période. L'humanité, par ses affirmations, ses thèses, ses luttes, a préludé à ses grandes destinées. Elle cherche maintenant la loi, la pure loi de moralité, de justice et d'union. Le *messianisme*, éclos dans l'âme des nations de leur tendance organique et fatale à l'unité, rendu plus manifeste, et posé en quelque sorte empiriquement dans les conquêtes des Nabuchodonosor, des Cyrus, des Alexandre et des César, est l'affirmation, plus ou moins mystique, de la réforme intégrale des conditions de la société et de la réunion de tous les peuples en un seul culte, un seul gouvernement, une seule loi, une seule langue. Ce qui est messianisme dans l'Orient contemplatif est césarisme dans l'Occident positif. La papauté succédera à l'empire; messianisme et césarisme deviendront catholicisme; et l'idée vraiment messianique retrouvera des prophètes, des apôtres : les Fourier, les Enfantin, — Proudhon n'a pas nommé Auguste Comte, — elle inspirera des doctrines, des systèmes de gouvernement, le jacobinisme entre autres.

La thèse n'est pas pur paradoxe. Une erreur, une grave erreur, suivant nous, est celle qui consiste à prétendre que la prédication de Jésus a eu pour objet et pour unique objet la réforme sociale. Soury a fait de Jésus un malade souffrant d'une névrose; Proudhon n'en fait rien qu'un socialiste. Ce qu'il aurait voulu assurer, c'est la liberté, l'égalité, la fraternité; et, comme moyen de réaliser le programme éternel des pauvres et des opprimés, il aurait recommandé la réforme des mœurs, et comme *sanction* il aurait enseigné l'immortalité de l'âme. Aucune de ces trois assertions n'est conforme à la vérité telle que l'a pu dégager la critique moderne; et Proudhon, qui s'était flatté de ne point *composer* l'histoire, de rejeter toute vue subjective, tout préjugé, pour ne s'appliquer qu'à interpréter les faits considérés dans leur succession, ne s'est pas défendu de tout subjectivisme; le Jésus qu'il montre est le Jésus de Proudhon, et non le vrai Jésus. Nous relevons cette erreur, parce qu'elle est la plus grosse. Il en est d'autres, beaucoup d'autres; le livre, pourtant, s'impose à l'attention, disons plus, à la méditation des historiens et des moralistes. F. C.

SCIENCES NATURELLES

L'Origine des espèces, au moyen de la sélection naturelle, ou la lutte pour l'existence dans la nature, par Ch. Darwin; traduit sur l'édition anglaise définitive par Ed. Barbier. Un vol. in-8° de 588 pages. Paris, Reinwald, 1882. — Prix : 8 francs.

Plusieurs éditions de l'*Origine des espèces* ont paru en France, dit le traducteur; aucune n'est complète parce que l'auteur a apporté d'importantes modifications dans chaque nouvelle édition anglaise; celle-ci était définitive dans la pensée de Darwin; elle l'est irrévocablement aujourd'hui, puisque Darwin est mort peu après l'avoir donnée. — On se souvient que ce livre fut traduit d'abord par Mlle Clémence Royer, qui tira très logiquement du texte qu'elle avait sous les yeux des conséquences que l'auteur ne désirait pas en tirer publiquement. Dans la présente édition, le traducteur s'abstient de commentaires et laisse Darwin seul vis-à-vis du lecteur. Darwin, d'un tempérament opportuniste, semble croire que les religions revélées parviendront, grâce à des artifices d'interprétation, à s'harmoniser avec la doctrine du transformisme. Cela paraît bien difficile, quand on considère que le dernier mot de celle-ci est que l'homme, ainsi que tous les animaux supérieurs, a pour ancêtres des poissons. Cependant le transformisme n'est pas incompatible avec toute conception religieuse.

Darwin a plaidé et gagné un beau procès; il a fait admettre par la généralité des savants que la transformation séculaire des espèces s'effectue sous l'influence des causes qu'il a indiquées, mais il n'a nullement démontré que ces causes sont les seules. En enseignant que l'évolution naturelle ne fait jamais de sauts, il a adopté une hypothèse gratuite et peu probable, car il est notoire que la nature n'ignore pas les explosions.

Il a commis une imprudence égale en répoussant toute intervention providentielle et en s'efforçant en échange à faire croire à des choses plus fortes que des miracles. N'est-ce pas, en effet, un comble de la foi que de croire que les cornes n'ont pas été données aux animaux pour leur servir dans les combats, mais qu'elles ont poussé sur leurs têtes, à l'aventure, tout doucement, de siècle en siècle, et que finalement les animaux qui s'en sont trouvés nantis ont eu par là même une telle supériorité sur leurs rivaux non cornés qu'ils leur ont rendu la vie impossible.

C'est trop merveilleux, et ce merveilleux empêche les personnes qui n'ont pas de parti pris de donner leur adhésion. Il est contre le système plusieurs autres objections que l'on ne réfute pas et qu'on étouffe également par la foi. — Quoi qu'il en soit, le livre de *l'Origine des espèces* est une sorte de bréviaire que les matérialistes et leurs adversaires ont besoin de relire de temps en temps. Dr L.

Traité de chimie analytique appliqué à l'agriculture, par Eugène Peligot, membre de l'Institut. Un vol. in-8° de 546 pages avec 43 figures dans le texte. Paris, G. Masson, 1883.

Les applications de la chimie à l'agriculture ont pris beaucoup d'extension depuis une vingtaine d'années.

Les engrais s'achètent, après analyse, suivant leur composition; le cultivateur sait par l'analyse du sol de quels engrais il a besoin. Ses produits, tels que les betteraves, le blé, ne se vendent plus seulement d'après le poids, mais aussi d'après leur richesse en sucre, en gluten, etc. Il y a donc lieu de distraire de la chimie générale une partie spéciale contenant ce qui est nécessaire et suffisant aux industries agricoles.

Le volume que nous avons en main contient, outre les notions indispensables de chimie analytique générale, l'analyse des terres, des eaux, des engrais, des cendres, des céréales, des fourrages, des sucres, du lait, du beurre, des huiles et des boissons fermentées.

Il consacre un certain nombre de pages à l'examen des principales falsifications de ces derniers produits. Nous n'avons pas besoin de dire, ayant nommé l'auteur, que le livre est au courant des methodes d'analyse les plus nouvelles. Dr L.

L'hygiène dans la construction des habitations privées, par le Dr Félix Putzeys, professeur d'hygiene à l'université de Liège, et E. Putzeys, ingénieur de la ville de Verviers. Un vol. in-8° de 297 pages avec 14 planches et 67 figures dans le texte. Bruxelles, H. Monceaux, 1882.

Les auteurs ont remarqué qu'il n'existe encore, en langue française, dans la littérature technique, aucun traité d'hygiène s'adressant spécialement aux architectes et aux ingénieurs. De là résulte, chez les constructeurs, une ignorance qui a les suites les plus funestes pour la santé publique. La présente étude

répond donc à un besoin réel. Nous avons lu ce livre en nous plaçant à notre point de vue parisien et nous y avons trouvé des choses peu importantes pour nous, sans y trouver tout ce que nous y aurions cherché; nous n'en sommes pas surpris, puisque l'ouvrage n'a pas été fait en vue de cette situation exceptionnelle. Le premier chapitre traite de l'emplacement et du choix des terrains; les malheureux Parisiens n'ont plus à s'occuper de cela, leurs habitations sont bâties sur tous les terrains et par toutes les expositions. Pour le même motif, le chapitre relatif au choix des eaux nous laisse assez indifférent. Ici, il faut boire l'eau qu'on nous donne : la Ville mêle son eau de source à de l'eau de rivière et vend le mélange comme eau de source, au lieu de vendre ces deux eaux séparément pour ce qu'elles sont. A cela l'architecte ne peut rien et l'expérience montre que l'hygiéniste ne peut que se lamenter dans le désert; on ne l'écoute pas.

Parmi les chapitres qui ont de l'utilité en tous endroits, nous signalerons d'abord celui du chauffage, de l'éclairage et de la ventilation; toutes les questions relatives aux cheminées, aux poêles et aux calorifères y sont traitées à fond, avec chiffres à l'appui et nombreuses figures. Nous regrettons seulement que les auteurs n'indiquent pas assez clairement les systèmes auxquels ils accordent la préférence. Ensuite le grand problème des égouts et des vidanges est traité avec les développements qu'il mérite. MM. Putzeys donnent d'intéressants renseignements sur les *earth closets*, c'est-à-dire sur les systèmes de vidanges où la désinfection des matières est obtenue par leur mélange avec de la terre. Impraticable dans les grandes villes à cause du volume de terre à charrier, ce système est le meilleur pour les habitations rurales. Pour les villes, les auteurs préfèrent franchement le *tout à l'égout*. Dans les cas où le réseau d'égout est insuffisant, ils prescrivent absolument les fosses fixes et ils montrent que l'adoption des fosses mobiles a eu partout des conséquences avantageuses pour la santé des populations.

Dr L.

BELLES-LETTRES

ROMANS

Celles qu'on aime, par René Maizeroi. Paris, Paul Ollendorff, 1883; un volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a bien du talent et une note particulièrement originale dans tout ce qui sort de la plume de ce véritable écrivain, René Maizeroi; malheureusement, le procédé y tient une place par trop accaparante.

C'est très joli la poudre, l'amour de la blonde à outrance, le Louis XV et les Boucher; mais il ne faut pas en donner des indigestions, sous peine d'arriver promptement à la satiété. — *Celles qu'on aime* ici ne sont aimées que si elles sont blondes, sorties d'un tableau du siècle dernier, avec des allures de bergère Watteau ou de marquise Pompadour; en réalité, ce ne sont que celles aimées de l'auteur, avec sa manière de voir, son style pailleté, qui ne cesse de tirer des coups de pistolet, ses phrases nerveuses, mais maladives, empoisonnées par l'atmosphère ambiante d'un monde spécial, dans le monde moderne, et très restreint.

Il y a beaucoup de choses charmantes dans ce volume, beaucoup de coins éblouissants, beaucoup de scandale aussi; mais ce qui domine c'est la préciosité, et on sort de cette lecture avec l'impression d'avoir lu du Droz archiprécieux.

Quelle soif de naïveté, d'air pur, de nature vraie on éprouve après avoir terminé ce livre, en finissant ces pages qui troublent, séduisent, mais font plus de mal que de bien. Là-dedans, pas une nouvelle sentie ordinairement, vécue à fond, soufferte naturellement; c'est de l'entortillé, du bizarre, du rêve, et non de la vérité simple, de la netteté.

En somme, René Maizeroi, qui possède tout ce qu'il faut pour être quelqu'un, des qualités réelles et du talent, ne nous semble jusqu'à ce jour avoir créé qu'un genre nouveau dans l'écriture moderne, celui de la littérature à la morphine. G. T.

Ignis. Paris, Berger-Levrault. 1883, petit in-8°. Prix : 3 fr. 50.

L'auteur d'*Ignis* prophétise, tout comme saint Jean à Patmos, et son apocalypse renferme aussi bon nombre d'obscurités. Il a voulu faire un livre, dit-il dans sa préface, qui fût une satire autant qu'un récit; mais on ne discerne pas assez nettement ce qu'il a eu dessein de tourner en ridicule. Des sciences telles que la chimie, la physique, la géologie, ne prêtent guère à rire. Elles ont leurs erreurs et leurs chimères sans doute, leurs utopies. Seulement ce qui les rendra toujours respectables, c'est que leurs utopies d'aujourd'hui peuvent devenir demain ou un peu plus tard des réalités fort utiles à la société humaine.

Bien que le fait soit improbable, admettons un instant avec l'écrivain anonyme que l'on parvienne, en perçant la croûte terrestre, à mettre en valeur l'immense réservoir de feu qu'elle recouvre, à ce qu'on prétend. S'ensuit-il fatalement que notre race en devienne folle au point de commettre toutes les sottises que lui prête l'ingénieux inventeur d'*Industria-City*? Non, certes. Dès lors, à quoi bon pousser la plaisanterie si loin? Cela ressemble trop à du Swift. En France, on y met plus de mesure. Il y a pourtant dans cette ébouriffante facétie, au milieu de railleries un peu plates, une ironie assez plaisante, celle qui est dirigée contre les anthropologistes. Le docteur Penkenton, leur émule sans rival, découvre l'arrière-train du cheval de Troie fort détérioré par le temps, ainsi que bien l'on pense, et son flair subtil reconnaît dans ces débris confus une *poussière équestre*. Muni d'un dessin de l'Arche de Noé gravé à la pointe du silex, ce naïf savant ne recule pas devant l'ascension du mont Ararat, en Arménie, afin de vérifier l'exactitude du document. Le jour où il a retrouvé, il le croit du moins, les cendres de l'homme fossile, il leur élève un tombeau décoré de l'inscription bouffonne : *A la mémoire de mes ancêtres*. Ici le trait est juste et atteint le but. Il y en a trop peu de ce genre dans le volume. Les extravagances et les lourdeurs étouffent décidément ce léger grain d'originalité réelle.

A. P.

Les jouisseurs, par Paul Saunière. Paris, Dentu, 1883; in-18. — Prix : 3 francs.

Riche mine à exploiter que celle choisie par M. Saunière! On en a déjà, il est vrai, retiré maint filon précieux, mais il en reste encore; il en restera toujours. N'est-ce pas le drame incessant de notre vie et l'histoire ne recommence-t-elle pas chaque année? Oui, l'ivresse est grande pour l'homme qui, parti de peu ou même de rien, arrive à force de ténacité, par son industrie et une intelligence favorisée du sort, à conquérir large place au soleil. Avoir à soi des millions, du crédit, un nom à la Bourse et sa part dans les affaires les plus fructueuses, le beau rêve! surtout quand on le réalise de bonne heure et de manière à en jouir librement.

Tel est le cas du Gaillardin de ce volume. Fils d'un maître de postes de Pouilly, il a su, avec les vingt mille francs hérités de son père, gagner d'abord l'enjeu nécessaire pour venir à Paris, tenter la fortune sur son vrai théâtre. A sa femme qui, plus timide, essaye de le retenir avec un sentiment de défiance peu flatteur pour lui, il répond bravement :

« Je ne suis pas dévoré de cette ambition stupide et désordonnée des vaniteux, qui se gonfle au premier souffle du vent et qui se crève à la première piqûre d'épingle, mais de cette vaillante ambition innée chez tous les cœurs généreux, qui les anime du désir légitime de s'élever au-dessus des autres hommes, qui inspire les grandes idées, qui les fait executer, qui féconde l'esprit, provoque les luttes passionnées, engendre l'héroïsme et consacre les grands hommes. »

Bien qu'il parle là un peu trop comme un livre, le succès n'en couronnera pas moins son audace. Installé à Paris, il joue à coup sûr, entre hardiment dans les mille combinaisons toujours ouvertes aux manieurs d'argent, et se voit bientôt à la tête de nombreux millions. Son seul tort, c'est d'en prodiguer une partie à entretenir Anna Fouilloux, cocotte rusée qui se moque de lui et ne le garde que pour s'enrichir elle-même. Vienne cependant quelque mauvais coup de dé, un de ces krach dont la spéculation est coutumière, et Gaillardin comprendra le néant de ses rêves. Dès qu'on le croit ruiné, sa maîtresse le congédie grossièrement, ses prétendus amis lui tournent le dos, personne ne veut lui prêter de quoi solder ses différences. Le désespoir le pousserait à se brûler la cervelle, s'il n'était sauvé à temps par le jeune ingénieur auquel il avait dédaigneusement refusé la main de sa fille et qui, par amour pour elle, se dévoue au financier maladroit. M. Saunière a dévidé l'aventure avec beaucoup de verve et d'entrain. On n'est pas fâché qu'elle se termine d'une manière si consolante. Assez d'individus semblables à Gaillardin ne s'en sont pas tirés à si bon compte et ont péri, corps, honneur et biens, là où il n'a bronché qu'un instant.

Cigarette, cantinière aux zouaves, par Ouida. Paris, Plon, 1883; 2 vol. in-18. — Prix : 6 francs.

« Vous n'avalerez jamais tant de *cigarette* à vous tout seul, » m'avait-on dit en me remettant ces deux volumes de Ouida. — Si fait, ma foi; ils y ont passé quand même et sans la moindre douleur. Assurément, la fable est romanesque en diable, le ton constamment tendu et les sentiments fort exaltés, mais on ne tarde pas à s'éprendre de ce vrai fils d'Albion, Bertie de Royallieu, si fier de sa devise : *Cœur vaillant se fait royaume*, si jaloux de l'honneur de son nom et qui se sacrifiera, s'il le faut, à la crainte de le voir terni.

C'est un pur et charmant spécimen de l'aristocratie anglaise que ce jeune officier au 1er régiment de Life-Guards. Quoique haï de son père qui ne lui fournit aucun secours, étant d'ailleurs aux trois quarts ruiné lui-même, on ne le salue pas moins comme le prince des élégants à la mode. Il sait bien que sa position est fausse, que sa vie est l'enjeu mis par lui chaque jour sur le tapis. Eh! que lui importe! Une fois engagé dans cette voie, il faut aller jusqu'au bout. Bertie écarte avec le plus grand soin un sujet si fâcheux de méditation, auquel il ne voudrait pas réfléchir sérieusement pour tout l'or du monde. Sans amais trahir sur son visage ni émotion, ni colère, ni impatience, il débite les plus spirituelles impertinences avec une douce langueur et ne perd rien de ses airs nonchalants au milieu des circonstances les plus critiques. Jamais on ne le vit manquer une saison de chasses en Écosse; il a son *drap* pour Epsom, son *trap* pour le Park, le plus vite des schooners

pour les courses nautiques. Au Derby, son cheval favori, *le Roi de la forêt*, arrive toujours le premier au poteau, ce qui lui vaut de grosses sommes et lui permet tant de luxe. Aussi n'est-il sensible, en vérité, qu'au hennissement de plaisir poussé par la noble bête lorsque son maître lui porte quelque friandise.

Capable de lutter avec les plus solides buveurs jusqu'au lever du soleil, et ensuite de sauter en selle pour suivre la meute, aussi frais que s'il eût passé la nuit dans son lit, Bertic a naturellement pour maîtresse la plus belle des dames, lady Guenevere, avec qui il file, à l'insu de tous, une intrigue galante digne de figurer dans les pages du Décaméron.

Comment une si enviable existence est-elle bouleversée? un accident suffit pour que tout s'écroule. Le mauvais tour d'un palefrenier mécontent fait perdre à Bertic le grand prix des courses de Bade, à Iffesheim, et en même temps le jeune frère de l'officier aux gardes signe pour lui une fausse lettre de change qui risquerait de les déshonorer. Bertic n'hésite pas une minute sur le parti à prendre; il s'immole immédiatement à l'honneur de sa famille. Sous le nom de *Bel à voir*, il s'engage dans notre légion étrangère et, pendant dix longues années, il expie volontairement, sous l'uniforme d'un brigadier de chasseurs, la faute commise par un autre.

Ce type britannique, dont le flegme apparent recouvre une volonté de fer servie par des muscles d'acier, a été fort bien saisi par Ouida, qui n'épargne à son héros aucune des épreuves, aucun des dégoûts de la vie de soldat sur le sol africain. Bertic, malgré sa délicatesse native, couche au camp avec les autres, la tête appuyée sur la selle, et s'endort au rugissement des bêtes féroces que lui renvoie l'écho des montagnes voisines. Il est vrai que la cantinière Cigarette, une bohémienne ardente qui s'est engouée de lui, avec les ardeurs du sang des Roumis, arrive chaque fois juste à l'heure voulue pour panser ses blessures et se dévouer généreusement dès qu'il court un danger. Toutefois, après avoir suivi quelque temps avec intérêt le nouveau martyr de son honneur dans ses merveilleuses aventures, on finit par s'en fatiguer, tant elles se multiplient d'une façon uniforme. On peut être, cela est évident, un excellent Français du Canada, et ne deviner que par approximation la vie habituelle de nos troupes en Algérie. Ajoutons que l'histoire se termine peu agréablement, quoique Bertic y soit sauvé par les deux femmes à qui il a inspiré une passion rivale, Cigarette et la princesse Venetia Corona.

A. P.

La chimère d'amour, par J. Vilbort, un vol. in-12. Paris, G. Charpentier, 1882. — Prix: 3 fr. 50.

Amour et philosophie mêlés.

Le roman n'est pas parfait, cela est sûr, mais comme il serait sage de le préférer à toutes ces études dites expérimentales, naturalistes, qu'on nous offre depuis dix ans!

« L'homme moderne comme l'homme ancien n'aime qu'avec ses sens, avec son cœur; il n'aime pas avec son esprit, avec sa conscience, avec son âme. Ce n'est pas la beauté intellectuelle et morale qui le séduit, cette beauté toujours jeune et toujours nouvelle qui ne lasse pas l'admiration et qui défie l'inconstance. Elle n'est rien ou presque rien dans l'amour contemporain. »

Et le personnage principal, instruit des leçons de la philosophie, prétend à n'aimer qu'une jeune fille qui n'aura pas seulement le sentiment de sa dignité de femme, qui aura celui de sa dignité de personne morale; celle à laquelle il s'unira ne sera pas attachée à ses devoirs par l'opinion, par le désir de mériter l'estime, elle sera un caractère: elle entendra la loi qui commande catégoriquement, et elle agira de telle sorte que tous ses actes puissent être proposés en exemples. Il s'éprend d'une jeune fille, il l'épouse, et elle le trompe. Les désillusions de l'esprit, comme celles du cœur, couvent de profondes douleurs. On ne cesse d'admirer que pour commencer de souffrir.

Le livre reste un roman, un drame ayant pour ressort le conflit entre la volonté et la raison, d'une part et d'autre part, l'instinct et la passion. L'auteur ne semble pas avoir voulu soutenir une thèse; son livre, pourtant, fait songer, laissant toute fierté au cœur; après l'avoir lu, nul besoin d'ouvrir sa fenêtre et de regarder le ciel, et d'appeler de hautes pensées, comme on fait après la lecture de telles ou telles *pages d'amour*.

F. G.

Romans dauphinois, par Léon Barracand, avec huit compositions de Tofani; un vol. in-12. Paris, Charavay frères, 1882.

Les romans dauphinois n'ont aucune des qualités qui apparaissent dans les *Trois contes* de Flaubert, dans *les Contes du lundi* de M. Daudet, dans les confessions de *Monsieur et Madame Cardinal*, rapportées par M. Halévy; mais n'établissons pas de rapprochement qui pourrait nous amener à déclarer dépourvues de toute valeur les nouvelles de M. Barracand. Elles n'en n'ont pas une très grande, oui, mais elles se peuvent lire encore. *Pierrette*, la jeune femme du vieux maître d'école, excite l'intérêt, si mal composé que soit pourtant le récit de ses infortunes. *Ma cousine Olympe* n'est l'héroïne d'aucun drame: elle courtise le million d'un vieillard, elle réussit à obtenir l'un en épousant l'autre; l'auteur a fait de *sa cousine* un portrait qui n'est pas mauvais. *Rolland*, le collégien de Grenoble, est un personnage imaginé, mais *Mademoiselle de Valcombre* vit réellement. Nous savons des romans de mérite moindre.

F. G.

Une vengeance terrible. Ouvrage traduit de l'anglais par Mme L. Whelan; un vol. in-18. (Librairie Sanchez et Thuillier).

Il s'agit d'une vendetta qui s'exerce de père en fils, pendant deux cent trente-quatre années, à l'aide du fer, du désordre des éléments, du poison des Bor-

gia et des Médecis, de narcotiques appliqués tantôt à *Favori*, le vainqueur présumé du Derby, tantôt à une jeune fille que Werwold-Benosa veut qu'on croie assassinée par son propre fils dont elle est aimée. Car il faut, on ne sait pourquoi, que la vengeance soit raffinée. C'est ainsi que Werwold avait, vingt ans auparavant, empoisonné la mère de Lorimer, après l'avoir longtemps entourée d'affection. Tous ces mystères viennent peu à peu à la connaissance d'un journaliste en quête d'idées. D'où ce titre d'un article à sensation : « La vérité plus étrange que la fiction ». Par son intervention, la belle Marion retrouve et fait acquitter Lorimer. Werwold s'apprête à mourir, autant pour échapper à des juges qui ne reconnaîtraient point la vendetta, que pour se punir de n'avoir pas réussi; mais, las d'être un justicier inconscient, il veut savoir la cause de la haine invétérée à laquelle il a sacrifié son bonheur : il ouvre le livre « bardé de fer » où est relaté l'étrange secret. Il s'en dégage une vapeur vénéneuse et subtile qui fait chanceler ce bourreau des siens et de lui-même ; la lampe se renverse, les objets environnants s'enflamment. Le misérable meurt et avec lui le secret des Benosa.

L'importation de ces billevesées mélodramatiques d'outre-Manche était-elle bien nécessaire ? G. S. L.

Le fiancé de Marie, par Ch. Chrétien. Paris, Ollendorff, 1883; in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Commérages de portière sur l'épicier d'en face, le mercier du coin, le riche monsieur du premier et la grisette du cinquième, assaisonnés de réflexions morales d'une rare platitude ; le tout pour un calicot et une couturière dont les tendres amours sont traversées d'épreuves sans nombre et finissent néanmoins par se couronner d'un heureux mariage. On regrette le temps passé à parcourir, même du pouce, une œuvre aussi insignifiante. P.

L'héritier de Kerguignon, par Mlle Z. Fleuriot. Paris, Hachette, 1883; in-16. — Prix : 3 francs.

Oh ! écrire des choses qui soient naïves sans niaiserie, enfantines sans puérilité, quel don rare et précieux ! C'est celui qui distingue les productions déjà nombreuses et toujours bien accueillies de Mlle Fleuriot. Aussi faut-il voir de quelle popularité elle jouit auprès des fillettes et des garçons de tout âge abonnés au *Journal de la jeunesse*. Quelle fête à l'arrivée du numéro ! avec quelle fièvre on dévore l'histoire en cours de publication, interrompue au plus bel endroit ! Et, durant des semaines et des mois, toutes ces blondes têtes sont en éveil, se demandant et cherchant à deviner ce qu'il adviendra de l'intéressant héros si fort contrarié par le sort jaloux. Si le papa, qui est à Paris, distrait par d'autres soins, oublie par hasard, au 1er janvier, de renouveler l'abonnement, vite une lettre pour lui enjoindre de s'exécuter sans retard. Je connais bien le chemin du bureau, ah ! oui.

L'héritier de Kerguignon, qui fait suite au précédent roman de *Cadok*, nous raconte le retour au pays du gentil officier de marine, Cadok de Kerhalinguen. Ayant appris que le faux bruit de sa mort est venu jusqu'à Pontmellac, son port natal, il y arrive en habit bourgeois, afin de n'être pas reconnu et de procurer à ses compatriotes l'agréable surprise de sa résurrection. Il trouve le pays fort changé par les transformations accomplies en son absence ; lui-même espère bien, grâce à la science acquise dans ses voyages, rendre son antique splendeur à son château maintenant ruiné et qu'on a surnommé, à cause de sa malchance, Kerguignon. La vieille tante Angélique s'étonne un peu d'abord ; il refuse d'épouser une Allemande, Augusta Laumann, quoiqu'elle soit fort jolie et sa fortune hors de pair. Cadok a ses raisons : il aime ailleurs, vous le devinez, et préfère à la Tudesque opulente la simple fille d'un entrepreneur de pêcheries, Agnès le Briætil, dont il n'obtiendra la main qu'après avoir conquis la croix d'honneur et un prix d'académie par un beau travail sur la colonisation française. Sa vaillance et son courage triomphent de tous les obstacles ; Kerguignon restauré redevient le beau Kerhalinguen.

Le récit est semé de pensées justes, appropriées à l'intelligence des enfants. Mlle Fleuriot vante volontiers les mœurs et les us du bon vieux temps, mais elle n'est point ennemie pour cela du progrès moderne. A. P.

Madame Caliban, par Alfred Bonsergent. Paris, Charavay, 1882, in-18; illustrations de Tofani. — Prix : 3 fr. 50.

Vous plairait-il de vous promener en compagnie d'un causeur qui sache discourir longuement sans cracher ni sans trop ennuyer son monde ? En ce cas, lisez *Madame Caliban*. Le sujet qu'il traite importe peu à M. Bonsergent. Il a pris le premier venu, une histoire quelconque de femme adultère. Ici la coupable, Louise Guérin, flotte vaguement entre la bourgeoise besogneuse et l'artiste obligée de travailler pour vivre, soupirant après le chevaleresque et riche amoureux qui lui procurera, avec les délicatesses d'une passion aristocratique, une meilleure situation. Un moment elle croit avoir rencontré son idéal dans la personne du comte Olivier d'Orville, insignifiant désœuvré à qui sa fortune permet le luxe de jolies maîtresses et d'une vie élégante. Mais celui-ci, après lui avoir fait un doigt de cour, se dérobe pour courir à des conquêtes moins vertueuses, et la pauvre artiste ratée en est réduite à se rabattre sur le peintre Auguste Boucher, celui que ses camarades les rapins ont surnommé Caliban, à cause de sa haute taille, de sa force musculaire et de sa laideur. Les deux époux, d'abord assez heureux, voient bientôt leur union troublée par un retour offensif du comte, à qui le succès paraît sans doute plus facile maintenant. Il est certain qu'il n'aura pas grand'peine à séduire un cœur disposé d'avance à lui céder. Le mari, longtemps aveugle, surprend enfin le secret de sa honte et en meurt du coup ; Louise devient

folle et d'Orvillere retourne à ses galanteries de gentleman.

Au fond, je le répète, peu importe la fiction aux yeux de M. Bonsergent. Ce à quoi il s'applique, c'est à tirer des situations qu'elle fournit matière à causerie, à développements littéraires, artistiques, philosophiques. Sa faconde intarissable arrose chaque motif de moralités souvent spirituelles et sensées, d'autres fois proverbiales ou communes. Là est l'écueil du genre; on sent le procédé. Monologues, gloses, commentaires, invocations poétiques étouffent, comme herbes parasites, le conte primitif, et en détournent trop souvent l'attention. Si M. Bonsergent consentait à s'effacer lui-même pour laisser agir ou parler ses personnages, nul doute que l'illusion ne fût plus complète, le plaisir plus vif. A. P.

L'Évangéliste, roman parisien, par Alphonse Daudet. Paris, Charpentier, 1883; in-18. — Prix : 3 fr. 50.

C'est marché conclu décidément ; chaque année, en janvier, M. Daudet nous offre pour étrennes un livre exquis, et on l'en remercie par d'unanimes applaudissements. Le charmant conteur nous a tous si bien séduits par ses chatteries et la griffe de velours qu'il imprime délicieusement à ses œuvres que chacun s'intéresse personnellement au succès qu'il obtient. S'il allait échouer, quel dommage ! Soyez sans crainte. Il est pour lui-même un juge si difficile qu'il ne publiera jamais rien de banal; la délicatesse de son goût s'y oppose.

J'en sais, parmi ceux qui l'ont apprécié de bonne heure, à qui sa première note, celle des *Amoureuses* et des *Lettres de mon moulin*, est restée la plus chère. Elle leur était allée au cœur si avant dans sa fraîcheur de jeunesse, son charme original et sa verte nouveauté qu'ils n'auraient plus voulu en entendre d'autres. Pure chimère ! Alphonse Daudet suit naturellement son cours de développement logique. L'arbre a grandi et porte aujourd'hui les fruits que nous promettaient les fleurs de son printemps. Il ne dirait plus maintenant comme en ses poésies du début :

> Les grands sentiments me font rire ;
> Mais comme c'est très bien porté,
> J'en ai quelques-uns de côté
> Pour les jours où je veux écrire.

Cela est bon à fredonner d'un air fat quand on a vingt ans; mais à quarante le sérieux s'impose. On est soi-même intéressé par toutes les fibres de son être aux choses graves de la vie et l'âme vibre avec sympathie aux émotions, aux joies et aux douleurs d'autrui.

Les journaux ont beaucoup dit que l'idée de ce livre lui avait été suggérée par une institutrice âgée qui donnait des leçons d'allemand à son fils. Le romancier, la voyant presque toujours triste, en aurait demandé la cause, et elle lui aurait raconté ce qu'il a écrit. Eh ! que nous importe ce fait, qui pour tout autre eût été sans conséquence. Lui seul en pouvait tirer un aussi beau parti. Les confidences qu'il a reçues, croyez-le bien, n'ont pris corps qu'en se transformant au creuset de son imagination. Il suffit de se rappeler avec quelle intensité d'idéal il a transfiguré, dans *les Rois en exil*, un bohème du quartier latin, ce bavard de Thérion que plusieurs de nous ont connu. Jamais on ne vit plus complète métamorphose. Et Buisson le tambourinaire, donc ! et tant d'autres. C'est assurément par le même procédé qu'il a composé Mme Ebsen, cette *mater dolorosa* si touchante dans sa désolation, bien qu'elle la manifeste parfois d'un accent un peu grotesque. Pour construire les personnages et les mettre en jeu, M. Daudet part de l'observation individuelle, du fait particulier pour s'élever au type général. Ainsi faisait Molière, ainsi font tous les créateurs de génie. Quant à lui, il insuffle aux enfants de son cerveau une chaude émanation de la vie, le tressaillement, la flamme et les séductions qui s'ensuivent. Chacun d'eux se loge dans notre souvenir par le trait distinctif qui le caractérise, trait que l'écrivain fait saillir avec un bonheur d'expression sans égal. D'une touche à la fois juste et ravissante, il peint des portraits admirables de verve, de finesse et de ressemblance, avec une belle humeur et une grâce qui n'est qu'à lui. Même les figures d'arrière-plan ressortent saisissantes, pénétrées jusqu'au vif de l'âme. S'il a rencontré, la veille, quelque imbécile en son chemin, vite une page, et l'homme est cloué au mur. Voyez plutôt Magnabos, l'orateur faubourien et à demi bourgeois de la libre pensée :

« Il ne se faisait pas un enterrement civil de quelque importance où Magnabos ne prononçât un discours ; et comme ces cérémonies ne se renouvelaient pas assez souvent à son gré, il s'était affilié à une loge maçonnique, à la ligue des libres penseurs, se tenant à l'affût dans les deux sociétés, surveillant les gens âgés, les malades, leur prenant mesure d'une oraison funèbre comme d'un cercueil en sapin, sachant au juste ce que pouvait donner chacun au point de vue du panégyrique. Puis, une fleur d'immortelle à la boutonnière, en sautoir le large ruban bleu, passé au vert, à la pluie, au soleil des enterrements de toute saison, Magnabos se hissait, bedonnant, pontifiant, sur le sillon des fossoyeurs et disait quelque chose. Pas grand'chose, mais quelque chose. »

La physionomie si malignement croquée dans son emphase bouffonne s'achève plus loin par un dernier coup de pinceau. A l'article de la mort, Magnabos conjure sa femme d'empêcher qu'on ne le traite comme il a fait les autres : « Surtout, je t'en prie, pas de discours sur ma tombe... Je n'en veux pas... Il n'y en a pas un qui sache parler. »

Comme tous les grands artistes, Alphonse Daudet atteint à de grands effets par des moyens très simples. Il ne va pas chercher au loin des sites romanesques pour y encadrer son action. Ce qu'il a sous la main lui suffit. Ici, c'est la rue du Val-de-Grâce, voisine de celle qu'il habite lui-même. La plus gracieuse scène du roman se passe dans ce coin du Luxembourg qu'il doit souvent traverser en rentrant chez lui et

où l'on respire avec délices, au milieu des enfants qui jouent, le parfum des gazons et des fleurs. Ajoutez-y deux ou trois excursions rapides en Seine-et-Oise, et voilà tous les paysages du roman logés dans son œil.

Tout le monde ayant déjà lu probablement ce nouveau chef-d'œuvre de sensibilité, nous ne l'analyserons pas. On sait que le drame qui s'y déroule a pour moteur principal Mme Autheman, nature rigide qui fait plier les têtes autour d'elle et leur impose son despotisme envahissant. Effrayante incarnation du fanatisme religieux, elle personnifie l'orgueil le plus redoutable, celui qui persuade à un esprit ardent qu'il entend mieux qu'un autre les rapports de l'homme avec le ciel. Elle parle de Dieu sur un ton d'assurance comme de quelqu'un qui n'a rien à lui refuser. Enflammée d'un zèle ambitieux, elle croit travailler pour un noble but, alors qu'elle ne satisfait que sa propre passion. Du reste, pas d'entrailles ; son cœur s'est fermé à la terre « et rien de la douceur humaine ne la pénétrera plus. » Tous moyens lui sont bons pour gagner des prosélytes ; elle brisera sans pitié ni remords les liens les plus étroits de la famille, séparant de braves cœurs faits pour être unis. Dès qu'elle l'aura pétrie de ses mains, Élène Ebsen jusque-là si affectueuse pour sa mère, ne daignera plus lui accorder que des baisers de glace.

En face de la statue de marbre, le romancier a dressé comme contraste Aussandon, le pasteur protestant aux idées tolérantes, à l'âme compatissante, au cœur chaud, qui se jette généreusement entre la tyrannie et les victimes qu'elle écrase, au risque de périr lui-même. Le personnage est d'une émouvante et mâle beauté. Après avoir montré dans toute la cruauté de sa folie un idéal qui offense la nature, il n'était que juste de flatter un peu celui qui la redresse et l'ennoblit.

C'est égal, les sujets théologiques ne sont guère attrayants. Malgré toute la prestesse de sa plume, Alphonse Daudet n'est pas toujours parvenu à dissimuler l'aridité de la matière. Il y a sur les pratiques de Port-Sauveur et sur la façon dont on s'y prend pour entraîner Élène Ebsen quelques pages un peu pénibles à franchir. Mais l'auteur s'en relève aussitôt par une foule de scènes où brille une coquetterie d'esprit qui veut plaire et qui y réussit à souhait. Allons, le voilà, lui aussi, avec son xve chapitre de Bélisaire. Si la Sorbonne théologique n'était pas morte, elle lui eût sans doute accordé les honneurs de la censure et l'eût accusé de « répandre, sous un air de bienséance, les germes les plus propres à inoculer l'incrédulité. »

Je ne sais quelle agréable surprise le romancier nous réserve pour l'an prochain. En tout cas, il lui sera difficile de faire mieux. — *L'Évangéliste* est une perle de la plus belle eau ajoutée à son écrin déjà si riche. Il est surtout écrit d'un style plein de mouvement et de vivacité. L'expression, même aux endroits tristes, y est gaie et légère, bien dans le génie français. On a souvent et mal à propos distribué à tel ou tel l'héritage de Voltaire. Pour le quart d'heure, je n'en vois pas un qui ait plus de droit à cette succession toujours ouverte. C'est un Voltaire au cœur d'or, d'une sensibilité plus tendre, un Voltaire légèrement marmontélisé. A. P.

La fille de la pêcheuse, par Biornstierne Biornson, traduit du norvégien par Ch. Derosne. Paris, K. Nilsson, 1883 ; in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a loin de Copenhague ou de Christiania à Paris ; on s'en aperçoit à la lecture de ce roman, si voisin de ses origines et qui, par plus d'un point, tient encore du poème. Il semble que l'on aborde avec lui dans un monde nouveau, sur un rivage inexploré, tant les mœurs y diffèrent des nôtres. On aura beau dire que la nature humaine est identique en tout pays ; chaque climat, chaque latitude, chaque race lui imprime un visage particulier. Nulle part chez les peuples de sang latin vous ne rencontrerez cet humour qui caractérise Norvégiens et Danois, une ironie à la fois narquoise et mélancolique unie à une sorte de simplicité naïve.

M. Édouard Schuré nous a initiés récemment, dans la *Revue des Deux Mondes*, à la vie et au talent de Biornstierne Biornson, si peu connu jusque-là en France La publication prochaine des œuvres complètes de l'écrivain étranger, dont ce volume ouvre la série, offrira l'occasion à chacun de se former un jugement sur celui que ses admirateurs ont proclamé le Victor Hugo scandinave. Essayons de donner une idée de sa manière par une analyse rapide et aussi fidèle que possible de *La fille de la pêcheuse*.

Gunlan, grande et forte pêcheuse, hardie à contourner les fiords avec un bateau qui traçait son blanc sillage dans le vert sombre des flots, eut pourtant la faiblesse, elle si vaillante, d'aimer Pedro Ohlsen, garçon timide et d'un caractère indécis. Après s'être livrée à lui dans un moment d'ivresse, elle en rougit, le roua de coups et s'enfuit au loin, pour revenir neuf ans plus tard, en compagnie de Petra, l'enfant rêveuse et délicate qui lui rappelait sa faute. Voilà le prologue du roman dont la fille de la pêcheuse sera le vrai sujet. Gunnar a ouvert une auberge bientôt fréquentée par les matelots qu'elle mène à la baguette. Elle y fait ses affaires et laisse Petra polissonner par les rues avec les petits gamins de son âge. Un jour que leur bande, surprise à piller un pommier de Pedro Ohlsen, s'est répandue en désordre par la ville, Petra est rencontrée par le fils du pasteur, le jeune et savant Odegaard, qui lui fait honte de son vagabondage et s'offre à lui donner des leçons. Enfant de l'amour et d'un passager caprice, Petra se ressent du hasard de sa naissance ; elle n'a aucun goût pour les études sérieuses. En revanche, elle s'abandonne avec une voluptueuse candeur au plaisir d'aimer, surtout d'être aimée. Éprise de son précepteur, elle devient fort triste lorsque celui-ci ayant quitté le pays pour un long voyage, on l'oblige de prendre le chemin de l'atelier. Là encore elle ne songe qu'à coqueter innocemment. Sa beauté provocante lui attire des hommages et lui vaut deux fiancés,

un rude matelot au cœur d'or appelé Gunnar et un marchand du nom de Yngve Vold. Ce dernier, qui a voyagé en Espagne et en a rapporté de beaux bijoux, serait le préféré : « C'était l'homme le plus riche de la ville ; il appartenait à la meilleure famille, et, oublieux de sa fortune et de son rang, il voulait l'élever jusqu'à lui. »

Sur ces entrefaites, Odegaard revient, enflammé lui aussi, comme bien vous pensez. En apprenant le double flirtage de l'infidèle, il l'accable de reproches. Elle n'est coupable au fond que d'étourderie et ne demande qu'à se reprendre de plus belle pour celui qui l'a élevée et lui a donné le meilleur de ce qu'une âme humaine peut donner à une autre âme. Nouvelle Héloïse, elle adore de nouveau son Saint-Preux, quand l'opinion publique vient par malheur traverser leur passion. Dans une petite ville, où tout le monde se connaît, les moindres infractions aux lois de la bienséance ne tardent pas à être punies. La foule, ameutée contre Petra, la chasse de sa maison à coups de pierres et l'oblige à s'embarquer sur un navire qui la dépose à Bergen. Ici revirement complet chez l'ardente vierge. Elle s'éprend du théâtre et veut à toute force devenir actrice. Après de nombreuses aventures, c'est par là qu'elle doit finir, épousant l'art faute de mieux. Lorsqu'elle débute, tous ses anciens amoureux et sa mère elle-même lui pardonnent, en voyant avec quelle flamme elle joue *Axel et Valborg* d'Ohlenschlaeger.

Y a-t-il dans ce type découpé à l'emporte-pièce quelques traits empruntés à Christine Nilsson? Je l'ignore ; mais je puis assurer qu'il a beaucoup d'attrait, *d'attirance,* dirait un moderniste.

Mon analyse incolore n'en peut donner qu'une vague idée; il faut lire le roman. La saveur exotique très prononcée qui s'en dégage flattera certainement le goût des curieux à qui rien ne plaît mieux que les mets étranges.

Le général, par Vast-Ricouard. Paris, Ollendorff, 1883; in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a placé à la fin de son très court roman quelques-uns des jugements portés par les journaux sur ces précédentes œuvres. Inutile d'ajouter qu'il a choisi les plus favorables. Il n'y a pas de mal à ça, pourvu toutefois que l'on ne prétende pas nous imposer certains de ces éloges comme parole d'évangile. Parmi les qualités que des camarades indulgents reconnaissent si libéralement à Vast-Ricouard, il y en a deux au moins, la justesse d'observation et la profondeur d'étude, que *Le Général* ne justifierait guère. Avec la meilleure volonté du monde, il est impossible de les découvrir dans cette triviale aventure d'un voyou parisien qui, au régiment, tue son brigadier dans une bagarre d'estaminet. Parce qu'il est fils naturel d'une ouvrière fort intelligente, mais qui ne l'a pu élever sévèrement, est-ce une raison pour qu'il devienne homicide ? Quant à l'officier qui, après avoir séduit une jeune fille, refuse de reconnaître l'enfant et ne s'inquiète nullement de lui ni d'elle durant des années, il est bien peu naturel dans son remords tardif. Admettons qu'il se ravise, qu'il veuille sur ses vieux jours réparer ses torts et remplir son devoir de père, à qui persuadera-t-on qu'un général ait si peu d'action sur le simple soldat placé sous ses ordres, s'il veut le protéger, le faire parvenir ? Georges est déjà fort corrompu certainement; il était pourtant facile, si l'auteur l'eût voulu, de le débarrasser de la prostituée qui lui coûte la vie. En somme, il n'y a là qu'une aventure vulgaire, un acte de brutalité aveugle. On nous assure que le fait est vrai ; soit. Tout événement, par cela même qu'il a eu lieu, mérite-t-il donc d'être raconté ? P.

La fille aux oies, par Jean Rolland. Paris, Ollendorff, 1883; in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Aux yeux de la critique, je le sais, nul artiste supérieur n'est responsable du troupeau d'imitateurs qui emboîtent le pas derrière lui, copiant ses allures, répétant ses gestes et ne lui laissant, hélas! que son génie et sa flamme. Il n'en est pas moins fâcheux de voir, à la suite de Zola, d'Alphonse Daudet, de Goncourt, tous les naïfs débutants s'ingénier à reproduire exactement le tour de phrase qu'ils ont mis à la mode et le descriptif exagéré de leur style. Oh ! que cette caricature de leurs mines et de leurs gentillesses ne ramène-t-elle nos naturalistes au naturel ! Ils y gagneraient au moins de ne pouvoir plus être si facilement pastichés. Voilà, par exemple, M. Jean Rolland qui croit se distinguer en donnant à sa plume un véritable torticolis, afin de contrefaire, en élève docile, la manière en vogue et de balancer, dans chacune de ses lignes, les imparfaits de l'indicatif avec les participes présents. Il ne paraît pas se douter le moins du monde combien cet exercice est puéril. « Ils soufflent dans les mots pour en faire des vessies, » écrivait Lamennais en 1851, comme s'il prévoyait déjà ce débordement de langage vide et déplorablement travaillé. Ce qui rend l'abus plus criant, c'est que tout cet effort se dépense inutilement sur des sujets qui exigeraient au contraire un ton simple, quelque chose de facile et d'aisé, car les jeunes gens commencent en général par l'idylle, la pastorale, les scènes à la Florian, qu'ils ont vu ébaucher dans leur village. Ainsi *la Fille aux oies* et l'autre nouvelle du volume, *Mon grand père Vauthret*, n'ont pour acteurs que des paysans. Jugez si les niévreries parisiennes ou l'argot des ateliers jurent dans la bouche de ces gens-là ! Il est vrai que M. Rolland les oublie sans cesse pour colorier des tableaux de forme pareils à celui-ci : « La maison d'allure cossue s'ouvrait au bord de la route. Autour des granges, les garçons allaient et venaient, faisant rentrer le bétail. De gros tas de fumier se dressaient dans les cours, picorés par de belles poules, qui parfois y restaient *acamies* dans l'ébouriffement de leur plumage. La façade, nettement crépie, avait des airs de bien-être bourgeois sous son toit de tuile claire, mais pas un segment de vigne grimpant le long des murs froids, pas un feston de rosier, accrochant aux pierres sèches la grâce de

ses verdures, étoilant de ses floraisons le plâtre gercé et monotone. » Sauf le barbarisme que j'ai souligné, y a-t-il là trace d'originalité? Allons, jeune écrivain, si vous tenez à ce qu'on vous lise, soyez donc vous-même, et non le singe d'autrui.

Le Briou, par Pierre Elzéar. Paris, V. Havard, 1883; in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Revenir du Mexique le cœur content et la ceinture gonflée d'or, avec une impatience extrême d'embrasser un frère tendrement aimé, auprès de qui on espère désormais vivre heureux, en lui racontant les aventures merveilleuses, les dangers courus en lointain pays, et voir, au moment même où on débarque, la tête de ce frère tomber sous le couteau de la guillotine, quel guignon! Après l'avoir éprouvé, Roger Guilmain n'aura plus de repos qu'il n'ait vengé son frère injustement condamné, cela va sans dire, et dont l'innocence pour lui n'a jamais fait doute. A force de patientes recherches, il découvre le vrai coupable, un vieux cagot appelé M. de Boismarin, affilié aux congrégations religieuses et qui n'en fait pas moins la cour aux jolies dames.

Mais j'allais oublier un point essentiel, l'explication du titre que porte le volume. La voici. On entend par *Briou*, dans le patois de Bordeaux, la grâce attrayante, le charme séducteur qui, chez certaines femmes, s'il faut en croire le poète, vaut mieux encore que la beauté. Hélène Peyrel, la victime du drame, avait l'un et l'autre, et c'est ce qui l'a perdue. Mariée à un sot, elle est devenue la maîtresse de Jean Guilmain. Sans y mettre de la coquetterie, elle accueille avec indulgence les hommages, de quelque part qu'ils viennent, se plaisant au contraire à attiser les feux que son briou a allumés. M. de Boismarin, d'abord encouragé, puis repoussé par elle, l'a frappée d'un coup de poignard dans un accès de jalousie et, grâce aux influences mystérieuses dont il dispose, il a fait retomber l'accusation sur Jean Guilmain et a laissé l'innocent monter à sa place sur l'échafaud.

A force de patientes recherches et en cachant le nom qui le déshonore, Roger découvre le vrai coupable, s'insinue auprès de lui, surprend les preuves du crime et, pour mieux tenir le vieillard sous sa coupe, il épouse sa fille Clotilde. Mais l'amour que lui inspire celle-ci désarme à la fin son ressentiment. Il laisse à M. de Boismarin le triste soin de se punir lui-même et ne découvre jamais à sa femme le secret mobile de leur union. M. P. Elzéar a cru devoir mêler à ce drame bourgeois la question religieuse et les jésuites. A quoi bon recourir à une rengaine si usée? A l'heure qu'il est, les bons pères ont d'autres soucis que de jouer de méchants tours aux libres penseurs. Encore si leur intervention eût épargné au romancier l'emploi des autres ficelles. Hélas! non; il n'y a pas de truc auquel il n'ait recours pour donner un semblant d'intérêt à sa fiction, ce à quoi il ne réussit pas beaucoup.

A. P.

L'idiot, par Paria Korigan. Paris, Havard, 1883; in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Sous son nom d'emprunt, d'une sonorité si rauque, Paria Korigan doit cacher une plume de femme. Tout dénonce dans *l'Idiot* une âme facilement compatissante, ayant la larme toujours prête et le cœur sensible aux misères des petites gens : tout, le choix du sujet, l'agencement des scènes et jusqu'au langage d'une rusticité conventionnelle que l'auteur met dans la bouche des paysans.

Rien de plus navrant que les aventures de cette pauvre fille de village, Marie Kardorec, abandonnée par son père aux mauvais traitements d'une marâtre. Après avoir longtemps souffert les injures et les coups, elle s'enfuit, est arrêtée comme vagabonde et enfermée dans une maison de correction, avec des prostituées et des voleuses qui essayent en vain de la pervertir. Arrive enfin, avec les vingt ans de la mendiante, l'heure de sa libération. Ne croyez pas que le destin lui soit devenu moins contraire. Pour chercher du travail, elle a quitté Nantes, où on l'avait condamnée à demeurer cinq ans sous la surveillance de la police; ainsi le veut la loi. On l'arrête donc une seconde fois et, désespérée, elle se tue en prison, après avoir vu mourir pour elle les seuls amis qui eussent eu pitié de son sort, un idiot et son chien.

L'histoire est touchante, contée d'une façon naïve et sentimentale, sans nul souci de la réalité des choses; il y a pourtant en assez grand nombre de gracieux tableaux de la vie champêtre. P.

Trievenor, par Alfred d'Almbert. Paris, Ollendorff, 1883; in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Cadet de famille entraîné par l'amour du plaisir, Charles Trievenor laisse à son frère aîné, pair d'Angleterre et membre du conseil privé, le sérieux de l'existence, les soucis et les travaux de la politique. Pour lui, quand la joie et le bruit de Londres l'ont un peu lassé, il s'envole pour quelques semaines au château de Bugalough, où l'attend chaque fois une cordiale hospitalité, car le laird de ce domaine est un de ses anciens camarades d'université, franc buveur et chasseur intrépide, l'original et bon Mac Travers. Celui-ci, plein de déférence et d'affection pour l'ami dont il admire la vive intelligence, tout en déplorant qu'il n'en fasse pas un meilleur usage, essaye en vain de le détourner du tourbillon frivole où ses jours se passent en débauches. Il va même jusqu'à lui offrir cordialement la main de sa jeune fille Émily qui, malgré la disproportion des âges, soupire déjà en secret pour ce brillant oiseau de passage et serait fière de devenir sa femme.

« Trievenor aimait sincèrement Mac Travers et sa famille : il se sentait chéri dans cet intérieur dont il faisait en quelque sorte partie; le pèlerinage annuel était pour lui une joie véritable, presque un repos, comparativement aux exigences du haut monde auquel sa naissance et ses relations l'attachaient. »

Un coup terrible vient changer tout cela. Le pair

d'Angleterre est tué dans un duel, laissant à son cadet son siège à la chambre haute, avec la charge de soutenir dignement l'honneur de leur nom. Dès lors Charles se transforme, devient un homme d'État des plus graves, un orateur écouté. Afin de compléter la métamorphose, il épouse Émily Travers. Faute impardonnable dont il ne tardera pas à se repentir. M. d'Almbert a bâti un roman fort bien charpenté sur les conséquences inévitables d'une telle union. La jeune pairesse, mariée presque enfant à un homme qui a plus de trois fois son âge, n'est absorbée qu'un instant par une maternité hâtive. Bientôt elle ne pourra plus contenir les ardeurs inassouvies de son tempérament et la voix du serpent tentateur résonnera à son oreille. De là, désordres, troubles de ménage, série d'intrigues auxquelles prennent part Fouché, avec sa police, et une courtisane française du nom de Clotilde. Le lord anglais se venge bien par le supplice du séducteur; mais sa fortune s'est écroulée en même temps que la vertu de son épouse. Déchu du pouvoir, il meurt sans héritier, emportant dans la tombe le nom de Trievenor. M. d'Almbert termine ce drame conjugal par une conclusion diantrement pessimiste. Veut-il donc rivaliser avec l'Ecclésiaste de tristesse et d'écœurement?

« Dans le plus beau fruit est un ver qui le ronge; le tronc du chêne pourrit et l'arbre majestueux tombe tout à coup; le palais de marbre s'écroule à la fin. Tout ce qui est humain contient un germe mortel et se dissipe en poussière. »

Comme l'aventure se passe au moment même où l'Angleterre subit le contre-coup de la révolution française, l'auteur a dû toucher, au moins en passant, à la lutte qui s'éleva à cette occasion entre whigs et tories, et citer les plus illustres d'entre ceux qui y prirent part, Fox, Pitt, Sheridan, Burke. On n'aurait pas été fâché qu'il eût plus largement dessiné ce cadre grandiose, en assignant à Trievenor un rôle dans la mêlée héroïque. Son roman y aurait considérablement gagné en intérêt.

Le colonel Ramollot, par Charles Leroy. Paris, Marpon et Flammarion, 1883; in-18, avec eau-forte et gravures. — Prix : 5 francs.

Quoique de mince valeur, ce livre divise la critique. Laissez, disent les uns, laissez donc ces charges extravagantes là où elles sont à leur place, dans les colonnes du *Tintamarre*, entre deux annonces, la moutarde Bornibus et les clysopompes. Ceux qui aiment ces sortes de ragoûts sauront bien les y trouver. Le beau régal vraiment que des pages farcies de jurons ineptes, de n... de D..., de s' crongnieugnieu, de j' vous f... d'dans et autres grossièretés! — Bah! répondent les autres, le sel est un peu gros, c'est vrai, mais il n'en pique que mieux la langue. On a beau vouloir tenir son sérieux et froncer le sourcil, il faut rire, et comment se montrer sévère après cela?

Sans avoir d'avis bien précis en si grave débat, je sais gré à Charles Leroy d'avoir fourni à ses amis les dessinateurs une excellente occasion de profiler quelques silhouettes d'un grotesque amusant. Il y a même, en tête du volume, une eau-forte de J. Hanriot qui, à elle seule, vaut presque l'argent. On peut bien accepter le reste par-dessus le marché.

Les idées de Pierre Quiroul, par Louis Davyl. Paris, Ollendorff, 1883; in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Lorsque M. Davyl quitta le *Figaro*, où il avait chroniqué pendant quelques mois, son départ fut salué d'une note peu flatteuse. Au *Gaulois*, où il émigra ensuite, la signature Pierre Quiroul n'a figuré que de loin en loin; elle a même fini par disparaître tout à fait. Il y a ainsi dans le journalisme des astres errants, que l'on voit poindre tantôt au nord tantôt au midi, et qui s'éclipsent on ne sait comment. M. Davyl est du nombre. Il mériterait mieux, ce nous semble. Non que ses articles, aujourd'hui réunis en volumes, soient tous piquants. Oh! non, bien au contraire. Ce qui leur manque, en général, ce n'est ni le bon sens ni la finesse, mais la vivacité d'allure, le trait, la pointe, le coup de fouet qui attire l'attention. Que voulez-vous que fasse le public en se voyant sollicité par tant de ténors qui chantent à la fois? Il court au plus habile ou au plus gaillard. En fait de chronique, il ne suffit plus d'écrire purement et de conter l'anecdote avec assez d'art; il faut encore varier ses airs, multiplier ses informations, avoir le diable au corps et à la plume.

Il y a pourtant dans ce livre quelques portraits d'écrivains et d'artistes que M. Davyl a connus de près et dont il rend avec beaucoup de vérité la physionomie originale, Barbey d'Aurevilly, Baudelaire, Darcier, Grévin, etc. Le morceau le plus attrayant, sans contredit, c'est le dîner auquel Balzac invita Gustave Planche, en lui proposant de le nommer ambassadeur à Constantinople. L'imaginative étrange de ce rêveur de génie s'y donne ample carrière. Vraie ou non, l'aventure est plaisante et tout à fait caractéristique.

A. P.

THÉATRE

Le Mariage de Racine, comédie en un acte, en vers, par G. Livet et G. Vautrey. Paris, Paul Ollendorff, éditeur; in-18. — Prix : 1 fr. 50.

Creil! cinq minutes d'arrêt!... Il paraît qu'au XVII^e^ siècle déjà la bourgade du bord de l'Oise possédait l'avantage de servir de repos aux voyageurs entre Amiens et Paris. La route de poste était pour-

tant par Beauvais, et c'est la plus courte ; mais ne chicanons pas. A ce bienheureux répit de Creil, Racine rencontre une jeune personne qui est précisément Mlle de Romanet : la jeune personne, en conversation, apprend au poète — sans le connaître — qu'elle a lu ses œuvres, qu'elle en a été touchée. Fort bien, l'affaire est conclue. Racine épouse la demoiselle.

Cet à-propos a été joué à l'Odéon : il a les qualités et les défauts de ces sortes de petites pièces, assez difficiles à mettre debout sans fausser un peu l'histoire. Ici le défaut grave est non pas dans les faits, ils sont sans importance ; mais dans le caractère essentiel : il est absolument inconcevable que Racine ait trouvé une raison suffisante d'épouser celle qui fut sa femme de ce fait qu'elle a lu et qu'elle aime ses tragédies. Il s'est marié par dégoût du théâtre, il s'est marié dans un brusque et violent revirement vers la religion, vers l'austérité de Port-Royal. Et Mlle de Romanet n'a jamais montré plus tard qu'elle eût vu et préféré dans Racine le poète dramatique ; c'est l'historiographe du roi qu'elle épousa. — A part cela, ce petit acte renferme des vers bien tournés. P. Z.

Théâtre choisi de Marivaux. Paris, Didot, 1883 ; in-18. — Prix : 3 francs.

Le volume, outre les pièces demeurées au répertoire, en contient encore quelques-unes qu'il faut lire si l'on veut avoir exactement l'impression que procure la manière de Marivaux, manière fort à la mode aujourd'hui et qui ne charme pas mal de gens, mais qui donne aussi sur les nerfs à beaucoup d'autres. J'avoue, pour ma part, ne la trouver plaisante qu'extérieurement ; elle sent trop le salon, le boudoir, les ruelles. Ce sont, à chaque pas, des mots de vaudeville plutôt que de comédie, et soulignés avec affectation. Dans le *Legs*, par exemple, le valet de chambre Lépine, lorsqu'on lui ordonne d'aller quérir le notaire pour le contrat de mariage de son maître, ce dont il est fort contrarié, s'empresse de répondre : « Nous avons la partie de chasse tantôt ; je me suis arrangé pour courir le lièvre et non pas le notaire. » On rit, parce que le propos est comique. Mais si plus loin il ajoute : « Voici que je me sens mal, extrêmement mal ; d'aujourd'hui je ne prendrai ni gibier ni notaire » ; n'y a-t-il pas un léger abus ? Pour un talent si fin que celui de Marivaux, n'est-ce pas trop appuyé ? M. de Lescure, dans l'éloge couronné par l'Académie et placé en tête du volume, indique avec discrétion ce défaut, qui ne doit pourtant pas, je pense, le choquer excessivement, car lui-même incline volontiers du côté de ces agréments un peu frivoles. Son étude, très sérieuse au fond et animée d'un mouvement plein de verve, qui invite à continuer, n'est pas exempte d'une certaine recherche. Le sujet, il est vrai, semblait commander le ton de la chanson ; en telle matière, il est bien permis de souffler quelques bulles d'azur et d'or, sans épargner le savon. Bagatelles, dira-t-on. Ne trouve pas qui veut de ces bagatelles. Le spirituel lauréat me paraît cependant s'être légèrement mépris sur les causes qui rendirent vers la fin de sa vie Marivaux quinteux et chagrin. Ce qui attristait l'auteur vieilli, c'était moins le spectacle de la sottise humaine (il n'était pas philosophe à ce point), que le regret de n'être plus à la mode et de survivre aux brillants succès de son âge mûr. A. P.

Néron tragédien, drame en vers, par Auguste Robert. Paris, Ollendorff, 1883 ; in-8°. — Prix : 2 francs.

Amoureux de l'actrice Hymnis, qui n'a pour lui que des dédains, Néron s'en venge en faisant assassiner Cléombrote, son rival ; puis, du haut de la tour de Mécène, l'artiste impérial chante sur sa lyre l'embrasement de Troie, tandis que Rome entière, incendiée par ses ordres, flamboie au-dessous de lui. Sa joie féroce est troublée un instant par le complot de Sextus, qui aurait voulu affranchir l'univers d'un tel histrion. Mais la tentative échoue et Sextus se précipite lui-même dans le brasier. Son insuccès était à prévoir, s'il est vrai que les Romains fussent devenus déjà aussi efféminés que nous les peint M. Robert par la bouche de l'un d'eux :

Je n'ai plus désormais ici-bas d'autre envie
Que de jouir en paix des seuls biens de la vie.
Les roses de Pestum ne durent qu'un moment ;
Je veux en respirer le parfum librement ;
Je veux, sans nul souci des clameurs populaires,
Pouvoir m'étendre au pied des hêtres séculaires
Et voir sous la feuillée, à l'heure de midi,
Filtrer le rayon d'or qui m'arrive attiédi.
J'ai la mer aux flots bleus où se baigne Caprée,
. . . . . .
Les montagnes, les bois, l'azur profond des cieux
Pour y plonger sans cesse et mon âme et mes yeux.
Que m'importe le reste !...

P.

La Bonne Aventure, opéra-bouffe, par Em. de Najac et H. Bocage. Paris, Ollendorff, 1883 ; in-12. — Prix : 2 francs.

Pure folie pleine de jeux de mots, de coq-à-l'âne inattendus. L'esprit souvent stupide qui court les trottoirs y foisonne. On s'y moque insolemment du sens commun et de la grammaire. Tous les personnages sans exception jargonnent à qui mieux mieux, courant les uns après les autres comme piqués de la tarentule et ne se retrouvant qu'à la fin, pour une double noce. C'est d'une gaieté bruyante, d'une ivresse passablement frelatée et qui tient du délire épileptique.

La Femme, saynète en un acte, par Grenet-Dancourt. Paris, Ollendorff, 1882 ; in-8°. — Prix : 1 franc.

Deux conférenciers d'avis différents et réunis sur la même estrade parlent ensemble de la femme, l'un pour en faire l'éloge et l'autre la critique. On voit d'ici

le genre de comique qui doit en résulter. La matière est riche et la situation originale; M. Grenet-Dancourt s'est contenté de l'effleurer. P.

Amhra! drame par GRANGENEUVE. Un vol. in-8°. Paris, Tresse, 1882. — Prix : 4 francs.

Le drame a des beautés assurément; certaines scènes sont bien composées; nous comprenons que l'œuvre, mise au théâtre, ait emporté, de la part des spectateurs, une admiration sans trop de réserves. Les lecteurs seront plus difficiles à contenter.

Nous ne parlons tout d'abord que du sujet et de la façon dont il est présenté; plus loin, nous parlerons du drame en tant que travail de versification.

Le sujet, on le connaît. Gyptis, fille de Celtil, le brenn, petite-fille du barde, est aimée de Tarven, le Gaulois qui hait les loups ravisseurs, les Romains, et elle est recherchée de Luern, le brenn, qui ne hait pas, lui, les fils de la louve. C'est à Luern qu'on la marie. Au premier acte d'exposition, il n'est question que de loups. Au deuxième acte, la fête des guerriers, l'orgie; et Luern nous apparaît comme le traître du drame. A l'acte troisième, une belle, une très belle scène entre l'époux et l'épousée : Gyptis dit son mépris du nom romain et Luern avoue qu'il recherche l'alliance des proconsuls; il s'est marié par ambition, et il a tué Tarven pour assurer la réalisation de ses projets; il l'a tué? Gyptis, alors, de maudire le traître!

GYPTIS.

Oui, oui, j'aimais Tarven!

LUERN.

Taisez-vous!

GYPTIS.

Je l'aimais!
Frappe donc! Oui, je suis toute à lui pour jamais.
Nous nous appartenons par delà la mort même,
Oui, vivant je l'aimais, et mort toujours je l'aime,
Ta rage ne peut pas désunir nos amours,
Et quand tu me tuerais, je l'aimerais toujours!

Gyptis est belle, lui criant ses imprécations, et Luern commence de l'aimer. Il se jette à genoux, il l'implore.

GYPTIS, *se reculant.*

Qui t'apprit à jouer si divers personnages?
Quelque histrion romain, sans doute, en tes voyages!...
Tu parviens à changer mon mépris en dégoût!...
Quand il parlait d'amour, Tarven parlait debout!

Il frappe Gyptis, et Tarven, Tarven, qui n'est pas mort, entre. Il s'en va tuer Luern, mais il découvre dans la main crispée de la morte le message annonçant l'arrivée des Romains; il épargne le traître, le meurtrier, car il doit songer pour l'instant à la patrie envahie. Des tirades qui ne sont pas sans grandeur au quatrième acte; un récit de la défaite et des chants en vers lyriques. Amhra! il faut vaincre les vainqueurs; en cet acte, aucune action; dans le suivant, Rome est vaincue, Tarven est fait brenn, et après avoir tué Luern, il épouse Gyptis, qui n'avait été que blessée.

Du drame, à bien considérer, un seul acte vraiment est intéressant, le troisième; et le lecteur, dont les yeux ne sauraient être occupés par la magnificence des décors, jugera assez peu savamment conduite l'intrigue présentée.

Les vers, si l'on en excepte une centaine peut-être, sont mauvais. M. Grangeneuve ne sait pas versifier. Nous n'exagérons pas : plus de dix fois il fait rimer *aujourd'hui* avec *lui*, et plus de trente fois *aime* avec *même;* il donne le mot *ruinant* comme étant de trois syllabes, nous croyons bien qu'il a tort. Il imite quelquefois Corneille et quelquefois Racine, et il imite de trop près; il faut dire à Tarven :

Ah! Gyptis, avec moi, par pitié, plus de feinte!
S'il faut que d'un tel coup ma raison soit atteinte,
Vous pouvez m'éviter la folie à moitié
En ne m'en laissant pas la surprise; — pitié!

L'imitation est presque une copie.

Ne décourageons pourtant pas M. Grangeneuve. Son drame en vers n'est pas tellement inférieur à ceux qu'on a représentés de notre temps qu'il lui faille renoncer à l'espoir de faire aussi bien et mieux que nos poètes dramatiques contemporains. Qu'il compose donc d'autres drames, mais, — un conseil, — qu'il s'abstienne, s'il les publie en volumes, de les faire précéder d'une préface; celle d'*Amhra* n'est pas écrite pour bien disposer le lecteur en faveur du poète. F. G.

Théâtre choisi de Rotrou. — Nouvelle édition avec une introduction et des notices par M. FÉLIX HÉMON; illustrée de quatre gravures coloriées dessinées par M. Henri Allouard. Un vol. in-16. Paris, 1883 (Laplace, Sanchez et C^ie^, éditeurs).

L'Académie française qui avait mis au concours l'éloge du précurseur, de l'émule, de l'ami de Pierre Corneille, ne pouvait que couronner cette publication. Dans une étude liminaire qui résume les travaux de ses devanciers Jarry, Saint-Marc-Girardin, Sainte-Beuve, Guizot, Ed. Fournier, Ambroise Firmin-Didot, Jal, Vinet, Viollet-le-Duc (édition, 5 vol. in-8°, 1820), de M. Legouvé, Henri Martin et Léonce Person, M. Félix Hémon restitue au poète de Dreux, si peu lu, bien qu'honoré de confiance, ses véritables titres au respect littéraire. Il signale comment et pourquoi on doit le lire, — que ne peut-on dire le *relire*? Il se défend d'ailleurs d'une admiration de parti pris, repousse toute ressemblance « avec ces zélés commentateurs, hommes d'un seul livre et d'un seul poète ». Pour lui, Rotrou fut moins un créateur qu'un initiateur : il montra la route à d'autres et ne put la suivre lui-même jusqu'au bout. On sait qu'il mourut à l'âge de quarante et un ans d'une épidémie survenue dans sa ville natale et qu'il combattit sans trêve. Dernière victime du fléau, il laissait le champ libre à Corneille, à Racine, à Molière. Ceux-ci l'ont sur-

passé, non sans lui devoir beaucoup. Sa gloire, c'est de les avoir faits plus grands que lui. Outre l'introduction dont il s'agit et des notices sur chaque pièce, le volume contient les *Sosies*, *Laure persécutée*, la *Sœur*, précédée d'une sorte de glossaire des archaïsmes, *Saint-Genest*, pièce hagiographique supportant la comparaison avec *Polyeucte*, *don Bernard de Cabrère*, *Venceslas* et *Cosroës*. A propos de cette dernière tragédie, le commentateur rappelle qu'au dire de Mme Isa Pfeiffer (*Voyage autour du monde*), le palais de Chosroës, débris imposant des temps d'autrefois, se dresse encore entre les ruines qui narguent l'emplacement de Ctésiphon. Bien des pierres manquent, mais le portail gigantesque subsiste. « Telle, ajoute M. Hémon, l'œuvre de Rotrou, à demi-ruinée, étonne encore les yeux par ses proportions immenses et les rassure par la solidité de ses parties essentielles. »

G. S. L.

Le Théâtre en famille. *Proverbes et Comédies*, par Marie S. Franel. Un vol. in-16. Paris, 1883 (Sandoz et Thuillier).

Comme titres : *Fais ce que dois*, le *Secret du bonheur*, *Quand les chats sont loin...*, *Tout est bien qui finit bien*, *Être et paraître*, *Qui trop embrasse...*; des actes courts, des situations peu compliquées, une mise en scène facile, une morale gaie et pratique, foncièrement honnête, voilà ce qui recommande ces pièces en miniature bourrées de réflexions et de comparaisons bien féminines. Telle celle-ci, dans *Tout est bien qui finit bien* (O Shakespeare, pardon!) : « L'écheveau de la vie est bien embrouillé, — quand on a défait un nœud, on en retrouve deux! Malgré tout, je ne veux pas perdre courage; nous autres femmes, nous avons bien des ressources à notre manche... » Utilisable dans les familles, dans les pensionnats, voire même dans les lycées de jeunes filles, ce recueil ne franchira pas le seuil des couvents où se serait maintenue certaine pudeur grotesque qui, à ce vocable dangereux *amour*, substituait le mot *tambour*, manœuvre où l'on eût pu voir, lors d'un récent ministère, une protestation politique; mais ce n'était pas le cas.

G. S. L.

MEMENTO

La vogue des monologues n'est pas près de finir :

Paraissent chez l'éditeur Paul Ollendorff, quatre petites pièces désopilantes : **Un Scenario**, monologue de Mlle J. Thénard (de la Comédie-Française), dit par M. Coquelin cadet. — Prix : 1 franc.

La Confession, duo mimique par un seul personnage, de MM. Paul Du Crotoy et Félix Galipaux, dit par M. Félix Galipaux. — Prix : 1 franc.

Le Cheval, monologue dit par Coquelin cadet, et composé par Pirouette (Coquelin vu de dos), illustrations par Sapeck. — Prix : 1 fr. 50.

Une Souris! monologue par Hippolyte Matabon, dit par Coquelin aîné. — Prix : 1 franc.

Propos d'un rêveur, par Adrien Laroche. Paris, typographie Unsinger, 1882; in-18.

Vous arrive-t-il parfois, en quelque heure de loisir, d'oublier la réalité, ses misères et ses rudesses, pour songer les yeux mi-clos à ce que vous auriez aimé à faire? Dans cette disposition béate, le monde extérieur s'évanouit et la vie apparaît embellie de teintes mélancoliques et douces. Tout ce qu'il y a de naïf, d'enfantin, de poétique et de foncièrement bon en nous remonte à la surface, offrant à l'imagination un idéal à souhait où elle entrevoit des œuvres exquises. On caresse alors avec bonheur tout ce qui se présente à l'esprit; il semble qu'on invente en se jouant mille combinaisons auxquelles jusque-là l'on n'avait pas songé, sans prendre garde que la plupart n'expriment que des souvenirs, de vagues réminiscences de nos auteurs favoris. Ce sont ces pensers vaporeux que M. Laroche a encadrés dans une langue harmonieuse et pure, élégamment cadencée et qui semble aspirer au rythme du vers. Elle y atteint même quelquefois chez lui :

Oh! qu'il est triste et doux
D'écouter près de vous,
Amie,
Gémir la voix des vents
Et tomber par torrents
La pluie.

Il est nuit, dans les bois
Un grand frisson de voix
Demeure;
On n'a rien vu de tel,
Car nous voyons le ciel
Qui pleure!

Sur la terre et dans l'air,
Comme un divin concert,
La pluie
Endort avec ses pleurs
Les oiseaux et les fleurs,
La vie!

Réveillez-vous, bel endormi : l'illusion ne peut durer toujours, ainsi que vous en avertit le plus charmant de vos devanciers :

Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi,
Je m'écarte, je vais détrôner le sophi,
On m'élit roi, mon peuple m'aime,
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean comme devant.

Lorsque M. Laroche ouvre à son tour les yeux sur les réalités de ce monde, il y sait cueillir mainte note et impression délicate, comme l'atteste agréablement la seconde partie du volume. Citons-en une, celle qu'il aurait pu lui-même choisir pour caractériser exactement son livre :

« Quand on veut créer et condenser des idées, au fur et à mesure de leur formation, les parties étrangères et sans valeur s'élimineront comme des scories rejetées par le creuset du cerveau. Ce qui résiste à cette épreuve et demeure est la partie durable et précieuse. L'esprit l'enveloppe, la dilate, la nourrit, la fortifie, et elle en sort, le moment venu, avec la forme, le mouvement et la vie d'une œuvre d'art. »

P.

Aubes et Crépuscules, poésies d'Alphonse Labitte. Paris, Paul Ollendorf, 1883. Un volume in-12. — Prix : 2 francs.

En ce volume, pas une seule pièce qui soit absolument parfaite; pas une seule, non plus, qui soit vraiment mauvaise. Ce que le poète exprime n'est pas toujours banal et l'expression, malgré de grandes négligences, est souvent heureuse.

C'est l'amour surtout que M. Labitte se plaît à chanter, et il dit, tout aussi bien que tant d'autres poètes, la douceur des baisers, l'ivresse des embrassements, puis le mal que fait au cœur l'abandon de la bien-aimée. A ses chants d'amour il en mêle d'autres pour célébrer le printemps et les roses, les hirondelles qui reviennent, rapportant joie et lumière, et le lac, miroir où se reflètent les blanches étoiles aux heures bénies de la demi-solitude. Passons à la fin du recueil. Là, des vers *A la colonne*, plusieurs sont bien frappés. Une pièce intitulée *la Caravane*, et une autre portant pour titre *le Poème des premiers beaux jours*, — deux morceaux qui ont quelque valeur; — mais citons quelques strophes, empruntons-les à cette pièce, *la Passée*.

Où vous en êtes-vous allés?
Par quelle ombre êtes-vous voilés?
O mes rêves, ô mes ivresses!
Ne devez-vous plus revenir?
Sans vous mon cœur va se ternir
Sous le souffle de mes tristesses!

Non! non! vous ne reviendrez plus!
Car le Temps n'a pas de reflux,
Et la mort est un long silence;
Vous roulez vers l'éternité.
Bonheurs, de vous, rien n'est resté,
Pas même une douce espérance!

. . . . . .

Tout est sombre dans le passé...
Tel un voyageur harassé
Vers le soir se retourne en route;
Il ne trouve derrière lui
Qu'un long silence et que la nuit
Où songe le spectre du doute.

. . . . . .

Non, jamais vous ne reviendrez,
Heures d'amour, rêves dorés,
O soleils de notre jeunesse!
Le temps n'a pour le cœur vieilli
Qu'une ombre où jamais ne jaillit
Ni ciel, ni baiser, ni caresse!

On ne se représente pas très bien le ciel, le baiser, la caresse, *jaillissant* de l'ombre; ne faisons pas trop, toutefois, le dédaigneux, n'imitons pas le héron de la fable, et, faute du parfait, pour le régal de l'esprit, sachons nous contenter de ce qui est médiocre très honnêtement.

F. G.

Mes loisirs, poésies diverses, par Félix de Lauze. Un vol. in-12. Paris, A. Ghio, 1882. — Prix : 3 fr.

M. Félix de Lauze a commis cette épigramme, qu'il a fait paraître dans son recueil, et que nous transcrivons :

L'autre soir, je pris ce volume
Que je croyais fort amusant;
Pour un auteur, quelle amertume!
Je m'endormis en le lisant!

Quelle amertume pour M. Félix de Lauze! Ce soir, nous avons ouvert son recueil — nous pouvions croire qu'il enfermait en effet des poésies — nous avons trouvé, aux premières pages, de si méchants vers exprimant des sentiments si banals que, bien vite, nous avons fermé le recueil.

F. G.

MEMENTO

Sous ce titre : **Intimement**, poésies, 1880-1882 (*les Notes tendres, — les Heures du soir*), M. Raoul Russel vient de faire imprimer par Unsinger un charmant volume de poésies qu'il réserve à ses seuls amis et parents et qui ne sera pas mis en vente. M. Raoul Russel, le nouveau poète marseillais, n'a pas la note fougueuse et l'allure fauve de son compatriote, le lyrique député Clovis Hugues, il se rapproche plutôt du poète des *Intimités*. C'est un doux, un humble, un triste, un assoiffé d'idéal paisible.

Il y a de très jolies pages en ce volume.

MÉLANGES

Trois Confessions : *Saint Augustin*, *Montaigne*, *Jean-Jacques Rousseau*, par P. Antonini. Paris, 1883; Sandoz et Thuillier. Un vol. in-16.

C'était sous le règne du grand Théodose, l'empire romain jetait un dernier éclat, en dépit des bar-

bares qui se pressaient sur les frontières et malgré l'action dissolvante du christianisme au dedans. Sous le coup d'une hallucination, un païen âgé seulement de trente-deux ans, mais fatigué de plaisirs, désabusé de la science, entend une voix qui lui crie : *Tolle lege!* Il ouvre les livres saints et lit : *Non in commessationibus, et ebrietatibus, non in cubilibus et impudicitiis, non in contentione et æmulatione, sed induimini Jesum Christum.* C'est son chemin de Damas : le débauché, l'élégant, le lettré, qui aurait pu devenir un rhéteur de la décadence (nul n'en parlerait aujourd'hui), renonce à la gloire et l'acquiert autrement belle qu'il n'aurait pu la rêver, car il devient le plus grand des pères de l'Église.

Au lendemain de la prise de Rome par Alaric, à la lueur des cités embrasées, quand déjà les Vandales débarquaient en Afrique, lorsque, pour la deuxième fois, Carthage était vouée à la ruine, Augustin soutient l'espoir des nations consternées et détourne leurs regards sur la seule cité indestructible, éternellement belle, sur la cité de Dieu.

Qu'on franchisse plusieurs siècles. Le monde s'est transformé, on est en pleine Renaissance; mais c'est encore un temps de discordes civiles, de luttes religieuses. Au milieu des passionnés et des violents vit un homme habile, modéré, assez clairvoyant pour révoquer en doute le faux savoir de son temps, assez courageux pour l'écrire, non assez téméraire pour se dégager des liens de la foi au lendemain de la Saint-Barthélemy, quand un même supplice était réservé aux athées et aux sorciers. C'est Montaigne. « Il ne cherche pas, dit M. Antonini, à approfondir les dogmes merveilleux du christianisme. Il croit et cela lui suffit. » Question d'époque.

Comparer saint Augustin et Montaigne à Rousseau, en se plaçant à un point de vue théologique étroit, c'est dénoncer ses préférences et se préparer une victoire facile. On ne discute pas avec l'auteur du *Contrat social* et de la *Nouvelle Héloïse*, le représentant du *nervosisme* au XVIII^e^ siècle. On l'admire sans chercher la petite bête. Volontaires ou non, on lui pardonne ses erreurs, ses contradictions, comme à La Fontaine, cet autre grand enfant, ses naïvetés géniaques. Ni à l'un ni à l'autre la commune mesure n'est applicable.

Dans ses *Confessions* Jean-Jacques est partial, impudent même. Oui, mais quelle verve, comme l'homme vit, souffre, aime! et c'est par là qu'il nous passionne. M. Antonini, lui, approuve Montaigne de « vêtir ses imperfections, ou, pour mieux dire, la *nudité* de son âme; » mais se confesser, n'est-ce pas se déshabiller moralement?

En somme, que restera-t-il de cette diatribe philosophico-théologique généralement mal écrite? Rien qu'un frontispice délicieux à contempler. G. S. L.

MEMENTO

L'admirable édition de **Walter Scott illustré** que publie avec tant de soins, de luxe et de bon goût la librairie Firmin-Didot et C^ie^, dans le format grand in-8°, vient de s'augmenter de *Guy Mannering ou l'Astrologue;* la traduction est due à M. Ed. Scheffter et les illustrations sont signées de Brown, Dunki, François Flameng, Riou, etc. — M. F. Flameng se distingue surtout par des compositions fines et exquises qui rappellent de très près Meissonier. — *Guy Mannering* est peut-être le plus soigné des romans de Walter Scott publiés jusqu'ici dans la collection Didot.

C'est un bien curieux ouvrage que le **Petit Bréviaire du Parisien**, de DANIEL DARC, publié par la librairie Ollendorff. Ce recueil, qui contient près de onze cents définitions aussi variées qu'originales, est un perpétuel éclat de rire, au travers duquel s'insinuent, gaiement et lestement troussées, quantités d'idées justes et de vérités cinglantes.

Vingt-six croquis, dus au spirituel crayon de X..., ajoutent à la gaieté du texte un attrait artistique qui suffirait seul à faire le succès d'un livre.

L'instructive petite **Bibliothèque choisie des chefs-d'œuvre français et étrangers à 1 franc** le volume, publiée par la librairie Dentu, vient de s'enrichir d'un nouveau livre qui était devenu une rareté bibliographique : **La Physiologie du Goût**, par BRILLAT-SAVARIN.

C'est le bréviaire des gens qui dînent que ce délicieux ouvrage sur la gaie science du boire et du manger. Qui n'a pas lu Brillat-Savarin ne connaît pas les vrais plaisirs de la table. C'est à lui que nous devons cette maxime: « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es. »

La Physiologie du goût prendra place à côté des Contes de Voltaire, des œuvres de Hamilton et de X. de Maistre, des Contes de Boccace, etc., que la *Bibliothèque choisie* a déjà publiés dans son nouveau et élégant format portatif à 1 franc le volume.

Les éditeurs Hachette et C^ie^ viennent de faire paraître la sixième édition du **Dictionnaire universel de la vie pratique à la ville et à la campagne** (prix : 25 francs; in-4°), formé par le regretté M. BELÈZE. En présence des changements nombreux et incessants que les événements politiques et le progrès naturel des choses ont amenés dans la législation civile et commerciale, les différentes parties de l'administration publique, le service militaire, l'instruction publique, les postes et télégraphes, les voyages, l'agriculture, l'industrie et le commerce, la tâche du reviseur des précédentes éditions de ce Dictionnaire pratique universel était considérable. — C'est M. Legouëz, le collaborateur assidu de M. Belèze, qui s'est chargé de ces modifications importantes à introduire dans le texte et il s'en est tiré à son plus grand honneur.

Le *Dictionnaire de la vie pratique*, qui contient dans ses 2,000 pages toutes les notions d'une utilité géné-

rale et d'une application journalière, etc., tous les renseignements usuels sur toute matière, est le fond de bibliothèque indispensable de tout homme du monde, nous dirons même de tout citoyen qui désire être vivement mis au fait de la religion, de la législation, de l'économie domestique et rurale de son pays et avoir un aperçu du fonctionnement vital de la société tout entière.

Le **Dictionnaire des Antiquités romaines et grecques** de Antony Rich, traduit de l'anglais sous la direction de M. Chéruel et publié par la librairie Didot et Cie (prix : 10 francs), vient de paraître en troisième édition revue et très corrigée; les synonymes grecs et l'index ont reçu des additions considérables. On a également ajouté des gravures (*epistola, signa, vitta*) d'après les originaux que les fouilles récentes ont mis à jour, ou bien qui étaient inconnus à l'auteur. Ce bel ouvrage, si justement célèbre et apprécié, imprimé sur deux colonnes in-8°, contient maintenant 740 pages de texte en cette dernière édition.

BEAUX-ARTS

The Year's Art 1883. *A concise epitome of all matters relating to the Arts of Painting, Sculpture and Architecture, which have occurred in the United Kingdom during the year 1882*, together with information respecting the events of the year 1883. Compiled by Marcus B. Huish. L.-L.-B. editor of *The Art Journal*, and David C. Thomson, author of *The Life and Works of Thomas Bewick*. London, 1883, Sampson Low, Marston, Searle and Rivington. — Price : 2 sh. 6d.

Le titre est long, le livre est court. Pas de phrases, — des faits, des noms, des dates, des chiffres. En tête, un calendrier très intelligent, donnant aux intéressés toutes les indications relatives à l'ouverture et à la fermeture des expositions ainsi qu'au dépôt des ouvrages, aux examens pour l'admission dans les écoles, aux conférences et aux cours, aux vacances des bibliothèques et des musées, etc. etc.; le budget général des arts, celui des différents musées et leurs acquisitions, celui des écoles, les sociétés d'art, les cercles, les expositions, les ventes, les livres et les gravures, la jurisprudence, la nécrologie, un dictionnaire des adresses des artistes comprenant 3,500 noms; tel est, dans ses lignes générales, le contenu de cette précieuse *Année artistique anglaise*, qui paraît depuis 1880. Pour la première fois nous trouvons dans une publication d'outre-Manche la liste des membres de l'Académie royale depuis sa fondation. Si le livre de MM. B. Huish et C. Thomson avait paru six mois plus tôt, il nous eût personne lement épargné les très longues recherches qu'il nous a fallu faire pour dresser cette liste et l'introduire dans notre histoire de la *Peinture anglaise* (Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts). Il n'est pas sans intérêt de constater que ce document historique a été publié en premier lieu dans un livre français.

Les éditeurs de *The Year's Art* sont animés du trop légitime désir de rendre leur excellent *handbook* aussi utile que possible; ils sont trop bien informés de l'extension que prennent d'année en année les rapports artistiques entre l'Angleterre et la France pour que nous ne les engagions pas à surveiller plus attentivement à l'avenir l'exactitude des renseignements fournis sur le Salon de Paris. E. C.

Exposition des beaux-arts. — Le Livre d'or du Salon de peinture et de sculpture. *Catalogue descriptif des œuvres récompensées et des principales œuvres hors concours*, rédigé par Georges Lafenestre et orné de seize planches à l'eau-forte gravées par Abot, de Billy, Boilvin, Champollion, Courtry, Duvivier, Gaucherel, Lalauze, Lurat, Massard, Mongin, Salmon, Toussaint, Vion, Yon, sous la direction de M. Edmond Hédouin. Un vol. grand in-8° de VII-132 pages. Paris, librairie des bibliophiles, rue Saint-Honoré, 338. M DCCC LXXXII. — Prix : 25 francs.

Nous rappellerons d'abord l'économie de cette publication qui accomplit sa quatrième année. Dasn l'intention de l'auteur, elle doit être avant tout un document sur le Salon annuel. Les statuts de la Société des artistes français qui régit aujourd'hui le Salon, le règlement de cette exposition, la composition du jury d'admission et des récompenses, le compte rendu de la distribution de ces récompenses sont, il est vrai, rejetés à l'appendice; mais l'objet même du livre est de laisser entre les mains des amateurs présents et à venir une sorte d'inventaire authentique des œuvres signalées à l'attention du public par une médaille nouvelle et des principales œuvres hors concours. Cet inventaire est fait, dans chaque classe de récompenses, sous la forme d'un catalogue alphabétique donnant le nom de l'artiste, son lieu de naissance, le nom de son maître, la mention des récompenses précédemment obtenues, et le plus souvent son adresse; le n° du livret officiel, le

titre de l'œuvre, ses dimensions et sa description, aussi complète et aussi succincte que possible, et en dernier lieu le nom de l'acquéreur, lorsqu'il y a un acquéreur. Le caractère des descriptions est leur impersonnalité absolue. L'auteur analyse le tableau comme le ferait un commissaire-priseur, sans phrase; il se défend également de l'éloge et de la critique. Il ne trahit son goût personnel que dans le choix très légitimement arbitraire des œuvres exposées par des artistes hors concours et auxquelles il donne place dans son *Livre d'or* par la seule vertu de son bon plaisir. Très heureusement, avec un homme comme M. Lafenestre nous sommes assurés que le bon plaisir n'a d'autre mobile que le bon goût. M. Georges Lafenestre, qui est un véritable écrivain et un poète éminent, a dû parfois trouver que la tâche était aride. Aussi se donne-t-il licence de juger l'ensemble de l'école en quelques pages très fermes, très sages, qui servent de préface au volume. Quant aux eaux-fortes, elles ne sont pas toutes au même degré satisfaisantes. Celle de M. Salmon, d'après l'*Hallali* de M. Melin, est dure et cependant confuse; M. Massard en son honnête travail n'a pas du tout réussi à rendre la coloration intense de la *Mise au tombeau* de M. Carolus Duran; c'est dans le bois et à coups de serpe que M. de Billy a taillé les bras des *Parques* de M. Agache, enfin, autant qu'il nous souvienne de la peinture, M. Lurat n'a pas fidèlement observé partout les valeurs des *Jeunes Picards* de M. Puvis de Chavannes; en tout cas, il a singulièrement hésité entre le procédé par le modelé et le procédé simplement décoratif et la trace de ses hésitations reste apparente en sa planche. E. C.

Les reines du chant, par A. Thurner. Portraits à l'eau-forte par E. Abot; frontispice par Gévy Bichard. Un vol. in-18 de 335 pages. Paris, A. Hennuyer, imprimeur-éditeur, 51 rue Laffitte, 1883. — Prix : 12 francs.

Malibran, Pasta, Frezzolini, Persiani, Lind, Cinti, Grisi, Miolan, Sontag, Viardot, Alboni, Patti, Sasse, Ugalde, Gueymard, Cabel, Krauss, Nilsson, et tant d'autres, et cent autres, revivent en cet aimable livre. Tour à tour elles viennent, ombres charmantes, éveiller dans notre mémoire le souvenir reconnaissant des grandes œuvres lyriques, l'écho toujours vibrant de l'âme des poètes et la mélancolie de leur propre destin. Reines, elles le furent. Reines d'un jour, enchanteresses acclamées qui donnèrent à l'humanité le ravissement de l'idéal, une heure sonne dans leur vie à toutes — si elles ne meurent pas très jeunes de leur passion — où la passion survivante demeure en elles sans organe pour s'exprimer. Après avoir goûté je ne dis pas seulement les orgueilleuses ivresses du triomphe, mais aussi et surtout les nobles joies des magnifiques réalisations du génie communiquées aux foules, leur vie se poursuit dans l'amertume des silences prolongés, troublés une dernière fois par le bruit lourd d'une pierre qui retombe et scelle à jamais l'oubli sur ce qui fut l'âme des immortelles amantes de Gluck, Mozart, Beethoven, Weber, Rossini, Meyerbeer, Mendelssohn, Hérold, Auber, Gounod, Berlioz, Wagner.

Ce livre de M. A. Thurner, si bien fait, si vif, si complet, où nous retrouvons l'image de toutes les interprètes qui ont mis leur flamme dans l'œuvre des maîtres, n'est point seulement une suite de biographies. Cela seul serait déjà une excellente chose, car la partie biographique du volume abonde en traits de caractère et de mœurs, en anecdotes, en mots, en incidents contés d'une plume heureuse. Mais l'auteur avait une plus haute ambition et l'a justifiée. En étudiant ces chères reines du chant, il a tracé en érudit consommé l'histoire de l'art vocal et du drame lyrique.

Nous ne dirons qu'un mot des eaux-fortes qui accompagnent le texte. Le frontispice composé par M. Géry Bichard est agencé avec grâce et la petite Muse aux ailes déployées qui occupe le centre du motif est traitée dans un excellent sentiment de ce que doit être l'eau-forte d'illustration, c'est-à-dire essentiellement décorative. Quant aux portraits de la charmante Saint-Huberti, de Mme Cinti Damoreau, de la Malibran et de Mme Miolan-Carvalho, gravés par M. Abot, ils ne sont pas tous d'égale valeur; celui de Mme Cinti, en particulier, est affligé d'une imparité des yeux regrettable. Tels quels pourtant, nous eussions été heureux de compter un plus grand nombre encore de ces portraits dans cet excellent livre qui restera.

E. C.

Iconographie de la reine Marie-Antoinette. *Catalogue descriptif et raisonné de la collection de portraits, pièces historiques et allégoriques, caricatures, etc.*, formée par Lord Ronald Gower, précédé d'une *Lettre* par M. Georges Duplessis, conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale. Ouvrage orné de nombreuses reproductions en noir et en couleurs d'après des originaux faisant partie de la collection. Un vol. in-4° de XVI-249 pages. Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît, 1883. — Prix : 60 fr.

Lord Ronald Gower, dont le nom est bien connu dans le monde des arts en Angleterre, qui a écrit d'excellentes biographies d'artistes et d'intéressants chapitres de l'histoire de la peinture hollandaise, qui lui-même s'est exercé à modeler sous la direction de notre habile statuaire français Carrier-Belleuse, est en outre un collectionneur passionné. C'est ainsi qu'il a pu — au prix de quelle dépense de temps, de recherches, d'intelligence, sans parler de l'argent! — réunir l'ensemble le plus complet de tous les portraits, pièces historiques, allégories et caricatures dont se compose l'iconographie de Marie-Antoinette. Avec une générosité dont les « curieux » ne sauraient lui savoir trop de gré, l'éminent amateur publie aujourd'hui le catalogue descriptif et raisonné de cette précieuse collection d'estampes. Il serait superflu d'insister sur l'intérêt d'une telle publication Il suf-

fira de dire au lecteur de quelle façon lord Gower l'a ordonnée.

Dans la première partie, qui comprend 373 numéros, les portraits, allégories et sujets gravés sont classés alphabétiquement par noms de graveurs ou noms et adresses d'éditeurs. Dans la deuxième partie figurent les portraits, allégories et sujets gravés sans nom de graveur ou d'éditeur, classés par groupes : 1° Portraits avec légendes *a*, françaises; *b*, anglaises; *c*, allemandes; *d*, latines; — 2° Portraits sans légendes; *a*, la reine seule; *b*, la reine et un ou plusieurs personnages; — 3° Profils, silhouettes; — 4° Compositions allégoriques classées dans l'ordre chronologique des événements qu'elles célèbrent; — 5° Sujets divers classés dans l'ordre des événements qu'ils représentent. Cette deuxième partie comprend 98 numéros. On trouve dans la troisième partie, consacrée aux Caricatures, 15 numéros et 9 dans la quatrième consacrée aux dessins. Quarante-deux reproductions ou réductions en fac-similé des planches les plus caractéristiques et tirées tantôt en noir, tantôt en couleur, font passer sous les yeux du lecteur les types on ne peut plus variés de l'image de la reine, tellement variés, si différents, que l'on en reste quelque peu troublé. A s'en rapporter aux documents graphiques, il est impossible de se former une opinion sur la beauté ou l'absence de beauté du visage de Marie-Antoinette.

Quel est le véritable portrait de la reine? A cette question, la première qu'on soit amené à se poser, nous serions fort embarrassé de répondre, si M. Georges Duplessis, le très érudit conservateur adjoint du Cabinet des Estampes à la Bibliothèque nationale, n'avait pris soin de le faire dans une excellente « Lettre à Lord Ronald Gower » qui sert d'introduction au volume. C'est à cette lettre et au livre lui-même que nous invitons à se reporter les « curieux, » les historiens et les artistes que cette question intéresse.

E. C.

Recherches sur les collections des Richelieu, par Edmond Bonnaffé. Un vol. grand in-8° de 157 pages, illustré. Paris, E. Plon et Cie, imprimeurs-éditeur, 10, rue Garancière, 1883. — Prix : broché, 8 francs.

M. Edmond Bonnaffé a commencé depuis plusieurs années une série d'études sur les amateurs d'autrefois (Collectionneurs de l'ancienne Rome et de l'ancienne France, de Brienne, Foucquet, Catherine de Médicis). Il poursuit son œuvre avec la passion d'un grand « curieux » et nous livre aujourd'hui le résultat de ses recherches sur les collections des Richelieu. Le cardinal de Richelieu est, en effet, une des figures les plus considérables de la curiosité française. Le Petit-Luxembourg qu'il occupe d'abord, le Palais-Cardinal qui devint sa résidence définitive, la maison de Rueil, son pied-à-terre de campagne, renfermaient des collections d'objets d'art de toute sorte, tableaux, sculptures, tapisseries, meubles. Mais c'est au château de Richelieu en Poitou, entièrement rebâti dans des proportions royales, que le grand cardinal avait accumulé ses trésors les plus précieux : deux cents bustes, les deux esclaves de Michel-Ange, des peintures de Mantegna, du Pérugin, d'Albert Dürer, de Poussin, de Champagne et de Simon Vouet, des collections de portraits historiques, des meubles de soie et d'or dont la magnificence « ennuyait » la bonhomie de La Fontaine, qui visita le château en 1663. Mais ce qui a pu ennuyer notre fabuliste fait aujourd'hui et longtemps encore fera la joie des amateurs.

Sans parler de la nièce du cardinal, qui occupa le Petit-Luxembourg après lui et augmenta ses collections, on sait que son héritier et petit-neveu, le duc de Richelieu, était grand amateur de peintures. Il réunit de nouveaux Poussin, puis des Rubens. Son fils, le maréchal, le vainqueur de Mahon, d'un goût moins sévère, remplit son hôtel de la rue Saint-Augustin de porcelaines de Chine, du Japon, de Saxe, de Sèvres, de Chantilly, et de tabatières et de bonbonnières, ainsi qu'il convenait au héros de tant d'aventures galantes.

L'histoire des collections des Richelieu est donc un tableau résumé de la curiosité française au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle. Suivre à la piste ces témoignages de l'art du passé, les retrouver, reconstituer leur état civil, leur généalogie, telle est la tâche que s'est imposée M. Edmond Bonnaffé, et dont il s'acquitte avec une bonne grâce que lui rend facile la rare fortune de ses précieuses découvertes. Dans la seconde partie de son livre, l'auteur suit de main en main statues, tableaux et bibelots, et fait de leurs aventures un récit très attrayant, appuyé sur des preuves authentiques, sur des documents inconnus, heureusement retrouvés par lui dans les archives du Louvre, à la Bibliothèque nationale, dans les bibliothèques de province, et qu'il reproduit dans les appendices. A la variété des faits nouveaux et des anecdotes piquantes ce livre ajoute en conséquence l'autorité de l'information qui sera toujours le mérite essentiel de cette sorte de livres.

E. C.

Annuaire illustré des Beaux-Arts. *Revue artistique universelle*, publiée sous la direction de F.-G. Dumas, 1^re^ année; 1882. Paris, librairie d'art L. Baschet, et Marpon et Flammarion, un vol. in-8° de XIV-324 pages et 215 gravures. — Prix : 3 fr. 50.

Cet annuaire *illustré* et *universel* des Beaux-Arts dont M. F.-G. Dumas, l'intelligent et heureux éditeur du *Catalogue illustré du Salon*, entreprend aujourd'hui la publication, ne fait en aucune façon double emploi avec l'excellente *Année artistique* de M. Victor Champier. L'*Année* est un recueil de documents, l'*Annuaire* est surtout un recueil de dessins. Les deux livres se complètent l'un l'autre. Ce dont nous ne saurions trop louer chacun des éditeurs, c'est d'avoir donné à leurs publications parallèles un égal caractère d'information internationale. Il est extrêmement regrettable, en effet, que les peuples sachent si peu ce que font leurs voisins dans les divers ordres d'ac-

tivité. Le journal *l'Art* et la *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts* concourent par des voies différentes à démolir le mur d'ignorance, de suffisance et de préjugés qui sépare la France des autres nations artistes. C'est en vue du même résultat très précieux que pour sa part agit *l'Annuaire illustré des Beaux-Arts*, et sa part n'est ni la moins aimable ni la moins efficace, puisque son principal moyen d'action est l'Image.

C'est surtout par l'image, en effet, que M. F.-G. Dumas nous fait connaître l'Académie royale de Londres, la galerie de Grosvenor, la Société des aquarellistes de Londres, l'Académie royale d'Édimbourg, l'Institut de Glascow, l'Académie royale de Dublin, la Société des aquarellistes de New-York, l'Exposition des artistes américains de New-York, l'Académie nationale de dessin de la même ville, l'Académie de Philadelphie, la Société suisse des Beaux-Arts de Lausanne, la Société des amis des Arts de Neufchâtel, l'Exposition d'Anvers, l'Union centrale et le Salon des Arts Décoratifs de Paris, la Société des artistes français (Salon de 1882), l'Exposition internationale de Vienne, l'Exposition de Nuremberg, les Cercles artistiques de Paris, l'Exposition internationale de la galerie G. Petit, l'Exposition des Œuvres de Courbet, celle des Œuvres de Baudry, les Envois et les Concours de Rome, l'Exposition internationale de Moscou. — L'éditeur cependant a constaté qu'un seul volume ne suffisait pas à contenir une telle quantité de matières et il nous en promet deux pour les années à venir, l'un le 1er juin, l'autre le 1er décembre. Dès qu'il dispose de plus de place, nous lui demanderons de diviser les Écoles par des titres spéciaux, ou tout au moins d'indiquer au bas de chaque dessin à quelle exposition a figuré l'œuvre représentée. Il évitera ainsi aux curieux l'ennui fastidieux de recourir constamment à la table des matières.

Ajoutons enfin que si l'image joue un rôle essentiel dans l'ordonnance de *l'Annuaire illustré des Beaux-Arts*, il y est fait également une part suffisante et nécessaire au compte rendu des expositions dont le soin a été confié pour l'étranger à MM. H. Blackburne, E. Strahan, L. Solvay, H. Schwarz, N. Sobko, et pour la France à MM. Ph. Burty, Castagnary et Ernest Chesneau.

E. C.

HISTOIRE

Chronologie — Documents — Mémoires

Johannis Burchardi *argentinensis, capelle pontificie sacrorum rituum magistri,* Diarium *sive* Rerum urbanarum. Commentarii (1483-1506). Texte latin publié intégralement pour la première fois, d'après les manuscrits de Paris, de Rome et de Florence, avec introduction, notes, appendices, tables et index par L. Thuasne. T. Ier (1483-1492). Paris, Leroux, 28, rue Bonaparte; 604 p. grand in-8°. — Prix : 20 francs.

Foncemagne, parlant des journaux de Burchard, disait « qu'il n'y avoit guère de monuments plus dignes que celui-là de sortir des ténèbres qui le cachent depuis si longtemps. » (*Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XVII, p. 606); de Bréquigny, après avoir donné une analyse fort exacte de ces journaux et fait ressortir l'utilité que les historiens et les archéologues pouvaient en tirer, demandait qu'on les éditât (*Notice et extrait des manuscrits de la Bibliothèque du roi*, t. Ier, p. 130); car les extraits qu'en avait donnés Rinaldi dans la suite des *Annales ecclesiastici* de Baronius (t. XI), les copies défectueuses publiées par Leibniz d'après le manuscrit de Wolfenbuttel (*Historia arcana de vita Alexandri VI, seu excerpta ex Diaro J. Burchardi...* Hanoveræ 1696), et par Georges Eccard dans le t. II de son *Corpus historicum medii ævi* (Leipsick, 1723) d'après un manuscrit de Berlin découvert en 1707 par La Croze, et où les lacunes, les transpositions de faits et de dates et les fautes du texte sont innombrables, ne pouvaient en aucune façon être considérées comme remplissant le vœu énoncé par les deux savants français. Toutefois la difficulté de l'entreprise avait sans doute rebuté les érudits, car ce ne fut qu'en 1854 que M. Gennavelli annonça à Florence la publication complète du célèbre *Diarium*. Le moment particulièrement défavorable où elle se produisit, l'hostilité systématique contre laquelle dut lutter le savant italien qui ne put consulter que les manuscrits de Florence, la suppression presque entière de la partie relative au cérémonial ne permirent à M. Gennavelli de produire qu'une œuvre discutable et fort imparfaite qu'il laissa inachevée à l'année 1494.

Une édition complète de Burchard était donc à faire; d'autre part, l'impossibilité d'avoir communication du manuscrit original conservé au Vatican —

si toutefois il y est encore — rendait la tâche des plus difficiles. Le nouvel éditeur, M. Thuasne, n'a pas craint de l'aborder. Il vient de publier d'après les meilleurs manuscrits connus (entre autres le manuscrit Chigi copié sur l'original du Vatican par ordre d'Alexandre VII, Fabio Chigi), le premier volume de ce journal, qui comprend les derniers moments de Sixte IV et tout le pontificat d'Innocent VIII.

On sentira de suite tout l'intérêt qu'offre cette publication en songeant qu'il s'agit de cette époque de corruption tristement fameuse de l'Église romaine qui faisait pressentir au perspicace Machiavel le grand événement de la Réforme.

Si Burchard s'étend complaisamment sur les choses de son ministère, il ne néglige pas pour cela les faits intéressant l'histoire et la politique, et la crudité des détails n'arrête jamais ce bon Strasbourgeois, qui semble quelquefois se retrancher derrière son latin barbare pour braver l'honnêteté. (Voyez p. 328 de cette édition).

M. Thuasne a accompagné son texte de notes qui établissent l'exactitude parfaite des faits mentionnés dans ce journal; et à l'appendice il a réuni un grand nombre de dépêches inédites des ambassadeurs accrédités auprès du saint-siège, et particulièrement des ambassadeurs florentins, tenus en singulière estime par le pape Innocent VIII qui avait marié son bâtard, François Cibo, à la belle Magdelaine de Médicis. Ces dépêches, qui viennent tout à la fois compléter le texte de Burchard et le confirmer jettent un jour tout nouveau sur les dernières années du xv^e^ siècle à Rome et sur la physionomie de certains personnages appelés plus tard à un rôle éclatant, tel que le vice-chancelier Roderic Borgia, le futur Alexandre VI.

La mauvaise réputation dont il jouissait auprès de ses collègues du sacré Collège et le peu de cas que l'on faisait de son caractère est pleinement établi dans ces notes diplomatiques, qui servent d'introduction toute naturelle au volume suivant, lequel contiendra le pontificat du fameux successeur d'Innocent VIII.

Une table analytique divisée par année et par mois forme une sorte de résumé de tout le journal; quant aux faits moins importants ou plus spéciaux, l'éditeur renvoie à l'index du troisième et dernier volume, qui comprendra également la notice biographique et bibliographique de Burchard et l'examen de ses manuscrits.

On voit que M. Thuasne n'a rien négligé de ce qui pouvait augmenter la valeur intrinsèque de cette publication; elle sera bien venue des savants, obligés jusqu'à ce jour d'avoir recours aux manuscrits des bibliothèques publiques, ou de se rabattre sur l'imprimé d'Eccard et de Leibniz dont on conteste non sans quelque raison l'authenticité et l'autorité, « lorsque l'on voit qu'il est trouvé par des protestants dans des bibliothèques protestantes. » (De Maricourt. *Procès des Borgia*, p. 25). Nul doute aussi que le *Diarium* ne rencontre un accueil favorable auprès de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire, car il est la source la plus riche en documents de toute sorte que nous ayons sur cette période de la Rome médiévale encore si imparfaitement connue.

Nous aurons sans aucun doute à parler encore dans le *Livre* de cette très importante publication, lorsque le dernier volume aura paru.

Vie de Son Éminence Mgr le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, par Mgr Besson, évêque de Nîmes, Uzès et Alais. 2 vol. in-18 de chacun 500 p.; chez Bray et Retaux, libraires-éditeurs, 82, rue Bonaparte, 1882. Paris.

Nous osons espérer que l'on ne nous taxera pas d'irrévérence, si, dans ce livre écrit par un haut dignitaire de l'Église catholique, en l'honneur d'un illustre prince de la même Église, nous prétendons ne voir que la valeur du document historique et le mérite de l'exécution littéraire. Hâtons-nous de dire que, relativement au premier de ces deux points de vue, l'ouvrage que nous annonçons est d'un prix véritable, et qu'il offre par surcroît un rare agrément de lecture. Cette histoire d'un archevêque mort dans un âge avancé, après avoir pris possession de son siège, presque jeune homme encore, est en réalité l'histoire des rapports de l'épiscopat français avec les trop nombreux et contradictoires gouvernements qui se sont imposés à notre pays, depuis les premières années de ce siècle. De même que, dans notre opinion, la louange d'un portrait n'est pas complète, si, au delà de l'image ressemblante du modèle, nous n'entrevoyons pas toute la catégorie contemporaine d'individus à laquelle celui-ci appartient socialement et professionnellement; de même, dans l'histoire particulière d'un personnage qui a rempli les plus hautes fonctions sacerdotales, et qui s'est vu, par le fait des dignités réservées à son rang ecclésiastique, mêlé aux affaires de l'État, on tient à voir l'action réciproque les uns sur les autres et des gouvernements civils et des pouvoirs religieux. L'éminent biographe de l'archevêque de Besançon nous donne à cet égard la plus large satisfaction, et l'on voit se refléter tous les grands événements politiques de ce siècle dans la longue et active carrière du cardinal Mathieu. Le narrateur, dont la culture classique est des plus remarquables, ne nous paraît pas moins familier avec les grandes œuvres de la littérature moderne; mais surtout, et comme il convient, il vit avec les pères de l'Église ainsi que l'atteste un véritable luxe de citations et de réminiscences, où apparaît la *Majesté des Écritures*, et où s'accuse la fréquentation de Bossuet. Nous ne saurions prétendre à donner, en quelques lignes, même une rapide analyse des mille pages de ce substantiel travail; nous nous bornerons à rappeler les actes considérables auxquels s'est trouvé mêlé le nom du prélat. Le cardinal Mathieu, dont la famille était établie dès le xviii^e^ siècle à Gênes et à Livourne, était né à Paris, le 20 janvier 1796. Il fut reçu avocat en 1817, et chargé quelque temps des affaires du marquis de Montmorency dans les Landes. Les lettres qu'il écrit aux siens, dans le cours de ce premier exil, trahissent une verve très originale et une

vivacité toute *parisienne*, dans le meilleur sens du mot. Le jeune Mathieu aimait de vive affection sa bonne ville natale, et il n'est pas un cœur de vrai parisien qui ne se reconnaisse à ces lignes frémissantes d'un amour que comprendront seuls ceux-là dont il est la vie :

« En revenant de la mer, je m'écriais : Quelle beauté! quelle splendeur! mais une voix plus forte que l'admiration me répondait au fond du cœur : Non! tout cela ne vaut pas la rue Jean-Tison, la plus petite rue de Paris; la halle même est préférable à toutes ces beautés qu'il faut aller chercher au fond de la France. Ah! comme je voudrais bientôt revoir cette bonne capitale après laquelle je soupire tant! Encore trois mois, et je suis sûr de monter en diligence. On ne me refusera pas la satisfaction d'aller embrasser maman et mes tantes, l'automne prochain. »

Adrien Mathieu quitta bientôt le barreau pour l'église et entra au séminaire de Saint-Sulpice. Successivement chanoine et vicaire-général à Évreux, puis à Paris, où il est nommé curé de la Madeleine, nous le retrouvons, dès 1832, promu à l'évêché de Langres, et en 1834, sur le siège archiépiscopal de Besançon, où il s'éteignit, en 1875, dans sa quatre-vingtième année, après une occupation de quarante et un ans. Le rôle et l'influence de Mgr Mathieu dans les affaires de l'Église de France ont été des plus considérables, et sa correspondance avec les principaux ministres de Louis-Philippe et de Napoléon III — dont les gouvernements le trouvèrent respectueux, mais point sympathique — n'a rien perdu de son intérêt après un si long espace de temps. Les chapitres qui nous ont le plus vivement attiré, dans ces deux volumes, comprennent les nombreux voyages du cardinal Mathieu à Rome; son mémoire historique sur le pouvoir temporel des papes, son attitude dans l'affaire de l'Encyclique, où il fut frappé comme d'abus, sa position parmi des difficultés de la question liturgique en France et dans le diocèse de Besançon, et ses beaux discours au Sénat, contre la politique impériale.

Citons surtout une relation très émouvante des périls effroyables auxquels échappa de si près, pendant l'invasion de 1870, la militaire et patriotique ville de Besançon. L. D.

Le Préhistorique, *Antiquité de l'homme*, par G. DE MORTILLET, professeur à l'École d'anthropologie. Un vol. in-12 de 629 pages, avec 64 figures intercalées dans le texte. Paris, Reinwald, 1883. — Prix : 5 fr. 50.

Les études préhistoriques forment déjà une science bien coordonnée, quoique encore très incomplète. Le présent ouvrage est un abrégé ou manuel destiné à faciliter l'étude de cette science; il est moins volumineux, mais plus complet que les ouvrages qui ont été publiés jusqu'ici sur le même sujet, et il satisfait à un véritable besoin.

Les grandes périodes de l'histoire de l'espèce humaine sont : les âges de la pierre, dont la durée fut immense; l'âge du bronze, époque de transition qui ne compte que quelques milliers d'années, et l'âge du fer qui dure encore. C'est à peu près avec l'usage du fer que commencent les temps historiques. L'humanité, n'ayant pas marché partout d'un pas égal, l'âge du fer commence seulement aujourd'hui pour certaines contrées, et plusieurs nations sauvages en sont même encore aux âges de la pierre. — En Europe, en Asie et en Afrique, les âges de la pierre se divisent, d'une manière très naturelle, en âge de la pierre taillée et âge de la pierre polie. L'époque la plus récente, celle de la pierre polie, se continue partout, sans solution de continuité, avec celle du bronze; elle commence ce qu'on appelle les temps actuels. Les hommes de cet âge, encore très grossiers assurément, ne peuvent plus être considérés comme des sauvages; ce sont eux qui ont construit les dolmens que l'on retrouve dans tous les pays; or, pour mener à bien de telles constructions, surtout avec un outillage rudimentaire, il fallait déjà une organisation politique puissante. Les données préhistoriques fournies par la Suisse et par la Scandinavie, qui ont été le point de départ de la science dont nous nous occupons, se rapportent uniquement aux temps actuels. Bien plus intéressantes sont, pour le philosophe, celles qui se rapportent aux âges de la pierre taillée. Ces âges correspondent aux sédiments que les géologues nomment *dépôts quaternaires* et dont la formation a incontestablement demandé de longues séries de siècles; ils sont caractérisés par la présence d'ossements de grands animaux aujourd'hui disparus, ou dont on retrouve seulement le plus récent, le renne, dans les régions boréales. On a rencontré de nombreux produits de l'industrie humaine, sous forme de silex taillés, à tous les étages de ces couches; mais les ossements y sont relativement rares, parce que l'usage de renfermer les cadavres dans des tombeaux était encore inconnu et que les os restaient répandus sans protection à la surface du sol; ceux qui nous sont parvenus n'ont dû leur conservation qu'à des circonstances exceptionnelles et fortuites. Dans le cours de cette longue période, la configuration des continents et des mers a subi des modifications considérables et des glaciers ont couvert notre pays durant des centaines de mille années. Non seulement l'espèce humaine existait déjà, elle est même peut-être beaucoup plus ancienne, car on a trouvé dans des terrains tertiaires des plus profonds, que l'on croit n'avoir jamais été remaniés, des silex étonnés au feu et retouchés; ce qui ferait remonter l'origine de l'humanité à des millions d'années. M. de Mortillet fait voir que la plupart des témoignages présentés pour établir l'existence de l'homme tertiaire doivent être sacrifiés, mais quelques-uns subsistent pourtant, et ceux-là appartiennent aux terrains tertiaires moyens. Comme il n'existait alors aucun de nos mammifères actuels, il est peut-être très imprudent de donner le nom d'hommes aux êtres plus ou moins intelligents qui habitaient la terre dans ces temps lointains; toujours est-il que

l'on y trouve des débris de nombreuses espèces de singes, contrairement aux assertions et aux prévisions de Cuvier.

Vu le grand nombre de couches dont se composent les sédiments de l'époque quaternaire ou de la pierre taillée, on a été conduit à la subdiviser en quatre période auxquelles on a donné les noms de localités dans lesquelles on a trouvé des produits de l'industrie humaine caractérisant ces périodes; ce sont, par ordre d'ancienneté, les périodes *chelléenne, moustérienne, solutréenne* et *magdaléenne*.

A l'époque chelléenne, la Grande-Bretagne était réunie à la France et l'Espagne au Maroc; et il y avait également continuité par le nord entre les continents asiatique et américain; les volcans du centre de la France étaient en pleine activité. On possède un squelette très incomplet appartenant à cette époque, c'est celui de Neanderthal; il est remarquable par l'épaisseur des os et leurs formes trapues; le front est fuyant, la calotte crânienne figure une ellipse allongée, la région occipitale est très développée et la capacité de ce crâne, dolichocéphale pur, est d'environ 1,220 centimètres cubes seulement.

Dans la mâchoire de la Naulette, à peu près contemporaine, manquent les *apophyses geni*, et à leur place se trouve une cavité comme chez les singes. M. de Mortillet en déduit que les tailleurs de silex de cette époque n'avaient pas l'usage de la parole, c'est-à-dire que leur langue ne se prêtait pas à l'expression de sons articulés, et, pour ce motif, il s'empresse de leur retirer le nom d'hommes pour leur donner celui d'*anthropopithèques*. Cette conclusion est peut-être un peu précipitée; les perroquets parlent; ont-ils des apophyses géni? Et d'ailleurs, à quel moment voudrait-on donner à nos ancêtres la qualité d'hommes? Les silex de l'époque chelléenne sont très grossièrement taillés; ceux de l'époque moustérienne sont plus fins, on y trouve des grattoirs et des pointes; à l'époque magdaléenne, on fait en outre une multitude de petits outils, des pendeloques, des colliers et de très jolis dessins sur ivoire, où se trouvent figurés des hommes et des animaux du temps; mais il n'y a pas en tout ceci de changements brusques, et l'on ne voit pas à quel instant les anthropopithèques seralent devenus des hommes. Durant les temps quaternaires, les climats ont subi des variations lentes, mais profondes, qui ne s'expliquent pas par les lois astronomiques connues; le climat de la France a oscillé entre ceux que nous offrent aujourd'hui le nord de l'Afrique et la Sibérie. Pendant la période chelléenne, ce climat était chaud et humide; dans la suivante, il était très froid; c'est l'époque de la grande extension des glaciers; puis il s'est radouci pour redevenir froid et sec durant la période magdaléenne; les hommes de cette dernière époque (qui est celle du renne) restaient néanmoins nus, d'après les dessins qu'ils nous ont laissés, mais ils paraissent velus. Cette population avait une valeur artistique incontestable et ses squelettes ont les apophyses géni bien marquées.

Entre les temps quaternaires et les temps actuels, il existe un *hiatus* que la géologie des autres contrées permettra seule, peut-être, de combler. Entre le magdalénien, la dernière des époques géologues, et le *robenhausien*, la première des temps actuels, il y a des différences du tout au tout. Le climat est devenu tempéré, le mammouth n'existe plus, les hommes offrent des types variés : ils sont devenus sédentaires et font des poteries, ils possèdent des chiens et autres animaux domestiqués, ils font des monuments et des tombeaux; ils ont donc acquis un sentiment religieux, tandis qu'en revanche ils ont perdu le sentiment artistique qui se manifestait chez leurs devanciers. L'ancienne race avait sans doute disparu depuis longtemps quand les nouvelles races, venues probablement d'Asie, sont venues prendre sa place, car il existe entre les assises supérieures du magdalénien et le robenhausien des dépôts stériles en objets archéologiques et qui atteignent parfois plus d'un mètre d'épaisseur. A partir de l'époque robenhausienne, qui a laissé de nombreux témoignages en tous pays et qui a précédé partout les civilisations historiques, le développement de l'espèce humaine ne présente plus grands mystères, bien qu'il continue à offrir un immense intérêt. Pour terminer cette analyse sommaire, à grands traits, nous dirons qu'il existe des chronomètres naturels, tels que les tourbières, les attérissements des lacs, les deltas des embouchures des fleuves, les stalagmites, les mouvements des glaciers, etc., qui permettent d'apprécier jusqu'à un certain point la durée des diverses périodes préhistoriques comparativement aux périodes sur lesquelles nous avons des données historiques. On ne peut pas évaluer la durée de la période glaciaire, qui forme à peu près la moitié des temps quaternaires, à moins de cent mille ans, d'autres disent deux cent mille; celle des temps actuels, depuis le robenhausien jusqu'à la fondation de Rome, se chiffre par douze à vingt mille ans; celle du *hiatus* a été beaucoup plus longue : elle a probablement dépassé cent mille ans, mais elle reste très incertaine.

Notre auteur, dont les évaluations nous paraissent fort modérées, donne un total de deux cent trente à deux cent quarante mille ans pour l'antiquité de l'homme.

L'Amérique préhistorique, par le marquis de Nadaillac. Un vol. in-8° de 580 pages, avec 219 fig. dans le texte. Paris, G. Masson, 1883.

Cet ouvrage a sa place à côté du précédent, qu'il ne contredit en rien, mais le sujet qu'il traite n'est pas analogue. Le préhistorique, en Amérique, dure jusqu'à la conquête espagnole; il embrasse donc la presque totalité de nos temps historiques. D'autre part, les fouilles pratiquées en Amérique ne nous ont pas donné jusqu'ici beaucoup de renseignements sur les époques antérieures à ce qui vient d'être appelé *les temps actuels;* le livre de M. de Nadaillac s'adresse donc moins aux géologues et aux naturalistes qu'aux philosophes et aux moralistes. Cette

explication donnée, ajoutons qu'il est palpitant d'intérêt et qu'il nous fournit des « documents humains », comme le disent nos romanciers, tout à fait inattendus.

L'interruption des communications entre les deux continents est antérieure à l'âge du fer, puisque les *conquistadores* se sont trouvés en présence de peuples très civilisés à certains égards, mais ignorant encore la fusion des métaux; ils possédaient de l'or, du cuivre et de l'argent, mais seulement à l'état natif; ils ne savaient pas les extraire des minerais et ne les façonnaient que par le martelage à froid, après les avoir agglomérés, dans certains cas, au moyen de mercure. Des naufragés d'Asie sont venus plus d'une fois se mêler aux nations américaines; ils leur ont apporté des légendes, des rites religieux et même des conceptions architecturales, mais il ne s'est pas trouvé parmi ces émigrants involontaires des technologistes assez habiles pour reconnaître les minerais métalliques et installer des usines.

De nombreuses ressemblances entre l'art américain préhistorique et l'art égyptien le plus ancien font postuler l'existence de communications entre l'Amérique et le nord de l'Afrique par l'intermédiaire de la fameuse Atlantide, et ce serait lorsque cette grande île s'est affaissée dans l'Océan, 9,000 ans avant Solon, d'après la légende grecque, que l'isolement de l'Amérique serait devenu définitif.

Les plus anciens monuments de l'industrie humaine dans les temps actuels, en Amérique, sont les *mounds*, monticules de terre construits avec une régularité mathématique et affectant ordinairement des formes géométriques; les plus considérables ont jusqu'à 30 mètres de hauteur et 300 mètres de diamètre, mais il en est de très petites dimensions. On en rencontre un grand nombre dans toute l'étendue des États-Unis et dans l'Amérique centrale. Ils servaient tantôt de sépultures, tantôt de fortifications, et dans les sépultures on trouve des poteries fort élégantes, parmi lesquelles beaucoup de pipes de formes fantaisistes. Ces constructions ont été abandonnées pour des motifs inconnus et les populations qui les ont érigées ont disparu sans laisser d'autres souvenirs; aucun document ne permet de deviner leur âge; on sait seulement que les forêts qui en recouvrent beaucoup ont au moins dix siècles d'ancienneté.

Plus récentes sont les forteresses nommées *pueblos* qui abondent dans le Colorado, le Nouveau-Mexique, le pays des Mormons, etc., toutes contrées aujourd'hui désolées et inhabitables et qui ont nourri autrefois une population nombreuse, active et intelligente.

Quelques-uns de ces pueblos étaient plus grands que la ville de Mexico et les moindres logeaient des centaines de familles. On les construisait sur des rochers inaccessibles, et il en est qui sont aujourd'hui tellement inabordables qu'on en est réduit à les examiner avec des lunettes d'approche. Ces édifices étaient en ruine depuis longtemps lorsque les Espagnols arrivèrent dans ces pays; rien ne permet de deviner la date où on les construisit, ni celle où les invasions des barbares ou des changements climatériques les firent abandonner. On est confondu en voyant ce qu'ont pu faire des hommes qui n'avaient ni bêtes de somme, ni machines, ni outils de fer ou de bronze.

Les monuments en ruines de l'Amérique du Sud sont encore plus beaux et plus gigantesques; ils sont aussi plus récents. On les attribue à des nations qui n'avaient pas encore disparu au moment de la conquête espagnole.

M. de Nadaillac consacre une grande partie du volume à leur description, et s'étend longuement sur les religions, les mœurs et l'industrie des peuples remarquables que les Européens ont détruits si radicalement et en si peu de temps. Dr L.

Histoire de Madame du Barry d'après ses papiers personnels, par M. Charles Vatel, tome Ier, in-18. — Versailles, Bernard, éditeur, rue de Satory.

Les sources où a puisé M. Ch. Vatel sont d'une abondance et d'une saveur toutes particulières. Les dernières héritières de Mme du Barry étaient deux vieilles demoiselles : l'une Mlle de la Neuville, l'autre Mlle de Graillet. Mlle de la Neuville survécut à Mlle de Graillet et décéda seulement en 1862, le 25 décembre, à Versailles, instituant son légataire M. Ch. Vatel. Elle ne laissait rien, si ce n'est ses papiers de famille concernant toute la vie de Mme du Barry, au nombre d'environ douze cents pièces, que le légataire offrit à la bibliothèque municipale de la ville où avaient resplendi les grâces de Jeanne Bécu et éclaté ses scandales.

L'examen de ce dossier volumineux inspira à l'historiographe nouveau le soupçon que la maîtresse dernière de Louis XV avait été calomniée. La haine des Choiseul, sans le secours, sans le consentement desquels elle s'était hissée jusqu'à l'oreiller du roi, telle serait l'origine des infamies répandues à profusion sur la femme de Guillaume du Barry.

Ce livre n'est pas une apologie. L'auteur ne tend nullement à réparer la vertu de cette demoiselle de modes qui de la boutique de Labille, passant par les bras de Jean du Barry, dit *le Roué*, arrive, après un mariage incestueux avec le frère de son amant, à s'installer à la cour comme maîtresse en titre du souverain. Il est certain qu'elle a, même avant de paraître à Versailles, jeté loin toute dignité et toute moralité. Mais les pamphlets, les recueils d'anecdotes, les chansons, les farces, l'ont présentée comme ayant roulé dans les bas-fonds les plus abjects de la prostitution. C'est bien assez de la galanterie, pense M. Vatel, et il pense de plus que Louis XV eût été absolument inexcusable de présenter à la reine, de faire asseoir à la table royale, auprès des princesses ses filles, auprès de la dauphine Marie-Antoinette, une ancienne pensionnaire de la Jourdan. Et il démontre l'impossibilité de ce servage honteux de Jeanne chez les entremetteuses les plus célèbres de Paris.

Ce n'est donc qu'une question de plus ou de moins

dans la honte et pour la maîtresse et pour le roi. Avec une sagacité très remarquable, M. Vatel recueille, compare et critique les témoignages. Il raconte avec des détails très intéressants la naissance et la parenté de Jeanne Bécu, ses premières années, sa jeunesse toute amoureuse et ses relations diverses. Le caractère de Jean du Barry devait aussi être éclairci : M. Vatel pénètre jusque dans les replis; rien de plus curieux ni de plus révoltant que l'insolente audace de ce Gascon ! Cynique, proxénète, il a encore une espèce de scrupule, et préméditant déjà de pousser au lit du roi la belle Jeanne qu'il tient comme maîtresse depuis quatre ans, il ne veut pas l'épouser, mais la fait épouser par son frère, et, pour ce, fabrique faux sur faux, change le nom de Jeanne. Bécu est déjà devenu Beauvarnier et Beauvernier; on transforme encore le nom, et Jeanne se marie sous le nom de M^lle^ de Vaubergnier, avec tout un cortège d'actes supposés et falsifiés.

Une fois à la cour, M^me^ du Barry — qui ne fut jamais comtesse comme on le dit par erreur — se trouva en butte à toute l'hostilité des Choiseul. L'auteur de ce livre suit de très près cette lutte de cour, cette guerre de sérail, et c'est ce qui l'entraîne dans l'examen d'une foule d'affaires où M^me^ du Barry a plus ou moins mis les mains : l'affaire du *Pé de Louësme*, où le comte de Louësme, traqué par ses créanciers dans son château de Parc-Vieil, près d'Orléans, en vint à tirer sur les huissiers, ce qui provoqua une mêlée générale. De là, double condamnation à mort contre le comte et la comtesse de Louësme. M^me^ du Barry intervint comme elle est intervenue dans l'affaire d'*Apolline Grégeois*, coupable d'accouchement clandestin. Puis c'est un déserteur dont elle obtient la grâce. Enfin l'affaire plus importante, plus haute et plus fertile en conséquences du *duc d'Aiguillon et du Parlement de Bretagne*.

Dans toutes ces occasions, M^me^ du Barry se montra bonne; elle l'était. Et M. Ch. Vatel est heureux de nous le prouver. Elle n'en coûtait pas moins cher : en juin 1770 déjà, le bordereau des sommes payées pour son compte s'élève à 200,000 (deux cent mille !) livres, et ce ne fut pas le plus lourd.

Mais M. Vatel l'innocente du grief d'avoir exercé aucune influence sur la politique : elle n'y avait pas la tête. Elle était toute au plaisir, aux fêtes, aux toilettes; elle se faisait donner Louveciennes, les Loges de Nantes, des bijoux merveilleux, mais pour elle, la France, c'était Louis XV, et Louis XV un homme qu'elle faisait mettre à genoux et marcher à quatre pattes, elle assise sur son dos : « Eh ! hue donc, *la France!* ne renverse pas le café ! »

Une des grandes habiletés du duc de Choiseul, dit M. Vatel, est d'avoir fait croire qu'il s'était retiré devant M^me^ du Barry par pudeur et par dégoût. « L'exil l'en punit, la France l'en récompensa, a dit fièrement son neveu, M. Gabriel de Choiseul. » Et M. Thiers, à la tribune en 1846, disait, se fiant à cette opinion : « Quand la monarchie descendit de M^me^ de Pompadour à M^me^ du Barry, M. de Choiseul s'arrêtant dans cette voie de bassesse, s'écria que c'était trop, et donna sa démission. Il se retira à Chanteloup. Malheureusement le génie de la France s'y retira avec lui. »

M. Vatel oppose l'avis de Senac de Meilhan, qui n'est pas conforme, tant s'en faut. Et pourtant Senac de Meilhan est une créature de M^me^ de Gramont, qui est une Choiseul. Mais M. Vatel, lui, n'est pas du tout *Choiseul*, et il plaide pour M^me^ du Barry, la décharge d'une foule d'accusations dont il parvient en effet à saper les bases et à détruire les preuves.

Il est fort difficile à cette place de rendre en raccourci l'aspect de cet ouvrage — dont nous n'avons encore que le premier volume, — qui est un peu touffu, plein de faits, sans doute bien classés, mais dont chaque chapitre mériterait une analyse particulière. Cette diversité ne nuit pas à l'intérêt de curiosité que provoque l'ouvrage, mais elle nuit un peu à la synthèse par laquelle l'esprit s'efforce de condenser ses réflexions. Nous reprendrons l'œuvre dans un jugement d'ensemble quand paraîtra le second volume.

PZ.

Souvenirs de la Commune, par Edgar Monteil. Paris, Charavay frères. Un volume in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'exemple de Rousseau se créant une honnêteté par le seul fait de ses *Confessions* — opinion que proclame M. Monteil — a obligé l'auteur de *Cornebois* et de *Rochefrère* à publier ces trois cents et quelques pages de souvenirs personnels. Heureusement, l'honnêteté de M. Monteil peut exister indépendamment des *Souvenirs de la Commune*. Le livre est bien monotone, et, franchement, ces petits accidents personnels, intéressants pour celui qui les a subis après avoir couru au-devant, sont trop petits et trop personnels. Aucune ouverture laissant passer le regard en dehors de ce cercle resserré. Toujours, toujours M. Monteil en héros, et son pauvre ami Lemay en *fidus Achates*.

Ce qui ressort le plus clairement de cet écrit, c'est que la Commune fut mal organisée, que tout le monde y pataugeait, que M. Monteil seul y gardait de la présence d'esprit, de l'ordre et de la fermeté. Il en ressort aussi que les communards, les vrais, étaient de piètres gueux; M. Monteil les méprise radicalement — voir page 277 — et qu'enfin à la prison de Beauvais les détenus politiques n'étaient pas heureux.

M. Monteil, qui confesse d'abord son ardente envie d'être représentant du peuple, nous donne à entendre qu'il est homme de gouvernement; cela se voit aux critiques prodiguées à la mauvaise administration des communards et au récit des efforts énergiques et des résolutions gigantesques de M. Monteil lui-même. Au reste, croyez bien que ce communard-là n'est pas de ceux qui ont tué et brûlé.

Il était journaliste et lieutenant d'état-major ! Il jouait à la guerre civile et de temps en temps il versait une larme sur les malheurs de la patrie. Et puis voilà : M. Pelletan lui avait promis, après le 4 septembre,

une sous-préfecture, et ne la lui a pas donnée! Ajoutez que M. Monteil était si jeune en ce temps-là! Aujourd'hui, mûri, conseiller municipal, rédacteur de la *République française*, tourmenté du désir de jouer un rôle politique, et convaincu qu'il le jouera, il le prophétise. M. Monteil n'a garde de perdre les bénéfices acquis, et il se prépare à contenter tout le monde et son père : Il a été de la Commune, prolétaires, ne l'oubliez pas; mais il en a été sans en vouloir être, et il voit bien que l'échauffourée était absurde, il repousse les infâmes : bourgeois, souvenez-vous-en.

Mais M. Monteil ne passera plus pour un pur : il avoue des recommandations compromettantes grâce auxquelles il fut épargné par le conseil de guerre : *il était de bonne famille!* Nous l'en félicitons, nous sommes heureux qu'il ait connu de réputation seulement le poteau de Satory. Mais après cela qu'il n'aille pas quérir à Ménilmontant son mandat de représentant du peuple!

Le volume est orné de quelques gentilles illustrations de Tofani.

PZ.

MEMENTO

Le tome X des **Mémoires de M. Claude**, chef de la police de sûreté sous le second empire, vient enfin de paraître chez l'éditeur Jules Rouff.

C'est le dernier volume de cette série de racontars politico-anecdotiques qui obtint un si étonnant succès à ses débuts. Ces dix volumes auront mis près de deux ans à paraître. La patience de plus d'un lecteur a dû rester en chemin. Aujourd'hui les curieux peuvent lire tout d'un trait ces étonnants récits, qui dépassent en étrangeté et en intérêt, sinon en authenticité, *les Mémoires de Canler*, de Vidocq, etc.

La librairie des Bibliophiles a mis en vente, tout récemment, le tome XI des **Mémoires-Journaux de Pierre de l'Estoile.** Ce volume comprend le journal de Henri IV, 1610-1611, et une série de *Recueils divers*, jusqu'ici inédits et d'un haut intérêt. Le tome XII (et dernier, croyons-nous) sera consacré aux notes et à la table générale des matières et des noms de personnes et de lieux. — Nous parlerons plus tard, dans une étude d'ensemble, des *Mémoires-Journaux de l'Estoile*, si soigneusement publiés par six érudits compétents.

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

Un Enlèvement au XVIII^e^ siècle, d'après des documents tirés des archives nationales, par Jules Claretie. Paris, Dentu; un vol. illustré, formatin-18 carré. — Prix : 10 francs.

En novembre 1737, la société parisienne apprit avec tout l'intérêt que donne le mystère — et avec non moins de curiosité qu'elle n'en apporte régulièrement à tous les scandales qu'elle flaire, — qu'une jeune fille du monde, M^lle^ de Moras, venait d'être enlevée dans les circonstances les plus romanesques. Dans un des écrits du temps, ce fait divers est ainsi mentionné : « On a appris aujourd'hui que M^lle^ de Moras, fille de celui qui avait été directeur de la Compagnie des Indes, avait été enlevée il y a huit jours. Elle est extrêmement riche et a treize ou quatorze ans. On ne sait encore d'autres circonstances, sinon qu'elle était dans un couvent à Paris, et sa mère à la campagne; qu'on a apporté à la gouvernante une lettre supposée de M^me^ de Moras, qui mandait de lui amener sa fille, et qu'elle envoyait pour cet effet une chaise à deux. M^me^ de Moras a été huit jours sans le savoir et ne l'a appris que par hasard. On ne sait par qui ni où elle est. »

C'est sur cette romanesque aventure que M. Jules Claretie a voulu promener la lanterne du chercheur; c'est de cette charmante demoiselle de Moras qu'il s'est studieusement épris, afin de nous en restituer la délicate physionomie et de nous en conter délicieusement l'histoire, étayée par d'innombrables documents découverts aux Archives nationales.

Et quel copieux et merveilleux volume il vient de nous donner à propos de cet enlèvement! L'auteur de *Monsieur le ministre* a fait ici œuvre de bénédictin, et, en dépit de son bagage de romancier, il laissera dans ce joli volume un grand gage d'estime à la postérité qui aura à s'étonner de l'étonnante production de cet érudit conteur-historien-journaliste, critique, auteur dramatique et *reviewer* à la manière du Bachaumont des *Mémoires secrets*.

« La fiction m'a souvent consolé de l'histoire, dit M. Claretie dans une dédicace à sa mère, mais plus souvent encore l'histoire m'a arraché aux réalités des heures présentes. » On le conçoit; mais l'historien

doit s'apercevoir qu'au rebours du romancier il ne doit se payer que de ses propres joies d'érudit, et ne rien attendre des grands succès de la foule.

Pour ce livre : *Un Enlèvement au XVIII^e siècle*, M. Claretie a évidemment dépensé plus de temps, plus de soucis, plus d'incubations mystérieuses, plus de désirs inassouvis que pour la confection du meilleur de ses romans, et cependant la presse et le public en parleront peu ou prou, tandis que l'estime et de sincères enthousiasmes, muets pour l'auteur, monteront au cerveau des lecteurs solitaires, des érudits sérieux qui sauront comprendre de combien d'efforts et de veilles est tissé cet ouvrage de 300 pages.

La première partie, *Une Visite à l'hôtel Soubise*, est, à notre sens, la pièce capitale de ce volume, tout en ayant des prétentions à l'introduction. M. Claretie nous fait passer par une majestueuse salle des gardes avant de nous faire prendre place dans le boudoir où le conteur évoquera le passé en tenant sous nos yeux le pastel avivé de M^lle de Moras, l'exquise amoureuse de M. de la Roche-Courbon.

Il faut donc lire tout le livre, le roman et l'introduction, qui l'éclaire comme les géants de l'escalier des doges pourraient éclairer un des couples amoureux dont Longhi nous a laissé l'image; — le texte est d'ailleurs coquettement imprimé dans son cadre rouge qui farde les marges, et Lalauze a su, pour une fois, montrer un talent qu'il semblait avoir égaré depuis trop longtemps dans des productions banales, mais lucratives, — son frontispice, l'en-tête et le cul-de-lampe font partie des quelques bonnes œuvres qui lui ont acquis la réputation dont il a malheureusement abusé.

Félicitations sincères à l'éditeur Dentu, qui montre un goût si fin lorsqu'il songe à ses amis les bibliophiles. U.

Les Sonnets luxurieux du Divin Pietro Aretino, texte italien, le seul authentique, traduction littérale par le traducteur des Ragionamenti (A. Bonneau), avec une notice sur les sonnets. Imprimé à cent exemplaires *pour Isidore Liseux et ses amis*. Paris, 1882; un vol. in-8. — Prix : 50 francs.

Les voici enfin *in extenso*, ces illustres *Sonetti lussuriosi*, dont tant d'hommes évoquent si souvent la variété, la conception spéciale et les raffinements divers sans en connaître le plus petit quatrain authentiquement; et ces sonnets cependant ne forment qu'une œuvre très secondaire et très critiquable dans l'œuvre même de l'Arétin. Comme morceaux de poésie, — ainsi que le remarque sans ménagement le préfacier, — ils n'ont de remarquable que leur crudité et leur cynisme, et, sans les estampes de Marc-Antoine qui nous les expliqueraient peut-être mieux qu'ils ne nous expliquent eux-mêmes les estampes, ils sont incompréhensibles, à moins d'un certain effort intellectuel. — Ce qui rend la belle impression de M. Liseux intéressante au premier chef, c'est l'absolue authenticité du texte italien, publié ainsi traduit littéralement pour la première fois, et c'est aussi l'abondante préface de cent vingt pages où M. Alcide Bonneau — en qui nous croyons reconnaître ici l'auteur — a enfin très habilement et savamment élucidé la question de l'époque où furent composés ces *Sonetti*, démontrant les rapports de l'Arétin avec la cour de Rome et faisant une longue explication des plus curieuses à suivre sur l'invention et l'exécution des dessins de Jules Romain gravés par Marc-Antoine.

« L'histoire des sonnets et des estampes, nous dit-il, telle qu'elle se trouve partout dans les biographies de Jules Romain, de Raimondi, d'Aretino, dans quelques ouvrages d'art et de littérature, et qu'on l'accepte les yeux fermés, est très simple. Jules Romain dessine pour se distraire une suite de seize compositions libres, représentant autant de postures dans lesquelles l'homme et la femme peuvent prendre plaisir l'un de l'autre; Marc-Antoine les grave et elles commencent à circuler. L'Arétin les voit, en est charmé, et compose pour elles seize sonnets destinés à être mis au bas des images. Cette publication risquée à Rome, dans l'entourage du pape, cause un scandale épouvantable. Cela se passait en 1524. Clément VII, saisi de la plus violente indignation, ordonne de sévir contre les coupables : Marc-Antoine est jeté en prison, Jules Romain se réfugie près du duc de Mantoue : il n'en est pas moins condamné à mort et exécuté en effigie. L'Arétin se sauve à Venise, emportant probablement les planches, qui vingt ou trente ans plus tard passent en France avec un descendant des Alde et servent à faire de nombreux tirages. »

M. Alcide Bonneau fournit des témoignages littéraires à toute cette histoire des sonnets dont il poursuit la bibliographie et l'iconographie. Sa préface est un morceau hors pair, pour laquelle nous ne saurions nous étendre sans envahir outre mesure la place qui est un peu restreinte ici pour un tel sujet.

Les *Sonnets de l'Arétin* forment le n° 2 du *Musée secret du Bibliophile* d'Isidore Liseux. Nous avons cité en temps les *Dialogues de Luisa Sigea* et les *Ragionamenti*, nous parlerons, lorsque le tome IV aura paru du n° 3 de cette collection secrète, le *Manuel d'Érotologie classique de Forberg*, ouvrage remarquable, en dehors même de ses piments.

Okoma, roman japonais illustré, par Félix Régamey, d'après le texte de Takizava-Bakin et les dessins de Chiguénoï. Paris, E. Plon, éditeur. Un vol. in-4°, format du Japon. Relié en satin. Prix : 30 francs. — 100 exemplaires numérotés sur papier du Japon. — Prix : 80 francs.

« Le Japon, qui nous a révélé dans toutes ses productions artistiques un goût d'une exquise délicatesse, écrit M. Émile Guimet dans la préface de *Okoma*, pourrait bien nous réserver, du côté de sa littérature, des surprises de même ordre. Non que nous puissions espérer rencontrer Platon, Shakespeare ou Voltaire, pas plus que nous n'avons trouvé dans les œuvres des artistes japonais les traces de Phidias ou de Michel-Ange, mais, à un niveau moins relevé, le

théâtre et le roman de ce peuple subitement dévoilé nous permettent déjà des jouissances littéraires où nous retrouverons le charme attachant qui caractérise ses objets d'art.

« En cela comme en tout, les Japonais ont dépassé les Chinois, leurs initiateurs, et tandis que ces derniers s'égaraient dans l'abus des détails et la recherche des complications, leurs élèves, devenus maîtres, trouvaient la simplicité, la clarté, l'harmonie, et inauguraient une école où la vigueur et l'éclat laissaient une large place à l'esprit et à l'émotion.

« Takizava-Bakin, l'auteur du roman dont il est ici question, poursuit le préfacier, a été l'un des meilleurs littérateurs du commencement du siècle. Son œuvre dépasse en étendue celle de tous nos romanciers; elle est intitulée *Biographie des huit chiens*, — titre étrange; — elle n'a pas moins de cent vingt volumes et est donnée comme modèle dans les écoles, car non seulement Bakin excelle à trouver des situations mouvementées et dramatiques, à dépeindre tous les sentiments de l'âme, à reproduire avec une finesse touchante les caractères des jeunes filles, mais sa phrase est alerte, puissante, son laconisme mène droit au but, et, semblable aux peintres du Japon qui savent trouver les traits rapides, simples, élégants, pour tout exprimer, il a le mot exact, la tournure harmonieuse, l'expression juste qui donne l'intensité du vrai. »

Nous avons à faire remarquer que dans cet ouvrage la plupart des idées religieuses et philosophiques du Japon se trouvent représentées, et, si l'on considère que, grâce aux descriptions du texte et à l'analyse des illustrations, on assiste à une infinité de traits de mœurs, on peut dire que le lecteur, après avoir parcouru *Okoma*, aura vu et bien vu tout un coin de l'archipel japonais.

Okoma est le nom de la tendre héroïne de ce récit mouvementé et gai comme ceux de Dumas père, convenant à tous et à toutes, aux jeunes et aux graves, — ce livre adorable, qui fait autant d'honneur au spirituel talent et à l'interprétation de Félix Régamey qu'à l'initiative de la maison Plon, est tiré à petit nombre avec des encres de diverses couleurs reproduisant des aquarelles charmantes; il est relié en satin jaune, à la japonaise, et enrichi, en outre des grandes compositions en chromotypie, de très nombreux dessins, culs-de-lampe, lettres ornées, têtes de chapitre d'une fantaisie exquise de composition et d'originalité. *Okoma* sera sous peu de temps une de ces raretés spéciales que nous avons à signaler parfois dans le compte rendu des livres d'amateurs.

Les Graveurs du XVIII^e^ siècle, par MM. le baron Roger Portalis et Henri Bérardi. Trois tomes in-8° de XII-750 à 800 pages; 1880, 1881, 1882. Paris, Damascène, Morgand et Charles Fatout, libraires, 55, passage des Panoramas. — Prix de chaque tome : 30 francs.

L'image — sous un nom vulgaire, mais juste et bien trouvé — est la forme par laquelle l'art se fait réellement accessible à tous. Par l'image, l'art en ses manifestations sublimes comme en ses premiers bégaiements pénètre, des plus hautes aux plus humbles, dans toutes les classes de nos sociétés modernes. Il n'est pas d'intérieur où, pitoyable, médiocre, magnifique, on ne retrouve l'image, depuis la sommaire enluminure venue d'Épinal, celle qui affiche ses couleurs barbares, ses grossiers contours, ses longues complaintes aux murs des chaumières, jusqu'à cette rare épreuve du *Christ guérissant les malades* qui se paye 50,000 francs quand on la rencontre.

Entre la légende du *Juif Errant* et la *Pièce aux cent florins*, il s'échelonne, d'un extrême à l'autre, une foule de productions qui ont pour but commun de multiplier par voie d'impression des dessins transportés sur bois, sur cuivre ou sur acier. Tracer ces dessins et les fixer en relief ou en creux, selon qu'on emploie le bois ou le métal, de manière à reproduire fidèlement la composition, à rendre le caractère, l'aspect et jusqu'à la couleur du modèle : c'est là ce qui constitue l'art de la gravure, un art ayant ses lois, ses ressources, son style même appropriés à sa fonction.

La gravure est donc en principe aux arts du dessin ce que l'imprimerie est aux œuvres littéraires, un moyen de propagation. Elle est en outre et par elle-même un art. Elle vulgarise les productions des autres arts : peinture, statuaire, architecture, glyptique, numismatique, etc.; mais elle a aussi sa beauté propre. Elle peut être recherchée comme une interprétation exacte, durable, facile à se procurer des ouvrages qui auront éveillé notre admiration et confisqué nos préférences dans nos visites aux musées et aux expositions; mais elle peut l'être et l'est souvent aussi pour elle-même. Et c'est ce qui fait la fortune persistante de nos maîtres du XVIII^e^ siècle et en particulier de nos vignettistes.

La *vignette*, quel petit mot, quel petit art! est-on tenté de s'écrier; et pour une si petite chose quelle grosse machine qu'un ouvrage en trois tomes compacts! Eh! point du tout. Ce n'est pas trop qu'une telle étude sur un sujet qui eut tant d'importance il y a cent ans. « Le XVIII^e^ siècle est le siècle de la vignette, ont dit MM. de Goncourt dans l'*Art au XVIII^e^ siècle*. Ce temps qui orna tout de l'amabilité de l'art, qui éleva le *joli* au style et répandit le style dans les plus petites choses de ses entours, de ses usages, de ses habitudes; ce temps qui appliqua la main du dessinateur et du graveur jusqu'au décor du moindre bout de papier, de ces mille petites feuilles volantes qu'une société se passe de main en main : adresses, cartes, invitations, billets de faire part, factures de marchands, passeports, contremarques de théâtre; ce temps qui ne voulait pas un seul imprimé sans y trouver un plaisir pour l'œil. Le XVIII^e^ siècle devait naturellement dépenser pour l'embellissement et l'égayement du livre un génie, une imagination, un goût nouveau et sans exemple. Aussi le règne de Louis XV est-il le triomphe de ce qu'on appellera plus tard *l'illustration*.

Éditeurs, imprimeurs, auteurs luttent à qui char-

gera ses éditions de plus d'images, les enjolivera de plus de tailles-douces. Et l'on ne sait si Cazotte raille ou parle sérieusement lorsqu'il écrit, en 1772, dans l'édition de son *Diable amoureux* : « Malgré la nécessité *indispensable* que tout le monde connaît d'orner de *gravures* tous les ouvrages qu'on a l'honneur d'offrir au public, il s'en est fallu de peu que celui-ci n'ait été forcé de s'en passer. Tous nos grands artistes sont abîmés d'ouvrage, tous nos graveurs passent les nuits et ont peine à y suffire : l'auteur était désespéré et ne pouvait ni pour or ni pour argent trouver ni un dessin ni une gravure. Donner son ouvrage sans cela, c'était le perdre... » Il est inutile de poursuivre, on voit de quelle importance était alors la vignette; cet art si charmant occupait une pléïade d'hommes d'un talent ingénieux et sans cesse renouvelé en son ingéniosité : Boucher et Le Prince, Monnet et Le Mire, Augustin de Saint-Aubin, Delaunay, Simonet, Née, Ponce, Basan, Delongueil, de Ghendt, Duclos, Masquelier, Baquoy, et ceux que MM. de Goncourt appellent les quatre petits grands maîtres du genre : Gravelot, Cochin, Eisen et Moreau.

Les veut-on connaître, ces aimables artistes, et bien d'autres avec eux, il faut se reporter au travail très précieux dont MM. le baron Roger Portalis et Henri Béraldi viennent de publier le troisième et dernier tome.

Cet ouvrage considérable est disposé dans la forme commode d'un dictionnaire; les notices s'y succèdent dans l'ordre alphabétique. Chaque notice, — il y en a environ quatre cents, — se compose d'une biographie succincte et très complète en ses principales lignes, rédigée d'après les ouvrages spéciaux, les mémoires du temps, correspondances, monographies peu connues, articles nécrologiques, actes de l'état civil, notices cachées dans les catalogues de vente après décès, dans les travaux sur la gravure de Gaucher, de Ponce, de Choffard, enfin dans les ouvrages récemment publiés. Les auteurs ont également parcouru les *Procès-verbaux de l'ancienne Académie* encore inédits pour le XVIII^e^ siècle, ainsi que la *Correspondance du directeur des bâtiments du roi* jusqu'ici peu fouillée. Ils ont même réuni bien des pièces inédites : contrats passés par les graveurs, reçus du prix de leurs planches, autographes, lettres intimes.

Le graveur et son existence étudiés d'une façon générale, il s'agissait de faire connaître son œuvre; à cet effet, ils indiquent dans les notices mêmes les pièces qu'il a gravées et, si l'artiste a de l'importance, ils y joignent un catalogue raisonné établi dans une forme très concise, qui permet de se rendre facilement compte au premier coup d'œil de l'ensemble de ses travaux, et dans cet ensemble des plus belles pièces en chaque genre, au moyen d'une disposition typographique qui consiste à en imprimer les titres en lettres capitales. On sait quelle importance les iconophiles attachent à la distinction par *états* des différents tirages des planches gravées. MM. Portalis et Béraldi ne se sont pas fait une règle absolue d'indiquer le numérotage par 1^er^ *état*, 2^e^ *état*, et ainsi de suite. Ce numérotage, qui est peut-être rigoureusement scientifique, offre en effet dans la pratique bien des inconvénients, dont le moindre est que parfois l'on arrive ainsi à donner la qualification presque déshonorante de quatrième ou de cinquième état à des épreuves d'artistes qui ne sont même pas encore terminées, ou à des épreuves avant toute lettre de la plus grande valeur.

On aurait tort de croire que ce livre, *les Graveurs du XVIII^e^ siècle*, offre à la lecture la moindre aridité. Dans cette série de biographies et d'études spéciales à chaque artiste, bien des faits sont mis au jour et bien des catalogues publiés pour la première fois, — celui de Choffard, par exemple, qui n'avait été dressé que pour un chiffre très restreint et où ils ont relevé plus de huit cents pièces de sa main. — Mais ces documents sont présentés d'une façon vive, alerte, spirituelle, et parfois même il semble que les auteurs aient voulu lutter de grâce et de vive précision avec ces vignettistes qui les ont si longuement et si heureusement occupés. J'en prends à témoin ce charmant croquis d'une vente contemporaine d'estampes à l'hôtel Drouot :

« Qui n'a pénétré, au moins une fois, dans la salle, dans l'antre n° 5, vers cinq heures, l'heure où se frappent les grands coups. La foule compacte des amateurs occupe les chaises, obstrue le passage, regorge jusque dans le magasin-annexe. Devant le bureau du commissaire-priseur, les principaux libraires ou marchands d'estampes. En face, accoudés à la longue table qui fait toute la largeur de la salle, la foule des petits marchands tout ahuris des hauts prix, regrettant toujours le bon temps où l'on pouvait « faire des coups », et trouver presque pour rien la « marchandise », tâchant de happer au passage quelque bribe qu'ils vont ensuite « réviser ». Là-bas, dans l'angle, le dessus du panier des bibliophiles et des curieux pointant les catalogues, excitant les athlètes, donnant leurs dernières commissions, palpant une dernière fois le livre convoité. Derrière, la masse allante et venante des gens entrés à l'hôtel on ne sait pourquoi, pour se chauffer, pour venir à un rendez-vous ou par le besoin vague d'acheter n'importe quoi. L'atmosphère est surchauffée par le gaz, saturée de vapeurs humaines. On est excité, énervé. On s'est battu toute la journée. La vacation va finir; il ne reste plus que le dernier numéro, le *rara avis;* dans le langage du lieu, le *mouton à cinq pattes*. Profond silence. L'expert le met sur table et demande son prix. Personne ne répond, c'est la tactique habituelle. Un moment de recueillement, puis une offre timide. Aussitôt, de dix endroits différents, la fusillade de dix enchères, les amateurs donnent. Bientôt leur feu s'éteint, il n'en reste plus qu'un, il est vainqueur..... lorsque tout à coup deux libraires se lèvent : alors commence une lutte acharnée; chacun d'eux est doublé d'un amateur aussi passionné qu'anonyme, aucun ne veut céder, on monte toujours. On ruse : enchères de mille francs pour terrasser l'adversaire d'un seu coup; enchères de dix francs jouant l'accablement pour lui inspirer subitement la crainte de garder à

son compte un objet d'un tel prix; de mille francs en dix francs, de dix francs en mille francs, on atteint des prix vertigineux, les spectateurs s'exclament. Soudain l'un des adversaires fait un geste violent de dénégation. C'est fini. En vain le commissaire-priseur le sollicite du regard et de la voix : « Ce n'est plus « par moi. Je vais adjuger, j'adjuge, on n'en veut « plus? » En vain le marteau d'ivoire feignant de s'abaisser brusquement s'arrête à mi-chemin; ce petit manège ne surprend personne. Pan! un coup sec, c'est fini. Les applaudissements accueillent le nom du triomphateur, auquel il ne reste plus qu'à présenter à son client masqué le bordereau des achats; car ici c'est le vainqueur qui paye les frais de la guerre. »

N'est-ce pas que la scène est joliment croquée?

Sous cette forme — ingrate en apparence — du dictionnaire. *les Graveurs du* XVIII^e *siècle* sont assurément un des meilleurs livres d'art, des plus complets, des plus intéressants que l'érudition française ait publiés depuis longtemps. Les collectionneurs et les histoirens de l'art en sont reconnaissants à MM. Portalis et Béraldi.

E. C.

MEMENTO

Chez Lemerre ont paru, dans la *Petite Bibliothèque littéraire elzévirienne*, le tome III du **Décaméron de Jean Boccace**, traduit par Antoine Le Maçon, avec notice par Frédéric Dillaye, ainsi que le tome III du *Théâtre de Pierre Corneille*, texte de 1682, avec notice et notes par Alphonse Pauly, dont nous avons déjà rendu compte.

Henry Kistemaeckers, l'éditeur bruxellois, ou plutôt franco-belge, vient de faire paraître, en un beau volume in-18 (prix : 10 francs) superbement imprimé, un ouvrage peu connu de Simon Coiffier de Moret : **Le Cheveu**, réimprimé sur le texte de 1808, qui portait pour simple nom d'auteur : *par un officier de dragons*. Cette manière de roman, bien conçu dans l'atmosphère d'idées et dans l'allure de style du début de ce siècle, est curieux et intéressant à lire. Le texte, très lisible et fort bien imprimé sur papier vergé teinté, ne gagne rien aux illustrations d'Amédée Lyneu, tirées en noir ou en groseille. Ce dessinateur naturaliste a le crayon bien lourd et la verve bien courte pour interpréter les derniers sourires de la muse du XVIII^e siècle. Sans y mettre d'acrimonie, nous le trouvons en tous points détestable. Le texte heureusement ne subit son approche qu'aux en-têtes et fins de chapitres. Félicitations à l'éditeur pour la parfaite exécution de ce livre (dessins tirés en groseille à part).

Chez Isidore Liseux, le *Musée secret du Bibliophile*, outre la *Cazzaria*, d'Antonio Vignale, dont nous parlerons prochainement, vient de s'enrichir des tomes V et VI de ces étonnants *Ragionamenti ou Dialogues du Divin Pietro Aretino*, sur lesquels nous avons dit avec enthousiasme notre sentiment. Ces tomes V et VI, qui terminent les *Ragionamenti*, comprennent *les Roueries des hommes* et *la Ruffianerie*.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS

Commission des archives diplomatiques.

Les rapports suivants ont été adressés au président de la République française par M. Duclerc et par le président et les vice-présidents de la commission des archives diplomatiques.

Paris, 23 décembre 1882.

« Monsieur le président,

« La commission des archives diplomatiques, reconstituée, sur la proposition d'un de mes prédécesseurs, M. de Freycinet, par un décret en date du 7 février 1880, a cru le moment venu de me présenter l'exposé d'ensemble et le résultat de ses délibérations durant les trois années qui viennent de s'écouler. A cet effet, la commission, par l'intermédiaire de son président, M. Henri Martin, sénateur, membre de l'Académie française, et de ses vice-présidents, MM. de Rozière, sénateur, membre de l'Institut, et Spuller, député, m'a remis un rapport circonstancié que j'ai l'honneur de vous adresser.

« Vous remarquerez avec moi, monsieur le président, l'activité et la persévérance de la commission dans l'accomplissement de l'œuvre en vue de laquelle elle avait été formée, c'est-à-dire la communication à la fois prudente et libérale des documents historiques conservés au dépôt des affaires étrangères. La commission a toujours été guidée par ce principe que, dans un régime démocratique comme le nôtre, l'étude des traditions politiques de la France dans ses rapports avec les autres États ne devait plus être réservée à une classe restreinte et privilégiée, mais au contraire qu'il convenait de faciliter les travaux de tous ceux qui ont le souci de la dignité et de la grandeur du pays.

« C'est dans ce but que le service des archives de mon département a procédé, avec un zèle et une persévérance que vous apprécierez, à la confection et à l'impression d'un inventaire sommaire d'une vaste série de pièces de diverses provenances, concernant plus particulièrement l'histoire intérieure, et réunies sous le nom de *Fonds France*. C'est dans le même but qu'a été décidée la publication des instructions données par les rois de France à leurs ambassadeurs auprès des différentes puissances de l'Europe, depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution, collection dont le premier volume paraîtra bientôt.

« Vous pouvez donc, monsieur le président, apprécier l'importance et la haute utilité des travaux de la commission des archives diplomatiques, et si vous jugez bon de les faire connaître au public, vous approuverez sans doute l'insertion de son rapport au *Journal officiel*.

« Je vous prie d'agréer, monsieur le président, l'assurance de mon profond respect.

« Le président du conseil, ministre des affaires étrangères,

« E. DUCLERC. »

Rapport au président du conseil, ministre des affaires étrangères.

« Monsieur le président du conseil,

« La commission des archives diplomatiques, instituée par le décret du 11 février 1874, reconstituée sur de nouvelles bases par le décret du 7 février 1880, a l'honneur de vous adresser le compte rendu, qui sera désormais annuel, de ses travaux pendant le cours des trois années précédentes.

« La commission saisit d'autant plus volontiers l'occasion qu'amène la fin de l'année 1882, que cette date coïncide avec l'achèvement d'un travail qui a toujours tenu le premier rang parmi les objets que la haute confiance du département des affaires étrangères avait soumis à ses délibérations.

« La commission, certaine d'être l'écho de la pensée du public lettré, vous remercie, monsieur le président du conseil, d'avoir bien voulu faire achever par la division des archives de votre département la rédaction et l'impression de l'inventaire sommaire d'une des parties les plus ignorées et les plus intéressantes du dépôt.

« La publication de ce premier volume, en même temps qu'elle indique le progrès fait dans la voie que le nouveau régime qui nous gouverne a ouverte, est une mesure qui affirmera les liens indissolubles qui rattachent la France d'aujourd'hui à la France du passé.

« Les divers points qui ont été l'objet des délibérations de la commission des archives diplomatiques peuvent se ramener aux titres suivants :

« 1° Mesures de classification et de conservation ;

« 2° Communication de documents au public ;

« 3° Confection de l'inventaire ;

« 4° Publication de documents.

1° Mesures de classification et de conservation.

« Les documents remis à la garde de la division des archives, au fur et à mesure que leur utilité immédiate pour les services actifs tend à disparaître, sont l'objet d'une première série de mesures protectrices d'un caractère purement administratif et dans le détail desquelles la commission des archives n'avait pas à pénétrer.

« Son action s'étend seulement sur les documents auxquels la date, déjà reculée, de leur rédaction donne un caractère spécialement historique.

« Malgré le soin qui a été de tout temps apporté à la classification et à la garde des documents qui font partie du dépôt, la commission n'en a pas moins pensé que le principe nouveau qui allait diriger ces résolutions, c'est-à-dire le principe d'une communication plus large au public, amenait avec lui la nécessité de prendre des précautions plus strictes encore dans le sens de la protection et de la surveillance des manuscrits et des autographes.

« C'est à ce titre que la division des archives, sur le conseil de la commission, a organisé un service de foliotage et d'estampillage.

« Ce service nouveau a commencé à fonctionner dès le mois de mai 1880.

« Une personne d'abord, deux à partir du 1er avril 1881, ont été occupées à ce travail minutieux. Des rapports hebdomadaires remis au chef de la division attestent la parfaite continuité du travail.

« Voici le résultat des volumes numérotés, foliotés et estampillés depuis la mise en train de la nouvelle organisation :

Volumes numérotés.....	2.918
Volumes foliotés.....	3.180
Volumes estampillés.....	2.510

« Le foliotage mécanique des volumes est un des meilleurs moyens d'écarter le danger de voir disparaître des pièces appartenant au dépôt. Nous ne devons pas vous dissimuler, monsieur le président du conseil, que l'on n'a pas toujours montré à ce point de vue toute la prudence désirable, et nous avons eu le regret de voir figurer plus d'une fois dans les ventes d'autographes faites soit en France, soit à l'étranger, des documents provenant incontestablement des cartons du dépôt. Nous osons espérer que les nouvelles mesures prises à l'imitation de tous les autres établissements où sont conservés des documents historiques, détourneront de nos archives les tentatives audacieuses qu'un excès de confiance avait rendues possibles.

2° Communication de documents au public.

« La question des communications au public est une des plus délicates que soulève l'administration d'un grand dépôt de documents. Cette question paraîtra d'autant plus difficile à résoudre, en ce qui concerne les archives des affaires étrangères, qu'on ne peut manquer d'avoir devant les yeux les conséquences fâcheuses que pourrait avoir la divulgation d'un document intéressant les questions encore actuellement débattues sur le terrain de la politique.

« Suivant l'exemple déjà donné par les archives de Londres, de Berlin, de Vienne et de Turin, nous avons donc ouvert, aussi largement qu'il nous a été possible, les portes d'un dépôt qui avait auprès de tous la réputation, trop justifiée, d'être inaccessible.

« La période que les décrets de 1874 avaient ouverte au public était limitée à la date du traité d'Utrecht. Une seconde période, déjà moins facilement abordable, s'étendait du traité d'Utrecht à la fin du règne de Louis XV. Nous avons pensé que tous les documents relatifs à l'ancien régime pouvaient être considérés comme appartenant définitivement à l'histoire, et nous n'avons pas cru devoir maintenir la division précédemment indiquée. Depuis trois ans déjà, sur l'avis de la commission, un de vos prédécesseurs a fixé à l'époque de la chute de la royauté, en 1792, la fin de la période plus particulièrement ouverte dans les Archives du département.

« L'histoire de la Révolution française et du premier Empire offre un aliment trop légitime à l'étude pour que la commission ait cru devoir interdire absolument l'accès des documents qui intéressent cette époque.

« La commission peut se féliciter qu'après trois ans d'exercice, aucune réclamation importante ne se soit produite, ni dans un sens ni dans l'autre, contre l'une ou l'autre de ses décisions.

« Voici, monsieur le président du conseil, le relevé exact des volumes communiqués par le bureau spécial, dans le cours des trois années précédentes :

« 1880. — 2,935 volumes, communiqués à 94 personnes.

« 1881. — 1,684 volumes, communiqués à 79 personnes.

« 1882. — 2,324 volumes, communiqués à 98 personnes.

« (Au 7 décembre.)

« Ces résultats montrent l'empressement avec lequel le public savant a répondu aux mesures libérales prises par le ministère. A ce propos, monsieur le président du conseil, nous nous permettons de vous rappeler un vœu dont l'expression se rencontre à plusieurs reprises dans nos procès-verbaux : c'est l'installation d'une salle de travail nouvelle, plus rapprochée des galeries du dépôt. Il en résulterait de plus grandes facilités pour la communication des documents, pour l'accession d'un plus grand nombre de travailleurs et pour la surveillance exercée par les archivistes.

« Les fonds qui ont été le plus souvent consultés, durant ces trois années, sont les suivants :

France (affaires intérieures).	
Fonds Saint-Simon.....	1648—1795
Rome.....	1713—1794
Angleterre.....	1625—1806
Espagne, Simancas.....	1659—1807
Prusse.....	1740—1808
Autriche.....	1689—1812
Etats-Unis.....	1774—1814
Russie.....	1756—1814
Pologne.....	1660—1774
Allemagne.....	1648—1743
Turin.....	1635—1694

« Nous pouvons citer, parmi les publications les plus importantes qui ont été les résultats des recherches faites dans les archives :

« Le recueil des *Écrits inédits de Saint-Simon*, entrepris par M. Faugère, et qui comprend aujourd'hui quatre volumes;

« Les travaux de M. Boulay de la Meurthe sur le Concordat, parus dans la *Revue des questions historiques* et dans le *Correspondant*;

« La suite des souvenirs du règne de Louis XIV par M. le comte de Cosnac;

« L'ouvrage de M. Vatel, *Madame du Barry* (1er volume);

« La série des publications diplomatiques entreprises par la *Société de l'histoire de Russie*, sous la direction de M. Polotzow;

« Les *Études sur Jean III, roi de Pologne*, de M. Walizewski;

« L'*Innocent XI et Louis XIV*, de M. Michaud;

« La *Correspondance de M. de Talleyrand* au Congrès de Vienne, publiée par. M. Pallain;

« Les articles de M. le duc de Broglie parus dans diverses revues, et l'ouvrage récent intitulé : *Frédéric II et Marie-Thérèse*;

« La *Vie du maréchal Fabert*, par M. Bourelly;

« Les sept volumes de M. Chéruel sur la *Minorité de Louis XIV et sur le gouvernement du cardinal Mazarin*;

« Le second volume de la *Correspondance du cardinal Mazarin*, par le même;

« L'ouvrage de M. Vandal sur *Louis XV et Élisabeth de Russie*;

« Les études de M. Gérin sur les *Relations de la France avec le Saint-Siège*, au XVIIe siècle;

« Les articles de M. Sorel sur la *Diplomatie de la France pendant la Révolution*, parus dans la *Revue historique*;

« Les nouveaux volumes de l'édition complète des *Œuvres de Saint-Simon*, publiés par les soins de M. de Boilisle;

« L'étude de M. de Piépape sur la *Réunion de la Franche-Comté à la France*;

« Les *Mémoires de Lucien Bonaparte*, publiés par le colonel Jung;

« Les articles de M. Tratchewski sur la *Politique de Vergennes*, parus dans la *Revue historique*;

« Les articles de M. Hanotaux sur l'*Administration des intendants*, parus dans la même revue;

« Le *Siège du Mans en 1652, étude sur la Fronde*, par M. Menjot d'Elbon;

« Le recueil des documents publiés par M. Baillen sous les auspices des archives de Berlin, pour servir à l'*Histoire des relations de la France et de la Prusse pendant la Révolution* (1er volume);

« Les études de M. Wertheimer sur les *Relations de la France et de l'Autriche* à la même époque;

« L'ouvrage de M. Roit, intitulé *Henri IV, les Suisses et la haute Italie*;

« Le recueil de documents entrepris par M. Henri Cordier, la *France en Chine* (t. Ier), etc., etc.

3° *Inventaire sommaire.*

« La commission n'a pas cru outrepasser les limites de sa mission en entreprenant de donner au public un inventaire sommaire d'une des parties les plus importantes et les plus ignorées des archives, le fonds dit : *Mémoires et documents*. Par une délibération en date du 6 avril 1880, et sur un rapport de M. G. Picot, inséré au *Journal officiel*, il a été décidé qu'un inventaire de ce fonds serait fait sur le modèle de l'inventaire sommaire des manuscrits de la Bibliothèque nationale par M. L. Delisle.

« L'ensemble du fonds dit *Mémoires et documents* ne comprend pas moins de 3,400 volumes. Cette série considérable se divise en deux parties.

« La première, composée de manuscrits qui n'ont nullement trait ou qui ne se rapportent qu'indirectement aux affaires étrangères, peut se ranger sous le titre général de *Papiers de France*. Sous la dénomination de *Papiers de France* ont été rangés, dans une seule série, un certain nombre de fonds d'origines diverses. Les numéros des anciens fonds ont été conservés et imprimés en sous-titre dans l'inventaire sommaire. La concordance reste ainsi facile à établir. Voici les titres des anciens fonds réunis désormais sous la rubrique de *Papiers de France* : Série dite France, fonds Saint-Simon, France et divers États, France (affaires intérieures), petits fonds (provinces, supplément, etc.), papiers des Bonaparte, cérémonial, etc. La seconde partie du fonds contient des documents se rapportant à nos relations avec l'étranger.

« L'inventaire de ces deux séries est absolument terminé sur fiches. La première partie de cet inventaire est imprimée. Le contenu de 1,883 volumes, embrassant les divers fonds de France, est maintenant étudié et mis sous les yeux des historiens et des travailleurs dans un volume in-8° de 376 pages, sortant des presses de l'Imprimerie nationale. Il ne manque à ce volume, pour être complet, qu'une introduction historique, qui devra être brève, et qu'une table analytique des matières. La préparation de ces deux parties du travail accessoire est déjà très avancée. La table des 13 premières feuilles (sur 24) est faite en manuscrit.

« Cette table, l'introduction historique et un *erra-*

tum seront publiés prochainement dans un ascicule à part.

« La commission, dans ses futures séances, appréciera l'opportunité de la publication de l'inventaire de la seconde partie des *Mémoires et documents*. Les objections qui pourraient s'élever dans le sens de la négative seront mûrement pesées, et nous ne doutons pas que la solution à laquelle nous nous arrêterons ne satisfasse à la fois la légitime curiosité de l'histoire et les justes appréhensions de la politique.

« Nous ne croyons pas devoir omettre, monsieur le président du conseil, d'attirer votre attention sur un ordre d'idées vers lequel l'avis de la commission semble incliner. Il nous paraîtrait utile qu'à l'exemple du gouvernement anglais, le département des affaires étrangères prît, le plus tôt possible, l'initiative d'une grande publication analytique, contenant non pas l'indication sommaire du contenu de chaque volume, mais bien le précis exact de chacun des documents.

« Vous n'ignorez pas, monsieur le président du conseil, quelle importance a prise la magnifique collection des *Calendars of State papers*, publiée sous la direction du *Maître des rôles* et sous le contrôle du Parlement anglais. Les services rendus à l'histoire par cette entreprise, conçue avec autant de hardiesse que de précision scientifique, sont déjà populaires dans tout le monde savant.

« Nous voyons dans l'entreprise d'une publication analogue des avantages de diverse nature : le contenu des documents analysés serait désormais à l'abri de toute destruction; l'intérêt historique qu'ils présentent se trouverait mis désormais entre les mains de tous; enfin le département restant le maître d'écarter de sa publication la mention ou l'analyse des documents dont la divulgation pourrait paraître dangereuse, répondrait, d'autre part, par une libéralité si grande aux plus légitimes exigences.

« Nous ne nous dissimulons pas, monsieur le président du conseil, les difficultés matérielles que pourrait présenter la mise à exécution d'un projet si considérable. Mais l'exemple et le succès des publications anglaises ne peut que nous encourager; et nous ne doutons pas qu'un travail sagement distribué serait peu onéreux pour le budget et produirait cependant rapidement des résultats tels que l'utilité de l'œuvre serait bientôt évidente pour tous.

4° *Publications.*

« Au moment où les mesures si libérales prises par vos prédécesseurs et par vous, monsieur le président du conseil, rendaient accessibles aux travailleurs les archives des affaires étrangères, la commission a pensé qu'il était du devoir du département de ne pas laisser à d'autres le soin de tirer de ces archives quelques-unes de ces publications qui, par leurs dimensions importantes et par le but élevé qu'elles se proposent, semblent appartenir en particulier à l'initiative du gouvernement.

« De tout temps, les règlements relatifs au dépôt des affaires étrangères avaient prévu et encouragé de pareilles entreprises. Ces archives ont rendu et rendent encore les plus grands services à la magnifique collection des Documents inédits de l'histoire de France, publiée par les soins du ministère de l'instruction publique.

« Le recueil si utile des traités de la France de M. Clercq et le répertoire de M. Tétôt n'auraient pu se faire sans la participation directe du dépôt lui-même.

« La commission ne s'écartait donc en rien des traditions en entreprenant à son tour la publication d'une collection des documents tirés de nos archives.

« Mais, d'autre part, elle n'a pas jugé opportun pour le ministère des affaires étrangères d'en prendre à lui seul toute la charge et toute la responsabilité. Il a semblé qu'il serait facile de rencontrer dans la science des collaborateurs, et dans l'industrie privée des éditeurs, qui acceptassent de concourir à une collection simplement entreprise sous la surveillance et sous les auspices de la commission.

« Ces principes une fois posés, la commission ne devait pas oublier qu'avant tout elle faisait partie de votre département, et que son but devait être de concourir, autant qu'il était en elle, à la préparation des affaires par le souvenir des traditions, à l'instruction du personnel par l'étude des points les plus intéressants de notre histoire extérieure.

C'est dans ces vues que la commission, sur un rapport de M. Albert Sorel, et par une délibération en date du 6 avril 1880, a émis le vœu que le ministère des affaires étrangères autorisât et subventionnât la publication du recueil des « Instructions données par les rois de France à leurs ambassadeurs depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution. »

« Aucun ensemble de documents ne nous paraît mieux répondre au but élevé et patriotique que nous nous étions assigné. En effet, une tradition de tout temps respectée avait peu à peu développé dans notre dépôt les éléments de cette belle publication. Il était de coutume autrefois, lors du départ de chaque ambassadeur, de rédiger une instruction étendue qui contenait l'exposé des relations antérieures de la France avec la cour auprès de laquelle le ministre était accrédité, l'état des questions pendantes entre les deux cabinets; enfin, le tracé de la ligne de conduite jugée la plus avantageuse pour l'avenir.

« Ces instructions, reliées l'une à l'autre par le fil invisible, mais toujours présent, de l'intérêt d'État et de la tradition nationale, forment aujourd'hui un ensemble tellement précieux qu'on peut dire qu'en dehors des relations des ambassadeurs vénitiens, il n'en existe peut-être aucun de plus complet, de plus intéressant, de plus autorisé et qui puisse mieux servir à l'étude des questions diplomatiques.

« Notre recueil aura le mérite de servir d'explication et de commentaire à la conduite politique qui donna à la France une si grande place dans la politique européenne. Il aura en outre l'avantage d'être

un objet plein d'enseignement et un digne modèle offert à l'étude des jeunes gens qui désirent consacrer leurs efforts à la défense des intérêts extérieurs de notre pays.

« Ne perdant pas de vue ce but éminemment pratique, la commission a décidé que chaque volume du recueil des instructions contiendrait, sous forme d'introduction générale, un morceau historique qui résumerait l'ensemble des traditions politiques dominant les relations de notre pays avec chacun des gouvernements étrangers.

« L'admirable introduction mise par M. Mignet en tête du recueil des documents, pour servir à l'histoire de la guerre de la succession espagnole, a été le modèle naturellement présenté aux efforts des écrivains qui ont bien voulu répondre à l'appel de la commission et se charger, chacun selon leur compétence, d'une partie de la publication.

« Le recueil des instructions données par les rois de France à leurs ambassadeurs en Autriche a été confié à M. Albert Sorel.

« Le recueil des instructions :

« En Angleterre, à M. A. Baschet.
« En Prusse, à M. Lavisse.
« En Russie, à M. Rambaud.
« En Turquie, à M. G. de Rialle.
« A Rome, à M. Hanotaux.
« En Hollande, à M. Maze.
« En Espagne, à M. Morel-Fatio.
« Dans les États scandinaves, à M. Geffroy.

« L'ensemble de la collection, d'après les évaluations de M. Albert Sorel, ne semble pas devoir s'élever à plus de 12 volumes in-8°; ainsi qu'il résulte du tableau précédent, la plus grande partie du travail est déjà distribuée.

« Nous avons la satisfaction de vous remercier, monsieur le président du conseil, d'avoir bien voulu lui donner un commencement d'exécution.

« Sur votre décision, le manuscrit du volume des instructions d'Autriche a été remis par M. Sorel entre les mains de M. Germer Baillière, éditeur du recueil. Treize feuilles sont déjà composées. L'activité de l'imprimeur nous permet d'espérer que le premier volume pourra être donné au public vers le mois de mars de l'année 1883. Le second volume contiendra les instructions d'Angleterre; il est déjà prêt en manuscrit. Peut-être pourra-t-il paraître vers la fin de la même année 1883. La préparation des autres volumes est assez avancée pour que l'on puisse s'assurer de leur achèvement régulier, sur le pied de deux volumes par an.

« Nous verrions donc la fin de la collection dans un délai de six années environ.

« Vous voudrez bien observer, monsieur le président du conseil, combien cette première série de publications est avantageuse pour la science et pour le pays, et, en présence de ces résultats, nous osons espérer que vous continuerez à encourager de votre haute approbation les efforts que fait la commission pour se rendre digne de la confiance que vos prédécesseurs et vous-même avez bien voulu en tous temps lui témoigner.

« Les différentes mesures que nous venons d'exposer ont été consacrées par l'organisation, dans la division des archives, d'un bureau historique.

« La création de ce bureau répondait à un vœu que nous avions souvent exprimé. En dehors de ses attributions principales, qui sont de l'ordre politique, il a été pour la commission un auxiliaire très précieux. .

« Ce rapport ne serait pas complet si nous ne vous signalions pas, monsieur le ministre, les services que le bureau historique nous a rendus dans l'accomplissement de nos travaux.

« C'est, en effet, grâce à l'intelligence, à l'activité et à la compétence des archivistes de votre département que nous avons été en mesure d'achever, en aussi peu de temps, la publication de l'inventaire des papiers de France.

« Le bureau historique ne nous a pas été et ne nous sera pas moins utile pour la publication du recueil des instructions. Cet ouvrage nécessite un travail de recherches et de collation qui ne peut être exécuté rapidement qu'avec le concours de MM. les archivistes.

« Enfin, sans les notions précises qui nous sont fournies, nous ne pourrions délibérer avec la célérité désirable sur les questions, très souvent délicates, que soulèvent les demandes de communications.

« La commission apporte, vous le savez, monsieur le ministre, tous ses efforts à concilier les intérêts de la science historique avec les intérêts de la politique de l'État. Les avis qu'elle donne sur les propositions qui lui sont soumises impliquent des mesures d'exécution qui ne peuvent être prises que par des agents versés dans la connaissance de l'histoire et dans celle de nos archives ; les autorisations doivent, en effet, porter, ainsi que cela se pratique aux archives nationales, la cote exacte des volumes ou des dossiers qui peuvent être communiqués.

« Sous tous ces points de vue, nous n'avons qu'à nous louer de la création du nouveau service et de la manière dont il est conduit. Le public savant en éprouve les avantages; il nous appartenait de signaler à votre attention les fonctionnaires auxquels ils sont dus.

« Paris, le 15 décembre 1882.

« *Le président de la commission,*

« H. Martin.

« *Les vice-présidents,*

« Eug. de Rozière,
« E. Spuller. »

La commission des souscriptions scientifiques et littéraires vient d'être constituée ainsi qu'il suit pour l'année 1883 :

M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, président.

MM. Henri Martin, sénateur, membre de l'Académie française, et Maury, membre de l'Institut, directeur général des archives nationales, vice-présidents.

MM. Alglave, professeur agrégé à la Faculté de droit.

Bréal, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

Brouardel, professeur à la Faculté de medecine.

De Chantepie, bibliothécaire de l'École normale supérieure.

Xavier Charmes, directeur du secrétariat.

Collin, chef du 3e bureau du secrétariat.

Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts.

Delisle, membre de l'Institut, administrateur général, directeur de la Bibliothèque nationale.

Dumont, membre de l'Institut, directeur de l'enseignement supérieur.

Deschanel, sénateur, professeur au Collège de France.

Egger, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres.

Franklin, administrateur adjoint de la bibliothèque Mazarine.

Friedel, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences.

Lalanne (Ludovic), bibliothécaire de l'Institut, membre du comité des travaux historiques.

Maspéro, professeur au Collège de France.

Milne-Edwards (Alphonse), membre de l'Institut, professeur administrateur au Muséum d'histoire naturelle.

Müntz, bibliothécaire de l'École des beaux-arts.

De Parville, publiciste, ingenieur civil.

Rambaud, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris.

Renan, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Dans sa séance du 20 février dernier, l'Académie française, présidée par le duc d'Aumale, a décerné les prix de poésie, dont le sujet est : *Lamartine.*

Le 1er prix, de 4,000 fr., a été accordé à l'auteur du manuscrit inscrit sous le n° 169 du concours, dont l'auteur est M. Jean Aicard ;

Un prix de 2,000 fr. a été accordé à M. Léon Barracand, auteur d'une pièce inscrite sous le n° 70 du concours, et un prix de 2,000 fr. à M. Marcel Bellot, auteur de la pièce inscrite sous le n° 143.

C'est la première fois que l'Académie française décerne un prix du budget de 4,000 fr. En raison de l'importance de ses concours de prix d'*Éloquence* et de *Poésie*, elle a demandé et obtenu des Chambres, par M. le ministre de l'instruction publique, une augmentation de crédit, qui lui permettra, à l'avenir, de décerner des prix de cette importance.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 26 janvier.

Ouvrages présentés. — Robert : *Médaillons de terre du Cabinet Duquenelle.* — Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique.* — Rembry : *Saint Gilles, sa vie, ses reliques, son culte en Belgique et dans le nord de la France.*

Lectures. — Wallon : Rapport semestriel sur les travaux de l'Académie. — Riant : Découverte de la sépulture des patriarches Abraham, Isaac et Jacob à Hébron. — Deloche : Gondowald et le monnayage au nom de Maurice Tibère en Gaule.

Séance du 2 février.

Ouvrages présentés. — Wallon : *Éloges académiques.* — De Lasteyrie : *Documents inédits sur la construction du Pont-Neuf.* — Duhamel : *Les architectes du palais des papes.* — Molinier : *Les majoliques italiennes en Italie.*

Lecture. — Derembourg : Observations sur les tombes juives.

Séance du 9 février.

Ouvrages présentés. — Des Robert : *Campagnes de Charles IV.* — Cordier : *Bibliotheca sinica*, t. II, *régime, en Picardie et en Artois.*

Lecture. — Reynald : Histoire des négociations relatives à la succession d'Espagne.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 27 janvier.

Ouvrage présenté. — De Vosges : *Essai de métaphysique positive.*

Lecture. — Doniol : Le marquis de la Fayette et les préliminaires de la participation de la France à l'établissement des États-Unis.

Dans cette séance l'Académie s'est formée en comité secret pour discuter des sujets de prix.

La section d'économie politique propose de proroger le sujet de prix du concours Rossi, ainsi conçu :

« Exposer les faits qui, dans les sociétés de l'antiquité grecque et romaine, prouvent la permanence des lois économiques.

« Rechercher quels étaient, dans l'antiquité, les rapports entre le capital et le travail, surtout le travail libre ; jusqu'à quelle limite le travail était divisé ; quelles formes affectait le commerce, et comment les lois économiques ont fonctionné dans une société différente de la nôtre. »

Elle propose ensuite, pour le prix Léon Faucher le sujet qui suit :

« La vie, les travaux et les doctrines d'Adam Smith. »

La section de morale propose de proroger le prix relatif à la sociologie :

« Examen critique des principes et des fondements sur lesquels reposent les théories désignées de nos jours sous le nom de sociologie. »

L'Académie approuve et fixe pour chacun de ces sujets le 31 décembre 1884 comme terme extrême.

Séance du 3 février.

Ouvrages présentés. — J. Simon : *Dieu, Patrie, Liberté.* — Babeau : *La vie rurale dans l'ancienne France.* — Aubertin : *L'éloquence politique et parlementaire en France en 1789.* — Beaune : *La condition des personnes dans le droit coutumier français.* — Jarot : *Les tribunaux répressifs de la Manche pendant la Révolution.*

Lecture. — Baudrillart : Les populations rurales de la Bretagne.

Séance du 9 février.

Ouvrages présentés. — Flack : *Notes et documents sur l'origine des redevances et services coutumiers au XIe siècle, Aperçu sur l'histoire agraire de l'Irlande.* — Glasson : *Histoire du droit et des institutions de l'Angleterre*, Ve vol. — Lavollée : *Les classes ouvrières en Europe.* — Baudrillart : *Traité d'économie politique.*

Lecture. — Naville : La philosophie de Saussure.

Séance du 16 février.

Ouvrages présentés. — *Discours d'ouverture de MM. les professeurs de l'École du Louvre.* — Ruelle : *Poétique et rhétorique d'Aristote.* — Mild : *La légende d'Énée avant Virgile.* — Menant : *Empreintes de cachets assyro-chaldéens relevées au musée britannique.*

Lecture. — Haureau : Mémoires sur quelques chanceliers de l'église de Chartres.

Séance du 17 février.

Ouvrages présentés. — Ferri : *La psychologie de l'association, depuis Hobbes jusqu'à nos jours.* — Levallois : *La vieille France, promenades historiques.* — Aucoc : *Annuaire de législation étrangère pour 1882.* — Challamel : *L'hypothèque judiciaire.* — Rousselot : *Histoire de l'éducation des femmes en France.* — De Laveleye : *Éléments d'économie politique.* — De Calonne : *La vie agricole sous l'ancien régime.*

Lecture. — Clermont-Ganneau : Origine des caractères complémentaires de l'alphabet grec.

Le prix quinquennal de l'Académie des sciences morales et politiques sera décerné en 1885. Le sujet est le suivant : *De la protection de l'enfance, au point de vue des enfants trouvés et assistés ou délaissés par leur famille.* Rechercher comment, soit dans l'antiquité, soit chez les peuples modernes, a été résolu le problème de la protection des enfants trouvés et assistés ou délaissés par leur famille. Indiquer quels seraient aujourd'hui les meilleurs moyens de le résoudre.

Le prix est de la valeur de *5,000 francs.*

Les mémoires devront être adressés au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1884.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

Un arrêté du 27 mars 1876 a constitué un comité de législation étrangère pour organiser une bibliothèque où seraient réunies les collections des lois étrangères, des travaux parlementaires et des principaux ouvrages publiés dans les divers pays sur chaque branche de la science du droit, et pour veiller à la publication des codes ou lois importants dont le ministre de la justice autoriserait la traduction.

Un rapport de M. Aucoc, président du comité, rend compte de ses travaux.

La bibliothèque comprend aujourd'hui 14,000 volumes. La traduction des codes étrangers se continue activement.

Le code de commerce allemand a paru l'année dernière. Confié à quatre traducteurs d'un talent éprouvé : MM. Gide (Charles), Lyon-Caen, Dietz et Flach, cet ouvrage a été accueilli avec une grande faveur.

Le code de procédure pénale allemand, traduit et annoté par M. Fernand Daguin, avocat à la cour d'appel de Paris et secrétaire général de la Société de législation comparée ; le code d'organisation judiciaire de l'Allemagne, traduit et annoté par M. Dubarle, avocat à Troyes, paraîtront dans les premiers mois de l'année courante.

Trois autres traductions sont sous presse : le code d'organisation judiciaire de la Russie, par M. le comte Jean Kapnist ;

Le code pénal des Pays-Bas, par M. Wilhem Jean Wingtgens, avocat à la Haye, attaché au ministère de la guerre ;

Et le recueil des chartes et constitutions des États-Unis de l'Amérique du Nord, par M. Gourd, avocat près la cour d'appel de Lyon.

Le comité va pouvoir, dans les premiers mois de cette année, faire commencer l'impression :

1° Du code de procédure civile allemand, dont M. Glasson, membre de l'Institut, professeur à la Faculté de droit de Paris ; M. Lederlin, doyen de la Faculté de droit de Nancy, et M. Rodolphe Dareste, avocat à Lyon, viennent d'achever la traduction ;

2° Du code des faillites de l'Allemagne, traduit et annoté par MM. Bufnoir et Gérardin, professeurs à la Faculté de droit de Paris ;

3° Du code pénal hongrois, par MM. Martinet, substitut au tribunal de la Seine, et Pierre Darest, avocat au conseil d'État et à la cour de cassation.

4° Du code civil portugais, par M. Laneyrie, juge d'instruction à Meaux.

Enfin, on prépare la traduction de six autres codes:

1° Le code de commerce italien, tout récemment promulgué et qui est seulement entré en vigueur le 1er janvier 1883;

2° Le code de commerce autrichien, avec la loi sur les faillites et les dispositions relatives à l'organisation de la juridiction commerciale en Autriche;

3° Le code civil de la République argentine, de 1870, le plus récent et le meilleur des codes civils hispano-américains;

4° Le code pénal et le code de procédure pénale de l'État de New-York, promulgués l'année dernière;

5° Le code de procédure civile espagnole de 1876;

6° Un recueil des lois des divers États de l'Europe, sur la propriété littéraire et artistique, les brevets d'invention, les marques de fabrique et de commerce.

La bibliothèque de la Chambre des députés contient plus de 23,000 volumes et s'est enrichie de plus de 1,000 volumes des principales œuvres de la littérature française, anglaise, allemande, espagnole et italienne.

Le public auquel cette bibliothèque est ouverte, le matin de 11 h. à 5 h. et le soir de 7 h. 30 à 10 h., montre chaque jour plus d'empressement à profiter de la faculté qui lui est offerte et, dans le cours des deux dernières années, on constate que 20,000 lecteurs ont consulté 40,000 volumes.

PUBLICATIONS NOUVELLES

M. Louis Mohr, dont les savantes recherches bibliographiques sont bien connues, vient de publier une intéressante plaquette intitulée *De la bibliographie des ana*. M. Mohr dit que la littérature des *ana* a fait son apparition vers la fin de la seconde moitié du XVIIe siècle. Elle a été en vogue pendant presque tout le dernier siècle. Elle traite des hommes et des choses. Chaque personnage savant, chaque matière avait son *ana;* c'était une littérature à la mode. La liste des *ana* est longue; il est vrai qu'il en existe beaucoup qui ne méritent pas de mention. Le bibliographe doit cependant fidèlement enregistrer chaque publication. La dernière bibliographie des *ana* a paru en 1839; elle a été faite par feu M. Saint-Namur, conservateur adjoint de la bibliothèque royale de Bruxelles et est difficile à trouver aujourd'hui. M. Mohr promet de revenir sur la littérature des *ana* en faisant suivre la liste dans l'ordre chronologique de leur apparition.

Viennent de paraître les fascicules 4 et 5 de l'*Histoire générale de la littérature du moyen âge en Occident* par M. Ebert, professeur à l'Université de Leipzig.

La traduction de cet ouvrage est due à MM. Aymeric et Condamin.

La seconde partie du tome VI du *Corpus inscriptionum latinarum*, vient de paraître chez l'éditeur Georges Reimer de Berlin. Il renferme la suite des inscriptions de Rome.

M. Roguet vient de faire paraître à Genève la 1re livraison du tome VII de son *Histoire du peuple de Genève depuis la Réforme jusqu'à l'Escalade*. Il renferme cinq chapitres dont le troisième est consacré à la mort de Calvin.

PUBLICATIONS ANNONCÉES

OU EN PRÉPARATION

Fin mars prochain paraîtra chez Em. Terquem, une *Bibliographie des bibliographies* contenant la biobibliographie des écrivains et des artistes. L'auteur, M. Léon Vallée, est attaché au département des imprimés de la Bibliothèque nationale.

Ce travail indique 7,000 bibliographies ou biobibliographies et se divise en deux parties. La première contient les titres *complets* des ouvrages rangés par nom d'auteur et revus avec le plus grand soin sur les exemplaires possédés par la Bibliothèque nationale. Tous les ouvrages ainsi contrôlés sont précédés d'un astérisque. Certaines bibliographies étant tirées à petit nombre et peu connues, ce signe sera utile aux travailleurs en leur indiquant l'endroit où ils peuvent les consulter.

La seconde partie sera méthodique. Les ouvrages y seront classés par ordre alphabétique des sujets dont ils traitent.

Cet ouvrage formera un beau volume grand in-8° de 900 pages environ, imprimé sur 2 colonnes. — Prix : 20 francs, pour les souscripteurs seulement.

Qui croirait que Sarah Bernhardt, malgré ses occupations, trouve encore le moyen d'écrire ses Mémoires? Rien n'est plus vrai, pourtant, et nous aurons le plaisir de les lire au mois d'avril prochain.

C'est sous le titre de *Ma vie de théâtre* que Fédora publiera son autobiographie artistique. Elle a déjà livré à son éditeur une partie du manuscrit, lequel sera complètement terminé avant la fin du mois où nous entrons aujourd'hui.

Ma vie de théâtre n'aura qu'un volume, dont M. Roybet et Mlle Abbéma feront les illustrations.

On tirera 250 exemplaires de bibliophiles, avec une reliure de vieux missel dont Roybet signera le dessin.

On tirera 500 exemplaires sur papier Whatman ou de Chine, avec le nom de l'acquéreur imprimé et la signature autographe de Sarah Bernhardt.

Le reste de l'édition aura le format de l'in-8°.

Chaque volume sera orné d'une eau-forte représentant l'écrivain d'après un portrait de Mlle Louise Abbéma.

On annonce la prochaine apparition, à Madrid, d'un ouvrage du maréchal Bazaine. Il a pour titre: *Épisodes de la guerre de 1870 et blocus de Metz*. L'ouvrage, imprimé en langue française, est dédié à Isabelle II.

Les amateurs, les bibliophiles et les simples curieux qui forment la masse du public apprendront avec plaisir la publication entreprise par l'éditeur Liseux, de *Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé*. Cet ouvrage paraîtra en avril et les volumes se suivront rapidement.

Voici les conditions de cette publication.

Édition d'amateur sur papier de Hollande : 14 vol. in-8° écu tirés à 225 exemplaires numérotés. — Prix : 112 fr.

Payables en 3 termes, les 2 premiers de 40 fr. chacun, le 3e de 32 fr.

Les souscripteurs pourront se libérer moyennant 100 fr. payés comptant.

Il paraîtra un volume au moins par mois.

Édition sur papier ordinaire : 14 vol. in-16 double couronne, à 2 fr. 50 le volume. Chaque volume se vendra séparement et pourra être fourni en dépôt. Remise spéciale : 3/2.

« De tous les ouvrages de Restif de la Bretonne, *Monsieur Nicolas* est sans contredit le plus extraordinaire. D'ailleurs, il les résume tous. Dans le genre roman, je n'hésite pas à placer presque au même rang et à considérer comme des productions phénoménales : les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, *Monsieur Nicolas* et les *Mémoires* de Casanova. » (Ch. Monselet.)

M. James Darmsteter travaille, dit-on, à une histoire des variations de l'opinion anglaise sur Jeanne d'Arc.

M. Leslie Stephen entreprend, sur le plan de la *Biographie universelle* et de l'*Allegemeine deutsche biographia*, une *Biographia britannica* qui paraîtra chez les éditeurs Smith et Elder, de Londres; elle sera uniquement consacrée aux Anglais, Écossais et Irlandais et ne renfermera aucun article sur des personnages encore vivants.

M. Karl Geldner, de Tubingue, prépare une édition revisée du *Zend-Avesta*, qui paraîtra, en trois parties, sous les auspices de l'Académie impériale de Vienne.

NOUVELLES DIVERSES

Nous lisons dans la *Ville de Paris :*

« Le *Times* nous apprend que le comte d'Ashburnham vient d'offrir aux administrateurs du British Museum de faire l'acquisition en bloc de 4,000 volumes et manuscrits provenant principalement des collections du duc de Buckingham, de Barroy et du trop célèbre Libri. Le possesseur de ces trésors bibliographiques demande au gouvernement britannique la modeste somme de quatre millions.

« Il n'est pas inopportun de rappeler que le comte d'Ashburnham est devenu possesseur en bloc de la collection Libri, renfermant des manuscrits volés par ce triste personnage à la Bibliothèque nationale de France. C'est en évitant de passer par une enchère publique que le comte d'Ashburnham s'est dérobé aux revendications du gouvernement français et a pu devenir le recéleur des vols commis par le *nommé* Libri, et pour lesquels le *nommé* Libri a été condamné à vingt ans de travaux forcés.

« Il serait tout à fait indécent que le gouvernement britannique bénéficiât de ces crimes, et que les revendications que la Bibliothèque nationale à l'intention d'exercer fussent évitées par un marché passé sous le manteau de la cheminée avec les administrateurs de la Bibliothèque britannique.

« L'origine impure de la collection Libri qui profitait de la confiance du ministre de l'instruction publique pour détrousser les bibliothèques qu'il surveillait, et qui fait partie intégrante de la collection Ashburnham, doit empêcher le gouvernement anglais de conclure un marché déshonorant.

« La découverte des vols du nommé Libri fut un des résultats immédiats de la Révolution de février. Le coupable siégeait effrontément à l'Académie des sciences dont il était membre, lorsqu'un républicain, ayant pitié de ce scélérat, l'avertit qu'il allait être arrêté le soir même et lui remit l'argent dont il avait besoin pour s'esquiver.

. . . . . .

« Le fonds *Libri* que lord Ashburnham offre à la vente provient en grande partie de manuscrits volés par le favori des ministres de Louis-Philippe, dans les bibliothèques de France. La preuve fut faite avec

tant d'évidence en 1878 par M. Léopold Delisle, directeur de la Bibliothèque nationale, à propos du *Pentateuque* de Lyon, que lord Ashburnham se crut obligé de restituer ce précieux manuscrit à l'ambassade de France. Depuis, il a été réintégré dans le cabinet d'où il avait été dérobé par M. l'inspecteur des bibliothèques royales.

« On nous dit, de bonne source, mais nous n'avons pu vérifier ce détail, que le fameux fonds Libri renferme des livres qui auraient été volés au British Museum lui-même.

« Mais ce qui est certain, c'est que le fonds Barroy, qui entre dans la constitution de la fameuse collection Ashburnham, est également constitué par le produit de vols commis pendant la monarchie de Juillet aux dépens de nos bibliothèques publiques.

« Voici dans quels termes s'exprime M. Léopold Delisle dans une brochure que l'éminent directeur de notre bibliothèque nationale a publiée en 1866, sous le titre d'*Observations sur l'origine de plusieurs manuscrits de la collection de M. Barroy*, vendue en 1849 à lord Ashburnham :

« Dès que j'eus parcouru les premières pages du « catalogue, je fus frappé de la ressemblance que plu- « sieurs volumes décrits dans le catalogue présentent « avec certains manuscrits dont j'avais déjà eu une « occasion de m'occuper.

« Je remarquai une reliure Charles XI, et au nu- « méro 65 une reliure de Henri II, dont le contenu ré- « pondait exactement au contenu des manuscrits 10 et « 65 de la collection de M. Barroy. Cette observation fut « pour moi un trait de lumière...

« Je comparai donc le catalogue de la collection de « M. Barroy avec les notices de tout genre que j'avais « pu me procurer sur les manuscrits volés à la biblio- « thèque, et j'obtins bientôt la preuve qu'une trentaine « des plus précieux volumes dont nous avions été dé- « pouillés avaient été recueillis par M. Barroy.

« Les uns sont encore intacts ; les autres ont été dé- « coupés en plaquettes, soit que les voleurs aient voulu « par là dissimuler la fraude, soit qu'ils aient trouvé « plus avantageux pour leur trafic de multiplier le nom- « bre apparent des manuscrits. »

« Suit la description complète des manuscrits volés constituant une brochure de 72 pages in-8°, que l'on peut consulter, non seulement à la Bibliothèque nationale de Paris, mais même au British Museum de Londres.

« D'après les renseignements qui nous sont donnés, les administrateurs du British Museum repousseront l'idée de changer leur magnifique établissement en dépôt de recéleur et déclineront les offres qui leur sont faites. Il reste à savoir si le gouvernement français ne peut revendiquer les précieux objets dont la source ne saurait être déniée, et qui nous furent dérobés à une époque où nos bibliothèques publiques pouvaient, comme tant d'autres choses, être mises impunément au pillage. »

Nous recevons la communication qui suit :

« Le sixième congrès littéraire international tiendra sa session à Amsterdam, au mois de septembre 1883, pendant l'Exposition universelle qui aura lieu dans cette capitale.

« Pour donner un intérêt spécial à cette solennité et pour affirmer le caractère littéraire de ses travaux, le comité exécutif de l'Association a décidé qu'il serait institué, à cette occasion, un concours littéraire universel, donnant lieu à des prix qui seront décernés en séance publique pendant le congrès.

« Le sujet proposé est ainsi formulé :

« *La Hollande et la liberté de penser et d'écrire en Europe aux* XVII^e^ *et* XVIII^e^ *siècles*, étude sur la Hollande considérée comme lieu d'asile de la pensée humaine et son influence sur le développement des idées.

« Les manuscrits ne devront pas comporter plus d'une feuille de revue, c'est-à-dire mille à douze cents lignes de quarante lettres.

« Ils seront rédigés *autant que possible* en français. Cependant les manuscrits pourront être écrits en d'autres langues, et ceux qui seront primés seront traduits en français par les soins de l'Association.

« Le jury international sera formé de membres du comité d'honneur de l'Association.

« Les manuscrits devront être adressés, francs de port, sous pli recommandé, au secrétaire général de l'Association, avant le 1^er^ juin 1883.

« Ils ne seront pas signés, mais porteront une devise qui devra être répétée sur une enveloppe cachetée renfermant le nom et l'adresse de l'auteur.

« Il sera décerné :

« Une médaille de vermeil, comme premier prix.

« Des médailles de bronze, comme mentions honorables.

« Les écrivains de tous les pays, faisant ou non partie de l'Association, sont appelés à prendre part à ce concours.

« *Les présidents,*

« Louis Ulbach ; Torrès Caicedo ; Georges Walker ; Comte de Beust. »

M. Adolphe Brisson vient de retrouver une petite pièce de vers fort inconnue et signée Molière, que M. Monval, archiviste de la Comédie-Française, a publiée dans le *Moliériste*, qu'il dirige.

Cette pièce fut imprimée dans un recueil fort oublié et même introuvable, paru chez le libraire Jean Ribou en 1666 et intitulé *les Délices de la poésie galante des plus célèbres Autheurs de ce temps.*

Elle a pour titre : *Stances galantes.* La voici :

Souffrez qu'Amour cette nuit vous réveille ;
Par mes soupirs laissez-vous enflammer :
Vous dormez trop, adorable merveille,
Car c'est dormir que de ne point aimer.

Ne craignez rien : dans l'amoureux empire,
Le mal n'est pas si grand que l'on le fait ;
Et lorsqu'on aime et que le cœur soupire,
Son propre mal souvent le satisfait.

Le mal d'aimer, c'est de le vouloir taire;
Pour l'éviter, parlez en ma faveur.
Amour le veut, n'en faites pas mystère,
Mais vous tremblez, et ce dieu vous fait peur.

Peut-on souffrir une plus douce peine?
Peut-on subir une plus douce loy?
Qu'estant des cœurs l'unique souveraine,
Dessur le vostre, Amour agisse en Roy?

Rendez-vous donc, ô divine Amarante,
Soumettez-vous aux volontés d'Amour,
Aimez pendant que vous êtes charmante,
Car le temps passe et n'a point de retour.

M. Brisson convient que ces vers ne rappellent guère la manière de Molière. Mais il n'en défend pas moins leur authenticité, en établissant que la date de leur composition coïncide avec le moment où Molière était amoureux d'Armande Béjart.

M. Georges Picot a étudié dernièrement, dans la *Revue des Deux Mondes*, la loi qui prescrit le dépôt à la Bibliothèque nationale de deux exemplaires de tout ouvrage imprimé ou gravé :

« Quand l'imprimeur a déposé deux exemplaires de ce qui est sorti de ses presses, il a strictement accompli l'obligation légale. La loi ne s'occupe pas du livre, ne parle pas de l'ouvrage tel qu'il est mis en vente, mais de l'imprimé. L'imprimeur, au moment où il envoie au brocheur les feuilles tirées, peut donc faire porter au ministère de l'intérieur ou à la préfecture deux séries de feuilles détachées sans que, la loi à la main, l'autorité puisse le forcer à une autre forme de dépôt. En fait, c'est ce qui arrive en plus d'un cas.

« Ce n'est pas l'imprimeur qui est coupable : en mettant le dépôt à sa charge, la loi a manqué son but; elle n'a pas atteint le livre, mais seulement un des éléments qui servent à le former et à l'heure où ils ne sont pas encore réunis pour constituer l'ouvrage complet. De cette erreur de la loi viennent tous les désordres.

« Le dépôt du livre en feuilles avant qu'elles soient brochées n'est pas le plus grave inconvénient. Il s'est introduit récemment dans la librairie divers procédés dont il faut tenir compte. L'auteur ou l'éditeur fait tirer en deux villes différentes les feuilles d'un même ouvrage, soit pour réduire le prix de la main-d'œuvre, soit afin d'établir un contrôle du nombre des exemplaires.

« Le dépôt légal se fait alors par fractions : la sous-préfecture de Meaux recevra vingt feuilles d'un livre, et celle de Nogent-le-Rotrou en recevra cinq destinées à compléter le même ouvrage. Il est facile d'imaginer ce que deviennent dans les bureaux ces fragments, qui semblent autant de feuilles incomplètes et sans valeur. Qu'on veuille bien remarquer que le titre courant, placé, quand il existe, en haut des pages, ne suffit pas à les rattacher entre elles, que rien n'indique le nom de l'auteur et que, si elles sont séparées un instant de la note qu'un employé attentif a dû rédiger en recevant le dépôt, elles sont à jamais égarées. »

Ce n'est pas tout : les couvertures, les planches, les gravures jointes au texte ne sont pas envoyées, la plupart du temps, au dépôt légal, ou sont envoyées sans indications; à côté de ces négligences, comme le fait remarquer M. Picot, il y a des omissions volontaires.

« On cite des imprimeurs qui se refusent à opérer le dépôt. Tout récemment, la Bibliothèque nationale vient de déployer les plus grands efforts pour faire entrer dans ses collections l'édition des œuvres complètes d'un des membres actuels de l'Académie française. Elle n'a pu obtenir le tome I^er^ que sur papier d'épreuves, tandis que l'édition entière a été tirée sur papier de Hollande.

« Comment réprimer ces fraudes, alors que l'État lui-même n'observe pas la loi du dépôt légal? Au ministère de l'intérieur se publie une collection précieuse, l'analyse quotidienne de la presse de Paris, des départements et de l'étranger. Autographiée avec soin, elle constitue la table unique de cet amas de journaux qui fera le désespoir des historiens de l'avenir.

« Ce travail considérable n'est pas déposé. Il en est de même de tout document imprimé par l'Imprimerie nationale, lorsque le ministère réclame le secret.

« Autrefois l'Imprimerie nationale ne se soumettait pas au dépôt légal. C'est ainsi que des documents uniques ont péri, en mai 1871, dans l'incendie du conseil d'État et de la Cour des comptes. Depuis treize ans, tout ce qui n'est pas considéré comme secret est déposé. »

Il y a là une réforme à opérer, et dans le délai le moins large, car il s'agit d'assurer nos collections nationales; M. Picot nous donne d'ailleurs le moyen de remédier à l'état de choses actuel.

« Tout livre, toute gravure, toute publication portant un nom d'éditeur français serait de la sorte assujetti au dépôt. Ainsi disparaîtrait un singulier abus qui consiste à faire tirer à l'étranger des épreuves d'une planche ou d'un cliché pour éviter le dépôt des exemplaires. Certains éditeurs de Paris sont parvenus de la sorte à soustraire leurs plus belles planches à nos collections. Il est bon qu'un tel subterfuge soit ainsi déjoué.

« En même temps, si aucun nom d'éditeur n'était inscrit sur le livre, comme il arrive pour les tirages à part, qui échappent trop souvent au dépôt, l'auteur serait responsable. Si l'ouvrage sans nom d'éditeur était anonyme, l'imprimeur serait tenu de déposer les trois exemplaires.

« La sanction pénale serait modifiée; l'amende ne consisterait plus en une somme arbitrairement fixée, mais elle représenterait la valeur de trois exemplaires que le ministère de l'instruction publique achèterait aux dépens de l'éditeur, et cette obligation serait prescrite pour une année.

« A ces réformes s'ajouterait, par une suite naturelle, la publication plus complète de la *Bibliographie de la France*, qui est actuellement la reproduction du dépôt légal et qui présente l'image de ces lacunes. »

Ouvrages à titres bizarres. — Jean-Paul Richter, le célèbre humoriste allemand, regardé comme un homme de génie au delà du Rhin et qui n'a jamais été goûté en France, a abusé du procédé assez facile de donner à ses productions des titres baroques qui laissent planer une incertitude complète sur ce que le lecteur va rencontrer; citons quelques exemples : le *Procès groenlandais*, 1783; *Choix des papiers du diable*, 1788; *Hesperus ou quarante-cinq jours de la poste aux chiens*, 1794; *Amusements biographiques trouvés sous le crâne d'une géante*, 1796.

M. Ch. Henry, bibliothécaire à la Sorbonne, chargé d'une mission scientifique en Italie à l'effet de rechercher des documents inédits sur Fermat, a envoyé un premier rapport au ministère de l'instruction publique, rapport qui contient vingt-six pièces inédites de Fermat, des lettres de Toricelli et du P. Mersenne; des collections de documents imprimés avec les originaux, etc. Il signale en même temps divers documents intéressant l'histoire de la science française et reproduit une lettre inédite de Galilée et une autre lettre inédite de Lagrange sur la Révolution française.

NÉCROLOGIE

On annonce la mort, à Paris, de M. Paul d'Arlhac, de son vrai nom : de Margaliers, auteur dramatique.

Il avait écrit deux comédies importantes, *le Secrétaire particulier* avec M. Édouard Cadol; *les Grands Enfants*, avec M. Gondinet.

Il était jeune encore, et son talent donnait d'autres espérances.

On annonce la mort de M. J. Belin, ancien professeur d'histoire à Douai et à Bordeaux, inspecteur d'académie, membre de la Société de géographie et un des écrivains spéciaux qui ont concouru avec le plus de dévouement à vulgariser parmi nous une science d'un si haut intérêt, trop longtemps négligée.

Entre autres traductions et résumés des récits des plus illustres voyageurs modernes, J. Belin de Launay, pour n'en citer qu'un petit nombre, a publié : *le Voyage au Brésil*, de M. et M^me^ Agassiz; *le Lac Albert*, de Samuel W. Baker; *la Mer libre du Pôle*, de J. Hayes; *les Explorations dans l'Afrique centrale*, de Livingstone, et il venait de faire paraître *le Voyage de Serpa Pinto* lorsqu'il se vit atteint de l'incurable maladie qui l'a lentement consumé.

M. Bescherelle aîné, ancien bibliothécaire du Louvre et auteur du grand Dictionnaire qui porte son nom, est décédé à Paris, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Louis-Nicolas Bescherelle était né à Paris le 10 juin 1802. Il fit ses études au collège Bourbon et entra en 1825 aux archives du conseil d'État.

En 1828, il fut nommé bibliothécaire du Louvre.

Porté par une vocation particulière vers les études grammaticales, son premier écrit fut *le Participe passé ramené à sa véritable origine* (1820). Vint ensuite sa *Revue grammaticale, ou réfutation des principales erreurs des grammairiens* (1829).

Ses œuvres principales sont : *Grammaire nationale* (1831-1838); *Dictionnaire national, ou Grand Dictionnaire critique de la langue française* (1843-1846); *Petit Dictionnaire national* (1857); *l'Usage du Monde*, conseil sur l'art de plaire en société (1861); *Grammaire pour tous* (1865). Il a publié de 1859 à 1868, avec M. Devars, un *Grand Dictionnaire de géographie*.

Une dépêche du Sénégal, reçue par le ministre de la marine, annonce la mort, à cinquante-six ans, du contre-amiral baron Grivel, commandant en chef de la division de l'Atlantique sud.

M. le contre-amiral Grivel était l'un des officiers les plus distingués de notre marine; il a publié de nombreux ouvrages, dont voici les principaux : *Sur l'organisation du personnel de la flotte; la Marine pendant l'attaque des fortifications et le bombardement des villes du littoral pendant la guerre d'Orient; la Guerre des côtes; les Nouveaux cuirassés d'escadre*, etc.

Un littérateur distingué, M. le baron Guerrier de Dumast, est mort le mois dernier, à Nancy, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

Le baron de Dumast avait plaidé pendant quelque temps, puis il avait pris du service dans l'armée et était devenu sous-intendant; il devait abandonner, dans la suite, cette carrière pour se consacrer uniquement à la littérature.

Membre de plusieurs sociétés savantes, il avait été l'un des fondateurs de la Société asiatique; et, en 1863, l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'avait choisi comme correspondant.

Parmi les nombreux travaux qu'il laisse, citons : *Un éloge de Gilbert*, un poème en trois chants : *la Maçonnerie; Philosophie de l'histoire de Lorraine*, etude historique; une traduction en vers français des psaumes; *Jacques Callot*, etc.

La ville de Lille vient de perdre un travailleur infatigable, M. Jules Houdoy, qui a composé sur l'histoire locale un grand nombre d'ouvrages dans lesquels se remarquent la patience de l'érudit et le talent de l'écrivain.

M. Jules Houdoy, dont le dernier livre est une belle et complète description de l'antique église métropolitaine de Cambrai, telle qu'elle était avant l'incendie et les dévastations qui l'ont détruite et ensuite dépouillée de ses richesses artistiques, avait conquis dans le monde savant une place bien méritée.

La Compagnie de Jésus a perdu, au mois de décembre dernier, un de ses membres, le P. Lefebvre, qui laisse de nombreux ouvrages de piété, parmi lesquels nous citerons : *la Science de bien mourir; la Folie en matière de religion*, etc.

Nous apprenons avec regret la mort de M. le vicomte René de Saint-Mauris, secrétaire général de la Société bibliographique.

L'Institut de France vient d'éprouver encore une nouvelle perte. M. Sédillot (Charles-Emmanuel), né à Paris le 14 septembre 1804, est décédé le 29 janvier 1883 à Sainte-Menehould. Il fut élève interne des hôpitaux de Paris, lorsque, en 1824, il embrassa la carrière de la médecine. Chirurgien-sous-aide, il fit la campagne de Pologne en 1831 et fut décoré de la croix du Mérite militaire. Il devint, en 1832, chirurgien aide-major au 6e régiment de dragons, en 1835, agrégé à la Faculté de médecine de Paris, et en 1836, chirurgien-major et professeur à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce; l'année suivante, il fit la campagne de Constantine.

En 1841, il obtint au concours la chaire de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Strasbourg, et fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital militaire de cette ville. Il y est devenu, en 1850, médecin principal de première classe et directeur de l'École de médecine militaire.

Il a été admis à la retraite en 1869 et était commandeur de la Legion d'honneur depuis le 30 décembre 1863.

Élu correspondant de l'Académie des sciences le 16 mars 1846, il remplaça comme membre titulaire M. Stanislas Laugier, le 24 juin 1872.

M. Sédillot est l'auteur de plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Manuel de médecine légale* (1830); *Considérations sur l'emploi du chloroforme* (1850); *Des règles de l'application du chloroforme aux opérations chirurgicales* (1852); *Traité de médecine opératoire* (1845); *De l'Urétronomie interne* (1858); *De l'Évidement sous-périosté des os* (1860); *Contributions de la chirurgie* (1867); et un grand nombre de *mémoires* et de *notices*.

On annonce la mort de M. Thomas Pitt Taswell Langmead, professeur de droit constitutionnel et d'histoire à l'université de Londres et auteur d'une *English constitutional history*, très estimée.

Mme Elisa Bray, née Kempe, femme de lettres anglaise, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-treize ans. Contemporaine de Kemble, de Walter Scott et de Stothard, elle épousa le fils de ce dernier en 1818 et fit paraître, aussitôt après, un premier volume d'impressions de voyage en Normandie et en Bretagne, illustré par son mari, artiste distingué. C'est aussi en collaboration avec son mari qu'elle publia un second ouvrage : *les Monuments de la Grande-Bretagne*.

Parmi les écrits de Mme Bray, qui se distinguent par des qualités réelles d'analyse et d'observation et un style souple, nous citerons : *Gaston de Foix*, d'après la légende de Froissard; *les Chaperons blancs*, auquel les guerres flamandes ont servi de cadre : *Jeanne d'Arc et la France au temps de Charles VII, le Protestant*, récit du temps de Marie Tudor; *les Épreuves du cœur*, etc.

On signale à Berlin la mort d'un des plus célèbres humoristes allemands, M. Ernest Dolun, qui fut un des créateurs du *Kladderadatsch*, le *Charivari* berlinois.

M. Dolun debuta dans la littérature satirique en 1848, pendant la révolution, et ses épigrammes contre les réactionnaires de l'époque firent grand bruit et obtinrent un succès dont la police s'inquiéta puisqu'il fut à plusieurs reprises l'objet de poursuites judiciaires.

M. Dolun était âgé de plus de soixante ans, et depuis un an une grave maladie l'avait forcé de renoncer à la collaboration des journaux auxquels il était attaché.

On annonce la mort, à Bâle, du savant géologue Pierre Mérian, professeur à l'Université de cette ville

et ancien conseiller d'État dont les *Études sur la formation du Jura* ont fait époque. M. Mérian était âgé de quatre-vingt-huit ans.

On nous apprend, de Vienne, la mort du général Hauslab, le doyen de l'armée austro-hongroise.

M. Hauslab était âgé de quatre-vingt-six ans. Il avait été attaché spécialement à la section cartographique de l'état-major et il a fourni des travaux très remarquables.

C'était un des premiers géographe de ce siècle.

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

(Articles importants)

(Du 15 janvier au 15 février 1883)

ART (15 janvier). Guiffrey : Achille et Eugène Deveria. — Gauchez : L'école anglaise en 1882. — (4 février). Delaborde : Mantegna, graveur.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (février). L. Leger : Agram et le peuple croate. — Marc-Monnier : Machiavel, d'après un livre récent. — De Floriant : Cuba et Puerto-Rico. — BIBLIOTHÈQUE DU BIBLIOPHILE (octobre-novembre). Schwab : Les incunables orientaux. — Champfleury : La danse des morts au XVIII^e^ siècle. — Du privilège en librairie. — Ernouf : Excursion rétrospective dans une bibliothèque inconnue. — Morand : Une causerie sur Sainte-Beuve. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (20 janvier). Organisation du service des mines et torpilles en Russie. — (27 janvier). Mission d'exploration au Niger. — (3 février). Du recrutement de la cavalerie. — (10 février.) Du feu rapide aux grandes distances. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (novembre-décembre). Concours ouvert entre Barthélemy Prieux et Germain Pilon fils. — Epitaphe du prince de Conti. — Le pavillon des singes ; maison natale de Molière. — La famille de Salomon de Brosses.

CONTEMPORAIN (février). Souvenirs du comte de Puymaigre. — De Gallier : Les hommes de la Constituante ; l'abbé Grégoire et le schisme constitutionnel. — Abbé Allain : L'œuvre scolaire de la Révolution ; les écoles centrales de l'an III à l'an IX. — Dutau : Un prétendu tombeau de saint Luc à Ephèse. — CORRESPONDANT (25 janvier). De Meaux : La France dans les luttes religieuses de l'Europe. — M. Renan hier et aujourd'hui. — Chantelauze : Catherine de Médicis et la Saint-Barthélemy à propos de deux publications récentes. — (10 février). Dupont : Les corporations d'autrefois et les syndicats professionnels d'aujourd'hui. — Welschinger : Les almanachs politiques sous la Révolution. — Feuillet de Conches : La marquise de Créquy d'après des documents inédits. — Vaudon : Les saints dansants. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (20 janvier et 3 février). Renouvier : Les objections de M. Fouillée contre la conciliation du libre arbitre avec les lois de mouvement. — (27 janvier et 10 février). Grindelle : Les petits traités d'éducation morale et civique.

GAZETTE DES BEAUX-ARTS (février). Bonnaffé : Benvenuto Cellini. — Jules Claretie : Léon Gambetta, amateur d'art. — L. Courajod : Les bas-reliefs en bronze de l'armoire de Saint-Pierre-ès-Liens. — Vachon : Le musée des arts industriels à Berlin.

INSTRUCTION PUBLIQUE (20 janvier). Laumonier : L'esprit de l'antiquité. — Duchesnoy : La loi psychophysique de Fechner. — (27 janvier et 3 février). Nisard : Royer-Collard. — Laumonier : Du Bartas et Marivaux. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 janvier). — Tables générales des périodiques français. — Lieu de naissance de Christophe Colomb. — La Comédie humaine de Balzac. — Premières impressions de Gutenberg. — Académies d'archéologie. — Littérateurs français de l'Académie de Ricovrati. — (10 février). Zoroastre et le Zend-Avesta. — Le Décameron dramatique. — Almanach des rues et des bois. — Historique des procédés de la peinture à l'huile. — Devises des empereurs d'Antriche.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (janvier). Rouxel : Le marquis de Mirabeau, l'ami des hommes. — De Molinari : Politique extérieure des Etats modernes ; la guerre. — Société d'économie politique — Société de statistique de Paris. — JOURNAL DES SAVANTS (janvier). Ch. Levêque : Raphaël, son œuvre et son temps. — Bertrand : Transport de la force par l'électricité. — A. Maury : L'ancienne Rome. — Egger : Essai sur la vie et les œuvres de Lucien. — Dareste : L'Etat romain. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (janvier). La cryptographie militaire. — Etude sur le recrutement. — La méthode d'instruction dans la cavalerie. — Importance militaire de Vienne. — Aperçu historique sur les raids.

MAGASIN PITTORESQUE (31 janvier). Vauban et la forteresse de Belfort. — Don Garcia le trembleur. — Le tunnel sous la Manche. — MOLIÉRISTE (février). Thierry : La Gloire du Val-de-Grâce. — J. Loiseleur : Molière et le Masque de fer. — Bibliographie, éphémérides moliéresques.

NATURE (20 janvier). La trière athénienne. — Origine des moulins. — Les parasites des mouches. — (27 janvier). Poisson des grandes profondeurs de l'Atlantique. — Vélocipède à vapeur chauffé au pétrole. — (3 février). De Rochas : Origines historiques de l'industrie. — Le reboisement des montagnes. — (10 février). La distribution de l'électricité en Angleterre. — Préservation du fer contre la rouille. — Les spectres vivants. — NOUVELLE REVUE (15 janvier). Cotard : L'État et les travaux publics. — Lamennais : Lettres inédites à M. de Vitrolles. — E. Berthet : L'homme tertiaire. — Stenton : Les méthodes d'enseignement américaines. — (1^er^ février). Esquiros : Marseille et la ligue du Midi en 1870-1871. — L. Léger : Une excursion chez les Slaves méri-

dionaux. — E. Cère : L'École des chartes. — Pivion : La législation sur les aliénés. — Nap. Ney : Un ambassadeur persan à Paris en 1715.

POLYBIBLION (janvier). Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Martinon : De quelques publications russes récemment parues. — Visenot : Ouvrages pour la jeunesse. — Comptes rendus dans les sections de jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique.

REVUE ALSACIENNE (janvier). Heim : L'avenir de l'Alsace-Lorraine. — Engelhard : La contrebande politique sur la frontière du Rhin pendant le second empire. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (15 janvier). Broca : Description élémentaire des circonvolutions cérébrales chez l'homme d'après le cerveau schématique. — Topinard : Buffon anthropologiste. — Sabatier : Etude sur la femme kabyle. — Corre et Roussel : Etude sur une série de crânes de criminels du musée d'anatomie de Brest. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (octobre). Wagnon : Le Laocoon et le groupe d'Athéna à la frise de Pergame. — Drouin : Les listes royales éthiopiennes et leur autorité historique. — D'Arbois de Jubainville : Les Bardes. — REVUE DES ARTS DECORATIFS (janvier). Ph. Burty : Froment Meurice, argentier de la ville de Paris. — De Léris : L'habitation américaine. — Gerspach : Les manufactures nationales sous la République de 1848. — REVUE DES BASSES-PYRÉNÉES ET DES LANDES (janvier). Falateuf : A. Deffis. — Sallaberry : Chanson en basque souletin. — Giry : Les institutions de Bayonne au moyen âge. — de Jaurgain : Troisvilles, d'Artagnan et les trois mousquetaires. — Duceré : Documents inédits sur la ville de Bayonne. — Labrouche : Le duché d'Albret. — REVUE BRITANNIQUE (janvier). Vauban. — L'Empire d'Allemagne d'après les documents officiels. Le gouvernement parlementaire et le gouvernement représentatif. — L'enseignement civique ; ses conditions populaires. — REVUE DE CHAMPAGNE ET DE BRIE (décembre). A. Babeau : La maison de François Pithou. — De Baye : Notes pour servir à l'histoire de l'abbaye du Reclus. — Poncelet Meunier et Jacques de Brienne, premiers chroniqueurs troyens. — Chardon : Les états généraux de 1789 et le clergé de Reims. — REVUE CRITIQUE (15 janvier). Tournier et Riemann : Premiers éléments de grammaire grecque. — Gregorovius : Athenaïs, histoire d'une impératrice de Byzance. — De Cosnac : Mémoires du marquis de Sourches. — Holland : Le Faust de Gœthe. — (22 janvier). Voigt : La renaissance de l'antiquité classique. — Grunbaum : La presse politique de la guerre de Trente ans. — Person : Histoire du Wenceslas de Rotrou. — Aulard : L'éloquence parlementaire devant la Révolution. — (29 janvier). Brentano : Troie et Ilion. — Thonissen : La loi salique. — (5 février). Morillot : Thémis et les divinités de la justice en Grèce. — Stièvc : La guerre des deux calendriers au xvie siècle. — (12 février). Houdas et Basset : Epigraphie tunisienne. — Politis : Le Soleil, d'après les fables populaires. — Duc de Broglie : Frédéric II et Marie-Thérèse. — REVUE DES DEUX MONDES (15 janvier). A. Sorel : La décadence de la Prusse après Frédéric II. — Beaussire : La personnalité humaine d'après les théories récentes. — H. Houssaye : Benvenuto Cellini et Jean de Bologne. — Brunetière : Classiques et romantiques. — (1er février). La République en 1883. — Blaze de Bury : Le poète Arvers à propos du *Roi s'amuse*. — Picot : Le dépôt légal à nos collections nationales. — Bentzon : Les nouveaux romanciers américains ; Howells. — Vandal : Un mariage politique au xviie siècle ; Marie de Gonzague à Varsovie. — Valbert : Les années d'apprentissage de M. de Bismarck. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (janvier). Gaffarel : Les frontières et les nouvelles défenses de la France. — H. Stein : Un dessein français sur Alger et Tunis sous Louis XIII. — Drapeyron : M. Cherbonneau ; ses travaux. — REVUE LITTERAIRE (janvier). A. Roussel : Le maréchal Bugeaud. — De France : La Gascogne, le Béarn et la Navarre en 1740. — A. Loth : Histoire de l'église de Montauban. — *L'Évangéliste* de Daudet. — REVUE LYONNAISE (15 janvier). Beaune : Un manuscrit de la reine Marie-Antoinette. — Allmer : Epigraphie lyonnaise. — Palmarini : Les lettres inédites du comte de Cavour. — Vachez : Description de Lyon au xvie siècle. — REVUE DU MONDE CATHOLIQUE (15 décembre). Pierling : Un nonce du pape à la cour d'Ivan le Terrible : Loudun : Les découvertes de la science athée. — (1er janvier). Postel : La politique française en Océanie. — (15 janvier). De Bonniot : Les prodiges de la Salpêtrière. — REVUE OCCIDENTALE (janvier). Laffitte : De l'institution subjective de la sociologie par la prépondérance de la morale. — Corra : De l'instruction obligatoire. — Laffitte : De la commune en général et spécialement de l'organisation municipale en France. — Lemos : Sainte Thérèse. — REVUE PHILOSOPHIQUE (février). Bouiller : De la responsabilité morale dans le rêve. — Th. Ribot : L'anéantissement de la volonté. — Joly : Les origines du droit dans leur intégralité. — Dr Netter : *L'homme et l'animal devant la méthode expérimentale*. — Arréat : De l'instruction publique. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (20 janvier). Prince Krapotkine : Les prisons russes. — (27 janvier). G. Perrot : Letronne, à propos d'une nouvelle édition de ses œuvres. — (3 février). Renan : Le judaïsme comme race et comme religion. — Mlle Châteauminois : Jacqueline Pascal. — (10 février). Lévy-Bruhl : La morale de Darwin. — Léon Pillaut : La tétralogie de Richard Wagner. — J.-J. Weiss : Le drame populaire de cape et d'épée. — REVUE SCIENTIFIQUE (20 janvier). Glénard : La mortalité de la fièvre typhoïde et le remède par les bains froids. — La vitesse kilométrique des chemins de fer. — (27 janvier). Delbeuf : Nains et géants. — Grad : Le dernier recensement de la population en Allemagne. — Les sociétés françaises de tir en 1882. — (3 février). Marion : Progrès récents des sciences naturelles. — De Fontpertuis : Le bassin du Volga. — Les serpents et les fauves de l'Inde. — (10 février). Spring : La couleur des eaux. — Pouchet : L'espèce et l'individu. — De Rochas : La statue de Memnon et les pierres qui chantent. — Vidal : La reconstitution des vignobles phylloxérés. — ROMANIA (octobre). — G. Paris : Le *Carmen de prodicione Guenonis* et la légende de Roncevaux. — G. Raynaud : Le miracle de Sardenai. — A. Thomas : *Aquilon de Bavière*, roman franco-italien inconnu. — Chansons populaires en Normandie au xve siècle.

SPECTATEUR MILITAIRE (janvier). Organisation de l'armée coloniale. — Le commandant en second. — Guerre turco-russe (1877-78). — L'expédition française en Tunisie. — Les troubles en Algérie.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les journaux quotidiens de Paris

(Du 15 janvier au 15 février 1883)

CONSTITUTIONNEL. Janvier : 31. Correspondance politique de Frédéric le Grand.

DEBATS. Janvier : 17. Ganem : L'avenir de la Turquie ; le Panislamisme, par G. Charmes. — 18. Marc-Monnier : Henri-Frédéric Amiel ; fragments d'un journal intime, par E. Scherer. — 19. de Pressensé : Les dernières années de Coligny. — 20. E. Bertin : Le maréchal Davout. — 27. Carrau : Leçons de morale, par Marion. — Février : 1er. H.e Houssaye : Clésinger. — Ph. Berger : Œuvres d'A. de Longpérier. — 3. Chantavoine : La censure sous le premier empire par Welschinger. — 7. Zévort : L'enseignement secondaire des filles par Gréard. — 9. Rafalovitch : L'empire des czars et les Russes, par A. Leroy-Beaulieu. — 14. G. Charmes : Coup d'œil sur l'état du Caire ancien et moderne, par Rhoné. — 15. Marc-Monnier : Contes grotesques d'Edgar Poë, trad. Hennequin.

DÉFENSE. Février : 2. Le Pas-de-Calais à l'époque préhistorique. — 9. Poésies de Catulle, trad. Rostang. — 15. L'Evangéliste, par Alph. Daudet.

DIX-NEUVIÈME SIECLE. Février : 4. Les droits d'auteur. — 8. La république des lettres.

DROIT. Janvier : 18, 21. Thémis et les divinités de la justice en Grèce. — 29, 30. De la propriété des noms de théâtre et de roman. — Février : 9. Durel : Essais de lord Macaulay.

FIGARO. Février : 5. Villiers de l'Isle-Adam.

FRANÇAIS. Janvier : 16. Essai sur la vie et les œuvres de Lucien. — 23. Les études classiques à propos de deux récentes publications. — 29. Théâtre choisi de Boursault. — Février : 6. L'éloquence politique et parlementaire avant 1789. — 9. Le maréchal Bugeaud par M. d'Ideville.

GAZETTE DE FRANCE. Janvier : 27. Le comte de Cavour. — Février : 3. Frédéric II et Marie-Thérèse, par M. de Broglie.

INDÉPENDANCE FRANÇAISE. Janvier : 26. Richepin. — 27. Curiositez françoises. — Février : 1er. Le secret du Masque de fer ; étude sur les derniers moments de Molière, par Ubalde. — 3. An. France : Jeanne d'Arc et la Licorne. — 10. Un soldat chroniqueur ; Bernal Diaz.

JOURNAL OFFICIEL. Janvier : 24. Rapport adressé au président de la République par le ministre des affaires étrangères, relatif au compte rendu de la commission des archives diplomatiques. — Février : 1er. Rapport sur l'échange des thèses entre les facultés françaises et les universités étrangères, par Michel Bréal.

JUSTICE. Janvier : 28. Éléments d'économie politique par de Laveleye. — Février : 1er. Études morales sur l'antiquité, par Martha. — 6. De l'hérédité psychologique, par Ribot. — 13. Histoire de l'éducation des femmes en France, par Rousselot.

MONITEUR UNIVERSEL. Février : 6. Dieu, Patrie, Liberté, par J. Simon. — 9. Les dernières œuvres de Gustave Doré.

PARLEMENT. Janvier : 19. Hygiène du cabinet de travail, par le Dr Riant. — 20. Souquet : Récentes publications philosophiques. — 21. Le patriote, par P. Bourde. — 22. Michel : Françoise de Rimini dans la poésie et la postérité. — 25. P. Bourget : Jean Richepin. — Février : P. Bourget : 1er. Un historien anglais de la littérature française ; Saintsbury. — 3. Chesneau : Récentes publications artistiques. — 4. E. Rod : La correspondance de Cavour. — 5, 6. Milton et ses récents biographes. — 7, 9. Darmesteter : Correspondance de Shelley. — 8. P. Bourget : Le journal intime de F. Amiel. — 14. Thèse sur Dancourt. — 15. P. Bourget : M. Villiers de l'Isle-Adam.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Janvier : 16. Frédéric II et Marie-Thérèse. — 26, 30. Le voyage en Arabie de lady Blunt. — Février : 6. M. de Bismarck à Francfort. — 7. Ph. Burty : Recherches sur les collections des Richelieu, par Bonnafé. — 9. Géographie et colonisation.

SIÈCLE. Février : 4. Essais de lord Macaulay. — SIÈCLE. Janvier : 19. *L'Évangéliste*, par A. Daudet. — 21. Les bibliothèques municipales.

TEMPS. Janvier : 21. P. Mantz : Clésinger. — 28, 29. E. Scherer : Frédéric Amiel. — Février : 5. A. Marchand : Pensées de Mme Ackermann. — 6. Excursions pédagogiques par Michel Bréal. — 8. Le nihilisme poétique ; Nékrasoff, sa vie, ses œuvres et son temps. — 15. H. Michel : Récentes publications historiques.

UNION. Janvier : 24. Au pays du soleil, par V. Fournel. — 26. Les Chouans, par de Kérigant. — 26. Histoire du peuple allemand depuis la fin du moyen âge par Janssens. — Février : 5. Frédéric II et Marie-Thérèse par le duc de Broglie. — 8. Les mosaïques chrétiennes des églises de Rome. — 10. Histoire de France sous le ministère de Mazarin, par Chéruel.

UNIVERS. Février : 5. La Russie et les Russes à propos d'une publication récente.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

Pendant le mois de janvier 1883

1. *Le Prévoyant de l'avenir.* Organe officiel de la Société civile de retraite *les Prévoyants de l'avenir.* Mensuel. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Nouvelle. — Bureaux, 67, boulevard Saint-Germain. — Six mois, 1 fr.; un an, 2 fr. — Le numéro, 20 centimes.

Bulletin de la Société libre des artistes français. In-18, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Nouvelle. — Bureaux, 51, rue Bayen.

4. *Gazette diplomatique.* Correspondance internationale paraissant les mardis, jeudis et samedis matin. In-folio. Paris, imp. Schœber. — Bureaux, 19, boulevard Malesherbes. — Abonnements: France, un an, 40 fr. — Le numéro, 20 centimes.

7. *Le Petit Causeur financier.* In-18, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Mercadier. — Bureaux, 13, rue Vignon. — Abonnements : un an, 3 fr.

La Petite Gazette illustrée. Paraissant tous les samedis. In-4°, 12 p. à 2 col. fig. Paris, imp. Téqui. — Bureaux, 85, rue de Rennes. Abonnements: un an, 6 fr. — Le numéro, 10 centimes.

10. *Le Moniteur de la vente à terme des valeurs à lots.* In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Verneau. — Bureaux, 97, rue de Richelieu. — Abonnements: un an, 2 fr.

L'Assurance moderne. Paraissant les 10 et 25 de chaque mois. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Dubuisson. — Bureaux, 8, rue Hérold. — Abonnements: un an, 10 fr. — Le numéro, 25 centimes.

14. *Paris-Montmartre.* Organe du XVIIIe arrondissement. In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Schiller. — Bureaux, 16, rue Montmartre. — Abonnements : un an, 5 fr. — Le numéro, 10 centimes. Paraît le dimanche.

15. *Le Grand Journal.* In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Kugelmann. — Bureaux, 12, rue Grange-Batelière.

Le Nouveau Monde. Revue franco-américaine illustrée paraissant le 1er et le 15 du mois. In-8°, 48 p. à 2 col. Paris, imp. Brunet. — Bureaux, 12, rue Sainte-Anne. — Abonnements: un an, 50 fr. — Le numéro, 2 fr. 50.

Musique-Gazette. Paraissant le 15 de chaque mois. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. P. Dupont. — Bureaux, 11, rue Vintimille. — Abonnements: un an, 5 fr. — Le numéro, 50 centimes.

Paris-Midi, Paris-Minuit. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Schiller. — Bureaux, 10, Faubourg-Montmartre. — Abonnements : un an, 100 fr. — Le numéro, 15 centimes. Deux éditions par jour.

21. *La Police illustrée.* Journal politique et satirique. In-8°, 8 p. à 3 col. fig. Paris, imp. Genay. — Bureaux, 5, rue Coq-Héron. Abonnements : un an, 6 fr.; 6 mois, 4 fr. — Le numéro, 10 centimes.

25. *Le Conseiller républicain des villes et des campagnes.* Journal hebd. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dubuisson. — Bureaux, 16, rue de Bruxelles. — Un an, 6 fr. — Le numéro, 10 centimes.

La Monarchie constitutionnelle. Gr. in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schiller. — Bureaux, 27, Faubourg-Montmartre. — Abonnements : Paris, un an, 40 fr. ; départements, 48 fr. Le numéro : Paris, 10 centimes; départements, 15 centimes.

28. *L'Art culinaire.* In-8°, 8 p. Paris, imp. Nouvelle. — Bureaux, 52, rue Laffitte. Bi-mensuel. — Le numéro, 25 centimes.

La Presse agricole. Journal hebd. Paraissant tous les samedis. In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Malabouche. — Bureaux, 39, faubourg Saint-Denis. — Le numéro, 10 centimes.

La République professionnelle. Organe des revendications de notre race nationale. Pet. in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Nouvelle. — Bureaux, 100, rue Saint-Lazare. — Abonnements : un an, Paris, 16 fr.; départements, 22 fr. — Le numéro, 5 centimes.

Sans date. *Journal des jeux d'esprit.* In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Malabouche. — Bureaux, 16, rue Saint-Marc. — Abonnements: un an, 15 fr.; 6 mois, 10 fr.

La Fraternité universelle. Organe mensuel de la théophilanthropie. In-18, 16 p. Paris, imp. Duc. — Bureaux, 326, rue de Vaugirard. Bi-mensuel. — Abonnements ; 3 fr. 50. — Le numéro, 30 centimes.

La Révolution. Journal politique et littéraire quotidien. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Malabouche. — Abonnements : un an, 18 fr. — Le numéro, 10 centimes.

Le Vigilant de Paris. Publiant la liste des emplois vacants et des fonds de commerce à vendre. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Goupy. — Bureaux, 23, rue du Bouloi. Paraît le jeudi et le dimanche.

Le Courtier. Organe hebdomadaire de la vente des fonds de commerce. In-4°, 4 p. Paris, lith. Lemoine. — Bureaux, 201, rue du Temple. — Abonnements : 1 mois, 6 fr.

Revue des Basses-Pyrénées et des Landes. Mensuelle. In-8°, 48 p. Paris, imp. Hugonis.— Bureaux, 53, rue de Vaugirard. — Abonn.: un an, 20 fr. — Le numéro, 2 fr.

L'Union. Journal d'emplois vacants et de fonds de commerce. Petit in-4° à 2 col. Paris, imp. Prissette. — Bureaux, 24, rue Monge. — Abonn. : 3 mois, 11 fr.

Le Sud-Ouest thermal et balnéaire. In-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Duval. — Bureaux, 82, rue d'Amsterdam. Hebdomadaire pendant la saison d'été ; bimensuel en hiver. — Abonnements : un an, 10 fr.

Le Courrier Vinicole. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Moeglin. — Bureaux, 6, rue des Fossés-Saint-Bernard. — Abonnements : un an, 30 fr.

La Soirée, Eden-Journal. In-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Schiller, Faubourg-Montmartre. — Bureaux, 13, rue du Croissant. — Abonnements : un an, 10 fr. — Le numéro, 20 centimes.

Le Livre universel. Revue populaire illustrée. Paraissant le 5 de chaque mois. In-12, 64 p. Paris, imp. Motteroz. — Bureaux, 16, rue de la Sorbonne. — Le numéro, 50 centimes.

La Dernière heure. Journal d'informations, in-folio, lith. Léotard, 6, rue de Bourgogne.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

Mme Geoffrin ou Mme du Châtelet. — Deux portraits de Nattier.

M. le comte d'Étampes est propriétaire d'un portrait qu'il dit être celui de Mme Marie-Thérèse Geoffrin, née Rodet, qui est une des femmes les plus intéressantes du XVIIIe siècle. — Ce portrait est du peintre Nattier, qui l'aurait exécuté en 1738.

Ce tableau a toujours été conservé dans la famille d'Étampes qui l'a recueilli dans la succession de la fille de Mme Geoffrin, Mme la marquise de la Ferté-bault, et il est aujourd'hui en la possession du demandeur comme lui ayant été légué à titre particulier par feu M. le marquis d'Estampes, son père.

Le 16 avril 1882 avait lieu à l'hôtel des ventes l'exposition des œuvres de peinture composant la collection de feu M. Febvre, en son vivant peintre-expert, et les 17 et 18 avril on procédait à la vente de ces objets d'art. M. George avait été chargé de l'expertise et de la rédaction du catalogue. Or, sous le numéro 26, figurait un portrait reproduit par une gravure à l'eau-forte de Gaugean portant l'inscription suivante :

« Nattier (Jean-Marc), portrait de Gabrielle-Émilie Letonnelier de Breteuil, marquise de Chastelet, assise de face, tête nue, les cheveux ramenés en arrière, vêtue d'une tunique de soie blanche, décolletée, avec un manteau de satin rouge, drapé sur les genoux ; elle s'appuie négligemment du bras gauche sur un livre ouvert portant pour titre : *Traité de l'amour et de l'amitié*. Le bras droit est étendu ; la main ouverte ; pour fond, un ciel gris sur lequel se détachent les rameaux verts d'un chêne au tronc enlacé de lierre. »

Or ce tableau et la gravure n'étaient que la reproduction du portrait de Mme Geoffrin.

Immédiatement, M. le comte d'Étampes avertissait les intéressés et protestait contre la mise en vente du tableau sous les noms, qualités et origines qui lui étaient attribuées. Cependant, le 18 avril, le tableau était vendu sans rectification officielle de l'erreur du catalogue, et adjugé à M. Reinach au prix de 14,000 francs.

M. le comte d'Étampes a estimé que cette vente ainsi faite d'un tableau qui serait en réalité la reproduction d'un portrait de famille, sous un faux nom, lui causait un grave préjudice.

Il demande en conséquence 10,000 francs de dommages-intérêts, la destruction des catalogues encore existants et de la planche de la gravure, l'impression et la distribution de dix mille exemplaires du jugement à intervenir et la publication dans dix journaux à son choix et aux frais de M. George et des héritiers Febvre.

Mme veuve Febvre et les époux Warneh, héritiers de M. Febvre, allèguent qu'ils ont chargé MM. George et Victor Leroy, experts, d'établir leur catalogue. Ceux-ci n'ont pas hésité à voir dans le tableau inscrit sous le n° 26 un portrait de Mme du Châtelet et une œuvre de Nattier. Rien ne prouve qu'ils se soient trompés.

Ils prétendent au contraire avoir à se plaindre des agissements de M. le comte d'Étampes, qui, au moment de la vente, ont eu pour résultat de déprécier le tableau en question ; et reconventionnellement, ils demandent au comte d'Étampes 10,000 francs de dommages-intérêts.

L'acquéreur n'est pas satisfait non plus et il intervient au débat. M. J. Reinach a acheté le tableau 14,705 francs avec les frais. Surpris, dit-il, de se voir laisser la toile à ce prix, il a bientôt appris la véritable raison de sa « bonne affaire ». Il n'avait pas un portrait de Mme du Châtelet, mais celui de Mme Geoffrin ; il n'avait pas un original, mais une copie de

Nattier. L'original était chez M. le comte d'Étampes. Il y avait erreur sur la substance de la chose vendue: la vente était nulle.

Les vendeurs étaient d'autant moins excusables que MM. George et Leroy, prévenus par M. d'Étampes, étaient allés voir le tableau chez lui; que le *Gaulois* avait publié le 17 avril la déclaration de M. d'Étampes; et que malgré cela ils n'avaient rien fait connaître au public de ces réclamations.

M. Reinach demande, en conséquence, la nullité de la vente et la restitution du prix.

Quant à M. George, l'expert, qui a été assisté de MM. Leroy et Mannheim, il repousse la demande, en soutenant qu'il n'a été que le mandataire des héritiers Febvre, et que la demande est non recevable contre lui.

Subsidiairement, il persiste à voir dans le tableau de la collection Febvre une œuvre originale de Nattier. L'artiste a fort bien pu exécuter deux fois le même portrait. Est-ce celui de Mme Geoffrin plutôt que celui de Mme du Châtelet? C'est ce que l'on n'établit pas.

Le procès n'aurait pour but que d'attirer l'attention sur les deux Nattier, que le comte d'Étampes déclare être en sa possession.

Le tribunal, après avoir entendu Me Carraby, pour le comte d'Étampes; Me Demange, pour les héritiers Febvre; Me Huard, pour M. Reinach, et Me Strauss, pour M. George, a renvoyé l'affaire à huitaine pour jugement en ordonnant une expertise.

Les trois experts commis ont pour mission de rechercher :

Si le tableau appartenant au comte d'Étampes et resté en sa possession est un original de Nattier et s'il représente Mme Geoffrin ou Mme du Châtelet;

Si le tableau mis en vente dans la collection Febvre et vendu à Reinach, le 18 avril 1882, est un Nattier; s'il est une copie de celui appartenant au comte d'Étampes; de quelle époque est cette copie, et quelle peut être sa valeur vénale; et, au cas où le tableau serait un original, dire si c'est le portrait de Mme du Châtelet; en troisième lieu, si les publications faites par le comte d'Étampes au moment de la vente ont pu avoir pour résultat de déprécier le tableau annoncé comme le portrait de Mme du Châtelet, et quel préjudice a pu résulter, pour le vendeur, de ces publications.

(Compte rendu du journal *le Droit*.)

La « Vie Parisienne ». — Outrages aux bonnes mœurs.

Les sieurs Beaudoin, gérant du journal *la Vie parisienne;* Lacaze, libraire en gros, et Bonnet, commis de ce dernier, étaient poursuivis sous la prévention d'outrage aux bonnes mœurs et de complicité.

Aux termes de la prévention, le délit résulterait de la publication, aux pages 652 et 653 du susdit journal, dans le nº 45, portant la date du 5 novembre 1882, de différents dessins obscènes.

M. l'avocat de la république Bédorez a demandé l'application des art. 1 et 2 de la loi du 2 août 1882, des art. 59 et 60 du Code civil.

Me Cléry a présenté la défense du gérant.

Me Demange, pour M. Lacaze et M. Bonnet, a soutenu que M. Lacaze, intermédiaire entre les administrations de journaux et les libraires, vendeurs en kiosques et colporteurs, ayant fait livrer à ces derniers par M. Bonnet, son commis, 1,500 numéros de la *Vie parisienne* n'a distribué ni vendu, soit sur la voie publique, soit dans des lieux publics, des écrits, imprimés, dessins, etc., et que le fait, par conséquent, ne saurait tomber sous l'application de l'art. 1er de la loi du 2 août 1882.

Le tribunal (11e chambre), présidé par M. Horteloup, a rendu un jugement aux termes duquel, attendu que le magasin de Lacaze est essentiellement un lieu public,

Vu les circonstances atténuantes,

Condamne Bonnet, comme auteur principal, à 16 fr. d'amende; Lacaze et Beaudoin, comme complices, chacun à 100 fr. d'amende; les condamne solidairement aux frais du procès.

Outrage aux bonnes mœurs. — Impression et vente d'une brochure obscène. — Compétence. — Condamnation.

(Ne peut être considéré comme livre, au point de vue de la compétence édictée par la loi du 4 août 1882, une brochure de dix pages contenant deux cent cinquante vers environ.)

Le tribunal correctionnel est donc compétent pour juger l'outrage aux bonnes mœurs commis par la publicité et la vente de tout écrit autre qu'une brochure d'une certaine étendue, ne pouvant être facilement propagé ou transmis de main en main).

Le *Siège de Nevers*, poème obscène de quelques pages, a été édité et imprimé par MM. Delatre et Malinge, et mis en vente dans le magasin d'une demoiselle Boulanger. Le parquet fit opérer une saisie dans la librairie de cette dernière et intenta une poursuite tant contre elle que contre l'imprimeur et l'éditeur ainsi que contre les sieurs Fastinger et Demeyer convaincus de complicité pour avoir facilité la vente du poème.

A l'audience, Me Justin, au nom de MM. Malinge et Delatre, a déposé des conclusions d'incompétence basées sur ce que le *Siège de Nevers* étant un *livre*, le délit d'outrage aux bonnes mœurs pour lequel ses clients étaient poursuivis ne tombait pas sous l'application de la loi récente du 2 août 1882, mais que la loi du 29 juillet 1881 était restée applicable, et qu'en conséquence la connaissance du délit ne pouvait appartenir qu'à la cour d'assises.

Conformément aux conclusions de M. le substitut Ayrault, le tribunal a rendu le jugement suivant :

« Le tribunal,

« Attendu que l'on ne saurait considérer le *Siège de Nevers* comme un livre pour lequel la cour d'assises

serait seule compétente à raison de l'outrage aux bonnes mœurs qui s'y trouvait contenu ;

« Qu'il ressort en effet de la discussion et des travaux préliminaires de la loi de 1882 que le livre, pour lequel la compétence de la cour d'assises a été réservée, ne doit s'entendre que d'une publication d'une certaine étendue, et que cette compétence exceptionnelle était établie uniquement parce qu'à raison de sa forme et de cette étendue le livre ne peut ni être facilement propagé, ni passer aisément de mains en mains, ni par suite avoir des dangers aussi immédiats qu'une publication courte et de peu d'importance, telle que la brochure soumise au tribunal, qui ne contient que deux cent cinquante vers environ et n'a que dix pages d'impression et qui, à raison de son petit format et de ses dimensions très restreintes, peut aisément se dissimuler et se transmettre et a des inconvénients tout autres que le livre proprement dit, se déclare compétent, et statuant au fond, etc. »

Malinge et Delatre qui ont fait immédiatement défaut sont condamnés à six mois d'emprisonnement, Fastinger est condamné à 300 francs d'amende, Demeyer et la fille Boulanger chacun en 16 francs d'amende.

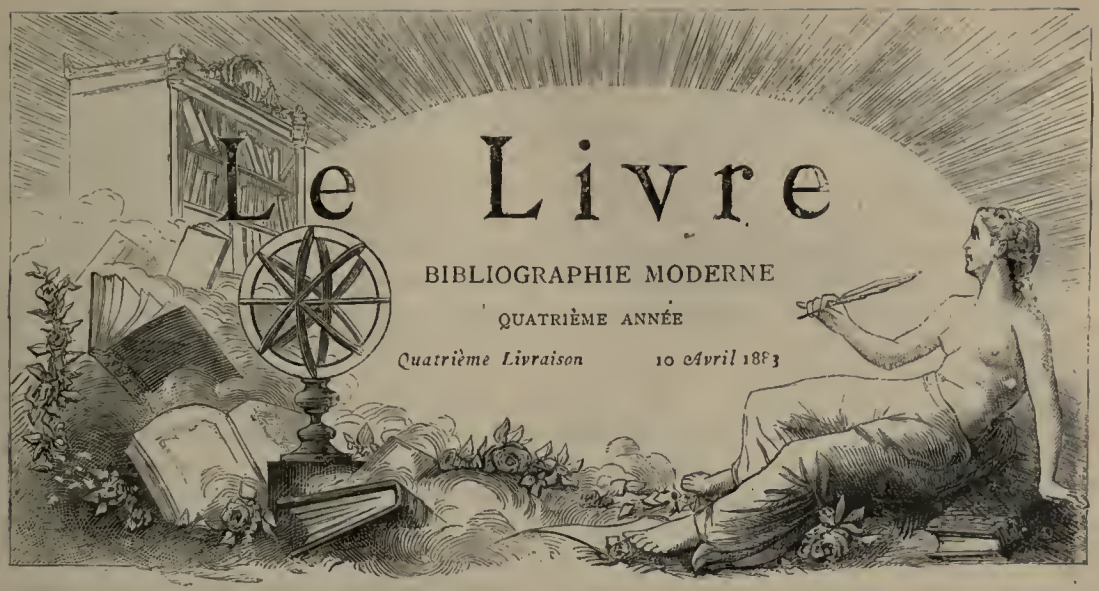
(Compte rendu du journal *le Droit*.)

Outrages aux bonnes mœurs. — Imprimeur et colporteurs. — Imprimés obscènes.

Il y a quelque temps, au grand étonnement des passants, on entendait, dans les rues et dans certains carrefours, des crieurs offrant aux passants une brochure dont ils avaient le soin d'indiquer à haute voix le titre : l'*examen de Flora*. Il faut une extrême indulgence pour appeler cela une *œuvre badine* et l'attribuer à Piron. L'œuvre — puisque *œuvre* il y a — est d'une obscénité tellement révoltante que nous devons supposer que l'on n'en avait pris que le titre.

Les mêmes crieurs offraient et vendaient en même temps un autre imprimé intitulé *le Livre mystérieux ou les secrets de l'amour dévoilés*.

Le tribunal correctionnel (8e chambre), présidé par M. Bagnéris, saisi des poursuites dirigées contre l'imprimeur et les vendeurs de ces deux opuscules, dans son audience de ce jour, sur les réquisitions de M. l'avocat de la république Falcimaigne, et après avoir entendu la défense de Gabillaud, présentée par Me Lesenne, a condamné Gabillaud, vendeur, à six mois de prison ; Kuhn, vendeur, à deux mois de prison, et les nommés Hugonis, imprimeur ; Chalimant, Bizart et Fourchault, vendeurs, chacun à un mois de prison.



CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

ALLEMAGNE

6 avril 1883.

Quiconque veut se faire une idée exacte des publications illustrées allemandes n'aura qu'à consulter le catalogue de Noël des libraires réunis de Stuttgart, *Festgaben aus dem Stuttgarter Verlag. Weihnachten 1882*[1]. Depuis la littérature enfantine aux chromos un peu criards jusqu'aux *Niebelungen* et au roman du Renard, tout y est, et si les fées et les gnomes ne parlent pas beaucoup à l'imagination française, on ne peut se refuser à admirer les grands bois des éditions Spemann, Krœner et Bonz. Les grandes planches de Hellas und Rom (W. Spemann), les paysages et les architectures de *Unser Vaterland* (frères Krœner) et les illustrations des œuvres poétiques de Scheffel, en particulier des *Bergpsalmen* et du *Trompeter* (A. Bonz et C^e^) sont des merveilles xilographiques. Cette dernière œuvre vaut bien qu'un maître comme A. de Werner l'illustre : elle est vieille de trente ans, mais éternellement jeune; elle a été éditée pour la centième fois au commencement de la présente année.

Comme impression et papier, le catalogue de Stuttgart, cela va de soi, est au-dessus de tout éloge et la couverture elle-même (de Keller-Leutzinger) est une œuvre d'art.

1. In commission bei Gebrüder Krœner. 1882.

Leipzig aussi a produit une œuvre illustrée très belle et très pure malgré le sujet : *Amor und Psyché. Eine Dichtung in sechs Gesængen von Robert Hamerling. Illustrirt von Paul Thumann*[1]. Hamerling est, avec Scheffel le plus grand poète épique contemporain. Son Ahasver et son Roi de Sion lui ont assuré un grand renom. Avec le présent poème il revient à son point de départ, qui fut Vénus en exil et aux études d'où est sorti son grand roman *Aspasia,* c'est-à-dire à la Grèce et à la vie antique. L'épisode de l'Amour et Psyché que, après tant d'autres, la maison Quantin à son tour a tiré du roman d'Apulée pour en faire le premier numéro de sa belle *Collection antique* est admirablement traité et paraphrasé par Hamerling. Le premier chant, où il s'agissait de dire pourquoi Psyché s'est attiré la colère de Vénus, est peut-être, quoi qu'en disent certains critiques d'outre-Rhin, le plus réussi du livre, grâce à l'habileté du poète avec laquelle il a su tourner tout ce que le culte et les rites de Chypre avaient de scabreux.

Les illustrations, qui n'ont pas peu contribué à populariser le livre (plus de 5,000 exemplaires en cinq mois), sont de Thumann. Sans nul doute, c'est un dessinateur de grande valeur et son *Chamisso* est un bijou; mais malgré cela ou mieux

1. Leipzig, Verlag von Adolf Titze. in-4°. 20 m. (25 fr.).

pour cela même on ne comprend guère qu'on lui ait confié la Psyché de Hamerling.

Certes, quelques-uns de ses dessins sont de toute beauté; mais, outre qu'il n'a pas su conserver le type uniforme de sa Psyché, son Olympe est simplement baroque et sa Vénus n'est pas assez mûre pour une maman qui est exposée à recevoir de la part de M. son fils ce qu'improprement la loi appelle des sommations respectueuses.

Un poète dont l'œuvre ne saurait être illustrée, tellement elle est intime, vient d'en faire paraître la troisième édition : *Gedichte von Martin Greif. Dritte durchgesehene und stark vermehrte Auflage*[1]. Ce n'est pas à Greif que l'on pourrait adresser le reproche de faire du Heine. Il est bien lui et s'il faut absolument trouver quelqu'un sur les brisées duquel il marche, ce quelqu'un est Gœthe en personne et quelquefois Uhland. Greif excelle à peindre la nature : simplement, en quelques traits sûrs et fins, il nous décrit le spectacle auquel il assiste et le *Lied*, souvent un petit chef-d'œuvre en huit ou douze vers, se termine par l'expression du sentiment qui anime le poète. Souvent ce sentiment, à peine indiqué, est d'une navrante tristesse et il semblerait, à comparer cette troisième édition avec la seconde, qu'avec l'âge cette tristesse s'accentue : les chants nouveaux, intercalés entre les anciens, sont nombreux; presque à chaque page on en rencontre qu'on ne connaissait pas et qui pourtant ne détonnent point quoique l'âme du chantre y paraisse plus lasse. Mais d'autres sont là, nouveaux aussi, qui démontrent bien que le vrai poète, celui dans les vers duquel vibre une âme humaine qui souffre et qui espère, reste toujours jeune et que la Muse a malgré les déboires et les iniquités d'ineffables sourires pour ses fidèles et ses fervents.

Greif trouve dans beaucoup de ses *Lieder* le ton du chant populaire, du Volkslied. Il vient de paraître un volume de contes d'un autre auteur, dont votre correspondant aime à entretenir ses lecteurs et qui, plus que tout autre dans ses drames et ses histoires, a su parler la langue du peuple et se faire comprendre de lui : *Launiger Zuspruch und Ernste Red'von L. Anzengruber*[2]. Ce sont de vulgaires contes d'almanach; mais nul mieux que l'éditeur ne sait qu'il y a contes et contes, almanachs et almanachs. Ce n'est pas pour rien qu'il est proche voisin du « margraviat », du pays natal de Hébel dont le *Hausfreund* est resté le modèle du genre.

1. Stuttgart. Verlag der J.-G. Cotta'schen Buchhandlung. 1883.

2. Lahr. Druck und Verlag von Moritz Schauenburg 3 m. (3 fr. 75).

Il est toujours intéressant d'étudier la pâture offerte aux bons villageois et les histoires que conte M. Anzengruber aux paysans de la haute et basse Autriche, de la Styrie, voire même du Tyrol, ont ceci de particulièrement intéressant que l'auteur, sans avoir l'air de penser à mal, y fait tout bonnement un cours de morale pratique indépendante. Mais il le fait avec une telle verve, avec tant de bonne humeur et de finesse que la sacrée congrégation de l'Index n'y trouvera guère à redire et sans nul doute se gardera bien de mettre l'auteur en interdit. Ses histoires, en effet, ne peuvent produire qu'un effet salutaire sur ceux pour lesquels il les a écrites. Elles ont de plus, comme œuvre littéraire, un fort grand mérite, celui d'être de ces *Kulturhistorische Novellen*, ou plutôt de le devenir avec le temps; l'historien qui dans cent cinquante ans s'occupera de ce vieux XIX^e^ siècle et des montagnards autrichiens y trouvera des données bien intéressantes et peut-être qu'un vieux numéro du *Livre* égaré dans quelque bibliothèque fournira en l'an 2033 un sujet de thèse à l'un de nos arrière-neveux.

Nous n'en avons pas fini avec les montagnards ni avec les auteurs dramatiques qui écrivent des romans ou, pour employer le mot allemand, des « histoires ». En effet, *der Jæger von Fall. Eine Erzæhlung aus dem bayerischen Hochlande von Ludwig Ganghofer*[1], est une de ces histoires, comme Max Schmidt et avant lui Hermann Schmid les mirent à la mode et avec elles les montagnes qui en sont le théâtre, les Alpes de Bavière. Le présent volume est dédié au duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha à qui G. Freytag dédia son plus célèbre roman, *Soll und Haben*. C'est l'histoire d'un garde forestier amoureux d'une *Semerin*, mot que nous nous refusons à traduire par vachère. La pauvrette jadis se laissa séduire par un braconnier, le brave forestier ou chasseur gagne le cœur de la mère en prenant soin de son enfant. Le père de celui-ci, un gredin de la pire espèce, finit par trouver la mort qu'il a mille fois méritée, mort tragique et lugubre qui nous rappelle que M. Ganghofer est l'auteur d'une des pièces à sensation du *Theater am Gaertnerplatz* de Munich, der *Herrgottsschnitzer von Oberammergau*, jouée plus de cent fois en 1880. A lire son roman, on se reporte au *Gaertnerplatz* et l'on voit toute l'histoire du *Jaeger von Fall* se dérouler devant soi. Si l'on a bonne mémoire, on peut même distribuer les rôles de la nouvelle pièce et attribuer celui du garde à M. Albert, celui du fou à M. Neuert et celui

1. Stuttgart. Adolf Bonz und Comp. 1883.

d'une vieille vachère sourde et coquette à M^lle^ Sœhnchen.

Mais que le roman soit destiné à devenir mélodrame (dans le sens propre du mot, car il faut des couplets en dialecte de la montagne aux Munichois et à leurs hôtes) ou qu'il reste simplement à l'état de roman, il faut convenir qu'il est fort intéressant et très bien composé. La chasse au chamois mérite une mention spéciale. M. Ganghofer a dans sa dédicace montré qu'il savait fort bien tourner le vers classique; les chansons intercalées dans l'histoire sont d'une allure franche et vive et montrent jusqu'à quel point l'auteur connaît les sentiments et les sensations des montagnards dont il nous dépeint l'existence isolée faite de durs labeurs et de poésie.

Passons, si vous le voulez bien, en Amérique, car c'est chez les Yankees que joue *der Egoist, Roman von E. Werner*[1]. Dans son catalogue l'éditeur annonce son livre comme spécialement destiné aux dames. L'auteur lui-même appartient au sexe faible et nous nous garderons bien de lui reprocher le peu d'originalité de son roman. L'idée première en effet, le sort malheureux qui attend les émigrants de l'autre côté de l'Océan quand ils sont tombés aux mains d'agents assez peu scrupuleux pour leur vendre en guise de bonnes terres de vastes marais, cette idée est bonne, mais empruntée au grand *Soll und Haben* du grand Freytag.

L'égoïste, direz-vous, sera l'un de ses agents ou l'un des banquiers qui spéculent sur les terrains. Nullement, c'est le frère d'un banquier dont la fortune a, en effet, été gagnée dans une de ces spéculations. Il arrive d'Allemagne en Amérique sous le prétexte de s'associer à son frère, mais en réalité pour le décider à reconnaître une jeune fille dont celui-ci ne se croit pas le père. Une jeune personne qu'il doit épouser ne connaît que le prétexte, mais non le motif de sa venue : elle le trouve égoïste et ce n'est qu'après l'avoir vu à l'œuvre qu'elle se déclare convertie et prête à le suivre à Cologne où il rédige la gazette du lieu.

On a fait beaucoup de bruit autour du nom de M^me^ ou de M^lle^ E. Werner. Elle conte bien, son dialogue est bref, quelquefois spirituel; à en juger par son *Egoist,* elle aime faire court. C'est par l'invention qu'elle pèche. Si elle veut nous en croire, elle laissera l'Amérique et les Américains et s'en tiendra à son bon et vieux pays de Souabe où il se passe tant de jolies aventures humoristiques que O. Wildermuth disait si bien dans le temps jadis.

M. Spemann a fait de l'*Egoist* un vrai bijou : beau papier légèrement teinté, justification énorme, impression des plus soignées et voire même en tête du volume une photogravure à laquelle nous ne ferons qu'un reproche, savoir que l'amoureux ressemble trop à M. É. Zola, c'est-à-dire qu'il est un peu gros, qu'il porte toute sa barbe et qu'il a dépassé la trentaine. Mais c'est peut-être un portrait et dès lors il n'y a plus rien à dire. Malgré le dit amoureux, l'in-32 de M. Spemann est une édition d'amateur digne des plus grands éloges.

Der Weltverbesserer. Roman von M. Gerhardt Verfasser von « Geæchtet » [1]. Malgré le masculin « Verfasser » du sous-titre, on serait tenté de croire que sous le M. qui indique le prénom se cache une Marie ou une Marguerite, car il y a dans ce roman, d'ailleurs fort bien écrit, une inconséquence telle qu'on ne saurait l'attribuer qu'à une âme plus tendre et plus sensible que ne sont d'ordinaire les âmes viriles. On nous raconte en effet l'histoire d'un farouche apôtre du socialisme qui se détourne avec horreur de ses frères et amis dès qu'il les voit recourir à la violence. Il épouse une artiste, la sœur d'un peintre et se fait peintre lui-même. Cela est parfait; mais tous les socialistes, si grands et si nombreux que soient leurs talents, n'ont pas l'étoffe d'un peintre distingué, et, si en réalité l'auteur poursuit, comme on le croirait volontiers, un but didactique, il eût été logique et salutaire de ne pas fournir à l'apôtre désillusionné et dégoûté un refuge tout prêt à le recevoir et une compagne prête à le consoler et à lui adoucir l'existence. Il eût fallu le faire souffrir et pâtir pour de bon, le plonger dans la plus noire détresse, dans le désespoir et couronner le tout par un bon coup de pistolet. C'est cela qui eût fait réfléchir bien des jeunes Germains que les lauriers de Liebknecht et de Hasenklever empêchent de dormir.

Au demeurant, l'auteur a un talent incontestable, et certes il n'est pas le premier venu ou la première venue; il a étudié consciencieusement les centres ouvriers et les agissements des agitateurs socialistes. Il a de plus beaucoup d'aptitude pour le paysage et la description de l'étang perdu dans les bois, par laquelle débute le livre, est faite sinon de main de maître, du moins avec un incontestable savoir-faire et beaucoup de sentiment.

Ce n'est pas à un débutant, homme ou femme, que nous avons affaire avec l'auteur de *Toggen-*

1. Berlin und Stuttgart, Verlag von W. Spemann. 1883. 5 m. (6 fr. 25).

1. Berlin, Verlag von Kogge und Fritze 1883.

burg und andere Geschichten von Paul Lindau [1]. Auteur dramatique, critique, directeur de revues, M. Lindau est tout cela et dans tous ces genres il excelle. Cela ne suffit pas à sa gloire, il lui faut le laurier du romancier. Il l'a conquis du coup avec son *Herr und Frau Bewer* dont il va être question tout à l'heure. Son dernier né, *Toggenburg,* est digne de l'aîné. C'est l'histoire d'un fou inoffensif qui, pendant trente ans, va à un rendez-vous d'amour, sans jamais y trouver celle qui le lui a donné. Il est persuadé qu'elle finira par y venir, jeune et belle comme en l'an de grâce 1848. Un oisif se fait conter son histoire, le remplace au rendez-vous quand il tombe malade et finit par s'y trouver en même temps que lui avec sa fiancée. Or cette fiancée est la fille même de l'infidèle de Toggenburg. Le pauvre fou se croit en présence de celle-ci, s'imagine qu'il est trompé, trahi et meurt sous le coup.

C'est donc une étude psychologique que fait M. Lindau dans cette nouvelle, et il la fait sans prétention aucune, sans grandes phrases et sans terminologie philosophique. Elle n'en est que plus attrayante et plus saisissante. Il conte admirablement et les deux petites « histoires » qui terminent le volume sont des modèles du genre. Nous aimons moins la dernière, *Henri,* nouvelle parisienne, comme depuis Hauff on en a écrit d'innombrables en Allemagne; mais la première, *Élise,* est parfaite à notre sens. C'est l'histoire d'une malheureuse actrice sans beaucoup de talent, sans beauté, qui ne cherche que de petits rôles et de petits engagements pour avoir de quoi vivre et qui finit par se suicider comme souffleuse. C'est en quelques pages toute une épopée de misère, qui vous émeut profondément.

Herr und Frau Bewer. VI. Auflage mit einem Briefe Emil Augier's [2] est un roman qui a remporté un succès éclatant en Allemagne, comme en font foi les six éditions vivement enlevées. Un critique de Berlin a reproché à l'auteur d'avoir emprunté son thème au *Mariage d'Olympe* et dans une lettre que M. Lindau traduit en tête de cette sixième édition, l'écrivain français déclare n'avoir trouvé entre le roman et la pièce nulle ressemblance. En effet, outre que le fameux coup de pistolet fait entièrement défaut, la Kathi de M. Lindau n'a pas le moindre air de famille avec la courtisane qui a la « nostalgie de la boue ». C'est une petite actrice viennoise dont s'amourache un blond Germain qui revient cousu d'or de l'île de Sumatra. Il l'épouse sans trop se soucier de ses antécédents. Il est bien vite dégoûté de son caquet, elle est nulle et dissipée, aime à cancaner avec ses anciennes camarades, à valser avec des cabotins, auxquels elle sait, malgré sa légèreté, dire un énergique « à bas les mains » quand ils deviennent trop entreprenants. Au bout de quelques mois de cohabitation, M. Bewer se sépare à l'amiable de madame et s'en va voir pousser le café et le sucre dans ses plantations des îles, non sans avoir entrevu une petite Américaine qui, elle, eût été — peut-être! — la femme qui l'eût rendu heureux.

C'est donc une étude de mœurs et c'est plaisir à voir comment l'auteur a mis à profit la connaissance profonde qu'il a acquise des gens et des choses du théâtre, comment il sait finement indiquer la différence de tempérament entre l'Allemand du nord et la Viennoise, la différence plus grande encore entre l'homme du monde instruit et la fille de concierge du faubourg de Vienne, jolie, mais creuse. Ce qu'on serait tenté de louer le plus chez M. Lindau, c'est qu'il a su résister à la tentation de tirer profit de son Américaine et d'exploiter le sentiment que lui inspire le beau M. Bewer. Il l'indique à peine et la lectrice sensible a toute liberté, une fois la séparation prononcée entre Kathi et le nabab, d'expédier celui-ci à San-Francisco afin d'y trouver le bonheur qui lui échappe à Berlin.

Il eût été bien étrange qu'avec cette sobriété et cette horreur des gros effets, M. Lindau se fût montré dans son *Aus dem literarischen Frankreich. Zweite Auflage* [1], bien tendre pour un roman tel que les *Misérables* et un romancier tel que Victor Hugo. Il lui consacre plus de cent pages dans lesquelles, à côté du blâme que s'attire l'auteur de *l'Homme qui rit* et des *Travailleurs,* le poète lyrique des *Châtiments* et de la *Légende des Siècles* est loué comme il convient et malgré les critiques qui n'ont pas été ménagées à certains romans et au *Rhin,* « l'œuvre la plus faible de Victor Hugo ». M. Lindau conclut en déclarant que tous ces poèmes émanent d'une âme pure, noble et grande. On ne saurait mieux dire.

L'article consacré à la *Nana* de Zola est curieux. L'auteur débute par un aveu qui n'est guère à la louange du public allemand : Tout ce qu'il pourrait dire de l'immoralité du livre, déclare-t-il, ne servirait qu'à lui attirer plus de lecteurs encore. Puis vient une analyse exacte du roman; glissant sur les obscénités, soulignant les descriptions réellement belles et comme conclu-

1. Breslau und Leipzig. Druck und Verlag von S. Schottlænder. 1883. 3 m. (3 fr. 75).

2. Breslau und Leipzig. Druck und Verlag von S. Schottlænder. 1882.

1. Breslau und Leipzig. Druck und Verlag von S. Schottlænder, 1882.

sion, il déplore que, malgré son grand et incontestable talent, M. Zola fasse fausse route, et, volontairement, sciemment, persiste dans son erreur.

M. Lindau est un des auteurs dramatiques les plus renommés en Allemagne; on est donc surpris de ne trouver dans ses critiques que deux articles concernant ses collègues français : Augier et Labiche. C'est qu'ils sont pour lui les premiers et qu'en parlant d'eux, en rendant une justice éclatante à leurs productions, il sait caractériser en quelques lignes, quelquefois en peu de mots, leurs rivaux et émules. Les deux articles sont intéressants surtout au point de vue de l'importation théâtrale française en Allemagne, dont on a parlé ici à plusieurs reprises déjà, notamment à propos de H. Laube.

A tous égards, d'ailleurs, le livre de M. P. Lindau mérite une étude détaillée et nous regrettons amèrement de ne pouvoir nous y arrêter plus longuement.

Une grande publication, *Die Litteratur des neunzehnten Jahrhunderts in ihren Hauptstrœmungen dargestellt von Georg Brandes*, ne comprendra pas moins de trois volumes (sur six) consacrés à la France. Le premier (*Die Emigranten litteratur*) a paru l'an passé. Voici le cinquième, *Die romantische Schule in Frankreich* [1]. L'auteur, un savant danois, a dû s'éloigner de son pays pour des raisons politiques. Il a longtemps séjourné en France où H. Taine semble avoir exercé sur lui une grande influence. Depuis, il a vécu à Berlin et il écrit ses livres en allemand, parce que cette langue est celle qui lui procurera le plus grand nombre de lecteurs. Au commencement de la présente année, il est retourné à Copenhague où il reprend ses cours. Le sujet qu'il traita dans les conférences, à la suite desquelles il dut s'éloigner, était à peu près le même que celui de la présente publication. Brandes est un moderne et un chaud partisan des idées et des littératures de son temps. C'est dire le point de vue auquel il a composé son histoire de l'école romantique française.

Ce qui nous plaît en ce livre, c'est la grande objectivité de l'auteur et c'est plaisir à voir avec quelle impartialité il analyse et il juge là où nous sommes habitués à entendre plutôt des réquisitoires ou des apologies. On serait tenté de demander, après l'avoir lu, que le soin d'écrire l'histoire littéraire contemporaine de toutes les nations civilisées soit confié à des critiques étrangers qui, comme Brandes par l'étude de toute une vie, se sont préparés à cette grave mission. On apprendrait, par exemple, avec lui à rendre pleine et entière justice à Sainte-Beuve, poète, à distinguer l'œuvre de Musset mûri et grandi par la douleur de sa première manière toute de pose et d'affectation de cynisme.

Les chapitres sur Balzac et Mérimée, celui surtout sur Stendhal sont parfaits. L'étude des pièces historiques de Vitet et de Dumas met bien en relief le mérite de ces deux auteurs. On regrette de n'y pas voir figurer M. Ch. de Rémusat avec ses deux drames posthumes. Le chapitre où M Brandes traite de George Sand mérite une mention spéciale. Certains trouveront que l'auteur n'est pas assez sévère pour telle ou telle œuvre du grand romancier.

Nous avons dans le temps parlé d'un livre sur l'Algérie du docteur Schwarz. Le même auteur vient de faire paraître un très intéressant volume sur le Montenegro, dédié au prince Nikita. *Montenegro. Schilderung einer Reise durch das Innere nebst Entwurf einer Geographie des Landes von Dr. Bernhard Schwarz* [1]. Un gros in-octavo sur un si petit pays! Il paraît que ce petit pays mérite un si grand honneur et qu'il y a tout profit à visiter la Zernagora. Tout d'abord au point de vue du pittoresque. Du moins, M. Schwarz ne saurait assez dire combien ces montagnes sont belles et presqu'à chaque page de son livre, on trouve des descriptions qui vous tenteraient, n'était l'éloignement qu'on a d'aller chez des gens dont la réputation n'est pas des plus brillantes, n'étaient surtout les difficultés du voyage et la distance, d'y faire un tour et de contrôler sur les lieux les dires du docteur allemand qui, aux yeux de bien des gens, paraîtra un peu trop enthousiasmé des autochthones et de l'avenir politique et économique du pays.

La partie géographique est très intéressante, elle a le défaut d'être trop restreinte par rapport à la partie pittoresque et descriptive. Ce livre est accompagné d'une fort belle carte et de dessins lithographiques, dont quelques-uns portent la trace de la hâte avec laquelle le voyage a été exécuté. Ce qui ressort le plus clairement de la belle étude de M. Schwarz, c'est l'étroite dépendance dans laquelle se trouve le Montenegro vis-à-vis de la Russie.

Une des plus grandes œuvres historiques allemandes vient d'être achevée. C'est *Deutschland*

1. Leipzig, Verlag von Veit u. Comp., 1883. Grand in-8°. 8 m. 60 (10 fr. 75).

1. Leipzig, Verlag von Paul Frohberg, 1883. Grand in-8°.

im achtzehrten Jahrhundert von Karl Biedermann. L'auteur a mis plus de vingt-cinq ans à écrire cet ouvrage. Plus de mille pièces, documents et ouvrages ont été consultés par lui. Parmi ces derniers, il y en a qui ont jusqu'à six volumes.

Nous avons eu plus d'une fois l'occasion d'entretenir les lecteurs du *Livre* de M. Julius Lippert et de ses études sur l'origine des religions. Le savant auteur entreprend une *Geschichte des Priesterthumes* [1]. Il était tout naturel qu'après les religions il étudiât l'institution des hiérarchies et sacerdoces religieux.

1. Berlin, Th. Hofmann. 12 livraisons à 1 m.

Il paraît chez Gœschen, à Stuttgart, une œuvre posthume du poète Gottfried Kinkel, *Tanagra, Idylle aus Griechenland.*

Le 25 février, le *Verein der Buchhændler zu Leipzig* célébrait le cinquantième anniversaire de sa fondation par Fréd. Fleischer. En commémoration de cet événement, le comité directeur a résolu de prélever sur le capital de l'association la somme de 20,000 marks, dont les intérêts seront dépensés en secours aux libraires, commis et aides nécessiteux.

E JAEGLÉ.

ESPAGNE

ÉTUDES SUR LES BIBLIOTHÈQUES D'ESPAGNE

II

C'est dans un vieux code du moyen âge, *las Siete partidas,* écrit par Alphonse V, roi de Castille, qu'on trouve le règlement de la première bibliothèque établie en Europe après l'invasion des barbares, celle de Salamanque. Mérite précieux chez un roi d'alors, qui sait, même chez un roi d'aujourd'hui, Alphonse X, le roi *sage,* comme on l'appelle en cette classique patrie du sobriquet, où les princes sont plus connus par leurs surnoms que par leurs noms; Alphonse était un savant, écrivain à ses heures, tantôt astronome, tantôt alchimiste, sorcier, dit-on, enfin bibliophile. Malgré tout cela, point philosophe; à peine fut-il monté sur le trône, en 1252, qu'il s'empressa de répudier sa femme, Violante d'Aragon, sous prétexte de stérilité, et de demander en mariage la princesse Christine, fille du roi de Danemark. Mais il advint, à cause de la longueur des voyages d'alors, que la jeune fiancée arriva à la cour de Castille, juste au moment où la reine Violante, têtue comme une vraie Aragonaise, et le roi Alphonse, persévérant comme un bibliophile, bel et bien réconciliés, faisaient carillonner en l'honneur de leur premier enfant, qui fut suivi, comme dans les contes de fées, de neuf autres. En guise de pis-aller, on maria la pauvre Danoise à un frère du roi; mais elle mourut de honte et de chagrin trois mois plus tard.

L'Université de Salamanque et, par suite, sa bibliothèque furent fondées pour empêcher les Castillans d'aller étudier à Palencia, où Alphonse IX, roi de Léon, venait d'ouvrir des écoles publiques, bientôt éteintes, faute de ressources. A ce sujet, en 1606, on voyait à la bibliothèque de Salamanque une plaque de marbre (existe-t-elle encore?) portant l'inscription suivante :

Anno Domini, CC. Alfonsus X Castellæ Rex. Pallautiæ universitatem erexit quis a emulatione Alfonsus IX Legionensis rex. Salmantica itidem Academiam constituit, illa deficit deficientibus stipendiis hace vero in dies floruit favente præcipiæ [1].

Tout d'abord ce n'était pas tout à fait une bibliothèque, si l'on en juge par les articles des *Siete partidas.*

« Pour que l'université soit complète, il doit y avoir des libraires qui aient dans leurs librairies des livres bons et lisibles, d'un texte et d'une glose véritables, afin que l'on puisse, d'après ces livres, ou en faire des neufs, ou corriger ceux qui seraient écrits. Ces librairies ou magasins ne peuvent exister sans l'autorisation du recteur de l'Université. Le recteur, avant d'accorder cette autorisation, doit examiner les livres qui se trou-

1. *Las antigüedades de Salamanca, vida de sus obispos, y cosas sucedidas en sus tiempos,* dirigida al rey N. S. don Felipe III, por Gil Gonzalez de Avila, diacono y racionero en la santa Yglesia de Salamanca. Imprenta de *Artus Taberniel.* Salamanca, 1606. (La marque de cet imprimeur qui représente un cartouche d'assez mauvais goût, avec une presse et un caducée soutenant un livre, offre cette singularité de porter en exergue une devise, *Arte natus liber;* anagramme du soi-disant imprimeur dont on ne trouve nulle part aucune trace.)

vent dans les librairies et savoir s'ils sont bons, lisibles et véridiques. » (Partida II. Titula XXXI. Ley XI.)

Un autre article instituait des sortes de commissaires-priseurs bibliographiques.

« L'Université des écoliers doit posséder un commissaire, qu'on appelle en latin « bidellus ». La charge de celui-ci est d'aller annonçant, par les classes, les prochains jours de fêtes. Si quelqu'un veut vendre ou acheter des livres, il doit le lui dire, et alors le commissaire ira annonçant que celui qui veut vendre ou acheter tel livre doit aller à telle ou telle librairie, où il les trouvera, et quand il saura quel est celui qui veut vendre, et quel est celui qui veut acheter, il fera le truchement entre eux, loyalement. » (Partida II. Titula XXXI. Ley. X.)

Telle a été l'origine de la première bibliothèque; on ignore où et comment se tenait cette librairie brevetée, à laquelle le roi Alphonse le Sage alloua cent maravédis d'or annuels.

Tout cela d'ailleurs n'a guère servi à nous transmettre fidèlement les livres de l'époque. Alors, et en Espagne surtout, la science sentait le fagot ; on jetait au même *autodafé* bouquins et sorcières. L'inquisiteur Fray Lope de Barrientos faisait enlever les livres de la bibliothèque de Salamanque par ballots; Fray Lope, cependant, n'était pas des plus méticuleux, brûlant un peu à l'aveuglette. Il existe dans le *Ceuton Epistolario* du bachelier Fernan Gomez de Cibdaréal, médecin du roi Jean II, de Castille, une lettre adressée au poète Juan de Mena, qui nous apprend, à quatre cents ans de distance, la similitude qui existe entre la censure d'alors et celle d'aujourd'hui. « ... Son savoir n'a pas empêché don Enrique de mourir, et être l'oncle du roi ne l'a pas empêché d'être appelé sorcier. A ce que je puis dire, don Enrique se mêlait assez de ce qui ne le regardait pas, et pas assez de ce qui le regardait. On a rempli deux grandes charrettes de tous les livres qu'il a laissés et on les a portés au roi. On assure que ce sont des grimoires et autres choses qu'il n'est pas convenable d'apprendre. Le roi les a aussitôt envoyés à Fray Lope de Barrientos, qui, se souciant moins de mener le roi que de déchiffrer de la nécromancie, a fait brûler plus de cent volumes qu'il n'a pas plus vus que le roi de Maroc, et qu'il n'entend pas plus que le doyen de Cuidad-Rodrigo.... Beaucoup d'autres ouvrages de valeur ne seront ni rendus ni brûlés. Si votre seigneurie voulait m'envoyer une lettre pour le roi, je lui demanderais quelques-uns des livres de don Enrique pour vous; de la sorte nous éviterons un péché à l'âme de Fray Lope de Barrientos, et l'âme de don Enrique se réjouira de n'avoir pas pour héritier celui qui le fait passer pour sorcier. » (Madrid, 1434.)

Tous ces temps sont d'ailleurs assez confus ; il est difficile de retrouver des traces régulières; ce fut seulement vers le XV^e^ siècle que la bibliothèque de Salamanque commença à obtenir une certaine importance.

En 1479, le chanoine don Alonzo Ortiz offrit une collection de six cents volumes et manuscrits, chiffre insignifiant aujourd'hui, considérable alors. Plusieurs de ces manuscrits ont dû être achetés en Italie, car ils sont apostillés et annotés entre chaque ligne presque, par Alfonso de Palencia[1] et Fernan Nunez[2]; ce dernier, au dire de *Nicolas Antonio* dans sa *Biblioteca Hispana*, légua de fort rares manuscrits grecs et latins.

En 1552, le troisième duc de l'infantado, don Inigo Lopez de Mendoza, fit don d'un beau choix des meilleures éditions de la célèbre imprimerie de Alcala de Henarès. Ces détails, quoique de petite importance, servent à prouver que l'Université n'en était plus, comme jadis, au bon vouloir des libraires, mais qu'elle possédait une bibliothèque à elle.

Vers cette même époque, Ferdinand et Isabelle résolurent de la rendre publique et la dotèrent d'un revenu de trois cent soixante doublons d'or. On construisit la salle qui existe encore, vaste nef de quarante mètres de long sur treize mètres de haut et onze mètres de large, le tout éclairé par douze grandes fenêtres; cette salle était tellement froide, que vers la fin du siècle dernier le célèbre architecte Martin de la Churriguera (qui a donné son nom à un style appelé en espagnol : « churrigüeresco » et qu'on peut traduire en français par : rococo) fut chargé d'abaisser la voûte, ce qui a changé du tout au tout, pour ne pas dire défiguré, le gothique de la salle; heureusement on ne livra aux fantaisies churrigüeresques que l'intérieur, l'extérieur a conservé sa belle façade et son beau portail de l'époque.

1. *Alfonsus Palentinus*, né à Palencia en 1424, résida de longues années en Italie. Célèbre écrivain du temps d'Isabelle la Catholique.

2. Fernand Nunès nommé le *Pincianus*, ou le comendadir Griego. Né à Valladolid, de l'illustre maison des Gusman. Étudia en Italie, appelé à Alcala de Henarès pour traduire en latin la version des Septante, dans l'édition de la *Biblia polyglotta*, qui s'y imprima par ordre du cardinal Cisneros, enseigna la rhétorique et l'histoire naturelle à l'Université de Salamanque; il y mourut léguant tout son bien aux pauvres. Plusieurs de ses œuvres sont célèbres, entre autres : *Annotatione aut Seneca philosophi. Opera.* Venise, 1536. Juste Lipse en fait les plus grands éloges.

On ignore quels furent les accroissements qu'apportèrent le xv^e^ et le xvii^e^ siècle; mais ils durent être considérables, si l'on se rappelle que Salamanque était le plus grand centre des imprimeurs typographes de l'Espagne, et qu'outre l'Université de Salamanque, dont la réputation était alors universelle, il existait une vingtaine de collèges, tous riches en livres et manuscrits; bibliothèques malheureusement perdues ou dispersées, trois exceptées : San Bartolomé, Cuença et Oviedo qui furent réunies à celle de l'Université.

En 1750, le D^r^ Chafreon, conseiller royal de Grenade, légua plus de sept mille volumes. Ce qui devint une véritable source de richesses, ce fut l'expulsion des jésuites. Sauf un certain nombre qui restèrent dans leur somptueux couvent à l'usage du nouveau *colegio Carolino,* quinze mille volumes furent ajoutés à la bibliothèque de Salamanque. Par les soins des bibliothécaires, le père Vidal, de don Gonzalez de Diaz, de don Munoz Torrero, des subsides obtenus de la couronne permirent de compléter tous les ouvrages de mathématiques, physique, histoire naturelle et autres branches scientifiques. Enfin le collège *Trilinguis* fut dissous, et quatre-vingt mille volumes, presque tous grecs et latins, donnés à l'Université.

Ce fut vers cette époque que don José Ortez de la Pena forma le catalogue de la bibliothèque, *Biblioteca Salamantina qui in publica Salmanticensis Academiæ adservantur ; auctore Ortiz de la Pena, Trilinguis alumno in iure civile doctore et academiæ bibliotecæ, præfecta Salamanticæ.* 1777, vol. III, in-8°.

Tout inachevé qu'il est, ce catalogue est encore le seul qui existe, quoique, par les soins de don Augusta Doncel, directeur actuel, on travaille activement à le compléter. En 1855 on y ajouta un *Indice de los libros manuscritos que se conservan en la biblioteca de Salamanca, formado por orden, por los doctores don V. de la Fuente, y don J. de Urbina*, œuvre tellement maladroite et incomplète qu'en 1860, don I. de Urbina, l'un des auteurs de l'*Indice* ci-dessus nommé, crut devoir la refondre et présenta un rapport constatant 51,600 volumes, 204 incunables et 1,306 manuscrits. La dernière suppression des couvents-cloîtres a ajouté à la bibliothèque près de 20,000 volumes.

Par un ordre assez arbitraire de Charles V, on transporta à Madrid les plus beaux des manuscrits: cependant la bibliothèque de Salamanque en possède encore, parmi lesquels je citerai :

Biblia Vulgata. Très beau manuscrit du xiii^e^ siècle sur vélin transparent, écrit en caractères microscopiques, avec lettres capitales et miniatures enluminées, in-12.

Breviarum romanum. Manuscrit gothique du xiv^e^ siècle, lettres capitales enluminées et dorées. Sans chiffres.

Bulas y privilegios de la Universidad de Salamanca. In-folio précieux du xv^e^ siècle, écrit en très beaux caractères sur parchemin, 90 feuillets doubles.

Candido Diciembre (Pedro). *Traductio novissima totius Platonicæ politiæ.* In-folio bien conservé, écrit en caractères gothiques du xv^e^ siècle, sans chiffres. Il renferme une lettre de Henri VIII sur le mérite de la traduction, et une épître dédicatoire au duc de Glocester. Belle reliure arabe en bois et cuir; on en a malheureusement arraché les fermoirs.

Biblia sacra bilingue (hebraïco-latina). Avec notes interlignées par le célèbre savant espagnol maestro Cirüelo. Manuscrit du xv^e^ siècle, deux volumes in-folio, rares folios, reliure de l'époque, avec autographe dédicatoire de l'interlinéaire à la bibliothèque de Salamanque.

Concilio de Basilea. Copia autentica de sus actos. Deux rares manuscrits du xvi^e^ siècle écrits sur vélin, avec une très mauvaise encre, presque effacée; les sceaux en plomb, de l'époque, y adhèrent encore; ils sont gravés, représentant d'un côté le concile, et de l'autre on lit cette légende : *Sacro santa synodus generaliis Basileensis.* Reliure grossière de l'époque, en bois de hêtre. On pense que ce manuscrit a dû être donné à la bibliothèque de Salamanque par la députation qu'elle envoya au concile de Bâle.

Alvaro de Luna (don). *Libro de las claras y virtuosas mujeres.* Splendide manuscrit du xv^e^ siècle, écrit en très beaux caractères, avec lettres capitales, bordures, frontispice et vignettes enluminés et dorés.

Quintilianus. *De institutione Oratori.* In-folio, manuscrit du xv^e^ siècle, en parchemin, reliure de l'époque. Un manuscrit identiquement semblable se trouve à la bibliothèque de Vienne.

Seneca (L. M.) *Libros de la Providencia, Clemencia, Bienaventuranza, artes liberales, amonestaciones e doctrinas contra las adversidades de la fortuna, y otros epistolas*; traducidas al castella, no por orden del rey don Juan II, por don *Alfonso de Santa-Maria.* Manuscrit du xv^e^ siècle, in-folio de 150 pages, vélin, avec lettres capitales, frontispice et bordures enluminés et dorés.

Parmi les incunables on remarque : Rodriguez de Almela (Diego). *Valerio de las estorias escolasticas e de Espana.* Murcia, imprimé par Gabriel Loys et Lope de la Roca, 1487. Un volume de 304 folios, avec caractères gothiques, signature : A. I., marginé D. D. Reliure verte de l'époque. Rare.

Gaza (Theodorus). *Theodori introductivæ grammatices libri quatuor, ejusdem de mensibus opusculum; Apollonii grammatici de constructione libri quatuor; Herodianus de numeris* (græce). Venetia. Aldi Romani, 1495. Volume de 198 folios, sans chiffres, à trente et une lignes par page, signature : A II-M. II. Relié en bois.

Euripides. *Medea, Hippolytus, Alcestis et Andromache, græce cura Io Lascaris.* Florentiæ, *per Laurentium de Alopa,* 1496. Édition très rare, imprimée en lettres capitales, sans chiffres, sans réclames au bas de la page, signature A-N.

Garsias de Sancta-Maria (Gundisalvus). *Feri aragonum tan antiqui quam novissimi cum observantiis correcti per et ab eadem edito jussu impensisque Pauli hurus constantiensis germanice nationis,* etc... Zaragoza, 1496. Seize vol. de 288 folios sans chiffres, caractères gothiques à deux colonnes; signature a-f. III, y A, i. Reliure de l'époque, en bois.

Zacutus (Abraham). *Almanach perpetuum celestium motuum, traductum à lingua hebraïca in latinum, per Jos. Viginum.* Leiriæ. Magister Ortas, 1496. In-4° de 156 folios sur parchemin. Cet ouvrage, composé de 286 tables astronomiques, est des plus rares, on n'en connaît que deux exemplaires, celui de Salamanque, et celui de la bibliothèque de Lisbonne. Cet exemplaire-ci a appartenu à Fernand Nunès le *Pincianus* et renferme, outre de nombreuses notes autographes de ce dernier, la note suivante écrite au verso du second folio : « *Ego Fernanius Nugnius pintianus commendatarius ordinis sancti Jacobi emi hunc codices bononie pretio unius nummi en dividuè.* »

Nonius (Marcellus). *Compendiosa doctrina ad filium de proprietate sermonum*; *accedit Terentius Varro de lingua latina cum ejusdem analogia.* Antonium de Gusago Brisciensem. Venetiis, 1498. Imprimé en caractères de « tortis » (nom donné en Espagne au premier type d'imprimerie dont on fit usage). Un volume in-folio, avec table.

Rodericus Sancius de Arevalo Episc. Zamorensis. *Speculum vitæ humanæ cum epistola ad Paulum II, in qua auctoris hujus libri vita et ejusque studia recoluntur.* In domo Petri de Maxima. Hispalis, 1498. Un volume de 150 folios, à 35 lignes par folio, petit in-folio, sur parchemin. Première édition, très rare.

Epistolæ ex antiquorum annalibis excerpta à Lucio Marines Siculo; *impres. in civitate Burgensi per magistrum Federicum Basiliensem,* 1498. In-4° sur parchemin imprimé en caractères de « tortis ». Très rare.

Aristophanes. *Comediæ novem (græce) cum scolliis græcis et præfatione græce Marci Musuri.* Venetiis, apud Aldum, 1498. Huit folios préliminaires et 39 dans le corps de l'ouvrage, sans chiffres, avec la signature a-b III. Belle et rare édition in-folio sur parchemin avec notes manuscrites en marge par Fernan Nunez *le Pincianus.*

Diaz de Montalvo (Alfonso). *Ordenanzas reales de Castilla,* 1500. Volume de 174 folios numérotés, avec caractères gothiques, et signature a II y III. Cette édition est des plus rares.

La guerre de l'indépendance que l'Espagne soutint contre Napoléon Ier ruina véritablement Salamanque, l'Université fut détruite, la bibliothèque abandonnée (on peut dire ici véritablement, car c'est une habitude en Espagne d'imputer aux Maures ou aux Français tout ce qui a été brûlé, ruiné ou saccagé). Par ordre du maréchal Bessières, commandant du 7e corps d'armée, le général baron Thiébault fut chargé de réorganiser la vie littéraire, scolaire et bibliographique de la malheureuse ville. Il écrivit un rapport historique sur l'Université de Salamanque, contenant un plan d'études, une demande d'améliorations pour la bibliothèque, assignant à celle-ci, outre un million de réaux annuels, des appointements généreux qui feraient le bonheur des bibliothécaires d'aujourd'hui, dont on rétribue si chichement le bon vouloir; le tout fut traduit en espagnol et adressé avec une épître dédicatoire à Joseph, le roi *Intrus,* selon son sobriquet[1].

Soit dit en passant, notre amour-propre national devrait bien, ma foi, en revanche des mille et un vandalismes que commit Napoléon, écrire une histoire du général Thiébault, qui est une belle et intéressante figure. Nommé gouverneur de Salamanque, il s'y fit aimer, et sa tentative pour réorganiser l'Université et la bibliothèque de Salamanque attira sur lui la sympathie populaire; même on allait lui conférer le titre de docteur, quand le maréchal Bessières, qui se souciait peu de bibliographie, lui retira son commandement. Ce ne fut pas seulement de la bibliothèque et de l'université que le général Thiébault s'occupa; il assainit la cathédrale, vrai foyer d'infection, en y interdisant désormais toute sépulture; enfin il réalisa un projet que le précédent évêque de Salamanque, don Taviro, surnommé le Fénelon de l'Espagne, n'avait pu mener à bout, celui de mettre face à face, dans une grande place, la cathédrale et l'archevêché, ces deux célèbres monuments d'architecture gothique; il ne fallait

1. *Rapport historique et général sur l'Université de Salamanque,* par le général baron Thiébault. Salamanque, 1811. Introuvable.

pourtant qu'abattre un pâté de maisons et de ruelles puantes, mais ruelles et maisons appartenant au chapitre de la cathédrale; c'est en vain que don Taviro avait non seulement offert des indemnités, mais encore de prendre à sa charge tous les frais; c'est en vain que l'influence royale, sollicitée par don Taviro, pesa sur le chapitre. Inutile; on juge dès lors si la résistance redoubla pour déplaire au général Thiébault, qui prit le parti de se passer du consentement des chanoines, abattit les obstacles et ouvrit cette belle place qui portait encore, en 1848, le nom de place Thiébault. Les chanoines pensèrent l'excommunier.

Terribles gens que ces chanoines; il existe à Salamanque toute une légende sur le chapitre. Un d'eux s'avisa, il y a quelque cent ans, de reviser la sainte Trinité. — « Trinité, dit-il, jamais... septuor, si vous voulez bien! Père, Fils et Saint-Esprit, trois; trois dieux différents, six; et un seul Dieu unique, sept. » Arithmétiquement c'était exact, mais l'inquisiteur général n'admettait pas cette apuration de comptes; notre homme fut saisi et plongé dans le plus noir de tous les cachots pour y éclaircir ses doutes. On tâcha de le convaincre. — Trois! — Sept! — Trois! — Sept! vous dis-je! Le procès ne fut pas long, et le chanoine, vous le devinez, condamné à un *autodafé*. Il ne demanda qu'une grâce, celle de revoir sa vieille servante. La bonne femme arrive éplorée et se jette en sanglotant aux pieds de son maître. — « Quoi, monsieur! vous allez vous laisser brûler pour de pareilles choses! Hé! trois? sept? que vous importe?... Allez-vous les nourrir jamais?

— Tu as raison! dit le chanoine. Allez dire à l'inquisiteur que je me rétracte! »

Cosas de Espana!

III

On peut dire des bibliothèques ce que l'on dit des nations : « heureuses celles qui n'ont pas d'histoire ». La bibliothèque de Valence ne compte pas encore cent ans d'existence et elle possède déjà un passé orageux. Fondée en 1785 par un don de 20,000 volumes que le savant don Francisco Perez Bayer fit à l'université de sa ville natale; en 1812 une bombe lancée par l'armée française qui, sous les ordres de Suchet, assiégeait Valence, incendia la bibliothèque dont il ne resta qu'un seul volume, par hasard prêté au dehors en ce moment. Heureusement, les habitants de Valencia voulurent soutenir la renommée bibliographique de leur ville, la première en Espagne où, vers 1474, on établit l'imprimerie, et leurs dons, aussi généreux qu'infatigables, reconstituèrent une bibliothèque rouverte au public en 1837, bibliothèque qui n'est peut-être pas des plus vastes, mais qui est des plus riches, et qui a pu réunir presque tous les incunables imprimés à Valence, et d'autres non moins précieux, entre lesquels on énumère :

Obres o trobes en lahors de la Verge Maria. Ce livre est, d'après l'opinion générale, le premier qui ait été imprimé en Espagne, à Valence, 1474. Il ne porte ni lieu ni date. On ne connaît pas d'autre exemplaire, et celui-ci vient de l'antique couvent des frères prêcheurs de Valence.

Comprehensorium. Vocabulaire latin, petit in-folio, imprimé en ronde, à Valence le 23 février 1475, ce qui fait supposer qu'en 1473 l'imprimerie existait déjà à Valence, puisque d'autres éditions faites en 1490 exigeaient, malgré les perfectionnements déjà apportés, quinze mois de travail.

Tirant le Blanc. *A honor...*, etc. Œuvre citée par Cervantès dans la bibliothèque de don Quichotte; imprimé à Valence en 1460, on connaît seulement quatre exemplaires, dont un, passé dans le commerce, s'est vendu il y a longtemps 7,500 francs.

Alonso de Cartagena. *Doctrinal des los caballeros.* Maestre Fadrique Aleman. Burgos, 1487. Première édition, très rare.

Antoninus, archiepiscopus florentinus. *Summula confessionis utilissima.* Valentiæ. Alphonsus Fernandez de Corduba, 1477. In-4°.

Fuster (Jeronim). *Omelia sobre lo psalm « De profundis ».* Valentiæ. Lambert Palmart, 1490. Un volume in-8°, reliure en velours de l'époque.

Fenollar (Mossen Bernat). *Istoria de la passio de nostre senyor den Jesu Christ.* Valentiæ. Jaime de Villa, 1493. In-8° sur parchemin.

Gutierrez de Toledo (Doctor Julian). *Cura de la piedra.* Toledo. Pedro Hagembach, 1498. In-8°.

Gomez de Cibdad-Real (Fernan). *Centon. Epistolario.* Burgos, Juan de Rei, 1499. In-8°.

Eximenis (Mestre Francesch). *Libre des Angels.* Barcelona. Johan Rosembach de Haydelberch, 1494. Un volume in-folio.

Sallustius (Crispus). *Opera.* Valentiæ, 1475. In-4°.

Fenollet (Luis de). *Historia de Alejandro por Quinto Curcio, transferida en lengua valenciana.* Barcelona, 1481. Un volume in-folio.

La bibliothèque de Valence possède une très riche collection des principaux romans de chevalerie, presque tous des premières éditions, tels que :

Amadis de Gaula. Venecia. Juan Antonio de Salia, 1533. Très rare.

Amadis de Gaula. Medina del Campo. Juan de

Villaquiran y Pedro de Castro, 1545. Gothique à deux colonnes. Très rare.

Las sergas del famoso Esplandian, hijo legitimo del caballero Amadis de Gaula. Zaragoza. Simon de Portonariis, 1586.

Une autre collection non moins complète est celle qui concerne l'histoire des Indes. Je nommerai seulement en passant :

Angleria (Pedro Martir de). *De orbe novo.* Compluti. Michaël de Eguia, 1530. In-folio, très rare.

La Calle (Juan Diez de). *Noticias sacras y reales de las Imperierios de las Indias occidentales de la Nueva Espana y el Peru.* Madrid, Alonso Victor Pantoja, 1634. Très beau et très rare exemplaire avec gravures sur bois.

Cepeda (Fernando de). *Relacion legitima y verdadera del sitio enque esta fundada la ciudad de Mexico.* Francisco Salbago, 1637. Très beau et très rare.

Diaz del Castillo (Bernal). *Historia verdadera de la conquista de la Nueva Espana.* Madrid, imprenta del Reino, 1632. Première édition, très rare.

Cassani (P. Joseph). *Historia de la provincia de la compania de Jesus del nuevo reino de Granada.* Madrid, Manuel Fernandez. 1741. Rare.

Cieza de Leon (Pedro de). *Parte primera de la chronica del Peru....* Anveres. Jean Stulsio (et à la fin). Impresso en Anveres par Juan Lacio. Un volume in-8° avec vignettes sur bois. Très estimé et très rare.

Acosta (Joseph de). *Historia natural y moral de las Indias.* Sevilla. Juan de Leon, 1590. In-4°, Première édition, très rare.

Idem. *De natura novi orbis libri.* Salmanticæ. Giulhelmus, Foquel, 1589. Un volume in-8°, très rare.

Garcia (Fr. Gregorio). *Origen de las Indias del nuevo mundo y de las Indias occidentales.* Valencia. Pedro Patricio Mey, 1607. Première édition, très rare.

Il existe également une collection de chroniques, genre tout espagnol et qui tient le milieu entre l'histoire et les mémoires.

Cronica de D. Alvaro de Luna, condestable de las reinas de Castilla y Leon. Milan, Juan Antonio de Castellano, 1546. Première édition très rare, faite à Milan par les soins du petit-fils de don Alvaro de Luna, quand il était commandant de la place. Bel exemplaire bien conservé.

Cronica del rey don Rodrigo con la destruicion de Espana. Alcala de Henarès. Juan Gutierrez Oismo. 1587. Rare.

Cronica del famoso cavallero Cid Ruy Diaz Campeador. Medina del Campo. Francisco del Campo, 1552. Rare.

Idem, Burgos. Philippe de Junta y Juan B. Jaresio, 1593 (quoique la plus récente, cette impression est la plus rare).

Cronica del muy valeroso rey don Fernando vis nieto del sancto rey don Fernando que gano à Sevilla. Valladolid. A costa, y en casa de Sebastian Martinez, 1554. Très rare.

Cronica del muy esclarecido principe y rey D. Alonso el qual fué emperador..., etc., *y ausi mismo al fin de este libro va encorporada la chronica del rey don Sancho el Bravo.* Valladolid. A costa y en casa de Sebastien Martinez, 1554. Très rare.

Carbonell (Père Miquel). *Chroniques de Espanya.* Barcelona Carles Amoros, 1546. In-fol., rare.

Muntaner (Ramon). *Chronica o descripcio dels fets e hacanyes del inclit rey Don Jamne*, etc. Valencia. Viuda de Juan Mey, 1558. Première édition, excessivement rare, et considérée une des plus belles de Juan Mey.

Chronica o comentaris del gloriosissim e invectissim rey en Jaeme primer rey d'Arago. Valencia. Vuida de Joan Mey, 1557. Un des plus beaux spécimens de l'art typographique espagnol au xv^e^ siècle.

Livio (Tito). *La quatorze decadas de Tito Livio,* etc. George Coci, 1520. D'après Salva, cette édition est considérée la plus belle œuvre de George Coci, et des plus parfaites qui aient été imprimées alors en Europe.

Diaz Tanco (Vasco). *Libro intitulado Palinodia de la nephanda y pera nacion de los Turcos*, etc. Orense, imprimé chez l'auteur, 1547. Très rare, on n'en connaît que deux exemplaires complets, un d'eux est celui de Valence.

Coleccion de fueros y actos de Corte del reino de Valencia. Unique exemplaire que l'on connaisse. Commencée en 1482 par Lamberto Palmart, l'impression fut continuée à Mouzon en 1626 et terminée à Valence par Juan de Marzal en 1635. Malgré ce que Salva a pu se vanter de posséder un exemplaire *complet*, cela est faux, le seul complet est celui de Valence.

Aragon (Enrique de), marquis de Villena. *Arte Ciseria.* Madrid. Antonio Martin. 1766. In-4°. Tirage à petit nombre, bel exemplaire sur papier de Hollande; on n'en connaît que six exemplaires, tous en Espagne.

La bibliothèque de Valence renferme aussi de nombreux et précieux manuscrits dont il n'est pas facile de relever les principaux trésors; car il est à souhaiter pour l'honneur de l'Espagne que le goût bibliographique se développe davantage, qu'on étudie, qu'on catalogue et qu'on énumère tant de richesses enfouies, ignorées et souvent confiées à des mains barbares.

La bibliothèque de Valence est peu fréquentée, le nombre journalier des lecteurs n'y atteint guère la quarantaine; on remarquait depuis quelque temps toutes les âmes pieuses du parti dévot se donner rendez-vous les unes après les autres, à la salle de lecture de la bibliothèque de Valence, et demander uniquement, et infailliblement, la belle *Biblia* avec commentaires par l'évêque saint Hugues de Saint-Cher (1200-1262), édition très rare, in-folio gothique, imprimée à Bâle en 1489, 1498 et 1504, précieux exemplaire donné à saint Vincent Ferrer par l'anti-pape Benoît XIII (Pedro de Luna) lorsqu'il était son confesseur. Enfin peu à peu cette rage se calma, et peu à peu les âmes pieuses ne revinrent plus. A son tour le bibliothécaire voulut étudier cette fameuse *Biblia*, et il s'aperçut alors que les notes marginales, autographes de saint Vincent Ferrer avaient toutes été découpées et emportées comme autant de reliques.

ARSÈNE ARUSS.

HONGRIE

(Livres nouveaux. M. Paul Gyulai. J. Katona. L'origine des Magyars).

Budapest, 28 mars 1883.

La saison des libraires a bien commencé chez nous, car elle nous a déjà donné trois beaux ouvrages. C'est d'abord le troisième volume de la collection des poésies et des contes que crée, chante et se raconte le peuple hongrois (édition de la société Kisfaludy), puis un fort volume sur l'origine des Hongrois, enfin une belle étude littéraire et critique sur l'auteur de *Bànk-Bàn*, le meilleur drame hongrois.

Ce dernier volume, qui a paru il n'y a que quelques jours constitue un vrai événement littéraire en Hongrie, car c'en est toujours un quand M. Paul de Gyulai (lisez *Dioulaï*) publie un nouveau livre.

Je ne sais vraiment pas si je dois d'abord vous entretenir de celui dont l'ouvrage traite ou de celui qui l'a écrit.

Vous ayant déjà assez souvent cité le nom de ce dernier pour pouvoir présumer que les lecteurs du *Livre* tiendraient à avoir quelques détails sur sa personne, c'est par lui que je commence.

Paul Gyulai de Nagyvàrad est né le 25 janvier 1826 à Kolosvàr (Klausenbourg). Il tient de son père l'amour de la lecture et l'esprit d'appréciation; — de sa mère, avec laquelle il allait souvent au théâtre, sa prédilection pour la poésie.

A l'âge de huit ans il fut mis à l'école où il ne fit cependant pas trop de progrès. Souvent, pendant les leçons, il lisait des ouvrages littéraires, ce qui lui attira maintes réprimandes. Son père l'ayant mis de bonne heure au latin, le jeune Paul ne tarda pas à pouvoir lire *Phædrus* et *Cornelius Nepos*.

Il ne montra qu'à sa mère les premiers vers qu'il composa; son père étant venu à mourir en 1840 en ne laissant à sa veuve qu'une modique pension, le jeune poète dut donner des leçons; mais cela ne l'empêcha pas de faire alors déjà la connaissance de plusieurs écrivains de Kolosvàr, alors capitale de la Transylvanie. Encouragé par un prix qu'il obtint à l'école pour une ballade, ainsi que par le témoignage : *poetico spiritu gaudet*, que lui donnèrent ses professeurs qui avaient reconnu son talent, il laissa libre cours à ses penchants pour la poésie. De lui-même, il apprit l'allemand, pour lire Gœthe, Schiller et Heine dont il traduisit quelques passages, et passa ensuite au français pour apprendre à connaître les œuvres de Voltaire, de Rousseau, de Molière, de Victor Hugo, de Lamartine et de George Sand. A l'âge de dix-huit ans, il entra comme précepteur dans une maison noble et remporta par ses ouvrages en trois ans trois prix littéraires.

Ayant abordé les revues littéraires où il écrivit des critiques de pièces de théâtre, Gyulai publia en 1846 sa première nouvelle : *Mari et Femme* et, en 1847 : *le Faiseur d'or*, qui fut déjà remarqué par la critique. Ayant achevé ses études en théologie, il passa en 1847 comme instituteur au collège réformé de Kolosvàr et devint en 1848 membre de la rédaction du *Courrier de Transylvanie*. Lors de la Révolution Gyulai se mit à la tête de la jeunesse de Kolosvàr, dans le but de travailler à l'union de la Transylvánie avec la Hongrie (qui fut, en effet, bientôt réalisée). Désireux de venir à Pest, il accepta un poste de secrétaire chez un comte Teleki, avec qui il passa cinq années en Transylvanie et à Pest, où il fit la connaissance des principaux écrivains, composa des poésies et écrivit des articles pour les journaux hongrois.

En 1851, Gyulai publia une nouvelle : *Le vieil acteur,* qui fut traduite en allemand et en français (Budapest, Ch. Grill). En 1853, il s'établit définitivement à Pest dans l'intention de fonder une feuille littéraire ; mais ses efforts ne furent pas couronnés de succès.

Les plus remarquables de ses études de cette époque sont les suivantes : *Alexandre Petœfi et notre poésie lyrique* (1854), *Poètes épiques et lyriques récents* (1855), *le Théâtre national et notre littérature dramatique* (1856). En 1857, il alla passer une année à l'étranger pour s'établir, après s'être marié, en automne 1858, à Kolosvàr, où on lui avait offert une chaire de professeur de langue et de littérature hongroises et latines. Il fut élu en 1858 membre correspondant de l'Académie royale hongroise des sciences et, en 1860, membre de la société littéraire Kisfaludy. Deux années après, il revint à Pest pour y être corédacteur d'une revue littéraire que rédigeait Jean Arany (lisez *Aragne*) [1]. Nommé en 1864 professeur à la nouvelle école dramatique de notre théâtre national, il s'occupa de l'édition des œuvres de Petœfi et du poète Vœrœsmarty dont il fit une biographie qui obtint le grand prix de l'académie, et publia en 1867 sous le titre : *Esquisses et tableaux,* deux volumes de nouvelles, qui sont en partie traduites en allemand et en anglais (*Cornhill Magazine*), ainsi qu'en 1870 ses *Poésies* que l'académie couronna en 1873. Ce fut en 1871-72 qu'il fit paraître, sur l'invitation de l'académie, les deux premiers volumes de *Chants et contes populaires,* dont le troisième volume vient de paraître.

L'académie, qui l'avait élu en 1867 membre régulier, le nomma secrétaire de sa première section (beaux-arts et philologie), par suite de quoi il se démit de sa charge de professeur de l'école dramatique. La société Kisfaludy dont il était vice-président depuis 1873 nomma Gyulai président dès 1877. Actuellement professeur de littérature hongroise à l'Université de Pest, il rédige depuis 1873 la *Budapesti Szemle* (voir la livraison du *Livre* du 10 septembre 1882, page 541), après avoir encore publié, outre les œuvres de plusieurs écrivains connus, de Pàkh, de Kemény et de Eœtvœs, un volume d'*Oraisons funèbres* tenues à l'académie aussi bien qu'à la société Kisfaludy.

Joseph Katona, — l'auteur de *Bànk-Bàn* dont parle Gyulai dans son dernier ouvrage, — était le fils d'un tisserand de province ; il naquit en 1792. Son père, qui, lui aussi, aimait à faire des vers, envoya son fils étudier dans diverses villes et faire ensuite ses études de droit à Pest. C'est là qu'il se fit avocat et trouva du plaisir à jouer comme dilettante dans diverses pièces de théâtre. Devenu amoureux d'une célèbre cantatrice hongroise, il se fit acteur. Ses premiers drames sont de médiocres imitations des *Ritterdramen* des Allemands. Sa dernière pièce : *Bànk-Bàn* — qui le range assez près de Shakespeare — fut écrite en 1814 et concourut pour un prix qu'elle n'obtint pas. En 1819 il voulut la faire représenter en province, mais la censure ne le permit pas. En 1820, il retourna dans sa ville natale, à Kecskemét, pour en devenir le premier avocat. Son drame parut en 1821, mais n'obtint aucun succès parce que presque personne ne le lut.

Katona vécut, persuadé d'avoir manqué sa carrière, jusqu'en 1830 où la mort le délivra de ses souffrances morales. Mais quatre ans après un grand acteur tragique hongrois ayant fait jouer la pièce, il fallut encore onze ans pour que le goût du grand public pût être à même de trouver du plaisir à la voir.

M. Gyulai, qui est passé maître en fait de critique, traite dans son dernier livre : *Joseph Katona et son Bànk-Bàn* son sujet avec une précision de langage, une clarté de style, un soin des moindres détails qui font de son exposition un récit des plus intéressants.

Un autre ouvrage que j'ai mentionné en commençant est le beau volume de la *Collection de poésies et contes populaires hongrois* (460 pages ; prix : 3 florins — 8 francs). La Société Kisfaludy avait déjà publié trois volumes semblables de 1846 à 1848. Plus tard (en 1863) elle publia la célèbre collection de ce genre de J. Kriza, publiée sous le titre de *Roses sauvages*. En outre, diverses collections avaient paru en traduction. Citons le premier livre d'Auguste Greguss, qu'il publia pendant qu'il étudiait à Halle, sous le titre : *Ungarische Volkslieder* (1846, Georg. Wigand, Leipzig), dont l'Allemand O.-L.-B. Wolff a tiré bien des poésies pour le *Hausschatz der Volkspoesie* qu'il fit paraître en 1847. Une autre collection, traduction bien inférieure, mais précédée d'une intéressante préface, est celle de L. Aigner (Budapest, 2e édition).

Le volume qui vient de paraître forme la troisième partie d'une collection entreprise il y a une dizaine d'années. Il est signé des noms de Ladislas Arany, fils du grand poète, et de Paul Gyulai. Tout le volume contient des poésies et contes recueillis en Transylvanie. Le peuple hongrois aime beaucoup le chant [1]. Nous regrettons de man-

1. Voir *le Livre* du 10 janvier 1883.

1. Qui ne connaîtrait pas les sons tantôt mélancoliques, tantôt pétulants et pleins de vie des Tziganes. Malheureusement l'étranger ne connaît guère de la

quer de place pour traduire cette fois quelques-unes des ballades ou chants de la collection de MM. Arany et Gyulai. Peut-être donnerons-nous encore des spécimens de cet ouvrage, car nous croyons qu'on aime aussi en France les contes naïfs et frais qui vous donnent comme la photographie de l'esprit de tout un peuple.

Un ouvrage destiné à faire beaucoup de bruit est celui du professeur A. Vambéry, orientaliste dont on rencontre souvent le nom dans les ouvrages français, allemands ou anglais qui traitent de l'Orient. Son ouvrage : *l'Origine des Magyars,* publié par l'Académie des sciences, paraîtra en outre en trois langues étrangères.

La première édition hongroise du livre (705 p. in-8°, prix 5 fl. — 11 fr.) a été épuisée en trois jours. D'où vient ce grand succès ?

La question de l'origine des Magyars a toujours été une question de haut intérêt pour les Hongrois. M. Paul Hunfalvy, auteur des ouvrages : *Ethnographie von Ungarn* et *Die Ungern oder Magyaren* (Teschen et Vienne, 1881) et M. J. Budenz, professeur à l'Université, sont d'avis que les Hongrois appartiennent à la famille des peuples ugro-finnois et que les formes d'origine turque de la langue hongroise proviennent de la peuplade turque des Chazares, avec laquelle les Hongrois sont entrés en rapport après s'être séparés des Finnois. D'après M. A. Vambéry, les Hongrois seraient un peuple turco-tartare, qui aurait subjugué, longtemps avant de jouer un rôle dans l'histoire, des peuples ugro-finnois dont le langage aurait exercé une influence sur le leur.

On voit à quel point les opinions sont opposées. Le fait qu'un personnage d'une autorité aussi reconnue en fait de philologie turque et tartare que Vambéry (qui a vécu douze ans en Turquie et en Asie) élève la voix, concourt à rendre la discussion plus intéressante. La controverse n'a pas encore dit son dernier mot, de sorte que nous aurons certainement à revenir sur cette question.

Nous avons encore à mentionner deux volumes de vers. D'abord celui que M. J. Komocsy nous donne sous le titre de *Livre de l'amour*. L'auteur n'est plus du nombre des jeunes poètes, mais malgré ses cheveux gris il aime l'amour. On n'attendra donc plus de lui des vers byroniens ou des dithyrambes à la Petœfi, mais bien plutôt des chants anacréontiques, qui nous prouvent que si l'amour a fait quelquefois souffrir notre poète, en somme, il l'a bien plus souvent réjoui. — Le *Hiawatha* — l'*Edda* des Indiens — de Longfellow a été traduit en hongrois par M. F. Bernàtsky, à Vienne. Les beaux vers du poète américaiu sont habilement traduits et sont suivis d'annotations, ce qui était bien nécessaire, vu la foule de mots étrangers que l'auteur a empruntés à la langue des Indiens.

Ces jours-ci (avant Noël) vont encore paraître les poésies réunies de M. Charles Szàsz (lisez *Çâce*), dont nous avons dernièrement publié la biographie [1] en vous donnant celle du professeur Auguste Greguss que la mort vient d'enlever. L'Académie perd en lui un directeur, l'Université un professeur plein de zèle, la Société Kisfaludy son vice-président. — Nous reviendrons prochainement sur les poésies de M. Szàsz.

EUGÈNE SCHWIEDLAND.

1. Voir *le Livre* du 10 septembre 1882.

Hongrie que les Tziganes ! Nous avons vu avec regret que l'ouvrage de M. V. Tissot sur la Hongrie (voir *le Livre* du 10 mai 1882) a eu une nouvelle édition illustrée ! (Paris, E. Plon) Nos journaux en citent journellement sous le titre de *Tissotises* diverses assertions des plus stupéfiantes.

RUSSIE

Saint-Pétersbourg, avril 1883.

Nouvelle aggravation de la loi sur la presse. — Poèmes en prose de M. Tourguénieff. — La poésie russe en 1882. — Les principes de la démocratie russe, par M. Yousof. — Publications diverses.

Nous avons déjà déploré dans notre dernière correspondance la nouvelle loi qui vient d'être imposée à la presse russe ; on vient de l'enrichir d'un nouveau paragraphe qui écarte du journalisme toute une catégorie de personnes dont le concours aurait pu être très utile aux lettres. A l'avenir, aucun fonctionnaire du gouvernement ne peut collaborer à un journal quelconque sans une autorisation spéciale du ministère auquel il est attaché.

En Russie, où l'instruction est si peu répandue, cette loi peut porter une sérieuse atteinte à la littérature; un de nos écrivains les plus distingués aujourd'hui, M. Tchedrine, a débuté par des œuvres remarquables composées au temps où il était fonctionnaire; on peut en dire autant de plusieurs de nos littérateurs. Si nous ne faisons pas erreur, un de nos premiers romanciers, Gontcharof, l'auteur d'*Oblomof,* est encore maintenant employé dans un ministère.

Sera-t-il censé d'avoir sollicité une autorisation spéciale pour avoir la permission de publier ses écrits dans une revue?

Mais s'il est facile aux grands talents de s'affranchir de cette loi en donnant leur démission, les hommes qui pourraient rendre service à la presse par leurs connaissances spéciales devront y renoncer pour ne point briser leur carrière.

La nouvelle œuvre de M. Ivan Tourguénief, les *Poèmes en prose,* vous est déjà connue puisqu'elle a paru simultanément, en russe dans le *Messager d'Europe*, et en français dans la *Revue politique et littéraire.*

Ces poèmes, qui méritent bien leur nom, ont eu chez nous un double succès comme œuvre d'art et comme révélation intime de l'âme de l'auteur. Quelques-uns doivent être un peu obscurs pour le lecteur étranger, par exemple ce petit poème de vingt-cinq lignes intitulé : *la Dernière entrevue* dont voici la traduction :

« Nous étions autrefois de vrais et bons amis.... mais un mauvais jour survint où nous nous séparâmes en ennemis... plusieurs années passèrent.... tout à coup j'apprends qu'il est sur son lit de mort et qu'il demande à me voir. Je vais vers lui, j'entre dans sa chambre, nos regards se rencontrent... je le reconnus à peine, mon Dieu! Comme la maladie l'avait changé, jauni, desséché; la tête toute chauve, la barbiche déjà grise, il avait pour tout vêtement une chemise coupée avec intention. Il ne pouvait supporter la pression la plus légère... il me tendit brusquement sa main maigre décharnée, balbutia avec effort quelques mots inintelligibles. Était-ce une salutation ou peut-être un reproche? Sa poitrine épuisée haleta et deux minces larmes de martyr roulèrent sur les pupilles contractées de ses yeux enflammés. »

L'auteur raconte qu'il tendit au malade la main; mais il me sembla, continue-t-il que ce n'était pas sa main que je touchais... il me parut qu'entre nous était assise une grande femme en blanc. Un grand voile l'enveloppait de la tête jusqu'aux pieds. Ses yeux pâles et profonds sont immobiles; ses lèvres, décolorées et sévères, restaient muettes. Cette femme joignit nos mains... elle nous réconcilia pour toujours. Oui, la mort nous réconcilia. »

Les lecteurs étrangers peuvent tous admirer ce récit saisissant, si dramatique et si concis; mais pour nous qui reconnaissons dans ce pâle moribond notre poète le plus populaire et dont le souvenir est toujours si vivant parmi nous, Nekrassof, ce tableau a un attrait plus profond et nous frappe au cœur.

Depuis longtemps déjà les pensées intimes de notre grand romancier sont tournées vers la mort. Il y a déjà peut-être plus de dix ans qu'il a écrit ce morceau philosophique : *Arrête (Dovolno)*, qui a été publié dans le recueil de ses nouvelles. Dans les *Poèmes en prose*, Tourguénief aborde de nouveau cette même question; mais nous remarquons avec joie chez le poète une protestation contre la mort qu'il accueillait dans : *Arrête* avec trop de stoïcisme.

« Comment? s'écrie-t-il aujourd'hui, déjà la mort? si vite? c'est impossible! »

« Je n'ai encore rien fait, je voudrais me mettre à l'œuvre. »

En évoquant ses souvenirs, le poète dit avec amertume : « L'homme a fait tout son possible, il a travaillé sans relâche, avec amour et conviction... et voici que des âmes droites se détournent de lui et des visages honnêtes s'enflamment d'indignation à l'ouïe de son nom... Va-t'en, lui crient de jeunes voix convaincues; nous n'avons besoin ni de toi ni de ton travail; tu souilles notre demeure, tu ne nous connais pas et tu ne nous comprends pas... tu es notre ennemi! »

Notre cher Tourguénief nous permettra de lui dire qu'il s'est trompé, car pour écrire ces lignes il faut avoir un grand cœur plein d'une sincérité que les jeunes âmes honnêtes ne peuvent pas méconnaître. Si les jeunes voix dont parle le romancier ont pu trouver quelque chose à redire aux *Terres vierges*, elles ne cessent pourtant de lui crier : « Viens, grand poète, viens dans nos demeures et fais connaître à notre chère patrie, comme tu l'as toujours fait à l'aide de ton puissant talent, l'amour que nous lui portons et le bien que nous lui voulons. »

Et sois assuré, cher poète, que lorsque viendra cet avenir que rêvait Nekrassof, où le moujick rapportera de la ville les œuvres de Bélinsky et de Gogol, il leur joindra les œuvres humanitaires d'Ivan Tourguénief!

Si j'entretiens rarement les lecteurs du *Livre* de notre poésie russe, c'est qu'elle offre actuellement peu de choses dignes d'intéresser non seulement le public étranger, mais même le nôtre.

Pendant les dernières trente années, le poète

Nekrassof a joui d'une telle popularité qu'il a jeté dans l'ombre jusqu'aux Pouchkine et aux Lermontof. C'est à peine si, à côté de lui, on remarquait le grand talent du poète Tolstoï. La mort nous l'a enlevé depuis cinq ans et il nous est encore impossible de prévoir qui pourra prendre sa place. Tous ses contemporains et tous nos jeunes auteurs sont plutôt des traducteurs et des imitateurs que des poètes originaux.

Nekrassof était avant tout le poète du moujick; sa muse, en s'envolant dans les plus hautes régions, n'oubliait jamais son humble ami et revenait toujours à lui sans se lasser. De là son immense popularité et l'empire qu'il a exercé sur les esprits et qui l'a fait préférer à Pouchkine et à Lermontof, qui lui sont peut-être supérieurs comme artistes.

C'est que la Russie d'aujourd'hui est avant tout le pays du moujick.

Si je parcours les différentes poésies qui ont paru en 1882, pour vous en donner un spécimen, je m'arrêterai de préférence sur deux petites pièces de M. Veinberg qui ont été insérées dans les *Annales de la patrie*.

Le thème du poète russe est celui que M. Sully Prud'homme a si délicatement développé dans sa poésie intitulée : *Homo sum*.

Dans la première de ces poésies M. Veinberg exprime avec bonheur les séductions de la nature qui invite le poète au repos et à l'oubli : « Reste avec moi; tu seras le chevalier fidèle de la nature, le gardien de la liberté souveraine, du calme et de la beauté. »

Dans la seconde poésie le poète répond aux sollicitations de la nature et lui dit : « Là où se trouve l'homme, là je dois être aussi. Ses vices, ses plaisirs, ses combats, ses peines, tout ce qui le fait grand et fort, petit et misérable, tout ce qui le touche fait partie de mon être, et une force invincible m'entraîne vers lui pour étouffer tantôt dans la chaleur suffocante ou me roidir dans le froid mortel des glaçons. Dominer ici en maître absolu, là me courber comme un vil esclave; jouir avec les uns, pleurer avec les autres, tantôt croire et tantôt maudire, et toujours cherchant le repos, ne le trouver que dans la tombe. »

J'appellerai maintenant l'attention sur deux livres qui ont paru récemment et qui peuvent offrir de l'intérêt à tous ceux qui s'occupent de la vie politique et sociale en Russie.

L'un d'eux, les *Principes de la démocratie russe*, est dû à la plume de M. Yousof, jeune publiciste qui nous a donné déjà une étude très intéressante sur les dissidents de la Russie.

La démocratie, chez nous, n'est pas encore un parti politique actif, ce n'est jusqu'ici que la théorie d'un certain parti qui aura peut-être un jour le moyen de faire triompher ses idées.

Les principes de la démocratie russe d'après cet auteur sont beaucoup plus larges que ceux du libéralisme qui n'embrasse que les intérêts d'une classe, tandis que les premiers cherchent à réaliser un progrès général.

Ce qui les sépare surtout, c'est que la démocratie trouve que le bonheur futur de la Russie consiste avant tout dans un développement intelligent du *mir* russe sans toucher à ses bases économiques, tandis que le libéralisme voudrait plutôt transformer la société russe à l'image de la société européenne avec ses grandes propriétés et ses vastes sociétés d'actionnaires, mais aussi avec ses prolétaires et ses éternelles luttes sociales.

M. Yousof tient surtout, en se fondant sur les travaux du prince Wassiltchikof et de M. Kaveline, à démontrer que le *mir* a toute la moralité et tous les éléments intellectuels nécessaires pour qu'il se développe en une organisation forte et civilisée où la science et la justice pourront régner avec non moins d'éclat que dans d'autres sociétés européennes.

Le second ouvrage que je désire vous présenter est intitulé : *les Principes de réforme de l'administration centrale et locale* par M. Notowitch; c'est la contre-partie de la théorie développée par M. Yousof.

Il ne renferme rien d'original, rien de nouveau, rien de russe; c'est un rabâchage de tout ce que nos économistes et gazetiers ont répété mille fois avant lui et avec plus de talent.

Passons à l'œuvre beaucoup plus intéressante de M. Likchatchef : *le Suicide en Europe et en Russie*.

L'auteur affirme que tous les suicidés ne sont pas des hommes atteints de maladies psychiques. D'après les statistiques qu'il donne, il n'y aurait qu'un cinquième de suicidés qui aient recouru à cette extrémité par l'effet de la maladie, le reste y est amené par une existence manquée.

Dans ce livre, l'étude du suicide en Russie est bien observée. L'auteur donne dans l'appendice plusieurs lettres écrites par des suicidés au dernier moment, ces textes sont bien intéressants pour le psychologue.

Comme les belles-lettres n'offrent rien de bien saillant dans ce moment, je citerai différentes publications récentes pour que vous puissiez suivre le mouvement de la pensée dans mon pays.

La Réforme de la logique, par Nicolas Grotte

est un livre très utile au pédagogue. L'auteur prétend que dans un cerveau à l'état sain, la pensée obéissant à des lois organiques immuables ne peut pas faire fausse route. Les erreurs de jugement proviennent de causes qui n'ont rien de commun avec le processus de la pensée, c'est-à-dire d'une observation imparfaite ou du manque d'instruction. Il proteste ainsi contre la nécessité d'étudier les règles de la logique pour pouvoir penser juste : « Quelle situation originale et tragique, s'écrie-t-il, si pour penser avec justesse il est nécessaire de connaître les lois de la logique! Ne peut-on pas se demander de quelle manière on a pu découvrir ces lois? Avant de les connaître, la réflexion aurait dû s'égarer; mais pour les découvrir, il a fallu penser juste, et même très juste. »

C'est ainsi que M. Grotte combat les partisans de l'enseignement de la logique dans les écoles en retournant contre eux leurs propres arguments.

M. Grotte a pour lui l'opinion des plus grands philosophes modernes; il suffit de rappeler que Kant s'opposait à l'enseignement de la logique dans les écoles et voulait substituer à cette branche de l'enseignement l'étude des sciences naturelles.

Je ne sais pas si la logique figure dans le programme de vos écoles; mais je me rappelle avoir lu, il y a quelques années, dans la préface d'un manuel de logique français, ces quelques lignes senties : « Je publie ce traité, car la réforme que je souhaite ardemment se fait attendre; mais en même temps j'exprime le vœu que le moment où mon livre deviendra inutile soit proche et j'espère que cette édition sera la dernière. »

M. Korch continue son *Histoire de la littérature générale* qui sera bientôt à sa vingtième livraison.

Un jeune économiste, M. Ziber, nous a donné une bonne traduction des œuvres de Ricardo avec une biographie détaillée de celui-ci.

Enfin, les derniers romans de MM. Daudet et Zola, l'*Évangéliste* et *Au bonheur des Dames*, ont été déjà traduits dans plusieurs revues et journaux.

M. A.

SUISSE

La littérature de l'Armée du Salut. — « L'Évangéliste » de M. Alphonse Daudet : le dessous du roman. — Les publications relatives à l' « Escalade » de Genève. — Un livre de voyages.

Genève, le 6 avril 1883.

Je me félicite de me retrouver à mon poste de correspondant après les dangers que vient de courir la cité genevoise. Vous savez, en effet, que nous avons été envahis, que nous avons eu sur les bras une belle et bonne armée qui pendant plusieurs semaines — ce n'est pas moi qui le dis, mais notre journal officiel — a tenu en échec les autorités du pays. Mais enfin la vigilance et la bravoure de notre police nous ont débarrassés de l'étranger : le chef hiérarchique de l'armée du Salut — pour parler encore le langage officiel, — M^lle^ C. Booth, a été sommée de vider la place, les *exercices* de l'armée du Salut ont été interdits. Tout est sauvé, sauf peut-être la fierté très légitime que nous éprouvions à nous donner comme le pays de toutes les libertés, le refuge de tous les proscrits de la politique, de la religion et de la pensée.

Si l'armée du Salut n'a pas fait couler beaucoup de sang, elle a fait, par contre, répandre des flots d'encre. Et c'est par là qu'elle rentrerait peut-être dans le cadre de ces correspondances, si le *Livre* pouvait disposer de ses colonnes en faveur de simples écrits de circonstance, agitant des questions de théologie et de liberté religieuse.

Il est pourtant arrivé quelquefois à de petits écrits de polémique de survivre aux événements qui les avaient fait naître. Les fameuses et impérissables *Provinciales* n'étaient à l'origine que les « petites lettres ». Aussi j'hésite à garder un silence absolu sur la littérature de l'armée du Salut à Genève. Je ne saurais passer à côté de cette avalanche de brochures qui continuent à pleuvoir aux vitrines de nos librairies et aux devantures des kiosques sans en donner au moins les titres. A la postérité, après cela et si elle n'a rien de mieux à faire, le soin de rechercher si parmi nos publicistes de ces dernières semaines ne se trouverait point peut-être un Pascal genevois méconnu. Qui sait? Nul n'est prophète dans son propre pays.

Voici d'abord, premier dans l'ordre des temps,

l'Armée soi-disant du salut, par Mme la comtesse de Gasparin, une Genevoise, comme on sait. Cette brochure en a provoqué plusieurs en réponse, pour la défense soit de nos évangélistes anglais représentés par Mme de Gasparin comme des suppôts de Satan, soit de la liberté religieuse violée par notre gouvernement. Pour m'en tenir aux principales, nous enregistrerons des *Lettres à Mme de Gasparin* par « une incrédule » et par M. D. Sautter de Blonay; une *Lettre d'un citoyen genevois à ses concitoyens,* et *la Crème des Salutistes*, par « un bon Suisse ». M. Cart, pasteur à Neufchâtel, s'est attaché de son côté à la critique des doctrines et des procédés de l'Armée du salut. Vous voyez que nous ne dormons pas, et je suis pourtant assez loin d'être complet dans l'énumération que je viens de faire.

La présence à Genève de l'armée du Salut, au moment où se publiait à Paris le roman *l'Évangéliste* de M. Alphonse Daudet, a donné à cet ouvrage un intérêt d'actualité et l'a fait lire par tous. Chacun voulait y voir une satire de la piété protestante telle qu'elle se manifeste dans les réunions de nos coreligionnaires *salutistes*. Mlle Ebsen, enlevée aux affections naturelles de la famille, a fourni une arme de plus à ceux qui en cherchaient pour écraser l'armée et l'arrêter dans ses entreprises conquérantes. Mme Autheman, malgré ses crimes relevant du code pénal, s'est dressée à côté de Mlle Ebsen comme un des produits funestes de la propagande d'outre-Manche; on ne doutait pas que ce monstrueux personnage eût existé. D'ailleurs le *Figaro* ne nous avait-il pas montré « le dessous du roman » et l'un de ses collaborateurs n'avait-il pas couvert de sa signature la déclaration suivante : « Dans ce livre, tout est vrai; il n'y a pas une seule ligne inventée, pas un seul fait machiné pour les besoins de la cause; c'est un procès-verbal scrupuleux, ou mieux le compte rendu exact d'une affaire criminelle du plus puissant intérêt et de la plus grande importance. Il est vrai que dans ces derniers temps M. Daudet lui-même et, après lui, ses amis nous avaient informés que les « exercices religieux » — pour employer encore le langage de nos autorités genevoises — dépeints dans *l'Évangéliste* n'étaient pas ceux de l'armée du Salut

L'impression première n'en a pas moins survécu, parce que le culte présidé par Mme Autheman et la réunion à laquelle Mlle Ebsen assiste avec sa mère et où Elisa se laisse enrôler, sortent absolument du type des services protestants français. M. Daudet, a-t-on pensé, n'aura pas voulu faire cette peine aux personnes qui avaient cru pouvoir se reconnaître dans son œuvre, de leur dire sans plus de façons : Ces fous ou ces monstres, c'est bien vous! On a donc persisté à voir dans ce livre une satire du protestantisme anglais qui fait à cette heure son apparition sur le continent. Et c'est ainsi que M. Daudet, en esprit trop ouvert et trop généreux évidemment pour n'être pas sincèrement libéral, a contribué indirectement à soulever la tempête de fanatisme religieux et antireligieux qui a abouti à l'expulsion de notre ville de ces quelques Anglais, assez osés pour venir nous annoncer leur évangile.

Toutefois, la question soulevée par *l'Évangéliste* et par les rédacteurs du *Figaro* subsistait . avons-nous affaire à une histoire vraie? Le protestantisme est-il coupable des faits atroces mis à sa charge?

Ayant appris que la personne qui figure dans le roman de M. Daudet sous le nom d'Élise Ebsen devait habiter Zurich, le distingué directeur d'un de nos journaux religieux de Genève, M. Francis Chaponnière, a voulu en avoir le cœur net. Il a été aux renseignements et voici ce qu'il nous apprend dans le numéro d'aujourd'hui de son journal. Le roman qui nous occupe a fait assez de bruit et est assez connu de chacun pour qu'il y ait un véritable intérêt à reproduire textuellement les conclusions de l'article de la *Semaine religieuse :*

« 1° La séparation de Mlle Ebsen, d'avec son fiancé d'abord, et ensuite d'avec sa mère, n'est nullement imputable à Mme Autheman. Ces deux ruptures n'ont pas été provoquées par des considérations de l'ordre religieux. Elles ont eu de tout autres causes, que nous ne pouvons pas même indiquer ici, Mlle Ebsen ayant toujours évité avec soin de s'étendre, même avec ses amis, sur les griefs particuliers qu'elle avait contre sa mère.

« 2° Mme Autheman n'a jamais, ni suborné, ni séquestré, ni détourné, ni retenu Mlle Ebsen. C'est Mlle Ebsen qui est venue et revenue, à diverses reprises, se jeter d'elle-même entre les bras de Mme Autheman, la suppliant de lui prêter asile et protection.

« 3° Mme Autheman n'a employé Mlle Ebsen pour ses œuvres d'éducation chrétienne que d'une manière occasionnelle et provisoire et pendant un temps très limité. Les diverses places que Mlle Ebsen a occupées dans les années qui ont suivi étaient de simples places d'institutrice, qui n'avaient rien affaire avec l'évangélisation proprement dite.

« 4° Mlle Ebsen a été atteinte, dès l'âge de dix-huit ou dix-neuf ans, d'une affection nerveuse qui explique très bien le traitement que les médecins avaient cru devoir lui prescrire, et en particulier la fameuse ordonnance retrouvée dans son tiroir.

« 5° Mlle Ebsen a fait, à la fin de 1870, une tentative, que nous croyons avoir été loyale, pour se remettre à vivre avec sa mère. Si cet essai n'a pas duré, ce n'est, en tout cas, point la faute des protectrices de la jeune fille, qui avaient été les premières à lui conseiller de faire ce pas.

« 6° Mme Autheman ne doit pas être rendue responsable de ce qu'il peut y avoir, à cette heure, d'un peu fanatique ou sectaire dans la piété de son ancienne protégée. Mlle Ebsen ne s'est lancée dans la « haute spiritualité » wesleyenne ou plymouthiste que depuis son établissement dans la Suisse allemande, longtemps après sa séparation d'avec sa mère et d'avec Mme Autheman, et sous des influences qui n'ont rien du tout de parisien. Ajoutons que, si Mme Autheman joue un rôle important dans *l'Œuvre des visiteuses bibliques* et dans quelques autres entreprises d'évangélisation et d'instruction chrétienne, elle n'a jamais, que nous sachions, parlé dans des réunions mêlées d'hommes et de femmes et n'a certainement jamais payé des conversions de pauvres ni arraché des enfants à leurs mères.

« 7° Mme Ebsen n'ayant jamais cessé, depuis 1869, de se plaindre à tout venant de l'enlèvement de sa fille, des enquêtes sérieuses ont été faites sur cet incident, d'abord en 1869, par un honorable pasteur de Paris, puis par un non moins respectable propriétaire protestant de la province française, et ensuite par la police de la capitale; plus tard, en 1870 ou 1871, par les autorités britanniques (Mlle Ebsen était alors en Angleterre et sa mère avait dénoncé ses bourreaux à la reine Victoria en personne); plus tard enfin, et à diverses reprises, par les magistrats très radicaux de Zurich, fort peu accessibles, croyons-nous, aux séductions de l'orthodoxie et de la haute banque parisienne. Toutes ces enquêtes ont eu pour résultat la complète justification de Mme Autheman.

« 8° En résumé, M. Alphonse Daudet a été dupe de son bon cœur et peut-être aussi de ses préventions catholiques ou mondaines, et il s'est laissé trop facilement attendrir par les larmes d'une mère qui lui a raconté ses souffrances sans lui confesser en même temps ses torts. »

L'assaut livré à notre ville par Mlle Booth et son armée n'est pas le premier, tant s'en faut, que la cité genevoise rencontre dans son histoire. Nous en avons eu bien d'autres. La plus célèbre équipée du même genre est la mémorable Escalade de 1602 dont le principal héros, après nos pères qui sortirent vainqueurs de cette chaude affaire, fut le duc Charles-Emmanuel de Savoie dont l'ambition n'allait à rien moins qu'à nous annexer à ses États. Le souvenir de cette date tragique est célébré chaque année par des fêtes de famille et des réjouissances populaires. Nos érudits la célèbrent aussi à leur manière, en mettant au jour ou en réimprimant les documents du temps qui se rapportent à l'entreprise du duc Charles-Emmanuel.

J'ai sur ma table deux opuscules publiés par les soins du savant directeur de nos archives, M. Théophile Dufour, élève de l'École des chartes. L'un est la réimpression d'une plaquette en vers et en patois du temps, qui parut à Chambéry en 1603 et qui a pour titre : *Discours sur l'entreprise de Genève, tiré au vray par un croquan Savoyar;* l'autre renferme *Deux relations de l'Escalade, suivies d'une Lettre de Simon Soulart* (un pasteur de Genève contemporain des événements). Ces trois pièces étaient restées manuscrites.

Les deux opuscules de M. Dufour ont paru en 1879 et en 1880 à la librairie Jullien en notre ville.

L'année dernière, un frère de M. Théophile Dufour, M. L. Dufour-Vernes et M. le professeur Eugène Retter ont apporté encore une importante contribution à la littérature de l'Escalade. Il s'agit d'une *Histoire de l'Escalade avec toutes ses circonstances,* par David Piaget, citoyen de Genève.

C'est là une relation inédite qui était restée enfouie jusqu'à ce jour dans une liasse de manuscrits de la bibliothèque de Grenoble où elle était venue se loger on ne sait trop comment. Ce document très curieux a été publié avec tous les soins que nos historiens modernes mettent aujourd'hui à la reproduction des textes, et il a été accompagné d'une introduction et de notes qui achèvent d'en faire un petit livre aussi sérieux que piquant (chez Georg, 1882, in-8°, 63 p.).

Il y aurait lieu de s'étonner si, dans un pays où à défaut de grands poètes il y a toujours eu des chansonniers, les événements de l'Escalade n'avaient mis en verve nos petits Bérangers. Cet étonnement nous est épargné; en effet, l'entreprise de 1602 est devenue le centre de tout un cycle de poésie locale. C'est, en général, la muse badine qui prélude; mais dans les plus anciennes de ces productions, alors que l'émotion causée par l'événement était encore vive, la chanson s'élève souvent jusqu'à la hauteur de l'ode religieuse.

Tel est en particulier le cas pour une des pièces les plus connues du répertoire, l'une des premières en date apparemment, et qui, après avoir

débuté par une invocation au « maître de bataille », se termine par une action de grâces :

Dedian sa man, il y ten la victoire,
A lui solet en démure la gloire :
A to zamai son sain non sai begui !
Amen, amen, ainsi. ainsi soit-y.

C'est du patois, comme on voit, du patois savoyard et genevois du temps. Mais quel souffle avaient les poètes d'alors : soixante-huit strophes, cette chanson !

La librairie Jullien, qui s'est fait une sorte de spécialité des publications relatives à l'Escalade, possède dans son catalogue un recueil de chansons qui s'y rapportent. (*Chansons de l'Escalade*, in-4°.) Elle a aussi fait paraître à part, accompagnée de jolies illustrations de F. Chomel, la plus populaire de ces petites épopées, celle dont le refrain est dans la bouche de tous nos enfants dès qu'ils savent balbutier leurs premières phrases :

Ah ! la belle Escalade,
Savoyard, savoyard
Ah ! la belle Escalade
Savoyard, gard, gard.

Ajoutons, pour en finir sur ce sujet, que l'armée qui vint, selon la même chanson,

Dans l'ombre de la nuit
Troubler notre réduit

était composée essentiellement de mercenaires de tous pays, parmi lesquels une forte proportion d'Espagnols. Nous pouvons donc célébrer les souvenirs de 1602 sans choquer nos voisins de Savoie qui n'étaient presque pas de la partie. Aussi n'est-il point rare qu'ils fêtent avec nous dans nos anniversaires la déroute de leur duc.

Au point de vue Escalade qui vient de nous occuper, le *Journal d'Isaïe Colladon* (un contemporain de l'événement), dont la librairie Jullien prépare en ce moment la publication, aura son intérêt. Je viens d'y lire, en effet, dans les bonnes feuilles qui m'en ont aimablement été communiquées, quelques pages qui constituent une petite relation de première main. Le journal de Colladon intéressera surtout les lecteurs suisses par la matière historique qu'il renferme ; mais par la beauté de l'exécution typographique — il sort des presses de la maison Fick — il se fera rechercher des amateurs.

Avant de clore cette lettre, je signalerai à l'attention des amateurs de livres de voyage ceux des rares nouveautés suisses en librairie dans le cours de ces dernières semaines : *Un peu partout, du Jura à l'Atlas* (chez Sandoz et Thuillier, in-12) offre une lecture aussi agréable qu'instructive. L'auteur, M. J. de Chambrier de Neufchâtel, sait voir et rendre ce qu'il a vu. Le voyage commence au bleu Léman pour finir à Mustapha ; sous la direction d'un si excellent guide le profit et le plaisir seront plus que doublés.

L. W.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

DES PUBLICATIONS NOUVELLES

JURISPRUDENCE

L'impuissance au Congrès, doctrine et jurisprudence anciennes sur cette cause de dissolution du mariage, colligées par Stef. Angeri. Paris, A. Ghio, libraire-éditeur, galerie d'Orléans, 1, 3, 5, 7 (Palais-Royal), 1882.

Il y a des gens qu'on ne prend jamais au sérieux, lors même qu'ils disent des choses graves, d'un air réfléchi et sur un ton sentencieux : M. Stef. Angeri est de ceux-là. Il a pensé qu'une préface était utile pour instruire le lecteur du motif qui avait présidé à la confection de sa brochure.

La préface vaut mieux que le livre. Elle est charmante de naïveté. *L'idée de ce livre, lisons-nous d'abord, est éclose entre une conférence du Père Didon et un sermon de M. Naquet.* Cette transposition de mots est-elle due à une erreur typographique, ou bien faut-il y voir une malice d'auteur se faisant l'écho d'une opinion généralement répandue dans le public qui se plaisait à regarder le député comme un sermonneur et le dominicain comme un parleur *théâtrifié*?

Poursuivons avec l'auteur : *C'est une pièce,* dit-il, *que j'apporte au procès de l'indissolubilité et du divorce; rien de plus. Je n'ai pas la prétention d'éclairer le débat.* A quoi sert alors la pièce apportée par l'auteur? L'aveu est piquant. M. Stef. Angeri écrit pour écrire; il se soucie fort peu d'éclairer le débat; peut-être cherche-t-il à obscurcir la discussion. Ce que l'auteur n'ose pas avouer, beaucoup seront obligés de l'affirmer. Puis il ajoute aussitôt : *Faire pénétrer le jour dans l'alcôve nuptiale serait y introduire une lumière adultère. Plutôt que d'oser en soulever un coin du rideau, la main qui écrit ces lignes se dessécherait.* C'est un cri sublime dans le genre *pathos*.

Il eût été plus naturel de la part de M. Stef. Angeri, faisant œuvre de jurisconsulte, mais incapable de résister à son cuisant désir d'aligner quelques phrases de préface, de nous avertir simplement que, dans un sujet aussi scabreux l'auteur désignerait les choses par leur mot propre, sans donner, pour cela, dans l'érotisme. *Honni soit qui mal y pense* eût mieux dit et davantage. Bien plus, ne rien dire du tout eût été encore préférable. La chasteté ne s'annonce pas; on la savoure quand l'ouvrage de l'écrivain en est imprégné.

Il serait superflu d'analyser le fond de cet ouvrage, lequel est tout au plus un pâle reflet du célèbre opuscule de Bouhier, président au parlement de Dijon, sur cette même matière.

De ce que l'Église a la sagesse d'admettre le cas d'impuissance parmi les causes de nullité du mariage, M. Stef. Angeri trouve le moyen de conclure ingénieusement que l'Église catholique et les partisans du divorce *sont d'accord au fond des choses. Et moi,* s'écrie-t-il, *je dirai : N'êtes-vous pas d'accord? Cette discussion est-elle autre chose qu'une tautologie indigne des deux argumentateurs. Et l'Église, qui prend les choses de haut, ne pourrait-elle pas céder sur ce mot (divorce), puisque la chose s'est toujours trouvée dans ses institutions?* Les mots nullité et divorce sont donc synonymes; M. Stef. Angeri, esprit éminemment juridique, le veut ainsi. Quelle distinction fait-il entre un auteur dont le talent est *nul* et celui qui *cesse tout à coup d'en avoir*? Probablement, en ce qui concerne M. Stef. Angeli, la différence n'existe-t-elle point.

Que M. Stef. Angeri retourne, suivant son expression, *s'enfermer* avec les pères et les docteurs de l'Église; qu'il nous fasse grâce des *confidences* que ceux-ci auront pu lui faire. Veut-il accepter l'avis d'un libre penseur : Mieux que sa plume, le silence de M. Stef. Angeri saura défendre l'Église catholique. L. B.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Les Finances de la France, par Léon Say. Paris, Guillaumin, in-8. — Prix : 6 francs.

« Serrez le frein à la descente et n'écrasez pas la poule aux œufs d'or. » Tel est le prudent conseil donné par M. Léon Say du haut de la tribune et dans la presse. Il a déjà été en partie écouté; les Chambres, ouvrant l'oreille à l'appel de la raison, commencent à stoper ferme, à enrayer le mouvement. Reste à savoir si l'étourderie et l'imprudence ne lanceront pas de

nouveau vers l'inconnu les coureurs d'aventures. En attendant l'expérience des faits, leçon toujours cruelle et souvent inutile, rien ne saurait mieux nous tenir en garde contre des théories présomptueuses que les arguments pratiques renfermés dans cet ouvrage. Il y aura profit pour tous à les résumer ici rapidement.

A inventer des formules séduisantes, on perd le sens des réalités. Lorsque les courtisans du peuple, pour lui être agréables et obtenir ses suffrages, le flattent de l'espoir qu'il payera moins d'impôts à mesure qu'il deviendra plus riche, ils le trompent. Le besoin d'amélioration étant le mobile essentiel du progrès, tout pays qui s'enrichit doit augmenter son budget chaque année, afin de compléter son outillage, de perfectionner son organisme. Il faut donc que la progression des recettes s'équilibre avec celle des dépenses.

D'un autre côté, la nation n'envoie guère aux Chambres que des agents d'excitation à la prodigalité, trop généreux des fonds du Trésor, et qui trouveraient commode d'entretenir communes et départements aux frais de l'État. En attendant que celui-ci nourrisse et abreuve gratis tout le monde, ainsi que le réclament certains socialistes, nos députés mettent à sa charge des légions d'employés. Leur occupation constante est de courir d'un ministère à l'autre, sollicitant des subventions, des nominations, des secours, sans réfléchir que le budget n'est en réalité qu'une pompe aspirante et foulante, incapable de répandre une pluie d'or, s'il n'en a pas au préalable soutiré les éléments du réservoir public. Par une contradiction bizarre, ces mêmes représentants du peuple interviennent chaque jour en faveur des contribuables récalcitrants. Eux qui font les lois, ils recommandent et protègent ceux qui ne veulent pas qu'on les leur applique. Dès qu'on a un député dans sa manche, on fraude impunément le fisc. L'administration financière est ainsi contrecarrée continuellement et ses agents désarmés ne savent plus comment remplir leur caisse.

A ces diverses causes de déficit, s'ajoute la mise à la retraite prématurée d'un nombre illimité de fonctionnaires, par suite des mouvements politiques et des culbutes de cabinet, dont la fréquence fait passer le pouvoir de main en main. Non seulement l'État paye ainsi à chaque titulaire actuel ses appointements, mais il y a quelquefois jusqu'à trois ou quatre personnes qui vivent en même temps du budget pour avoir occupé le même poste. Et ils vivent d'autant plus longtemps qu'on les a mis plus jeunes au rancart.

Quel remède à cette situation? M. Léon Say ne le dit pas, quoique le mot soit sur toutes les lèvres, au bout de toutes les plumes. Quand le gouvernement n'a plus assez de force pour imposer une solution ni la Chambre assez d'abnégation pour désirer qu'on la trouve, survient d'ordinaire quelque hardi homme d'État qui tranche le nœud gordien. Mais laissons la politique et revenons à notre sujet.

En matière de finances, quand on est arrivé devant un mur, il faut s'arrêter, ne pas vouloir passer au travers, car l'échec serait certain. Si l'on s'est endormi sur la foi d'une bonne fortune momentanée et que l'on n'ait pas assez résisté aux fringales de dépense et de dégrèvement, il n'y a qu'un remède : tirer la barre, solder l'addition et attendre, seul moyen de traverser une période transitoire sans compromettre l'avenir. L'ancien ministre ne va pas jusqu'à conseiller l'arrêt des travaux publics en cours d'exécution, expédient déplorable et qui aggraverait le mal en ruinant la confiance; non, après avoir applaudi au plan gigantesque proposé par M. de Freycinet et en avoir lui-même facilité les moyens de réalisation, il n'a garde d'y renoncer. Seulement ce plan, si bien conçu à l'origine, il le voit appliqué d'une façon maladroite. On a tout entamé à la fois et rien achevé nulle part. En même temps, les devis estimatifs du début sont dépassés follement et le sacrifice subi par le pays plus que doublé. M. Say refuse donc de s'associer aux mesures imaginées pour en venir à bout quand même et à bref délai. Ainsi ni conversion du 5 pour 100, ni rachat des chemins de fer, ni emprunt nouveau. D'après lui, aucune de ces opérations ne saurait être entreprise sans danger, et il se prononce résolument contre elles. La main sur la clef du Trésor et les yeux fixés sur la cote de la Bourse, il nous défend de repuiser dans le réservoir de la prospérité publique, avant qu'il ait repris son ancien niveau. Sans doute, si l'on contractait un nouvel emprunt, si élevé qu'il fût, il serait souscrit, mais à quelles conditions! Aujourd'hui les fonds du monde entier étant pour ainsi dire solidaires, les capitaux affluent naturellement vers le pays qui leur offre les meilleurs avantages de sûreté et de taux. Or, élever le taux de l'intérêt, c'est suspendre pendant un temps plus ou moins long le développement de la richesse nationale, et nous ne sommes pas en mesure de tarir, même temporairement, les sources de notre fortune. D'ailleurs, en bonne administration, on ne doit émettre à nouveau du papier sur la place, que si tout l'ancien est classé, répandu dans la masse des petits capitalistes pour qui il devient un placement définitif, et, chacun le sait, la dernière émission du 3 pour 100 amortissable n'est pas encore écoulée; il reste un fort paquet de titres entre les mains de la spéculation.

A ce sujet, M. Léon Say laisse échapper un aveu qui l'honore. Placé, comme ministre des finances, dans l'alternative d'obliger les souscripteurs du 3 pour 100 amortissable à un versement qui eût pesé sur le marché et amené la baisse, ou de soutenir les cours par son intervention à la Bourse, il préféra ce dernier parti, employant les ressources de la dette flottante en opérations de report. Le stratagème ressemble fort à celui d'un propriétaire qui, ayant mis ses biens en vente, pour payer ses créanciers, pousserait lui-même les enchères, afin d'obtenir des prix plus élevés. En soi, l'expédient est un jeu profitable, mais peu loyal et surtout dangereux. Nous aimons à voir le grand financier qui s'y est livré demander au parlement un bill d'indemnité, pour se couvrir de ce qu'il a osé dans l'intérêt du Trésor public.

Tous les ministres ne sont pas, dit-on, si scrupuleux, ni si prudents. Il n'y a qu'à voir où certains

d'entre eux ont abouti avec leur système de rachat et d'exploitation directe de voies ferrées par l'État. C'est une erreur colossale qui, en trois ans, de 1878 à 1881, a coûté quarante millions, que les contribuables ont dû tirer de leur poche. Voilà un boulet que le budget traîne à son pied et dont il importe de couper la chaîne au plus vite. En vain allègue-t-on que ç'a été un moyen d'abaisser les tarifs pour le transport des marchandises. Qui vous autorise à favoriser certaines industries au détriment du pays tout entier? On ne doit pas dépenser l'impôt au profit seulement de quelques-uns, choisis, par faveur spéciale, parmi ceux qui le payent.

Évitons, nous dit M. Léon Say, les expériences négatives. Il est urgent, pour ce qui regarde les chemins de fer, de prendre un parti sur le mode d'exploitation, si l'on veut que le réseau classé achève de se construire et que les localités encore dépourvues de voie ferrée entrent directement en communication soit avec les centres industriels, soit avec les villes populeuses. Rétrocédons au plus vite à des compagnies les lignes exploitées à cette heure par l'État et les voies en construction. L'État ne doit jamais établir de réseau ni reprendre à son compte des lignes qu'à titre provisoire et s'il ne peut s'y refuser. N'a-t-il pas une charge assez lourde avec les travaux des ports que l'industrie privée ne saurait entreprendre?

Tout le volume est ainsi plein de vues saines, exprimées avec une humeur bienveillante et un pétillement d'ironie fort rare en telle matière. Aux esprits bien faits tout est bon pour se développer à l'aise.

A. P.

Dieu, Patrie, Liberté, par Jules Simon. Un vol. in-8°. Paris, Calmann Lévy, 1883.— Prix : 7 fr. 50.

Certains diront, de ce livre, qu'il est un pamphlet; disons, nous, qu'il est un plaidoyer : nous serons dans la vérité.

Un plaidoyer *pro domo sua*? non : M. Jules Simon, en butte aux attaques d'adversaires qu'il estime, encore qu'il condamne leurs programmes et leurs actes politiques, aurait cédé au désir de se défendre, de justifier son attitude et ses votes, que nul, à coup sûr, ne devrait songer à le lui reprocher; mais là n'a pas été son souci, il n'a voulu que plaider, mû par un profond amour de sa patrie, la cause du spiritualisme et la cause de la liberté.

Il l'a fait avec tout le talent qu'on lui connaît; il a été habile, il a été éloquent; mais il n'a pas évité le défaut dans lequel tombent nombre d'avocats, et des meilleurs, le défaut de mesure. Au prétoire, le défaut est excusable, — l'avocat se laisse entraîner par son sujet,—et il est assez souvent de peu de conséquence; — on est encore sous l'impression communiquée par la chaude parole de l'orateur alors qu'on décide du sort de l'accusé. On n'écrit pas un livre comme on parle un discours, et on ne lit pas non plus un ouvrage comme on écoute un orateur. On l'a dit: Qui veut trop prouver ne prouve rien, et le lecteur le plus disposé à vouloir l'assurance tout de suite de la liberté, de toute la liberté, le plus disposé encore à croire qu'en dehors du spiritualisme il n'est pas de salut, ne laissera pas, certes, que de se récrier, lisant ces lignes : « Quand M. Challemel-Lacour (discours du 4 septembre 1874) prononça ces mots : « l'unité morale de la France », le *Journal officiel* constate qu'il y eut des applaudissements sur divers bancs à gauche. Ces mots avaient une grande portée. Ils expliquaient tout le discours; ils étaient tout le programme de la campagne qui, depuis, a été prescrite par M. Gambetta et exécutée par M. Ferry. Les applaudisseurs, pour la plupart, n'y virent que l'annonce d'un discours contre le clergé. C'était bien plus que cela. Il y a deux sortes d'adversaires du clergé; les uns, c'est le grand nombre, pensent uniquement à combattre son influence; les autres aspirent à la remplacer, c'est-à-dire à exercer la même influence par les mêmes moyens, au profit d'une autre doctrine. Faire l'unité morale de la France, empêcher qu'on ne nuise à l'unité morale de la France, tout cela ne signifie rien, ou cela signifie : religion d'État. Toute la différence entre l'ancienne religion d'État et la nouvelle, c'est que le nom de l'ancienne est christianisme, et que le nom de la nouvelle est nihilisme. » Le mot nihilisme n'est assurément pas à sa place. M. Challemel-Lacour, comme tous les hommes politiques de grande valeur, comme M. Jules Simon, nourrit quant à l'avenir de son pays de certains désirs, et, de ces désirs, il en poursuit la réalisation. M. Challemel-Lacour, qui n'est pas matérialiste, qui n'est pas, à plus forte raison, nihiliste, appréhende fort la division de la France en deux Frances, l'une, qui docilement reconnaîtrait le *Syllabus*, — M. Jules Simon réprouve le *Syllabus*, — l'autre, qui continuerait de tenir pour un autre évangile, *la Déclaration des Droits de l'homme*, — et M. Jules Simon, parce qu'il est spiritualiste, a fait souvent l'éloge (encore dans *Dieu, patrie, liberté*) de la haute et belle philosophie de notre Révolution française. — Entre notre nouveau ministre des affaires étrangères et l'ancien président du conseil sous la présidence du maréchal de Mac-Mahon, le désaccord n'est pas très grand; il y en a un en ce qui touche la méthode du gouvernement, il n'y en a pas, ou que peu, en ce qui regarde le but à atteindre : savoir, faire que tous les Français aient conscience de leur dignité d'hommes, que, l'ayant, ils remplissent tous les devoirs de la plus exacte justice. En un autre endroit de son livre, M. Jules Simon rapporte la phrase d'un monsieur, qui n'a rien prouvé, la prononçant, que son inaptitude philosophique et politique; il la rapporte comme si, pour lui et pour nous, elle devait servir à caractériser les tendances de nos gouvernants. Ce monsieur, qui est conseiller municipal de la ville de Paris, a dit, s'adressant à des enfants, un jour de distribution de prix : « Jeunes citoyennes et jeunes citoyens, on a prétendu que nous avions chassé Dieu de l'école; c'est une erreur; on ne peut chasser que ce qui existe. Or Dieu n'existe pas. » Ces paroles prouvent-elles que M. Jules Ferry ait jamais pensé à faire enseigner dans l'école les doctrines matérialistes? M. Jules Simon est allé trop loin.

Mais parlons de la thèse qui fait l'objet du livre. Nous disons : la thèse; à mieux dire, il en est deux dans l'ouvrage : celle-ci, la liberté de l'enseignement, est nécessaire; et celle-là, la neutralité de l'école, est impossible. Or, nous ne faisons nulle difficulté de le reconnaître, M. Jules Simon a, les deux fois, sur les deux points, raison. On ne saurait, sans manquer à la logique, se réclamer des principes de 89 et nier la liberté de l'enseignement; et comme enseigner veut dire enseigner quelque chose de différent d'une autre chose, on doit bien admettre que l'école ne peut pas être neutre.

Discutons.

M. Jules Simon ne veut pas qu'il puisse être défendu à certain nombre de Français d'instruire la jeunesse. Quelque habit que l'on porte, quelque doctrine que l'on professe, si l'on remplit d'ailleurs les conditions de moralité et de capacité que l'État est en droit d'exiger, on doit pouvoir, sous le contrôle de l'État, seul légitimement chargé de délivrer des diplômes ayant une valeur officielle, on doit pouvoir ouvrir une école, y enseigner ce que l'on croit être la vérité. Nous accordons cela pleinement. Mais la logique est une chose, et la politique en est une autre. M. Jules Simon nous classe en girondins et en jacobins, en libéraux et en autoritaires : les girondins, les libéraux veulent la liberté comme il la veut; la refusent, les autoritaires, les jacobins. La classification, comme toutes les désignations de genres et d'espèces, en politique, est mensongère. Il déplairait à M. Jules Simon d'être qualifié d'intransigeant, et il l'est, en quelque sorte. Laissons là les qualifications de partis. Ce que M. Jules Simon eût dû s'appliquer à montrer, ce n'était pas la nécessité de la liberté de l'enseignement : nombre de ceux qu'il appelle jacobins et qui en doctrine, sinon en fait, sont libéraux, reconnaissent cette nécessité; c'était l'opportunité de la reconnaissance par le législateur de cette liberté. Le droit, pour chaque citoyen, de participer plus ou moins directement au gouvernement de la chose publique est de vérité incontestable; n'aurait-il pas mieux valu retarder d'un demi-siècle la proclamation du droit de chacun de voter et de choisir des députés ? Les uns répondront oui, les autres répondront non; nous ne nous inquiétons pas des réponses, nous ne voulons que laisser entendre que la question peut être raisonnablement posée. Les vrais jacobins sont-ils en majorité dans le pays ? — nous en doutons, — et gouvernent-ils ? — nous en doutons encore. Il appartient à la minorité libérale de tâcher à faire admettre par les intelligences le bien fondé de leurs déductions métaphysiques; la minorité libérale d'aujourd'hui serait-elle la majorité de demain, que demain, avant de songer à appliquer strictement les principes déduits, elle devrait s'enquérir des avantages et des dangers de cette application. Les circonstances ne permettent pas toujours ce qu'exige la philosophie; il faut compter avec les habitudes d'esprit d'un peuple, avec ses mœurs. « Périssent les colonies, mais que les principes soient saufs! » C'est une exclamation que l'on a jetée naguère; nous pensons, nous, au contraire, qu'il importe avant tout que la France vive. Expliquons-nous : nous ne voulons pas pour elle de ces libertés prématurément acquises et dont elle mourrait, et nous voulons la préparer, nous voulons *nous* préparer à la liberté pleine, entière, à la liberté individuelle (fin prochaine, qui, réalisée, deviendra moyen), parce qu'elle permettra la grandeur morale de notre pays, en permettant l'initiative réfléchie, l'effort, avec tout le devoir de chaque citoyen.

La neutralité de l'école est impossible, et tous les hommes d'État qui occuperont les hautes fonctions de grand maître de l'Université devront connaître des doctrines, ou façons de considérer l'ensemble des choses et des êtres, capables de donner à l'homme la plus grande valeur morale. D'accord, d'autant plus que M. Jules Simon entend bien que dans l'école on doive s'appliquer à *éduquer* plutôt qu'à *instruire*, à faire des hommes et des femmes ayant l'amour du devoir, plutôt que des érudits et des savantes; d'autant plus encore qu'il n'entend pas que la part d'instruction à donner ait un caractère dogmatique, qu'elle soit comme établie sur une sorte de catéchisme; l'esprit de critique tempéré par le sentiment de respect pour tout chercheur, les notions du bien, de l'obligation, du libre arbitre, de la responsabilité, voilà surtout ce qui doit être communiqué aux jeunes écoliers de l'école primaire. Sur quels points différons-nous donc d'opinion avec l'auteur ? Sur celui-ci d'abord : M. Jules Simon dit que toute saine morale s'appuie sur la croyance en Dieu, que, partant, il convenait de laisser, dans l'école, les emblèmes religieux. Nous repoussons, ainsi que M. Jules Simon, la morale de Bentham et celle de M. Spencer; mais il est deux morales, celle dite *indépendante* et celle de Kant qui, n'emportant pas la croyance en Dieu, peuvent la comporter néanmoins, et de ces deux morales, le professeur spiritualiste ne méconnaît certainement pas la grandeur ni l'élévation. L'autre point, M. Jules Simon, qui n'a pas tout à fait tort montrant l'école *telle qu'elle doit être*, n'a nullement raison voulant la montrer *telle qu'elle est;* il l'a dépeinte avec des couleurs trop sombres; nos écoles ne sont pas des écoles sans Dieu. L'Église catholique peut estimer que MM. Compayré et Steeg corrompent la jeunesse, mais non M. Jules Simon.

Quoi qu'il en soit, il est heureux que ce livre ait été écrit. C'est parce que nous croyons qu'il était utile de parler de Dieu, de liberté, dans notre pays où il se trouve si peu de caractères, où l'on pense par imitation et pour copie, où l'on accepte si vite la mode, toutes les modes, le positivisme qui est de mode (il est la négation de la liberté, du droit imprescriptible, on ne s'en doute pas), l'évolutionnisme qui est de mode (il ne tendrait à rien moins qu'à refaire une aristocratie, par la justification de tous les succès, on n'y réfléchit guère); oui, c'est parce que nous pensons qu'il était utile d'affirmer le droit, le sentiment de dignité humaine, que nous regrettons peut-être chez M. Jules Simon comme un manque de sérénité et d'indulgence philosophique.

F. G.

La Femme française dans les temps modernes, par Clarisse Bader. Paris, librairie Académique, Didier et Cie, libraires-éditeurs, 35, quai des Augustins, 1883. — Prix : 5 francs.

Ses ouvrages sur *la Femme romaine* et *la Femme biblique*, les prix que l'Académie française lui a successivement décernés pour ses études sur *la Femme grecque* d'abord, puis sur *la Femme dans l'Inde antique*, ont classé Mme Clarisse Bader au rang des écrivains les plus érudits qui se sont occupés de la femme dans son rôle historique et social.

Ce nouveau livre, *la Femme française dans les temps modernes*, possède au plus haut degré toutes les qualités que l'on a reconnues aux ouvrages précédents.

L'auteur consacre les quatre premiers chapitres de son livre à faire ressortir ce qu'a été la femme dans la vie domestique, intellectuelle, politique et sociale de notre pays depuis le XVIe siècle jusqu'au XVIIIe siècle inclusivement.

Après avoir démontré l'influence de la femme sur les arts de la Renaissance et la littérature de cette époque, l'auteur détaille, avec un charme délicat, l'historique de chacune des célébrités, écrivains femmes qui commencent par Marguerite d'Angoulême et finissent avec Mme de Staël. Sur ce sujet, nulle part on ne rencontre d'aperçus plus charmants. Chaque appréciation dénote de la part de l'auteur une rectitude de jugement parfaite.

S'il est indéniable que, sous le rapport des œuvres de l'intelligence, l'influence de la femme a été souvent fort heureuse, on est en droit d'affirmer que son intuition politique a été presque toujours funeste à notre pays. La femme, en effet, est un être — essentiellement de sensation. Il est dans ses habitudes de faire servir son pouvoir à ses ambitions ou bien à ses sentiments de tendresse et de haine. Sans parler des favorites des rois Valois, sans argumenter des Marie et Catherine de Médicis, rappelons les Pompadour, les de Prie, les du Barry; cela suffit bien.

Cette étude sur le rôle politique des femmes françaises a conduit Mme Clarisse Bader à se demander si la femme était réellement apte à la vie politique. Non, assurément.

C'est avec raison que l'auteur a pu écrire cette phrase dans la préface de son volume : *Le dernier chapitre de mon travail est donc la conclusion, non seulement de ce livre même, mais de toutes mes études antérieures sur la femme.*

Mme Clarisse Bader, après avoir si bien commencé, ne pouvait pas mieux finir.

L. B.

La question sociale, par Émile Chevalet. Paris, Auguste Ghio, 1882. Un vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume renferme quatre études, intitulées : *le Problème du paupérisme, — la Bourgeoisie française et le Socialisme au* XIXe *siècle, — l'Évangile du prolétaire, — les Iniquités de l'impôt.* L'une d'elles, la première, présentée au concours Pereire, a mérité une mention honorable.

Le mémoire présenté par M. Chevalet était meilleur que ceux qui n'ont obtenu aucune mention, — il faut le croire; — ce n'est pas à admettre pour cela qu'il a une bien grande valeur. M. Chevalet n'est pas un économiste, il est un rêveur mécontent de la société française telle qu'elle est organisée; il entend se prévaloir du titre d'élève de Proudhon; nous voulons bien lui laisser ce titre, — mais à coup sûr, il n'a pas les qualités du maître.

Les mesures qu'il propose comme devant amener l'extinction du paupérisme sont tout enfantines. M. Baron a indiqué la vraie solution : la société, le législateur, à mieux dire, peut la préparer; c'est aux classes laborieuses (ces mots pris au sens donné ordinairement), c'est à elles qu'incombe la plus grande partie de la tâche; elles doivent apprendre à ordonner leurs dépenses, à épargner, à user des caisses d'assurances et de retraites. Elles doivent faire plus, à notre avis, elles doivent prendre souci d'acquérir la bonne éducation, celle qui fait de l'homme une personne consciente de sa dignité, celle qui oblige au respect de la personne en autrui, celle qui, substituant la politesse du cœur aux sentiments de haine ou d'envie, fera tomber les barrières séparant le monde ouvrier de la bourgeoisie, et permettra aux ouvriers de devenir eux-mêmes des bourgeois.

L'impôt est inique, proclame M. Chevalet. L'impôt retombe complètement sur le prolétaire, sur le salarié, affirme-t-il. Que des réformes doivent être apportées à notre régime des impôts, ce n'est pas nous, certainement, qui le contesterons; mais veut-on savoir pourquoi l'impôt est inique? Il l'est, parce qu'il retombe exclusivement sur le prolétaire, sur le salarié.

La thèse est nouvelle. Comme elle n'est pas soutenable, l'auteur ne la soutient pas; il n'a fait qu'énoncer cette proposition : le bourgeois, le patron, ne paye rien; le salarié contribue seul à des dépenses dont il ne tire aucun profit. Et veut-on savoir par quel impôt unique il serait bon, suivant l'auteur, de remplacer les impôts iniques : la Banque de France deviendrait établissement national, et l'escompte prélevé sur les billets présentés par les négociants servirait à alimenter le Trésor public. Pourquoi cet « impôt » ne retomberait-il pas, comme ceux que nous acquittons aujourd'hui, sur le salarié, sur le prolétaire? C'est ce que M. Chevalet ne prend pas la peine d'établir.

N'insistons pas. On ne discute point de telles billevesées.

F. G.

SCIENCES NATURELLES

L'année scientifique et industrielle, par Louis Figuier, 26e année (1882). Paris, Hachette, 1883. Un vol. in-18 jésus de 566 pages. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que l'année 1882 n'ait été marquée par aucune découverte de premier ordre, elle a été une année de grand travail, une année féconde en perfectionnements. Nous avons remarqué particulièrement dans ce volume, en physique et en mécanique, de nouvelles applications des hautes pressions; on trempe l'acier par la compression et on lui donne ainsi des qualités supérieures à celles que les trempes ordinaires peuvent lui procurer. Des pressions de 2,000 à 7,000 atmosphères soudent parfaitement des poussières métalliques et les convertissent en blocs d'alliages (la chaleur produite par la pression opérant une véritable liquéfaction); enfin, certaines substances organiques telles que le coton, l'amidon, le papier, sont, par ce traitement, transformées en des matières nouvelles qui se prêtent à des usages imprévus : on a pu faire avec du papier comprimé des roues de voiture et des tonneaux pour l'emballage du pétrole. Dans le même chapitre, nous trouvons un nouveau mode de transmission de la force motrice par le moyen d'eau comprimée; une distribution d'eau à haute pression a été réalisée dans ce but en plusieurs villes d'Angleterre.

En chimie, nous avons à noter la fabrication du rubidium et du cœsium à l'état métallique; la liquéfaction de l'ozone, que l'on obtient en gouttelettes bleu foncé, et un certain nombre de composés organiques nouveaux.

L'art des constructions a fait de notables progrès. On a construit sous les fleuves des tunnels entièrement revêtus de fer, ce qui défie toutes les infiltrations; on a bâti à Londres une maison de quatorze étages, dont le dernier est habituellement dans les brouillards. M. Figuier nous tient aussi au courant des travaux de percement des isthmes de Panama et de Corinthe, lesquels ne paraissent présenter aucune difficulté imprévue.

Dans le chapitre d'histoire naturelle, la place d'honneur est donnée aux explorations du fond de la mer.

Dans celui de l'hygiène publique, nous relevons de nouvelles analyses des eaux que l'on boit à Paris, des études sur les venins et sur les poisons qui existent normalement dans les organismes vivants ou s'y développent après la mort.

Une étude très importante est faite sur les mouvements de population et de dépopulation en France.

M. Figuier, qui est viticulteur, ou qui au moins l'a été, s'étend avec plaisir sur tout ce qui concerne les vins, le phylloxera, le sucrage, les vins de marc et de raisins secs, les vins étrangers importés, et nous explique comment il n'y a jamais eu tant de vin en France que depuis qu'il n'y en a plus; il nous fait espérer que, grâce aux vignes américaines, nous aurons de nouveau, dans quinze ou vingt ans, des vins naturels en abondance. On a renoncé assez généralement au sulfure de carbone et autres insecticides pour détruire le phylloxera: ils ne sont acceptables que pour protéger les vignes dont les produits se vendent très cher, mais la concurrence que nous font les vins étrangers rend impossible la culture des cépages anciens, de qualités ordinaires.

La dernière partie du volume est consacrée, comme les années précédentes, à l'énumération des prix décernés par les grandes sociétés savantes et à la nécrologie : les savants défunts les plus célèbres de cette année sont Darwin, Schwann, l'auteur de la théorie cellulaire; Davaine, le précurseur de Pasteur; Giffard, l'inventeur de l'injecteur et du ballon captif. Nous en passons sous silence quelques autres que M. Figuier a particulièrement connus, mais qui ne méritent pas un si grand honneur. Dr L.

Annuaire du Bureau des longitudes pour l'année 1883, avec notices scientifiques. Un vol. in-18 de 836 pages. Paris, Gauthier-Villars, 1883. — Prix : 1 fr. 50.

L'annuaire du Bureau des longitudes contient, comme toujours, les renseignements astronomiques et géodésiques les plus exacts : tables du soleil, de la lune et des planètes, mesures et monnaies des divers pays, tables d'intérêts composés et d'annuités, populations, mortalité, altitudes, densités des corps simples et composés, indices de réfraction, thermochimie, etc., etc. L'intérêt particulier de chaque volume gît dans les notices scientifiques que les membres du bureau y ajoutent; celles de cette année sont : une notice sur la figure des comètes, par M. Faye; un discours sur les méthodes en astronomie physique, par M. Janssen; deux autres discours de M. Faye sur Liouville et sur Lakanal, et enfin une notice de M. Janssen sur la prochaine éclipse totale du soleil, invisible à Paris, laquelle aura lieu le 6 mai 1883.

Dans son étude sur la figure des comètes, M. Faye explique très heureusement la plupart des changements de formes, réels ou apparents, que présentent le noyau et la queue des comètes, mais c'est en admet-

tant, concurremment avec l'attraction universelle, une autre force cosmique, une force de répulsion s'exerçant du soleil sur la comète, force dépendant des surfaces plutôt que des masses et décroissant beaucoup plus vite que l'attraction universelle, lorsque la distance augmente. L'existence de cette force est prouvée par le fait même de l'existence des queues cométaires, mais sa cause reste encore dans le domaine des hypothèses. M. Faye admet que la répulsion en question est causée tout bonnement par la chaleur de la surface solaire, mais cette hypothèse ne fournit qu'un commencement d'explication, car il reste toujours à concevoir par quel mécanisme une surface incandescente peut devenir l'origine de forces répulsives. M. Janssen expose les principaux résultats de l'analyse spectrale appliquée au soleil, aux étoiles et aux nébuleuses. On sait aujourd'hui que certaines étoiles contiennent dans leur atmosphère de la vapeur d'eau au lieu d'hydrogène et d'oxygène dissociés; cela prouve que ces soleils sont déjà très refroidis; dans d'autres régions du ciel, au contraire, existent de véritables nébuleuses, composées de gaz incandescents, parmi lesquels, de même qu'à la surface de notre soleil, l'hydrogène paraît toujours en première ligne. Pour ce qui concerne ce dernier astre, les révélations de l'analyse spectrale sont nombreuses. M. Janssen les expose sommairement; nous les décrirons un peu plus loin à l'occasion de l'ouvrage spécial de M. Yung sur le soleil. C'est surtout pendant les éclipses totales du soleil que l'on peut acquérir des renseignements sur la structure de sa surface; celle de mai prochain, qui sera visible dans l'océan Pacifique, ne durera pas moins de six minutes, c'est-à-dire le triple des éclipses ordinaires; elle aura, pour ce motif, une importance exceptionnelle.

Annuaire de l'Observatoire de Montsouris pour l'année 1883. Un vol. in-18 de 437 pages. Paris, Gauthier-Villars. — Prix : 2 francs.

Les travaux de l'Observatoire de Montsouris, résumés chaque année dans ce petit livre, ont un grand intérêt pour l'agriculture et l'hygiène. Indépendamment des renseignements sur la météorologie et la chimie agricole, qui sont répétés chaque année, ce volume renferme des études spéciales sur la culture du blé, de la vigne, de la betterave et des fourrages; sur l'épuration des eaux d'égout par le sol, sur les bactéries de l'atmosphère et sur les substances antiseptiques. Les recherches sur la végétation, qui se poursuivent au laboratoire de Montsouris depuis sa fondation, auront, lorsque le cycle en sera terminé, une grande importance pour l'agriculture. Le succès d'une culture quelconque dépend de trois facteurs : l'engrais, l'eau et la quantité de radiations solaires; les engrais doivent être, par leur composition, en rapport avec l'espèce de plante cultivée, mais leur quantité dépend du volume d'eau qui sera consommé par la plante, lequel dépend à son tour de la chaleur et de la lumière que le soleil lui fournira durant sa croissance. On voit que le problème qui consiste à fournir à un sol l'eau et les engrais qui conduiront au meilleur résultat financier est fort compliqué et comporte une assez grande indétermination; il y a là une science qui ne fait que commencer. Le mémoire sur les bactéries atmosphériques et leur corrélation avec les maladies infectieuses, dont l'auteur est M. Miquel, nous montrent l'immense différence qu'il y a, sous le rapport de la pureté, entre l'air des rues de Paris, des hôpitaux, des habitations et celui des campagnes. La conclusion qui découle de ce travail est tellement grave que l'auteur déclare qu'il n'ose pas la formuler; mais nous, qui n'avons aucun motif, officiel ou autre, de timidité, nous dirons que cette inévitable conclusion est que Paris est bâti en dépit du sens commun, et que l'hygiène veut que l'on démolisse les trois quarts de la ville pour la rebâtir avec des maisons beaucoup moins hautes, pourvues de cours et d'escaliers beaucoup plus larges.

Le travail du même savant sur les substances antiseptiques est encore fort rudimentaire; on n'y considère qu'un petit nombre de substances, et l'on en a oublié plusieurs des plus intéressantes pour l'art médical, l'acide salicylique, par exemple, le perchlorure de fer, les baumes, etc.; mais les résultats déjà acquis dérangent bien des préjugés. L'opinion, plusieurs fois émise au sein de la Société française d'hygiène, que les antiseptiques n'agissent que dans le contact, se trouve confirmée; les odeurs, agréables ou désagréables, d'acide phénique, de divers parfums, de camphre, de chlore même (au degré respirable), n'ont pas le pouvoir d'entraver la vie des ferments, et, par conséquent, elles n'assainissent rien. Les vapeurs acides et caustiques elles-mêmes ne détruisent tous les germes qu'après plusieurs jours d'action. Parmi les substances qui suspendent la vie des bactéries dans un liquide fermentescible (du bouillon), l'eau oxygénée et le bichlorure de mercure se sont trouvés de beaucoup les plus énergiques; l'iode et le brome viennent loin derrière; puis par ordre d'énergie décroissante : le chloroforme, le bichromate de potasse, le thymol, le phénol (ou acide phénique), l'alun et l'acide borique; l'alcool, enfin, et la glycérine, forment un groupe incomparablement moins puissant. Nous ne citons, parmi une trentaine de corps, que ceux qui ne sont pas très toxiques et qui se prêtent à des applications chirurgicales ou domestiques. Ce tableau, très instructif, sera sans doute plus développé dans les recueils des années suivantes.

Physique du globe et météorologie populaire. *Applications de la météorologie à la prévision du temps, à l'agriculture et à l'hygiène*, par M. Alfred de Vaulabelle, secrétaire de l'Observatoire de Montsouris. Un vol. in 8° de 356 pages, avec 80 figures dans le texte. Paris, Georges Chamerot, 1883. — Prix : 6 francs.

Cet ouvrage est une introduction à l'étude d'une science encore peu connue et encore mal délimitée, mais appelée à un grand avenir. Il manque d'homogénéité; les considérations de géographie élémentaire

à l'usage des petits enfants y tiennent trop de place ; en revanche, des sujets que nous nous attendions à y voir traités sont passés sous silence ou ne sont indiqués que d'une manière très légère, telle est la climatologie de la France ; il n'y est pas dit un seul mot non plus des eaux minérales, bien que la question des eaux potables y soit abordée. Les chapitres intéressants sont les chapitres XII à XV, qui sont relatifs aux études qui se pratiquent à l'Observatoire de Montsouris, c'est-à-dire la météorologie agricole, les analyses chimiques et micrographiques de l'air et des eaux, l'assainissement et l'utilisation des eaux d'égout, les relations entre le nombre des bactéries de l'air et les décès par maladies infectieuses, et la description, avec figures, des instruments en usage dans cet Observatoire. Ces derniers chapitres assurent à l'ouvrage de M. de Vaulabelle une place honorable dans les bibliothèques.

Le monde physique, par M. Amédée Guillemin. Tome III : *Le magnétisme et l'électricité.* Un vol. de 990 pages, in-8° jésus, contenant 3 planches en couleurs, 23 planches en noir et 250 gravures dans le texte. Paris, Hachette, 1883. — Prix : 30 francs.

La vaste et luxueuse encyclopédie de physique élémentaire, de M. Amédée Guillemin, avance vers son terme ; nous n'avons plus à attendre qu'un quatrième volume complémentaire, qui sera consacré à la chaleur, à la météorologie et à la physique moléculaire, c'est-à-dire à des sujets d'un intérêt moins palpitant que ceux qui ont été traités jusqu'alors. Le présent troisième volume est le plus considérable de ceux qui ont paru, et néanmoins il est un peu court, eu égard à son contenu. Parmi les trois planches en couleurs qui l'ornent, il en est deux qui produisent un effet saisissant : l'éclairage électrique de la place du Carrousel et l'aurore boréale de 1839 ; plusieurs des planches en noir sont remarquables, mais nous ne pouvons nous y arrêter, mentionnons seulement celles qui sont empruntées aux grands électriciens du siècle dernier et celles qui reproduisent les portraits des principaux inventeurs : Galvani, Arago, Ampère, Faraday, etc.

Très soucieux, comme toujours, de la vérité historique, M. Guillemin relate, en puisant aux sources originales, l'histoire des théories et inventions, et ne se départ pas de la clarté et de l'exactitude consciencieuse auxquelles ses précédents écrits nous ont accoutumés.

Une grande partie du volume est consacrée aux aimants et à la vieille électricité statique, qui a un peu été délaissée dans ces derniers temps. M. Guillemin n'a pas omis de décrire avec grand soin les puissantes et paradoxales machines de Holtz, Bertsch et Carré, qui engendrent l'électricité à haute tension par le mouvement, mais sans le concours du frottement. De cette partie du volume, il se trouve conduit à exposer d'une manière élémentaire la théorie du *potentiel.* Il définit la *différence de potentiel* entre deux surfaces électrisées comme égale à la quantité de travail qu'il faudrait dépenser pour transporter l'unité d'électricité de l'une à l'autre, en cheminant dans le sens inverse de celui que l'électricité tend à prendre. L'impression que l'électricité produit sur notre système nerveux dépend à la fois de la différence de potentiel des surfaces entre lesquelles nos organes établissent communication et de la quantité d'électricité qui les traversent ; certains phénomènes électriques ne dépendent absolument que du potentiel, d'autres ne dépendent que de la quantité. M. Guillemin ne s'appesantit pas longtemps sur les piles électriques, dont les dispositifs varient à l'infini ; mais il s'arrête sur les accumulateurs et sur les nombreuses machines Gramm, Wilde, Brush, etc., qui servent, par le moyen des courants d'induction, à transformer le travail mécanique en électricité ou même à transporter le travail mécanique à de grandes distances. Il décrit les appareils télégraphiques, anciens et nouveaux, avec de grands détails, et nous lui savons gré de n'avoir pas oublié l'admirable télégraphe de Caselli, qui n'est pas employé parce que ses transmissions sont un peu lentes et parce qu'il dépasse les besoins de l'industrie ; ce télégraphe permet d'envoyer un dessin ou un autographe, il réalise, en un sens, l'idéal de la télégraphie. Parmi les téléphones, dont la description a reçu également les développements qu'elle mérite, l'auteur n'a pas omis le téléphone musical de Riess, qui fut l'origine de tous les autres, et que l'on pourrait sans doute aujourd'hui rendre parlant en le perfectionnant. Signalons encore, pour ne rien oublier d'essentiel, le chapitre très étendu consacré à l'éclairage électrique et celui de la radiophonie, qui sont tout à fait au courant de la science, c'est-à-dire vieux de quelques mois. Nous regrettons seulement que le volume finisse un peu brusquement et que M. Guillemin ait été obligé de sacrifier certaines applications diverses, parmi lesquelles la métallurgie électrique et l'électricité médicale.

Tout par l'électricité, par Georges Dary. Un vol. in-8° de 441 pages, avec 436 figures dans le texte ou hors texte. Tours, Alfred Mame et fils, 1883.

Ce livre paraît fait surtout en vue des étrennes et des distributions de prix. Le but de l'auteur n'a pas été d'écrire un traité complet, mais d'intéresser les amateurs qui le liront et de leur communiquer son enthousiasme par les inventions électriques. La théorie y est réduite à un minimum infime, mais les descriptions sont bien faites, et les figures, empruntées pour la plupart au journal *la Lumière électrique,* sont bien choisies. L'électricité statique y est à peine entrevue, et par son côté pittoresque, l'ouvrage ne traite, en réalité, que des applications des courants. Il y a beaucoup d'analogie entre ce volume et celui de M. Guillemin, mais des développements tout autres ont été donnés aux mêmes sujets. L'ouvrage de M. Dary, beaucoup plus mince que celui de M. Guillemin, insiste davantage sur les applications diverses que celui-ci a dû négliger ; ainsi les nombreuses

inventions de M. Trouvé y sont décrites au grand complet, et les applications médicales ou chirurgicales de l'électricité y occupent une place respectable. Conclusion, ce livre est intéressant et plein d'actualité.

Le Soleil, par M. C.-A. Young, professeur d'astronomie au collège de New-Jersey. Un vol. de la *Bibliothèque scientifique internationale.* Paris, Germer Baillière, 1883. — Prix : 6 francs.

Ce volume est une monographie très complète du Soleil; elle vient à point, car la science du Soleil a subi une transformation complète depuis une vingtaine d'années· elle était purement conjecturale avant la découverte de l'analyse spectrale, et c'est l'analyse spectrale seule qui nous a donné des renseignements certains sur notre astre central.

M. Young commence par faire connaître les instruments qui servent à observer le soleil, puis il expose didactiquement la théorie et les procédés de l'analyse spectrale; il passe ensuite à la description du soleil, à l'étude des taches, de leurs mouvements et leur périodicité, puis à celle de la chromosphère, des proéminences et de la couronne; enfin il discute les diverses hypothèses qui ont été faites sur l'origine, l'extinction et le renouvellement de la chaleur et de la lumière solaire.

Les protubérances ont été observées d'abord sur le contour du soleil, dans les éclipses totales; puis M. Janssen a donné une manière de les observer en tous temps. Ce sont d'immenses fusées de gaz incandescents; l'analyse spectrale montre que ce gaz est de l'hydrogène. La couronne n'est visible que pendant les éclipses totales; l'analyse spectrale y décèle encore de l'hydrogène, et, en outre, des corps simples qui nous sont inconnus; la couronne n'est donc pas une simple apparence, mais quelque chose de réel. Quant au soleil lui-même, lorsqu'on l'observe avec de bons instruments et dans les circonstances favorables, on voit sa surface couverte entièrement de grains irréguliers, ayant chacun plusieurs centaines de lieues en tous les sens, et se détachant sur un fond moins brillant, comme des flocons de neige sur une étoffe grisâtre; ces granules, très variables de position et de formes, prennent souvent une configuration allongée qui les a fait comparer à des feuilles de saule; ils fournissent au moins les trois quarts de la lumière de l'astre. Si l'on admet (et l'on ne peut faire autrement) que la surface est gazeuse, les granulations seraient des nuages produits par des gaz condensés.

Quant aux taches sombres, anciennement connues, l'observation de leurs contours, ainsi que celle de leur centre, obligent à les considérer comme des dépressions remplies de vapeurs métalliques relativement obscures.

On jugera, par le peu que nous venons de dire, combien ces phénomènes sont délicats, difficiles à observer, incertains même, et combien il est difficile aussi de faire un bon compte rendu du livre où ils sont décrits et discutés. Nous nous contenterons donc de cet aperçu afin de montrer l'immense intérêt qui s'attache à ces études, et nous renverrons nos lecteurs à l'ouvrage même.

Dr L.

SCIENCES MÉDICALES

Traité pratique de l'art des accouchements, par M. Delore, professeur à la Faculté de médecine de Lyon, et M. Lutaud, médecin de Saint-Lazare. Un vol. in-8° de 560 pages, avec 135 gravures dans le texte. Paris, F. Savy, 1883. — Prix : 9 francs.

Les auteurs se sont proposé de faire un traité complet, bien que peu volumineux, utile aux étudiants et aux praticiens non spécialistes; ils y sont parvenus en sacrifiant une partie des discussions dans lesquelles se perdent leurs devanciers.

Leur traité est bon, mais ils pourront l'améliorer en le raccourcissant encore; le lecteur, qui s'adresse à un traité pratique et non à une encyclopédie de la matière, n'a que faire des opinions controverses sur chaque point de doctrine et s'intéresse peu aux nombreuses manières de faire une opération; mais il demande que l'auteur le guide, autoritairement, d'après les résultats de son expérience personnelle. MM. Delore et Lutaud se sont tenus en général au courant de la science, les instruments nouveaux : forceps de Tarnier, de Hamon, tracteur de Poullet, etc., y sont clairement décrits. Pourtant nous y avons remarqué quelques lacunes; nous y avons cherché en vain l'analyse des derniers travaux de M. Budin, publiés dans *le Progrès médical;* nous nous attendions aussi à y trouver, à propos du rachitisme et des déformations du bassin, quelque chose de l'ingénieuse théorie de M. Esbach sur la corrélation qui existe habituellement entre les déformations du bassin et celles des

phalangettes ; cette corrélation est telle qu'il suffit souvent d'inspecter le bout des doigts d'une femme pour savoir qu'elle n'a aucune chance d'accoucher facilement. Les chapitres de l'alimentation, du sevrage et de la mortalité des nouveau-nés sont rédigés avec le soin que méritent ces questions actuellement à l'ordre du jour ; il en est de même de celui de la médecine légale dans ses rapports avec les accouchements (viabilité, déclarations de naissances, infanticides, accouchements prématurés, folies puerpérales, etc.). Quoi qu'il en soit, cette publication est un de nos meilleurs traités d'accouchement, et elle approcherait de la perfection si les auteurs étaient un peu moins timides, c'est-à-dire se retranchaient moins souvent derrière des autorités indécises et parlaient davantage au nom de leur expérience personnelle.

Dr L.

Diagnostic et traitement des maladies du cœur, par le Dr Constantin Paul. Paris, Asselin, éditeur. — Prix : 15 francs.

La pathologie cardiaque qui est tout entière, on peut bien le dire, l'œuvre de l'École française, n'avait pas obtenu depuis bien des années les honneurs d'un traité dogmatique. Et cependant, depuis les immortels travaux de Laënnec, de Corvisart et de Bouillaud, les recherches cliniques ont été continuées avec succès, d'importantes découvertes ont été faites, et il était nécessaire que quelqu'un vînt réunir et coordonner l'infinité de documents qui étaient disséminés un peu partout.

Personne n'était plus autorisé que M. C. Paul à entreprendre cette tâche difficile, car, plus que personne, cet éminent médecin a fait des maladies du cœur l'objet de ses études favorites. Ses importants travaux sur les rétrécissements de l'artère pulmonaire, sur les bruits de souffle anémiques, sur la thérapeutique en général et sur celle des affections cardiaques en particulier sont connus et appréciés de tout le monde. Son livre, qui porte partout la marque d'une très grande érudition, est en outre d'une lecture attrayante, parce que l'on y trouve à chaque pas, et à propos de toutes les questions discutées, des solutions personnelles à l'auteur, des interprétations nouvelles, des vues originales. Cette double qualité ne peut manquer de lui assurer, auprès du public médical, le succès le plus retentissant.

L'analyse d'un compendium est chose impossible. Nous n'avons même pas la prétention d'indiquer au lecteur tout ce qu'il trouvera d'instructif dans l'ouvrage de M. Constantin Paul, car cela reviendrait presque à copier la table des matières. Nous nous contenterons de signaler quelques-uns des chapitres qui, par leurs côtés personnels, nous ont paru particulièrement intéressants.

A ce titre, on lira avec le plus grand profit tout ce qui est relatif aux bruits de souffle cardiaques. Grâce à l'excellent stéthoscope dont se sert M. C. Paul, et aussi sans doute grâce à l'habileté avec laquelle il s'en sert, ce savant clinicien a pu déterminer avec une précision parfaite la topographie de ces bruits pathologiques, et même faire, à l'occasion de quelques-uns d'entre eux, de véritables et éminentes découvertes. C'est ainsi qu'il a démontré la fausseté des idées généralement reçues sur les signes d'auscultation de l'anémie et qu'il a fait accepter par tout le monde la localisation nouvelle du bruit de souffle anémo-spasmodique.

Les signes du rétrécissement mitral qui ont été et qui sont encore aujourd'hui l'objet de tant de discussions sont étudiés avec le plus grand soin et expliqués de la façon la plus ingénieuse. Nous signalons à l'attention du lecteur les pages relatives au bruit dit présystolique, au bruit de souffle paradoxal, aux dédoublements des bruits du cœur, aux bruits de galop ou de rappel symptomatiques de l'hypertrophie cardiaque d'origine brightique.

D'importants chapitres ont été consacrés par M. Constantin Paul à l'étude de la maladie de Corrigan, de l'anévrisme vrai de l'aorte qu'il appelle *maladie de Hodgson*, des maladies du cœur droit chez l'adulte et chez le fœtus, des affections congénitales et acquises de l'artère pulmonaire.

Enfin l'ouvrage se termine magistralement par une longue étude de thérapeutique générale et appliquée. A côté des pages si remarquables consacrées à l'examen des doctrines médicales et des méthodes thérapeutiques, on trouvera dans cette étude l'appréciation de tous les médicaments usités contre les maladies du cœur, leurs indications et contre-indications, leurs doses et mode d'emploi. Cette dernière partie n'est peut-être pas la plus attrayante de cet ouvrage de premier ordre ; mais elle est à coup sûr celle qui rendra le plus de services aux praticiens.

Dangers au point de vue sanitaire des maisons mal construites, par le Dr Pridgin Teale, traduit de l'anglais, par J. Kirk. — Un vol. in-12 de 155 p., orné de 57 pl. coloriées.

Cet ouvrage honoré d'une préface de M. Siegfried, maire du Havre, dont le zèle et la compétence en matière d'hygiène sont notoires, est très recommandable ; nous regrettons seulement qu'il soit trop luxueux pour devenir populaire.

Le point de vue où se place M. Pridgin Teale n'est pas celui d'un auteur parisien qui aurait adopté le même titre. Ici les maisons sont surtout mal construites en ce qu'elles sont trop hautes, trop peu aérées, qu'elles renferment trop de population et que les appartements y sont trop exigus. En Angleterre, chaque bourgeois a sa petite maison bien aérée, et M. Teale ne s'est occupé que des maisons bourgeoises.

Les maisons mal construites qu'il considère sont celles qui laissent à désirer sous les rapports de l'écoulement des eaux ménagères, des water-closets, de la communication avec les égouts et de la structure du sol. En France et spécialement à Paris, les maisons ont souvent les défauts qu'il signale, mais avec tant d'autres en plus que nous n'avons plus le droit de nous montrer difficiles pour ceux-là. Son

ouvrage est inspiré par la conviction que les eaux sales de toutes sortes, les water-closets mal tenus, les égouts, les terrains imprégnés de matières organiques sont les causes habituelles des diphthéries, érysipèles, fièvres typhoïdes, infections puerperales et autres maladies septiques. Il fournit assez de preuves à l'appui pour ébranler la conviction de son lecteur. Pourtant si l'on discute l'influence de ces diverses causes sur la population parisienne, on reconnaît sans peine qu'elles sont loin de rendre compte de la majorité des affections de nature transmissible que l'on y observe.

Quoi qu'il en soit, le grand soin de l'auteur est de montrer d'une manière accessible aux moins instruits et par une double série de planches comment les tuyaux d'aération, d'écoulement des eaux pluviales et ménagères, ceux de communication avec les égouts, etc., peuvent devenir des causes d'infection et comment il faut disposer ces tuyaux, les munir de siphons, les raccorder entre eux, etc., pour que leur présence cesse d'être un danger. Il est incontestablement très utile de vulgariser ces notions.

Dr L.

SCIENCES MILITAIRES

Annuaire de l'arme de l'infanterie pour 1883, établi par le capitaine Marseille. 1 vol. in-8° de 615 p. Paris, Berger-Levrault, 1883.

C'est déjà la quatrième année que l'infanterie possède son annuaire spécial. Autrefois dans l'armée on ne connaissait que l'*Annuaire militaire,* et cette publication un peu sommaire suffisait à cette fièvre d'avancement qui, à certaines époques, s'empare de tout le corps d'officiers. Puis les armes spéciales ont commencé par se faire établir des annuaires particuliers, donnant sur chaque officier des détails plus circonstanciés, tout son *curriculum vitæ* en un mot. Nous avons eu ainsi successivement l'annuaire de l'artillerie, du génie, de l'état-major; vinrent ensuite celui de la cavalerie et enfin celui de l'infanterie. Il est incontestable que cette publication répond à un véritable besoin; aussi est-elle accueillie avec une véritable faveur, et l'on ne peut que remercier ceux qui se dévouent à cette tâche ingrate, à ce véritable travail de bénédictin.

Le travail de M. Marseille donne d'abord tous les renseignements généraux relatifs à l'arme de l'infanterie qui se trouvent portés dans *l'Annuaire militaire,* tels que constitution des comités, composition des troupes, organisation des corps d'armée; mais c'est la liste par ancienneté de grade qui constitue la partie originale de cette œuvre. Chaque officier y figure avec ses états de services, comprenant la date de sa naissance, de son entrée dans la carrière et des différents grades qui lui ont été conférés. — On peut ainsi se rendre compte par un simple coup d'œil de la vie militaire d'un officier, et cette étude comparative est du plus grand intérêt pour tous ceux qui ont un membre de leur famille dans l'armée. — Tout le monde sait que le plus ancien de nos généraux est le comte de Schramm, actuellement disponible. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ici les curieux états de services de ce vétéran des guerres de la république. Schramm : — né en 1789, — entré au service en 1799, c'est-à-dire à dix ans. Sous-lieutenant en 1800, lieutenant en 1805, capitaine en 1807, chef de bataillon en 1811, colonel en 1813, général de brigade en 1813, général de division en 1832. — Notre doyen en est donc actuellement à sa *soixante et dix-septième année* de grade de général! Nous relevons aussi dans l'annuaire de M. Marseille quelques chiffres statistiques curieux. L'infanterie possède en 1883, en activité : 170 colonels — 183 lieutenants-colonels — 954 chefs de bataillon ou majors — 4,246 capitaines — 3,637 lieutenants et 2,654 sous-lieutenants. Soit un total d'environ 12,000 officiers.

Outre ces listes d'ancienneté, l'annuaire spécial comprend sous le titre de renseignements divers les tarifs complets des soldes et des pensions pour tous les grades, et enfin un répertoire alphabétique, fil conducteur indispensable pour se reconnaître dans ce labyrinthe de noms que nous avons signalé. C. M.

L'armée espagnole. — *Notes, souvenirs et impressions de voyage,* par le capitaine de Sérignan. 1 vol. in-8° de 200 p. Paris, Berger-Levrault, 1883. — 3 fr. 50.

Le capitaine de Sérignan eut l'occasion en 1881 de passer quelques semaines en Espagne. Touriste observateur, militaire convaincu, il profita de ce court séjour pour chercher à se rendre compte de l'organisation militaire du pays, de ses principaux établissements, et c'est le résultat de ces remarques, peut-être un peu fugitives, qu'il livre aujourd'hui au public. Mais si court que soit le voyage, pour qui sait voir et retenir, chaque pas apporte ses impressions, chaque observation son enseignement. La terre espagnole, plus qu'aucun autre sol peut-être, développe chez ceux qui la parcourent un penchant prononcé à la méditation, aux réflexions sérieuses. L'aspect des hommes et des choses y est grave; les révolutions y ont passé sans modifier profondément l'ordre pri-

mitif des institutions, et là où les changements ont été les plus absolus, les ruines demeurent encore debout, permettant de comparer ce qui a disparu avec ce qui existe aujourd'hui. Ce sentiment a envahi, sans doute, notre voyageur, et ses notes sont devenues une intéressante étude militaire.

L'armée espagnole tient une large place dans les notes du capitaine de Sérignan. A l'étranger comme dans son propre pays, ce qui frappe surtout l'officier, c'est le soldat; aussi verrons-nous l'auteur, tout en entremêlant à la partie didactique de son travail quelques récits pittoresques, s'appesantir surtout sur l'organisation militaire actuelle de l'Espagne. Barcelone, Tolède, avec ses écoles militaires; Guadalajara, siège des établissements du génie; Ségovie, où se trouve établie l'école destinée au recrutement des officiers d'artillerie, telles sont les principales cités qu'a parcourues le capitaine de Sérignan et qu'il nous dépeint autant avec la palette du peintre qu'avec le crayon de l'officier. — Cette excursion, quoique très rapide, nous donne une idée très complète d'une armée de même race que la nôtre, notre voisine et sur laquelle nous ne possédons en France que de très vagues idées. C. M.

BELLES-LETTRES

LINGUISTIQUE

Diccionario Frances-Espanol; par F. Corona Bustamante. Paris, Hachette et C^ie^, 1883.

Décidément, la réalisation définitive d'un dictionnaire franco-espagnol est une conquête qui tentera toujours les grammairiens, les linguistes, les lexicologues, les étymologistes, etc., et autre gent savante qui ne parle pas comme M. Jourdain. En effet, dès qu'on possède et qu'on compare ces deux langues, on est surpris de trouver, avec une origine commune et une ressemblance indéniable, un désaccord tranché et une opposition totale; on ressent le besoin d'une œuvre assez savante et assez ingénieuse pour renfermer la générosité de la langue espagnole dans l'économie de la langue française.

A son tour, M. Corona Bustamante a entrepris cette tâche, jusqu'à présent, il faut l'avouer, maladroitement remplie; son dictionnaire franco-espagnol qui vient de paraître chez Hachette mérite l'attention du public français, chez lequel on remarque enfin un certain penchant à s'occuper de littérature espagnole. M. Corona Bustamante n'est pas seulement cet auteur dramatique dont le théâtre a obtenu en Espagne un vrai succès, c'est aussi un savant et un travailleur. Le dictionnaire franco-espagnol est sous le rapport des sciences et des arts une œuvre consciencieuse et complète, conçue d'après Littré, ce qui est tout dire. — L'éternelle pierre d'achoppement de tous les dictionnaires, les sens figurés et analogiques, sont expliqués par M. Corona Bustamante avec une netteté et une justesse qui rendent cette œuvre indispensable à tous ceux qui étudient et traduisent l'espagnol.

MEMENTO

Le Dictionnaire historique d'argot, de Lorédan Larchey, vient d'être enrichi d'un nouveau supplément de 200 pages (1 vol. — Prix : 2 francs). On y remarque des additions considérables provenant d'un manuscrit découvert chez un ancien commissaire de police, et de deux répertoires communiqués par un collaborateur de très haute compétence (M. Gustave Macé, chef du service de sûreté). L'un de ces répertoires est pour la première fois consacré au *largonji*, argot spécial resté inconnu jusquici.

ROMANS

Au Bonheur des Dames, par M. Émile Zola. 1 vol. in-18 de 521 pages. Paris, librairie Charpentier. 1883.

Dans le tome VII, récemment paru, de ses études sur la littérature contemporaine, un critique du genre dédaigneux et déplaisant, M. E. Schérer, termine par ces lignes un éreintement en règle de M. Émile Zola : « Et c'est de la candeur à moi de parler d'art et de goût, à propos d'une tentative que l'on peut caractériser d'un seul mot : l'effort d'un illettré pour abaisser la littérature jusqu'à lui. » Cette sortie haineuse, ces pages de fiel, auraient été provoquées, semble-t-il, par un article où M. Zola, critique du genre brutal, traite M. Schérer de pion, de pédant, de cuistre bibliographe sans nul talent, et de ridicule produit du suffrage universel. M. Schérer avait-il lui-même par une attaque antérieure amené M. Zola au champ? Quel était le lapin qui avait commencé?

Cette querelle, dans laquelle nous n'avons nulle envie de prendre parti, nous intéresse trop peu pour que nous en recherchions plus loin les causes. Ces sortes de combats à la plume remontent plus haut même que l'invention de l'encre; ils dureront autant qu'elle, et le public y viendra toujours rafraîchir avec une véritable joie ses sentiments d'estime et de sympathie pour le monde des gens de lettres. Cependant, quoi qu'en pense ou qu'en dise M. Schérer, M. Émile Zola est une force d'*à présent;* on dit qu'il est le fabricant de livres dont la marchandise s'écoule le plus abondamment. Cet éloge étant celui qui doit le mieux agréer à l'écrivain qui a, dans un prospectus tapageur, classé nos confrères d'après le chiffre de leur *vente* et le nombre de leurs éditions, ne lui marchandons pas un témoignage mérité. Puisse cette affirmation de bon vouloir nous conquérir au moins le droit de parler à notre aise et en toute impartialité d'un homme traité tour à tour de boutiquier en polissonneries et de régénérateur des lettres nationales!

M. Émile Zola a dû être tout le premier à rire de ces grands mots. Il n'a rien régénéré, il le sait bien; mais nous voyons à son actif assez de qualités qui ne sont pas communes. C'est un solide travailleur doué d'une grande énergie de volonté, à laquelle n'a point manqué le pressentiment d'un avenir prospère. Nous n'avons pas souvent rencontré à ses débuts le futur auteur de *l'Assommoir;* mais nous l'avons rencontré précisément à cette époque intéressante de sa vie, où il se partageait entre de petits contes anodins pour de petites revues littéraires de province et des articles à thèse sur les Taine, les Flaubert et les Goncourt. J'ignore ou plutôt je sais trop bien la destinée qui attend les romans de M. Émile Zola, ce sera celle de tous les romans et de la presque totalité des livres; mais il y a une partie de son œuvre pour laquelle je demanderais volontiers grâce au dieu de l'imprimé : c'est cette excellente série de portraits politiques où notre auteur a montré une magistrale justesse de coup d'œil et sa vigueur ordinaire d'expression. Comme il les a déshabillés d'un tour de main! Et comme, dépouillés de leurs oripeaux révolutionnaires et de leurs affectations jacobines, il a mis à cru le néant, le vide, la méprisable faiblesse de ces prétendus *forts*, où l'on ne retrouve plus que des malins nantis... nantis pour avoir exploité à l'heure juste le pouvoir du pince-nez ironique et du silence rogue sur le peuple le plus spirituel de l'univers.

Le nouveau roman de M. Émile Zola est le onzième de la série qu'il a lancée dans le monde, avec cette étiquette : *les Rougon-Macquart*, histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second empire. Ces onze volumes n'ont pas dû être suivis régulièrement par les mêmes lecteurs, ni surtout par le même nombre de lecteurs, puisqu'on trouve dans leur liste de petits malheureux qui se sont arrêtés à leur seizième *mille*, entre le cent mille et les cent vingt mille de *l'Assommoir* et de *Nana*. *Au Bonheur des Dames* est comme la seconde partie de *Pot-Bouille*, où l'on a pu voir un certain Mouret, grand *amateur de femmes*, entrer, après divers scandales domestiques, dans le magasin de nouveautés dont l'enseigne sert de titre au roman nouveau. Il commence par essayer, inutilement, de séduire la patronne, la belle Mme Hédouin, qu'il finit d'ailleurs par épouser bientôt, Hédouin étant mort, comme exprès pour permettre à son honnête épouse d'être à Mouret, sans manquer à la vertu. Le précédent récit s'achevait sur ce mariage; le récit actuel nous montre Mouret déjà devenu veuf. Sa femme vient de périr accidentellement, pendant la construction des nouveaux et immenses magasins, qui vont faire du *Bonheur des Dames* le palais, la cathédrale des produits du commerce et de l'industrie... un vrai ministère, comme disaient nos naïfs aînés. Mouret brille à la tête de ces quinze ou vingt messieurs, devenus, grâce à nos mœurs nouvelles, de grands personnages dans ce Paris, qui les vit hier encore *auner* dans de ténébreuses boutiques, et qu'ils convoquent aujourd'hui d'un air tout à fait directorial à leurs *premières*, comme parle l'odieux argot cabotinard de notre temps. N'a-t-on pas vu, tout récemment, l'un de ces gentilshommes, dans une réunion de son personnel, au lendemain d'un sinistre devenu une réclame, assurer la presse de toutes ses sympathies?

Au Bonheur des Dames raconte, avec les façons énormes propres à l'auteur et l'indigeste labeur de ses interminables descriptions, les monstrueux agrandissements d'une de ces maisons, qui finit par dévorer tout un quartier, et comme par couvrir à la fois Paris de sa masse extérieure, tout en brûlant les femmes de Paris dans ses intérieures fournaises. Le long et minutieux récit de ces transformations successives; l'inquiétude, l'émoi, la fureur, la ruine et la mort de chacun des marchands du voisinage présentées individuellement au lecteur; la physionomie morale des hommes et des femmes qui composent l'immense personnel d'une pareille maison; les particularités des principaux d'entre eux : caissiers, inspecteurs, vendeurs et vendeuses, premiers et premières, et seconds et secondes aussi; avant tout la portraiture du grand chef Mouret, homme adoré des femmes, comptant des maîtresses dans la haute société et dans toutes les autres, et qui a pour programme de dominer le commerce de son temps par l'exploitation des convoitises de la femme; enfin, l'épreuve photographique tirée par trois fois, au parfait énervement du lecteur, d'une *grande vente au Bonheur des Dames*, sans oublier la scène à faire (et bien faite) de la prise en flagrant délit d'une voleuse du grand monde, remplissent ce volume de 520 pages.

Eh bien! et l'amour, là-dedans, on ne le voit pas? — Vous l'allez voir. Une maigre petite orpheline, strictement vêtue d'une mince robe noire qui ne sauvegarde que la décence et laisse mourir de froid, débarque à Paris un beau matin de brouillard et de pluie glacée, et flanquée de deux frères dont cette demoiselle sans un sol est l'unique soutien. Elle s'appelle Denise; après avoir traversé les épreuves de la plus sombre misère, résisté aux lâches persécutions, aux moqueries, aux insultes, aux conseils tentateurs, aux exemples dangereux, aux penchants

de son propre cœur, la pure et intelligente jeune fille allume l'invincible amour dans le cœur de son seigneur, sultan Mouret, ce dompteur de femmes. Elle résiste aux séductions, aux propositions, aux larmes et au chagrin de ce dominateur dont un regard la faisait jadis trembler, et qui maintenant se désespère devant cet empire où il commande et ce million quotidien étalé sur sa table, tous deux impuissants à lui gagner le baiser de sa servante! A la dernière page du livre, c'est à peine si une demande en mariage, humblement formulée par Mouret dans une explosion de sanglots, laisse entrevoir que Denise va devenir Mme Mouret. C'est là l'originalité et la poésie de l'œuvre, et ce qui rejette bien loin dans l'ombre ces trop techniques et excessives énumérations. Que si l'on se refuse à voir un héros d'amour dans un joli marchand de nouveautés, nous répondrons que la réalité n'entre presque jamais dans le sens de nos conventions à cet égard; d'ailleurs, personnellement, nous ne sommes pas fâché de voir les femmes s'animer pour d'autres gens que des peintres ou des hussards. Il y a dans M. Émile Zola comme une vocation de poésie, attestée particulièrement encore dans la magnification et le symbolisme des vulgarités de son dernier thème, qui nous fait espérer de lui voir bien accueillir la déclaration sur laquelle s'achèvera cette note. Que l'aveu soit taxé de provincial, de rococo, de troubadour, de pendule d'hôtel meublé; nous donnerions toute l'anatomie, toute l'autopsie, toutes les buées, tous les *procès-verbaux* et *états des lieux* du roman contemporain, pour la moitié d'une strophe qui nous console avec l'idéal des affreuses tristesses de la vie et qui rende à notre âme un éclair de ce monde invisible, d'où elle nous semble l'émigrée nostalgique. L. D.

Madame Ridnieff, par Krestovsky, traduit du russe par Victor Derély. Paris, Plon, 1883, in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Lire un livre traduit d'une langue étrangère, c'est voyager intellectuellement. Que de choses on apprend ainsi, dont on ne se doutait pas, surtout si l'ouvrage est un roman de mœurs qui garde encore, avec l'accent du terroir, quelque parfum du sol natal! Tel est le mérite des écrits dus à la dame russe déjà si connue sous le pseudonyme de Krestovsky. Celui que M. Derély vient de nous procurer semble des mieux faits pour donner une idée juste de la nature moscovite, si rudement endurcie à la souffrance par les rigueurs séculaires du czarisme et les gelées de l'hiver. Les nobles ou enrichis de la veille y diffèrent peu de leurs devanciers. Comme eux, ils adorent l'équitation, boivent sec, ploient des fers à cheval, ont peur de l'instruction et cassent la vaisselle, parce qu'il ne leur est plus permis de battre les laquais. Au milieu de cette société à la surface polie, mais en réalité fruste et redevenant barbare dans la lutte pour l'existence, placez une femme nerveuse, sur qui le malheur s'acharne jusqu'au bout; elle sera fatalement sacrifiée. Victime d'elle-même autant que des autres, Mme Ridnieff n'a dans le caractère ni assez de ressort pour résister à l'orage, ni assez de résignation pour courber la tête. On le devine au portrait moral tracé d'elle par Krestovsky avec l'accent vif d'une gravure à l'eau-forte; même à travers l'intention satirique, la physionomie est saisie avec exactitude :

« Enfant gâtée, elle pouvait se soumettre à la nécessité, mais elle s'y soumettait comme à un fait accidentel et temporaire; elle pouvait lutter contre l'adversité, lutter même avec audace et succès, mais elle ne trouvait de forces que dans une excitation factice. Le malheur une fois passé, elle se le rappelait avec amertume, avec colère; mais elle ne devenait ni plus expérimentée, ni plus virile, ni plus prévoyante. Elle travaillait par force, mais elle ne s'habituait pas, ne pouvait s'accoutumer au travail; chaque jour elle le détestait davantage. Elle supportait les privations, parce que les circonstances l'exigeaient; mais elle ne comprenait pas qu'on pût librement s'imposer quelque sacrifice. »

Ainsi que dans *la Dot de Suzette,* de Fiévée, dont cette nouvelle semble par moments s'inspirer, la femme autrefois riche a bien de la peine à se plier à la mauvaise fortune. Sous le vêtement de la pauvreté, la coquetterie aristocratique persiste, l'orgueil également. Voyez-la à l'heure même où elle va solliciter un modeste emploi.

« Elle se rappela comment autrefois, sautant avec légèreté en bas de sa voiture, elle faisait une entrée triomphale dans les salons, comment elle savait passer à côté des gens dont elle n'avait pas besoin, aussi indifférente que si elle eût traversé un espace vide; comment d'un rapide regard elle rendait un homme heureux, et par quel inimitable mouvement des lèvres elle exprimait son mépris; comment enfin elle semblait apporter avec elle la lumière et l'animation..... »

Moins heureuse que l'héroïne de Fiévée, Mme Ridnieff se heurte à l'égoïsme du monde; elle est bernée et dupée par un notaire rapace qui sait recouvrir sa ladrerie sous des fleurs de rhétorique à la Homais. Ce type sent véritablement son fruit; il est réussi au dernier point et représente la race aussi énergiquement que le ferait, au fond de notre Auvergne, une statue de saint local taillée à coups de hache dans un vieux poirier. Rien ne prouve mieux combien la frontière n'est pas une borne artificielle que la politique ou la guerre déplacent à volonté.

Si nous ne craignions d'excéder la mesure, nous montrerions les divers autres types russes qui abondent dans ce volume; mais si sèche qu'elle soit, l'analyse de cette première nouvelle du recueil suffira, nous l'espérons, pour mettre en appétit de lire le reste. A. P.

L'Amour de cire et l'Amour d'ivoire, par Philibert Audebrand. Paris, Dreyfous, in-18. — Prix : 3 francs.

Parmi les flots de livres improvisés avec des chroniques, de petits articles de journaux, marée qui

de jour en jour monte, envahissant le marché de la librairie, ce mince et anodin recueil risque fort de passer inaperçu, malgré les caricatures parfois amusantes dont l'a illustré Draner. Rien ne le signale particulièrement à la curiosité, ni la hardiesse du fond, ni la vivacité de la forme, ni la réputation de l'écrivain. A peine si M. Audebrand, depuis le temps qu'il noircit du papier, est parvenu à une modeste notoriété. La raison en est simple : il n'a ni voix ni accent personnel et n'est bon qu'à chanter dans les chœurs. Les qualités de son esprit, car il en a aussi sa part, ne sont pas de nature à faire grand bruit : du bon sens, aucune passion, quelques souvenirs ou réminiscences littéraires ; le talent, si c'en est un, de dire peu de choses en beaucoup de lignes et sans quoi que ce soit d'incisif ; voilà à peu près tout son bagage. Quand on n'en a pas d'autre, on peut durant des années remplir agréablement les colonnes des feuilles à images ; mais il faut renoncer au vrai succès. Le gros du public ne connaîtra même jamais votre nom. P.

Mademoiselle ma mère, par Édouard Cadol. — Paris, Dentu, 1882, in-18. — Prix : 3 francs.

Rendons justice à M. Cadol ; même dans ses romans les moins soignés, il a toujours une partie qui sauve le reste et en fait pardonner les négligences ; c'est ordinairement le début, la mise en train. Rien de plus engageant : on s'y sent tout d'abord en compagnie d'un fin observateur dont la plume court, avec une aisance légère et doucement ironique, sur les détails de la vie et en traduit, non sans charmes, la couleur et le mouvement. Quel dommage que l'homme du métier reparaisse sitôt pour allonger la sauce et user indifféremment de toutes les bricoles avec quoi l'on pêche le goujon populaire !

Mademoiselle ma mère se distingue pourtant des productions précédentes par une étude de caractère qui dénonce le talent de l'auteur comique. Sans recourir cette fois à la charge, au grossissement qui lui est trop familier, M. Cadol a réussi à peindre au naturel un vrai fils de bourgeois, assez distingué, passablement instruit et intelligent et qui, sans méchanceté aucune, par pur égoïsme, en suivant sa pente et les idées de son milieu, en vient à commettre une sorte d'infamie. Oui, cet avocat soi-disant libéral refuse de reconnaître le fruit d'un premier amour, l'enfant qu'il a eu d'une maîtresse vierge et chaste, dénichée en un *gargot* d'étudiants et qui s'est livrée à lui, confiante en sa parole, avec un parfait désintéressement. Ce n'est pas tout, il empêche cette femme de poursuivre au théâtre ses heureux débuts, alors qu'elle était en passe d'acquérir, comme cantatrice, une célébrité qui l'eût rendue indépendante et riche.

Il faudrait n'avoir jamais lu de roman contemporain pour ne pas prévoir que l'enfant né de l'union libre et ainsi abandonné par son père deviendra le châtiment de ce dernier. Toutes ces fictions tournent sur un pivot unique, le silence de la fille séduite qui cache à son enfant le nom de celui qui l'a trompée. Inutile de faire observer ici combien cela est rare ; mais puisque le public accepte la convention. M. Cadol a bien fait de s'en servir. Il en profite, il est vrai, pour nous mener dans un fort vilain monde ; courtisanes, abbés défroqués et lubriques, escrocs de la haute pègre, magistrats adultères, tout l'attirail du roman de bas étage qui fait cortège au fils naturel. Quant à celui-ci, le type en est invariable. En dépit de Delpit, il nous assomme à la fin, ce sempiternel fils de Coralie, avec sa pose et ses jérémiades ! Drapé à l'Antony, l'œil farouche et le poing menaçant, il ne sait que maudire l'état social ou commettre des bassesses. Oh ! son excuse, nous la connaissons. « Ce n'est point ma faute ; je l'ai dans le sang. Fatalité ! » Quel triste sire que ce fantoche remis en circulation par Dumas fils et qui n'a jamais fait de sa bâtardise qu'une cocarde, un plumet, un tremplin à déclamations ambitieuses. Faut-il vous dire ce que devient celui que met en scène M. Cadol ? Il épouse une demoiselle riche, dont la robe d'innocence a reçu un accroc, la mère d'une fillette sans papa ; bref, il sert de pavillon à la marchandise d'un autre. C'était bien la peine de tant se démener, de friser même le bagne pour aboutir à ce résultat honteux. Non, toute cette dernière partie sonne faux et nous gâte la fraîche impression des cent premières pages. H. P.

La chimère d'amour, par J. Vilbort. — Paris, Charpentier, 1882, in-18. — Prix : 3 fr. 50.

On n'est pas Allemand et docteur pour avoir les idées de tout le monde. Aussi Franz Heiller, qui est l'un et l'autre, se jure-t-il de n'épouser que la femme de ses rêves, une âme égale à la sienne, une intelligence capable de ne pas reculer devant l'absolu catégorique, une raison assez forte pour rompre, à son exemple, avec les faux dogmes et regarder en face le grand inconnu, un flambeau d'université, quoi ! Avec une pipe en porcelaine et un gosier toujours altéré de bière, son idéal serait parfait. Le vertueux abstracteur de quintessence a pourtant résolu de ne donner son cœur et sa main qu'à ce merle blanc. Pour mieux se garantir de toute faiblesse, il a mis cinq ans à composer un livre où il prouve à grand renfort d'arguments que le véritable amour n'a rien de fatal et que les Roméo se toquent toujours de Juliette dignes de s'apparier à eux.

Pauvre docteur ! le premier minois fripon rencontré sur son passage va renverser immédiatement ses creuses théories. Une jolie Arlésienne, Irène, fille d'un réfugié politique, opère ce miracle, et le rêveur tudesque n'aura plus de repos qu'il n'ait épousé la charmante enfant. Encore si, une fois marié, il veillait un peu au grain. Point du tout, il encourage lui-même la coquetterie de sa femme, qu'il vénère comme une sainte depuis que, pour mieux l'empaumer, elle lui a emprunté son jargon métaphysique. Au fond, la belle Provençale, en vraie fille d'Ève, ne demande qu'à prêter l'oreille au premier serpent qui se présentera, pourvu qu'il soit jeune, bien mis et

qu'il débite quelques phrases à la Werther, afin de lui masquer poliment sa chute. Un ami du docteur, Marc de Kalhenberg, viveur sceptique, attiré bientôt par la chair tendre, joue le rôle à souhait en feignant de se laisser convertir aux bons sentiments d'Irène, et se coule ainsi dans son intimité. N'allez pas croire qu'elle succombe au moins! En Allemagne les don Juan bavardent beaucoup plus qu'ils n'agissent et les Greetchen, en donnant leur cœur, savent garder le reste, au moins dans les romans. Toutefois le docteur Franz, qui n'a bientôt plus d'illusions à se faire, devient fou de jalousie, et sa femme désespérée se noie dans les eaux bleues du Danube.

L'avantage de ces sortes de fictions, c'est de nous enlever au temps présent, car elles n'ont rien de contemporain. Celle-ci eût pu aussi bien paraître à l'époque de la *Consuelo* de George Sand et *la Coupe et les lèvres* de Musset. Idées, sentiments, style même, *la Chimère d'amour* a tout emprunté à la littérature de 1830. A. P.

Gant-de-fer, par Henri Demesse. — Paris, Rouff, 1883, in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Quoique simple, l'action se déroule en partie double, à cause du caractère attribué par l'auteur à son héros. Gant-de-fer appartient en effet à deux mondes : chef d'une troupe de bandits et roi de ces *Grinches*, sur lesquels le mystère de ses allures, soutenu d'une vigueur herculéenne, exerce une étrange fascination, il brille en même temps parmi les viveurs les plus huppés sous le nom de comte de Ribauval. Le coquin trouve encore le loisir, entre deux assassinats, de s'enflammer d'amour pour la ravissante Béatrix, fille du marquis de Roqueville. Réussira-t-il à l'épouser malgré elle et malgré ses parents? Là est le nœud de la question, l'intérêt palpitant du drame. Gant-de-fer compte bien des atouts dans son jeu. D'abord il a sauvé la vie à la marquise de Roqueville, une nuit que la grande dame s'était risquée à Montmartre dans un infâme bouge, pour retirer des mains des bandits, au prix de cent mille francs, une lettre compromettante pour son honneur de femme et de mère. En outre, il tient le marquis par le secret d'un crime que celui-ci a commis autrefois.

Contre lui, il est vrai, manœuvrent avec ensemble la recéleuse Pirouette, riche à plusieurs millions, le fils de celle-ci, Bas-les-Pattes, affilié à la bande de Gant-de-fer, et qui veut mal de mort à son chef, puis le policier Coup-de-Vent, le peintre Henri Dalberg, fiancé de Béatrix, et le commandant Martial, un brave à tous crins. Ce serait bien le diable si tant de gens réunis contre un seul homme ne venaient pas à bout de lui. Aussi Gant-de-fer, malgré ses ruses et l'acier de ses muscles, finit-il par succomber, non toutefois sans avoir accompli mille prouesses mirobolantes. M. Henri Demesse embrouille et débrouille fort habilement son écheveau. En forçant un peu la note, il parvient à fixer l'attention sur les alternatives de cette intrigue à la fois amoureuse et sanglante. La plupart de ces personnages sont assurément d'ignobles individus, mais il a su leur donner une physionomie qui captive et retient l'esprit jusqu'à l'heureux dénouement de l'aventure. P.

Feu Tricoche, par Pierre Delcourt. — Paris, Marpon et Flammarion, 1883, in-18. — Prix : 3 fr. 50.

S'il y a quelque avantage à décorer un livre du nom que la comédie du Palais-Royal a rendu fameux, la hardiesse ne va pas non plus sans inconvénient. Alléché par un titre si plein de promesses, le lecteur prépare son imagination à des surprises mirifiques, à toute sorte d'adresses, de bons tours de renard, de friponneries adroitement combinées et qui tourneront sans doute au profit de l'agent d'affaires retors. Le roman de M. Delcourt répondra-t-il complètement à cette attente? Je ne me risque pas à l'affirmer. On y voit bien, d'un bout à l'autre, certain émule de Tricoche courir à la poursuite d'une grosse fortune qu'il prétend s'approprier. Tout favorise ses plans d'escroquerie; il n'a contre lui que l'amour innocent d'une pauvre ouvrière pour un commis de banque, tandis qu'il est lui-même aidé par un complice des plus adroits et des plus utiles, un agent des mœurs très considéré à la préfecture de police. Et pourtant, malgré les conditions favorables, ils échouent tous deux. L'ouvrière vertueuse et fille de banquier sans le savoir dont ils convoitaient les millions leur glisse des mains, retrouve sans eux ou plutôt malgré eux son père, son argent, et par-dessus le marché sa mère qui était devenue folle après l'avoir perdue et avait été enfermée à la Salpêtrière, sans que personne s'inquiétât d'où elle venait. Il est étrange, pour le dire en passant, qu'un riche banquier de Paris, dont la fille unique et la femme disparaissent le même jour, ne parvienne à les retrouver qu'au bout de dix ou douze ans, alors surtout qu'elles sont vivantes l'une et l'autre et à deux pas de chez lui. On pardonne à M. Delcourt ce point de départ choquant dont il avait besoin, paraît-il, pour sa fiction, en faveur de quelques scènes attendrissantes, bien que racontées négligemment. M. Delcourt semble avoir pour ambition principale de continuer Gaboriau; toutefois il n'aurait qu'à gagner même au point de vue du résultat pratique, à ne pas laisser ainsi à sa plume la bride sur le cou.

Les Pauvres, par Alexis Bouvier. Paris, Rouff, 1883, in-18. — Prix : 3 francs.

Nos remerciements à M. Bouvier. Craignant sans doute que nous ne fussions un peu las d'analyser ses longs romans, il nous offre aujourd'hui des récits de moindre haleine, des fantaisies sur des sujets très divers et plus commodes à lire, quoiqu'elles ne soient pas toutes réjouissantes. Personne ne s'avisera d'appeler ces histoires des contes bleus, car le noir y domine, le sang y coule à chaque page; on n'y sonne guère que la cloche des morts. Pauvreté n'est pas

vice, disait un vieil adage de nos pères. M. Bouvier semble d'un avis opposé; il réédite à notre usage l'antique *malesuada fames*, armant du fusil ou du poison le pauvre contre le riche, le braconnier contre le garde des forêts, l'amant contre sa maîtresse, le mari contre sa femme ou *vice versa*. Un peu de douceur, s'il vous plaît; n'ayez pas ainsi l'air d'un auteur voué, par goût ou par spéculation, au genre lugubre. Si tous ceux qui n'ont pas le sou égorgillaient les autres, la terre serait trop vite dépeuplée. Il y a, entre autres, parmi ces scènes de désolation, une aventure de noyé, ramené tout exprès à la vie pour raconter les déboires et les trahisons qui l'ont poussé au désespoir, bien faite pour donner la chair de poule au lecteur confiant, si les sentiments du narrateur ne s'y déroulaient en une emphase qui finit par devenir comique. On dirait du Félix Pyat. De même pour le vaisseau *le Vengeur*, dont M. Bouvier décrit à sa façon le désastre. Rien ne jure plus avec la simplicité si digne que Jean Bon Saint-André, l'un des témoins et des héros de cette journée fameuse, a mise dans sa relation. Abuser des mots à effet, prendre l'enflure pour de la grandeur, mauvaise marque chez un écrivain populaire. Quand on a contracté le pli de forcer à ce point la note, on en vient, même dans les phrases les plus simples, à employer des locutions à contresens, telles que « ensoleillé des premiers rayons d'hiver. » A. P.

Charlot s'amuse... par Paul Bonnetain. Bruxelles, Henry Kistemaeckers, 1883, un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Que M. Paul Bonnetain, préoccupé de l'une des plaies sociales, ait écrit un nouveau livre de médecine sur les dangers de l'onanisme, avec exemples, citations et observations pathologiques à l'appui, nous n'y verrions aucun inconvénient; mais que, sous prétexte d'étude vraie, il ait mis ce vice immonde en roman, par pur amour de l'art, nous ne pouvons l'admettre, en dépit de toutes les autorités sur lesquelles il tente de s'appuyer.

Il lui sera bien impossible de défendre une pareille œuvre, en employant la juste et sincère argumentation de Gustave Flaubert ou d'Émile Zola, parce que ces deux maîtres ont, pour soutenir leur dire, toute une série de travaux qui attestent leur sincérité et prouvent qu'ils n'ont pas étalé le mal pour le seul plaisir de faire tapage; lui, jeune débutant, encore inconnu, aura de la peine à se laver de l'accusation méritée d'avoir voulu se faire connaître avant l'heure par un scandale, d'avoir spéculé sur la dépravation et la débauche.

Tout dans ce volume inqualifiable ne vise qu'au bruit, au succès commercial. Ce n'est nullement par suite de longues observations, d'études approfondies, d'années vécues dans les lentes recherches, qu'il a été amené à écrire ce roman; rien ne l'y obligeait et il n'a eu d'autre but, d'autre désir que de chatouiller nos vices et d'embraser les curiosités malsaines. Tout le prouve et le démontre dans ces pages, où la luxure la plus sauvagement bestiale se vautre à chaque ligne, avec une insistance voulue et sans excuses.

M. Paul Bonnetain a mal lu et surtout mal compris les maîtres, derrière lesquels il croit marcher; il n'a pas remarqué comment leurs situations sont amenées, de quelle touche adroite ils peignent les choses immondes que les nécessités de l'observation conduisent sous leurs yeux. Leur préoccupation est toute morale, la sienne entièrement lubrique. Il a beau prendre ses mots dans les dictionnaires de médecine, il ne moralise jamais, parce que son but est tout autre; il se complaît visiblement dans la description aggravée des plus sales besoins de la brute humaine, sans omettre un soupir, un spasme, venant donner ainsi un appoint de plus à la curiosité suspecte des vieux débauchés et pousser à ce vice qu'il prétend châtier.

La seule excuse passable de l'auteur serait de nous faire croire qu'il s'est trompé de bonne foi; malheureusement son titre même donnerait un démenti immédiat à pareille allégation. Ce n'est pas un titre, c'est une enseigne, mais une enseigne louche, hypocrite, comme le gant pendu devant certaines parfumeries; c'est l'hypocrisie du vice, bien plus blâmable que la brutalité de la maison publique à gros numéro et à volets clos.

Si nous ne craignons pas de nous élever avec tant de sévérité contre ce dangereux roman, c'est qu'il possède, à côté de cela, toutes les qualités de style et d'observation qui sont nécessaires au bon romancier. Il est déplorable de voir un tel talent gâché dans une élucubration pareille. C. T.

Le Château de Pyrogues, par Paul Yorel. **Mon Vieux Fermier** et **Blanche**, par Yves des Forges. Paris, Didot, 1883, in-18. — Prix : 3 francs.

Pourquoi ce livre fait-il partie de la bibliothèque des mères de famille plutôt que de celle des enfants ou des domestiques ? Ne me le demandez pas; il m'a été impossible de le deviner. Les trois histoires qui le composent ont certainement été dictées par une intention fort louable; le vice y est puni sur toute la ligne et la vertu généralement récompensée avec justice, mais les voies par lesquelles on aboutit à ce résultat ne sont guère engageantes. M. Paul Yorel, en voulant peindre un gentilhomme campagnard que sa manie pour les innovations agricoles et mécaniques entraîne à sa ruine, n'a charbonné qu'une caricature grotesque, sans vraisemblance aucune. Comment admettre que le marquis de Byrogues, ancien colonel et homme intelligent malgré tout, devienne si vite la dupe du premier assassin venu, lui permette de s'installer en maître chez lui, consente à tout vendre pour le suivre en Amérique et lui donne sa fille si longtemps promise à un autre? On voit encore dans ce conte impossible des ouvriers qui continuent à travailler à une fabrique où on ne les a pas payés depuis trois mois; il y en a même un à qui le marquis ne doit pas moins de cinq mille francs ! Tout cela semble écrit par quelqu'un qui n'aurait jamais

mis le pied dans la rue et serait complètement étranger à la vie réelle.

De son côté, M. Yves des Forges a inondé ses deux nouvelles d'une sentimentalité niaise et de pleurnicheries agaçantes. Le vieux fermier qu'il met en scène si maladroitement n'est qu'un paysan d'opéra-comique, et sa Blanche une de ces créatures éthérées, immatérielles, dont le profil peut illustrer les pages d'un keepsake, mais fait piètre figure dans le roman. Toute cette littérature prétendue édifiante et qui n'est que soporifique légitimerait jusqu'à un certain point les outrances de crudité que nous avons plus d'une fois reprochées aux naturalistes. P.

MEMENTO

Sous ce titre : **Bouche cousue** (2 volumes. — Prix : 6 francs). F. du Boisgobey vient de faire paraître un nouveau roman à la librairie Dentu. Le titre est certainement original, mais la donnée du livre l'est bien plus encore. Il serait alléchant de la signaler au public, mais nous croyons qu'il vaut mieux lui laisser le plaisir de la surprise. Bornons-nous à dire que c'est excessivement parisien, en ajoutant que l'auteur a déployé, dans le développement d'une action extrêmement délicate, toute la puissance de ses moyens dramatiques, la souplesse de son esprit affiné et le charme de son talent littéraire, qualités qui en ont fait un de nos conteurs les plus intéressants, les plus sympathiques et les plus applaudis.

Mémoires d'une aliénée, un volume in-18. — Prix : 3 fr. 50, avec gravures, Paul Ollendorff, éditeur. Ce livre vient à son heure. Lorsque la curiosité et l'intérêt sont si vivement surexcités par l'affaire de Mistral et celle de Mlle de Monastério, on ne peut manquer d'accueillir avec empressement les révélations qu'apporte Mlle Hersilie Rouy sur ce qu'elle a observé durant sa longue séquestration, et ce qu'a rendu possible la loi irrémédiablement condamnée de 1838.

Si elle a intitulé son ouvrage *Mémoires d'une aliénée*, c'est que pendant les quatorze ans qu'elle a vécu en liberté, comme pendant les quatorze ans qu'elle a passés dans les asiles, les aliénistes ont persisté à la dire folle. Elle en appelle au public et attend de lui une justice malheureusement posthume.

La vertu de Madeleine est le titre du nouveau roman que Mme Jenny Touzin vient de faire paraître chez Dentu. — L'auteur de *la Dévorante* et de *la Fille des Étudiants* nous donne cette fois une œuvre d'une conception plus douce. *La Vertu de Madeleine* est, en effet, un roman de famille, où les émotions du cœur et les sentiments généreux de l'âme, aux prises avec les cruelles nécessités, créent d'une façon toute naturelle une action constamment mouvementée et dramatique. Ceux qui liront ce livre éprouveront l'impression que c'est une histoire réelle.

L'édition définitive des **Morts bizarres**, par Jean Richepin, vient de paraître entièrement refondue, revue et augmentée. Ce charmant volume comprend aujourd'hui dix-neuf nouvelles dont l'auteur s'est plu à châtier le style. Maurice Dreyfous, l'éditeur, annonce les *Blasphèmes*, un noble volume de vers qui fera sensation et dans lequel Richepin se révèlera dans une note tout autre que celle de la *Chanson des gueux*. L'œuvre définitive de Richepin commence à s'arrondir. *La Glu* est son premier ouvrage de théâtre; mais d'autres succès suivront bientôt, partant, d'autres volumes.

THÉATRE

Souvenirs de théâtre d'art et de critique, par Th. Gautier, 1 vol. in-18.— Prix : 3 fr. 50. Librairie Charpentier.

L'éditeur Charpentier vient de réunir en un volume plusieurs articles dus à Théophile Gautier et qui se trouvaient jusqu'ici disséminés dans des revues et des journaux. Ces articles du critique qui embrassent une assez longue période puisqu'ils vont de 1834 à 1870 ont trait, pour la plus grande partie, à l'art musical. On relira avec plaisir les appréciations du merveilleux écrivain sur *les Huguenots, Griselle, le Barbier de Séville, le Diable boiteux* et *la Norma*. Les beaux-arts ne sont pas non plus négligés et l'ouvrage renferme les préfaces demandées à Gautier pour les catalogues des ventes Francesco, Villafranca, Tiem, Jollivet et d'Espagnac. Enfin, des jugements sur Eugène Sue, Gavarni et Meissonier complètent ce volume. Le succès qu'il ne peut manquer d'avoir déterminera sans doute M. Charpentier à livrer au public un second volume de ce mélange. MM. Bergerat et de Lovenjoul, qui s'occupent avec un soin pieux de tout ce qui se rapporte à Gautier, pourront y faire entrer nombre d'intéressants articles qu'il faut aller chercher dans différentes publications et notamment dans *le Journal officiel* qui eut, de 1856 à 1871, Gautier pour collaborateur.

Excelsior, poésies par Jules Nollée de Noduwez. Paris, Plon, 1883, in-8°. — Prix : 4 francs.

Un élégant portrait de l'auteur, déjà connu pour son recueil de 1875, *Champs et rues*, décore le frontispice du présent volume. L'aristocratique et rêveur profil attirera sans doute à M. Nollée plus d'une sympathie féminine. Il a déjà les plus belles relations; aussi a-t-il pu dédier chacune de ses pièces à des ministres, des ambassadeurs, des ducs, des comtes, des archevêques. Le pape lui-même, Léon XIII en personne, qui fit faire à l'auteur sa première communion en Belgique, a reçu l'hommage du morceau qui ouvre le livre et lui donne son titre. A défaut de gens haut placés dans la hiérarchie sociale, les vers s'adressent à quelque prince de l'art, au peintre Clays ou à Rossini. Le maestro italien répondit à l'envoi du poète par un de ces billets pleins de malice souriante et d'une grille si délicate dont il avait le secret :

« Mon cher monsieur Nollée,

« En fait de pouvoir de la musique, je ne crois qu'aux trompettes de Jéricho ! Notre ami commun, le baron de Peellaert, a emporté en souvenir les plumes de mon encrier. Et dire, à en croire les flatteurs, que ces plumes-là renferment encore des chefs-d'œuvre! J'ai envie de mettre mes éditeurs à ses trousses! Merci de votre dédicace. J'en suis confus à rougir. On ne rougit qu'à deux âges : quand on est enfant et quand on le redevient. Tout à vous. »

Il est difficile de remercier avec plus de gentillesse quelqu'un à qui l'on tient à ne pas faire de mauvais compliment. Suivons l'exemple et, sans nous attarder à une critique désormais inutile, citons un sonnet ou deux choisis parmi les meilleurs. Voici celui de l'hirondelle, où résonne comme un écho de Murger :

J'ai fait tomber une hirondelle
D'un coup de fusil mal lancé.
Mais où? Quel buisson la recèle?
Ou bien, quel fouillis herbacé?

Hier, j'ai chanté des sérénades.
Se perdaient-elles dans l'éther?
Quel œil peut suivre des roulades
Fuyant sur les ailes de l'air?

J'ai retrouvé dans l'aubépine
Qui borde la forêt voisine
L'oiseau vivant près d'un sentier.

Sans chercher ma chanson joyeuse,
Dans le cœur de mon amoureuse
Je l'ai retrouvée en entier!

J'avais promis deux sonnets; mais, tout compte fait, je n'en trouve pas un second qui vaille comme pendant. Laissez-moi vous présenter au moins un échantillon de la manière de M. Nollée, quand il met sa plume à l'aise dans l'épître et qu'il moralise contre le duel :

L'honneur est satisfait! donc, vainqueur ou vaincu,
Au duel je devrai de n'être plus cocu!
Conrard n'aura jamais séduit ma triste femme!
Il sera galant homme, et non point cet infâme
Qui s'est glissé chez moi, rampant comme un voleur,
Pour prendre cent fois plus que mon or : mon honneur?
L'honneur est satisfait! il faudra donc, en somme,
Tenir pour franc, loyal, un fort malhonnête homme?
Immoler à l'erreur? Abdiquer? — A ce coût
L'honneur n'est, à mon sens, pas satisfait du tout.

Il y aurait fort à dire contre certaines théories que professe M. Nollée dans sa préface. Il y réclame quelques libertés de prosodie qu'on lui accordera volontiers, mais il s'y montre vraiment trop sévère pour les poètes médiocres, qu'il voudrait étouffer, semble-t-il, dans les flots de la mer Rouge. Allons donc! choisissez mieux votre genre de suicide. A. P.

Chants d'Armor, poésies par Louis Bonneau. Lorient, imprimerie Colignon, 1881, in-8°.

Modeste recueil de vers dont aucune pièce ne vaut la peine d'être signalée. Les juges de Toulouse, au concours pour les prix de Clémence Isaure, doivent en recevoir beaucoup de semblables. Il n'y a là ni art ni idées d'aucune sorte. Quoique publiée en 1881, la plaquette vient à peine de nous parvenir. Nous aurions pu attendre plus longtemps sans rien perdre. P.

Nid d'alcyon, poésies, par V. B. Un vol. grand in-8°. Paris, à la librairie de A. Patay, 1882.

Le volume qui sort des presses de Fr. Gobbaerts, de Bruxelles, est un véritable bijou typographique. Les différents caractères sont tous d'un beau dessin, chaque feuille a été bien choisie et l'impression est parfaitement nette. Le livre fait plaisir à voir.

L'auteur avait envoyé quelques pièces de vers à Lamartine, à Victor Hugo, à Lamennais, à Béranger, et Béranger, Lamennais, Victor Hugo, Lamartine avaient répondu. Leurs lettres, simples lettres de remerciements, ont été publiées à la suite des vers qui leur avaient été adressés.

De ces vers, et des autres, nous ne voulons rien dire. Tous nos éloges à l'habile imprimeur.

F. G.

Les Névroses, par Maurice Rollinat. Avec un portrait de l'auteur par F. Desmoulins. Paris, Charpentier, 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Maurice Rollinat, comme tous les puissants originaux, tous les nobles indomptés de la littérature, tous les fauves non châtrés qui savent encore rugir,

est trop discuté maintenant en raison de son livre *les Névroses* pour que je puisse prétendre clore le débat par un article critique marqué au sceau des éloges les plus sincères ou le discuter sous ses trois faces également tragiques de diseur, de musicien et de poète.

Il y a six ans, lorsque parurent *Dans les Brandes*, un remarquable livre qui passa inaperçu, parce que aucun chroniqueur boulevardier n'osa tirer alors le coup de pistolet qui éclaire un homme jusque-là dans l'ombre, j'eus le plaisir d'éclater en louanges sonores dans un sous-sol du journalisme où je faisais alors mes débuts et où ma voix avait probablement plus d'écho à ma propre oreille qu'à celle du public. Aujourd'hui Rollinat est un homme de premier plan, c'est-à-dire une cible; tout ce qui tient une plume dans la critique plastronne contre lui, on lui casse ses vers sur la tête; on dénie la pure sonorité de ses rimes, on glose sur ses épithètes, on voudrait le forcer à avouer qu'il a toujours vécu dans les culottes de Baudelaire et qu'il a puisé ses frissons sur les bords du gobelet dans lequel Poë sablait son gin, — tout cela se calmera, — le journaliste parisien qui a proclamé Rollinat en premier article lui a peut-être rendu un piètre service, car il a fait éclore le poète trop subitement au jour aveuglant de la popularité; la meute des petits confrères a bruyamment jappé à ses jambes; toutes les poches de fiel se sont crevées, les vipères se sont hissées sur leur queue, le pauvre Rollinat a été enveloppé de rancœurs. — L'heure de l'applaudir est venue, on ne discute pas les vaillants qui poitrinent aux attaques.

Je ne saurais dire à Maurice Rollinat que bravo! pour son livre d'une si haute saveur originale. *Les Ames, les Luxures, les Refuges, les Spectres* et *les Ténèbres*, tous ces différents chapitres des *Névroses* sont pleins de pièces d'une belle allure et d'une vigueur peu commune.

La plupart des bibliothèques sont aujourd'hui pourvues des *Névroses*. Nous retrouverons le poète à son prochain livre, c'est-à-dire bientôt, il faut l'espérer. — Par ce *cliché* banal je clos ces quelques lignes!

U.

MÉLANGES

Souvenirs littéraires, par Maxime du Camp, tome second, Paris, Hachette et Cie, 1 vol. in-8°. — Prix: 7 fr. 50.

Les Souvenirs littéraires de Maxime du Camp sont du nombre de ces ouvrages d'élite qui auront toujours une place assurée dans toutes les bibliothèques des érudits et des hommes du monde, car ils forment l'une des pages les plus curieuses que je connaisse de l'histoire des lettres dans cette seconde partie du XIXe siècle. On se souvient de la sensation produite par la première partie de ces mémoires d'abord publiés par fragments dans la *Revue des Deux Mondes* et réunis aussitôt par l'éditeur Hachette en un beau volume in-8°. — Il y avait là des lettres de Flaubert admirables, des documents privés sur nombre d'hommes de lettres et quelques pièces curieuses sur des hommes politiques, le tout coordonné dans un style vif, entraînant, très français par la tradition et assaisonné d'un esprit charmant et à mille facettes.

Ce second et dernier volume des *Souvenirs littéraires* ne le cède en rien à son aîné. M. Maxime du Camp y parle tour à tour, en différents chapitres, de *la Revue de Paris*, du *Décret du 17 février et du 2 décembre*; des *Revenants*, c'est-à-dire de Baudelaire, de Pétrus Borel, d'Edgar Poë, de Barbara, d'Étienne Eggis, de Guillaume *le Jean*, etc.; puis viennent *les Saints-Simoniens, les Illuminés, les Ateliers de peintres, les Uns et les Autres, Lui et Elle, Louis de Cormenin* et *Louis Bouilhet* et enfin *les Dernières Tombes* (*Auber, Gautier* et *Flaubert*).

Je défie bien un amoureux des lettres de jeter les yeux dans ce volume sans y sentir son esprit voluptueusement engrené comme dans le plus spirituel des romans, car ces *Souvenirs*, je le disais lors de l'apparition du premier volume, ont toute la verve et l'exquise allure des *Mémoires de Casanova*, à cette différence que Maxime du Camp n'est pas un aventurier qui tient à graver uniquement son nom dans les fastes de Cythère, mais un fervent littérateur, voyageur passionné et passionnant, qui a su magistralement planter sa tente à l'Académie française. U.

Les Ridicules du temps, par J. Barbey d'Aurevilly. Rouveyre et Blond, éditeurs, 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La critique peut jeter ses filets sur les ridicules de ce temps; elle fera toujours des pêches miraculeuses; car la mer contient moins de poissons de toutes formes et dimensions que la société ne recèle de ridicules petits et grands qui se dévorent entre eux ou surnagent avec satisfaction. Du temps de Montaigne, Paris avait ses *verrues*, selon le mot du grand essayiste; aujourd'hui Paris a « le Masque », comme une femme qui porte des monstres conçus dans une heure de prostitution crapuleuse. Du haut en bas de l'échelle les ridicules fermentent et poussent comme des champignons, affectant d'abord des formes priapiques et se déployant aussitôt prétentieusement en manière de parasols. — M. Barbey d'Aurevilly ne prétend pas se donner le ridicule de détruire toutes ces végétations grotesques; il faudrait l'eau du déluge pour noyer tout cela et il ne convient point de désespérer les Gavarni, les Daumier et les Henry Monnier en herbe; il passe seulement, avec un sourire d'un exquis mépris, sa cravache sur quelques turgescences de ce monde; il fait siffler sa badine sur ces difformités avec toute la grâce arrogante de Tarquin le Superbe décapitant des pavots. — Et quel singulier bouquet il vient de former dans ce livre : *la Comédie de la critique, les Chats de la critique, le Cabotinisme, les Chroniqués et les Chroniqueurs, les Effacés, les Bas bleus, l'Abbé Sosie, les Marchands de ruban, l'Ère des Servantes, Madame de Maquerelas-Major, les Lâcheurs, les Petits ventres, les Conférences, le Journalisme, les Lauréats d'Académie, les Blagueurs en littérature, les Chevaliers de la table ronde au* XIXe *siècle*, etc. C'est un simple

aperçu des pellicules que le Juvénal des *Bas bleus* a détachées de la lèpre sociale. Ce sont des critiques magistrales, pleines de cette verve endiablée, de cette admirable ironie qui assassine ceux qu'elle caresse. De telles choses vivront par le style et par la forme, et je dis cela à dessein, car le seul reproche que je pourrais faire à ces remarquables chapitres, c'est d'être nés dans le journalisme, c'est-à-dire d'avoir été conçus dans la vibration éphémère de cette actualité, à laquelle les cheveux blancs poussent en une nuit. Ce qui fut écrit pour le journal portera toujours son cachet d'origine et dans tous les exhumés de la presse quotidienne il y a une certaine morbidesse affadie, comme une survie qui a peine à s'acclimater dans l'atmosphère du livre.

Les études critiques polémiques ou littéraires de Balzac, de Stendhal, de Gautier, etc., ont tous au front cette mélancolie spéciale que donnent les triomphes éclatants d'un jour dans le journalisme; les guêpes de Karr, qui firent bondir tant de monde, piquottent doucement aujourd'hui; *la Lanterne* de Rochefort s'est éteinte dans l'oubli. Les grands articles de cette outre de Janin sont évaporés à jamais; le prince de la critique n'a plus à l'heure présente un seul sujet, il n'est plus lui-même qu'un sujet d'étonnement pour tous ceux qui font de vains efforts pour s'intéresser à son œuvre minuscule. Quels livres immortels sont sortis de la *Quotidienne*, de la *Presse*, des *Débats*, de l'ancien *Événement* ou du *Figaro* hebdomadaire ou quotidien?... le tri sera vite fait.

Eh bien, M. d'Aurevilly, lui, est une des rares exceptions : il a su équiper *les Œuvres et les Hommes*, mobilisés dans le journalisme, tous sont vivants et solidement bâtis pour défier les siècles; — *les Ridicules du temps* défient aussi les temps futurs, mais d'un œil qui clignotte; c'est que la mode et la *Date* s'y sont fourrées comme d'imperceptibles grains de poussière. C'est pourquoi je disais qu'ils vivront surtout par le style, la forme et l'esprit, ces trois fleurs rares qui brilleront toujours en relief d'un éclat peu commun sur le fond de gueules de notre époque.

U.

Gauloiseries et calembredaines, par Henry Lucien. Paris, Ollendorff, 1882, in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Une fleur de printemps égaye et parfume ce premier essai d'un jeune homme. Rien de plus naturel. On arrive à la vie littéraire avec un trésor d'espérances, d'enchantements, d'illusions; on est pressé d'écrire tout ce qu'on voit, tout ce qu'on dit, tout ce qu'on fait, courant après toutes les femmes et tous les papillons, avant de se demander si le public aura le temps d'arrêter les yeux sur nos gentillesses d'adolescent. On ne s'en amuse pas moins, en attendant l'expérience et l'âge qui permettront des œuvres plus sérieuses, à souffler de jolies bulles de savon. M. H. Lucien n'a guère fait que cela tout le long de son volume. S'il poursuit dans cette voie, il pourra bientôt prendre place à côté du sémillant Ernest d'Hervilly.

P.

BEAUX-ARTS

Les dessins du Louvre, par Henry de Chennevières, un vol. in-4°. Paris, L. Baschet, éditeur et Ch. Gillot, graveur, 1882.— Prix : 26 francs.

Ce n'est là sans doute que le premier volume d'une série dont la suite n'est pas limitée. Le Louvre, en effet, ne possède pas moins de trente-sept mille dessins. On ne saurait espérer, il n'y a même pas lieu de souhaiter que le trésor tout entier soit reproduit. L'éditeur se bornât-il à publier les dessins qui, au nombre de deux mille, sont exposés dans les galeries et doivent être les plus beaux, que le service rendu aux amateurs, aux artistes, aux écoles d'art de tous les pays serait considérable. L'utilité d'une telle publication n'a pas besoin d'être démontrée. Elle répond à de telles nécessités qu'à plusieurs reprises on tenta de la réaliser; l'on n'a certainement pas oublié les intéressants fac-similés de dessins de maîtres que gravait, il y a une trentaine d'années, M. Alphonse Leroy. Mais elle n'est devenue réellement possible, pratique, que depuis l'invention des procédés de gravure en relief dérivés de la photographie, qui permettent les tirages à grand nombre, à bas prix et fournissent une reproduction dont la fidélité n'est pas suspecte.

M. Henry de Chennevières, qui est attaché à la conservation du Louvre, dirige et rédige ce travail. On doit supposer qu'il s'est au préalable tracé un plan d'ensemble, mais il est jusqu'à présent difficile de discerner la méthode qui préside à l'ordre de ses choix. Ce premier volume se compose de soixante-six dessins empruntés à l'œuvre de dix-huit maîtres de différentes écoles. Parmi ces maîtres, il en est treize seulement qui soient l'objet de notices biographiques. On cherche vainement pourquoi un semblable document n'accompagne point les dessins des cinq autres. Les treize notices sont consacrées à Michel-Ange (7 dessins), Titien (5 dessins), Parmesan (2 dessins), Murillo (1 dessin), Rubens (4 dessins), Adriaan van Ostade (4 dessins), Jean Steen (1 dessin), Liotard

(2 dessins), Étienne Delaulne (2 dessins), Dumoustier (3 dessins), N. Poussin (3 dessins), Watteau (11 dessins), Edme Bouchardon (6 dessins). Puis pêle-mêle, on découvre sans une ligne de texte : Raphaël (6 dessins), Albert Dürer (2 dessins), Greuze (4 dessins), Boucher (1 dessin) et Bouchardon (6 dessins).

Ces dessins sont imprimés en couleur et tirés sur papier teinté. Le choix du papier n'est pas toujours très réussi. Dans l'intention évidente et louable de donner aux marges un aspect vibrant, l'on a fait entrer dans la pâte de ce papier une multitude de petits déchets de matière textile, qui forment sur la teinte unie comme un réseau capricieux de damasquine d'un ton plus vigoureux que le fond. Quand le dessin est très chargé, ces vermiculures disparaissent et encadrent assez joliment le motif. Il n'en est pas de même malheureusement quand le dessin est formé de traits légers et doit rester clair, car il laisse apparaître alors tout un grimoire d'épluchures dont les linéaments se confondent parfois avec les traits de plume ou de crayon, les doublent, les prolongent, les compliquent de façon à les rendre peu intelligibles. Sans proscrire absolument l'emploi de ce papier, nous devons inviter les éditeurs à n'en user qu'avec le plus rigoureux discernement. Il en est de ce papier comme du style de l'auteur. Le style est très jeune, très maniéré, très tourmenté, visant à la couleur, bourré de néologismes fort inutiles, en cela bien fatiguant, mais çà et là rencontrant d'heureuses trouvailles. De même le papier qui prétend à l'originalité est vraiment bizarre plutôt qu'original.

Dictionnaire du chiffre-monogramme dans les styles moyen âge et renaissance et des couronnes nobiliaires universelles. Trente-quatre planches gravées au burin, accompagnées d'un texte historique sur les chiffres-monogrammes et couronnes depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Composition, gravure et texte par Charles Demengeot, graveur héraldiste; 1 vol. grand in-folio, V, 118 pages, tiré à 200 ex., à Paris chez l'auteur, rue de la Tour-d'Auvergne, 48, et chez Juliot, libraire, rue de Rennes, 82. — Prix : 75 francs.

L'origine du chiffre-monogramme date évidemment du moment où l'humanité fut en possession d'un nombre suffisant de lettres ou de signes propres à exprimer la pensée. Que ce fût l'instinct de la propriété ou l'orgueil d'attacher son nom à une œuvre quelconque, ces motifs durent engendrer des combinaisons de lettres ou de signes, qui, simples au début, naïfs et même barbares, et sans aucune intention décorative, progressèrent avec les arts et les styles de chaque époque et produisirent finalement des combinaisons, des groupements innombrables et ingénieux, mais le plus souvent énigmatiques pour qui n'en possède pas la clef. On peut donc dire que l'histoire du chiffre-monogramme, prise dans son ensemble, embrasse l'histoire universelle; car souvent c'est la signature, quelle que soit sa forme, qui indique à l'archéologue l'authenticité et la date de tel ou tel monument architectural, monétaire ou graphique.

Sous le terme générique de *marque monogrammatique*, l'usage a consacré quatre genres de compositions qui ont chacune leur caractère particulier, ce sont : la *marque* proprement dite, le *chiffre*, le *monogramme* et l'*anagramme*. — La Marque est une composition réunissant les attributs, avec inscription ou légende, mais surtout avec chiffre-monogramme, d'une corporation ou d'une personnalité scientifique, artistique, industrielle, etc. Les marques les plus intéressantes sont peut-être celles des libraires et imprimeurs des xv^e^, xvi^e^ et xvii^e^ siècles. — Le chiffre est l'enlacement des initiales des nom et prénoms d'une personne ou d'une raison sociale. — Le monogramme est la réunion de plusieurs lettres en un seul caractère et, par extension, le groupement de toutes les lettres d'un nom. — L'anagramme enfin est le groupement par le renversement régulier ou irrégulier des lettres d'une phrase, pour produire un autre nom ou une autre phrase.

Le chiffre-monogramme, dont M. Charles Demengeot s'occupe presque exclusivement dans cet ouvrage, comprend cinq grands styles bien distincts, qui correspondent tout naturellement aux cinq principaux genres de caractères lapidaires ou écrits usités en Europe depuis l'antiquité grecque et romaine jusqu'à nos jours. Ces grands styles appliqués au chiffre-monogramme sont : 1° la capitale gréco-romaine en usage depuis l'antiquité grecque jusqu'au x^e^ siècle, c'est-à-dire dans l'ancienne Grèce, à Rome et à Byzance, à l'époque mérovingienne et sous les Carlovingiens. — 2° L'onciale, devenue grande initiale au ix^e^ siècle, et dont on se servit pendant toute la période du moyen âge, concurremment avec le style suivant. — 3° La gothique, qui prit naissance au x^e^ siècle sous les Capétiens, et se continua jusqu'au xvi^e^ sous les Valois. Les marques d'imprimeurs-libraires des xv^e^ et xvi^e^ siècles de ce troisième style sont justement célèbres. — 4° La capitale Renaissance, qui dura pendant tout le xvi^e^ siècle et la première moitié du xvii^e^. — 5° Les chiffres en bâtarde et à l'anglaise. Bâtarde à son début, l'anglaise produisit les chiffres de Daniel de la Feuille et de Mavelot; et plus tard, vers 1724, l'édition de Nicolas Verien, plagiaire de Daniel. Ces chiffres sont formés de lettres doublées et droites. Dans la deuxième moitié du xviii^e^ siècle, Rançon les dédoubla et les orna richement.

A ces grandes divisions principales on pourrait à la rigueur en ajouter une sixième comprenant le style empire et la réaction qui suivit. Mais notre xix^e^ siècle n'a pas de style qui lui soit propre. Jusqu'en 1850 on se servît de Verien, le Daniel étant devenu très rare; on se servit aussi de l'ouvrage de Denoyer, dont les chiffres dédoublés étaient légèrement penchés à l'anglaise. Vers 1850, l'œuvre de Barclay de Londres dans le style du xv^e^ siècle, très habilement exploité par nos papetiers entrepreneurs de gravure, fit une véritable révolution dans le chiffre-monogramme. Vers 1860 enfin, parurent les chiffres

de H. Renoir dans les styles renaissance et napoléonien, dont l'intelligente simplicité se prêtait à une reproduction facile et économique. Quelques années plus tard, en 1864, M. Charles Demengeot gravait lui-même un recueil de chiffres en anglaise ornée dont le succès, très réel parmi les artistes, ne fut qu'en partie ratifié par le grand public, dont le goût se portait de préférence vers les documents moyen âge et renaissance.

L'étude approfondie de ces différents styles occupe la première partie du *Dictionnaire du chiffre-monogramme*. La seconde partie est consacrée aux couronnes nobiliaires universelles. A la suite d'un précis historique sur ce sujet, l'auteur étudie tour à tour : 1° les *couronnes impériales*, couronnes de Charlemagne et de Charles le Chauve; 2° *empires d'Allemagne et d'Autriche*, couronnes et toques d'électeurs; 3° *empire français*, toques des grands dignitaires de l'empire; 4° *empire britannique*, couronnes du prince de Galles, des enfants et petits-enfants de la reine, cousins, neveux, etc., couronne du cimier, chapeau de dignité; 5° *empire de Russie*, couronne du czarewitch; 6° *empire du Brésil; 7° empire de la Chine;* 8° *empire de Turquie*, Siam et Cambodge; *coiffure du shah de Perse*. Viennent ensuite : 1° les *couronnes royales :* rois de France (branche aînée), couronnes de Louis IX, du Dauphin, de Louis-Philippe, roi des Français, de Pologne, de Hanovre, de Hongrie et la couronne royale européenne. — 2° La *hiérarchie nobiliaire* comprenant les princes : princes du Sénat, princes de la Jeunesse (Rome antique), couronnes de princes et princes souverains; les ducs : duc souverain, grand-duc, archiduc, doge; grand-duc de Russie, archiduc d'Autriche, duc et pair d'Angleterre, doge ou duc de Venise, grands-ducs de Toscane, anciens ducs de Normandie, de Lorraine et de Bar, duc d'Aquitaine; marquis : marquis français, marquis et pairs d'Angleterre; comtes : comtes français, du Saint-Empire, comte et pair d'Angleterre, comte belge et suédois; vicomtes : vicomtes français, vicomte et pair d'Angleterre, vicomte néerlandais; barons : barons français, anglais, allemands, russes, suédois, belges, vidames; chevaliers : couronne des chevaliers nobles, couronne de noblesse et couronne antique. — 3° *casques héraldiques;* 4° *couronnes votives*, couronne de guarrazar, couronne de fer, couronne d'Agiluff. — 5° *Le chrisme* ou monogramme du Christ en différents styles : symboles, coiffures et usages du clergé catholique romain, la couronne d'épines, la tiare pontificale, les chapeaux de cardinal, archevêque, évêque, abbés et protonotaires. Le texte se termine par un abrégé historique sur les couronnes murales et armoiries des villes de France.

M. Charles Demengeot n'est pas seulement un érudit qui a su condenser en cent pages in-folio une somme énorme de documents éclairés par de nombreuses vignettes et fac-similés dans le texte. L'auteur de ce savant travail est aussi un artiste, et dans cet ordre d'idées un artiste de premier ordre. Par la destination qui lui est assignée au point de vue décoratif, le chiffre-monogramme, plus docilement que l'armoirie, doit se prêter à toutes les exigences de style que comporte l'objet qui doit en être décoré, meuble, orfévrerie, bijou. Mettre en harmonie le style et les contours d'un chiffre avec le style et la forme de l'objet où il sera tracé devrait être le principal souci de l'artiste industriel, peintre décorateur, graveur, ciseleur ou émailleur; quoiqu'elles ne soient ignorées de personne, ces règles cependant sont très rarement observées. Le chiffre-monogramme, comme motif de décoration, doit naturellement ou autant que possible présenter aux regards une silhouette ou des contours gracieux et réguliers. Néanmoins la contexture de certaines lettres s'oppose parfois d'une façon formelle à ce que ces conditions soient remplies. C'est alors que le goût de l'artiste intervient pour donner une silhouette agréable au groupement des lettres désavantageuses. Pour ne citer qu'un exemple, lorsque Barclay entrelace J. W., sans égard pour le principe conventionnel qui impose au chiffre la forme ovale ou lustrale, il évase le W par le haut et termine la partie inférieure du J placé au centre par une combinaison en zigzag du plus heureux effet. M. Charles Demengeot a de telles et heureuses audaces. Bien des personnes ont l'habitude d'adopter pour leur chiffre un type unique qu'ils font sans distinction figurer sur tous les objets qui leur appartiennent; c'est ainsi que l'on rencontre souvent tantôt un chiffre moyen âge gravé sur une pièce d'orfévrerie Louis XVI, et tantôt un chiffre Louis XVI sur un brûle-parfums japonais, alors que le goût exigerait que le style du chiffre fût déterminé par celui des objets. Dans cet esprit M. Demengeot se demande pourquoi l'on ne ferait pas figurer sur une pièce chinoise un chiffre ou plus facilement des initiales en caractères européens dessinés à la chinoise; et à cet effet il a composé un alphabet dont les lettres sont formées de signes chinois.

Un chiffre peut être dessiné de très grande ou de très petite dimension; il peut atteindre et même dépasser un mètre, s'il est sculpté sur un monument; il peut descendre à trois ou deux centimètres et au-dessous, s'il doit être gravé sur une montre ou sur un cachet. Il est donc nécessaire de se préoccuper de cette éventualité lorsque l'on compose un chiffre, d'éviter d'une part les grands vides, et d'autre part les trop-pleins qui engendreraient d'inévitables confusions à la réduction. M. Demengeot n'a jamais manqué à cette loi essentielle dans la composition de ses quarante planches décoratives. Son *Dictionnaire de chiffres* présente, en outre, une très grande variété; si la dissemblance des motifs, au point de vue de l'ornementation, peut offrir quelque difficulté au débutant, la mine n'en est que plus riche, et le véritable artiste saura en tirer parti. Quel que soit l'ornement qui le décore en effet, chaque chiffre possède son groupement, son enlacement bien à lui, et en le dépouillant de son ornementation, on le retrouve toujours parfaitement correct. Malheureusement l'auteur n'a pas toujours montré partout la même correction. Je lui signale notamment, à la page 78, les noms de E. Delacroix, Ary Scheffer, Decamps, Pen-

guilly, Viollet-le-Duc, qu'il écrit : L. Delacroix, Arry Cheffer, Decamp, Pinguilly, Violet-le-Duc. Cette négligence étonne de la part d'un homme qui partout ailleurs fait preuve de tant d'exactitude. M. Demengeot a gravé tant de lettres dans sa vie qu'il aura voulu en économiser quelques-unes en ce lieu. Je donne l'excuse pour ce qu'elle vaut.

E. C.

HISTOIRE

Chronologie — Documents — Mémoires

Journal d'un fourrier de l'armée de Condé. Jacques de Thiboult du Puysact, publié et annoté par le comte Gérard de Contades. Un vol. in-8° de 365 pages. Paris, Didier, 1882. — Prix : 7 francs.

Tout semble avoir été dit sur la Révolution dont nous aurons bientôt à fêter le centenaire et cependant chaque jour dans les bibliothèques, les archives, les mémoires ou les papiers de famille, on découvre de nouveaux documents qui ajoutent leur pierre à cette immense épopée. Rien n'a plus de valeur pour l'historien que ces pages, écrites par les témoins de ces grands événements, pages qui, dans l'esprit de leur auteur, n'étaient pas destinées à voir le jour et que d'érudits chercheurs viennent livrer à la publicité. Dans de tels récits, on est à peu près sûr de trouver, sinon une exactitude absolue, du moins la plus grande sincérité, ainsi qu'un tableau fidèle des idées, des impressions ressenties à l'époque où ils ont été rédigés.

L'armée de Condé, cette armée bizarre où dans les rangs des simples soldats se coudoyaient les plus beaux noms de France, l'armée de Condé a trouvé à plusieurs reprises ses historiens. La librairie Didier nous présente aujourd'hui son chroniqueur.

Jacques de Thiboult du Puysact y a servi, en effet, depuis sa formation jusqu'à son entière dissolution ; il nous a laissé, sur son émouvante odyssée, un journal des plus curieux, écrit sans prétention, au jour le jour, mais rempli de faits intéressants. Parti de Maubeuge le 24 avril 1792, à une époque où l'émigration était encore relativement facile, du Puysact se rend d'abord à Bruxelles où se trouvaient un si grand nombre de Français qu'on pouvait se croire à Paris. On y menait à ce moment la vie à grandes guides. Il y avait de grands cercles, de grands soupers et de brillants bals chez les émigrés qui ne laissaient point que d'y gémir sur les maux de leur patrie. Ce milieu gaspilleur et imprévoyant ne pouvait convenir à la sagesse de du Puysact ; il ne tarde pas à le quitter, fait une saison à Spa et se proposait de séjourner à Liège lorsque les armées républicaines victorieuses le forcèrent à se retirer dans un petit village près de Maëstricht. C'est là qu'entouré de fugitifs comme lui il demeura jusqu'en 1793, époque à laquelle il commença à prendre du service d'abord dans des corps indépendants, puis enfin, en 1794, dans l'armée de Condé. Les distractions étaient rares dans cette existence si différente de celle qu'il avait menée autrefois. Il trouva dans le plaisir d'écrire une occupation de tous les instants qui lui faisait oublier ses chagrins et ses fatigues. Après de longues hésitations, il se décida enfin à adopter pour son travail la forme du journal. Chaque soir, dans les cantonnements, après les marches et jusqu'au bivouac, au retour du combat, il écrivait sur ses carnets quelques notes concises. Elles se rapportent toutes à des faits concernant l'armée de Condé, ou contiennent ses propres observations de curieux et de voyageur. Un tel journal, avec un peu plus d'humour et de sentiment, eût pu avoir le plus grand charme. M. du Puysact se contenta d'en faire une chronique consciencieuse. Écrivain exact avant tout, entrant méticuleusement dans les plus petits détails de service, il est en quelque sorte le Dangeau de l'armée de Condé. A ce titre son journal doit avoir un incontestable intérêt non seulement pour ceux qui prennent souci de l'histoire de cette armée ou dont les ancêtres y ont figuré, mais encore pour tous ceux qui veulent se rendre un compte exact des multiples facettes de l'histoire de la Révolution.

Nous ne suivrons pas notre héros dans ses marches et contre-marches. Une des campagnes les plus importantes auxquelles prit part l'armée de Condé fut celle de 1796, contre Moreau. Le meurtrier combat d'Oberkamlach, dans lequel les émigrés furent vigoureusement engagés, fit ressortir la bravoure de Puysact. Il recueillit le drapeau des mains d'un de ses amis expirant, le porta le dernier dans la retraite et eut la gloire de le sauver. — Après Campo-Formio, l'armée de Condé, abandonnée de tous, passe de la solde de l'Angleterre à celle de la Russie et fut cantonnée en Wolhynie. De là, bien diminuée déjà, elle passe en Suisse, où, quoique arrivée en retard, elle prit encore part au combat de Constance. Les revers l'amenèrent en Bavière où elle reçut de nouveau la solde anglaise jusqu'à sa dissolution en 1801.

C'est à cette époque que se termine le journal de

notre gentilhomme, mais son commentateur y a, sous forme d'appendice, ajouté plusieurs documents historiques, entre autres l'état nominatif des dix compagnies de l'*infanterie noble* du corps de Condé au 1er février 1799, pièce des plus intéressantes et qui est, croyons-nous, entièrement inédite. Rien de curieux comme ces listes qu'on croirait tirées de l'armorial d'Hozier, au milieu desquelles apparaissent, rares, il est vrai, les noms plébéiens de Bernard, Delisle, Martin, Durand, etc. Que diable allaient-ils faire dans cette galère? Sans approfondir cette question, nous devons à M. de Contades qui nous a ainsi transmis le journal d'un volontaire de l'armée de Condé un document très vivant, très sincère et de nature à jeter la lumière sur cette période un peu confuse de notre histoire. C. M.

Histoire romaine, par Th. Mommsen. Nouvelle édition, traduite par de Guerle, de la *Collection des grands historiens contemporains étrangers*. Tomes V, VI et VII. Vol. in-12. Paris, C. Marpon et E. Flammarion.

La belle histoire qu'a écrite M. Duruy n'a rien fait perdre de sa valeur à l'étude du savant historien allemand. Quand parurent les quatre premiers volumes, nous avons, non pas démêlé, — depuis longtemps on l'avait fait, — mais rappelé les principaux merites de l'ouvrage dont une nouvelle édition nous était offerte; voici que nous annonçons les trois derniers volumes, et nous ne voulons plus vanter qu'une seule des grandes qualités de l'auteur (à qui l'on ne peut rien reprocher sinon de s'être montré trop bon Allemand), nous ne voulons parler que de son talent de conteur. Aussi bien, ce n'est pas pour ceux qui s'intéressent d'une façon toute particulière aux études historiques qu'il nous faut célébrer l'*Histoire romaine*, — ils l'ont tous lue et relue, crayon ou plume en main, — c'est aux lecteurs curieux de tout ce qui se publie que nous nous adressons; à eux, nous leur disons que maints chapitres où il est parle des événements que l'on connaît, ou pense connaître, ont une apparence de pamphlets qui ne doit pas laisser que de plaire à un esprit français naturellement frondeur; que maints autres chapitres, qui renferment des critiques littéraires, des considérations sur les usages mondains, et, ajoutons, de véritables chroniques, à prendre ce mot avec le sens qu'on lui donne généralement, que maints autres chapitres sont faits pour captiver l'attention. Nous tenons le lecteur qui est *tout le monde*, va-t-on nous dire, pour un enfant qu'il faut tromper? Nous mettons du miel au bord du vase contenant le breuvage, amer, mais réconfortant? Non; ce que nous voudrions insinuer, c'est que l'*honnête homme* peut, tout aussi bien que l'érudit, goûter l'étude de M. Mommsen.

L'étude de M. Mommsen s'arrête, quand finit la République, quand commence le Principat; on la regrettera. Avec quelle science, quel talent, n'aurait-il pas refait l'histoire des douze Césars, le linguiste, le littérateur, qui a si bien fait connaître l'époque de Scipion, l'époque de Cicéron, deux siècles, deux civilisations! F. G.

Histoire du christianisme et de la papauté, par Max Gossi. Un vol. in-8°. Paris, A. Ghio. — Prix : 5 francs.

L'auteur est plus que sévère envers le christianisme, il est injuste; nous disons : le christianisme, non le catholicisme; il condamne avec autant d'âpreté la réforme des Luther et des Calvin que les tendances ultramontaines.

Entre l'Église romaine et la plupart des Églises protestantes, il est une différence capitale qu'il eût été bon de faire ressortir : dans l'Église romaine, hiérarchisée, un souverain pontife, qui commande, qui instruit, qui pardonne ou anathématise; dans la plupart des Églises protestantes, le fidèle, qui ne relève que de lui-même et de sa conscience, et qui, libre, indépendant, choisit son pasteur. Le catholicisme, c'est la religion hétéronome; le protestantisme, c'est la religion autonome.

M. Max Gossi admet la nécessité de la religion; il dit que le sentiment religieux, profondément humain, se manifesta quand naquit le premier homme et qu'il se manifestera aussi longtemps qu'il y aura des hommes. C'est fort bien. Il professe très nettement la croyance à Dieu et à l'immortalité de l'âme, et à ces deux croyances (desquelles il ne semble pas faire dépendre la morale) il accorde une valeur sociologique. C'est fort bien encore. Pourquoi réprouver le protestantisme qui permet la religion individuelle?

Nous louons l'auteur de la modération, de l'impartialité, avec laquelle il a retracé, autant qu'il est possible, les traits de la belle et comme divine figure de Jésus; et nous l'approuvons quand il stigmatise, pour ainsi dire, les papes fauteurs de crimes et de sacrilèges. Nous estimons, par contre, qu'il n'a rien compris ni au jansénisme ni au gallicanisme. Mais un autre reproche plus grave : il n'a voulu voir dans les religions, dans le christianisme surtout, quelque forme qui lui ait été donnée, aux différents siècles et en différents pays, qu'un moyen de domination pour les ministres du culte; vue étroite; les *habiles* sont toujours impuissants; ils ne fondent et n'organisent rien; ce sont les *hommes de foi* qui conduisent l'humanité dans la bonne ou dans la mauvaise voie; ce sont eux qui ont fait et successivement modifié le christianisme, quelque jugement, d'ailleurs, qu'on porte sur cette religion.

F. G.

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

La Cazzaria, dialogue de *l'Arsiccio Intronato*, traduit pour la première fois littéralement avec le texte italien en regard. Imprimé à cent exemplaires pour Isidore Liseux et ses amis. Paris, 1882, 1 vol. in-8° de XII-269 pages. — Prix : 50 francs.

J'ai déjà eu à diverses reprises occasion de parler de ce curieux *Musée du Bibliophile* entrepris par Isidore Liseux et qui comprend aujourd'hui cinq ouvrages divers de très grand intérêt en dehors même du cynisme érotique qui s'y manifeste.

La Cazzaria, le dernier paru et à paraître, est un dialogue priapique dans lequel tous les actes qui tiennent des organes de la génération, tous les moyens de prendre et donner du plaisir, tous les vices, toutes les singularités antiphysiques sont discutées avec autant de sérieux que de plus hautes questions le sont dans les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* de ce brave père Bouhours; il serait à croire que le trop célèbre de Sade ait pensé à *la Cazzaria* en écrivant cette folie cantharidesque qui a nom : *la Philosophie dans le Boudoir;* Dolmancé, lorsqu'il passe de la pratique à la discussion théorique de ses turpitudes, argumente avec tout le poids de frère Arsiccio qui ne gante point ses mots de métaphores, le drôle!

De tels rapprochements sont intéressants à faire, d'autant qu'à part la grande originalité dont un auteur peut poinçonner une œuvre à sa marque, la plupart des livres érotiques ont tous entre eux des ressemblances absolues dans la conception et l'allure même du style, — le sujet est si borné!

La Monnoye et le vertueux Nodier professaient une estime très particulière pour *la Cazzaria*, à ce que nous apprend M. Bonneau, l'excellent introducteur-traducteur de cette édition nouvelle. Et, en effet, ce goût littéraire se comprend, car nous n'avons chez nous que le *Moyen de parvenir* où des problèmes de même genre aient été abordés avec cet aplomb inouï! — Il existe, d'après les bibliographes compétents, quatre anciennes éditions, toutes sans date, de *la Cazzaria*. En 1863, une réimpression fut tirée à cent exemplaires à Cosmopoli (Bruxelles) dans le format petit in-8°. Elle est aujourd'hui devenue fort rare.

L'édition que voici, parfaite d'exécution, très pure de correction typographique, très sérieuse comme traduction, remarquable en tous points, deviendra sous peu de temps rarissime également. Les bibliophiles véritables tiendront à conserver ces productions de M. Isidore Liseux qui ne spécule point sur le scabreux des livres qu'il édite, mais qui les publie avec science et maturité, par amour des lettres anciennes, et qui ajoute à son nom d'éditeur, comme Grolier sur ses livres : I. *Liseux et amicorum.* U.

Œuvres de Molière; *illustrations par* Jacques Leman; *notices par* ANATOLE DE MONTAIGLON. 10 vol. in-4°, Paris. J. Lemonnyer, quai des Grands-Augustins. — *1re livraison ; l'Estourdy.*

Je viens signaler aux amateurs de livres illustrés une des plus belles publications faites en ce siècle, une œuvre lentement préparée, longuement caressée, et offerte au public artiste et lettré par des artistes et des lettrés comme eux, plus préoccupés du désir d'élever à Molière un monument digne de lui que de faire une spéculation. Un éditeur s'est rencontré qui n'a pas reculé devant l'audace de l'entreprise, et voilà comment, grâce à MM. Jacques Leman, Anatole de Montaiglon et J. Lemonnyer, auxquels il faut joindre M. Hérissey, l'imprimeur, nous avons une nouvelle et merveilleuse édition de Molière, dont le format, les gravures, l'impression, ne laissent rien à désirer aux plus difficiles.

Jacques Leman est l'artiste érudit qui a si savamment reproduit, dans des tableaux fort appréciés à divers Salons, les personnages et toute l'archéologie du XVIIe siècle : on se rappelle, entre autres, *Une Matinée à l'hôtel de Rambouillet, Molière partageant avec Louis XIV* l'en-cas *de nuit*, etc. Nul ne connaît mieux que lui les costumes et le mobilier de cette époque, nul n'en sait mieux faire ressortir la physionomie générale, nul ne l'a reconstituée avec plus de succès. Il était donc mieux préparé que tout autre à commenter le texte de Molière par ses illustrations artistiques. Son travail n'a pas été improvisé d'ailleurs; M. Jacques Leman n'a pas consacré moins de quinze années à son œuvre avant d'offrir aux amateurs sept à huit cents compositions d'une variété et d'une richesse inépuisables. On ne comptera pas, en effet, dans l'édition Lemonnyer, d'après l'énumération présentée par l'éditeur, moins de trente-trois faux-titres, quarante grands titres ornés, trente-deux encadrements pour les listes des personnages, trente-deux grandes compositions hors texte, gravées à l'aqua-tinte; environ cent cinquante en-têtes de chapitres, autant de culs-de-lampe et plus de cent soixante lettres ornées, toutes différentes.

Telle est la part de M. Jacques Leman; celle de

M. Anatole Montaiglon est purement littéraire; elle consiste à placer en tête de chaque pièce une notice qui en fasse connaître les origines et en apprécie le caractère : l'érudition si sûre du savant professeur de l'École des chartes, l'indépendance de sa critique, la nouveauté souvent hardie de ses aperçus, sont connues et sont pour nous de précieuses garanties.

Parlerai-je enfin de M. Lemonnyer? Sa splendide publication des *Contes de La Fontaine* lui a fait une réputation parmi les lettrés, hommes de goût, et l'a placé au rang de nos éditeurs-artistes les plus consciencieux.

Ce qui précède, nous pouvions le dire avant la publication de *l'Estourdy;* maintenant que cette pièce est paru, nous sortirons des généralités et examinerons de plus près la publication.

L'exemplaire que nous avons sous les yeux n'est pas l'édition artistique, tirée à mille exemplaires numérotés à la presse sur papier du Japon, de Chine ou de Hollande, et qui se vend de 1,500 à 800 francs, mais l'édition sur papier vélin, cotée 500 francs pour les souscripteurs, 600 francs pour les non souscripteurs. Malgré une infériorité, à coup sûr d'ailleurs peu apparente, les gravures y sont admirablement tirées, on n'y surprend aucune fatigue de la planche, et le tirage est irréprochable, d'un beau noir égal pour toutes les feuilles, et toutes les pages tombant bien correctement en registre.

L'Estourdy ne contient pas moins de vingt-sept dessins de plus ou moins grande importance, frontispice, fleurons, en-têtes, culs-de-lampe, lettres ornées, encadrements, composition hors texte; une longue note, placée à la fin du volume, donne l'explication de toutes ces planches. On jugera, par quelques extraits, de l'intérêt qu'elles présentent :

« *Frontispice.* — Un cartouche avec le nom de Molière et les deux dates 1622 et 1673, années de sa naissance et de sa mort; dans le haut, deux Renommées montrent la couronne de laurier attachée au fronton du cartouche. En bas, Molière, le chapeau à la main, s'adresse à son public et lui présente les acteurs de son théâtre; à gauche, ses deux Muses : la Comédie, tenant un miroir et un masque, et la Satire, à pied de chèvre et tenant un fouet. Dans le fond, la vue de Paris, le pont Neuf avec la statue équestre de Henri IV, et, à droite, en avant du Louvre, le Petit-Bourbon, où la troupe de Molière a joué du 3 novembre 1658 au 11 octobre 1660.

« Acte Ier. — L'en-tête, supporté en cariatide par Mascarille dans son costume ordinaire et par Mascarille déguisé en suisse, est couronné par les armoiries de Lyon (où la pièce a été jouée pour la première fois).

« Lettre H. — Mascarille salue Trufaldin (sc. IV, vers 132) :

Monsieur, je suis tout vostre.

Au fond, Célie et Lélie.

« Cul-de-lampe. — Hippolyte disant à Mascarille :

Mais que ces deux louis guérissent tes blessures.

(Sc. VIII, vers 416.)

Quant à la grande composition en aqua-tinte qui précède la pièce, elle représente la scène II du premier acte. Célie sur la porte de la maison de Trufaldin; à gauche, Mascarille et Lélie :

O bonheur! le voilà qui paraît à propos.

(Vers 110.)

Dans les éditions anciennes, aussi bien celle de 1682 que les éditions de Hollande et la fameuse édition de Bruxelles, l'estampe initiale n'avait jamais représenté que la scène VIII du troisième acte, où Lélie arrête Mascarille masqué, sous les yeux de Trufaldin qui regarde de la fenêtre : le Mascarille, excepté dans l'édition de Bruxelles, rappelle toujours, mais de moins en moins à mesure que l'on s'éloigne, le type comique de Molière.

Le trop rapide aperçu auquel nous avons dû nous borner permettra cependant de se faire une idée de la riche ornementation du livre. Il nous reste à parler du texte. Ici nous nous permettrons une critique qui s'adressera aux correcteurs de l'excellente imprimerie Hérissey.

Quand on reproduit un texte ancien, trois systèmes se présentent : ou l'on adopte l'orthographe moderne, ou, par souci de la rime, on adopte cette même orthographe en laissant *oi* pour *ai*, ou enfin on conserve religieusement l'orthographe ancienne. Comme l'édition actuelle ne s'adresse pas spécialement aux érudits, qui aiment peu à prendre des livres de luxe comme instruments de travail, j'accepterais très volontiers le second système, suivi déjà dans la *Collection des grands Écrivains* de la librairie Hachette; à la rigueur même, je me contenterais du premier, en pensant que la publication est destinée aux gens du monde. Mais si l'on veut prendre le troisième système, c'est-à-dire reproduire le texte ancien, avec son orthographe propre, qui lui donne tant de saveur, je réclame plus qu'on ne nous donne ici : je tiens à retrouver le texte lettre pour lettre, accent pour accent, virgule pour virgule, — et c'est ce que je n'ai pas ici. Je ne veux pas même prendre la peine de faire la collation du texte actuel avec le texte original : j'affirme *à priori* que l'impression de 1663 ne nous donne pas *préparer, défendez, désespérer, appeler, misérables, chéris,* mais *preparer, defendez, desesperer, appeller, miserables, cheris*; de même, *dequoy* en un mot et non *de quoy* en deux mots, etc. Et si je reprends si formellement l'orthographe de la nouvelle édition, sans même m'en référer au texte, c'est que je connais les règles certaines suivies autrefois et qu'il était bon de suivre toujours ou de négliger toujours, pour ne pas inquiéter la confiance du lecteur.

Mince critique, dira-t-on. Oui, sans doute, mais qui permet de penser que j'aurais fait d'autres reproches si j'en avais trouvé à relever dans cette admirable édition.

CH.-L. L.

Les Orientales, par Victor Hugo (d'après l'édition originale); illustrées de huit compositions de MM. Gérôme et Benjamin Constant, gravées à l'eau-forte par M. de Los Rios. — Paris. — Imprimé pour les « Amis des livres », par Georges Chamerôt, 19, rue des Saints-Pères. — Un vol. grand in-4° de VIII-351 pages; — imprimé sur magnifique papier du Japon; — tiré à 135 exemplaires numérotés à la presse. — Couverture genre vélin blanc avec titres en or. — Les eaux-fortes ont été tirées par M. Beillet, imprimeur en taille-douce, 35, quai de la Tournelle.

Bien que cet ouvrage, *privately printed*, ne puisse se trouver dans le commerce, le *Livre* ne peut laisser passer, sans la faire connaître à ses lecteurs, la publication d'un tel volume pour la composition duquel ont été mises en œuvre toutes les ressources de l'art typographique. Il suffirait presque, pour en faire apprécier le mérite, de rappeler qu'il a été édité par les soins de la « Société des Amis des livres », cette petite réunion de bibliophiles instruits et délicats dont il a été plusieurs fois parlé dans cette Revue. Nos lecteurs n'ont point dû oublier que cette association, de fondation récente, a déjà publié de merveilleux volumes, tels que *la Chronique de Charles IX*, *la Vie de Bohème* et *Fortunio;* celui qu'elle publie cette année ne le cède en rien à ses devanciers, notamment sous le rapport du luxe; la description qui en est donnée ci-dessus le fait assez connaître. Quant à la partie purement artistique, elle n'est pas moins remarquable, ainsi qu'on peut le présumer d'après les noms des artistes qui ont prêté à cette belle publication le concours de leur talent.

Les illustrations sont, comme on l'a dit, au nombre de huit; elles sont toutes en deux états; en voici le détail : *la Douleur du Pacha* (frontispice), composition de M. Gérôme; — *les Têtes du Sérail*, dessin dû, ainsi que les six autres, au crayon de M. Benjamin Constant; — *la Chanson des pirates;* — *la Captive;* — *la Bataille perdue; Sara la baigneuse;* — *Lazzara;* — *Grenade.*

Toutes ces compositions sont réellement dignes d'être très remarquées; mais il en est quatre qui attirent surtout et fixent l'attention, ce sont : *La Douleur du Pacha*, *les Têtes du Sérail*, *la Captive* et *Lazzara*, véritable bijou plein de grâce, de lumière et de légèreté. Ce n'est pas à dire que les autres n'aient point un grand mérite; mais elles frappent moins; il semble qu'il y ait quelque excès du *noir*, en particulier dans *Sara la Baigneuse*, dont les jambes, disons-le en passant, n'accusent pas une grande pureté de lignes.

Telles sont les observations auxquelles peuvent donner lieu ces illustrations, dont aucune cependant n'est dépourvue d'un véritable mérite. Il est une autre remarque faite, paraît-il, par des « Amis des livres » eux-mêmes (! !), c'est que le format adopté cette année a l'inconvénient de n'être ni classé, ni très maniable et qu'en outre huit eaux-fortes seulement constituent un bagage un peu maigre pour illustrer un volume de cette importance; — il est bien certain que sept d'entre elles étant placées dans la première moitié du volume, il n'en reste qu'une pour la fin de l'ouvrage, ce qui est peu. — Le livre publié en 1881, *Fortunio*, était mieux compris comme format et comme distribution des figures; il avait de plus l'avantage de charmer l'œil par une véritable profusion de ravissantes vignettes et de délicieux fleurons. Mais ce sont là des critiques bien superficielles, dues sans doute à quelques esprits trop délicats et qui ne se rendent pas exactement compte des difficultés que présente la composition d'un ouvrage de cette nature.

Ce que nous regretterons le plus pour notre part, nous qui n'avons pu qu'examiner ce magnifique volume, c'est qu'il soit presque impossible de l'acquérir. Il n'a été tiré qu'à 135 exemplaires, distribués comme suit : les exemplaires numérotés de 1 à 5 ont été imprimés pour M. Victor Hugo, à qui les « Amis des livres » rendent ainsi un bien juste et très enviable hommage; — de 6 à 124, les exemplaires portent les noms des souscripteurs, et, de 125 à 135, les noms des personnes auxquelles ils ont été offerts.

Ce ne sera donc que par suite de circonstances bien exceptionnelles qu'un profane pourra devenir l'heureux possesseur, et Dieu sait à quel prix! de cet admirable ouvrage, pour l'exécution duquel on ne saurait trop féliciter l' « Ami des livres » chargé de présider à cette tâche si délicate.

A. Z.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

D'après les conclusions du rapport de M. Gaston Boissier, relatif au concours de philologie fondé par M. Archou-Despérouses, l'Académie a partagé le prix de 4,000 francs ainsi qu'il suit :

1° 2,000 francs à M. Georges Bengesco, pour son ouvrage intitulé : *Voltaire; bibliographie de ses œuvres;*

2° 1,000 francs à M. Gazier, pour son ouvrage intitulé : *Choix de sermons de Bossuet;*

3° 1,000 francs à M. Ch. Livet, pour ses éditions classiques de *l'Avare, le Misanthrope* et du *Tartuffe.*

L'Académie a décerné, en outre, une mention honorable à une étude sur le *Patois créole mauricien,* présentée à ce concours par un enfant de l'île Maurice, M. C. Baissac.

Dans une de ses dernières séances, l'Académie a entendu la lecture du rapport de M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, sur les prix Montyon.

Parmi les ouvrages présentés, citons *Marivaux, sa vie et ses œuvres,* par M. Gustave Larroumet; *la Censure sous le premier Empire,* de M. Welsinger; *l'Esthétique de Descartes;* un volume de poésies de Mlle Loiseau; *Mme de Sévigné en Bretagne,* et *le Petit Français,* de M. Charles Bigot.

M. Camille Doucet a proposé de décerner exceptionnellement une médaille extraordinaire à M. Quantin, éditeur d'une publication de livres d'art, dont M. Jules Comte est le directeur.

L'Académie vient d'accorder : 1° le prix Langlois, d'une valeur de 1,500 francs, à M. Ruelle, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, pour sa traduction d'Aristote (Politique et Rhétorique).

2° Une somme de 1,000 francs à M. Develaye, pour son poème épique : *l'Afrique,* traduit de Pétrarque.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 23 février.

Ouvrages présentés. — Marc-Verly : *Monuments épigraphiques du Barrois.* — Guyard : *Mélange d'assyriologie.* — Duchatellier : *Explorations de quelques sépultures de l'époque de bronze dans le Nord du département du Finistère.* — Levallois : *Autour de Paris.* — *La Vieille France.*

Lecture. — Haureau : Mémoire sur quelques chanceliers de l'église de Chartres.

Séance du 2 mars.

Ouvrages présentés. — *Œuvres d'Adrien de Longpérier.* — Vaissier : *Les Poteries estampillées dans l'ancienne Séquanie.* — Basset : *Relations de Sidi Brahim de Massat.* — Sauvaire : *Lettres sur quelques dirhams inédits de la dynastie des Seljoukides.* — Guyard : *Le Divan de Beha ed-din Zoheir,* variante au texte arabe. — Des Michels : *Tam tu Kinh* ou le Livre des trois caractères. — Naujio : *Catalogue de la traduction chinoise du Tripitaka budhique.* — Bouche : *Les Noirs peints par eux-mêmes.* — De Beaurepaire : *Notes historiques et archéologiques concernant le département de la Seine-Inférieure.* — Delaville Le Roux : *Archives de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem.*

Lecture. — Appert : Note sur deux anciens textes de la Chaldée conservés au musée du Louvre.

Séance du 9 mars.

Ouvrages présentés. — Tamisey de Larroque : *Le Cardinal d'Armagnac et le comte de Germigny.* — D'Arbois de Jubainville : *Introduction à l'étude de la littérature celtique.* — De Rothschild : *Loret et ses continuateurs.* T. II.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 24 février.

Ouvrages présentés. — Vedel, de Copenhague : *Le Ministère du comte de Bernstorff.* — Olivacrona, de Stockholm : *La Communauté des biens entre époux.*

Lecture. — Vuitry : Études sur le régime financier de la France avant 1789. — Lagneau : Du dépeuplement de certains départements de la France.

Séance du 3 mars.

Ouvrages présentés. — Tétreau : *Commentaire de la loi du 4 avril 1882 sur la restauration et la conservation des terrains en pente dans les montagnes.* — Villari : *Machiavel.*— Tommasini : *Histoire de Machiavel.* — Desportes : *La Récidive ; examen du projet de loi sur les récidivistes.*

Lecture. — Vuitry : Les finances de la France avant 1789. — Huit : Mémoire sur les voyages de Platon.

Séance du 10 mars.

Ouvrages présentés. — Tchitcherina, de Moscou : *L'État et la propriété.* — Baudrillart : *Rapports de l'économie et de la politique,* 2e éd.

Lecture. — Cucheval-Clarigny : L'instruction publique en France.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

L'Académie des sciences aura à décerner dans la séance publique de 1883 les trois prix de 10,000 fr. chacun, fondés par M. Louis Lacaze, docteur-médecin à Paris :

1° A l'auteur de l'ouvrage qui aura le plus contribué aux progrès de la *Physiologie;*
2° Au meilleur travail sur la *Physique;*
3° Et au meilleur travail sur la *Chimie.*

Les étrangers sont admis à concourir à ces prix.

Les ouvrages devront être déposés au secrétariat de l'Institut, avant le 1er juin 1883, terme de rigueur.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Il vient de paraître en Italie une nouvelle édition en 3 volumes des lettres de Manzoni. Les deux premiers contiennent 475 lettres, depuis 1803; le troisième contiendra la correspondance adressée à plusieurs de nos compatriotes, notamment à Victor Cousin.

PUBLICATIONS ANNONCÉES
OU EN PRÉPARATION

M. Henry Houssaye doit prochainement faire paraître deux ouvrages qui seront intitulés, l'un : *l'Art antique et l'Art moderne ;* l'autre : *Histoire de la Conquête de la Grèce par les Romains.*

Le 10 novembre prochain sera célébré l'anniversaire de la naissance de Luther. M. Knaake fera paraître, à cette occasion, les deux premiers volumes de la grande édition critique des œuvres du réformateur qu'il prépare depuis longtemps et dont une commission dirigera la publication.

L'œuvre entière, qu'édite la librairie Bœhlan, de Weimar, aura environ trente-cinq volumes et sera terminée dans une douzaine d'années.

On annonce comme devant paraître d'ici à quelque temps l'*Histoire des Œuvres de Théophile Gautier.* Auteur : M. de Lovenjoul, dont on connaît l'intéressant travail sur Balzac. Cet ouvrage paraîtra chez Charpentier et formera, croyons-nous, deux volumes, ornés de portraits de Gautier inédits.

Le deuxième volume des *Guerres sous Louis XV,* par le général de division comte Pajol, paraîtra vers la fin du mois chez MM. Didot, éditeurs.

Il contient la succession d'Autriche en Allemagne, depuis le 31 mai 1740 jusqu'en 1748; le traité d'Aix-la-Chapelle, embrassant les événements en Bavière, sur la haute et basse Autriche, en Bohême, sur le Mayn, en Alsace, l'expédition en Brisgaw, la prise de Fribourg, enfin les campagnes entre le Rhin, la Hahn, Mayn et Neckar.

Il est question de la publication, à Bruxelles, d'un certain nombre de lettres fort curieuses d'Alexandre Dumas — le père.

On connaît deux enfants de lui. Il y en a eu un troisième, né de sa liaison avec Mme Émilie C..., liaison qui dura de 1859 à 1864.

C'est à la mère de cette enfant, née en 1860, qu'était adressée cette correspondance, qui montrerait Dumas sous un aspect assez nouveau et ferait connaître les qualités de tendresse émue et de sollicitude féminine qui, chez ce grand esprit, se trouvaient cachées sous des dehors d'insouciante gaieté.

Témoin ce billet qui, signé de Dumas, est piquant :

« Mon cher petit enfant, comme tu es bien gentil, je te dirai qu'à partir de jeudi prochain, nous distribuerons 50 francs aux pauvres deux fois par semaine, afin qu'ils prient pour bébé. »

Le volume devait déjà paraître l'an dernier, par les soins d'un chef de bureau de nos ministères, mais l'intervention de M. Dumas fils l'avait retardé.

Les éditeurs songeraient, aujourd'hui, à passer outre à l'autorisation de M. Dumas.

La librairie Marpon et Flammarion va prochainement mettre en vente une nouvelle édition du *Dictionnaire de la Langue verte*, d'Alfred Delvau, avec supplément par G. Fustier.

M. Renan corrige en ce moment les dernières épreuves de ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, dont la publication dans la *Revue des Deux Mondes* a fait sensation.

NOUVELLES DIVERSES

Le nombre des livres publiés en Allemagne, y compris les nouvelles éditions, a atteint, en 1882, le chiffre de 14,794. En 1881 ce chiffre s'était élevé à 15,191. En Angleterre, il n'y a eu l'année dernière que 5,124 publications nouvelles. Ce nombre est inférieur de 282 à celui de l'année précédente; il décroît constamment depuis 1879.

Le Temps a reçu la lettre suivante :

Syndicat des Associations littéraires et artistiques.

Paris, 16 février 1883.

« Monsieur le Directeur,

« J'ai sous les yeux la nouvelle donnée par *le Temps*, dans son Bulletin de l'étranger du jeudi 15 février, au sujet des pourparlers relatifs à la convention littéraire franco-allemande.

« Cette nouvelle dit que la France veut étendre à *dix ans* la sauvegarde du droit de traduction, et que l'Allemagne veut la limiter à *cinq ans*.

« Permettez-moi de rectifier en deux mots cette note, dans l'intérêt de la défense de la propriété intellectuelle, à laquelle s'emploie, depuis deux ans, le syndicat constitué au Cercle de la librairie, par l'union de nos importantes associations littéraires et artistiques.

« Nous sommes parvenus à établir comme principe désormais indiscutable que le droit de l'auteur sur la traduction de son œuvre ne peut être soumis à un autre traitement que le droit sur la reproduction ou « droit de copie », la traduction n'étant qu'une forme de l'usage qui peut être fait de la propriété de l'auteur.

« Nous avons obtenu en Espagne, en Belgique, en Italie, que la durée du droit de l'auteur, sur l'usage quelconque de son œuvre à l'étranger, soit égale à la durée attribuée à ce droit dans le pays d'origine, et, dans les négociations actuellement pendantes avec l'Allemagne, avec les Pays-Bas, avec la Suède, de même que dans les vœux que nous avons eu l'occasion de formuler relativement aux conventions avec l'Angleterre, l'Autriche, le Portugal, la Russie, la Suisse, nous demandons que ce même principe légitime soit partout et réciproquement consacré.

« Les conventions anciennes limitaient, toutes, en effet, à cinq ans, comme celle de l'Allemagne, le délai après lequel le droit de traduire tombe absolument dans le domaine public étranger. Nous espérons bien que nos efforts parviendront à faire disparaître des conventions internationales ces regrettables restrictions.

« Veuillez, etc.

« G. Hachette,

« Président du syndicat. »

Le syndicat se compose de :

La Société des gens de lettres;
L'Association des artistes peintres, sculpteurs, etc.;
La Société des auteurs, éditeurs et compositeurs de musique;
La Société des inventeurs et artistes industriels;
La Société française de photographie;
Le Cercle de la librairie.

Le conseil municipal de Langres a adressé à l'empereur de Russie la lettre suivante qui, de la part d'un conseil républicain à un autocrate, ne manque pas d'originalité :

A Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies.

« Sire,

« La ville de Langres va bientôt payer au plus illustre de ses enfants un juste tribut d'admiration, en élevant sur une de ses places publiques une statue à Denis Diderot, l'immortel auteur de l'*Encyclopédie*.

« La France entière voudra s'unir à nous pour rendre au philosophe, à l'écrivain, au penseur, ce suprême hommage.

« Mais nous avons pensé qu'une place était due, parmi les premiers promoteurs de l'œuvre, au descendant de cette glorieuse impératrice de Russie qui sut, avec tant de délicate générosité, venir en aide à

Diderot vieillissant, et épargner aux dernières années de sa vie les angoisses de la misère.

« Sire,

« Au nom de la grande Catherine, et en témoignage de la gratitude que nous conservons à sa mémoire, nous venons offrir à Votre Majesté de s'associer aux compatriotes de Denis Diderot, pour lui élever, le jour du centième anniversaire de sa mort, un monument digne de son génie, digne de ses admirateurs.

« Nous sommes, avec le plus profond respect,

« Sire,

« De Votre Majesté,

les très humbles et très obéissants serviteurs.

« Les membres du conseil municipal :

« *Signé :* Darbot, maire; Petit, Boinet, adjoints; Carbillet, Carton, Chareton, Clerc, Denizet, Druy, Gaillard, Guerre, Jacotin, Jeanninel, Lhuillier, Millet, Miot (Ch.), Miot, Moussus, Najean, Naudet, Portal, Prouet, Renty.

« Langres, le 6 février 1883. »

M. Élisée Reclus est arrivé à Bucharest, d'où il est parti peu après pour Smyrne.

M. Élisée Reclus fait un voyage en Asie Mineure pour recueillir sur les lieux mêmes des renseignements et des matériaux pour le onzième volume de sa *Géographie universelle.*

La ville de Rodez se propose d'élever un monument à l'un de ses enfants, Amand-Alexis Monteil. Mais ce n'est pas seulement à titre de célébrité locale que le comité a cru pouvoir honorer dignement la mémoire du modeste et savant auteur de l'*Histoire des Français des divers États*, ouvrage qui a été deux fois couronné par l'Institut.

Professeur et historien, Monteil a l'honneur d'avoir cherché et réussi à tracer une nouvelle voie aux études historiques. Dès le début de sa carrière, abandonnant les sentiers battus, rejetant ce qu'il appelait lui-même l'*Histoire-Bataille*, avec son interminable cortège de catastrophes tragiques, avec ses éternels panégyriques des puissants de ce monde, il adopte un système nouveau, qui lui permet d'étudier le peuple dans toutes les manifestations de sa vie sociale, politique et économique. Pendant plus de trente ans, ce chercheur infatigable, sans souci de la fortune, a amassé et mis en œuvre les immenses matériaux qui lui ont servi à édifier l'histoire intime du peuple, la vie et les habitudes des plus humbles et des plus ignorés et contribué à une véritable révolution dans les études historiques.

On vient de recevoir à Washington la collection dite de Franklin, laquelle se compose de manuscrits dus au célèbre Américain, ainsi que d'imprimés et livres lui ayant appartenu.

Cette précieuse collection, qui se trouvait à Londres, avait été achetée dernièrement par le Congrès des États-Unis au prix de 175,000 francs. Elle comprend soixante volumes de manuscrits, pour la plupart de grands in-folio et environ trois cents volumes de livres ou d'imprimés.

Au nombre de ces derniers on remarque le chapitre ajouté par Franklin à la genèse de son supplément au *Boston chronicle*, vingt-sept exemplaires de son almanach publié en 1732 sous le titre du *Bonhomme Richard* et qui est, comme on sait, un recueil de préceptes de morale et de connaissances usuelles, huit années de la *Pennsylvania gazette*, et le premier ouvrage de Franklin sur *la Liberté et la Nécessité*, ouvrages qu'il ne fit tirer qu'à cent exemplaires, et qu'il détruisit ensuite, sauf trois ou quatre.

Parmi les nombreux manuscrits se trouvent la célèbre lettre à Strahan et le double de la copie de la dernière pétition du Congrès au roi signé par Washington et par tous les autres membres du Congrès continental. Tous les manuscrits sont reliés en volumes. Ils ont été déposés dans la salle des « Records » du département d'État à Washington, tandis que les livres et imprimés ont été rangés dans la bibliothèque du Congrès.

Il paraît que la collection Franklin contient en manuscrit l'histoire secrète de la guerre de l'indépendance en même temps qu'une foule d'anecdotes que William-Temple Franklin ne fit point insérer dans l'édition de la biographie de son aïeul publiée en Angleterre vingt-sept ans après la mort de Franklin.

Si, de nos jours, un éditeur est un oiseau difficile à dénicher pour un auteur inconnu, c'était encore pis au XVII^e^ siècle.

A cette époque, l'écrivain devait souvent livrer son œuvre *gratis pro Deo.* C'est ce qui arriva à La Bruyère.

La Bruyère allait journellement s'asseoir chez un libraire nommé Michallet, où il feuilletait les nouveautés et s'amusait avec une enfant fort gentille, fille du libraire, qu'il avait prise en amitié. Un jour, il tire un manuscrit de sa poche et dit à Michallet : « Voulez-vous imprimer ceci? (c'étaient les *Caractères*). Je ne sais si vous y trouverez votre compte, mais en cas de succès le produit sera pour ma petite amie ».

Le libraire entreprit l'édition. A peine l'eut-il mise en vente, qu'elle fut enlevée et qu'il fut obligé de réimprimer plusieurs fois ce livre, qui lui valut deux ou trois cent mille francs.

Telle fut la dot imprévue de sa fille, qui fit, dans la suite, le mariage le plus avantageux.

Le baron Jérôme Pichon a donné dernièrement son dîner de quarantaine à la Société des bibliophiles, dont il a toujours été réélu président depuis 1843.

Le menu était une véritable revue artistique portant en recto les armes du duc d'Aumale, qui présidait à ce dîner, et, sur le verso, un dessin représentant la bibliothèque du baron Pichon.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons la mort à l'âge de trente-trois ans de M. de Chanteau, auquel on doit de très intéressantes publications parues principalement dans le *Cabinet historique*, les *Annales de la Société d'émulation des Vosges* et dans les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*. Il avait publié un curieux *Essai sur l'industrie et le commerce à Metz du* XIV^e^ au XV^e^ siècle.

On annonce la mort à Cracovie de M. Szujski, professeur d'histoire à l'université de cette ville, secrétaire de l'Académie polonaise et député à la Diète de Galicie. M. Szujski avait débuté dans la littérature par des drames historiques et des poésies lyriques. Son principal ouvrage est une *Histoire de Pologne* en quatre volumes. Il a dirigé pour l'Académie la collection des *Scriptores rerum polonicarum*.

On annonce la mort de M. A. Challe, ancien maire d'Auxerre, décédé à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Historien distingué, il a publié des ouvrages sur les *Guerres religieuses en Bourgogne*, le *Comté de Tonnerrois* et de l'*Auxerrois*. Il était président de la Société des sciences naturelles et historiques de l'Yonne.

M. A. Challe venait de terminer une importante *Histoire de la ville et du comté de Joigny* qui a paru à la fin de mars à l'imprimerie de Georges Rouillé, à Auxerre.

Le corps médical vient de faire une grande perte.

Le docteur Lasègue, le savant aliéniste, a succombé au milieu du mois de mars à l'âge de soixante-quatre ans.

Le docteur Lasègue joignait à une intelligence remarquable et à un esprit des plus incisifs une inaltérable bonté; d'une générosité sans bornes, d'un abord facile, d'un caractère essentiellement bienveillant envers les humbles et les pauvres, qu'il traitait toujours en ami, on peut dire de lui qu'il n'avait qu'une passion : faire le bien.

Esprit élevé et sérieux, le docteur Lasègue aimait à s'entretenir, avec les hommes supérieurs, des grandes questions sociales à l'ordre du jour; c'est ainsi qu'il demeura, pendant de longues années, un des amis les plus intimes et les plus sûrs d'Isaac Pereire.

Il était professeur de clinique à l'Académie de médecine et médecin en chef du Dépôt de la Préfecture.

Il s'était fait une véritable célébrité comme médecin expert, et ses conseils étaient toujours écoutés au Palais.

Le docteur Lasègue a fait faire à la psychologie judiciaire un pas considérable; les membres du jury aimaient à entendre ses observations, toujours claires et intéressantes.

Les études remarquables qu'il publia dans les *Archives de médecine* et dans les *Annales médico-psychologiques* forment un véritable ouvrage.

M. le baron Charles Davillier est mort au début du mois de mars d'une attaque d'apoplexie. Il était célèbre par ses connaissances dans les arts. Il était né à Rouen et possédait une fortune très grande qui lui permettait de consacrer tout son temps à voyager et à réunir à prix d'or les bronzes, les médailles, les émaux, les céramiques, les tapisseries et les ivoires. Ses collections, rassemblées dans son hôtel de la rue Pigalle, sont considérées comme étant des plus riches qu'il y ait. Il a fait un voyage en Espagne avec Doré, et il est sorti de leur collaboration un livre qui a été fort remarqué, l'*Espagne*, voyage dans la péninsule. Il a fait de nombreuses publications relatives aux arts. Voici les principales :

L'*Histoire des faïences et des porcelaines de Moustiers;* l'*Histoire des faïences hispano-moresques;* le *Cabinet du duc d'Aumont et les amateurs de son temps; Une vente d'actrice sous Louis XVI; Mademoiselle Laguerre de l'Opéra;* l'*Antiquaire* (comédie anonyme en trois actes, de 1751), précédée d'une étude par le baron Davillier sur les *Curieux* dans les pièces de théâtre; *les Porcelaines de Sèvres de Madame du Barry; Mémoires de Velasquez sur quarante-un tableaux envoyés par Philippe IV à l'Escurial*, réimpression de l'exemplaire unique; *Fortuny, sa vie et son œuvre*. M. le baron Davillier avait été l'ami du brillant peintre, et il fut son exécuteur testamentaire. Il travaillait en dernier lieu à une *Histoire de l'orfèvrerie espagnole* qu'il laisse inachevée.

M. Davillier a pris part aux travaux de diverses commissions des Expositions de 1867 et de 1878. Il donnait volontiers son temps et prêtait non moins

volontiers les objets de ses collections pour des expositions. Le *Figaro* dit qu'il a manifesté à différentes reprises l'intention d'en léguer une importante partie au Louvre. M. Davillier n'avait pas d'enfants.

Un érudit et un savant qui avait rendu de grands services à l'histoire de son pays, M. Venceslas Maciejowski, vient de mourir à Varsovie, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Après avoir suivi les cours des universités de Cracovie, de Breslau et de Gênes, il vint se fixer à Varsovie, qu'il ne quitta plus, travaillant sans relâche soit comme professeur à l'université, soit comme publiciste.

Son activité s'est portée principalement sur l'étude du droit des peuples slaves; son ouvrage capital, l'*Histoire des législations slaves*, a été traduit du polonais en dix langues.

Autre mort, celle d'un ancien professeur de l'Université, M. Francis Riaux. Il était né à Rennes en 1811, et fit ses études à l'École normale supérieure, où il eut pour condisciples MM. Duruy, Saisset et Jules Simon. Reçu agrégé et docteur ès lettres, il professa la philosophie au lycée, puis à la faculté de Rennes. Appelé à Paris, il occupa la même chaire au lycée Charlemagne et, plus tard, au lycée Bonaparte.

En même temps, il concourait à la publication d'une collection des philosophes français pour laquelle il composa des notes critiques et des introductions.

Admis à la retraite, il n'avait pour vivre que sa petite pension, lorsque M. Thiers, qui lui avait témoigné beaucoup d'intérêt, le fit nommer directeur de l'Entrepôt de Paris. C'est dans l'exercice de cette fonction qu'il vient de mourir.

M. Adrien Huart est mort il y a trois semaines dans la maison de santé de Charenton. Il avait surtout collaboré au *Charivari* et au *Journal amusant*.

Nous apprenons la mort d'un de nos confrères, Émile Villemot.

Émile Villemot, qui souffrait depuis longtemps d'une maladie de poitrine, s'est éteint à Champlite, dans la Haute-Savoie.

Il avait passé l'hiver à Nice; mais le climat du Midi n'avait apporté aucune amélioration à son état.

Émile Villemot avait appartenu au *Gaulois*, à l'*Événement*, au *Gil Blas*.

Chroniqueur distingué, il laisse plusieurs livres, *les Bêtises du cœur*, *les Femmes comme il en faut*, *les Volontaires de l'amour* et un dernier volume qu'Ollendorff met en vente : *Ne vous mariez pas...!* Il corrigeait les épreuves d'un fantaisiste ouvrage intitulé le *Petit Brantôme de poche*.

Il laissera certainement des regrets dans le monde de la presse.

Le docteur Bertillon, chef de la statistique municipale, professeur de démographie à l'École d'anthropologie, maire du Ve arrondissement pendant le siège de Paris, est mort récemment à l'âge de soixante-deux ans.

M. Bertillon était un savant encyclopédiste. On lui doit de remarquables études de philosophie, des travaux sur la botanique mycologique qui font autorité. Mais il était surtout connu par ses travaux statistiques qui sont, pour la plupart, insérés dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*.

M. Guillaume de Lenz, écrivain et critique musical russe, est mort récemment à Saint-Pétersbourg.

On lui doit un ouvrage, publié en 1853 : *Beethoven et ses trois styles*, qui lui valut une grande notoriété et fut traduit en plusieurs langues; on lui doit aussi une étude sur Chopin et une autoblographie sous le titre : *Vicissitudes de la vie d'un Livonien*. M. de Lenz est mort pauvre et oublié à l'âge de quatre-vingts ans.

M. Alphonse François, ancien conseiller d'État, auteur dramatique, est décédé à Paris, où il était né le 24 septembre 1802. Comme jurisconsulte, il a publié un *Manuel des pensions civiles* et un précis de la *Législation du conseil d'État*. Comme auteur dramatique, il a fait jouer, en 1828, au Théâtre-Français, *Molière*, comédie en vers, pour l'anniversaire du 15 janvier; *le Comte de Saint-Germain*, avec M. Fournier; au Gymnase, *le Jeune Père*, *les Ennemis*, *les Diamants de Madame*, etc. Il a traduit *le Théâtre de Plaute* et publié trois volumes de *Lettres inédites de Voltaire*.

M. A. François était officier de la Légion d'honneur.

Nous apprenons la mort du baron Jules-Germain Cloquet, professeur à la Faculté de médecine et membre de l'Académie des sciences, décédé en son appartement du boulevard Malesherbes, 19, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

On doit au baron Cloquet d'importants travaux sur les organes du corps humain et l'invention de divers instruments pour faciliter certaines opérations chirurgicales. Il était commandeur de la Légion d'honneur depuis le 12 août 1860.

On annonce, de Vienne, la mort du général Hauslab, le doyen de l'armée austro-hongroise.

M. Hauslab était âgé de quatre-vingt-six ans. Il avait été attaché spécialement à la section cartographique de l'état-major et il a fourni des travaux très remarquables. C'était assurément un des premiers géographes de ce siècle.

Il avait également entrepris des travaux historiques sur les origines de la ville de Vienne et organisé une collection d'objets d'art pour laquelle on lui a offert des sommes très considérables.

A sa mort, M. Hauslab avait atteint le grade le plus élevé de l'armée autrichienne après celui de feldmarschall : il était feldzeugmeister.

Une romancière suédoise, Mme Rosa Carlen, vient de mourir à Onsoe, à l'âge de quarante-six ans. Elle avait débuté, en 1861, par une courte nouvelle : *Agnès Fell*, favorablement accueillie. Depuis, elle écrivit beaucoup de romans d'un style imagé et d'une grande finesse d'observation ; ils ont été traduits pour la plupart en français et en allemand. Sa sœur, Mme Olygare Carlen, s'est aussi fait une place distinguée dans la littérature suédoise.

On annonce la mort, à Sainte-Foy-lez-Lyon, de M. l'abbé Cariot, auteur d'un ouvrage devenu classique, la *Botanique élémentaire, descriptive et usuelle*, qui fut suivi d'une *Flore usuelle* et d'un *Dictionnaire*.

On annonce la mort de M. Aubry, conseiller honoraire à la cour de cassation, commandeur de la Légion d'honneur.

M. Aubry n'était entré dans la magistrature qu'en 1872, comme conseiller à la cour de cassation. Auparavant il avait été professeur et doyen à la Faculté de droit de Strasbourg.

Il a publié de nombreux ouvrages de droit et notamment, en collaboration avec M. Rau, le *Cours de Droit civil français*, d'après la méthode de Zachariæ.

Quoique admis à la retraite, il y a quelques années, et arrivé à un âge déjà avancé, M. Aubry travaillait encore à des ouvrages de droit, et il refaisait l'introduction de son livre, afin de la faire concorder avec la nouvelle Constitution.

Karl Marx, le publiciste socialiste, le révolutionnaire qui a été un des principaux fondateurs de l'Association internationale, est mort.

Il était né en 1818, à Trèves. Après avoir fait à Bonn et à Berlin de brillantes études philosophiques, Marx collabora à la première *Gazette rhénane* de Cologne. C'était en 1842. La *Gazette* supprimée, il vint en France où il publia, en 1844, les *Deutsch-Franzœsischen Jahrbucher*. Dans ce recueil se trouve l'idée mère du socialisme moderne. Il publia, en outre, coup sur coup, une *Revision critique de la philosophie du droit de Hegel* et la *Sainte Famille contre Bauer, Bruno et consorts*.

Expulsé de France en 1845, Karl Marx se réfugia en Belgique, où il poursuivit son œuvre réformatrice.

Il rédigea, en 1847, au congrès ouvrier de Londres, le manifeste du parti communiste, et créa, en 1849, en Prusse, l'agitation pour le refus de l'impôt, ce qui lui valut plusieurs procès.

Banni encore une fois d'Allemagne où il était rentré, il revint de nouveau à Paris et prit part aux journées de Juin.

On l'arrêta et il fut interné dans le Morbihan ; il s'échappa et alla se fixer à Londres.

De cette époque date *le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* (1852), et la brochure sur le procès des communistes de Cologne (1853).

Les années qui suivirent furent employées par Marx à la fondation de l'Association internationale des travailleurs et la théorie du socialisme historico-scientifique. Ses deux grands ouvrages, la *Critique de l'économie politique* (1859), et *le Capital* (1867), qui a fait époque dans l'histoire du socialisme, ont été le développement et la synthèse de sa doctrine, mais c'est par l'action bien plus que par l'idée que ce grand révolutionnaire a été terrible. Sa maxime : « Il faut renverser tous les autels et tous les trônes », reste le mot d'ordre de *l'Internationale*.

On annonce la mort de M. le comte Constant d'Yanville, auteur de diverses monographies sur dom Pierre et dom François Constant, sur Guillaume d'Ercuis, précepteur de Philippe le Bel et d'*Essais historiques et chronologiques sur la Chambre des Comptes de Paris*.

M. Taswell Langmead, professeur de droit constitutionnel et d'histoire à l'université de Londres, vient de mourir. On lui doit une *English constitutionnal history*, parue en 1875.

M. Jervis, historien anglais, est mort dernièrement. Il laisse une *Histoire de l'Église gallicane pendant la Révolution* et une *Histoire de l'Église de France depuis le Concordat de 1516 jusqu'à la Révolution*.

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

(Articles importants)

(Du 15 février au 15 mars 1883)

ART (18 février). Giuffrey : Achille et Eugène Deveria. — Delaborde : Les successeurs de Mantegna. — Robaut : La Bacchante de Corot. — (25 février.) Durrieu : Un tableau de l'atelier de Verrocchio au musée du Louvre. — Del Monte : La miniature florentine au xv^e^ siècle. — (4 mars.) A. Heulhard : Dailly. — (11 mars.) Otto Schulze : Etude sur les ferrures d'art italiennes. — Molinier : Les majoliques italiennes en Italie. — ARTISTE (janvier.) De Chennevières : Souvenirs d'un directeur des Beaux-Arts. — E. des Essarts : Les derniers travaux sur le moyen âge. — Pigot : Le parterre. — Peladan : Le grand œuvre d'après Léonard de Vinci.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ECOLE DES CHARTES. (6^e^ liv.) Marty-Laveaux : François Guessard, 1814-1882. — N. Valois : Le conseil du roi et le grand conseil pendant la première année du règne de Charles VIII. — E. Molinier : Inventaire du trésor du Saint-Siège sous Boniface VIII. — De Mas-Latrie : Les chambellans de Jérusalem. — BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE (mars). Naville : Saussure et sa philosophie. — Gautier : Etudes de mœurs genevoises. — L. Leger : Agram et le peuple croate. — L. Quesnel : Les curiosités de la littérature. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (décembre). Ventes des bibliothèques Beckford, Portalis et de Nadaillac. — Guide à l'exposition bibliographique de Buda-Pesth. — BULLETIN MONUMENTAL (n^os^ 7 et 8). Barbier de Montault : Le trésor de la basilique royale de Monza. — Héron de Villefosse et Thédenat : Note sur quelques cachets d'oculistes romains. — Miln : Exploration du Mané-Roullarde (Morbihan). — Tardieu : Clef de Saint-Hubert. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (17 février) : Du recrutement de la cavalerie. — (24 février) : Le règlement de l'équitation de la cavalerie allemande. — (3 mars) : Sahara et Soudan ; les régiments de dromadaires. — (10 mars) : L'éducation du cadre inférieur avec le service de quarante mois. — BULLETIN DE LA SOCIÈTE DE GÉOGRAPHIE. Montano : Excursion à l'intérieur et sur la côte orientale de Mindanao. — Gallieni : Mission dans le haut Niger et à Segou. — Aymonier : Excursion dans le Cambodge central.

CONTEMPORAIN (mars). P. Allard : La philosophie antique et l'esclavage. — A. Fresneau : L'atelier français en 1882. — De Gallier : L'abbé Grégoire. — De Gourmont : La part des femmes dans le roman ; G. Eliot. — CORRESPONDANT (25 février). E. Vacherot : M. de Bismarck. — Craven : L'armée du salut et le septième centenaire de saint François d'Assise. — De Bizemont : la France en Afrique. — Welschinger : Les almanachs politiques sous la Révolution. — (10 mars). M. Renan : Hier et aujourd'hui. — Ed. Fremy : Les poésies inédites de Catherine de Médicis. — A. Jullien : Mérimée dilettante et orateur. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (17 février). G. Noel : Le nombre et l'espace. — (24 février.) Pillon : Le droit de haute police du gouvernement. — (3 mars.) Shadworth et Hodgson : Philosophie de la réflexion ; Percept et concept. — (10 mars.) Pillon : *La question religieuse au point de vue social*, par Bellamy.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 mars) : M. Augier. — Les quatre-vingts ans de Victor Hugo. — Le tirage des romans de Zola. — La légende du Tannhauser. — Les dernières années d'Alexandre Dumas. — La naissance de Rachel. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (mars). Duranty : Les curiosités des dessins antiques dans les vases peints. — Mantz : Rubens. — Courajod : Le dossier de la statue de Malatesta. — P. Gout : Exploration archéologique de Saint-Émilion.

INSTRUCTION PUBLIQUE (17 février). Levallois : *L'éducation des filles*, de Fénélon. — (24 février.) Ch. Huit : *La Théogonie*, d'Hésiode. — Laumonier : Le caractère anglais à propos de la littérature anglaise. — (3 mars.) Laumonier : Lord Macaulay. — (10 mars.) Laumonier : M. Max. Ducamp. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS (25 février) : La clef d'*Elle et Lui*. — Académies d'archéologie. — La reliure. — Le Décaméron dramatique. — Almanach des Rues et des Bois. — Bibliographie rabelaisienne. — Une édition inconnue. — (10 mars) : Biographie des dames de la cour et du faubourg Saint-Germain. — Dictionnaire des anonymes de Barbier. — La légende de Roland. — Un livre sans mots coupés. — Cluseret, correspondant de *l'Illustration*.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (février). Muller : Les finances des États secondaires de l'Allemagne. — Rouxel : Revue critique des publications économiques en langue française. — De Fontpertuis : Un touriste en Laponie. — JOURNAL DES SAVANTS (février) : H. Wallon : Frédéric II et Marie-Thérèse. — J. Bertrand : La société italienne des sciences. — Ch. Lévêque : Raphaël, sa vie, son œuvre et son temps. — E. Miller : Observations lexicographiques. — Eugène Fournier : L'origine des plantes cultivées. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (février). Kerckhoff : La cryptographie militaire. — Le soldat. — La réorganisation de l'artillerie de campagne. — Les combats de partisans.

MAGASIN PITTORESQUE (15 février). Ed. Garnier : L'art du bronze au Japon. — H. Martin : Ce qu'on peut croire des sacrifices humains chez les Gaulois. — Dechambre : Les derviches hurleurs. — Comment se faisaient les élections à l'Académie française vers la fin du xvii^e^ siècle. — P. Laffitte : Les Trudaine. — (28 février) : Lettres inédites de Jean Reynaud. — E. Noël : La tour Jeanne-d'Arc, à Rouen. — MOLIÉRISTE (mars). Ch. Raymond : Tartuffe triomphant. — Monval : Un nouveau mystificateur. — Cart : Molière à Montargis. — Sujets tirés de Molière. — Bibliographie.

NATURE (17 février) : Le reboisement des montagnes. — (24 février.) Simonin : L'émigration aux États-Unis. — (3 mars) : Les origines de la machine à vapeur. — La tra-

versée de la Tamise. — (10 mars) : Les ruines de Sanxay. — Les organismes microscopiques destructeurs des matériaux de construction. — NOUVELLE REVUE (15 février). G. Sand : Lettres à G. Flaubert. — E. Level : Les chemins de fer et le budget. — Reynald : Correspondance de Louis XIV ; instructions données au comte de Tallard en 1698. — J. Comte : L'École française de Rome. — (1er mars). De Lesseps : Jugements sur la révolution de 1848 par un écrivain espagnol. — Zaborowski : Les peuples primitifs de l'Afrique. — De Saint-Pol-Lias : Comment les Anglais fondent une colonie.

POLYBIBLION (février) : René de Saint-Maurs. — Publications récentes sur la Bible et sur l'Orient. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres et histoire. — Bulletin. — Les romans de José Marcia de Perbeta. — Notice des traités arabes de géographie. — Chronique.

REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (janvier). Hase : La réforme électorale italienne. — (Février.) H. Morgand : L'administration des Beaux-Arts. — REVUE ALSACIENNE (février). A. Michel : Gustave Doré. — Lettres inédites de Mme d'Agoult. — Une mascarade en 1699. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (novembre). Wagnon : Le Laocoon et le groupe d'Athéna à la frise de Pergame. — Heuzey : Les rois de Tello et la période archaïque de l'art chaldéen. — Mowat : Exemples de gravure antique sur verre. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (février). Ph. Burty : Froment-Meurice — De Chennevières : Souvenirs d'un directeur des Beaux-Arts. — Rioux de Maillou : Les ustensiles de cuisine. — REVUE BRITANNIQUE (février). Les Napoléons; la famille d'Orléans. — Le marché au poisson de Londres. — La littérature française jugée par un Prussien. — Les prisons russes. — REVUE CRITIQUE (19 février). Schürer : La communauté juive à Rome. — Ascoli : Inscriptions inédites hébraïques de Naples. — Chivolson : Corpus des inscriptions hébraïques. — (26 février.) Le Blant : Les actes des martyrs. — Lebon : L'Angleterre et l'émigration française de 1794 à 1801. — Lindner : La langue française. — (5 mars.) Fabricius : L'architecture grecque. — Chassin : Les cahiers des curés. — (12 mars.) Egger : Les traditions et les réformes dans l'enseignement universitaire. — Klussmann : Conjectures sur des auteurs africains. — Kühn : La revision de la traduction luthérienne de la Bible. — De Contades : Journal d'un fourrier de l'armée de Condé. — REVUE DES DEUX MONDES (15 février). G. Charmes : La France et le protectorat catholique en Orient. — E. Caro : La maladie de l'idéal. — H. Houssaye : L'ostracisme à Athènes. — G. Boissier : Une nouvelle histoire de l'art antique. — Brunetière : Le dernier roman de M. Alph. Daudet. — (1er mars.) E. Montégut : G. Eliot; l'âme et le talent. — Lenormant : A travers l'Apulie et la Lucanie. — Reinach : Le vandalisme moderne en Orient. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (février). De Fontpertuis : Le territoire d'Utah et les Mormons. — Gaffarel : Les frontières et les nouvelles défenses de la France. — De Crozals : Un projet de canal interocéanique il y a un demi-siècle. — REVUE HISTORIQUE (mars-avril). F. Decrue : Les idées politiques de Mirabeau. — Vicomte d'Avenel : La fortune de la noblesse sous Richelieu. — Kaulek : Louis XI est-il l'auteur du *Rosier des Guerres*? — Du Casse : Documents inédits relatifs au premier empire. — REVUE LITTÉRAIRE (février). Aubineau : Conférences sur la vie surnaturelle par l'abbé de Broglie. — Journal d'un fourrier de l'armée de Condé par de Contades. — REVUE DU MONDE CATHOLIQUE (1er février). Améro : La léproserie des îles Sandwich. — Cl. Bader : La femme chrétienne dans les Gaules. — (15 février.) O. de Poli : Léon Gambetta. — L. Gautier : Le code de la chevalerie. — De Bonniot : Etat actuel du protestantisme. — REVUE OCCIDENTALE (mars). Laffitte : Matériaux pour servir à l'histoire d'Auguste Comte. — Robinet : Gambetta positiviste. — Jeannole : Sur l'élection des juges. — REVUE PHILOSOPHIQUE (mars). Richet : La personnalité et la mémoire dans le somnambulisme. — Guyau : Critique de l'idée de sanction. — Séailles : Philosophes contemporains; M. Lachelier. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (17 février). G. de Nouvion : Les faux Louis XVII. — J. Lemaître : Dancourt. — (24 février.) Livet : Marie Mancini, d'après M. Chantelauze. — (3 mars.) De Pressensé : L'armée du salut; ses campagnes sur le continent. — L. Quesnel : Le théâtre espagnol, d'après M. Viel-Castel. — (10 mars.) Guy de Maupassant : M. E. Zola. — F. Bouiller : Les origines, d'après M. de Pressensé. — REVUE SCIENTIFIQUE (17 février). Bertrand : Le transport de la force par l'électricité. — L. Crié : Les voyages de P. Belon et l'Egypte au XVIe siècle. — (24 février.) Marcel : Les premières navigations françaises à la côte d'Afrique. — (3 mars) : Les tribus indiennes du Far-West. — (10 mars.) Thoulet : Les progrès récents de la minéralogie — De Varigny : Les falsifications alimentaires à Paris. — Le tunnel de la Manche.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 janvier) : La nomination des majors. — Règle générale du mécanisme des allures du cheval. — Souvenirs militaires du général baron Hulot. — Historique du 1er régiment de zouaves.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les journaux quotidiens de Paris

(Du 15 février au 15 mars 1883)

CONSTITUTIONNEL. Février : 21. L'instruction publique en France, par M. Cucheval-Clarigny.

DEBATS. Février : 15. Marc-Monnier : Contes grotesques d'Edgar Poë; trad. Hennequin. — 21. Histoire de France sous le ministère de Mazarin, par Chéruel. — 22. Bérard, Véragnac : Histoire de France, par E. Zévort. — 23. Baudrillart : La vie rurale dans l'ancienne France, par Babeau. — 27. Zévort : L'éloquence politique et parlementaire avant 1789, par Aubertin. — 28. Ganem : La Grèce nouvelle, par

Hugonet. — Mars : 1er. Œuvres choisies de Letros ne l'Egypte ancienne. — 3. Ch. Clément : Les vignettes romantiques, par Champfleury. — 8. Block : Le Sénat de la république romaine, par Willems. — 10. H. Houssaye : L'évangéliste, par Daudet.

DÉFENSE. Février : 16. Pensées sur l'éducation, par Locke; trad. Compayré. — 16. Saint Vincent de Paul et l'Assistance publique au XVIIe siècle. — 21. M. Poulet et ses études sur la question politico-religieuse au XVIe siècle. — 21. Un coup d'œil sur le monde yankee à propos d'une récente publication. — 22. Le roman naturaliste, par Brunetière. — 25. Essai sur la vie et les œuvres de Lucien, par Croiset. — Mars : 8. M. de Hubner et Sixte-Quint. — 9. Dieu, Patrie, Liberté, par J. Simon.

DIX-NEUVIÈME SIECLE. Février : 16. Les droits d'auteur. — Mars : 13. Les bibliothèques municipales de Paris.

FRANÇAIS. Février : 16. A travers les États-Unis, par M. d'Haussonville. — 20. Essais de lord Macaulay. — 26. Marivaux. — Mars : 2. M. de Hubner et Sixte-Quint. — 6. Dieu, Patrie, Liberté, par J. Simon.

GAZETTE DE FRANCE. Février : 17. Dieu, Patrie, Liberté, par J. Simon. — 21. Sainte Lucie, vierge et martyre de Syracuse. — 24. Indiscrétions contemporaines, par J. d'Arçay. — Mars : 10. Les capitulations littéraires.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Mars : 5, 6. Les hystériques, par Legrand du Saulle.

INDÉPENDANCE FRANÇAISE. Février : 17. Le Luxembourg, par L. Favre.

JUSTICE. Février : 28. La société des gens de lettres. — Mars : 1. Les névroses, par Rollinat. — 2. Une journée à Madère, par Mantegazza.

MONITEUR UNIVERSEL. Février : 24. Histoire du droit et des institutions politiques, civiles et judiciaires de l'Angleterre, par Glasson. — Mars : 5. Marivaux, sa vie et ses œuvres.

PARLEMENT. Février : 19. Etudes morales sur l'antiquité, par Martha. — 20. Egger : Essai sur la vie et les œuvres de Lucien, par Croiset. — 21. Des Essarts : Les théories littéraires de Benjamin Constant. — 22. P. Bourget : G. Sand et G. Flaubert. — Mars : 1er. P. Bourget : Stendahl législateur. — 3. Souquet : L'idée de la personnalité dans la psychologie moderne. — L'intention morale. — 5. Dieu, Patrie, Liberté, par J. Simon. — 8. P. Bourget : Le *De Profundis* de la critique.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Février : 16. M. de Bismarck à Francfort. — Mars : 11. A. Le Roy : Lamennais, l'homme et l'œuvre. — 27. Une question littéraire internationale; l'affaire Libri.

SOLEIL. Février : 21. M. Littré et le positivisme par Caro. — Mars : 12. Les névroses, par Rollinat.

TEMPS. Février : 21. Le maréchal Bugeaud. — 24. De la Blotière : Le nihilisme poétique. — 25. Rapport de M. Delisle sur les manuscrits Libri.

UNION. Février : 20. Slaves et Teutons, par Marbeau. — 20. Les Borgia, par l'abbé Clément. — 22. Les poésies de Catulle; les satires de Juvénal. — Mars : 1er. Revue des sciences historiques.

VILLE DE PARIS. Février : 26. Le projet d'extension de l'imprimerie municipale.

VOLTAIRE. Février : 19. Villiers de l'Isle-Adam.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

Pendant le mois de février 1883

1. *Don Fabrice*. Journal politique quotidien. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Nouvelle. — Bureaux, 6, rue de Grammont. — Abonnements : un an, 60 fr.; trois mois, 16 fr. — Le numéro, 15 centimes.

La Lyre, tribune des poètes. Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. In-4°, 8 p. à 2 col. — Bureaux, 7, rue Claude-Bernard. — Abonnements : un an, 10 fr — Le numéro, 40 centimes.

La Revue des Affaires, journal politique financier et industriel. In-4°, 8 p. à 4 col. Paris, imp. Malabouche. — Bureaux, 16, rue Saint-Marc. Abonnements : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. — Le numéro, 50 centimes.

Dacia viitoare, apare de doue ori pe luna. In-8°, 16 p. Paris, imp. Zabieha. — Bureaux, 41, rue des Écoles. — Abonnements : un an, 5 fr.; six mois, 3 fr. — Le numéro, 15 centimes.

Journal de la Boucherie et de la Charcuterie. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Peragallo. — Bureaux, 3, quai Bourbon. — Abonnements : un an, 15 fr. Paraît le jeudi.

2. *La République radicale*, journal quotidien du matin. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Nouvelle. — Bureaux, 11, rue Cadet. — Abonnements : un an, 18 fr. — Le numéro, 5 centimes.

3. *L'Art ornemental*. In-4°, 4 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Rouan. — Bureaux, 33, avenue de l'Opéra. — Abonnements : un an, 5 fr.

4. *Le Turf*. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller. — Bureaux, 10, Faubourg-Montmartre. — Abonnements : un an, 40 fr.; six mois, 25 fr. — Le numéro, 15 centimes.

Chronique de la Mode. In-4°, 8 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Capitaine.

Journal des Valeurs de bourse et de banque, paraissant le dimanche. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller. — Bureaux, 10, Faubourg-Montmartre. — Abonnements; un an, 3 fr. — Le numéro, 20 centimes.

6. *L'Étendard*. Organe des nations latines, journal quotidien. In-folio à 6 col. Paris, imp. Bonne. — Bureaux, 16, rue Taitbout. — Le numéro, 10 centimes.

Le Prétendant. Organe des intérêts personnels. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Virmaitre. — Bureaux, 116, rue Montmartre. — Le numéro, 10 centimes.

8. *Le Vengeur*. Journal politique quotidien. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Nivielle. — Bureaux, 123, rue Montmartre. — Le numéro, 10 centimes.

10. *Le Drapeau blanc*. Organe légitimiste. In-folio, 6 col. Paris, imp. Devillaire. — Le numéro, 10 centimes. — Abonnements : un an, 36 fr. — Placard fantaisiste.

15. *La Journée sportive*. In-4°, 4 p. Paris, imp. Fouquet Bureaux, 17, rue François-Miron. — Le numéro, 15 centimes. Paraît les jours où il y a courses à Auteuil, Chantilly et Longchamps.

L'Appel au Peuple. Journal politique quotidien. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schiller. — Bureaux, 10, Faubourg-Montmartre. — Abonnements : 3 mois, 10 fr. — Le numéro, 10 centimes.

Le Mouvement quotidien. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Schlœber. — Le numéro, 10 centimes.

17. *Le Cours des Charbons*. In-folio, 4 p. à 4 col. Paris. imp. Maillot. — Bureaux, 20, place des Batignolles. — Abonnements : un an, Paris, 20 fr.; départements, 24 fr. — Le numéro, 50 centimes. — Hebdomadaire.

La Gazette illustrée. Journal hebdomadaire. In-4°, 8 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Hugonis. — Bureaux, 27, rue Richelieu. — Abonnements : un an, 15 fr.; six mois, 8 fr. — Le numéro, 25 centimes.

21. *Le Combattant*. Journal politique quotidien. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Cardon. — Abonnements : un an, 24 fr. — Le numéro, 5 centimes.

25. *Le Revistonniste*. Organe politique plébiscitaire, paraissant le dimanche. Grand in-4°, 8 p. à 3 col. Paris. imp. Devillaire. — Bureaux, 8, rue du Croissant. — Abonnements : un an, 12 fr. — Le numéro, 15 centimes.

La Semaine socialiste. In-4°, 4 p. à 4 col., fig. Paris, imp. Nouvelle. — Bureaux, 8, rue du Croissant. — Abonnements : un an, 6 fr. — Le numéro, 10 centimes.

Sans date. *Bulletin trimestriel publié par la Chambre syndicale des ouvriers tailleurs du département de la Seine*. In-18, 16 p. Paris, imp. Nouvelle. — Bureaux, 44, rue Tiquetone.

L'Intérêt financier, commercial et industriel. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Duval. — Bureaux, 58, rue des Petites-Écuries. — Abonnements : France, un an, 6 fr. — Le numéro, 20 centimes. — Paraît le jeudi.

Le Plebiscite. Organe officiel de l'Empire. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Devillaire. — Bureaux, 9, rue du Croissant. — Abonnements : Paris, 12 fr.; départements, 18 fr. — Le numéro : 10 centimes.

La France libre. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Nouvelle. — Bureaux, 16, rue du Croissant. — Abonnements : un an, Paris, 40 fr.; départements, 54 fr. — Le numéro, Paris, 10 cent.; départements, 15 cent.

L'Original. Hebdomadaire. In-32, 36 p. Paris, typ. Décembre. Bureaux, 9, rue du Chemin-Vert. Le numéro, 10 centimes.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

Propriété littéraire. — « La Vie populaire » et la « Revue populaire » — Contrefaçon. — Concurrence déloyale. — Propriété des pseudonymes. — Saisie. — Référé. — Demande en validité de la saisie. — Dommages-intérêts.

Nous avons rendu compte d'un référé introduit par M. Catulle Mendès contre M. Piégu, à l'effet d'obtenir mainlevée d'une saisie, pratiquée dans la nuit du 6 au 7 novembre, par le commissaire de police, à l'imprimerie de M. Tolmer, sur les réquisitions de M. Piégu, gérant d'une Société, propriétaire de diverses publications, appelées ; *la Vie populaire*, *le Monde inconnu* et *le Petit Parisien*, du premier numéro de la *Revue populaire*, qui allait paraître, sous la direction de M. Catulle Mendès ; et nous avions annoncé que le président des référés avait renvoyé les débats à l'audience de la 1re chambre du 21 novembre.

Dans cet intervalle, M. Piégu fit assigner M. Ca-

tulle Mendès devant le tribunal civil pour voir prononcer la validité de la saisie opérée en conformité de l'article 3 de la loi du 19-24 juillet 1793; se voir faire défense de donner à sa nouvelle publication le titre de *Revue populaire,* ainsi que d'y faire usage de certains pseudonymes tels que: *Jean-qui-passe, Palamède* ou *Gulliver,* adoptés dans les journaux de M. Piégu, et enfin s'entendre condamner au payement de 25,000 francs de dommages-intérêts pour le préjudice causé, plus au coût de l'insertion et de l'affichage du jugement à intervenir. Puis, par une autre assignation, le même M. Piégu demandait que défense fût faite à M. Catulle Mendès d'écrire dans *la Lanterne* ou dans tous autres journaux, sous le pseudonyme de *Jean* ou *Jehan Frollo,* à peine de 10,000 francs par chaque contravention.

Dans cette situation, le tribunal joignit le référé au fond pour être statué sur le tout par un seul jugement, et les débats de cette affaire ont occupé plus de trois audiences.

Voici les faits qui ont amené le procès:

En 1879, M. Piégu et C^ie^, propriétaire du journal *le Petit Parisien,* voulut donner à cette publication un caractère d'actualité et fit paraître chaque jour une chronique signée *Jean Frollo,* mais rédigée par des écrivains différents. M. Catulle Mendès faisait huit de ces chroniques par mois. La Société Piégu étant devenue propriétaire de l'imprimerie du journal eut l'idée de faire paraître deux autres publications, un journal de voyage, *le Monde inconnu,* et un journal de compilation, *la Vie populaire.* Tous deux devaient être faits à coups de ciseaux; cependant, il parut utile de prendre un directeur chargé de choisir et de réunir les œuvres à publier. M. Catulle Mendès accepta ces fonctions et devint l'inspirateur littéraire de ces deux journaux, dont l'un surtout, *la Vie populaire,* se développa rapidement et arriva à tirer à 30,000 exemplaires.

On ne s'arrêta pas en si beau chemin et on chercha à augmenter encore l'intérêt de la publication; pour cela on songea à faire une chronique hebdomadaire sous le titre: « Histoire de la semaine », chroniques qui furent très remarquées; mais, au bout de très peu de temps, ces « Histoires de la semaine » perdirent leur caractère d'actualité et devinrent simplement des articles quelconques de M. Catulle Mendès, signés « Jean-qui-passe ». A la même époque, on adjoignit, à la fin de la publication, un chapitre nouveau: *Jeux et récréations,* signé « Palamède » dans *la Vie populaire* et « Gulliver » dans *le Monde inconnu.*

Un rédacteur spécial fut d'abord chargé de cette partie du journal nécessitant fort peu d'imagination, car les charades, les mots en losanges ou en carré, et tous autres jeux d'esprit, sont dus presque uniquement à des collaborateurs de bonne volonté qui adressent en quantité à l'administration le fruit de leur ingéniosité plus ou moins spirituelle. M. Catulle Mendès finit par se charger encore de cette mise en pages, et le fit sous les pseudonymes déjà adoptés de « Palamède » et « Gulliver. »

On était ainsi arrivé au mois de juillet 1882. M. Catulle Mendès, fatigué, prit un congé.

Après son retour, on se prépara à de nouveaux succès. On demanda à M. Georges Ohnet l'autorisation de publier le *Maitre de forges,* ce roman qui avait eu un grand retentissement. M. Catulle Mendès, lui-même, se charge d'annoncer cette bonne nouvelle aux lecteurs de *la Vie populaire.*

Tout semblait donc aller pour le mieux, lorsque le 31 octobre, M. Catulle Mendès renonce à collaborer aux journaux de M. Piégu. Quel était le motif de cette rupture?

Les opinions varient.

Toujours est-il que M. Catulle Mendès faisait un traité avec un éditeur, M. Lalouette, pour créer une publication analogue à *la Vie populaire*; c'était *la Revue populaire,* et en même temps abandonnant la rédaction du *Petit parisien,* il allait au journal *la Lanterne,* où il donnait des chroniques qu'il signait du pseudonyme de *Jean Frollo.*

M. Piégu ne trouva pas le procédé de son goût. La grande ressemblance du nouveau journal de son ancien rédacteur avec celui qu'il publie, tant au point de vue du titre et du format, que des matières mêmes qui en constituent le fond et qui sont la reproduction de certains ouvrages également publiés dans *la Vie populaire,* le roman du *Maitre de forges,* par exemple, l'adoption des mêmes pseudonymes « Palamède » et « Gulliver », soulèvent son indignation et, par-dessus tout, sa collaboration au journal *la Lanterne,* le rival du *Petit parisien,* précisément sous le pseudonyme de « Jean Frollo ». Il se considère comme atteint dans ses droits de propriété; en conséquence, se croyant protégé par la loi de 1793, il fait opérer la saisie du journal de M. Catulle Mendès, dans les conditons que l'on connaît. Ce dernier demanda alors en référé la mainlevée de la saisie, et voilà la guerre allumée.

Le tribunal se trouvait saisi de trois instances: la première introduite par MM. Catulle Mendès et Lalouette, par voie de référé, et tendant à obtenir mainlevée de la saisie pratiquée le 7 novembre; la deuxième, au nom de Piégu et C^ie^ contre Catulle Mendès, Lalouette et Tolmer et C^ie^, pour faire au contraire prononcer la validité de ladite saisie, et faire condamner les défendeurs à 25,000 francs de dommages-intérêts pour contrefaçon et concurrence déloyale; les défendeurs demandaient reconventionnellement cent mille francs de dommages-intérêts;

Enfin la troisième, encore au nom de Piégu et C^ie^, contre Catulle Mendès, Mayer, gérant de *la Lanterne,* et Genay, tendant à des dommages-intérêts pour usurpation du pseudonyme de « Jean Frollo » et concurrence déloyale.

M^e^ Pouillet, avocat, a plaidé pour M. Piégu et C^ie^.

M^e^ Cléry, avocat, pour MM. Catulle Mendès et Lalouette; M^e^ Beaupre, avocat, pour M. Tolmer et C^ie^, imprimeur.

M. le substitut Pottier a donné ses conclusions.

Le tribunal a rendu les jugements suivants :

Premier jugement.

« Le tribunal,

« Sur le référé introduit par Catulle Mendès et Lalouette, le 7 novembre dernier, et renvoyé à l'audience,

« Attendu que, suivant procès-verbal du commissaire de police, inspecteur de l'imprimerie et de la librairie, en date du 7 novembre 1882, et sur la réquisition de Piégu, agissant comme gérant de la Société Piégu et Cie, propriétaire notamment des journaux *le Petit parisien*, *la Vie populaire* et *le Monde inconnu*, il a été procédé, chez Tolmer, imprimeur, en vertu de l'article 3 de la loi du 24 juillet 1793, à la saisie des exemplaires imprimés du numéro premier, portant la date du 9 novembre 1882, du journal *la Revue populaire*, dont Catulle Mendès est le rédacteur en chef et Lalouette l'éditeur, ainsi qu'à celle des affiches annonçant la publication du journal et celle des clichés :

« Qu'en référé, Catulle Mendès et Lalouette demandent la mainlevée pure et simple et définitive de la saisie ;

« Attendu qu'à la date du 10 novembre, Piégu et Ce ont introduit devant le tribunal contre les demandeurs en référé et Tolmer une instance tendant notamment à faire valider la saisie ;

« Attendu que les deux instances ont aussi, sur ce point, le même objet, et soulèvent les mêmes questions ;

« Qu'il est de principe que le tribunal, saisi du fond est par cela même seul compétent pour prononcer sur toutes les mesures qui s'y rattachent ;

« Qu'il n'y a lieu dès lors, en l'état, de statuer en référé sur la saisie dont il s'agit ;

« Sur l'instance, au fond, introduite par Piégu et Cie, contre Catulle Mendès, Lalouette, Tolmer et Cie :

« Attendu que les demandeurs prétendent, en premier lieu que le journal saisi est la contrefaçon de celui qu'ils publient eux-mêmes, sous le titre : *la Vie populaire*, et ce, à raison de la ressemblance dans le titre, la conception et le plan général de l'œuvre, la disposition des matières et l'aspect typographique ;

« Attendu en ce qui touche le titre, qu'en admettant que l'usurpation du titre d'un journal puisse être considérée comme une contrefaçon, dans l'espèce il n'y a pas entre le titre *la Vie populaire* et celui du journal saisi *la Revue populaire*, similitude suffisante pour constituer un fait de contrefaçon ;

« Attendu, en ce qui touche la conception de l'œuvre et le plan, que *la Vie populaire* a pour objet principal la publication des romans contemporains ; que l'idée en elle-même ne présente aucun caractère spécial d'originalité, qu'il en est de même de la disposition des matières, s'agissant en effet principalement d'un simple recueil littéraire ; que, dans ces conditions, la composition et impression du journal saisi, encore bien que ce journal tende au même but que *la Vie populaire*, ne sauraient être considérées comme une contrefaçon dans le sens de la loi de 1793 et de l'article 425 du Code pénal, ces textes n'étant applicables qu'à des œuvres constituant à un certain degré une création d'un caractère nouveau ;

« Qu'il en est ainsi même en tenant compte des autres circonstances relevées par Piégu et Cie dans leurs conclusions ;

« Que c'est donc à tort que les demandeurs arguent de contrefaçon le numéro de *la Revue populaire* dont ils ont requis la saisie ;

« Attendu qu'ils soutiennent que dans tous les cas, ce journal tel qu'il est composé constitue à leur préjudice un fait de concurrence déloyale ;

« Attendu que l'examen du numéro saisi démontre que tout a été combiné dans cette feuille en vue de produire une confusion entre *la Revue populaire* et *la Vie populaire* pour en tirer profit ;

« Qu'en effet, dans *la Revue populaire*, la première page, celle qui frappe tout d'abord l'attention de l'acheteur, se présente sous le même aspect que dans *la Vie populaire ;* qu'ainsi les mots : *Revue populaire* forment une ligne entière, de manière à ce que celle-ci contienne exactement le même nombre de lettres que le titre de *la Vie populaire ;* que comme dans ce journal, le titre est inscrit entre une double série de lignes ; que les différentes cases placées au-dessus du titre, contenant les indications diverses d'abonnement, de publication et le sommaire du numéro, affectent la même disposition ; qu'au-dessus de la gravure principale se trouve un dessin annexe comme dans *la Vie populaire* ;

« Que de même que dans ce journal, on annonce que *la Revue populaire* paraîtra deux jours avant sa date ; que le premier article est intitulé : « Histoire de la semaine » comme dans *la Vie populaire ;* que les charades ou les problèmes qui précèdent les annonces sont placés sous la rubrique : « Jeux et récréations », rubrique qui est également celle de *la Vie populaire* pour la même partie du journal ;

« Qu'en présence de ces ressemblances extérieures la confusion entre les deux journaux était d'autant plus facile que Catulle Mendès, dans le numéro saisi, croyait pouvoir publier *le Maître de forges* de Georges Ohnet, roman qu'il savait, ainsi que l'attestent les documents de la cause, devoir paraître dans le numéro du 12 novembre de *la Vie populaire*, et qu'il reproduisait également l'œuvre de Barbey d'Aurevilly *Une histoire sans nom* dont *la Vie populaire* allait commencer la publication ;

« Attendu que, dans ces conditions, la composition par Catulle Mendès et Lalouette du numéro saisi de *la Revue populaire*, en vue de la mise en vente, constitue de leur part un fait de concurrence déloyale ;

« Qu'il résulte des documents du procès que l'annonce notamment qui a été faite de la publication de ce numéro a causé aux demandeurs un préjudice dont il leur est dû réparation en vertu de l'art. 1382 du Code civil ;

« Que, d'après les éléments d'appréciation que le tribunal trouve dans ces documents, il y a lieu de fixer à 2,000 francs le chiffre des dommages-intérêts à allouer de ce chef aux demandeurs ;

« Que pour l'avenir, le tribunal ne peut prononcer de défense que relativement au fait précis dont il est saisi ;

« Sur la mainlevée de la saisie et la remise réclamée par les défenseurs de tout ce qui en a fait l'objet :

« Attendu que la saisie est une mesure exceptionnelle et qui dès lors ne peut être pratiquée que dans les cas formellement prévus par la loi ;

« Que la loi de 1793 n'était pas applicable dans l'espèce, à défaut d'un fait constitutif de contrefaçon, et aucun texte n'autorisant la saisie pour cause de concurrence déloyale, la saisie pratiquée ne peut être maintenue et que tout ce qui en a été l'objet doit être remis à Catulle Mendès et Lalouette, mais que ceux-ci, en présence de ce qui a été dit plus haut, ne sauraient être autorisés par le tribunal à faire tous nouveaux tirages du numéro saisi de *la Revue populaire* ;

« Sur les dommages-intérêts demandés reconventionnellement par lesdits défendeurs à raison de la saisie du 7 novembre ;

« Attendu que cette saisie pratiquée sans droit, ainsi qu'il vient d'être établi, a causé un préjudice dont il leur est dû réparation ; que le tribunal trouve dans les documents de la cause des éléments suffisants pour fixer le chiffre des dommages-intérêts ; qu'il y a lieu dans cette appréciation de tenir compte de cette circonstance que la vente du numéro saisi aurait constitué une atteinte aux droits de Piégu et C^ie^ ; que dans ces conditions une somme de 500 francs seulement doit être allouée pour dommages-intérêts ;

« Sur la propriété des pseudonymes ;

« Attendu, en ce qui touche les pseudomymes *Jean-qui-passe* et *René Maujean*, qu'il résulte des pièces du procès que Catulle Mendès en a fait usage dans différents articles écrits par lui pour la *Vie populaire ;* que ce serait à Piégu et C^ie^ qui, en revendiquant la propriété à établir qu'antérieurement à la collaboration de Catulle Mendès, leur journal les avait déjà employés, mais qu'aucune justification n'était produite à cet égard, leur prétention ne saurait être admise ;

« Attendu, en ce qui touche les pseudonymes : *Palamède* et *Gulliver*, qu'il résulte des pièces du procès que le pseudonyme *Palamède* a été employé dans la *Vie populaire* par d'autres écrivains que Catulle Mendès et avant son entrée au journal ; qu'il en est de même en ce qui concerne *Gulliver*, pseudonyme employé dans le journal le *Monde inconnu ;* que dès lors, Catulle Mendès est sans droit à faire usage de ces deux pseudonymes ;

« Attendu qu'il n'est pas douteux que le défendeur ait été rédacteur des journaux la *Vie populaire* et le *Monde inconnu ;* que les demandeurs lui reconnaissent eux-mêmes cette qualité dans l'assignation qu'ils lui ont donnée sur l'instance en usurpation du pseudonyme *Jean Frollo ;* que, dès lors, il ne fait qu'user d'un droit en prenant ce titre qui lui appartient réellement ;

« Attendu que Catulle Mendès, de son côté, soutient qu'il a le droit de prendre le titre de « ex-rédacteur en chef de la *Vie populaire* et du *Monde inconnu* » ;

« Mais qu'il ne justifie pas avoir été en effet le rédacteur en chef de ces deux recueils, que dès lors sa prétention ne saurait être admise ;

« Attendu que dans les circonstances de la cause, il y a lieu d'ordonner l'insertion dans des journaux du présent jugement, mais non d'en autoriser l'affichage ;

« En ce qui touche Tolmer et C^ie^, imprimeurs de la *Revue populaire ;*

« Attendu que ceux-ci, dans les conditions où devait paraître la *Revue*, ne pouvaient ignorer qu'il s'agissait de faire concurrence à la *Vie populaire ;* que dès lors ils doivent être maintenus en cause et tenus avec Catulle Mendès et Lalouette des condamnations prononcées au profit des demandeurs ;

« Que la solidarité doit être ordonnée à l'égard des défendeurs, s'agissant dans l'espèce d'une faute qui leur est commune ;

« Par ces motifs,

« Dit n'y avoir lieu à référé ;

« Prononce mainlevée pure et simple et définitive de la saisie pratiquée le 7 novembre dernier sur la réquisition de Piégu et C^ie^, chez Tolmer, imprimeur, et des scellés apposés ;

« Ordonne la remise à Catulle Mendès et à Lalouette de tous exemplaires, affiches, clichés du journal la *Revue populaire* qui ont été l'objet desdites mesures ;

« Dit n'y avoir lieu d'ordonner l'exécution provisoire du présent jugement, requise sur ce chef, cette exécution étant demandée en dehors des cas prévus par la loi ;

« Condamne Piégu et C^ie^ à payer à Catulle Mendès et Lalouette une somme de 500 francs pour dommages-intérêts à raison de la saisie ;

« Condamne Catulle Mendès, Lalouette, Tolmer et C^ie^ à payer solidairement à Piégu et C^ie^ la somme de 2,000 francs pour dommages-intérêts à raison de la concurrence déloyale ;

« Fait défense aux divers défendeurs de publier le journal la *Revue populaire* dans les conditions où a été composé le numéro saisi de ladite revue ;

« Leur fait défense également d'employer les pseudonymes *Palamède* et *Gulliver ;*

« Déclare Catulle Mendès sans droit à prendre la qualité d'ex-rédacteur en chef de la *Vie populaire* et du *Monde inconnu ;*

« Ordonne que le présent jugement sera inséré en totalité ou en extraits, aux frais des trois défendeurs, solidairement dans le journal la *Vie populaire* sans que, toutefois le coût de l'insertion puisse dépasser 150 francs, et en totalité ou en tête du premier numéro de la *Revue populaire* qui paraîtrait désormais, et ce une fois pour chaque journal ;

« Déclare les parties respectivement mal fondées dans le surplus de leurs fins et conclusions, les en déboute ;

« Fait masse des dépens, y compris ceux de référé qui seront supportés, savoir un quart par Piégu et Cie, et trois quarts par Catulle Mendès, Lalouette, Tolmer et Cie solidairement, en fait distraction aux avoués de la cause qui l'ont requise sur l'affirmation de droit. »

Deuxième jugement.

« Le tribunal.

« Sur la jonction de l'instance formée par Piégu et Cie contre Catulle Mendès et Genay à celle qu'ils ont introduite contre Catulle Mendès, Lalouette et Tolmer;

« Attendu que des parties différentes figurent dans ces instances, que celles-ci d'ailleurs n'ont pas la même cause; que, dans ces conditions, il n'y a lieu à jonction;

« Au fond,

« Attendu que, dans son numéro du 10 novembre 1882, le journal la *Lanterne* annonçait qu'il publierait désormais, deux fois par semaine, une chronique parisienne signée « Jean Frollo »; que cette annonce était suivie d'un article intitulé « États de service » portant cette signature et dont Catulle Mendès reconnaît être l'auteur;

« Qu'il résulte des documents de la cause que depuis 1878, le journal le *Petit Parisien* publie des chroniques sous la même signature; que Piégu et Cie, représentant la société du journal, prétendent que ce pseudonyme constitue à leur profit une propriété et que l'emploi, qui en a été fait, est à leur égard un acte de concurrence déloyale;

« Qu'ils demandent, à ce titre, une somme de dix mille francs pour dommages-intérêts, tant contre Catulle Mendès que contre Mayer, comme gérant du journal la *Lanterne*, et Genay, gérant du journal, somme que, dans leurs conclusions additionnelles, ils ont élevée au chiffre de trente mille francs, à raison de deux autres chroniques signées « Jean Frollo », publiées dans la *Lanterne*, depuis l'introduction de l'instance;

« En ce qui touche Catulle Mendès,

« Attendu qu'il est établi par les pièces du procès que le pseudonyme « Jean Frollo » n'a pas été introduit dans le journal le *Petit Parisien* par Catulle Mendès; qu'il en a été fait emploi dans cette feuille avant que le défendeur collaborât au journal et que, pendant le temps de cette collaboration, d'autres écrivains y ont publié des chroniques sous cette même signature; qu'il s'agit aussi d'un pseudonyme, adopté par le journal pour son propre usage, en vue de signaler à l'attention de ses lecteurs les chroniques qu'il leur présentait;

« Attendu que Catulle Mendès, qui avait composé pour le *Petit Parisien* des chroniques sous cette signature, n'ignorait pas que tel était le caractère de ce pseudonyme; qu'en l'employant dans le journal la *Lanterne*, pour des articles de la même nature que ceux auxquels il était appliqué dans le *Petit Parisien*, son but évident a été de faire profiter la *Lanterne* de la notoriété qu'avaient pu acquérir les chroniques, publiées sous la même signature dans le *Petit Parisien;* que les termes de l'annonce, précédant la chronique du 10 novembre, ne laissent aucun doute à cet égard;

« Qu'il excédait incontestablement son droit, en procédant ainsi, puisque d'une part, il ne justifie pas que l'idée première de l'emploi de ce pseudonyme émanât de lui, que d'autre part, ce même pseudonyme était le signe distinctif d'articles, composés tant par lui que par d'autres écrivains;

« Que, dans ces conditions, en se servant dans la *Lanterne* du pseudonyme « Jean Frollo », qu'il considérait comme un élément de succès, à raison même de l'emploi qui en avait été fait par le *Petit Parisien*, il accomplissait un acte de concurrence déloyale;

« Que, vainement, il allègue qu'à la date du 5 novembre 1882, il a obtenu de Victor Hugo, créateur du type de « Jean Frollo », l'autorisation de faire usage de ce nom;

« Que l'autorisation qu'il a sollicitée, au moment où il quittait le journal le *Petit Parisien* ne lui confère pas, dans les termes où elle est conçue, un droit exclusif sur le nom;

« Qu'il n'a pas qualité, dès lors, pour contester à Piégu et Cie, qui en ont fait usage, dans les conditions indiquées plus haut, la faculté de l'employer comme pseudonyme; que si le nom d'un personnage imaginaire peut donner lieu, pour celui qui l'a créé, à un droit prévatif, il n'appartiendrait pas à Catulle Mendès de réclamer dans l'intérêt de l'auteur; qu'en présence de ce qui précède, il est sans intérêt de rechercher si le pseudonyme dont il s'agit constituerait au profit des demandeurs une propriété dont ils pourraient, ainsi qu'ils le prétendent, se prévaloir contre tout journal;

« Attendu que des documents de la cause il résulte que l'emploi qui en a été fait par Catulle Mendès dans le journal la *Lanterne* a causé aux demandeurs un préjudice dont ils doivent être indemnisés, et que ce dommage sera suffisamment réparé par l'allocation d'une somme de cinq cents francs contre ledit défendeur;

« Que le tribunal ne peut prononcer de défense contre ce dernier, que relativement au fait précis, qui lui est déféré, c'est-à-dire en ce qui touche l'emploi du pseudonyme dans la *Lanterne;*

« Qu'il y a lieu à l'égard de Catulle Mendès, pour réparation complète du préjudice, d'ordonner l'insertion du présent jugement dans des journaux;

« En ce qui concerne Mayer et Genay;

« Attendu qu'ils déclarent accepter le principe de la demande; que si, par leurs conclusions additionnelles, posées le 5 décembre dernier, Piégu et Cie ont élevé à 30,000 francs le chiffre des dommages-intérêts qu'ils réclament contre les divers défendeurs, ils déclarent par autres conclusions, posées à la même audience, accepter comme suffisante à l'égard de Mayer et Genay l'offre d'une somme de 10,000 fr., qui leur est faite par ceux-ci à titre de dommages et intérêts et les autres satisfactions offertes;

« Que le tribunal ne peut que donner acte desdites offres et de leur acceptation;

« Que, s'agissant d'une faute commune aux divers défendeurs, il y lieu de prononcer la solidarité, mais seulement dans la mesure des condamnations antérieures contre Catulle Mendès;

« Par ces motifs;

« Sans qu'il y ait lieu à jonction des instances sus-énoncées, fait défense à Catulle Mendès de se servir du pseudonyme « Jean Frollo » dans le journal la *Lanterne*, et ce à peine de cent francs de dommages-intérêts pour chaque contravention constatée;

« Le condamne à cinq cents francs de dommages-intérêts envers Piégu et C^ie^ pour le préjudice déjà causé;

« Ordonne que le présent jugement sera inséré aux frais de Catulle Mendès en totalité, ou par extrait, dans le journal le *Petit Parisien* et en tête du premier numéro à paraître de la *Lanterne*, en caractères ordinaires, et ce une fois par chaque journal, sans que, toutefois, le coût de chaque insertion puisse dépasser le chiffre de cent cinquante francs;

« Donne acte à Mayer et Genay, ainsi qu'ils procèdent, de ce qu'ils consentent à payer solidairement à Piégu et C^ie^ la somme de dix mille francs à titre de dommages-intérêts, de ce qu'ils renoncent à user dans l'avenir du pseudonyme *Jean Frollo*, et à ce qu'il leur en soit fait défense sous une sanction de dix mille francs par infraction;

« Leur donne acte de ce qu'ils s'engagent à faire paraître dans leur journal une note rédigée d'accord avec les demandeurs à la place et en caractères convenus;

« Donne acte à Piégu et C^ie^ de ce qu'ils déclarent accepter comme une réparation suffisante de Mayer et C^ie^ et Genay les satisfactions offertes par ceux-ci;

« Dit n'y avoir lieu d'ordonner l'insertion du jugement au regard de Mayer et Genay;

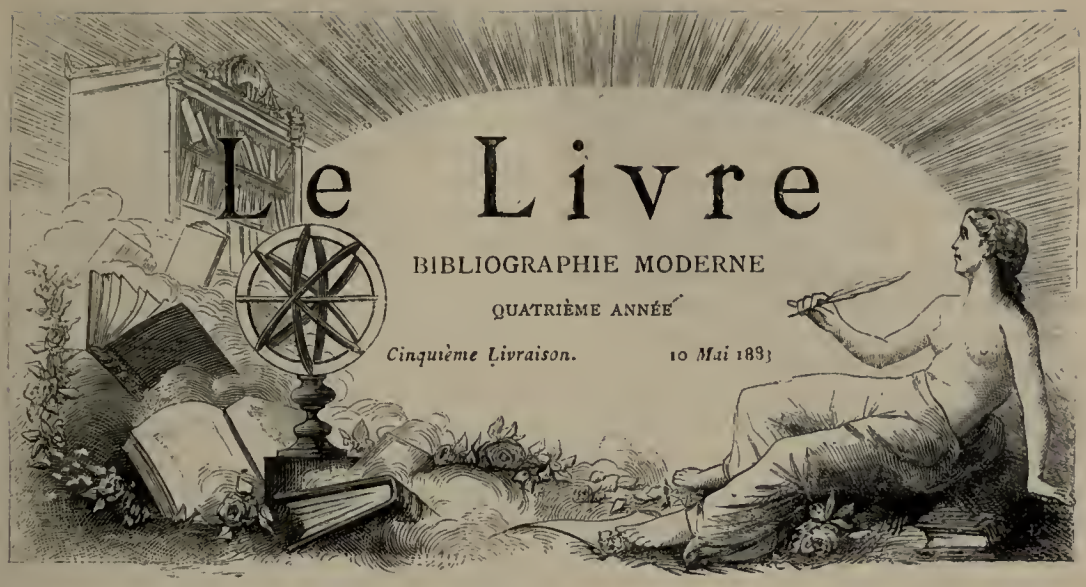
« Dit que Catulle Mendès, Mayer et C^ie^ et Genay sont tenus solidairement des dispositions du présent jugement; mais dans la mesure seulement des condamnations prononcées contre Catulle Mendès, les 500 francs de dommages-intérêts auxquels a été condamné ce dernier, étant imputés sur les 10,000 francs dont les deux autres défendeurs ont fait offre.

« Déboute les parties du surplus de leurs fins et conclusions;-

« Condamne les trois défendeurs solidairement aux dépens dont distraction à Engrand, avoué, qui l'a requise sous l'affirmation de droit. »

Tribunal civil de la Seine; 1^re^ chambre. Audiences des 5, 12 et 26 décembre 1882; 2, 9 et 16 janvier 1883.

(Compte rendu du *Droit*.)



CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

ANGLETERRE

Londres, le 1er mai 1883.

La saison, commencée sous de mauvais auspices, se termine dans l'insignifiance et la nullité. Je n'ai pas sous les yeux un seul ouvrage sur lequel je puisse raisonnablement appeler l'attention du lecteur étranger; à peine y en a-t-il un qu'il me soit permis de recommander franchement à mes compatriotes. Le seul incident d'importance à enregistrer et ayant trait aux lettres anglaises est malheureusement un événement dont la place est plutôt marquée dans une nécrologie que dans une *causerie* sur les publications nouvelles. C'est la mort de M. John Richard Green, l'historien, décédé à Menton dans sa quarante-cinquième année. La réputation de Green était de date si récente que son nom ne se trouve pas dans la dixième édition de *Men of the Time*, ouvrage qui vise à être une *Biographie des Contemporains* anglais. Elle n'en est pas moins durable et de bon aloi. L'*Histoire abrégée du peuple anglais* (*Short history of the English people*) de Green paraît devoir, grâce à la vivacité du style, à la portée et à la pénétration de la pensée, remplacer la plupart des histoires d'Angleterre publiées auparavant. Mécontent de son propre travail, Green le refondit dans une nouvelle forme et l'intitula *the Making of England* (*la Formation de l'Angleterre*). C'est la dernière œuvre qu'il eut le temps de finir. Il s'occupait cependant à d'autres travaux historiques, lorsque la phtisie, la plus impitoyable des maladies anglaises, l'emporta au milieu d'une laborieuse et honorable carrière. Green était, de profession, clergyman. Cela pourra surprendre ceux qui savent combien ses vues sont larges. Mais, semblable à l'Église catholique au XVIe siècle, qui était aussi libérale et tolérante à Rome qu'elle était étroite et persécutrice à Toulouse ou à Paris, l'Église anglicane a les bras grands ouverts et embrasse toutes les variétés d'opinion, depuis les *High Churchmen*, qui sont la risée de tout ce qui pense en Angleterre, jusqu'aux *Broad Churchmen*, lesquels atteignent le plus extrême *latitudinarianisme*.

A défaut d'autre matière, je vais pour un instant m'occuper de l'état actuel de la littérature dramatique. On sait généralement que, dans la patrie de Shakespeare, de Congreve et de Sheridan, le drame est depuis longtemps dans une condition pitoyable. Durant maintes années nous avons vécu des larcins que nous vous faisions. Aujourd'hui même que nos directeurs ont de grosses sommes à payer pour acquérir le droit de produire une nouveauté parisienne, les drames qui ont le plus de succès sont toujours d'origine française. Parmi les ouvrages nationaux qui obtiennent une vogue quelque peu durable et rému-

nératrice, il y en a peu qui puissent prétendre à des qualités littéraires quelconques. Les uns, comme *Our Boys* (*Nos Garçons*), qui a été joué avec succès en Allemagne et en Italie, doivent leur popularité à la fidélité des peintures domestiques qu'ils présentent ; d'autres, comme *the Silver King* (*le Roi d'argent*), par MM. H. A. Jones et Herman, maintenant en cours de représentation à Princess's Theatre et qui doit bientôt être transporté à Paris, sont de simples mélodrames qui n'aspirent pas plus à être comptés parmi les œuvres littéraires que les productions analogues de M. Ferdinand Dugué ou de MM. Brisebarre et Nus. Le seul homme qui ait de l'originalité et des qualités littéraires parmi ceux dont les ouvrages occupent aujourd'hui la scène est M. W.-S. Gilbert, qui a collaboré avec M. Arthur Sullivan, le musicien, aux plus applaudis des opéras-comiques anglais. MM. Chatto et Windus, qui jouissent virtuellement du monopole des publications dramatiques, ont édité successivement deux volumes de comédies par M. Gilbert. On me permettra de m'interrompre ici pour dire que nous n'avons pas de séries comme celles de M. Calmann Lévy et de M. Tresse, dans lesquelles les pièces sont publiées séparément. Ceux de nos drames que l'on imprime paraissent dans une espèce de collection à un point de vue uniquement commercial et dont l'aspect n'a pas changé depuis un demi-siècle.

L'exemplaire coûte six pence (soixante centimes) ; mais tout bibliophile auquel il arrive jamais de feuilleter ces pages sordides jette immédiatement le livre au feu. J'ajouterai que les auteurs dramatiques éprouvent quelque hésitation à publier leurs pièces, en considérant les facilités que cela donne aux directeurs américains pour se les approprier, car il semble que ce soit le devoir de ceux-ci de faire payer aux auteurs dramatiques anglais les torts faits à leurs confrères parisiens.

Pour revenir à M. Gilbert, j'ai à citer quelques points intéressants dans une carrière qui, en Angleterre, semble exceptionnellement brillante. M. Gilbert est Écossais, *highlander*, comme nous appelons encore les habitants des districts montagneux du nord de l'Écosse. Ses premiers essais dramatiques furent des pièces burlesques qui correspondent ici à vos revues. Mais il quitta bientôt pour des œuvres d'une invention plus élevée les productions assez banales auxquelles il avait d'abord attaché son nom. Un succès très modéré couronna ses efforts dans la comédie sérieuse. Ce fut une série de pièces fantastiques, dans lesquelles il employa avec une merveilleuse habileté les vieilles machines des contes de fée, qui lui acquit à la fois réputation et fortune. Il y a dans la littérature anglaise peu d'œuvres aussi étincelantes que *the Palace of Truth* (*le Palais de la Vérité*), dont l'idée se trouve dans une histoire de Mme d'Aulnoy, *Pygmalion and Galathea*, où il montre les émotions qu'une statue animée et devenue femme peut être supposée ressentir, et autres œuvres du même genre. Plus tard, M. Gilbert trouva dans M. Sullivan un allié dont le talent est tout à fait de même famille que le sien, et les opéras-comiques qu'ils ont écrits en collaboration constituent à peu près tout ce qu'offre notre scène nationale dans un genre de composition essentiellement français. Leur dernière œuvre, qui se représente maintenant à Savoy Theatre, est intitulé *Iolanthe*. C'est une pièce pleine d'excentricités, dans laquelle les chœurs sont formés de la Chambre des pairs anglaise et de fées. Les libertés prises avec cette auguste Chambre des lords n'ont pas été sans causer quelque consternation, et une danse comique où le lord chancelier, le premier des fonctionnaires d'Angleterre, se trouve désigné, a été bien près d'être supprimée par ordre. Cependant, dans les régions les plus hautes, on a vu cette danse avec un très vif plaisir, et un personnage que, d'après l'exemple de M. Zola, j'appellerai le prince d'Écosse, l'a trouvée extrêmement divertissante. Des personnes d'un rang non moins élevé s'étaient aussi grandement amusées à *la Folle Journée*. Derrière son air de gaie plaisanterie, M. Gilbert semble cacher des intentions satiriques aussi mordantes, ou peu s'en faut, que celles mêmes de Beaumarchais.

Les comédies que M. Gilbert a publiées dans ces deux volumes ont tous les droits à être classées parmi les productions littéraires. Elles sont de facture artistique et parfois s'élèvent jusqu'à la poésie. Moins heureux que M. Gilbert dans ses attaques contre les goûts du jour, le docteur Westland Marston, qui a aussi publié deux volumes de pièces de théâtre, montre des qualités poétiques d'un ordre plus noble. L'œuvre du docteur Marston est, après tout, ce que notre scène a vu de plus digne d'éloge. Trop élevée de ton pour une génération qui veut le vice pour assaisonnement et se soucie peu d'une action, quelque dramatique qu'elle soit, si elle ne met en jeu que ce qui est honnête, elle ne réussit guère à empoigner un auditoire moderne. Aussi le docteur Marston ne semble-t-il pas être une figure aussi proéminente qu'il paraissait l'être il y a quelques années. Il peut être intéressant pour les lecteurs du *Livre* d'être informés que ce digne gentleman et cet admirable poète est le beau-père de celui qui m'a précédé à cette place, de M. A.-W

O'Shaughnessy. Après ces deux recueils, je n'ai plus à mentionner qu'un volume de pièces historiques publié par feu Tom Taylor. Une singulière habileté d'adaptation et la faculté de voir le côté dramatique d'une histoire ont fait de Taylor un des auteurs anglais qui ont eu le plus de succès en écrivant pour le théâtre. Ces ouvrages montrent pourtant peu d'imagination, et sa poésie manque de souplesse et de vigueur. Une polémique aussi vive que toutes celles qu'on a jamais soutenues à propos de *Nos bons Villageois* ou de *Fédora* suivit l'apparition de chacune des productions nouvelles de Taylor, et l'on contesta constamment et ardemment son originalité. Avec ces livres, qui tous sortent des presses de MM. Chatto et Windus, se clôt la liste des drames représentés qu'on peut lire comme des œuvres littéraires. Mais un ou deux de nos auteurs dramatiques qu'on ne joue pas en appellent à la publicité de l'impression contre l'aveuglement ou l'injustice des directeurs de théâtre. *Four original plays* (quatre pièces originales)[1], par A.-W. Dubourg, pièces non représentées, prouvent chez leur auteur la possession d'un incontestable talent dramatique. Une d'elles même, *Vittoria Contarini : a Story of Venice,* ne pourrait manquer de réussir à la scène. Elles ont toutes un vif intérêt, combiné avec une agréable saveur littéraire et une invention dramatique peu commune chez les dramaturges, ses confrères. M. Dubourg est, j'imagine, comme beaucoup de nos hommes de lettres distingués, un descendant de l'une de ces familles huguenotes qui se réfugièrent en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes. C'est à cette descendance gauloise que ce don de l'invention dramatique, le plus rare de tous ceux que possèdent les Anglais, doit peut-être être attribué.

Comme collaborateur de Tom Taylor, M. Dubourg a remporté, avec une pièce intitulée *New mer and old acres,* un triomphe des plus décidés. Il ne peut donc prétendre être un auteur dramatique non joué.

D'innombrables drames par M. Swinburne, M. Browning, M. Tennyson et d'autres auteurs éminents paraissent sous forme de livres. Les expériences qu'on a faites sur la scène avec les ouvrages de ces écrivains n'ont jamais abouti qu'à des succès d'estime. Une génération a remplacé l'autre depuis qu'une pièce de M. Browning a été jouée, et les drames de M. Swinburne sont trop travaillés pour avoir aucune chance de se produire à la lumière de la rampe.

1. R. Benley, Lond. and son.

Lorsque les critiques ont, en règle générale, pour tâche de condamner, il n'est pas rare que la critique tombe faute d'appui. Cependant M. Dutton Cook, un de nos plus brillants romanciers et littérateurs, a jugé bon de réunir en un recueil les articles de critique qu'il a fournis pendant seize ans à différentes publications périodiques. Depuis maintes années on n'avait pas tenté semblable expérience. D'un style pittoresque et animé, avec des vues saines et justes, *Nights at the Play : a view of the English Stage* (*les Nuits au spectacle : tableau de la scène anglaise*)[1], par Dutton Cook, a une autre valeur que celle de simples souvenirs, seul mérite que l'auteur, trop modeste, revendique. Il ne faut pas, bien entendu, comparer ce livre avec l'admirable *Histoire de l'art dramatique en France depuis vingt-cinq ans*, de Gautier. Il peut pourtant, il me semble, réclamer une place au même rang que les critiques réimprimées de M. Jules Claretie, et presque à côté de M. Monselet. Je le crois supérieur aux dissertations *de omnibus rebus et quibusdam aliis* que Jules Janin prenait pour de la critique dramatique.

En biographie, l'ouvrage le plus remarquable de la saison est *the Life of lord Lawrence*[2], par R. Bosworth Smith, M. A... comme gouverneur général des Indes, Lawrence occupa une position unique, car c'est le seul homme qui, sorti des rangs des simples soldats, s'éleva jamais à ce poste éminent. C'est à lui plus qu'à tout autre qu'on peut attribuer la conservation de notre empire dans l'Inde septentrionale à l'époque de la révolte. La littérature n'offre pas de tableau plus animé du temps où la domination de la Grande-Bretagne dans l'Inde courait les plus grands dangers, et fut maintenue par la conduite et le dévouement de quelques hommes dont Lawrence fut le plus grand. Une anecdote sur lord Lawrence et son frère, racontée dans le premier volume, présente la nature humaine sous un aspect trop flatteur pour ne pas valoir la peine d'être redite. Les deux Lawrence et sir Robert Montgommery furent chargés en 1850 de l'administration du Pendjab. Il se trouva qu'ils avaient été tous les trois condisciples dans une école du nord de l'Irlande. Le jour de Noël, Lawrence suggéra l'idée d'envoyer un cadeau de Noël (*Christmas box*) à deux vieux maîtres d'étude nommés Simpson, qu'ils se rappelaient avoir été les victimes de nombreuses farces d'écolier. Chacun d'eux signa un chèque de cinquante livres sterling, et la

1. Lond., Chatto and Windus.
2. Lond., Smith Elder and C°; 2 vol.

somme tout entière, montant à 3,750 francs, fut expédiée. Les deux vieux maîtres envoyèrent aussitôt une lettre commençant par *My dearest boys* et assurant que cette somme ne contribuerait pas peu à les mettre pour l'avenir à l'abri du besoin. Ils supposaient, disait cette lettre, que leurs trois élèves avaient atteint une haute position; et ils ajoutaient qu'ils avaient cherché sur la carte la ville de Lahore et le district du Pendjab sans pouvoir trouver ni l'un ni l'autre. On aime à savoir que l'auteur de la lettre put plus tard assister à un banquet donné à l'un des trois bienfaiteurs, lorsqu'il revint de l'Inde tout chargé d'honneurs. Du guerrier à l'ingénieur, la transition est naturelle. Les découvertes de l'un servent seulement, ou surtout, à faciliter les triomphes de l'autre. *James Nasmyth, engineer; an Autobiography, edited by Samuel Smiles*, LL. D.[1] s'ajoute à une série de biographies d'ingénieurs qui paraissent sous la direction de M. Smiles. Il n'est que naturel que des livres de cette nature trouvent un grand nombre de lecteurs dans un pays comme l'Angleterre, où les choses d'utilité pratique excitent un constant intérêt. Grâce à sa forme biographique, le présent volume est exempt du défaut capital des livres de M. Smiles, le culte du succès. Il donne le récit d'une existence remarquable, utile et honorée, couronnée de toute la réussite qu'elle méritait; mais il n'a que peu d'intérêt en dehors du public de la Grande-Bretagne. *The Life of Jonathan Swift, Dean of St Patrick's, Dublin*[2], par Henry Craik, M. A., traite, dans un esprit juste et judicieux, de la carrière troublée d'un des hommes les moins heureux qu'il y ait eus. Dans l'histoire littéraire une place devra toujours être assignée à l'auteur du *Conte du Tonneau* et des *Voyages de Gulliver*, à l'homme dont Coleridge, le poète et le métaphysicien, a dit avec une pénétration admirable que son âme était l'âme de Rabelais *habitans in sicco*. Bien plus intéressants, cependant, que tous les problèmes relatifs à la composition de ses ouvrages, sont ceux auxquels donnent naissance les étranges et misérables relations de Swift avec les deux femmes connues sous les noms de Stella et de Vanessa. De ces pauvres créatures, la plus heureuse fut celle qui mourut pour lui, et la plus infortunée, celle qui recueillit ce qu'il était capable de donner d'amour, et qui, seule de ses contemporaines, aurait pu dire si l'opinion qu'on se fait aujourd'hui sur les causes de la conduite de Swift envers les femmes est bien ou mal fondée. Nous ne parlons pas volontiers en Angleterre des questions qu'une telle conduite soulève. L'idée adoptée par les plus hautes autorités modernes est que Swift avait été fait par la nature propre à être le gardien d'un sérail, et que c'est dans la conscience qu'il avait de son état qu'il faut chercher l'explication de son cynisme, de son naturalisme repoussant et grossier. L'ouvrage de M. Craik mérite le respect; mais il est écrit avec moins de grâce, de style qu'on n'en demande à une époque comme la nôtre où la littérature est étudiée comme un art. M. John Murray est aussi l'éditeur de *Recollections of Arthur Penrhyn Stanley*, par G. Granville Bradley, D. D.

Cette courte biographie fait connaître d'une manière convenable et satisfaisante le feu doyen de Westminster, homme qui, par la force de son caractère personnel, était devenu un des premiers penseurs de l'Angleterre moderne, l'intime allié de nos principaux hommes d'État et un conseiller écouté de la reine. Dans ses mains, le doyenné de Westminster atteignit une importance supérieure à celle de la plupart des évêchés. Le secret du succès de Stanley semble avoir consisté en la puissance qu'il avait de se débarrasser, non seulement du *cant*, des dehors hypocrites de sa profession, mais aussi de presque toute l'affection et étroitesse d'esprit ecclésiastiques. Ses vues larges sur les questions intéressant l'Église et ce don personnel d'attirer la sympathie, qui le rendit un des hommes les plus populaires, attirèrent sur lui des condamnations sévères de la part des orthodoxes plus rigoureux. Il est douteux qu'à l'exception de l'évêque Colenso, lequel dirigea sur le *Pentateuque* son talent spécial de mathématicien et prouva l'impossibilité des chiffres qui y sont donnés, aucun ecclésiastique moderne ait encouru d'animosité plus amère. Stanley exerçait sur ceux qui étaient soumis à son influence un pouvoir si étrange, qu'il était révéré comme un saint par des mahométans avec lesquels il se trouva en relations. La position occupée par Stanley en Angleterre justifie la brève notice que je lui consacre ici. C'est à son successeur au doyenné que nous devons le récit de sa vie et de ses travaux. *A Memoir of the Right Hon. William Page Wood, Baron Hatherley, edited by his nephew W. R. W. Stephens*[1], est un récit assez amusant des brillants succès qui peuvent s'attacher à des talents fort ordinaires. Je ne sais si les lecteurs du *Livre* sont en général familiers avec la série des dessins de Hogarth représentant l'apprenti laborieux et l'apprenti paresseux. Tandis que l'un s'avance dans une carrière de vice qui le conduit à la potence, l'autre s'élève jusqu'à la position de

1. Lond., John Murray.
2. Lond., John Murray.

1. Lond., R. Bentley and son.

lord maire. Lord Hatherley, c'est l'apprenti laborieux dans une sphère sociale supérieure. Commençant presque là où l'apprenti de Hogarth aboutit, puisque son père avait été lord maire, lord Hatherley, grâce à une constante et énergique application, atteignit la plus haute position qu'il soit possible à un sujet d'atteindre, celle de lord chancelier, fonction qui donne à celui qui l'occupe, comme on le sait ou comme on ne le sait pas en France, la préséance sur toute la noblesse. Il y avait quatre ans qu'il occupait ce poste élevé, lorsque la perte de la vue l'obligea à l'abandonner. Une carrière plus terne et plus dénuée d'incidents a rarement été jugée digne de description. Ce qui peut le mieux montrer le caractère de lord Hatherley, c'est peut-être une citation de son journal, où il dit que ses raisons spéciales pour rendre grâce à la Providence sont « qu'il naquit de parents chrétiens, qu'il fut de bonne heure élevé dans des habitudes de piété et qu'il fut mis à même d'acquérir l'indépendance, qu'il avait toujours regardée comme le plus grand des biens terrestres ». Loyauté, affabilité, constance, telles sont les qualités qui gagnèrent à lord Hatherley renommée et fortune. Sa position officielle le mettait en relations plus ou moins étroites avec les célébrités littéraires. C'est là que réside le principal, ou plutôt le seul intérêt de sa biographie. Lord Hatherley appartenait au parti « évangélique » de l'Église, lequel est connu sous le nom de *Low Church,* par opposition à la secte ritualiste ou romanisante, toujours désignée par l'appellation du High Church. Il vous paraîtra sans doute étrange que d'éminents jurisconsultes consacrent leurs loisirs à des spéculations théologiques. Ce n'en est pas moins un fait curieux que le lord chancelier actuel, lord Selborne, et le lord chancelier du ministère précédent, lord Cairns, bien que d'opinions opposées sur les questions théologiques et politiques, appartiennent l'un et l'autre à la secte religieuse que les irrespectueux qualifient du nom de chanteurs de psaumes (*Psalm-Singers*). *Diaries and Letters of Philip Henry, M. A., of Broad Oak, Flintshire. A. D. 1631-1696* [1], est curieux pour la lumière qu'il jette sur l'histoire d'une des périodes les plus passionnantes de nos annales. De foi puritaine, père d'un de nos plus célèbres théologiens dissidents, Philip Henry resta, chose étrange à dire, royaliste en politique. Il fut témoin de l'exécution de Charles Ier à Whitehall et dit à ce propos : « J'étais au milieu de la foule, devant la grande porte de Whitehall, lorsque l'échafaud fut dressé, et vis ce qui se faisait ; mais je n'étais pas assez près pour entendre rien. Je vis, et cela la tristesse dans le cœur, je puis le dire, donner le coup ; et, à ce moment, je me rappelle bien qu'il y eut parmi les milliers d'assistants un murmure tel que je n'en ai jamais entendu auparavant, et que je désire ne jamais en entendre. » Les sentiments des puritains à propos des mesures profanes qui suivirent la restauration de la dynastie des Stuarts sont fréquemment exprimés. Les *Diaries* (*Journal*) n'ont cependant qu'un médiocre intérêt. En quittant les biographies, je cite rapidement *Emerson at Home and Abroad* [1], par M. D. Conway. Les souvenirs personnels sur Emerson, conservés par M. Conway, sont assez intéressants. En outre, le biographe, qui est un membre bien connu de la plupart des cercles littéraires anglais, et qui fait brillante figure dans la plupart des réunions mondaines, possède une intéressante individualité. Toutefois, comme Emerson et M. Conway sont l'un et l'autre Américains et que le livre est sans doute publié simultanément en Angleterre et en Amérique, l'analyse de ce qu'il contient appartient plus naturellement à la correspondance des États-Unis.

A History of english fiction [2], par Bayard Tuckerman, est une tentative de traiter une portion d'un sujet qui a été convenablement traité en son entier, il y a bien des années, par Dunlop, dans son *History of fiction.* M. Tuckerman a quelques-unes des qualités nécessaires à la tâche qu'il s'est imposée. Mais il est bien plus sur son terrain quand il traite du XVIIIe siècle que quand il parle des périodes antérieures ou subséquentes. Son tableau de la fiction au XIXe siècle est insuffisant, et peut-être ne pouvait-il ne pas l'être ; mais quand il critique les romans du cycle d'Arthur, il s'égare visiblement. Sur le XVIIIe siècle même, M. Tuckerman ne dit rien de si bon que ce qui est dit par M. Henry Grey Graham, dans un volume sur Rousseau, qui fait partie de la série de MM. Blackwood, intitulée : *Foreign Classics for English Readers* (*Classiques étrangers à l'usage des lecteurs anglais*). Parlant des anecdotes françaises du temps, M. Graham dit qu'elles peuvent bien être trop larges (*broad*), mais qu'elles ne sont jamais trop longues. Pour apprécier la phrase à sa valeur, il faut savoir que nous employons le mot *broad* dans le sens de risqué ou même de grossier. *Journalistic London* [3], par Joseph Halton, se compose d'une série de portraits des principales figures du monde des journaux que M. Hatton avait d'abord publiée dans une revue américaine.

1. Lond., Kegan Paul, Trench and Cº.

1. Lond., Trübner and Cº.
2. Lond., Sampson Low and Cº.
3. Lond., Samoson Low Marston and Cº.

M. Hatton est lui-même un journaliste bien connu en même temps qu'un auteur de romans gracieux et tendres. Ces descriptions sont accompagnées de portraits de membres de la presse, d'après des photographies. L'ouvrage donne, par conséquent, une assez fidèle idée de ceux par qui les grands journaux de Londres sont rédigés ou dirigés. On y trouve aussi des vues d'édifices intéressants, tels que les bureaux du *Times*. Chez nous comme chez vous, le monde des journaux est intimement mêlé au monde de la politique, et, parmi les portraits, il y a ceux du secrétaire d'État pour le département de l'intérieur, le *right hon.* Sir Vernon Harcourt, du *right hon.* Sir Charles Dilke, aussi membre du cabinet, du *right hon.* W.-H. Smith, membre du dernier gouvernement conservateur, et de beaucoup d'autres dont les noms sont bien connus en politique. Le volume a belle apparence, et, au point de vue du style, il est très bien écrit. Sur les hommes encore vivants, les renseignements fournis sont naturellement maigres, car il ne serait pas toujours discret, ni même possible, de parler librement.

A la liste assez courte de livres de référence dont l'Angleterre se peut faire l'honneur, MM. Chatto et Windus ont ajouté : *Short Sayings of great men,* par Samuel-Arthur Bent, A. M. C'est une collection de pensées, de sentences, de mots populaires ou héroïques, etc., empruntée aux écrivains et aux hommes d'État de tous les pays et de tous les temps. La France fournit bien entendu son large contingent à un ouvrage de ce genre, et Napoléon, Henri IV, Lacordaire, Rivarol, Voltaire, Talleyrand, Mirabeau sont parmi les noms qui se présentent le plus fréquemment. On saura combien ce livre, tout volumineux qu'il est, est loin d'être complet, lorsque j'aurai dit qu'on n'y trouve nulle part les noms de Balzac, de Beyle et d'autres écrivains également féconds en pensées et en suggestions.

American Literature : An historical Sketch [1], par John Nichol, LL. D., est un ouvrage de considérable valeur, tant pour la rectitude du jugement que pour la largeur avec laquelle est traité le sujet. M. Nichol, qui est professeur d'anglais à l'université de Glascow, est un érudit distingué, un penseur original et un homme de talent. Beaucoup des arrêts que porte sa critique dans cette revue de la littérature américaine sont admirables. Il a cependant deux défauts. Bien qu'élevé en Angleterre, il ne s'est jamais rendu complètement maître de notre langue, et, pour la poésie, il a l'oreille d'un Écossais. Je sais qu'on parle du professeur Nichol comme d'un brillant écrivain. Mais en littérature comme dans les autres branches de l'art, nous commençons à vouloir un soin, une perfection de travail à laquelle on ne songeait pas avant notre temps; et, pour ma part, je ne saurais accepter pour un maître dans la langue anglaise un écrivain qui, en parlant de deux objets, se sert, par exemple, de *l'un* en opposition à *l'autre,* sans savoir auquel des deux, d'après le génie de la langue, chacun de ces termes s'applique. Il y a d'autres points délicats analogues à propos desquels le professeur Nichol tombe dans des erreurs semblables. Si je disais qu'un Écossais est rarement bon juge de la musique des vers anglais et qu'il a rarement l'oreille capable de sentir la haute poésie, j'attirerais probablement autour de mes oreilles, à moi, toutes les guêpes d'un guêpier. Je me contenterai donc, cher lecteur, de vous murmurer en confidence que c'est là ma conviction, et j'espère que nul bruit touchant mon hérésie ne s'entendra de l'autre côté de la Tweed.

1. Edinburgh, Black.

J'ai commencé cet article en parlant des ouvrages de théâtre. Maintenant que je suis près de conclure, il faut que je m'arrête pour citer un petit traité qui vient de me parvenir à l'instant. C'est une traduction par M. Henry Irving, notre plus célèbre acteur, des observations de Talma sur l'art de Lekain. Ce livre, publié par MM. Bickers et fils, n'a guère d'intérêt qu'à cause du rapprochement de noms qu'il présente, et parce qu'il est curieux de voir un homme aussi occupé que M. Irving, le plus choyé de tous nos artistes, trouver le temps de traduire les remarques de ses prédécesseurs.

Un grand nombre de romans ont paru. Quelques-uns méritent une mention. Parmi ceux-ci : *The Captain's Room,* etc. [1], par Walter Besant; *Unspotted from the World* [2], par M. G.-W. Godfrey; *It was a Lover and his Lass* [3], par M. Oliphant; *Kit : A Memoir* [4], par James Payn; *At Fault* [5], par Hawley Smart; *The Golden Calf* [6], par M. M. Braddon, et *Of High Degree* [7], par Charles Gibbon.

1. Lond., Chatto and Windus.
2. Lond., Bentley and son.
3. Lond., Hurst and Blackelt.
4. Lond., Chatto and Windus.
5. Lond., Chapman and Hall.
6. Lond., Maxwell and C°.
7. Lond., Chatto and Windus.

J. KNIGHT.

BELGIQUE

Bruxelles, le 3 mai 1883.

Un journal qui, plus qu'aucun autre en Belgique, s'applique à étudier en art et en littérature, avec une courageuse bonne foi, — il y a toujours un certain courage à dire la vérité — les manifestations de l'original et du vrai, *l'Art moderne*, publiait récemment, dans un article où se reconnaissait le large esprit de son chef d'attaque, mon éminent ami M. Edmond Picard, les lignes suivantes :

« Le jeune mouvement littéraire auquel nous assistons en Belgique depuis quelque temps est vraiment singulier. Il a éclaté avec brusquerie au moment où les uns se lamentaient sur notre impuissance, où d'autres, il est vrai, espéraient et prédisaient une rénovation. Circonstance plus étrange, ce n'est pas qu'en elles-mêmes les œuvres qui surgissent soient supérieures à beaucoup de leurs aînées ; elles dénotent, au contraire, de l'inexpérience et sous plusieurs rapports sont insuffisantes. Pourtant tout le monde s'en occupe, et elles ont eu ce qu'on nomme *une presse*, favorable ou critiquante, comme on n'en a guère vu.

« Le public se prête avec intérêt et bienveillance à faire passer l'eau à tous ces néophytes, et certes les encouragements ne leur auront pas manqué. Pourquoi ce phénomène maintenant plutôt qu'auparavant ou plus tard ?

« C'est inexplicable, puisque dans tant d'autres domaines il y a chez nous un si visible affaissement. Au milieu de la descente générale, voici un groupe qui remonte bruyamment, avec une juvénile insolence, et on l'applaudit, on regarde joyeusement son escalade qui sort du glissement où s'effondre le reste. Est-ce que la cohorte d'où sortira la réaction contre les mœurs du temps se forme, et son arme sera-t-elle la littérature ? Est-ce que ces premières individualités qui se détachent, en se moquant de tout, commencent le recrutement de la phalange, qu'il faudra si brutale, si indépendante, si audacieuse et si puissante pour atteindre le but ? Quel espoir, et surtout quelle joie de le croire ! Quelle force pour elle-même si elle comprend que telle est sa destinée et que tel sera son honneur ! Car c'est quand elle aura cette conscience qu'elle ne s'arrêtera plus dans ses luttes ni dans ses efforts pour acquérir les outils artistiques avec lesquels, dans une civilisation morale qui décroît et semble être la fin d'un monde, on prépare l'irruption des masses et des idées nouvelles qui, remplaçant les grandes immigrations d'autrefois, viendront clore, en les submergeant ou en les balayant, nos sociétés épuisées. »

Bien que ce passage fût un peu long, j'ai tenu à le reproduire intégralement. L'homme qui parle ainsi est connu pour son esprit de justice et de loyauté ; c'est lui qui, naguère, dans un procès retentissant, osa se tourner vers un public trop pressé de voir condamner les accusés, et, le geste menaçant, toutes ses indignations d'honnête homme lui montant aux lèvres en un cri révolté, l'apostropha à la manière antique, en comparant aux férocités inexorables des Erynnies les fureurs qu'il avait laissé éclater au cours des débats. Plus récemment encore, dans une brochure d'une éloquence d'autant plus âpre que les constatations s'y appuyaient partout de preuves irrécusables, le même homme, risquant à ce jeu périlleux de dire la vérité, les ambitions politiques qu'on lui prêtait et qui, pour les clairvoyants à même de lire au fond de sa pensée, se sont toujours uniquement résumées dans l'ardent désir d'être utile au parti du progrès, établissait le bilan du pays, montrant la stagnation des idées et l'immuabilité des errements sous les apparences factices de la vie, faisant à la fois le procès à l'art, aux lettres, à la politique, et, derrière le décor et la parade de l'État, avec sa belle symétrie illusoire de fonctionnarisme et de hiérarchie, son outillage compliqué de mécanique largement graissée, laissant voir le vide de l'esprit public, les hésitations du cerveau dirigeant, la mollesse et l'apathie des masses. Le sous-titre de *l'Histoire du suffrage censitaire en Belgique depuis 1830* — tel était le titre du livre d'Edmond Picard — ouvrait une échappée sur les activités et aussi les originalités de cet esprit de penseur et de lutteur. En attachant à l'échine du vieux doctrinarisme ses *grelots progressistes*, il imprimait à son étude l'allure de combat qui, chez lui, trahit l'aspiration au mieux.

Personne, d'ailleurs, ne suit plus passionnément, en Belgique, l'évolution de l'art et de la littérature ; au milieu des graves méditations du droit, il trouve presque chaque jour le loisir d'écrire des pages de fine et judicieuse critique : lui-même est, au surplus, un artiste de lettres dans toute l'acception du mot, et ses *Hauts plateaux de*

l'Ardenne, qu'il publiait à peu près vers le même temps que son *Histoire du suffrage censitaire,* ont la puissance de coloris et la forte combinaison d'ombres et de lumières des plus superbes descriptions. C'est donc à bon droit que je m'appuie, en commençant cette étude, sur son incontestable autorité. Aussi bien avais-je besoin de l'avis désintéressé de quelqu'un plus détaché que moi du jeune mouvement qui chaque jour se dessine et s'affirme davantage dans mon pays.

Oui, une génération ardente, nerveuse, trempée pour le bon combat de l'art, s'est levée en cette froide Belgique, jusqu'ici si indifférente aux lettres. Il n'y a plus à contester la possibilité d'un groupe littéraire : ce groupe existe ; ils étaient deux, trois, au début ; ils seront bientôt vingt. C'est une poussée de talents mobiles, inquiets, capricieux, répudiant aux lisières, chez la plupart desquels les directions définitives ne font encore que s'indiquer, mais qui, par compensation, ont la volonté, la sève, de sûres promesses d'originalité. Tour à tour se sont révélés l'élégance mondaine et le languide épanouissement de Georges Rodenbach, l'amoureux des filles blondes et des clairs de lune, les mièvreries exquisivement ciselées de Théodore Hannon, les mâles énergies de Georges Eckhoud, le rustique peintre des terriens du Polder, la belle santé ronflante d'Émile Verhaeren, le poète des bestialités jouissantes, les nostalgies souffrantes et morbides d'Albert Giraud, la sentimentalité narquoise et fine de Max Waller, la pompe solennelle d'Émile van Arenbergh, le spiritualisme exalté et macabre d'Iwan Gilkin, la ferme plastique d'Henri Nizet, la précision colorée de Franz Mahutte, et chez d'autres que j'oublie, l'effort pour atteindre à la nouveauté et à l'éclat de l'expression. Cette riche floraison, toutefois, eût été retardée sans la venue du bon jardinier, j'entends de l'éditeur qui, de son or et de sa sueur, arrose le plant littéraire. Or, justement, il s'est trouvé un imprimeur candide, d'une assez robuste foi pour consentir au rôle providentiel. Certes, l'inexpérience ne manque pas à M. Lucien Hochsteyn, et ses éditions pêchent à bien des points de vue ; mais il serait injuste de n'être pas touché de sa bonne volonté. Risquant sur des valeurs inéprouvées son léger pécule, il a tenté le jeu périlleux de mettre en lumière des inconnus comme lui ; peut-être n'a-t-il pas eu, depuis, à s'en plaindre : la loterie, en effet, me semble avoir tourné à son profit.

C'est des quatre livres successivement publiés par ce téméraire que je vous entretiendrai aujourd'hui. J'irai d'abord à Georges Eckhoud, comme à un frère d'armes plus ancien que les autres et qui non seulement par l'âge, mais par le savoir et les états de service, a droit à la préséance. Lié à lui d'une solide amitié, il m'a été donné de le suivre à travers les étapes de sa carrière. Déjà, dans *Myrtes et Cyprès,* son premier livre, s'annonçait le tourment de cette concision expressive et forte qui plus tard, dans les *Zigzags poétiques* et surtout dans les *Pittoresques,* l'œuvre mûrie et définitive, devait être le caractère essentiel de son talent. C'était le temps où, dans un journal d'Anvers, sa ville de prédilection, il s'escarmouchait, les lundis de feuilleton, pour le triomphe d'une généreuse esthétique, et, de son bel entrain de poète, pourchassait en leurs marécages les laides coquecigrues littéraires. Tel je le connus alors, rude en ses haines et ses cordialités, entier, loyal, franc du collier, tel je le retrouvai naguère à Bruxelles, toujours ramant sur la galère du journalisme, mais déjà tout plein d'une œuvre qu'il rêvait de mettre au jour et dont il façonnait en lui le tour et l'enveloppe. Cette œuvre, *Kees Doorik,* vient de paraître chez l'éditeur bruxellois, avec une noble dédicace où mon nom se trouve associé au souvenir d'un soir que nous passâmes à deux, l'auteur et moi, dans les grasses latitudes du Polder anversois.

Kees Doorik n'est pas autre chose que l'histoire d'une borde flamande, fidèlement observée dans ses multiples activités, depuis le temps des semailles jusqu'au plein de la germination. Si grand est le scrupule de la notation exacte qu'on croit avoir des portraits sous les yeux, et les bêtes elles-mêmes ont la physionomie grave et douce d'anciens amis longuement pratiqués.

Chaque chapitre est d'ailleurs comme une fenêtre ouverte sur les paysages, avec de larges échappées dans la clarté desquelles les réalités agrestes se découpent en reliefs vigoureux. L'écrivain, ici, est presque un paysan lui-même, sinon par la mamelle à laquelle il teta le lait, du moins par la constante accoutumance des milieux qu'il décrit et la fraternelle sympathie pour les créatures, ses héros. Chaussé du sabot rural, on sent qu'il a foulé la terre fumante des sueurs humaines, peut-être avec le regret de ne l'avoir pas remuée de ses propres mains. Sans morgue il s'est assis aux tablées du dimanche, recueillant les doléances ou les fermes espoirs du petit laboureur apprivoisé par son avenante cordialité. Aux veillées d'hiver il a partagé l'âtre avec les manants calleux, maîtres et valets, dont la silhouette s'ébrèche aux angles du plafond. Et cette vie en commun, acceptée avec la sincérité du cœur et les prédilections secrètes de l'esprit, l'a petit à petit incliné au sens des mystérieuses poésies et des attirantes intimités cachées sous le profond

auvent des fermes. Avec *Kees Doorik*, en effet, nous pénétrons dans cette rusticité rude, toute trempée des averses automnales, toute rutilante des fauves soleils d'août, toute bruissante des besognes accoutumées de la maison, et qu'emplit la saine animalité de l'homme et de la bête, également robustes et pareils aux incarnations de la terre même.

Logique dans la conduite de l'action, vérité dans la peinture des caractères, exactitude dans la notation des particularités de la vie du Polder, telles sont les maîtresses qualités du livre. Mais plus encore qu'à ces bonheurs de la main-d'œuvre, auxquels se reconnaît un artiste appliqué, les épris des franches rusticités seront touchés de la chaude émanation campagnarde, du fort arome de terre qui se dégage de cette saine étude, imprégnée de grand air et comme pétrie avec la glèbe en fermentation. C'est qu'ici se fait jour, sous l'ouvrier, un poète attendri, grave, contemplatif, dans l'esprit duquel la nature a versé l'infini de ses sensations et qui apporte à les exprimer une sorte de ferveur amoureuse.

Point de virtuosité, d'ailleurs; la langue est simple, large, solide, comme les impressions qu'elle traduit; je la compare à une belle fille nourrie de la sève des sillons, avec une charpente fermement indiquée sous la plénitude des chairs et la patine des hâles. Par sa précision et sa solidité plastique, elle tranche sur l'idiome ciselé à l'excès des plus récents écrivains du jeune mouvement belge. On y sent, en outre, une étude passionnée du dictionnaire en vue de donner aux choses leur dénomination exacte. Particulièrement tout ce qui a trait au travail de la terre, au labour, aux moissons, à la vie rustique, est exprimé avec une science et une clarté dont on trouverait peu d'exemples, même chez les plus scrupuleux paysagistes littéraires. Tout un afflux de mots, d'une technicité éloquente, signale ici l'intime et continu commerce du romancier avec les pacants dont il s'est fait l'historien.

Mais la netteté et la précision du mot ne sont pas l'unique vertu littéraire de l'auteur : il semble que, par de secrètes analogies, elle se soit réfléchie dans la concision et la brève tournure du récit même. Celui-ci n'est point alangui par la manie de décrire les moindres détails et de tout pousser à l'art du peintre, qui sévit chez les meilleurs des écrivains de ce temps. Quelques touches bien appliquées suffisent à mettre au plan, dans la couleur et la lumière voulues, les intérieurs et les paysages.

Ce sont bien là, d'ailleurs, les qualités constitutives du roman flamand, tel qu'inévitablement l'a dû rêver le jeune écrivain, dans sa généreuse tentative pour accorder son art à ce qu'il a appelé lui-même les obsédantes réalités du pays.

Bien différent est le *Scribe* d'Albert Giraud; autant le livré du poldérien, fruit de placides contemplations, s'empreint d'apaisement, autant cet autre livre contient en soi une grisante odeur de bataille. Comme un preux enserré de tous côtés par l'ennemi, et qui fait tournoyer sa flamberge dans un cercle d'étincelles, le furieux styliste, armé de son fort dédain pour les vulgarités du lexique, s'exaspère ici en un véritable massacre grammatical. Foin des pédagogues et de leur férule! A bas l'échine plate et les membres noueux des qualificatifs béquillés à travers la boulante prosette des cuistres! A mort les substantifs exsangues, qu'une incurable anémie rend impropres aux œuvres de reproduction! A néant la podagre et ridicule phraséologie imitant le cancre en sa marche torve! Sur le carnage de la vieille langue, chère aux Mathusalem de la littérature, s'édifieront l'os et la chair d'un vocabulaire à part, poésie par le coup d'aile et l'élan, prose par la carrure et la solidité, et dont les fringances, les souples torsions se prêteront à l'expression de nos modernes névroses! Chaque phrase, sous la baguette de l'idée, dansera comme un serpent, dardant au cœur des Philistins le rouge éclair de son dard. Il écrira, le *Scribe,* une langue dont les vocables, emplis d'électricité, galvaniseront les sensations abolies et feront courir des vibrations de vie nouvelle dans le tronc épuisé de l'art. Et pour l'ouvrir à toutes les significations et la rendre malléable à toutes les empreintes, il en fera la courte dague qui frappe au plein des entrailles, la trique massive qui assomme d'un coup, les cinglantes lanières criblant la face d'un fourmillement de piqûres, la longue épée qui glisse lentement au gras des chairs, la batte de l'arlequin aussi et son entrain carnavalesque! Telle dut être la ferme visée de l'écrivain quand, outré des obsessions du mot banal qui, plus impérissablement que le phénix, renaît de ses cendres à chaque effort effectué pour l'exterminer, il résolut de rompre en visière à toutes les règles admises.

Le *Scribe* est né de ce souci violent.

C'est l'œuvre d'un jeune esprit très ouvert au sens littéraire et doué d'une étonnante ardeur de nouveauté; mais en même temps qu'un germe déjà levé d'originalité, on y perçoit, comme le dépôt et l'encombrant résidu des lectures familières, tout un amas de formules empruntées auxquelles est restée la marque de fabrique des grands ciseleurs. Peut-être la singulière histoire de

Jean Heurtaut, le personnage du livre, bourrelé par la fatalité des imitations, reflète-t-elle, au moins par cette difficulté d'échapper aux tenaces réminiscences, le propre supplice de l'auteur, lui aussi hanté du *verbe* des maîtres. Le *Scribe,* ont dit, en effet, ses plus intimes amis, c'est Giraud lui-même avec ses maladives et fiévreuses rancunes contre l'inexorable despotisme des tout-puissants, avec son anhélant effort pour dégager, de dessous les livres trop bien assimilés, le tuf originel d'où sortent les floraisons définitives, enfin avec sa rageuse indiscipline à l'égard de toute règle qui lui rappelle les sujétions abhorrées.

Ce qu'est le roman de Jean Heurtaut, l'homme de lettres aux prises avec son idéal, une analyse l'indiquerait malaisément. Sa lutte morale contre l'art rebelle constitue, en réalité, toute l'action : c'est un drame en quelque manière mystique, et qui tient entre les angles du cerveau. Myrah elle-même, la belle statue de chair, aimée du douloureux sculpteur de phrases, flotte dans l'indécis du songe, pareille à une chimère. Myrah, en effet, c'est l'Esprit qui étreint l'artiste, et duquel il ne peut se rendre maître, — bien plus encore que l'affolant giron où, dans les voluptés, il rêve de s'anéantir. Quelque chose de la fantasmagorie du Théophile Gautier de Fortunio semble s'être s'attaché à ce conte invraisemblable, et dans lequel, toutefois, on sent, mais transfiguré par l'exagération lyrique, un frissonnant côté de nature. Certes oui, le cri de la vie s'y répercute, bien que, pareil aux broderies trop multipliées d'un thème d'orchestre, il s'assourdisse en maint passage sous les cuivres et les coups de tam-tam des phrases à effet. Mais prêtez l'oreille : vous l'entendrez aussi clairement que plane dans l'air, aux abords des abattoirs, la clameur des bêtes expirantes.

Il vous paraîtra sans doute que ces formes violentes de style, d'un caprice si tarabiscoté, rappellent un peu trop la fantaisie échevelée des Jeune France. Mais, que cette littérature ne soit encore que l'ébauche des modes plus simples dont l'écrivain ne peut manquer de s'approprier, à bref délai, le mécanisme, il n'en est pas moins certain qu'on a affaire ici à un cerveau d'artiste. Giraud romancier, Giraud poète, — et peut-être n'en est-il pas beaucoup qui, dans la gymnastique du vers, aient de nos jours pratiqué avec plus de désinvolture l'art de la voltige, l'Albert Giraud du *Scribe* et des étonnants rondels qu'il prodigue dans la *Revue moderne* et la *Jeune Belgique,* représente dans la jeune littérature belge un élément de passion exacerbée qui, tantôt aigrie par les rancunes, s'éveille en de félines cruautés, et tantôt mélancolisée, se berce aux douloureuses convoitises des paradis artificiels.

Chez Émile Verhaeren, au contraire, c'est un idéal de choses démesurées, excédant le cadre de la vie réelle, mais un idéal surtout dirigé du côté des noces et des mangeailles. Dès les premiers vers des *Flamandes,* on se sent devant un tempérament : l'instinct est riche, débordant, d'une belle animalité vigoureuse et saine ; aucune visée spiritualiste ne le détourne du goût des grandes bâfres et des jouissances purement charnelles; et le livre entier donne l'impression d'une nature puissamment douée pour exprimer les grosses aises de la vie.

Je ne puis mieux comparer ces rutilants poèmes qu'à une sorte de furieuse vautrée dans les gourmandises de la table et les luxures de l'alcôve, — non d'une alcôve de ville, mignarde et sentant l'opoponax, mais d'une alcôve d'herbes et de fumiers, délicieusement empuantie de relents d'étables. D'un bout à l'autre, ce ne sont que baisers à pleines lèvres, accouplements sans les rosées, larges caresses bruyantes à la façon des taures et des taureaux. Une lasciveté qui ne finit pas tasse tout ce peuple embousé de vachères et de vachers dans d'exorbitantes priapées, dont le râle s'entend partout et devient comme la cadence du vers. Tout y est rapporté à l'idée d'une prodigieuse kermesse des sens où les futailles débondées s'épanchent en ruisseaux de bière, où les estomacs s'emplissent à crever, où les ruts meuglent dans la chaleur des midis. Le personnage qui, dans les toiles de Teniers et de Brauwer, se tourne du côté du mur, fait face au spectateur, se carre, avec son geste ignoble, dans l'ampleur de l'alexandrin, est un des héros de la noce enragée, dont le poète mène le branle aux fifres et aux tambours de ses rimes.

Pas plus que ses « gars » et ses « goujes », — ils foisonnent tumultueusement dans le livre, — ne se gênent pour se mettre à l'aise, se trousser en plein soleil et cogner dans des parties d'amour qui ont l'air de combats, lui, le poète, ne recule devant la crudité du vocable et les audacieuses licences de l'idée. Je connais peu de cas d'une franchise aussi délibérée. Au reste, un Flamand — il me faut insister sur cette particularité qui explique l'homme et son livre — était seul capable d'exprimer cette grosse vision de la chair avec aussi peu de retenue : un Français a trop la notion des convenances littéraires pour se commettre en d'aussi aventureuses peintures, eût-il même pour les ressentir la grosse paillarderie des gens de Flandre. A peine si ceux-ci semblent conscients des débauches d'imagination où les pousse malicieusement la nature : l'absence du goût, la force des penchants, et peut-être aussi

l'habitude d'une vie moins noble que celle des peuples d'origine latine les ferment au sens des choses délicates et distinguées.

Or nul plus qu'Émile Verhaeren n'a reflété, jusqu'à ce jour, dans la poésie belge, ces traits du caractère flamand. Son livre est vraiment celui où se reconnaît un peuple goinfre, sensuel, ami des bombances, avec une invincible pente aux satisfactions basses. Sans ménagement et se laissant aller lui-même au coup de folie des ripailles, il se déboutonne dans ses vers, rime des gaillardises énormes, se complaît aux truculences des festins et des ducasses. C'est une façon d'épopée du ventre.

Et qu'on ne pense pas que le mot « épopée » soit inconsidéré : il est le seul qui explique le grandissement et aussi le grossissement de la farce qui se joue sur les tréteaux du poète, le parti pris d'exagération et d'outrance, par lequel il arrive à dégager la sensation d'une race épique dans ses godailles et ses folies de chair.

Rien de moins réaliste que ces pochades d'un coloriste exultant, pour qui la grise monotonie de la vie quotidienne s'allume elle-même de réverbérations enflammées, et qui considère toute chose à travers le prisme qu'il a dans l'œil. Dieu merci! les paysans flamands ne sont pas atteints du satyriasis que leur prête le terrible rimeur; et c'est grand bien, car à lamper et à goinfrer tout le jour comme dans les *Truandailles*, les *Amours de gars* et mainte autre pièce non moins affriolante du recueil, ils ne trouveraient plus le temps d'ensemencer leurs champs.

En les peignant à travers la vision d'une sorte de monstrueuse orgie, Émile Verhaeren a cédé surtout aux entraînements de son tempérament d'artiste : son livre a la dose de virtuosité qui se voit, au début, chez les hommes de riche instinct et de chaude imagination.

Certes, il a beaucoup à faire encore avant de pouvoir manier en maître l'outil solide que la nature lui a mis dans les mains. Son vers, plein de souffle et d'ampleur, à chaque instant bute, se fait rocailleux, s'alourdit de vaine hyperbole, s'oublie en des lieux communs de rhétorique; mais, par contre, il a la couleur et le mouvement de la vraie poésie. Dans les *Flamandes* coule, en effet, la vie sans laquelle il n'y a point d'art : elle tempête et se démène avec une rouge fermentation. Tant pis pour ceux qui n'ont pas su la découvrir sous le fatras des mots inutiles et des phrases mal bâties!

Je voudrais pouvoir détacher quelques pièces du livre; mais, outre que leur longueur m'obligerait à dépasser les limites qui me sont assignées pour une correspondance, il n'est pas toujours aisé d'en trouver qu'on puisse reproduire sans scrupule. Un sonnet de grande allure suffira à justifier ma chaude sympathie pour l'auteur :

La cuisson du pain.

Les servantes faisaient le pain pour les dimanches,
Avec le meilleur lait, avec le meilleur grain,
Le front courbé, le coude en pointe hors des manches,
La sueur les mouillant et coulant au pétrin.

Leurs mains, leurs doigts, leur corps entier fumant de hâte;
Leur gorge remuait dans les corsages pleins;
Leurs deux poings monstrueux pataugeaient dans la pâte
Et la moulaient en rond comme la chair des seins.

Dehors, les grands fournils chauffaient leurs braises rouges
Et deux par deux, du bout d'une planche, les gouges
Dans le ventre des fours engouffraient les pains mous.

Et les flammes, par les gueules s'ouvrant passage,
Comme une meute énorme et chauve de chiens roux,
Sentaient en rugissant leur mordre le visage.

Avec de pareils talents, la naissante évolution littéraire ne court pas le danger de s'arrêter en chemin : la voilà, d'ailleurs, éperonnée sinon par le succès, du moins par la vive lumière qui presque soudainement s'est portée sur elle. Elle a, du reste, des polémistes, des critiques, des revues, toute une organisation bien assise qui lui servira à gagner définitivement la bataille. La *Revue moderne* est pour elle comme un rempart solide du haut duquel pleuvent sur l'ennemi la mitraille et la poix enflammée. Le *Correspondant*, la *Revue artistique*, la *Revue contemporaine*, le *Journal des gens de lettres*, quoique divergeants par moments de sentiment, s'accordent dans le fond pour l'épauler avec une haine commune des routines et des poncifs. Chaque jour le nombre de ses adhérents s'augmente, une élite de recrues la propage à travers le pays, elle rayonne au large par la parole écrite et par les conférences. Hier, c'était cette âme généreuse, le poète Georges Rodenbach, qui, avec une entraînante éloquence, parlait à Gand, à Anvers, à Liège, des vaillances révolutionnaires de la jeune école. Aujourd'hui, Max Waller, romancier et journaliste, reprenant le thème, y met à son tour son fin esprit et sa verve chaude.

Et maintenant, ce mouvement est-il réellement le signal d'un réveil général de l'esprit en Belgique, et nous fait-il pressentir un élargissement des activités intellectuelles de la nation? ou, phénomène qu'il nous paraît difficile d'admettre, ne constitue-t-il qu'un fait isolé, une manifestation détachée du reste de l'État, ou l'épanouisse-

ment d'un particularisme sans corrélation avec les aspirations générales?

Ce n'est pas le lieu d'approfondir de pareilles questions. Il me suffit, quant à moi, d'avoir salué en ces jeunes, des frères d'armes pleins de bravoure et de décision.

CAMILLE LEMONNIER.

ÉTATS-UNIS

New-York, le 15 avril 1883.

Alexander Hamilton Stephens est mort dernièrement, âgé de soixante et onze ans.

C'était une étrange et sympathique physionomie; les cheveux noirs, aplatis sur le front, les traits amaigris par la souffrance, les yeux profonds du penseur, avec des éclairs qui magnétisaient.

Il était si frêle et si chétif, qu'il avait l'apparence d'un enfant; sa voix était flûtée, criarde, avec des intonations d'éloquence fière et élevée comme celle de Louis Blanc.

La destinée l'avait fait pauvre, orphelin, invalide; il a atteint à toutes les grandeurs; on disait, à son début dans la vie publique, que ses forces ne lui permettraient ni de faire de grands efforts ni de se flatter de l'espérance d'une longue carrière; il a vécu cinquante ans de ce rude métier de tribun qui est un métier de titan. Cependant vous entendrez dire encore, comme un refrain d'un demi-siècle : « C'est le travail qui l'a tué ! »

Son livre *A Constitutional view of the war between the States,* une histoire de la guerre *entre les États,* écrite en colloques, mériterait d'être mieux connue en France. Comparez le titre de cet ouvrage à celui-ci du comte de Paris : *Histoire de la guerre civile en Amérique.* Vous savez que c'est beaucoup plus qu'une différence de mots.

Comparez aussi Stephens au sénateur de haute envergure de *Democracy,* Ratcliffe.

Je ne vais pas vous en parler, puisqu'il fait déjà sensation chez vous; mais, en conscience, défiez-vous des satires en général et de celle-ci en particulier. N'est-ce pas toujours la vieille histoire de Voltaire, qui, lorsque son tour arrivait, à la ronde, dans les causeries de Ferney, de conter une histoire de voleur, commençait ainsi : « Il était une fois un fermier général ? » Fermier général en France, sénateur en Amérique, le point de mire est le même, et peu importe la nature du projectile.

Mais quand donc aurons-nous une littérature autochtone ? Nos vieilles coutumes s'en vont, nos mœurs sont changées; l'invasion européenne continue l'œuvre commencée par la guerre; puritains au nord et catholiques au sud se donnent la main et marchent ensemble... et nul ne songe à fixer les souvenirs qui s'effaceront demain.

Nous avons pourtant ce qu'on est convenu d'appeler une nouvelle école de romanciers, influencée par l'école française réaliste, mais du réalisme de Daudet, brillante, à coup sûr la plus habile que nous ayons eue depuis Hawthorne.

M. James, dont le talent ne vous est pas inconnu, y occupe la première place; et c'est dommage qu'il ne se soit pas exercé à faire connaître tout ce qu'il y a de grand, de noble et de pittoresque dans cette nouvelle Angleterre, tant calomniée par Dickens et par Trollope.

Nous attendions mieux de M. Howells. Il possède, avec un fonds charmant d'humour, les connaissances intimes et les facultés de description, et de finesse d'expression, nécessaires au roman de mœurs que nous désirons.

Son livre, *A modern Instance,* ne nous a pas désappointés ; mais il nous laisse un peu mécontents: de l'auteur ou de nous-mêmes, il est assez difficile de s'en rendre compte. Car c'est bien là l'existence au village à New-England, les promenades en traîneau, les coquetteries des Marcias et des Sally Morrisons, les longues causeries au coin du feu dans la cuisine, le dandysme et la finesse toute *yankeese* de Bartley Hubbard.

C'est une tâche ingrate que de signaler des fautes dans un tel ouvrage; mais il ne peut échapper au reproche, qui s'applique aussi bien au joli livre de M. Cable sur les mœurs louisianaises « les Grandissimes ».

Ils ont tous les deux sacrifié à l'intérêt de l'intrigue préconçue, et, soit dit en passant, sans doute par excès de zèle; on nous donne si souvent pour exemple à copier, tel roman de Daudet où pas un détail n'ait une raison d'être dans l'idée de l'ouvrage.

Nous voudrions aussi corriger quelques impressions fautives et le patois créole un peu fantaisiste de M. Cable; mais nous réserverons ces considérations, qui occuperaient trop de place, pour un prochain courrier. Elles n'atténueront pas, du

reste, notre admiration du beau talent de ce romancier qui fait honneur à notre littérature.

M. Julian Hawthorne vient de publier une œuvre, inconnue jusqu'ici, de son père Nathaniel Hawthorne, l'illustre romancier, mort en 1864. C'est un conte fantastique que n'eût pas désavoué Nodier, avec ce titre « Docteur Grimshawe's Secret », qui séduira tous les admirateurs de Hawthorne.

Ajoutons que sur la couverture grise du livre, des araignées noires comme la nuit traînent une toile... romantique à faire rêver de Tony Johannot.

Or vous savez que l'araignée est un personnage obligé des contes fantastiques, autant, au moins, que le crapaud des pierres de formation primitive, qui n'a pas cessé de vivre depuis la création du monde.

Mais l'histoire du docteur Grimshawe et des araignées qu'il élève dans une maison sinistre, près d'un cimetière, dans un village de New-England et du secret qu'il tient enfermé dans la personne d'un vieux membre de la famille en une chambre secrète, est plus qu'un conte.

C'eût été, si Hawthorne avait vécu pour la compléter, la plus grande des créations de ce grand penseur.

Une observation : l'éditeur a intercalé dans le livre un fac-similé de deux pages du manuscrit, afin d'en prouver l'authenticité; c'était peine inutile, puisqu'elles sont indéchiffrables pour tout autre qu'un expert en écritures.

D'ailleurs, les livres ont leurs destinées, et qu'importe l'auteur, si l'œuvre mérite de passer à la postérité.

HENRI PÈNE DU BOIS.

P.-S. — L'Amérique vient de nous envoyer trois intéressants volumes qui ne sont pas seulement des productions américaines par le papier et par l'exécution typographique, mais aussi des fruits particuliers au sol, pour ce qui regarde les sujets caractéristiques et les procédés littéraires. Ces trois volumes sont intitulés : l'un, *Democracy*; l'autre *Doctor Grimshawe's Secret,* et le troisième, *the Grandissimes.*

Democracy, titre qui se traduit presque de lui-même dans notre langue, a paru sans nom d'auteur, mais aurait valu à ce nom, s'il s'était révélé, une des plus grandes notoriétés *livresques* de ces dernières années. En effet, l'on cite fort peu d'ouvrages dont le retentissement ait été plus considérable, même à notre époque de réclames à outrance et de romans dont on met en vente la centième édition, — pardon, le centième *mille* — en même temps que les premiers exemplaires du premier tirage. *Democracy* a fait un tel bruit en Amérique et en Angleterre, que la France en a demandé une traduction, traduction que l'on a pu lire dans le feuilleton d'un de nos journaux les plus sérieux. Cette publication avait été ingénieusement précédée de l'appétissante rumeur que *Democracy* était un roman à *clefs*, — et, piment tout à fait irrésistible ! — que ces clefs étaient *françaises*. Il fallait, disait-on, deviner des individualités de notre nation dans ces personnages de si parfait *yankysme :* la jolie veuve mistress Lightfoot Lee, qui se décide à quitter New-York pour venir passer l'hiver à Washington : le gros — et même grossier — sénateur Ratcliffe, qui s'éprend de la belle veuve, lui communique presque sa flamme, nonobstant bien des influences contraires, et n'est pas loin de conclure avec elle un mariage d'amour et de stratégie parlementaire mêlés, lorsque de fâcheuses révélations sur certaines aventures financières dudit Ratcliffe viennent désabuser l'aimable et sensible politicienne. Ces deux personnages sont les seuls à propos desquels deux figures en évidence de notre monde parisien aient pu — mais avec quel effort d'imagination et quel besoin de rapprochement ! — apparaître devant le lecteur.

Le reste de l'ouvrage comprend la caricature du ménage présidentiel en réceptions à la Maison-Blanche; la visite d'un couple plus ridicule que nature : un grand-duc allemand et sa femme, saturés d'hommages princiers par ces républicains, quelques physionomies de diplomates d'après Stendhal, et le récit d'une agréable *flirtation,* qui paraît devoir aboutir à de justes *nopces,* entre la sœur de mistress Lee et un jeune et beau soupirant, lequel appartient aussi à l'administration. Mistress Lee n'a point à se plaindre du romancier, qui nous a rendu avec beaucoup de délicatesse et non sans charme cette raisonnable amoureuse, dont la *crise* se passe en *roucoulements* sur les corruptions électorales, et en *furtives rougeurs,* en *demi-mots troublants,* en *longs regards qui sont des aveux*, à propos *de ce que fera le Sénat*. Au total, ce livre nous offre un amusant tableau — et point banal — de la vie sociale et politique d'à présent à Washington. L'Amérique est tellement ombrageuse à l'égard des écrivains qui entreprennent de la raconter à elle-même ou aux étrangers, qu'il est permis de douter de son entière satisfaction à l'égard de *Democracy*. L'empressement que l'on a mis, dans le pays d'origine de l'ouvrage, à en attribuer à la France, et les personnages principaux et les principaux traits de mœurs, semblerait donner raison à notre doute.

L'édition de *Democracy* que nous avons sous les yeux a paru à New-York, chez Henry Holt et C°. Au contraire de *Democracy* qui n'est point signé, le *Secret du docteur Grimshawe* (roman édité à Boston par James R. Osgood et C°, 1883) est signé de toutes les lettres d'un nom célèbre en Amérique, en Europe et même en France, Nathaniel Hawthorne. C'est une œuvre posthume éditée par un des proches de l'auteur, Julian Hawthorne, dédiée par lui au gendre et à la fille de l'écrivain, et, par lui toujours, enrichie d'une préface où l'on trouve de curieux détails sur l'écriture du conteur renommé de la *Lettre rouge*. Le *Secret du docteur Grimshawe* rentre, ainsi qu'il convient à son titre, dans la catégorie des *drames mystérieux*, dont la simple analyse déborderait quatre pages de cette revue. Le personnage principal n'est point tout à fait le docteur Grimshawe (si minutieusement décrit dans son cabinet de travail, où il passe le meilleur de la journée à humecter d'incessantes pipes de nombreux grogs au *brandy*, entre ses bouquins professionnels et d'antiques araignées, énormes); mais son élève et pupille, le jeune Redclyffe, enfant d'extraction anglaise, ainsi que Grimshawe lui-même, malgré leur résidence américaine. Le *Secret* est un héritage en Angleterre, objet de litige et de recherches séculaires, et où certaine *tache de sang*, produite par un pied tragiquement meurtri, fournit la dose de *mélo* indispensable aux manipulations coutumières de l'auteur. La partie vraiment intéressante du livre comprend : l'arrivée du jeune Redclyffe en Angleterre; l'attentat dont il ne manquerait pas d'être la victime, sans les soins admirables dont il est l'objet dans l'hospice expiatoirement fondé, il y a des siècles, par un membre de cette famille dont il serait si important de rétablir la filiation; le récit d'un banquet de gala, — décrit dans la manière de Walter Scott, — offert par le *Warden* de l'hospice à tous les gentlemen et gentilshommes du voisinage, en l'honneur de Redclyffe, nommé par le gouvernement américain plénipotentiaire quelque part en Allemagne. Les controverses nationales et politiques entre Redclyffe et ce *Warden* représentent les pages les plus instructives du volume, où s'étalent curieusement les antagonismes et les rivalités mortels de l'Amérique et de l'Angleterre. Bien que très raide dans la défense de la vieille « loyalty » britannique, notre ami le *Warden* nous paraît se laisser bien vite démonter par les boniments égalitaires de Redclyffe. S'il est un pays au monde où l'adulation du *titre* se traduit avec une platitude visible, ce pays est l'Amérique; l'Amérique où le seul mot de vicomte fait délicieusement rougir ces belles blondes rosées dont le papa est homme à payer de vingt mille porcs, s'il le faut, quatre ou cinq morceaux de parchemin.

Les Grandissimes, histoire de la vie créole, a pour auteur M. George W. Cable, déjà connu par des travaux sur la vie créole d'autrefois (*Old Creole Days*). L'action se passe à la Nouvelle-Orléans, en 1803, c'est-à-dire l'année même où le premier consul céda la Louisiane à l'Amérique. *Grandissime* est le nom d'une des premières familles du pays, avec les *Fusiliers* et les *de Grapion*. L'histoire fort mêlée et même un peu confuse de ces familles dont l'origine se perd dans la nuit des fables mexicaines, et où l'on trouve de l'*Aztèque* et du *Natchez* (souris, Chateaubriand!), leurs houilles, leurs rancunes de sang, et leur réconciliation finale par l'amour de *Sieur grandissime* et d'Aurore Nancanou, fait une lecture amusante, où l'on croit respirer de la vieille France dans une fiole exotique. *Les Grandissimes*, beau volume de 448 pages, a paru chez Charles Scribner's sons, à New-York.

L. D.

Trois autres beaux volumes, également sortis des presses américaines, ont tous les droits à une mention dans ce trop rapide bulletin. Ils mériteraient mieux sans doute, mais le manque d'espace nous interdit de faire davantage. Le premier de ces volumes est un roman : *A modern Instance*, dû à la plume en vogue de M. William D. Howells, conteur à succès au pays de Longfellow et d'Emerson (deux grands noms), et dont la réputation promet de se répandre bientôt en Europe. Aussi bien il vient d'être présenté à la France, dans notre principale Revue, par un écrivain bien connu, M. L. Bentzon, qui a donné une claire et rapide analyse précisément de ce *A modern Instance* que nous annonçons. C'est un roman d'amour et de divorce, dont le fond est le mariage d'une jeune fille, Marcia Gaylord, avec un journaliste (ou plutôt un reporter, nommé Bartley), mariage d'affection mutuelle, conclu contre la volonté du squire Gaylord, éclairé de bonheur dans ses premiers jours et devenu bientôt misérable, — étant donnée surtout l'inquiète jalousie de Marcia — à cause des vices de Bartley. On dit *les* vices, car ce coureur de femmes tourne bientôt au dégoûtant ivrogne. C'est lui qui abandonne sa moitié et réclame le divorce sans l'aveu de Marcia, afin, dit-il, — peut-être pour se donner une excuse — qu'elle puisse se remarier dans de meilleures conditions que la première fois.

Cette affabulation, de médiocre beauté, se relève par une peinture vivante du présent état so-

cial de l'Amérique, tout au moins dans quelques parties de ce grossier et puissant organisme. Je ne vois pas du tout pourquoi ces gens-là seraient donnés en modèle à l'Europe, même par des républicains. Ce ne saurait être à cause de l'austérité de leurs mœurs ni de leur mépris pour la vanité des titres, qui les voient à genoux, malgré des affectations de rude familiarité. L'intéressant roman de M. W.-D. Howells a été édité par la maison James R. Osgood et C°, de Boston, 1883. *Landmarks of English literature,* par Henry J. Nicoll, a paru à New-York chez D. Appleton and C° (1883). C'est une instructive revue, très bien faite, des étapes de la littérature anglaise et minutieusement complète, dans sa rapidité, depuis l'aurore de cette littérature jusqu'à sa présente éclipse. Pas un nom de quelque intérêt n'a été omis par M. Henry J. Nicoll, entre Mandeville, né en 1300, et George Eliot, morte en 1880. Un chapitre — le dernier — est spécialement consacré aux périodiques, revues et encyclopédies. M. Alma-Tadema, le célèbre artiste, membre de l'Académie royale, a illustré de deux gravures à l'eau-forte le beau volume intitulé *The Epic of Kings*, histoires reproduites d'après Firdusi, par Helen Zimmern. Ce recueil de contes éclos au grand soleil d'Orient, précédé d'un poème : *Firdusi en exil*, par M. Edmond W. Gosse, a été édité par la maison Henri Holt et C^ie^ de New-York.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

DES PUBLICATIONS NOUVELLES

JURISPRUDENCE

Causes criminelles et mondaines de 1882, par Albert Bataille. Paris, E. Dentu, éditeur, 1883, 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Albert Bataille, de tous les chroniqueurs judiciaires assurément l'un des plus estimés, vient de réunir sous un troisième volume ses comptes rendus, au jour le jour, de tous les procès les plus retentissants de l'année 1882. A lire ces pages de premier jet, il semble qu'il soit difficile, pour le moment, à M. Bataille d'avoir un rival dans ce genre de littérature quotidienne. Écrivain correct et plein d'animation, il traite de main de maître chacune de ses *gazettes du palais*. C'est d'ailleurs avec une concision vraiment remarquable et qui ne nuit en rien à la clarté du récit, qu'il sait exposer les détails d'une affaire civile ou criminelle. Lisez le *procès des frères Peltzer* dans le livre de M. Bataille, vous serez surpris de tenir les moindres fils d'une affaire qui vous avait paru d'abord une énigme.

Sous une analyse toujours minutieuse, mais fort éloignée de la mignardise ou de l'affectation, les parties scabreuses d'une cause, les sous-entendus délicats ont l'air de se dévoiler d'eux-mêmes ; ils ont la discrétion d'une voix qui chuchote, rieuse, à l'oreille. Quant aux détails comiques — dans ce coin de la vie de salle d'audience, il est rare que le sourire ne soit pas près des larmes! — ils côtoient habilement les détails sérieux, les tragiques mêmes; ils délassent, sans enlever à un débat criminel son fond de gravité.

En chroniqueur amoureusement jaloux autant que fier de sa profession, M. A. Bataille entend que la chronique judiciaire reste avant tout indépendante et impartiale. Aussi se défend-il de laisser s'égarer n'importe quel débat et se fait-il un devoir, malgré l'opinion de la foule, de le ramener sur son véritable terrain.

M. Bataille possède une charmante qualité ; il est peintre, mais différent en cela des adeptes de l'école moderne. Chez lui, c'est la pensée qui dessine et non les mots qui se surchargent des nuances bariolées de l'arc-en-ciel ; il laisse à l'imagination de celui qui l'écoute le soin de colorier les traits nettement dessinés. Et le lecteur s'amuse alors à voir défiler devant ses yeux, sous la couleur qu'il a choisie, ici la silhouette d'un plaideur, là le croquis pris sur le vif d'un accusé fameux, plus loin le portrait malicieux ou aimable d'un avocat en renom, quelquefois aussi, mais en signe de respect, l'esquisse seulement d'un magistrat.

Tandis que l'on fait ainsi connaissance avec les acteurs de ces drames ou comédies judiciaires qui se jouent soit à Paris, soit en province et même à l'étranger, le lieu de la scène où se passent les événements trouve aussi son tableau. Parfois un mot suffit, et quelle trouvaille des plus heureuses ! Voici l'affaire des anarchistes de Monteeau-les-Mines. On les a renvoyés devant une seconde cour d'assises dans le département du Puy-de-Dôme, à Riom, *le Versailles de l'Auvergne*, cela dit tout : on pressent que cette fois les accusés n'échapperont pas à leur triste sort.

Inutile de souhaiter beaucoup de succès à ce troisième volume des causes criminelles et mondaines qui contient la dramatique et écœurante *affaire Fenayrou*, le scandaleux procès de l'*Union générale*, etc. Le succès existe déjà et va grossissant. Peut-il en être autrement lorsqu'on a, comme M. A. Bataille, le don d'écrire au sortir de l'audience des pages d'un style ému et chaud que le marbre de l'imprimerie ne refroidit pas. L. B.

Promenades au palais. *Hommes et choses de la justice*, par Armand Lelioux. Un vol. petit in-8°, de la *Bibliothèque d'éducation moderne*. Paris, Charavay frères, 1883. — Prix : 2 francs.

Nous croyons bien que les écrivains qui s'appliquent à vulgariser, les uns, l'économie politique, les autres, telle ou telle partie du droit administratif, d'autres encore, d'autres théories, d'autres applications, se trompent étrangement, s'ils pensent intéresser l'enfant en lui parlant comme à un enfant. Que le père qui converse avec son fils, sa fille, leur explique analytiquement, et sans trop d'ordre les rouages des diverses administrations de leur pays, la raison d'être et le but du mécanisme; qu'il leur fasse distinguer, comme il peut, les trois pouvoirs dans leur essence, dans leur exercice, évoquant des principes, invoquant l'histoire, soit ; mais le livre ne doit pas être fait pour reproduire les tours et les retours de la conversation; mais, la fillette, le garçonnet, qui ouvre la livre, sont flattés, d'abord, si un auteur les considère de grandes personnes, et, ensuite, ils s'instruisent à comprendre les grandes lignes d'un système bien mieux qu'à en voir séparément les menus traits. Ce n'est pas à M. Le-

lioux que nous nous en prenons, — son ouvrage n'est ni plus mal conçu ni plus mal écrit que tous les ouvrages de cette sorte ; — nous blâmons cette tendance, accusée par nombre de vulgarisateurs, à ne plus user comme méthode d'enseignement que de celle qui consiste à donner des *leçons de choses*. Les *leçons de choses* ne sont pas à condamner d'une manière absolue, mais le vieux procédé : faire descendre l'intelligence du général au particulier, n'est pas non plus à dédaigner absolument.

F. G.

PHILOSOPHIE

Morale — Éducation — Rhétorique

L'École menaisienne Gerbet et Salinis, par l'abbé A. Ricard. Paris. Plon et Cie, éditeurs, 10, rue Garancière, 1883.

M. l'abbé Ricard vient de nous donner son deuxième volume d'études sur l'École menaisienne. Après s'être montré l'historien le plus complet de Lamennais (*V. Livre, janvier 1883*), — il a cru « pouvoir rapprocher dans un volume les deux premiers disciples de l'École menaisienne, d'autant que, admis les premiers à la pensée du maître, ils le suivirent avec une unanimité de vues et de sentiments telle que leur action se confond souvent, comme leur biographie, au point de créer quelques difficultés, quand on veut les distinguer l'un de l'autre ». — Mgr Gerbet et Mgr de Salinis se complétaient l'un par l'autre ; on eût dit David et Jonathas.

M. l'abbé Ricard vise sans cesse le but auquel il veut faire aboutir son œuvre : ce ne sont point des personnages historiques, pris à part, qu'il a voulu peindre ; ce sont des hommes en tant qu'expression de la société dans laquelle ils ont été appelés à vivre. Gerbet et Salinis, d'abord disciples de Lamennais et plus tard ses contradicteurs les plus acharnés par leurs écrits et par leur vie, voilà la raison d'être de ce volume ; sinon il mentirait à son titre.

L'auteur s'est oublié quelquefois, en n'indiquant pas d'une façon précise la part d'influence que le maître, ou plutôt les doctrines du maître avaient eue sur les événements de la vie de l'un et de l'autre évêque ; alors on perd de vue Lamennais pour ne songer qu'à chacun des disciples en particulier. C'est d'ailleurs la seule critique que nous ayons à relever. Félicitons le biographe d'avoir su faire revivre, dans des pages pleines de grâce, la physionomie de celui que Lamartine appelait le nouveau « Platon chrétien ». D'ailleurs, Sainte-Beuve disait en parlant de Mgr Gerbet que c'était l'un des hommes les plus savants, les plus distingués et les plus vraiment aimables que puisse citer l'Église de France.

Il était à craindre que M. l'abbé Ricard, en rapprochant ainsi l'existence de ces deux prélats français, ne donnât dans le risque de se répéter à chaque page. — « Cet écueil, d'après l'aveu d'un critique fort autorisé et dont nous partageons volontiers l'opinion, il l'a évité... Ses deux héros, vivant de la même vie du cœur, conservent cependant leur physionomie particulière, physionomie ravissante, qui inspire la plus haute estime et pour leurs vertus et pour leur magnifique talent. »

Nul doute que ce nouvel ouvrage ne soit accueilli dans le monde catholique avec un vif empressement.

L. B.

Mes années d'esclavage et de liberté, par Frédéric Douglas, marshal de Colombie, traduction de l'anglais par le traducteur de *la Grande armée des misérables*. 1 vol. in-18 ; Paris, E. Plon et Cie, 1883.

C'est une autobiographie ; mais l'esclave devenu un homme, mais *la chose possédée* devenue le libérateur de ses semblables, n'a pas dit seulement ses années d'esclavage et de liberté, il a dévoilé tous les maux épouvantables soufferts par quatre millions d'esclaves ; il a montré les volontés, les énergies qu'il a fallu prouver pour faire admettre, enfin, du législateur et de la plupart des citoyens de l'Union cette vérité, que noirs ou blancs, tous les hommes sont hommes. Il a écrit l'histoire de l'abolition de l'esclavage aux États-Unis, et l'histoire est un livre autrement attachant que ce roman que fit, il y a trente ans, mistress Beecher-Stowe.

Le roman — n'en médisons pas — a gagné nombre d'adhérents, en Amérique, en Angleterre, à cette cause de l'affranchissement, que la France, c'est à son honneur, a toujours soutenue. Le roman a une valeur historique. L'histoire, elle peut avoir pour nous, si nous la voulons lire et bien lire, une haute valeur morale. Le traducteur a exprimé ce regret à la fin du volume, que M. Frédéric Douglas ait pensé conseiller aux noirs une certaine indépendance d'esprit en matière religieuse ; M. Frédéric Douglas, chrétien, réprouve l'abandon que l'on peut faire de sa personnalité, il condamne toute soumission volontaire à ce que l'on appelle les décrets de la Providence, comme à ce que certains nomment les lois de la nature, les lois de l'évolution ; disciple plus ou moins conscient d'Emerson, le moraliste américain que l'on ne connaît pas

assez en notre pays, il estime que l'on a le devoir d'être *soi*, qu'on ne doit dépendre de personne, et qu'il faut jalousement entretenir au fond de son cœur le sentiment de sa dignité. Bienveillance, dévouement, respect, voilà les trois vertus qu'il vante. Il les a pratiquées; il a conduit, comme le général Lee, son adversaire dans la guerre de sécession, une belle vie qui peut être proposée en exemple.

Son histoire mériterait, bien mieux que tel livre de M. Zola, d'être publiée à soixante mille exemplaires. Combien aura-t-elle d'éditions ? F. G.

De l'origine des espèces par sélection naturelle ou des lois de transformation des êtres organisés, par Ch. Darwin. Traduction de Mme Clémence Royer, avec préface et notes du traducteur. 4e édition revue d'après l'édition stéréotype anglaise, avec les additions de l'auteur. Un vol. in-12; Paris, C. Marpon et E. Flammarion. — Prix : 5 francs.

On dit : la *préface* de Mme Clémence Royer, et chacun entend du reste de quelle préface, de quel livre il est parlé. Mme Clémence Royer, publiant la quatrième édition de sa traduction de l'*Origine des espèces*, n'a eu garde de retrancher sa fameuse préface, et nous retrouvons ici cette condamnation de la charité que quelques évolutionnistes, non pas tous, ont osé répéter : « La loi de sélection naturelle, appliquée à l'humanité, fait voir avec surprise, avec douleur, combien jusqu'ici ont été fausses nos lois politiques et civiles, de même que notre morale religieuse. Il suffit d'en faire ressortir un des vices les moins signalés, mais non pas l'un des moins graves. Je veux parler de cette charité imprudente et aveugle pour les êtres mal constitués où notre ère chrétienne a toujours cherché l'idéal de la vertu sociale, et que la démocratie voudrait transformer en une sorte de solidarité obligatoire, bien que sa conséquence la plus directe soit d'aggraver et de multiplier dans la race humaine les maux auxquels elle prétend porter remède. On arrive ainsi à sacrifier ce qui est fort à ce qui est faible, les bons aux mauvais, les êtres bien doués d'esprit et de corps aux êtres vicieux et malingres. Que résulte-t-il de cette protection inintelligente accordée exclusivement aux faibles, aux infirmes, aux incurables, aux méchants eux-mêmes, enfin à tous les disgraciés de la nature? C'est que les maux dont ils sont atteints tendent à se perpétuer indéfiniment; c'est que le mal augmente au lieu de diminuer, et qu'il s'accroît de plus en plus aux dépens du bien.

La protestation de M. Darwin appartient à l'histoire; il a réclamé contre les exagérations des darwinistes, plus darwinistes que lui-même, étendant son transformisme, induction fondée sur des observations patientes, de manière à composer une doctrine métaphysique d'évolution; il n'a jamais été d'accord avec Mme Clémence Royer, avec Herbert Spencer, avec Hæckel; jamais il n'a prétendu nier l'instinct, en faire une simple habitude héritée. Cela est acquis.

De cela, Mme Clémence Royer ne se soucie guère. Dans la préface de cette quatrième édition, elle affirme n'avoir dégagé d'autres conséquences que celles que Darwin a lui-même dégagées par la suite.

Elle n'a pas cherché à établir, comme elle l'a fait autrefois, que son système moniste n'est pas emprunté, qu'il lui appartient complètement. Quoi qu'il en soit, le spincérisme — on ne dit pas : royérisme, au regret de Mme Royer — sera plus sévèrement jugé dans un demi-siècle que ne l'est maintenant le système holbachien. Nous croyons bien qu'au contraire l'auteur de l'*Origine des espèces*, qui n'a pas eu de prétention au titre de philosophe, sera toujours apprécié comme un très savant observateur. F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

L'État enseignant et l'École libre, par M. Guardia. In-12. Pédone-Lauriel, édit., Paris.

M. Guardia, docteur en médecine et docteur ès lettres, a voulu dire son mot sur la liberté de l'enseignement et le rôle de l'État dans l'instruction et l'éducation nationales. Nous ne nous en plaindrions pas, si ce mot apportait quelque nouvelle idée, ou tout au moins s'il condensait les nombreuses idées qui ont été émises sur la question.

Mais il a le défaut grave de se multiplier en deux cent soixante-huit pages, et l'auteur n'a pas même eu la charitable précaution de les couper en chapitres définis : un poteau indicateur serait pourtant bien utile au repos du lecteur, que ne soutient pas suffisamment ce style inégal, qui, de la phrase bourrée, tendue, aux prétentions magistrales, passe soudain au langage commun et aux locutions toutes faites.

Ce qui effraye M. Guardia, c'est l'omnipotence future de l'État. « L'Église n'a jamais connu la tolérance; l'État la désapprend, » s'écrie-t-il.

« La vie sociale avec le moins de gouvernement possible, » c'est sa devise.

Sans doute, c'est un vœu raisonnable; mais M. Guardia ne nous indique pas les moyens de le réaliser.

L'État intellectuel et moral des jeunes générations l'inquiète, et nous sommes du même sentiment; nos jeunes gens se forment mal pour la plupart et ap-

prennent mal à vivre; la chasse au diplôme, la recherche unique et exclusive de l'étiquette officielle qu'imprime la réception dans une école du gouvernement, nuisent aux études et aux caractères, en détruisant l'originalité et l'amour vrai du travail.

Il faut louer M. Guardia de songer à ces dangers; son effort pour les conjurer est d'intention patriotique. Mais supprimer la rhétorique, comme il le conseille, et réformer l'enseignement de la philosophie de la façon qu'il propose, est-ce un remède garanti?

Cette discussion pédagogique n'est pas de mise ici : toutefois, notre conclusion apporterait bien des restrictions à celles de M. Guardia; et nous ne sommes pas convaincu que les écoles libres soient nécessairement supérieures à celles de l'État. En matière d'éducation, l'œuvre est des hommes et non des choses.

P. Z.

Discours et plaidoyers politiques de M. Gambetta, publiés par M. Joseph Reinach. Tomes V, VI, VII et VIII. Volumes in-8°. Paris, G. Charpentier. — Prix : 7 fr. 50.

Quand nous avons rendu compte des premiers volumes, on pouvait espérer que de longtemps la publication entreprise ne serait pas terminée; on pouvait croire que, pendant de longues années encore, l'illustre orateur mettrait au service de son pays, au service de la République, son intelligence et son talent. Maintenant, on sait le nombre de tomes à paraître.

Les quatre derniers parus sont là, sur notre table; tous lus et relus; avec quelle émotion, on le peut deviner. Ils sont l'histoire de trois années, et cette histoire, que nous vivions hier, est, pour la plus grande partie, l'œuvre de Gambetta.

Ceux-ci, les tomes V et VI, renferment tous les discours prononcés quand commence d'être appliquée la Constitution votée par l'Assemblée nationale. Gambetta préside aux élections des délégués sénatoriaux, et définit, devant le pays, le rôle du Sénat. Il se présente dans la deuxième circonscription de Lille, et c'est à la France tout entière qu'il dit quelles doivent être les élections législatives du 20 février 1876 : « Il faut que nos élus soient des républicains de principe qui aient reconnu que dans cette France contemporaine, ainsi que l'a faite son passé, ainsi que le commande son présent, ainsi surtout que l'exige son avenir, en présence de cette indestructible démocratie, il n'y a qu'un gouvernement qui, pouvant l'envelopper, l'exprimer et la résumer, soit capable de la diriger, de l'épurer, de l'améliorer : c'est le gouvernement de tous par tous, le gouvernement du pays par le pays, le principe électif étant à la base et au sommet de l'État, et le suffrage universel fonctionnant et exprimant la souveraineté nationale, c'est-à-dire l'égalité politique. Ce gouvernement, c'est la République. » Et Gambetta parle à Avignon, à Bordeaux, comme il a parlé à Lille. Les Chambres ne sont plus en session; le député de Belleville vient « rendre ses comptes » à ses électeurs, et c'est de l'amnistie, alors maladroitement et inopinément réclamée, qu'il les entretient : « La clef de notre politique, qualifiée avec un dédain assez ridicule d'opportuniste, consiste à ne s'engager jusqu'au bout dans une question que lorsqu'on est sûr d'avoir, sans conteste, la majorité du pays avec soi. Mais quand il y a des hésitations, quand le pays n'a pas manifesté sa volonté, quand il est divisé, quand il répugne à une mesure, quand l'adoption de cette mesure jetterait le trouble dans le suffrage universel, en même temps qu'elle serait une cause de faiblesse et de ruine pour le gouvernement, quelle que soit l'ardeur qui nous pousse, je résiste et je résisterai toujours. »

Le tome VII est l'histoire des sept mois qui ont suivi le coup d'État « légal » du 16 mai. En aucun temps plus qu'en celui-là Gambetta ne s'est montré politique plus avisé, prudent dans ses conseils, ferme dans ses résolutions. MM. de Broglie et de Fourtou tenaient l'administration, et lui il gouvernait le pays. Il a voulu la réélection des 363; il l'a préparée, il l'a faite. Le jour même qu'on connaît le renvoi de M. Jules Simon, il prend la parole dans une réunion plénière, indique la conduite à tenir, le vote à émettre, à la séance du lendemain, et le lendemain il est à la tribune. Il répond aux étudiants de Paris qui lui ont transmis une adresse; il va à Amiens, à Abbeville; il stigmatise les ministres et il les raille, car la France, qui tient sa destinée dans ses mains, renverra tout entière la Chambre dissoute. Mais le discours magnifique du grand homme d'État est le discours prononcé à Lille, le 15 août; celui-là que M. Thiers admire entre tous, assure définitivement la victoire.

Entre « la soumission » et « la démission » de M. le maréchal de Mac-Mahon, une année seulement d'intervalle. Au tome VIII, tous les discours prononcés en cette année-là : discours au Cercle national, à la réunion du Cirque américain, discours de Valence, de Romans, de Grenoble, discours au banquet des voyageurs de commerce.

Gambetta a dirigé la mentalité politique de notre pays; il est l'auteur d'une double révolution intellectuelle ayant réussi à substituer dans les esprits, aux doctrines et à la méthode des républicains de 1848, la conception d'une république parlementaire et le souci de n'accomplir de réformes qu'autant que, rationnelles, elles répondront à des besoins, à des aspirations, très certainement très généralement accusés.

F. G.

Le nouveau parti, par Benoît Malon. Tome Ier : *Le parti ouvrier et ses principes;* tome II : *Le parti ouvrier et sa politique.* Volumes in-12. Paris, Librairie du parti ouvrier socialiste français; 1882. — Prix : 1 fr. 50.

La déclaration des *Droits de l'homme* a été, dans l'ordre politique, ce qu'ont été, dans l'ordre moral et religieux, les protestations de Luther et de Calvin;

mais les principes de 89 ne sont que mensonge pour le positiviste, et les évolutionnistes sont obligés, de par la logique, de faire même profession. Le *parti ouvrier* fonde ses aspirations sur les données du matérialisme; il est catholique, en dépit de ses négations, tout comme le sont les disciples d'Auguste Comte et ceux de M. Spencer. Le droit individuel, imprescriptible, inviolable, le droit égal pour tous, c'est formule qu'il n'entend pas; il nie Dieu, il nie la possibilité de certaines sanctions, il nie la continuité de la personne après la vie, il prétend, sans effort de sa part, aux jouissances matérielles, voire aux jouissances esthétiques, — l'intelligence des œuvres d'art ne va pas sans un sentiment profond de la dignité humaine, mais il ignore cela, — et pour s'assurer le bien-être tout de suite, il ne tend à rien moins qu'à rétablir une organisation qui soit à la fois harmonie et providence. Une sociocratie au lieu d'une hiérocratie, la différence est peu grande.

« Aujourd'hui, la bourgeoisie toute-puissante veut maintenir en régime de servitude et d'exploitation la *quatrième* classe (ensemble des travailleurs), et pour cela elle s'unit, au besoin, aux deux premières classes (les prêtres, les guerriers, le clergé et la noblesse), qu'elle a dépossédées. Mais la quatrième classe entend *universaliser le pouvoir et la propriété*, et se constitue en parti de lutte pour en arriver là. Telle est la situation actuelle, quoi qu'en puissent dire les sophistes bourgeois : c'est le dernier drame de la guerre des classes qui se prépare. »

Pourquoi ce mot : classe? et pourquoi ce mot : quatrième? Il n'y a pas de classes du tout depuis tantôt un siècle; tous les citoyens sont égaux; ils ont mêmes droits civils et mêmes droits politiques.

Le parti ouvrier veut la servitude pour lui, pour nous aussi; il sera le plus fort, étant le nombre; il gouvernera; il sera tyrannisé, que lui importe! il sera tyrannisant.

« Au sortir de la Révolution, l'ouvrier, qui avait perdu ses anciennes garanties professionnelles, se trouvait légalement infériorisé par les restrictions suivantes .

A. *Au point de vue civil :* Obligation du livret, cette mise en carte de la classe ouvrière. Article 1781 du Code civil, portant que le patron était cru sur son affirmation pour les questions de salaire. Dispositif partial de la loi sur les prud'hommes, etc.

« B. *Au point de vue politique :* Privation du droit électoral. Déni du droit d'association, de réunion et de coalition reconnu en fait aux employeurs, etc.

« C. *Au point de vue social :* Ignorance forcée et conséquences désastreuses, tant au point de vue moral qu'au point de vue matériel, qui en découlent. Insécurité et angoisses résultant de la possibilité d'être à tout moment jeté affamé sur le pavé, soit par le bon plaisir de l'employeur, soit par les crises de plus en plus fréquentes et de plus en plus intenses occasionnées par la rapacité des capitalistes. Privation de la vie de famille, par l'obligation de livrer à la manufacture sa femme et ses enfants. Privation de toute vie intellectuelle et de toute jouissance esthétique. Souffrance continuelle du travail, sens espoir et sans fin, dans les bagnes capitalistes. Asservissement complet dans l'atelier, etc., etc. »

Point ne nous est besoin de peser les doléances mentionnées aux paragraphes A et B. Pour celles du paragraphe C, examinons-les : 1° Il est parlé d'ignorance forcée, des conséquences de cette ignorance; mais on s'occupe de répandre l'instruction, même une instruction professionnelle, dans certains centres agricoles ou manufacturiers, — ce n'est pas tant l'instruction que l'éducation qui est nécessaire; on vit plus par le sentiment que par la pensée; qui aime et sait aimer peut être heureux, quelle que soit sa position; — ignorance forcée pour les ouvriers? non, limitation des connaissances, et même limitation forcée, pour la plupart des « bourgeois »; tous ne passent pas par l'École normale, tous ne sont pas docteurs de l'une ou l'autre des facultés. 2° Il est parlé d'insécurité; mais est-elle moins réelle pour le médecin, pour l'architecte, pour l'avocat, pour le patron? 3° Il est parlé de la privation de la vie de famille; il serait à souhaiter sans doute que la femme pût vaquer à toutes les occupations du ménage; le travail de la femme est mal payé, nous le savons, et ce que nous savons encore, c'est que la femme à l'atelier perd tout sentiment de pudeur, de réserve. Le remède est-il dans l'expropriation, par l'État, au profit de l'État, de tous les ateliers? 4° Privation de toute vie intellectuelle et de toute jouissance esthétique; cela résulte du manque d'éducation, et nombre d'ouvriers (nous ne parlons pas de ceux qui travaillent aux mines, mais de ceux des petites et grandes villes), mais nombre d'ouvriers dédaignent ces bibliothèques que l'on commence de fonder, mais ils aiment le plaisir le moins intellectuel et le moins esthétique. 5° Le travail sans fin pour l'ouvrier. Mais n'est-il pas sans fin pour beaucoup de « bourgeois »? Que l'ouvrier n'a-t-il la sagesse d'épargner?

Il est des maux très grands; nous les déplorons, bien loin de les méconnaître; mais notre conclusion est que le soin d'y apporter remède n'appartient que pour une très petite part au législateur. C'est par la liberté et l'association, c'est aussi par la tenue morale, la bienveillance, que l'ouvrier pourra obtenir l'usage du capital, améliorer sa position, être bourgeois, puisque bourgeois il y a; à lui surtout d'appliquer le remède. Le collectivisme aggraverait les maux de l'ouvrier, et il causerait la décadence économique et morale de la société, en même temps qu'il ferait déchoir l'homme, naturellement libre, responsable, au rang de cellule dans un vaste organisme sans principes, sans moralité. F. G.

A B C du petit citoyen français, par Émilien Renault; 1 vol. in-12, de la *Bibliothèque de la Jeunesse française*. Paris, Librairie des publications populaires : H.-E. Martin, directeur; 1882. — Prix, cartonné : 1 fr. 25.

« Les enfants doivent apprendre à l'école ce qu'ils auront à faire étant hommes. » C'est la phrase qui

figure sur la couverture et à la première page du livre. L'auteur n'a pas su entendre comme il eût fallu, à notre avis, la pensée qu'il a rappelée en manière d'épigraphe; il a pris le mot « hommes » dans son sens le plus étroit, et les leçons qu'il donne à l'enfant sont incomplètes. Il lui parle excellemment du travail; il lui vante, avec raison, les occupations des champs; fort sagement, il lui dit quels liens doivent attacher le patron et l'ouvrier l'un à l'autre; il lui enseigne l'épargne, puis il lui fait connaître, par leurs grandes lignes, et la constitution qui nous régit et la législation qui règle nos rapports, les modes d'acquisition de la propriété; tout cela est fort bien. Mais parce qu'on ne peut être un bon citoyen, dans toute la force du terme, si l'on n'est vraiment un caractère, un homme ayant conscience de sa responsabilité, jaloux de sa dignité et appliqué à réaliser l'idéal du bien, toujours de mieux en mieux conçu, l'auteur aurait dû faire précéder son traité de quelques considérations propres à faire sentir à l'enfant qu'il n'est pas seulement un être vivant, qu'il est une *personne*, et qu'être une *personne*, c'est avoir une noblesse qui oblige.

F. G.

SCIENCES NATURELLES

Manuel du géologue, par Dana, traduit et adapté de l'anglais par W. Houtlet. Grand in-18. Paris, Hetzel et Cᵉ. — Prix : 4 francs.

L'ouvrage élémentaire du professeur Dana jouit d'une grande estime de l'autre côté du détroit. La traduction que nous donne M. Houtlet justifie à nos yeux cette faveur et mérite de la partager. Ce n'est pas là un livre de théories ni de controverses scientifiques. Ce sont les résultats méthodiquement classés des plus importants travaux de la science contemporaine.

Le *Manuel du géologue* comprend quatre parties :

La première est une description générale des traits distinctifs des terrains et une analyse du système des formes terrestres.

La seconde est consacrée à la lithologie et aux fossiles, ce qui donne occasion de retracer les caractères du règne animal et du règne végétal des temps les plus lointains.

La troisième détermine les époques géologiques. Ce n'est pas la moins curieuse : elle marque l'apparition successive des différentes espèces d'êtres sur notre globe.

Enfin, la dernière traite de la force qui anime la matière terrestre, des mouvements qu'elle lui imprime et de leurs conséquences.

Ce manuel, très clair, fait partie de la Bibliothèque des professions industrielles, commerciales et agricoles.

P. Z.

BELLES-LETTRES

ROMANS

La comtesse Sarah, par Georges Ohnet. Paris, Paul Ollendorff, 1883; 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Parler de *la comtesse Sarah*, c'est enregistrer une victoire; c'est avoir le plaisir de constater le grand et légitime succès que vient de remporter une fois de plus Georges Ohnet, l'auteur applaudi de *Serge Panine* et du *Maître de forges*, qui a vu se reproduire au théâtre, avec plus de vigueur encore, les bravos prodigués au romancier.

Cela tient, en effet, à ce que le jeune écrivain est plus complet dans le rôle d'auteur dramatique et que ses qualités scéniques s'y déploient à l'aise, avec une vivacité plus pénétrante que dans la contexture moins en dehors du roman. Les coups de théâtre, les dialogues palpitants, l'endiablement élastique des planches, s'alourdissent forcément et s'amoindrissent au milieu des développements successifs et nécessaires

qui doivent les amener dans le roman. —A la scène, toutes ces longueurs s'effacent, laissant libre place aux faits; de là, l'entier triomphe de cet écrivain, chez lequel dominent la science des effets et la hâte du mouvement, combinés avec le trompe-l'œil de l'optique.

Tel est le cas de Georges Ohnet, qui, à notre avis, trouvera toujours des succès plus éclatants sur la scène que dans le livre, quelles que soient ses victoires sous cette forme spéciale, où il contraint sa pensée à se mouler et pour ainsi dire à se calmer. Par moments, on devine cette gêne, on sent le poids qui entrave le développement superbe des ailes, dont le battement lutte énergiquement contre certaines lenteurs de la description; mais, au moment de l'action, rien de cela n'existe plus : les faits sont là, visibles, séduisants, portant dans tous les cœurs la conviction et la persuasion.

Dans *la comtesse Sarah*, quelques scènes, portées au théâtre, auront un effet infiniment plus puissant et plus de vie vraie que dans le roman, où elles s'atténuent malgré elles. Parmi les personnages, un d'eux fera merveille, quoique incident, quand on le verra aller et venir, complet, bourru, bougon et bienfaisant; c'est le colonel Merlot. Il s'engloutit dans les feuillets du livre; vous le verrez sur la scène! Cette figure, épisodique jusque-là, prendra une étrange envergure, roulant à travers la comédie et le drame, pondérant les excès, soulignant les effets avec un bonheur assuré. Un type pareil ferait à lui seul le succès d'un livre, à plus forte raison d'une pièce.

Il serait cependant injuste de sacrifier à ce curieux bonhomme les véritables héros du roman, que l'auteur a soigneusement étudiés, pénétrant leur psychologie particulière avec une grande exactitude et un faire intéressant, en cela qu'il se dégage absolument des procédés réalistes et précis de l'école moderne. En effet, Georges Ohnet relève plus directement d'Octave Feuillet que de Balzac et de Gustave Flaubert; nous estimons que cela tient surtout à la prédominance de son talent dramatique, en absolue opposition avec le système d'observation serrée, d'analyse profonde qui fait de nos maîtres romanciers Alphonse Daudet et Émile Zola de véritables historiens de la vie contemporaine.

Dans ce livre on assiste à un intéressant développement de passion, agissant par bonds, par foucades et conduisant l'héroïne Sarah, la bohémienne irlandaise, du mariage avec un vieillard riche et titré à l'oubli d'un amour coupable, par le suicide en un lac mystérieux.

Après avoir dit du dernier roman de Georges Ohnet que c'est un des plus séduisants que nous ayons eu occasion de lire, ce qui explique son grand succès, nous nous permettrons d'adresser à l'écrivain deux critiques. — La première, c'est de croire devoir mêler çà et là la politique à son œuvre d'art, ce qui rendra toujours injuste envers lui les lecteurs dont les opinions sont en contradition avec les siennes; — la seconde concerne les descriptions exagérées et trop répétées, qui sentent le passionné collectionneur, ce dont nous ne le blâmons pas, mais qui donnent à certaines pages de pesantes allures de catalogue et sont inutiles à l'action.

Nous terminerons en applaudissant le croissan succès de l'heureux auteur de *la comtesse Sarah* et en lui réservant d'autres bravos pour le jour où son roman revivra au théâtre.

La Maréchale, par Alain Bauquenne. Paris, Ollendorff, 1883; 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le jour où M. Alain Bauquenne aura, selon le très juste mot d'Alphonse Daudet, *oublié ses admirations et ses lectures*, le jour aussi où il écrira en une langue suffisamment débarrassée de son excès d'argot parisien, il créera une œuvre amusante, vivante et vraiment à la portée de toutes les intelligences. Il y a en lui l'étoffe d'un romancier de talent, d'un sincère observateur de la vie, avec une légère tendance à la caricature, au grossissement des défauts; il semble pourtant gâter tout cela à plaisir par le plus fatigant baragouin qu'il soit possible d'imaginer. C'est à peine si çà et là on trouve chez lui une phrase correcte, un alinéa complet de bonne et simple langue française; l'argot domine à tel point que certains passages auraient presque besoin d'un glossaire pour être compris. — Puis les imitations se succèdent, venant harceler le lecteur de fantômes inoubliés et inoubliables: après le *journal du cocher*, qui rappelle, en charge, le *journal du garçon de bureau* du *Nabab*, voici l'évocation du déjeuner chez le savant grec, un replâtrage de *la Faustin*. — Encore si M. Bauquenne s'en tenait là, on aurait pour lui quelque indulgence, mais le style est du Goncourt exagéré, quand il ne se moule pas sur la manière de Daudet, un Goncourt forcé, accentuant furieusement les ellipses de la phrase, les ellipses de la pensée : le lecteur doit toujours deviner, toujours compléter le sens, achever les phrases; d'où une lassitude toujours renaissante, qui entrave singulièrement l'élan de l'action et la déchiquète en tas de petites banderoles colorées, mais désunies. Le regard s'éparpille vainement à le suivre, oubliant le fond du roman et ne sachant plus où se reposer.

Ces divers points de critique bien posés, hâtons-nous de reconnaître que le jeune romancier a su tirer un excellent parti des événements parisiens qui ont tout récemment si vivement ému la haute société de Paris; ses personnages sont campés avec une hardiesse, une énergie, un brio et une vérité qui font regretter que son œuvre ne soit pas plus complète et ait été en partie gâtée par les taches que nous avons indiquées plus haut. — En somme, M. Alain Bauquenne a fait œuvre de romancier et de littérateur profondément épris de son art, et *la Maréchale* fait augurer heureusement des prochaines œuvres de son auteur.

Mlle Fifi, par Guy de Maupassant. Paris, Victor Havard, 1883; in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Devant certaines histoires contées avec ce rare talent dont le jeune romancier a fait maintes fois preuve,

des prudes croient de bon goût de prendre des mines effarouchées et de crier au scandale. — Nous nous contenterons de plaindre ces cerveaux étroits ou de mépriser ces esprits hypocrites, qui feignent de prendre pour de la pornographie de pures œuvres d'art détachées de toute préoccupation malsaine. Il suffit cependant de lire attentivement le jeune disciple du grand Gustave Flaubert, notre maître à tous, pour sentir dans tout ce qu'il fait le plus profond amour de son art et un absolu dédain des conventions louches; son tempérament le pousse à écrire crument ce qui est crû dans la nature, mais il le fait en une langue si châtiée, si respectueuse de la forme, que, de même que l'artiste, sincère en face du modèle nu, oublie le sexe de la créature placée devant ses yeux pour admirer la perfection des contours et la pureté des lignes, le lecteur, en présence des nouvelle de Guy de Maupassant, doit admirer la rareté du style et la pénétrante simplicité de la phrase, en négligeant de souligner des malpropretés de sa pensée les réalismes tombés sous la plume de ce véritable écrivain.

Mlle Fifi avait déjà paru en Belgique, mais l'éditeur Victor Havard lui a, en quelque sorte, donné sa véritable consécration en l'ajoutant dans sa collection à *la Maison Tellier*, et en augmentant le volume de nouveaux contés inédits, où Guy de Maupassant se retrouve tout entier avec ses virilités puissantes, ses qualités de jeune maître et ses promesses de superbe avenir. Il est de ceux dont la forme s'affine, s'épure et se perfectionne avec le temps, parce qu'il ne sacrifie ni à la mode passagère ni au goût du jour, n'ayant d'autre désir que de rester lui et de se consacrer un monument bien personnel, où il puisse revivre un jour tout entier.

Il y a dans ce volume quelques nouvelles qui après *Mlle Fifi*, la plus longue et la meilleure de toutes, ont de rares qualités et sont peintes avec une bien étonnante sécurité de main. — Nous citerons surtout *Deux Amis* et *Narroca*, ne pouvant donner les titres de chacun de ces dix-huit contes, ciselés avec un passionné amour de styliste et de littérateur. C'est un regain de succès pour Guy de Maupassant, préparant admirablement la voie à ce nouveau roman de lui, son premier roman véritable qui vient de paraître, *Une Vie*.

Les Coquines, par Bertrand Millanvoye et Alfred Etiévant. Paris, Tresse, 1883; in-18; 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, qui n'est justifié qu'en partie et qui devait se compléter de *et les Coquins*, MM. Millanvoye et Etiévant nous donnent un gros drame de digestion difficile, émaillé de trivialités cabotines si bien enchevêtrées dans l'action qu'on ne sait plus où commence cet argot spécial ni où il finit. Tout, dans ce roman grossier de style et de faconde, vise à l'effet sans y atteindre et ne dépasse pas le gros mélodrame ordinaire sans élévation. La fable en est usée et ne se relève pas par une écriture soignée qui puisse permettre de classer ce volume parmi les œuvres vraiment littéraires. Nous nous contenterons donc de le mettre au nombre des romans suffisamment amusants, malgré de très fortes invraisemblances et des prétentions peu justifiées à la peinture de mœurs.

Si Distingué! (*d'après l'anglais.*) Paris, Plon et Cie, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Un bon petit roman moralisant, à la manière anglaise, une sorte d'évangélisation par exemple; tel est le sujet de ce livre. On y apprend que la jeune femme ne doit rien faire en cachette de son mari, même avec les meilleures intentions du monde, le mystère pouvant tourner à sa confusion et l'exposer aux plus terribles dangers.

La Dame d'Entremont, par Ernest d'Hervilly. Paris, Charavay, 1883; 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Ernest d'Hervilly, tout comme Mérimée, a voulu nous donner, lui aussi, sa petite chronique du temps de Charles IX; nous ne saurions établir aucune comparaison entre la fameuse œuvre du maître et celle de notre humoristique confrère. — Disons seulement qu'il a conté sa petite histoire en une langue choisie, ayant quelques prétentions au français du XVIe siècle, mais que sa fable n'a pas grande originalité. — Le volume débutait cependant par certaines assemblées de nains qui auraient pu fournir d'amusants et curieux tableaux, mais il eût fallu fouiller l'œuvre plus à fond, et Ernest d'Hervilly n'a fait que l'effleurer d'une plume à la fois badine et facile; cela suffit pour l'amuseur, mais non pour le littérateur et l'artiste.

Ne vous mariez pas! par Émile Villemot. Paris, Paul Ollendorff, 1883; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Hélas! il nous faut parler d'une œuvre posthume; le pauvre Émile Villemot mourait, emporté par une implacable maladie de poitrine, au moment où ce recueil d'articles paraissait, avec son titre caractéristique : *Ne vous mariez pas!* — Par une ironie pleine de cruelle antithèse, le malheureux qui lançait sous cette railleuse appellation un volume du meilleur esprit, laisse une veuve et des orphelins. Son livre, plein d'histoires curieuses et d'ingénieux aperçus, empêchera d'oublier trop vite ce disparu, qui semblait appelé à se faire une remarquable place dans le journalisme fantaisiste, humoristique et social.

Un coin de la vie de misère, par Paul Heuzy. Paris, Oriol, 1883; 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

Il s'agit d'un livre de nouvelles dont nous avions déjà eu connaissance vers 1878. — L'auteur le réédite en y ajoutant deux nouvelles inédites qui complètent son œuvre et sont conçues dans le même ordre d'idées. — On y trouve une salutaire préoccupation de la chose sociale et des tortures de la classe pauvre; le volume s'ouvre par une préface à Léon Cladel, et les quatre premières nouvelles sont dédiées à Gustave

Flaubert, Alphonse Daudet, Edmond de Goncourt et Émile Zola.

Nouvelles parisiennes, par Philippe Chaperon. Paris, Chavaray, 1883. 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Le recueil de nouvelles de M. Philippe Chaperon prouve que l'auteur est plein d'ardeur, de bonne volonté et de désir de bien faire; mais aucune de ses historiettes ne s'élève au-dessus des autres par un mérite spécial; nous ne pouvons augurer de l'avenir de l'écrivain sur des bluettes aussi insignifiantes comme forme littéraire, et nous attendrons une forme mûrie et pensée pour porter sur lui un jugement approfondi.

Au voleur! par A. Job. Paris, Dentu, 1883. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 francs.

Il paraît que l'auteur de *Au voleur!* est un artiste d'un rare mérite, étranger jusqu'à ce jour à la littérature; il est regrettable que l'artiste ait voulu essayer d'écrire, car il nous a rarement été donné de lire un livre plus nul, plus invraisemblable et moins compréhensible; l'analyse en est impossible, car ce roman n'existe ni par le fond ni par la forme; le citer est déjà trop.

Amazone, par C. Vosmaer. Paris, Sandoz et Thuillier, 1883. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

M. Gacon a traduit du hollandais, pour nous le faire connaître, un roman de M. C. Vosmaer intitulé *Amazone*, et qui fait un étrange effet au milieu de notre littérature contemporaine. L'histoire de ces amoureux s'aimant au milieu des antiquités romaines, se donnant des noms anciens, n'a rien d'assez remarquable pour qu'il semblât nécessaire de nous initier à cet échantillon de littérature des Pays-Bas. Peut-être a-t-il perdu à être traduit; c'est la seule illusion que nous puissions conserver à son sujet.

La Piaffeuse, par le marquis de Cherville. Paris, Dentu, 1883. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 francs.

Le marquis de Cherville nous peint, sous le titre de *la Piaffeuse*, un coin de la vie de province à l'époque de la guerre. Il y a des observations assez cruellement justes dans ses portraits de paysans, dans l'étalage de leur rapacité et de leurs passions brutales; mais il manque pour compléter ce livre le souffle puissant qui seul eût pu lui donner de l'envolée et le patient travail du style. — Quelques scènes sont particulièrement émouvantes et auraient beaucoup gagné à être plus soignées au point de vue littéraire. En résumé, le livre est agréable à lire et tout flambant de beau patriotisme.

G. T.

La Baronne, mœurs parisiennes, par Gustave Toudouze. 1 vol. in-18. Paris, Victor Havard, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

La névrose, cette terrible maladie de notre époque, semble avoir choisi Paris pour son domaine. Le romancier l'observe là mieux qu'ailleurs et, chaque fois qu'il la rencontre, en fait l'objet de ses études psychologiques. Dans *la Baronne*, M. Toudouze analyse cette terrible névrose qui revêt tant de formes différentes, en vrai Protée qu'elle est, et s'attaque surtout aux femmes, dont l'organisation lui offre une proie facile.

Voici d'abord Hélène Beurot, une belle fille dont le dessinateur Fernand Rénal a fait sa maîtresse, et qu'il commence par aimer éperdument. Hélène l'aime aussi; mais, chose curieuse, elle a besoin de lui être infidèle; il faut qu'elle aille, de temps en temps, se crotter dans la boue d'où elle est sortie. Un jeune philosophe nommé Germain Durand, ami du dessinateur, s'est aperçu de son manège et n'a pas hésité à reconnaître là un symptôme de névrose.

Quelques années après cette liaison, Fernand est devenu amoureux, mais, cette fois, *pour le bon motif*, d'une jeune fille qu'il a vue un jour prier avec ferveur dans l'église de la Trinité. Germain connaît ses parents, M. et Mme Vernel. Il leur présente son ami, et Fernand ne tarde pas à être agréé comme prétendant à la main d'Alice.

Mais, avant de convoler, Fernand veut assurer l'avenir d'Hélène Beurot. Il l'installe dans une boutique de modes et s'éloigne d'elle, la conscience tranquille. Germain le philosophe continue à observer Hélène et la voit descendre, de chute en chute, tous les degrés du vice. En effet, la boutique de modes est bientôt transformée en ganterie. Enfin, grâce à la bourse d'un riche baron, Hélène achète, au centre de Paris, une maison dont elle habite le premier étage, et dont les autres étages sont destinés au rapport, rapport qui n'en a aucun avec la morale. Voilà un ample sujet d'étude pour Germain.

Alice Vernel, la femme de Fernand, et Jeanne Maxens, amie intime d'Alice, lui en offrent deux autres, mais d'un genre différent : Jeanne Maxens est une jeune et jolie femme qui a un mari vieux et, circonstance aggravante, chef de division dans un ministère. Ce n'est pas là le mari entrevu dans ses rêves de jeune fille. Un mari qui n'est jamais là! Désillusion! Maladie sourde! Elle commence par se réfugier dans la religion (premier symptôme de névrose). Puis, deuxième période de la maladie, elle tombe amoureuse d'un Alphonse de la pire espèce, et sa première chute avec lui la conduit au suicide.

Quant à la femme de Fernand, c'est la maternité qui la sauve. Comme Jeanne Maxens, elle a commencé par la religion, le mysticisme... Mariée, son caractère demeure inquiet; elle est tourmentée par une maladie mystérieuse. Devenue mère, elle est sauvée!

Nous ne faisons que résumer. Il faudrait citer des pages entières, qui sont de petits chefs-d'œuvre d'observation et de couleur descriptive. D'ailleurs, M. Gustave Toudouze n'en est pas à ses débuts. Dans *Mme Lambelle*, dans *la Séductrice*, dans *le Vice*, il a montré que le temps où nous vivons n'a pas de secrets pour lui et qu'il sait le décrire.

P. C.

La petite duchesse, par Alexis Bouvier. Paris, Marpon et Flammarion, 1883; in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La belle-mère et la bru qui se disputèrent avec tant d'acharnement devant les tribunaux les millions attachés à la tutelle des enfants du duc de Ch... auraient eu droit peut-être sinon à l'oubli, du moins au silence, aujourd'hui surtout que l'une d'elles, la plus intéressante et la plus jeune, a payé de sa vie une lutte aussi bruyante que déplorable; mais le roman, cette industrie sans pitié, est là qui guette sa proie, impatient de convertir en gros sous n'importe quel scandale de famille, quelle cause célèbre. Ah! les beaux droits de collaboration qu'aurait à réclamer de M. Bouvier la *Gazette des Tribunaux!* Il la pille sans merci ni trêve; c'est là proprement sa mine à succès.

Un journal prêtait, il y a peu de jours, à la duchesse survivante l'intention de s'opposer à ce que l'on publiât ce volume. Pure réclame! Elle vit sans nul doute dans un milieu où ce genre de littérature n'a pas accès. S'il lui tombait par hasard entre les mains un exemplaire de *la Petite duchesse,* elle ne serait pas peu étonnée, j'imagine, des motifs singuliers attribués à sa dévotion par le conteur populaire, et plus encore du français risqué qu'il lui fait parler, à elle, la grande dame, et à ses bons amis et conseillers, les bénédictins de l'abbaye de Solesmes.

P.

Rhéa Taupinier, par Gabriel Beau. Paris, Marpon et Flammarion, 1883. 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

Bien que le sujet du roman de M. Gabriel Beau ait été pris dans la vie réelle, il n'est nullement réaliste et manque absolument d'esprit de conduite. On sent que l'écrivain hésite, tâtonne constamment et est toujours incertain de la marche à suivre; il a l'air d'aller au hasard devant lui, en aveugle, pataugeant dans les choses et les événements avec une complète inexpérience. Çà et là, il essaye de se rattacher à la réalité par quelque mot brutal qui ne porte pas, parce que rien ne l'amène et qu'il fait l'effet d'une fusée partant avant le signal.

Certes, il y avait dans le sujet matière à une étude nerveuse, serrée et concise; l'auteur a cru devoir la délayer longuement, sans se douter qu'en agissant ainsi il éparpillait l'intérêt et noyait sans rémission son histoire. En outre, le style n'est pas suffisamment châtié; on devine la plume qui court, court sur le papier et ne revient jamais sur les phrases précédemment écrites; peut-être n'est-ce là qu'un défaut de jeunesse, dont l'auteur pourra facilement se corriger, en étudiant beaucoup, en s'astreignant à être plus difficile pour ce qu'il écrit. Nous ferons la même remarque à propos de la pâleur des figures, dont le caractère manque de relief et d'intérêt, et qui sont d'une désolante naïveté.

Nous espérons trouver un progrès dans la prochaine œuvre de M. Gabriel Beau, car il lui est loisible d'atténuer tous ces défauts qui, réunis, enlèvent beaucoup de sa valeur à un roman offrant de l'intérêt et dénotant un certain souci de l'observation. Certes, nous n'aurons pas à nous reprocher notre sévérité pour *Rhéa Taupinier,* étude incomplète, mais que nous pensons avoir profondément disséquée, si le prochain roman présente une amélioration sensible.

Un crime légal, par Julien Lemer. Paris, Marpon et Flammarion, 1883; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

En s'inspirant de la récente affaire Fenayrou, de l'article 325 du Code pénal et de la palpitante question de l'adultère, M. Julien Lemer a pu échafauder un très intéressant roman, qu'il appelle nettement *Un crime légal,* indiquant d'avance la marche qu'il compte suivre et la discussion qu'il entend engager. Nous pouvons dire qu'il s'en est fort heureusement tiré, et que le lecteur ne regrettera pas d'avoir suivi toutes les péripéties par lesquelles il fait passer son héros avant de mener son œuvre à bonne fin et d'arriver à l'explosion suprême du drame. Nous ne parlerons pas du côté littéraire de cette œuvre, l'auteur nous paraissant s'être plutôt préoccupé des aventures à raconter que du style à châtier; en tout cas, son livre intéressera.

Mme Dandin et Mlle Phryné, par Armand Silvestre. Paris, Paul Ollendorff, 1883; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Armand Silvestre poursuit joyeusement, avec sa curieuse insouciance de poète, la série des volumes rabelaisiens qu'il englobe sous le titre général de *la Vie pour rire.* Nous ne saurions refuser au chanteur éthéré le don de grosse gaieté; ses histoires justifient pleinement le titre qu'il leur donne, et il serait impossible de rester morose et taciturne, fût-on de la plus méchante humeur du monde, une fois qu'on a mis le nez dans ce volume extraordinaire.

Les épreuves d'Étienne, par J. Girardin. Paris, Hachette, 1883; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

M. J. Girardin est l'auteur favori des adolescents, et ceux-ci le suivent avec un plaisir et une fidélité toujours égales. Nous devons conseiller ce roman à tous les amateurs de livres honnêtes, où le sérieux est tempéré par un doux intérêt. Malgré la teinte grise et la couleur monotone qui lui sont familières, l'auteur sait conserver et attacher ses lecteurs. De combien de livres tapageurs en peut-on dire autant?

Le grand saint Antoine de Padoue, par Ernest d'Hervilly; illustrations de W. Busch. Paris, Hinrichsen.

C'est un livre des plus désopilants, et Ernest d'Hervilly a su accompagner d'un texte en vers d'une cocasserie hors ligne les joyeuses caricatures du dessinateur allemand W. Busch, une célébrité de l'Allemagne; c'est un volume qui devrait se trouver

dans toutes les bibliothèques d'hommes de lettres et dans tous les ateliers d'artistes. G. T.

N'a qu'un œil, par Léon Cladel. Gr. in-18 illustré. Paris, Librairie du progrès. — Prix : 3 francs.

Le talent de M. Léon Cladel n'est pas de ceux qui rallient tous les suffrages. Et, parmi ces admirateurs, beaucoup même admirent de confiance et se dispensent de lire. C'est qu'en vérité ce style hérissé de locutions provinciales, mélangé d'archaïsmes volontaires, n'est pas d'une lecture toujours agréable, et tout à coup l'on est péniblement arrêté comme par une haie vive ou un barrage infranchissable. La faute en est à l'auteur; il s'en fait gloire. Il a voulu avoir un style à lui, et il l'a forgé de mille débris, forgé de force de bras. J'en conviens, il a déployé de la vigueur; tant de vigueur même, que parfois il perd la notion de la mesure et laisse éclater la violence.

L'œuvre que publie la Librairie du progrès a la prétention de représenter le roman plébéien, comme les romans d'Erckmann-Chatrian se sont appelés *romans nationaux*. Et, pour écrire un roman plébéien, M. Cladel a entassé des histoires abominables, dont les criminels héros sont de la noblesse et du clergé, et les vertueuses victimes les pauvres serfs de la glèbe. La cause la meilleure est compromise par l'intempérance de l'avocat. Et le ton de M. Cladel, dans *N'a qu'un œil*, est d'une intempérance inexcusable. Le sujet est assez puissant par lui-même : la modération de la forme eût augmenté sa force.

Les dessinateurs ont eu le mauvais goût de prendre le diapason de l'auteur en ses éclats les plus déclamatoires et en ses narrations les plus crues. Faut-il donc, quand on s'adresse à la plèbe, lui servir des nudités, des groupes licencieux, évoquer les obscénités, chatouiller les appétits les plus bas? Ah çà, monsieur Cladel, vous si pur plébéien, vous si fier de n'avoir pas renié la glèbe, — ce qu'on ne vous a sans doute jamais demandé, d'ailleurs, — il vous appartenait d'écrire pour le peuple un roman moins suspect et de n'y pas laisser figurer des images aussi peu chastes. On sent là du trafic, et du moins noble. Et quand on se vante d'être incorruptible, il faudrait prendre garde à ne point devenir corrupteur.

Au demeurant, *N'a qu'un œil* est un pâtre du Quercy qui, après avoir subi tous les tourments et les affronts que le seigneur n'épargnait pas aux serfs, a la consolation de voir la Révolution détruire abus et châtelains. P. Z.

La Mauviette, par Saint-Juirs. In-18. Paris, Victor Havard. — Prix : 3 fr. 50.

Un brave jeune homme de noble famille a voulu se joindre à une expédition d'exploration dans l'Afrique centrale. Il y a trouvé la mort dans l'incendie d'un camp immense de huttes de paille. Son ami, le docteur Laverdant, a recueilli les dernières recommandations du malheureux, et, pieusement, il les rapporte à la famille Montchorel, qui vient d'apprendre brusquement son deuil par le dessin d'un journal illustré. Cette famille se compose, outre les parents, d'une jeune fille de dix-huit ans, charmante et jolie, d'un jeune homme d'une vingtaine d'années et de deux enfants tout jeunes. M. de Montchorel le père, ancien magistrat, est atteint d'une maladie de cœur; sa femme donne les premiers symptômes d'une névrose qui deviendra une folie. Le docteur Laverdant voit, à la première observation, tout cet ensemble de calamités futures. Il s'attendrit d'autant plus, en pensant à cette exquise jeune fille dont son ami l'a souvent entretenu. Lui-même, avec le prestige de la science et la protection toute-puissante du mort, n'est pas sans faire impression sur le cœur tout neuf d'Adrienne.

Donc voilà le problème. Laverdant épousera-t-il Mlle de Montchorel? Pourquoi non? Il plaît à tout le monde, à tout le monde, sauf à Mme Vilquin, aventurière qu'un mariage habile a placée dans le monde avec une belle fortune. Cette intrigante a mis au jour un fils, assez vilain drôle, à qui elle destine la beauté et la dot d'Adrienne.

Elle ne recule devant rien pour atteindre son but. Elle n'est pas vainement brune et Napolitaine, et de plus ex-figurante de la danse à la Scala de Milan.

Elle fait d'abord chasser Laverdant du château de Montchorel, mais sans réussir à le déloger du cœur de l'héritière.

Puis, comme Gaston de Montchorel la gêne, elle lui suscite un duel avec un gaillard très fort à l'escrime. Et le second fils des Montchorel meurt d'un coup d'épée.

La vilaine brune n'ignore pas qu'une violente secousse peut tuer M. de Montchorel. Aussi s'arrange-t-elle pour lui annoncer brutalement, en tête-à-tête, la mort de Gaston. Et le père infortuné, secoué dans toutes ses fibres, roule à terre dans un spasme terrible.

En présence des deux cadavres de son mari et de son fils, Mme de Montchorel perd tout à fait la raison. C'est une folie qui chaque jour s'accentue, la monomanie de la persécution : elle prend sa fille Adrienne en horreur. Mme Vilquin ne l'en détourne, elle s'installe dans la maison et la dirige. Et enfin, un jour que la folle est dans le salon avec ses deux jeunes enfants, elle entre dans un accès violent : l'astucieuse Italienne lui jette un couteau de cuisine avec lequel est consommé le meurtre des deux innocents.

Mme Vilquin a réalisé son vœu secret : détruire tous les cohéritiers de Mlle de Montchorel; car c'est elle aussi qui jadis a poussé l'aîné à tenter l'exploration funeste. Reste la seconde partie de son programme : la livrer par le mariage à son fils César, qui, du coup, s'enrichira de cinq millions.

Mais elle a compté sans la fermeté d'Adrienne. Fidèle à son premier amour et dévouée à sa malheureuse mère que le procureur a fait interner, elle repousse César Vilquin.

Pour soutenir sa résistance reparaît le docteur Laverdant, devenu rapidement célèbre et riche. La Vilquin sent que tous ses crimes vont demeurer sans profit, d'autant que le fils de cette Agrippine n'a de Néron que la pusillanimité. Insolent de loin, craintif

et lâche devant son rival énergique et courageux, il abandonne la partie.

Mlle de Montchorel porte le dévouement filial jusqu'à se faire accepter comme fille de service dans l'horrible maison de santé où sa mère est enfermée. C'est là que sa chétive apparence la fait surnommer *la Mauviette*. Sans se plaindre, elle exécute les plus répugnantes besognes. Par ce côté, elle rappelle certains traits de Mlle Maulabret des *Noirs et Rouges*. Mais enfin il est une Providence. Elle a souffert assez, la vierge vertueuse; et lui s'est bien acquis, par ses mérites, le bonheur de l'épouser, ce brave docteur, qui joue comme d'original le rôle du jeune médecin des *Amours d'un interne*.

Son influence obtient pour Mlle de Monchorel, qui va devenir Mme Laverdant, l'autorisation de fonder dans son château un hospice d'aliénés dont il sera directeur. La pauvre mère sera soignée, dans son appartement, par ceux qui l'aiment. Et c'est là que viendra achever sa crapuleuse existence l'alcoolique César Vilquin, après que sa mère, avare sordide, aura été assassinée par un Italien, son ancien amant.

Ce nouvel ouvrage de l'auteur d'une *Coquine* renferme des scènes très dramatiques; malgré soi l'on est saisi par ces situations poignantes qui se succèdent, mieux qui s'enchaînent, sans laisser un vide par où respirer un peu d'air léger. M. Saint-Juirs est assurément fort expert dans l'art d'*empoigner* le lecteur et son récit ne languit pas une minute.

Nous avons plaisir à reconnaître que les caractères sont vigoureusement dessinés et habilement soutenus, le style courant, sans recherche, sans mauvais goût. S'il ne possède pas des qualités de premier ordre, au moins est-il pur des excentricités qui foisonnent dans des écrits auxquels on accorde trop d'indulgence. Toutefois, on peut reprocher à l'auteur de se jouer à lui-même de mauvais tours par sa précipitation. C'est d'autant plus fâcheux qu'on sent en lui un écrivain. Mais il se hâte, lâche parfois sa phrase et, pis encore, son idée : et par exemple, voilà ce gredin d'Italien, ce Francesco, qui, à la page 92, perd, sur un rebord de fenêtre, une de ses mains : un coup de hache la lui tranche net au poignet. Et à la fin, quand il vient châtier Mme Vilquin, d'*une main* il la saisit à la gorge et il lui plante dans le cœur un stylet, évidemment d'une *autre main;* la troisième? Ce Francesco de Naples serait-il donc un descendant du fameux trimane Strabile, esclave d'Euclion, l'*Avare* de Plaute, à qui son maître volé criait : — Montre-moi ta main? — La voilà. — L'autre? — La voici. — Avance la troisième?

Toutefois, notre dernier mot est un compliment à l'auteur, et une recommandation au lecteur en faveur du livre. P. Z.

Madame la Présidente, par Odysse Barot. Paris, Rouveyre et Blond, 1883, in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce serait laisser croire que ce volume forme un tout complet et constitue un roman nouveau que de dire qu'il fait suite à *l'Inceste*. Ce n'en est, à proprement parler, que le tome II. Au début de l'histoire, Huguette de Tagny commence par être la maîtresse de Maurice Dauviller, son beau-père : premier inceste. De par son mariage avec le magistrat Tournays (empoisonneur, faussaire, voleur à ses moments perdus), bombardée *Madame la Présidente* et quoique déjà sur le retour, elle contraint presque le vicomte de Villerain à devenir son amant : deuxième inceste. Ce jeune homme n'est autre, en effet, que le fruit de sa liaison avec Maurice Dauviller. Substitué à l'héritier des Villerain, l'enfant abandonné se trouve ainsi rejeté sur le chemin de celle qui, « après avoir séduit le mari de sa mère, devait voler le fiancé de sa fille ». Peu s'en faut même qu'un troisième inceste ne se commette, par le fait d'une flirtation aboutissant à une scène de séduction, interrompue par un jaloux providentiel, ou ne soit la conséquence du mariage du vicomte avec Mlle Tournays, sa sœur utérine. L'auteur, qui se plaît dans l'odieux, a reculé devant cette dernière monstruosité. La vérité se découvre « à la minute suprême où Mlle Paule n'a plus, pour sceller à jamais son existence à celle de l'homme qu'elle aime, qu'à prononcer le monosyllabe de trois lettres qui brûle ses lèvres depuis si longtemps et que son cœur a tant de fois murmuré ».

De tels sujets sont révoltants, et c'est prostituer un talent d'écrivain qui brille, malgré tout, par places, que de l'atteler à aussi vulgaire besogne. L'auteur, si tant est qu'il ait cure de cette critique, arguera peut-être d'un précédent fameux, de l'histoire d'Œdipe et de Jocaste; mais la fatalité qu'il fait intervenir n'a rien de commun avec le grand ressort de la tragédie antique : c'est une fatalité physiologique qui s'exerce sur des inconscients. Il serait donc superflu d'entamer une comparaison qui serait à tous égards injurieuse pour Sophocle. G. S. L.

Une vieille rate, par Lucien Descaves. Bruxelles, Kistemaekers, 1883; in-16. — Prix : 3 francs.

En parcourant ces pages, plus d'une fois je me suis pris à chantonner le gai flon-flon de Béranger :

> Quoique le chemin soit long
> De la cuisine au salon,
> J'en viens, dit-elle, à mes fins
> En couchant dans des draps fins.

Mais fi du chansonnier goguenard et de son vice aimable! Ceux de nos jeunes auteurs qu'édite Kistemaekers n'ont rien de commun avec lui; pour eux, Lisette ou Babet deviennent une vieille rate. M. Descaves désigne sous cette appellation la bonne déjà mûre qui ronge et râtisse le célibataire paillard, une de ces gouvernantes sur le retour qui, une fois installées chez un vieux garçon, creusent en tout sens le gras fromage de Hollande et ne quittent le logis que réduit aux quatre murs.... à la croûte!

M. Descaves analyse dans le détail le plus minutieux l'attrait corrosif d'un si long collage, appelant, sollicitant le revenez-y, le réenchaînement pour toujours.

Pornographe consciencieux, il ne recule devant aucune turpitude, décrivant jusqu'au partage du lit, aux sueurs mêlées de la chair folle. Le vieillard qu'il nous étale dans la nudité honteuse de sa dégradation met en œuvre, pour jouir d'une fillette, toutes les ruses, tous les trompe-sens, tous les artifices des amants séniles, et ne parvient qu'à des satisfactions charnelles illusoires « par des prurits ignobles, des attouchements et des caresses de lèvres obscènes ». Quand la langue littéraire répugne à la description, l'auteur a recours aux termes médicaux : « Il eut en outre le moral très affecté par cette dysesthésie irrémédiable qui lui mettait devant les yeux le spectre des amours séniles, le condamnait aux titillations libidineuses, aux caresses épicées des roquentins ruinés par une dépense de vie hyposthénisante. » Oh! qu'en termes galants ces choses-là sont dites!

Dans ces romans d'un nouveau genre il ne saurait être question de sentiment, de tendresse, de ce qui distingue la passion humaine de l'appétit brutal. La bête y est en rut depuis le premier janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre et la vie s'y résume en un perpétuel accouplement. Suffit qu'un mâle et une femelle soient en présence; le mâle se retourne, la renverse et la possède sans plus de formalité. Dire pourtant que, malgré tant de crapule ainsi versée à pleins seaux, M. Descaves n'a produit qu'un livre ennuyeux!

A. P.

Le Faublas malgré lui, par Émile Bergerat. Paris, Ollendorff, 1883; in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Un peu voulue peut-être et composite, l'originalité d'Émile Bergerat, mais incontestable. Il la déploie avec grâce et distinction dans *le Faublas malgré lui*, qui tient plus et moins que le titre ne le promet. Madelenet, ce garçon d'une beauté féminine et séductrice que la princesse d'Essore choisit et paye pour lui ramener son mari, en soufflant au prince une à une toutes ses maîtresses, n'est, pour ainsi dire, qu'un prétexte à digressions, à fantaisies charmantes. Parmi celles que la plume de Bergerat a fignolées avec le plus d'amour, il faut mettre à part l'histoire mirobolante des sept troupiers français empoisonnés à l'arsenic, après la déroute de Baylen, par une Circé espagnole, la senora Juana y Guarro. Voilà l'œuvre d'un vrai styliste, d'un écrivain bien au fait du genre picaresque si curieusement remis en honneur par Th. Gautier.

Que de pages seraient à citer dans ce volume! Il y a, entre autres, une très pénétrante étude prise sur le vif, celle du prince d'Essore, marié comme Polignac à une roturière riche à millions, qu'il trahit sans cesse avec des filles, mais vers laquelle il revient toujours, le cœur mordu par le remords : « Alors, il allait à elle, et, la prenant dans ses bras, il l'embrassait furieusement, sans proférer une parole, comme un renégat qui rencontre l'image de son premier dieu. La fine petite princesse entendait parfaitement ce que ces élans silencieux exprimaient d'affection véritable et même de repentir sincère. Mais elle savait ce repentir aussi fugitif qu'il était instantané et elle y constatait trop l'être faible, sans énergie contre lui-même, pour laisser paraître l'émotion qu'ils lui causaient... Elle se contentait donc de répondre aux effusions d'Olivier par des marques de tendresse indulgente, sans trop de réserve ni d'abandon, dans le ton modéré d'une affection toute conjugale ». Le tableau de cette étrange union est touché d'un bout à l'autre avec une extrême délicatesse et suffirait seul au succès du volume.

A. P.

Histoires de bonne humeur, par Oscar Comettant. Paris, Rouff, 1883; in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Que M. Comettant ait vu le jour sur les bords du Rhône ou sur ceux de la Gironde, peu importe; il n'en est pas moins gascon et hâbleur jusqu'au bout des ongles. A lui le pompon dès qu'il s'agit de débiter sans rougir les mensonges les plus audacieux. Sa bonne humeur, assaisonnée d'un grain de vif esprit, les fait passer d'ailleurs comme une lettre à la poste. Si vous l'écoutez, et le moyen de s'en défendre! il vous narrera les mirifiques aventures d'un prix de Rome qui en est réduit, pour vivre, à jouer de la pochette chez les Comanches, ou les infortunes conjugales d'un marchand de poudrette qui, après avoir désiré à en mourir la fantastique décoration du caïman vert, meurt de l'avoir obtenue; ou encore les bonnes fortunes d'un *profond scélérat* dont tous les billets de banque passent aux mains d'une fausse vertu.

La plupart de ces historiettes sont gaies, lestement troussées, ridiculisant sans fiel les travers et les petites manies de l'humanité sous tous les climats. En voyageur qui a longtemps couru le monde et qui sait bien voir, Oscar Comettant a retenu sur chaque pays des particularités amusantes et instructives, qu'il fait valoir habilement. La France n'est pas oubliée dans la distribution de ces coups de plume; le malicieux conteur est parvenu à dérider les abonnés du *Siècle* même avec la doctrine fastidieuse des spirites et le charlatanisme d'Allan Kardec. Sous le titre de *Thèmes sans variations*, la fin du volume nous fournit une poignée de maximes amusantes autant que sensées et d'une très grande finesse d'observation. C'est le vrai bouquet de ce plaisant feu d'artifice.

A. P.

Étoile filante, par Mme de Paumgarten. Paris, Ollendorff, 1883; in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Aimez-vous les contes de fées? La comtesse Marie de Paumgarten en raffole et sait les accommoder à la moderne. Avec elle nous retrouvons les filles de prince enchantées sous des haillons de paysanne, jusqu'à ce que vienne le prince Charmant qui leur rendra couronne et beaux habits. Ilona, l'héroïne d'*Étoile filante*, que la haine de son père avait plongée au fond d'une chaumière sur les bords du poétique lac des Quatre-Cantons, en sort triomphante, grâce à l'amour que sa beauté inspire à un peintre amateur, noble et riche, ainsi que cela convient. Venu

là pour peindre des sites pittoresques, Gaston de la Barre a rencontré la jeune fille en chemise et en compagnie d'une chèvre blanche. A force de soins, de leçons, de dévouement, il rend l'intelligence à la pauvre folle et s'éprend, nouveau Pygmalion, de sa Galatée alpestre. On la lui enlève, ce qui redouble sa passion et lui permet d'intéresser à sa cause la baronne de Kercadet, une bonne tante bretonne des plus originales, dont il a toujours été l'enfant gâté. Enfin tout s'arrange; nos amoureux se rejoignent; Ilona, après s'être jetée au cou de son rédempteur, part avec lui à la recherche du prince hongrois à qui elle doit le jour et près de qui elle arrivera sans aucune des rencontres folâtres qui égayent si plaisamment le retour de la fiancée du roi de Garbe.

Sur ce motif à la fois merveilleux, idyllique et attendrissant, Mme de Paumgarten a écrit un volume de quatre cent quarante pages qui se lit jusqu'au bout avec assez de plaisir, pour peu qu'on ait du temps de reste. A. P.

Sur la falaise, par miss Thackeray. Roman traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Mme Étienne Marcel. Paris, Hachette et Cie, 1882. Un volume in-12. — Prix : 1 fr. 25.

Deux caractères de femmes et deux caractères d'hommes finement analysés, admirablement présentés, et puis, comme dans tous les romans anglais, des scènes délicieuses, à la fois d'une grande vérité et d'une poésie charmante. Nous ignorons si miss Thackeray a, comme écrivain, tous les mérites qu'avait l'auteur de *la Foire aux vanités*, du *Livre des Snobs;* nous voyons qu'elle sait composer un roman, qu'elle sait planter des personnages et les faire vivre. Elle ne se complaît pas aux longues descriptions; c'est d'un trait léger, discret, qu'elle peint de petits tableaux ravissants, qui nous font sourire ou qui nous émeuvent, sans pourtant nous laisser oublier Mlle Reine et Catherine, Dick et M. Fontaine.

Les bons romans que font les romanciers anglais! — Les « bons romans? » au sens que nous leur donnons, ces mots seront jugés ridicules! Les « bons romans », autant dire les romans honnêtes, les romans moraux. — Eh! messieurs les réalistes, messieurs les stylistes, nous tenons, tout comme vous, pour certain que le domaine de l'art est distinct du domaine de la morale; tout comme vous, nous admettons qu'un littérateur ne doive avoir d'autre soin que celui de faire œuvre littéraire; nous désirerions seulement que, composant, écrivant et préoccupé de rendre avec art des sentiments humains, il fût porté, malgré lui, sans s'en douter, à rendre souvent ceux des sentiments qui s'appellent indulgence, bonté, compassion, dévouement, respect. F. G.

Vingt contes nouveaux, par François Coppée. Paris, Alphonse Lemerre, 1883; 1 vol. in-18.

Il faut lire ces contes pour comprendre tout ce qu'un talent délicat et fin peut mettre de charme dans les historiettes les plus simples de la vie de tous les jours : le duc de Hardimont, viveur de la haute noce chez qui les revers de la France en 1870 réveillent une âme de soldat et de patriote, et qui trouve, pour un morceau de pain dédaigné, une amitié héroïque dont le dévouement lui sauve la vie. L'homme de lettres Louis Miraz, qui se laisse mourir pour que la longueur de sa maladie n'enlève pas à sa femme et à sa fille les ressources dont elles vivront après lui. L'excellent ménage bourgeois des droguistes de la rue Vieille-du-Temple, où le travail est regardé comme le plus sûr instrument de la fortune et où l'honneur passe encore avant les richesses. L'idylle manquée du cabotin Saint-Armand, se dérobant à sa conquête avec plus de modestie, et, partant, plus de mérite que Scipion le Chaste. Le vieux garçon égoïste, à qui il suffit de devenir parrain pour s'éprendre du bébé qu'il trouvait tout à l'heure laid comme un monstre et qu'il gâtera bientôt jusqu'à en oublier ses parties de billard et les huîtres de son déjeuner; et tant d'autres types humains et sympathiques se succédant comme une galerie de portraits frais et souriants. Rien de monotone, du reste. La note n'est jamais la même et les couleurs sont habilement variées. De tout cela se dégage un parfum d'honnêteté et de bonne humeur qui repose le cerveau et calme le cœur. Tant de gens autour de nous s'épuisent à grossir et à multiplier les vices et les hideurs d'une société pourrie, paraît-il, jusqu'aux moelles, qu'on est étonné de voir qu'un artiste littéraire peut encore, pour peindre, tremper son pinceau ailleurs que dans l'ordure et la boue. On découvre avec une surprise peu flatteuse, mais fort agréable, qu'il est toujours sur terre des natures droites et bonnes, des cœurs simples et sensibles, croyant les autres capables du bien parce qu'ils le pratiquent eux-mêmes, et appliquant sans y songer cette loi de nature que La Fontaine formulait avec la naïveté du génie, lorsqu'il disait : « Il se faut entr'aider. »

Les vingt contes nouveaux de M. François Coppée sont un livre exquis. La forme et la pensée y vont de pair. Nulle part son talent, si souple et si aimable, ne se déploie avec plus de bonheur. Je marchande d'autant moins les éloges à ces délicieux récits que je ne suis pas suspect de tendance exagérée envers M. Coppée, et qu'il me reste à dire, si je veux être franc jusqu'au bout, que pour un volume comme celui-ci je donnerais les trois quarts de ses vers. D.-H. G.

Le pistolet de la petite baronne, par Marie Colombier, préface par Armand Sylvestre. Paris, C. Marpon et E. Flammarion. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les personnages de ce roman malsain portent des noms qui sont, paraît-il, autant de masques faciles à soulever. Comme dit Musset:

« *Le scandale est de mode; il se relie en veau.* » On peut ajouter qu'il sera toujours de mode, car le vice aura toujours des curieux. N'insistons pas, et occupons-nous d'un autre scandale : celui qui résulte du récit même. L'auteur nous conduit dans des lieux

inavouables, probablement sous le prétexte que l'art veut être libre? D'accord. Mais toute liberté a des limites, et des limites qu'on ne peut franchir sans tomber dans la boue: Mme Marie Colombier vient d'y faire un joli plongeon avec son livre *le Pistolet de la petite baronne!*

La baronne de Fédenberg est ruinée, abandonnée par un affreux diplomate qui lui sert de mari. N'ayant jamais été aimée par le baron, elle se réfugie à Paris, dans l'espoir d'y trouver le véritable amour, ce *rara avis* très abondant, on le sait, dans notre capitale. Comment s'y prend-elle? Bien simplement: elle commence par se jeter à la tête d'un passant dont elle reste vingt-quatre heures la maîtresse. Puis elle veut goûter de la vie de bohème à la Mürger et fait, pendant huit jours, le bonheur des étudiants du quartier latin; mais il faut varier ses plaisirs, ou plutôt il faut que l'auteur décrive un bouge parisien: la baronne s'introduit chez une dame Chauve, directrice d'un établissement interlope, y rencontre un sien cousin et comme « ça ne sortira pas de famille », se donne immédiatement à lui. Étranges façons de chercher le véritable amour!

L'histoire se termine dans un mauvais lieu. Là, dédaignée et insultée par les habitués de l'endroit, la baronne de Fédenberg se sent tellement froissée dans son amour-propre qu'elle s'enfuit à Dieppe et se tue.

Espérons que l'oubli fera promptement justice de ces pages nauséabondes. P. C.

Les Rastaquouères, étude parisienne, par Guéain Génisty, préface par Bachaumont. Paris, Ed. Rouveyre et G. Blond, 1883. 1 vol. in-18. — Prix: 3 fr. 50.

« Enfin, on va donc les peindre sous la forme vivante et saisissante du roman, ces fameux Rastaquouères qui font tant de bruit à Paris...! »

Tel est le début de la préface. Sur la foi de cette promesse, nous nous attendions à des révélations piquantes, à des descriptions de mœurs ignorées. Des peintures prises sur le vif. Désillusion! L'histoire est connue! Les Rastaquouères dont il s'agit pourraient aussi bien avoir vu le jour sur la butte Montmartre que dans la république de l'Équateur. On va en juger: Camille Deltheil, Parisienne adorablement jolie et d'un caractère éminemment pratique, se fait épouser par le riche Américain Valdero. Elle le trompe avec un de ses amis. Valdero s'en aperçoit, la roue de coups et veut plaider en séparation. Mais la dame est une fine canaille. La séparation! Ce serait sa ruine! Elle déclare donc à Valdero que, s'il fait mine de bouger, elle l'accusera en justice d'un odieux attentat aux mœurs. L'accusation, bien que mensongère, repose sur de telles apparences qu'il sera impossible d'en démontrer la fausseté. Fou de rage et de désespoir, Valdero se tue. Dénouement dramatique, soit. Mais enfin, les Rastaquouères ne jouissent pas seuls du privilège d'être épousés pour leur argent et trompés par leurs femmes! Cette fâcheuse aventure peut aussi bien arriver à un parisien pur-sang qu'à un enfant du Nouveau Monde! Aussi l'intrigue manque-t-elle d'originalité. Il en est de même des détails. Rien dans ce roman ne satisfait la légitime curiosité que sa préface et son titre avaient éveillée dans l'esprit du lecteur. P. C.

Le scrupule du père Durieu, par G. Godde. Eauforte de Juste. Bruxelles, Henry Kistemæckers. 1 vol. petit in-18.

Cette histoire ne tient que la moitié du volume, qui n'est pas gros. Ce n'est pas pour le déprécier que je fais cette observation; mais puisqu'on met des titres sur la couverture des volumes, il vaudrait autant que les titres fussent exacts. Telle quelle, l'histoire est poignante. L'auteur a cherché — et trouvé — une manière saisissante de la raconter. J'aurais voulu dire aussi une manière simple, mais la simplicité n'est pas une des qualités de M. G. Godde. Heureusement qu'il en a d'autres. Une grande condensation dans le récit, un plan net et bien fait, un sujet réellement émouvant traité avec un sobriété vigoureuse, une recherche très louable et souvent heureuse, de l'expression précise et forte, tels sont les traits saillants du talent qui se révèle ici. L'analyse de cette courte nouvelle est bientôt faite: la fille d'un brave chef de gare aime le commis de son père. Elle amène ce garçon, parfaitement honnête d'ailleurs, à voler la caisse pour lui fournir de quoi fuir la maison paternelle et aller faire ses couches loin du chef de gare dont elle redoute la rigide sévérité. Un commissaire comme il y en a peu découvre tout et s'efforce de raccommoder tout, sans y réussir, du reste, grâce à la dureté inflexible de l'intègre père Durieu. L'amant est condamné à trois ans de prison, la fille revient avec l'enfant dans la maison paternelle, où elle est traitée comme une misérable et meurt bientôt, broyée et désespérée. Tout ce que la rude enveloppe des Durieu renfermait de tendresse et de douceur se reporte sur le bébé que leur fille leur a laissé. Mais un jour le père, qui a payé sa dette à la loi, revient et emmène son fils. Durieu se raidit contre la douleur et résiste stoïquement à l'émotion qui l'envahit. Il va sortir de la lutte vainqueur sans que l'écorce de son honnêteté, cruelle à lui-même comme aux autres, ait été entamée, lorsqu'au moment de donner au train qui emporte le cher petit le signal du départ son cœur se brise, et il pardonne à l'amant de sa fille pour avoir le droit d'embrasser son petit-fils.

L'autre histoire, qui occupe la seconde moitié du volume, est intitulée *Fauconnet père et fils*. C'est un imbroglio assez comique en soi, mais que les procédés de narration et de style de l'auteur rendent pénible et maussade. Il y a, du reste, à côté des qualités que je me plaisais à signaler tout à l'heure, une certaine lourdeur, une certaine gaucherie, d'effet désagréable. Dans les conversations surtout, ce défaut apparaît d'une façon choquante et enlève beaucoup du naturel que l'auteur fait tant d'efforts pour conserver ou pour attraper.

Matériellement, le livre a l'aspect élégant des autres volumes de la même collection. J'y désirerais toute-

fois une correction typographique plus parfaite. Quant à l'eau-forte, avec son ton de grisaille, elle est d'un faire flou et dur à la fois, qui n'est guère plaisant à l'œil. B. H. G.

POÉSIES

Les quatre Alsaciennes, *Poésies*, par Louis Ratisbonne. Plaquette in-12. Paris, Alphonse Lemerre; 1882. — Prix : 75 centimes.

Tous les journaux ont reproduit l'une de ces poésies, la première, l'ode à Rouget de l'Isle. On l'a admirée. Nous venons, nous, de la relire; elle est vraiment belle. Nous n'aimons pas beaucoup la dernière pièce de vers; mais la troisième, difficile à dire, est d'un souffle magnifique; mais la deuxième, la deuxième, transcrivons-la :

Jeune fille des champs, pâle et pourtant robuste,
Quel secret caches-tu d'amour et de douleur
Sous ce lin noir croisé chastement sur ton buste,
Et qui semble un linceul enveloppant ton cœur?

Que cherchent tes regards douloureux, mais avides?
Vierge, si c'est l'amour, tu le retrouveras.
Pourquoi laisser tomber tristement tes mains vides,
Comme si l'Espérance eût glissé de tes bras?

Ton fiancé, sans doute, est parti pour la guerre;
Tu l'attends, anxieuse, et depuis bien longtemps?...
— Je m'appelle l'Alsace orpheline, et j'attends
Non pas mon fiancé, mais la France, ma mère!

Le vers est simple, très français. Nul artifice; l'art et la vraie poésie. Nous éprouvons l'émotion que le poète a ressentie. F. G.

Contes en vers très légers, par Marc Bonnefoy. In-18. Paris, Léon Vanier, édit. — Prix : 2 fr.

Ce sont à peine des vers; ils ne sont légers que dans l'intention polissonne de l'auteur, qui espère allécher, par cette menteuse étiquette, les goûts inférieurs d'une clientèle peu délicate. Les *Contes* manquent absolument de nouveauté et de grâce. L'auteur a inutilement compromis sa marque de fabrique.

P. Z.

De l'aube à la nuit, *Poésies*, par Alfred des Essarts. 1 vol. in-12. Paris, Petrot-Garnier, 1883.

Volontiers, nous louerions l'auteur; il eût pu, tout comme tel autre à qui les grandes envolées vers l'idéal sont défendues, souhaiter qu'on l'applaudît; il eût pu se présenter aux blasés de la saine et bonne littérature, à tous ceux qui demandent qu'on leur fasse éprouver des sensations non encore ressenties, comme un autre cas pathologique; il eût pu se donner comme atteint d'hystérie, et nombre de gens, des jeunes hommes et des vieillards, des femmes aussi, des femmes en plus grand nombre, auraient crié : Bravo, bravissimo! au poète demi-fou. M. Alfred des Essarts est un poète médiocre; poète médiocre il se résigne à rester. C'est preuve de bon goût.

Et puis, qu'on nous entende : médiocre ne veut pas dire mauvais. Nombre de pièces nous semblent inutiles; mais celles-ci : *Virgile enfant*, *la Farandole*, sont presque heureuses; et pour celle qui est intitulée *la Nue*, transcrivons-la :

Sur le bleu du ciel, une blanche nue
Monte lentement, subtile vapeur;
Elle a les contours d'une femme nue,
Sans ajustements, sans voile trompeur.

Or, se détachant du cirrus qui passe,
Un géant paraît : il étend les bras...
Les feux de l'amour éclairent sa face;
Il touche à la nue et ne l'atteint pas.

Ixion s'épuise en efforts stériles
Pour saisir la forme et palper la chair
Embrassements fous! baisers inutiles!
Il implore en vain la Junon de l'air.

Et toujours déçu, mais ardent à suivre
La nue à travers l'immense horizon,
De sa passion l'insensé s'enivre
Et dans l'eau qui vole il boit le poison.

Symbole éloquent de la fièvre humaine!
Tous vers l'infini nous prenons l'essor;
Comme le Titan, le rêve nous mène,
Amants forcenés du bruit et de l'or.

Nous croyons tenir l'image opportune
Qui semble flotter près de notre main;
Mais un souffle vient chasser la Fortune,
Et la Gloire suit le même chemin.

La pièce n'est pas parfaite, sans doute, mais on la peut lire et relire, croyons-nous, avec plaisir.

F. G.

MÉLANGES

Les petits Mystères de l'Hôtel des Ventes, par Henri Rochefort. 1 vol. in-18, librairie Rouff. — Prix : 3 fr. 50.

M. Rochefort vient de nous donner une nouvelle édition d'une étude qui parut, croyons-nous, il y a quelque quinze ans sur l'Hôtel des Ventes. Tel était

alors le grand bazar de la rue Drouot, tel il est aujourd'hui encore, et l'auteur n'a pas eu à modifier son premier récit.

A l'encontre de M. Champfleury, qui a surtout insisté dans son livre : *l'Hôtel des Commissaires-Priseurs*, sur le côté anecdotique et plaisant, M. Rochefort a voulu faire une sorte de guide à l'usage de tous ceux qui, soit forcés et contraints, soit poussés par l'amour du bibelot ou des collections, ou tentés par des *occasions rares*, fréquentent l'hôtel Drouot. Les amateurs auront profit à connaître les ruses des marchands et les roueries du crieur; ils verront également quels abus se commettent journellement à l'Hôtel sans qu'on se soit jamais préoccupé d'y remédier. Et, puisque nous venons parler d'abus, nous prendrons la liberté de signaler celui-ci :

Pourquoi la Compagnie des commissaires-priseurs ne prend-elle pas des mesures pour défendre l'accès de l'Hôtel à une foule de vagabonds, de *panailleux*, comme les appelle M. Champfleury, qui viennent rue Drouot se chauffer l'hiver, dormir l'été, et qui, en toute saison, encombrant les salles, s'asseyant aux meilleures places, sont pour les amateurs sérieux une cause de gêne permanente?

M. Rochefort qui est, à ses heures, un collectionneur émérite, a sans doute plus d'une fois gémi de l'inconvénient dont nous parlons.

Le côté humoristique n'est pas non plus négligé dans l'ouvrage et nous recommandons le chapitre intitulé : *Faire sa vente.*

M. Rochefort n'a eu garde d'oublier la salle Sylvestre; il a pour les bibliophiles des tendresses particulières, et ceux-ci lui montreront sans doute, en plaçant son livre dans leurs bibliothèques, qu'il n'a pas eu à faire à des ingrats. G. F.

Marivaux, sa vie et ses œuvres, par Gustave Larroumet. Paris, Hachette, 1882; in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Jamais on ne vit, sur un auteur si mince, livre plus épais, plus dense, bondé de tant de matériaux et de documents. Énumérons un peu, s'il vous plaît, tout ce qu'il renferme :

1° Étude consciencieuse de M. Larroumet, où il inventorie Marivaux des pieds à la tête et en fait plusieurs fois le tour. J'y reviendrai.

2° Copieux extraits de tous les critiques et biographes qui ont parlé de cet auteur, depuis l'abbé de La Porte et Lesbros de La Versane jusqu'à M. de Lescure, en passant par d'Alembert, Grimm, Villemain, Sainte-Beuve, Janin, Gautier, Sarcey, Vitu, etc. Ajoutez-y l'indication minutieuse des ouvrages cités, ainsi que les anecdotes qui, de près ou de loin, ont quelque rapport au sujet. Cette seconde partie, imprimée en petit texte, sous forme de notes, empiète et usurpe sur la première au point de ne lui laisser quelquefois que deux ou trois lignes par page.

3° Un appendice considérable où sont réunis les autographes, l'iconographie, la chronologie et la bibliographie des œuvres, les traces du séjour que fit Marivaux en diverses villes, l'historique de son passage à l'Académie, à la Comédie-Française, etc. On y a flatté les manies et le fétichisme du bibliophile jusqu'à reproduire à l'héliogravure le titre même de l'édition originale du *Legs*, publiée par Prault en 1736.

Enfin, pour l'ornement, les portraits, gravés par Massard d'après Vanloo, de Marivaux et de sa plus illustre interprète, Zanetta-Benozzi, plus connue sous le nom de Silvia.

Est-ce assez? M. Larroumet n'a pas jugé que ce fût trop; il lui fallait bien se conformer au goût du jour. Il s'en excuse toutefois, comprenant lui-même ce qu'il y a d'anormal à consacrer un volume si gros à l'écrivain surtout remarquable par sa grâce piquante et légère. La critique littéraire va s'arrondissant de jour en jour; le simple filet d'eau devient une rivière débordante qui charrie mille objets dans son cours. Acceptons-la donc sous sa nouvelle forme, avec tout son attirail et ses alluvions. Qu'on le veuille ou non, on est entré en pleine période alexandrine, ou plutôt nous revenons insensiblement aux pratiques des anciens peuples d'Égypte qui logeaient leurs grains de blé sous des pyramides.

Le présent volume résume supérieurement tous les travaux antérieurs, dont il dispensera désormais. Il a en outre sur la plupart d'entre eux un avantage indéniable. M. Larroumet ayant étudié son auteur plus à fond que personne, l'apprécie avec impartialité et en connaissance de cause, sans le compromettre par des éloges excessifs ni exalter ses défauts à l'égal de ses qualités. A peine pourrait-on relever dans ses jugements quelques endroits où Le Sage, l'abbé Prévost, Regnard et Beaumarchais sont injustement sacrifiés à la gloire de Marivaux. Rien de plus naturel, au reste, que cette préférence : la médaille que l'on vient de frotter paraît toujours la plus belle. Pourtant, même en ce cas, gardons la mesure et n'allons pas applaudir aux petitesses de l'Académie, lorsqu'elle reçoit l'auteur de *Marianne* avant celui de *Zaïre*.

Autre reproche : l'ingénieux commentateur a gardé un faible pour de purs exercices de rhétorique auxquels l'Université elle-même ferait bien de renoncer. Que signifient, en fin de compte, ces rapprochements et parallèles entre Marivaux et Ménandre, La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues? Les affinités que l'on devine, à travers les âges, entre certains talents peuvent être indiquées en passant et sous forme hypothétique; inutile d'y insister si longuement et avec tant de pesanteur.

Il est un dernier point sur lequel M. Larroumet, partout ailleurs si judicieux, me semble s'en fier bien légèrement aux potins de Voisenon. Au dire de celui-ci, la mort *prématurée* de Marivaux (il avait soixante-quinze ans!) aurait eu pour cause le chagrin qu'il éprouva d'apprendre qu'il était, sans le savoir, pensionné par Mme de Pompadour. Et M. Larroumet d'ajouter aussitôt : « Il avait, en effet, l'âme plus haute que Voltaire et Marmontel, tous deux très fiers de l'intérêt que leur témoignait Mme de Pompadour ».

Eh? pourquoi pas? On affecte aujourd'hui, quand il s'agit de ces questions, des airs de désintéressement tout à fait risibles, et l'on traite avec bien du dédain les gens de lettres du dernier siècle. Allez, même à cet égard, nous ne sommes pas si loin d'eux qu'on le prétend. D'ailleurs, Marivaux, après avoir accepté de très bonne grâce les bienfaits de Mme de Tencin, pouvait bien recevoir ceux de Mme de Pompadour sans en mourir de honte. Pourvu que la pension lui fût payée, il s'inquiétait médiocrement, soyez-en persuadé, que l'argent lui vînt de la flûte ou du tambour. Son seul chagrin, si tant est qu'il en ait éprouvé dans cette affaire, aurait été plutôt de voir son secret découvert par quelqu'un d'aussi indiscret que l'abbé susdit.

L'étude de M. Larroumet, par l'ampleur et le complet de ses informations, nous laisse une idée de Marivaux, en définitive, meilleure que celle que l'on avait; elle détache nettement le grain d'originalité de chacune des œuvres, éclairant mieux les parties déjà en lumière et tirant de l'oubli celles qui n'auraient pas dû y tomber. L'auteur du *Legs* fut réellement un esprit à part, supérieur à sa réputation et à ses écrits. Ainsi que le dit son biographe, « à ne le prendre que par ses côtés les plus connus, il a eu la gloire fort rare de créer un genre, et un genre bien français ». Amoureux dans sa jeunesse d'une belle enfant, il s'en déprit le jour où il s'aperçut qu'il était joué par une fausse ingénue. Elle répétait en effet, paraît-il, devant son miroir les mines effarouchées et les gestes d'innocence naïve qui d'abord l'avaient charmé. Une si précoce expérience contribua sans doute à lui imprimer l'inquiétude du regard qui se lit encore sur son portrait. On le vit depuis lors toujours en quête de démêler le vrai fonds de la nature des filles d'Ève, ordinairement dissimulée sous des apparences menteuses. Aussi nul n'a pénétré si avant dans les petits mystères du cœur féminin, n'a déchiffré plus habilement les mille énigmes que ces sphinx séducteurs offrent à qui sait les démasquer. Avec un art délicat, plein de ressources et de nuances, ce peintre fidèle de la coquetterie excelle aux escarmouches du sentiment, aux faux-fuyants et aux traîtrises de l'intrigue amoureuse. Les personnages de ses comédies s'expliquent à demi-mot et veulent être entendus de même; l'aveu de leur flamme se devine, se trahit avant la parole. Au fait, marquis et duchesses ne vont pas faire l'amour comme des manants. Le naturel ni même la finesse ne leur suffisent, il leur faut le raffinement. Doué comme il l'était d'une clairvoyance très vive, Marivaux fouillait leurs replis cachés et leur prêtait, au besoin, de son imagination subtile. D'un coup d'œil il discernait ce qui échappait au vulgaire et le rendait avec la pointe d'un style approprié au sujet. « Cet homme, disait Voltaire, passe sa vie à peser des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée. » A qui la faute? A lui ou à son temps? On ne peut reprocher au miroir de reproduire les airs de tête, les regards en coulisse et les minauderies qu'on répète devant lui. A la vérité éternelle du cœur humain, Marivaux ajoute la vérité d'une époque et d'un moment. Nul écrivain n'a plus profondément imprimé à son œuvre la marque du milieu où il a vécu. M. Larroumet a mille fois raison de le louer pour « ce mélange d'émotion et de raillerie, de tendresse et de persiflage, de franchise et d'astuce, de mélancolie et de gaieté », ce qui est le cachet de son théâtre. Les créatures qu'il met en scène ressemblent à des modèles qu'on n'a jamais vus, mais qui ont ce je ne sais quoi dont le charme est captivant et qu'on doit sentir, sans perdre sa peine à l'analyser.

Le public mit quelque temps à se faire au miroir qu'on lui présentait, et la plupart des pièces de Marivaux, si goûtées dans la suite, n'eurent presque aucun succès aux premières représentations. Il ne paraît pas en avoir éprouvé grand dépit. Homme du monde plutôt qu'auteur de profession, il avait hérité de son père assez de fortune pour vivre indépendant, écrire à ses heures et ne pas se préoccuper de ce que lui rapporterait son travail. Admis chez la marquise de Lambert, dont le salon fut l'hôtel de Rambouillet du XVIIIe siècle, il n'avait songé pendant six ans qu'à y causer avec les gens dont il aimait le caractère et la tournure d'esprit. Plus tard, ruiné par les opérations de Law, il conserva même nonchalance, même dégagement. Si ses romans l'ennuyaient à finir, il coupait court avant le dénouement de l'aventure, laissant à qui il plairait l'honneur et le profit de les achever à sa guise. Souvent attaqué, il ne répondit que rarement, avec une ironie sans fiel, un ton de bonne compagnie et l'aisance du galant homme qui, sachant ce qu'il vaut, en donne les preuves à l'occasion. Quoique d'un amour-propre sensible et chatouilleux, comme toutes les natures distinguées et délicates, il était aussi prompt à revenir qu'à s'offenser. Chez Mme Geoffrin, où l'on avait si souvent fait cercle autour de lui, il lui arrivait parfois, dans les derniers temps, d'être écouté avec moins de complaisance ou même interrompu au plus beau moment. Il se levait alors et gagnait la porte sans bruit, quitte à rentrer bientôt, tant sa rancune tenait peu.

Il ne sied pas de finir un article sur un écrivain d'un mérite si rare avant d'avoir cité quelque chose de lui. Marivaux a créé et mis en circulation une foule de locutions heureuses, de tours neufs consacrés depuis par l'usage. A force de reproduire dans ses dialogues les allures de la conversation, sa prestesse et son agilité dans la réplique, il a contribué à assouplir notre prose, à briser son enflure et son pas empesé. Ce n'est pourtant pas là qu'il faut le prendre. Il a trop de recherche, de subtilité, d'étincelles. Ces jeux coquets de la pensée fatiguent à la longue, ainsi qu'un diamant trop longtemps promené devant les yeux. Un terrain sur lequel on le retrouve avec toutes ses qualités de finesse et d'observation morale, c'est le journal où il a semé tant d'ingénieuses fictions, afin d'insinuer au lecteur ses conseils d'honnête homme. Vous serez agréablement surpris d'y rencontrer bien des parties sérieuses, à peine soupçonnées. Marivaux, il faut bien le reconnaître, était

capable, sous ses airs mondains et sceptiques, d'émotion et de sentiments durables. Marié en 1721 à une femme selon son cœur, il l'aima uniquement. Ayant eu le malheur de la perdre après deux ans de l'union la plus heureuse, il la regretta le reste de sa vie ; on ne lui a pas découvert d'autre passion. Aussi quand il fut mis en demeure, comme le sont nos chroniqueurs actuels, de tirer pour le public une leçon de l'événement du jour, de la pièce récente, du dernier caprice à la mode, il ne ménagea point le vice régnant, l'infidélité en amour, et il flétrit vigoureusement le libertinage, sans recourir à la crudité d'expressions dont on abuse maintenant. Un de ses morceaux les plus éloquents serait celui où une jeune fille raconte à sa mère, malade et privée de tout, les infâmes propositions employées par le séducteur qui voulait la perdre. Mais j'aime mieux, comme peinture fidèle des mœurs du temps, donner ici la lettre écrite par un libertin à celle qu'il abandonne pour d'autres conquêtes :

« Ma foi ! madame, je n'ai pas cru la chose si sérieuse entre vous et moi. Nous nous sommes plu, il est vrai ; vous m'avez fait l'honneur de me trouver de votre goût, vous étiez fort du mien ; je vous ai confié mes dispositions, vous m'avez dit les vôtres ; nous n'avons jamais fait mention d'amour durable. Si vous m'en aviez parlé, je ne demandais pas mieux ; mais j'ai regardé vos bontés pour moi comme l'effet d'un caprice heureux et passager ; je me suis réglé là-dessus. Le hasard m'a fait connaître la dame en question ; ce qui m'est arrivé avec vous m'arrive avec elle ; autre caprice dont je profite. Il n'y a pas là de quoi vous fâcher ; elle n'a pas l'air de m'aimer autrement que vous avez fait, et je l'imiterai exactement. Ainsi vous me querellez pour une bagatelle. »

Voilà une demi-page à mettre à côté du *Mechant*, de Gresset ou du *fragment* de Mémoires si curieux de Mme de Brancas. A. P.

Causes célèbres du mariage, *ou les Infortunes conjugales*, par Alexandre Laya. Paris, Chevalier-Marescq, 1883 ; in-18. — Prix : 2 francs.

L'auteur s'est attaché surtout à faire ressortir les abus qui résultent, au point de vue juridique, tant pour les conjoints que pour les enfants, de la législation actuelle du mariage. Il se joint à ceux qui réclament le divorce, adjurant le Sénat d'adopter la loi déjà votée par l'autre Chambre. A l'appui de sa thèse, il cite quelques-uns des procès en séparation les plus célèbres : l'affaire Beaufremont-Chimay, l'affaire Adelina Patti contre le marquis de Caux, etc. En même temps, il répond aux objections tirées de la religion ou de la morale. On ne comprend guère, par exemple, l'idée qu'il a eue d'introduire dans une telle discussion le monstreux assassinat du pont de Chatou. Les Gabrielle et les Marin Fenayrou ne peuvent compter parmi les gens dont la loi s'occupe, à moins que ce ne soit pour les châtier. M. Laya ajoute à son plaidoyer des vœux pour l'abolition de la peine de mort. C'est là une question tout à fait différente, sans rapport avec l'autre, et qui mériterait d'être traitée à part. D'ailleurs, l'avocat écrivain oublie de nous dire à quel remède social on devrait recourir pour effrayer les assassins et en diminuer le nombre. Après de longues études, des méditations profondes, il n'a pas encore, semble-t-il, découvert de solution à son gré. Inutile, en ce cas, de poser le problème. P.

Zoologie morale, par Eugène Mouton, seconde série. Paris, Charpentier, 1882 ; in-12.

M. Eugène Mouton complète avec ce volume sa zoologie sentimentale et anthropologique, où il a semé tant d'observations fines et de fantaisie humoristique. L'aimable écrivain s'y retrouve mieux en veine que jamais d'émotion pour animer ces études et mêler son grain d'ironie aux réflexions les plus attendrissantes. On a beau s'irriter, s'insurger contre les lois de la nature, il faut subir leur fatalité. Malgré nos cris et nos larmes, elles continuent impassibles leur œuvre de destruction, n'étageant la vie que sur d'innombrables hécatombes. Il semble que le christianisme lui-même ait voulu s'édifier là-dessus et faire remonter à celui qui dure éternellement la mort réservée ici-bas à toute créature. Un seul regard jeté sur le calvaire, où le Dieu fait homme expire pour sauver le monde, suffit pour nous révéler le mystère fondamental de la religion. En abordant ces hautes questions, l'auteur concilie, en les complétant l'une par l'autre, l'œuvre du philosophe et celle du naturaliste. Cela ne l'empêche nullement de s'amuser de temps à autre aux bagatelles du métier. Il gobe des mouches pour tuer le temps ou pour amuser la galerie, ou bien il passe des quarts d'heure délicieux à tendre la perche à celles qui se noient. Écoutez-le nous raconter les impressions de l'insecte au moment où, retiré de l'élément humide, il se secoue, s'essuie et réfléchit avant de prendre son vol.

« Sans doute ce petit instant de réflexion est consacré par la mouche à se demander comment l'accident a pu arriver. Pour ce qui est de s'en être retirée, si elle est libre penseuse, elle se dit qu'elle y est arrivée grâce à son adresse et à son énergie, en luttant courageusement jusqu'à ce qu'une chance de salut se présentât ; si elle est religieuse, elle remercie purement et simplement la Providence. A dire vrai, il me serait plus agréable qu'elle me remerciât, moi, sans aller chercher midi à quatorze heures, parce qu'en définitive je crois bien que c'est moi qui l'ai sauvée. Mais elle n'en sait pas plus : que voulez-vous ? une mouche ! elle s'envole sans même me dire merci. Et je ne la retiens pas, et je me dis, à mesure qu'elle s'élève et disparaît dans le bleu du ciel, que les ingrats ont beau faire, l'ingratitude coûte plus cher que la reconnaissance. »

Ce mélange d'humour à la Sterne et d'affection pour les bêtes a pourtant ses abus. Il faut éviter d'y trop confondre nos propres sentiments avec ceux des animaux inférieurs. La charge du genre ingénieusement mis en œuvre par M. Mouton, c'est la chanson du

pauvre diable émiettant aux moineaux les restes de son dernier pain :

Mangez-en bien aujourd'hui, car peut-être
Ni vous ni moi n'en mangerons demain.

Qui n'a entendu brailler ce refrain niais? Pour revenir à quelque chose de plus littéraire, rappelez-vous la phrase de lord Nevil à Colomba, lorsqu'elle vient de déclamer sa *serenata, la jeune fille et la palombe :* « Cette palombe dont vous parlez, mademoiselle, n'est-ce pas cet oiseau que nous avons mangé aujourd'hui à la crapaudine? »

A. P.

Au bout de la lorgnette, par Paul Mahalin. Paris, Tresse, 1883; in-18. — Prix : 3 fr. 50.

— Connaissez-vous Triolet, du Gaulois?

— Ma foi, non.

— Quoi! vous ne...; au fait, voici la chose. Un monsieur du tout Paris, c'est-à-dire de la petite ville comprise entre Brébant et le nouvel Opéra, où en courant après l'esprit on n'attrape guère que des cors aux pieds, se campe bravement sur la plus haute marche du théâtre des Variétés. De là il dévisage les passants et dit à chacun ses vérités. A mesure que défilent les célébrités du jour, comédiens, journalistes, auteurs ou danseuses, il les signale au public par quelques faits caractéristiques empruntés au physique de l'individu, la courbe du dos, la longueur des jambes, la coupe du pantalon. Pourquoi celui-ci reçoit-il de l'encens par le nez, celui-là du pied quelque part? On ne sait pas..., pour rien. Puis viennent les anecdotes plaisantes, les *ana* fameux. « Toutes les pièces de Dennery, disait Plouvier, réussissent parce que Dennery est juif. Étant juif, il ne peut pas donner une pièce *sans intérêt.* » Le mot est rapporté à Dennery : « On voit bien, fit-il en souriant, que Plouvier est bon chrétien. » Ailleurs, c'est Mélanie Fèvre, qui recevant un porte-crayon en vermeil, demande avec naïveté : « Est-ce qu'il met l'orthographe? » Ici Édouard Cadol rencontre, dans le salon de Mme Adam, M. Teisserenc de Bort, alors ministre. On le présente à Son Excellence qui d'un air à la fois gourmé et protecteur : « Oh! très bien! Je connais monsieur. *Je suis moi-même un peu musicien.* » Plus loin Vallès, le héros du livre, le grand homme de ce monde gouailleur et cabotin, apprenant à Londres qu'un de ses anciens collaborateurs de la *Rue* s'est vendu à celle de Jérusalem, s'écrie : « Je me doutais bien que ce gaillard-là tournerait mal. — Pourquoi? — Parce qu'il m'était très sympathique. » Enfin, pour finir, Grévin dessine un gommeux interrogeant deux fillettes : « Qu'est-ce que vous faites, mes petites chattes? — Le jour, nous *sons* chez nos parents. Le soir, nous allons au théâtre. — Et après? — Ça s'dit pas. »

Et voilà comme, après avoir parcouru le volume, un natif de Barcelonnette ou de Quimper aura l'illusion d'être dans le mouvement parisien. Ne me dites pas : « Il y a au moins trente ans au moins que l'on nous rebat les oreilles des mêmes fariboles. »

— Et à moi donc!

A. P.

Guido Aretino, son temps, sa vie et ses écrits, étude historique et critique, par Antonio Brandi. Turin, Loescher, 1882, in-8. — Prix : 10 francs.

L'Arétin dont il s'agit dans cet ouvrage n'a rien de commun que le nom avec le trop fameux auteur de *la Cortigiana;* c'est au contraire un pieux moine bénédictin du xie siècle, à qui l'on doit, sinon l'invention de la musique, cet art ayant existé de tout temps, du moins celle des premiers principes de notre système musical. De lui mieux que de tout autre on peut dire qu'il a réellement *trouvé la gamme.*

Tenez-vous à savoir comment il fut amené à donner aux notes le nom bizarre que porte chacune d'elles? La rencontre est assez curieuse. Frappé des difficultés de la méthode alors en usage pour l'enseignement du chant d'église, il rêvait sans cesse au moyen de la simplifier. Or, un jour qu'il entendait chanter l'hymne de saint Jean, il s'aperçut que les premières syllabes des six vers d'une strophe composaient, par leur intonation, une suite diatonique ascendante, *ut, re, mi, fa, sol :*

Ut *queant laxis*
Resonare *fibris*
Mira *gestorum*
Famuli *torum*
Sol*ve polluti*
Labii *reatum.*

Ce fut son *Euréka.* Parmi tant de gens qui épèlent chaque jour l'alphabet musical, il en est bien peu certainement qui se doutent d'où il vient. Là d'ailleurs ne se borne pas l'innovation de Gui d'Arezzo. Il rétablit encore les clefs d'*ut* et de *fa* et remplaça les lettres qui jusque-là servaient à écrire les notes par des points placés sur des lignes plus ou moins élevées.

Les instruments des Grecs avaient disparu avec leur théâtre, si abhorré des chrétiens. Gui d'Arezzo en trouva d'autres, le monocorde, le clavecin, etc.; s'il n'en est pas lui-même l'inventeur, il enseigna du moins à s'en servir mieux qu'on n'avait fait jusqu'alors.

Son enseignement eut de merveilleux résultats. Auparavant, les élèves perdaient dix longues années d'un travail opiniâtre pour pénétrer les secrets de cet art difficile. Grâce à la nouvelle méthode, ils furent à même de le pratiquer habilement au bout d'une année. En quinze jours, leur maître les rendait aptes à déchiffrer le plain-chant.

Si les services rendus par Gui d'Arezzo éclatent à tous les yeux, sa vie restait fort obscure. Tour à tour revendiqué par l'Angleterre, la France et l'Allemagne, il revient évidemment à l'Italie. Ce qui a contribué surtout à obscurcir sa biographie, c'est qu'il y eut à la même époque plusieurs individus portant le même nom et célèbres à divers titres; de là, méprise, confusion en bien des cas.

M. Antonio Brandi a tiré au clair, autant que faire se pouvait, ce qui a trait à cet homme de génie. Interrogeant les traditions locales, les mémoires et les monuments du temps, il est parvenu sinon à une entière certitude, chose impossible lorsqu'il s'agit d'époques si lointaines, du moins aux probabilités les

plus vraisemblables. Il rétablit exactement la date de la naissance (992) et le caractère essentiel de la vie d'Aretino. Ces bénédictins du monastère de Pomposa étaient, ma foi, d'heureuses gens, grassement nourris et logés à l'aise dans leur riche abbaye, à l'abri des luttes civiles et des guerres qui déchiraient la Péninsule. Il paraît pourtant que le grand musicien eut, lui aussi, quelques moments pénibles. Ses confrères jaloux finirent même par l'exiler d'au milieu d'eux. Il se réfugia à Rome, où le pape Jean XX, après avoir imposé silence à ses ennemis, le combla de faveurs, sans consentir pourtant à lui conférer les honneurs de l'épiscopat, si souvent prodigués à de moins dignes.

Faute de connaissances spéciales, nous ne pouvons suivre M. Brandi sur le terrain de la science musicale. En véritable érudit, il a exposé avec ampleur le développement de cette science aux Indes, en Chine, en Égypte, à Rome. C'est là, comme nous en avertit charitablement certain rédacteur de *la Perseveranza*, un vrai labyrinthe d'où nous aurions grand'peine à nous tirer. Renvoyons donc les lecteurs que la question intéressé aux mémoires si curieux de M. Vincent et à l'*Histoire de la musique dans l'antiquité* de Gevaert.

Composé d'abord en vue d'un concours ouvert par l'Académie d'Arezzo et qui devait être jugé par celle des Lynx, ce livre nous a paru supérieur aux ouvrages que l'on fabrique d'ordinaire pour ce genre de prix. Le savant et consciencieux biographe y réfute victorieusement diverses opinions émises par Coussemaker, tant dans son histoire de l'harmonie au moyen âge que dans sa nouvelle collection des écrivains musicaux. Il y répond surtout avec feu et en bon patriote à l'article si dédaigneux, si dénigrant et on peut ajouter si injuste que Fétis avait infligé à l'illustre moine dans ses biographies des musiciens célèbres. De plus, le volume contient un appendice considérable et d'un très haut prix, uniquement composé des écrits latins laissés par Gui. Lui-même y explique fort clairement ce qu'il a voulu faire et ce qu'il a fait. Puisque M. Brandi manifeste l'intention de publier une grande édition critique de toutes les œuvres de ce bénédictin de génie, nous ne saurions trop l'encourager à donner suite à son bon mouvement. L'appui qu'il a déjà obtenu du comte Serristori, député au parlement italien et protecteur éclairé des arts, ne lui fera pas défaut, nous l'espérons, pour cette œuvre nouvelle. En attendant, nous tenons à le remercier d'avoir ajouté un bon livre à ceux que l'on avait déjà sur l'origine et la formation d'un art qui occupe chaque jour une large place dans la civilisation moderne. A. P.

Émile Augier, par Jules Claretie. Brochure in-16, avec portrait; de la collection des *Célébrités contemporaines*. Paris, A. Quantin; 1883. — Prix : 75 centimes.

Le moyen de faire le portrait de qui a toujours refusé de poser devant un biographe! A quelqu'un qui venait un jour lui demander des renseignements sur sa vie, M. Émile Augier répondit : « Je suis né, monsieur, en 1820. Depuis lors, il ne m'est rien arrivé. » Mais il lui est arrivé le succès qu'il méritait; mais M. Jules Claretie, qui saurait vaincre toutes les difficultés, n'en avait aucune à surmonter pour parler bien de l'écrivain justement célèbre. D'abord il est de ses amis, ensuite il pourrait lui suffire de rappeler ses titres à la réputation qu'il a acquise. Du poète, il a donné des vers inédits, des vers retranchés de *la Ciguë*, sur le conseil d'un juge quelquefois trop sévère. Il a donné aussi des phrases *coupées* par ordre de dame Censure ridiculement effarouchée. Et le poète lui-même, il nous le montre tel qu'il est, simple, modeste, affable et grand travailleur. Le portrait est bien fait. F. G.

La vie à Paris, par Jules Claretie. (3e année.) 1 vol. in-18. Librairie Havard. — Prix : 3 fr. 50.

Nous n'avons plus à faire l'éloge de ces Mémoires que nous donne annuellement M. Jules Claretie. Le troisième volume, récemment paru, renferme les chroniques données, chaque semaine de l'année dernière, au journal *le Temps*.

Des esprits chagrins se sont plaints dernièrement de la facilité avec laquelle se prodigue l'auteur de *Monsieur le Ministre*. On ajoute qu'à l'exemple de M. de Girardin, qui puisait dans de nombreux dossiers les éléments de ses écrits si variés, M. Claretie possède, lui aussi, des documents de toute nature, méthodiquement classés, réunis au jour le jour, moissonnés dans les journaux et les revues, et qu'à l'exemple du bonhomme de la fable il ne fait que *compiler* (le mot a été imprimé).

Laissons dire, et souhaitons encore beaucoup de *compilations* de ce genre : chercheurs et curieux n'ont qu'à y gagner. Z.

Les anciennes vues d'optique, par F. Pouy. Brochure in-18. Amiens, Jeunet.

Ce qu'on appelait *Vues d'optique*, c'étaient des images coloriées qu'on regardait à travers une lentille ou verre grossissant. Le stéréoscope et les vues photographiques les ont remplacées; mais les musées forains en font encore usage.

M. Pouy a catalogué et décrit un certain nombre des plus remarquables vues d'optique d'autrefois. Il promet un plus complet ouvrage, qui n'aura pas, espérons-le, la sécheresse d'un inventaire. P. Z.

Œuvres choisies de Paul-Louis Courier, avec notices, analyses, notes et commentaires. Lettres et pamphlets, illustrés de six eaux-fortes par M. Henri Guérard. Paris, Léon Bonhoure; 1 vol. petit in-8°, 1882. — Prix : 10 francs.

Ces œuvres choisies suffiront amplement à donner au lecteur une idée exacte des écrits du célèbre pamphlétaire. Le volume contient, en effet, toutes ses lettres, sauf quatre-vingts environ, et tous ses pamphlets, à l'exception des lettres au rédacteur du *Cen-*

saillant. Il comprend, en outre, ce qu'il y a de plus saillant dans ses articles de journaux, dans son *livret*, écrit pendant un séjour à Paris, et dans sa *Gazette au village*.

La préface de M. Jules David est courte, mais elle caractérise bien, en quelques mots, les qualités littéraires de Courier, en même temps qu'elle fait justice de ses calomniateurs.

C'est de nos jours seulement qu'on a restitué à Paul-Louis Courier son véritable caractère. Sainte-Beuve, entre autres, l'a apprécié avec justesse et mesure. Quant à M. Jules David, voici comment il en parle :

« Il n'y a pas seulement en Paul-Louis Courier un grand écrivain, il y a un homme original et supérieur qui a jugé son temps avec une franchise et une fermeté rares. Son caractère est, sans doute, désagréable, son humeur souvent acariâtre, son esprit tourné aux contradictions; mais de ces défauts mêmes naissent ses qualités littéraires : la causticité, la verve, la chaleur. »

Ce caractère désagréable eut pour cause les déboires éprouvés pendant sa vie militaire et sa carrière d'homme de lettres. Mais ne leur devons-nous pas bien des pages remarquables et surtout sa *Lettre à MM. de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, chef-d'œuvre d'ironie?

Certes, il est permis de trouver ses sarcasmes généralement outrés, ses pensées acerbes et parfois injustes. Mais on peut bien lui passer quelque chose en faveur de la richesse de sa langue et du naturel de son style.

Naturel bien rare à l'époque emphatique où il écrivait! P. C.

Grandes dames et pécheresses, études d'histoire et de mœurs au XVIII^e^ siècle, d'après des documents inédits, par Honoré Bonhomme. 1 vol. in-18. Paris, Charavay frères, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

L'histoire du XVIII^e^ siècle, si étudiée, si fouillée par nos historiens contemporains, tient en réserve bien des surprises pour les chercheurs. Voici que M. Honoré Bonhomme met en lumière trois charmantes figures de femmes que Jean-Jacques Rousseau appelait *les trois Grâces*. Nous voulons parler des trois sœurs Fontaine, légalement filles de Jean-Louis-Guillaume Fontaine, commissaire et contrôleur de la marine, mais, en réalité, nées des relations de Samuel Bernard, le riche financier, avec la femme du sieur Fontaine.

Toutes trois furent remarquablement belles et spirituelles. Les deux plus jeunes eurent les mœurs légères de leur temps. Telle ne fut pas la conduite de leur aînée, M^me^ Dupin.

Le mari de M^me^ Dupin était un homme au-dessus de l'ordinaire. Veuf de sa première femme, qui lui avait laissé un fils, le fameux Francueil, dont il est si souvent question dans le journal de M^me^ d'Épinay, il avait épousé M^lle^ Fontaine dans des circonstances singulières, pour lesquelles nous renvoyons à l'ouvrage de M. Honoré Bonhomme. Après son mariage, le crédit de Samuel Bernard lui fit obtenir une ferme générale. Mais ce qui prouve la valeur réelle de M. Dupin, c'est sa réfutation de *l'Esprit des lois*, livre composé avec assez de talent pour que Montesquieu en prît de l'ombrage et en demandât la suppression. Cette suppression lui fut accordée.

M^me^ Dupin passait une partie de l'année à Paris, l'autre au château de Chenonceau, que son mari avait acquis du duc de Bourbon. A la campagne comme à la ville, elle recevait à la fois la haute noblesse, les financiers et les hommes de lettres, attirés par la grâce et la bienveillance de son accueil. Mais les plaisirs de la vie de château ne lui faisaient pas oublier son fils resté à Paris pour ses études. Les lettres qu'elle lui adresse sont un témoignage de ses sentiments de mère, de son bon sens et de l'élévation de son esprit. Il devait mal répondre aux soins dont il était entouré. Rousseau, qui fut l'hôte de Chenonceau, fait pressentir, dans les *Confessions*, la légèreté de la conduite future du jeune Armand.

L'auteur des *Confessions* avait commencé par faire la cour à M^me^ Dupin et s'était vite aperçu qu'il perdait son temps. Ce serait louer fort peu l'aimable châtelaine que de lui faire un mérite de sa résistance. Mais on peut rappeler à son grand honneur qu'elle est peut-être la seule personne dont Rousseau, dans ses *Confessions*, constate sans amertume les bienfaits.

Grâce à sa bonté, grâce aux heureux qu'elle avait faits parmi les paysans, M^me^ Dupin put traverser, sans être inquiétée à Chenonceau, les tristes jours de la Révolution, et mourut, en 1799, entourée du respect et de l'affection de tous.

La deuxième fille de Fontaine, ou plutôt de Samuel Bernard, est, comme nous l'avons dit, M^me^ d'Arty. Devenue la maîtresse du prince de Conti, elle reste son amie sincère, même après la liaison du prince avec la comtesse de Boufflers, jusqu'au jour où, se sentant par trop effacée de son cœur, elle abandonne la place, pour finir, comme M^me^ de Mailly, dans le sein de l'Église.

La troisième sœur, M^me^ de la Touche, est encore moins connue que la précédente. L'auteur est cependant arrivé à reconstituer son existence. Il la montre négligée par son mari, fuyant en Angleterre avec le duc de Knigston. Abandonnée par le noble duc, retrouvée par son fils après dix-sept ans d'absence, et enfin revenant en France, où son mari, sans consentir à la revoir, semble cependant lui pardonner, en faveur de son repentir.

Le volume est complété par une étude sur Samuel Bernard. Encore une figure curieuse que celle de l'orgueilleux financier auquel Louis XIV et Louis XV furent obligés, pour ainsi dire, de faire la cour pour contracter des emprunts; car, dans ce temps-là, la haute banque était indispensable aux monarchies.

Viennent enfin les portraits de M^me^ de Vimeux, qui fit partie du conseil littéraire que Voltaire appelait son *triumvirat*, et de M^me^ de la Ferté-Imbault, devenue, par son mariage, l'alliée de l'illustre maison

d'Étampes. Fille de Mme du Deffant, elle forme, avec sa mère, un saisissant contraste, et peut passer pour une des plus piquantes physionomies de son temps.

Cette analyse ne peut donner qu'une faible idée de l'intérêt du livre de M. Honoré Bonhomme. Celui-ci nous a montré d'ailleurs plus d'une fois, depuis la publication des *Œuvres inédites de Piron*, que l'historien en lui est doublé d'un fin littérateur.

P. C.

Faits divers. Crimes, délits, sinistres de l'année 1882. Un vol. in-12. Paris, Jules Rouff, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Ces faits divers sont classés en catégories telles qu'assassinats, accidents, dévouements, etc. Ils comprennent des causes célèbres comme l'affaire Fenayrou et l'affaire Peltzer; des drames intimes comme l'affaire Rapoport et le suicide de Mlle Feyghine; de beaux exemples de dévouement comme celui du colonel Froidevaux, ou encore des onze marins havrais engloutis en voulant opérer le sauvetage d'un sloop. Que vient faire, après cela, le mariage de Sarah Bernhardt? Comment l'auteur a-t-il entendu classer ce *fait divers?* Est-ce un crime, un délit, ou un sinistre?... C'est mieux que cela : c'est une actualité.

P. C.

Indiscrétions contemporaines, souvenirs intimes, par Joseph d'Arçay. Paris, Ed. Rouveyre et G. Blond, 1883. Un vol. petit in-8.

Livre à lire, plein de détails piquants sur les journalistes contemporains. Autant que possible, l'auteur se borne à parler des morts. Mais il y a partout des vivants qui ont coudoyé ces morts, et il est bien difficile de parler des uns sans parler des autres. Du reste, il règne, à travers le récit de ces souvenirs, un ton exquis de modération et de bonne compagnie assez rare de nos jours pour donner un nouvel attrait aux choses racontées. La malice n'en est pas exclue, Dieu merci; mais elle est toujours polie, et, si l'auteur a des traits acérés, il fait, avant de les décocher, comme les gentilshommes français à Fontenoy; il salue. Les souvenirs sur Véron et sa salle à manger sont connus depuis longtemps et ont fait assez de bruit lors de leur première publication pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en parler plus au long ici. Les détails sur le *National*, sur le duel d'Armand Carrel et sur les journalistes du temps sont pleins d'intérêt. Le travail y rehausse la matière. Je veux dire que le style courtois, le langage à la fois droit et discret de M. Joseph d'Arçay donne à ce qu'il raconte une particulière saveur. Il a vu de près et il juge de haut. C'est un esprit distingué, qui connaît les hommes et qui, sans les déshabiller violemment et sans offenser en rien les convenances et le goût, les pénètre *in cute* et donne d'eux au lecteur une impression juste, en termes précis, modérés et spirituels. Ni la réputation ni la position ne l'éblouissent. Il sait prendre l'acteur sous le costume de son rôle et le débarbouiller de son fard. Je ne veux pour preuve de l'excellence de son jugement que l'opinion qu'il a jusqu'au bout gardée de M. Thiers, ce petit bourgeois mesquin que les malheurs de la France ont fait grand.

Avec les qualités que je viens de lui reconnaître, ce volume qui a le défaut très grave, quoique très commun, d'être un recueil d'articles et non un livre bien composé, est précieux à un autre titre. C'est une mine de renseignements qu'on ne trouverait guère ailleurs sur les hommes de la précédente génération, et il sera impossible désormais d'étudier le journalisme contemporain sans consulter les souvenirs de M. Joseph d'Arçay.

B.-H.-G.

Les Parisiens chez eux, par Jules Hoche. Paris, E. Dentu. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre est mal choisi et ne résume pas du tout l'esprit du livre. On s'attend à une étude sur les Parisiens en général. Au contraire, M. Hoche ne s'occupe que des Parisiens célèbres, surtout dans la littérature et les arts. Sa manière de les passer en revue est originale autant que simple : il choisit un quartier de Paris, le quartier Pigalle, si l'on veut; dans ce quartier, une rue; la rue de Douai, par exemple; M. Edmond About habite au n° 6. L'auteur monte chez M. About, qui occupe les deux premiers étages de la maison avec ses huit enfants. Il parcourt les appartements, admire un superbe sphinx de porphyre et nous apprend que l'auteur de la *Grèce contemporaine* possède, outre sa maison de Paris, deux châteaux, l'un à Saverne, l'autre à Osny. Deux châteaux et huit enfants! Heureux M. About! — Plus loin, au 59, l'auteur entre chez M. Sarcey. Description de l'illustre critique : Sa « grosse figure bouffie de potentat littéraire » plaît à M. Hoche. De plus, il paraît que, dans l'intimité, M. Sarcey parle quelquefois comme un paysan. Enfin on voit chez lui une photographie de Sarah Bernhardt avec cette dédicace : « *A mon critique.* » Tout cela est palpitant d'intérêt.

Ne soyons pas injuste, cependant. S'il y a des détails frivoles dans ce volume, on y trouve aussi des anecdotes qui valent la peine d'être lues : une simple anecdote peint souvent mieux un homme qu'un ouvrage biographique tout entier.

P. C.

Albert Wolff, histoire d'un chroniqueur parisien, par Gustave Toudouze, portrait par Bastien Lepage. Paris, Victor Havard, 1883. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de *Mme Lambelle*, de *la Séductrice*, du *Vice*, de *la Baronne*, ces œuvres si justement consacrées par le succès, a le mérite, rare aujourd'hui, de joindre à la profondeur des pensées la délicatesse du style. Mieux que personne il est capable de juger la littérature contemporaine. Applaudissons donc à son idée de passer en revue « les auteurs ou les promoteurs de nos grandes transformations dans la critique, la peinture, la musique, les sciences et les lettres. » Il commence la série par une étude sur Albert Wolff.

Avouons-le franchement : nous n'avons pas ouvert ce livre sans méfiance. Nous craignions de voir le romancier mal à l'aise pour parler du chroniqueur. Tranchons le mot : nous nous attendions à de la partialité. Eh bien, cette crainte n'a pas tardé à s'évanouir : en effet, si M. Toudouze rend pleine justice au talent d'Albert Wolff, s'il admire dans ses articles « une note personnelle... note caractérisée surtout par des accès d'émotion profonde et sincère », il ne se gêne pas non plus pour lui dire que « son style n'est pas d'une pureté académique » ; et, plus loin, parlant d'une phrase malheureuse échappée au chroniqueur, il déclare que sa phrase « sent trop son journaliste ». Sincérité indispensable, sous peine de faire passer une étude à l'état de dithyrambe insupportable.

Que de souffrances, que d'efforts pour parvenir au rang où le rédacteur du *Figaro* s'est élevé! En sa qualité d'Allemand, Albert Wolff a eu, plus que tout autre, à lutter pour se frayer un chemin (Il ne s'est fait naturaliser Français qu'après la guerre de 1870). Mais la place nous manque pour résumer, même brièvement, cette existence tourmentée. Nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de M. Gustave Toudouze. Aussi bien y verra-t-il que le chroniqueur ne se contente pas d'être un homme d'esprit, c'est aussi un homme de cœur : cela ressort de la parfaite dignité de sa conduite pendant et après la terrible année où la France et l'Allemagne en sont venues aux mains. Et quand on pense que l'une de ces nations était sa patrie d'origine, l'autre sa patrie d'adoption, on se fait une idée des angoisses qu'il dut éprouver pendant la lutte.

M. Toudouze termine en nous présentant Albert Wolff sous un jour intime. On sait que celui-ci est un vrai boulevardier, un joueur passionné et un grand amateur d'œuvres d'art. Des anecdotes curieuses achèvent de mettre en relief cette intéressante physionomie parisienne. P. C.

La Salle des ancêtres, *Portraits civils et militaires*, par le marquis DE BELLEVAL. Paris, Didier et Cie, 1882. 1 vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Nous ne connaissons pas le premier ouvrage de M. de Belleval, mais celui que nous annonçons nous donne grande envie de posséder le volume intitulé *Nos pères, mœurs et coutumes du temps passé;* nous nous le procurerons.

Celui-ci, sur lequel il nous faut porter un jugement, est un bon ouvrage écrit notes sur table; et les notes qui ont servi ont été prises par un fureteur qui sait où l'on furète. Pour faire parler les « portraits » de la galerie de ce qui les pouvait préoccuper, le mignon de Henri III et le raffiné, sous le règne de Louis XIII, de leurs toilettes, de leurs repas, de leurs fêtes et distractions, le lieutenant général des armées du roi et le major des garde-côtes, de l'organisation militaire, de l'avancement, l'auteur a dû se livrer à des recherches nombreuses; sans doute, il a usé des trouvailles de M. Édouard Fournier, mais il en a fait lui-même de très heureuses et de très intéressantes. Peut-être estimera-t-on qu'il aurait dû s'appliquer à faire converser les portraits dans la langue même qu'avaient parlée les portraicturés, peut-être aura-t-on le regret qu'il n'ait point essayé d'emprunter à Marot, à Voiture, aux autres écrivains, leurs belles façons de s'exprimer. Le regret sera peu vif, et, content pour avoir été instruit des mille curiosités historiques exposées et expliquées, on sourira encore, en entendant les aveux de la chanoinesse, ceux du jeune chevalier de Malte, nullement *vierge* et nullement *martyr.* F. G.

Éloges académiques, par M. H. WALLON. Paris, Hachette, 2 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'oraison funèbre, bannie des cathédrales, a pour refuge les Académies. Entre les *Éloges* de M. Wallon et les *Oraisons* de Bossuet, la différence est la même qu'entre la coupole de l'Institut et les hautes nefs de Notre-Dame ou de la basilique de Saint-Denis : c'est le sublime qui manque.

Mais la simplicité correcte de l'honorable secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ajoute à ces notices laudatives un accent de sincérité qui les rend plus attachantes.

Depuis dix ans qu'il a été choisi par l'Académie comme secrétaire perpétuel, M. Wallon a trop souvent rencontré la douloureuse occasion de retracer la vie et de rappeler les œuvres de ses collègues emportés par la mort.

Il faut avoir hâte de dire que cette mission délicate a été rarement remplie avec autant de zèle et autant de tact. L'historien éminent qui fut le *père de la Constitution* sait bien que relever la gloire des académiciens, c'est rehausser le prestige de l'Académie, et au fond du cœur peut-être murmure-t-il son

Quorum pars magna fui.

Mais qu'importe! L'Académie des inscriptions et belles-lettres est certainement l'une des moins inutiles, et bien que dans le vulgaire elle jouisse d'une moindre célébrité, elle exerce, parmi les travailleurs de l'histoire et de la philosophie comme de la philologie, une influence heureuse et féconde, et stimule de savantes et difficiles entreprises.

Ce n'est pas le plus souvent par le brillant du style ni par les qualités séduisantes de l'imagination que se recommandent ses membres ordinaires. — *Ordinaires* n'est pas une épigramme, c'est le titre officiel de ces messieurs. — Mais tous ils ont apporté leur part de lumière dans l'exhumation du passé ou dans la diffusion des littératures et des législations lointaines.

Le premier volume de M. Wallon nous fait connaître d'abord le comte Beugnot, fils du conventionnel devenu comte de l'Empire. Arthur Beugnot s'était spécialement consacré à reconstituer l'histoire de l'administration du moyen âge. Puis c'est le portrait de M. Ch. Magnin, qui se livra à de si curieuses recherches sur le théâtre de cette même époque et sur

les théâtres étrangers, voire même celui des Chinois. Stanislas Julien, que l'Europe saluait comme le plus expert en matière de langue et de littérature chinoises, et Emmanuel de Rougé, que sa vocation naturelle porta vers les études orientales, sont dignement honorés, et leurs œuvres, justement appréciées par un homme qui s'est donné la peine, ou plutôt le plaisir, de les connaître.

Pour M. Guigniaut, ancien directeur de l'École normale et ancien professeur à la Sorbonne, M. Wallon ressent plus que de la sympathie et de l'admiration : il se mêle à ces sentiments la religion du souvenir et la reconnaissance d'un disciple, d'un élève à qui son maître n'a pas ménagé les marques de sa bienveillance.

Le second volume contient les notices sur MM. Naudet, Caussin de Perceval, Lenormant, Caignard, de Saulcy et Paulin Paris, tous érudits et opiniâtres travailleurs, qui ont prouvé qu'on pouvait être savant sans cesser d'avoir de l'esprit. Elles ne le cèdent en rien aux précédentes pour l'étude critique des œuvres et des caractères.

Sans doute le plan uniforme de toutes ces notices, l'ordonnance toute semblable de l'éloge et une certaine analogie des louanges, défauts obligés du genre, ne laissent pas de fatiguer un peu; mais ce ne sont pas des chapitres à lire coup sur coup. Il y faut prendre son temps. Et l'on retrouve alors, une fois franchies les formes traditionnelles de l'Académie, un élément de vif intérêt. La diversité des études de ces vénérables morts, plus ou moins illustres, ramène de la variété dans l'analyse et la critique; et l'on apprend beaucoup et sans peine dans ces deux volumes. P. Z.

Bréviaire de l'amour expérimental, par le docteur Jules Guyot. *Édition elzévirienne*. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1 vol. in-16. — Prix : 5 francs.

Le poète l'a murmuré dans son beau langage :

Le meilleur moment des amours
N'est pas quand on a dit: Je t'aime!

Il est à cette heure

Où le parfum seul des cheveux
Paraît une faveur conquise...
Heure de la tendresse exquise
Où les respects sont des aveux!

Ce n'est pas du meilleur moment des amours qu'il est parlé dans ces quelques pages, écrites naguère à l'usage d'un prince de la maison impériale et publiées aujourd'hui, pour la plus grande garantie des maris contre de certaines infortunes, par deux amis de l'auteur. Aux hommes mariés M. le docteur Guyot donne le conseil, — il faut qu'on nous entende à demi-mot, — le conseil d'être et de demeurer amoureux. « Ne soyez pas trop réservés, leur dit-il, ce serait imprudence de votre part. La pratique de toutes les vertus et, en plus, la vertu, sont choses faciles pour la femme qui trouve, en son mari, un amant à la fois passionné et délicat. L'amour fait la famille ou la détruit; par suite, il perd les nations ou assure leur grandeur. Il faut savoir aimer; et prouver l'amour, c'est le faire éprouver. »

Se rappelle-t-on cette lettre à Falconet, dans laquelle Diderot a parlé de son amour pour Mlle Volland? « Entre ses bras, ce n'est pas mon bonheur, c'est le sien que j'ai cherché! » M. le docteur Jules Guyot ne connaissait sans doute pas cette jolie phrase, expression d'un amour profondément sincère. Quoi qu'il en soit, tous les conseils qu'il formule se pourraient résumer en un seul : Ne recherchez pas votre bonheur, mais celui de votre femme. F. G.

Les Célébrités contemporaines. — *Littérature,* — *Politique,* — *Beaux-Arts,* — *Sciences, etc.* Paris, A. Quantin, 1883. — Chaque biographie, avec portrait et fac-similé : 75 centimes.

Dans la partie de la galerie déjà ouverte au public, de nombreux cadres qui ne portent rien encore que des noms; mais quelques portraits sont achevés et placés : ceux de Victor Hugo, de M. Jules Grévy, de Louis Blanc, de Léon Gambetta. Ils sont bien faits.

Nous allons en parler; nous voulons louer auparavant qui a pensé à inaugurer cette nouvelle galerie. Il a eu une bonne inspiration et il a choisi le meilleur conseil. Confier à un seul artiste le soin de retracer les traits de toutes les célébrités contemporaines, c'eût été lui imposer une lourde tâche; c'eût été aussi risquer fort d'avoir des portraits exécutés, ceux-ci avec un sentiment de vive admiration pour les modèles, ceux-là avec des sentiments peut-être contraires. Voici les sages résolutions qui ont été prises : chaque toile aura même mesure; chaque portrait sera fait — laissons là notre comparaison du métier d'écrivain avec celui du peintre — par un littérateur capable de prouver une véritable impartialité. Le conseil est le meilleur, avons-nous dit; oui, car les années peuvent venir et une nouvelle génération succéder à la nôtre : la suite des *biographies* écrites en 1883 n'en gardera pas moins, pour nos enfants, toute sa valeur. Sans doute, bien avant un demi-siècle, l'oubli enveloppera beaucoup de ceux de nos contemporains qui tiennent une place; mais parce que le biographe ne se sera pas attaché à établir quelle place, méritée ou non, ils ont précisément tenue, la génération de demain, sans nous accuser d'avoir légitimé des réputations usurpées, connaîtra toute notre époque, à s'enquérir seulement de nos « célébrités ».

Nous revenons aux portraits. — C'est M. Jules Claretie qui a fait celui de Victor Hugo. M. Claretie est un des familiers de la maison du poète, et il nous montre le poète chez lui, occupé, le matin, à composer drames ou romans, et, le soir, recevant ses amis et causant; il nous le montre grand-père, entouré de ses petits-enfants. — M. Lucien Delabrousse s'est chargé de nous représenter le citoyen intègre

qu'un vote du Congrès a appelé, il y a quatre ans, à la présidence de la République; et il l'a représenté deux fois, dans deux attitudes : d'abord, à l'Élysée; ensuite, là-bas, chassant à travers les bois, d'abord en magistrat, ensuite en propriétaire bienveillant à tous. — M. Hector Depasse, avec une émotion contenue, nous fait voir le grand patriote à Bordeaux, organisant la défense, le grand orateur à la tribune, appelant l'union, la concorde. — M. Charles Edmond a porté sur Louis Blanc des jugements desquels l'histoire appellera : il n'a pas trop vanté le talent académique de l'écrivain; il a vanté trop complaisamment les mérites de l'historien, qui a manqué de sens critique, et il a été bien indulgent pour le représentant, pour le député, à qui faisait défaut ce qu'on nomme l'esprit de gouvernement. Son honnêteté politique ne pouvait pas être trop célébrée.

Les eaux-fortes sont parfaites d'exécution et les fac-similés d'autographes n'ajoutent pas peu non plus à l'intérêt que présentent les biographies. F. G.

BEAUX-ARTS

Préois de l'histoire de l'Art, rédigé conformément aux programmes officiels, par M. François Bournand, professeur d'histoire de l'Art à l'Association polytechnique. Paris, Delalain frères. 1 vol. de 140 pages, in-16.

M. François Bournand a fait, à l'Association polytechnique, un cours d'histoire de l'Art, ou, plus exactement, un cours d'histoire de l'Architecture, de la Sculpture et de la Peinture. Naturellement, il a été obligé de prendre des notes dans les auteurs qui ont écrit sur ces matières. Puis, le cours achevé, il s'est dit que ses notes, prises consciencieusement d'ailleurs, pourraient faire l'objet d'un volume. Il les a réunies, classées par ordre de dates et... les a portées chez un éditeur classique, n'oubliant qu'une chose, mais la principale : de les relire et de les corriger avec soin. Du moins, c'est ce que nous avons conclu de certaines phrases négligées et d'une foule d'expressions impropres. Défauts d'autant plus regrettables que le livre s'adresse spécialement à la jeunesse, et que, mieux écrit, nous le recommanderions comme un utile *memento*. P. C.

L'hôtel Drouot et la curiosité en 1882, avec une préface par M. Armand Sylvestre. Deuxième année. 1 vol. in-12. Paris, G. Charpentier, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

M. Paul Eudel continue la série de ses comptes rendus des ventes à l'hôtel Drouot. Cette année, son livre est intitulé *l'Hôtel Drouot et la curiosité*. L'auteur a voulu indiquer, en ajoutant ces derniers mots, son intention de ne pas rester enfermé dans l'Hôtel, mais de faire l'école buissonnière, de tenter des excursions chez les collectionneurs particuliers et d'aborder les questions d'art partout où elles se présenteront. C'est ainsi que son ouvrage, au lieu d'avoir la sécheresse qui caractérise certains comptes rendus, est rempli de souvenirs, d'anecdotes et d'aperçus qui trahissent chez M. Eudel un amateur distingué.

L'année 1882 a été bonne pour l'hôtel Drouot. Il suffit de se rappeler le succès des ventes de Saint-Victor, Heilbronn, de Balzac, Febvre, Courbet, etc. Les détails que M. Eudel nous donne à leur sujet sont autant de documents précieux pour l'histoire de l'art et celle de notre temps.

N'oublions pas de mentionner la préface, due à la plume délicate d'Armand Sylvestre. P. C.

Comment on devient dessinateur, par Viollet-le-Duc. Paris, Hetzel et Cie, éditeurs. Grand in-18. — Prix : 4 francs.

Cet intéressant volume est la réduction d'un plus long ouvrage de l'illustre architecte, publié par les mêmes éditeurs, sous le titre d'*Histoire d'un dessinateur*. MM. Hetzel, pour le faire entrer dans leur *Bibliothèque des professions commerciales*, etc., l'ont abrégé. Et sous cette forme ils espèrent mettre en les mains des enfants, et des jeunes gens surtout, un guide suffisant pour apprendre le dessin et se préparer ainsi une carrière fructueuse.

Leur intention est louable, mais il est permis de douter de l'efficacité absolue de la tentative. Tel qu'il est, ce manuel semble plutôt fait pour expliquer la science du dessin à ceux qui déjà en ont pratiqué l'art, ou pour ouvrir des moyens d'application rationnelle à ceux qui l'enseignent. Mais il y est trop souvent employé des démonstrations géométriques pour qu'un esprit encore peu formé saisisse du premier, voire même du second coup. M. Viollet-le-Duc, par la bouche du M. Majorin qu'il met en scène, procède en supposant son élève très intelligent, et inconsciemment il parle une langue très-claire pour celui qui sait déjà, difficile en plus d'une page pour celui qui veut sortir de son ignorance.

Ajoutons, comme un éloge, que si *Comment on devient dessinateur* n'est pas de nature à former un seul dessinateur, la lecture de l'ouvrage peut suggérer à beaucoup le goût de le devenir.

P. Z.

HISTOIRE

Chronologie — Documents — Mémoires

Le Maréchal Bugeaud d'après sa correspondance intime, par le comte H. d'Ideville, tome III. Paris, Didot, 1882, gr. in-8. — Prix : 8 francs le volume.

Si la voix du peuple n'est pas toujours la voix de Dieu, il faut avouer qu'elle est souvent l'organe du bon sens et de la vérité. L'opinion que le vulgaire s'était faite du maréchal Bugeaud, d'après ses allures publiques, ses discours et ses exploits, ne diffère pas essentiellement de celle que l'on prend de lui, maintenant que l'on a pu l'étudier à l'aise dans ces trois copieux volumes consacrés à sa biographie. Ayant vécu longtemps aux champs avec des inférieurs, habitué à leur parler en maître, il en avait gardé le ton du commandement, l'air autoritaire. Dans le monde, on était froissé de son manque de tact. Il parlait à satiété de lui, de ses actes, qu'il vantait sans cesse, arborant au nez des autres sa supériorité, convaincu dans son for intérieur qu'il était en tout le plus capable de tous. Susceptible pourtant envers le roi et ses ministres, d'une déférence et d'un moelleux qui lui réussissaient à merveille, le courtisan bourru savait adoucir au besoin la rudesse de son écorce et nager habilement entre deux eaux. On lui passait volontiers ces légers travers et ce que sa brusquerie avait de choquant au premier abord en faveur de sa probité réelle, de ses talents militaires, qui étaient grands, en faveur aussi d'un fonds de patriotisme incontestable, bien qu'il eût l'adresse de le concilier avec ses intérêts personnels. Bugeaud n'a rien des vertus antiques ; c'est un bourgeois de notre siècle.

Ce tome III et dernier le reprend en 1845, à son retour en Algérie, où sa correspondance assure que l'armée et la population le réclamaient à grands cris, et le mène jusqu'au 10 juin 1849, jour où il fut emporté brusquement par une attaque de choléra ; il n'avait que soixante-cinq ans. La fin de son gouvernement général fut moins brillante que ses débuts ; il ne retrouva pas l'occasion d'un second triomphe d'Isly et s'usa à la poursuite de Bou-Maza, Bel-Kassem, Ben Salem et autre menue monnaie d'Abd-el-Kader. Avec ces Arabes, c'est à recommencer toujours. « Cette nation-là, disait Saint-Arnaud, naît un fusil entre les mains et un cheval entre les jambes. » Contre un ennemi de ce genre, on est condamné à des expéditions rapprochées et fréquentes. Dans les intervalles fort rares qu'elles lui laissaient, Bugeaud s'occupa comme à son ordinaire de l'organisation et de l'administration de sa conquête, constituant les bureaux arabes, créant des villages, des pénitenciers agricoles, essayant de coloniser l'Algérie avec les soldats libérés du service. Il fut plus d'une fois contrarié dans l'application de ce système, auquel il tenait beaucoup et que bien des gens autour de lui n'approuvaient pas. Plusieurs des plus intelligents parmi les officiers supérieurs placés sous ses ordres lui étaient sourdement hostiles. Lamoricière, entre autres, paraît lui avoir fait une opposition assez vive. Dégoûté à la fin, ou cédant peut-être à un désir secret du roi qui voulait offrir à son fils d'Aumale des occasions de se signaler, le duc d'Isly demanda et obtint son rappel. Ce fut probablement pour lui un grand crève-cœur de quitter l'Afrique en laissant à d'autres la gloire de prendre l'émir, cet ennemi insaisissable qu'il avait tant de fois poursuivi lui-même sans pouvoir mettre jamais la main dessus.

M. d'Ideville, qui est constamment à genoux devant son héros, pousse à cet endroit l'adulation jusqu'à lui attribuer une influence miraculeuse. « Il semblait, dit-il, que sa seule présence dût contenir les éléments comme les Arabes ; à peine, en effet, s'embarquait-il pour la France que les désastres ou les calamités fondaient sur notre colonie. » Il y aurait là vraiment quelque superstition, s'il n'y fallait voir plutôt un cachet de rhétorique. C'est ainsi que plus loin le même biographe établit avec le plus grand sérieux un parallèle entre Bugeaud-Marius et Lamoricière-Sylla. Exercice de collège, où vas-tu te fourrer!

Le souvenir de son passage à la préfecture d'Alger revient de temps à autre fort désagréablement à M. d'Ideville ; on dirait qu'il a mal digéré sa disgrâce ; elle lui donne encore d'aigres retours et une sorte de tic. Il ressemble trait pour trait au Lorie si finement croqué dans le dernier roman d'Alphonse Daudet, *l'Évangéliste*, qui aime tant à redire les hauts faits de son administration, les services rendus à la colonie par ses facultés organisatrices. Il s'oublie, lui aussi, le bras tendu vers des auditeurs imaginaires, à répéter les phrases creuses de ses anciens discours : « Beaucoup de place et tout à faire!... la devise des pays neufs, messieurs!... »

Le politicien maladroit que l'on a vu, au lendemain de la mort de Chanzy, commettre si étourdiment des indiscrétions, au risque de mêler une note discordante à d'unanimes regrets, affiche à tout propos un mortel ressentiment contre l'insurrection libérale de février 1848. Pour tout esprit que n'offusquerait pas la passion politique, cette révolution fut, quoi qu'on

en dise, un mouvement comme un autre, légitime et naturel. Louis-Philippe, qui avait pêché sa couronne en eau trouble, la perdit de même; une émotion populaire la lui avait donnée, une autre la lui enleva. L'histoire inflige ainsi aux princes des leçons dont, pour leur malheur, ils ne profitent guère. Il n'y a donc pas, ce me semble, à voir là une criminelle folie que la France n'aurait pas fini d'expier encore, ainsi que le prétend M. d'Ideville. La lucarne de l'orléanisme est décidément un mauvais poste pour voir les choses de sang-froid. Laissons ce triste biographe à ses jérémiades rétrospectives, à ses fureurs comiques, et revenons au maréchal.

On sait le rôle qu'il faillit jouer en cette occasion. Appelé d'abord au commandement des troupes chargées de réprimer la première effervescence de Paris en révolte, il n'eut pas le temps de mettre à exécution les mesures qu'il avait prises. On craignit que son impopularité ne nuisît à la dynastie menacée, et Louis-Philippe sacrifia son vieux serviteur à l'espoir de sauver ainsi son trône.

Après avoir un peu gémi au départ du roi et des princes qu'il aimait et qui l'avaient choyé, Bugeaud en prit son parti. Il offrit même, ce dont il eût pu se dispenser, ses services à Lamartine. Celui-ci n'eut garde de les accepter. Bientôt même, cédant à la manie universelle, l'ambitieux guerrier conçut l'idée saugrenue de se porter candidat à la présidence de la république; mais, sitôt après la nomination de Louis Bonaparte, il se rallia à lui et reçut en récompense le commandement de l'armée des Alpes. Fermons vite les yeux sur l'attitude qu'il y affecta, la pointe de l'épée tendue vers Paris, et, au lieu de surveiller la frontière, n'attendant qu'un signal du prince pour courir sus aux républicains. Il eût de grand cœur, si la mort n'y avait mis bon ordre, prêté les mains au 2 décembre. A son défaut, ce fut son élève préféré, Saint-Arnaud, qui fit le coup. Tout cela ne fait l'éloge ni de l'un ni de l'autre. « Champs de bataille ou assemblées publiques, deux champs de gloire pour les hommes », a dit Homère. Oui, à condition que le soldat, devenu député ou sénateur, laissera son épée au vestiaire et ne la jettera pas dans la balance au moment décisif. Malheur à qui serait tenté de l'oublier! La France, aujourd'hui émancipée, n'entend plus qu'on la fasse marcher à la baguette comme un régiment. A. P.

Les chevaux dans les temps préhistoriques et historiques, par A. C. Piétrement. — Paris, Librairie Germer Baillière et Cie, 108, boulevard Saint-Germain, 1883. — Prix: 15 fr.

Quelle est l'origine du cheval? De tout temps la science a répondu : « On l'ignore; car nulle part on ne trouve de traces authentiques de cheval sauvage. » Cette explication n'a plus sa raison d'être aujourd'hui. Déjà, en 1870, notre auteur avait essayé de miner ce raisonnement scientifique par la publication de ses *Origines du cheval domestique;* mais ce n'était là qu'un coup d'essai. Dès lors, pendant une douzaine d'années environ, M. Piétrement se recueillit dans le silence et dans l'étude. Il attendait que les travaux de son ami, M. André Sanson, le célèbre professeur de zoologie et de zootechnie à l'Institut national agronomique, vinssent lui apporter la certitude, et non pas seulement un degré de plus dans la probabilité des caractères différentiels, typiques, de nos espèces et races domestiques. Sans la connaissance exacte de ces caractères, comment découvrir, en effet, le vrai sens historique de certains mythes? comment apprécier la portée de certaines traditions et de quelques anciens textes jusqu'alors restés lettre morte? comment enfin tirer parti des représentations graphiques de chevaux qu'on rencontre sur les anciens monuments de la Perse, de l'Assyrie, etc.? Armé, si je puis m'exprimer ainsi, de tous les progrès les plus récents de la zoologie, de l'archéologie et de la philologie, M. Piétrement a abordé d'une manière vraiment remarquable la question de l'origine de l'espèce chevaline. Est-elle résolue? Ce serait de la témérité que de le croire; avant tout, il faudrait donner la solution de certaines questions préjudicielles, par exemple : le *Zend-Avesta,* le *Véda* sont-ils antérieurs à la *Bible?* La science hésite encore.

Si, tant qu'ont duré les temps historiques, il est impossible de constater l'existence de chevaux sauvages, la période *quaternaire,* suivant la remarque de M. Piétrement, n'en montre pas d'autres. Plus de doute que durant *cet âge de la pierre taillée,* dans l'Europe occidentale, les hommes ont chassé et mangé les chevaux sans les domestiquer. Qu'on se rappelle les *chevaux de Solutré* et quelques autres découvertes paléontologiques analogues.

C'est au début de l'époque actuelle que l'on voit commencer la domestication des animaux nés sociables. Laissons parler M. Piétrement : « La rigueur des hivers et la sécheresse des étés arrêtèrent ou ralentirent périodiquement la végétation sur une grande partie de la surface de la terre. Le nombre des animaux diminua d'autant, et les populations humaines furent ainsi menacées d'une disette qui devait les forcer à décroître ou à changer d'habitudes. — C'est alors que, sur divers points du globe, certaines populations les mieux douées, les plus capables de se plier à de nouvelles conditions d'existence, et d'y conformer leur conduite, se sont décidées à domestiquer les animaux les plus sociables. Elles ont élevé des troupeaux destinés à combler le vide laissé par l'insuffisance des chasses devenues plus difficiles et moins fructueuses au milieu d'une faune appauvrie; en un mot, elles sont devenues pastorales, puis agricoles. »

Le nombre des races chevalines encore subsistantes, qui ont été domestiquées dans leurs aires géographiques naturelles, s'élève seulement au chiffre de huit : deux dans l'Asie centrale et six en Europe. Ces dernières, désignées sous les noms de Germanique, Frisonne, Belge, Britannique, Irlandaise et Séquanaise, n'ont point disparu sous l'influence numérique des troupeaux amenés dans l'Europe occidentale par les importateurs de la pierre polie, les peuples aryas; on les distingue encore de nos jours.

L'une des deux races asiatiques, la *Mongolique*, improprement dénommée *Africaine*, a pris naissance dans le pays compris entre les monts Altaï au nord, les monts Célestes au sud, le désert de Gobi à l'est, et les monts Alatau à l'ouest. La première, elle a envahi les contrées asiatiques privées de l'usage du cheval, notamment la Chine, l'Inde, etc.

Quant à la seconde, la race *aryenne*, partie des environs du lac Balkach (pays actuellement connu sous le nom de Semiretché), émigrant à son tour dans l'Asie antérieure, ne tarda pas à rencontrer la race mongolique. Comme leurs maîtres, les deux races chevalines asiatiques combattirent aussitôt pour la possession du sol. Tandis que les Hyksos, mélange de Mongols et de Sémites, rejetés de leur patrie par les nouveaux venus, faisaient la conquête de l'Égypte, y introduisaient la race chevaline mongolique, l'importaient même jusque dans les États barbaresques, en longeant le littoral méditerranéen, les Aryas, dominateurs absolus de l'Assyrie, quittèrent cette contrée, vers le commencement de notre ère, pour passer en Arabie où il n'existait pas encore de chevaux, et qu'ils peuplèrent de l'espèce aryenne. C'est ce que les Aryas firent aussi en Grèce et dans le reste de l'Europe, sauf dans les régions occupées par les six races indigènes précitées.

L'Amérique elle-même, qui ne connaissait pas le cheval lors de l'arrivée des Européens, subit le même sort que l'Arabie.

M. Piétrement affirmait avec raison que l'histoire des chevaux éclairait tout un côté de l'histoire des peuples qui les ont chassés et mangés, qui les ont ensuite domestiqués pour continuer à s'en nourrir, et qui plus tard en ont fait des auxiliaires incomparables pour leurs migrations et leurs conquêtes. Tel est le résumé très sommaire de la magnifique étude qui vient de mettre M. Piétrement au rang des anthropologistes les plus distingués.

Un chapitre de l'histoire de l'homme manquait à la science : l'auteur des *Chevaux aux temps préhistoriques et historiques* l'a écrit. L. B.

Histoire des peuples de l'Orient, avec de nombreuses illustrations d'après les monuments authentiques; ouvrage rédigé conformément au programme du 2 août 1880, par Louis Ménard, docteur ès lettres. Cours de sixième; un vol. in-12. Paris, Ch. Delagrave, 1882.

Nous n'avons lu encore que les chapitres consacrés à l'Égypte. Nous sommes sous le charme. Le livre est écrit de main de littérateur et de savant. S'il conviendra parfaitement aux enfants auxquels il est destiné, nous n'osons trop l'assurer; volontiers nous estimerions que des phrases comme celle-ci : « La vingtième dynastie paraît avoir fini, comme les autres, par une lente décadence; les Égyptiens devaient y être habitués, car c'est la conséquence nécessaire du système monarchique. Les gouvernements s'usent comme un habit ou une paire de souliers; une république se renouvelle par des élections périodiques et des réformes constitutionnelles; mais la monarchie veut rendre le pouvoir immuable et n'aboutit qu'à des révolutions; » que des phrases comme celle-là : « L'aspiration vers l'idéal a sa source dans le sentiment de la haute dignité de l'homme, et ne pouvait se produire que dans une société républicaine; » sont tout au moins inutiles. Nous partageons les opinions politiques de l'auteur, telles qu'il les a accusées dans son livre; mais nous ne pensons pas, pour cela, qu'il faille enseigner à l'enfant le mépris de toutes les formes du gouvernement monarchique. La monarchie constitutionnelle parlementaire permet tous les progrès, elle peut assurer la dignité de l'homme, tout aussi bien que certaines démocraties, et mieux, à coup sûr, que celles-là qui substituent comme fondement des constitutions et des lois le principe d'égalité au principe de liberté. Cette seule réserve faite, nous ne saurions assez vanter le travail de M. Louis Ménard.

Il dit, à un certain endroit : « Aujourd'hui, la linguistique et l'archéologie sont pour l'histoire des auxiliaires aussi importants que la paléontologie pour l'histoire naturelle. On a exhumé des fossiles, les papyrus de l'Égypte, les briques de l'Assyrie, les livres sacrés de l'Inde et de la Perse. L'étude de la langue sanskrite et de la langue zende, le déchiffrement des hiéroglyphes et des inscriptions cunéiformes ouvrent à l'histoire ancienne de l'Orient un champ nouveau et presque indéfini. Sans doute il y reste bien des lacunes et la plupart ne seront jamais comblées, mais l'histoire ne consiste pas seulement dans la succession des événements. La connaissance des idées est plus importante que celle des faits. La philologie comparée nous éclaire sur les affinités des races, les langues primitives nous font comprendre la religion, qui est la première forme de la pensée des peuples, et la poésie qui est la plus ancienne forme de l'art. Les œuvres de l'architecture, de la sculpture, des arts domestiques, sont des témoins muets et irrécusables des mœurs et des usages d'une nation. » Il a voyagé en Égypte, il a visité les édifices en ruines, il a considéré les fresques des murailles et les peintures des bières, et il a fait l'histoire des idées après l'histoire des faits. Quel bon manuel à lire avant de s'en aller au Louvre! Nous écrivons manuel, le mot dit trop peu; le livre est plus et mieux que cela : il enferme des vues ingénieuses sur l'art, sur la religion des Égyptiens. L'art, exclusivement religieux à ses débuts, suivant une doctrine longtemps acceptée, descendrait peu à peu de l'idéal dans la réalité; M. Louis Ménard l'établit nettement : l'art, sous l'ancien empire, est purement réaliste et individuel : « Toutes les peintures reproduisent des scènes empruntées à la vie de tous les jours, à l'agriculture, à la pêche, aux diverses industries. On n'y trouve aucun symbole religieux. » De très nombreuses vignettes, copies de ces peintures, illustrent, au reste, l'exposé historique ainsi que l'étude sur les usages et les mœurs.

L'ouvrage fait partie d'un cours d'histoire conforme à un programme universitaire; il est ouvrage d'écolier; il est aussi volume que le père de famille peut lire pour son profit et son plus vif plaisir. F. G.

GÉOGRAPHIE
Ethnologie — Voyages

Le Caire et ses environs, caractères, mœurs, coutumes des Égyptiens modernes, par H. de Vaujany, directeur des études à l'École des langues du Caire. Paris, Plon et C^ie^. Un vol. in-18.

Cet ouvrage fait partie d'une série consacrée par les éditeurs à la description de l'Égypte. L'idée en elle-même n'a rien que de louable, mais l'exécution présente certaines défaillances. Les pays orientaux sont séduisants, il est vrai, mais on en a bien abusé quelque peu, à notre avis. Le livre de M. de Vaujany n'a même pas le mérite de leur conserver cette séduction naturelle sur laquelle nous commençons à nous blaser. Il a tout l'attrait d'un *guide*, avec des prétentions en plus. L'auteur décrit par le menu cette ville du Caire, si pleine de soleil et de souvenirs, et il trouve moyen de rester froid et superficiel, tout en devenant oiseux à force d'abondance. L'observation et l'appréciation personnelles, qui ont bien leur intérêt quand il s'agit de pays déjà connus du lecteur, font complètement défaut. En somme, l'ouvrage de M. de Vaujany peut être très utile, mais il n'est pas attrayant.

E. F.

A travers Venise, par Jules Gourdault. Ouvrage illustré de nombreuses gravures dans le texte et de treize eaux-fortes par les premiers artistes. Un vol. in-4°. Librairie de l'Art, J. Rouam, imprimeur-éditeur, 33, avenue de l'Opéra; Paris, 1883. — Prix : 25 francs.

Quoique les événements qui se sont accomplis depuis vingt-cinq ans aient singulièrement changé l'aspect de Venise et plus que cinq siècles ne l'avaient pu faire; quoique le noble paysage de ses abords ne puisse plus être aperçu que dans le rapide éclair de l'arrivée en chemin de fer; quoique beaucoup de ses palais soient dégradés et que plusieurs tombent en ruines, le simple nom de Venise suffit à faire lever dans notre mémoire, comme un vol d'abeilles, tout un essaim de souvenirs romantiques! De Canaletto à Ziem en passant par Guardi et Turner, de Casanova à Musset en passant par Byron, Venise, le palais Ducal, la Piazzetta, Saint-Marc, le Rialto, le pont des Soupirs, le grand canal, les noires gondoles et leurs gondoliers disant les chants du Tasse, et le Conseil des Dix, et les plombs de Silvio Pellico, et le *pendule* d'Edgar Poë ; nous avons beau savoir que tout cela est étrangement surfait par l'imagination des poètes et des romanciers, tout cela n'en reste pas moins l'attrait suprême de l'Italie, comme l'œillet rouge piqué dans les cheveux de la mère, *parens*, ou la rose à son sein. Ce nom « Venise », en tête d'un livre, est un sésame magique qui le fait ouvrir, feuilleter, lire avec un plaisir toujours renouvelé, avec une curiosité que rien ne lasse. A plus forte raison, l'effet est-il infaillible lorsqu'au texte rapide, enjoué, plein de vivantes anecdotes comme l'est celui de M. Jules Gourdault, s'ajoute le puissant attrait de l'image, qui fait passer sous nos yeux non seulement les œuvres consacrées des grands maîtres vénitiens, mais encore toute la cité moderne et ses places, et ses ponts, et ses églises, et ses architectures étranges, et ses ruelles d'eau égayées par la jolie pointe d'eau-fortiste de M. Léon Gaucherel et la plume et le crayon d'Ettore Tito, de Georges Guiaud, de Mouchot, de William Wyld, de miss Clara Montalba, de C. van Haanen, etc., etc. — Me sera-t-il permis de faire, en terminant cette trop courte notice, une petite querelle à nos peintres modernes sur le sans façon avec lequel ils traitent la réalité? Voici, par exemple, la façade du palais ducal sur la riva de' Schiavoni; chacun sait que les ouvertures percées sur cette façade sont dissimétriques, que les deux fenêtres de droite ne sont pas au même niveau ni du même style que les quatre autres. M. Ziem ne tient aucun compte de cette différence et si M. Mouchot en tient compte, il en exagère les dimensions et ajoute un œil-de-bœuf qui n'existe pas dans ce beau et libre monument. C'est peu de chose, dira-t-on? Eh bien, cette inexactitude me met en défiance sur le reste. A quoi bon ces supercheries? Je dis « supercheries », car j'aime mieux croire à un faux calcul de partisans de « l'art pour l'art » qu'à de la négligence. E. C.

Souvenirs du Far-West, par le baron Arnold de Woelmont. Paris, Plon, édit.; in-18.

Du Pacifique à l'Atlantique, par le *transcontinental railway*, c'est un voyage de sept jours et autant de nuits, sans quitter le wagon. Il ne manque pas d'Américains qui l'exécutent : M. de Woelmont, qui n'est pas yankee, n'a pas reculé devant cette réclusion dans une prison roulante. Le trajet heureusement est coupé d'incidents imprévus qui rompent la monotonie. Par exemple, tout à coup éclatent des fusées et des coups de feu. Le train, lancé à toute vapeur, prend peu à peu une allure plus modérée et finit par stopper. On croit à une attaque de brigands : on se prépare à la résistance; pas du tout : quatre trappeurs, dans leur costume connu, entrent et s'asseoient tranquillement, leurs armes entre leurs jambes. Le chemin de fer passait près de leur établissement; personne ne se

plaignit qu'ils eussent arrêté le train plutôt que d'aller l'attendre à la prochaine station distante de cinq à six lieues.

L'auteur de ces souvenirs a parcouru non seulement la grande ligne du chemin de fer, mais tout le Far-West, jusqu'à la cité du Lac salé et la tribu religieuse et polygame des mormons. Ses notes sont curieuses, écrites d'un style facile. Assurément bon nombre de ces renseignements nous ont été donnés déjà; mais l'auteur leur a imprimé un cachet personnel. Ce sont des choses vues : il ne se jette pas dans les considérations sociales ou politiques. Il observe et s'amuse d'observer. Une part de son plaisir se communique au lecteur, qui lui doit un remerciement.

La description des sites, sobre et précise, l'indication nette de certains traits de mœurs, c'est là ce qui plaît surtout dans ce livre agréable et sans prétention.

P. Z.

Anvers (six livraisons), par Camille Lemonnier, dans *le Tour du Monde* (Hachette et Cie).

M. Camille Lemonnier vient d'achever, dans *le Tour du Monde* d'Édouard Charton, la description de la ville et du pays d'Anvers. Mieux que personne, il était fait pour ce travail d'artiste, dans lequel on ne sait où commence l'écrivain, où finit le peintre. Nos vieilles villes flamandes ont à tel point conservé leur cachet, malgré la rongeante civilisation, que la moisson du descripteur y est intarissable, et l'imagination évoquant les temps où dans l'ombre des pignons passaient les sombreros de la domination espagnole, se délecte dans la saveur des choses passées.

De la petite ville de Malines, où « les bruits semblent se dissoudre dans du sommeil, un sommeil qui monterait des pavés, gagnerait le dedans des maisons, envelopperait les ménages, petit à petit endormirait les êtres et les choses » de Malines, la pieuse et la quiète, Camille Lemonnier pénètre dans la vieille ville d'Anvers par les fortifications; et aussitôt à son style si pictural se communique le mouvement étrange de cette cité où tout, bêtes, gens et choses, s'agite dans l'activité fiévreuse des centres commerciaux. Plus loin, l'écrivain se calme: entré dans la majesté hautaine de l'art, il semble se recueillir dans la contemplation religieuse de l'artiste qui subit la magique communication du beau. Et c'est Rubens le géant qui frappe ses yeux. Les carnations brûlantes, les musculatures énormes, les rouges ensanglantés s'allument, communiquant leur flamme. Transporté en plein passé, l'écrivain évoque : « Ma rêverie prenait corps dans une de ces luxueuses ordonnances, comme Rubens aimait à en retracer. Les seigneurs et les dames du temps se pressaient dans son atelier, magnifiques, aimables, souriant au caprice du maître, qui les groupait pêle-mêle avec les porte-faix, les hercules de foire, les marins du port, tous merveilleux de force et d'audace; et les pourpoints s'allongeaient en grands manteaux flottant sur des torses nus de Christs; les robes s'écartaient par en haut, laissant à découvert des gorges lactées que des Vierges pressaient à deux mains, pour en faire jaillir le lait; toute la grâce et la puissance du temps se métamorphosaient sous les pinceaux en belle matière vivante que rehaussait l'éclat des lampas, des pierreries et des ors, dans le scintillement chaud des pénombres. »

Cette page et celles qui la suivent sont des meilleures qu'ait écrites Camille Lemonnier. Fort, il a compris les forces natales, et Flamand, il a, dans une langue merveilleuse, chanté les magnificences aimées.

Et c'est bien Anvers, l'Anvers du *Varen!* (*naviguer*), avec son Escaut sur lequel s'entremêlent les mâts tricolores, avec ses négociants affairés, ses théâtres, ses cafés-concerts, ses ruelles où s'étalent les épaves et les misères, son *steen*, son hôtel de ville, ses halles, tous ses monuments noircis par la lèpre du temps et qui s'élèvent avec recueillement au milieu du grouillement des foules, comme le passé qui demeure devant le présent qui marche.

M. W.

Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient, par le docteur E. Isambert. Tome III : *Syrie, Palestine*, comprenant le Sinaï, l'Arabie Pétrée et la Cilicie, par A. Chauvet et E. Isambert, avec 4 cartes, 62 plans et coupes, et 5 vues. 1 vol. in-12, plus un album, comprenant 5 cartes collées sur toile dans un étui. Paris, Hachette, 1882.

Une première édition de l'*Itinéraire en Orient* du docteur Isambert avait paru en 1861. Elle comprenait : Malte, la Grèce, la Turquie d'Europe et d'Asie, l'Égypte, la Syrie et la Palestine. Depuis lors, l'Orient a changé de face; les relations de l'Occident avec l'Orient sont devenues plus fréquentes; d'immenses travaux d'exploration ont été accomplis. De plus, la guerre éternelle de l'Occident contre l'Orient, latente ou non latente, a pris un caractère d'acuité qui présage un dénouement prochain. Un nouvel itinéraire était indispensable. Tout le monde n'est pas à même de mener à fin une entreprise de ce genre. Mais la maison Hachette, outillée d'ailleurs à ce point de vue d'une manière spéciale, n'a reculé devant aucune dépense. En une affaire pareille, la question de temps et celle d'argent sont les principales. On y a mis vingt ans d'efforts, et la besogne n'est pas terminée. Il reste à décrire l'Asie Mineure et la Mésopotamie. Trois parties de l'itinéraire nouveau sont pourtant publiées. La première, contenant la Grèce et l'Asie Mineure, est de 1873; la seconde, contenant l'Égypte et la Nubie, est de 1878; la troisième, contenant la *Syrie et la Palestine*, a vu le jour dans ces derniers mois. Le docteur Isambert, qui avait commencé l'*Itinéraire en Orient*, est mort à la tâche. Adolphe Joanne l'a suivi de près. Cependant le recrutement des matériaux était fait, et dix ou quinze spécialistes avaient apporté leur concours à l'œuvre. On a, en outre, mis à contribution la plupart des voyages en Orient qui ont eu lieu récemment. Ce ne sont pas les informations qui ont manqué. Elles sont nombreuses, exactes, trop exactes; il y en a jusqu'à la minutie. Les voyageurs à qui est

destiné l'*Itinéraire* ne s'en plaindront pas. Ceux qui voudraient connaître l'Orient sans y aller, et c'est le cas d'une foule de personnes, ne seront peut-être pas satisfaits au même degré. Certains voyageurs, des pèlerins, si l'on veut, seront dans le même cas. Les rédacteurs de l'*Itinéraire* ont beaucoup accordé à la description physique des lieux. Comme moyen d'aller matériel, l'*Itinéraire* ne laisse rien à désirer. Peut-être aurait-il autant valu accorder quelque chose de plus à l'imagination, aux souvenirs religieux, à la légende biblique. La Palestine n'est pas une terre comme une autre. Un itinéraire en Palestine ne doit pas être un itinéraire européen, pas même ressembler à un itinéraire en Italie et en Grèce. L'Italie et la Grèce sont la patrie classique des arts. Il faut à ceux qui servent de guides aux voyageurs dans ces contrées une compétence qui serait inutile ailleurs, des connaissances archéologiques, artistiques, le goût des lettres, des grands souvenirs du monde classique.

Que sera-ce là-bas, en Palestine? La Palestine est le pays de l'Évangile; avant d'être le pays de l'Évangile, elle était déjà celui de l'Ancien Testament, de la race sémitique. De ce coin de terre, des idées, des croyances, des mœurs qui continuent de dominer la civilisation, ont rayonné dans tous les sens. Tout autour de lui, des civilisations éteintes, celle d'Égypte, les empires assyrien et chaldéen, les Phéniciens, la domination hellénique des successeurs d'Alexandre ont laissé une empreinte que les siècles n'ont pas effacée. Il y a des sacrifices à faire à de si grands souvenirs, que les perspectives d'un avenir qu'on voit arriver à grands pas menacent de réveiller d'un jour à l'autre avec une énergie qu'on soupçonne, sans pouvoir en mesurer l'étendue. D'autre part, tout cet Orient phénicien, assyrien, chaldéen, égyptien, biblique, hellénique, chrétien, musulman a été visité par les historiens, les poètes, les hommes d'État, les illuminés, comme lady Esther Stanhope. Sans remonter plus haut que le commencement du XIX^e^ siècle, les solitudes du Liban, de la Palestine, de la Syrie ont vu errer, inquiets et mélancoliques, Chateaubriand, Byron, Benjamin Disraëli, Lamartine. Il n'y pas un de ces grands esprits qui n'ait écrit sur ces lieux célèbres des pages immortelles. Il y en a dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* qui iront à une longue postérité; il y a aussi des vers de Lamartine qui resteront, et des morceaux de son *Voyage en Orient* qui deviendront classiques. Tous les grands hommes de l'âge romantique qui ont fait un séjour en Orient y ont maintenant une légende. Des lettrés n'auraient point passé là-dessus. Les rédacteurs de l'*Itinéraire en Orient* n'y ont pas songé.

Il est possible qu'ils aient voulu satisfaire à des besoins plus immédiats et moins poétiques. On pourrait leur faire la même objection au sujet des souvenirs religieux. On peut n'appartenir à aucune religion et les rappeler. C'est de l'histoire, c'est une tradition qui subsiste, qui se réveillera tout à l'heure, si elle n'est déjà réveillée. Il y a des ouvrages spéciaux, dira-t-on. Il y en a à l'usage de toutes les communions chrétiennes et même de celles qui ne le sont pas; il y en a aussi à l'usage des libres penseurs, n'y eût-il que la *Vie de Jésus*, de M. Renan. Eh bien! même de M. Renan, l'*Itinéraire* se sent de la *Mission en Phénicie*, non des *Origines du christianisme*. En un mot, l'itinéraire nouveau est un peu technique; il y a trop d'archéologie, d'architecture, trop de faits matériels. C'est l'idéal qui y fait défaut. Il serait souvent inutile dans un guide qui ne serait pas un guide dans la Terre Sainte ou en Orient. Là, on ne saurait s'en passer sans inconvénient. Ce n'est au surplus qu'un détail. Les voyageurs qui sentiront ce que les lieux disent à ceux qui ont des croyances, ou simplement une haute culture morale, suppléeront à cette lacune, ou emporteront de quoi satisfaire leur goût.

Il y a, du reste, un éloge que le livre mérite et que personne ne lui refusera. Il renferme une quantité d'informations inouïe et d'une précision étonnante. Ce n'était pas si aisé à obtenir qu'on pourrait l'imaginer. Les documents qu'en Europe les gouvernements et leurs agents à tous les degrés peuvent fournir n'existent pas en Orient. En demander au gouvernement turc serait perdre sa peine. Il faut les chercher soi-même. Il est vrai que, grâce à l'intérêt profond que l'Orient et la Terre Sainte excitent chez nous, les renseignements abondent dans les livres, où il n'y a qu'à les chercher et à les classer. M. Chauvet en donne une courte nomenclature. « La rédaction consciencieuse de ce volume, dit-il dans sa préface, n'a pas été l'œuvre d'un jour. Malgré tous les soins qui y ont été apportés, des erreurs ont dû s'y glisser, des lacunes y seront signalées. Un livre de voyages comme celui-ci, composé en grande partie d'après des sources françaises, doit devenir l'œuvre de tous nos compatriotes qui ont le privilège de parcourir les belles régions de l'Orient. » M. Chauvet fait appel à leur bonne volonté. Au moment où il écrivait cela, la *Revue des Deux Mondes* terminait la publication du *Voyage dans les Lieux Saints*, de M. Gabriel Charmes. Ce n'est pas un voyage technique, mais il y a de quoi enrichir un guide. En ce qui concerne quelques districts du Hauran, le *Pèlerinage au Nedjed*, de lady Anne Blunt, qui vient d'être traduit en français, lui fournirait également quelques épis à moissonner. L. D.

Les nouvelles routes du globe, par MAXIME HÉLÈNE. Paris, Masson, 1883. Grand in-8°, orné de 92 figures. — Prix : 10 francs.

La gloire de notre siècle, ce dont l'avenir lui sera surtout reconnaissant, c'est d'avoir énergiquement travaillé au rapprochement des pays et des peuples. Jamais on n'avait tant fait pour abréger les distances, pour dompter la nature et supprimer les obstacles de toute sorte qui séparaient jusqu'ici les diverses parties du globe terrestre : chemins de fer, canaux, percement d'isthmes, tunnels souterrains ou sous-marins, câbles télégraphiques, autant de moyens de communication, de voies nouvelles créées artificiellement par la main de l'homme pour supplanter les routes géographiques naturelles, dont les difficultés

et la longueur s'accordaient mal avec le besoin de relations de plus en plus grand. Bientôt, à travers les détroits de Gibraltar, de Suez et de Panama, le tour du monde va devenir si rapide et si facile que chacun pourra se promener à l'aise d'un bout à l'autre de notre vaste domaine. Grâce à la science des ingénieurs, qui perforent les plus hautes montagnes, abaissant, pour ainsi dire, à leurs pieds, ces cimes orgueilleuses, on verra disparaître des barrières autrefois infranchissables; il n'y aura plus, pour le voyageur, ni Pyrénées, ni Alpes, ni Caucase, ni Himalaya.

Comment se fait-il que les anciens, qui avaient tenté plusieurs de ces grandes entreprises, n'en aient mené aucune à bonne fin? M. Hélène nous explique, d'après Pline et Dion Cassius, pourquoi leurs tentatives restèrent infructueuses, notamment à l'isthme de Corinthe. Le percement avait été entrepris sous Néron. L'empereur lui-même, qui présidait à l'inauguration, prit une pioche d'or, creusa la terre et en emplit une corbeille, qu'il chargea sur ses épaules et alla verser sur l'emplacement des déblais futurs. Par malheur, cette affaire contrariait fort les prêtres d'un temple voisin alors très fréquenté. Craignant de voir diminuer leurs revenus si les fidèles oubliaient le chemin de leur sanctuaire, ils mirent tout en œuvre pour entraver l'exécution. Ils persuadèrent aux ouvriers que l'inégalité de niveau entre les deux mers amènerait fatalement une inondation dont ils seraient victimes. En même temps coururent des bruits de miracle : des cris venus on ne sait d'où annonçaient une catastrophe imminente; la pioche des travailleurs faisait parfois jaillir du sang de la roche. Bref, les chantiers ne tardèrent pas à être désertés. Aucune opposition pareille n'arrêtera, nous l'espérons, le général Türr, concessionnaire actuel de l'entreprise que patronne M. de Lesseps, comme toutes les grandes œuvres de civilisation.

La plupart des hommes ignorent le mal que l'on s'est donné pour eux et jouissent des bienfaits acquis, sans se préoccuper autrement de ceux à qui ils les doivent. L'ouvrage de M. Hélène leur apprendra par quels tâtonnements, par quelles négociations pénibles a passé chaque entreprise, quels obstacles lui furent suscités, et tout ce qu'il a fallu de courage, de résolution, de ténacité pour en venir à bout. Ainsi, quand M. de Lesseps se mit en tête, après tant d'autres qui y avaient échoué, de trancher la soudure qui reliait l'Afrique à l'Asie, afin d'ouvrir à la navigation cette route importante de Suez, il y eut en Angleterre un *tolle* presque général contre lui. Palmerston l'accusa de vouloir duper le public par de fallacieuses espérances. « C'est un fleuve qui roulera de l'or », riposta l'illustre Français; et sa promesse est aujourd'hui réalisée. En 1881, la recette s'est élevée à plus de 51 millions. Depuis lors, le transit a même augmenté au point qu'il est sérieusement question de doubler la voie en creusant aux eaux un second lit à côté du premier. Des villes de plus de 200,000 âmes, telles que Port-Saïd, sont sorties de terre comme par enchantement. Le canal d'eau douce d'Ismaïlia, destiné d'abord à abreuver les 250,000 ouvriers disséminés sur le parcours durant les travaux, fertilise maintenant toute la région et a ramené dans l'antique pays de Gessen l'abondance qui le rendit jadis si cher aux Hébreux. Le créateur du canal a lui-même fort spirituellement exposé le beau résultat obtenu : « Il y a sept ans, disait M. de Lesseps en 1854, je devais faire la première exploration du désert de l'isthme; il m'a fallu quinze jours de préparatifs, quarante chameaux, dont vingt pour l'eau, des tentes, des provisions de toute espèce, des gens d'escorte, de service, le tout pour quatre personnes. Avant d'arriver au lieu où nous nous trouvons réunis (sur le bord du lac Timsah), nous avions employé quinze jours et une dizaine de mille francs. En janvier 1862, il y a trois jours, je suis parti du Caire sur une barque; après quarante-huit heures de trajet, j'ai débarqué à quelques pas d'ici, n'ayant dépensé que vingt francs! »

En rendant compte ici même d'un intéressant volume de M. Armand Reclus, nous avons indiqué les principaux motifs qui avaient fait adopter, pour la percée de Panama, le projet que l'on s'est mis depuis lors à exécuter. Ce canal supprimera la voie lointaine et périlleuse du cap Horn et du détroit de Magellan, où les navires avaient à lutter contre les plus hautes vagues des mers. Il aura, entre autres avantages sur le chemin de fer actuel, celui d'épargner aux voyageurs et aux marchandises le transbordement qu'ils subissaient à chaque extrémité de l'isthme. Il n'aura pas d'écluses, afin d'éviter les embarras et les retards, les pertes de temps irréparables dont la traversée eût été grevée.

Quant au tunnel sous la Manche, pour relier la France à l'Angleterre, il remplacera avantageusement la chaussée gigantesque à laquelle on avait songé d'abord, et qui eût représenté la langue de terre détruite dans les grandes secousses auxquelles le globe fut en proie aux premiers âges du monde. Il sera peut-être possible ailleurs, là où les détroits sont moins larges, comme à Messine, à Bonifacio, de jeter un pont par-dessus les flots d'une rive à l'autre. Enfin l'on n'a pas renoncé à la mer intérieure que le commandant Roudaire propose d'établir au centre de l'Afrique, et, comme le dit fort bien M. Hélène, « nulle conquête ne nous semble insurmontable; les montagnes sont abaissées, les mers réunies au gré de la volonté humaine, guidée par ces deux forces incomparables : la science et le travail ».

Les gravures et les cartes si exactes et si nettes qui ornent ce volume ajoutent à son prix et en font un des meilleurs de la *Bibliothèque de la nature*, éditée avec grand soin par la maison Masson.

A. P.

Les Français en Égypte, par Pierre Giffard. Paris, Havard, 1883. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur raconte d'abord d'une façon très intéressante, avec toute la clarté possible et à l'aide de documents puisés aux sources les plus autorisées,

comment l'influence française s'était solidement établie en Égypte et les services qu'elle y avait rendus. Après la conquête de Bonaparte et les progrès accomplis sous lui, c'est Champollion qui déchiffre les hiéroglyphes dont le sens avait échappé au génie des Grecs, si avisés pourtant et si subtils; puis viennent Mariette et Maspéro, pour ramener au jour les monuments de la civilisation antique et en reconstituer l'histoire. Celui qui brille entre tous, parmi les bienfaiteurs de la vallée du Nil, de Lesseps, y reçoit son juste tribut d'éloges. On assiste ainsi aux peines éprouvées, aux travaux de toute sorte entrepris par nos compatriotes sur cette merveilleuse et fertile contrée. A quoi ont servi de si longs efforts, tant de dévouement et de vaillance? L'exposé des négociations avec l'Angleterre, que M. Giffard fait consciencieusement passer sous nos yeux, se termine, il faut bien l'avouer, par une humiliante solution. Nous voici bientôt privés du fruit de nos pacifiques conquêtes; on nous expulse d'un rivage à la protection duquel la France avait droit de prétendre mieux que personne. Coup funeste porté à notre prestige, non seulement en Égypte, mais dans tout l'Orient; l'affront le plus dur pour un peuple jadis puissant et respecté, c'est de voir que l'on ne compte plus avec lui, que l'on dédaigne son alliance et que l'on se permet d'être injuste à son égard, du moment où on ne le sait plus à craindre. A de telles avanies, si peu méritées, il n'y aurait d'autre remède qu'une guerre immédiate, si l'on tient à recouvrer le terrain perdu. En l'état des choses, est-elle possible? M. Giffard lui-même n'oserait la conseiller. Il a écrit sur la question un livre plein de feu, de verve, de cœur, où respire un intelligent patriotisme. Il enrage de voir nos voisins d'outre-Manche recueillir seuls ce que nous avons semé là-bas pendant cinquante ans et il n'épargne pas les invectives à la « perfide Albion ». Mais quand il faut proposer un parti, il s'en tient aux généralités, se retournant contre la république et son gouvernement à qui, selon lui, incombe toute la responsabilité de nos déboires.

On ne fait pas de politique au *Livre*, de polémique moins encore. Aussi nous garderons-nous de rien répondre aux accusations lancées par M. Giffard contre ces pauvres députés, dont il conspue avec amertume la prudence et qu'il appelle poliment des sous-vétérinaires. C'est égal, blâmer quelqu'un de ne pas courir les aventures, quand soi-même on lui a cassé bras et jambes et qu'on le roue de coups tous les jours, la plaisanterie me paraît un peu forte. A. P.

La Hongrie, *de l'Adriatique au Danube*, impressions de voyage, par Victor Tissot; ouvrage illustré de 10 héliogravures d'après Valério, et de plus de 160 gravures dans le texte, dont 100 dessins de Poirson. 1 vol. grand in-8°. Paris, Plon, 1883.

Cette magnifique édition de *la Hongrie* a été publiée à l'occasion des étrennes. La saison des étrennes est finie. Il est donc un peu tard pour recommander l'ouvrage aux amateurs du jour de l'an. Cependant le livre de Victor Tissot a une valeur telle qu'il n'est pas superflu d'y revenir. L'édition illustrée survivra, du reste, aux circonstances qui l'ont vu naître.

Tissot est un des rares voyageurs qui savent voyager. Il prend son temps, va par le chemin qui mène aux bons endroits. Il n'arrêtera pas son regard sur un objet banal. Le don de choisir ce qui convient au lecteur est susceptible de l'intéresser, est une sorte de seconde vue qui n'appartient qu'aux vrais artistes. Ce n'aurait pas été une raison de plaire à tout le monde. Il faut également posséder le don de peindre. Cela comporte des qualités variées. Victor Tissot dispose d'une imagination qui n'est pas ordinaire. Elle est féconde, elle a de l'ampleur; elle arrange les événements et les objets matériels de façon que les uns fassent ressortir les autres. Quand on aura dit tout cela, néanmoins, on n'aura pas expliqué l'attraction que l'auteur exerce depuis une dizaine d'années sur un public nombreux et distingué, qu'il a dû conquérir à la pointe de l'épée. Cette attraction n'est pas définissable. Elle tient à un talent particulier qu'on a ou qu'on n'a pas, mais qu'il est difficile d'emprunter à l'effort ou au savoir. Nous croirions assez que Victor Tissot est ce que les peintres nomment un impressionniste. Un spectacle le frappe. Il ne le voit pas seulement bien et complet en un clin d'œil, il possède l'art de communiquer son impression. Ce n'est pas un talent, mais une donnée de la nature. Elle le donne à qui elle veut. Il ne suffit pas de le demander, selon le précepte de l'Évangile : *Petite et accipietis*, « demandez et vous recevrez ». Beaucoup le demandent qui ne le reçoivent pas. Il est du domaine de la grâce.

Il est surtout visible dans *la Hongrie*. Les précédents ouvrages de l'auteur : *Voyage au pays des milliards*, — *Voyage aux pays annexés*, — *les Prussiens en Allemagne*, avaient obtenu un grand et durable succès. Ils en devaient, disait-on, quelque chose à la situation qui existe entre la France et l'Allemagne. On prétendait que Tissot avait su jouer de certaines cordes auxquelles est sensible le patriotisme français. On ne pourra pas le dire de *la Hongrie*. Pourtant *la Hongrie* est certainement le plus parfait de ces récits, à moitié romans et à moitié voyages, qui ont fondé la réputation de l'écrivain. L'intérêt profond que l'ouvrage excite ne doit rien à des circonstances extérieures à lui-même. C'est un bouquet de fleurs. Pourquoi est-ce un bouquet de fleurs que plusieurs années d'épreuves n'ont pas encore fané? Il n'y en a pas de raison valable, sinon l'exquise et flexible variété d'imagination du conteur, qui est dans le genre descriptif un maître qui n'a pas appris, qui ne recherche pas le descriptif et le trouve comme par hasard. « Aux innocents les mains pleines », dit un proverbe. Cela est particulièrement vrai des descriptions de Victor Tissot. Elles défient l'analyse. Celui qui les dessine si lestement ressemble à ces Magyars de son récit, « à demi Orientaux, qui ont la vivacité et la verve latines; ils ont l'abondance de la pensée, la facilité et la promptitude de l'expression, la nervosité et la mobilité parisiennes ». Lui aussi;

mais s'il fallait faire un choix parmi ses facultés, on y remarquerait surtout la *nervosité*. Il est inutile d'aller plus loin. La nervosité de Victor Tissot est le principe essentiel de son art, si tant est que ce soit un art. Un art est le fruit de l'étude. La nervosité est un produit naturel. Ceux qui l'ont à ce degré sont des artistes éminents, mais n'empruntent rien à l'art.

L. D.

Les voyages de J.-B. Tavernier *en Perse et aux Indes,* racontés par lui-même. Édition réduite, annotée et accompagnée d'une notice biographique par M. Maxime Petit. Un vol. in-18. Paris, Maurice Dreyfous, éditeur.

Jean-Baptiste Tavernier, fils d'un marchand de cartes géographiques originaire d'Anvers, naquit en 1605 à Paris. A vingt-deux ans, il avait déjà parcouru presque toute l'Europe. Il fit six voyages en Orient et se livra au commerce des pierreries et des étoffes précieuses. Anobli par Louis XIV, il acheta la baronnie d'Aubonne et fut *chanté* par Boileau. Ce comble fut celui de sa prospérité. Trahi, ruiné par son neveu, emprisonné lors de la révocation de l'édit de Nantes, il n'en serait sorti qu'en abjurant le protestantisme, des lèvres seulement, car il s'expatria, fut reçu avec empressement par l'électeur de Brandebourg et mourut à Copenhague en 1689.

Ses relations passent pour être très exactes; mais ici elles sont bien réduites et n'ont d'ailleurs qu'un intérêt rétrospectif. On a tant voyagé depuis! Ce n'est pas tout : bien qu'il paraisse immobile, par rapport à notre Europe mouvementée et progressive, depuis deux siècles et demi, l'Orient lui-même a marché.

G. S. L.

Les trésors de la montagne, par Jules Gros et W. Reymonn. Paris, Rouff, 1883. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le très intelligent secrétaire de la Société de géographie a pris, pour distribuer à ses lecteurs les connaissances variées qu'il possède, un détour singulier. Au lieu d'exposer ce qu'il sait, ou ce qu'il emprunte ailleurs, en des traités élémentaires, méthodiques et clairs, il imagine chaque fois, pour le besoin de sa démonstration, un Robinson Crusoé quelconque, non plus séparé par un naufrage du reste du monde et obligé de se suffire à lui-même dans une île déserte, mais un individu que des revers de fortune ou son caractère misanthropique engagent à s'isoler dans une grotte, afin de s'y créer des moyens d'existence avec les ressources que la nature a placées sous sa main. C'est ainsi que pour nous dévoiler les secrets de la mer, il a usé d'un marin breton à qui l'élément perfide avait ravi ses parents, et qui s'était juré de s'en venger en arrachant aux flots tout ce dont il aurait besoin pour vivre. Ici, les trésors de la montagne vont être successivement découverts et exploités par le fils d'un médecin, Gaspard Rochaz, à qui son père a légué beaucoup de misère et quelques notions de science. Il s'en ira percher seul, avec sa sœur et un gardeur de chèvres, sur une cime des Alpes, au grand air, loin des corruptions humaines.

Distribué ainsi, à la Fontenelle ou à la Barbinet, l'enseignement est peut-être moins aride, plus amusant. Je doute qu'il devienne réellement fructueux. Rien n'obligerait, ce me semble, à dépenser tout cet enjolivement romanesque. Il s'en passerait bien, offrant par lui-même assez d'attrait. En définitive, la fiction de M. Gros va directement en sens contraire de ce qu'il a l'air de vouloir démontrer. Son Gaspard Rochaz, qui avait la prétention de s'affranchir des relations sociales, n'aboutit qu'à faire la connaissance d'une riche Anglaise dont il devient amoureux et qu'il épouse, grâce à la fortune d'une tante millionnaire et revenue tout exprès du Brésil, où on la croyait morte depuis longtemps. Quand on a recours, pour se tirer d'affaire, à un *Deus ex machina* si imprévu, mieux vaut rester parmi ses semblables; on a plus de chance de l'y rencontrer.

P.

Un peu partout. *Du Jura à l'Atlas,* par J. de Chambrier. Paris, Sandoz, 1883. In-12. — Prix : 3 fr. 50.

Ne demandez à cette relation d'une promenade sans but, dans le midi, ni vues originales ni descriptions pittoresques. Le touriste helvétien suit la trace de ceux qui vont pour aller, pour voir ou revoir des pays déjà visités par d'autres, et qui ne se blasent jamais sur le plaisir de leurs impressions. Ils ne s'attendent à aucune aventure imprévue et ils n'en ont pas. Un guide de Joanne ou Conti en main, ils explorent les lieux célèbres, regardent avec soin les tableaux des musées, les statues des places publiques, approuvant ou critiquant les dires du vade-mecum. Quant à découvrir par eux-mêmes quoi que ce soit, il n'y faut pas compter. Lorsque M. de Chambrier arrive dans la plaine caillouteuse de la Crau, il s'étonne à son tour de la réputation de fertilité usurpée par la Provence et il prend la peine de nous répéter la légende d'Hercule et de la pluie de galets. C'est fort aimable à lui, mais à qui espère-t-il apprendre quelque chose? De même à Marseille, pour le mistral, les Phocéens, les rapports de la cité marchande avec Rome, l'exil de Milon, le dévouement de Belzunce, etc., vieilles histoires que chacun a lues et relues à satiété. Une nouveauté pourtant et qui est bien de lui, c'est la page où il nous montre Marseille « s'épanouissant au souffle des brises tièdes que lui apportent les échos d'Athènes et les parfums de la molle Ionie ». Passons sur l'étrangeté de la phrase; mais si M. Chambrier s'était une seule fois, le soir, trouvé sur le quai du vieux port au moment où les bateaux à vapeur se mettent en mouvement pour Carry, il saurait de quelle nature sont les senteurs qu'apporte alors la brise.

Plus heureux avec l'Algérie qu'avec la Provence, peut-être parce qu'elle a été moins souvent décrite, M. de Chambrier s'en fie encore trop aux récits de ceux qui l'ont précédé, et il ne choisit pas les meilleurs, les Gautier, les Fromentin, les Alph. Daudet, qui eux, du moins, ont su teindre leurs descriptions de

la couleur des lieux. Il préfère à leur exactitude je ne sais quel vague instinct poétique, une élégance insipide et qui noie tous les objets dans un même brouillard. A. P.

Madagascar, la reine des côtes africaines, par Charles Buet. Un vol. illustré in-8°. Paris, Victor Palmé, 1883.

L'auteur est-il plus Français que catholique, ou plus catholique que Français? Nous ne cherchons pas à en décider; aussi bien, au reste, il serait malaisé de le faire. Toujours est-il que, catholique et Français, il souhaite de voir les pasteurs anglicans chassés de la grande et belle île de Madagascar, qu'il appelle, pour la reine des îles africaines, le protectorat de la France, et pour les habitants de cette région, plus salubre qu'on ne croit et plus riche encore qu'on ne l'a dit, les enseignements de la pure doctrine catholique.

M. Buet, à la première page de son livre, donne les noms des dessinateurs, graveurs, qui ont collaboré à son « œuvre »; il donnerait à entendre qu'eux et lui ont élevé un véritable monument : Madagascar avant la conquête! il faut en rabattre beaucoup; ni les vignettes, ni le texte ne sauraient permettre au lecteur de se représenter les divers aspects du sol, de connaître vraiment le caractère et les mœurs des différentes tribus; du texte, une seule partie, la partie historique, peut être lue avec quelque intérêt, et elle est écrite de seconde main. Ce livre n'est pas absolument inutile.

F. G.

Une Parisienne au Brésil, avec photographies originales, par Mme Toussaint-Samson. Un vol. in-12. Paul Ollendorff, Paris, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur aurait — c'est son mari, lisons-nous à la page 147 du livre, qui lui a fait ce reproche — *la manie de voir des romans et des drames partout;* cette manie, elle ne l'a pas trop accusée dans sa relation de voyage et de séjour. Elle en a accusé une autre qui ne laissera pas d'enchanter certains lecteurs, mais qui, par contre, sera tenue pour très fatigante par d'autres lecteurs : *partout,* elle voit des femmes légères; elle en voit sur le bateau qui la conduit au Brésil, — ce sont des Françaises, des Européennes, qui ont, pour les officiers, des sourires, et plus que cela, des complaisances; — elle en voit dans les rues de Rio-de-Janeiro; celles-là sont des négresses Minas, qui vous suivent si on leur fait signe, et il se trouve des hommes, remarque l'auteur par deux et trois fois, pour goûter l'âcre odeur qu'elles dégagent! — Elle en voit dans la *fazenda,* — elles sont, celles-ci, les mulâtresses qui, éhontées, font des œillades à l'*administrador,* au blanc, et qui, sans pudeur, prennent les attitudes les plus provocantes. Mme Toussaint dit et répète qu'elle ne raconte que ce qu'elle a vu; nous la croyons sur sa parole, mais on ne dit pas tout ce qu'on voit, et l'on ne voit que ce que l'on regarde, que ce que l'on est porté à regarder. Mieux aurait valu pour les lecteurs que l'auteur se fût plu à considérer ce qui, exposé, analysé, leur eût permis de connaître le Brésil. Il n'y a pas que des grotesques au Brésil, des grotesques et des don Juan. F. G.

Le Guide du touriste dans le Vendômois. Un vol. petit in-18, avec plans, carte et gravures. A. Foucher, libraire-éditeur à Vendôme. — Prix : 3 fr. 50.

La Beauce, le Perche et le val du Loir sont peu fréquentés par les touristes. Et cependant cette région mérite d'être mieux connue pour ses monuments de tous les âges, ses riantes vallées, ses grands bois et la variété de ses paysages.

La Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois a confié la rédaction d'un guide du voyageur à plusieurs de ses membres. Chacun y a contribué suivant ses études spéciales.

Une telle collaboration recommande à l'attention des curieux ce petit livre, qui ne se borne pas à signaler les monuments les plus remarquables ou les sites à visiter, mais qui rappelle encore, par quelques notices, l'histoire et la géographie de la contrée. C.

La Turquie. *Le pays, les institutions, les mœurs,* par James Baker. Ouvrage traduit de l'anglais par M. I. de Caters. Un vol. in-8°, Paris, Maurice Dreyfous. — Prix : 7 fr. 50.

Un récit de voyage pour un voyageur qui sut beaucoup voir et bien voir, qui sut retenir et raconter. Le récit de M. Backer devait être traduit; il sera accueilli avec le plus grand plaisir.

Qu'adviendra-t-il des pays occupés par les Turcs? Les populations de religion grecque secoueront-elles bientôt, avec ou sans l'assistance d'une nation de l'Europe occidentale, le joug imposé depuis quatre siècles? Autre question : quelle sera la puissance effective du sultan, si l'on réussit à lui retirer le pouvoir spirituel? Des révolutions sont à prévoir; il y a intérêt à voyager, en compagnie de M. Baker, dans ces régions seulement tributaires ou encore directement soumises à la domination turque.

Dans la première partie de l'ouvrage, sont racontés les incidents de la route, traduites, les premières impressions éprouvées. Dans la deuxième, des notes sur les différentes races qui se partagent le sol, sur les mœurs, sur les coutumes des habitants des villes et des campagnes, sur leurs occupations, leur condition morale, sur leurs croyances, leurs superstitions, leur culte; l'auteur fait bien connaître les qualités qui distinguent les Bulgares des sujets grecs ottomans, les Slaves des Albanais, des Tatars de la Dobroudcha. Dans la troisième partie, une étude sur l'organisation administrative si tristement fameuse de la Turquie, sur l'armée, le régime financier, l'état de l'agriculture; un aperçu historique termine le volume.

Le jugement, assez peu favorable, porté sur la Turquie a une assez grande valeur, venant de M. Baker; on sait la nationalité à laquelle il appartient. F. G.

MÉLANGES

La République d'Haïti et ses visiteurs (1840-1882). Réponse à M. Victor Cochinat et à quelques autres écrivains par Louis-Joseph Janvier. Paris, Marpon et Flammarion, libraires-éditeurs, 1 à 9, galerie de l'Odéon et 10, boulevard des Italiens. 1883.

Depuis quelques années le gouvernement haïtien a pris l'habitude d'envoyer en France, dans le but d'y compléter leurs études, un certain nombre de jeunes gens qui se sont fait remarquer par leur intelligence et leur amour pour la science; M. Louis-Joseph Janvier est un de ceux-là. Mais M. Louis-Joseph Janvier eût trouvé insuffisante sa reconnaissance envers ses compatriotes, si, à la profession de docteur-médecin qu'il va bientôt exercer en Haïti, il n'avait ajouté un peu d'illustration, en se distinguant comme lauréat de la Faculté de Paris.

Tout pour la patrie! M. Louis-Joseph Janvier n'a pas d'autre pensée. D'ailleurs c'est ce même sentiment qui, de la première page à la dernière, vibre généreux et ardent dans ce livre étrange, *la République d'Haïti et ses visiteurs (1840-1882)*.

En général, M. L.-J. Janvier n'admet pas qu'on parle légèrement des institutions, des mœurs, des hommes politiques d'une nation étrangère; néanmoins, à l'instar des gens qui ont reçu une forte et solide culture intellectuelle, il comprend, surtout en France, qu'un écrivain plein d'humour et de talent, parfois à côté de la vérité, puisse se permettre des critiques dont le style et la finesse ne laissent rien à désirer. Mais il est une chose que le jeune docteur ne saurait endurer: il ne peut voir un nègre métamorphosé à grand'peine en dénigreur de la race africaine.

M. Cochinat, ancien commerçant dont les affaires n'ont été rien moins que prospères, est une de ces personnes qui aiment à parler des choses qu'elles ignorent ou qui n'hésitent pas à se faire une opinion *au débotté*. Un beau jour, le sieur Cochinat s'est envolé vers la république antiléenne. On l'avait chargé d'expédier d'outre-mer le résultat de ses observations ethnographiques. La *Petite Presse* lui payait grassement sa commission. Le métier de commis-voyageur, genre *correspondant*, ne lui a pas réussi. Sans l'ouvrage de M. Louis-Joseph Janvier, qui connaîtrait M. Cochinat et sa prose?

Mais revenons au livre de M. L.-J. Janvier : c'est l'œuvre polémique d'un jeune auteur défendant avec enthousiasme son pays insidieusement calomnié. En Haïti, pays chaud, nous dit le polémiste, toutes les passions sont ardentes. Nous les voudrions plus tempérées dans cet ouvrage. Outrage pour outrage est un proverbe arabe qui n'a pas droit de cité dans la littérature. M. Louis-Joseph Janvier ne l'ignore pas; mais l'ardeur de la lutte le lui a fait oublier. Une accumulation d'épithètes, comment dire?.. trop vives force le lecteur à penser davantage à l'ennemi que l'on combat qu'à la vérité mise en démonstration.

Un mot pour finir. Le livre de M. Janvier a vengé la république d'Haïti des calomnies de quelques-uns et de l'indifférence du plus grand nombre.

P. L. B.

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

Fables de La Fontaine, avec une préface par M. Théodore de Banville, 2 vol. in-18. Paris, P. Rouquette, 1883.

Le grand attrait littéraire de cette nouvelle édition des *Fables* est la préface de M. Théodore de Banville.

La Fontaine est un des poètes français que M. de Banville admire. L'étude qu'il a consacrée à notre grand fabuliste dans son *Traité de poésie française* suffirait à le prouver. La préface de nos deux volumes en est une preuve nouvelle. Voici un passage de cette préface :

« A peine nées au monde, ces fables, dont la race demeurera unique aussi bien qu'impérissable, furent adorées de ceux qui pouvaient sentir et comprendre leur beauté (car, pour le vulgaire, il ne les comprendra et ne les aimera jamais, quoi qu'il arrive); mais il a fallu ces deux siècles écoulés, il a fallu l'immense création lyrique dont notre siècle s'enorgueillit à juste titre, il a fallu les études sociales et anthropologiques et les colossales découvertes de la science moderne et celles de la critique littéraire et historique éclairant de son flambeau le passé, pour que nous puissions savoir combien La Fontaine est grand, ayant deviné, pressenti, créé à lui tout seul et par avance tout ce qui, de son temps, dormait dans les limbes, et, du moins en dehors de son œuvre, ne devait naître que de longues années plus tard. »

Il est impossible de mieux caractériser la portée de l'œuvre de La Fontaine.

Mais M. de Banville nous réserve bien d'autres

aperçus d'une finesse et d'une originalité remarquables : voulez-vous, dit-il, savoir comment on reconnaît une œuvre supérieure ? Supposez que tous les livres existants soient détruits, à l'exception de celui que vous voulez juger. Constatez-vous, après l'avoir lu, que ce livre renferme l'histoire générale de l'homme et celle du siècle où il est né ? Soyez sûr que c'est un chef-d'œuvre. Et les fables de La Fontaine sont dans ce cas.

Quant à l'épithète de « bonhomme » vulgairement appliquée à notre fabuliste, elle est aussi fausse que possible. Certes il y a de la bonhomie, de la naïveté dans ses fables; mais cela ne tient pas à la nature, au caractère de leur auteur : c'est un effet voulu, cherché et obtenu à force d'art. L'œuvre de La Fontaine n'est-elle pas, comme il le dit lui-même :

Une ample comédie aux cents actes divers.

Oui, c'est bien aux comédies les plus mordantes et les plus satiriques que l'on assiste quand le rideau se lève sur des pièces intitulées : *le Loup et l'Agneau, la Colombe et la Fourmi, le Lion et le Moucheron, les Animaux malades de la peste,* etc. Et si le créateur de ces chefs-d'œuvre mérite l'épithète de « bon », il faut se garder de lui appliquer ce mot dans son sens ordinaire. La Fontaine a été bon parce qu'il a été courageux, qu'il a combattu pour les faibles et les humbles de ce monde et pour le triomphe de certaines idées sociales dont la fin du XVIII^e^ siècle était destinée à voir l'application.

Aussi ne comprend-on pas le reproche de basse flatterie qui a été adressé à l'auteur du *Loup et l'Agneau.* Quoi ! celui qui a osé dire :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

et, encore :

Les grands se font honneur alors qu'ils nous font grâce,
Jadis, l'Olympe et le Parnasse
Étaient frères et bons amis.

celui-là a pu encourir une pareille accusation ! Ne se rappelle-t-on pas que, de son temps, la flatterie était de commande et que nul, plus que La Fontaine, n'a su s'en affranchir ?

Matériellement, les deux volumes forment une véritable édition de bibliophiles. L'imprimeur C. Motteroz s'est efforcé, comme d'habitude, de réunir, dans les caractères qu'il a employés, les qualités sœurs des types elzéviriens et des types de Pierre Didot. Quatorze vignettes d'un maître vignettiste, Moreau le Jeune, et un portrait de La Fontaine, d'après Ficquet, achèvent de donner à ces deux volumes une réelle valeur artistique. P. C.

Petits conteurs du XVIII^e^ siècle (douzième et dernier volume). — *Contes de Godard d'Aucour,* avec notice bio-bibliographique par OCTAVE UZANNE. Paris, A. Quantin, 1 vol. — Prix : 10 francs.

La voici enfin terminée, cette charmante collection de petits conteurs du XVIII^e^ siècle entreprise vers la fin de l'année 1878, et qui forme aujourd'hui douze volumes remarquables à différents titres, mais qui restent tous unis par l'esprit, la grâce et l'espièglerie d'un style aimable et plein de finesses. M. Octave Uzanne a conduit à lui seul toute cette collection; ce n'était pas un petit labeur, et il fallait au jeune écrivain non moins de savoir que de délicatesse et de tact pour choisir tous ces conteurs galants et les mettre en lumière dans des notices qui sont chacune de vrais morceaux d'histoire littéraire, écrits d'une plume rieuse qui n'a rien de l'austérité habituelle de l'érudition.

Godard d'Aucour que voici est peu connu, bien que ce fermier général ait laissé deux petits chefs-d'œuvre exquis : *Thémidore* et les *Mémoires turcs.* Ce sont ces *Mémoires turcs* qui nous sont offerts ici, et certes il faut bien avouer que c'est l'un des romans satiriques les plus gais et les plus empoignants du dernier siècle. Il se rapproche en quelque manière des *Lettres persanes,* et la donnée en est si joyeuse que l'on tira, au début de ce siècle, de ce livre curieux, une pièce pour le Palais-Royal, qui fut représentée sous ce titre : *la Loi de Jatab.*

Sur les douze volumes qui forment la collection des *Petits conteurs du XVIII^e^ siècle,* les premiers se sont aussitôt épuisés en librairie. M. Quantin a si gracieusement habillé tous ces épicuriens, dans leur renouveau, que leur succès a été double. Les bibliophiles et les curieux se sont disputé et se disputeront la forme et le fond de ces jolis livres, qui demeureront assurément longtemps dans la bibliothèque des gens de goût, parmi les beaux et bons livres publiés en ce siècle.

MEMENTO

Un événement dans le monde littéraire et dans le public bibliophile, c'est assurément l'apparition soudaine des *Diaboliques,* par Jules Barbey d'Aurevilly. On se souvient de la disparition de la première édition Dentu, par manœuvres ridicules de la justice, et l'on sait combien était rare cette édition originale avec sa couverture à banderole rouge, qui de 3 fr. 50 monta bien vite sur les catalogues à 25, 30 et 40 francs. *Les Diaboliques* forment une œuvre maîtresse ; les six nouvelles qui composent ce volume sont six productions magistrales : le *Rideau cramoisi* et le *Bonheur dans le crime* resteront à jamais classés parmi les cent nouvelles typiques de ce siècle, après tri fait par la postérité. C'est donc pour nous un plaisir que de signaler cette réimpression dans les *Œuvres complètes* (format elzévirien) *de Jules Barbey d'Aurevilly.* L'éditeur Lemerre, en introduisant cet ouvrage dans sa bibliothèque littéraire d'auteurs contemporains, a dû demander l'autorisation à M. Dentu, le premier éditeur, qui a mis beaucoup de courtoisie à faire passer ses droits sur l'ouvrage de la galerie d'Orléans au passage Choiseul.

Fallait-il que Thémis fût aveugle et prude pour s'effaroucher de ces *Diaboliques* d'un art si élevé ! Ceci se passait, il est vrai, avant l'éclosion du natura-

lisme, et il faut avouer que la pudeur publique a marché d'un grand pas et dans de vilaines choses depuis. Les *Diaboliques* de d'Aurevilly peuvent passer aujourd'hui pour des *Célestes* et rayonner dans l'azur du beau à l'état d'étoiles fixes.

Trois très remarquables réimpressions faites par l'éditeur Lemonnyer et déjà signalées :

Les quatre heures de la toilette des Dames, par de Favre, ornées des figures en taille-douce de Leclerc et publiées en fac-similé de l'édition originale, format grand in-8° de Hollande, tiré à 500 exemplaires numérotés; prix : 20 fr.; 75 exemplaires japon, à 50 fr.; 25 sur chine, à 40 fr.; 100 sur vélin à la cuve, à 30 fr.

Pygmalion, scène lyrique de Rousseau, mise en vers par Berquin. Superbe fac-similé de l'édition de 1775, avec texte entièrement gravé par Drouët. C'est une merveille d'héliogravure, et la copie n'a rien à envier à l'original, sinon le culottage des temps. Tirage à 500 exemplaires, format in-8° carré, 100 sur papier japon impérial à 30 fr.; 25 sur chine à 20 fr.; 275 sur vergé de Hollande à 10 fr.

Enfin, la troisième réimpression : **les Bienfaits du Sommeil,** d'Imbert, poème en quatre chants, avec les gravures de Moreau le Jeune, édition conforme à celle de Brunet, 1776, 1 vol. in-16, papier teinté, 500 exemplaires à 5 fr.; plus 75 japon à 20 fr.; 50 chine à 15 fr.; 50 vélin à 12 fr. et 125 hollande à 10 fr.

On voit que ce sont là trois admirables livres types du XVIII^e^ siècle, mis à portée de toutes les bourses.

Il nous a été agréable de parler, avec tout l'enthousiasme que pouvait inspirer une telle entreprise heureusement conduite à sa fin, de la splendide édition des **Contes de La Fontaine**, format grand in-4°, publiée par l'éditeur Lemonnyer, qui fait *concevoir grand* en ce temps de timorés et *exécuter splendide*, ce qui est plus rare encore. Le *Molière* in-4°, avec dessins de Leman, sera une des plus belles publications du siècle; mais pour ne parler que de ces *Contes de La Fontaine*, M. Lemonnyer est en train d'en faire une édition variorum pour la plus grande joie des icono-bibliophiles. Cet éditeur-mécène met en vente une *Suite d'estampes dessinées par Lancret, Pater, Eisen, Boucher, Vleughels,* etc., *pour illustrer les Contes de La Fontaine,* toutes *gravées au burin, par Depollier aîné.* — Cette publication comprendra quarante planches in-4° par livraison, et ces gravures pourront être jointes aux Fragonard de l'édition susmentionnée; les deux premières livraisons viennent de paraître, elles comprennent : la première *les Deux âmes,* par Lancret, gravure de Larmessin; *les Troqueurs,* des mêmes peintre et graveur; *la Jument du compère Pierre,* par Larmessin, d'après le tableau du chevalier *Vleughels,* — la seconde livraison : *On ne s'avise jamais de tout,* par Lancret; *la Courtisane amoureuse,* de Boucher, gravure de Larmessin; *la Gageure des trois Commères,* gravure de Tardieu, d'après Eisen; *des légendes en quatrains du poète roy,* de Moraine, etc., sont imprimées sur la garde-serpente de chaque volume. M. Depollier aîné, qui était hier un graveur inconnu, mérite les plus grands éloges pour la manière fine et l'ampleur de facture qu'il a apportées dans l'interprétation des anciennes estampes. Il a produit là des pièces admirables, et son burin a tour à tour de la malice, de la grâce, de l'esprit, de la vigueur; de ce procédé froid de gravure il tire de la couleur, du moelleux et une harmonie chaleureuse. Il a été tiré des états sur japon noir, sur japon en bistre, sur hollande avec et sans lettre. Le seul reproche que nous puissions faire à l'éditeur, c'est de n'être pas assez commerçant pour imprimer les prix, suites et conditions de vente au dos même de ses livraisons, faute de quoi nous ne pouvons renseigner nos lecteurs utilement.

L'Almanach des Spectacles, publié par Albert Soubies et contenant l'ancien Almanach des Spectacles, 1752 à 1815, tome IX^e^ (l. VII^e^ de la collection), année 1882, vient de paraître à la *Librairie des bibliophiles* avec un portrait à l'eau-forte de M^lle^ Bartet dans le *Roi s'amuse,* format in-16, prix : 5 fr. Il contient tous les faits de l'année théâtrale et offre le plus grand intérêt aux amateurs d'art ou de littérature dramatique.

Nous avons déjà parlé, il y a six mois environ, de la *Suite d'eaux-fortes pour illustrer les* **Ragionamenti** de l'Arétin, publiés en deux éditions différentes par Isidore Liseux. Cette suite, fort bien gravée par A. Prunaire, d'après les dessins de M. L. Dunki, est aujourd'hui complète chez cet éditeur, en une série de vingt planches. Les épreuves format elzévirien, en élégant cartonnage, sont au prix de 20 fr., et du format in-4° de 30 fr. sur hollande, 40 fr. sur chine, 50 fr. sur japon; les épreuves *avant lettre,* tirées à 25 exemplaires seulement, se vendent 100 fr. sur japon noir ou sanguine, 70 fr. sur whatman bistre ou sur chine en noir. Une notice explicative des sujets, qui indique le placement des gravures selon les éditions, est jointe aux vingt eaux-fortes. Tous les bibliophiles qui sont en possession de l'une ou de l'autre édition des *Dialogues* du divin Arétin, publiés par Liseux, voudront sans aucun doute compléter leurs exemplaires et y insérer cette suite avant de les couvrir d'un somptueux maroquin; — les voilà prévenus.

La Petite bibliothèque Charpentier in-32, qui comprend déjà tant de chefs-d'œuvre contemporains en format de poche, vient de s'augmenter des *Contes à Ninon,* l'ouvrage le plus fin, sinon le plus fort, de Émile Zola. Deux charmants dessins de Jeanniot, gra-

vés en fac-similés, illustrent fort heureusement ce coquet volume.

Sous ce titre : **Japonisme**, dix eaux-fortes, Félix Buhot, l'un de nos aquafortistes les plus japonisants, vient de publier dix petits chefs-d'œuvre, tirés seulement à 150 épreuves et sous une couverture originale (100 sur papier hollande, 10 sur japon). Ces eaux-fortes représentent des pièces rares japonaises, masques, boîtes, bibelots variés et sont traitées avec un faire merveilleux. L'éditeur est M. Edmond Sagot, 53, rue d'Argout. — Avis aux iconophiles pris d'art japonais.

L'illustration des livres par les amateurs prend chaque jour plus d'importance; c'est à qui illustrera ses ouvrages d'un autographe de l'auteur, d'un portrait, voire d'une charge. La *Librairie des Nouveautés artistiques*, 17, rue du Faubourg-Montmartre, convaincue de répondre à un besoin, vient de mettre en vente, au prix de 1 fr., sous une couverture format Charpentier, des portraits et autographes relatifs aux derniers romans à sensation. *Portrait et autographe de Zola*, pour illustrer *Au Bonheur des Dames*; de *A. Daudet*, pour *l'Évangéliste*; de *Cherbuliez*, pour la *Ferme du Choquard*, etc. Halévy, Maupassant, Ohnet, Pailleron, Richepin, Theuriet, Renan, Delpit, paraîtront tour à tour portraits et autographes. L'idée mérite de réussir et nous souhaitons bon succès aux éditeurs.

Les Continuateurs de Loret, lettres en vers de la Gravette, de Mayolas, Robinet, Boursault, de Subligny, Laurent, etc., recueillies et publiées par le baron James de Rothschild. Tome II (juillet 1666 — décembre 1667). Paris, Damascène Morgand, libraire. In-8°, tiré à 500 exemplaires sur papier vergé : 15 francs, et à 100 exemplaires sur papier de Hollande : 30 francs. L'ouvrage formera six volumes.

Ce volume est le deuxième de l'ouvrage des *Continuateurs de Loret* dont le premier est paru il y a environ un an, quelques jours après la mort si prématurée du baron James de Rothschild. Ce premier volume comprenait les lettres publiées de mai 1665 à juin 1666 et nous en avons rendu compte en temps opportun.

Ainsi que le volume paru en 1881, ce tome second est accompagné d'une double table analytique des matières et d'une table alphabétique des noms et des faits cités dans les lettres.

M. Émile Picot a été chargé de mener à bonne fin l'impression et la rédaction des tables de ce volume, ainsi que des suivants.

Les principaux événements qui remplissent le second semestre de l'année 1666 et de l'année suivante sont : la guerre entre l'Angleterre, la Hollande et la France, guerre à laquelle mit fin le traité de Bréda (31 juillet 1667); la guerre entre l'Espagne et le Portugal; la lutte entre le roi de Pologne Jean-Casimir et les partisans de Lubomirski; le siège de Candie par les Turcs; enfin la revendication faite par Louis XIV d'une partie des Pays-Bas espagnols, et la prise de possession par l'armée française d'Arras, de Douai, de Lille, etc. A côté de ces faits, qui occupent naturellement la plus grande place dans nos gazettes, il convient de citer les mariages du roi de Portugal et de l'empereur, la mort du pape Alexandre VII et l'élection de Clément VIII, la chute du chancelier Clarendon, etc.

Les nouvelles étrangères tiennent une grande place dans les lettres en vers comme dans la gazette en prose. Ces nouvelles avaient d'autant plus d'intérêt pour les lecteurs que jamais la diplomatie française n'avait joué un rôle plus actif ni plus brillant. Servi par des agents d'un dévouement et d'une habileté incomparables, Louis XIV était alors l'arbitre de l'Europe.

Les nouvelles de l'intérieur concernent spécialement la cour. A côté des menus faits de la vie du roi, du dauphin, de Monsieur, de la reine et des princesses, nous y trouvons des renseignements sur les occupations et surtout sur les plaisirs des courtisans : chasses, bals, concerts, comédies. Les noms de Corneille, de Molière, de Racine, de Visé reviennent fréquemment sous la plume des gazetiers, qui nous parlent longuement d'*Attila*, du *Médecin malgré luy*, du *Sicilien*, de *Tartuffe*, d'*Andromaque*, de *la Veuve à la mode*, etc.

Parmi les détails curieux pour l'histoire des mœurs, nous relèverons le commencement de la mode du café et l'inauguration de l'éclairage public à Paris.

Nous indiquerons au fur et à mesure de leur mise en vente l'apparition des quatre derniers tomes qui restent à imprimer.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'Académie française a décidé que le prix de Jouy, dont le montant s'élève à 1,500 francs, est attribué pour 1,000 francs à un livre d'imagination et de science, intitulé *Ignis*, dont l'auteur est M. le comte de Chousy, et pour le surplus, à un roman de mœurs, *Marca*, par Mme Jeanne Mairet.

L'Académie a également décerné les récompenses suivantes :

Le prix Thiers (10,000 francs) est décerné à M. Rothan, pour ses deux ouvrages intitulés : *Origines de la guerre de 1870*, la *Politique française en 1866*, l'*Affaire du Luxembourg, prélude de la guerre de 1870*.

Le prix Thérouanne est partagé entre M. le comte Delaborde, auteur d'un livre sur *Gaspard de Coligny, amiral de France*, et M. Alb. du Boys, pour son ouvrage intitulé : *Catherine d'Aragon et les origines du schisme anglais*.

Le premier prix Gobert est décerné à M. Chéruel, pour son *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV et sous le ministère de Mazarin*.

Le deuxième prix est décerné à M. Ludovic Sciout, pour son ouvrage intitulé : *Histoire de la constitution civile du clergé*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 16 mars.

Ouvrages présentés. — Ruelle : *Texte inédit de Domninus de Lavisse sur l'arithmétique*. — Babeau : *Les correspondants de Grosley*. — De la Borderie : *Les deux Saint Cavadec*. — Thomas : *Discours de Cicéron sur le poète Archias; introduction et commentaire*.

Lecture. — A. Dumont : Du style géométrique sur les vases grecs.

Séance du 21 mars.

Ouvrages présentés. — Corso : *Cronistoria civile et religiosa della cita di Nicotera*. — Schwab : *Les incunables orientaux et les impressions orientales au commencement du* XVIe *siècle*. — Netter : *L'homme et l'animal*.

Séance du 30 mars.

Ouvrages présentés. — D'Hervey de Saint-Denis : *Ethnographie des peuples étrangers à la Chine*. — Rhoné : *Coup d'œil sur le Caire ancien et moderne*. Laboulaye et Flach : *Les axiomes du droit français par le sieur Catherinot*. — Henry : *Correspondance inédite de Condorcet et de Turgot*.

Lectures. — Clermont-Ganneau. — Mémoire sur les lettres complémentaires de l'ancien alphabet grec. — Castan : La roche Tarpéienne du Capitole de Vesontio (Besançon).

Séance du 7 avril.

Ouvrages présentés. — Ph. Berger : *Conférence sur les derniers résultats de l'épigraphie sémitique*. — Egger : *Œuvres choisies de Letronne*. — Dragomanoff : *La littérature populaire de l'Ukraine*.

Lecture. — Benloew : Des noms d'endroits.

Séance du 13 avril.

Ouvrage présenté. — De Whitte : *Gazette archéologique*.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 17 mars.

Ouvrages présentés. — Mercier : *L'Algérie et les questions algériennes*. — G. Picot : *M. Dufaure, sa vie et ses discours*. — Simonin : *Les ports de la Grande-Bretagne*.

Lecture. — Huit : Les voyages de Platon et les rapports philosophiques entre la Grèce et l'Orient.

Séance du 31 mars.

Ouvrages présentés. — Ricard : *Genève et les traités de Paris*. — Besobrasof : *Étude sur l'économie nationale de la Russie*. — Lographe : *Les revenus publics ou l'art d'administrer la fortune publique*.

Lectures. — Sayons : La Hongrie et la Ligue de Cambray. — Aucoc : Étude sur les lacunes des collections de la législation française antérieure à 1789 pour les actes des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

Séance du 7 avril.

Ouvrages présentés. — Delorrain : *De l'aliéné au point de vue de la responsabilité pénale.* — Cadet : *Lettres sur la pédagogie.* — Netter : *L'homme et l'animal devant la méthode expérimentale.* — Baudouin : *Étude sur le jus italicum.* — Grad : *Étude de voyages et de travaux publics en Algérie.*

Séance du 14 avril.

Ouvrages présentés. — Nicolas : *Les budgets de la France.* — Grucker : *Histoire des doctrines littéraires et esthétiques de l'Allemagne.*

Lecture. — D'Avenel : La chute de la noblesse sous Richelieu.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Le mois dernier a eu lieu la séance publique annuelle de l'Académie des sciences, sous la présidence de M. Jamin.

M. Jamin a tout d'abord, suivant l'usage, rendu hommage à la mémoire des membres de l'Académie décédés pendant l'année : MM. Bussy, Decaisne et Liouville; puis il a examiné les progrès de la science en 1882.

Après ce discours il a été procédé à la proclamation des prix.

Grand prix des sciences mathématiques (Prix du budget). — Deux prix de même valeur sont accordés à MM. J.-S. Smith et Hermann Minkowski.

Prix Francœur. — M. Émile Barbier.

Mécanique. — *Prix de 6,000 francs.* — 4,000 francs à M. Bouquet de la Grye; 2,000 francs à M. Bertin.

Prix Poncelet. — M. Clausius.

Prix Dalmont. — M. Georges Lemoine.

Astronomie. — *Prix Lalande.* — M. Souillart.

Prix Damoiseau. — 2,000 francs à M. le docteur Schur.

Prix Valz. — MM. Williams Huggins et Crutz.

Physique. — *Prix Bordin.* — Un encouragement de 1,000 francs est accordé au mémoire n° 3 dont l'auteur ne s'est pas fait connaître.

Statistique. — *Prix Montyon.* — Prix : MM. Cheysson et le docteur Maher.

Mentions honorables. — MM. Guiraud et Mauriac.

Chimie. — *Prix Jecker.* — M. Armand Gautier.

Botanique. — *Prix Barbier.* — Un encouragement de 1,000 francs est accordé à M. Reliquet; même récompense à M. Vidal.

Prix Desmazières. — M. T. Husnot; citation honorable, MM. E. Doassans et N. Patouillard.

Agriculture. — *Prix Vaillant.* — M. Toussaint.

Anatomie et Zoologie. — *Prix Thore.* — M. Ed. André.

Prix da Gama Machado. — M. Hermann.

Médecine et Chirurgie. — *Prix Montyon.* — Trois prix de 2,500 francs chacun sont décernés à M. Maillot, MM. Dieulafay et Krishaber, M. G. Havem.

Trois mentions de 1,500 francs à MM. Grehand et Quinquaud, F. Giraud-Teulon, P. Mégnin.

Citations honorables. — MM. A. Borius, Cadiat, L. Dubar, Ch. Rémy, H. Fournié, E. Gavoy, H. Leloir.

Prix Bréant. — MM. Arloing, Cornevin, Thomas.

Prix Godard. — M. Reclus.

Prix Lallemand. — MM. Bourneville et Paul Regnard.

Mentions honorables. — MM. Liégeois et Lamarre.

Physiologie. — *Prix Montyon.* — M. Dastre.

Citation honorable. — M. Gaetan Delaunay.

Géographie physique. — *Prix Gay.* — Encouragement de 1,000 francs à M. Jules Girard, encouragement de 500 francs à M. Louis Delavaud.

Prix généraux. — *Prix Cuvier.* — M. Oswald Heer.

Prix Trémont. — M. Sidot.

Prix Gegner. — M. Lescarbault.

Prix Delalande-Guérineau. — M. Savorgnan de Brazza.

Prix Jérôme Ponti. — M. Müntz.

Prix Laplace. — Ce prix est décerné à M. Bochet, sorti le premier, en 1882, de l'École polytechnique et entré à l'École des mines.

Réunion des délégués des Sociétés savantes de Paris et des départememts à la Sorbonne.

Le 27 mars dernier le congrès des délégués des sociétés savantes de Paris et des départements s'est ouvert par une réunion préparatoire, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. Levasseur, membre de l'Institut.

M. Levasseur a fait connaître aux membres du congrès les dispositions nouvelles prises par le ministre de l'instruction publique pour régler les travaux du comité et ceux du congrès.

L'année dernière, le ministre avait répondu à une demande qui lui avait été adressée par la promesse de constituer dans le congrès une section nouvelle consacrée aux sciences morales et politiques. Il a tenu cette promesse. Il a fait aussi aux sciences géographiques une place qu'elles réclamaient depuis plusieurs années. Les sections du comité et du congrès des sociétés savantes se trouvent ainsi portées à cinq. Le champ des études s'est étendu sans que l'unité soit compromise, grâce à une commission centrale.

On trouvera dans le *Journal officiel* (nos des 28, 29, 30 et 31 mars) le compte rendu détaillé des travaux des sociétés.

Le congrès a été clos par un discours de M. le ministre de l'instruction publique qui a conféré les récompenses suivantes :

LÉGION D'HONNEUR

Commandeur : M. Delisle (Léopold), membre de l'Institut, administrateur général, directeur de la Bibliothèque nationale.

Chevaliers : M. Luce (Siméon), membre de l'Institut, membre du comité des travaux historiques et scientifiques;

M. Montano (Joseph), membre de Sociétés de géographie (travaux de missions).

Officiers de l'instruction publique

MM.

Boussines, professeur à la Faculté des sciences de Lille;

Fleuriais (Georges), capitaine de vaisseau;

Isambert (Ferdinand), professeur de chimie à la Faculté des sciences de Poitiers;

Le Breton (Gaston), directeur du musée céramique de Rouen;

Félicien (Paul), archiviste du département de la Marne;

Vidal (Léon), de la Société artistique de Marseille.

Officiers d'académie

MM.

Besson (Édouard), de la Société d'émulation du Doubs;

Fauconneau-Dufresne, membre du comité de l'inventaire des richesses d'art de l'Inde;

Girard (Jules), secrétaire adjoint de la Société de géographie;

Gourdon, de la Société générale de France;

Goursat, professeur à la Faculté des sciences de Toulouse;

Guérin (Fénelon), bibliothécaire de la ville du Mans;

Guillaume (l'abbé), archiviste des Hautes-Alpes;

Laurières (Jules de), de la Société archéologique de France;

L'Épée (Henri), de la Société archéologique de Montbéliard;

Mège, vice-président de la bibliothèque municipale de Clermont;

Michel (Albin), de l'académie du Gard;

Palustre (Léon), de la Société archéologique de France;

Tartière (Jean), archiviste des Landes;

Vasseur, préparateur à la Faculté des sciences de Paris;

Viallanes (Henri), répétiteur à l'École des hautes études;

Vian (Jules), de la Société zoologique de France.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

Bibliothèque de législation étrangère.

En 1876, une bibliothèque de législation étrangère a été établie au ministère de la justice.

Un comité est chargé de veiller à la conservation et au classement de cette bibliothèque.

Le président de ce comité vient d'adresser à M. le garde des sceaux un intéressant rapport sur les travaux du comité.

Voici ce rapport :

« Monsieur le ministre,

« Le comité de législation étrangère poursuit toujours avec activité la mission qui lui a été confiée.

« Cette mission avait, d'après l'arrêté du 27 mars 1876, un double but : d'abord, organiser la création d'une bibliothèque où seraient réunies les collections des lois étrangères, des travaux parlementaires et des principaux ouvrages publiés dans les divers pays sur chaque branche de la science du droit; ensuite veiller à la publication des codes ou des lois dont le ministre de la justice autoriserait la traduction.

« Grâce au concours libéral des pouvoirs publics et aux efforts incessants du comité, l'œuvre nouvelle et importante que nous étions chargés d'organiser fonctionne régulièrement depuis six annees, et l'intérêt que le public attache aux progrès de l'institution nous fait un devoir de vous présenter désormais un compte rendu annuel de l'état de nos travaux.

I

« *Bibliothèque.*— Dès l'année 1879, le comité publiait, avec l'autorisation d'un de vos prédécesseurs, le catalogue raisonné de ses collections, qui ne comprenaient pas moins de quinze cents ouvrages, formant cinq mille volumes. La législation, la jurisprudence et la doctrine de tous les États de l'Europe et de plusieurs pays de l'Amérique y étaient déjà largement représentées.

« Depuis cette époque, la bibliothèque s'est encore enrichie. Elle a d'abord acquis les nombreux ouvrages qui ont été publiés sur le droit international et la législation comparée. Puis, pour chaque pays et pour chaque branche du droit, les traités de doctrine et les livres d'histoire les plus estimés ont été réunis.

« La libéralité des gouvernements étrangers, qui ont bien voulu organiser un service régulier d'échange de documents législatifs avec votre département, nous a permis de tenir au courant et d'accroître nos collections de lois et de travaux parlementaires.

« Pour l'Allemagne, nous avons complété les recueils des lois de presque tous les États secondaires.

« Avec le bienveillant concours du secrétaire d'État pour les colonies anglaises, nous avons pu obtenir, par voie d'échange, les lois des colonies les plus importantes de la Grande-Bretagne.

« Tous les États ou territoires unis de l'Amérique du Nord et du Mexique ont envoyé les recueils de lois les plus récents; nous y avons ajouté les recueils de jurisprudence, indispensables pour connaître la législation de ces pays, où la codification est encore incomplète. Nous pourrons aussi désormais offrir aux jurisconsultes, fréquemment appelés à les étudier, les lois des principaux États de l'Amérique du Sud, du Brésil, du Chili, du Pérou et de la République Argentine.

« Par suite de ces acquisitions nouvelles, le nombre des volumes contenus dans la bibliothèque s'est élevé de 5,000 à 14,000. Pour porter à la connaissance de tous ceux qu'elles intéressent les nouvelles ressources de notre bibliothèque, le comité a jugé nécessaire de faire préparer une deuxième édition du catalogue, et il aura prochainement l'honneur, monsieur le ministre, de vous proposer d'en autoriser l'impression.

II

« *Traductions.* — L'œuvre des traductions, plus longue et plus délicate, a marché moins rapidement. Ce n'est pas, en effet, sans quelques difficultés que le comité a pu accomplir cette seconde partie de sa mission. La préparation et l'exécution de ces travaux, qui n'ont de valeur qu'à la condition d'être accompagnés d'une introduction et de notes destinées à bien faire comprendre le caractère, les motifs et la portée des lois, exigent un temps considérable.

« Le personnel où le comité a dû choisir ses collaborateurs est peu nombreux, et les hommes les plus compétents, désignés par leur concours aux publications de la société de législation comparée, sont généralement absorbés par leurs travaux professionnels. Il y a eu là des causes de retard. Cependant les travaux terminés et ceux dont l'impression ou l'élaboration s'achève, sous l'impulsion et sous le contrôle du comité, peuvent témoigner de la sollicitude et de la persistance avec laquelle nous poursuivons l'œuvre si utile d'une collection de codes étrangers.

« Le code de commerce allemand a paru l'année dernière. Confié à quatre traducteurs d'un talent éprouvé : le regrettable M. Paul Gide, MM. Charles Lyon-Caen, Dietz et Flach, cet ouvrage a été accueilli avec une grande faveur.

« Le code de procédure pénale allemand, traduit et annoté par M. Fernand Daguin, avocat à la Cour d'appel de Paris et secrétaire général de la société de législation comparée, le code d'organisation judiciaire de l'Allemagne, traduit et annoté par M. Dubarle, avocat à Troyes, paraîtront dans les premiers mois de l'année 1883. Les discussions en ce moment pendantes au parlement, sur la réforme des lois pénales et de notre organisation judiciaire, nous ont déterminés à en hâter l'impression.

« Trois autres traductions sont sous presse :

« Le code d'organisation judiciaire de la Russie, par M. le comte Jean Kapnist, attaché à la section de codification de l'empire de Russie;

« Le code pénal des Pays-Bas, par M. Wilhem Joan Wintgens, avocat à la Haye, attaché au ministère de la guerre;

« Et le recueil des chartes et constitutions des États-Unis de l'Amérique du Nord, par M. Gourd, avocat près la Cour d'appel de Lyon.

« Le comité va pouvoir, dans les premiers mois de cette année, faire commencer l'impression ;

« 1° Du code de procédure civile allemand, dont M. Glasson, membre de l'Institut, professeur à la Faculté de droit de Paris, M. Lederlin, doyen de la Faculté de droit de Nancy, et M. Rodolphe Dareste, avocat à Lyon, viennent d'achever la traduction :

« 2° Du code des faillites de l'Allemagne, traduit et annoté par MM. Bufnoir et Gérardin, professeurs à la Faculté de droit de Paris;

« 3° Du code pénal hongrois, par MM. Martinet, substitut au tribunal de la Seine, et Pierre Dareste, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation;

« 4° Du code civil portugais, par M. Laneyric, juge d'instruction au tribunal de Meaux.

« Enfin, sur le rapport qui vous a été présenté le mois dernier, vous avez bien voulu nous autoriser à faire préparer la traduction de six autres codes :

« 1° Le code de commerce italien, tout récemment promulgué et qui est seulement entré en vigueur le 1er janvier 1883 ;

« 2° Le code de commerce autrichien, avec la loi sur les faillites et les dispositions relatives à l'organisation de la juridiction commerciale en Autriche ;

« 3° Le code civil de la République Argentine, de 1870, le plus récent et le meilleur des codes civils hispano-américains ;

« 4° Le code pénal et le code de procédure pénale de l'État de New-York, promulgués l'année dernière ;

« 5° Le code de procédure civile espagnol, récemment remanié ;

« 6° Un recueil des lois des divers États de l'Europe sur la propriété littéraire et artistique, les brevets d'invention, les marques de fabrique et de commerce.

« La simple énumération des travaux du comité nous paraît suffire, monsieur le ministre, pour faire ressortir les résultats avantageux que la science et la pratique des affaires doivent retirer de cette institution.

« La connaissance des législations étrangères est devenue un élément essentiel de toutes les études juridiques. Lorsqu'il s'agit de préparer la réforme de nos lois, dans les conseils du gouvernement et dans nos assemblées législatives, on fait le plus souvent des recherches sur les solutions adoptées dans les pays étrangers; les exposés de motifs, les rapports des commissions, la presse elle-même examinent et débattent la valeur et les raisons d'être de ces solutions.

« Le développement des relations internationales amène fréquemment devant les tribunaux des contestations où les lois étrangères doivent être discutées. L'enseignement des Facultés de droit se développe chaque jour dans ce sens, et il y trouve la source d'utiles comparaisons, qui font mieux ressortir les principes. Jusqu'ici, les matériaux de ces études fécondes manquaient aux législateurs, aux magistrats, aux avocats, aux professeurs des écoles de droit, aux publicistes. Aujourd'hui, grâce à notre bibliothèque, déjà si riche, les travaux sont devenus faciles; ils le deviendront davantage, quand les traductions des codes seront plus nombreuses, et le comité s'applique à les multiplier. Aussi bien l'utilité de nos collections est de plus en plus appréciée, et la salle de travail est parfois insuffisante pour les lecteurs qui la fréquentent.

« Le comité a la confiance, monsieur le ministre, que les pouvoirs publics continueront à encourager le développement d'une œuvre qui, en peu d'années, est arrivée à de pareils résultats. »

Veuillez agréer, monsieur le ministre, l'assurance de ma haute considération.

Le président du comité, membre de l'Institut.

LÉON AUCOC.

Nous rappelons que la bibliothèque du comité de législation étrangère est ouverte au public (place Vendôme) tous les jours, sauf le samedi et le dimanche d'une heure à cinq heures.

La bibliothèque de l'École des beaux-arts vient de recevoir de M. le marquis de Varennes le don d'une précieuse collection de dessins de Géricault, relatifs à l'anatomie de l'homme et du cheval.

M. Taine, de l'Académie française, et professeur d'esthétique à l'École des beaux-arts, a également donné à cette bibliothèque soixante-douze dessins ayant appartenu à son beau-père, M. Alexandre Denuelle, représentant des compositions originales ou des études d'après des peintures anciennes.

La bibliothèque de la ville d'Albi a reçu dernièrement en don un petit incunable, le *Speculum vitæ humanæ*, malheureusement incomplet de quelques feuillets, et dont la reliure présentait une particularité intéressante. La peau n'existait plus; il ne restait que les plats, dont le carton avait été fait d'un certain nombre de placards-affiches repliés et pilonnés. On a pu détacher ces fragments et recomposer un des placards en entier. C'est un catalogue des indulgences accordées aux bienfaiteurs et confrères de la noble confrérie de Saint-Sébastien de Rome, principal préservateur (*conservador*) de la peste; ce document, rédigé en langue d'oc, a été imprimé à Avignon, sous le pontificat de Clément VII. L'en-tête porte au milieu une image de saint Sébastien, à gauche les armes pontificales, à droite les fleurs de lis de France.

A côté de ce curieux document, on a trouvé un fragment d'un placard-guide du pèlerin dans la visite des églises de Rome pendant la semaine sainte, rédigé dans la même langue.

On comprendra l'intérêt qui s'attache à ces trouvailles si l'on se rappelle que, tout récemment, on vient de vendre à la salle Sylvestre, au prix de 3,350 fr., un placard-affiche, imprimé en 1462, *manifeste de Thierry d'Idembourg*, archevêque de Mayence. Dans la même vente, une *lettre d'indulgence*, imprimée par Gutenberg et datée de 1455, a atteint le prix fantastique de 5,340 francs (vente Benjamin Fillon).

La bibliothèque du château de Montgoger (Indre-et-Loire), d'une valeur de 600,000 francs, a été détruite par un incendie.

Une pendule, dont M. de Rothschild aurait offert 140,000 francs, est détruite. Des tapisseries d'une grande valeur ont été également la proie des flammes.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Signalons l'apparition récente à la librairie Hachette des trois ouvrages suivants : *Éloges académiques*, par Wallon; sous ce titre, le secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres a réuni ses notices sur la vie et les travaux du comte Beugnot, de Ch. Magnin, Saint-Julien, Guigniaut, de Rougé, Lenormant, Naudet, Caussin de Perceval, de Saulcy, Paulin Pâris. — *Sixte-Quint*, par le baron de Hubner, et une nouvelle édition du livre de M. Boissière sur l'*Algérie romaine*.

Il paraît mensuellement depuis le 10 mars dernier un recueil intitulé la *Revue des chefs-d'œuvre* que nous prenons la liberté de recommander d'une façon toute spéciale.

Cette revue semble surtout s'adresser aux jeunes gens de nos lycées qui, en général, ne connaissent de notre littérature que ce qu'ils en ont appris au cours de leurs études, c'est-à-dire fort peu de chose.

On jugera d'ailleurs de l'intérêt que présente cette nouvelle publication en lisant le sommaire du premier numéro :

La Provençale, roman de Regnard. — *Crispin rival de son maître*, comédie de Le Sage. — *Relation d'un voyage de Paris en Limousin*, par La Fontaine. — *De la manière dans les arts du dessin*, par Diderot. — *Mémoires et correspondance*, de Mme d'Épinay. — *Pièces*, de Malherbe. — *Discours sur les passions de l'Amour*, par Pascal. — *Journal de la maladie et de la mort de Mirabeau*, par Cabanis.

On voit qu'on possédera, dans un temps relativement restreint, un excellent fonds de bibliothèque.

Ajoutons que l'abonnement est de 20 francs par an pour Paris, de 25 francs pour les départements et

que les bureaux se trouvent situés, 4, rue Hautefeuille.

Il vient de paraître une édition illustrée du *Roi s'amuse*, édition de grand luxe, publiée par la société anonyme de publications périodiques, 13, quai Voltaire. Les illustrations sont de MM. P. Laurens, L. Olivier Merson, Sargent, Bayard, Lavastre, Chapron, sans parler de Victor Hugo lui-même. Le tirage du livre a été borné à 200 exemplaires; 50 sur papier du Japon à 200 francs l'exemplaire, le reste sur papier de Hollande à 150 francs. Chaque exemplaire porte le nom de l'acquéreur.

Le professeur Berlau vient de publier à Florence un ouvrage pour démontrer que l'art d'imprimer au moyen de caractères mobiles est dû à Sweynheim et Pannartz, et que le premier livre obtenu par ce procédé fut une édition des *Lettres de Cicéron*, qu'ils publièrent à Rome en 1467.

Il dit que les impressions allemandes antérieures à cette date furent exécutées au moyen de planches gravées et non de caractères mobiles.

PUBLICATIONS ANNONCÉES

OU EN PRÉPARATION

L'éditeur Dentu va prochainement faire paraître un ouvrage posthume d'Édouard Fournier : *les Enseignes de Paris*. Il y a près de quinze années que l'intelligent éditeur s'occupe de cette publication qui sera remarquablement publiée et restera, comme il se plaît à le dire, le couronnement de sa carrière.

Une nouvelle revue, la *Revue du monde latin*, dirigée par M. le baron Ch. de Tourtoulou, va paraître mensuellement. Elle aura cinq éditions, française, espagnole, italienne, portugaise et roumaine, éditions qui différeront seulement par la langue dans laquelle seront écrites les seize premières pages consacrées au bulletin mensuel, politique et diplomatique (le reste de la livraison sera en français, quelquefois en une autre langue, mais avec la traduction française en regard). La *Revue du monde latin* se propose de faire connaître les peuples et les pays latins dans leur présent et leur passé.

Encouragé par le succès qui a accueilli son édition du *Lion amoureux*, M. Conquet se propose de nous donner plusieurs réimpressions d'ouvrages romantiques ou modernes choisis parmi les auteurs les plus estimés.

Le mois prochain doit paraître *Mademoiselle de Maupin, double amour*. Le livre, tiré à 500 exemplaires, comprendra deux volumes illustrés de trois portraits.

En outre, l'éditeur prépare une suite de douze gravures dont l'exécution est confiée à M. Louis Leloir.

Nous aurons occasion de reparler de cette nouvelle édition.

Dans le courant de l'année, nous aurons *la Chartreuse de Parme*.

Viendront ensuite :

Sous bois, par André Theuriet, 1 volume illustré d'environ 60 compositions hors texte et dans le texte de Giacomelli, gravées sur bois par Berveiller, Froment, Méaulle et Rouget.

Fromont jeune et Risler aîné, par Alphonse Daudet, 2 volumes illustrés de 12 grandes compositions hors texte d'Émile Bayard, gravées à l'eau-forte.

Nouvelles et Contes, d'Alfred de Musset, 1 volume illustré de 1 portrait et de 5 grandes compositions hors texte de François Flameng, gravées à l'eau-forte.

Nouveaux contes à Ninon, d'Émile Zola, 1 volume illustré d'entêtes de Rudaux, gravés à l'eau-forte.

Etc., etc,

Ces éditions ne formeront pas collection. Elles différeront au contraire entre elles le plus possible, tant par leurs formats que par leurs genres d'illustration et de fabrication; l'éditeur a voulu éviter la monotonie de la collection, convaincu que ce système est aujourd'hui jugé par les bibliophiles qui ne veulent plus être pour ainsi dire obligés — pour suivre une collection — à prendre tel ou tel ouvrage souvent peu à sa place dans ladite collection, ou mal fait, ou manqué, ou enfin qu'ils possèdent déjà une ou plusieurs fois.

M. Alfred Darimon, ancien député de la Seine, corrige les dernières épreuves d'un livre auquel il a donné pour titre : *Histoire de douze ans*. C'est une série de récits contenant sur les grandes dates du second empire une foule de révélations curieuses.

Une nouvelle littéraire.

Après *Au bonheur des dames*, Émile Zola aurait hésité un instant entre deux des prochains épisodes des Rougon-Macquart : *la Terre*, l'étude sur les paysans annoncée depuis si longtemps, et *la Joie de vivre*, un roman de passion, où doit se trouver une très curieuse analyse de la douleur humaine.

Nous apprenons que M. Émile Zola vient de se décider pour *la Joie de vivre*.

Une bonne nouvelle qui réjouira tous les amis des études historiques, c'est la publication de la correspondance de Philippe II avec les infantes ses filles. Cette publication fera sensation dans le monde érudit et montrera Philippe III sous un jour nouveau et inattendu.

Dans cet ouvrage, qui paraîtra prochainement, M. Gachard, le savant archiviste général du royaume, à Bruxelles, exposera les circonstances dans lesquelles

eut lieu le voyage de Philippe II en Portugal. Il tracera les portraits des infantes Isabelle et Catherine et fera ressortir ce que les lettres offrent de plus saillant.

M. Swinburne prépare un volume de poésies intitulé *A Century of roundels*.

Il va paraître en Angleterre un petit livre où Shakespeare sera envisagé sous un aspect entièrement nouveau pour la plupart des lecteurs.

Le volume a pour auteur le révérend Ellacombe et pour titre : *De Shakespeare en tant que pêcheur à la ligne*.

NOUVELLES DIVERSES

Le bruit a couru que M. Georges Charpentier, l'un de nos éditeurs les plus sympathiques, était à la veille de céder en partie son importante maison.

Cette nouvelle n'est pas absolument exacte.

Le seul fondement de ce bruit est que, l'établissement étant mis en actions, divers financiers se sont rendus acquéreurs d'un certain nombre de parts. Mais la majorité demeure en la possession de l'excellent éditeur.

Le directeur du *Libéral soissonnais*, M. Dreyfus-Brisac, ayant informé M. Alexandre Dumas fils qu'une souscription était ouverte pour l'érection d'un monument à Dumas, a reçu de l'honorable académicien la lettre suivante :

« Cher monsieur,

« Vous me demandez si je donne mon adhésion au projet que vous avez de faire élever une statue à mon père, par souscription, dans sa ville natale. Ce n'est pas mon adhésion que je vous envoie, c'est l'expression de toute ma gratitude pour cette bonne pensée. En ramenant, après la guerre, le corps de mon père au petit cimetière de Villers-Cotterets, j'ai accompli le vœu que je l'avais toujours entendu former de reposer auprès de son père et de sa mère, au milieu des compagnons de sa jeunesse. Je l'ai rendu à sa première famille et à ses premiers amis; mais c'était tout ce que je pouvais faire.

« Je n'avais pas à prendre l'initiative d'un monument à sa mémoire et à lever un impôt matériel sur les souvenirs et les sentiments de ses compatriotes. Je ne pouvais qu'attendre que la consécration se fît pour mon père, dans le pays qui l'a vu naître, comme elle s'est faite à Paris, par des admirateurs tout à fait désintéressés, en dehors de toute influence de famille. La postérité n'a pas à tenir compte des parents de ceux qu'elle honore. Elle doit ne faire que ce qu'elle croit juste. Grâce à vous, cher monsieur, je puis intervenir maintenant, pour témoigner de ma reconnaissance bien sincère et bien vive envers vous et tous ceux qui s'associent à votre chaleureuse proposition.

« A. Dumas. »

Le mois dernier a eu lieu l'assemblée générale de la Société des gens de lettres.

Il ressort du rapport lu par M. Charles Diguet que le fonds qui, en 1881, était de 781,543 francs, s'élève actuellement à 1,796,957 francs, grâce au produit de la loterie. Le comité, qui en 1881 n'avait que trente-six sociétaires pensionnés, a pu en ajouter neuf, et les pensions ont été portées de 300 à 500 francs.

Le secours de 1,200 francs accordé à M. Paul Féval a été approuvé.

L'assemblée a décidé d'ajourner l'achat d'un immeuble pour y installer le siège social.

Après un vote de remerciements à MM. Edmond About et Emmanuel Gonzalès, on a procédé à l'élection de huit membres du comité, en remplacement de MM. Altaroche, Détré, Diguet, Hector Malot, Henri Martin, Moret, Tony Révillon et Charles Valois, dont les pouvoirs sont expirés, et de six membres suppléants.

Ont été élus :

Membres du comité : MM. Victor Cherbuliez, 126 voix; Augustin Challamel, 124; Eugène d'Auriac, 122; Ferdinand Fabre, 113; André de Bellecombe, 111; Oscar Comettant, 110; Georges Ohnet, 105; Édouard Grimblot, 99.

Membres suppléants : MM. Théophile Denis, 124; Élie Frébault, 120; Borel d'Hauterive, 120; Marcel Guay, 114; Louis Vian, 104; Félix Ribeyre, 102.

Ce comité a ensuite procédé à la formation de son bureau.

Ont été élus :

Président : M. Edmond About.

Vice-présidents : MM. Henri de Bornier et André Theuriet.

Rapporteurs : MM. Félix Jahyer et Louis Collas.

Questeurs : MM. Édouard Montagne et André de Bellecombe.

Secrétaires : MM. Édouard Grimblot, Georges Ohnet.

Secrétaire suppléant : M. Félix Ribeyre.

Trésorier : M. Auguste Challamel.

Bibliothécaire : M. Eugène d'Auriac.

Délégué du comité : M. Emmanuel Gonzalès.

M. Henri Martin a été nommé président honoraire du comité.

Dans une des séances du congrès des Sociétés savantes, M. de Lasteyrie a communiqué un manuscrit de la bibliothèque d'Orléans, dans lequel M. Léopold Delisle lui a signalé une particularité intéressante pour l'histoire de la reliure. Ce manuscrit fort dégradé a conservé sa reliure originale qui paraît remonter au XI^e^ siècle. Elle est en bois recouvert de basane blanche. Sur la face intérieure du dos se trouve inscrite une légende ainsi conçue : *Hic est li-*

ber sancti Cipriani marthiris, qui donne évidemment le nom du monastère qui possédait le livre. C'était une précaution prise contre les voleurs, car cette marque de propriété ne pouvait être aperçue d'eux; mais les propriétaires du volume, en défaisant la reliure, pouvaient faire constater leur droit de propriété, s'ils se trouvaient dans la nécessité de revendiquer le volume. Autre détail curieux, cette inscription a été imprimée en creux, et dans le creux des lettres, on a appliqué un cuir de couleur foncée, comme on le fait dans les reliures modernes en mosaïque. C'est la première fois qu'on signale un exemple aussi ancien de ce procédé de décoration des cuirs servant à la reliure.

Lettre inédite d'Alfred de Musset.

« Des Haricots. Vendredi.

« O ma chère Brohan ! je suis dans les fers. Je gémis au sein des cachots. Cela ne m'empêchera pas d'aller vous voir demain samedi. Mais je vous écris cet écrit du fond du système cellulaire. Je suis en ce moment dans ce célèbre numéro quatorze, qui fut mal gravé dans le *Diable à Paris.* C'est pour cause de patrouille, car je n'ai tué personne. Cette cellule est pleine encore de choses nouvelles et (plaisanterie à part) *charmantes,* mais il n'y a pas la place d'un mot même indécent. On a cadenassé la porte et le reste du bagne est badigeonné. Pourtant, je remarque que la poésie est ici bien inférieure à la peinture. Et je vous demande la permission de vous en envoyer cet échantillon, que je copie textuellement sur le mur :

Je pense à Saint-Michel, horrible prison
Dont le nom étouffe et donne le frisson,
Où tant de nobles cœurs à cette heure expient
Par de longs jours d'atroce captivité
Ce que tous les Français envient,
Le règne de la liberté.

« Autre :

Acrostiche à celle que j'aime.

C'est toi
La vraie flamme !
O mon âme,
Tais-toi...
Ici, mon bel idole,
Le cœur qui t'est voué
Désire ton obole
Et puis mourir. . aimé.

A. L., 72 heures.

« Cet acrostiche, représentant le nom de Clothilde, est facile à deviner, je crois; l'auteur a oublié son hache.

« Vous voyez qu'il y a des personnes qui osent encore rivaliser avec votre beau couplet de la *Vierge en patache.* Je rêvais à ce distique, ajoutable peut-être :

Un jeune homme plein de santé
S'est percé le cœur d'un eustache.

« Mais j'irai chez vous demain. Vous y serez, ou bien peut-être que non. Et ça ne fait rien du tout. Réflexion faite, je crois que je suis si bête que je vous aimerai et que j'aurai raison. Je veux dire que je vous aimerai toujours, pas un jour plus qu'un autre, mais non pas moins.

« A vous, « Pierrot. »

Il y a des gens répandant le bruit que la littérature se meurt dans notre pays.

L'académie des jeux floraux de Toulouse, qui vient de procéder au jugement des nombreux ouvrages qui lui ont été envoyés au concours de 1883, en avait reçu cette année 669, vers et prose, dans les genres suivants : 279 pièces diverses non classées, 57 odes, 46 poèmes, 13 épîtres, 1 discours en vers, 2 églogues, 29 idylles, 68 élégies, 6 ballades, 50 fables, 35 sonnets à la Vierge, 21 hymnes en l'honneur de la Vierge, 59 poèmes sur le sujet proposé : *la Sœur de charité,* pour le prix de Roquemaurel, 3 discours en prose.

Trois ouvrages ont été couronnés.

M. Frédéric Masson a détaché de la collection Ashburnham des fragments inédits de la correspondance de Napoléon Ier avec le cardinal Fesch soustraite par le trop fameux Libri.

Ces extraits fixent définitivement, semble-t-il, la date de la naissance de l'homme de Brumaire. Les uns la placent le 15 août 1769, les autres le 7 janvier 1658. Nous avons maintenant le sentiment de Napoléon lui-même.

« Le voici enfin. Voici cette écriture bizarre, qui plus tard deviendra illisible, qui à ce moment de sa vie est simplement mauvaise, mais dont le déchiffrement est compliqué par la fantaisie de l'orthographe. La première pièce qui se présente, un manuscrit de huit feuilles, intitulé : *Formules, Certificats et autres choses essentielles relatives à mon état actuel,* va nous servir de guide. Là, en effet, au milieu de modèles d'engagement, de formules diverses, Napoléon a consigné ce qu'il appelle les *Époques de sa vie.*

« Né en 1761, le 15 du mois d'août.

« Parti pour la France le 15 décembre 1778.

« Arrivé à Autun le 1er janvier 1779.

« Parti pour Brienne le 12 mai 1779.

« Parti pour l'École de Paris le 30 octobre 1784.

« Parti pour le régiment de la Fère, en qualité de lieutenant en second, le 30 octobre 1785.

« Parti de Valence pour semestre à Ajaccio le 15 septembre 1786.

« Je suis donc arrivé dans ma patrie sept ans neuf mois après mon départ, âgé de dix-sept ans un mois; j'ai été officier à l'âge de seize ans quinze jours.

« Arrivé le 15 septembre 1786, j'en suis parti le 12 septembre 1787 pour Paris, d'où je suis reparti pour la Corse, où je suis arrivé le 1er janvier 1788, d'où je suis parti le 1er juin pour Auxonne. »

Un comité s'est formé pour élever à Jean-Jacques Rousseau, dans la capitale de la France, le monument auquel il a droit.

Tenant compte de l'influence exercée par le grand penseur sur toutes les nations et dans toutes les branches de l'activité humaine, — en philosophie, en science politique, en littérature, en art, en histoire naturelle, — le comité croit devoir faire appel aux souscriptions du monde entier.

Le comité central espère que son appel trouvera partout l'appui de la presse et du public, et il verra avec satisfaction se former des comités locaux qui, en transmettant les souscriptions de leurs concitoyens, contribueront ainsi à élever à Jean-Jacques Rousseau un monument digne de lui.

Le comité porte également à la connaissance des collectionneurs qu'une exposition iconographique, comprenant les œuvres de toutes espèces — estampes, illustrations des ouvrages, gravures en couleur, portraits, pastels, peintures, bronzes, médailles, manuscrits, éditions diverses — relatives à la personnalité du grand écrivain, s'ouvrira à Paris dans le courant du mois d'avril.

D'après la revue *the Critic*, un célèbre cabinet de lecture anglais, celui de Mudie, met en circulation 6,000 exemplaires de la *Revue d'Édimbourg*, autant de la *Quarterly*, 100 de la *Revue des Deux Mondes*, et 2 à 3,000 de chacun des ouvrages nouveaux en vogue.

L'établissement tient huit maisons contiguës et occupe quatre-vingts employés.

Le monopole de la librairie Hachette.

Un roman de M. Guy de Maupassant vient d'être refusé par la maison Hachette, qui possède le monopole de la vente des livres dans les gares.

Surpris de cette décision inattendue, l'écrivain s'est concerté avec plusieurs de ses confrères qui s'étaient vus également exclus des bibliothèques des lignes; et une note a été rédigée, qui va être remise incessamment à la Chambre des députés.

Un très grand nombre de signatures sont déjà apposées sur cette pétition, dont voici le texte :

« Messieurs les députés,

« Les hommes de lettres soussignés viennent vous exposer une situation qu'ils estiment préjudiciable à leurs intérêts et même dangereuse pour ceux du gouvernement, et ils viennent protester devant vous contre le monopole de la vente des livres et des journaux dans les gares, cédé exclusivement à la maison Hachette par les grandes compagnies de chemins de fer.

« Cette situation est tellement anormale que des plaintes incessantes s'élèvent.

« Voici les faits :

« Comme on le sait, l'État, jusqu'à ces dernières années, se considérant comme le tuteur moral des Français, exerçait un contrôle sur le colportage; et par suite d'un raisonnement peu logique, les livres vendus dans les gares étaient assimilés à ceux que les marchands ambulants promènent dans les villages et soumis à la même formalité du timbre officiel.

« La maison Hachette, concessionnaire du droit de vente dans toutes les gares, jouait un rôle purement passif d'intermédiaire et ne pouvait exposer à ses étalages que des ouvrages munis du visa de l'État. Ce visa constituait le « laissez-passer », et les vendeurs distribuaient immédiatement à leurs employés des lignes le roman marqué du timbre; ils gardaient comme commission un droit de 40 pour cent.

« Or cette tutelle morale du gouvernement amena tant de réclamations, d'indignations, de révoltes, de railleries et d'attaques que la République, comprenant mieux son rôle que les pouvoirs précédents, y renonça.

« Toute la presse cria victoire.

« Alors une chose surprenante eut lieu. La maison Hachette, qui détenait le droit excessif et abusif de vente dans toutes les gares de France, quittant le rôle d'intermédiaire passif qui pouvait seul faire tolérer cet exorbitant monopole, rétablit à son profit l'ancien *visa*, l'ancien *veto*.

« Elle reprit l'idée abandonnée par l'État comme odieuse et ridicule, et jugeant en péril la conscience des voyageurs, estimant que la moralité des trains ne se trouvait plus sauvegardée, elle nomma dans ses bureaux une sorte d'agent des mœurs chargé de veiller à ce qu'aucun voyageur ne pût se procurer un livre dangereux.

« Donc, dès qu'un homme muni de son billet, qui devient alors une sorte de billet de confession, a franchi le seuil des salles d'attente, il ne se peut plus procurer que les livres et les journaux spéciaux qu'il convient à la maison Hachette de lui fournir.

« S'il plaisait demain à cette maison de ne vendre plus que *l'Univers* ou que *la Lanterne*, les voyageurs en seraient réduits à ces deux journaux. C'est là, pour les voyageurs d'abord, une situation absolument intolérable qui les prive systématiquement des livres qu'ils peuvent désirer au profit d'ouvrages ou de feuilles qui peuvent devenir, en certains moments, des armes de propagande soit politique, soit religieuse. Il importe, pour nous tous qui voyageons chaque jour, que les gares conservent absolument leur caractère de lieu public, comme une rue, et que nous y puissions trouver, sans exception, toutes les œuvres qui conviennent à nos goûts différents, à nos croyances, à nos opinions, sans en être réduits aux bibliothèques choisies et épurées par un employé quelconque.

« A d'autres points de vue encore cette situation est condamnable.

« Au point de vue des auteurs, elle les classe en deux catégories, bons et mauvais, reprenant cette idée enfantine de la moralité dans l'art, sauvegardant le plus souvent la conscience du lecteur au profit du faux goût et de la sottise, abêtissant par la morale, abrutissant par l'honnêteté puérile et niaise.

« Faut-il répéter la phrase de Flaubert? « Il fau-« drait s'entendre sur cette question : La moralité « dans l'art; ce qui est beau est moral : voilà tout, « selon moi. La poésie, comme le soleil, met de l'or « sur le fumier. Tant pis pour ceux qui ne le voient « pas. »

« Est-ce l'employé de M. Hachette qui distinguera un livre d'art comme *Mlle de Maupin* d'un livre imbécile et pieux? Auquel des deux donnera-t-il son visa?

« Au point de vue de l'influence secrète que peut donner ce monopole, la situation est plus grave encore.

« Admettons un moment que la maison Hachette soit animée de tendances contraires au gouvernement, quel qu'il soit.

« Qu'arrivera-t-il?

« En temps ordinaire, elle exercera, malgré et contre le gouvernement, une influence considérable, par le choix imposé des lectures, sur les centaines de mille de voyageurs qui parcourent la France chaque jour.

« Dans beaucoup de petites villes, il n'existe point d'autre librairie que celle des gares. Ces villes seront soumises à la même influence.

« En temps d'élections, elle pourrait favoriser exclusivement les journaux de son opinion, arrêter la vente des autres, quitte à renvoyer le lendemain, comme rebuts, les exemplaires dissimulés et non vendus; elle exercerait donc encore une influence formidable, décisive, sans effort, sans action visible, sans pouvoir être dévoilée ou inquiétée.

« Le ferait-elle? Peut-être non. Mais quel est l'homme qui, disposant d'une pareille force, ne l'emploierait point au profit de ses idées politiques et de ses convictions religieuses?

« La maison Hachette emploie bien son influence contre certains hommes de lettres; pourquoi ne le ferait-elle pas, en un moment de crise, contre certains hommes politiques?

« Au simple point de vue du monopole, d'un monopole exorbitant établi sur toute la France, cette situation est condamnable, sans même qu'il soit besoin de discuter.

« Nous venons donc vous demander, messieurs les députés, au nom de la simple liberté, de la liberté de pensée, que ce monopole soit détruit; que les gares redeviennent des lieux publics non assujettis à un contrôle moral quelconque, afin que nous puissions, nous, voyageurs, y trouver les publications qui conviendront à nos goûts; afin que nous puissions, nous, auteurs, y être vendus comme partout, sans distinction et sans catégories. »

Indiscrétion littéraire du *Charivari* :

M. Maxime du Camp a fait don à la Bibliothèque d'un exemplaire de son livre sur la Commune. Ledit exemplaire est empaqueté, scellé, avec défense de l'ouvrir avant vingt ans.

Comme, toutefois, le règlement de la Bibliothèque exige qu'on prenne connaissance de tous les ouvrages envoyés, afin de pouvoir les cataloguer, on a dû rompre les fameux cachets et constater que l'auteur avait, en marge de ses chapitres, écrit une foule d'annnotations explicatives. Puis tout a été reficelé.

Depuis la mort de Ch. Dickens (1870), il a été vendu, en Angleterre seulement, 4,239,000 volumes de ses ouvrages. Son livre le plus répandu est *Pickwick;* puis viennent *David Copperfield* et *Dombay père et fils.*

Il faut ajouter, au nombre précité de volumes, les contrefaçons en quantités prodigieuses imprimées en Amérique.

On a remarqué, dans le discours de réception de Mgr Perraud, un très intéressant passage sur l'étude d'avoué où travailla Auguste Barbier.

Voici ce passsage :

« C'était une singulière étude que celle de M. Fortuné Delavigne. Le second clerc était M. Jules de Wailly; le troisième, M. Olivier Falguières, littérateur et compositeur de romances; le quatrième, M. Auguste Barbier, aspirant poète; le cinquième, M. Damas-Hinard, traducteur du *Romancero;* et le sixième, M. Natalis de Wailly, le bibliographe. Il n'y avait réellement que le maître-clerc qui fût homme de Palais et qui aimât les dossiers. (C'était M. d'Herbelot, devenu depuis conseiller à la Cour d'appel.) Le petit clerc, celui qui faisait les courses, s'appelait Louis Veuillot. On s'occupait dans cette étude beaucoup plus de littérature que de procédure. On allait aux pièces de Casimir Delavigne, frère du patron, et on en discutait à perte de vue les mérites et les démérites. C'était le beau temps du romantisme. »

A ce sujet, un lecteur du *Voltaire* a adressé à ce journal la communication suivante :

« Paris, 20 avril 1883.

« Monsieur le rédacteur,

« En lisant ce matin dans *le Voltaire* le discours de M. l'évêque d'Autun, j'ai relevé quelques erreurs qui s'y sont glissées, touchant la jeunesse d'Auguste Barbier. Après le collège, son père l'a placé, non chez un confrère, mais chez son propre successeur, Me Fortuné Delavigne, frère de Casimir et de Germain Delavigne; M. d'Herbelot, ancien maître clerc de M. Barbier père, était l'avocat ordinaire de l'étude et non le premier clerc de Fortuné Delavigne. En 1826, 1827, 1828, l'étude de M. Delavigne était ainsi composée : pour premier clerc, un amateur zélé du dossier et du Palais; c'est vrai qu'il a poursuivi sa carrière, en se faisant avoué lui-même; pour deuxième clerc, le bon et aimable Jules de Wailly (homme de lettres); pour troisième clerc, Olivier (homme de lettres); pour quatrième clerc, M. Duverger, naguère

conseiller à Rouen ; pour cinquième clerc, *Auguste Barbier*, peu amateur du dossier, mais charmant causeur; pour sixième clerc, un frère du premier clerc, artiste peintre en herbe, élève de Delacroix ; enfin, pour petit clerc, dévoué pour tous les services de l'étude, Louis Veuillot, qui recevait de Jules de Wailly des leçons de grammaire dans une vieille édition de la grammaire de de Wailly, aïeul de Jules.

« M. Natalis de Wailly n'a jamais passé par l'étude que comme *visiteur*.

« Ceci est de l'histoire, monsieur le rédacteur.

« Agréez, s'il vous plaît, l'expression de ma considération très distinguée.

« X.,

« Ancien avoué à Paris. »

NÉCROLOGIE

M. Louis Veuillot, mort le mois dernier, était né en 1813, à Boynes (Loiret). Il était fils d'un pauvre ouvrier tonnelier et fit ses premières études à l'école mutuelle. Clerc d'avoué jusqu'à dix-neuf ans, il fit lui-même son éducation.

Il collabora successivement à l'*Esprit public*, à l'*Écho de la Seine-Inférieure* et au *Mémorial de la Dordogne*.

Son ardeur dans la polémique lui valut deux duels, l'un avec un acteur, l'autre avec un journaliste républicain.

En 1837, il fut rappelé à Paris et entra au journal *la Charte*, puis à *la Paix*.

Jusqu'en 1840, il n'était connu que pour la vivacité de son style. Lors d'un voyage qu'il fit en Italie, en 1843, il se fit présenter au pape et revint converti. C'est de cette époque que datent les *Pèlerinages de Suisse*, *Pierre Saintine*, le *Saint Rosaire médité*, etc.

Pendant son séjour à Périgueux, il fit la connaissance du général Bugeaud, qui l'emmena en Afrique comme secrétaire. Son livre les *Français en Algérie* lui valut une place de chef de bureau au ministère de l'intérieur. Mais il abandonna promptement ce poste pour entrer à l'*Univers religieux* (1843). Il fut en peu de temps l'âme de ce journal. Sa guerre à l'Université lui coûta quelques mois de prison.

La révolution de Février fut saluée par lui avec enthousiasme. Mais il en attaqua bientôt les hommes et les doctrines avec violence.

A la mort de M. de Caux, il le remplaça comme rédacteur en chef de l'*Univers*, marcha d'accord quelque temps avec MM. de Montalembert et de Falloux. Il publia vers cette époque (1849) *les Libres penseurs*, *l'Esclave Vindex*, *le Lendemain de la victoire*.

En 1852, M. Veuillot entama une campagne très ardente contre les prélats qui n'étaient pas les adversaires de l'antiquité grecque ou latine. Censuré par l'archevêque de Paris, il se plaignit au pape et fut absous par lui. M. Dupanloup défendit alors la lecture de *l'Univers* dans tout son diocèse.

Dans les polémiques auxquelles donna lieu la question temporelle du pape, M. Veuillot soutint la cause de Rome. Ses articles parurent un danger. *L'Univers* fut supprimé (1861).

Le journal ne lui fut rendu qu'en 1867. Il rendit à la papauté d'incontestables services dans la question de l'infaillibilité. Mais les polémiques de M. Veuillot lui attirèrent de nombreux ennuis, et le gouvernement de l'ordre moral, sous M. de Broglie, imita l'empire et suspendit l'*Univers* à diverses reprises.

On se souvient encore de ses luttes avec le *Figaro* et contre M. de Villemessant.

Il publia, de 1854 à 1878, de nombreux ouvrages dont voici les principaux : *l'Honnête femme*, roman que l'on pourrait taxer de pornographique; la *Guerre et l'Homme de guerre; Erreurs de la Papauté;* le *Fond de Giboyer; Biographie de Pie IX; Satires; Parfums de Rome;* les *Odeurs de Paris*, qui eurent un grand retentissement; *Paris pendant les deux Sièges; Œuvres poétiques*, et enfin les *Pensées de Louis Veuillot*.

Il meurt à l'âge de soixante-dix ans, après avoir été l'un des plus vaillants et des plus éloquents champions du saint-siège.

M. Louis Veuillot ne laisse que très peu d'œuvres inédites : quelques fragments, qui seront vraisemblablement recueillis et publiés par son frère, M. Eugène Veuillot.

On a essayé de soulever un vrai scandale autour d'un roman publié en 1844 par le grand écrivain.

Ce roman, intitulé *l'Honnête femme* et à peu près introuvable aujourd'hui, contient en effet des hardiesses singulières. Littérairement il est inégal : mais il y règne un souffle satirique d'une étonnante vigueur.

Le dernier ouvrage de Louis Veuillot est sa *Vie de Jésus*, si longtemps et si impatiemment attendue et désirée par le public religieux.

Le rédacteur en chef du *Gutenberg-Journal* M. Achaintre, vient de mourir.

Il avait contribué à la création de plusieurs journaux traitant de questions qui intéressent l'imprimerie.

M. Achaintre a publié dans le *Dictionnaire des arts et de l'industrie* de nombreux articles très appréciés.

M. Anatole Boucherie, philologue estimé, est mort à l'âge de cinquante-deux ans.

Il débuta par les fonctions les plus modestes du professorat, puis devint professeur de quatrième au lycée de Montpellier. Il devint un des fondateurs et resta jusqu'à ses derniers moments un des plus fermes soutiens de la *Revue des langues romanes*.

Un économiste des plus distingués, M. de Butenval, vient de mourir à Bagnères-de-Bigorre.

Il fut un des assidus collaborateurs du *Journal des Économistes*. Voici la liste de ses principaux ouvrages :

Précis historique de la tarification des laines; — de l'état de l'agriculture en France; — de l'inspection du travail des enfants dans les manufactures; — du régime des acquits à caution; — de la dime royale de Vauban et de l'impôt sur le revenu; — les lois de succession.

Nous apprenons la mort de M. le comte Pierre de Castellane, directeur du service financier au *Moniteur universel*.

Il avait servi en Afrique, comme volontaire à dix-sept ans, puis comme officier de chasseurs, aux premiers temps de la conquête, et avait publié un livre intitulé *les Souvenirs de la vie militaire en Afrique*.

M. de Castellane fut nommé consul de France à Ancône, puis à Pesth; il occupa ces fonctions jusqu'après la guerre de 1870.

Nous apprenons la mort de M. Alfred Delacour, l'auteur dramatique qui a écrit un si grand nombre de pièces avec Marc Michel, Grangé, Siraudin, Thiboust, Labiche, etc.

Delacour s'appelait de son nom Alfred-Charlemagne Lartigue. Né à Bordeaux en 1815, il fit ses études de médecine à Paris, où il fut reçu docteur en 1841; mais, après avoir exercé sa profession quelque temps, il y renonça, invinciblement attiré vers le théâtre. Pendant de longues années, son répertoire a alimenté le Palais-Royal, les Variétés, le Gymnase, le Vaudeville, les Folies-Dramatiques.

Les pièces de Delacour qui ont eu le plus de succès sont : *le Chevalier de Beauvoisin* (1848), *Deux sans culottes* (1849), *Une femme qui trompe son mari* (1851), *Une rivière dans le dos* (1852), *On dira des bêtises* (1853), *Souvenirs de jeunesse* (1853), *Paris qui dort* (1854), *Un bal d'Auvergnats* (1855), *En avant les Chinois* (1858), *la Femme doit suivre son mari* (1860), *J'ai compromis ma femme* (1861), *les Voisins de Molinchart* (1861), *les Petits oiseaux* (1862), *le Premier pas* (1862), *la Chanson de Marguerite* (1863), *Célimare le bien-aimé* (1863), *Monsieur boude* (1864), *l'Hospitalité d'une grisette, Un service d'ami, Une charge de cavalerie, les Mystères de l'été, les Rues de Paris, les Vaches landaises, l'Amour en sabots, l'Homme qui manque le coche, les Chemins de fer, le Fils du brigadier, le Corricolo, la Roulette, les Reflets, la Veuve du Malabar, Une femme qui ment, le Mari d'Ida, Partie pour Saumur, Une chance de coquin, la Cagnotte, le Courrier de Lyon, le Bois du Vésinet, Jeanne, Jeannette et Jeanneton, Pâques fleuries, le Procès Vauradieux, les Dominos roses, Poste restante, le Phoque, etc.*

Son avant-dernière pièce fut un drame, *la Criminelle*, en collaboration avec M. Lermina, que la Gaîté joua l'année passée. La dernière fut la *Nuit de Saint-Jean*, un acte, musique de M. Lacome, jouée à l'Opéra-Comique il y a quelques mois.

Alfred Delacour avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1867.

M. Edmond Frank vient de perdre sa mère, M^me^ Élisa Frank, sœur de feu Jules de Prémaray, auteur dramatique qui compta plus d'un succès. Femme d'un esprit distingué, elle laisse des travaux littéraires estimés, notamment de charmants contes destinés aux enfants.

Les travaux littéraires de M^me^ E. Frank sont nombreux; il suffira de rappeler, pour en caractériser la valeur, ses nouvelles et romans publiés dans les journaux de Paris : *l'Amoureux d'Irène, le Rêve d'un été, le Docteur Touldhu, le Chevalier de Bois-Hardy, le Desservant de Saint-Fabre*, etc.; — ses poésies délicates, éparses dans bien des recueils et que ses fils se chargeront certainement de réunir en un seul tout; — enfin, ses œuvres de littérature enfantine, originales dans un genre trop souvent maintenu au niveau d'une plate banalité.

Parmi ces dernières, nous citerons les *Causeries d'une grand'mère*, dont la librairie Hachette publiait la seconde édition au moment où la mort frappait déjà l'auteur, et qui ont eu les honneurs d'une traduction anglaise.

Le directeur du musée préhistorique de Bordeaux, M. Jean-Baptiste Gassiès, est mort à l'âge de soixante-sept ans.

Simple tailleur à Agen, M. Gassiès avait fait lui-même son éducation scientifique. Dès sa jeunesse, malgré ses occupations industrielles, il s'était livré à l'étude des sciences naturelles.

En 1846, il faisait paraître son premier ouvrage scientifique, qui n'a pas tardé à être suivi de beaucoup d'autres.

Lorsqu'en 1871 le conseil municipal de Bordeaux décida la création d'un musée préhistorique, il en confia l'organisation et la direction à M. Gassiès, qui put, dans l'espace de quelques mois, ouvrir au public une collection de plus de dix mille pièces se rapportant à l'âge de pierre. Cette collection depuis n'a cessé de s'enrichir.

Sa mort laisse un vide dans le monde scientifique.

On annonce la mort de M. le docteur Krishaber, élève de Trousseau et de Claude Bernard, qui a beaucoup contribué à vulgariser en France l'usage du laryngoscope. Praticien expérimenté, il a publié des travaux importants sur les maladies du larynx dans divers recueils spéciaux, notamment dans le *Dictionnaire des sciences médicales*.

M. A. Robert, poète distingué, vient de mourir à l'âge de soixante-dix ans.

Il avait débuté avec succès par un petit drame représenté à Rouen en 1833. En 1852, il publia un autre drame en vers, *le Connétable de Bourbon*, qui fut récompensé par l'Académie française.

Il publia plus tard *Luther et la Réforme*, puis *Louis XI en belle humeur*, qui n'ont jamais été représentés.

Nous empruntons au *Polybiblion* l'article nécrologique qui suit sur M. de Saint-Mauris, dont nous avons annoncé dernièrement le décès.

« Yolan-Marie-René, vicomte de Saint-Mauris, né à Saint-Amour (Jura), le 29 août 1837, est mort au château de Beaurepaire-en-Bresse, le 5 février 1883. Il appartenait à la famille des comtes, puis princes de Montbarey. De bonne heure il se sentit attiré par les travaux d'érudition. Quand il eut achevé ses études, il se fixa à Paris, où il fit son droit et où il suivit les cours de l'École des chartes. Il obtint, en janvier 1864, le brevet d'archiviste-paléographe, après avoir soutenu une thèse sur l'*Histoire de l'Instruction publique en France sous les Mérovingiens*. Lors de la fondation de la Société bibliographique, au mois de février 1868, il s'y consacra avec un zèle et une intelligence qui contribuèrent puissamment au succès de l'œuvre. Secrétaire de la Société, il prit une large part à tous ses travaux, soit à la rédaction du *Polybiblion* et du *Bulletin de la Société bibliographique*, soit à la mise en œuvre de ses diverses publications. Les publications populaires et les œuvres charitables ne l'attiraient pas moins que les œuvres d'érudition et de vulgarisation scientifique. On lui doit une édition du *Manuel des œuvres*, entreprise sur la demande du regretté vicomte de Melun; et il ne cessa de s'associer activement aux travaux de la Société des publications populaires, devenue une des branches de la Société bibliographique.

« Tout entier à cet infatigable labeur, à la rédaction du *Polybiblion;* collaborant, en outre, à la *Revue des questions historiques* (à laquelle il donna en particulier, en 1869 (t. VI, p. 553), un article de mélanges sur l'*Assemblée de 1682*, à propos du livre de M. Gérin), au *Contemporain, revue d'économie chrétienne*, il ne put aborder des travaux de longue haleine, auxquels son érudition, aussi sûre que variée, l'avait pourtant si bien préparé, et sa thèse sur l'instruction publique sous les Mérovingiens n'a point été imprimée. En 1865, il avait donné, sous le voile de l'anonyme, une charmante plaquette imprimée à Lyon, chez Perrin, sous ce titre : *Conseils à ma fille et à mon gendre; Lettre d'un député de la noblesse aux états généraux* (Paris, V. Palmé, in-18 de 33 p., impr. sur pap. vergé et tiré à petit nombre).

« En 1872, il donna au *Contemporain* un travail sur *les Frères des Écoles chrétiennes en Amérique et l'instruction populaire* (tir. à part. Paris, Jules Le Clère, 1872, br. gr. in-8°). L'année suivante, il publia, dans la *Revue historique et nobiliaire*, le *Ban et arrière-ban du bailliage de Bresse*, documents inédits accompagnés d'annotations (tir. à part. Paris, J.-B. Dumoulin, 1873, gr. in-8°). En avril 1872, de concert avec son ami M. de Beaucourt, il présenta à l'Assemblée générale des comités catholiques un rapport sur les diverses Sociétés bibliographiques catholiques (vol. de 1872, p. 221-234). Deux ans plus tard, il fit à un autre congrès l'exposé du but et des travaux de la Société bibliographique (vol. de 1874, p. 175-179). Au congrès de 1876, il présenta un nouveau rapport sur les œuvres de propagande (vol. de 1876, p. 382-392). En 1878, il traita la question des *Almanachs* (vol. de 1878, p. 479-485). En 1875, il avait été chargé, comme membre du Bureau central de l'Union des œuvres ouvrières catholiques, de faire au congrès de Lyon un rapport sur le prix Doudeauville (imprimé dans le *Recueil du Congrès* et tiré à part). En 1880, il publia, sans nom d'auteur, une brochure intitulée *l'Exécution des décrets du 29 mars dans le département de Saône-et-Loire : Paray, la Chaux, Mâcon, Autun* (Châlon-sur-Saône, imprimerie et lithographie Jules Dejussieu, 1880, in-8° de 36 p.). Il a donné encore, dans *les Saints de l'atelier*, une petite *Vie de saint Cloud*. »

Voici la bibliographie complète des travaux de M. le docteur Bertillon, dont nous avons annoncé le décès dans notre précédente livraison :

Articles mycologiques et physiologiques insérés dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*. — Articles parus dans *l'Union médicale, la Gazette hebdomadaire, la Presse scientifique des Deux Mondes, le Journal de la Société de statistique, le Bulletin de la Société d'anthropologie, l'Opinion nationale, la Réforme médicale, la Revue positiviste, la Revue scientifique, la Nature, le Bulletin de l'Académie de médecine, les Annales d'hygiène, les Éléments de statistique humaine, la Gazette des hôpitaux, la France médicale, le Moniteur des Hôpitaux*.

On doit également à M. Bertillon les ouvrages suivants : *Diffusion de la variole autour des hôpitaux de Paris; — Éléments de l'hygiène dans leur rapport avec la durée de la vie; — Conclusions statistiques contre les détracteurs de la vaccine*.

On annonce la mort du marquis de Valori, prince Rustichelli, frère du prince de Valori. C'était un érudit, un lettré, un véritable connaisseur dans toutes les questions artistiques. Il a publié divers écrits appréciés.

On nous annonce d'Allemagne le décès du docteur Witte, professeur de droit à l'université de Halle.

Il a publié les ouvrages suivants : *Dissertation sur le Décaméron;* — traduction des *Poésies lyriques de Dante;* — une édition critique de la *Divine Comédie;* — et enfin *Dante, — Forschungen.*

Les journaux de Bâle signalent la mort de M. Zlegler, qui avait publié un grand nombre de travaux géographiques sur la Suisse et des cartes de la plupart des cantons de ce pays.

Il laisse sous presse le texte explicatif de la carte géographique de la Suisse.

M. Zlegler était âgé de quatre-vingt-deux ans.

M. Belinfante, journaliste et littérateur hollandais, vient de mourir à la Haye, âgé de soixante-dix ans.

M. Belinfante fut un des collaborateurs de l'*Annuaire de la Revue des Deux Mondes.*

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

(Articles importants)

(Du 15 mars au 15 avril 1883)

ART (18 mars). Davillier : Benvenuto Cellini. — Bouchot : Bouchardon, dessinateur de médailles. — (25 mars). Milanesi : Les nielles de Finiguerra et de Dei. — Diehl : Trois miniatures inédites de Clovis. — (8 avril). Ph. Audebrand : Un musée dans une écurie. — Ph. Burty : Froment Meurice. — ARTISTE (février). A. et H. Houssaye : Clésinger. — Peladan : Le musée municipal de Nîmes. — Alboize : Les peintures décoratives de G. Clairier, à l'Eden-Théâtre.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (avril). Ritter : La langue française et les langues étrangères. — Frossard : Un souvenir de Louis Blanc. — Droz : La crise agricole. — Rios : Une excursion en Espagne. — Naville : De Saussure et sa philosophie. BULLETIN DU BIBLIOPHILE (janvier). H. Moulin : Titon du Tillet et son *Parnasse*. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (17 mars). Sahara et Soudan. — Les compagnies franches en Afrique. — Les bataillons de chasseurs en Europe. — (24 mars). L'armement, le tir et les feux de l'infanterie française. — (31 mars). Ecoles à feu exécutées en Russie. — (14 avril). Le fusil à répétition Manulicher. — BULLETIN DE LA SOCIETÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (janvier-février). P. Meyer : Paris sans pair. — Jean Desgoullons, sculpteur des stalles du chœur de l'église Notre-Dame de Paris.

CONTEMPORAIN (avril). R. de Gourmont : G. Éliot; la femme et l'œuvre (II). — Taffanel : Trois expéditions françaises en Algérie (1830-1844-1881). — L. de Briqueville : Wagner et son esthétique. — H. de Houx : L'Autriche et les Madgyars, d'après un livre récent. — CORRESPONDANT (25 mars). Forneron : La garde nationale de Paris (1789-1792). — De Lapeyrère : Le Japon militaire. — Frémy : Poésies inédites de Catherine de Médicis. — (10 avril). Cochin : Les fortifications de Paris. — De Lacombe : L'enseignement d'État et le budget des Cultes. — Debrou : De l'expression des yeux dans la statuaire. — Lallemand : L'oratoire à l'académie. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (17 (mars). Pillon : La psychologie de l'enfant. — Ménard : Les cosmogonies bibliques et le mythe du paradis perdu. — (24 mars). Grindelle : Les petits traités d'éducation morale et civique. — (31 mars). Pillon : A propos de la notion du nombre. — (7 avril). Renouvier : Henri-Frédéric Amiel.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 avril). Lettre inédite de Corvisart. — Collection Narishkine. — Barrière et Dennery. — Etat civil du duc de Chartres. — Origine des lettres de faire part.

INSTRUCTION PUBLIQUE (17 mars). Douhaire : Frédéric II et Marie-Thérèse. — Levallois : *Mémoires et lettres sur les occupations de l'Académie française*, de Fénelon. — (24 mars). Danglard : Les odes de Klopstock. — Laumonier : Les ouvrages en livraisons. — (31 mars). Castomet-Desfossés : Le gouvernement de Charlemagne. — (7 avril). Malvoisin : Notes sur la *Géographie* de Strabon. — (14 avril). De l'enseignement dans les classes élémentaires. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 mars). Épitaphe de Mme de Pompadour. — Répertoire général des publications en langue française. — Les *Fleurs animées*, de Grandville. — *L'amour et l'honneur*, par Elle et Lui. — Portrait de V. Hugo. — Une édition inconnue. — Bibliographie rabelaisienne. — *Le livre de Fortune*. — (10 avril). Corneille et Richelieu. — *Felicia ou mes Fredaines*. — Rabelais dans l'école primaire. — Vers de La Fontaine à expliquer. — Caricature de Louis XVI. — Épitaphe de Mme de Pompadour.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (mars). Bloch : État actuel de l'économie politique en Allemagne. — Raffalovich : Les finances de la Russie depuis la dernière guerre d'Orient. — Pascaud : La lettre de change et les modifications qu'elle comporte. — JOURNAL DES SAVANTS (mars). Ad. Franck : Marsile de Padoue. — G. Boissier : Les actes des martyrs. — Wallon : Frédéric II et Marie-Thérèse. — Egger : Écriture et prononciation du latin savant et populaire. — Daveste : Les papyrus gréco-égyptiens. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (mars). Modifications à introduire dans la formation de combat de la division. — Principes de tir. — Formation de combat de la division d'infanterie. — Le Cercle d'Aïn-Se-Fra (sud-oranais).

MAGASIN PITTORESQUE (31 mars). Hauréau : Les Emmurés. — Comment on doit se coucher. — La porte de Notre-Dame, à Vernes. — Jeunesse de Saint-Simon. — (15 avril). André del Sarte et sa femme Lucrezia del Feste. —

La salamandre terrestre. — Un dyptique carolingien. — Images de poterie anglaise.

NATURE (17 mars). Les instruments de géodésie dans l'antiquité. — (24 mars). Le reboisement des montagnes. — L'enseignement technique de l'électricité en Angleterre. — (31 mars). L'électricité pratique. — Le grand orgue du palais de Cristal, à Londres. — (7 avril). La production et la consommation du lait à Paris. — Poulies américaines en papier. — (14 avril). La récente éruption de l'Etna. — Les armoires à disparition. — NOUVELLE REVUE (1er avril). Ch. Gonnod : Camille Saint-Saëns; l'opéra d'*Henri VIII*. — Vernes : Le protestantisme français. — Léger : Belgrade, le Danube et la Serbie. — Lemer : Le mont-de-piété de Paris. — Dubufe : Gustave Doré. — (15 mars). Vossion : Khartoum et le Soudan. — Lettres de G. Sand à G. Flaubert. — De Brotonne : Les évolutions du suffrage universel. — Simon : La famille chinoise.

POLYBIBLION (mars). Bernon : Jurisprudence. — Vaillant : Théâtre. — Portel : Ouvrages de piété et d'instruction chrétienne. — Comptes rendus dans les sections de théologie. — Sciences et arts. — Belles-lettres. — Histoire. — Les manuscrits du fonds Libri dans la collection Ashburnham. — Notices des traités arabes de géographie. — Chronique.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (avril). Jeanvrot : Les juges de paix élus sous la Révolution. — Robinet : Danton. — De Benazé : Révolutionnaires et classiques. — Colfavru : De l'organisation et du fonctionnement de la souveraineté nationale sous la constitution de 1791. — REVUE ALSACIENNE (mars). Bouvier : Un ministre alsacien : Humann. — Rabany : La critique allemande au XVIIe siècle. — A. Michel : Les artistes français et l'Alsace-Lorraine. — Lettres inédites de Mme d'Agoult, pendant la guerre de 1870-71. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (décembre). Wagnon : Le Laocoon et le groupe d'Athéna à la frise de Pergame. — G. Perrot : Sceaux hittites en terre cuite. — Ludlow : Les fouilles de l'institut archéologique américain à Assos. — Damour : Notes sur les silex du terrain tertiaire de Thenay (Loir-et-Cher). — REVUE BRITANNIQUE (mars). La Corée. La vie privée du cardinal Mazarin. — La question maritime comme on l'entend en Angleterre. — Robert de Bavière et le duc de Milan. — REVUE CRITIQUE (19 mars). Winkelmann : Documents pour l'histoire de l'empire allemand et du royaume de Sicile. — Gazier : Lettres des ursulines du Canada à l'abbesse de Port-Royal. — (26 mars). Hunter : L'Inde. — Hauréau : Les poèmes d'Hildebert et de saint Bernard. — Ayer : Grammaire comparée de la langue française. — (2 avril). Halphen : Lettres inédites de Henri IV à Bellièvre. — Breymann : Le verbe en français. — (9 avril). Ch. Nisard : Notes sur les lettres de Cicéron. — De Piépape : Histoire de la réunion de la Franche-Comté à la France. — Gaffarel : L'Algérie. — Lemaître : La Comédie après Molière et le théâtre de Dancourt. — REVUE DES DEUX MONDES (15 mars). Lenormant : A travers l'Apulie et la Lucanie. — Montégut : Georges Eliot; les œuvres et la doctrine morale. — M. Bréal : Charles Benoît Hase. — Fouillée : Les postulats et les symboles de la morale naturaliste. — (1er avril). M. du Camp : La charité privée à Paris. — D'Alviella : Les origines et le développement du rationalisme religieux aux États-Unis. — Brunetière : Le paysan sous l'ancien régime, d'après des livres récents. — Valbert : L'internat et la vie de collège en France et en Angleterre. — REVUE DE GEOGRAPHIE (mars). Ancelle : Les Français au Sénégal. — Gaffarel : Les frontières et les nouvelles défenses de la France. — De Gérando : Les travaux de la Société de géographie de Budapest sur la géographie de la Hongrie. — REVUE LITTÉRAIRE (mars). Léon Aubineau : Le P. Bernard. — De Butler : La vie agricole sous l'ancien régime. — Mademoiselle Le Gras. — REVUE DU MONDE CATHOLIQUE (1er mars). J. de Bonniot : Éclaircissements sur les miracles. — Vicomte Oscar de Poli : Léon Gambetta. — Léon Gautier : Le code de la chevalerie. — H. Ramières : Un antechrist mystique. — (15 mars). L'abbé Élie Mérie : Le problème social. — Léonce de la Rallaye : Joseph de Maistre. — Ch. Clair : Les articles organiques. — J.-T. de Belloc : Le pèlerinage de pénitence à Jérusalem. — J. de Bonniot : De la place de l'homme dans la création. — REVUE PHILOSOPHIQUE (avril). Fonillée : Les arguments psychologiques en faveur du libre arbitre. — Secretan : La métaphysique de l'endémonisme, du pessimisme et de l'impératif catégorique. — Habinet : Du raisonnement dans la perception. — Guyot : Sur les modifications artificielles du caractère dans le somnabumlisme provoqué. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (17 mars). Ch. Lévêque : La voix des instruments. — (24 mars). Havet : L'écriture chez les Romains. — Barine : La démocratie aux États-Unis. — (31 mars). J. Lemaître : M. A. Dandet. — G. Charmes : Le protectorat catholique de la France. — Léon Pillaut : M. Saint-Saëns et son opéra d'*Henri VIII*. — (7 avril). de Nonvion : Le Congrès des Sociétés savantes; session de 1883. — (14 avril). Brunetière : Le naturalisme au XVIIe siècle. — Barine : La haute société japonaise au Xe siècle. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (1er janvier). Dom François Chamard : La victoire de Clovis en Poiton et les légendes de saint Maixent. — Comte de la Ferrières : La paix de Troyes avec l'Angleterre, 1563-1564. — Charles Gerin : Le pape Innocent XI et l'élection de Cologne en 1688, d'après des documents inédits. — F. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice : De l'authenticité des livres saints. — Réponse aux souvenirs d'enfance et de jeunesse de M. Renan. — Ph. Tamisey de Larroque : Mélanges : Le cardinal d'Armagnac et Jacques de Germiny. — Félix Robion : Une thèse sur Duguay-Trouin. — Charles Gerin : Christophe de Beaumont, archevêque de Paris. — Comte de Puymaigre : Lamartine d'après sa correspondance. — REVUE SCIENTIFIQUE (17 mars). Gaston Tissandier : La direction des aérostats. — Pasteur : Le mot *microbe* et l'opinion de Littré. — (24 mars). Faye : Le soleil. — Van Muyden : La construction et l'exploitation des chemins de fer étrangers. — Kirste : Particularités de la prononciation française. — (31 mars). Etudes sur les landes. — De Varigny : Un livre d'hygiène facétieux au XVIIe siècle : *Hermippus redivivus*. — (7 avril). Marcel : Les droits de la France sur Madagascar. — Bouchardat : Paris au point de vue de l'hygiène. — Bonley : Les découvertes de M. Pasteur devant la médecine. — (14 avril). Duponchel : La fertilisation des landes. — Couty : Le curare.

SPECTATEUR MILITAIRE (1er février). Le volontariat d'un an. — Raabe : Règles générales du mécanisme des allures du cheval. — Souvenirs militaires du général baron Hulot. — (15 février). L'opinion publique et le général Chanzy. — L'unification des pensions de retraite. — (1er mars). Nouveau règlement sur l'instruction du tir dans l'armée. — (1er avril). Le Tonkin. — Une nouvelle mitrailleuse. — Les troubles en Algérie.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les journaux quotidiens de Paris

(Du 15 mars au 15 avril 1883)

CONSTITUTIONNEL. Mars : 19. *Contes grotesques,* traduits d'Edgar Poë, par Hennequin. — 28. *La comtesse Sarah,* par G. Olinet.

DÉBATS. Mars : 21. E. de Pressensé : *Dieu, Patrie, Liberté,* par J. Simon. — 23. Egger : Les revues et les mémoires des Académies. — 28. *La vie privée des anciens,* par Ménard. — 30. Renan : L'islamisme et la science. — Avril : 5. H. Houssaye : *Un hiver au Caire,* par Mme Lee Childe. — 10 : P. Deschanel : *Frédéric II et Marie-Thérèse,* par le duc de Broglie. — 11. H. Houssaye : Une édition illustrée du *Roi s'amuse.* — 13. Bérard-Véragnac : *Les cahiers des curés,* par Chassin. — 14. Ch. Clément : Les médailleurs italiens.

DÉFENSE. Mars : 17. L'agriculture du nord de la France au XVIIIe siècle. — 18. *Histoire de France sous le ministère de Mazarin,* par Chéruel. — 21. Les ossements de Molière. — 22. La dernière expédition française dans le Cayor. — 23. Les luttes de l'Église catholique en France au XVIIe siècle. — 26-27. *Histoire de Charles VII,* par de Beaucourt. — Avril : 8. *Les Normands en Italie,* par l'abbé Delarc.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Mars : 23. Sarcey : L'École normale et l'École des chartes. — 2. F. Sarcey : *Criquette.* — 31. *La Revue des chefs-d'œuvre.* — Avril : 8. *La Muette,* par Pothey.

FRANÇAIS. Mars : 16. Si Walter Scott a vieilli. — 17. Mlle Legras et les origines de l'ordre des filles de la Charité. — 19. Les campagnes de Charles IV. — 20 : *Éloges académiques,* par Wallon. — 25. Les Normands en Italie. — 27. Correspondance de G. Sand. — Avril : 1er. *Étude sur la situation matérielle et morale des classes ouvrières en Europe,* par Lavollée. — 6. *Criquette.*

GAZETTE DE FRANCE. Mars : 17. *Les Névroses,* par Rollinat. — 24. Henri-Frédéric Amiel. — 31. *Criquette.* — Avril : 10. *M. Dufaure, sa vie et ses discours,* par G. Picot. — 14. *Victor Hugo avant 1830,* par E. de Biré.

JOUR. Avril : 14. M. Guy de Maupassant.

JUSTICE. Mars : 26. Les fêtes d'Adonis ou le mythe de la résurrection. — Avril : 7. *L'Évangéliste,* par A. Daudet.

LIBERTÉ. Mars : 23. *Au bonheur des dames,* par E. Zola. — 24-25-27. Badin : Souvenirs d'un homme de théâtre.

MONITEUR UNIVERSEL. Mars : 23. La diplomatie danoise pendant la guerre de Sept ans. — Avril : 4. La noblesse révolutionnaire et les gentilshommes jacobins. — 7. *Criquette.* — 12. *Douze ans en Algérie (1830 à 1842),* par Bonnafont. — 14. Louis Veuillot.

OFFICIEL. Avril : 7-8. Éloge historique du baron Ch. Dupin.

PARLEMENT. Mars : 19. Saint-René Taillandier : M. Wallon. — 21. Rod : Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne. — 22. P. Bourget : M. Ludovic Halévy. — 23-25. Darmesteter : Race et traditions. — 28. A. Michel : A propos du centenaire de Raphaël. — 31. Bourges : *Les ridicules du temps,* par J. Barbey d'Aurevilly. — Avril : 3. A. Leroy : M. Brunetière. — 4. Bougier : La naissance d'une constitution. — 5. Daudet : Une page inédite d'histoire diplomatique. — 6. M. Tourneux : Une lettre inédite d'Alfred de Musset. — 8. P. Bourget : L'esprit d'Alfred de Musset. — 10. A. La Bastide : A propos de Molière. — 11-13. Darmesteter : Les écrivains anglais : Miss Toru Dutt. — 12. P. Bourget : Louis Veuillot. — 15. Brochard : La tradition et les réformes dans l'enseignement universitaire.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Mars : 22. Ph. Burty : Les œuvres de M. Bida. — 29-12. Le Sud oranais. — Avril : 1-4. G. H. : La Saint-Barthélemy. — 5-10. Chassin : La protection de l'enfance.

RAPPEL. Mars : 17. Les bibliothèques populaires.

RÉVEIL. Mars : 22. Un homme de lettres : M. Arène. — 25. Correspondance de Condorcet et de Turgot.

SIÈCLE. Mars : 21. La guerre franco-allemande d'après le journal du chef de la police prussienne. — Avril : 5. *L'extrême Orient,* par Raoul Postel. — 7. *Au bonheur des dames,* par Zola. — 8-11-12-13-14. Contribution à l'histoire de l'enseignement primaire pendant la Terreur. — 13. *Le prince Albert,* par Augustus Craven.

SOLEIL. Mars : 31. *Au bonheur des dames,* par Zola. — Avril : 2. *Le Christianisme et le progrès,* par l'abbé Perraud. — 3. M. Léopold Delisle.

TEMPS. Mars : 22-26-29. De la Blottière : Le nihilisme poétique. — 24. Mantz : *La Tapisserie,* par Muntz. — 28. La collection Narishkine. — 31. La science et l'islamisme ; conférence de M. Renan. — Avril : 4. Un iconoclaste en 1795. — Les œuvres de Bida. — 8. L'Église catholique et les classes ouvrières. — 10. E. Scherer : Louis Veuillot. — 11-12. Legouvé : Le choix d'un état. — 15. L'alcool, le tabac et la littérature.

UNION. Mars : 19. *Pereire, premier instituteur des sourds-muets en France,* par La Rochelle. — 23. Les variétés actuelles du protestantisme et l'Armée du salut. — 25. Les premiers drames cycliques. — Avril : 2. Dupleix. — 9. *Les apôtres,* par Drioux. — 14. Lord Macaulay. — 15. Les paysans sous l'ancien régime.

VOLTAIRE. Mars : 25. La population microscopique de l'atmosphère.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

Pendant le mois de mars 1883

1. *Revue de l'Institut oriental.* In-8°, 16 p. Paris, imp. Téqui. — Bureaux, 33, rue de Sèvres. — Abonnements : un an, 6 fr. — Le numéro, 30 centimes. Bi-mensuel.

La Vie pratique. Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Saint-Ouen, imp. Chaix. — Bureaux, 108, rue de Vaugirard. Bi-mensuel. — Abonnements : un an, 2 fr. — Le numéro, 10 centimes.

3. *Les Annales du feu.* Journal des sapeurs-pompiers et des assurances. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. de la Saigne. — Bureaux, 28, passage de l'Opéra. — Abonnements : un an, 6 fr. — Le numéro, 25 centimes.

4. *Le Réveil de la Creuse.* Organe parisien hebdomadaire des intérêts creusois. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Mauchaussat. — Bureaux, 32, boulevard de Vaugirard, Abonnements : un an, 6 fr.

L'Extrême gauche. In-4°, 4 p. à 3 col. Vincennes, imp. Lévy. — Bureaux, Vincennes, 2, rue Lejemptel. Paraît le dimanche. — Abonnements : un an, 4 fr.

La Grenouille. Organe de ces dames; rédigé par elles. Petit in-4° 4 p., à 3 col. fig. Paris, imp. Girard. Bureaux, 83, rue Vanneau. Le numéro, 5 centimes.

6. *La Vengeance anarchiste.* Organe hebdomadaire. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Legrand. — Bureaux, 28, passage de l'Opéra. — Le numéro, 10 centimes.

L'Avenir médical. Journal de médecine pratique. Petit in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Goupy. Bureaux, 71, rue de Rennes.

9. *Le Jour.* Journal politique quotidien. Grand in-folio, 6 p. à 6 col. Paris, imp. du Centre. — Bureaux, 9, rue d'Aboukir. — Abonnements : un an, 48 fr.; six mois, 25 fr. — Le numéro, 10 centimes.

10. *Revue des chefs-d'œuvre.* In-8°, 196 p. Paris, imp. Mertens. — Bureaux, 4, rue Hautefeuille. — Abonnements: un an, 20 fr.; six mois, 10 fr. 50; trois mois, 6 fr. — Le numéro, 1 fr. 75. Mensuel.

13. *Le vieux français.* In-folio, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Kugelmann. — Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. — Abonnements: un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50. — Le numéro, 5 centimes. Paraît le samedi.

15. *Le Ralliement.* Organe démocratique de l'appel au peuple. In-4°, 1 f. à 4 col. Paris, imp. de la rue de Bellefond.

La Science nouvelle. In-4°, 8 p. à 2 col. fig. Paris, imp. Collombon. — Bureaux, 20, rue des Grands-Augustins — Abonnements : un an, Paris, 6 fr.; départements, 7 fr. 50. — Le numéro, 10 centimes.

18. *Le Pronostic.* Organe des courses, paraissant le jeudi et le dimanche. In-8°, 4 p. Paris, imp. Pichon. — Bureaux, 40, rue Laffitte. — Le numéro, 20 centimes.

Le Mousquetaire. Journal hebdomadaire, politique, littéraire, universel. In-folio, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Philipona. — Bureaux, 51, rue de Lille. Abonnements: un an, 6 fr. — Le numéro, 10 centimes.

20. *L'Écho des fanfares.* Journal des sociétés instrumentales. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Cusset. — Bureaux, 21, boulevard Bonne-Nouvelle. — Le numéro, 10 centimes. Paraît les 5 et 20 de chaque mois.

25. *Le Propagateur spirite.* Revue mensuelle du spiritisme universel. In-8°, 8 p. Paris, imp. Moquet. — Bureaux, 24, rue Domat.

La Vie littéraire. In-4°, 16 p. a 2 col. fig. Paris, imp. Alavoine. — Bureaux, 4, rue de Douai. Abonnements : un an, 5 fr. — Le numéro, 10 centimes.

Grand-Hôtel Journal. In-folio, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Daux. Bureaux, 12, boulevard des Capucines. — Abonnements : trois mois, 15 fr.

29. *La Lanterne de Jean Bourru.* In-12, 28 p. Paris, imp. Nouvelle. — Bureaux, 11, rue Cadet. — Abonnements : un an, 6 fr. — Le numéro, 10 centimes.

30. *Le Concours hippique.* Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Kugelmann. — Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. — Le numéro, 10 centimes.

31. *Le vrai citoyen.* Journal quotidien. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Picourt. — Bureaux, 11, rue Bertin-Poiré. — Le numéro, 5 centimes.

Sans date. *Le Moniteur de la propriété industrielle.* In-4°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Bernard.

La Danse. Journal et Guide des danseurs et danseuses. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Mercadier. — Bureaux, 12, rue Vivienne. — Abonnements : un an, 10 fr. — Le numéro, 50 centimes.

Le Génie parisien de l'industrie et du commerce. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Schlœber. — Bureaux, 257, rue Saint-Honoré.

Moniteur des bataillons scolaires et des sociétés patriotiques. Grand in-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Bunel.

— Bureaux, 60, rue La Condamine. — Abonnements : 2 fr. — Le numéro, 15 centimes. Mensuel.

La vie à la campagne. In-4°, 8 p. à 3 col. fig. Paris, imp. Clavel. — Bureaux, 8, boulevard Saint-Denis. — Abonnements : un an, 10 fr.

Le Nihilisme. In-8°, 16 p. Paris, imp. du passage de l'Opéra. — Bureaux, 34, rue d'Ulm. — Le numéro, 50 centimes.

Le Phonographe. Journal illustré des merveilles du XIX^e^ siècle. In-4°, 4 p. fig. Lyon, imp. Chanoine.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

Le livre d'heures de Marie-Thérèse d'Autriche et de Bossuet. — Incendie. — Payement du sinistre.

M^e^ Limet, avocat de M. Louis Ménard, expose ainsi les faits de la cause.

« Je viens demander au tribunal de condamner la Compagnie d'assurances générales contre l'incendie à payer à mon client la somme de 5,000 francs, montant de l'assurance par lui faite d'un livre d'heures qui représentait une véritable richesse bibliographique et qui a été détruit ou tout au moins gravement endommagé par suite d'un accident causé par le feu.

« Dans quelles circonstances s'est produit le sinistre ?

« Comment établissons-nous l'origine de ce précieux volume, cadeau de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche à Bossuet et qui est arrivé plus tard aux mains de la reine Marie Leczinska ?

« Voilà ce que je dois expliquer au tribunal sans me dissimuler les difficultés de ma tâche à raison des particularités étranges qui se rencontrent dans l'affaire.

« M. Louis Ménard, mon client, est un savant, un collectionneur, un bibliophile. Il représente un type assez rare dans notre époque affairée, plus avide des émotions de la politique et de la recherche de la fortune que des jouissances de l'érudition pure.

« Étranger aux préoccupations de la vie matérielle par la simplicité de ses goûts, il semble un survivant de ces bénédictins d'autrefois qui se confinaient dans l'étude des vieux manuscrits sans autre passion que la poursuite obstinée des trésors inconnus cachés sous la poussière des parchemins.

« Plus d'une fois, les trouvailles qu'il a faites ont récompensé la patience du fureteur.

« D'abord il a découvert dans les papiers provenant de La Fontaine le texte original de ses « six fables galantes » que M^me^ de Villedieu son amie s'était appropriées et qui avaient paru sous son nom arrangées ou plutôt défigurées par la grande dame.

« Il a écrit sur ce sujet un petit livre qui est non seulement un chef-d'œuvre typographique appelé à prendre place dans la bibliothèque des délicats, mais encore une étude critique d'un style excellent.

« Une autre fois, et c'est sa dernière trouvaille, il a mis la main sur un Molière inédit !

« Oui, dussent les incrédules se récrier, M. Louis Ménard a découvert la copie d'un manuscrit qui est l'œuvre demeurée ignorée jusqu'ici de l'auteur de *Tartuffe ;* et le sujet traité est précisément *l'Imposteur dévoilé.* Tout démontre que cette œuvre d'une hardiesse singulière, ce qui explique pourquoi elle n'a pas vu le jour, est antérieure à la comédie que nous connaissons.

« C'est une satire audacieuse sous forme de dialogues dans lesquels on voit paraître le grand roi lui-même, le père Annat, jésuite, son confesseur, les accusateurs et les juges de Fouquet. L'âpreté amère des pensées, l'éclat du style, qui égale s'il ne dépasse même les plus beaux passages du *Tartuffe*, feront de la publication prochaine de ce manuscrit un événement considérable dans le monde des lettres.

« Enfin, et ceci nous ramène au petit procès dont ces digressions allaient m'éloigner, il y a quelques années, M. Ménard a eu la fortune inespérée de rencontrer en son pays de Touraine, car il est le compatriote de cet autre fureteur illustre P.-L. Courier, une liasse de livres et de papiers poudreux qui provenaient d'une ancienne abbaye et parmi lesquels se trouvaient deux volumes manuscrits qui n'étaient rien moins qu'une traduction de Juvénal et de Perse, œuvre inédite de Bossuet.

« Il faudrait la plume de Balzac pour dépeindre l'anxiété, les doutes, puis la joie triomphante du bibliophile passionné en présence de ces richesses que son flair avait subodorées !

« Mais c'est lui-même qui va nous les dire dans la préface de cette œuvre inédite dont l'authenticité, après avoir été proclamée par des lettrés tels que M. Edmond About et M. Francisque Sarcey, a été consacrée par le fait que M. Firmin-Didot s'est chargé de l'impression de l'ouvrage et qu'il a dépensé déjà des sommes considérables pour sa publication en trois magnifiques volumes in-8° d'une grande richesse typographique.

« Le 25 mars 1876, « dit M. Louis Ménard, dans un « ancien manoir abbatial voisin des ruines du château « de Richelieu, des ignorants trouvent, avec d'autres « livres et papiers précieux, deux volumes manu- « scrits. Ils me les font voir. Je les examine, j'en pres- « sens l'intérêt immense, je leur offre de les acheter « et ils me les vendent.

« Que contenaient-ils donc? Une traduction vivante « de *Juvénal* et de *Perse*, disséminées dans le com- « mencement des *Remarques* et dans un *Traité des* « *mots difficiles* parfaitement relié, vêtu d'un beau vé- « lin; le *Juvénal*, moucheté de rouge sur la tranche. « Ces deux superbes in-4° de 896 pages m'intriguent. « Je dévore quelques passages : le style du grand « siècle me saisit, je feuillette; j'aperçois la date « 1684; un frisson de plaisir d'archéologue me passe « sur le cœur; je lis et je retrouve des membres de « phrase de l'oraison funèbre de Condé, qui leur est « postérieure. Une idée me traverse alors l'esprit : « C'est du Bossuet inédit! » Je tourne, je retourne « cette admirable interprétation de Juvénal et de « Perse; soudain je découvre dans la pâte du papier « le filigrane du roi, je distingue les LL couronnés « enguirlandés de fleurs de lys.

« Mais, pensai-je, cela provient des archives royales « et a dû servir à l'instruction d'un membre de la fa- « mille royale. Or, à cette époque, Bossuet était pro- « fesseur du fils de Louis XIV, etc., etc. »

. . . . . .

« Et notre homme poursuit, sur ce ton enthousiaste, expliquant doucement par quelle série d'inductions il est arrivé à reconnaître ce qui est, je le répète, accepté aujourd'hui par tous les savants, à savoir que ces manuscrits avaient appartenu au grand évêque et qu'ils contenaient une traduction superbe des satiriques latins avec un commentaire et des remarques philologiques du plus haut intérêt.

« C'est à la même époque et en suivant le même filon que M. Louis Ménard est arrivé à découvrir le livre qui fait l'objet de notre procès.

« C'est un in-octavo richement relié en vieux maroquin rouge et doré sur tranche; il a pour titre : *Office de la semaine sainte*, traduit en français par l'abbé de Marolles.

« Sur tous les plats s'étalaient les initiales M. T. entrelacées et surmontées de la couronne de France. Au milieu, le blason de Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV, composé des armes de France et d'Espagne accouplées.

« Ce n'est pas tout! Sur le premier feuillet de garde, détaché, il est vrai, mais qui faisait incontestablement partie de l'ouvrage, voici ce qu'on voyait :

« Tout en haut de la page, les armes de Marie Leczinska, reine de France, soigneusement peintes à l'aquarelle et rehaussées d'or; à côté un timbre portant ces mots : *Cabinet du roy*.

« Immédiatement au-dessous, et côte à côte, deux signatures : *Louis*, *Marie-Thérèse*. Et enfin plus bas, d'une écriture plus fine et qui semble se faire modeste et respectueuse au-dessous de ses grandes voisines, ces deux mots : *Jacques-Bénigne*,

« Enfin, dans le corps de l'ouvrage se trouvaient plusieurs belles gravures de Gallot, distinctes de celles de Bourdon, qui appartenaient au livre lui-même. Ces gravures avaient dû être ajoutées lors de la reliure.

« Le résultat auquel fut amené M. Ménard en examinant ces particularités, vous l'avez déjà pressenti, c'est qu'il se trouvait en présence d'un livre précieux qui, après avoir appartenu à la reine Marie-Thérèse, avait été offert par elle et par son royal époux à Jacques-Bénigne Bossuet : en effet, pour tout homme versé dans la connaissance des autographes, c'étaient bien les signatures du grand roi, de la reine et de l'évêque de Meaux qui figuraient au feuillet de garde.

« Le livre avait été édité en 1662 : il portait la livrée de la jeune reine, dont le mariage remontait à 1660. D'autre part, c'est en 1664 que Bossuet, qui n'était pas encore évêque de Condom, avait prêché pour la première fois le carême au Louvre.

« Ses débuts avaient été éclatants. Donc, c'était comme un témoignage de bienveillance particulière que la reine avait offert un livre d'heures à ses armes au jeune orateur chrétien qui devait être plus tard le précepteur de son fils le dauphin.

« Elle avait gracieusement mis sa signature sur le premier feuillet, la garde. Le roi, pour ajouter à l'éclat de ce rare témoignage, avait tracé à côté ce mot magique « Louis » de cette majestueuse écriture dont la vue seule faisait tressaillir d'émotion, comme elle l'avouait, l'illustre épistolière du siècle!

« Le jeune prédicateur avait modestement écrit au-dessous son nom Jacques-Bénigne.

« Puis le livre après la mort de Bossuet était arrivé, on ne sait comment, aux mains de la reine Marie Leczinska, qui avait fait peindre les armes au-dessus de la signature de Louis XIV.

« Après des fortunes diverses, *habent sua fata libelli*, l'ouvrage s'était trouvé confondu, perdu dans ce fouillis de bouquins où la sagacité du bibliophile avait su le découvrir et le remettre en lumière.

« M. Louis Ménard, qui était déjà assuré à la Compagnie générale pour sa bibliothèque, avait, par un avenant de 1879, ajouté à sa police savoir :

« 1° Sous l'article 3 le manuscrit de Bossuet inédit, assuré pour 20,000 francs;

« 2° Sous l'article 2, le livre d'heures de Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, pour 5,000 francs.

« La compagnie d'assurances ne mit alors en doute ni l'origine du livre ni la valeur qui lui était assignée, et M. Louis Ménard paya la prime sur cette estimation.

« Malheureusement, un an après survint l'accident qui endommagea l'ouvrage et qui donne naissance au procès.

« Un soir, en février 1881, M. Louis Ménard travaillait dans son cabinet à cette préface du Bossuet inédit dont je vous ai lu tout à l'heure un passage.

« Saisi d'admiration devant l'énergique concision de la traduction d'une des satires, M. Ménard se souvint que l'abbé de Marolles avait, lui aussi, traduit *Juvé-*

nal, et il eut l'idée de parcourir le fameux livre d'heures que vous savez pour comparer la traduction de quelques psaumes épars dans l'office de la semaine sainte.

« Le voilà donc qui va chercher dans le tiroir où il le tenait précieusement enfermé le *Livre d'heures* de Marie-Thérèse.

« Le livre ainsi en ses mains, il est amené à regarder le feuillet de garde, détaché comme vous savez. Pourquoi cette curiosité à cette heure?

« Parce qu'il avait lu quelques jours avant l'annonce de la découverte d'une lettre de Bossuet adressée en 1702 à Mme de Maintenon, et dans laquelle se rencontrait cette particularité que la signature était *Jacques Bénigne de Maintenon.*

« Inadvertance pure, à coup sûr, et qui s'explique par cette circonstance que, l'esprit sans doute préoccupé de la personne à laquelle s'adressait sa lettre, l'évêque de Meaux, par une de ces distractions auxquelles les plus grands esprits n'échappent pas, avait en signant fait suivre Jacques-Bénigne, évêque, du mot « de Maintenon » au lieu « de Meaux ».

« M. Louis Ménard, après avoir laissé le livre d'heures et le feuillet de garde devant lui, avait continué son travail..., puis, cédant insensiblement à la fatigue d'un labeur prolongé, il s'était laissé aller au sommeil! Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre! Rêva-t-il pendant son sommeil des illustres personnages qui venaient d'occuper sa pensée?... je ne sais.

« Mais ce qui est sûr, c'est que tout à coup notre bibliophile se réveilla sous l'action d'une brûlure douloureuse, et qu'ouvrant les yeux il se vit entouré de flammes...

« Pendant qu'il dormait, la bougie qui l'éclairait avait fait des siennes.

« Elle avait d'abord brûlé sagement et sans incident, mais, arrivée à ses derniers moments, elle avait penché la tête et mis le feu aux papiers à sa portée.

« C'étaient les dernières pages où s'était arrêté le travail de M. Ménard, l'introduction au Bossuet inédit. La flamme les avait dévorées. Puis le feu s'était communiqué au feuillet de garde du livre d'heures et de là enfin au livre d'heures lui-même.

« Brusquement réveillé par le feu, M. Ménard s'était jeté sur le foyer naissant et avait pu éteindre l'incendie, assez tôt pour empêcher la combustion complète du livre d'heures qui brûlait lentement à raison de sa masse plus compacte, mais trop tard pour sauver et les pages volantes de son introduction et surtout le fameux feuillet de garde qui avait été dévoré des premiers!

« Avisée aussitôt du sinistre, la Compagnie générale avait fait choix d'un expert, M. Bachelin-Deflorenne, libraire; M. Ménard, de son côté, avait nommé M. Saige des Archives nationales; et les deux experts durent procéder à l'évaluation de la valeur du livre d'heures assuré.

« J'ai entre les mains le rapport des experts et voici ce que j'y vois :

« Ces messieurs commencent par rechercher la valeur du volume en lui-même, abstraction faite de l'existence du feuillet de garde.

« Ils déclarent que l'ouvrage n'a par lui-même qu'une valeur insignifiante, mais que la reliure en maroquin avec les ornements qui la décorent doit être évaluée à 100 francs.

« A la suite, une sorte d'annexe explique que ce qui a déterminé M. Ménard à assurer ce volume comme étant le « livre d'heures de Marie-Thérèse » et ayant une valeur de 5,000 francs, c'est qu'il existait un feuillet de garde portant les énonciations que vous savez. Les experts, s'expliquant alors sur la valeur à donner au volume dans ces conditions, estiment qu'elle peut s'élever à 2,000 francs.

« Des réserves sont faites toutefois à raison de la revendication possible de l'État par suite du timbre se trouvant sur le feuillet (cabinet du roi), de l'aveu de M. Ménard, et aussi d'ailleurs que la trace en était restée visible par l'empreinte gardée par le feuillet suivant.

« Comme on le voit, les experts ne s'étaient pas prononcés sur le fait de savoir si, en réalité, le fameux feuillet avait existé. Ce n'était qu'hypothétiquement qu'ils fixaient la valeur à 2,000 francs. Restait donc à faire la preuve du fait.

« Les bibliomanes sont comme les amants et les avares jaloux de leurs trésors, qu'ils cachent au profane et dont ils jouissent solitairement.

« Rappelez-vous ce qu'ont dit là-dessus Charles Nodier, Silvestre de Sacy et tant d'autres!...

« Cependant M. Ménard avait montré sa trouvaille à deux hommes qui font autorité parmi les collectionneurs. C'est M. Mahé, le libraire érudit si fin connaisseur en matière d'autographes et M. Pilinski le xylographe, hommes honorablement connus.

« Tous deux avaient examiné avec le plus grand soin et le livre d'heures et le fameux feuillet de garde détaché, mais qui incontestablement faisait partie intégrante de l'ouvrage.

« Tous deux sans hésitation s'étaient accordés à reconnaître : 1° que le livre avait dû appartenir à Marie-Thérèse, dont il portait les initiales et le blason; 2° que les signatures étaient bien celles du roi, de la reine et de Bossuet.

« Tous deux ont adressé à M. Ménard une déclaration constatant le fait. Bien plus, M. Pilinski a dit qu'il avait demandé à M. Ménard de reproduire le fac-similé des trois fameuses signatures écrites sur le feuillet.

« L'expert de la Compagnie générale, alors M. Bachelin-Deflorenne, avait nettement déclaré que si M. Pilinski affirmait le fait de l'examen par lui du feuillet et de l'authenticité des signatures, il n'y avait qu'à s'incliner et à accorder à M. Ménard l'indemnité de 2,000 francs.

« Cependant la Compagnie générale d'assurances a résisté.

« Des pourparlers engagés entre un ami de M. Ménard et un employé supérieur de la Compagnie semblaient devoir amener une solution satisfaisante.

Cependant il n'en a rien été et M. Ménard a dû assigner la Compagnie en payement du sinistre.

« Me Limet, discutant la question, soutient qu'en présence des déclarations écrites de MM. Pilinski et Mahé, dont il donne lecture au Tribunal, la Compagnie ne peut se refuser à payer la valeur vraie du volume assuré.

« L'existence du feuillet n'est pas niable : sa destruction par le feu ne l'est pas non plus, car personne ne pourrait admettre que M. Ménard, dont l'honorabilité est parfaite, ait pu avancer faussement un tel fait.

« Autrement il faudrait admettre qu'il serait non seulement malhonnête, mais encore maladroit, car il ne pourrait tirer aucun parti de ce feuillet détaché du livre incendié !

« Il est vrai que la Compagnie peut se placer sur un autre terrain, et sans contester ni l'existence du feuillet et des signatures ni le fait de sa destruction par le feu dans l'incendie du 6 février 1881, soutenir en droit qu'elle n'a entendu assurer qu'un objet unique, à savoir le *Livre d'heures* signalé dans l'assurance comme ayant appartenu à Marie-Thérèse.

« Or, le feuillet détruit n'étant pas adhérent au volume au moment de l'assurance, ainsi que le reconnaît M. Ménard, il n'aurait pas été compris dans cette assurance.

« A cet argument nous répondrions qu'il faut, en pareille matière, rechercher quelle a été l'intention des parties au moment où s'est formé le contrat. Elle n'est pas douteuse ! Il est de toute évidence que, pour l'assureur aussi bien que pour l'assuré, on avait en vue le livre d'heures déclaré comme ayant appartenu à Marie-Thérèse et ayant à ce titre une valeur exceptionnelle de 5,000 francs ! On n'entendait donc pas faire de distinction entre le livre lui-même et le feuillet, qui était le certificat d'origine et en quelque sorte l'arbre généalogique du précieux volume ! »

Me Champetier de Ribes répond en ces termes au nom de la Compagnie d'Assurances générales :

« Je ne saurais maintenir le débat dans les hauteurs littéraires où mon spirituel adversaire l'a placé, au risque de l'égarer peut-être ou tout au moins d'en méconnaître le caractère et les proportions essentiellement modestes.

« De quoi s'agit-il en effet ? D'un procès d'assurance en matière d'incendie, et du plus élémentaire de tous les procès d'assurance, dans lequel les trois facteurs essentiels du problème juridique qui est à résoudre se présentent avec une parfaite simplicité.

« Le premier de ces trois facteurs, c'est la chose assurée.

« Quelle est-elle dans l'espèce ? Le contrat nous le dit : c'est un livre d'heures qui aurait, soi-disant, appartenu à Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV, et que, sur la foi de cette supposition, M. Louis Ménard a assuré pour 5,000 francs.

« Que vaut cette estimation ? Le contrat va nous le dire encore de la façon la plus claire et la plus topique.

« Elle est acceptée par la Compagnie d'assurances, sans aucune sorte de contrôle et sur la seule déclaration de l'assuré, pour servir uniquement de base à la fixation de la prime. Mais comme il est de principe que l'incendie ne peut jamais être, pour l'assuré, une cause de bénéfice, la perte survenant ou partielle ou totale par un fait d'incendie, l'indemnité due par la Compagnie d'assurances sera réglée de gré à gré, à dire d'experts.

« Voilà pour le premier facteur : la chose assurée.

« Voyons maintenant le second facteur : la chose incendiée.

« C'est ici que nous touchons à la seule difficulté de ce procès, nous brûlons, s'il m'est permis de parler ainsi. La chose incendiée, au dire de l'adversaire, elle est double. Il y a deux choses incendiées.

« D'abord le livre d'heures, le fameux livre qui aurait appartenu à Marie-Thérèse, le livre assuré. Il n'est pas brûlé entièrement, il s'en faut de beaucoup. On le représente au Tribunal, fort avarié par le temps et l'usage. Sa belle reliure est intacte comme au jour de l'assurance, mais dans l'intérieur quelques pages sont à moitié brûlées et noircies par la flamme. Comme objet de curiosité, c'est le même livre avec une aventure de plus.

« Et puis, il y a, selon le récit de M. Ménard, une feuille de garde, qui aurait autrefois fait partie du livre, mais qui en aurait été détachée, bien avant l'assurance, à une date qu'il est impossible de préciser et dans des conditions qu'il est encore plus difficile de justifier ; peut-être, parce qu'à côté de cette précieuse aquarelle, de ces inappréciables autographes qui s'y trouvaient, il y avait un timbre par trop compromettant de nature à enlever à ce livre toute valeur vénale.

« Eh bien, cette feuille, elle n'était pas assurée. Elle n'était pas comprise dans l'assurance du livre puisque, de l'aveu de M. Ménard, au jour de l'assurance, elle en était déjà séparée. Elle devait donc faire l'objet d'une déclaration distincte, puisqu'elle avait une existence distincte, tellement distincte qu'elle aurait, toujours d'après la version de M. Ménard, brûlé séparément du livre, hors du livre, subissant ainsi les hasards particuliers propres à sa nature de feuille volante, alors que si elle avait été à sa place il est hors de doute qu'elle n'aurait pas brûlé.

« Arrivons au troisième élément : « l'expertise. »

« Le livre assuré a été examiné, palpé par les experts les plus experts, en présence de M. Louis Ménard, et le dégât constaté a été de commun accord fixé à cent francs ; et M. Louis Ménard a signé sans protestation le procès-verbal qui réduit à ce chiffre le dommage éprouvé.

« Il est vrai qu'après coup M. Ménard, qui n'avait pas jusque-là parlé de la fameuse feuille de garde, pas plus au moment de l'assurance que dans sa déclaration d'incendie ni au cours de l'expertise, après la clôture et la signature du procès-verbal, a, pour la justification de ses prétentions antérieures au chiffre de 5,000 francs, pour la première fois parlé de cette feuille et de sa disparition complète et absolue.

« Me Champetier de Ribes, sans vouloir discuter

l'existence et la portée de cette feuille de garde dont on ne retrouve la trace que dans des certificats étrangers au contrat d'assurance, examine la question de savoir s'il est constant que cette feuille a disparu par suite de l'incendie, si elle n'a pas disparu antérieurement, si elle n'est qu'égarée; s'il n'est pas possible qu'elle apparaisse un jour ou l'autre; et il conclut en déclarant qu'il lui paraît impossible que le Tribunal consacre la prétention de M. Ménard, parce qu'il en résulterait pour ce dernier un double bénéfice, alors qu'un seul bénéfice serait déjà en contradiction formelle avec le contrat d'assurance et avec les règles de la morale; le premier consistant dans l'allocation d'une somme d'argent bien supérieure à la valeur vénale de l'objet assuré; le second dans la possession du livre lui-même, avarié dans sa partie la moins appréciable et désormais pourvu par le jugement d'un certificat d'authenticité bien supérieur à celui qui pouvait jamais lui appartenir.

« Je demande donc que M. Ménard soit débouté de sa demande conformément à nos conclusions. »

Le Tribunal, se fondant sur ce qu'il n'est pas établi que le feuillet de garde, à supposer qu'il existât, ait été détruit par l'incendie du 7 février 1881, puisque Ménard n'en représentait aucun fragment, alors que le volume lui-même n'avait été atteint que partiellement; que, d'ailleurs, ce feuillet de garde ayant été, de l'aveu de Ménard lui-même, détaché du livre, il aurait dû, dans la police d'assurance, en faire constater l'existence, d'autant plus que cette circonstance, si elle avait été connue de la Compagnie d'assurances, en augmentant le risque, aurait entraîné une augmentation de la prime à payer par l'assuré, a déclaré Ménard mal fondé en sa demande et l'a condamné aux dépens.

(Tribunal civil de la Seine, 4e Chambre). Audience des 2 et 9 mars.

(Compte rendu de la *Gazette des Tribunaux*.)

Lettres de Benjamin Constant à Mme Récamier. — Publication. — Autorisation de la famille.

La 1re chambre du tribunal de la Seine, présidée par M. Casenave, vient de consacrer plusieurs audiences aux débats d'un procès intenté par le baron d'Estournelles contre Mme Lenormant, à l'occasion de la publication des lettres de Benjamin Constant à Mme Récamier.

M. d'Estournelles, héritier de Benjamin Constant, soutenait avoir autorisé cette publication à la double condition que les épreuves des lettres lui seraient communiquées avant l'impression, et qu'il placerait en tête de l'ouvrage une courte notice sur cette correspondance.

Trois éditions successives ayant paru au mépris de ces conventions, M. d'Estournelles demandait que toute publication fût arrêtée, tant que la notice ne serait pas placée en tête de l'ouvrage.

Me Le Berquier a soutenu les intérêts du demandeur.

Me Rousse a plaidé pour Mme Lenormant, et Me Masse pour M. Calmann Lévy, éditeur, également mis en cause.

Le tribunal, sur les conclusions de M. le substitut Rau, a rendu le jugement suivant :

« Le Tribunal,

« Attendu que Paul-Henri-Benjamin d'Estournelles de Constant de Rebecque prétend que l'autorisation de publier les lettres de Benjamin Constant à Mme Récamier a été sollicitée de lui par la veuve Lenormant, qui l'aurait obtenue à la double condition : 1° que les épreuves seraient soumises au demandeur avant tout tirage; 2° que celui-ci placerait, s'il le jugeait nécessaire, une notice en tête de ces lettres;

« Qu'aux termes de son exploit introductif d'instance, en date du 28 octobre 1881, il demande, pour cause d'inexécution de ces conditions, que la veuve Lenormant et Calmann Lévy soient condamnés solidairement à arrêter les lettres de Benjamin Constant à Mme Récamier, sous peine de 500 francs de dommages-intérêts par chaque jour de retard, et à payer des dommages-intérêts à fixer par état;

« Attendu que la notice en forme de lettre, ci-après énoncée, mentionne que la veuve Lenormant tenait de la grand'mère du demandeur l'autorisation de publier les lettres de Benjamin Constant;

« Que si les épreuves devaient être communiquées à d'Estournelles, il ne résulte pas de la correspondance échangée entre les parties que l'autorisation fût subordonnée à une condition de cette nature;

« Que, après avoir reçu les bonnes feuilles, d'Estournelles s'est borné à demander l'insertion d'une notice et la suppression des notices quotidiennes écrites par Benjamin Constant;

« Que, sur ce dernier point, il a reçu satisfaction, lesdites notes n'ayant pas été reproduites;

« Attendu que, dans la notice en forme de lettre adressée à la veuve Lenormant, il reconnaît le droit de celle-ci, et déclare qu'il trouve légitime son désir de faire éditer les lettres dont il s'agit; mais qu'il exprime en même temps les appréhensions qui lui font accueillir avec un certain regret cette publication qu'il voit paraître avec tristesse;

« Que les défendeurs ne peuvent être tenus d'insérer, après la préface et la notice de de Loménie, la lettre dans laquelle le demandeur semble blâmer la publication dont il conteste la convenance et revenir sur l'autorisation donnée par la famille de Benjamin Constant;

« Par ces motifs,

« Déclare d'Estournelles de Constant de Rebecque mal fondé dans sa demande;

« Le condamne aux dépens. »

La Société du « Recueil des lois et arrêts » contre M. Jean-Baptiste Sirey. — Demande à fin d'interdiction de publication. — Demande reconventionnelle à fin de dommages-intérêts. — Notices d'arrêts. — Propriété littéraire.

Cette affaire soulève en première ligne la question de savoir si les notices placées en tête des arrêts, pour en résumer le point de droit, dans les recueils de jurisprudence, constituent une propriété littéraire. Nous empruntons à la plaidoirie de Me Barboux, avocat des demandeurs, l'exposé des faits qui ont motivé le procès. C'est Me Pouillet qui doit plaider pour M. Sirey.

« Le *Recueil général des lois et arrêts* revendique contre M. Jean Sirey un grand nombre de notices qui figurent dans ses ouvrages. M. Jean Sirey a cru devoir répondre par une demande de dommages-intérêts pour concurrence déloyale.

« Le *Recueil* a été fondé en 1800 par M. Jean-Baptiste Sirey. On l'appelle aujourd'hui *le Sirey*.

« Les premiers qui eurent cette idée de collectionner les arrêts de la jurisprudence ne soupçonnaient pas l'importance que leur recueil acquerrait un jour, et la redoutable concurrence que les arrêts feraient plus tard aux commentaires eux-mêmes.

« Le 1er août 1831 intervenait un traité important ayant pour but l'exploitation et le développement du journal. — L'article 5 est le point de départ de la contestation : — « M. Sirey se réserve la propriété de son « ouvrage et le droit de disposer des notices. » Ces stipulations sont très simples. M. J.-B. Sirey exploitait le *Recueil général*, il le cède, et se réserve la propriété de ses Codes ; la Société donne à M. Jean Sirey seul le droit de se servir de ses notices, sans pouvoir transmettre ce droit à ses successeurs, à moins qu'ils ne fussent agréés par la Société.

« En 1836, la Société refusait le droit de se servir des notices à M. Guillemin, qui l'avait sollicité au moment d'acquérir les Codes de M. Sirey, car c'est seulement en 1843 que M. Sirey cédait ses Codes à MM. Cosse et Gilbert, pendant quinze années. MM. Gilbert et Cosse font avec la Société un traité relatif aux Codes annotés. Le conseil, après en avoir délibéré, autorise M. Coulon, son mandataire, à accepter M. Gilbert comme successeur de M. Sirey. M. Gilbert pourra faire usage de toutes les notices ; mais ces concessions sont absolument personnelles, c'est en rémunération des services rendus par M. Gilbert par sa collaboration au *Recueil*.

« En 1845, M. J.-B. Sirey meurt, et il institue M. Jean Sirey, notre adversaire, son légataire universel de tout droit de propriété de son *Recueil*.

« En 1866, incident très grave. Ces publications ont besoin d'être complétées tous les dix ans. On voulut donner aux Codes un complément. Le 18 juillet 1866, un des membres du conseil, dans une séance, relève cette circonstance qu'on s'était emparé des notices, et qu'on faisait publier le fait par la Société même, sur les couvertures, comme une sorte d'acquiescement et de ratification. Cela était d'autant plus singulier que les auteurs de cette usurpation étaient des membres mêmes de la Société et, en tête, le rédacteur en chef. Sur interpellation, M. Gilbert déclarait qu'il n'avait eu aucunement la pensée de consacrer son droit au profit du jeune Sirey, mais de rendre hommage à la mémoire de son auteur. Mais le conseil décide qu'il y a lieu de maintenir les droits de la Société, à l'encontre de MM. Sirey et Gilbert, et d'établir que M. Jean-Marie Sirey est sans aucun droit.

« L'incident n'eut pas de suite.

« En 1878, J.-N. Sirey a l'idée de refondre les Codes. Au point de vue industriel, l'opération est fructueuse. Où prendre les notices nécessaires pour compléter ? Là où elles sont toutes faites, dans le *Recueil*. Mais comme il sait bien qu'il n'en a pas le droit, il élabore un traité par lequel il demande à la Société le droit de le faire jusqu'en 1884.

« Mais M. Hoyon, qui signa ce traité, n'avait pas mandat pour le faire, et il fut désavoué par la Société. En même temps, la discorde se mit entre les copropriétaires du *Recueil des lois et arrêts*. Un arrêt annule la Société commerciale qu'on avait eu le tort de constituer et de considérer comme Société civile. Il fallut donc liquider, c'est-à-dire vendre le *Recueil des lois et arrêts*. L'adjudication fut faite à M. Fusier-Hermann, au prix de 500,000 francs, et il l'apporta à la Société aujourd'hui figurant au procès.

« Le 12 avril 1881, M. J.-B. Sirey signifiait un acte extra-judiciaire très important, puisqu'il fixe la situation des parties sur les contestations soulevées par la convention Hoyon, et par lequel il mettait la nouvelle Société en demeure de le fixer sur la valeur de son traité. Immédiatement, la Société répondit qu'elle considérait le traité comme absolument nul, et faisait défense d'user des notices postérieures au 25 janvier 1858. M. Sirey en prend acte et reconnaît qu'il ne peut user des notices postérieurement à 1858. Mais, et ceci est le germe de la demande reconventionnelle, il retire le droit de publier des codes annotés dans lesquels on ferait usage des notices antérieures à 1858, car, dit-il, ces notices avaient été concédées gratuitement, à cette époque, à M. J.-B. Sirey grand-père, et il interdit de faire figurer le nom de celui-ci sur aucun recueil.

« Bientôt apparaît le premier fascicule de la publication de M. Jean Sirey, contenant 1,800 notices d'arrêts postérieurs à 1858, et dans lesquelles on a relevé plus de 700 notices copiées textuellement sur le *Recueil des lois*. Le jugement à intervenir doit déterminer le droit de chacune des parties sur ces notices. »

(Tribunal civil de la Seine. — 1re chambre.) Audience du 20 avril.

(Compte rendu du *Droit*.)

La conférence des avocats a discuté, dans sa dernière séance, une question intéressante pour les journalistes et les hommes de lettres.

La question était celle-ci :

« L'auteur d'un ouvrage critiqué par un journal peut-il, en vertu de l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881, obliger le gérant à l'insertion d'une réponse ? »

La conférence a adopté la négative.

Procès intenté par plusieurs congrégations enseignantes à M. Léo Taxil pour un article du journal « l'Anti-Clérical » intitulé « Pourritures congréganistes ». — Demande en dommages-intérêts.

Nous avons rendu compte en son temps du procès intenté par plusieurs supérieurs de congrégations enseignantes à M. Jogand, dit Léo Taxil, pour la publication, dans le journal l'*Anti-Clérical*, d'un article outrageant, paru le 14 mai 1880, sous le titre : *Pourritures congréganistes.*

Le 13 avril, le tribunal a rendu le jugement suivant :

« Le tribunal,

« En la forme,

« Attendu que c'est par erreur que les demandeurs ont assigné Mercier en reprise d'instance comme syndic de la faillite de l'un des défendeurs, le jugement qui lui a conféré cette qualité ne s'appliquant pas à Jogand, dit Léo Taxil ;

« Qu'il y a lieu, en donnant défaut contre Mercier, qui n'a pas constitué avoué, de déclarer la demande non recevable à son égard ;

« Attendu, d'autre part, qu'il n'échet de statuer sur les conclusions des défendeurs, à fin de sursis jusqu'à la communication des pièces destinées à établir la qualité des demandeurs comme représentant des congrégations religieuses au nom desquelles ils agissent ;

« Que les défendeurs ont conclu au fond, et que d'ailleurs les demandeurs justifient que les congrégations qu'ils représentent sont pourvues d'une autorisation régulière qui leur assure la personnalité civile et dès lors le droit d'ester en justice ;

« Au fond,

« Attendu que Jogand, dit Léo Taxil, a publié dans le numéro du journal l' « Anti-Clérical » du 14 mai 1880, sous le titre « Pourritures congréganistes », un article où il représente toutes les congrégations religieuses vouées à l'enseignement primaire, comme livrées, par leur institution même, aux plus dégradantes passions et comme souillant de leurs vices honteux les enfants confiés à leurs soins ;

« Que ces imputations sont injurieuses et dommageables au premier chef pour les congrégations enseignantes, qu'elles dénoncent à l'indignation publique et que leur gravité s'accroît encore par les termes outrageants dans lesquelles elles sont formulées ;

« Attendu qu'on oppose vainement que les demandeurs et les associations qu'ils représentent ne sont pas spécialement désignés dans l'article incriminé ;

« Que l'auteur, en accusant les religieux qui se consacrent à l'enseignement primaire, a entendu n'en excepter aucun et qu'il le proclame à plusieurs reprises de la manière la plus formelle, notamment lorsqu'il signale « les ignorantins... à quelque congrégation qu'ils appartiennent » et lorsqu'il qualifie les « instituteurs congréganistes de monstres du premier jusqu'au dernier » ;

« Attendu que vainement encore on excipe de ce que l'auteur aurait eu pour seul but de soutenir une polémique d'ordre philosophique et social qui, par sa nature même, comportait certaines violences de langage ;

« Que les franchises indiscutables de l'écrivain ne sauraient couvrir une œuvre dont le titre et la forme suffisent à révéler la pensée qui l'a véritablement inspirée ;

« Attendu enfin qu'il n'y a lieu d'admettre les défendeurs à la preuve des faits qu'ils ont subsidiairement articulés ;

« Que ces faits, fussent-ils établis dans la mesure où ils pouvaient l'être, ne sauraient légitimer la forme outrageante pour les personnes dont l'auteur de l'article incriminé a revêtu les griefs qu'il prétend n'avoir relevé que contre les institutions ;

« Attendu que Jogand, dit Léo Taxil, a ainsi commis au préjudice des demandeurs une faute dont la responsabilité lui incombe en premier lieu et incombe en même temps à Noël Bourelly comme gérant du journal l'*Anti-Clérical* ;

« Attendu que cette responsabilité incombe en outre à Firmin et Cabiron frères qui ont imprimé le numéro du journal dans lequel a été publié l'article incriminé ;

« Que Firmin et Cabiron frères ne sont pas fondés à soutenir qu'ils ont simplement prêté leurs presses à la publication qui leur est reprochée, sans qu'il leur fût possible de contrôler les écrits qu'ils livraient à la publicité ;

« Qu'ils ne sont pas seulement les imprimeurs du journal l'*Anti-Clérical*, mais que leur maison à Montpellier est le siège de l'administration centrale pour la France et l'Algérie des publications de Léo Taxil ;

« Qu'en outre le titre du journal et celui sous lequel est placé le numéro du 14 mai 1880, *Pourritures congréganistes*, suffisaient à éveiller leur attention, sans parler de l'article incriminé lui-même et de ceux qui le suivent et composent le numéro entier ;

« Attendu que le tribunal a les éléments nécessaires pour apprécier le dommage causé aux congrégations demanderesses et en assurer la réparation ;

« Que, s'agissant d'un quasi-délit, cette réparation doit être mise à la charge de tous les défendeurs solidairement ;

« Par ces motifs,

« Sans s'arrêter aux conclusions exceptionnelles des défendeurs ;

« Déclare les demandeurs ès-noms non recevables dans leur demande en reprise d'instance contre Mercier ès-qualités, et les en déboute :

« Condamne solidairement Jogand, dit Léo Taxil, Noël Bourelly, ès qualités, et Firmin et Cabiron frères, à payer à chacun des demandeurs ès noms, qu'ils agissent, la somme de 2,000 francs à titre de dommages-intérêts;

« Les condamne solidairement à publier le présent jugement en tête du premier numéro du journal *l'Anti-Clérical* qui paraîtra après la signification dudit jugement, et faute de ce faire, ou pour le cas où le journal aurait cessé de paraître, les condamne dès maintenant, sous la même solidarité, à payer à chacun des demandeurs ès noms la somme de 100 francs à titre de dommages-intérêts;

« Condamne les défendeurs solidairement en tous les dépens de l'instance, sans aucune distinction comme supplément de dommages-intérêts. »

(Tribunal civil de la Seine. — 1re chambre.) Audiences des 6 et 13 avril.

(Compte rendu de la *Gazette des Tribunaux*.)

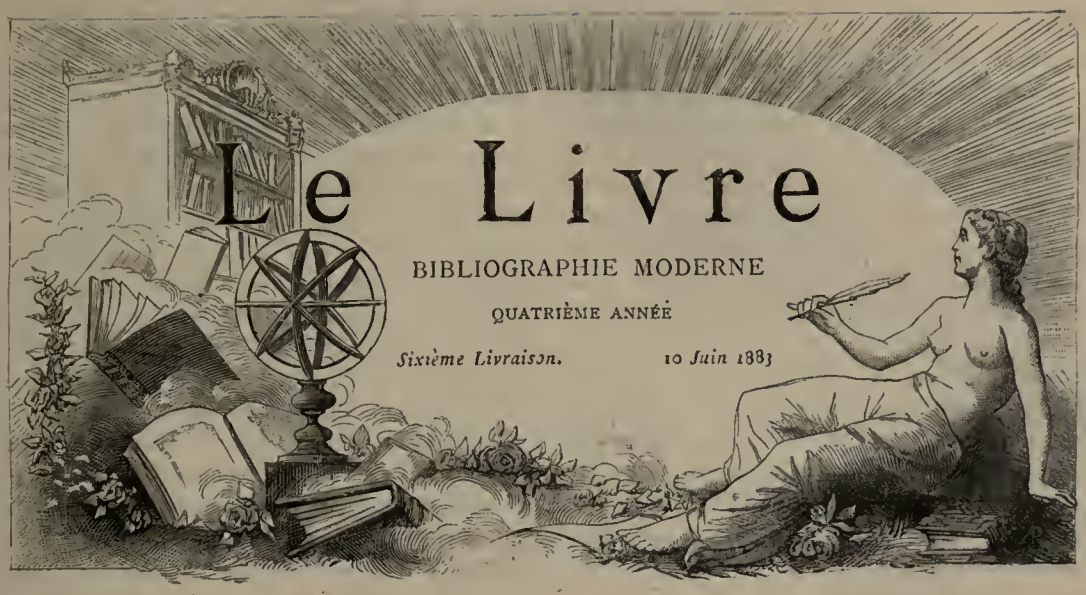
Les « Mémoires » de M. de Viel-Castel.

On sait que, à plusieurs reprises, les volumes parus à Genève des *Mémoires* du comte de Viel-Castel ont été saisis en France en vertu d'ordonnances judiciaires rendues à la requête de la famille.

C'est ainsi que tous les volumes déposés chez un éditeur de Paris ont été saisis, puis qu'une caisse de volumes, adressée à une dame Durand de la Valfère, a été retenue par la direction de la sûreté générale.

L'administration des douanes vient d'intercepter tous les volumes qui étaient envoyés sous forme de colis postaux à des acquéreurs parisiens.

Tous les volumes saisis sont remis au curateur de la succession, qui, par ordonnance judiciaire, est autorisé à les saisir et séquestrer.



CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

ALLEMAGNE

Le 1er juin 1883.

Grâce à M. J. Kürschner la littérature allemande a son almanach de Gotha dans *Deutscher Litteratur-Kalender auf das Iahr 1883. Herausgegeben von Joseph Kürschner. Fünfter Iahrgang*[1]. En tête se trouve le portrait (gravure sur acier) de Gustave Freytag. Le texte est petit mais fort lisible. Il s'agissait en effet de donner dans les 481 pages du livre une énorme quantité de choses et de notions indispensables à qui s'occupe de littérature : la loi sur la presse (la loi allemande et la loi autrichienne), les dispositions concernant la propriété des auteurs dans le domaine littéraire et dans celui des arts, et les conventions internationales régissant la matière; les décisions du tribunal suprême de l'empire concernant la presse, les rapports entre les éditeurs et les auteurs. Dans la seconde partie sont énumérées les sociétés et les fondations littéraires, tant internationales que spécialement allemandes et autrichiennes, ainsi que les associations locales, depuis la Concordia de Vienne jusqu'à l'antique association nurembergeoise de l'ordre des Fleurs de la Pegnitz. La troisième partie donne les adresses des principaux auteurs contemporains, avec la date de leur naissance et la nomenclature de leurs écrits; on y trouve de plus l'énumération des principales agences littéraires et des journaux et revues qui paraissent en langue allemande tant en Suisse et en Autriche que dans l'Allemagne proprement dite. La nomenclature n'est pas complète : M. Kürschner n'a voulu donner que celles des feuilles qu'il est intéressant pour les auteurs de connaître. Il aurait voulu nommer celles, dit-il, dont le feuilleton (c'est-à-dire la partie littéraire réléguée au bas du journal) a une réelle importance et qui ne font pas de la « réimpression » comme on appelle poliment la contrefaçon en Allemagne. Il espère y parvenir plus tard.

Je ne connais pas de livre qui soit plus instructif et qui mette mieux au courant de l'état actuel de la littérature allemande que ce calendrier. Rien que la rubrique des agences qui tient sur trois maigres petites pages en dit bien long sur la manière dont fonctionne l'énorme production et reproduction littéraire de l'autre côté du Rhin.

La somme de travail exigée pour tenir à jour un répertoire aussi complet et mobile qu'est le *Litteratur-Kalender* est énorme. En outre M. Kürschner rédige la *Neue Zeit*, organe des théâtres, et la revue *Vom Fels zum Meer*. Il n'en trouve pas moins le temps de faire de *Die deutsche National-Litteratur*[1] une publication hors ligne.

1. Berlin und Stuttgart. Verlag von W. Spemann.

1. Verlag von W. Spemann in Berlin und Stuttgart. La livraison, m. 0,50 (0,70 c.).

C'est la netteté de conception et d'exécution de cette vaste entreprise qui vous frappe surtout et à mesure que l'édifice sort des fondations, s'élève de terre, se dessine à l'horizon, l'admiration que l'on ressent pour la persévérance avec laquelle cette grande publication a été préparée, puis mise en œuvre, s'accentue et grandit aussi. On voit bien que cette idée d'une édition historique et critique de tous les chefs-d'œuvre littéraires de l'Allemagne ancienne et moderne, entrevue d'abord, longtemps tenue pour irréalisable, a enfin trouvé l'homme qui en a fait la tâche de sa vie, le but et la récompense de ses labeurs et de ses peines. Souhaitons qu'il lui soit donné de mener sans encombre et glorieusement son œuvre à bonne fin et de voir son nom rangé parmi ceux qui ont le mieux mérité de la littérature de leur peuple et de ce peuple lui-même.

Votre correspondant a annoncé la *Deutsche National-Litteratur* dans le numéro du 10 décembre. Il n'y avait alors que des jalons posés, une ébauche à peine commencée : on donnait les premières pages du *Faust*, du grand roman *Simplicissimus* et des drames de jeunesse de Schiller. Depuis, ces ouvrages ont été achevés.

Du *Faust* et de son commentateur Düntzer il n'y a rien à dire. Leur réputation est faite à tous deux. Le *Simplicissimus* est édité par M. F. Bobertag, un des jeunes de la phalange des germanistes. Son commentaire et son introduction lui font le plus grand honneur. Cette dernière est une étude très soignée sur le roman allemand avant Grimmelshausen, l'auteur du *Simplicissimus*, et sur Grimmelshausen lui-même. Le chapitre qui traite de la bibliographie est d'une clarté et d'une exactitude qui ne laissent rien à désirer. Après le roman principal M. Bobertag a donné un second volume, *Simplicianische Schriften*, qui est tout aussi soigné que le premier. MM. Kürschner et Bobertag ont donc le mérite d'avoir doté l'Allemagne de la première édition définitive des écrits picaresques sur la guerre de Trente ans.

Le Schiller n'est pas, comme le *Faust* de Düntzer, un commentaire déjà ancien, que l'on a rajeuni pour la circonstance. C'est une œuvre toute neuve. L'auteur, M. R. Boxberger, a écrit sur le jeune Schiller un essai des plus finement pensés et des plus réussis. C'est merveille de voir avec quelle sagacité il sait démêler les influences multiples qui se retrouvent dans ses œuvres de jeunesse dont la première surtout, *les Brigands*, est restée un des drames favoris du public allemand et que le jeune étudiant en médecine composa tout entière entre les quatre murs de la *Karlsakademie* de Stuttgart. Inutile d'ajouter que la partie bibliographique est tout aussi soignée que pour le *Simplicissimus*.

Schiller et Gœthe participent, par leurs œuvres de jeunesse, au grand mouvement d'émancipation et de génialité à outrance à laquelle les historiens de la littérature allemande ont conservé le nom de *Sturm und Drang*. M. Kürschner a trouvé pour les principaux représentants de ce mouvement le joli nom de *Stürmer und Drænger* et il a confié au Dr A. Sauer le soin d'en présenter deux des plus intéressants, sinon des plus sympathiques — il n'y en a guère qui le soient — au public allemand. Ce sont Maler Müller et Schubart. M. Sauer, tout comme MM. Bobertag et Boxberger, sait admirablement caractériser l'époque à laquelle appartiennent les auteurs dont il édite l'œuvre, et les écrivains eux-mêmes. Toutes ces études placées en tête des volumes qui ont paru jusqu'ici montrent jusqu'à quel point M. Kürschner a eu la main heureuse dans le choix de ses collaborateurs ou plutôt combien son discernement est fin et sûr.

Les éditions ont de plus, en ce siècle de bibliophiles et d'amateurs, le grand mérite de donner les titres, les illustrations et les types des éditions originales et ceci ne peut que contribuer aussi à populariser sa *National Litteratur* et à lui assurer le grand nombre de fidèles qu'elle mérite d'avoir.

Il nous reste à mentionner les trois autres volumes qui sont contenus dans les trente-huit premiers fascicules parus à la date du 1er avril. Ce sont *Oberon*, *Erzählungen und Märchen in Versen* de Wieland, commentaire de H. Prœhle; *Lieder, Oden, gereimte Fabeln und Erzæhlungen... Jugenddramen*, de Lessing, édités par R. Boxberger et l'épopée comique *Die Iobsiade* de Kortum, éditée par F. Bobertag. Pour Wieland je ferai une querelle aux éditeurs : Était-il réellement nécessaire de donner comme œuvre poétique autre chose que l'Obéron et cet Obéron avec un roman, l'histoire d'Agathon par exemple, pour que le poète fut représenté par tout un volume dans la collection?

Mais de constater qu'un poète tel que Wieland est appelé à prendre une si grande place dans cette collection, cela ne peut que tranquilliser un grand nombre de gens qui, à la première annonce de l'entreprise, redoutaient que l'on procédât trop par fragments et extraits.

Le premier volume du *Lessing* ne contribuera pas peu à dissiper ces craintes chimériques. Ils auront un Lessing complet, archicomplet, dussent-ils, comme l'a fait votre correspondant, s'en tenir, pour ces poésies de jeunesse, à la notice de

M. Bobertag et à quelques regards discrets jetés sur le texte.

Pour Kortum on s'en est tenu à la *Iobsiade*, et ni la *Lanterne magique* ni les *Noces d'Adam* ne viendront rappeler au public allemand que son livre comique par excellence a eu des frères cadets que leur père eût mieux fait de noyer dans l'Eurotas. Telle qu'elle est cette bonne *Iobsiade* ne pouvait manquer de figurer dans la *National-Litteratur*. Elle caractérise trop bien l'humour allemand, le genre d'esprit particulier à la race germanique, elle est trop proche parente de la Capucinade du camp de Wallenstein, des récits burlesques de Busch pour qu'on eût pu la passer sous silence. Espérons que bientôt votre correspondant aura l'occasion d'entretenir ses lecteurs de la continuation de cette vaste et intéressante entreprise.

Le *Gœthe-Iahrbuch*, *Herausgegeben von Ludwig Geiger*, *Vierter Band*[1] est très bien composé et digne de ses aînés. En tête se trouve un portrait de Gœthe à l'âge de trente ans. C'est une héliogravure d'après l'original de Schmoll sous aquelle Nicolaï a écrit le nom de Lavater comme étant celui du dessinateur et le nom de Gœthe avec ses titres et l'année de sa naissance. Dans la première partie, *Abhandlungen und Forschungen* nous signalerons l'article de Frédéric Vischer, l'esthéticien de Stuttgart, intitulé *Kleine Beitræge zur Charakteristik Gœthes*. Vischer est de tous les commentateurs du grand poète le plus libre et le plus indépendant, il est allé jusqu'à publier un troisième *Faust* qui n'est que la satire du second. Aussi ne devra-t-on pas s'étonner de le voir, malgré toute l'admiration que lui inspire Gœthe, prendre une allure, un ton auquel on n'est guère habitué. Ce sont surtout les lignes qui traitent de Gœthe amoureux — et il l'a été toute sa vie — qui méritent qu'on s'y arrête. Avec toute sorte de ménagements le critique dit son fait au poète et le rappelle à l'ordre à propos surtout des *Élégies romaines*. Il parle d'or également lorsqu'il entame le chapitre de la métrique et explique pourquoi *Hermann et Dorothée*, la plus achevée des œuvres de Gœthe, n'est et ne peut être populaire en Allemagne. Bref, tout cet article de Vischer est d'un bout à l'autre digne de la plus grande attention et mérite d'être médité par les admirateurs quand même, qui entendent que pas un mot de critique ni de blâme ne soit adressé à leur idole.

Le professeur Zarncke, de Leipzig, le redouté rédacteur du *Centralblatt* donne au *Iahrbuch* quelques pages sur les portraits de Gœthe jeune homme. Il y déploie toutes les ressources de sa science consommée et de sa sévère critique, mais on ne peut s'empêcher de se demander : A quoi bon tant d'exactitude et de minutieuses recherches à propos de dessins? La même observation pourrait venir à l'esprit de maint lecteur à propos de l'examen critique auquel M. H. Hüffer soumet *la Campagne de France*, de Gœthe. Il est évident qu'il ne viendra à l'idée de personne de voir dans ces souvenirs des documents certains et des données sérieuses sur l'histoire politique et militaire des premières années de la République et des dernières du Saint Empire romain de nation germanique.

Aussi se tourne-t-on avec une certaine satistaction vers l'étude de W. Scherer *Ueber die Anordnung Gœthescher Schriften*, vers celle d'E. Schmidt, *Zur Vorgeschichte des Gœtheschen Faust*, très intéressantes toutes deux et bien faites pour marquer le point exact où doit s'arrêter l'étude sérieuse et minutieuse de l'œuvre de Gœthe, pour ne pas devenir puérile et exagérée.

La deuxième rubrique, *Neue Mittheilungen*, contient beaucoup de neuf et bien des choses intéressantes : avant tout trente-une lettres inédites de Gœthe à différentes personnes et de nouvelles lettres du même au libraire Bertuch, de Weimar, également inédites. La note insérée par M. Geiger, entre la quatrième et la cinquième lettre, jette un jour très net sur la façon peu édifiante qu'avaient le duc Charles-Auguste et son ami Gœthe de passer leur temps.

Dans la troisième série de ces « Communications » votre correspondant signalera en particulier une lettre du fils de Schiller, Ernest, juge d'instruction à Cologne, où celui-ci donne au vieil ami de son père des détails fort intéressants sur la justice et la procédure françaises maintenues dans les pays rhénans après leur cession à la Prusse.

Mais on n'en finirait pas s'il fallait citer tout ce que ce quatrième volume contient d'intéressant; et si l'on est sans cesse obligé d'y revenir on ne se lasse pas davantage d'admirer l'exécution typographique parfaite en tous points.

Le deuxième volume de *Geschichte der Weltlitteratur in Einzeldarstellungen* mérite comme le premier qu'on s'y arrête. Il contient *Geschichte der polnischen Litteratur von Heinrich Nitschmann*[1]. L'auteur s'occupe depuis longtemps de la littérature polonaise, car, dit-il, de prétendre

1. Frankfurt a/M, Literarische Anstalt Rütten und Loening, 1883. Grand in-8° percaline, m. 12. 15 fr.)

1. Leipzig, Wilhelm Friedrich. k. r. Hofbuchhændler. m. 7,50 (fr. 9,40) in-8°.

qu'il n'en existe pas, autant s'écrier, quand il y a du brouillard : « le ciel n'a pas de soleil ! » Il a donné deux recueils poétiques traduits du polonais, dont le premier, *le Parnasse polonais*, a eu quatre éditions. Son histoire littéraire n'est pas une nomenclature complète de tous ceux qui ont écrit ni de tout ce qui a été écrit en polonais. Il a préféré — et il a bien fait — nous donner un choix de ceux des auteurs qui ont fait le plus d'honneur à leur nation et dont les écrits la caractérisent le mieux. Et ces écrits sont non pas simplement analysés et commentés, l'auteur en traduit les passages les plus marquants et les traductions ne font que mieux ressortir la grande connaissance qu'il a de la littérature et de la langue polonaises. Elles sont parfaites comme style et — nous dit-on — comme fidélité scrupuleuse aussi. L'étude qu'il fait de Mickiewicz est la plus importante et aussi la plus parfaite du livre. On peut citer comme pendant, presque comme équivalent, le chapitre consacré à Kraszewski. Le chant populaire, ancien et moderne, est apprécié à sa juste valeur, c'est-à-dire que l'auteur a su échapper au penchant qu'on a en Allemagne d'en exagérer l'importance. Les chants qu'il a traduits sont fort curieux, un surtout « le bouleau » qui date du XVI^e^ siècle et a pour thème l'invasion tatare.

Le troisième volume de la collection *Geschichte der Englischen Litteratur mit einem Anhange : Die Amerikanische Litteratur von Eduard Engel*[1] paraît en livraisons (il y en aura huit ou neuf). La première vient d'être mise en vente. L'auteur débute par démontrer que la langue anglaise est un idiome germanique pur qui, particulièrement au XV^e^ siècle s'est débarrassé presque totalement des éléments normands que la conquête y avait introduits. Il donne (pages 12 et 13) un tableau fort intéressant du tant pour cent de mots germaniques chez les différents auteurs dans la suite des siècles. Mais nous reviendrons plus tard à cette œuvre importante.

Klytia. Historischer Roman aus dem sechszehnten Iahrhundert von George Taylor. Mit einem Titelkupfer. Zweite Auflage[2] est l'œuvre d'un Anglais établi depuis de longues années en Allemagne et connu comme collaborateur de G. Cavalcaselle, l'historien de la peinture italienne, M. Crowe. En 1880 il publiait un premier roman historique, *Antinoüs*. Dans sa *Klytia* il a abandonné l'antiquité pour la période de la Renaissance en Allemagne et il a choisi pour théâtre de son récit la ville qui possède le joyau de l'architecture néo-classique, Heidelberg, alors capitale des Électeurs palatins du Rhin. Mais ce n'est pas un roman d'art qu'il nous donne. Le Palatinat est le pays allemand qui, à l'époque de la Réforme et dans le siècle suivant, changea, en vertu du trop fameux principe *cujus regio ejus religio*, le plus souvent de confession et qui de catholique devint luthérien, puis réformé zwinglien, et enfin réformé calviniste, tout en continuant d'héberger à côté de différentes sectes, à côté surtout des anabaptistes, une foule de crypto-catholiques. Tout cela, l'auteur le fait entrer dans son cadre et bien d'autres choses encore, les jésuites, les humanistes, les sorciers et les procès en sorcellerie. Son livre en devient forcément trop touffu. Mais sans doute qu'en présence des ruines du château, qui offrent des spécimens de tant d'arts différents, l'écrivain a voulu créer un pendant dans son livre et il n'y a que trop bien réussi.

L'exposition est fort bien faite; certains épisodes sont d'une belle venue, celui de la peste entre autres, car les malheureux habitants du Palatinat, outre qu'ils changent de religion comme de chemise, se voient, pour comble de malheur, atteints aussi de ce terrible fléau. D'autres parties, le rôle des jésuites, par exemple, sont moins bien traitées. Le plus grand défaut du livre est que le personnage principal, le jeune jésuite italien qui, par ordre de son général, joue le rôle de ministre calviniste, ne saurait être sympathique, quoiqu'il soit finement étudié.

La gravure sur acier placée en tête du volume est très belle. On dirait une des plus fines et des plus admirables têtes de cet admirable *Otto-Heinrichsbau* dont les statues jouent un si grand rôle dans le livre. Elle représente l'héroïne du roman, idéalisée et transfigurée. Pour ceux qui aiment le roman genre Walter Scott un peu modernisé et avec un léger apprêt de *Kulturkampf*, la *Klytia* de M. G. Taylor est une lecture attrayante et instructive et la mention de « deuxième édition ou deuxième tirage » sur le titre prouverait que le nombre est grand de ceux qui en Allemagne lui ont fait un chaleureux accueil.

Votre correspondant en souhaite un plus enthousiaste encore à *Die Kleine Prinzessin. Blond muss sie sein. Novellen von Heinrich Laube*[1]. Le talent de l'illustre auteur reste éternellement

1. Leipzig, 1883. Wilhelm Friedrich K. Hotbuchhændler, in-8°, 1 m. la livraison.

2. Leipzig Verlag von S. Hirzel, 1883, in-8°, m. 6 (fr. 7,50.)

1. Breslau. Druck und Verlag von S. Schottlænder, 1883, in-8°, 4 mark (5 fr.) relié.

jeune et son esprit et son imagination ne ressentent pas les atteintes de l'âge. Sa petite princesse est ce que les Allemands appellent un *Rococobild*. Rococo est le titre d'une de ses pièces de théâtre qui joue à la cour de Louis XV, et à lire sa nouvelle on voit clairement qu'il connaît à fond son XVIII^e^ siècle allemand aussi. C'est l'histoire d'une jeune princesse allemande qui reconquiert le cœur et la main de son fiancé princier, que les charmes et les menées d'une « rouée » du régent, très bonne fille, au demeurant, lui disputent et sont sur le point de lui enlever. On aime beaucoup la chasse en Allemagne, on chassait davantage encore dans le bon vieux temps et M. Laube, qui est lui-même un grand chasseur devant l'Éternel et qui présentement encore tire son coup de fusil aux perdreaux du *Wiener Wald*, a écrit dans sa nouvelle quelques pages charmantes sur la chasse au coq de bruyère où éclatent toute la passion et toute la science de l'auteur du *Jagdbrevier*.

Il est de plus un des fervents de la nymphe de Karlsbad — puissent ses eaux longtemps encore être pour lui une fontaine de Jouvence!—et c'est à Karlsbad que se déroule une partie de l'intrigue. Sa nouvelle eût pu s'intituler « les Eaux de Bohême il y a cent soixante ans », tellement la description de la vie des bains au commencement du XVIII^e^ siècle est charmante et curieuse.

Le Karlsbad actuel est le théâtre de la petite nouvelle qui fait suite à la *Petite Princesse*. Ce n'est qu'une bluette, mais qu'il y a de l'esprit et de la verve dans ces quelques pages, que de fine raillerie à l'adresse du sexe faible qui aime à faire languir ses tyrans et à leur faire payer bien cher leur précaire supériorité! Qu'elles sont donc originales et vraies pourtant les jeunes filles de Laube, depuis son Anna des Bœhminger jusqu'à la blonde héroïne de cette dernière nouvelle !

En voici d'autres moins souriantes, quelque peu tragiques même, que nous offrent les *Ernsthafte Geschichten von Hermann Heiberg*[1]. Les deux premières jouent dans une petite ville et sont d'agréables petits tableaux de genre. Avec la troisième nous passons à Berlin. Il y a là une peinture de ménage de pauvres honteux fort bien exécutée. L'héroïne, une fille pauvre et belle, est étudiée avec soin, quoique les effets soient un peu gros et que dans quelques scènes le narrateur, qui est en même temps l'un des acteurs principaux du drame intime, sorte un peu de son rôle de protecteur et semble trahir des sentiments trop jeunes.

La deuxième et la plus longue, *Ulrike Behrens*, mérite qu'on s'y arrête davantage. C'est une étude psychologique poussée très loin et couronnée par un dénouement tragique, sobre et pathétique. L'héroïne, une fille pauvre aussi, qui a soif de richesse et de confort, vient s'établir chez une tante vieille déjà et qui a épousé un homme bien plus jeune qu'elle. Cet homme, un être peu sympathique malgré son honnêteté bornée et sa tournure de petit bourgeois, la nièce sait l'attirer à elle; elle en fait presque un monsieur et finalement, quand la bonne tante prend l'éveil et parle de renvoyer l'intrigante, celle-ci attise le feu chez son cher oncle et finit par donner le coup de mort à la pauvre vieille en la faisant assister à une scène de tendresse, où l'Allemagne convertie aux procédés naturalistes doit amèrement regretter de ne pas trouver assez de documents humains. M. Heiberg fait preuve dans cette nouvelle d'un talent solide et neuf et il pourra dans la suite produire des œuvres fortes et originales, qui lui assureront un rang très honorable parmi les conteurs de son pays.

1. Leipzig, Verlag von Wilhelm Friedrich, 1883.

M. Paul v. Deschwanden. Ein Leben im Dienste der Kunst und Religion von Dr. P. Albert Kuhn[1] est un très beau livre que publie le grand libraire catholique de Notre-Dame des Ermites en Suisse. C'est la biographie du peintre Deschwanden, du pays d'Unterwalden, écrite par un des pères d'Einsiedeln. L'édition est fort belle, la reliure superbe. Ce qui dépare un peu le livre ce sont de mauvaises petites lithographies qui figurent au milieu des autres illustrations très soignées. Deschwanden n'était pas un très grand peintre et sa vie en elle-même présente bien peu d'événements saillants. Sa biographie n'en est pas moins intéressante, parce qu'elle vous fait connaître et comprendre le catholicisme suisse et en général le caractère des habitants des cantons primitifs.

La même maison a fait paraître une *Vita Mariæ* du célèbre peintre autrichien Führich. Le genre n'a rien de bien attrayant pour nous autres modernes, mais peut-être qu'à Paris même, où l'on aime les contrastes, cette vie de Marie, dans sa grande et simple rigidité, dans son archaïsme voulu et cherché, trouvera des amateurs, voire même des admirateurs.

Brockhaus annonce *Briefwechsel zwischen Arthur Schoppenhauer und J.-A. Becker* (8 m.). Cette correspondance complète les œuvres du philosophe, publiées par la même maison.

1. Einsiedeln, New-York, Cincinnati und Saint-Louis. Druck und Verlag von Gebr. Karl und Nikolaus Benziger, grand in-8°, 1882.

E. JAEGLÉ.

ESPAGNE

15 mai 1883.

Nous devons commencer par rendre compte, dans cette revue de la littérature espagnole, d'un livre qui nous était parvenu trop tard pour être analysé dans notre dernière correspondance. C'est un petit poème en vers de Ramon de Peres, intitulé *Adolescencia;* il est bien remarquable, surtout quand on considère que c'est le premier ouvrage du jeune auteur. Il y a de l'imagination dans ses strophes, et il décrit la nature à merveille avec une grande facilité de versification, qualités qui annoncent que, le temps aidant l'étude, il sortira de là un vrai poète.

Une édition du *Faust* de Gœthe, vient d'être publiée dans la Bibliothèque *Arte y Letras*. C'est une traduction en vers; on sent, en la lisant, qu'elle n'a pas été faite directement de l'allemand. Le traducteur, D. Teodoro Llorente, nous entretient, dans un avant-propos assez long, d'une infinité de choses, fort importantes peut-être pour M. Querol, à qui la traduction est dédiée, mais parfaitement indifférentes pour le grand public. Puis vient la traduction où les vers sont d'une correction conforme aux préceptes du genre, mais c'est tout. Quant à la pensée, en général nous ne la saisissons pas nettement, travestie qu'elle est dans les bardits si bizarres qu'a employés M. Llorente; dans le sabbat de la *Nuit de Walpurgis,* on entend même des *seguidillas,* comme si on assistait à une fête de paysans des environs de Madrid. Il est fâcheux qu'un écrivain de la trempe de M. Llorente ait employé son talent — car il en a — à masquer sous ces strophes espagnoles la pensée philosophique de Gœthe, c'est-à-dire ce qu'il a de plus caractéristique.

Un autre livre, celui-là très remarquable, c'est le roman *Maria de los Angeles,* de Don José Navarrete. L'auteur y fait une description très colorée et très réaliste de la vie intime en Andalousie. Le style est élégant en même temps que précis, et les personnages que l'auteur nous dépeint sont de vrais portraits. Dans le cours de l'ouvrage, on voit que l'auteur est un observateur vrai; bon livre, en somme.

Passons maintenant au discours très intéressant lu par M. Victor Balaguer au moment de prendre possession, à l'*Académie de la langue espagnole,* du fauteuil resté vacant à la mort de M. Selgas. Dans son discours, M. Balaguer a démontré la grande influence de la langue des trouvères (c'est-à-dire de l'ancien provençal, limousin ou *langue d'oc*) sur la littérature de l'Espagne. M. Castelar, le grand orateur, ex-président de la première République de la péninsule voisine, a combattu la thèse du nouvel académicien par un autre discours non moins remarquable; mais avant de nous occuper du discours, qu'il nous soit permis de nous occuper de la personnalité littéraire de l'orateur.

Victor Balaguer est une des individualités les plus marquantes de l'Espagne contemporaine; c'est un Latin dans toute l'acception du mot, et à ce titre, il intéresse puissamment la France. Il en a étudié le Midi sous toutes ses manifestations; il s'est fait en quelque sorte son historiographe. Dans ses poèmes, il a chanté la Provence et le Languedoc, Toulouse et Béziers, Muret et Albi. Il peut être envisagé sous trois aspects distincts : comme orateur, comme historien, comme poète. Comme orateur, il s'est fait toujours applaudir, et il a été deux fois ministre; comme historien, il a écrit une excellente *Histoire de la Catalogne* et une *Histoire des Troubadours,* la seule vraiment complète qui existe. Mais c'est surtout le poète qui domine chez lui. Il y a dans toutes ses poésies un feu, une vigueur, un élan indescriptibles. Son livre *A la Patrie* est un hymne enthousiaste à la liberté et à la terre latine qui l'a vu naître. La Provence et le Midi de la France lui ont inspiré ses plus belles poésies. Exilé sous un gouvernement d'oppression, les félibres provençaux le reçurent comme leur frère, et lui offrirent une large hospitalité. Cet accueil fit une si grande impression sur Victor Balaguer qu'il composa un beau volume de vers en ancien limousin, où il célébra l'épopée de cette guerre glorieuse que la libre pensée et l'intolérance religieuse se firent au XIII^e^ siècle dans les pays du Midi. Dans ses vers il évoque le passé, mais ce n'est pas pour louer les institutions caduques qui nous en restent; c'est afin de nous raconter les vaillants efforts des comtes de Foix et de Toulouse pour arrêter les ribauds et les brigands enfroqués que commandait Montfort. Son émotion est communicative quand il nous dépeint le désastre de Muret et la malheureuse mort du roi Pierre d'Aragon, de ce parfait chevalier qui venait au secours des contrées libres où florissaient les trouvères! On ne peut mettre sur la même ligne que son chant à la Méditerranée,

intitulé *les Héros de la Mer*, où il nous fait revivre ces marins illustres qui, en plein moyen âge, ont lutté en hommes libres pour affranchir l'Europe des invasions musulmanes, en balayant cette mer, berceau de la civilisation, des *tartanes* mahométanes qui portaient avec elles la superstition et la tyrannie!

Après les exploits guerriers, c'est l'amour qu'il chante, non pas cette passion sensuelle et égoïste qui livre l'homme aux appétits de la brute, mais l'amour élevé, mêlé d'une certaine grandeur sentimentale, lequel ne tombe ni dans les niaiseries pastorales du dernier siècle, qui nous dépeignaient une Arcadie d'éventail, ni dans les transports échevelés du romantisme, qui assaisonnaient toujours l'amour avec du sang et du venin. L'amour décrit par lui pourrait s'appeler la volupté de l'esprit; il est désintéressé, immense, il s'étend à tout, et ne subit ni décroissance ni fatigue; il en a même *pour faire l'aumône à ceux qui en ont le cœur vide.*

Il nous reste à dire un mot de ses tragédies, tableaux d'histoire, d'où se détachent les personnages avec un relief et une couleur extraordinaires. Il y en a qui sont de vraies évocations; ainsi Annibal, après avoir atteint l'orgueilleuse Rome, passe devant nous, proscrit, errant, mais plein de fierté, préférant mourir avec le souvenir de la gloire que se résigner à une vie d'esclavage. L'ombre de César se lève pour nous apprendre qu'il ne suffit pas de tuer un tyran pour détruire la tyrannie, si le peuple est bas et corrompu. C'est entourés de leurs belles amies que nous voyons Tibulle, Properce et Gallien se noyant dans l'amour et dans l'ivresse; Néron paraît avec la crainte de la mort, en terminant lâchement son existence comme la plus vile des prostituées; Sapho s'entoure des souvenirs d'un véritable amour avant de se précipiter dans les flots de la mer égéenne. C'est en disputant en héros son corps à l'Inquisition que le comte de Foix se présente, persécuté par une tourbe de croisés et de moines. Jean de Procida se dessine débarquant sur la plage de Barcelone pour livrer le *gant de Conradin* à Pierre III d'Aragon, venger le dernier des Hohenstauffen, victime de la papauté, et préparer les Vêpres Siciliennes. Tels sont les personnages que Victor Balaguer nous évoque; ils comparaissent tous vivants et agissants, tels qu'ils ont agi quand ils étaient sur la terre.

Maintenant que nous connaissons la personnalité littéraire de Victor Balaguer, occupons-nous de son discours.

Il commence par démontrer que ce qu'on a appelé jusqu'ici, vulgairement, la littérature espagnole, n'est que la littérature castillane, une des diverses littératures qui existent en Espagne depuis le moyen âge. En dehors de celle-ci, il fait voir qu'il en existe trois, très importantes, en trois langues différentes : la basque ou euskare, celle de la Galicie et du Portugal, et la limousine ou languedocienne, qui s'est étendue du midi de la France jusqu'à Murcie. En s'arrêtant spécialement à cette littérature, il trouve que le latin vulgaire, mêlé aux débris des langues indigènes et aux dialectes germaniques des Barbares, donna, au moyen âge, naissance aux langues modernes, français, italien, portugais, espagnol, et limousin, languedocien ou catalan; seules les quatre premières ont été, depuis la Renaissance, les langues officielles de nationalités puissantes, tandis que la dernière, qui s'étendait de la Provence jusqu'aux frontières du royaume de Grenade en Espagne, a presque disparu en France, effacée par la langue nationale, et ne s'est conservée qu'au delà des Pyrénées, avec une littérature tout à fait spéciale et caractéristique. En revendiquant donc pour cette littérature le droit d'être considérée aussi nationale pour l'Espagne que la littérature castillane, Victor Balaguer prouve que la langue des trouvères a été la première parmi les langues latines à se perfectionner d'abord, puis à exercer une influence sur la langue aujourd'hui officielle de l'Espagne, langue de formation tout à fait postérieure. Il en constate l'empreinte depuis le XI^e^ siècle, époque à laquelle on trouve Guillaume de Poitiers, le premier des troubadours connus. A partir de celui-ci, les poètes du midi de la France, de la Provence et de la Catalogne ne cessent pas un seul moment d'être admis et fêtés dans les cours de Castille et de Léon. C'est à Macabrus, un des plus anciens rimeurs provençaux, auteur hypothétique de la première danse macabre, que le roi Don Alphonse VII de Castille s'est adressé, afin que par ses vers il persuadât aux barons de Guyenne et du Poitou de s'armer contre les Sarrasins, et de l'aider à les combattre; appel qu'on connaît par ce beau chant qui commence ainsi :

Pax in nomine domini
Fes Marcabru los mos él so
Auiatz que di...

et qui fut récité par les ménestrels dans tous les châteaux des Pyrénées.

A partir de Macabrus, les trouvères se mêlent souvent avec leurs poésies aux affaires et aux luttes de l'Espagne centrale. Il n'y avait pas encore de poètes en Castille quand Pierre d'Auvergne composa divers couplets en l'honneur du roi Sanche III. On voit le fameux Bertrand de Born adresser à don Alphonse VIII des complaintes

pour le faire intervenir dans les affaires de la Provence. Foulquet de Marseille adresse ses plaintes aux rois chrétiens, leur demandant de venir en aide à celui de Castille, qui vient d'être mis en déroute à Alarcos. Girald de Calanso compose des élégies à la mort du prince don Ferdinand, son ami. Gavaudan, le vieux, prophétise au peuple de la Castille le triomphe des armes espagnoles à la bataille de *Navas de Tolosa*. Aymerich de Peguilha raconte son séjour en Castille en vers si beaux qu'ils ont été immortalisés par Pétrarque. Pierre Vidal s'adresse aux quatre monarques de l'Espagne (*als quatre reys d'Espanha*) en les exhortant à vivre en paix et à former une nation unique. Enfin Rinvald de Vaqueiras écrit en une des langues de l'Espagne les vers les plus anciennement connus dans cette langue même.

A partir du XIII^e^ siècle, les poètes limousins, accueillis et protégés par les rois de Castille, sont innombrables. Depuis Alphonse VIII jusqu'à Alphonse *le Sage*, il y a en Castille de vraies cours de trouvères où princes et seigneurs écrivent et parlent souvent en langue limousine. Le limousin raffiné des poètes devint là un langage plus courtois et plus poli que le castillan, barbare et à peine formé, du vulgaire. Ce roi, savant et poète qu'il était lui-même, donna une large hospitalité à tous ceux qui avaient pu échapper aux croisés de Montfort, après la chute de Toulouse. Il est même probable que ce monarque songea à faire revivre en Castille la poésie provençale, qui venait d'être étouffée dans le sang par les papistes, dans les plaines de Muret et d'Albi.

L'influence provençale, à partir de cette date, est si manifeste dans la langue de la Castille, qu'il n'y a pas un seul poème ancien de ce pays qui ne soit plein de mots limousins. Il n'y a qu'à lire les *Cantigas del Rey sabio*, les vers *del Rabi don Santo*, ceux du *Arcipreste de Hita*, et tous ceux qui sont dans le *Concionero de Baena*, pour y découvrir non seulement une foule de mots de la langue des trouvères, mais encore une imitation de leurs idées et de leurs bardits. L'influence de la langue d'oc a été si grande sur la langue espagnole que, même dans le dernier dictionnaire de l'Académie, tout épuré qu'il est de barbarismes, Balaguer vient de relever plus de trois cents mots appartenant à l'ancien vocabulaire du midi de la France.

Tous ces points ont été brillamment développés par le nouvel académicien, lequel a présenté à l'appui de sa thèse une quantité énorme de dates, de notes et de textes authentiques, dont quelques-uns presque inconnus.

Emilio Castelar a répliqué à ce discours par un autre plein de verve et d'imagination, comme tous ceux que prononce l'illustre orateur de l'Espagne, mais diffus, presque dénué de preuves, et reposant sur des données peu exactes.

Son argumentation a pour point de départ que, à son avis, le catalan et le limousin ou provençal, quoique étant des langues néo-latines, sont des langues complètement différentes l'une de l'autre, dès le moyen âge. Les preuves suivantes qu'il présente à l'appui de sa thèse ne sont pas d'une grande valeur philologique : le son qu'on écrit en provençal avec *nh*, en catalan s'écrit avec *ny*. Dans la première de ces deux langues, l'usage des inflexions des verbes en *z* est plus fréquent que dans la seconde. Quelques singuliers terminés en *s* sont usités en Provence et n'existent pas du tout dans la langue de l'autre côté des Pyrénées (ce qui n'est pas exact) ; — enfin l'usage de certains adjectifs féminins sans la terminaison *a* (ce qui n'est qu'une exception fort rare) ; — bref, de menus détails d'orthographe, qui ne distinguent aucune langue d'une autre, pas même deux dialectes entre eux. Ce sont tout au plus de petites différences existant au sein d'une même langue ancienne, différences de prononciation et d'écriture entre deux contrées, très explicables, du reste, à une époque où il n'y avait ni dictionnaire, ni académie, ni orthographe bien arrêtée ; les autres arguments sont d'égale force. En somme, quant au fond, le discours de Castelar est un discours bien faible.

Quant à la forme, c'est un discours plein de souffle et d'images, mais diffus, monotone et pareil à tous les autres du même auteur. Castelar a le défaut capital de se servir toujours de la même corde : éblouir par l'exubérance de la couleur, tel est son système. C'est ainsi qu'il arrive à être lumineux, mais sans clair-obscur et sans deminuances ; c'est de la lumière sans ombre, et toujours de la lumière, qui finit par fatiguer. Il a la manie d'abuser des abjectifs et d'employer trop d'images, et des images inexactes et échevelées la plupart du temps. Il n'y a, pour en être convaincu, qu'à lire ce discours dont nous rendons compte.

Il y parle d'*une mer, qui renferme des idées en dissolution dans ses sillages, lesquelles idées renferment des inspirations aussi lumineuses que les bandes éthérées des nuits étoilées*. Il vous entretient d'une Italie, *laquelle ouvre ses seins pour recevoir l'esprit espagnol*. Il s'enthousiasme pour *les aiguilles mystiques de l'art gothique qui s'élancent vers l'infini*. Il vous dépeint un saint François d'Assise *qui fait concurrence aux rossignols*, et se met à genoux *comme le nuage sur la montagne*. Il vous raconte d'un Arnauld qu'il *fait ressusciter des cendres du forum les squelettes des anciens tribuns, plus froids que les pierres*. Il vous dit que Raymond Lull *pensait comme si la lumière*

incréée s'était reconcentrée en son âme. Et puis il fait sortir des *voix de l'abîme*, il entend les *arpèges* des oiseaux, voit des *ergastules tropicales*, des *gouttes de lumière*, des *perles douces*, *notre corps assiégé par le néant*, et des *générations pulvérisées dans la planète*, après quoi il répand l'*oxygène par l'universalité de la création*.

Une infinité d'images comme celles-ci parsèment ce discours, de même que tous les autres de Castelar, produisant l'effet d'un tatouage du style. Au lieu de ne faire d'images que pour abréger la description et lui donner du relief, il s'en sert pour la délayer. Quel débordement de phrases! Quel clinquant que celui de sa rhétorique! Il me fait l'effet d'un de ces poètes de l'Inde, de la période qui va du *Darmasastra* au *Ramayana*, ou d'un de ces monuments de l'architecture *plateresque* de l'Andalousie, où tout est doré, argenté, peint en bleu ou en rouge, et dont tous les détails sont recroquevillés et tordus à l'impossible. Dans certaines de ses périodes, Castelar paraît ressembler à Gustave Doré, dessinant ces compositions où les personnages entrent par centaines, apparaissant dans le ciel, jaillissant des nuages, dans les murs sortant de la pierre, grimpant dans les clochers, poussant du bois des meubles, s'échappant des tapisseries, grimaçant dans les arbres et dans les rochers. Et quelle fécondité de mots! C'est une averse de paroles, une tirade interminable de figures de rhétorique qui vous font l'effet d'une hémorrhagie de l'imagination. Mais comme tout ce qu'il gagne en étendue il le perd en intensité, il en résulte une espèce de Paul de Saint-Victor délayé. Certes, il y a du poète chez lui, mais la poésie y est étouffée par le verbiage. C'est une poésie sans règle et sans frein que la sienne, sans forme arrêtée, divaguant et extravaguant toujours dans des digressions perpétuelles.

J'accuserai Castelar d'avoir (inconsciemment, si l'on veut) déformé l'esprit d'une bonne partie de la jeunesse espagnole, en la détournant de cette littérature castillane ancienne, si nette, si sobre, si précise et si spontanément coloriste. Son style éblouissant, mais boursouflé et faux a frappé certaines imaginations, et il a fait école. Mais ce qui chez lui est acceptable, parce que sous tous ses défauts on retrouve le poète, chez ses imitateurs devient tout simplement intolérable et inadmissible.

Nous souhaitons que cette influence disparaisse, et elle disparaîtra, de même que commence à passer le bavardage krausiste en philosophie.

POMPEYO GENER.

P.-S. — En terminant ces comptes rendus nous recevons un volume contenant les articles critiques de D. Manuel de la Reville. Nous en parlerons dans notre prochain courrier.

PAYS-BAS

Leyde, 12 mai 1883.

La bibliothèque de l'Académie royale des sciences, située à Amsterdam, possède une très grande partie de la correspondance de Constantin Huygens, le célèbre poète et homme d'État (né en 1596, mort en 1687). Ce sont des lettres en latin et en français, adressées à un grand nombre de hauts personnages, de gens du monde, de savants illustres, de gens de lettres renommés, d'artistes distingués, de peintres, de sculpteurs et de musiciens.

Quelques chiffres suffiront pour donner une idée de l'importance de cette correspondance, dont on comprendra facilement l'intérêt pour la connaissance du XVII^e^ siècle, quand on saura que les lettres latines sont au nombre de 533, et les lettres françaises au nombre de 1352, en partie autographes, en partie copies de minutes, de la main d'un secrétaire, plus d'une fois revues et corrigées par Huygens lui-même.

M. le professeur Jonckbloet, une des sommités de notre université, bien connu par son *Histoire de la littérature néerlandaise*, dont on publie actuellement la troisième édition entièrement refondue, a pris la résolution de faire paraître en entier cette correspondance avec les lettres qui ont été adressées à Huygens, et dont une grande partie se trouve à la bibliothèque de l'université de Leyde et aux archives de la Haye. Il a commencé par la publication des lettres qui ont trait à la musique, et avec le concours de son collègue, M. le professeur J.-P.-N. Land, il a publié, en français, un magnifique volume intitulé : *Musique et musiciens au* XVII^e^ *siècle. Correspondance et œuvre musicale de Constantin Huygens* [1].

1. Leyde, E.-J. Brill.

Cet ouvrage, d'une exécution typographique hors ligne, accueilli avec beaucoup de faveur par les gens lettrés, est remarquable sous plus d'un rapport, surtout en ce qu'il contient des renseignements extrêmement curieux, non seulement sur l'œuvre musicale de notre éminent compatriote, mais encore sur la musique et beaucoup de musiciens et d'amateurs de musique de son temps; c'est pourquoi, dans ma première correspondance pour ce journal, je veux y retenir l'attention de mes lecteurs.

La préface nous apprend que M. Land, musicologue estimé, sachant que M. Jonckbloet s'occupait de la correspondance de Huygens, le pria de porter spécialement son attention sur ce qu'elle pourrait contenir de relatif à l'art musical où notre poète excellait. La moisson a été si abondante qu'elle n'a pas seulement surpassé son attente, mais l'a encore encouragé à faire des recherches dans les autres bibliothèques de notre pays; toutes les lettres qu'il a trouvées ont été reproduites dans l'Introduction, tandis que les 94 numéros de la collection de l'Académie royale des sciences forment le corps de l'ouvrage.

Huygens avait publié, à Paris, en 1647, un recueil de pièces de musique, intitulé : *Pathodia sacra, et profana occupati* (Parisiis, ex officina Roberti Ballard), édition qu'on croyait perdue à jamais et si rare que Brunet ne la cite même pas dans son *Manuel*, et qu'on la cherche en vain dans tous les catalogues. M. Campbell, le savant conservateur en chef de la bibliothèque royale à la Haye, eut la bonne fortune d'en découvrir, en 1872, un exemplaire parmi les trésors confiés à ses soins; il fit connaître sa découverte à la Société pour l'histoire musicale des Pays-Bas, et feu le Dr Heye donna la description de ce volume dans le premier annuaire de cette société. Cette description, qui n'est pas dans le commerce, mais répandue seulement parmi les membres de cette société, n'a pas empêché l'œuvre de Huygens de retomber et de rester dans l'oubli; car M. Ed. van der Straeten, s'occupant de son livre *la Musique aux Pays-Bas*, en ignorait l'existence et fit faire des recherches dans les principales bibliothèques de la Belgique et de Paris, mais sans résultat. Cependant, presque au même moment, la bibliothèque royale, à Bruxelles, fit l'acquisition d'un deuxième et très bel exemplaire de ce livre rarissime, pour la somme de 265 francs.

Lorsque, en 1881, M. Campbell mit M. Jonckbloet en possession du volume de la Haye, celui-ci le communiqua à M. Land et à d'autres notabilités musicales, qui tous déclarèrent le contenu d'un intérêt majeur pour l'histoire de la musique. Ils résolurent donc de le réimprimer et de le publier avec la correspondance musicale, sous les auspices et aux frais de la *Société pour l'histoire musicale*.

Le travail fut partagé. M. Land se chargea de tout ce qui se rapportait à la musique, transcription et impression du texte musical, ainsi que des notes et des observations spéciales, tandis que le Dr Jonckbloet se chargeait de la partie littéraire, c'est-à-dire du texte des lettres et de l'introduction générale.

Cette introduction, qui ne compte pas moins de 291 pages, contient : 1° Des considérations, que les éditeurs trouvaient nécessaire de mettre en avant des textes, pour en faire mieux apprécier la valeur, et dans lesquelles ils donnent un aperçu très sommaire de la vie de Huygens, au point de vue de cette publication; 2° une notice très détaillée sur les lettres qu'ils publient et sur les personnes qui s'y trouvent mentionnées, par exemple, Rob. Ballard, qui s'intitulait : « unicus Regiæ Musicæ Typographus », et qui publiait la *Pathodia* de Huygens, J.-A. Bannius, A. de la Barre, organiste du roi, H. de Beringhen, A. Champion de Chambonières, premier claveciniste de la chambre de Louis XIV, Séb. Chieze, conseiller, Gaspard et Jacques Duarte, dont quatorze lettres entièrement inédites, appartenant à la collection de la bibliothèque de l'université de Leyde, voient le jour ici pour la première fois; Froberger, organiste célèbre de la cour impériale, J. Gaultier, luthiste distingué, Thomas Gobert, « maistre de la chapelle du Roi-Très-Chrestien », qui avait surveillé l'impression de la *Pathodia*, et dont huit lettres paraissent dans ce recueil; Ninon de Lenclos, le P. Marin Mersenne, de l'ordre de Saint-François de Paule, W. Swann, etc.; 3° quelques réflexions sur la musique au XVIIe siècle, et la place que Huygens occupe parmi les compositeurs du temps; 4° une description de la *Pathodia*, dont le titre est reproduit en fac-similé, et dont le texte occupe la dernière partie de ce livre.

Ces quelques lignes suffiront, j'espère, à donner une idée de l'intérêt de cette correspondance musicale pour la connaissance du XVIIe siècle.

Peu de temps après que MM. Jonckbloet et Land eurent posé la première pierre du monument qu'ils veulent ériger à un de nos fameux compatriotes du XVIIe siècle, l'âge d'or de notre littérature, on avait l'occasion de célébrer de nouveau la mémoire d'un des contemporains les plus illustres de Huygens. Le 10 avril, tombait le troisième centenaire de la naissance de Hugo Grotius, Hollandais de naissance, mais qui, par sa grande érudition et par ses écrits, appartient au monde civilisé tout entier, et de divers côtés on célébrait

cet anniversaire. L'Académie royale des sciences, à Amsterdam, a consacré une séance tout entière de sa classe des lettres exclusivement à Grotius. La publication d'une bibliographie détaillée, historique et critique des ouvrages de Grotius et de tout ce qui a été écrit de plus remarquable à ce sujet, eût été de la compétence de l'Académie, mais un savant Néerlandais avait déjà pris l'initiative de ce travail. Le bibliothécaire de l'université d'Amsterdam, le Dr H.-C. Rogge s'occupe d'une *Bibliographia Grotiana,* qu'il compte présenter et publier dans peu de temps, et dont les premières feuilles ont déjà été distribuées parmi les membres de l'Académie, le jour de l'anniversaire. Le généalogiste M. A.-A. Vorsterman van Oyen a fait paraître une étude généalogique sur Hugo Grotius et sa famille. Les poètes aussi ont célébré sa mémoire. La rédaction du *Courrier de l'Amstel* (*de Amstelbode*), journal qui se publie à Nieuwer-Amstel, commune très petite mais florissante des environs d'Amsterdam, a ouvert un concours pour la publication d'un poème en néerlandais ayant pour sujet : « L'art et la science au XVIIe siècle dans les Pays-Bas, représentés par Rembrandt, Vondel et Hugo Grotius », et Mlle Louise Stratenus a obtenu le prix. Un autre journal, le *Journal néerlandais des sciences* (*De Wetenschappelyke Nederlander*), a ouvert de même un concours pour une statuette de Grotius et de Vondel, et un groupe en terre cuite de ces deux personnages, dans le genre du monument de Goethe et Schiller. La statuette couronnée fut l'œuvre de M. Miedema, à Rotterdam, et le sculpteur F.-L. Stracké fils, d'Amsterdam, obtint le prix pour le groupe.

Le soir, après la séance de l'Académie, on se réunit de nouveau dans les salles de l'Odéon pour célébrer encore une fois la mémoire de notre compatriote. Le pasteur J.-W. Brouwers, qui, de concert avec la rédaction du *Journal néerlandais des Sciences*, et avec M. J.-A. Alberdingk Thym, avait organisé cette fête, en développa le but dans un poème magnifique; M. le professeur Verdam et le poète Hofdyk annonçaient la décision du jury pour les deux concours, et MM. Rogge, J. Bohl et J.-A. Alberdingk Thym étudiaient Grotius comme savant néerlandais, comme jurisconsulte et comme poète. Le comité central qui avait organisé la souscription pour la statue, avait de même convoqué, le 10 avril à Delft, les personnes qui s'intéressaient à cette entreprise, et on se rendit à l'église neuve pour y déposer une couronne sur le tombeau de cet homme illustre.

On voit donc que la date du 10 avril n'a pas passé inaperçue et que la postérité reconnaissante a fait de son mieux pour célébrer la mémoire de ce fameux compatriote, de cet homme extraordinaire qui, comme jurisconsulte, théologien, poète, et comme connaisseur profond de l'antiquité classique, excella parmi les philologues de son temps et fut la gloire de sa patrie.

Né le 10 avril 1583, il se distingua dès l'âge de huit ans par ses vers en latin; trois ans plus tard, il commença ses études à l'Université de Leyde; à l'âge de quatorze ans, il discutait déjà à diverses reprises en public sur des sujets philosophiques; âgé de quinze ans, il se trouvait en France, à la suite des ambassadeurs Justin de Nassau et Jean d'Oldenbarneveldt, où il fit l'admiration de tous comme le « miracle de la Hollande », obtint à Orléans le grade de docteur en droit, et, à l'âge de seize ans, s'établit à La Haye comme avocat. Déjà, à quatorze ans, il avait entrepris, avec l'encouragement de Joseph Scaliger, une édition du *Satyricon* de Mart. Capella, suivie bientôt de la traduction latine d'un ouvrage de Simon Stevn (*le Havenvinding*), traité enseignant aux marins à découvrir les ports de mer au moyen de la boussole, d'une édition des *Phœnomena,* d'Aratus, avec la traduction de Cicéron, et de quelques fragments connus sous le titre de *Syntagma Arateorum*. Le premier de ces deux écrits, dans lequel le jeune écrivain révélait un talent extraordinaire de philologue, fut dédié à la république de Venise, l'autre aux États de la Hollande.

Deux ouvrages originaux, datant de même de son jeune âge et de plus d'intérêt pour tous les peuples navigateurs, sont sa dissertation *De Jure Prædæ,* publiée pour la première fois en 1868 par M. W.-G. Hamaker, et son fameux *Mare Liberum, sive de jure quod Batavis competit ad Indicana Commercia dissertatio*, dédié aux princes et peuples libres de la chrétienté. Son *Inleyding tot de Hollandsche rechts-geleertheyd* (*Introduction à la connaissance du droit hollandais*), et surtout son *De Jure belli ac pacis,* par lequel il ouvrit une ère nouvelle de la science du droit des gens, le mettaient au premier rang des jurisconsultes de son temps.

Pendant deux siècles, il a été de fait le législateur de la plus grande partie de sa patrie et des colonies hollandaises par son *Introduction à la connaissance du droit hollandais*. Il est même intéressant de remarquer à ce sujet, dit M. Wynmalen dans la *Revue de droit international,* que, dans les anciennes colonies hollandaises, le nom du célèbre jurisconsulte est resté en quelque sorte plus vivant et plus jeune que dans la mère patrie. Nous croyons ne rien exagérer en disant qu'il ne s'y passe guère de séance, soit de la basse, soit de la haute cour de justice, où l'*Introduction* ne soit

citée, et cela non seulement comme autorité juridique, mais aussi comme loi.

Et encore, ce n'est pas seulement dans l'ancienne république sud-africaine, devenue colonie du Transvaal, et dans l'État libre d'Orange, que la mémoire de Grotius est honorée par les jurisconsultes, il jouit aussi d'une véritable autorité dans la colonie du Cap proprement dite, où, en effet, le droit hollandais est resté en vigueur.

Les ouvrages juridiques de Grotius ont aussi servi, pendant près de deux siècles et demi, de source législative dans les Indes néerlandaises, et le nom de Grotius y est encore prononcé avec respect et reconnaissance.

Pour finir, Grotius ne fut pas seulement un des premiers juristes de son temps, il a donné (le programme de la *Bibliographia Grotiana* que le docteur Rogge a publié le prouve) en maint autre sujet des preuves éclatantes de son grand savoir, qui embrassait presque toutes les branches de la connaissance humaine. Il fut un maître dans la pratique des langues et de la littérature classique, il avait de vastes connaissances historiques, et, par son ouvrage d'apologétique intitulé *De Veritate religionis christianæ* (*De la vérité de la religion chrétienne*), il prit un rang élevé comme théologien. La haute valeur de cet ouvrage est prouvée non seulement par ses nombreuses éditions, mais aussi par les traductions qui en furent données dans presque toutes les langues européennes, même dans la langue hongroise et dans quelques langues orientales.

Louis D. Petit.

SUISSE

Genève, le 10 mai 1883.

C'est de Berne aujourd'hui que nous vient la nouveauté littéraire. La librairie Haller met en vente le second volume des *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel* sur le règne de Napoléon III. Le premier volume a soulevé des tempêtes d'indignation, et la vente de l'ouvrage a été interdite en France : inutile de dire que cette interdiction a produit l'effet d'une énorme réclame et que les exemplaires de la première édition sont déjà difficiles à trouver. On sait que le comte de Viel-Castel, ami intime de la famille Bonaparte, était placé mieux que tout autre pour voir les coulisses, si l'on ose s'exprimer ainsi, du second empire. D'un naturel plutôt apathique et qui lui faisait détester toute menée ambitieuse, il n'arriva jamais aux honneurs et dut se contenter du poste de secrétaire général au Musée du Louvre que le prince Louis lui octroya dès son avènement à la Présidence. Il vit la foule de ses contemporains se ruer à la curée des places, et la fièvre de l'or et des jouissances s'emparer de toute une génération jusqu'à lui faire oublier les règles de la morale la plus élémentaire. Il croyait au prestige de la dynastie napoléonienne, et il rêvait pour Louis-Napoléon les gloires d'un Henri IV ou d'un Louis XIV. Il ne tarda pas à revenir de ses illusions : les gens qui entourent l'empereur ne vivent que d'intrigue et ne rêvent que l'assouvissement de leurs basses passions. Le tableau que M. de Viel-Castel trace de la société et de la cour après le coup d'État, est véritablement révoltant, et l'on comprend qu'un livre qui traîne dans la boue les plus grands noms de France ait dû être sévèrement tenu en dehors de ses frontières. Il est permis de supposer que, quoiqu'il se dise sans haine et sans colère, l'auteur des *Mémoires* n'a point vu sans une certaine jalousie tous ces gens qu'il traite de sots et d'imbéciles arriver aux premiers emplois, tandis qu'il reste immobile à son poste de secrétaire. Cette pensée amère perce dans sa préface : « Des gens importants s'habituent à vous regarder comme des êtres inférieurs, à trouver que vous êtes bons tout au plus pour enregistrer leurs paroles, et ils vous disent de la meilleure foi du monde : vous ne pouvez pas être élevé jusqu'à nous, avoir votre voix dans nos assemblées, vous êtes un peu trop ambitieux, mais vous devez vous trouver très satisfait du lot qui vous est échu. Très bien, mes beaux messieurs, nous ne sommes qu'un enregistreur, nous enregistrons ; nous ne haïssons personne, sinon les sots qui nous fatiguent, mais nous n'avons à ménager personne, parce que personne ne nous a ménagé ; à la besogne... » Et ce cri de guerre une fois poussé, M. de Viel-Castel n'y va pas de main morte, il frappe d'estoc et de taille. Chaque soir rentré chez lui il s'installe devant son journal, et les racontars, les indiscrétions, les mille méchancetés et médisances que le monde aime à inventer et à colporter sont consignées avec soin par le fidèle *enregistreur*.

Bien peu de personnes trouvent grâce devant

ses yeux, et dans les cinq cents pages des *Mémoires* publiées jusqu'ici, je ne crois pas qu'on en puisse citer plus de deux ou trois. En revanche, il poursuit d'une haine mal déguisée les hommes de lettres les plus éminents; il traite Lamartine de vieux fou, s'indigne de voir décorer l'auteur du *Capitaine Fracasse*, et s'écrie dans un accès de vertueux emportement : « On ne sait pas assez tout le mal produit par les œuvres monstrueuses du marquis de Sade. Je ne parle pas seulement des tristes résultats produits par la lecture de ses ignobles romans, mais de l'influence qu'ils ont eue sur toute la littérature du XIXe siècle. Hugo dans *Notre-Dame de Paris*, Jules Janin dans l'*Ane mort*, Théophile Gautier dans *Mademoiselle de Maupin*, Mme Sand, E. Sue, de Musset, etc.,etc., Dumas dans son *Théâtre;* tous sont parents de Sade, tous jettent un morceau de sa débauche dans leurs productions. Ils n'invoquent pas l'amour gracieux, jeune, entraînant, voluptueux comme une brise de printemps, mais l'amour ivre et débauché, l'amour blasé, et se retrempant, comme Tibère, sur son rocher de Caprée dans des caprices désordonnés. » Cette aimable pudeur que préconise ici le comte de Viel-Castel ne l'empêche point de conter les anecdotes les plus risquées et dans les termes les plus crus. Je sais bien qu'il se défend de toute tendance à l'immoralité et rejette la responsabilité de ses incartades sur son amour de la vérité et ses devoirs de censeur rigide, mais le bout de l'oreille perce, et l'on s'aperçoit bien vite que l'auteur ne manque pas d'une certaine prédilection pour l'anecdote scabreuse.

Aussi les Mémoires de Viel-Castel ne mériteraient pas de fixer plus longtemps notre attention si leur auteur ne montrait parfois de réelles qualités de portraitiste, et si son style et ses idées ne se relevaient parfois lorsque surviennent de grands événements politiques. Il faut lui rendre cette justice qu'il a toujours averti l'empereur qu'il était entouré de gens incapables, ambitieux ou tarés, et que son gouvernement menaçait ruine. Ses prévisions étaient malheureusement trop exactes, et peuvent passer pour prophétiques lorsqu'il écrit le 11 mars 1851 : « Dieu veuille qu'aucune guerre civile ne vienne épouvanter notre triste siècle; elle serait affreuse. *Nos monuments, nos bibliothèques, nos musées seraient livrés au pillage et à l'incendie*, comme jadis dans les Gaules, lorsque les barbares s'emparaient de Trèves ou de Cologne. » Les événements de la Commune ne devaient, hélas! que trop prouver la sagesse de ces réflexions. Et le 4 janvier 1852, M. de Viel-Castel écrit ces lignes que l'on croirait tracées aujourd'hui même : « L'Angleterre commence à porter la peine de son inconcevable protection accordée à tous les fauteurs d'anarchie, et de la liberté qu'elle leur avait concédée de prêcher leurs doctrines insensées... Vraiment depuis trente ans le bon sens semble s'être perverti en Europe. Chaque nation prélevait sur son budget des sommes considérables qu'elle consacrait à l'entretien des insurgés des pays voisins; on les nourrissait, on les soignait, on les mettait en état de recommencer, puis le jour venu on les lâchait sur ses alliés... Les rois et les nations sont bien avertis, il est temps qu'ils avisent et qu'ils agissent. La coalition Mazzinienne, Rollin, etc., les a convaincus de toute la folie qu'il y aurait à ne pas considérer une insurrection qu'elle soit hongroise, polonaise, italienne, française, comme intéressant à un égal degré la sûreté de tous les États. » En somme les *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel* contiennent une foule d'anecdotes et de faits curieux pour les gens qui ont assisté à l'établissement et à la chute du second Empire, mais l'authenticité et le goût de ces anecdotes laissent infiniment à désirer, et l'on ne saurait oublier ces volumes sur sa table, sans s'exposer à faire monter le rouge au front des honnêtes femmes qui se laisseraient aller à les feuilleter.

La librairie Sandoz, à Neuchâtel, met en vente un livre d'un jeune peintre et romancier dont le nom commence à se faire connaître dans la Suisse française, M. Bachelin. Il a été appelé dans son ouvrage *Esquisse esthétique, Hans Makart et les Cinq Sens*, à se servir de ses facultés d'artiste et de littérateur. Après avoir tracé la biographie du peintre viennois et jeté un coup d'œil sur l'ensemble de ses travaux, il s'attache spécialement à l'un d'eux, bien connu de tout le monde, les *Cinq Sens*. On sait qu'il s'agit de cinq panneaux, de cinq types de femmes qui doivent personnifier l'ouïe, l'odorat, la vue, le toucher et le goût. M. Bachelin s'applique à démontrer l'unité de composition de cette œuvre. Réussira-t-il à persuader ses lecteurs? C'est là une question qu'il serait présomptueux de vouloir trancher. Quoiqu'il en soit, ce livre mérite une mention spéciale et l'on ne peut que se joindre à l'appréciation qu'en donne un des compatriotes de M. Bachelin : « L'auteur de cet essai est jeune; il a les qualités précieuses de son âge : la confiance instinctive en sa force, l'audace des conjectures, et une façon libre et franche d'exprimer des opinions qui peuvent n'être pas toujours celles du voisin. Il y a en somme de l'originalité dans cette petite étude qui nous paraît promettre quelque chose. » — La même librairie (Sandoz, Neuchâtel), nous offre encore une œuvre qui traite de

l'esthétique. C'est un livre traduit du hollandais, et qui porte le titre d'*Amazone*. Un neuchâtelois, M. Gacon, s'est donné la tâche de faire connaître au public de langue française le travail d'un écrivain d'Amsterdam, M. Vosmaër. Il faut dire tout d'abord que l'on ne doit point s'attendre à trouver dans *Amazone* un tissu d'aventures palpitantes ou extraordinaires. La fable romanesque, quoique présentant un certain intérêt, n'est ici qu'un prétexte à conversations, à discussions sur l'esthétique. Des Hollandais instruits, se rencontrant à Rome, mettent leurs loisirs à profit pour étudier les collections et les musées, et échanger leurs idées sur l'art grec et l'art romain, sur les fresques de Pompéi, sur les rapports ou les différences qui existent entre les diverses écoles de peinture, etc., etc. On rencontre dans ces dialogues une foule d'aperçus ingénieux et originaux, une grande sûreté de goût et une érudition peu commune. M. Vosmaër ne s'occupe pas seulement de l'antiquité, mais de tous les problèmes qui se rattachent à l'art. C'est ainsi qu'il se demande si, comme certains artistes le prétendent, dans un tableau le sujet est chose indifférente : « Oui et non, répond un de ces héros ; sur ce point on ne distingue pas suffisamment. Selon moi, le sujet ne constitue pas la valeur artistique, mais il n'est pas tout à fait indifférent. Un simple motif sans idée accessoire, ou sans sujet, peut être beau uniquement par le talent d'exécution ; mais l'art est bien plus grand quand le motif en lui-même est beau et intéressant. Il y a des œuvres d'art dont le sujet seul est beau, mais dont l'exécution est défectueuse ; celles-là non plus ne valent rien. Le sujet ne saurait avoir d'existence à lui seul, il lui faut le concours de l'art, et, dans tous les cas, l'exécution seule fait du sujet une œuvre d'art et lui donne toute sa valeur. Il faut encore faire une distinction : outre le sujet, il y a dans une œuvre d'art le contenu proprement dit, c'est-à-dire la pensée, *la pensée artistique*, et celle-ci est l'essence de l'œuvre. Elle consiste en une combinaison de formes, de lignes, de couleurs et de tons, dans laquelle tous les motifs du sujet viennent se fondre pour former la composition. » On le voit, la lecture d'*Amazone* ne sera point du temps perdu pour ceux qui s'intéressent aux questions artistiques, et l'on ne peut que remercier M. Gacon de sa traduction en général claire et correcte.

La maison Orell Füssli et Cie, de Zurich, poursuit la publication de l'*Europe illustrée*, et nous offre aujourd'hui un petit volume de 120 pages sur un sujet tout particulièrement intéressant : *La ligne du Saint-Gothard*, d'après *J. Hardmeyer*, par *Eugène Rambert*. Il est difficile de rêver un voyage plus agréable que celui que nous faisons dans notre fauteuil, avec ces aimables guides. Ils nous content d'abord toute l'histoire du Gothard, qui déjà au moyen âge servit de passage et de communication avec l'Italie. Le 26 juin 1693 fut organisé le premier service postal régulier. A partir de 1848, sous l'administration fédérale, ce service, de mieux en mieux soigné, permettait de se rendre en trente heures de Zurich à Bellinzone : aujourd'hui on fait le trajet en sept heures environ. Puis, voici le récit des discussions entre l'Italie, la Suisse et l'Allemagne pour arriver à cette œuvre gigantesque et merveilleuse du percement de la montagne. Que de difficultés et d'obstacles renaissant à chaque instant. Le tunnel ne mesure pas moins de quinze kilomètres, et on eut à lutter dès le commencement contre les torrents qui jaillissaient de l'intérieur, ou contre des couches d'argile dont le poids écrasait toutes les voûtes. Il est des endroits où un mètre d'avancement a coûté près de 25,000 francs. Enfin, au bout de huit ans de travaux ininterrompus, le 28 février 1880, un des fleurets qui perçait la roche du côté sud rencontra le vide ; on s'appela, on se salua, et quelques jours après tombait la paroi qui séparait les deux escouades de travailleurs : les Alpes étaient percées! — M. Rambert nous promène de Zurich à Milan, à travers des sites tour à tour grandioses et enchanteurs que les belles gravures de M. J. Weber reproduisent avec infiniment de charme. Dorénavant personne ne partira pour traverser les Alpes sans se munir de ce guide pratique, élégant, et en même temps très littéraire : *rara avis*.

Deux publications seulement à signaler à Genève. L'une, due à la plume d'un de nos compatriotes, théologien très distingué, M. Malan, et intitulée : *Les grands traits de l'histoire religieuse de l'humanité*, a paru à la librairie Cherbuliez. L'autre, éditée par Georg : *Quatrième congrès international d'hygiène et de démographie, comptes rendus et mémoires*, nous entretient des importantes assemblées scientifiques qui se sont tenues dans notre ville du 4 au 9 septembre 1882.

La ville de Paris et le département de la Seine y occupaient la place d'honneur.

AUGUSTE BLONDEL.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

DES PUBLICATIONS NOUVELLES

JURISPRUDENCE

Causes célèbres du mariage, ou *les Infortunes conjugales*, par ALEXANDRE LAYA, avocat à la cour d'Aix. Paris, Chevalier-Marescq, éditeur, 1883, 1 vol. in-18.

Le titre de ce volume est fort alléchant; mais il ne convient guère à une simple étude sur le divorce. C'est un trompe-l'œil. Les éléments principaux de plusieurs causes célèbres (*Affaires Beauffremont, Desprez... Mariages d'artistes, Adelina Patti*, etc.) sont relégués au second plan de l'ouvrage et servent tout juste d'appoint à la doctrine dont M. Alex. Laya se déclare le défenseur acharné.

Cette ardeur dans la lutte ne nous surprend pas de sa part... « Je suis un des premiers, dit cet auteur, qui, depuis trente ans, ont réclamé le divorce. » La Chambre l'a voté ; le Sénat est saisi de la question. M. Laya pouvait-il laisser échapper une occasion aussi belle de dire son mot? Il adjure nos Pères conscrits de voir dans le mariage, tel que la loi française l'a établi, une institution qui « devient presque toujours un élément de scandale, une consécration du malheur domestique, l'influence la plus directe de la mauvaise éducation des enfants ». Ah! si le divorce existait, comme tout cela changerait! Comment? Écoutez M. Laya : « La perspective du divorce amène nécessairement de la part des parties engagées dans l'accomplissement de ce contrat spécial (le mariage) une maturité d'examen qui en rend la conclusion plus sérieuse. » Voici l'argument topique : *Il est dans la nature humaine, dans le cœur humain, de se sentir d'autant plus engagé qu'on peut librement contracter et résoudre un contrat onéreux.* Vous et moi, n'avons-nous pas toujours cru le contraire? Qui se tient pour lié, s'il ne l'est définitivement? Le plus grand nombre prendra peu au sérieux un mariage dont il pourra facilement se dépêtrer, à l'aide de cette formule devenue sacramentelle, à coup sûr : POUR CAUSE D'INCOMPATIBILITÉ D'HUMEUR. M. Laya peut bien plaider, surtout s'il parle aussi *coulant* qu'il écrit; la cause qu'il plaide peut même être juste; mais ici, on sent qu'il plaide faux.

Nous attendons son étude sur la peine de mort.

L. B.

Revue des grands procès contemporains. — Paris, Chevalier-Marescq, éditeur, 1883. — Prix : 15 fr. par an.

Le public a tellement pris goût à la lecture des débats criminels ou civils que la plupart des journaux, cédant à ce besoin nouveau, ont jugé indispensable d'attacher à leur rédaction des écrivains spéciaux. Mais une chronique judiciaire, si bien faite qu'elle soit, n'en est pas moins une chronique, c'est-à-dire quelque chose de très incomplet en la matière. Quant aux organes exclusivement réservés aux affaires judiciaires, ils ne peuvent jamais donner autre chose qu'une analyse plus ou moins détaillée des procès les plus retentissants. Malgré sa plus scrupuleuse exactitude, un compte rendu analytique emporte toujours avec lui de regrettables lacunes. Dès à présent, cet inconvénient a disparu. Les débats criminels ou civils de la seconde moitié de ce siècle possèdent leurs annales : *la Revue des grands procès contemporains.* Toutes les plaidoiries prononcées dans ces sortes d'affaires sont reproduites *in extenso.*

Les éditeurs de ce répertoire des causes célèbres et d'éloquence judiciaire ont eu la main heureuse en choisissant comme rédacteur en chef M. G. Lèbre. L'auteur de *Nos grands avocats* nous a montré qu'il connaissait les hommes et les choses du Palais aussi bien que personne, si ce n'est mieux.

Le premier numéro de la *Revue* est consacré au procès de la souscription Baudin (1868); nous y cueillons une charmante anecdote peu connue sur les débuts de Gambetta, avocat. Je passe la parole à M. G. Lèbre. « ... La première cause qui avait été confiée à Gambetta était relative à la vieille histoire du fameux collier de la reine. L'avocat prit la parole, suivant attentivement son dossier soigneusement élaboré. Tout à coup, au bout de quelques minutes, la parole lui manqua, et, le fil des idées lui échappant, il resta court. — Quelques efforts qu'il fît, il ne put, dans le trouble où l'avait mis cet incident, reprendre le cours de sa plaidoirie :

— Monsieur le président, s'écria-t-il, je suis incapable de plaider, j'y renonce.

Le président, avec bienveillance, remit la cause à huitaine, et Gambetta s'éloigna précipitamment. Une

tempête couvait sous son crâne méridional. Débarrassé de sa robe et de sa toque, il s'élançait, sans chapeau, à travers les couloirs, lorsque son client, qui était parvenu à le rejoindre, l'arrêta :

— Où allez-vous ?

— Me noyer : je ne serai jamais avocat.

Il le pensait comme il le disait, et il fallut tous les encouragements et toutes les bonnes paroles de son client pour le faire renoncer à son dessein. »

Nous signalerons encore le plaidoyer que M. Weiss, le distingué critique dramatique, prononça lui-même pour se défendre, en sa qualité de directeur-gérant du *Journal de Paris*, qui avait publié des listes de souscription.

C'est un morceau de littérature exquis.

La *Revue des grands procès contemporains* paraît par livraisons mensuelles, et forme à la fin de l'année un beau volume d'environ 600 pages, édité avec soin dans un format de bibliothèque (grand in-8° jésus).

L. B.

La Femme en prison, par R. Lajoye, avocat à la Cour d'appel. Paris, Pedone-Lauriel, éditeur, 1883, 1 vol. in-18.

Le nombre des délits et des crimes contre les personnes ou la propriété privée progresse de jour en jour, tandis que celui des accusés et des prévenus diminue d'une manière très sensible. Cela tient à ce que ce sont presque toujours les mêmes individus qui comparaissent devant les tribunaux. Actuellement la récidive dépasse le chiffre désastreux de 50 o/o dans les actes punis par la loi; mais si l'on n'oublie pas que « les prisons sont des foyers de perdition » on a bien vite découvert la cause de ce phénomène qui menace effroyablement la société.

La loi de 1875 sur le régime cellulaire, qui semble être l'unique moyen moralisateur pour les prisonniers, veut que l'on pratique ce régime sans distinction de sexe. On n'agit pas ainsi à l'égard des femmes. Aussi, en présence de la corruption plus complète peut-être encore, si la chose est possible, dans les prisons de femmes que dans celles des hommes, M. Lajoye éclate d'indignation : « *La récidive*, s'écrie-t-il, *est le modus vivendi de la femme qui a franchi une fois le seuil de ce cloaque infect qui a nom Saint-Lazare.* » Glissons sur les quelques détails écœurants relatifs au triste état de cette prison « qui devrait être une prison modèle, puisqu'elle a été construite au cœur de Paris ».

Inutile de parler des prisons de femmes en province : ce serait s'offrir, pour employer l'expression de l'auteur, une nouvelle suite de tableaux plus repoussants les uns que les autres.

Qu'on fasse disparaître Saint-Lazare! telle est la conclusion de M. Lajoye. L. B.

Nos grands avocats. — *Les coulisses du Palais*, par G. Lèbre. Paris, Chevalier-Marescq, éditeur, 20, rue Soufflot, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Les *dilettanti* ne vont pas au théâtre pour voir la pièce qui se dénoue sur la scène; leur curiosité de raffinés a besoin d'être aiguisée par ces mille riens que les acteurs se débitent entre eux derrière la toile de fond, ou bien qu'ils potinent au foyer. Il paraît que c'est fort amusant. M. G. Lèbre a saisi le côté friand du public spécial auquel il s'adresse.

Avocat lui-même, jeune et spirituel, M. G. Lèbre, habile ouvrier aussi en chroniques parisiennes, s'est abandonné tout entier à son tempérament de journaliste quand il a voulu initier son lecteur aux mystères qui se passent dans les coulisses du Palais. Aucun livre ne nous apprend mieux à connaître le théâtre et les acteurs de ces drames judiciaires dont le bruit se répand jusque dans la foule.

Le premier chapitre nous introduit dans « le temple de la parole ». A notre très grand regret — faute de place — nous sommes obligé de mentionner seulement la plus délicate et la plus saisissante description qu'on ait jamais faite de la salle des Pas-Perdus au Palais de Justice. Nous ne nous permettrons point de morceler, quoique court, ce petit chef-d'œuvre d'une vue d'ensemble; ce serait le défigurer que de lui enlever une ligne. On voit mal une statuette mutilée.

Vient ensuite le défilé des principales figures du barreau actuel de Paris. — « Quinze grands avocats sur quinze cents! s'écrie le sceptique Jules Moinaux; c'est bien peu d'éloquence pour tant de voix! » — Mais ce qui n'est pas moins surprenant, c'est que M. Lèbre ait réussi à peindre avec des tons différents, avec des nuances de la plus grande finesse, ces quinze *grands éloquents* dans un genre uniforme, le genre judiciaire. Si le costume est inévitablement le même pour chaque modèle, on oublie la robe noire pour ne s'attacher qu'aux traits de la physionomie rendue avec une élégance de plume, parfois trop étudiée, mais toujours agréable.

Enfin, le volume de M. Lèbre est surtout intéressant par les anecdotes dont il est rempli : les unes qu'on aime à relire, depuis longtemps envolées des deux rives de la *cité;* les autres... elles sont déjà en circulation, grâce au talent du jeune chroniqueur.

Disons aussi que l'auteur de *Nos grands avocats* a eu le bon goût et l'habileté de railler quelques-uns de ses confrères, ses anciens, sans médire d'eux. Il a su triompher de la difficulté qui consistait à flatter sans courber l'échine. L. B.

PHILOSOPHIE

Morale — Éducation — Rhétorique

La Vie instinctive et la Vie de l'esprit, par M. Jacquinet. In-18, Plon, éditeur, Paris. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a été animé de l'excellente intention de rendre accessibles à tous, par une forme très simple, des idées morales d'un spiritualisme convaincu et modéré. Il croit indiquer une méthode sûre pour la direction de l'esprit. Selon lui, l'homme possède, indépendamment de l'instinct animal qui lui est commun avec les bêtes, au moins en partie, un instinct supérieur, un instinct moral et un instinct de raison. « La vie instinctive, c'est d'une façon générale la « double foi de l'esprit en lui-même et dans le témoi« gnage de toutes nos facultés. La vie de l'esprit, « c'est une certaine activité de nos facultés, qui « n'existe pas dans la vie instinctive. » Ces deux définitions vous satisfont-elles? Pour moi, elles restent assez vagues. Et quand M. Jacquinet pose cette thèse : *La vie de l'esprit basée sur la vie instinctive, tout indique que telle est la voie de la vérité,* c'est peut-être bien vrai, mais ce n'est pas d'une clarté solaire. A moins que cela ne signifie tout uniment que pour diriger et élever les facultés de l'esprit, il faut tenir compte des tendances et des inclinations naturelles de la sensibilité, de l'intelligence et de l'activité. Alors rien de mieux. C'est, en effet, un principe d'éducation, le seul peut-être, de ne pas tenter de supprimer la force instinctive, — tentative vaine, — mais de s'en emparer et de la tourner au profit de l'amélioration de l'individu; car cette force n'est par elle-même ni bonne ni mauvaise, pas plus que la vapeur; cependant la vapeur ou fait voler en éclats la chaudière ou entraîne la machine tout entière, selon la vigilance et l'adresse du mécanicien. Le dressage même n'est autre chose que l'emploi des résistances de l'animal : au manège quel est le meilleur sauteur, sinon le cheval qu'on ne peut tenir au pas régulier? Conciliation des instincts.

Seulement M. Jacquinet, qui n'a pas tout d'abord trouvé *sa forme très simple,* est obligé aussi de reconnaître que les instincts animaux ne se calment pas toujours. De là antagonisme des deux natures, chose connue.

L'auteur en fait l'application à l'histoire de l'humanité considérée comme un seul homme. La période de la domination de l'instinct physique et des sens, c'est l'enfance, presque l'inconscience. Sous les influences locales, les instincts se modifient; ils se règlent; c'est la transition entre l'enfance et la jeunesse. Puis la jeunesse elle-même est la période des passions. La vie de l'esprit commence, mais par le réveil et l'expansion des passions. Enfin, les peuples atteignent — mais non pas tous — à l'âge viril ou de raison.

Cette partie du livre, encore que certains passages manquent de netteté, est facile à suivre et intéresse ceux que n'effrayent pas ces sortes d'études.

La seconde renferme beaucoup de petits chapitres où sont agitées plutôt que résolues nombre de questions touchant la vie sociale et les conditions du bonheur et de la liberté. Le malheur est que tout cela n'est pas fondu. On se perd dans les détails et dans la division à l'infini. La composition est bizarre : chacun de ces chapitres vous renvoie à une page de la première partie, et il semble que l'auteur se soit donné le pensum de reprendre une idée — ou une phrase! — pour en faire un développement rhétorique.

Si, d'après ce livre, on posait la question : quel âge a bien M. Jacquinet? On pourrait répondre vingt ans ou soixante-dix, mais non probablement entre les deux. P. Z.

Essai sur la poésie philosophique en Grèce, par M. Guillaume Bréton, ancien élève de l'École Normale supérieure, docteur ès lettres. In-8°, Hachette, éditeur, Paris.

La poésie philosophique est représentée en Grèce par Xénophon, Parménide et Empédocle.

Tous trois se sont servis de la forme puissante du vers pour assurer la durée et la vulgarisation de leurs conceptions cosmologiques. Même sans en comprendre le sens profond, les esprits ordinaires se sentent dominés par la force de la pensée en même temps que charmés par la musique intérieure de la poésie. Les esprits élevés jouissent doublement à la lecture et à la méditation des grandes idées enveloppées d'une belle forme. C'est ce qui a empêché de disparaître absolument les œuvres des trois poètes philosophes dont s'occupe M. Bréton. S'ils eussent écrit en prose, il ne survivrait d'eux que leurs noms. Mais, avec un soin pieux, la mémoire, plus facile et plus fidèle pour les vers, a recueilli quelques-uns des leurs. Et c'est sur ces épaves et sur les commentaires d'Aristote, de Simplicius, etc., qu'est bâtie la thèse intéressante et savante de M. Bréton.

A vrai dire, les philosophes y ont plus à prendre que les poètes. La grande question de l'Être y est examinée à trois fois, puisque chacun de ces vénérables Grecs a consacré son poème à l'expliquer à sa manière.

L'Être est-il l'unité absolue du Tout? L'Être est-il un simple fait, une réalité physique? Est-il la pensée réunissant l'unité et la pluralité? Questions bien difficiles, et quelques sceptiques ajoutent: bien inutiles? M. Bréton a vaillamment porté le poids des difficultés et n'a pas cru que cela fût inutile, puisqu'il y a dépensé beaucoup de travail, de savoir et d'intelligence.

Ajoutons que le livre, malgré la métaphysique, est d'une lecture, sinon courante, du moins facile, grâce au style net, souple et ferme à la fois, et grâce à la méthode de l'auteur. Sa conclusion est moderne si son sujet est antique. Il reconnaît comme la loi suprême de tout développement, l'amour, c'est-à-dire la force en mouvement. Il juge avec une sévérité tempérée le panthéisme, qu'il accuse de stériliser la poésie. Les Grecs, certainement, en symbolisant toutes les forces et toutes les substances, ont substitué de froides figures mythiques à la chaleur vivante des choses. « C'est à la poésie, dit M. Bréton, qu'est dévolue cette tâche sublime de retremper l'humanité aux sources intarissables de la vie. Pour retrouver sa vraie place dans la nature, l'homme n'a aucun voile à déchirer, aucune barrière à renverser. Il n'a qu'à se bien regarder lui-même. » P. Z.

Spirite et chrétien, par Alex. Bellemare. Paris, E. Dentu, 1 vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

En dépit des matérialistes, notre époque est fertile en spirites, et le livre de M. Bellemare ne manquera pas d'obtenir un vif succès auprès de ces derniers. Non que l'auteur présente des aperçus nouveaux ou des idées originales; mais de même que les malades aiment à se faire entretenir de leurs souffrances, de même les spirites, ces malades du cerveau, seront heureux de voir qu'il y a encore des écrivains pour s'occuper d'eux.

Spirite et chrétien se divise en deux parties bien distinctes. Dans la première, l'auteur expose la doctrine du spiritisme. Dans la seconde, il compare cette doctrine avec celle de l'Évangile.

L'introduction de M. Bellemare nous apprend qu'il est demeuré vingt-deux ans incrédule à la religion dont Allan Kardec[1] fut le grand prêtre, mais qu'après avoir été convaincu par une série d'expériences, il pria un *médium* d'évoquer l'esprit de son père et de lui demander s'il pourrait arriver un jour à provoquer des phénomènes semblables à ceux dont il avait été témoin. L'esprit paternel l'engagea à prier Dieu. Au bout de sept semaines, M. Bellemare qui, chaque jour, avait supplié Dieu et l'esprit de son père « avec toutes les ardeurs de son âme », sentit ses doigts marcher sur le papier, indépendamment de sa volonté, et tracer lentement ces mots : « Mon fils, tu es *médium!* Remercie Dieu! »

A partir de ce jour, il voua son existence à l'étude du spiritisme, et c'est un travail de dix-neuf années qu'il se décide à livrer au public dans le présent livre.

Nous n'insisterons pas sur la doctrine spirite telle que la première partie de l'ouvrage de M. Bellemare l'expose, puisque cette théorie n'offre rien de nouveau. Disons seulement que le lecteur curieux y trouvera tous les détails qu'il peut souhaiter sur les *esprits*, le *périsprit*, sur le *médium* et la manière de devenir médium quand on ne l'est pas naturellement, sur les phénomènes du spiritisme, l'évocation des esprits, les meilleures questions à leur poser, etc.

Quant à la deuxième partie, qui prétend expliquer les enseignements du christianisme à l'aide du spiritisme, qui dénature le sens du mot *esprit* employé dans les livres canoniques pour lui donner un sens spirite, qui nie la divinité de Jésus-Christ et le transforme en médium pour expliquer ses miracles, elle serait triste à lire si elle n'était ridicule. Mais l'auteur ne s'est pas arrêté en si beau chemin, et il termine sa théorie par un *Credo* de sa façon et par diverses communications émanant des esprits qui feront pâmer d'aise les disciples d'Allan Kardec. P. C.

La Psychologie des grands hommes, par Henri Joly, professeur à la Faculté des lettres de Paris. In-18. Paris, Hachette. — Prix : 3 fr. 50.

Il est une question que la philosophie, la médecine et le roman ont depuis quelques années abordée et retournée chacun à sa manière et présentée à l'aide de ses moyens propres. Elle est bien faite, en effet, pour passionner même ceux qui ne sont pas très versés dans les spéculations scientifiques; elle nous touche en nous-mêmes et dans nos enfants, bien plus, dans nos ascendants; et elle éveille singulièrement la curiosité des esprits avides de se connaître eux-mêmes : c'est la question de l'hérédité. Toute la théorie de l'évolution aboutit à cette question, et lui fournir une conclusion exacte et complète est le plus superbe triomphe qu'elle puisse ambitionner.

M. Joly, que d'excellents travaux sur *l'instinct* et sur *l'imagination* ont déjà classé parmi les plus ingénieux des psychologues contemporains, a été amené, par la double influence de ces études mêmes et du succès croissant des thèses évolutionnistes, à approfondir un point spécial de cette intéressante question. Il recherche les causes qui préparent l'âme d'un grand homme, les lois qui en régissent les mouvements une fois qu'elle est formée et agissante; et il poursuit l'analyse jusqu'après la disparition de cette âme afin d'en retrouver les éléments dispersés dans la descendance. Franchement spiritualiste et finement spirituel, il n'accepte que dans une mesure très restreinte les assertions de l'école naturaliste et physiologique et n'admet pas qu'il y ait plus qu'une analogie éloignée entre l'alternance de certaines affections du système nerveux, de la chorée et du rhu-

1. On sait que ce pseudonyme cachait un ancien régisseur des Folies-Dramatiques. Il n'avait fait que changer de théâtre.

matisme articulaire, par exemple, et la transmission de certaines dispositions intellectuelles.

M. Joly insiste d'ailleurs sur ce point que l'hérédité intellectuelle se retrouve bien plus dans l'ordre du talent moyen que dans l'ordre du génie proprement dit, auquel il faut attribuer, outre l'habileté d'exécution, l'invention des moyens et la force créatrice.

La thèse portant sur ce point unique, M. le professeur Joly se trouvait dans la nécessité d'opter entre deux systèmes : l'un qui présente l'homme de génie comme un envoyé providentiel, un être soudainement émané de la pensée divine, *divinitus*, idée chère à Bossuet; l'autre qui veut voir dans l'homme de génie le fruit complet d'une race qui, de génération en génération, s'est efforcée d'acquérir et d'accumuler la puissance et le suc, de telle sorte que tous ces éléments concourent, parfois inconsciemment, à composer lentement le résultat final, auquel n'est pas étranger le milieu, l'air ambiant où se produit et respire le terme suprême. C'est cette opinion que l'auteur adopte et qu'il analyse avec une finesse et une pénétration rares. Nous avons le regret de ne pouvoir esquisser plus longuement les lignes principales de cet ouvrage. N'oublions pas d'avertir que le style, d'une clarté parfaite et d'une élégance pure de vains ornements et de mots trop techniques, en fait une lecture agréable et piquante; car les théories sont fréquemment soutenues et relevées d'exemples choisis dans l'histoire des hommes de génie qui ont illustré la politique, l'art militaire, la littérature ou les arts libéraux. P. Z.

La terre natale, impressions d'un campagnard, par le baron Lafond de Saint-Mür, sénateur de la Corrèze. Paris, Charavay frères, éditeurs, 4, rue Furstenberg, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Longtemps député sous l'empire, M. le baron Lafond de Saint-Mür rentra dans la vie privée, à la suite des événements du 4 septembre 1870. Mais tout en renonçant à la vie politique, il ne renonçait pas à l'action. « Je voulus, écrit-il dans la préface de son livre, que ma vie, pour n'avoir plus de caractère public et d'enseigne officielle, n'en fût pas moins occupée et utile. Je songeai à devenir cultivateur. Pendant six ans, de 1870 à 1876, date de mon élection au Sénat, je me mis résolument à l'œuvre. »

C'est alors qu'il se souvint de notre vieux proverbe agricole : *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.* Bravement à la besogne, après treize années d'énergiques efforts et de patience, M. le baron Lafond de Saint-Mür s'enorgueillit aujourd'hui d'avoir transformé un vaste territoire de cent vingt hectares d'étendue, couverts presque partout de bruyères, d'ajoncs et de genêts, en ce riche et fertile domaine, appelé *Roche-Haussière*, si connu des habitants de la Corrèze.

Ainsi que le titre l'indique, *la Terre natale, impressions d'un campagnard*, ce livre n'est pas un ouvrage technique d'agriculture. Cet aimable sénateur module des chants rustiques en prose. Il célèbre à l'envi la métamorphose de la *Roche-Haussière* sortant de son chaos; c'est la joie de ce triomphe contre un sol rebelle; c'est aussi le charme de la vie agreste que l'auteur veut dépeindre. — Tout cela a un but bien précis : engager les grands propriétaires qui appartiennent aux classes dirigeantes à ne plus déserter les champs; ne doivent-ils pas employer l'autorité de leur nom, de leur instruction, de leur fortune, pour concourir à l'amélioration du sol? Il le faut, puisque la France y gagnera en bien-être. La situation politique et sociale de M. le baron Lafond de Saint-Mür ajoute encore du poids à la justesse de ses paroles.

Chaque chapitre du volume est une lettre que l'auteur adresse à quelque ami. A travers ces pages toutes remplies des jouissances de la nature et du foyer, on y sent parfois la douceur attendrie d'un disciple virgilien; le plus souvent aussi, on y surprend les battements d'un cœur ardemment épris du vieil Horace. Tout serait pour le mieux, si, dans sa course poétique, M. Lafond de Saint-Mür ne s'attardait pas sur de graves questions sociales; ne prenons qu'un exemple, le chapitre qui a trait à la dépopulation des campagnes. D'après l'auteur, cette dépopulation au profit des villes est un mal dont on s'est plu à exagérer l'importance. Il faut y voir *un mouvement passager qui, s'il mérite à plusieurs titres l'attention de l'autorité supérieure, ne saurait être considéré comme une menace de ruine pour l'avenir.* Le remède à ce mal est tout trouvé. Vite, que les propriétaires, au lieu d'engloutir leurs revenus et souvent leurs capitaux dans des dépenses de luxe, les consacrent à la production rurale. De cette façon, la petite culture, faisant des progrès, viendra se combiner dans une harmonieuse association avec la grande propriété, etc., etc. N'insistons pas. On est tenté de répéter le fameux mot : Votre fille est muette, parce qu'elle est muette. Bref, quoique écrivain, sénateur, M. Lafond de Saint-Mür est plutôt un bucolique qu'un *discuteur* de problèmes sociaux.

A la fin du volume, le lecteur a la surprise de rencontrer une vingtaine de pages dont le titre seul, *Cueillettes de pensées et d'observations d'un philosophe campagnard*, lui promet un appétissant régal. Hélas! M. le baron Lafond de Saint-Mür a de l'esprit, beaucoup peut-être; pourquoi le dépare-t-il en voulant l'habiller? Si la plupart de ces pensées étaient en vers, il y a de méchantes gens qui ne riraient pas encore en les lisant à l'entour d'un mirliton. Soyons juste, citons : Rien ne réussit comme le succès, il est l'aimant qui attire tout a lui.

Comme agriculteur, M. le sénateur baron Lafond de Saint-Mür a eu un très vif succès; puisse-t-il, en vertu de la loi d'attraction, en avoir autant comme écrivain! B. L.

Études morales sur l'antiquité, par Constant Maatha, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. in-12. Paris, Hachette et Cie, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur du remarquable ouvrage : *les Moralistes sous l'empire romain*, offre aujourd'hui six belles

études qui se rapportent encore à la morale, telle que la concevaient et pratiquaient les anciens.

Il ne s'est pas plu à analyser et commenter des textes, il nous jette en pleine société romaine et il ne fait pas voir les conceptions émises par les philosophes, par les apôtres, pénétrant peu à peu toutes les intelligences pour devenir des volontés et des actions habituelles; il procède tout au contraire: il nous découvre les dits et gestes de quelques personnages, d'un Scipion, d'un Lelius, d'un Carnéade, d'un empereur Julien, d'un évêque Synesius, et il nous permet de juger de la mentalité, de la moralité de deux époques, de deux civilisations différentes. Ses études sont toutes synthétiques. «Nous avons essayé de faire, dit-il dans son *avant-propos*, ce qu'on pourrait appeler de la psychologie historique, en un certain nombre de chapitres distincts, qui ne sont pas sans liaison, qui se soutiennent mutuellement. »

Dans le premier chapitre, M. Martha nous parle de *l'Éloge funèbre chez les Romains*. Rome, encore rude et presque barbare aux yeux des Grecs, pressentait déjà sa grandeur future; une tête avait été découverte au pied de l'une des sept collines; le monde entier était promis à la domination de la ville; le sentiment civique, l'amour de la patrie sont célébrés par les orateurs.

Dans un autre chapitre intitulé : *Le philosophe Carnéade à Rome*, M. Martha nous montre les patriciens, les consuls, accourant assister aux leçons du plus vanté des trois philosophes députés par la cité athénienne. Carnéade fut un vulgaire sophiste qui démoralisa la société romaine; on l'a dit. Le savant professeur établit péremptoirement que Carnéade ne mérita jamais les reproches qu'on lui a adressés.

Les consolations dans l'antiquité sont pages fines et spirituelles, et *l'examen de conscience* est un chapitre qui laisse apparaître toutes les qualités du moraliste : finesse d'observation, puissance d'analyse psychologique. Les deux dernières études, *Un chrétien devenu païen, Un païen devenu chrétien*, illustrent les conflits de la philosophie et de la religion aux premiers siècles de l'ère nouvelle.

L'ouvrage est de ceux qui restent, qui font autorité et qu'on cite. F. G.

Entre deux jeunes mères. *Dialogues sur l'éducation*, par Mme Julie Fertiault. 1 vol. in-12. Paris, Didier et Cie, 1882. — Prix : 3 francs.

CHAPITRE XXV.

« Ah! bonne amie, c'est à croire à l'influence du fluide magnétique. Je t'appelle mentalement à mon secours et tu entres. — Je ne vois en cela d'autre puissance que celle de la vive affection qui nous unit et fait que sans cesse nous nous désirons mutuellement. — C'est possible; mais enfin je te possède, c'est le principal pour le moment. Le fait est positif, ne chicanons pas sur la cause. — Eh bien, oui, me voilà. »

C'est ainsi que l'auteur fait bavarder les deux amies pendant dix pages entières; elle les fait s'exclamer, jeter de petits cris admiratifs, et comme elle leur a fait nommer Kant (qu'elle n'a jamais lu), et avec Kant, Locke, Rousseau, elle donne pour titre aux dix pages du chapitre XXVe les mots : *le devoir*.

Et le volume renferme vingt-neuf chapitres présentant tout autant d'intérêt que ce chapitre vingt-cinquième!

Mme Julie Fertiault a annoncé des *Dialogues sur l'éducation;* elle n'a rien offert que des *parlages* banals, inutiles, ennuyeux. F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Maison Cochery et Cie, *Postes et Télégraphes*, par E. Vaughan. Paris, Baillière et Messager, éditeurs, 12, rue de l'Ancienne-Comédie; 1883. Vol. in-18. — Prix : 2 francs.

Dans ce livre, M. E. Vaughan a recueilli une série d'articles, une vingtaine environ, publiés dans le journal *l'Intransigeant*, depuis le 12 septembre 1881 jusqu'au mois d'août 1882, contre l'administration des postes et télégraphes du ministère Cochery.

A notre époque, ne semble-t-il pas presque miraculeux de voir un portefeuille s'éterniser, sans interruption, sous le bras d'un ministre. Tel est le cas de M. Cochery. Bien des gens peuvent supposer que ce prodige est le motif qui anime le cerveau de M. Vaughan. On se trompe. Le journaliste s'est mis en tête de dévoiler au public le prétendu gâchis dans lequel se meut une branche très importante de notre administration gouvernementale. Eh bien, tout pesé, on n'hésite guère à passer du côté du polémiste. On lui sait gré de soutenir son attaque sur un ton assez courtois, sans aigreur, mais qui n'exclut pas une certaine chaleur de discussion. Si ces articles avaient été lancés en invectives, sans faits raisonnés à l'appui, ils porteraient moins juste.

Dans un *à-propos*, où l'esprit veut avoir sa part, M. E. Vaughan se raille lui-même du courage qu'il

lui a fallu déployer pour s'en prendre à un ministre qui avait su charmer « les aspics du journal et les couleuvres du parlement ». Toutefois, la guerre n'a été déclarée au *restaurateur de la poste aux lettres* que lorsque son ennemi s'est senti solidement armé des renseignements les plus authentiques.

Répliquera-t-on? les dieux ne répondent jamais : ils sont fiers et sereins.

L. B.

Leçons populaires d'économie politique à l'usage des écoles et des familles, par M. E. Chaumeil, inspecteur primaire à Paris, officier d'instruction publique. Paris, Librairie classique, Eugène Belin, 52, rue de Vaugirard; 1883.

Un éminent économiste contemporain, parlant de la nécessité de répandre les connaissances économiques, déclarait que la plupart des maux dont souffrent les sociétés proviennent de leur ignorance en cette matière. Quelque excessive que paraisse cette affirmation, il est incontestable que l'enseignement de l'économie politique, soit dans les écoles, soit dans les cours populaires du soir, ne rende à la longue de réels services, en rapport avec les institutions démocratiques de notre pays.

D'ailleurs, le mobile habituel des actions de l'homme ne consiste-t-il pas dans la poursuite de ce qui lui est utile? Aussi comprend-on que la science qui indique en quoi consiste l'utile, et comment les hommes réunis en société peuvent mieux y atteindre, soit considérée, de nos jours, comme une science indispensable. Il restait à la rendre populaire. Mais comment initier l'enfant, l'ouvrier ignorant (*cet homme à l'enfance prolongée*), à la connaissance des lois et des faits essentiels à l'économie politique? La tâche était ardue. Il a fallu à M. Chaumeil sa profonde expérience des choses de l'enseignement pour triompher de la difficulté : d'une science abstraite, il a su faire une science aimable. Ce n'est point pousser l'éloge jusqu'à l'hyperbole que de regarder son livre comme une *œuvre de vulgarisation* irréprochable.

Le plan de cet ouvrage, la justesse des définitions, la clarté des explications ne laissent rien à désirer.

Grâce à l'absence des mots abstraits, qui ont fait place à ceux du langage familier, l'intelligence de l'enfant et de l'ouvrier est à même de comprendre sans effort toutes les causes qui peuvent contribuer à diminuer la misère de la société et à augmenter son bien-être. Si nous ne redoutions pas l'accouplement de mots qui semblent jurer ensemble; si, d'autre part, l'expression n'était devenue banale à force d'être mal employée, nous appellerions volontiers les *Leçons populaires d'économie politique* le meilleur catéchisme social. Avec plus de simplicité, félicitons M. Chaumeil d'avoir écrit un ouvrage aussi instructif qu'attrayant.

L. B.

L'Algérie et les questions algériennes, étude historique, statistique et économique, par Ernest Mercier. Paris, Challamel aîné, éditeur, Librairie algérienne et coloniale, 5, rue Jacob, et rue Furstenberg, 3; 1883.

A l'occasion du cinquantième anniversaire du débarquement des Français sur le territoire africain, M. Ernest Mercier fit paraître, il y a deux ans, son livre : *l'Algérie en 1880*. Jusque-là, on n'avait donné de notre colonie algérienne aucun tableau qui fût aussi complet et plus exact. M. Mercier ne fit qu'exposer les questions du moment; il ne les discutait point. Sa connaissance approfondie de la langue arabe (M. Ernest Mercier est un interprète-juré des plus distingués), son installation de vieille date dans notre colonie lui permettaient pourtant d'aborder la question avec une autorité incontestable. La critique tint rigueur à M. Ernest Mercier d'avoir manqué de confiance dans ses propres lumières. — « Vous posez les questions sans les résoudre », lui cria-t-on de divers côtés. Devant la justesse de cette observation, il comprit tout le premier que, même « dans un ouvrage d'actualité et présentant les résultats obtenus et l'exposé impartial de la situation », l'écrivain ne peut se dérober au devoir de conclure, sous peine de faire une œuvre inachevée ou de mesquine utilité.

Aujourd'hui, l'historien-économiste de l'Algérie s'est empressé de réparer son abstention volontaire. Et d'ailleurs, dans un pays qui compte cinquante ans d'âge, les choses se transforment vite, les événements se pressent, il fallait se tenir au courant de ces transformations sociales; M. Mercier n'a point voulu, en 1882, rééditer *l'Algérie en 1880*. Le lecteur est donc en présence d'une œuvre presque nouvelle. De l'ancien ouvrage, il n'y a de conservé que l'historique de l'Algérie au moment de la conquête militaire et de l'établissement de la domination française. L'auteur a eu soin de consacrer un chapitre particulier aux événements qui se sont accomplis depuis le 19 mars 1879.

Le *nouveau* livre de M. E. Mercier est remarquable au double point de vue de la méthode et de la compréhension. Tout y est contenu et tout y est dit : ainsi l'auteur passe tour à tour en revue les différents systèmes de colonisation, dont les essais ont été quelquefois désastreux. Il fait, pour ainsi dire, toucher du doigt les vices qui gangrènent, jusque dans ses rouages les plus essentiels, les administrations civile et militaire : justice, instruction publique, régime politique des diverses populations, etc., etc.

La question tunisienne était trop intimement liée au plan général de son étude sur l'Algérie pour que M. E. Mercier négligeât d'en dire quelques mots. Or, conclut-il, après un examen très attentif du pour et du contre, le moment est proche où le gouvernement français doit passer, sans transition, du protectorat à l'annexion. « Nous estimons, ajoute-t-il, que ce moment est proche et ne saurait être retardé sans danger. »

La meilleure récompense que M. Mercier puisse et veuille souhaiter pour l'œuvre qu'il vient d'écrire, c'est de voir nos gouvernants mettre à profit ses avis empreints d'une profonde sagesse. Son cœur de patriote ne demande pas davantage. L. B.

De la liberté d'enseignement, par Edmond Dreyfus-Brisac, rédacteur en chef de la *Revue internationale de l'enseignement*. Paris, G. Masson, éditeur, libraire de l'École de médecine, 120, boulevard Saint-Germain; 1882.

A propos de la loi du 12 juillet 1882 sur l'enseignement, votée seulement par la Chambre des députés, M. Ed. Dreyfus-Brisac a écrit une brochure sur la liberté de l'enseignement. Nous reconnaissons volontiers que la question est fort embarrassante, à cause de son extrême complexité. Néanmoins, de ce qu'*en fait* la question de la liberté absolue, relativement à l'enseignement, n'est plus entière, puisque l'État possède sous sa domination directe de nombreux établissements publics d'instruction, et dispose en quelque sorte d'une véritable éducation nationale, s'ensuit-il pour cela que les partisans de la liberté pleine et entière rêvent creux? L'utopie est ce qui s'attaque à un ordre de chose impossible ou impérissable. M. Edmond Dreyfus-Brisac est-il donc parfaitement certain que cette éducation nationale, *si prospère aujourd'hui*, ira s'éternisant? « Halte-là! lui répond-on, c'est vous qui donnez, tête baissée, dans l'utopie. »

Si l'auteur, contrairement à Spinoza, dont il se montre le plus ardent admirateur, accepte l'instruction dispensée par l'État, il veut pourtant une certaine liberté pour enseigner. En quoi consistera-t-elle? Il a oublié de nous donner la définition de cette sorte de liberté qui cesse d'être si, pour ceux qui savent ou qui croient savoir, elle n'est point le droit de communiquer leur science aux personnes qui veulent bien la recevoir, et cela sans l'estampille de l'État. M. Madier de Montjau caractérisait d'une façon très précise la loi du 12 juillet, quand il la déclarait un *retour au monopole*. M. Ed. Dreyfus-Brisac semble penser de même. Pourquoi ne s'explique-t-il pas plus clairement? L. B.

Essai sur la condition des femmes en Europe et en Amérique. Paris, Auguste Ghio, éditeur (Palais-Royal), 1, 3, 5, galerie d'Orléans; 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Voici encore un livre sans nom d'auteur; l'œuvre méritait pourtant qu'on eût le facile courage de la signer. Il n'existe pas, je crois, un ouvrage qui, au triple point de vue civil, social et politique, offre une étude plus approfondie de la condition de la femme.

En traitant, dans une première partie, la plus longue du livre, et d'ailleurs la plus importante, des droits privés et civils de la femme, c'est-à-dire de la part qui lui est faite au sein de la famille, l'auteur de cet *Essai* élève de vigoureuses critiques contre les différentes dispositions législatives que renferme sur la matière le *Code civil*, ou *Napoléon*. De la sorte, on pénètre sous les beaux mots dont se pare ce fameux Code, le fond des choses, qui est moins beau. Le résultat de toutes les pompeuses expressions employées par le législateur moderne, quel est-il? L'assujettissement de la femme au mari. Nul doute que, sous l'empire de ce même Code de 1803, la puissance maritale dépouille la femme plus encore peut-être que ne l'avait jamais fait le droit d'aînesse et de masculinité. Si, de l'aveu même du plus grand nombre des jurisconsultes contemporains, la condition de la femme est généralement abaissée dans le Code Napoléon, faut-il en conclure, avec l'auteur de l'*Essai sur la condition des femmes*, la nécessité d'abroger de notre législation civile, et le titre IX : *de la Puissance paternelle*, et le titre V : *du Contrat de mariage*? Je ne le crois pas. Appliquons au ménage ce que M. P. Janet affirme de la société : « Qu'arrivera-t-il s'il n'y a pas de volonté commune et unique qui fasse loi? Ou personne n'agira, ou tous agiront en sens contraire. Mais il faut agir; l'inaction entraînerait la ruine de la société. On agira donc, mais en se divisant; or cela même est déjà la ruine de la société. Dans les deux cas, la société périt par inertie ou par anarchie. Il faut par conséquent une autorité. »

L'auteur continue à tracer le tableau des divers aspects de la question féminine; il nous les montre dominés par cette idée fondamentale de la supériorité du mari, qui réfléchit bien au delà du mariage. « La situation de la fille, dit-il, est foncièrement le résultat de la situation de la femme mariée. » Et ce qui, tout d'abord, paraissait un paradoxe, devient aux yeux du lecteur une vérité parfaitement démontrée, à savoir qu'une législation qui « subalternise la femme mariée arrive, par une conséquence forcée, quoique inaperçue généralement, à opprimer la femme célibataire ou à exténuer l'ouvrière. » Être inférieur comme épouse et comme ouvrière, telle est la double condition de la femme au foyer et dans la société. C'est ainsi que l'auteur est amené naturellement à étudier le rôle de la femme au point de vue politique. « Il n'y a pas, conclut-il, de réponse possible aux griefs formulés, pas de remèdes aux maux criants qui sont la honte de notre civilisation, en dehors de la femme admise au vote et autres fonctions publiques après l'électorat et l'éligibilité. »

Soit; toute cette théorie tend à ce que les femmes ne seront plus des femmes. Que deviendront-elles?... A coup sûr, suivant le mot charmant de M. J. Simon, *elles ne seront jamais des hommes!* L. B.

SCIENCES NATURELLES

Cours d'histoire naturelle, zoologie, par H. Fabre, avec figures dans le texte. Paris, Ch. Delagrave, 1883; 1 vol. in-12.

Ce nouveau volume du « cours complet d'enseignement littéraire et scientifique », publié par MM. F. Deltour et H. Fabre, s'ajoute honorablement à une série de livres utiles et généralement bien faits. C'est un cours de zoologie à l'usage de la classe de cinquième. Le livre s'adapte bien au programme. Sans négliger les notions premières de la science, et en ayant grand soin de ne rien dire que de scientifiquement orthodoxe, le livre a un côté pratique, vulgarisateur et même pittoresque, qui le met à la portée des enfants auxquels il s'adresse. Je suis sûr qu'ils s'y plairont. Le texte aura de l'attrait pour eux, et les figures en auront davantage. Non pas que ces illustrations soient au-dessus ou en dehors de la moyenne de celles que l'on trouve dans tous les livres de classe; mais l'histoire naturelle en général, l'histoire des bêtes en particulier, et les images des héros de cette histoire exerceront infailliblement une sorte de fascination sur les jeunes cerveaux de treize à quatorze ans. Quand nous avions cet âge, nous n'étions pas si bien servis. On ne s'avisait guère d'histoire naturelle en cinquième. Mais aujourd'hui, dès la huitième, on a des lueurs de toutes les sciences, et il n'y a qu'à souhaiter que ces lueurs ne soient pas trop vives, de peur qu'elles ne rendent à tout jamais aveugles les jeunes yeux qu'elles illuminent. Le fait est que nos bambins sont d'un savant à dérouter les vieux. Un inspecteur d'académie en retraite, qui m'honore de son amitié, me racontait l'autre jour cette anecdote. Son petit-fils, qui a huit ans et qui est au lycée, sema durant les dernières vacances, aidé par le grand-père, un superbe marron d'Inde dans un pot à fleur. A la dernière visite du grand-père, l'enfant s'informe de son marron. « Il vient très bien, répond le vieillard. Ce sera bientôt un arbre, quand tu seras un homme. » — « Et dis-moi, grand-papa, reprend l'enfant d'un petit ton doctrinal et gourmé, est-ce qu'il a des bourgeons latéraux et terminaux? » — « Je n'en sais pas si long, à mon âge, dit le vieil inspecteur avec une ironie où, sous son léger accent de Gascogne, perçait une sorte d'indignation; mais au tien je savais l'orthographe, et je t'engage à l'apprendre. »

Je ne quitterai pas le livre de M. H. Fabre sans lui faire quelques critiques de détail. Pourquoi, dans un paragraphe intitulé *Historique du chat,* emploie-t-il une page sur deux à parler du bœuf Apis et à en donner le portrait? — Je n'ai jamais entendu dire, pour mon compte, que l'âne fût un cheval dégénéré. Il est bon de combattre les préjugés, mais il est au moins inutile de combattre des moulins à vent. — M. Fabre professe contre le corbeau une haine qui me semble l'emporter un peu loin. Il parle de sa lâcheté. L'oiseau noir a-t-il donc insulté le docteur et refusé ensuite de se battre avec lui? — Le style est parfois particulier. « Le poisson pourri, dit-il à propos de la corneille, les vers, les insectes, les fruits, les graines, suivant les temps et les lieux, lui gonflent le jabot. » Et ailleurs, en parlant du crapaud : « Sa charge est de veiller sur les cloportes, les limaces et autres destructeurs des plantes. » *Veiller* est tout simplement adorable. C'est ainsi que le renard veille sur la poule, et le loup sur l'agneau. B.-H. G.

Notions d'agriculture et d'horticulture, par MM. A.-J. Barral et H. Sagnier. *Cours élémentaire, premières leçons dans le jardin de l'école.* Paris, librairie Hachette et C^ie^, 79, boulevard Saint-Germain, 1883.

On vient de placer récemment parmi les matières obligatoires de l'enseignement dans les écoles primaires, les éléments de l'agriculture et de l'horticulture. Cet enseignement, quoique élémentaire dans son ensemble, se divise en plusieurs cours.

La maison Hachette qui n'hésite pas à s'imposer quelquefois de réels sacrifices dans le but d'offrir au public tout ce qu'il peut y avoir de meilleur comme ouvrage classique, a chargé MM. A.-J. Barral, secrétaire perpétuel de la Société nationale d'agriculture, et M. Sagnier, secrétaire de la rédaction du journal *l'Agriculture,* d'écrire les trois volumes correspondant aux trois parties du programme ministériel. En s'adressant à ces deux écrivains distingués dont les *connaissances approfondies dans toutes les questions agricoles sont appréciées partout,* les éditeurs Hachette et C^ie^ sont restés fidèles à leurs habitudes; de leur part, un aussi excellent choix est loin de nous surprendre.

Nous saisissons avec empressement l'occasion de signaler à nos lecteurs la publication du premier volume qui a pour titre : *Cours élémentaire* ou *premières leçons dans le jardin de l'école.* Charmant petit livre! La mère qui élève son enfant auprès d'elle et lui apprend à lire, à écrire, pourra désormais lui enseigner d'une façon précise et sans la moindre peine les principes

de cette science de la nature pour laquelle l'enfant sent toujours son esprit en éveil. Souvent rebutée par la difficulté qu'elle éprouve à donner une définition ou une explication à l'enfant qui l'interroge sur un arbre, une fleur, un brin d'herbe, un de ces mille petits mystères de la nature, la mère se décourage dans son rôle d'institutrice et va jusqu'à s'en détourner. Plus d'embarras de la sorte, avec le livre de MM. Barral et Sagnier. La mère y puisera la simplicité qu'elle n'a pas toujours le talent de mettre dans ses explications, et l'enfant, charmé de voir reproduire sous ses yeux par des gravures d'une délicatesse et d'une exactitude parfaite, l'objet auquel il s'est intéressé dans ses promenades, soit à la campagne, soit au jardin, comprendra vite et ne se lassera pas de goûter la plus aimable des sciences.

MM. A.-J. Barral et H. Sagnier ont bien mérité des jeunes mamans. L. B.

BELLES-LETTRES

ORIENTALISME

Annales du musée Guimet. Tome IV. Volume in-4°. Paris, Ernest Leroux; 1882.

Le volume précédent ne contenait qu'un seul travail; celui-ci renferme trois notices d'abord, puis une sur le Pantcha-Tantra, enfin un long mémoire des plus remarquables sur la religion en Chine, mémoire publié en anglais il y a plusieurs années, et traduit aujourd'hui par le directeur du musée.

La première notice a pour auteur M. E. Lefébure; elle a pour objet les découvertes faites en 1881 par M. Maspero. Le puits de Deir-el-Bahari, non loin de Biban-el-Molouk, à Thèbes, contenait, entassées pêle-mêle, vingt-cinq momies royales ou princières, cinq momies de personnages de marque, et des coffrets, des statuettes, des offrandes funéraires. Les prêtres de la vingt et unième dynastie, obligés de s'exiler en Éthiopie, avaient caché à Deir-el-Bahari ce qu'ils ne pouvaient emporter; ils avaient scellé le puits de sceaux aux titres de leur dieu; les empreintes subsistent encore. M. Lefébure décrit minutieusement les momies découvertes; il les nomme; il énumère les objets trouvés, les trois papyrus, le livre des morts écrit sur des morceaux de toile. On sait que M. Maspero, continuant ses investigations, a fait de nouvelles découvertes non moins précieuses que celles qui viennent d'être rappelées. Non loin de Gizeh, près du village de Réga, dans la campagne de 1881-1882, deux pyramides ont été explorées, et deux autres à Kofr-Litch, et d'autres encore, celles de Meïdoum; le déblayement du temple de Louqsor a été repris; le tombeau de la reine Nitocris, de la vingt-sixième dynastie, a été ouvert. Les égyptologues peuvent être contents, M. Maspero est le digne successeur de M. Mariette.

Une autre notice, sur *Une table à libations,* de la collection de M. Émile Quinet, sera goûtée des égyptologues; M. Chabas leur parle des libations et des rites religieux; il leur traduit et commente une inscription tout intéressante.

M. le docteur Alexandre Colson possède une statuette antique provenant de la collection Pourtalès, une statuette de bronze décrite ainsi par l'auteur du catalogue de vente : « Homme nu, debout, tenant un rhyton et un autre objet dont la forme est peu reconnaissable; hauteur : 22 centimètres. » Il la décrit, à son tour, en termes moins concis et plus exactement. Le personnage représenté est un hercule, un hercule phallophore, le dieu de la génération. Il appuie son explication de textes qui méritent confiance.

Le Pantcha-Tantra, ou le grand recueil des fables de l'Inde ancienne, considéré au point de vue de son origine, de sa rédaction, de son expansion et de la littérature à laquelle il a donné naissance, tel fut le sujet choisi par M. Paul Regnaud, ayant à prononcer le discours de réouverture des leçons de littérature sanscrite à la Faculté des lettres de Lyon. Le discours figure dans les *Annales*. Ce savant professeur devait s'interdire une analyse complète des fables; force lui était de se résigner à n'y faire qu'une courte allusion; il en a rapporté quelques-unes pourtant, celle entre autres du défi de l'âme et des sens. Fort ingénieusement, il a montré les fables indiennes transmigrant dans nos littératures anciennes, puis modernes, devenant les apologues de la Grèce antique, le conte, le fabliau de notre France du moyen âge.

L'étude qui appelle surtout l'attention est celle du révérend docteur J. Edkins. Les trois religions qui se partagent les nombreux habitants de la Chine sont exposées par un protestant qui, pour être très attaché à la doctrine chrétienne, n'en sait pas moins pour cela prouver une grande ouverture d'esprit. L'auteur est un spiritualiste convaincu; il n'anathématise pas les Chinois. Les Chinois, il les juge en toute tolérance, et leurs croyances, leurs cérémonies religieuses n'emportent nullement son mépris. On lui peut reprocher de n'avoir pas su pénétrer parfaitement la

métaphysique de Sakya-Mouni; mais on ne peut douter qu'il n'ait exactement montré comment cette métaphysique était entendue, en Chine, par les intelligences cultivées et par les simples. Par contre, nul reproche à lui adresser quant à la morale de Confucius; il l'a admirablement bien caractérisée et jugée. Le bouddhisme, le confucianisme ont été souvent étudiés; le taonisme est encore peu connu, et ce ce qu'en dit l'auteur du mémoire intéressera certainement. A tout prendre, le travail de M. Edkins reste, après tant d'autres ouvrages publiés sur la Chine, un travail des plus remarquables; il faut savoir grand gré à M. de Milloné de nous en avoir donné une traduction en notre langue. F. G.

LINGUISTIQUE

Dictionnaire de l'argot des typographes, par Eugène Boutmy. In-12. Librairie Marpon et Flammarion. — Prix : 2 francs.

L'imprimerie prend de jour en jour une plus grande extension, et chacun de nous a eu, au moins une fois en sa vie, affaire aux typographes. Ce sont d'excellentes gens, ces ouvriers, instruits pour la plupart et qu'on aime quand on les connaît. Lisez l'opuscule que leur a consacré un homme du métier, M. Boutmy, qui a vécu près de trente ans au milieu d'eux. Ne soyez pas effrayé; l'auteur n'a abordé aucune question technique et s'est plu seulement à étudier les imprimeries sous leur côté pittoresque et fantaisiste.

Cette intéressante étude se trouve complétée par un glossaire des mots argotiques employés chez le *typo,* et par un choix de coquilles célèbres ou curieuses.

Si nous ne nous trompons, l'ouvrage de M. Boutmy avait eu, il y a deux ou trois ans, une édition qui fut vite épuisée; cette réimpression est donc la bienvenue.

ROMANS

Une vie, par Guy de Maupassant. Paris, Victor Havard, 1883, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Jusqu'à ce jour, il ne nous avait été donné de juger Guy de Maupassant que sur quelques courtes nouvelles, quelques centaines de lignes tout au plus, dont les plus longs fragments s'appellent *Boule-de-Suif, la Maison Tellier* et *Mademoiselle Fifi;* mais les procédés analytiques et psychologiques du jeune écrivain assuraient d'avance pour nous son avenir de romancier. Tout observateur pouvait prévoir à coup sûr un franc succès, les qualités maîtresses du littérateur devant trouver leur complet essor et se déployer à l'aise dans le récit de longue haleine.

Avec une habileté, à laquelle n'est sans doute pas étrangère son origine de fin Normand, au jugement sain et mesuré, Guy de Maupassant débute dans le roman par la longue et entière histoire d'une existence de femme; il la prend jeune fille inconsciente au sortir du couvent et ne la quitte que grand'mère, encore inconsciente bien qu'aïeule, et n'ayant gardé des douleurs et des joies de la vie que le relâchement, la brisure que pourraient conserver les cordes fatiguées et usées d'une harpe souvent touchée.

Cette histoire vivante et détaillée avec un soin remarquable conduit le lecteur d'année en année, par des nuances douces, par des transitions presque insensibles, à travers les mille petits événements d'*Une Vie,* qui contient dans son obscurité et sa passivité les déboires amers, les souffrances énormes et les trop courtes joies d'une âme et d'un corps de femme.

Certes, si toutes les qualités, déjà constatées chez le jeune romancier, devaient s'étaler largement, c'était bien dans une semblable étude, minutieuse et complexe, que mieux que tout autre il pouvait sentir, étant donnée sa manière de voir à la fois poétique et matérielle. Il ne nous célera aucune des brutalités de la chair, il disséquera chaque spasme des nerfs et des muscles, parce que son tempérament l'arrête en observateur avide sur ces manifestations nécessaires de la vie; mais il analysera également les angoisses morales et les invisibles palpitations de l'âme jusque dans ses expressions les plus ténues, presque dans son impalpable essence.

Ah! que l'illustre ami mort, au souvenir duquel il rattache ce livre, comme on fixe une couronne d'immortelles sur une tombe, eût été heureux de le lire et de s'y retrouver presque reflété en plus d'un endroit; qu'il eût excusé les procédés parfois trop fidèlement copiés, les emprunts de méthode et les consciencieux attardements aux minuties souvent puériles du détail, qui ont arraché à l'un de nos meilleurs chroniqueurs ce mot charmant et profondément vrai : *Cet autre Flaubert qui signe Guy de Maupassant.....* — En réalité, ce qui domine, répandu partout, semé à foison dans ces pages vibrantes de sincérité, de simplicité, d'observation émue et de vérité, c'est le talent.

Une chose à indiquer chez ce romancier, baigné et pour ainsi dire imprégné jusqu'aux moelles de l'air des campagnes, en dépit de son existence parisienne, c'est que pour lui tout semble se rattacher à la vie simple des champs, au naturalisme brutalement candide des animaux; son style même en a la lenteur grave, solide, d'une persuasive puissance. Quand il décrit l'accomplissement de certains actes, avec un luxe de détails et d'explications qui bouleverse les

dépravés des villes, dont les raffinements sont plus hypocrites et moins étalés, il le fait sans intention obscène, par amour du vrai, n'y voyant aucun inconvénient, aucun mal. Il raconte placidement les choses, sans les pimenter d'adjectifs embrasés, sans y glisser de sous-entendus équivoques. — De là, la vivacité crue de sa nuit de noce, mais en même temps sa couleur saisissante de franchise; — le développement de l'initiation aux ivresses sensuelles du mariage et des mignardises amoureuses; — la raison des conseils du curé de campagne, quand Jeanne lui demande le moyen de devenir mère, malgré les résistances et les échappatoires de son mari. — En chacune de ces circonstances, on comprend que l'auteur, dégagé de toute préoccupation malsaine, n'a été guidé que par le désir de faire vrai, de dire les choses comme elles sont, aussi simplement qu'elles sont, et de justifier de tous points cette épigraphe de son livre : *l'humble vérité*.

Certes, dans un livre d'une couleur aussi uniformément grise, où nulle action mouvementée ne jette ses éclats tumultueux, il fallait une fameuse dose de talent pour arriver à donner à tous ces menus faits d'une existence terre à terre, plus que bourgeoise, campagnarde, l'intérêt émouvant d'un récit de haut relief et de coloration brutale. — Ici rien des saccades ni des heurts de notre volcan parisien, pas d'événements à effets, pas d'invraisemblables aventures, rien que le train-train bonasse d'une brave petite fille normande, mariée à un beau garçon. Une fois marié, le beau garçon ne songe plus qu'à entasser les écus, en vrai rapace de la terre et de l'argent, et à se donner du plaisir à bon marché, d'abord avec une servante de sa femme, ensuite avec une châtelaine des environs, jusqu'au jour où le mari jaloux, un châtelain brutal en diable, aura terriblement massacré les deux coupables dans une heure de colère. — La veuve reprend ensuite sa vie qui s'use et s'effrite lentement, entassant les deuils autour d'elle, celui du mari trompeur après celui de sa mère; puis, son père mort, l'isolement la cloue dans son château, tandis que son fils s'acoquine à Paris d'une mystérieuse drôlesse et lui soutire peu à peu tout son argent.

Nous pouvons donner ici ce léger aperçu de l'œuvre; mais ce que nous ne saurions rendre, c'est la manière dont l'écrivain conte tout cela; c'est donc son livre qu'il faut lire. Beaucoup attendaient avec curiosité ce véritable début de Guy de Maupassant dans le roman; avouons franchement que nous l'attendions avec confiance et que l'écrivain n'a pas trompé notre attente. — Maintenant il peut aller hardiment de l'avant; il a marqué sa place dans notre littérature, et une bonne place. G. T.

Paulette, par Hector Malot. Paris, Dentu, 1883, 1 volume in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Aucun roman d'Hector Malot ne nous aura autant fait regretter pour lui et pour les lecteurs sérieux que l'écrivain ne soit pas doublé chez lui du styliste. — Vous figurez-vous l'émouvant et poignant sujet de *Paulette* traité par un Alphonse Daudet, un Émile Zola, un de Goncourt, pour ne citer que les maîtres? Quel pur chef-d'œuvre! Quelle étude complète et persuasive et durable! Quelle intensité d'émotion — Il est vraiment dommage de voir de pareils trésors éparpillés au gré d'une plume trop facile, au courant hâtif d'un roman qui tire à la ligne, se gâche à plaisir et nous laisse l'amer regret du plus empoignant des sujets, écrit par-dessous la jambe, *bousillé* comme disent les peintres.

Néanmoins *Paulette* restera l'une des œuvres les plus saisissantes de ce presque maître, gâté par sa propre facilité et qui pond des romans à la douzaine au lieu de se concentrer sur un ou deux, de nous donner ainsi des livres marqués au bon coin de l'estampille de la durée, de l'amoureuse ciselure de l'artiste longuement attardé à son œuvre.

Certes sa première héroïne, la femme du peintre Cintrat, est une franche gredine, bien indiquée; mais il lui manque la morsure de l'eau-forte, le trait profondément creusé qui la grave à jamais dans les esprits. Cette coquine paraît presque pâle dans le délayement de l'encre dont se sert Hector Malot, et pourtant quelle figure complète il eût pu faire avec elle, quelle vraie femme, bien femme dans toutes les acceptions du mot, avec ses vices, ses hypocrisies, ses sournoises lâchetés, et ses envies démesurées : la femme monstre anathématisée au moyen âge! — Le personnage le mieux rendu, bien incomplet encore, est, à notre avis, ce brave Badiche, l'ombre du peintre Cintrat, une sorte de bonne à tout faire, depuis les palettes, voire même les tableaux, jusqu'à la cuisine, homme de ressources exceptionnelles pour tout ce qui n'est pas son métier et nul pour ce métier de peintre, qu'il se donne comme profession sociale. — Quant à l'idyllique petit visage de *Paulette*, que l'on voit luire comme le rayon de soleil après l'orage, à cette gracieuse personnification du pardon, du repos, de l'apaisement, ah! M. Hector Malot est bien coupable de l'avoir seulement esquissée et de ne pas l'avoir creusée à fond. Quel fin chef-d'œuvre nous y perdons! — Mais à quoi bon récriminer : il est trop tard. Lecteurs et vous lectrices, hâtez-vous de lire *Paulette*, un bijou brut, que l'art du ciseleur n'a pas tiré de sa gangue et qui ne saurait durer.

Les demoiselles Sevellec, par Alphonse de Launay. Paris, Paul Ollendorf, 1883. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

A Brest, par une affreuse tempête, deux orphelines, les filles du commandant Sevellec, attendent anxieusement le retour de *l'Albatros*, où se trouve un jeune homme, compagnon de leurs jeux d'enfance, adopté autrefois par leur père. — L'une d'elles, Claudie, l'aînée, aime secrètement Martial; mais la plus jeune, Marguerite, qui l'aime également, de plus en est aimée; trois mois auparavant, au moment du départ de Martial, les deux amoureux ont engagé leur foi. — L'inquiétude de Marguerite,

durant la tempête, révèle à Claudie le secret de sa cadette, d'où une haine furieuse contre la pauvre petite. — Martial périt, victime de son dévouement, et Marguerite avoue qu'elle est enceinte; la fureur de Claudie s'exaspère à l'idée de voir compromis l'honneur de leur nom. Elle séquestre sa sœur, lui enlève son fils dès la naissance du petit être et le fait passer pour mort. Marguerite devient folle et ne recouvre la raison que, plus tard, en retrouvant ce fils devenu grand. — Claudie repentante entre dans un couvent. — Tel est le drame complexe raconté par M. Alphonse de Launay. Il est regrettable que le côté littéraire ne vienne pas sauver cette fable exagérée et que les caractères soient si mollement indiqués : c'est du gris, toujours du gris.

L'Araignée rose, par Ernest Allard. Paris, Dentu, 1883. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Cette *Araignée rose* est une femme mariée qui, ayant été la maîtresse d'un officier à l'époque où celui-ci était garçon, va le relancer lorsqu'il se marie à son tour et l'arrache à sa jeune épouse. Une fin tragique clôt l'aventure. Rien de neuf dans cette histoire d'adultère, ni comme style, ni comme idées, ni comme exposition : un volume à parcourir.

Morte d'amour, par Auguste Saulière. Paris, J. Rouff et Cie, 1883. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Nulle originalité dans le nouveau roman de M. Auguste Saulière. Ce livre où il y a tant d'amour, annonce la préface, manque essentiellement de vie et de mouvement.

Monsieur Daphnis et Mademoiselle Chloé, par Ange Bénigne. Paris, Paul Ollendorff, 1883. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ceci ne relève pas de la littérature sérieuse. Toutes ces petites nouvelles à l'opoponax, à la poudre de riz et aux crudités parfumées, étaient peut-être à leur place dans *la Vie parisienne;* en volume, elles deviennent peu lisibles : c'est de la crème fouettée et tournée. G. T.

Les enfants de la balle, par Louis Davyl. 1 vol. in-18. Paris, E. Dentu, 1883. — Prix : 3 francs.

Afin de mettre en scène une grande quantité d'*enfants de la balle*, l'auteur a conduit de front une demi-douzaine d'intrigues. Mais le sujet principal, autour duquel les autres gravitent, est l'histoire d'une jeune artiste, Thérèse Delcamp, que le fils du marquis de Floriolle a épousée par amour et malgré la volonté paternelle. Thérèse a perdu son mari et veut à tout prix être accueillie chez son beau-père. Elle se présente en qualité d'institutrice et, sous un nom d'emprunt, donne des leçons à la fille du marquis. Comme celui-ci n'avait jamais vu sa bru, il la prend sans difficulté pour une étrangère, et en devient amoureux fou. Mais, un jour, Mlle de Floriolle lui révèle le nom véritable de sa prétendue institutrice. A peine l'a-t-elle prononcé, que le marquis tombe, frappé de paralysie, et meurt.

Il y a là une idée originale. Malheureusement, le récit est entravé, arrêté par des faits secondaires, sans intérêt, inutiles, et le style n'est pas suffisamment soigné. P. C.

La ferme du Choquard, par Victor Cherbuliez, de l'Académie française. 1 vol. in-18. Paris, librairie Hachette, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

La ferme du Choquard est, sans contredit, une des œuvres les plus remarquables de M. Cherbuliez. On y retrouve toutes les qualités qui placent l'auteur du *Comte Kostia* et de *Paule Méré* au rang de nos meilleurs écrivains, notamment la vérité des caractères et la perfection du style. De plus, M. Cherbuliez a évité cette grande recherche du bizarre et de l'excentrique qui lui a parfois valu de justes reproches. Son nouveau roman contentera les plus difficiles et donnera peu de prise à la critique. D'un sujet très simple est sortie une étude profondément vraie et dont l'intérêt se soutient, sans interruption, depuis la première page jusqu'à la dernière.

Robert Paluel, honnête et brave garçon, habite, avec sa mère, la ferme du Choquard, située en Brie, non loin de la jolie rivière d'Yères. Il vit là, heureux et tranquille, jusqu'au jour où il épouse Aleth Guépie. Cette rousse, d'une ensorcelante beauté, est la fille de deux aubergistes peu recommandables, et son caractère, comme son nom, est comparable à un venimeux insecte : la guêpe. Qui s'y frotte s'y pique! Par d'habiles manœuvres, la coquette a séduit ce grand enfant de Robert Paluel, qui l'a épousée malgré l'opposition de Mme Paluel mère, plus clairvoyante que lui. Après le mariage, changement de tableau! Aleth ne se contraint plus à affecter pour Robert un amour dont elle est tout à fait incapable. Un seul amour la possède : l'amour de soi. Une seule passion la domine : l'ambition, et l'ambition va la conduire au crime. Elle devient la maîtresse d'un gentilhomme des environs, le marquis Raoul de Montaillé. Mais elle ne s'arrête pas en si beau chemin : elle veut être marquise pour de bon. Qui l'en empêche? Son mari. Quelques gouttes de poison vont l'en débarrasser! Par bonheur, Robert ne boit pas la potion où le poison a été versé, et un accident providentiel finit par le délivrer de sa dangereuse compagne : Aleth tombe dans la rivière et se noie.

Le fermier du Choquard et sa femme sont les principaux acteurs du drame. Nous voudrions pouvoir retracer les caractères de plusieurs personnages secondaires dont nous avons à peine cité les noms : le marquis de Montaillé, Mme Paluel mère, les époux Guépie. Nous voudrions surtout parler de Mariette Sorris, la jeune servante, amoureuse de Robert Paluel. Cette gracieuse figure est esquissée de main de maître. Mais un résumé succinct ne peut entrer dans

tous les détails. Le pût-il, d'ailleurs, qu'il resterait incomplet : un style comme celui de M. Cherbuliez échappe malheureusement à l'analyse. P. C.

La Muette (quarante contes nouveaux), par Alexandre Pothey. 1 vol. in-18. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1883. — Prix : 5 francs.

Poignée de fantaisies formant un bouquet assez agréable. Aucun de ces quarante contes, c'est évident, ne passera à la postérité. Leur ensemble même ne conduira pas l'auteur à l'Académie française. Mais ils sont lestement enlevés, et M. Alexandre Pothey a un tour d'esprit original. La première de ces histoires, *la Muette*, donne son nom au volume. C'est une plaisanterie qu'on peut classer dans la famille des *scies*, une espèce de mystification : « *La Muette*, comme vous le savez, est une réunion de gens sans foi ni loi, sans feu ni lieu, qui rêvent le renversement de l'ordre social établi, par les moyens les plus violents...

« La police le sait, mais elle ne peut rien faire !

« En effet, dans *la Muette*, on ne se rassemble jamais, on ne parle pas, on n'écrit point !... »

Chaque énumération des méfaits de *la Muette* est suivie du refrain : « La police le sait, mais elle ne peut rien faire ! »

Ce conte fantaisiste indique parfaitement la manière de l'auteur et l'esprit de son livre. P. C.

Criquette, par Ludovic Halévy. 1 vol. in-18. Paris, Calmann Lévy, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Voulez-vous éprouver une sensation agréable ? Lisez quelques pages de Zola ou consorts ; ouvrez ensuite un roman de Ludovic Halévy : *l'Abbé Constantin*, *Un mariage d'amour*, *Criquette*. Ce sera comme une bouffée d'air frais vous arrivant en plein visage, au sortir d'une atmosphère étouffante. Voilà pourquoi chaque publication nouvelle de M. Halévy porte un rude coup à l'école soi-disant naturaliste. Certes, il y aura toujours des auteurs qui chercheront à remplacer le talent par le scandale : la boue a d'éternelles tentations. Mais beaucoup plus sont préoccupés d'écrire avec art, et soucieux de leur dignité personnelle. Entraînés par l'exemple de l'auteur de *Criquette*, ceux-là trouveront, comme lui, des lecteurs, sans avoir eu besoin de spéculer sur la curiosité malsaine du public.

L'Abbé Constantin est parvenu à sa cinquante et unième édition. C'est un grand et légitime succès. Pourtant nous sommes tenté de croire qu'il sera dépassé par celui de *Criquette*, à cause du tour de force accompli par l'auteur.

On va voir s'il était facile de naviguer, sans accident, parmi les écueils d'un pareil sujet.

Criquette, de son vrai nom Céline Brinquart, est une pauvre petite orpheline recueillie par Mlle Rosita, actrice de la Porte-Saint-Martin. Criquette aime, de toute l'amitié dont un cœur de dix ans est capable, un garçon de son âge nommé Pascal : quand Rosita lui propose un rôle dans la féerie où elle joue, la gentille enfant accepte, mais à une condition, c'est que Pascal jouera aussi. Sur ces entrefaites, Rosita part en voyage avec un prince russe. Elle n'emmène ni Criquette, ni sa femme de chambre, Mlle Aurélie, qui se retire après fortune faite. Aurélie consent à se charger de Criquette, dont elle compte se servir pour s'introduire plus aisément dans les salons de Beauvais, car c'est à Beauvais qu'elle veut terminer ses jours. Voilà donc Criquette en pension dans cette ville, et sous la tutelle de l'ancienne femme de chambre. Sortie de pension à dix-sept ans, elle aime toujours Pascal et, le jour où Aurélie veut la contraindre à en épouser un autre, elle se sauve à Paris auprès de son ami d'enfance. Malheureusement, elle est trop jeune pour se marier sans le consentement de sa tutrice, consentement qu'elle ne cherche même pas à obtenir. Qu'importe ! Elle s'en passera. Plus tard, elle fera régulariser sa situation. Les deux amoureux partent pour le Mans, où ils se sont fait engager par M. Lamuche, directeur du théâtre. La beauté de Criquette lui vaut les hommages de M. de Sérignan, jeune seigneur qui habite un château des environs. Mais elle reste fidèle à Pascal. L'ingrat ne la paye guère de retour, car, à Bordeaux, où ils se rendent en quittant le Mans, Pascal devient amoureux d'une élégante actrice et trahit la foi jurée à sa compagne. Celle-ci retourne, seule, au Mans, demander l'hospitalité à ses braves amis Lamuche. Là, elle revoit M. de Sérignan, toujours empressé, toujours galant, et ne lui cède pas plus que la première fois. La guerre de 1870 éclate. M. de Sérignan est blessé. Criquette va le chercher jusque sous les balles prussiennes et le ramène, en charrette, dans son château. Mais, atteinte d'une fluxion de poitrine pendant ce trajet, elle meurt victime de son dévouement.

Voilà une fin qui arrachera bien des larmes aux lectrices de *Criquette ;* un style naturel et simple, une grande finesse d'observation, une émotion sincère, forment, d'ailleurs, les maîtresses qualités de ce joli roman. X.

Un Homme heureux, par François Vilars. 1 vol. in-18. Hetzel, Paris, 1883. — Prix : 3 francs.

C'est par antiphrase que Philippe Terral est traité d'homme heureux. Bien que tout aille au gré de ses souhaits, qu'il obtienne traîtreusement une situation sur laquelle comptait un de ses amis besoigneux, Pierre Chantelay, pour établir sa sœur et soutenir sa mère infirme, — quoique ce même Terral pousse l'infamie jusqu'à devenir l'amant de la femme d'un de ses protecteurs, — qu'il se voie assuré d'entrer en possession de l'héritage d'un vieillard opulent et atrabilaire, dont les conseils ne pèchent pas par une bienveillance altruiste, — encore que, brochant sur le tout, un riche mariage lui procure les relations, la popularité qui, son talent aidant, en font un député, un ministre, sa fin n'en est pas moins misérable. Cet homme, à qui rien ne semblait impossible, est réduit à avoir recours au suicide. Que de

mal il s'est donné, que de vilenies il a commises pour en arriver là! Est-ce que le cœur serait un meilleur conseiller que le cerveau? Le concurrent évincé s'est résigné à rester dans une humble sphère, où l'étude de la nature le console de ses premières déceptions; il associe à sa destinée une jeune fille, jolie et sage, mais pauvre, — et voilà que celle-ci est métamorphosée en héritière. Cette chance inattendue ne change ni les goûts ni les aspirations de Pierre Chantelay. En réalité, l'homme heureux, c'est lui.

M. Vilars a-t-il eu dessein d'écrire une œuvre à la fois morale et intéressante, propre à être mise entre toutes les mains? Il eût dû en bannir, dans ce cas, une scène de séduction, assez invraisemblable d'ailleurs. Compte-t-il ne pas s'adresser exclusivement aux demoiselles et aux adolescents? Son récit, dès lors, tourne trop fréquemment à la berquinade. Si louable que soit son but, il risque de ne pas l'atteindre, par suite même de la préoccupation qui le domine : prouver (ce qui est peu nouveau) que le bonheur n'est pas où on le cherche. G. S. L.

Le Fort de la Halle, par Odysse Barot. 2 vol. in-18. Jules Rouff et Cie, éditeurs. — Prix : 7 francs.

Voulez-vous des situations empoignantes, des émotions à vous rompre la poitrine, des scènes à vous donner le cauchemar et des tableaux d'une licence croustillante, où l'on montre une fille de comte authentique séduisant un vigoureux valet de ferme, pendant que M. le comte ressuscite le droit de cuissage sur les jeunes paysannes? Vous trouverez tout cela dans le long roman de M. Barot. Vous y verrez bien d'autres choses encore : une femme qui vole son mari et laisse condamner le caissier innocent; c'est la même, il est vrai, qui, avant d'être Mme Cernet, fut la demoiselle sensuellement éprise du Ruy Blas campagnard. Elle s'appelait alors *Reinette de Fontainebouillant!* Que diable, avec ce nom, il fallait bien... Et puis ce caissier a une mère qui n'est pas sa mère, et l'amant de Mme Cernet, qui l'a poussée au vol pour en toucher le produit, est un baron qui n'est pas du tout le baron de Grandehousse, mais le vicomte de Saint-Aubin des Bois. Et lui-même est dans la dépendance d'un certain Firmin Mortier, qui n'est pas plus Mortier que l'autre n'est Grandehousse, mais en réalité Hector Lambinot. Ajoutez que ce pauvre Cernet a, d'un premier mariage, une fille, Andrée, qui s'échappe du couvent où elle était élevée, qu'elle finit par connaître tous les forfaits de sa marâtre! Attendez, il y a encore une certaine chanteuse légère qui doit s'appeler Magali, à moins qu'elle ne ne soit pas Magali, mais autre chose.

Prenez tous ces ingrédients, saupoudrez de sel et de poivre, mêlez et agitez, servez par tranches au bas d'un journal : vous avez un roman-feuilleton dont chaque chapitre, ou tranche, vous happe fortement l'esprit. Jugez quand on a lu les deux volumes! Mais il n'y a pas à s'y refuser, M. Barot possède la qualité du genre : le tour de main qui ne laisse pas fléchir l'intérêt à travers les invraisemblances. P. Z.

L'Oreille du cocher, par Eugène Chavette. In-18. Paris. Dentu. — Prix : 3 francs.

Quand on aura une fois de plus imprimé : « M. Chavette a bien de l'esprit », sa gloire en sera-t-elle plus assurée? Ce sera seulement lui servir un de ces petits *paquets tout faits* qu'il raille avec justesse dans une des *courses* au Bois de Boulogne, pendant lesquelles son cocher lui conte ces anecdotes. Un cocher qui raconte ce qu'il a entendu de la bouche des clients qu'il mène; ce n'est pas une mise en scène bien neuve.

Ces fantaisies ont certainement quelque chose d'amusant, l'auteur a le *chic* pour attraper le côté comique de la vie courante. Sur le fond assez trivial des incidents, son imagination fertile brode des détails risibles. Le paradoxe éclate dans une repartie, — et rien n'est plus près de la vérité qu'un paradoxe. Pour cette fusée brillante, on pardonne à l'artificier bon nombre de soleils manqués, où la poudre n'a pas brûlé, d'où il se dégage plus de fumée que de lumière. Et puis, comme dans les feux d'artifice, c'est toujours un peu la même chose.

Une idée drôle, c'est la réflexion de la préface. Pour éviter les réclamations des homonymes de ses personnages, M. Chavette déclare qu'il les a tous appelés de noms de guillotinés.

Ah! si avec cet esprit prime-sautier, abondant en gaieté, prompt à l'observation, M. Chavette s'était de bonne heure donné la peine de reviser les gambades de sa plume et de faire la barbe à son style! Que voulez-vous? il ne s'est pas défié de la facilité, une qualité traîtresse. P. Z.

L'Œillet bleu, par Georges Pradel. Paris, Ed. Rouveyre et H. Blond, 1883, in-18. — Prix : 5 francs.

L'œillet bleu n'existe pas, comme chacun sait. Dame Nature, qui a peint cette jolie fleur des couleurs les plus diverses, lui a refusé celles du firmament. Voilà pourquoi les oncles du jeune Raoul, deux botanistes rivaux, s'acharnent à vouloir obtenir artificiellement l'œillet bleu.

L'un de ces oncles, M. de Guerlic, est le père d'une jeune fille charmante. Raoul est amoureux de sa cousine Hélène, cela va sans dire. Mais il est pauvre, et, à moins que la Providence ne lui vienne en aide!... Elle lui vient en aide, heureusement, sous les traits de l'autre oncle, M. Bertaud. Celui-ci passe un jour devant le jardin de Guerlic : un pot de fleurs, lancé par-dessus le mur, tombe à ses pieds. Il le ramasse. Merveille! Par la fissure de la terre entr'ouverte pointe une petite corolle bleue. C'est lui, c'est l'œillet bleu! Dans son enthousiasme, M. Bertaud conte l'aventure à Raoul : dérober la plante, la porter le soir même chez M. de Guerlic, c'est l'affaire d'un instant pour notre amoureux, qui espère gagner ainsi le père d'Hélène. Il escalade donc nuitamment le mur du parc, la précieuse fleur à la main. M. de Guerlic le prend pour un voleur, le roule d'un coup de fusil... et Raoul épouse sa cousine.

Ce petit conte, parfaitement honnête, est lestement et spirituellement troussé.

Mais voici le revers de la médaille. *L'Œillet bleu* est suivi d'une autre nouvelle, *le Gant de Suède*, qui nous plaît infiniment moins. Un vieux garçon, M. Berteil, trouve un gant dans son tiroir aux souvenirs. A cette vue, de cuisants remords s'éveillent en son âme. Il a aimé autrefois la propriétaire de ce délicat objet. Il l'aurait même épousée... si elle n'avait été pauvre. Généreusement, il se met à sa recherche et, après mille peines, finit par la découvrir. Mais ses offres de mariage sont maintenant repoussées avec dédain : « Si j'avais su ! » s'écrie-t-il. En effet, *savoir* tout est là, et si M. Pradel avait *su*, il aurait probablement supprimé une bonne partie de ces pages, qui traînent en longueur. P. C.

Culottes rouges, par Alphonse de Launay. In-18. Paul Ollendorff, éditeur. Paris. — Prix : 3 fr. 50.

Ma foi, ces *culottes rouges* sont souvent des *sans-culottes;* mais s'ils causent des révolutions, c'est seulement dans les cœurs sensibles. Vous percevez déjà la note de ces histoires : M. de Launay m'a l'air d'un capitaine de cavalerie en retraite, narrant pour son propre plaisir, plus peut-être que pour le nôtre, des aventures de garnison. C'est dire que fréquemment il écrit à coups de sabre, et même à coups de plat de sabre : son style en garde la marque. Et pourtant, l'anecdote est menée avec entrain; les incidents, assez vulgaires en somme, ne sont pas dépourvus de gaieté.

Signalons aussi, en contraste avec le reste, deux courtes nouvelles d'un accent dramatique, *le Casque du Prussien* et *les Voisins de frontières*.

Accompagné de vignettes comiques, le texte peut désennuyer une heure ou deux en voyage, quand il pleut. P. Z.

Les Deux Cousins, *drame intime*, par Henri Grignet. Deuxième édition. Paris, 1883. 1 vol. in-18, Auguste Ghio, éditeur. — Prix : 3 francs.

La gravure un peu criarde qui s'étale sur la couverture et que reproduit le titre a pour objet d'appeler, par avance, l'attention du lecteur sur trois des principales scènes de ce « drame intime » : un viol, la mort de l'héroïne et une tentative de suicide accomplie par un mari auprès du cadavre de sa femme. (D'aucuns crieront à l'invraisemblance !)

La seconde scène n'étant guère compréhensible si l'on s'en rapporte au croquis, il faut recourir au texte :

« Le soleil avait disparu. — A l'horizon, les teintes de pourpre qu'il avait laissées derrière lui s'évanouissaient en clartés opalines. Une brise fraîche et embaumée courait à travers les buissons; les oiseaux s'étaient tus, mais les arbres inclinaient mollement leurs branches comme s'ils se chuchotaient des choses mystérieuses. — Tout à coup, comme aux lueurs fuyantes du crépuscule, Paul regardait Jeanne, il la vit toute pâle, les traits convulsés, les yeux fixes, comme frappée d'une terreur subite, regarder dans la direction de la rivière. Cela dura moins qu'une seconde; la jeune femme n'eut que le temps de dire : « Lui, encore lui! », et de ramener, d'un mouvement brusque, son cheval du côté de son mari. — « Qu'as-tu, Jeanne? » dit celui-ci, et, tout effrayé, d'un bras il l'attira vers lui, l'arrachant de la selle. Mais elle inclina la tête sans mot dire : son corps inerte ne se soutint plus, elle expirait. Quand Paul, après l'avoir mise sur son cheval, l'eut ramenée au château en la serrant contre lui, elle était déjà toute froide. »

Après cette citation, qui peut donner une idée de l'auteur, et à défaut d'une analyse complète, nous reproduirons un passage d'une dédicace « à Hortense B*** », tenant lieu de préface et exposant moins ce qu'est le livre que ce qu'il n'est pas.

« Pour plaire à certains lecteurs, dit M. Henri Grignet, il eût fallu à l'observation des caractères, considérée comme *vieux jeux*, substituer l'étude des tempéraments, n'attribuer aux effets moraux que des causes physiologiques, procéder à des auscultations, sonder des plaies, examiner des déjections, tirer toutes sortes de linges maculés du magasin des accessoires du naturalisme contemporain. — Pareille besogne était peu de mon goût... Je me suis borné à l'exposition, aussi peu descriptive que possible, d'un drame intime que traverse une idylle, interrompue à l'épilogue par l'hôte immanquable qu'on n'attend jamais. — Ce roman sans prétention est-il moins *vrai*, dans un sens général, que les écrits qui, à grand fracas, font montre d'allures documentaires? Pour n'avoir pas le ragoût écœurant de *Pot-Bouille* et des ouvrages similaires, ne mérite-t-il pas d'avoir droit de cité dans la république des lettres? Au public, aux critiques de décider ».

Ce n'est assurément pas nous qui opposerons à cette requête une fin de non-recevoir, — d'autant plus que M. Grignet n'en est pas à faire ses preuves, et qu'il a publié, il y a deux ans, un ouvrage de critique proprement dite, très serré, rempli d'aperçus nouveaux, sous le titre de *Comptes rendus des conférences de l'Association scientifique de France à la Sorbonne*, recueil dont *le Livre* a entretenu ses lecteurs. J. F.

THÉATRE

La Glu, par Jean Richepin, drame en cinq actes et six tableaux, représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Ambigu le samedi 27 janvier 1883. Édition conforme au manuscrit original, avec une préface. Paris, Maurice Dreyfous, 1883, 1 vol. in-8°.

Tout le monde connaissait le roman, et tout le monde a voulu connaître la pièce. Elle a été un régal pour les gourmets et un attrait pour les curieux. La critique l'a louée, discutée, malmenée, suivant les tempéraments, les opinions, les intérêts ou les affections de ceux qui la font parler. Elle reste une œuvre forte et de haute valeur dramatique. On ne

s'attend pas que j'en fasse ici l'analyse; toutes les revues théâtrales l'ont faite naguère, et je n'ai aujourd'hui qu'à en signaler la publication en un beau volume chez Maurice Dreyfous. Il m'est cependant permis de dire que, par la simplicité et la netteté de son action, par le dédain pour ce qu'on est convenu d'appeler le métier, par la sincérité des passions rudes, violentes et d'une pièce chez les primitifs, hésitantes, vicieuses et cyniques chez les civilisés, par le naturel d'un dialogue débarrassé d'ornements factices et où l'énergie résulte de l'expression nue de la pensée dans le langage de la conversation, ce drame ouvre, pour ainsi dire, une porte de l'art. Je ne parle pas des caractères si variés et si humains : ils sont les mêmes que dans le roman. Mais je tiens à bien établir, dans les quelques lignes que j'ai déjà à ma disposition, que la pièce de Jean Richepin n'a rien de commun avec les machines à succès dont certains fabricants savent si bien tailler et coudre les morceaux. Elle est aussi éloignée des tirades et des boursouflures romantiques que des procédés et des formules suivant lesquels le naturalisme à la mode met la brutalité dans l'afféterie et la miévrerie dans l'ignoble. C'est le jet d'un talent vigoureux, maître de soi et ne devant rien aux autres que le fonds commun sur lequel nous travaillons tous. Je n'en dis cependant pas tout le bien que j'en pense. J'attends l'auteur au jour prochain où il coulera son idée d'un bloc dans le moule du drame, sans la faire d'abord passer par le roman. J. R.

La préface dont M. Jean Richepin a fait précéder sa pièce est tout simplement merveilleuse. Un conte des *Mille et une nuits* dans la langue de Rabelais, — voilà pour la forme. Quant au fond, la satire joyeuse et grasse n'en est pas moins cinglante. Les houspillés ne s'en vanteront point, mais il leur en cuit. Ainsi fut traité jadis, nous raconte le vieux La Fontaine, certain renard qui prétendait que ses frères devaient se couper la queue, parce que lui n'en avait pas.

B. H. G.

Les Flamandes, *poésies*, par Émile Verhaeren, 1 vol. in-12. Bruxelles, Lucien Hochsteyn, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

M. Émile Verhaeren possède un talent prodigieux. Et nous aimons son recueil, et nous le détestons tout en même temps.

Le sentiment de la dignité de la personne humaine, la pensée de cette noblesse que tout homme peut et doit chercher à acquérir, tout cela reste lettre morte pour M. Verhaeren; M. Verhaeren est résolument naturaliste. Ses doctrines positiviste, moniste, évolutionniste, ont fait une mentalité nouvelle; le genre humain tel qu'on le veut concevoir, tel que *la science* le montrerait, comprend deux sous-genres : des hommes qui ne sont encore que des animaux sous une autre forme, et puis, avec les « artistes » qui savent voir et rendre, des êtres à culture « artistique » pour applaudir aux « artistes ». Nous protestons. Tout fatalistes qu'étaient les Eschyle et les Sophocle, ils avaient de l'homme une plus haute idée. Quand il y a abaissement du sentiment moral, il y a décadence de l'art. L'art devient artifices.

Nous disons : artifices; les anciens procédés ne suffisant pas aux naturalistes. M. Verhaeren nous donne des poésies? Non, des tableaux; et le mot est une touche, et le vers est un contour. Chaque paysage, chaque « étude sur nature » est un chef-d'œuvre, s'il ne faut considérer que le rendu; nous ne le contestons pas, mais on ne transporte pas impunément les procédés de la peinture dans la littérature; ce qui est jeté sur la toile se voit d'ensemble; le langage est nécessairement une analyse; et ce n'est pas sans éprouver une véritable fatigue qu'il est possible de se représenter les cours de ferme, les cuisines avec leurs cuivres, les tables chargées de mets que veut nous montrer l'auteur, trop fidèle imitateur de MM. Lemonnier et Léon Cladel.

Ces remarques faites, donnons un morceau ou deux de ce recueil.

Celui-ci d'abord :

L'Étable.

Et pleine d'un bétail magnifique, l'étable,
A main gauche, près des fumiers étagés haut,
Volets fermés, dormait d'un pesant sommeil chaud,
Sous les rayons serrés d'un soleil irritable.

Dans la moite chaleur de la ferme au repos,
Dans la vapeur montant des fumantes litières,
Les bœufs dressaient le roc de leurs croupes altières
Et les vaches beuglaient très doux, les yeux mi-clos.

Midi sonnant, les gars leur portaient, par brassées,
Des trèfles fauchés hier, des herbes frais rasées,
Que les bêtes broyaient d'un bref mâchonnement;

Tandis que les doigts gourds et durcis des servantes
Étiraient longuement les mamelles pendantes
Et grappillaient les pis tendris, canaillement.

Pas un mot de trop et pas un dont on pourrait regretter l'absence; voilà pour l'éloge. Maintenant, le reproche : rien pour communiquer un sentiment, tout pour faire éprouver des sensations, sensations de la vue, de l'odorat. Comme on ne saurait les éprouver que successivement, on est obligé de les rapprocher, d'en composer la synthèse. Tandis que les sensations sont distinctes, les sentiments, eux, se continuent l'un par l'autre; les sentiments lient et rattachent; et un seul évoqué eût encore donné comme de l'unité dans le tableau, en même temps

que lignes et couleurs auraient servi à le mettre en valeur; il aurait servi à faire valoir non ce qui se voit seulement, mais ce qu'on a plaisir à regarder.

Transcrivons cet autre morceau :

Le Hangar.

Sous le hangar, debout sur ses piliers de briques,
Sous le hangar énorme encombré de fatras,
Charrettes, chariots levaient, comme des bras,
Leurs brancards se coupant par plans géométriques.

Dans les coins, des fagots étagés, des barriques
D'engrais, des foins choisis exprès pour les haras,
Des restes de moellons, plaqués d'anciens plâtras,
Des auges, des baquets, des meules cylindriques.

Sur les herses de fer, les timons et les socs,
Un peuple de dindons, de poules et de coqs,
Perchaient, ameutant l'air de leurs caquetteries.

Un couple de moineaux sur le sol se vautrait,
Et les paons, rassemblés où le soleil sabrait,
Largement étalaient leur queue en pierreries.

M. Verhaeren est un peintre de grand talent, mais qu'il voit l'homme laid et vicieux! Que l'on ferme les yeux, qu'on tâche de se représenter l'*Angelus* de Millet, et qu'à cette œuvre de génie on compare la pièce intitulée : *les Paysans*.

Ces hommes de labour, que Greuze affadissait
Dans les molles couleurs des paysanneries,
Si propres dans leur mise et si roses, que c'est
Motif gai de les voir, parmi les sucreries
D'un salon Louis Quinze, animer des pastels;
Les voici noirs, grossiers, bestiaux, — ils sont tels.

Entre eux, ils sont parqués par villages; en somme,
Les gens des bourgs voisins sont déjà l'étranger,
L'intrus qu'on doit haïr, l'ennemi fatal, l'homme
Qu'il faut tromper, qu'il faut leurrer, qu'il faut gruger.
La patrie? Allons donc, qui d'entre eux croit en elle!
Elle leur prend des gars pour les armer soldats,
Elle ne leur est point la terre maternelle,
La terre fécondée au travail de leurs bras.
La patrie! on l'ignore au fond de la campagne.
Ce qu'ils voient vaguement dans un coin de cerveau,
C'est le roi, l'homme en or, fait comme Charlemagne,
Assis dans le velours frangé de son manteau;
C'est tout un appareil de glaives, de couronnes,
Écussonnant les murs des palais lambrissés,
Que gardent des soldats avec sabre à dragonnes.
Ils ne savent que ça du pouvoir. — C'est assez.
Au reste, leur esprit, balourd en toute chose,
Marcherait en sabots à travers droit, devoir,
Justice et liberté — l'instinct les ankylose;
Un almanach crasseux, voilà tout leur savoir;
Et s'ils ont entendu rugir, au loin, les villes,
Ces révolutions les ont tant effrayés,
Que, dans la lutte humaine, ils restent les serviles,
De peur, s'ils se cabraient, d'être un jour les broyés.

Ils sont tels? Oui, pour qui les voit tels; ils sont autres pour le poète qui sait deviner, sous leur rude langage, les sentiments d'homme qu'ils éprouvent comme nous; les paysans sont pères, les paysans sont capables de dévouement; on en sait qui ont eu du courage, qui, ayant coupé les fils télégraphiques dont usaient les armées de l'invasion, et pris par l'ennemi, ont refusé leur grâce, se sont placés contre le mur, et, au moment de mourir, ont crié : *Vive la patrie!*

F. G.

Ad gloriam, poème d'Alexandre Huré. Plaquette, in-16; Paris, librairie des Bibliophiles, 1883.

Qui frappe si matin? — C'est moi ta bonne fée.
Déjà dans la ramure, il passe des frissons,
Par des trilles l'oiseau prélude à ses chansons,
La terre a secoué l'étreinte de Morphée.

Et la muse, « la bonne fée », veut emmener le poète bien loin des cités populeuses. Le poète refuse; il aime les applaudissements, il demeurera à la ville, il tendra « à la gloire ».

Le petit poème dans lequel il nous fait cette déclaration est d'un travail tout intéressant.

Ce qu'il entend par la gloire, nous ne le devinons pas. Nous craignons qu'il n'ait d'autres désirs que celui de la popularité, que celui « d'arriver », comme on dit, et un tel désir n'est pas d'un esprit distingué; mais nos craintes sont peut-être mal fondées.

F. G.

Refrains des belles années, par Charles Diguet. Alph. Lemerre, éditeur. Paris, in-8°. — Prix : 3 francs.

Du vieux neuf; la plupart de ces soi-disant poésies remontent à dix ou quinze ans. Refrains, c'est un euphémisme; disons, sans crainte et sans colère, rengaines; à peine deux ou trois jolies choses, mais seulement d'un joli de facture; l'art dénué de substance, et de la lecture du volume il ne se dégage pas une idée ni un sentiment qui vous retienne. L'auteur nous promet que ce sont ses derniers vers. Soyons donc indulgents. Il n'est plus utile désormais de reprocher à M. Diguet l'oubli des plus simples règles de prosodie, l'entassement des épithètes qui, à elles seules, emplissent un vers, non plus que des tournures vieillottes, démodées, voire incorrectes, d'une incorrection sans grâce et qui n'a pas même l'excuse de l'inspiration.

P. Z.

Le Pays des chênes, *poésies* par Gaston Garrisson, 1 vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre, 1882. — Prix : 3 francs.

On a vingt ans, on aime le soleil qui rayonne, les fleurs qui s'épanouissent, les sentiers où l'on marche à deux, lentement; alors volontiers on dit en vers ce qui brille, ce qui resplendit, et les premières amours. C'est *la poésie du diable*. On n'est pas vraiment un poète pour être jeune.

M. Garrisson a eu tort de publier ses vers de la

vingtième année. Point d'inspiration, parce que, sans doute, point de sentiments profondément sentis, de joie ou de douleur; seulement des mots et des adjectifs : *la plaine brune, les lentes chansons, les noirs horizons, les molles lueurs, les danses légères, le pas mesuré, les roses bruyères, le genêt doré,* toutes ces expressions en trois strophes seulement, trois quatrains. Quel versificateur n'a pas demandé à la belle toujours adorée : *Te souvient-il de ces beaux soirs?...* Et quel, regardant les étoiles, n'a pas souhaité qu'*un de leurs rayons d'or* descendit *sur le front de la bien-aimée?* Pourtant, dans le recueil, une ou deux pièces qui ne sont pas tout à fait banales; — celle qui porte pour titre *la Douleur des plantes* plaira assurément. Pourtant encore, à toute page, des vers chantants et qui font une mélodie tout agréable.

F. G.

Cris de la chair et de l'âme, par Alexandre Parodi. In-18. Dentu, Paris. — Prix : 5 francs.

L'annonce de ce livre nous faisait espérer des poésies vigoureuses et simples; M. Parodi a conquis la notoriété par deux drames, dont l'un, *Ulm le parricide,* renfermait quelques scènes bien suivies, et l'autre, abondant en situations pathétiques, tint pendant plusieurs mois l'affiche de la Comédie-Française. A dire vrai, ce n'est point par la beauté soutenue des vers, mais par l'élément scénique que plaisait *Rome vaincue.* Quand M. Parodi publia *Sephora,* poème mystique, le même défaut d'élégance et de clarté amoindrit le plaisir que pouvaient causer des conceptions certainement élevées. Dès lors il parut qu'avec une intelligence portée à la poésie, le jeune écrivain ne possédait pas tous les dons du poète, particulièrement la vision nette, et qu'il n'avait pas encore acquis les qualités de facture, le secret prosodique, dont aujourd'hui moins que jamais nous ne pouvons dispenser ceux qui s'essayent aux vers français. Les moindres rimeurs y sont devenus trop habiles.

Eh bien! malgré toute la sympathie que nous ressentons pour l'auteur, il nous est interdit de dissimuler la déception profonde que nous laisse son nouveau livre. Le grand tort, avant tout, c'est d'avoir voulu bâtir une œuvre antithétique, alors que cette antithèse n'était pas dans la nature intime du poète : ses passions semblent factices; c'est pour montrer, dit-il, jusqu'à quels excès peut mener le naturalisme que M. Parodi écrivit la première partie de ces poésies Cris de la chair! O illusion! Vous n'avez rien montré, monsieur, sinon que, pour écrire la priapée, il faut que Priape s'en mêle, et votre muse, idéale de sa nature, ne s'échauffe pas à votre commandement; il n'est rien de plus gauche ni de plus glacialement ennuyeux qu'une honnête femme lymphatique faisant effort pour chanter d'un air canaille un couplet grivois. Non, vos cris de la chair n'ont pas l'accent, et c'est en vain que vous prodiguez les mots crus : malgré vous, tout à côté reparaît une expression, un mot qui révèle votre sang froid, votre goût platonique et vos habitudes sentimentales. Un homme bien calme et bien sage qui va vous dire tout à l'heure les *Voix de l'âme* ne peut pas rendre les cris de la chair. Il a l'air de composer en vers sur un thème. Allez donc comparer à cela des vers de la façon de Gautier :

Ce qu'il me faut à moi, c'est la brutale orgie.

Voilà ce que nous appelons les cris de la chair; on peut se scandaliser, et parbleu! M. Parodi, malgré son affectation de but honnête et moralisateur, n'a pas prétendu nous édifier comme par un sermon. Il a cherché des tableaux croustillants, il a essayé de les peindre; il a voulu évidemment les faire amusants, charmants. Il est vrai qu'il n'a pas réussi; mais s'il a voulu ne pas les réussir par égard pour notre sainteté, son antithèse ne signifie plus rien. Il n'a pas représenté la poésie sensuelle qu'il nomme naturaliste.

Le plus triste, c'est que les *Voix de l'âme* ne sont pas plus suaves que les *Cris de la chair* ne sont enflammés. Une foule de petits riens, de ces huitains, dizains et autres menues rimailles, dont on noircit les albums des femmes atteintes de la rage de collectionner les impromptus. Et puis, par-ci, par-là, un éclair, une idée heureuse, un vers bien venu, une expression rajeunie ou imprévue, quelque chose enfin qui décèle le poète. Il semble que dans le cerveau de M. Parodi soit emprisonné un fragment d'une âme de poète. Quand il est touché il vibre, mais il ne produit pas une harmonie complète; comme il ne vit qu'à moitié, il ne résonne qu'à demi; et comme il est enfermé trop étroitement, ses vibrations sont arrêtées court et deviennent intermittentes. De là des vers dûrs, raboteux, cahotant, retombant lourdement l'un sur l'autre.

Que dire d'un conte intitulé *Medi-Carab?* qu'il est étrange, et qu'il est long! Un prince d'Orient et sa sultane sont pleins d'affection pour un poète difforme nommé Carab. La sultane, dans un moment de compassion, serre dans ses bras nus le malheureux en larmes. Elle accouche d'un avorton qui ressemble à l'infirme. Le sultan, excité par une femme jalouse, fait périr Carab. Et quand on étend le cadavre nu, il voit avec stupéfaction :

Un homme mort, qui n'était pas un homme.

Tout le piquant de l'aventure s'émousse à travers des détails interminables. Il serait injuste de ne pas signaler quelques pièces d'un dessin pur et ferme, d'une émotion plus sincère. Tel *le Découragement,* tel *l'Isolement,* tel encore *le Montagnard;* ces morceaux-là sont œuvres de poète. P. Z.

Pâques-fleuries, *poésies* par Victor d'Auriac. 1 vol. in-12. Paris, A. Lemerre, 1883. — Prix : 3 francs.

De M. d'Auriac, nous avons entendu réciter quelques poésies qui nous avaient plu, et dans le volume qu'il publie nous ne retrouvons qu'une seule des pièces écoutées avec un assez vif plaisir. Il a gardé

le meilleur de son œuvre en portefeuille; il a eu tort : son recueil paraîtra vide. Pas un morceau qui n'ait des mérites : la forme est heureuse, le vers est chantant; mais pas un morceau qu'on n'oublie aussitôt après l'avoir lu : c'est que le sentiment traduit, l'image évoquée sont, en somme, assez banals. Pas un, disons-nous, qu'on ne doive oublier; nous disons trop; outre cette poésie que nous connaissions, *la Chanson des Seins*, il en est encore deux ou trois qui se peuvent relire volontiers. Du nombre est celle-ci :

Le soir.

(D'après J.-J. Henner).

Ombrages verts, forêt humide de rosée,
Silence lourd des fleurs succombant au sommeil,
Dans votre charme exquis et fort s'est reposée
Une vierge lassée aux baisers du soleil.

Nue, avec l'abandon des poses indolentes,
Sur la mousse cherchant un reste de fraîcheur,
Elle écoute passer, monotones et lentes,
Les chansons de la brise et les voix de son cœur.

A ses pieds, l'étang bleu s'emplit de crépuscule;
Les fleurs, à ses côtés, ont des vapeurs d'encens;
La nuit calme et le jour terrassé qui recule
S'unissent un moment pour apaiser ses sens.

Le rossignol sait-il, lui qui chante pour elle
Sous le bois, à travers le vent timide et doux;
Quelle est cette déesse assoupie et qui mêle
Au ciel profond du soir l'or de ses cheveux roux?

On ne saurait mieux faire connaître un poète qu'en le citant; donnons sa *Chanson des Seins :*

Nous sommes les seins blancs et fermes
Aux éblouissants épidermes;
Nous contenons en nous les germes
Des épuisantes voluptés;
Nous sommes les seins nus des femmes;
Nous possédons toutes les flammes;
Nous donnons aux désirs des âmes
La splendeur des réalités.

Nous sommes ceux que rien n'apaise.
Vive Dieu! nous tressaillons d'aise
Lorsqu'un front pâli sur nous pèse
Et qu'il nous prend pour oreiller.
Près de nous, les nuits passent brèves;
Nous n'avons ni haltes ni trêves
Et nous sommes des nids de rêves
Pour ceux qui veulent oublier.

La Grèce, depuis Praxitèle,
A l'art divin toujours fidèle,
A, sur notre forme immortelle,
Modelé ses coupes d'or fin,
En sorte qu'après les caresses
Délicieuses des maîtresses,
Nous versons encor les ivresses
Presque aussi troublantes du vin.

Puis, en nous montent des voix sourdes,
Un beau jour, et, vivantes gourdes,
Nous sommes les mamelles lourdes,
Nourrices de l'humanité.
L'amour, alors, nous sanctifie,
Pour que l'enfance inassouvie
A cette fontaine de vie
Boive la force et la santé!

La chanson est d'un beau mouvement; la dernière strophe est vraiment belle. C'est grand dommage que cette poésie soit comme égarée dans le volume au milieu de nombreuses pièces à peu près inutiles. F. G.

Les mépris, par Abel Hermant. Paris, Paul Ollendorff, 1883, 1 vol. in-18.

Le titre est audacieux, mais il est aussi désespérant. Un Juvénal, un Hugo pourraient peut-être en tenir les promesses, et il ne faut pas aller loin dans ce nouveau volume de vers pour voir qu'on n'a affaire ni à un Juvénal ni à un Hugo. Du reste, ici comme en tant d'autres cas, l'étiquette couvre la marchandise, mais il s'en faut qu'elle la décrive exactement. C'est le recueil de vers d'un jeune homme, où il y a de tout, même du souffle et du talent. Quant au mépris, on ne le trouve qu'après avoir traversé des *élévations*, des chansons à la lune et aux étoiles, des dithyrambes en l'honneur des belles *misses* :

Cygnes environnés d'un flot de mousseline,

qui offrent au « cœur attentif et charmé » du poète

Un parfum d'idéal encore inexprimé;

douze pièces d'*adoration perpétuelle*, des sonnets sensuels, des petits poèmes tout pleins du culte de la chair et du souvenir passionné des voluptés qui laissent encore moins de regrets qu'elles n'éveillent de désirs nouveaux. On arrive alors à la pièce intitulée *la Panacée*, où Satan montre au poète, en lui promettant qu'il pourra ensuite

Paisible, ciseler des chefs-d'œuvre artiels,

une « fleur immaculée et froide », et lui dit :

Cueille et suce : ceci, c'est la Fleur du mépris...
Dieu n'est fort et serein que parce qu'il dédaigne,
Et tu seras semblable à Dieu, si tu nourris
Ton âme des parfums absolus dont s'imprègne
Ce calice penché sur les fumiers pourris.

Naturellement, le poète a cueilli la fleur et l'a sucée. Aussi, le jour où nous dit-il, je verrai Dieu face à face,

Nous serons comme deux augures sur la place,
Et certes nous rirons tous deux terriblement.

En attendant, il rit seul, et de lui-même, — bonne foi dont il faut lui savoir grand gré :

Toujours forcé, jamais sincère,
Notre rire flagelle tout. . .

C'est une horrible mascarade
Où, devant un miroir moqueur,
Chaque masque, d'un air maussade,
Ridiculise sa laideur.

Jongleurs de mots, jongleurs d'idées....
Au public nous faisons des mines
Et nous jouons des tours nouveaux :
Le dégoût creuse nos poitrines,
Et le vide est dans nos cerveaux!

Son idéal dans l'art est en harmonie avec l'inspiration à laquelle il cède, et il nous l'expose avec une égale franchise :

J'aime les vers tressés en légers filigranes,
Les vers polis et bleus comme l'acier des faulx,
Criards et chatoyants comme les bijoux faux...

Je n'en appellerai point du jugement du poète sur lui-même. Il me semble se bien connaître et s'apprécier comme il convient. Il a le sentiment vif de la forme, l'ardeur de la jeunesse et une habileté de facture moins ordinaire, après tout, qu'il n'est de mode de le proclamer. Ce sont choses qui autorisent la sévérité de la critique et qui me permettent de demander ce que peut bien vouloir dire

Et mon cœur fraternel vibre comme une tombe;

ce que c'est que les *intybellies* qu'on trouve avec la mousse « près des pièces d'eau par la lune pâlies », mais qu'on cherche en vain dans Littré; s'il est bien nécessaire de s'écrier dix-neuf cents ans après Homère:

Car je ne comprends point l'homme aux pensers vulgaires,
Et sa vulgarité ne me comprendrait pas;

et si c'est par dilettantisme que l'auteur ne craint pas de réveiller, par des vers comme ceux-ci :

La lune. . . . . .
Eteint sous le brouillard sa rougeur indécise,
Et les reflets mouvants de sa molle clarté.

les échos lamartiniens depuis si longtemps endormis?

Il reste que M. Abel Hermant est un poète, et que nous attendons de lui de belles choses. B.-H.-G.

MÉLANGES

Hommes et choses du temps présent, par G. Valbert. Un vol. in-12. Paris, Hachette et Cie; 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Cela fera plaisir de retrouver réunies en volumes les spirituelles et fines critiques du très judicieux écrivain de la *Revue des Deux Mondes*. — « Spirituelles, fines, judicieux », nous ne ménageons pas les épithètes élogieuses; mais on les a murmurées déjà au moment qu'on a lu le titre du livre, et nous ne faisons que répéter un jugement depuis longtemps porté, un jugement auquel depuis longtemps aussi on a souscrit. — Donc cela fera plaisir; le plaisir n'ira pas, pourtant, sans quelque fatigue : l'auteur n'y prend pas garde, il a trop d'esprit; il fait des rapprochements d'idées qui sont ingénieux; il joue heureusement avec les mots; oui, mais de rien il ne faut abuser et M. Valbert abuse des tours de phrase qui font sourire, des comparaisons qui arrêtent l'attention. C'est une preuve d'esprit, et la meilleure, que d'être spirituel avec mesure. Disons bien vite, toutefois, car nous ne sommes pas indulgent, que les pointes de l'auteur à l'adresse des naïfs et candides Allemands, à l'adresse du docteur Busch, de Frédéric, le roi philosophe, de Ferdinand Lasalle, de Louis Schneider, que toutes ses pointes nous ont réjoui, enchanté.

L'auteur a le jugement très sûr; il est un penseur judicieux; *la Force et la faiblesse des gouvernements démocratiques, Robinson Crusoé et la littérature électorale* sont deux études que nous devrions, nous, républicains, lire et relire souvent.

Une belle étude encore que nous signalons est celle qu'il a consacrée à Amélie de Lassaulx. Pour l'écrire, l'homme d'esprit s'est fait homme de cœur.

Hommes et choses du temps présent est livre à avoir et à garder. F. G.

Les Essais de lord Macaulay. Étude critique, par Paul Oursel, attaché au ministère des affaires étrangères. Un vol. in-8°. Paris, Hachette; 1882.

Quoique Anglais, Macaulay appartient au génie latin. Il n'a point les à-coup de Carlyle, esprit germanique, ses terribles soubresauts qui désarçonnent le lecteur; il n'en a point les fumées ni les ténèbres : il n'en a pas non plus les jets de flamme soudains ni les magnifiques éclairs. S'il reste Anglais dans l'imprévu du trait familier et dans la tendance constante à tout ramener à la question de morale, c'est bien au génie latin, longuement cultivé, qu'il doit l'art de composer, où il est maître, la clarté du style, le cuite de la période soutenue, son éloquence, qui est plutôt, à vrai dire, celle de l'orateur que celle de l'écrivain. Par le discours continu et de long souffle, par l'unité de sa logique, par sa rhétorique abondante, l'auteur de l'*Histoire d'Angleterre* et des *Essais* est un classique. Il est classique chez ses compatriotes, qui firent à son *Histoire* un succès sans précédent : il s'en vendit plus à son apparition qu'il n'avait été vendu des poésies de Byron ou des romans de Walter Scott. Il le devient en France, où son nom a réussi à percer la croûte épaisse de notre coupable indifférence en matière de littérature étrangère. Philarète Chasles, le premier, et après lui Eugène Forcade, Amédée Pichot, M. Léo Joubert, M. Taine surtout, par son *Histoire de la littérature anglaise*, ont concouru à fixer notre attentive curiosité sur les œuvres de ce beau et grand esprit. A leur suite, M. Paul Oursel vient appeler l'attention du public lettré, non sur l'ensemble

des ouvrages de Macaulay, mais sur une partie de ces ouvrages, spécialement sur les *Essais*, pour lesquels M. P. Oursel avoue sa préférence, d'ailleurs très justifiée. Les *Essais* sont moins connus en France que l'*Histoire d'Angleterre*, et peut-être méritent-ils mieux de l'être. La lecture en est plus facile, parce que les sujets sont plus variés ; l'auteur s'y montre moins solennel, « y prend successivement tous les tons ; il s'élève, quand le sujet l'y porte, jusqu'à la plus haute éloquence ; mais il écrit le plus souvent comme parlerait un causeur de bonne compagnie ». En outre, Macaulay débuta dans la *Revue d'Édimbourg*, en 1825, précisément sous la forme de l'essai, et n'y renonça jamais, puisque sa belle étude sur William Pitt parut dans l'*Encyclopédie britannique*, en 1859, l'année même de sa mort. La réunion des *Essais* permet donc de suivre le talent de l'écrivain et le mouvement de sa pensée dans tout son développement. M. P. Oursel a divisé son sujet en trois grandes séries : les essais littéraires, les essais philosophiques et politiques et les essais historiques. Il reprend chaque étude une à une, en expose le sujet, montre quel parti l'*essayist* en a tiré, analyse les procédés du critique et, à son tour, juge le juge. Sans doute, ces jugements sont animés d'une sympathie déclarée pour Macaulay ; mais ce sentiment n'exclut en aucune façon la clairvoyance, la finesse, la pénétration, l'équité, toutes ces belles et bonnes qualités du vrai critique que M. Paul Oursel possède au plus haut degré. L'on n'est guère tenté de lui reprocher qu'une chose, c'est d'avoir interdit l'entrée de son livre excellent, et avec une rigueur trop absolue, à ce démon qui, si longtemps, si souvent, tenta Macaulay lui-même, le « démon de la citation », *Devil of quotation*, qui, dans un ouvrage de ce genre, en serait pas si mauvais diable qu'il en a l'air. E. C.

Essai sur les rapports de l'Église chrétienne avec l'État romain pendant les trois premiers siècles, par Henry Doulcet. In-8° raisin. Paris, Plon, éditeur ; 1883.

Le sort de ce livre a été agité. Présenté comme thèse de doctorat à la Faculté des lettres de Paris, il fut agréé, puis ajourné. Fort des éloges du jury, qui, à défaut du grade universitaire, lui accorda toutes ses félicitations platoniques, M. Doulcet imprima et publia cet ouvrage très savant. Il a puisé aux sources les plus autorisées et s'est livré à des recherches exégétiques, pour lesquelles une patience et une attention également infatigables sont nécessaires. Un appendice épigraphique permet de se reporter aux éléments que l'auteur a mis en œuvre, et justifie de sa science hagiographique.

L'ouvrage se divise en quatre périodes. La première retrace l'histoire des rapports de l'État romain avec le judaïsme et le christianisme naissant. Les Juifs et les Romains unissent leurs efforts contre la foi nouvelle. Saint Paul est la première victime marquante. La lutte est violente ; on y trouve de véritables émeutes, des haines déchaînées, où la foi religieuse se complique d'opinions politiques. Les troubles et les schismes qui déchirent Jérusalem sont pour les chrétiens le signal de la retraite : ils quittent la ville. Et l'Église de saint Jacques, ou plutôt de saint Siméon, son successeur, émigre, dès 68, à Pella, au delà du Jourdain.

La deuxième période commence en 96, à l'assassinat de Domitien. L'avènement de Nerva laisse aux chrétiens un peu de répit. L'Église se fortifie, ou plutôt les Églises se propagent et se multiplient. Mais voici que le rescrit de Trajan pose trois règles dangereuses pour les adeptes du Christ, bien que la première paraisse une protection : 1° il est interdit aux magistrats de prendre l'initiative des poursuites ; 2° le simple fait de professer le christianisme est punissable ; 3° les apostats doivent être absous.

M. Doulcet, dans son zèle ardent, poursuit le réquisitoire jusqu'à assimiler Marc-Aurèle à Philippe II. Et dans le fond de son cœur il approuve plutôt les autodafés de l'inquisition espagnole que les martyres de Lyon. C'est d'ailleurs l'histoire des martyrs qui occupe surtout M. Doulcet. Il ne tend pas à réfuter la thèse de Dodwell sur le petit nombre des martyrs, mais à montrer comment il y eut des martyrs ; et il termine sa seconde partie par la traduction d'un document établissant les proscriptions de Marc-Aurèle dans l'Afrique et le supplice de Speratus, Attinus, Donata, Secunda et Vestia succédant à celui d'un autre groupe, dans le même mois de juillet 179.

Il suit de cette critique que les plus farouches persécuteurs furent ceux qu'on nomma les bons empereurs : Trajan et Marc-Aurèle.

De 180 à 235 s'étend la troisième période, pendant laquelle la situation officielle reste la même, avec cette différence que des relations officieuses sont créées entre l'Église et l'État pour le bon plaisir de celui-ci autant que par la bonne volonté de celle-là. D'où résulte que plus tard, si l'on veut revenir aux mesures de rigueur, ce sera non plus par ordre général, mais par désignations individuelles.

Enfin, quand périt Alexandre Sévère, protecteur des chrétiens, commence une période nouvelle : le christianisme existe sinon comme culte reconnu, du moins comme société civile.

Avec des alternatives de crainte et de repos, l'Église progresse ; elle pénètre dans le palais des empereurs, à ce point que Valérius est entouré de chrétiens quand il meurt sur le trône en 255. Tout à coup, il est vrai, il se retourne contre eux, et le martyrologe s'enrichit de noms respectables. Et ce n'est qu'en 323 que Constantin, définitivement vainqueur, assure aux chrétiens la sécurité et le libre culte de leur religion.

La conclusion de M. Doulcet a été écrite à Rome, et visiblement il a trempé sa plume dans l'encre du Vatican. Elle éclaire tout d'un coup la suite de ces deux cents pages : l'idée de l'auteur émerge en pleine lumière. Nous sommes, à cette date, en face d'une situation semblable à celle des premiers chrétiens. La papauté dans Rome, réduite de plus en plus à une autorité morale, comme aux jours de la persécution, maintient la défense du gouvernement du monde et

du patrimoine de saint Pierre. Et ce que M. Doulcet a fait en reconstruisant scientifiquement la preuve des persécutions n'est que pour encourager les martyrs à nous convaincre de l'éternité de l'Église.

L'ouvrage est complété par le procès du martyre de sainte Félicité et de ses sept fils.

Ajoutons qu'admirablement édité par Plon il est orné de gravures et planches soignées. Et souhaitons à M. Doulcet de se consoler de ne pas être docteur à Paris en devenant cardinal à Rome. P. Z.

Œuvres pastorales et oratoires de M. Perraud, évêque d'Autun. Tome I^er^, in-8°. Paris, H. Oudin; 1883.

Ce volume comprend les lettres pastorales, les circulaires et les homélies de M. Perraud, composées de 1874 à 1877.

L'Académie française ayant reçu l'évêque parmi ses membres, un semblant d'intérêt s'attache à ses productions. C'est une chose admirable, d'ailleurs, que l'on ait à plaisir confondu deux choses bien distinctes : la valeur morale d'un écrit et sa valeur littéraire. En somme, les circulaires d'un évêque sont-elles plutôt des monuments de style que celles d'un préfet ou d'un recteur? Nous hausserions les épaules si quelque préfet s'avisait de réunir en gros volumes ses circulaires relatives au conseil de revision, au curage des rivières, à la tonte et à l'échenillage des arbres, en y adjoignant ses allocutions de comice agricole et de distribution de prix.

Le premier volume — nous sommes bien forcé de le déclarer — n'offre pas un plus haut intérêt. Oh! je sais bien que M. Perraud y parle en évêque, que son autorité est spirituelle, qu'il proclame la foi! Cela n'empêche que son discours à la distribution des prix du petit séminaire d'Autun ne ressemble à tous ceux du même genre qui sont absolument fastidieux de banalités et de charabias. Suffit-il que le nom de Dieu soit mêlé à l'affaire pour que cette harangue devienne un morceau d'éloquence?

Le recueil des statuts synodaux du diocèse est épuisé : il est nécessaire d'en donner une nouvelle édition; M. l'évêque convoque ses prêtres. En quoi cette convocation nous émeut-elle? Tous les évêques n'en font-ils pas autant quand le recueil de leur diocèse est épuisé? M. Perraud a-t-il dépensé un style superbe pour cette convocation? Mais il aurait grand tort d'enfler le ton pour appeler ses vicaires à lui transmettre leurs observations. Une lettre pastorale prescrivant une quête annuelle pour l'université catholique de Lyon nous montre l'évêque dans son office, mais non pas cet écrivain rare qu'on annonce. Qu'est-ce donc qui pourrait nous intéresser, nous, le public? A défaut de grands sermons, de conférences élevées, comme en faisaient les Gratry, les Lacordaire, les Olivier, les Didon, ce serait de voir comment M. Perraud comprend les rapports de son Église avec sa patrie, avec l'État qui le protége. Nous aurions alors un aspect curieux de l'honorable académicien. Malheureusement, ce volume ne nous livre aucune échappée de ce côté. Est-ce un reproche? Non. Que l'évêque se renferme dans son rôle de pasteur, nous le louons et nous lui savons gré de la sagesse évangélique qu'il manifeste. Mais alors attendons les œuvres d'éloquence sacrée.

Les autres volumes nous apporteront sans doute ces oraisons, ces sermons qui ont fait qualifier M. Perraud d'orateur. Nous jugerons à ce moment plus complètement, et nous pourrons tracer le caractère de cette éloquence, insuffisamment représentée par l'homélie prononcée à la messe militaire du 29^e^ de ligne, ou aux funérailles de M. de Ladoux, évêque de Nevers. P. Z.

Grelots, par G. de La Landelle. Un volume in-18. Paris, 1883, Dentu. — Prix : 3 francs.

Si jamais opuscule fantaisiste a mérité d'être caractérisé par l'épithète, devenue banale, d'humoristique, le cas, certes, se présente ici. Dans ces *Grelots*, d'allure un peu tapageuse, la verve de l'auteur tintinnabule à plaisir, non toujours sans pose, sur un ton paradoxal qui plaît. Outre la rubrique générale, applicable à une série, le présent volume, qui l'inaugure bruyamment, porte en sous-titre : *le Mobilier anecdotique, Histoire d'une lettre confidentielle.* Cette lettre, destinée à un ami, est insérée, par suite d'une erreur de direction, dans le *Mobilier illustré*, revue bourgeoise et pudibonde, et stupéfie les abonnés, au grand désespoir des éditeurs. Aussi que d'efforts pour effacer le souvenir des éclaboussures produites par la chute de ce grapholithe dans une littérature stagnante et prud'hommesque! L'auteur déploie un grand talent d'observateur, assaisonne de pointes ses sages réflexions sur le mobilier, cette réunion de mille objets utiles et superflus qui nous touchent de si près qu'ils nous décèlent, plus que tout le reste, nos goûts, nos aspirations. Comme le limaçon moulé dans sa coquille, l'homme est caractérisé par les objets dont il s'entoure. « L'éternel salon bourgeois ne peut se soustraire lui-même à l'obligation d'être indiscret. — Eh! croyez-vous donc que M^me^ Baluchard, ci-devant fruitière, aujourd'hui locataire du troisième, s'abstiendra d'y suspendre d'horribles lithographies enluminées et superbement encadrées d'or? Elle est trop fière de ses cadres, économiquement recouverts de gaze pour les préserver des mouches. Ses candélabres sont sous cloches, comme des melons; quand ils seront mûrs, on s'en servira... »

La deuxième série des *Grelots* sera intitulée : *Fleur de misère* (récits diaphanes); la troisième : *Jeunesse* (feuillets d'album). Il est à souhaiter, pour le public et M. de La Landelle, que, sous le rapport de la justesse d'appréciation, de l'esprit d'à-propos et du savoir aimable, elles n'aient rien à envier à leur aînée.

G. S. L.

Talleyrand prêtre et évêque, par A. Marcade. Paris, Ed. Rouveyre et G. Blond, 1883. 1 vol in-18.

Les mémoires qu'a laissés le grand et antipathique personnage auquel est consacrée cette étude

ne doivent pas paraître avant six ans. C'est ce que déclarent les notaires qui l'ont sous leur garde. La curiosité ressemble à l'amour, que les rigueurs et les délais surexcitent. Ces mémoires sont donc appelés à un grand succès. Le scandale, j'imagine, ne sera pas beaucoup moindre en 1888 qu'il n'eût été quelques années plus tôt, ou même immédiatement après la mort du prince. Les gens vivants, les acteurs au milieu desquels il avait joué un rôle à ne pas oublier, étaient de taille à supporter les indiscrétions d'un nomme alors discrédité; bien mieux, il me semble, que ne le sont aujourd'hui leurs fils et petits-fils. Au fort de la lutte, les coups sont peu sensibles et les hommes publics nagent au milieu de tant de calomnies que les plus dures vérités se confondent avec les mensonges, et que ni ceux-ci ni celles-là ne les gênent plus. Il n'en est pas de même pour un homme qui a l'honneur de son nom à sauvegarder, et qui, un demi-siècle après la tourmente, en plein calme et en plein oubli, voit tout à coup, par le fait d'une publication posthume de ce genre, des questions depuis longtemps enterrées et qu'il ne soupçonnait même pas, sortir, comme Lazare du tombeau; les animosités, les haines, les jalousies, les rancunes renaître, et toute l'écume qu'en son reflux le temps avait emportée, revenir souiller la famille dont il est fier d'être le chef, n'ayant jamais connu de son histoire que les côtés honnêtes ou glorieux.

Mais il y a des secrets d'État qui ne se peuvent dévoiler si vite. Foin des secrets d'État! Ils ressemblent aux secrets de ménage. Ce sont toujours des vilenies ou des monstruosités. Ce qui est honorable ne se cache point; et quant à ce qui ne l'est pas, on ne saurait en être trop tôt informé pour s'en garer ou pour le flétrir.

Quoi qu'il en soit, en attendant ces révélations auxquelles le caractère et la carrière de leur auteur donneront une importance considérable, M. A. Marcade vient de lever un coin du voile et de nous présenter Talleyrand sous son aspect le moins connu, le premier, celui de prêtre et d'évêque. Il est intéressant de voir se développer graduellement dans l'œuf ecclésiastique l'évêque assermenté, le conventionnel et le diplomate qui, étant pour beaucoup dans la puissance de l'empereur, sera pour plus encore dans sa chute. M. Marcade a eu à sa disposition des documents inédits qui donnent à son livre une valeur historique en même temps qu'ils l'égayent par les anecdotes dont il a pu semer son récit. Le XVIII^e^ siècle était l'époque des abbés mondains et galants. L'abbé de Talleyrand-Périgord avait la bonne tradition et les vrais usages. M. Marcade nous en donne des preuves piquantes; et il y a, à propos des enchevêtrements de la descendance des Flahaut et des Morny, des pages qui, sans apprendre rien de bien nouveau à ceux qui ont pénétré les dessous de l'histoire contemporaine, ont de la saveur pour tout le monde et seront un régal inattendu pour la plupart des lecteurs.

Les éditeurs sont MM. E. Rouveyre et G. Blond. Cette mention est un éloge. Mais c'est un éloge banal, et, pour dire toute notre pensée, le livre de M. Marcade est encore mieux fait pour réjouir les bibliophiles que les historiens. B. H. G.

Mémoires de Marmontel, secrétaire perpétuel de l'Académie française, précédés d'une Introduction par M. F. Barrière. Paris, Firmin-Didot et C^ie^, 1883. 1 vol. in-18.

On lit avec plaisir encore aujourd'hui les mémoires que Marmontel a, dit-il, sur les conseils de sa femme, écrits pour ses enfants. Il fallait être un père du XVIII^e^ siècle et un littérateur à outrance pour s'aviser de présenter à ses enfants des tableaux si naïfs. Ces mémoires, écrits d'un style léger et sans prétentions, fait remarquable de la part du très illustre et élégant auteur des *Incas*, sont bourrés d'anecdotes galantes, racontées délibérément, mais sans penser à mal. A ce titre, ils ont une valeur supérieure aux faits qu'ils relatent; ils sont, pour employer un mot dont on fait autour de nous d'étranges abus, un document authentique sur les mœurs, le ton et les conventions sociales d'une société et d'une époque bien plus éloignées de nous que le temps qui nous en sépare ne pourrait le faire supposer. Ce n'est pas que nous soyons plus vertueux que ces charmants ancêtres, chez lesquels le vice avait si jolie tournure et si douce voix qu'il séduisait la morale. Loin de là; mais ils avaient une suprême élégance et d'exquis raffinements qui font notre désespoir, parce que nous en sentons le manque et l'impuissance irrémédiable où nous sommes d'y atteindre. De délicieuses et suaves fleurs éclosaient sur leur fumier; ils les cultivaient et en jouissaient voluptueusement. Il n'en saurait croître dans le cloaque où nous pataugeons.

Dans un autre ordre d'idées, rien ne peut mieux faire voir la différence des époques que la préface, ou introduction, mise par M. F. Barrière en tête de ces pages si nettes, si courantes, si aimablement françaises. Jamais contraste ne fut plus frappant ni plus choquant. Figurez-vous un hangar aux marchandises d'une gare de chemin de fer, où tout est bruit, encombrement, confusion, discordance et brutalité, au bout duquel on aperçoit tout à coup, au fond d'un joli parc où se promènent les amoureux en poudre et en paniers, un coquet édifice fait pour être le nid des sensualités calmes, intelligemment graduées et savourées longuement.

Il est inutile d'insister davantage sur cette amplification où pas une idée originale, pas une nouvelle ne surnage au milieu des lieux communs déclamatoires dont elle est fabriquée.

L'éditeur a inséré, en une note à la fin du volume, un extrait des mémoires de l'abbé Morellet, où il est parlé des *Bellow-Schips* d'Oxford et de Cambridge. Je ne peux maintenant vérifier la citation; mais que la coquille soit de l'abbé ou de M. Barrière, elle ne peut manquer d'amuser les *Fellows* de ces deux universités et, avec eux, tout le public lettré.

B. H. G.

Le Monde où on patauge, par NADAR. Paris, E. Dentu, 1883, 1 vol. in-18.

Recueil de chroniques bien parisiennes, bien françaises, plus d'esprit que de langue parfois, mais toujours alertes, prime-sautières et traversées d'un souffle de liberté et de générosité, moins ordinaire qu'il ne semble naturel en ces temps de république. La note Nadar, je veux dire la navigation aérienne, l'aviation, le *plus lourd que l'air*, revient bien un peu souvent dans ces feuillets recousus pour en faire un volume. Mais qui songerait à le reprocher? N'a pas qui veut de ces dadas aux allures de Pégase, et, mettant de côté ce qu'il peut y avoir et ce que je crois qu'il y a de scientifique dans les théories de l'aéronaute, je confesse qu'il m'est plus agréable de rêver avec lui dans les airs que de ramper dans la boue et les ordures à la suite de tant d'autres.

Ce qu'il y a de frappant dans ces articles d'haleine courte et saccadée, c'est que tous les mots y vibrent. La phrase y fait l'effet de la note que rend une corde de violoncelle sous un archet vigoureux. Ici, l'archet est le sentiment du juste, l'amour du faible, la haine de l'oppresseur et du faiseur. Le boulevard n'est pas un lieu si stérile ou si envahi par les mauvaises herbes qu'un coup d'œil inattentif pourrait le faire croire. Il y pousse encore des plantes vigoureuses et dont la floraison, pour être fantasque, n'en accuse pas moins des racines profondes et abondamment nourries. Il y a des boulevardiers qui ont une foi, et, — chose héroïque, — qui osent le dire. Nadar est de ceux-là; il croit à la justice et à sa réalisation prochaine; car, tout aéronaute qu'il est, il voit la terre et les hommes d'assez près pour savoir que s'il y a parmi nous des justes, il s'en faut que le juste y soit.

Le volume se termine par la réimpression de deux plaquettes dont je ne veux ici que citer les titres : *Les dicts et faicts du chier cyre Gambette le Hutin en sa court*, et *la Passion de N.-S. Gambetta, selon l'Évangile de saint* (*Charles*) *Laurent*. Elles sont, l'une et l'autre, plus que rares en édition originale, et c'est une bonne fortune que de pouvoir se les procurer et les relire à loisir, dût-on traverser pour cela tout « le monde où on patauge ». B. H. G.

Mémoires d'aujourd'hui, par ROBERT DE BONNIÈRES, « Janus » du *Figaro*. Paris, Paul Ollendorff, 1883, in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un amateur d'*actualités* littéraires nous racontait un jour la petite aventure suivante : Il achète un livre où, sur la foi du titre, il s'attend à trouver *du nouveau*. Surprise désagréable! Le livre se compose d'articles publiés, peu de mois auparavant, dans un journal auquel il était abonné; il les avait tous lus!

C'est là un inconvénient des réimpressions; mais, que le titre de l'ouvrage en avise le lecteur, que l'auteur, comme l'a fait M. de Bonnières, énonce sur la couverture du volume sa qualité de rédacteur de tel ou tel journal, et l'inconvénient disparaît.

Nous avons retrouvé avec plaisir ces premiers-paris de Janus. Ils avaient paru dans le *Figaro* en 1880, 1881 et 1882. Voici, par exemple, *la Souris blanche*, nom sous lequel l'auteur désigne M. de Freycinet, et qui a failli rester à l'ancien ministre. Voilà encore une étude bien malicieuse sur M. Caro, — superlatif : *carissimo*, si l'on en croit « une des plus aimables amies du bel académicien ».

Les *Mémoires d'aujourd'hui* deviendront demain des documents utiles à l'histoire de ces trois dernières années. Le style en est élégant et la critique juste.

P. C.

Correspondance inédite de Condorcet et de Turgot, publiée avec une introduction par CHARLES HENRY. In-8°, Charavay, Paris. — Prix : 7 fr. 50.

Ces lettres, pour la plupart intéressantes, embrassent une période de dix années, de 1770 à la fin de 1779, et nous montrent exactement le caractère vif, pénétrant, généreux, mais impatient de tout retard, qui fut celui de Condorcet; l'esprit de méthode et de réflexion que Turgot apporta dans toute sa carrière; et, chez l'un et chez l'autre, un égal et constant amour de l'équité et du bien public. Les lettres de Condorcet sont les plus nombreuses. Il ne se lasse pas d'écrire. Il a tout l'air du secrétaire général du contrôleur général; sur toutes choses il le renseigne : sciences et affaires, économie et politique, il passe tout en revue et ne laisse pas de juger les gens. Il envoie plans et rapports, et le sage Turgot, dans ses réponses, tout en admirant cette ardeur dévouée, en l'aimant, la tempère avec douceur. En restituant intégralement celles de ces lettres qu'avaient publiées MM. Arago et O'Connor, en y ajoutant des pages inédites, M. Ch. Henry a composé un livre curieux à consulter. Peut-être son zèle ne s'est-il pas toujours modéré : tous les billets d'un homme célèbre, voire d'un grand homme, n'ont pas une valeur qui oblige à les imprimer. Être absolument complet en ce genre n'est pas une nécessité, ce n'est pas même un sûr hommage aux illustres qu'on fait revivre. Toutefois c'est un léger défaut que compense largement la notice substantielle que M. Ch. Henry a placée en forme d'introduction. Quiconque voudra connaître à fond le célèbre marquis devra le ressaisir dans ses lettres à son illustre ami. C'est une joie délicate de prendre part pendant quelques heures à la vie et aux entretiens de ces honnêtes gens, fermes d'esprit, chauds de cœur, et l'on rend grâce à celui qui vous en fournit les moyens, au labeur consciencieux et aux patientes recherches de l'érudit qui nous offre ce volume, si soigneusement édité par les frères Charavay.

P. Z.

BEAUX-ARTS

Un Maître fantaisiste du XVIII^e^ siècle : Claude Gillot (1673-1722). *La Vie et l'Œuvre, les Rapports avec Watteau, la Comédie-Italienne, etc.*, par Antony Valabrègue. In-8° de 54 pages. Paris, 1883, librairie de l'*Artiste*.

Quand Watteau quitta Valenciennes, sans argent et sans habits, pour venir à Paris, l'aveugle fortune le conduisit dans l'atelier d'un barbouilleur, entrepreneur de tableaux de sainteté, qui avait devancé notre temps en inventant la division du travail. Parmi les manœuvres chargés de peindre qui les ciels, qui les têtes, qui les draperies, Watteau avait la spécialité des *saint Nicolas*. Quand il put sortir de cette boutique, c'est chez Gillot que Watteau se présenta. Cela seul est un honneur pour ce Claude Gillot, qui n'était pas le premier venu. Né à Langres en 1673 — et l'on se rappelle le joli portrait que Diderot, langrois lui-même, a laissé de ses concitoyens — élève de J.-B. Corneille, il se fit recevoir de l'Académie en 1715, quoiqu'il n'eût montré aucune aptitude à suivre son maître dans la voie des *mythologies*. Il avait le goût de l'ornement, s'y livra et y apporta une amusante fantaisie. Doué d'une imagination fertile et variée, il composait avec une égale facilité des projets de tapisserie, des modèles d'ameublement : lustres, pendules, miroirs, dans le style de la régence, qui annonce déjà le style Louis XV plus tourmenté. On lui demandait aussi, et il exécutait, des motifs d'ornements pour l'arquebuserie. On connaît de lui enfin des costumes de théâtre, des masques de la Comédie-Italienne, des promenades galantes, sujets si souvent repris et avec tant de supériorité par son élève.

M. Antony Valabrègue, en cette plaquette, analyse l'œuvre de l'artiste et retrace sa vie. Peut-être apporte-t-il quelque indulgence en ses jugements; c'est qu'en réalité rien ne le poussait à publier cette étude, si ce n'est une sympathie fort avouable pour ce fantaisiste un peu lourdaud. Sans y mettre de pédantisme, nous avouerons que nous avons pris plaisir à lire un tel travail, écrit d'une plume ferme, élégante et sobre. Il semble aujourd'hui qu'il ne soit plus possible de s'exprimer simplement en parlant des œuvres d'art, qu'il soit nécessaire de se livrer à mille grimaces et contorsions de style pour traduire une impression pittoresque; on n'hésite pas à donner une entorse à la grammaire, sous le prétexte fallacieux de colorer la phrase, et l'on ne veut plus dire : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles ». Il faut donc savoir gré à M. Antony Valabrègue écrivant sur un petit maître fantaisiste et du XVIII^e^ siècle de ce qu'il a su écrire en honnête et bon français, car c'est à propos du XVIII^e^ siècle précisément et des maîtres fantaisistes que se donnent surtout carrière ces niaiseries prétentieuses et ces impuissants enfantillages. E. C.

Notes et Souvenirs sur Charles Meryon, *Meryon artiste, Meryon poète, son tombeau*, par Aglaus Bouvenne, avec 19 dessins et 6 gravures hors texte. Un volume in-4° raisin de 60 pages. Paris, 1883; Charavay frères, éditeurs. — Prix : 25 francs.

Il y a déjà quinze ans qu'il est mort, ce pauvre Meryon. A deux reprises différentes, ses amis avaient dû le confier à un établissement hospitalier. La seconde, il y mourut; il n'avait pas quarante-sept ans. C'est le 15 février 1868 qu'on déposait son malheureux corps usé par la misère et par la folie dans la terre du cimetière de Charenton, où le recouvre aujourd'hui une table de pierre noire que désigne à l'attention du passant une grande lame de cuivre curieusement gravée par M. Bracquemond : touchant hommage d'un artiste à un artiste, d'un « eaufortier » à un « eaufortier », comme Meryon lui-même s'appelait. A qui apprendrai-je que Charles Meryon fut un admirable peintre-graveur, qu'il a laissé sur Paris notamment une collection de pièces dont nul éditeur, lui vivant, ne voulait, qu'il vendait à de rares amateurs aux prix dérisoires de 50 centimes, 1 franc, 5 francs au maximum, et dont l'ensemble représente maintenant une petite fortune. Il eut des admirateurs, pourtant, et des amis dévoués. Au nombre des premiers, qu'il me suffise de citer Victor Hugo, Charles Baudelaire, M. Philippe Burty, qui ne lui comptèrent ni les encouragements ni l'appui de la publicité. Parmi ses amis, la plupart étaient des artistes aussi, comme MM. Bracquemond, L. Flameng, Amand Gautier, ou des amateurs comme l'imprimeur Delâtre, le docteur Gachet, M. Niel, M. Wasset, M. Benjamin Fillon, M. de Salicis, son ancien compagnon d'armes à bord du navire de guerre *le Rhin*, où Meryon avait porté les aiguillettes d'enseigne de vaisseau, M. Aglaüs Bouvenne, enfin, qui vient de publier le volume de *Notes et Souvenirs*, objet de cette notice. Toutes les bonnes volontés échouèrent, paralysées dans leurs efforts par la démence du pauvre garçon, atteint de la manie des persécutions. Il reste en son œuvre des traces nombreuses des divagations de son cerveau. Les pièces sont rares où il n'a pas introduit d'indéchiffrables rébus, des emblèmes incomprehensibles accompagnés de légendes obscures, des légendes ri-

mées, que M. Aglaüs Bouvenne a pris soin de relever et publie en ce livre. De curieux dessins, notamment une étrange suite de portraits de Meryon et des planches gravées ajoutent à l'intérêt du texte. L'une des meilleures est l'eau-forte du *Tombeau*, gravée d'une pointe précise, fine et très pittoresque, par l'auteur lui-même. Nous regrettons de ne pouvoir adresser ici le plus petit éloge à l'imprimeur de ce volume. La première apparence satisfait le regard ; mais cet aspect n'est dû qu'au goût de l'éditeur et à la beauté du format in-4° raisin, si favorable à l'illustration. Mais la typographie proprement dite de ce livre de luxe est absolument défectueuse. Le tirage est déplorablement inégal, les mauvaises lettres y sont fréquentes, et il n'est point jusqu'aux « espaces » qui, de place en place, n'y salissent la page d'affreuses taches noires. E. C.

La Vente Hamilton, par Paul Eudel. In-4° avec 27 dessins hors texte. Librairie Charpentier. — Prix : 7 fr. 50.

M. Paul Eudel n'est pas un inconnu au *Livre*. Nous avons eu déjà occasion de signaler ses intéressantes monographies de l'hôtel Drouot, qui fourniront de précieux documents pour écrire quelques chapitres de l'histoire privée de notre époque.

Aujourd'hui c'est en Angleterre, à Londres, que nous conduit M. Eudel. Une collection célèbre va se vendre, les trésors amassés par les Beckford et les Hamilton, trésors estimés à 25 millions, vont se disperser. Vite M. Eudel passe le détroit, assiste aux vacations et prend à notre intention des notes sur les enchères les plus remarquables, sur les objets les plus précieux. Voici un secrétaire Louis XVI de Gouthières, qu'un amateur achète 245,700 fr.; une pendule à carillon est vendue plus de 22,000 fr.; une commode de Riesner est poussée jusqu'à 110,900 fr.; un secrétaire du même artiste va à 120,000 fr.; nous pourrions aussi parler des tableaux et remplir plusieurs colonnes de la *Revue;* au surplus, ceux de nos lecteurs qu'intéresse spécialement cette vente en trouveront le catalogue illustré et contenant l'indication des prix à la librairie de l'Art de l'avenue de l'Opéra.

Ce sur quoi nous voulons insister, c'est l'attrait particulier du livre de M. Eudel. Pas de sèches descriptions, pas de nomenclatures arides, mais une causerie toujours intéressante ; ajoutons, ce qui ne gâte rien, que le volume contient 27 dessins hors texte.

Nous eussions voulu voir M. Eudel nous dire quelques mots des deux célèbres bibliothèques qui appartiennent maintenant au gouvernement allemand ; peut-être ne sont-elles plus en Angleterre, et M. Eudel a-t-il été mis ainsi dans l'impossibilité de nous parler du *Psautier de Laon* et de cet exemplaire de la *Divine Comédie* orné des dessins de Botticelli.

Quoi qu'il en soit, nous recommandons le nouveau volume de M. Eudel à tous les amis de l'art et de la curiosité.

La Vie et l'Œuvre de Pierre Vaneau, sculpteur français du XVII^e^ siècle, *et le monument de Jean Sobieski*, par Marius Vachon, avec une restauration du monument, par Édouard Corroyer ; 4 photogravures et 19 dessins. Un vol. in-4° raisin. Paris, Charavay frères, 1883. — Prix : 25 francs.

Voilà de ces bonnes fortunes qui n'arrivent qu'aux hommes prompts à s'émouvoir à la rencontre des belles œuvres d'art en quelque milieu qu'ils les trouvent, fussent-elles inconnues, anonymes, dépourvues de toute consécration historique. M. Marius Vachon vient de restituer à la statuaire française le nom d'un grand artiste ignoré et de nous révéler son œuvre avec sa biographie. C'est dans l'humble chapelle de l'hospice d'un village du Velay, à Saint-Bonnet-le-Château, que M. Marius Vachon se heurte au premier terme de l'énigme qui va le passionner et le conduire d'étape en étape aux découvertes les plus intéressantes : un devant d'autel sculpté en bois « d'un ciseau ferme, vigoureux, sans indécision ni repentir, trahissant une habileté de main surprenante ». Plus loin, en l'église de la Chaise-Dieu, le voyageur reconnaît le même coup de ciseau audacieux dans quatre cariatides colossales en cœur de pin qui soutiennent le registre et les galeries du buffet d'orgues. « Elles présentent la même grâce dans l'expression des figures, la même habileté dans l'agencement des draperies. Dans la cathédrale du Puy, dans la collégiale et dans un couvent de Brioude, nouvelles découvertes d'œuvres de la même main et révélation du nom de l'auteur par des pièces de comptabilité récemment exhumées des archives d'un notaire de la ville de Brioude. M. Vachon apprend qu'il existe au château de Brassac les modèles de cinq statues exécutées par Pierre Vaneau pour un monument commémoratif de la bataille de Vienne, gagnée contre les Ottomans en 1683, par Jean Sobieski. Il les voit, retrouve successivement les bas-reliefs du monument ; du résultat de ses fouilles dans les archives et dans les bibliothèques, des communications qu'il sollicite et qu'il obtient des érudits de la région, il reconstitue ainsi la biographie et catalogue l'œuvre de ce grand et modeste artiste provincial. Il fait plus encore, il met sous nos yeux l'exacte reproduction des morceaux les plus importants de l'œuvre de Pierre Vaneau. Et cela suffit pour justifier, en effet, l'admiration de son jeune historien.

Pierre Vaneau est bien de cette belle race d'artistes qui ont fait la statuaire française si vivante, depuis Jean Goujon et Germain Pilon, depuis les Puget, les Coysevox, les Coustou et Bouchardon, et Houdon jusqu'à Rude et David d'Angers, jusqu'à Préault et Carpeaux. Pierre Vaneau avait vu Rome, le Laocoon et Michel-Ange, cela est sensible en son œuvre puissante ; mais son propre génie à de telles fréquentations ne fit que s'affirmer en ses penchants pour la force, la décision et le mouvement. Pierre Vaneau, l'inconnu d'hier, est un maître. M. Marius Vachon a l'honneur de l'avoir rendu à notre histoire. De semblables restitutions ne se font point sans de sérieux

mérites d'archéologue; il y faut plus encore, j'entends un goût personnel résolu et la vive passion de l'art.

E. C.

Histoire de l'art dans l'antiquité, par Georges Perrot, professeur à la Faculté des lettres de Paris, membre de l'Institut, et Charles Chipiez, architecte, inspecteur de l'enseignement du dessin. Tome Ier : l'*Égypte,* contenant environ 600 gravures dessinées d'après les originaux ou d'après les documents les plus authentiques; un vol. gr. in-8°. Paris, Hachette, 1883.

D'aujourd'hui seulement l'on peut tenter d'écrire avec quelque certitude l'histoire de l'art dans l'antiquité. Lorsque Winckelmann publiait, il y a plus d'un siècle, son *Histoire de l'art chez les anciens,* il ne pouvait juger l'art égyptien que par les pastiches de l'époque romaine; l'Assyrie, la Perse et la Phénicie lui étaient en quelque sorte inconnues; il ne connaissait même pas la Grèce tout entière; il ignorait l'existence des vases peints, il n'avait pas vu les marbres d'Égine, du Parthénon, de Phigalie, d'Olympie. De même Ottfried Müller, en son *Manuel de l'Archéologie de l'art,* écrit un demi-siècle trop tôt, par cela seul s'est trompé sur les origines de l'art grec; ce que celui-ci doit à l'Orient non encore découvert lui a nécessairement échappé. Quoique la Grèce doive, dans l'intention de MM. G. Perrot et Chipiez, former comme le centre et le cœur de cette histoire de l'art antique, les arts des différents peuples de l'antiquité y prendront place; cette place sera plus ou moins importante, suivant que ces arts se rattacheront à l'art grec par des liens plus ou moins étroits. L'histoire de l'art italiote, étrusque et romain sera l'épilogue naturel de l'ouvrage. C'est donc autour de la Grèce et à l'unique et plus grande gloire de la Grèce que se succéderont les cinq ou six volumes qui nous sont annoncés. Nous ne voyons pas sans quelque amertume écarter d'un tel livre les arts magnifiques de l'extrême Orient, l'Inde, la Chine et le Japon, rejetés de l'histoire de l'art avec le même dédain étrange et superbe que les arts préhistoriques dont M. G. Perrot ne consent pas à tenir compte. Leur siège étant fait, nous n'avons, surtout en une si courte notice, qu'à suivre les auteurs dans le développement de leur conception. En ce premier volume, ils déterminent la place de l'Égypte dans l'histoire du monde, décrivent la vallée du Nil et ses habitants, la constitution de la société égyptienne, la religion dans ses rapports avec la plastique et toutes les variétés de l'art égyptien, l'architecture et tous les systèmes de construction et de décoration, les matériaux employés, les monuments funéraires, les pyramides et leurs transformations, les temples, les architectures civile et militaire, forteresse, palais, maison, ville et villas, la sculpture enfin, depuis ses origines, la peinture et les arts secondaires : céramique, verrerie, orfèvrerie, joaillerie, sculpture sur bois, etc. De très nombreuses gravures accompagnent le texte où elles sont réparties à raison de ses nécessités, à titre de documents et non d'ornements. De préférence on a reproduit les monuments non encore publiés ou qui l'ont été d'une manière insuffisante, ceux du musée de Boulaq, par exemple, qui ont été dessinés sur place expressément pour l'ouvrage. Pour l'architecture, M. Chipiez donne très intelligemment les vues perspectives de l'édifice, ce qui permet à chacun de se faire de l'ensemble et des détails une idée bien plus vive et plus nette que par de simples plans ou des élévations géométrales. Nous avons fait nos réserves sur un point; ce regret vraiment douloureux exprimé, nous sommes très reconnaissant aux éditeurs et aux auteurs de ce beau livre, qui s'ajoute dignement en France à la bibliothèque de l'histoire de l'art.

E. C.

HISTOIRE

Chronologie — Documents — Mémoires

La vie privée de Camus (d'Arras), par M. Antony Blondel. 1 vol. Paris, Maurice Dreyfous, éditeur, 1883.

Vie privée : détails intimes et sales. On sort peu de l'alcôve de Camus. Cet avocat obscur s'est mis en tête d'avoir des enfants. Cela devient une toquade. Sa femme, Colette, une scrofuleuse, ne peut lui en donner. Il l'expose, en dépit des recommandations du médecin, à une série de fausses couches. Elle en meurt. Qu'importe? Il avait, peu avant ce décès qui le délivre, engrossé une robuste servante. C'est Victoire. Elle n'en pleure pas moins sa maîtresse, à qui, malgré ce ménage à trois, elle était attachée, au point de se prêter, quoique enceinte, à la ressource extrême de la transfusion du sang.

Victoire met au monde un gros garçon. Le père doit être bien heureux; pourtant, l'auteur, verbeux

sur des riens, ne nous fait assister à aucune effusion paternelle. Ce n'est pas les enfants qu'aime Camus, ce sont les enfantements.

Le récit se complique de la location d'un cabaret pour la servante-maîtresse, d'une tentative de mariage riche et digne qui avorte, des ignominies d'un sieur Pinard, policier, devenant l'assassin de sa femme, des amours de Victoire, amenant entre elle et Camus une rupture définitive, comme le mariage de l'avocat avec l'ancienne maîtresse de Pinard. Il faut des époux assortis.

Le sujet, on le voit, est des moins captivants, ce qui rentre assez dans les habitudes de la nouvelle école; le talent d'observation dépensé dans l'œuvre n'en ressortira que mieux. Ce talent consiste à sténographier des propos de servantes, de cabaretières, de sages-femmes, à s'attarder souvent à contre-temps sur des détails secondaires. Leur vérité n'en rachète pas la prolixité. D'ailleurs, à force de vouloir creuser son sujet, M. Blondel finit par devenir obscur ou naïf. Quelques citations le prouveront.

« Ses plaidoieries ne lui ayant pas encore mis une auréole suffisante autour du front, il avait besoin d'une lampe... (p. 89). »

« Une bouffée de laves et de cendres lui brûla et lui ferma les yeux, en même temps qu'une poignée d'idées aiguës le déchirait... (p. 93). »

Notez que cette bouffée, etc., signifie que la poussière d'escarbilles échappées de la locomotive entre dans les yeux du voyageur. Continuons. Il s'agit de geais empaillés (p. 123) :

« Toujours bons enfants, ils se paraient des rayons du soleil, moins remuants et moins criards que de leur vivant. » Parbleu!

« Les parents redoublèrent les petits soins... (p. 212).

« A un moment, l'instinct aidant, elle se serait livrée les *yeux* fermés, tout entière, afin qu'on épargnât ses lèvres, ses joues, *ses yeux*, son corps de vierge meurtri et *dégoûté* de caresses vaines. Aujourd'hui, c'est le *dégoût* de tout... » Quel pathos!

Et pourtant, M. Blondel a de l'imagination et de l'acquis. Avec un peu plus de sobriété, moins d'affèterie et plus de correction dans le style, il pourrait avoir cet avantage sur la pauvre Colette de produire autre chose que des œuvres mort-nées. G. S. L.

La France et les Français à travers les siècles, par Augustin Challamel. Tome Ier. Un volume in-4° de 524 pages. Roy, éditeur, 135, rue Saint-Antoine; Paris, 1882.

Le volume que nous annonçons est une nouvelle édition d'un important travail dont nous croyons avoir eu déjà l'occasion de parler, il y a plusieurs années, avec les éloges que mérite tout effort consciencieux, et avec les réserves inévitables, là où l'esprit de parti se manifeste dans une œuvre d'enseignement général. L'auteur est un écrivain honorable, attaché, nous dit-on, à l'une de nos bibliothèques publiques. En sa qualité de laborieux et de *bûcheur*, il n'a eu garde de ne point profiter des inappréciables ressources qu'il avait à portée de la main, pour l'œuvre particulière dont il poursuivait l'entreprise, et qui vit surtout par le menu détail et le document varié. L'auteur trouve qu'assez d'historiens ont écrit la vie des rois, des princes, des hommes puissants, et qu'il est temps de songer à celle des gens obscurs, des humbles, des inconnus... du peuple, en un mot.

Cette pensée était déjà venue à l'esprit d'un certain nombre d'écrivains, avant M. Challamel. D'ailleurs, aujourd'hui, écrire l'histoire du peuple, c'est encore écrire l'histoire des rois; puisque c'est du peuple directement, ou de ses délégués immédiats, que découlent honneurs, traitements, sinécures, etc., tout ce qui, dans nos institutions anciennes, dépendait de la faveur royale. Il ne saurait être que l'on ne fît pas au peuple sa grande place dans l'histoire et la politique; j'aime moins, je l'avoue, que l'on aborde avec des airs d'apitoiement ce maître formidable, ou que l'on parle avec trop de rigueur des pauvres rois ou princes dont la destinée est de nos jours si fâcheuse. Au risque de passer pour un misérable réactionnaire, je déclare que cette confusion de rôles n'est point sans me surprendre toujours. Méconnaître dans le passé, ainsi que nous l'avons vu faire, la superbe figure de nos rois, leur part à la formation de la France, le rayonnement épique d'un Charlemagne, ou l'action souveraine d'un Henri IV... et cela par des gens que transporte d'admiration tel rhéteur, plagiaire des jacobins... cela nous stupéfie encore, malgré l'habitude que l'on devrait avoir de ces choses. Dans le cas de M. Challamel, qui est une plume sérieuse et un galant homme, ces observations ont surtout l'à-propos d'une occasion de généraliser, occasion rare et saisie au passage. Un esprit cultivé qui s'adonne à l'enseignement de l'histoire doit être, avant tout, indépendant; or, par une amusante interversion des rôles, c'est vis-à-vis des humbles et des obscurs qu'il paraît aujourd'hui difficile de parler librement. Il est bon aussi d'avertir l'historien prévenu que toute une catégorie de lecteurs et de disciples (et non la moins désirable) lui est à tout jamais fermée, aussitôt qu'on découvre en lui l'avocat d'une cause et non le greffier de la vérité.

Cette réserve faite, — et elle n'est point pour désobliger un homme d'un véritable mérite, dont les sentiments de libéralisme et de tendresse pour les déshérités sont tout à fait nos sentiments, — nous rendons volontiers hommage à l'utile travail de M. Challamel, et nous le félicitons d'avoir rempli à souhait son vaste et difficile programme : « Tracer le tableau des splendeurs et des misères du peuple français, des générations qui ont précédé la nôtre; étudier les haltes et les élans de la civilisation générale, dans les institutions sociales, politiques et religieuses; suivre le mouvement intellectuel des sciences, des lettres et des arts; puis, reliant l'ensemble au détail, chercher quelle fut la manière de vivre de nos ancêtres, la somme de bien-être dont ils jouirent, les particularités de leur éducation; les particularités de toute sorte relatives à leurs coutumes civiles et privées, leurs liaisons domestiques,

leurs habitations, leurs vêtements, leur nourriture, etc.; redire leurs joies et leurs douleurs, leurs audaces et leurs faiblesses, leurs mérites et leurs fautes. »

M. Augustin Challamel s'est montré à la hauteur de cette tâche élevée, et la lecture de son livre est un véritable et captivant voyage au pays de nos aïeux. Le tome premier, le seul que nous ayons à signaler aujourd'hui, comprend six livres, correspondant aux divisions traditionnelles de notre antique histoire, et qui sont : 1° la Gaule indépendante; 2° la Gaule, province romaine; 3° les temps mérovingiens; 4° les Carlovingiens; 5° les Capétiens directs et la monarchie féodale; 6° les Capétiens, les Valois et la guerre de Cent ans.

Chacun de ces livres est partagé lui-même en de nombreux chapitres, richement nourris du suc de toutes les récoltes faites aux champs de l'érudition. L'intérêt de cette nouvelle édition, c'est qu'elle est illustrée à chaque page d'un beau dessin, représentant soit un des grands monuments nationaux, soit une scène de notre histoire, soit un ustensile ou une armure des vieux âges; sans parler de vingt-trois planches coloriées hors texte, représentant les costumes des guerriers, des chefs, des reines, des laboureurs, des nobles, des riches fermiers, des chevaliers, des sergents d'armes, des varlets, des seigneurs en costumes de chambre et de ville, des pages et troubadours, etc. L. D.

L'Algérie romaine, par Gustave Boissière. Paris, Hachette, 1883; 2 vol. in-16. — Prix : 7 francs.

Tout collégien un peu dégourdi sait sur le bout du doigt la légende attachée à la fondation de Carthage, la peau de bœuf sur laquelle s'assit d'abord la princesse fugitive, chassée de Sidon par son frère, et demandant asile à ce coin de l'Afrique, peau qui, divisée par elle en minces lanières, délimita ensuite le vaste emplacement que devait recouvrir Byrsa, la ville nouvelle. Ce souvenir revient malgré soi à l'esprit, en face des deux volumes si bien remplis de M. Boissière. L'estimable professeur n'avait d'abord vu, dans l'Algérie romaine, qu'un sujet de thèse pour son doctorat, et il l'avait traité sobrement, en un tome unique. Bien accueilli du public sous cette forme et couronné par l'Académie française, l'ouvrage a pris peu à peu à ses yeux une importance capitale, des proportions grandioses. De là cette deuxième édition, entièrement revue et si fort augmentée. Il n'en pouvait être autrement. Songez donc à l'élasticité du cadre primitivement choisi. Comment donc faire tenir en si peu de place la description topographique d'une si vaste contrée, l'étude approfondie de ses divers peuples indigènes ou envahisseurs, l'historique de la puissance carthaginoise, ses longues luttes avec Massinissa, puis avec Rome, si féconde en succès et en revers, et terminée par une ruine complète? Ajoutez-y, s'il vous plaît, la guerre soutenue contre Jugurtha par les nouveaux maîtres de l'Afrique, les moyens qu'ils employèrent pour coloniser insensiblement leur conquête et faire de ce riche grenier à blé une province de leur empire. Enfin, il s'agissait de suivre les destinées de la Numidie à travers la politique si changeante des Césars et de leurs successeurs jusqu'à Constantin et à l'invasion des Vandales. Quelle série de siècles et quelle variété de tableaux! Dire que tout cela n'a pas suffi à M. Boissière! Il a voulu de plus signaler au monde savant les ressources en épigraphie et en monuments que l'Afrique recèle en son sein, et dont elle n'a jusqu'ici livré que quelques secrets. Sommes-nous au bout, du moins? Eh non! Envoyé à Alger comme recteur, M. Boissière s'est épris de son académie, « la plus belle de France », lui a dit le ministre; il a reçu en plein sur la tête le coup de soleil africain, et le voilà qui, en proie à une légère ivresse, rêve de faire entrer dans son travail tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à ce premier champ d'études.

Décidément l'ambition est excessive et l'ouvrage s'en ressent. Il craque et déborde de toutes parts, étouffant de pléthore. On y voudrait parfois plus de calme, moins de *pomposo*. Sans exiger du haut fonctionnaire algérien l'atticisme qui distingue les écrits de M. Martha ou ceux de son quasi homonyme Gaston Boissier, on aurait aimé à ne pas lui voir joncher ce sol africain de tant de luxe oriental, de tant de réminiscences poétiques. « Trop de fleurs! » disait Calchas. Mais cet inconvénient, hâtons-nous de le dire, est racheté par une érudition si sûre et un savoir si vaste qu'on l'oublie aussitôt pour ne plus songer qu'au sérieux de l'œuvre. L'auteur a le talent et l'adresse de nous intéresser quand même à ces choses de l'antiquité par d'ingénieux rapprochements avec les faits contemporains. Il y montre à ravir comment les mêmes circonstances ont amené des résultats à peu près semblables à vingt siècles de distance. Un seul exemple va suffire pour nous mettre en même temps sous les yeux la similitude dans les moyens d'exécution et la différence dans la conduite des conquérants.

Le roi numide qui donna aux Romains tant de fil à retordre, Jugurtha, avait renfermé ses trésors dans une oasis perdue au milieu des solitudes du Sahara tunisien, celle de Capsa, que défendait une garnison bien armée derrière de solides remparts, et dont l'accès d'ailleurs présentait de grandes difficultés, tout le pays d'alentour étant nu, désolé, infesté de serpents dangereux. Aucun de ces obstacles n'arrêta Marius. Il commença par enlever autant de bétail qu'il put, afin d'en nourrir ses soldats pendant le trajet et de leur procurer des outres en grand nombre. Arrivé au bout de six jours sur les bords de l'oued Tana, il fit déposer les bagages et remplir les outres, de façon que bêtes et gens n'eussent plus à porter que de l'eau. Puis il décampa sans bruit au coucher du soleil, et parvint, au bout de trois nuits, en vue de l'oasis. Quand le jour parut, les Numides, qui ne s'attendaient à rien, ouvrirent leurs portes et sortirent de la ville comme d'habitude. Aussitôt Marius lança sa cavalerie et s'empara de tout sans coup férir. Capsa fut réduite en cendres, ses habitants mis

à mort ou vendus comme esclaves, et le butin partagé entre les soldats vainqueurs.

Une expédition du même genre réussit également à la colonne mobile que commandait, en 1873, le général de Galliffet. Partis de Biskra le 20 décembre, les sept cents hommes dont elle se composait arrivèrent à Ouargla le 8 janvier. Au delà de ce point, chaque fantassin monta sur un chameau fourni par les tribus soumises, et qui portait, en sus de son cavalier, deux guerbas de cinquante litres d'eau. On parcourut ainsi trois cent soixante-deux kilomètres en treize jours pour atteindre l'oasis d'El-Goleab, qui fut immédiatement occupée et soumise. Seulement, plus humain que Marius, M. de Galliffet se contenta de faire compter les seize mille palmiers qui ombragent cet éden, et de baser sur ce chiffre l'impôt que devait payer la tribu rebelle. Cette apparition inattendue du drapeau français fit exactement sur les Arabes le même effet que la prise de Capsa sur les Numides, et « la limite de l'influence française sur les oasis du désert se trouva d'un coup reportée à une centaine de lieues plus au sud. » A. P.

Histoire des troupes suisses au service de France sous le règne de Napoléon Ier, par H. de Schaller, conseiller d'État de Fribourg et député au conseil des États suisses. 1 vol. in-12 de 200 pages, avec deux plans de batailles. (A Fribourg, imprimerie Ant. Henseler, 1882.)

On voit couler le sang de la Suisse à toutes les pages de l'histoire guerrière des grandes nations européennes; mais nulle part dans des tragédies plus fréquentes et plus sombres que chez nous, même sans parler de nos guerres religieuses du temps de la Réforme. Il nous souvient d'avoir lu sur ce dernier sujet une intéressante étude de M. Laugel, à propos d'un ouvrage spécial auquel nous renvoyons le lecteur. De même qu'autrefois, s'il en faut croire les mémorialistes et l'ancien répertoire, il n'y avait pas de porte bien tenue sans la Suisse; de même, dans des temps moins éloignés, il n'y a pas eu pour les briseurs de portes de bonne révolution sans un massacre de Suisses. Le lion de Lucerne le raconte douloureusement à tous les voyageurs de l'univers, et jette ainsi quelque poésie sur le royaume... non, sur la république des aubergistes, à l'hospitalité très montagnarde, mais pas du tout écossaise.

Le consciencieux travail que nous annonçons ne s'égare point dans des exposés ou considérations antérieurs à l'objet où il prétend se circonscrire. Dans une introduction de quelques pages, il reproduit, d'après le général Suzanne, auteur d'une *Histoire de l'infanterie française* (1876-1877), un passage qui sert d'introduction à l'*Histoire de la milice française* publiée, en 1721, par le père Daniel, qui s'exprime ainsi :

« Il s'agit là non seulement de la gloire des particuliers, mais encore de celle de tout le corps; car, faute d'avoir fait ou recueilli de tels mémoires, on saura un jour tout au plus qu'il y a eu un tel régiment dans les troupes de France, mais on ignorera jusqu'à l'origine et jusqu'aux noms des commandants. »

Le général Suzanne ajoute : « J'ai trouvé dans la plupart de ces corps un parfait oubli de ceux qui les avaient commandés autrefois, aussi bien que du temps où ils avaient été créés et des actions mémorables où ils s'étaient particulièrement distingués. »

« Si cet oubli existe dans les armées indigènes et permanentes, observe avec une incontestable justesse M. H. de Schaller, à plus forte raison devons-nous le constater à l'égard des régiments suisses au service de puissances étrangères, dont les actions ont presque totalement échappé aux recherches de nos historiens nationaux. » De là l'origine de cette étude primitivement destinée aux séances d'une Société cantonale d'histoire, et que M. H. de Schaller a très bien fait de livrer à la publicité.

Prenant pour point de départ l'acte de médiation signé à Paris le 19 février 1803, et d'après lequel tous les cantons devaient être organisés le 1er avril suivant, l'auteur nous raconte la solennelle réunion de la Diète helvétique à Fribourg, le 4 juillet 1803. Le général en chef Ney, ministre plénipotentiaire de la République française d'une part, et les commissaires de la Diète suisse, conclurent à Fribourg, le 26 septembre 1803, entre la France et la Suisse, un traité d'alliance défensive, en même temps qu'une *capitulation militaire*. On appelait ainsi les traités conclus entre les cantons suisses et les gouvernements alliés pour la levée des troupes auxiliaires au service des puissances contractantes. Ce nouveau traité d'alliance, conçu par Bonaparte, qui avait justement trouvé les anciennes conditions trop onéreuses pour la Confédération, allait remplacer le traité du 1er août 1798. On lira avec un vif intérêt les faits d'armes des régiments suisses en Italie, où ils tiennent bon contre les Anglais, pendant la maudite campagne d'Espagne et de Portugal, et après le désastre de Baylen; la situation des régiments suisses en France; la campagne de Russie; les passages du Niémen et de la Bérésina; la campagne de 1813; la Restauration et les Cent jours. Les deux plans de bataille sont pris à Polotzk et à la Bérésina.

L. D.

Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne, par M. Émile Grucker. In-8°. Berger-Levrault, éditeur, Paris et Nancy.

Ce livre fait le plus grand honneur à son auteur et à la Faculté des lettres de Nancy, où il occupe la chaire de littérature étrangère; cette faculté de province est une des moins provinciales, et il nous en est venu depuis quelque temps d'excellents travaux, solides et intéressants.

M. Grucker s'attache à démontrer cette thèse que, contrairement à ce qui a lieu d'ordinaire dans le développement des littératures, en Allemagne, la critique précède et provoque les œuvres poétiques.

Il distingue d'abord, et jusqu'au bout, les productions populaires et les compositions en langue litté-

raire. C'est évidemment pour ces dernières seules que la thèse est vraie. L'effort des critiques, en effet, tendait à régulariser, et si l'on nous permet le mot, à canaliser la littérature; quand on regarde en Allemagne, c'est toujours la discipline et le formalisme qu'on voit au premier plan.

Le tort de ces critiques, qui semble par contagion être un peu celui de M. Grucker, est de trop dédaigner la muse populaire, et de se voiler trop aisément la face devant ses libres écarts.

Surtout en Allemagne, où il s'agit avant tout, à l'époque retracée par le savant professeur, de constituer la langue et de la mettre en honneur, il eût peut-être convenu de favoriser, au lieu de la combattre, l'expansion de l'esprit naturel.

On attribue généralement à la guerre de Trente ans l'abaissement moral et littéraire de l'Allemagne. Il avait commencé bien avant. L'imitation lourde des étrangers, particulièrement des Français et des Italiens, et, comme il arrive fatalement, l'imitation des mauvais côtés, tel est le défaut dominant. La langue, comme les modes, est empruntée à la France. Toute la société polie, celle qui donne le ton, parle français et ne cesse d'écrire en français que pour écrire en latin, et *vice versâ*; Leibniz lui-même, malgré son ardent désir de restaurer la langue allemande, est obligé, pour se faire lire, de composer ses ouvrages dans des idiomes étrangers; mais il se donna aussi le plaisir d'écrire dans sa langue nationale, et précisément des opuscules destinés à convaincre ses compatriotes de la nécessité de cultiver cette langue. Avec une parfaite raison, il reconnaît et proclame que la grandeur et la force d'une nation suivent les destinées de sa langue et de sa littérature.

M. Grucker analyse soigneusement les théories qui se sont succédé et se sont combattues depuis Opitz jusqu'à Wolff et Gottsched, en passant par Harsdœrfer et l'école de Nuremberg et la seconde école silésienne, à la tête de laquelle se place le grossier Hoffmannswaldau.

Rien de récréant comme de voir ces lourds esprits, faits pour tracer pesamment des sillons dans l'exégèse de l'érudition sèche, s'essayer à la production poétique dans des cadres *à priori*. Nulle imagination, nulle originalité : l'emploi servile des procédés. De la fin du XVI^e^ à la fin du XVIII^e^ siècle, c'est un balbutiement confus; Luther et Leibniz n'ont pas suffi encore à assurer le règne de la langue; l'imitation de tous les auteurs étrangers anciens et modernes n'a pas fourni le germe d'une conception neuve. Mais il se fait un grand travail de controverse; tous ces gens-là excellent à heurter les idées; et les débris de ces théories incomplètes forment le terreau, pour ainsi dire, où puiseront la vie et la force Gœthe, Kant, Herder, Schiller.

Dans un sujet d'érudition, M. Grucker a su jeter un réel intérêt, même pour des lecteurs encore peu faits à ces hautes études. Il n'a négligé aucun détail piquant, aucun de ces traits de mœurs, de ces épisodes qui assaisonnent la critique sans lui enlever rien de sa sérieuse valeur. N'est-il pas amusant de voir une réunion de princesses et de dames nobles écrire à Honoré d'Urfé qu'elles vont constituer une société pastorale à l'imitation de l'*Astrée* et d'en décrire longuement les raisons? Et de fait il se forma nombre de ces sociétés, à la fois pastorales et littéraires, *la Frugifère, les Vrais amants, l'Académie des Loyales*, etc., bien inutiles d'ailleurs, quand elles ne furent pas même pernicieuses au goût. Pendant longtemps, rien ne se fait qu'à la française, et de là pleuvent les protestations des patriotes teutons. Elle avance peu à peu, cette Allemagne, mais sous l'influence française toujours, qui l'affine, lui donne un peu de ce qui lui manque, la grâce et la vivacité; et de là cette haine héréditaire de la France : on enrage de ne pouvoir rien de complet par soi-même, on veut mal de mort à ce qu'on a admiré trop longtemps.

L'ouvrage de M. Grucker sera lu avec profit, nous osons dire avec plaisir, par ceux qui ne bornent pas leur culture littéraire à la rapide lecture des *Courriers de Paris* de M. Albert Wolf et du roman de la *Revue des Deux Mondes*, qui n'est pas toujours de M. V. Cherbuliez.

P. Z.

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

Fête offerte à M. Guérard, directeur de Sainte-Barbe-des-Champs, par ses anciens élèves. Paris, Chamerot, 1883. 1 vol. in-4°.

Voici une galanterie typographique du meilleur goût, et qu'il appartient au « *Livre* » d'enregistrer dans ses chroniques. Les anciens élèves de Sainte-Barbe-des-Champs se sont réunis pour offrir à leur maître vénéré, M. Guérard, une fête digne de son cinquantenaire. Banquet, musique et comédie, rien n'y manquait, et, la fête terminée, ils ont résolu d'en consacrer le souvenir par un monument durable. Deux aimables avocats, qui sont en même temps des lettrés délicats, MM. Liouville et Pouillet, réunissant

les éléments qu'ils avaient sous la main, ont rédigé un charmant compte rendu de la journée, dont ils ont confié l'illustration à d'anciens camarades, parmi lesquels brille en première ligne M. Louis Leloir. M. de Liphart a dessiné un beau portrait du maître; M. Chamerot a offert ses presses; et il en est sorti, grâce à ce concours de bonnes volontés, une ravissante plaquette, dont le premier exemplaire, tiré sur vélin et splendidement relié, a été offert à M. Guérard. Les amateurs se disputeraient sans doute les deux cent quatre-vingt-dix-neuf exemplaires restants, mais ils étaient souscrits d'avance, et n'ont d'ailleurs pas été mis dans le commerce. En tout cas, il y a là une heureuse idée que nous tenons à mentionner à nos lecteurs. Il s'agit, on le voit, de quelque chose comme la fameuse *Guirlande de Julie*..... à Julie près. M. Guérard nous pardonnera de juger qu'il la remplace sans la faire oublier. E. F.

Le Havre d'autrefois. Reproduction d'anciens tableaux, dessins, gravures, etc., se rattachant à l'histoire de la ville du Havre. Soixante-cinq grandes planches hors texte, fac-similés d'autographes et nombreuses gravures dans le texte. *Eaux-fortes* par MM. Adeline, Boulard, Brunet-Debaines, Flameng, Gaucherel, Greux, Habert-Dys, Lalauze, Lancelot, Sadoux, Toussaint, Yon. *Dessins* par MM. Lancelot, Riou, Sadoux, Scott, Toussaint, etc. *Gravures sur bois*, par MM. J. Huyot, Pannemaker père, etc. *Photogravures* d'après les procédés de MM. P. Dujardin, Goupil et C^ie^, A. Quinsac, etc. *Chromolithographies* de la maison Lemercier et C^ie^. Texte par M. Charles Rœssler, ouvrage publié sous la direction de M. A. Guislain Lemale. Le Havre, Imprimerie du Commerce, 1882-1883. Cinq livraisons en vente. — Prix de la livraison in-4° colombier sur papier superfin des papeteries du Marais : 5 francs; prix de l'ouvrage complet en douze livraisons, après la clôture de la souscription : 100 francs.

Ce titre, que nous avons intentionnellement reproduit dans toute son étendue, met sous les yeux du lecteur les renseignements essentiels sur la valeur d'art et sur la qualité matérielle de cet important ouvrage. Le talent de tous ces graveurs est à juste titre renommé, et la réputation des industriels qui concourent avec eux à son exécution est depuis longtemps établie. De tels noms étant une garantie suffisante à cet égard, il nous reste tout le loisir nécessaire pour examiner le livre en soi, pour en étudier la conception d'ensemble, en juger le plan, voir et dire comment ce plan a été suivi dans ses diverses parties et réalisé dans ses détails.

On connaît l'antagonisme déjà ancien et toujours persistant que les intérêts locaux ont établi entre la basse Seine et la Seine inférieure, entre Rouen et le Havre. La rivalité commerciale qui existe de l'une à l'autre cité normande et donne à chacune d'elles une animation voisine de l'animosité, se transforme sur un terrain plus généreux en une vive et féconde émulation intellectuelle. C'est à ce sentiment toujours un peu jaloux, mais en somme fort excusable, que nous n'hésitons pas à faire remonter l'idée de la publication qui va nous occuper. En bon Havrais qu'il est, l'honorable M. Guislain Lemale, qui aime sa ville et aussi les belles choses et les beaux livres, voyait ses nuits agitées par l'image des lauriers rouennais. Quoi! n'y aurait-il jamais de gloire historique et artistique que pour la vieille cité gothique ? Célébrerait-on toujours et sans jamais s'en lasser cet « entonnoir » de la Normandie!? *Rouen disparu*, *Rouen qui s'en va*, *les principaux édifices de la ville de Rouen*, etc., etc., et la Tour de Beurre, et le Gros Horloge, et Saint-Macloud, et l'Hôtel du Bourgtheroulde, et le Palais de Justice; et jamais, jamais le Havre de la Renaissance et de Louis XIV, la Tour François I^er^, la porte d'Ingouville! C'est qu'en effet l'histoire graphique du Havre n'a pas encore été faite, aucun ouvrage n'a été publié où soient reproduits sous forme de gravures et réunis les anciens monuments de la ville, sa physionomie d'autrefois, les scènes les plus curieuses de ses annales, c'est-à-dire ce qui est devenu aujourd'hui le complément obligé de toute histoire écrite, le commentaire dessiné des descriptions et des récits qui la composent. Tandis que le Havre d'aujourd'hui est assuré que le souvenir de ses monuments actuels et des événements contemporains sera perpétué par les innombrables procédés de l'imagerie moderne, M. Guislain Lemale s'est dit qu'il ne fallait pas laisser le Havre d'autrefois s'enfoncer davantage dans le passé sans laisser de lui-même d'autres témoignages que quelques dessins, quelques estampes, qui se font plus rares chaque jour, abandonnés comme ils le sont à l'irrémédiable dispersion, sinon à la destruction, par l'indifférence et l'incurie de leurs possesseurs.

Les cinq premières livraisons du *Havre d'autrefois* justifient pleinement l'ambition de M. Guislain Lemale, qui veut en faire tout à la fois un livre d'histoire intéressant, un livre d'art et un livre de bibliophile. C'est sous ces trois aspects qu'il convient de l'examiner. — M. Charles Rœssler, membre de la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure, qui en a rédigé les notices, était tout désigné pour cet office, autant par son exacte érudition que par sa parfaite connaissance du pays. Son érudition n'est nullement pédante; elle est intelligente, vivante et souvent aimable. A côté des pièces d'archives et des documents authentiques dont la présence dans un tel livre était imposée, il a su trouver des pages charmantes comme son tableau de la Rue de Paris en 1822, comme l'histoire du passager d'Honfleur ou « bateau de l'hospice », comme les jolies anecdotes sur Cochin, sur Hubert Robert, dit « Robert-le-Diable », et tant d'autres. — Une spirituelle eau-forte de M. Lalauze représentant la porte d'Ingouville en 1632 ouvre le volume. Elle n'a guère de rivales dans les cinq livraisons parues que les excellentes eaux-fortes de M. Sadoux (la Rue de Paris) et de M. Lancelot (l'Entrée de la Citadelle en 1690).

1. Nous écrivons « entonnoir » par euphémisme; les Havrais prononcent « pot de chambre ».

Celles de M. Gaucherel sont assurément fort remarquables aussi, mais d'une froideur excessive, que nous attribuons volontiers à l'extrême respect de l'artiste pour l'exactitude géométrique. C'est pousser trop loin ce respect que de compter minutieusement toutes les tuiles d'un toit, tous les pavés d'un quai et de leur donner une disposition rigoureusement symétrique en même temps qu'une identité absolue de dimension; ce peut être là l'idéal d'un architecte-graveur, ce n'est certainement pas celui d'un véritable peintre-graveur. Parmi les photogravures, celles qui nous paraissent le mieux réussies sont le Port et la Place d'armes en 1776, d'après le dessin de ce charmant Cochin qu'effrayait tant la nécessité de dessiner des vaisseaux et qui est sorti de l'épreuve tout à fait à son honneur; l'Entrée du port en 1783, d'après une vive aquarelle du temps; la Flotte de M. de Tourville, ralliée au Havre après la victoire de Beveziers, le plan terrier du champ de la Fédération en 1790 et en général les gravures de Lebas d'après Descamps qui accompagnent la Relation de l'arrivée du roi en 1749. Cependant nous ne partageons pas de tous points l'optimisme de M. Guislain Lemale au sujet des perfections de la gravure chimique. Sans doute elle a réalisé dans ces dernières années des progrès merveilleux; mais il y a quelque exagération à dire qu'elle reproduit les estampes anciennes avec une fidélité qui défie l'œil le plus exercé; la profondeur et le velouté des noirs lui échappent; il suffit de comparer une des eaux-fortes originales du volume aux meilleures photogravures pour se faire une conviction à cet égard. — Au point de vue typographique nous ne ferons qu'une très légère critique : il nous a semblé que les motifs des têtes de pages et des lettres ornées étaient d'un dessin un peu maigre et par cela même venaient un peu trop gris au tirage. Cette critique ne porte que sur les premières livraisons et n'est plus justifiée dans les dernières.

Nous suivrons la publication du *Havre d'autrefois* avec tout l'intérêt que mérite un ouvrage de cette valeur. M. Guislain Lemale et ses éminents collaborateurs de tout ordre ont fourni là un excellent exemple de bonne et belle décentralisation. Les Havrais peuvent se réjouir, Rouen va être vexé : le chef-lieu sera jaloux de la préfecture.

Bibliographie des Bibliographies, par Léon Vallée, de la Bibliothèque nationale. Première partie : Catalogue des bibliographies générales et particulières, par ordre alphabétique d'auteurs, avec indication complète du titre, des lieu et date de publication, du format, etc. Seconde partie : Répertoire des mêmes Bibliographies, par ordre alphabétique de matières. Paris, Em. Terquem, libraire-commissionnaire, 15, boulevard Saint-Martin, 1883. — Un très beau vol. grand in-8° de VI-773 pag., à 2 col., imprimé chez Kroner frères, à Stuttgart, sur beau papier satiné. — Prix : 25 fr.

Bien souvent déjà, dans les colonnes de cette revue, nous avons constaté les incessants progrès de la science bibliographique, et, presque toujours, nous avons été à même de déclarer que c'est encore dans notre pays que cette attrayante étude est le plus florissante. Le nouvel ouvrage que vient de publier M. Léon Vallée est bien fait pour confirmer pleinement l'opinion que nous avons émise et que partageront assurément tous les travailleurs et bibliophiles qui vont se hâter de l'acquérir.

Le nombre des bibliographies augmentant tous les jours, ces travaux isolés, dit fort justement notre auteur, pour être vraiment utiles, demandent à être réunis par un lien qui les indique aux travailleurs; c'est donc pour satisfaire à ce besoin qu'il a entrepris le pénible labeur dont il nous offre aujourd'hui les résultats. M. Léon Vallée est le premier bibliographe français qui ait rédigé le catalogue des bibliographies générales et particulières; il a eu toutefois à l'étranger des devanciers dont les travaux n'ont pas dû lui être inutiles. Le plus ancien est Francesco Tonelli qui publia, en 1782-1783, sa *Biblioteca bibliographica antica e moderna d'ogni classe et d'ogni nazione* (In Guastalla, Salvatore Costa e compagno, 2 vol. in-4). Cet ouvrage, excellent pour l'époque, est peu connu, bien délaissé maintenant et d'ailleurs médiocrement utile. Le second en date, c'est le Dr Julius Petzholdt, qui fit paraître, en 1866, sa remarquable *Bibliotheca Bibliographica* (Leipzig-Wilhelm Engelmann, in-8 de XII-939 pages), livre admirable, qui n'a point vieilli et qui sera longtemps encore indispensable aux travailleurs. Enfin, en 1877, M. Sabin publiait un ouvrage analogue : *A bibliography of bibliography, or a handy-book about books which relate to books, being an alphabetical catalogue of the most important works descriptive of the literature of Great Britain and America, and more than a few relative to France and Germany* (New-York, Sabin, in-8). Ce dernier répertoire, très peu connu chez nous, ne contient que 1,200 articles environ et s'applique surtout à la bibliographie anglo-américaine.

Il semblerait qu'avec de tels secours la tâche de M. Vallée dût être singulièrement allégée : il n'en est rien, car il n'a pas voulu se borner à compiler, en les coordonnant ensemble, les renseignements recueillis par ses devanciers, en y intercalant d'ailleurs les nouvelles indications qu'il possédait lui-même. Il a d'abord adopté un plan tout nouveau; au lieu de grouper ses articles par époques, régions ou sujets, il s'est contenté de classer purement et simplement par ordre alphabétique des noms d'auteurs, et des premiers mots du titre pour les ouvrages anonymes, les 6,894 articles qui composent la première partie de son travail. Dans la seconde partie, ou, pour mieux dire, dans la table méthodique de son livre, il a classé ses renseignements bibliographiques par ordre alphabétique de matières. Un seul exemple suffira pour bien faire comprendre ce plan, qui n'est assurément pas scientifique, mais qui, par sa simplicité même, permet à chacun de se procurer facilement les renseignements qui l'intéressent : ainsi, si nous voulons connaître la description de la *Bibliographie des Ma-*

Mazarinades, nous chercherons dans la première partie du livre et nous trouverons :

Moreau (*C.*). — Bibliographie des Mazarinades, publiée pour la Société de l'histoire de France. A Paris, chez Jules Renouard, 1850-1851, 3 vol. in-8°. — 4,491.

Mais si, ignorant quel auteur a pu traiter ce sujet, nous voulons savoir s'il a été l'objet d'une bibliographie spéciale, nous nous reporterons à la seconde partie, ou table méthodique, et nous lirons :

Mazarinades.

Bibliographie des Mazarinades, par Moreau 4,491.
Supplément à la bibliographie des Mazarinades, par Socard..... 5,995.

Rien de plus simple, on le voit, rien de plus rapide et de plus commode. Mais là ne se bornent point les mérites du beau travail de M. Léon Vallée.

Considérant « que la Bibliographie des écrivains et des artistes se lie trop intimement à une Bibliographie des Bibliographies pour en être séparée, il l'a comprise dans son répertoire, mais en n'admettant que les articles où se trouve soit la liste des travaux du biographié, soit celle des écrits auxquels il a donné lieu ». Dès lors, ce n'est plus seulement la refonte et la mise au courant des travaux de Petzholdt et consorts que nous a données M. Vallée, c'est encore un complément très utile et devenu bien nécessaire de la *Bio-Bibliographie* d'Œttinger.

Enfin notre auteur a pris la peine de nous indiquer, au moyen d'un astérisque, les articles qu'il a décrits *de visu*, à l'aide des exemplaires de la Bibliothèque nationale; or, plus des trois quarts de ses articles étant précédés de ce signe, il est évident que le nombre des cas où il a puisé ses indications dans les travaux d'autrui est bien restreint.

D'après tout ce qui précède, on voit que le travail de M. Léon Vallée est aussi important qu'utile; c'est un ouvrage qui lui fait grand honneur et, pour notre part, nous le félicitons vivement d'avoir mené à bonne fin une si lourde tâche. Nous étant quelque peu occupé de bibliographie, nous savons quelle patience, quelle abnégation, quel courage exigent ces études si pénibles et cependant si passionnantes; aussi le juste hommage que nous rendons avec tant de plaisir à notre auteur nous encouragera-t-il à lui présenter quelques observations sur les défectuosités que nous croyons remarquer dans son ouvrage.

Voyons d'abord quelques points de détail : M. Vallée a pris la peine de nous dire qu'il considérait comme *pièces* les travaux ayant moins de 48 pages; et, pour ceux-là seuls, il a toujours fidèlement indiqué le nombre des pages. Fort bien, voilà qui est convenu, et tout article ne portant pas cette mention spéciale comprend au moins 49 pages. Est-ce suffisant? Nous ne le croyons pas. M. Vallée n'a pas écrit son livre seulement pour les bibliographes savants qui connaissent presque tous les ouvrages de leur spécialité; ils sont du reste en bien petit nombre et moins que les autres ont besoin d'être exactement renseignés. Mais nous autres profanes, ou demi-profanes, à qui nos moyens ne permettent ni de tout acquérir ni même de tout voir, comment pourrons-nous juger de l'importance d'un ouvrage? Qui nous dira, par exemple, que les *Mélanges littéraires, philologiques et bibliographiques* de G. Peignot dont le titre tient un quart de page, ne forment qu'un modeste in-8° de 167 pages, et que le *Dictionary of Printers and Printings* de C.-H. Timperley, dont le titre est beaucoup moins ronflant, est un gros in-8° de plus de 1,000 pages? Il eût été bien facile, ce nous semble, de donner cette indication intéressante et qui n'eût aucunement grossi le volume, puisque la grande majorité des ouvrages cités par M. Vallée ont été collationnés par lui à la Bibliothèque. Une indication qui, à notre avis, n'eût pas été moins avantageuse pour les ouvrages modernes, c'eût été la mention de leur prix d'origine. Quérard et Otto Lorenz ont eu soin de donner ces renseignements qui, à divers égards, sont incontestablement utiles. En outre, dans bien des cas, il eût été aisé de faire connaître les noms véritables de beaucoup d'auteurs qui ont écrit sous le voile du pseudonyme ou de l'anonyme; cette précaution eût évité de nouvelles recherches au lecteur. Disons encore que, malgré tous ses soins, soit oubli, soit erreur de classement, certains renvois sont inexacts; pour n'en citer qu'un, on lit, page 481 :

ROTH-SCHOLTZ (F.). — Voy. *Vorheidenius* (*J.*). *Imagines et elogia.* — Peut-être avons-nous mal cherché, mais nous avouons n'avoir pu découvrir *J. Vorheidenius*, que nous ne connaissions pas d'ailleurs et que nous continuons à ignorer.

Enfin, et c'est la plus grave observation que nous prendrons la liberté d'adresser à M. Léon Vallée, il nous a paru, après un bien rapide examen, il est vrai, que son livre contient encore des lacunes. Sans parler de minces plaquettes, tirées à petit nombre, souvent non mises dans le commerce, qui ont pu échapper à l'attention de notre auteur, nous avons été surpris de ne point voir figurer dans sa belle étude le *Katalog der Deutscher Literatur* de 1801 à 1868, par Hermann Hoppe (Saint-Pétersbourg, 1874, grand in-8° à 2 colonnes, 1,070 pages), qui est un ouvrage fort important. Nous n'y avons pas trouvé davantage l'indication de ces beaux catalogues de bibliothèques de province, publiés plus récemment; tels sont, par exemple, les travaux de MM. André Touranjou, pour Ajaccio, et H. Gariel, pour Grenoble. Nous n'avons point vu non plus, dans la partie méthodique, de rubrique pour le mot *Tables*, où nous aurions pu voir citer celles du *Correspondant* (par l'abbé Drapier, 1874), de la *Revue des Deux Mondes* (1875), de la *Revue Britannique* (1881), etc., etc. Ces sortes de travaux font cependant partie intégrante du domaine bibliographique; on s'y attache beaucoup aujourd'hui en France et davantage encore en Angleterre, où il existe une association spéciale (*Index's Society*), pour en favoriser le développement. Nous pourrions citer encore une cinquantaine d'omissions de produc-

tions bibliographiques dont la publication ne remonte pas à plus de cinq ou six années. Nous nous étonnons que ces écrits aient pu échapper aux recherches de M. Léon Vallée qui, à la Bibliothèque nationale, est plus que personne à la source de tout ce qui se publie de rare et de curieux.

Que l'auteur veuille bien nous pardonner ces réflexions inspirées par le désir de le servir bien plus que par l'envie de le critiquer. Il a lui-même été au-devant des critiques en sollicitant avec trop de modestie l'indulgence de ses lecteurs. Et, ce qui vaut mieux, il nous annonce déjà un supplément dans lequel il condensera, avec le fruit de ses propres recherches, toutes les communications ou découvertes dont les bibliophiles voudraient bien lui faire part. Nous serions très heureux, en ce qui nous concerne, de pouvoir, le cas échéant, lui être un peu utile.

Son livre, disons-le en terminant, malgré quelques imperfections secondaires, est un ouvrage de grand mérite; il ne dispense pas d'avoir l'ouvrage de Petzholdt, qui est si bon, mais il le complète d'une manière vraiment excellente.

Il serait injuste de ne pas féliciter aussi l'éditeur, M. Em. Terquem, d'avoir entrepris une publication aussi ingrate, au point de vue commercial; il n'a rien négligé pour nous donner un très beau volume et a fait là preuve d'un véritable et rare désintéressement dont tous les bibliophiles ne sauraient trop le remercier.

PHIL. MIN.

Mœurs secrètes du XVIII^e siècle, colligées par Octave Uzanne, avec préface, notes et index. 1 vol. in-8°, Paris, A. Quantin. — Prix : 20 francs.

La collection des *Documents sur les mœurs du* XVIII^e *siècle*, publiée par Octave Uzanne à la librairie Quantin, vient de se terminer de même que les *Petits Conteurs*. Cette dernière collection forme douze volumes, celle-là n'en comprend que quatre grand in-8° : *la Chronique scandaleuse*, *Anecdotes sur madame Du Barry*, *la Gazette de Cythère* et enfin le curieux ouvrage que voici : *les Mœurs secrètes du* XVIII^e *siècle*.

C'est de cette volumineuse correspondance qui a pour titre *l'Espion anglais*, en onze volumes, que M. Uzanne a tiré le livre piquant qu'il nous offre aujourd'hui en fin de collection. Laissant avec soin de côté toutes les longues dissertations sur la politique, la magistrature, l'administration ou la finance, le jeune érudit s'est appliqué à ne réunir ici que des anecdotes, historiettes, aventures de la cour ou de la ville, des notices concernant les théâtres, la littérature ou les arts, et surtout il n'a pas craint d'insérer certaines relations de mœurs très privées qui nous montrent le XVIII^e siècle galant dans tout le naturalisme de ses raffinements. Après des anecdotes curieuses et plaisantes sur *les foires et les spectacles forains*, vient la *Confession d'une jeune fille du siècle*. A l'*Apologie de la secte anandryne*, déjà si nombreuse alors, succède un rapport sur la *Dame Gourdan et sur une femme de qualité arrêtée chez elle ;* puis voici, tour à tour, une résurrection du *Wauxhall d'été et d'hiver*, un croquis des *promenades nocturnes du Palais-Royal*, une longue dissertation *sur la scène française, sur les acteurs et les actrices, sur les querelles des poètes dramatiques avec eux, sur l'Opéra* et ses mœurs de coulisses, sur *le Journal des théâtres*, sur *le Docteur Préval et son spécifique*. — Nous voyons une description exacte de la maison de la célèbre entremetteuse Gourdan et les diverses curiosités secrètes qui s'y trouvent, et nous surprenons un long dialogue entre deux gentilshommes *au sujet des filles les plus célèbres de la capitale*.

Ce volume restera l'expression la plus vivante dans le vice... du Paris d'avant la Révolution. C'est bien le cas de répéter avec l'humoriste Alphonse Karr : *Plus ça change...* — Une très intéressante et instructive notice d'Octave Uzanne, des notes abondantes, un index alphabétique complet des noms cités, encadrent ce volume dans une érudition du meilleur ton, qui devient comme une courtoisie charmante faite au lecteur. M. Quantin a habillé ce livre, comme toujours, en fermier général de l'édition. Eaux-fortes en deux couleurs, vignettes, fleurons, splendeur du texte, rien ne manque de ce qui fait et fera toujours la passion des gens de goût amoureux de beaux et bons livres.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'Académie a décerné dans une de ses dernières séances :

Le prix Vitet, de 6,200 fr., à M. Émile Montégut pour sa traduction des œuvres de Shakespeare.

Il a été décidé que le prix Montbinne, de 3,000 fr., serait partagé entre M. Dupin, le doyen des auteurs dramatiques pour son travail sur la *Jeunesse de Mazarin*, et MM. Noël et Stoullig pour leurs *Annales du théâtre*.

Une longue et fort intéressante discussion s'est engagée sur le choix du sujet pour le prix de poésie de l'année prochaine.

Deux sujets ont été proposés : l'*Idéal* et *Sursum corda;* MM. Émile Augier, Sully-Prudhomme, Sardou, Legouvé, Caro et Nisard ont pris part à cette discussion.

Le vote a donné les résultats suivants : 6 voix pour l'*Idéal* et 7 voix pour *Sursum corda*, qui a été choisi.

Le prix Marcelin Guérin de 1,500 francs a été attribué à M. Louis Favre, archiviste du Sénat, pour son *Histoire anecdotique du palais du Luxembourg*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 20 avril.

Lectures. — Perrot : Comparaison de l'Égypte et de la Chaldée. — Bréal : De la force du mécanisme grammatical.

Ouvrages présentés. — L'*Arsenal du Pirée d'après le devis original des travaux*, par Choisy. — *Les idiomes négro-aryens et malèo-aryens* par Lucie Adam. — *Collection de documents relatifs à la ville de Troyes*, etc., publiée par la Société académique de l'Aube. — *Les Normands en Italie depuis les premières invasions jusqu'à l'avènement de Grégoire VII*, par O. Delarc. — *Anecdotes du* XII^e^ *au* XVII^e^ *siècle*, par P. Marchegay. — *Inventaire du trésor de l'église du Saint-Sépulcre de Paris*, publié par Émile Molinier. — *Les Vols d'autographes et les Archives de la marine et des colonies*, par Jules Flammermont.

Séance du 27 avril.

Lectures. — Lenormant : Mémoire sur la topographie, l'histoire et les antiquités du val di Tegiano. — Perrot : L'Égypte et la Chaldée.

Ouvrages présentés. — Vallée : *Bibliographie des bibliographies.* — Baudouin : *Étude sur le* jus italicum. — Ch. Lucas : *Les églises circulaires d'Angleterre, précédé de notes sur les temples ronds de la Grèce et l'Italie et sur l'église de Saint-Sépulcre de Jérusalem.*

Séance du 4 mai.

Lecture. — M. Bréal : Des mots désignant le droit et la loi en latin.

Ouvrages présentés.—Vincenzo Promis : *Reliquario armenogia esistente nel convento del Bosco presso Alessandria.* — Barbier de Montault : *Le trésor de l'abbaye de Sainte-Croix de Poitiers avant la Révolution.*

Séance du 11 mai.

Lecture. — Comte Riant : La donation d'Orvieto et d'Acquapendente au Saint-Sépulcre et les établissements latins de Jérusalem au x^e^ siècle.

Ouvrages présentés. — Max Muller : *Livres sacrés de l'Orient.* — Bergaigne : *Religion védique d'après les hymnes du Rig-Véda.* — De Lasteyrie : *Jules Quicherat, sa vie et ses travaux.* — Devic : *Le pays des Zendjs.*

Séance du 18 mai.

Lecture. — Lenormant : Exploration archéologique dans le midi de l'Italie.

Ouvrages présentés. — Halévy : *Mélanges de critique et d'histoire relatifs aux peuples sémitiques.* — Hondas et Martel : *Traité de droit musulman.* — Janin : *Les imprimeurs et les libraires dans la Côte-d'Or.*

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 21 avril.

Lecture. — D'Avenel : La chute de la noblesse sous Richelieu.

Ouvrages présentés. — Grad : *Les assurances ou-*

vrières en Allemagne. — Naville : *La physique moderne.*

Séance du 28 avril.

Lecture. — Boutroux : Le caractère de Socrate.

Ouvrages présentés. — Flammermont : *Les vols d'autographes et les Archives de la marine et des colonies.* — Houssaye : *Mémoire sur le nombre des citoyens d'Athènes au v^e^ siècle avant l'ère chrétienne.*

Séance du 5 mai.

Lecture. — Boutroux : Socrate, fondateur de la science morale.

Ouvrages présentés. — H. Maze : *La lutte contre la misère.* — Lyon-Caen : *Études de droit international privé maritime.*

Séance du 12 mai.

Ouvrages présentés. — Vuitry : *Philippe le Bel.* — *Les trois premiers Valois.*

Dans cette séance, l'Académie procède à l'élection de correspondants. Deux places étaient vacantes dans la section de philosophie. Pour l'une étaient proposés en première ligne M. Herbert Spencer, et, en deuxième ligne, M. Flint. M. Herbert Spencer est élu. Pour la seconde place, en première ligne, M. Ferri, et, en deuxième ligne, M. Bonghi; M. Ferri est élu.

La section d'économie politique avait à remplacer M. Newmarch, décédé. Elle présenta, en première ligne, M. Fawcett et en deuxième ligne, *ex æquo*, MM. Grad et Walker. M. Grad est élu.

Séance du 19 mai.

Ouvrages présentés. — Hœtzel : *La peine de mort considérée dans son développement historique au point de vue de la civilisation.* — Torrès Campos : *Principes du droit international et du droit extra-territorial d'Europe et d'Amérique.* — Reynald : *Louis XIV et Guillaume III; histoire des deux traités de partage et du testament de Charles II, d'après la correspondance inédite de Louis XIV.*

ACADÉMIE DES SCIENCES.

L'Académie vient de nommer, par la voie du scrutin, les commissions de prix chargées de juger les concours de l'année 1883.

Le dépouillement a donné les résultats suivants :

Prix Barbier. — MM. Gosselin, Chatin, Vulpian, Paul Bert et Larrey.

Prix Desmazières. — MM. Duchartre, Chatin, Trécul, Cosson et Van Tieghem.

Prix La Fons-Mélicocq. — MM. Duchartre, Van Tieghem, Trécul, Chatin et Cosson.

Prix Thoré. — MM. Blanchard, Alph. Milne-Edwards, de Quatrefages, de Lacaze-Duthiers et Van Tieghem.

Prix Bordin (structure et variations des végétaux). — MM. Duchartre, Chatin, Van Tieghem, Cosson et Trécul.

Prix Bordin (paléontologie, botanique ou zoologie de la France ou de l'Algérie). — MM. Alph. Milne-Edwards, A. Gaudry, de Quatrefages, Hébert et Duchartre.

La Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France, qui a tenu, dans la salle des cours d'archéologie, à la Bibliothèque nationale, son assemblée générale annuelle, a procédé à l'élection de douze membres sortants du conseil d'administration.

MM. Léopold Delisle, Alfred Bonnardot, Émile Egger, Gustave Vagniez, Arthur Giry, Albert Laverne, Siméon Luce, A. de Montaiglon, Tisserand, Charles Tranchant, Th. Varquer, ont été réélus.

M. Auguste Vitu a été élu par 37 voix sur 41 votants, en remplacement de M. Gabriel Monod qui ne se représentait pas.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

M. Ulysse Robert, archiviste paléographe, attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, est chargé d'examiner les collections des manuscrits conservés dans les bibliothèques municipales, de se rendre compte de leur nombre, de leur importance, de la manière dont ils sont tenus et catalogués, et de procéder au récolement de l'inventaire de ces documents.

Le British Museum a reçu de Pékin huit volumes contenant des fragments d'ouvrages chinois imprimés au XIII^e^ siècle. Les caractères employés étaient en bois et taillés très inégalement quant à l'élégance et à la netteté; le papier est ce même papier de Chine que chacun connaît. Les volumes paraissent avoir été conservés avec beaucoup de soin. Ils faisaient partie de la bibliothèque d'un prince chinois condamné à mort pour intrigues politiques.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Il vient de paraître à la librairie Germer Baillière : 1° le cinquième volume de l'*Histoire illustrée du second empire*, de Taxile Delord. Il comprend le récit des événements des années 1867 à 1869 et s'arrête à la formation du ministère Olivier; 2° *les Maladies de la volonté*, par M. Th. Ribot, qui a, dans ce travail,

essayé pour la volonté ce qu'il avait fait précédemment pour la mémoire.

M. le comte de Paris vient de faire paraître les cinquième et sixième volumes de l'*Histoire de la guerre civile aux États-Unis.*

M. Ravaisson vient de faire paraître le quatorzième volume des *Archives de la Bastille.* Il renferme des pièces fort intéressantes pour l'histoire des mœurs et les affaires du jansénisme au XVIII^e^ siècle.

La librairie Ghio réédite le *Journal de la Belgique en 1815.* Cette réédition est la réimpression fidèle du journal qui fut l'organe des alliés et le moniteur officiel du gouvernement hollandais. En parcourant ce journal on retrouve tous les événements importants de l'année 1815 décrits, au jour le jour, avec leur physionomie propre et sous l'impression du moment.

La librairie Elliot-Stock, de Londres, a mis en vente une reproduction fac-similé de la première édition de *Robinson Crusoé,* par Daniel de Foë, publiée en 1719. Les exemplaires de cette édition sont devenus si rares qu'ils se sont déjà vendus à 1,250 et 1,500 fr. l'exemplaire.

Un éditeur de New-York vient de publier une *Bible de famille* « expurgée de tous les passages ou scabreux ou d'une authenticité douteuse ou inutiles au point de vue théologique ou moral ». Au texte seront joints, en manière de commentaires et d'éclaircissements, des passages empruntes aux livres sacrés des peuples non chrétiens.

PUBLICATIONS ANNONCÉES
OU EN PRÉPARATION

M. Charles Henry doit prochainement publier des *Lettres et opuscules inédits de d'Alembert.*

Ce volume doit faire suite à la *Correspondance inédite de Condorcet et de Turgot* qui vient de paraître, et aux *Lettres inédites de M^lle^ de Lespinasse,* qui sont sous presse.

M. Ch. Henry serait très reconnaissant aux personnes qui voudraient bien lui communiquer, 22, rue Berthollet, les autographes inédits de d'Alembert qu'elles pourraient posséder.

On annonce que M. Luchaire, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, fera prochainement paraître à la librairie Picard une *Histoire des institutions capétiennes.*

De son côté, M. Noël Valois, archiviste aux Archives nationales, prépare un *Inventaire des arrêts du Conseil d'État sous le règne de Henri IV.*

Dans la *Bibliographie de Stendhal* qu'il doit nous donner dans quelque temps, M. H. Cordier publiera des notes manuscrites de Henri Beyle sur les pièces de Molière. Ces notes, quelques-unes fort lestes, se trouvent dans un exemplaire de l'édition Petitot en six volumes des Œuvres de Molière, exemplaire qui appartient à M. de Lovenjoul.

La librairie de l'Art annonce comme ayant sous presse ou en préparation les ouvrages suivants :

Le Théâtre contemporain ; les Sculpteurs contemporains ; les Portraitistes anciens, les Portraitistes contemporains ; les Paysagistes contemporains.

Le prince Roland Bonaparte prépare un ouvrage d'études anthropologiques qui doit paraître prochainement.

La Société littéraire et artistique la Pomme va faire paraître un bulletin trimestriel : *la Pomme et les Pommiers.*

Le prince Gortschakoff a laissé de nombreux documents autobiographiques qui seront prochainement publiés.

M. Scartazzini doit publier sous peu la *Canzionera* de Pétrarque et une édition critique de la *Vita di Dante,* de Boccace, accompagnée de recherches historiques et critiques très détaillées.

Un Italien, M. Bernardini, travaille à un dictionnaire de tous les journaux du monde. Chaque article contiendra l'histoire du journal, ses opinions, la liste de ses rédacteurs, etc.

La librairie Osgood, de Boston, annonce la prochaine publication d'une *Vie de Longfellow,* par le frère du poète.

NOUVELLES DIVERSES

Il vient de paraître à Genève une brochure qui a pour titre : *la France! — Un lieutenant général du royaume!*

Cette brochure, qui a une certaine analogie avec les articles publiés récemment par M. Hervé, n'a pas été admise à franchir la frontière.

M. Léopold Delisle, conservateur de la Bibliothèque nationale, a informé M. le ministre de l'instruction

publique qu'il venait d'être avisé par la Société des *Trustees* de Londres que celle-ci, ayant fini de traiter avec les héritiers de lord Ashburnam l'acquisition des manuscrits qui étaient à sa convenance, elle n'avait plus à intervenir dans la rétrocession des manuscrits composant les fonds libres.

Si le gouvernement français veut poursuivre l'acquisition de ces derniers, il devra s'aboucher directement avec la succession Ashburnam.

En présence de ce nouvel incident, le gouvernement a différé le dépôt de la demande de crédit de 600,000 fr. qu'il avait préparée en prévision de cette acquisition.

Il y a quelque temps, une commission nommée sur la proposition du ministre de la marine a été chargée d'examiner la situation des archives de la marine et des colonies, de proposer les mesures à adopter en ce qui les concerne, et de surveiller ensuite, d'une manière permanente, leur administration. Mais plusieurs d'entre ses membres étant empêchés, soit par leurs occupations, soit par leur état de santé, de prendre une part active aux travaux de la commission, le ministre a jugé utile de porter leur nombre de douze à dix-huit.

Les nouveaux membres qu'il vient de désigner sont :

MM. Paul de Rémusat, sénateur; Marcellin Pellet, député; Himly, doyen de la Faculté des lettres de Paris; Georges Picot, membre de l'Institut; Servois, inspecteur général des archives départementales; Sorel, secrétaire général de la présidence du Sénat.

M. Léon Renard, bibliothécaire du ministère de la marine et des colonies; Henri Béraldi, sous-chef de bureau au ministère de la marine et des colonies, sont secrétaires de cette commission, avec voix consultative.

La commission des auteurs et compositeurs dramatiques a formé son bureau, pour l'exercice 1883-84, de la manière suivante :

Président : M. Camille Doucet.
Vice-présidents : MM. Sardou, Halévy, Claretie.
Secrétaires : MM. Beaumont, Ohnet.
Trésorier : M. de Najac.
Archiviste : M. Guiraud.

M. Tourneux, délégué par le ministre de l'instruction publique pour remplir en Russie une mission relative à une recherche de manuscrits, a découvert un ouvrage manuscrit attribué au mathématicien Clairault, mort en 1765. Cet ouvrage traite de notions de mathématiques à l'usage des enfants. Que l'auteur de ce traité soit Clairault, c'est là un point au moins douteux, d'après M. Bertrand, de l'Académie des sciences; mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce manuscrit a été envoyé à l'impératrice Catherine par Diderot et que celui-ci l'attribuait à Clairault.

LE PLUS HAUT PRIX PAYÉ JUSQU'ICI POUR UNE ESTAMPE.

Dans une vente importante de gravures anciennes, chez MM. Sotheby, à Londres, une eau-forte de Rembrandt y a été adjugée à un prix sans précédent dans l'histoire des ventes d'estampes. Cette eau-forte est un des rarissimes exemplaires de premier état du portrait du Dr Arnoldus Tholinex, connu sous les noms de « l'avocat Tolling » et de « Petrus van Tol ». Il n'y a que quatre ou cinq exemplaires connus de cet état, dont trois appartiennent à des collections publiques, et l'exemplaire dont il s'agit a une histoire bien connue de tous les amateurs d'eaux-fortes de Rembrandt. Aussi cette gravure, venant après une pièce adjugée 33 livres, a-t-elle été mise à prix à 500 livres sterling. La lutte a commencé immédiatement entre deux marchands célèbres : M. Colnaghi, de Londres, et M. Clément, de Paris. Au prix de 800 livres, M. Colnaghi a abandonné la lutte; mais sa place a été reprise par M. Noseda, qui, à son tour, a lâché pied lorsque, au milieu des applaudissements de l'assistance, les enchères sont arrivées à 1,100 livres. M. Addington, un vieux collectionneur, a poussé les enchères à 1,200 livres et est allé jusqu'à 1,500. Enfin M. Clément a poussé jusqu'à 1,510 livres sterling (37,750 francs) et l'estampe lui a été adjugée.

On prétend qu'il agissait pour le compte de M. Dutuit, le célèbre collectionneur rouennais, qui a déjà payé 29,500 francs pour un exemplaire de premier état de la *Pièce aux cent florins*. Ces deux prix sont les plus élevés qui aient jamais été payés pour des estampes.

M. Alfred Le Petit a adressé à plusieurs journaux la lettre suivante :

18 mai 1883.

« Mon cher monsieur,

« Au moment où l'interpellation sur le monopole de la maison Hachette va avoir lieu, ne croyez-vous pas utile de faire connaître ce qui suit?

« Mon livre : *la Vie drôlatique des Saints*, vient de subir le même refus de vente dans les gares que celui de M. Guy de Maupassant, mais ce n'est pas tout; ayant envoyé une annonce de ce volume au *Journal de la Librairie*, elle m'a été retournée avec refus d'insertion.

« A la suite de ce refus, je suis allé trouver M. Blanchot, secrétaire du journal, qui m'a déclaré « qu'aujourd'hui on ne respectait plus rien », et que le cercle de la librairie, dont M. Hachette est président, ne pouvait aider à la propagation d'œuvres de cette sorte.

« Voici donc qui est bien entendu : le *Journal de la Librairie* ne veut ressembler en rien à l'épicier qui vend ses pruneaux à tout le monde; lui ne vend ses annonces qu'aux gens bien pensants. »

« Agréez, mon cher monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

« Alfred Le Petit. »

Le mois dernier a eu lieu l'inauguration de la statue d'Edgar Quinet à Bourg-en-Bresse, sous la présidence du sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur.

La statue, placée sur la promenade appelée le Quinconce, est d'Aimé Millet. Edgar Quinet est représenté dans une attitude de causerie familière, tenant un livre dans la main gauche qui s'appuie sur le fauteuil et complétant une explication de la main droite. Sur le socle à quatre faces sont gravées en lettres d'or les inscriptions suivantes :

Sur la première face :

A EDGAR QUINET

1883

Sur la seconde :

La Grèce moderne 1830 — Ahasvérus 1833
Allemagne et Italie 1836
Prométhée 1838 — Génie des religions 1842
L'ultramontanisme 1844
Le Christianisme et la Révolution française 1845
Les Révolutions d'Italie 1848

Sur la troisième :

Philosophie de l'Histoire de France 1855
Histoire de mes idées 1858
Merlin l'enchanteur 1860
La Campagne de mil huit cent quinze 1862
La Révolution 1865
La Création 1868 — La République 1872
L'Esprit nouveau 1875

Sur la quatrième :

Né à Bourg, le 3 février 1803
Membre de l'expédition scientifique de Morée 1828
Professeur à la Faculté des lettres
de Lyon en 1838
Au Collège de France en 1841
Représentant de l'Ain à la Constituante en 1848
A la Législative en 1849 — Exilé en 1852
Rentré en 1870 dans Paris assiégé
Député de la Seine en 1871
Mort à Paris le 27 mars 1875

Voici la curieuse épitaphe que Benjamin Franklin, dont les États-Unis viennent de célébrer l'anniversaire, avait composée pour lui-même, dès l'âge de vingt-trois ans, avec des termes empruntés au métier d'imprimeur qu'il exerçait alors :

Ci-gît
Nourriture pour les vers,
le corps de
BENJAMIN FRANKLIN
imprimeur,
Comme la couverture d'un vieux livre
Dont les feuillets sont déchirés,
Dont la reliure est usée.
Mais l'ouvrage ne sera pas perdu;
Car il reparaîtra, comme il le croit,
Dans une nouvelle édition,
Revue et corrigée
Par L'AUTEUR.

Richard Wagner, pendant les trois dernières années de sa vie, a dicté à sa femme son autobiographie.

L'ouvrage, qui forme quatre volumes, a été imprimé à Bâle, en Suisse, et tiré à *trois* exemplaires seulement; les placards, les épreuves, les tierces, en ont été scrupuleusement détruits.

De ces trois exemplaires, l'auteur en avait gardé un pour lui, un autre était destiné à son fils et le troisième est la propriété de son beau-père, Franz Liszt.

Dans la bibliothèque du marquis de Salamanca, qui sera prochainement mise en vente, on a trouvé un grand nombre de documents originaux et de pièces autographes qui ont rapport à l'invasion française de 1808 en Espagne. Parmi ces documents figurent des décrets rendus par l'empereur Napoléon Ier et sa correspondance officielle avec son frère Joseph, Joachim Murat et d'autres personnages importants de l'époque.

NÉCROLOGIE

M. Jules Sandeau, membre de l'Académie francaise, est mort le 4 avril.

Depuis plusieurs mois, atteint du diabète, l'illustre écrivain avait dû garder le lit. A cette maladie étaient venues se joindre la jaunisse et une pneumonie.

Il était âgé de soixante-douze ans.

M. Léonard-Sylvain-Jules Sandeau était né à Aubusson (Creuse), le 19 février 1811.

M. Jules Sandeau vint à Paris pour y étudier le droit; mais ses relations avec la jeune Mme Dudevant le tournèrent vers la littérature. Ils débutèrent en commun vers 1831 par un roman intitulé *Rose et Blanche* que l'on retrouve dans les œuvres de George Sand, qui lui prit dès lors la moitié de son nom.

La vie de Jules Sandeau est restée depuis consacrée aux travaux littéraires. Il a été élu membre de l'Académie française, en remplacement de Charles Brifaut, le 11 février 1858, et fut reçu par M. Vitet. En 1853,

il devint conservateur de la bibliothèque Mazarine. Nommé en outre, en 1859, bibliothécaire du palais de Saint-Cloud, il obtint une indemnité de 2,000 fr. de rente pour cette suppression d'emploi (avril 1873). Décoré de la Légion d'honneur en avril 1847, il a été promu officier le 13 août 1858.

Ses œuvres se composent de *Mme de Sommerville* (1834); *les Revenants* (1836); *Marianna* (1839); *le Docteur Herbeau* (1841); *Mlle de Kéroare* (1842); *Vaillance et Richard* (1843); *Fernand* (1844); *Catherine* (1845); *Valreuse* (1846); *Mlle de la Seiglière* (1848); *Madeleine* (1848); *la Chasse au roman* (1849); *Un héritage* (1850); *Sacs et Parchemins* (1851); *le Château de Montsabray* (1853); *Olivier* (1854); *la Maison de Penarvan* (1858); *Un Début dans la magistrature* (1862); *la Roche aux Mouettes* (1871); *Jean de Thommeray, le Colonel Évrard* (1873); *Un Jour sans lendemain*, etc.

La plupart de ses romans ont paru dans *la Mode, la Revue des Deux Mondes* et autres recueils; ils ont été souvent réimprimés.

Jules Sandeau a donné au théâtre : *Mlle de la Seiglière*, comédie en cinq actes (Français, 1851); *la Maison de Penarvan* (Français, 1863), etc. Il écrivit avec Émile Augier, *le Gendre de M. Poirier*, quatre actes (Gymnase, 1854), qui fut le plus grand succès dramatique dû à cette collaboration; *la Pierre de touche*, cinq actes (Français, 1854); *Ceinture] dorée* (Gymnase, 1855); *Marcel*, drame en un acte (Français, 1872), avec M. Decourcelle; *Jean de Thommeray* (Français, 1873), avec Émile Augier, pièce tirée de son propre roman, etc.

M. Jules Amigues, né à Perpignan en 1829, est mort à Paris le 30 avril dernier. Il commença à marquer dans le journalisme comme correspondant occasionnel du *Temps* en Italie. En 1864, il fut chargé de la correspondance politique du *Moniteur universel* et en même temps à *la Presse*. En 1869, M. Amigues resta attaché à la rédaction du *Moniteur*, devenu feuille indépendante; il s'en sépara au mois de juillet suivant pour fonder un journal dont la préfecture de police refusa de recevoir le titre : *la République*. Il avait été décoré de la Légion d'honneur en 1867.

Depuis le 4 septembre, M. Amigues a continuellement servi la cause bonapartiste par sa collaboration aux divers journaux du parti et par d'actives démarches pour lui recruter des auxiliaires.

Il a publié un grand nombre d'écrits, entre autres : *l'Église et les Nationalités* (1860); *les Amours stériles*, nouvelles (1865); *les Fêtes romaines illustrées* (1867); *Épître au peuple, comment l'Empire reviendra* (1872); *On demande un dictateur* (1873); *l'Homme de Sedan et les hommes de Septembre* (1873); *Rossel* (1875).

M. Jules Amigues avait voulu aussi aborder le théâtre; il fit représenter, en 1870, à la Comédie-Française un drame historique en vers : *Maurice de Saxe*. Ce drame, qu'il avait écrit en collaboration avec M. Marcellin Desboutin, n'eut qu'un succès d'estime.

Il avait lu dernièrement à la Comédie-Française *la Comtesse Frédégonde*, drame en vers; il laisse en manuscrit un *Don Juan d'Autriche*, et une *Bianca Capello*, inachevée.

Dans ces derniers temps, M. Jules Amigues avait donné au *Figaro* quelques articles sous le pseudonyme de *Sybil*.

M. le baron Blanquart de Bailleul, intendant militaire en retraite, vient de s'éteindre à Veneuil (Seine-et-Oise). Il était né à Calais le 26 décembre 1790 et avait assisté aux batailles de Wagram, de Leipzig, de Waterloo, etc. Il était commandeur de la Légion d'honneur depuis 1850. M. Blanquart de Bailleul avait publié récemment un ouvrage sous ce titre : *le Portefeuille d'un nonagénaire*, qui présente un certain intérêt historique.

On annonce la mort d'un journaliste de talent, M. du Bouzet, collaborateur du *Temps* et de *la Paix*. Il a donné de nombreux articles dans l'ancienne *Revue moderne*.

L'Institut de France vient encore de perdre l'un de ses membres.

M. Jacques-Antoine-Charles Bresse, né à Vienne (Isère), le 9 octobre 1822, est décédé, le 22 mai, en son domicile, rue de l'Odéon, 5. Il [fut élu membre de l'Académie des sciences (section de mécanique), le 31 mai 1880, en remplacement du général Morin. Il était officier de la Légion d'honneur.

Ses remarquables travaux lui valurent le prix de mécanique fondé par le général Poncelet.

Parmi ses meilleurs travaux, mentionnons ses *Recherches analytiques sur la flexion et la résistance des pièces courbes*, sur *le Calcul des moments de flexion dans une poutre à plusieurs travées*, sur *les Propriétés hydrostatiques des vannes pressées par l'eau d'un seul côté*.

La mort a récemment enlevé à la science et à ses travaux Pierre Carbonnier, qui était un naturaliste zélé et un savant laborieux.

Pierre Carbonnier est né à Bergerac en 1829; il quitta sa ville natale à l'âge de dix-sept ans et commença sa carrière à Marseille, où il s'occupa de pisciculture, se lia avec plusieurs savants et ne tarda pas à acquérir une véritable notoriété. Il s'établit à Paris en 1855, et ses travaux en ont fait l'un des premiers pisciculteurs français.

Ses mémoires sur l'histoire zoologique du poisson de la Chine, *le Macropode*, sur *le Transport des poissons vivants*, sur *la Reproduction et le développement du poisson télescope*, sur *la Nidification du poisson arc-en-ciel*, sur *le Gourami et son nid*, ont à plusieurs reprises attiré l'attention des naturalistes. Carbonnier était un travailleur passionné et convaincu, qui aimait la science pour la science elle-

même. Il dirigea en 1878 les travaux de l'aquarium du Trocadéro, qui fut une des curiosités de l'Exposition universelle; c'est à la suite de cette belle installation qu'il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Il a publié de nombreux mémoires dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* et dans le *Bulletin de la Société d'acclimatation.*

Le corps médical de Paris vient de perdre un de ses membres les plus distingués.

M. Martin Damourette vient de succomber à l'âge de soixante et un ans.

Il a publié d'excellentes études expérimentales sur l'action physiologique du bromure de potassium, sur celle de la ciguë, sur l'ésérine, etc. Il laisse de nombreuses notes, qui formeront un précieux recueil posthume.

Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Aristide Dupuis, qui a succombé à une pleurésie pulmonaire.

Ancien professeur de sylviculture à l'école de Grignon, Aristide Dupuis avait étudié à fond toutes les branches de la science agricole.

On lui doit plus d'une publication utile, entre autres un petit livre fort apprécié intitulé : *Plantes et jardins,* qui est dans toutes les bibliothèques de jeunes filles.

Il était aussi l'un des principaux rédacteurs du *Dictionnaire Larousse;* il a écrit pour cette vaste encyclopédie un très grand nombre d'excellents articles sur l'agriculture et la botanique.

Ajoutons que M. Dupuis se délassait de ses études agronomiques par des recherches de linguistique. Il laisse quantité de notes qui, réunies et arrangées, formeraient un livre des plus curieux; elles sont destinées à compléter, à rectifier sur bien des points les travaux parus récemment sur l'étymologie et la formation des mots.

M. d'Esterno, vice-président de la Société d'économie politique, qui vient de mourir à Paris, était âgé de soixante-dix-sept ans.

Son nom se rattache à la renaissance des études économiques en France.

Son œuvre est considérable; citons entre autres ouvrages : *Des Banques départementales en France; Avis au conseil général de l'agriculture sur l'irrigation; De la Misère, de ses causes, de ses remèdes; Programme des chambres consultatives d'agriculture; du Vol des oiseaux; des Privilégiés de l'ancien régime et des Privilégiés du nouveau.* Il était collaborateur du *Journal d'agriculture pratique* et du *Journal d'agriculture.*

Il avait écrit en 1882 les *Essais poétiques* et quelques mois avant sa mort, il publia un volume intitulé *la Femme,* où l'humour, l'esprit gaulois mêlé au sentiment des convenances, contrastaient avec certaines publications trop lues aujourd'hui.

M. Octave Fouque vient de mourir subitement.

L'année dernière, il publiait ses *Révolutionnaires de la musique,* important travail qui restera une mine de renseignements sur Berlioz et ses prédécesseurs, Lesueur en tête, sur Richard Wagner et les musiciens russes contemporains.

En 1881, il avait donné une *Histoire du théâtre Ventadour.*

L'écrivain préparait une étude sur le chanteur Gélyotte.

Nous apprenons la mort à Bourges de M. le baron de Girardot, l'archéologue connu, décédé à l'âge de soixante-deux ans. Né à Paris, M. de Girardot fut successivement conseiller de préfecture à Bourges, sous-préfet à Montargis, puis secrétaire général à Nantes.

En 1840, il fut élu membre de la Société des antiquaires de France. Il a publié de nombreux travaux archéologiques, parmi lesquels un intéressant *Essai sur les Assemblées provinciales de 1778 à 1790.*

Émile de la Bédollière, qui fut longtemps rédacteur du *Siècle* et du *National,* a succombé le mois dernier, à la suite de plusieurs congestions cérébrales.

Émile Gigault de la Bédollière était né à Amiens, le 24 mai 1812. Neveu du comte L. Gigault de la Bédollière de Bellefont, dont il prit le second nom, il suivit quelque temps les cours de l'École des chartes et débuta dans la littérature, en 1833, par une *Vie politique du marquis de La Fayette,* qui lui valut l'accès des journaux. Attaché au *Siècle,* avec le titre de bibliothécaire, il fut chargé, en 1850, du courrier quotidien de ce journal. En 1857, il se porta sans succès candidat de l'opposition aux élections du Corps législatif. Aux approches des élections générales de 1869, M. de la Bédollière fut l'un des fondateurs d'un journal politique quotidien de grand format et à cinq centimes, *le National,* où il rédigea le bulletin quotidien et de nombreux articles désignés aux hostilités du parti clérical.

On cite principalement de M. de la Bédollière : *Soirées d'hiver* (1838); *la Sirène* (1845); *Histoire de la garde nationale* (1848); *le Nouveau Paris, histoire des vingt arrondissements de Paris; Naples et Palerme, ou l'Italie; Histoire de la guerre de 1870-71; Bazaine et la capitulation de Metz* (1873); *Histoire générale des peuples anciens et modernes* (1879).

M^me^ Lockroy, mère du député, est morte le mois dernier. Elle a donné, il y a quelques années, chez Hetzel, un excellent ouvrage : *Contes à mes nièces.*

On annonce la mort de Michel Masson, l'auteur dramatique bien connu. Il était né en 1800.

Parmi ses ouvrages les plus remarqués, nous citerons : *le Maçon, les Contes de l'atelier, Marceau, les Orphelins du pont Notre-Dame, Marianne, la Mendiante.*

Il avait été successivement danseur au théâtre Mont-Thabor, commis de librairie, ouvrier lapidaire et même garçon de café. Il débuta comme journaliste au *Figaro* en 1824, puis écrivit dans *le Mercure* et *la Lorgnette.*

Nous apprenons la mort de M. Nigon de Berty, avocat à la Cour d'appel.

Ancien magistrat, il s'était fait inscrire au barreau de Paris en 1861. M. Nigon de Berty était âgé de quatre-vingt-deux ans. Il laisse un ouvrage estimé, l'*Histoire de la liberté individuelle.* Il était le dernier représentant d'une ancienne famille du parlement de Paris.

M. Elzéar Pin, sénateur républicain de Vaucluse, ancien représentant du peuple, a succombé le mois dernier à une hypertrophie du cœur.

Né à Apt (Vaucluse) le 9 août 1813, il s'occupa de bonne heure de littérature et spécialement de poésie. Collaborateur de plusieurs journaux littéraires, il publia un volume de *Poèmes et Sonnets* (Paris, 1839), qui attira sur lui l'attention publique. En même temps il se livrait aux travaux agricoles et se jetait dans la politique qui l'absorba depuis lors.

M. Louis Viardot est mort à Paris le mois dernier. Il était âgé de quatre-vingt-trois ans.

M. Viardot se destinait à la magistrature; mais à la suite d'un voyage en Espagne, il quitta le barreau pour les lettres et débuta par le journalisme. Il écrivit dans le *Globe,* dans le *National,* et plus tard, en 1836, il collabora au *Siècle.*

En 1841, il fonda la *Revue indépendante* avec Pierre Leroux et George Sand.

Il fut directeur du Théâtre-Italien, où il engagea le chanteur Mario et la sœur de la Malibran, Mlle Pauline Garcia, qu'il épousa en quittant la direction du théâtre.

Depuis 1832, époque à laquelle parut son *Essai sur l'histoire des Arabes et des Maures en Espagne* jusqu'en 1877, Louis Viardot a publié un grand nombre d'ouvrages, les uns sur l'Espagne, les autres sur les musées d'Europe.

Il a, en outre, traduit le *Don Quichotte* et les *Nouvelles* de Cervantes; l'*Histoire du soulèvement d'Espagne,* par le comte de Toreno; le roman de *Nicolas Gogol* de Tourgueneff; les poésies de Pouchkine, et il a collaboré à la *Revue des Deux Mondes,* à la *Revue de Paris,* au *Musée de Paris,* etc.

Les lettres arabes et musulmanes ont fait une cruelle perte en la personne de M. Dozy, professeur à l'Université de Leyde. M. Dozy était certainement l'un des orientalistes les plus distingués d'Europe.

Il naquit à Leyde le 21 février 1820, d'une famille d'origine française, venue en Hollande en 1647. En 1837, Reinhart-Pieter Dozy, âgé seulement de dix-sept ans, fut inscrit comme étudiant, section des lettres, sur les registres de l'Académie de Leyde. A peine docteur, il fut commis, en qualité de conservateur, à la garde de la magnifique collection des manuscrits orientaux de la Bibliothèque de Leyde. En 1850, nommé d'abord professeur extraordinaire, ensuite professeur ordinaire à l'Académie, il fut chargé d'enseigner l'histoire.

Mais Dozy mettait à contribution les loisirs que lui laissait l'enseignement pour poursuivre ses études de prédilection. Déjà, son *Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes* (Amsterdam, 1845) avait attiré sur lui l'attention du monde savant, attention qu'il ne cessa de mériter par la publication d'une série d'œuvres remarquables ayant pour objet la littérature et l'histoire des Arabes. Nous citerons : *Scriptorum Arabum loci de Abbadidis* (Leiden, 1845-63); sa brochure sur *Abdul-Wahid and Marrek,* son *History of the Almoravidès* (Leiden, 1849); *Ibn-Badrun's,* commentaire historique sur l'histoire et la littérature d'Espagne pendant le moyen âge (Leiden, 1849); et son ouvrage capital : *Histoire des musulmans d'Espagne jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Almoravides.*

Le Dr Brentano, qui composa de nombreux écrits sur l'emplacement de l'ancienne Troie, est décédé dernièrement à Francfort-sur-le-Mein.

On annonce la mort à Darmstadt du savant linguiste et ethnologue Diefenbach, né à Ostheim en 1806. Voici la liste de ses ouvrages : *Ueber die romanischen Schrifsprachen* (1837); *Ueber Leben, Geschichte und Sprache* (1835); *Ueber eine mittelhochdeutsche Bearbeitung der Sage von Barlaam und Josaphat* (1836); *Celtica* (1839-42); *Origines Europæ* (1861); *Vergleichendes Wœrterbuch der gothischen Sprache* (1846-51); *Vorschule der Vœlkerkunda und der Bildungsgeschichte* (1864). Citons encore sa *Pragmatische deutsche Sprachlere* (1847); son *Mitellateinisch-hochdeutsch-bœhmisches Woerterbuch* (1846); son *Glossarium latino-germanicum mediæ et infimæ ætatis* (1857) qui forme un supplément au grand ouvrage de Du Cange; la suite de cette publication : *Novum glossarium latino-germanicum mediæ et infimæ ætatis* (1867); un *Vœlkerkunda Osteuropas* (2 vol. 1880). Diefenbach avait publié, en outre, un très grand nombre d'articles et d'études sur différents points de la politique et de la religion, spécialement sur ce qu'on nomme le *Deutsch katholizismus* et quelques œuvres d'imagination, nouvelles et romans.

Il vient de mourir à Tubingue un professeur distingué, M. Ad. von Keller, auteur d'un ouvrage sur les anciennes légendes poétiques de France et de nombreux écrits sur l'histoire de la littérature, de la mythologie et de la civilisation.

De Munich on signale le décès du Dr Meyer von Mayerfels, auteur d'un ouvrage considérable sur la science héraldique.

Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Green, historien remarquable auquel on doit, entre autres ouvrages : *Short history of the english people* et *The making of England*.

Au mois de février dernier est mort à Vienne le Dr Freiherr von Sacken, directeur du cabinet impérial des monnaies et antiquités; il avait cinquante-huit ans. C'était un écrivain distingué en matière d'archéologie, d'histoire de l'art et d'histoire primitive; on lui doit d'excellentes descriptions des trouvailles faites en Autriche relativement à l'histoire préhistorique et romaine ainsi que des publications sur les collections impériales de monnaies, bronzes, sculptures, qui se trouvent à Vienne. On a aussi de lui un *Compendium der Heraldik und architektur Geschichte*.

Le 3 mars dernier est mort à Saint-Pétersbourg le célèbre libraire et éditeur russe Boleslas Maurice Wolff.

M. Wolff étudia la librairie à Varsovie, Paris, Leipzig, etc. En 1848 il vint à Saint-Péterbourg et fut nommé gérant de la maison Issakoff. En même temps il s'occupait d'éditions polonaises. Les œuvres des plus célèbres écrivains polonais, la première édition complète de Mickiewicz entre autres datent de cette époque.

En 1853, il quitta la librairie Issakoff pour en ouvrir lui-même une à son nom et il commença à éditer des livres en langue russe. Aujourd'hui le fonds d'éditeur de M. Wolff compte à peu près 4,000 articles publiés en trente ans. Sans compter les ouvrages originaux russes, remarquons spécialement en fait de traductions les ouvrages de Thiers, Macaulay, Buckle, Stuart Mill, Heine, Gœthe, Lessing, Lanfrey, le *Jules César* de Napoléon III, *les Césars* du comte de Champagny, Louis Blanc, Vigny, Darwin, Walter Scott, Cooper, J. Verne, les *Contes de Perrault* avec illustrations de G. Doré, etc.

Un écrivain russe, M. Gerbel, connu par ses traductions de Shakespeare, de Byron, de Schiller et de Gœthe, par ses chrestomathies de poètes anglais et allemands et par un ouvrage sur les poètes russes, vient de mourir à l'âge de cinquante-six ans.

M. Washington Greene, professeur d'histoire à Cornell-University, vient de mourir à l'âge de soixante-douze ans. Petit-fils de Greene, général américain pendant la guerre de l'Indépendance, il en écrivit la vie en trois volumes dont le dernier parut en 1871; c'est un modèle d'histoire biographique. Revenu aux États-Unis après avoir été pendant plusieurs années consul à Rome, M. Greene publia, outre la biographie de son grand-père, divers ouvrages historiques d'une grande valeur; des *Historical studies* relatives surtout à la littérature et au génie italiens (1850), *History and geography of the middle ages* (1851); *Historical view of the american revolution* (1863).

Il songeait en dernier lieu à écrire la vie de son ami Longfellow.

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

(Articles importants)

(Du 15 mars au 15 avril 1883)

ART (15 avril). H. Delaborde : De l'illustration des livres à Florence par la gravure en bois. — Soldi : Des origines de l'art dans l'antiquité. — (22 avril). Monceaux : Les sculptures du château de Fleurigny. — Schulze : Étude sur les ferrures d'art italiennes. — (29 avril). Delaborde : L'illustration des livres à Venise. — Armstrong : Le Salon d'hiver de la « Royal Academy of arts ». — (6 mai). De Léris : Le centenaire du Salon.

ARTISTE (mars). De Chennevières : Souvenirs d'un directeur des Beaux-Arts. — Peladan : La collection Jusky de dessins de maîtres anciens.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (mai). Naville : De Saussure et sa philosophie. — Van Muyden : Les chemins de fer électriques. — Léo Quesnel : Les poètes anglais; Browning. — Glardon : La politique de l'Angleterre pendant la Révolution française. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (février-mars). Ernouf : Les œuvres de Richard Simon. — La particule nobiliaire. — Hommage à M. Silvestre de Sacy. — Ventes Fillon, Dubrunfaut et Hamilton. — BULLETIN MONUMENTAL (1883; n° 1). L. Germain : La porte Saint-Georges à Nancy. — De Laurière : La colonne Henri IV à Rome. — L. Blancard : Sur la livre romaine et les notations pondérales des patères d'Avignon et de Bernay. — BULLETIN

DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (21 avril). Notes diverses au sujet des compagnies mixtes. — Modification dans l'armement des vaisseaux anglais. — (28 avril). Les armes à répétition. — Occupation des officiers russes. — (5 mai). Tunnels et camps retranchés. — Tactique de l'infanterie russe. — (12 mai). Accélérateurs automatiques de tir. — BULLETIN DE LA SOCIETÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (15 février). Funck : La Réforme à Valenciennes au XVIe siècle. — Coüard-Luys : Registre de l'état civil de l'église réformée de Mouy; 1292-94. — (15 mars). Bonnet : Laurent de Normandie, ami de Calvin. — Frossart : La révocation dans la vallée d'Aure.

CONTEMPORAIN (mai). De Broglie : L'histoire des religions et les problèmes de la destinée humaine. — Auffray : Le rétablissement du monopole universitaire par le certificat d'aptitude pédagogique. — Huit : Les tristesses de la pensée antique. — CORRESPONDANT (25 avril). De Bizemont : M. de Brazza au Congo. — Mgr Ricard : Montalembert et Lamennais. — Régis : Fanny Kemble. — De Lescure : *Le Luxembourg*, par M. L. Favre. — (10 mai). De Lescure : Mémoires de la duchesse de Tourzel. — A. Lair : Bourdaloue, d'après des publications récentes. — E. Frémy : Les poésies inédites de Catherine de Médicis. — De Monzie : *Histoire de Gustave-Adolphe*, par M. de Parieu. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (14 avril). Pillon : A propos de la notion de nombre. — (21 avril). Renouvier : Une espèce du pessimisme à propos de l'étude de M. Scherer sur Amiel. — (28 avril). Naville : La science et l'art. — (5 mai). Renouvier : La philosophie de Fourier. — Pellarin : Le prolétariat agricole en France depuis 1789, d'après les documents officiels. — (12 mai). Grindelle : Études contemporaines, par de Pressensé.

GAZETTE DES BEAUX-ARTS (mai). F. Lenormant : L'art du moyen âge dans la Pouille. — Havard : Johannes Vermeer, dit Van der Meer de Delft. — Mantz : Exposition rétrospective de l'art japonais. — Müntz : L'orfèvrerie romaine de la renaissance.

INSTRUCTION PUBLIQUE (21 avril). Malvoisin : Notes sur la *Géographie* de Strabon. — (28 avril et 5 mai). E. Assi : L'Allemagne d'aujourd'hui. — Ch. Huit : Les institutions de la Grèce. — (12 mai). Levallois : *Le Rodogune*, de Corneille. — Laborier : *Dieu, patrie et liberté*, par J. Simon. — INTERMÉDIAIRE (25 avril). Un sonnet du Tasse. — *Introduction à la vie dévote*. — Sonnets commandés par Henri III en faveur de ses mignons. — Lithographie de Pierre Proudhon. — Médailles historiques. — Jehan Le Royer, imprimeur de Henri II. — Edition originale de *Nina ou la Folle par amour*. — Œuvres de Mme Louise Colet, etc. — (10 mai). Réception de Racine à l'Académie française. — Une édition des *Contes* de La Fontaine. — Jean le Preux, imprimeur. — Balzac et les mots coupés. — Un ouvrage d'Alphonse Karr. — Armorial du bibliophile. — Livres dépareillés, etc.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (avril). Courcelle-Seneuil : Richesses et valeur. — Hubert-Valleroux : De la responsabilité des patrons en matière d'accidents arrivés à leurs ouvriers. — De Laveleye : Les lois naturelles et l'objet de l'économie politique. — JOURNAL DES SAVANTS (avril). E. Renan : Essai sur la légende de Bouddha. — A. Maury : L'ancienne Rome. — Wallon : Frédéric II et Marie-Thérèse. — Haureau : Matthæi Vindocinensis ars versificatoria. — Miller : Découverte d'un nouvel exemplaire du décret de Canope. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (avril). Nouvelles observations sur les lois militaires en projet. — Von Loé : Service de la cavalerie en campagne. — Nouvelle étude sur les cartouches. — Hennet : Les milices et les troupes provinciales.

MAGASIN PITTORESQUE (30 avril). Ed. Laboulaye : La robe de la lune, fable renouvelée des Grecs. — P. Laffitte : Trudaine. — Les pêcheries de Dieppe. — (15 mai). P. Laffitte : Arthur Young en Italie. — Ed. Charton : Le duel. — Merlet : Abus des logements militaires au XVIe siècle. — MOLIÉRISTE (mai). La morale de Molière, à propos d'une récente préface de M. Alexandre Dumas. — Abbé Dufour : La sépulture des Béjard. — Éphémérides moliéresques.

NATURE (21 avril). Papillons de l'Amérique méridionale. — Voyage de la *Vega* autour de l'Asie et de l'Europe. — Explosion des chaudières à vapeur. — (28 avril). La fabrication des conducteurs électriques. — Un chemin de fer sur la glace. — Electricité pratique. — (5 mai). Arbres géants du Turkestan. — Imitation des phénomènes électriques par les courants liquides ou gazeux. — (12 mai). Les phares américains. — Le réseau téléphonique de Reims. — NOUVELLE REVUE (15 avril). Lecomte : Le général Chanzy. — Leroy-Beaulieu : Russes, Allemands et Polonais. — S. Meunier : La période quaternaire et les causes actuelles. — P. Bourget : Alexandre Dumas fils. — (1er mai). Rabany : La transportation et les récidivistes. — Lion : La mer intérieure africaine. — Ch. Nauroy : La duchesse de Berry à Blaye.

POLYBIBLION (avril). Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Variétés : Cherbonneau : Notice des traités arabes de géographie. — Chronique ; Société des archives historiques de la Gironde. — Lettre inédite de Rulhière. — Les deux Pelleprat, etc.

REVUE ALSACIENNE (avril). Kretz : La Lorraine à l'Institut; Poncelet. — La tapisserie en Alsace. — La musique en Lorraine. — L'entrée des Badois à Colmar le 14 septembre 1870. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (avril). Broca : Description élémentaire des circonvolutions cérébrales chez l'homme. — Duval : Le transformisme. — Kate : Observations sur les Indiens Iroquois. — Feraud : Le mariage chez les nègres sénégambiens. — Mondières : Les races de l'Indo-Chine. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (janvier-février). Voulot : Cippe figuratif de la première période chrétienne sur la Moselle. — Vercoutre : Sur une figurine sculptée de l'époque de la pierre polie. — A. Bertrand : Les Ibères et les Ligures de la Gaule. — Lemaître : La disposition des rameurs sur la trière antique. — Bapst : L'orfèvrerie d'étain dans l'antiquité. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (février). Ph. Burty : Froment-Meurice. — De Chennevières : Décoration du palais de la Légion d'honneur. — De Maillou : Les ustensiles de cuisine. — (Mars). Lechevalier-Chevignard : L'étude des ornements. — Jouin : Coysevox et ses travaux d'art décoratif. — Ed. Garnier : Cours de peinture sur faïence et porcelaine. — (Avril). Gerspach : Th. Deck. — Falize : A propos de la ciselure. — De Biez : Le costume au théâtre ; *Henri VIII* à l'Opéra. — Un dessinateur de papier peint : Martin Riester. — REVUE DES BASSES-PYRENEES ET DES LANDES (février). Landemont : Procès de sorcellerie en basse Navarre. — Gabarra : Pontoux-sur-Adour et le prieuré de Saint-Caprais. — Brutails : Une erreur de trois siècles. — REVUE BRITANNIQUE (avril). Simon de Montfort, un des fondateurs de la constitution anglaise. — Les grands services maritimes de France. — Le budget de la France (1869-1884). — M. Gladstone au collège. — REVUE

CRITIQUE (16 avril). Langen : Études sur Plaute. — Loiseleur : Trois études historiques. — Schuchardt et Gaidoz : Bibliographie créole. — (23 avril). De Surgères : Traductions en langues étrangères des *Maximes* de la Rochefoucauld. — Klopstock : Le Messie — (30 avril). Stewart : Les manuscrits anglais de l'Éthique à Nicomaque. — Rostand : Catulle. — (7 mai). Antona-Traversi : Boccace. — Narducci : De l'utilité d'un catalogue général des bibliothèques d'Italie. — REVUE DES DEUX MONDES (15 avril). Duc d'Aumale : La première campagne de Condé. — Caro : L'hérédité intellectuelle et morale. — D'Haussonville : La vie et les salaires à Paris. — Mézières : Le théâtre espagnol, d'après un livre récent. — E. Michel : Frédéric II et les arts à la cour de Prusse. — (1er mai). De Saporta : Un essai de synthèse paléotechnique. — Bentzon : Les nouveaux romanciers américains; Henri James. — Plauchut : Chine et Tonkin. — Brunetière : Les commencements d'un grand poète (V. Hugo), d'après un livre récent. — REVUE DE GEOGRAPHIE (avril). Drapeyron : L'histoire sans géographie et la géographie par l'histoire. — E. Martin : A combien de Paris en chemin de fer ; étude de géographie cinématique. — Gaffarel : Les frontières et les nouvelles défenses de la France. — Monin : La région du bas Rhône. — REVUE HISTORIQUE (mai-juin). D'Avenel : La fortune de la noblesse sous Louis XIII. — Decrue : Etude sur les idées politiques de Mirabeau. — Mossmann : Un fonctionnaire d'empire alsacien au XIVe siècle; B. de Bebelnheim. — H. Taine : Un document inédit sur Latour d'Auvergne. — REVUE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU MAINE (janvier-février-mars). Alouis ; Les Cœsmes, seigneurs de Lucé et de Pruillé. — Esnault : Entrées et funérailles au Mans au XVIIIe siècle. — Ledru : Un duel en 1548. — REVUE LIBÉRALE (1er mai). Arthur Pougin : La Comédie-Italienne. — Georges Bernard : Le Transsaharien du Tsçad. — Paul Matrat : L'avenir de l'ouvrier. — Méliot : Louis David. — Augustin Challamel : La génération de 1830. — REVUE DU MONDE CATHOLIQUE (1er avril). J. de Bonniot : La place de l'homme dans la création. — Aug. Geoffroy : L'Irlande religieuse. — Léon Gautier : Le code de la chevalerie. — Ernest Hello : Le maréchal Bugeaud. — (15 avril). Eugène Veuillot : Louis Veuillot. L'homme, étude biographique. — A. David : Louis Veuillot. Le chrétien. — L. G. : Louis Veuillot. L'écrivain. — E. Drumont : Louis Veuillot. Le publiciste. — René des Chesnais : Louis Veuillot. Le poète. — Pierre d'Attente : Louis Veuillot. Souvenirs personnels. — Ernest Hello : Louis Veuillot. La mort. — *** : Louis Veuillot. L'épiscopat et le clergé. — Charles de Beaulieu : Louis Veuillot. La presse. — *** : Les funérailles. — REVUE OCCIDENTALE (mai). Matériaux pour la biographie d'Aug. Comte. — Dubuisson : La morale matérialiste. — Discours de M. Laffitte. — Otter : La Révolution française. — Le positivisme en Angleterre et au Brésil. — REVUE PHILOSOPHIQUE (mai). Ch. Bénard : La vie esthétique. — Paulhan : L'obligation morale au point de vue intellectuel. — Fonsegrive : Les prétendues contradictions de Descartes. — *Les Origines logiques de la doctrine de Parménide*, par M. Dauriac. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (21 avril). P. Bouiller : Les prolégomènes de l'histoire des religions et les religions des peuples non civilisés, d'après M. Réville. — (28 avril). Debidour : Frédéric II et Marie-Thérèse, d'après M. le duc de Broglie. — Léo Quesnel : Poésie indienne; Toru Dutt. — (5 mai). De Pressensé : Amiel; son journal intime. — Bourdeau : L'esthétique de Descartes et la littérature classique, d'après M. Krantz. — E. Cotteau : Un séjour au Tonkin. — (12 mai). P. Bourget : Barbey d'Aurevilly. — Bouiller : Paris il y a cent ans. — *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, de Renan. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (1er avril). Abbé Martin. Le ΔΙΑ ΤΕΣΣΑΡΩΝ de Tatien. — Battandier : Sainte Hildegarde, sa vie et ses œuvres. — R. P. Pierling : Grégoire XIII et Ivan le Terrible, préliminaires de la paix de Kivérova Gora. — Victor Pierre : La déportation à l'île de Ré et à l'île d'Oléron, après Fructidor. — Allain : Les derniers travaux sur l'histoire de l'instruction primaire, état actuel de la question. — Baguenault de Puchesse : Les dix dernières années de l'administration de Mazarin (1651-1661). — Maxime de la Rocheterie : Frédéric II et Marie-Thérèse. — Baudrillart : Trois amis des paysans au XVIIIe siècle : le noble, le prêtre, le savant. — REVUE SCIENTIFIQUE (21 avril). Fuchs : Une mission en Indo-Chine. — Pasteur : La vaccination charbonneuse. — De Lesseps : La mer intérieure de Gabès. — Herzen : L'instinct et la raison. — Les institutions militaires et les différences de races. — (28 avril). De Lacaze-Duthiers : Etude d'une actinie prise comme type; son embryogénie et son organisation. — Gounot : Les maré-moteurs. — Lecornu : L'aérostation au point de vue des études astronomiques. — (5 mai). Oustalet : L'architecture des oiseaux. — La vaccination charbonneuse. — (12 mai). Duval : Le développement de l'œil. — Le congrès de géographie de Bordeaux.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 avril). De Corlay : Notes sur la Belgique et sur l'armée belge. — La Barre-Duparcq : La France en 1789, par M. Pizard. — (1er mai). Poullet : Les nouvelles défenses de la France. — La Barre-Duparcq : La guerre de l'indépendance intalienne, de 1848 à 1870.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les journaux quotidiens de Paris

(Du 15 mars au 15 avril 1883)

CONSTITUTIONNEL. Avril : 24. La vie du prince Albert, par Th. Martin, trad. Craven. — 30. L'instruction publique en France, à propos d'une publication récente.

DÉBATS. Avril : 17. Rafalovich : M. de Bismark, d'après une publication récente. — 19. Ph. Berger : Libri. — 24. De Parville : *Ignis*, par M. de Chousy. — 28. Baudrillat : La vie agricole sous l'ancien régime en Picardie et en Artois, par M. de Calonne. — Mai : 3. Bérard-Véragnac : Les essais de lord Macaulay. — 4. P. Deschanel : Frédéric II et Marie-

Thérèse, par le duc de Broglie. — 6. P. Boiteau : Mémoires patriotiques; *Journal de marche du sergent Fricasse; les Cahiers du capitaine Coigniet,* publiés par L. Larchey. — 9. G. Charmes : Contes arabes modernes, recueillis et traduits par Spita-Bey. — 11. De Pressensé : Les religions des peuples non civilisés. — 12. Etudes sur l'économie nationale de la Russie, par Bésobrasoff. — 13. Chantavoine : Poésies complètes d'Édouard Grenier.

DÉFENSE. Avril : 26. Les philosophes catholiques français et la philosophie contemporaine. — 29. La question de l'homme tertiaire et la chronologie biblique. — Mai : 13. Histoire de M^lle^ Le Gras, fondatrice des filles de la Charité. — 14-15. La dernière partie des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de M. Renan.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Avril : 19. Sarcey : A propos de l'*Évangéliste* de Daudet. — 25. Sarcey : Courbet et la colonne Vendôme. — 28-30. About : Le monopole de la maison Hachette. — 29. About : A propos d'une nouvelle publication sur le Japon. — Mai : 4. F. Sarcey : La langue verte, à propos d'une réédition de M. G. Fustier du *Dictionnaire* de Delvau. — 6. F. Sarcey : Gresset.

FIGARO. Avril : 30. Le monopole Hachette. — Mai : 8. Ribeyre : Cham, sa vie et son œuvre.

FRANÇAIS. Avril : 23. *La ferme du Choquard,* par Cherbuliez. — 30. *Le prince Albert, époux de la reine Victoria,* par Martin. — Mai : 5. *M. Dufaure,* par G. Picot.

FRANCE. Avril : 23. Transmission de la force motrice à grande distance par l'intermédiaire de l'électricité.

GAZETTE DE FRANCE. Avril : 24. *La Navarre française,* par de la Grèze. — 24. *Les sociétés secrètes et la société,* par Deschamps. — Mai : 5. De Pontmartin : Jules Sandeau. — 12. De Pontmartin : M. Renan; *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.* — 14-15. La Tunisie et la Tripolitaine, par M. G. Charmes.

GIL BLAS. Mai : 1. M. Victor Cherbuliez. — 9. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de Renan.

JOUR. Avril : 18. M. Leconte de l'Isle.

JUSTICE. Avril : 17. *Le Transformisme,* par de Lanessan. — 25 et 5 mai : Gendre : Qu'est-ce que l'utile? — Mai : 7. Histoire universelle de Marius Fontanes; les Égyptes. — 11. Zaborowski : De la première apparition de l'homme en Europe.

LIBERTÉ. Avril : 26-27-29. Mai : 2-3-4-5-8. Badin : Souvenirs d'un homme de théâtre. — 4. Un ambassadeur de Brandebourg à la cour de Louis XIV. — 14. M. Renan et son dernier livre.

MONITEUR UNIVERSEL. Avril : 17. Essai sur les rapports de l'Église chrétienne avec l'État romain pendant les trois premiers siècles, par M. Doulcet. — 24. Frédéric II et Marie-Thérèse, par le duc de Broglie. — 28. Jules Sandeau.

PARLEMENT. Avril : 16. E. des Essarts : Une résurrection de Chapelain. — 17. Quellien : Légendes chrétiennes de la basse Bretagne. — 18. Dietz : *M. Dufaure, sa vie et ses discours,* par G. Picot. — 22. E. Rod : Les récentes publications italiennes. — 23. A. Theuriet : Un poète de province; Arsène Barberot. — 26. P. Bourget : M. Jules Sandeau. — 30. Egger : Antiquités grecques et romaines; les aliments. — Mai : 1. Ary Renan : Le dilettantisme japonais. — 3. P. Bourget : La jeunesse de Talleyrand. — 4. Darmesteter : Études anglaises; *Erecohon,* par Buttler. — 10. P. Bourget : Rivarol. — 14-15. Saint-René Taillandier : J.-J. Rousseau et la folie mélancolique.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Avril : 22. Ph. Burty : Les curiosités de Paris et des environs au XVIII^e^ siècle. — 24. Correspondance inédite de Condorcet et de Turgot. — 27. Un amiral anglais à la cour de Tananarive. — Mai : 6. Dionys Ordinaire : Le conventionnel Michaud. — 13. Marivaux, d'après une publication récente.

RÉVEIL. Avril : 23. La liberté violée (la maison Hachette). — 27. Jules Sandeau. — Mai : 4. M. Albert Delpit. — 5. M. Georges Ohnet.

SIÈCLE. Avril : 18. *L'Angleterre et l'émigration française,* par M. Lebon. — 22. Les archives de la marine. — 23. Le roman naturaliste, par F. Brunetière. — 26. Gustave Courbet et la colonne Vendôme. — Mai : 14. Hugon de Basseville à Rome et Bernadotte à Vienne, par F. Masson.

SOLEIL. Avril : 18. Une statue à Lamartine. — 22. *Un fonctionnaire d'autrefois,* par M. Faré. — 25. Les expéditions polaires : *Voyage de la « Vega » autour de l'Asie et de l'Europe,* par Nordenskiold, trad. Rabot et Lallemand; *l'Expédition de la « Jeannette » au pôle Nord.* — 26. Jules Sandeau. — 29. Les souvenirs de M. Renan. — 30. Les archives de la marine.

TEMPS. Avril : 16. L'œuvre de la Tour au musée de Saint-Quentin. — 27 et 10 mai : Les livres de classe tronqués. — Mai : 2. Edm. Scherer : Xavier Thiriat. — 4-5. Perrin : Étude sur la mise en scène. — 14. Lemay : Tripoli et la Tripolitaine. — 15. Alex. Dumas fils et Scribe.

UNION. Avril : 16. La poésie en 1883. — 17. Le prince Albert, époux de la reine Victoria. — 29. *L'instruction publique en France,* par M. Cucheval-Clarigny. — *Excursions pédagogiques,* par Michel Bréal. — *L'Université sous M. Ferry,* par Francisque Bouiller. — Mai : 3. Mémoires de la duchesse de Tourzel. — 6-7. Visite aux ruines de Sanxay. — 7. *La Vie agricole sous l'ancien régime en Picardie et en Artois,* par M. de Calonne. — 10. *Les Comédiens italiens à la cour de France,* par A. Baschet.

VILLE DE PARIS. Mai : 3. La censure Hachette.

VOLTAIRE. Avril : 28. Les vols d'autographes.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

Pendant le mois de mars 1883

1. *La Mode, journal des élégances parisiennes.* Hebdomadaire. In-4°, 8 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Rouam. — Bureaux, 7, rue du Croissant. — Abonnements : un an, 24 fr. — Le numéro, 50 centimes.

L'Avenir administratif. Organe du personnel des administrations départementales et communales. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 35, rue Le Peletier. Hebdomadaire. — Abonnements : un an, 6 fr. — Le numéro, 20 centimes.

2. *Journal des spectacles.* In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Capitaine. — Bureaux, 107, rue Legendre. — Le numéro, 15 centimes.

7. *Moniteur des intérêts industriels.* Journal des Expositions. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Vincennes, imp. Labiche. — Bureaux, 32, rue des Petites-Écuries. — Abonnements : un an, 25 fr. — Le numéro, 5 centimes.

9. *L'Ouest de Paris.* Organe des VII^e^, VIII^e^, XV^e^, XVI^e^ et XVII^e^ arrondissements. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Reiff. — Bureaux, 9, place du Collège-de-France. — Abonnements : un an, 7 fr.; six mois, 4 fr. — Le numéro, 10 centimes. — Paraît le dimanche.

12. *La Piste.* Organe des courses. Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Schlœber. — Bureaux, 257, rue Saint-Honoré. — Abonnements : un an, 5 fr. — Le numéro, 10 centimes.

14. *Le Rasoir de Figaro*, ses ciseaux et son blaireau. Journal politique et critique, paraissant tous les dimanches. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kresz. — Bureaux, 103, rue Montmartre. — Abonnements : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. — Le numéro, Paris, 15 centimes; départements, 20 centimes.

Le Tambour de ville. Paraissant tous les samedis. Une feuille in-4° à 3 col. Paris, imp. Bonnet. — Bureaux, 14, rue Saint-Lazare. — Abonnements : un an, 10 fr. — Le numéro, 15 centimes.

15. *La Médecine dosimétrique* devant les gens du monde. Journal bi-mensuel illustré. In-4°, 16 p. à col. Paris, imp. Alcan-Lévy. — Bureaux, 61, rue Lafayette. — Abonnements : un an, 12 fr.; six mois, 7 fr. — Le numéro, 50 centimes.

Le Tirailleur. Journal catholique hebdomadaire. In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Levé. — Bureaux, 47, boulevard Haussmann. — Abonnements : un an, 10 fr. — Le numéro, 10 centimes.

La Vie chrétienne. Revue religieuse universelle, paraissant tous les dimanches. In-8°, 16 p. Paris, imp. Noizette. — Bureaux, 106, rue du Bac. — Abonnements : un an, 8 fr. — Le numéro, 20 centimes.

18. *La Gazette de Hollande.* Organe des intérêts français à l'exposition d'Amsterdam. In-folio, 8 p. à 3 col. fig. Paris, imp. P. Dupont. — Bureaux, 9, boulevard des Italiens. — Abonnements pour la durée de l'exposition : 20 fr. — Le numéro, 50 centimes.

19. *La Dépêche parlementaire.* Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Jamicaud. — Le numéro, 5 centimes.

20. *La Réforme pharmaceutique.* Organe du syndicat général des pharmaciens français. Petit in-4°, 12 p. à 2 col. Paris, imp. Pichon. — Bureaux, 56, rue des Batignolles. — Abonnements : 8 fr. par an. — Le numéro, 50 centimes.

22. *Les Annales politiques et littéraires.* Revue populaire, paraissant le dimanche. In-4°, 8 p. à 4 col. Paris, imp. Dubuisson. — Bureaux, 8, rue Hérold. — Abonnements : un an, 5 fr.; six mois, 3 fr. — Le numéro, 15 centimes.

L'Omnibus. Journal illustré, paraissant le jeudi et le dimanche. In-4°, 8 p. à 2 col. Corbeil, imp. Renaudet. — Bureaux, 78, boulevard Saint-Michel. — Abonnements : un an, 8 fr. — Le numéro, 5 centimes.

26. *Bulletin de renseignements coloniaux.* Petit in-4°, 4 p. Paris, imp. Roche. — Bureaux, rue Monge, 105.

Sans date. *L'Entremise universelle.* Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann. — Bureaux, 42, rue de Clichy. — Abonnements : un an, 5 fr. — Le numéro, 10 centimes. Bi-mensuel.

L'Expérience Revue hebdomadaire financière. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Alcan-Lévy. — Abonnements : un an, 6 fr. — Le numéro, 20 centimes.

Le Sphinx. Journal politique, financier et d'assurances. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Desenne. — Bureaux, 47, avenue Parmentier. — Bi-mensuel. — Abonnements : un an, 8 fr. — Le numéro, 25 centimes.

L'Albatros. Organe de la Société d'expériences aérostatiques de Paris. In-4°, 8 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Dejey. — Bureaux, 20, rue du Croissant. — Le numéro, 25 centimes.

L'Annonce musicale. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Populus. — Bureaux, 18, rue Albouy. — Hebdomadaire.

Le Montgolfier. Journal scientifique illustré, paraissant les 1er et 15 de chaque mois. In-4°, 4 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Larguier. — Bureaux, 33, rue des Noyers. — Abonnements : un an, 4 fr. — Le numéro, 25 centimes.

L'Élan. Journal comique et satirique. In-4°, 4 p. à 2 col. et une planche coloriée. Saint-Germain-en-Laye, imp. Bardin. — Bureaux, Paris, 146, rue Montmartre. — Abonnements : un an, 13 fr. — Le numéro, 25 centimes.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

Le zouave Jacob et l'éditeur Repos.

Un procès assez inattendu s'est déroulé dernièrement devant le tribunal civil de la Seine.

Qui connaît encore, à l'heure actuelle, le zouave Jacob, ou plutôt qui a conservé le souvenir de ce célèbre guérisseur? C'est en 1866 qu'il atteignait le maximum de sa renommée charlatanesque; seize ans se sont écoulés depuis cette date, et le zouave, que tout le monde croyait mort, revient à la surface. Son nom apparaît de nouveau dans les journaux, et cela en raison d'un dissentiment interminable entre lui et son éditeur.

Son éditeur? Eh oui! Jacob a fait des livres. Après avoir publié un premier ouvrage sous ce titre éloquent et peu modeste : *le Charlatanisme de la médecine*, il songea à faire imprimer un volume sur l'hygiène; puis, toute réflexion faite, il modifia son plan, changea de sujet et se décida pour une étude de longue haleine sur le spiritisme.

Les grandes lignes de cette œuvre tracées, Jacob s'aboucha, afin de lui donner le jour, avec un éditeur, M. Repos. On devait tirer 500,000 exemplaires de l'ouvrage. Pour commencer, le prix de revient était 40 centimes, le prix de vente devait être 2 fr. 50.

Hélas! ce fut un désastre. Le livre se vendit mal. M. Repos fit tomber sur l'auteur toute la responsabilité de cet échec. Il affirma que les esprits avaient très mal dicté l'orthographe au zouave Jacob; il prétendit même qu'ils lui avaient inspiré des sottises.

Le zouave Jacob répliqua très bravement que l'éditeur n'y comprenait rien; qu'il n'avait jamais eu commerce avec les esprits; que l'obscurité même et l'incohérence étaient la caractéristique de la véritable inspiration. Il accusa de plus M. Repos d'avoir donné dans l'œuvre des coups de ciseaux intempestifs; d'avoir ajouté des passages catholiques pour flatter sa clientèle religieuse; d'avoir mis en tête du livre le portrait d'un zouave qui ne ressemblait pas du tout au vrai zouave Jacob; bref, il y eut litige. Le tribunal condamna par défaut M. Repos à payer 4,000 francs à M. Jacob pour inexécution du traité et dommages-intérêts.

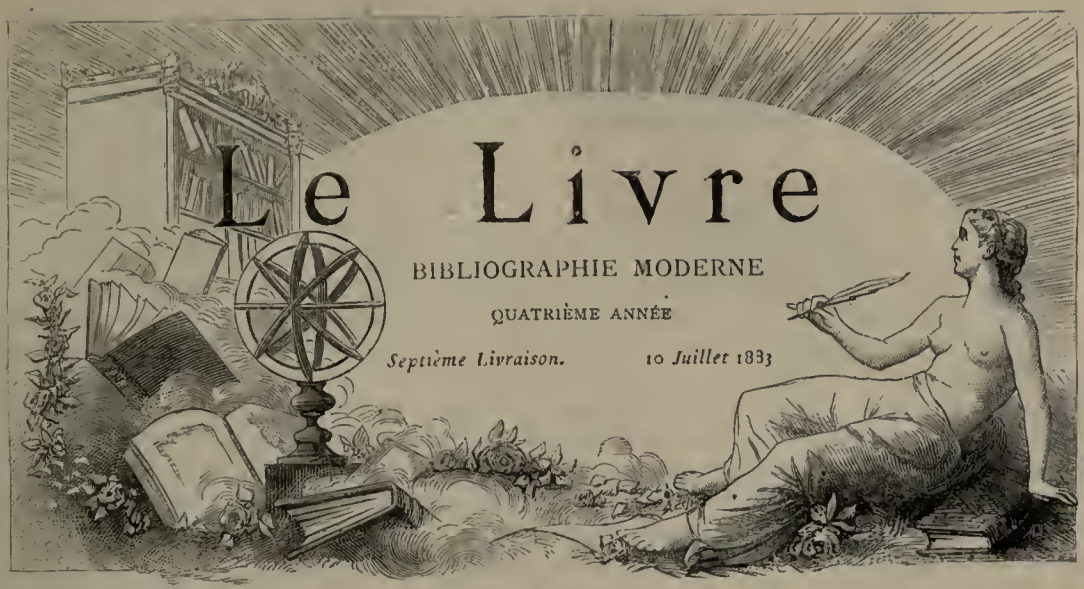
Tout cela, ne l'oublions pas, se passait en 1868. On pouvait donc croire que cette singulière affaire avait pris fin complète à la suite du jugement qui donnait tort à M. Repos. Nullement. Ce dernier ne s'étant jamais considéré comme battu et ayant traîné cette question en longueur devant toutes les juridictions possibles, voici que, ces jours derniers, les débats ont recommencé, poussés avec vigueur par les héritiers de M. Repos (car ce dernier est mort).

Les héritiers de M. Repos demandaient l'infirmation de la décision rendue par le tribunal en 1868; le zouave Jacob alléguait, de son côté, que les 4,000 fr. impayés d'ailleurs, étaient insuffisants pour compenser son *manque à gagner;* bref, le tribunal, quelque peu étonné de voir reparaître devant lui, à si longue distance, des revenants qu'il croyait si bien enterrés, a coupé la poire en deux. Il a réduit les dommages-intérêts qui seront payés au zouave Jacob par les héritiers de l'éditeur Repos à la somme de 2,000 fr.

(*Gutenberg-Journal.*)

La police de Berlin vient de saisir *Charlot s'amuse*, livre de M. Paul Bonnetain.

Une traduction allemande du *Décaméron*, de Boccace, publiée dans une collection d'ouvrages classiques, a été saisie à Berlin par l'autorité.



CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

ANGLETERRE

Londres, 1er juillet 1883.

Entre les hommes de lettres anglais auxquels on s'intéresse en France, lord Byron tient une place à part. En dehors de l'influence considérable que ses écrits exercèrent sur Musset et les fondateurs de l'école romantique, Byron lui-même, en tant qu'homme dont la vie fut une constante protestation contre le pharisaïsme anglais devant lequel il finit par succomber, a longtemps attiré l'attention des Français. Si cette curiosité survit, elle a maintenant d'amples moyens de se satisfaire. *The real lord Byron,* par J. Cordy Jeaffreson (Hurst et Blackett, 2 vol.), mérite le titre qu'il porte et nous présente un homme réel au lieu de l'être de fantaisie que nous avions vu jusqu'ici. Nous avons plus qu'assez de prétendues vies de Byron, ou de prétendus souvenirs sur Byron. On sait que les mémoires qu'avait écrits le poète furent détruits après sa mort par ordre de sa sœur, Mrs. Leigh. L'holocauste s'accomplit le 17 mai 1824 dans le salon de la maison de l'éminent éditeur John Murray, dans Albemarle Street. Il y avait en tout sept personnes présentes : John Murray fils, le chef actuel de la maison; Thomas Moore, le poète, à qui les Mémoires avaient été confiés d'abord par Byron; Hobhouse, depuis lord Broughton, le colonel Doyle, et MM. Horton et Luttrell. Ce fut pour se conformer au désir de Byron que ces manuscrits, que l'on dut racheter à Murray, furent brûlés. Avec ses souvenirs personnels, les fragments d'autobiographie qui avaient pu échapper à la destruction et la correspondance, Moore construisit ensuite son ouvrage intitulé *Life and Letters of lord Byron,* que l'on trouve en tête des meilleures éditions des œuvres du poète. Jusqu'à ce jour, c'est à cet ouvrage qu'on a attribué le plus d'autorité. Il fallait cependant tenir compte en même temps des conversations rapportées par la comtesse Guiccioli, sa maîtresse, des souvenirs de Leigh Hunt, de Medwin, de Hobhouse, et d'autres personnes qui se trouvèrent, à différentes périodes, en relations plus ou moins intimes avec Byron, ainsi que des biographies de Dallas, de Galt et d'autres écrivains moins connus.

Dans aucun de ces livres on ne peut trouver un portrait exact de lord Byron. La *Vie* de Moore est, à quelques égards, une apologie étudiée et voulue, faute qui lui est commune avec plus d'une autre biographie. D'un autre côté, sur les hommes de nature inférieure à la sienne, comme le capitaine Medwin, et que le hasard mit momentanément en relations avec lui, Byron exerça une si forte influence qu'il fut peint par eux comme il désirait qu'on le représentât. Une telle influence se conçoit aisément, du reste, lorsqu'il s'agit d'un homme de génie et de ses admirateurs. C'est ainsi

que les manières affectées par Byron dans son amour de la représentation théâtrale nous ont été données comme les traits caractéristiques de l'homme même.

D'où vient donc, au moment où le centenaire de la naissance de Byron est tout près, ce flot de lumière nouvelle qui se répand sur le poète? Je vais vous le dire. Un des derniers actes de mon cher ami, feu sir Dulfus Hardy, de qui j'ai déjà parlé dans cette correspondance, fut l'établissement de la *Commission des manuscrits historiques* (*the Historical Manuscripts Commission*), dont l'objet est de rechercher, dans les châteaux de nos nobles et de nos gentilshommes, les documents intéressants au point de vue historique et littéraire qui peuvent avoir été négligés jusqu'à présent. Entre ceux qui dirigent cette enquête, M. Jeaffreson est un des plus actifs et des plus intelligents. Un ensemble de documents nouveaux ayant trait à Byron et faisant la lumière sur les époques les plus obscures de sa vie a été une des récompenses les plus précieuses de ses investigations. Ces lettres et autres pièces seront officiellement publiées, comme il convient. Mais M. Jeaffreson a mis dans les volumes qu'il vient de faire paraître les renseignements et les points intéressants qu'elles contiennent.

Le résultat immédiat de cette publication doit être l'abandon de l'opinion qui identifie le caractère du poète avec celui de ses créations. L'aspect romanesque et l'aspect diabolique de sa nature disparaissent également. Nous le voyons généreux, primesautier, impétueux, théâtral, égoïste et point véridique. Dans son désir de prendre une pose aux yeux du monde, il s'accusa d'excès qu'il n'avait point commis et de vices dont il était incapable. Il est difficile de dire si cette dissection de l'homme le fait monter ou baisser dans notre estime. S'il est satisfaisant au point de vue moral, bien que ce soit loin d'être rare, de trouver que celui qui se proclame lui-même un monstre de dépravation n'est après tout qu'un bon garçon, il est moins consolant pour la nature humaine de voir un homme de grand génie recourir à des tours de charlatan. En un point, toutefois, il y a lieu de se féliciter sérieusement. L'atroce histoire inventée par lady Byron pour expliquer sa séparation d'avec son mari, et que Mrs. H.-B. Stowe, l'auteur de *la Cabine de l'Oncle Tom*, avait très indiscrètement révélée, se trouve être la fantaisie d'une imagination hystérique. Les lecteurs du *Livre* n'ignorent pas, je suppose, que la raison donnée par Lady Byron vers la fin de sa longue vie était que Byron avait cédé à une passion incestueuse pour sa sœur, semblable à celle qu'il indique en termes peu voilés dans *Manfred*. M. Jeaffreson produit de cette allégation une réfutation complète. Il est prouvé qu'après la mort de Byron sa veuve entretenait une correspondance intime et même affectueuse avec la femme qu'elle calomnia plus tard, et que la querelle entre ces deux proches parentes s'éleva à l'occasion de la nomination d'un membre du conseil d'administration chargé de l'exécution du testament de Byron. Au moment de sa séparation, lady Byron n'avait rien caché à ses parents de ses griefs contre son mari. Cependant, au bout de quelque temps et lorsque, dit-on, lady Byron avait connaissance d'une conduite qui outrageait tous les codes de morale adoptés jusqu'à ce jour par les nations civilisées, lady Byron et ses parents choisirent la sœur même qu'on suppose avoir été dès lors compromise, comme intermédiaire pour amener un rapprochement entre les deux époux, dans le but de donner un héritier aux domaines de la famille. Des années après, animée envers sa belle-sœur d'une haine qu'envenimait une nature ardemment puritaine et incapable de pardon, lady Byron imagina la monstrueuse accusation qui est désormais, définitivement et pour toujours réduite à néant. Les volumes de M. Jeaffreson sont véritablement le livre de la saison. On n'en reconnaîtra la valeur exacte qu'après la publication des documents qui justifient les conclusions de l'ouvrage. Outre ses travaux dans la commission dont j'ai parlé, M. Jeaffreson est un écrivain distingué et abondant. Il a attaché son nom à beaucoup de romans excellents, à un livre sur le clergé, à un livre sur les médecins, à un livre sur les avocats, et à un grand nombre d'autres œuvres qui jouissent d'une haute réputation.

Encore un autre ouvrage sur Carlyle! Les *Letters and Memorials of Jane Welsh Carlyle, prepared for publication by Thomas Carlyle, edited by James Anthony Froude* (Longman et Cie, 3 vol.), ravivent dans ce pays un scandale qu'on aurait bien pu laisser s'éteindre. Ce livre est considéré comme un des plus importants du moment, — moment peu fécond — et, par conséquent, demande à être cité. J'ai déjà parlé au long des difficultés que Carlyle avait eues avec sa femme, et de sa tardive résipiscence. Quelque intéressant que puisse être pour nous le développement de cette querelle domestique, il n'y a point de raison pour que je l'inflige aux lecteurs du *Livre*, qui doivent sans doute être satisfaits de ce qu'on en a dit déjà. J'ajouterai seulement que ces lettres font le plus grand honneur à Mrs. Carlyle; elles la représentent comme une maîtresse de maison infatigable et comme une femme d'une nature si

affectueuse que sa correspondance avec son mari pendant les dernières années de sa vie pourrait presque être publiée comme spécimen de lettres d'amour. Elles ont en outre une sorte d'esprit si vif et si piquant qu'il donne à Mrs. Carlyle une place à côté des meilleurs épistoliers anglais. En somme, une des femmes les plus délicieuses et les plus charmantes a été sacrifiée à la vanité et à l'amour-propre d'un des hommes les plus égoïstes qui aient existé.

The History of Latin literature from Ennius to Boethius, par George Augustus Simcox (Longman et Cie, 2 vol.), n'a rien de bien tentant pour qu'on y insiste devant un public français. Ce n'en est pas moins un ouvrage remarquable et qui fait honneur à l'Angleterre, où pour un bon latiniste on trouve une douzaine de bons hellénistes. Les jugements de M. Simcox sur Cicéron et Horace, sur Ovide et Juvénal ne donnent guère lieu à commentaires; mais l'œuvre dans son ensemble peut être classée parmi les productions distinguées de l'érudition anglaise.

Puisque je traite de sujets classiques, je puis mentionner ici l'apparition de l'*Iliade d'Homère, traduite en prose anglaise* par Andrew Lang, Walter Leaf et Ernest Myers [1]. M. Lang, dans une traduction de l'*Odyssée* dont j'ai longuement parlé en son temps, avait pour associé M. Butcher. Son nouveau volume, composé avec d'autres collaborateurs, n'est en aucune façon inférieur au précédent travail. Les deux constituent la meilleure version d'Homère que nous possédions Vous avez compris de bonne heure, en France, la valeur de la prose comme moyen de rendre la poésie; nous ne l'avons reconnue que tard, et nos principales traductions d'Homère, celles de Chapman, de Pope, de Cowper et d'une douzaine d'autres sont en vers. Le remplacement de ces paraphrases plus ou moins heureuses par la traduction serrée de M. Lang est pour l'homme d'étude un profit presque inappréciable.

La série de réimpressions d'œuvres consacrées, qui ont rapidement élevé au premier rang la maison de J.-C. Nimmo et Bain, vient d'avoir pour couronnement une édition du livre connu vulgairement sous le nom de *Walton's Angler*. Le titre complet est : *The Complete Angler or the Contemplative Man's Recreation of Isaak Walton and Charles Cotton. Edited by John Major.* Peu de livres ont eu plus de vogue en Angleterre que le *Complete Angler* (*le parfait Pêcheur à la ligne*). Il a eu presque autant d'éditions que le *Pilgrim's Progress* de Bunyan ou le *Robinson Crusoé* de De Foë. Un exemplaire de l'édition originale publiée en 1653 et ne contenant qu'une partie de l'ouvrage se vend ordinairement de deux cent cinquante à trois cents francs. On en a publié plus d'un fac-similé, et les éditeurs ont, les uns après les autres, rivalisé à qui donnerait la plus belle édition de l'ouvrage complet. Brunet cite l'édition de Pickering (1833-36, 2 vol. gr. in-8°) comme étant « la plus belle édition de cet ouvrage célèbre », lequel n'a cependant pas été traduit en français. Il est à croire que, dans la prochaine édition du *Manuel du Libraire*, l'édition de MM. Nimmo et Bain disputera à celle de Pickering la suprématie. Du moins, aucun spécimen plus parfait de l'art de l'imprimerie n'a vu le jour en Angleterre à notre époque, et je doute que les meilleurs éditeurs français voulussent désavouer ce gracieux et délicat volume. A l'égard du papier, de l'impression et des marges, c'est-à-dire de ce qui constitue pour un bibliophile la plus grande attraction, ce livre n'a rien en Angleterre qui le surpasse. Les portraits et les eaux-fortes qu'il renferme sont donnés en deux états, sur papier ordinaire et sur papier de Chine; et les gravures sur bois sont de parfaits échantillons de l'art anglais. Il y a du temps qu'un livre de cette nature, si laborieusement et splendidement exécuté, n'avait été offert aux amateurs de notre pays.

A cette série d'ouvrages classiques illustrés, sur laquelle j'ai déjà appelé l'attention, MM. J.-C. Nimmo et Bain ont ajouté une belle édition en deux volumes de *Tristram Shandy*, par Sterne, et *The Old English Baron of Clara Reeve and the Castle of Otranto, by Horace Walpole*, deux histoires gothiques bien connues. Ce dernier volume est illustré de portraits et d'eaux-fortes par Damman, d'après les dessins de Tourrier.

Je n'ai pas encore signalé aux lecteurs du *Livre* les écrits de M. Richard Jefferies. Le temps est venu où il est de mon devoir de le faire, et l'apparition d'un nouveau volume de lui m'en fournit une bonne occasion. *Nature near London* (*la Nature aux environs de Londres*) [1] est un volume qui caractérise bien un homme dont le nom commence à devenir familier au public. Il n'y a guère que trois ou quatre ans qu'une série d'articles donnés à un journal important révéla chez l'auteur une connaissance intime, familière et exacte de la nature, telle que la littérature n'en fournit que de rares exemples. Des titres attrayants contribuèrent à leur assurer la popularité. Dans un

1. Lond., Macmillan and Co.

1. Lond., Chatto and Windus.

pays où le gibier est sévèrement gardé, le pseudonyme adopté par M. Jefferies, *An amateur Poacher* (Un Braconnier amateur) avait en soi quelque chose de piquant. Les titres des articles réunis en volume, *The Gamekeeper at home* (*le Garde-Chasse à la maison*), *Hodge and his Master* (*Hodge et son maître*), et autres semblables, n'étaient guère moins faits pour exciter la curiosité. Il faut savoir que *Hodge* est une sorte de nom générique donné aux travailleurs des champs. Aujourd'hui c'est avec avidité qu'on attend les nouveaux volumes qui sortent de la plume de M. Jefferies. A une époque où l'élargissement toujours croissant du champ des études oblige à se spécialiser et menace de supprimer l'érudition générale, il n'est pas facile de conquérir un nom comme celui que M. Jefferies possède désormais. A l'exactitude de connaissances du savant il ajoute, en une certaine mesure, cette faculté d'observation spéciale qui caractérise le poète. Que M. Jefferies soit poète, ce n'est pas là ce que je suis disposé à soutenir. Outre qu'il emploie la prose au lieu du vers comme moyen d'exprimer sa pensée, il donne, dans ses ouvrages, plus à l'exactitude qu'à l'imagination. Il n'est même pas un maître achevé dans le style de la prose, si tant est — ce dont je doute — qu'on puisse devenir maître achevé d'une langue aussi peu fixée et aussi pleine de pièges et de surprises que la nôtre. Dans une seule strophe de Tennyson comme dans certains passages de George Sand, il y a une subtilité et une profondeur de perception auxquelles M. Jefferies ne saurait prétendre. Que pensez-vous, par exemple, d'un quatrain comme celui-ci, qui décrit l'effet produit par le chant du poète ?

The swallow stopt as he hunted the bee,
The snake slipt under a spray,
The wild hawk stood with the down on his beak,
And stared, with his foot on his prey.

Faire sentir à des oreilles françaises ce qu'il y a d'exquis dans le rythme et la modulation de ce fragment est aussi difficile que de rendre en anglais un poème comme la *Chanson de Fortunio*, de Musset. Néanmoins M. Jefferies peut se vanter de nous avoir dit avec précision, et non sans grâce de style, tout ce que celui qui voyage à travers une contrée pastorale devrait voir et court grand risque de laisser passer inaperçu. La note de chaque oiseau, la croissance de chaque feuille, le lent déplissement de la fougère, la succession des floraisons diverses qui marquent le changement des saisons, le moment où pour la première fois l'hirondelle effleure l'étang et où le rossignol fait résonner la forêt, la retraite ombreuse aimée de la truite, l'infatigable labeur de la fourmi; tout cela et mille autres bruits et aspects de la nature sont exposés devant nous de manière à nous faire songer un moment à quitter, pour la vie campagnarde, l'existence ardente et fiévreuse d'une capitale. Dans son dernier volume, M. Jefferies nous montre quelles beautés naturelles peuvent encore se rencontrer dans un rayon de douze milles autour de Londres, espace qui, en raison de la rapide multiplication des constructions pendant ces dernières années, est devenu tout à fait suburbain. Mais il se garde bien de révéler les endroits où la nature se montre sous ses plus aimables aspects; car, avec une population de cinq millions d'âmes à proximité, ce serait amener une inondation de promeneurs et de curieux qui leur auraient bientôt enlevé leurs charmes. On peut à peine concevoir combien la vie animale est variée dans un périmètre si restreint. Les petits oiseaux qui, suivant nos modernes Cassandres, devaient disparaître bientôt tout à fait, existent en nombre presque incroyable : on en a vu jusqu'à deux mille d'une seule espèce dans un champ. J'essayerais de donner une idée des différentes formes que prennent la vie et la beauté naturelle parmi les maisons plaquées de stuc et dans le voisinage immédiat du sifflet aigu des locomotives, si les noms des oiseaux et des fleurs un peu rares pouvaient se transporter dans une langue étrangère. Les dictionnaires sont absolument insuffisants à cet égard, et le précieux *Dictionnaire international du sport et des sciences naturelles en anglais, français et allemand* [1] de mon ami M. Edwin Simpson-Baikie lui-même, lequel est beaucoup moins connu qu'il ne devrait l'être, ne fournit qu'incomplètement les renseignements dont on a besoin en pareil cas. La même raison qui m'empêche de donner un extrait du livre de M. Jefferies me fait craindre que ce livre ne soit jamais traduit en français.

Un ouvrage qui a quelque rapport avec le précédent et est également publié par MM. Chatto et Windus a pour titre *About England with Dickens*, par Alfred Reinmer. M. Reinmer a suivi avec une fidélité scrupuleuse les histoires de Dickens, donnant la description et l'illustration des différents endroits mentionnés par le romancier, ou de ceux d'où l'on suppose qu'il a tiré l'idée de paysages imaginaires. La tâche est bien exécutée. Je ne peux m'empêcher de désirer qu'un ouvrage analogue sur Balzac se publie en France.

J'ai maintenant à donner une mention rapide à une œuvre de réelle importance. Il s'agit de

1. Lond., Trübner and C°.

Outlines of the life of Shakespeare [1], par J.-O. Halliwell-Phillips, dont j'ai devant les yeux la troisième édition augmentée. Malgré la modestie de son titre, ce livre est le résultat de longues années d'étude, on pourrait presque dire d'une vie d'étude tout entière. Parmi les savants qui se sont consacrés à Shakespeare, M. Halliwell-Phillips occupe une place à part, à la fois pour son exactitude et pour son érudition. Il suffirait sans doute d'une très courte brochure pour donner tous les faits connus de la vie de Shakespeare. Néanmoins, M. Halliwell-Phillips est parvenu à exhumer une grande quantité de renseignements accessoires qui, sans contribuer beaucoup à faire revivre à nos yeux un homme au sujet duquel il semble qu'il y ait eu bien peu de curiosité pendant de longues années après sa mort, n'en offrent pas moins un vif intérêt aux *Shaskespearolâtres* que nous nous piquons tous d'être. Comme l'écrivain le déclare, aucun voyage n'a été trop long, aucune peine trop grande, chaque fois qu'il y a eu possibilité de recueillir la moindre bribe d'information sur le poète, ou les moindres matériaux capables de jeter quelque jour sur le drame de son temps et sur les usages du vieux théâtre. Et, ce qui est peut-être plus important, « il n'a point de théories favorites à soutenir, point de conjectures téméraires auxquelles donner une passagère apparence de réalité, et point d'opinion préconçue, si ce n'est l'espoir que les discussions à propos de Shakespeare accepteront pour règle et pour contrôle la soumission à l'autorité de l'évidence ». M. Halliwell-Phillips jouit d'une aisance dorée et peut consacrer tout son temps à ses études favorites. C'est un bibliophile ardent, et sa collection des premières éditions de Shakespeare et des écrivains du même temps est probablement la plus riche qu'un particulier ait formée de nos jours.

Fielding [2], par Austin Dobson, est une biographie sympathique et bien écrite de l'auteur de *Tom Jones* et d'*Amelia*. Au contraire de Shakespeare, Fielding est parfaitement connu du public anglais, et l'on a recueilli dans les écrivains contemporains une complète moisson de renseignements à son sujet. M. Dobson est parvenu cependant à glaner quelques détails qui avaient échappé à ses prédécesseurs. M. Dobson écrit agréablement et son jugement est sûr. Ce volume, qui appartient à une série qui a pour titre général *English men of letters*, et pour directeur M. John Morley, lequel en a conçu le plan, est un des meilleurs qui aient paru.

1. Lond., Longman and C°.
2. Lond., Macmillan and C°.

Tout en s'occupant de préparer sa nouvelle série intitulée *The Antiquary's Library*, et dont trois volumes sont déjà presque près d'être distribués, M. Elliot Stock a publié un attrayant petit volume : *Shakespeare as an Angler* (*Shakespeare pêcheur à la ligne*), par le Rev. H.-N. Ellacombe. On a souvent essayé en Angleterre de démontrer que Shakespeare s'est livré à la plupart des occupations connues. Que Shakespeare dans sa première jeunesse, et plus tard, après avoir quitté Londres, ait pêché dans l'Avon, voilà qui est assez probable. M. Ellacombe a du moins recueilli une série de citations montrant que le poète était familier avec ce qu'on appelle en Angleterre *the gentle craft* (*le doux art*). Avant de désigner la pêche par un si délicat euphémisme, j'aimerais à avoir l'opinion d'une truite bien informée. Comme tous les livres de M. Stock, ce petit volume est élégamment édité. Il est illustré d'un joli dessin d'après une ballade du temps de Shakespeare, décrivant un pêcheur à la ligne dans l'exercice de ses fonctions. Un autre volume publié par M. Stock et d'un vif intérêt pour les archéologues a pour titre *Kingsthorpiana*, *or Researches on a Church Chest, edited by T. Hubbert Glover*. Quelle quantité de documents historiques importants doivent exister en Angleterre, puisqu'une simple paroisse, si modeste qu'avant d'avoir vu le livre de M. Glover je n'en avais jamais entendu parler, possède de telles richesses ! Concessions royales accordées aux habitants du manoir, comptes de dépenses de bourgeois envoyés à Londres comme pièces de procédures, et autres matériaux de ce genre, telle est la substance de ce volume. Il est intéressant de voir que les personnes qui allaient à Londres pour les affaires de la paroisse dépensaient alors, par jour et par tête, trois pence pour leur dîner et un penny pour la boisson, excepté dans les occasions de réjouissance extraordinaire, où l'article boisson montait à deux pence par tête.

Le Rev. Alexander B. Grosart, que j'ai déjà signalé comme le plus infatigable de nos archéologues et de nos éditeurs amateurs, vient de publier le prospectus d'une nouvelle série qui s'appellera *The Puck Library*. Puck, je peux le rappeler, est une espèce d'esprit follet que Shakespeare représente, dans le *Songe d'une nuit d'été*, comme le serviteur d'Oberon et de Titania, le roi et la reine du pays des Fées. Cette collection consistera en réimpressions d'ouvrages de la plus grande rareté. Elle comprendra des facéties, des traités sur l'astrologie et l'alchimie, d'anciennes traductions de Mornay et de Garnier, et d'anciennes poésies de tout genre. La partie la

plus importante de la *Puck Library* se composera des ouvrages en prose de Milton, dont aucune édition authentique n'a encore été donnée.

Parmi les récents livres de voyage, un ou deux méritent d'être cités. *Moorish Lotos-Eaters* [1], par George D. Cowan, donne une description assez intéressante du Maroc. *The Golden Chersonese and the way thither* [2], par Isabella L. Bird (Mrs. Bishop), est la relation brillamment écrite d'un voyage fait par une dame dont les ouvrages précédents ont vivement excité l'attention. *Mexico to day* [3], par J.-M. Brocklehurst, raconte un séjour de sept mois au Mexique. On y trouve un tableau frappant des dangers que courent ceux qui résident sur cette terre si souvent teinte de sang. *A visit to Ceylan* [4], par Ernst Hæckel, est un livre purement scientifique. De plus, il est traduit de l'allemand et ne peut guère prendre place dans le domaine de la littérature anglaise.

Je ne parle pas de la brillante monographie de miss Mathilde Blind sur George Eliot, qui inaugure la collection intitulée *The Eminent Women Series*, et est publiée par MM. Allen et Cie, car j'ai entendu dire que cet ouvrage serait probablement étudié dans une autre partie du *Livre*. Je me contente également de mentionner *My Reminiscences* [1], par lord Ronald Gower, cadet de la noble maison de Sutherland. Ces réminiscences peignent avec plus de vivacité que de discrétion les personnages encore vivants que lord Ronald a eu la bonne fortune de rencontrer.

Depuis ma dernière correspondance, j'ai lu un ou deux romans que je vais indiquer brièvement. *Unspotted from the world*, par Mrs. G.-W. Godfrey, est une histoire dramatique et vigoureuse, qui révèle chez l'auteur une remarquable puissance psychologique et un esprit clair, pénétrant et philosophique. Le dénouement est, pour le goût anglais, un peu trop sombre; mais l'ouvrage a un grand intérêt. *Heart and Science* [2], par Wilkie Collins, est, sous forme de roman, une protestation contre la pratique de la vivisection.

1. Lond., Tinsley brothers.
2. Lond., John Murray.
3. Lond., John Murray.
4. Lond., Kegan Paul Trench and Co.

1. Lond., Kegan Paul Trench and Co.
2. Lond., Chatto and Windus.

JOSEPH KNIGHT.

ÉTATS-UNIS

New-York, 20 juin 1880.

La gent littéraire, « genus irritabile vatum », est en guerre. — Enfin! Histoire de la race nègre en Amérique. — Histoire du peuple des États-Unis. — Le Blocus et les Croiseurs. — Un Plagiat. — Romans et Nouvelles. — Le Tarif.

Enfin! exprime l'opinion de tout le monde, car c'est une véritable querelle de partis, qui ne ressemble en rien à celle de Denis Lambin et Manuce, sur l'orthographe du mot *consumptus;* comme nous avons une querelle littéraire, il est aisé de nous persuader que nous avons une littérature. Ce n'est pas moi qui crierai gare!

Voici l'histoire :

M. Howells écrivait, il y a quelque temps, une étude sur l'œuvre littéraire de M. Henry James et la louait avec enthousiasme. Or on reproche à M. James la création du *roman international,* dont les personnages, tirés de différentes nationalités, occupent l'action et s'y coudoient fraternellement; puis, quelques appréciations d'outremer sur les mœurs américaines, inattendues du romancier américain, qui eût pu atteindre aux sommités de la gloire, en continuant Cooper et Hawthorne.

Aussi M. Howels eut-il maille à partir avec les détracteurs de M. James, et je crois bien qu'il ne les avait pas comptés.

L'opposition, qui jusqu'alors était latente, s'exhala dans les revues, les critiques des journaux, les charges des caricaturistes.

Elle alla jusqu'à Londres; le *Quarterly Magazine* s'était fait l'écho des critiques qui blâment M. Howells; elles nous revenaient exagérées, comme ces fruits de Californie, que l'on a fait mûrir dans les serres d'Angleterre.

« M. Howells, puffiste; M. Howells et M. James, société d'adoration mutuelle; romanciers, ni l'un ni l'autre. » L'auteur de cette diatribe était anonyme; on sait aujourd'hui que c'est M. Louis J. Jennings, le plus Anglais des Américains, le plus Américain des Anglais, et le fin lettré que vous savez.

Aujourd'hui, c'est M. George William Curtis, qui entre en lice; il défend les deux romanciers, savamment, dans son beau style classique; la lutte n'est pas inégale. Attendons.

C'est un paradoxe; mais un livre sur la littérature anglaise par un Anglais est un livre à faire. C'est ce dont se plaint M. Henry J. Nicoll, dans la préface de *Landmachs of English literature* (New-York, Appleton), et je pense qu'il a raison de s'en plaindre; mais rien ne justifie l'épithète de faux brillant (*erratic brilliancy*), adressée dans la même préface, à l'œuvre de Taine, sur la littérature anglaise, qui n'est pas, Dieu merci! en quête d'admirateurs; surtout en Amérique, après la très bonne traduction de M. Van Laun.

Un tel jugement, ainsi formulé, fait mal au début d'un livre. L'ouvrage n'est d'ailleurs qu'une compilation; l'auteur donne un aperçu biographique de chaque auteur, et puis il passe en revue les opinions émises sur ses œuvres, sans érudition aucune, dans un style sans couleur, et comme s'il se savait incapable de juger par lui-même.

On sent que la tâche est au-dessus de ses forces. C'est le cas ou jamais de rappeler ce mot de l'ancien théâtre de Brunet :

« — Capitaine, j'ai pris trois ennemis.
— Amène-les donc.
— Je ne puis pas, ils me tiennent, »

Je viens de lire un volume intitulé : *The Epic of Kings, stones retold from Firdusi,* par Helen Zimmern (New-York; Henry Stold and C°).[1]

Firdusi ou Firdousi est un nom peu connu. C'est cependant celui de l'Homère des Persans. Ce que c'est que la gloire!

Firdousi a réuni dans un grand poème épique toutes les traditions et toutes les légendes de la Perse. M. Jules Mohl, l'illustre orientaliste, mort en 1876, l'a fait connaître en France, dans une traduction publiée avec luxe à Paris, aux frais du gouvernement, je crois, dans la collection orientale des manuscrits inédits. Le but de Helen Zimmern, qui nous a donné déjà une intéressante biographie de Lessing, est de le faire connaître aux lecteurs de langue anglaise; car c'est encore un paradoxe que l'Angleterre, si puissante en Orient, ne se soit jamais intéressée au *Shah-Nameh*. La traductrice, ne connaissant pas la langue persane, a paraphrasé, en un volume, la traduction de Jules Mohl, qui comprend, si je ne me trompe, 7 volumes (in-4° et gr. in-folio). Mais cela ne donne qu'une faible idée des coupures et des omissions du texte anglais.

La comparaison est pénible, les deux textes sous les yeux. *Exemplum :* dans l'épisode de Féridousi, lorsque le vertueux Fiedji est averti par son père du dessein de conjuration de ses aînés, il répond qu'il ne veut employer avec eux d'autres armes que la persuasion : « O roi! pense à l'instabilité de la vie qui doit passer sur nous comme le vent. Pourquoi l'homme de sens s'affligerait-il ? Le temps fanera la joue de rose et obscurcira l'œil de l'âme brillante. Au commencement, la vie est un trésor; à sa fin, est la peine, et puis il faut quitter cette demeure passagère... »

Toute cette tirade est très belle; voici la paraphrase de Helen Zimmern .

« Non, ô mon père! souffrez que j'aille seul parler à mes frères, afin d'apaiser leur colère. Et je les supplierai de ne pas mettre leur espérance dans la gloire de ce monde, et je leur rappellerai Jemshid, et leur dirai comme sa fin fut mauvaise, parce qu'il s'était élevé dans son propre cœur » (p. 20).

Dans l'histoire de Rustem (Roustem) et Sahrab, elle traduit ainsi (p. 158) : « Iran a besoin de héros tels que toi » ; cette phrase de la harangue de Roustem : « Je ne connais personne dans l'Iran qui ait des épaules et des bras comme toi. »

J'ai choisi ces deux exemples qui m'ont le plus frappé. C'est un peu beaucoup, comme dirait Balzac, l'inconvénient du style archaïque, biblique, qu'elle adopta avec l'intention, dit-elle, d'éloigner l'œuvre de l'atmosphère d'à présent.

Elle est bien à l'aise dans ce vieux langage, et il faut lui savoir gré d'avoir essayé d'initier ses compatriotes au génie si personnel de Firdusi, ce grand poète qui avait si bien conçu le sentiment de l'instabilité des choses humaines, qu'il se complaisait, hors de la poésie, dans un détachement universel. J'ai à reprocher aux éditeurs l'annonce de deux eaux-fortes d'Alma Tadema, lorsqu'ils ne donnent que la reproduction de ces eaux-fortes, par un procédé quelconque. Je ne pense pas que cela soit admissible.

Nos éditeurs semblent être, du reste, dans une ignorance complète de l'art de faire des livres, et c'est étrange, et cela fait pitié, quand on pense aux publications des Lemerre, des Jouaust et des Quantin. James R. Osgood et C° ont publié la correspondance de Carlyle et Emerson (2 vol.).

Elle comprend un espace d'une quarantaine d'années, de 1834 à 1872, toute leur vie littéraire; et je ne sais pas de lecture plus intéressante que celle de ces lettres, où se livraient sans réserve deux penseurs de tempéraments si incompatibles, pourtant unis par une amitié si cordiale, qu'on s'étonne que la rudesse de l'un ne se soit pas émoussée au contact de la douceur de l'autre.

Chacun avait sa part de gloire et d'insuccès, et ils se le disaient; mais Carlyle, acerbe, en pleine

révolte; Emerson, très simple, et sans fiel, avec des expressions de joie profonde, qui vont au cœur. Ils se jugeaient et se corrigeaient. Il faut lire surtout les observations d'Emerson, pour apprécier la distance qui les séparait, chacun conservant son indépendance d'esprit, tandis qu'ils s'entendaient comme s'ils suivaient la même route.

Ils étaient, d'ailleurs, trop occupés à regarder dans leur propre cerveau, pour juger dans leurs lettres de celui des autres, et c'est sans doute leur grand charme; le seul homme qui puisse avoir gain de cause contre cette observation étant le libraire réputé « n'avoir pas d'âme » depuis une époque qui se perd dans la nuit des temps, et qu'ils condamnent incessamment.

Oh! qu'ils avaient à s'en plaindre!

Je lisais dernièrement l'épître flatteuse d'un écrivain aux imprimeurs-éditeurs, « tous avenants », à la fin d'un livre; mais c'était un incunable : l'édition princeps d'Asconius Pedianus.

Autres temps, autres mœurs.

L'éditeur progressif publie aujourd'hui le livre d'hier, à meilleur marché, parce qu'il ne s'est pas arrêté à cette futilité : les droits d'auteur.

Savez-vous ce qu'on pense? Que c'est un tour de force à faire pâlir Herrmann, à enfoncer Robert-Houdin. On applaudit, et bien mieux encore, si le livre ainsi reproduit a été traduit.

Oh! alors le traducteur reçoit sa part d'adulations. Il a renversé cette grande loi de la mécanique, que l'on est obligé de perdre en force ce que l'on a gagné en vitesse.

A ce propos, un critique très consciencieux faisait dernièrement cette pétition de principes : que le style du traducteur souffrait d'un travail si pressé. J'ai su depuis que ce pauvre diable de critique ignorait qu'en l'an VIII, le 8 pluviôse, aux *Débats,* Bertin l'aîné, inaugurait le feuilleton.

Que le ciel préserve ces mauvaises plumes!

Nous n'avons pas le feuilleton, et si nous l'avions..., ce n'est pas à Newcastle qu'on s'aviserait d'importer du charbon.

C'est ainsi qu'il ne vous est pas possible de nous rendre la pareille.

Gaspard de Besse volait les riches, mais c'était pour donner aux pauvres; en ce temps-là il ne dérogeait que devers la loi, un peu trop pédagogue avec son foulard rouge et sa verrue classique. De nos jours, c'est tout bêtement un voleur de grands chemins; l'éditeur progressif, dont je vous parlais tout à l'heure, ressemble à s'y méprendre à Gaspard de Besse; mais il paraît que c'est différent.

Après cela, il faut tirer l'échelle.

De Boston nous vient la publication la plus intéressante, à certains égards, de cette année. C'est une revue hebdomadaire, dévouée à la science. Elle porte ce titre : *Science.* Moses King en est l'éditeur; le rédacteur en chef est M. Scudder. C'est un recueil de toutes les nouvelles scientifiques du monde, compulsé avec beaucoup d'intelligence, à grands frais; il paraît sortir tout armé du cerveau de son fondateur. Il faut espérer qu'il aura de longs jours, car, il ne faut pas nous le dissimuler, nous sommes arriérés, si arriérés dans nos études scientifiques, qu'une publication comme celle-là était un grand *desideratum.*

J'ai promis de faire ici quelques observations sur les études de mœurs louisianaises de Cable; c'est nécessaire, parce qu'il les décrit avec un talent hors ligne; mais le sujet va m'entraîner bien loin, dans le passé des souvenirs de ce petit coin de Louisiane, resté, après tant de révolutions, religieusement français; c'est pourquoi je vous demande un sursis, en prenant l'engagement de ne rien négliger, pour que le courrier du *Livre* fasse honneur à qui de droit.

La Louisiane a ses poètes, ses romanciers, ses conteurs, ses chansonniers, et nul n'en a parlé, que je sache, jusqu'à présent, dans une revue; c'est un oubli qu'il faut réparer.

M. Geo W. Williams, mulâtre, qui a été de la législature d'Ohio, vient de publier une Histoire de la race nègre en Amérique, qui commence avec la Genèse, comme dans *les Plaideurs.*

Car l'auteur, qui pouvait faire un volume attrayant des nombreux documents qu'il avait collationnés, n'a pas résisté à la tentation des trouveurs, d'en tirer deux gros volumes, qu'on ne lira pas avec enthousiasme.

Compilation laborieuse et méritoire, sans doute, mais traînant un grand nombre de particularités, de gloses, de commentaires, de discussions oiseuses comme celle-ci : savoir si la race nègre est la race maudite en Caïn ou en Canaan; ou si, au point de départ, toutes les races ont eu le même degré de civilisation, et que l'auteur va résoudre au troisième chapitre, en faveur de la dernière hypothèse, avec cet argument décisif : « Nous inférons cela du caractère bien connu du Créateur ».

Je sais bien que l'auteur a fait des études théologiques; mais nous sommes bien loin du temps où la race noire partageait avec les libraires la distinction d'être sans âme, et l'auteur eût mieux fait de n'en rien dire.

Aussi de résoudre en un chapitre d'introduction toutes les « considérations préliminaires », philologiques, ethnologiques, égyptologiques,

naïves, et même un peu niaises, qui forment en cent huit pages la première partie du livre. L'histoire commence au chapitre XII, avec l'introduction de l'esclavage en Virginie en 1619, raconte ses progrès dans chacune des colonies jusqu'à la Révolution. C'est la seconde partie.

La troisième partie commence et finit avec la Révolution. Elle termine le premier volume. Le second volume est divisé en cinq parties, commence en 1800 et finit en 1880.

L'ouvrage annoncé depuis longtemps, sept ans en préparation, dit l'auteur, était attendu avec une curiosité bien légitime. C'était une lacune à combler et à combler *con amore*. Or M. Williams est du petit nombre des élus de la race affranchie; l'œuvre ne pouvait être en meilleures mains. Il s'en est bien tiré tant qu'il a compilé, et il a fait fausse route comme historien. C'est dommage.

J'ai dit que la compilation est méritoire, et ce sera l'avis de ceux qui se souviennent des discussions soulevées, il y a quelques années, par la publication du livre de M. Geo H. Moore : *Notes sur l'esclavage au Massachusetts*.

Ceux qui prirent part à ces discussions accusèrent une ignorance complète du sujet, les critiques pleuvaient sur ce livre. Cependant chacun des États a son historien. M. Sidney Howard Gay compte trois cents volumes dévoués exclusivement à l'État de Rhode-Island, le plus petit, à part un, des États de l'Union. Le Connecticut a Frumbuce; le New-Hampshire, Belkuas; le Massachusetts, Hutchinson; la Louisiane, Gayarre; toute la Nouvelle-Angleterre, Uruthrop; et toute la Nouvelle-France, Charlevoix.

Mais des esclaves, ils ne s'en souciaient qu'en tant que propriété; ce qui est plus surprenant qu'on se l'imagine. Ils n'étaient point sans avoir quelque influence, et l'on conçoit bien qu'il fallait compter avec elle. L'ouvrage de M. Williams a ce mérite de le faire comprendre; c'est ainsi qu'il deviendra le bréviaire de la race nègre en Amérique. Ce qui m'intéressait particulièrement dans l'œuvre de M. Williams n'était pas une question d'histoire. Je ne pouvais dégager de l'œuvre la personnalité de l'écrivain : impartial, il eût été insupportable; mais, comme en son style déclamatoire, il exprime moins de colère contre les oppresseurs que de sollicitude pour les opprimés, j'estimais que c'était faire preuve, en une occasion, d'un bon goût qui manquait ailleurs. Aussi m'inquiété-je fort de l'opinion qu'il pouvait avoir de ce personnage d'oncle Tom, devenu légendaire, du roman de Mme Becker-Stowe. Or, cette opinion, il l'a donnée dans son livre; et je ne sais rien de plus intéressant que ce jugement porté après tant d'années, par M. Williams, dans un ouvrage tout dévoué aux rares bienfaiteurs de sa race : « Oncle Tom est trop bonasse, trop agneau, trop obséquieux ». Et c'est vrai; superbe comme création littéraire, l'oncle Tom était hors nature et n'a jamais eu de prototype.

Appleton et Cie, qui publient la gigantesque histoire de Bancroft, viennent de faire paraître le premier volume d'une *Histoire du peuple des États-Unis*, qui sera complétée en cinq volumes. L'auteur, inconnu jusqu'alors, avait, dit-on, offert son œuvre à trois éditeurs qui l'avaient refusée.

C'est le cas ou jamais de citer cet hémistiche, si digne d'Horace, et qui n'est cependant pas d'Horace, mais d'un certain Terentianus Maurus : *Habent sua fata libelli*. Cet ouvrage étant, à un point de vue d'éditeur, écrit non seulement avec le talent qui produit un livre hors de pair, mais encore avec le tact que produit un livre de rapide défaite.

M. John Bach Mc Master, qui est professeur et non professeur d'histoire, à Princeton College, vient, avec son livre, briller tout d'un coup au premier rang de nos historiens. C'était l'expérience de cet autre historien dont nous nous enorgueillissons, Motley, qui, lui aussi, eut à subir les refus de maints éditeurs de faire paraître cette *Histoire de la République hollandaise*, qui fit en un jour la gloire de l'auteur.

L'ouvrage de M. Mc Master commence au traité de paix qui reconnut l'indépendance des colonies en 1783, et ce premier volume finit en 1790 avec l'ajournement du premier congrès. Toute cette période de notre histoire est bien connue; mais l'auteur, en relatant toutes les difficultés de la première Confédération et les discussions et les événements qui amenèrent l'adoption de la Constitution, s'occupe de la petite chose qui éclaire quelquefois la grande : des discussions locales, dans les comtés, les villes, les villages; des mœurs, des coutumes, des causeries de coin de feu, des correspondances publiques ou privées, qui, se rattachant toutes aux grands événements de l'histoire, les expliquent, en font voir les causes, avec la précision d'une démonstration mathématique.

M. Mc Master a suivi l'exemple de Macaulay qui, dans les chapitres préliminaires de son *Histoire d'Angleterre*, attira l'attention sur le rôle important que joua le peuple, autre que soldats, tribuns, classes gouvernantes, dans les destinées des nations, depuis l'extinction de la féodalité.

Mais il a mieux démontré cette influence, son sujet étant plus favorable à cet effet, que la con-

dition de l'Angleterre en 1685, de la dissertation de Macaulay, ou le peuple anglais, de John Richard Green.

Il suffit, pour en être convaincu, de lire les descriptions minutieuses qu'il a données des us et coutumes des différentes localités comprises dans la première Confédération; si différentes de caractère, de mœurs, de goûts, que l'intérêt général qui rendait imminente, indispensable, la revision de la Constitution, pour que l'union fût plus parfaite, n'empêcha point les difficultés innombrables qui en retardèrent l'accomplissement. Le style de M. Mc Master est simple, précis, entraînant. Si les quatre volumes qui doivent suivre sont aussi bien faits que celui-ci, son œuvre sera notre histoire classique.

Le Blocus et les Croiseurs est le sujet du premier volume, d'une série d'ouvrages sur la marine dans la guerre civile, que se proposent de publier Chas. Scribners's sons, pour faite suite à leur intéressante série des campagnes de la guerre civile.

L'auteur de ce volume est James Russel Soley, professeur à Naval Academy.

Il commence par décrire le pitoyable état de la marine américaine au début de la guerre maritime de 1861; elle avait été puissante en Afrique pendant la Révolution; elle s'était couverte de gloire en 1812, mais elle n'avait pas changé. Les améliorations rapides des quinze années précédentes ne faisaient pas présager l'usage qu'on devait faire de la vapeur dans les navires de guerre; faute de provision pour la retraite des officiers vieillis dans le service, les chefs étaient arrivés à un âge où peu d'hommes sont utiles au service actif : le premier lieutenant de l'Hartford avait servi trente-quatre ans; les promotions étaient faites par droit d'ancienneté; c'était l'incompétence qui régnait.

Cette situation si critique, à une époque où tous les engins de destruction étaient imaginés, ne fut réalisée qu'à la fin de 1861. On ne réalisa l'importance de la *torpedo,* comme engin de destruction, qu'à la fin de 1862, lorsque les États confédérés, dénués de force maritime, l'employèrent à l'exemple des Russes, dans la Crimée, en 1854.

Les améliorations furent faites à mesure de la lutte.

M. Sorley raconte, dans tous ses détails, l'histoire du blocus effectué par trente-cinq vaisseaux, sur un parcours de 3,000 milles, au Chesapeake, avec les escadres de l'Atlantique et du Golfe. Il raconte aussi les hauts faits des « blockade-runners » et des croiseurs confédérés, sans prévention, ne voulant autre chose que montrer les faits vrais, matériels, avec un sentiment de justice qui n'a pas eu d'exemple parmi les historiens de notre dernière guerre.

C'est ce qui suffirait à la gloire de l'auteur, s'il n'écrivait avec ce charme de naturel et de simplicité que donne une connaissance profonde du sujet que l'on traite.

Nous sommes en pleine effervescence de passion d'étude historique : histoires, chroniques, mémoires, biographies, pleuvent.

Voici MM. Houghton Mifflin et Co, qui annoncent la publication d'un volume intitulé : *Virginia, A History of the people,* par John Esten Cooke, et qui sera le premier volume d'une série d'ouvrages, sous ce titre général de *American Commonwealths,* traitant de l'histoire de chacun des États qui ont eu une influence prépondérante dans la formation et dans la consolidation de la république.

MM. de Costa et Johnston, les anciens éditeurs du *Magazine of American History*, annoncent qu'ils vont commencer bientôt une revue périodique, qui sera dévouée aux antiquités américaines. M. John Austin Stevens, l'historien qui a été le premier rédacteur de ce Magazine, travaille de son côté à une revue mensuelle d'histoire américaine, qui paraîtra en automne.

Henry Holt et Co ont fait paraître, le 12 de ce mois, une traduction, par Dr Lewis Stimson, de la *Petite Histoire du peuple français,* de Lacombe, sous ce titre : *The growth of a people, A short Study in French History.*

Harper and brothers publient cette semaine *la Vie de John A. Dix*, par son fils Dr Morgan Dix.

J'en passe et des meilleurs, pour ne pas oublier l'ambitieuse histoire du développement de la littérature anglaise de M. Alfred H. Welsh, dédiée au gouverneur Charles Foster de l'Ohio, recommandée par Oliver Wendell Holmes, et portée aux nues par les critiques.

Et sensément, au fond, puisqu'il appert des investigations de deux lecteurs, publiées dans deux de nos journaux quotidiens, *la Tribune* et le *World*, que l'ouvrage est un jeu de patience en mosaïque, des écrits d'auteurs, tels que Taine, Arnold, Ward, Gosse et Simcox, il faudra, par conséquent, blâmer nos critiques de leur manque d'érudition; mais on n'aura pas à leur reprocher d'avoir manqué de goût, l'auteur ayant négligé de guillemeter tous les alinéas.

D'autre part, s'il est vrai que plagiat est, comme hypocrisie, hommage de vice à vertu, M. Taine

n'aura pas à se plaindre de sa part d'hommages dans ce livre; c'est celle qu'il mérite, c'est la part du lion.

Funk et Wagnalls publient, dans leur série de petits volumes à quinze sous, une collection des lectures du Rév. H. R. Haweis, de Londres, sur les humoristes américains.

Classification artificielle, ni gaie, ni amusante, ni spirituelle, comprenant Irving, Holmes, Howell, Arteus Ward, Mark Pivain et Bret Harte, à comparer à la collection des antiquités de l'île de Chypre de M. de Cesnola.

Un charmant volume, publié par James R. Osgood et Cᵉ, est une collection d'essais de littérature et de critique, parus dans cette excellente revue : *The Critic*. L'article du journaliste étant une parole écrite qui passe, ils ont bien fait de donner une forme durable à ces articles d'un jour. John Burroughs, Edmond C. Stedman, R. H. Stoddard, E. W. Gosse, ont signé de jolies pages; c'eût été dommage de ne pas les conserver.

A signaler, dans ce volume, une étude sur Alphonse Daudet, par P. M. Potter.

Le Révérend Morgan Dix, de Trinity Church, s'étant attiré les critiques dru comme grêle des bas-bleus, par des sermons délivrés par lui sur une question qui est à l'ordre du jour, l'éducation des deux sexes, a publié chez Appleton un volume intitulé : *The Calling of a christian woman, and her praining to fulfill it.* C'est la collection de ses sermons ou lectures, sur la place que doit occuper la femme dans la société, sa dégradation par le paganisme, et son élévation par le christianisme, l'éducation qui convient à sa mission, le divorce... On conçoit que l'auteur n'est pas en faveur d'une déclaration de droits de la femme; il a mille fois raison, et pourtant, qui sait? Il y a tant à craindre de la galanterie du sexe fort, que le seul moyen de prévenir le vieux proverbe : « La maison menace ruine quand la quenouille commande », est peut-être de réintégrer l'antique usage dans certains cas de séparation sollicitée par la femme, de lui donner à choisir entre la quenouille et l'épée. Vous savez qu'elle était libre, lorsqu'elle avait choisi l'épée; mais c'était à condition de tuer l'époux.

Scribner publie *Ice Pack and Tundra*, un récit de l'expédition envoyée à la recherche de *la Jeannette*, au pôle Nord, par W. H. Gilder, correspondant du *New-York Herald*, qui accompagnait l'expédition, comme il avait accompagné celle de Schwatka, en sa qualité de chroniqueur émérite. C'est une histoire pleine d'intérêt, écrite sans ostentation, même dans les récits des aventures les plus périlleuses. Les dessins de l'auteur, reproduits dans le texte, ont le charme de l'inédit. On sait que le vaisseau le *Rodgers* prit feu à Sainte-Laurence Bey, et M. Gilder s'en retourna à travers la Sibérie, en traîneau; c'est une partie intéressante de son long voyage. Il y rencontra des socialistes, qu'il qualifie de lunatiques intelligents, sans demander pardon au lecteur de ce gongorisme. C'est un crime que M. Gilder n'a pas commis tout seul. Un tout autre voyage est celui que raconte M. Carnegie : *An American four-in-hand in Britain* (New-York, Chas Scribner's sons). Un voyage en un coche, tiré par quatre chevaux, pas lourds, de Brighton à Inverners, en Angleterre, avec des amis de bonne humeur, et par un temps splendide. Ils s'en vont à petites journées, cueillent des fleurs sur la route et des inspirations, admirent les petits hôtels recouverts de roses et de verdure, qu'aimait Falstaff, déjeunent sur des tapis de mousse émaillée de fleurs, visitent les châteaux, les champs de bataille, assistent à l'office à la chapelle Saint-George, où Gladstone, cédant le pas au prince de Galles, occasionne en eux une surprise qui dure deux pages.

Ils font visite au romancier William Black, au tombeau de Shakespeare, à l'école de George Eliot, passent en Écosse, où ils vont voir la maison et la tombe de Burns, et Dumfries, la patrie d'Allan Cunningham, de Neillson, de Patterson, fondateur de la Banque d'Angleterre, et mieux encore, de Carlyle. Ils ont l'amour de la nature et des institutions républicaines. M. Carnegie tient à ce que nous en soyons convaincus par son livre, rempli de descriptions attrayantes de la nature et de critiques raisonnées de l'oligarchie anglaise.

Le roman du mois est *But yet a woman*, d'Arthur Sherburm Hardy (Boston Hougton, Mifflin et Cᵉ). L'action se passe en France : nous serions en peine de dire pourquoi, sans un chapitre d'introduction d'Henri V qui y brille comme une marionnette de Louisa Mülbach, car les personnages ne sont pas français. Ils ont un domestique qui s'appelle Baptiste, et une femme de chambre Lisette. Ils disent : « entrée » quand ils veulent dire « entrez »; « ingrate », comme en anglais, pour « ingrat »; et « monsieur l'ange titulaire ».

Stéphanie est veuve et aime éperdument Roger, épris de Renée, amie de Stéphanie. Renée, qui allait devenir religieuse ou sœur de charité, change de vocation en faisant la connaissance de Roger. Stéphanie laisse faire un mariage qui la

désole, sans une plainte, et entre au couvent. C'est un sacrifice, selon l'auteur ; mais le lecteur n'y comprendra rien.

Il y a un personnage de séducteur, M. de Marzac, que la veuve a repoussé, et qui l'insulte en la menaçant, comme s'il avait quelque révélation terrible à faire sur Stéphanie; mais il n'en a point. Pourquoi donc est-il posé là en séducteur? Il meurt assassiné par le père d'une jeune fille qu'il a séduite, Felisa, qui, elle, s'est tuée en Espagne; c'est l'épisode dramatique du livre, et il n'a pas de raison d'être dans l'action.

Un talent d'observateur, de l'élégance dans les idées et dans leur expression, c'est ce qu'il faut admirer dans l'œuvre de M. Hardy ; mais ce n'est pas assez pour racheter les imperfections de l'intrigue, et l'éditeur annonce que l'édition en est à son sixième mille.

The Led-Horse Claim, par Mary Hallock Foote, est une très jolie étude de mœurs des mines d'or de l'Ouest. Deux mines ennemies, la « Led Horse » et la « Shoshone » ; la sœur de l'intendant de l'une et l'intendant de l'autre sont amoureux : Cécile et Hilgard, à l'exemple de Roméo et Juliette. Le frère de Cécile est tué dans un combat des deux mines; les amoureux se séparent, se rencontrent par hasard à New-York. Cécile va rester à la campagne; là elle rencontre les frères de Hilgard, et le roman finit avec le mariage des deux amoureux. Mme Foote décrit bien, c'est son premier roman; il l'élève au rang des meilleurs de nos écrivains (Boston, J. R. Osgood et Cº).

Through one Administration, de Mme Frances Hodgson Burnett, est le roman d'une femme en lutte avec ses devoirs d'épouse et de mère. Son mari intrigue en se servant d'elle sans qu'elle s'en aperçoive, dépense sa fortune, la délaisse; mais elle reste fidèle; et le héros du temps jadis, dont elle partage l'amour platonique, est tué dans une bataille avec les Indiens. Mme Burnett connaît et décrit à merveille la société de Washington.

L'étude de M. Frank W. Taussig, professeur d'économie politique à Gaward College, sur l'histoire du tarif aux États-Unis, étude qui remporta le prix Toppan au concours de 1882, a été publiée par Moses King, à Cambridge.

C'est l'histoire instructive et intéressante d'une des questions les plus discutées et les moins connues, qui s'agitent en ce moment.

M. Taussig ne s'occupe que de nos industries, telles que la manufacture du coton, de la laine, du fer. Ce qu'il faudrait donner surtout, comme exemple du fait, que tarif prohibitif est tarif annihilitif aussi, c'est l'impôt sur les livres.

Plusieurs ne l'entendent pas ainsi. Dans un article de l'*Atlantic Monthly*, du mois de juin — les revues paraissent ici quinze jours d'avance — un écrivain exprime très naturellement cette opinion, que le lecteur qui demande Bossuet chez le libraire, neuf fois sur dix, si Bossuet manque, acceptera Balzac; que le nombre de ceux qui désirent l'ouvrage de tel auteur, parce qu'ils le connaissent, ne supportent pas M. le libraire. Avec ces théories-là, on peut aller très loin, préférer l'épicier du coin à Dante Alighieri, défendre le tarif. C'est ce que fait l'*Atlantic Monthly*, c'est quelque chose, la *Revue des Deux Mondes* de Boston; et si vous saviez comme Boston est fier de son titre de *Hub,* c'est-à-dire moyeu de la roue qui fait marcher la civilisation!

Henri Pène du Bois.

ITALIE

Milan, 2 juillet 1883.

Le mouvement littéraire s'est accusé, dans ces dernières semaines, par la publication de plusieurs livres attendus avec curiosité et qu'on a lus avec empressement. Quatre surtout ont mis en émoi différentes catégories de lecteurs : les vers de la comtesse de Lara (comtessa Lara : *Versi, Roma,* Sommaruga); Lombroso : *Due Tribuni* (deux tribuns), Roma, Sommarugo; G. Barbera : *Memorie di un editore* (Mémoires d'un éditeur). Barbera, Firenze; E. De Amicis : *Gli Amici* (les Amis). Milano, Treves. Le succès de ce dernier sera le plus retentissant, M. de Amicis étant un de ces écrivains que tout le monde lit, ses adversaires surtout. Depuis longtemps les éditeurs MM. Treves avaient annoncé la publication de cet ouvrage si soigneusement médité. L'attente était si grande dans le public que six éditions ont à peine suffi aux demandes les plus empressées.

Vous demanderez à votre tour si cette attente était motivée. Eh bien, quoique ce soit toujours

chose difficile, nous n'hésitons pas à répondre oui.

Gli Amici n'est pas un roman (ce qui, soit dit en passant, est bien dommage); mais ce n'est pas non plus un livre de philosophie. M. de Amicis, toujours réservé et moderne en tout ce qu'il écrit, n'a pas cru nécessaire de remonter au *De Amicitia* de Cicéron ni aux dialogues de Platon. Il n'a pas cru devoir refaire l'œuvre si bien faite de ces grands écrivains; d'autre part, il ne se proposait point de faire l'éloge ni la critique de ce sentiment de l'amitié qui est toujours sur nos lèvres et si rarement dans notre cœur.

M. de Amicis n'est pas plus un moraliste de profession qu'un penseur profond préoccupé d'un problème social; c'est simplement un artiste plein de verve et de fantaisie, sceptique et éclectique. Il a voulu faire un livre où chacun de nous pût se retrouver, tel qu'il est dans sa vie habituelle de tous les jours, ni très bon, ni très mauvais, avec cet entourage qu'on est convenu d'appeler ses amis, amis dont on se débarrasse sans remords ni chagrin, dès qu'une grande passion ou une grande idée s'empare de notre âme.

Voilà comment il s'exprime dans son introduction : « Nous voulons parler de cette pauvre amitié de tous les jours, incertaine comme le temps, mobile comme l'air, tourmentée continuellement par mille petites passions misérables; aujourd'hui tendre et gentille, demain rude et pointilleuse; quelquefois pleine de générosité, plus souvent soumise aux commérages, très souvent légère, et pas rarement menteuse. »

Certainement l'auteur a atteint le but de son étude; il a écrit un livre plein de charme et d'intérêt avec ce style élégant et facile qui le porte, dès son début, au premier rang des écrivains. Il faut voir quelle collection de types il nous présente, et de quelle manière il les fixe sur le papier d'un coup de plume, comme des insectes rares piqués par une épingle. Une anatomie du cœur faite de main de maître, qui de jour en jour va devenir plus exacte et plus saisissante.

L'ami dominateur, l'ami diplomate, l'ami humble et tendre, l'ami jaloux de nos mérites, l'ami froid, l'ami furieux, nous les connaissons bien, hélas! et nous reconnaissons tout de suite leurs portraits; pourtant le mieux réussi, celui qui ne sera plus oublié, c'est l'ami ennuyeux, ce malheureux qui n'a pas même le tact d'être complètement sot pour vous faire rire et qui nous accable de ses doléances cruellement raisonnables.

Le premier ami, — Les plaisirs de l'amitié, — Le revers de la médaille, — A la Campagne, — Comment se font les amitiés, — et — Comment elles meurent — sont des chapitres de psychologie d'une finesse éblouissante.

Le second volume, dont la prochaine publication est annoncée, contiendra les chapitres suivants, dont chaque titre est une promesse : Médisance, — Le dernier salut, — Les discussions, — A travers le monde, — Les parents des amis, — Les amies, — Dans les disgrâces, — Les éloignés, — Les lettres, — Entre Italiens, — Les amis étrangers, — Les amis ignorés, — A mes amis.

Les *Mémoires* de M. G. Barbera, publiés par ses fils, ont l'intérêt commun à ce genre de livres. M. G. Barbera, Piémontais de vieille roche, avait tous les défauts et en partie les qualités des hommes qui, partant de rien, sont arrivés à une position respectable à force d'énergie, d'obstination et d'activité. Comme tout ce qu'ils ont conquis leur a coûté énormément de peine, ils sont portés à exagérer l'importance de la conquête et leurs mérites personnels. Cette tendance les rend un peu lourds à supporter et peu sympathiques. Tant pis si, comme dans le cas de M. Barbera, la nature de l'homme contraste trop vivement avec la nature du peuple qui l'aide à s'élever. Ce peuple était le Florentin, c'est-à-dire le peuple le plus artiste, le plus souple, le plus fin et le plus moqueur de toute l'Italie. De là une foule de luttes sourdes et de rancunes inédites auxquelles le vieil éditeur a donné droit de cité dans son livre posthume.

Les vivants attaqués ainsi d'outre-tombe ne laissent pas de crier et leurs protestations font la réclame du livre. M. Celestino Bianelli, directeur du journal *la Nazione*, qui est à même de bien juger les faits et gestes de M. Barbera, écrivait dernièrement, que si tous ceux qui ont à se plaindre des *Mémoires* ou à y rectifier quelque chose allaient s'adresser à la *Nazione*, toutes les pages de la feuille seraient remplies pour longtemps de réclamations.

Et pourtant il est bien dommage que l'auteur des *Mémoires* ait gâté son œuvre, car elle contient de bonnes pages et de beaux exemples de courage et de fermeté. En sa qualité d'imprimeur, M. G. Barbera fit du bien à l'art et à l'industrie; comme homme il fut non seulement un père de famille exemplaire, mais un maître plein de justice, quoique sévère pour ses ouvriers; les meilleurs d'entre eux l'ont aimé et estimé comme leur bienfaiteur.

Qui est-ce donc que cette comtesse Lara ? Telle est la demande insistante que l'on s'est adressée en lisant les beaux *sonetti* faciles et piquants qui semblaient encore plus séduisants sous le masque du pseudonyme. Alors les journalistes, qui ne de-

mandaient pas mieux que de paraître renseignés, ont débité toute une histoire tragique et galante et révélé le vrai nom de la poétesse, qui serait celui d'une blonde Anglaise née à Florence et mariée au fils du ministre Mancini. On connaissait l'histoire et l'on admirait la gracieuse beauté de la dame; le livre fit fortune. Mais comme jusqu'alors personne ne s'était douté qu'elle fût poète autrement que par le cœur et par la fantaisie, et comme on avait déjà observé que la forme de ces vers portait l'empreinte d'un maître, quelqu'un insinua que la jolie Mancini n'y entrait pour rien et qu'il s'agissait là encore d'une ruse de M. Olinto Guerrini, l'inventeur de *Lorenzo Stecchetti* et de *Marco Balossardi*. La chose fit du bruit, toutes les revues littéraires eurent leur article pour ou contre et l'éditeur Sommaruga vendit une plus grande quantité d'exemplaires à 4 francs l'un. Quant à la vérité de la chose, je ne saurais rien affirmer. Les vers sont jolis et pour moi, c'est assez. Lisez, par exemple ce sonnet :

Un capriccio di donna e di signora
L'attira in quelle due stanze eleganti,
Dove un aer d'essenze inebbrianti
A i baci sprona e il volto discolora.

Ei, trepido con gliocchi la divora,
Ella si toglie a poco a poco i guanti :
Giiarda i fior del tappeto e pensa a quanti,
Piedini l'hanno calpestato un' ora.

Quella tenda di mussolo e di vaso
Domani forse a un' altra bianca faccia
Le lievi ombre darà del suo ricanco.

Forse.... e di gelosia l'animo invaso,
Ella a un tratte si scuote, apre le braccia,
E a lui singhiozza sulla bocca : Io t'amo.

Due Tribuni, du professeur Lombroso, est un livre de science, où l'on apprend que Cola da Rierzo était un fou de génie et Coccapieller un — mattoide — deux types entre lesquels toute l'humanité peut trouver à se classer.

Filippo Turati : *Il delitto e la questione sociale* (le crime et la question sociale). Milano, Ariane, autori editori, 1883.

Le livre est mince et l'auteur est un jeune homme qui compte encore sur ses vingt ans; mais quel penseur profond et sincère, quelle âme noble et élevée, quel cœur de poète et quelle puissance d'esprit scrutateur dénotent tout ce qu'il écrit !

M. Filippo Turati, écrivain d'élite en vers et en prose, appartient au petit groupe de ceux qui n'écrivent jamais pour rien dire ; sa réputation, quoique déjà grande, est encore renfermée dans un cercle relativement étroit. Ainsi le petit livre qui lui a attiré l'attention des penseurs, même à l'étranger, ne fera pas tant de bruit que tant d'autres qui lui sont inférieurs. Mais il en est des réputations littéraires comme de certains sentiments du cœur : plus ils sont longs à se manifester, plus ils sont durables.

Bruno Sperani.

LE LIVRE A PARIS[1]

II

LES CABINETS DE LECTURE

Les premiers cabinets de lecture. — Les établissements du Palais-Royal. — Ce qu'on lisait en 1820. — Statistique des cabinets de lecture de 1820 à 1870. — De quoi se composait, de 1820 à 1830, le fonds d'un cabinet de lecture. — Statistique pour l'année 1883. — « La Lecture universelle ». — Mme Cardinal et Mlle Vermot. — Les cabinets de lecture étrangers; la « Circulating library » de M. Galignani ; les établissements russes et polonais. — Influence des cabinets de lecture; leur réglementation. — Physiologie des cabinets de lecture; rive gauche et rive droite. — Salons littéraires des passages. — Les Cabinets de lecture chansonnés. — Leur grandeur et leur décadence.

I

Les encyclopédies s'accordent à dire que c'est en 1761 que le libraire Quillau ouvrit, à Paris, rue Christine, le premier cabinet de lecture. Il y a là une erreur. En effet, nous trouvons dans une lettre de dom Calmet du 4 septembre 1714 les détails suivants sur la vente et le louage des journaux français et étrangers à Paris : « Je me suis informé de la commission des journaux des Savants et des gazettes pour M. Olivier. Le *Journal des Savants* se vend 6 sols, et les deux gazettes de Hollande, avec les suppléments, 30 sols. Le tout coûtera 40 sols, rendu à la poste tous les samedis. Si vous souhaitez avoir une des deux gazettes à la poste le mercredi, il vous en coûtera un sol davantage, *parce que ces gens se privent par là du petit gain qu'ils tirent de la lecture qu'ils laissent faire dans leur boutique de cette gazette pendant deux jours*[1]. »

C'est donc à l'année 1714 qu'il faudrait faire remonter, sinon la date de la fondation des cabinets de lecture, tout au moins l'usage de louer des journaux. Au surplus, il existait déjà en 1759 une sorte de cabinet de lecture où, dit l'abbé Brizard, on louait la

1. Voir *le Livre*, livraison de mars 1883.

1. Cette lettre a été insérée par Ed. Fournier dans son édition du *Livre commode des adresses de Paris*, t. Ier, p. 193.

Nouvelle Héloïse à tant par jour et par heure quand cet ouvrage parut. On exigeait douze sous par volume en n'accordant que soixante minutes pour le lire [1].

Vingt ans plus tard, en 1779, se fondait sous le nom de *Cabinet académique de lecture* un établissement assez important où l'on trouvait les livres et les journaux nouvellement parus.

S'il faut en croire Mercier, les cabinets de lecture obtinrent rapidement le plus grand succès. « Il y a, nous dit-il dans son *Tableau de Paris*, des ouvrages qui excitent une telle fermentation que le bouquiniste est obligé de couper le volume en trois parts afin de pouvoir fournir à l'empressement des nombreux lecteurs; alors vous payez non par jour, mais par heure.» Et, continue Mercier, savez-vous quels sont les ouvrages les plus recherchés? Ceux « qui peignent les mœurs, qui sont simples, naïfs ou touchants, qui n'ont ni apprêt, ni morgue, ni jargon académique ».

Indépendamment des romans anciens, on pouvait demander dans ces cabinets de lecture à l'époque dont parle Mercier les ouvrages de Mme d'Aulnoy, de Baculard d'Arnaud, de Mme de Beaumont, de l'abbé Desfontaines, le continuateur du *Journal des Savants*, de Mlle de la Force, de Morel de Vindé, de Morellet et de bien d'autres auteurs inconnus aujourd'hui et qui jouissaient alors d'une grande notoriété.

La *Bibliothèque universelle des romans*, éditée de 1775 à 1789 et qui ne comprenait pas moins de 112 volumes, était, pour les lecteurs, une précieuse ressource.

Ceux pour qui la politique présentait quelque intérêt avaient à leur disposition les *Annales politiques*, la *Gazette de France*, le *Journal politique de Bouillon* et quelques rares gazettes étrangères. On pouvait également consulter le *Journal encyclopédique*, l'*Année littéraire*, le *Mercure de France* et *le Journal des Causes célèbres*. En 1788 les cabinets les mieux pourvus étaient situés quai des Grands-Augustins, aux Tuileries et au Palais-Royal; ils ne pouvaient donner à leurs lecteurs plus d'une trentaine de gazettes tant françaises qu'étrangères; deux ans après, en 1790 ce chiffre s'était considérablement accru.

Il arrivait parfois qu'une de ces gazettes fût supprimée par le gouvernement; le maître du cabinet de lecture la remplaçait par une de celles qu'il ne recevait pas jusqu'alors et qui était la plus demandée.

Il y avait deux sortes d'abonnements distincts : l'abonnement aux journaux et gazettes et l'abonnement aux livres.

Le tarif pour chacun de ces abonnements était le même : 24 livres pour l'année, 15 livres pour 6 mois et 3 livres pour le mois. Une réduction de prix était faite en faveur de ceux qui prenaient le double abonnement; ils n'avaient à payer que 36 livres par an et 24 par semestre.

La lecture sur place ne devait pas alors être en usage si on s'en rapporte à un prospectus daté de 1784 et dont le texte a été en grande partie reproduit par M. V. Pelletier dans le *Bulletin du Bouquiniste* [1].

Ce prospectus porte en effet que « la distribution des livres se fera tous les jours depuis huit heures du matin jusqu'à midi, et depuis deux heures jusqu'à huit heures du soir à l'exception des fêtes et dimanches».

Ce n'est que plus tard que s'organise la lecture sur place; puis vient ensuite l'habitude dans certains de ces établissements d'y « faire son courrier ».

II

A partir de la Révolution, les cabinets de lecture prirent une réelle extension. La plupart d'entre eux étaient alors situés au Palais-Royal et voici la description qu'en fait M. Ed. Fournier qu'il faut toujours citer quand on s'occupe de Paris et de ses curiosités.

Il y avait celui de Gattey qui publia l'étonnant pamphlet de Rivarol et de Champcenetz: *les Actes des Apôtres* n'étaient pas faits par un esprit commun. C'est très vaillamment qu'il tint toujours sa boutique ouverte malgré l'enseigne périlleuse qu'on lui donnait partout en l'appelant « l'antre de l'aristocratie ».

« Sous les galeries, était un libraire, celui des *Trois-Bossus*, arcade n° 45... Desaine, dont la librairie fut longtemps célèbre, en avait fait de bonne heure une sorte de club où l'on trouvait Barras, les deux Mirabeau, Camille Desmoulins.... A la librairie Petit, dans une des galeries de bois, se groupait ce qui restait de l'ancien parlement : conseillers et avocats. Beaucoup des membres de l'assemblée allaient chez Mlle Brigitte. Chez Girardin, dont le cabinet littéraire s'était changé en librairie, c'étaient les étrangers et les militaires qui affluaient [2].»

Au commencement du siècle, les cabinets de lecture, se multipliant, se répandent à travers Paris; toutefois ils sont encore concentrés dans les environs du Palais-Royal, comme nous l'indique le passage suivant, extrait d'une sorte d'almanach Bottin, publié en 1804 [3] :

« Tout le monde lit aujourd'hui, depuis la petite-maîtresse dans son boudoir jusqu'à la marchande de pommes avec son éventaire. Et que lit-on? Des romans. Aussi n'est-il peut-être pas une rue où vous n'aperceviez cette enseigne : *Abonnement de lecture au mois et au volume*. La très grande quantité de romans dont on est inondé alimente la curiosité des lecteurs. Il est de notre devoir d'indiquer aux amateurs les libraires qui, pour la somme de trois francs par mois, leur fourniront tout ce qu'ils peuvent désirer en nouveautés. En voici la liste : Dufaux, rue du Coq-Saint-Honoré; — Bailly, barrière des Sergents, rue Saint-Honoré; Martinet, rue du Coq-Saint-Honoré; Jouanneau, Pironnet, Surosne, Palais du Tribunat; —

1. Voir Fournier : le *Vieux neuf*, 2e édit., t. Ier, p. 363.

1. Année 1860, p. 135.

2. *Paris à travers les âges ; le Palais-Royal.*

3. *Paris et ses curiosités.* Paris, Marchand, an XII, 2 vol. in-12.

Renard, rue Caumartin et de l'Université; — Ouvrier, rue des Bons-Enfants; — Mme Cavenhag, ci-devant Barba, boulevard Montmorency; — Bordet, boulevard des Italiens.» Cette liste est loin d'être complète et aux noms déjà cités il convient d'ajouter ceux de Saint-Jorre, galerie du Tribunat; — de Mlle Brigitte Mathey indiqué par Fournier, et de Philibert Le Noir, rue Neuve des Petits-Champs.

III

En 1820, Paris possède 32 cabinets de lecture. Les plus importants sont ceux de Blosse, cour du Commerce, 7; de Ladvocat, au Palais-Royal. Chez Mme Lemoult, au Palais-Royal également, « on trouve un grand nombre de gazettes allemandes et plusieurs journaux anglais[1] ». Le *Salon littéraire* de Mme Dufriche, « établissement l'un des plus anciens de Paris, est riche en journaux et en livres anciens et modernes. Les brochures du jour et les livres nouveaux se trouvent aussitôt qu'ils paraissent. On lit par abonnement et par séances[2]. » Le cabinet de Mme Dufriche était situé au Palais-Royal, galerie de pierre, 156. Les *nouveautés* de cette année 1820 étaient assez nombreuses. Un des grands succès était le nouveau roman de Ch. Nodier : *Adèle*. On se le disputait en se rappelant son avant-dernier ouvrage, *Jean Sbogar*, qui avait produit dans le public une si grande sensation. Les lecteurs auxquels ne déplaisaient pas les romans tant soit peu égrillards demandaient *les Amants missionnaires* de Du Cange ou *Alexis et les Deux frères*, par Raban. Les acteurs lisaient l'ouvrage de Mlle Fleury, leur camarade de l'Odéon : *Aglaure d'Almont, ou amour et devoir*. Ceux qui recherchaient dans les romans de douces émotions les y trouvaient dans les livres de Mme de Montholon : *les Aveux de Clara, ou faiblesse et repentir; le Chevalier Huldmann*, ou dans ceux de Mme Barthelémy-Hadot : *Laurena de Sully ou l'ermitage en Suisse;* ils avaient encore : *la Jeune Bostonienne* de Mme Armand Roland et *Laure et Rose ou la destinée*, par l'auteur des *Deux Édouards*. A ceux qui préféraient être conduits dans des tours ténébreuses, au milieu des assassins, des cavernes de brigands, on offrait : *Wilmina ou l'enfant des Apennins*, par Sophie Francès; *Vivonio ou l'Heure de la rétribution*, par le même auteur ou bien encore : *Vice et Vertu, ou l'heureuse séduction*, par la comtesse du Nardouet. Le genre comique était représenté par *Saphorine ou l'aventurière du faubourg Saint-Antoine* de M. de Merville. Enfin on pouvait se procurer les traductions des récents romans anglais ou allemands.

En 1823, toujours d'après l'*Annuaire du Commerce*, il y a 83 cabinets de lecture proprement dits et 67 librairies s'occupant accessoirement du louage des livres et des journaux. En treize ans le nombre des cabinets ou salons littéraires a quadruplé. On commence à sentir l'influence du romantisme. En cette année 1833 les principaux cabinets de la rive gauche étaient les suivants : Mme Baudier Saint-Vincent, place de l'Odéon, 4; Mlles Colin et Blosse, passage du Commerce; — Caillot, rue de la Sorbonne, 5; Mme Cardinal, rue des Canettes, 18; les étudiants fréquentaient les établissements tenus rue de la Harpe, par M. Decourcelle; rue de l'École-de-Médecine, par Latour et Marly; rue des Grès, par Siné.

Sur la rive droite, on allait lire les journaux et consulter la collection du *Moniteur* chez Mlle Boileux qui tenait le cabinet de la Tente. Ce cabinet fut plus tard transféré près du Perron et tenu par l'éditeur Dumon. Chez Malaisie, on trouvait une très riche collection de pièces de théâtre. Enfin les Anglais et les Américains de passage à Paris pouvaient à leur choix aller chez Bennis ou chez Galignani.

IV

De 1820 à 1830, un cabinet de lecture qui désire avoir une clientèle nombreuse doit posséder non seulement les œuvres de Richardson, de Le Sage, de l'abbé Prévost, de Cervantes; mais il doit aussi s'attacher principalement aux ouvrages de Mmes de Genlis, Cottin, de Montolieu, de Souza, d'Armande Roland, de Staël, de Renneville. Il faut faire un choix parmi les productions de Mmes Guénard, Choiseul-Meuse, Barthélemy-Hadot. Il ne faut pas oublier les romans de Ducray-Duminil, de Monjoye, de Pigard, de Dinocourt. Aux romans français il faut joindre les bonnes traductions de romans anglais de Mme Radcliffe, de Maria Regina Hoche, de mistress Bennett, des deux miss Porter, de miss Barney, de miss Edgeworth. Il faut y joindre surtout les romans de Walter Scott et ceux de son émule Cooper; les romans traduits de l'allemand d'Auguste Lafontaine; ceux de Gœthe, ceux de Mme Pichler ne doivent pas être oubliés. Enfin il convient d'ajouter quelques ouvrages choisis parmi les collections de Pigault-Lebrun, de Du Cange, de Mars, de Desforges, Raban, Villerglé[1], etc.

Vers 1830, les propriétaires des cabinets de lecture ajoutent à leur fonds déjà considérable les ouvrages romantiques. Pour satisfaire leurs abonnés ils achètent les romans de Dumas, de Victor Hugo, de Jules Sandeau, etc. On fait alors pour ces établissements des éditions spéciales imprimées en gros caractères, avec de grandes marges. On tire à la ligne et au volume, de façon qu'imprimeurs et tenteurs de cabinets de lecture retirent de ces ouvrages le plus grand bénéfice. Ces éditions maculées, salies par les portières et les cuisinières, sont aujourd'hui très recherchées des bibliophiles qui les payent fort cher.

En 1840, le nombre des cabinets de lecture a encore augmenté; il y en a 189. Les plus achalandés sont ceux de Mme Allard, rue Bourbon-Villeneuve, qui « expédie les journaux du lendemain à 42 francs et 48

1. Voir l'*Annuaire du Commerce* pour 1820.
2. Voir l'*Annuaire* de la même année.

1. Ces renseignements sont puisés dans l'*Appendice au dixième supplément à la petite bibliographie biographico-romancière* de Pigoreau. Paris, juin 1825.

francs par an »; de Mlle Grassot, place de l'Odéon; de Mme Gervais, rue de Seine, de Blosse, passage du Commerce, de Mme Ladvocat, au Palais-Royal. Un nommé Kossbuhl tient rue Guénégaud un cabinet allemand. De 1840 à 1850, la progression est constante; l'*Annuaire du Commerce* donne, pour cette année 1850, la liste de 209 cabinets ou salons de lecture. On peut lire jusqu'à 65 journaux chez Parreur, rue Rougemont, 13. L'Allemand Kossbuhl a un concurrent. Les frères Bœrnstein tiennent également, rue Jean-Jacques-Rousseau, 8, un cabinet allemand qui possède près de 6000 volumes et reçoit les principaux journaux de la Prusse. Quatre libraires, Pigoreau fils, Victor Magen, Corbet aîné et Dolin approvisionnent de *nouveautés* ces 209 établissements.

A partir de 1860 et jusque maintenant, le chiffre des cabinets de lecture diminue. Il est de 183 en 1860, de 146 en 1870-71 et de 118 au commencement de 1883. De 1860 à 1870, les principaux sont ceux de Mlles Masson, rue de Tournon; Boudin, rue Soufflot; Morel, installé d'abord quai Voltaire, puis rue Casimir Delavigne; Cardinal, rue des Canettes; Blosse qui est à la veille de cesser son commerce et qui, vendra ses livres pièce à pièce; enfin les cabinets de lecture des boulevards.

V

Nous venons de dire qu'il y a actuellement à Paris 118 cabinets de lecture. Nous avons eu la curiosité de savoir quels arrondissements en possédaient le plus et voici ce que nous avons trouvé: Le IXe arrondissement est le premier avec seize établissements; viennent ensuite les IIIe VIe, et XVIIIe qui en comptent chacun onze; les Ve et Xe en ont neuf; le IVe sept; les Ier, VIIIe, XIe et XVIIe, cinq; le XIIe est au sixième rang avec quatre; les IIe, XIVe, XVIe, et XIXe en possèdent chacun trois; il y en a deux dans les XVe et XXe; un seul arrondissement le XIIIe n'en possède aucun.

Sur ces 118 cabinets de lecture, 34 sont tenus par des femmes.

Les plus fréquentés sur la rive gauche sont tenus par Brasseur, sous l'Odéon; Mlle Duval, rue de Rennes; Morin, rue des Saints-Pères; Mme Rougny, rue Casimir-Delavigne; sur la rive droite, on peut signaler les cabinets de lecture des passages Jouffroy et de l'Opéra; des rues Chauveau-Lagarde, de Penthièvre et Saint-Lazare.

VI

Nous devons une mention spéciale à une société commerciale organisée par M. de Graët-Delalain, pour l'exploitation de cabinets de lecture. Fondée vers la fin de 1870 sous le titre de *Salon littéraire national*, cette société, qui s'intitule aujourd'hui la *Lecture universelle*, eut des débuts modestes, pénibles et rencontra plus de détracteurs et d'indifférents que d'adhérents sérieux. Aujourd'hui, grâce à ses efforts incessants, le directeur a pu créer neuf maisons d'abonnement disséminées sur tous les points de Paris. Une de ces maisons se trouve à Bruxelles. La société possède 200,000 volumes, environ, dont 30,000 en langues étrangères. Chaque maison a un fonds commun de livres (à peu près huit mille) auquel vient s'ajouter pour chaque maison un fonds particulier répondant aux besoins des habitants du quartier où se trouve la succursale. Ainsi, le fonds particulier de la maison de la place Saint-Sulpice est plus particulièrement composé d'ouvrages de théologie et d'hagiographie. Quand la succursale du quartier latin sera établie les livres de médecine et de droit en seront le fonds particulier. Ces établissements ne donnent pas à lire sur place, sauf le salon de lecture spécial établi rue Méhul, à proximité du siège social, situé rue Sainte-Anne. On y trouve tous les journaux de Paris. Les journaux étrangers ne sont représentés que par le *Times* et le *Daily-News*. C'est peu. On aurait pu donner place à quelques organes de province et aux grands journaux allemands, russes et italiens. Encore une critique; les revues et écrits périodiques devraient être plus nombreux et mieux choisis.

Terminons en ajoutant que le prix d'abonnement à la *Lecture universelle* est modique: 10 francs par an, ou 2 francs par mois.

VII

Un cabinet de lecture qui eut son heure de célébrité, et dont nous avons à dessein négligé de parler jusqu'ici, était celui de Mme Cardinal. Il mérite une mention particulière. Voici la description qu'en faisait Lefeuve en 1858[1]. « Au 16 ou au 18, Mme Cardinal a fondé en 1818, un cabinet de lecture fort digne d'être promu au rang de bibliothèque des romans; tous les ouvrages de ce genre, après avoir fourni inégalement leur carrière locative, survivent à leur succès comme objet de curiosité dans la collection Cardinal au lieu d'être mis au pilon: le chef de cet établissement se regarde comme le sacristain commis à la garde d'un trésor qui embarrasserait fort dans une église; le nombre des reliques y va toujours croissant, en raison inverse des fidèles. »

Lefeuve commet une légère erreur de date: ce n'est pas de 1818 mais de 1817 que date l'établissement de Mme Cardinal. Sous la Restauration, il fut certainement le plus fréquenté de la rive gauche. On n'y lisait pas de journaux mais, comme le dit Lefeuve, il était incomparable pour les ouvrages nouveaux. Mme Cardinal était parfaitement au courant du mouvement littéraire et ceux qui la consultaient pour le choix de leurs lectures s'en trouvaient toujours fort bien. Elle eut longtemps pour abonnés le Père Lacordaire, Montalembert; MM. Th. de Banville, Barbey d'Aurevilly, Mme Ney, Alexandre Dumas, Flaubert y allaient parfois, ainsi que M. de Pontmartin[2].

1. Lefeuve : *Histoire de Paris rue par rue, maison par maison.*

2. Voir la *Gazette de France* du 5 mai 1883 et un des derniers ouvrages de M. de Pontmartin : *Mes mémoires, enfance et jeunesse.*

L'établissement fondé par Mme Cardinal existe toujours. Depuis 1873, il se trouve rue de Rennes et est tenu par ses petites-filles. Tous les romans achetés depuis 1817 par Mme Cardinal ont été conservés. Il y a, dans le magasin de la rue de Rennes, presque toutes les éditions princeps de l'école romantique, si recherchées aujourd'hui; malheureusement, elles sont, comme on le peut penser, dans un état pitoyable; les gravures manquent la plupart du temps et les pages sont souillées de maculatures que n'enlèveraient pas le plus consciencieux lavage.

Il n'y a pas que des romans, rue de Rennes; vous y chercherez, vainement il est vrai, des ouvrages scientifiques, mais dans les 60,000 volumes dont se compose aujourd'hui la bibliothèque, vous trouverez tous les Mémoires, les livres d'histoire, de politique ou d'économie sociale que vous pourrez désirer. La clientèle est nombreuse et choisie. Beaucoup de jeunes filles, dont les parents ont toute confiance en Mme Duval (c'est le nom d'une des petites-filles de Madame Cardinal), des hommes de lettres, des ecclésiastiques; on vient même de la rive droite pour se procurer certains ouvrages rares qu'on sait ne trouver que là.

Vers 1840, Mme Cardinal avait une jeune rivale en la personne de Mlle Malvina Vermot, dont l'établissement était situé place de l'Odéon à côté du café Voltaire. On lisait les journaux chez Mlle Malvina (Rosalinde pour les habitués). Les *Débats*, le *Globe*, le *Figaro*, le *Corsaire*, la *Gazette de France* et la *Quotidienne* étaient surtout demandés; les revues étaient représentées par la *Revue britannique*, la *Revue de Paris* et la *Revue française*. A la suite d'un duel qui eut lieu pour les beaux yeux de Malvina entre un officier de la garde et un jeune homme appelé Gabriel, le cabinet fut fermé et ne se rouvrit plus.

VIII

Nous ne pouvons passer sous silence les cabinets de lecture étrangers.

Le plus important est sans contredit celui que fonda en 1814, rue Vivienne, M. Galignani et qui se trouve actuellement au n° 224 de la rue de Rivoli. La clientèle de cet établissement, qui compte plus de 12,000 volumes, est plutôt américaine qu'anglaise. Les Américains et les Anglais fixés pour quelque temps à Paris y viennent prendre les dernières nouveautés parues à Londres, à New-York ou à Boston et se perfectionnent dans notre langue en lisant le dernier roman de Cherbuliez ou d'Alphonse Daudet. Par contre, des Français, en plus grand nombre qu'on ne pourrait le supposer, viennent chercher rue de Rivoli des livres destinés à leurs enfants ou à eux-mêmes. Nous pourrions citer tel conseiller municipal, tel haut fonctionnaire, abonnés à cette *Circulating library* et qui y trouvent de précieux renseignements pour leurs études littéraires ou d'économie sociale. Avant l'Exposition de 1878, on trouvait, rue de Rivoli, les grands journaux anglais et américains; un salon spécial était affecté à leur lecture. La facilité de se procurer, soit dans les grands hôtels, soit dans certains kiosques des boulevards, les principaux journaux étrangers a fait supprimer ce salon de lecture qui n'avait plus que de rares abonnés.

Le prix de l'abonnement est quelque peu élevé et varie suivant que l'on prend trois, cinq ou huit volumes à la fois. Voici, d'ailleurs, le prix de la souscription :

PRIX POUR :	3 VOL.	5 VOL.	8 VOL.
Une semaine. . .	2	3	4
Un mois.	6	10	14
Trois mois	16	26	38
Six mois	28	46	70
Un an	52	80	120

Le propriétaire de la *Circulating library*, M. Galignani, est mort récemment, et le *Livre* a payé à cet homme de bien un juste tribut d'éloges.

Enfin, il existe aussi deux cabinets de lecture étrangers, l'un russe, l'autre polonais.

Le premier a été fondé en 1874 sous le patronage du romancier Tourgueneff. Situé, en 1877, rue Victor-Cousin, il est actuellement rue Berthollet, après avoir erré rue Corneille et rue Monsieur-le-Prince. On y lit le *Golos*, le *Télégraphe d'Odessa*, le *Moniteur russe*, le *Moniteur de la Bourse russe*, le *Worwaerts*, le *Wered*, le *Zenilia i Volia*. La bibliothèque possède 300 volumes environ, littéraires, scientifiques et historiques; les ouvrages d'économie politique ou sociale sont nombreux; on y remarque notamment les œuvres de Proudhon et de Bastiat, imprimées à Genève et traduites en langue russe.

Ce cabinet de lecture a été accessible à tout venant; il est maintenant à la disposition exclusive des étudiants russes et de quelques privilégiés. Il est plus politique que littéraire, et les idées progressistes y sont fort en faveur [1].

L'établissement polonais a été fondé rue Coquillière, vers 1876, pour faire connaître la vie nationale en Pologne par l'intermédiaire des journaux du pays. Là aussi la politique domine.

IX

L'influence que ne tardèrent pas à exercer les cabinets de lecture, devait attirer sur eux l'attention du gouvernement. Aussi, dès 1826, les lois régissant la librairie leur furent-elles appliquées, et leurs propriétaires durent se conformer à la loi de 1814 et se munir d'un brevet. Cependant la jurisprudence n'a pas été constante : Le 28 décembre 1827, la Cour de Paris, considérant que le décret de 1810 et la loi de 1814 n'imposaient l'obligation d'être brevetés et assermentés qu'aux imprimeurs et aux libraires, jugeait que, pour exercer la profession de loueur de livres, un

1. Le *Monde illustré* contient dans son numéro 1354 (10 mars 1883) un dessin représentant l'intérieur de ce cabinet de lecture

brevet n'était pas nécessaire et qu'il suffisait d'être muni d'une autorisation du ministère de l'intérieur [1].

Dans la pratique, on n'a toujours exigé, à Paris, que la simple déclaration faite au Préfet de police ; cette déclaration était transmise au ministère de l'intérieur, qui n'a jamais refusé l'autorisation demandée. Une décision ministérielle de 1823 porte que, dans tous les cas, la location des journaux et brochures périodiques peut se faire sans brevet.

Ce sont surtout les journaux et revues qui, de tout temps, ont été naturellement le plus surveillés sous tous les régimes. Ainsi, le 26 juillet 1830, le Préfet de police Mangin rendait l'ordonnance suivante :

« Tout individu tenant cabinet de lecture, qui y donnera à lire des journaux ou autres écrits imprimés en contravention à l'ordonnance du Roi du 25 de ce mois sur la presse, sera poursuivi comme complice des délits que ces journaux ou écrits pourraient constituer et son établissement sera provisoirement fermé [2]. »

L'attention du gouvernement se portait également sur la librairie des romans, qui avait grand besoin d'être épurée. La plupart des cabinets de lecture avaient, pour ainsi dire, une *armoire de fer*, ouverte à tout venant, et qui contenait les romans égrillards de Dulaurens, Pigault-Lebrun, Victor Ducange, Raban, Cuisin. La plupart des ouvrages de ces auteurs étaient mis à l'*index*. A l'*index* aussi : *Le tableau de l'amour conjugal, Faublas, Thémidore* (qui vient d'être réimprimé), *Amélie de Saint-Phar, Félicia* ou *mes fredaines, Julie* ou *j'ai sauvé ma rose, le Parc aux Cerfs, les Contes de Voisenon, les Liaisons dangereuses, les Contes de la reine de Navarre*, etc. Étaient également interdits : tous les livres philosophiques de La Metterie, de Fréret, de Boulanger, du baron d'Holbach, de Dupuis, de Volney, du curé Meslier, certains ouvrages de Rousseau, Diderot, Voltaire et Montesquieu [3].

On est aujourd'hui plus tolérant. A-t-on d'ailleurs besoin d'ajouter que le commerce de la librairie, comme celui des cabinets de lecture, est entièrement libre aujourd'hui ?

X

Il est surprenant qu'à l'époque où la mode était aux physiologies, on n'ait pas songé à faire celle du cabinet de lecture. Cette étude, qui ne peut naturellement s'appliquer qu'aux établissements où il est loisible de lire sur place, eût été certainement intéressante. Dans l'ouvrage des *Cent et un* [4], M. Dondeley nous fait, il est vrai, pénétrer dans un cabinet de lecture, mais son récit n'est qu'une agréable fiction. Balzac nous parle bien quelque part [1] du cabinet de lecture de Mlle Chocardelle, mais ce n'est qu'accessoirement ; quel dommage qu'il ne nous ait pas donné la description de l'un de ces établissements dont la physionomie change complètement suivant que l'on se trouve sur l'un ou sur l'autre côté de la Seine. Dans un ouvrage auquel nous avons déjà fait quelques emprunts [2], M. de Pontmartin parle en ces termes de la clientèle qui fréquentait, place de l'Odéon, l'établissement de Mlle Vermot :

« On rencontrait tout le personnel du jeune romantisme, si remuant, si passionné, pendant ce terrible hiver de 1829 à 1830. Les journaux, les beaux yeux de la *bourgeoise* (Mlle Vermot), la proximité de l'Odéon et du café Voltaire, qui était le Tortoni du pays latin, l'espoir vague d'apercevoir quelques-unes de ces célébrités théâtrales dont la première jeunesse est si friande, tout attirait dans ce cabinet de lecture les artistes des ateliers voisins, les apprentis poètes ou romanciers de l'école nouvelle, dont on retrouverait les noms dans les dédicaces des *Odes et Ballades*, de V. Hugo, des *Consolations*, de Sainte-Beuve, des *Contes d'Espagne et d'Italie*, d'Alfred de Musset ; Ernest Fouinet, Fontaney, qui, sous le pseudonyme de lord Feeling, eut le temps de publier dans les revues quelques agréables fantaisies ; Ulric Guttinguer, plus âgé, mais recruté dans le *Cénacle*, au même titre que Ch. Nodier ; Paul Foucher, le myope à outrance, dont l'*Amy Robsart* venait d'être sifflé par le parterre de l'Odéon avec tant de verve que Victor Hugo, son illustre beau-frère, réclama une demi-paternité ; Émile Deschamps, la grâce et l'urbanité en personne ; son frère Antony, plus sombre ; Poterlet, peintre original ; Eugène Devéria, Antonin Moyne et bien d'autres... » MM. Édouard Laboulaye, Auguste Nisard, Gastambide, Alfred Thureau, Camille Doucet, fréquentaient aussi ces cabinets de lecture de la rive gauche, qui étaient, à l'époque du romantisme, autant de cercles littéraires.

Un cabinet assez curieux autrefois était celui de Mlle Boudin, où il y avait surtout des étudiants en droit. Au fond de l'établissement se trouvait une pièce immense, prenant jour par le haut et garnie de longues tables. L'aspect était celui d'une salle d'études de collège. On venait travailler là, chacun conservant sa place et ses livres, ne se gênant pas plus que s'il eût été chez lui. La propriétaire, vieille fille contrefaite, se tenait assise derrière une table toujours encombrée. Livres et journaux étaient entassés dans des coins obscurs, sans classement, au hasard, mais cependant d'après une certaine méthode, d'elle seule connue, puisqu'elle s'y retrouvait toujours. Il y avait autour de Mlle Boudin, du comptoir et du poêle, un groupe d'habitués, dont la plupart étaient de parfaites caricatures et qui parlaient de littérature, de sciences ou de politique à faire mourir de rire, pourvu qu'on ne les écoutât pas trop longtemps. C'étaient des

1. Voir Dalloz : *Répertoire de législation*, art. Presse et Hatin : *Manuel théorique et pratique de la liberté de la presse*, t. II.

2. *Collection officielle des ordonnances de police*. Paris, Boucquin, 1830, t. Ier.

3. Voir Pigoreau, 2e supplément.

4. *Les Cent et un*, t. IX.

1. Balzac, *Scènes de la vie parisienne ; Un homme d'affaires*, édit. Michel Lévy, t. XI.

2. Pontmartin, *Mes mémoires, enfance et jeunesse*.

espèces de sangsues qui restaient là toute la journée auprès du feu à sucer du journalisme et qui se dégorgeaient ensuite entre elles.

Aujourd'hui les cabinets où se lisent le plus de journaux sont ceux de la rue Casimir-Delavigne et de la rue de Vaugirard. Le premier est surtout fréquenté par des lecteurs déjà âgés; quelques jeunes gens, mais en petit nombre; ces derniers vont surtout rue de la Sorbonne.

On étudie de moins en moins, croyons-nous, dans les cabinets de lecture, et c'est à la bibliothèque Sainte-Geneviève ou dans les bibliothèques spéciales des Écoles de droit, de médecine ou de pharmacie que se donne aujourd'hui rendez-vous la jeunesse studieuse.

L'habitué du cabinet de lecture lit en général tous les journaux, depuis *le Monde* et *l'Univers* jusqu'au *Citoyen* et à *l'Intransigeant*, en passant par toutes les nuances du journalisme; celui-ci s'attache aux *Premiers-Paris;* celui-là aux seuls articles littéraires; ce dernier en fait fi et leur préfère les *Nouvelles à la main.*

Au cabinet de lecture on vient le lundi lire la critique théâtrale de M. Sarcey, le samedi la *Revue littéraire* ou *scientifique* et les journaux illustrés; en tout temps, *le Correspondant*, la *Revue des Deux Mondes* ou la *Nouvelle Revue.*

Sous les galeries de l'Odéon, M. Brasseur imite son devancier de 1714 et loue des journaux qu'il expédiera ensuite en province. On lit en plein air, debout; les privilégiés ont une chaise, et là, pour un prix des plus modiques, au milieu du bruit que font les passants, les oiseaux du Luxembourg et les chevaux des omnibus de la ligne Clichy-Odéon, ils parcourent à la hâte les nouvelles du jour. Les grands froids n'arrêtent pas ces fidèles, et lorsque la neige tombe, quand la pluie fouette et quand le vent fait rage, ils se réfugient dans une manière de placard où quatre personnes auraient peine à tenir.

Sur la rive gauche, un propriétaire de cabinet de lecture doit avoir, outre un fonds plus ou moins important de livres littéraires ou scientifiques, les romans du jour, dont pourrait à la rigueur se passer son confrère établi sur la rive droite. Là, le journal règne en maître presque absolu : le cabinet du passage Jouffroy, un des plus importants, a une clientèle de journalistes et de correspondants de journaux de province ou de l'étranger. On trouve dans cet établissement les plus importants organes des deux mondes. La presse anglaise y est représentée par *le Times*, le *Daily-News*, le *Daily Telegraph*, le *Punch*, etc. La presse allemande par la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, la *Gazette de Cologne*, la *Gazette de la Croix*, la *Gazette de Francfort*, etc. La presse autrichienne par *la Presse*, la *Nouvelle presse libre*, le *Tagblatt*. La presse hongroise par le *Pesther Lloyd*. La presse russe par le *Golos* (quand il n'est pas suspendu), le *Nouveau Temps* et les *Nouvelles de Moscou*. La presse italienne par la *Perseveranza*, *El secolo*. La presse espagnole par la *Epoca* et le *Diario*. Le journalisme américain y compte également ses plus vaillants champions, et celui des pays secondaires de l'Europe (Hollande, Belgique, Suède, Danemark) n'y est pas non plus oublié. Nous ne parlons pas de la presse française de Paris et des départements, qui s'y trouve largement et dignement représentée.

C'est au cabinet du passage Jouffroy, siège de la rédaction du *Courrier du Soir* (ancienne *Tache noire*) que se donnent rendez-vous, comme nous le disions tout à l'heure, les correspondants de tous les journaux du monde. Ils viennent y apporter les nouvelles du jour qu'ils ont recueillies et rédiger leurs correspondances. C'est une véritable officine de la littérature politique, et c'est là que se fabriquent souvent les lettres (*de notre correspondant particulier*) datées de Londres, de Berlin, de Vienne ou de Saint-Pétersbourg. Les revues littéraires et scientifiques, les livres à la mode, ne manquent pas non plus au cabinet du passage Jouffroy, mais, nous le répétons, la littérature et la science ne jouent ici qu'un rôle secondaire.

Son voisin, le cabinet du passage de l'Opéra, renferme aussi beaucoup de journaux, mais en moins grand nombre; moins d'abonnés aussi, et, partant, un public peu varié. Les flâneurs du passage s'arrêtent souvent devant la vitrine et entrent pour jeter un coup d'œil sur les feuilles du soir ou du matin. Les lecteurs de revues et de romans y abondent, et, à l'heure du courrier, on n'y voit pas, à beaucoup près, régner la même activité dévorante qu'au passage Jouffroy. Les personnes qui travaillent ici prennent tout leur temps, et on voit, à quelques exceptions près, que la politique est pour elles un passe-temps, non un métier. C'est plutôt un salon qu'un cabinet de lecture.

Le chroniqueur n'a rien à glaner chez les loueurs qui ne donnent pas à lire sur place. Parfois, cependant, on voit entrer chez eux un domestique qui vient chercher pour Madame « quelque chose d'amusant, » ou une abonnée qui se plaint que « le dernier de Montépin » ne l'ait pas intéressée.

Les cabinets de lecture devaient naturellement exercer la verve des vaudevillistes. En 1808, M. Solvet donnait, sous le pseudonyme de Robert et sous le titre : *Le cabinet de lecture*, une comédie en un acte qui ne fut, croyons-nous, jamais représentée. C'était, s'il faut en croire le rédacteur du *Catalogue Soleinne*[1], une satire inspirée sans doute par un ressentiment personnel.

En 1802, nous trouvons dans un almanach de l'époque le couplet suivant, qu'on faisait chanter « sur l'air du vaudeville de Claudine » à un propriétaire dont le magasin venait d'être incendié :

« Mon cabinet de lecture
Mon cher, me rapportait gros.
Dans cette triste aventure,
J'ai perdu tous mes journaux.
Je n'ai pu de la brûlure
Sauver mes romans au mois. »

1. Voir le *Catalogue de la bibliothèque Soleinne*, n° 2609.

Sur quoi on lui répondait :

« Ils ont été, je vous jure,
Chauds pour la première fois. »

XI

Quelle a été et quelle est aujourd'hui l'influence du cabinet de lecture? La réponse est facile et se trouve implicitement contenue dans certains passages de cet article. Cette influence, longtemps considérable, a diminué du jour où le prix des livres a été accessible à la majorité du public; elle a cessé quand le rez-de-chaussée des journaux a été occupé par le roman-feuilleton. Pourquoi le peuple irait-il s'abonner à un cabinet de lecture quand pour cinq centimes on lui sert, chaque matin, outre les informations politiques et autres, deux bons gros romans; quand pour quatre-vingt-dix centimes et quelquefois moins il peut avoir un livre à lui en toute propriété; quand il y a des collections comme celle de la *Bibliothèque nationale*, à cinq sous le volume? quand pour cinq ou dix centimes on peut au choix lire huit pages des *Mémoires de Casanova*, apprendre son histoire de France avec Thiers, Henri Martin et Michelet, ou se fausser les idées et se pervertir l'esprit avec des productions que nous ne nommerons pas?

Comme nous l'avons indiqué plus haut, le nombre des cabinets de lecture décroît d'année en année; nous souhaitons, pour notre part, qu'il retrouve sa prospérité d'autrefois, et nous fredonnons volontiers ces paroles que l'on chantait, il y a quelques années, dans une Revue de fin d'année :

Vive le cabinet de lecture!
C'est en lisant que l'on s'instruit;
La lecture est la nourriture
Du cœur, de l'âme et de l'esprit!

GUSTAVE FUSTIER.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

DES PUBLICATIONS NOUVELLES

PHILOSOPHIE

Génie de l'homme. *Libre-philosophie. Études métaphysiques, politiques et sociales,* par Jules Greslaud. Un vol. in-4°. Paris, Germer Baillière et C^ie^. 1883. — Prix : 7 francs.

L'auteur a inventé un mot : *libre-philosophie,* et ce mot ne veut rien dire de plus que celui de philosophie; à lire l'ouvrage de l'inventeur, on pourrait même croire que le mot composé, le mot nouveau, a un sens moins étendu que le mot simple; mais cela tient seulement à l'incompétence de M. Greslaud.

M. Greslaud ne soupçonne pas la difficulté des problèmes de la philosophie. Il construit un système tout plein de contradictions; il ne s'en aperçoit pas.

On a pu dire des intelligences qu'elles sont de deux sortes, qu'il y a les intelligences historiques et les intelligences mathématiques, les unes allant du concret à l'abstrait, les autres, de l'abstrait au concret. M. Greslaud invoque constamment l'histoire; sa méthode est une façon d'empirisme. Il n'entend pas ce qu'on appelle la critique de l'entendement, et l'associationisme est, pour lui, lettre morte. Il est un positiviste français qui introduit dans le monisme la notion de personnalité morale; s'il fait du droit un compromis entre l'intérêt et la force, il se préoccupe de communiquer aux hommes le sentiment de leur dignité de personnes, de leur prouver qu'ils sont libres, responsables. L'idée de l'*âme,* il la rejette, pour s'en tenir à la notion de la personne humaine une et indivisible, mais indéfiniment perfectible et transformable. A la puissance divine, qu'il reconnaît alors qu'il repousse les différentes *fictions divines*, il attribue la *multiplicité* comme résultant des lois naturelles elles-mêmes. « Dieu est un concert de forces ». Une citation : « Instruisez-vous et travaillez, dit-il aux hommes, bannissez de vos sociétés l'ignorance comme une lèpre honteuse, et ne croyez que ce qui vous sera clairement, c'est-à-dire scientifiquement démontré. Vivez le mieux que vous pourrez, et satisfaites le plus grand nombre possible d'intérêts matériels en faisant aux privilèges et aux monopoles une guerre impitoyable. Le jour de votre mort, fermez les yeux en paix; la nature n'oublie aucun de ses enfants; dans la transformation qui s'opère, il ne meurt rien de vous-même : votre être, création intelligente, subsiste dans son intégralité et va où la nature l'appelle. — *L'âme* est une fiction cent fois plus matérielle que le *moi* que vous possédez. Dieu n'est rien de ce qu'on vous a dit, si ce n'est la *vie éternelle,* seule formule de la suprême justice : — il ne vous fera point défaut! »

A la fin du volume, trois études politiques et économiques de lecture assez difficile; l'auteur ne sait pas, nous ne disons pas défendre, mais même présenter les thèses auxquelles il voudrait nous voir adhérer : — le suffrage universel, tel qu'on l'a institué en 1848, fait courir d'immenses dangers; ainsi que Stuart Mill, mais autrement que lui, M. Greslaud réclame le suffrage plural, le suffrage à trois voix cumulatives; les électeurs sont lettrés ou illettrés, mariés ou célibataires, censitaires ou non censitaires; ils pourraient, possédant une, deux, trois qualités, disposer d'un, de deux ou de trois suffrages. — Le libre-échange est dangereux; au régime de la liberté il importe de substituer un autre régime, celui de la compensation. — Il serait juste que les emprunts d'État fussent, pour la durée de l'obligation, ramenés à la durée du bail emphythéotique (99 ans) et périmés à cette date. — Le régime successoriel est à modifier : les bénéfices réalisés n'étant réalisables que grâce au concours de la solidarité collective, il est juste qu'après avoir été exclusivement affectés à la jouissance de leur auteur durant sa vie, une portion d'eux, au moins, retourne à la collectivité, autant à fin de dégrever les charges publiques, que d'augmenter en proportion les chances offertes à la compétition collective.

L'ouvrage, en somme, est peu intéressant.

F. G.

Enseignement civique et moral. *Sommaires de leçons professées dans les écoles supérieures de la ville de Paris. Cours moyen et cours supérieur,* par Pontsevrez, professeur de philosophie à l'école préparatoire et au collège Sainte-Barbe. Une brochure in-12. Paris, P. Garcet et Nisius, 1883.

M. Pontsevrez offre des sommaires de leçons de morale.

Ils sont destinés, paraît-il, aux élèves. A quelle fin? Pour qu'avant d'assister au cours, ils aient une première idée déjà de l'enchaînement des propositions

à démontrer. C'est au professeur de la leur donner, d'abord, dans une première leçon, celle d'ouverture, puis, s'il lui plaît, au début de chaque nouvelle leçon, pour que, ces leçons entendues, ils puissent revoir d'ensemble les différentes parties ordonnées d'un cours de morale théorique et pratique. C'est aux élèves de faire la synthèse de leurs connaissances acquises; le temps devrait être enfin passé des résumés, des tableaux synoptiques; on ne devrait plus s'adresser à la mémoire des enfants, mais leur apprendre à se servir de leur intelligence.

Les leçons elles-mêmes ne nous plaisent pas. M. Pontsevrez répète l'éclectisme cousinien — nous supposons que, *vir probus*, il professe cette doctrine, puisqu'il l'enseigne, — et nous préférerions qu'une autre philosophie fût présentée; le nombre est grand déjà des professeurs de l'Université qui, sous l'influence de MM. Ravaisson, Lechallier, Renouvier, ont heureusement modifié, renouvelé l'enseignement philosophique. F. G.

Le petit Français, par M. Charles Bigot, agrégé des lettres, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de littérature à l'École Saint-Cyr, rédacteur au *XIX^e^ Siècle*. Un vol. in-12. Paris, Eug. Weill et Georges Maurice, 1883.

Nous plaçant au point de vue philosophique, nous sommes obligé de condamner toute une partie de cet ouvrage, la dernière, celle dans laquelle l'écrivain tâche d'inspirer, avec la haine de l'Allemand, le désir de la revanche. Il n'est pas bien, en morale pure, d'appeler la guerre. Cette déclaration faite, — et, nous le répétons, elle est toute philosophique, — nous avouons partager pleinement les sentiments de M. Bigot; nous comprenons parfaitement qu'il s'efforce de les communiquer; bien plus, nous croyons qu'il n'est pas mauvais présentement de chercher à en emplir le cœur du *petit Français*. Plus tard, peut-être, il faudra réagir contre certain chauvinisme imprudent; aujourd'hui, puisqu'on est, chez nous, porté à vouloir la paix quand même; puisque, attachées à la vie et soucieuses du bien-être, nos populations, — et nous ne faisons nulle difficulté de le reconnaître, elles ne sont pas pires que les populations des autres pays, — sacrifieraient, on peut le craindre, les intérêts les plus sacrés de la France à de certains intérêts égoïstes; il est bien que quelques hommes de cœur se lèvent et jettent le grand cri : *Mourir pour la patrie.*

Toute la plus grande partie du livre nous enchante, nous ravit. M. Bigot a dit excellemment pour quelles raisons l'on doit aimer son pays. Il condamne vigoureusement le cosmopolitisme, il montre que la France, dont le sol est si riche, si heureusement situé, est une patrie ancienne, une patrie glorieuse, une patrie généreuse entre toutes; il expose les devoirs qu'elle impose, et c'est avec une éloquence admirable qu'il fait comprendre à l'enfant la tâche à laquelle il doit se donner tout entier; une simplicité de forme exquise; l'éloquence n'est pas dans les mots, dans les phrases, elle sort de l'âme même de l'écrivain, qui n'est pas seulement un politique avisé, qui est encore un homme de cœur. F. G.

Considérations sur les divers systèmes de psychologie, par Alphonse Gilardin, premier président de la Cour d'appel de Paris. Un fort vol. in-8°. Pédone-Lauriel, éditeur, Paris.

Un livre d'études psychologiques signé par un magistrat qui occupa une des plus hautes fonctions judiciaires nous faisait espérer des vues nouvelles, des observations personnelles. Le juge paraît particulièrement placé pour sonder certains replis de l'âme; les interrogatoires, les pièces secrètes et authentiques des dossiers sont pour lui des documents humains d'une valeur supérieure à ceux que recueillent M. Zola et les zolistes. C'est donc une déception qu'on éprouve en constatant que M. Alph. Gilardin s'est contenté d'analyser les systèmes célèbres, malgré le mérite d'exactitude et de clarté de ces analyses. Le magistrat s'est dérobé; son œuvre compacte tient plutôt du professeur; c'est une sorte d'histoire des doctrines psychologiques. Depuis Platon jusqu'aux plus récents des modernes et même des contemporains, M. Gilardin a soumis à sa patiente critique tous les philosophes. Ses tendances sont franchement cartésiennes, il est spiritualiste au premier chef et adopte avec enthousiasme la glorification de la volonté. Peu tendre en général pour la philosophie allemande, et tout spécialement dur pour Schelling, il monte presque au dithyrambe en l'honneur de V. Cousin.

Une seconde partie de l'ouvrage tente d'établir les fondements de la psychologie. M. Gilardin a trop vécu dans la critique et dans la familiarité des fondateurs de systèmes, pour retrouver quelque principe original. L'autorité de la conscience, la distinction de l'activité et de la passivité, et enfin la volonté reconnue pour *unique faculté de l'âme humaine, base de la personne morale,* dit M. Gilardin, et de *l'unité psychologique*, tels sont ses points d'assise les plus importants.

L'auteur est protégé, jusque dans ses erreurs, par les grands noms de ses maîtres.

L'ouvrage avait été laissé inachevé par M. le premier président, que la mort atteignit il y a peu d'années. Son fils, conseiller à la Cour d'appel de Lyon, lui a rendu un pieux hommage en le complétant avec les notes et documents préparés par le regretté magistrat, et la publication de ce volume, bien qu'elle ne fût pas indispensable aux philosophes, n'est pas inutile à ceux qui voudraient acquérir une notion rapide de ces grandes questions, et après tout elle est fort honorable à son auteur. P. Z.

L'École menaisienne. — Lacordaire, par l'abbé Ant. Ricard, professeur de dogme à la faculté de théologie d'Aix. Un vol. in-18 jésus. Plon, édit., Paris (2^e^ édition).

Ce livre offre un haut intérêt en même temps que la plus attachante lecture. L'auteur retrace avec talent

toutes les différentes époques de la vie de l'illustre dominicain, et il nous fait aimer et admirer cet homme dont la vie a été si pure et si dévouée.

Il nous le montre manifestant dès son adolescence ses merveilleuses dispositions pour l'art de la parole.

Malgré l'éducation chrétienne que le jeune Henri Lacordaire avait reçue de sa mère, il était devenu incrédule, et il suivait avec succès, à Paris, la carrière du barreau, quand la simple lecture de l'Évangile de saint Mathieu toucha son cœur et le ramena au catholicisme. Comme il le dit lui-même, il fut rendu à ses croyances catholiques par ses croyances sociales : « la société est nécessaire ; donc la religion chrétienne est divine ; car elle est le seul moyen d'amener la société à la perfection, en prenant l'homme avec toutes ses faiblesses et l'ordre social avec toutes ses conditions ».

L'auteur nous fait voir Lacordaire au séminaire de Saint-Sulpice ; puis prêtre, aumônier des visitandines, ensuite du collège Henri IV. Dans ces fonctions les idées larges, élevées et souvent hardies du profond penseur s'échappaient malgré lui et étonnaient son auditoire. Lui-même, trop resserré dans les bornes de son enseignement, ne se sentait pas à l'aise. C'est alors qu'il eut des rapports avec l'abbé Lamennais. Il fut enthousiasmé des idées libérales et démocratiques de l'illustre philosophe, regardé alors comme une des lumières de l'Église ; il fut fasciné par lui avec son ami Charles de Montalembert, et ils fondèrent le journal *l'Avenir*.

Lorsque les doctrines de son maître furent désapprouvées par l'Église, le jeune prêtre se sépara de lui ; l'abbé Ant. Ricard nous dit avec quelle douleur il eut le courage d'accomplir ce sacrifice ; et son récit est émouvant.

L'histoire nous montre ensuite avec quelle sympathie on accueillit au collège Stanislas les conférences de l'orateur chrétien ; le succès qu'il y obtint le fit désigner par M. de Quélen pour faire les conférences de Notre-Dame.

L'auteur dépeint avec une heureuse vigueur de traits l'effet prodigieux que produisit le jeune prêtre, dans ses discours d'un genre tout nouveau, prononcés devant un auditoire composé de tous les éléments de la haute société parisienne. On voyait réunis autour de sa chaire des milliers de jeunes gens avides de l'entendre ; que dis-je ? tout ce qu'il y avait de plus éminent dans la magistrature, dans l'armée, dans la science et dans les lettres, se pressait dans la vaste basilique, devenue trop étroite pour les contenir tous.

C'est que H. Lacordaire avait compris son époque ; et avec une énergie et une hauteur de pensée qui ne peut être comparée qu'au langage de Bossuet, il voulut établir « une alliance nouvelle de l'éternelle doctrine avec le génie des temps. »

Pendant plusieurs années, il tint son auditoire comme enchaîné par le charme de sa parole.

Mais ses succès mêmes lui attirèrent des ennemis ; dans la franche allure de son langage, dans l'indépendance de sa pensée, on voulut voir les traces de la doctrine de son maître ; on réussit à inspirer au haut clergé des doutes sur son orthodoxie et à le rendre suspect au gouvernement de Louis-Philippe ; il dut se retirer devant l'orage. Il alla passer plusieurs années à Rome, où il fut accueilli avec amour par le pape Grégoire XVI.

Quand il rentra en France, ce fut pour y rétablir l'ordre des frères pêcheurs, ou dominicains.

L'historien nous montre Henri Lacordaire reparaissant, couvert du froc blanc du moine, dans cette même chaire de Notre-Dame, parcourant les principales villes de France, proclamant partout l'union nécessaire de ces trois grandes choses : patrie, liberté, religion ; partout, il prouve que c'est la vieille doctrine catholique qui a donné la liberté aux peuples, et que l'Église ne peut être l'ennemie d'aucun gouvernement, monarchie ou république, pourvu qu'il n'asservisse point les consciences ; et partout il excite le même enthousiasme.

Cependant 1848 arrive. Marseille, par le vote de 32,752 voix, l'envoya à l'Assemblée nationale comme représentant des Bouches-du-Rhône. Il avait espéré y défendre les droits de la liberté et de la religion ; mais, après le 4 mai, il sort de l'Assemblée découragé et désespérant de cette république à laquelle il avait donné un gage si éclatant de son adhésion en siégeant à l'extrême gauche.

Il reprend ses conférences à Notre-Dame et à travers la France ; mais un jour sa bouche est fermée, sa parole est étouffée ; c'est que la France est retombée sous le joug d'un empereur : c'est pour lui un coup mortel.

Le grand orateur chrétien se retire alors à Sorèze ; il y élève une jeunesse heureuse de recevoir ses enseignements, et c'est là qu'il a attendu la mort en pieux chrétien et en austère cénobite.

Telle est la grande et généreuse existence que l'abbé Ant. Ricard a racontée dans un style élégant, un peu enthousiaste parfois, mais toujours empreint de sincérité.

Il fait aimer son héros ; il inspire surtout le désir de lire ses œuvres ; les citations qu'il fait de ce style imagé, original et chaleureux font regretter qu'il n'en donne point davantage.

En somme, c'est un livre très intéressant, qu'on ne peut quitter quand on l'a commencé et qu'on relit même avec plaisir. P. Z.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Études sur les forces morales de la société contemporaine. *La Religion et l'Église,* par Louis de Besson. Un vol. in-8°. Paris, E. Plon et C^ie^, 1883.

En ce livre, une double apologie : une apologie de la religion catholique et une apologie de l'Église romaine. L'auteur a surtout regardé, pour vanter « la religion et l'Église », aux avantages sociaux que, seules, suivant lui, elles sont capables d'assurer. Nous n'avons pas à discuter les assertions de l'écrivain ; reconnaissons qu'il a du talent, qu'il possède des connaissances, qu'il nourrit des sentiments très nobles, et ceci reconnu, déclaré, disons que son livre est de nul intérêt pour ceux des hommes politiques qui s'en vont répétant : Le cléricalisme, voilà l'ennemi. Il est des travaux apologétiques comme celui de Balmés, le philosophe espagnol, qu'on aurait tort, à quelque Église, à quelque école que l'on appartînt, de dédaigner : ils font penser, ils sont suggestifs ; dans l'étude de M. Louis de Besson, rien d'original, rien qui n'ait été cent fois dit et redit, depuis quinze ans, par les membres les plus éclairés du clergé catholique français. F. G.

La Grande plaie de l'agriculture, par Roussel Saint-Georges. Un vol. in-12 de la *Collection Saint-Michel.* Paris, S. Téqui; 1882.

Cette plaie est le morcellement des propriétés, et la cause de cette plaie est le code civil, le code civil qui a détruit l'antique famille patriarcale, le code civil qui, au droit d'aînesse, droit naturel, droit consacré par l'histoire, a substitué le prétendu droit à l'égalité pour tous les enfants.

Qu'on ne s'y méprenne pas, le plus grand souci de l'écrivain catholique n'a pas pour objet l'état de notre agriculture, mais la reconstitution de la famille telle que la réclame l'Église ; il ne s'est fait économiste, et il ne parle gros sous qu'afin d'être écouté des petits-fils de ce « manant » du xvii^e^ siècle, que La Fontaine, La Bruyère, Vauban, — eux seuls, — plaignaient si fort. Pour apporter remède au morcellement, nul besoin de reconnaître au père de famille une autorité quasi royale sur ses fils et filles. Nul besoin de lui conférer le droit de choisir son *successeur,* en cas qu'il ne juge pas l'aîné de ses enfants digne d'exercer, à sa place, l'autorité paternelle; tout cela, M. Roussel Saint-Georges le sait bien, mais au paysan il dit : Tout était pour le mieux sous l'ancien régime. Que la monarchie restaurée de 1814 n'a-t-elle, répondra le paysan finement, que n'a-t-elle restauré cet ancien régime! Elle a duré seize années pleines, les cent jours défalqués. Sans entendre l'objection, l'écrivain prouve que tout est pour le pis depuis 93, de par l'impéritie des conventionnels d'abord, et ensuite des rédacteurs du Code.

On n'a pu rétablir la monarchie en conservant les « droits de l'homme » pour assises; refaisons tout d'abord, a pensé M. Roussel Saint-Georges, les fondements de la société ; la monarchie réédifiée bravera alors les injures des philosophes rationalistes et autres gens de sac et de corde; et M. Roussel Saint-Georges, corrigeant De Play, tâche à procéder comme il a cru bon. F. G.

SCIENCES NATURELLES

Traité de chimie générale, par Paul Schutzenbeager, professeur au Collège de France. Tome III. Un vol. in-8° de 416 p. Paris, Hachette, 1883.

Nous avons déjà apprécié dans le *Livre* les deux premiers volumes de ce traité, plus considérable par sa profondeur que par son étendue. Ces deux volumes, consacrés aux corps simples et à quelques-uns de leurs composés, ne diffèrent pas essentiellement des traités de chimie ordinaires et se font seulement remarquer par leurs qualités philosophiques. Le troisième volume nous a surpris : c'est de la chimie assurément, la chimie de l'avenir sans doute. Il nous a rappelé la fameuse préface de la *Mécanique analytique* de Lagrange, dans laquelle l'éminent mathématicien dit fièrement : On ne trouvera pas de figures dans cet

ouvrage. Un livre de mécanique sans figures, c'était étrange; mais Lagrange réduisait toute la mécanique à des systèmes de points définis algébriquement et la chose devenait possible. Ici, nous avons aussi un traité de chimie sans figures et presque sans expériences. Tout repose sur une bizarre architectonique des systèmes d'atômes. Nous disons bizarre, et le mot n'a rien, certes, d'exagéré, car les atômes, quelque idée qu'on s'en fasse, occupent l'espace à trois dimensions, tandis que l'école, fort nombreuse d'ailleurs, à laquelle appartient M. Schutzenberger s'obstine à figurer leurs groupements sur du papier qui n'a que deux dimensions et sans faire appel à aucun procédé de perspective. Quoi qu'il en soit, cette figuration incomplète, condamnée d'avance, résume les faits, sert à réaliser des découvertes, et l'on ne peut se dispenser d'en prendre connaissance.

Le volume est consacré uniquement aux généralités de chimie organique, c'est-à-dire à la chimie du carbone considéré dans ses combinaisons avec l'hydrogène, l'azote et l'oxygène. On y trouve d'abord l'histoire très complète des doctrines qui ont servi à édifier la chimie organique, puis l'exposition des hypothèses atomistiques aujourd'hui adoptées et avec lesquelles tout chimiste est forcé de se familiariser. Vient ensuite l'étude des divers groupes de carbures d'hydrogène et de leurs nombreux dérivés : alcools, éthers, acides, aldéhydes, acétones, amines, etc. La troisième partie traite de la série benzinique, c'est-à-dire des corps aromatiques et des nombreuses matières colorantes (indigo, rosaniline, etc.) qui s'y rattachent, et qui peuvent toutes, dès aujourd'hui, être obtenues synthétiquement. Une dernière et courte section nous met au courant de ce que l'on sait aujourd'hui de la constitution des matières protéiques, c'est-à-dire des aliments azotés, et nous fait entrevoir leur prochaine synthèse.

Manuel des injections sous-cutanées, par M. Bourneville, médecin de Bicêtre, et le docteur Bricon. Un vol. in-18 de 164 pages. Paris, Librairie du Progrès médical, 1883.

Ce manuel vient parfaitement à point. Les injections sous-cutanées jouissent d'une vogue énorme, due en grande partie à l'abus qui en a été fait par les gens du monde. Mais, parmi les médecins, on n'a pas encore de notions suffisantes sur la plupart des médicaments qui peuvent être administrés de cette manière, non plus que sur les doses praticables et sur leurs inconvénients et dangers. MM. Bourneville et Bricon ont voulu combler cette lacune et nous ont donné un petit livre excellent, bourré de renseignements, et qui est presque un traité de thérapeutique. Les éditions suivantes, pour lesquelles ils font appel à la collaboration de tous les médecins approcheront de la perfection. La méthode des injections sous-cutanées, essayée timidement vers 1845, on ne saurait dire au juste par qui, n'est bien vulgaire que depuis une dizaine d'années; elle offre deux grands avantages : les médicaments injectés sous la peau dans le tissu cellulaire sont absorbés rapidement, sans modifications et en totalité, ce qui n'arrive jamais lorsqu'on les administre par la bouche ou les autres voies d'absorption; de plus, les injections sous-cutanées permettent de médicamenter des malades qui ne veulent rien prendre par la bouche, ou dont l'estomac ne tolère rien. Elle a contre elle les douleurs locales, les abcès, et même les escharres qui succèdent parfois aux piqûres.

On entrevoit que la pratique des injections sous-cutanées est capable de devenir une méthode complète de thérapeutique, c'est-à-dire que l'on parviendra à produire, par le moyen de ces injections, tous les effets thérapeutiques désirables, même faire vomir et purger. On possède déjà des substances qui, introduites sous la peau, font vomir assez sûrement, mais non sans danger pour le malade. Du côté des purgatifs on est moins avancé, mais on a fait encore bien peu de tentatives et il n'y a aucun motif de désespérer.

Les organismes vivants de l'atmosphère, par M. P. Miquel, docteur ès sciences, docteur en médecine. Un beau vol. grand in-8° de 308 pages avec 86 figures dans le texte, 2 planches sur acier et de nombreux tableaux. Paris, Gauthier-Villars, 1883. — Prix : 9 fr. 50.

Les recherches de M. Miquel ont été faites à l'Observatoire de Montsouris, et les principaux résultats en ont été résumés chaque année dans les annuaires publiés par cet établissement scientifique. Aujourd'hui nous sommes en possession d'un travail d'ensemble dont l'importance n'est pas contestable : l'étude des microbes de l'air est une des bases de l'hygiène et c'est d'elle qu'on attend la prophylaxie et la thérapeutique des maladies infectieuses, contagieuses ou épidémiques. Une bonne partie du livre de M. Miquel est consacrée à l'historique de la question et à la description des appareils qui servent à recueillir les microbes contenus dans un volume d'air donné. Cette opération est plus difficile et plus compliquée qu'on ne le croirait, attendu que plusieurs appareils qui semblent recommandables ne permettent pas de recueillir tous les germes. Celui qui a été définitivement adopté à Montsouris force l'air à tourbillonner dans une goutte de glycérine qui retient toutes les poussières et respecte la vie des microbes. M. Miquel reproduit ensuite de nombreux dessins qui donnent une idée des parcelles infinitésimales suspendues dans l'air : cristaux, trachées végétales, grains d'amidon et de pollen, corpuscules résinoïdes, fer météorique, spores d'algues, etc. — Suivant les saisons, la proportion des spores cryptogamiques varie de 1 à 200 par litre. Vient ensuite l'étude, beaucoup plus importante pour la santé publique, des microbes *bactériens*. On enveloppe dans cette dénomination générale tout ce qu'on avait appelé bactéries, bactéridies, vibrions, bacilles, micrococcus, schizophytes, etc., toutes expressions devenues vagues depuis que l'on connaît les formes variées que revê-

tent ces êtres. On croit que des bactériens sont les causes des maladies infectieuses en général, mais il s'en faut de beaucoup que tous les bactériens soient nuisibles; la plupart n'ont aucune influence sur notre santé, et les bactériens nuisibles sont tellement rares, relativement, que leur existence au sein de l'air a même été niée par de respectables micrographes. M. Miquel montre que ces sceptiques sont allés trop loin : il n'a pas encore vu sous son microscope les microbes causes des grandes maladies qui frappent l'espèce humaine, mais il a déjà recueilli et cultivé des microbes qui, inoculés à des animaux, engendrent chez ceux-ci des affections graves non décrites jusqu'alors. Comme il n'existe encore aucun procédé pour distinguer les bactériens nuisibles des bactériens inoffensifs, on en est réduit à étudier les méthodes de culture et de destruction des bactériens en général, afin de découvrir quelque chose qui s'applique à ceux qui intéressent les médecins, les chirurgiens et les hygiénistes. Il existe un parallélisme manifeste entre le nombre des bactériens récoltés à Paris et le chiffre des décès par les maladies dites zymotiques. Le dernier chapitre du livre traite des substances antiseptiques, ou plus exactement des substances bactéricides. M. Miquel montre que tous les antiseptiques réputés ont de la valeur, mais doivent souvent céder le pas à d'autres plus simples ou plus anciennement connus. Ce n'est pas ici le lieu de nous appesantir sur des études comparatives qui ont besoin d'être reprises sur une plus vaste échelle. Insistons seulement sur un point : les antiseptiques gazeux ou volatils tels que phénols, eaux de Cologne, parfums divers, et même le chlore, aux doses supportables, n'ont pas d'efficacité. Le seul moyen de désinfecter l'air, c'est de ventiler abondamment, afin de diluer et d'affaiblir ainsi le poison. Quant aux désinfectants liquides, agissant dans le contact seulement, on en connaît un grand nombre et il est facile d'en inventer une multitude de nouveaux.

Annuaire statistique de la ville de Paris, 2e année (1881). Un vol. in-8° de 666 pages avec planches et cartes. Paris, Imprimerie nationale.

Ce volume ressemble nécessairement beaucoup à celui de 1880, qui a paru l'an dernier, puisqu'il doit donner des renseignements numériques sur les mêmes sujets, et particulièrement sur la météorologie de l'année; les eaux, égouts et vidanges, le mouvement de la population, les maladies, les quantités de produits alimentaires consommés et leurs prix, l'éclairage, les transports, etc. Cependant certains chapitres avaient été, l'an dernier, l'objet d'études approfondies qui n'ont pas été reproduites cette année, tandis qu'on a préféré s'étendre sur d'autres questions. Ainsi nous remarquons dans le présent annuaire des documents sur les variations du prix du pain depuis 1800, sur les salaires dans la petite industrie, sur le nombre d'étrangers habitant Paris, sur les causes de la mortalité des enfants en bas âge, sur la Morgue, sur les asiles d'aliénés et sur les prisons. Nous pensons être utile à nos lecteurs en leur faisant connaître l'existence de cette publication, que chacun peut, exceptionnellement, avoir besoin de consulter.

Dr L.

BELLES-LETTRES

ROMANS

Le Cousin César, par Armand Lapointe. 1 vol. in-18. Paris, 1883. Plon et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

M. Jules Claretie, à la prière de M. Armand Lapointe « qu'il estime et qu'il aime », tout en niant l'utilité des préfaces, en a écrit une pour ce nouveau roman qu'il analyse ainsi : «... Comme ces dupes étonnantes, comme Pécuchet et comme Bouvard, le cousin César Perron s'en va, quittant la rue Saint-Denis où il a fait à peu près fortune, chercher le calme, le repos, le bonheur, s'il se peut, au Désert, dans les environs de Vire. Pauvre brave homme d'honnête mercier! Il ne sait pas à quoi il s'expose! Les esprits de la *petite ville* de Picard étaient des indulgents comparés aux Canteloup, aux Talvande et aux Chenedolle, cette nichée de *cousins* (essaim serait plus juste, puisque le mot est pris dans le sens de moucheron (*culex pipiens*) qui se met à voleter, à bourdonner, à piquer, à sucer le sang du cousin César. Dieu nous garde d'un tel cousinage et d'une pareille cousinière!... La lecture de ce remarquable roman provincial, si bien fait, fort intéressant et d'une vérité profonde, nous explique du reste pourquoi le roman parisien a des adeptes si nombreux. Paris a bien des défauts, mais il n'a point les mesquineries de la petite ville. On y peut fuir à sa guise les Talvande, les Chenedolle et les Canteloup. Le cousin César aurait peut-être, rue Saint-Denis, des tentations qu'il ne rencontre pas au pays de Vire, mais il ne risquerait point, je pense, d'y être accusé d'entretenir sa nièce

Louise. Il est vrai que si l'on n'a pas les cousins à Paris, on a les portiers, les voisins, les fournisseurs, les commensaux, — et les amis. »

On pourrait craindre qu'influencé par ses relations d'amitié avec l'auteur, M. Claretie n'ait forcé la note dans le sens élogieux. Il n'en est rien : tous les lecteurs du *Cousin César* ratifieront le jugement porté sur cette œuvre, dans une préface qui n'est rien moins qu'inutile. G. S. L.

La Belle Héritière, par MM. Vast-Ricouard. 1 vol. in-18. Jules Rouff, éditeur. — Prix : 3 fr. 50

Un peu bizarre, et vraiment trop chargé d'événements improbables, le roman de MM. Vast-Ricouard ne manquera pas d'intérêt pour ceux qui aiment à voyager. Le lecteur y est transporté successivement dans tous les quartiers de Paris, puis en Suisse, d'où il revient à Paris, et finit par pousser jusqu'à Porquerolles, près d'Hyères, en passant par Lyon, Saint-Étienne, Blois, Nîmes et Tarascon! Un pareil luxe de déplacement ne peut s'expliquer par les remords qui doivent poursuivre l'héroïne de cette singulière épopée. Le moyen de se tenir tranquille quand on a une conscience agitée!

Mlle de Lignerolles est une jeune orpheline sans fortune, et réduite à travailler pour vivre. La mort d'un vieux cousin lui apporte à la fois une grande dot et un fiancé de belle taille, M. Henri de Villefort, qui l'aime éperdument. Rendue soupçonneuse par l'adversité, Mlle de Lignerolles veut savoir au juste à quoi s'en tenir au sujet de ce fiancé, et, comme elle a une imagination ardente, elle se déguise en modèle pour aller trouver un sculpteur, Robert Duchemin, et le faire jaser sur le compte de son ami Villefort. Naturellement ce sculpteur s'éprend de son pseudo-modèle, et Mlle de Lignerolles a le tort inexcusable de le laisser faire. Mais ce qui est encore plus grave, c'est qu'aussitôt, et pour se tirer d'embarras, elle se déguise en homme et part pour la Suisse. Elle y retrouve un ami de ses deux précédents amoureux, M. Armand Deleûtre, — un poète celui-là, — qui lui sauve la vie après lui avoir sauvé l'honneur, et qui se passionne à son tour pour cette Célimène nomade. Rentrée à Paris, Mlle de Lignerolles, après avoir hésité longtemps, ce qui est bien naturel, se décide à faire un choix dans cette trinité d'adorateurs. Elle se rend donc au bal de l'Opéra, où les trois amis se trouvent par hasard, et se déclare pour Armand, chez qui elle passe la nuit sous la surveillance d'un vieux domestique, sans avoir averti le moins du monde son fiancé ni Robert. Le lendemain, elle part avec Armand pour Porquerolles, où un curé qui ne craint pas la police correctionnelle, les marie religieusement et sans bruit. Ils seraient heureux, malgré d'inévitables repentirs, car il est de la nature humaine de trouver un ragoût à faire le mal. Mais le sort a voulu que les deux abandonnés, Henri et Robert, soient sur leurs traces. Ces malheureux, sans même se demander comment il se fait qu'ils aiment la même femme, accourent pour se venger. Henri tue le pauvre poète dans un singulier combat, et s'en va paisiblement au bras du sculpteur, pendant que Germaine, punie par où elle a péché, meurt de douleur sur le cadavre de son mari.

MM. Vast-Ricouard nous permettront de réserver nos éloges pour leur prochain ouvrage. Les auteurs de *Claire Aubertin* ont promis mieux que ce banal volume où le style insuffisant ne réussit pas à voiler la puérilité de l'intrigue. Le public aura bientôt, il faut l'espérer, le dédommagement auquel il a droit.

E. F.

La Dernière Croisade, mœurs parisiennes, par René Maizeroy. Paris, V. Havard, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a des livres qui ne se laissent pas lire, s'il faut en croire Edgar Poë. Celui de M. Maizeroy appartient à cette catégorie, plus nombreuse qu'on ne croit, et plus ennuyeuse encore qu'on ne pense. Le procédé de l'auteur est simple, mais d'un goût douteux : pour faire un roman, disait M. Maizeroy, prenez la collection du *Figaro* de l'année dernière ; découpez-y les scandales en train de moisir : le suicide du général Ney, l'affaire de la princesse de la Moskowa, le krach, etc.; classez-les chronologiquement, sans chercher d'ailleurs entre eux le moindre lien commun ; reprenez-en le récit dans un style mâtiné de Goncourt et de Zola et Cie ; faites sonner tout au travers un tintamarre d'adverbes et d'adjectifs bizarres, et vous avez votre affaire. Il y aura toujours des provinciaux naïfs pour acheter ce volume, vieux avant d'être né, et qu'on prendrait pour l'œuvre d'un *reporter* en délire. Il y a sans doute à Carpentras de braves gens qui croient trouver là-dedans la dernière expression du parisianisme élégant, comme disait l'auteur, et qui sont radieux de pouvoir se donner le facile plaisir de mettre à chaque page un nom sur les visages que leur montre M. Maizeroy. Que voulez-vous ? Il en faut pour tous les goûts. E. F.

Le Secret de Sabine, par Henry Desnar. 1 vol. in-12. Tresse, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Empoisonnements, assassinats, massacres, embuscades, conspirations et tueries de tout genre. Le roman de M. Desnar est une fantaisie biscornue qui a pour thème la dernière insurrection carliste. On y voit une jeune fille noble et bien élevée qui a un enfant naturel, ce qui doit le paraître au lecteur; elle a épousé secrètement le père de cet enfant, qui sert comme colonel dans l'armée alphonsiste. On y voit encore une jeune Indienne aux passions ardentes, qui est la maîtresse du colonel et un juge d'instruction qui brûle pour la femme de ce même colonel... et puis on n'y voit plus rien. Carlistes et alphonsistes se prennent aux cheveux, et le roman se déroule à la lueur des coups d'espingole. Le colonel est tout simplement tué en duel par son propre père, qui n'y comprend rien. Le magistrat épouse sa veuve et élève son enfant; il paraît qu'ils sont comme cela dans la

magistrature. Quant à la jeune Indienne, elle s'empoisonne, de jalousie. C'est charpenté comme un drame de d'Ennery. Le tout pour trois francs cinquante. E. F.

Le Supplice de Lovelace, par Adolphe Racot. Paris, Dentu, 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Le volume de M. Racot appartient à un genre de fiction assez rare de nos jours : le genre bien élevé. C'est là, à mon sens, un grand éloge, et en même temps une légère critique. C'est sans doute un grand soulagement de n'avoir pas affaire, trois cents pages durant, à des natures exclusivement vicieuses et basses. L'étroitesse du procédé naturaliste a pour résultat une monotonie perpétuelle, un ennui presque inévitable. Mais il ne faudrait pas tomber dans l'excès opposé et ne présenter au lecteur, comme M. Octave Feuillet, que des figures purement idéales et imaginatives. M. Racot n'a pas toujours su éviter cette sorte d'uniformité qui produirait, à la longue, le même résultat que les rabâchages des descendants de Zola ou de Flaubert. Ses personnages sont tous doués d'une noblesse de sentiments qui intervient dans les situations difficiles, et les aide à sortir de certaines ornières d'où l'on ne sort pas en général. M. Racot reprendrait volontiers le thème un peu usé des réhabilitations féminines. Loin d'insulter les femmes qui tombent, il leur offrirait son bras, sa bourse et son cœur, sans se douter que ce genre de sacerdoce est parfois dangereux, et n'est même, le plus souvent, qu'un métier de dupe.

Quoi qu'il en soit, il y a dans le *Supplice de Lovelace* des scènes intéressantes et vigoureuses. Tout l'épisode des amours bénignement adultères de Mme de Sainte-Laure et de Bernard de *Neufféglises* est une étude très remarquable des côtés douloureux de l'amour-passion. Il y a là des chapitres que Stendhal ne désavouerait pas, et qui sont d'un écrivain en même temps que d'un analyste. Mais pourquoi faut-il que M. Racot se soit attribué le droit de punir suivant ses propres notions d'équité, et ait jugé à propos de faire périr Mme de Sainte-Laure dans une inondation, sous prétexte qu'elle a pour mari un vulgaire chenapan et qu'elle préfère un amant plein de distinction et de dévouement?

En somme, l'ouvrage de M. Racot, un peu trop touffu peut-être, montre des qualités admirablement solides et de grand littérateur. E. F.

Le Comte de Germisy, mœurs cléricales du grand monde, quatrième partie des *Mystères du confessionnal,* par Léon Picard. Paris, Librairie du Progrès. — Prix : 2 francs.

Cet ouvrage n'a même pas le triste mérite de tenir les promesses équivoques de son titre et de sa couverture. Une intrigue écœurante de banalité, greffée sur un procès scandaleux d'avant-hier et assaisonnée de quelques anecdotes empruntées aux faits-divers du *Gil-Blas,* constitue tout le volume. L'auteur glisse sur les mœurs antiphysiques de presque tous ses personnages avec une discrétion qui serait méritoire, si elle avait sa source ailleurs que dans une crainte salutaire du procureur de la République. En somme, c'est un livre à éviter, si l'on peut.

Pauline Tardiveau, étude de la vie de province, par Albert Dupuit. 1 vol. in-18, libraire Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

Un Parisien, Léon Lespinasse, achète une étude de notaire dans une petite ville où son arrivée fait sensation. La *maestria* avec laquelle il exécute une valse de Métra lui gagne le cœur de Mlle Tardiveau, fille du maire de la localité.

On s'épousera, cela va sans dire, non sans péripéties, car le notaire a pour propriétaire une jeune veuve charmante, Mme Lucy Stevens, pour laquelle il aurait un certain penchant... Cette amitié de Lucy fait jaser et jette un trouble profond dans la santé et le cœur de Mlle Tardiveau. Mme Stevens prend alors un parti héroïque et se sacrifie à sa rivale en partant pour ne revenir qu'une fois le mariage accompli.

Malheureusement, la jeune Mme Lespinasse est une provinciale, dans le sens défavorable du mot... Le mari, notaire à ses heures, mais artiste et Parisien avant tout, voudrait voir sa femme partager ses idées et ses goûts. Celle-ci ne le comprend naturellement point. Le mari se persuade qu'il a épousé une petite sotte. Un cousin (l'inévitable cousin), Tardiveau du nom, persuade à la jeune femme que son mari la délaisse par dédain, et parvient presque à allumer dans son cœur une passion coupable. Le bon ange, sous la forme de la généreuse veuve, dessille les yeux de l'imprudente qui, pendant une courte absence de son mari, absorbe une notable quantité de laudanum après avoir écrit la lettre d'adieux classique...

Qu'on se rassure; la dose de poison était trop forte. On sauve la jeune femme, et Léon se décide à abandonner ce petit coin de terre, où décidément il y a trop de Tardiveau, pour aller se fixer à Paris, où il espère, avec du temps et de la patience, venir à bout de cette intelligence un peu arriérée, même pour la province.

Le livre est très intéressant, et les cancans de la petite ville y sont écrits avec une pointe d'humour qui fait oublier certaines petites lenteurs, — lenteurs de l'action principale; en un mot, beaucoup d'esprit et d'observation. G. F.

MEMENTO

Viennent de paraître parmi les romans : 1° chez Dentu : **Cornelio d'Amor**, par Gustave Aimard, l'infortuné romancier récemment décédé. Ce roman comprend 2 volumes, *l'Étudiant en Théologie* et *l'Homme tigre.* L'auteur y raconte divers épisodes des discordes entre Espagnols et Mexicains. Même allure dramatique que dans les précédents ouvrages du même écrivain. 2° chez Dentu : **Déshonorée!** par Auguste Saulière; l'auteur des *Leçons et Histoires conjugales*

a encadré dans un récit mouvementé une histoire vraie dont l'élément comique se mêle à l'élément dramatique d'un amour malheureux. 3° Chez le même éditeur du Palais-Royal : **Allons-y gaiement !** par Pierre Véron, pages humoristiques et parisiennes ; **Les Amours au sérail**, gros roman en deux volumes par Henri Augu, dans lesquels on voit les mœurs du harem et tout le coloris des légendes orientales ; et enfin, **Parisiens et Parisiennes**, par d'Alberty, recueil d'indiscrétions mondaines, très intimes, très véridiques (assure-t-on) et surtout très actuelles. On voit tour à tour défiler : la Patti, Van Zandt, de Chaulnes, Nevada, Engally, Tholer, Léontine Massin, MM. Waddington, Pasteur, Garnier, de Lesseps, Frédéric Thomas, etc. Avis aux curieux. 4° chez Marpon et Flammarion : Un spirituel volume de cet humoriste exquis qui a nom Ernest d'Hervilly ; titre : **Timbale d'histoire à la Parisienne**, et elle est succulente cette timbale, truffée, grasse, c'est à s'en pourlécher la cervelle. Elle se compose d'une quarantaine d'historiettes, toutes plus émoustillantes les unes que les autres. Chez les mêmes libraires-éditeurs : **Vingt années de la vie de Paris**, du pauvre caricaturiste. André Gill. Ce sont les miscellanées des meilleures œuvres du dessinateur-écrivain. Alphonse Daudet a écrit une préface émue et touchante à ce livre d'un joyeux vivant d'hier, moribond aujourd'hui dans une cellule de Charenton. 5° Chez Rouveyre et Blond, la collection des contes gaillards s'est augmentée d'un volume de nouvelles de Thilda, de *la France ;* titre : **Pour se damner ;** Jeanne Thilda a le grand art d'effleurer des sujets brûlants sans jamais laisser tomber sa plume dans le grivois ; elle a cet art suprême et charmant de tout dire comme nos grand'mères du XVIII^e^ siècle ; sa prose est un poème sans rimes, sa muse est pimpante et légère tout en ayant parfois les yeux mouillés de larmes ; la raillerie est remplacée tout à coup par une pensée philosophique et cette diversité donne à son style un grand charme. Ajoutons que *Pour se damner* est illustré d'une foule de charmants dessins dus au crayon d'Henriot.

MÉLANGES

Le Corbeau, par Bernard-H. Gausseron, poème imité d'Edgar Allan Poë. Paris, A. Ghio, 1882. Brochure in-8°.

Beaudelaire a fait connaître en France cet esprit bizarre et puissant, sauvage et délicat, malade et vigoureux, malsain et exquis, dont les *Histoires extraordinaires* sont devenues un de ces livres qui forment le fonds commun de la littérature d'une époque chez tous les peuples civilisés. Pour les Anglo-Saxons, Edgar Poë a un autre aspect, presque ignoré chez nous : c'est un poète d'art raffiné et d'originalité extrême, un de ceux qui ont le mieux su verser la liqueur tremblante de la pensée dans le vase savamment ciselé du vers iambique anglais. Il a peu produit, d'ailleurs, et, parmi les trop rares poésies qu'il nous a laissées, son chef-d'œuvre est *le Corbeau* (*the Raven*), allégorie étrange et saisissante où le regret d'une femme chère devient le lugubre oiseau qui, comme le vautour au flanc de Prométhée, plonge son bec et ses ongles crochus dans le cœur du poète pour s'en repaître à jamais. Ennui, inquiétude vague, douleur sourde et profonde, ironie amère, espoir d'un instant violemment brisé, amour immortel pour en être mort, crainte, colère, impuissance désespérée sur l'implacable prise de possession du destin jusqu'à l'anéantissement fatal, telle est la gradation des sentiments qu'exprime le poète dans une langue admirable de force, de richesse et d'harmonie.

M. Bernard-H. Gausseron a tenté la traduction en vers de ce poème. Cette tentative, nous l'avons entendu dire autour de nous, est un succès. Sans doute, bien des beautés de l'original ont été sacrifiées par l'imitateur, et le moulage ne vaut pas la statue. Mais l'impression d'ensemble est exacte, et, dans les détails, le rythme d'Edgar Poë est conservé avec un bonheur audacieux. Le traducteur, en effet, a recherché, malgré la différence de génie des deux langues, les mêmes effets dans les mêmes moyens, et a employé hardiment l'allitération. Enfin, malgré le souci scrupuleux de la fidélité, le poème français a les libres allures d'une inspiration originale.

The Correspondence of Thomas Carlyle and Ralph. Waldo Emerson, 1834-1872, publiée par Charles Eliot Norton. Deux volumes accompagnés des portraits gravés à l'eau-forte d'Emerson et de Carlyle. Boston, 1883. James R. Osgood and C°.

L'Américain Emerson et l'Anglais Carlyle sont assurément les deux penseurs les plus originaux qu'ait produits en ce siècle le génie saxon. Ils se sont connus et tendrement aimés pendant près d'un demi-siècle ; ils ont correspondu assidûment pendant quarante ans. Cette correspondance commença un an après le premier voyage d'Emerson en Angleterre, après sa visite, en 1833, à Carlyle, pauvre, désespéré et vivant isolé en Écosse, parmi les montagnes, dans le désert de Craigenputtock, sans un être cultivé à qui parler que le ministre de la paroisse de Dunscor, distante de seize milles. Elle cessa après leurs longues et dernières entrevues pendant le dernier séjour d'Emerson à Londres, en 1873. Ils étaient vieux alors, écrivaient avec difficulté, étaient confiants dans leur mutuelle affection. Carlyle mourut le 5 février 1881, il avait quatre-vingt-cinq ans ; Emerson, le 27 avril 1882, âgé de soixante-dix-neuf ans. — Ces deux volumes répandent une belle lumière sur une amitié qui fut aussi vive, aussi chaude qu'elle peut au premier abord

paraître singulière. Je ne crois pas, en effet, que l'histoire des amitiés littéraires présente un second exemple d'un tel pacte sacré — *sacred covenant*, comme Carlyle se plaît à l'appeler, — entre deux philosophes dont les tendances d'esprit fussent à ce point opposées. La divergence est manifeste dès les premières lettres. L'optimisme de l'un, le pessimisme de l'autre s'accentuent d'année en année d'une façon d'autant plus frappante, à raison des circonstances particulières à chacun des deux amis. Carlyle, à Londres, où il est venu chercher du travail, du pain dans cette foule d'intérêts, se considère dans cette cité comme un étranger et se voit seul parmi des millions d'habitants. « Alone, alone, — seul, seul, » c'est le mot de la lettre. Emerson, dans la réelle solitude de Concord où il réside, demeure en communication constante avec le monde entier, avec le cœur de tout homme, asile éternel de la beauté. C'est Emerson qui fit connaître Carlyle en Amérique, c'est Carlyle qui fit connaître Emerson en Angleterre. L'auteur de la *Révolution française* ne céda point cependant aux sollicitations de l'auteur des *Essais*, qui, à maintes reprises, le suppliait de venir le rejoindre en Amérique, et en termes si touchants : « O mon ami, si vous vouliez venir ici et me laisser vous nourrir et vous garder — nurse you and pasture you — dans mon coin de ce vaste continent, je remercierais Dieu et vous aussi matin et soir, et je ne doute pas qu'en trois mois je vous rendrais les yeux parfaits, de bonnes joues et l'humeur joyeuse. » Ces lettres du covenantaire au génie plein d'éclairs et de nuées, et du puritain au génie rayonnant de clartés sereines, abondent en passages d'une beauté rare, en pages dont l'intérêt n'est point dépassé par celui des meilleures qu'ils aient écrites. On comprend en les lisant la remarque de Carlyle, disant que l'arrivée des lettres d'Emerson lui produit l'effet d'une fenêtre subitement ouverte sur l'azur du ciel. D'autre part, toutes les formes de l'esprit de Carlyle y sont largement représentées : la richesse de son humour, sa bonté, sa constance et sa fermeté au milieu des plus rudes épreuves. *L'Athenæum* de Londres énumérait tout récemment les articles de fond et les livres publiés en Amérique et en Angleterre sur Emerson, depuis sa mort; il en nommait environ deux cents. On en peut compter autant sur Carlyle. Après tant de portraits de ces deux grands écrivains, le lecteur trouvera dans cette correspondance leurs portraits par eux-mêmes, et se dira sans doute que, dans le nombre, ces derniers ne sont pas les moins précieux.

Le nom de l'éditeur figure modestement en cette publication à la fin d'une courte préface; mais son zèle apparaît d'un bout à l'autre du livre dans les notes brèves et précises qu'il y introduit, sans interrompre le courant de la pensée, seulement quand elles sont nécessaires pour éclaircir une allusion aux personnes, aux faits ou aux livres. Rarement nous avons vu le rôle d'éditeur mieux compris, mieux rempli que par M. Charles Eliot Norton, à qui ces lettres furent confiées par leurs auteurs comme à un ami commun. E. C.

La Vie et les Œuvres de Du Bartas, par Georges Pellissier, docteur ès lettres, professeur agrégé de rhétorique au lycée de Nancy. Paris, Hachette et Cie, 1883. Un vol. in-8°.

Quel est l'homme de plus de trente ans qui n'a conservé, parmi ses réminiscences de collège, le nom de ce poète du XVIe siècle aux dépens duquel son professeur de rhétorique égayait de temps en temps la classe? Ce Du Bartas! il faisait du soleil le grand-duc des chandelles et donnait à Apollon l'épithète de porte-jour! Le moyen de ne pas pouffer, je vous prie, surtout lorsque la mine seule des maîtres en chaire, se moquant ou s'indignant de ce « faste pédantesque », eût suffi pour nous faire rire plus qu'un cent de mouches? Aussi n'est-ce pas sans une certaine appréhension que j'ai ouvert le livre qu'un jeune professeur de rhétorique vient de consacrer à cet illustre conspué. Je sais, étant placé le mieux du monde pour le voir, qu'un esprit nouveau souffle dans l'Université, qu'on y est accessible aux idées du dehors, qu'on y suit et qu'on y provoque même parfois les progrès de la science et des méthodes critiques. Mais je sais aussi que la tradition y est, non sans raison, du reste, fort puissante, et que, dans certains esprits, ce respect de la tradition ne va pas sans un fâcheux cortège de notions surannées et de jugements faux.

J'étais rassuré dès la première page. Non pas que M. Pellissier n'emploie bien encore certaines formules qui, pour être consacrées, n'en sont pas moins contestables, lorsque, par exemple, il parle de ce poète « trop célébré par son siècle, trop oublié peut-être par la postérité »; mais on comprend du premier coup qu'on a devant soi une étude sérieuse, et que le littérateur consciencieux qui l'a entreprise a fait effort pour se dégager de tout préjugé, de toute opinion reçue ou préconçue, afin de donner honnêtement le résultat d'un travail impartial. En somme, voilà Du Bartas remis à sa place dans son pays; car il a toujours joui d'un grand renom à l'étranger, et c'était un spectacle ridiculement pénible que de voir l'Angleterre et l'Allemagne si bien apprécier une gloire française dont nous faisions fi. Lorsqu'il se révéla, la pléiade pâlissait; Desbordes et Bertaut, les derniers ronsardisants, ne voyaient plus dans la poésie « que le jeu d'une imagination élégante et raffinée. A Du Bartas était réservée la tâche de trouver une veine plus noble, des inspirations plus hautes et plus vivantes, qui, tout en faisant du poète l'écho de son siècle, lui permissent encore d'ennoblir et de féconder le génie national ». On ne peut guère dire plus juste ni mieux. Je n'insiste pas sur les restrictions dont M. Pellissier accompagne son jugement. Il fait avec soin et tact le départ de ce qui appartient au génie propre de Du Bartas et de ce qu'il doit à son temps, à sa religion, au milieu provincial dans lequel il vécut. Il emploie tout un chapitre à expliquer que, pour comprendre et goûter un poète du XVIe siècle, il faut connaître la langue du XVIe siècle, vérité naïve, mais ignorée de tous ceux qui, relevant dans ces écri-

vains certaines expressions qu'ils déclarent grotesques, ne s'aperçoivent pas qu'ils sont les vrais grotesques, eux qui critiquent des termes dont ils méconnaissent la valeur.

L'érudition que l'auteur déploie dans cette étude est de bon aloi. Il sait la rendre intéressante, soit qu'il nous parle des prédécesseurs de Du Bartas dans ses deux poèmes encyclopédiques, soit qu'il nous montre ceux qui se sont inspirés de lui, et surtout le plus grand de tous, Milton. « L'auteur du *Paradis perdu*, dit avec raison M. Pellissier, n'est supérieur à celui des *Semaines* ni par l'érudition sacrée ou profane, ni par l'élévation des sentiments, ni par l'enthousiasme poétique. Mais pourquoi le professeur de rhétorique reprend-il la parole en ajoutant que l'on ne peut comparer que de bien loin Du Bartas à Milton, parce que le premier a écrit à « une époque de crise, où la langue et le goût n'étaient pas encore formés »? La différence, qu'on en soit sûr, n'est ni dans les ressources de la langue ni dans la sûreté du goût; elle est tout entière dans les qualités artistiques du génie des deux écrivains. Milton est un merveilleux artiste, et l'on n'en peut dire autant de Du Bartas.

A vrai dire, un peu de ces qualités artistiques ne gâterait pas le livre dont je m'occupe. Il lui manque la chaleur, le piquant, le relief, en un mot, le style. Je ne veux pas dire que M. Pellissier écrive mal. Il est, au contraire, irréprochablement correct et suffisamment élégant. Mais dans cette prose froide et terne ne circule pas la flamme de la vie.

J'aurais bien d'autres choses plus spéciales à critiquer. M. Pellissier s'est imposé un travail très recommandable, et dont l'idée lui fait grand honneur. Il fait, au chapitre V, une étude approfondie du vocabulaire de Du Bartas et donne, entre autres, la liste des mots employés par lui et qui ne sont plus d'usage actuellement. Sur 550 environ, il y en a 210 au moins qui se trouvent dans Littré. C'est déjà une forte présomption que la liste a été grossie outre mesure, et qu'elle contient des termes encore usités aujourd'hui. Il est facile de s'en assurer, et en voici quelques exemples : *bailler; ballotte; brehaigne; chamaillis; chevaucheur; couverte* pour *couverture; discord; emmurer; emperler;*

> La rosée emperle ma plume,
> Et je la sème en voltigeant,

a dit V. de Laprade dans la *Chanson de l'Alouette*; *s'encourir; forbannir*, employé par Balzac; *hontise*, si à la mode chez nos jeunes, *huis, oubliance, perruqué, rancœur, renflammé*, etc., etc. Certaines méprises sont curieuses. Je ne parle pas d'une faute d'impression qui transfigure en *riller* le verbe *ribler*, courir les rues, voler, piller, quoique les fautes d'impression, dans ces passages techniques, doivent être évitées avec autant de soin que les autres fautes. Mais n'est-il pas étrange que M. Pellissier, qui sépare, dans sa liste alphabétique, la lette *i* de la lettre *j*, nous donne sous le titre i, le mot *iaque* et la locution *iaque de maille*, comme s'il ne connaissait pas ce vêtement de mailles d'acier que nos aïeux appelaient *jacque*? N'a-t-il donc lui-même jamais porté de jaquette?

Je n'en finirais pas si je relevais tout ce qui est hasardé dans ce travail lexicographique. C'est ainsi que l'auteur nous apprend que le mot *artiste* a cessé de s'employer comme adjectif; de même pour *musicien*; — on ne lui a jamais dit, apparemment, qu'il a l'oreille musicienne. Je note en passant que le verbe *échapper*, que Du Bartas et tout le XVI^e^ siècle faisaient transitif, et qui est resté tel sous sa forme anglaise *to escape*, tend à reprendre son ancienne valeur dans le français contemporain : il n'y a pas bien longtemps que dans une des étincelantes chroniques que M. Théodore de Banville donne au journal *Gil Blas*, j'ai vu ce verbe suivi d'un régime direct. Il paraît qu'on ne dit plus *sur le soir, être sur son départ*. Corneille le disait, et je connais des gens qui, sans avoir jamais lu Corneille, le disent encore. Je m'imagine qu'ils parlent français. *Encore que* est relégué parmi les antiquailles, avec plusieurs autres locutions d'un emploi journalier, et dont les jeunes écrivains savent tirer le meilleur parti. Au nombre des mauvaises rimes que M. Pellissier, avec la sévérité d'un prosateur, reproche au pauvre Du Bartas, je trouve *distille* et *mille*; et, en note, l'auteur ajoute, comme atténuation du crime : « Aujourd'hui encore, *distille, anguille*, etc., se prononcent dans le midi comme s'il n'y avait qu'un *l*. » Je crois que cette prononciation du mot *anguille* et de tous les mots où la consonne finale est *l* mouillé n'est pas tant caractéristique du midi que du nord, car les gens de Lille sont célèbres pour parler ainsi. Quoi qu'il en soit, je ne me doutais guère qu'il y eût un *l* mouillé dans le verbe *distiller*, et je remercie M. Pellissier de ce renseignement tout neuf.

Mes critiques, qui pourraient facilement s'étendre et se multiplier, sont surtout destinées à témoigner de l'estime en laquelle je tiens cette étude sur Du Bartas et de l'intérêt avec lequel je l'ai lue.

B.-H. G.

George Eliot, by Mathilde Blind. — *Eminent Women Series*, edited by John H. Ingram. Un vol. London, 1883. W. H. Allen and C^o^.

Cette vie de George Eliot est la première d'une série d'études consacrées aux femmes éminentes par leurs actions, leurs vertus ou leur génie. La publication dirigée par M. Ingram n'est pas exclusivement réservée aux femmes anglaises, — parmi les prochains volumes, en effet, on en annonce un sur George Sand; — mais elle offre cette curieuse particularité d'être exclusivement rédigée par des femmes. L'idée est ingénieuse et, à en juger par le début, elle est également heureuse. Miss Mathilde Blind n'en est pas à chausser pour la première fois le *blue stocking*. Elle s'est fait connaître par une intéressante traduction du vieux poème épique de Gottfried de Strasbourg, *Tristan et Iseult*, et l'an dernier elle publiait, sous le titre de *The Prophecy of Saint Oran and other poems*, un recueil de poésies animées d'un grand souffle lyrique et traversées par une poignante passion. Voilà

tout à l'heure trois ans que Mary Anne Evans, après avoir rendu célèbre le pseudonyme de George Eliot, mourait à Cheyne Walk (22 décembre 1880), et cependant il existe très peu de récits détaillés de sa vie. En l'absence de documents déjà publiés, miss Mathilde Blind a donc été forcée de remonter aux sources originales; elle a eu la bonne fortune de retrouver M. Isaac Evans, le frère de George Eliot, et de braves gens du Warwickshire, contemporains et anciens voisins de son père : elle a pu de la sorte rectifier l'indication jusqu'à présent erronée des date et lieu de sa naissance. Elle a vu de même et consulté les plus fidèles amis de l'illustre romancière et obtenu communication de bon nombre de lettres inédites qu'elle reproduit en ce volume. L'enfance, les études et les amitiés de jeunesse, la traduction des œuvres de Strauss et de Feuerbach, la collaboration à la *Westminster Review*, l'amitié avec G.-H. Lewes, l'histoire de ses romans : *Scènes de la vie cléricale, Adam Bede, le Moulin sur la Floss, Silas Marner, Félix Holt et Middlemarch, Daniel Deronda*, les dernières années forment l'objet d'autant de chapitres de cette vive et chaude biographie, dont un chapitre initial sous le titre *Introduction* n'est pas le moins remarquable. C'est vraiment un morceau de haute critique. Comparant la littérature de la femme en France et en Angleterre, elle conclut, comme George Eliot déjà l'avait fait, à la supériorité intellectuelle des femmes françaises, qui ont toujours eu le courage de rester littérairement de leur sexe. Ce mouvement d'idées la conduit à établir un éloquent parallèle entre George Eliot et George Sand, entre la grande réaliste et la grande idéaliste; celle-ci passionnée, turbulente, révolutionnaire, fille spirituelle de Rousseau, enthousiaste en sa foi dans les destinées futures de l'humanité; l'autre contemplative, observatrice, conservatrice par instinct, avec une pointe de *toryism*, la seule romancière pourtant qui ait fait passer dans une forme artistique les idées maîtresses de Comte et de Darwin. « Il y a dans l'admirable talent de George Sand, dit-elle, une spontanéité qui fait d'elle comme un oracle de la nature exprimant un message divin. Mais quand l'inspiration lui manque, sa facilité de plume dégénère en déclamation diffuse. George Eliot, au contraire, reste toujours maîtresse de son génie, ne s'oublie jamais, dirige ses moyens d'action en vue du résultat et réalise le vœu de Gœthe demandant que tout artiste gouverne son art. » Nous ne saurions trop vivement recommander ce petit volume de miss Mathilde Blind non seulement aux admirateurs de George Eliot, mais encore à tous ceux qui veulent pénétrer les nuances les plus subtiles du génie anglais.

E. C.

Essais sur la littérature anglaise, par M. Émile Montégut. 1 vol. in-18 (364 pages). Librairie Hachette et C^ie^, Paris, 1883.

Tout aussi bien qu'il nous faut renoncer à jamais définir avec exactitude ce que les Anglais ont voulu mettre dans certains de leurs mots que nous avons adoptés (par exemple : *comfort*, *humour*, etc.), nous sommes encore forcés de reconnaître la vanité de nos efforts, lorsque nous avons essayé d'expliquer l'Angleterre elle-même et de dépeindre l'Anglais en quelques traits. Pour ce qui regarde les mots, comme ils traduisent des abstractions arbitrairement comprises par les nationaux eux-mêmes, et que les commentaires de milliers d'analystes ont compliqué à plaisir la difficulté originelle, on ne s'étonne qu'à demi de l'échec des nouveaux interprètes. Mais, lorsqu'il s'agit des gens que l'on coudoie tous les jours chez eux ou chez nous, et dont un grand nombre ont été mêlés à notre vie, ainsi que des compagnons d'enfance et comme des parents, cette impossibilité d'en donner une idée à d'autres et de fixer notre propre jugement sur eux-mêmes devient comme une obsession pour notre esprit. Ce qui rendrait facilement l'énigme irritante, c'est que cet Anglais, qui, tout en étant l'un de nos plus proches voisins, nous paraît l'habitant d'une autre planète, est entièrement mêlé à notre passé de famille historique, et que, depuis mille ans et plus, il apparaît à chaque ligne des annales de notre patrie. Supprimez des histoires de France et d'Angleterre l'animosité mutuelle, l'héréditaire haine et les éternelles guerres de ces nations, vous enlevez à ces deux histoires leur beauté poétique, leur grandeur d'épopée, et ce parfum de légendes qui, malgré toutes les découvertes des rongeurs d'archives et le charme un peu indiscret du « document inédit », reste le meilleur de l'histoire.

Enlevez les récits de la conquête normande, effacez Richard Cœur de Lion et Philippe-Auguste, Jean le Bon et Édouard III, Philippe de Hainaut et les bourgeois de Calais, le Camp du drap d'or, les messages galants de Henri IV à Élisabeth, précédemment fiancée aux trois fils de Catherine de Médicis; Buckingham agenouillé devant la belle maîtresse future de Mazarin; supprimez la cour de Jacques II à Saint-Germain; Henriette d'Angleterre sans draps de lit au Louvre; effacez Montcalm et Wolfl, Dupleix et lord Clive, Waterloo et Sainte-Hélène; et vous verrez ce qu'aura laissé de liens familiers entre nos âmes et la France d'autrefois le récit de nos guerres et de nos diplomaties avec le Saint-Empire, l'Espagne et la maison d'Autriche! Ce qui ajouterait, si c'est possible, à l'inexprimable émotion d'un si étroit mélange dans des conflits séculaires, c'est de voir qu'à cette heure même, et malgré l'entrée sur le théâtre de l'Europe d'acteurs nouveaux très déterminés à enterrer les anciens, le duel des convoitises et l'opposition des caractères entre l'Angleterre et la France sont aussi ardents que jadis, avec les mêmes traits distinctifs qu'à travers les vieux âges. On comprend, du reste, que la curiosité de l'intelligence française soit constamment tenue au même point d'impatience aiguë, devant ce secret entre-aperçu qui se dérobe à la pleine lumière. Il nous semble que si un rayon propice nous éclairait un jour ce fantôme gris et fuyant, nous tirerions enfin, nous aussi, quelque profit de notre antipathie ; et des personnes qui nous sont au fond si

justement désagréables auraient moins souvent l'avantage dans nos luttes de tout genre.

Les précédentes réflexions expliquent l'intérêt qui s'attache, dans le monde des lecteurs sérieux, à tout livre contenant des recherches sur le naturel et l'esprit des Anglais, lorsque ces livres nous viennent d'écrivains qui ont déjà fait leurs preuves sur ce champ d'études. Cela ne veut pas dire qu'ils nous aient donné toute satisfaction, ni résolu des problèmes que l'on ne verra peut-être jamais résoudre; mais nous devrons au moins à ceux dont je parle de très intéressantes *vues* de l'inviolable citadelle. A la tête de ces écrivains, tout le monde a nommé MM. Taine et Montégut. M. Émile Montégut vient d'enrichir sa liste de travaux — tous d'un accent original et d'un esprit souvent profond — d'un intéressant volume d'*Essais sur la littérature anglaise*. Si M. Émile Montaigut était proprement un critique, je dirais que (dans notre monde de compromissions intéressées, et de bénisseurs ou d'insulteurs politiques ou autres) il n'est pas de nos jours un critique plus honorable ni plus sincère. Mais il n'est qu'en partie critique; avant tout, c'est un philosophe, un dilettante et un essayiste. Chacun des huit chapitres contenus dans le volume que nous annonçons est un essai de philosophie esthétique et littéraire, si l'on peut dire. Dans *le Caractère anglais*, M. Émile Montégut, à l'occasion du charmant et excellent petit livre d'Emerson : *English tracts*, fait une enquête des plus consciencieuses sur la formation historique de ce caractère. Il insiste sur ses lignes de dualité essentielle, qui troublent si fort ceux qui rencontrent pour la première fois ce mélange de nuageuse rêverie et d'avide brutalité, dont le produit est une indéniable force et une magnifique puissance. J'aurais voulu que M. Émile Montégut n'oubliât pas le très sensible ridicule que revêt cette force et qui s'attache à cette puissance, lorsque l'Angleterre s'amuse à s'indigner contre la Russie, la France, l'Autriche, à propos de Pologne, d'Algérie, de Vénétie, elle qui broie et affame l'Irlande depuis des siècles. Il est vrai que l'Angleterre a fini par sentir le fond grotesque de ces élans de sa belle âme; aussi, lorsque la Prusse nous eut ravi l'Alsace et la Lorraine, l'Angleterre n'a pas soufflé mot, et elle s'est récompensée elle-même de sa bonne tenue en prenant Malte.

Dans son intéressant recueil, M. Montégut étudie les caractères généraux de la littérature anglaise, d'après le grand ouvrage de M. Taine, et avec raison il qualifie cette littérature d'essentiellement saxonne et germanique. Il nous raconte ensuite, à notre vif intérêt, les aventures de lord Herbert Cherburg, don Quichotte historique. Une ingénieuse hypothèse sur la *Tempête* de Shakespeare désigne cette pièce admirable comme la dernière composition du grand poète, la synthèse de ses conceptions et son adieu à la scène. A la suite de Charles Lamb et à l'occasion des traductions de *Macbeth*, par M. Jules Lacroix, et de *Roméo et Juliette*, par M. Émile Deschamps, M. Montégut semble décider que Shakespeare gagne plus à être lu que joué, et que le spectateur n'est sensible au théâtre qu'à son art de mélodramaturge, et tout à fait indifférent à sa profonde psychologie. Ce curieux volume s'achève sur le *Dernier livre de la littérature galloise* : le *Barde endormi d'Elis Wyn*, traduit par George Borrow, et une magistrale étude sur *Laurence Sterne*, d'après le livre de M. Fitzgerald. L. D.

La Lanterne magique, par Théodore de Banville. 1 vol. in-18. Paris, librairie Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

Les lecteurs du journal le *Gil Blas* ont eu, croyons-nous, les premiers entre les mains les verres de cette *Lanterne magique*, où défilent successivement cent vingt petits tableaux qui sont autant de poèmes en prose.

Avant de les parcourir, arrêtez-vous un moment à la préface du volume. On n'y peut railler plus agréablement un des défauts de l'esprit français, cet esprit malheureusement trop superficiel. « La *Lanterne magique* a un très grand avantage sur tous les autres livres contemporains : c'est que je l'ai écrite pour les gens qui ne lisent pas et qui n'ont pas le temps de lire, c'est-à-dire pour tout le monde... Or mon livre est, après les fantaisies de Gaspard de la Nuit et les poèmes en prose de Baudelaire, le seul qui contienne des compositions assez courtes pour pouvoir être lues en deux minutes. Mais les deux ouvrages que je viens de citer étant rangés parmi les chefs-d'œuvre, et par conséquent dédaignés, je pense que mon livre est seul destiné à être lu. C'est pourquoi j'ai pris le parti d'y mettre tout ce qui existe sur la terre, dans les univers et dans les vastes infinis, depuis le bon Dieu jusqu'aux personnages les plus futiles, afin que les Français modernes puissent avoir une teinture du tout.»

Et, de fait, c'est un véritable kaléidoscope que M. de Banville nous présente. Comme dans les vraies lanternes du magasin du « Paradis des enfants », on y voit M. le Soleil et Mme la Lune, M. le Vent et Mme la Pluie, les septs péchés capitaux, Polichinelle, le Juif errant et des tableaux plus modernes.

Comme l'a très justement remarqué un de nos critiques, M. P. Bourget, M. de Banville, dans cette première partie de son ouvrage, toute de fantaisie, « s'est complu (et ici je cite M. Bourget) à un procédé nouveau chez nous et qui atteste notre initiation aux singularités de l'art japonais. Continuellement, il substitue la *suggestion* à l'*expression*. C'est ainsi que sur les boîtes de laque ou sur les gardes de sabre qui nous viennent d'Yédo, un paysage tout entier est indiqué par un seul détail, mais qui suppose et impose l'ensemble.» Nous prions M. Bourget de nous pardonner cette citation, mais elle rend parfaitement l'impression que tout lecteur attentif aura de ces différents portraits.

Les sous-entendus sont en effet nombreux, et c'est entre les lignes qu'il faut lire. Si la lecture de l'un de ces petits poèmes ne vous prend pas plus de deux minutes, vous le pouvez méditer une journée durant.

Avec une phrase, un mot, M. de Banville a le secret de forcer l'attention et de la captiver. Il y a, dans cette *Lanterne*, de petits tableaux de genre écrits dans un style qui rappelle celui de La Bruyère. Voyez, par exemple, les chapitres intitulés *la Gourmandise*, *l'Art poétique*, *le Comédien*, etc.

Après s'être fait montreur de lanterne magique, M. de Banville, dans la seconde partie de son livre, nous revient « sous la figure d'un joaillier, fabricant et marchand de camées ». Il nous en offre beaucoup de ces camées, le marchand; il en a près de deux cents sur lesquels sont gravés des profils connus : MM. Renan, Guizot, Daudet, Victor Hugo, Delacroix, G. Sand, Mgr Dupanloup, Thiers, de Balzac, en un mot, toutes les célébrités à quelque titre que ce soit. Théophile Gautier jugeait ces camées merveilleux, et disait que la prose de M. de Banville était égale en perfection aux plus beaux vers; les lecteurs seront certainement de cet avis.

Le volume se termine par une étude sur le théâtre de la Comédie-Française : petit pamphlet innocent, qui fut écrit en 1863. G. F.

BEAUX-ARTS

Les Tapisseries de Notre-Dame de Reims, par Ch. Loriquet, conservateur de la bibliothèque et du musée de la ville de Reims, secrétaire général de l'Académie. Paris, Quantin. in-folio. — Prix : 100 francs.

Il y a quelques années, M. Ch. Loriquet, le savant bibliothécaire de Reims à qui l'on doit divers travaux historiques sur cette ville, publiait sous ce titre : *les Tapisseries de Notre-Dame de Reims*, un livre des plus intéressants. C'était une étude complète sur chacune des séries dont elles se composent, sur leur origine et les péripéties que leur existence a traversées, le tout précédé d'un exposé de l'histoire de la tapisserie à Reims.

Dès le ve siècle, les tentures historiées étaient une des principales richesses de l'église de Reims ; les autres églises, à son exemple, les maisons bourgeoises elles-mêmes en étaient abondamment pourvues. M. Loriquet n'avait pas de peine à démontrer qu'il en fut de même à toutes les époques, et une suite de faits lui permettait d'établir qu'une part considérable de ces œuvres d'art avait été fabriquée à Reims. Ses patientes recherches lui ont fourni pour le xiiie, le xive et le xve siècle, et il a pu reconstituer pour le xviie et le xviiie une succession d'artistes qui n'ont pas seulement travaillé pour Reims et ses environs, mais dont la réputation et la clientèle s'étendaient jusqu'à Paris.

Après cette introduction purement historique, l'auteur passait à l'étude des tapisseries que la cathédrale a conservées, celles du fort roi Clovis, de la vie de la sainte Vierge, de la vie du Christ, enfin du Cantique des cantiques.

Chacune des séries était d'abord l'objet d'un coup d'œil d'ensemble; puis l'auteur prenait séparément chacune des pièces qui la composent, en étudiait le sujet, le plan d'ensemble, la part que chaque personnage prend à l'action représentée, les ornements qui s'y rattachent, etc. Sur tous ces points, l'auteur, qui n'oublie rien pour être complet, est néanmoins aussi sobre de paroles que précis dans l'exposé des faits et des explications qu'ils réclament. A l'aide de son commentaire, ces pages n'ont plus de secrets pour ceux qui cherchent à les comprendre.

Ce livre avait été destiné d'abord à accompagner les reproductions photographiques préparées par deux amateurs de Reims, MM. Auguste Marguet et Adolphe Dauphinot, dont la publication avait été suspendue par la mort de l'un d'eux. Son succès engagea deux intelligents éditeurs, M. Quantin, de Paris, et M. Michaud, de Reims, à reprendre ce projet et à donner au public une nouvelle édition du texte relatif à deux séries des tapisseries de la cathédrale de Reims, l'*Histoire du fort roi Clovis* et celle de la *Vie de la sainte Vierge*, enrichie d'héliogravures exécutées par la maison Goupil sur les clichés dont nous venons de parler.

Nous ne vanterons pas l'œuvre produite par cette collaboration. Les soins apportés dans l'exécution des clichés avaient frappé toutes les personnes compétentes, ils avaient triomphé victorieusement des difficultés sans nombre qu'offraient des tissus délabrés, atteints sur bien des points par toutes les causes de destruction. Les reproductions dues aux soins de M. Goupil sont dignes, en tous points, de ce début; elles sont aussi parfaites que permettait de l'espérer l'emploi des procédés en usage aujourd'hui. Les planches de photogravure sont sans aucune retouche; on peut les considérer conséquemment comme de véritables *fac-similés*; on y retrouvera jusqu'aux traces des altérations amenées par le temps dans le tissu des tapisseries.

Ce magnifique volume n'est tiré qu'à 500 exemplaires, 50 sur papier de Hollande et 450 sur papier vélin.

La première série, qui appartient au xve siècle, comprenait six pièces ; elle est aujourd'hui réduite à deux.

La seconde, qui est du xvie siècle, a conservé

toutes les pièces qui la composaient; mais deux d'entre elles ont été réduites dans leurs dimensions, et une troisième nous est arrivée dans l'état le plus défectueux.

L'histoire se fait vivante à l'aide de ces matériaux précieux, et le livre des *Tapisseries de Notre-Dame de Reims*, complet dans toutes ses parties, album parfait, fac-similé exact des plus belles tapisseries qui existent au monde, recueil historique plein de faits et de science, édition d'un luxe achevé, restera l'une des gloires de la ville de Reims.

Conférences de l'Académie royale *de peinture et de sculpture*, par M. Henry Jouin. Paris, A. Quantin, 1883. — Prix : 10 francs.

M. Henry Jouin, lauréat de l'Académie française et de l'Académie des beaux-arts, vient de publier à la librairie Quantin les *Conférences de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, de 1667 à l'époque de la Révolution. Ces curieux discours, dont quelques-uns avaient été mis au jour par Félibien il y a deux siècles, n'avaient jamais été rassemblés.

En plaçant à la portée des écrivains d'art, des amateurs et des artistes de notre temps les conférences prononcées par Le Brun, Philippe de Champaigne, Van Opstal, Nicolas Mignard, Jean Nocret, Sébastien Bourdon, Loir, Michel Anguier, Regnaudin, Testelin, Louis Boulogne, Antoine Coypel, Caylus, Oudry, etc., M. Jouin rend un réel service à l'école française.

Le recueil des Conférences de l'Académie permet de juger avec quel soin les dignitaires de la célèbre Compagnie instituée par Colbert se sont acquittés de la tâche qui leur incombait dans l'enseignement de l'art. Il est telle page d'esthétique ou de critique qui, sur les lèvres de Bourdon et d'Oudry, revêt une autorité que les littérateurs de profession n'obtiendraient pas sans peine pour leurs propres écrits.

L'un des attraits du livre que vient de publier M. Jouin réside dans l'Introduction dont il a fait précéder les Conférences des Académiciens. Elle a pour objet *les Artistes écrivains* depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Pour ne citer que quelques noms, si l'on veut juger du talent de MM. Cabat, Labrouste, Baltard, Lenepveu, Félicien David, Questel, Ballu, Charles Garnier, Paul Baudry, Victor Macé, Hébert, Jules Thomas, Chapu, Bouguereau, Paul Dubois, Massenet, Bonnat, lorsqu'ils ont tenu la plume, c'est dans les pages concises de M. Jouin qu'il faudra chercher leur caractéristique d'écrivain.

Riche en artistes éminents, l'école française a donc compté dans ses rangs des écrivains et des orateurs. Il était juste de faire apprécier nos maîtres sous ce double aspect. C'est ce que vient de faire M. Jouin dans une étude absolument originale, remplie de détails ignorés, et dans les Conférences patiemment recueillies qu'il met au jour après les avoir soigneusement annotées.

HISTOIRE

Chronologie — Documents — Mémoires

Sedan, *souvenirs d'un officier supérieur*. Un vol. in-12 de 120 pages. Paris, Hinrichsen, 1883. — Prix : 2 francs.

Nous pensions que la funèbre question de Sedan était épuisée, que tout avait été dit sur cette journée néfaste, tant par les écrivains officiels allemands que par les généraux ou historiens français, soucieux les uns de se disculper aux yeux de leurs frères d'armes, les autres de réveiller chez nous le patriotisme si battu en brèche depuis quelque temps. Il n'en était rien, et un officier supérieur qui a voulu garder l'anonyme a tenté de nous transmettre ses souvenirs personnels. Ces sortes de communications sont toujours intéressantes et d'un grand prix pour l'histoire, mais à la condition qu'elles soient bien sincères et qu'elles ne cherchent pas à rentrer dans le domaine de la polémique et de la personnalité. Or, nous regrettons de le dire, malgré la verve avec laquelle ces souvenirs sont écrits, malgré les sentiments généreux qui éclatent à chaque page, ce livre ne nous paraît pas assez véridique. L'auteur, en effet, y relate à plus de douze ans de distance, une foule de propos, de conversations particulières, de petits faits de détail se rapportant aux acteurs principaux de ce drame terrible. La fantaisie a dû entrer pour beaucoup dans cette évocation du passé; s'il ne s'agissait que d'une belle mise en scène, on pourrait encore passer ce travers à l'auteur; mais, non content de se livrer à un lyrisme exagéré, l'officier supérieur anonyme qui vient ainsi ranimer des cendres éteintes n'a pas craint de prendre à partie certains chefs de l'armée, tels que le maréchal de Mac-Mahon et le général de Wimpfen, et a couvert de ridicule tous leurs actes. Loin de nous la pensée de

vouloir innocenter les hommes infortunés qui nous ont, par leur incapacité, menés à l'abîme; l'opinion est fixée actuellement sur ce sujet; mais jusqu'ici on n'avait pas encore pensé à en faire des grotesques.

Pour l'auteur des souvenirs de Sedan, le général Ducrot était le seul capable de sauver l'armée, si le commandement avait pu lui être maintenu; cette opinion est très discutable, étant donnée la situation horriblement compromise de l'armée, dès la veille de la bataille. Quoi qu'il en soit, ce livre ne nous semble pas apporter une grande lumière sur cette question; il touche trop au roman pour devenir un document historique; mais s'il n'est pas impartial pour les chefs, il fait du moins ressortir la bravoure traditionnelle de nos soldats, et nous présente un récit très imagé de cette catastrophe où sombra la destinée de Napoléon III. C. M.

L'Armée française en Égypte, 1798-1801. *Journal d'un officier de l'armée*, mis en ordre et publié par H. Galli. Un vol. in-12 de 250 pages. Paris, Charpentier 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Les meilleures pièces historiques sont toujours les documents de première main. Aussi doit-on, selon nous, attacher une grande importance à l'apparition de manuscrits émanés de témoins ou d'acteurs de tel ou tel grand événement; ces souvenirs, écrits, la plupart du temps, sans pensée de publicité, présentent l'époque en question sous son véritable jour et jettent sur les hommes et les choses la lueur de la vérité. Bien qu'elles nous reportent à près d'un siècle en arrière, les notes d'un officier de l'armée d'Égypte tirent de la récente expédition des Anglais dans la vallée du Nil un regain d'actualité. Mais elles n'avaient pas besoin de nous rappeler la bataille de Tell-el-Kebir pour avoir un grand prix à nos yeux. Tout ce qui se rapporte à l'histoire de notre révolution, surtout en ce qui concerne la figure étrange et grandiose de Bonaparte, doit être accueilli par le public avec le plus grand intérêt. Il faut plus qu'un coup de bélier pour ébranler une légende, et celle-ci a été tellement maçonnée à chaux et à sable qu'on ne saurait trop revenir à la charge pour l'entamer.

Le récit que M. Galli a eu la bonne idée de faire revivre a été rédigé sur les notes laissées par M. Vertray, capitaine au 9e de ligne, ex-volontaire de 1792 et retraité en 1808. Restées longtemps enfouies dans les profondeurs d'un secrétaire, ces notes intéressantes ont été confiées par le petit-fils de l'auteur à un homme de talent pour les coordonner et les mettre à l'impression. Elles constituent une narration vive et imagée de la campagne d'Égypte. Le style est simple, familier même quelquefois, mais toujours empreint de vérité et rempli de saines appréciations. En lisant ce livre, il semble qu'on revive avec l'auteur de la vie des acteurs de cette romanesque expédition; que l'on partage leurs souffrances, leurs fatigues dans les marches à travers le désert et leur enthousiasme les jours de victoire. Tout en rendant au talent incontestable du général en chef l'hommage qui lui est dû, l'auteur ne se gêne pas pour juger Bonaparte au point de vue moral; ce dernier apparaît toujours, suivant l'expression de son illustre victime, le pape Pie VII, comme un *comediante*, un *tragediante;* terrible tragédie, en effet, car le récit de l'exécution de deux mille prisonniers musulmans de Jaffa que l'armée ne pouvait emmener avec elle est un des plus émouvants épisodes que relate ce manuscrit; comédien aussi, dans toutes les proclamations qu'il adresse aux indigènes, ou bien dans le personnage de Moïse qu'il cherche à imiter aux abords de la mer Rouge, et qui du reste, joué avec succès, accrut considérablement son prestige auprès de ces populations crédules. Le départ secret de Bonaparte, la bataille d'Héliopolis, l'assassinat de Kléber, enfin les dernières catastrophes de la campagne couronnées par la capitulation finale, tous ces tragiques événements forment le sujet de pages des plus curieuses et des plus attachantes. Quelques pièces justificatives terminent ce volume, mais elles ne nous semblent offrir rien d'inédit. C. M.

Sixte-Quint, *d'après des correspondances diplomatiques inédites tirées des archives d'État du Vatican, de Simancas, de Venise, de Paris, de Vienne et de Florence*, par M. le baron de Hubner. Nouvelle édition; 2 vol. in-12. Paris, Hachette et Cie, 1882. — Prix : 3 fr. 50 le volume.

L'auteur du livre : *Promenade autour du monde*, qui a fait quelque bruit dans « le monde », fait paraître une nouvelle édition de son histoire de Sixte-Quint.

On a pu et l'on pourra encore discuter certains jugements portés par M. le baron de Hübner; on ne saurait nier son habileté à démêler, non pas seulement les prétentions, d'ailleurs plus ou moins nettement avouées, des monarques de la fin du XVIe siècle, du commencement du XVIIe, mais encore les intrigues auxquelles, — avec le ciel il est des accommodements, — ils ne se faisaient pas fort scrupule de recourir.

Tout de suite le lecteur est placé *in medias res:* l'historien leur fait connaître l'état moral, politique, économique, d'abord de l'Europe à demi espagnole, puis de l'Italie, divisée, disputée.

Grégoire XIII vient de mourir; la nouvelle en est envoyée à toutes les cours; le conclave se réunit et les différents partis s'agitent. Médicis, Farnèse luttent d'influence. Les pourparlers traînent en longueur; on ne peut s'entendre; qui sera nommé de Farnèse ou de San Sisto? Farnèse, le plus papable, a perdu toute chance, et Este s'écrie qu'il faut procéder à « l'adoration »; on acclame Montalto.

Quand, à Rome, où Sixte-Quint a laissé d'ineffaçables empreintes, il est question de ce pape, on parle des bandits, des monts, des congrégations, de l'aiguille (l'obélisque). C'est ainsi que la tradition résume les différentes parties de son administration intérieure, la justice, les finances, les affaires ecclésiastiques, les arts et les constructions publiques. C'est cette classification populaire que l'historien a adoptée.

La partie la plus intéressante, pour nous, de l'ouvrage est, sans contredit, celle où il est traité de l'intervention de Sixte-Quint dans les troubles de la Ligue, de sa politique, italienne toujours, mais plus favorable à la grandeur de la France, quand le Béarnais a commencé de conquérir son royaume. Montalto mourut sans laisser de regrets en Espagne. « Plus on réfléchit ici, écrit de Madrid l'ambassadeur Cantarini, sur la mort du pontife, plus on s'en réjouit. Chacun en parle avec une grande liberté et peu de respect. On pense et quelques-uns disent tout haut que, quel que soit son successeur, il est impossible qu'il soit plus contraire à la politique de cette couronne et plus ennemi de la Ligue de France. » Philippe devait croire de son devoir de conserver le royaume tel qu'il l'avait reçu, et il ne pouvait le conserver qu'en l'agrandissant; il lui fallait avancer ou reculer; il lui fallait, afin de recouvrer la domination des mers, la Bretagne, et, pour communiquer librement avec la Flandre, avec la Franche-Comté, avec l'Italie, la suprématie en France. Devenir maître de la France, c'est ce à quoi il s'applique; il est de connivence avec Mayenne; il espère bien et il prépare l'annexion à l'Espagne de la Provence, du Dauphiné, de la Bourgogne et de la Bretagne; son ambition est légitime, car il est le bras, le vicaire séculier de Dieu sur terre, car il doit accomplir sa mission, être comme le chef temporel de tous les catholiques. Philippe, pour empêcher l'hérésie, — et pour le salut de l'Espagne, — convoite la monarchie universelle; mais la monarchie universelle, au jugement du pape, est incompatible avec la dignité, plus que cela, avec l'existence de l'Église. La politique des derniers jours de Sixte-Quint se peut, en effet, résumer en deux mots : conserver la religion catholique, gravement compromise, et maintenir la France à l'état de puissance de premier ordre. On comprend le peu de regrets laissés par cet ennemi de l'Escurial. Si la nouvelle confession était introduite en France, c'en serait fait pour longtemps de la religion catholique en Europe; l'Allemagne étant en partie acquise à l'hérésie, l'Italie serait bientôt envahie par l'esprit de la Réforme et l'Espagne ne pourrait résister. On avait pu songer à sacrifier la France pour sauver la religion; il fallait maintenant, pour sauver la religion, sauver la France.

Sixte-Quint a peut-être servi les intérêts du catholicisme en empêchant qu'il devînt un *espagnolisme;* il a, certainement, servi ceux de notre pays.

F. G.

Histoire d'un vieux château de France, par le baron de Condé. Paris, librairie des bibliophiles et Alphonse Picard, 1883, in-8°. — Prix : 10 francs.

Lors de l'inauguration du chemin de fer du Nord, — il y a longtemps de cela, — l'auteur de ce livre, alors conseiller d'État, se trouvait en cette qualité dans le wagon officiel qui franchit la distance de Paris à Bruxelles. En longeant la vallée de l'Oise, il aperçut un château en ruine, agréablement perché au haut d'une colline d'où l'on découvre un admirable paysage. Le site lui plut, et, quand les révolutions politiques l'eurent rendu à la vie privée, il acheta le domaine, restaura le manoir, en déchiffra les archives, tout en faisant pratiquer aux environs des fouilles qui amenèrent la découverte de sarcophages et autres vestiges du temps passé. Cela lui inspira l'idée de publier la monographie de ce vieux château de Montataire, dont il était devenu possesseur; idée heureuse, s'il en fut. Il n'y a qu'à l'en féliciter. Nous avons en effet trop peu d'ouvrages de ce genre pour ne pas le remercier des peines et des soins qu'il a pris afin de rendre le sien aussi complet que possible. Il serait à désirer que ce bon exemple fût suivi; les murs de toutes les anciennes résidences seigneuriales qui restent encore debout nous rediraient ainsi ce qu'ils ont vu et entendu.

Enflammé d'un beau zèle d'antiquaire, le baron de Condé remonte au temps primitif de la Gaule, à la conquête du pays par César et à l'invasion des Francs. Nous ne le suivrons pas jusque-là; non qu'il n'y eût à glaner après lui quelque renseignement utile ou curieux, mais il manque peut-être, sur ces époques lointaines, de vues assez larges et d'une érudition mieux digérée. Il se retrouve avec plus d'avantage au milieu des bénédictins de Jumièges, à qui les premiers capétiens avaient fait don du domaine, d'abord royal, de Montataire. De leurs mains il passa dans la maison de Clermont, puis dans celle de la Tournelle, et finit par devenir le fief principal d'une famille de Gascogne, les Madaillan, originaires de Lesparre. L'un d'eux ayant épousé une parente de Coligny, ce fut à Montataire, paraît-il, que le frère de l'amiral, le cardinal Odet de Châtillon, se maria en 1564 avec une dame d'honneur de Catherine de France. Inutile d'ajouter qu'il avait auparavant abjuré la religion catholique. On comprend dès lors que les Madaillan aient fidèlement suivi la fortune de Henri IV et lui aient même à plusieurs reprises offert l'hospitalité de leur château. La chambre où logea le vert galant s'y voit encore, bien conservée, et on y remarque un casque au panache blanc qui surmonte une vieille petite glace de Venise. Il faut lire là-dessus tous les minutieux détails que donne le baron de Condé. On sent qu'il nage dans son élément véritable, en plein royalisme. Les plus jolies gravures de l'ouvrage, et il y en a beaucoup de charmantes, ont été consacrées à cet événement mémorable.

Plus tard, les seigneurs de Montataire suivirent le parti de Condé, ce qui nous vaut de lire encore une fois l'histoire des amours infortunées de ce prince avec la belle M^lle^ du Vigean et son mariage avec Clémence de Maille-Brezé, que l'auteur appelle une personne sage et digne d'affection. Il s'attendrit même au souvenir de la vaillante amazone guerroyant à Bordeaux pour la cause de son mari et repoussant l'assaut des troupes royales :

« Lorsque Dalencé, chirurgien du grand Condé, vint lui apprendre, à Vincennes, le dévouement et les exploits de la princesse, il était occupé à arroser des œillets; il se contenta de dire : Dalencé, mon ami,

aurais-tu jamais pensé que ma femme ferait la guerre pendant que j'arroserais mon jardin? »

Voilà qui est fort touchant; mais pourquoi taire le reste? Vous nous obligez à suppléer à l'insuffisance de votre récit. Clémence de Brezé n'était pas absorbée à un tel point par ses prouesses belliqueuses qu'elle ne trouvât encore le temps de se livrer à de plus douces inclinations. Après avoir été pendant plus d'un an séparée de son époux, elle éprouva tout à coup, et pour cause, un vif et pressant désir de le revoir, suppliant qu'on lui permît de partager sa captivité, et elle vint s'enfermer avec lui au donjon, où elle accoucha, dit l'histoire, peu de mois après; ce qui prouve, ne vous en déplaise, que le grand Condé n'avait pas été seul à arroser son jardin.

L'un des derniers et le plus intéressant pour nous des Madaillan, le marquis de Lassay, mériterait à lui seul une étude à part. C'est une figure que l'on aime à revoir; il résume en lui toute une catégorie de gens de l'ancien régime, qualités et défauts, et avec quelle originalité! Quoiqu'il ait vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans, il se plaignait de partir avant d'avoir déballé sa marchandise : « Comme on ne m'a jamais mis en œuvre, disait-il, on ne saura point si j'étais propre à quelque chose; je ne le saurai pas moi-même. » Excentrique au dernier point, il eut une existence orageuse et se rendit célèbre dans le monde par ses trois mariages, ses nombreux procès et ses aventures galantes plus nombreuses encore. Nous trouvons ici quelques traits ajoutés au portrait déjà tracé par Sainte-Beuve de sa plus fine plume. Entre autres extravagances, Lassay s'avisa, à quarante-deux ans, de rechercher la main d'une bâtarde, la fille naturelle de Jules de Bourbon, fils du grand Condé, regardant cette alliance comme un honneur pour lui. Idée bizarre! étrange association entre la honte et l'orgueil! L'union fut d'ailleurs des moins heureuses, la nouvelle mariée ayant déclaré, le lendemain des noces, qu'elle entendait vivre indépendante. Lassay s'en consola en écrivant son *Recueil de différentes choses*, où il a dépeint son beau-père sous de si vives et horribles couleurs.

L'auteur de l'*Histoire d'un vieux château* ferme son ouvrage sur un trait qui l'honore. Après avoir restauré Montataire, il alla chercher le dernier propriétaire du manoir, qui vivait retiré dans une maison triste et solitaire, et lui montra avec quelle piété il avait rétabli le castel des ancêtres. A la vue d'une si intelligente restauration, le vieillard, ému de reconnaissance, ne put que dire : « Je n'avais jamais rêvé rien d'aussi parfait que ce que j'ai la joie de voir aujourd'hui. »

Ce sera également, nous l'espérons, le sentiment qu'éprouvera quiconque lira cette monographie érudite.

Le volume, imprimé par Motteroz, tiré à petit nombre et fort bien illustré, mérite à tous égards de prendre place dans une bibliothèque d'amateur.

A. P.

Histoire de la ville et châtellenie de Creil, par le Dr Boursier. Grand vol. in-8° écu. Paris, A. Picard, éditeur, et à Creil, Darcaigne. — Prix : 15 francs.

Très intéressante monographie qui, par plus d'un point, enfonce son angle dans l'histoire générale. Des gravures et des plans complètent et embellissent le texte du Dr Boursier, dont le portrait, à la première page, est destiné sans doute à captiver la bienveillance du lecteur. Malgré le grand soin de la publication, ce livre ne sera sans doute apprécié que des fureteurs, des archivistes, des antiquaires de bonne volonté que les académies de province honorent et chérissent.

Le Dr Boursier n'y a point du reste dépensé beaucoup de rhétorique. Il a jugé que c'était déjà bien honnête d'instruire, il a oublié de charmer. Et, convaincu de l'importance du fond, il a renoncé aux grâces de la forme. Louons en lui le patient collectionneur qui a rassemblé tant de documents et les a coordonnés à l'honneur de cette petite ville que l'arrêt de tous les trains du Nord a rendue célèbre.

PZ.

Histoire de l'éducation des femmes en France, par Paul Rousselot. Paris, Didier; 1883. 2 vol. in-12. — Prix : 7 francs.

Depuis que le serpent induisit Ève la blonde à croquer la pomme jusqu'au dernier pepin et la détourna ainsi du droit sentier de la vertu, bien des systèmes ont été essayés tour à tour pour l'y ramener. M. Rousselot passe en revue et discute savamment tous ceux que l'on a appliqués en France avec plus ou moins de succès. Lequel vaut le mieux? Doit-on laisser les fillettes à la maison, sous l'aile de leur mère, seule capable de leur enseigner leur devoir? Faut-il les confier à de pieuses nonnes, élevées elles-mêmes par l'Église dans l'horreur du mal et le combat incessant contre le tentateur? L'État n'a-t-il pas mission et droit de leur inculquer les connaissances, les principes, les leçons qu'elles transmettront ensuite à leurs enfants, pour en faire de bons citoyens? Autant de questions délicates, épineuses, souvent débattues et dont notre société cherche encore la solution. M. Rousselot en aurait probablement une à lui soumettre, s'il osait se déclarer ouvertement. Il se borne à la faire pressentir. Inspecteur d'Académie avant tout, il entend ne mécontenter personne. Un sourire à Dupanloup, un coup de chapeau respectueux au duc de Broglie, d'humbles salamalechs à MM. Jules Simon et Vacherot, une poignée de main à M. Camille Sée, et le philosophe éclectique se coule adroitement entre les partis hostiles, sans en blesser aucun ni être mordu par personne. Nous savions par expérience combien l'universitaire qui tient à son emploi doit être circonspect sur certaines matières et s'interdire, au moins en public, toute manifestation d'idées indépendantes; mais ici la précaution dépasse les bornes. Particularité

piquante : cette histoire, au rebours de toutes les autres, perd de son attrait et devient moins vivante à mesure que l'on approche de l'époque actuelle. Après avoir admirablement posé ses prémisses, le logicien recule devant une conclusion nette. Au lieu du soldat qui, à ses risques et périls, combat jusqu'au bout pour sa cause, nous voici en présence d'un pacifique diplomate qui présente à l'ennemi la branche d'olivier. Ne nous en plaignons pas trop; ces dispositions conciliantes n'enlèvent rien à la valeur de ses arguments.

Le moyen âge, fort peu tendre envers le joli sexe, employait les châtiments corporels pour dompter les révoltes du tempérament féminin. Le chanoine Fulbert autorisait Abélard à user des verges contre Héloïse, l'amoureuse écolière de dix-huit ans. Ce n'est pas à ce moyen sans doute que l'instituteur dut de l'enflammer si ardemment pour lui. Dans un livre que le chevalier de la Tour-Landry composa pour l'éducation de ses filles et où, par parenthèse, sous prétexte de les dégoûter du vice, il leur raconte des historiettes scabreuses empruntées aux souvenirs de sa propre vie, il insistait particulièrement sur la crainte du maître et mari, sur l'obéissance qu'on lui doit, « et faire son commandement, soit tort, soit droit. Et, se il y a vice, elle en est desblamée et demoure le blâme à son seigneur ». On le voit, malgré la doctrine émancipatrice du christianisme, les femmes étaient encore retenues en servage. Un conseiller de Philippe le Bel, Pierre Dubois, avait même imaginé un singulier moyen de mettre à profit le peu d'instruction qu'elles recevaient. Il proposa d'envoyer en Orient tout un escadron de jeunes filles bien éduquées, sachant le latin, le grec et l'arabe, en même temps que la médecine et la chirurgie. Elles y auraient, par leur savoir et leur vertu, séduit les Sarrasins et reconquis la Terre-Sainte, croisade d'un nouveau genre et qui eût réussi peut-être, si on l'eût tentée.

Avec la Renaissance et la Réforme, une ère nouvelle s'ouvre pour les femmes. Montaigne et Rabelais sont, il est vrai, peu galants dans leurs écrits, où ils ne s'adressent qu'aux gens à barbe; mais Érasme en ses *Colloques* s'occupe des jeunes filles et leur donne d'excellents conseils, entre autres celui de mettre dans leur toilette beaucoup de simplicité, les raillant des longues traînes dont elles surchargeaient déjà leurs robes, *prolixas caudas*. Vous voyez comme on a tenu compte de ses plaisanteries!

Disons-le une fois pour toutes, les traités de pédagogie ont toujours eu sur le beau sexe aussi peu d'influence que les sermons. Rétif de sa nature à tout ce qui a l'air de s'imposer à lui, il obéit plus volontiers à la mode, au mouvement des idées et des mœurs. Fait bizarre à constater, mais qui est caractéristique : l'Italie, le pays où l'éducation des femmes est le plus négligée, a produit précisément le plus de femmes savantes. A Padoue, Novella d'Andrea suppléait son père dans l'enseignement du droit canon. Pour que sa beauté ne donnât pas trop de distraction aux étudiants, on avait soin, les jours de leçon, de tendre un rideau devant la chaire. Une autre belle, Hélène Piscopia, qui professait la philosophie à Padoue également, alluma chez les plus grands seigneurs des passions auxquelles elle refusa toujours de répondre. Tomasini, dans ses éloges des hommes illustres, a donné les portraits de plusieurs autres doctoresses de la même université. La tradition s'est même conservée jusqu'à notre siècle : en 1817, Clotilde Tambponi figurait encore comme professeur de grec à l'université de Bologne. Elle se démit de sa chaire pour ne pas prêter serment à la république cispadane.

En France, on n'a jamais été grand partisan de ces doctes femelles; Mme Dacier reste encore chez nous une exception unique et qui confirme la règle. En général, c'est vers d'autres ambitions que nos dames ont tourné leur intelligence et leur génie ingérent : « Soit prudes, soit galantes, soit vieilles, jeunes, sottes ou habiles, elles veulent tout voir, tout connaître, tout savoir, et, qui pis est, tout faire et tout brouiller. Une femme de bien ne coucherait pas avec son mari, ni une coquette avec son galant, s'ils ne leur avaient parlé ce jour-là d'affaires d'État ». En disant cela, Mazarin, car c'est lui parle ainsi, ne faisait qu'exhaler un peu vivement l'ennui qu'elles lui avaient causé. Après l'apaisement des guerres civiles, ne pouvant plus bouleverser le royaume, elles songèrent à une autre influence et mirent leurs ardeurs au service du langage, des sentiments et des mœurs, qu'elles réformèrent de fond en comble. Le grammairien Vaugelas avait tant d'estime pour leur capacité sur les matières de grammaire qu'il conseillait de les consulter dans les cas douteux. Leur action sur notre littérature du XVIIe siècle fut grande, et M. Rousselot l'a très heureusement caractérisée. Ce sujet qui semblait épuisé, mais sur lequel il y a toujours plaisir à s'étendre, lui inspire des vues originales, des tableaux animés. Mmes de Sévigné, La Fayette, Maintenon et autres lui ont fourni des chapitres à la fois agréables et très instructifs. C'est la partie de son ouvrage la plus remarquable. Il a, ce me semble, été moins heureux avec Mme de Genlis, dont il analyse longuement et avec un sérieux imperturbable les sots traités d'éducation. A quoi bon tant de pages là où quelques lignes auraient suffi? Cette pédante personne ne mérite vraiment pas de si grands respects. Ses contemporains en étaient excédés. Les critiques littéraires du journal des *Débats* la traitaient selon son mérite, c'est-à-dire fort durement; elle en fut réduite à réclamer pour juge l'abbé Freletz, *qui la piquait plus agréablement*, assure Sainte-Beuve. Tombée à la fin dans la dévotion comme toutes les Phrynés en retour d'âge et qui veulent se ménager l'escalier du paradis, elle avait rassemblé les matériaux d'une morale en action, divisés en petits portefeuilles, avec chacun son étiquette, *chasteté*, *tempérance*, *modestie*, etc. Par malheur, le feu prit un jour à ses papiers et les dévora, tandis que la vieille, éplorée et les bras au ciel, s'en allait criant : « Ah! toutes mes vertus, mes pauvres vertus sont flambées! »

L'erreur où sont tombés la plupart des auteurs de pédagogie, discutés si complaisamment par M. Rousselot, ç'a été de croire qu'une même méthode pourrait s'appliquer à tous les caractères, si divers que la nature les ait faits. Un système d'éducation n'est pas un manteau de guérite qui se jette indifféremment sur les premières épaules venues. Il faut que le vêtement soit ajusté à la taille et dessine les contours de celle qui doit le porter, sans gêner ses allures, coupé exprès pour elle et sur mesure, de main d'ouvrier ; faute de quoi, le résultat arrive à l'opposé du but poursuivi. En ce sens, rien ne vaut la vie de famille ; une demoiselle sera toujours mieux entre les mains de sa mère que sur les genoux de l'Église ou dans les bras de l'Université qui se la disputent. Et encore ne faut-il pas trop violenter son naturel. Voyez par exemple, M^me^ Roland, dont le nom est à peine dans cet ouvrage, quoiqu'elle eût dirigé avec un soin minutieux l'éducation de sa fille. Eh bien! cette Eudora, qu'elle avait voulu pétrir à son image, rendre courageuse et fière comme elle, ne fut qu'une dévote épeurée, à genoux et tremblant sans cesse au pied des autels. Vantez-vous après cela, pédagogues, de l'efficacité de votre enseignement !

De même aujourd'hui, rien ne prouve que ces lycées de filles, tant préconisés par M. Rousselot, répondent à ce qu'on s'en est promis. Les jeunes personnes pourront certes y acquérir les mêmes connaissances à peu de chose près que ceux dont elles doivent un jour partager la vie et la fortune; il est moins certain que leurs idées religieuses s'y modifient autant que le désireraient certains utopistes. Ainsi que l'a dit notre ami Paul Arène en sa prose poétique : « L'homme marche, la femme suit, un peu en arrière, il est vrai, et s'attardant à cueillir aux haies du chemin les roses effeuillées et pâles des religions à leur automne. » A. P.

La Vie rurale dans l'ancienne France, par Albert Babeau. Paris, librairie académique, Didier et C^ie^, libraires-éditeurs, 35, quai des Augustins; 1883.

Après avoir publié le *Village sous l'ancien régime,* ouvrage couronné par l'Académie française, qui nous montre l'habitant des campagnes dans sa vie publique, M. Babeau a pensé avec raison que son œuvre demandait une suite et un complément; il nous présente le paysan des trois derniers siècles au milieu de ses meubles, avec les vêtements qu'il portait les jours de fête et de travail. On ne saurait trouver ailleurs d'indications plus précieuses sur la vie matérielle des rustiques de ces époques.

Un à un, l'auteur de la *Vie rurale dans l'ancienne France* fait tomber les préjugés que nous nous formons à l'égard des paysans d'autrefois. Il suffit d'ouvrir le livre pour s'en convaincre. Et aussitôt, que nous voilà loin d'un certain tableau sur lequel la main élégante de La Bruyère s'amusait à triturer du noir à profusion! Comme nous narguons à notre tour l'humour narquoise d'un Saint-Simon jetant un haillon de gouaillerie sur le dos du campagnard! Comme nous plaignons, de gaieté de cœur, les plaintes généreuses d'un Massillon dont l'âme épiscopale débordait de sentiments évangéliques! Nous tenons la vérité enfin.

Les documents que M. Albert Babeau fait passer sous nos yeux sont puisés aux meilleures sources. En présence d'une vraisemblance historique prise sur le vif, le lecteur plus instruit ne peut que répéter les réflexions de cet agronome anglais débarquant en France pour la première fois, au mois de juillet 1789 : « J'avoue que je pensais que les Français avaient une apparence chétive et qu'ils vivaient dans la misère par suite de l'oppression que leur faisaient subir leurs seigneurs. Tout ce que nous avons vu contredit cette opinion. » Avec le livre de M. Babeau, on n'apprend pas seulement.... on voit.

L. B.

Mémoires, documents et écrits divers, laissés par le prince de Metternich, chancelier de cour et d'État, publiés par son fils, le prince Charles de Metternich, classés et réunis par M. de Klinkowstroem. 7 vol. in-8°, 1880, 1883, Paris, Plon). Il y aura un tome VIII contenant des tables. Pour les volumes antérieurs aux tomes V, VI, et VII, voir *le Livre* du 10 avril 1881.

Il y a trois périodes dans la carrière de Metternich : 1° celle qui est contemporaine du premier empire (1809-1815) où il a acquis son autorité d'homme d'État et présidé aux remaniements territoriaux ordonnés par le congrès de Vienne; 2° celle de la Restauration, qui n'est pas inférieure à la précédente, au point de vue de l'influence exercée par lui. Il règne en Europe, ou il est le chef du parti conservateur, inspire les cabinets et domine en quelque sorte l'opinion; 3° celle du gouvernement de Juillet. Metternich est en décadence. Il conserve sa situation en Autriche et la perd lentement au dehors. Au lieu de diriger les événements il les subit, se contente de les commenter, et les événements finissent par l'emporter — mars 1848 — après trente-neuf années d'un pouvoir dont il n'y avait pas eu d'exemple sur le continent depuis Richelieu.

Durant la dernière — 1830-1848 — des trois périodes que nous venons d'énumérer, les *Mémoires* perdent quelque choses de l'intérêt qu'ils avaient auparavant. Le menu détail des actes du prince est emprunté au journal intime de la comtesse Zichy-Ferrary, que Metternich avait épousée en troisièmes noces le 30 janvier 1831. Ce journal, commencé en 1820 et poussé jusqu'en 1853, date de la mort de la dernière M^me^ de Metternich, ne contient pas moins de trente volumes in-4°, dont l'éditeur de Metternich a tiré ce qui lui convenait pour le temps écoulé entre 1830 et 1848, ce qui suffit en effet à la tâche entreprise de faire connaître les actes du chancelier durant ces dix-huit années. La princesse Mélanie raconte les incidents de la vie publique de son mari dans un style assez banal et décousu. Ce sont des faits matériels,

quelquefois sans lien, toujours sans beaucoup de relief. Elle n'est pas de celles qui s'émancipent, ou ont une personnalité à montrer et des vues particulières. L'éditeur des *Mémoires* de Metternich puise d'ailleurs à cette source avec discrétion. « Le moment d'ouvrir ce livre à tous n'est pas encore venu, dit-il. La princesse Mélanie vivait au milieu des cercles de la plus haute société de Vienne. La naissance et l'éducation, l'esprit et la beauté rendaient la femme du chancelier merveilleusement apte à remplir le rôle qu'elle était appelée à jouer dans le grand monde». Peut-être bien, s'il s'agit du décorum et de la place à tenir dans un salon, cela ne procure pas le don de l'observation à ceux qui ne l'ont pas; et puis le grand monde, même à Vienne, n'était pas celui où on faisait de l'histoire, ni même où on la voyait bien. En définitive, le journal de la princesse Mélanie n'est qu'un fil destiné à classer les actes de Metternich. Heureusement, la correspondance diplomatique du chancelier vient animer l'œuvre et donner aux *Mémoires* de l'importance.

Si Metternich, dans sa jeunesse, avait été un homme d'action, il l'est à un degré moindre depuis 1830. Ce n'est pas l'âge qui est venu ralentir son activité; c'est le caractère désormais plus social que politique des relations internationales qui le met hors de service. Tant qu'il a été question de refaire l'Europe politique, de nouer des alliances, de faire manœuvrer des influences de cour, Metternich a pu agir. Maintenant que, dans chaque État, la politique intérieure efface l'autre plus ou moins, il n'est plus bon à grand'chose, sinon au rôle de spectateur et d'interprète de ce qui arrive. Il n'a rien perdu de son intelligence pratique, de sa perspicacité de diplomate, mais il n'a plus d'impulsion à offrir et il n'essaye pas d'en offrir une. C'est qu'il n'est ni un chef de parti ni un ministre qui gouverne, administre et, en communication directe avec l'opinion, la travaille ou ait sur elle de l'empire. Sa fonction est autre. Ce n'est qu'un ministre des affaires étrangères, qui préside aux relations de l'Autriche avec les autres puissances. Il s'en explique lui-même avec sa franchise accoutumée dans un appendice au tome VIII des *Mémoires*, appendice dans lequel il tâche non seulement de préciser la nature de sa situation à la cour d'Autriche, mais le genre d'aptitude qu'il possède. Autant, dit-il, sa sphère d'action était étendue sur le terrain *politique*, autant elle était restreinte en matière d'administration *intérieure*. Il traite, avec les souverains et les hommes d'État, des intérêts généraux des États, surtout des intérêts généraux de la monarchie autrichienne. Il ne communique point avec la foule; il est étranger aux passions, aux idées, aux choses de la rue, à celles qui constituent et constitueront de plus en plus la politique de l'avenir, les rapports à établir entre les gouvernants et les gouvernés. Il n'a pas été élevé à cela; ses habitudes comme son humeur y répugnent. Il n'en a pas non plus le devoir officiel. Son impuissance et sa chute sont dues à ces causes diverses. Il le sent à merveille. Quand il est obligé de s'en aller, il voit bien qu'il n'y a pas de résistance à faire. Ce qui le met en colère, c'est qu'il est odieux sans motif, puisqu'il ne gouvernait pas, n'administrait pas, et par conséquent n'a pu le faire mal. « Ma tâche, dit-il, n'était ni de *gouverner* l'empire ni de l'*administrer*; pour pouvoir l'administrer, il aurait fallu d'abord que tout l'organisme fût bouleversé. — Oui, puisque les divers États de la monarchie s'administraient eux-mêmes et n'avaient pas cette centralisation qui eût permis à Metternich de les administrer. — J'avais pour mission de représenter l'empire vis-à-vis de l'étranger et de sauvegarder ses intérêts *politiques* au dedans et au dehors. » C'est évident. Sa situation était celle que la constitution à demi féodale de la monarchie lui avait faite. Il l'avait acceptée telle quelle pour diriger les affaires générales de l'empire, telles que les institutions les avaient créées; il fallait être de l'ancien régime, continuer l'ancien régime dans lequel la monarchie des Hapsbourg était incarnée, non de son gré, mais par la vertu de la tradition. Metternich mettant cette nécessité historique en système s'était accommodé à son rôle et en avait pris l'esprit. « Je suis, écrit-il, l'homme de ce qui était. » Il se défend d'ailleurs d'avoir eu un système; un ordre de choses historique n'est pas un système, c'est un fait; on est obligé de le prendre comme il est. Il n'y a donc pas de *système Metternich*. On l'a accusé d'obscurantisme, d'absolutisme, d'avoir un système abstrait de stabilité; ce sont des non-sens, il n'était qu'un homme d'action. Il a employé les moyens qu'il avait à sa disposition. Il en aurait employé d'autres volontiers, s'il les avait eus. Contre les moyens d'action qui formaient l'outillage défensif de la monarchie autrichienne, il y avait en Europe les moyens révolutionnaires. Metternich les a combattus à outrance, non parce qu'ils étaient mauvais, mais parce qu'ils étaient hostiles à l'empire dont il était l'agent officiel, et qu'il avait le devoir professionnel de les combattre.

En résumé, il se présente avec confiance devant l'histoire. Il a agi d'une manière conforme à l'enseignement de celle-ci. Elle ne le reniera pas. Il est fier de son nom, de ce que ce nom signifie; il est fier de ce qu'il a fait et le ferait encore s'il avait à recommencer. On pesera les suffrages, on ne les comptera pas, les passions actuelles s'éteindront, on regardera son œuvre de sang-froid, et il est sûr qu'on trouvera sa conduite à la hauteur des circonstances et des intérêts qu'il avait en garde. « Il y a, dit Metternich, deux sortes de popularité : l'une, la vraie, suit les actes; l'autre est poursuivie par les impatients qui ne l'atteignent jamais. » Il ne dit pas qu'il méprise la popularité. De fait, il lui a fallu s'en passer. Si elle lui avait souri, il l'aurait accueillie. Il n'est pas de ces moralistes moroses qui la considèrent comme un joug à porter, et félicitent ceux qui ont le courage de s'en affranchir. Metternich est de la secte des politiciens. Il est vrai que, parmi eux, il est une variété assez peu commune. Les quelques pages écrites au jour le jour, après sa chute, et qu'il intitule pompeusement, trop pompeusement : *mon testament politique*, sont comme un exposé de principes esquissé à grands traits par un homme qui n'est pas soucieux

de se raconter, mais qui ne dédaigne pas non plus d'expliquer les motifs de sa conduite. Il a fait de l'histoire, il ne songe pas à écrire celle qu'il a faite. Il est trop vieux, trop fatigué; il n'a pas dans les mains les documents nécessaires. Il indique où on les trouvera. Il est sûr qu'on ira les chercher, qu'il laissera une mémoire dont les historiens auront souci. Si on veut connaître à quel mobile ordinaire il a obéi, le voici : la force dans le droit. Il n'a été ni un tyran ni un serviteur de la tyrannie. Les reproches qu'on lui adresse à cet égard sont des assertions creuses. Le devoir de l'homme d'État diffère selon les temps et les lieux. Il n'était pas à la tête d'une société démagogique, il n'en est pas fâché. Il y a des rôles plus élevés : « Ce n'est pas, dit-il, dans les pénibles efforts d'une société pour réaliser des progrès, mais dans l'ardeur à conquérir les vrais biens, — la liberté considérée comme la conséquence inévitable de l'ordre; la seule égalité possible, c'est-à-dire l'égalité devant la loi; le bien-être qu'on ne saurait concevoir sans la base du repos moral et matériel; le crédit qui ne peut reposer que sur la confiance, — c'est dans la poursuite de ces objets que j'ai reconnu le devoir du gouvernement et le véritable salut de la société. » Est-ce là être un fauteur du despotisme? Metternich, le despotisme il le hait par principes, il est l'ami de la force; or le despotisme est faible, il est à lui-même sa punition. « Il est funeste surtout quand il se masque du nom de progrès de la liberté » Ceci, écrit sous le règne de Napoléon III, est une pierre jetée dans le jardin des Bonaparte par l'ennemi du fondateur de la dynastie napoléonienne. Le régime parlementaire, si populaire aujourd'hui dans le monde occidental, et formulé au XVIII^e^ siècle par Montesquieu, ne lui impose pas plus que l'empire césarien. Montesquieu a mal vu les institutions britanniques qui lui ont servi de modèles. Il n'est en soi ni bon ni mauvais d'une manière absolue; il est bon, là où il est le libre jeu de la vie intérieure d'un peuple; il est mauvais, là où il n'est pas une donnée des mœurs ou de la race. Il dure, parce qu'il est le libre jeu de la vie intérieure d'un pays; ailleurs il ne dure pas parce que le terrain est mauvais; il y a des terrains où il faut semer du blé, d'autres où la vigne prospère. La besogne de ceux qui gouvernent est de connaître la nature du terrain sur lequel ils ont à opérer. Il n'y a donc pas une théorie du pouvoir qui soit meilleure qu'une autre; il y a des faits à employer, à respecter, à coordonner.

Metternich ne se paye pas de mots, il déclare être un homme *positif*, avoir un tempérament *historique*, c'est-à-dire le sens du réel et le dédain de l'imaginaire et de la fantaisie. Le *roman* lui répugne d'instinct; il appuie sur ceci qu'il a l'esprit *prosaïque*, non *poétique;* il préfère la réalité aux apparences. Avec cela, il connaît le XIX^e^ siècle. « Observateur à la fois sévère et calme des événements », il n'en juge pas par l'imagination, ni par préjugé. L'expérience ne lui a pas manqué; il a vu qu'il y a dans les sociétés humaines deux éléments en conflit, l'élément conservateur et l'élément négatif ou destructeur. Il est conservateur, de quoi? ce n'est pas d'une chose plutôt que d'une autre; il est conservateur *de ce qui est*. Ce qui est vaut, par cela seul qu'il est. L'ordre, en matière politique, c'est ce qui est. « L'aspiration à la liberté, n'est que l'effort d'un parti quelconque pour atteindre le but qu'il poursuit. Dans l'application à la vie positive, cette aspiration se traduira inévitablement par la tyrannie. »

Ces qualités pratiques, qu'on croirait puisées dans Guichardin et dans Machiavel, le père des hommes d'État de l'âge moderne, Metternich les a possédées à un degré très éminent; pourtant il n'a pas réussi. Les faits ont jeté à terre son œuvre en même temps que sa personne; il le constate avec amertume. Ce qui est arrivé n'est pas de sa faute. « Avec quelle période, écrit-il, concorde ma vie publique? Qu'on jette les yeux sur les situations dans lesquelles notre empire et toute l'Europe se sont trouvés entre 1809 et 1848, et qu'on se demande ensuite si un hommes pouvait, par sa seule intelligence, réussir à changer l'état de crise en une guérison définitive. J'ose dire que j'ai reconnu la situation, mais j'avouerai aussi mon impuissance à élever un nouvel édifice dans notre empire et en Allemagne; voilà pourquoi je me suis appliqué avant tout à conserver ce qui existait! »

On dira : bien, Metternich est un praticien. Dans un temps normal, il aurait emporté dans la tombe une réputation intacte; dans les temps de crise où il a vécu, il n'a pu que résister et succomber. L'insuccès a accolé à son nom une réprobation qu'on encourt toujours lorsqu'on ne réussit pas, quelque génie qu'on ait, quelque preuve qu'on en ait donnée. Mahomet voyant que la montagne ne venait pas à lui est allé à la montagne. Henri IV et Richelieu sont allés à la montagne, Bonaparte aussi. Metternich n'a pas pu, à ce qu'il dit; il lui manquait quelque chose, l'intelligence de l'éternel *fieri* qu'il y a dans les institutions comme dans la nature. Il n'a pas compris que le premier mérite d'un homme d'État est de suivre l'opinion, afin de pouvoir s'en servir et diriger sa marche. Il se réclame en vain de l'état particulier de l'empire dont il tenait les rênes. Sa conduite est chez lui une affaire d'éducation et de milieu. S'il eût été fait d'une autre façon, il est possible qe'il ne fût pas arrivé au pouvoir. Mais lorsqu'il y fut arrivé, s'il avait eu le tempérament des grands hommes d'État, il eût sacrifié davantage aux nécessités du siècle et peut-être lui et les intérêts qu'il avait à gouverner ne s'en fussent-ils pas plus mal trouvés.

Tel qu'il est, et dans cette dernière période de son existence politique, qui s'étend de l'année 1830 à la révolution de Février, on le voit dans les tomes V, VI et VII des *Mémoires* juger les événements avec une perspicacité et une ampleur souveraines; les juger pourtant, ce n'est pas avoir d'influence sur eux; c'est encore moins en profiter et les faire tourner à l'avantage de la cause qu'on défend. Il ne fait qu'y assister; il est incapable de les modifier, ou d'en prévoir les suites. Il avoue qu'il ne prévoit rien, ne sait pas ce qui arrivera demain; il se résigne, il geint. Son effort ordinaire se borne à garantir son État, et provisoirement il y parvient; mais il est clair à ses yeux

comme aux yeux d'autrui que cela est provisoire, que c'est un tour de force. Il n'y a pas à le suivre dans ce labyrinthe des affaires européennes durant la monarchie de Juillet, ce serait vouloir refaire l'histoire de cette époque; tout au plus peut-on noter en passant quelques épisodes où ses dépêches et ses lettres confidentielles s'animent. Il est évident qu'il est satisfait d'avoir raison contre les errements du temps. Cet avantage ne l'avance guère; il est bon néanmoins de remarquer à quel point il connaît la société politique au milieu de laquelle se joue le drame où il est constamment battu. Par exemple, il a de l'Italie et de l'humeur italienne une science qu'on est confondu de rencontrer sous sa plume et que l'avenir a montrée exacte et complète dans une lettre de 1847 relative à « la politique de Metternich et de Guizot ». Après avoir dit pourquoi « le mot *italien* est une dénomination géographique, une qualification qui convient à la langue », sans valeur politique, il cherche les causes de l'agitation qui règne dans la péninsule. Ces causes sont à la fois *endémiques* et *épidémiques*. Metternich excelle à trouver le mot propre, celui qui frappe, et dure; les causes endémiques sont nombreuses. Il y a parmi elles « le penchant national italien à l'*inactivité matérielle*, penchant qui se manifeste dans les États de l'Église plus que partout ailleurs, et le penchant à une activité qui, en thèse générale, ne s'étend pas au delà d'un bavardage sans conséquence ». Il y a encore « le penchant national à l'intrigue », la fainéantise qu'autorise le peu d'exigences du climat. Cela est d'une vérité palpable; ce qui est arrivé depuis en Italie justifie pleinement les observations de Metternich. L'inactivité matérielle, la guerre de paroles, le goût de l'intrigue, l'agitation stérile, l'habitude de menacer tout le monde en Europe, tout en restant les bras croisés, tout en répétant la vieille plainte de Marforio : « Che peccato, che abbiamo perduto l'impero del mondo » sont restés les marques du caractère italien et ne lui concilient, pas plus que du temps de Metternich, l'estime des étrangers. Parmi les causes *épidémiques* de l'agitation italienne en 1847, Metternich note les idées révolutionnaires venues de France, à l'état de maladie chronique.

Metternich n'a pas peur des Italiens et redoute néanmoins les suites de leur état d'opinion. La gravité de la crise résulte de la rivalité présumée de la France et de l'Autriche en Italie. Vraie ou fausse, cette rivalité emplit d'espoir et d'ardeur la conscience italienne. La France de M. Guizot nie que cette rivalité existe; cela ne suffit pas, c'est un fait historique. Il arrivera des complications, et la divergence de conduite et de principes qui existe entre l'Autriche et la France donne à ce fait une signification dangereuse. Ces considérations sur l'Italie ne sont pas un accident dans la correspondance diplomatique de Metternich. On a vu plus haut qu'il ne s'occupe pas de politique intérieure, que, sans être étranger au mouvement des esprits, son attention ne s'arrête pas sur cet ordre de choses. Il n'est préoccupé que des relations respectives des États européens; c'est pourquoi il est un homme d'État de l'ancien régime; les soucis modernes qui emplissent la vie des hommes d'État ne le regardent pas, c'est l'affaire de la couronne. Et puis, ce qu'il est, il le tient d'elle. Il n'attend rien, sinon d'elle. C'est par elle qu'il est premier ministre, ce n'est point la voix publique qui l'a porté au pouvoir. Aussi est-il tout aux intérêts diplomatiques de sa monarchie.

Ce qu'il étudiait tout à l'heure en Italie au point de vue de l'avenir de la puissance autrichienne dans ce pays, il le fait en Russie, en Prusse, en France, en Angleterre, en Turquie. C'est un médecin qui tâte le pouls des puissances. Depuis le traité de Vienne, sauf en de rares occasions, les trois puissances du Nord ont une politique commune; Metternich n'a qu'à maintenir cet accord et il s'y emploie de son mieux. Mais la France et l'Angleterre sont en dehors de son action, hostiles à cette action. Elles forment en Europe un groupe indépendant avec des vues spéciales, des intérêts contradictoires, pourtant coalisés contre ceux des puissances du Nord; toute la politique de Metternich, en ce qui les concerne, consiste à les tenir séparées ou à rompre l'union qui existe entre elles. Il les observe avec anxiété après le rapprochement qui a suivi 1830. Il espère bien que cela ne durera pas. Quand la question d'Orient, en 1840, et en 1846 les mariages espagnols interrompent l'alliance des deux États, Metternich se frotte les mains. Au fait, selon lui, l'Angleterre a été dupe de son amitié pour la France de Louis-Philippe. Au moment de son avènement, celui-ci avait besoin d'elle; il a obtenu son appui par l'intermédiaire de Talleyrand, son meilleur diplomate. La dynastie d'Orléans ne pouvait se passer de la Grande-Bretagne. « Elle avait un besoin pressant de cette alliance contre la puissance continentale dont elle ignorait les dispositions aussi bien que contre les Français eux-mêmes. » Il fallait prévenir une attaque possible des puissances continentales, contenir les Français à l'intérieur par le prestige de l'entente avec l'Angleterre. Louis-Philippe, en recherchant l'alliance anglaise, avait en vue un avantage positif, net, il l'a réalisé. » Quel avantage l'Angleterre a-t-elle tiré de l'alliance française? Elle désirait s'en servir afin d'asseoir son influence dans la péninsule ibérique, pouvoir mieux tenir tête à la Russie en Orient, soigner son influence dans la Méditerranée. L'opinion britannique faisait d'ailleurs un devoir au gouvernement whig de cultiver l'alliance française; l'alliance française était nécessaire à la politique intérieure du gouvernement anglais. « Or, dit Metternich, de ces buts, l'Angleterre n'en a atteint aucun ». Durant de longues années, la France s'est servie de l'Angleterre, et, en échange des services qu'elle rendait, l'Angleterre n'a rien reçu.

Au fond, Metternich est un de ces astronomes qui tombent dans un puits, tandis qu'ils sont à considérer les étoiles. Il spécule dans son cabinet sur la politique générale et les intérêts des États, sans communiquer d'une façon pratique avec la réalité quotidienne. Dans cette occupation transcendante, la réalité l'a laissé tranquille durant un laps de temps considérable. Pendant qu'il raisonnait ainsi, faisant des châteaux en Espagne, les nations étaient à autre chose

sans qu'il y prît garde; elles allaient à des buts qu'elles ignoraient elles-mêmes, dont Metternich ne se doutait pas, sur lesquels il n'avait aucun pressentiment; un beau jour, une secousse violente a disloqué la machine du haut de laquelle il trônait et sur laquelle il ne tenait pas. Un mathématicien qui travaille dans sa chambre sur des chiffres imaginaires fait sans doute une besogne aussi réelle que la sienne. Mais les hommes attachent à la personnalité de ceux qui jouent un grand rôle officiel une importance qu'ils n'attachent pas à des recherches mathématiques; celles-ci ne laissent point de trace; les autres, après avoir été regardés avec ébahissement par les contemporains, obtiennent l'hospitalité de l'histoire. Il n'y a que cette différence; de sorte que si les *Mémoires* de Metternich nous offrent un intérêt extraordinaire par les faits qu'ils contiennent, par les événements mémorables sur lesquels le jour n'est pas encore fait, et sont un grand spectacle à considérer, lui, sans être un personnage vulgaire, laisse entrevoir combien peu de part il a eu en réalité sur les choses auxquelles la fortune a mêlé son nom. L. D.

Le dernier des Napoléon. In-18. Marpon et Flammarion. Paris. — Prix : 3 fr. 50.

Malgré certaines allures de pamphlet, ce livre peut prendre place parmi les ouvrages d'histoire. L'auteur, qui dérobe son nom, étale une connaissance bien précise de détails typiques de la vie de la cour impériale et des menées obscures de la politique ambiguë de l'empereur. « Votre empereur est un parfait conspirateur, il ne sait que conspirer, disait Caron à M. d'Igneville. Et, de son côté, lord Cowley, ambassadeur britannique, répondait à une dame anglaise qui lui demandait si l'empereur parlait bien: « Il parle peu, mais il ment toujours. »

Inconsistance d'opinions, amour des aventures et du mystère, voilà le trait principal du caractère de Napoléon III, auquel l'auteur ramène, comme à leur cause déterminante, les fautes et les ruines de ces dix-huit années. Ce trait, il le met en lumière en expliquant les dessous des grands événements, en mettant à nu les ressorts mesquins, à la fois puérils et compliqués qui les ont précipités par leur détente soudaine. Si ce n'est pas toujours incontestable, à tout le moins le côté anecdotique y gagne beaucoup d'intérêt et d'animation.

A l'égard de l'impératrice, l'auteur est sévère, mais sa sévérité n'est que trop justifiée par ce que tous ont pu savoir de sa vie. Outre les dangers politiques de l'influence du clan des femmes aux Tuileries, il retrace le désastre moral où la France fut poussée par le goût de luxe et de licence, l'affolement de joies carnavalesques que manifesta l'impératrice en toute occasion. Bien juste est sa réflexion, en ce qui concerne l'aliénation de sens moral des jeunes femmes et des jeunes filles de ce temps. Épouser Mlle de Montijo était de la part de l'empereur un scandale et un défi. « Il n'y eut plus de fille excentrique qui ne s'écriât, pourvu qu'elle fût belle : « Et dire que si j'avais eu la chance de me trouver là, c'est peut-être moi qui serais impératrice. »

Et ne pouvant être toutes la *belle impératrice*, beaucoup se plurent encore à être la *belle Impéria*.

Toutes les négociations qui aboutirent à la guerre de 1870 sont suivies et expliquées avec une clarté terrifiante. Et la mémoire de M. de Gramont en reste lourdement écrasée.

En somme, ce livre non signé, portant un titre à effet, provoque d'abord une certaine défiance. A mesure qu'on s'y enfonce, on le juge plus favorablement. La forme, parfois rigoureuse, n'y manque jamais de mesure. La phrase, nette et bien découpée, imprime un relief lumineux à l'idée. L'auteur sait emprunter au détail anecdotique l'étincelle qui illumine la profondeur de l'ensemble; et si par instant un éclair de passion traverse sa page et l'embrase, il n'est pas une ligne où il semble que sa bonne foi puisse être suspecte. Regrettons cependant un chapitre cruel dans sa conclusion et qui fait planer un doute sur la nationalité de l'auteur : c'est celui qu'il intitule *le Bas Empire*, et qui se termine ainsi:

« Le châtiment de la France lui viendra de sa présomption et de son ignorance, et ce châtiment pourrait bien être terrible. Or nous sommes de ceux qui, en politique, n'ont aucune pitié pour les vaincus. Ils n'ont généralement que ce qu'ils méritent. »

Nous autres, Français, nous sentons une pitié sainte pour les maux de notre pays, et nous mettons notre honneur à nous efforcer de les guérir et de réparer ses pertes. Et, dans ce cas, la pitié pour les vaincus peut devenir la préparation de leur revanche.

P. B.

Les Diplomates de la Révolution (Hugon de Basseville à Rome, Bernadotte à Vienne), par Frédéric Masson. Paris. Charavay frères, éditeurs, rue de Furstenberg, 4. 1882. 1 volume in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Alors qu'il était bibliothécaire au ministère du quai d'Orsay, M. F. Masson s'est fait connaître comme écrivain par son *Histoire du Département des Affaires étrangères pendant la Révolution*. C'est le récit fidèle et complet de la désorganisation systématique par les Girondins de l'administration diplomatique à l'intérieur. M. Masson voulait tracer aussi l'histoire des agents diplomatiques à l'extérieur. C'était la suite naturelle de son premier ouvrage ; l'œuvre eût été instructive et intéressante. Mais n'ayant plus le loisir de fouiller dans les cartons du ministère, M. Masson dut interrompre ses études commencées. Cependant, l'ex-bibliothécaire a réussi à compléter suffisamment les notes qu'il avait accumulées pendant près de quinze ans, pour nous montrer par deux exemples bien choisis et frappants « quels ont été les tendances, les procédés, les moyens d'action des agents » chargés de représenter la République chez les peuples étrangers. Ces deux épisodes, quoique se rapportant à des périodes différentes, ont un lien évident. Dans le premier, la Révolution est à ses débuts ; dans le second,

elle atteint son apogée : l'un se passe à Rome, qui désarme avant d'avoir combattu ; l'autre a pour théâtre la ville de Vienne, encore toute frémissante de six années de guerres malheureuses. M. Masson n'a pas voulu tirer conclusion de ces deux faits particulièrement caractéristiques, mais il a mis le lecteur à même de reconnaître que, soit à Rome, soit à Vienne, le peuple s'est soulevé dans un moment de légitime indignation, révolté qu'il était par l'arrogante audace d'un Hugon de Basseville et la déplorable maladresse d'un Bernadotte.

Nous ne saurions trop le répéter, l'émeute du 13 janvier 1793, à Rome, a trouvé enfin son véritable historien. La mort de ce Hugon de Basseville, misérable homme de lettres, n'est plus celle que nous avait présentée l'imagination enfiévrée de Michelet. D'ailleurs tous ceux qui ont raconté cette mort n'ont fait le plus souvent qu'amplifier le récit du *Moniteur* qui, lui-même, n'a publié en cette occasion — M. Masson l'établit avec surabondance de preuves — que des documents falsifiés.

En ce qui concerne la courte ambassade de Bernadotte à Vienne, on ne possédait que peu de documents imprimés, en dehors des ouvrages publiés en Allemagne. A leur égard la confiance ne pouvait être absolue. Il n'était pas non plus facile de saisir la vérité dans les journaux français de l'époque, presque tous officieux. Le 18 Fructidor avait muselé la presse. Dans cette seconde partie de son étude, M. Masson ne s'est pas borné à produire les papiers secrets, les documents les plus authentiques du Dépôt des Affaires étrangères; il a chargé un historien érudit, M. le comte de Martel, de copier à Londres les dépêches adressées, au sujet de l'événement de Vienne, par sir Morton Eden, ambassadeur d'Angleterre, à lord Grenville.

Que M. Masson continue la publication de ces sortes de documents diplomatiques, car il fait là de la bonne besogne historique. Par ce temps de flatterie démocratique, un redresseur de légendes historiques est un *rara avis*.

L. B.

GÉOGRAPHIE

Ethnologie — Voyages

Voyage de « la Véga » autour de l'Asie et de l'Europe, par A. S. Nordenskiold, traduit du suédois par MM. Charles Rabot, membre de la Société de géographie de Paris, et Charles Lallemand, ingénieur au corps des mines. Tome I^er^, Paris, 1883. Hachette.

Depuis 1853, un problème était posé aux marins et aux savants de notre hémisphère. L'océan Glacial met-il en communication l'Atlantique et le Pacifique, ce passage appelé par les Européens le passage du Nord-Est est-il praticable aux navires marchands? Sir Hugh Willoughby et Chancellor ayant formulé cette question périrent en essayant de la résoudre. Tour à tour après eux Burrough, Pet et Jackmann, Jean Huyghen, van Linchoten, Olivier, Jacob von Heemskerk, Hudson, Gourdon, de la Martinière, Vlaming, Snobberger, Roule, Wood, Flawes, Payer et Weifrecht, venant de l'ouest, en cherchèrent la solution poursuivie en sens inverse par Ivanow, Juschkow, Snwa, Loschkin, Rossmuilow, Lasarew, Lütke, Pachtussow, von Baer, Zuwolka, Moissejew, von Krusenstern, Carlsen, Édouard Johannesen, Ulve, Mack, Qvale et Tobiesen. Au prix des plus grands dangers, même au sacrifice de leur vie, les uns et les autres agrandirent le champ des explorations dans les régions arctiques. Les plus hardis ou les plus heureux parvinrent de part et d'autre jusqu'aux presqu'îles occidentale et orientale de Taimur, barrières en apparence infranchissables, dressées entre les deux océans; aucun ne les dépassa. La gloire de le faire était réservée à Nordenskiold. Très efficacement patronné par le roi Oscar de Suède, largement subventionné par le souverain et par un richissime négociant, M. Sibiria Koff, disposant d'un bâtiment à vapeur, *la Véga*, connaissant par son expérience propre et par les récits des autres voyageurs la plupart des mers où il allait naviguer, le savant suédois était à peu près assuré de triompher des obstacles devant lesquels ses prédécesseurs, abandonnés à leurs seules ressources, montés sur des navires à marche lente et de faible tonnage avaient échoué. La *Véga*, partie de Tromso, le 21 juillet 1878, doublait le 20 août le cap Tschéljuskin, la pointe la plus septentrionale de la presqu'île de Taimur; le passage du Nord-Est était découvert. Les prévisions de Nordenskiold s'étaient réalisées; partout *la Véga* avait trouvé la mer libre. Après deux mois et huit jours d'exploration, le 28 septembre, elle entrait dans le détroit de Behring, quand, pendant la nuit, au moment où rien ne permettait de prévoir un hiver prématuré, la mer se congelait autour du navire mouillé à Pitchkai, dans la baie de Koljustchin, et l'expédition était obligée d'hiverner. Un mois encore la mer fut libre à moins d'une lieue de là. Malgré cette malencontre Nordenskiold avait atteint son but. En accomplissant, le premier, le périple de l'Europe et de l'Asie, en démontrant la possibilité de passer en été de l'Atlantique au Pacifique

par l'océan Glacial, il a ouvert au commerce la plus vaste région agricole de la terre, la Sibérie, privée par un antique préjugé de toute communication maritime avec le reste du monde, car ses grands fleuves l'Obi, l'Iénisséi, la Véga et la Léna, navigables jusqu'aux frontières de la Chine, se jettent dans l'océan Glacial.

Voici pour le point de vue commercial. Au point de vue scientifique, le voyage de Nordenskiold n'a pas une moindre importance. Guidés par lui, ses compagnons, les docteurs Kjellman et Stuxberg, les lieutenants Brusewitz, Bove, Hovgard des marines suédoise, italienne et danoise, le lieutenant Nordqvist de la garde impériale russe, le médecin Almqvist, enfin le lieutenant Palander, commandant de *la Véga* ont accumulé une quantité de travaux suffisante pour illustrer leur nom, même quand il ne serait pas attaché à la découverte du passage du Nord-Est. Le premier volume (le seul paru) de la relation du voyage de *la Véga* nous conduit jusqu'à son hivernage à l'entrée du détroit de Behring; le second nous ramènera en Europe. Pour traduire fidèlement un tel livre, la seule possession de la langue suédoise n'aurait pas été suffisante. M. Charles Rabot et M. Charles Lallemand y joignaient une connaissance des régions polaires acquise par de fréquents et longs séjours en Scandinavie et au Spitzberg. On est donc assuré de l'exactitude de leur version, revue, quant au texte, par M. le colonel Staaf, attaché à l'ambassade de Suède à Paris et dont les passages concernant la zoologie, la botanique et la géologie ont été soigneusement contrôlés, à la demande même des traducteurs, par des professeurs au muséum d'histoire naturelle. E. CH.

Entre deux Océans, *voyages et aventures*, par Lucien Biart. Paris, A. Hennuyer, imprimeur-éditeur, 1883, un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La veine exploitée par M. Jules Verne n'est pas près d'être épuisée, et, sous la rubrique générale : *les Explorations inconnues*, M. Lucien Biart, déjà connu par des ouvrages similaires et lauréat de l'Académie française, avec *Entre deux Océans* inaugure une série.

Quand on examine sur la carte les deux étranglements qui, de chaque côté du Yucatan, servent de point de départ aux grandes presqu'îles américaines, l'idée de mettre en communication l'Océan Atlantique et l'Océan Pacifique en supprimant une des étroites barrières qui les séparent, se présente immédiatement à l'esprit. C'est cette pensée qui était venue à Balboa, aventurier espagnol, un des premiers Européens qui aient contemplé du haut de la Cordillère le faible lien qu'il faudrait rompre. L'idée, alors prématurée, ne pouvait produire aucun résultat, et, pendant quatre cents ans, la question demeura stationnaire. On sait comme elle s'est imposée de nos jours, grâce à l'initiative de M. de Lesseps; mais, pour que cela fût possible, il fallait les progrès immenses réalisés dans toutes les branches de l'activité humaine et les besoins multiples que ces progrès mêmes ont créés. Jusqu'en 1830, le projet d'ouverture d'un passage à travers l'Amérique centrale était resté à l'état de conception vague. Vers cette époque seulement, le fameux Bolivar, devenu président de la Colombie, chargea Lloyd et Falmard de procéder à une étude sérieuse et pratique de la question. Ces ingénieurs proposèrent de construire un chemin de fer réunissant Panama et le rio Trinidad, près de son confluent avec le rio Chagres. Leur mémoire est le premier document connu où soit signalée l'importance de la baie de Limon. En 1843, Garella, ingénieur en chef des mines, fut envoyé dans la contrée par le gouvernement français. Au retour de sa mission, il proposa la création d'un grand port maritime dans la baie de Limon et l'ouverture d'un canal à écluses de ce point à la baie de Panama. Ce canal aurait franchi la Cordillère au moyen d'un tunnel pouvant donner passage aux plus grands navires.

C'est trois années auparavant — alors, dit M. Biard, qu'il n'était question ni du canal de Suez ni de celui de Panama — qu'entrent en scène Warrey et Lacroix, tous deux à la poursuite de la réalisation d'une même idée, la réunion des deux mers, non pas entre Colon et Aspinwall, comme on l'essaye aujourd'hui, mais par l'isthme de Tehuantepec, en utilisant le cours du rio Goatzacoalco.

Cette rivière, qui fut signalée à l'attention de la France en 1831, à la suite d'une désastreuse tentative de colonisation, est remontée par les deux explorateurs, accompagnés l'un par son fils, l'autre par sa fille. L'aventureuse chasseresse a revêtu des habits masculins qui cachent insuffisamment son sexe, car le fils de l'explorateur français, après l'avoir sauvée d'un péril manifeste, s'éprend pour elle d'une vive passion. D'abord rival haineux de Lacroix, l'Américain Warren unit ses efforts aux siens. Ils meurent d'ailleurs tous deux, mais non sans avoir fiancé les deux jeunes gens, qui échappent à grand'peine aux Indiens.

Le roman n'est du reste que le prétexte d'une étude attrayante sur la flore et la faune de l'Amérique centrale; il peut tenir, à ce titre, une très honorable place dans la *Bibliothèque du Magasin des Demoiselles*.

Une remarque toutefois. Il est question quelque part des « lueurs » du soleil. Étant donné que l'action se passe entre les tropiques, il s'agit plutôt vraisemblablement des ardeurs du soleil; c'est dès lors une coquille à faire disparaître. G. S. L.

Rome et ses environs, par P. Joanne. 1 vol. in-32. Paris, Hachette et C^ie^, 1883.

En wagon, en voiture ou sur le paquebot, peu importe au voyageur le format de son guide. Un livre est toujours facile à enfermer dans une valise dont on le tire aisément quand on en a besoin. S'agit-il, au contraire, d'aller à pied, de visiter à pied des monuments, des musées, les environs d'une ville ? C'est alors qu'on apprécie le petit in-32, si commode à glisser dans la poche ! Nous ne pouvons que féliciter M. P. Joanne d'avoir augmenté d'un volume la collection des *Guides-diamant* publiée par Hachette,

mais surtout d'avoir consacré ce nouvel ouvrage à *Rome*, la ville du monde la plus féconde en souvenirs, la plus riche en œuvres d'art, en curiosités de toutes sortes, la ville d'Italie où les voyageurs séjournent le plus longtemps. Ce guide à *Rome* se divise en quatre parties principales : 1° Renseignements préliminaires. 2° Description de Rome, histoire de l'art, divisions de la ville. 3° Description des monuments. 4° Environs de Rome.— Il contient six cents pages, un grand plan, quinze autres plans interfoliés, une carte et cinquante gravures. P. C.

Douze ans en Algérie, de 1830 à 1842, par le docteur Bonnafont. Paris, E. Dentu, éditeur ; in-18, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Le sol de l'Algérie a la propriété d'engendrer, chez quiconque y a mis les pieds, la manie d'écrire et de publier ses impressions. M. d'Ideville, en publiant la biographie du maréchal Bugeaud d'après sa correspondance, a voulu sans doute s'excuser d'être victime de la remarque qu'il énonçait si bien. M. le docteur Bonnafont n'a pas échappé à cette fatalité d'un nouveau genre. Il s'est d'abord fait connaître, en sa qualité d'hygiéniste et d'ethnographe, par divers travaux scientifiques sur notre colonie algérienne, puis il publia la première édition de *Douze ans en Algérie*. La nouvelle édition, qui sort de chez Dentu, est soigneusement corrigée et augmentée d'éléments considérables.

Au début même de l'expédition, M. le docteur Bonnafont s'embarquait pour l'Algérie avec le grade de sous-aide major à l'ambulance de la 3e division, ayant son quartier général à Aix. A peine la flotte démarrait-elle du port de Toulon, le... 1830, qu'aussitôt le brave docteur commençait à tenir registre de tous les événements de sa vie militaire. Les notes, recueillies jour par jour jusqu'à la fin de l'année 1841, ont servi à former le présent volume, dont le mérite incontestable est d'être plus modeste qu'une autobiographie même modeste (chose rare), et plus intéressant qu'une dissertation historique. Que d'anecdotes charmantes parsemées dans le récit de presque toutes les opérations militaires de cette époque, les plus importantes de la conquête et auxquelles le docteur a été si intimement mêlé! Pas un épisode qui ne soit puisé à une source authentique. De préférence, M. Bonnafont narre les faits qui se sont déroulés sous ses yeux. Je n'en citerai qu'un. Le duc d'Orléans, lors de son séjour à Bouffarick, faisait avec beaucoup d'affabilité à tous les officiers, sans distinction de grade, les honneurs de sa tente. Laissons la parole au vieux major : « A table, dit M. Bonnafont, lorsque tous les convives étaient assis, le prince se levait, et, d'un air souriant et en vrai camarade, il faisait ce petit speech : « Messieurs, nous n'avons ici ni spec-« tacles, ni concerts, ni nos femmes, ni nos enfants, « aucune distraction ne nous oblige à sortir; nous pouvons donc dîner lentement, à notre aise, et je vais « vous en donner l'exemple. » Puis, après le dîner, lorsqu'on passait sous la tente qui servait de fumoir, le chef s'effaçait, le prince n'était plus qu'un aimable amphytrion causant familièrement avec ses convives et leur racontant des histoires. Un soir pourtant, on parla politique, et la conversation s'étant un peu animée à propos de quelques événements qui venaient de se passer en Espagne, voici les paroles qu'il prononça et que j'ai écrites aussitôt : « Messieurs, la « France est la terre classique des révolutions ; mais « je déclare que si le duc d'Orléans assiste jamais à « l'une d'elles, il se fera tuer ou il tuera les autres; « *car tout gouvernement, quel qu'il soit, représentant « l'ordre, a le droit et le devoir de se défendre.* » Certains esprits regretteront de n'avoir point connu à temps cette phrase : ils n'eussent pas manqué de s'en servir, dans une occasion toute récente, contre les princes de la famille d'Orléans.

Il faut avouer que malgré le nombre infini d'histoires, de relations, de souvenirs qui ont été publiés sur l'Algérie depuis sa conquête, ce livre, *Douze ans en Algérie*, conservera toujours un regain d'intérêt. M. Bonnafont s'attire la sympathie du lecteur par sa bonhomie de soldat bricolant des historiettes pour le bivouac et surtout par son chauvinisme français.

L. B.

De Rochefort à Cayenne, *scènes de la vie maritime.* Journal du capitaine de l'*Économe*, par M. Jules de Crisenoy, illustré par M. Pierre de Crisenoy, peintre de la marine. Un vol. in-8° ; Paris, 1883, Berger-Levrault et Cie, éditeurs.

Bien que la grande guerre soit la raison d'être des armées, elle arrive à ne constituer, de notre temps, pour elles-mêmes, qu'une véritable exception. Voilà pourquoi les relations de batailles ou l'exposé stratégique d'une campagne en apprennent moins sur la vie militaire que tel récit de bivouac, tel souvenir de caserne, ou même que les notes bénévoles de l'auteur des *Volontaires d'un an*. Au point de vue de la vie du marin, le journal de bord que publie M. Jules de Crisenoy peut être assimilé aux ouvrages épisodiques, modestes mais utiles, qu'il faut consulter pour savoir à quoi s'en tenir sur l'existence normale *vraie* de nos troupiers et de leurs chefs de file. Il ne s'agit, en somme, que d'une traversée de quarante-cinq jours, accomplie dans des parages bien connus, sans accident sérieux, mais non sans incident. Or, en pareille matière, les incidents sont tout. Pour le marin, isolé sur quelques planches au milieu d'un océan qui paraît sans limites, un rien prend des proportions considérables, et, chose extraordinaire, le lecteur s'identifie tellement avec le narrateur qu'il prend à de semblables riens, dès les premières pages, un intérêt également grand. M. de Crisenoy entrecoupe du reste son récit par des digressions dont ses voyages antérieurs lui fournissent les éléments. La mort récente de M. Delaplace, le brave commandant du *Saint-Laurent*, rend particulièrement émouvante, par suite de l'analogie des deux situations, la perte de l'officier des montres de *la Zénobie*.

Quoique le style ne soit pas celui d'un écrivain de

profession, l'ouvrage est d'une lecture agréable. Sa valeur est du reste presque doublée par les illustrations nombreuses et absolument nouvelles qui accompagnent le texte. La mâture, le gréement, les bastingages, la coque, les aménagements intérieurs, le sens de la marche, les aspects du navire, et en particulier des voiles, selon qu'on stoppe, qu'on vire de bord ou qu'on court vent arrière, le panorama des côtes et des ports visités, mille autres aspects ou de simples détails sont indiqués avec une exactitude bien rare, si l'on excepte la gravure placée en regard de la page 200. Les deux navires qui y sont figurés, surpris par une tornade, mis en présence d'une superbe « trombe », feraient bien, que diable! de carguer leurs voiles. C'est à M. Pierre de Crisenoy seul que cette observation s'adresse.

La carte hydrographique et marine qui se trouve à la fin du volume permet d'apprécier le régime fluvial de notre colonie de Cayenne et de relever point par point la route suivie par l'*Économe* à travers l'Atlantique. Cet appendice n'est pas superflu. G. S. L.

Châlon-sur-Saône pittoresque et démoli, *Environs et légendes à l'eau-forte à la plume,* par Jules Chevrier, directeur du musée, vice-président de la Société d'histoire et d'archéologie. Introduction par M. Léopold Niepce, président de la Société littéraire de Lyon. Postface du docteur Abel Jeandet, bibliothécaire-archiviste de la ville de Mâcon. Paris, A. Quantin, 1883; gr. in-4°. — Prix : 50 francs.

C'est un de ces livres comme la maison Quantin aime à en éditer, livre de luxe et d'érudition, de fantaisie et de goût. Il est fait pour plaire également au bibliophile, à l'artiste et à l'antiquaire; mais les deux premiers surtout seront bien partagés. « J'ai voulu, dit l'auteur, sauver des choses qui ne s'emmagasinent pas : des pignons et des coins de rue, des tours et des ruelles, des ponts et des bastions, des profils du temps passé, des costumes et des usages qui se perdent. C'est là une sorte de curiosité assez difficile à enserrer dans les vitrines d'un collectionneur, mais à laquelle je trouve une haute saveur et des droits non moins grands qu'à tous les plus beaux bibelots. » Personne ne le contredira. Il a, du reste, rempli son programme d'une manière charmante, et, en feuilletant les larges pages sonores de ce beau livre, toutes semées de croquis et de grandes eaux-fortes pittoresques, de sentiment juste, d'allure libre et de ton chaud, on se prend à regretter de savoir que M. Chevrier en a deux ou trois fois autant dans son portefeuille qu'il n'a pas jugé à propos de nous donner. Mais ce regret est une espérance, car il nous laisse entrevoir que, quelque jour, il videra son trésor devant nous.

Le texte est fort intéressant, bien qu'il ne soit, selon moi, que l'accessoire et comme la légende au bas d'une image. On a voulu éviter surtout la lourdeur et l'air savantasse, ce qui n'exclut nullement, d'ailleurs, l'abondance des renseignements et la sûreté de l'érudition. Pour rendre celle-ci plus aimable encore, outre les vieilles légendes du pays, l'auteur a soin d'entremêler à ses descriptions et à ses souvenirs historiques des sonnets, de petites pièces de vers, le plus souvent de son ami, M. Fertiault, dont on a pu naguère apprécier le talent dans *les Amoureux du Livre*. Ce n'est ni un poète de haut vol ni un ciseleur de vers bien raffiné, mais il ne manque pas d'esprit, et sa négligence souriante n'est pas sans charmes. Sa prose aussi a bien ses négligences, et moins heureuses que celles des vers, je l'aime. Ceci dit pour l'acquit de ma conscience de critique, je me garderai bien d'insister. Si l'on veut du style, les eaux-fortes en ont assez pour contenter les plus délicats.

Ce splendide volume n'a été tiré qu'à trois cents exemplaires. A tous ses autres attraits il va joindre celui de la rareté. Tant mieux pour les favorisés qui le possèdent dès la première heure. Tant mieux aussi pour ceux qui, après l'avoir guetté longtemps, le saisiront au passage dans quelque vente publique, et, avec la joie de la possession, goûteront celle de la lutte et de la victoire. B.-H. G.

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

Les Heures gothiques et la littérature pieuse aux XV^e^ et XVI^e^ siècles, par Félix Soleil. Rouen, E. Augé, 1882; in-8°.

Que les bibliophiles se hâtent, s'ils veulent acquérir ce livre curieux au double point de vue historique et typographique. Fort peu de bibliothèques sont destinées à le voir prendre place sur leurs rayons et beaucoup à le regretter! Tiré à trois cents exemplaires, dont deux cent quarante seulement dans le commerce, un tel ouvrage ne peut tarder à devenir extrêmement rare : on sait que les livres d'heures offrent un intérêt considérable au point du vue de l'histoire du costume et de l'ameublement de nos ancêtres. Ils repro-

duisent même une foule de scènes de mœurs. Dans son introduction courte, mais précise, l'auteur résume l'histoire de ces livres et décrit la manière dont ils sont composés : « On y trouve sept parties, savoir : 1° L'*Almanach*, ou table des fêtes mobiles; 2° le *Calendrier*; 3° les *Évangiles* et la *Passion*; 4° les *Heures* proprement dites *de la Vierge Marie, de la Croix* et *du Saint-Esprit*; 5° les *Psaumes de la pénitence*; 6° les *Vigiles des morts*; 7° les *Prières diverses*. — Chacune de ces parties renferme généralement une ou plusieurs grandes planches en rapport avec l'office qu'elles accompagnent. »

Les *Heures* les plus justement célèbres sont celles de Simon Vostre. M. Félix Soleil en décrit deux exemplaires. Examinons celui qui a pour titre : « *Horœ Christifere Virginis Mariæ, secundum usum romanum...* » Toutes les parties, texte et gravures, en sont scrupuleusement passées en revue. Voici d'abord la marque du libraire; son *écu* suspendu à un arbre, retenu par deux léopards et entouré d'amours se jouant au milieu de rinceaux fleuris; voici l'*Almanach* suivi de l'inévitable *homme anatomique* dont les viscères correspondent avec le ciel. On sait que cette allégorie repose sur la croyance, autrefois répandue, que les différentes parties du corps humain étaient en rapport avec les astres. Vient ensuite le *Calendrier*, dont la bordure latérale extérieure renferme douze quatrains relatifs aux mois de l'année.

Dans la troisième partie figurent les quatre évangélistes avec leurs attributs respectifs. Il y est spécialement traité de la Passion, et les bordures latérales des pages contiennent l'histoire de Joseph en vingt-sept petits sujets. Citons deux des strophes naïves qui expliquent l'ornementation :

. . . . . .
La robe Joseph dessirèrent;
Ung chevreul ont occis de fait,
Du sang la robe ensanglantèrent;
Ceste traison machinèrent
Pour cuider couvrir leur mesfait.

Jacob, qui son filz tant ayma,
Fut adverti de ce meschief;
Quant le cas on luy résuma,
S'escria : fera pessima (*sic*)
A dévoré mon filz Joseph.
. . . . . .

Mais ce ne sont là que des préliminaires. Les *Heures de la Vierge*, proprement dites, ne commencent qu'avec la quatrième partie dont les gravures les plus importantes représentent : 1° la sibylle tiburtine annonçant à l'empereur Auguste la naissance du Christ : « L'empereur est à genoux devant la sibylle magnifiquement vêtue, qui lui montre du doigt le ciel où apparaît la Vierge portant dans ses bras l'enfant Jésus. » 2° la naissance du Messie. Cette dernière gravure a pour cadre le portique d'un superbe palais italien. La Vierge est à genoux devant l'enfant Jésus. Saint Joseph se tient debout derrière elle et, conformément à la tradition, l'artiste a fait figurer le bœuf et l'âne dans son dessin.

Les *Psaumes de la pénitence* sont précédés de deux gravures consacrées à la vie de David, le roi-prophète. Dans les bordures se trouve l'histoire de Suzanne et la parabole de l'Enfant prodigue, en strophes de cinq vers.

Deux grandes planches, dans les *Vigiles des morts* : la Résurrection de Lazare et Job sur son fumier. Les bordures latérales contiennent une série de huitains curieux adressés au pape, au roi, à l'archevêque, etc.

La dernière partie, composée des *Prières diverses* et des *Oraisons aux plus grands saints*, doit surtout son originalité aux *Triomphes de César* qui se déroulent en une suite de vingt-quatre gravures accompagnées d'explications en prose française.

Mais il ne faut pas croire que M. Soleil se soit contenté de décrire froidement, comme nous venons de le faire, le chef-d'œuvre de Simon Vostre et les cinq autres livres d'heures. La place nous a manqué pour le suivre dans ses intéressants rapprochements, dans ses citations tirées de la *Légende dorée*, des œuvres de Gabriel Barlette, Michel Menot, Lecoy de la Marche, etc. D'ailleurs, il suffira d'un coup d'œil jeté à la dernière page, sur la liste des ouvrages compulsés par l'auteur, pour avoir une idée de la conscience qu'il a mise dans son travail.

Enfin vingt-quatre reproductions, fac-similés, six dessins originaux de Duplais-Destouches et un grand nombre de vieilles pièces du temps reproduites en caractères gothiques font de ce volume une excellente édition de bibliophile. P. C.

Le Livre des Têtes de bois ; un beau volume in-8° orné de dessins et d'eaux-fortes ; Paris, librairie Charpentier.

Il faut le voir pour le croire !
Allez donc le voir ! Allez donc le voir !
Il vous épatera, bourgeois,
L'invalide à la tête de bois !

Ainsi chantait, un beau soir de l'année 1874, M. Ferdinand Attendu, à la fin d'un dîner périodique qui réunissait MM. Ed. Sylvin, du journal *le Siècle*, Jean Dolent, Eug. Millet, Édouard Stern, A. Valabrègue, Maupassant, Hennique, le comte d'Osmoy, etc. Il l'avait si bien chantée, cette chanson, M. Attendu, qu'on la lui demanda aux dîners suivants. Bref, le succès fut tel que les habitués de ces réunions ne s'abordèrent plus qu'en se disant : Venez-vous au prochain dîner de la *Tête de bois* ? Le nom resta.

La pensée de faire un livre en commun devait naturellement venir à la pensée de convives qu'intéresse autant, si ce n'est plus, une brillante discussion littéraire qu'un menu savamment combiné. De là ce livre des *Têtes de bois*. Détail intéressant : l'ouvrage a été fait entièrement par des *têtes de bois*.

Non seulement la partie littéraire, artistique ou musicale est l'œuvre de *têtes de bois*, mais aussi la partie matérielle. *Tête de bois*, l'imprimeur Bardin ; *tête de bois*, Gillot qui a gravé les dessins originaux ;

têtes de bois, le brocheur et le relieur; *tête de bois* enfin, l'éditeur Charpentier.

Le livre contient trente-trois nouvelles ou pièces de vers. Nous omettons à dessein la très spirituelle préface signée Saint-Juirs, à laquelle nous avons emprunté les détails qui précèdent. De ces nouvelles, il y en a deux, l'une de M. Hennique : *les Funérailles de Francine Cloarec*, et l'autre de M. Guy de Maupassant, extraite de son roman *Une Vie*, qui ont été analysées ici même; nous n'en parlerons donc pas.

Il y a de nombreux « naturalistes » chez les *Têtes de bois;* le style de ces écrivains est toujours travaillé, tourmenté; on y sent l'effort et la recherche de l'étrange. En voici une preuve. Lisez la nouvelle de M. Hennique : *Un petit homme*. C'est l'histoire d'un pauvre petit garçon, Jules, qui, choyé par sa mère, puis rebuté quand il lui vient une sœur, se noie de chagrin. « Quelques hommes *établis* et robustes, dit M. Hennique, lui tiraient les oreilles (à Jules) chaque fois qu'ils le rencontraient. » Pourquoi *établis* ? Robustes, nous comprenons : ils devaient, ces hommes, faire d'autant plus de mal à l'enfant, mais *établis*, pourquoi ? Cette épithète ajoute-t-elle quelque chose? Nous ne le croyons pas. Et plus loin : « Jules ne devenait pas plus loquace. Quant à moi, malgré mon aspect taciturne et la *sueur qui m'inondait*, je jouissais de ma liberté. » Que fait ici cette sueur qui n'empêche pas de jouir de la liberté ? M. Hennique, qui a un talent réel, ne devrait pas laisser passer de pareilles incorrections. Nous aimons encore moins une des nouvelles suivantes : *Denise*, écrite par M. Paul Alexis, autre écrivain de grand mérite, dans un style qui rappelle quelque peu celui des télégraphistes.

Que MM. Alexis et Hennique nous pardonnent ces critiques, mais si nous nous sommes particulièrement attachés à leurs œuvres, c'est qu'ils sont les représentants les plus directs d'une nouvelle école dont les élèves, loin d'avoir leurs qualités, s'empressent d'imiter et d'exagérer les défauts.

Aux amateurs de curiosités littéraires nous recommanderons la lecture de documents intéressants sur Murger et Glatigny, dus à MM. Bespus et F. Frank.

La poésie est représentée chez les *Têtes de bois* par MM. Valabrègue, Mérat, Nardin, Frank, A. Lemoyne, d'Osmoy, Duvauchel, Jules Gaillard, Montégut et de Beaulieu. Une des pièces les mieux venues est, à notre avis, celle de M. Frank : *Amours fleuries*.

Ajoutons que le volume est illustré de treize dessins, dont un de Henner, et de seize eaux-fortes parmi lesquelles on remarque celle de M. Dardoize, *tête de bois* honoraire, comme M. Henner.

Au point de vue typographique, l'ouvrage est d'une parfaite exécution. Nous en conseillons l'acquisition aux curieux du livre, qui le placeront à côté de ceux précédemment édités par les Sociétés des *Amis des Livres*, de la *Soupe aux Choux* et des *Chevaliers du gai loisir*.

Henri Estienne. — *Deux Dialogues du nouveau langage français italianizé, et autrement desguizé, principalement entre les courtisans de ce temps.* — Réimpression d'après l'édition originale et unique de l'auteur (1578). — Paris, Is. Liseux et Théoph. Belin. 2 vol. in-8°.

M. Isidore Liseux vient de rendre aux curieux de notre ancienne langue française un service signalé, en leur offrant une nouvelle édition d'un ouvrage extrêmement rare, sinon introuvable; ce n'est, en effet, qu'à des intervalles de moins en moins fréquents que l'on en voit passer quelque exemplaire dans les catalogues de ventes importantes; et encore sont-ce généralement des exemplaires de luxe, offerts aux bibliophiles, mais dont le prix est peu abordable aux érudits qui recherchent surtout des livres de travail, des outils. La nouvelle édition de M. Liseux est précédée d'une utile préface de M. Alcide Bonneau, et suivie d'un index des mots et locutions remarquables; à ces additions près, elle est absolument identique avec l'édition originale et ne se distingue de celle de 1583 que par des différences très peu nombreuses et d'ailleurs insignifiantes; nous pouvons le dire en toute assurance, après avoir soigneusement collationné un grand nombre de passages au hasard dans les deux éditions.

Après avoir publié, avec un égal soin, *les Deux Dialogues* et *l'Apologie pour Hérodote*, M. Liseux nous doit un troisième ouvrage d'Henri Estienne : *la Précellence du langage françois;* M. Léon Feugère en a bien donné, à la librairie Delalain, une réimpression; mais elle est presque aussi difficile à trouver que l'édition originale. Quant au traité de la *Conformité du françois avec le grec*, aussi réimprimé par M. Feugère et également épuisé, nous le réclamerions volontiers aussi : mais trouverait-il assez d'acheteurs, et le consciencieux éditeur ne courrait-il pas le risque de se faire, à ses dépens, le fournisseur des érudits ?

Laissons là ces vœux, et nous en tenons à ce que nous avons.

La réimpression des *Deux Dialogues du nouveau langage françois italianizé* a copié, comme nous l'avons dit, mot pour mot, lettre pour lettre, l'édition originale; elle a même conservé la confusion des *i* et des *j*, des *u* et des *v* que plusieurs éditeurs modernes, même les plus exacts, ont pris le soin de distinguer. Avant que les études sur les patois aient été poussées aussi loin qu'elles le sont, on pouvait regarder ce soin comme exagéré; nous nous sommes converti au procédé de ceux qui s'y soumettent. Comment, en effet, si l'on écrit *je* au lieu de *ie, avec* pour *auec*, ou *couver* pour *couer* s'expliquer qu'en Vendée on dise *ie veux* pour *je veux*, en Anjou *aué* pour *avé* (avec) et *des œufs coués* pour *des œufs couvés*? Nous soutenons, presque contre l'éditeur lui-même, prêt à sourire de son scrupule, la nécessité de faire ce qu'il a fait.

S'il existe une différence entre les éditions anciennes et celle de M. Liseux, il faut la chercher uniquement

dans la beauté du papier, la commodité du format, la disposition du texte. Ainsi, par exemple, l'édition de 1583, que nous avons sous les yeux, est un tout petit volume in-16, imprimé en caractères très fins, avec les lignes très serrées, toutes se suivant, sans alinéa : la lecture en est extrêmement pénible et fatigante. M. Liseux a réparti l'ouvrage en deux volumes in-8°; belles marges, lignes courtes, caractères très lisibles, le dialogue coupé par alinéa à chaque réplique des interlocuteurs.

Dans sa préface, après nous avoir dit quel travers de la mode Henri Estienne s'était proposé de combattre, M. Bonneau nous montre l'auteur visant, comme plus tard Mlle de Gournay, et dans le même sentiment patriotique, à faire valoir toutes les ressources, mais les ressources seules de notre langue. A quoi bon faire aux Italiens des emprunts, si nous sommes plus riches qu'eux? La *première volte* vaut-elle mieux que la *première fois?* Une *grosse intrade* est-elle préférable à un *gros revenu?* Non, assurément; et ainsi de mille autres. Gardons, gardons avec un soin jaloux l'héritage de nos pères; ne le laissons envahir par l'étranger que s'il nous apporte des richesses qui s'ajoutent aux nôtres, et non qui les remplacent ou les corrompent.

Rien n'est plus étrange que le langage prêté à Philansone, le beau parleur *italianisé;* le jargon bizarre des Précieuses en peut, dans un autre genre, donner une idée. Mais H. Estienne, Molière et Saumaise, qui ont eu raison de bafouer un insupportable travers, en ont singulièrement outré le ridicule, et l'on ne trouverait pas plus dans les ouvrages contemporains d'Henri Estienne, même chez les auteurs les plus entachés d'italianisme, des phrases semblables à celles qu'il cite, qu'on ne trouverait dans les écrits des précieux et précieuses le jargon condamné par Molière, et dont Saumaise a fait le lexique.

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'Italie nous a prêté un grand nombre de mots et de locutions; mais nous les lui avons bien rendus, et avec usure : on peut s'en convaincre en lisant les journaux italiens, dont il serait difficile de rencontrer un numéro qui n'eût pas au moins cinq ou six mots français imprimés à part, en italiques; d'autres témoignages sont encore plus décisifs : nous voulons parler de deux ouvrages spéciaux, que les curieux nous sauront gré de leur indiquer: d'abord le *Dizionario delle voci guaste o nuove, e più de francesismi introdotti nelle lingue militari d'Italia, di Mariano d'Ayala;* 1 vol. in-18, Torino, 1853; puis *Il Gallicismo in Italia, da Vincenzo Nicotra*; 1 vol. gr. in-8°; Catania, 1880. Qu'on les lise : c'est la réponse du berger à la bergère.

CH. L. L.

Poésies de Gresset, avec la notice bio-bibliographique, par L. Derôme. Paris, A. Quantin, 1 vol. in-8°. — Prix : 10 francs.

La *Collection des petits poètes du* XVIIIe *siècle,* publiée sous les auspices de la maison Quantin, vient de s'enrichir d'un volume nouveau. Ce sont les *Œuvres choisies* de Gresset. L'auteur de *Vert-Vert* et du *Méchant* n'est peut-être pas le plus grand poète de son temps; il en est le plus célèbre, le plus délicat, le plus aimé. On l'a autant lu que Voltaire. L'école romantique l'avait un peu rejeté dans l'ombre; on ne l'avait pas édité depuis une cinquantaine d'années. Ses œuvres charmantes avaient en quelque sorte disparu de la circulation.

Cette nouvelle édition des *Œuvres choisies* est spécialement destinée aux amateurs de beaux livres. Elle est imprimée en caractères elzéviriens sur papier de luxe, ornée d'un portrait à l'eau-forte du poète et précédée d'une introduction étendue, pleine de faits inédits relatifs à la vie de Gresset, et due à la plume autorisée de M. L. Derôme, qui a réuni pour la première fois les éléments d'une bibliographie authentique des éditions originales des principales œuvres de Gresset.

Ce volume, comme les précédents, est admirablement édité, avec en-tête, culs-de-lampe à l'eau-forte, vignettes, etc. Il fait grand honneur au goût de l'éditeur Quantin.

L'Art national, *étude sur l'Histoire de l'Art en France,* par Henri Du Cleusiou, t. II. Les Francs, les Byzantins, l'Art ogival. Paris, A. Levasseur, éditeur. 1 vol. grand in-8° de 680 p. — Prix : 40 francs.

C'est en décembre 1881 que parut le tome premier de cet ouvrage colossal, si héroïquement entrepris par Henri Du Cleusiou; car il y a un véritable héroïsme à affronter sans désespérer de ses forces une entreprise aussi lourde et un labeur de si longue haleine. En rendant compte sommairement dans notre Revue des livres d'étrennes de la seconde année du *Livre,* nous faisions certaines observations critiques sur l'ornementation artistique de cet ouvrage. Ce tome deuxième est, à ce point de vue, infiniment supérieur à son aîné. Les chromolithographies sont fort heureusement réussies et toutes les vignettes du texte très soignées et d'un beau tirage. L'auteur embrasse dans ce volume les époques mérovingienne, carlovingienne, byzantine; il aborde les clunisiens et s'arrête à la Renaissance du XIIIe siècle. Il est intéressant de le suivre à la cour d'un roi mérovingien, de regarder avec lui les armes, les costumes, les bijoux, trônes et couronnes des maisons de France, de passer en sa compagnie au règne de Charlemagne, d'apprendre l'architecture du temps, le style des meubles et des joyaux, de s'initier à l'ornementation carlovingienne, à la céramique et à l'orfèvrerie.

Toute cette partie est savamment et clairement traitée, et l'on est amené à saisir malgré soi la transition que nous ménage le jeune historien d'art, lorsqu'il arrive à traiter des premiers Capétiens, des « monstres » dans les sculptures des cathédrales, dans les manuscrits et les meubles, de l'art national en Auvergne, de la statuaire au XIe siècle, des châteaux féodaux, des armes et costumes de la noblesse et du peuple.

Déjà nous voici aux croisades, à l'anéantissement

du byzantinisme, à l'art proprement dit du XII^e^ siècle, et le lecteur n'éprouve aucune lassitude à clore la lecture de ce volume dans les émerveillements de l'art ogival, des peintures, vitraux, maisons civiles et religieuses du XIII^e^ siècle. *L'Art national*, de Henri Du Cleusiou est un remarquable monument élevé à l'art français. Il faut encourager de si belles entreprises, qui font non moins d'honneur à l'érudit et courageux auteur qu'à l'actif et ingénieux éditeur. O.

MEMENTO

M. Germain Bapst vient de faire imprimer chez A. Lahure un superbe ouvrage non destiné au commerce, mais seulement aux amis du jeune érudit et à ses confrères de la Société *les Amis des Livres*. Ce livre, qui sera rarissime, est intitulé : **Inventaire de Marie-Josèphe de Saxe, Dauphine de France.** C'est un petit in-4° précédé d'un portrait de la Dauphine d'après de La Tour. Cet inventaire est une copie de l'original qui se trouve aux Archives nationales. Il a paru curieux au publicateur d'y joindre les détails de la corbeille de la Dauphine et en même temps l'état de distribution des présents de la même corbeille.

Cet ouvrage, tiré à très petit nombre sur papier de Hollande, est une merveille typographique, en beaux caractères neufs, avec un luxe de marges qui n'est pas exagéré.

Nous avons donné dernièrement des extraits de lettres de Balzac et d'Eugène Sue dans notre chronique rétrospective du *Livre*, en indiquant la belle publication de Philippe Burty : **F. D. Froment-Meurice, argentier de la Ville,** 1802-1855, qui devait paraître chez Jonaust.

Ce beau volume vient de voir le jour (bien qu'il ne soit pas destiné au commerce, croyons-nous); c'est un magistral in-4° de près de cent pages, sur papier vergé de Hollande, avec de belles eaux-fortes de Buhot, Jacquemart, Greux, Gaucherel, Courtry et Boilvin, et des dessins dans le texte, le tout représentant les principaux chefs-d'œuvre du maître-argentier ; un index des noms cités termine l'ouvrage, qui restera une des monographies les plus curieuses d'un des artistes les plus intéressants du siècle et fera *ad posteros* le plus grand honneur à notre collaborateur et ami Philippe Burty.

Bibliophiles ! guettez ce livre dans les ventes !

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'Académie a décerné le prix Lambert, en le partageant entre M. Jules Levallois, pour ses ouvrages de critique littéraire, et M. Pontsevrez pour ses volumes de poésie *Au Temps des Feuilles* et *La Vie mauvaise*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 25 mai.

Elle n'a pas eu lieu par suite du décès de M. Laboulaye.

Séance du 1er juin.

Lectures. — Lenormant : Mémoire sur une exploration archéologique dans l'Italie méridionale. — Masqueray : Voyage de l'empereur Hadrien en Afrique. — Harisse : Découverte entre les années 1500 et 1502 du littoral des États-Unis, du côté de l'Atlantique.

Ouvrages présentés : *Revue de numismatique.* — Darmesteter : *Traduction du Zend-Avesta* (T. II). — J. Taylor : *The alphabet.* — Vuitry : *Études sur le régime financier de la France avant la Révolution de 1789 ; Philippe le Bel et ses trois fils ; les trois premiers Valois.* — Rey : *Les colonies franques de Syrie aux XIIe et XIIIe siècles.* — De Marsy : *Fragment d'un cartulaire de l'ordre de Saint-Lazare en Terre-Sainte.* — Brièle: *Collection de documents pour servir à l'histoire des Hôpitaux de Paris* (T. II). — Niepce: *Le Grand Prieuré d'Auvergne.* — Cabié et Mazens : *Cartulaire et divers actes des Alaman, des de Lautrec et des de Lévis.*

Séance du 15 juin.

Ouvrages présentés. — Houssaye : *Nombre des citoyens d'Athènes au Ve siècle avant l'ère chrétienne.*— De Nolhac : *Lettres de Joachim du Bellay.* — C. de la Croix : *Mémoire archéologique sur les découvertes d'Herbord, dites de Janxay.* — Darmesteter : *Études iraniennes.* — Courajod : Brochures sur l'histoire de l'art de la Renaissance.

D'après le rapport qui vient d'être fait à l'Académie par M. Gaston Pâris sur le concours Gobert de cette année, pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, la Commission a maintenu pour 1883 les prix décernés l'année dernière, dans l'ordre suivant :

1° A M. Paul Violet, le 1er prix, pour son ouvrage en 2 volumes, sur *les établissements de Saint-Louis*, accompagnés des textes primitifs et des textes dérivés.

Le prix est de la valeur de près de *dix mille francs.*

2° A M. Frédéric Godefroy, le 2e prix, pour son *Dictionnaire de l'ancienne langue française* et de tous les dialectes du IXe au XVe siècle, tome Ier.

La valeur de ce prix est de la dixième partie de celle du premier.

Dans la même séance, le prix Stanislas Julien (1,500 fr.), destiné à un ouvrage sur la Chine, a été donné à M. Jametel, auteur d'un livre bien particulier dans son genre : l'*Encre de Chine, d'après des documents chinois.*

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 26 mai.

Ouvrages présentés. — L. Say, Lanjalley et Foyot : *Dictionnaire des finances.* — Zeller : *L'Italie et la Renaissance, politique, lettres et arts.* — Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection de deux correspondants pour la section d'histoire, un correspondant étranger et un correspondant français.

Pour l'étranger étaient présentés, en première ligne, MM. Vaitz et Froude ; en deuxième ligne, MM. Stubbs et Freemann. M. Vaitz, professeur à l'université de Berlin, a été élu par 24 voix sur 29 votants.

Pour la France, ont été présentés, en première ligne, MM. Belot et Reynald ; en deuxième ligne, MM. A. Babeau et La Grèze. M. Belot a été élu par 25 voix sur 30 votants.

Séance du 2 juin.

Ouvrages présentés. — Marjolin : *Bulletin de la Société protectrice de l'enfance.* — Sickenga : *Histoire des impôts hollandais depuis 1810.*

Lectures. — Magy : La morale évolutionniste. — Ravaisson : La vie future, opinions, coutumes et monuments de l'antiquité.

Séance du 9 juin.

Ouvrages présentés. — Dr Dechamber : *Le Médecin dévoué, privé et public.* — Prost : *Les Arts et les Sciences occultes au XVIe siècle ; Corneille Agrippa, sa vie et ses œuvres.*

Lecture. — Duruy : Situation de l'empire romain vers le milieu du IIIe siècle.

Séance du 16 juin.

Ouvrages présentés. — Picot : *Répertoire des Travaux historiques.* — Ribot : *Les Maladies de la Volonté.*

Lecture. — Levêque : Limites psychologiques de l'expression instrumentale.

L'Académie, dans une de ses dernières séances, a entendu le rapport fait par la section d'économie politique, sur le concours du prix du budget, dont le sujet était : *La main-d'œuvre et son prix.*

Les mémoires envoyés ayant été reconnus insuffisants, le prix n'a pas été décerné, et l'Académie, vu l'importance du sujet, le remet au concours pour l'année 1885.

L'Académie des sciences morales et politiques vient de proroger le prix Félix de Beaujour, de la valeur de 5,000 francs, au 31 décembre 1885.

Le sujet proposé est : « De l'indulgence. Rechercher les causes qui ont pu l'atténuer ou l'aggraver : les raisons de sa persistance depuis le XVIe siècle jusqu'en 1789 ; l'influence que les progrès de la richesse et les changements survenus dans les institutions politiques, économiques et charitables ont pu exercer sur la diminution ou sur l'accroissement de la misère. »

COLLÈGE DE FRANCE.

A la suite des présentations faites par l'assemblée des professeurs du Collège de France, M. Ernest Renan, membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a été nommé administrateur du Collège de France pour une période de trois ans, en remplacement de M. Laboulaye, décédé.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

L'Académie des jeux floraux a élu, vendredi, M. Louis de Malafosse mainteneur en remplacement de M. de la Bouillerie, décédé.

Dans la même séance, l'Académie a décerné, à l'unanimité, des lettres de maîtrise à M. Henri de Bornier.

La société des études historiques ouvre, pour 1885, un concours dont voici le sujet : *Histoire de la musique dramatique en France, depuis le commencement du XVIIe siècle jusqu'en 1870.* Le prix est de 1,000 francs. Délai : 15 novembre 1884.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

La bibliothèque de l'Institut de France, déjà si riche en précieux manuscrits, vient encore d'augmenter ses collections par le legs que lui a fait M. Mohl, décédé, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Les documents laissés par le savant orientaliste sont des plus rares sous le rapport de la linguistique.

On connaît le vœu émis par M. Jules Roche à la commission des bibliothèques populaires, tendant à exclure du catalogue que dresse cette commission la Bible et tout autre livre de controverse religieuse pouvant, à quelque titre que ce soit, fausser ou passionner l'opinion.

La commission vient de trancher la question :

Au lieu d'un catalogue unique, où puiseront les bibliothèques populaires, elle en dressera deux ; de l'un seront exclus tous les ouvrages visés par M. Jules Roche ; dans le second, au contraire, ces ouvrages trouveront leur place dans une certaine mesure.

Chaque livre, après examen, sera classé à ce titre dans l'un ou l'autre catalogue.

M. le baron Ch. Davillier a légué à la Bibliothèque nationale ses livres et manuscrits.

La commission centrale des bibliothèques populaires de Paris et du département de la Seine s'est réunie au mois de juin, sous la présidence de M. de Hérédia, député, pour examiner la proposition de l'administration tendant à employer le montant d'un legs de 200,000 francs, fait par M. Forney à la ville de Paris, à la création d'une bibliothèque populaire industrielle, qui serait installée dans un local dépendant de l'école communale de la rue Titon (XIe arr.).

Après discussion, la commission a émis un avis favorable à l'adoption de cette proposition.

PUBLICATIONS NOUVELLES

On annonce un nouveau volume de M. Siméon Luce : *la Mission de Jeanne d'Arc étudiée dans ses origines.*

Il vient de paraître un ouvrage anglais intitulé *Échos de l'ancien Calcutta*, où l'on trouve de curieux détails sur la jeunesse de Mme de Talleyrand.

M. Mac Gregor, de Glascow, publie à 250 exemplaires une édition des œuvres complètes de Graham, l'écrivain le plus populaire de *chapbooks* écossais au XVIIIe siècle. — Cette édition aura deux volumes et sera précédée d'une introduction biographique et bibliographique sur Graham et d'une histoire de la littérature populaire en Écosse.

Dans une lettre adressée à M. Monselet, Mme Michelet annonce qu'elle imprime en ce moment un volume qui donnera la vie de son mari, de sa naissance à son entrée dans l'Université. Mme Michelet en a trouvé l'histoire faite à bâtons rompus dans les papiers que Michelet lui a légués.

Toutes ces notes éparses, réunies et mises à leur date, composent des *Mémoires* de grande valeur.

M. Pallain va faire paraître chez Plon un nouveau volume intitulé *Talleyrand, sa mission en Angleterre (1792) et ses rapports au Directoire.*

M. Henri Graux va faire paraître, réunis en un volume, les articles que son fils, Charles Graux, avait publiés dans la *Revue critique* dont il était le directeur.

Le P. Ingold, qui vient de terminer son *Essai de bibliographie oratorienne*, prépare une *Histoire littéraire de la congrégation de l'Oratoire.*

La *Société des anciens textes français* a en ce moment huit ouvrages en cours d'impression. En voici la liste : *l'Évangile de Nicodème; l'Amant rendu cordelier; Raoul de Cambrai; Eustache Deschamps* (t. III); *les Miracles de Notre-Dame* (t. VI); *la Mort d'Aymeri de Narbonne; les Œuvres poétiques de Philippe de Beaumanoir;* et le *Mystère du Viel Testament* (t. IV).

M. Eugène Veuillot, après un rapide examen des papiers de son frère, annonce comme devant paraître prochainement : Deux volumes d'*Œuvres inédites;* deux volumes de *Derniers mélanges*; deux volumes de *Correspondance.*

M. Constans s'occupe d'une *Chrestomathie de l'ancien français*, que doit publier la maison Vieweg, à Paris.

NOUVELLES DIVERSES

D'après un almanach officiel publié par le gouvernement turc, il a paru en 1882, en Turquie, 198 livres, dont 98 en langue turque, 56 en grec, 12 en arménien, 6 en bulgare et 6 en hébreu.

La *Revue politique et littéraire* a relevé dans l'*Academy* la notice suivante : « Un roman nouveau, intitulé *Fédora* et basé sur la pièce de M. Sardou, paraîtra au commencement de la semaine prochaine, dans une édition à bon marché ». La *Revue* demande quelle est cette nouvelle variété d'adaptation.

Dans sa séance du 28 mai 1883, le comité de la Société des gens de lettres a pris, à l'unanimité, l'initiative d'une souscription publique pour élever, à Paris, un monument à la mémoire de l'un de ses sociétaires, le commandant Henri Rivière, tué à l'ennemi.

Le comité, au nom de la Société des gens de lettres, a souscrit une somme de 1,000 francs.

Les souscriptions seront reçues au siège de la société, 5, rue Geoffroy-Marie.

Le 28 mai dernier, a eu lieu à Cany (Seine-Inférieure) l'inauguration du buste de Louis Bouilhet, le poète de *Mœlenis*, de *Festons et Astragales*, de la *Conjuration d'Amboise.*

Le buste de Longfellow, qui doit être placé à l'abbaye de Westminster dans le coin des poètes, entre les monuments de Chaucer et de Dryden, est achevé. La cérémonie de l'inauguration aura lieu prochainement. C'est la première fois que l'Angleterre rend un pareil hommage à la littérature américaine.

La propriété littéraire et artistique.

La commission chargée d'examiner le projet de loi portant approbation d'une convention signée à Berlin, le 19 avril 1883, entre la France et l'Allemagne, pour la garantie de la propriété des œuvres de littérature et d'art, a adopté hier ce projet.

Ce projet assure aux auteurs la jouissance réciproque du traitement national dans chacun des deux pays. La protection légale a été étendue même aux œuvres non encore publiées, c'est-à-dire aux manuscrits. Par contre, les photographies ne figurent point dans l'énumération des ouvrages compris sous le nom d'œuvres littéraires et artistiques. La législation allemande ne leur reconnaît pas, en effet, le caractère d'œuvres d'art.

Un des articles du projet consacre la suppression de la formalité de l'enregistrement international, destiné à permettre aux auteurs d'exercer leurs droits de propriété d'un pays dans l'autre. Pour que les auteurs français et allemands soient admis à exercer des poursuites devant les tribunaux des deux pays, il suffira, jusqu'à preuve contraire du droit de propriété, que leur nom soit indiqué sur l'ouvrage, l'éditeur étant d'ailleurs réputé ayant droit de l'auteur pour les œuvres anonymes ou pseudonymes.

En ce qui concerne le droit de traduction, la France posait en principe que ce droit devait être entièrement assimilé, comme il l'est dans nos conventions avec l'Espagne et la Belgique, au droit de propriété sur l'œuvre originale, la traduction n'étant elle-même qu'une forme de la reproduction. L'Allemagne, au contraire, considérait l'extension donnée à l'exercice du droit privilégié de traduction comme un obstacle au développement de l'instruction et de la civilisation. En présence de cette situation les négociateurs français ont dû se borner à poursuivre l'amélioration du régime actuel. Ils ont ainsi réussi à obtenir : 1° la suppression de la mention, en tête de l'ouvrage, de la réserve du droit de traduction; — 2° la suppression de la formalité de l'enregistrement des traductions; — 3° la suppression de l'obligation de commencer la traduction dans un délai déterminé; — 4° la suppression de la distinction établie, au point de vue des délais, entre la publication de la traduction des œuvres littéraires et la représentation en traduction des œuvres dramatiques; — 5° l'élévation de cinq à dix années du délai pendant lequel l'auteur jouira de l'exercice du droit privilégié de traduction.

En outre, le régime applicable aux ouvrages publiés par livraisons a été notablement amélioré.

Telles sont les dispositions générales de la nouvelle convention que le gouvernement français vient de conclure avec l'Allemagne.

Le ministre des affaires étrangères, qui a été chargé de la soumettre à l'approbation des Chambres, espère qu'elle sera accueillie avec satisfaction par les gens de lettres comme un nouveau pas dans l'application des principes libéraux dont la France s'est faite la promotrice.

M. Méziéres, député de Meurthe-et-Moselle et membre de l'Académie française, a été nommé rapporteur.

Le 16 juin dernier, il a été procédé, au tribunal de commerce, à l'adjudication pour la fourniture des livres à donner comme prix aux élèves des écoles communales pendant l'année 1883.

Cette adjudication a eu une grande importance. Elle comprenait la fourniture d'environ 45,000 livres, dont 1,060 prix d'honneur offerts par le ministère de l'instruction publique, 3,450 prix de musique, 2,010 prix de dessin et environ 40,000 prix divers.

Il y a quelque temps, les boulevards ont été sillonnés de camelots offrant aux passants une petite brochure à couverture rouge intitulée *le Christ au Vatican.*

Cette brochure, écrite en vers d'un français douteux, bien que l'œuvre d'un Genevois ou d'un Belge, est signée du nom de *Victor Hugo.*

Devant la recrudescense et l'effronterie des vendeurs, les amis du grand poète croient de nouveau devoir en son nom démentir la paternité de cette œuvre aussi niaise que mal écrite.

Disons que le *Christ au Vatican* a déjà donné lieu à de nombreuses saisies, suivies de condamnations, envers les libraires interlopes qui détiennent ce genre d'ouvrages.

M. Benoiston, de Châteauneuf, publia, il y a plusieurs années, un article assez curieux sur la longévité parmi les membres de l'Institut. Ce travail n'a pas eu de continuateur. Mais la publication de l'Annuaire de l'Institut pour 1883 autorise à penser que la longévité ne s'est pas démentie. On y compte, en effet, les huit membres suivants, dont l'élection remonte à une date antérieure à 1840 :

Chevreul, de l'Académie des sciences, élu en 1826;

Dumas (Jean-Baptiste), même Académie, élu en 1832;

Mignet, de l'Académie des sciences morales et politiques, élu la même année;

Ch. Lucas, même Académie, élu en 1836;

Milne-Edwards (Henri), de l'Académie des sciences, élu en 1838;

Dumont (Augustin), de l'Académie des beaux-arts, élu la même année;

Barthélemy Saint-Hilaire, de l'Académie des sciences morales et politiques, élu en 1839;

Boussingault, de l'Académie des sciences, élu la même année.

Quant à l'âge, ces huit doyens de l'Institut sont agés :

Barthélemy Saint-Hilaire, de soixante-dix-huit ans;

Ch. Lucas, de quatre-vingts ans;

Boussingault, de quatre-vingt-un ans;

Dumont, de quatre-vingt-deux ans;

Dumas, de quatre-vingt-trois ans;

Milne-Edwards, de quatre-vingt-trois ans;

Mignet, de quatre-vingt-sept ans;

Et enfin le vénérable Chevreul, qui rouvrait récemment son cours pour 1883, entrera, le 31 août prochain, dans sa quatre-vingt-dix-huitième année, et tout fait espérer qu'au 31 août 1886 le monde savant célébrera son mémorable centenaire.

Les bibliothèques des chemins de fer.

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de l'affaire dite des Bibliothèques de chemins de fer, et du prétendu monopole de la maison Hachette.

Le 28 mai dernier, est venue en discussion à la Chambre des députés une interpellation de M. de Janzé au sujet de ce monopole.

M. de Janzé a plaidé un peu pour M. Guy de Maupassant, dont le livre *Une vie* ne se vend pas dans les gares, et beaucoup pour lui-même. En effet, un journal dont il est le directeur, *la Voie ferrée*, est également proscrit des bibliothèques des chemins de fer, ce qui explique que M. de Janzé compare la maison Hachette à la congrégation de l'*Index*. M. de Janzé a invoqué le pouvoir de l'État pour obliger la maison Hachette à vendre son journal et le livre de M. Guy de Maupasssnt, puis il a terminé en déposant un ordre du jour motivé invitant le ministre « à prendre les mesures nécessaires pour que les satisfactions données aux légitimes exigences des voyageurs dans les gares de chemin de fer se concilient désormais avec le respect de la liberté de la presse et de l'industrie ».

On trouvera dans le *Journal officiel* du 29 mai le compte rendu *in extenso* de cette discussion.

Qu'il nous suffise de dire que l'ordre du jour pur et simple, demandé par la Chambre, a été adopté par 334 voix contre 116.

NÉCROLOGIE

M. Édouard Laboulaye, sénateur, membre de l'Institut, administrateur du Collège de France, dont la santé s'affaiblissait de jour en jour depuis plusieurs années, est mort le mois dernier, emporté par une attaque d'apoplexie.

Édouard-René Lefebvre de Laboulaye était né à Paris, le 18 janvier 1811. Il étudia le droit dans cette ville et se fit d'abord connaître par une *Histoire du droit de propriété foncière en Europe depuis Constantin jusqu'à nos jours* (1839), couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Il publia ensuite un *Essai sur la vie et les doctrines de Savigny* (1842), dans lequel il montra l'importance des principes de l'école historique. La même année, il devint avocat à la cour royale de Paris. Il fit paraître des *Recherches sur la condition politique des femmes depuis les Romains jusqu'à nos jours*, ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales; un *Essai sur les lois criminelles des Romains concernant la responsabilité des magistrats*, couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Admis alors au nombre des membres de cette dernière compagnie, il devint en 1849 professeur de législation comparée au Collège de France.

Ses autres ouvrages sont :

Histoire politique des États-Unis (1855); *la Liberté religieuse* (1856); *le Parti libéral, son programme* (1864); et deux romans allégoriques qui obtinrent à leur apparition un grand succès, *Paris en Amérique* (1863), signé René Lefebvre, et *le Prince Caniche* (1868); des *Souvenirs d'un voyageur* (1857), *Abdallah*, roman arabe; *Contes bleus* (1863); *Nouveaux Contes bleus* (1866). Il a traduit *les Mémoires et les Essais de morale de Franklin*. Enfin il a publié les *Œuvres complètes de Montesquieu* (1875).

Henri-Laurent Rivière, mort avec bravoure, comme on le sait, au Tonkin, était né à Paris en 1827. Entré à l'École navale en 1843, il devint aspirant en 1845, enseigne en 1849, lieutenant de vaisseau en 1856, capitaine de vaisseau en 1870. Sur trente-cinq ans de services, il comptait plus de vingt années de navigation.

On se souvient que, lors de l'insurrection des Canaques à la Nouvelle-Calédonie, il se mit à la tête d'un détachement de déportés et contribua brillamment à la répression.

Mis à la tête du premier envoi de troupes envoyées au Tonkin, il montra dans cette expédition une décision, une valeur incomparables.

M. Henri Rivière n'était pas seulement un marin de premier ordre. Dès 1860 et 1870, il s'était fait connaître par deux simples nouvelles : *Pierrot* et *Caïn*. Depuis, il a publié plusieurs œuvres remarquables : *la Main coupée, les Derniers Jours de Don Juan, la Faute du mari, le Châtiment, la Nouvelle-Calédonie, le Combat de la vie*, etc.

Au théâtre, il a eu trois pièces jouées : *la Parvenue, Berthe d'Estrées*, et *Monsieur Margerie*.

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Hippeau, qui s'est éteint à l'âge de quatre-vingts ans. Né à Niort, le 11 mai 1803, M. Hippeau se destina de bonne heure à l'enseignement. Successivement pro-

fesseur à Niort, Rochefort, Châtellerault, Poitiers, la Roche-sur-Yon, il fut nommé, en 1847, à la chaire de littérature française à la Faculté de Caen.

Il fut chargé en 1855 par M. Fortoul d'une mission littéraire en Angleterre et, en 1867, M. Duruy l'envoya étudier aux États-Unis les établissements d'enseignement. Devenu professeur honoraire, il fut chargé de l'organisation de l'enseignement secondaire des filles à Paris. M. Hippeau avait été décoré de la Légion d'honneur en 1861.

On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels une *Histoire de la philosophie* et une série de volumes sur l'instruction publique dans différents États.

Mme Adèle Hommaire de Hell, la femme du voyageur français, mort à Ispahan, en 1848, vient de s'éteindre doucement à l'âge de soixante-trois ans.

Écrivain d'un talent fort original en même temps que sérieux, Mme de Hell laisse une série de voyages très appréciés de ceux qui ont parcouru les contrées méridionales de la Russie. C'est d'abord un ouvrage fait en collaboration avec son mari, *les Steppes de la mer Caspienne ;* puis, après la mort de Jules de Hell, le *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne et dans la Russie méridionale,* avec une préface de Saint-Marc Girardin, les *Rêveries d'un voyageur,* recueil de poésies fort gracieuses et qui firent quelque bruit lors de leur apparition ; enfin le *Voyage en Turquie et en Perse.*

De toutes ces œuvres, la plus intéressante est, sans contredit, le *Voyage dans la Russie méridionale,* publié en 1860.

Mme de Hell y parle de son séjour chez le prince Toumaine, souverain des Kalmoucks, auquel Alexandre Dumas a consacré de si intéressants chapitres dans son livre *En Russie.* Toutefois, quoique les voyages des deux écrivains n'aient eu lieu qu'à deux années de distance, le dernier représente le prince comme un homme jeune encore, puisqu'il lutta avec lui à mains plates et le battit à deux reprises, tandis que l'autre en fait un vieillard déjà fort âgé.

Mme de Hell avait, rue du Bac, pendant la seconde moitié de l'empire, un salon où se réunissaient tous les membres de l'Union libérale, MM. de Montalembert, Guizot, Renan, Jules Simon, etc.

On nous annonce de Nogent-l'Artaud (Aisne) le décès de M. Alfred Potiquet. Il a publié : *Recueil des lois concernant le service des ponts et chaussées,* 4 vol. in-8°, ouvrage classique sur la matière ; — *Dictionnaire des contraventions aux règlements sur la police de la grande voirie et à la loi sur la police du roulage,* in-8° (1861) ; — *Catalogue des timbres poste créés dans les divers États du globe,* 2e édition, in-12, 1862, anonyme inconnu à Barbier ; — *l'Institut national de France, ses diverses organisations, ses membres, ses associés et ses correspondants,* in-8° (1871) ; — un certain nombre de brochures sur le peintre Santerre et le canton de Magny-sur-Vexin.

Nous apprenons que M. Florian Vallentin, fondateur et directeur du *Bulletin épigraphique de la Gaule,* vient de succomber, au mois de mai dernier, aux suites d'une maladie dont il avait contracté le germe en visitant les monuments de l'Italie.

L'Académie des sciences morales et politiques vient de perdre l'un de ses correspondants les plus distingués. M. William Farr, le plus grand statisticien anglais connu, était né à Kenley (Sheaspshire), en 1807. Il suivit les cours de la Faculté de médecine de Paris, puis de celle de Londres, et fut reçu docteur en 1831. Dès ses débuts comme praticien, il fut rédacteur des journaux *Medical annual* et *British annuals of medecine,* et s'occupa spécialement de statistique ; il entra en 1838 au *Registral general office.* Après avoir organisé le bureau statistique, il en fut nommé le directeur. Les recensements de 1851, 1861 et 1871 ont été accomplis sous sa direction. Délégué par le gouvernement britannique à tous les congrès de statistique, à différentes époques, dans divers pays de l'Europe, il fut nommé membre de la Société royale de Londres et correspondant de l'Institut de France, dans la section d'économie politique, statistique et finances, le 4 mai 1872, en remplacement de M. Labbage.

On doit à M. Farr, depuis 1837, un très grand nombre de rapports annuels sur la santé publique et la mortalité en Angleterre, puis des notions sur l'impôt foncier (*income-tax*), sur les finances des assurances sur la vie, et divers mémoires lus aux sociétés savantes dont il faisait partie, sur la manière de dresser les tables de mortalité, sur la nosologie statistique, etc.

M. Farr, quoique âgé de soixante-seize ans, présidait encore la Société de statistique de Londres.

On annonce la mort de sir George Bowyer, l'un des jurisconsultes les plus distingués de l'Angleterre.

Parmi ses travaux, qui jouissent d'une grande réputation, on cite son commentaire sur le *Droit constitutionnel d'Angleterre* et son ouvrage sur le *Droit civil moderne.*

Député depuis 1852, sir Bowyer appartenait au parti libéral. Il était âgé de soixante-douze ans.

Le célèbre éditeur et publiciste écossais, William Chambers, vient de mourir à Édimbourg à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

En dehors de son activité comme publiciste, il a donné de nombreuses éditions d'ouvrages d'histoire, de littérature et de biographie écossaise. Il y a

quelques jours, la reine d'Angleterre lui avait accordé le titre de baronnet.

Les journaux de Bruxelles nous apprennent la mort de M. Xavier Heuschling, dont le nom est étroitement uni à celui de l'illustre statisticien Quételet, directeur de l'Observatoire de Bruxelles.

M. Heuschling était loin d'avoir la hauteur de vues qui distinguait l'auteur de la *Physique sociale* et des *Lettres sur le calcul des probabilités*. Heuschling se contentait de préparer les matériaux que Quételet utilisait si admirablement.

La statistique belge était devenue, sous sa direction, la meilleure qu'il y eût en Europe. Il a fait aussi, sur la statistique de France, d'excellents travaux.

M. Heuschling est mort à quatre-vingt-un ans.

Les journaux italiens annoncent la mort de M. A. Vanucci, sénateur du royaume d'Italie. Il avait consacré toute son existence à lutter pour l'indépendance de sa patrie. En 1860, il contribua à la réunion de la Toscane au Piémont. M. Vanucci a publié un certain nombre d'ouvrages historiques, entre autres, l'*Histoire de l'ancienne Italie* et les *Martyrs de la liberté italienne de 1794 à 1848*. Il était âgé de soixante-quatorze ans.

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

(Articles importants)

(Du 15 mai au 15 juin 1883)

ART. (20 mai). Soldi : Des origines de l'art dans l'antiquité, par MM. Perrot et Chipiez. — Delaborde : La gravure à Milan au XV^e^ et au XVI^e^ siècle. — (27 mai). Leroi : Les aquarellistes français et étrangers. — Cauchez : La gravure et la lithographie au Salon de 1883. — (3 juin). Schulze : Transformation du centre de la ville de Florence. — J. Adeline : Les frontispices de Piranèse. — (10 juin). Véron : Le palais de Longchamps à Marseille. — Gauchez : Bleinhem Palace. — ARTISTE. (Avril). H. de Rochefort : A. Houssaye. — De Barthélemy : Le théâtre de Marie-Antoinette à Trianon. — Feuillet de Conches : Mulready.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES. 1883. (1^re^ liv.) Hauréau : Un poème inédit de Pierre Riga. — De Wailly : Addition au mémoire sur la langue de Joinville. — Vaesen : Catalogue du fonds Bourré à la Bibliothèque nationale. — De Mas-Latrie : L'épiscopus Gummitanus et la primauté de l'évêque de Carthage. — BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE. (Juin). De Verdilhac : La littérature scandinave. — Durand Gréville : La météorologie générale. — Cart : La musique au XVIII^e^ siècle; Bach. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE. (Avril). Tamizey de Larroque : Deux lettres inédites de Jean Price. — La vente Beckford, à Londres. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS. (19 mai). Armement, tir et feux de l'infanterie française, depuis l'adoption des armes à feu jusqu'à nos jours. — Tunnels et camps retranchés. — (26 mai et 2 juin). Les armes à répétition. — Tactique de l'infanterie russe. — (9 juin). Les mitrailleuses Nordenfeldt. — Manœuvres de l'armée roumaine en 1882. — BULLETIN DE LA SOCIETÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS. (Mars-Avril). Adrien l'Empereur, maître-fondeur en cuivre, à Paris (1459). — Un projet d'assainissement de Paris au temps de Mazarin. — Le jubé de Saint-Étienne-du-Mont. — Germain Pilon, menuisier. — Notice sur une statue de la Vierge provenant de l'église abbatiale de Saint-Antoine-des-Champs.

CONTEMPORAIN. (Juin). Lecoy de la Marche : Études sur le gouvernement de saint Louis. — De Saint-Albin : Lermontoff et le personnage du démon dans la poésie moderne. — Rondelet : Le nouveau programme de philosophie. — Allard : Polyeucte dans la poésie et dans l'histoire. — De Broglie : L'origine de la religion. — CORRESPONDANT. (25 mai). Le Trésor de la Roque : Les finances de la République. — L'abbé Lagrange : M^gr^ Dupanloup et M. de Talleyrand. — Frémy : Poésies inédites de Catherine de Médicis. — Gavardie : La philologie d'État. — (10 juin). De Ludre : Thomas Carlyle. — De Lacombe : Le maréchal Bugeaud, d'après une publication récente. — Cochin : Les Fortifications de Paris. — Lafond : Édimbourg hier et aujourd'hui. — A. Boucher : *La Guerre civile en Amérique*, par M. le comte de Paris. — Chevalier : Pereire et l'abbé de l'Épée. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE. (19 mai). Renouvier : La philosophie de Fourier. — Dauriac : La psychologie indépendante. — (26 mai). Dauriac : L'origine des métaphysiques. — Pillon : Quatre anciens manuels ou catéchismes d'instruction morale et civique. — (2 juin). Fabre : La démocratie et ses détracteurs. — (9 juin). Griudelle : Les traités d'éducation morale et civique.

GAZETTE ANECDOTIQUE. (31 mai). Barbier-Dorat. — Les portraits du siècle. — Hugo et Saint-Victor. — Musset et le *Charivari*. — Beaumarchais, fabuliste. — (15 juin). Lettres inédites de Louis Veuillot. — Voltaire et la liberté religieuse. — Hommage à V. Hugo. — Œuvres de M. Auger. — La Fontaine revu et augmenté. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS. (Juin). Ch. Bigot : Le Salon de 1883. — Duranty : Les curiosités du dessin antique dans les vases peints. — Muntz : L'orfèvrerie romaine de la Renaissance; Caradosso. — Heiss : *Les Médailleurs italiens des* XV^e^ *et* XVI^e^ *siècles*, par A. Arnaud.

INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 mai). Les faux Louis XVII. — Une édition des Contes de La Fontaine. — Jean le Preux, imprimeur. — M. Cherbuliez.

— Balzac et les mots coupés. — Singularités physiologiques et littéraires. — (10 juin). Almanach des Centenaires. — Privilèges des académies de province. — Portraits et autographes de Girodet. — Français qui ont écrit en anglais. — Un ouvrage d'Alph. Karr. — Le langage des précieuses. — Marmontel et Mlle Guimard. — Les ancêtres de V. Hugo.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (15 mai). Gide : Nouvelles doctrines sur la propriété foncière. — Malapert : Coup d'œil sur l'histoire du droit commercial. — De Fontpertuis : L'Inde anglaise ; ses finances et sa situation économique. — (15 juin). État actuel de l'économie politique en Allemagne (2e article), par M. Maurice Block, membre de l'Institut. — Quelques observations sur la comptabilité publique, par M. X. — Progrès comparés de la production du blé et de la consommation du pain, en France, depuis un demi-siècle, par M. Ad. Blaise (des Vosges). — Revue de l'Académie des sciences morales et politiques, du 1er mars au 3 mai 1883, par M. Joseph Lefort. — Artistes et subventions, par M. Rouxel. — Les chemins de fer en Allemagne, par M. Paul Muller. — Nature et mesure de la richesse, par M. Th. Mannequin. — La progression des dépenses publiques et les conversions de rentes, par M. Alfred Neymarck. — Les eaux à Paris et à Londres, par M. Henri de Parville. — Quatrième congrès ouvrier du Centre tenu à Paris, salle Oberkampf. — Les associations de Chinois. — Discussion à la Société d'économie politique dans la réunion du 5 juin : Quelle influence peuvent ou pourraient exercer sur le commerce français les grands percements réalisés ou projetés, comme ceux de l'Arlberg, du Saint-Gothard, du Simplon, du Mont-Cenis et du Mont-Blanc? — Société de statistique de Paris. — Chronique économique. — Bibliographie économique. — JOURNAL DES SAVANTS (mai). Bertrand : Les zodiaques et le calendrier égyptien. — Egger : Orthographe et prononciation françaises. — Renan : Légende de Bouddha. — Perrot : Les céramiques de la Grèce propre. — G. Paris : Version latine du Pentateuque. — Fournier : Origine des plantes cultivées. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (mai). De l'organisation des troupes coloniales. — Organisation des troupes d'allure. — Service de la cavalerie en campagne. — Le règlement du 11 novembre 1882 sur l'instruction du tir. — Les cadres supérieurs. — Hennet : Les milices et les troupes provinciales.

MAGASIN PITTORESQUE (31 mai). Milne-Edwards : Les dragages sous-marins. — E. Noël : Béranger et le Dictionnaire de l'Académie. — Tissandier : Le centenaire de la découverte des aérostats. — (15 juin). Petit : Origine de la division de la France en départements. — Bouchot : Costumes du xve siècle. — Laffite : Le musée du Prado à Madrid. — Lesage : L'apôtre de la tolérance en Irlande : Théobald Mathew. MOLIERISTE (juin). Lindau : Molière et les classiques allemands. — Monval : Le mariage de Nicolas Guérin. — La nudité au lit selon Cathos et l'histoire. — Deluze : Vers attribués à Molière.

NATURE (19 mai). De Rochas : La production du feu. — Éclairage électrique des rues à San-José (Californie). — Sorel : Les vagues de la mer. — (26 mai). Vivarez : Le bronze siliceux. — Bateaux torpilleurs. — Conducteurs électriques. — (2 juin). Boussingault : Le cacao et le chocolat. — Poissons des grandes profondeurs de l'Océan. — Le caoutchouc aux Etats-Unis. — La pompe à incendie dans l'antiquité. — (9 juin). Le Blanc : La vérification du gaz. — De Rochas : L'artillerie des Grecs. — NOUVELLE REVUE (15 mai). Mercy : Les logements ouvriers. — Lambsdroff : La question juive en Russie. — Ch. Nauroy : La duchesse de Berry au château de Blaye. — Des Essarts : Edgar Quinet : l'homme et l'œuvre. — (1er juin). Simon : Le travail chez les Chinois. — De Cyon : Un pessimiste russe ; Leu Tolstoï. — De Lesseps : Abd-el-Kader.

POLYBIBLION (mai). J. Davranches : Le mouvement poétique. — Comptes rendus dans les sections d'histoire, sciences et arts. — Bulletin. — Variétés : Le Geste de mon Cid. — Chronique : Sociétés des antiquaires de France, de Géographie. — Bibliographie de l'instruction primaire. — Travaux inédits sur Bossuet. — Nécrologie. — Questions et réponses.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (14 mai). Robinet : Danton d'après les documents. — Colfavru : De l'organisation et du fonctionnement de la souveraineté nationale sous la Constitution de 1791. — G. Lecocq : Le papier-monnaie des Communes de France pendant la Révolution. — REVUE ALSACIENNE (mai). J. Claretie : Un sage inconnu ; Thiriat. — Le monument d'Edmond Valentin. — Lettres d'Alsace-Lorraine. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (mars-avril). Rivett-Carnac : L'âge de la pierre dans l'Inde. — Lemaitre : De la disposition des rameurs sur la trirème antique. — Renan : Les mosaïques de Hammam-Lif. — Bapst : L'orfèvrerie d'étain dans l'antiquité. — Sénart : Inscription bouddhique du Cambodge. — Miller : Inscriptions grecques découvertes en Égypte. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (mai). Champier : Le Salon des arts décoratifs. — L'art japonais, à propos de l'exposition organisée par M. Gonse. — Valabrègue : Les éventails d'Abraham Bosse. — Passepont : Études de l'ornement ; les grecques et les méandres. — REVUE BRITANNIQUE (mai). *Dieu, Patrie, Liberté*, par J. Simon. — La société américaine d'après le roman. — Les reptiles comestibles. — Types d'avares. — REVUE CRITIQUE (14 mai). Schmalz : Le Jugurtha de Salluste. — Nordenskiold : Le voyage des frères Zéni et les plus anciennes cartes du Nord. — (21 mai). Robert et Cagnat : Épigraphie gallo-romaine de la Moselle. — Roybet : Les *Serées*, de Guillaume Bouchet. — Foerster : Bibliothèque d'anciens textes français. — (28 mai). Merlet : Études littéraires sur les classiques français. — Wagner : Les études espagnoles de Lessing. — (4 juin). P. de Saint-Victor : Les deux masques. — D'Arbois de Jubainville : Introduction à l'étude de la langue celtique. — Les anxiomes de droit français, par le sieur Catherinot. — (11 juin). Cawadias : Histoire de l'art grec. — Ellissen : Le Sénat dans l'empire d'Orient. — De La Borderie : Archives du bibliophile breton. — REVUE DES DEUX MONDES (15 mai). Duc d'Aumale : La première campagne de Condé. — M. Du Camp : La charité privée à Paris ; les dames du Calvaire. — Brunetière : Etudes sur le xviiie siècle : les romanciers ; Le Sage. — L. Ganderax : La mise en scène. — (1er juin). — D'Haussonville : La colonisation officielle en Algérie. — E. Caro : Les conséquences de l'hérédité. — Geoffroy : L'école française de Rome, ses premiers travaux. — Brunetière : Rivarol, d'après un livre récent. — REVUE DE GEOGRAPHIE (mai). Labarthe : Les limites du Tonkin et de la Chine au cap Paklung. — Levallois : Un voyageur français en France au xviie siècle. — Girard : Les déformations de l'écorce terrestre. — REVUE LIBÉRALE (1er juin). Vicomte de Caix de Saint-Aymour : Hugues de Gorot. — G. de la Landelle : Les parachutes. — Amagat : Guerre de mots. — Tournade : Les névroses. — Paul Matrat : L'avenir de l'ouvrier. — Sylvanecte : Souvenirs contemporains. — REVUE LITTÉRAIRE (mai). Rastoul : *Les premiers jansénistes et Port-Royal*, par Mgr Ricard. — Nemours Godré : *La lutte contre la misère*, par Maze. — Les doctrines négatives. — REVUE DU MONDE CATHOLIQUE (1er mai) L. Gautier : Le code de la chevalerie. — De Bonniot : La raison chez les insectes. — (16 mai). Léon

Aubineau : Louis Veuillot; sa correspondance. — A. David : La liturgie. — REVUE PHILOSOPHIQUE (juin). Fouillée : Le libre arbitre et la contingence des futurs. — Beaunis : Sur la comparaison du temps de réaction pour les différentes sensations. — Tamery : Anaximène et l'unité de substance. — Fonsegrive : Les prétendues contradictions de Descartes. — Tarde : Les criminalistes italiens de la nouvelle école. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (19 mai). Depasse : M. Challemel-Lacour. — F. Bouiller : Paris il y a cent ans, d'après Mercier. — Perrot : L'Egypte et la Chaldée. — Un manuscrit inédit : Le *Mathieu de la Drôme* de M. de Louvois. — (26 mai). F. Brunetière : La question de *Gil Blas*. — Léo Quesnel : Franz Listz. — (2 juin). Renan : De l'identité originelle et de la séparation graduelle du judaïsme et du christianisme. — Leroy-Beaulieu : Le règne d'Alexandre III; les lois agraires et l'achèvement de l'émancipation. — (9 juin). De Pressensé : Le pape Léon XIII et sa politique. — Lyon : Le couronnement du Tzar et la révolution en Russie. — REVUE SCIENTIFIQUE (19 mai). Dieulafait : Origine et formation des minerais métallifères. — Oustalet : L'architecture des oiseaux. — (26 mai). Rodwell : Lavoisier et la science moderne. — L'île de Cuba et la domination espagnole. — Pasteur : La vaccination charbonneuse. — (2 juin). Millot : Le Tonkin. — Vialanes : L'histologie et l'embryologie des insectes. — (9 juin). Wortmann : L'origine du cheval. — Féris : La côte des esclaves et les nouvelles possessions françaises. — Contejean : Les volcans de Sicile. — ROMANIA (Janvier). G. Paris : Le roman de la *Geste de Monglane*. — Meyer : Dit sur les vilains, par Matazone de Calignano. — Vianna : Essai de phonétique portugaise. — Les origines de la fauconnerie. — D'Ancona : Le Juif errant en Italie. — La légende du *Saut Rolland*. — Nouvelles versions de la chanson de Renaud.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 mai). Poullet : Les nouvelles défenses de la France. — De Corlay : Notes sur la Belgique et l'armée belge. — Souvenirs militaires du général baron Hulot. — (1er juin). La nouvelle loi sur le recrutement et la commission de l'armée. — Faust-Lurion : La guerre turco-russe; Suleyman-Pacha et son procès.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les journaux quotidiens de Paris

(Du 15 mai au 15 juin 1883)

CONSTITUTIONNEL. Mai : 23, 26, 31 et Juin : 14. Mémoires du prince de Metternich.

DÉBATS. Mai : 23. H. Houssaye : *Le roman naturaliste*, par M. Brunetière. 26. Bérard-Véragnac : *Histoire du sentiment de la nature*, par V. de La Prade. 30. Carrau : *Études morales sur l'antiquité*, par Martha. — Juin : 5. Raffalovich : M. de Bismarck à la diète germanique, d'après un livre récent. 9. Block : *Histoire du droit et des institutions politiques, civiles et judiciaires en Angleterre*, par M. Glasson. 12. Deschanel : *Frédéric II et Marie-Thérèse*, par le duc de Broglie.

DÉFENSE. Mai : 16. *Criquette*, par L. Halévy. 17. *L'Allemagne d'aujourd'hui*, par A. Pey. 18. Études nouvelles sur Lamennais et son école. 20. La « critique » de M. Renan et ses *Souvenirs*. 24. *Le prince Albert*, par Aug. Craven. 27. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, par Renan. — Juin : 1. Beyrouth et les missions de Syrie. 14. *Catherine d'Aragon ou les origines du schisme anglican*, par de Boys. 15. Les erreurs mythologiques du professeur Angelo de Gubernatis, par le père de Cara.

DROIT. Mai : 27. *Histoire de Mme du Barry*, par Ch. Vatel.

FIGARO. Mai : 16. Juin : 13. Ribeyre : Cham, sa vie et son œuvre. 19. Victor Hugo. 13. Les pillards littéraires.

FRANÇAIS. Mai : 16. *L'Allemagne d'aujourd'hui*, par A. Pey. 18. Les confessions de M. Renan. 22. Histoire d'un prétendu manuscrit de Molière. 25. *La jeunesse de Fléchier*, par l'abbé Fabre. — Juin : 1. *Journal intime de H.-F. Amiel*. 5. Théâtre d'André Chénier. 6. *A travers l'Apulie et la Lucanie*, par F. Lenormant. 12. *Catherine d'Aragon*, par A. du Boys. 15. *Figures d'hier et d'aujourd'hui*, par V. Fournel. 15. Études sur le régime financier de la France avant la Révolution de 1789, par A. Vuitry.

GAULOIS. Juin : 9. M. Barbey d'Aurevilly.

GAZETTE DE FRANCE. Mai : 22. Voyage au pays du doute. 26. Mémoires de la duchesse de Tourzel. — Juin : 2. *Le supplice de Lovelace*, par M. A. Racot. 5. *Les diplomates de la Révolution* (Hugon de Basseville à Rome et Bernadotte à Vienne) par F. Masson. 9. Le roman contemporain : Henri Rivière.

JUSTICE. Mai : 23. *Un Parisien chez les Russes*, par Badin. 11. Le prince Albert, par Aug. Craven. 12. La civilisation chinoise.

LIBERTÉ. Juin : 8. Les diplomates de la première république, par F. Masson. 12. Le dernier volume de *la Légende des siècles*.

MONITEUR UNIVERSEL. Mai : 29. *Conclusions et réquisitoires*, par Oscar de Vallée. — Juin : 12. Les dernières années de Mme d'Épinay.

NATIONAL. Juin : 11. *Histoire de douze ans*, par M. Darimon.

PARLEMENT. Mai : 17. P. Bourget : Rivarol. 19. P. Souquet : Le mouvement philosophique. 24. P. Bourget : *La lanterne magique*, par Th. de Banville. 28. G. Saint-René Taillandier : J.-J. Rousseau et la folie mélancolique. 31. P. Bourget : *L'art moderne*, par Huysmans. — Juin : 7. P. Bourget : La Fontaine. 8. Les essais de lord Macaulay. 9. A. Michel : Les expositions d'art de Mulhouse. 14. Bourget : La statue de Schopenhauer.

PAYS. Juin : 12. Victor Hugo avant 1830, par E. Biré.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Mai : 16-18. Discours et lettres de Crémieux. 22. Lucien Bonaparte et ses Mémoires. 28. Discours et plaidoyers de Gambetta. 29. Des criminels par état et de l'alcoolisme. — Juin : 10. Les Anglais au Yunnam. 13. Ph. Burty : *La Nièvre à travers le passé*. 13. Ph. Burty : Les menus du prieur de Saint-Martin-des-Champs.

RÉVEIL. Mai : 28. Hégésippe Moreau. — Juin : 1. M. Renan peint par lui-même.

SIÈCLE. Juin : 12. *L'Algérie*, par Gaffarel.

SOLEIL. Mai : 24. La tradition et les réformes dans l'enseignement universitaire, par Egger. — Juin : 13. *La légende des siècles*.

TEMPS. Mai : 16. P. Bourde : Le mont Saint-Michel. — Juin : 6. Les dernières années de M^me^ d'Épinay.

UNION. Mai : 19. Correspondance de G. Sand. 20. Revue des sciences historiques. 21. *Les Sociétés secrètes et la Société*, par Claudio Jannet. — Juin : 10. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, par Renan. 11. *Histoire du sentiment de la nature*, par V. de Laprade.

UNIVERS. Mai : 21. Charles VII et son nouvel historien, M. de Beaucourt. 23-31. Œuvres poétiques de Louis Veuillot.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

Pendant le mois de mai 1883

1. *Le Gulliver*. In-18, 8 p. à 4 col. fig. Paris, imp. Chauvin, 18, rue d'Enghien. — Bureaux, même adresse. Le numéro, 15 centimes.

6. *Le renseignement artistique*. Bulletin des expositions et concours. Petit in-4°. 4 p. à 3 col. Paris, imp. Desgranchamps. — Bureaux, 3, avenue d'Orléans. Abonnements, un an, Paris, 8 fr.; départements : 9 fr. — Le numéro, 15 centimes.

Paris-Vivant. In-4°, 8 p. à 2 col. fig. Paris, imp. Alcan-Lévy. — Bureaux, 22, rue Saint-Marc. Abonnements : un an, 12 fr. — Le numéro, 25 centimes.

7. *Étoiles des théâtres de Paris*. Journal quotidien. In-4°, 4 p. fig. Paris, imp. Alcan-Lévy. — Bureaux, 11, rue Joubert. Abonnements : un an, 40 fr. — Le numéro, 15 centimes.

L'Opinion française; — L'Opinion nouvelle; — L'Opinion républicaine. — Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Cusset. — Le numéro, 5 centimes.

8. *Le Libéral*. Journal politique, quotidien et littéraire. In-4°, 8 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Dubuisson. — Bureaux, 8, rue Hérold. Abonnements : un an, 15 fr. six mois, 11 fr.

9. *Le Cri du Prolétaire*. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. nouvelle. Bureaux, 11, rue Cadet. Abonnements : un an, 18 fr. — Le numéro, 5 centimes.

15. *L'Hygiène de la femme et de l'enfance*. Mensuel. Petit in-4°, 16 p. Paris, imp. Mersch. — Bureaux, 58, rue de l'Université. — Abonnements : un an, 10 fr.

16. *L'art libre*. Petit in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Kugelmann. — Bureaux, 69, rue Blanche. — Abonnements : un an, 6 fr. — Le numéro, 25 centimes. Bi-mensuel.

17. *La France moderne*. Journal de Paris et des Départements. In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Levé. — Bureaux, 17, rue Cassette. — Abonnements : un an, 24 fr. — Le numéro, 5 centimes. — Quotidien, le dimanche excepté.

18. *L'Entraîneur*. Journal des courses. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Coing. — Bureaux, 33, faubourg Montmartre. — Abonnements : un an, 40 fr. — Le numéro, 15 centimes.

20. *Les Deux Mondes*. Journal international illustré. In-4°, 8 p. à 3 col. fig. Paris, imp. Bonnet. — Bureaux, 40, rue Laffite. — Abonnements : un an, 22 fr.; six mois, 12 fr. — Le numéro, 50 centimes.

25. *La Bouillabaisse*. Journal comique, satirique et illustré. In-4°, 4 p. fig. Paris, imp. Lanéry. — Bureaux, 21, rue Germain-Pilon. — Abonnements : un an, 7 fr.; six mois, 4 fr. — Le numéro, 10 centimes. — Paraît le vendredi.

26. *L'Éclaireur commercial*. Revue industrielle et commer-

ciale. In-8°, 16 p. Paris, imp. Chavillot. — Bureaux, 29, rue de Naples. — Abonnements : un an, 25 fr. — Le numéro, 50 centimes.

Sans date. *Swift à Lilliput.* In-12, 12 p. Paris, imp. Godin. — Bureaux, 6, rue de la Gaîté. — Le numéro, 15 centimes.

Le Patriote français. Journal démocratique quotidien (bonapartiste). Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schiller. — Bureaux, 11, faubourg Montmartre. — Abonnements : un an, 24 fr. Spécimen.

Le Crayon comique. 1 feuille coloriée. Paris, lith. Poinsot — Bureaux : 45, faubourg Saint-Martin. Abonnements : un an, 8 fr. — Le numéro, 10 centimes. — Paraît le mardi.

La Pomme et les Pommiers. Bulletin trimestriel de la Société littéraire et artistique *La Pomme.* In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Pillet et Dumoulin. — Bureaux : 25, rue Vanneau. — Abonnements : un an, 2 fr. — Le numéro, 50 centimes.

Paris-Sténographe. Grand in-8°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Capitaine. — Bureaux : 76, boulevard Sébastopol. — Abonnements : un an, 2 fr.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

Tribunal civil de la Seine (1re chambre). — La « Correspondance générale de Sainte-Beuve. »

En 1881, M. Calmann Lévy publiait une édition de la *Correspondance générale de Sainte-Beuve* due à l'intelligence et à la piété de son exécuteur testamentaire, M. Jules Troubat. Dans cette édition se trouvaient une dizaine de lettres qui avaient été déjà publiées en 1872 par un magistrat de Boulogne-sur-Mer, M. Morand.

M. Jules Troubat ne se doutait guère qu'une revendication pût se produire. Il élevait à la mémoire de son maître un monument, et M. Morand, vieil ami de jeunesse de ce grand critique, ne pouvait qu'être heureux de l'emprunt qu'on lui faisait.

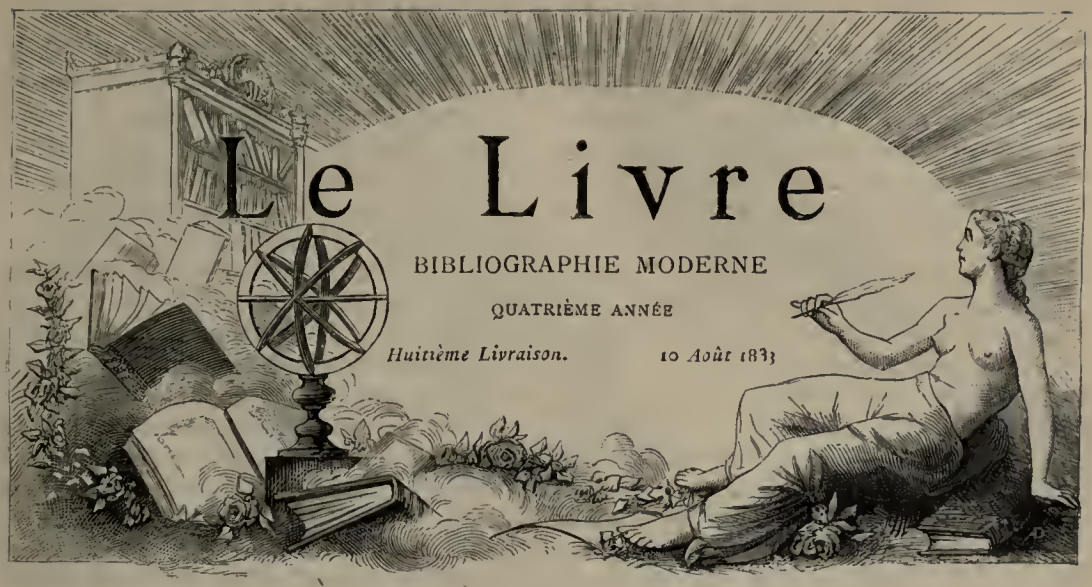
Comment aurait-il pu se plaindre? C'est avec l'autorisation de M. Troubat qu'en 1872 il avait publié un volume où cinquante lettres de Sainte-Beuve avaient trouvé place.

Ses intérêts étaient-ils lésés? Son droit de publicateur allait s'éteindre et son édition nécessairement très incomplète, ne pouvait rivaliser avec l'édition de la *Correspondance générale.* Il se plaignit pourtant. Et le tribunal, après avoir entendu en son nom Me Tournier, au nom de l'éditeur M. Masse, a, conformément aux conclusions de M. l'avocat de la république Rau, condamné M. Calmann Lévy.

Il décide qu'en principe les lettres missives sont la propriété, non de celui qui les reçoit, mais de celui qui les écrit; que cependant l'écrivain peut faire l'abandon de son droit soit par un acte exprès, soit d'une manière tacite; que, dans l'espèce, l'abandon tacite par Sainte-Beuve de tout droit sur les lettres écrites par lui à M. Morand résulte de cette double circonstance que, d'une part, l'écrivain n'en a pas gardé copie, et que, d'autre part, il leur avait imprimé un caractère tout intime; que M. Morand avait donc le droit, après s'être assuré de l'autorisation des représentants de l'écrivain, de publier ses lettres après sa mort; qu'en le faisant, il s'est assuré le droit privatif reconnu au publicateur d'œuvres posthumes par le décret de germinal an XIII.

Le tribunal déclare, en conséquence, que M. Calmann Lévy a porté atteinte au droit de M. Morand; il le condamne en 500 francs de dommages-intérêts pour le préjudice causé et lui fait défense pour l'avenir de publier les lettres adressées à M. Morand.

Nous croyons devoir reproduire en entier le texte de la décision récemment rendue par le tribunal civil de la Seine, au sujet de la publication de la *Correspondance de Sainte-Beuve;* l'importance de cette décision, au point de vue de la propriété des lettres missives et du droit de publication après le décès de l'auteur, est en effet considérable.



CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

ALLEMAGNE

3 août 1883.

L'une des plus importantes publications sur l'histoire de la civilisation, *Kulturgeschichte in ihrer natürlichen Entwicklung bis zur Gegenwart, von Friedrich von Hellwald. Dritte neu bearbeitete Auflage*, est rééditée pour la seconde fois. Le premier volume, qui s'étend jusqu'à la fin de l'empire romain, a paru, M. de Hellwald s'est fait avantageusement connaître comme géographe. De la géographie à l'ethnographie, et de celle-ci à l'histoire de la civilisation, il n'y a pas loin. Pour bien embrasser cette dernière, il faut même être très versé dans les deux premières. Aussi son livre serait parfait si l'auteur avait su faire abstraction des problèmes philosophiques et physiologiques concernant l'origine même de l'homme. Herder n'est plus de mode en Allemagne, et pourtant on ne s'en trouverait pas mal si l'on s'en tenait à lui quand on s'occupe des études qu'il a mises en honneur. On est darwiniste présentement, ou hæckelien. M. de Hellwald l'est comme les autres, il a même dédié son histoire au professeur d'Iéna. Cela ne l'empêche pas d'être très intéressante, fort bien écrite, parfaitement claire, par conséquent, ce qui n'est pas d'un mince mérite lorsqu'il est question d'un livre allemand. Il faut d'ailleurs rendre cette justice à l'école hæckelienne : elle tâche de se débarrasser de la phraséologie philosophique et savante, et cela constitue un des éléments les plus sérieux de son succès. D'ailleurs, cette origine simienne du genre humain mise de côté, l'histoire de M. de Hellwald est appelée à rendre de réels services aux travailleurs. Le chapitre traitant des Celtes, de la civilisation gauloise, des invasions et colonisations celtiques, écrit d'après les publications françaises les plus autorisées et les plus récentes, attirera particulièrement l'attention du public savant en France. L'historien de la Grèce et de Rome ne partagera peut-être pas entièrement la façon de voir de l'auteur quand il parle des Hellènes et des Romains, mais il rendra pleine et entière justice à sa grande lucidité et à sa science consommée. Ce qui rend son livre particulièrement recommandable, c'est qu'il tient le lecteur au courant de toutes les publications, même des plus récentes, qui de près ou de loin touchent à son sujet.

Avec *Madame Lutetia ! Neue Pariser Studien von M. G. Conrad* [1] nous ne sortirons pas de la

1. Augsburg, Lampart et Comp., 1883, 8° ; 9 livraisons à 1 m.

1. Leipzig, Wilhelm Friedrich, k. Hoflbuehhændler 1883.

rubrique « histoire de la civilisation » et nous assisterons, pour employer une expression de M. de Hellwald, au phénomène de défleuraison. De tous les observateurs étrangers et spécialement germaniques de la vie parisienne, qui envoient périodiquement à leurs journaux des rapports sur ce que les Prudhommes de là-bas appellent la Babylone de la Seine, M. Conrad est le moins prudhommesque, le moins prude aussi : il nomme les choses par leur nom, ou, s'il se croit obligé de gazer, il choisit la gaze la plus transparente. Son principe est que, dans les beaux-arts et la littérature, une seule chose est damnable : la sottise et le manque de talent ; aussi se déclare-t-il franchement pour Zola et le système naturaliste tel que celui-ci le prêche. Il n'est pas le seul d'ailleurs en Allemagne : l'un des critiques les plus autorisés, le Dr Engel, du *Magazin*, prend, en toute occasion, fait et cause pour le père des Rougon-Macquart.

Au demeurant, ce n'est pas de la littérature proprement dite qu'il s'occupe spécialemeut dans ce volume. Il y passe en revue tous les événements du jour, petits, moyens et grands, et sur toute chose il donne son avis sous une forme originale et neuve et, avant tout, sincère. Car il a infiniment d'esprit et un grand fonds de connaissances. Il faudrait avant tout se garder de le prendre pour un de ces reporters qui viennent à Paris surtout pour faire de l'exportation littéraire. On ne parlera pas davantage de Heine à son sujet. Il est quelqu'un, et si tous ses articles ne sont pas également bons, si quelques-uns se ressentent de la précipitation avec laquelle ils ont été écrits, la plupart sont bien rédigés et bien pensés et certains sont d'une fort belle venue.

Ils sont de beaucoup supérieurs à ses premières études ou causeries parisiennes, parues il y a trois ans sous le titre de *Parisiana, Plaudereien über die neueste Literatur und Kunst der Franzosen* [1]. Et pourtant, il écrivait dans les journaux et publiait des livres depuis des années. Il faut croire que l'air de Paris, le soleil du boulevard, dont il se moque si agréablement, ont produit leur petit effet sur lui et sur son style. Ses *Parisiana* ne sont donc un livre de début que par rapport à Paris et à la littérature française. Comme on l'a vu à propos de M. P. Lindau, elle a le don d'intéresser énormément les lecteurs allemands, et ils consomment non seulement beaucoup de livres importés de Paris, ils lisent de plus avec avidité tout ce que les journalistes et les critiques écrivent sur la littérature et les littérateurs français. Parmi eux, ce sont Zola et Daudet pour le roman, Émile Augier pour le théâtre, qui ont le privilège de les intéresser tout particulièrement. Les deux chapitres les plus attrayants du livre de M. Conrad sont consacrés, l'un à M. Augier, « le dernier Gaulois », l'autre à M. Zola, « le grand maître du naturalisme ». L'auteur des *Effrontés* jouit d'un grand renom en Allemagne : tout Munich court en ce moment à ses *Fourchambault*. Il a le don de plaire également à M. Conrad, qui l'appelle même, en contemplant sa photographie, « un olympien moderne ». C'est là une de ces exubérances dont l'auteur ne se rend plus coupable dans sa *Lutetia*.

Ce qui est plus fâcheux qu'une exagération de ce genre, c'est le penchant qu'il a d'entretenir ses lecteurs de la vie privée de certains contemporains dont il apprécie l'œuvre. C'est ainsi que ce volume de *Parisiana* est réellement déparé par la désagréable affaire Gounod-Welton. Quels cris de paon n'eût-on pas jetés en Allemagne, si on avait, dans les journaux ou les livres français, raconté les amours de Richard Wagner ?

M. Conrad est franc-maçon, et plusieurs de ses publications traitent de la franc-maçonnerie. Dès 1874, il donnait *Freimaurerskizzen*. Deux ans plus tard, il faisait paraître *Die Loge im Kulturkampf*. Il vient de publier un troisième livre sur ce sujet : *Flammen ! Für freie Geister, von M. G. Conrad* [1]. Le titre semble annoncer une série de discours ou d'instructions sur les dogmes maçonniques. Il n'en est rien. Les vingt-deux chapitres du livre ne sont au fond qu'un acte d'accusation dressé contre la franc-maçonnerie allemande. L'auteur la trouve endormie, puérile, presque rétrograde. Il lui reproche de ne pas être à la hauteur de sa tâche, qui est de travailler au bonheur de tous. Bref, c'est un réquisitoire en bonne et due forme, et un réquisitoire accablant pour les « frères ». Qu'on lise, par exemple, la page 164, où il est question des discours tenus dans certaines loges après la guerre de 1870. Mais c'est dans le chapitre IV que l'auteur indique le plus clairement quel doit être, selon lui, le but de la vraie franc-maçonnerie : Elle doit abandonner son symbolisme suranné et ridicule et s'occuper uniquement de l'étude des questions sociales et économiques. Il faut que les questions politiques et religieuses, qu'on veut tenir éloignées, entrent franchement et de plein droit dans les loges, et qu'elles y soient traitées au point de vue humanitaire, qu'elles y soient traitées, non pas d'une façon abstraite et générale, mais pratique.

1. Breslau und Leipzig. Druck und Verlag von S. Schottländer, 1880, in-8° ; 8 m.

1. Leipzig, Wilhelm Friedrich, 1882 ; 5 m.

Un des chapitres les plus intéressants est le XII^e^, *Deutsche Judenhetze*. L'indignation et le sarcasme y coulent à pleins bords. C'est un des morceaux les plus violents, mais aussi les plus vrais et les plus justes qui aient été écrits contre le mouvement antisémitique en Allemagne. Le XIV^e^, qui traite de la franc-maçonnerie en Italie, mérite également une mention spéciale.

M. Conrad nous a montré les théâtres et les loges de Paris. M. R. Lindau, le frère aîné du critique et romancier Paul Lindau, étudie la haute société parisienne dans un livre intitulé *Gute Gesellschaft. Roman von Rudolph Lindau* [1], autant qu'il est possible à un étranger de faire cette étude, bien entendu. Il a eu soin d'ailleurs de mêler ses personnages originaires du noble faubourg de deux Italiennes, d'un Anglais et d'un Russe. Ces quatre nobles étrangers finissent par former deux ménages parfaitement heureux, et c'est la noblesse française qui fournit la victime expiatoire, une pauvre petite comtesse ou baronne qui meurt de honte d'avoir aimé un homme indigne d'elle et d'avoir cédé à ses fausses paroles d'amour. Ce Lovelace du boulevard est bien saisi et rendu. En général, le romancier allemand écrit simplement, sans prétention, sans faire de grandes phrases. On est charmé surtout de ne pas trouver à la fin du livre la morale de l'apologue : « Une Allemande eût été moins élégante peut-être, moins femme du monde, mais plus vertueuse. » M. Lindau a longtemps vécu à Paris ; il connaît fort bien les Parisiens et les Parisiennes, et peut-être ne se tromperait-on point en pensant qu'il a voulu démontrer à ses lecteurs allemands que ce fameux adultère, dont ils nous font un si grand crime, peut se rencontrer et se rencontre en effet plutôt dans un grand centre où l'on mène la vie à outrance, mais que, même là, la conscience publique est, Dieu merci, assez sensible pour ne pas le laisser impuni : le séducteur est obligé de fuir devant la réprobation universelle et la coupable succombe sous son remords.

La scène de mort est fort belle et d'un grand effet, quoiqu'elle tienne dans deux pages. Il y a là un « tic-tac » fantastique de la pendule qui est une vraie trouvaille... ou un souvenir lugubre d'un moment où l'auteur lui-même a senti les approches de la mort.

C'est une nouvelle du même auteur, *Der Gast* [1], qui a amené votre correspondant à parler du précédent roman. Cette dernière vient de paraître dans la charmante collection Schottländer, de Breslau, la *Drei Mark Bibliothek*. Elle est tout aussi simple et plus dramatique encore que le *Roman parisien*. Les héros sont des Européens établis en Californie, l'un, originaire de l'Écosse, l'autre, de l'Allemagne du Nord, et le ton du livre rappelle singulièrement Bret-Harte. La vie des placers, l'existence des chercheurs d'or n'y tient que peu de place, il est vrai, mais les caractères, tels qu'ils se forment à cette existence, donnent au livre sa saveur spéciale, son cachet particulier.

L'un des deux aventuriers a un frère à Londres. Il lui adresse son ami, qui veut se marier pour n'être pas seul à jouir de ses richesses. Il est bien accueilli dans la maison du banquier de la Cité, trop bien, paraît-il, par l'épouse de celui-ci, une Russe énigmatique et fantasque, qui restera énigmatique jusqu'au bout. Le mari a des soupçons ; troublé, malheureux, il épie sa femme, la suit dans les rues de Londres, perd la tête, ne voit pas un lourd véhicule qui traverse la rue, tombe, est écrasé et rapporté mourant chez lui. Sa femme, dans une entrevue suprême, lui jure qu'elle est innocente. Son amant fait le même serment à l'ami qui, lui aussi, est revenu de San-Francisco. Tous deux succombent sous le poids d'un lent remords, le remords le plus terrible, celui des parjures, plus terrible encore parce qu'ils le renferment en eux-mêmes, et meurent sans avoir dit leur secret.

Deux figures originales traversent le sombre et angoissant récit : celle de la vieille sœur presbytérienne des deux Écossais et celle d'une jeune Grecque, fille d'un premier lit de l'énigmatique et peu sympathique héroïne.

Buch der Freundschaft. Novellen von Paul Heyse [1] est l'œuvre capitale de l'année littéraire 1883, à moins que vers Noël ne paraisse le nouveau roman de Freytag dès longtemps annoncé. Heyse aime à traiter les problèmes psychologiques qui sortent du commun. Cette fois-ci, il étudie l'amitié entre hommes disparates. Dans *David et Jonathan*, l'un des amis, un bourru, un ours, sauve la vie à un enfant gâté, un poète à qui il sacrifie tout, parce qu'il daigne l'honorer de son amitié : d'abord son unique compagnon, un pauvre chien, puis sa mère, sa fiancée finalement. Mais quand il voit que le terrible égoïste abandonne la malheureuse pour épouser une femme riche, alors l'amitié cède la place au mépris ; mais ce mépris manque de le tuer, et nous ne le retrouvons guéri

1. Breslau und Leipzig. Druck und Verlag von S. Schottländer, 1879, 2 vol. ; m. 7,50.

2. Breslau und Leipzig. Druck und Verlag von S. Schottlander, 1883.

1. Berlin, Verlag von Wilhelm Hertz (Bessersche Buchhandlung), 1883, in-32 ; 6 m.

qu'entre les bras de la pauvrette abandonnée par le poète devenu banquier.

La seconde nouvelle est la plus longue et la plus originale : elle a un titre emprunté à une poésie philosophique de Goëthe et qui n'en est pas plus traduisible pour cela : *Grenzen der Menschheit*. En français, on eût mis : les extrêmes se touchent. C'est l'histoire d'un nain et d'un géant qui, s'étant rencontrés pendant une de leurs promenades nocturnes, — ils se promènent la nuit parce qu'ils ne veulent pas être la risée des badauds, — se lient et font ménage commun. Le nain a le malheur de tomber amoureux d'une gentille voisine. La première fois qu'il se permet de la suivre de loin, il la voit en butte aux insultes d'un ivrogne ; il accourt à sa défense, le butor l'étend à terre d'un coup de pied et le pauvre petit homme meurt de la ruade. Son grand ami emporte le chétif cadavre dans la tanière où il vivait avant leur rencontre, l'enterre, et s'étend sur le tertre, où on le trouve mort quelques jours après.

On ne saurait croire combien Heyse a su rendre touchante cette simple histoire. Le récit du grand Christophe, fils d'une géante et d'un lutteur de foire, est navrant dans sa simplicité, et la misanthropie du pauvre diable n'est que trop justifiée.

La dernière nouvelle du livre, *Nino und Maso*, est la reproduction d'une vieille chronique de Sienne. Heyse a toujours eu la main heureuse lorsqu'il a emprunté ses sujets à l'Italie et ses traductions poétiques sont des chefs-d'œuvre. Il en est de même pour cette chronique. Il a su trouver le ton juste et la tournure archaïque qui convenaient au sujet.

On est en droit de se demander si les *Katastrophen. Poëtische Bilder aus unserer Zeit von Johannes Proelss*[1] auront le même succès. L'auteur a pourtant bien du talent, mais il n'a pas pris la peine d'approfondir son sujet. L'idée était assez originale : prendre les catastrophes modernes par excellence, un incendie de théâtre, l'éboulement d'un pont de chemin de fer, l'écroulement financier du *krach* et en faire pâtir ses héros. Seulement il eût fallu dépasser la mesure de 95 petites pages où tiennent une pompeuse préface, un conte, trois nouvelles et une ballade. Ce n'est pas le *krach* qui a fourni le sujet de cette dernière, c'est le pont de la Tay ; là, il n'y avait guère moyen de sauver ses amoureux, mais les trois nouvelles, les catastrophes du Ring Theatre, du krach et d'un débordement de torrent tyrolien quelconque ne sont au fond que des catastrophes pour rire. Il s'agissait, à en juger par le format, le papier et l'impression, qui sont d'ailleurs au-dessus de tout éloge et font le plus grand honneur aux éditeurs, de faire un livre pour les dames, et l'auteur n'a pas voulu trop vivement et tragiquement impressionner ses aimables lectrices, ni surtout les fatiguer par des longueurs. Il y a pleinement réussi ; mais il tiendra sans doute à écrire pour un public moins sensible un volume de vraies nouvelles, ayant pour héros de vrais hommes, qu'il pourra faire pâtir et souffrir à son aise.

1. Stuttgart, Verlag von Adolf Bonz et Comp., 1883 ; 3 m.

Il n'y a pas qu'en France où les comédiens écrivent des livres. Voici une nouvelle : *Maigela. Kulturhistorische Novelle aus Mittelfranken von C. Schultes. Mit einer Ein leitung von J. Kürschene*[1] qui a pour auteur un ancien jeune premier du théâtre de Münich, actuellement directeur du théâtre royal de Wiesbade. On voit bien que M. Schultes débuta comme acteur dans les *Karlsschüler* de Laube. On dirait qu'il en a gardé pour toute sa vie la haine des petites cours corrompues du XVIII^e^ siècle et du despotisme des tyranneaux d'antan. Freytag, qui depuis des années habite Wiesbade, a appelé sa nouvelle une « tempête en paroles ». En effet, les petites catastrophes de M. J. Proelss pâlissent singulièrement à côté des coups de tonnerre et des éclairs foudroyants qui sillonnent la nouvelle de M. Schultes. Les deux manifestations les plus atroces du despotisme moderne, l'enrôlement arbitraire des jeunes hommes dans le corps de troupe et l'enrôlement plus infâme encore des femmes dans les sérails princiers, la désolation et l'anéantissement des familles qui en découlent, voilà ce qui remplit ce livre, qu'anime, par la voix d'un vieux paysan maltraité dans la personne de son fils, dépouillé de ses biens et de son honneur, le souffle prophétique des temps meilleurs et d'une ère nouvelle de justice et de liberté.

On parlait le français à ces petites cours ; mais est-il absolument nécessaire qu'un auteur qui possède cette langue aussi imparfaitement que M. Schultes mette dans la bouche des roués de son petit margrave des phrases comme celle-ci : « Il me resemble que Son Altesse s'amuserai » ? A. Widmann a écrit deux volumes de charmantes histoires qui ont presque toutes pour thème la vie des petites cours allemandes au XVIII^e^ siècle ; elles ne contiennent pas des horreurs de ce genre et n'en sont que plus intéressantes.

Mais ce n'est pas à Ansbach seulement que l'on

1. Stuttgart, Verlag von W. Spemann (Collection Spemann à 1 m.).

pratiquait le despotisme. Le grand cousin de Berlin s'y entendait aussi, eût-il nom Frédéric II. Sa victime la plus illustre est le baron de Trenck. On vient de rééditer ses mémoires pour la collection Spemann : *Merkwürdige Lebensgeschichte des Friedrich Freiherrn von der Trenck. Mit einer Einleitung von Otto Henne am Rhyn*[1]. Ces mémoires ont été traduits en français à la fin du siècle dernier. Trenck lui-même est tombé sous la guillotine révolutionnaire ; il est donc suffisamment connu en France ; mais la réédition de l'histoire de son martyre est un signe des temps ; il importait de la signaler.

Deutschlands Lehrjahre. Kultur geschichtliche Bilder von J.-E. Wessely[2] est un livre spécialement écrit pour cette même collection Spemann. On ne saurait trop applaudir aux efforts que fait cette maison pour créer une bibliothèque populaire des plus instructives et des plus intéressantes. Elle a soin d'y réserver une place fort étendue aux principales œuvres des littératures étrangères. Dès le début, elle donnait le *Diable boiteux* de Lesage et les chefs-d'œuvre de Corneille ; Racine, Rousseau, Voltaire ont suivi ou suivront de près.

Les présentes « années d'apprentissage » dépeignent les mœurs et coutumes des temps anciens, du moyen âge et de la Renaissance dans leurs manifestations les plus diverses. C'est un livre précieux pour les romanciers et les peintres et très-intéressant comme résumé de toutes les études si nombreuses et si approfondies qui ont paru et paraissent encore en Allemagne sur l'histoire des mœurs et de la civilisation. C'est de plus un livre élégamment écrit. Peut-être l'auteur — il est directeur du musée de Brunswick — s'est-il laissé aller par son amour des vieilleries historiques à ne vouloir voir que le beau côté du bon vieux temps.

Daudet, avons-nous dit plus haut, est avec Augier et Zola l'écrivain français le plus en faveur de l'autre côté du Rhin, à telles enseignes que le deuxième volume d'une nouvelle collection : *Characterbilder aus der Weltliteratur des Neunzehnten Jahrhunderts* lui est consacré : *Alphonse Daudet. Sein Leben und seine Werke bis zum Jahre 1883. Geschildert von Adolf Gerstmann*[3]. L'auteur a traduit en allemand plusieurs des écrits du célèbre romancier : il connaît son sujet à fond, mais il a le grand tort d'exagérer sa portée politique et historique. Il est vrai que tel roman, le *Nabab*, par exemple, jette un jour bien cru sur les mœurs de l'empire ; mais rien ne prouve que ces mœurs n'aient pas subsisté avant et aient cessé de subsister après. Là où il se trompe davantage encore, c'est quand il fait du naturalisme la conséquence nécessaire du romantisme. Cela a tué ceci, voilà plutôt la vérité.

Qu'on se livre, dans cette étude, à une foule de rapprochements entre les héros des différents romans et des personnages vivants ou morts depuis peu, il ne faut pas s'en étonner ; comment eût-il été possible autrement d'écrire cinq cents pages sur un auteur contemporain dont l'œuvre n'est pas près d'être achevée ? Numa Roumestan, par exemple, et Gambetta ne font qu'un, d'après M. Gerstmann. Rien que ce nom de Numa eût pourtant dû suffire à démontrer que le modèle du Latin qui conquit la Gaule pour la seconde fois n'est pas un être unique, mais complexe, et que tel a fourni le buste, tel autre la tête, et ainsi de suite.

Ce qui frappe surtout dans ce livre, c'est le manque de rancune. On n'est pas gâté, sous ce rapport, par les auteurs allemands. M. Gerstmann semble vouloir racheter par une longanimité inaltérable la trop grande susceptibilité de ses confrères. Non seulement il excuse M. Daudet d'avoir, lui aussi, fait un conte sur une pendule expédiée en Allemagne, il traduit même tout entière « la dernière classe! »

L'éditeur a revêtu le Daudet de M. Gerstmann d'une couverture parchemin genre Lemerre. Mais ce qu'il n'a pas imité, c'est le beau papier et la pureté typographique. Il est vrai que son livre n'est pas cher et qu'il ne doit pas pouvoir compter sur un débit considérable.

Molière est là, d'ailleurs, pour faire concurrence à l'auteur de l'*Arlésienne*. Ce n'est plus d'une biographie qu'il s'agit présentement, mais d'une monographie sur le Tartuffe. *Moliere's Tartuffe. Geschichte und Kritik von Wilhem Mangold*[1]. Dans la préface, l'auteur rend pleine et entière justice aux travaux du regretté Despois et de son continuateur P. Mesnard ; et ce sont ces travaux qui forment la base de son écrit ; mais il est au courant de toutes les publications françaises parues sur ce sujet ; il cite et analyse même les critiques de L. Veuillot et leur réfutation par H. de Lapommeraye. Plus intéressante encore que l'histoire de la polémique est celle des pièces et écrits inspirés par le *Tartuffe*. Les pièces françaises sont évidemment les plus nombreuses, les pièces, car de ranger différents portraits ou caractères de La

1. Stuttgart, Verlag von W. Spemann ; 1 m.
2. Stuttgart, Verlag von W. Spemann, 2 vol. ; 2 m.
3. Berlin, Verlag von A.-B. Auerbach, 1883, 2 vol. 5 m.

1. Oppeln. Eugen Frank's Buchhandlung (Georg Maske), 1881, in-8° ; m. 5,60.

Bruyère par miles écrits imités du *Tartuffe* ou inspirés par lui, cela paraît un peu risqué; mais l'Allemagne a fourni son contingent aussi. On lira surtout avec intérêt l'analyse de la pièce de Gutzkow, *das Urbild des Tartuffe*.

Un des chapitres les plus étendus du livre est celui où l'auteur étudie le Tartuffe au point de vue de la scène. Il contient un aveu bon à noter: « En Allemagne, la comédie de caractère n'a guère été cultivée jusqu'à ce jour; c'est pourquoi l'étude de Molière a une haute importance pour nous autres Allemands. » Mais si, d'une part, l'auteur a raison d'étudier en détail les différents personnages de la pièce, on est en droit de se demander, d'autre part, à quoi doit servir le parallèle entre Mme Pernelle et Anne d'Autriche?

Peu importe, d'ailleurs : le livre de M. Mangold n'en est pas moins un ouvrage digne de son sujet, complet et juste. A tous ces titres il mérite d'être signalé au public français.

L'important ouvrage sur les régiments suisses au service de la France pendant le XVIe siècle a été terminé l'an dernier. Le troisième tome de *Ludwig Pfyffer und seine Zeit von Dr A. Ph. v. Segesser*[1] comprend deux volumes : la Ligue sous Henri III, 1585-1589, et de la mort de Henri III à la reddition de Paris, 1589-1594. Votre correspondant suisse a déjà entretenu les lecteurs du *Livre* de cette importante publication. Permettez seulement que leur attention soit attirée sur la tendance trop accentuée qu'a l'auteur de vouloir justifier à tout prix les agissements de la Ligue. Déjà à propos de la Saint-Barthélemy on lui a fait ici même le reproche de défendre une cause définitivement perdue. Au point de vue de l'histoire militaire française, son ouvrage est d'une grande valeur et d'un grand secours.

Annonçons pour finir quelques grandes publications : *Geschichte der Wandmalerei von August Mau. Herausgegeben von der Archäologisichen Zeitung*, gr. in-8 m. 54 et *Wilhelm Bode. Studien zur Geschichte der Holländischen Malerei* (Braunschweig, Fr. Vieweg und Sohn).

De plus, une publication du plus haut intérêt pour tous ceux qui s'occupent de la colonisation de l'Afrique : *West-Süd-und Ost-Afrika von Fritz Robert k. k. Berichterstatter für die Pariser Weltaustellung 1878, und die internationale Colonialaustellung in Amsterdam 1883.* (Vienne, Gerold).

1. Bern. Druck und Verlag von K. J. Wyss, 1882; in-8°.

E. Jaeglé.

RUSSIE

Saint-Pétersbourg, 1er août 1883.

Le centenaire de Joukovski. — Un monument élevé à la mémoire de Lermentof. La presse et le couronnement.

Dans ma dernière correspondance, désireux de vous rendre compte de toutes les nouveautés de notre littérature, j'ai omis de vous parler du centenaire de Joukovsky. Je me hâte de réparer cette lacune, d'autant plus que le sacre du czar a figé toutes les plumes de l'empire et que les lettres russes sont stérilisées par les mille et une lois qu'on édite chaque jour contre elles.

Joukovsky est peu connu en France : Vapereau, dans son *Dictionnaire universel (?) des littératures*, ne lui a pas consacré une ligne; toutes nos recherches ont été infructueuses, et nous nous demandons s'il est permis de s'intituler *Dictionnaire universel des littératures,* quand on omet, dans la littérature russe, celui qui est reconnu à juste titre pour le père spirituel de Pouchkine.

Le Sainte-Beuve russe, Biélinski, apprécie en ces termes la valeur poétique de Joukovski : « Le travail de Joukovski est immense, comme sa portée dans la littérature russe. Sa muse romantique était une Cérès pour les steppes sauvages de la poésie russe. Elle lui a donné le cœur et l'âme. La poésie de Joukovski a nourri plusieurs générations et elle parlera toujours éloquemment au cœur et à l'âme de tout homme à certaine époque de sa vie. En vivifiant la poésie russe par des éléments romantiques, Joukovski l'a mise à la portée de tout le monde, ce qui assurait aux lettres russes un nouvel avenir. Sans Joukovsky nous n'aurions pas eu Pouchkine. Enfin, Joukovsky nous a rendu un autre grand service : grâce à lui, la poésie allemande est devenue comme la nôtre; grâce à lui, nous apprenons dès l'enfance à comprendre et à aimer Schiller, comme s'il eût été notre poète national. »

On voit déjà dans cette appréciation la grande valeur littéraire de Joukovsky, et il faut ajouter que Biélinski ne prodiguait pas ses éloges à

droite et à gauche; au contraire, il était regardé comme le plus mordant et le plus exigeant des critiques. Il n'était point non plus un partisan de l'art pour l'art. Biélinski demandait toujours à chaque œuvre une certaine valeur sociale, et, bien que Joukovsky ne s'arrêtât pas aux détails de la vie quotidienne, qu'il ne puisât pas ses inspirations dans la vie russe, il a pourtant préparé le chemin à tous les grands artistes qui lui ont succédé.

Pouchkine ne se lassait pas de proclamer sa parenté intime avec Joukovski et lui a consacré plus d'un beau vers pour lui prouver sa reconnaissance.

Joukovski était par-dessus tout un grand traducteur et un excellent imitateur. Il traduisait et rendait Gray, Moore, Byron, Goethe, Schiller, Ahland, Chamisso. « Dans mes œuvres, disait-il, tout appartient aux autres, et néanmoins c'est à moi. » Il avait raison de dire que les chefs-d'œuvre qu'il s'appropriait étaient à lui, car il fallait un talent digne de ses modèles pour exprimer avec tant de bonheur *Nal et Damajanti*, *Roustem et Zorab*, *l'Iliade*, l'*Odyssée* et les poètes modernes.

Ces traductions sont un très beau monument, et peu de poètes originaux en ont laissé d'aussi imposant.

Si la muse de Joukovski n'a pas trempé sa plume dans le fiel et les larmes, si elle a toujours plané dans les hauteurs d'une vague esthétique, le poète touchait pourtant à la terre et aux intérêts les plus puissants de son pays en sa qualité de mentor d'Alexandre II.

Les lettres de Joukovsky à son élève impérial sont d'un vif intérêt et d'une très grande valeur littéraire; elles nous révèlent en même temps le caractère intime de l'écrivain et la manière dont a été élevé ce czar qui a eu une fin si tragique.

Je me permets d'en donner aux lecteurs du *Livre* plusieurs fragments.

Voici d'abord de quelle manière le poète-mentor comprenait ses relations avec son élève.

« Ma fidélité envers vous, lui écrivait-il, doit consister en ceci : rien ne peut m'empêcher de vous inculquer les pensées et les sentiments que je considère comme la vérité. C'est le seul tribut que je vous doive, mais c'est un tribut sacré. Je suis le plus proche de vous, non pas par mon rang, mais par tout notre passé, qui vous impose envers moi des devoirs que vous ne pouvez avoir envers aucune autre personne et dont même votre titre impérial ne peut vous affranchir. »

Ces lettres étaient écrites encore du vivant de Nicolas, quand tout ce qui touchait à la cour s'aplatissait dans la plus vile servilité. Mais Joukovski, fort de la conscience de sa mission, avait même le courage de prendre hautement la défense de ces hommes de lettres que Nicolas considérait comme un danger pour l'État; maintes fois la voix du poète sauva Pouchkine, Bariatinski et Delvig du courroux de l'implacable czar.

Joukovski occupait une trop haute position pour n'avoir pas des ennemis et des détracteurs qui l'accusaient de servilité et de bassesse. Sa correspondance suffit pour le blanchir de toutes ces accusations et prouver qu'il n'était point courtisan. On sait avec quelle peine on le décida à entrer à la cour : « J'ai peur de ces projets, écrivait-il à un ami; vous savez que ma seule ambition est d'être indépendant, j'aime à travailler quand il me plaît; mais si on m'oblige à écrire, on ne peut rien tirer de moi. »

Joukovski a été choisi comme précepteur du prince impérial par l'impératrice, la femme de Nicolas, qui estimait en lui ce sentiment d'indépendance et d'honnêteté qui frappaient tous ceux qui abordaient le poète.

Joukovski enseignait au futur czar, outre la langue nationale, un cours d'histoire russe dans lequel il développait devant son élève ces maximes profondes : « L'histoire dit aux rois : Soyez de votre siècle, allez avec lui en avant, mais du même pas; si vous reculez, il vous abandonnera. Si vous l'entraînez trop vite, vous vous renverserez avec lui; si vous osez lui barrer le chemin, il vous écrasera. Travaillez sans cesse, sans relâche, avec le temps; abandonnez ce qu'il a tué et développez ce qui mûrit et fructifie. Votre force n'est pas dans votre jouissance ni dans vos prérogatives; non, elle est dans la dignité de votre peuple.

S'il est abaissé, vous l'êtes aussi; s'il souffre, vous êtes méprisé et tout votre pouvoir est fondé sur le sable; le premier vent le renversera.

Dans une autre leçon, Joukovski enseigne, au nom de l'histoire, les devoirs d'un souverain : « Donne l'exemple du respect à la loi, la loi qui, si elle est négligée par le czar, l'est aussi par le peuple. Aime et propage l'instruction, car elle est le meilleur soutien d'un pouvoir sensé; un peuple ignorant est un peuple sans dignité, et il est plus facile de transformer en émeutiers féroces des esclaves aveugles que des sujets instruits. Respecte l'opinion publique; elle est souvent le conseiller du monarque, elle est son meilleur ministre; les idées sont subversives quand le gouvernement est despotique, l'opinion publique est toujours avec le monarque juste. Aime la liberté, c'est-à-dire respecte la sécurité personnelle, les droits et les pensées de chacun de tes sujets, et protège-les du despotisme des exécuteurs de la loi. Entoure-toi de conseillers dignes de toi, règne non

pas par la force, mais par l'ordre ; mais l'ordre ne doit pas exclure la vie. L'ordre règne aussi dans les cimetières et rien ne vient l'y troubler, mais c'est l'ordre du tombeau. Dans un État florissant, tout ce qui est humain doit pousser sans entraves. Le meilleur gardien de l'ordre n'est pas la police, ni les espions, mais un gouvernement moral. »

Il ne nous appartient pas de chercher comment l'élève a mis à profit ces belles leçons, mais nous avons cru de notre devoir de tracer dans le *Livre* cette noble figure du poète et du pédagogue. C'est un plaisir de s'arrêter avec ses lecteurs devant une si belle vie.

Cependant, jusqu'à ce jour, on n'a pas encore donné, même en Russie, une biographie complète de Joukovski. Le livre de M. Zeidlitz, *la Vie et la poésie de Joukovski*, est plutôt une biographie intime qu'une étude littéraire. La destinée de ce livre est singulière ; mais quiconque sait ce que c'est que la censure russe n'en sera pas étonné. Le travail de M. Zeidlitz, écrit premièrement en russe, a paru d'abord dans une traduction allemande, et ce n'est que cette année que l'auteur a reçu l'autorisation de le publier en russe.

Les Russes ne sont pas pressés de rendre hommage à leurs morts illustres ; ce n'est qu'aujourd'hui qu'on s'occupe d'élever un monument à la mémoire de Lermentof. La commission chargée de ce soin a déjà ouvert deux concours pour l'idée du monument, c'est-à-dire que le rôle des concurrents se bornait à envoyer un projet écrit ou une ébauche quelconque, suivant leur fantaisie.

L'idée la plus heureuse aurait reçu une prime de 200 roubles et ensuite on aurait ouvert un concours pour l'exécution du plan d'après l'idée adoptée. Néanmoins, ces deux concours sont restés sans résultats, et la commission vient d'en ouvrir un troisième aux conditions suivantes : les plans doivent être des modèles sculptés d'une dimension qui ne soit pas inférieure à $1^{m},50$.

Les frais du monument ne doivent pas dépasser 35,000 roubles. La prime pour le meilleur modèle est de 1,000 roubles. — Avis aux sculpteurs français.

Le couronnement du czar nous a démontré une fois de plus combien la presse russe est dépendante de la presse étrangère. Nos journaux ont puisé leurs meilleures descriptions de ces solennités dans le *Times* et le *Figaro;* les illustrations du *Graphic* ont complètement effacé les modestes gravures de nos feuilles illustrées.

M. A.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

DES PUBLICATIONS NOUVELLES

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Les Télégraphes et les Postes pendant la guerre de 1870-1871. *Fragments de mémoires historiques*, par F.-F. Steenackers, ancien député, ancien directeur général des Télégraphes et des Postes. Paris, G. Charpentier, éditeur. Un vol. in-18 de 620 pages. — Prix : 3 fr. 50.

Les faits dont nous entretient M. Steenackers en ce volume datent de douze ans et plus; ils n'en sont pas moins intéressants. Tout ce qui se rapporte à l'organisation de la défense nationale aura pendant bien longtemps encore le privilège de passionner notre patriotisme. L'ancien directeur général des télégraphes et des postes a été, comme tous les fonctionnaires du gouvernement de Tours et de Bordeaux, l'objet des critiques les plus vives. Mais M. Steenackers a bec et ongles et s'en sert pour se défendre. Il le fait avec esprit, chaleur et conviction. Dans une rapide introduction, il expose ses antécédents politiques, et, revenant une fois de plus sur son attitude à la chambre des députés, dans la journée du 4 septembre, il repousse l'accusation d'avoir ouvert au peuple les grilles du palais Bourbon. « La vérité, dit-il, est que je n'ai rien ouvert du tout : les portes de l'Empire étaient assez pourries en ce moment pour tomber d'elles-mêmes. » C'est jouer sur les mots; heureusement l'auteur accompagne ce trait de justifications un peu plus sérieuses. Le livre est à lire d'un bout à l'autre. Si M. Steenackers s'y montre parfois un peu vif contre ses adversaires, il sait aussi rendre justice à des hommes qui n'étaient pas de son parti. Contre lui bien des témoins de la commission d'enquête ne firent pas étalage de douceur. Il riposte. De là certaines vivacités excusables de ce plaidoyer *pro domo*, fort habile d'ailleurs et plein de faits.

L'Allemagne d'aujourd'hui (1862-1882), *Études politiques et littéraires*, par Alexandre Pey, 1 vol. in-18; Paris, 1883 (Hachette).

Les cinq morceaux dont se compose le volume de M. Pey : *Les luttes parlementaires en France; — Débuts de M. de Bismarck; — M. de Bismarck en Prusse; — Ses jugements sur les événements et les hommes de 1870-71; — Le socialisme chez les Allemands; — une Usurière d'outre-Rhin; — Adèle Spitzeder; — le Roman socialiste en Allemagne; — Catherine la brune, par Ernest de Waldow*, intéressent autant la France que l'Allemagne. Il n'est pas indifférent de voir celle-ci chez elle; ce qu'elle a fait chez nous récemment empêchera longtemps notre attention d'être distraite de ce qui la regarde. On exagère volontiers, dit l'auteur de l'*Allemagne d'aujourd'hui*, le génie du vainqueur; on lui prête des talents que lui-même ne se connaissait pas, des vertus et un courage qu'il a sans doute, mais qui n'auraient pas eu tant de relief si la fortune ne leur avait accordé ses faveurs. On est moins humilié d'avoir été vaincu. Il y a encore autre chose : le succès a le privilège d'imposer du respect à tout le monde; cela n'est pas d'hier et cela ne finira pas demain; le succès est le favori de l'opinion. Depuis une douzaine d'années, la présomption que la civilisation germanique est supérieure à la nôtre se manifeste dans notre conduite d'une façon qui ne fait pas beaucoup d'honneur à notre caractère. De ce côté-ci des Vosges, on avait déjà la philosophie allemande, la science allemande, l'érudition allemande, la philologie allemande, l'archéologie allemande; on est en train d'emprunter encore. Après l'enseignement supérieur des universités germaniques, il a fallu introduire celui des gymnases, des écoles primaires; on a copié l'organisation militaire; le casque et la tunique des fantassins de la Germanie n'ont pas échappé à l'attention de notre état-major.

Ce serait puéril, si ce n'était lamentable. Maintenant, ce sont les vertus allemandes qu'il s'agit de s'approprier. La générosité de l'âme germanique et sa noblesse empêchent M. Prudhomme de dormir. Les Allemands appuient sur l'idée qu'on a en France de leur grandeur morale; M. Alexandre Pey leur répond, au nom de la patrie outragée, par les mots de la Marie Stuart de Schiller à Élisabeth : « Je n'ai jamais couvert mes fautes d'un voile menteur; le monde sait ce que j'ai fait de pire, et je puis dire que je suis meilleure que ma renommée ». Les Allemands nous accusent d'impuissance, de pusillanimité; le passé de la race française serait à cela une réponse suffisante. L'auteur de *l'Allemagne d'aujourd'hui* en fait une autre : il ouvre les plaies de cette Allemagne de Sadowa et de Sedan, à qui l'occasion et l'habileté d'un

homme d'État ont donné beaucoup d'orgueil, et lui dit : Voyez un peu; ne vous vantez pas trop L. D.

La lutte contre la Misère, par Hippolyte Maze, député. Léop. Cerf, édit., Paris. In-18. — Prix : 2 fr.

Élever la moralité en garantissant les risques de la vie physique, intéresser l'homme à sa dignité en favorisant ses intérêts matériels, apaiser ses jalousies et ses haines en lui facilitant la sécurité du lendemain; tel est le but très noble, très humain et très patriotique à la fois que s'est proposé M. Maze. Le moyen qu'il préconise c'est la création des sociétés de secours mutuels : remplacer la charité par la mutualité, créer des droits à ceux qui ont besoin, là où l'on ne voyait que la libre préférence de ceux qui donnent. Il importe d'habituer les hommes, les femmes et les enfants à prévoir, à économiser.

C'est surtout ce point de vue pratique et matériel que M. Maze s'attache à éclaircir : il veut d'abord prouver par des faits, par des chiffres, l'avantage positif de l'association. C'est évidemment ce qui, avant les considérations morales, touche les esprits les plus vulgaires. Ce sont justement ceux-là qu'il est urgent de convaincre, puisqu'ils ont moins de résistance aux entraînements, aux dissipations, aux suggestions coupables. L'exposé de l'honorable député est d'une parfaite clarté, et les conseils qu'il y ajoute d'une sagesse très pratique. La question sociale sera plus facilement résolue par la coopération pacifique et les mutuelles assurances que par les révolutions, qui laissent toujours quelque chose à défaire ou à recommencer. PZ.

SCIENCES MÉDICALES

Phénomènes nerveux, intellectuels et moraux, leur transmission par contagion; par J. Rambosson; 1 vol. in-8°. Paris, 1883 (Didot).

Les nerfs de l'homme sont un grand mystère, c'est par eux que l'âme communique avec le monde extérieur. Mais de même que l'âme est une substance inconnue à la science, les nerfs, qui sont les instruments de l'âme, participent en quelque sorte de sa nature. On voit bien leur action, on étudie leur contexture, eux-mêmes échappent à l'examen. Leurs affections morbides font le désespoir de la médecine; elle constate les douleurs qu'ils occasionnent, elle n'en voit pas la source. Elle est contrainte de procéder, à l'égard de ces douleurs, comme les praticiens qui ont des secrets acquis par l'observation et qui les appliquent sans savoir pourquoi ils produisent tel ou tel effet. En face des phénomènes nerveux, la médecine et la physiologie en sont toujours réduites à la recette de Molière, qui en réponse à la demande : pourquoi l'opium fait dormir, dit ingénument : *Quia habet virtutem dormitivam,* parce qu'il a une vertu dormitive. Cependant les nerfs, le jeu des nerfs, leurs affections sont très curieux à examiner. La nomenclature des effets et des influences qu'on leur attribue est immense ; ce sont, en effet, ces influences qu'analyse M. Rambosson et qu'il essaye de ramener à des lois. Il croit en avoir découvert une très importante qu'il formule en ces termes : La loi de la transmission et de la transformation du mouvement expressif. Afin d'en juger, une autorité supérieure à la nôtre serait nécessaire. M. Rambosson applique la loi précédente à l'étude de la propagation du mouvement cérébral d'un cerveau à un autre, aux affections et aux phénomènes nerveux comme le rire, le bâillement, les tics divers, l'épilepsie, les maladies mentales, les déviations du sens commun, l'épidémie du suicide, de l'homicide, les faits d'imitation, le langage, les effets produits par la musique et les beaux-arts. Dans un cas donné, on est sûr que tel phénomène en produira un autre connu d'avance. Pourquoi ? là est le mystère. Il en est ainsi; c'est tout ce qu'on peut dire. M. Rambosson emploie le mot *contagion* en vue de caractériser l'action extérieure des phénomènes nerveux. On pourrait peut-être, selon lui, trouver une expression meilleure. « Cependant, ajoute-t-il, dans la propagation des phénomènes qui nous occupent, il y a réellement contact par l'intermédiaire du milieu ambiant, qui conduit l'expression des phénomènes et qui les rend contagieux. » Quoi qu'il en soit, la lecture du livre de M. Rambosson est un régal de l'esprit. Il y a là des faits accumulés, d'une espèce rare, qui prêtent à la méditation et à la pensée.

L. D.

SCIENCES MILITAIRES

Le Japon militaire, par DE LAPEYRIÈRE, ancien attaché d'ambassade. 1 vol. in-12 de 195 pages avec gravures. Paris, Plon, 1883.

Les graves événements qui se passent dans l'extrême Orient donnent à ce livre un véritable cachet d'actualité. L'expédition du Tonkin, en éveillant les susceptibilités d'une puissance dont nous allons devenir les voisins, fait naître des craintes de conflit entre la France et la Chine. Si une semblable éventualité se produisait, le Céleste Empire aurait sans doute à se tenir en garde contre un autre de ses voisins, qui se rapproche tant de lui par la race et les mœurs, sans pourtant qu'une sympathie profonde semble exister entre eux. Le Japon, en effet, a eu maints démêlés avec la Chine, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il profitât d'une conflagration générale pour revendiquer certains territoires contestés.

Dans la situation présente, un livre sur le Japon militaire est donc le bienvenu; il est dû à un homme qui a vécu un certain temps dans le pays, qui a vu nos officiers à l'œuvre dans la tâche de réorganisation militaire qu'ils avaient entreprise, qui connaît par conséquent le fort et le faible de la question. Deux missions militaires françaises ont été successivement envoyées dans l'empire du *Soleil levant*. La première, dirigée par le capitaine, maintenant colonel Chanoine, en 1866, n'a pas eu de grands résultats; la seconde, de beaucoup plus importante, fut dirigée par le colonel Munier; elle resta près de huit ans dans le pays, de 1872 à 1880, pour les derniers de ses membres; elle transforma complètement l'armée japonaise, lui donna, en les appropriant au tempérament national, les institutions françaises, et en fit l'armée actuelle. Celle-ci est d'un très faible effectif, eu égard à la population de l'Empire, qui est un peu inférieure à la nôtre; elle ne compte que 35,000 hommes, qui pourraient être immédiatement portés à 53,000 par l'adjonction des réserves. Toutefois, en cas de danger pressant, l'armée territoriale et l'armée nationale, cette dernière sorte de levée en masse, auraient à puiser dans une population de plus de six millions d'hommes de dix-sept à quarante ans, aptes à porter les armes.

Ce qui distingue surtout le Chinois du Japonais, au point de vue militaire, et nous nous arrêterons spécialement sur ce point de l'intéressante étude de M. de Lapeyrière, c'est le point de vue sous lequel ces deux peuples considèrent le métier des armes. Pour le Japon, cette carrière a toujours été la marque de la noblesse; les guerriers ont de tout temps obtenu le respect. En Chine, au contraire, le soldat ou ce qui y ressemble est un objet de mépris. C'est, dans l'opinion publique, un être ignorant, grossier, sans valeur. Dans le cas d'une grande guerre, le gouvernement chinois compte beaucoup sur son or; il espère qu'avec la promesse d'une haute paye il se procurera très vite une armée de mercenaires européens et américains qui aurait très vite raison des jeunes troupes nationales japonaises. Là est évidemment l'inconnu de la question. La réorganisation de l'armée japonaise est encore trop récente pour que les institutions militaires qu'elle a consacrées aient pu donner tout leur effet. Le Japon, malgré le succès de ses récentes campagnes à Formose et contre les insurgés féodaux des provinces du sud, a besoin plus que jamais de recueillement et ne s'engager que très prudemment dans une querelle avec son puissant voisin. Telle est la conclusion qui se dégage de l'œuvre de M. de Lapeyrière, œuvre complète à tous égards. Elle nous donne non seulement des détails peu connus sur l'organisation militaire du Japon, mais encore de curieux aperçus sur le passé et l'avenir de ce pays, qui nous est si sympathique, et qui vient encore de nous prouver son amitié en sollicitant de notre gouvernement l'envoi d'une nouvelle mission militaire. C. M.

L'État militaire des principales puissances étrangères au printemps de 1883 : Angleterre.— Autriche. — Espagne. — Italie. — Russie, — par S. RAU, chef d'escadron d'état-major. 3e édition mise à jour. Paris Levrault, 1883. 1 vol. in-12 de 525 pages. — Prix : 5 francs.

Un journal allemand publiait récemment une étude militaire dans laquelle, escomptant les conséquences de la triple alliance italo-germanique, il mettait en regard les forces que pouvaient mettre en ligne l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie d'une part, et, de l'autre, celles de la France et de la Russie coalisées, et qu'il supposait devoir faire face à cette immense levée de boucliers. Il arrivait, si nos souvenirs sont exacts, à prouver que la balance pencherait encore numériquement de notre côté. Sans vouloir nous livrer à des calculs contradictoires, nous pouvons signaler à tous ceux qui se plaisent à des dénombrements de bataillons, d'escadrons et de batteries la nouvelle édition de l'ouvrage, si remarquable à tous les titres, de M. le commandant Rau. Ils y trouveront non seulement le moyen de vérifier les calculs de

l'écrivain allemand, mais encore, chose plus sérieuse et plus importante, une étude des plus détaillées sur l'organisation militaire des principales puissances continentales de l'Europe. Tout en étant convaincu de la nécessité de répondre à l'immense développement de forces d'une nation armée par un déploiement à peu près semblable, nous ne croyons pas cependant que ce facteur soit le seul dont il faille tenir compte en cas de guerre. La qualité des troupes, leur organisation, les moyens employés soit pour les transporter sur le théâtre des opérations, soit pour les ravitailler, leur armement et tant d'autres choses encore, tous ces éléments jouent un rôle presque aussi considérable que la question des effectifs et doivent être l'objet d'un examen approfondi, si l'on veut se rendre un compte exact de la valeur respective d'une armée.

C'est à ces nombreuses questions que répond le travail de M. Rau. La nouvelle édition que publie la librairie Levrault, et qui est à jour pour le printemps de 1883, présente sur celles qui ont paru en 1830 et en 1877 de notables perfectionnements. L'auteur a toutefois respecté sa division si judicieuse en dix chapitres, embrassant pour chaque puissance tout ce qui concerne son organisation militaire; mais en présence des efforts faits par l'Espagne pour mettre son armée au niveau de celle des autres peuples de l'Europe, il a cru devoir faire entrer cette nation dans le cadre de son étude. Comme détails se trouvant pour la première fois dans son volume, nous citerons les nombreux renseignements sur les effectifs du pied de paix, renseignements qui, comparés à ceux qui sont relatifs aux effectifs de combat, permettent au lecteur de se rendre compte facilement de l'effort imposé au pays par la mobilisation, et par suite de la richesse en anciens soldats, c'est-à-dire de la qualité des troupes qui seront envoyées sur le champ de bataille. Nous y trouvons encore, de plus que dans les éditions précédentes, la description des drapeaux des différentes armées, des détails précis sur les propriétés balistiques des armes portatives et des bouches à feu, et d'autres encore de moins grande importance. Un simple énoncé des chapitres, dont les en-têtes se reproduisent à peu près textuellement pour chacune des puissances étudiées, permettra au lecteur de se rendre un compte exact des questions multiples traitées dans cet ouvrage; l'auteur, tout en multipliant, comme il le devait, les données statistiques, en a fait plus qu'un simple répertoire, c'est un livre qui se lit couramment et que nous croyons indispensable à tous ceux qui se préoccupent quelque peu des questions étrangères. Voici, en résumé, la matière de ces dix chapitres :

I. Commandement supérieur et administration centrale. Budgets et effectifs budgétaires.

II. Recrutement et réserve.

III. Remonte et conscription des chevaux.

IV. Cadres. États-majors.

V. Formations organiques des troupes d'opérations.

VI. Division militaire du pays. Organisation défensive du territoire.

VII. Formation de l'armée en cas de mobilisation.

VIII. Voitures et convois d'un corps d'armée mobilisé. Approvisionnements.

IX. Armements et matériel d'artillerie.

X. Uniformes. Insignes. Drapeaux.

C. M.

BELLES-LETTRES

ROMANS

Païenne, par Juliette Lamber (Mme Adam). Paris, Paul Ollendorff. 1 vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Dans un des romans de Balzac, Rastignac, s'étonnant de la conscience d'un magistrat, s'écrie : « Ce n'est pas un homme coulant, c'est un homme à couler. » — Rien ne change; — ce n'est plus la marquise d'Espard qui est la femme à la mode, mais on pourrait croire que les critiques français, soit galanterie exagérée, soit petitesse ou manque total d'indépendance, craignent de se couler en se montrant trop peu coulants pour les œuvres plus que médiocres de Mme Juliette Lamber.

En vérité, je pourrais ne pas parler de *Païenne* et laisser le public — un grand juge qui sait aujourd'hui distinguer le mot *talent* du mot *réclame* — porter son verdict sur cette production soporifique et vide; mais comment se taire lorsque l'auteur, dans une dédicace à Alexandre Dumas fils, ne craint pas, avec une assurance qui frise un haut comique, de parler de son œuvre en ces termes : « Littérairement, ce livre *est hardi*. Dans le val fermé où Pétrarque immortalisa l'amour platonique, j'ose décrire un amour ardent, échangé, possédé. » — Et plus loin : « Ce ne sont point des sonnets que je vous offre, c'est un cantique à la fois *divin* et *humain*. »

Eh bien ! non, certes non, ce livre n'est pas *hardi*. Il ne faut pas confondre *hardiesse* avec *toupet*. Cette

Païenne n'est qu'insolemment vaniteuse. Jamais les précieuses de Montpellier, dont se moquent si agréablement Chapelle et Bachaumont, n'auraient à elles tout esaccouché d'un tel galimatias. Non, assurément, non encore, ce vulgaire cantique n'est ni *divin* ni *humain*. Il n'y a là ni vie, ni élan, ni enthousiasme, ni passion aucune, ni talent encore moins. Mélissandre n'est qu'une provinciale hystérique qui aurait lu et très mal digéré *la Nouvelle Héloïse;* quant à Tiburce, le pauvre diable ne possède point de caractère tranché ou de personnalité quelconque : c'est une sorte d'illuminé, de derviche tourneur, dont sa maîtresse, cette oie truffée de prétentions, fait une simple toupie ,ou, comme disent les enfants, *un sabot*.

Il faut croire que Mme Adam, qui se dit « progressiste », ignore absolument la littérature rétrospective et en particulier « le roman épistolaire », sans quoi elle se serait souvenue que le génie seul assassine et enterre ceux qu'il détrousse ; et elle aurait été prise d'une peur salutaire, ou se serait sentie moins de hardiesse après avoir lu les *Lettres portugaises,* les *Lettres persanes*, les *Lettres péruviennes,* les *Lettres turques* et même les romans de Crébillon fils par lettres. L'auteur de *Païenne* aurait pu intituler son livre : *Lettres auvergnates,* pour faire suite à celles plus haut citées. Mais franchement les lettres françaises, j'entends les belles-lettres, n'ont rien à voir ici.

Il m'est pénible d'être désagréable à une aimable femme que la banalité des éloges a évidemment grisée; *Tiburce* n'est pas assez homme, dans le sens noble du mot, pour dire franchement la vérité à *Mélissandre,* et celle-ci me semble se mirer moralement un peu trop dans l'Eau des fées.— Mme de Staël était plus sage et Mmes de Duras, de Souza et même la comtesse de Montolieu ne risquent pas encore d'être éclipsées par cette petite *Païenne,* qui ne tardera pas à rentrer dans le néant et l'oubli qui l'attendent. U.

Michel Verneuil, par André Theuriet. Paris, Paul Ollendorff, 1883; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qu'il faut surtout admirer, chez l'auteur si hautement apprécié de *Michel Verneuil,* c'est la manière simple et naturelle dont il arrive à communiquer l'émotion, sans torturer les nerfs, sans autre préoccupation que celle de dire vrai et, en disant vrai, d'arriver au plus intime du cœur humain. Rarement un livre nous a plus doucement ému, plus facilement attaché et plus complètement charmé que le dernier roman d'André Theuriet. On ne saurait parler de progrès avec le jeune maître, quand on se souvient de toutes les cordes délicates qu'il a précédemment touchées, de toutes les belles œuvres qui composent sa collection; nous pouvons seulement constater un succès de plus, dans une donnée un peu différente des précédentes.

Il nous semble qu'ici André Theuriet est entré plus avant qu'autrefois dans ses personnages, qu'il les a analysés plus à fond, et qu'à côté du psychologue si remarquable que nous connaissions déjà, il nous a montré un physiologiste non moins puissant. Toutes les variations de ce curieux caractère de *Michel Verneuil* ont été étudiées avec un soin et une précision qu'il importe d'indiquer; il y a une logique implacable, une suite bien droite dans les idées en cette nature de paysan policé qui vient se heurter à toutes les faiblesses, les lâchetés et les trahisons des villes, sans vouloir plier. — On sent que ce personnage vit, parce qu'il est véritable, qu'il a été pris sur le vif avec ses hauts et ses bas, ses grandes envolées, ses espoirs superbes et ses intenses découragements. Ses figures de femmes sont peintes avec une réelle maîtrise et une sûreté de touche qui prouvent à quel point le romancier possède son art. — Il y avait du reste, dans cette peinture, une difficulté qui peut, à notre avis, être considérée comme la pierre de touche du talent, c'est celle de faire vivre à leur plan, sans exagérations et sans rester au-dessous, des personnages s'agitant dans un milieu moyen, ni héros ni imbéciles, des hommes et des femmes tout bonnement, leurs amours et leurs calculs intéressés tout naïvement, la vie vraie, en un mot. André Theuriet s'est tiré de cette rude tâche avec une délicatesse et un tact parfaits. Les deux femmes sont des figures qui lui feront honneur: la mère, si véritable, et que tous nous pouvons rencontrer dans le monde; la fille, une Parisienne, candide au fond, effrontée en apparence, frottée de ce terrible vernis parisien qui donne le mirage du vice même à la plus entière vertu. — Voilà qui vient parfaire ce roman, un des plus vifs et des plus mérités succès d'un romancier n'ayant jamais sacrifié qu'à l'art pur, à la vérité, sans se préoccuper des modes qui passent et des procédés qui vieillissent. — Nous ne parlerons que pour mémoire des ravissants paysages que le poète a sentis et célébrés en une prose vibrante; nul n'a dépassé ce chanteur des prés, des bois et des marines, et il vient de remporter une belle victoire dans l'étude des caractères. G. T.

Contes de la bécasse, par Guy de Maupassant. Paris, Rouveyre et Blond; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Dans le dernier recueil des nouvelles que Guy de Maupassant vient de publier sous le titre de *Contes de la Bécasse*, nous remarquons, plus accentué que dans toutes ses œuvres, le talent avec lequel le jeune écrivain sait s'infuser le langage et la vie même des paysans de son pays, ces curieux Normands, si rusés, si retors et offrant des études si neuves à la curiosité de l'observateur. — Nous ne croyons pas qu'il soit possible de pousser plus loin l'assimilation du parfum de terroir que dans les nouvelles qu'il intitule *Farce normande, Un Normand, Aux Champs,* mais surtout dans celle appelée *les Sabots;* en cette dernière existe un mélange de candeur campagnarde et de rouerie paysanne qui ne saurait être dépassé ni mieux rendu. — De plus, un genre pareil prêtait à la farce et tournait facilement au gros comique, mais l'écrivain a un tempérament trop véritablement lit-

téraire et artistique pour n'avoir pas su éviter cet écueil. Ses histoires, malgré les ridicules que pourrait faire naître le langage particulier du paysan normand, ne sont nullement grotesques; au contraire, elles donnent une si criante impression de vérité, une sensation si poignante, qu'on se sent terrifié après les avoir lues. De telles mœurs, une corruption à ce point raisonnée, une sauvagerie aussi savante, finissent par nous paraître des monstruosités à nous, les raffinés de la ville, à nous les corrompus de la civilisation. — En réalité, aucune préméditation, aucune science ne peuvent approcher de cette science du vice campagnard, de cette pourriture longuement mûrie des champs. — Il y aurait dans d'autres genres bien des nouvelles, *la Peur*, par exemple, à citer dans ce volume pris sur le vif de la nature et où rien ne semble donné au hasard. *Ce cochon de Morin*, une vraie trouvaille, ouvre le livre d'une façon bien amusante; l'*Aventure de Walter Schnaffs*, qui le termine, laissera le lecteur sous une impression suffisamment exhilarante pour qu'il ne s'effarouche pas de certains passages pimentés et salés, où nous retrouvons notre implacable fouilleur de la bête humaine, un Guy de Maupassant qui, à l'exemple du Seigneur, sonde les cœurs et les reins de tous ceux qu'il étudie. G. T.

La Carmélite, par Ernest Daudet. Paris, Plon et Cie, 1883; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que la donnée du roman d'Ernest Daudet soit visiblement inspirée de l'*Évangéliste* de son frère, elle est suffisamment originale pour qu'il ait su en faire son bien propre et ne pas imiter l'œuvre si connue d'Alphonse Daudet.

C'est l'histoire d'une jeune fille exaltée qui, au moment de se consacrer au Seigneur et de prononcer des vœux éternels au Carmel de Beaucaire, se trouve violemment rejetée dans la vie et forcée de se marier pour sauver l'honneur et l'existence de sa sœur. Celle-ci, mariée à un homme brutal et plus âgé qu'elle, a eu la faiblesse d'écouter les paroles dorées d'un jeune officier de hussards et elle est sur le point d'être surprise la nuit avec son amant, lorsqu'elle parvient à tout arranger en faisant de ce jeune homme le fiancé de sa sœur. — Celle-ci se laisse épouser, avoue à son mari qu'elle a fait vœu de chasteté, et celui-ci, peu à peu, à force de tendresse, parvient à en faire complètement sa femme. Un fils lui naît. Mais, à ce moment, la religion implacable reprend la proie qui a tenté de lui échapper. Un prêtre fanatique persuade à la jeune femme qu'elle a commis un péché mortel en prenant du goût au mariage et en aimant son mari; il arrive à l'en détacher si bien que le malheureux époux redevient par désespoir l'amant de sa belle-sœur, dont le mari est mort subitement, et finit par s'enfuir en Amérique avec son fils et sa maîtresse. — Rien ne sépare plus la jeune femme de Dieu; son mari mort à l'étranger, elle se fait recevoir carmélite. Mais la pensée de son fils la dévore et le remords ne la quitte pas. — Ce fils revient et elle le revoit quand il a vingt-cinq ans. — C'est lui qui saura enfin arracher sa mère au cloître; en la rendant grand'mère, il lui montrera qu'il y a d'autres joies tout aussi saintes et plus humaines que celles de la religion. — Le roman d'Alphonse Daudet se terminait par ces mots : *Elles ne se sont plus revues... jamais.* — Celui d'Ernest Daudet finit par cette phrase : *Elle ne les a plus quittés.*

Xavier Testelin, par Alexandre Boutique. Paris, Lalouette et Doucé, 1883; 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est toujours avec une curiosité un peu attendrie que nous lisons les œuvres des débutants, car nous savons quel labeur, quelle attente et quelles angoisses ont généralement précédé le début. — Mais lorsque nous avons la satisfaction de trouver une œuvre véritable, l'indice d'un talent certain pouvant à un moment se déployer dans une mesure que tous ignorent, même et surtout celui qui a écrit, nous nous empressons de le dire hautement et d'encourager de tous nos vœux le jeune écrivain.

Nous ne connaissons pas *les Amants adultères*, dont l'auteur parle dans sa préface comme étant son premier roman, mais nous pouvons dire que nous avons lu avec un vif sentiment de plaisir *Xavier Testelin*.

Il y a dans ce volume, consciencieusement écrit, de belles promesses d'avenir. — M. Alexandre Boutique, sans se préoccuper des modes du jour ni des différents argots que cultivent quelques-uns de nos jeunes écrivains, qui ont du talent malgré ce funeste engouement, a écrit simplement, en une langue soignée, une navrante histoire toujours vraie, éternellement humaine, et qu'il a dû profondément sentir et souffrir. Du reste, pour écrire des livres qui portent, il faut les avoir vécus : or son roman nous fait, par instants, l'effet d'une véritable autobiographie poignante et touchante. — Les luttes du malheureux Xavier Testelin sont vraies, ses tortures n'ont rien de théâtral ni d'exagéré; nous sommes persuadés que M. Alexandre Boutique n'a pas inventé la transformation de cet artiste en un simple manœuvre, maniant la truelle et gâchant le plâtre pour les maçons. — Les deux figures de femmes, si différentes, et se sacrifiant toutes deux pour le faire arriver, l'une donnant son sang et sa force physique, l'autre se déshonorant, sont joliment rendues. — Le seul reproche un peu grave que nous ferons à l'auteur, en ne voulant pas relever les inexpériences, les quelques imitations involontairement glissées çà et là et les longueurs, — c'est d'avoir placé son action à une époque qui induit parfois le lecteur en erreur. De temps en temps on est obligé de se rappeler que ce drame se passe au début des luttes romantiques, — et la mise en scène ne le fait pas suffisamment sentir. — Mais nous voulons ne rester que sur la promesse d'avenir que nous donne M. Alexandre Boutique et le féliciter du réel talent déployé dans son *Xavier Testelin*.

G. T.

Jean Mulhberg, par C. de Beaulieu. Paris, Plon et Cie, 1883. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce roman hongrois, qui nous fait vivre au milieu des magnats et des paysans madgyars, est tout embaumé d'un charmant parfum exotique. La fable est simple et attachante ; il s'agit du dernier survivant d'une des plus illustres familles de Hongrie, revenant voir le château de ses pères, passé en d'autres mains, et y retrouvant une vieille servante centenaire qui attend toujours le retour des anciens magnats. — Le jeune seigneur travaille pour vivre ; il devient sculpteur et remporte un éclatant succès en représentant les filles de celui qui l'a dépossédé de son bien. — Enfin, après des péripéties qu'il serait trop long de retracer ici, et où l'on voit la main de Dieu frapper celui qui a osé toucher à l'héritage des magnats Smeggyi, Jean Mulhberg révèle qu'il est le dernier descendant et unit les deux familles, en demandant la main de la fille du possesseur actuel de son château.

L'Enfer à deux, par Henri Leverdier. Paris, Lalouette et Doucé, 1883. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Nous ne doutons nullement de l'excellente idée qui a poussé M. Henri Leverdier à écrire l'étude conjugale qu'il a dédiée à M. Alfred Naquet, et à la stigmatiser de ce titre vengeur *l'Enfer à deux*, mais ce n'est qu'un enfer pavé de bonnes intentions. Écrit en un style contestable, qui déroute à chaque instant le lecteur, avec l'emploi répété de mots absolument orduriers, ce volume n'est qu'un long étalage de vices et de hontes, où l'on a peine à repêcher la morale, et l'on finit réellement par se demander si l'auteur n'a pas plus d'une fois oublié son sujet pour étaler à loisir toutes les vilenies et toutes les turpitudes de l'humanité. En outre, les personnages n'ont aucune vraisemblance, et il les lance à travers une série d'aventures vraiment trop fantastiques pour nous émouvoir. On sort de cette lecture passablement écœuré, mais nullement fixé sur les intentions du romancier ; nous doutons fort qu'un pareil livre puisse faire faire un pas à la grave question dont s'occupe si passionnément l'honorable député dont le nom se trouve à la première page.

L'enfant des Rudère, par André Léo. Paris, Jules Rouff et Cie, 1883. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que souvent écrit un peu à la diable et traité par-dessous la jambe, le nouveau roman d'André Léo dénote une vraie science dans l'art de développer les situations et de les amener à un dénouement par une suite de péripéties habiles. *L'enfant des Rudère* est une étude de mœurs semi-paysannes, semi-bourgeoises d'une grande âpreté ; c'est du *vécu* un peu arrangé, avec une note forcée, nous l'espérons, pour certains endroits où l'horrible se prolonge et se répète avec trop d'insistance. En tout cas, le drame est adroitement mené et conduit le lecteur d'une manière fort savante, en lui graduant les émotions sans le laisser souffler ; on termine ce livre avec un véritable serrement à la gorge et une profonde angoisse, comme il arrive toujours quand on nous décrit le martyre d'un enfant.

Le roman d'une mère, par Paul Célières. Paris, A. Henriuyer, 1883. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sans grandes recherches de style, sans fouiller ses phrases ni leur donner un relief durable qui puisse les fixer dans l'esprit, M. Paul Célières conte simplement et avec émotion. Nous connaissons peu de dénouements aussi poignants que celui du *Roman d'une mère*, et nous croyons que personne ne pourra lire sans être sincèrement touché ce joli volume, plein de détails amusants et d'une lecture non fatigante. M. Paul Célières a trouvé là le véritable moyen de rajeunir et de moderniser cette vieille histoire d'enfant trouvé, passée un peu à l'état de rengaine ; contée par lui, cette aventure a un parfum nouveau, qui la rend plus vraisemblable, et l'on est trop ému pour discuter sa fable. G. T.

Un adultère, par Antoine Albalat. Paris, Paul Ollendorff, 1883. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Renfermant autant d'indéniables qualités que d'énormes défauts, le roman que vient de publier M. Antoine Albalat témoigne d'efforts sérieux et, à ce titre, mérite d'être lu et discuté. Nous lui reprocherons surtout de ne pas être lui, et de sembler essayer, les uns après les autres, la plupart des procédés à effets dont on se sert aujourd'hui dans quelques groupes de littérateurs. Certaines pages paraissent détachées des *Sœurs Vatard* de Huysmans ; il y a aussi une forte préoccupation du style des frères de Goncourt, presque un pastiche de leur manière ; puis d'autres encore, et il serait facile de ne pas arrêter là notre énumération. C'est, nous le savons, un défaut de jeunesse commun à presque tous les écrivains, et il en est bien peu qui puissent se vanter d'avoir réellement débuté par une œuvre personnelle dans le sens absolu du mot ; mais nous n'avions jamais trouvé ce défaut aussi développé que dans le livre de M. Albalat. — Cependant son roman offre une donnée originale : nous ne nous souvenons pas d'avoir vu traiter l'adultère de cette manière : l'écrivain nous montre la mondaine, après la faute, se relevant en quelque sorte par la continuité, la grandeur de son amour, et surtout par sa lutte courageuse contre les plus âpres misères de la vie. C'est là un côté à louer dans *Un adultère*, et nous nous empressons d'en féliciter son auteur, en lui conseillant toutefois de se défier de ses lectures et de voir par ses propres yeux, sans emprunter les lunettes des autres.

Le testament de Lucy, par E. Texier et Le Senne, Paris, Calmann Lévy, 1883. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les romans écrits par MM. Texier et Le Senne ont cela de particulier, qu'on ne peut les lire sans être à la fois séduit et considérablement agacé. Généralement, la thèse traitée par les deux écrivains attire et intéresse, mais leur langage à la fois amphigourique et boulevardier finit par irriter les nerfs au delà de toute expression. Presque toutes les phrases sont ponctuées par trois points bizarres, qui produisent une sorte d'effet cabalistique et n'ont pas grande raison d'être. Le *paraître* est tout, malheureusement, dans le procédé suivi par les deux auteurs, et le fond n'existe pas ; c'est une littérature toute de surface, une bulle de savon joliment irisée parfois, mais que la moindre réflexion crève et fait éclater. Si l'on creuse la phrase, si l'on cherche quelque chose de solide, de résistant, pfffut ! plus rien. En outre, ces volumes qui s'entassent déjà en une collection imposante n'ont pas pris le temps de se condenser pour se présenter au lecteur ; écrits à la hâte, bousillés, courant la poste, ils demandent à être lus de même, vivement. On n'en garde qu'un demi-souvenir incolore, de peu de durée, où il reste pourtant un peu de charme et de plaisir mêlé au vide des alinéas et au cabotinage des pensées.

Les petites mariées, par Edgar Monteil. Paris, Charpentier, 1883 ; un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Avec une pointe d'humour qui est un attrait de plus chez le conteur, M. Edgar Monteil fait défiler sous nos yeux cinq caractères de jeunes filles, qui se distinguent toutes par une singulière force de volonté et une décision devant lesquelles tout finit par céder. Ceci s'applique surtout aux nouvelles amusantes qui portent les titres de : *Amours grecques*, *Mademoiselle Marthe*, *La Bentourette*, et *Mademoiselle Adrienne* ; dans la cinquième, intitulée *Au faubourg*, la figure de jeune fille a moins d'importance, ne servant que de reflet à une autre figure de femme disparue tragiquement. Ces petits contes, galamment troussés et lestement enlevés, feront passer quelques moments agréables au lecteur ; en même temps ils sont suffisamment serrés d'observation et d'étude. Nous croyons qu'on lira avec plaisir ces *Petites Mariées*.

Angèle Méraud, par Charles Mérouvel. Paris, Dentu, 1883. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

En terminant comme un gros et mauvais mélodrame une œuvre où se rencontraient certaines qualités, M. Charles Mérouvel a absolument gâté son roman *Angèle Méraud*. Il n'y a aucun lien logique entre la mort de cette fille et toute son existence de tromperies, de débauches et de dévergondage. Jamais un écrivain, eût-il le talent de nos premiers littérateurs et leur inquiète conscience du style, ne parviendrait à faire passer comme réel un fait aussi anormal, un véritable contre-sens. Cependant cette *Angèle Méraud* était une figure assez amusante et presque vraie dans bien des endroits ; quel dommage d'en avoir fait une plate héroïne de roman-feuilleton, s'accusant de suicide pour ne pas attirer de désagrément à celui qui l'a blessée mortellement, en la jetant par la fenêtre. Fatalement, l'écrivain devait en venir là, car tout le roman est écrit au jour le jour, sans suite arrêtée, sans plan longuement mûri, et le tirage à la ligne s'y fait sentir d'une manière désolante en plus d'un endroit. Çà et là, un passage vrai, une observation juste, puis la plume repart au galop, sans autre préoccupation que d'entasser page sur page, de faire beaucoup de copie et de transformer ensuite le tout en un gros volume de près de cinq cents pages. L'auteur a traité son œuvre comme son héroïne, il l'a jetée par la fenêtre. G. T.

Polichinelle et Cie, par Georges de Peyrebrune. Plon, édit. Paris, in-18. — Prix : 3 francs.

Ce sont des nouvelles que M. de Peyrebrune a réunies dans ce volume : le titre de l'une a passé sur la couverture ; *et Cie*, c'est pour toutes les autres. Elles sont écrites de ce style réputé parisien, qui se hasarde parfois à n'être pas français. L'une a le parfum de Paris, une autre exhale l'odeur de Rome, une autre la senteur de l'Inde ; il en est une intitulée même *Parfum de Chypre*, une autre encore fleure le soufre de Pompéi, une enfin sent la province.

Et puis le volume est clos par un poème en prose intitulé *Anankè*. C'est déjà bien difficile de supporter un poème pseudo-philosophique en vers, et j'entends en vers excellents. Mais quand il est en prose ! Franchement, M. de Peyrebrune a voulu grossir le volume. Il l'a du même coup tiré en longueur.

Polichinelle est un malheureux bossu de noble famille qui s'éprend d'une jeune fille admirablement belle et de non moins noble famille. La jeune personne, étant assez fantastique, consent à un enlèvement ; mieux encore, c'est elle qui se fait enlever le soir d'un bal travesti. Elle croit que l'amoureux n'est bossu qu'en déguisement. La réalité la désabuse et l'effraye. Et le malheureux disgracié vient se pendre à un arbre du jardin de la belle, non sans avoir d'abord planté un couteau dans son cœur. Et, comme Sylvine s'est compromise, elle épouse le frère du mort.

L'Épingle d'or est l'histoire d'une vieille servante-maîtresse qui se fait épouser par son maître, et permet à son fils, bâtard légitimé, d'épouser une jeune fille intéressante, sous-maîtresse dans un pensionnat. Inutile d'insister sur cette nouvelle ni sur les autres, non pas que ce soit dépourvu d'agrément, mais il n'y paraît rien de caractéristique ni de saisissant. M. de Peyrebrune multiplie ses efforts pour trouver l'originalité, tant dans le sujet que dans la forme. D'une et d'autre part, il rencontre plutôt la bizarrerie.

Toutefois, parmi les volumes de nouvelles publiés

depuis quelques mois, celui-ci se distingue encore par une saveur littéraire que nous aurions mauvaise grâce à ne pas signaler avec l'éloge qu'elle mérite.

Pz.

Le Roman d'une Figurante, *Étude de mœurs,* par Jules Mary. Un vol. in-18. Paris, E. Plon, 1883. — 3 fr. 50.

Elle est bien longue et bien rebattue, cette histoire d'une Marguerite Gautier en herbe, doublée d'une Camille et d'une Mimi Pinson! Le caractère de la jeune fille nous semble, d'ailleurs, complètement faux : cette petite figurante mélancolique et pleurnicheuse n'a jamais existé que dans l'imagination de M. Jules Mary. Pourquoi s'est-il éloigné du type peint d'après nature, et d'une manière remarquable, par l'auteur des *Petites Cardinal*? M. Jules Mary n'avait qu'à choisir une espèce du genre si bien décrit par Ludovic Halévy. Il aurait fait une œuvre plus vraie et plus intéressante. P. C.

L'Honneur du Mari, par I. Imbert, troisième édition. Un vol. in-18 jésus. Paris, Ed. Rouveyre et G. Blond. — Prix : 3 fr. 50.

Les maris trompés sont des ingrats, s'ils ne se montrent pas reconnaissants envers les romanciers, qui, journellement, leur indiquent une nouvelle manière de venger leur honneur. Le pistolet, les tribunaux, la réclusion, vieux jeu! moyens surannés : Essayez du mépris, semble dire M. Imbert. Vous verrez aussitôt l'infidèle, dévorée de honte et de remords, se repentir, se traîner à vos pieds. Elle vous suppliera de lui accorder son pardon; alors, vous drapant majestueusement dans votre dignité : « Jamais! » vous écrierez-vous d'une voix solennelle! Ce seul mot mettra le comble à la confusion de votre indigne moitié. Vous aurez le plaisir de savourer une vengeance exquise, tout en effaçant la tache faite à votre nom.

Cette manière de se venger nous paraît légèrement anodine. Ménager une femme adultère est la plus immense duperie que la sensiblerie moderne ait inventée. Au risque de passer pour sanguinaire, nous nous associons sans hésiter au fameux *Tue-la,* de Dumas, et cela en vertu du proverbe : « Morte la bête, morte le venin. »

M. Imbert défend sa thèse dans un récit assez mouvementé. Il donne toutefois trop de longueur à certaines descriptions et une allure trop mélodramatique à certaines phrases. P. C.

Les Surprises d'une dévote, par Charles d'Osson. Un vol. in-18. Paris, E. Dentu, éditeur.

Ce titre à surprises est offert par l'éditeur comme un appât aux malignes curiosités de la clientèle de M. Léo Taxil. Si celle-ci lisait *le Livre,* peut-être hésiterais-je à la mettre en garde contre les déceptions que lui réserve l'étiquette. Si ce roman met des prêtres en scène, ces prêtres sont de braves gens; si l'un d'eux est atteint par la tentation, il n'y succombe point; l'amour même n'y paraît qu'à la cantonade, sous la forme de récit. L'œuvre n'est point malsaine, elle n'est que médiocre. E. C.

Contre Vent et Marée, par Paul Branda. Paris, E. Dentu, 1883; 1 vol. in-18.

L'auteur, dans une assez longue lettre-préface adressée à M. Eugène Moret, explique comment ce recueil est le résultat de ses rêveries entre le ciel et l'eau. Breton et marin, il a gardé les instincts mystiques de sa race. Les mystères de l'Océan, les hasards des voyages, les longues méditations du bord les ont même développés. Ils se sont en même temps fondus avec les données de la science moderne, de manière à former dans cet esprit un curieux amalgame. Cela donne aux historiettes du volume une étrangeté qui n'est pas sans charmes. Le ton en est très varié. Il est souvent ému et plutôt sombre; mais cependant il passe parfois, comme dans *le Château de Trémazan,* à une gaieté qui frise le grivois. En résumé, le marin distingué qui signe Paul Branda et dont on a déjà remarqué quelques ouvrages, a conquis définitivement sa place parmi les conteurs. Ce n'est point un styliste merveilleux, et plus d'un de nos romanciers saurait mieux que lui disposer ses scènes et tirer parti de ses sujets; mais il mêle le fantastique à la réalité avec une bonne foi et une honnêteté qui donnent à ces récits une originalité pleine de saveur.

B.-H. G.

Robert, par Clément Richel. Paris, Charavay frères, 1883; 1 vol. in-18.

Roman à grandes prétentions philosophiques, politiques et morales, construit par quelqu'un qui ne sait pas le métier. C'est l'histoire d'un enfant abandonné, qui devient amoureux de sa sœur sans la connaître, cause sa mort, ainsi que celle de sa mère et celle du mari de sa mère, et celle de la femme qui l'a élevé, et qui voue sa vie à rechercher son père pour se venger d'avoir été engendré par lui. Tout cela bien gros, bien tragique, bien sanglant, bien invraisemblable, entrelardé de discussions antireligieuses, de thèses sociales, de professions de foi républicaines et de tirades patriotiques.

L'auteur dédie son livre à son fils. « Qu'il te soit un enseignement et un souvenir! » lui dit-il. Pourquoi l'avoir fait imprimer? S'il l'avait laissé en manuscrit, ni son fils ni le public n'y auraient perdu.

La Baigneuse de Brousse, par Leila Hanoum. Paris, E. Plon et Cie, 1883. 1 vol. in-12.

Ce qu'il y a de plus curieux dans ce roman, c'est le nom de l'auteur. Toutes ces aventures, malgré la couleur orientale plus ou moins authentique qui les empâte, sont d'une banalité ou d'une invraisemblance que ne rachètent ni l'éclat du style ni l'originalité des mœurs décrites. On a beau y voir le por-

trait d'Abdul-Medjid et la silhouette d'Abdul-Azis, on n'y apprend rien sur l'Orient, sinon qu'il peut servir de scène à des histoires aussi ennuyeuses et soporifiques que tant d'autres qui se passent dans notre monde occidental. La *hanoum* qui signe Leïla est un *bas-bleu* qui n'est pas gai.

Cherchez la Femme, par A. Matthey *(Arthur Arnould)*. Paris, E. Dentu. 1883. 1 vol. in-18.

Roman d'amour, de crime et de police. Gaboriau, qui ne l'avait pas inventé, a fait école, et le public se laisse toujours prendre par ces faits divers délayés en volumes. Il aime les surprises et on lui en sert, même au détriment de sa bourse. Voici, en effet, ce qu'on trouve au bas de la dernière page de ce livre, auquel le mot du Jackal d'Alexandre Dumas sert de titre : « Pour la suite et la fin du roman, lire le volume intitulé : *La Chambre rose*. « Ça a l'attrait de « la suite au prochain numéro », mais ça coûte plus cher. Enfin, si les lecteurs s'en arrangent, je n'ai rien à y voir, et dois me contenter de regretter que M. Arthur Arnould, qui était un écrivain, tourne de plus en plus au fabricant de romans-feuilletons.

Le Roman d'un vieux garçon, par Adolphe Michel. Paris, Paul Ollendorff, 1883. 1 vol. in-18.

Après avoir mené à Paris une vie qui a épuisé sa santé et fortement compromis sa fortune, M. Jean Nouguier revient à Saint-Vincent, petit village de Provence, dans la seule propriété qui lui reste. Il a pour voisin un vilain mal décrassé, M. Guigon du Rantanas, qui a la passion de la terre et est marié à une charmante jeune femme dont il s'occupe beaucoup moins que de ses vignes et de ses oliviers. A l'aide du notaire Lebleu et du médecin Philidor, M. du Rantanas amène Jean Nouguier à lui céder ses domaines contre une pension viagère de quinze mille francs. Cette combinaison menace un instant de faire échouer les plans de l'ex-intendant de M. Nouguier, Bourgin, paysan madré et ambitieux, qui a su s'enrichir en faisant valoir les propriétés de Jean et qui a rêvé de marier sa fille à son ancien maître, pour pouvoir être lui-même juge de paix et chevalier de la Légion d'honneur. Jean, qui semblait n'avoir que quelques mois à vivre, se refait vite, grâce à son nouveau régime, et échappe à toutes sortes de pièges machiavéliques tendus par M. du Rantanas, lequel ne voudrait pas payer la pension trop longtemps. Il devient amoureux de Thérèse, la femme du hobereau, mais, à la suite d'une scène qui aurait pu devenir tragique et où Thérèse et Mlle Bourgin font assaut de générosité, il se décide à épouser celle-ci. Le père Bourgin, heureux de son succès, travaille à faire de son gendre un député, et M. du Rantanas, qui espère que le séjour de Paris sera mortel à Jean, appuie sa candidature; mais, accusé de trahison par ses anciens amis politiques en pleine réunion électorale, il a une attaque d'apoplexie et meurt pendant que celui dont il comptait hériter est nommé député.

D'amusants comparses, Rosa, l'ancienne maîtresse de Jean, le vicomte Cascarel, tranche-montagne et joli-cœur, le préfet Cucuron, soutien de l'ordre moral, donnent au récit de la gaieté et de l'attrait. Il y a, en outre, de curieux détails sur les mœurs provençales et particulièrement sur les *Pastorales*, sortes de jeux de la Passion qui se représentent encore à Marseille, le jour de Noël.

Il serait facile de critiquer certaines invraisemblances, des défauts de plan et de composition, et surtout la fin, où Mme Thérèse du Rantanas, un des principaux personnages du roman, est abandonnée sans qu'on sache ce qu'elle va devenir, sinon que la joie d'habiter Paris lui fait oublier son veuvage et les souffrances des derniers temps. Que veut-elle et que va-t-elle y faire? Il nous reste un doute et une impression mauvaise sur cette femme, qui a été jusqu'alors la grande et pure figure héroïque du roman.

En somme, le livre vaut la lecture et est au-dessus de la plupart des productions plus ou moins littéraires qu'absorbe sans se lasser l'appétit glouton des liseurs contemporains.

Miarka, la fille à l'Ourse, par Jean Richepin. Quatrième édition. Paris, M. Dreyfous, 1883. Un vol. in-18.

Le nouveau livre de Jean Richepin a une portée double. C'est une étude ethnographique en même temps qu'une étude du cœur humain. Il nous donne les détails les plus inattendus sur les mœurs de ces mystérieuses tribus bohémiennes qui, depuis des siècles, sillonnent la civilisation européenne sans s'y mêler et sont partout un objet de curiosité et de répulsion à la fois. Sans doute, ce ne sont pas des découvertes que l'auteur présente au public. Quelle que soit sa part d'observation personnelle — et elle est grande, — ces détails se trouvent ailleurs, dans des travaux spéciaux, des monographies, des mémoires comparables à ceux qu'un des personnages du roman, l'excellent M. Cattion-Bourdille, envoyait périodiquement à l'Académie de Vervins. Il serait intéressant et utile de faire la bibliographie de l'histoire des bohémiens en Europe; on aurait à citer des œuvres à peu près ignorées, mais pleines de renseignements précieux, parmi lesquelles certaines études, publiées en Angleterre, tiendraient, je crois, le premier rang. Gardons-nous bien cependant de faire ici de l'érudition. Les lecteurs de Miarka ne nous le pardonneraient pas. Car nous n'aurions rien de plus à leur dire que ce qu'ils savent; et, pour le leur apprendre, le poète a touché toute cette science morte de l'aile d'or de sa fantaisie; il a pris cette argile desséchée et éparse et l'a pétrie à nouveau; il y a soufflé le souffle de vie et fait surgir devant nous, dans sa réalité palpitante, tout un monde inconnu.

Les traditions bohémiennes, les chants de ces tribus errantes, avec leurs croyances troublantes et leurs mythes profonds, ont trouvé l'interprète qu'ils méritaient. Je ne veux pas dire de bien de Boileau et je ne tiens pas à parler d'Horace; mais enfin on ne fait

bien comprendre aux autres que ce que l'on comprend soi-même ; et comment saisir le sens d'une race, c'est-à-dire ce qui s'en dégage de poésie et d'idéal, si l'on n'est pas poète, si l'on n'a pas, pour vibrer à tout choc et refléter en la multipliant toute lumière, cette *âme de cristal* qu'a reconnue en lui le poète souverain de ce temps ? Et c'est pourquoi les poètes sont encore les plus grands savants.

La donnée du nouveau roman de Jean Richepin est d'une simplicité antique. La fatalité, d'un bout à l'autre, domine l'action. Miarka sait, dès son enfance, quelles sont ses destinées ; et les péripéties, qui se déroulent avant qu'elle les ait remplies, ne sont que comme les accidents d'une route qui conduit infailliblement au but. Ne croyez pas que cela ralentisse ou diminue l'intérêt. Les créateurs du grand art simple et poignant, les Grecs, procédaient ainsi. Et c'est en cela qu'apparaît surtout, à mon sens, la nature du poète, qui, par instinct autant que par raison, fait bon marché des préjugés courants, élimine sans hésiter les conventions menteuses, saisit d'une main ferme la vérité et la montre telle qu'elle est, sans autres vêtements que sa beauté, sans autre parure que l'éclat de la vie qui fermente en elle et resplendit au dehors. L'auteur avait à symboliser en quelques personnages une race orientale, c'est-à-dire une race reconnaissant et acceptant l'inéluctable. C'est sous le fouet de la fatalité que les Rumani vont par la terre, ruisseau qui traverse un océan sans y mélanger ses eaux. C'est la fatalité qui les défend et les garde. A elle ils doivent l'immutabilité de leurs mœurs, la persistance de leur langage, la pérennité de leur sang. Faire un tableau de la vie bohémienne sans y mettre cette grande figure dominatrice, c'eût été faire un contresens. Avec un profond sentiment ethnique, mais aussi et surtout avec cette inspiration qui est l'heureuse et sublime loi des poètes, Jean Richepin a compris cette condition de vérité, et il a magistralement tiré parti d'une situation en dehors de laquelle, son sujet étant donné, tout n'eût été que mensonge et contradiction.

On a, comme il était naturel, comparé *Miarka* à *la Glu*, et on a, comme il est d'ordinaire, voulu se servir de *la Glu* pour déprécier *Miarka*. On a dit que *Miarka* est une ensorceleuse comme *la Glu*, et que Gléude n'est qu'une nouvelle incarnation de Pierre, le pêcheur breton. Et quand cela serait ? L'*obi* de *Bug-Jargal*, Han d'Islande, Quasimodo n'ont-ils pas des traits de parenté indéniables, et *Notre-Dame de Paris*, le dernier en date de ces trois romans, en est-il moins un chef-d'œuvre ? Mais cela n'est pas. Il est impossible de soutenir sérieusement qu'il y ait entre les deux livres de Jean Richepin rien de commun que l'esprit d'où ils sont l'un et l'autre sortis. L'un et l'autre présentent, il est vrai, une étude de mœurs naïves et violentes ; mais combien ils diffèrent dans leurs manifestations ! Dans l'un, l'idée moderne de la force, de l'énergie et en fin de compte de la victoire de l'individu, à travers toutes les défaillances de la passion, est incarnée chez la vieille paysanne, mère de Gleude, et, bien qu'à un moindre degré, chez le docteur. Dans l'autre, je l'ai déjà dit, il a fallu, pour rester dans le vrai poétique et scientifique, subordonner tout à la fatalité. La Glu est une courtisane qui a distillé toutes les pourritures et tous les venins des mauvaises amours ; Miarka est une vierge farouche, que nulle impureté ne saurait souiller, et qui, dans son ardeur d'obéissance au destin, se donne, chaste et tendre, au seul être qu'elle doive jamais aimer. Et la Vougne, et la Quédebinque, et ces deux mélancoliques figures, à peine entrevues mais qu'on n'oublie pas, de Tiarko et de la pauvre mère de Miarka, de la chrétienne maudite que la Vougne déchire des mains et des dents à cette terrible scène de l'accouchement par où débute le livre, sont-ce là des types remodelés, des créations déjà connues du public et maquillées pour servir à nouveau ? Le prétendre serait insensé.

Jean Richepin, à qui je reproche de faire en certains passages abus de mots patois pour l'intelligence desquels les vulgaires mortels auraient besoin d'un vocabulaire, a mis en œuvre, dans ce volume, cette étonnante souplesse de style dont il avait donné des preuves à part dans sa *Chanson des Gueux* et dans ses *Caresses*, ainsi que dans ses *Quatre petits romans*. La couleur, l'emportement, la passion, se réunissent ici à l'analyse sobre et exacte, à l'ironie fine et douce, au développement gradué des caractères et des sentiments. Ce n'est pas un des moindres charmes de ce livre que ce contraste, si bien marqué, par exemple, entre les scènes violentes qui ouvrent le roman, celles de l'incendie, du rut de Gleude et de la mort de M. Cattion-Borudille, et celles, si calmes, des livres II et III, où Miarka grandit et où Miarka s'instruit.

En somme, quand on sort de cette lecture, on est rassuré et satisfait. La génération qui s'en va n'emportera pas toute la gloire littéraire de la France. Il nous reste des écrivains jeunes, qui savent produire des œuvres à la fois grandes et belles, originales et fortes.

Une date fatale, par Victor Perceval. Paris, E. Dentu, 1883. Un vol. in-18.

Ce volume contient quatre nouvelles, dont la première donne son titre au recueil. C'est, du reste, celle qu'on lit avec le plus d'intérêt et d'émotion. Elle nous reporte aux jours de deuil où l'Allemagne déborda sur notre pays, et, dans son reflux, entraîna deux de nos provinces. C'est un tableau assez saisissant des suites de l'invasion et de la conquête dans une petite ville de la Lorraine annexée. Il s'y mêle naturellement une histoire d'amour qui rend le récit plus touchant.

Toutes ces nouvelles sont écrites dans une note un peu sourde, mais sincèrement émue. Le style est honnêtement bourgeois, comme les situations et les idées. Je suis loin de vouloir dire qu'elles soient sans mérite ; on s'y rafraîchit et s'y repose agréablement en dehors de tout le sang et de toute la boue des romans noirs et des documents humains. B.-H. O.

La jeunesse de l'impératrice Joséphine, par M. Imbert de Saint-Amand. Paris, Dentu, édit. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est le premier d'une série intitulée : *les Femmes des Tuileries,* et qui fait suite aux *Femmes de Versailles,* du même auteur.

Roman ? non ; il y disserte trop et s'attache avec trop de souci aux menus détails, languissants ou ternes. Histoire ? non plus ; ce n'est pas d'une trame assez serrée, la critique est quelque peu superficielle et ne découvre aucun fait nouveau ni aucune vue nouvelle sur les faits connus. Genre bâtard, cousin germain du roman historique, issu des mémoires.

Le corps du livre renferme cependant des pages intéressantes. Les figures que M. Imbert de Saint-Amand y fait mouvoir portent en elles-mêmes un élément de vie et d'originalité qui pique toujours la curiosité : Mme Tallien, Mme de Staël, Joséphine, Bonaparte à ses débuts, on ne peut parler d'eux sans éveiller l'attention. Et nous saurions gré à l'historiographe de nous parler d'eux, s'il n'était si volontiers prolixe. P. Z.

Alain de Kérisel, par M. Léon de Tinseau. Paris, Ollendorff, édit., 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Un grave diplomate, qui dans sa première jeunesse a épousé une jeune fille bête et laide, a cette chance de devenir veuf, et d'inspirer de l'amour à une autre jeune fille charmante, qui a été touchée des soins prodigués par ce mari à sa femme poitrinaire. Mais elle lui impose deux ans d'épreuves. C'est long, c'est périlleux. Néanmoins, M. de Kérisel a triomphé des tentations : le délai est expiré, il rentre en France sur un paquebot des Messageries maritimes, lorsque sur le même bateau il fait rencontre d'une perfide et séduisante coquette, dont il est bientôt l'esclave sans en être l'amant. Il déserte le mariage, malgré sa promesse, s'attache à cette Circé douteuse qui, malgré ses grandes et ses petites entrées dans le *monde,* reste jusqu'au bout suspecte. Le pis est que cette femme fut la maîtresse, à Constantinople, du propre frère de la fiancée de M. de Kérisel, mais maîtresse délaissée ; car le jeune Champdhivers a dû partir pour l'extrême Orient afin d'avancer dans sa carrière. La jolie femme outrée a juré de se venger, et le jeune Champdhivers meurt d'amour dès qu'il est loin de la beauté perdue. Bref, il revient en France, à Paris, se heurte nez à nez, chez cette Mme Mertrago, — mon Dieu, quels noms bizarres portent ces personnages ! — avec qui ? Parbleu ! avec son ex-futur beau-frère. Bon : voie de fait, duel. Kérisel éprouve des remords et des regrets aussi cuisants les uns que les autres, et se fait tuer volontairement par Champdhivers ; Mlle de Champdhivers, qui se considère comme veuve, et Mme Mertrago, qui tout à coup a changé son amour pour Henri en passion pour Alain, font chacune ce qui convient à leur goût : la jeune fille se fait carmélite, l'autre retourne à Constantinople se faire..... lanlaire.

Ce roman n'est pas inférieur à bien d'autres qu'on trouve supportables. Un peu traînant au début, un peu obscur au milieu, dramatique à la fin. L'énigme de Mme Mertrago reste indéchiffrée. Mais, en somme, c'est écrit proprement et l'on va sans regret jusqu'au bout. P. Z.

L'amour partout, par la marquise d'Osmond (Myrien). Un vol. in-18, Paris. Paul Ollendorff, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

L'amour partout ! Voilà bien de l'espace parcouru, voilà bien des choses dites en deux mots ! Les écrire sur la première page d'un livre était une imprudence grave. Mais qu'importe le danger, si l'on tient ce qu'on a promis, si l'on se tire à son honneur des difficultés qu'on s'était créées soi-même ? Qu'importent les écueils si le pilote est assez habile pour les éviter ? Or, disons-le tout de suite, Mme la marquise d'Osmond est un nautonier consommé et côtoie sans le moindre accident les dangereux rivages du Tendre. L'amour n'a pas de secrets pour elle. Dans une série de contes elle passe en revue l'amour à Paris et l'amour en province, l'amour au théâtre et l'amour dans le monde, l'amour du naïf et l'amour du blasé, et bien d'autres amours encore. Ceux qui aiment la variété n'auront certes pas à se plaindre. L'auteur a parcouru toute la gamme amoureuse.

Ce livre aura-t-il du succès ? Nous le croyons : Mme d'Osmond possède les qualités d'un véritable écrivain ; son style a même une allure virile qu'on trouve rarement dans les œuvres féminines. De plus, elle connaît le cœur humain et les mœurs d'aujourd'hui. En faut-il davantage pour réussir ?

N'oublions pas de mentionner une excellente préface de P.-L. Jacob, où l'éminent bibliophile fait, en quelques pages, l'histoire des romancières françaises depuis l'auteur de l'*Heptaméron* jusqu'à nos jours.

Grippard, *histoire d'un bien de moines,* par le P. Charles Clair, de la Compagnie de Jésus. Paris, Palmé, édit. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Quoi ! vous êtes dévot, et vous vous emportez !

Et vous vous emportez, mon père, pour quel objet ? un objet vil, un objet de ce monde, que vos sermons nous montrent méprisable, objet dont il faut nous détacher ! Les biens terrestres ! tout ce qu'il y a de plus terrestre, car c'est la terre elle-même. Mais M. Clair est surtout sensible à ce côté de la révolution : sécularisation des biens d'église.

Inutile d'insister : ce pauvre livre est un roman mal fait, sans intérêt, dont le but évident est d'allumer passion contre passion. M. Clair se met tout juste au rang des vulgaires furieux qu'il couvre de sa bile et de son mépris haineux : l'œuvre qu'il produit provient sinon du même moulin, du moins de la même farine. Il juge bon d'alourdir encore de temps à autre

un récit sans vie par des notes d'érudition assommantes. Le pédant reparaît jusque dans ses écarts ! P. Z.

Ce qu'on dit au fumoir, par Henri Lucenay. Un vol. in-18. Paris, Ed. Rouveyre et G. Blond, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Les propos de fumoir ne sont pas d'une gaieté excessive, si l'on s'en rapporte à M. Lucenay. Jusqu'ici, le moment de la digestion nous paraissait être celui où les cœurs se déboutonnaient et où les langues se déliaient pour se livrer à de joyeux bavardages. Eh bien, nous nous trompions. On trouve, paraît-il, à cette heure-là, des gens assez malavisés pour conter des histoires tristes et capables de faire passer l'envie du cigare aux fumeurs les plus fanatiques.

Ce volume nous paraît dénué de toute espèce d'intérêt. P. C.

MEMENTO

Armand Silvestre vient de publir chez Marpon et Flammarion un volume plein de joyeuses fantaisies, sous le titre : **Contes grassouillets.** — Prix : 5 fr.

Cet ouvrage comprend vingt nouvelles d'un fumet un peu scatologique, mais d'une belle humeur qui fait monter le rire aux lèvres et dilate les narines. Trois jolies eaux fortes de Kauffmann décorent ce volume du format in-18.

A la même librairie, M. Carolus Brio, qui a déjà publié chez Rouveyre deux volumes de petites nouvelles, fait paraître un nouveau recueil, sous ce titre : **Par-dessus les moulins.** Le jeune auteur montre dans les diverses historiettes qui composent ce volume beaucoup d'esprit d'observation, une agréable recherche de style et autant de brio que son nom l'indique.

Par-dessus les moulins mérite d'attirer le succès.

THÉATRE

Monologues comiques et dramatiques, par Grenet-Dancourt. 1 vol. in-18. Paris, 1883, chez Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

M. Grenet-Dancourt est surtout connu par une berquinade comique qui dut à certaines saillies de dépasser, à Cluny, cent représentations. L'auteur des *Noces de mademoiselle Loriquet* et de *Rival pour rire* réunit aujourd'hui en volume une série de monologues qui avaient été débités déjà par nos meilleurs diseurs. La camaraderie artistique n'est pas un vain mot. C'est grâce à elle que l'acteur malheureux des Nations, devenu écrivain, a imposé au public sa notoriété. Un succès hâtif et disproportionné à l'effort encourage l'outrecuidance. Voilà pourquoi notre monologuiste aborde plusieurs genres sans y réussir plus qu'il n'eût fait, au théâtre, en essayant tous les rôles. Des redondances, des incorrections, des sonorités creuses ou aiguës, des inconvenances même se rencontrent dans les diverses pièces de ce recueil. Ce qui rachète un peu ces défauts, c'est une conviction bien rare aujourd'hui et qui gagne le lecteur. De plus, les descriptions sont sobres et néanmoins frappantes. A l'accumulation des couleurs M. Grenet-Dancourt préfère la discrétion impressionniste et la justesse du trait. Les *Vagabonds* et *la Petite ferme* sont dans ce ton. Par contre, *Attila* et le *Conscrit* sont du mauvais Déroulède. Quant à la poétique des *Soupirs d'un Nègre,* elle est du ressort exclusif des cafés-concerts. Quoi qu'il en soit, si M. Grenet-Dancourt n'atteint pas la perfection, on ne peut lui dénier le feu sacré. Combien ses pensées gagneraient à être traduites dans un langage plus pur, mieux pondéré, moins banal ! G. S. L.

Goetz de Berlinchingen, de Gœthe, traduction nouvelle, par M. B. Lang, in-12, Ollendorff, éditeur. Paris, 1883. — Prix : 3 francs.

Ce que nous avons à juger, ce n'est pas l'œuvre du poète allemand, c'est la traduction française. Ce drame fut pour Gœthe l'occasion de lever l'étendard de la révolte contre les lois imposées à l'esprit littéraire par les grands écrivains français du XVII^e^ siècle. Il s'affranchit, en effet, des règles tracées par leur exemple : et mal lui en prit, car le drame, de l'aveu des Allemands, est impossible à la scène. Gœthe eut beau le remanier d'abord en 1773, deux ans après la première composition, et encore en 1804 avec la coopération de Schiller, *Gœtz de Berlinchinghen* resta une œuvre sans équilibre, sans solidité sur les planches.

Cependant la figure du héros, espèce de haut baron luttant pour ses droits féodaux contre le pouvoir unificateur de l'empereur, et à qui Victor Hugo paraît avoir songé dans les *Burgraves,* cette figure originale dans sa sauvagerie et sa brutalité, Gœthe l'a peinte vigoureusement, dans un style changeant, tantôt sublime, tantôt familier et même populaire, mais toujours plein de saveur. C'est ce qui assura sa fortune littéraire. On lit *Goetz de Berlinchingen* comme on lit *Cromwell.*

M. Lang, professeur au lycée Louis-le-Grand et à l'École Saint-Cyr, s'est attaqué à ce drame complexe dont le style difficile, heurté, mâle, a embarrassé plus d'un traducteur, et en a décidé beaucoup à l'abandonner. M. Lang a pleinement réussi, trouvant avec un rare bonheur non seulement l'équivalence des mots, mais la parité des tournures et les mouvements des idées.

C'est la seconde forme, celle de 1773, qu'il juge la meilleure, qu'il a suivie. Et c'est un mérite très grand, de l'avoir *suivie* aussi péniblement en ne devenant pas obscur. P. Z.

La Légende des Siècles, par Victor Hugo. Tome cinquième et dernier. Un vol. in-8° de 328 pages. Paris, 1883; Calmann Lévy, édit. — Prix : 7 fr. 50.

Nous n'avons pas la prétention d'apporter ici, à propos de la dernière œuvre publiée de Victor Hugo, rien qui ressemble à ce que le pauvre Xavier Aubryet appelait un « jugement nouveau. » On a tout dit sur le génie de cet admirable artiste, dont la grande inspiratrice fut la pitié.

... Oh! la pitié me prend, m'emplit, m'enivre.
. . . . . Secourir
Au hasard, à tâtons, ceux que je vois souffrir,
Être indulgent, pensif, tendre, clément, stupide.
. . . . . .
Prendre garde à ce peuple obscur sur qui l'on marche,
Aimer mieux me jeter aux flots qu'entrer dans l'arche,
N'avoir jamais le mal des autres pour souhait,
Plaindre la haine, même en celui qui me hait.
Je reviens à mon œuvre. Et j'offre à cette bouche
Qui s'ouvre obscurément dans toute âme farouche,
Aux noirs désespérés errant sans feu ni lieu,
Un peu de vie à boire et ce verre d'eau, Dieu!

C'est par cette pièce sans titre, marquée seulement d'une étoile, que s'ouvre ce dernier volume de *la Légende des siècles,* dont notre modeste rôle se réduit à présenter la table des matières. En quatre pièces groupées sous le titre d'ensemble « Les grandes Lois », le cœur et la raison du poète protestent contre les théories de la philosophie scientifique contemporaine en Angleterre et en Allemagne :

Et vouloir être brute ayant le choix d'être âme!
Avoir dans l'infini besoin d'être zéro!
Eh bien! non. Non!

Suivent quelques pièces isolées : « Voix basse dans les ténèbres; — Je me penchai; — Mansuétude des anciens juges; — l'Échafaud », qui appartiennent au même ordre d'idées que *les Châtiments;* puis l'épouvantable vision intitulée « Inferi ». Un poème en quatre chants « Les quatre jours d'Elgiis » est puisé aux mêmes sources que le premier volume de *la Légende des siècles.* « Gens de guerre et gens d'église; — Rois et peuples; — les Catastrophes; — Dieu! » C'est la même grandeur barbare et somptueuse.

Les yeux sous les sourcils, l'empereur très clément
Et très noble écouta l'homme patiemment,
Et consulta des yeux les rois; puis il fit signe
Au bourreau, qui saisit la hache.
« — J'en suis digne,
Dit le vieillard, c'est bien; et cette fin me plaît. »
Et calme il rabattit de ses mains son collet,
Se tourna vers la hache et dit : « Je te salue.
« Maîtres, je ne suis point de la taille voulue,
« Et vous avez raison. Vous, princes, et vous, roi,
« J'ai la tête de plus que vous, ôtez-la-moi. »

Le petit poème de « Paysans au bord de la mer » rompt avec le rythme jusqu'ici adopté de l'alexandrin. En ses courtes strophes de six vers, il dépeint la furie et les terreurs de l'Océan :

Les pauvres gens de la côte,
L'hiver, quand la mer est haute
Et qu'il fait nuit,
Viennent où finit la terre
Voir les flots pleins de mystère
Et pleins de bruit.

Puis se succèdent les nobles pièces sous ses titres : homme aux yeux profonds; — Un grand esprit; — « Un Autrefois »; puis « le Lapidé; — le Bey outragé; » l'adorable « Chanson des doreurs de proue » avec sa chute tragique « Ténèbres; » — L'Amour; — Rupture avec ce qui amoindrit; — Les paroles de mon oncle, pièce exquise, avec ce sous-titre : « La sœur de charité; — Victorieux ou mort; — Le cercle des Tyrans », six pièces; « Paroles de géant », et l'admirable tableau :

Quand le Cid fut entré dans le Généralife,
Il alla droit au but et tua le calife,
Le noir calife Ogrul, haï de ses sujets.
Le cid Campeador aux prunelles de jais,
Au poing de bronze, au cœur de flamme, à l'âme honnête,
Fit son devoir, frappa le calife à la tête,
Et sortit du palais seul, tranquille et rêveur.

« La vision de Dante », une pièce où passe comme un sourire le nom de la petite fille du poète, Jeanne; « Océan » et une dernière invocation à Dieu, terminent le volume, qui clôt dans l'œuvre du poète la grandiose série de *la Légende des siècles.* E. C.

Gynécée-Album, par Elzéard Rougier. Trois dizains de sonnets; avec une Lettre-Préface de François Coppée. Paris, A. Ghio, 1883; broch. in-18.

Quand on a imprimé en tête de son œuvre une lettre où François Coppée vous dit : « J'ai lu vos trois dizains de sonnets; ils sont ciselés de main florentine et d'une inspiration très fine et très moderne », le critique malencontreux qui ne serait pas de cet avis, à moins d'attaquer à la fois le patron et le client, n'a plus qu'à se taire. Exposer son opinion avec preuves à l'appui, ce serait juger François Coppée en même temps qu'Elzéard Rougier; et ce n'est qu'Elzéard Rougier qui comparaît à sa barre. Pourtant, il a peut-être un moyen de se tirer d'embarras tout en faisant son métier : c'est de prendre au hasard dans les trois dizains, et de laisser le public découvrir, là où il

pourra, la main florentine et l'inspiration que signale le maître. Voici donc un de ces sonnets :

Fillette.

Un radieux sôleil, bien gai, bien obligeant,
Dans la chambre qu'emplit l'air du matin se joue;
Blanche est devant la glace ; on la coiffe; sa joue
A comme un chapelet fait de larmes d'argent. (?)

Le code de la femme est parfois exigeant :
Aussi, comme elle esquisse une expressive moue,
La mignonne, tandis que maman lui dénoue
Ses tresses d'or, avec un soin tout diligent.

Chaque fois que le peigne, ainsi que des tenailles,
Mord de ses mille dents ses nattes en broussailles,
C'est un bruyant déluge et des cris et des pleurs ; (!)

Mais quand la chevelure, à la fin moins rebelle,
S'étoile de rubans parfumés et de fleurs,
Regrette-t-on d'avoir souffert pour être belle?

H.-H. G.

La poésie des fleurs, par Charles Rouvin. Aug. Ghio, édit. Paris, in-18. — Prix : 2 fr. 50.

C'est le début d'un tout jeune homme : on s'en aperçoit à quelques imprudences et naïvetés, mais d'un jeune homme en qui le poète s'éveille. Il n'en faut pour preuve que plusieurs de ces sonnets, où le vers est bien venu et la pensée nettement présentée. O belle jeunesse! elle a le privilège d'excuser même les intempérances; à cause d'elle on sourit avec indulgence quand M. Rouvin lance un sonnet virulent contre *la Grue :*

La *Grue* est nécessaire, ainsi que la voirie...
. . . . . .
Avec trop de tournure et de plumes d'autruche,
Sans grâce et sans esprit, elle est la coqueluche
De l'espèce d'oison qu'on nomme *le butor.*

Dame! il n'a pas la main légère, même quand il écrit dans le genre des poésies légères, mais il n'y manque pas de mordant, et ce n'est pas mal tourné. Voyez plutôt le sonnet *à Mademoiselle qui joue du piano d'une manière assommante* :

C'est un charivari mêlé de gymnastique.
. . . . . .
Si la santé chez vous requiert le mouvement,
Que ne hachez-vous pas du persil simplement ?
Mais frotter le parquet serait plus salutaire.

Mais M. Rouvin n'est pas toujours d'esprit méchant. On ne voudrait plus reconnaître l'âme qui a consacré tant de vers à chanter toutes les fleurs aux premières pages du livre. Tenez, voici un joli *Souvenir de créole* qui nous montrera le jeune poète plus doux et plus doucereux :

Dans la chaise-berçeuse, au seuil de son jardin,
Qu'elle est jolie à voir, la créole élégante,
Balançant mollement sa grâce nonchalante,
Lis qui s'épanouit entouré de jasmins.

Les petits négrillons, aux lèvres de carmin,
Dont se joue à ses pieds la troupe turbulente,
Sont le cadre qu'il faut à sa beauté dolente :
A l'aspect langoureux contraste l'air mutin.

L'amour est l'élément de sa tiède atmosphère :
Elle est de tout un monde ou l'amie, ou la mère ;
Maîtresse tour à tour par le charme et le cœur.

Revenu sous un ciel blafard qui me désole,
Souvent transi de froid, j'invoque la créole,
Et j'en reçois toujours un rayon de chaleur.

Il paraît beaucoup de facilité dans les vers de M. Rouvin; il n'en faudrait pourtant pas trop. Ce sont essais de fantaisies; le jeune auteur mérite d'être encouragé; il possède un instrument, ce que bien d'autres n'ont pas- Il en connaît le doigté, c'est beaucoup; il s'agit maintenant d'en étudier les délicatesses.

P. Z.

Les Printanières, par Hélène Swarth. Minkman, édit.; Arnhem. In-18.

Voici un volume tout frais, tout parfumé de jeunesse et d'honnêteté, où l'on perçoit les soins attentifs d'une jeune fille mêlés à la coquetterie — dans le bon sens — d'une jeune femme. La couverture, toute originale, est un semis de fleurs légères : le livre vient d'un peu loin, et ce n'est pas un vulgaire plaisir que de ressaisir la langue française au bout d'une plume hollandaise, et de l'y retrouver d'ailleurs assez pure.

Ces poésies ont toute la délicatesse qu'on peut attendre d'un esprit féminin qui ne s'égare pas dans les utopies. Les sentiments naturels, honnêtes, ont une interprète sincère en Mlle ou Mme Swarth, — je n'oserais affirmer, d'après son livre, s'il faut dire madame ou mademoiselle.

Qu'il se trouve beaucoup d'originalité dans les sujets ou dans le style, mon Dieu! non; mais, à part quelques piécettes tpop banales ou d'une familiarité un peu plate, ces poésies se lisent sans peine, et les femmes ne feront pas mal de les préférer à la prose de Mlle Louise Michel.

Pour leur donner un avant-goût de la manière de Mlle Hélène Swarth, nous transcrivons une toute petite pièce, qui paraît représenter assez bien les qualités les plus constantes de l'auteur :

Blanche et noire.

On les voyait marcher sous les arbres feuillus,
L'une en noir, l'autre en blanc, toutes les deux jolies,
L'une encor presque enfant et l'autre presque plus,
Se contant leurs plaisirs et leurs mélancolies.

La jeune fille en blanc, la jeune fille en noir,
Comme deux sœurs enfants se tenaient embrassées,
Et le passant rêveur en elles croyait voir
La joie et la douleur qui marchaient enlacées.

Signalons un morceau d'une bonne facture, *le Chemin des écoliers*, où ne manquent ni le trait d'esprit

ni la pointe de sentimentalité, et une autre, à la fin, *Lorsque j'étais écolière*, qui se recommande par un bel accent de sincérité. Les vœux de la jeune poète seront-ils exaucés? Obtiendra-t-elle la gloire? On serait coupable de lui adresser cette dangereuse promesse; mais elle acquerra certainement la sympathie de ceux qui liront *les Printanières*. P. Z.

Les Rimes de François Pétrarque, traduction nouvelle, par Francisque Reynard. Un vol. in-18. Paris, G. Charpentier, édit. 1883. — Prix : 3 fr. 50.

S'il est vrai que « le latin dans les mots brave l'honnêteté », après cette lecture des rimes de Pétrarque il nous faut dire que l'italien, dérivé du latin, brave outrageusement le sens commun. C'est une belle chose que les légendes, à condition toutefois de n'y pas regarder de trop près. Prononcez le nom de Pétrarque et vous éveillez aussitôt l'idée de ce qu'il y a de plus noble dans la poésie amoureuse; de même le nom de Laure est devenu le parfait symbole de l'amour platonique. Or, si l'on va au fond des choses, on trouve que la belle Laure de Noves, épouse de Hugues de Sade, était une vénérable matrone qui ne se nourrissait pas de viande creuse et dont l'idéal s'accommoda de faire onze enfants. Quant à Pétrarque, si nous pouvons nous fier à l'exactitude de son traducteur, M. Francisque Raynard, jamais rimeur ne rima galimatias comparable à celui de ces trois cents sonnets et canzones. Le rythme et la mélodie de la langue disparaissent ici; alors, quel fatras! O cher Théophile Gautier, en dépit de tes fiers tercets; ô Banville! quelles images! Le pouls des roses, l'haleine de la rosée, le chant qui ronge, la lumière qui cuit un cœur dans la glace et dans le feu! Et tout cela dans le même sonnet. *Ab uno*... Après tout, mettons que le coupable est M. Fr. Reynard, qui donne prise au soupçon pour avoir écrit au deuxième sonnet « punir bien mille offenses » (?) et sauvons la légende.

E. C.

Mes pensées, par le Dr Ernest Magnant. Stances, poèmes, à-propos poétiques. Paris, A. Ghio, 1883. 1 vol. gr. in-18.

Les vers du Dr Ernest Magnant ne supportent pas la lecture. En revanche, sa préface et les commentaires qu'à l'instar de Lamartine il append à la plupart de ses pièces, sont bien amusants. Il s'y donne trop d'éloges et de félicitations pour que la critique ait l'envie de lui dire quelque chose d'aimable. C'est une besogne dont il s'acquitte si bien qu'il en décourage les autres. Il y a des *pensées* qu'on fait aussi bien de garder pour soi, ou, tout au moins, de ne dire qu'en petit comité; et si les à-propos poétiques du docteur ont été, comme il nous le déclare, goûtés, appréciés, loués et admirés de ceux auxquels ils s'adressaient, je crains que le public, à qui il les présente aujourd'hui, ne les trouve hors de propos.

H.-H. G.

Ponce-Pilate, par Paul Rosières. Paris, A. Laisney, 1883. 1 vol. in-18. — 3 fr. 50.

Premier récit : Ponce-Pilate, procurateur de Judée, rêve, dans la joie et la tranquillité de la puissance, sur la terrasse de son palais. Un vieillard à l'aspect inculte et misérable lui annonce qu'un prophète, un réformateur religieux, s'est levé en Judée, qu'il se nomme Jésus de Nazareth, et qu'il s'avance, suivi de ses disciples, vers Jérusalem. Il lui raconte en même temps que lui, Kratès, après bien des voyages parmi bien des nations, a sondé le vide des théogonies inventées par les hommes, et a constaté, au milieu de tant de croyances contradictoires, dont aucune n'est appuyée d'une preuve évidente,

> ... Qu'un dieu n'est rien, sinon l'emblème
> De l'inconnu planant sur notre infimité.

Il prévoit la haine que les prêtres de la Synagogue feront éclater contre Jésus, et montre au procurateur que, s'il s'oppose à l'arrêt dont ils ne manqueront pas de frapper le prophète, il sera maudit comme tyran des consciences et ennemi de la religion juive que Rome s'est engagée à protéger, et que, s'il abandonne le jeune enthousiaste à ses ennemis, il sera maudit encore comme complice de ceux qui auront mis à mort l'innocent.

Deuxième récit : Les prêtres délibèrent chez Caïphe. Kratès étant celui qui le premier a apporté là nouvelle du danger, assiste à la délibération. Il expose les doctrines de Jésus, et des voix s'écrient dans l'assemblée : « Cet homme est saint! » — « Eh bien! cet homme, reprend Kratès,

> Vous le ferez mourir du supplice des traîtres,
> Car ce dévot, ce juste... il vous insulte, prêtres !

Et, en effet, cette considération est toute-puissante sur leur esprit, et le sanhédrin tout entier clame : « Mort à Jésus ! »

Troisième récit : Jésus, venant de Béthanie, entre à Jérusalem. Mal accueilli, il est tenté par le démon pendant son sommeil et assailli de doutes sur la vérité de sa mission. Il n'en persiste pas moins dans ce qu'il croit son devoir; il essuie les sarcasmes, les huées, les coups de pierres. Le quatrième jour, il chasse les vendeurs du temple, va faire la Pâque chez le juste, qu'il a choisi pour en recevoir cette hospitalité suprême, prévoit la trahison d'un de ses disciples et la désertion de l'autre à l'heure du danger, et repart pour Béthanie. En chemin, il s'arrête à l'écart pour prier, et son cœur, gonflé de tristesse, éclate :

> De grâce, écrase-moi sous ta foudre implacable !
> Maître qui m'as dit : « Viens ! » Maître qui me trompas,
> Seigneur! Seigneur! Seigneur!... Tu n'es peut-être pas?...

A ce moment, des soldats s'approchent avec des tor-

ches et des épées nues, et Jésus se livre à eux, leur disant :

Emmenez-moi bien vite et faites-moi mourir.

Quatrième récit : C'est le dernier acte de la tragédie. Ponce-Pilate voudrait s'opposer à l'exécution de la sentence de mort portée par le conseil des prêtres. Mais Kratès lui démontre qu'il n'a pas le droit d'empêcher les Juifs, lui qui croit aux dieux de sa patrie, de servir selon leur foi l'Éternel qu'eux adorent :

Non, te dis-je, abstiens-toi : la raison le demande,
La justice le veut et Rome le commande.

Puis la sanglante histoire se déroule : Barrabas préféré à Jésus, le lavement des mains de Ponce-Pilate, le supplice :

Pilate releva les yeux. Le Golgotha,
Noir d'hommes, dans la paix ineffable et sublime
Du grand ciel radieux, hérissait à sa cime
L'infâme croix de bois où le juste expirait.
Il regarda Kratès. Le vieux sage pleurait.

J'ai insisté un peu longement sur l'analyse de ce poème, parce qu'il a une envergure et un souffle qu'on rencontre rarement aujourd'hui. Dans les descriptions, la fermeté, l'ampleur et la richesse pittoresque du vers rappellent le *Kaïn*, de Leconte de Lisle, cet éclatant chef-d'œuvre. Il est fâcheux que le souci de développer sa thèse entraîne M. Raoul Rosières dans des discussions ou des dissertations philosophiques dont la logique de son raisonnement et la lucidité de sa pensée ne sauraient pallier la sécheresse et les langueurs. B.-H. G.

La jeunesse pensive, par Auguste Dorchain. Poésies couronnées par l'Académie française. Préface par Sully Prudhomme. Deuxième édition, suivie de *l'Odéon et la jeunesse*. Paris, A. Lemerre, 1883, 1 vol. in-12.

Que dirai-je de ce volume de vers couronné par l'Académie, sinon ce que le poète académicien Sully Prudhomme en dit lui-même dans la préface, trop métaphysique et esthétique pour être très claire, qu'il a bien voulu écrire exprès pour présenter M. A. Dorchain au public? Cette autorité me dispense de jugement, et je me plais à l'invoquer, non par paresse, mais pour faire taire certains scrupules et certaines hésitations qui me sont venues en lisant ces vers, et qui ne m'auraient peut-être pas permis d'en parler comme ils le méritent, c'est-à-dire sur le ton dont M. Sully Prudhomme et l'Académie ne doutent pas qu'il n'en faille parler.

« Ce qui nous plaît dans le recueil qu'on va lire, dit M. Sully Prudhomme, c'est que le talent de l'auteur s'y montre toujours de bon aloi... Les rimes, sans être précieuses, sont suffisamment riches; ses vers sont coupés sans aucune affectation, conformément aux exigences toutes spontanées de l'oreille. Si l'ouvrier, en lui, n'est pas encore, dans certaines pièces, entièrement émancipé de l'apprentissage, dans la plupart il est assez accompli déjà pour se dissimuler et ne pas trahir l'inspiration du poète. Cette inspiration surtout nous a vivement intéressé : la source en est prise dans les plus nobles et les plus intimes souffrances de la jeunesse. Les mœurs en France, où l'on ne connaît pas les vraies fiançailles, rendent très difficiles, depuis la puberté jusqu'au mariage, la condition des jeunes gens qui se respectent. Le jeune homme est à peu près abandonné à lui-même pour résoudre le cruel problème qu'impose à sa conscience notre état social. Comment cédera-t-il, sans déchoir, aux instincts les plus impérieux des sens, dont le cœur se fait complice, avant qu'il puisse légalement les satisfaire? De là des scrupules pleins d'angoisses, des défaillances et des luttes héroïques, tout un drame intérieur éminemment poétique.

Ces académiciens ont une façon de dire les choses! Les défaillances ne sont pas moins héroïques que les luttes, si je sais lire cette prose; et voilà M. A. Dorchain qui, à mesure qu'on avance dans la lecture de son petit volume, semble se déshabituer de la lutte pour s'habituer aux défaillances, bien tranquille et rassuré entre son double certificat d'héroïsme.

La note la plus ennuyeuse de ce thème un peu bourgeois est donnée dans une longue, beaucoup trop longue lettre intitulée *La lutte éternelle*. Le lecteur qui s'y engagera aura beau lutter, il cédera, sans doute, à l'assoupissement. Mais il faut bien justifier les couronnes académiques, et je ne reproche rien à l'auteur. J'aime mieux signaler de jolies choses comme *la Veillée de Noël*, *En mai*, *Dans les bois*, *Chanson d'automne*, *Le calme*, et, généralement, toute la dernière partie, intitulée *les Mirages d'amour*.

Je ferai au poète, qui, pour sortir d'apprentissage, comme le dit M. Sully Prudhomme, n'en sait pas moins son métier, une petite querelle sur un détail de prosodie.

Ils payeraient trop cher la bonté de leur cœur,

écrit-t-il quelque part en un alexandrin. Cela me rappelle les vers un peu grotesques du pompeux Pompignan :

Demain nos muses reposées,
Fraîches, vermeilles et frisées,
Mettront d'accord harpes et luth,
Et vous payeront leur tribut.

Mais je doute que cet exemple autorise à faire trois syllabes du futur ou du conditionnel du verbe *payer*.

Je ne terminerai pas sans citer quelques fraîches strophes, comme il y en a beaucoup, du reste, dans ce petit recueil :

A présent, je ferme mon livre :
Il est venu l'avril vainqueur!
Son ivresse me monte au cœur;
C'est assez rêvé, je veux vivre.

Dans la nature, à son réveil,
Mon être se plonge et se noie ;
J'ai pleuré des larmes de joie
Devant la splendeur du soleil.

C'est l'air libre, la vie heureuse !
Laissons fuir l'hiver sans regret...
Que le printemps m'attristerait
Si je n'avais pas d'amoureuse !

La forêt bleue, par Jean Lorrain. Avec un dessin d'après Sandro Botticelli. Paris, A. Lemerre, 1883, 1 vol. in-18.

Ce petit livre est joli, imprimé avec une curieuse recherche typographique. Les caractères elzéviriens y alternent avec les types ordinaires; certaines pages sont tirées en rouge. Une héliogravure d'après Sandro Botticelli, représentant le printemps sous la figure d'une jeune femme aux grands yeux tremblants et au sourire énigmatique, toute entourée et parée des diverses frondaisons et floraisons des bois et des prés, lui forme un frontispice attrayant. La liqueur est digne du vase; elle sort d'un laboratoire plein de ressources et de secrètes recettes, et le chimiste qui l'a préparé y a mis les raffinements de sa science et l'a sûrement fait passer à travers plusieurs alambics. Sonnets bizarres et contournés, poèmes étranges, aux allures inégales, s'allongeant sans raison apparente et s'arrêtant brusquement de même; style travaillé, pas toujours facile, à coupures déroutantes, à mots chatoyants, prétentieux et forgés, telle est, en quelques mots, l'œuvre nouvelle de M. J. Lorrain. C'est avec un sentiment d'oppression pénible et de fatigue sourde que l'on traverse cette Forêt bleue, où l'auteur a pris à tâche de rassembler toutes les légendes de fées, de nixes, de dryades, de faunes et de sylvains que les diverses antiquités classiques et romantiques pouvaient lui offrir.

En somme, c'est un livre d'artiste. Est-ce un livre de poète? M. Sully Prudhomme dirait non, sans doute, lui qui fait, dans la poésie, la part plus large encore au sentiment qu'à la forme; et je suis bien près d'être de l'avis de M. Sully Prudhomme. M. J. Lorrain a, du reste, des habitudes de composition qui méritent, à mon sens, d'être sévèrement relevées. Le procédé, chez lui, perce partout. Il vous dira combien il faut de *hennins* sur la tête des femmes et combien d'*orfroi* sur leurs vêtements, pour fabriquer une pièce moyen âge. La moitié de ses vers sont dédiés à Victor Hugo. Je ne sais si c'est pour rendre au grand poète un plus éclatant hommage, mais il le pastiche ardemment, si bien que, n'était le sérieux et la parfaite bonne foi de son imitation, on pourrait croire à la parodie. C'est ainsi qu'il écrit :

... Pour un honneur pareil
Cléopâtre eût donné l'ongle de son orteil.

Et aussitôt chante dans notre mémoire ce vers exquis de *la Légende des siècles :*

Les roses envieraient l'ongle de son orteil.

Ailleurs il refait, sans paraître se douter du sacrilège, l'adorable chanson dont Victor Hugo a illuminé le sévère et sombre poème d'Eviradnus :

Sous la lune qui voyage,
Partons tous deux par les bois.
Suivons le vent, le nuage
Et l'écho de notre voix.

J'avoue que je préfère l'original. Je pourrais multiplier les citations de ce genre, mais je n'ai ni le temps ni la place de transcrire le quart de ce volume.

Enfin, et j'en ai grand regret pour un si précieux ciseleur de vers, M. J. Lorrain ne respecte pas toujours la prononciation, et par suite, la prosodie. *Chouette* a trois syllabes, dont la dernière est muette; M. Lorrain n'en compte que deux, et, pour plus d'invraisemblance, fait rimer ce mot avec *silhouette*, où il en compte quatre :

Et la clairière obscure et le creux des ravins
Apparurent, peuplés de blanches silhouettes ;
Et Myrdhinn murmura : « C'est quelque cri de chouette. »

Je ne crois pas qu'on puisse davantage changer le *grès en grés*, au gré des besoins de la rime, comme dans ce quatrain :

Au vieux rebord de la muraille,
Où croissent les œillets polvrés,
Les bras sur sa couche de grés,
Thyrra s'est assise et me raille.

B.-H. G.

Le Pays des chênes, poésies, par Gaston Garrisson. Paris, A. Lemerre, édit. In-18. — Prix : 3 francs.

Décrivons, mes amis, décrivons! Le monde est immense et se renouvelle sans cesse; décrivons, nous n'aurons jamais tout décrit. Et, sans beaucoup d'efforts, nous produirons toujours des vers sans épuiser notre veine. Et, M. Garrisson entreprit de décrire : oh! non pas maladroitement. C'est enlevé d'une plume alerte, parfois délicate, et le vers bat son rythme, harmonieux le plus souvent. Mais quoi! ce n'est que le savoir-faire, ce qu'on peut apprendre pourvu qu'on ait une certaine musique intérieure avec quoi l'on chante l'air sur des paroles qui riment. D'idée personnelle, de sentiment réel, profond, ou seulement de l'esprit naturel, un trait, un rire, point. M. Garrison semble un dilettante de poésie plus qu'un poète. A le voir s'attacher à la description, un peu vague encore, des orchidées, des labriés, des douleurs des plantes, des sapins, des feuilles de marronniers, on se laisse aller à le croire botaniste; d'autant plus que son livre s'intitule *le Pays des chênes*. Eh bien! pas du tout; il n'y est pas question de chênes une seule fois, et M. Garrison est avocat.

Et voyez, dès qu'il consent à ne plus décrire froidement des choses qui nous sont bien indifférentes puisqu'elles ne deviennent pas un symbole, une traduction concrète, le poète revenant à des sentiments

naturels, simples, vrais, est porté par son sujet et il nous touche. Ainsi dans le morceau intitulé *Maternité*, et dans le sonnet *A mes Parents*, qui sonne dans la même gamme.

Voici quelques vers de *Maternité* :

Souvent nous maudirions, quand l'amour nous ulcère,
Tes serments mensongers et tes baisers moqueurs;
Une *chose* suspend le blasphème en nos cœurs :
La transformation qui de toi fait la Mère.

Toi, qui dans les douleurs nous as donné le jour,
O femme vénérable entre toutes les femmes,
Nous te gardons, au fond de nos changeantes âmes,
Durant toute la vie un immuable amour.

. . . . . .

Lorsque tu nous portais dans tes flancs déchirés,
Tu dus nous inspirer cette tendresse occulte,
Qui ramène vers toi les fils désespérés,
Et fait qu'aucun humain n'est athée à ton culte.

Lisez ce dernier vers tout haut!... Et puis être *athée à un culte*.

Il y a encore bien des faiblesses de style et de facture, mais au moins on sent quelque chose; tandis que dans leurs descriptions, à ces messieurs du Parnasse, il n'y a que froideur et syllabes alambiquées! Et si on leur dit qu'ils se rapprochent de Jacques Delille, ils ne sont pas contents de l'honneur! PZ.

Les jours de combat, poésies, par Clovis Hugues. 1 vol. in-18 jésus. Paris, E. Dentu, 1883. — Prix : 3 francs.

La poésie *à jour fixe* est-elle possible? Nous ne le croyons pas. Qu'on fixe un jour à un orateur pour prononcer un discours, à un chroniqueur pour composer une chronique, à un pâtissier pour confectionner des pâtés, rien de plus naturel; mais peut-on dire à un poète : « Vous me livrerez tant de vers, tel jour de la semaine? » Non. L'imagination du poète s'accommode mal de l'exactitude et de la régularité.

M. Clovis Hugues l'a bien compris. On sent, dans sa préface, qu'il n'a pas publié ses *jours de combat* avec une entière confiance. Il nous demande de prendre les strophes comme elles sont, de ne pas oublier « qu'elles étaient, chaque semaine, au même jour et à la même heure, guettées par le feuilleton, cet impitoyable dogue accroupi au bas des journaux. » M. Clovis Hugues a fait un tour de force, nous l'admettons, mais son tour de force nous laisse froid. La poésie et la gymnastique sont deux arts trop différents pour qu'on puisse les confondre. D'ailleurs, la facture de ses vers se ressent de la hâte avec laquelle il les a composés, et les imitations de Victor Hugo et d'Auguste Barbier sont trop fréquentes et trop serviles.

Voilà pour la forme. Quant au fond, sans entrer dans le domaine politique, qui ne nous appartient pas, regrettons, au point de vue purement littéraire, de trouver des strophes dans le goût de celle-ci, que nous extrayons d'une pièce intitulée *la Plainte des violettes* :

Or les pauvres fleurs étaient tristes,
Et murmuraient en frissonnant :
« Quoi! c'est pour les bonapartistes
« Que nous fleurissons maintenant! »

Sans être un La Fontaine, on peut se mêler de faire parler les plantes. Il faudrait toutefois y mettre plus d'art et de délicatesse.

Pourquoi M. Clovis Hugues, au lieu d'emboucher le clairon des combats, ne reviendrait-il pas à la note tendre et sentimentale des *Soirs de bataille*? Il serait peut-être moins « lu par le peuple », mais, assurément, beaucoup plus apprécié par les amis de la saine littérature. P. C.

Artiste et Citoyen, poésies, par Étienne Carjat. In-18. Tresse, édit. Paris, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Beaucoup connaissent le nom de M. Carjat et prétendent que c'est le nom d'un photographe. Dites-leur que c'est celui d'un poète, ils auront peine à vous croire; lisez-leur quelques pièces de ce recueil, en choisissant bien, ils deviendront moins incrédules.

M. Carjat possède sur beaucoup de ses confrères en poésie, même de ceux auxquels il dédie ses vers, — mais, au fait, il en dédie à tout le monde, — l'avantage de dire simplement, sans se battre les flancs, ce qu'il sent ou ce qu'il pense. Il est vrai que cette simplicité descend parfois au ras du sol; que ce qu'il sent n'est pas tous les jours très neuf ni très personnel; que ce qu'il pense ressemble souvent un peu trop aux poncifs des journaux. Malgré un certain appareil de révérences convenues, d'admiration à jet continu pour une foule de gens de tous ordres et de tous calibres auxquels il veut faire plaisir, l'auteur n'est pas sans talent; il est même d'une réelle habileté comme versificateur. Plus d'une fois il rencontre un vers qui sort avec force et qui porte comme le cri d'une trompette.

Ainsi, dans la pièce *le Mirage*, la fin s'enlève bien :

Le fils de l'Océan, l'homme du sacrifice,
Pour la première fois douta de la justice.
Et son regard, fouillant le ciel immense et bleu,
Comme pour l'accuser semblait y chercher Dieu.

Et pourtant, après un instant, la réflexion revient. « Pas mal, oui; mais il me semble que j'ai vu çà quelque part. » Malheureusement, cette réflexion renaît à plus d'une page.

Et puis, il est dans ce livre un charme particulier : c'est une certaine naïveté, assurément la marque d'une bonne âme. Voyez *les Violettes;* les pauvres petites fleurs ont été déshonorées pendant longtemps; dame! elles étaient devenues impérialistes comme les violettes de M. Clovis Hugues et se mouvaient lentement à la boutonnière des gommeux. Mais les voilà réhabilitées :

Le soleil de la République
Leur rend les candeurs d'autrefois.

Et en même temps, il ne consume pas celle de M. Carjat. Bon soleil!

Par contre, on lit une pièce d'une bonne trempe et d'une inspiration forte et saine, où le trait de satire atteint son but, mais vainement, hélas! comme presque tous les traits de satire. Cette pièce est intitulée *le Reporter de la mort*.

Au demeurant, ce livre n'est pas vulgaire. L'auteur déclare modestement et gentiment :

> Je n'eus jamais assez d'argent
> Pour m'offrir une grande lyre.
> Je possède un tout petit luth,
> Tendu de cordes minuscules,
> Mais assez fort pour donner l'ut
> En chansonnant les ridicules.

Chansonner, le mot est juste pour le ton familier et le vers facile de M. Carjat; il chansonne plus qu'il ne chante, mais il chansonne de franche humeur.

Le théâtre sous le chêne, par Ernest Prarond. In-18. Lemerre, édit. Paris, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

De nombreuses poésies ont été écrites par la plume de M. Prarond. C'est un persévérant. Pour lui, composer des vers n'a pas été une maladie de la puberté, comme il arrive à tant de pseudo-poètes qui, à leurs vingt ans, repassent en lignes plus ou moins métriques les vagues souvenirs de leurs lectures; ils publient un livre et disparaissent. Et plus tard, devenus ventripotents ou laminés en tige de fleuret, après avoir trafiqué des sucres ou du papier timbré, ils disent avec une dédaigneuse satisfaction, quand on leur parle d'un poète : « Oh! moi aussi j'ai fait des vers! Bah! ça se passe! »

L'auteur du *Théâtre sous le chêne* maintient vaillamment sa qualification de poète. La rime est pour lui une douce coutume, et après ses volumes *A la chute du jour*, *les Pyrénées*, *Du Louvre au Panthéon*, celui-ci, où sont réunis deux drames, nous le montre au même niveau.

Il a, cette fois, puisé à la source shakespearienne. *Le roi Jean* et *Falstaff*, drame et comédie, l'un et l'autre en cinq actes. Et l'on sait quelle habileté, quelle chaleur, quelle ingéniosité, quelles qualités de style sont indispensables pour faire supporter la lecture de cinq actes en vers; la lecture, plus périlleuse encore que la représentation! car il n'y a plus le prestige du décor, l'action de l'acteur et le charme de la voix. Non, c'est un tête-à-tête perpétuel avec chaque personnage! Et si l'un d'eux a le malheur de nous ennuyer un instant ou de nous choquer, c'est fait de l'œuvre, nous la délaissons.

M. Prarond connaît bien cet écueil. Il a néanmoins écrit ses deux pièces, il les a fait imprimer, nous les avons lues; nous souhaitons que beaucoup d'autres imitent notre exemple.

P. Z.

MÉLANGES

L'impeccable Théophile Gautier et les sacrilèges romantiques, par Louis Nicolardot. Paris, Tresse, 1883, 1 vol. in-18.

M. Louis Nicolardot a reculé les bornes de la sottise. Il a prouvé en 119 pages que Théophile Gautier étudiait trop le dictionnaire pour ne pas faire des fautes d'orthographe, qu'il était le fils de Sainte-Beuve, le père de Baudelaire et le thuriféraire de Victor Hugo; qu'il y avait dans ses vers, un nombre de fois déterminé, le mot *bleu* et le mot *jaune*, que les romantiques étant donnés, la Commune devait s'ensuivre, et, d'ailleurs, que lui, M. Louis Nicolardot, possède toutes les qualités qui font le cuistre, le tartuffe de lettres et l'âne bâté. On me dispensera de fouiller trop avant dans ce petit livre où, comme dans une sentine, l'auteur a déversé toutes les calomnies, tous les potins scandaleux qu'il a pu récolter en écoutant aux portes ou en compulsant les vilenies colportées par les gens de sa sorte depuis un demi-siècle, mêlées aux imaginations malpropres de sa belle âme. Mais rien n'est plus drôle que de l'entendre régenter le grand artiste en un français qui ferait honneur à une cuisinière et avec une science littéraire dont pourrait s'enorgueillir un gâcheur de mortier. J'ai cueilli quelques-unes de ces fleurs, et le lecteur me pardonnera si je les lui fais respirer; il en aura moins de goût à mettre le nez dans le volume.

« L'ouvrage le plus remarquable que notre siècle doive à un prêtre, ce sont les *Considérations sur le dogme générateur* de la piété catholique, par l'abbé Gerbet, » dit innocemment M. Louis Nicolardot, à qui ses études esthétiques et étiques n'ont pas appris que le verbe s'accorde avec le sujet et non pas avec l'attribut.

Et plus loin : « On aura beau presser, comme une orange, toute cette raffinerie d'accouplements de consonnes à des voyelles, on n'en dégagera que le dernier refuge de l'athéisme. » Et voilà un gaillard qui accuse les autres de galimatias! C'est, sans doute, qu'il veut s'en réserver le monopole.

Je signalerai encore, parmi tant de richesses, un vers de Gautier que M. Louis Nicolardot, obéissant à ses instincts rythmiques, a pris soin de rendre boiteux; un passage où le même M. Louis Nicolardot nous apprend que le breton est un des dialectes de la langue française; d'autres enfin où, sans crainte de stupéfier ses contemporains, il leur révèle que Gérard de Nerval avait pour pseudonyme Labrunie, et que c'est dans le dictionnaire de Littré que Gautier pui-

sait les expressions pittoresques ou peu connues de ses premiers poèmes.

Outrecuidance, ignorance et sottise, tels sont les trois éléments du talent vraiment rare de M. Louis Nicolardot.

Çà et Là, par Louis Veuillot. Huitième édition. Paris, Société générale de Librairie catholique; 1883; 2 vol. in-12.

La critique, comme le public, connaît le livre et l'auteur. Celui-ci est mort, et on lui a dit, de son vivant, tant de vérités, différant d'ailleurs suivant les points de vue, que ni la majesté de la tombe ni le respect dû à ceux qui ne sont plus ne peuvent guère changer le ton sur lequel on parlera de lui désormais.

Je n'ai point d'idée neuve, originale ou paradoxale à développer touchant l'athlète défunt de l'*Univers*, et ne me soucie pas de répéter ce que tant d'autres, pleins de génie, ou de sottise, ou de médiocrité, ont écrit si souvent à son propos. Il a fini son combat, puisqu'il a fini sa vie. Le lutteur a conquis le repos inviolable et définitif. C'est un moment propice pour relire les pages écrites par lui aux rares heures d'un repos inquiet et armé qu'il goûta sur la terre; et ce sont ces pages qui composent les deux volumes que j'ai sous les yeux.

Louis Veuillot peut être pour le polémiste, l'homme politique, le philosophe et le théologien, ce qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a de pire, comme la langue du vieil Ésope. Ce sont querelles où chacun a raison, et je n'aurai garde d'aller y répéter le rôle de M. Robert entre Sganarelle et sa femme. Mais qu'il soit ce qu'on le croit être, et qu'on le nomme comme on voudra, il faut bien, de gré ou de force, reconnaître qu'il est un des maîtres de la langue et que le journaliste n'a pu, chez lui, entamer l'écrivain. Ce n'est pas que je lui accorde une grande originalité. Il a ce que j'appellerai une originalité de seconde main. Il se l'est créée en étudiant, en digérant et en s'assimilant les grands auteurs français par excellence, Rabelais, La Fontaine, La Bruyère, Saint-Simon, et les autres de même race, moins connus. Bossuet lui a fourni, à l'occasion, l'ampleur de sa période et la sonorité éclatante et majestueuse de son style. Il y ajoute une âpreté, un mordant qui lui est propre, et il se sert de tous ces éléments pour exprimer les idées et les passions de son époque, quand il ne les dénonce pas avec véhémence et indignation.

Laissons-le dire lui-même ce qu'il a voulu faire en publiant *Çà et Là*, son *Décaméron*, comme il l'appelle dans la liberté de ses allusions littéraires. « De rapides croquis, retrouvés sur de vieux carnets de voyage, en ont fourni la matière; des esquisses anciennement terminées y ont pris place. Le tout se présente avec peu d'ordre et souvent dans une forme peu usitée. Pour l'ordre, il n'est pas absolument nécessaire, puisqu'il s'agit de courses à travers champs. Pour la forme, elle est venue ainsi, à peu près d'elle-même. Comme la pensée du livre, elle sent l'occasion et la distraction; elle tient du souvenir et du rêve, de la causerie et du chant; demi-poésie ou demi-sommeil. »

Il ne faudrait cependant pas trop le prendre au pied de la lettre. Louis Veuillot ne poétise ni ne sommeille comme tout le monde. C'est un soldat qui dort tout armé, et, quand il chante, il donne parfois à sa lyre des allures de massue. *Çà et Là* n'en est pas moins un livre essentiellement littéraire qui a sa place dans la bibliothèque de tout homme de goût, et que reliront souvent ceux qui aiment le bon et sain langage, manié de main d'ouvrier. Malgré la prédilection de Veuillot pour la prose, cet outil puissant « et bon aux fortes mains », il se laisse de temps en temps aller, pour se distraire et comme par complaisance, à écrire des vers faciles, d'une énergie familière, et le plus souvent frappés au vrai coin poétique. Écoutez plutôt cette strophe, que Louis Veuillot aurait volontiers prise comme épigraphe à l'œuvre entière de sa vie, mais que je ne donne que comme échantillon du mâle talent de poète que cachait ce fougueux et invectivant prosateur :

« Durant trois jours entiers menant le même train,
Joyeux, les bons batteurs ont battu le bon grain,
Sans qu'un instant rien les dérange;
Et, comme l'Océan monte en son vaste lit,
Grâce à nos bons batteurs, durant trois jours on vit
Le bon grain monter dans la grange. »

D.-H. G.

A la maison, études et souvenirs, par Xavier Marmier, de l'Académie française. 1 vol. Paris, Hachette, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre : « *A la maison* », l'auteur des *Fiancés du Spitzberg*, des *Lettres* et des *Nouvelles du Nord*, publie une série d'études et de souvenirs qui trouveront leur place dans la bibliothèque des délicats et des lettrés. A s'en rapporter au titre, ces études sembleraient destinées à n'être lues que dans le silence du cabinet, loin de la foule et des importuns, comme un ouvrage aride et d'une digestion difficile. Il n'en est rien, cependant : lus à la maison ou ailleurs, les huit chapitres dont le livre se compose ne cesseront pas d'être intéressants. Nous savons bien qu'aujourd'hui la mode est aux balivernes et aux livres à scandale; mais, Dieu merci, les gens de goût sont encore en assez grand nombre pour applaudir aux travaux sérieux et les encourager : M. Xavier Marmier ne s'adresse qu'à ceux-là.

Les *Traditions du Danube* font revivre les légendes amoureuses et guerrières du grand fleuve, légendes à peu près inconnues en France. *La Poésie de l'anneau* trace l'histoire de ce bijou depuis celui qui fut jeté à la mer par Minos et rapporté par Thésée, jusqu'à l'anneau matrimonial sanctifié par le christianisme. Dans *la Littérature française au Canada*, nous voyons combien ce pays est resté, par le cœur, fidèle à la France, son ancienne métropole. Les *Légendes bibliques des Musulmans*, *l'Histoire d'une colonie anglaise*, *les Sièges de Vienne*, *les Rois et les Princes*

dans la géographie, forment autant de chapitres curieux, instructifs et d'une lecture attrayante. P. C.

Mes amis et mes livres, par Marie Jenna, 1 vol. in-16 carré. Paris, Jules Gervais, 1883.

« Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. »

Les confidences de Marie Jenna nous apprennent qu'elle est artiste par tempérament, religieuse par conviction, et qu'elle sépare même rarement l'art de la religion. Ses amis s'appellent G.-S. Trébutien, Mgr Dupanloup, Maurice de Guérin, le père Lacordaire, Louis Veuillot... Ses livres favoris sont les romans d'Alphonse Daudet, de Dickens, les poésies de Lamartine, de Victor Hugo, de Paul Déroulède. On voit que l'auteur place bien ses affections. Nous souhaitons qu'elle les fasse partager à tous ceux qui liront son court volume. P. C.

Figures d'hier et d'aujourd'hui, par Victor Fournel, 1 vol, in-18. Paris, Calmann Lévy, 1883.— Prix : 3 fr. 50.

Voilà de la bonne et saine critique, des pages écrites sans fiel et sans parti pris, des jugements profonds et sûrs. Tout est à lire dans ce volume, et tout se lit aisément, sans la moindre fatigue. Ajoutons que les figures d'*hier* sont très voisines de celles d'aujourd'hui. Elles s'appellent : Émile de Girardin, Théophile Gautier, Louis Vitet, Guizot, Jules Janin, Hippolyte Rigault, Jacques Offenbach, etc. Les figures d'*aujourd'hui* ne sont pas moins triées sur le volet; ce sont MM. Maxime du Camp, Henri Martin, d'Audiffret-Pasquier, Taine, Labiche.

Mais, pour ne pas faire mentir le proverbe que « rien n'est parfait en ce monde », nous allons chercher une petite querelle à M. Fournel, au sujet de deux de ses portraits; les éloges qu'il décerne à Jules Janin nous paraissent immérités, et les critiques à l'adresse de Théophile Gautier injustes : « Somme toute, dit M. Fournel, en tirant un voile sur quelques faiblesses, la carrière du critique des *Débats* est de celles qui honorent la littérature. Il y fut toujours fidèle et s'appliqua, jusqu'à la fin, à rester un écrivain élégant et choisi. Il a jeté un grand éclat sur le journalisme littéraire. Il a une physionomie bien à lui. Son avènement marque une époque dans la critique. »

Maintenant, voici le jugement porté sur Gautier : « Parfois on relira son œuvre, comme on regarde certains tableaux éclatants et bizarres de nos musées. Ce qui n'est pas *humain* n'intéresse pas longtemps l'humanité : Gautier est une statue grecque, la statue de Memnon, si l'on veut, doublée d'une idole indoue : il n'est pas un *homme!* »

Nous répondrons, en parodiant un mot célèbre : Que reste-t-il du critique des *Débats?* Rien. — Que reste-t-il de Gautier? Tout.

Tirer un voile sur les faiblesses de Jules Janin! Mais c'est supprimer d'un coup toute son œuvre! Quant à Gautier, appelez-le : « statue grecque », si bon vous semble. Pour être statue, les générations futures ne l'en admireront pas moins. En attendant, la génération actuelle sait tous ses ouvrages par cœur. P. C.

La Fontaine (Œuvres), nouvelle édition donnée par M. Henri Regnier, dans la *Collection des grands écrivains de la France,* t. Ier, in-8°. Paris, Hachette et Cie, 1883.

Les lecteurs du *Livre* connaissent tous la collection des grands écrivains de la France publiée par la librairie Hachette sous la savante et consciencieuse direction de M. Ad. Regnier, membre de l'Institut; nous n'avons pas à faire valoir à leurs yeux le mérite des éditions de Malherbe, de Corneille, de Racine, de Mme de Sévigné, de La Bruyère, de La Rochefoucauld, du cardinal de Retz. Aussi, ayant à parler ici du La Fontaine, dont le tome premier vient d'être publié avec une notice de M. Paul Mesnard, par les soins et avec les notes et commentaires de M. Henri Regnier, sommes-nous tenté de nous borner à annoncer l'apparition du volume : l'annoncer, c'est en faire l'éloge, car on peut juger, par les autres ouvrages de la collection, des qualités qui recommandent la nouvelle édition du La Fontaine.

Peut-être cependant nous saura-t-on gré de dire un mot de la composition et de la distribution du volume.

Après un « avertissement » où le nouvel éditeur, M. Henri Regnier, fait connaître les collaborateurs primitifs, MM. Julien Girard et Desfeuilles, qui ont contribué à préparer la publication des fables, et où il indique les textes suivis, vient une *notice* sur La Fontaine : cette *notice,* avec son appendice, n'occupe pas moins de 224 pages : c'est la matière d'un volume ordinaire.

Avec une pagination différente commence aussitôt le texte de La Fontaine : sa dédicace à Mgr le Dauphin, la préface, la vie d'Ésope, enfin les fables, dont on donne ici les cinq premiers livres, suivis d'un appendice de trente pages.

La notice est d'une abondance et d'une exactitude merveilleuses; nous y remarquons, entre autres, que l'auteur y a relevé avec raison une erreur que nous avions commise dans notre édition de l'*Histoire de l'Académie française,* par Pellisson et d'Olivet. Nous avions émis l'idée que le titre de « gentilhomme, servant de Madame » donné à La Fontaine, en 1664, était purement honorifique, et nous nous appuyions sur un *état* de 1668, où il ne figure pas au nombre des gentilshommes, servants de Madame; M. Mesnard remarque qu'il aurait fallu consulter un état de 1664: nous venons de le faire, et nous serions resté dans la même erreur si lui-même n'avait appelé notre attention sur la nécessité de distinguer *Madame,* belle-sœur de Louis XIV, de *Madame,* femme de Gaston et tante du roi : cette distinction nous avait échappé, et nous devons à M. Mesnard d'avoir pu reconnaître notre faute. Cependant, toujours à propos de ce titre, nous sommes en désaccord avec lui sur un point : nous ne croyons pas que l'emploi donné à La Fontaine ait pu lui assurer une

certaine indépendance; il n'est pas probable que les gentilshommes, servants de Madame douairière, aient été plus payés que ceux de Madame Henriette : or le gentilhomme, servant ordinaire de la jeune duchesse, touchait 1,200 livres de gages et les autres seulement 300 livres.

Les fables sont précédées, chacune, d'une notice historique où l'on recherche les sources où La Fontaine a puisé ou aurait pu puiser, et les imitations qui en ont été faites; à ces notices sont parfois rattachées des notes, dans un caractère différent; ensuite, et aussi dans un autre et plus gros caractère, vient la fable elle-même avec ses notes. Rien de plus savant, rien de plus complet que ces commentaires : nous craignons seulement que, par leur disposition typographique, ils n'écrasent un peu le texte de La Fontaine, qui ne s'en distingue pas assez nettement. Peut-être, pour des pièces aussi courtes, aurait-il mieux valu rejeter le commentaire à la fin de chaque fable, afin de laisser à l'œuvre de La Fontaine toute sa valeur, et de la bien mettre dans tout son jour, sans détourner l'attention du lecteur. CH. D. L.

La Bruyère. — *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle.* Nouv. édit. avec *notices, notes et lexique*, par GUSTAVE D'HUGUES, professeur à la Faculté des lettres de Dijon. 2 vol. in-12. Paris, Paul Dupont et Cie.

De nombreuses éditions ont été données de La Bruyère par des hommes distingués qui ont pris à tâche de faciliter, à l'aide de savants commentaires, l'étude de ses idées, de son style et des mœurs qu'il a voulu peindre : M. Walckenaër, M. Destailleur, M. Servois ont précédé M. d'Hugues, et cependant son édition présente encore, à côté de celles de ses devanciers, un grand intérêt. Nous lui savons gré, notamment, de s'être appliqué à découvrir, à mettre en lumière le plan de La Bruyère, qui, pour être peu apparent, n'en existe pas moins, et ne permet pas de penser à une composition laissée au hasard de la plume. Chacun des chapitres de l'ouvrage est précédé d'une notice où M. d'Hugues nous présente un résumé raisonné et méthodique des articles qu'il contient : « Il y a un ordre, dit-il, dans les chapitres de ce livre, comme il y a une certaine suite insensible dans les réflexions qui les composent. C'est La Bruyère qui l'a dit et on doit l'en croire. Le difficile, quand on n'est pas La Bruyère, est d'expliquer cet ordre et de démêler cette suite. » M. d'Hugues a démontré que le difficile n'est pas l'impossible.

La nouvelle édition de M. d'Hugues fait partie de la collection de classiques de la maison Paul Dupont. Tous ces classiques se distinguent des publications analogues par l'étendue et l'importance des notices qui les précèdent, l'abondance et l'intérêt des notes qui les accompagnent, enfin par l'adjonction de lexiques qui permettent d'étudier, en la serrant d'aussi près que possible, une langue, celle de Molière, par exemple, ou de La Bruyère, où l'on trouve souvent les mêmes mots que dans la nôtre, avec un sens différent, — et souvent des mots d'autant plus perfides, pour ainsi dire, qu'ils semblent plus faciles à comprendre : *discours, oraison, remuer, éclairer...*, qui signifient *traité, discours, changer, épier*, en sont des exemples.

Un travail comme celui de M. d'Hugues n'est pas de ceux qui peuvent s'analyser et se suivre dans les détails, puisqu'il ne se compose que de remarques isolées; mais nous pouvons dire qu'il révèle une étude approfondie du sujet, une complète assimilation de l'œuvre de La Bruyère, une parfaite connaissance des personnages et des mœurs de la fin du XVIIe siècle. Il est quelques points sur lesquels nous ne sommes pas d'accord avec M. d'Hugues; nous ne croyons pas, par exemple, aux « fatales mesures » inspirées par Mme de Maintenon, parce que, après avoir lu tous ses écrits ligne par ligne et mot par mot, nous l'avons toujours trouvée tout juste assez catholique pour n'être pas protestante, et parce que nous regardons la révocation de l'édit de Nantes comme la codification des édits et ordonnances antérieurs depuis 1665 environ : mais nous reconnaissons que l'opinion de M. d'Hugues a plus d'adeptes que la nôtre. Nous n'admettons pas que le lexique donne *quoi* (*de*) au lieu de *de quoi*, en un mot, parce que tous les dictionnaires du XVIIe siècle ont accueilli *dequoi* en un mot, comme *pourquoi;* mais nous reconnaissons aussi que le lecteur ira plutôt chercher *quoi* (*de*) que *dequoi*. On le voit; nos critiques, que nous aurions mauvaise grâce à multiplier, ne peuvent en rien contredire les éloges que nous avons donnés, en toute sincérité, à une œuvre qui témoigne d'autant de savoir que de conscience.

P. S. — Une faute d'impression, heureusement corrigée sur tous les exemplaires, est restée dans quelques-uns. A la page XXXIII de la *Notice sur La Bruyère et son œuvre*, au lieu de 1668, il faut lire : 1688. CH.-L. L.

Un Bourgeois lettré au XVIIe siècle, par AUGUSTE BOURGOIN : *Valentin Conrart, premier secrétaire perpétuel de l'Académie française, et son temps, sa vie, ses écrits*, etc. 1 vol. in-8°. Paris, Hachette, 1883.

Conrart le prudent, Conrart le silencieux sort du demi-jour ou de la demi-obscurité où l'avait relégué un vers de Despréaux, et le voici en pleine lumière; MM. René Kerviler et Ed. de Barthélemy ont publié l'année dernière, à la librairie Didier, sa vie et sa correspondance; cette année, M. Auguste Bourgoin, jugeant avec raison que la matière n'était pas épuisée, nous offre, sur le même Conrart, le nouvel ouvrage dont on vient de lire le titre.

MM. René Kerviler et Ed. de Barthélemy avaient étudié, dans une suite de chapitres, la jeunesse de Conrart et ses études; — la fondation de l'Académie française; — la vie privée de Conrart; — les services rendus par lui aux lettres; — l'hôtel de Rambouillet; — Conrart chez Mlle de Scudéry et chez lui, dans sa maison d'Athis; — Conrart, épistolier; — Conrart

auteur de mémoires historiques; — enfin ses dernières années.

Le plan de l'ouvrage de M. Bourgoin est peu différent de celui de MM. Kerviler et de Barthélemy : Dernières années de Conrart; — Conrart et l'Académie française; — Conrart chez lui, au milieu de sa famille et de ses amis; — Conrart secrétaire du roi et secrétaire perpétuel de l'Académie française; — Conrart, grammairien; — Conrart épistolaire; — Conrart historien : ses recueils manuscrits; — Conrart poète, à l'hôtel de Rambouillet et chez Mlle de Scudéry; — Conrart protestant; — ses dernières années : il semblerait, à première vue, qu'après avoir lu le premier en date des deux ouvrages, on pût se dispenser de lire le second. Ce serait une erreur : le second est beaucoup plus complet que le premier, non seulement parce que M. Bourgoin a traité des points dont se sont peu préoccupés MM. Kerviler et de Barthélemy, — Conrart protestant, Conrart grammairien, — mais encore parce que, dans des chapitres ayant le même titre, il a introduit de nombreux développements, donné d'intéressants détails qu'on chercherait vainement dans l'autre ouvrage. Ce qui ajoute surtout au prix de celui-ci, c'est qu'on y trouve la correspondance, jusqu'ici inédite, de Conrart avec André Rivet, et cette correspondance est devenue une des sources auxquelles a puisé M. Bourgoin.

Après MM. Kerviler et de Barthélemy, le livre de M. Bourgoin restait à faire; après le livre de M. Bourgoin, nous jugeons qu'il ne reste rien, sinon à discuter ou à rectifier quelques points de détail : ces points sont peu importants, en général, et nous ne voudrions diminuer en rien, si nous en notons quelques-uns, l'estime que l'on doit à un travail aussi complet et aussi consciencieux que celui-là. — Ainsi, page 48, M. Bourgoin fait de Voiture le fils d'un fermier des vins : il n'y avait pas de ferme particulière pour les vins; le père de Voiture était un des marchands de vins suivant la cour, et dans le recueil des édits et ordonnances concernant ces commerçants privilégiés, on trouve plusieurs renseignements sur lui et ses filles, sœurs du poète. — Ailleurs, p. 51, il est parlé d'un assassinat commis « entre Arras et (? *Dourbens*) : M. Bourgoin a mal lu la lettre de Conrart; il parle de *Dourlens*, aujourd'hui *Doullens*. — Plus loin, page 72, l'auteur pense que Balzac, non plus que ses contemporains, n'aurait jamais pensé qu'on pût lui reprocher « d'enfermer des riens dans de pompeuses paroles ». Il faudrait, pour que ce reproche pût les surprendre, qu'ils n'eussent jamais lu les lettres de Phyllarque (le P. Goulu). — A la p. 75, reprenant, avec raison, la sécheresse de cœur de Balzac, M. Bourgoin se scandalise, à tort, d'une expression de Balzac qui parle de « son bonhomme de père ». Cette expression, qui nous choque, était alors tout simplement l'équivalent de « son vieux père ». On citerait vingt exemples analogues, y compris celui du « bonhomme Corneille », c'est-à-dire du vieux Corneille. — Est-ce une faute d'impression ? A la page 222, on lit : « Mme Pilon » : il s'agit de Mme Pilon, celle-là même dont la *Clélie* a donné un admirable portrait sous le nom d'Arricidie. — A la page 282, M. Bourgoin parle de la « guerre du Galimatias », ouvrage de Furetière; le titre exact de cette satire est : « Nouvelle allégorique, ou histoire des troubles arrivés au royaume d'Éloquence ». — Plus loin, l'auteur se demande pourquoi on a attribué à Conrart le *Traité de l'action de l'orateur*, qui est du ministre Le Faucheur, et il suppose qu'on a prêté à Conrart cet intéressant Traité, qui donne des leçons de lecture et de débit avant M. Legouvé, parce que Conrart l'aurait revisé et en aurait poli le style : cette attribution s'explique plutôt, selon nous, et sans qu'il soit besoin de risquer une hypothèse, par le privilège, en date du 18 juin 1656, par lequel « il est permis au sieur Conrart de faire imprimer... un livre intitulé : De l'action de l'orateur ou de la prononciation et du geste », sans nom d'auteur. — Signalons encore un lapsus, car ce ne peut être qu'un lapsus, bien surprenant sous la plume érudite de M. Bourgoin : à la page 318, ne donne-t-il pas Richelieu comme « protecteur de l'Académie après la mort de Seguier ? » Or tout le monde sait, et M. Bourgoin mieux que personne, que les trois premiers protecteurs de l'Académie furent, par ordre chronologique, Richelieu, Seguier et Louis XIV.

Je voulais m'arrêter ici; mais qu'on me permette encore quelques lignes pour un fait personnel. M. Bourgoin, qui me fait l'honneur de me citer souvent avec une extrême bienveillance, émet un doute à propos de l'accusation de pédantisme dont j'ai défendu Mlle de Scudéry : je crois avoir lu tout ce qu'a écrit Sapho, depuis *Ibrahim*, le *Cyrus* et la *Clélie* jusqu'à *Mathilde* : je déclare que je l'ai toujours trouvée fort simple, simple parfois jusqu'à la fadeur, et particulièrement ennemie du pédantisme et du bel esprit de profession. Si mon opinion est erronée, si j'ai commis un crime en osant la produire, que celui-là me jette la première pierre qui aura eu le courage de s'imposer les mêmes lectures avant de rendre son jugement. — *Dixi.* CH.-L. L.

MÉMENTO

L'Abrégé du Dictionnaire de l'Académie française, *d'après la dernière édition de 1878*, vient de paraître à la librairie Firmin-Didot et Cie. Il forme un fort volume in-8° de 1,077 pages à deux colonnes, fort lisible de texte et très ingénieusement disposé comme caractère. Les éditeurs ont pensé avec raison que le Dictionnaire de l'Académie française ne pouvant, à cause de son format et de son étendue, devenir le livre de tous, le manuel populaire à l'usage de chacun, il le fallait refondre dans une édition abrégée.

C'est ce livre, établi et exécuté d'après l'ancien vocabulaire Nodier, que les éditeurs soumettent aujourd'hui à l'examen du public. Les définitions de l'Académie, si exactes et si nettes que tous les auteurs d'ouvrages du même genre ont été forcés, ne pou-

vant mieux faire, de se les approprier, sont données sans aucun changement dans cet abrégé.

Pour ajouter à l'intérêt pratique de ce livre, mis ainsi à la portée de toutes les bourses et de toutes les bibliothèques, les éditeurs y ont joint un petit Dictionnaire de géographie ancienne et moderne, qui, sous une forme très concise, donne, à tous les points de vue, les renseignements les plus exacts et les plus complets.

Il faut féliciter la librairie Didot de cette publication, qui enrichit ses livres de fonds et de grande vente. L'ouvrage est broché ou relié au gré de l'acquéreur.

Souvenirs personnels et Silhouettes contemporaines, tel est le titre d'une œuvre posthume d'Auguste Barbier que la librairie Dentu vient de faire paraître. — C'est un livre d'impressions intimes et de souvenirs, notes prises au jour le jour par Auguste Barbier sur tout ce qui lui parut digne, durant sa vie, de quelque intérêt, et où respirent l'indépendance de l'esprit, l'honnêteté du caractère et une entière sincerité. On y trouve son appréciation, empreinte d'une franchise indiscutable, sur la plupart de ses confrères en célébrité, avec un grand nombre d'anecdotes à l'appui, et, ce qui vaut mieux encore, une peinture fidèle et très animée des idées, des passions du moment où il parle, ainsi que la confidence on ne peut plus intéressante du courant moral qui le conduisit à écrire *la Curée* et ses autres immortels *Iambes*. La renommée de Barbier, basée sur une puissance d'inspiration que nul n'a dépassée, est de celles qui bravent les âges : son nom ne fera que grandir et tout ce qu'il a touché restera marqué. On ne saurait donc douter que tous ceux qui sont friands d'anecdotes, de souvenirs, de jugements sur les choses et les hommes de notre temps, ne veuillent lire le livre que nous signalons (1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50).

BEAUX-ARTS

Nos Peintres dessinés par eux-mêmes. *Notes humoristiques et esquisses biographiques*, par A.-M. de Bélina. Première année. 1 [vol. in-8° de 512 pages. Paris, 1883. E. Bernard, éditeur.

Il est très amusant, ce volume baroque. Il nous donne une courte mais suffisante biographie de cent cinquante peintres : des dates, ces listes d'œuvres, des faits en somme; faits, titres, dates, si tout cela est exact, nous n'avons rien à demander au delà. C'est un bon dictionnaire de plus et il n'y en a jamais trop. Le côté drôle du livre, c'est dans les dessins qu'on le trouvera. Chaque esquisse biographique est précédée d'un portrait exécuté en vue de cette publication par l'artiste lui-même. Est-ce une collection de charges? Nous sommes disposé à le croire. Parmi ces cent cinquante effigies, il n'y en a pas un demi-cent qui soient ressemblantes. On passera une heure réjouie à chercher dans quel esprit de *self-contentment* chacun a voulu se montrer. Il y a là une suite de types précieux à observer : le peintre bon enfant, blagueur, sans façon, le peintre austère, rêvant de sublimités, le peintre bon ouvrier, le peintre gentleman, le peintre joli garçon à physionomie ouverte, le peintre byronien au sourcil fatal, le peintre incompris, le regard tourné vers le ciel, le peintre psch'tt, le peintre gourmé, le peintre bon bourgeois, le peintre... mais voyez vous-même. La quatrième classe de l'Institut n'a qu'à se bien tenir, s'il est vrai, comme le dit M. Bélina en une périphrase adorable, que tous ces « combattants de la Grande Armée de l'Art cherchent à arriver à leur tour à siéger sous la rayonnante coupole de l'Olympe de tous les talents ». Quant au dessin de la couverture, c'est un pur chef-d'œuvre d'imagination. On y voit une muse — est-ce bien une muse? — costumée en Notre-Seigneur montrant du doigt à un paysagiste bien sage la rayonnante coupole de l'Olympe de tous les talents qui s'élève majestueuse au-dessus d'un péristyle de colonnes brisées. Le chef-d'œuvre est signé Barbotin William.

E. C.

L'Art moderne, par J.-K. Huymans. 1 vol. in-18. Paris, 1883. G. Charpentier, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre, en apparence, est bien gros pour un si petit volume; mais, dit le proverbe, il ne faut point se fier aux apparences, et rarement la sagesse des nations donna conseil meilleur que dans le cas présent. En effet, en ce très mince in-dix-huit, composé du compte rendu des trois Salons de 1879, 1880, 1881 et des expositions des artistes « indépendants » en ces mêmes années, M. J.-K. Huymans a montré un sens bien plus exact des nécessités de l'art dans la société moderne que l'on n'en rencontra jamais dans les traités de « la Science du Beau » chers aux Académies. A cette vue très vive de la vérité esthétique l'auteur joint une franchise rare, une façon de dire alerte, spirituelle, mordante, parfois même brutale, qui ne lui a pas toujours concilié le public des journaux où ces pages furent d'abord publiées. Mais va

au livre seulement qui veut. A ce titre, si l'on aime encore en France la jeunesse, la verve, la bonne humeur mises au service d'une bonne cause, *l'Art moderne* de M. Huymans se conciliera de très nombreuses sympathies. E. C.

MÉLANGES

Manuel de l'apprenti compositeur, par Jules Claye. — Paris, Quantin, imprimeur-libraire, 7, rue Saint-Benoît. 1 vol in-18; prix: 3 francs.

La Chambre des imprimeurs de Paris, frappée depuis trop longtemps du peu de savoir et du manque d'expérience des ouvriers typographes, se préoccupe sérieusement et s'occupera activement, nous l'espérons, de créer une école professionnelle typographique où se formera et se recrutera le personnel de nos imprimeries. Il faut applaudir à cette pensée: il serait profondément regrettable de voir descendre le niveau des connaissances générales et spéciales que doivent posséder les compositeurs d'imprimerie.

Cette école aura besoin de livres. Il en existe depuis longtemps un certain nombre qui répondent aux besoins de ceux qui savent déjà beaucoup, mais les livres rares et les plus utiles sont ceux qui s'adressent aux commençants et qui parlent une langue toujours intelligible pour eux. A ce point de vue, le meilleur est assurément le petit livre d'un homme compétent entre tous: le *Manuel de l'Apprenti compositeur;* nul traité n'est mieux fait pour initier un jeune esprit aux mystères de *la casse*, du parangonnage, de l'imposition et des garnitures; nul ne l'instruira et ne le guidera plus sûrement dans cette belle profession où l'ouvrier, où l'artiste, collaborateur de l'écrivain, a pour mission de transmettre au public des faits, des idées, des sentiments qui pourraient être altérés ou défigurés si tout, dans le livre, n'était d'accord avec le manuscrit, si, en ce qui touche l'impression, les détails de l'ordre, de la forme, de la pureté, de la correction grammaticale et typographique n'étaient soigneusement respectés.

M. Claye, dans son *Manuel*, n'a rien oublié de ce que l'ouvrier doit savoir; il a mis à son service tous les trésors d'une science complète et d'une longue expérience; et il a tout expliqué avec une clarté qui serait celle du plus disert des pédagogues si elle n'était à un aussi haut degré la leçon d'un excellent père de famille. C'est dans son dévouement à ses élèves, autant que dans ses connaissances spéciales, que ce maître charmant a puisé l'art de se faire écouter. Les apprentis le liront en se disant: « Celui qui nous donne tant de bons enseignements et de si utiles conseils est certainement un homme qui nous aime et qui pense à notre avenir. »

Les deux premières éditions du *Manuel de l'Apprenti* sont épuisées; c'est dire quel accueil l'imprimerie a déjà fait à cet utile petit livre; mais la réimpression arrive tellement à propos que nous sommes heureux de venir dire au maître de l'école qui va s'ouvrir: Voici, pour répondre à toutes les questions, pour vous remplacer quand vous ne serez pas là, pour vous servir de répétiteur, pour éclaircir tous les points obscurs ou douteux, un guide, un indicateur et un ami.

Cette édition nouvelle est augmentée d'une notice sur M. Claye, cet infatigable travailleur, cet homme de savoir et de goût que nous avons eu la bonne fortune de voir à l'œuvre, et qui était appelé à donner à l'imprimerie française une si belle et si puissante impulsion.

La notice n'est pas une biographie; il faudrait un livre entier pour raconter l'histoire de cet homme de bien: elle est simplement le récit de ses travaux, de ses tentatives, de ses efforts, de tout ce qu'il a voulu pour élever son art, pour en conserver religieusement les saines traditions et le mettre sans cesse dans la voie du progrès.

Jeunes gens qui lirez ces quelques pages, vous apprendrez ce que peut, pour honorer sa carrière et son pays, un homme qui, penché pendant plus d'un demi-siècle sur sa tâche, n'a eu d'autre mobile que l'amour de son art et un labeur persévérant.

HISTOIRE

Chronologie — Documents — Mémoires

Histoire de la guerre civile en Amérique, par M. le comte de Paris, ancien aide de camp du général Mac Clellan, t. V et VI. Deux vol. in-8° de 780 pages environ. Paris Calmann Lévy, éditeur, 1883. — Prix de chaque tome, 7 fr. 50.

M. le comte de Paris vient d'ajouter deux nouveaux tomes à sa vivante et brillante *Histoire de la guerre civile en Amérique*. A la fin du tome précédent, l'auteur avait laissé les deux grandes armées face à face en Virginie, séparées par le Rappahannock sur les rives duquel, de nouveau, elles vont se mesurer avant d'aller chercher un autre champ de bataille en Pennsylvanie. Le tome V s'ouvre donc au moment où, le 26 janvier, le général Hooker, recueillant le lourd héritage de Burnside, prend le commandement de

l'armée fédérale du Potomac, démoralisée par la perte de la bataille de Frederiksburg, par le manque de confiance en ses chefs, avec un effectif réduit de moitié par les absences irrégulières. « La tristesse, le mal du pays, l'esprit de critique envahissaient chaque jour davantage ce grand corps engourdi au milieu de la boue et du givre sur les coteaux glaiseux de Stafford-County. » Nous citons cette dernière phrase pour mettre tout de suite sous les yeux du lecteur un exemple de la manière, à la fois sobre et imagée de l'écrivain. Car c'est ici, étant donné le peu de lignes que nous pouvons consacrer à cet important ouvrage, le point que nous voudrions plus spécialement mettre en lumière.

Sur la matière proprement dite des tomes V et VI, il nous suffira de dire qu'ils suivent dans le plus scrupuleux détail toutes les opérations de cette année 1863, dont l'influence devait être décisive sur l'issue de la guerre qui se poursuivait depuis près de deux ans. Le récit de ces opérations fait l'objet de quatre livres embrassant :

1° La guerre sur le Rapidan : Doudalls-Tavern, Chancellorsville, Suffolk ;

2° Le Mississipi : Les Bayons, Port-Gibson, Champion-Hill, Vicksburg;

3° la Pennsylvanie : la Législation, Brandy-Station, Oak-Hill, Gettysburg ;

4° Le troisième hiver : Hagerstown, Bristow-Station, le Mine-Run.

Le tome VI s'achève donc, après de nombreuses alternatives d'échecs et de succès des deux côtés, par la défaite du noble Lee.

Nous ne pouvons reprendre par le menu l'accomplissement de tant de faits héroïques des deux parts; mais nous devons inviter le lecteur — et nous ne saurions le faire trop vivement — à s'offrir les émotions sans cesse renouvelées que de page en page lui réserve cette dramatique histoire de la guerre de sécession, dramatique et poétique à la fois sous la plume de l'historien, poétique non pas par le lyrisme étudié du style, qui serait ici hors de propos, mais par certains éclats de mots inattendus qui illuminent la phrase, par l'intervention constante de la nature, de la saison, de l'heure du jour, du temps qu'il fait, du cadre épisodique de l'action toujours montré, marqué d'un trait vif. Je voudrais citer et n'ai que l'embarras de choisir. J'ouvre le tome VI au hasard; le livre se rabat à droite et à gauche au milieu du chapitre intitulé Gettysburg; chaque paragraphe y fait tableau; on ne l'oublie plus. Telle est la vue de la route de Baltimore couverte de fuyards, tel le ruisseau marécageux de la maison Spangler, telle je ne sais quelle feuillée où s'abrite un corps de troupes, tel le terrible combat d'artillerie de Cemetary-Hill, telle l'évocation des six mille sabres de Stuart, et les pages 487, 488, 489 où l'auteur nous montre Lee vaincu à l'heure où pour la troisième fois le soleil se couche sur le même champ de carnage. M. le comte de Paris n'est pas seulement un historien, il sait écrire l'histoire.

E. C.

Trois énigmes historiques : *la Saint-Barthélemy ; — l'Affaire des poisons de M^me^ de Montespan ; — le Masque de fer devant la critique moderne*, par Jules Loiseleur, 1 vol. in-12. Paris, Plon, 1882.

M. Jules Loiseleur s'est posé depuis longtemps en champion de la vérité dans l'histoire; s'il recherche les problèmes, c'est pour les résoudre; les points obscurs, c'est pour les éclaircir; les énigmes, pour en donner le mot. Il n'appartient point à l'école indifférente et sceptique qui dit peut-être oui, peut-être non; il prend parti avec décision, et le parti qu'il a pris il le défend *unguibus et rostro*, c'est-à-dire avec toutes les ressources de sa vaste érudition, marchant droit au but qu'il s'est proposé : en voyant la fermeté de sa méthode, le choix habile de ses arguments, on est édifié sur la valeur du combattant; il est impossible de mieux soutenir une thèse. Ceci posé, s'il reste encore à quelque esprit difficile des doutes sur le mérite du travail de M. Loiseleur, c'est qu'il se posera cette question : la thèse, si savamment soutenue qu'elle soit, est-elle juste? et une thèse différente au contraire ne pourrait-elle être défendue à l'aide d'arguments aussi puissants et même peut-être encore plus décisifs? M. Loiseleur a atteint le but qu'il s'est donné, en renversant tous les obstacles : n'aurait-il pu viser un autre but, et, au prix des mêmes efforts, n'est-ce pas plutôt de ce côté qu'il aurait trouvé la vérité?

Pour répondre à cette question, qui suppose chez celui qui la formule le soupçon que M. Loiseleur a pu obéir à une idée préconçue et mettre ses arguments au service d'un système arrêté d'avance, il faudrait reprendre ses études pied à pied et refaire soi-même, outre le travail du savant bibliothécaire, des travaux analogues sur toutes les pistes qu'il aurait dédaignées par parti pris. L'espace nous manque pour entrer ici dans la voie de ces longues discussions. Nous nous bornerons à exposer sommairement, les conclusions données par M. Loiseleur sur les trois points historiques qui font l'objet de son récent ouvrage.

Sur la question de la Saint-Barthélemy la thèse de M. Loiseleur, si elle n'a le mérite de la nouveauté ni dans le fond ni dans les raisons qui l'appuient, se présente du moins avec un caractère de certitude dont il n'est pas permis de douter après avoir vu dans le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français* la même opinion appuyée sur des arguments non moins décisifs. Les deux études, la première, antérieure de plus de vingt ans à celle de M. Loiseleur, — arrivent à cette conclusion que la Saint-Barthélemy n'a pas été préméditée; que le meurtre des principaux chefs de la religion P. R. avait été considéré comme devant suffire à l'extinction de l'hérésie; que l'ordre d'un massacre général donné par Charles IX est dû, non à une volonté lentement mûrie, mais à un revirement subit, assez ordinaire chez les âmes faibles, à une exaspération subite, à un accès de fureur produit par l'énervement de la lassitude. L'ordre donné, la reine et le duc d'Anjou qui l'ont indirectement provoqué

en poussant à bout le baptême du jeune roi, s'en épouvantent d'abord, et bien vite ensuite s'empressent d'en profiter : le massacre n'est point livré au hasard ; il est habilement organisé par quartiers. — Ce dernier détail est très-clairement exposé par M. Loiseleur ; mais nous trouvons l'auteur moins heureusement inspiré quand, discutant un point sur lequel le *Bulletin de l'histoire du protestantisme* ne nous paraît laisser aucun doute, il se refuse à croire aux coups d'arquebuse tirés du Louvre par Charles IX sur les fuyards. Ses raisons nous paraissent faibles et bien moins probantes que celles invoquées dans le sens contraire par les écrivains du *Bulletin* ; c'est également à ceux-ci que nous croirons plutôt qu'à M. Loiseleur qui, contrairement à leur avis, met en doute l'authenticité de la fameuse déclaration dictée par Henri III à son médecin Mirou sur la Saint-Barthélemy.

M. Loiseleur ne suit pas le massacre dans les provinces ; s'il avait eu à parler de la persécution à Bayonne, son esprit indépendant n'aurait pas manqué de rechercher jusqu'à quel point l'histoire est fondée à accepter comme vrai le fameux mot attribué au gouverneur de cette ville, le vicomte d'Orthes : « J'ai trouvé des soldats et non des bourreaux ». Déjà cette question a été traitée dans le *Bulletin de l'histoire du protestantisme,* et l'on invoque, pour n'accepter que sous réserve la tradition, le caractère dur et violent du vicomte, prouvé par une lettre dont on donne le sens sans en citer le texte. Cette lettre, nous l'avons retrouvée dans les archives de Bayonne, et nous croyons utile d'en reproduire exactement le texte :

Lettre de Charles IX aux échevins, jurats et Conseil de la ville de Bayonne : — « De par le Roy. — Treschers et bien amez, nous avons entendu les remonstrances que vos deputez nous ont faictes des deportemens du viconte d'hortes... Et daultant que nous désirons principallement vous remectre par ensemble en bonne intelligence au bien de nre service et de vre publicq. Nous auons advisé de le renuoyer en vostre ville pour y continuer sa charge [de gouverneur, depuis 1552] avecq commandement si expres de nous de se comporter envers vous avecq telle modestie et doulceur et vous traicter si favorablement qu'il ne nous en vienne aucune plaincte. A quoy nous sommes asseurez que vous vous disposerez de vostre part, apres avoir sur ce nre intention, laquelle ne tend qu'à vostre repos et utilité. Et en cas que ledit vicomte entreprenne chose qui soyt au contraire, vous nous en donnerez advis, sur lequel nous vous pourveoyrions de telle sorte que vous congnoissiez combien la justice nous est en recommandation. Donné en chasteau de Vincennes le.. jour de may 1574. — *Signé* : Charles. »

Nous nous bornons à citer ce texte, qui ne nous paraît pas sans importance pour aider à connaître le caractère du Gouverneur de Bayonne et préjuger du rôle qu'il a dû tenir au temps de la Saint-Barthélemy.

La seconde partie du volume de M. Loiseleur peut être considérée comme un article très étudié sur les *Archives de la Bastille ;* à l'aide de la savante publication de M. Ravaisson, M. Loiseleur, s'attachant à un point particulier, a présenté un intéressant historique de la grande affaire des poisons, qui vint assombrir quelques années du règne de Louis XIV. Toutefois nous ne retrouvons pas dans ce résumé la précision, l'exactitude habituelles de M. Loiseleur. Comment, par exemple, peut-il avancer que le cardinal Mazarin n'osa jamais remettre les pieds à Rome parce qu'il devait quarante mille écus à Olympia Maldachini, ne voulait pas les payer, et craignait sa vengeance ? A qui fera-t-on croire que Mazarin aurait hésité à sacrifier cette bagatelle de quarante mille écus s'il avait eu besoin d'aller à Rome ? Ailleurs, l'opinion qu'il adopte et celle qu'il émet sur la situation dépendante des femmes après la Fronde, paraissent également difficiles à soutenir et contredites par tout ce que nous savons de la liberté qui leur était laissée pour les visites, pour le jeu, etc. Ailleurs encore, M. Loiseleur parlant de Castelmelhor, le célèbre ministre d'Alphonse VI *dit* l'Impuissant, roi de Portugal, ajoute : « Après la mort de ce prince, il s'était brouillé avec sa veuve, sœur de la duchesse de Savoie, et l'infant avait prétendu que Caltelmelhor l'avait menacé du poison ». Or M^lle^ d'Aumale, devenue reine de Portugal, ne fut pas veuve d'Alphonse VI ; elle fit rompre son mariage avec lui, le fit déclarer déchu du trône et épousa l'Infant, qui devint roi, du vivant de son frère, sous le nom de D. Pedre II. Ailleurs enfin, car nous ne voulons pas insister sur ces critiques, M. Loiseleur paraît croire que l'usage de faire « l'essai » des viandes et des boissons destinées au Roi vint de la terreur inspirée par les attentats de la Brinvilliers et de ses imitateurs. Or tout le monde sait, et M. Loiseleur mieux que personne, que cet usage est loin d'être aussi récent.

Tous ces petits détails échapperont au lecteur habitué à donner à M. Loiseleur une confiance que méritent d'ailleurs sa conscience et son savoir et que ne doivent pas ébranler quelques légères erreurs : nous avons cru cependant devoir les signaler. Toute cette partie de l'ouvrage du savant bibliothécaire n'en restera pas moins d'un haut intérêt ; on y suivra le curieux exposé de ces pratiques superstitieuses auxquelles recouraient les femmes du monde soit pour retenir ou gagner un amant, soit pour s'assurer des héritages ; on y verra M^me^ de Montespan prêtant son corps nu pour servir d'autel à un prêtre, chargé par elle de dire une messe sacrilège dans le but de lui ramener l'inconstant Louis XIV. On a prétendu que sa sorcellerie visait plus haut que l'amour du Roi et que sa vengeance réclamait sa mort ; quelles que soient les raisons invoquées à l'appui de cette opinion, nous nous refusons à l'admettre. M^me^ de Montespan fut dupe, et si ceux à qui elle demandait le retour du cœur de Louis XIV ont eu la pensée d'attenter à la vie du Roi, c'était à l'insu de la favorite, qui put être leur complice inconsciente mais ne connut jamais leur abominable projet. Est-ce que Louis XIV, averti de cet attentat, était homme à le pardonner ? est-ce qu'il aurait dissimulé son ressentiment au point de traiter

Mme de Montespan avec les égards qu'il ne cessa de lui témoigner? Non; dans les manœuvres sacrilèges auxquelles eut recours Mme Montespan, Louis ne vit qu'une preuve de l'amour de la marquise, du prix qu'elle attachait à conserver sa faveur. Ces preuves morales, psychologiques, nous paraissent défier toutes les révélations suspectes des témoins et toutes les terribles réticences de l'histoire.

Comme complément au travail de M. Loiseleur, nous aurions aimé trouver une analyse du fameux édit rendu par le Roi en juillet, et enregistré au parlement le 31 août 1682, pour la punition des maléfices, empoisonnements et autres crimes : c'était la conclusion naturelle de cette grosse affaire.

La troisième partie de l'ouvrage de M. Loiseleur est consacrée à l'examen de l'histoire du Masque de fer. Nous nous permettons à ce sujet d'adresser à M. Loiseleur un reproche qu'il pressent à coup sûr. Le savant écrivain a eu l'occasion de revenir à trois reprises, dans des articles de journaux, sur cette question : son second article confirme, répète parfois, et complète le premier comme le troisième complète les deux autres. Nous admettons très volontiers que l'auteur soit revenu à trois reprises, dans des publications fugitives, à des dates et à des occasions différentes, sur un même sujet; mais ce que nous cessons d'admettre c'est que, faisant un livre qui doit durer, M. Loiseleur n'ait pas refondu ses trois articles pour en faire un seul : il nous aurait épargné des répétitions inutiles et nous aurait livré d'un seul coup le fond de sa pensée. C'était donner au public une marque de respect que de s'imposer pour lui ce léger surcroît de travail.

Quoi qu'il en soit du procédé, la thèse générale de M. Loiseleur est celle-ci : Mattioli n'est pas l'homme au masque de fer ; celui-ci était un personnage quelconque, qui n'a été l'objet d'aucune mesure particulière et a été traité comme le vulgaire, notamment comme les espions. Qui était-il? l'histoire a gardé son secret.

Nous sommes tout à fait d'avis que l'homme au masque de fer n'était pas plus Mattioli qu'il n'est Molière, comme l'a prétendu récemment un mystificateur dont la brochure a fait quelque bruit. Mais quelle que soit l'autorité de M. Loiseleur, il ne nous persuadera jamais que l'on doive considérer comme un criminel ordinaire, ayant subi un traitement ordinaire aussi, le prisonnier dont on cachait le nom et le visage avec tant de soin que tous les textes anciens, lettres et registres, font ressortir, exclusivement pour lui, le mystère dont on l'enveloppait. Nous ne pouvons citer ici tous ces textes; mais qu'on les relise, et dans l'ouvrage même de M. Loiseleur : on restera convaincu que l'homme masqué fut l'objet de précautions, de soins, de traitements tout différents des autres prisonniers et absolument exceptionnels. Des deux points soutenus par M. Loiseleur nous ne retenons donc que celui-ci : l'homme au masque de fer reste inconnu.

CH.-L. L.

Correspondance diplomatique de M. de Bismarck (1851-1859), publiée d'après l'édition allemande de M. de Poschinger, sous la direction et avec une préface de M. L.-H. Junck-Brentano, professeur de droit des gens à l'école libre des sciences politiques ; traduction de M. L. Schmitt. 2 vol. in-8°. Paris, 1883. (Plon).

Il y a une vingtaine d'années, le baron Ricasoli avait reçu en Italie le surnom de baron de fer — il barone di ferro. — Il avait rendu des services éminents, ne manquait pas de fermeté; tant que le petit groupe toscan dont il était le chef eut part aux affaires, il y eut un baron de fer. Dès que le petit groupe toscan et les opinions politiques qu'il représentait eurent quitté le pouvoir, il n'y eut plus de baron de fer ; du moins, on n'en entendit plus parler. Les renommées les mieux assises vont et viennent de cette manière. Lorsqu'elles sont portées par l'opinion elles ont un éclat qui défie la contradiction. Le lendemain, il n'y a plus rien.

Certes, il n'y a pas à confondre M. de Bismarck avec le baron Ricasoli, ni l'unité allemande avec l'unité italienne. M. de Bismarck s'est fait lui-même, l'unité allemande s'est également faite elle-même; c'est-à-dire par l'Allemagne et par M. de Bismarck, sinon sans le concours des événements, à coup sûr sans le concours des armes ou de la diplomatie d'une autre puissance. Néanmoins il est permis de croire que le prestige actuel de l'Allemagne et celui de M. de Bismarck doivent quelque chose au succès. On admire volontiers le succès : il est beau, il est grand, il est fort, il est intelligent. On lui promet l'éternité. La nature humaine est ainsi faite; il s'agit de l'opinion du plus grand nombre qu'elle aperçoit derrière tout ce qui réunit des causes profondes égales au résultat obtenu. M. Junck-Brentano, qui a présidé au choix publié en français des dépêches envoyées par M. de Bismarck à la cour de Berlin, alors qu'il était le délégué du gouvernement prussien à la diète de Francfort (1851-1859), sacrifie à l'usage. La marche de Brandebourg et la Poméranie, noyau de la monarchie prussienne, sont la patrie d'une race forte, vertueuse, habile au suprême degré. Elle n'en avait pas la réputation historique, mais elle vient de le montrer. Quant à M. de Bismarck, il est l'incarnation du génie politique. Il n'y a pas, dans l'histoire moderne, un homme d'État qui lui aille à la cheville. Il y a lieu de le répéter, M. Junck-Brentano accorde beaucoup au succès. Après avoir décrit les misères intérieures de la Prusse durant la période qui s'étend de l'année 1848 à la bataille de Sadowa (1866), il ajoute : « Aux observateurs sérieux, la Prusse avait présenté, pendant cette période d'étranges anomalies, tant de faiblesses, de contradictions et d'abus dans les régions élevées du gouvernement, étaient accompagnés d'un progrès continu dans les régions inférieures de la vie politique, économique et administrative de la nation. » Cela s'était fait en dehors du pouvoir, et souvent malgré lui, cela est l'œuvre de la race. Ce n'est pas la race allemande; c'est la race prussienne, celle qui

habite les plaines basses du Brandebourg et de la Poméranie « race toute de discipline et d'affections simples et fortes, arrogante envers l'inférieur, soumise envers le supérieur, n'ayant de l'aristocratie allemande ni le mysticisme prétexte, ni les ambitions illusoires de la bourgeoisie des villes, ni l'esprit frondeur, ni les sentiments démocratiques. Dévouée à son roi comme aux temps primitifs de l'histoire, comme le paysan russe l'est au czar, elle est attachée à son sol comme le Polonais l'est au sien. Intelligente enfin et s'assimilant comme ses frères du Nord, avec une facilité étonnante, le développement intellectuel et les formes plus raffinées des nations plus avancées, elle conserve dans leur simplicité première ses affections nationales et ses préjugés de race. » Mon Dieu ! elle avait pénétré sans qu'on s'en doutât dans toute la machine administrative ; elle formait les cadres de l'armée ; elle emplissait les chancelleries. Ce sont ces gens-là qui, à force de labeur dans l'administration, dans les finances, dans l'armée, dans la diplomatie, ont créé ce merveilleux outil dont M. de Bismarck s'est servi. Ni la cour ni les féodaux n'avaient la moindre idée de ces merveilles. Ceci est de la pure fantaisie. Il n'y a pas à contester les qualités de race des habitants de la marche de Brandebourg et de la Poméranie. En gros, c'est l'Allemagne du Nord et M. de Bismarck qui ont vaincu l'Autriche à Sadowa, c'est l'Allemagne entière qui a débordé sur la France quatre ans plus tard. L'administration, l'armée, les qualités allemandes, le génie de M. de Moltke et le génie de M. de Bismarck ont concouru au même but. Il s'est trouvé d'ailleurs que l'Autriche était faible, que la France a été surprise et n'a pas eu le temps de se mettre en garde ; ceci est la part de la fortune, car il y a une part immense à faire à la fortune dans les événements mémorables auxquels a présidé M. de Bismarck. Il faut prendre garde d'attribuer au génie des chefs, au dévouement et au courage de ceux qui leur obéissaient ce qui revient à la fortune. On a l'habitude d'agir ainsi. On le laisse dire ; il convient de le laisser dire. Les hommes d'État n'en croient pas un mot.

Il serait difficile de surfaire le mérite personnel de M. de Bismarck. Il en a donné et il continue d'en donner des preuves multipliées. L'ascendant qu'il exerce en Europe comme en Allemagne, il l'a acquis et il le maintient par la puissance et l'audace d'une volonté qui ne s'est démentie dans aucune circonstance. Est-ce dans les dépêches écrites par lui de Francfort à son gouvernement qu'on en trouve les signes ? Pas précisément. Les affaires traitées à Francfort étaient petites, les hommes n'étaient pas très grands. Entre eux et les affaires qu'ils débattent, M. de Bismarck s'en tire à l'aise. Son caractère à l'emporte-pièce se manifeste dans tout son jour. Il a une originalité violente, incisive, au parler bref, qui est très remarquable. On ne découvre pas dans ses dépêches les grandes vues dont on le qualifie de nos jours. Ces vues sont l'œuvre des circonstances. M. Junck-Brentano y voit partout des miracles. « Nous rencontrons, dit-il, dans ces pages, des prévisions surprenantes, des jugements sur les hommes et les choses, des appréciations sur les États et les nations, les espérances qu'ils peuvent éveiller, les craintes qu'on en peut avoir, exprimés avec la netteté d'une loi physique. » La carrière postérieure de M. de Bismarck a valu de l'importance à des choses qui sans cette carrière, ressembleraient fort aux axiomes d'un politicien tranchant.

Eh bien ! M. Junck-Brentano ne croit pas que les vertus de la race et le génie de M. de Bismarck aient fondé l'unité allemande. Il y a une Allemagne historique et particulariste. Ce n'est pas la première fois qu'un grand homme essaye de créer l'unité en Allemagne ; plusieurs empereurs du moyen âge, quelques princes de la maison de Hapsbourg ont caressé ce rêve, qui fut peut-être aussi celui de Frédéric II. Il n'est pas nécessaire de remonter si haut. Après les guerres de la délivrance et le gigantesque effort de 1813, l'esprit général du pays, ses tendances patriotiques semblaient tendre à l'unité. Cependant, la paix acquise et l'étranger hors du territoire, l'état de choses d'auparavant s'impose de nouveau. La confédération de 1815 n'est pas bien différente du saint-empire. Aujourd'hui le nouvel empire, avec son conseil fédéral, son reichstag, ses chambres secondaires, ses États à demi-souverains, a-t-il quelque chose de pareil à ce que chez nous, par exemple, on appelle l'unité nationale ? Non ; provisoirement, la main de M. de Bismarck, qui est dure et solide, contient les dissidences, dirige de haut toutes les forces de l'empire dans la direction qui lui convient. Un homme n'est pas une institution. Le vieil appareil fédéral de la Germanie a disparu. D'autres forces, également contradictoires et à tendances dissolvantes l'ont remplacé. Il n'y a plus de Guelfes ni de Gibelins. Il y a une Allemagne du Sud et une Allemagn du Nord. Dans l'une comme dans l'autre, il n'y a pas seulement des partis, il y a des puissances ennemies qui sont soumises à une trêve, mais qui ne désarmant pas, témoignent que le vieil esprit de l'Allemagne subsiste. Qu'on ajoute à cela les trois Venise, qu'on nomme la Pologne, l'Alsace-Lorraine et le Schleswig. « Vingt siècles d'histoire, conclut M. Junck-Brentano, pèsent sur l'Allemagne ; nous la retrouvons dans la correspondance de M. de Bismarck et au sein du reichstag et de toutes ses chambres, telle qu'elle fut de tous les temps. » Toujours on a vu, en Allemagne, une maison régnante tâcher de dominer les autres. Le tour de la maison de Hohenzollern est venu. Il y a plus d'un siècle qu'il menaçait de venir. Entre le présent et le passé, il existe néanmoins une différence. Elle n'est pas petite. Ce sont les idées issues de la révolution française, que personnifient une démocratie nombreuse et active, une opinion libérale qui a jeté des racines profondes, le goût de l'unité, qui est moderne. Ces forces-là ont un instrument à leur disposition, qui est le suffrage universel ou à peu près. Triompheront-elles du caractère historique de la race allemande ? M. de Bismarck avoue que non, puisqu'il a dû renoncer à gouverner comme Louis XIV ou Napoléon, au nom d'une raison d'État inflexible,

qu'il se sert aujourd'hui d'un parti et demain d'un autre ; consacrant ainsi par sa conduite le fait que l'unité est encore un desideratum qu'on cherche et qu'on ne trouve pas, car on ne peut pas en imposer, en son nom, à l'esprit particulariste qui se manifeste partout sous les formes les plus variées. Il y aurait encore autre chose à redouter dans un avenir plus ou moins proche. « Ce serait l'alliance de tous les vaincus et de tous les déçus de l'Europe, l'invasion d'une armée de six ou huit millions de soldats, entrant par les plaines de la Vistule et de l'Elbe, descendant des Carpathes et des Vosges pour aller demander le règlement de leurs comptes au nouvel empire. » Ceci est dans les futurs contingents; de son côté, l'Autriche est debout, et on sait qu'elle a de la mémoire, quoiqu'elle paraisse souvent l'avoir oublié elle-même qu'elle a de la mémoire.

Maintenant, à quel mobile a obéi M. de Bismarck en publiant la correspondance diplomatique de la première partie de sa carrière d'homme d'État? Ce mobile n'est ni littéraire ni historique. Le chancelier n'a pas des visées si communes. A première vue on pourrait penser qu'il a recours à un mauvais procédé contre l'Autriche, son alliée actuelle. La supposition serait invraisemblable. Il entend expliquer à l'Autriche comme aux Allemands ces paroles qu'il écrivait un jour à M. de Schleinitz : « Je considère nos rapports fédéraux comme une infirmité de la Prusse, qu'il faudra guérir *ferro et igni* tôt ou tard. » Arrivé au pouvoir, il a exécuté lui-même ce qu'auparavant il croyait nécessaire à l'intérêt prussien.

L. D.

Les perce-neige, nouvelles du Nord, traduites par Xavier Marmier, de l'Académie française. Un vol. in-18. Paris 1883 (Victor Havard).

Il n'y a pas à expliquer la nature du talent de M. Xavier Marmier. Il est populaire; il a derrière lui une longue carrière d'écrivain. Comme voyageur, conteur, traducteur, auteur original et ingénieux, il est apprécié d'un public qui lui appartient et qui lui est fidèle. La tâche qu'il s'est donnée de vulgariser en France les produits des littératures du Nord, et en particulier de la littérature scandinave, s'étend aux objets les plus divers. Au fait, ce sont moins les œuvres littéraires des races du Nord qu'il a en vue que les mœurs, les traditions, les croyances, le climat, en un mot, la civilisation du nord de l'Europe. Les *perce-neige* ne font pas exception à la règle, sauf que deux des nouvelles contenues dans le volume sont empruntées à des romanciers de l'Amérique du Nord. Ce sont l'*Aurore de pourpre* et *une Tache à la joue*, qui forment, du reste, une sorte d'appendice à la collection. Les autres sont empruntées à des auteurs russes et suédois. Les nouvelles russes sont: le *Tourbillon de neige* et le *Coup de pistolet* de Pouschkine. C'est le dessus du panier. L'*Anniversaire* de Paulof n'a pas encore eu, qu'on sache, de lecteurs français. *Utballa* et *Dschellaledin*, de Mme Halin, sont deux petits chefs-d'œuvre. Parmi les trois contes suédois, *la Femme du pêcheur*, *une Simple Histoire de village*, le *Pasteur adjoint*, le premier, qui est d'Almquist, offre un intérêt poignant.

M. Xavier Marmier ne tient ni de près ni de loin, comme on sait, à l'école naturaliste. Ses récits, nous voulons dire ici ceux qu'il appelle *les perce-neige* et qui sont des traductions, pourraient être des légendes du temps passé. Ils en ont la naïve simplicité. Aussi n'ont-ils aucune prétention. Ils seront lus de préférence par les jeunes gens. Ce n'est pas que les personnes d'un âge avancé n'y pourraient trouver en même temps des leçons et un amusement; mais le traducteur ne songe pas à elles. Il sait qu'à une certaine époque de la vie il serait inutile de vouloir faire lire des nouvelles à des gens qui ont cessé de lire des romans, à moins que ceux-ci ne soient des plaidoyers politiques ou des histoires vraies cachées sous la forme du roman. L. D.

Richelieu et Mazarin, *leurs deux politiques,* avec gravures dans le texte, par Adrien Deprez; 1 vol. in-16 de la *Bibliothèque de vulgarisation*. Paris, Degorce-Cadot, 1883. — Prix : 2 fr. 50.

Ls travail est fait de seconde et de troisième main, mais l'auteur a fort bien exposé les grands et les petits événements accomplis sous le règne de Louis XIII, pendant la minorité de Louis XIV, de manière à faire comprendre aux jeunes lecteurs (à qui l'ouvrage est destiné) les desseins poursuivis et l'action réellement exercée par ces deux grands ministres, Richelieu et Mazarin. Il fallait créer l'unité de la France, et il fallait que la France ne fût pas une puissance de second ordre. Les deux ministres, par des moyens différents, leurs caractères n'étant pas les mêmes, les circonstances non plus, se sont attachés à cette œuvre, et leurs efforts ont été suivis d'un bon succès. Le grand roi détruira toute aristocratie, il humiliera les Grands et l'État; ce sera bien lui, en effet; il commettra une faute dont mourra la monarchie; la nation ne saurait condamner les deux hommes qui ont contribué à sa grandeur de la façon qu'il fallait, étant considéré le temps où ils ont vécu; c'est ce qu'a fait voir M. Adrien Desprez. Son ouvrage, pris comme il est donné, pour un ouvrage de vulgarisation, est excellent. F. G.

L'année 1882, *avec un index raisonné, une table chronologique, des notes, des documents et des pièces justificatives;* par André Daniel, neuvième année. 1 vol. in-12. Paris, G. Charpentier, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Pas de récriminations touchant notre politique intérieure pendant l'année 1882. L'année 1883 s'annonce comme devant être meilleure : au lieu de la désunion, de ces rivalités entre partis républicains qui ne sauraient amener que la désaffection pour le régime que nous possédons, l'entente et la volonté. On expliquera plus tard pour quelles causes Gam-

betta est tombé du pouvoir; on estimera peut-être que la Chambre n'était pas aussi incapable qu'on l'a dit de soutenir un ministère résolu à gouverner dans le vrai sens du mot. Gambetta eut des torts, mais il a rendu d'assez grands services à son pays pour qu'on oublie ce qui n'a été, de sa part, qu'un manque de tact, qu'un défaut de mesure.

Notre politique extérieure n'a pas été beaucoup plus satisfaisante, à notre avis du moins ; il est permis de se demander si nous avons bien pris l'attitude la plus sage quand s'est décidée et poursuivie l'intervention anglaise en Égypte.

Mais ce n'est pas notre affaire de discuter ce qui a été, ce qui aurait pu être; il ne nous faut que présenter le neuvième volume. Les événements sont exposés clairement, sobrement, comme dans les huit autres que l'on connaît; la table évite les longues recherches, l'indication des négociations diplomatiques importantes, des faits principaux, étant donnée en plus gros caractères. Journalistes et hommes politiques ont besoin de ce *memento*. F. G.

M. Dufaure, sa vie et ses discours, par M. Georges Picot, de l'Institut, 1 vol. in-18, Calmann Lévy, éditeur. Paris. — Prix : 3 fr. 50.

L'homme dont M. Picot retrace la vie restera certainement une des figures les mieux caractérisées de ce siècle. La droiture et la fermeté sont les deux qualités maîtresses de ce talent, et c'est d'elles que lui venait cette force impétueuse qui frappait d'estoc, comme de son naturel saintongeois était issue cette ironie mordante, célèbre dans les Chambres et au Palais.

M. Dufaure était voué par sa naissance à la défense des libertés publiques. Son père fut un des représentants de la Charente-Inférieure à la tête de la fédération, un des volontaires de 92; c'est au retour de la campagne du Rhin et de l'Escaut, après que la pacification de la Vendée permit le licenciement des bataillons, qu'il se maria, et, le 4 décembre 1798, naquit son fils aîné, celui qui devait être illustre.

La famille était bourgeoise, se rattachait à de lointains ancêtres, mais peu fortunée. Le père, devenu par goût autant que par nécessité le plus habile de ses forgerons, n'abandonnait pas pour cela les lectures qui étaient le délassement de la génération instruite à laquelle il appartenait, nous dit M. Picot. Il sera donc à même de donner à son fils cette éducation intime, la meilleure et la plus profitable, celle qui est dans le train même de la vie, et qui fait passer chez les fils les qualités fortes des pères. Certainement, c'est à cette culture première que Jules Dufaure dut de goûter la littérature et d'avoir ainsi pris sa profession d'avocat par le côté élevé, moral et artistique à la fois qui lui assure la gloire.

Au collège Charlemagne comme à l'École de droit, la jeunesse de M. Dufaure fut laborieuse; il sent fort bien que ses études coûtent à sa famille, aux braves gens du logis de Vizelle. Et si, dès qu'il est docteur, il se transporte à Bordeaux et s'inscrit à ce barreau girondin justement célèbre alors, c'est dans l'espoir de se créer plus tôt une position et de venir en aide aux siens.

Libéral, il l'était dans la moelle, mais homme de bon sens avec cela. A Bordeaux, il continue sa vie de travail, et son austérité même, dans cette ville où l'on aimait les belles façons et la danse, commande le respect et l'estime. Dès ses débuts, il porte haut la dignité de sa profession. Et bientôt sa réputation s'étend.

Il ne s'est pas choisi comme but d'arriver par la politique. Il n'est pas de ces avocats qui, sans talent et sans savoir, se font des bavards brouillons cherchant à vivre de la politique. Quand les électeurs de Saintonge lui confient un mandat législatif, en 1834, il est déjà maître de son talent, célèbre dans sa région, et à la tête d'une petite fortune qui est toute entière le fruit de son travail et de ses économies. C'est le pays qui gagne à être représenté par lui.

A la Chambre, il paraît tout de suite ce qu'il sera toujours : un travailleur acharné et une conscience incorruptible. Toute sa vie il a souverainement méprisé l'intrigue et condamné l'abus que la plupart des députés font de leur influence afin d'obtenir les faveurs des ministres pour leurs protégés, au détriment de la moralité publique.

Chez lui, le juriste ne se sépara jamais de l'homme politique. La légalité, c'était sa règle et sa devise, et, comme il le disait, le plus sûr moyen de sortir des embarras et de les éviter. Homme de province, fils de vigneron, connaissant à fond les ressources du pays et ses besoins, il se constitue l'avocat de l'agriculture et du commerce.

En toute circonstance il a surtout à cœur de sauvegarder son indépendance et de ne s'inféoder à aucun ministère présent ou futur, se rangeant, selon qu'il le juge utile au pays, dans l'opposition ou parmi les amis du pouvoir.

Ainsi s'écoule cette période de son existence de 1834 à 1848.

La révolution de février n'avait pas surpris M. Dufaure, mais elle l'attrista profondément. Ce n'était pas à ses yeux la chute d'un gouvernement seulement, mais l'échec de tout un système fondé sur l'influence de la classe moyenne, c'est-à-dire de l'élite intellectuelle de la nation, mais il ne crut pas devoir rester inactif. Les électeurs de la Charente-Inférieure le nommèrent le cinquième sur douze. Et, le 17 mai, la Chambre nomma la commission de Constitution : il était des premiers parmi les six membres seulement élus à la majorité absolue au premier tour. Cela marque l'importance que ses collègues lui reconnaissaient.

Deux fois pendant la République il occupa le ministère de l'Intérieur; et, dans cette courte épreuve de la République, il fut le défenseur de la liberté et l'adversaire de la démagogie, rôle périlleux où ont sombré de belles intelligences qui n'étaient pas soutenues par un vigoureux caractère.

L'empire condamne M. Dufaure à s'éloigner de la politique. Le barreau le reprend. Il continue le même

personnage à l'occasion des procès de confiscation des biens d'Orléans, de l'histoire des princes de Condé, etc. Il est élu bâtonnier à Paris, en 1862, académicien en 1864.

Les désastres de 1870 nécessitent l'intervention de tous les courages : M. Dufaure a déjà soixante-douze ans, mais sa verte vieillesse est de force à supporter le fardeau des affaires de la France.

Collaborateur de M. Thiers, en qualité de ministre de la justice, il exerce le pouvoir d'abord de février 1871 à mai 1873. C'est sous son ministère que se font la loi sur les loyers, la loi du jury de presse, la reconstitution de l'état civil et les premières tentatives de réforme judiciaire.

Après la chute de M. Thiers, il ne refuse pas au maréchal, dans l'intérêt du pays, de reprendre le ministère de la justice. Il reprend en même temps l'œuvre de séparation de la magistrature et de la politique; il fait voter le scrutin d'arrondissement; c'est lui qui institue le concours pour l'entrée dans la magistrature et les tournées des procureurs généraux.

La magistrature n'a pas bien compris à cette époque les dispositions de M. Dufaure : elle l'accusa de la régenter. Il avait le souci de sauvegarder la dignité et l'indépendance des magistrats. Il était le plus solide soutien de l'inamovibilité. « Ils me maudissent, disait-il, ils me regretteront.» Et en effet, ils le regrettent, ceux du moins qui n'espèrent pas l'avancement par le trouble et l'intrigue.

Enfin, après les élections générales qui suivirent l'aventure du Seize-Mai, M. Dufaure consentit à former un cabinet. C'était du dévouement. Il ne s'illusionnait pas sur l'impuissance de M. de Mac-Mahon, et prévoyait la fin du septennat. En effet, le maréchal se démit. Et le premier acte de M. Dufaure fut de remettre à M. Grévy la démission du ministère.

Ses dernières luttes furent pour la liberté de tous et pour l'indépendanec de la magistrature. Et le 27 juin 1881 mourut cet intrépide avocat des bonnes causes, qui, modeste autant que grand, recommandait au bâtonnier, lorsqu'il parlerait de lui, de se souvenir qu'iln'avait jamais été qu'un homme secondaire.

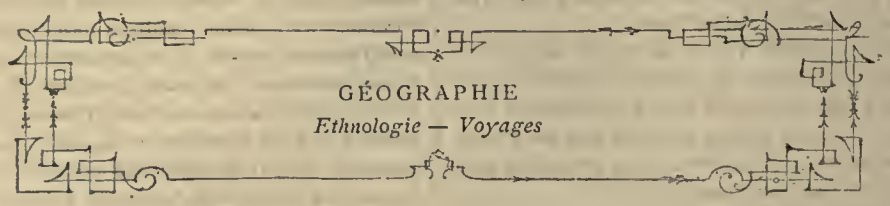
Le livre de M. Picot restitue à ce grand homme de bien sa vraie place parmi les premiers hommes d'État de notre pays et de notre siècle. M. Dufaure laisse aux jeunes Français l'exemple d'une vie sans tache, consacrée à la patrie et à la liberté, le modèle d'un homme politique fidèle à lui-même. P. Z.

Les guerres sous Louis XV, par le comte Pajol, général de division. T. II, in-8° (1740-1748); *Allemagne*. Paris, 1883 (Didot).

Tandis que des travaux d'histoire en tout genre ont fait connaître avec de minutieux détails les événements qui emplissent le XVII^e^ siècle et la fin du règne de Louis XIV qui appartient au XVIII^e^, l'histoire du temps de Louis XV n'existe pour ainsi dire pas. Il y a de quoi l'écrire dans les chancelleries, dans les dépôts publics, dans les publications hétérogènes qui la racontaient au jour le jour sanscritique et d'une manière incohérente. Les historiens ne s'en étaient presque pas mêlés. Du moins est-il difficile d'appeler « histoire » ce qu'on retrouve dans les recueils généraux, la plupart compilés à la hâte, par des gens incompétents, d'après des renseignements de seconde main et souvent dans un but particulier ou étranger aux intérêts légitimes de la vérité. Maintenant l'élan est donné. Il devient évident que la mauvaise réputation dont jouit Louis XV n'a pas empêché la nation de vivre et d'agir. Il l'est également désormais que les contemporains, dans des vues personnelles ou par hostilité aux pouvoirs établis, ont travesti les choses ; par exemple, Frédéric II, choyé par les philosophes et l'un d'entre eux, a rencontré de son vivant et immédiatement après sa mort des panégyristes complaisants, qui ont fait de lui non seulement le type du génie militaire — cette gloire lui reste — mais le champion de la justice, un roi modèle, libéral, droit de caractère et de conduite. Tant que le règne des idées du XVIII^e^ siècle a duré, on a laissé dire. On commence à reviser les jugements acquis, à reprendre le XVIII^e^ siècle par le menu. Les découvertes ne manquent pas. En Allemagne, Droisen, au nom de la mémoire de Frédéric II et dans l'intérêt de la monarchie prussienne, en Autriche, M. d'Arneth, au nom de la vieille monarchie de Hapsbourg et de Marie-Thérèse, ont exhumé des documents, restitué aux choses d'alors leur physionomie méconnue. Tout à l'heure, en France, les travaux diplomatiques de M. le duc de Broglie ont jeté une lumière inattendue sur la politique extérieure de Louis XV, rendu à Frédéric II ce qui lui revenait dans la guerre de la succession d'Autriche. Le tome II des *guerres sous Louis XV* ne fait pas concurrence aux études de M. le duc de Broglie, quoiqu'il porte sur le même objet. M. le duc de Broglie a expliqué la diplomatie de Frédéric II et de Marie-Thérèse dans la guerre de la succession à l'empire; M. le comte Pajol étudie cette guerre elle-même. C'est un militaire qui étudie le côté militaire des événements. Son premier volume a fait quelque sensation. L'opinion s'en est émue à l'étranger comme chez nous. La presse, les feuilles spéciales, ont fait écho aux rumeurs qui avaient cours dans d'autres sphères. L'ouvrage a désormais de l'autorité. M. le comte Pajol, voyant qu'on écoute et qu'on est attentif à son œuvre, en retirera d'abord une satifaction méritée; ce sera de plus un encouragement à poursuivre et à justifier l'empressement qu'on a mis à discuter ses dires. Les plaintes dont il est l'objet sont d'ailleurs un éloge qu'on lui adresse. « Dans les nombreux comptes rendus de la presse, des revues journalières et périodiques militaires de France et de l'étranger sur le premier volume des guerres sous Louis XV, disent les éditeurs en tête du tome II, plusieurs critiques ont exprimé le regret que des cartes n'accompagnassent pas le texte. » On aura des cartes. Elles ne pouvaient pas être publiées avant que l'ouvrage fût écrit. L'auteur se propose de joindre un atlas à l'histoire des guerres sous Louis XV, lorsqu'il aura terminé le

récit de la guerre de sept ans. On trouvera dans cet atlas un autre portrait de Louis XV destiné au premier volume, différents dessins d'uniformes qui paraissent nécessaires, à la distance qui nous sépare des mœurs et des usages de cette époque qui n'est pas très reculée, mais qui est séparée de la nôtre par ce fossé immense qui s'appelle la Révolution française.

L. D.



Cabourg et ses Environs, par J. Sevrette. 1 vol. in-12. Paris, Hachette et Cie. — Prix 5 francs.

Dans le domaine géographique, on ne saurait trop encourager les monographies; elles nous délivrent du Guide banal et nous font pénétrer plus profondément dans la contrée décrite. A cette heure où la côte normande regorge de baigneurs, où les hôtels et les jolis chalets de Dives, Beuzeval-Houlgate, Villers, Le Homme et Ouistreham sont habités par tous les émigrants parisiens, ce nous est un plaisir de signaler l'élégant volume de M. J. Sevrette, que nous considérons, après lecture, comme le vade-mecum indispensable de tous les touristes normands qui ne professent pas une sympathie outrée pour la littérature des *Guides-Conty*. M. J. Sevrette, qui a dû travailler de longues années à cet ouvrage, n'a rien négligé pour le rendre parfait de tous points, et il est douteux qu'après lui le curieux ou le lettré trouvent encore à glaner sur le littoral qu'il nous a décrit si savamment et avec tant de minutie. Après avoir rappelé succinctement l'histoire du Calvados, fait une étude philologique sur les noms de lieux du Calvados et le patois du pays, M. Sevrette aborde Cabourg, et nous promène par tout itinéraire dans ses environs, sans rien omettre de ce qui intéresse l'archéologue, l'homme du monde, l'amateur de pêche et même le chasseur d'oiseaux de mer. A sa suite nous arrivons à Dives, puis à Houlgate et à ses jolis paysages; partout M. Sevrette, qui est un charmant auteur-dessinateur, nous retrace, par des croquis au crayon ou à la plume, d'une spirituelle et très artistique allure, les coins les plus pittoresques de la côte ainsi que les édicules les plus remarquables. Jusqu'à Villers-sur-mer, Le Homme et Ouistreham le narrateur nous séduit autant que le semillant croquiste nous intéresse; à travers ces dessins et ces eaux-fortes joliment mordues, le voyage est aisé et délicieux. Ce livre devient un ami et un compagnon qu'on retrouvera au logis pour évoquer les souvenirs ensoleillés aux temps brumeux de décembre. Les éditions de cet ouvrage se succéderont, il n'en faut pas douter, car il est au nombre de ceux qui portent en eux cette devise de « l'utile dulci » que l'on devrait graver en exergue sur la croix du mérite agricole.

U.

Voyage de la mission Flatters, par M. Henri Brosselard. Jouvet et Cie, édit. Paris, in-16, illustré. — Prix : 2 fr. 25.

Le récit de M. le lieutenant Brosselard prend place dans la bibliothèque instructive, publiée par M. Jouvet avec un goût très remarquable : le texte n'est pas moins intéressant que le soin de l'exécution typographique et des illustrations.

M. Brosselard a fait partie de la première mission Flatters : celle qui, entreprise en février 1881, dut se replier, trois mois après environ, à cause de l'insuffisance de ses ressources et des dispositions hostiles des Touaregs. Au mois de juin, la petite troupe expéditionnaire rentrait à Laghouat.

Quand s'organisa la seconde mission, M. Brosselard, voyant reparaître les défauts de la première, perdit la foi dans le succès; il prédit l'issue funeste et préféra s'attacher à l'expédition du Sénégal. Mais tout ce qu'il avait observé dans son voyage avec la colonne Flatters s'est reproduit exactement : le récit qu'il nous présente explique tous les incidents, les causes et les effets. Et la terrible fin des malheureux Français dans le désert, il l'avait pressentie : déjà à la fin de mai 1881, si le massacre n'eut pas lieu, c'est la retraite subite et silencieuse de la colonne vers Ouargla et Laghouat qui surprit et déconcerta les Touaregs, dont les chefs avaient été d'ailleurs achetés à prix d'or par le colonel.

La marche de nos compatriotes à travers le Sahara fut aussi fertile en péripéties que le sol est aride et inhospitalier. Par ce côté, le livre de M. Brosselard est très émouvant, d'autant plus qu'il ne cherche pas l'effet dramatique et qu'il raconte avec une simplicité toute militaire.

Malgré le résultat navrant, l'expédition n'a pas été inutile : elle pas atteint le but difficile et complexe qui lui était proposé, mais elle a préparé la voie; ce n'est pas tout à fait en vain que ces infortunés ont péri si misérablement. Le sol a été étudié, le terrain relevé, les mœurs des peuplades observées; ce qu'on peut attendre de la nature et des hommes, on en a fait l'expérience. Au point de vue du nombre les pages du *Voyage de la Mission Flatters* ajoutent à l'émotion l'intérêt scientifique.

Une carte soigneusement dressée permet de suivre, à travers ce pays inconnu, la colonne d'expédition, et de nombreux croquis donnent l'idée des paysages, des types et des principales scènes.

Cet ouvrage est digne de sincères éloges, et nous désirons qu'on le répande parmi nos jeunes gens : outre l'instructive révélation sur les pays africains, ils y trouveront l'exemple d'hommes courageux, vrais patriotes, vrais Français, agissant sans pérorer, faisant le sacrifice de leur sang à la honte de ceux qui ne savent qu'user leur salive. P. Z.

Journal d'un solitaire et *Voyage à la Schlucht par Gérardmer, Longemer et Retournemer*, par Xavier Thiriat. 1 vol. in-16. Paris 1883. (Alphonse Picard, libraire-éditeur).

A l'âge de dix ans, Xavier Thiriat se jette à l'eau, en plein hiver, pour sauver une petite fille; par suite de sa timidité et, il faut le dire, de la négligence d'un vicaire de Saint-Amé, chargé de faire le catéchisme, il reste une journée sans se sécher, tombe très gravement malade et reste perclus des jambes. Voilà qui change sa destinée : les gros travaux lui étant interdits, on l'occupe à des ouvrages de broderie; mais sa nature studieuse et contemplative le porte à désirer des livres et, quand ceux-ci lui feront défaut, à tenir ses yeux fixés sur le plus intéressant de tous, sur celui que lui ouvre la nature. De la ferme, où il est cloué, il domine en effet la vallée de Cleurie et ce panorama splendide varie avec les saisons. Il ne se borne pas à en subir le charme, on le voit à l'occasion faire d'utiles remarques sur l'*Agriculture dans les montagnes des Vosges*, procéder à des observations météorologiques qu'un journal local et l'Annuaire du département s'empresseront d'insérer. Il n'en faut pas plus pour conquérir une petite célébrité régionale. De la commisération envers le pauvre infirme on passe à l'admiration et, comme il arrive d'ordinaire, on dépasse la mesure. *Le Journal d'un solitaire*, en dépit des éloges dont il est l'objet de la part de M. Antoine Campaux, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, manque d'originalité. On sent trop, en le lisant, que son auteur, n'ayant pu acquérir qu'une éducation incomplète, n'a pas assez réagi contre l'influence que devaient exercer des ouvrages trop lus, trop conformes à sa disposition d'esprit, tels que *les Nuits d'Young*, *le Voyage autour de ma Chambre*, *mes Prisons*, *la Vie des Saints*, *Télémaque*. Quoi qu'il en soit, l'amour enthousiaste de la nature anime ce recueil de pensées vraisemblablement écrites au jour le jour, mais revues après coup, puisque dans ce journal de 1860, à la date du 11 février, le narrateur rappelle ce qui lui est arrivé en avril 1863. Il y a de fréquentes incorrections, comme celle-ci : « On s'écrivait le jour, on se rêvait la nuit »; mais les descriptions, quoiqu'à la longue elles deviennent fatigantes, sont généralement bien écrites et marquées au coin de la réalité. Si partout ailleurs on ne peut que sourire de l'idylle enfantine dont nous entretient M. Thiriat, des réflexions naïves qu'il émet sur un ton doctoralement prudhommesque, il faut lui savoir gré de ce qui lui paraîtra sans doute le plus à dédaigner dans son œuvre, de ce qui détonne avec de mauvaises pièces de vers imitées de Lamartine ou inspirées par *la Chanson de Mina* (!) et tout au plus dignes de figurer sur des mirlitons; il faut, dis-je, lui pardonner tout cela, en faveur d'une simple chanson intitulée : *Ma bourrique*, et d'une curieuse notation des sons émis par la grive chanteuse. G. S. L.

En Turquie d'Asie, par Edmond Dutemple, vice-consul de France. Notes de voyage en Anatolie. Édition ornée de six dessins par A. Brun, d'après des photographies rapportées de Brousse. Paris, G. Charpentier, 1883, 1 vol. in-12.

Les relations de voyages en Asie Mineure ne manquent pas. La série n'est, du reste, pas close pour ce pays non plus que pour un autre, car, tant qu'il y aura des voyageurs, il y aura des relations de voyages; et, que les auteurs de ces relations soient des artistes, des écrivains, des savants, des trafiquants, ou, plus simplement, des curieux bavards, on y trouvera toujours quelque chose d'intéressant et d'imprévu, toute image présentant un aspect particulier suivant l'œil qui l'examine et l'angle sous lequel on la regarde.

Mais le livre dont je m'occupe ne rentre dans aucune des catégories ordinaires. Sans dédaigner l'anecdote, et il y en a de très spirituellement racontées, ni la description des lieux et des monuments ignorés, il vise avant tout à être un livre utile et pratique. L'auteur, jeune, énergique, et aussi distingué par le savoir que par l'esprit, était vice-consul à Brousse, et n'a quitté son poste qu'à la suite d'un accident bien près d'être mortel, dont il fut victime dans un voyage qu'il avait entrepris pour sauvegarder les intérêts commerciaux de protégés français. Il a recueilli, pendant son administration, les notes les plus précieuses sur les ressources naturelles du vilayet de Brousse et sur la possibilité d'y établir des industries nouvelles, ou d'améliorer, en en tirant parti, celles qui existent déjà. Les chapitres sur la soie, les vins, les tapis, les forêts, les mines d'écume de mer, les voies de communication, etc. contiennent des statistiques qu'il a établies lui-même sur les documents officiels et qu'on chercherait vainement ailleurs. Si le commerce français et l'esprit d'entreprise de nos compatriotes savent mettre ces indications à profit, M. Edmond Dutemple aura atteint son but, qui est de rendre service au pays.

On pourrait croire que tant de détails techniques et tant de chiffres rendent le livre aride et sec. Il n'en est rien. Des traits de mœurs piquants, des incidents bien réels, des observations qui, sous une forme souvent humoristique, dénotent une profonde connaissance de l'homme, donnent à ce volume un attrait inattendu. Je recommande au lecteur le tableau de la justice musulmane et les portraits des magistrats de Brousse. C'est très amusant, et, en même temps, très

instructif. On comprend comment un pays si riche est encore presque entièrement fermé à l'activité européenne, et on s'associe ardemment aux vœux de l'auteur lorsqu'il dit dans sa préface : « Est-ce que ce ne devrait pas être notre devoir d'encourager vers ces contrées fertiles et salubres un courant d'émigration? de mettre à la portée des intéressés tous les renseignements utiles concernant les productions, l'industrie, le commerce? de faciliter la création de colonies agricoles, l'obtention de concessions minières, le développement des moyens de transport? et surtout de faire en sorte que le colon, si éloigné soit-il de la mère patrie, lorsqu'il voit hisser, au mât de pavillon du consulat, les couleurs nationales se sache protégé et soutenu efficacement? » D.-H. G.

Un Parisien chez les Russes, par Adolphe Badin. 1 vol. in-18 de 350 pages. Paris, 1883. Calmann Lévy, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Les exploits du nihilisme, le mouvement antisémitique, le récent couronnement du czar ont donné coup sur coup un renouveau d'intérêt aux publications qui ont la Russie pour objet. Ne fût-ce qu'à ce titre, le volume de M. Adolphe Badin s'adresse à notre sympathique curiosité, éveillée sur ce pays par tant d'événements peu communs. Le séjour de ce Parisien chez les Russes est antérieur aux faits que nous venons de rappeler; sans prétendre qu'il soit par cela même plus attrayant, nous pouvons dire cependant qu'il ne l'est pas moins. A n'avoir pas été écrit sous l'impression d'incidents exceptionnels, il gagne une impartialité, une sérénité qui sans doute lui eussent fait défaut. Ce n'est pas en trois chapitres sur Saint-Pétersbourg que l'auteur peut nous faire connaître à fond les deux capitales de l'empire; mais cela lui suffit pour donner une idée de la société russe, au moins en certains côtés d'exception. M. Badin, qui est un lettré, a réservé deux des chapitres de son aimable volume à deux lettrés, l'une à notre Alexandre Dumas, sous le titre *Une réhabilitation nécessaire;* l'autre à un vivant roman du comte Tolstoï : *la Guerre et la Paix.*

Avec le premier chapitre consacré à *Picha la Bohémienne,* ces pages sont à nos yeux les plus intéressantes qu'ait écrites le Parisien chez les Russes.

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

Manuel d'Érotologie classique (*De figuris Veneris*), par Fred. Ch. Forberg; 2 vol. in-8°. Paris, Isidore Liseux. — Prix : 120 francs.

Cet ouvrage forme le numéro 3 de ce curieux *Musée secret du bibliophile,* imprimé pour l'éditeur et ses amis à cent exemplaires, dont nous avons jusqu'ici analysé tous les ouvrages (sauf celui-ci) dans divers comptes rendus de cette revue : cette collection intime est complète en quatorze volumes, soit cinq auteurs ou cinq chefs-d'œuvre d'auteurs différents qui ont traité de l'amour physique.

Le *Manuel d'Érotologie classique* est bien la plus complète et la plus étourdissante anthologie érotique que l'on puisse concevoir par classification. Ch. Forberg, arrêtant la division de son ouvrage à huit chapitres spéciaux, semble avoir dressé l'échiquier des plaisirs humains physiques et antiphysiques connus et pratiqués, ainsi que de la prostitution depuis les temps les plus reculés. Impossible de se mouvoir et de sauter hors de cet échiquier; tout y est prévu, tout s'y trouve, et l'imagination la plus exhubérante comme dépravation y est faite *mat* comme un simple roi. — De Sade aurait rugi, mais en vain, en se voyant enfermé dans la froide classification érudite de Forberg, où sont encloses toutes les manifestations de la fantaisie priapique. Voici le titre des chapitres : I. *de la Futation;* II. *de la Pédication;* III, *de l'Irrumation;* IV. *de la Masturbation;* V. *des Cunnilinges;* VI. *des Tribades;* VII. *du Coït avec les bêtes;* VIII. *des Postures spintriennes.* Dans chaque classe, l'auteur a trouvé encore à faire des subdivisions comme le sujet le requérait, à noter des particularités, des individualités et le contraste (ainsi que le remarque l'introducteur) entre cet appareil scientifique et les facétieuses matières soumises aux lois rigoureuses de la déduction, de la démonstration, n'est pas ce qu'il y a de moins plaisant.

Nous ne voulons pas nous étendre outre mesure sur ce sujet... brûlant; nos lecteurs savent que ce n'est pas par pruderie, et que, d'ailleurs, il ne faut voir ici qu'une œuvre d'érudit des plus curieuses, faite pour un public restreint; nous donnerons, en terminant, la petite notice sur Forberg que nous fournit l'éditeur :

« Forberg, né à Meuselwitz en 1770, mort en 1848, à Hildburghausen, était un adepte et un collaborateur de Fichte, avec lequel il a publié divers gros

livres de philosophie transcendentale. C'était en outre un fort savant humaniste, et, en 1807, il fut nommé bibliothécaire du duc de Saxe-Cobourg. Pour se délasser de ses graves études, il édita, en 1824, l'*Hermaphroditus* de Beccadelli, surnommé le Panormitain, recueil d'épigrammes sans grande valeur littéraire, mais qui en emprunte au Commentaire que Forberg y a joint, et surtout au traité *De figuris Veneris* dont il l'a fait suivre. C'est ce dernier ouvrage que l'on vient de publier, texte et traduction en regard, sous le titre de *Manuel d'Érotologie classique.* »

Monument du costume au XVIII^e^ **siècle,** *texte gravé.* Paris, CONQUET. 1 vol. en feuilles, in-8°, tirage à 370 exemplaires numérotés pour les souscripteurs aux *Estampes de Moreau le Jeune.* — Prix : sur Japon, 60 francs; sur Hollande, 40 francs.

Lors de l'apparition des estampes de Moreau le Jeune, destinées au *Monument du costume,* gravées à nouveau par Dubouchet pour l'éditeur Conquet, nous avons donné ici même un aperçu bibliographique de ce texte de Restif de la Bretonne qu'immortalisèrent les plus belles gravures du siècle dernier. — M. Conquet, qui semblait hésiter, dès le début de son entreprise si heureusement conduite, vient de faire entièrement graver sur cuivre, avec les fleurons du XVIII^e^ siècle réduits et le cadre gracieux de l'original, ce texte anecdotique et explicatif, publié autrefois en même temps que les estampes si renommées.

C'est dans ce joli texte, gravé avec un grand fini d'exécution, que viendront s'intercaler les 24 fameuses estampes de Moreau dont nous avons parlé. Ce sera *en miniature* le livre original, qui, de l'in-folio, aura passé à l'in-octavo sans rien perdre de sa beauté ni de sa grâce.

M. Philippe Burty, dans une notice spéciale, très érudite, ingénieusement conçue et spirituellement écrite, fait l'historique de ce recueil de premier ordre : « Grandes ou petites, conclue-t-il, publiées en planches isolées ou en volumes, avec titres ou sans titres, toutes les éditions du *Monument du costume* sont devenues presque également rares. Si une suite d'estampes méritait la reproduction, dans notre temps avide de monuments figurés et de renseignements délicats, c'est assurément ce *Code des modes et des manières,* ce chef-d'œuvre du crayon de J. Michel Moreau et des graveurs du XVIII^e^ siècle. »

Pour compléter dignement cet ouvrage, M. Conquet a fait graver quatre délicieuses pages de tables par l'artiste Dubouchet. Ces tables sont un index (par la gravure) des estampes de Moreau; elles répètent les têtes des principaux personnages et sont des aides-mémoires. — Ce livre gravé comprend 130 pages de gravure; — c'est un admirable travail.

Il faut féliciter l'heureux et habile éditeur qui couronne son œuvre par la publication des *Douze Estampes de Freudenberg,* pour former suite aux gravures de Moreau. — On voit que le monument sera encore rehaussé et décoré à nouveau. U.

Le Diable amoureux, par J. CAZOTTE. Édition D. Jouaust, illustrations de Lalauze. 1 vol. in-12. Paris, librairie des bibliophiles. — Prix : 20 francs.

Le Diable amoureux avait depuis longtemps sa place marquée dans la *Petite Bibliothèque artistique* de contes et romans, et, s'il n'y est pas entré plus tôt, c'est qu'il avait déjà paru en 1877 dans la collection des *Petits Chefs-d'œuvre.*

La première édition du *Diable amoureux,* publiée en 1772, diffère des suivantes, surtout par le dénouement, qui a complètement changé. Ce changement se trouve expliqué dans l'*Épilogue* placé à la suite du récit. Cette première édition contient aussi des gravures bizarres qui ont fourni à Cazotte le sujet d'une préface où, sous prétexte de les expliquer, il raille la trop grande fécondité des dessinateurs de son temps. Ne reproduisant pas ces gravures, M. D. Jouaust, le nouvel éditeur, n'a pas donné non plus la préface, qui sans elles était inintelligible.

C'est le texte définitif qui a été adopté pour la présente édition. Ainsi qu'il est déjà arrivé de le faire pour d'autres romans qui ne sont pas divisés en chapitres, on a ici, par l'intercalation de fleurons et de lettres ornées, marqué dans le récit des pauses correspondant aux principales périodes, afin d'en rendre la lecture plus facile.

La préface est de Gérard de Nerval, un des morceaux les plus vifs et les plus pittoresques qui soient sortis de sa plume. Cette préface a une histoire qui doit intéresser les bibliophiles : elle a été racontée par M. Édouard de Beaumont.

Gérard de Nerval figurait au nombre des rédacteurs d'une *Revue pittoresque* fondée en 1843 par Deschères et qui comptait aussi Édouard de Beaumont parmi ses dessinateurs. Cette revue avait pour caissier un nommé Ganivet, crémier de son état, qui, malgré le cumul de ces deux situations, ne s'était pas enrichi. Pour lui faire gagner quelque argent, Gérard de Nerval écrivit à son intention une étude sur Cazotte destinée à figurer en tête d'une édition du *Diable amoureux,* pour laquelle Édouard de Beaumont fit aussi des dessins sur bois. Escorté de ces deux noms, qui étaient pour lui une garantie de succès, Ganivet, tout crémier qu'il était, se fit donc éditeur de Cazotte, et publia, en 1845, *le Diable amoureux* dans un joli volumé in-8°, aujourd'hui très recherché des bibliophiles. Cinq ans plus tard, il vendit bois et préface à Henri Plon, qui les a reproduits dans une édition in-18, publiée en 1871. La préface de Gérard de Nerval figure aujourd'hui dans ses œuvres complètes.

Les gravures de cette édition, dont chacune correspond à l'une des divisions que nous avons établies dans le texte, sont dues à M. Lalauze.

Il n'est pas, d'ailleurs, de graveur ou de dessinateur qui ne soit désireux de figurer dans la brillante pléiade artistique formée par M. Jouaust; si bien que sa *Petite Bibliothèque artistique* est non seulement

une bibliothèque des plus attrayantes, mais encore un musée très curieux et très varié de l'art contemporain. Le public l'a bien compris, et l'*Heptaméron* de la reine de Navarre et le *Décaméron* de Boccace, depuis longtemps épuisés; *Manon Lescaut*, le *Voyage sentimental*, dont il ne reste plus que quelques exemplaires, et bien d'autres ouvrages de jour en jour plus recherchés, sont là pour attester que les bibliophiles ont su reconnaître les soins exceptionnels que l'éditeur a su y apporter.

MÉMENTO

Tous les bibliophiles admirateurs de Ludovic Halévy — et ils sont nombreux — seront charmés d'apprendre que le spirituel auteur vient de faire paraître chez Lévy, en deux jolis volumes imprimés sur vergé à grandes marges : 1° **Madame Cardinal et les petites Cardinal**, sous ce titre : **la Famille Cardinal**; 2° **Deux mariages**, ce dernier volume comprend : *Un Mariage d'amour*, que nos lecteurs connaissent, et une exquise nouvelle inédite : *Un grand mariage*. Ce sont les petites notes d'un journal de jeune fille. Mais que cela est fin, observé, délicat! C'est de la quintessence de parisianisme et tout un type de jeune fille du monde, type assez fréquent de nos jours, s'y trouve merveilleusement dessiné.

Avec ces deux volumes à couverture bleue, très joliment imprimés et de format in-12 carré (Prix : 5 fr.), M. Ludovic Halévy présente galamment sa carte à l'Académie française. — S'il n'y avait que des gens d'esprit au palais Mazarin, il serait aussitôt introduit; mais l'esprit y fait quarantaine, comme si l'on avait peur que cela soit contagieux.

Dans la charmante *Petite collection antique* publiée par A. Quantin et qui obtient un si vif succès auprès des bibliophiles, vient de paraître : **Odes et Épodes**, d'Horace, traduction du comte de Séguier, avec des en-têtes en chromotypographie, gravés par Méaulle d'après les aquarelles de Meyer. Ce coquet petit ouvrage obtiendra le succès de ses aînés.

Sous ce titre : les **12,188 kilomètres de Tête de Linotte**, il vient de sortir des presses de Charles Schlæber, imprimeur-éditeur, un joli volume de chroniques théâtrales avec illustrations de L. Duval Gozlan. C'est l'histoire des succès d'une Compagnie parisienne en voyage, M^lle^ Léontine Caron en tête. Le volume est charmant, format in-8°. Il a été tiré à 310 exemplaires, dont 10 sur papier du Japon, et n'a pas été mis dans le commerce.

Pour faire suite aux *Contes et Poésies diverses* d'Hégésippe Moreau, publiées en 1881 avec une étude de M. A. Piedagnel, la collection des *Petits Chefs-d'œuvre* donne aujourd'hui une édition de ses *Chansons*. On ne peut qu'approuver la Librairie des Bibliophiles d'avoir fait des publications différentes de ces deux parties des œuvres d'Hégésippe Moreau, les *Chansons*, par la légèreté de quelques sujets et par certaines vivacités d'expression, n'étant pas destinées à passer toujours sous les mêmes yeux que les *Contes* et les *Poésies*. Ces chansons n'en sont pas moins à leur place dans la collection imprimée par M. Jouaust, et où sont groupés les petites œuvres des grands écrivains et les ouvrages remarquables qui ont fait la réputation des auteurs de second ordre.

La Bibliothèque Charpentier, qui a déjà publié les principales œuvres de Jules Sandeau, notamment *Madeleine*, ouvrage couronné par l'Académie française, *Mademoiselle de la Seiglière*, *le docteur Herbeau*, *Marianna*, *Fernand de Valcreuse*, met en vente aujourd'hui, dans sa jolie édition in-32 de poche, **Chasse au Roman**, du même académicien, avec deux charmants dessins de Ch. Nielsenn, reproduits par Dujardin.

A la même librairie, une délicieuse réimpression de **la Lorette** des frères de Goncourt, dans un joli format in-12, avec un dessin de Gavarni, gravé par J. de Goncourt. On sait que ce volume était devenu rarissime. Cette nouvelle édition, qui n'est tirée qu'à 500 exemplaires, sera bientôt également peu commune.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Une note du secrétariat de l'Académie française fait connaître la liste complète des ouvrages auxquels est attribué le prix Montyon littéraire.

Sur la somme de 18,000 francs qui constitue le revenu de cette fondation, l'Académie a décerné :

Un prix de 2,500 francs à M. Gustave Larroumé, pour un ouvrage intitulé *Marivaux, sa vie et ses œuvres*.

Deux prix de 2,000 francs chacun à M. Emile Krantz, pour un ouvrage intitulé *Essai sur l'esthétique de Descartes*, et à M. Auguste Vitu, pour un ouvrage intitulé *la Maison mortuaire de Molière*.

Un prix de 1,500 francs à M. Henri Welschinger, pour un ouvrage intitulé *la Censure sous le premier Empire*.

Un prix de 1,000 francs à M. L. de la Brière, pour son ouvrage intitulé *Madame de Sévigné en Bretagne*.

D'autres prix de 1,000 francs :

A M. Maurice Croiset, pour un ouvrage intitulé *Essai sur la vie et les mœurs de Lucien*.

A M. Charles Bigot, pour un ouvrage intitulé *le Petit Français*.

A Mme Marie-Robert Halt, pour un ouvrage intitulé *Histoire d'un petit homme*.

A Mme Wattier d'Ambroyse, pour un ouvrage intitulé *le Roman d'une Sœur, six orphelins*.

A Daniel Lesueur (Mlle Jeanne Loiseau), pour un ouvrage intitulé *le Mariage de Gabrielle*.

A M. Gaston Tissandier, pour un ouvrage intitulé *les Récréations scientifiques*.

A M. Gaston Lavalley, pour un ouvrage en prose intitulé *les Grands Cœurs*, bibliographies et récits.

A M. Stéphen Liégeard, pour un recueil de poésies intitulé aussi *les Grands Cœurs*.

L'Académie a décerné enfin une médaille d'or de la valeur de 1,000 francs à M. Jules Comte, directeur de la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, pour récompenser et encourager cette intéressante publication.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 22 juin.

Ouvrages présentés. — Gross : *Les Protohelvètes ou les anciens colons aux bords des lacs de Bienne et de Neufchâtel.* — Bladé : *Quatorze superstitions populaires.*

Lectures. — Revillout : L'étalon d'argent en Égypte. — Riant : Les historiens des croisades.

Séance du 29 juin.

Ouvrage présenté. — Lévy : *Étude sur la vie et l'enseignement d'un docteur juif du IIe siècle.*

Lecture. — Hauréau : Les propos de maître Robert de Sorbon.

Séance du 6 juillet.

Ouvrages présentés. — Kerviler : *La grande ligue des mardelles gauloises de la Loire-Inférieure.* — Blumer : *Monnaies grecques.* — Joret : *Correspondance inédite de Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, avec Lamoignon de Basville, conseiller d'État ordinaire au Conseil royal, intendance du Languedoc 1709-1716.* — Gozzadini : *Mémoire sur deux statuettes étrusques.*

Lecture. — Revillout : L'étalon d'argent en Égypte.

Séance du 13 juillet.

Ouvrage présenté. — Schlumberger : *Œuvres de Longpérier*, t. III.

M. Alexandre Bertrand, au nom de la commission chargée de juger le concours des antiquités de la France, fait connaître les décisions de cette commission. Les neuf récompenses réglementaires (trois médailles d'or de cinq cents francs et six mentions honorables) sont décernées aux auteurs des ouvrages suivants, savoir :

1re médaille. — M. Beautemps-Beaupré : *les Coutumes d'Anjou et du Maine*.

2e médaille. — M. Pélissier, archiviste de la Marne. *Essai sur le gouvernement de la dame de Beaujeu*, 1483-1491.

3e médaille. — MM. Auguste et Emile Molinier.

Chronique normande du XIVe siècle, publiée pour la Société de l'histoire de France.

1re mention. — M. d'Arbaumont : *la Vérité sur les deux maisons de Saulx-Courtivron; Cartulaire du prieuré de Saint-Étienne-de-Vignory; Armorial de la chambre des comptes de Dijon.*

2e mention. — M. Joret : *les Caractères et l'extension du patois normand.*

3e mention. — M. Loriquet : *Tapisseries de la cathédrale de Reims.*

4e mention. — M. le docteur Barthélemy : *Inventaire chronologique et analytique des chartes de la maison de Baux.*

5e mention. — M. l'abbé Albanès : *Histoire de Roquevaire et de ses seigneurs au moyen âge.*

6e mention. — M. du Bourg : *Histoire du grand prieuré de Toulouse et de diverses possessions de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem dans le sud-ouest de la France.*

Après discussion en comité secret, l'Académie procède à la désignation du candidat qui sera proposé en son nom aux suffrages du corps entier de l'Institut, pour le prix biennal de 20,000 fr. : M. Paul Meyer, directeur de l'Ecole des Chartes, professeur au Collège de France, est désigné par 13 voix contre 11 données à M. Gaston Maspero, professeur au Collège de France, directeur général des fouilles archéologiques en Égypte.

L'Académie, sur le rapport de M. Bertrand, a décerné comme il suit les médailles du concours des antiquités de la France.

1re médaille. — M. Beautemps-Beaupré, pour son ouvrage sur les *Coutumes de l'Anjou.*

2e médaille. — M. Pélissier, pour son *Essai sur le gouvernement de la dame de Beaujeu.*

3e médaille. — MM. Auguste et Emile Molinier, pour leur ouvrage intitulé *Chronique normande du quatorzième siècle.*

La valeur de ces médailles est de 500 fr. chacune, payés sur le budget de l'État.

L'Académie a également décerné les prix suivants :

Sur le rapport de M. d'Hervey de Saint-Denis, le prix de numismatique, fondation Allier de Hauteroche, a été partagé entre M. Barclay Head, pour son *History of the coinage of Beotia*, et M. Percy Gardner, pour son étude sur les monnaies de Samos.

Le prix fondé par le marquis de la Grange, pour la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France, a été décerné, sur le rapport de M. G. Pâris, à la Société des antiques textes français, pour la publication des années 1881-1882.

Ajoutons que c'est à l'Académie des inscriptions et belles-lettres que revient, cette année, le droit de décerner le grand prix biennal de 20,000 francs ; les titres des candidats seront examinés dans la séance du troisième vendredi de novembre.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 23 juin.

Ouvrages présentés. — J. Simon : *Compte rendu du premier Congrès scientifique universel des institutions de prévoyance.* — Dayras : *Les aliénés.* — René de Maulde : *Chartes municipales d'Orléans et de Montargis.*

Lecture. — Ravaisson : La croyance des anciens à la vie future.

Séance du 30 juin.

Ouvrages présentés. — Ott : *Critique de l'idéalisme et du criticisme.* — Gaudry : *Les enchaînements du monde animal dans les temps géologiques.* — Walker : *Compendium du dernier recensement aux États-Unis.*

Lectures. — Levêque : Limites psychologiques de l'expression instrumentale. — Ravaisson : La croyance des anciens à la vie future.

Séance du 7 juillet.

Ouvrages présentés. — Vuy : Origine des idées politiques de J.-J.-Rousseau.

Séance du 13 juillet.

Lecture. — Rocquain : Mise au feu de la bulle *Ausculta, fili*, par Philippe le Bel.

L'Académie a procédé aux élections suivantes :

M. Robert Flint, à Londres, a été élu membre associé étranger, en remplacement de M. Mamiani della Rovere, à Florence ; M. Secrétan a été élu correspondant dans la section de philosophie, en remplacement de M. Tapan.

Les professeurs du Collège de France se sont réunis pour élire un représentant au conseil supérieur de l'instruction publique, en remplacement de M. Édouard Laboulaye, décédé.

C'est M. Ernest Renan qui a obtenu l'unanimité des voix.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

Une très heureuse acquisition vient de faire revenir au Cabinet des Estampes un des nombreux volumes de dessins de Gaignières, volés dans ses collections soit par Clairambault, soit par d'autres. On sait que le célèbre collectionneur du XVIIe siècle cédait au roi, le 19 février 1711, tous ses manuscrits, au nombre de plus de deux mille, et en général tout ce qu'il possédait en tableaux, estampes et livres; il avait employé quinze ans entiers à parcourir le royaume avec des dessinateurs à sa solde chargés de reproduire tant bien que mal, et plutôt mal que bien, il faut l'avouer,

tous les monuments intéressant l'art ou l'histoire. Sans doute il y avait chez Gaignières un peu de manie, et d'Argenville raillait de haut cette passion de collectionner sans goût et sans délicatesse les bonnes et les médiocres choses. Mais il n'en est pas moins vrai que sans lui il ne nous resterait que de misérables bribes de notre art national, et que les rares portraits de l'école française aujourd'hui conservés au Louvre courraient partout les grands chemins.

Payant ses auxiliaires de 5 à 40 sols par dessin, dont quelques-uns demandaient plusieurs journées de travail, on comprend que Gaignières n'ait point récolté des chefs-d'œuvre. Vaille que vaille cependant, et par leur nombre, cette collection avait tenté plus d'un « quidam », comme l'on disait alors. Sans parler de Montfaucon, qui savait rendre justice au vieux collectionneur et lui empruntait plusieurs des illustrations des ses *Monuments de la Monarchie française*, d'autres amateurs n'avaient pour Gaignières ni cette justice ni surtout cette délicatesse. La cession, ou plutôt le don avait été fait au roi, moyennant que Gaignières conserverait jusqu'à sa mort tous ses manuscrits et ses collections, et qu'il recevrait par an une indemnité de 4,000 livres. Clairambault, sans se méprendre sur de semblables conditions, sut manœuvrer de telle façon qu'on suspecta bientôt Gaignières de détourner quelques-unes des plus précieuses pièces de ses recueils, et qu'il fut chargé de surveiller le précieux dépôt. Il arriva précisément que le misérable empressé fit sa chose de tout cela, et lorsque Gaignières, abreuvé de dégoûts et de misère, fut mort, Clairambault put tout à son aise fourrager dans les papiers du défunt.

Il en prit la valeur de 100 volumes environ, dessins, parchemins, manuscrits.

Le volume qui revient aujourd'hui à la Bibliothèque prendre place à côté de ceux que les *emprunts* de Clairambault y avaient laissés, est un recueil de dessins enluminés, reproduisant d'anciens tombeaux la plupart détruits à présent; et dont la Bibliothèque n'avait pas de doubles dans les autres recueils de Gaignières. Aussi bien n'avons-nous jusqu'à maintenant parlé que de Clairambault, mais il ne fut pas le seul à piller. D'ordinaire, les originaux lui plaisaient mieux que ces dessins de 40 sols, maladroits et pitoyables, dont les modèles existaient encore. Mais ces enluminures un peu hâtives tentèrent, vers la fin du dernier siècle, un garde du Cabinet des Titres, l'abbé de Gevigney, qui vendit en bloc, en Angleterre, les dessins alors conservés à la Bibliothèque royale. Ils sont aujourd'hui à Oxford.

C'est dans ce lot de larcins que dut être compris le volume qui nous occupe, et qui est un in-folio relié en parchemin. Il n'y aurait à cette supposition qu'une objection à faire, c'est que, tel qu'il est relié, le recueil contient des dessins de monuments postérieurs à la mort de Gaignières, soit du 27 mars 1715. Ceci indiquerait donc des additions par le détenteur. Or cette méthode de joindre des gravures aux dessins était dans les habitudes ordinaires de Clairambault.

Quoi qu'il en soit, volé par l'un ou l'autre de ces deux hommes, ou cédé par Gaignières à un acheteur, le recueil en question est d'un grand intérêt pour nous. Vingt-huit planches des tombeaux de Notre-Dame, parmi lesquelles la reproduction du tombeau d'Eudes de Sully, en cuivre jaune du XIII^e^ siècle, par Étienne de Boisses; d'Olimery de Maignac, aussi en cuivre; sans compter les tombes modestes des chanoines.

Parmi ces dessins, un surtout nous a frappé; c'est la célèbre inscription conservée par Dubreuil, et qui nous donne le nom des *tailleurs d'imaiges* de la clôture du chœur de Notre-Dame, en 1351. Devant l'arcature placée au-dessus des bas-reliefs du chœur, un homme, en costume civil, est agenouillé les mains jointes. Devant lui, contre la maçonnerie qui rejoignait les arcades, on avait inscrit : *c'est maistre — Jehan Ravi — qui fu masson — de Notre-Dame de Paris par — l'espace de — XXV ans — et commença — ces nouvelles — hystoyres. Priés — pour l'âme — de luy. Et maistre — Jehan le Boutelier — son neveu les a parfaites en — l'an mil CCCLI.*

Cette inscription n'était connue que parce qu'en avait laissé Dubreuil et par la reproduction de Bérard dans son *Dictionnaire des artistes*.

C'est, en somme, plus de 200 pièces nouvelles dont vient de s'enrichir le dépôt. Il comptait déjà 26 volumes in-folio de calques, d'après les dessins conservés à Oxford, ou d'originaux.

(*Courrier de l'Art*).

D'après un travail statistique fait par la préfecture de la Seine, le mouvement des bibliothèques municipales à Paris, pendant le 2^e^ trimestre de l'année courante, a été le suivant :

Livres lus sur place.....	23.948
Livres prêtés à domicile.....	104.015
Total.....	127.963

Le 2^e^ trimestre de 1882 n'avait donné que :

Livres lus sur place.....	17.473
Livres prêtés à domicile.....	72.473
Total.....	89.946

L'augmentation d'une année à l'autre, pour un seul trimestre, a donc été de 38,017 volumes lus.

En présence de ces résultats, l'administration a décidé de poursuivre la création de nouvelles bibliothèques municipale dans divers quartiers, en utilisant, à cet effet, les locaux disponibles dans les écoles communales.

M^mes^ de Schmidt et Helmholtz, nièces de M^me^ de Mohl, en exécution d'une intention souvent exprimée par leur tante défunte, viennent d'envoyer à la bibliothèque de l'Institut la correspondance de Fauriel,

qui se trouvait parmi les papiers de M. Mohl. Cette correspondance est précieuse, paraît-il, pour l'histoire littéraire et scientifique du commencement du siècle. Mmes de Schmidt et Helmholtz ont joint à leur don le portrait au fusain de Fauriel, par la marquise de Condorcet; enfin elles ont voulu que les bibliothécaires de l'Institut pussent choisir dans la bibliothèque de leur oncle les livres qu'ils jugeront nécessaire d'y prendre. Parmi les papiers, il y a des manuscrits de Woepcke, l'historien savant et consciencieux des mathématiques.

Une nouvelle bibliothèque municipale a été inaugurée récemment dans le VIIe arrondissement. C'est la vingt-deuxième créée à Paris. Elle est installée dans l'école de garçons de l'avenue Duquesne.

Une longue polémique s'est engagée entre M. Auguste Vitu du *Figaro* et l'architecte de la Bibliothèque nationale, M. Louis Pascal, au sujet de la cour principale de cette bibliothèque, que celui-ci voudrait vitrer au détriment de la lumière distribuée aux travailleurs de la salle des manuscrits.

Nous ne saurions donner ici les principaux arguments des deux partis. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de la conclusion de ce débat.

La bibliothèque de l'Institut de France, déjà si riche en précieux manuscrits, vient encore d'augmenter ses collections par le legs que lui a fait M. Mohl, décédé membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Les documents laissés par le savant orientaliste sont des plus rares sous le rapport de la linguistique.

PUBLICATIONS NOUVELLES

M. Boissière, recteur de l'Académie d'Alger, vient de rééditer, en le corrigeant et l'augmentant, son livre sur l'*Algérie romaine*.

La *Société des Archives historiques de la Gironde* vient de publier le tome XX, qui est tout entier consacré à la table des matières des dix-neuf volumes de cette importante collection.

Vient de paraître à Milan, chez l'éditeur Hœpli : *Storia universale della letteratura*, vol. III, vol. IV, 1re et 2e parties. Le vol. III contient l'histoire de la poésie lyrique; les deux parties du vol. IV contiennent une anthologie des poésies orientales, grecques, latines, populaires, etc.

M. Jules Troubat va publier à la librairie Lemerre un intéressant volume intitulé le *Blason de la Révolution*.

Parmi les ouvrages en préparation, nous signalons, d'après la chronique de la Société historique : de M. G. Lafenestre, une *Histoire de la peinture italienne*; de M. André Michel, la publication de la *Correspondance inédite de Mallet du Pan avec l'empereur d'Allemagne*; de MM. Molinier et Cavallucci, un volume sur les *della Robia*; de M. Rayet, un travail sur la *Topographie d'Athènes*; de M. Roy, une *Histoire de Turenne*, d'après des documents des archives du ministère de la guerre; de M. Derenbourg, un *Catalogue des manuscrits arabes de la bibliothèque de l'Escurial*; de M. d'Eichthal, un *Exposé* et une *Histoire de la doctrine saint-simonienne*; de M. Fagniez, une *Histoire du commerce et de l'industrie sous Henry IV*; de M. Flach, un travail sur *La propriété foncière dans les premiers siècles du moyen âge*; de M. Marc Fournier, un *Essai sur les affranchissements au moyen âge*; de M. Jusserand, une *Histoire abrégée de la littérature anglaise*; de M. Hanotaux, un volume sur *l'Origine des intendants*.

M. Jules Claretie, dans sa chronique du *Temps*, annonce la prochaine apparition de plusieurs livres curieux :

Victor Hugo, par Paul de Saint-Victor. Tout ce que l'admirable styliste a écrit sur le maître réuni en un seul volume. M. Blaze de Bury achève une étude littéraire sur Alexandre Dumas père, toute remplie de documents, de lettres et de souvenirs. Et comme la mode est aux études biographiques et que chacun tient à publier ses souvenirs, M. Coquelin aîné travaille — ceci est sérieux — à un livre intitulé *Léon Gambetta*, que quelques amis du mort lui ont déjà déconseillé de mettre à jour. Lorsque des journalistes allaient demander à Talma des renseignements intimes sur Bonaparte, l'illustre tragédien répondait (c'est le publiciste Audibert qui le rapporte) : « Napoléon m'ayant fait l'honneur d'être mon ami, je lui dois de ne rien dire de ce que son amitié confia à mon dé-

vouement. » Il est probable, d'ailleurs, il est certain que M. Coquelin ne publiera rien qui puisse être désagréable à la mémoire de son illustre ami.

M. M. Tourneux est de retour de sa mission officielle en Russie. Ses recherches sur Diderot ont produit la découverte d'un manuscrit contenant les idées de Diderot sur divers sujets politiques, philosophiques et artistiques. Ce manuscrit, écrit pour l'impératrice Catherine II, a été rapporté par M. Tourneux, qui va en publier des fragments dans une Revue.

Le *Musée Britannique* publiera prochainement un catalogue des vieux livres allemands qui se trouvent à la Bibliothèque nationale. Cette publication contiendra aussi quelques fac-similés.

La collection du *American men of letters* publiera prochainement les volumes suivants : *Emerson*, par M. Wendel Homes ; *Benjamin Franklin*, par M. Mac-Master ; *Margaret Fuller*, par M. Higginson ; *Bryant*, par M. John Bigelow ; *Edgar Allan Poe*, par M. Woodberry.

NOUVELLES DIVERSES

Nous lisons dans la dernière livraison (juin) de la *Revue britannique :*

« Une révolution toute pacifique vient d'éclater en Angleterre. Les nombreuses revues (magazines) paraissant ici ont toujours été vendues au prix courant d'un shilling. La concurrence dernièrement a été si forte, surtout depuis la mise en vente des publications américaines, que la maison Longman a fait paraître une revue de premier ordre au prix de douze sous la livraison.

« Depuis lors, la vente des autres publications a diminué sensiblement et leurs éditeurs sont forcés de suivre le courant, à commencer par le *Cornhill-Magazine* et par le *Times*, dont le prix, à partir du 1er juillet prochain, sera le même que celui du *Longmans-Magazine*. Il est temps que les populations ouvrières aient aussi leur littérature aussi bien que les classes élevées. Jusqu'ici, l'ouvrier n'a pu lire que les romans les plus nauséabonds, remplis de meurtres et de crimes et dont la lecture conduisait naturellement les jeunes gens à se faire une idée fausse de la vie. »

La maison d'Edgar Poe. — On vient de vendre à Fordham, aux États-Unis, la petite maison qui fut habitée par Edgar Poe.

C'est là, dans ce logis très modeste, que le conteur eut, en 1847, la douleur de perdre sa femme, âgée de vingt-cinq ans à peine.

Poe était si pauvre qu'il ne put acheter une couverture de laine à sa malheureuse femme, qui mourut sur un grabat pendant un hiver rigoureux, n'ayant pour se couvrir qu'un mauvais drap de coton et le pardessus râpé du poète, qu'il lui avait généreusement abandonné.

M. François Coppée pose sa candidature à l'Académie française pour le fauteuil devenu vacant par la mort de M. Jules Sandeau.

L'inauguration de la statue d'Alexandre Dumas, qui devait avoir lieu le 26 juillet, boulevard Malesherbes, est provisoirement ajournée.

On assure que la Compagnie des tramways ferait des difficultés pour suspendre son service le jour de cette cérémonie.

Le comité d'organisation s'est donc vu obligé de reculer l'inauguration jusqu'au 15 septembre, dans l'espoir que toutes les difficultés seront aplanies à cette époque.

M. Georges Duruy, ancien élève de l'École normale supérieure, ancien membre de l'École française de Rome, professeur agrégé d'histoire au lycée Henri IV, a soutenu devant la Faculté des lettres de Paris ses thèses pour le doctorat.

M. Georges Duruy a été à l'unanimité déclaré digne d'obtenir le grade de docteur.

Le *Lancet*, journal médical de Londres, nous apprend une curieuse particularité bibliographique :

Il est imprudent de lire les livres d'une bibliothèque de location, car ces livres — qui changent continuellement de mains — sont un agent très actif de la propagation des maladies qui sévissent d'une façon constante dans les grandes villes.

Les maladies les plus faciles à transmettre par les livres sont : le catarrhe, la bronchite, l'angine, la coqueluche, la rougeole, la diphthérie et la fièvre scarlatine.

Il est notoire que la lecture est une des distractions des convalescents, et le germe des maladies dont ils relèvent peut rester contenu dans les feuilles du livre qu'ils ont lu, pendant des mois et même pendant des années.

Les livres et journaux qu'on donne à lire aux convalescents et aux personnes souffrantes devraient être détruits.

Un de nos confrères, qui est un des vétérans du roman contemporain, signale quelques titres à ajouter à la nomenclature des ouvrages annoncés par des écrivains plus ou moins célèbres et qui n'ont jamais paru.

C'est d'abord : *Or et fer*, par M. Félix Pyat. C'est un roman historique, non social, dont Jeanne d'Arc et Dunois, le bâtard d'Orléans, sont les personnages principaux. Il paraît que le manuscrit existe, mais M. Pyat, quoique ayant annoncé *Or et fer* il y a trente ans, ne l'a jamais publié.

Vient ensuite : l'*Histoire de la succession du marquis de Carabas au fief de Coquatrix*, par Honoré de Balzac. L'annonce de ce livre, qui n'a jamais paru, figure au dos du roman *la Peau de chagrin*.

Notre correspondant rectifie en même temps le titre du roman de Gustave Planche. Ce roman devait avoir pour titre, non le *Roman de l'amour*, mais *Beatrice Decdati*. Les deux premiers chapitres ont paru dans *l'Artiste* de Ricourt. Il serait bien curieux de les retrouver et de les publier sous ce titre imprévu : *Gustave Planche, romancier*.

M. L. Aucoc, dans la séance que l'Académie des sciences morales et politiques a tenue le 31 mars dernier, après avoir donné lecture de son remarquable travail sur *les Collections de la législation française antérieures à 1789 et leurs lacunes pour les* XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ *siècles*, avait exprimé le vœu que cette collection fût reprise et conduite jusqu'à la Révolution française. L'Académie, s'associant à ce vœu, avait décidé de s'informer des intentions de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et, dans le cas où cette compagnie serait décidée à ne point continuer la publication commencée par elle, de demander à M. le ministre de l'instruction publique s'il serait disposé à fournir à l'Académie des sciences morales et politiques les moyens de la continuer. Or l'Académie des inscriptions a formellement déclaré qu'elle renonçait à continuer la publication du recueil de la législation française, et l'Académie des sciences morales et politiques a décidé qu'elle nommerait pour trois ans une commission de six membres, qui serait chargée de recueillir et de publier les documents de la législation française depuis la fin du règne de Louis XII jusqu'à la Révolution.

Le 16 juillet dernier a eu lieu, au Père-Lachaise, une cérémonie en l'honneur de l'anniversaire de Béranger.

L'illustre chansonnier a conservé des admirateurs longtemps après sa mort. L'un d'eux, petit entrepreneur de peinture, nommé Kannapel, prend soin du marbre funéraire, et tous les ans, pour le 2 novembre, redore l'inscription qui orne le tombeau de Béranger et de son ami Manuel. Un autre, M. Engelbauer, qui a épousé une nièce de l'auteur de la *Chanson des gueux* (bien avant Richepin) et qui prit part aux journées de février 1848, prend soin, depuis la première année de la mort de Béranger, du monument et des fleurs et des couronnes que lui et les fidèles amis du chantre de Lisette viennent déposer sur la dernière demeure de celui qui restera le *Chansonnier*, comme La Fontaine est resté le *Fabuliste*.

Quelques pseudonymes de femmes-auteurs :

Henry Luccnay : M^me^ Vidal;
Philippe Gerfaut : M^me^ Dardenne de la Grangerie;
Jeanne Thilda : M^me^ Stevens;
Gyp : M^me^ de Martel.

L'Académie des jeux floraux de Toulouse vient de conférer des lettres de maîtres de jeux floraux à la reine Élisabeth de Roumanie, connue dans le monde littéraire sous le pseudonyme de Carmen Sylva.

La reine Élisabeth de Roumanie, qui a publié des pensées et des poésies remarquables, est déjà membre de la Société des félibres de Provence et du bas Languedoc, dont le siège est à Montpellier.

NÉCROLOGIE

Gustave Aymard, le fécond romancier que toute la jeunesse actuelle a aimé, a suivi avec émotion à travers toutes ses œuvres aventureuses, Gustave Aymard est mort le 20 juin, à l'asile Sainte-Anne, où il suivait un traitement depuis plusieurs mois.

Né à Paris le 13 septembre 1818, il vécut pendant plusieurs années en Amérique, au milieu des populations qu'il devait décrire plus tard. Il voyagea aussi en Europe et en Asie.

Revenu en France en 1847, il publia son premier ouvrage : *Un coin de rideau*. Après la révolution de 1848, il partit pour le Mexique, où il accompagna, pendant quelque temps, un des plus fameux aventuriers de notre époque, Raousset-Boulbon; puis il revint à Paris.

A partir de 1858, il publia coup sur coup plusieurs romans qui eurent un grand succès : *les Trappeurs de l'Arkansas, le Chercheur de pistes, le Grand-Chef des Aucas, la Main ferme, Cœur loyal, la Fièvre d'Or, la Grande-Flibuste, Valentin Guillois, Curumilla, la Loi de Lynch, l'Éclaireur, le Pirate des Prairies, Balle franche, les Rôdeurs de frontières, les Francs-tireurs, l'Eau qui court, les Chasseurs d'abeilles, le Cœur de Pierre, le Roi des Placers d'Or, le Chasseur de rats, les Vauriens du Pont-Neuf, etc.*, et une foule de feuilletons. Ses œuvres sont presque innombrables; elles sont toutes à peu près construites sur le même modèle, et plaisent moins par les qualités du style que par la fécondité de l'imagination.

En 1870, il organisa un corps de francs-tireurs de

la presse, qui prit une part brillante à l'affaire du Bourget.

Gustave Aymard n'était pas, comme on l'a dit, absolument dénué de ressources. L'éditeur Dentu lui servait, en effet, une pension annuelle et viagère de 3,500 fr. en échange de la cession en propriété de ses œuvres.

M. Louis Barizin, dit Monrose, ancien sociétaire de la Comédie-Française et ancien professeur de déclamation au Conservatoire, vient de mourir à Paris, dans sa soixante-quatorzième année.

M. Louis Monrose avait écrit plusieurs comédies; il était l'un des membres fondateurs de l'Association des artistes dramatiques.

Nous avons le regret d'annoncer le décès d'un de nos collaborateurs, M. Daniel Bernard, né en 1843 et mort au mois de juin dernier.

Ancien élève de l'École des Chartes, M. Bernard était bibliothécaire à l'Arsenal. Il collaborait assidument à l'*Union* et à la *Revue du Monde catholique*.

On lui doit plusieurs ouvrages : *Les Virelais de Daniel Bernard* et *Un drame à Naples*.

Daniel Bernard s'était attaché à la rédaction du catalogue des incunables de la bibliothèque de l'Arsenal. Il conduisait ce travail avec ardeur et était sur le point de le terminer lorsque la mort est venu le frapper.

Nos lecteurs se souviendront des articles si remarqués que notre ami Daniel Bernard écrivit au *Livre* en 1880 et 1881.

Nous apprenons la mort, à Dinan, de M. Beslay, rédacteur en chef du *Français*.

M. François Beslay était le fils d'un ancien représentant du peuple qui fut membre de la Commune en 1871. Il était né en 1835 : après avoir fait ses études de droit et s'être fait inscrire au tableau des avocats de Paris, il fut pendant six ans le secrétaire de Me Marie.

Il fonda en 1868 le *Français*, journal catholique conservateur, avec MM. de Broglie et Buffet. Il reste de lui quelques volumes, en particulier : *Lacordaire, sa vie et ses œuvres* et le *Voyage aux pays rouges*, remarquables par une grande vivacité de style.

On annonce la mort du Père Chauveau, connu par ses *Souvenirs de l'École Sainte-Geneviève; notices sur les élèves tués à l'ennemi* (1873). Le Père Chauveau fut pendant longtemps le directeur de cette École.

Nous apprenons la mort, à Vosges (Aisne), de M. Édouard Fleury, archéologue et publiciste, frère aîné de M. Jules Champfleury, conservateur du musée de Sèvres.

M. Fleury, qui avait été longtemps directeur du *Journal de l'Aisne*, s'était ensuite consacré à des travaux d'archéologie et d'histoire locale.

Quelques-uns de ces travaux ont un réel intérêt, comme les *Manuscrits à miniatures* des bibliothèques de Laon et de Soissons, et l'*Histoire de l'invasion de 1814 dans les départements du nord-est de la France*.

M. Fleury était âgé de soixante-huit ans.

M. Lamazou, évêque d'Amiens, mort le mois dernier, était né à Accous (Basses-Pyrénées), le 8 mai 1828. Il avait longtemps appartenu au clergé de Paris. Après avoir été vicaire à la Madeleine, il devint curé d'Auteuil. Il l'était encore au moment de la Commune. Enfermé comme otage à la Roquette, avec M. Darboy, archevêque de Paris, il a publié le récit de sa captivité dans un livre intitulé : *La place Vendôme et la Roquette*.

Une dépêche du Caire nous apprend la mort du célèbre ingénieur Linant de Bellefonds, plus connu sous le nom de Linant bey, qui a succombé aux suites d'une attaque de goutte. M. Linant était né à Lorient, en décembre 1830.

Fils d'un officier de marine, il alla en Égypte, pour la première fois, avec une société de savants qui s'y rendaient pour étudier les monuments de cette contrée.

Il entra ensuite en qualité d'ingénieur au service de Méhémet-Ali, qui le chargea de tracer la carte hydrographique de l'Égypte.

Après avoir visité l'Abyssinie, le Kordofan, le Darfour, il reprit son service comme ingénieur en chef, et, en quelques années, il couvrit l'Égypte de canaux et de routes. M. Linant prit part aussi aux premières explorations relatives au percement du canal de Suez.

En 1874, il publia une *Histoire des principaux travaux exécutés en Egypte*, qui est le résumé complet de son œuvre.

L'Institut de France vient encore d'éprouver une nouvelle perte.

M. Jules-Antoine-René Maillard de la Gournerie, né à Nantes le 20 décembre 1814, est décédé hier soir en son domicile, 17, rue de Mailly.

Il fut élève de l'École polytechnique de 1833 à 1835, et sortit dans les ponts et chaussées. Nommé ingénieur en chef en 1864 et inspecteur général en 1873, il devint examinateur à l'École polytechnique en 1879. Suppléant de Charles Dupin au Conservatoire des arts et métiers, il fut nommé à sa mort professeur titulaire de géométrie descriptive. Il a été élu membre de l'Académie des sciences, en remplacement du comte Jaubert, le 19 mai 1873, et était officier de la Légion d'honneur depuis le 14 août 1865.

M. de la Gournerie représentait le canton de Lorroux au conseil général de la Loire-Inférieure. On a

de M. de la Gournerie : un *Traité de perspective linéaire* (1859, avec atlas); un *Traité de géométrie descriptive* (1860-1864, 3 vol. avec atlas); *Recherches sur les surfaces réglées tétraédrales symétriques* (1867).

M. Joseph-François Nolau, architecte et artiste décorateur, vient de mourir à Paris à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

Gendre et collaborateur de Baltard, il avait exécuté avec lui les décorations de l'ancien Opéra, puis de l'Opéra-Comique. Il resta attaché à ce dernier théâtre avec le titre de décorateur en chef. On lui doit aussi la réduction du grand ouvrage de Stuart, les *Antiquités d'Athènes et autres monuments grecs*.

Le président de la Société royale de Londres, Spottiswoode, vient de succomber le mois dernier. La fièvre typhoïde l'a enlevé à l'âge de cinquante-huit ans. Il occupait, en Angleterre, une situation considérable ; c'était l'imprimeur de la reine depuis l'âge de vingt-deux ans, ayant succédé à son père dans cet emploi, qui correspond à celui de directeur de l'Imprimerie nationale à Paris. L'établissement que dirigeait M. Spottiswoode avait un caractère industriel important; sous le rapport scientifique, il était de premier ordre. Les débuts de ce savant ont eu pour objet l'étude de l'œil ; il s'est occupé de mathématiques et d'électricité, partageant sa vie en deux parties, l'une vouée à la pratique et l'autre à la science pure. Aussi a-t-il été enseveli dans la cathédrale de Westminster.

La mort de M. Spottiswoode est d'autant plus regrettable qu'elle nous privera peut-être de quelques manuscrits de Fermat, au sujet desquels M. Bertrand était en correspondance avec le savant anglais.

Les journaux anglais annoncent la mort du célèbre orientaliste Édouard Eastwick.

Il était entré fort jeune au service de la Compagnie des Indes, comme interprète de cinq langues, à Bombay. La connaissance qu'il avait acquise de l'hindoustani et du persan lui fit confier divers postes diplomatiques, notamment celui de ministre plénipotentiaire à Téhéran.

Il remplit plus tard les mêmes fonctions au Venezuela. Enfin, en 1874, il siégea à la Chambre des communes, où il prit part à toutes les discussions relatives aux questions orientales. Les travaux de M. Édouard Eastwick sont nombreux ; ils embrassent la littérature, le droit et l'histoire de l'Hindoustan.

M. Eastwick était âgé de soixante-neuf ans. Il aimait beaucoup la France.

On annonce la mort du docteur Colenso, évêque anglican de Natal, à l'âge de soixante-douze ans. Le nom de ce prélat se rattache à une controverse qui fit beaucoup de bruit il y a quelques années. Le docteur Colenso, mathématicien très remarquable, avait publié les deux meilleurs traités d'algèbre et d'arithmétique que l'on connût en Angleterre. Pour le récompenser, on le nomma à l'évêché de Natal qui venait d'être fondé dans la colonie de ce nom (1853) et on l'envoya convertir les Cafres. Au lieu de cela, il se laissa convertir par eux. Un zoulou intelligent lui ayant fait des objections auxquelles le digne mathématicien ne put répondre, il se figura que le sauvage avait raison et il abonda dans son sens. Le résultat de cette conversion fut une série d'écrits étonnants, dont deux surtout causèrent un grand scandale dans le monde orthodoxe anglican; c'étaient : *La Lettre à l'archevêque de Canterbury*, et un peu plus tard *Le Pentateuque et le Livre de Josué, considérés au point de vue de la critique*.

On annonce de Dublin la mort de M. John O'Callaghan, auteur d'une *History of the irish brigades in the service of France*.

Nous apprenons la mort d'un des plus laborieux philologues de l'Allemagne, M. Vanicek, décédé à Prague le 9 mai dernier.

Au mois de mars est mort, à Greifswald, M. Wieseler, professeur de théologie à l'Université de cette ville, auteur de nombreux travaux d'exégèse et d'histoire ecclésiastique.

Le même mois est mort le Dr Redepenning, professeur de théologie à l'université de Gœttingue. On lui doit un travail sur la vie et les œuvres d'Origène.

M. Makoucheo, professeur de littérature slave à l'université de Moscou, est mort au mois de mars dernier, à l'âge de quarante-quatre ans. Il a publié les *Témoignages des auteurs étrangers du* VIe *au* Xe *siècle relatifs à la vie privée et aux mœurs des Slaves ; des matériaux pour servir à l'histoire des relations diplomatiques avec la république de Raguse; une dissertation sur les monuments historiques et les historiens de Raguse; des recherches sur les Slaves de l'Albanie au moyen âge*.

D'Autriche-Hongrie nous parvient la nouvelle des décès des Drs Onyszkiewicz et Smutek. Le premier était professeur de langue et de littérature ruthènes; le second professait l'histoire ecclésiastique à l'université de Prague.

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

(Articles importants)

(Du 15 juin au 15 juillet 1883)

ART (17 juin). Ph. Audebrand : Les dessins à la plume. —Del Monte : Le Lampadaire de bronze du Musée de Cortone. — E. Soldi : Des origines de l'art dans l'antiquité. — (24 juin et 1er juillet). Collignon : Les sculptures de Pergame au musée de Berlin. — O. Lacroix : Un voyage artistique au pays basque. — Adeline : Les frontispices de Piranèse. — (8 juillet). De Baudot : L'architecture au Salon de 1883. — Molinier : Note sur quelques selles de fabrication italienne. — Lefebvre : Dessins d'ornement du XVIIe siècle italien. — ARTISTE (mai). De Chennevières : Le comte Clément de Ris et les expositions du temps de l'Empire. — J. Péladan : L'esthétique au Salon de 1883.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (juillet). Alfieri : L'état politique et social de l'Italie ; le radicalisme. — Rios : Le théâtre contemporain en Espagne. — Durand-Gréville : La prévision du temps et la météorologie générale. — Marc-Monnier : Quinze jours en Italie. — Cart : La musique au XVIIIe siècle : Bach. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (Mai). H. Moulin : Le Palais à l'Académie. — Cartier : Note sur les deux éditions de l'Heptaméron de la Reine de Navarre. — Alkan aîné : Les livres et leurs ennemis. — Alkan : Les étiquettes et les inscriptions des boîtes-volumes de Pierre-Janet. — BULLETIN DE LA SOCIETÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (mai-juin). Les arènes de la rue Monge. — Salomon de Brosse et ses enfants.

CONTEMPORAIN (juillet). De Broglie : Le Polythéisme traditionnel. — H. Le Roux : Bugeaud intime, d'après sa correspondance. — Lecoy de la Marche : Études sur le gouvernement de saint Louis ; les révolutions territoriales et administratives. — De Taffanel : L'état des officiers et la réforme de la loi de 1834. — CORRESPONDANT (25 juin). De Ludre : Thomas Carlyle. — Jouin : Les aumôniers des établissements hospitaliers de la Ville de Paris. — Paul Lallemand : Un faux Bossuet. — L. Lavedan : Vie de Mgr Dupanloup. — (10 juillet). Forneron : La sécurité pendant la Révolution française. — d'Ideville : Trente-deux ans à travers l'islam (1832-1864). — De Lacombe : M. Victor Hugo hier et aujourd'hui. — D'Hugues : Mme de Sévigné à Vichy. — M. Renan hier et aujourd'hui.

GAZETTE DES BEAUX-ARTS (Juillet). Ch. Bigot : Le Salon de 1883. — Courajod : Observations sur deux bustes du musée des sculptures de la Renaissance au Louvre. — De Chennevières : Andrea Solario. — Th. Duret : Les expositions de Londres ; Dante Gabriel Rossetti. — Champfleury : *Les vignettes romantiques.*

JOURNAL DES SAVANTS (juin). Egger : Fables de Babrius. — Ch. Levêque : Raphaël. — De Quatrefages : Les Moas. — A. Maury : L'ancienne Rome. — Miller : Plan stratégique de l'*Iliade*. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (juin). Conséquences de la réduction du service militaire. — Nancy et les ouvrages de défense de la Meuse. — Mobilisation des régiments territoriaux d'infanterie. — Cartouche à trois balles.

MOLIÉRISTE (juillet). Molière et Catulle. — Moulin : Une lettre inédite de la fille de Du Croisy. — Foie à gauche, cœur à droite. — Bibliographie.

NOUVELLE REVUE (15 juin). Dufour : L'Administration française en 1883. — Duquet : les armées de la Monarchie et les armées de la République. — Darmesteter : Jeanne d'Arc jugée par les Anglais. — (1er juillet). A. Daudet : Histoire de mes livres ; *les Lettres de mon moulin* ; *Tartarin de Tarascon.* — Gary : Les préliminaires du Concordat ; négociations de 1801. — De Lesserie : Le Sénégal. — Courdaveaux : Un père de l'Église, précurseur de Voltaire.

POLYBIBLION (juin). Couture : Ouvrages de philosophie. — De la Croix : Ouvrages pour la jeunesse. — Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de théologie ; sciences et arts ; belles-lettres ; histoire. — Bulletin. — Chronique.

REVOLUTION FRANÇAISE. (14 juillet). Colfavru : le 14 juillet 1792. — Hippeau : La Révolution et l'éducation nationale. — Dr Robinet : Danton, d'après les documents. — REVUE GENÉRALE D'ADMINISTRATION (Mai). Bonnassieux : Les assemblées représentatives du commerce sous l'ancien régime. — (Juin). A. Lavallée : L'école libre des sciences politiques. — REVUE ALSACIENNE (juin). Le budget d'Alsace-Lorraine. — L'abbé Adam et Mgr Rœss. — Michel : Les expositions d'art de Mulhouse. — Inauguration du monument de Reber. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (juin). Josse : L'art japonais, à propos de l'exposition de M. Gonse. — V. Champier : La maison modèle. — Passepont : Grecques et méandres. — Garnier : Cours de peinture sur porcelaine et faïence. — REVUE BRITANNIQUE (juin). L'achèvement du réseau et les conventions avec les grandes compagnies. — Les quartiers dangereux de Londres et leurs habitants. — M. Gladstone à Oxford. — L'industrie chevaline. — La Martinique de 1848 à 1850. — Le recensement de 1880 aux États-Unis. — REVUE CRITIQUE (18 juin). Martel : Œuvres d'Ennodius. — Casanova : La vérité sur l'origine et la patrie de Christophe Colomb. — (25 juin). De Gebhardt : Les miniatures du Pentateuque Ashburnam. — Jansen : Rousseau ; fragments inédits. — (2 juillet). Kuntze : Prolégomènes de l'histoire romaine. — Haller : Recueil de proverbes espagnols antérieurs à Cervantès. — De Nolhac : Lettres de Joachim du Bellay. — Bougeault : Etude sur l'état mental et la mort de J.-J. Rousseau. — Ricard : Les premiers jansénistes et Port-Royal. — (9 juillet). Boucher. Tableau de la littérature anglaise. — Réaume : Etude historique et littéraire sur Agrippa d'Aubigné. — REVUE DES DEUX

MONDES (15 juin). G. Boissier : La maison de campagne d'Horace. — A. Gigot : La démocratie autoritaire aux États-Unis, André Jackson. — Bardoux : La comtesse de Beaumont ; sa famille, ses premières amitiés. — Denys Cochin : Les falsificateurs et le laboratoire municipal. — (1er juillet). Max du Camp : Les hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu. — D'Haussonville : La colonisation officielle en Algérie. — Geoffroy : L'école française de Rome, ses premiers travaux. — Brunetière : La critique d'art au XVIIe siècle, d'après une publication récente. — REVUE DE GEOGRAPHIE (juin). De Crozals : La montagne noire et le canal du Midi. — De Fontpertuis : Les États feudataires de l'Inde anglaise et ses tribus à l'état sauvage. — Labarthe : L'administration actuelle du Tonkin. — Drapeyron : Programme, cours et promenades de la Société de topographie de France. — REVUE HISTORIQUE (juillet-août). Fustel de Coulanges : Étude sur l'immunité mérovingienne. — Dardier : Jean de Serres, historiographe du roi ; sa vie et ses écrits ; 1540-1598. — Decrue : Étude sur les idées politiques de Mirabeau. — REVUE LIBÉRALE (juillet). Boisjolin : Le mouvement de l'humanité. — Bernard : Un côté de la colonisation algérienne. — Vicomte de Caix de Saint-Aymour : Hugues de Groot. — Amagat : L'esprit de nos institutions municipales depuis 1789. — Augustin Challamel : La génération de 1830. — Georges Morin : Le professorat d'Édouard Laboulaye. — REVUE LITTÉRAIRE (juin). Léon Aubineau : La poésie alexandrine. — Étude littéraire sur les récits bibliques. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (juillet). Dr Colin : Le Soudan occidental. — Girard : L'Égypte en 1882. — Holterman : Les bateaux torpilleurs. — Fabre : La guerre maritime dans l'Inde, sous le Consulat et l'Empire. — REVUE MILITAIRE DE L'ETRANGER (15 juin). La réorganisation de l'armée serbe. — Le service du recrutement dans l'armée des États-Unis. — Le ravitaillement des munitions en Allemagne. — (30 juin). L'armée allemande sur le pied de guerre. — La nouvelle armée égyptienne. — (15 juillet). La loi constitutive de l'état-major espagnol. — La flotte de guerre italienne. — REVUE OCCIDENTALE (juillet). P. Laffitte : Matériaux pour servir à la biographie d'Aug. Comte. — Morison : Saint Bernard, abbé de Clairvaux. — P. Laffitte : Centenaire de Louis XI. — REVUE PHILOSOPHIQUE (juillet). Lévêque : L'esthétique musicale en France : étendue et limites psychologiques de l'expression instrumentale. — A. Fouillée : Causalité et liberté. — Paul Souriau : Les sensations et les perceptions. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (16 juin). Louis Ulbach : La semaine sainte à Séville. — Barine : M. G. Brandes ; ses idées sur J.-J. Rousseau. — (23 juin). Journault : La Tunisie en 1883. — Quesnel : Le théâtre anglais contemporain ; les imitations des comédies françaises ; les drames et les tragédies. — (30 juin). Sully-Prudhomme : Du pittoresque dans la littérature française. — Sorel : La politique religieuse de Louis XIV. — Reinach : *Histoire de la tapisserie*, par Müntz. — Quesnel : *Apulie et Lucanie*, par F. Lenormant. — (7 juillet). Darmesteter : De l'étude de l'anglais en France. — Bérard-Varagnac : M. Gréard. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (juillet). Abbé Duchesne : Saint Abercius, évêque d'Hériopolis en Phrygie. — H. de l'Espinois : Les derniers jours de la Ligue ; — La France en 1592 ; — États de 1593 ; — Absolution d'Henri IV. — De Gallier : Les émeutiers de 1789. — Chantelauze : Louis XVII au Temple, sous la surveillance du gardien Laurent. — Prost : Les chroniques vénitiennes. — Lenormant : Kittim, études d'ethnographie biblique. — Riant : Un dernier triomphe d'Urbain II. — De la Rocheterie : Les mémoires de la duchesse de Tourcel. — Gandy : Les mémoires de Metternich. — Baguensult de Puchesse : Les prétendues poésies de Catherine de Médicis. — De Bordas : L'état mental de J.-J. Rousseau. — REVUE SCIENTIFIQUE (16 juin). Muller : L'Université de Strasbourg. — Crié : L'histoire naturelle des poissons. — Capus : Les narcotiques dans l'Asie centrale. — Le pôle Nord au XIVe siècle. — (23 juin). Rabot : Récentes explorations danoises aux glaciers du Groenland. — De Tromelin : La grêle, les trombes et l'électricité. — Bourguelot : Les phénomènes de la digestion chez les animaux invertébrés. — (30 juin). L'exposition aéronautique et les ballons. — Origine de la télégraphie électrique. — (7 juillet). Vogt : Carlsbald. — Abel : L'électricité comme agent explosif. — Lucas : Le problème géographique des quatre couleurs. — Devillario : L'intelligence et l'instinct. — Wiener : Les forêts vierges.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 juin). Desmaysous : Le fusil du présent et de l'avenir. — De Cardonne : Les réformes militaires en Russie. — L'armée chinoise. — (1er juillet). Le service de recrutement et la nouvelle loi militaire.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les journaux quotidiens de Paris

(Du 15 juin au 15 juillet 1883)

CONSTITUTIONNEL. Juin : 16. Mémoires du prince de Metternich. 30. L'instruction publique en France, par Cucheval-Clavigny. — Juillet : 6. J. Barbey d'Aurevilly : *Les Névroses*, par Rollinat. 15. Les correspondants de Joubert.

DÉBATS. Juin : 16. Bertin : Mémoires de Saint-Simon, éd. Hachette. 20. Bourdeau : Étude sur le *Simplicissimus* de Grimmelshausen. 23. Joussenet : Un diplomate danois au XVIIIe siècle ; Bernstorff. 26. G. Charmes : L'institut d'archéologie orientale du Caire. 27. La tradition et la réforme dans l'enseignement secondaire, par Egger. 28. Labadie-Lagrave : L'instruction publique en France, par Cucheval-Clarigny. — juillet. 7. Bérard-Véragnac : *La Légende des Siècles*, par Victor Hugo. 9. Labadie-Lagrave : *De Rochefort*

à Cayenne, par de Crisenoy. 11. Marc-Monnier : Les dernières années de Mme d'Épinay. 12. Chantavoine : *Païenne*, par Juliette Lamber. 14. Boiteau : Mémoires de Mme de Tourzel.

DÉFENSE. Juin : 23. Un épisode de la carrière de Metternich. 25-26. L'instruction primaire de l'Église en France avant 1789.

FIGARO. Juin : 17. Froment-Meurice, argentier de la ville de Paris, par Ph. Burty. 27. Ribeyre : Cham. — Juillet : 10. M. Edmond About.

FRANÇAIS. Juin : 19. Un épisode de la carrière de Metternich. 22. *La légende des Siècles*. 26. Les doctrines négatives, par Jouve. 29. Les correspondants de Joubert. — Juillet : 2. M. Laboulaye. 6. Mmes de Beaumont et de Chateaubriand. 13. L'abbé Dupanloup.

GAZETTE DE FRANCE. Juin : 16. Les correspondants de Joubert. 23. Poètes contemporains : MM. de Pimodan et A. Piedagnel. 30-7. L'abbé Dupanloup. 10. Herculanum et Pompéi, par Mgr Chevalier.

GIL-BLAS. Juin : 27. Une femme du monde au XVIIIe siècle. Juillet : 4. H. Fouquier : *Païenne*, par Mme Juliette Lamber.

LIBERTÉ. Juillet : 6. Drumont : Aug. Filon et l'histoire de la littérature anglaise.

MONITEUR UNIVERSEL. Juin : 22. Histoire de la guerre civile en Amérique.

PARLEMENT. Juin : 21. P. Bourget : La Fontaine, éd. des Grands écrivains. 25. G. Saint-René Taillandier : Au pays de Spinoza. 28-5. L. Bourget : Les correspondants de Joubert. 29-5. La propriété artistique. — Juillet : 7. Darmesteter : L'art égyptien dans l'antiquité. 9. *Gaulois et Parisiens*, par Lacour. 12. P. Bourget : *Païenne*, par Mme J. Lamber.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Juin : 26-29. Les confessions de M. Renan. — Juillet : 2. Types et travers, par Bernard-Derosne. 6. Les Anglais au Yunnam. 10. La Saint-Huberty et le comte d'Entraigues.

RÉVEIL. Juin : 28. F. Enne : Gustave Aimard. — Juillet : 8. Les correspondants de Joubert. 15. Lettres de Chateaubriand.

SIÈCLE. Juin : 21. La *Légende des Siècles*, par V. Hugo. 28. Souvenirs d'enfance et de jeunesse, par E. Renan. — Juillet : 2. La création naturelle et les êtres vivants, par le Dr Rengade.

SOLEIL. Juin : 18. Les dernières années de Mme d'Épinay. — Juillet : 5. *Histoire de la guerre civile en Amérique*, par le comte de Paris.

TEMPS. Juin : 28-1. Scherer : E. Renan.

UNION. Juin : 18. *Les colonies franques de Syrie aux XIIe et XIIIe siècles*, par Rey. 25. Revue des sciences historiques. 26. Le comte Joseph de Maistre, par A. de Margerie. — Juillet : 2. La concurrence américaine et la constitution de la propriété en Europe. 4. Une nouvelle biographie de La Fontaine. 9. Revue des sciences historiques. 14. Le grand-père d'Henri IV.

UNIVERS. Juin : 16-8. *Rome et la papauté*, par Nicolas.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

Pendant le mois de juin 1883

2. *Paris-Voyage*. In-4°, 16 p. à 2 col. avec fig. Bois-Colombes, imp. Then-Bergh. — Bureaux, 13, rue Monsigny. — Abonnements : un an, 25 fr. Le numéro, 50 centimes.

Le Parisien. Journal politique, littéraire et financier. In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Cusset. — Bureaux, 144, rue Legendre. — Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 15 centimes.

3. *Les Aigles*. Journal du dimanche ; organe des comités napoléoniens de Paris et des départements. In-4°, 16 p. à 2 col. avec fig. Paris, imp. Geoffroy. — Bureaux, 22, boulevard Saint-Marcel. Abonnements : un an, 12 fr. ; étranger, 17 fr.

Revue nouvelle, paraissant toutes les semaines. In-8°, 16 p. Versailles, imp. Cerf. — Bureaux, 102, rue de Turenne. Le numéro. 15 centimes.

5. *Revue administrative*, organe des régies financières et des postes et télégraphes. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Boudet. — Bureaux : 10, boulevard Poissonnière. — Abonnements : un an, 10 fr.

9. *Le Mélomane*. Nouveau journal musical paraissant chaque samedi. In-4°, 4 p. Paris, imp. Fouquet. — Bureaux, 2, avenue Trudaine. — Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 25 centimes.

10. *Paris-Rome*. Journal hebdomadaire. Grand in-f°, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Boudet. — Bureaux, 86, rue Richelieu. — Abonnements : un an, 15 fr. Le numéro, 15 centimes.

11. *La Gazette parisienne.* Une feuille autog. Paris, lith. Masson. — Bureaux, 8, rue Vivienne. — Abonnements à l'édition quotidienne, 35 fr. par mois; tri-heb., 25 fr.; bi-hebd., 15 fr.

14. *L'Anti-Journal.* Une feuille. Paris, autog. Pointe. — Bureaux, 261, rue Saint-Denis. Paraissant quand il est utile.

16. *La lanterne des demoiselles.* In-12, 16 p. Paris, imp. Jacquot. — Bureaux, 18, passage des Deux-Sœurs. Le numéro, 10 centimes.

La Prime illustrée. Journal hebdomadaire. Pet. in-4°, 16 p. à 2 col. avec fig. Paris, imp. Guillot. — Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. — Abonnements : Un an, 28 fr. Le numéro, 50 centimes.

17. *L'Anti-Prussien.* Une f. pet. in-4°, 4 col. Bois-Colombes, imp. Then-Bergh.

21. *Le Patriote français*, journal démocratique quotidien (bonapartiste). In-f°. 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schiller. — Bureaux, 27, faubourg Montmartre. — Abonnements : un an, 48 fr. Le numéro, 5 centimes.

23. *Gazette du jour.* Gr. in-f°, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Dejey. — Bureaux, 9, rue d'Aboukir. — Abonnements : un an, 48 fr. Le numéro, 10 centimes; départements, 15 centimes.

28. *La semaine grivoise.* Journal hebdomadaire paraissant le jeudi. In-4°, 4 p. à 4 col. avec fig. Paris, imp. Sussel. — Bureaux, 14, rue Bellefond. — Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

29. *Journal des Petits Chéris*, paraissant tous les vendredis. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller. — Bureaux, 45, rue du Caire. — Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

30. *Le Tambour de ville.* In-4°, 8 p. à 3 col. Paris. imp. Then-Bergh. — Bureaux, 54, rue Laffitte. — Abonnements : un an, 10 fr. Le numéro, 15 centimes.

La Revue des banques. Gr. in-18, 24 p. Paris, imp. Balitout. — Bureaux, 7, rue Baillif. — Abonnements : un an, 20 fr.; six mois, 15 fr. Mensuel.

L'œuvre éternelle. Publication mensuelle. In-18. Neuilly, imp. Mercier. — Abonnements : un an, 10 fr. Le numéro, 50 centimes.

Indicateur des immeubles. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. du passage de l'Opéra. — Bureaux, 64, galerie Vivienne. Le numéro, 50 centimes.

L'Esprit français. Journal hebdomadaire. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris. imp. Lutier. — Bureaux, 25, avenue Trudaine. — Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 15 centimes.

La Confiance. Feuille d'annonces et renseignements paraissant le dimanche et le jeudi. In-4°, 4 p. Paris, imp. Goupy. — Bureaux, 61, boulevard Voltaire. — Abonnements : un an, 30 fr.; 6 mois, 20 fr.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

L'abondance des matières nous a empêchés de donner dans notre dernière livraison le texte du jugement dans l'affaire de la correspondance de Sainte-Beuve.

Voici la teneur de cette décision, dont l'importance, au point de vue de la propriété des lettres missives et du droit de publication après le décès de l'auteur, n'échappera à personne :

« Le Tribunal,

« Attendu que Morand a publié en 1872, sous le titre *Les jeunes années de Sainte-Beuve,* un volume qui contient quarante-deux lettres adressées par cet écrivain, soit à lui-même, soit à l'abbé Barbe et à Laisné;

« Qu'il impute à Calmann Lévy d'avoir emprunté à sa publication 27 de ces lettres, avec des notes qui sont son œuvre personnelle et de les avoir reproduites, au mépris de ses droits, dans un volume paru en 1880 sous le titre de : *Sainte-Beuve, nouvelle correspondance.*

« Attendu qu'en principe, le droit de propriété littéraire s'applique aux lettres missives comme à tous autres écrits, et que celui qui en est l'auteur peut seul les publier à son gré et pour son profit;

« Que le destinaire auquel elles a adressées, en acquérant un droit sur la lettre elle-même, en tant qu'objet corporel, n'acquiert pas, par le fait de la réception, la propriété de l'œuvre qui y est renfermée;

« Qu'à la vérité, si l'auteur n'a pas conservé une copie de la lettre, son droit peut être paralysé par la résistance du destinataire qui se refuserait à la livrer;

« Qu'à la vérité encore, le destinataire a la faculté de s'opposer à la publication, par des motifs d'intérêt ou des convenances tirées du caractère confidentiel de l'écrit;

« Mais que le droit de l'auteur, diminué dans son exercice par la nature de la chose qui en est l'objet, n'en existe pas moins et qu'il le transmet à des successeurs comme il l'a possédé de son vivant;

« Attendu que ce droit, ainsi défini, peut être abandonné par l'auteur au profit du destinaire, au moment même où la lettre sort de ses mains;

« Que l'abandon peut être également exprès ou tacite, et que, dans ce dernier cas, il appartient au juge de le reconnaître d'après les circonstances de la cause, la nature de la correspondance, les relations des parties, en un mot, d'après la volonté présumée de l'auteur;

« Que l'abandon tacite se révèle notamment, le plus souvent, par ce fait que l'écrivain n'a pas conservé copie de la lettre missive et s'est mis par là dans l'impossibilité d'exercer son droit, si le destinataire détruit la lettre ou refuse ultérieurement de la remettre;

« Attendu que la renonciation de l'auteur une fois établie, le destinataire a la pleine propriété des lettres qu'il a conservées et que l'auteur étant décédé, il devient détenteur d'un véritable manuscrit sur lequel il acquiert, dès qu'il en a opéré la publication, les droits déterminés par le décret du 1er germinal, an XIII, relatif aux œuvres posthumes ;

« Qu'il lui incombe seulement de prendre l'assentiment des successeurs de l'écrivain qui peuvent s'opposer à la divulgation des lettres par des raisons de convenance tirées de leur nature confidentielle;

« Attendu que la correspondance de Sainte-Beuve, telle qu'elle a été publiée par Morand, ne révèle dans aucune de ses parties l'intention de l'écrivain de s'en réserver la propriété en vue d'une publication ultérieure;

« Que cela a, principalement dans les lettres adressées à l'abbé Barbe, dont les premières remontent à l'adolescence de l'auteur, un caractère essentiellement intime et personnel, qui ressort de sa physionomie générale et de certains sujets qui y sont abordés;

« Qu'enfin et surtout Sainte-Beuve n'a pas conservé copie de ces lettres, même de celles qu'il a écrites à l'apogée et au déclin de sa vie et qu'il ne les a jamais réclamées à ses correspondants ;

« Qu'il n'a fait à ce point de vue qu'une exception qui accuse encore mieux sa véritable volonté, par une lettre adressée à l'abbé Barbe, le 1er octobre 1836, dont la minute s'est retrouvée dans ses papiers ;

« Attendu que de tout ce qui précède il résulte que Morand est fondé à réclamer un droit privatif sur les lettres de Sainte-Beuve qu'il a publiées en 1872, sauf en ce qui concerne la lettre à l'abbé Barbe du 1er octobre 1876, et que Calmann Lévy a reproduit indûment ces mêmes lettres;

« Que Morand était astreint seulement à solliciter, avant la publication, l'assentiment du légataire universel de l'écrivain, qui lui a été accordée le 6 juillet 1870 ainsi qu'il en justifie;

« Attendu, quant aux notes empruntées à l'œuvre du demandeur, qu'elles mentionnent pour la plupart des faits qui étaient notoires et qui dès lors appartiennent à tous; que Calmann Lévy s'est approprié ces faits sans emprunter la forme particulière dont ils avaient été revêtus;

« Attendu que le Tribunal a les éléments nécessaires pour déterminer la nature et l'importance du préjudice éprouvé par Morand, et assurer en même temps le respect de ses droits dans l'avenir;

« Par ces motifs,

« Dit que Calmann Lévy a porté atteinte aux droits de Morand en reproduisant, dans la *Nouvelle correspondance* de Sainte-Beuve, vingt-six des lettres publiées par le demandeur dans son livre les *Jeunes années de Sainte-Beuve*, et adressées tant au demandeur lui-même qu'à l'abbé Barbe et à Laisné;

« Le condamne à payer à Morand la somme de 500 francs à titre de dommages-intérêts;

« Lui fait défense de reproduire, soit dans la correspondance générale de Sainte-Beuve, soit dans toutes autres publications de sa maison, les lettres dont s'agit, et dans lesquelles n'est pas comprise la lettre à l'abbé Barbe, du 1er octobre 1836 ;

« Déclare Morand mal fondé dans le surplus de sa demande, fins et conclusions, dit qu'il n'y a lieu de donner acte à Calmann Lévy de ses réserves, et le condamne aux dépens. »

COUR D'APPEL DE DOUAI (Ch. correct.)

(Correspondance particulière de la *Gazette des Tribunaux*)

(Présidence de M. Honoré)

Audience du 26 juin.

Propriété littéraire. — Les « Joyeux refrains ». Excuse de bonne foi.

(L'introduction en France, la mise en vente et le débit d'ouvrages contrefaits ne sont passibles des peines portées aux articles 425 et suivants du Code pénal, qu'autant qu'au fait matériel vient s'ajouter l'intention frauduleuse.

C'est au prévenu qu'il appartient de rapporter la preuve de sa bonne foi.)

Le succès retentissant qu'ont eu dans ces derniers temps certaines opérettes ne pouvait manquer de provoquer la contrefaçon. En février dernier, huit éditeurs de Paris, MM. Le Bailly, Egrot, Labbé, Hiélard, Bassereau, Bathlot, Bruant et Mme veuve Tresse faisaient saisir dans deux kiosques, à Lille, un cahier de chansons ayant pour titre les *Joyeux refrains* et contenant dix-huit romances populaires dont ces éditeurs s'étaient assuré le droit de reproduction exclusive. Pour comprendre la vogue de ce recueil à Lille, il suffit de dire que ces *Joyeux refrains* étaient tirés des *Cloches de Corneville*, de la *Fille du Tambour-major* et d'autres œuvres non moins populaires, et d'ajouter que le recueil où se trouvait reunie cette jolie gerbe se vendait pour la modique somme de 10 centimes. Quand la provision était épuisée, il suffisait de passer la frontière pour la renouveler. La fraude était pratiquée par des agents infimes, colporteurs, chanteurs ambulants, qui, dans les gares, les trains de chemin de fer, sur les places, vendaient ces feuilles au public et approvisionnaient les kios-

ques, où la gaie romance apparaissait à côté du journal le *Voleur* ou de toute autre publication populaire.

Quant à l'organisateur de la fraude, caché derrière un pseudonyme, abrité par la frontière, il pratique sans péril aucun son métier lucratif. Ne pouvant le connaître et le saisir, les éditeurs ont dû se rabattre sur les colporteurs et les marchands de journaux, humbles agents, fort inconscients pour la plupart du délit qu'ils commettaient, et, en tout cas, dans l'impossibilité d'apporter aux éditeurs spoliés la réparation du préjudice qu'ils ont souffert.

Cinq prévenus ont été cités par les éditeurs de librairie et de musique devant le tribunal de police correctionnelle de Lille : ce sont Fleury, Laurent et son fils, la veuve Vergin, marchands de journaux dans les kiosques de Lille, Henri Duflot, colporteur, et Georges Delamotte, chanteur ambulant.

Le Tribunal a, le 2 mai 1883, rendu le jugement suivant :

« Le Tribunal :

« Attendu que les prévenus, sans contester les droits des demandeurs, se bornent à exciper de leur bonne foi;

« Que si les circonstances dans lesquelles les ouvrages contrefaits leur ont été offerts en vente par des colporteurs sur la voie publique, seraient de nature à éveiller l'attention des libraires sérieux, il y a lieu de tenir compte de leur peu d'instruction;

« Qu'en réalité la vente de journaux ou d'almanachs, à laquelle ils se livrent sur la voie publique, ne saurait être assimilée à un commerce de librairie;

« Qu'il est constant que depuis longtemps les recueils saisis circulent librement à Lille;

« Qu'en présence de cette longue tolérance les prévenus ne pouvaient soupçonner que les ouvrages étaient contrefaits et qu'ils ont pu eux-mêmes les revendre de bonne foi sans s'apercevoir que les brochures portaient un nom d'éditeur fictif et sans adresse;

« Que l'absence de l'adresse de l'éditeur a pu passer inaperçue à leurs yeux;

« Qu'il n'y a lieu dès lors à leur appliquer les dispositions répressives de l'article 485 du Code pénal, lequel suppose nécessairement chez le débitant de l'ouvrage contrefait la connaissance de la contrefaçon ;

« Acquitte les prévenus sans frais;

« Condamne la partie civile aux dépens. »

Les éditeurs de librairie et de musique ont relevé appel de cette décision ; leurs intérêts devant la Cour ont été soutenus par Me Le Senne, avocat du barreau de Paris.

Sur le rapport de M. le conseiller Quinion-Hubert et après les conclusions fortement motivées de M. Berton, avocat général, qui a déclaré interjeter appel à l'audience contre Duflot et Delamotte, la Cour a infirmé. Voici le texte de son arrêt :

« La Cour,

« Donne acte au ministère public de son appel *a minima*, et statuant sur cet appel;

« Attendu que, suivant procès-verbal dressé le 24 février dernier, par Barroyer, commissaire de police à Lille, il a été saisi sur la veuve Vergin, marchande de journaux à Lille, cinq exemplaires d'une feuille de chansons ayant pour titre : *Joyeux refrains*, et sur Laurent Fleury, ancien marchand de journaux audit Lille, quatre-vingt-deux feuilles semblables;

« Qu'il est constant que les feuilles exposées en vente par ces deux marchands leur avaient été livrées par Duflot (Henri), marchand colporteur, qui en détenait encore vingt-deux exemplaires ;

« Que ce dernier s'était procuré le tout auprès de Georges Delamotte, chanteur ambulant, lequel reconnaît les avoir introduites en France, à deux reprises différentes, depuis moins de six mois, par paquets de deux ou trois cents;

« Attendu qu'il n'est point constaté en fait que dix-huit des chansons insérées auxdites feuilles sont la propriété des appelants, tous débiteurs de librairie et de musique qui ont acquis des auteurs ou de leurs ayants droit le privilège exclusif de vendre, faire vendre, distribuer ces œuvres dans le territoire de la République conformément aux prescriptions de la loi du 19 juillet 1793, qui a reconnu et consacré la propriété artistique et littéraire en France ;

« Attendu que les feuilles saisies, portant pour toute mention d'imprimeur, Marius, rue Fauché, 9, sont une contrefaçon dont l'auteur principal reste caché sous cette mention dérisoire ;

« Attendu que les intimés, prévenus d'avoir introduit en France et débité les produits de cette contrefaçon allèguent pour leur défense que leur infime profession ne peut être assimilée à un commerce de librairie et que la tolérance des éditeurs, qui laissaient vendre librement depuis six mois ces feuilles, leur a fait croire qu'il s'agissait d'œuvres tombées dans le domaine public;

« Qu'il appartient aux juges d'apprécier en cette matière, comme pour tout autre délit, s'il y a eu de la part des inculpés bonne ou mauvaise foi, erreur excusable ou au contraire intention frauduleuse ;

« Adoptant, en ce qui concerne Laurent Fleury, Laurent fils et la veuve Vergin les motifs des premiers juges;

« Mais attendu, en ce qui touche Henri Duflot, qu'il reconnaît avoir vendu à Laurent trois cents exemplaires du recueil contrefait;

« Qu'à raison de ses relations antérieures avec l'éditeur Le Bailly, il connaissait la source légitime à laquelle il pouvait s'approvisionner, et ne s'est adressé à la contrefaçon que par l'attrait de la vilité du prix et pour réaliser un bénéfice plus grand;

« Qu'il ne pouvait raisonnablement croire que des chansons tirées d'opérettes encore en pleine vogue et n'ayant pas quitté l'affiche étaient affranchies de tout droit d'auteur et pouvaient légitimement être vendues au nombre de vingt-deux pour le prix de trois ou quatre centimes;

« Attendu, en ce qui concerne Delamotte, que ses agissements révélés aux débats démontrent qu'il est

un véritable agent d'introduction sur notre territoire d'ouvrages qui, après avoir été imprimés en France, ont été contrefaits à l'étranger;

« Qu'on ne saurait admettre sa bonne foi en présence de son refus persistant de faire connaître l'éditeur ou le marchand qui fait commerce des œuvres contrefaites et chez qui il peut se les procurer en si grand nombre;

« Que derrière lui se cache toute une exploitation qui, si elle n'était réprimée, réduirait à néant le droit des auteurs et de leur cessionnaire;

« Qu'il y a donc lieu de faire à Duflot et à Delamotte l'application des articles 426, 427 et 429 du Code pénal;

« Attendu, en outre, qu'ils ont, par leur délit, causé aux appelants un dommage, qu'ils sont tenus de le réparer, que la Cour a les éléments nécessaires pour l'apprécier en tenant compte de la situation fort précaire des condamnés;

« Par ces motifs,

« Confirme pour Fleury Laurent, Laurent fils et la veuve Vergin la décision des premiers juges et les renvoie sans frais;

« Faisant droit à l'appel de M. le procureur général et de la partie civile contre Duflot et Delamotte, déclare ces deux derniers suffisamment convaincus d'avoir à Lille, depuis moins de six mois, introduit sur le territoire français, mis en vente et débité une feuille de chansons intitulée *Joyeux refrains*, laquelle est une contrefaçon d'œuvres imprimées en France, délit prévu et puni par les articles 426, 427 et 429 du Code pénal; et leur faisant application desdits articles ainsi que de l'article 55 du même Code et 194 du Code d'instruction criminelle,

« Condamne Duflot à 25 francs d'amende, Delamotte à 50 francs d'amende;

« Prononce au profit des appelants la confiscation des feuilles à bon droit saisies, et, pour la réparation fixe à 100 francs le chiffre de dommages-intérêts que lesdits Duflot et Delamotte seront solidairement tenus de payer aux appelants, et qui, dans leurs rapports respectifs, se répartiront entre eux dans la proportion de leur amende;

« Dit qu'à la diligence des appelants le présent arrêt sera inséré par extrait dans deux journaux paraissant l'un à Lille, l'autre à Paris, et affiché à Lille en vingt-cinq exemplaires, le tout aux frais des condamnés, sans que néanmoins il puisse leur être réclamé de ce double chef une somme supérieure à 150 francs;

« Rejette le surplus des conclusions comme mal fondé,

« Déclare la partie civile responsable des frais, sauf son recours contre les condamnés, qui en sont tenus solidairement comme de l'amende et des dommages-intérêts. »

Cette décision est conforme au dernier état de la jurisprudence que défend M. Pouillet dans son traité de la propriété littéraire. Elle est contraire à l'opinion de MM. Renouard et Pataille, qui voient dans la contrefaçon un délit spécial, résultant d'un fait matériel, indépendant de la bonne ou de la mauvaise foi de son auteur.

(Compte rendu de la *Gazette des Tribunaux.*)

TRIBUNAL CIVIL DE LA SEINE (1re ch.)

Présidence de M. Flogny.

Audience du 10 juillet 1883.

La Société des grands panoramas contre MM. Alcan-Lévy et Rénier. — Brochure. — Diffamation. — Loi du 29 juillet 1881. — Concurrence déloyale. — Préjudice. — Dommages-intérêts. Imprimeur. — Afficheur. — Responsabilité.

(Un écrit, encore bien qu'il ne renferme aucune imputation diffamatoire, peut néanmoins donner lieu à une action en dommages-intérêts à raison de l'usage qui en est fait, lorsqu'il a été répandu dans le public en vue d'une concurrence déloyale et qu'il en est résulté un préjudice pour autrui.

Mais l'imprimeur d'un écrit de ce genre, s'il n'a pas concouru à la distribution, n'encourt aucune responsabilité.

Au contraire, l'entrepreneur de distribution qui prête son concours à l'auteur ne pouvant se faire illusion sur le but poursuivi, commet une faute et est responsable du préjudice qui en est résulté.)

Depuis quelques années, les panoramas nous envahissent de toutes parts. Demeuré longtemps à l'état de modeste unité, le panorama des Champs-Élysées suffisait amplement à la curiosité des bonnes d'enfants et des provinciaux de passage; mais les beaux bénéfices qu'il encaissait ont un jour attiré l'attention d'industriels et de financiers, bientôt séduits par la perspective de résultats aussi fructueux, et bientôt ont surgi les tours de la rue Saint-Honoré, de la rue de Berri, du Château-d'Eau, des Champs-Élysées, du côté opposé au Palais de l'Industrie, sans compter ceux que nous ignorons. Du nombre naît la concurrence, et de la concurrence jaillit la discorde. C'est ainsi qu'une petite brochure imprimée l'année dernière par Alcan-Lévy, et distribuée par M. Rénier, a soulevé l'indignation de la Société des Grands Panoramas, qui est venue demander des dommages-intérêts au Tribunal civil, à raison du préjudice qu'elle lui causait. Elle incriminait notamment les passages suivants :

« D'où vient donc que certaines entreprises similaires comme par exemple la Société des Grands Panoramas (rue Saint-Honoré), ne rapportent rien et sont même encore en déficit? C'est parce que le Panorama des Champs-Élysées, et ceux de Moscou, Saint-Pétersbourg, New-York et Londres sont de MM. Philippoteaux et de M. Washington, et celui de la rue de Berri à Paris, comme celui de Vienne, de MM. Detaille et

de Neuville, en un mot des premiers maîtres, tandis que le Panorama de la rue Saint-Honoré est fait par MM. Poilpot et Jacob!!! C'est enfin parce que tous ces panoramas coûtent entre 250,000 et 600,000 fr., tandis que celui de MM. Poilpot et Jacob coûte 2 millions et demi!!! Cela prouve que dans un panorama le succès dépend uniquement du nom du peintre et de l'économie qui préside à la conception de l'œuvre. »

Et plus loin :

« C'est parce qu'au panorama de la rue Saint-Honoré les fondateurs se sont fait attribuer 1 million 250,000 fr., soit la moitié du capital à titre d'apport, que MM. Poilpot et Jacob figurent dans le bilan pour le modeste prix de 725,563 fr. et enfin que les comptes d'expropriation et de constitution ont absorbé la somme de 433,547 fr. 25 c.

Le Tribunal, après avoir entendu M. Louchet, avocat pour M. Lejeune, administrateur délégué de la Société des Grands Panoramas, et M. Loustaunau pour MM. Alcan-Lévy et Rénier, a rendu le jugement suivant :

« Le Tribunal,

« Attendu que l'opposition formée par M. Alcan-Lévy au jugement par défaut du 17 juin 1882 est régulière en la forme ;

« Qu'il n'échet de statuer sur l'exception d'incompétence proposée par les défendeurs, ceux-ci ayant déclaré ne pas y persister et ayant conclu au fond.

« Au fond :

« Attendu que Lejeune, agissant comme administrateur de la Société française des Grands Panoramas, dont le siège est à Paris, rue Saint-Honoré, 35, prétend que la brochure intitulée *Histoire des Panoramas*, parue en 1882, sans nom d'auteur, et imprimée par Alcan-Lévy, a eu pour but, « à l'aide d'allégations inexactes et mensongères », de jeter le discrédit sur la Société qu'il représente ;

« Qu'il relève, comme ayant ce caractère, deux passages de la brochure, l'un commençant par ces mots :

« D'où vient donc que certaines entreprises similaires » et finissant par ceux-ci « et de l'économie qui préside à la conception de l'œuvre » (page 1) ; l'autre commençant par ces mots : « c'est parce qu'au Panorama de la rue Saint-Honoré » et finissant par ceux-ci : « la somme de 433,547 fr. 85 c. (page 2) ;

« Qu'il soutient que la publication de cette brochure constitue un acte de concurrence déloyale, et que les défendeurs ayant prêté leur concours à cette manœuvre, savoir : Alcan-Lévy en imprimant l'écrit, Rénier en le faisant distribuer, sont tenus de réparer le préjudice qui en est résulté pour la Société susdésignée et demande contre eux des dommages-intérêts ;

« Attendu que les défendeurs opposent que le fait qui leur est imputé ne pourrait constituer que le délit de diffamation prévu par l'art. 29 de la loi du 29 juillet 1881 ; que non seulement le délit n'existe pas, mais qu'encore, aux termes de ladite loi, ils sont à l'abri de toutes poursuites même par la voie civile, parce que d'une part, en vertu de l'art. 42, les imprimeurs et distributeurs ne sont responsables qu'à défaut d'autres, et que, dans la cause, il est établi que la brochure a pour auteur Auspitzer, banquier à Paris, ainsi que l'indiquait la déclaration faite lors du dépôt légal de la brochure à la date du 10 mai 1882 ; que d'autre part Rénier serait, aux termes du même art. 42, couvert par la présence de Alcan-Lévy, imprimeur ; que ce dernier lui-même pourrait invoquer l'immunité résultant de l'art. 35, les imputations dont s'agit ayant été dirigées contre les administrateurs d'une entreprise industrielle faisant publiquement appel à l'épargne et au crédit, et la vérité de ces imputations étant dès à présent établie par les documents de la cause ;

« Mais attendu que les passages sus-relatés ne contiennent qu'une discussion et une appréciation du mérite artistique du Panorama de la rue Saint-Honoré et des conditions financières de l'entreprise ; qu'à ce dernier point de vue la brochure ne fait que reproduire les chiffres mêmes contenus dans des documents émanés de la société demanderesse ; qu'une discussion et une appréciation portant sur des faits de cette nature n'ont rien de commun avec le délit de diffamation tel qu'il est prescrit par l'art. 29 de la loi sus-visée ;

« Que cette loi est donc sans application à la cause, et qu'il n'y a lieu dès lors d'examiner les diverses exceptions qu'en tirent les défendeurs ;

« Mais attendu qu'un écrit, encore bien qu'il ne renferme aucune imputation diffamatoire, peut néanmoins donner lieu à une action en dommages-intérêts, à raison de l'usage qui en est fait, lorsqu'il a été répandu dans le public en vue d'une concurrence déloyale, et qu'il en est résulté un préjudice pour autrui ; qu'il s'agit alors de la réparation d'une faute dans les termes de l'art. 1382 du Code civil, invoqué par Lejeune ès qualités comme base principale de sa demande.

« En ce qui touche Alcan-Lévy :

« Attendu qu'il s'est borné à imprimer la brochure sus-désignée ; qu'aucun autre fait n'est établi à son égard ; qu'il n'est pas justifié, notamment, qu'il ait concouru à la distribution ; que l'écrit ne pouvant être considéré comme contenant les éléments de la diffamation, ainsi qu'il a été dit plus haut, la responsabilité du défendeur ne saurait sous aucun rapport être engagée.

« En ce qui touche Rénier :

« Attendu que les passages sus-relatés de la brochure ont été évidemment inspirés par la pensée de discréditer l'entreprise de la rue Saint-Honoré et de détourner la clientèle de cet établissement, pour en faire profiter une entreprise de même nature ;

« Qu'en vue de ce résultat une publicité exceptionnelle a été donnée à la brochure au moyen, notamment, de la distribution qui en a été faite à Paris, ainsi

qu'il est justifié par les procès-verbaux de constat produits par le demandeur;

« Que Rénier, en sa qualité de directeur d'une agence de distribution, ne pouvait se faire illusion sur le but qui était poursuivi; qu'en prêtant son concours comme distributeur à la manœuvre ainsi employée pour réaliser un fait de concurrence déloyale, il a commis une faute et est responsable du préjudice qui en est résulté pour la Société demanderesse, ainsi que l'attestent les documents de la cause;

« Que, d'après ces mêmes documents, le préjudice sera suffisamment réparé par l'allocation d'une somme de 500 fr. à titre de dommages-intérêts, sans qu'il y ait lieu d'ordonner les autres mesures requises par le demandeur.

« Par ces motifs,

« Reçoit Alcan-Lévy et Rénier opposants au jugement de défaut susdaté;

« Dit n'y avoir lieu de statuer sur l'exception d'incompétence par eux proposée;

« Déclare Lejeune mal fondé en sa demande contre Alcan-Lévy, l'en déboute et le condamne, ès qualités, aux dépens envers ce dernier;

« Condamne Rénier à payer à Lejeune, ès qualités, la somme de 500 francs à titre de dommages-intérêts;

« Déboute Lejeune du surplus de ses conclusions, notamment en ce qui concerne la saisie de la brochure, l'insertion et l'affichage du présent jugement;

« Condamne Rénier aux dépens faits contre lui par Lejeune. »

(Compte rendu du *Droit*).

Le 20 juillet ont commencé, devant la première chambre du Tribunal civil de la Seine, les débats d'un procès en contrefaçon littéraire appelé à un certain retentissement.

Il s'agit, en effet, du procès en contrefaçon intenté à M. Victorien Sardou par M. Mario Uchard au sujet de la pièce d'*Odette*, représentée en 1881 au théâtre du Vaudeville.

Cette comédie eut un succès considérable et M. Mario Uchard prétend que le sujet, l'ensemble, les situations principales, l'idée même, ainsi que certains détails, auraient été empruntés par M. Sardou à sa pièce la *Fiammina* représentée, en 1857, avec non moins de succès, au Théâtre-Français.

Tel est l'objet du procès et, pour mieux le préciser, voici en quels termes M. Mario Uchard s'exprime dans sa demande :

« L'ensemble des deux pièces, dit-il, est identique : Un mari est séparé de sa femme; il a élevé son enfant (une fille dans *Odette*, un fils dans la *Fiammina*) en lui disant que sa mère est morte. Quinze ans se passent depuis la séparation, lorsque les époux se rencontrent au moment où le père espère un mariage de son enfant avec le fils (la fille) de son ami. Seulement ce dernier apprend la conduite de la mère, son existence actuelle et met, comme condition au mariage, la disparition de la mère qui devra rester à l'étranger sans porter le nom de son mari. Refus de la mère qui exige une entrevue avec sa fille (son fils). Puis, vaincue par la présence de son enfant, ressentant tout à coup un élan de l'amour maternel, elle se dévoue et disparaît pour toujours. »

M. Mario Uchard prétend donc, comme on le voit, que M. Sardou aurait contrefait son œuvre en prenant le plan général et le développement de la situation principale, quelles que soient les situations accessoires imaginées par ce dernier. En conséquence, il lui réclame des dommages-intérêts à fixer par état.

M. Victorien Sardou répond que les deux pièces sont différentes et qu'il ne peut être question ni de plagiat ni de contrefaçon.

A la façon dont ce procès est engagé, on voit que c'est la question de la propriété littéraire qui est posée devant le Tribunal dans les termes les plus nets et les plus précis, et il s'agit de savoir si, comme l'a dit si spirituellement un jour M. J. Weiss, « la propriété littéraire n'est pas une propriété! »

Me Pouillet a plaidé pour M. Mario Uchard.

Le Tribunal a remis à huitaine pour la continuation de sa plaidoirie.

C'est Me Cléry qui doit plaider pour M. Victorien Sardou.

(Tribunal civil de la Seine, 1re chambre. — Présidence de M. Aubépin. — Audience du 20 juillet.)

(*Gazette des Tribunaux.*)

Le droit de réponse. — La loi sur la presse.

Le droit de réponse est-il aussi absolu que semblent l'indiquer les termes de la loi? Suffit-il d'être désigné dans un journal pour faire insérer une réponse? Non, d'après le jugement que vient de rendre la 10e chambre du tribunal correctionnel de Paris.

M. Nicoullaud avait été nommé dans le compte rendu de la séance du conseil municipal du 16 mars, inséré dans le journal le *Bulletin municipal officiel de la ville de Paris;* il a envoyé à M. Imbert, gérant, une lettre dont il demandait l'insertion; cette insertion ayant été refusée, il s'est adressé au tribunal qui a également repoussé sa demande.

Nous reproduisons les motifs de ce jugement, qui nous semble inaugurer une jurisprudence nouvelle plus rationnelle que l'ancienne :

« Attendu que l'intérêt est la mesure de toute action et qu'il résulte de la lecture de l'article publié dans le numéro du 17 mars 1883 du *Bulletin municipal officiel de la ville de Paris*, sous le titre de « Compte rendu de la séance du 16 mars du conseil « municipal », lequel motive la réponse dont Nicoullaud demande l'insertion, que si celui-ci est nommé dans cet article, ce n'est qu'à raison d'un incident insignifiant, à savoir que, menacé d'être frappé dans

la réunion de la salle Pétrelle, il aurait été défendu par un conseiller municipal présent à cette réunion;

« Qu'à la vérité, il est question dans ce compte rendu d'un vol de caisse que chacun des partis politiques dont certains membres ont assisté à la réunion impute d'une façon générale à ses adversaires politiques; mais que, sur ce point et à ce sujet, le nom de Nicoullaud n'a été nullement prononcé;

« Que Nicoullaud n'avait donc aucun intérêt à exiger l'insertion d'une réponse relative à deux faits dont l'un est sans importance, l'autre lui est étranger; d'où il suit qu'Imbert a été fondé dans son refus. »

Cette manière de juger serait peut-être un frein à l'abus du droit de réponse.

Les mémoires de Viel Castel.

A la fin de décembre 1882, on a mené grand bruit d'une saisie qui avait été faite sur les mémoires de M. de Viel Castel.

Ces mémoires avaient été publiés à Berne, chez Hallet, par Mme d'Evremond de Bérard. Introduit en France, l'ouvrage avait été saisi, l'on ne sait trop comment, par voie judiciaire ou administrative, à la requête de M. Hébert, curateur de la succession Viel Castel.

Mme Bérard a assigné M. Hébert devant le tribunal civil. Elle demande la nullité de la saisie et 10,000 fr. de dommages-intérêts.

Me Le Senne s'est présenté hier pour la demanderesse. Il a déclaré qu'avant de plaider la cause au fond, il entendait obtenir du défendeur communication de l'ordonnance ou de l'arrêté qui avait précédé la saisie.

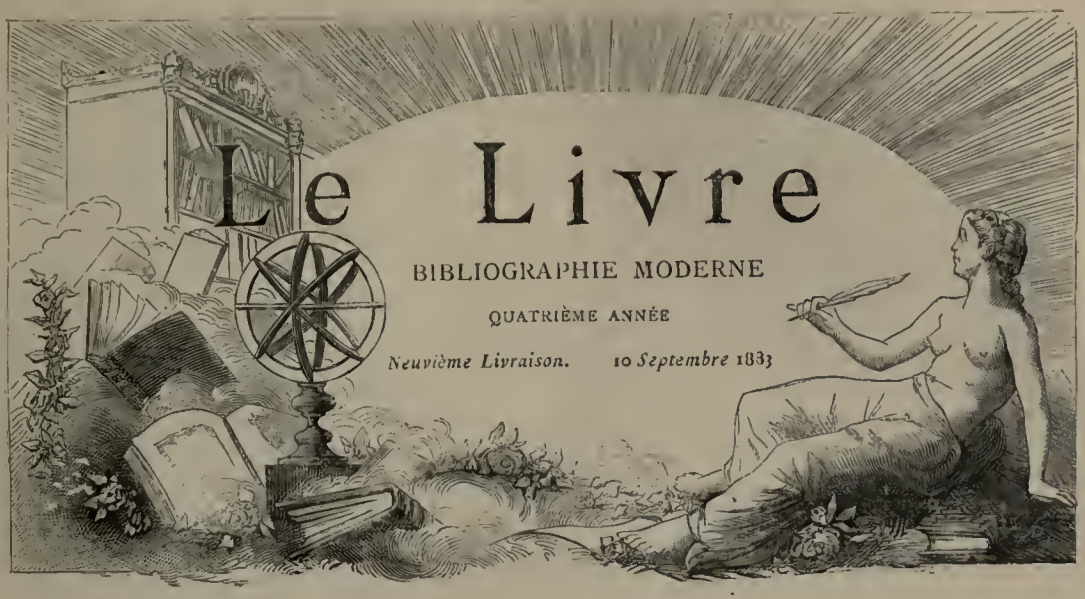
Le tribunal a ordonné que cette communication fût faite et a remis à huitaine pour les plaidoiries.

La chambre des appels de police correctionnelle a infirmé le jugement par lequel la dixième chambre du tribunal s'était déclarée incompétente pour connaître de la plainte en diffamation portée par M. Rodriguez Rubi, consul d'Espagne à Paris, contre l'auteur, l'éditeur et le distributeur de la brochure intitulée *les Ducs de la Torre et le mariage de leur fils.*

On sait que la dixième chambre avait assimilé les consuls étrangers aux fonctionnaires publics français et en avait conclu que les diffamations commises à leur égard, à l'occasion de l'exercice de leurs fonctions, relevaient de la cour d'assises.

La cour n'a pas admis cette doctrine, « considérant que, si c'est une des conditions de notre liberté civile que des dépositaires du pouvoir ne puissent se plaindre d'être diffamés à raison de leur gestion sans venir soumettre leurs actes au jugement de l'opinion publique exprimé par le verdict du jury, cette règle, fondée sur des raisons d'ordre purement politique, n'est point susceptible d'être étendue aux consuls étrangers, lesquels ne sont pourvus d'aucune autorité en France, si ce n'est vis-à-vis de leurs nationaux. »

Évoquant ensuite la cause, elle a remis à quinzaine pour les débats au fond.



CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

BELGIQUE

Bruxelles, 2 septembre 1883.

« Depuis quelque temps, celui que notre jeune école revendiquait pour un de ses chefs, — retiré de la lutte, lui, — semblait déjà ne plus nous appartenir; ce solitaire s'était peu à peu concentré en lui-même, vivant dans une misanthropie douce, et son âme, sa grande âme, de jour en jour se détachait de son pauvre corps brûlé par la maladie.

« Aujourd'hui il est mort. Son esprit s'est envolé vers les sphères supraterrestres auxquelles, dans sa sérénité de croyant, il aspirait avec tant d'ardeur. Il s'est élevé dans les hauteurs, dans le mystérieux « au delà », laissant derrière lui son œuvre méditative qui plane comme un grand oiseau mélancolique.

« Laissez filer le ver à soie, écrivait-il. Ne courez pas autour du nid. Ne touchez pas à l'œuf de la couveuse. Ne criez pas quand l'oiseau est sur la branche. Ne rompez pas le fil qui tient la chrysalide au rebord du mur. Ne marchez pas sur la glace alors qu'elle est fragile. Ne sifflez pas quand les grues émigrantes cherchent une contrée hospitalière. Ne gravez pas votre nom dans la tendre écorce de l'arbre alors que la sève printanière se porte à sa cime. Ne sautez pas sur la barque qui porte son fardeau. Laissez la neige couvrir la mousse qui doit reverdir. Vivez en paix avec le respect du travail d'autrui, et recueilli en votre œuvre. »

Ainsi débutait, à la manière d'un chant funèbre, la notice que, dans son numéro du 20 mai, au lendemain même de la disparation d'Octave Pirmez, la *Revue Moderne* consacrait à ce grand mort. Si j'en ai transcrit les premières lignes, c'est pour montrer les liens profonds qui unissaient celui qu'on appelait le solitaire d'Acoz en Belgique au groupe en qui s'est révélé si inopinément le don des initiatives littéraires.

En les écrivant, Max Waller était encore sous le coup de la solennelle émotion des funérailles promenées là-bas sous les grands chênes de la retraite où le poète, depuis bientôt quinze ans, avait concentré sa vie. Mêlé au douloureux cortège, parmi les fronts hâlés des villageois accourus des alentours dans un élan de pieuse reconnaissance pour la souveraine bonté et l'inépuisable charité de leur châtelain, il avait suivi, entre les haies fleuries d'aubépine, l'âme méditative qui s'en retournait au giron de la nature.

Tous les deux retenus, lui par l'absorbant souci des affaires auxquelles il a voué sa vie, moi par les obsessions d'un cruel anniversaire, nous l'avions chargé, Edmond Picard et moi, de nous représenter dans cette grande maison vide, naguère animée par l'incessante veille d'un des plus

pensifs esprits de ce temps et où seule, chargée d'ans, une mère demeurait pour pleurer, en une muette attitude irrésignée, le brusque évanouissement de l'existence commune. Mais si cette partie de nous-mêmes qu'enchaînaient, loin de notre ami expiré, les nécessités tristes de la vie, n'avait pu rompre ses entraves, nos cœurs, du moins, accompagnèrent, sur cette route de gloire et de deuil, le roulement du char emportant à la tombe, du pas de ses quatre chevaux parés de flottantes draperies azurées par je ne sais quel consolant adoucissement aux familières couleurs de la mort, le grand rêve brisé du hautain et doux visionnaire.

Lié à lui d'une vieille amitié qui remonte au temps de mes débuts, il m'appartenait de consigner, dans ces notes écrites sous l'impression de nos naissantes agitations littéraires, l'espèce de consternation qui a suivi le brusque écoulement de cette vie de travail et de contemplation. Toute vouée au silence qu'elle fût, on la sentait, à travers les conditions si différentes de son évolution spirituelle, mêlée aux querelles bruyantes qui préparaient l'avènement au sein de notre jeune école. Ainsi que d'un observatoire placé dans les régions supérieures, en ces altitudes de la pensée où se complaisait le vol de son esprit, toujours éveillé au fond des songeurs comme lui, il regardait du haut de sa sérénité, en apparence inaccessible aux fièvres humaines, les alternatives du combat que livraient contre les vieilles routines de généreuses intelligences éprises d'indépendance et de clarté. Les lettres qu'il leur écrivait, toutes chaudes d'encourageante sympathie, dans cette noble écriture mesurée qui avait le nombre et la magie des vers, le montrent attentif aux initiatives naissantes, avec une prédilection marquée pour les audaces révolutionnaires.

On l'a dit timide, mais sa timidité n'était peut-être qu'une pudeur dont il s'enveloppait lui-même, quitte à s'en affranchir quand sa personne n'était plus en jeu. Non seulement sa correspondance, mais ses livres d'un si ferme jugement et d'une pensée si mûre battent constamment en brèche les conventions, comme des glus malsaines accrochées au tronc de l'art et de la société. Son sens admirable de l'éternel-vrai lui faisait pressentir les solutions, partout où le sphynx humanité propose ses problèmes; et retenu seulement, dans le domaine de la philosophie religieuse, par d'anciennes et profondes racines, à un spiritualisme contre lequel se butait son indépendance native, il obéissait, dans toutes ses autres recherches, à l'instinct d'un penseur épris de mouvement et de progrès.

Je me souviens d'une de ses plus belles pages où, méditant sur les conditions de l'art, il les ramène à un réalisme intuitif et attendri, lui qu'un parti, acharné à se choisir des alliances jusque dans les consciences les plus antipathiques à son parti pris d'obscurantisme, représentait comme uniquement imbu de psychologie mystique.

La vérité, c'est que Octave Pirmez, génie aristocratique et fin, avait, à l'égard des théories utilitaires dans lesquelles certains esprits à courte vue mettent le salut universel, une dédaigneuse pitié : il n'admettait pas la vertu des panacées universelles, ayant par-dessus tout le respect de l'individualisme et estimant que chaque homme doit être sauvé par des moyens différents, tirés du mal même qui le consume. Ainsi, il marchait par les sentiers de la pensée, solitaire dans sa conception des destinées de l'humanité comme il l'était dans le train et les habitudes de sa vie.

Nulle existence, d'ailleurs, ne fut plus pleine que la sienne : il n'avait pas assez des heures de la journée pour adorer la nature à travers ses manifestations toujours changeantes, et ses nuits s'employaient souvent à noter les impressions recueillies pendant ses courses dans les bois, au maternel contact de cette terre d'où lui venait sa philosophie. Ame élégiaque et douce, il était surtout sensible aux tristesses voilées des choses; la splendeur joyeuse des apogées le touchait moins que la pâleur mourante des déclins; et de l'éternité des métamorphoses, alternant la mort et la vie dans une constante succession de composition et de décomposition, sortait pour lui comme l'évidence sensible de la vanité des jours.

L'état véritable de son esprit était une sorte de mélancolie souriante, qui, pour le sensitif s'écoutant vivre à travers l'émotion émanée du monde extérieur, avait ses voluptés. Vous verrez partout s'élever dans ses livres, véritables poèmes d'un accord si parfait de forme et de sentiment qu'ils détonnent parmi les turbulences des œuvres littéraires contemporaines, les tendresses extasiées pour l'éphémère vie des insectes et des plantes; et, comme le poète en lui se doublait d'un philosophe, il rapportait les sensations que ces contemplations faisaient naître dans son cerveau à des pensées plus hautes, soit qu'il cherchât à débrouiller en lui-même les manifestations de sa vie intime, soit qu'il s'appliquât à déchiffrer l'énigme humaine chez les autres.

Je n'ai parlé encore que des inclinations de ce rare et pénétrant esprit : il me faudrait dire aussi la clarté et la musique, qui étaient ses moyens d'expression pour se manifester au dehors. Sa langue, mélange exquis de naturel et d'art, s'assouplissait en flexibilités charmantes, comme les vrilles d'un convolvulus, pour embrasser et contenir l'idée. Elle avait tout l'éclat et l'abondance

des images, les floraisons du style, la solidité de la pierre et des métaux. Langue de pur lettré, mettant sa gloire à ciseler dans l'or l'inépuisable caprice de la phrase. Sainte-Beuve en faisait grand cas, la tenant même pour une des plus parfaites que son temps eût connues. Octave Pirmez avait fait paraître alors déjà ses *Heures de philosophie* et ses *Jours de solitude*, publiés d'abord en Belgique et qui plus récemment ont été réimprimés à Paris par Plon et la Librairie des Bibliophiles. Deux autres livres devaient suivre : *Nemo* et *les Feuillées*. Je ne crois pas que le grand critique les ait connus; ils eussent ajouté encore à l'estime qu'il avait conçue pour le penseur et l'écrivain. Ces quatre livres, à part des fragments que ce difficile et ce délicat a jugés sans doute indignes de demeurer après lui, composent tout l'œuvre de Pirmez : ils suffisent à assurer à son nom cette part de vie dans le temps qui est le lot des âmes loyales, comme les louves demeurées vierges.

Si décevante est la vie que, malgré le vif désir que nous avions l'un et l'autre de nous joindre, toujours quelque empêchement s'est mis entre nous. Je ne le connaissais donc pas plus qu'il ne me connaissait; mais si mes livres m'ont révélé à lui aussi bien que les siens l'ont rendu familier à moi, certes j'ai dû vivre dans sa pensée d'une vie nette et tangible. Fidèle à la pente de son humeur, qui toujours le ramenait à cette silencieuse demeure d'Acoz, uniquement animée du mouvement et du vol des idées, avec son grand parc enseveli sous les mousses et ses bois dont les frondaisons avaient fini par former des enchevêtrements de forêts vierges, ses bois ombreux dont la mystérieuse obscurité protégeait jalousement les sensibilités de cet esprit qu'un rien attendrissait, il délaissait le monde où n'y apparaissait que tout juste assez pour laisser croire à ses amis qu'il n'avait point encore perdu sa forme matérielle. Hélas! il me faudra m'en tenir au portrait que je me suis fait de lui par la lecture de ce *Nemo* où, abdiquant sa vie personnelle, il essayait de revivre du souffle et des pulsations vitales d'un frère qu'il chérissait par-dessus tout, par la méditation de ses *Jours de solitude*, empreints d'une grâce mélancolique qui n'était ni la plainte élégiaque de Lamartine ni la sombre rancune de Chateaubriand, mais participait de leur hautaine gentilhommerie à tous deux, enfin par la connaissance et la pratique réitérée de ses *Heures de philosophie*, d'une philosophie qui vole avec l'oiseau, soupire avec les vents, siffle avec les merles du bois, se confond et s'avive à la circulation de la vie universelle.

La mort m'a ravi le plaisir que j'aurais eu à le voir apparaître lui-même derrière son œuvre : il s'est dissous dans les premières haleines du printemps, comme si la nature, reconnaissante de la ferveur amoureuse de son poète, avait voulu accorder sa disparition avec l'avènement des nids pour envelopper ses derniers moments de musique et de caresses; il s'est endormi à l'heure du grand réveil, dans un frémissement d'ailes qui dut porter son âme expirée au séjour de toute clarté.

J'ai payé mon tribut à cette mémoire chère; je suis plus libre à présent pour rentrer dans le courant de nos études habituelles. Aussi bien n'aurai-je point à vous signaler d'événement littéraire dans le sens rigoureux du mot : il est bon que l'attention publique se recueille après certaines surprises, et certes la floraison imprévue, — imprévue pour ceux qui, comme nous, n'ont pas suivi le profond travail de la germination, — l'imprévue et éclatante floraison des talents auxquels j'ai consacré mon dernier courrier a secoué violemment la légendaire torpeur des esprits belges.

Pensez donc! Presque au même moment où Georges Eckboud, le rude marteleur de types, le peintre agreste et franc des bords du *Polder* anversois, le subtil transcripteur des plus fuyantes particularités du milieu flamand, donnait cette note neuve, *Kees Doonk*, Émile Giraud, tempérament littéraire d'infinies ressources et de prestigieuses adresses, en qui le poète, le sensitif, le maladif amoureux de la chimère se compliquent d'un Ruggieri étincelant, prodiguait les pyrotechnies du style dans son *Scribe;* Émile Verhæren, nature débordée à la Jordaens, carrait dans les *Flamandes* son large appétit de la chair, avec de maîtresses truculences de peintre gras, affolé de tons et de couleurs.

C'était trop pour le maigre estomac du public, habitué aux molles gélatines et aux gluantes gibelottes que, de temps immémoriaux, lui servaient les cuisiniers chargés de lui délayer sa pâture intellectuelle. Une dose en plus, et il eût défailli. C'est pourquoi j'estime que Max Waller, l'espiègle et charmant esprit, a fait chose profitable et pour les autres et pour lui, en ne surchargeant pas le festin d'un plat qui, si délicate qu'en fût la sauce, eût infailliblement amené l'indigestion. Il a préféré retarder l'apparition de sa *Vie Bête* et il a bien fait, puisque cette *Vie Bête* se détache à présent sur le vide de la table dégarnie, et que le débile viscère, un instant mis à mal par un menu trop copieux, a pris des forces pour s'assimiler de savoureuses et nouvelles nourritures.

Comparé aux viandes juteuses de Georges Eckhouet, aux reliefs pimentés d'Albert Giraud, aux rouges ragoûts d'Émile Verhæren, le morceau rentre dans la catégorie des blanc-manger. Il se

compose de fines quenelles sentimentales, épicées d'un grain de poivre romanesque et liées de fine fleur de farine betterave : c'est, après les entrées d'emporte-gueule, un plat apaisant, qui n'irrite point le palais et au contraire fait couler, sur les papilles enflammées par les poivres, des douceurs de crème fondante et parfumée.

On me dira que je suis mal placé pour juger avec sang-froid le début dans le livre d'un écrivain envers lequel j'ai assumé les responsabilités de préfacier; ce n'est pas mon sentiment. Rien n'équilibre la conscience comme la nécessité de lire un ouvrage assez à fond pour en connaître le principal et l'accessoire : ce qui est la condition première de tout écrivain qui se charge de présenter un auteur au public. Puis encore, on ne dit jamais, dans une préface, tout le bien ou tout le mal qu'on pense du livre pour lequel on la fait, si bien qu'il reste toujours quelque chose à en dire.

Pour moi, j'ai été surtout sensible à l'odeur de verte jeunesse qui s'exhale des pages de cette *Vie Bête,* qui n'est, en somme, qu'un coin de la jeunesse de l'écrivain, un souvenir emprunté au passé et tout parfumé de cette mourante senteur des choses déjà lointaines. Ce n'est pas même une histoire, mais un sentiment finement analysé, dans sa gracilité ténue et fuyante, un battement de cœur fixé sur le papier avec des mots frémissants et doux, ou, pour mieux dire encore, le candide poème des premières affres amoureuses. Eh? oui, candide! Car le charme essentiel de ce début si vraiment jeune est là tout entier : il a la fraîcheur des sensations juvéniles; il reflète, à travers la douce mélancolie, des larmes, de ces larmes montées du trop plein de la vie intérieure, le coup de soleil des amours printanières; il retrouve même jusqu'à l'exagération de ces passions qu'on croyait éternelles et qui ne laissent pas plus de traces dans le cœur que le vent d'été expirant de proche en proche dans les blés.

Ne croyez pas pourtant à un délayage de sentimentalité niaise ni à un flux de tendresses lacrymales : la marque du temps s'est partout opposée à ce livre qui aime et qui rit, qui souffre et qui raille, et dont les pâles violettes, sèches comme les vieux souvenirs saupoudrés de poivre et de vétiver, s'entremêlent çà et là d'une rouge fleur d'ironie. Ce n'est donc pas le « livre du brave jeune homme », dont on s'est tant moqué, encore qu'il mérite mieux que notre morgue dédaigneuse; ce n'est pas le bouquin duquel accouche fatalement tout collégien amoureux de sa cousine, pour peu qu'il rêve la gloire de Musset ou de Hugo; c'est l'œuvre même d'un écrivain déjà sûr de lui-même sous ses apparentes inexpériences, et j'ajoute la manifestation d'un joli tempérament, élégant, distingué, finement maniéré et prédestiné sans aucun doute à réussir dans la note mondaine.

Max Waller est, du reste, une des personnalités — oserai-je dire les plus sympathiques, dans un temps où il semble que ce mot, accolé au nom d'un écrivain, soit synonyme de l'estime honnête et moyenne qui convient aux natures sans angles, mucilagineuses et rondes, aux boules de suif littéraires? — Mettons qu'elle soit simplement cordiale, j'ajoute des plus cordiales de notre jeune littérature belge, ce qui est tourner la difficulté par un terme dont le sens implique, comme l'autre, l'idée d'un réel attrait émané de l'écrivain, mais écarte la présomption d'anémie intellectuelle. Cette personnalité du jeune directeur de la *Revue Moderne* et de la *Jeune Belgique* est plus qu'aucune autre, dans le combat qui se livre actuellement ici entre les aspirations juvéniles et le vieil idéal de ceux qu'on a assez irrévérencieusement qualifiés de blessés de septembre de la littérature, active, vivante, batailleuse, rapière au vent et toquet sur l'oreille! C'est lui qui, depuis près de deux ans, donne le ton aux meutes altérées de sang académique, et qui, soufflant dans sa corne, mène le hourvari contre la littérature officielle. Un esprit prompt à la riposte, une verve à l'emporte-pièce, de la décision dans l'attaque, une ironie par moments cruellement caustique lui ont fait une physionomie de polémiste redouté. Ses débuts remontent au temps du collège, alors que, simultanément avec Émile Verhæren, Albert Giraud, Émile Van Keyenberg et, si je ne me trompe, Georges Rodenbach, ils tetaient à bouche revêche le lait frelaté de la mamelle universitaire dans le giron de l'*Alma mater,* la pauvre nourrice qui ne se doutait pas des jeunes loups qu'elle abreuvait bien inutilement de sa pure doctrine. En ce temps déjà, un souffle de rébellion horripilait chez ces sycophantes leur poil, qui plus tard devait se hérisser si furieusement contre tout ce qui sent le pédant et l'école. On tiraillait à quatre ou cinq après les moineaux en noire soutane, s'égosillant dans le branchage académique, et gaillardement, à défaut de plomb qui n'était point encore fondu, on leur fusait au derrière des grêlées de pois. Chose troublante que la révolution littéraire prît justement dans la grande matrice catholique ses meilleurs soldats! Chacun, depuis, a fait son chemin, et un joli chemin, au clair soleil de l'idée, gardant sous la gravité des études l'allure indisciplinée du collégien, et aussi son goût d'une certaine fronde à coups de dents qui entament la chair, — lui surtout, le blond poète de la *Vie Bête* qui, inscrivant en tête de sa prime

élucubration le nom pourpre de Léon Cladel, se targuait de son poil fauve, comme un défi aux faux bruns, aux pommadés noirs et à tous ces pseudo-porte-crinières.

C. Lemonnier.

P.-S. — On sait, ou l'on ne sait pas, que l'Académie royale de Belgique a la libre disposition d'un certain nombre de prix, donnés soit sous forme de rentes par des amis de l'art, soit sous forme d'argent, par le gouvernement. Un prix quinquennal de 5,000 fr. est ainsi consacré au meilleur ouvrage publié en Belgique & par un auteur belge pendant la période.

Il y a cinq ans, personne n'avait été jugé digne du prix, et l'on attendit l'année 1883 pour faire un nouveau tour de scrutin. Cela se passait en février ou mars dernier. Un nom, un seul était indiqué. Pendant les cinq dernières années, Camille Lemonnier avait écrit *les Charniers*, *Un coin de village*, *Thérèse Monique*, *Un Mâle*, *le Mort*, *l'Histoire des Beaux-Arts en Belgique*, sans compter la description pittoresque de notre pays dans *le Tour du Monde* de Charton. Il avait relevé les lettres belges d'un coup de griffe puissant et évoqué dans une langue solide et étincelante la terre natale. Le prix *devait* lui revenir ; *personne* ne pouvait lui être opposé.

Le prix ne fut pas décerné.

C'est alors que, dans un mouvement d'indignation, les jeunes prirent l'initiative d'une protestation qui fut en même temps un témoignage de sympathie pour Camille Lemonnier. L'affaire fut lancée par *la Jeune Belgique* qui, dans un numéro à couverture écarlate, exposa les griefs et convoqua tous les artistes à un grand banquet de protestation qui eut lieu le 27 mai au Grand-Hôtel. Deux cents personnes, parmi lesquelles tous les jeunes artistes et tous les fervents du pays, répondirent à l'appel.

La place nous manque pour donner le texte des discours très révolutionnaires qui furent prononcés à cette fête. Le poète de *la Mer Élégante*, Georges Rodenbach, prit le premier la parole au nom de *la Jeune Belgique ;* après lui, Edmond Picard, notre premier avocat belge, parla au nom des contemporains de celui qu'on acclamait, rappelant les luttes et les déboires des premières époques de notre courte histoire où les lettres *n'existaient* pas en Belgique.

Enfin, après la réponse émue et solennelle de Camille Lemonnier, Émile Verhæren, le robuste poète des *Flamandes*, lut une pièce de vers dans la manière de Courbet, haute en couleur et en réalité.

Comme on l'a dit plusieurs fois à la fête même, ce banquet a une plus haute signification qu'on ne le croirait. Il est un point de départ. Du 27 mai 1883 date pour la Belgique l'affirmation d'une littérature jeune et bien bâtie pour l'avenir.

M. W.

ITALIE

Milan, 31 août 1883.

S'il me fallait analyser dans son ensemble le mouvement littéraire de ces derniers mois, ce compte rendu occuperait un espace qui dépasserait de beaucoup les limites assignées à cette correspondance ; je me bornerai donc à parler très succinctement des romans et des livres de vers les plus importants.

Les catalogues des principaux éditeurs me serviront de guide. Éditions de MM. Frèves frères, Milan Barrili (Anton Giulio) *l'Anello di Salomone* (la Bague du roi Salomon). — R. Bonfadini : *Milano nei suoi momenti storici* (Milan dans ses moments historiques). — Antonio Caccianiga : *Il Convento* (le Couvent). — Enrico Castelnuovo : *Dal primo piano alla soffitta* (Du premier au grenier). — Cordelia : *Casa altrui* (Maison d'autrui). — Jarro : *L'assassinio del vicolo della Luna* (Un assassinat dans la rue de la Lune), et *Il Processo Bartelloni* (le procès Bartelloni). — Marcotti : *I dragoni di Savoia* (les dragons de Savoie). — Petruccelli della Gattina : *Memorie di Guida* (Mémoires de Juda). — E. De Amicis : *Gli Amici* (les Amis). — G. Rouetta : *Sott' acqua* (Dessous l'eau). — G. Verga : *Per le vie* (Dans les rues). — G. Boito : *Senso-Storielle vane* (Sens des contes vains). — Del Balzo : *Parigi ed i Parigini* (Paris et les Parisiens).

Rien qu'à lire cette liste, on peut croire que l'analyse des ouvrages qui la composent sera longue. Les noms des auteurs sont des mieux connus et plusieurs des ouvrages tout à fait remarquables. J'ai déjà parlé dans *le Livre* du premier volume des *Amis*, par De Amicis ; le deuxième, qui a paru depuis ma dernière correspondance, complète l'œuvre en lui donnant un cachet de supériorité morale et intellectuelle assez rare de nos jours. Les chapitres de la « médisance », des « amies », des « parents des amis », de l' « ami étranger », des amis ignorés « sont des études parfaites de la vie et de la société, et contiennent des pages pleines de puissance, de finesse, de verve étincelante.

Dans les rues, de G. Verga, contient douze nouvelles que l'on pourrait bien dire « écoutées » dans les rues, tellement elles rendent l'impression du réel, de cette vie si colorée et bruyante, fantasque, banale, tragique et futile,

qui se dépense sur tous les chemins et aboutit à notre âme. Je vous ai parlé souvent de cet écrivain d'élite, qui a toutes les qualités sérieuses et délicates de l'artiste, et que je n'hésite point à qualifier comme notre meilleur romancier et nouvelliste. *I Malavoglia* (roman), la *Vita dei Campi* (nouvelles), les *Novelle Rusticane* et ce dernier *Per le vie* sont des livres inoubliables; et, malgré quelques défauts, — légers défauts provenant toujours de quelque recherche trop hardie et profonde de la vérité, — ces livres tiennent une place très importante dans la littérature universelle de ces dernières années.

M. Camillo Boito (frère ainé de l'auteur du *Mefistofele*) est un architecte et un archéologue, qui de temps en temps se plaît à écrire des nouvelles auxquelles il applique l'épithète de « vaines ».

Ces nouvelles sont étranges, elles rappellent celles d'Edgar Poe. L'auteur possède un style imagé, une verve un peu lugubre, un esprit raffiné et mordant. Il sait qu'il faut être un peu artiste pour goûter du plaisir en lisant ses contes.

Cordelia, elle, écrit pour les jeunes filles, pour les esprits calmes, pour les cœurs candides : ce qui n'est pas facile du tout. Mais, à force de patience et d'étude, elle s'est fait une manière charmante, un style simple et clair, et un public bien autrement nombreux qu'elle ne l'aurait imaginé, quand elle s'est proposé d'écrire pour la jeunesse. Son nouveau livre présente des situations dramatiques et se fait remarquer par une allure gracieuse, rapide et simple.

Des illustrations dues à M. Vespaniano Bignami et à M. Matania, deux artistes renommés, donnent à ce volume un cachet d'élégance qui le rend d'autant plus agréable.

Venise est toujours la ville romanesque par excellence; rien de plus propice, pour servir de fond à une narration, que sa lagune, ses ruelles, ses vieux palais sur le canal. M. Castelnovo, qui est un Vénitien passionné pour les beautés de son pays, a le talent de les mettre en relief avec goût et avec finesse. Ses romans, comme ses nouvelles, sont avant tout des tableaux véridiques et très pittoresques de Venise et des Vénitiens. A ce titre, je recommande surtout la lecture du dernier, quoique l'action en soit un peu languissante.

Éditions de M. Casanova, Turin :

Matilde Serao : *Fantasia*, roman; et *Rosa Mystica*, un volume de nouvelles. — Ugotesci : *Robba vecchia e robba nuova* (du vieux et du nouveau). — Giuseppe Giacosa : *Il Filo* (scène philosophique et morale pour les marionnettes). — E. A. Berta : *Cadenze* (cadences, des poésies). — Luigi Gualdo : *Nostalgie* (des vers lyriques). — Emilio Pindica : *Ricordi di Tunisia* (Souvenirs de Tunis). — *Valdiana* (un roman). — M. Berta et M. Gualdo ne sont pas des faiseurs de vers comme il en est tant: ce sont deux vrais poètes, inspirés, nobles et sincères, et bien différents l'un de l'autre, quoique également modernes. M. Berta excelle par l'élégance de la forme, mais sa muse, qu'il invoque peut-être trop souvent, n'est pas une personnalité bien tranchée ni bien originale : elle se plaît beaucoup dans l'imitation, mais elle a le don assez rare de surpasser parfois les modèles qui l'inspirent. M. Gualdo est moins heureux dans la forme, mais son lyrisme a une empreinte personnelle qui ne ressemble à celle d'aucun autre écrivain.

En somme, deux beaux livres, de ceux que l'on aime toujours à relire; deux écrivains supérieurs, de ceux qui ne visent pas au succès immédiat, mais à la conquête d'un idéalisme élevé.

Fantasia, de Matilde Serao, a fait du bruit; tous les journaux en ont parlé, chose rare chez nous. Mais l'ouvrage méritait plus encore. Matilde Serao est un auteur d'une mâle énergie; son style a des élans qui vous transportent; son âme passionnée vibre dans tout ce qu'elle écrit.

Elle rappelle George Sand. Naturellement elle a certains défauts que ses adversaires lui reprochent avec acharnement : un ton excessif, un singulier penchant à surfaire ; mais ce ne sont là que les ombres de ses éclatantes lumières.

Avec *Fantasia*, son dernier ouvrage, elle a tenu tout ce que ses premiers ouvrages promettaient. Ce qu'il faut constater, c'est que ce roman est inspiré par une idée singulière, qui peut-être résulte d'une observation personnelle, et ce fait a complètement échappé aux critiques. Prouver que les femmes malades de névrose, qui ont la fantaisie surexcitée, la taille élancée et souple, une beauté maladive et doucereuse, sont des femmes méchantes, égoïstes, fausses, pétries de mensonge, tout à fait indignes de l'intérêt et de la compassion que les romanciers modernes attirent sur elles : tel est le but du livre.

On l'a si peu compris que quelqu'un a cru lui faire un grand éloge en disant qu'elle s'était enfin enrôlée sous le drapeau de M. Zola, tandis qu'elle faisait acte de révolte contre son école. Il faut pourtant dire que cela ne lui a pas complètement réussi. Opposée à Zola dans les idées et dans les convictions, elle ne peut néanmoins se soustraire à l'influence de sa forme littéraire.

Éditions de M. Sommaruga, Roma.

R. Boughi : *Horæ Subsecivæ*. — De Rengis : *Conversazioni artistiche* (sur l'art). — G. D'Annunzio : *Versi d'intermezzo* (vers). — C. Dossi : *la Colonia felice* (la Colonie heureuse). — *Ritratti umani* (Portraits humains). — L. Stecchetti : *Brandelli* (Lambeaux). — Nencioni : *Medaglioni* (Portraits en médaillons). — Faldella : *Roma borghese* (Rome bourgeoise). — Giosue Carducci : *Ça ira*. — *Confessioni e Battaglie* (Confessions et combats), etc., etc.

M. Sommaruga a su conquérir en peu d'années, et très jeune encore, une place fort importante. Il est sans contredit le premier éditeur de la capitale; sa maison est des plus renommées en Italie. Il est l'éditeur de Giosue Carducci et le directeur d'une feuille littéraire très répandue : *la Cronaca Bizantina* (la chronique byzantine) à laquelle collaborent nos hommes de lettres les mieux connus.

Le temps et l'espace me manquent pour analyser les nombreux ouvrages dont j'ai transcrit les titres. Je dirai seulement que les portraits en médaillons de M. Nencioni sont de vrais bijoux, artistiquement ciselés; que M. Dossi, l'auteur de *la Colonie heureuse*, est un original de talent, de grand talent même, qui malheureusement écrit trop peu; que M. Faldella a mis beaucoup de verve et d'humour dans sa *Rome bourgeoise;* et enfin je citerai le dernier des douze sonnets qui composent le *Ça ira* (septembre 1792) :

Marciate, o della patria incliti figli,
Dei cannoni e dè canti a l'armonia;
Il giorno de la gloria oggi i vermigli
Vanni e la danza del valore apria.

Ingombra di paura e di scompigli
Al re di Prussia è del tornar la via :
Ricaccia gli emigrati a i vili esigli
La fame, il freddo e la dissenteria.

Livido su quel gran lago di Fango
Guizza il tramonto, i colli d'un modesto
Riso di sole attingono la gloria.

E da un gruppo d'oscuri esce Volfango
Gœthe dicendo : Al mondo, oggi da questo
Luogo incomincia la novella storia.

Avant de terminer cette correspondance, je dois encore faire mention d'un livre publié par l'éditeur Gherardo Gargano de Cesena, lequel fait beaucoup d'honneur à celui qui l'a écrit. C'est M. Raffaello Barbiera et le livre porte un beau titre : *Mondo sereno;* ce qui veut dire que l'auteur n'appartient à aucun cénacle politique ni littéraire, chose d'autant plus remarquable que M. Barbiera est un journaliste, et que la plupart des articles qui composent son *Mondo sereno* ont déjà paru dans la chronique bibliographique de l'*Illustrazione Italiana*.

Enfin, je m'en voudrais d'avoir oublié le *Don Juan* de M. G.-A. Cesareo, édité à Catania par N. Giamcotta. Jusqu'à présent, la première partie seulement a paru : *Gli Amori* (les Amours). Voilà une idée singulière : refaire *Don Juan!*

Eh bien! l'idée est moins étrange qu'elle ne semble : d'abord parce que Don Juan est un type qui se renouvelle de génération en génération, et que le Don Juan de nos jours ne doit ressembler que très peu au Don Juan du XVIII^e^ siècle; ensuite parce que certains vieux canevas se prêtent toujours à une nouvelle broderie, pourvu que le travail soit fait de main habile. Et M. Cesareo nous a prouvé par une forme éblouissante qu'il a la capacité de faire tout ce qui lui plaît.

L'action à laquelle il nous fait assister est « la lente transformation d'une âme pervertie qui, avec le seul secours de la science, parvient à se délivrer de son cynisme effréné ».

Le but est noble autant qu'il est élevé, la tentative est hardie appliquée à une personnalité moderne, et la façon dont l'auteur a developpé cette thèse lui donne droit à toutes nos sympathies.

BRUNO SPERANI.

PAYS-BAS

Leyde, 2 septembre 1883.

La tâche la plus difficile et la plus ingrate de tous les collaborateurs de l'étranger de cette Revue est sans doute celle du correspondant qui s'est chargé de fournir de temps à autre un résumé, afin de tenir vos lecteurs au courant des plus intéressantes publications littéraires de la Hollande. Ce n'est pas que la presse néerlandaise ne ournisse assez de nouveautés, en fait de belles-lettres et de science, qui soient dignes qu'on en porte la connaissance à l'étranger, mais

parce que la langue dans laquelle ces livres sont écrits, la langue hollandaise, ne les rend que rarement accessibles à ses lecteurs. Notre langue hollandaise, qui a fourni et fournit encore tant de beau, tant de positif et tant de scientifique (la prétention dans le Sénat belge du député de Crocq, professeur de médecine à Bruxelles, qu'en Hollande on n'avait jamais publié un seul ouvrage scientifique, n'aura été lue par aucun homme de science sans un haussement d'épaules de dédain et de pitié), l'étude de notre belle langue hollandaise n'a pas trouvé jusqu'ici tant d'amis à l'étranger qu'elle le mérite.

Donc votre correspondant n'atteindrait pas le but qu'il se propose en tâchant de fixer l'attention de vos lecteurs sur toutes les beautés que nous offrent à pleines mains les romans de van Lennep, Bosboom-Toussaint, Schimmel ou Wallis; sur les pensées sublimes dans les poèmes de Hasebruck, de Génestet, J. Perk ou Fivre della Neva; à quoi bon nommer à vos lecteurs les fameuses *Fantaisies littéraires* (*Litterarische fantasien*) de Col. Busker Huet, le spirituel et humoristique *Cameca obscura* de Beets, les superbes pages qu'on trouve dans les *Fièr jaren uit den tachtigjarigen oorlog* (*Dix années de la guerre de quatre-vingts ans*) par R. Fruin, les *Studien en Schetsen* (*Études et Esquisses*), par Bakhuyzen van der Bunk, ou l'introduction importante dont le Dr de Vries a enrichi la première partie de son *Woordenboek der Nederlandsche tael* (*Dictionnaire de la langue néerlandaise*) qui parut il y a quelques mois? Tout cela serait peine perdue; votre correspondant aurait rempli quelques pages de votre Revue et voilà tout.

C'est donc une bonne fortune pour votre correspondant si la presse hollandaise fournit quelque ouvrage qui mérite, tant par la langue dans laquelle il est écrit que par le sujet traité, d'être mentionné dans votre Revue. Or je m'estime heureux de pouvoir citer dans cette correspondance deux ouvrages parus il y a quelques semaines, et qui sans doute attireront toute l'attention de mes lecteurs français. L'un de ces ouvrages est intitulé *Alexandre Vinet, considéré comme apologiste et moraliste chrétien*, par F.-L. Frédéric Chavannes[1], ancien pasteur à Lausanne; l'autre porte le titre de *Spécimen d'un essai critique sur les œuvres de François Villon*, par W.-G.-C. Byvanck[2].

La Société qui a fait paraître le premier ouvrage est la Société pour la défense de la religion chrétienne, siégeant à la Haye et fondée en 1786. Le but de cette Société, exprimé déjà par son nom, s'explique plus clairement encore par les mots « contre ses adversaires contemporains », qui figurent dans le titre de plusieurs ouvrages qu'elle a publiés de 1787 à 1836 et qui avaient surtout rapport aux néologues en Allemagne. C'était contre eux que la Société de La Haye proposait des questions au concours et qu'elle fit paraître les œuvres couronnées ou même d'autres écrits de la même nature. De cette manière une longue série d'ouvrages fut publiée (celui sur Vinet est le seizième volume de la cinquième série), n'ayant pour but que le développement et la protection du christianisme, dans le sens des réformateurs des XVIe et XVIIe siècles.

Après une existence de cinquante ans, les mots susdits furent supprimés dans le titre des ouvrages. La Société s'y décida parce que les adversaires eux-mêmes étaient disparus, et aussi parce que les directeurs de la réunion commençaient à comprendre qu'on maintient bien mieux la religion par l'examen impartial de la vérité que par la défense d'idées anciennes ou la réfutation d'opinions contraires. Les ouvrages de la Société, après 1836, portent le témoignage de ce changement de point de vue. Depuis ce temps-là, ils s'efforçaient de propager la connaissance de la Bible et de plusieurs branches des sciences théologiques.

Mais revenons, après cette digression, à l'ouvrage de Chavannes. A la question donnée au concours par la Société il y eut cinq réponses, dont trois ne méritaient pas d'être couronnées; les deux autres cependant, l'une par F.-L. Frédéric Chavannes en français, l'autre en hollandais par le Dr J. Cramer, professeur à l'université de Groningue, furent considérées dignes de cette distinction, de sorte que les deux auteurs eurent à partager le prix d'honneur.

La direction prit cette résolution parce que aucun des deux auteurs n'avait entièrement satisfait à la nature de la question, et que par conséquent ils n'avaient pas de droit au prix entier. Mais chacun d'eux avait de sa propre manière donné un ouvrage si bon et quelquefois même si excellent, que tous deux méritaient d'être reconnus par la Société dans toute leur valeur et d'être portés sous les yeux des lecteurs. En outre, on s'aperçut que les deux écrits se complétaient en certain sens, et que par la revision des auteurs avant la publication, ils ne perdraient pas ce caractère. L'auteur hollandais était plus exact et plus parfait dans la caractéristique de Vinet comme moraliste et apologiste chrétien, mais faible dans l'appréciation de son originalité et dans la critique des remarques qui se faisaient contre son point

1. Leyde, E.-J. Brill.
2. Leyde, de Brenk et Smits.

de vue. L'auteur français, au contraire, pénétrait plus loin dans la théologie de Vinet et dans sa collaboration au *Réveil suisse;* mais il était loin d'approcher son rival dans la critique objective de sa morale et de son apologie, tandis que la critique leur parut être trop la question principale. C'est à ce jugement du jury d'une compétence non douteuse qu'on doit l'heureuse circonstance que la littérature sur Vinet s'est enrichie de deux ouvrages très intéressants dont on n'a qu'à regretter, surtout pour les Français qui font l'étude de la littérature de leur pays, que l'ouvrage du professeur Cramer ne soit pas de même écrit en langue française. Nous osons prétendre qu'une traduction serait une acquisition considérable pour l'histoire de la littérature française.

Ce qui donne surtout une grande valeur à l'ouvrage de Chavannes, c'est que l'auteur a connu personnellement Vinet et qu'il a été témoin des événements qu'il communique. Ce cas spécial était le motif principal pour que l'auteur, malgré son âge avancé et une santé chancelante, se mît en devoir de concourir au prix, et en même temps c'était cette particularité qui lui permit de faire mention de plusieurs détails curieux de la vie de Vinet, qu'on cherche en vain dans la foule de livres qui traitent de lui.

Parmi les nombreux écrits de Vinet, il en est qui, en conséquence, ont dû attirer plus particulièrement son attention, et ont fourni à la présente étude les matériaux les plus essentiels. Il ne sera pas hors de propos de les indiquer ici.

Ce sont d'abord deux volumes publiés par Vinet lui-même. Le premier porte le titre de *Discours sur quelques sujets religieux,* l'autre est intitulé *Nouveaux discours sur quelques sujets religieux.* Voici comment Vinet s'exprime au sujet de ces volumes dans l'avertissement qui est en tête de la 4ᵉ édition du premier et les a désignés lui-même comme document pour qui voudra faire une étude sur lui comme apologiste et moraliste chrétien. « La philosophie religieuse et l'apologétique ont fourni la matière de ce volume. Les *Nouveaux discours* ont eu pour objet principal de mettre en évidence les caractères distinctifs de la morale évangélique. »

M. Chavannes met sur la même ligne, comme ayant été publiés par Vinet lui-même : 1° le *Mémoire en faveur de la liberté des cultes,* et 2° l'*Essai sur la manifestation des convictions religieuses et sur la séparation de l'Église et de l'État.* En seconde ligne, en qualité de publications posthumes, il place les trois volumes : *Études évangéliques, Méditations évangéliques* et *Nouvelles études évangéliques.* Les éditeurs des œuvres de Vinet ont suivi dans ces publications successives les directions laissées par l'auteur. Il avait préparé ces volumes, et cette préparation était dans un état plus ou moins achevé lorsque la mort l'a introduit dans son repos. Nous avons ainsi la pensée de Vinet avec une authenticité plus ou moins complète. Si la plupart du temps cette authenticité est absolue, ailleurs elle se trouve altérée, aussi légèrement que possible toutefois. Mais ceci justifie la seconde place attribuée à ces matériaux.

En troisième lieu vient la *Théologie pastorale ou théorie du ministère évangélique.* C'est la restitution du cours donné par Vinet sur cette matière en sa qualité de professeur à l'Académie de Lausanne. Ce volume se compose de morceaux entièrement rédigés par lui, puis de notes de sa main, mais qui ont dû recevoir des développements fournis par les cahiers de ses auditeurs ; enfin le tout a dû être coordonné et complété au moyen de ces mêmes cahiers. C'est une épave ! Ce volume est du plus grand prix, surtout pour l'esprit qui le pénètre et qui l'inspire ; nous avons les plus grandes obligations aux soins pieux qui l'ont arraché du naufrage ; mais on comprend en même temps que celui qui fait une étude spéciale de Vinet doit user des plus grandes précautions dans l'emploi qu'il en fera. Voilà pourquoi M. Chavannes l'a placé dans son livre en dernier rang.

Ces mêmes observations s'appliquent au volume intitulé *Homilétique ou théorie de la prédication.* C'est aussi une restitution, opérée dans les mêmes conditions, de l'enseignement de Vinet.

Il va sans dire que M. Chavannes a eu sous les yeux tous les autres écrits de Vinet et qu'il y a recueilli tout ce qui pourrait être en rapport avec son étude, tout ce qui pourrait servir à l'éclaircir, à la compléter, ou à la vérifier. C'étaient des secours accessoires, mais qui avaient leur importance, et il ne les a pas négligés.

Et quoique les *Lettres d'Alexandre Vinet,* publiées par les soins de MM. Secrétan et Rambert, n'aient paru qu'à la fin de 1881, un an après la clôture du concours, il trouvait encore le temps de les mettre à profit pour la revision de son travail, et il a usé de cet avantage et a trouvé dans ce recueil de précieuses vérifications.

L'autre ouvrage, l'*Essai critique sur les œuvres de François Villon,* par le Dʳ W.-G.-C. Byvanck, parut d'abord comme appendice au programme du Gymnase de Leyde. Plus tard il parut séparément. Bien que, grâce aux soins du bibliophile Jacob, il ait paru en 1877 une nouvelle édition des œuvres de Villon et qu'en 1879 M. Moland en ait publié une autre, M. Byvanck croit pouvoir supposer que maintenant il faudrait encore une édi-

tion critique, traitée avec soin, parce que les œuvres de Villon jouissent d'une réputation toujours croissante. Les recherches remarquables de M. Vitu, mais surtout celles de M. Lognon, ont éclairci plusieurs points de la vie de Villon, inconnus jusqu'ici. Et tandis qu'ils nous donnaient une caractéristique complète de la compagnie dans laquelle il vivait, ils ont fait naître le désir de lever de plus en plus le voile qui cache encore une si grande partie de sa vie irrégulière.

Et de plus, encore de nos jours on voit comment grande est l'influence des œuvres de Villon sur ceux des poètes français contemporains. A diverses reprises on entend l'écho de ses ballades dans les poèmes de Th. de Banville, et avec quel plaisir les poètes le suivent dans sa manière absolument personnelle de considérer la vie sous divers rapports !

Encore c'est l'Angleterre qui nous fournit la preuve qu'on s'intéresse de plus en plus à Villon. Grâce à l'influence que l'école française moderne exerce incontestablement sur les poètes anglais contemporains, Rossetti, l'avant-coureur, et Swinburne, le chef des jeunes poètes anglais, ne traduirent pas seulement plusieurs de ses ballades, mais John Payne publia même une traduction des œuvres complètes de Villon.

Dans le livre mentionné, le Dr Byvanck donne un spécimen de la manière dont il veut publier une édition des œuvres de Villon, c'est-à-dire quand les critiques absolument compétents daigneront l'assurer que c'est lui qui a la vraie méthode et qu'elle répond à tout ce que le savant romaniste Gaston Paris exige d'une édition critique des œuvres de cet auteur. Dans la *Revue critique* de 1867, n° 16, dans une étude sur l'édition donnée par La Monnoie-Jannotet, il dit : « Villon est un nos grands poètes, et ses ouvrages méritent d'être traités avec toute la rigueur et tous les soins de la critique, à laquelle il offre un champ circonscrit, mais épineux », et nous croyons pouvoir supposer que Gaston Paris donnera son approbation à la manière d'après laquelle M. Byvanck publia « *le Petit Testament* ».

Après un prologue très étendu et donnant les preuves de beaucoup d'étude et de perspicacité suit le texte du *Petit Testament,* suivi d'après le ms. 1661 du fonds français de la Bibliothèque nationale à Paris, collationné avec le ms. 53 de la Bibliothèque royale à Stockholm, le ms. 20041 du fonds français de la Bibliothèque nationale à Paris et l'édition de 1489 ainsi qu'avec celle fournie par Clément Marot en 1533. Les variantes sont chaque fois communiquées et le tout se termine par le texte exact de deux ballades dont l'une avait été attribuée jusqu'ici à Alain Chartier et qu'on trouve aussi dans l'édition de ses ouvrages, et enfin par une table alphabétique des mots expliqués.

Le cabinet de tableaux si généralement connu de feu M. Jacob de Vos le jeune, contenant des dessins et des tableaux anciens et modernes, fut vendu il y a quelques semaines par MM. Frédéric Muller et Cie, C.-M. van Gogh et autres, à Amsterdam. La foule nombreuse qui assistait à cette vente prouvait clairement quel intérêt cette collection avait éveillé tant ici qu'à l'étranger. Et qu'on ne s'en étonne pas. Le catalogue, composé avec un soin incomparble, ne contenait pas moins de 59 dessins de Rembrandt et de son école. Par conséquent, on peut se figurer que les amateurs et les collectionneurs ont dû se livrer un combat formidable. La vente commençait par les tableaux et déjà le début montrait que les amateurs étaient décidés à se disputer de haute lutte les meilleures pièces. Les tableaux de Besschop et Bosboom furent vendus chacun 4,400 francs, Bles 3,600 francs, Jamin 2,450 et 2,000 francs, Troyon 17,000 francs, Leys 19,660 francs, Gallait 11,800, Decamps 11,800, Rosa Bonheur 6,600 francs, etc. Le « great attraction » toutefois, c'étaient les ventes du soir, quand furent disputés les dessins de nos maîtres du XVIIe siècle et le soir du 23 mai, avec lequel la vente de ces chefs-d'œuvre commençait, vivra encore longtemps dans la mémoire des amateurs. Les principaux collectionneurs de notre pays, Schoffer, Langerhuizen, de Grez, Wurfbain, la fondation de Feyler et la jeune Société Rembrandt y rencontraient MM. Clément, Siloy, le secrétaire de Rothschild, et Slaes de Paris, Thibaudeau, Seymour Haden et Haseltine de Londres, Suermondt et le Dr Sträter d'Aix-la-Chapelle, Lippmann et Meder de Berlin, Ruhland de Weimar et tant d'autres, tous venus à Amsterdam pour se disputer la possession de ces précieux numéros. L'acharnement du combat se justifie suffisamment par le fait que les dessins de Rembrandt atteignaient la somme de 94,000 francs et la vente entière 630,000 francs. Un dessin de Rembrandt (*le Boulevard*) valait 10,400, francs; un autre (*Vondel allant chez lui*), 8,600 francs; un troisième (*l'Enfant méchant*), 8,800 francs; un paysage 5,420 francs; un dessin de Cuyp fut payé 3,000 francs; un portrait par van Dyck 4,900 francs et ainsi de suite.

Je viens de nommer la Société Rembrandt, représentée pour la première fois à cette vente. Cette Société fut fondée il y a quelques mois à Amsterdam par quelques grands collectionneurs et a pour but de conserver à notre pays les tableaux et dessins des maîtres hollandais.

C'est à la vente de de Vos qu'elle se montra pour la première fois, au grand étonnement des étrangers qui n'avaient jamais entendu parler d'elle, et grâce au tact, au savoir et à l'adresse de son représentant, la Société réussit à s'emparer pour notre pays de plusieurs pièces de grande valeur.

D'abord j'étais d'avis de publier dans cette lettre un résumé de ce que la librairie française donne à admirer à l'Exposition coloniale d'Amsterdam. Dans ce but, j'ai visité déjà deux fois l'exposition, mais chaque fois j'ai dû renoncer à rencontrer un seul représentant des exposants, tant auprès des vitrines que dans tout le bâtiment. Chez quelques-uns je ne trouvais qu'un billet, contenant la communication que l'exposant était représenté par la librairie L. van Bahkenès et Cie au Heerengracht, à une distance d'une demi-lieue de l'Exposition ! Peut-être serai-je plus heureux pour ma prochaine correspondance.

Louis D. Petit.

SUISSE

Genève, le 10 août.

Ce que l'on a décoré du nom de populations lacustres a-t-il jamais existé? Voilà une question que j'ai souvent entendu poser et plus d'une fois résoudre d'une manière négative. Les travaux si importants des regrettés Keller de Zurich et Troyon de Lausanne, continués ensuite par des chercheurs tels que Morlot et Desor, n'ont pas réussi à convertir tous les sceptiques. Qu'il y ait eu au fond de nos vallées de très anciennes races, contemporaines de l'âge de pierre, de l'âge de bronze et de celui de fer, dont les destinées se perdent dans les brumes des âges préhistoriques, il fallait bien en convenir. Leurs traces étaient là, les preuves de leur existence abondaient; on pouvait suivre leur développement artistique et économique. Mais des lacustres? Des tribus peuplant non pas le bord mais la surface même de nos lacs, où elles restaient suspendues dans leurs branlantes palafittes? Allons donc! Pour renverser toutes les théories laborieusement édifiées par nos savants, on ne demandait qu'une de ces bonnes bises qui de temps à autre chaque année viennent labourer les eaux profondes de nos lacs et les soulever en vagues énormes avec lesquelles les plus vaillants bateaux à vapeur ont jusqu'ici refusé d'entrer en lutte.

Que ces ancêtres reculés dont les pieds ont foulé le sol où nous marchons aient possédé à l'intérieur de nos lacs des établissements de pêche où ils passaient une bonne partie de leurs journées, ou bien des magasins que leur éloignement du rivage rendait inaccessibles aux attaques des bêtes sauvages ou plus faciles à défendre contre les incursions des peuplades hostiles, fort bien ! Mais ils n'ont pas habité à la surface des eaux comme des espèces d'amphibies.

Voilà ce que l'on objecte aux partisans des lacustres entendus au sens strict du terme. Nous manquons, quant à nous, de la compétence nécessaire pour trancher un débat de cette nature. Aussi bien, il nous semble que ce n'est là qu'un point de détail. L'important serait bien plutôt de connaître ces anciens Helvétiens dont il y a une trentaine d'années on soupçonnait à peine l'existence et qui, à défaut de monuments écrits, nous ont laissé pour reconstituer leur histoire des armes, des ustensiles de ménage, des ornements et... leur squelette.

A ce point de vue on peut regarder comme un véritable événement l'apparition d'un livre qui n'est encore que la première partie d'un travail considérable. L'auteur de cet ouvrage est sans conteste la personne la mieux qualifiée pour aborder le sujet qui y est traité. M. Victor Gross pratique la médecine dans une petite ville du canton de Berne, assise sur les bords du gracieux lac de Bienne, ce même petit lac dont les flots enserrent la petite île de Saint-Pierre illustrée par un séjour de Jean-Jacques Rousseau. Depuis longtemps l'honorable docteur s'était épris de zèle pour les recherches relatives aux populations lacustres et, avant d'attirer l'attention par le livre qu'il vient de nous donner, on le connaissait en tant que propriétaire de la plus riche collection d'objets préhistoriques qui existât en Suisse. Il faut dire aussi que M. Gross a été à souhait servi par les circonstances. N'a-t-on pas imaginé, il y a une dizaine d'années, d'abaisser par un ensemble de travaux le niveau des lacs de Neuchâtel, de Morat et de Bienne, qui ne forment qu'une seule agglomération? C'est tout au plus si l'on a lieu de se féliciter, au point de vue de l'utilité pratique, du résultat obtenu. En tout cas, les amis sincères du pittoresque auraient plutôt sujet de le déplo-

rer. Mais pour un savant, à la recherche de tout ce qui pouvait trahir la présence des lacustres, quelle fortune ! Il n'y avait qu'à se baisser ; les fouilles remplaçaient les captures pratiquées si laborieusement au moyen d'une pince ou d'une drague et à travers toute la profondeur de l'eau. C'était une occasion unique.

M. Gross en a profité et sa collection s'est enrichie comme par enchantement de véritables trésors. L'ouvrage que nous annonçons ne lui a pas emprunté moins de 950 objets reproduits en 33 planches par les procédés de la phototypie ; sur des photographies supérieurement exécutées par l'auteur du livre lui-même. Ces illustrations feraient à elles seules l'intérêt du volume. Mais elles sont précédées d'une centaine de pages de texte qui renferment les aperçus les plus intéressants, même pour les profanes. M. Virchow, l'éminent professeur de Berlin, s'est chargé de présenter au public le fruit des recherches de M. Gross dans une préface où se trouvent ces lignes qui résument fort bien l'impression qui se dégage de l'ouvrage : « Rien, dit-il, rien, dans les particularités de la race lacustre, ne justifie à son égard l'hypothèse d'une humanité originairement imparfaite et secondaire. »

Dans le présent volume, il est question d'abord de l'âge de pierre étudié dans ses trois périodes, mais la partie de beaucoup la plus importante concerne l'âge de bronze. L'âge de fer fournira la matière d'un second volume. Mais je ne dois pas oublier, avant de passer à un autre sujet, de vous donner le titre du bel ouvrage de M. le docteur Gross. Le voici, et l'on conviendra qu'il n'est pas mal trouvé : *les Protohelvètes ou les premiers colons sur les bords des lacs de Bienne et de Neuchâtel* (Paris, Joseph Bær, in-4°, 1883).

C'est encore à un voyage dans des temps déjà bien reculés et toujours à un voyage en Suisse que nous invite le roman que j'ai maintenant à introduire auprès des souscripteurs du *Livre*. *Ekkehard* est l'œuvre bien connue d'un des plus grands écrivains de l'Allemagne contemporaine. Joseph-Victor de Scheffel, qui ne produit malheureusement plus rien depuis assez longtemps, s'est acquis une popularité des mieux justifiées par un grand poème en vers, *Der Trompeter von Säkkingen*, parvenu à sa 108e édition allemande, en même temps que l'histoire du moine Ekkehard, racontée avec une étonnante puissance d'évocation et de relief, le classait au premier rang parmi les prosateurs. On rencontre peu d'Allemands, surtout dans la jeunesse d'outre-Rhin, qui ne témoignent d'un véritable enthousiasme pour ce dernier ouvrage. Il est étrange, en vérité, que tandis que les romans de Freytag, d'Ebers et de tant d'autres obtenaient les honneurs d'une traduction dans notre langue, *Ekkehard* ait attendu jusqu'aujourd'hui la plume qui devait le mettre à la portée des lecteurs français. C'est, sauf erreur, un Lorrain, M. A. Vendel, qui s'est chargé de cette tâche, et le rapide examen que nous avons fait de son œuvre nous permet de croire que, pour cette fois, traduction ne sera pas synonyme de trahison. Et pourtant les difficultés à surmonter étaient d'autant plus réelles que Scheffel n'est pas un écrivain du gros monceau, et que sa pensée se présente en général sous une forme forte, vive, concentrée et d'autant plus difficile à transporter dans un autre moule.

L'épisode qui nous est ici raconté se passe au xe siècle. Nous rencontrons dans le célèbre couvent de Saint-Gall un jeune moine dont toute la dévotion n'a pas réussi à calmer les élans de l'amour. Une tentation se présente. Tout le livre n'est que le développement de cette passion à travers mille péripéties des plus dramatiques et au milieu de la société de l'époque, si différente de celle de notre temps. Nous n'avons pu nous empêcher en parcourant ces pages de penser à *Homo sum* de George Ebers qu'une traduction française, parue il y a trois ans environ, a dû rendre familier à plusieurs de vos lecteurs. Dans le roman de l'éminent professeur de Leipzig nous sommes en Égypte, nous nous mouvons aussi au milieu des austérités de la vie monacale ; Paul, comme Ekkehard, s'aperçoit un jour qu'en fuyant le monde il ne l'a pas pourtant vaincu dans son cœur. Ils étaient hommes, ces martyrs de l'ascétisme et du jeûne, et voilà pourquoi, malgré la distance qui nous sépare d'eux, nous qui sentons battre en nous le même cœur, s'éveiller les mêmes désirs et qui ressentons les mêmes besoins, nous sympathisons à leurs souffrances et assistons à leur chute sans avoir la force de leur jeter la pierre.

C'est la librairie B. Benda de Lausanne qui a édité *Ekkehard*, que l'on trouvera aussi chez Calmann Lévy, à Paris. Le volume forme un fort in-12 de 518 pages d'une agréable exécution typographique.

Nous signalerons un petit volume d'imagination que vient de lancer la librairie Sandoz (Genève et Neuchâtel). Nous ne prétendons pas accorder aux *Gouttes de pluie* (in-12, 266 pages) une portée que ne sauraient ambitionner ces pages tracées d'une plume facile, mais encore novice. C'est une succession de tableaux sur une scène qui change, elle aussi, et dans lesquels se meut une multitude de personnages si grands que

l'on a la plus grande peine à les reconnaître tous lorsqu'ils reparaissent. L'auteur aurait dû relire son travail en ayant présent à l'esprit le précepte de Boileau :

> Polissez-le sans cesse et le repolissez.
> Ajoutez quelquefois et souvent retranchez.

Il aurait dû, en tout cas, élaguer bien des détails qui rendent son livre trop touffu et donner au reste les développements sans lesquels les choses ne laissent aucune impression sur l'esprit. Si les gouttes de pluie monotones et douces pénètrent peu à peu le sol et rendent la vie à la plante altérée — pour nous servir d'une comparaison de la dédicace — toujours est-il que nous n'aimons pas à voir tomber la pluie trop longtemps. Un peu de soleil entre les ondées aurait tout au moins reposé le lecteur. Mais ne soyons pas trop sévère : il y a là des promesses et il ne faut jamais décourager les auteurs qui écrivent pour leur compte : la littérature de traduction devient une véritable plante parasite si envahissante que, si nous n'y prenons garde, on ne saura bientôt plus chez nous que répéter dans un français plus ou authentique ce que d'autres ont pensé en allemand ou en anglais.

Genève, par sa position centrale en Europe, était destinée à devenir de plus en plus la ville des congrès. Et en effet, ils se succèdent dans nos murs en grand nombre et se suivent sans se ressembler. L'année dernière, nous avons eu le congrès international d'hygiène dont le *Compte rendu* vient de paraître en deux forts volumes à la librairie Georg. Nous avons donné aussi l'hospitalité aux délégués des sociétés suisses de géographie. J'ai sous les yeux un fort intéressant résumé de leurs travaux. Bien que plusieurs des articles soient de nature à intéresser surtout les lecteurs de notre pays, il est cependant un certain nombre de communications qui offrent un caractère plus général. Signalons dans le nombre : le méridien initial et l'heure universelle, par M. H.-B. de Beaumont, président de l'Association, l'orthographe des noms géographiques par lè même et M. Combe; les races de la Suisse au point de vue historique et juridique, par M. le professeur Hornung. Mais dans l'ensemble des études qui composent le volume des *Travaux de l'Association des sociétés suisses de géographie* (Genève, Carey, 1883, in-8°, 206 pages), nous croyons devoir recommander particulièrement à l'attention une dizaine de pages d'un haut intérêt sur la grêle et ses relations avec les forêts, et la configuration du sol. M. Riniker, forestier, chef du canton d'Argovie, y montre, en se basant sur des faits nombreux et soigneusement observés, que le meilleur des paratonnerres pour protéger non pas des habitations seulement mais toute une région, ce sont les forêts, et notamment les forêts de sapins. Déboiser un pays, c'est ouvrir la porte aux orages et l'exposer aux assauts de la grêle dévastatrice, qui lui fera payer bien cher le profit apporté à quelques communes par la destruction de leurs arbres de haute futaie.

L. Wuarin.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

DES PUBLICATIONS NOUVELLES

PHILOSOPHIE

L'idée du beau dans la philosophie de saint Thomas d'Aquin, par P. Vallet, prêtre de Saint-Sulpice, professeur de philosophie au séminaire d'Issy. Un vol. in-12 ; Paris, A. Roger et F. Chernoviz ; 1883.

A la première page se trouve cette proposition : « L'idée du beau est à la fois objective et subjective », mais le subjectivisme n'est pas façon de considérer les phénomènes qui soit familière à l'auteur ; M. Vallet rappelle ce que Kant a dit de la beauté, *qu'elle n'est pas en soi*, et, professant le dualisme spiritualiste, il écrit tout naïvement, en manière d'objection : « Étranges paroles et bien faites pour troubler les croyances du sens commun. Vous et moi, et les autres aussi, nous croyons bonnement, fermement, que dans une belle rose, une symphonie suave, un éloquent discours, un acte de dévouement sublime, il y a quelque vertu secrète qui nous gagne et nous enlève, et que la rose, la symphonie, le discours et l'acte de dévouement garderaient toute leur beauté quand bien même nous ne serions point là pour en jouir. » D'autres phrases suivent qui ont cette valeur. M. Vallet invoque le sens commun ! Le grand, puissant et ingénieux philosophe qu'il fait ! Et de discuter de la substance. On peut s'y attendre, c'est pour lui pure folie ; pour lui, il y a des corps avec des propriétés, des *vertus*. Nous transcrivons ces quelques lignes, de peur qu'on nous accuse de malveillance.

« Il est inutile d'imposer au lecteur l'ennui d'une réfutation directe et régulière du système kantiste ; disons seulement qu'il repose tout entier sur une affirmation, sur une hypothèse gratuite, et qu'il n'est pas moins en désaccord avec l'expérience qu'avec la raison. En fait, l'homme suit, pour arriver à la vérité, une marche plus modeste, mais plus sûre. Il ne trouve en soi aucune idée préconçue ; il ne tire de son fond, à l'exception de ses facultés, aucun moule destiné à imposer sa forme aux objets extérieurs ; il ne jouit, à aucun degré, de la puissance créatrice ; *mais il a été créé lui-même capable de connaître les choses telles qu'elles sont réellement ;* il a des sens pour percevoir les qualités physiques, pour observer les faits, sous la direction suprême de l'esprit ; une intelligence pour s'élever du fait à la loi, du particulier à l'universel... » C'est à enseigner dogmatiquement un spiritualisme aussi naïf, sans analyser les données des hautes questions de la philosophie, supposer des problèmes à résoudre, que l'on prépare des adeptes au positivisme, au matérialisme. Les élèves de M. Vallet remplaceront la Providence par la nature, ils diront : La nature nous a faits capables de connaître les choses telles qu'elles sont réellement, et ils invoqueront le plus simple *bon sens*, le *sens commun*, ajoutant qu'il faut croire à ce que l'on voit, à rien de plus, car le plus, c'est invention des docteurs angéliques.

Dans le corps de l'ouvrage, les notions de l'esthétique sont présentées en assez bon ordre, mais sans nulle originalité.

Le travail, en somme, est plus que banal. F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

L'armée et l'argent. *Histoire d'un dernier privilège*, par le vicomte de Chalus. Brochure in-12 ; Paris, Auguste Ghio ; 1883.

A lire cet opuscule on n'apprendra rien, sinon à estimer l'auteur.

Pourquoi, jusqu'en 1789, notre société française se trouva-t-elle divisée en trois classes ? Quel fut le rôle de chacune d'elles à l'origine et par la suite ? Ce sont les questions tant de fois traitées et qu'il traite à nouveau. Il explique les mœurs politiques de l'ancienne France ; il ne condamne pas pour cela les institutions nouvelles. Le service obligatoire va faire disparaître, et il s'en félicite, ce qui reste de

rancunes surannées entre nobles, anoblis et roturiers ; le service militaire avait été le privilège de la noblesse et ne pas servir était devenu le privilège des riches ; le dernier privilège a disparu : tous les citoyens, qui sont égaux, seront également soldats.

La brochure est d'un bon Français. F. G.

Discours et plaidoyers choisis de Léon Gambetta, avec une notice biographique par M. Joseph Reinach. Édition ornée du médaillon de Gambetta, par J.-C. Chaplain. Paris, G. Charpentier et Cᵉ, 1883 ; 1 vol. in-18.

Chacun a son opinion faite sur Gambetta, et ce n'est pas ici un lieu où il convienne d'entamer une discussion politique sur la question de savoir laquelle, parmi tant d'opinions diverses et contradictoires, est la bonne. Quant aux discours eux-mêmes, ils ont été appréciés dans les colonnes du *Livre* à mesure qu'ont paru les volumes de la grande collection dont celle-ci n'est qu'un abrégé. J'ai d'autant moins à revenir sur ces appréciations que, tout autorisées qu'elles soient, elles pourraient bien ne pas être les miennes. Il suffit de dire que le choix des discours que l'on présente aujourd'hui au gros public qui ne veut ou ne peut acheter l'édition complète, est habilement fait. Il débute par le fameux coup de canon du plaidoyer pour Delescluze dans le procès Baudin, et finit par le discours sur les affaires d'Égypte, du 18 juillet 1882. Le tout est précédé d'une assez longue notice biographique de M. Joseph Reinach, bardée de citations tirées des discours du maître, et dans laquelle le biographe trouve, comme il convient, tout parfait et tout admirable. Ce morceau dithyrambique conclut ainsi : « Ce n'est pas seulement l'âme de la Révolution qui a palpité en Gambetta. C'est l'âme même de la France. »

Où palpite cette âme découverte par M. Joseph Reinach, maintenant que le héros n'est plus? M. Joseph Reinach ne l'aurait-il pas, par hasard, recueillie comme héritage et souvenir de son illustre patron ?

La métempsycose nous montre des âmes passant, dans leurs migrations, de l'homme à la bête et de la bête au légume ; et, certes, ce que je suppose n'a rien de plus extraordinaire. B.-H. G.

L'année politique et commerciale (*Première année.*) *Histoire des événements financiers et commerciaux*, par Louis Reynaud. Un vol. in-12 ; Paris, Chevalier-Marescq, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Les documents ne manqueront pas à nos descendants qui voudront étudier notre époque ; nous prenons soin nous-mêmes de rassembler les éléments des différents travaux qui, se rapportant à l'art, la littérature, l'économie politique, la philosophie du droit, vers la fin du dix-neuvième siècle, pourront bien tenter la curiosité dans cent ou deux cents ans : c'est l'année théâtrale, c'est l'année politique que l'on publie ; ce sont d'autres années encore, et celle-ci, l'*Année financière et commerciale*.

Nous ne voulons pas dire, pour parler uniquement de cette dernière publication, que M. Reynaud n'ait songé qu'à satisfaire la curiosité des générations à venir, ni que son recueil de renseignements précis, exacts, ne puisse avoir d'intérêt, ne présenter d'utilité que pour nos enfants. Dispensés de l'ingrate besogne de faire de longues recherches, souvent à l'aventure, dans les collections du *Journal officiel* ou des journaux spéciaux, les journalistes, les membres de certaines commissions, tous ceux qui s'occupent des questions financières, trouveront dans l'*année* de M. Reynaud, et rapidement, les renseignements qu'il leur faut.

Dans la première partie : *Les finances de l'État*, des pages sur le rendement des impôts votés pour l'année précédente, sur les programmes de MM. Allain-Targé, Léon Say, Tirard, sur les modifications apportées au projet de budget présenté. La deuxième partie est consacrée aux *Chemins de fer* — la question est à l'ordre du jour — les autres, aux grandes Sociétés financières, aux Compagnies d'assurances, à diverses entreprises, à la situation générale du commerce français.

Le recueil nous semble complet. F. G.

Les sociétés secrètes et la société, par M. Deschamps. Nouvelle édition refondue et continuée jusqu'aux événemetns actuels, par Claudio Jannet. Trois gros vol. grand in-8 ; Paris, Oudin, édit., et Avignon, Seguin frères.

Cet ouvrage considérable est l'histoire — ou du moins voudrait être l'histoire — des sociétés secrètes. Le P. Deschamps avait pour dessein de montrer que la franc-maçonnerie est la fusion de toutes les associations occultes ; et, avec une patience assurément louable, il a poursuivi la recherche des documents, des manuels des différents rites, des publications plus ou moins authentiques, et d'une autorité plus ou moins contestable, qui pouvaient lui donner raison. Il s'étend longuement à nous expliquer la hiérarchie et la signification des grades maçonniques. Il les rencontre analogues chez les Rose-Croix, chez les Templiers ; il recueille les témoignages des ramifications de la franc-maçonnerie, et du haut de ce tas de documents, assemblés parfois sans une critique suffisante, il fulmine contre la franc-maçonnerie en qui il ne voit que l'adversaire du catholicisme ; c'est à elle qu'il attribue toutes les idées et novation, tous les projets et toutes les tentatives révolutionnaires.

Le titre des chapitres du premier tome dit clairement le plan et le but :

Chapitre II. — *Les sociétés secrètes destructrices de toute religion ;*

Chapitre III. — *La franc-maçonnerie destructrice de toute morale ;*

Chapitre IV. — *La franc-maçonnerie destructrice de la famille ;*

Chapitre V. — *La franc-maçonnerie et les sociétés secrètes destructrices de la société civile et politique ;*

Chapitre VI. — *La franc-maçonnerie destructrice de la propriété.*

Le réquisitoire est complet ; il l'est trop même ; de ce que presque tous les politiques libéraux sont ou passent pour être francs-maçons, conclure que la franc-maçonnerie est l'œuf d'où sortent tous les complots, c'est quelque peu audacieux et bizarre. Car enfin le parti même qui jouit de la prédilection du P. Deschamps et de M. Claudio Jannet ne se prive pas de conspirer, de temps en temps, et il n'a de commun avec la franc-maçonnerie que de poursuivre par des voies parallèles un but tout contraire.

Un seul côté peut amuser doucement aux dépens des francs-maçons. Raillant les cérémonies des cultes religieux, dédaigneux de tout symbolisme mystique, surtout du symbolisme chrétien, ils ont inventé des rites, des symboles, des légendes ; bref, toute une religion, qui à son culte, ses ornements ; et l'on peut, avec le P. Deschamps, trouver grotesque cette contradiction. Nous avons plus d'une fois, depuis treize ans, vu au grand jour défiler officiellement les francs-maçons affublés de cordons, d'écharpes multicolores, et processionner en pontifes avec un sérieux digne de pénitents du mercredi des Cendres.

Quant aux origines, l'auteur de cet ouvrage juge qu'elles méritent un éclaircissement et une discussion approfondie. Il croit nécessaire de prouver que la franc-maçonnerie ne se rattache pas aux mystères de l'antiquité. Il lui découvre quatre sources : le gnosticisme, le manichéisme, les Albigeois et les Templiers.

Voilà qui justifie du même coup, par des arguments réciproques, et les persécutions contre la secte gnostique et des manichéens, le massacre des Albigeois et l'exécution des Templiers, et la haine actuelle contre les francs-maçons. Mais M. Deschamps n'y prend pas garde. S'il en est ainsi, quoi de plus naturel que l'aversion des francs-maçons contre le clergé romain ? Voilà où la misère de l'orgueil humain réapparaît : deux partis en présence luttent pour la domination, l'un et l'autre attachés fortement aux intérêts les plus positifs par des passions cupides, l'un et l'autre prétendant posséder la vérité, et s'arrogeant le droit exclusif de représenter sur terre la divinité et de condamner ou d'absoudre : Intolérance, c'est le mot de ralliement de part et d'autre.

Le second tome offre un intérêt plus précis : il ne s'agit plus des origines et des visées secrètes de la franc-maçonnerie, mais des événements de ce siècle où ont été mêlés des francs-maçons avérés, les chefs de l'association, et de qui les idées se sont traduites par des faits très graves. Peut-être cependant le P. Deschamps n'a-t-il pas été entièrement à l'abri de cet accident : voir toutes choses à travers une idée fixe. Et l'influence attribuée aux sectes maçonniques dans l'histoire contemporaine, bien que possible, voire réelle, n'a pas autant de poids qu'il le croit et l'écrit. Les intérêts généraux des peuples, les caractères propres des gouvernements sont des forces avec lesquelles il faut compter aussi.

Au reste, pour le P. Deschamps, le crime absolu et la cause de la décadence contemporaine, c'est la guerre à la papauté et l'amoindrissement des jésuites. Il pourrait arriver d'ici peu qu'on donnât dans le public, aujourd'hui hostile à toute forme cléricale, raison au P. Deschamps, mais pour des motifs tout différents des siens et dans un but bien opposé. Lui veut le gouvernement par le catholicisme et par le droit divin ; il prétend que par l'Église tout est excellent. Ceux qui ne partagent pas cette opinion, ceux même qui la combattent, s'aperçoivent qu'une religion est un bien, que savoir ou retenir le symbole commun, c'est fixer la règle d'une protection mutuelle, et devant l'ascension rapide des Juifs en France, devant leur envahissement et leur tendance croissante à dominer chez nous, ils sentent, les latins, les anciens chrétiens, qu'ils sont dispersés et sans force.

Sous cet aspect, l'étude du P. Deschamps offre à l'heure présente un intérêt plus haut que la simple curiosité.

Le dernier volume est uniquement constitué par des documents de valeur variée, il en est de fort curieux d'autres simplement insignifiants. En somme, ce volumineux travail ressemble trop souvent à une compilation indigeste. La part qui revient à M. Claudio Jannet ne se distingue pas, du reste, par plus de clarté ni plus de méthode. Ce qui déplaît par-dessus tout, c'est le défaut de discrétion dans la critique et le choix des documents. On passe condamnation sur les tendances, c'est affaire de conviction. Mais quand on a des prétentions à écrire l'histoire, il y faut plus de précaution. Et l'on sourit forcément quand on voit M. Deschamps citer sérieusement comme un monument de l'immoralité des loges maçonniques une chanson chantée au dessert du repas de réception d'un F.·.. En voici deux couplets, les plus osés :

Aimables sœurs, quoi ! l'Olympe en murmure,
Pourquoi, chère Eve, eûtes-vous tant d'attraits ?
Ah ! notre père au ciel eût fait injure
En dédaignant le prix de ses bienfaits.
Aimables sœurs, si l'Olympe en murmure,
Pour l'apaiser, montrons-lui vos attraits.

Aimables sœurs, puisque la faute est faite,
Pour mieux la boire, à Bacchus livrons-nous ;
Et si pour mal encore on l'interprète,
Toute erreur plaît, dirons-nous, avec vous.
Aimables sœurs, notre excuse est parfaite,
A vos côtés, qu'aimer et boire est doux !

Ecoutez la réflexion du P. Deschamps, ce sera en même temps un échantillon de son style : « Ainsi, la chute originelle, cause de toutes les calamités du monde, tournée en dérision par la plus grossière impiété, travestie par la licence en œuvre de la chair, quoique cette œuvre fût commandée par Dieu même aux époux dès leur création pour la multiplication et la conservation de l'espèce humaine, mais louée et encouragée comme promiscuité, et noyée dans l'ivresse par le plus éhonté libertinage, voilà un des cantiques des temples maçonniques et un des

signes du respect qu'on y porte à la religion. » Cantique ! temple ! mais non, j'y vois l'élucubration, médiocre, j'en conviens, d'un galantin de province improvisant au dessert une chanson pour les dames, genre du Caveau ! Le tort sérieux du P. Deschamps, c'est de prendre toujours la franc-maçonnerie pour une religion en concurrence.

P. Z.

SCIENCES NATURELLES

Revue scientifique, publiée par le journal la *République française*, sous la direction de M. Paul Bert. Cinquième année. Un vol. de 382 pages avec 69 figures dans le texte. Paris, G. Masson, 1883. — Prix : 6 francs.

Ces revues paraissent sous la responsabilité de M. Paul Bert et sont rédigées par des collaborateurs anonymes, les uns compétents, les autres médiocres ; aussi y trouve-t-on des chapitres de mérites très inégaux. Nous avons eu le plaisir de constater que plusieurs des meilleurs sont consacrés à l'analyse d'ouvrages dont le *Livre* a déjà donné le compte rendu, notamment celui de M. Nadaillac sur l'Amérique préhistorique, celui de M. Chavremont sur les mouvements du sol des côtes de Normandie et de Bretagne, celui de M. de Candolle sur l'origine des plantes cultivées, et celui de M. Hélène sur les nouvelles routes du globe. Ces analyses étendues et bien faites suppléent jusqu'à un certain point à la possession des ouvrages mêmes. Dans les autres chapitres, nous avons remarqué une étude sur les irrigations, faisant ressortir la valeur immense et mal connue de l'eau dans l'agriculture des pays chauds ; quelques remarques intéressantes sur l'alimentation animale et sur la nécessité où l'humanité se trouvera bientôt, faute de viandes, de revenir à l'alimentation presque exclusivement végétale. Les travaux de M. le Dr Lemoine sur les richesses paléontologiques des environs de Reims sont résumés ensuite d'une manière fort intéressante ; nous recommandons surtout la figure de la page 101, qui donne la restauration du *Gastornis Edwardii*, oiseau éocène de 3 mètres de hauteur. Notons aussi les recherches sur le sens des couleurs, faites de plusieurs points de vue ; celles qui sont relatives au reboisement des montagnes et aux races humaines dégénérées. Signalons enfin, comme l'une des choses les plus remarquables traitées dans ce volume, les progrès surprenants de la photographie dite instantanée ; une dizaine de figures permettent d'apprécier l'exactitude de cette épithète. Dr L.

Nouvelles et curiosités scientifiques, par S. Zaborowski. Un vol. in-12 de 344 pages ; Paris, 1883. Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

M. Zaborowski est l'un de nos jeunes vulgarisateurs les plus habiles. Il nous redonne en volume des articles de journaux et la série sera sans doute continuée, si elle obtient le succès qu'elle mérite. Chaque vulgarisateur choisit parmi les actualités scientifiques les choses qui l'intéressent spécialement, et, comme le champ est très vaste, leurs revues ou annuaires ne se ressemblent pas beaucoup. M. Zaborowski, membre actif de la Société d'anthropologie, s'inspire surtout des travaux présentés à cette Société et de ce qui pourrait s'y rapporter. Les principaux sujets qu'il traite sont : les vertébrés des terrains anciens, les anciennes superstitions populaires, le poids du cerveau, les tremblements de terre, la transfusion du sang, les mœurs des peuples de l'Asie centrale, la mer intérieure de Tunisie, le musée d'ethnographie du Trocadéro, les peuples d'Australie, la civilisation des fourmis, etc.

La philosophie de M. Zaborowski est l'ultra-positivisme. Il considère l'univers comme le résultat d'une évolution fatale et aveugle. Dr L.

Le mouvement et la matière. Lectures sur la physique et la chimie, mises à la portée de tout le monde, par A. Bleunard, docteur ès sciences, avec une introduction de M. Gaston Tissandier. Un vol. in-8 de 372 pages, illustré de 233 figures dans le texte. Paris, G. Masson, 1883. — Prix : 8 francs.

Ainsi que le titre l'indique, ce volume est un ouvrage de vulgarisation, destiné surtout à être donné en prix ou en étrennes. Il est rédigé clairement et la lecture en est attachante. Il se distingue de ses devanciers parce que l'auteur y adopte franchement et sans réserves le système atomique, ce qui est un bien ou un mal, selon le point de vue où l'on se place. Des chimistes pensent qu'il est bon d'accoutumer les enfants à un langage qu'ils entendront dans les hautes écoles ; d'autres pensent que l'on ne doit pas faire croire aux enfants que c'est arrivé, et qu'il est mauvais de leur inculquer des dogmes dont ils auront plus tard à se défaire. Ce genre de publication n'étant assujetti à aucun programme, la meilleure manière d'en faire connaître le contenu est d'énumérer les figures les plus soignées et les plus nouvelles que l'on y rencontre ; c'est pourquoi nous citerons parmi celles-ci : l'appareil Cailletet pour la liquéfaction des gaz, la fabrication du gaz à éclairage, les mines de diamants, la purification du phé-

nol et de l'acide picrique, les procédés de teinture, la préparation du potassium et du sodium, la fabrication des verres et poteries, celle de la soude, de la poudre à canon et des feux d'artifice : les appareils usités pour l'analyse spectrale, ceux qui sont employés dans la métallurgie du fer, du cuivre, du mercure, du plomb, etc. Plus de la moitié du volume est consacrée à la chimie minérale. On passe ensuite à l'examen microscopique des tissus végétaux, à la fabrication du papier, à celle du sucre et des diverses boissons fermentées, pour terminer par celles de la colle de gélatine et des bougies. Notre impression finale est que M. Bleunard a donné une bonne introduction à la chimie industrielle et très au courant des progrès de la science. Dr L.

Cours de physique et de chimie, rédigé conformément au programme des Écoles normales primaires d'institutrices, par Emile Bouant ; Paris, Delalain, 1883.

Le volume que nous avons en main est le cours de deuxième année ; il comprend la chaleur, la lumière, l'électricité et la chimie organique. C'est beaucoup de choses ; le reste de la physique et de la chimie a dû être fait dans le cours de première année. Il est impossible de condenser ainsi toute la physique et la chimie dans un millier de pages sans donner aux lecteurs beaucoup d'idées vagues, et, par conséquent fausses. L'auteur n'a pas ici la ressource, comme dans les ouvrages de vulgarisation, de choisir les sujets accessibles et de laisser dans l'ombre les questions difficiles ; le programme est là, l'inflexible programme, et très détaillé, qui oblige à parler de tout. Étant données ces conditions, le manuel de M. Bouant n'est pas mauvais, je veux dire qu'il serait difficile de faire mieux. Le coupable, c'est le gouvernement, qui veut faire entrer trop de choses dans la cervelle des petites institutrices, au lieu de leur demander peu de choses bien sues. Où est l'utilité de leur parler du *banc de Melloni* et de la *trichlorhydrine* ? Les savants spéciaux n'entrevoient pas combien ils sont ridicules ; les hommes de bon sens devraient les arrêter. Dr L.

Cours de manipulations de physique, préparatoire à la licence, par Aimé Witz, professeur aux facultés catholiques de Lille. Un vol. in-8 de 496 pages avec 166 figures dans le texte ; Paris, Gauthier-Villars, 1883. — Prix : 12 francs.

Sous ce titre modeste, nous présentons à nos lecteurs un ouvrage des plus sérieux et des plus utiles. Nul ne peut se dire physicien s'il n'est exercé aux nombreuses manipulations qui y sont décrites. Le sous-titre : préparation à la licence, n'est qu'un appel à une partie de sa clientèle. Ce cours nous paraît un peu plus fort que le programme de la licence, à moins que celui-ci n'ait beaucoup changé depuis vingt-cinq ans, — chose possible, après tout, — car nous n'avions pas à répondre alors sur l'analyse spectrale ni sur la mesure des constantes électriques. Quoi qu'il en soit, la publication de ce cours de manipulations sera considérée comme une bonne fortune par les aspirants à la licence ès sciences physiques et par tous les amateurs de physique. Les gros traités de physique négligent trop souvent les détails des expériences et les noient dans des considérations théoriques. Les étudiants et les jeunes professeurs ont beaucoup de peine à en extraire les résultats susceptibles d'applications numériques ; le livre de M. Witz leur sera d'un précieux secours ; certains chapitres, celui de l'électricité voltaïque et de l'électro-magnétisme, par exemple, leur feront acquérir plus de savoir réel que la lecture de la plupart des traités et dissertations écrits à ce sujet.

Toutes les expériences décrites dans ce volume sont réalisables avec les ressources ordinaires d'un laboratoire de faculté, et des notes bibliographiques indiquent les sources originales. Dr L.

Die Graphologie. — *Geschichte, Theorie und Begruendung der Handschriftendentung*, par Eugène Schwiedland. Berlin, 1883, I. H. Schorer. — Prix : 1 mark, 50 pf. — *J.-H. Michon et ses œuvres*, par Adrien Varinard. Paris, 1883, 32, rue de Vaugirard. — Prix : 1 franc.

La graphologie est une science française qui prétend avoir trouvé les règles par lesquelles on peut connaître l'homme, c'est-à-dire ses facultés, sa nature, ses instincts, son caractère, son esprit, voire même ses goûts et ses passions par sa seule écriture. Il y a trois siècles qu'un professeur de l'université de Bologne publia un petit livre italien, qui fut plus tard traduit en latin, sur l'art de connaître les hommes d'après leur écriture. Depuis, beaucoup d'écrivains se sont occupés de cette question, et dans notre siècle, entre autres, Lavater, Gœthe et George Sand. Dumas fils et Alphonse Daudet penchent également en faveur de la graphismatoscopie en quelque sorte intuitive. Mais c'est à un *abbé* français, J.-H. Michon, que nous devons d'avoir vu constater, après un labeur de trente années, les lois et les règles de cette nouvelle science à laquelle il a donné le nom de graphologie. Bien des personnes se souviennent certainement à Paris du bon abbé Michon, homme de beaucoup de savoir et d'un esprit très élevé. Mais ses ouvrages les plus appréciés du grand public furent sans contredit ses romans : le *Maudit ; a Religieuse ; le Moine ; le Confesseur*, etc., qu'il publia vers la fin du second empire sous le pseudonyme de l'abbé *** et dont il n'avoua jamais ouvertement la paternité. Son œuvre ne comprend pas moins de quarante volumes. Ses principaux ouvrages graphologiques sont : son *Système de graphologie* (6e édition, 1880), la *Méthode pratique de graphologie* (2e édition, 1879), l'*Histoire de l'écriture*, l'*Histoire de Napoléon d'après son écriture* et le *Dictionnaire des notabilités de la France jugées sur leur écriture*. L'abbé Michon mourut il y a deux ans, en mai 1881, à l'âge de soixante-seize ans. La graphologie vient d'a-

voir la chance de se voir élevée au rang de vraie science par une brochure qui vient de paraître en allemand à Berlin, et dont la première édition est déjà presque épuisée. L'auteur de cet opuscule qui a pour titre : *Die graphologie*, M. Eugène Schwiedland nous fait tout d'abord en quelques mots l'historique des essais tentés en vue de prouver les règles d'une science de l'écriture depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, aussi bien en Italie qu'en France, en Angleterre, en Allemagne et même en Hongrie ; puis il considère les travaux de Michon au point de vue de la philosophie et de la psychologie, tout en s'appuyant des récentes théories physiologico-cérébrales. La conclusion à laquelle il arrive au bout d'une cinquantaine de pages est qu'on peut affirmer que les résultats de la graphologie sont nécessairement fondés dans notre être psychique et physiologique, et qu'il ne serait que rationnel d'étudier tous les phénomènes psychiques aussi sous le point de vue de la physiologie, car « *si la physiologie* », dit-il, « *ne peut mettre sous nos yeux les relations nécessaires et intimes qui existent entre les manifestations de ce qu'on nomme « l'âme » d'une part, et l'état organique momentané de notre cerveau; de l'autre, elle ne laisse pas d'en prouver clairement le parallélisme.* » L'ouvrage que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs est orné du portrait et du fac-similé de Michon, ainsi que de plusieurs clichés, comme ceux de l'écriture de Talleyrand, du duc de Brunswick, etc., servant à illustrer certaines lois de la graphologie.

La brochure que nous avons citée en second lieu est due à M. A. Varinard, avocat à Saint-Étienne, rédacteur en chef de *la Graphologie*, journal bimensuel, fondé en 1872, organe de la Société de graphologie de Paris. Elle contient la biographie ainsi que le portrait graphologique de l'abbé Michon. P. E.

SCIENCES MÉDICALES

Du traitement méthodique de la neurasthénie et de quelques formes d'hystérie, par Weir Mitchell, de l'Académie des sciences des États-Unis d'Amérique, traduit par le Dr Oscar Jennings. Un vol. in-8 de 169 pages avec une introduction du professeur Ball ; Paris, O. Berthier, 1883. — Prix : 4 francs.

Les maladies diffèrent sensiblement d'un pays à l'autre, et M. Mitchell a acquis de la célébrité dans son pays en traitant certaines formes d'hystérie qui ne nous sont pas inconnues, mais qui sont certes loin d'être aussi abondantes chez nous qu'en Amérique. Il s'agit de ces femmes qui, par perversité morale, afin de se rendre intéressantes, se privent de nourriture et de sommeil et se débilitent ainsi d'une façon incurable, tout en rendant les personnes de leur entourage plus malheureuses qu'elles. En France, dans les classes laborieuses, ces malades guérissent par les travaux de la vie et par l'indifférence forcée de leurs familles ; dans les classes riches, l'hydrothérapie fait merveille. Nous sommes surpris que M. Weir Mitchell paraisse ignorer l'hydrothérapie ; il a une autre méthode qui paraît lui suffire. Il sépare les malades de leur milieu, les astreint au repos absolu, c'est-à-dire à plus de repos qu'elles n'en demandent et les soumet à une alimentation excessive, exagérée. Celle-ci est rendue possible par la répétition très fréquente des repas jointe aux exercices passifs obtenus par le massage et l'électricité. On supprime en même temps tous narcotiques, tels que le chloral et la morphine. Au bout d'un mois, tantôt plus, tantôt moins, la malade, prise au comble de l'anémie, est engraissée et remise sur pied. Cette méthode excentrique, s'adressant à des malades excentriques, est bonne puisqu'elle réussit. Je n'en dis pas plus, et renvoie ceux que la chose intéresse à l'opuscule de M. Mitchell, qui est facile à lire et n'est pas gros. Dr L.

La circulation du sang, examen critique de la théorie régnante, par le Dr Ramon Turro; traduit de l'espagnol par le Dr Jules Robert. Un vol. in-8 de 217 pages ; Paris, O. Berthier, 1883. — Prix : 4 francs.

M. Ramon Turro a de grandes prétentions et ne les justifie pas. Il s'embourbe dans le *tonus* et autres expressions vagues que personne ne comprend, mais qu'il paraît croire que ses lecteurs comprennent ; et il repousse d'un simple revers de main, sans expériences à l'appui, les théories mathématiques qui ne lui plaisent pas! M. Marey a fait une grande découverte, c'est que la tension des capillaires règle l'action du cœur ; quand cette tension s'abaisse (que ce soit pour une cause mécanique ou physique, par l'effet de la fièvre ou par celui d'un empoisonnement), les mouvements du cœur s'accélèrent ; et inver-

sement, ils se ralentissent sous l'influence de toute cause, médicamenteuse ou autre, qui accroît la tension des artères capillaires. Cette grande loi est soumise à des exceptions ; on les explique, plus ou moins bien, en disant que le cœur n'est pas un appareil mécanique exsangue, et qu'indépendamment des effets de la tension artérielle, son énergie doit s'accroître lorsque son tissu reçoit davantage de sang. Quoi qu'il en soit, établir d'après les expériences d'autrui que la loi de Marey est incomplète, ce n'est pas réfuter la théorie régnante, et encore moins fonder une théorie nouvelle. M. Turro s'est trompé ; il lui reste du moins le mérite d'avoir montré que la discussion n'est pas close et que de nouvelles études sur la circulation sont nécessaires.

Dr L.

Des dyspepsies gastro-intestinales. Clinique physiologique par le professeur Germain Sée. Un vol. in-8° de 488 pages, 2e édition ; Paris, A. Delahaye et E. Lecrosnier, 1883. — Prix : 10 francs.

Un groupe de médecins de l'avant-dernier siècle avait voulu rattacher la médecine à la chimie. Leur tendance, bien qu'un peu étroite, était très bonne, mais ils n'arrivèrent à rien parce que la chimie ne faisait que naître. On les appella *iatro-chimistes*, expression toute naturelle, puisque *iatro* signifie médecin et que chimiste signifie chimiste. Ces médecins agacèrent tellement le gros de leurs confrères que l'épithète « iatro-chimiste, » produit encore l'effet d'une injure, et cette année même on a vu, en pleine Académie de médecine, un professeur voué aux vieilles doctrines, la lancer à la tête d'un de ses collègues comme un pavé suprême. Étrange pouvoir des mots !

Eh bien ! voici les iatro-chimistes réhabilités. M. Germain Sée, le professeur en vogue, le médecin à la riche clientèle, est iatro-chimiste. Et il a bien raison. Citons-le textuellement :

« On a jusqu'ici manqué de précision en n'étudiant que la dyspepsie gastrique ; il n'y a pas qu'une seule digestion ; outre celle qui se passe dans l'estomac, il faut désormais admettre une digestion intestinale, pancréatique, biliaire ; par conséquent, autant de dyspepsies.

« ... Toutes ces erreurs, ces obscurités, ces imperfections tiennent à une seule raison : on a oublié que les digestions ne sont avant tout que des opérations chimiques, et qu'il ne saurait, par conséquent, y avoir que des dyspepsies du même ordre (chimiques), quel que soit l'organe ou le suc digestif en défaut. Les autres propriétés des organes digestifs (la motricité, l'innervation et la faculté d'absorption) ne sont que des moyens auxiliaires de la digestion. »

La conséquence de ces prémisses, c'est qu'un traité des dyspepsies doit être avant tout un traité de la chimie des digestions. Tel est le présent ouvrage. M. le professeur Sée y étudie successivement le suc gastrique, la pepsine, les peptones, les mucus, le suc pancréatique, la bile, etc., et les actions diverses que les maladies, les régimes ou l'inanition ont sur ces divers produits. Il étudie également les gaz de l'intestin et les sécrétions intestinales, puis passe à l'examen des conditions morbides, telles que : goutte, gravelle, uricémie, diabète, herpétisme, alcoolisme, nicotisme, etc., qui engendrent telles ou telles dyspepsies. Enfin, le chapitre du traitement par les médicaments, et le régime est encore fondé essentiellement sur la chimie.

Ce traité, dont le plan est entièrement nouveau, est bien supérieur à tout ce qui a été écrit jusqu'à présent sur les dyspepsies. Dr L.

Le charbon et la vaccination charbonneuse, d'après les travaux récents de M. Pasteur, par Ch. Chamberland, directeur du laboratoire de M. Pasteur. Un vol. in-8° de 314 pages avec figures dans le texte ; Paris, Bernard Tignol, 1883. — Prix : 6 fr. 50.

La question du charbon est si compliquée et si difficile que les personnes qui ont lu, au jour le jour, tout ce qui a été écrit, pour ou contre, dans les journaux scientifiques, ne peuvent nullement se vanter d'être au courant, si elles ne l'ont réétudiée tout fraîchement dans quelque résumé bien fait. La présente publication de M. Chamberland répond à ce besoin. Elle fait d'abord l'historique du sujet, puis reproduit textuellement les communications originales de M. Pasteur aux Académies des sciences et de médecine, communications qui (soit dit en passant) sont des modèles de style. Enfin, dans la seconde partie de l'ouvrage, M. Chamberland nous fait connaître les résultats des expériences de vaccination charbonneuse faites en divers pays. Le résultat général de ces expériences, c'est que l'on pourra dorénavant, grâce aux découvertes de M. Pasteur, réduire à très peu de chose les pertes annuelles que les maladies charbonneuses infligent aux cultivateurs. C'est à ce point de vue que se place le gouvernement lorsqu'il demande une nouvelle récompense nationale pour M. Pasteur, mais ce ne saurait être celui du savant ni du philosophe. Un vigneron qui trouverait une manière de détruire le phylloxera mériterait, d'après cette manière de raisonner, une récompense bien plus forte, ce qui n'est pas. L'intérêt de cette grande question du charbon gît tout entier en ceci : le charbon est la première affection virulente infectieuse dont la cause ait été connue, la première que l'on ait bien étudiée et la première dont on espère trouver le remède autrement que par hasard. Tout ce qui concerne le charbon intéresse, par analogie, les autres maladies virulentes ou contagieuses : morve, rage, variole, choléra, etc., etc. Tous les renseignements sur la manière dont le charbon se propage ou se guérit sont de la plus haute importance, par analogie, pour l'hygiène publique humaine. Le charbon est dû à la présence dans le sang d'une certaine espèce de *bactéridies*, filaments ou baguettes que l'on ne peut apercevoir qu'au microscope ; ces bactéridies vivent et pullulent dans le sang de divers animaux et dans certains

liquides de culture artificiels, pourvu que la température ne descende pas au-dessous de 10 degrés et ne s'élève pas au-dessus de 42. A des températures intermédiaires entre ces extrêmes, les bactéridies charbonneuses produisent, en outre, des spores ou germes dont la résistance à tous les agents de destruction est très grande ; ces spores résistent à l'eau bouillante, à l'oxygène comprimé, à la congélation, tandis que les bactéridies périssent bien avant l'ébullition de l'eau. Les spores n'ont pas besoin d'air pour conserver la vie cachée en elles, tandis que les bactéridies ont besoin d'oxygène pour vivre. Cet oxygène, elles le prennent dans le sang de l'animal charbonneux, mais dès que la putréfaction existe, les bactéridies succombent rapidement et leurs spores seules subsistent ; c'est pourquoi, dans les expériences sur le sang charbonneux, faut-il prendre du sang d'un animal vivant ou mort depuis peu d'heures, sous peine d'y trouver, au lieu de bactéridies charbonneuses, des microbes de la septicémie, vivant sans air, et dont l'inoculation donne des affections purulentes et non le charbon. Lorsqu'on enfouit le cadavre d'un animal charbonneux, les bactéridies périssent, mais non leurs spores ; ces spores sont ramenées à la surface par les vers de terre qui sont, ainsi que Darwin l'a montré, les grands agents de formation de la terre végétale. Ces spores se trouvant plus tard à l'état de poussière sur les fourrages, reproduisent le charbon chez les animaux nourris de ces fourrages, ou bien sont transportées à distance par l'air et par les eaux, ce qui donne lieu à des cas de charbon dits spontanés. Pour le charbon comme pour beaucoup de maladies virulentes, il est reconnu que les individus qui résistent à une première attaque sont réfractaires ensuite à la maladie, soit pour toute la durée de leur vie, soit pour un certain temps. M. Pasteur s'est demandé si l'on ne pourrait pas, en faisant souffrir les bactéridies nourries dans des liquides de culture, en les rendant malades elles-mêmes, en déduire des virus qui, inoculés aux moutons ou aux bœufs, donneraient à ces animaux un charbon atténué qui les vaccinerait en quelque sorte contre le charbon intense et les rendrait incapables de le contracter. Il y est parvenu en maintenant durant un temps assez long les cultures de bactéridies à des températures relativement élevées. Cette partie des études de M. Pasteur est celle qui a obtenu le plus de retentissement à cause de son importance agronomique ; toutefois, c'est celle qui approche le moins de la perfection.

Dr L.

BELLES-LETTRES

ROMANS

Noris, par M. Jules Claretie. Paris, Dentu, 1883. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les âmes sentimentales vont se sentir déchirées, les cœurs faciles vont saigner, et l'on va accuser Jules Claretie de cruauté et de noirceur, parce qu'il a impitoyablement sacrifié son héroïne, sa touchante et émouvante *Noris*, victime depuis la première jusqu'à la dernière ligne, victime des autres, victime d'elle-même, toujours victime ! — Pour nous, nous applaudirons hautement l'auteur d'avoir eu le courage de ne pas céder à la tentation du dénouement heureux, d'avoir voulu faire vrai avant tout, sans écouter le sentimentalisme faux, d'avoir enfin peint la vie comme elle est, avec ses nécessités féroces, ses écrasements de cœurs loyaux, ses aveuglements implacables et ses douleurs énormes. — Non, l'écrivain n'a pas voulu nous montrer une Noris heureuse après tous ses deuils, deuil filial, deuil de vertu et deuil de cœur ; il a eu raison de ne pas faire de sa Noris l'épouse de son premier amant et de la venger ainsi terriblement, — de lui donner pour mari le marquis de Ferdys et de la relever par l'espoir, parce qu'en terminant ainsi son roman par une concession au public, il faisait dévier son œuvre, il manquait à la vérité et ne peignait plus la marche si impitoyable de la vie. — Bravo ! d'avoir affronté carrément ses lecteurs, de les avoir traités en gens capables de regarder en face les férocités de l'existence et non pas en femmelettes attendries à faux sur des malheurs et des joies simulées. — Noris traînera sa plaie profonde jusqu'à la mort ; Ferdys, heureux avec l'honnête fille qu'il a épousée, se consolera avec le temps qui apaise tout, se relèvera avec l'honneur qui ennoblit tout, et Chantenay continuera, avec la riche héritière prise par dépit, sa vie d'oisif inutile, restant un danger pour tous, une vraie plaie sociale. — Cela seul est logique, parfaitement déduit de l'exposition des faits, et le romancier aura eu le courage, pas trop commun, de son opinion, sans avoir cédé à aucune pression. Aussi cette nouvelle œuvre prendra-t-elle une bonne place à côté de ses aînées, *Monsieur le Ministre*, *Le Million*, etc., etc.

Ce qu'on peut dire aussi du dernier roman de Jules Claretie, c'est qu'il est original ; il a créé une figure de courtisane d'une grande envergure et d'un relief

tout particulier, jetée à cette existence honteuse par la fatalité et par la lâcheté de l'homme. Quoi de plus attristant et de plus cruellement vrai que cet amour de jeune blasé de Chantenay pour cette humble et superbe fille du pauvre romancier Féraud; quoi de plus réel que l'abandon lâche après la promesse de mariage, après l'échange d'amour ! Nous sommes émus aussi par ce personnage sincère du pauvre romancier, que l'auteur a dû connaître, et sur lequel plus d'un pourrait peut-être fixer un nom. Quelle ingénieuse figure de l'envahissement de la hâtive richesse moderne, la richesse de la banque et de l'agio, venant englober jusqu'à cet écrivain qui a toujours vécu au milieu de l'hallucinante illusion de ses écrits et qui finit par rédiger des prospectus de Sociétés comme il eût écrit quelques pages enflammées de ses romans. Tout cela est humain et poignant, tout cela vous pénètre jusqu'au cœur, car ces types sont vécus et nous entourent. Mais à côté de la noble figure du jeune officier de marine, cette physionomie qui donne comme le type de notre brave armée de mer, si désintéressée, si courageuse, si héroïque, le personnage de Norisse détache en vigueur avec une virilité qui fascine, attache et retient longtemps. C'est bien là une victime de notre civilisation et de notre législation incomplète, de même que le *Prince bleu*, le Chantenay trompeur, est bien la décevante et futile image de nos jeunes dégénérés, plus préoccupés de se transformer en comédiens de salons et en clowns de société qu'à chercher leur voie dans de nobles travaux. G. T.

La Vie en culottes, par Théo-Critt, dessins de Henriot. Paris, P. Ollendorff, 1883, 1 vol. in-18.

Ces scènes de la vie militaire sont lestement enlevées. La note gaie y domine, mais n'exclut pas la mélancolie et, parfois, la douleur. C'est un livre sans prétentions, mais bien humain, et qui est sain à lire. On peut ne pas partager l'enthousiasme de l'auteur pour la vie de caserne, de camp et de garnison. Je ne suis même pas bien sûr que les militaires, même dans la cavalerie, soient aussi choyés partout que Théo-Critt nous le raconte et se le figure. Je pourrais citer telle et telle ville où le régiment est à l'index. Je ne voudrais même pas dire que ces villes ont tort : elles font leur métier de ville de province collet-monté, hargneuses, ridicules et bêtes. Mais enfin, c'est ainsi. C'est pourquoi j'admire la vaillante bonne humeur du jeune officier, qui ne voit que le beau côté de la vie en culottes, sans vouloir un instant s'arrêter à considérer le revers de la médaille.

Les dessins qui illustrent ce livre sont gentiment et spirituellement troussés. Ils ornent vraiment le texte et le font valoir. Le tout forme un joli volume, amusant à lire et plaisant à regarder. B.-H. G.

Pierre Patient, par Léon Cladel. Paris, Henry Oriol, 1883, 1 vol.

Le grand public ne connaissait pas cette œuvre de la jeunesse de Léon Cladel. Qui l'avait lue dans l'*Europe de Francfort*, de Gregory Ganesco, en 1865, lorsque sa publication fit interdire au journal l'entrée de la France impériale ? Qui l'avait lue naguère, lorsqu'une jeune et ardente petite feuille d'avant-garde, la *Nouvelle rive gauche*, la publia une seconde fois en feuilleton ? Cette primeur n'avait été goûtée que de quelques privilégiés, et c'est aujourd'hui pour tout le monde un fruit nouveau. Fruit savoureux, non sans âpreté, mais plein d'un suc rafraîchissant et réconfortant.

Je me garderais d'analyser Pierre Patient. J'aurais trop peur de ne donner, comme il arriverait infailliblement, qu'une idée faible et trompeuse de l'impression que laisse la lecture de l'œuvre. Elle est digne de *Bouscassié*, des *Va-nu-Pieds* et d'*Ompdrailles*. Non pas qu'il y soit déjà, à un degré aussi parfait, le maître écrivain, l'éclatant coloriste, le puissant metteur en relief des choses observées qu'il est devenu depuis. Mais, à lire ces pages enfiévrées de jeunesse, de justice et de générosité, on devine tout ce qu'il deviendra.

Des critiques de profession, des abstracteurs de quintessence patentés et ayant pignon sur journal ou sur revue, ont déclaré, au bout de laborieux efforts, pour paraître spirituels, ingénieux, sagaces, profonds, convaincus et convaincants, que Léon Cladel était un merveilleux peintre de paysans et d'athlètes forains, mais n'était que cela. A d'autres! Cladel est, comme tous les vrais artistes et les vrais écrivains, un peintre de la vie humaine vue à la lumière de l'idéal. Il n'y a point de compartiments pour le génie, et les esprits de cette envergure ont pour cage l'univers, quitte à la briser d'un coup d'aile et à s'envoler dans l'infini.

Ce n'est pas un paysan, ce Pierre Patient, ce rejeton héroïque d'une double race de héros. Il a revêtu l'habit de l'ouvrier, il travaille le fer de ses fortes mains, et lorsqu'il aura résolu de reprendre le rôle d'Harmodius, il saura lui-même forger le glaive qui devra entrer « jusqu'à la garde, et comme dans une gaine, dans le cœur infâme de César! » Mais c'est aussi un lettré, un philosophe, un mystique, un poète. Singulière et grandiose conception, dont M. Cladel a certainement eu autour de lui des modèles inspirateurs, — car quel est celui d'entre nous qui a été mêlé aux luttes politiques des dernières années de l'empire et qui n'en a pas coudoyé? — mais qu'il a su élever jusqu'à la taille d'un demi-dieu en lui donnant la force, l'éloquence, la rêverie inspirée et prophétique, l'amour chaste poussé jusqu'au délire, la bonté sereine, et ce tranquille et souverain sentiment de justice qui l'amènera, sans rien perdre de sa calme douceur, à se faire l'implacable justicier.

Ce beau livre est illustré, par M. Fern. Besnier, de dessins qui ont du mérite et, dans l'effort visible pour atteindre le vrai, une réelle originalité, mais qui sont bien froids, pâles et ternes à côté des pages enflammées de l'étincelant et fougueux prosateur. Il est précédé d'une préface par M. Jean Bernard, un jeune avocat dont le nom commence à être connu au barreau comme celui d'un homme toujours prêt à défendre les opprimés et les petits, et qui a cette bonne

fortune d'être l'ami de M. Cladel. Ce jeune a le souffle et l'ardeur de son ancien. Il en a la fougue et l'audace dans l'hyperbole et dans l'image, et ne craint pas de « planter l'étoile poétique de l'idéal sur le chemin où passeront les soldats de la liberté ». Il la plante, c'est donc qu'il l'a décrochée ? Mais, plaisanterie et talent littéraire à part, — et je ne veux pas dire que M. Jean Bernard n'en a pas, mais je dis que celui qu'il a n'est pas à comparer avec l'art merveilleux de Léon Cladel, — l'auteur de la préface est digne, par sa foi dans la justice, son amour de la liberté et son enthousiasme à revendiquer l'une et l'autre, de nous introduire dans l'œuvre du maître qui l'honore et le soutient de son affection. B.-H. G.

Les joyeusetés de la Régence, par P.-L. IMBERT, 4e édition. Paris, Ed. Rouveyre et G. Blond, 1883; 1 vol. in-18.

Les costumiers trouveront à profiter dans ce livre. Je veux croire que les descriptions de toilettes sont authentiques, d'autant plus qu'elles sont bien dans le style du temps et qu'on n'y trouve pas, comme on dit, de fautes d'orthographe. En tout cas, elles abondent, et j'avoue que, tout en étant aussi couturier qu'un littérateur ou un artiste doit l'être de nos jours, je n'ai pas atteint le dernier costume sans quelques baillements.

C'est néanmoins, à mon sens, et peut-être à celui de l'auteur, quoiqu'il ne le fasse pas dire dans l'avis-réclame que les éditeurs distribuent avec le volume, la partie importante de l'ouvrage. Le reste est une variation écrite en un style approprié au sujet sur un thème connu : la conspiration de Cellamare et les orgies du Régent. D'ailleurs, ces choses-là intéressent toujours, surtout le bourgeois, heureux de voir que les vices qu'il a rêvés ont été pratiqués par d'autres, plus grands que lui. B.-H. G.

La petite Marquise, par PAUL SAUNIÈRE. Paris, E. Dentu, 1883, 1 vol. in-18.

L'histoire de deux enfants qui, pour des causes diverses, ne connaissent pas leurs parents, et qui les retrouvent à la fin, n'est certes pas une histoire nouvelle. Depuis Œdipe, ces sortes d'imbroglios défrayent le théâtre et le roman. M. Paul Saunière s'est emparé de cette donnée qui, tant qu'il y aura une famille constituée dans la société, sera un sujet ouvert à l'imagination et au talent de composition des gens de lettres, et il l'a appliquée à la période si curieuse où la régence du duc d'Orléans faisait un trait d'union naturel entre la corruption hautaine, magnifique et triste des dernières années du règne de Louis XIV et la corruption échevelée, effrénée, violente, élégante et cynique du règne de Louis XV le Bien-aimé.

Il s'agit d'une jeune fille, la petite marquise, que des nobles de province sans enfants ont adoptée en l'achetant à sa mère, et d'un jeune garçon trouvé par un pêcheur du même pays. Les deux enfants sont élevés ensemble, et se prennent l'un pour l'autre d'un amour aussi profond que naïf. Le garçon, conduit à Paris par les circonstances, y devient le secrétaire particulier du cardinal Dubois; et au moment où les vieux nobles veulent marier malgré elle leur fille adoptive à un riche courtisan, le secrétaire particulier de Dubois, l'enfant trouvé de leur village, découvre sa mère et rentre en possession de sa fortune et de son titre de duc que des oncles sans scrupule avaient usurpés en le faisant disparaître. Les deux jeunes gens se marient; les méchants sont punis et les bons récompensés. Rien n'est plus attendrissant.

Tout cela au milieu d'une complication d'intrigues, d'aventures, d'épisodes, d'enlèvements, de coups de poignard et d'épée. Il faut s'attendre à rencontrer dans cet enchevêtrement les incohérences, les contradictions et les impossibilités ordinaires au roman-feuilleton; mais, en dépit de tous ces éléments hétérogènes, le plat est cuisiné par quelqu'un qui connaît son affaire, et comme il est en outre copieux, les gros appétits ont de quoi s'y plaire et s'apaiser.

B.-H. G.

La vie humoristique, par COQUELIN cadet. 1 vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff, 1883.— Prix : 3 fr. 50.

M. Coquelin cadet n'est pas un nouveau venu dans la carrière littéraire. Il a écrit, sous le pseudonyme de *Pirouette*, un monologue, *le Cheval;* un livre-album, *Fariboles*, et un petit ouvrage sur le *Monologue moderne*. Le dernier volume du sociétaire de la Comédie-Française nous présente son auteur sous des traits inattendus : ceux d'un critique. Mais rassurez-vous, ô lecteur! Les lauriers de M. Sarcey n'ont jamais privé M. Coquelin d'une minute de sommeil. Les *portraits*, *études*, *paysages* et autres fantaisies dont se compose la *Vie humoristique* sont autant d'aimables badinages sans prétention. Ils amusent, ce qui est déjà quelque chose. M. Coquelin a la note gaie, ironique et parisienne qui convient à ce genre de littérature. En le lisant, on croit l'entendre parler... nous ne croyons pas lui faire là un mauvais compliment. P. C.

La vie bête, par MAX WALLER. Préface de Camille Lemonnier, 1 vol. in-24. Bruxelles, A. Brancart, 1883. — Prix : 4 francs.

Pour son début dans la carrière du roman, un jeune Bruxellois, M. Max Waller, vient de publier, en édition de bibliophile, un petit conte dont le mérite est de ne faire de mal à personne. Malheureusement, il n'y a pas d'autre éloge à en faire. C'est l'histoire d'une amourette très innocente, ajustée tant bien que mal à celle d'un monsieur très ennuyé de son oisiveté. Franchement, ces symphonies en blond majeur nous plongent dans une douce somnolence. Pour les écouter avec plaisir, nous les voulons écrites de main de maître. Tel n'est pas le cas de l'œuvre de M. Waller. Sa blonde héroïne est un affreux bas-bleu, et son amoureux oisif un jeune maladroit.

Ne s'avise-t-il pas de faire des vers pour la vierge qu'il adore et de lui dire :

O Madeleine, je vois blond,
Et pour chuchoter que je t'aime
Je rêve *un beau petit salon*
Aux poufs tendus de satin crême!

Voilà un souhait poétique! Un garçon qui rime dans ce goût-là est évidemment condamné à mener une *vie bête*. — M. Max Waller a fort besoin de travailler; son coup d'essai est loin de ressembler à un coup de maître. P. C.

Courtisane, par Pierre de Lano. Troisième édition, 1 vol. in-18. Paris, Ed. Rouveyre et G. Blond, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Si nous en croyons la préface de ce livre, la courtisane est un *refuge*... Un refuge contre qui? Nous le donnons en mille à deviner : un refuge contre la jeune fille! — Ceci, on l'a bien compris, est une délicate protestation contre le mariage.

Maintenant, veut-on savoir à qui la courtisane appartient : « Au prêtre, parce qu'il la *connaît;* au médecin, parce qu'il l'a *vue;* au professeur dont elle suit les cours à la mode, parce qu'il l'étonne. » Eh bien! Et le financier? Nous réclamons énergiquement en faveur de ce tout-puissant du jour.

Est-il bien nécessaire, après cet exposé des théories de l'auteur, de raconter comment Mlle de la Pierre-Taillade est devenue courtisane? De décrire les splendeurs et les misères de son existence? D'apitoyer le lecteur sur le sort de ce malheureux frère qui cherche vainement à ramener sa sœur dans le sentier du devoir? A quoi bon? C'est une histoire vieille comme le monde, et le style prétentieux, incorrect de M. Pierre de Lano est loin de la rajeunir. P. C.

Angèle, par Henry Gréville, 1 vol. in-18. Paris, E. Plon, 1883.

Il y a dans ce roman beaucoup d'idées élevées et de sentiments généreux. Le caractère de la jeune fille, qui sacrifie son amour au bonheur de son amie, est vraiment héroïque. D'autre part, nous nous demandons pourquoi l'auteur a fait de cette jeune Marianne un personnage aussi calme? Pourquoi cette absence d'angoisses, de combats intérieurs? Un cœur sincèrement épris ne renonce pas aussi facilement à son amour : « Il n'est pas fait pour moi, ce garçon jeune et brillant, dit Marianne à son amie Angèle. Moi, je ne suis qu'une paysanne; toi, tu es une demoiselle, et puis, il t'aime...! » Et, plus loin : « Je te le donne, entends-tu, ma fille Angèle? Et je suis heureuse, plus heureuse que je n'avais jamais pensé l'être... » Dans l'idée de l'auteur, Marianne ne ment pas; elle est même si véritablement heureuse qu'elle s'installe bientôt auprès des jeunes époux et partage leur existence. Est-ce naturel? Non; Marianne était une fausse amoureuse et celui qu'elle prétendait aimer a eu raison de lui préférer Angèle. — Malgré ce défaut très apparent, le roman d'Henry Gréville est une adorable idylle et a, de plus, le mérite de pouvoir être lu par tout le monde. P. C.

La Bigame, par Alfred Sirven. Paris, Jules Rouff, éditeur. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Pierre Beson, fils d'un ouvrier maçon, reçoit une éducation brillante et devient architecte. Une dame riche le charge de lui bâtir une maison. Le jeune homme s'éprend de la pièce de la propriétaire; ses vœux sont comblés : il épouse.

Au bout d'un an, désillusion : il s'aperçoit qu'il n'a jamais été aimé, et que sa femme n'a consenti à ce mariage que pour échapper à sa tante. Après cette funeste découverte, l'architecte s'embarque avec sa femme et sa fille pour le Maroc. Vous savez qu'il n'a pas de chance : aussi le vaisseau fait naufrage. Mais n'ayez peur. On les sauve tous trois. Mais chacun croit les deux autres perdus.

La petite Jeanne est recueillie par son grand-père, et sa mère Angèle Beson par un bâtiment anglais, qui la dépose à Portsmouth. Elle devrait se rendre au consulat français et se faire rapatrier. Elle juge plus naturel d'errer toute la nuit par la ville inconnue. Harassée, elle s'endort sur le port; et là des matelots anglais peu délicats s'apprêtent à lui donner un réveil de marins, quand survient le duc Harris Harrison. Et voyez : ce pauvre duc pleure depuis longtemps une fiancée perdue. Et Angèle Beson est le fidèle portrait de cette adorée. Alors vous comprenez : le duc lui demande de jouer le rôle d'Eurydice retrouvée, mais pour la forme; il ne la veut ni comme femme ni comme maîtresse, mais comme compagne. Elle se croit veuve, elle accepte; dame, l'excellent Harisson possède six millions de rentes!

Là-dessus apparition du mari, qui a été fou, s'est échappé; la police le recherche. Il supplie sa femme de venir avec lui. Elle, maligne, le fait pincer par les agents et réintégrer dans un cabanon; brave petite femme! Mais le duc n'est pas du tout content qu'elle ait renié son époux. Il l'expulse, en lestant son bagage de six millions : rien que cela! Elle en profite pour se faire épouser — à quoi bon? — par un gredin nommé Rosemonde qui mange sa fortune.

Et puis après?... Tenons-nous-en là. C'est déjà beaucoup d'avoir poussé l'analyse jusqu'à ce point. Ce roman indigeste, mixture composée selon la formule Montépin, Rocambole, Vieux-Jeu et Cie, ne peut satisfaire l'esprit et ne dit rien au cœur; quelques scènes par-ci par-là prennent une allure dramatique, mais se gâtent aussitôt par le fatras et l'emphase, et surtout par l'invraisemblance outrée. P. Z.

Une Haine de femme, par Louis Collas, Paris, E. Dentu, éditeur; in-18. — Prix : 3 francs.

On regrette que ce roman soit tellement inégal qu'on ne puisse dire : « Il est bon. » Mais dans ses parties bonnes il dépasse la mesure moyenne. Plu-

sieurs scènes sont conduites avec adresse, et les personnages y sont animés de sentiments puissants, ou de tendresse réelle.

Le fond de la fable, c'est la haine inexpiable dont une femme tombée, que relève un brave homme de vieux médecin, poursuit une autre femme charmante et pure qu'a épousée un jeune docteur.

La cause en est que le jeune mari a jadis connu de près la coquine ; elle veut le reprendre. Il ne se laisse pas séduire et ne se soucie pas de remettre la dent dans une pomme si souvent mordue. Alors elle lui fait croire que sa femme le trompe : quelques petites circonstances, bien futiles, en vérité, sont groupées de façon à aveugler le mari : il croit sa femme coupable, ne veut rien entendre, et s'enfuit avec un de ses enfants, laissant l'autre à la mère.

Une fois cette situation posée, nous entrevoyons la suite : la jeune femme restera honnête, pure, mais les apparences tourneront toujours contre elle. Il faut bien avouer que ces apparences ne sont pas toujours innocentes. Par exemple, comment admettre, sans une dose appréciable de naïveté, qu'une jeune femme cohabitant régulièrement avec un jeune homme qui l'adore et qu'elle ne déteste pas, ne lui a jamais accordé la moindre privauté? Il n'est pas surprenant qu'on la soupçonne. — L'autre ne se lasse pas : après avoir détruit le bonheur de la mère, elle cherche à perdre la fille en l'attirant dans une maison de passe. Heureusement son plan échoue. Au reste, tout finit par s'arranger : père, mère et enfants se retrouvent, plusieurs mariages servent de conclusion, et *l'ami* désintéressé et platonique de Mme Sénéchal meurt fort à propos en léguant aux jeunes gens toute sa fortune.

En somme, ce roman, qui n'est pas une œuvre d'art, vaut un peu mieux qu'un travail de métier. Les qualités qu'y révèle M. Louis Collas prouvent qu'en se tenant la bride serrée à lui-même il serait capable de parcourir, d'une allure intéressante, une honorable carrière. P. Z.

Les Mélancolies d'un joyeux, par Armand Silvestre. 1 vol. in-16 carré. Paris, Charavay frères, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Quoi! le joyeux rédacteur du *Gil Blas*, l'auteur des *Malheurs du commandant Laripète*, a, lui aussi, ses heures de mélancolie, va-t-on dire, à la vue du titre affligeant de ce livre? Eh, pourquoi pas? Armand Silvestre n'a-il pas fait de charmants volumes de vers? Poésie, mélancolie, n'est-ce pas tout un, la plupart du temps? On peut avoir écrit les *Malheurs du commandant Laripète* et les *Farces de mon ami Jacques* sans être, pour cela, condamné au rire à perpétuité. D'ailleurs, qu'on se rassure : il n'y aura jamais rien de commun entre Armand Silvestre et un bonnet de nuit. Les histoires qui nous occupent laissent encore, malgré leur titre mélancolique, reparaître le joyeux conteur. L'esprit d'ironie, qui fait l'originalité de son talent, ne tarde pas à reprendre le dessus dans : *Serments d'amours*, *Maison déserte*, *Affaire d'honneur*, *Un petit-fils d'Hercule*, etc. Aux moments les plus pathétiques, s'échappent, comme autant de fusées, des plaisanteries d'une gaieté gauloise irrésistible. On allait verser des pleurs ; on rit aux larmes.

La deuxième partie est consacrée à une *Physiologie sentimentale* du *Désir*, de *l'Aveu*, du *Baiser*, de *l'Amour*, de *la Jalousie*, de *l'Amitié*, du *don Juanisme*, du *Souvenir*. M. Silvestre s'y révèle aimable philosophe. Assurément cela ne fait pas penser comme des pages de Pascal ou de Descartes, mais nous serions bien étonné que M. Silvestre eût eu la prétention de faire concurrence à des écrivains sur lesquels il a un grand avantage, celui d'être bel et bien vivant : avantage dont il sait d'ailleurs profiter en se faisant apprécier des lecteurs, ses contemporains. P. C.

Pierre Sordet, par Théodore Bués, 1 vol. in-12. Paris, Paul Ollendorff, 1883, — Prix : 3 fr. 50.

Nous n'aimons pas le sujet de ce roman, mais l'auteur est un écrivain de talent. Il a acquis, ou bien il possède naturellement, toutes les qualités qui font le romancier : il sait décrire en peintre, en poète; il sait poser des personnages et les faire vivre; il a de la bonne humeur, il a de l'esprit; ce qui seulement lui manquerait, ce qu'il n'a pas prouvé, du moins, dans le livre qu'il nous donne, c'est le don d'émouvoir. M. Bués se défend peut-être, comme autrefois Mérimée, par peur de la sentimentalité banale, d'éprouver et de communiquer, par suite, l'attendrissement; s'il en est ainsi, quel n'est pas son tort! La bonté, la compassion, sont sentiments qu'on se plaît à ressentir. La peinture des souffrances endurées par le petit prince africain, l'héritier du roi de Dahomey, n'a pas été faite par M. Alphonse Daudet avec beaucoup plus de talent que cette autre peinture des souffrances qu'endura le jeune fils de Pierre Sordet dans une institution des environs d'Aix; mais le chapitre rappelé du *Jack* de M. Daudet ne laissera pas de paraître de beaucoup supérieur aux passages de *Pierre Sordet* où il est parlé du malheureux petit collégien abandonné aux brutalités d'un sous-maître hypocrite; la raison de la préférence qui s'impose à l'esprit vient de ce que le cœur participe au jugement, et que l'un des deux romans parle au cœur bien mieux que l'autre.

Mais quelques mots sur le sujet que nous avons dit ne pas aimer. Pierre Sordet, colon algérien, est resté veuf avec deux enfants. Faisant la traversée d'Oran à Marseille, il a l'heur de rencontrer sur le paquebot une jeune veuve dont il s'éprend. C'est une coquette à qui sa mère a inculqué de fausses sentimentalités, des convoitises mesquines, le besoin du clinquant, le désir de briller; elle se fait épouser du colon parce qu'il est riche. Elle l'oblige bientôt à vendre sa ferme, à venir à Paris. Là, elle se sent vivre, elle dépense sans compter, elle possède enfin le luxe si longtemps désiré. Elle a un amant, elle a des amies, tout cela fait un singulier monde. Les enfants de Pierre Sordet détestent cette femme, qui compromet leur for-

tune; le fils est méchant, la fille sotte et méchante; elle se prend de passion pour l'avocat marseillais qui est l'amant de sa belle-mère; celui-ci, celle-ci, se prêtent à un projet de mariage; mais voilà que la fille de Pierre devine la nature des rapports qui existent entre celui qu'elle considérait comme son fiancé et la femme de son père. — Aucun des personnages n'est vraiment intéressant; Pierre Sordet lui-même, malgré toute son honnêteté, ne commande pas la sympathie; il est de caractère trop faible, il ne sait même pas se faire respecter de ses enfants. Les seules scènes qu'on peut prendre plaisir à se représenter sont épisodiques, elles ne tiennent pas directement à l'action, comme la scène du dîner, traitée de main de maître.

Nous attendons de M. Buès un autre roman. Il peut prendre rang, s'il lui plaît, parmi nos meilleurs romanciers. Qu'il se garde du naturalisme. E. G.

Le roman d'une créole, par M. André Surville, troisième édition. Paris 1883, 1 vol. in-18. Auguste Ghio, éditeur. — Prix : 3 francs.

« Pendant les dernières années de l'empire, il devint à la mode, parmi le beau monde de Bordeaux, d'aller passer tous les étés sur les bords du bassin d'Arcachon. » C'est ainsi que commence le livre. Survient une créole, Mme d'Algorre, qui révolutionne ce *beau monde,* tourne toutes les têtes, excepté celle du commandant Paul Auget, « le bel insensible ». Pas si insensible que cela pourtant, car il brûle, d'une flamme platonique il est vrai, pour la douce Fanny Poniaschine. Dénoncée comme adultère par sa rivale à Poniaschine, celle-ci reçoit de son sauvage mari un coup de poignard qui la tue net. Après ce drame, dont elle est la cause, la « fée Mélusine » court diverses aventures et, devenue veuve à souhait, se fait épouser par un ami du commandant René Fabrice, qui, au moment décisif, n'a pas voulu se rendre à des suggestions qu'il croyait calomnieuses et dont l'évidence le frappe après son mariage. Il abandonne la misérable. Étant donnés le caractère et le tempérament dont l'auteur l'a gratifiée, elle n'avait plus qu'à reprendre sa vie d'autrefois; eh bien, pas du tout. « Comme tout avait été théâtral dans la vie de cette femme, sa mort devait être une sorte d'apothéose. Elle tendit sur ses murs des draperies noires et blanches, elle alluma des cierges autour d'un catafalque de velours brodé d'argent, puis, lorsque tout fut prêt, elle se coucha sur ce lit de parade, et elle avala une *potion* empoisonnée. » On ne dit pas si elle agita avant de s'en servir. — Cet ouvrage, puéril à beaucoup d'égards, est écrit dans un style emphatique frisant parfois l'incorrection. Il sera peu lu, heureusement pour l'auteur qu'on a lieu de croire jeune et qui ne pourra que faire mieux. G. S. L.

Les Nuits sanglantes, par Aurélien Scholl, 2 vol. in-18. Paris, Marpon et Flammarion, 1883.

M. Aurélien Scholl est un des quelques littérateurs de ce temps dont il est convenu qu'on dira toujours : « Il a bien de l'esprit! » Avec cette formule, on se dispense de tout jugement raisonné. Nous voudrions pouvoir user de cette subtilité; mais quoi, deux volumes de 300 à 400 pages, cela pèse. Il a dû en coûter moins à M. Scholl pour les écrire qu'à nous pour les lire. Conçu dans la formule de Rocambole, ce roman interminable nous jette dans un mélange de tous les mondes, et, sous prétexte que la scène se passe à Paris, c'est une collection de gredineries et de gredins. Au fond, on ne voit plus bien, à la fin du premier volume, ce que l'auteur a eu dessein de peindre; à la fin du second, on soupçonne qu'il n'a pas même voulu dessiner. On retrouve là dedans des *situations,* des coups de scène, comme il en faut pour soutenir et pour couper un feuilleton. Évidemment *les Nuits sanglantes* n'ont pas eu d'autre destination que les tranches quotidiennes d'un rez-de-chaussée de journal. Pourquoi M. Scholl, qui est le plus spirituel de ceux dont on dit « Il a bien de l'esprit! » a-t-il cédé à la tentation de publier ces deux volumes? Le banquier Kodom, les Trelauney, les Marianne et autres ne sont que des ébauches de types connus. — Après ça, même dans son infériorité littéraire, ce roman garde encore par-ci par-là trace de la main d'un lettré. P. Z.

Historiettes et fantaisies, par Louis Veuillot, 4e édition, 1 vol. in-12, Paris, 1883 (Palmé).

Ce n'est pas une nouveauté. En 1844, l'auteur avait publié *les Nattes,* puis en 1850 une *Petite Philosophie.* Il n'avait pas songé à réimprimer ces courts morceaux. On l'y fit songer en 1862. Il avait d'ailleurs des motifs particuliers d'agréer l'offre qu'on lui faisait. La veille, il était un homme établi; il avait pignon sur rue. On supprime l'*Univers,* on le réduit à n'être plus qu'un ouvrier en chambre. « L'ouvrier en chambre ne peut se passer les fiertés du gros négociant; il n'a pas le droit de garder sur ses étagères, même vieillis et démodés, les petits objets dont il trouve le placement. » Le livre intitulé *Historiettes et fantaisies* doit le jour à cette circonstance. Elles n'ont pas trop mal fait leur chemin, si l'on peut appeler faire son chemin avoir quatre éditions en vingt ans. Elles en auront encore plusieurs. Louis Veuillot est mort il y a quelques mois; on l'avait presque oublié. Depuis plusieurs années, il n'écrivait plus; il n'était plus que l'ombre de lui-même. Le silence s'était fait sur son nom. Sa mort a ravivé de longs souvenirs. De son vivant, il était de mode d'en médire beaucoup. Ce n'était qu'un pamphlétaire ecclésiastique qui, embusqué derrière le Vatican, tirait à boulets rouges sur le pauvre monde. Il n'avait pas de fonds; il était dépourvu de savoir. Il n'avait tout au plus qu'un peu de style et encore on lui contestait son style. Quand on ne l'a plus eu là, on s'est aperçu que ce peu de style suffisait à remuer l'opinion. Louis Veuillot est de fait un des plus grands écrivains du XIXe siècle. Il ne laisse pour ainsi dire pas d'œuvres de longue haleine. Il a dépensé un talent immense, une des plus puissantes organisations d'écrivain qu'on ait vues, à des polémiques au jour le jour, mais

il restera. Ses *Historiettes* sont, en effet, des contes. Si Louis Veuillot n'avait pas été un polémiste, il aurait été un conteur. Par exemple, ses contes n'ont pas l'odeur des contes réalistes d'aujourd'hui. Il a le mot naturel, quelquefois cru, ce n'est pas dire grossier. Le but qu'il se propose n'est pas celui des romanciers qui n'ont point de souffle et se rabattent sur des passions vulgaires, afin d'intéresser le vulgaire. L'introduction du livre est de 1850. A cette époque, il était beaucoup question de liberté, d'égalité, de fraternité, de droit au travail, de la mer à changer en limonade, du droit à l'instruction, à l'assistance, et autres droits de ceux qui n'ont rien et voudraient partager avec ceux qui ont. On en parle moins de nos jours, parce que cela est devenu banal. Alors, on n'était pas encore revenu de toute cette poésie alimentaire dont Saint-Simon, Fourier et consorts ont nourri deux générations. Veuillot est écœuré de cette cuisine. Il y a toujours derrière ce qu'il écrit une envie de contredire, car il fut toute sa vie un grand contradicteur. Il oppose les vertus de jadis aux appétits contemporains. C'est le défaut du livre, le côté par lequel il a vieilli. Le courant d'il y a quarante ans n'existe plus ; l'esprit public a changé; et comme on ne parvient que difficilement à s'abstraire des préoccupations du moment, le tour des *Historiettes et fantaisies* a subi les atteintes de l'âge. Ceci n'est du reste sensible qu'aux délicats. Les autres trouveront au livre la saveur ordinaire aux écrits du maître. L. D.

Les pas de chance, par Harry Alis, eau-forte de Brumine. Bruxelles, Kistemaeckers, 1883, petit in-18.

Les quatre nouvelles dont se compose ce volume ne sont pas de nature à diminuer le succès de la collection entreprise par l'intelligent et actif éditeur bruxellois pour le bénéfice des bibliophiles. La première, l'histoire lamentable de ce pauvre inventeur, réduit à jouer dans les rues d'une vielle que, devenu sourd, il continue à tourner sans s'apercevoir qu'elle ne rend plus de sons, et finissant par se jeter dans la Seine, où son cadavre est repêché grâce au bateau insubmersible inventé par lui et exploité par un associé sans scrupules, emplit l'esprit d'une pitié profonde et triste pour tous ces misérables grands hommes qui enrichissent et illustrent le monde en mourant de faim. Celle de l'idiot, gardeur de pourceaux et amoureux de sa nièce, qui se fracasse le crâne et s'asphyxie dans un trou d'eau le jour des noces de celle-ci, n'est pas moins navrante et vraie. Je n'aime pas autant *Bilboquet*, où l'enfant paria s'agite dans un milieu trop fantaisiste pour servir de type et, comme disent ces messieurs les naturalistes, de *document*. La dernière nouvelle, intitulée *la Terre*, est une étude magistrale de cette passion de la propriété terrienne, si âpre et si dominatrice au cœur des paysans.

Style vigoureux et ferme en même temps que pittoresque et coloré, observation pénétrante et juste, talent de conteur ; telles sont les qualités dont il faut féliciter M. Harry Alis, et qui nous autorisent à espérer de lui d'autres fortes études, capables de faire honneur à la littérature de ce temps. B. H. G.

Maître Sauvat, par Paul Labarrière, Paris, Paul Ollendorff, 1883; 1 vol. in-18.

Il y a beaucoup de romans dont on pourrait donner treize à la douzaine, comme les pommes en Normandie. Celui-ci ne rentre pas dans cette catégorie banale. Il a son caractère à lui, ses qualités, ses défauts, une valeur. Il n'est pas mal écrit. Les caractères y sont bien dessinés, pris sur le vif et fouillés en pleine nature. Le moment psychologique où l'honnête notaire Sauvat devient criminel est saisi et mis en lumière avec une netteté d'observation et une puissance de rendu qui suffiraient pour assigner à ce livre une place à part au milieu du débordement de romans, de nouvelles et de feuilletons où frétille et nage le lecteur, comme un poisson dans l'eau.

Le clerc Rochet nous surprend par son cynisme, auquel rien n'a préparé. C'est un coup de théâtre où la vraisemblance est peut-être un peu trop sacrifiée à l'effet. Il y a aussi des lacunes dans la fable. On aimerait à savoir le détail du transport du cadavre du père Brenn dans le bois, et comment le notaire put, sans faire jaser et sans exciter de soupçons, transmettre son étude à Rochet et venir se perdre à Paris. Le hasard qui fait que le fils adoptif du docteur Bouverel, fils légitime du suicidé Chabert, aime Marie, la fille de celui dont le crime a causé l'arrestation et la mort de Chabert, sent fortement le procédé des romans-feuilletons qui font se rencontrer leurs personnages dans la vie comme des voisins sur un palier. La lettre écrite par Rochet pour faire rompre le mariage, laquelle s'égare juste à point pour n'être pas alors un obstacle, et se retrouve, juste à point également, pour introduire une péripétie nouvelle, ne me semble pas une invention bien heureuse ni bien neuve.

Je n'en aurais pas tant dit si le livre était mauvais. Ce n'est qu'aux bonnes choses qu'on a plaisir à trouver des défauts, et il n'y a pas de plus bel éloge pour un ouvrage littéraire ou artistique que la sévérité de la critique. B. H. G.

Arne, par Biornsterne Biornson, scène de la vie norvégienne. Paris, librairie royale de K. Nilsson ; 1 vol. in-12, 1883.

Il paraît que ces romans suédois et norvégiens ont un certain succès. Il s'est fondé à Paris une librairie tout exprès pour exploiter ce filon. Tous les goûts sont dans la nature, et je ne désire faire de peine à personne. Il y a, du reste, des palais et des estomacs échauffés qui n'admettent que deux choses : le tord-boyau et le petit-lait.

C'est du petit-lait que nous sert M. Biornson dans sa coupe scandinave. J'avoue que je n'y ai pas grand goût. Ces allégories nuageuses comme un ciel d'Ossian, ces allusions bibliques, ces caractères qui ont toute la subtilité des gens civilisés avec toute la vio-

lence et la grossièreté du sauvage qui s'enivre d'abord, tue ou frappe ensuite et pleure à la fin, ces élucubrations lyriques qui sont de la mauvaise prose mal déguisée dans de mauvais vers, tout cela ne m'inspire qu'un médiocre enthousiasme. Les détails de mœurs, quelques légendes, trop rares, certains proverbes primitifs et curieux rachèteraient un peu l'ennui mortel qui se dégage du roman, si tous ces traits particuliers ne se trouvaient ailleurs, dans des études spéciales, lesquelles sont d'autant plus intéressantes qu'elles n'ont pas la prétention de créer des types et de dramatiser des situations. B. H. G.

Contes ironiques, par Charles Buet, illustrés par Alexis Lemaistre. Paris, Tresse, 1 vol. in-18.

Ces contes ironiques rient de bien des choses sans avoir l'air de se douter qu'on puisse rire d'eux. Ils rient de la République — car ils sont plus politiques qu'ils ne le disent, — de l'éducation laïque, de la morale indépendante, de la science, des conquêtes de l'esprit humain dans tous les sens où son activité se déploie; et leur rire, ils l'abritent sous un masque de religion catholique et romaine; ils l'entrecoupent de soupirs de regrets pour les institutions et les régimes disparus, et ils ressemblent vraiment, sous les oripeaux disparates de leur style, à une tête de mort ricanant de son impuissance et de son néant.

Chacun de ces contes est dédié à une célébrité littéraire ou artistique. Ce doit être une ironie de plus. En tout cas, cela me rappelle l'apologue persan où, au nom de la confraternité musicale, la grenouille s'adresse au rossignol. B. H. G.

Le Collier d'acier, par Foatuné du Boisgobey. Paris, E. Plon et Cie, 1883; 1 vol. in-18.

Mme Mornas est une terrible femme. Non pas parce qu'elle est passionnée et que sa passion est sa suprême loi, mais parce qu'elle a sur elle-même assez de puissance pour avoir l'air calme et vertueux alors qu'elle est en proie à toutes les furies de l'amour et de la haine, et qu'elle machine les crimes les plus audacieux. Son amant se marie; elle veut tuer au banquet de noce la jeune femme qu'il épouse, et, malgré son adresse à tous les exercices de sport, frappe de sa balle son amant lui-même. Elle dérobe à un vieux savant une fiole pleine d'un poison foudroyant, et s'en sert pour se débarrasser d'un autre amant qu'elle a eu lorsqu'elle était jeune fille, et que le hasard remet sur son chemin pour la gêner. Elle trempe dans ce poison les pointes d'un collier d'or et d'acier qu'on ne peut ouvrir qu'en se piquant, et l'envoie à la rivale qu'elle a déjà rendue veuve. Pendant ce temps, elle donne des conseils écoutés à M. Mornas, son mari, qui est le juge d'instruction chargé de rechercher l'auteur du premier crime. Il serait difficile de dire où elle s'arrêterait si le chef de la sûreté ne finissait par trouver les preuves certaines de ses intrigues et de ses meurtres. Poussant le cynisme à ses bornes les plus extrêmes, elle était allée voir l'effet qu'avait dû produire son collier chez la jeune veuve, qu'elle affectait d'aimer d'autant plus qu'elle la haïssait davantage. C'est là que le policier la rejoint. Laissé seul avec elle, il lui apprend que toute sa vie est désormais percée à jour, et, par respect pour M. Mornas et pour la magistrature dont celui-ci fait partie, il s'engage à tenir tout secret, pourvu qu'elle disparaisse. Énergique jusqu'au bout, Mme Mornas ouvre le collier qu'elle destinait à une autre, se pique aux pointes empoisonnées, et meurt de la même mort dont elle avait tué son premier amant.

Un duo amoureux traverse le volume et adoucit l'horreur de cette histoire tragique. M. du Boisgobey fait preuve ici de ses qualités ordinaires. Il sait à merveille graduer l'intérêt, le soutenir, et laisser le lecteur en suspens, anxieux et ému, jusqu'au coup de théâtre final. Il n'en faut pas davantage pour se faire lire par tous ceux qui cherchent dans les ouvrages d'imagination une récréation attachante plutôt que des études de mœurs et des effets littéraires.

B. H. G.

THÉATRE

Les Annales du théâtre et de la musique, avec une préface-étude sur la mise en scène par M. Émile Perrin, par Édouard Noel et Edmond Stoullig. Huitième année, 1 vol. in-18; Paris, G. Charpentier, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Les Annales du théâtre et de la musique, publiées annuellement par MM. Stoully et Noël, comprennent le compte rendu des pièces jouées par tous les théâtres de Paris, depuis l'Académie nationale de musique jusqu'aux Fantaisies-Parisiennes. Les grands concerts ne sont pas oubliés. Un chapitre spécial est consacré au Conservatoire et aux concerts Pasdeloup, Lamoureux, Colonne et Broustet. Les théâtres de quartier (Eldorado, Scala, etc.) et ceux de province ont eux-mêmes l'honneur de se voir consacrer quelques pages. Ces *Annales* donnent encore les titres des principales pièces jouées à l'étranger ; les résultats des concours du Conservatoire ; une bibliographie et une nécrologie ; enfin, la liste des critiques musicaux et dramatiques des journaux parisiens.

MM. Stoullig et Noël ont coutume, chaque année, de demander à un maître ès art dramatique une préface pour leur livre. Cette fois, la préface est signée Émile Perrin et intitulée : *Étude sur la mise en scène.* L'administrateur du Théâtre-Français l'a dédiée, non sans malice, à M. Sarcey, et y répond aux attaques dont le critique du *Temps* l'a rendu

plus d'une fois victime. M. Sarcey, dans un récent article, s'est, à son tour, réservé le droit de répondre, en temps opportun, à M. Émile Perrin. En attendant ce fin régal littéraire, nous pouvons déclarer, dès à présent, que l'étude de M. Perrin est remarquable au double point de vue critique et historique et suffit à assurer le succès des *Annales du théâtre* en 1882.

Cette entreprise fait le plus grand honneur à deux érudits, très chercheurs et très au courant des choses parisiennes; MM. E. Noël et Stoulling auront enrichi l'histoire littéraire du théâtre d'un recueil indispensable aux recherches de l'avenir. P. C.

Le Père de Martial, pièce en quatre actes, en prose, par Albert Delpit. Paris, Ollendorff, édit.; in-18, 1883. — Prix : 2 francs.

Il ne s'agit plus de raconter la pièce : nous venons trop tard pour cette besogne. Elle a été un des succès de cette année, et tous les critiques ont terminé en affirmant que les qualités surpassaient, et de beaucoup, les défauts. Nous ne contredisons pas ce jugement, mais nous ne pouvons le dissimuler : si *le Père de Martial*, animé sur la scène et presque emporté par la vie des acteurs, ne laisse point apercevoir assez vite pour qu'on en soit froissé les invraisemblances qui choquent le lecteur du *Père de Martial* en roman, celui qui à son heure et sans se presser relit la pièce en brochure voit reparaître ces défauts. Il y a plus : dans le roman, l'écrivain ménageait les situations, les transitions ; dans la pièce, il a resserré les effets, par conséquent rapproché et comme heurté les unes contre les autres les violences qu'il fait subir à notre bon sens.

Heureusement, il faut la réflexion pour s'en apercevoir ; au théâtre, la majorité du public, toute à son impression actuelle, ne réfléchit pas. On n'a pas le temps de s'étonner ni de se formaliser des démarches bizarres de ces personnages. On ne se récrie pas à l'imprudence inutile de Mlle Jordan, venant seule chez le duc de Hautmont, ni à la triple confession de Mme Cambry, qui ne serait faite qu'une fois, si elle était faite à son fils, puisque finalement il faut qu'il la devine ; et qui ne serait pas nécessaire du tout, si elle l'avait faite en temps opportun à M. de Hautmont. Qui a trouvé extraordinaire le rôle de M. de Born, lequel, inconnu la veille, devient instantanément, sur la foi de sa bonne mine, le confident de tout le monde pour des secrets de famille de la plus haute gravité ? Est-il quelqu'un qui se soit plaint de l'allure d'opéra-bouffe des scènes où paraissent Maravillion et son gendarme ? ni de la façon quelque peu factice dont sont amenées certaines scènes et coupées court certaines autres ?

Non; et, en vérité, ce n'est pas un regret que nous exprimons, car tous ces défauts ne sont pas constitutionnels, espérons-le du moins ; M. Delpit les écartera de ses œuvres prochaines, et il y saura mettre cette fougue qui passe au-dessus des obstacles, sans même se soucier de les renverser, cette belle fougue qui lui a conquis le public. Car le public se moque un peu qu'on lui donne des pièces selon la vieille formule, avec des personnages fabriqués de toutes pièces, pourvu que la formule serve à une donnée vigoureuse et que les bonshommes soient sympathiques et attendrissants. M. Delpit a de l'audace, il prend de front les choses et les gens. Ce n'est pas raison pour l'admirer sans réserve, mais c'est déjà motif de lui assigner une place à part dans la phalange des jeunes dramaturges. P. Z.

Refrains des belles années, par Charles Diguet. Un vol. in-12 ; Paris, Alphonse Lemerre, 1883. — Prix : 3 francs.

Les *Refrains* sont pour consacrer le souvenir de toutes les femmes qui ont, ou qui auraient occupé les attentions du poète pendant les « belles années ». Alice était une cruelle, Silvia ne l'était pas..., nous ne continuons pas l'énumération.

Le vers n'est pas d'un mauvais ouvrier, mais les poésies n'offrent aucun intérêt. F. G.

La Vie ardente, poésies par Hippolyte Buffenoir. Un vol. in-12, 2e édit.; Paris, Alphonse Lemerre, 1883. — Prix : 3 francs.

L'ambition d'être député ne suffit pas pour faire de celui qui la possède un homme politique. E.-M. Buffenoir qui, exécuté naguère de si belle façon par Gambetta, se déclare républicain-socialiste-révolutionnaire, prétend, il l'a dit devant nous, à continuer l'œuvre de 89. Les constituants d'il y a près d'un siècle, en proclamant les *Droits de l'homme*, ses droits inaliénables, imprescriptibles, antérieurs à tout contrat social, ont fait, pour s'être inspirés de Locke, une déclaration toute conforme à la doctrine individualiste. Et ce seraient les socialistes, catholiques sans Dieu, héritiers des théories de l'ancien monde, qui *complèteraient* la tâche de notre première Constituante ! M. Buffenoir devrait aller à l'école.

Méchant politicien, il n'est pas meilleur poète. Que l'on feuillette son volume *la Vie ardente* (ce réformateur n'a pas l'humeur d'un Dante, il met en chansons des amours banales), que l'on feuillette, disons-nous, son volume, on ne trouvera pas une image. Il ne s'y trouve rien que de la prose rimée assez richement, mais de la prose encore. On naît poète, on ne le devient pas ; il n'y a pas d'école de poésie. F. G.

Œuvres poétiques de Joséphin Soulary. 3e partie (1872-1882). Un vol. in-12 ; Paris, A. Lemerre, 1883. — Prix : 6 francs.

Que nous aimerions à étudier l'œuvre de M. Soulary ! Ce n'est pas le lieu ; il nous faut nous défendre de l'envie de tâcher à démêler les raisons du charme exercé sur nous par ses poésies ; nous devons nous contenter de présenter ce troisième volume, qui enferme et *les Jeux divins*, et *la Chasse aux mouches d'or*, et *les Rimes ironiques*, et la pièce jouée à Lyon, *Un Grand homme qu'on attend*.

On a tout dit, croit-on, quand on a déclaré Soulary le poète délicat par excellence. Soulary est plus et mieux qu'un délicat. Il est fin, sans doute, et spirituel ; il n'est pas un autre Tyrtée, il serait plutôt de l'école du bon Horace (*bon* est mis là un peu par réminiscence) ; parfois, dans ses vers, la note est pessimiste, et, à tout prendre, le poète peut sembler n'être rien qu'un sceptique très aimable. Eh bien ! non. Comme il a le souci de la forme et qu'on s'en aperçoit, on ne songe pas à considérer le fond ; le fond mériterait qu'on y regardât ; le poète pense et sent plus, peut-être, qu'il ne se l'avoue à lui-même, et nous savons telles pièces, en grand nombre... Mais n'allons pas commencer cette étude qu'il nous plairait si fort de faire. Vite, parlons du recueil.

Qu'on pense revoir les beaux croquis demi-païens d'Eugène Froment, où les crayons font aux êtres toujours aimés, aux femmes et aux enfants (ils ont des ailes) des contours très vagues tout enveloppés d'une atmosphère rosée : une femme, assise sur l'escabeau, a laissé tomber sa quenouille : inquiète, elle veut retenir le méchant Amour ; l'Amour rit et s'échappe. C'est pour avoir visité, réellement ou bien en rêve, les cartons de cet autre poète, Froment, que Soulary a décrit *les Jeux divins*, déjà figurés, peut-être.

Voici l'un de ces *jeux*, celui du sabot :

Dans la rue où, flânant, je guette
Le rire et les jeux d'autrefois,
Deux beaux lutins au vif minois
Font d'un sabot leur amusette.

Sous la lumière qui le fouette,
Ce martyr à tête de bois
Geint comme un valseur aux abois
Qui bon gré, malgré, pirouette.

Une ingénue au front penché
Passe, et leur dit d'un ton fâché :
(A quoi songeait-elle, à cette heure ?)

« O les méchants petits bourreaux !
Laissez donc ce cœur en repos ;
N'entendez-vous pas comme il pleure ? »

Cela n'est pas seulement de forme exquise, cela traduit un sentiment nullement banal.

D'autres sonnets décrivent d'autres jeux. Les jeux de saisons : au printemps, la vierge entend l'épithalame que chante l'oiseau ; c'est l'été, elle devient femme ; l'automne apporte à l'amant illusion ou lassitude ; l'hiver est venu, appelle les souvenirs d'antan.

Le cœur, en ces redits, se plaint d'être abusé.

Le poète s'est fait philosophe presque pour chanter ces jeux, il l'est encore et surtout quand il jette son cri : *Væ soli !* et quand il montre la *Souffrance divine*.

Mais voilà qu'il est parti avec de joyeux compagnons de Saint-Hubert, que le temps pluvieux a obligé les chasseurs de déposer fusils et carniers dans un coin d'auberge, qu'il entend lui, chasser quand même, qu'il chasse aux *Mouches d'or*. Elles sont souvenirs, regrets, inquiétudes. Voici l'une des pièces abattues, si l'on veut.

Là-dessous !...

Quand la mort (notre heure est écrite)
Clora ma lèvre et son secret,
Ta chère main, d'un drap discret,
Me couvrira, suivant le rite.

Et je te vois, pâle, interdite,
Contempler comment apparaît
Là-dessous, ce qu'on adorait...
N'en fais rien ! Cette vue irrite.

Tu songerais qu'aux jours passés
Dans l'ardeur des baisers pressés
Je t'étreignais, effarouchée ;

Et ton cœur ne comprendrait pas
Que, te sentant sur moi penchée,
J'hésite à t'ouvrir mes bras.

Dans la partie du recueil qui porte pour sous-titre les *Rimes ironiques*, il est vingt morceaux que nous désirerions transcrire ; indiquons, parmi ces belles rimes, *Confiteor*, *la Vrillette*, *Correspondances muettes*, *le Reproche des larmes*, *Si l'on me disait*.., mais belles, elles le sont toutes, et toutes sont à indiquer.

Une querelle de ménage, l'âme et le corps voulant divorcer, est une scène des plus spirituelles ; la pièce jouée à Lyon est de lecture tout attrayante.

Ce troisième volume a même valeur que les deux premiers ; il fera aimer le poète, un railleur, un justicier, un philosophe recueillant les grandes pensées venues du cœur, un homme aussi, car il connaît de tous les sentiments les plus relevés et les plus doux, de l'indulgence, de la compassion, de la tendresse.

P. G.

Idylles et chansons (1860-1874), par Georges Lafenestre. Nouvelle édition revue et corrigée. Un vol. in-12 ; Paris, Paul Ollendorff, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Tout cet hiver, en certains salons, on a applaudi aux récitations de deux poètes qui, doués (l'un surtout) d'un véritable talent, mais ayant le mépris de

l'homme, pour eux sorte de brute que conduiraient seulement des instincts, chantent, le premier, ses *Névroses*, le second, autre Parny, le plus pur nihilisme. Ne tâchons pas à démêler les raisons inconscientes de cet engouement ; aussi bien, n'étant que de mode, il passera bientôt. Puisqu'il se trouve des poètes qui, pour être amants de l'idéal, ont le respect profond de la personne humaine, c'est à eux que nous allons. M. Lafenestre sonne cette fanfare :

O poètes, battus des vents,
Chers compagnons, restons vivants,
Notre cœur fût-il en ruine !
Soldats de Dieu, narguons la mort,
Et, d'un front mâle, et d'un bras fort,
Tenons haut la lyre argentine !

Car c'est honte à qui peut chanter
Ou de se taire ou d'attrister
L'âme humaine aisément ravie ;
Sonnez encor, sonnez toujours,
Vaillants espoirs, fermes amours,
Sonnez la marche de la vie !

Parmi ces nations, la nôtre est jeune encore, et M. Lafenestre le sent, lui qui communie avec les cœurs les plus généreux, les plus ardents, les plus virils. Que, dans les carrefours, on allume de grands feux, pour qu'avec la fumée le vent emporte tous ces ferments, causes de malaises, tous ces matérialismes qui tendent à ramener l'homme à l'animalité ; que, la fumée dissipée, le ciel redevenu bleu, nous puissions relever la tête fièrement, prenant conscience de notre dignité et volonté de ne pas déchoir. La jeunesse doit vouloir, elle doit agir.

Triste est l'arbre sur le rocher
Qui se voit en mai dessécher
Sans jeter de floraisons roses ;
Triste est la femme sans époux
Qui n'endort pas sur ses genoux
De nourrissons aux lèvres closes.

Triste est la source dans l'étang
Qui ne peut jaillir en chantant,
Heurter des ponts, froisser des herbes ;
Plus triste est, sous le ciel d'été,
Le vieux laboureur alité
Qu'appelle en vain l'odeur des gerbes !

Toute chose est triste ici-bas,
Qui ne vit pas, qui n'agit pas,
Stérile dans son calme inerte :
Bateaux à sec, canons rouillés,
Viveurs flétris, bois dépouillés,
Cerveau vidé, maison déserte !

. . . . . .

Sonnez encor, sonnez toujours,
Vaillants espoirs, fermes amours,
Sonnez la marche de la vie !

A la jeunesse le poète dédie ses *Chansons*, les unes, joyeuses, pour enchanter les rêves, les autres, plaintives, pour mettre au cœur la compassion :

A l'Impruneta les filles sont belles :
Des ailes aux pieds, dans l'œil du soleil,
La tête aux aguets comme les gazelles,
Le sein droit et fier aux rosiers pareil.
A l'Impruneta les filles sont belles !

A l'Impruneta les gars sont hardis :
Chevelure éparse où la brise joue ;
Ils seront soldats, pâtres ou bandits ;
Une pourpre chaude allume leur joue.
A l'Impruneta les gars sont hardis !

. . . . . .

. . . . . .

A l'Impruneta l'amour va bon train
Dans les sentiers creux aux senteurs de fraise ;
Le curé subtil y perd son latin :
On s'aime à quinze ans, on s'épouse à seize.
A l'Impruneta l'amour va bon train !

Puis, le *Chant des Pêcheurs :*

Eho ! Eho ! Tous, en mesure,
Courbés sur le câble, et criant,
Par saccade, au long mât pliant,
Les pêcheurs hissent la voilure.
Eho ! Eho ! Rudes labeurs !
Le ciel rit dans la mer dorée,
Sur le grand quai bat la marée,
Caressant la barque attirée...
Oh ! le chant triste des pêcheurs !

Que cela est bien rimé et rythmé ! Que de mouvement, d'ardeur, dans les premiers vers ! Et, dans le dernier, pour les âmes tout endeuillées déjà peut-être des mères, des sœurs, des filles, que d'angoisses, si vient l'orage, cette nuit !

La meilleure façon de faire aimer un poète, c'est de citer ses vers ; donnons ce *sonnet* :

Dans les grands soirs d'hiver, quand la veille est finie,
Près des tisons blanchis qui croulent doucement,
Arrive bientôt l'heure où la flamme ternie
Se met à vaciller dans le flambeau fumant.

Rien n'est triste aux yeux las comme cette agonie
Qui lutte sans espoir, et jette par moment
D'inutiles éclairs qui ne sont plus la vie,
Et que l'ombre glacée étouffe lourdement.

L'amour aussi s'en va, que je crus éternelle,
Comme un oiseau blessé qui bat encor de l'aile
Pour remonter au jour et pour ne pas mourir.

Tout mon cœur se remplit d'une angoisse cruelle :
Rien n'en rallumera la dernière étincelle :
Je sens la solitude et la nuit me couvrir !

Point de recherches ni de raffinements. La plus grande simplicité de forme, et cette simplicité fait que nous sommes tout pénétrés par le sentiment traduit.

Mais le poète sait faire résonner toutes les cordes de sa « lyre argentine. » Et son ode au *Sommeil* est d'une beauté comparable seulement à celles des plus belles pièces de nos maîtres. M. Lafenestre mérite bien qu'on l'aime. F. G.

Le Coffret de perles noires, par le marquis DE PIMODAN. Un vol. grand-in-8; Paris, Ed. Rouveyre et G. Blond, 1883. — Prix : 5 francs.

Le *Coffret* — nous voulons dire le volume — est ravissant à voir : beau papier, beaux caractères, belle impression et la vignette donnée en première page, reproduite sur la couverture, est d'un faire amusant. Quant *aux perles noires* — c'est-à-dire quant aux vers — elles ne sont pas de très grande valeur.

Pour n'être pas sévère, nous voulons bien laisser entendre que plusieurs des pièces de vers du recueil, si elles avaient été composées il y a un siècle, n'auraient pas été indignes de plaire aux jeunes et charmantes duchesses aussi du siècle dernier; regardant dans leur miroir leurs cheveux faire un édifice sous les doigts du maître-coiffeur, elles auraient entendu, d'une oreille à demi-distraite, *les Régiments*, et elles auraient applaudi.

En lisant un vieil annuaire
De dix-sept cent quatre-vingt-neuf
J'ai trouvé le nom du grand-père
Qui l'été songeant à la guerre
Songeait l'hiver à l'Œil-de-Bœuf.

Servait-il dans Royal-Lorraine,
Artois, Bercheny, Chamborant,
Ou bien aux Dragons de la Reine?...
Je le tairai, car...

Nul besoin de continuer la citation; nous sommes plus difficiles de notre temps.

Mais de l'être, avons-nous bien raison ? F. G.

Sur tous les tons, sonnets par J. GERMAIN-LACOUR. In-18; Paris, Jouaust, édit.

Attention, s. v. p. J'ai l'honneur de vous présenter un jeune poète dont la poésie n'est pas vieillotte, un garçon spirituel qui montre l'esprit qu'il a, un homme qui reste humain, voit le soleil en plein jour et l'amour en plein cœur, sans creuser les tombes au clair de lune et grincer des dents avec des rages factices.

Pour sa sincérité, pour son parfum honnête d'esprit français, pour son respect de la *sublime* langue qui est la nôtre et ses déférences à la prosodie dont se sont contentés Villon et Régnier, Corneille et Molière, pour tous ces mérites de plus en plus rares, le petit livre de M. Germain-Lacour est louable, digne d'être lu, et même, à quelques pages, relu.

Une élévation de pensée remarquable dans les sonnets réunis sous la rubrique *Maestoso*. Mais quelques défaillances : il faut que je les signale, de peur de paraître aveugle aux défauts, ce qui serait douter de ma clairvoyance quand je vante les beautés, *La folie de Michel-Ange* reste obscure : on sent l'effort qui avorte. Le dernier vers de *Terre et ciel* n'est pas du premier venu :

Arbres nos nids, fronts nos pensers, cœurs nos amours.

Le malheur est que ce n'est pas un vers : harmonie, rythme, cadence, rien n'y est; mais il y a une synthèse qui, dans ses termes triples, resserre vigoureusement l'idée générale du morceau. Ce vers mal fait dénote quelq'un qui pourra être un écrivain.

Par contre, dans *Germanisme*, les vers marchent bien, c'est le sens qui fléchit. Les tercets qui doivent démontrer ce qu'affirment les quatrains semblent les contredire. Mais un des meilleurs, soutenu, vif et ferme, c'est le *Spleen*. Le jeune homme qui a frappé ce sonnet n'est déjà plus un apprenti.

La série intitulée *la Gaume rose* est moins originale; c'est un peu mièvre, un peu convenu ; plusieurs sentent la romance.

La troisième partie, *Tutti*, renferme de jolies idées, et tout particulièrement une chose charmante, très tendre et très simple : souvenir d'une romance d'autrefois, rajeuni par un sentiment qui semble tout actuel au cœur de l'action. C'est intitulé d'ailleurs *Air nouveau sur un vieux thème.*

Dans les sonnets *Pizzicati*, beaucoup d'esprit, des vers légèrement lancés comme des flèches à pointe arrondie qui ne doivent point blesser à mort.

Voir le sonnet *Salammbô.*

Enfin, une petite collection de portraits, *les Forts ténors*, où le poète se plaît à retracer le profil de Schopenhauer, Henri Heine, Darwin, Büchner, etc.

En résumé, M. Germain-Lacour est de la catégorie supérieure des poètes lettrés, pour qui rimer n'est pas seulement un instinct.

J'aurais regret de quitter ce petit livre sans en rien citer. Voici la *Vérité :*

A M. Ernest Renan.

Vous aimez l'incertain, le rêve et la nuance,
Le crépuscule blond plutôt que la clarté,
Le flacon plus encor que le nectar vanté,
Plus les élans craintifs du cœur que la science :

Vous êtes un amant qui suit la vérité,
Mais un amant timide et plein de défiance ;
Car vous savez — de là naît votre patience —
Que pas vous avoir connu plus d'un a regretté.

Votre âme se repose et vit dans son mystère,
Et c'est, nous dites-vous, le bonheur sur la terre
Que creuser sans trouver, que chercher sans savoir.

J'admire votre calme et votre quiétude.
Pourtant j'en sais plus d'un qui, pâli par l'étude,
Cherchant la vérité, meurt de ne pas la voir.

Voilà qui est d'un mouvement aisé, d'un simple contour, d'une heureuse rencontre d'expressions, et qui finit fortement avec une ouverture sur les nobles horizons. P. Z.

MELANGES

Étude sur la langue anglaise au XVI^e siècle, par Adrien Baret, docteur ès lettres, professeur agrégé d'anglais au collège Rollin. Paris, Léopold Cerf, 1883; 1 vol. in-8°.

M. Baret, professeur à Paris, vient de soutenir ses thèses devant la Faculté de Bordeaux, qui lui a conféré le grade de docteur. Docteur il est, et docte aussi, sans doute, puisqu'il peut répéter ce que tous les philologues anglais ont dit avant lui. MM. Craik, Earle, Skeat, Sweet, Ellis, Wright et Furnivall, sans compter les Français Thommerel, Sandras, Paul Meyer, et, pour l'histoire, notre illustre Augustin Thierry, ont tous travaillé pour coiffer M. Adrien Baret du bonnet de docteur. C'est chez eux qu'il a fait ses découvertes, et je ne puis m'empêcher de m'étonner qu'il n'y ait eu personne, dans le jury bordelais, pour lui dire qu'il avait trouvé ce qui n'était pas perdu.

Il n'est pas jusqu'à ses exemples qui ne soient de seconde main. Je veux croire qu'il les comprend et qu'il en a donné le sens à la Faculté de Bordeaux; mais, pour le simple public, il se contente de transcrire le texte anglo-saxon et ne traduit que les morceaux dont la traduction est inutile, tant ils sont clairs. Il y a même un endroit où il copie tout, texte et notes, et laisse celles-ci en anglais.

Ces exemples remplissent, dans ce volume assez mince, un nombre de pages considérable. L'auteur en consacre le double au moins à une exposition historique écrite en style de manuel. Le reste tient tant bien que mal la promesse du titre, et traite en français soporifique et déplorable de la langue anglaise au XIV^e siècle.

On n'est pas beaucoup plus avancé après qu'avant. Il y a bien deux ou trois pages de listes lexicographiques destinées à montrer ce que la langue de Chaucer doit au français et les différences qu'elle présente avec l'anglais moderne. Il y a bien un chapitre qui prétend faire connaître la métrique et la prosodie du même Chaucer. Mais je ne crois pas que personne y trouve jamais les lois et la structure de la prose et de la poésie anglaise au XIV^e siècle. Si le nouveau docteur sait ce qu'il professe, je l'en félicite; mais, il a beau l'enseigner, il ne l'apprend pas aux autres.

Ces remarques générales pourraient paraître sévères. Je les appuierai de quelques observations de détail qui me justifieront peut-être si je me montre plus difficile que l'aréopage girondin. M. Baret nous dit, à la page 65 de sa thèse, que « la secte des lollards devint dès lors comme le signe de ralliement du parti lancastrien ». Une secte qui est un signe, ce n'est qu'aux docteurs ès lettres qu'il est permis de parler ainsi. L'auteur aurait peut-être aussi bien fait de ménager les effets de ce style abracadabrant et de nous donner quelques indications sur l'origine germanique de ces lollards et sur la façon dont ils devinrent les disciples de Wiclef. Un peu plus loin, il nous apprend que ce même Wiclef écrivait « en dialecte plutôt qu'en anglais ». En dialecte? J'avoue que je ne connais pas cet idiome. Quant à Gower, il « ne pouvait posséder une langue qui n'existait pas encore ». Après cette déclaration, digne de La Palisse, il est merveilleux de voir M. Baret consacrer presque tout un chapitre à étudier les ouvrages écrits par Gower dans cette langue qu'il ne pouvait posséder parce qu'elle n'existait pas.

Passons à Chaucer. Qui m'expliquera cette phrase sibylline: « Les manifestations de son génie et son influence politique nous livreront, tour à tour, le secret de son rôle dans la formation de l'idiome anglais »?

Mais ceci n'est rien. *Paulo majora canemus!* « L'âme humaine chante avant de parler », s'écrie M. Baret dans un accès de lyrisme. Je suis bien aise de connaître à l'âme cette ressemblance avec le perroquet. Dans son effusion poétique il ferait naviguer un char sur un volcan avec la même innocence qui lui fait dire d'une strophe qu'elle « est un vêtement musical qui réunit un groupe d'idées poétiques en un seul corps harmonieux ». On a beau savoir à fond l'anglais du XIV^e siècle, ce n'est pas sans un génie particulier qu'on invente un vêtement qui réunit des groupes en un corps.

Nous apprenons encore, entre autres choses stupéfiantes, qu'il n'y a pas eu d'art au moyen âge, que « la qualité qui rend les anciens nécessaires et les impose comme modèles à toutes les générations futures, c'est leur antiquité même », principe suivant lequel les monuments mégalithiques ou les constructions lacustres seraient le dernier terme de l'architecture. Mais il faut se borner, et je ne puis épuiser la matière. Cependant, depuis que j'ai fermé ce volume, une crainte m'assiège. Tous les bonnets se ressemblent; et je me demande si, parmi les bonnets de docteur il ne se glisserait pas parfois quelques bonnets d'âne?

B.-H.-G.

Ces bons petits Collèges, par Louis Durieu. Illustrations par Léonce Petit. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1883. 1 vol. in-18.

Le premier volume de cette série est intitulée *Le Pion*. Celui-ci la continue dignement. On trouvera dans ces pages spirituelles et aimables de quoi délasser et amuser son esprit, et aussi de quoi toucher son cœur. L'auteur a peut-être un peu sacrifié au dieu Calembour. C'est une divinité fantasque et qu'on n'adore bien qu'en un tout petit cercle d'amis où les esprits, montés à l'unisson et familiers les uns

avec les autres, sont toujours prêts à saisir, à répercuter et à trouver désopilantes des plaisanteries dont le lecteur, qui manque de l'entraînement nécessaire, n'est pas toujours disposé à goûter tout le sel. Mais, cette petite critique une fois faite, je n'ai qu'à remercier l'auteur, au nom du public, de consacrer les loisirs que lui laissent ses pénibles devoirs universitaires à écrire ces volumes où la fantaisie n'est que l'ornement de la vérité, et où, avec un sens littéraire exquis, plein d'esprit, de bonhomie et de goût, il nous initie à tout un petit monde que l'on ne connaît guère et qui a bien son importance, pourtant, puisque c'est là que s'élèvent les jeunes générations qui font la France de l'avenir.

Les illustrations de Léonce Petit sont délicieuses et font admirablement valoir le texte, qui, de son côté, les explique et les éclaire comme une ingénieuse légende.

Ce charmant petit livre a des qualités plus sérieuses sur lesquelles je n'insisterai pas. Mais ceux qui le liront, tout en se sentant charmés par la gaieté des anecdotes, la grâce du style et le parfum rafraîchissant d'honnêteté qui se dégage de toutes ses pages, y trouveront aussi, non sans plaisir, maintes pensées généreuses et plus d'une suggestion capable, si elle était écoutée, d'apporter dans la branche la plus intéressante de notre administration publique des améliorations et des réformes dont le besoin se fait sentir à tous les bons esprits.

B.-H.-G.

BEAUX-ARTS

Bibliothèque internationale de l'art. *La Gravure en Italie avant Marc-Antoine* (1452-1505) par le vicomte Henri Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, conservateur du département des estampes à la Bibliothèque nationale. Un vol. in-4° raisin de 288 pages, orné de 105 gravures dans le texte et de 105 planches tirées à part. J. Rouam, éditeur. Librairie de *l'Art*. — Prix : 25 francs.

M. Eugène Müntz, qui dirige avec sa scrupuleuse compétence d'érudit la « Bibliothèque internationale de l'art », a eu l'heureuse idée de demander à l'éminent conservateur du Cabinet des estampes l'histoire de la gravure en Italie depuis ses origines jusqu'à Marc-Antoine, depuis la période de l'adolescence qui s'ouvre par la *Paix* de Maso Finiguerra jusqu'à l'âge de la virilité, du perfectionnement décisif accompli sous l'influence de Raphaël. Cette phase d'initiation dure un demi-siècle; elle n'est en quelque sorte que la préface des brillants progrès qui vont suivre. L'heure des maîtres souverains n'est pas encore venue, l'art qui s'épanouira bientôt dans sa suprême floraison ne porte encore que des bourgeons à demi développés et quelques fleurs entr'ouvertes; mais déjà ceux qui le cultivent ont réussi, soit comme Mantegna, à en stimuler puissamment la sève, soit, comme Botticelli et les siens, à en assouplir les rameaux. Les graveurs qui se succèdent dans la seconde moitié du xv^e^ siècle ne sont que des précurseurs, mais tout incomplète qu on juge la technique de leurs œuvres en regard des chefs-d'œuvre produits plus tard, leurs travaux ont au moins ce mérite de constituer un ensemble aussi intéressant, comme renseignement historique, qu'instructif par l'ingénuité même de la pratique, par l'expression âpre parfois, souvent charmante, toujours saisissante, d'une inexpérience qui s'ignore, unie à la délicate certitude des instincts. Depuis les nielles de Finiguerra jusqu'aux estampes milanaises, ces gravures au burin primitives méritaient donc d'avoir leur place dans l'histoire de l'art. Personne n'avait plus que M. H. Delaborde l'autorité nécessaire pour écrire un tel livre, discuter les attributions, fixer les dates et nous guider dans ce labyrinthe. A la suite des quatre chapitres substantiels, consacrés aux graveurs au burin des différentes écoles, l'auteur réserve un dernier chapitre à la gravure en bois en Italie au xv^e^ siècle, aux livres à figures imprimés à Rome, à Florence, à Venise et dans quelques autres villes, et termine par une longue note en appendice sur les origines d'une estampe de Mantegna, le *Combat des dieux marins*, exécutée d'après un bas-relief antique que M. François Lenormant a eu l'intelligente bonne fortune de découvrir à Ravenne dans les dépendances de l'église de San-Vitale. La « librairie de l'*Art* », qui n'a qu'à puiser dans les réserves de son remarquable journal si somptueusement illustré, a pu faire de *La Gravure en Italie* un livre peut-être plus précieux encore pour les amis de l'art par les gravures qui s'y succèdent, au nombre de 110, que par son texte même. Ces gravures, en effet, sont des reproductions des plus belles et des plus rares estampes italiennes du xv^e^ siècle. Il n'est pas une école de dessin où ne devrait être mise aux mains des élèves cette suite de compositions admirables, si puissamment émouvantes par le sens de la beauté, l'énergie du caractère, la profondeur de l'expression et l'invention décorative. Je ne sais pas de plus nobles exemples, de plus grandes leçons que les leçons et les exemples d'un tel art fondé sur l'étude de la

réalité, mais gouverné par l'intelligence et non uniquement par la sensation. E. C.

Le berceau de nos ancêtres, par l'abbé Cabibel, curé de Moutardit. Brochure grand in-8°; Paris, Auguste Ghio; 1883.

Cabibel contre Garrigou, et le sujet de la dispute est la détermination de l'emplacement de l'*oppidum* des *Sotiates*.

Ne raillons pas. Nous estimons que de telles disputes, et celle-ci, au reste, est des plus courtoises, ne sont pas inutiles. Nous ne saurions être juge du camp: nous ne connaissons pas le travail dans lequel M. Sarrigou pense bien avoir prouvé que la place forte assiégée et prise par Caspius est la ville de Foix, mais l'étude de M. l'abbé Cabibel n'est pas d'un critique inhabile. Il pèse tous les mots des passages du *De bello gallico* qui ont trait à l'entrée des armées romaines dans les vallées arriégeoises et il établit, il croit devoir établir, ceci : l'*oppidum* se trouvait à deux kilomètres au nord de Saint-Girons, sur le penchant sud d'une colline que le Salat longe à l'ouest; sur cette colline est Saint-Lizier, autrefois *Austria*, capitale du Couserans, et les anciens remparts romains sont encore visibles.

Aux archéologues de décider, si possible est. F. O.

GÉOGRAPHIE

Ethnologie — Voyages

Guide illustré du touriste au Mans et dans la Sarthe, par l'abbé Robert Charles. Le Mans, Pellechat, éditeur.

Voici encore un ouvrage d'archéologie locale, et c'est toujours avec le même plaisir que nous le signalons ! Il arrivera un moment où les richesses pittoresques et historiques de notre belle et vieille France seront ainsi entièrement relevées ; on y marche à grands pas de tous côtés. Alors, quand tout sera réuni et que l'on comparera notre patrie avec les autres, tant belles soient-elles, un légitime mouvement d'orgueil sera permis aux plus modestes des artistes et des savants qui auront collaboré à cette grande œuvre de restitution nationale.

L'abbé Robert Charles n'est pas de ces derniers. Le savant auteur de l'*Histoire de la Ferté-Bernard* jouit d'une réputation méritée et il sait revêtir sa science profonde de formes agréables. Son cher pays du Maine devait le tenter. S'il ne saurait entrer en lutte avec de fières contrées comme la Normandie ou le Périgord, encore est-il riche en souvenirs historiques et en sites charmants. D'ailleurs, la préface de ce petit volume le dit en deux mots : cen'est point seulement dans leurs monuments classiques qu'il faut étudier nos provinces, mais dans les détails précieux et souvent ignorés des petites communes. Nulle part en France les voyages ne sont pénibles, et partout le voyageur rencontrera d'agréables surprises.

Ce *Guide* est bien compris et clairement divisé. De légères illustrations aideront à fixer le souvenir. Il est correctement fabriqué et édité avec soin par un des premiers libraires de nos départements.

Belgique, par P. Joanne (collection des Guides-Diamant). Un vol. in-32; Paris, Hachette et C^ie^; 1881.

Plus les voyages circulaires prennent de vogue et d'extension, plus, naturellement, les guides-diamant, ces compagnons obligés du touriste, augmentent de nombre. Après *Bade et la Forêt-Noire*, la France, *Spa, les Vosges, Alsace et Ardennes*, M. Joanne a publié, dans le format in-32, un guide en Belgique qui a déjà rendu de grands services aux voyageurs. Tout Français, décidé à voir un peu de pays, prendra tôt ou tard le chemin de fer du Nord et fera les six heures de route qui nous séparent de nos voisins septentrionaux. Aussi bien, le voyage en vaut-il vraiment la peine : Bruxelles, Anvers, Louvain, Bruges, Gand, etc., sont des villes curieuses à plus d'un titre et dignes d'être visitées, ne fût-ce que pour les chefs-d'œuvre de leurs musées et de leurs églises. D'autres villes, comme Spa et Dinan, semblent faites pour le plaisir des yeux, tant leur situation est pittoresque ! Oui, certes, la Belgique mérite une visite, et M. Joanne un remercîment. P. C.

Hommes et choses en Perse, par M^me^ Carla Serena. Édition ornée d'un portrait de l'auteur par F. Desmoulin, et de cinq dessins par Colombari sur des croquis d'après nature. 1 vol. in-18 ; Paris, G. Charpentier et C^ie^; 1883.

J'ai déjà rendu compte dans le *Livre* de la relation publiée par M^me^ Carla Serena de son voyage dans le Levant et intitulée *Une Européenne en Perse*. Ce nouveau volume est comme le complé-

ment du premier. Il est plus impersonnel, sans être moins attachant, et il donne, sous une forme pittoresque et animée, quelquefois même dans un français un peu imprévu, mais non sans saveur, bien que chargé d' « italianismes », les impressions raisonnées et les notions diverses que l'auteur a rapportées de ses longues courses en Orient.

Il y a des détails intéressants sur Nasser-Eddin, ce populaire shah de Perse dont le voyage en Europe a fait naguère si grand bruit. L'administration, les mœurs, la société de Téhéran nous sont présentés dans des crayons de touche féminine, alertes et spirituels, mais un peu superficiels et confus.

Puisque je parle de dessins, pourquoi ne nous a-t-on pas fait grâce de ceux de M. Colombari ? Cela *orne* un livre à peu près comme les atours dont s'affublent certaines femmes et qui les changent en caricature. Je remarque trop de ces vilains ornements-là dans les livres, d'ailleurs si soignés et si commodes d'impression et de format, que publie la maison Charpentier, pour ne pas protester contre cette tendance à l'enjolivement par le laid. B.-H. G.

La Nouvelle-Guinée, ce que j'y ai fait, ce que j'y ai vu, par L.-M. D'ALBERTIS ; ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par Frédéric Bernard, contenant 64 gravures et deux cartes. Un vol. in-12 ; Paris, Hachette, 1883.

La Nouvelle-Guinée est une île aussi étendue qu'un continent, qui confine à l'Australie au sud et aux îles Malaises vers le nord-ouest. On n'en connaît qne les contours ; une partie de la côte n'est même pas explorée. Elle est indépendante ; plusieurs nations parlent de la coloniser. Les Hollandais y ont à plusieurs reprises créé des comptoirs ; les Anglais de l'Australie ont tenté d'en voir l'intérieur, plusieurs d'entre eux y ont laissé leurs os inutilement. Il y a quelques mois, le gouvernement de l'Australie avait résolu de l'annexer aux possessions anglaises, projet que le Parlement britannique paraît peu empressé d'adopter. C'est cette terre vierge que le naturaliste italien d'Albertis a visitée, il y a une dizaine d'années. Il a publié le récit de son voyage à Londres et en anglais en 1880 (2 volumes in-8). La traduction française de M. Frédéric Bernard en est proprement un abrégé. D'Albertis est très enthousiaste au départ. « La Nouvelle-Guinée ! dit-il, j'allais donc visiter cette contrée sauvage, ignorée, lointaine, dont le nom résonnait si étrangement dans mon cerveau. J'allais parcourir la forêt vierge, la forêt éternellement verdoyante, cette région d'extase perpétuelle, habitée par les fils de la nature, purs encore des vices de la civilisation ! » Ceux qui vont visiter une contrée réputée sauvage disent toujours cela : ils vont assister, loin des vices de la civilisation, aux merveilles de l'innocence. Puisque les pays qui sont dépourvus de civilisation sont si loin au-dessus de ceux que hante la civilisation, à quoi bon leur ôter l'innocence, entreprendre de les soumettre au joug du vice ? Au fait, d'Albertis n'y songeait pas. C'est un naturaliste. Il désire découvrir des animaux et des plantes qu'on ne connaît pas en Europe ; et Dieu sait s'il en trouve ! Est-ce nouveau et inconnu ? Pas tout à fait. Ce sont surtout des variétés que le climat et la vie au grand air séparent un peu des produits du même genre. Le voyageur emploie à les désigner le jargon à moitié grec et latin qui a cours chez les botanistes et les zoologistes. En quelques heures, il fait une collection. Il ramasse dans la forêt un *tany siptera*, un *eupetes cœrulesceus*, puis des pigeons d'une espèce inédite qu'il baptise *gymnophaps albertisii*.

Le séjour d'Albertis dans l'extrême Orient s'est prolongé durant une période de six années. Les naturalistes trouveront à glaner dans ses collections. Le lecteur ordinaire assiste à ses exploits comme il irait voir les images d'une lanterne magique. Il y a quelques détails géographiques à recueillir. L'exploration de la rivière Fly, que M. d'Albertis a remontée très haut, peut fournir des renseignements utiles au commerce et à la colonisation. L'intérêt d'un voyage dépend surtout de celui qui voyage. Les grands spectacles de la nature lui procurent des émotions, font vibrer son âme. Chateaubriand, qui erre dans les Florides où il rencontre Chactas et Atala ou qui pense en Grèce, en Asie Mineure et en Judée sur les grands hommes et les grandes choses de l'antiquité, nous remue et nous élève ; M. d'Albertis, qui déjeune ou qui reçoit une averse, nous laisse froid. L. D.

De Bordeaux à Panama et de Panama à Cherbourg, par M. Ch. Numa AUTIGEON. Paris, A. Ghio, 1883 ; broch. in-12.

L'auteur explique ainsi « l'objet de l'ouvrage ». « La pensée d'être utile à ceux qui vont journellement à Panama nous a fait publier ce petit volume. » Je ne sais s'il y a beaucoup de mortels privilégiés qui puissent journellement aller à Panama. Il faudrait avoir le tapis persan des *Mille et une Nuits*, et je me suis laissé dire qu'il était usé depuis quelques siècles. Quoi qu'il en soit, cette petite plaquette est écrite par un homme qui a vu et qui sait, et elle ne peut qu'être très utile à ceux qui vont une fois, ou de temps en temps, à Panama. B.-H. G.

BIBLIOGRAPHIE

MÉLANGES

On the Classification of Books, a paper read before the American Library Association, May 1882, by Lloyd Smith Librarian of the Library company of Philadelphia. — Boston, Library Bureau, 1882. — Brochure in-8°.

Le système adopté généralement dans les bibliothèques pour la classification des ouvrages remonte, s'il faut en croire M. Smith, au *Systema bibliothecæ collegii Parisiensis Societatis Jesu*, publié en 1678 par Jean Garnier, et perfectionné depuis par Gabriel Martin et G.-F. de Bure. Le travail de M. Smith l'expose dans tout son détail et le complète par l'addition d'un *Index alphabétique*, rédigé d'après les indications de M. Melvil Dui, dans sa *Classification of a Library* (Amherst, 1876). M. Smith s'est borné à remplacer le système de chiffres adopté par son confrère par des lettres modifiées à l'aide d'exposants, comme on l'a fait pour le catalogue de la Bibliothèque nationale. Pour quiconque veut concourir au rangement méthodique et pratique d'une collection, la brochure de M. Smith servira de guide nécessaire et — le plus souvent, du moins — infaillible. Il est seulement à regretter que des indications pratiques pour la rédaction du catalogue sur fiches ne s'y trouvent pas jointes. C'est là une lacune fâcheuse. Le travail de M. Smith (fort ingrat, du reste) n'en reste pas moins méritoire à plus d'un point de vue.

E. F.

Bibliographie des Œuvres de Beaumarchais, par Henri Cordier. Portrait d'après Cochin; Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, 1883; in-8° de VI-143 pages, tiré sur beau papier vergé. — Prix : 10 francs.

Voici un excellent travail, depuis longtemps désiré par les vrais amateurs de livres. Comme nous le dit fort bien l'auteur : « Moins heureux que Voltaire, Montesquieu, Marivaux et quelques autres écrivains du XVIII^e^ siècle, Beaumarchais n'avait pas encore trouvé de bibliographie. » Et cependant quel homme que Beaumarchais, et quels ouvrages que ceux qu'il a produits ! M. Henri Cordier a bien voulu se charger de combler cette lacune, il faut l'en remercier doublement ; d'abord, parce que son œuvre est excellente, puis parce qu'il faut toujours un grand courage et une singulière patience pour entreprendre un travail bibliographique, si limité qu'il soit ou qu'il paraisse être.

La plupart des lecteurs ne connaissent guère de Beaumarchais que le *Barbier de Séville*, le *Mariage de Figaro*, et ses pétillants *Mémoires* dans l'affaire Goëzman ; quelques-uns, beaucoup moins nombreux, n'ignorent pas les noms d'*Eugénie*, de *Tarare* et de *la Mère coupable* ; d'autres encore, mais bien plus rares, se souviennent de l'épisode de *Clavijo*, affaire qui fait tant d'honneur à Beaumarchais ; combien est-il de lettrés qui pourraient citer d'autres factums judiciaires de notre auteur, ou quelques-uns de ses écrits politiques ?

Grâce au beau travail de M. H. Cordier, il ne sera plus possible d'ignorer l'existence de ces productions oubliées, dédaignées même maintenant, et dans lesquelles pourtant on retrouve toujours l'esprit et la finesse de Beaumarchais, et parfois, comme dans *les Six époques*, par exemple, toute la vigueur de sa jeunesse.

La bibliographie rédigée par M. Cordier est claire et méthodique ; elle peut se diviser en trois groupes principaux : le théâtre, les procès, les œuvres diverses. Les articles décrits dans ces trois sections sont au nombre de 522, sur lesquels 306 sont consacrés au théâtre. Beaumarchais cependant n'a composé que six pièces ; mais elles ont eu tant d'éditions et de réimpressions qu'on s'explique aisément ce chiffre. Pour ne citer qu'un exemple, prenons le *Mariage de Figaro* et nous verrons que cette immortelle comédie nécessite 92 articles, tant pour ses éditions françaises que pour ses traductions, imitations, adaptations, parodies, etc., en langues portugaise, espagnole, anglaise, allemande, danoise, suédoise, russe, slovène et même magyare. Le même travail a été fait pour les autres pièces; que de recherches n'a-t-il pas dû coûter au consciencieux bibliographe de Beaumarchais !

Les procès ou affaires Lepaute, des Eaux de Paris, Clavijo, Pâris Du Verney, Goëzman, d'Eon de Beaumont, Kornmann-Bergasse n'ont pas exigé moins d'une quarantaine d'articles, M. H. Cordier s'étant astreint à citer, non seulement les mémoires rédigés par Beaumarchais lui-même, mais aussi les répliques, factums, libelles de ses adversaires, ainsi que les arrêts intervenus.

L'époque de la Révolution et les œuvres diverses ne forment que 23 numéros ; ces écrits, dont quelques-uns ne sont que des feuilles de 3 à 8 pages, anonymes pour la plupart, ont dû être bien difficiles à retrouver. Ils sont d'ailleurs d'un moindre intérêt aujourd'hui. Il convient toutefois de faire une excep-

tion pour *les Six époques*, ouvrage dont le vrai titre est : *Beaumarchais à Lecointre, son dénonciateur, ou compte rendu des neuf mois les plus pénibles de ma vie*. Six fascicules in-4°, formant ensemble 351 pages.

Dans ce vigoureux mémoire, l'auteur « raconte avec autant d'intérêt que de force, dit la *Biographie universelle*, les dangers qu'il courut et qu'il devait courir dans une révolution où la célébrité, les talents, la richesse, étaient des titres de proscription !

Enfin, la biographie de Beaumarchais et les ouvrages à consulter sur sa vie, sa succession et ses écrits forment ensemble 38 articles. Telle est sommairement la composition du livre de M. Cordier. L'ouvrage se termine par une pièce inédite, *la Chanson du souper de Tarare* et par six index destinés à faciliter les recherches des noms d'imprimeurs et libraires, des graveurs et dessinateurs, des biographes et commentateurs, des musiciens, des libraires-antiquaires, enfin des bibliothèques particulières où M. Cordier a puisé quelques-unes de ses indications ; c'est à la Bibliothèque nationale et à celle du British Museum, à Londres, qu'il a emprunté la plupart de ses renseignements. Il a pris soin de placer un astérisque devant les ouvrages qu'il ne connaissait pas *de visu*. Cette marque, dont il n'a pas eu à faire souvent usage, est une précaution excellente et que devraient bien adopter tous les bibliographes spéciaux. Il est bien rare, en effet, qu'un auteur ait pu *voir* tous les ouvrages qu'il décrit ; il aurait donc avantage à prévenir ainsi le lecteur, qui ne saurait dès lors lui imputer les erreurs qu'il n'aurait fait que transcrire d'après les indications d'autrui.

« Sans croire, dit M. Cordier, que nous n'ayons laissé échapper aucun titre dans la longue liste que nous donnons des ouvrages imprimés du célèbre auteur du *Mariage de Figaro*, — ce serait, de la part d'un bibliographe, preuve d'inexpérience et de fatuité, — nous pensons n'avoir négligé aucune indication importante. » M. Cordier nous semble trop modeste, car, nous tenons à le redire, son travail est excellent. Mais puisqu'il va lui-même au-devant des remarques qu'on pourrait lui faire, nous prendrons la liberté d'appeler son attention sur les points suivants.

Peut-être avons-nous parcouru trop rapidement sa belle étude, mais nous ne croyons pas qu'il y ait mentionné deux ouvrages anonymes, cités cependant par Quérard et Barbier. Ce sont :

1° *Influence du despotisme de l'Angleterre sur les deux mondes*, Boston, Londres et Paris, 1781, in-8°.

Cet écrit n'est, il est vrai, attribué à notre auteur que par Chardon, de la Rochelle, mais cette attribution, que rien n'a sérieusement réfutée, est au contraire généralement acceptée par les grands bibliophiles.

2° *Le vœu de toutes les nations et l'intérêt de toutes les puissances dans l'abaissement et l'humiliation de la Grande-Bretagne* ; s. l., 1778, in-8.

Le *Dictionnaire des Anonymes*, en attribuant formellement cet ouvrage à Beaumarchais, ajoute qu'une seconde édition, corrigée par l'auteur, a paru la même année.

Sans doute, M. Cordier a eu ses raisons pour ne point citer ces écrits, mais peut-être eût-il bien fait de les mentionner, au moins dans une note.

Dans le paragraphe consacré à la *Biographie*, M. Cordier a donné, comme on l'a vu plus haut, l'indication des principaux ouvrages relatifs à la vie de Beaumarchais et à ses œuvres ; il eût pu, croyons-nous, augmenter cette liste, sans surcharger son travail. Bien des auteurs ont parlé de Beaumarchais ; il est question de lui dans plus de dix volumes des *Mémoires de Bachaumont*, dans plus de vingt endroits de la *Correspondance de Grimm et Diderot*, dans diverses *Biographies générales*, dans le *Dictionnaire des livres condamnés au feu*, de G. Peignot, dans le *Dictionnaire théologique*, de Beffroi de Reigny, etc., etc. Ces indications, assurément moins utiles que celles déjà données par M. Cordier, eussent cependant pu épargner des recherches nouvelles aux lecteurs désireux de se bien rendre compte de ce qui a été dit sur Beaumarchais.

La partie iconographique, qui, certes, n'est pas la plus importante, présente aussi quelques lacunes ; M. Cordier ayant pris la peine de composer un index des dessinateurs et graveurs, eût pu citer aisément encore les portraits de Gautier aîné (eau-forte, in-8°), de L. Meurillon (in-18), de Delatre (in-4°), de Hopwood (in-18), de Desrais, de Montault, etc., etc.

Enfin, bien que la bibliographie ait surtout en vue les ouvrages imprimés, nous eussions été charmé de trouver, dans un simple appendice, quelques renseignements sur les manuscrits que l'on a de Beaumarchais ; les catalogues d'autographes doivent fournir à ce sujet d'excellentes indications. Ainsi, dans une vente faite, le 27 novembre 1880, par M. A. Voisin, figurait, sous le numéro 222, une liasse considérable de manuscrits de Gudin de la Brenellerie, le secrétaire et l'ami de Beaumarchais, et, dans cette liasse, un recueil curieux de *lettres* de notre auteur. Ajoutons, ce qui eût été bon aussi à mentionner, que ce même Gudin a laissé, inédite, une *Histoire de Beaumarchais*, qu'il serait bien intéressant de retrouver.

Que M. Cordier veuille bien ne pas nous savoir mauvais gré de ces observations, qui ne diminuent en quoi que ce soit, ni la grande valeur de son livre ni notre sincère estime pour son beau travail ; les amateurs de bibliographie sont des gens difficiles, exigeants, trouvant qu'on ne leur donne jamais assez de renseignements et qui, même très satisfaits, demandent toujours davantage. C'est précisément notre cas, à nous qui avons pourtant quelques raisons de bien connaître toutes les difficultés et les peines, mais aussi tous les charmes des études bibliographiques.

Bien des auteurs du XVIII^e^ siècle, et des plus importants, attendent toujours leur bibliographe ; Fontenelle, par exemple, et Le Sage, et surtout. J.-J. Rousseau, n'ont fait jusqu'à présent l'objet que de travaux incomplets ; quelle bonne fortune pour les bibliophiles, si M. Henri Cordier voulait bien encore

diriger ses études sur les écrits de ces auteurs et nous donner à leur sujet de nouvelles bibliographies aussi belles et intéressantes que celle qu'il vient de consacrer à notre inoubliable Beaumarchais.

PHIL. MIN.

Bibliographie générale des Gaules, répertoire systématique et alphabétique des ouvrages, mémoires et notices concernant l'histoire, la topographie, la religion, les antiquités et le langage de la Gaule jusqu'à la fin du v^e^ siècle, par Ch.-Émile Ruelle, bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, etc. Deuxième livraison, bibliographie ; feuilles 14-25. Paris, Firmin Didot; 1882-in 8. (La première livraison a paru en 1880).

Nous avons déjà parlé, l'an passé, de ce précieux ouvrage, dans cette même revue. Nous avons fait connaître en détail le plan qui a présidé à sa composition et nous avons en même temps exprimé notre sincère admiration pour la patience, la sagacité et la remarquable érudition de son auteur. Il nous resterait donc peu de chose à dire sur cette deuxième livraison, qui termine la première partie de l'ouvrage, si nous ne tenions à bien rappeler aux lecteurs du *Livre* que cette bibliographie spéciale est une de celles que les vrais bibliophiles ne peuvent se dispenser d'acquérir.

Quoique beaucoup moins volumineuse que les travaux analogues publiés sur la France par le P. Jacques Le Long, par son continuateur Fevret de Fontette et par Girault de Saint-Fargeau, cette bibliographie de la Gaule, qui ne comprend l'histoire de notre pays que jusqu'au v^e^ siècle de l'ère chrétienne, est cependant bien plus complète que ces ouvrages si justement réputés; c'est surtout au point de vue des études de topographie, d'histoire et d'archéologie nationales, qu'elle est appelée à rendre de réels services. On y trouve par milliers ces essais, brochures, articles publiés depuis quarante ans sur ces divers objets; le groupement de ces indications par localités (départements, villes, arrondissements ou cantons) permet de trouver, en un moment, tous les renseignements dont le travailleur a besoin.

La deuxième livraison du bel ouvrage de M. E. Ruelle comprend, par ordre alphabétique, tous les départements (Haute-Garonne, Yonne) qui restaient à traiter. De plus, sous le titre de série étrangère, l'auteur a réuni les matières relatives aux pays jadis compris sous la dénomination générale de *Gaules*, mais qui ne font pas partie de notre France moderne. Cette série étrangère contient donc indifféremment les circonscriptions officielles et arbitraires, avec cette réserve que les localités de cet ordre sont toujours classées sous le nom de la puissance à laquelle elles se rattachaient officiellement en 1870, date adoptée par l'auteur, pour limite, au point de vue de la publication de son ouvrage. C'est ainsi que nous trouvons dans cette série les rubriques suivantes : Angleterre (Iles Britanniques), Autriche (Carniole, Frioul, Tyrol), Grand-duché de Bade, Bataves (Hollande, Pays-Bas), Bavière, Belgique (Belgium, Gaule Belgique), Celtibériens (Ibères, Espagne), Danemark, Galates, Germanie, Goths, Hanovre, Helvétie (Rhétie, Suisse), Hesse, Italie (Étrurie Celtique, Savoie, etc.), Luxembourg, Nassau, Prusse rhénane, Saxe, Suèves (Souabe) et Wurtemberg. — Il va sans dire que plusieurs de ces puissances modernes ne figurent dans cette étude que pour un très petit nombre de localités détachées de l'ancienne Gaule. — La deuxième livraison se termine par une quarantaine de pages d'additions à toute cette première partie. Il est fort à désirer que M. Ruelle veuille bien réunir les éléments d'un *supplément* comprenant la période décennale de 1870 à 1880, car déjà, en raison des nombreux travaux qui paraissent journellement, son ouvrage n'est plus au courant : c'est du reste le sort de toutes les bibliographies spéciales de ce genre.

Rappelons encore en finissant que la *deuxième partie* de ce beau travail se composera d'un catalogue alphabétique, donnant, sous le nom de chaque auteur, le détail aussi complet que possible de ceux de ses travaux qui se rapportent à nos origines. Cette partie n'aura pas de subdivisions et l'auteur y mentionnera les observations et les rapprochements auxquels pourraient donner lieu les articles catalogués. Elle sera le complément indispensable de cette admirable « Bibliographie générale des Gaules ». Puisse M. Ruelle ne pas nous la faire trop longtemps attendre.

PHIL. MIN.

Trübner's Catalogue of Dictionaries and Grammars of the principal languages and dialects of the world. — Second édition, considerably enlarged and revised, with an alphabetical index. A Guide for students and Booksellers. — London, Trübner and Co., 57 and 59, Ludgate Hill 1882; in-8 de VIII-170 p.

Suivi de :

Trübner's oriental and Linguistic publications. — A catalogue of Books, periodicals and serials, of the History, Languages, Religions, Antiquities, Literature and Geography of the East, and Kindred subjects. Published by Trübner and Co. — London, Trübner and Co., etc. 1882, in-8 de 95 pp.

Ces deux ouvrages, reliés ensemble et couverts d'un percalinage à l'anglaise, sortent des presses de Stephen Austin and sons, à Hertford.

Voici une bibliographie spéciale, rédigée sans la moindre prétention scientifique, bien curieuse et bien utile cependant, et dont nous n'avons pas, jusqu'ici, l'équivalent en France.

Comme le titre ci-dessus l'indique, ce « catalogue des dictionnaires et grammaires des principales langues et des dialectes principaux du monde entier » en est à sa seconde édition. La première, publiée en 1872, était beaucoup plus restreinte. Elle ne contenait, en 64 pages, qu'environ 1,100 titres d'ouvrages. Elle fut d'ailleurs si rapidement épuisée, que MM. Trübner et Cie, en présence des demandes qui

leur parvenaient de toutes parts, se décidèrent à réimprimer cet excellent livre, mais avec des additions très considérables. C'est M. Hiersemann qui fut chargé de ce labeur; et l'on comprendra toute la valeur de son travail, en songeant que la nouvelle édition qui nous est offerte ne contient pas moins de 3,000 articles.

Le but de cette compilation fort bien faite est de procurer aux hommes d'étude et aux libraires une liste facile à consulter des meilleures dictionnaires et grammaires, mais de ceux seulement, qu'on peut acquérir sans difficulté. C'est-à-dire que tous les ouvrages répertoriés dans ce catalogue sont modernes et se trouvent actuellement dans le commerce.

Le plan suivi par le rédacteur est fort simple. Tous les pays y sont rangés par ordre alphabétique; au-dessous de chaque nom de pays, les ouvrages, divisés en deux groupes, les *Dictionnaires* et les *Grammaires*, sont classés eux-mêmes suivant l'ordre alphabétique de leur titre. Enfin, pour faciliter encore les recherches, un index, placé en tête du volume, permet de trouver, en un instant, le pays ou la langue dont on veut s'occuper.

La lecture seule de cet index est saisissante et bien faite pour stupéfier les polyglottes les plus courageux: elle comprend 600 noms au moins et fait défiler sous les yeux tous les peuples de la terre, tous les âges, toutes les civilisations et aussi toutes les ruines de l'humanité. On y voit figurer tous les travaux publiés, depuis soixante ans au plus, sur les langues mortes ou perdues, sur les langues vivantes et sur leurs modifications de dialectes, de patois et même d'argot.

Dans ce livre aussi simple qu'étonnant, les populations de cent millions d'âmes se heurtent aux tribus de quelques centaines d'individus; les langues presque indéchiffrables de l'Inde ancienne, de la Chaldée ou de la vieille Égypte y rencontrent les langues à peine formées des peuplades de l'Afrique centrale et des naturels de la Polynésie ; les langues les plus pures et les plus scientifiques de l'Europe moderne y coudoient ces dialectes corrompus et ces argots excentriques qui peut-être, hélas! sont appelés à former le beau langage de demain. En un mot, ce catalogue, véritable image de Babel, moins le désordre et la confusion, est bien propre à rappeler à la fois aux hommes et le sentiment de leur grandeur et celui de leur néant.

Ce n'est point dans ce but, assurément, que MM. Trübner et C^ie^ ont publié la nouvelle édition de leur catalogue, car à tout bien considérer, ils l'ont fait rédiger, moins pour servir à l'accroissement de la science bibliographique, que dans un but purement commercial.

Tous les ouvrages qu'ils indiquent sont, nous le répétons, tout modernes, les ouvrages anciens qu'on ne peut se procurer que difficilement ont été éliminés de ce travail. Une bibliographie linguistique complète renfermerait au moins quatre fois plus de matières que la compilation qui nous occupe. Telle qu'elle est, c'est encore un livre excellent, que tous les travailleurs et même les bibliophiles seront désireux d'acquérir. Il y a là l'idée première et le plan d'un utile et beau travail, que quelque bibliographe français aura peut-être le courage d'entreprendre et d'exécuter dans un esprit plus général et avec une plus grande largeur de vue. Le catalogue de MM. Trübner et C^ie^ est surtout un ouvrage *pratique*, fait pour des gens pratiques, tels que sont les Anglais qui, plus voyageurs et plus colonisateurs que nous ne le sommes en France, ne sont pas fâchés de préluder par la conquête des langues à des établissements ou à des avantages plus solides dans les pays lointains.

PHIL. MIN.

A Dictionary of the Anonymous and Pseudonymous Literature of Great-Britain. Including the works of foreigners written in, or translated into the English language. — By the late SAMUEL HALKETT, Keeper of the Advocate's Library, Edinburgh; and the Late Rev. JOHN LAING, M. A., Librarian of the New College Library, Edinburgh. — Volume first. — Edinburgh : William Paterson. — 1882.—(Turnbull and Spears, Printers, Edinburgh). — Grand in-8, à deux colonnes (III p. — 870 col.) — Tirage sur beau papier vergé — reliure à l'anglaise.— Prix : 2 £.

L'ouvrage que nous offrent MM. Paterson, Turnbull et Spears, d'Edimbourg, est un monument bibliographique de la plus grande valeur. Non moins que notre littérature, la littérature anglaise comprend une innombrable quantité d'écrits anonymes et pseudonymes. Jusqu'à ce jour, on n'avait, pour se guider au milieu de cette multitude d'imprimés abandonnés ou reniés par leurs auteurs, que les indications trop rares du manuel de Lowndes, ou les notes succinctes et souvent peu sûres parsemées dans les répertoires des bibliothèques particulières ou dans les catalogues officinaux des bibliopoles. Ainsi, alors que la France, l'Allemagne, l'Italie, la Russie, la Belgique et la Suède même possédaient déjà d'admirables travaux sur ce chapitre si important de l'histoire littéraire, l'Angleterre, dont la littérature est si riche cependant en productions anonymes et pseudonymes, attendait encore une bonne bibliographie de ces sortes d'ouvrages. Comme l'a fort justement remarqué Philarète Chasles, peu de pays ont vu publier autant d'écrits sans nom d'auteur, ou sous des noms déguisés, que l'Angleterre en a vu paraître, principalement de 1688 à 1800. Pendant cette période, des centaines d'écrivains ont spontanément renoncé à la célébrité que pouvait leur procurer leur plume et sacrifié leur amour-propre ou leur vanité à leurs intérêts ou à leurs passions politiques et religieuses. Quelques-uns n'ont même usé de ces supercheries que pour assurer à leurs écrits une publicité plus grande; d'autres ont voulu détruire des réputations établies qui leur portaient ombrage, ou vulgariser des opinions qu'ils croyaient utiles; d'autres encore n'ont eu pour but que de flatter l'orgueil national; mais le plus grand nombre ont songé seulement à faire leur fortune.

Parmi ces publicistes de genres si divers, on en trouvait, pour ne citer que les plus connus, d'honnêtes, comme de Foë; de violents et d'imprudents, comme Chatterton; d'insensés, comme Ireland; de grossiers et de calomniateurs, comme Landor; enfin, d'habiles comme l'Écossais Macpherson, qui réussit à mystifier toute une génération. — La plus grande partie des innombrables brochures, pamphlets, libelles, plaquettes, publiés ainsi pendant plus d'un siècle sur toutes espèces de questions politiques, économiques, religieuses ou littéraires, sont anonymes ou pseudonymes, et, depuis longtemps, tous les journaux littéraires de l'Angleterre réclamaient, au nom des bibliophiles et des libraires, une bonne bibliographie qui permît de reconnaître à qui l'on devait les attribuer.

M. Samuel Halkett, le savant conservateur de la Bibliothèque des Avocats, à Édimbourg, entendit cet appel et, dès 1856, résolut d'entreprendre cette tâche immense. Il associa à son œuvre d'éminents bibliographes, notamment M. Henry B. Wheatley, qui avait entrepris avant lui ce même travail et qui lui abandonna généreusement des matériaux considérables, qu'il avait réunis au cours de plusieurs années de pénibles recherches. — M. Halkett fut encore secondé par le révérend John Laing, bibliothécaire du New-College d'Édimbourg, qui travailla avec lui, pendant plus de vingt ans, jusqu'en 1871, époque à laquelle M. Halkett mourut. — M. John Laing continua seul leur commune entreprise; il venait d'y mettre la dernière main, quand il mourut à son tour, en 1880.

C'est donc le travail de ces trois infatigables bibliographes que nous donnent MM. Paterson et Turnbull. Il est édité avec ce luxe confortable qui n'exclut pas l'élégance, et qui distingue en général les produits des grandes imprimeries anglaises. Les caractères sont nets et clairs, le papier est magnifique, la disposition typographique fort heureuse; il y a beaucoup d'air dans ces colonnes cependant très compactes; ce volume est agréable à lire et les recherches n'y sont point fatigantes. A ce point de vue, cet ouvrage est au moins aussi beau, sinon davantage, que les produits similaires de la presse française; il faut dire d'ailleurs que le prix en est beaucoup plus élevé. Cette supériorité est du reste purement matérielle, car les notices si bien faites qu'on trouve presque à chacun des articles de notre Barbier sont bien rares et bien clairsemées dans le « Dictionary » de Samuel Halkett et John Laing. — Ce qui ajoute aussi beaucoup de valeur à cet ouvrage, c'est que la plupart des articles qu'il contient y sont décrits *de visu*. Enfin, et c'est encore une chose excellente, toutes les fois qu'ils ont pu le faire, les auteurs ont indiqué la source à laquelle ils ont puisé leurs indications.

Le *Dictionnaire des Anonymes et Pseudonymes anglais*, conçu sur le même plan que le nôtre, en est le complément nécessaire; il renferme de nombreux articles relatifs à des ouvrages français publiés en Angleterre, échappés aux recherches de Barbier. M. G. Brunet, qui prépare actuellement un supplément à nos Anonymes et Pseudonymes, y trouvera sans doute de bons renseignements. — On n'est jamais complet en bibliographie, nous l'avons dit bien souvent et nous devons le répéter encore ici, car nous avons sous les yeux diverses brochures anglaises du XVII^e^ siècle, que nous avons vainement cherchées dans le volume qui nous occupe. Espérons que les éditeurs publieront des *Additions* à la fin de l'ouvrage — Quoi qu'il en soit, leur dictionnaire est un livre excellent et bien fait. Le premier volume contient les lettres A. à E. inclusivement. Nous désirons vivement voir bientôt paraître la suite de ce précieux travail. PHIL. MIN.

La Bibliomanie en 1882. Bibliographie rétrospective des adjudications faites cette année et de la valeur primitive de ces ouvrages, par PHILOMNESTE JUNIOR. — Bruxelles, J.-J. Gay, 1883; in-12 de 108 pages, tiré à 500 exemplaires numérotés, sur papier vergé. — Prix: 5 francs.

Depuis 1878, M. Gustave Brunet, dont le pseudonyme bibliographique n'est plus un mystère pour les bibliophiles, a pris soin de relever, au jour le jour, les prix les plus notables des grandes ventes de livres qui ont eu lieu dans les douze mois précédents. C'est à ce soin particulier que nous devons l'intéressante série des jolis petits volumes dont il nous offre aujourd'hui le quatrième.

Comme dans ses précédents recueils, M. G. Brunet n'a fait figurer dans celui-ci que des ouvrages ayant atteint au moins mille francs ou quarante livres sterling. Sa récolte a été abondante, car l'année 1882 présente, au point de vue de la bibliophilie, un éclat exceptionnel; elle a offert des ventes d'une importance sans exemple; les prix qu'ont atteints, à la chaleur des enchères, des ouvrages d'une rareté insigne ou d'une beauté parfaite ont dépassé grandement tout ce qu'on avait vu jusqu'ici. Il suffira de rappeler quelques-unes de ces belles ventes pour faire comprendre que M. Brunet n'a vraiment eu que l'embarras du choix en réunissant les articles qui composent son nouveau petit volume.

C'est d'abord la vente de M. G. P. (Guy Pelion), faite, du 6 au 11 février, par M. Durel, si riche en éditions originales de toutes les œuvres illustrées ou caractéristiques de notre littérature, et qui a produit 145,742 francs.

Vient ensuite, au mois de juin, la vente de la quatrième partie de l'admirable bibliothèque, de M. Ambroise-Firmin Didot, qui a donné le chiffre total de 253,146 francs.

Enfin, la bibliothèque de M. Beckford, de Londres, qui a produit, en douze jours, la somme respectable de 22,340 livres sterling, soit 539,154 fr.

Indépendamment de ces ventes colossales, il convient de citer, au moins pour mémoire, celles de M. Pochet-Deroche, qui avait réuni une si remarquable collection révolutionnaire; de M. L..., si riche en éditions originales de l'école romantique; de M. Kaminski; de M. Gémard, de Grenoble; de M. Paul de Saint-Victor; de lord H...; de M. Roche-

billière, dont le catalogue, rédigé avec amour (on peut le dire) par M. Claudin, est un travail bibliographique de premier ordre, pour les éditions originales des classiques du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle ; enfin, de la Bibliotheca Sunderlandiana, dont la mise aux enchères a fait époque dans les fastes de la bibliomanie.

Sans vouloir parler de ces manuscrits ou de ces livres exceptionnels, vendus couramment 10,000, 20,000, 30,000 francs et même davantage, bornons-nous à la citation suivante, qui prouvera une fois de plus quel intérêt les amateurs attachent aux éditions originales de nos grands auteurs.

Ainsi, un bibliophile désireux d'acquérir l'édition originale de notre Molière, aurait pu avoir, à la vente Rochebillière, la première édition complète, texte primitif, avant les cartons (Paris, 1682, 8 vol. in-12), pour la modeste somme de 15,000 francs. Si, ayant manqué cette excellente occasion, notre bibliophile avait voulu se rattraper en formant une collection d'éditions originales des pièces séparées du glorieux comique, il eût pu facilement le faire, à la vente Guy Pelion, aux prix suivants :

L'Escole des femmes, Paris, 1682, in-12.....	1,220^f^
La critique de l'Escole des femmes, Paris, 1663.	1,150
Les Fâcheux, Paris, 1662.....	1,300
Le Mariage forcé, Paris, 1668.....	1,220
Le Misanthrope, Paris, 1667.....	1,220
Le Sicilien, Paris, 1668.....	1,220
Le Tartuffe, Paris, 1669.....	2,205
Monsieur de Pourceaugnac, Paris, 1670....	1,220
Amphytrion, Paris, 1668.....	1,120
L'Avare, Paris, 1669.....	1,100
George Dandin, Paris, 1669.....	1,120
Soit, au total.....	14,095^f^

Ce qui, avec les frais, ne lui serait guère revenu à meilleur marché.

En feuilletant les 108 pages du petit livre de M. Brunet, on ne peut s'empêcher d'être pris d'une sorte d'étourdissement ; c'est que c'est bien autre chose de voir ces chiffres mirifiques dispersés dans vingt catalogues, et de les trouver là réunis et resserrés côte à côte ; encore Philomneste Junior n'a-t-il pas tout mis. Son livre, qu'il intitule d'ailleurs fort justement *la Bibliomanie*, présente à nos yeux un double intérêt : d'abord, il met en lumière certains ouvrages ignorés et introuvables, perdus jusqu'à présent dans des catalogues plus ou moins volumineux, où il serait toujours assez pénible de les rechercher ; puis, il prouve, chaque année avec plus d'évidence, que, parmi toutes les passions dont peut être possédé un galant homme, il en est peu, il n'en est pas peut-être, qui puisse inspirer plus de ferveur et de plus louables folies que l'adorable manie des livres.

PHIL. MIN.

Les Archives, la Bibliothèque et le Trésor de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem à Malte, par M. J. DELAVILLE DE ROUX, ancien membre de l'École française de Rome (Ernest Thorin, éditeur).

Ce volume forme le 32^e^ fascicule de la Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome. C'est dire qu'il s'adresse au public spécial de chercheurs et d'érudits, dont il facilitera les investigations. Il complète ou rectifie les indications fournies précédemment par Hopf, M. de Rozière et M. le comte de Mas Latrie. Insister sur l'importance des documents laissés en nombre prodigieux par l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem serait d'ailleurs superflu. Il suffit de rappeler que cet ordre, qui avait survécu aux Templiers, poursuivis par la haine jalouse de Philippe le Bel, aux Chevaliers teutoniques, conquérants de la Prusse pour le compte de l'Allemagne, dura plus que certaines monarchies nées avec lui ou postérieurement, et ne cessa d'exercer une puissance effective que le jour où le général Bonaparte comprenant, avant les Anglais, l'importance stratégique de Malte, arbora sur cet îlot, pour trop peu de temps, le pavillon de la République française. Nous nous bornons à signaler particulièrement, parmi les pièces de l'Appendice, les actes de cession de propriétés, en langue latine pour la plupart, en vieux français ensuite, la première de ces conventions qui forme un monument de la langue vulgaire datant du 27 octobre 1231. La publication renferme la liste des dignitaires et des frères de l'ordre ; elle se termine par une table générale qui donne au recueil son maximum d'utilité. En dire plus serait oiseux : on ne fait pas le catalogue d'un catalogue.

G. S. L.

Club-Almanach, annuaire des cercles et du sport. 1 vol. in-16 carré. Paris, W. Hinrichsen, 1883. — Prix : 10 francs.

Un almanach pareil à celui de Gotha, c'est-à-dire renfermant la généalogie des maisons souveraines et des grandes familles ; l'annuaire des cercles existants ; un compte rendu détaillé de toutes les fêtes du sport, voilà ce que contient, en substance, ce vade-mecum indispensable à tous les club-men du globe terrestre.

Si des esprits chagrins trouvent qu'à l'égard de la généalogie des nobles maisons le *Club-Almanach* fait double emploi avec celui de Gotha, on peut leur répondre que la répétition était nécessaire : supposons qu'un club-man rencontre, dans le cercle d'une grande ville où il est de passage, un prince de maison souveraine. Croit-on qu'il se plaindra d'avoir sous la main tous les détails désirables sur la généalogie de ce prince ?

La liste des membres des parlements et diètes n'a pas été oubliée. Ces corps constitués sont aussi des cercles dans leur genre, — tumulte à part, bien entendu.

La dernière partie du volume est consacrée à la revue des différents événements sportiques de l'année : courses, chasses, tirs aux pigeons, yachting, etc. L'uti-

lité d'une telle revue saute aux yeux : il n'est pas de sportman qui, avant de se rendre aux courses, n'aura la curiosité d'ouvrir son club-almanach et d'y chercher les gagnants de l'année précédente.

La physionomie du volume est celle d'un formidable cube. Malgré sa grosseur, il sera facile de le placer dans le coin d'une malle, à cause de la commodité du format in-16. Le papier est de belle qualité, agréable au toucher, et l'impression en a été confiée à M. Motteroz, dont l'éloge n'est plus à faire.

Enfin, six photogravures et deux cents dessins dans le texte achèvent de donner une véritable valeur à cet élégant almanach. P. C.

Le P...nisme d'Amsterdam, livre contenant les tours et les ruses dont se servent les p....ns et les m....relles; comme aussi leurs manières de vivre, leurs croyances erronées et, en général, toutes choses qui sont en pratique parmi ces donzelles. Bruxelles, J.-J. Gay, éditeur, 1883, in-12 de XI-194 p., orné de cinq gravures fac-similé de celles de l'édition originale. Tirage à petit nombre sur beau papier vergé. — Prix : 10 francs.

Malgré son titre inconvenant, cet ouvrage ne doit pas être absolument considéré comme un mauvais livre. Il dépeint et raconte, avec une crudité d'expressions qui n'est plus admise aujurd'hui, les faits et gestes du monde de la prostitution, il y a deux cents ans, tout comme de nos jours les Parent-Duchâtelet, les Jeannel et les Lecour l'ont fait pour notre époque. Il faut donc le regarder comme un document curieux pour l'histoire des mœurs... des mauvaises, s'entend.

Ce livre n'a été mentionné par aucun des bliographes; l'auteur en est inconnu; il a été publié pour la première fois, à Amsterdam, en 1681, chez Elie Joghemase de Rhin, aux *Trois musiciens couronnés*, format in-12. Il est devenu si rare aujourd'hui qu'un exemplaire figurant dans un catalogue de la librairie Rouquette (février 1882, n° 1056), n'est pas coté moins de 600 francs.

Suivant l'éditeur de la réimpression qui nous occupe, « l'auteur anonyme devait être un chef de la police de Rotterdam, venu à Amsterdam pour y étudier les établissements de débauche et particulièrement les *maisons de musiqué*, qui venaient d'être introduites dans cette ville et qui en furent longtemps une des originalités. Sa mission lui permit d'aller partout, de tout voir, de tout entendre, tout en restant étranger à ce monde interlope. Rotterdamois, il persifle Amsterdam, se moque de la légèreté des Français, méprise le sot orgueil des Allemands alors maîtres du pays, et signale l'origine brabançonne de la plupart des prostituées ».

Le livre est assez facilement écrit; certains mots sont bizarrement orthographiés ; on y trouve des détails fort intéressants sur les usages de l'époque ; le tout est réellement très curieux à lire. Ce ne devait pas être le premier et seul ouvrage de l'auteur, si l'on en croit le dizain suivant, imprimé sur un des feuillets liminaires du livre :

Cet auteur, sans estre larron,
Est plus fertile que Scarron;
Son style n'est pas imitable,
Son génie est incomparable;
Tout ce qu'il a fait imprimer
Le fera toujours estimer.
Jamais plume fut plus coulante,
Plus subtile, plus éloquente;
J'en laisse juge, en quatre mots,
Les sçavants, le commun, p....ns et matelots.

Hâtons-nous de dire que ces médiocres vers sont beaucoup trop indulgents pour le style de l'auteur. Le frontispice et les quatre gravures qui accompagnent le texte représentent diverses scènes de ces fameux *Musicos*, dont on peut dire que nous avons les équivalents aujourd'hui dans les six cents et quelques brasseries à femmes installées dans tous les quartiers de Paris. Le mode interlope que dépeint le fonctionnaire rotterdamois est surtout celui de la galanterie de bas étage. Les ruses employées par les *donzelles* pour se parer, pour se faire gratifier de cadeaux, pour allécher et gruger les amateurs novices et les débaucher, sont à peu près les mêmes que celles que l'on voit pratiquer par les demoiselles de notre temps. Leurs camarades d'il y a deux siècles auraient peu de choses à faire pour se mettre à leur niveau, et, point à noter, l'argot de ces drôlesses est en partie le même que celui d'à présent. En somme, il y a beaucoup à apprendre dans l'ouvrage que vient de rééditer M. J.-J. Gay; on y trouve matière à bien des rapprochements curieux et, après l'avoir lu, les admirateurs quand même du bon vieux temps seraient forcés de reconnaître que nos aïeux ne brillaient pas précisément par la moralité.

PHIL. MIN.

Dictionnaire de la Langue verte, par Alfred Delvau, nouvelle édition, conforme à la dernière revue par l'auteur, augmentée d'un *Supplément*, par Gustave Fustier. Paris, G. Marpon et E. Flammarion, éditeurs, 1883, un beau volume grand in-16 de XXXII-562 pages, imprimé chez F. Aureau, à Lagny, sur papier vergé. — Prix : 12 francs. Il a été tiré en outre 125 exemplaires de luxe, numérotés, sur papiers Whatman, de Chine et du Japon. — Prix : 25 francs.

« Quand ce livre en sera à sa dixième édition, j'ose espérer que depuis longtemps on aura fait une croix, — sur ma tombe ! » — C'est par ces mots, plus ironiques que plaisants, que le pauvre Delvau terminait, en 1867, la préface de la deuxième édition de son *Dictionnaire de la Langue verte*. Son vœu ne fut, on le sait, que trop vite rempli; il mourut dans le cours de cette même année, et, depuis dix-huit ans, voici la première fois que l'on remet au jour l'œuvre étrange et piquante qu'il avait entreprise avec tant de patience, d'humour et de sagacité.

Tous les curieux connaissent, au moins pour l'avoir tenu et feuilleté, le *Dictionnaire de la Langue verte*, mais bien peu, surtout parmi les collectionneurs nouveaux, ont été à même de se le procurer; c'est un livre devenu rare, très rare même, et que l'on ne peut acquérir qu'à des prix relativement élevés, quand par hasard il en passe quelque exemplaire en vente. La réimpression que nous offrent aujourd'hui MM. Marpon et Flammarion est donc une bonne fortune pour un grand nombre d'amateurs, et l'on peut presque dire que, dans une certaine limite, elle était devenue nécessaire. On a déjà beaucoup écrit sur l'*argot;* de jour en jour ce bizarre langage voit diminuer le nombre de ses contempteurs et croître celui de ses apologistes; à coup sûr, tout le monde en fait plus ou moins usage, et il n'est pas bien certain que quelques-uns de ses audacieux vocables n'aient pas déjà retenti sous la coupole du palais Mazarin. La raison de cette prospérité est d'ailleurs toute simple : sous des formes diverses, l'argot, on doit le reconnaître, a existé dans tous les temps; mais c'est surtout dans les époques de relâchement général et de décadence littéraire qu'il s'est développé plus facilement; dès lors il est bien naturel de le voir maintenant prendre tant d'importance, foisonner dans la rue, envahir le journal, le livre, le théâtre, pénétrer lentement dans les meilleures compagnies et même se glisser dans le Dictionnaire, où déjà quelques-uns de ses mots ont usurpé, plutôt que conquis, un droit de cité. La *langue verte*, toutefois, et c'est un de ses caractères spéciaux, est essentiellement mobile et variable; telle expression, très en vogue aujourd'hui, sera demain tombée en désuétude, ou, ce qui n'est pas moins désavantageux, pourra avoir totalement changé de signification. Il se produit là quelque chose d'analogue à ce qui se passe pour la prononciation de l'anglais : cette prononciation, comme on peut le voir par les vieux traités, se modifie insensiblement, mais constamment; de telle sorte qu'un Anglais contemporain de Byron aurait quelque peine à suivre aujourd'hui la conversation de deux londoniens. Il en est tout à fait de même pour l'argot : certains termes qui, il y a trente ans, appartenaient au vocabulaire des voleurs, ou ne sont plus du tout usités parmi ces messieurs, ou sont passés dans le lexique des tavernes ou des boulevards; telles autres expressions, absolument insoupçonnées hier, sont acceptées aujourd'hui partout et s'étalent dans tous les genres d'écrits. Par suite, que de tortures pour les Saumaises du XX^e^ siècle si, à défaut de l'Académie, l'argot n'avait, lui aussi, ses Furetières!

Delvau aura donc eu ce mérite, que le dévergondage de notre langue a rendu incontestable, d'avoir le premier dressé le véritable registre d'état civil des irréguliers du français. A part MM. Francisque Michel et Lorédan Larchey, tous ceux qui antérieurement ont traité du langage argotique n'ont vraiment donné que des essais rudimentaires et d'un médiocre intérêt. En réimprimant son ouvrage, qu'on pourrait appeler le code de l'argot moderne, les éditeurs ont fait une chose utile; ils ont fait mieux encore : tout en respectant le texte primitif de Delvau, qu'ils ont scrupuleusement reproduit, ils ont songé à mettre son livre au courant des évolutions de la langue verte. C'est M. Gustave Fustier qu'ils ont sollicité de les aider dans ce but, et l'on doit reconnaître qu'ils ne pouvaient faire un meilleur choix. M. Fustier qui, entre autres sujets d'études, possède une érudition toute spéciale sur le langage argotique, a bien voulu choisir dans les matériaux considérables d'un travail qu'il prépare sur le bas langage et qu'il se propose d'intituler *les Orphelins de la langue*, la matière d'un intéressant supplément au Dictionnaire de Delvau. La tâche était peu commode et présentait au moins deux écueils à éviter : les redites et la grossièreté. Dans les quatre-vingts pages qu'il a ajoutées au *Dictionnaire de la Langue verte*, M. Fustier a soigneusement écarté tout ce qui avait été dit déjà par Delvau ainsi que par MM. Boutmy et Lucien Rigaud, qui ont publié des travaux analogues sur l'argot des typographes et sur l'argot ancien et moderne; il ne s'est pas montré moins diligent pour retrancher tous les termes orduriers qui s'emploient, hélas! si couramment aujourd'hui, mais qui, heureusement, ne s'écrivent point... encore.

Ses définitions sont très claires et ses exemples bien choisis; en outre, dans la plupart des cas, il a toujours minutieusement indiqué les sources auxquelles il avait puisé ses renseignements; enfin, et ce n'est pas le moindre intérêt que présente son supplément, toutes les expressions qu'il y a admises sont entièrement nouvelles et ne se trouvent dans aucun autre dictionnaire.

En résumé, le livre édité par MM. Marpon et Flammarion est un ouvrage utile et qui sera certainement très apprécié et recherché par les bibliophiles et les curieux. L'exécution matérielle en est bonne; peut-être le format eût-il pu être mieux choisi.

Quant au *supplément* donné par M. G. Fustier, nous l'avons lu avec le plus grand intérêt; cette lecture nous a inspiré le plus vif désir de voir bientôt paraître ses *Orphelins de la langue*, ou tout au moins, en attendant, un essai bibliographique sur ces ouvrages relatifs à l'argot, dont M. Fustier a, nous le savons, une si riche et si curieuse collection.

PHIL. MIN.

Annuaire diplomatique et consulaire des États des Deux-Mondes, supplément à l'*Almanach de Gotha*, 1882, GOTHA; JUSTUS PERTHES. 1 vol. in-12.

Pour tous ceux qu'intéressent les renseignements contenus dans ce petit volume, il est certainement sans rival. Pourtant, la perfection n'est pas de ce monde, et il serait encore facile d'y relever quelques erreurs, des incorrections et des inexactitudes dues à l'éloignement de certains postes, au fréquent renouvellement des agents, enfin au temps matériellement nécessaire pour l'impression. Il n'en reste pas moins un ouvrage utile et même unique en son genre.

E. J.

Aline et Valcour, ou *le Roman philosophique*. Écrit à la Bastille, un an avant la Révolution de France. — Bruxelles. — J.-J. Gay, libraire-éditeur, 1883; 4 volumes in-12 de xv-272, 361, 437 et 309 pages. Tiré à 500 exemplaires sur papier vergé, orné de seize figures. — Prix : 40 francs.

La plupart des bibliophiles connaissent, au moins de nom, cette étrange production, et il est à peine besoin de rappeler qu'elle est l'œuvre du trop fameux marquis *de Sade*. Des écrivains autorisés, tels que Jules Janin, Paul Lacroix et Gustave Brunet, n'ont pas dédaigné de consacrer d'importantes notices à ce détestable auteur; il serait donc superflu de revenir sur la biographie du triste *marquis*, et l'on se bornera à ne rapporter ici que des particularités relatives au roman d'*Aline et Valcour*, dont un éditeur bruxellois, bien connu de nos lecteurs, nous offre aujourd'hui une assez belle réimpression.

Il paraît bien certain que c'est à la Bastille même que de Sade composa cet ouvrage; il était détenu en vertu d'une lettre de cachet obtenue contre lui, dès 1778, à la suite de l'arrêt du parlement de Provence, en date du 30 juin de la même année, le déchargeant de l'accusation d'empoisonnement portée contre lui et contre son valet à l'occasion d'une scène de débauche infâme dont il s'était rendu coupable à Marseille, en 1772.— La famille du marquis de Sade crut devoir, et avec raison, prendre cette précaution pour l'empêcher de se livrer de nouveau à ses criminelles turpitudes. Enfermé d'abord à Vincennes, puis transféré, en 1784, à la Bastille, il demeura dans cette forteresse jusqu'au mois de mars 1790, époque où de nouveaux écarts nécessitèrent son envoi à l'hôpital des fous de Charenton. Nous n'insistons sur ces détails que pour bien établir que c'est réellement à la Bastille que fut écrit le roman d'*Aline et Valcour*. C'est en effet à dater de 1784 que Mme de Sade, à qui son triste époux avait su toujours inspirer un intérêt immérité, commença à éprouver quelques regrets de son attachement pour un pareil homme. Elle cessa dès lors de le visiter, mais continua de pourvoir à ses besoins et surtout de lui faire parvenir des livres, seul adoucissement raisonnable que l'on pût apporter aux rigueurs de sa captivité. — Cette intention, si louable en apparence, devint cependant pour de Sade une cause de nouveaux travers. « Il chercha partout, dit Michaud jeune, dans l'antiquité et dans les temps modernes, des exemples et des excuses pour ses désordres; et quand il crut avoir établi sur des faits une sorte de doctrine ou de système, il composa des livres pour le répandre. Ce fut ainsi qu'il écrivit *Aline et Valcour*, puis *Justine, ou les malheurs de la vertu;* il composa en outre des comédies et d'autres romans plus ou moins pervers.—Tous ces ouvrages, qu'il avait su faire proposer sous main à des libraires et à des directeurs de théâtre, ne virent heureusement pas le jour alors, grâce aux mesures prises par ses parents, qui voulaient qu'on oubliât jusqu'au nom de de Sade. — Le *marquis* dut attendre un moment plus propice pour livrer à la presse ses funestes élucubrations; il n'attendit pas bien longtemps. Sorti de Charenton, le 29 mars 1790, après une captivité qui avait duré treize ans, ruiné par l'effet des événements politiques et par suite de la séparation de biens prononcée au profit de sa femme, il se jeta dans la Révolution et se vit contraint à tirer des ressources de sa plume.

Dès 1792, de Sade chargea Girouard de l'impression du roman d'*Aline et Valcour*. Compromis dans une conspiration royaliste, cet imprimeur fut arrêté ainsi que l'auteur. Girouard fut condamné à mort; quant à de Sade, il échappa au même sort, grâce à des protestations, conçues en termes ignobles, de son dévouement à la cause révolutionnaire. Après l'exécution de Girouard, le roman de de Sade continua d'être imprimé secrètement jusqu'au jour de son complet achèvement; ce fut alors qu'il parut avec le nom de la *veuve* Girouard, en 1793. — La Révolution était, en ce moment, dans toute sa violence; la tête du roi venait de tomber sur l'échafaud; nul n'était sûr ni de sa fortune ni de sa vie et, dans ces circonstances, le roman d'*Aline et Valcour* trouva peu d'acheteurs. — Des exemplaires parurent en 1795, avec de nouveaux titres; la même année, le libraire Maradan acquit les exemplaires non vendus, remplaça également les titres primitifs et changea aussi un frontispice. C'est ainsi qu'on pourrait croire qu'il existe quatre éditions de cette production qui, en réalité, n'en a eu qu'une seule.

Un précieux ouvrage dont nous avons parlé dans cette revue et que possèdent bien peu de bibliophiles français, donne sur la bibliographie d'*Aline et Valcour* les renseignements les plus précis. C'est l'*Index librorum prohibitorum* de *Pisanus Fraxi* (London, 1777, in-4°). L'érudit auteur de ce beau travail n'a pas consacré moins de douze pages à notre roman, dont il reproduit, en outre, en fac-similé, les titres divers. — Nous ne saurions mieux faire que de reproduire ici, en les abrégeant, les notes excellentes qu'il a rédigées sur ce sujet.

« C'est, dit *Pisanus Fraxi*, un ouvrage puissant (*powerful*) et original, et, considérant qu'il a été écrit avant la Révolution française, très remarquable. Quoique plongé dans tous les vices de la classe à laquelle il appartenait, de Sade prévoyait nettement, prophétisait avec clarté à quels résultats aboutissait un pareil état social; il écrivait : « O France! tu t'éclaireras un jour, je l'espère; l'énergie de tes citoyens brisera bientôt le sceptre du despotisme et de la tyrannie; et, foulant à tes pieds les scélérats qui servent l'un et l'autre, tu sentiras qu'un peuple libre par sa nature et par son génie ne doit être gouverné que par lui-même... » On pourrait citer maints autres passages analogues. — Au point de vue littéraire, l'ouvrage présente de graves défauts; il est trop long, trop encombré de digressions et de tirades soi-disant philosophiques; la narration est prolixe; en adoptant la forme épistolaire, l'auteur s'est imposé des entraves pénibles; son récit devient souvent embarrassé et peu vraisemblable. — Sans cesse et presque à chaque page, de Sade se plaît à exposer des théories sur le

gouvernement, la morale (et quelle morale!), l'éducation, l'économie politique, les relations des sexes, etc. Ses opinions, souvent extravagantes et outrageantes (*outrageous*), offrent cependant parfois des aperçus fort dignes d'attention. — L'auteur décrit deux royaumes en contraste complet l'un avec l'autre; dans celui de *Butna*, tout est vil et dégradant; les crimes les plus atroces s'y commettent au grand jour et ne trouvent que des encouragements; à *Tamoë*, au contraire, la vertu, le bonheur, la prospérité florissent sans obstacle. On y trouve le germe des utopies communistes qui ont fait tant de chemin et troublé tant de cervelles depuis. Les deux descriptions sont remarquables : celle de *Butna* est tracée avec énergie. — L'auteur prévient, au commencement de son ouvrage, que son roman comprend trois genres : le comique, le sentimental, l'érotique. — Le comique s'y montre à peine ou pas du tout; le sentiment est forcé, dépourvu de naturel; la portion érotique est de beaucoup la plus importante. — On retrouve à peu près, dans *Aline et Valcour*, les mêmes personnages que ceux que présentent *Justine* et *Juliette* : le président de *Blamont*, homme cruel, dénaturé, adonné à tous les vices, même à l'inceste; — *Aline*, vertueuse, soumise, modeste, toujours persécutée et préférant le suicide à l'horreur de devenir l'épouse d'un vieux libertin; or son père n'exige ce mariage que parce qu'il y voit le moyen de s'assurer la possession de sa propre fille; — *Sophie* a les mêmes vertus qu'*Aline*, tandis que *Rose* et *Léonore*, essentiellement vicieuses, se plongent avec ardeur dans le désordre; *Rose* prospère, c'est une autre *Juliette*. — Mais dans ce livre, du moins, le lecteur n'assiste pas aux sauvages et dégoûtantes orgies que de Sade se plaît à retracer dans *Justine* et dans *Juliette;* le libertinage se concentre dans le cercle d'une famille; il est moins révoltant, mais il est d'une pratique plus facile et par conséquent plus dangereux. — Quérard (*France littéraire*, t. VIII, p. 303) avance que l'auteur s'est peint sous le nom de *Valcour* et a raconté parfois sa propre histoire; *Valcour*, cependant, n'est qu'un bien triste héros; il ne cesse de jouer un rôle passif et ne montre aucune qualité soit en bien, soit en mal. »

Nous n'avons que peu de chose à ajouter à ces observations fort justes de *Pisanus Fraxi* : elles suffisent du moins à faire comprendre que le livre qui nous occupe est un de ces ouvrages pernicieux dont rien ne pouvait faire désirer la réimpression. Les exemplaires de l'édition originale étaient, il est vrai, devenus assez rares, la destruction en ayant été ordonnée par arrêt de la Cour royale de Paris, en date du 19 mai 1815; mais, à notre avis, les exemplaires existant encore étaient bien assez nombreux pour les curieux de ces sortes de reproductions. On aura toujours trop d'ouvrages de de Sade; le poison s'y trouve partout, plus ou moins mal déguisé, et, sauf son ingénieux opuscule, l'*Idée sur les Romans*, si joliment publiée, en 1878, par les soins de M. Octave Uzanne, rien ne mérite d'être conservé dans les œuvres de l'odieux marquis. PHIL. MIN.

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

Molière (Œuvres), avec les illustrations de Jacques Leman et des *Notices* sur chaque pièce, par Anatole de Montaiglon. Paris, J. Lemonnyer. in-4°.

L'éditeur Lemonnyer continue la publication de son admirable édition de Molière; après *l'Estourdy*, qui a paru il y a trois mois, il vient de nous donner *le Dépit amoureux*.

Le format in-4°, qui permet l'emploi des gros caractères et offre un large champ au dessinateur, a été choisi avec raison pour une édition de grand luxe. Aucun texte ne saurait être d'une lecture plus facile et plus agréable à l'œil que celui-ci; il fera particulièrement la joie des vieillards.

Comme *l'Estourdy*, *le Dépit amoureux* est précédé d'une intéressante notice de M. Anatole de Montaiglon, écrite plutôt pour les gens du monde que pour les érudits. Les premiers y trouveront beaucoup à apprendre et se rendront mieux compte, après l'avoir lue, du mérite de l'œuvre de Molière; les autres savent que cette édition de luxe n'est pas faite en vue d'aider leurs travaux, et consulteront les savantes publications de la collection des grands écrivains, chez Hachette, ou de M. Louis Moland, chez Garnier.

Mais si l'édition donnée à la librairie Lemonnyer ne s'adresse pas aux érudits, pourquoi avoir suivi l'orthographe ancienne, au lieu de la modifier pour la rapprocher de notre usage moderne, comme on l'a fait dans la collection Hachette, en conservant seulement les o dans *j'aimois* et autres mots analogues? D'un autre côté, si on veut donner exactement le texte ancien avec son orthographe, pourquoi avoir distingué les *i* des *j*, les *u* des *v*, et avoir multiplié les accents sur les *e*, notamment sur les *e* précédant *r* qui

n'en recevaient jamais? Nous avions touché à ces points en parlant de *l'Estourdy*; nous persistons à demander tout ou rien : ou une fidélité absolue, ou une infidélité voulue, raisonnée, systématique.

Les illustrations de M. Jacques Leman restent dignes de cette magnifique publication : nul dessinateur peut-être n'a au même degré la connaissance du XVII^e^ siècle ou son intuition; nul n'était mieux préparé à le reconstituer dans ses costumes, sa physionomie, son caractère propre. Nous nous permettrons cependant une légère observation qui, heureusement, sans doute, ne s'applique pas à tous les exemplaires. Dans le nôtre, il est certaines feuilles où le tirage laisse un peu à désirer; nous ne les désignerons pas; les mêmes feuilles, dans d'autres exemplaires, pouvant ne pas présenter les mêmes imperfections; mais nous croyons devoir appeler l'attention de M. Jacques Leman et de M. Lemonnyer sur des inégalités qu'ils pourront prévenir en réclamant plus de soin de la part de l'imprimeur chargé du tirage des estampes.

L'explication des planches, qui termine le volume, a été faite d'après le dessin et non d'après la gravure: il en résulte que les ornements qui étaient à dextre ou à droite dans l'original ayant été renversés à l'impression, se retrouvent à senestre ou à gauche dans la publication. Quant à la grande composition, l'explication reste à expliquer.

Un dernier mot. Le cul-de-lampe placé à la fin du cinquième acte nous est donné comme le portrait de Lucile. En êtes-vous bien sûr, cher maître? Si je prétends que c'est, avec ses vilains yeux, un portrait de fantaisie, comment prouverez-vous le contraire? Sérieusement, il importe peu d'avoir le portrait de Lucile; mais il serait très intéressant de trouver successivement la série aussi complète que possible des comédiens et comédiennes de la troupe de Molière.

Nous soumettons avec confiance cette idée à M. Jacques Leman, à M. de Montaiglon, à M. Lemonnyer, qui tiennent à si grand honneur d'élever un monument durable à la gloire de Molière. CH.-L. L.

Les imprimeurs et les libraires dans la Côte-d'Or, seconde édition avec portrait et fac-similé. Un volume in-16. Dijon, Durantière, 1883. — Prix : 7 fr. 50.

Il serait à souhaiter qu'on écrivît l'histoire des imprimeurs et libraires de chacun de nos départements. Grosse besogne que les bibliographes entreprendraient là! Mais l'exemple de M. Clément Janin est fait pour les encourager. M. Janin avait commencé par un ouvrage sur les seuls imprimeurs, depuis l'an 1490, époque où la première imprimerie dijonnaise fut établie, jusqu'à nos jours. Son livre eut un succès qui permit bientôt de songer à une seconde édition. C'est alors que M. Janin résolut de donner une nouvelle valeur à son œuvre en faisant paraître, en suite de l'histoire des imprimeurs, celle des libraires, leurs associés naturels. Il sut conduire à bon port ce travail considérable et minutieux.

Voici quelle fut l'origine de la librairie dijonnaise : « Les archives de la Cour des comptes de Bourgogne révèlent quelques rudiments de librairie. Ainsi, en 1347, Robert, écrivain dijonnais, traite pour la façon, écriture et reliure d'un antiphonaire enluminé d'azur et de vermillon, et les grosses lettres « flurottées », moyennant le prix de 6 livres; Jacques Pertuisel et son fils s'engagent à faire un missel en deux volumes ou parties, d'hiver et d'été, dans un temps déterminé, de 100 sols... » On voit que l'origine de la librairie dijonnaise est antérieure à la découverte de l'imprimerie.

Le volume se termine par une table onomastique et par celle des ouvrages cités. Il est imprimé sur papier vélin, par Darantière, successeur de J.-B. Noellat et l'un des meilleurs imprimeurs de Dijon. La reproduction, par l'héliogravure, du rare et beau portrait de Pierre Palliot, historiographe du roi et généalogue du duché de Bourgogne (1698); les gravures du livre photolithographiées par M. G. Fourier à l'aide d'un procédé spécial achèvent de donner à cette édition de bibliophile une valeur considérable. P. C.

L'élite des Contes du sieur d'Ouville, réimprimé sur l'édition de Rouen, 1680, avec une préface et des notes, par G. BRUNET. Paris, Jouaust, librairie des bibliophiles, 1883. — 2 vol. in-8° de VII-314 et 347 pages. Tiré à petit nombre sur papier vergé de Hollande. — Prix : 20 francs. — Plus, un tirage de luxe sur grand papier de Hollande, Chine et Whatman, à 20 et 30 francs le volume.

M. Jouaust, comme on sait, a entrepris de réimprimer les ouvrages les plus marquants de nos vieux conteurs en prose; cette intéressante collection, dans laquelle figurent déjà les joyeux récits de Bonaventure des Periers, de Noel du Fail, de Cholières et de la reine de Navarre, se continue aujourd'hui par la publication des *Contes de d'Ouville*, auteur généralement moins connu que les précédents.

L'infatigable bibliographe de Bordeaux, qui a bien voulu prêter son concours à M. Jouaust pour cette belle réédition, a pris soin, dans son trop court avant-propos, de donner quelques renseignements sur d'Ouville; ces indications sont, toutefois, un peu succinctes, et peut-être ne sera-t-on pas fâché de trouver, résumées ici, les notes, éparses dans divers ouvrages, relatives à la vie et aux écrits de cet ancien conteur.

Antoine Le Metel, sieur d'Ouville, naquit à Caen, on ne sait exactement en quelle année; on peut toutefois fixer l'époque de sa naissance à la fin du XVI^e^ siècle, puisque son frère, François Le Metel, si connu plus tard sous le nom de l'abbé Boisrobert, vint au monde en 1592. Les deux frères étaient de bonne famille : leur père était avocat, et non procureur comme on l'a dit, en la Cour des Aides de Rouen; il avait épousé une fille pauvre, mais de noble race. Il fit donner à ses fils une éducation aussi bonne que possible, et ce fut à peu après tout le patrimoine qu'il leur laissa, car, d'après maints passages des œuvres de l'abbé, il est aisé de comprendre qu'il n'y eut

jamais abondance de biens dans la famille. Boisrobert qui, par son esprit et par ses bouffonneries, réussit à s'assurer les bonnes grâces d'un ministre qui ne plaisantait guère, l'illustre cardinal de Richelieu, se tira assez bien d'affaire. Il ne semble pas en avoir été de même pour le pauvre d'Ouville; bien que les particularités de sa vie soient demeurées dans l'oubli, le peu qu'on en a pu savoir montre suffisamment que sa situation fut toujours bien précaire. Il vint se fixer à Paris, sans doute à la suite de son frère, et se mit à chercher fortune en exerçant tour à tour sa double profession d'ingénieur et de géographe et ses talents d'écrivain. Mais tout cela ne semble pas l'avoir beaucoup enrichi, [et il dut souvent recourir au crédit et aux libéralités de Boisrobert, si l'on en juge par ces vers de ce dernier :

Le pauvre Douville est mon frère...
Il porte titre d'hydrographe,
D'ingénieur, de géographe;
Mais, avec ces trois qualités,
Il est gueux de tous les côtés.
Bref, il n'a plus d'autre ressource
Que celle qu'il trouve en ma bourse.

Pour comble de misère, d'Ouville avait dû se marier et probablement il était chargé de famille; et c'est vraisemblablement à ce sujet que l'abbé s'écrie encore dans une autre pièce de vers :

Melchisedech était un heureux homme,
Et son bonheur est l'objet de mes vœux,
Car il n'avait ni frère ni neveux!

Dieu sait cependant si ce frère malheureux se remuait pour arriver à quelque chose; quand le métier d'ingénieur n'allait pas, ce qui devait arriver souvent, il saisissait la plume et enfantait maintes productions; tout lui était bon, vers ou prose, théâtre ou roman. C'est ainsi qu'en douze années, de 1638 à 1650, il mit au jour dix pièces en cinq actes et en vers et plusieurs traductions, sans compter bien d'autres essais demeurés inédits, heureusement pour l'imprimeur et le libraire. Assurément d'Ouville n'était pas un paresseux; qu'on en juge par la petite bibliographie que voici :

Théatre.

Les Trahiſons d'Arbiran, tragi-comédie, dédiée à M. Bouthillier, surintendant des finances, avec un prologue en prose. Paris, Aug. Courbé, 1680, in-4°;

L'Esprit follet ou la dame invisible, comédie en cinq actes, en vers, dédiée à Mme de···. Paris, Toussaint Quinet, 1642, in-4°. Notons en passant que c'est dans cette pièce qu'Hauteroche prit plus tard le sujet de la comédie qu'il a donnée sous le même titre;

L'Absent chez ſoy, comédie en cinq actes en vers. Paris, Toussaint Quinet, 1643, in-4°;

Les Fausses Véritez, comédie en cinq actes, en vers. Paris, Toussaint Quinet, 1643, in-4°;

La Dame suivante, comédie en cinq actes, dédiée a Mgr le duc de Guise. Paris, Toussaint Quinet, 1645, in-4°;

Les Morts vivants, tragi-comédie, dédiée à Mgr l'archevêque de Rouen. Paris, Cardin-Besogne, 1646, in-4°;

Aymer sans ſçavoir qui, comédie en cinq actes, en vers, dédiée à Mme la marquise de Saint-Germain. Paris, Cardin-Besogne, 1646, in-4°;

Jodelet astrologue, comédie en cinq actes, en vers, dédiée par l'imprimeur à M. de Villennes. Paris, Cardin-Besogne, 1646, in-4°;

La Coeffeuse à la mode, comédie en cinq actes, en vers. Paris, Ant. de Sommaville, 1647, in-4°;

Les soupçons sur les apparences, héroï-comédie en cinq actes, en vers. Paris, Toussaint Quinet, 1650, in-4°;

Outre ces dix pièces, faut-il encore attribuer à d'Ouville, avec le savant rédacteur du *Catalogue de Soleinne* (n° 1114), la comédie suivante :

Le Matois Mary, ou la courtizane attrapée, comédie en trois actes, en prose, imitée d'un livre espagnol intitulé : *Elsagaz stacio marido examinado*, par Alph. Geron. de Salas Barbadillo, et appropriée aux pratiques de Paris. Paris, Pierre Billaine, 1634, in-8°.

Convenons du moins qu'en raison du goût de d'Ouville pour la littérature espagnole, cette attribution n'a rien d'invraisemblable.

ouvrages en prose.

Les Nouvelles amoureuses et exemplaires, composées en espagnol par cette merveille de son sexe, dona Maria de Zayas y Sotto Maior, et traduites en notre langue par Anthoine Le Metel, sieur d'Ouville. Paris, 1655, in-8°.

Autres éditions : Paris, 1656, 1658, in-8°, 1680 et 1711, in-12. Traduction recherchée dans son temps, comme on le voit par ces diverses réimpressions, mais qui ne donne que cinq nouvelles, c'est-à-dire le quart de celles contenues dans la traduction de *Vanel* (Paris, Quinet, 1680, 5 vol. in-12). Ces nouvelles sont : *la Précaution inutile, S'aventurer en perdant, la Belle invisible*, ou *la Constance éprouvée, l'Amour se paye avec l'amour, la Vengeance d'Aminte affrontée*.

La Fouyne de Sèville, ou *l'Hameçon des bourses*, traduite de l'espagnol de D. Alonso de Castillo Solorcano, par Antoine Le Métel, S. d'Ouville. Paris, 1661, pet. in-8°.

Cette traduction de *La Garduna de Sevilla y anzuelo de las bolzas*, a été réimprimée sous le titre de : *Histoire et aventures de dona Rufine, fameuse courtisane de Sèville*. Amsterdam, 1723, 2 tomes in-12, figures; id., 1733; id.; Paris, 1724-1731 et la Haye, Paris, 1743, 2 tomes in-12, figures.

Les Contes d'Antoine Le Métel, Sieur d'Ouville. Paris, 1644, 4 vol. in-4°.

Réimprimés sous les titres de : *Contes aux heures perdues*, ou encore : *Élite des Contes du sieur d'Ouville*... Paris, 1661, 1664, 1669, 2 vol. in-12; Rouen,

1680 et 1699, 2 vol in-12; la Haye, 1703; Amsterdam, 1732, 2 vol. in-12 et Lyon, sans date, 2 vol. in-12.

Ajoutons que l'abbé d'Artigny, dans ses *Nouveaux mémoires,* dit avoir vu, de d'Ouville, *la Vengeance d'Aminte affrontée,* nouvelle traduite de l'espagnol; il est bien probable que ce n'est autre chose qu'une édition séparée de la cinquième des *Nouvelles amoureuses et exemplaires,* dont il est question plus haut.

De tout ce bagage qu'est-il resté? rien, sinon les *Contes,* ouvrage que d'Ouville avait certainement moins soigné que tous les autres et qu'il a dû composer rapidement, à la demande d'un libraire, « pour faire de l'argent ».

A coup sûr, ce ne fut pas la faute de notre auteur, s'il ne parvint pas à la richesse ou du moins à une suffisante médiocrité. Pour ses pièces de théâtre, maintenant si dédaignées, que de soins ne dut-il pas se donner, tant pour les faire paraître que pour en faire agréer l'hommage à des grands qui pouvaient le servir. En vain les dédia-t-il à de puissants seigneurs, à des financiers, à de belles dames, voire même à un éminent prélat; tout cela ne put le tirer de la misère où il végéta toute sa vie, soutenu tant bien que mal par son frère qui, d'après ce qu'on a vu plus haut, aurait autant aimé être dispensé de ce rôle de bienfaiteur à perpétuité. L'excellent Boisrobert dut sans doute éprouver quelque allégement, en 1656, quand le pauvre d'Ouville mourut, sans avoir pu atteindre ni la fortune ni la gloire qu'il avait poursuivies toute sa vie.

Les œuvres de d'Ouville sont maintenant peu recherchées, son théâtre est bien mort et ses traductions de l'espagnol ne tentent guère qu'un petit nombre d'amateurs. On ne peut nier cependant qu'il eût une certaine facilité; il avait beaucoup lu nos vieux auteurs et l'on peut voir dans ses pièces qu'il se les était bien assimilés, « leur empruntant des traits fort comiques et des scènes vraiment divertissantes ». M. Viollet-le-Duc, qui n'est pas tendre pour d'Ouville, dit que « c'était un grand pillard, très pauvre de son propre fonds, et que la plus grande partie de ses prétendus contes est prise de toutes parts ». D'autres littérateurs ont été plus loin et n'ont pas craint d'avancer que les *Contes* étaient l'œuvre de Boisrobert. Il y a bien de l'exagération ou du parti pris dans ces appréciations. Il est fort possible que Boisrobert ait fourni quelques traits à d'Ouville et il n'est pas douteux que ce dernier ait compilé bien des anecdotes dans les œuvres des conteurs, ses devanciers; mais, franchement, ses successeurs et même ses contemporains n'ont pas été plus réservés. Avec *la Gibecière de Mome,* en effet, *les Contes de d'Ouville* sont l'inépuisable réservoir auquel ont emprunté force plaisanteries tous les compilateurs des *Divertissements curieux* (1650); des *Récréations françoises,* (1658); des *Agréables divertissements françois*, des *Contes facétieux, Passe-temps joyeux, Passe-temps agréables, Recueils curieux de contes à rire, Galerie des curieux, Réveil-matin des esprits mélancoliques,* etc., etc., et plus de vingt autres ouvrages analogues qui, sous des titres variés, offrent tous à peu près la même chose.

Ce qu'on pourrait reprocher à plus juste titre à notre auteur, c'est la licence de ses gaillardises et joyeusetés; mais en cela même il peut être excusé, car si, comme le dit fort bien M. G. Brunet, des expressions trop crues se rencontrent dans ses *Contes,* « elles ne choquaient alors personne; on les retrouve même dans les sermons que prononçaient en chaire de zélés prédicateurs et qu'on imprimait pour l'édification des fidèles ».

En résumé, l'*Élite des contes de d'Ouville* n'est pas, à proprement parler, un mauvais livre; bien des productions de nos jours, accessibles à toutes les mains, et qui souvent ne sont pas écrites en termes plus châtiés, sont incontestablement plus immorales et plus dangereuses pour les mœurs. La belle et définitive édition qui nous est offerte, accompagnée des notes sobres et intéressantes de l'érudit M. Gustave Brunet, n'est guère destinée qu'aux bibliophiles, et nous ne doutons pas que tous les vrais amateurs ne soient heureux de recueillir, sur leurs rayons ce livre élégant et joyeux, comme un témoignage de la vieille gaieté gauloise. PHIL. MIN.

Eugénie Grandet, par H. de Balzac. Ouvrage orné de huit sujets dessinés par M. *Dagnan-Bouveret* et gravés à l'eau-forte par M. *Le Rat,* Paris. Imprimé pour les *Amis des Livres,* par Motteroz, 1883. Un vol. gr. in-8° de 349 pages. Tirage à 120 exemplaires numérotés à la presse. Les numéros 1 à 100 portent imprimés les noms des souscripteurs; 101 à 112 sont réservés à M. Calmann Lévy; 113 à 120 sont offerts aux artistes, aux éditeurs et déposés à la Bibliothèque nationale.

Nous avons parlé, dans un des numéros précédents de cette Revue, de l'admirable édition des *Orientales,* de Victor Hugo, par les soins de la « Société des Amis des Livres ». Le volume ci-dessus décrit est la deuxième publication donnée, pour l'exercice de l'année 1882, par cette association d'amateurs délicats. Pour être moins luxueux que le premier ouvrage, ce livre ne présente pas cependant un moindre intérêt. Sans parler de la haute valeur littéraire de l'étude publiée par Balzac, il y a juste maintenant un demi-siècle, il est bien certain que ce volume offre, au point de vue de l'exécution matérielle, tous les attraits que recherchent les bibliophiles. La composition typographique est due aux ateliers de M. Motteroz, et c'est tout dire. Mais c'est dans ses illustrations que réside le plus grand charme de ce beau livre.

Les huit sujets dessinés par M. Dagnan-Bouveret sont tous parfaitement en harmonie avec les situations qu'ils représentent et sont admirablement rendus à l'eau-forte par M. Le Rat. — On ne sera pas fâché sans doute de connaître les scènes choisies par l'artiste; les voici :

1° Madame Grandet et Eugénie travaillant près de la fenêtre, dans la salle basse (p. 37); — 2° Le dé-

jeuner de Charles (p. 135); — 3° Le transport du tonnelet d'or, par Nanon et le père Grandet (p. 191); — 4° Charles et Eugénie échangeant leurs serments sur le banc du jardin (p. 219); — 5° Eugénie annonce à son père qu'elle n'a plus son or (p. 255); — 6° Les derniers jours du père Grandet (p. 283); — 7° Eugénie apprenant la trahison de Charles (p. 321); — 8° Retraite d'Eugénie après son veuvage (p. 339).

Ces sujets, traités avec beaucoup de sobriété et de simplicité, sont vraiment saisissants; les figures principalement ont été étudiées et particulièrement soignées; celle du père Grandet surtout est un chef-d'œuvre; nous remarquerons cependant que le visage de Charles est moins heureusement conçu que celui des autres personnages; il a peu d'expression et ressemble beaucoup trop, notamment par la coiffure, aux jeunes bellâtres de notre temps. Que de charme, en revanche, dans les traits toujours si tristes d'Eugénie! — En somme, ces huit dessins sont ravissants et font grand honneur à leur auteur ainsi qu'à l'habile graveur qui les a si bien rendus.

Ne quittons pas la Société des Amis des Livres sans dire un mot de son *Annuaire pour 1883*, petit in-8° de 146 pages, qui contient sept articles écrits par des membres de la Société. — L'annuaire, cette année, ne contient pas d'illustrations dans le texte; mais on y a joint une ravissante plaquette in-8°, les *Vous* et les *Tu*, épître de Voltaire, ornée de délicieuses lithographies à la plume, par M. *G. Fraipont*. — Ces illustrations, qui encadrent le texte, ont été tirées sur vélin et sur papier du Japon; elles sont remplies de grâce et d'esprit et bien dignes d'accompagner les jolies petits vers de Voltaire.

En résumé, le seul défaut de ces bijoux bibliographiques est d'être tirés à trop petit nombre, et d'exciter, par suite, maintes convoitises qui ne pourront jamais être assouvies. A. Z.

MEMENTO

Il vient de paraître à la librairie Quantin un très important et superbe in-folio : *La Nièvre à travers le passé*, par M. Amédée Jullien. C'est la topographie historique des principales villes de la Nièvre et c'est un des monuments qui concourront plus tard à l'histoire générale de nos provinces. Nous rendrons compte dans notre prochaine livraison de cet ouvrage hors ligne, enrichi de gravures à l'eau-forte et de plans.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

La séance publique des cinq Académies aura lieu, comme avant le décret du 14 avril 1855, qui l'avait fixée au 15 août, le 25 octobre prochain, jour anniversaire de l'organisation de l'Institut, conformément à la délibération prise par l'Institut le 19 juillet 1848. Cette cérémonie sera présidée par M. Heuzey, président de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. M. Cherbuliez, de l'Académie des sciences, fera une intéressante lecture.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 20 juillet.

Ouvrages présentés. — *Revue des antiquités africaines.*

Lectures. — Bréal : La force du mécanisme grammatical. — Revilloud : L'étalon d'argent et l'étalon de cuivre de l'Égypte. — Schlumberger : Description de cinq sceaux byzantins.

Séance du 27 juillet.

Ouvrages présentés. — Clermont-Ganneau : *Épigraphes des ossuaires juifs trouvés aux environs de Jérusalem.* — Tamizey de Larroque : *Les guerres du règne de Louis XIII.* — Schmidt : *Notice sur un manuscrit du v^e^ siècle, qui, jadis, a fait partie de la bibliothèque de Strasbourg.* — Schlumberger : *Œuvres de Longpérier*, t. III.

Lectures. — V. Guérin : Les populations diverses du Liban. — Saladin : Résultats d'une mission en Tunisie.

Séance du 3 août.

Ouvrages présentés. — Reinach : *Observations sur la chronologie de quelques archontes athéniens postérieurs à la 120^e^ olympiade.* — D'Arbois de Jubainville : *Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande.* — Beautemps-Beaupré : *Coutumes d'Anjou et du Maine*, t. IV. — De Maulde : *Jeanne de France.* — Finot : *Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Comines, antérieures à 1789.*

Lecture. — Benloew : Les noms géographiques en *andos, ando* et *anda* des environs de Trébizonde.

Séance du 10 août.

La presque totalité de la séance a été prise par un comité secret dans lequel M. Dumont a lu le rapport de la commission spéciale sur les travaux des Écoles françaises archéologiques d'Athènes et de Rome.

Séance du 17 août.

Lectures. — Maspéro : Compte rendu de ses travaux en Égypte. — Robion : *Le système chronologique de M. Lieblein sur les trois premières dynasties du nouvel empire égyptien et le synchronisme égyptien de l'exode.*

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 21 juillet.

Ouvrage présenté. — Fahlbeck : *La royauté et le droit royal francs, durant la première période de l'existence du royaume.*

Lecture. — Lagneau : L'immigration en France.

Séance du 28 juillet.

Ouvrages présentés. — C. Re : *Statuts municipaux de Rome au XIV^e^ siècle.* — Nourrisson : *Machiavel et les classiques anciens.* — Clamageran : *L'Algérie, impressions de voyage.* — M^me^ Serena : *Hommes et choses en Perse.* — Cotteau : *De Paris au Japon à travers la Sibérie.*

Lectures. — Lagneau : L'immigration. — Ravaisson : La croyance des anciens à la vie future.

Séance du 4 août.

Ouvrages présentés. — F. et P. Daveste : *Les Constitutions modernes.* — De Sèze : *La responsabilité des propriétaires de navires.* — Esmein : *Notice sur la vie et les travaux de M. Giraud.* — De Rozière : *Bibliographie des œuvres de M. Giraud.* — Liouville : *Abrégé des règles de la profession d'avocat.* — De Vissac : *Un conventionnel du Puy-de-Dôme; Romme le montagnard.*

Lecture. — Nourrisson : La croyance des anciens à la vie future.

Séance du 11 août.

Lectures. — Franck : Le spiritualisme et la science positive ; Desjardins : Le Congrès de Paris (1856).

Séance du 18 août.

Ouvrage présenté. — Ernouf : *Le droit de juveignerie.*

Lectures. — Desjardins : Le Congrès de Paris. — Baudrillart : Les populations agricoles de la Bretagne.

L'Académie, adoptant les conclusions du rapport de M. Henri Martin, fait au nom de la commission du concours Jean Reynaud, a décerné le prix de cette fondation à M. Perrens, inspecteur général de l'Université, par 21 voix contre 12, données à M. E. Leroy-Beaulieu, et 1 à M^lle^ Clémence Royer.

La valeur de ce prix est de *dix mille francs*, M. Perrens a été plusieurs fois lauréat de l'Institut, et il publie en ce moment une *Histoire de Florence* qui ne comprend pas moins de dix volumes.

C'est la cinquième fois que le prix Jean Reynaud est décerné depuis sa fondation.

En 1879, l'Académie française l'a décerné à M. Henri de Bornier ; en 1880, l'Académie des inscriptions et belles-lettres, à M. Quicherat ; en 1881, l'Académie des sciences, à M. Henri Sainte-Claire Deville ; en 1882, l'Académie des beaux-arts, à M. Daumet ; en 1883, l'Académie des sciences morales et politiques, à M. Perrens.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

M. Barbou, sous-bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, est nommé bibliothécaire, en remplacement de M. Mongin, décédé.

Dans le journal *la France*, Jules Vallès qui a longtemps vécu à Londres, fait le tableau suivant du British Museum :

« Les garçons de la bibliothèque Richelieu ont un uniforme, une tunique à boutons de métal, un gilet rouge, un chapeau à cornes ; il y a, je crois, des caporaux et un sergent. Partout la griffe de Napoléon I^er^ a laissé sa trace, et il faut qu'on sente la caserne même dans le musée des lettres.

« A Londres, ce sont des employés vêtus en civils qui font le service de la distribution des livres. Il me semble qu'une bibliothèque est le dernier endroit où l'on devrait voir une coiffure militaire et des plaques de drap rouge sur les poitrines. Les Anglais se sont bien gardés de ce ridicule et ont laissé aux *horse-guards* les chiffons couleur de sang.

« En revanche, il y a des roses piquées aux boutonnières ; ils se fleurissent comme s'ils étaient de noce, et parfois le volume qu'ils vous apportent sent la fleur de saison. En France, on trouverait cet afficheur de bouquet indigne de sa fonction sévère, il en resterait une odeur mauvaise sur son dossier, ses chefs lui en voudraient d'avoir paru un insouciant au lieu d'être un immatriculé, et d'avoir, sans ordres, acheté et arboré trois œillets ou une touffe de réséda.

« Les hommes du British Museum n'en sont pas plus frivoles et plus printaniers d'allure pour cela. Ils portent leur bouquet comme ils porteraient une pierre, et le parfum qui leur chatouille le nez ne leur déride pas le front et ne leur décloue pas les lèvres.

« Ils font la besogne gravement et lourdement, mais sûrement et correctement. Il ne va pas vite, le distributeur de volumes, mais il va toujours.

« Et sa corvée dure de neuf heures du matin à sept heures du soir !

« Car la bibliothèque anglaise ouvre une heure plus tôt et ferme une heure plus tard que la bibliothèque française, par ces jours d'été. Il est même question de donner aux lecteurs soixante minutes de plus l'an prochain !

« Il y a de quoi en rougir pour son pays.

« Comment ! nous, la nation lettrée, qui nous vantons d'avoir des grands siècles et de tenir le flambeau en avant de la légion sacrée des écrivains, nous voilà au-dessous de Londres, accusés de n'aimer que l'argent et de mépriser le talent et la gloire !

« N'est-ce point une honte que l'on ne laisse entrer les citoyens dans le pays des livres que comme si on leur faisait une grâce ou un cadeau.

« Mais celui qui est pris de dix à quatre, à cinq, à six, par son emploi, quand profitera-t-il des richesses littéraires amassées au prix de sa contribution, dans la balance du budget ?

« Une bibliothèque devrait être jour et nuit à la disposition des lecteurs.

« Tout au moins, ne faudrait-il pas se laisser dépasser et humilier par les Anglais ! — quitte à payer l'équipe plus cher !

« Je ne demande pas plus de travail pour la même somme, déjà dérisoire, mais qu'on solde les heures en plus ; — dépense maigre, récolte grasse.

« Après tout, les privilégiés seuls peuvent profiter de ce bien dit national, et il n'y a que ceux qui chôment ou qui ont des rentes, ou dont c'est l'unique métier d'écrire, qui ont le loisir de tenir ces séances d'après-midi, entre le déjeuner au petit pain dans la salle et le dîner chez soi, avant lequel il y a deux heures à assassiner !

« Disons en passant que le British Museum a son buffet dans la maison, qu'on y trouve à prix ordinaire une tasse de chocolat fumante, une côtelette grillée, du café pour se réveiller, de la limonade pour se rafraîchir.

« Ce serait donc bien difficile d'avoir un coin semblable dans la bibliothèque de Paris, où l'on est obligé de rester avec la faim dans le ventre, sous peine de perdre le fil de ses idées et peut-être les feuillets de son manuscrit, si l'on a l'imprudence de sortir pour aller chercher au diable une nourriture que l'animal lisant devrait avoir dans la ménagerie !

« On a parlé du danger d'incendie, avec l'éclairage du soir.

« Mais l'électricité n'a pas été faite pour les chiens!

« Le British Museum allume ses lampes en plein midi, quand le brouillard entre comme un fantôme dans la salle et veut couvrir tout de son suaire gris. Dans la saison d'hiver on voit clair aussi, grâce à cette expansion de lumière sans flamme, et celui qui est apte au travail peut passer là des journées qui valent des semaines, vu leur longueur de dix heures.

« Du reste, toutes ces frayeurs à propos du feu, comme toutes les réflexions lâchées sur ce sujet, ne sont que les échos de la tradition *étatiste*, à la fois orgueilleuse et fainéante!

« Il faudra pourtant bien que Paris n'ait pas à rougir éternellement devant Londres; un jour viendra où l'opinion publique mettra sa main entre la porte et les gonds, sans que l'on ose l'écraser!

« Il s'agit de préparer ce moment, chacun dans la mesure de ce qu'il peut et de ce qu'il sait. Quiconque a fréquenté le British Museum s'étonne de la situation dans laquelle s'entête et s'attarde notre Bibliothèque nationale.

« Ne parlons pas d'une révolution à faire. Mais il est telles réformes de détail qui devraient depuis longtemps être accomplies.

« J'ai sur une table, autour de moi, des volumes que je n'ai eu qu'à choisir tout à l'heure parmi les *reference-books*, sans avoir à consulter les volumes du catalogue ni à rédiger un bulletin. On sait l'avantage de ces prises de possession soudaines.

« Pourquoi n'élargit-on pas le rayon? Qui empêche d'agrandir ce département?

« Pourquoi, d'un autre côté, ne pas accepter un système de catalogue qui ne condamne plus les bibliothécaires à être de simples machines à écrire et à chiffrer?

« Le bibliothécaire anglais, le lettré, qui a l'honneur de siéger au centre, n'est pas rivé à cette besogne, dont s'acquitterait aussi bien un garçon en gilet rouge, puisque gilet rouge il y a.

« Il se contente d'éclairer les indécis ou les ignorants dans leurs recherches à travers les glorieuses catacombes; il ne griffonne pas, il dirige; ce n'est pas un marin, c'est une tête, un catalogue d'idées, et non une vis, une manivelle.

« Je regrette pour les bibliothécaires de Paris ce rôle d'estampeur banal.

« Le lecteur devrait-il, pour son compte, être obligé de leur faire tâter de l'œil son stock de livres ou de manuscrits, comme à la douane, quel métier de suspects pour les uns et de gabelous pour les autres! Sans garantie vraie! Là, si l'on voulait voler, on cacherait le vol sans peine et sans péril.

« Formalités sottes, précautions vaines!

« Si je néglige ces détails et veux regarder de plus haut, cette fois encore, je suis humilié plus douloureusement encore au nom de la patrie.

« Celui qui veut fouiller l'histoire de nos révolutions, trier les cendres des guerres civiles, filtrer leur sang, trouvera ici plus de traces de ces luttes que dans les galeries de la rue Richelieu, et sur le théâtre même des batailles.

« J'ai pu vivre en pleine terre nationale pendant neuf ans d'exil, grâce à ce grenier tout plein de notre blé, tout bourré de livres sentant notre bitume et notre poudre. C'est un contrepoids à la Bible, cette Bible que n'avaient pas les vaincus de nos guerres civiles.

« Ils profitent d'elle pourtant, ces impies!

« Devant l'encellulement et dans le silence de ce British Museum, le Français se sent triste et comme épouvanté. Mais cette paix morne ne nuit pas au travail: il est plus vrai de dire qu'elle l'encourage et qu'elle l'impose.

« En ce milieu nu et triste, la pensée naît et grandit, triste et nue, elle aussi — nue comme la vérité, triste comme la misère!

« C'est la Bible qui a répandu autour d'elle ces habitudes d'isolement et de silence, comme c'est elle qui a inspiré l'architecture des maisons isolées et noires, dans lesquelles on est condamné à se recueillir, si l'on ne veut mourir du spleen, et celui qui pioche les sujets graves n'en creuse que plus profond le terrain de l'histoire, en cette atmosphère de mélancolie et de méditation!

« Ville morte au plaisir et ouverte au travail!

« Le malheur est que ceux qui croient en Dieu n'ont pas besoin de conclure et attendent tout de la Providence : voilà pourquoi l'esprit anglais ne sait pas classer ni déduire, voilà pourquoi mes voisins de la bibliothèque anglaise, tout en bûchant plus qu'on ne bûche chez nous, ne feront pas sortir du sol des idées nettes et claires. Leurs pensées flottent dans le brouillard, leur soleil s'y noie!

« Il faudrait mêler le génie des deux races! Au lieu de cela, elles se haïssent et parlent parfois de s'égorger!

« Jules Vallès. »

P.-S. — On m'apprend à l'instant que les administrateurs du British Museum ont résolu de demander au gouvernement de garder la bibliothèque et même le département des collections rares ouverts jusqu'à dix heures du soir. Dès cet hiver, on ne fermera qu'à huit heures.

J. V.

PUBLICATIONS NOUVELLES

M. Joret, professeur à la faculté des lettres d'Aix, vient de faire paraître à la librairie Champion la *Correspondance inédite de Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, avec Lamoignon de Basville, intendant du Languedoc* (1709-1716). — Cette correspondance est tirée d'un manuscrit de la bibliothèque Méjanes et offre un très grand intérêt pour l'histoire des dernières années de l'administration de ce célèbre intendant du XVIIIe siècle, qu'on avait surnommé le missionnaire irrésistible.

M. Joret reproduit trente-neuf lettres ou billets du duc du Maine; il y a joint des notices sur ce prince, sur Basville et sur les événements auxquels cette correspondance est relative.

On vient de mettre en vente, à Berlin, les derniers suppléments du *Moniteur des Dates* d'Édouard-Marie Œttinger. Nous avons là un monument de l'assiduité allemande, avec un titre français choisi par l'auteur pour faciliter la vente d'un livre qui renferme au complet les actes de l'humanité. Œttinger, mort depuis dix ans, était né à Breslau dans une famille primitivement opulente mais ruinée par la guerre. Il débuta dans le genre satirique, rédigea plusieurs journaux charivariques et finit par s'établir dans un village près de Dresde, où il est mort en 1872. Après avoir chanté Bacchus et l'amour, il prit pour sujets de romans historiques Robespierre et Napoléon, le roi Jérôme et Catherine de Russie, Rossini et Jean Strauss, après quoi il employa tout ce qu'il lui restait de forces à la compilation de deux dictionnaires très utiles : La *Bibliographie biographique* et le *Moniteur des Dates*. Ce dernier, qui contient une infinité de renseignements exacts, a été continué et achevé par Hugo Schramm.

On écrit d'Allemagne à la *Bibliothèque universelle* :

« A mesure que le centenaire de Luther approche, les publications auxquelles donne lieu le jubilé augmentent aux étalages et dans les catalogues des libraires. Aux amateurs, il vient d'être fourni un guide dans le labyrinthe de cette forêt où la spéculation et l'industrie se rencontrent avec les élans enthousiastes de disciples sincères. Voici d'abord la publication illustrée de Gustave Konig, avec de nombreuses gravures expliquées par des passages tirés de la plus ancienne biographie de Luther, celle de Jean Mathésius, l'ami personnel du réformateur. Parmi les biographes modernes, le plus remarquable, Jules Kostlin, vient de remanier son ouvrage, en laissant la partie critique, et il le donne sous la forme d'une publication illustrée à l'usage des familles. Guillaume Rein en a écrit une à l'usage des adolescents. Ch. Burck a fait la sienne en vue des lycées; le professeur Plitt, de l'université d'Erlangen, en vue des étudiants et des adultes. Enders prépare une édition à bas prix des œuvres de Luther, et la collection des bibliophiles de Velhagen et Klasing publie un choix des écrits polémiques du réformateur. »

PUBLICATIONS ANNONCÉES
OU EN PRÉPARATION

On sait qu'il existe au ministère de l'instruction publique un comité qui préside à l'impression des documents inédits relatifs à l'histoire de France.

Parmi les ouvrages que ce comité fait imprimer en ce moment, nous citerons :

Les lettres de Mazarin;

Les lettres de Catherine de Médicis;

La correspondance de Jean Chapelain;

Les archives de l'Hôtel-Dieu de Paris.

Les mémoires des intendants sur l'état des généralités, dressés pour l'instruction du duc de Bourgogne;

Le recueil des diplômes militaires et le compte des bâtiments du roi.

Les ordonnances des rois de France.

L'Académie des sciences morales et politiques vient de prendre, avec l'approbation du gouvernement, une résolution importante, qui contribuera au progrès des études historiques et judiciaires.

Elle va continuer la collection des ordonnances des rois de France, commencée au XVIIIe siècle, reprise en 1805 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et arrêtée depuis trente ans à la fin du règne de Louis XII.

Cette résolution a été prise à la suite de la lecture d'un mémoire dans lequel M. Aucoc exposait l'état des collections de la législation antérieure à 1789, et faisait ressortir leurs lacunes pour les actes des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Si l'on rapproche la multitude des documents officiels contenus dans les dépôts publics, et particulièrement dans les archives nationales, et le petit nombre des volumes qui renferment, dans

les collections dues à l'initiative privée, les actes du gouvernement pour les trois derniers siècles, on est frappé de l'étendue de ces lacunes. On est amené à conclure qu'il est indispensable, pour fournir aux historiens les monuments de notre législation, de continuer jusqu'à 1789 la collection des ordonnances.

L'académie s'est associée au vœu exprimé par M. Aucoc. Elle avait décidé antérieurement de s'informer des intentions de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et, dans le cas où cette compagnie serait décidée à ne point continuer la publication commencée par elle, de demander à M. le ministre de l'instruction publique s'il serait disposé à fournir à l'Académie des sciences morales et politiques les moyens de la continuer.

L'Académie des inscriptions a formellement déclaré qu'elle renonçait à continuer la publication du recueil de la législation française. M. le ministre de l'instruction publique, en réponse à une lettre qui lui avait été adressée à la suite de cette déclaration par M. le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales, a annoncé qu'il était prêt à transférer à cette dernière académie les ressources existantes, affectées à la publication du recueil, et à demander aux chambres celles qui seront nécessaires pour l'achèvement de cette publication.

En conséquence, l'académie avait décidé que, dans sa séance du 16 juin, elle nommerait pour trois ans une commission de six membres, qui serait chargée de recueillir et de publier les documents de la législation depuis la fin du règne de Louis XII jusqu'à la Révolution.

Il a été procédé à l'élection de cette commission. Les six membres élus sont : MM. Ad. Vuitry, Aucoc, Dareste, Fustel de Coulanges, Geoffroy et Georges Picot.

L'ami et secrétaire de Lamartine, M. Ch. Alexandre, prépare un ouvrage qui s'appellera : *Souvenirs de Lamartine.*

On assure que le général Le Flô, notre ancien ambassadeur à Saint-Pétersbourg, travaille à ses Mémoires.

M. de Chantelauze met en ce moment la dernière main à une *Histoire de Louis XVII.*

Des lettres particulières du Tonkin rapportent que le commandant Rivière a confié à un officier de marine, actuellement en France, le soin de mettre en ordre ses papiers et de publier ceux d'entre eux qui peuvent intéresser le public.

Cet écrit a été trouvé sur la table du commandant, et porte la date du jour de la fatale sortie. On en conclut que le commandant Rivière, pourtant très optimiste, ne se faisait pas d'illusions sur la gravité de sa position. C'est là, au surplus, un sentiment qui se manifestait depuis quelque temps déjà dans sa correspondance avec ses amis de Paris.

Complétant ces renseignements, le *Télégraphe* ajoute que l'éditeur Calmann Lévy va publier une étude sur Rivière, et il donne sur cet ouvrage des indications qui ne sont pas tout à fait exactes, dit le *Temps.*

M. Calmann Levy a demandé à M. Delaunay une étude sur le commandant Rivière, son ami. M. Delaunay l'a promise ; il y fera figurer non seulement les lettres que Rivière lui a écrites, mais encore celles qu'il a adressées à M. Alexandre Dumas et à d'autres. On obtiendra ainsi une histoire curieuse de la vie de Rivière au Tonkin.

La maison Scheible, de Stuttgart, annonce la publication d'un livre ou dictionnaire des adresses des bibliophiles de l'Allemagne et de l'étranger.

M. Ingleby va publier à Londres, chez Trubner, un essai intitulé *Shakespeare's bones*, où il demande qu'on fouille le tombeau de Shakespeare, afin de résoudre certaines questions relatives aux portraits du poète. A cet essai est jointe une bibliographie du sujet jusqu'au mois de mai dernier.

NOUVELLES DIVERSES

Fidèle au programme qu'il s'est imposé, *Paris illustré*, dont nous avons naguère annoncé la naissance à nos lecteurs, a fait paraître, le 26 août dernier, son 5e numéro, lequel est exclusivement consacré à la fête organisée au profit des victimes de la catastrophe d'Ischia.

Ce numéro exceptionnel, dont les bénéfices sont destinés aux malheureux que ce terrible événement a plongés dans la misère, est un des plus originaux et des plus attrayants qui aient été publiés jusqu'à ce jour.

Les illustrations comprennent l'entrée principale des Tuileries, avec sa décoration spéciale ; la vue générale de l'Éden-Théâtre, construit sur le bassin, et dont la scène ne mesure pas moins de 1,500 mètres de superficie ; les scènes principales de la grande revue militaire spécialement composée par M. Manzotti ; le bal qui se tient sur le plancher même où ont eu lieu les quatre représentations de cet immense spectacle ; le marché napolitain avec ses illuminations pittoresques ; la vue de la grande allée avec ses boutiques décoratives et leurs gracieuses préposées. Enfin, les baraques des clowns, des saltimbanques, des dompteurs, ainsi que l'aspect général de la fête de nuit.

Sur les vingt dessins que comprend ce numéro, huit grandes pages sont en deux, trois et quatre couleurs.

Le prix de ce numéro est comme toujours fixé à un franc.

Il sera imprimé, en outre, 100 exemplaires numérotés sur Japon au prix de 20 francs, 100 sur Chine à 10 francs, et enfin 500 sur vélin imprimés au recto seulement, au prix de 5 francs.

Les demandes devront être adressées chez A. Lahure, imprimeur-éditeur, 9, rue de Fleurus, ou à la Librairie d'art, L. Baschet.

Il s'est publié l'année dernière, à Leipzig, 2,628 volumes ; Berlin n'en a publié que 2,245. Leipzig a pris sa revanche, car, en 1881, cette ville avait publié 34 volumes de moins que Berlin (Berlin, 2,464 ; Leipzig, 2,432).

Un scandale politico-littéraire, s'il faut en croire le *Hamburger Correspondant*, est à la veille de se produire en Allemagne.

Le duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha se propose de mettre au jour un ouvrage auquel il a consacré dix années de travail et qui livrera, dit-on, au public les secrets les plus intimes de la politique anglaise et prussienne depuis la guerre de Crimée jusqu'à la fondation du nouvel empire germanique.

On sait que le duc Ernest est le frère du défunt prince Albert, mari de la reine Victoria, lequel a pris une part des plus actives, non seulement à la politique anglaise, mais aussi au mouvement national qui a préparé, en Allemagne, les événements de 1866 et 1870. C'est grâce à cette parenté que le duc régnant de Cobourg se trouve en possession d'une foule de documents dont la publication serait, au dernier point, désagréable aux cours de Londres et de Berlin.

Celles-ci ont fait force démarches pour obtenir du duc qu'il renonce à ses velléités.

Le prince historien a déjà envoyé son manuscrit à M. Lorenz, professeur à l'université de Vienne, et c'est là ou en Suisse que le premier volume de cet ouvrage, aussi important que piquant, assure-t-on, paraîtra au commencement de l'hiver prochain.

M. d'Héricault est un des historiens de ce temps qui se sont voués avec le plus de conscience et de persévérance à la recherche de la vérité historique dans la Révolution française. Il paraît que désormais on ne pourra plus se livrer à ce genre de travail sans une déclaration préalable de sympathie aveugle à l'égard des « géants de 93 ». L'*Union* nous apprend que M. Waldeck-Rousseau vient d'interdire à tous les archivistes de communiquer à M. Ch. d'Héricault les documents contenus dans les collections départementales.

Quelques pseudonymes :

Dans le *Gaulois*, la chronique des tribunaux est rédigée par M. Davrillé des Essarts, qui signe : Me X... ; au *Gil Blas*, El Cadi n'est autre que M. Rocher ; au *Voltaire*, M. Poincarré signe : Aubertin ; M. Baïssas se cache au *Paris* sous le pseudonyme de Me Dongois. Enfin, à la *France*, au lieu de Me Lœlius, lisez Me Clairin.

Un autodafé en Espagne.

Le journal madrilène *El Porvenir* nous apprend que le gouvernement espagnol vient de faire brûler publiquement, à Barcelone, des livres condamnés pour mauvaises doctrines !

« C'étaient en partie des livres scolaires et des ouvrages traitant des questions religieuses. Ils ont été arrosés de pétrole et brûlés. Pour faciliter la combustion, des hommes de peine les déchiraient un par un avant de les jeter dans le feu. Il se forma ainsi un grand brasier dans lequel se tordaient treize cents volumes, et comme il y en avait beaucoup de cartonnés, ils résistaient à l'action du feu.

« Ce que voyant, les hommes de service *(mozos)* les retournaient à l'aide de longues barres de fer, afin d'activer la combustion.

« Au bout d'une heure, cette exécution était terminée. »

Quel que puisse être le motif qui l'a inspiré, cet acte de vandalisme fera peu d'honneur au gouvernement de l'Espagne.

La Presse en Italie.

Le chiffre des publications périodiques de l'Italie pour 1883 est de 1,378, dont la plupart paraissent en Lombardie (217) et dans le département de Rome (210). Le Piémont, la Campagne et l'ancien grand-duché de Toscane comptent plus de 150 journaux par province. Les autres provinces en ont 100 et moins. Il y a en Italie 160 journaux quotidiens, 114 qui paraissent deux ou trois fois par semaine et 537 publications hebdomadaires.

Le nombre des publications politiques est de 200 ; celui des feuilles politico-religieuses de 58 ; purement religieuses, 69 ; économiques, 194 ; humoristiques, 83.

Le plus ancien journal de l'Italie est la *Gazzetta di Genova* (*Gazette de Gênes*), qui fut fondée en 1797.

Depuis le 1er janvier 1883, 34 nouvelles feuilles ont été fondées ; la plupart disparaissent aussi vite qu'elles ont pris naissance.

M. Enrico Narducci, bibliothécaire de la Bibliothèque alexandrine, à Rome, a, depuis longtemps, entrepris un travail qui recevra certainement de tous les bibliophiles et des savants le plus favorable accueil. Il s'agit de dresser un catalogue général de toutes les bibliothèques d'Italie. Faire ressortir l'importance d'une telle œuvre serait superflu. Nous

souhaitons tous qu'il se trouve en France un bibliographe assez patient, désintéressé et habile pour établir chez nous un inventaire de ce genre. M. E. Narducci sait mieux que personne que ce n'est pas besogne aisée, ni qui s'improvise. Depuis plus de quinze ans, il poursuit son idée dans le journal *Il Buonarotti*, et il est aujourd'hui sur le point de la mener à bien. Il nous envoie un spécimen du catalogue général des bibliothèques d'Italie tel qu'il l'entend, précédé d'une dissertation intéressante et convaincante sur l'utilité de son entreprise. Nous sommes convaincus d'avance et n'insisterons pas. Mais tous ne le sont pas comme nous, et, sur les 408 bibliothèques portées sur la liste de M. Narducci, il y en a 299 qui n'ont pas répondu à l'appel. Quelque regrettable que soit le fait, il ne faut pas en exagérer l'importance. Tous les grands dépôts de livres de Florence, de Venise, de Turin, de Rome, ont envoyé leur adhésion — il faut en excepter la Vaticane — les autres suivront.

L'arrangement adopté par le bibliothécaire de l'Alexandrine est fort ingénieux et commode. Après le catalogue proprement dit se trouvent quatre index, un Index des noms propres (*Indice personale*), contenant, non pas les noms des auteurs, ce qui serait une répétition inutile, mais les noms des personnes citées dans les titres des ouvrages catalogués ; un Index des matières mentionnées dans ces titres (*Indice reale*) ; un Index des lieux d'impression (*Index typographico*), dans lequel on a plaisir à voir figurer souvent nos presses de province, comme Abbeville, Aix, Auxerre, Blois, Caen, Dijon, Grenoble, Nancy, Nantes, Orléans, Poitiers, Pont-à-Mousson, Reims, Rennes, Saint-Claude, Yverdon, etc. ; enfin, un Index chronologique (*Index cronologico*), où la date d'impression de chaque volume est indiquée autant que faire se peut. Un système très simple de numérotage permet de trouver dans le catalogue l'ouvrage auquel se rapportent chacune des indications des tables. Enfin, des numéros placés à la fin de chaque titre concordent avec ceux de la liste générale des bibliothèques, et fait ainsi connaître où se conserve le livre catalogué.

M. Hurlbert, directeur du journal américain *The World*, vient de quitter ses fonctions et se trouve remplacé par M. Pulitzer. C'est là un fait plus important qu'on ne le pourrait supposer.

Très érudit, fort au courant de nos publications, M. Hurlbert avait fait du *World* un journal estimé et dans lequel la littérature française tenait une large place. M. Hurlbert est un fervent bibliophile ; on peut le comparer à Nodier, mais surtout à Édouard Fournier, dont il a la prodigieuse érudition.

Le directeur du *World* donnait souvent de remarquables articles de critique qui étaient toujours reproduits par les journaux américains.

Un des rédacteurs les plus goûtés des lecteurs du *World* était M. Lanigan, l'auteur des *Fables* qu'on imite chez nous sous le nom de *Fables américaines*. Il a traduit nos principaux poètes contemporains et doit publier prochainement les poésies de Musset. Signalons aussi parmi les anciens collaborateurs de M. Hurlbert, M. Brander Matthews, un admirateur de Molière, et qui prépare sur notre grand auteur comique un livre qui sera, nous dit-on, des plus intéressants.

M. Pulitzer, le nouveau directeur du *World*, est un Allemand naturalisé Américain. Il n'a pas les goûts de son prédécesseur et sous sa direction disparaîtront, croyons-nous, les tendances littéraires du *World*.

Nous ne pouvons que le regretter, puisque le petit nombre de ceux qui aiment les choses de l'esprit n'aura plus de journal en Amérique.

Le 15 décembre 1883 s'inaugurera à Madrid une exposition qui renfermera des autographes, des feuilles volantes, des journaux, des opuscules, des livres, des compositions musicales, des projets architectoniques, des dessins, des peintures, des gravures, des sculptures et d'autres productions analogues.

On pourra de même y exposer les produits des industries auxiliaires de l'artiste et de l'écrivain, tels que : l'encre, les plumes, les objets de papeterie, les ustensiles d'imprimerie et de reliure, des instruments de musique, des crayons, des pinceaux, des couleurs, des palettes, des étuis à dessin et tous les objets qui servent d'élément pour la culture des lettres et des arts.

Tous les objets exposés seront mis en vente.

Les prix consisteront en argent, en médailles d'or, d'argent et de bronze, diplômes d'honneur, etc. Il n'y a pas besoin de dire de quelle importance sera cette exposition pour le développement de l'importation des produits polygraphiques, etc., procédant de l'étranger.

Statistique de la presse du globe.

Le nombre total des journaux paraissant dans le monde entier s'élevait, en 1881, à 34,000, ayant ensemble un tirage de 116 millions d'exemplaires. Sur ces 34,000 journaux, 16,500 paraissent en langue anglaise, 7,600 en langue allemande, 3,600 en langue française, 1,600 en langue espagnole ; les autres idiomes n'ont point d'importance.

C'est aux États-Unis d'Amérique que le débit des journaux est le plus important. Il s'élève à plus de 26 millions d'exemplaires, tandis qu'il n'est que de 22 millions pour la Grande-Bretagne et l'Irlande.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Louis Bréton, l'un des chefs de la maison Hachette.

M. Louis Bréton était âgé de soixante-six ans. Fils d'un ancien notaire, député de Paris sous la Restauration, il était entré en 1839 comme employé dans la librairie Hachette. Il devint associé en 1841 et épousa, en 1844, la belle-fille de M. Hachette. Outre la part prise à la direction de son importante maison, M. Bréton a fait partie de nombreux jurys relatifs aux expositions de l'imprimerie et de la librairie.

A propos du regretté M. Bréton, nous ne pouvons mieux faire que de donner, dans sa note intime et émue, l'article que M. Edmond About lui a consacré dans le *XIX^e^ Siècle* :

« Comme il avait horreur du bruit et comme il était obéi autant qu'aimé dans la maison, nous n'avons ni prononcé ni entendu un seul discours sur sa tombe. Mais l'oraison funèbre était dans toutes les bouches; elle circulait à travers la foule, elle donnait une voix discrète et murmurante à ce long cortège qui a marché sous le soleil depuis l'église Saint-Séverin jusqu'au cimetière Montparnasse. « Je n'ai ja- « mais connu plus honnête homme, ni meilleur »; c'est M. Alfred Didot qui parle ainsi. Tous les grands libraires sont là, et pas un qui ne dise qu'il était l'homme de la profession. Gaston Boissier, qui tient le premier rang parmi les conseillers intimes de la maison Hachette, dit que Louis Bréton s'était fait un goût sûr et une direction d'esprit infaillible dans la spécialité des éditions classiques. Les vieux employés, ceux qui datent de la rue Pierre-Sarrazin, déclarent que cette mort foudroyante est un grand malheur pour la librairie; que M. Guillaume, l'héritier du nom et des traditions, est encore bien jeune, qu'il lui aurait fallu pour le moins travailler deux ou trois ans de plus sous les yeux de son père. Quelqu'un rappelle que Georges Hachette était bien jeune aussi lorsque son père lui fut enlevé, et qu'il mûrit pour ainsi dire en un jour. L'émancipation fait des miracles et rien ne vieillit un jeune homme comme le sentiment de la responsabilité.

« Et pendant qu'on raisonne ainsi, Guillaume Bréton, le jeune docteur ès lettres, l'ancien élève de l'École normale, conduit le deuil en dévorant ses larmes. Le brave enfant ne sait qu'une chose, c'est qu'il a perdu un père adorable; il est comme écrasé sous le poids d'un malheur que lui ni personne n'avait eu le temps de prévoir.

« Les vieux amis de la famille, universitaires, savants littérateurs, artistes, les Duruy, les Marmier, les Havet, les Caro, les Rossignoux, les Bayard, sont accourus à la triste nouvelle. Quelques-uns ont passé la nuit en chemin de fer, car en cette saison Paris n'est plus guère à Paris. C'est un miracle de l'amitié que cette réunion de deux ou trois mille hommes.

« Je recueille en passant un trait qui vous peindra au vif la belle âme de Louis Bréton. Lorsque Michel Lévy mourut, il laissa une famille divisée par des intérêts énormes : une veuve sans enfants, un frère associé, plusieurs autres frères. On voulait éviter une liquidation judiciaire et pourtant chacun tenait à ses droits. Que fit-on? On vint chercher Louis Bréton sur sa réputation de droiture et c'est lui qu'on pria de répartir en équité les millions du pauvre Michel. Et il s'acquitta de sa tâche au contentement de tous, car la famille Lévy lui offrit un beau groupe d'argent ciselé, en témoignage de sa reconnaissance.

« Louis Bréton avait débuté dans la librairie Hachette en qualité de commis, mais commis à la façon de Jacob chez Laban, qui gardait les troupeaux pour apprendre le métier de patriarche. Il était fils d'un riche notaire, vieil ami de M. Hachette et son plus ferme appui dans les commencements. Tous ces Bréton, ces Hachette, ces Templier, appartiennent à la vieille bourgeoisie de Paris, qui est une vraie noblesse, moins l'orgueil. Ils ont des mœurs larges et simples, ils pratiquent l'hospitalité en grand, sans aucun faste. A la campagne comme à Paris, au Plessis-Piquet comme au boulevard Saint-Michel, on croit être chez soi lorsqu'on a le plaisir et l'honneur d'être chez eux. Nous y avons passé de bien bons jours, les miens et moi, dans un milieu qu'on ne trouve que là, une atmosphère de bonne humeur et de bonté. Mes enfants avaient pris l'habitude d'appeler Louis Bréton grand-père, et quand nous leur avons annoncé hier en pleurant qu'ils ne le verraient plus, ils ne pouvaient nous croire sur parole. « Ne « plus voir grand-père, jamais, c'est impossible! »

« Il y a bientôt vingt-cinq ans, lorsque je fus admis pour la première fois dans l'intimité de cette digne et charmante famille, la bonne maman Hachette me dit : « Mon cher garçon, nous avons un mérite bien « rare et bien précieux, et nous en sommes fiers : « c'est qu'on ne meurt pas chez nous. On vieillit le « plus tard possible, mais on ne meurt jamais. Voyez! « comptez! nous sommes tous vivants, les petits et « les grands, et cela peut durer longtemps encore, si « le bon Dieu y met du sien comme nous y mettrons « du nôtre. »

« Bonnes gens! Pauvres gens! Combien nous en en avons enterré depuis ce temps-là! Mais tout ce qui meurt ne périt pas dans la mémoire des hommes et je ne sais en vérité quels sont, parmi tous ces Ha-

chette, ceux que j'aime le plus fidèlement, les vivants ou les morts. « About. »

Une femme d'un grand talent littéraire, Mme Gréard, comtesse de Cossoles, vient de mourir subitement.

Mme de Cossoles avait collaboré à la *Défense* sous la signature C. et à diverses revues, entre autres au *Correspondant;* elle était l'auteur de plusieurs ouvrages couronnés par l'Académie française.

Son dernier volume a pour titre : *Du Doute.* La *Patrie* rappelle qu'il y a quelques années, Mme de Cossoles était allée à Rome et avait été reçue en audience par le saint-père, qui lui avait recommandé de conformer ses écrits aux doctrines philosophiques de saint Thomas. Mme de Cossoles avait dirigé les travaux de ses dernières années dans ce sens; elle doit laisser, croyons-nous, les éléments d'un livre qui mériterait d'être publié.

L'Institut de France vient encore d'éprouver une nouvelle perte.

M. Charles-François Defrémery, né à Cambrai (Nord) le 9 décembre 1822, est décédé le 18 août à Saint-Valery-en-Caux.

De 1840 à 1842, il se livra à l'étude approfondie des langues orientales, sous la direction des professeurs du Collège de France, MM. Reinaud et Caussin de Perceval, pour l'arabe, et MM. Quatremère et Joubert pour le persan.

Il avait été nommé professeur de langue arabe au Collège de France et élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 28 mai 1869, en remplacement du marquis de Laborde. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

M. Defremery laisse un très grand nombre d'ouvrages très estimés; les plus connus sont :

L'Histoire des Sultans du Kharezm, par Merkoud; *Histoire des Samanides, Histoire des Khans mongols du Turkestan et de la Transagiane,* ouvrages traduits du persan.

Malgré tous ces grands travaux, il trouvait encore le temps de faire cette belle publication des *Historiens arabes des croisades,* déjà arrivée au tome II, que fait paraître l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Dans une des dernières séances de la Société d'économie politique, le président de cette société a fait part du décès de M. Ducarre, économiste distingué. Il s'était fait remarquer par ses travaux parlementaires sur l'*Industrie houillère en France* (1874) et sur les *Salaires et rapports entre ouvriers et patrons* (1875).

M. Ducarre était âgé de quatre-vingt-trois ans.

M. Étienne Énault, qui est mort le 22 juillet dernier, était né en 1819. Sans être aussi fécond romancier que son cousin M. Louis Énault, il a donné plusieurs romans et nouvelles parmi lesquels nous citerons : le *Fils de l'empereur, la Vallée des Pervenches, le Portefeuille du Diable,* etc. Il a publié, en collaboration avec M. Judicis, deux romans-feuilletons : *le Vagabond* et *l'Homme de minuit.*

Étienne Énault écrivit autrefois au *Courrier français* et au *National* de 1848.

Ferdinand Janssoulé, poète et prosateur qui eut son heure de succès, vient de mourir fou.

Admis à la Ville-Évrard dans un état de démence inguérissable, il est mort du délire des grandeurs.

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Hermile Raynald, doyen de la Faculté des lettres d'Aix.

Sorti de l'École normale en 1849, M. Raynald fut nommé membre de l'École d'Athènes; de retour en France, il professa dans plusieurs lycées. Bientôt chargé des cours de littérature étrangère à la Faculté de Caen, puis de celui de littérature française à la Faculté d'Aix, il était pourvu en 1876 de la chaire d'histoire à la même Faculté, dont il devint doyen en 1879.

M. Raynald s'était consacré presque exclusivement aux études historiques : il laisse une *Histoire de la Restauration,* une *Histoire contemporaine de l'Angleterre* et une *Histoire contemporaine de l'Espagne,* ainsi que des *Études sur Mirabeau,* couronnées par l'Académie française. Le dernier ouvrage qu'il ait publié contient des documents inédits relatifs à la succession d'Espagne.

M. H. Raynald était âgé de cinquante-cinq ans.

On annonce, la mort, à Coblentz, du professeur Wegeler, auteur d'une curieuse histoire de la ville de Coblentz et de quelques monographies intéressantes d'abbayes des bords du Rhin. M. Wegeler a notamment écrit, en 1854, une curieuse histoire de l'abbaye de Laach; en 1882, une histoire de l'abbaye de Romersdorf, appartenant aux Prémontrés.

On annonce la mort, à l'âge de trente ans, de M. Th. Wissmann, bien connu par ses travaux de philologie anglaise et surtout pour son édition du *King Horn* et son étude sur ce poème.

D'Italie nous parvient la nouvelle du décès de M. Angelo Canello, professeur de langue et de littératures latines du moyen âge à l'université de Padoue. Il a publié : *Il prof Diez e la filologia romanza nel nostro secolo; Tre studi neo-latini; Del metodo nello studio delle lingue romanze; Sulla storia della*

lingua italiana; *Il vocalisme tonico italiano*; *Gli alletropi italiana*; *Saggi di critica litteraria*; *Fiorica di lyriche provenzali*; *Letteratura e Darvinismo*; *La Vita e le opere del trovatore Arnoldo Daniello*. Son plus important ouvrage a pour titre : *Storia letteraria italiana del cinque cento*.

M. Canello avait eu pour maîtres Diez et Ascoli. Il meurt âgé de trente-cinq ans.

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

(Articles importants)

(Du 15 juillet au 15 août 1883)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (janvier, février, mars). Invention de la sépulture des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, à Hébron, le 25 juin 1119. — Delisle : Les très anciens manuscrits du fonds Libri dans les collections d'Ashburnham Palace. — Oppert : Anciens textes de la Chaldée. — ART (22 juillet). Ricard : Lettres d'artistes et d'amateurs. — Springer : L'art byzantin et son influence sur l'Occident. — Leroi : Aquarellistes français et étrangers. — (29 juillet). Genevay : Ch. Le Brun et son influence sur l'art décoratif. — Michel : Rubens au musée de Munich. — (5 août). Hymans : Les Pourbus. — (12 août). Armstrong : Le salon d'hiver de la Royal Academy of arts. — Herwegen : L'œuvre de Dillmann Riemenschneider. — ARTISTE (juin). De Chennevières : Le quatorzième bulletin des Beaux-Arts. — Peladan : L'esthétique au Salon de 1883. — Malitourne : Sonnets anglais sur George Sand.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (août). Stapfer : La poésie et la raison au siècle de Louis XIV. — Leger : Sur le Danube; la traversée des Portes de fer. — Bertrand : Eugénie de Guérin, d'après son journal et ses lettres. — Revilloud : La langue et la littérature françaises au Canada. — Cart : La musique au XVIII^e^ siècle; Bach. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (16 juin). Les tribunaux d'honneur dans l'armée prussienne. — (23 juin). Etude sur les feux de guerre de l'infanterie. — (30 juin). La cavalerie russe. — (7 juillet). Organisation et fonctionnement du service des arbitres pendant les manœuvres d'automne d'un corps d'armée. — (11 août). Les projectiles Hotchkiss. — Notices cartographiques. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (juillet-août). Testament, scellé et inventaire après décès de Germain Brice. — Inventaire sommaire des manuscrits grecs conservés dans les bibliothèques publiques de Paris autres que la Bibliothèque nationale.

CONTEMPORAIN (août). De Broglie : Les réformes doctrinales du polythéisme. — Geoffroy : L'exposition d'Amsterdam et le mouvement colonial contemporain. — Le Roux : Bugeaud intime, d'après sa correspondance. — Lecoy de la Marche : Les institutions judiciaires de Saint-Louis. — De Gourmont : Le théâtre anglais contemporain. — Sicard : Les bénédictins de Sorrèze et la réforme des études au XVIII^e^ siècle. — CORRESPONDANT (20 juillet). D'Hugues : M^me^ de Sévigné à Vichy. — Lacointa : L'enseignement du droit des gens. — Ollivier : Buda-Pesth. — Babeau : Un voyageur anglais en France au mois de juillet 1789. — (10 août). Ardant : Les sociétés secrètes en Espagne. — Langlois : Le journal d'Henry Gréville. — Delaire : Les progrès de la géologie et la conception de l'univers. — De Toulouse. Lautrec : Un romancier espagnol : Perez Galdos. — Audley : Les Mendelsohn. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (16 juin). Pillon : Les anciens manuels d'instruction morale et civique. — (23 juin). Renouvier : La philosophie de Fourier. — (30 juin et 7 juillet). Renouvier : Les arguments psychologiques pour et contre le libre arbitre. — (14 juillet). Pillon : Le catéchisme impérial. — (21 juillet, 4 et 11 août). Pillon : A propos de la notion de nombre.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 juin). L'armée du salut. — Gustave Aymard. — Autographe de Delaunay. — La liberté de la librairie. — Louise Michel poète. — (15 juillet). Coppée peint par lui-même. — Les quarante de la Comédie-Française. — La mort de J.-J. Rousseau. — (31 juillet). Trouillebert et Corot. — Etat civil de Louise Michel. — Dupin chansonné. — Le ménage d'Henri Heine. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (août). Duranty : Les curiosités du dessin antique dans les vases peints. — Baignières : L'exposition des cent chefs-d'œuvre. — J. Le Petit : L'ornementation des livres. — Rondot : Les artistes et maîtres de métiers étrangers ayant travaillé à Lyon.

INSTRUCTION PUBLIQUE (16 juin). J. Levallois : Corneille critique. — Huit : Les institutions de la Grèce. — (23 juin). Laumonnier : Le mutisme de Conrart. — Malvoisin : Notes sur la géographie de Strabon. — (30 juin). Ch. Huit : Philosophie des académiciens. — (7 juillet). Laumonnier : Le cardinal Carlo Carafa. — (14 juillet). D'Effan : Correspondance de M. de Bismarck. — (21 juillet). Les monuments de la Commagène. — Douhaire : M^lle^ Legras. — (28 juillet). Levallois : La satyre Ménippée. — (4 août). Le *Cromwell* de Victor Hugo. — Laborier : La morale de Malebranche. — (11 août). Brun : Observations sur Locke. — Nisard : Job et l'office des morts. — INTERMEDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 juin). Librairie italienne. — Sully Prudhomme. — Jacques Richard, poète. — *La Jeune France*. — Traités sur la reliure. — Ex-libris à déterminer. — Un livre sans qui ni que. — (10 juillet). Satyre Ménippée de Rome et de l'ordre moral. — L'imprimerie en Vivarais. — Français qui ont écrit en anglais. — Victor Hugo et M^me^ Biard. — La montre, proverbe d'Alfred de Musset. — Pseudonymes de la presse parisienne. — Imitateurs du marquis de Sade. — (25 juillet). Ch. Perrault. — M^lle^ Maupin. — La *Pucelle* de Chapelain. — Pétrarque et Laure, vers de Méry. — Anciennes publications anti-sémitiques. — (10 août). Perroniana et Thuana. — Quatrain baroque sur Victor Hugo. — Furetière et Corneille. — Ri-

quetti de Mirabeau. La Popelinière. — G. Souvenance. — Le premier catalogue prospectus imprimé.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (juillet). De Molinari : L'industrie du sucre en Russie. — Degoix : Les arts utiles; meunerie et boulangerie. — De Molinari : Le tunnel de la Manche. — JOURNAL DES SAVANTS (juillet). Perrot : Les céramiques de la Grèce. — De Quatrefages : Les moas. — G. Paris : Version latine du Pentateuque. — Lenormant : Les inscriptions hittiques. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES. (juillet). Le soldat. — La concentration française et la traversée de Paris. — L'organisation défensive de la Suisse. — Le règlement du 11 novembre 1882 sur l'instruction du tir.

MAGASIN PITTORESQUE (30 juin). La réception des ambassadeurs européens à la cour de Chine. — La musique grecque dans l'antiquité. — Le chameau dans l'antiquité. — (15 juillet). Le musée de sculpture comparé au Trocadéro. — Jacob Cats, peintre hollandais. — (31 juillet). Mariette Bey. — Les nids comestibles de Salangane. — (15 août). Les colliers d'or, maximes arabes. — André et Joseph Chénier. — Exactitude des descriptions de Camoens. — MOLIÉRISTE (août). Thierry : *Le Misanthrope*, avant la représentation. — Lacroix et Monval : Une représentation du *Misanthrope* à la Comédie-Française pour deux spectateurs. Cottinet : Le *Cabinet* élucidé. — Campardon : Deux arrêts inédits.

NATURE (16 juin). Le vol des oiseaux. — La mousse de la bière. — Torpilles dirigeables. — Reconstruction du pont sur le Niagara. — (23 juin). Carnot et les aérostats. — Arbres géants de la Californie. — Moulins à huile dans l'Inde. — (30 juin). Reproduction des crevettes. — Les perles fines. — (7 juillet). Voyages aériens au-dessus de la Manche et de la mer du Nord. — (14 juillet). La science dans l'antiquité; la machinerie des temples. — (21 juillet). L'ossuaire d'Argenteuil. — Spectacles scientifiques; les avaleurs de sabres. — (28 juillet). Les Cinghalais. — (4 août). La grande muraille de la Chine. — Les Araucaniens. — (11 août). La consommation de charbon et de vapeur des machines motrices modernes. — NOUVELLE REVUE (15 juillet). Tolstoï : Exposé de l'Evangile. — Berr : Les jeux de bourse devant la loi. — Rouire : L'ancienne mer intérieure d'Afrique. — 1er août. De Brotonne : Histoire des Conseils généraux. — Svétof : La femme russe dans le drame et le roman. — A. Pougin : Lully.

POLYBIBLION (juillet). Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Variétés : Les Félibres, par A. Savine. — Chronique : Continuation de la collection des ordonnances des rois de France. — Frères mineurs et frères minimes. — Les historiens du Périgord au XVIIe siècle. — Les bibliothèques de régiments dans l'ancienne armée française. — Questions et réponses.

REVUE GENERALE D'ADMINISTRATION (Juillet). — Les logements insalubres. — L'administration des Beaux-Arts. — REVUE ALSACIENNE (juillet). La dictature en Alsace-Lorraine. — La femme à travers les siècles. — Puissance militaire de l'Allemagne. — La Bastille, un mois après le 14 juillet 1789. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (15 juillet). Broca : Description élémentaire des circonvolutions cérébrales de l'homme d'après le cerveau schématique. — Duval : Le transformisme. — Testut : Recherches sur quelques muscles surnuméraires de la région scapulaire antéro-interne. — Berenger-Féraud : La maye de Provence. — Deniker : Les Papous de la Nouvelle-Guinée et les voyages de M. Miklouho-Maclay. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (juillet). Valabrègue : Les ornements de la femme; la table à ouvrage et les outils de travail. — Rioux de Maillou : Les ustensiles de cuisine. — De Biez : Les cuivres anciens de Cachemire. — A. Proust : L'enquête sur les industries d'art. — REVUE BRITANNIQUE (juillet). La persécution des Juifs. — La duchesse d'Abrantès. — L'élection du maréchal Bernadotte au trône de Suède. — Le Tonkin, la Chine et l'Angleterre. — Etablissements français des côtes de Guinée. — REVUE CRITIQUE (16 juillet). Schrader : Les inscriptions cunéiformes et l'ancien Testament. — Martha : Les sacerdoces athéniens. — (23 juillet). Rayet : Monuments de l'art antique. — Antoine : Étude sur le Simplicissimus de Grimmelhausen. — (30 juillet). Maxe-Werly : Collection des monuments épigraphiques du Barrois. — Rœhl : Choix d'inscriptions grecques les plus anciennes. — Jackson : Liste provisoire de bibliographies géographiques spéciales. — (6 août). Girard : L'asclépeion d'Athènes. — Dragatzi : Les théâtres du Pirée. — Corréard : Choix de textes pour servir à l'étude des institutions de la France. — Humbert : Jugement de l'Allemagne sur Molière. — REVUE DES DEUX MONDES (15 juillet). Bardoux : Le ministère du comte de Montmorin pendant la Révolution. — Ch. Lavollée : Richard Cobden. — J. Girard : Un historien moderne de la Grèce; Curtius. — Aubé : La théologie et le symbolisme dans les catacombes de Rome. — (1er août). Ch. de Mazade : Cinquante années d'histoire contemporaine. — Max. du Camp : L'orphelinat des apprentis; l'abbé Roussel. — Langel Coligny. — Brunetière : Une nouvelle histoire de la littérature anglaise. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (juillet). Ubicini : La Bosnie avant et depuis le traité de Berlin. — Labarthe : Annamites et chinois au Tonkin. — Wauters : Droits de l'association internationale africaine sur le Congo. — REVUE LIBÉRALE (1er août). Pradon : Une taxe sur les étrangers. — Georges Bernard : Un côté de la colonisation algérienne. — Sylvanecte : Souvenirs contemporains. — Albert Chenclos : Une excursion à Pnom-Penh. — Henri Valentino : M. Guy de Maupassant. — REVUE LITTERAIRE (juillet). P. Veuillot : Lord Macaulay. — A. Rastoul : Louis XIV et Guillaume III. — REVUE LYONNAISE (juillet). Puitspelu : Particularités curieuses du patois lyonnais. — Lavenir : Molière et le duel. — Vachez : Un procès criminel à Lyon, au XVIIe siècle. — Terrel : Le roman naturaliste. — Nieps : Les chambres de merveilles ou cabinets d'antiquités de Lyon. — REVUE DU MONDE CATHOLIQUE (1er juillet). Charles Buet : Les premiers explorateurs français du Soudan équatorial. — E. de Hornstein : L'antichristianisme et l'Eglise. — De Pesquidoux : Gautier d'Abin. — Léon Gautier : L'entrée dans la chevalerie. — Amélineau : L'exégèse biblique et les travaux de M. Lenormant. (15 juillet). Ernest Hello : Episodes miraculeux de Lourdes. — Léon Gautier : L'entrée dans la chevalerie. — Th. Alph. Karr : Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre. — REVUE PHILOSOPHIQUE (août). De Hartmann : L'école de Schopenhauer. — Souriau : Les sensations et les perceptions. — Bénard : Le problème de la division des arts dans son développement historique. — Contributions à la psychologie des mouvements, d'après Stricker. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (14 juillet). Louis Ulbach : La semaine sainte à Séville; le Samedi-Saint, l'Alcazar. — Grand-Carteret : Exposition iconographique de J.-J. Rousseau. — Renan : Bouddhisme et brahmanisme. — (21 juillet). Léon Journault : La Tunisie en 1883. — Miller : Homère et l'Iliade, d'après M. Nicolaïdès. — (28 juillet). J. Claretie : P. Deroulède. — L. Ulbach : Le dimanche de Pâques à Séville. — (4 août). J. Claretie : Ludovic Halévy. — Léo Quesnel : Poètes anglais contemporains, M. Robert Brow-

ning. — (11 août). F. Hémon : Roumanille et Aubanel. — REVUE SCIENTIFIQUE (14 juillet). Bouley : Les maladies contagieuses et les médications préventives. — Rémy : Les sciences naturelles au Japon. — Marcel : Jean et Sébastien Çabot. — Les maisons mortuaires. — (21 juillet). Schweinfurth : La flore de l'ancienne Égypte. — F. de Flaix : Les tunnels à travers les Alpes. — (28 juillet). Chamberland : L'œuvre de M. Pasteur. — Bright : Le tunnel de la Manche. — (4 août). Bouchardat : Les cinq épidémies de choléra. — (11 août). Dehérain : L'épuisement du sol par la culture.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 juillet). Mehrn : La Moselle et le Mein. — Dabormida : La bataille de l'assiette. — Faust-Lurion : Guerre turco-russe. — (1er août). L'artillerie de forteresse. — Martin : L'expédition de Corée, en 1866. — La torpille de terre. — (15 août). La question du volontariat d'un an. — Les stands portatifs pour les exercices du tir réduit.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les journaux quotidiens de Paris

(Du 15 juillet au 15 août 1883)

CONSTITUTIONNEL. Juillet : 22. Vie de Mgr Dupanloup, par M. l'abbé Lagrange.

DÉBATS. Juillet : 24-31. G. Charmes : La poésie amoureuse dans l'ancienne Égypte.

DÉFENSE. Juillet : 27. Les Orangs-Sakeys.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Juillet : 31. Histoire de l'art dans l'antiquité, par Perrot et Chipiez.

FIGARO. Août : 1. Ribeyre : Cham.

FRANÇAIS. Juillet : 20-27. Histoire de la guerre civile en Amérique. — Août 3. Lettres d'un dragon. 10-13. Les mémoires de La Rochefoucauld. 14. Mes plagiats, par V. Sardou.

FRANCE. Août : 5. J. Vallès : Tableau de Paris; les Bibliothèques.

GAULOIS. Juillet : 22. *Païenne*, par Juliette Lamber. 26. Mario Uchard.

GAZETTE DE FRANCE. Juillet : 28. Un roman à Longwood.

MONITEUR UNIVERSEL. Juillet : 18. François Beslay. 21. Souvenirs d'Auguste Barbier. 28-29. Histoire de la guerre civile en Amérique.

PAIX. Juillet : 24. Fromentin.

PARLEMENT. Juillet : 19. P. Bourget : M. Leconte de l'Isle. 23. G. Saint-René Taillandier : Mme d'Épinay : Les dernières années. 26. Bourget : Stendahl inédit. — Août : 6. Saint-René Taillandier : Les poètes et le public à propos d'un livre récent. 9. Gasquet : La Tunisie et la Tripolitaine, par G. Charmes. 9. La pathologie de l'esprit, par Maudsley. 10. Bourget : Une visite à Nuremberg. 15. Rod : La correspondance de Cavour.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Août : 7. Ph. Burty : Le monument du costume dans le XVIIIe siècle. 10. Le cardinal Carafa, par G. Duruy. 14. J. Le Savoureux : La dernière guerre punique, par M. Broadley.

RÉVEIL. Juillet : 29. Mme de Chateaubriand. — Août : 1-5-6-7-8. Léon Cladel. 3. Maurice Rollinat.

SIÈCLE. Août : 12. La vie intime de Henri Heine.

TEMPS. Août : 9. Types et travers, par Bernard-Derosne. 13. Lettre de Dumas sur la mise en scène.

UNION. Août : 4. Les correspondants de Joubert. 13. Revue des sciences historiques.

UNIVERS. Juillet : 23. Les épisodes miraculeux de Lourdes, par Lasserre. — Août : 3. Rome et Moscou, par le P. Pierling. 13-14-15. Un dernier mot sur la mort de Voltaire.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

Pendant le mois de juillet 1883

1. *Journal du canton de Saint-Béat*. Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Noizette. — Bureaux, 8, rue de La Chaise. — Abonnements : un an, 2 fr. Le numéro, 15 centimes.

Le Disciple de la parole. Journal mensuel d'édification et d'évangélisation. In-18, 24 p. Paris, imp. Reiff. — Bureaux, 48, rue de Lille.

Le Publicateur du Typo-Litho. In-8°. Paris, imp. Mai-

gnant. — Bureaux, 51, rue Denfert-Rochereau. — Abonnement : un an, 3 fr.; six mois, 2 fr. Paraissant tous les dimanches.

Les Sciences. Revue populaire illustrée, paraissnt le premier de chaque mois. In-4°, 16 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Mouillot. — Bureaux, palais du Trocadéro. — Abonnement : nn an, 4 fr.; 6 mois, 2 fr. Le numéro, 30 centimes.

Le Masque. Panthéon moderne. In-4°, 4 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Schiller, faub. Montmartre. — Bureaux, 36, boulevard Henri IV. — Abonnements : un an, 3 fr. Le numéro 10 centimes. Bi-mensuel.

2. *Le Tom-Pouce.* Journal quotidien, littéraire et d'annonces. In-8°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Schiller. — Bureaux, quai Valmy.

4. *Sport-Gazette*, paraissant le mercredi et le samedi. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Balitout. — Bureaux, 10, place Clichy. — Abonnements : un an, 25 fr.; 6 mois, 15 fr. Le numéro, 20 centimes.

Le Moniteur du commerce français. Petit in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Robert. — Bureaux, 19, boulevard Montmartre. — Abonnements : 5 fr. par mois.

5. *Moniteur officiel du commerce.* In-4°, 24 p. à 3 col. Paris, imp. P. Dupont. — Bureaux, 41, rue J.-J. Rousseau. — Abonnements : un an, 25 fr. Le numéro, 50 centimes. Paraît le jeudi.

7. *Correspondance parisienne féminine.* In-12, 14 p. Paris, imp. Moderne. — Bureaux, 54, avenue de Versailles. — Abonnement : un an, 12 fr. Paraît le samedi.

L'Anti-Prussien. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Castelbon. — Bureaux, 82, rue du Rocher. — Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 5 centimes. Paraît le jeudi.

8. *Le Petit Gil-Blas illustré.* In-4°, 4 p. à 4 col., fig. — Bureaux, 20, rue du Croissant. — Abonnements : un an, 10 fr. Le numéro, 10 centimes. Paraît le dimanche.

12. *Les Dernières Nouvelles.* Journal quotidien. Petit in-4°, 4 p. Paris, imp. Meyer. — Bureaux, 17, rue de Belzunce. Le numéro, 5 centimes.

13. *La Gazette du matin*, organe des races latines, journal quotidien. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Meyer. — Bureaux, 1, rue Lafayette. — Abonnements : un an, 20 fr. Le numéro, 10 centimes.

14. *Journal de la fête nationale du 14 juillet.* In-4°, 4 p. Paris, imp. Coing, rue de Provence.

Tambour battant, journal hebdomadaire. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. du passage de l'Opéra. — Bureaux, 52, rue Saint-Georges. — Abonnements : nn an, 18 fr.; départements, 20 fr. Le numéro, 30 centimes.

Le Scandale, organe spécial des opprimés, journal hebdomadaire. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. du passage de l'Opéra. — Bureaux, 9, boul. des Italiens. Le numéro, 5 centimes.

15. *Journal de la meunerie*, revue mensuelle. In-4°, 14 p. à 3 col. — Bureaux, 29, rue de Viarmes. — Abonnements : France, un an, 10 fr.; étranger, 12 fr.

La Diane, organe des intérêts démocratiques. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Cardon. — Bureaux, 82, rue du Rocher. — Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 5 centimes. Paraît le samedi.

16. *La Solidarité universelle.* In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Téqui. — Bureaux, 5, rue Pierre-Lescot. — Abonnements : un an, 15 fr.; 6 mois, 9 fr. Le numéro, 75 centimes.

17. *Les intérêts généraux.* Chemins de fer et canaux français. Gr. in-f°, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Kugelmann. — Bureaux, 12, rue Grange-Batelière.

18. *The morning news.* In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Coing. — Bureaux, 15, rue Daunou. Le numéro, 15 centimes.

19. *L'État, L'Europe.* 1 f. in-f°, 6 col. Paris, imp. Schiller. — Bureaux, 10, faub. Montmartre. — Abonnements : un an, 50 fr. Le numéro, 15 centimes.

21. *Les Grimaces*, pamphlet hebdomadaire. In-12, 48 p. Paris, imp. Tolmer. — Bureaux, 35, boul. des Capucines. — Abonnements : un an, 30 fr.; 6 mois, 16 fr. Le numéro, 50 centimes. Paraît le samedi.

23. *La Vie à Paris.* Gr. in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelman. — Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. — Abonnements : un an, 15 fr.; 6 mois, 8 fr. Le numéro, 25 centimes. Paraît le samedi.

26. *L'Éclat*, journal hebdomadaire. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Kugelmann. — Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. — Abonnements : un an, 6 fr. Hebdomadaire.

29. *Le Travail.* Revue encyclopédique des sciences industrielles et agricoles. In-4°, 8 p. à 3 col., fig. Paris, imp. de la Coopération typographique. — Bureaux, 20, rue Labruyère. — Abonnements : un an, 20 fr. Le numéro, 50 centimes. Hebdomadaire.

Les Courses, journal du sport, paraissant tous les soirs. In-4°, 4 p. Paris, imp. Kugelmann. — Bureaux, 99, rue Montmartre. — Abonnements : un an, 40 fr. Le numéro, 15 centimes.

29. *Le Paradis ultra-républicain*, journal-vaudeville du dimanche. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Alcan-Lévy.

Journal des Gardes, moniteur des gardes champêtres, forestiers, etc. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Cresson. — Bureaux, 4, rue des Immeubles industriels. — Abonnements : nn an, 3 fr. Le numéro, 15 centimes. Bi-mensuel.

Le Carquois, journal comique, satirique et illustré. In-4°, 4 p. à 3 col., fig. — Paris, imp. Lonéry. — Bureaux, rue Germain-Pilon. — Abonnements : un an, 7 fr.; six mois, 4 fr. Le numéro, 10 centimes.

Le Phonographe, paraissant tous les huit jours. In-18, 8 p. Paris, imp. Clavel. — Bureaux, 7, rue Royale. — Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 15 centimes.

Revue de sténographie, paraissant tous les trois mois. In-18, 16 p. Paris, imp. Bonnet. — Bureaux, 38, rue de Chateaudun. — Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 60 centimes.

Le Chic. In-4°, 4 p., fig., pl. Paris, imp. Alcan-Lévy. — Bureaux, 1, impasse Gomboust. — Abonnements : 3 fr. par mois.

Correspondance parisienne féminine, brochure hebdomadaire, paraissant le samedi, burinant l'actualité, le passé et l'avenir. In-12, 16 p. Paris, imp. Moderne. — Bureaux, 54, avenue de Versailles. — Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 20 centimes.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

M. Mario-Uchard contre M. Victorien Sardou, « la Fiammina et l'Odette ». Plagiat.

Nous engageons vivement nos lecteurs à lire dans les journaux judiciaires les remarquables et intéressantes plaidoiries prononcées par Mes Pouillet et Cléry dans l'affaire Uchard-Sardou, dont nous avons parlé dans notre précédente chronique. (Voy. p. 543).

Conformément aux conclusions du ministère public, le tribunal a débouté M. Mario Uchard de sa demande.

Voici le texte du jugement :

« Attendu que Mario Uchard, en écrivant la *Fiammina*, et Sardou, en composant *Odette*, ont emprunté leur sujet au fonds commun des sentiments et des passions qui agitent le cœur humain ;

« Que Mario Uchard, lorsqu'il a renfermé ce sujet dans une action dramatique, n'a pu se l'approprier de telle sorte que nul autre ne fût en droit de l'aborder après lui ;

« Que depuis lors, l'idée qui forme la donnée de sa pièce est demeurée, comme auparavant, à la disposition de tous, et qu'il était loisible à chacun de la traiter à sa guise, sous la condition de produire une œuvre personnelle qui ne fût pas la contrefaçon de la sienne ;

« Attendu que dans une œuvre destinée à la représentation, le sujet ne saurait être arbitrairement séparé des autres éléments dont la réunion constitue un ouvrage dramatique, tels que la conduite de l'action, le développement des caractères, l'agencement des scènes, le dialogue et jusqu'aux épisodes ;

« Que, d'autre part, deux pièces de théâtre, reposant sur une même donnée, comportent nécessairement des personnages semblables et des situations analogues ;

« Qu'il appartient au juge d'apprécier si, malgré des différences destinées à masquer ses usurpations, l'écrivain qui est venu en second lieu a simplement emprunté l'œuvre de son devancier, ou si, malgré des ressemblances inévitables, il a conçu et exécuté une œuvre véritablement personnelle ;

« Attendu qu'avec des rapprochements inhérents à la communauté du sujet, la pièce de Sardou se différencie de la pièce de Mario Uchard par des points essentiels, qui suffisent à constituer une œuvre nouvelle ;

« Que notamment, le caractère d'Odette, l'éclat de sa faute, le scandale de sa vie après sa chute, le cynisme de son attitude en face de son mari, l'audace de ses revendications à l'égard de son enfant, donnent au personnage une physionomie qui lui est entièrement propre et qui réagit sur le drame entier, depuis l'exposition jusqu'au dénouement ;

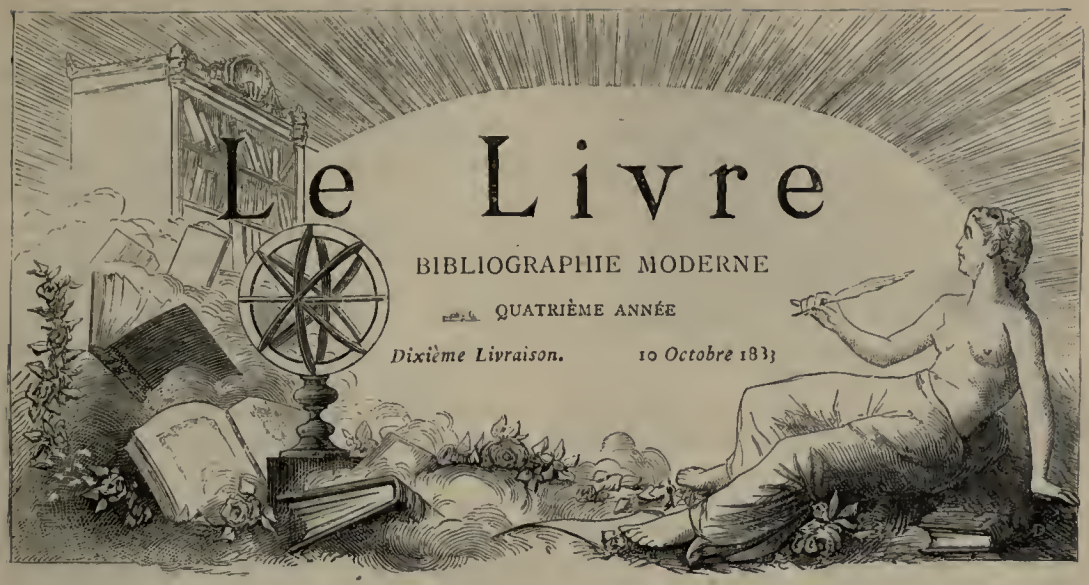
« Que de même, l'ignorance où Bérangère est maintenue jusqu'à la fin, touchant l'existence de sa mère, et l'intérêt puissant que son erreur communique à leur entretien, au sacrifice qu'il détermine et au dénouement qui le suit constituent des ressorts dramatiques que l'auteur a tirés de son propre fonds ;

« Qu'enfin, les épisodes au milieu desquels l'action se poursuit et qui s'y rattachent intimement, en accusant l'état d'abjection où l'héroïne est tombée, sont incontestablement l'œuvre exclusive de Sardou et prêtent à sa pièce une actualité qui la distingue encore de la pièce de Mario Uchard ;

« Attendu, dès lors, que le reproche de contrefaçon relevé par Mario Uchard contre Sardou n'est pas justifié et que sa réclamation ne saurait être accueillie ;

« Par ces motifs,

» Déclare Mario Uchard mal fondé dans sa demande, l'en déboute et le condamne aux dépens. »



CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

ALLEMAGNE

Le 3 octobre 1883.

Le 10 novembre, l'Allemagne protestante célébrera le quatrième centenaire de la naissance de Martin Luther. C'est dans l'Allemagne du Nord que le protestantisme est le plus répandu ; mais c'est l'Allemagne du Sud qui a produit les deux livres les plus marquants sur le grand réformateur, sur le père du nouveau haut-allemand, du parler du sud qu'il imposa, lui l'homme du Nord, à tous les pays germaniques sans distinction de foi et de confession religieuse. Le premier de ces deux livres sur Luther, celui de Koestlin, a été signalé ici même il y a un an environ. C'est le livre savant basé sur l'étude des documents originaux, le *Quellenstudium*. Voici le second : *Martin Luther von Dr. Carl Burk, Oberconsistorialrat und Stiftsprediger in Stuttgart* [1].

Le Wurtemberg, quoiqu'il ne soit pas, comme la Prusse, pays d'union, c'est-à-dire une région où la maison royale décréta et introduisit de force ou de gré la fusion des deux Confessions protestantes, la luthérienne et la réformée, a de tout temps été le domaine du tiers parti religieux, d'une orthodoxie adoucie et mitigée. L'auteur du présent livre est, avec K. Gerock, l'orateur sacré et le poète religieux de grand renom, le représentant le plus autorisé de ce parti. C'est dire que son *Martin Luther* est conçu dans un esprit de sage et large tolérance et par cela même appelé à une grande popularité. Aussi ne sera-t-on pas étonné d'apprendre que le troisième tirage (de huit à douze mille exemplaires) est dès maintenant près d'être épuisé et que son succès est loin d'être arrivé à son apogée.

L'auteur a su trouver le ton qui convenait le mieux à son sujet, ton populaire et élevé à la fois, simple en même temps et profondément émouvant. Luther, quoique sa rigide orthodoxie n'ait plus qu'un nombre restreint de fervents et de fidèles, restera éternellement populaire en Allemagne, et cela non seulement à cause de son admirable traduction des saints livres, mais parce qu'il est l'expression la plus haute à la fois et la plus crue de l'esprit et du génie allemands.

L'éditeur Krabbe a su faire un livre fort beau, malgré son prix relativement modéré et les grands typographes de Stuttgart, les frères Kröhner, ont une fois de plus produit une édition hors ligne comme netteté et beauté typographiques.

La popularité de Frédéric II n'est pas aussi universellement reconnue et aussi solidement assise que celle du moine d'Erfurt. Elle est grande cependant, et ce qui le prouve le mieux, c'est

1. Stuttgart. Verlag von Carl Krabbe. 1883, m. 4, in-8°.

qu'une des principales maisons de Berlin, connue surtout par ses importantes publications militaires, a jugé opportun de donner la traduction d'un livre anglais, qui, par son sujet et la façon dont il est traité, appartient de plein droit à la littérature et à l'histoire allemandes et par conséquent à votre correspondant : *Rheinsberg, Friedrich der Grosse und Prinz Heinrich von Preussen von Andrew Hamilton. Mit Bewilligung des Verfassers aus dem Englischen übersetzt von Rudolf Dielitz. In zwei Banden*[1].

Le livre débute par une description de la Marche de Brandebourg et de la petite ville de Rheinsberg ou Rémusberg, comme s'appelle la localité dans la correspondance, en vers et en prose, de ces deux augures qui ne riaient qu'à part eux et qui ont nom Frédéric et Voltaire. Puis viennent la description du château et son histoire, l'histoire de ses propriétaires antérieurs et à leur propos un aperçu des faits et gestes de la chevalerie de la Marche, plus pillarde encore qu'ailleurs. De là on passe à Frédéric, prince de la Couronne et colonel d'un régiment d'infanterie, à sa cour, aux premières années de son mariage, à ses amis, ses peintres, ses architectes, ses amusements, ses occupations philosophiques et musicales, et enfin et surtout à ses rapports avec Voltaire. Ce chapitre, ni un Français ni un Allemand ne l'eussent aussi bien fait qu'un Anglais; aussi est-il infiniment intéressant et les deux amis et correspondants n'y sont-ils ni flattés ni ménagés. Qu'on lise spécialement les pages 283 et 284 (t. I[er]) : c'est l'appréciation la plus juste et en même temps la plus originale que l'on puisse faire de Frédéric épistolier.

Et il l'était, grands dieux! Deux lettres par semaine à tous les membres de sa nombreuse famille (sa femme exceptée, bien entendu) même et surtout à ce terrible prince Henri, auquel échut Rheinsberg après l'avènement de Frédéric au trône, et auquel M. Hamilton consacre le deuxième volume de son ouvrage.

Quel singulier couple de frères! Ils avaient les mêmes goûts en littérature, en musique, en autre chose encore. Ils étaient tous deux épris de la philosophie et de la littérature françaises, tous deux, forcément, incrédules, tous deux séparés de leur femme, tous deux sans enfants, tous deux grands capitaines et excellents diplomates, et le cadet a passé sa vie à maudire l'aîné, à l'accuser d'avoir l'âme la plus noire, d'usurper le nom de victorieux, de passer pour avoir gagné des batailles, tandis qu'en réalité sans lui les affaires eussent bien autrement marché! L'aîné est occupé tout le temps à apaiser le cadet, à lui témoigner la plus vive affection, à le flatter même, et finalement Rheinsberg, le séjour privilégié de l'un en ses jeunes ans, de l'autre dans l'âge mûr et la vieillesse, voit Henri élever cette fameuse pyramide où sont inscrits les noms de tous les héros de la guerre de Sept ans, à l'exception du seul nom de Frédéric!

Comme le livre a débuté, ainsi finit-il. Ce sont les interminables promenades de l'auteur à travers les forêts et les landes de la seigneurie de Ruppin qui font les frais des derniers chapitres. Cela doit faire un bien grand plaisir aux habitants et peut-être que le livre de M. Hamilton va diriger le courant des touristes sur ces parages, et les grands lacs mornes qu'il décrit avec tant de verve seront-ils sillonnés par des bateaux à vapeur bondés de Cooks. Carlyle a mis Frédéric II à la mode en Angleterre, Macaulay n'est pas parvenu à le démolir, Hamilton va mettre à la mode le pays de Ruppin et de Rheinsberg. Tout arrive.

Voilà ce que c'est de lire, l'une après l'autre, six histoires humoristiques allemandes! Elles sont dues à la plume de M. Wilhem Raabe. Né en 1831 dans le duché de Brunswick, il commença par être commis de librairie; puis il fit ses études philosophiques à Berlin et débuta en 1857, sous le pseudonyme de Jacob Corvinus, par sa *Chronik der Sperlingsgasse* qui le mit de suite au premier rang. En Allemagne où l'humour est la forme d'esprit la plus répandue, il faut en avoir énormément pour se distinguer de la totalité des auteurs qui en ont tous plus ou moins. Les *Problematische Naturen* de Spielhagen, si l'élément pathétique et révolutionnaire n'y tenait pas la principale place, seraient un roman humoristique grâce à son immortel baron Oldenburg et à son illustre Bemperlein. Raabe est humoriste pur; il l'est au point de fuir pour ainsi dire l'idylle amoureuse, d'afficher le parti pris de n'écrire point pour le grand troupeau des bonnes gens qui, jusqu'à l'âge le plus avancé et après avoir assisté à tant de mésaventures conjugales, ne lisent des romans et des nouvelles que pour avoir l'infinie satisfaction de voir au dernier chapitre, « lui et elle » à l'autel et devant le bureau de l'officier civil.

J'ai là devant moi les six derniers romans de Raabe : *Wunnigel, Eine Erzählung*[1]. *Deutscher Adel*[2]. *Alte Nester, Zwei Bücher Lebensges-*

1. Berlin, 1882, 1883. R. v. Deckers Verlag (Marquardt und Schenk), in-8°.

1. Westermann. Braunschweig, in-8°, m. 4.
2. Westermann. Braunschweig, in-8°, m. 3,60.

chichten[1]. *Das Horn von Wanza. Eine Erzählung*[2]. *Fabian und Sebastian, Eine Erzählung*[3] *Prinzessin Fisch, Eine Erzählung*[4]. Wunnigel est de 1876; le dernier vient de paraître en librairie. Ces six volumes, d'environ 200 pages chacun, représentent le dixième du bagage de l'auteur, lequel, à l'exception de quelques biographies, études littéraires et poèmes, se compose exclusivement d'histoires.

On ne saurait leur donner le nom de roman, comme on l'a vu, puisqu'il n'y est guère question d'amour et que l'auteur évite avec soin de les faire tendre au fatal conjungo. Non qu'il en soit l'ennemi. Il a, au contraire, une idée très haute du mariage et voit dans la femme, selon l'expression allemande, « la couronne de l'homme »; mais le couronnement de l'œuvre pour lui ne doit avoir lieu que quand l'œuvre est bien et dûment achevée, c'est-à-dire quand le caractère viril s'est pleinement développé et assis. Or lui ne s'intéresse que médiocrement à l'homme normal; il s'attache, en humoriste qu'il est, aux exceptions, aux originaux et ses originaux sont bien curieux et admirablement décrits. Ils sont bons. Et si l'on a pu accuser Raabe d'être pessimiste, ce n'est que de ceci que peut provenir ce reproche. Voyez un peu : ne choisir pour héros, pour personnages principaux et seuls sympathiques que des êtres plus ou moins extraordinaires, pleins de tics, de singularités et déclarer que ceux-là seuls sont bons, mais c'est un crime de lèse-humanité, c'est du pessimisme au premier chef. Et même ce Wunnigel, ce fou de collectionneur, qui sacrifie tout, fortune, considération, famille et le reste à sa manie, il n'a pas consenti à en faire un méchant homme; il s'est amusé à en faire un être si complexe, si comiquement égoïste et si puéril malgré sa grande science, si gascon et si germain, qu'on le regrette et qu'on le pleurerait presque, quand enfin il finit son odyssée dans la vieille tour de l'horloger centenaire.

Les autres sont franchement bons et ce n'est qu'au cas où Raabe eût consenti à leur donner à eux aussi leur grain de méchanceté qu'on eût pu crier au pessimisme et lui jeter la pierre. — Jean Paul mériterait plutôt ce reproche; mais heureusement pour lui, le pessimisme n'était pas encore inventé quand il s'amusait à ses contrastes criants, car, malgré sa poésie, malgré son esprit, malgré ses sentiments humanitaires, ces terribles contrastes sont cause que le lecteur — Jean Paul a-t-il encore des lecteurs, là, la main sur la conscience, ô Germains de l'empire restauré, dites, en a-t-il encore ? — finit par désespérer de la raison humaine et du cœur humain.

Raabe, lui, semble simplement vous dire : avant de rire, comme fait le *vulgum pecus,* des dehors un peu singuliers, des allures un peu originales de tel ou tel, ayez l'obligeance de voir si par hasard cet original n'est pas un homme de bien, s'il ne se sacrifie pas pour les autres, s'il ne cache pas un grand, un noble cœur sous cette écorce rugueuse, sous ces dehors plus ou moins ridicules, sous cette enveloppe biscornue et bizarre.

Car si les gamins de la rue sont seuls à poursuivre de leurs huées les pauvres malheureux, idiots, épileptiques et autres, en grands enfants que nous sommes plus ou moins tous, nous ne sommes que trop enclins à crier haro sur tous ceux d'entre nos congénères qui n'ont pas le caractère fait absolument sur le patron commun, qu'une jeunesse malheureuse ou les déboires de la vie ont pu rendre sauvages et que nous croyons aigris et méchants. Ils ne sont pas plus pessimistes que le poète lui-même; ce sont ceux qui leur prêtent les sentiments mauvais qu'ils n'ont pas, qui ne veulent pas voir, qui ne veulent pas comprendre tout ce qu'il y a de charité et de miséricorde chez eux, qui sont les seuls pessimistes conscients ou inconscients, peu importe.

Raabe varie à l'infini ses originaux : il en a d'ordinaire un principal par livre, autour duquel il groupe divers satellites d'importance secondaire, mais tous aussi intéressants, aussi finement étudiés que leur chef de file. Il les emprunte à toutes les classes de la société, même à celle qu'on appelle faussement les déclassés. Dans *Fabian und Sebastian,* c'est un gros chocolatier; dans *Deutscher Adel,* un traducteur; dans *das Horn von Wanza,* un garde de nuit, ancien aide-équarrisseur bourreau; dans *Alte Nester,* c'est un paysan savant et rêveur, un type exquis de philosophe sans le savoir; dans *Prinzessin Fisch* enfin, c'est un compagnon relieur et colporteur qui, à force de relier des volumes, parle lui-même comme un livre, tout en faisant preuve du bon sens le plus parfait et du cœur le plus droit que l'on puisse imaginer. *Fabian* a pour acolyte un commissionnaire mal bâti, et souvent aussi mal embouché qui, sous ces dehors rébarbatifs, est ce que l'on appelait jadis une belle âme. Le garde de nuit est doublé d'une veuve de capitaine qui est bien la vieille la plus aimable et la plus sensée qui ait jamais promené ses coques, ses lunettes et ses yeux doux et bons, de son tricot aux rares passants, de ses fleurs à ses rares amis et au grand

1. Westermann. Braunschweig, in-8°, m. 6.
2. Westermann. Braunschweig, in-8°, m. 5.
3. Westermann. Braunschweig, in-8°, m. 5.
4. Westermann. Braunschweig, in-8°, m. 6.

enfant de bourgmestre, son fils adoptif et son protégé.

L'école humoristique moderne se plaît aux phrases ou paroles, citées et répétées à tort et à travers et à l'effet comique produit par ces répétitions. Raabe, sans dédaigner absolument ce procédé d'ailleurs assez facile, « c'est le cas de le dire », en est plus économe que certains de ses confrères. On le comparera moins souvent à Dickens, sous ce rapport et sous d'autres encore, qu'on ne l'a fait, à tort, je crois, pour A. Daudet. Son dialogue, quoiqu'il pêche par des discours quelquefois trop longs, est très plaisant, et l'effet comique est obtenu par un procédé fort simple : les figures sont empruntées ou au métier, à la profession de celui qui parle, ou bien encore les sentences morales, les propos philosophiques résultent de comparaisons bizarres, des idées saugrenues à première vue se transforment insensiblement en adages profonds.

Il semblerait, d'après ce qui a été dit de l'aversion de l'auteur pour les dénouements obtenus grâce au concours obligeant de M. le maire et du notaire de l'endroit, que ses jeunes filles ne doivent guère être intéressantes. Il n'en est rien. Il excelle au contraire à peindre le *Backfisch*, c'est-à-dire la jouvencelle à peine éclose; il excelle à les faire parler ou même écrire. Qu'on lise la lettre de la petite Florine dans *Prinzessin Fisch*, qu'on cherche dans toute la littérature contemporaine anglaise, américaine, allemande (la française en possède une : miss Rowell de V. Cherbuliez), une petite aristocrate du genre d'Irène de *Alte Nester*. On n'en trouvera guère.

Et pourtant Raabe ne compte pas au nombre des auteurs dont les ouvrages se tirent à un grand nombre d'exemplaires et se rééditent à de courts intervalles. Dans *Deutscher Adel*, il y a un passage qui pourrait faire croire que l'auteur attribue cela à l'habitude qu'a le public allemand de ne pas acheter de livres. Il achète bien ceux d'Ebers. Non, ce n'est pas là la vraie cause. La voici : d'une part, le gros public veut des émotions et non des études de caractères, des discours, comiques, certes, mais trop longs et trop savants, et d'autre part, le but hautement moral que poursuit l'auteur n'est pas davantage conforme au goût du jour. Et puis il ne fait pas de politique ou s'il en fait, c'est de la politique de conciliation, car son Prussien Wedehop n'est ni plus ni moins bon Allemand que son sudiste le « grand Allemand », Winckelspinner. Or le grand public ne veut pas qu'on lui serve sous toutes les formes la grande, mais désagréable vérité que les ennemis sont, au fond, d'aussi braves gens que les amis; il veut, même dans le roman, des apothéoses et des anathèmes.

D'ailleurs, Jean Paul a gâté le métier. On le proclame le prince des humoristes, on lui élève même des statues, mais on ne le lit plus et on se signe plus ou moins à la vue de tous les livres qui portent l'étiquette « humour », dussent leurs auteurs s'appeler Raabe et avoir tout le talent, toute la valeur morale, toute la force et toute la verve du célèbre Brunswikois.

Ces qualités, l'auteur du livre suivant les possède aussi à un degré éminent : *Aus der Praxis. Ein pädagogisches Testament von Oscar Jäger, Director des K. Friedrich-Wilhelms Gymnasiums zu Köln*[1]. Il en avait besoin pour faire, comme il le fait sous la forme la moins blessante d'ailleurs, sous forme de conseils donnés à un débutant, la critique du système qui domine actuellement dans l'enseignement secondaire en Allemagne et particulièrement en Prusse. Il a, au demeurant, sagement agi en attendant sa retraite avant de publier son « testament ». On eût peut-être en haut lieu étendu la fameuse circulaire des fonctionnaires des périodes électorales à toutes les périodes de l'existence et « réglementer », non pas selon la lettre, mais selon l'esprit de ladite circulaire, le fonctionnaire qui avait la hardiesse de trouver que tout n'était pas pour le mieux dans le meilleur des mondes scolaires possibles.

Le débutant auquel M. Jäger adresse ses conseils est d'abord jeune premier, c'est-à-dire professeur à l'essai; de là il passe aux grands premiers rôles, il devient titulaire; finalement aux pères nobles, il devient directeur de gymnase. D'où trois séries bien distinctes de conseils formulés brièvement presque sous forme d'aphorismes et trois séries de critiques finement déguisées. Là où le vieux pédagogue ne juge pas à propos de mettre des gants, c'est quand il dit son fait à la génération actuelle à propos de la manie qu'elle a d'employer un jargon abstrait et prétentieux ou qu'il se moque de ces innombrables congrès de philologues, de ces conférences de directeurs, de la rage de tout réglementer et un peu aussi de la tendance qu'on a de ménager un peu trop, sous prétexte de santé, cette bonne jeunesse qui s'entend fort bien, sans qu'on l'y pousse, à se ménager et à ne pas charger ses faibles épaules d'un fardeau trop pesant.

Dans la seconde partie de son « testament », *Didaktische und pädagogische Materialien*, M. Jäger donne des leçons-modèles à faire dans les différentes classes. On lira avec un intérêt tout particulier (p. 80) une analyse de *Hermann et*

1. Wiesbaden, 1883. C. G. Kunze's Nachfolger (Dr. Jacoby), in-8°, m. 3 (4 fr.)

Dorothée qui est un chef-d'œuvre en son genre. Sans nul doute la Société de l'enseignement secondaire en France s'occupera du « testament » de M. Jäger. On ne saurait trop lui recommander ce livre au point de vue surtout de la comparaison entre les établissements allemands et français.

Das Volk in Waffen. Ein Buch über Heerwesen und Kriegführung unserer Zeit von Colmar Freiherr von der Goltz[1], aura un succès retentissant dans toute l'Europe et sera traduit sous peu en français, on n'en saurait douter. M. de Goltz est l'auteur d'un ouvrage sur Gambetta et ses armées qui excita, il y a quelques années, une vive curiosité et fut traduit également en français. L'édition en est épuisée depuis fort longtemps. Le présent livre n'est pas, comme son aîné, une étude historique rétrospective; c'est à proprement parler l'ouvrage le plus complet, le plus sagement et le plus savamment composé sur l'organisation militaire du temps présent et sur la güerre telle qu'elle se fait actuellement. Je ne sais si toutes les parties sont également bonnes; mais ce que je sais, c'est qu'il est conçu dans un esprit de sagesse et d'impartialité absolue. Quoique M. de Goltz soit fier d'appartenir à l'armée allemande, quoiqu'il la considère comme l'expression la moins imparfaite de la nation armée, il est loin d'être rempli de cette sotte vanité, de cette morgue ridicule du militaire quand même, du traîneur de sabre brutal et vide dont l'Allemagne possède d'aussi nombreux et d'aussi beaux spécimens que tout autre pays. Son traducteur n'aura pas, malgré tout, une tâche bien facile; lui aussi aime trop les termes abstraits, ces fameux infinitifs employés substantivement; mais au moins sera-t-il payé de la peine, car derrière cette phraséologie un peu confuse et vague se cachent des vérités et des théories bonnes à être connues et méditées dans tous les pays qui ont souci de leur gloire et de leur indépendance.

La Pologne malheureusement a perdu la sienne. Ce qui fait que sa cause est si populaire en France, c'est la valeur indomptable qu'ont montrée ses fils en combattant côte à côte avec nous, en versant leur sang sur tous les champs de bataille de l'ère napoléonienne. Un des vétérans de cette armée, Stanislaus von Broeckere, a écrit les campagnes du 9e régiment de ligne du grand-duché de Varsovie et sa fille vient de les publier : *Memoiren aus dem Feldzug in Spanien (1808-1814) von Stanislaus von Broeckere ehemal. Offizier der franz.-poln. Armee. Im Originale herausgegeben von des Tochter des Verfassers Pauline von Cybulska*[1].

Le nom de « mémoires » donné à ce livre est bien ambitieux. Relation eût suffi. En tant que relation, il est parfait. L'auteur raconte simplement les grandes et les petites choses accomplies, les misères multiples subies et héroïquement supportées, ne déguisant rien, n'exagérant rien, sans phrase, ni pose. Ce n'est que quand il s'agit de services rendus à lui-même que la reconnaissance l'entraîne et qu'il devient presque éloquent. C'est là un défaut que n'ont pas beaucoup de gens, parmi ceux notamment qui se mêlent d'écrire leurs mémoires. Tout le livre respire une simplicité héroïque, une naïveté antique éloignées tout autant de la fausse modestie que de la vanterie et de la jactance. On aurait bien fait de rectifier par quelques notes certaines erreurs de l'auteur. C'est ainsi qu'il lui arrive de confondre Lefebre-Desnouettes avec le duc de Dantzig.

Voici le troisième volume de *Geschichte der Weltlitteratur in Einzeldarstellungen. Geschichte der italienischen Litteratur von K. M. Sauer*[2]. L'auteur, écrivain de talent et romancier fort connu, habite Trieste depuis de longues années et plus que tout autre, il était à même de donner une bonne histoire de la littérature italienne telle qu'on la désirait, c'est-à-dire assez sommaire pour les époques anciennes et universellement connues, très détaillée pour l'époque moderne et contemporaine qui est d'ordinaire celle que les voisins réciproques connaissent le moins. Les deux cents dernières pages sont consacrées à la période qui s'étend de la Révolution française à nos jours.

Ce qui constitue le grand mérite de toute cette collection Friedrich, ce sont les nombreuses et parfaites traductions que l'on y donne des plus beaux morceaux de poésie et de prose des littératures étrangères. L'allemand s'adapte admirablement à tous les genres et à tous les mètres et les traductions faites dans cette langue sont d'ordinaire d'une très grande précision, tout en ne sacrifiant rien d'essentiel ni sous le rapport de l'idée ni sous celui de l'originalité de la forme et du style. Il existe d'excellentes traductions de tous les chefs-d'œuvre de la littérature italienne : le Tasse de Gries est un livre classique allemand. On en peut dire autant du Léopardi et du Giusti de P. Heyse. M. Sauer lui-même traduit avec une précision et un sentiment poétique non

1. Berlin, 1883. R. v. Decker's Verlag Marquardt und Schenk, in-8°.

1. Posen. In Commission bei. J. J. Heine, 1883, in-8°.

2. Leipzig, 1883. Wilhelm Friedrich, in-8°, m. 9.

pareils et si l'on ajoute que son livre est conçu dans un esprit de justice et d'objectivité absolues, on en aura signalé les principaux mérites qui, certes, ne sont pas d'ordre inférieur. Son histoire de la littérature italienne occupera dans la collection Friedrich une place d'honneur à côté de la littérature française du Dr Engel.

Grammaire de la langue d'oïl ou grammaire des dialectes français aux XIIe *et* XIIIe *siècles, suivie d'un glossaire contenant tous les mots de l'ancienne langue qui se trouvent dans l'ouvrage, par G.-F. Burguy. Troisième édition*[1]. Est une savante et longue compilation qui date de 1853. La première édition était bourrée de fautes, tellement qu'on renonçait à s'en servir. La présente troisième édition, qui, à en juger par les caractères et surtout la beauté du papier, n'est qu'une « titelauflage », comme disent les Allemands pour indiquer qu'on s'est borné à revêtir le stock restant de l'édition précédente d'un nouveau titre et d'une nouvelle couverture, semble en contenir bien moins et si elle avait paru en 1853 telle qu'elle paraît maintenant, peut-être qu'elle fut devenue un instrument de travail fort apprécié des romanistes. Il est très intéressant, sans conteste, d'étudier les diverses transformations subies par les mots d'une langue; et cette étude la grammaire Burguy aide à la faire; mais les transformations de la forme syntaxique, pour certains du moins, ont un charme plus grand encore et ceux-là regretteront amèrement de n'y rien trouver qui leur permette de satisfaire cette curiosité.

1. Berlin, 1883. W. Weber. Paris, Maisonneuve et Cie. 3 vol. in-8°, m. 25.

Das Antlitz der Erde von Eduard Suess. Mit Abbildungen und Kartenskizzen. Erste Abtheilung[1] est un ouvrage de vulgarisation admirablement imprimé par Holzhausen, de Vienne. C'est comme chef-d'œuvre typographique qu'on le signale ici.

E. Jaeglé.

1. Prag, Tempsky; Leipzig, G. Freytag. 1883, grand in-8°, m. 10.

ANGLETERRE

Londres, 1er octobre 1883.

En première ligne des événements artistiques et littéraires de cette saison estivale, j'incline fort à placer la publication en anglais de deux brillantes œuvres de mon ami et rédacteur en chef, M. Octave Uzanne, *l'Éventail* et *l'Ombrelle*. Ces deux volumes, les plus exquis sans doute qui aient encore paru en Angleterre, sortent des presses de MM. Nimmo et Bain, et ont pour titre, l'un *The Fan,* et l'autre *The Sunshade, Muff and Glove*. La vente de ces deux ouvrages a été si grande que ma correspondance, au risque de contrarier, je le crains, leur auteur, a dû être différée; car je voulais pouvoir jeter un coup d'œil sur un exemplaire, et, malgré mes efforts, je n'y ai que tout récemment réussi. Les délicieux dessins de M. Paul Avril y sont, bien entendu, conservés et constituent, dans l'espèce, l'attrait principal, puisque le passage à travers l'alambic de la traduction doit nécessairement faire perdre au langage de M. Uzanne une partie de son charme et de son esprit. Le traducteur, avec une modestie qui lui sied, n'a pas mis son nom; mais il s'est attaché étroitement et rigoureusement au texte. A défaut d'une imitation équivalente à l'original — ce qui ne serait pas une petite tentative — c'était peut-être là le meilleur plan qu'on pût adopter. Il faut s'attendre naturellement à y trouver quelques gallicismes; car un style vigoureux et mûr exerce sur un traducteur une influence irrésistible. Lorsque j'en viens cependant à mes passages favoris, par exemple, à celui où M. Uzanne décrit, avec un charmant mélange de sensualité et de délicatesse, l'influence des fourrures sur la beauté de la femme, les effluves électriques qui sortent d'elle quand elle est emmitouflée dans cette enveloppe, la plus douce et celle qui lui convient le mieux, je trouve que la traduction conserve, en une honnête mesure, la poésie et la grâce de l'original. Il ne fallait pas s'attendre à ce que, dans leur ensemble, ces volumes fussent au niveau de l'édition française. Tels quels, néanmoins, ils constituent une œuvre littéraire dont la possession est des plus désirables, et ils donneront vraisemblablement à des milliers de salons anglais une idée de la littérature et de l'art français.

Un grand nombre de lecteurs, en lisant la monographie publiée sous le titre d'*Oliver Madox*

Brown, a biographical Sketch, 1855-74, par John H. Ingram[1], croiront qu'ils vont connaître une individualité frappante. Je n'ai pas, en règle générale, une admiration bien vive pour ces hommes qui avaient une mission, et dont la mission est manquée. Que le monde ait perdu, par la mort prématurée d'Oliver Madox Brown, quelqu'un qui aurait rempli dans ce monde une place élevée, sinon très élevée, c'est ce qui serait évident pour la plupart des lecteurs de M. Ingram. Sans prétendre à une intimité que la disparité des années rendait difficile, je connaissais Oliver Madox Brown, et j'observais avec intérêt l'aurore d'un homme qui devait devenir un génie. Fils d'un homme éminent dans l'art, et, heureusement pour le pays, occupé à des œuvres d'un caractère quasi national, Oliver Madox Brown fut élevé, dès sa première enfance, au milieu de ceux qui fondèrent les plus nobles écoles artistiques et littéraires, au milieu de ce groupe de peintres préraphaélites, comme on les appelle, dont celui qui s'occupe de la vie intellectuelle de ce pays doit constamment parler. L'impression qui me reste d'Oliver Madox Brown est celle d'un jeune homme grave, à la figure un peu lourde, réservé, assez rude de manières, et ayant l'étrange manie de se faire l'ami de la création animale, surtout de cette portion où se rangent le crapaud et les rats et qui n'inspire d'ordinaire que de l'aversion à l'humanité. Ce ne fut pas sans surprise que j'appris que l'habileté du peintre, héritée par Brown de son père, s'accompagnait d'un talent littéraire de même source, mais d'un degré plus rare et plus élevé. En 1873, j'eus à rendre compte d'un roman intitulé *Gabriel Denver.* C'était une farouche et singulièrement énergique histoire de passion et de vengeance, où se trouvaient une ou deux scènes d'une originalité et d'une vigueur extraordinaires. L'année suivante, j'appris avec regret que l'auteur de cette œuvre étrange et frappante était mort. Ce ne fut que plus tard que je sus quelles vicissitudes avaient traversé la courte carrière de cet enfant mort à dix-neuf ans, combien son œuvre avait été injustement traitée et quels restes précieux il laissait derrière lui. Je ne peux essayer d'analyser séparément les ouvrages du jeune peintre, poète et romancier. Ses trois nouvelles réunies sous le titre de *The black Swan* (*le Cygne noir*), ou, pour être plus explicite, *Gabriel Denver, Hebditch's Legacy* (*le Legs de Hebditch*) et *The Dwale Bluth,* — cette étrange appellation est un vieux nom usité dans le Devon septentrional pour désigner la belladone (*atropa belladona*) qui croît dans nos haies, — ces trois nouvelles restent pour attester la réalité et la portée de son talent. Cet ouvrage cependant, le seul publié pendant sa vie, a été — je l'apprends maintenant pour la première fois — tellement mutilé, qu'il n'offre qu'un spécimen nullement digne de foi de la valeur de l'écrivain. Je répugne à condamner les éditeurs. En Angleterre, les œuvres de fiction sont généralement lues par tout le monde, y compris les jeunes filles, et cette espèce de surveillance exercée en France par le « père de famille » sur les romans qui peuvent être admis dans le ménage est inconnue. Nos grandes maisons d'édition s'efforcent de mériter cette confiance. Il est rare qu'un ouvrage traitant de sujets prohibés soit publié par un éditeur connu. Or il arriva qu'Oliver Madox, avant de pouvoir obtenir que son roman fût publié, dut en retrancher presque tout ce qui lui donnait un caractère distinctif et qui, en France, lui aurait assuré la réputation. Il est à désirer que cet ouvrage, dans sa forme originale, et toutes ses poésies — dont beaucoup sont d'un mérite signalé, — laissées par le poète défunt, soient enfin donnés au public. Et cela arrivera probablement, si l'on en juge par ce fait que le roman de *Gabriel Denver,* tout incomplet qu'il est, est coté parmi les raretés bibliographiques et atteint, lorsqu'on en rencontre un exemplaire dans une vente publique, un prix digne d'être enregistré. M. Ingram a trouvé de grands secours pour la publication de son œuvre, et son volume est illustré de deux portraits de Brown d'après un dessin au crayon du père de Brown lui-même, et de quelques *autotypes* représentant une ou deux de ses peintures les plus frappantes. Notre moderne pléiade a élevé, à l'occasion de la mort prématurée du jeune poète, un remarquable concert de lamentations. Certains bardes, plus anciens, ont enflé le ton de leur élégie au point de nous autoriser à dire avec Milton :

> Here, beside the sorrowing
> That thy noble house doth bring,
> Here be tears of perfect moan
> Wept for thee in Helicon;
> And some flowers and some bays
> For thy verse to strow the ways,
> Sent thee from the banks of Came[1],
> Devoted to thy virtuous name!

L'apparition d'une traduction anglaise — la première — du *Paradoxe sur le comédien,* de Diderot, a fait quelque sensation dans le monde de la littérature et des théâtres. Dans *The Para-*

1. London, Elliot Stock.

1. Fleuve sur lequel se trouve l'Université de Cambridge.

dox of acting[1], Mr. Walter Herrias Pollock a donné une bonne et vigoureuse version de ce caractéristique et précieux écrit, si étrangement découvert il y a un demi-siècle. Mais ce qui explique l'étonnante popularité qu'a, du premier coup, trouvé la traduction, c'est que Mr. Henry Irving, l'acteur bien connu, a entrepris, dans la préface, de réfuter les raisonnements de l'encyclopédiste. Il n'est pas facile de se faire, en France, une idée juste de la situation qu'occupe en ce moment Mr. Irving en Angleterre. Mr. Irving est aujourd'hui chez nous l'acteur par excellence, et surtout il est à la mode. Après avoir témoigné pendant un peu plus d'un demi-siècle une indifférence complète pour l'art dramatique et scénique, la bourgeoisie anglaise a tout d'un coup fait volte-face. Avec une impétuosité et un enthousiasme qu'on pouvait croire incompatible avec le flegme britannique, elle s'est précipitée dans l'extrême opposé. L'acteur est aujourd'hui, dans la société *fashionable* et littéraire, la plus choyée des créatures, et gagne des revenus qui laissent loin derrière eux ceux de toute autre profession. Entre les acteurs vivants, Mr. Irving occupe la première place. Ses droits à la supériorité ont été longtemps contestés, et pendant des années, il s'est livré de chauds combats à propos de son mérite. Mais tout à coup ses antagonistes ont abandonné la lutte et laissé le champ de bataille à ses amis. Mr. Irving est sur le point de partir pour l'Amérique, pour récolter la belle moisson qui l'attend là-bas. Déjà nos hommes d'État, nos jurisconsultes et nos artistes les plus distingués se sont réunis à plusieurs reprises en son honneur; nos principaux peintres font son portrait, et il est, depuis quelques semaines, l'homme le plus en vue du pays. L'adversaire de Diderot a obtenu tout le succès qu'il était en droit d'espérer dans une semblable entreprise. Il élève une protestation énergique contre une théorie qui prive l'acteur du droit de se croire l'égal des grands caractères qu'il représente; il se raille un peu de cette espèce de mépris pour la sensibilité que déploie Diderot, et il attribue l'existence même du *Paradoxe* aux conditions dans lesquelles vivaient en France les acteurs du XVIII^e^ siècle, conditions qui, selon M. Irving, n'existent plus aujourd'hui. Que tout cela laisse l'argumentation de Diderot intacte, c'est ce qu'il est inutile de dire à un public français. L'opinion qui sert de base au *Paradoxe* est, non seulement vraie, mais inattaquable. Le mot ὑποκριτής, qu'on appliquait en Grèce à l'acteur, montre que tout l'art de celui-ci consiste à feindre. La théorie que Mr. Irving soutient avec la plupart de ses confrères l'entraînerait, si elle était appliquée, plus loin qu'il ne le pense. Si l'acteur devient pour un temps Polyeucte, Rodrigue ou Alceste, il devient aussi Néron, Iago ou Tartufe; et, dans ce cas, la société devrait le condamner à l'ostracisme, sinon à de plus sérieux châtiments.

1. London, Chatto and Windus.

Un ouvrage important et d'une érudition singulière vient d'être publié par un de nos plus remarquables philologues. C'est *The Alphabet : An account of the origin and development of letters*[1], *by the Rev. Isaac Taylor, M. A., L. L. D.* Une traduction seule peut faire connaître au public français une œuvre de ce genre, et il est probable qu'il ne tardera pas à y en avoir une. Je puis dire cependant que le docteur Taylor applique à la science du langage et spécialement à ce qu'on appelle l'épigraphie, la méthode connue sous le nom de méthode darwinienne. Dans un chapitre d'une importance toute particulière et d'une grande rigueur de raisonnement, il montre comment la formation du langage s'est opérée par une série de changements imperceptibles en eux-mêmes et successifs, mais qui se sont lentement accumulés en acquérant toujours plus de force. Le docteur Taylor doit naturellement reconnaître qu'il a quelques obligations à certaines autorités françaises. Mais la principale partie de son livre est aussi neuve que précieuse. Il ne s'est guère publié en Angleterre, pendant ces dernières années, d'ouvrages traitant plus à fond leur sujet.

Puisque je m'occupe des publications de MM. Kegan Paul et C^ie^, je puis faire mention de l'édition collective des articles donnés par Mr. Kegan Paul, le principal associé de la maison, aux plus importantes revues de Londres. Voici le titre de ce volume : *Biographical Sketches by C. Kegan Paul.* Il est à peine nécessaire de dire qu'au point de vue typographique ce livre est en tout point digne d'un amateur, les publications de la maison se distinguant entre toutes par leur élégance et leur beauté. En écrivant les huit morceaux qui composent ce volume, M. Paul a été animé du désir de peindre la crise théologique à travers laquelle est passée l'Angleterre vers le milieu de ce siècle. *Agnostique* lui-même, il a été élevé au milieu de ce ferment grâce auquel une partie de ses amis passa à l'église de Rome, « la seule véritable patrie de toutes les sectes dogmatiques », comme l'appelle Mr. Paul, tandis que d'autres arrivaient à une espèce de *latitudinarianisme* qui ne s'est pas encore dégagé des mailles du filet ecclésiastique. Tout en différant de vues

1. London, C. Kegan Paul and C^o^.

avec les uns et les autres, Mr. Paul leur conserve aux uns comme aux autres un sentiment de solide affection. Aussi est-il également juste et sympathique en parlant de la vie singulièrement frappante du cardinal Newman, homme né douze ou quatorze siècles trop tard et qui aurait dû avoir pour séjour la Thébaïde, et en parlant du Rév. Charles Kingsley, son adversaire, incompétent peut-être, mais loyal et sincère, poète et romancier à qui nous devons l'origine de ce qu'on appelle *Muscular Christianity,* application complète et curieuse de la maxime : *Laborare est orare.* Une de ces études cependant, et non la moins intéressante ni la moins importante, a parmi les autres une place à part : elle est consacrée à George Eliot, l'auteur d'*Adam Bede.* Le morceau est d'une critique singulièrement vive et sagace. Tous sont, d'ailleurs, écrits d'un style incisif et excellent, et méritent de tenir une place dans le bagage littéraire de notre époque.

Il faut aussi signaler, dans la *Bibliothèque en parchemin* (*parchment Library*) de MM. Kegan Paul et C^ie^, l'apparition des *Sonnets* de John Milton, édités par Mark Pattison. Ce petit volume est tout à fait digne de figurer dans la charmante collection dont il fait partie, et la manière dont le recteur de Lincoln College, Oxford, s'est acquitté de sa tâche d'annotateur fait honneur à son goût et à son jugement.

La publication d'un nouveau volume de poésies par Mr. Swinburne est toujours un événement dans le monde littéraire. Le dernier ouvrage de ce brillant poète et de cet hugophile fervent est *A century of roundels, by Algernon Charles Swinburne*[1].

Les grands poètes se sont souvent plu à se charger d'entraves et à montrer l'aisance avec laquelle ils savent évoluer au milieu des difficultés qu'imposent des formes telles que le sonnet, le rondeau, la ballade ou le triolet. Jusqu'à présent, néanmoins, c'est le sonnet qui a joui de la plus grande faveur en Angleterre, et les autres rythmes français n'ont été employés que par ceux qui, suivant la direction de votre plus jeune école de poètes, cherchent à réveiller l'intérêt en faveur des anciennes formes de composition. Mr. Swinburne a réussi à inspirer un nouveau goût pour le rondeau. Qu'il augmente sa réputation par des expériences comme celle qu'il entreprend, cela est douteux. Mais sa renommée est bien assez grande et solide pour qu'il puisse se permettre une bonne dose de badinage. Beaucoup des rondeaux qu'il nous offre sont délicieux en tant que poésie. Il échoue toutefois à naturaliser cette forme qui reste exotique. La France est et sera la terre de la ballade et du rondeau, tout autant que l'Italie est celle du sonnet, et les *roundels* de Mr. Swinburne auront de la peine à gagner les suffrages de ceux qui considèrent Charles d'Orléans, Benserade et Voiture comme les maîtres en ce genre de composition. En fait, le rondeau ne convient pas à notre langue, et tout le génie de Mr. Swinburne ne suffit pas à l'y acclimater définitivement. Parmi ceux où Mr. Swinburne a été le plus heureux dans ses efforts, on peut citer les rondeaux LXXX, LXXXI et LXXXII, qui décrivent un paysage de Courbet, un tableau de fleurs de Fantin, et un effet de nuit de Millet. Il n'y a pas moins de huit pièces, dans les cent du recueil, qui sont consacrées à des descriptions de l'île de Guernesey. Je peux dire que Mr. Swinburne s'écarte de la construction ordinairement adoptée en France à toutes les époques. Ses rondeaux ont toujours onze vers, et le premier mot ou la première expression se répète au quatrième vers et au dernier. Le livre est admirablement imprimé. J'ai la bonne fortune de posséder un des six exemplaires sur papier de choix, et je m'en félicite vivement.

1. London, Chatto and Windus.

The Life and Achievements of Edward Henry Palmer, late lord Almoner's professor of arabic in the University of Cambridge[1], *by Walter Besant, M. A.* est une brillante esquisse biographique tracée par un de nos romanciers les mieux connus, du grand arabisant qui a perdu la vie dans le cours de notre dernière campagne en Égypte. Au moment où il succomba sous les coups des Bédouins, le professeur Palmer n'avait guère plus de quarante ans. Il s'était déjà acquis une brillante réputation en beaucoup de différentes branches d'étude. Ses facultés de linguiste étaient merveilleuses. Quelques mois de travail lui suffisaient pour se rendre maître d'une langue vivante quelconque et le mettre à même, non seulement de l'écrire avec abondance, facilité et exactitude, mais de s'entretenir même avec les gens du pays dépourvus d'éducation. Il exerçait sur les tribus de l'Orient une influence sans précédent. Et ce fut véritablement là la cause de sa mort. Refusant de croire à la possibilité d'un danger de la part de ceux sous les tentes desquels il avait l'habitude de demeurer et qui en étaient venus à le regarder presque comme un des leurs, Palmer oublia combien âpre est l'avidité des hommes, et il emporta avec lui dans le désert une somme

1. London, John Murray.

assez grosse pour tenter toute race suffisamment corrompue pour connaître la valeur de l'argent. Les talents extraordinaires et variés de Palmer lui valurent une curieuse distinction. Outre qu'il était la vie de toutes les sociétés dans lesquelles il allait, et spécialement d'institutions comme le *Rabelais Club* pour lequel il écrivit une très longue série de brillantes bagatelles, il obtint de l'Université de Cambridge, où il avait été élevé sans s'y distinguer beaucoup, une sorte d'honneur accordé rarement. En considération de sa connaissance des langues orientales et de la part qu'il avait prise à l'exploration de la Palestine, le collège de Saint-John's s'écarta grandement des traditions et lui accorda le titre d'agrégé (*a fellowship*); l'Université de Cambridge, de son côté, ajoutait une pension annuelle de 6,250 francs au faible traitement de 1,000 francs qu'on lui payait comme lecteur d'arabe de lord Almoner (*lord Almoner's reader of arabic*). Pour comprendre toute la signification de tels faits, il faut ne pas oublier combien les corps académiques sont conservateurs, et combien il est rare qu'ils se mettent en campagne à la recherche d'un mérite transcendant. J'ai déjà parlé du meurtre de Palmer. Sa renommée ne s'est guère étendue au delà de l'Angleterre, et je doute que la biographie si bien faite et si justement sympathique de Mr. Besant contribuera beaucoup à la répandre sur le continent. Mais sa perte a été réellement une perte nationale. Elle a été européenne aussi, en un sens, car il y a lieu de croire qu'une fois son œuvre achevée, il aurait tenu une des premières places parmi les savants.

Trois volumes de la *Bibliothèque de l'archéologue* (*The Antiquarian Library*) de Mr. Elliot Stock, dont j'annonçais dans ma dernière correspondance la prochaine apparition, sont maintenant publiés. Ils sont dignes de la réputation que Mr. Stock s'est acquise comme imprimeur d'éditions de luxe. Si elle est continuée comme elle a été commencée, l'*Antiquarian Library* sera la collection la plus attrayante et la plus désirable dont on ait jamais été redevable à l'activité d'une seule personne. Les volumes sont in-octavo; ils sont élégamment imprimés, avec fac-similés de texte et de gravures, et sont recouverts de cette reliure qu'on appelle ici reliure à la Roxburgh (*Roxburg binding*). La tranche supérieure est dorée. Le premier volume de la collection est *Caxton's Game and Playe of the Chesse*, 1474[1], réimpression textuelle d'un livre qui, jusqu'à la publication de l'ouvrage de Mr. Blaydes sur Caxton, était regardé comme le premier livre sorti d'une presse anglaise. Sir Walter Scott, dans son roman *l'Antiquaire*, raconte l'achat d'un exemplaire en Hollande pour deux *groschen* ou quatre sous environ, lequel exemplaire fut revendu peu après plus de quatre mille francs. Quaritch le libraire cotait dernièrement à quatre cents livres un exemplaire où manquaient neuf feuillets sur soixante-quatorze. *The Game and Playe of the Chesse* est emprunté au français et tiré vraisemblablement du *Jeu des Eschas moralisé*, de Jehan Ferron (voyez les *Bibliothèques françaises* de La Croix du Maine et de du Verdier, Paris, 1782, t. I[er], p. 493) et du *Jeu des eschez*, traduit de Cessol par Jean de Vignay. Cette réimpression, qui est enrichie d'une introduction savante et bien complète, est éditée par Mr. W. E. A. Axon, M. R. S. L. — *Fairs. Past and Present. A chapter in the history of commerce, by Cornelius Walford, F. I. A.*, qui est le second de la collection, est un ouvrage d'un ordre différent. C'est une compilation laborieuse et utile sur ces grands rassemblements qui avaient le commerce pour but, et qui étaient jadis communs dans toute l'Europe, mais qui ont aujourd'hui perdu, avec ce qu'ils avaient de meilleur, toute importance et toute signification. On parle en détail de deux foires anglaises, celle qui se tenait autrefois dans Smithfield, connu sous le nom de foire de Bartholomé (*Bartholomew Fair*), dont le professeur Morlay nous avait déjà donné l'histoire, et celle de Sturbridge, près de Cambridge, qui était la foire la plus considérable d'Angleterre. A propos des grandes foires de la Champagne et de la Brie des renseignements nouveaux et précieux sont produits, tirés de documents qui font partie des archives municipales (*municipal records*) de Londres. Cette partie, qui est ici publiée pour la première fois, donnera au volume un certain degré d'intérêt pour les hommes d'étude français. La grande foire de *Nijni-Novgorod*, en Russie, y est décrite également. — Le dernier sur la liste, vient *Folk-Lore Relics of early village life, by George Laurence Gomme.* Il nous montre les différentes croyances domestiques de nos ancêtres dans leurs relations avec la vie de village.

Ces trois ouvrages peuvent être regardés comme des spécimens exacts de l'espèce des livres qui doivent composer l'*Antiquarian Library*. Chacun des trois est bon dans son genre. Je recommanderais cependant qu'on soumît les épreuves à quelque lecteur français intelligent. Quelques curieuses coquilles typographiques pourraient être relevées dans la préface de deux de ces volumes.

J'ai sous les yeux le troisième volume de *The Antiquary*, aussi publié par Mr. Elliot Stock.

1. *Le jeu d'échecs.*

Parmi les articles qu'il contient, je remarque un compte rendu complet des manuscrits de la bibliothèque Hamilton, une étude sur la bibliothèque de Lambeth Palace, un second article de Mr. Edward Solly, membre de la Société royale, sur le *Eikon Basilike*, et des notes de Mr. W. M. Conway sur les livres xylographiques des Pays-Bas.

Le second volume du *Dictionnaire de la littérature anonyme et pseudonyme de la Grande-Bretagne*, qui conduit l'ouvrage jusqu'à la lettre N, a été mis en vente par Mr. Paterson, d'Édimbourg.

En fait d'œuvres se rapportant au théâtre, à part la traduction de Diderot que j'ai mentionnée, rien n'a paru que d'insignifiant. *Footlights* (*Pantalons à pieds*) par John Hollingshead[1] se rapporte au théâtre par son titre et est l'œuvre du directeur du théâtre de la Gaîté, à l'esprit d'entreprise duquel nous devons chaque année une campagne d'artistes français. Mais c'est un livre qui traite *de omnibus rebus* et ne se rattache guère au théâtre que par le titre. Mr. Hollingshead possède une veine de robuste ironie, et il en flagelle un grand nombre de nos institutions et quelques-unes de celles des pays étrangers. Aussi son livre est-il d'une lecture amusante. *Some London Theatres past and present*, par Michael Williams[2], est un ouvrage sans grandes prétentions.

Je me suis souvent et longuement occupé des poètes anglais contemporains, et j'ai parlé de la plupart de ceux qui jouissent de quelque réputation. L'apparition de *Poems and Lyrics of the joy of earth*, par George Meredith[3], demande cependant quelques mots. Pour le gros public, George Meredith est le plus inconnu des hommes. Mais si vous consultez l'élite des lecteurs, vous saurez aussitôt qu'on lui assigne une place qui est bien près d'être la première. Les romans, bien que ce soit du « caviar pour le plus grand nombre » (*caviare to the general*), comme dit Shakespeare, sont de véritables chefs-d'œuvre, et il y a plus de pensée, d'imagination et de sentiment poétique dans une de ses odes que dans une charretée de poésies modernes. Un homme qui, de nos jours, chante la « joie de la terre », *the joy of earth*, n'est pas un diseur de lieux communs; voilà qui, j'imagine, est évident. Ayant échoué dans nos efforts pour inspirer à mes propres compatriotes foi en George Meredith, je ne perdrai pas mon temps avec lui en France. Mais une chose, du moins, est certaine : c'est que son œuvre sera toujours intraduisible.

1. London, Chapman and Hall.
2. London, Macmillan and C°.
3. London, Sampson Low, Marston and C°.

Il faut que je me contente de mentionner simplement *Udânavarga : A Collection of Verses from the Buddhist Canon*, traduit du thibétain par W. Woodwille Rockhill[1]. C'est un important travail qui ajoute à ce que nous savions sur le bouddhisme primitif.

Au milieu d'un grand nombre de livres de voyages, quelques-uns méritent d'être cités. *The Land of the Fetish*, par A. B. Ellis[2], nous donne une description animée de la côte occidentale d'Afrique. L'auteur, jeune officier de l'armée anglaise, a visité ce pays de 1877 à 1881. Il écrit sans réticences et dit d'excellentes choses sur les questions sociales et politiques qui intéressent l'Afrique anglaise de l'ouest. *Wanderings in a wild country; or three years among the cannibals of New Britain*, par Wilfred Powell[3], donne des détails intéressants sur les efforts faits pour arracher au cannibalisme les habitants de quelques groupes d'îles des mers du Sud. Dans l'accomplissement de sa tâche d'éducateur, Mr. Powell n'a pas reculé devant les mesures les plus radicales. *On Summer Seas*, par Mrs. Scott-Stevenson[4], décrit des explorations faites dans la mer Égée, le Levant et l'Adriatique. *Ice-Pack and Tundra : an account of the search for the Jeannette and a sledge journey through Siberia*, par William H. Gilder[5], est le récit des aventures et des observations d'un membre de l'une des expéditions envoyées au détroit de Behring en 1881, à la recherche de la Jeannette. *Cities of southern Italy and Sicily*, par Augustus J. C. Hare[6], porte un titre qui explique assez la nature de l'ouvrage.

Peu de romans remarquables ont vu le jour cet été. *Hearts*, par David Christie Murray[7]; *A Modern Lover*, par George Moore[8], œuvre d'un *zolaphile* anglais, et *Dr Claudius*, par F. Marion Crawford[9], sont ce qu'il y a de mieux dans le nombre.

JOSEPH KNIGHT.

1. London, Trübner and C°.
2. London, Chapman and Hall.
3. London, Sampson Low and C°.
4. London, Chapman and Hall.
5. London, Sampson Low and C°.
6. London, Smith Elder and C°.
7. London, Chatto and Windus.
8. London, Tinsley brothers.
9. London, Macmillan and C°.

P. S. — M. le docteur Vintras a publié sous une forme commode un Guide médical aux eaux thermales et aux villes de bains de France (J. et A. Churchill). Cet ouvrage donne des renseignements très complets et sera sans aucun doute de la plus grande utilité à cette nombreuse partie du public qui visite chaque année les stations thermales françaises. Les Français qui résident en Angleterre et beaucoup d'Anglais connaissent bien le Dr Vintras non seulement pour ses talents, mais aussi pour sa courtoisie et sa bonté. Aussi suis-je heureux de faire connaître dans sa propre patrie les services qu'il a rendus au pays où il a fixé sa résidence.

AUTRICHE-HONGRIE

Vienne, le 1er octobre 1883.

La production littéraire de l'Autriche est en comparaison de celle de l'Allemagne minime et ne dépasse peut-être même pas celle de la Hongrie. Les grands ouvrages scientifiques paraissent chez les éditeurs d'Allemagne pour lesquels aussi les poètes et les romanciers autrichiens ont de la prédilection. Les deux éditeurs d'Autriche qui publient le plus sont MM. A. Hartleben et A. Hœlder. Le premier a toujours quelque grande publication par livraison, tandis que la maison Hœlder publie des travaux purement scientifiques, ouvrages de droit aussi bien que philosophiques. Les œuvres de médecine — *l'École de médecine de Vienne* est une des plus célèbres — paraissent chez les éditeurs W. Braumueller (*doctor honoris causa* de l'Université de Gœttingue) et MM. Urban et Schwarzenberg.

M. Hartleben nous a remis le douzième volume des *Œuvres choisies* du poète styrien Pierre Ch. Rosegger, qui est pour ainsi dire une spécialité de la Styrie. Il est né le 31 juillet 1843 dans un chalet de paysan des Alpes de Styrie. Le père de sa mère était une célébrité locale par ce qu'il savait — lire les lettres imprimées! Le petit Pierre a dû hériter des talents littéraires de son grand-père, car il se mit avec passion à ses premières études, ce qui fit qu'il se trouva un prêtre pour lui faire faire les études du gymnase. Il voulait entrer dans un séminaire; mais, faute de protecteur,— le manque de prêtres ne se faisait pas encore sentir en Autriche comme aujourd'hui — il devint en 1860, à l'âge de dix-sept ans, apprenti tailleur. Pendant les cinq ans qu'il alla travailler pour la nourriture et quelques sous de village en village dans les maisons de paysans, le jeune idéaliste, qui était aussi sentimental que maladif, ne laissait pas de faire des poésies et dans un mouvement d'ambition il en envoya même quelques-unes à un rédacteur de Gratz, capitale de la Styrie. Ce dernier trouva que notre apprenti tailleur avait un talent qu'il aurait été dommage de ne pas cultiver. Il lui trouva des bienfaiteurs, on le mit chez un libraire à Laybach; mais peu de temps après il voulut subitement retourner dans ses montagnes natales. Il quitta Laybach; mais en passant par Gratz, le rédacteur que nous avons mentionné le décida à entrer dans une école de commerce. Après avoir fini les cours prescrits, il trouva un éditeur qui voulut bien publier un petit volume de ses poésies, si Hamerling, un poète connu, consentait à en écrire la préface. La préface de ce poète qui aime tout au monde plus que les critiques fit remarquer par ces derniers l'opuscule de Rosegger. Il se fit donc écrivain, et aujourd'hui l'on trouve ses ouvrages en prose et en vers dans la maison de chaque bourgeois de Styrie, ainsi que le *Heimgarten*, revue populaire que Rosegger dirige avec talent depuis des années.

Le volume que nous avons en main contient d'intéressants récits de voyage en Styrie, en Italie et en Suisse, narrés d'un ton très populaire. Nous espérons que Rosegger nous donnera bientôt l'occasion de parler de lui et de son talent. Pour le moment, nous ne voulions que le signaler au lecteur.

Un beau volume de vers intitulé : *Aventures et farces,* par Rodolphe Baumbach, vient de paraître à Leipzig[1]. L'auteur puise les sujets de ses poésies qui sont tantôt émouvantes et tantôt remplies d'*humour* dans les anciens chroniqueurs dont il imite le style par son langage et certains traits naïfs qui découlent de son enjouement et de son sérieux. Le docteur Baumbach n'est pas Autrichien d'origine. Il est né le 28 septembre 1841 en Thuringe. Après avoir fini ses études d'histoire naturelle, il voulut se faire recevoir agrégé à l'Université d'Heidelberg; mais, ayant perdu sa petite

1. *Abenteuer und Schwaenke.* Alten Meistern nacherzaehlt von Rudolf Baumbach. Leipzig. A.-G. Liebeskind. 1883, in-8°, 170 pages.

fortune, il dut renoncer à son plan et accepter une place de compagnon de voyage et plus tard de précepteur. C'est ainsi qu'il vécut des années à Vienne, puis à Gratz et à Trieste qu'il habite maintenant. Après avoir essayé avec peu de succès de la vie littéraire, il publia en 1876 la « fable des Alpes », *Zlatorog*, que le célèbre acteur de Vienne Lewinsky a dite plusieurs fois en public, ce qui fit que cet ouvrage se répandit bien vite. Aujourd'hui, il a, outre ses trois premières éditions, une édition de luxe illustrée (Munich, Ackermann).

Lorsque *Zlatorog* parut, Hamerling écrivit dans la revue de Rosegger dans ce sens : « On trouve dans les poésies de Baumbach l'attrait indéfinissable que nous fait éprouver tout ce qui a pour source la nature. Il est si difficile de dire ce qui nous charme dans une source de montagne, une fleur de forêt ou un nuage qui passe! » — La seule chose que nous ayons encore à demander à Baumbach, c'est un peu plus de soin dans la forme qui brusque quelquefois la construction grammaticale.

Après *Zlatorog* ont paru en plusieurs éditions les ouvrages suivants : *Lieder eines fahrenden Gesellen, Horand und Hilde, Neue Lieder, Frau Holde, Sommermaerchen, Spielmannslieder, Von der Landstrasse, Mein Frühjahr.*

Baumbach passe l'hiver à Trieste où il vit sans plus être forcé de donner des leçons; en été, il retourne auprès de sa mère, dans sa patrie qu'il a si bien chantée. Plus de cent de ses chants ont été mis en musique, deux de ses poèmes (*Zlatorog* et *Frau Holde*) ont été *mélodramatisés*. Nous avons connaissance de quatre-vingt-sept villes dans lesquelles pendant l'hiver dernier diverses poésies de Baumbach ont été récitées en public et le plus souvent après l'Allemagne à Saint-Pétersbourg, à Boston et à New-York. Espérons que l'on pourra bientôt apprécier l'aimable talent du poète en France aussi.

A Budapest, l'éditeur Aigner vient de publier en allemand un nouveau volume de poésies traduites de Petœfi sous le titre : *Buch der Lebens*. Chez Hartleben, à Vienne, il a paru une brochure d'A. Rhomberg que nous mentionnons pour la nouveauté de son sujet. Le titre en est : *l'Histoire élevée au rang de science* (1 florin). On peut penser que les lois que l'auteur donne pour l'histoire ne sont pas encore très nombreuses. Il en compte en tout huit.

Comme nous parlerons prochainement des nouvelles publications hongroises, nous ne voulons plus dire que quelques mots sur la littérature des revues et publications périodiques d'Autriche. La seule feuille hebdomadaire illustrée de l'Autriche dans le genre de *l'Illustration* de Paris est la *Nouvelle Feuille illustrée* de Vienne qui va commencer sa douzième année. Si l'on considère l'état de la gravure sur bois ou même de la zincographie d'il y a douze ans, en le comparant à ce qu'il est aujourd'hui à Vienne, on ne peut nier la grande importance que cette feuille (répandue aujourd'hui à bien des milliers d'exemplaires) a acquise. Elle compte parmi ses collaborateurs les premiers écrivains de langue allemande. Le seul reproche qu'on puisse lui adresser, c'est d'imprimer ses intéressants articles en caractères tellement petits que leur lecture fatigue les yeux.

Une autre « feuille de famille », comme il en paraît tant en Allemagne — tout en ayant une très grande partie de leurs abonnés en Autriche, — comme par exemple l'excellente feuille : *Schorers* (Deutsches) *Familienblatt* (Berlin et Vienne), mais bien inférieure à celle-ci, est la *Heimat* (Vienne).

Le chiffre des publications périodiques de toutes sortes qui se font en Hongrie dépasse considérablement celui que nous connaissons pour l'Autriche. Cela provient de ce que les revues d'Allemagne sont très répandues en Autriche et de ce qu'il n'y a point d'éditeur ici qui ait le courage de lutter avec l'indifférence du public en fait de livres dès qu'il s'agit d'en *acheter*. On les trouve à bien meilleur marché dans les bibliothèques où l'on peut louer pour une modique somme les ouvrages les plus récents. Si ces bibliothèques n'existaient pas, les romans en vogue seraient bien moins lus, mais vendus en plus grand nombre.

Dans le courant de cette année, deux nouvelles revues ont pris naissance : *la Revue autrichienne* de l'éditeur Graeser[1] et *la Revue de Vienne*[2] de M. H. Blechner, l'une mensuelle, l'autre semi-mensuelle. La dernière lutte encore contre les difficultés du commencement. Nous lui souhaitons bonne chance, car elle mérite de vivre. — La « revue internationale » de Sacher-Masoch, *Auf der Hœhe* (Leipzig et Vienne), contient aussi des articles intéressants, mais qui perdent souvent par la traduction, l'original étant le plus souvent en français, anglais, hongrois, italien, espagnol, russe, serbe ou norvégien.

EUGÈNE SCHWIEDLAND.

1. Oesterreichische Rundschau.
2. Weiner Revue.

ÉTATS-UNIS

Biographies : *Phillips Exeter Academy.* — *La perfide Albion et Balzac.* — *Éditeurs.* — *Relieurs.* — *Bibliophiles.* — *Humoristes américains.* — *Walt. Whitman.* — *Romanciers.* — *Nouvelles.*

Tout ce qui touche à notre guerre civile a le privilège de captiver l'attention. L'histoire d'Amérique n'aura pas d'époque mieux connue ; on entend les causes contradictoires, les mémoires, les apologies, les diatribes abondent ; ce devrait être un sujet rebattu. Il n'en est rien, et que cela soit dit à l'honneur de notre temps.

M. George Ticknor Curtis, le classique historien de la Constitution des États-Unis, vient d'écrire la biographie de James Buchanan, quinzième président des États-Unis[1], prédécesseur de Lincoln ; partant, responsable aux yeux d'excellentes gens, des malheurs de ses concitoyens.

Je ne referai pas d'après M. Curtis l'histoire de l'homme d'État qui refusa constamment aux États confédérés le droit de sécession, et au gouvernement fédéral le droit de la réprimer. Il n'était pas plus infaillible en cela qu'en maintes questions d'histoire relevées par Stephens ; et si M. Curtis, habile légiste, appuie toutes les raisons qu'a données Buchanan de sa politique, j'estime que c'est une discussion qui ne convaincra point ceux qui pensent que le sentiment patriotique n'est guère serviteur de la raison légale. Mais M. Curtis a fait son œuvre en conscience, même s'il n'a pas échappé à la « maladie d'admiration » que contracte, selon Macaulay, tout biographe. Il avait l'avantage de posséder un grand nombre de documents inédits et la correspondance de Buchanan ; ces lettres intimes, qui font réellement connaître le caractère d'un personnage, le montrent tel qu'il est, sans emphase et jouant un rôle, comme dans les livres, les mémoires et les relations historiques.

Aucun de nos présidents ne fournit une plus belle carrière ; entré à vingt-trois ans dans la vie publique, il s'y distingua successivement comme législateur, sénateur, ministre d'État, ambassadeur en Russie, ambassadeur en Angleterre.

M. Curtis nous le fait connaître dans l'intérieur de sa maison. Il aimait la simplicité et la retraite ; très fâché d'avoir à subir les conséquences de la haute dignité dont il était revêtu, il en souffrait, et il s'en plaignait.

1. *Life of James Buchanan* by George Ticknor Curtis (Harper and brothers, 2 vol. in-8°).

Morgan Dix a publié en même temps la biographie de son père, John Adams Dix[1], l'auteur du lambeau de phrase mirobolant : « Shook him on the Spok » applicable à quiconque aurait la témérité de porter atteinte au drapeau de l'Union. Toute l'histoire de cette phrase est ici contée, avec un fac-similé de la dépêche qui la contenait, afin, peut-être, d'épargner de la besogne aux Fournier de l'avenir. Ce n'est pas un détail puéril, car, de mille actions d'éclat dans la vie d'un grand homme, que reste-t-il souvent? Un bon mot, dégainé un jour, à l'instar du glaive de Scanderberg, qui pourfendait en deux un homme tout entier.

Seulement l'histoire est railleuse, et le panache blanc d'Ivry, que conserve à Frohsdorf le comte de Chambord, est tout noir.

Le général Dix a été législateur, sénateur, ministre des finances, ambassadeur en France, gouverneur de l'État de New-York.

Il est auteur de quelques ouvrages, presque oubliés.

Détail à noter, il avait sur l'étude du grec dans nos universités l'opinion énoncée il y a quelques jours par Charles Francis Adams junior, aux examens de Harvard University : que cette étude est au détriment du français et de l'allemand, plus utiles.

C'est le sujet de polémique à l'ordre du jour (*A College Fetich,* Boston : Lee and Shepard).

Howard Carroll a publié sous le titre de *Douze Américains*[2] une série d'études faites par lui, dans le journal *The New-York Times*, sur les Américains typiques, dont suivent les noms et les qualifications :

Horatio Seymour, « Fermier, homme d'État » ;
Charles Francis Adams, « Un descendant de présidents » ;
Peter Cooper, « l'Ami du peuple » ;
Hannibal Hamlin, « Serviteur de l'État » ;
John Gilbert, « Acteur pendant cinquante ans » :
Robert C. Schenck, « Souvenirs d'un vétéran ».
Frederick Douglass, « De l'esclavage à la renommée » ;

1. *Memoirs of John Adams Dix,* compiled by his son Morgan Dix (Harper and brothers, 2 vol. in-8°).

2. *Twelve Americans* by Howard Carroll (Harper and brothers).

William Allen, « Un démocrate du temps jadis »;

Allen G. Thurman, « le Sénateur de l'Ohio »;

Joseph Jefferson, « Une Vie en scène »;

Elihu B. Washburne, « le Chien de garde du trésor »;

Alexander H. Stephens, « Un Homme du Sud ».

A recommander aux étudiants et admirateurs de couleur locale.

Houghton, Miffin and C° sont les éditeurs et John T. Morse junior, le rédacteur en chef d'une série de biographies d'hommes d'État américains, sous le titre d'*American Statesmen*. Les volumes déjà parus sont :

John Quincy Adams, par John T. Morse.
Alexander Hamilton, par Henry Cabot Lodge.
John C. Calhoun, par le Dr H. von Holst.
Andrew Jackson, par le prof. W. G. Summer.
John Randolph, par Henry Adams.
James Monroe, par le prés. Daniel C. Gilman.
Thomas Jefferson, par John T. Morse.
Daniel Webster, par Henry Cabot Lodge.

En préparation :

Albert Gallatin, par John Austin Stevens.
James Madison, par Sidney Howard Gay.
Patrick Henry, par le prof. Moses Coit Jyler.
Henry Clay, par Hon. Carl Schurz.

Charmante collection, bien imprimée sur beau papier, doré en tête, dans une reliure de toile; chacun des volumes d'environ trois cents pages.

Je n'ai pas encore reçu l'autobiographie de Thurlow Weed, qui vient de paraître en huit cents pages in-8°.

Le deuxième volume de la série d'ouvrages sur l'histoire de la marine américaine pendant la guerre civile, que publient Charles Scribner's sons, est l'œuvre de l'amiral Daniel Ammen et traite des opérations du littoral de l'Atlantique[1].

Le troisième est écrit par le commandant A.T. Mahan et traite des opérations du golfe et des mers intérieures[2].

M. George Bancroft a commencé le second volume de son édition définitive de l'*Histoire des États-Unis* (Appleton). Ce volume comprendra les troisième et quatrième volumes des éditions précédentes. M. Bancroft ne change pas sa méthode, mais son style. Il aura quatre-vingt-trois ans en octobre.

Une intéressante histoire est celle que vient d'écrire M. Frank H. Cunningham, sur l'Académie de Phillips à Exeter, fondée par John Phillips en 1778[1]. Le fondateur de ce collège était un puritain de vieille souche; il aimait les lettres, il était animé de l'enthousiasme de Harvard; et c'est ainsi, dit l'auteur, qu'il légua ses biens patrimoniaux à la postérité. Phillips Exeter Academy a été l'*alma mater* de maints grands hommes: il est constant qu'étudier son histoire, c'est étudier l'histoire de la Nouvelle-Angleterre civilisatrice.

En sorte que ce petit volume, écrit avec un grand charme de naturel et de modestie, n'est pas seulement d'un intérêt local.

Ceux qui partagent l'opinion de Balzac sur les noms prédestinés feraient volontiers application au prénom de M. Albion W. Tourgée de l'épithète de la vieille Angleterre. Elle conviendrait bien à la série de romans soi-disant historiques, politiques au fait, commencée par *A Fool's Errand* et que l'auteur termine aujourd'hui par *Hot Plowshares*[2].

A Fool's Errand est l'histoire d'un brave soldat du nord, qui, la guerre civile terminée, l'ère de concorde et de fraternité revenue, s'en va s'établir au sud avec sa famille. Il y apporte la branche d'olivier et les agapes traditionnelles.

Il a la foi qui sauve, et le lecteur bénévole applaudit; mais il advient que la branche d'olivier est refusée, que les agapes n'ont point de convives, qu'il n'est rien moins que paria en attendant qu'il devienne victime, dans un enchevêtrement de complots, de crimes, d'assassinats la nuit par des fantômes blancs, d'une barbarie à faire pâlir Pé de Puyane. M. Tourgée pose en principe que l'histoire ne s'occupe que de collectivités, ne s'inquiétant de l'individu que lorsqu'il est cause ou effet, que la biographie obscurcit l'histoire en grossissant le rôle de l'individu; que le roman donne la couleur au dessin de l'histoire.

M. Tourgée écrit avec tant de sincérité; ce qu'il raconte, il est si persuadé que c'est arrivé... Non,

1. *The Navy in the civil War; The Atlantic Coast* by Daniel Ammen.
2. *The Navy in the civil War*, The Guelf and *Inland Waters* by A. T. Mahan.

1. *Familiar Sketches of the Phillips* (*Chas. Scribner's sons*) *Exeter Academy and surroudings*, by Frank H. Cunningham (Jas R. Osgood and C°).
2. *Hot Plowshares*, by Albion W. Tourgée (Fords Howard and Hulbert).

jamais Machiavel ne vous donnera le centième d'instruction qu'il vous est loisible de puiser dans les romans historiques de M. Tourgée.

Hot Plowshares, titre qu'il faudrait traduire *Socs de charrues brûlants*, est le dernier des romans de la série; mais il antidate le premier. C'est un récit coupé par une intrigue, des événements précurseurs de la guerre civile. L'intrigue est celle consacrée par Mme Stowe, avec accompagnement d'incendies, de meurtres, d'enlèvements; en lire une, c'est les connaître toutes.

Mais avec ses défauts, l'anachronisme des personnages, l'exagération voulue des idées, tel ouvrage de M. Tourgée a de l'influence à la veille d'une élection, et voilà comme en littérature on peut joindre l'utile avec l'agréable.

Les charmantes misses Duer, filles de l'éminent juriste John Duer, ont traduit avec beaucoup de tact le roman d'Albert Franklin : *Ameline Du Bourg* (John W. Lovell and Co).

William R. Jenkins, New-York, publie des traductions du *Théâtre contemporain*. La quatrième livraison est « le Gentilhomme pauvre » de Dumanoir et Lafargue.

Rousseau, par Henry Grey Graham, le dernier volume paru dans la série des classiques étrangers pour les lecteurs anglais (Philadelphia; Lippincott and Co), contient une biographie très correcte et des revues critiques sur *les Confessions*, *la Nouvelle Héloïse*, *le Contrat social* et l'*Émile*. Comparé à l'œuvre de M. John Morley (1873), ce volume contient le résultat des recherches récentes.

Richard Maurice Bucke a publié un panégyrique de Walt. Whitman [1], imprimeur, maître d'école, journaliste, romancier, garde-malade, poète... Oh! poète! Il écrit depuis 1855 des rapsodies sans rime, sans mesure, quelquefois même sans raison, sous un titre général : *Leaves of Grass* [2].

Chacune des éditions nouvelles contient les morceaux écrits dans l'intervalle. Le style est inculte et les sentiments grossiers. C'est l'expression du dévergondage de l'esprit, par le dévergondage du style. Toutes les langues, tous les dialectes, tous les patois entrent dans ces compositions.

L'auteur n'attend pas le mot dont il a besoin selon le précepte de Buffon; s'il manque, il en forge un autre. « A un certain bourgeois » qui lui demande des rimes, il répond :

Did you ask dulcet rhymes from me?
. . . . . .
What to such as you any how such a poet as I?
Therefore leave my works,
And go lull yourself with what you can understand,
And with piano tunes,
For I lull nobody, and you will never understandme (page 252).

J'en suis confus et désolé; mais que ceux qui, comme M. Richard Maurice Bucke, comprennent et admirent, disent pourquoi.

G. P. Putnam's sons publieront cet automne une *Histoire de la découverte de l'Amérique, jusqu'à l'année 1525,* par Arthur James Weise, le résultat de huit années d'études et de recherches.

Le dernier rapport de la Mercantile Library donne le nombre total de livres en bibliothèque le 1er mai 1883 : 200,000. Circulation, pendant l'année précédant cette date :

Romans	53,937
Classiques	48,614
Langues étrangères.	9,824
Total	112,375

L'abonnement est de cinq dollars par an, de trois dollars pour six mois. Les commis, employés, ouvriers, payent cinq dollars la première année, et quatre dollars et demi les années suivantes.

M. George Alfred Townsend, le célèbre journaliste, a écrit un article sur les bibliophiles de New-York, pour le journal *la Tribune.*

La liste n'est pas longue, mais elle grandira. Elle comprend les noms suivants : Robert Hoe jr, Joseph Drexel, W. L. Andrews, Jay Gould, Vanderbilt, A. Duprat, V. A. Blacque, le juge Daly, Brayton Ives, S. L. M. Bartow, Kalbfleisch, Seligman, H. F. Sewell, Dr Weimar, Jolly-Bavoillot, et le très humble courriériste du *Livre.*

N'oublions pas leurs conseillers ordinaires et extraordinaires, à New-York; Bonaventure, Bouton, Christern.

Avis aux maîtres ès arts de la reliure : prenez garde à vos lauriers! Bradstreet a fait merveille pour un *Éventail* sur chine.

A la prochaine exposition de la reliure, l'Amérique va concourir.

Les humoristes américains ne sont pas inactifs. Cet art est difficile, mais on ne s'en aperçoit pas en lisant *Mark Twain* (Samuel L. Clemens); *Life*

1. *Walt. Whitman,* by Richard Maurice Bucke (Philadelphia; David Mr Kay).
2. *Leaves of Grass* (Philadelphia; David Mr Kay).

on the Mississipi, ou l'*Épopée de l'oncle Rémus* (Joel Chandler Harris); ou les *Fables de G. Washington Æsop* (Geo. T. Lanigan) que l'on imite en France sous le titre de *Fables américaines* et que l'on publie en Angleterre avec la signature de Bret Harte. Comme on accusait Bret Harte d'avoir laissé faire, il s'est fâché, mais avec un petit air pédant, comme s'il pensait qu'un chef-d'œuvre de plus ou de moins...

En écrivant *Tombouctou*, M. Guy de Maupassant a prouvé qu'il ne sait point « parler nègre », chose pardonnable, avant la publication du joli roman du Dr Alfred Mercier, *l'Habitation Saint-Ybars*[1], mais inexcusable à l'heure qu'il est; l'érudit auteur ayant démontré le parti qu'on peut tirer du patois créole, bien parlé. M. Mercier en est, d'ailleurs, le grammairien, et il a publié dans les comptes rendus de l'Athénée louisianais, un conte nègre, *le Mariage de Mlle Calinda*, charmant comme un motif de Gottschalk.

Ainsi que le chasseur Pigeonnac du *Manuel du parfait réserviste*, de M. Paul Ginisty, commence une histoire avec l'interpellation « Cric? » pour que l'auditoire réponde « Crac! » En Louisiane, le conteur dit « Timme Timme? » et l'auditoire répond « Bois sec! »

Mais le conte nègre en Louisiane n'est pas bien tragique; au contraire du conte canadien, qui inspire l'horrible. En Louisiane, l'horrible ne dépasse point le Zombi du *Bug-Jargal* de Hugo. Le Zombi est le Caliban, et Mlle Calin(e)da l'Ariel de toute intrigue.

George Eliot[2] et *George Sand*[3] sont les sujets de deux études biographiques, en deux volumes parus chez Roberts brothers, d'une série projetée d'ouvrages sur les « Femmes célèbres ».

En vérité, l'Amérique possède une école de romanciers. Elle serait éclipsée au premier rang, mais elle brille beaucoup au second.

F. Marion Crawford est l'auteur de *Mr. Isaacs*, modèle du genre *international* préconisé par M. James. *Mr. Isaacs* a fait sensation, et l'auteur vient de publier *Dr Claudius*[4] une surprise agréable en notre temps de naturalisme.

D'origine scandinave, le docteur est un héros eddaïque, que va surprendre, *privat docent*, à Heidelberg, le testament d'un oncle d'Amérique. Amoureux de la comtesse Margaret, il l'épouse, après l'avoir sauvée des conséquences de l'inévitable complot nihiliste, et malgré les complots de l'inévitable Ganelon, Silas B. Barker jr. C'est une bien jolie histoire d'amour, admirablement contée.

Les romans du mois : *His second Campaign*, par un anonyme; Boston : James R. Osgood and Co. — *The Romantic Adventures of a Milkmaid*, par Thomas Hardy; New-York : Harper and brothers. — *Arden*, par A. Mary F. Robinson; New-York : Harper and brothers. — *Those Pretty Saint-George Girls*, un *roman de société*, par un anonyme; Philadelphia : T. B. Peterson and brothers. — *Her Sailor Love*, par Kacharine S. Macquoid; New-York : G. P. Putnam's sons. — *Princess Amélie*, un roman autobiographique de la « No Name Series », série d'ouvrages publiés sans noms d'auteurs par Roberts brothers, à Boston.

Les sujets du concours littéraire de 1883 de l'Athénée louisianais sont, pour les femmes : *Mme de Staël, sa vie et ses ouvrages*, et pour les hommes : *Progrès et Misère*.

New-York, 15 août 1883.

Henri Pène Du Bois.

PRINCIPAUX ARTICLES PARUS
DANS LES JOURNAUX PÉRIODIQUES DES ÉTATS-UNIS

Août 1883.

Lippincott's Magazine : A Holiday on French Rivers (Theodore Child); — The American Eagle in the Poets (Phil. Robinson).

Harpers' Monthly Magazine : The Heart of the Alleghanies (George Parsons Lathrop). — The Canadian Habitant (C. H. Tarnham). — The British Yoke (Thomas Wentworth Higginson).

The Century illustrated Monthly Magazine : Bob White, the Game Bird of America (Alfred M. Mayer). — Alphonse Daudet (Henry James). — Nights with uncle Remus (Joel Chandler Harris).

Atlantic Monthly : En province (Henry James). — Reminiscences of Thomas Couture (Ernest W. Longfellow). — The Reminiscences of Ernest Renan.

The Continent : The Normandy of the sea : Guernesey (Caroline Rollins Corson). — Clé (George W. Childs).

Magazine of American History : Clayborne, the Rebel (John Esten Cooke). — Texas admitted to the Union (captain Reuben M. Potter U. S. A.). — Charlevoix in New-Orleans (John Dimitry).

New-York, 15 août 1883.

Henri Pène Du Bois.

1. *L'Habitation Saint-Ybars*, par Alfred Mercier (Nouvelle-Orléans).

2. *George Eliot*, by Mathilde Blind, « Famous Women Series » (Boston, Roberts brothers).

3. *George Sand*, by Bertha Thomas « Famous Women Series » (Boston, Roberts brothers).

4. *Dr Claudius, A true Story*, by F. Marion Crawford. New-York. Macmillan and Co.

SUISSE

LE LIVRE
A L'EXPOSITION NATIONALE DE ZURICH

La librairie moderne. — La librairie ancienne : manuscrits et incunables. — L'exposition rétrospective de reliure. — Les eaux-fortes de M. Burnand.

Genève, 10 septembre 1883.

Tout bon Suisse est tenu, cette année, de faire son pèlerinage à Zurich qui a organisé, comme on le sait, une exposition nationale. Il a paru naturel au correspondant du *Livre* d'entreprendre à son tour cette promenade pour vous dire ce que l'exposition renferme d'intéressant au point de vue spécial qui vous occupe. Jamais, à coup sûr, l'on n'aurait pu imaginer qu'un aussi petit pays que le nôtre possédât autant de ressources agricoles, industrielles et scientifiques. La salle des machines, entre autres, a frappé d'admiration non seulement le gros public, mais aussi les gens du métier. Nous voudrions pouvoir en dire autant de l'exposition de la librairie moderne ; mais c'est à peine si deux ou trois maisons de Lausanne, les Bridel, les Mignot, les Larey, ont envoyé quelques volumes qui ne méritent guère d'être mentionnés. La maison Orell Füssli, à Zurich, compte parmi les plus anciennes imprimeries de la Suisse ; elle a été fondée en 1760. Elle s'occupe de tous les arts graphiques et en particulier de l'illustration des livres. Elle a recours pour cela à la gravure sur bois et à la lithographie : la zincotypie est réservée à la fabrication des billets de banque, des actions et des obligations. MM. Orell, Füssli ont publié le catalogue de l'exposition très soigné au point de vue typographique. Il faut mentionner aussi les reproductions de tableaux, les portraits et les autographies de fleurs des Alpes de MM. Braun et C^ie^, et les chromolithographies de Knüsli qui sont universellement connues chez nous. Le plus grand établissement suisse qui s'occupe de lithographie et d'impression en taille-douce est sans contredit celui des frères Benzinger à Einsiedeln, qui produit par centaines de mille des livres de dévotion et des gravures catholiques. Il n'a rien exposé à Zurich, et l'on doit regretter aussi que nos bons imprimeurs de Genève ne se soient pas souciés d'envoyer quelques-unes de leurs œuvres qui méritent d'attirer sérieusement l'attention.

Mais si la librairie moderne est peu représentée à l'Exposition, nous trouverons une ample compensation dans la librairie ancienne. Mentionnons d'abord l'ingénieuse idée du Club alpin suisse de concentrer dans un bâtiment spécial tout ce qui se rapporte aux montagnes, et notamment de former une collection des ouvrages traitant des montagnes. On y voit les récits de voyage d'Horace Bénédict de Saussure, les œuvres des hommes de science, des Charpentier, des Vogt, des Desor, et celles des poètes et des romanciers qui ont chanté et célébré les Alpes : les Juste Olmier, les Topffer, les Rambert et *tutti quanti*. C'est là une réunion piquante, une idée qui ne doit point passer inaperçue, mais qui ne saurait nous arrêter plus longtemps, car voici l'exposition de l'art ancien, et, dans cette exposition, des trésors à faire rêver.

C'est un lieu commun de dire que la Suisse peut, en ce qui concerne les manuscrits rares et précieux, lutter sans désavantage avec les plus riches bibliothèques de l'Europe. Il suffit de rappeler les merveilleuses miniatures qui ornent certains ouvrages de la bibliothèque de Saint-Gall, l'école de peinture qui a illustré cette petite ville du IX^e^ au XI^e^ siècle ; il suffit de parler des manuscrits que possèdent les bibliothèques de Zurich et de Genève, des œuvres des Minnessinger, des chroniques illustrées d'admirables peintures, qui apparaissent aux XV^e^ et XVI^e^ siècles, enfin des superbes missels et livres de chant du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle. Il y a là de véritables chefs-d'œuvre d'art et de patience, et les villes qui les possèdent ne s'en dessaisissent pas aisément. Aussi les manuscrits avec miniatures ne sont-ils représentés à l'exposition rétrospective de Zurich que par deux ouvrages, dont l'un est particulièrement remarquable. Il s'agit d'un *Antiphonaire de l'église Saint-Vincent à Berne*, qui comprend deux énormes in-folio en parchemin, reliés en cuir avec fermoirs de laiton. Les plus grandes des lettres initiales du premier volume contiennent des miniatures, du style gothique, d'un fini de travail étonnant ; dans le deuxième volume, il n'y a que deux miniatures, dont une entourée de figures et de riches arabesques. Outre ces deux manuscrits le comité organisateur a exposé des exemplaires des premières gravures qui ont précédé l'invention de l'imprimerie, entre autres, un jeu de cartes de la première moitié du XV^e^ siècle, et un livre à gravures composé de cinquante planches sur bois, et qui a été prêté par la bibliothèque du couvent

d'Einsiedeln. Il porte comme titre : *Das Buchlein mit der Legende von H. Meinrad und dem Ursprung von Einsiedeln,* et l'on peut dire que c'est un livre d'une insigne rareté puisqu'on n'en connaît que deux exemplaires au monde : celui d'Einsiedeln, et un autre appartenant, si je ne me trompe, à la bibliothèque de Munich.

L'imprimerie fit sa première apparition à Bâle et à Münster dans le canton de Lucerne et ces précieux incunables sont exposés à Zurich, ce qui permet de suivre l'histoire de l'imprimerie en Suisse depuis son origine jusqu'à nos jours. On voit des exemplaires des ouvrages des plus célèbres imprimeurs bâlois, les Bertold, les Wenssler, les Biel, les Richil. Citons comme le plus ancien de ces livres le *Repertorium vocabulorum equisitorum,* qui ne porte aucune date, il est vrai, mais qui sort des presses de Bertold, le premier imprimeur bâlois dont le nom nous soit connu.

La Bibliothèque nationale de Paris possède un volume qui est également sorti de ses presses: les *Moralia;* il porte une inscription manuscrite indiquant qu'il a été acheté en 1468, ce qui fournit une date approximative de la confection du livre. Or il semble à peu près certain que le *Repertorium* est encore antérieur aux *Moralia;* les caractères sont en effet beaucoup moins fatigués dans le premier de ces ouvrages que dans le second. Quoi qu'il en soit, nous sommes en présence d'un monument d'une haute antiquité, et qui remonte presque à l'aurore de l'imprimerie. Chose curieuse, le *Repertorium* a été en possession d'Heylin de Lapide, qui, après avoir professé à Bâle, retourna à Paris où il fonda la première imprimerie à la Sorbonne.

Bâle nous fournit une série d'admirables incunables que l'on voudrait pouvoir tous décrire. Citons, en passant, les deux volumes de *Biblia latina* de Richel, gros in-folio à deux colonnes avec initiales tantôt gravées sur bois et enluminées, tantôt peintes directement à la main dans le texte. C'est à Münster que l'on trouve le *Mamotrectus*, premier livre imprimé en Suisse qui porte une date (1470). Il sort des presses d'Elias Helyae qui n'ont produit qu'un seul autre volume, le *Speculum vitæ humanæ,* édité en 1473. Le *Mamotrectus* est un dictionnaire des mots bibliques qui jouit d'une vogue immense, car il ne fut pas réédité moins de trente fois jusqu'à la fin du xv^e^ siècle.

A Genève, l'imprimerie introduite par Adam Steynschaber, de Schweinfurth, en Franconie, prit immédiatement de l'importance, et, de 1478 à 1500, les presses genevoises mirent au jour trente-sept ouvrages, incunables rarissimes. On n'en voit aucun à l'exposition; mais, en revanche, les fameuses éditions de Bâle sont représentées par vingt-quatre magnifiques spécimens, enrichis de titres en couleur, d'armoiries et de titres gravés sur bois. En 1522 et 1523 apparaissent un *Nouveau Testament* in-folio et un in-octavo avec un titre, chef-d'œuvre d'Holbein, et d'autres sujets plus petits gravés par le même maître. Il faut citer aussi *: les Choses contenues en ceste partie du Nouveau Testament. — Imprimé à Basle l'an M D XXV,* où l'on voit pour la première fois l'Alphabet de la danse des morts d'Holbein. Avec la Réforme, nouvelle éclosion de livres à Zurich, à Bâle et à Genève, où fleurit la célèbre famille des Estienne. L'exposition rétrospective nous montre deux admirables volumes imprimés par Robert et Henri Estienne, à l'enseigne de l'Olivier.

Il nous est impossible de suivre en détail la longue série des imprimeurs suisses; il suffit de ces quelques indications pour faire comprendre l'importance et l'intérêt des livres exposés à Zurich. On n'a point oublié non plus les belles illustrations et l'on peut voir des collections de gravures d'Holbein et des artistes de sa génération. Il est inutile de rappeler que notre pays a donné naissance à Gesner et à Freudenberg; les *Idylles* et l'*Heptaméron* ornent la bibliothèque de tout bibliophile digne de ce nom.

Et maintenant passons du contenu au contenant, et jetons un coup d'œil sur la reliure telle qu'on la pratiquait autrefois. On peut hardiment affirmer qu'on n'a pas fait beaucoup de plus belles choses que celles qu'il nous a été donné d'admirer à l'Exposition de Zurich. Ce qui attire tout d'abord les regards, c'est une reliure en cuivre et en émail qui recouvre un *Évangile* du x^e^ ou xi^e^ siècle : les plats sont ornés de figures en relief fort habilement exécutées, qui se détachent sur un fond d'émail; les bords resplendissent de pierres précieuses. Trois manuscrits religieux appartenant à la bibliothèque d'Engelberg sont revêtus de reliures du xiii^e^ siècle en cuir brun et noir, avec fers à froid, reproduisant des dragons, des centaures, des chimères, ou des ornementations de style roman. Voici maintenant des reliures du xiv^e^ et du xv^e^ siècle en cuir rouge avec des fermoirs et des clous de métal, avec les plats couverts de figures d'anges; d'autres en argent ciselé reproduisent des scènes de la vie de Jésus et protègent un Évangile du xii^e^ siècle. Avec le xvi^e^ siècle apparaissent les reliures en peau de truie, en vélin blanc, recouverts d'ornements à froid, exécutés avec un goût et un art infinis. — Nous signalerons ensuite un missel aux armes des Reding, et un exemplaire des *Vies des hommes illustres* imprimé à Lausanne en 1571, destiné au

gouvernement bernois et relié à ses armes en or et en couleurs. Cette reliure est remarquable par la perfection de son exécution. Il faut mentionner aussi toute une série de livres reliés au couvent de Muri et qui sont ornés de scènes bibliques ou d'armoiries, une reliure en velours et une en maroquin rouge avec dentelles sur les plats, du XVIIIe siècle. Enfin si nous passons à l'exposition des vases, ciboires et ornements d'autels, nous retrouvons des psaumes, bibles et autres livres de dévotion protégés par d'admirables emboîtages en or et en argent ciselé. Ces travaux, véritables chefs-d'œuvre d'orfèvrerie, ont été exécutés pour la plupart au siècle dernier.

Nous ne quitterons pas l'Exposition de Zurich sans mentionner dans une des salles consacrées à l'art contemporain les ravissantes eaux-fortes gravées par M. Eugène Burnand pour *Mireille*. On sait que cet artiste suisse a remporté une médaille au dernier Salon de Paris, et qu'il a été chargé par M. Jouaust de l'illustration des *Contes choisis de Daudet* qui inaugureront sa nouvelle collection, la *Bibliothèque artistique moderne*. — C'est de Zurich aussi qu'on nous envoie un beau volume de M. Édouard Guyer sur les *Hôtels modernes* : « Ce sujet, dit l'auteur, a paru digne d'étude, non seulement à ceux qu'il touche plus directement au point de vue de leur profession ou des intérêts considérables qu'ils y ont en jeu, hôteliers, architectes, administrateurs et actionnaires de grands établissements, mais aux voyageurs eux-mêmes, quels que soient leur nationalité, leur langue et leur rang dans la société; leur conversation de tous les jours en fait foi non moins que les publications qui voient le jour dans le monde entier sur cette matière. » M. Guyer s'occupe successivement des circonstances déterminantes dans la création d'un hôtel, de sa distribution, de son ameublement, et il consacre une bonne partie de son ouvrage à décrire tout le système d'exploitation, ce qui concerne la comptabilité, la direction du service, les employés, la tenue des chambres, la lingerie, la cuisine et la cave. Le texte est orné d'illustrations faites sur les dessins de l'auteur, et reproduites par les procédés xylographiques et galvanoplastiques de Orell Füssli et Cie à Zurich. Les *Hôtels modernes* ont été traduits de l'allemand par M. Henri Bourrit, architecte à Genève, professeur à l'École spéciale d'art appliqué à l'industrie de Genève.

AUG. BLONDEL.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

DES PUBLICATIONS NOUVELLES

PHILOSOPHIE

Dieu est-il mort ? par Camille Pelletan. Paris, A. Degorce-Cadot, 1883; 1 vol. in-12.

A cette question, M. Eugène Pelletan répond par un réquisitoire en règle, long, violent, étayé de preuves indéniables, contre la religion catholique romaine. Puis, comme il sait parfaitement que cette réponse n'en est pas une ou ne pourrait s'interpréter que dans le sens négatif, il condamne en quelques mots l'athéisme et le positivisme qu'il déclare absurdes et contraires à la nature humaine, et conclut en ces termes par un appel au protestantisme : « Si la Réforme a converti autrefois les masses et entraîné les peuples sur ses pas, et si aujourd'hui elle semble avoir perdu le don de conversion et touché sa limite, à quelle cause attribuer sa puissance au XVI^e^ siècle et son impuissance dans le présent ? A cette cause évidente qu'autrefois elle marchait avec le temps et qu'aujourd'hui elle reste en arrière à écouter voluptueusement les magnifiques échos de son passé. Veut-elle reprendre les âmes comme elle les a déjà conquises une première fois ? Eh bien, qu'elle brise le cadre trop étroit de tel ou tel synode, qu'elle l'étende à la mesure du XIX^e^ siècle, pour y faire entrer tous les progrès accomplis depuis trois cents ans, et alors elle pourra y faire entrer du même coup les multitudes, les nations formées et pétries de tous ces progrès. »

Il y a là, je le crains, une déplorable équivoque qu'on retrouve dans toutes les discussions qui portent sur les différentes manifestations de l'activité intellectuelle de l'homme. On prend l'effet pour la cause, et la formule pour la loi. Une religion est la résultante de l'esprit mystique d'une société à une époque donnée de son évolution historique. Il n'est pas plus en elle de se transformer en un cadre mobile où trouverait place la société nouvelle née des ruines de l'ancienne, qu'il n'est donné à une cathédrale gothique de se transformer en une gare de chemin de fer, ou à une tragédie classique de se muer en un drame contemporain. Les choses qui sont les expressions d'un état social disparu disparaissent avec lui ou ne restent que comme les monuments, imposants peut-être, mais à coup sûr inféconds et déserts, de ce qui fut autrefois. Si donc le temple protestant et l'église catholique, ainsi que nous l'affirme M. Eugène Pelletan dans un magnifique langage, se dépeuplent davantage chaque jour ou ne réunissent plus que des cœurs tièdes et sceptiques, ce n'est pas aux religions qu'il faut s'en prendre. Elles sont ce qu'elles sont et n'en peuvent mais. C'est à ces cœurs mêmes qu'elles n'ont plus le don d'échauffer et d'émouvoir, et qui resteront ainsi dans leur indifférence ou leur doute jusqu'à ce que, de leurs profondeurs mystiques, jaillisse un jour un Verbe nouveau, une croyance née d'eux et où ils se reconnaissent, si toutefois la science et la raison n'ont pas à jamais détruit en eux cette puissance créatrice et vraiment divine d'objectiver leur idéal.

B.-H. G.

Dictionnaire raisonné de philosophie morale, par Roux-Ferrand. Un vol. in-8°. Paris, Didier et C^ie^, 1883.

L'ouvrage est sans valeur; le dictionnaire n'est pas raisonné; les nombreuses citations d'auteurs chrétiens et spiritualistes faites à chaque page ne sauraient tenir lieu de l'exposition, de la discussion et de la comparaison entre eux des différents systèmes de morale.

Le rédacteur, *membre de plusieurs académies et sociétés savantes,* ne semble pas se douter qu'on puisse analyser ni argumenter; quelques sentences sont, pour lui, la science morale; pour lui, la philosophie, c'est la *sagesse des nations*.

Le dictionnaire serait d'une certaine utilité dans les pensionnats de jeunes filles; ces demoiselles y trouveraient des *lieux communs* à placer dans leurs devoirs de style.

F. G.

La Certitude philosophique, par H. de Cossoles, avec une lettre de M^gr^ Perraud, évêque d'Autun, membre de l'Académie française. Un vol. in-12. Paris, E. Plon et C^ie^, 1883.

Le livre est d'un polémique et non d'un philosophe. Ce n'est pas à dire qu'il manque d'intérêt; il est fort intéressant, au contraire, et pour deux raisons : d'abord, parce que l'auteur, qui combat sous les auspices de M^gr^ Perraud, a bonne plume, bonne encre,

avec cela, de l'audace, ce qui lui permet de se dissimuler à lui-même son ignorance du terrain philosophique; ensuite, parce que, tout en tiraillant à droite, à gauche (sans grand dommage pour ses adversaires), il laisse deviner quelle position souhaiterait d'occuper la partie la plus intelligente, sinon la plus puissante, du clergé catholique français.

Nous insistons : l'ouvrage est à lire. Ce n'est pas, en effet, sans une certaine habileté, volontiers nous dirions : une certaine crânerie, que M. de Cossoles passe à travers la doctrine de saint Thomas, celle de Descartes; qu'empruntant à l'une, empruntant à l'autre, il s'efforce de ruiner, et le pseudo-dogmatisme cousinien, qui n'est que scepticisme, et le criticisme de Kant, de M. Renouvier, autre scepticisme; qu'il édifie le nouveau dogmatisme (le seul vrai, le seul légitime), celui qui a, pour fondements nécessaires, la raison et la volonté.

Ce que, dit-il, on enseigne aujourd'hui parmi nous sous le nom de cartésianisme est précisément le contraire de ce qu'a enseigné Descartes, qui sans cesse a tenu pour l'unité de la raison, principe fondamental et condition *sine qua non* de tout dogmatisme. Les spiritualistes ont tort de faire de Descartes un sceptique et de s'autoriser de son nom pour professer l'individualité de la raison. Il est vrai que s'il a dit la vérité, il ne l'a dite qu'à demi; il a très justement montré dans l'évidence le fondement de la certitude qu'avant lui on plaçait dans l'autorité, l'antiquité et la tradition; il ne pouvait deviner une autre question qui a été posée par la suite. La raison, qui, en effet, ne reçoit que l'évidence, ne la reçoit pas toujours; l'universalité n'est pas, quoi qu'ait dit ce philosophe du XVII^e^ siècle, le résultat nécessaire de l'évidence, de la démonstration philosophique. Descartes a montré le fondement de la certitude, ce qui était le problème de son temps; il n'en a pas montré le signe, ce qui est le problème du nôtre.

De notre temps, le scepticisme, sous le nom de philosophie critique, s'est, ajoute l'auteur (qui semble bien ne connaître que par ouï-dire, et fort mal, la *critique de la raison pure*), emparé du fait de la division des esprits, et montrant que la revendication faite par les dogmatistes modernes du droit à l'erreur n'est autre que l'abdication mal déguisée du droit à la vérité, il a victorieusement combattu la légitimité, la certitude de toute affirmation; il s'est établi sur les ruines du dogmatisme demeuré muet devant ses attaques et impuissant à répondre à ses objections. Le criticisme est, pour M. de Cossoles, le grand adversaire qu'il s'agit de réduire à l'impuissance.

Mais rapportons ce passage :

« S'il est vrai que la raison n'obéit jamais qu'à l'évidence, qu'elle seule est juge de ce qu'elle doit croire, il ne l'est pas moins que la volonté n'est jamais mue que par l'attrait, par l'amour. Pour que l'homme accepte et croie la vérité, il ne suffit pas qu'il puisse la connaître, il faut encore qu'il la souhaite, qu'il la veuille; en un mot, qu'il l'aime.

« *Avant que la raison détermine la volonté,* dit saint Thomas, *il faut que la volonté meuve la raison;* la raison est toujours maîtresse de détourner la volonté de toute vérité qui lui déplaît.

« C'est l'erreur des dogmatistes de n'avoir tenu aucun compte de ce rôle de la volonté dans la croyance, d'avoir enseigné la vérité philosophique comme on enseigne la géométrie, c'est-à-dire en supposant qu'il lui suffit d'être démontrée pour ne pas rencontrer de dissident. C'est l'erreur des philosophes critiques d'avoir exagéré ce rôle, d'avoir étendu son domaine hors des limites qu'il ne peut franchir. »

A la thèse de l'individualité de la raison, thèse des criticistes et des protestants, l'écrivain catholique oppose l'antithèse de l'unité. Mais le défaut de volonté, de bonne volonté, permet l'erreur. Oui, et l'erreur est coupable, car nous sommes libres; mais pour nous sauver, toutefois, et de l'ignorance, et de l'erreur, pire que l'ignorance, il y a l'Église en parfait accord avec la philosophie : la philosophie nous propose la vérité et l'Église nous dispose à l'entendre. F. G.

SCIENCES NATURELLES

Fourmis, Abeilles et Guêpes, études expérimentales sur l'organisation et les mœurs des sociétés d'insectes hyménoptères, par sir John Lubbock, membre du parlement britannique et de la Société royale, avec 65 figures dans le texte et 13 planches hors texte. Deux volumes de la Bibliothèque scientifique internationale. Paris, Germer Baillière, 1883.

Le célèbre naturaliste de Londres fait paraître sous ce titre, pour la première fois en langue française, le récit d'expériences qu'il poursuit depuis douze années. La publication de ce travail en anglais avait eu beaucoup de retentissement parce qu'elle modifie considérablement les idées que nous avions sur les fourmis et nous les présente comme plus intelligentes non seulement que tous les autres insectes, mais même que tous les autres animaux, y compris les gros mammifères et l'homme seul excepté. Quant aux abeilles et aux guêpes, elles restent fort au-dessous des fourmis et M. Lubbock n'ajoute guère à ce que l'on savait de leurs mœurs et aptitudes.

Les expériences de sir Lubbock ont été généralement faites au moyen de fourmilières de verre, rendues obscures par des couvercles que l'on enlève lorsqu'on veut examiner les travaux accomplis par ces insectes. Certaines de ces fourmilières contiennent des individus âgés de plus de huit ans et encore très valides; quelques-unes de ces fourmis sont des reines qui n'ont pas encore cessé de pondre. Tout le monde sait que les fourmis forment des sociétés bien organisées, pratiquant la division du travail, faisant la guerre et capturant des esclaves; je ne crois pas utile d'insister sur ces points; il ne serait pas possible, sans refaire l'ouvrage lui-même, d'entrer dans le détail des actes qui témoignent de leur intelligence, laquelle est très variable suivant les races et même suivant les fourmilières dans la même race. Je ne mentionnerai que quelques points particulièrement intéressants et nouveaux. Chez certaines fourmis la division du travail est pratiquée depuis si longtemps que la noblesse, pour parler le langage humain, ne sait plus rien que guerroyer; elle est devenue incapable de toute autre occupation, même de se nourrir, et elle périrait de faim si les esclaves ne venaient lui ingurgiter les aliments. Cette aristocratie est déchue au point de devenir ainsi parasite de ses esclaves.

Les fourmis ont un langage qui leur permet de se communiquer diverses impressions. Quand l'une d'elles n'a pas la force suffisante pour s'approprier un gros butin, un cadavre de mouche, par exemple, elle va chercher des amies pour l'aider; mais elles gardent autant qu'elles peuvent leurs bonnes aubaines pour elles seules. Elles sont habituellement dures, égoïstes et cruelles. Parfois, elles rapportent à la fourmilière leurs compagnes malades ou blessées; mais, si elles les trouvent trop endommagées, elles les jettent impitoyablement à l'eau.

Étant donnée la structure de leurs yeux, on a lieu de croire que leur vision est confuse; elles n'en tirent, pour se diriger, qu'un secours assez médiocre. Leur odorat est très fin. Elles ne perçoivent certainement pas les couleurs comme nous : elles fuient les radiations ultra violettes auxquelles nous sommes absolument insensibles. Elles semblent aussi percevoir des sons qui nous échappent, tandis que la voix humaine et nos divers instruments de musique les laissent parfaitement indifférentes. Dr L.

La grande pêche, par le Dr H.-E. Sauvage, aide-naturaliste au Muséum. Un vol. in-16 de 314 pages orné de 86 gravures faisant partie de la *Bibliothèque instructive* de la librairie Furne. Paris, 1883. — Prix : 2 fr. 25.

Ce petit livre, destiné surtout à être donné aux enfants en prix et en étrennes, est beaucoup plus intéressant qu'on ne le croirait; il a une autre qualité rare dans les ouvrages destinés aux enfants : l'exactitude. Les chapitres les plus importants sont consacrés à l'esturgeon, au thon, à la morue et au hareng. La question des grandes pêches a toujours eu beaucoup d'importance au point de vue du commerce maritime; mais elle va bientôt en prendre une énorme au point de vue de l'alimentation. La viande est de plus en plus demandée et elle atteindra bientôt des prix excessifs. Il est probable que dans vingt ans, elle coûtera deux fois plus cher qu'aujourd'hui et le renchérissement ne s'arrêtera, certes, pas là. Il n'y a pas de motif, au contraire, pour que le prix du poisson s'élève beaucoup, car le produit des pêches est loin d'avoir atteint sa limite. On voit, en lisant ce livre, que l'outillage des pêcheurs est encore très primitif; quand il sera élevé à la hauteur de l'industrie, le poisson viendra combler le déficit de la viande de boucherie. Dr L.

Recherches physico-chimiques sur la terre végétale, par J. Vallot. Un vol. in-8° de 344 pages imprimé en caractères elzéviriens sur papier de luxe. Paris, Jacques Lechevallier, 1883. — Prix : 12 francs.

Ce volume pourrait porter en sous-titre : matériaux pour la science future, car les analyses chimiques qui en font la base et les discussions auxquelles l'auteur se livre n'ont pas grande utilisation actuellement. Le but de ces recherches était de déterminer laquelle de ces deux choses a le plus d'importance pour les plantes : la constitution chimique du sol ou sa structure physique. La conclusion, facile à prévoir, *à priori*, est que c'est la composition chimique. Si M. Vallot s'était placé au point de vue de la science agricole, la plus récente, il eût écrit un livre tout autre. La structure du sol a une importance évidente pour la conservation de l'eau et des engrais, l'aération des racines, etc. Mais à côté de cela, il est absolument nécessaire que les plantes trouvent dans le sol *tous* les éléments chimiques dont elles ont besoin; seulement, comme les amendements et les engrais permettent d'ajouter à un sol quelconque la potasse, la chaux ou tel autre ingrédient qui lui manque, on arrive à cultiver toutes les plantes sur tous les terrains.

Les analyses de M. Vallot font ressortir un fait bon à noter : tel terrain très calcaire se comporte, vis-à-vis des plantes, comme pauvre en chaux et l'agriculteur aura profit à y répandre de la chaux; cela tient à ce que le calcaire du sol, très compact, est à peine attaqué par les eaux pluviales et à ce que celles-ci ne parviennent pas à en dissoudre assez pour les besoins de la végétation.

Étude sur la flore du Sénégal, par le même auteur, chez le même éditeur. Premier fascicule, 80 pages in-8°. — Prix : 4 francs.

Ce fascicule est consacré à des notices sur les botanistes voyageurs qui ont, par leurs descriptions ou par l'apport d'échantillons, fait quelque chose pour cette branche de la science. Vient ensuite la description de plantes appartenant aux familles des renonculacées, dilléniacées, anonacées, ménispermacées, nymphéacées, papavéracées et capparidées.

Dr L.

SCIENCES MÉDICALES

Traité des opérations usuelles, par Louis Thomas, professeur à l'École de médecine de Tours, suivi d'un précis des opérations dentaires usuelles par le Dr Cruet. Un vol. in-18 de 372 pages avec 80 figures dans le texte. Paris, A. Delahaye et E. Lecrosnier, 1883. — Prix : 6 francs.

C'est le succès obtenu par son *Traité des opérations urgentes* qui a déterminé M. Thomas à écrire celui-ci. Les deux réunis forment la médecine opératoire du praticien qui ne cultive pas habituellement la chirurgie. On en a donc écarté toutes les opérations rares et difficiles. Ce petit livre est très sagement conçu, bien que ses préceptes dussent paraître quelquefois très hardis aux vieux médecins. Les pansements antiseptiques permettent, en effet, de pratiquer, sans grand danger, des opérations qui eussent été considérées, il y a vingt ans, comme le comble de l'imprudence. Les principaux chapitres de ce volume traitent des abcès froids, des kystes, des tumeurs, de quelques opérations qui se font sur l'œil, sur les organes génitaux, etc. Celui que M. Cruet a ajouté est instructif, mais n'entre pas assez dans les détails techniques.

Dr L.

BELLES-LETTRES

ROMANS

Filles d'amour, par M. Clément Monterel. Deuxième édition. Paris, 1883. Rouveyre et Blond, éditeurs. — Prix : 3 fr. 50.

A moins qu'il n'inaugure une série, pourquoi ce titre : *Filles d'amour*? Il n'est question, à proprement parler, que d'une seule femme, Marcelle de Saint-Rome, élevée en pleine campagne, un peu à la diable, recouverte aux *Oiseaux* d'un vernis d'éducation, demoiselle inquiétante, femme surprenante d'inouisme. Après une année de mariage, elle force presque son compagnon d'enfance, Jean, qui sort du séminaire, à devenir son amant. Surprise avec lui, dans les bois, par d'Auperre, le gentillâtre campagnard qui l'a épousée, elle est, par lui, mise à nu entièrement, fustigée, maculée de boue et de sang. Malgré tout, ce justicier barbare n'en aura pas moins la faiblesse, quelque temps après, de reprendre sa femme, quand elle aura « jeté son ombrelle par-dessus cottages », cabinets particuliers, bouges mêmes. Ainsi que cela était à prévoir, d'Auperre est mal inspiré, car l'hystérique le quitte encore une fois pour se mettre à la recherche du seul mâle qui ait pu satisfaire ses appétits désordonnés. Elle se fait écuyère pour vivre de la vie de l'hercule Murza et se fracasse la tête, le jour même de son début, au Cirque d'hiver.

L'histoire, violente à dessein, pèche moins dans la peinture des caractères que dans l'agencement des situations. Un type assez réussi dans la galerie de viveurs et de désœuvrés qu'expose M. Monterel, c'est l'impuissant transi qui a nom de Junclar. Quant au style, cette fois, nous n'en parlerons pas. Attendons une œuvre plus châtiée.

G. S. L.

D'après nature, par Francis Enne. Deuxième série. Eaux-fortes de Brunin. Bruxelles, Henry Kistemaeckers, 1883. Un vol. in-12.

C'est toujours un plaisir que d'avoir entre les mains un de ces mignons petits volumes dont s'enrichit rapidement la collection bien dénommée par M. H. Kistemaeckers, *édition de bibliophile*. Mais ce plaisir n'est pas d'ordre purement matériel; la sensualité intellectuelle y trouve son compte, et la liqueur est presque toujours digne du flacon.

La nouvelle série de petites nouvelles et d'études *d'après nature* que nous offre aujourd'hui M. Francis Enne a les mêmes qualités que la première et jouira du même succès. Il y a là des pages charmantes, d'une vérité un peu crue parfois, parce que l'auteur a voulu

résolument rejeter tous les masques et tous les voiles de convention, mais d'une saveur âpre et piquante, comme un bon vin de vrais raisins vendangés l'an dernier. Du reste, M. Enne, au rebours de certains naturalistes, accepte tout de la nature, le beau aussi bien que le laid, le poétique et l'idéal à l'égal de l'ignoble et du plat. Et, quoi que la nature lui fournisse, il l'embellit de son talent de conteur qui, comme un prisme, revêt les objets ternes de couleurs brillantes.

Je recommande tout particulièrement le ménage Jonas dans la nouvelle intitulée *Relâche*. Ce petit côté de la vie humoristique, comme dit Coquelin cadet, est observé d'un œil net et brossé de main de maître.

Le volume, trop mince à mon gré, se termine par quelques souvenirs personnels à propos de feu Gambetta. J'y relève cette phrase plus profonde qu'elle n'en a l'air : « Si Gambetta a trouvé en lui de véritables élans démocratiques, cela tient uniquement à son passé flâneur. »

Je quitte à regret ce petit livre fait pour plaire à tous, depuis le styliste jusqu'au politicien, en passant par l'homme d'esprit. B.-H. G.

Voilà l'plaisir, mesdames! par Daniel Darc. Un vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Est-ce la faute des lecteurs qui trouvent trop longs les romans en un volume? Est-ce paresse des auteurs? Toujours est-il que chaque semaine voit publier un nombre effrayant de livres de contes. Celui-ci renferme une dizaine de nouvelles parisiennes dont il n'y a ni grand mal ni grand bien à dire. P. C.

Le Juif de Sofievka, par V. Rouslane. Un vol. in-12. Paris, E. Plon et Cie, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Le roman est une autre « Conquête de Plassans ». Mais des différences : au lieu d'un prêtre, c'est un juif qui s'empare du pays; et le pays, c'est un village de Russie, au lieu d'être une petite ville du midi de notre France. Et il est d'autres différences encore, qui ne tiennent pas, celles-là, au sujet; par le rapprochement que nous avons établi, nous n'avons pas, en effet, entendu donner à croire que le récit de M. Rouslane eût la valeur de l'œuvre de M. Zola : le récit n'est rien que l'exposé des faits, qui, selon l'auteur, pourraient être justement reprochés à tous les israélites; à aucune page de cette patiente et scrupuleuse observation extérieure qui, dans l'école naturaliste, tient la place de l'analyse psychologique; pour le style, il est incolore.

Le juif arrivé mourant à Sofievka, secouru par le seigneur du lieu, fait tant et si bien (ou si mal), travaillant, surtout volant et prêtant à usure, qu'il acquiert une petite fortune. Il a fondé un cabaret, il exploite les vices des paysans. Le dommage qu'il leur cause, le seigneur ne peut l'empêcher, et le « petit père », que « ses enfants » se reprennent à aimer, meurt accablé de tristesse. Voilà le juif installé au château, pressurant de toutes manières les paysans. Ceux-ci se vengent; ils tuent, sans pitié ni merci, ces voleurs astucieux, tous ces gens de la race maudite, venus au village, appelés par l'ancien colporteur.

M. Rouslane explique la colère des paysans russes; il n'approuve pourtant pas le massacre, il le condamne, au contraire, par la voix de la fille même du *juif de Sofievka;* Mavroussia, qui était disposée à se convertir au christianisme, ne peut plus épouser Danilo puisqu'il n'a pas su pardonner, qu'il a dirigé la tuerie; elle se refuse à quitter une maison incendiée : elle mourra en même temps que les siens.

La haine des juifs est un sentiment que nous ne saurions partager, nous, Français, avec les Russes et les Allemands, et ce sentiment, il faudrait l'éprouver dans une certaine mesure, pour trouver quelque intérêt au roman de M. Rouslane. F. G.

Le Pavé, par Jean Richepin. Paris, Maurice Dreyfous, 1883. Un vol. petit in-12.

Ces études ont été un des plus grands succès du journal dans lequel elles ont d'abord paru. Elles forment aujourd'hui un livre qui restera comme un des monuments les plus caractéristiques de l'esprit et du style de ce temps. Non pas que je veuille dire que l'esprit soit banal et le style vulgaire. C'est précisément le contraire qui est ma pensée. Et, en effet, les œuvres littéraires et artistiques qui sont l'expression d'une société et le type d'une époque doivent en être les plus originales et les plus puissantes. De même que dans un paysage vu à vol d'oiseau, on n'aperçoit que les hauts sommets, tours, clochers, arbres géants, pics et montagnes, tout le reste se nivelant en une immense plaine unie, — de même celui qui jette un coup d'œil d'ensemble sur la littérature des âges écoulés n'y voit que les ouvrages qui dépassent par l'inspiration, la science ou l'art, les productions contemporaines et semblent des édifices bâtis çà et là et épars dans le désert.

Or, si je ne me trompe, ce livre de Richepin contient bien la quintessence du pavé parisien de nos jours, en même temps qu'il donne exactement la mesure du talent de l'écrivain arrivé au point culminant de la première partie de sa carrière. Je ne dis pas qu'il ne fera pas autrement, qu'il ne s'élèvera pas plus haut, qu'il ne produira pas, qu'il n'a pas déjà produit des œuvres de plus vaste envergure et de vol plus puissant. Mais en tenant compte du sujet et de la manière voulue par l'auteur, on peut affirmer qu'il ne fera rien de mieux, parce que ce qui, dans un genre quelconque, est parfait, est définitif et ne se surpasse pas.

Le *Pavé* de Jean Richepin est pour sa prose ce qu'est la *Chanson des Gueux* pour ses vers : l'expression nette et complète d'un génie original à un moment donné de son évolution intellectuelle. Il lui marque sa place parmi les prosateurs, comme la *Chanson des Gueux* la lui marque parmi les poètes. Parmi les versificateurs serait sans doute plus juste, car il est de

ceux qui sont poètes partout et quel que soit l'instrument.

On me dispensera de faire la comparaison facile et trompeuse du *Pavé* de Richepin avec la *Rue* de Vallès. Que Vallès ait écrit deux ou trois chefs-d'œuvre, cela n'ôte à personne le droit d'en écrire d'autres; cela centuple seulement la difficulté de le faire quand on s'attaque à des sujets qu'il a déjà touchés. D'ailleurs, ni le traitement ni l'inspiration ne sont les mêmes. Le génie de Vallès est dans sa bile. Richepin comprend, aime, admire; il a la réceptivité et la faculté d'écho du vrai poète. Si son art est bien à lui, sa riche et heureuse organisation littéraire est ouverte à tout et à tous. C'est un sertisseur de mots, un ciseleur de phrases savant et exquis; mais il a en même temps la superbe bonne humeur et le rire éclatant des grands ancêtres dont le plus illustre est Rabelais.

Je ne peux, faute d'espace, analyser cette monographie du pavé de Paris faite par un Parisien qui aime sa ville jusque dans ses verrues et ses ordures, tout en n'en dissimulant rien. Il est même, à mes airs, frappé de ces laideurs et de ces vices au point de les exagérer involontairement et de ne plus pouvoir mettre en leur juste relief les grâces, les charmes, les douceurs et les beautés de cette ville unique et sublime qui, si elle a les sombres profondeurs de l'enfer de Dante, a aussi des splendeurs en plein ciel, telles que nul poète n'en a imaginé pour décrire le paradis. Puisqu'il faut critiquer quand même, c'est sur ce reproche que je terminerai cette revue trop rapide, où je n'ai mis qu'une faible partie des éloges que me suggère mon admiration.

B.-H. G.

La Comtesse rouge, par Charles Deslys et George Pellerin. Paris, E. Dentu, 1883. Un vol. in-18.

Il paraît qu'on n'est pas trop de deux pour faire un roman comme celui-là. J'aurais cru M. Deslys capable d'en mener à bien, à lui tout seul, trois ou quatre à la fois dans trois ou quatre feuilletons différents. Mais ce sont là des détails de fabrication dont nous n'avons pas à nous préoccuper. Il suffit que l'intrigue soit bien menée, le style facile, les aventures empoignantes, pour le public qui lit ces sortes de productions. Ce nouveau roman, qui a pour héroïne une jeunesse du monde interlope et cosmopolite, est fait suivant la formule, ni mieux ni plus mal que tant d'autres; et, comme tant d'autres, on peut perdre une heure à le parcourir en se figurant qu'on s'occupe à quelque chose.

Le dernier quart du volume est rempli par une nouvelle de même qualité intitulée *l'Épreuve*.

B.-H. G.

Sous la même couverture, par Paul d'Amskinck et Émile de Weissenburger. Paris, E. Dentu, 1883, 1 vol. in-18.

Que l'imagination ne prenne pas le galop à la lecture de ce titre chatouillant. Ce qui est ici sous la même couverture, c'est une nouvelle de M. Paul d'Amskinck intitulée *Daniel Payen*, et une nouvelle de M. Émile de Weissenburger ayant pour titre *Cauchemar*. L'une et l'autre sont imprimées à Nantes, sur du papier de paille, d'un ton jaunâtre et sale, qui donne une apparence inaccoutumée à ce livre mis en vente par l'éditeur Dentu.

Daniel Payen est l'histoire honnête et touchante d'un jeune paysan élevé au château voisin, amoureux d'une jeune fille qui y a grandi avec lui et qui le dédaigne, et se consacrant tout entier, après avoir un instant cédé au désespoir, à sa sœur restée veuve avec un petit enfant qu'il élève et aime comme son fils. C'est simple, écrit en une langue claire et précise, et d'une lecture attachante. Il y a du mérite à prouver encore de temps en temps qu'on peut intéresser en racontant autre chose que des invraisemblances policières, des horreurs tératologiques physiques ou morales, ou des platitudes naturalistes.

Le *Cauchemar* fait contraste. L'idée en est renouvelée du *Diable boiteux*. Satan s'amuse à montrer en rêve à un jeune optimiste deux ou trois scènes dégoûtantes ou horribles, comme échantillon de ce qui se passe tous les jours et partout à Paris. Dès lors, le jeune homme, qui se soûlait déjà par gaieté, se soûle de plus belle « parce que ça console de vivre ». Je ne sais si je me laisse égarer par la physionomie tudesque du nom de l'auteur et si je donne à certains passages un sens auquel celui-ci n'a pas songé; mais je crois voir, surtout dans les pages de la fin, une intention de sarcasme contre la France dont je ne ferais pas compliment à M. de Weissenburger. Quoi qu'il en soit, il n'y a dans ce cauchemar, malgré une recherche évidente de l'originalité, rien de bien original, et je préfère de beaucoup son compagnon de couverture.

B.-H. G.

Le Store baissé, par Gustave Claudin, histoire parisienne. Paris, E. Dentu, 1883, 1 vol. in-18.

M. Gustave Claudin est un fin lettré, et je me sens mal à l'aise pour parler de cette nouvelle, publiée d'abord par le journal *Gil Blas* et qui vient de paraître chez Dentu. Je crains de trop déprécier ou de trop admirer. La donnée est hardie. Il s'agit d'une femme à tempérament qui, un beau soir, fait monter un jeune homme dans sa voiture, se donne à lui, puis, assiégée de craintes et bourrelée de remords, se confesse à une baronne et à un dominicain, s'entend avec la baronne pour jouer la comédie et donner le change à l'homme qu'elle a, sans le connaître, favorisé dans les ténèbres, et, devenue veuve par un coup de fortune, accorde sa main et son cœur à celui-là même auquel elle avait, dans une heure de besoin physique et d'irritation charnelle, abandonné son corps.

Je lis sur le petit papier que les éditeurs d'aujourd'hui ont l'obligeance de glisser dans les volumes dont ils veulent obtenir un compte rendu, que « la délicatesse de touche de l'auteur, la finesse de sa pensée, l'élégance et le miroitement de son style atténuent suffisamment les situations pour que la plus

honnête femme puisse entendre, sans être forcée de recourir à son éventail, le récit de cette mémorable aventure ». Le rédacteur de cette éditoriale appréciation oublie que l'éventail sert à dissimuler, non seulement la rougeur de la pudeur alarmée, mais aussi le demi-bâillement de l'ennui. Le gros mot est lâché : le défaut de l'histoire, c'est qu'elle n'est pas amusante. Tout le talent de l'auteur à noyer son tableau dans les demi-teintes a abouti à faire une œuvre distinguée au possible, mais d'un terne désespérant. Alcantor et Lucinde sont des êtres de raison, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient raisonnables. On ne sent ni la chair ni les os dans ces personnages quintessenciés et beaux diseurs. Ces variations de *dilettante* me touchent peu, je l'avoue; je préférerais une bonne histoire d'êtres vivants, capables de rire et de parler comme tout le monde, même au risque d'entendre une plaisanterie salée et un mot un peu gras. Les femmes en rougiraient peut-être; mais cela leur va bien et ne leur déplaît pas.

Je recommande vivement les petites histoires qui terminent le volume. Elles sont racontées avec beaucoup de grâce et de finesse et les qualités littéraires de l'auteur s'y déploient agréablement et sans prétentions. B.-H. G.

La Femme nue, par Jules de Gastyne. Paris, E. Dentu, 1883, 1 vol. in-18.

Un valet italien s'est enrichi au jeu et a acheté un titre de prince. Il ramasse, dans un carrefour de Rome, une petite marchande d'oranges et vient avec elle à Paris où ils mènent la grande vie. L'argent s'épuise. Le prince veut redorer son blason de pacotille par un mariage qui manque par la faute de sa maîtresse. Pour se venger, il la fait marquer d'un fer rouge par deux serviteurs, ses âmes damnées, qui, après l'avoir tondue et rasée partout, l'abandonnent la nuit, solidement garrottée, dans un terrain vague où des inspecteurs de police la retrouvent au matin. Voilà la femme nue. Dès lors, campagne de vengeance contre le prince italien qui, après avoir disparu de Paris, y revient sous le déguisement d'un banquier américain; ruses de police; enlèvements; manœuvres de banque; faillite; assassinats; suicides; imbroglio mouvementé et invraisemblable, et, finalement, mort de presque tous les acteurs de ce drame compliqué, à l'exception des comparses, dont le plus hideux, l'exécuteur des hautes œuvres de l'Italien, va tranquillement manger en Amérique les millions que celui-ci lui a donnés.

Une analyse ne saurait débrouiller tous ces écheveaux enchevêtrés sans souci des possibilités et avec le sans-gêne le plus complet vis-à-vis du public gobeur.

Les Anglais et les Américains qui liront ce gros roman riront bien en voyant un banquier de New-York affublé du titre de *sir*. L'auteur ignore que ce titre de noblesse n'existe pas dans la libre Amérique et ne se rencontre que dans la féodale Angleterre.

Du reste, le style est comme le plan. Il vaut mieux ne pas en parler.

Cependant je ne serais pas vrai jusqu'au bout si je n'ajoutais que cette histoire pimentée et sans aucune vraisemblance se lit avec intérêt quand on n'a rien à faire, et que je ne doute pas qu'elle ne se débite à un nombre d'exemplaires satisfaisant pour le gousset de l'auteur et la caisse de l'éditeur.

B.-H. G.

Maison flamande, par Marguerite Van de Wiele. Paris, G. Charpentier, 1883, 1 vol. in-18.

Les qualités de style et de description sont réelles et remarquables dans cette étude de mœurs flamandes. Mais ce n'est là, pour moi, que le moindre côté du livre. La femme qui a écrit ces pages a fait quelque chose de plus, une étude de mœurs humaines. Il y a là des types, tous à leur plan et se faisant mutuellement valoir, qui sont admirablement pris sur le vif et nous apparaissent dans la vérité supérieure de l'art. Cette maison flamande où le bon docteur étudie les *diptères* et où sa femme exalte chaque jour en elle-même l'esprit de sacrifice qu'elle puise dans son ardente et austère piété; la pauvre Fanny, leur petite-fille, enfant illégitime d'un fils déshonoré, qu'ils élèvent et aiment comme la seule fleur qui puisse encore égayer et parfumer le désert de leur existence; la méchanceté impitoyable et bête de la petite ville bourgeoise, lorsqu'elle a découvert le secret de la naissance de Fanny; les tortures morales auxquelles celle-ci est dès lors soumise et les degrés insensibles par lesquels le désespoir et l'amour la font se livrer à un charmant et frivole artiste et fuir avec lui; la douleur des vieillards dont l'un devient fou; les amertumes et les tristesses de Fanny qui voit mourir entre ses bras son petit enfant pendant que le misérable grand artiste qui l'a enlevée et conduite à Paris la trahit et l'abandonne; le beau caractère du peintre Gérard qui fait plus vivement ressortir l'odieux de la conduite de l'amant; le retour à la maison flamande, où la jeune femme ne retrouve plus que sa grand-mère devenue insensible à force de souffrances et qui l'appelle « madame », sans paraître se souvenir des jours où elle avait une petite-fille qu'elle aimait; la réclusion de Fanny dans cette grande vieille maison où elle expiera jusqu'à la mort une faute dont elle n'est pas responsable et dont le seul auteur mène à Paris une vie de plaisirs et de succès, tout cela est dramatique, touchant et vécu.

L'inspiration de Dickens est manifeste dans la manière dont Mme Marguerite Van de Wiele met ses personnages en scène et mêle, en leur donnant une âme, les objets familiers à l'action de son drame. Ce n'est pas un reproche, au contraire. Elle n'aura pas de peine, d'ailleurs, à se dégager du procédé, trop évidemment emprunté, je crois; et elle restera avec le talent personnel, si honnête et si ému, qu'elle possède.

Je ne sais rien de plus navrant que le passage où elle raconte la mort de l'enfant de Fanny et de Charles Lehardy. Ce sont des pages où palpite le cœur de la mère, et, en les lisant, tous les yeux qui ont encore des larmes pleurent. B.-H. G.

Mademoiselle de Poncin, par Paul Gaulot. Paris, P. Ollendorff. 1883, 1 vol. in-18.

Un jeune homme avait été élevé en province près d'une cousine qu'il aimait. Il va à Paris et fait la connaissance d'une jeune veuve dont il s'éprend et qu'il veut épouser. La mère s'oppose au mariage. La veuve, pleine d'expérience et de manège, manœuvre assez habilement pour mettre le fils en révolte contre la mère. Celle-ci cède à la fin; et aussitôt le jeune homme s'aperçoit que sa passion pour la veuve n'est qu'une surprise de ses sens, et que c'est sa cousine qu'il a toujours aimée. Tout s'arrange, et la Parisienne expérimentée se rabat sur un vieux beau qu'en désespoir de cause elle épouse.

Le récit est rapide et intéressant. L'auteur écrit en français, ce qui n'est pas à dédaigner, et, à part quelques invraisemblances, le plan, qui n'offre rien de bien nouveau, n'a rien non plus qui soit choquant. Le caractère du vieux général, père de la veuve en quête d'un second mari, et celui du vieux fat qu'elle traîne à sa remorque, sont amusants et ont la vérité d'une charge réussie. La cousine, Mlle de Poncin, est héroïque et charmante. Puisse-t-elle, pour le bonheur de son ménage, ne pas trop s'en apercevoir en étudiant son mari !

B.-H. G.

Zaïra. — *I. Les Amants de Paris. — II. L'Enragé.* Par A. Matthey *(Arthur Arnould)*. Paris. G. Charpentier et Cie, 1883, 2 vol. in-18°.

Ce n'est pas une tâche agréable que d'avoir à rendre compte des ouvrages dont M. Arthur Arnould inonde le marché. La sympathie qu'inspire le caractère de l'auteur et la certitude solidement fondée que l'on a de son talent vous mettent mal à l'aise pour parler à cœur ouvert de ces feuilletons cousus en volumes se complétant, ou plutôt se perpétuant les uns les autres, malgré la différence de leurs titres et la formule de l'éditeur Charpentier : *Édition complète en un volume.*

Dans cette histoire comme dans les autres, l'amour, la jalousie et la passion de la vengeance amènent des intrigues, des infamies et des assassinats mystérieux, qu'un juge d'instruction borné est incapable de démêler, mais dont un fin limier de police, aussi grossier de corps que subtil d'intelligence, arrive facilement à saisir tous les fils. Les coupables sont châtiés suivant leur mérite, et les amants, enfin réunis, goûtent un bonheur désormais sans danger.

Il y a, dans ces deux volumes, des prétentions à l'analyse psychologique qui ne sont guère de mise, et qui, en tout cas, si elles augmentent le nombre des lignes, diminuent et refroidissent l'intérêt. On pourrait faire de ce roman un abrégé beaucoup plus captivant que l'original.

Je serais injuste si je ne déclarais qu'il y a dans l'héroïne, Zaïra, le germe d'un caractère à certains points de vue nouveau, et qui, convenablement présenté, ne pourrait manquer de faire sensation. Mais ces bonnes choses sont noyées sous un flot de mots et de phrases toutes faites, dont se contentent M. Arnould et beaucoup de ses lecteurs, parce que pour eux la littérature n'est plus qu'une boutique d'épicerie où les romans se débitent comme un bonbon populaire, dans des sacs préparés d'avance.

B.-H. G.

Amoroso, par George Japy. Paris. Calmann Lévy. 1883, 1 vol. in-18°.

Amoroso n'est que la première des neuf nouvelles dont se compose ce volume. Et encore n'est-ce pas tant une nouvelle qu'une étude fantaisiste de psychologie. Elle abonde en pensées ingénieuses, mais tirées par les cheveux, et en aperçus profonds à la manière des trous obscurs. Le reste me plaît infiniment plus. La nouvelle intitulée *les Deux Missels* part d'une donnée fantastique qui n'exclut pas, au contraire, l'émotion générale et les détails touchants. *En Quarantaine* est une histoire dramatique et lugubre où celui qui meurt et celui qui tue sont également héroïques et bons. *Les Noces d'or* présentent le charmant tableau d'un homme et d'une femme qui se sont aimés jeunes gens et qui s'aiment encore vieillards, sortes de M. et Mme Denis idéalisés. *Le Pruneau* clôt le volume par un éclat de rire.

Toutes ces historiettes, d'ailleurs, celles que j'omets comme celles que je cite, sont écrites et composées de main d'ouvrier. Ce sont de petites œuvres d'art. L'éloge n'est pas mince, et l'on aurait vite fait de compter les recueils de ce genre qui le méritent.

B.-H. G.

Histoires amoureuses et récits fantastiques, par Émile de Molènes. Paris, Tresse. 1883, 1 vol. in-18°.

Ces nouvelles — il y en a neuf dans le volume — ne sont ni meilleures ni plus mauvaises que celles qu'on nous donne à la douzaine. *La Toilette de la mariée*, par laquelle débute le recueil, est ingénieuse dans ses détails, mais, il me semble, radicalement fausse dans sa conception. C'est un homme qui exige d'une jeune fille coquette par laquelle il a été joué, qu'elle se laissera voir nue par lui le jour de son mariage avec un rival préféré, et qui, en retour, promet de se tuer ce jour-là. Le malheureux tient sa promesse. Hernani n'est auprès, comme on voit, que de l'herbe de la Saint-Jean.

J'aime assez les récits fantastiques. Au moins n'est-on pas forcé d'y croire. Ils se soutiennent, en outre, par la vertu poétique de la légende dont ils s'inspirent, à l'exception du dernier : *le Roman d'un mauvais cigare*, qui est une excentricité anglaise baroquement imaginée et assez spirituellement contée.

B.-H. G.

MÉMENTO

Le Walter Scott illustré, publié par la maison Didot et qui comprenait déjà huit volumes dont nous avons signalé l'apparition, vient de s'augmenter de

Waverley, traduction de M. Ed. Scheffter, avec dessins de MM. Bombled, Brown, Godefroy-Durand, Fraipont, C. Gilbert et Riou. Ce volume est aussi remarquable que les précédents, l'illustration laisse peu à désirer, la gravure fort belle, le texte bien suivi et supérieurement tiré. Cette magnifique collection de *Walter Scott illustré* fera grand honneur à la maison Didot qui compte déjà tant de titres de gloire dans les annales de la librairie française.

Kéraban-le-Têtu, le dernier roman de Jules Verne dans sa série des *Voyages extraordinaires*, est aujourd'hui complet en deux volumes à la librairie Hetzel et Cie. Ce n'est pas le meilleur ouvrage du fécond romancier et la pièce qu'il en a tirée ne paraît avoir été accueillie que par un succès très contesté.

THEATRE

Mademoiselle du Vigean, comédie en un acte et en vers, par Mlle Simone Arnaud. Paris, 1883, chez Ollendorff.

Condé (notez qu'en 1643, il portait seulement le titre de duc d'Enghien) revient victorieux de Rocroi; mais, au lieu de se rendre au Louvre, saluer la régente, il va tout droit chez Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet. Il compte y revoir Élise du Vigean, occupée, tandis que sa protectrice parfile en potinant (la chose, sinon le mot, existait), à voyager sur la *Carte du Tendre*.

La cour s'émeut. Elle prend pour un défi l'attitude singulière du héros. La cabale des importants, qui vient de naître, sous la direction du duc de Beaufort et du vieux maréchal Bassompierre, songe à opposer Turenne à Condé « trop grand ». Ce dernier, irrité de n'obtenir, au lieu de reconnaissance, que calomnies et injustes soupçons, se résout (c'était alors jeux de prince) à passer à l'étranger, dans les rangs mêmes de l'Espagnol qu'il a vaincu. Auparavant, il enlèvera Mlle du Vigean. Elle consentait, quand Gassion, confident découpé sur le Marcel des *Huguenots*, découvre à la jeune fille dans quel abîme vont se perdre et sa réputation et la renommée du prince. Il insiste sur l'épouvantable péril dont cette défection menace la *patrie*. Ce mot, qui ne dit rien encore au Bourbon, décide Élise. Elle se souvient des mâles accents de Corneille, elle se sacrifiera, elle ensevelira son amour dans un cloître.

Inutile de chercher chicane à Mlle Delaage, Simone Arnaud au théâtre, pour maint accroc à la vérité historique. Ce qu'on peut, ce qu'on doit surtout lui reprocher, c'est le mauvais français qu'elle fait parler à ses personnages, en plein hôtel de Rambouillet. Le dialogue, farci de phrases hachées pour les besoins de la rime, semble prêter au jeu des propos interrompus. Pathos, préciosité, incorrections, termes impropres y abondent. Peut-on, de sang-froid, entendre un homme, fût-ce Condé, parler ainsi de lui-même :

> Je ne dors jamais mieux qu'avant une bataille
> Quand je n'aurais pour lit qu'un *affût de mitraille*
> Et qu'un sac de soldat me servît d'oreiller.
> Non, non, ce n'est pas là ce qui me fait veiller?

On dit qu'il a fallu une haute influence féminine (chose déjà extraordinaire!) pour décider M. Perrin à faire représenter une semblable pièce. On ajoute qu'elle comportait primitivement cinq actes. En ce cas, le public a été condamné au minimum de la peine. C'est déjà trop. Ce bon public a d'ailleurs été désarmé par quelques tirades patriotiques dont, il faut le reconnaître, l'élévation, sinon la forme, était de nature à provoquer les applaudissements. Ce « passez muscade » réussit au théâtre, mais les lecteurs ne sauraient s'y laisser prendre. G. S. L.

La Laitière et le Pot au Lait, par MM. William Busnach et Armand Liorat, 1883. Ollendorff.

Désarticuler une donnée fort simple, empruntée à la fable de La Fontaine, ajouter le grossier piment de réflexions grivoises, ce récit une fois haché menu comme chair à pâté, allonger la sauce de fadaises sentimentales, le tout à seule fin de permettre à Mme Céline Chaumont de minauder à l'aise et de déployer ses multiples talents, c'était se donner l'air de vouloir mystifier le public du Palais-Royal, qui s'est fâché en dépit ou à raison même de l'aspect littéraire de ce monologue en cinq cents vers. Les auditeurs de Plaute grognaient aux comédies de Térence : ils en auraient plus mal accueilli encore la parodie.

Un Pari dangereux, par M. Alphonse Laigle, 1883. Ollendorff.

Le comte de Kerneau a parié mille louis que son coupé stationnerait dans l'après-midi devant la villa de miss Hellen, tandis qu'il serait reçu par cette beauté farouche et exotique. La comtesse instruite du pari conjure son mari de ne pas même tenter de le gagner. Que fait le comte? Il envoie un domestique porteur d'un chèque; la voiture stationnera, ne sera-ce pas suffisant? Le malheur est que madame, prise elle-même au piège, croit au départ de son mari. En pareille circonstance, il y a toujours un ami disposé à seconder une vengeance conjugale; mais cette fois l'ami a trop compté sur un simple dépit et, quand il devient trop entreprenant, un bon coup de cravache lui apprend qu'il s'est mépris. L'émissaire du comte est reçu d'aussi cinglante manière. Les époux sont

réconciliés, ils ont joué à *qui perd gagne*. Le lever de rideau, qui a été joué à l'Odéon, peut être utilisé comme comédie de salon. G. S. L.

Chez Ollendorff également une poignée de monologues : **Tot-z-ou Tard**, par Max le Gros, dit par Félix Galipaux, du Palais-Royal. — Il y est question d'un imbécile qui renonce, au moment même où il allait y parvenir, à la conquête d'une jolie voisine, parce qu'il l'entend proférer ce qu'on appelle par euphémisme un *velours*. Que d'autres eussent ri sans être désarmés et pour un *cuir* même n'eussent pas reculé! — **Aux Antipodes**, par M. Georges Feydeau, fantaisie provenço-comique, absolument insensée qui, dite par Mme Judic, doit faire rire aux larmes! — **Au Jardin des Plantes**, poésie (?), par M. Paul Lheureux, dite par Félix Galipaux, encore! — **Par Téléphone**, scène de jalousie imaginée par M. Jules Legoux, jouée en partie à la cantonade, en partie par Mlle Thénard, de la Comédie-Française. — **Le Petit Ménage**, fantaisie en vers de M. Georges Feydeau, déjà nommé, illustrée par Saint-Germain, l'acteur du Gymnase, sujet : « Minet, le roi des angoras », sganarellisé par sa « légitime épouse, une belle chatte andalouse » et qui (est-ce un reproche? est-ce une allusion?) « philosophiquement s'endort auprès du couple qui s'embrasse ». G. S. L.

Monologues et Récits, par Émile Boucher et Félix Galipaux. Paris, P. Ollendorff, 1883. Un vol. in-18.

Je résiste à la tentation de faire, à l'occasion de ce petit volume, la monographie du monologue. Ce serait trop monocorde et, par suite, monotone. C'est, du reste, l'inévitable écueil. Ce défaut se fait naturellement sentir surtout en une collection. Les auteurs de celle-ci, qui se sont fait une honnête réputation dans le genre, y ont cependant introduit toute la variété qu'ils ont pu. Vers, prose, scènes comiques, tirades mélodramatiques, parodies mêmes, on trouve un peu de tout dans ces pages qui, comme tout ce qui veut être d'un bout à l'autre humoristique, font irresistiblement bâiller.

Je ne donne pas, d'ailleurs, ce que je viens de dire pour un jugement, et je serais désolé qu'on le prît pour tel. On ne juge un monologue que lorsqu'on l'a entendu, et, les trois quarts du temps, c'est à l'acteur, je veux dire au *diseur*, que revient le blâme ou l'éloge. Le monologue est comme une sorte de thème à mettre en musique, et qui ne vaut que par le talent de l'exécutant. Les deux ou trois pour lesquels ceci n'est pas la condition absolue de succès sont des chefs-d'œuvre du genre. Je n'en ai pas rencontré dans le volume que j'ai sous les yeux. B.-H. G.

POESIES

Chansons populaires de l'Ain, par Charles Guillon. Préface de Gabriel Vicaire. Illustrations. Paris, Ed. Monnier et Cie, 1883. 1 vol. gr. in-8.

Les recueils de ce genre présentent toujours un vif intérêt. Celui-ci est luxueusement édité, et quelques-unes des illustrations dont il est orné — pas toutes — sont de petits chefs-d'œuvre. Ces choses-là ne gâtent rien, au contraire. Mais l'attrait principal est dans la matière même de la publication. Imprimées sur du papier à chandelles et avec les caractères de l'almanach liégeois, ces chansons n'en auraient pas moins de saveur et n'en seraient pas moins précieuses comme manifestation littéraire spontanée et comme document historique.

Dans ces chants, en effet, épars et fragmentaires, improvisés par des ignorants, répétés et transmis par de plus ignorants encore, parle et vibre l'âme du paysan, c'est-à-dire l'âme même du sol de France, de la vieille et noble patrie.

L'auteur de cette collection a, autant qu'il l'a pu, authentiqué tous les morceaux qu'il admet. Il indique le lieu où la chanson a été recueillie, la personne qui l'a dictée. Au fond, il faut bien le dire, si cela couvre jusqu'à un certain point la responsabilité du collectionneur, cela ne prouve pas grand'chose. Ce n'est pas ainsi qu'on arrivera à démêler le double courant dont l'un corrompt l'autre; je veux dire le courant vraiment populaire, et le courant citadin ou parisien dont l'influence pénètre aujourd'hui jusque dans les campagnes et les inonde de ces choses naïves et primesautières, que des dames en jupon de gaze trop court et en maillot couleur de chair fanée, chantent, hurlent ou chevrotent dans les cafés-concerts et les beuglants.

Ces chansons de l'Ain ne présentent d'ailleurs rien de bien original. Elles servent à démontrer d'une façon encore plus irréfutable ce que l'on a déjà découvert et proclamé, à savoir que l'inspiration populaire ne se confine pas en un lieu ni en une région, mais que les différentes provinces se pénètrent, pour ainsi dire, les unes les autres, et que du Nord au Midi, de l'Ouest à l'Est, les chansons voltigent de lèvre en lèvre, en se modifiant et en s'altérant d'ordinaire, mais sans perdre ni leur sens primitif ni même le rythme dans lequel elles se sont une fois coulées. Ainsi la chanson que M. Guillon intitule *la Princesse* est bien connue dans le Poitou. Je l'ai plus d'une fois entendue, de la bouche même de ma grand'mère. Seulement la princesse, qui est ano-

nyme dans l'Ain, a un nom dans les Deux-Sèvres : c'est Mlle de Luxembourg, et elle demande à son « papa » cinq ou six sous.

Pour les donner à mon geôlier,
Qu'il me desserre un peu les pieds.

Ce n'est certainement pas en Bresse que le thème populaire a trouvé son expression la plus pittoresque ou la plus touchante. Comparez, par exemple, *le Déserteur* de la collection Guillon, avec *le Soldat par chagrin*, des chansons du Poitou, recueillies par J. Bujeaud. Il y a la différence d'un squelette à un homme vivant. Que sont devenus ces adorables et navrants couplets qui faisaient pleurer Murger?

Celui qui me tuera
Ce s'ra mon camarade;
Il me band'ra les yeux
Avec un mouchoir bleu,
Et me fera mourir
Sans me faire souffrir.

Que l'on mette mon cœur
Dans un' serviette blanche;
Qu'on le porte à ma mie
Qui demeure au pays,
En disant : C'est le cœur
De votre serviteur.

Il n'y a, dans les chants d'aucune nation, rien de plus naïf ni de plus poignant. Cette chanson, qui doit dater des guerres du premier Empire, a un dernier couplet que Bujeaud ne donne pas et qui est peut-être plus moderne et d'un jet moins spontané. Le soldat, après avoir envoyé son cœur à sa mie, recommande qu'on ne dise pas sa mort à sa mère, mais qu'on lui dise plutôt que les Anglais l'ont fait prisonnier et qu'elle ne le reverra jamais. Il ajoute :

Soldats de mon pays,
Dites-le-z-à mon père;
Mais dites-lui surtout
Que je suis mort debout,
Afin qu' sa croix d'honneur
N'ait pas de déshonneur.

Les poètes cultivés et mondains ne dédaignent pas parfois — pourquoi ne le font-ils pas plus souvent? — de profiter des inspirations de la muse populaire; et il arrive que ce qui égaye et charme les veillées des paysans de nos provinces vient se faire applaudir à l'Opéra-Comique par les élégants de Paris. Tout le monde connaît le ravissant duo de *Mireille*, où l'amant se transforme pour suivre les transformations de la bien-aimée, et où, lorsque celle-ci veut mourir et n'être plus qu'un cadavre, il s'écrie :

Alors je me ferai la terre,
Et je t'aurai!

La même idée pratique est développée dans la chanson intitulée *Mignonne*, avec moins de force peut-être, mais avec plus de grâce campagnarde et une note gauloise que l'on chercherait vainement chez le poète provençal.

Oh! si tu te mets nonne
Dans le couvent,
Moi, je m'y mettrai moine
Aux moines blancs.
J'irai confesser la nonne
Dans le couvent.

Toutes les chansons que M. Guillon nous donne dans ce recueil sont en français. L'interprétation se réduit donc à l'explication de quelques locutions locales et d'un petit nombre de mots patois. Je crois que sur un de ces mots l'interprétation s'est égarée. C'est dans la chanson *Belle, soyez sage*, à ces vers :

Je t'apprendrais bien à parler,
A danser les corandes.

M. Guillon explique *danser les corandes* par courir à travers les champs. Il s'agit assurément ici de la *courante*, danse ancienne, à la mode autrefois dans la plus haute société, et qui s'est conservée dans nos campagnes. On en trouvera dans Littré une minutieuse description. B.-H. G.

La Vraie Loi de nature. *Où donc est la Providence?* Ouvrage orné du portrait de l'auteur. Un vol. in-12. Paris, Charavay frères, 1882. — Prix : 3 fr. 50.

La loi de nature, la vraie, a été formulée, en français, à l'aide de cinq mots; en anglais, à l'aide de trois. La formule anglaise est la meilleure, elle agit plus efficacement sur les esprits, sur les esprits français, du moins.

M. Bonnefoy — tel est le nom de l'auteur — avait cru longtemps à l'existence d'une Providence, d'une sorte d'être pensant, sentant, voulant, et tout se faisant pour le plus grand bonheur de l'humanité. Il était naïf. Cinq mots murmurés à son oreille, cinq mots, ou bien les trois seulement et ses « yeux se sont dessillés »; il a vu. Maintenant, il croit à l'existence d'un être pensant, sentant, voulant, et tout se faisant pour le plus grand dommage de tout ce qui vit, de tout ce qui se meut; et cet être, il l'a nommé, c'est LA NATURE.

Il a vu, il n'est plus un naïf; il dit son fait à la nature dont il sait la loi; et, puisqu'il la déteste, qu'il l'abhorre, il lui crie sa haine.

Tous les vers du volume ne sont pas mauvais et quelques pièces ont du mouvement. Nous citons quelques strophes de la dernière.

Il se peut que mes vers ne soient pas nécessaires,
Et n'aient ni grâce ni vigueur,
Mais je puis affirmer du moins qu'ils sont sincères
Et qu'ils ont jailli de mon cœur!

Car je ne pose pas pour la désespérance :
Lorsque ma voix crie ou gémit,
C'est qu'elle est un écho de ma vive souffrance,
C'est que mon âme alors frémit.

C'est que je ressentis de poignantes tristesses,
Lorsque je vins à découvrir
Les lois de la nature et leurs scélératesses,
Qu'un seul mot résume : Souffrir.

L'auteur rejette bien loin les doctrines de ces philosophes, les pauvres fous! — qui parlent d'une conscience, d'un impératif catégorique, d'un respect dû à ce qu'ils appellent : la personne, et, partant, de justice, de liberté, d'égalité; pour nos enfants, il veut, lui, d'autres leçons :

Disons-leur bien que seuls ils font leur destinée,
Qu'elle dépend de leurs efforts,
Et que la vie étant une lutte obstinée,
Honneur à la race des forts!...

Quelle démocratie composeraient demain les citoyens, — frères ennemis, — si nos enfants recueillaient de tels enseignements! Mais on n'exige pas de nos poètes qu'ils soient des penseurs ni des moralistes; on ne leur demande rien que de sentir et de traduire bien ce qu'ils sentent. M. Bonnefoy — évitons le jeu de mots — doit être sincère et, nous le répétons, quelques pièces du volume sont vraiment d'une facture assez heureuse. F. G.

Esquisses dramatiques et Poésies diverses, par Gustave Chatenet. Paris, E. Dentu, 1883. Un vol. in-8.

Voici, pour les curieux de bibliographie qui ne s'en doutent probablement pas, la liste des œuvres de M. Gustave Chatenet :

Mes premières ailes (1842);
Les Véridiques, satires (1843);
Le Club au village, quatrième édition (1848);
Le Roi de Naples devant l'opinion publique (1851).

Depuis 1851, la voix de M. Gustave Chatenet ne s'était plus fait entendre, sans que pour cela on s'aperçût qu'il y eût une note de moins dans le concert humain. Il reprend aujourd'hui la parole, ayant des choses rares à nous dire. Et d'abord c'est une « comédie satirique en deux actes et en vers, avec prologue et parabase, extraite des Thesmophories d'Aristophane »; puis des scènes dialoguées, comme « le Dernier jour de Beethoven »; « l'Épreuve maternelle »; « Un Mauvais rêve, comédie en un acte »; « Bahram-Gur, opéra lyrique »; « la Prise de tabac, pochade »; « la Femme politique »; des poésies diverses, une « Épître aux souverains de Prusse et d'Autriche » intitulée *Sadowa;* une autre Épître à Jules Janin à propos de la *Légende des Siècles;* des Fables, etç., etc.

Tout cela forme un gros volume, comme bien l'on pense. Je ne conseillerai ni ne déconseillerai à personne de le lire. L'auteur compose des vers d'amateur qu'il fait ensuite imprimer. Il y a des lecteurs pour qui tout est pâture et qui s'accommoderont de celle-là comme d'une autre. Au point de vue de l'art, d'ailleurs, tout cela n'est ni bon ni mauvais, ni moral ni immoral, ni beau ni laid, car, au point de vue de l'art, tout cela n'existe pas. B.-H. G.

MÉLANGES

Œuvres de J. Joubert. *Correspondances-Pensées.* 2 vol. in-18. Paris, librairie académique Didier et C^ie^. — Prix : 7 francs.

Voilà la septième édition de cet ouvrage admirable, resté si longtemps inédit après la mort de l'auteur, et dont le premier éditeur privé fut Chateaubriand. Les *Œuvres de Joubert* ne sont pas destinées au gros public, c'est de la quintessence de délicatesse et du sublime dans le domaine de la pensée; mais chez tous les esprits élevés, Joubert sera mis au premier rang de la bibliothèque, feuilleté tous les jours ou savouré tous les soirs. On sait que le premier recueil des *Œuvres de Joubert* ne formait qu'un mince volume in-8°; depuis cette édition princeps, l'éditeur littéraire et le neveu de Joubert, M. Paul de Raynal, ne s'est pas ralenti un seul instant dans son travail d'investigation parmi les papiers de son oncle et cette dernière édition en deux volumes (un volume de *Correspondances* et un volume de *Pensées*) est aussi complète que possible.

Il est peu probable aujourd'hui qu'on retrouve à glaner après M. Paul de Raynal et l'œuvre de Joubert est définitivement constituée. Z.

Nos grands Hommes, *Portraits et Biographies, Récompenses scolaires;* collection A. Prunaire, 1^re^ série. Librairie classique Ract et Falquet.

Le ministère de l'instruction publique s'est grandement occupé de l'instruction primaire et des écoles depuis quelques années; on ne saurait méconnaître son initiative ardente sur toutes les questions d'éducation scolaire. A cette initiative publique se joignent les initiatives privées, et des ingénieuses entreprises, toutes en faveur de l'enfance, naissent chaque jour et se développent heureusement dans toute la France. Ce nous est donc un plaisir très grand que de signaler aujourd'hui à l'attention de tous nos lecteurs une excellente publication qui commence à paraître et qui, nous l'espérons, sera couronnée du plus vif succès.

Sous ce titre : *Nos grands Hommes, Portraits et Biographies,* M. Alfred Prunaire, le graveur distingué, entreprend une collection de récompenses scolaires qui a été immédiatement honorée d'une souscription du ministère de l'instruction publique.

Cette collection parait par série de douze portraits d'hommes illustres — on pourrait dire douze tableaux en couleur, tirés sur très beau bristol — au verso

desquels se trouve une biographie très concise écrite par un écrivain compétent, ces gravures instructives sont destinées à servir de *bons points* aux élèves studieux ; c'est une récompense toute nouvelle et très heureuse ; aussi le *Panthéon Prunaire* sera-t-il accueilli à merveille par tous les petits bonshommes qui s'apprennent à grandir moralement et à devenir bons citoyens. Tous ces portraits sont dessinés par nos grands peintres modernes : dans la première série, Gérome a signé le *Molière;* G. Boulanger *Cornélie;* Olivier Merson *Clémence Isaure;* E. Toudouze *Eustache Lesueur,* et le reste à l'avenant. Théodore de Banville, Philippe Burty, A. de Lassalle, Alcide Bonneau, etc. sont les historiographes de cette première série; on voit que les littérateurs sont à la hauteur des illustrateurs.

Un bon point à M. Prunaire pour tant de jolis bons points, et félicitations à la librairie Ract et Falquet (rue Cassette, 16), qui a su comprendre tous les avantages de cette grande publication pour enfants.

Paris-Étrange, un vol. in-8°; Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Parti pour un voyage d'exploration dans les bas-fonds et les mauvais lieux de Paris, M. Louis Barron est revenu de son expédition, sain et sauf comme il s'en était allé, mais avec un carnet de notes qu'il a condensées, réunies, et dont il a fait un volume qu'il a intitulé *Paris-Étrange.*

On sait comment se font ces voyages : on part accompagné d'un ancien agent de police quelconque auquel on a trop souvent le tort de se confier aveuglément.

Le cicerone de M. Barron a été un sieur Lapince (niez donc l'influence des noms!), ancien agent du service de sûreté.

Nous craignons que cet ancien policier n'ait conduit son touriste à travers des sentiers trop battus. Le Château-Rouge, l'établissement du Père-Lunette, les bals d'Austerlitz et Duvert, les garnis des ruelles Maubert ou Maître-Albert ont déjà fait l'objet de nombreuses descriptions.

Ce qui nous a frappé dans le volume de M. Barron, c'est le chapitre consacré à la maison du Bon-Pasteur, maison qui recueille, comme on le sait, les filles perdues. S'il en faut croire M. Barron, les punitions les plus terribles sont infligées dans cet établissement ; on priverait les rebelles de nourriture et on irait jusqu'à leur mettre sur les reins un cilice de fer à pointes aiguës qui pénètrent dans les chairs; on les punirait aussi en leur faisant nettoyer des crachats à genoux, avec la langue.

M. Barron est-il bien sûr que ces tortures soient infligées aux pensionnaires du Bon-Pasteur?

Nous attendons avec curiosité ce que ne manquera pas de dire sur cette maison M. Maxime du Camp qui, poursuivant ses études sur Paris, parcourt en ce moment les établissements hospitaliers de la capitale et fait de ses visites l'objet de monographies que publie la *Revue des Deux Mondes.*

Histoire de la Littérature romaine, par E. Talbot, docteur ès lettres. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, 27-31, passage Choiseul, 1883. — Prix : 2 fr. 50.

M. E. Talbot a voulu donner dans cet ouvrage un tableau complet, quoique en raccourci, de la langue et du génie littéraires de Rome, depuis les origines de cette ville jusqu'à la chute de l'empire romain d'Occident. Le but principal de ce volume est d'instruire la jeunesse; mais il ne manquera pas d'intéresser tous ceux qui s'adonnent à l'étude sérieuse de notre littérature nationale. Pour dégager l'utilité d'une telle histoire, il suffit de se rappeler que « les *Romains ont créé,* suivant l'expression même de M. Talbot, *une langue et une littérature qui vit et qui respire dans nos entretiens de chaque jour, dans nos institutions civiles et dans nos chefs-d'œuvre français.* »

Le plan de cet ouvrage ne laisse rien à désirer au point de vue de la logique et de la commodité. M. Talbot évite en effet de morceler les écrivains; il s'évertue à nous présenter les auteurs dans leur ensemble et avec leur œuvre entière; et comme presque toujours l'œuvre d'un écrivain est étroitement liée à sa vie et expliquée par elle, le nouvel historien de la littérature romaine fait précéder chacune de ses analyses d'une notice biographique. Il s'est souvenu aussi que l'histoire d'une littérature, sous sa forme narrative, n'est que l'opinion d'un critique; empreint de cette idée que les textes des auteurs sont la littérature même, il cite les passages les plus caractéristiques des ouvrages dont il veut faire apprécier à ses jeunes lecteurs les mérites ou les défauts.

C'est en joignant, chose remarquable, le résultat de ses recherches personnelles au souvenir des leçons des Villemain, des Patin, des Nisard, des Pierron, des Boissier, que M. E. Talbot, disciple heureux, a su écrire un livre nouveau. Il a réussi à donner une couleur toute locale à ses idées et à son style.

L. B.

Livre de Lectures choisies en prose et en vers, à l'usage des jeunes écoliers. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, 27-31, passage Choiseul, 1883.

Il y a plus d'un quart de siècle qu'on a pris l'habitude de mettre entre les mains des écoliers des recueils de morceaux choisis de prose ou de vers empruntés à nos bons écrivains. En elle-même cette méthode est excellente; elle procure aux élèves de très grands avantages, et le premier, le plus notable, c'est la difficulté d'imitation.

Dernièrement encore, ces recueils avaient le tort immense de ne reproduire que des fragments d'œuvres de poètes et de prosateurs des deux derniers siècles. De la sorte, ces études littéraires circonscrites à certains écrivains produisaient un résultat fort éloigné de celui que l'on s'était proposé. En mettant sous les yeux des élèves des morceaux presque identiques de forme, on arrivait à façonner ces jeunes

intelligences à des formules et à des artifices de style qui leur donnaient à toutes une manière d'écrire uniforme, manière correcte si l'on veut, mais dépourvue de tout caractère de jeunesse et d'originalité. « Les meilleurs élèves, en sortant des lycées, ont presque tous le *style vieux*, disait un ancien professeur de l'Université; ils n'écrivent pas assurément comme Fénelon, Massillon, Fléchier et Buffon; mais ils ont dans la mémoire la forme habituelle de leur style, l'ordinaire arrangement de leurs phrases, l'enchaînement, le nombre et l'harmonie de leurs périodes, et ils reproduisent à leur insu une classique imitation de ces écrivains qui, probablement, s'ils vivaient aujourd'hui, écriraient eux-mêmes d'un tout autre style. »

L'auteur du *Livre des lectures choisies*, comprenant combien était défectueuse la méthode de ses prédécesseurs, a fait de nombreux emprunts à tous ceux des prosateurs et des poètes du XIXe siècle dont le nom se recommande par des œuvres tout au moins distinguées. Citons au hasard : Victor Hugo, Leconte de Lisle, Alfred de Vigny, Sully Prudhomme, etc.

De la familiarité établie entre les élèves et la plupart des écrivains modernes, leurs contemporains, les premiers apprendront à parler et à écrire la langue de leur siècle et de leur temps, dans sa forme la plus correcte et la plus pure. L. B.

Un million de binettes contemporaines. — *Biographie comique*, par COMMERSON. Soixante portraits dessinés par Nadar et gravés par Didlot. Paris, Passard. Un vol. in-18.

Le *Tintamarre* en volume in-18. C'est d'une folie pleine de bon sens, d'un bête très spirituel et d'un amusant à dormir debout. D'aucuns préfèrent s'en tenir les côtes.

Pour ne pas sortir de cette série d'antithèses et de contradictions déroutantes, mais exactes, ce livre a un défaut qui est en même temps une qualité. Il est semé d'allusions ironiques ou grotesques à tout ce qui s'est passé dans la littérature, les arts, la politique et l'industrie depuis quarante ans; de sorte que les nouveaux venus mal stylés, les *niais*, comme on dit en fauconnerie, ont peine à comprendre ou ne comprennent pas du tout, tandis que les vieux, les archéologues du boulevard, qui ont fouillé les antiquités de la chronique jusqu'à la profondeur de deux générations, y trouvent un ragoût alléchant et une ravigotante saveur.

Nadar a donné des portraits merveilleux, qui sont des caricatures, de même que les biographies sont des charges.

En somme, je plains les infortunés — il y en a, dit-on — qui, pour une cause ou pour une autre, n'ont pas ou n'ont plus de rate; ils ne peuvent, en lisant ces drôlatiques biographies, se la faire désopiler, — ce qui est une bien agréable jouissance.

B.-H. G.

Littérature orale de la basse Normandie (Hague et Val de Saire), par JEAN FLEURY. Un vol. petit in-8°. Paris, Maisonneuve et Cie, 1883.

Les progrès de la civilisation font peu à peu disparaître les vieilles traditions, les antiques légendes.

Les bibliophiles, les historiens, les simples curieux doivent donc bien de la reconnaissance à l'éditeur Maisonneuve pour avoir eu l'excellente idée de former une collection de livres consacrés aux littératures populaires de toutes les nations.

Avant l'apparition du présent volume, la collection comptait déjà plusieurs recueils de légendes françaises : la *Littérature orale de la haute Bretagne*, les *Légendes chrétiennes de la basse Bretagne*, les *Poésies populaires de la Gascogne*, les *Traditions et superstitions populaires de la haute Bretagne*. Voici que, pour compléter cet ensemble, M. Jean Fleury nous transporte dans la basse Normandie. Son travail se divise en deux parties distinctes : les *Récits* et les *Chansons*. Les *Récits* comprennent des légendes, traditions, féeries et contes plaisants. Signalons, dans les féeries, une nouvelle version de l'histoire de Psyché. Quant aux *Chansons*, elles se composent de ballades, bergeries, chansons galantes, rondes, etc. Il va sans dire que tous ces morceaux ont été reproduits textuellement, tels qu'ils avaient été fournis à l'auteur. M. Jean Fleury a, du reste, le respect des textes : même pour les contes en prose, il s'est efforcé « de conserver les allures du récit, les tournures des phrases et même les expressions de ses conteurs, sauf à les traduire dans une note ou à les expliquer dans une périphrase ».

Le volume se termine par une série de devinettes, proverbes et dictons du pays cachant, pour la plupart, un sens profond sous une apparence de naïveté.

P. C.

Choix de textes pour servir à l'étude des institutions de la France, *conformément au programme de la classe de rhétorique*, par F. CORRÉARD, ancien élève de l'École normale, professeur agrégé d'histoire au lycée de Clermont-Ferrand. Paris, Delalain frères.

L'enseignement de l'histoire, avait dit il y a deux ans l'homme d'État le plus éminent qui ait dirigé le ministère de l'instruction publique, doit tendre, surtout dans les hautes classes, à faire connaître les institutions, les mœurs, les usages; mieux vaudrait insister moins sur les menus événements et sur le détail des faits de guerre; ce qu'il importe aux professeurs de mettre en lumière, c'est le développement général des institutions d'où est sortie notre société moderne. M. Corréard s'est inspiré des recommandations de l'instruction ministérielle.

Il a fait un choix de documents les plus propres à permettre à nos élèves de la classe de rhétorique de pénétrer, pour ainsi dire, et les préoccupations d'esprit, et les volontés des hommes les plus illustres

des trois ordres, et de ces documents excellemment choisis il a donné, tantôt de longs extraits, tantôt quelques phrases seulement : ce sont des passages des discours de Savarou et Mirou, des fragments du *Testament politique* de Richelieu, des pages empruntées aux *Mémoires* de La Rochefoucauld et du cardinal de Retz, à la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, aux mémoires encore de Colbert, de Saint-Simon, aux opuscules de Turgot; puis des édits et arrêts, puis des relations du temps. Chacun de ces extraits est précédé ou suivi de récits et d'exposés historiques qui les rattachent; des notes biographiques, historiques, géographiques illustrent le texte.

Dire que M. Corréard a composé un livre utile, ce ne serait qu'exprimer la moitié de notre pensée; il a fait le livre nécessaire, indispensable. F. G.

BEAUX-ARTS

Le Kremlin de Moscou.—Esquisses et tableaux. *Autrefois et aujourd'hui*, par M. P. Fabricius. Ouvrage orné de 76 dessins sur zinc d'après nature et de 14 photogravures. — 1 vol. grand in-8° de VIII et 336 pages. Moscou, 1883. — W.-G. Gautier, éditeur.

Une immense enceinte crénelée, en forme de pentagone irrégulier, appuyant l'un de ses grands côtés à a Moskova, bordée par de vastes jardins et de longs boulevards, contenant en cinq grandes agglomérations de bâtiments, à l'aise parmi de larges espaces, trois cathédrales, vingt et une églises, deux monastères, cinq palais impériaux avec leurs dépendances, un palais de justice, des casernes, des monuments commémoratifs, dix-neuf tours : tel est l'ensemble d'édifices dont se compose le Kremlin, qui n'est donc point, comme on le croit généralement, un palais proprement dit.

Fonctionnaire russe, vivant depuis huit ans au milieu de ces monuments, les admirant, les aimant, comprenant leur importance historique, pénétré de tous les souvenirs qu'ils évoquent, possédant de suffisantes notions d'architecture, d'archéologie et d'art, M. Fabricius a eu l'excellente pensée d'écrire et de publier cette monographie du berceau de l'empire moscovite, d'en esquisser l'histoire depuis cinq siècles, et de nous renseigner sur les trésors que protègent les voûtes de ses palais et de ses cathédrales. Assurément on a beaucoup écrit sur le Kremlin, mais il n'a encore été l'objet d'aucune publication spéciale; l'énormité de la tâche avait sans doute fait reculer bien des bonnes volontés. Ce n'est donc pas une banale complaisance qui nous conduit à dire que le livre de M. Fabricius « comble une lacune »; le fait est vrai. Il est clair que si l'auteur avait dû étudier toutes choses par le menu, la matière d'un volume n'eût pas, à beaucoup près, suffi à remplir un tel cadre. Ce travail a donc le caractère d'une esquisse vivement peinte plutôt que d'un tableau minutieusement achevé; mais chaque chose y est indiquée à sa place et, malgré la rapidité du récit, les événements y prennent leur exacte importance. Les traits de mœurs y abondent, rapportés avec une sobriété de diction qui est loin de rien enlever à la grandeur des faits; ceux-ci parlent d'eux-mêmes. Telles sont notamment les pages où M. Fabricius raconte comment Striechnief, pauvre gentilhomme, réduit à labourer lui-même son champ, reçut, étant à la charrue, les envoyés du tsar venus pour lui annoncer que Michel Feodorovitch choisissait sa fille pour fiancée; tels encore la généreuse entrée de Nicolas Ier à Moscou terrifié par le choléra, et le jeu de scène muet, soudain, où se traduit l'émotion de Napoléon devinant que l'incendie de la ville n'est pas causé par le hasard.

En si peu de pages l'auteur a dû se refuser le plaisir de décrire les monuments du Kremlin; il supplée à la description par l'image. Les dessins sur zinc ont l'aspect de croquis un peu lourds; cette lourdeur même rend souvent mieux que ne le ferait un travail de plume soigné, mais fade, le style massif des constructions; parfois cependant il y a excès. Les vues d'ensemble obtenues par la photogravure complètent la série des documents graphiques et éveillent l'exacte sensation pittoresque du panorama de la ville et celle de bien curieux intérieurs décorés de colonnes somptueusement peintes. Le texte, sorti des presses de Th.-J. Hagen, de Moscou, est imprimé avec soin, d'un tirage égal; à être interligné un peu plus, il eût gagné de paraître moins compact; si la correction laisse çà et là à désirer, il ne faut pas oublier que Moscou est à 3,000 kilomètres de notre Paris, où les correcteurs typographes ne sont pas non plus d'une infaillibilité toujours absolue. E. C.

François-Auguste Charodeau, peintre et sculpteur, 1840-1882, par M. Ulric-Richard Desaix. Avec deux fac-similés d'autographes. — 1 vol. in-8° de 52 pages, sur papier vergé. Des presses de A. Majesté, imprimeur à Châteauroux, 1883. Sans nom d'éditeur.

Le nom de cet artiste, mort à cinquante-deux ans, n'est pas illustre; il restera néanmoins dans la mémoire des vignerons du Berry. Charodeau est fils de l'un d'eux, d'un brave vigneron d'Issoudun

et le musée de la petite ville conserve quelques-uns de ses ouvrages. Pauvre garçon ! Élève des frères, placé, à douze ans, petit commis aux écritures, dans une banque locale, passionné de sculpture, il vient à Paris, entre dans un atelier d'ornemaniste, se fait recevoir à l'École des beaux-arts, est pensionné pendant quelque temps par sa ville natale. Après quelques succès d'école mais non décisifs, il va en Angleterre pour y exploiter une industrie voisine de l'art, y passe quatre ans, puis se transporte en Amérique, y demeure six ans, en rapporte une petite aisance qui lui permet de se remettre à l'étude très chère de son art, travaille chez M. Bonnat, obtient de nouveaux succès au Salon, notamment avec un admirable portrait de sa grand'mère, et, tout à coup pris d'un refroidissement, meurt. M. Ulric-Richard Desaix a écrit en quelques pages émues la biographie douloureuse de Charodeau et donné un catalogue raisonné de son œuvre en une plaquette dont la typographie fait grand honneur à M. A. Majesté, imprimeur à Châteauroux.

E. C.

F.-D. Froment-Meurice, argentier de la Ville, 1802-1855, par Philippe Burty. — 1 vol. grand in-4° de 92 pages, accompagné de six eaux-fortes, d'une planche en couleur, de fac-similés et de dessins dans le texte. Des presses de D. Jouaust. Paris, MD CCC LXXXIII. Sans nom d'éditeur. Avec cette devise *Labore*, dans une équerre nouée, un épi de « froment » passant par l'œil de l'équerre.

Froment-Meurice fut dans l'art décoratif le représentant le plus illustre du mouvement romantique. Le nom du grand « argentier » est célèbre à l'égal de ceux d'Eugène Delacroix, Théodore Rousseau, David d'Angers, Rude, Barye, Berlioz, Lassus. Si ses ouvrages sont moins connus que ceux de l'architecte et du musicien, des statuaires et des peintres, cela tient uniquement à leur destination plus discrète, tout intime et personnelle. Comme ses contemporains, plus qu'eux peut-être, — car son action s'exerçait sur le goût de la femme, — il concourut à dégager l'art moderne de la gaine étroite et rigide des conventions pseudo-classiques où l'avait enfermé la génération précédente, et à lui rendre le mouvement, la couleur, le sens de l'histoire, le feu de l'imagination, la verve de l'invention dans la curiosité du vrai ; en un mot, la vie.

M. Philippe Burty, que ses belles études antérieures sur les arts décoratifs et sa connaissance parfaite des maîtres du romantisme désignaient pour une telle tâche, vient d'écrire la biographie de ce maître qui fut aussi un homme de bien. Il l'a fait avec cette précision dans l'ensemble, cette exactitude dans les détails, cette rectitude dans les jugements, cette tranquille vaillance en matière d'esthétique, cet ordre et cette méthode qui sont les vertus coutumières de cet excellent esprit.

« Une chimère dans la boutique d'un orfèvre » — dit M. Ph. Burty aux premières pages de ce livre — « arrête aussi longtemps qu'un fronton dans l'azur ou qu'un buste sous un péristyle. » Voilà qui est parfaitement exact, mais à une condition toutefois, c'est que la chimère sera une création originale. Et c'est précisément le mérite de toutes les œuvres sorties des mains de Froment-Meurice qu'elles sont des créations. C'est qu'alors « la doctrine de la copie littérale n'avait pas encore envahi le haut enseignement et le haut commerce », doctrine pernicieuse qui domine aujourd'hui tout notre art décoratif, issue de la plus triste pénurie d'invention, stérilisante pour l'avenir dont elle achève de ruiner les espérances. Nous ne voulons pas dire que l'habile orfèvre ait inventé son art de toutes pièces. Mais si, à l'époque où régnait le style dit grec ou romain, avec ses ornements « secs et corrects comme une mollette », il a réhabilité les styles Louis XV, Louis XVI et fait maint essai dans le goût de la Renaissance, voire même du gothique, au moins avait-il la volonté de lutter d'imagination avec ses modèles et ne s'en tenait pas, comme c'est désormais l'usage, à reproduire en fac-similé les ouvrages de ses devanciers.

Né le 31 décembre 1802, fils d'orfèvre, F.-D. Froment-Meurice quitte à seize ans l'atelier de son père pour apprendre la ciselure chez Lenglet, le dessin et la sculpture chez Girodet, travaille avec Fauconnier, profite de l'exemple et des conseils de Wagner, à si bon droit placé le premier dans son art où il prend rang à son tour. Les amateurs qui, dès le début, s'adressent à lui, stimulent son talent, le patronnent, sont le duc de Montpensier et le comte de Rambuteau, préfet de la Seine, qui relève pour lui le titre tombé en désuétude d' « orfèvre-joaillier de la ville de Paris », Jules Janin, Listz, Nestor Roqueplan, Victor Hugo, Eugène Sue, Balzac, pour qui il fait une bague, une coupe, des vases et une canne qui n'est pas la fameuse « canne de M. de Balzac » célébrée par Mme de Girardin. Toutes les belles pécheresses à longue taille et à bandeaux longs ou à longues anglaises des romans du temps ne portent de bijoux que de Froment-Meurice, le bijou intelligent bien supérieur au diamant somptueux et bête. Sa renommée se fait par les littérateurs et, phénomène rare, les artistes y applaudissent : Delaroche, Pradier, Gatteaux, Baltard, J. Feuchères, L. Cavelier, Préault, Klagmann. Ils font mieux, ils protestent énergiquement contre un sot article de Gustave Planche. Fort érudit en outre, le maître orfèvre fournit à M. le duc de Luynes, amateur dont on peut dire sans banalité qu'il fut un véritable Mécène, des *Notes* précieuses sur l'orfèvrerie à l'occasion du rapport sur les métaux à l'Exposition universelle de 1851. M. Ph. Burty publie en appendice les « Notes et descriptions des moyens employés pour la fabrication des pièces de joaillerie, bijouterie et orfèvrerie d'art, en prenant en main trois objets au hasard dont le genre se distingue suffisamment pour donner lieu à des explications permettant de suivre facilement et par degrés la marche du travail ». Le grand orfèvre romantique mourut le 17 février 1855.

Six eaux-fortes d'après quelques-uns de ses principaux ouvrages et une planche en couleur d'après un

bijou émaillé en forme de pendeloque, appartenant aujourd'hui à la reine d'Espagne, donnent un attrait de plus à ce beau livre, imprimé à petit nombre par les soins et pour les amis de M. Émile Froment-Meurice, excellent artiste lui-même et « qui perpétue avec son goût attentif et sa loyauté avenante les hautes traditions de sa maison ». Nous souhaitons que le sérieux travail de M. Ph. Burty sur l'une des belles figures de l'art romantique ne soit pas perdu pour le public des livres d'art et que l'auteur nous le rende en quelque prochain volume de mélanges.

E. C.

HISTOIRE

Chronologie — Documents — Mémoires

Histoire de l'Angleterre, depuis la mort de la reine Anne jusqu'à nos jours, par H. Reynald, ancien élève de l'École normale. Paris, Germer-Baillière, 1883; 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'ouvrage de M. Reynald a un mérite, celui d'être souverainement consciencieux. C'est un résumé fidèle et suffisamment détaillé de la période historique dont l'auteur a voulu nous donner l'idée. Le style en est correct et facile, mais singulièrement monotone. M. Reynald s'étant soigneusement borné à rapporter les faits, sans chercher à en tirer des déductions personnelles, son livre perd en intérêt ce qu'il gagne en vérité. C'est au fond une lecture un peu sèche, mais c'est en même temps un de ces recueils qu'il est bon d'avoir par devers soi pour les consulter. E. F.

Les campagnes d'Alexandre. — Le Drame Macédonien, par le vice-amiral Jurien de la Gravière, membre de l'Institut, avec une carte de l'Asie Mineure; 1 vol. in-18. Paris, Plon, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

La publication de M. Jurien de la Gravière a un grand tort, que lui-même avoue ingénument du reste. « Je ne prétends raconter l'histoire d'Alexandre, dit-il, qu'à ceux qui la savent déjà. » — S'il en est ainsi, le lecteur se demandera sans doute pourquoi il l'a racontée. Pour ma part, je n'en sais trop rien, et je ne suis pas bien sûr que l'auteur le sache lui-même, puisque son livre, d'après son propre aveu, ne « répond pas à un besoin ». L'érudition n'y inspire qu'une confiance médiocre, le talent de l'écrivain n'y entre que pour une part restreinte; M. Jurien de la Gravière ne peut même pas invoquer sa compétence spéciale, puisqu'il s'agit d'opérations militaires et non de tactique navale. Il a entrepris d'expliquer le pourquoi de son ouvrage dans une préface assez longue, mais qui a laissé subsister toutes mes incertitudes. Je ne peux donc mieux faire que d'y renvoyer le lecteur. E. F.

Mémoires de Mme la duchesse de Tourzel, gouvernante des enfants de France, de 1789 à 1795, publiés par le duc des Cars. Paris, Plon, 1883; 2 vol. in-8°.

Depuis quelques années, les efforts de la critique historique ont remis à la mode les mémoires inédits, et chaque jour voit reparaître de ces débris des générations précédentes, soigneusement exhumés par ceux qu'intéressent les problèmes du passé. Il y a lieu de faire un choix parmi ces reliques des autres âges. Les mémoires ne sont intéressants qu'à la condition de raconter des événements auxquels leur auteur a pris part, ou dont il a été le témoin immédiat et réfléchi. Mais trop souvent ils sortent des limites du simple procès-verbal, et l'écrivain de mémoires s'érige volontiers en historien et même en juge de son époque, s'attribuant ainsi un rôle impossible à remplir.

Les mémoires de Mme de Tourzel ont ce grave défaut. La gouvernante des enfants de France a trop souvent entrepris d'écrire l'histoire de son temps, sans documents suffisants, sans sincérité, et avec un talent malheureusement borné. Pourtant cet inconvénient est compensé par un avantage qui vient du parti pris même avec lequel écrit la duchesse. Ses deux volumes présentent le résumé fidèle de la légende royaliste sur la Révolution, et font un pendant exact et curieux à la légende jacobine, plus connue jusqu'ici. Suivant Mme de Tourzel, le grand mouvement qui a jeté à terre la royauté n'est qu'une série de trahisons individuelles; l'Assemblée nationale n'est qu'une tourbe de factieux, etc. A partir des premiers troubles, elle ne voit plus en France que des rebelles ou des assassins soudoyés par des scélérats occultes. A propos des journées d'octobre, elle écrit : « On remarqua comme une chose singulière que *toutes* les poissardes avaient le teint blanc, de belles dents, et portaient un linge plus fin qu'elles n'ont coutume d'en porter; ce qui prouve évidemment qu'il y avait parmi elles *beaucoup de personnes payées pour*

jouer un rôle... » Elle en vient à s'aveugler elle-même, par esprit de parti. Sauvée de la guillotine par un membre de la commune, Hardi, et par Billaud-Varennes, c'est à peine si elle leur en saura le moindre gré.

Il serait facile d'ailleurs de relever bien des erreurs dans ces deux volumes, si l'on avait intérêt à se montrer sévère. Je citerai seulement un exemple qui suffira à mettre en garde le lecteur. Mme de Tourzel admet comme certain l'empoisonnement de Mirabeau par le parti qu'il s'apprêtait à délaisser, alors que le contraire peut être considéré comme prouvé. Je mentionnerai encore une autre inexactitude, assez légère celle-là. Parlant de la capitulation et du licenciement du régiment suisse d'Ernest, assiégé dans Aix par les révolutionnaires, elle raconte qu'à peine sorti de la ville « la multitude se précipita sur les casernes et pilla les caisses et les effets... » Il y a lieu d'établir ici une distinction. Les effets seuls furent pillés; quant aux caisses du régiment, elles furent sauvées par un jeune émigré qui devait, en 1814, ramener ces Bourbons si maltraités par la fortune : le baron de Vitrolles.

La partie la plus intéressante de ces mémoires est le récit du voyage de Varennes, qu'il faut lire en entier, et qui complète ce qui a été dit jusqu'à ce jour.

Mais quel lamentable amphigouri que cette histoire de la Révolution! Qu'il était difficile de se comprendre entre gens comme Louis XVI et Danton, Mme de Tourzel et Mme Roland! A chaque pas le malentendu éclate et s'accentue, et l'on croirait par moments que la parole a été donnée à l'humanité pour se mieux embrouiller. L'Assemblée nationale décrète-t-elle un *Te Deum* pour célébrer le rétablissement du Roi? C'est pour tromper le peuple, s'écrie le clan de la réaction. — Dans l'hiver de 1790-91, le curé de Saint-Sulpice, assailli dans son église par une « nuée de brigands » apostés exprès, les prêche, les émeut, les ramène à des sentiments pacifiques et finit par les quêter et par en tirer 1,500 francs. Quelle sera la conclusion de Mme de Tourzel? Que la force morale conserve toujours son action, même avec des forcenés? Point du tout. « Cela prouve », dit-elle, « qu'ils avaient été payés pour faire cette insurrection. » Il en est de même du reste. — N'y aurait-il, au fond de cette sanglante tragédie, qu'un monstrueux et lugubre quiproquo, continué six années durant par des acteurs incapables de s'entendre comme de s'expliquer?

E. F.

Histoire de la Littérature anglaise depuis ses origines jusqu'à nos jours, par Augustin Filon. Un vol. in-16 de 644 pages. Paris, 1883. Librairie Hachette et Cie. — Prix : 4 francs.

A côté de l'important ouvrage de M. H. Taine publié à la même librairie sous le même titre, l'*Histoire de la Littérature anglaise* de M. Augustin Filon est appelée à rendre de très grands services. Dans un format plus condensé, l'œuvre est nécessairement plus rapide, plus précise, moins philosophique et par cela même se prête plus facilement à l'information. L'auteur ne s'interdit point de juger les œuvres dont il nous entretient, mais il le fait en passant, d'une façon brève, réservant le plus de place possible à l'analyse. La méthode est excellente. Le travail de M. Augustin Filon ajoute donc un volume précieux à l'importante bibliothèque dont il fait partie : l'Histoire universelle publiée par une société de professeurs et de savants, sous la direction de M. Victor Duruy.

Rivarol et la société française pendant la révolution et l'émigration (1753-1801), études et portraits historiques et littéraires, d'après des documents inédits, par M. de Lescure; 1 vol. in-8°. Paris, Plon, 1883.

L'esprit sert à tout et ne suffit à rien, écrivait Kératry. Rivarol et Chamfort en sont un exemple en sens contraire. Ils avaient chacun beaucoup d'esprit; cet esprit faisait les délices des salons sous le règne de Louis XVI. Le XVIIIe siècle semblait avoir été fait pour eux. Ils en avaient sucé le meilleur lait; ils en étaient les plus belles fleurs. Les salons étaient le théâtre sur lequel ils opéraient. Ils en étaient la joie et l'orgueil. Ils tiraient de là des satisfactions qui auraient suffi à plus d'ambitions qu'ils n'en avaient. Soyez plutôt maçons si c'est votre métier, dit un proverbe. Ils voulurent être des hommes politiques. Chamfort, qui n'était pas favorisé du côté de la naissance, se jeta dans le mouvement par instinct, par colère. Il ne réussit pas. Quand il vit l'inégalité des rangs se renouveler, dit Chateaubriand, « dans le monde des douleurs et des larmes », furieux de n'être encore rien parmi les Jacobins, il prit le bonnet rouge pour une autre couronne, Marat et Robespierre pour des grands seigneurs, et afin d'échapper à la « supériorité du crime », il essaya de se suicider. Rivarol n'eut pas une meilleure fortune. Il se fit royaliste par vanité plus que par conviction. Il fut contraint d'émigrer et l'émigration lui apporta des misères variées. L'esprit ne suffit pas. Il n'a servi ni à Chamfort ni à Rivarol. Il est bon dans les temps ordinaires. En temps de révolutions, il ne tire personne d'embarras.

Rivarol qui avait de l'esprit sous l'ancien régime, voyant que l'esprit était hors de service, entreprit d'être un écrivain. Ce n'est pas la même chose; c'est l'écrivain que M. de Lescure essaye de faire valoir. Le causeur lui a fait tort; on se souvient de ses épigrammes, de sa malignité, de sa conversation prestigieuse. Dans ce genre, il est sans maître, sans rival; son originalité touche au génie. Cela a nui à l'écrivain. Celui-ci existe. « Sous le Rivarol connu, presque banal, dit M. de Lescure, il y a tout un Rivarol nouveau, inconnu ou méconnu, un Rivarol sérieux, à la gloire duquel ont fait tort les succès du Rivarol frivole. C'est à ce Rivarol nouveau que nous nous sommes attaché de préférence; c'est lui que nous allons chercher et découvrir avec le lecteur. » M. de Lescure le découvre, en effet. Rivarol, écrivain, ne

manque pas de talent. Il a laissé les ébauches de plusieurs chefs-d'œuvre; le temps lui a manqué, dit M. de Lescure. Il nous semble que de 1753 à 1801 il y a quarante-huit ans. Rivarol a eu le temps d'avoir du génie. Il ne passe pas pour en avoir eu. Il n'est pas probable que l'opinion change maintenant. Tel on connait Rivarol, tel il restera. Sainte-Beuve a fait remarquer qu'il n'avait pas seulement de l'esprit. Il est constant que l'adversité ne lui a pas été inutile. Il est rentré en lui-même; il a produit quelques pages qu'on admire. Ce ne sont pas des titres à la gloire d'écrivain. Rivarol restera ce qu'il est, un homme d'esprit. On l'estime assez peu. M. de Lescure a l'air de croire qu'à cet égard on s'est amendé. « C'est cette légende hostile, dit-il, de la réputation de Rivarol, œuvre de la rancune et de l'envie, qui dominait encore il y a vingt ans le sujet que nous traitons, et y étouffait d'autant plus facilement la vérité sous l'erreur » qu'il s'agit de détruire. Que M. de Lescure détruise cette légende. Il n'y a pas de mal. Le fait est qu'il y a cinq ou six personnes en France qui s'occupent de Rivarol. Il y a peu d'années, dit M. de Lescure, il y avait « peu d'hommes célèbres aussi inconnus que Rivarol ». Est-il moins inconnu aujourd'hui? On sait son nom, on a retenu quelques-unes de ses rubriques. Il n'est pas autrement célèbre et il restera ce qu'il est.

Le mérite du livre de M. de Lescure n'est pas dans l'étude de la personnalité de Rivarol. Il le connait à fond; il le fait connaître aussi. Rivarol ne sort pas plus grand qu'il n'était de cet inventaire minutieux. Mais il y a la société contemporaine, qui est familière à M. de Lescure: l'intérêt de son œuvre est là.

L. D.

Les historiens fantaisistes. M. Thiers. *(Histoire du Consulat et de l'Empire). Le traité d'Amiens; — L'affaire de la rade de l'île d'Aix; — Walkeren;* — d'après des documents inédits, par le Comte de Martel. Un vol. in-12. — Prix : 5 francs. Paris, E. Dentu, 1883.

M. de Martel s'est livré à de nombreuses recherches historiques, et les résultats de ses recherches il les a comparés aux récits qu'a faits M. Thiers dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire.* Que M. Thiers n'ait pas été un historien très scrupuleux, que, par passion ou négligence, il ait altéré, et souvent, la vérité, on le savait depuis longtemps; de le montrer à l'aide de nouvelles preuves, cela peut n'être pas inutile, mais ce qui n'était nullement nécessaire, c'était de relever les erreurs commises avec une pareille acrimonie.

Quant au *traité d'Amiens,* ces erreurs sont nombreuses. Pour M. Thiers, « la question des prisonniers était une pure question d'argent *toujours facile à résoudre.* » C'est faux, établit M. de Martel; d'abord, une question d'argent n'eût pas été alors si facile à résoudre; ensuite, il ne s'agissait de rien moins que de la cession de Tabago. A propos de Malte, M. Thiers parle d'une garantie de la Russie qui aurait été proposée; non, ce que l'on avait voulu imposer, c'était une garnison russe dans l'île. « Quant à l'affaire du Stathouder, a dit encore l'historien du Consulat, rien n'était plus aisé, puisqu'on était d'accord. » Non, encore; la question de l'indemnité à accorder au prince d'Orange dut être discutée longuement. Et M. de Martel signale d'autres erreurs touchant la date de la conclusion du traité, le nombre des plénipotentiaires qui en signèrent l'instrument. « Si j'ai insisté sur ces dernières erreurs, écrit-il, c'est bien moins pour les erreurs, sans importance réelle par elles-mêmes, qu'afin de faire connaître un des procédés employés continuellement par M. Thiers pour inspirer une confiance absolue dans ses dires. » M. Thiers affirme toujours; il donne pour des vérités incontestables « les premières lubies qui lui ont passé par la tête », au moment où il écrit. « En traitant d'*historien fantaisiste,* ajoute encore M. de Martel, un homme, qui, pour les affaires les plus importantes, pour les articles concernant le prince d'Orange et les prisonniers, de même que pour les détails les plus insignifiants, substitue ce qui lui passe par la tête à la réalité, *j'ai donc été très indulgent.* »

C'est de l'ironie; M. de Martel n'a pas été indulgent, il a été sévère au delà de toute mesure. Il a raillé l'historien « qui se croyait homme de mer, et, avec une complaisance nullement dissimulée il analyse le récit qu'a donné M. Thiers de l'attaque dirigée par l'amiral Gambier, en 1809, contre l'escadre de Rochefort, mouillée dans la rade de l'île d'Aix; M. Thiers se donnait pour marin, et il a parlé des brulôts en véritable ignorant qu'il était; il était bien un peu ingénieur hydrographe, il devait le croire, et il a vu deux estacades là où il n'y en avait qu'une. Conclusion quant à l'affaire de l'escadre : l'historien, très partial a voulu, de parti pris, pallier les fautes de l'un de nos officiers.

Sur l'expédition de Walkeren, M. de Martel a écrit près de trois cents pages. « Les connaissances spéciales et la supériorité avec lesquelles M. Thiers a eu le talent de faire croire l'ont décidé, dit-il, à donner un développement exceptionnel, aux faits de cette expédition. » Ce qui l'a suscité à poursuivre l'étude critique qu'il nous offre, cette dernière comme d'ailleurs les deux premières, ce n'est pas l'amour de la vérité, c'est la haine pour un homme d'État dont les conseils, dont l'action, selon lui, auraient été funestes à la France.

L'aigreur qu'a prouvée l'historien nuit à l'intérêt que son livre aurait pu présenter. F. G.

Histoire de M^me^ du Barry, par Charles Vatel. T. II, Bernard, édit. Versailles, 1883. 1 vol. in-18.

Le second volume de M. Vatel prend l'histoire de la cour à la chute et à l'exil du duc de Choiseul, c'est-à-dire à l'année 1771 (la lettre de cachet est de la fin de décembre 1770). — Il s'arrête à l'année 1777, au moment où M^me^ du Barry est de retour à Louveciennes, après sa claustration à l'abbaye du Pont-aux-Dames et sa retraite au château de Saint-Vrain.

Comme dans le premier volume, M. Vatel s'attache à diminuer la honte de la favorite, à la remettre à sa véritable place, tant au point de vue de la moralité que de l'influence. Il ne la croit pas capable des abominations dont les pamphlétaires ont noirci sa réputation, et, discutant les faits et les témoignages pièce par pièce, il démontre combien sont imaginaires les récits des chroniqueurs.

Trois questions, particulièrement intéressantes à des titres divers, sont soulevées et discutées par M. Vatel : La lutte des parlements et le rôle de Maupeou, le partage de la Pologne, et les circonstances de la mort de Louis XV.

Le renvoi de Choiseul fut un triomphe pour Mme du Barry, mais, si l'on en croit M. Vatel, peu soucieuse de la politique, elle n'y contribua point directement. Mme du Barry triomphait sans le vouloir : par cela seul que Choiseul et son entourage s'étaient toujours tenus en attitude hostile à son égard, l'exil du ministre et l'élévation en faveur du duc d'Aiguillon étaient des événements favorables à sa situation. M. Vatel est si convaincu de la bénignité de la maîtresse du roi qu'il nous la montre faisant obtenir à son ennemi une indemnité considérable. Car c'est là un trait notable : on renvoie un ministre, mais, comme on est roi de France, on ne le renvoie pas sans un petit cadeau. Et dans le cas présent ce n'est pas moins de cent mille écus comptant et une pension de soixante mille livres. C'est de quoi se consoler du pouvoir perdu.

On accusait aussi Mme du Barry d'exciter le roi contre le Parlement. Mais de tout temps le roi montrait une grande rancune contre les *grandes robes*. Et cette histoire du portrait de Charles Ier, acheté par Mme du Barry, placé dans son appartement en mansarde pour rappeler au roi le supplice du roi d'Angleterre, M. Vatel la discute point pour point. Et il en vient à rejeter, comme apocryphe, le mot de la favorite à son amant : « La France, ton parlement te fera couper la tête aussi. »

C'est par ces occasions que l'historien introduit dans son étude M. de Maupeou et nous trace un portrait tout différent de ce qu'on nous donnait à voir. Le président Maupeou aurait été un homme très instruit, très intelligent, très politique, un homme de progrès. Il a laissé des notes, des plans conservés aux archives, où se révèle son esprit supérieur. La plupart des réformes de la Révolution il les aurait prévues et voulues :

L'abolition des justices seigneuriales.

La suppression des juridictions prévôtales.

La dation d'un défenseur aux accusés, et l'instruction rendue publique après la confrontation.

La torture abrogée.

Les peines déterminées pour chaque crime, et dans presque tous les cas rendues moins horribles.

La confiscation supprimée.

La procédure civile soumise à une revision sévère, — suppression des épices.

Les coutumes refondues et réduites à une coutume unique.

Enfin la confection d'un code général.

Il avait songé aussi à l'éducation. On trouve de lui cette phrase : « En France, point d'éducation civile. On instruit les esprits, presque jamais on ne façonne les citoyens. Le peuple, presque partout abandonné à lui-même, ne connaît du gouvernement que la force qui le contient et le réprime. » Et il ajoute : « Dans mes vues chaque école eût été une manufacture ou un atelier. » D'où venait donc la si grande haine des vieux parlementaires contre leur président devenu chancelier ? C'est qu'il se posait en réformateur d'abus et demandait hautement la suppression de la vénalité des affaires.

Jusqu'au bout il garde la ferme attitude d'un champion qui ne se laisse ni abattre ni intimider. Il ne donna jamais sa démission et jamais on n'osa le soumettre à enquête. Il mourut en 1792, chancelier de France et juge de paix élu de son canton.

M. Vatel rapporte ce trait de désintéressement, qui justifie la restauration apologétique de ce haut magistrat. En 1790, apprenant que le Trésor manquait de numéraire, il y envoya cinq cent mille livres d'or, non comme don, mais comme dépôt sans intérêts.

Sur les affaires de Pologne, l'ouvrage de M. Vatel donne des éclaircissements curieux. C'est le côté psychologique des acteurs de ce drame qu'il dénonce, en recueillant dans les correspondances des jugements et des aveux. A quel propos, demandez-vous ? Mon Dieu, il faut bien le dire, M. Vatel nous entraîne parfois un peu loin à l'occasion de son héroïne. Pour peu que dans une affaire le nom de Mme du Barry ait été prononcé, — et il est bien difficile qu'il ne l'ait pas été peu ou prou dans toutes celles de cette époque, — cela lui suffit pour qu'il ressaisisse les fils secrets qui remuent les personnages, et nous prouve que la favorite n'y fut pour rien.

Ici, c'est à propos d'une prétendue lettre du prince de Rohan, ambassadeur à Vienne, dans laquelle il se serait moqué de Marie-Thérèse et qu'on aurait lue à un souper chez Mme du Barry. M. Vatel réfute le fait. Il défend la comtesse d'avoir en rien entravé l'action de Louis XV, qui, malgré ses vœux constants pour la Pologne et son indépendance, abattu par l'issue fatale de la guerre de Sept ans, déclare sans cesse qu'il ne fera aucune guerre pour ce *throsne*, qu'il ne donnera pas d'argent et ne fera pas remuer un soldat pour l'élection devenue nécessaire par la mort d'Auguste III (février et mai 1763).

Quant à la maladie du roi, c'est un détail d'origine que M. Vatel tient à rendre précis : il n'y parvient pas tout à fait, à cause de plusieurs versions contradictoires. Mais ce qu'il désire par-dessus tout c'est prouver que Mme du Barry ne commit point cette complaisance infâme de faire livrer au roi une jeune fille qui, atteinte déjà de la petite vérole, l'aurait communiquée à Louis XV. Le chroniqueur qui porta contre la du Barry cette accusation lourde dit qu'elle se servit de l'intermédiaire de Lebel, pourvoyeur ordinaire du Parc-aux-Cerfs. Or Lebel était mort en 1768. A tout prendre, cela pourrait seulement prouver qu'elle n'a pas eu recours à Lebel, mais M. Vatel

nous semble en mainte occasion supposer trop d'honnêteté relative à sa cliente.

Enfin la dernière partie du livre relate les suites de la disgrâce de la favorite. Il appert de là que ce fut Louis XV lui-même à ses derniers moments qui la renvoya, et non pas le nouveau gouvernement. M. Vatel établit le fait sur le relevé des registres de la préfecture de police et le carnet de M. de Sartine.

Nous n'avons pu qu'esquisser à grands traits l'ensemble de ce volume, non moins curieux que le précédent. Les détails y fourmillent, et c'est un art très louable de M. Vatel de soutenir l'intérêt sur de minces incidents en les rattachant à un grand événement; il nous pousse presque à chaque chapitre dans le courant de l'histoire; la chronique et l'anecdote ne sont plus qu'un point de départ, et c'est par cette méthode que l'auteur a déjà pu consacrer à son sujet deux forts volumes qu'un troisième va bientôt suivre et compléter. Celui-ci contiendra les conclusions de M. Vatel et nous nous permettrons alors, en pleine connaissance de la cause, de critiquer quelques-unes de ses vues.

Reconnaissons tout de suite que le tome II ne peut qu'accroître, en ce qui touche au labeur consciencieux, à la parfaite probité d'examen et au talent d'écrire de l'auteur, l'opinion sympathique que nous avons précédemment exprimée. Il n'est pas un des lieux où habita, où passa Mme du Barry, que M. Vatel n'ait vu lui-même, et il en donne une description si exacte que les faits s'y replacent d'eux-mêmes; ce n'est plus un tableau, c'est une scène que nous avons sous les yeux. PZ.

Souvenirs de la place de la Roquette, par Georges Grison. — Paris, E. Dentu, 1883; 1 vol. in-18.

La place de la Roquette est, pour l'auteur, tout emplacement où a eu lieu une exécution dont il a dû, en sa qualité de *reporter* du journalisme, être le témoin. Il y a vingt ans qu'il exerce, et, s'il n'a qu'entrevu le bourreau Hendreich, il a été l'un des fidèles du bourreau Roch, et ne se plaint que d'une chose, c'est de ne pouvoir assister plus souvent aujourd'hui au travail du bourreau Deibler. C'est une grande pitié qu'on ne coupe plus tant de têtes, soupire M. Grison dans son honnêteté professionnelle, ennemi qu'il est des sinécures, pour M. Deibler aussi bien que pour lui.

Loin de moi l'intention de parler ici contre ou pour la peine de mort; je n'ai point de plaidoyer à faire sur un sujet qui a suscité la faconde ou l'éloquence de tant d'avocats. Mais je ne peux m'empêcher de remarquer que le lecteur du livre de M. Grison arrive forcément à une conclusion directement contraire à celle que formule M. Grison lui-même. Ces récits successifs, inexorablement douloureux et terribles, la sinistre minutie des préliminaires et du dénouement, le réveil du condamné, les paroles banales d'encouragement que lui disent du bout des lèvres ceux qui vont le tuer, la toilette, le ligottage, les baisers du prêtre, la brutale poussée du misérable sur la bascule, le coup qui sépare la tête du tronc, les jets de sang, l'enfouissement du cadavre; tout cela alourdit le cerveau et fatigue les nerfs; les yeux s'appesantissent et le regard, flottant dans je ne sais quelle buée chaude et sombre, lit machinalement la page commencée. Point de secouements brusques ni de pointes qui entrent vivement au cœur; point de déchirements pathétiques ni d'éclats qui transportent; mais l'horrible, sourd et continu, sans accroissement ni diminution; tout un volume de narrations lugubres, dont la note, malgré la légèreté et l'esprit du journaliste parisien, est toujours la même, c'est-à-dire toujours navrante, et engourdit dans la douleur et l'effroi.

D'un bout à l'autre de son livre, M. Grison étale devant nous l'horreur des contractions des cadavres, du sang qui coule et se caille, de la chair humaine rouge et palpitante, et, quand il nous a donné la nausée, il conclut gravement qu'il y a disette de condamnés à mort. En vérité, j'en ai trop vu dans ses pages pour que j'aie l'idée d'en réclamer d'autres.

B. H. G.

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

La Nièvre à travers le passé, topographie historique de ses principales villes, décrites et gravées par A. Jullien. 1 vol. in-folio orné de 33 planches. Paris, librairie Quantin, 1883. — Prix: 125 francs.

Il y a sept ans environ, M. Amédée Jullien dont le nom est justement considéré dans le département de la Nièvre, conçut le projet d'établir la topographie historique des principales villes du Nivernais.

Sept années durant, M. Jullien prit à tâche de consulter les travaux des historiens les plus autorisés aussi bien que ceux des écrivains moins connus. On sait que ces travaux sont nombreux: Guy Coquille, Née de la Rochelle, l'abbé Lebœuf, de Marolles se

sont tour à tour occupé du Nivernais. Plus tard, quelques-unes des villes que comptait cette province firent l'objet de monographies spéciales; enfin la société des belles-lettres, sciences et arts de Nevers contribue chaque année à éclaircir quelque point ignoré d'histoire locale. Tous ces travaux, M. Jullien les étudia, la plume en main, prenant des notes, s'assurant de la véracité de telle ou telle assertion. Il s'occupa ensuite de réunir les gravures ou plans des Chastillon, des Silvestre, des Mérian ou des Bellefforest; il fouilla toutes les archives publiques et fut assez heureux pour y trouver des documents inédits; il s'adressa aussi aux collections particulières — et il y en a dans la Nièvre de fort précieuses — qui toutes lui furent ouvertes. Après avoir visité lui-même toutes les villes dont il voulait parler, interrogé les ruines, M. Jullien se mit alors à composer son ouvrage : *La Nièvre à travers le passé*. On voit avec quelle conscience, avec quel soin minutieux il a été élaboré.

Le livre débute par une substantielle étude sur le Nivernais, la Nivernie, comme on disait autrefois; il nous parle des divisions administratives, civiles et religieuses de cette province, puis nous donne un tableau historique et chronologique des comtes et ducs de Nevers dont le cardinal Mazarin fut l'un des derniers.

Quinze villes ont attiré l'attention de M. Jullien : Nevers, Decize, Saint-Pierre-le-Moutiers, Clamecy, Entrains, Varzy, Corbigny, Lormes, Cosne, La Charité, Donzy, Chateau-Chinon, Moulins-Engilbert et Luzy. Plusieurs de ces villes sont loin aujourd'hui d'être aussi florissantes qu'autrefois; témoins Varzy, Entrains, Donzy; la première de ces villes notamment, pour laquelle les évêques d'Auxerre avaient une prédilection marquée, est loin maintenant de tenir le rang qu'elle eut jadis.

C'est en songeant aux destinées contraires que subissent les villes qu'on se prend à regretter que les historiens n'aient pas dressé pour chacune d'elles une sorte d'inventaire, enregistrant au fur et à mesure et les monuments et les coutumes qui disparaissaient pour faire place à d'autres usages, à d'autres constructions.

C'est ce rôle d'*enregistreur*, si l'on peut employer ce mot, que M. Jullien s'est attaché à remplir, et il y a parfaitement réussi.

Tout un long chapitre de vingt pages est consacré à Nevers; nous voyons les débuts de cette ville, qui datent du milieu du x^e^ siècle, et nous en parcourons l'histoire jusque vers le milieu du xviii^e^. Vient ensuite la description de Decize, une des plus anciennes villes du duché du Nivernais, et la patrie de Guy Coquille, qui le premier écrivit l'histoire de cette province. Saint-Pierre-le-Moutiers, Clamecy, Entrains font l'objet d'intéressantes monographies. Cette dernière localité, qui remonte à la plus haute antiquité, n'est plus aujourd'hui qu'un gros bourg.

Voici Varzy, la patrie des trois Dupin. Leur mère est enterrée dans le cimetière de la ville et la pierre qui recouvre son tombeau porte cette inscription fière et simple : « Ci-gît la mère des trois Dupin ». Corbigny vient ensuite; c'était par excellence la ville huguenote du Nivernais. On peut voir encore maintenant à Corbigny des maisons portant des légendes rappelant les préceptes de la religion réformée.

Voici l'une de ces légendes :

Ne dis pas tout ce que tu sais,
Ne fais pas tout ce que tu peux.
Ne juge pas tout ce que tu vois,
Ne crois pas tout ce que tu entends.

Cette légende, écrite en langue latine, est ainsi disposée :

DICAS SCIS
FACIAS POTES
NE OMNIA QVÆ
IVDICES VIDES
CREDAS AVDIS.

Les monographies des autres localités dont nous avons donné plus haut la liste sont également des mieux traitées. Tous les monuments se trouvent minutieusement décrits, et il est facile de suivre ces villes dans toutes leurs métamorphoses aux différentes époques de leur histoire.

Nous devons tout particulièrement appeler l'attention sur les planches dont ce livre est accompagné. Ces gravures sont moins un ornement de l'ouvrage qu'une de ses parties essentielles. Chacune d'elles a un but défini. Les unes sont les copies des travaux d'aspect les plus intéressants dans le genre pittoresque et archéologique; la plupart sont les reproductions des œuvres des dessinateurs les plus remarquables.

D'autres, et c'est le plus grand nombre, ont un caractère essentiellement topographique; les villes y sont traduites sous des formes saisissantes qui permettent au lecteur de les parcourir, de les connaître et de se rendre compte de leurs transformations. Ces planches, au nombre de trente-trois, ont toutes été gravées par M. Jullien et sont d'une exécution parfaite.

Nous avons été quelque peu étonné de voir M. Jullien ne faire aucune mention de la petite ville de Prémery. Cette localité, qui se trouve à quelques lieues de Nevers, possède cependant une église fort belle, classée au nombre des monuments historiques et à laquelle l'État alloue annuellement une somme de 10,000 fr. indépendamment des crédits votés par la commune et le conseil général.

L'exécution matérielle de ce bel ouvrage est en tous points parfaite et consacre une fois encore la réputation de M. Quantin, dont nous sommes heureux de saluer ici la récente promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur. z.

Margot des pelotons, ouvrage moral, par F.-C. Huerne de la Motte. Bruxelles, Henry Kistemaekers, éditeur. 1 vol. in-8°. — Prix : 10 francs.

Du diable si je connaissais cet auteur, Huerne de la Motte, nom baroque et inconnu s'il en fut; après

les Houdard de la Motte et les De la Motte Houdancourt, je pensais qu'il fallait tirer l'échelle, mais je comptais sans la famille des Huerne de la Motte. Eh bien... après un travail bibliographique acharné à travers tout un monde de bouquins, cet auteur reste aussi mystérieux pour moi que le fut dernièrement Caufort d'Auberval. Quels ouvrages a-t-il écrits, où comment a-t-il vécu? qui le dira? Contentons-nous savoir que *Margot des Pelotons* est un de ses ouvrages; et, ma foi, c'est un ouvrage aimable, assez déluré, d'une galanterie plus naturelle que naturaliste et d'une observation charmante. Ce XVIII^e^ siècle a laissé de sa grâce, de son enjouement, de son esprit preste et parfumé, de sa verve polissonne dans toutes les œuvres qu'il a fait éclore. Ici, c'est l'histoire galante d'une bonne fille peu cruelle qui confesse ingénument sa vie et ses faiblesses en invoquant J.-J. Rousseau pour modèle. — Ce roman est intéressant et méritait d'être publié avec luxe : l'éditeur Kistemaekers, l'homme le plus actif de Bruxelles et l'éditeur de goût qui a déjà publié tant de charmantes réimpressions en dehors de ses publications modernes, a fait reproduire par l'héliogravure deux jolis dessins au crayon d'Amédée Lynnen. L'ouvrage est imprimé sur beau papier vergé et d'un beau tirage; il mérite d'être recherché par tous les amis de cette littérature blonde et rose du dernier siècle. O.

Mademoiselle de Maupin, *double amour*, par Théophile Gautier. Réimpression textuelle de l'édition originale. Notice bibliographique par C. de Lovenjoul. Paris, Conquet; 2 vol. in-8°. Tirage unique à 500 exemplaires, 150 sur japon et 350 sur vélin à la cuve.

L'éditeur Conquet a entrepris de publier, sous des formats divers et en tirages restreints, des éditions de haut luxe prises parmi les chefs-d'œuvre consacrés de la littérature romancière de ce siècle. La *Chartreuse de Parme*, de Stendhal; les *Nouvelles*, d'Alfred de Musset; le *Fromont jeune et Risler aîné*, de Daudet, pour ne citer que trois ouvrages, paraîtront tour à tour avec des illustrations remarquables.

Ce qui mérite de fixer particulièrement l'attention des amateurs sérieux et des bibliophiles de premier ordre sur les éditions de M. Conquet, c'est le soin extrême, le goût assuré, la minutie même, le temps, pour tout dire, que cet éditeur soucieux de *peu* produire pour *mieux* se produire, apporte dans la préparation de ses éditions hors ligne. Beaucoup d'éditeurs prétendent savoir faire des livres — bien peu, infiniment peu sentent les délicatesses inouïes, le tact absolu qui sont requis pour comprendre *l'art de faire un livre*. — Il y a là une mise à l'étude, une conception très longue, des complications innombrables, toute une infinité de questions difficultueuses à résoudre pour arriver à cette harmonie heureuse, à ce bel ensemble où rien ne choque et qui constitue un *beau livre*.

Ici la maturité et le temps font beaucoup à l'affaire. Il faut rêver le format et le caractère, trouver la bonne justification, la belle hauteur de page, l'interligne voulue, l'agrément des marges; puis vient la question du papier, sa nature et sa force, le choix de la couverture; tout ceci ne demande que du bon goût et un œil qui sait voir; la minutie commence : c'est la surveillance incessante de l'impression, la chasse à l'erratum, la préoccupation d'un tirage noir bien suivi... que sais-je encore! Puis viennent les grosses questions de l'illustration et de la gravure. Il s'agit de trouver sinon d'inventer l'artiste *voulu*, l'artiste spécialement créé par la providence pour illustrer tel ouvrage; et je vous jure qu'il n'est pas commode de mettre le doigt dessus. Le trouve-t-on? Il faut se lancer à la recherche du graveur aquafortiste dont le talent *similaire* saura interpréter à merveille les compositions qui viennent d'éclore. Les états de première morsure surviennent, les seconds et troisièmes états; il faut veiller aux retouches indiquées, guider l'artiste, ne pas craindre de faire recommencer deux fois une planche, s'il le faut, et, dans ces diverses occupations, pour peu que l'éditeur aime à consulter quelques amateurs sincères et judicieux, le temps passe, les mois s'écoulent et l'ouvrage paraît souvent deux ans après avoir été commencé.

C'est ainsi cependant que se font les beaux livres, c'est ainsi que procède l'éditeur Conquet, et c'est pourquoi, répétons-le, ses publications faites à petit nombre méritent d'être signalées spécialement, au contraire de tant d'autres fabriquées de bric et de broc et qui menacent de provoquer une indigestion dans le public des amateurs.

Cette édition nouvelle de *Mademoiselle de Maupin* paraît en 2 volumes in-8°, conformément à l'édition originale de 1835, qui, en bel état, a été adjugée dans les ventes jusqu'à quinze cents francs. L'éditeur a choisi un admirable vélin et un japon hors ligne, sur lesquels l'excellent imprimeur Georges Chamerot a pu exécuter des merveilles de tirage, avec un beau type Didot noir et d'un œil assez large qui se lit à souhait : les marges sont heureuses et la justification irréprochable : un vrai beau livre, en un mot. M. Charles de Lovenjoul, qui a écrit dans cette revue même l'intéressante étude que l'on sait sur les *Projets littéraires de Théophile Gautier*, a donné dans une excellente notice l'histoire bibliographique et *anecdotique*, si l'on peut dire, de *Mademoiselle de Maupin*, dont on trouve le titre annoncé pour la première fois sur le catalogue de Renduel, qui parut en octobre 1833, à la suite de la *Vie d'Hoffmann*, par Loeve-Weimars.

Un portrait de Gautier, exécuté en 1838 par Célestin Nanteuil et reproduit, finement gravé, par Burney, est placé au début de cette remarquable réimpression, et d'exquises vignettes de Leloir sont tirées en taille-douce sur les titres des deux tomes. C'est au reste à Louis Leloir qu'incombe la tâche d'illustrer *Mademoiselle de Maupin*. Bientôt nous verrons paraître les compositions de ce maître aquarelliste; elles seront à coup sûr originales et ne manqueront pas de séduire le plus grand nombre. Nous signalerons leur apparition comme on signale les étoiles. Le *Livre* n'est-il

pas l'Observatoire des livres nouveaux et des illustrations bibliopolesques? U.

Notice historique et bibliographique sur vingt-cinq manuscrits, dont vingt-quatre sur parchemin et un sur papier, des x^e^, xi^e^, xii, xiii^e^ et xiv^e^ siècles, ayant fait partie de la bibliothèque de *François Pétrarque,* dont l'un avec des notes autographes du grand poète et les vingt-quatre autres très probablement aussi annotés par lui, en possession de *Louis Arrigoni,* bibliophile-antiquaire, membre de la Société historique lombarde, de l'Association britannique d'archéologie, de la Société royale historique d'Angleterre, etc., etc. Milan, 6, Corso Venezia, au 1^er^, 1883. Magnifique plaquette de trente-six pages grand in-8°, imprimée à Florence, à la *Tipografia dell' arte della stampa,* dirigée par S. Landi. Chaque page de cette brochure, imprimée en rouge et en noir, est encadrée d'ornements en bleu. Tirage sur papier de luxe, à très petit nombre; avec un beau portrait de Pétrarque et deux curieuses vignettes.

Pétrarque, fut, on le sait, un des plus grands bibliophiles de son temps; à une époque où les livres qu'on ne pouvait reproduire que par la calligraphie étaient encore considérés comme des objets du plus grand prix, il sut se composer une bibliothèque que bien des princes souverains durent lui envier. Passionné pour l'étude des belles-lettres, il commença dès sa première jeunesse, pendant son séjour à l'université de Montpellier, à rassembler quelques volumes; malheureusement son père, mécontent de le voir désobéir à ses volontés et négliger l'étude du droit, qui menait alors à tout, pour se livrer à celle des auteurs anciens, voulut le punir dans ces mêmes livres qui l'avaient séduit et livra aux flammes sa petite bibliothèque. Le chagrin que causa cette cruelle exécution à Pétrarque ne fit que le fortifier dans son amour pour les livres; aussi, plus tard, devenu maître de ses actions, il reprit ses études si chères, reforma sa bibliothèque, demeurée célèbre dans l'histoire littéraire et bibliographique, et ne cessa de l'enrichir jusqu'à la fin de ses jours. Indépendamment de ses recherches et de ses acquisitions personnelles, en effet, il employa constamment cinq ou six secrétaires à copier les manuscrits dont, grâce à ses relations étendues, il lui était permis d'avoir communication.

Pétrarque passa les dernières années de sa vie dans la solitude de Linterno, non loin de Milan, puis à Arquà (province de Padoue), où il mourut. Avant de quitter Linterno, il détacha de sa bibliothèque, qu'il avait mis près d'un demi-siècle à former dans toutes les parties du monde connu, un certain nombre de livres religieux et les offrit, comme souvenir d'amitié, à ses voisins les moines de la chartreuse de Garegnano, dont il avait toujours reçu les traitements les plus honorables. Ses autres livres qu'il emporta dans sa nouvelle retraite d'Arquà périrent pour la plupart dans un incendie, au dire de l'abbé de Sade. Cette allégation, pleinement accueillie par M. Louis Arrigoni, ne concorde pas avec les indications de la biographie Michaud, dont le rédacteur, M. Foisset, dit au contraire que « Pétrarque, réfugié à Venise avec ses livres qui le suivaient partout et qui l'obligeaient à l'entretien d'un grand nombre de chevaux, fit don de sa bibliothèque à cette république hospitalière, par une cédule de l'an 1362, à condition qu'une collection si rare ne serait ni divisée ni vendue. Un décret du Sénat assigna un palais pour le logement de Pétrarque et de ses livres; et c'est là ce qui l'a fait sans doute regarder comme le premier fondateur de la bibliothèque de Saint-Marc. » Suivant le même auteur, beaucoup de ces volumes, oubliés depuis trois siècles et dont beaucoup étaient singulièrement détériorés, existaient encore en 1739.

Pour en revenir aux livres donnés par Pétrarque aux chartreux de Garegnano, ils devinrent, par suite de la suppression de la chartreuse, la propriété de la famille ducale de Milan, puis, en 1834, furent donnés par le duc C. Visconti de Modrone à M. Joseph Bruschetti, ingénieur. Ce sont ces mêmes manuscrits que possède aujourd'hui M. L. Arrigoni, qui a omis de dire quand et comment ils étaient passés des mains de ce dernier propriétaire dans les siennes.

Cette collection de vingt-cinq volumes ayant appartenu à Pétrarque, et dont la provenance ne saurait être contestée, est d'autant plus intéressante que presque tous portent des notes autographes du grand poète, de cette belle et charmante écriture qui servit de modèle pour le caractère dit *italique* ou *aldino.* Par un sentiment que comprendront bien tous les bibliophiles, l'heureux possesseur de ces richesses a voulu en faire connaître l'existence à ses nombreux confrères en bibliophilie; il a voulu faire mieux encore et, en dressant ce catalogue, élever une sorte de monument à la mémoire de son illustre compatriote. C'est à cette louable pensée que nous devons ce *Souvenir de Pétrarque.* On ne peut analyser ici cet opuscule; qu'il nous soit permis cependant de donner au moins les titres de ces précieux manuscrits. Ce sont :

1. *Silio Italico de secundo Bello Punico* (manuscrit du xiv^e^ siècle, le seul qui soit sur papier). — 2. *Biblia sacra.* — 3. *Deambulatio mentis in Deum in vere.* — 4. *Ugonis Card. in lib. Ecclesiastici.* — 5. *S. Ambrosii comm. in Epistol. S. Pauli.* — 6. (F. Balbi . *Revocatio Jam Exulantis Dicendi Facultatis.* — 7. *Ægidii columnæ in Libros Posteriorum.* — 8. *Ægidii columnæ in 2 lib. sentent.* — 9. *Œconomia Giordani P. Phil.* — 10. *Richardi de Media Villa in 2 lib. sentent.* — 11. *Linterni lectio pro spiritualibus advenis.* — 12. *Ægidii columnæ Libri quatuor theologici.* — 13. *Æ. Columnæ philosophicæ discussiones.* — 14. *Sylva sylvarum in solitudine.* — 15. *S. Augustini contra Epist. Parmen., et liber Paschasii Ratberti.* — 16. *Evangelia cum glossa.* — 17. *Gregorij Ariminensis in librum secundum sententiarum.* — 18. *Venatio sapientiæ in solitudine.* — 19. *Norma veræ vitæ.* — 20. *Sylva sententiarum et sermones.* — 21. *Claustrum solitudinis.* — 22. *S. Clementis libri X.* — 23. *Amplexus cum vero bono.* — 24. *Aura Tranquillitatis.* —

25. *S. Bonaventura. In librum tertium sententiarum.*

Tout cela est fort bien décrit et très clairement rédigé. La notice qui précède le catalogue est aussi fort intéressante; l'auteur l'a écrite en français « cette langue étant la plus répandue parmi les nations civilisées ».

En somme, le petit ouvrage que nous offre M. Louis Arrigoni est digne à tous égards de figurer dans une collection de documents bibliographiques. Nous regretterons toutefois que l'auteur n'ait pas cru devoir donner plus d'étendue à sa notice et traiter une question qu'il semble devoir bien connaître, en retraçant l'histoire complète de la célèbre bibliothèque du grand Pétrarque.

PHIL MIN.

Les cadenas et ceintures de chasteté, notice historique, suivie du *Plaidoyer* de FREYDIER, avocat à Nîmes, avec figures. 1 vol in-16. Paris, Isidore Liseux. Tirage à cent cinquante exemplaires.

Les ouvrages publiés par l'éditeur Liseux constituent tous de réelles curiosités dignes d'affrioler, et d'affriander les amateurs érudits les plus blasés, car le très savant éditeur de *Monsieur Nicolas* s'est fait une place bien personnelle et ne marche dans les souliers de personne. La plaquette qui sert de prétexte à la publication que voici est peu connue. C'est le *Plaidoyer de Monsieur Freydier, avocat à Nimes, contre l'introduction des cadenas et ceintures de chasteté.* (Montpellier, chez Augustin-François Rochard, imprimeur du Roy, 1750.) — Ce *Plaidoyer* est une pièce des plus intéressantes à lire; il est fait en faveur de la demoiselle Marie Lafon, accusatrice, contre le sieur Pierre Berlhe, son séducteur, geôlier de ses charmes. On croirait lire une page des *Tribunaux comiques* de Moinaux. Ce qui prime cependant tout intérêt dans ce livre, c'est la notice historique de M. Alcide Bonneau sur les cadenas et ceintures de chasteté. La question est étudiée à fond, d'une manière exquise, à la fois anecdotique et critique et très littéraire surtout. Je ne veux pas déflorer un tel sujet ni en fournir la clef. L'étude de M. A. Bonneau ne compte pas moins de quarante pages. Je ne puis qu'inviter les intéressés à la déguster en son entier. M. Alcide Bonneau n'a omis qu'une chose... la dirai-je? ce sont les ceintures de chasteté pour hommes. Elles existent et ont existé. Il n'y a pas que des hommes jaloux, il est des jalousies femelles terribles. Cela nous entraînerait bien loin d'ajouter une rallonge à l'excellente dissertation signalée et nous passons outre.

Il nous faut mentionner chez le même éditeur et dans le même format deux curiosités différentes, tirées également à cent cinquante exemplaires numérotés; l'une est une réimpression des *Étrennes gaillardes* ou *le Petit neveu de Grécourt*, recueil de très aimables contes en vers propres à réjouir les mélancoliques; l'autre est un poème d'un érotisme cuisant de Lorenzo Veniero, gentilhomme vénitien du XVI^e^ siècle, littéralement traduit, texte italien en regard, sous ce titre : *le Trente et un de la Zaffetta.* C'est une vengeance vénitienne épique, dont est victime une grande courtisane de Venise attirée par ruse à Chioggia. Il y a là de quoi faire rougir trente et un gondoliers et même de quoi souiller tout le canal Orfano. Mais Veniero reste littéraire comme son maître Aretino. C'est tout dire. U.

MÉMENTO

La collection du *Cabinet de Vénerie*, que MM. Paul Lacroix et Ernest Julien publient concurremment à la Librairie des Bibliophiles, vient de s'augmenter du *Livre du Roi de Dancus*, suivi d'un *Traité de Fauconnerie.* L'intéressante préface et les notes érudites de M. H. Martin-Dairvault, et le grand soin apporté à l'exécution typographique, due aux presses de la maison Jouaust et Sigaux, rendront cette publication particulièrement précieuse aux chasseurs émérites et aux véritables bibliophiles.

Le *Cabinet de Vénerie*, qui doit être la petite bibliothèque intime du chasseur bibliophile, ne comprend pas de gros volumes; il se compose spécialement des plus anciens ouvrages, en vers et en prose, dont nous avons déjà rendu compte ici même, et qui remontent à l'origine de la littérature cynégétique, et de divers petits ouvrages, du XVI^e^ et même du XVII^e^ siècle, qui concernent chacun une espèce de chasse particulière, et qui peuvent être considérés, par cela même, comme plus techniques et plus pratiques à la fois.

Le *Cabinet de Vénerie*, publié dans l'élégant format in-16 elzévirien, contient, outre des réimpressions de livres rares, quelques ouvrages inconnus empruntés à des manuscrits de la France et de l'étranger. Ajoutons que la collection n'est tirée qu'à trois cents exemplaires, ce qui à l'intérêt des ouvrages publiés vient ajouter le mérite de la rareté.

Le *Livre du Roi Dancus* est publié en 1 vol. Prix : 8 francs sur Hollande, et 16 francs Chine et Whatman.

La *Bibliothèque des Dames*, publiée par la même Librairie des Bibliophiles, dans laquelle paraissait dernièrement *la Vie de Marianne*, le chef-d'œuvre romantique de Marivaux, vient également de s'augmenter des *Œuvres morales de la marquise de Lambert.* M. de Lescure, dans une étude critique des plus intéressantes, a fait ressortir toute la sagesse et toute la vigueur mordante qui éclatent dans ce livre, dont les principales divisions : *Conseils à mon fils, Conseils à ma fille, De l'amitié, Réflexions sur la femme*, forment un traité de morale et d'éducation des plus complets.

La nouvelle édition des *Œuvres morales* forme un volume orné d'un gracieux frontispice par Lalauze. Prix : 7 fr. 50.

La *Petite Bibliothèque Charpentier* vient de s'enrichir de deux nouveaux ouvrages : *les Odes d'Horace*, traduction nouvelle par M. Patin, avec le texte en regard et deux compositions de Meunier, gravées par Dujardin, et d'un roman célèbre d'Edmond About : **Tolla**, qui fit grand tapage lors de son apparition, et qui est resté l'un des chefs-d'œuvre de l'illustre écrivain. On sera heureux de relire ce drame poignant et on retrouvera avec plaisir ces descriptions des mœurs et des pays italiens, si bien vus par l'auteur.

Ce roman, justement célèbre, avait sa place marquée dans cette élégante et commode petite collection si choisie et qui ne contient que des œuvres de premier ordre.

Les deux dessins qui accompagnent *Tolla* sont dus à un jeune artiste italien de talent, M. Uberti.

Encouragée par le succès des *Comédiens et Comédiennes* et des *Acteurs et Actrices du temps passé*, la Librairie des Bibliophiles a entrepris, on le sait, dans la même forme, sous le titre de *Peintres et Sculpteurs*, des notices critiques et biographiques relatives aux principaux artistes contemporains.

La rédaction de ces notices a été confiée à M. Jules Claretie, qui est, en même temps qu'un critique d'art très compétent, l'un des écrivains les plus charmants et les plus goûtés de notre époque. — Chaque livraison contient aussi la reproduction d'un dessin inédit de l'artiste qu'elle concerne et son portrait gravé à l'eau-forte par M. Léopold Massard.

Cette publication est faite en deux séries. La première série, qui comprend les principaux artistes morts de 1876 à 1880, est aujourd'hui complète en seize livraisons, qui forment un beau volume grand in-8° de 400 pages.

Dans la deuxième série, celle des artistes vivants à la date du 1er janvier 1881, vient de paraître la 5e livraison, consacrée à *Gustave Doré*.

Prix de la livraison, 2 fr. 50; — sur vergé, 5 fr. — sur Whatman, 7 fr. 50.

La librairie Marpon et Flammarion vient de mettre en vente par petites livraisons in-16, délicieusement imprimées, **les Monstres parisiens** de Catulle Mendès, dont il a été rendu compte dans *le Livre* dès l'apparition de cet ouvrage chez Dentu.

Les amateurs feront un excellent accueil à ces jolis petits livres si coquets, qui sont tous précédés d'un frontispice à l'eau-forte d'un joli goût et d'une belle facture. Les deux premières livraisons sont en vente au prix de 1 fr. 50 chacune. Nous reparlerons de cette jolie collection qui est reçue avec succès par le public.

Dans la *Petite Bibliothèque littéraire* elzévirienne d'Alphonse Lemerre, **les Trois Contes** de Gustave Flaubert viennent de paraître en 1 vol. prix (5 francs). On se souvient trop de ces trois contes admirables, dernière œuvre de Flaubert vivant (*Bouvard et Pécuchet* est une œuvre posthume). On relira avec plaisir dans cette coquette édition : *Un Cœur simple*, *la Légende de saint Jean l'hospitalier* et *Hérodias*.

Les *œuvres de Gustave Flaubert* seront donc bientôt complètes dans cette petite bibliothèque littéraire. Il est à souhaiter que les amateurs n'attendent pas trop longtemps les gravures à l'eau-forte que M. Lemerre ne manquera pas de faire graver pour les *trois contes*.

Sous ce titre : **Théâtre gaillard : Partout et nulle part, 1776-1880**, l'éditeur Kistemaekers, de Bruxelles, vient de publier une édition en 2 volumes de ce livre curieux et rarissime qui n'est tirée exclusivement pour les amateurs qu'à cent vingt-cinq exemplaires avec deux frontispices merveilleux de composition, d'esprit, de dessin et de gravure de cet illustrateur génial qui a nom Félicien Rops.

Ce *Théâtre gaillard* contient toutes les pièces publiées dans les diverses éditions du recueil connu sous ce nom et si souvent réimprimé. Ce n'est pas un livre érotique banal que celui-ci (autrement nous n'en parlerions pas), c'est un recueil de parodies étourdissantes dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre du genre : Caylus, Crébillon fils, Collé, Merard de Saint-Just, Piron, Granval père et fils, etc., sont les principaux auteurs de ce théâtre qui ne peut être lu que par des hommes très cuirassés sur la pudeur.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS

Le Président de la République française et Sa Majesté l'empereur d'Allemagne, roi de Prusse, au nom de l'empire allemand, également animés du désir de garantir d'une manière plus efficace dans les deux pays la protection des œuvres littéraires ou artistiques, ont résolu de conclure à cet effet une convention spéciale, et ont nommé pour leurs plénipotentiaires, savoir :

Le Président de la République française :

Le sieur Alphonse, baron de Courcel, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de France près Sa Majesté l'empereur d'Allemagne, roi de Prusse, et

Le sieur Charles Jagerschmidt, ministre plénipotentiaire de 1re classe;

Et Sa Majesté l'empereur d'Allemagne, roi de Prusse :

Le sieur Paul, comte de Hatzfeldt Wildenburg, son ministre d'État et secrétaire d'État au département des affaires étrangères;

Lesquels, après s'être communiqué leurs pleins pouvoirs, trouvés en bonne et due forme, sont convenus des articles suivants :

Art. 1er. — Les auteurs d'œuvres littéraires ou artistiques, que ces œuvres soient publiées ou non, jouiront, dans chacun des deux pays réciproquement, des avantages qui y sont ou y seront accordés par la loi pour la protection des ouvrages de littérature ou d'art, et ils y auront la même protection et le même recours légal contre toute atteinte portée à leurs droits, que si cette atteinte avait été commise à l'égard d'autres nationaux.

Toutefois, ces avantages ne leur seront réciproquement assurés que pendant l'existence de leurs droits dans leur pays d'origine, et la durée de leur jouissance dans l'autre pays ne pourra excéder celle fixée par la loi pour les auteurs nationaux.

L'expression « œuvres littéraires ou artistiques » comprend les livres, brochures ou autres écrits; les œuvres dramatiques, les compositions musicales, les œuvres dramatico-musicales; les œuvres de dessin, de peinture, de sculpture, de gravure; les lithographies, les illustrations, les cartes géographiques; les plans, croquis et œuvres plastiques relatifs à la géographie, à la topographie, à l'architecture ou aux sciences naturelles, et, en général, toute production quelconque du domaine littéraire, scientifique ou artistique.

Art. 2. — Les stipulations de l'article 1er s'appliqueront également aux éditeurs d'œuvres publiées dans l'un des deux pays dont l'auteur appartiendrait à une nationalité tierce.

Art. 3. — Les mandataires légaux ou ayants cause des auteurs, éditeurs, traducteurs, compositeurs, dessinateurs, peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, lithographes, etc., jouiront réciproquement, et à tous les égards, des mêmes droits que ceux que la présente convention accorde aux auteurs, éditeurs, traducteurs, compositeurs, dessinateurs, peintres, sculpteurs, graveurs, architectes et lithographes eux-mêmes.

Art. 4. — Sera réciproquement licite la publication, dans l'un des deux pays, d'extraits ou de morceaux entiers d'un ouvrage ayant paru pour la première fois dans l'autre, pourvu que cette publication soit spécialement appropriée et adaptée pour l'enseignement, ou qu'elle ait un caractère scientifique.

Sera également licite la publication réciproque de chrestomathies composées de fragments d'ouvrages de divers auteurs, ainsi que l'insertion dans une chrestomathie ou dans un ouvrage original publié dans l'un des deux pays, d'un écrit entier de peu d'étendue publié dans l'autre.

Il est entendu qu'il devra toujours être fait mention du nom de l'auteur ou de la source à laquelle seront empruntés les extraits, morceaux, fragments ou écrits dont il s'agit dans les deux paragraphes précédents.

Les dispositions du présent article ne sont pas applicables aux compositions musicales insérées dans les recueils destinés à des écoles de musique, une insertion de cette nature sans le consentement du compositeur étant considérée comme une reproduction illicite.

Art. 5. — Les articles extraits de journaux ou recueils périodiques publiés dans l'un des deux pays pourront être reproduits, en original ou en traduction, dans l'autre pays.

Mais cette faculté ne s'étendra pas à la reproduction, en original ou en traduction, des romans-feuilletons ou des articles de science ou d'art.

Il en sera de même pour les autres articles de quelque étendue, extraits de journaux ou de recueils périodiques, lorsque les auteurs ou éditeurs auront expressément déclaré, dans le journal ou le recueil même où il les auront fait paraître, qu'ils en interdisent la reproduction.

En aucun cas, l'interdiction stipulée au paragraphe précédent ne s'appliquera aux articles de discussion politique.

Art. 6. — Le droit de protection des œuvres musicales entraîne l'interdiction des morceaux dits arrangements de musique, composés sans le consentement de l'auteur, sur des motifs extraits de ses œuvres.

Les contestations qui s'élèveraient sur l'application de cette clause demeureront réservées à l'appréciation des tribunaux respectifs, conformément à la législation de chacun des deux pays.

Art. 7. — Pour assurer à tous les ouvrages de littérature ou d'art la protection stipulée à l'article 1er et pour que les auteurs desdits ouvrages soient, jusqu'à preuve contraire, considérés comme tels et admis en conséquence devant les tribunaux des deux pays à exercer des poursuites contre les contrefaçons, il suffira que leur nom soit indiqué sur le titre de l'ouvrage, au bas de la dédicace ou de la préface, ou à la fin de l'ouvrage.

Pour les œuvres anonymes ou pseudonymes, l'éditeur dont le nom est indiqué sur l'ouvrage est fondé à sauvegarder les droits appartenant à l'auteur. Il est, sans autres preuves, réputé ayant droit de l'auteur anonyme ou pseudonyme.

Art. 8. — Les stipulations de l'article 1er s'appliqueront également à l'exécution publique des œuvres musicales, ainsi qu'à la représentation publique des œuvres dramatiques ou dramatico-musicales.

Art. 9. — Sont expressément assimilées aux ouvrages originaux les traductions faites, dans l'un des deux pays, d'ouvrages nationaux ou étrangers.

Ces traductions jouiront, à ce titre, de la protection stipulée à l'article 1er, en ce qui concerne leur reproduction non autorisée dans l'autre pays.

Il est bien entendu, toutefois, que l'objet du présent article est simplement de protéger le traducteur par rapport à la version qu'il a donnée de l'ouvrage original, et non pas de conférer le droit exclusif de traduction au premier traducteur d'un ouvrage quelconque, écrit en langue morte ou vivante, hormis le cas et les limites prévus par l'article ci-après.

Art. 10. — Les auteurs de chacun des deux pays jouiront, dans l'autre pays, du droit exclusif de traduction sur leurs ouvrages pendant dix années après la publication de la traduction de leur ouvrage autorisée par eux.

La traduction devra être publiée dans l'un des deux pays.

Pour jouir du bénéfice de cette disposition, ladite traduction autorisée devra paraître en totalité dans le délai de trois années à compter de la publication de l'ouvrage original.

Pour les ouvrages publiés par livraisons, le terme de trois années stipulé au paragraphe précédent ne commencera à courir qu'à dater de la publication de la dernière livraison de l'ouvrage original.

Dans le cas où la traduction d'un ouvrage paraîtrait par livraisons, le terme de dix années stipulé au paragraphe 1er ne commencera également à courir qu'à dater de la publication de la dernière livraison de la traduction.

Il est entendu que, pour les œuvres composées de plusieurs volumes publiés par intervalles, ainsi que pour les bulletins ou cahiers publiés par des sociétés littéraires ou savantes ou par des particuliers, chaque volume, bulletin ou cahier sera, en ce qui concerne les termes de dix années et de trois années, considéré comme un ouvrage séparé.

Les auteurs d'œuvres dramatiques ou dramatico-musicales seront, pendant la durée de leur droit exclusif de traduction, réciproquement protégés contre la représentation publique non autorisée de la traduction de leurs ouvrages.

Art. 11. — Lorsque l'auteur d'une œuvre musicale ou dramatico-musicale aura cédé son droit de publication à un éditeur pour le territoire de l'un des deux pays à l'exclusion de l'autre, les exemplaires ou éditions de cette œuvre ainsi publiés ne pourront être vendus dans ce dernier pays et l'introduction de ces exemplaires ou éditions y sera considérée et traitée comme mise en circulation d'une contrefaçon.

Les ouvrages auxquels s'applique cette disposition devront porter, sur leur titre et couverture, les mots : « Édition interdite en Allemagne (en France) ».

Toutefois ces ouvrages seront librement admis dans les deux pays pour le transit à destination d'un pays tiers.

Les dispositions du présent article ne seront pas applicables à des ouvrages autres que les œuvres musicales ou dramatico-musicales.

Art. 12. — L'introduction, l'exportation, la circulation, la vente et l'exposition, dans chacun des deux pays, d'ouvrages contrefaits ou d'objets de reproduction non autorisée, sont prohibées, soit que lesdites contrefaçons ou reproductions non autorisées proviennent de l'un des deux pays, soit qu'elles proviennent d'un pays tiers quelconque.

Art. 13. — Toute contravention aux dispositions de la présente convention entraînera les saisies, confiscations, condamnations aux peines correctionnelles et aux dommages-intérêts déterminés par les législations respectives, de la même manière que si l'infraction avait été commise au préjudice d'un ouvrage ou d'une production d'origine nationale.

Les caractères constituant la contrefaçon ou la reproduction illicite seront déterminés par les tribunaux respectifs, d'après la législation en vigueur dans chacun des deux pays.

Art. 14. — Les dispositions de la présente conven-

tion ne pourront porter préjudice, en quoi que ce soit, au droit qui appartient à chacune des deux hautes parties contractantes de permettre, de surveiller ou d'interdire, par des mesures de législation ou de police intérieure, la circulation, la représentation ou l'exposition de tout ouvrage ou reproduction à l'égard desquels l'autorité compétente aurait à exercer ce droit.

La présente convention ne porte également aucune atteinte au droit de l'une ou de l'autre des deux hautes parties contractantes de prohiber l'importation sur son propre territoire des livres qui, d'après ses lois intérieures ou des stipulations souscrites avec d'autres puissances, sont ou seraient déclarés être des contrefaçons.

Art. 15. — Les dispositions contenues dans la présente convention seront applicables aux œuvres antérieures à sa mise en vigueur, sous les réserves et conditions énoncées au protocole qui s'y trouve annexé.

Art. 16. — Les hautes parties contractantes conviennent que tout avantage ou privilége plus étendu qui serait ultérieurement accordé par l'une d'elles à une tierce puissance, en ce qui concerne les dispositions de la présente convention, sera, sous condition de réciprocité, acquis de plein droit aux auteurs de l'autre pays ou à leurs ayants-cause.

Elles se réservent, d'ailleurs, la faculté d'apporter, d'un commun accord, à la présente convention toute amélioration ou modification dont l'expérience aurait démontré l'opportunité.

Art. 17. — La présente convention est destinée à remplacer les conventions littéraires qui ont été antérieurement conclues entre la France et les divers États allemands.

Elle restera en vigueur pendant six années à partir du jour où elle aura été mise à exécution, et continuera ses effets jusqu'à ce qu'elle ait été dénoncée par l'une ou l'autre des hautes parties contractantes et pendant une année encore après sa dénonciation.

Art. 18. — La présente convention sera ratifiée, et les ratifications en seront échangées à Berlin, le plus tôt possible.

Elle sera exécutoire dans les deux pays trois mois après l'échange des ratifications.

En foi de quoi les plénipotentiaires respectifs ont signé la présente convention et l'ont revêtue du cachet de leurs armes.

Fait à Berlin, le dix-neuf avril mil huit cent quatre-vingt-trois.

(*L. S.*) ALPH. DE COURCEL.
(*L. S.*) CH. JAGERSCHMIDT.
(*L. S.*) V. HATZFELDT.

(*Officiel*, 22 août 1883).

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 24 août.

Lectures. — Castain : *Les chroniques de Burgos.* — Egger et Fournier : *L'usage des couronnes chez les Grecs et les Romains.*

Séance du 31 août.

Lecture. — Egger et Fournier : *Les couronnes chez les Grecs et les Romains.*

M. Louis Fould, amateur distingué des arts de l'antiquité, a fondé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres un prix de *vingt mille francs*, pour être décerné à l'auteur de la meilleure *Histoire des arts du dessin :* leur origine, leurs progrès, leur transmission chez les différents peuples de l'antiquité jusqu'au siècle de Périclès.

Une commission de cinq membres jugera les ouvrages de ce concours : trois de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un de celle des sciences, un de celle des beaux-arts.

Ce prix de 20,000 francs sera décerné en 1884. A défaut d'ouvrages ayant rempli toutes les conditions du programme, il pourra être accordé un accessit de 3,000 francs.

Les mémoires ou ouvrages devront être adressés à l'Institut avant le 31 décembre 1883.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 25 août.

Ouvrages présentés. — Bonnassieux : *Les assemblées représentatives du commerce sous l'ancien régime.* — Deloume : *Brazza, Stanley, Léopold II. Le droit des gens dans l'Afrique équatoriale.*

Lecture. — Baudrillart : *Les populations agricoles de la Bretagne.*

Séance du 1er septembre.

Lectures. — Nourrisson : *L'origine des idées politiques de Rousseau.* — Duruy : *Vie de Julien avant son élévation sur le trône impérial.*

Séance du 8 septembre.

Lectures. — Bayet : *Les élections pontificales aux* VIIIe *et* IXe *siècles pendant la période carlovingienne.* — Duruy : *La réaction païenne.*

L'Académie des sciences morales et politiques vient de rendre son jugement sur le concours Crouzet, qui avait pour sujet : *La philosophie de l'évolution.*

Elle n'a pas décerné le prix. Elle a accordé une récompense de 1,500 francs au mémoire inscrit sous le n° 2, qui avait pour épigraphe : *In nova fert animus mutatas dicere formas corpora.*

Le pli cacheté qui accompagne ce mémoire sera ouvert lorsque l'auteur se sera fait connaître.

Le bureau et les commissions de la Société de l'école des Chartes ont été ainsi composés pour l'année 1883-1884.

Président : M. Gaston Paris; Vice-président : M. Tardif; Secrétaire : M. Aug. Molinier; Secrétaire-adjoint : M. Lecestre; Archiviste-trésorier : M. Tuetey.

Commission de publication : membres ordinaires, MM. Delisle, de Lasteyrie, Omont; membres suppléants, MM. Havet et Valois.

Commission de comptabilité : MM. Bruel, Dupont, Rocquain.

L'Académie de législation de Toulouse met au concours, pour 1884, le sujet suivant : *Études critiques sur les conseils de prud'hommes.* 1° Origine et formes de cette juridiction; 2° fonctions des prud'hommes soit comme conciliateurs, soit en qualité de juges en matière civile et de police; 3° leurs attributions d'une nature administrative; 4° changements progressifs ou réformes que l'institution réclamerait dans notre organisation judiciaire actuelle.

M. Kœnigswarter, par son testament du 6 décembre 1878, a fondé un prix de *quinze cents francs,* à l'Académie des sciences morales et politiques, qui sera décerné pour la première fois en 1884, au meilleur ouvrage sur l'*Histoire du Droit.*

Les travaux doivent être envoyés à l'Institut avant le 31 décembre 1883.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

Nos lecteurs se souviennent certainement d'une question qui a fait un certain bruit tout dernièrement. Il s'agissait de couvrir d'un vitrage la cour de la Bibliothèque de la rue Richelieu.

On voulait utiliser cette cour pour le classement des manuscrits et des cartes.

Des protestations se sont élevées. Les fervents de la Bibliothèque ont fait comprendre qu'en couvrant cette cour le jour se trouverait intercepté et les salles voisines seraient totalement privées de lumière.

Ces faits donnèrent lieu à une polémique dont voici le résultat :

On ne couvrira pas la cour, mais on agrandira la Bibliothèque en élevant une nouvelle construction, qui doit occuper le vaste emplacement resté libre par suite de la démolition des maisons contiguës aux bâtiments de la Bibliothèque du côté de la rue Vivienne et de la rue Colbert.

On a découvert dernièrement à la bibliothèque de l'Académie des beaux-arts, à Saint-Pétersbourg, quatre-vingt-huit dessins originaux du célèbre peintre Greuze.

Ces dessins ont été achetés par le comte Strogonoff, à l'époque où il était président de l'Académie des beaux-arts. Cet achat aurait été fait de 1815 à 1820. Il y a donc plus de soixante ans que ces dessins avaient disparu.

Le grand-duc Wladimir-Alexandrovitch, actuellement président de l'Académie des beaux-arts, a donné sur sa cassette une somme destinée à permettre aux journaux illustrés de reproduire par la photogravure ce trésor artistique.

La célèbre bibliothèque du P. Fray José Caraballo y Vera a pu être entièrement sauvée de l'incendie du ministère de la guerre de Madrid.

Cette bibliothèque, connue sous le nom de *España triunfante,* contient plus de mille volumes et documents relatifs à la guerre de l'Indépendance.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Le ministère de l'Instruction publique vient de faire paraître le premier volume de l'inventaire général des richesses d'art de la France. Cette première partie comprend les archives de monuments français, rapports, décrets, lettres, notes et documents tirés des papiers d'Albert Lenoir. années 1790 à 1816.

Le sixième numéro du *Paris Illustré* est consacré « à l'Exposition nationale des Beaux-Arts », plus connue dans le public sous le titre de Salon triennal. Il ajoute le charme de la couleur au mérite propre des dessins spécialement exécutés pour lui par des maîtres comme MM. Appian, Barrias, Berne-Bellecour, Cabanel, Jules Dupré, Gabriel Ferrier, Guil-

laumet, Lhermitte, Maignan, L.-O. Merson, A. Morot, J.-E. Saintin, Toudouze, etc., etc. Ses superbes gravures tirées en *sanguine* et en *bistre*, et ses *fac-similés de fusain* auront toute la valeur des plus belles estampes. Aucune publication illustrée ne peut certainement offrir un aussi splendide résumé des œuvres de l'Exposition.

La bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome s'est augmentée d'un volume nouveau : *Le culte de Castor et de Pollux en Italie*, par M. Maurice Albert.

Il paraît, à Rennes, une collection de *Pièces rares ou inédites concernant la Bretagne*. Le premier volume de cette collection a été tiré à cent dix exemplaires. Il a pour titre : *Discours apologétique très véritable des causes qui ont contraint les habitants de Saint-Malo de s'emparer du château de leur ville le 12 mars 1590*.

Le volume est précédé d'une notice sur l'auteur de ce discours, par M. Jouon des Longrais.

La pièce qu'il reproduit est curieuse au point de vue historique et très rare; la Bibliothèque nationale seule en possède un exemplaire; encore est-il incomplet.

La dernière livraison du *Polybiblion* (septembre) contient la première partie d'une bibliographie des écrits dont Henri V a été l'objet. Cette bibliographie, fort bien faite, s'étend de l'année 1820 à l'année 1839.

Les récentes publications de la Ville

Parmi les ouvrages que la ville de Paris a entrepris, il y a une vingtaine d'années, il en est un qui se place au premier rang, par l'importance du sujet, la nouveauté de la conception et la multitude de détails inédits qu'il comporte : nous voulons parler de la *Topographie historique du vieux Paris*, œuvre colossale qui comprend la restitution exacte, maison par maison, rue par rue, de la ville entière si souvent et si radicalement transformée.

On l'a dit, et il faut le répéter, c'est le cadastre rétrospectif, complet et authentique de la vieille cité, cadastre établi par les titres écrits, les anciens plans et les vieilles estampes, reconstitué surtout à l'aide des censiers, ces précieux livres de recettes que possédait chaque seigneurie ecclésiastique ou laïque et qui indiquaient tous les accensements, c'est-à-dire les locations à cens ou emphytéoses consenties moyennant rentes et redevances annuelles et perpétuelles.

On devine l'immense intérêt que présente cette résurrection du Paris moyen âge; c'est un Herculanum et un Pompéi retrouvés sous la cendre amassée par les siècles; c'est tout un monde enfoui que la science parvient à exhumer.

Trois volumes de cette grande publication avaient déjà paru : le premier consacré à la région du Louvre, le second à celle des Tuileries et le troisième à celle du bourg Saint-Germain. Le quatrième, que l'administration municipale vient de mettre en distribution, est consacré au faubourg Saint-Germain, c'est-à-dire au vaste territoire qui formait autrefois la censive ou fief rural de l'abbaye, et qui, après avoir été longtemps à l'état de terre labourable, s'est couvert, aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, de couvents, d'hospices, d'hôtels seigneuriaux et d'établissements militaires. Ce vieux Paris est relativement moderne; mais, en ce temps de démolition et de reconstruction, la cité se transforme si rapidement qu'on a peine à suivre la succession de ses renouvellements.

Dans le splendide volume in-4° où sont exposées la naissance et l'extension progressive du faubourg Saint-Germain, nous avons remarqué une très curieuse étude sur l'état rural de la région, un long chapitre additionnel sur la formation graduelle des grandes voies et des résidences aristocratiques, ainsi qu'une série d'appendices contenant de fort intéressantes études, accompagnées de documents originaux, sur le domaine de terre, le domaine d'eau, les îles, gords et pêcheries, la Chartreuse de Vauvert, la Tranchée, les hôtels, les couvents, les ponts, les voies publiques et les édifices les plus importants de cette région.

Trois grands plans restitués, douze extraits des anciens plans de Paris, des vues panoramiques, des dalles funéraires et autres monuments graphiques augmentent encore l'intérêt que présente le texte.

L'ouvrage, commencé par feu Adolphe Berty, qui a laissé pour le poursuivre des notes confuses et presque illisibles, est continué par M. L.-M. Tisserand avec une compétence que tout le monde savant a depuis longtemps reconnue.

M. Jadart, secrétaire-général de l'Académie de Reims, vient de faire paraître la *Table des travaux de l'Académie de Reims depuis sa fondation (1841-1882)* 1 vol. in-8, Reims, Renart.

Une réunion de savants allemands a entrepris la publication d'une nouvelle encyclopédie dans des proportions réellement colossales. Ce sera une tentative analogue à celle des encyclopédistes du XVIIIe siècle, puisque les auteurs en question ne se proposent rien moins que de dresser l'inventaire des connaissances actuelles et dans toutes les branches de l'activité humaine.

Douze volumes de cette gigantesque entreprise ont déjà paru. Le docteur Gindely, l'historien le plus versé dans l'étude du XVIIIe siècle, a ouvert la série par une histoire de la guerre de Trente ans en trois volumes, histoire qui donne au lecteur les résultats les plus nouveaux des recherches historiques, notamment en ce qui concerne Wallenstein. Le docteur E. Jung, qui a vécu de longues années en Australie

a renfermé dans quatre volumes tout ce qu'on sait actuellement sur cette contrée. Le domaine de l'esthétique et de l'histoire littéraire a été traité par M. Kluas dans une remarquable étude sur la nature, le but et l'histoire du drame moderne. Les diverses sciences naturelles ont été le partage de MM. Taschenberg (insectes nuisibles et utiles); Becker (le soleil et les planètes); Gerland (chaleur et la lumière), etc.

Chaque volume est illustré de bonnes gravures sur bois et ne coûte que UN MARK.

Le dernier volume de la collection *English men of letters* est consacré à Shéridan et a pour auteur M. Oliphant.

Le Rév. W. Kirk Hobart, docteur ès lettres de l'Université de Dublin, vient de publier en anglais un curieux ouvrage sur le *Langage médical de saint Luc*. Cet écrivain a examiné avec attention l'Évangile selon saint Luc et le livre des *Actes*, afin de voir s'il ne trouverait pas dans ces ouvrages quelques traces des connaissances médicales de saint Luc. Il a trouvé que l'auteur des deux livres employait un assez grand nombre d'expressions et de locutions étrangères aux autres évangélistes et aux écrivains classiques de l'époque, mais qui se rencontrent, en revanche, très souvent dans Hippocrate et chez d'autres médecins de l'antiquité.

L'infatigable bibliographe Griswold vient de publier un nouvel *Index* des « articles relatifs à l'histoire, à la biographie, à la littérature, à la société et aux voyages » et contenus dans des recueils d'essai.

Il a résumé en 46 pages les titres des études renfermées dans 799 volumes, écrits en anglais, en allemand et en français.

M. Wouters vient de publier à Gand chez le libraire Hoste un *Précis de l'histoire politique de la Belgique pendant les quatre derniers siècles*.

M. Th. Juste vient de faire un nouveau travail qui ouvre une série d'ouvrages populaires sur l'histoire contemporaine : La *Révolution de Juillet 1830*. Il y a fait usage des Mémoires de Metternich et des notes-annales rédigées par Louis-Philippe.

Le professeur Ritter, de Genève, a publié un travail sur la généalogie de diverses familles genevoises, entre autres la famille Necker. On avait quelquefois attribué au père de Mme de Staël une origine anglaise ou irlandaise. M. Ritter prouve que la famille était établie depuis trois générations à Custrin, en Prusse, lorsque le grand-père de Mme de Staël vint s'établir à Genève, à l'instigation du roi d'Angleterre, pour y ouvrir un pensionnat destiné aux jeunes Anglais.

PUBLICATIONS ANNONCÉES
OU EN PRÉPARATION.

On a pu lire dernièrement dans le *Figaro* une série de très intéressants articles de M. Félix Ribeyre sur le regretté caricaturiste Cham.

Ces articles vont être réunis en un beau volume illustré de dessins inédits de Cham, Yvon, Gustave Doré.

L'ouvrage paraîtra prochainement à la librairie Plon.

M. de Pressensé prépare une édition refondue de sa *Vie de Jésus*.

MM. Monod et E. Molinier préparent une *Bibliographie des sources de l'histoire de France*. L'ouvrage paraîtra à la librairie Hachette.

La *Société de l'histoire de France* a l'intention de publier un volume spécial pour fêter le 50e anniversaire de sa fondation.

Dans les sphères politiques de Londres, on s'est vivement ému de la prochaine publication des mémoires du duc Ernest de Cobourg-Gotha, qui, dit-on, contiendront des révélations curieuses sur la politique anglaise après la guerre de Crimée.

Nous apprenons de Londres que, comme pendant à l'ouvrage sus-mentionné, il se prépare actuellement un autre livre portant pour titre : *la Vie de la reine Victoria*. On assure que c'est la reine elle-même qui a chargé une dame écossaise, miss Keddie, d'écrire ce dernier ouvrage, et qu'elle lui a fourni, à cet effet, un grand nombre de lettres et de documents inédits qui se conservaient dans les archives de la cour de Saint-James.

M. Stanley Lane-Poole doit publier prochainement à Londres, chez les éditeurs Virtue, un volume sur la vie sociale en Egypte.

Une nouvelle revue mensuelle doit paraître à New-York, au mois de novembre, sous le titre : *Skakspeariana*. Elle sera à Skakspeare ce que notre *Moliériste* dirigé par G. Monval est à notre grand comique.

M. Warzée, chef de division au Ministère de l'Intérieur, à Bruxelles, prépare une seconde édition de son *Essai historique sur les journaux belges* qui a paru en 1845.

M. Nève, professeur à Louvain, publiera prochainement à Paris, chez l'éditeur E. Leroux, *les Époques littéraires de l'Inde. Études sur la poésie sanscrite*.

NOUVELLES DIVERSES

Dans la liste des récompenses décernées aux exposants d'Amsterdam nous remarquons comme ayant obtenu 1° un diplôme d'honneur : Mme ve Morel et MM. Didot, Lemercier et Quantin; 2° une médaille d'or : MM. Chardon, Ducher, Engel, Gillot, Gonthier-Dreyfus, Jouaust, Lahure, Lemonnyer, A. et J. Lévy, Quantin, Morel, Rouam et Rouveyre. Ont obtenu une médaille d'argent : Mme ve Appel, MM. Baschet, Charavay, Doin, Lahure, Lenègre, Marpon et Flammarion, Ollendorf et Rouam.

A l'occasion de cette même exposition, ont été promus, dans l'ordre national de la Légion d'honneur : au grade d'officier, M. Danel, de Lille; au grade de chevalier, MM. Hetzel et Quantin.

Deux importantes revues viennent d'opérer leur déménagement.

La *Revue des Deux Mondes* est maintenant installée dans un superbe hôtel de la rue de l'Université.

La *Revue politique et littéraire* ainsi que la *Revue scientifique* ont élu domicile, 111, boulevard Saint-Germain.

Voici en quels termes la direction de ces deux dernières revues annonce ce changement :

« Les bureaux de la *Revue scientifique* et de la *Revue politique et littéraire* vont être transférés 111, boulevard Saint-Germain. Ainsi les deux *Revues* quittent leurs bureaux. Créées par M. Germer-Baillière, nées dans sa librairie, c'est là que se sont passées leur enfance, leur adolescence et leur jeunesse; c'est là qu'elles ont grandi par un progrès constant et régulier. Quel que soit leur sort ultérieur, personne ne l'oubliera.

« Mais le développement simultané des deux *Revues* et de la librairie devait, malgré l'agrandissement successif des locaux qu'elles occupaient, amener, quoi qu'on fît, certains inconvénients. Aussi, ayant pu constater que la librairie et l'administration des deux *Revues* souffraient également de cet enchevêtrement inévitable, M. Félix Alcan, dès qu'il est devenu acquéreur de la librairie Germer-Baillière et Ce, nous a offert sa démission de gérant.

« Nous avons cru devoir l'accepter; et, en reconnaissance du zèle assidu avec lequel il avait rempli son mandat, M. Alcan a été nommé membre du Conseil d'Administration. Comme gérant, il sera remplacé par M. Ferrari, secrétaire de la rédaction depuis 1880. »

MM. Noiré, en Allemagne, et Max Müller, en Angleterre ont proposé récemment la formation d'un Comité en vue d'élever une statue à Schopenhauer sur l'une des places de Francfort.

M. Charles Monselet a cessé depuis le 30 septembre dernier de faire partie de la rédaction du journal l'*Événement*.

M. Ch. Monselet entre au *Temps* et au *Figaro* et donnera à ces journaux des chroniques et des études littéraires.

Un autodafé a eu lieu en Espagne, à la douane de Barcelone. Un livre de lecture à l'usage de l'école protestante et publié, il y a déjà plusieurs années, contenait les quatre évangiles traduits en espagnol sans notes ni commentaires. Treize cents exemplaires de cet ouvrage se trouvaient, on ne nous dit pas par quelle circonstance, en Angleterre. On les envoya à Barcelone. Ils furent saisis à la douane, condamnés au feu comme *littérature hérétique* et exécutés.

D'après le chroniqueur de l'*Illustration*, il n'existait qu'un seul portrait de Balzac fait d'après nature :

« Ce daguerréotype, avait été donné par Balzac à Gavarni, conservé précieusement par celui-ci, puis, à la mort de Gavarni, donné par M. Pierre Gavarni, son fils, à M. Charles Yriarte, qui l'avait accroché comme un trésor dans sa villa de Saint-Cloud. Lorsque les Prussiens occupèrent la maison d'Yriarte, ils n'eurent rien de plus pressé que de briser le daguerréotype de Balzac. M. Yriarte le retrouva en miettes, écrasé sous le talon de quelque lourdeau. Le portrait de famille, ici, était un portrait national. Il eût été à souhaiter qu'un collectionneur allemand l'emportât au delà du Rhin. Au moins le précieux portrait eût été sauvé. »

D'après les journaux anglais, l'exhumation projetée des dépouilles mortelles de Shakespeare a été discutée par le conseil municipal de Stratford, où est enterré le grand poète.

Le maire a déclaré que lui et tous les membres du conseil municipal s'opposeraient de la façon la plus énergique à toute tentative de ce genre. Il s'est même laissé aller jusqu'à dire que la personne qui se permettrait de commettre un sacrilège pareil serait, sans autre forme de procès, jetée dans la rivière.

La *Nouvelle Revue* signale la découverte d'un manuscrit inédit de Diderot, qui se trouve dans la bibliothèque privée du czar.

Il a été offert, ou plutôt restitué, à Alexandre II par Abraham Serguewitch-Noroff, ancien ministre de l'instruction publique, mort en 1869. C'est un petit in-quarto, relié en maroquin rouge, doré sur tranches, renfermé dans un étui de maroquin rouge et portant sur la première page ce titre : « Mélanges philosophiques, historiques, etc. Année 1773, depuis le 15 octobre jusqu'au 3 décembre, même année. »

« Le titre, l'épigraphe, la table qui suit et tout le contenu du volume sont autographes, sauf un mémoire sur les colonies de Zaratow, rédigé par un

anonyme et que Diderot s'est contenté d'annoter, et un feuillet intitulé : « Moyen de rendre la religion utile » en marge duquel on lit : « J'ai fait présent de l'original à Gœthe ».

« La reproduction de la table de ce volume pourrait seule donner une idée exacte de ce qu'il renferme. Tantôt Diderot s'élève aux plus éloquentes considérations, comme dans les pages qu'on peut lire sur le luxe, la tolérance ou le divorce; tantôt il descend à des conseils purement techniques, comme le fils du coutelier de Langres pouvait en donner sur les forges et les fontes de fer; tantôt il s'abandonne à ses souvenirs et retrace les périls auxquels l'exposa la mise au jour de la première *Encyclopédie*, ce qui ne l'empêchait pas d'en rêver une seconde, mais destinée à la Russie seule et imprimée pour elle, beau projet qui, après bien des promesses et des tergiversations, s'en alla en fumée, comme celui de ce dictionnaire universel de la langue dont il traçait, dans une lettre à Falconet, le plan gigantesque, « bien persuadé, écrivait-il à l'impératrice, qu'un livre de cette nature ne peut être fait que par un seul homme » ; tantôt, questionné par Catherine sur sa manière de travailler, il expose naïvement la méthode qu'il faut suivre pour avoir du génie, démontrant ainsi, sans s'en douter, qu'il n'était pas l'improvisateur toujours prêt que Janin et d'autres faiseurs se sont plu à représenter pour abriter leur stérile fécondité derrière un illustre exemple; tantôt il épanche sa bile de candidat évincé contre l'Académie et les « manivelles académiques ». Ou bien ce sont un piquant apologue sur le régime despotique (le *Postillon de Hamm à Lipstat*), des dialogues salés comme celui d'une mère de famille et d'un abbé précepteur de ses fils (*De l'éducation particulière*), ou piquants comme celui d'un grand seigneur et d'un créancier, bien que ce dernier ait le tort de rappeler un peu trop la scène de don Juan et de M. Dimanche. Mais ce qui frappe surtout dans ces préceptes, ces fantaisies ou ces confidences, c'est l'accent d'une liberté entière à peine maîtrisée par des formules louangeuses, que les ennemis du philosophe avaient et auront sans doute encore beau jeu à lui reprocher. « Je m'arrête, dit-il, « pour faire une réflexion. Quelle différence entre la « pensée d'un homme dans son pays et la pensée d'un « homme à neuf cents lieues de sa cour!... Combien la « crainte retient le cœur et la tête! Quel singulier effet « de la liberté et de la sécurité! »

« Il sait mieux que personne, d'ailleurs, la distance qu'il y a entre un « pauvre diable qui s'avise de politique sous la gouttière » et ce qui se passe dans la tête d'une souveraine... « Rien n'est plus aisé que « d'ordonner un empire la tête sur son oreiller. » Aux toutes dernières pages du manuscrit, il ajoute ceci : « J'ai pu être indiscret, inconsidéré, mais j'ai là, au « côté gauche, un censeur sévère qui m'assure que « je n'ai été ni faux ni méchant. Je suis un philosophe comme un autre, c'est-à-dire un enfant bien « né qui balbutie sur des matières importantes. C'est « mon excuse et la leur. Ils veulent tous le bien, « ce qui les expose quelquefois à parler fort mal. « Le tyran fronce le sourcil. Henri IV et Votre Majesté « sourient. »

C'est le conservateur de la bibliothèque privée du czar qui a communiqué ce précieux manuscrit à M. Tourneux, l'auteur de l'article de la *Nouvelle Revue*.

Dans le journal *le Voltaire*, Octave Robin relève un certain nombre de « bourdes et bévues » commises par des historiens ou des journalistes.

Notre confrère commence par plaider les circonstances atténuantes pour les bourdes et bévues commises par les journalistes qui sont obligés d'écrire des articles au courant de la plume, sur les sujets les plus divers. Puis il cueille quelques bévues à droite et à gauche : M. Thiers reçoit son *paquet*, en même temps que les correspondants de l'*Agence Havas*, et M. Sarcey en même temps que M. Ignotus du *Figaro* :

« On ne se rend pas un compte exact de ce qu'il faut de qualités et d'aptitudes diverses pour faire un journaliste, même médiocre.

« La nécessité d'improviser rapidement, et parfois au milieu des conversations, des articles sur les sujets les plus dissemblables et de traiter, souvent coup sur coup, plusieurs questions, excuse bien des distractions et bien des négligences.

« Les bévues n'ont quelque gravité que dans le livre, dans l'écrit composé avec lenteur, à l'aide des plus sûrs éléments d'information et de contrôle.

« Quand M. Thiers, par exemple, dans son *Histoire de la Révolution française*, considère comme une « tribu chrétienne » les Druses qui sont connus surtout pour avoir massacré des chrétiens, il est permis de s'étonner un peu. Dans un autre ordre d'idées, M. Beulé n'était guère plus excusable quand, dans une étude limée, polie et repolie sur le peintre Appelle, il disait : « Son dessin était si sûr, si précis, « que ses portraits devenaient *plus vrais* que les originaux. »

« On me signale encore un autre genre de distraction dont un ancien grand maître de l'Université fournit un échantillon assez plaisant, quand il dit, dans sa *Petite Histoire grecque* : « Europe, fille du roi « phénicien Agenor, ayant un jour disparu, ce prince « fit partir son fils Cadmus pour la retrouver. Il « voyagea longtemps et visita maint pays. Arrivé en « Grèce il consulta l'oracle de Delphes : *Ne cherche « plus ta sœur*, répondit Apollon, *mais suis la pre- « mière vache* qui se trouvera sur ton chemin, etc. »

« Ces écarts chez les hommes graves s'expliquent mieux quand ils se produisent dans l'entraînement de la tribune, quand, par exemple, un orateur s'écrie, comme fit le pasteur Coquerel, dans une circonstance fameuse : « La République de Venise avec ses oubliettes et son pont des Soupirs où la *voix* des *morts* s'éteignait dans l'Arno!... » Ce qui suppose que les morts de Venise (rien de celui de Shakespeare) avaient la voix assez puissante pour n'aller s'éteindre qu'à Florence, dans l'Arno.

« Il est vrai que ces Italiens ont des voix superbes.

« Si les bévues de la tribune sont excusables, celles du journalisme ne le sont pas moins. Il y a, des deux parts, improvisation, avec cette différence que la plupart du temps les discours sont préparés de longue main tandis que le plus grand nombre des articles de journaux sont improvisés en toute hâte.

« C'est donc sans aucune arrière-pensée de malveillance que je recueille les erreurs, petites ou grosses, de mes confrères; nul de nous, je le crains bien, ne pouvant s'en dire exempt; — c'est uniquement à titre de curiosité et parce qu'il en est de vraiment bien divertissantes.

« Je n'imiterai pas le *Constitutionnel* qui, raillant un jour « l'ignorance républicaine », affirmait que le « pataquès est une fleur démocratique » alors que dans le même temps le *Soleil*, qui n'est rédigé ni par des ignorants ni par des démocrates, s'écriait d'un ton pathétique :

« Pleure, Marius, sur les *ruines de Minturnes!* »

« Nous ne sommes point tentés de voir une « fleur monarchiste » dans ce *lapsus calami*.

« Certes, on a souvent beau jeu pour rire des journalistes et pourtant, quand les amateurs, sans en excepter les plus distingués, se mettent en tête de faire du journalisme, il leur arrive des mésaventures pareilles à celle de M. Andrieux qui, dans un article-programme, écrivait naguère : « Le vent est à la sta-« bilité. »

« Voici maintenant un petit modèle de bévue à la fois comique et vénielle. Il est de la *Patrie*, rappelant le duel d'Émile de Girardin avec Armand Carrel :

« Une polémique s'ensuivit qui amena une rencon-« tre dans laquelle les deux adversaires furent blessés « tous les deux; mais Armand Carrel le fut *mortelle-« ment* et *il y laissa la vie.* »

« Blessé mortellement dans ce duel, il y avait bien des chances pour qu'il y laissât la vie; c'était à prévoir.

« C'est la *Patrie* toujours, qui sous ce titre le *Choléra en Cochinchine* annonçait que le fléau venait d'éclater à... Shang-Haï et à Hong-Kong. Elle ajoutait, du reste, pour rassurer les cœurs français, que le « personnel de l'ambassade » n'avait pas été atteint.

« Placer Hong-Kong et Sang-Haï en Cochinchine et y établir une ambassade n'était point le fait d'un esprit vulgaire.

« Je borne là ma cueillette, bien que ce verger soit encore plein de fruits savoureux. Je ne rappellerai pas la statue *équestre* d'Edgard Quinet *assis* et méditant, ni l'idée lumineuse du *Figaro* demandant énergiquement, à propos des affaires d'Égypte, le *rétablissement* de la légion étrangère, qui venait précisément de se distinguer en Algérie dans le combat du Chott-Tigri.

« Les affaires d'Égypte donnèrent lieu du reste, à bien des bévues, je citerai notamment celle de l'*Agence Havas*, qui, au lieu d'annoncer qu'Arabi avait offert aux Anglais de se retirer à Monastir, assurait, dans sa candeur, que l'insurgé renonçait aux agitations de ce monde pour se retirer *dans un monastère*.

« Ce qui prouve bien que nul n'est à l'abri du péché, c'est que M. Francisque Sarcey, l'un des critiques les plus éminents et les moins distraits, écrivait dans son compte rendu d'*Odette* :

« On ne respirait pas dans la salle. Ce drame net, « rapide, presque brutal, faisait l'effet d'un duel *où* « *l'une des deux lames*, après un court engagement, « s'enfonce *dans la poitrine de l'autre*.

« Au fait, pourquoi les lames n'auraient-elles pas de poitrine depuis que M. Paul de Cassagnac leur a donné des bras, quand il a prédit que la France finirait par se jeter « dans les bras d'une épée libératrice ».

« L'impeccable *Journal des Débats* lui-même s'oublie parfois, comme il le faisait la semaine dernière, quand il ornait un personnage du XIVe siècle, Roger de Tiquetonne, de talons rouges et de boucles en strass!... Le joaillier allemand Strass, qui a donné son nom à certaines pierres fausses, est mort il n'y a guère qu'une cinquantaine d'années. Quant aux talons rouges, ils ne pouvaient guère s'accorder avec les souliers à la poulaine; ils avançaient de plusieurs siècles. »

Les journaux anglais ont mené grand bruit de la découverte d'un manuscrit moabite du *Deutéronome*, du IXe siècle avant l'ère chrétienne.

Voici à ce sujet une note communiquée au journal *le Temps* qui en démontre la fausseté :

« M. Clermont-Ganneau, chargé par le ministre de l'instruction publique d'examiner les fameux manuscrits bibliques déposés au British Museum, est arrivé au moment où l'émotion du public anglais avait atteint son paroxysme. La presse anglaise était pleine de détails sur ces merveilleuses reliques auxquelles on attribuait près de trois mille ans d'existence. Les transcriptions, les traductions, les commentaires allaient leur train; le *Times* leur ouvrait toutes grandes ses immenses colonnes. La foule se pressait chaque jour plus nombreuse au British Museum, autour de la vitrine où quelques spécimens étaient solennellement exposés à sa curiosité haletante. M. Gladstone, le premier ministre, était venu en personne les honorer de sa visite. Le possesseur, un habitant de Jérusalem, en ce moment à Londres, en demandait froidement la bagatelle d'un million de livres sterling, soit vingt-cinq millions de francs!

« Le résultat de l'examen auquel s'est livré notre savant compatriote est venu malheureusement couper court à ce bel enthousiasme. Après avoir obtenu, non sans peine, communication de ces documents, non seulement il a constaté qu'ils étaient l'œuvre d'un faussaire moderne, mais encore il a réussi à établir rigoureusement, pièces en main, comment le faussaire avait procédé à leur fabrication. »

NÉCROLOGIE

M. Octave Ducros, victime de l'attentat commis, il y a quelque temps, rue du Regard, par un nommé Campy, a succombé au mois d'août aux suites de ses blessures.

M. Ducros (de Sixt) laisse de nombreuses poésies religieuses : *Contemplations poétiques et religieuses* (1844, in-8); *Prières et souvenirs* (1854, in-8); *Prières de mai* (1857, in-32); *Emmanuel* (1858, in-32); *Heures de recueillement* (1859, in-32); *Nouvelles poésies* (1869, in-32); *Chants du droit et de l'épée* (1873, in-32).

On annonce le décès de M. Gatteyrias, ancien élève de l'École des langues orientales.

Il avait publié un petit ouvrage sur l'*Arménie et les Arméniens*. M. Gatteyrias meurt âgé de vingt-huit ans.

M. de Gaulle, né à Paris en 1801, et mort dans cette ville, le 13 août 1883, s'était, dit le *Polybiblion*, occupé, avec un zèle que cachait sa modestie, de diverses branches des études historiques du moyen âge et les œuvres qu'il a publiées gardent l'estime des érudits. En voici l'énumération : *Catalogue analytique des archives de M. de Joussanvault* (1838, 2 vol. in-8); *Nouvelle histoire de Paris et de ses environs* (1839-1842, 5 vol. gr. in-8); — *Étude sur l'« Historia Britonum versificata » (Histoire littéraire de la France*, t. XXII).

M. de Gaulle a publié un grand nombre d'articles dans l'*Histoire des Villes de France* et le *Bulletin du Bibliophile*. Il a rédigé de 1845 à 1852, le *Bulletin de la Société de l'Histoire de France* et depuis 1838 jusqu'à sa mort les nouvelles littéraires du *Journal des Savants*.

Nous apprenons la mort de M. Léon Halévy, père de Ludovic Halévy, l'auteur dramatique bien connu et frère de Fromenthal Halévy, l'auteur de la *Juive*.

M. Léon Halévy était un littérateur distingué qui a embrassé dans ses écrits la philosophie, la poésie, l'histoire et les langues étrangères. Il fut plus d'une fois couronné par l'Académie française.

Nous ne pouvons que résumer ses principales œuvres parmi lesquelles il faut ranger *Luther*, l'*Histoire des Juifs*, *Macbeth*, la *Grèce tragique*, etc.

Aux théâtres il a donné le *Chevreuil*, le *Duel*, aux Français; le *Czar Démétrius*, tragédie, l'*Espion*, à l'Odéon; le *Dilettante d'Avignon*, *Beaumarchais à Madrid*, à la Porte Saint-Martin; *Indiana*, à la Gaîté; la *Rose Jaune*, *Leone Leoni*, *Un mari S. V. P.*, le *Balai d'or*, *Ce que fille veut*, *Un fait-Paris* (en collaboration avec son fils), enfin *Electre*, tragédie en quatre actes qui fut jouée à l'Odéon en 1864.

L'Académie de médecine vient de perdre un de ses membres, M. Jules Parrot, né à Excideuil (Dordogne) en 1829 et mort à Paris au mois d'août dernier.

On a de M. Parrot : *Étude sur la sueur du sang et les hémorrhagies névropathiques* (1859); — *De la mort apparente* (1860); — *Étude sur le siège, le mécanisme et la valeur séméiologiques des murmures vasculaires inorganiques de la région du cou* (1867).

On annonce de Lyon la mort de M. Jean Tisseur. On a de lui deux élégants poèmes : *Jacquard* et la *Locomotive*.

En 1853, M. Tisseur fut nommé secrétaire de la Chambre de Commerce de Lyon à laquelle il rendit de grands services.

Entre temps, il fondait la *Revue de Lyon*, collaborait au *Courrier* et au *Salut public* et publiait une remarquable monographie de l'industrie lyonnaise, sans compter ses études de critique et ses travaux d'archéologie.

Nous apprenons la mort, à l'âge de soixante-treize ans, de M. Louis Schlesinger, agrégé de l'Université, ancien professeur au lycée Bonaparte, à Saint-Cyr, et professeur à l'École des mines depuis trente-cinq ans.

C'était un profond érudit; ses recherches sur les inscriptions phéniciennes et carthaginoises et ses études sur les langues comparées ont été très remarquées.

Un des auteurs les plus connus, Paul Siraudin, est mort à Enghien le mois dernier. Né en 1812, Siraudin avait donc soixante et onze ans. Il a succombé aux suites d'une attaque d'apoplexie.

C'est à l'âge de vingt ans qu'il commença à écrire pour le théâtre, et depuis il a fait jouer un nombre de pièces considérable.

Ses principaux collaborateurs furent Carmouche, Dupeuty, Eugène Guinot, de Leuven, Lubize, Marc Michel, Dumanoir, Bourdois, Saint-Yves, Grangé, Théodore de Banville, Clairville, Choler, Delacour, Thiboust, Blum, V. Bernard, Chivot, Duru, Moinaux, Charles Bridault, etc.

Voici la plus grande partie de son répertoire depuis 1842 jusqu'à présent :

Une faction de nuit, *la Belle Française*, *Un Voyage en Espagne*, *le Tricorne enchanté* (avec Théophile

Gautier), *Monsieur Lafleur, Une Histoire de voleurs, le Carillon de Saint-Mandé, la Veuve du Malabar, la Nouvelle Clarisse Harlowe, le Bouillon d'onze heures, le Chevalier de Beauvoisin, Lorettes et artistes, la Société du doigt dans l'œil, la République des lettres, Grassot embêté par Ravel, Claudine, l'Amant de cœur, le Misanthrope et l'Auvergnat* (1852), une de ses meilleures productions; *les Vins de France, le Bourreau des crânes, Désir de Fiancée, Un mari qui ronfle, le Télégraphe électrique, la Pile de Volta, Un bal d'Auvergnats, le Chat de Cendrillon, la Dame de Framboisy, le Gendre de M. Pommier, Sous un parapluie, la Queue de la poêle, les Dragées du baptême, les Filles des champs, la Gamine, Avez-vous besoin d'argent?..., la Veuve au camélia, Vente d'un riche mobilier, Détournement de majeure, les Deux Frontins, les Femmes qui pleurent, le Fils de la Belle au bois dormant, A qui le bébé?..., Mon nez, mes yeux, ma bouche, Elle était à l'Ambigu, Madame Absalon, Amoureux de la bourgeoise, le Capitaine Georgette, Un bal sur la tête, Une femme aux cornichons, Fou-Yo-Po, les Rameneurs, le Jardinier galant, Bébé actrice, Nos bons petits camarades, l'Argent fait peur, l'Ami des Femmes, Après le bal, Un carnaval de troupiers, Épernay, 20 minutes d'arrêt; la Fanfare de Saint-Cloud,* etc., etc.

Dans ces dernières années, Siraudin n'avait plus rien produit. Il ne faut pas oublier, toutefois, qu'il fut l'un des trois auteurs de la *Fille de Madame Angot.*

En 1860, Siraudin devint confiseur, mais un confiseur de fantaisie; on ne le trouvait, en effet, presque jamais dans la célèbre boutique de la rue de la Paix. Il céda son établissement à M. Reinhardt avec une grande satisfaction.

Un des plus célèbres écrivains de notre temps, M. Ivan Tourgueneff, a succombé, au mois de septembre, à Bougival, à la douloureuse maladie d'estomac dont il souffrait depuis de longs mois. La mort de son ami intime, M. Viardot, avec qui il avait longtemps vécu sous le même toit, avait beaucoup aggravé son mal, il y a quelques mois.

Ivan Tourgueneff était né à Orel, le 9 novembre 1818. Il commença ses études à Moscou et à Saint-Pétersbourg, et les compléta à Berlin, où il se familiarisa avec la littérature allemande. Il entra dans l'administration, qui était, avec l'armée, la seule carrière offerte aux jeunes Russes de son temps, et obtint un emploi au ministère de l'intérieur. Il consacrait ses loisirs à la littérature. Des recueils de vers et des articles de revue commencèrent à le faire connaître. Une étude sur les œuvres de Gogol le fit tomber en disgrâce. Il perdit son emploi et fut exilé.

Après un séjour en Allemagne et à Paris, il obtint par l'intervention du grand duc héritier, plus tard Alexandre II, l'autorisation de rentrer dans son pays, mais il n'en profita que d'une façon très intermittente, et la plus grande partie de sa vie s'est désormais écoulée en France, où il se sentait plus libre, et où sa réputation conquise par les élégantes traductions qu'il surveillait, quand il ne les faisait pas lui-même, est devenue presque aussi grande qu'en Russie.

Les *Souvenirs d'un Chasseur,* parus en 1852, donnèrent du premier coup la célébrité à Ivan Tourgueneff. C'était une série de tableaux où était peinte avec une vigueur remarquable la triste condition des paysans russes. L'impression qu'elle causa contribua beaucoup au mouvement d'opinion qui aboutit à l'affranchissement des serfs. C'était le but que l'auteur visait. En expliquant pourquoi il écrivait à l'étranger, il disait en effet : « Je ne pouvais plus respirer le même air, ni vivre avec ce que je détestais; je n'avais pas assez de force de caractère pour cela. Je dus m'éloigner de mon ennemi afin de tomber plus fortement sur lui. Cet ennemi, c'était le servage. » Cet ouvrage a été traduit une première fois en français par M. Chanière, sous le titre : *Mémoires d'un Seigneur russe.* Tourgueneff s'est plaint d'avoir été fort maltraité par lui. Une traduction plus fidèle et approuvée par l'écrivain a été faite par M. Delaveau, sous le titre de *Récits d'un Chasseur.*

La vérité de ses peintures fit considérer Tourgueneff dès lors comme le chef de l'école naturelle en Russie. Le servage aboli, il s'appliqua à étudier la situation morale de ses contemporains, les divers courants d'idées entre lesquels ils se partageaient. *Dmitri Roudine, Une Nichée de Gentilshommes,* sont des études des hommes de la génération de 1840 qui, pleins d'enthousiasme, se contentaient de parler sans pouvoir agir, et qu'on appelait les inutiles.

En 1861, il donna les *Pères et les Enfants,* où parut pour la première fois ce nom de nihiliste, qui a eu depuis une si étrange fortune, et où il décrivit, dans Bazarof, le type du premier nihilisme, celui qui n'était encore qu'une nuageuse conception philosophico-socialiste. *Fumée,* qui parut en 1867, et qui est une nouvelle étude de la jeune génération russe, accusa chez le grand écrivain le désenchantement qui avait succédé aux espérances nées de l'émancipation des serfs et des réformes d'Alexandre II.

Il revint encore sur ce sujet du nihilisme dans les *Terres vierges* ainsi que dans *Pounine et de Babounine,* sujet emprunté au passé, où se trouve l'un des types les plus originaux que Tourgueneff ait tracés.

Tout en travaillant à ces grands romans d'études sociales, Tourgueneff a publié un certain nombre de nouvelles qui sont peut-être plus connues du public français. Les *Nouvelles moscovites* traduites par Mérimée, *Étranges histoires, l'Abandonnée,* ont mis le sceau à sa réputation pour la fraîcheur et la poésie des descriptions, la vigueur des caractères et la fantaisie avec laquelle sont dessinés certains passages.

Voici la liste complète de ses œuvres :

Une Affaire embrouillée, l'Année des Merveilles, Aurélien, l'Avare, Batavia, les Bourgeois de Darlingen, le Bourgmestre de Liège, le Cantonnier, le Chemin de la Fortune, le Conscrit, le Coureur des Grèves,

le Démon de l'argent, le Démon du jeu, les Drames flamands, la Fiancée du maître d'école, le Fléau du village, le Gant perdu, le Gentilhomme pauvre, la Guerre des paysans, le Guet-Apens, Heures du Soir, L'illusion d'une mère, la Jeune femme pâle, le Jeune Docteur, Histoire de deux enfants d'ouvrier, le Lion de Flandre, la Maison bleue, Maître Valentin, le Mal du Siècle, le Marchand d'Anvers, le Martyre d'une Mère, les Martyrs de l'honneur, la Mère Job, l'Oncle et la Nièce, l'Oncle Jean, l'Oncle Raymond, l'Orpheline, le Paradis des Fous, le Pays de l'Or, la Préférée, le Remplaçant, le Sang humain, un Sacrifice, Scènes de la vie flamande, les Serfs de Flandre, la Sorcière flamande, le Sortilège, Souvenirs de jeunesse, le Supplice d'une Mère, le Trésor de Félix Roobeck, la Tombe de fer, le Tribun de Gand, les Veillées flamandes, la Voleuse d'enfants.

En outre, la librairie Calmann Lévy annonce comme devant bientôt paraître une œuvre posthume. Titre : *Argent et Noblesse.*

De Londres, nous parvient la nouvelle de la mort de l'éminent critique et philologue anglais, M. John. Payne Collier. Il avait atteint l'âge de quatre-vingt-quatorze ans.

Au mois de juillet est mort le docteur Arnold, professeur de droit à l'université de Marbourg. Ses travaux les plus considérables sont : *Verfassungsgeschihte der deutschen Freistætre* (1854). — *Zur Geschichte des Eigenthums in den deutschen Stœdten* (1861). — *Cultur und Recht der Rœmer* (1868). — *Ausiedlungen und Wanderungen deutscher Stœmme* (1875). — *Das Aufkommen des Handver Kerstandes im Mittelalter* (1861). — *Studien zur deutschen Cultur geschichte* (1882). — Enfin, sa *Deutsche Geschichte*, qui est restée inachevée.

Le docteur allemand Denzinger est mort à Wurzbourg où il professait la théologie.

On a de lui une biographie de saint Aquilin et des travaux sur la liturgie et l'histoire dogmatique.

On annonce la mort, à Oberammergau, du P. Daisenberger, âgé de quatre-vingt-cinq ans, auteur du *Drame de la Passion* qui se joue dans ce village et y attire des milliers de curieux.

Fils d'un paysan, Daisenberger était entré de bonne heure dans l'ordre de Saint-Benoit. Enthousiaste de musique et de littérature, il avait composé plusieurs oratorios ou drames religieux quand le roi Louis I de Bavière lui suggéra l'idée de faire de la *Passion* d'Oberammergau qui avait jusqu'alors été une pièce triviale, un spectacle sérieux et vraiment religieux. Depuis lors, ce drame a été joué dans le village tous les dix ans, avec un succès toujours croissant.

On signale de Vienne le décès de M. Ritter von Barb, professeur et directeur de l'Académie orientale.

Il a beaucoup écrit sur la langue et la littérature perse ainsi que sur les histoires perse et kourde.

M. Luigi Volpicella vient de mourir trois mois à peine après son frère Scipione.

Il avait publié de nombreux travaux d'histoire, surtout des textes de statuts et de coutumes.

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

(Articles importants)

(Du 15 août au 15 septembre 1883)

ART (19 août). Lettres d'artistes et d'amateurs. — Michel : Rubens au musée de Munich. — Cavallucci et Molinier : Les Della Robia. — (26 août et 2 septembre.) Lenormant : Les principes d'art des anciens dans la composition et la décoration des monnaies. — Stella : Le pavement de la chapelle de Sainte-Catherine à Sienne. — Noël : Les collections du château de Pratolino. — (9 septembre.) Zorzi : Filiberti et ses fils. — Jean Chenet et Martin Feron. — Yriarte : Matteo Civitali. — ARTISTE (juillet). A. Houssaye : Le cardinal Donnet, conservateur des arts. — Peladan : L'esthétique au Salon de 1883.

BIBLIOTHEQUE DE L'ECOLE DES CHARTES. (2e et 3e livraisons.) N. Valois : Le conseil du roi et le grand conseil pendant la première partie du règne de Charles VIII. — De Mandrot : Un projet de partage du Milanais en 1446. — Delaborde : Notes sur Guillaume de Nangis. — Delisle : Les manuscrits du comte d'Ashburnham. — BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE (septembre). Dumur : de Haller et son influence littéraire. — Sayons : La France, pays peu connu. — W. Cart : Séb. Bach. — Stapfer : La poésie et la raison au siècle de Louis XIV. — Bertrand : Eugénie de Guérin d'après son journal et ses lettres. — Quesnel : L'Indo-Chine, le

royaume de Siam, le Cambodge, la Cochinchine française.— BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES (avril, mai, juin). Découverte, à Paris, d'une statue de Bacchus. — Oppert : Cylindres phéniciens écrits en caractères cunéiformes. — Bréal : De la force du mécanisme grammatical. — Deloche : Les arènes de la rue Monge. — Voulot : Basilique romaine découverte à Grand (Vosges). — BULLETIN MONUMENTAL (nos 3 et 4). MM. de Montault : Trésor de la basilique royale de Monza.— De Lahondès : Les églises des pays de Foix et de Couserans. — H. de Villefosse et Thédenat : Cachets d'oculistes romains. — De Roumejoux : Castel-Sarrazin. — Delort : Fouilles dans le Cantal. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (18 août). Notes sur l'armée chilienne. — (25 août.) Du service de nuit. — (1er septembre.) De l'état de siège. — (8 septembre.) Les canons de côte. — (15 septembre.) L'artillerie de montagne en Europe. — La guerre de côte. — BULLETIN DE LA SOCIETÉ DE GEOGRAPHIE (janvier, février, mars). Maunoir : Rapport sur les travaux de la Société de Géographie et sur les progrès des sciences géographiques en 1882. — Bellot : Le voyage de la *Jeannette*. — Roberjot : L'archipel des Nouvelles-Hébrides.

CONTEMPORAIN (septembre). De Broglie : Le Bouddhisme. — Lecoy de la Marche : Le gouvernement de Saint-Louis ; son organisation militaire et financière. — Reymond : L'esthétique de M. Taine. — Le compagnonnage. — De Valon : La comédie espagnole de Lope de Rueda. — De Barthélémy : Un nouveau livre sur les différends d'Innocent XI et de Louis XIV. — D'Avril : Contribution au Folk-Lore; chansons des bords du Hiémen. — CORRESPONDANT (10 septembre). Picard : Le plan d'études de la Révolution.— De Barthélémy : La France et le Danemark sous le ministère du duc de Choiseul.— Nourrisson : La politique de Rousseau.— D'Hugues: Mme de Sévigny à Vichy. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (18 août et 8 septembre). Renouvier : La philosophie de Fourrier. — Pillon: A propos de la question de nombre. — (25 août.) Renouvier : Les arguments psychologiques pour et contre le libre arbitre. — Pillon : Salaviat et coopération. — (1er et 8 septembre.) Pillon : Les souvenirs d'enfance et de jeunesse de M. Renan.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 août). MM. Sardou et Dumas fils : L'affaire Libri. — Tremblements de terre en 1688. Le serpent de mer. — (15 septembre.) Derniers moments de Louis-Philippe.. — Le caveau royal de Goritz. — Lettre de Berryer sur le comte de Chambord. — La femme en Angleterre et en France. — Le poète Pinchesne. — Le culte de Jupiter. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (septembre). Courajod : La collection du baron Davillier au Louvre. — Havard : Johannes Vermeer, dit Van der Meer de Delft. — Michel : Tombeau de l'abbé de Blanchefort. — Le Petit : L'ornementation des livres.

INSTRUCTION PUBLIQUE (18 août). Levallois : *Le philosophe sans le savoir*. — Brun : Observations sur Locke. — Nisard : Job et l'office des morts. — (25 août.) Ce que pensait Voltaire de J.-J. Rousseau. — Mézières : Villemain dans ses dernières années. — (1er septembre.) De Sugny : Théocrite et la poésie pastorale. — Levallois : Sedaine et G. Sand. — Pinaut : M. V. Duruy. — (8 septembre.) Delmont : Le Pessimisme. — INTERMEDIAIRE (25 août). L'imprimerie en Vivarais. — Français qui ont écrit en anglais. — Victor Hugo et Mme Biard. — *La Montre*, proverbe d'Alfred de Musset. — Bibliothèque de Port-Royal. — Chant de l'*Iliade* traduit par Thériat. — (10 septembre.) Reliures singulières. — Ex-dono et ex-libris. — Sully-Prudhomme. — Vers en anglais par Voltaire. — Formats et papiers. — Encyclopédie moderne. — Hymne de J. Chénier.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (août). Mathieu Bodet : La mission de la commission du budget. — De Molinari : La politique intérieure des gouvernements modernes. — De Flaix : Le congrès international scientifique des institutions de prévoyance. — De Fontpertuis : Le dernier banquet du Cobden Club. — JOURNAL DES SAVANTS (août). Franck : Les origines. — Boissier : *L'Octavius* de Minucius Félix. — Ch. Levêque : Raphaël, peintre de portraits. — Dareste : L'organisation judiciaire.

MAGASIN PITTORESQUE (31 août, 15 septembre). Les souvenirs de Marco Polo à Venise.— Les volcans de l'Equateur. — Statue de Henri IV au château de Pau. — Le beurre végétal. — A propos d'une vieille boutique du Caire. — Un prisonnier d'Etat au XVIIIe siècle; le prévôt de Beaumont. — Les merles bronzés. — MOLIÉRISTE (septembre). Ed. Thierry : Le *Misanthrope*. — G. Monval : La lettre de cachet du *Malade imaginaire*. — D'Estrée : Pinchesne et Molière.

NATURE (18 août). De Rochas : Les théâtres à pivot de Curion. — Pitsch : L'isthme de Corinthe. — (25 août.) Bertillon : L'identification des récidivistes. — Le théâtre des instruments mathématiques de J. Besson. — (1er septembre.) De l'Angle-Beaumanoir : La navigation sous-marine. — Un nouveau bateau électrique. — De Rochas : Les lampes perpétuelles. — (8 septembre.) Marey : La station physiologique de Paris. — Le blanchiment par l'électricité. — Le Métropolitain de Vienne. — (16 septembre.) Le Métropolitain de Paris. — Kerlus : Les anesthésiques des jongleurs. — Pluies extraordinaires. — NOUVELLE REVUE (15 août). Harberton : Le vote des femmes en Angleterre. — Pivion : La crémation. — Marius Vachon : La France et l'Autriche au siège de Vienne en 1683. — Loliée : Histoire de la séduction. — (1er septembre.) Tourneux : La politique de Diderot. — Pélagaud : L'île de la Réunion. — Léo Quesnel : Le théâtre espagnol contemporain.

POLYBIBLION (août). Publications récentes sur l'écriture sainte et sur l'Orient. — De Puymaigre : Publications récentes sur la littérature populaire. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences, belles-lettres et histoire.— Bulletin. — Rivière : Essai de Bibliographie malgache ou catalogue des ouvrages écrits sur Madagascar ou en langue madécasse. — Chronique : La bibliothèque d'un humaniste au XVIe siècle ; — additions au dictionnaire des anonymes.

REVOLUTION FRANÇAISE (septembre). Hippeau : La Révolution française et l'éducation nationale. — Aulard : L'inspiration oratoire des Girondins. — Colfavru : La question des subsistances en 1789. — Penaud : Brutus Magnier. — REVUE GENERALE D'ADMINISTRATION (août). Jourdan : Les logements insalubres. — Morgan : L'administration des Beaux-Arts. — REVUE ALSACIENNE (août). Gerspach : La faïence et la porcelaine de Strasbourg; les Hannong, maîtres potiers d'Alsace. — Achard : Jeanne d'Arc, d'après le chroniqueur Monstrelet.— REVUE ARCHEOLOGIQUE (juillet). Du Chatellier : Sépultures de l'époque de bronze découvertes dans le département du Finistère. — De Boustetten : Un symbole religieux de l'âge de bronze. — Jacob : Pylloge vocabulorum. — Revellat : Notice sur une série de milliaires de Constantin le Grand. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (août). De Léris : L'habitation américaine. — R. Ménard : La décoration des plafonds. — Gor-

golewski : Ouvrages en métal des Hutsules. — L'enquête sur les industries d'art. — REVUE BRITANNIQUE (août). Les Chinois en Annam. — L'homme et ses points de ressemblance avec les animaux inférieurs. — Les dogaresses de Venise. — Les pionniers de l'Europe et le Yunnan. — REVUE DE CHAMPAGNE ET DE BRIE (août). E. Choullier : Les Trudaine. — De Riocourt : Les archives des actes de l'état civil de Châlons-sur-Marne. — Daguin : Les registres baptistaires. — De Bignicourt : Les conventionnels de la Marne. — De Villefosse : Histoire de l'abbaye d'Orbais. —

REVUE CRITIQUE (13 août). Chastel : Histoire du christianisme. — Joret : Correspondance inédite du duc du Maine avec Basville. — (20 août.) Grucker : Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne. — Armand : Les médailleurs italiens. — Heiss : Les médailleurs de la Renaissance. — (27 août.) D'Espinay : La légende des comtes d'Anjou. — Chéruel : Histoire de France sous le ministère de Mazarin. — (3 septembre.) Charteris : La canonicité des livres du nouveau Testament. — De Lescure : Rivarol et la société française pendant la Révolution. — Suphan : Gœthe et Spinoza. — (10 septembre.) De Hubner : Sixte-Quint. — Golowbinsky : Histoire de l'Eglise russe. — Tobler : Chants populaires de la Suisse. — REVUE DES DEUX MONDES (15 août). A. Fouillée : La solidarité humaine et les droits de l'individu. — Bardoux : La comtesse de Beaumont et sa famille pendant la Terreur. — Bourdeau : Poètes et humoristes allemands ; von Scheffel. — (1er septembre.) Janet : L'éducation des femmes. — A. Laugel : Coligny. — Lavollée : Le commerce de l'Extrême-Orient et la question du Tonkin. — REVUE ÉGYPTOLOGIQUE n° 1 (1883). Association de Ptolémée Epiphane à la couronne et quelques autre associations royales. — Le tribunal égyptien de Thèbes. — Récits de Dioscore, exilé à Gangres, sur le concile de Chalcédoine. — Les prêts de blé. — La vie du bienheureux Aphon, évêque de Pemdje (Oxyrinque). — Le martyre de saint Ignace. — Le papyrus Anastasi n° 6, transcrit et traduit par M. Chabas. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (août) Levasseur : La chaîne de l'Himalaya. — Labarthe : Hanoï. — Ancelle : Les Français au Sénégal. — Ubicini : La Bosnie avant et depuis le traité de Berlin. — Cortambert : Mouvement géographique. — REVUE HISTORIQUE (septembre, octobre). Fustel de Coulanges : Etude sur l'immunité mérovingienne. — Dardier : Jean de Serres, historiographe du roi. — Fagniez : L'industrie en France sous Henri IV. — Xénopol : De l'origine du peuple roumain ; examen critique de quelques théories récentes. — REVUE LIBÉRALE (septembre). Castonnet-Desfossés : Dupleix. — Nauroy : La mort du Prince de Condé. — Ch. Buet : J. Barbey d'Aurevilly. — Challamel : La génération de 1830. — P. Matrat : L'avenir de l'ouvrier. — REVUE LITTÉRAIRE (août). Aubineau : Les diplomates de la Révolution. — La religion et la science. — Bourdès : Le libéralisme. — Durand : Archéologie biblique. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (septembre). L'école navale des Etats-Unis. — Le canon Arsmtrong. — Girard : L'Egypte en 1882. — Mitrailleuses Nordenfelt. — Voyages d'exploration de M. de Brazza. — Éclairage électrique du steamer *Himalaga*. — Les mines du Laurium. — REVUE DU MONDE CATHOLIQUE (1er août). Antonin Rondelet : L'essence du pouvoir politique. — Jean Huygh : Les intérêts agricoles en France et chez nos voisins. — Th.-Alph. Karr : Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre. — Charles Buet : Louis XI et l'unité française. — (15 août.) A Delaporte : L'Héritage de M. Le Play. — A.-G. de Thaunois : L'exposition d'Amsterdam. — Ch. Clair : Premières années du prince Jean Gagarin. — Charles Buet : Louis XI et l'unité française. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (18 août). Hémon : Les Félibres et l'avenir du félibrige. — Reinach : La science française en Orient, ses découvertes. — (25 août.) Lenient : A. de Vigny. — Sencier : La mise en scène. — (1er septembre.) F. Bouiller : Types et travers contemporains d'après M. Bernard-Derosne. — Darmesteter : Les études orientales en 1882 et 1883. — Lenient : A. de Vigny. — (8 septembre.) Durand-Gréville : Tourgueneff. — De Lescure : La femme de Lafayette ; Adrienne de Noailles. — (15 septembre.) Quatrelles : Souvenirs de Cuba. — Rosières : La littérature allemande en France de 1750 à 1800. — REVUE DE LA REVOLUTION (septembre). Biré : La Révolution et le droit de propriété. — d'Héricault : Correspondance commerciale de mon cousin Saint-Amour (1766-1792). — Ingold : L'Oratoire et la Révolution. — Chantelauze : Louis XVIII d'après des documents inconnus. — D'Auteville : Le divorce pendant la Révolution. — Lettres inédites de Restif de la Bretonne. — REVUE SCIENTIFIQUE (18 août). Carlet : Le procédé opératoire de la sangsue. — Association française pour l'avancement des sciences ; session de Rouen. — Le passage de Vénus du 6 décembre 1882 d'après les rapports officiels. — (25 août). Marchand : La contamination et l'assainissement des eaux potables. — Duponchel : Le poisson aérien. — De Fontpertuis : Le pays des Comalis. — (1er septembre). Les fusées de guerre. — Dehérain : L'épuisement du sol par la culture. — Yung : Les sciences à l'exposition de Zurich. — (8 septembre.) Janssen : La mission française en Océanie. — De Comberousse : Le transport de l'énergie. — (15 septembre.) Wurtz : La vie et les travaux de Wahler. — Couty : Le Curare.

SPECTATEUR MILITAIRE (septembre). Le nouveau règlement sur le service de la solde. — Le bataillon au combat d'après les règlements français, allemand et russe. — Docteur Martin : Expédition de Corse (1666). — De l'emploi du chameau dans les colonnes.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les journaux quotidiens de Paris

(Du 15 août au 15 septembre 1883)

CONSTITUTIONNEL. Août : 21-22. La Duchesse d'Abrantès. — Septembre : 9. *A la maison*, par X. Marmier.

DÉBATS. Août : 17. Derôme : Recueil de voyages. 18. Bérard-Vérsgnac : A. India Christian, par le P. Frei Pedro Gual. 23. Charmes : *Histoire universelle*, par Marius Fontanes.

28. Chantavoine : *Le Prince Albert*, par Th. Martin. 30. Houssaye : *Histoire des Israélites*, par Ménard. — Septembre : 1. Darvenberg : Le médecin, ses devoirs publics et privés. 2. E. Bertin : *Journal d'un solitaire*, par Thiriat. 4. Ph. Berger : Relation de la Cour de France, en 1690. 7. Ganem : Les colonies françaises de Syrie, aux XII et XIII^e siècles. 14. H. Baudrillart : Correspondance inédite de Condorcet et de Turgot.

DÉFENSE. Septembre : 7. Un livre sur l'histoire du baptême. 8. Destouches et Wagner.

XIX^eSIÈCLE. Août : 23. E. About : Louis Bréton.

DROIT. Septembre : 10-11-12. Les collections de la législation antérieures à 1879 et leurs lacunes, pour les actes des XVI, XVII et XVIII^e siècles.

FIGARO. Août : 18. V. Hugo, à Guernesey. 20. H. Houssaye : Les dernières heures de Balzac. 22.— Septembre. : 5-12 F. Ribeyre : Cham, sa vie et son œuvre.

FRANÇAIS. Août : 24 *Les épisodes miraculeux de Lourdes*, par Lasserre. 31. Le Cardinal Carlo Carafa. — Septembre : 7-14. Marivaux, par Larroumet. 11. Théâtre complet de Scarron, éd. nouvelle.

GAZETTE DE FRANCE. Août : 25. De Pontmartin : Octave Ducros (de Sixte). — Septembre : 8. De Pontmartin : Un épilogue des *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

JUSTICE. Août : 28 et septembre : 7. La Poésie de combat. 30. La Mainmorte monacale en Belgique. — Septembre : 7. *Italie et Renaissance*, par Zeller. — Le Cardinal Carafa, par Duruy. 11. La période glaciaire..

LIBERTÉ. Août : 24. *Hommes et choses*, par V. Fournel. 27. Drumont : La Décentralisation littéraire. — Septembre : 11. Les Maladies de l'esprit.

MONITEUR UNIVERSEL. Août : 19. Les Théories de l'inconnaissable et les degrés de la connaissance. 21. *Types et travers*, par Bernard-Derosne. — Septembre : 11. Le théâtre anglais.

PARLEMENT. Août : 17. Le Cardinal Carafa. 19. A. La Bastide : du Bartas. 20. Darmesteter : La Révolution à Wordsworth. 23. *Journal d'un solitaire*, par Thiriat. 29. *Ary Renan* : Notes sur la peinture anglaise, en 1883. 30 *La Chine, familière et galante*, par J. Arène. 31. De Pomairols : La poésie lyrique en Allemagne, depuis 1850. — Septembre : 3. A. Michel : Benvenuto Cellini. 6. *Essais de littérature anglaise*, par Darmesteter. 7. La politique française, en 1866. 10. Darmesteter : Spiritisme scientifique. 13. Ivan Tourgueneff. 14. E. des Essarts : *Le Tableau de Cébès*, par E. Charton.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Août : 17. Le pessimisme de M^me Ackermann. 19. G. Courbet et la colonne Vendôme. 26. Deux dialogues de Henri Estienne. 29. Le plan de Bismarck.

RÉVEIL. Août : 16. P. Alexis : E. et J. de Goncourt. — Septembre : 9. P. Alexis : Tourgueneff.

SIÈCLE. Août : 10. La correspondance politique de M. de Bismarck.

SOLEIL. Août : 27. *La Comédie à la Cour*, par A. Jullien.

TEMPS. Août : 17-21. Loiseleur : L'Ingratitude de Charles VII. 18. Sorel : *Rivarol et la Société française*, par de Lescure. 29. Legouvé : Études et souvenirs de théâtre.— Septembre : 1-2-4-12. Daryl : La Vie publique en Angleterre. 5. Les origines du régime financier de la France. 9. Un ouvrage inédit de Diderot. 10. Poésies de Valaoritis.

UNION. Août : 20. *Victor Hugo avant 1830*, par E. Biré. 27. Voyage de la *Vega*, par Nordenskiöld. — Septembre : 3. Revue des sciences historiques. 12. Mémoires de M^me la duchesse de Tourzel.

UNIVERS. Août : 16-17. Un dernier mot sur la mort de Voltaire. 20. Vie de saint Philippe de Neri. — Septembre : 3. *La Souveraineté nationale*, par le P. Hamon. 8. Le cardinal Gousset. 10. *Les Sociétés secrètes et la Société*, par Deschamps. 12. L'Histoire sainte d'après un professeur de l'Université. 13. *Le Mal et le Bien*, par E. Loudun.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

Pendant le mois d'août 1883

1. *Noir et blanc*. Journal des arts graphiques. Bi-mensuel. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. de l'Ouest. — Abonnements : un an, 5 fr. — Le numéro, 20 centimes.

Le Gagne-Petit. Un fort in-4°, 4 col. Paris, imp. de la Coopération typographique. — Un an, 3 fr. — Le numéro, 5 centimes. Hebdomadaire.

Les Écrivains français. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Nouvelle. — Bureaux, 33, rue Poulet. — Abonnements : un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr. 50 centimes.

6. *Le Baccara*. Moniteur des Cercles et des Casinos, paraissant le dimanche. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Epinette. — Bureaux, 16, boul. Saint-Germain. — Abonnement : Paris, un an, 7 fr.; départements, 8 fr. — Le numéro, 10 centimes.

9. *Quatre-vingt-neuf*. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Carpentier. — Bureaux, 20, rue du Croissant. — Abonnement : Paris, 3 mois, 1 fr. — Le numéro, 5 centimes. Paraît le jeudi.

11. *Qui vive?* Organe de l'union des races latines. In-4°, 4 p. à 4 col. — Bureaux, 16, rue de la Tour-des-Dames. — Abonnements : Paris, un an, 3 fr.; départements, 4 fr. — Le numéro, 5 centimes. Paraît le samedi.

12. *Journal des blanchisseurs et blanchisseuses*. In-4°, 8 p.

à 3 col. Paris, imp. Kugelmann. — Bureaux, 38, rue de Chateaudun. — Abonnements : un an, 10 fr.

15. *Cote des valeurs de journaux* et de théâtres, imprimerie, librairie, papeterie et des industries qui s'y rattachent. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Kugelmann. — Bureaux, 38, rue de Chateaudun. — Abonnement : 5 fr. par an.

Le Pointage. Tableaux synoptiques alphabétiques des renseignements utiles au commerce, à l'industrie et à la banque. In-4°, 16 p. Paris, imp. Blot. — Bureaux, 131, rue Montmartre. — Abonnements : un an, 100 fr.

19. *L'Union financière.* Petit in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Schlœber.— Bureaux, 257, rue Saint-Honoré.— Abonnements : Paris, un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. — Le numéro, 50 centimes.

La Cote de la course. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Kugelmann. — Bureaux, 13, rue Monsigny. — Abonnements : un an, 5 fr. — Le numéro, 20 centimes.

L'Etude technique. In-8°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Tolmer. — Bureaux, 8, rue Vivienne. — Abonnements : un an, 20 fr.; six mois, 12 fr. — Le numéro, 60 centimes.

21. *La Démocratie.* Petit in-f°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Guitton. — Bureaux, 2, rue Joquelet. — Abonnements : un an, 24 fr.; six mois, 14 fr. — Le numéro, 5 centimes.

22. *La Gazette des cochers,* paraissant tous les mercredis. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Lapirot et Boullay. — Bureaux, 155, rue Montmartre. — Abonnements : un an, 5 fr. — Le numéro, 10 centimes.

22. *La France théâtrale.* Journal officiel des théâtres en France, paraissant le mercredi. Grand in-f°, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Coing. — Bureaux, 23, Chaussée d'Antin. — Abonnements : un an, 30 fr.

Le Point d'interrogation, pamphlet hebdomadaire. In-16, 32 p. Paris, imp. Zachmeyer. — Bureaux, 20, rue du Croissant. — Le numéro, 20 centimes.

Journal du vrai patriote français, politique, démocratique et quotidien. Grand in-f°, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Devillaire. — Bureaux, 21, rue Vivienne. — Abonnements : un an, 24 fr. — Le numéro, 15 centimes.

29. *L'Hôtel de ville.* Organe de la démocratie socialiste des communes. Petit in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller. — Bureaux, 10, faub. Montmartre. — Abonnements : un an, 6 fr. — Le numéro, 10 centimes. Paraît le dimanche.

30. *La Gazette des départements.* Petit in-4°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Moeglin. — Bureaux, passage des Princes, — Abonnements : un an, 6 fr.

31. *Le Vrai Patriote.* Journal démocratique quotidien. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Peragallo. — Bureaux, 42, rue Notre-Dame-des-Victoires.— Abonnements : trois mois, 7 fr. — Le numéro, 5 centimes.

Paris-XV^e^. Journal des intérêts locaux et professionnels de l'arrondissement. Petit in-4°, lith. — Bureaux, 89, rue du Commerce. — Abonnements : un an, 2 fr. 50 centimes. — Le numéro, 5 centimes.

La Vie en famille. Journal illustré hebdomadaire. In-4°, 12 p. à 3 col. Paris, imp. Chaix. — Abonnements : un an, 12 fr. — Le numéro, 25 centimes.

La Musette. Publication mensuelle, recueil des élucubrations versifiées des typos de l'Imprimerie Nouvelle. In-18, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Nouvelle. — Bureaux, 11, rue Cadet.— Abonnements : six mois, 75 centimes. — Le numéro, 10 centimes.

Le Courrier du Levant. Journal hebdomadaire. Petit in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Nouvelle. — Bureaux, 11, rue Cadet. — Abonnements : un an, 20 fr.; six mois, 11 fr. — Le numéro, 40 centimes.

Le Petit programme, In-8°, 4 p. fig. Paris, imp. Gouéry. — Bureaux, 27, rue de Seine. — Le numéro, 15 centimes.

Le Provincial. Journal de renseignements, paraissant tous les samedis. In-4°, 4 p. — Bureaux, 45, boulevard Beaumarchais.

Le Phare des dames et des demoiselles. In-16, 16 p. — Bureaux, 9, rue du Croissant. Le numéro, 10 centimes.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

La Société du recueil des lois et arrêts contre M. Jean Sirey. — Demande à fin d'interdiction de publication. — Demande reconventionnelle à fin de dommages-intérêts. — Propriété littéraire. — Contrefaçon. — Concurrence déloyale. — Notices d'arrêts. — Jugement.

Voici le texte du jugement rendu dans cette affaire (V. *Le Livre*, p. 350).

« Le Tribunal,

« Joint les causes, vu leur connexité, et statuant sur le tout par un seul et même jugement :

« Déclare Fuzier-Herman non recevable dans sa demande tendant à faire déclarer contrefaits les fascicules non parus dans les *Codes annotés* de Jean Sirey, et recevable en ce qui concerne celle relative au premier fascicule;

« Le déclare mal fondé dans cette demande et l'en déboute;

« Déclare Jean Sirey mal fondé dans sa demande en contrefaçon contre Fuzier-Herman et la Société du *Recueil général des lois et arrêts,* et l'en déboute;

« Déclare que Fuzier-Herman et la Société du *Recueil général* ont fait à Jean Sirey une concurrence déloyale.

« En conséquence, les condamne envers ce dernier : 1° à des dommages-intérêts à fixer par état; 2° à supprimer le nom de Sirey sur les *Codes annotés* publiés en 1881;

« Autorise Sirey à faire insérer le présent jugement dans la *Gazette des Tribunaux* aux frais de M. Fuzier-Herman, ès-nom;

« Dit que les dépens seront supportés, trois quart par la Société du *Recueil général* et un quart par Jean Sirey;

« Dit qu'il n'y a lieu de statuer sur les conclusions des autres parties, etc. »

Tribunal civil de la Seine, 1re chambre, audience du 1er juin 1883.

On trouvera dans le journal *le Droit* le compte rendu *in-extenso* de ce jugement dont nous ne pouvons faute de place insérer les considérants très longuement développés.

Les héritiers de Ponson du Terrail.

(Droits d'auteur et de reproduction.)

Le fameux auteur de *Rocambole* et de tant d'autres romans, Ponson du Terrail, le romancier bien connu, laissait, à sa mort, sa mère, un frère et une sœur, et à côté d'eux, sa veuve.

En vertu de la loi du 14 juillet 1866, cette veuve avait un droit de jouissance pendant cinquante années sur les droits d'auteur et de reproduction de son mari, mais réduit toutefois d'un quart, par suite de la présence de la mère du *de cujus,* héritière à réserve.

Au décès de cette dernière, la veuve de Ponson du Terrail prétendit que l'usufruit de cette réserve devait lui revenir, que d'après la loi suscitée la jouissance des œuvres de son mari lui revenait à elle seule et qu'elle ne pouvait en être privée pour une certaine quotité que par la présence d'héritiers réservataires, que ceux-ci venant à disparaître, le droit de jouissance qui leur avait été réservé et dont elle avait été privée leur vie durant, disparaissait avec eux et devait lui faire retour.

M. Henri et Mlle Hortense de Ponson du Terrail, frère et sœur de l'auteur et héritiers de Mme Ponson du Terrail mère, soutinrent, au contraire, que ce quart était passé en pleine propriété entre les mains de leur mère et qu'eux seuls étaient appelés à le recueillir en leur qualité d'héritiers. En conséquence ils firent défense à la Société des gens de lettres d'avoir à verser à la veuve de Ponson du Terrail, l'intégralité des droits d'auteur à percevoir sur les œuvres de ce dernier.

C'est dans ces circonstances qu'à la date du 27 janvier 1883, est intervenue une ordonnance de référé par laquelle défense était notifiée à la requête de Hortense et Henri de Ponson du Terrail, et sans y avoir égard, la Société des gens de lettres devait verser à la veuve d'Alexis de Ponson du Terrail, l'intégralité des droits d'auteur et de reproduction perçus et à percevoir sur les œuvres de ce dernier; quoi faisant serait bien et valablement déchargée, ce qui était exécutoire par provision ou nonobstant appel.

Les héritiers de Ponson du Terrail ont interjeté appel de cette ordonnance.

Conformément aux conclusions développées par l'avocat général, la cour a rendu l'arrêt suivant :

« Considérant que la demande de la veuve d'Alexis de Ponson du Terrail a pour objet l'autorisation de toucher de la Société des gens de lettres la totalité des droits d'auteur et de reproduction perçus et à percevoir sur les œuvres de son mari ;

« Considérant qu'au décès de celui-ci, la jouissance de ces droits est advenue pour trois quarts à la demanderesse et pour un quart à la dame de Ponson du Terrail mère, comme héritière à réserve du *de cujus,* par application de la loi du 14 juillet 1866 ;

« Que cette loi ayant abrogé par son article 2 toutes les dispositions législatives antérieures qui lui étaient contraires, régit seule aujourd'hui la propriété littéraire ;

« Qu'après avoir fait de cette propriété un droit temporaire d'une durée de cinquante années au delà du décès de l'auteur, elle l'a soumis pendant son existence ainsi limitée, aux règles et aux prescriptions du droit commun, sauf une simple jouissance, reconnue lors de la discussion de la loi, n'être autre qu'un droit d'usufruit, établi au profit du conjoint survivant, contre lequel n'a pas été prononcée une séparation de corps, et cessant en cas de convol, mais sans que cette dévolution légale d'usufruit puisse porter atteinte à la libre disposition de l'auteur par acte entre-vifs ou testamentaire, non plus qu'à la réserve de ses descendants ou de ses ascendants, appelés à sa succession ;

« Qu'il suit que les droits de ces héritiers à réserve demeurent intacts, tels qu'ils sont établis par le Code civil ;

« Qu'aucune disposition particulière de la loi n'édicte que l'usufruit de la réserve fera retour au conjoint de l'auteur, dans le cas du prédécès de l'héritier réservataire ;

« Que ce dernier recueille donc et la jouissance et la nue propriété, c'est-à-dire la plénitude de la propriété de la quotité qui lui est réservée dans l'œuvre de l'auteur ;

« Qu'il peut en disposer comme bon lui semble, et que, faute d'aliénation par lui faite, elle passe dans son intégrité à ses propres héritiers, pour le temps restant à courir dans la période cinquantenaire qui lui est assignée ;

« Considérant qu'étant sans titre et sans droit reconnu sur l'exécution duquel elle puisse demander qu'il soit statué provisoirement, la veuve Alexis de Ponson du Terrail se trouvait sans qualité pour se pourvoir par voie de référé.

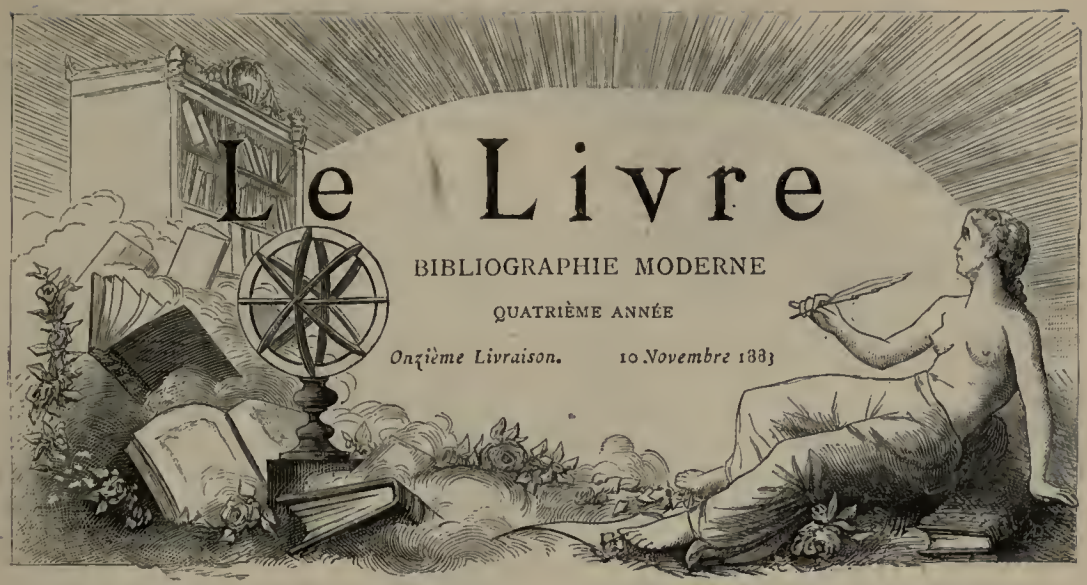
« Par ces motifs,

« Infirme et annule l'ordonnance dont est appel, et statuant à nouveau sur l'assignation de la veuve Alexis de Ponson du Terrail, dit qu'il y a lieu à référé.

« Condamne l'intimée aux frais d'appel et à ceux de référé ; ordonne la restitution de l'amende consignée. »

A la 1re chambre civile, le procès relatif aux *Mémoires* du comte Horace de Vieil-Castel est enfin terminé. Le tribunal déclare que Mme de Bérard, l'ancienne amie de l'auteur, qui a fait éditer cette scandaleuse publication, n'a aucune qualité pour protester contre la saisie du libelle.

Mme de Bérard devrait prouver en effet, qu'elle a la légitime possession des *Mémoires* et que M. Horace de Vieil-Castel les lui a remis pour qu'elle les publiât. Or elle ne fait sa preuve ni sur un point ni sur l'autre. La saisie reste donc maintenue et, comme on l'a dit, si les amateurs de scandale ont le droit d'en gémir, les lettres et l'histoire n'y perdent rien.



CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

BELGIQUE

Bruxelles, 3 novembre 1883.

Presque au moment où la maladie emportait dans sa patrie d'adoption, cette généreuse France toujours ouverte aux créateurs, le noble écrivain qui signait ses livres du nom Ivan Tourguéneff, un autre esprit de la grande famille étrangère et qui, à l'exemple de l'auteur de *l'Abandonnée* et de tant d'autres chefs-d'œuvre d'émotion poignante, avait reçu de Paris ses lettres de naturalisation, Henri Conscience expirait à Bruxelles au milieu des manifestations de la douleur publique.

La destinée, qui a ses volontés mystérieuses, confondait dans la mort ces deux vies illustres et longues, après les avoir unies dans une gloire quasi pareille. Ces deux maîtres dans l'art d'émouvoir, si différents par la langue, les habitudes de la pensée et le style, ont en effet, avec un éclat incomparable, accompli, dans l'évolution littéraire et nationale de leur pays respectif, un rôle si considérable que tous les autres ont pâli à côté.

Tandis que le Slave, en exprimant le tourment rongeant de sa race, aidait à cette grande opération chirurgicale qui des veines du colosse russe extirpait le mauvais sang de la servitude, le Flamand donnait une voix aux aspirations longtemps refoulées de la terre natale et, comme autour du vieil étendard relevé des Flandres, groupait autour de ses livres un vol d'âmes jusque-là endormies dans le sentiment d'une sorte d'irrémédiable déchéance.

A ces points de vue une parenté spirituelle rattachait l'un à l'autre ces deux génies du nord, sortis, presque aux extrémités de nos modernes civilisations, d'une sourde souffrance commune : ici du mal profond d'un peuple tourné aux mélancolies des regrets et languissant dans une anémie morale, là-bas, des sombres désespérances de quelques millions d'hommes ravalés à une demi-animalité croupissante.

Comme deux soleils montés des points opposés de l'hémisphère et qui, avant de se joindre au zénith, dans la pourpre des couchants, ont fait route l'un vers l'autre en éclairant des latitudes diverses, tous deux gardent à ces hauteurs le caractère de la contrée native, Tourguéneff, âpre et désolé par moment à l'égal de l'orbe refroidi qui se lève à l'horizon des steppes, Conscience souriant et doux comme les rougeurs voilées des aubes trempées aux brumes de la Lys et de l'Escaut, dans l'humide verdure de la région des grands pâturages.

Ce nom modeste et populaire de conteur qui, sous les ambitions élargies du roman contemporain, a fini par tomber en désuétude, comme l'apanage d'esprits simples que nos fièvres et nos

luttes auraient épargnés, ils l'ont porté avec une égale splendeur, ne jugeant point indigne d'eux cette couronne d'un empire aux bornes peu reculées, mais toutefois assez grand pour contenir la royauté des vastes imaginations.

Si dissemblables qu'ils soient sur tous les autres points, en raison des racines profondes que le sang, l'éducation, le milieu social avaient développées en eux, il suffit de ces traits de ressemblance pour qu'on puisse les rapprocher dans une communauté de regrets et d'admiration, au lendemain du coup qui les arrache à leur œuvre, et, presque également chargés d'années, les rapproche fraternellement dans la tombe, comme de glorieux esprits qui, en disparaissant, emportent quelque chose de la vie nationale.

La Belgique, en faisant à son romancier de grandes funérailles, a voulu honorer en lui, non point seulement le restaurateur des lettres flamandes, l'ouvrier dont la forge n'a pas cessé de retentir depuis près d'un demi-siècle, le poète sensible aux beautés de la terre des Flandres, mais le bon fils lié d'une si infinie tendresse au giron de la mère patrie et l'éducateur de ce peuple encore ignorant de ses héroïsmes séculaires, et aux yeux duquel, en des récits tout pénétrés de la grandeur des ancêtres, il avait retracé le tableau de ses prospérités abolies. Pour lui s'était réalisé le rêve de cette intime communion des foules avec le livre qui hante par moment les cerveaux les plus rebelles à l'applaudissement porté d'en bas, et qu'une fierté native isole sur les cimes dans un dédain de tout ce qui n'est pas le grand vol de l'idée. Son œuvre a été positivement la bible où les Flamands apprirent à lire et ressuscitèrent à la vie intellectuelle, comme hommes et comme nation, après être demeurés longtemps perdus dans le vague des songes, pareils à une race déséquilibrée et qui ne parvient pas à se remettre sur son axe. Ils trouvèrent là les délectations d'une lecture honnête et droite, élevant l'âme par l'image d'un monde meilleur que celui où nous vivons, et au seuil duquel expirent les troubles de la passion, en même temps qu'une ferme terre d'appui sur laquelle ils se reprirent à l'idée d'une patrie flamande confondant tous ses enfants sous ses larges ailes de mère couveuse.

L'auteur, en ses livres d'une simplicité de longue portée, s'effaçait-il volontairement, par un besoin de descendre au cœur d'un public simple et qu'eût effarouché le dilettantisme du style, ou bien céda-t-il aux directions de sa propre nature, sans connaître l'effort de s'amoindrir et de se couper les ailes ? « J'ai voulu me faire comprendre des humbles », dit quelque part Conscience, et cette douce parole tombée de sa plume résoud la question dans le sens d'une préméditation d'ingénuité et de modeste langage. Ce qu'il perd en subtilité d'analyse, en grâces raffinées de poésie et en éclats d'éloquence, il le regagne par cette intuition des conditions d'un art intelligible pour le petit peuple duquel il était sorti lui-même, et qui semble avoir été sa préoccupation constante.

Son action, envisagée sous cet aspect, fut utilitaire plus encore que littéraire, puisque, à l'exemple de la charrue, elle remua des terres longtemps incultes et y facilita l'éclosion des délicates fleurs du sentiment et de la pensée, sans toutefois détacher l'esprit de ses milieux immédiats, et, comme l'ont fait les artistes supérieurs, l'emporter dans les larges horizons des sommets.

Il n'a point visé d'autre gloire que d'être l'ami de la maison, le conseiller du devoir, le poète des vies tranquilles et des consciences heureuses. Dans un entretien avec Georges Eekhoud, il se félicitait un jour de n'avoir pas terni son œuvre d'une seule souillure d'adultère. Et toute la candeur de brave homme qu'il y avait chez lui éclate en ce contentement d'être demeuré fermé aux passions des hommes, comme en une tour de laquelle il assistait, sans en être touché, aux tourmentes de l'orageuse mer humaine roulant au large ses épaves d'âmes et ses tourbillons d'existences brisées. Une sensibilité convenue et doucement artificielle l'a mis à l'abri de la hautaine et si virile tentation de descendre parmi les brisants de cette mer courroucée, et, avec cette autre sensibilité de compatissance qui règne chez les forts et les aventure parmi les maux dont souffre l'humanité, comme des terres neuves secourables, de disputer à la vie des cœurs en perdition.

Ses livres me font toujours penser à ces divins paysages de van Eyck et de Memling, tout étoilés de floraison mystique et qu'habitent des créatures spirituelles dont le pied ne risque pas de fouler leurs inviolés parterres. Chez lui aussi une sorte de vie immatérielle ne laisse à ses personnages que les apparences extérieures de l'être sans leur donner le trouble profond des entrailles et l'orageuse palpitation intérieure. Au fond de ses plus noirs récits, si toutefois ce vocable « noir » peut s'appliquer à la couleur toujours blonde qui semble la lumière naturelle de son cerveau, flotte encore une atmosphère d'idylle, comme s'il craignait de perdre pied dans les réalités et se rattachait à ce rameau sauveur d'une fiction éternellement aimable et fleurie, bergerie d'humanité poétique et tendre dont les honnêtes sentiments se reflètent jusque sur le museau des loups,

quand par hasard il s'en égare un par delà les palissades de l'enclos si bien gardé.

C'est à l'illusion qu'il prodiguait, d'une inépuisable main, dans ses tableaux d'une société chimérique que Conscience doit son universel crédit auprès du public. Il faut une éducation déjà avancée, une large habitude de réflexion et de repliement sur soi-même pour se complaire dans la lecture et l'étude des moralistes, race d'âpres esprits obstinés à fouiller les plaies de l'homme sans mollesse et sans ménagements Au contraire, les inventions d'un génie amène et riant satisfont de prime abord les âmes encore puériles et mal faites à la vie, celles en qui le don de souffrir n'a point encore été éveillé ou qui aiment le candide mensonge d'une réalité nettoyée de ses épines.

A quinze ans on permet aux jeunes filles belges les romans de Conscience, sans avoir à craindre que leur virginité d'âme et leur ignorance du mal s'y rebutent à des peintures vicieuses; celles qu'elles y trouvent effleurent délicatement leur imagination avec des douceurs de vraisemblance lointaine, qui s'arrêtent à la surface et ne font pas monter du fond les troublantes excitations des curiosités mauvaises. Et cette innocuité des livres de l'aimable écrivain est si évidente qu'elle a fini par réconcilier, avec un genre de littérature qui a toujours effarouché l'Église, les instinctives résistances du clergé lui-même, comme l'émanation semi orthodoxe d'un esprit foncièrement honnête et pénétré des clartés de la vérité évangélique.

Alors qu'on l'a vu anathématiser presque indistinctement toute la production contemporaine, l'épiscopat de Belgique a eu des tolérances infinies pour cet art qui se dérobait sous de vagues leçons de morale. et, pour mieux se soustraire à la notion exacte des lois qui régissent l'humanité, s'enfermait dans une conception abstraite de la nature. De par la grâce de Dieu et des hommes, le benoît et charmant conteur a donc toujours été favorisé de tout l'immense public des âmes dociles aux directions de la chaire, et ce public, ajouté à celui que lui faisaient déjà les femmes et la jeunesse, lui avait composé à la longue une sorte d'innombrable troupeau dont il était le pasteur révéré et qu'il menait sur ses traces aux chants de sa simple poésie en sifflotant sur la flûte de tendres mélodies que tout le monde savait par cœur. Quel homme de ma génération ne se souvient d'avoir celé sous ses cahiers d'école le petit tome vert de la collection Lévy, tandis que, juché sur sa cahière, le maître développait ses graves enseignements et, s'être oublié aux sentiers de ses rustiques églogues en compagnie des pastourelles et des jeunes gars qui sont ses héros de prédilection !

Aussi la plupart d'entre nous, bien que détachés à la longue d'une lecture qui, chez des esprits éprouvés par la vie, ne réveillent plus que des sensations affaiblies, ont-ils gardé le respect du bonhomme qui charma leurs jeunes songeries, et abolissant les réserves d'une critique petit à petit sortie de l'expérience et de la réflexion, ont-ils senti, quand la nouvelle de la mort de leur vieil ami s'est répandue dans le pays, se creuser en eux le vide d'un ancien attachement brusquement rompu. C'était une partie de notre être qui s'en allait avec lui et il nous semblait que, dans cette tombe qui s'ouvrait sous son cercueil, les émotions de notre jeunesse allaient s'engouffrer avec la terre qui devait la combler.

Mais nulle douleur ne fut comparable à celle des campagnes : parmi la magnificence des funérailles, des faces hâlées de paysans se mouillaient de larmes qui, mieux que toutes les paroles, disaient le deuil dont ces humbles cœurs étaient frappés, et les liens profonds qui les unissaient à ce charmeur des veillées, sorti comme eux des couches profondes du peuple et qui contenait en lui quelque chose de la naïve poésie des pâtres solitaires. On vit alors combien cette âme flamande est capable d'imaginations touchantes et vraiment humaines; presque toutes les sociétés, accourues du fond des Flandres pour se mêler au cortège, avaient apporté avec elles un peu de la terre natale et la confondirent au sable du cimetière, comme si cette poussière du sol avait été animée d'une chaleur de vie et qu'ils eussent rêvé d'ensevelir leur glorieux mort dans la tendresse palpable d'un morceau du giron maternel.

Henri Conscience, qui avait connu pendant la vie tout ce que la gloire peut donner de témoignages matériels à un homme dont la vieillesse n'a été qu'une suite d'apothéoses aboutissant à cette promesse anticipée d'immortalité, l'érection d'une statue sur une des places publiques de sa ville de naissance, est parti au milieu d'une pompe funèbre qui n'accompagne que la dépouille des Pères de la patrie. Oui, ce narrateur de légendes, cet inventeur de petits récits, cet amuseur de peuples, s'en est allé avec des honneurs royaux qui ont relevé la condition de l'écrivain et, pour cette reconnaissance suprême accordée à l'esprit, feront honorer la Belgique de toutes les nations qui ont le respect du livre.

Il n'y a pas bien longtemps, paraissait le centième volume du romancier flamand, et ce chiffre auquel il avait visé avec superstition comme à un nombre cabalistique, pareil à un archer qui lance

infatigablement ses flèches et ne s'arrête qu'après qu'il a atteint le but mystérieux, mettait le sceau à cette vie toute d'honnête labeur et que rien n'a détournée de ses voies. Ceux qui l'ont approché racontent que la journée lui semblait trop courte pour le jaillissement sans trêve de l'idée et du mot qui faisait, de sa verve créatrice, comme une intarissable fontaine de laquelle coulaient les jolies histoires naïves, les drames patriotiques et les amoureuses idylles. Sa tête d'ailleurs, labourée de sillons profonds, avec le pli d'une concentration persistante aux tempes et au front, était bien celle d'un remueur de monde. Pour n'offrir que l'image adoucie de la vie réelle et se limiter comme les fermes des Flandres dont il détaille si complaisamment les intérieurs en un étroit horizon de sensations, sa pensée n'en a pas moins contenu un monde de personnages et d'actions qu'il habillait des couleurs de l'illusion et dont il manœuvrait les ficelles avec d'incomparables adresses, pour le plus grand émerveillement de ce cordial et sensible public qui pleurait de si belles larmes et riait d'un si franc rire à tous les changements à vue de son inépuisable théâtre.

Une heureuse et belle vie finit avec lui. S'il n'a pas vécu dans un large courant d'humanité et si son art n'est pas un fleuve reflétant dans ses eaux la profondeur des lointains horizons, ses livres, comme un joli petit étang, reflètent la poésie tranquille des berges flamandes, la tache rose des visages heureux, les peupliers qui bordent les fermes de la plaine. Cela suffira à lui assurer une place dans le paradis des conteurs, à côté d'Andersen et un peu au-dessous d'Auerbach.

Un écrivain de la jeune école, celui-là même dont j'ai dit le nom plus haut à propos d'un mot caractéristique du patriarche des lettres flamandes, lui a consacré une généreuse étude qui restera comme l'un des meilleurs portraits qu'ont ait faits de cet homme simple et bon, en qui les facultés du cœur égalaient celles du cerveau. Elle fut écrite, si je ne me trompe, à l'occasion de la grande fête organisée, il y a deux ans, en l'honneur du vieux maître qui venait précisément de mettre fin à son centième volume et réalisait ainsi l'ambition de sa longue carrière. L'auteur avait fait, pour recueillir de la bouche même du conteur les confidences de sa vie, le pèlerinage de la petite ville de Hal, où Conscience avait l'habitude de passer en pleine rusticité les rares moments de repos que lui laissait son infatigable labeur. Il l'avait trouvé là, avenant et cordial comme toujours, oubliant dans la confection d'un herbier les inquiétudes et les peines de la fabrication littéraire. Il le connaissait assez pour savoir que cette vie simple, que le cordeau du devoir alignait toute droite, ne lui réservait pas de bien grandes surprises. Pourtant cette existence si paisible et si unie, dont le cours est pareil aux petites rivières flamandes coulant doucement entre des berges herbues leurs flots clairs où se reflète la tache éclatante des bestiaux, lui révéla une poésie autrement attachante que celle des existences tourmentées et livrées aux aventures. Le silence et le mystère des heures écoulées dans le travail, avec leurs infinies sensations concentrées aux secrets de la pensée, ont en effet une plénitude qui ne se rencontre pas toujours dans les carrières dispersées et turbulentes. Or, chez Conscience, l'homme de la vie extérieure fut constamment étouffé au profit des solitaires besognes de la création. Cette somme d'activités que d'autres reportent vers le mouvement et l'éclat d'une destinée d'ambition et de vanité, il les concentra sur la conduite et la direction de ce petit monde de personnages sortis de son cerveau. C'est ce qui se voit très bien dans le livre de Georges Eekhoud : vivant miroir de cette pensée alerte et jeune qui ne perdit jamais sa verdeur et s'éteignit sans avoir épuisé l'extraordinaire don d'invention que lui avait départi la nature.

CAMILLE LEMONNIER.

ESPAGNE

Madrid, 1er novembre 1883.

C'est un ouvrage excessivement original que l'ouvrage intitulé *El ideismo* (Traité des idées) qui vient d'être publié à Madrid. L'auteur, don Ramon de Campoamor, est un écrivain très remarquable, plutôt poète que philosophe, mais poète philosophique. Ses *Doloras* sont des poésies qui dénotent une connaissance approfondie de la vie et de la société humaine, en même temps qu'un grand sentiment de la nature. Mais Campoamor, voulant un jour synthétiser ses idées, publia un essai de philosophie sur l'ensemble de l'univers en un fort volume, qu'il appela *l'Ab-*

solu (lo Absoluto). En dépit de son but il ne réussit dans ce travail qu'à nous démontrer, d'abord son talent, puis que l'absolu était absolument inconcevable.

Le livre actuel, *El ideismo*, son second essai de philosophie, est une théorie sur les idées envisagées comme moyen de connaissance des choses, comme représentations sensibles des phénomènes de l'univers. Il n'embrasse pas la loi générale, la relation commune à toutes les idées; il s'efforce plutôt d'en suivre le cours dans les différentes branches des connaissances humaines, c'est-à-dire l'évolution dans le temps des diverses séries d'idées. C'est un travail de casuistique correctement, même élégamment écrit, et à la portée des gens du monde. Quant au but que l'auteur s'est proposé, en composant ce livre, on l'ignore. Il affirme que *la métaphysique est la première des sciences,* que *les idées n'ont d'autre source que la notion de l'être, laquelle découle directement des idées, de Dieu, de la nature, ou de l'homme* (tout ce qui est fort différent), affirmations qui ne l'empêchent pas d'attaquer la métaphysique et l'ontologie dans bien des pages de son livre. A le considérer froidement, Campoamor est un métaphysicien qui raille la métaphysique à coups de syllogisme, un religieux qui fait bon marché de la religion; il n'est pas possible de trouver un partisan plus dangereux du catholicisme. Il vous dit que « la religion catholique ne peut péricliter parce qu'il y a trop de femmes intéressées à son triomphe ». Quel enthousiaste du christianisme que celui qui s'écrie : « Je l'admire parce qu'il me raconte aujourd'hui les mêmes choses, exactement les mêmes, qu'il racontait à ma grand'mère ! » Il s'érige en orthodoxe pour sourire ensuite du manque de connaissances géographiques des croisés, pour se moquer de *certains papes écervelés, lesquels ont fait alliance avec le protestantisme,* et pour nous raconter qu'il y a de « bons catholiques aimant bien plus *l'outillage qui remplit le temple,* que le temple lui-même ».

Sous prétexte d'une défense chaleureuse du spiritualisme, on trouve dans l'*Ideismo* une raillerie des plus fines contre ce système, sans qu'on puisse savoir quelles sont au fond les convictions de l'auteur. Un amas de choses hétérogènes, un étalage d'antithèses, un fouillis inextricable d'idées aussi brillantes que contradictoires; en somme, des vrais feux d'artifice; voilà le livre de Campoamor. Un grand talent qui s'amuse à faire des tours... d'esprit.

Dans notre dernière correspondance nous avons annoncé un volume contenant les *Œuvres* de *Don Manuel de la Revilla*, un des premiers critiques de l'Espagne contemporaine, mort il y a très peu de temps à la suite d'une congestion cérébrale, laquelle avait dégénéré, dans sa dernière période, en délire aigu. *L'Athenæum* de Madrid vient de lui rendre hommage en publiant ses écrits dans un beau volume in-4° de 560 pages, précédé d'un prologue très remarquable de don Antonio Canovas del Castillo, et d'une biographie de l'auteur écrite par Don Urbano Gonzalez Serrano, laquelle nous le dépeint à merveille.

Revilla possédait une intelligence claire et précise, avec un grand génie d'analyse et une force de jugement bien rare. Il avait une instruction assez étendue, quoiqu'il lui manquât la connaissance des sciences naturelles et exactes qui aujourd'hui forment les études préparatoires nécessaires à tout esprit vraiment scientifique. C'était plutôt un humaniste distingué qu'un véritable philosophe, bien qu'il ait traité quelques-uns des problèmes les plus graves posés par la philosophie moderne.

Il débuta par quelques travaux de critique, inspirés par un jugement essentiellement métaphysique. D'abord le doute cartésien s'empara de son esprit comme une véritable obsession ; puis ce fut l'antinomie hégélienne qui l'emporta ; après quoi il se déclara, comme tant d'autres, partisan du kraussisme, à une époque où ce système était à la mode à Madrid parmi les gens de lettres. Bientôt son esprit pencha vers le criticisme kantien, et finalement il se rangea parmi les partisans du positivisme et même de l'évolutionisme le plus radical.

Dans l'ensemble de ses écrits, au fond on n'aperçoit pas de convictions bien arrêtées. Le doute de Descartes, quoique disparu, lui avait laissé son empreinte. Il ne croit à rien de tout ce qui nous reste du passé; mais il ne voit non plus rien de positif dans l'avenir, ce qui produit en lui un scepticisme perçant dans tous ses travaux. Il y a dix ans à peu près qu'il publia un volume de vers intitulé *Doutes et tristesses*, où il nous dépeignait le désenchantement de son âme en d'émouvantes strophes.

Mais ce n'est pas en vers qu'il parle le mieux des littérateurs contemporains; ses vers sont très brillants, très inspirés; mais sa prose est bien au-dessus. Il nous a laissé une collection de portraits des auteurs espagnols contemporains, d'un grand relief en même temps que d'une finesse exquise ; il y en a qui sont de vrais chefs-d'œuvre.

Son principal défaut était d'être âpre et dur, parfois même un peu injuste; mais c'était uniquement par l'exagération d'une pensée juste. Son injustice avait toujours au fond quelque chose

qui la motivait; l'arbitraire n'était pas son apanage.

C'était avant tout un critique littéraire, — pas autre chose. Il a essayé d'écrire sur d'autres sujets que la littérature, mais ces travaux ne sont pas si remarquables. Pour écrire sur une matière quelconque, avant tout il faut la bien posséder. On ne parle pas physique sans être physicien, médecine sans être médecin. Qui veut juger des tableaux d'une certaine école doit avoir au moins le sentiment de la couleur et de la forme, autrement il portera de bien mauvais jugements sur la peinture. Il n'existe pas de principes universels qui permettent de tout comprendre sans rien étudier, pas plus qu'il n'y a de règles pour juger des choses sans les connaître. Aussi les purs littérateurs savent-ils uniquement le nom des choses, sans savoir au juste ce qu'elles sont, comme les commerçants connaissent le prix courant des objets et en ignorent la valeur réelle. Eh bien, il en était de Revilla comme de ces littérateurs et de ces commerçants quand il voulait s'occuper des questions scientifiques; il produisait des écrits très beaux quant à la forme, mais bien inférieurs quant au fond. Ce n'est pas qu'il méprisa la science; bien au contraire, il en était un des plus ardents champions; mais il lui manquait le temps matériel pour en suivre les derniers résultats, et la préparation scientifique préliminaire, c'est-à-dire la méthode lui manquait complètement. C'est pourquoi ses meilleures œuvres sont uniquement les portraits littéraires de Valera, Campoamor, Nunez de Arce, Alarcon, Perez Galdos, Echegaray, Ayala, etc., en même temps que ses travaux critiques sur *El Magico pro digioso* de Calderon, *Sa interpretacion simbolica del Quijote, El tipo legendario de don Juan Tenorio, El Teatro Español, Principios de la critica literaria*, etc.

Ainsi, quand il veut faire une étude sérieuse du Ramayana, il ne parvient qu'à offrir des considérations très restreintes sur la forme de ce poème, tout simplement parce qu'il ignore l'ethnographie et la philologie comparée de l'Inde, en même temps que les derniers travaux des orientalistes modernes.

Pour les questions exclusivement littéraires, nous n'hésitons pas à dire qu'il est le premier critique de l'Espagne; c'est un travailleur infatigable, il soigne la forme de ses écrits et fait toucher du doigt ce qui manque à ceux des autres. Les travaux de ce genre sont nombreux : articles dans les journaux et dans les revues, discours à *l'Athenæum* et dans diverses autres sociétés littéraires, brochures, etc. C'est cet excès de travail qui l'a ravi à l'Espagne quand il était dans le plein de ses facultés. Un an avant sa mort il nous a donné les plus beaux de ses écrits. Certains d'entre eux étaient si éclatants, si pleins de génie, et exigeaient une telle force de concentration d'esprit qu'on devine bien la cause de l'exaltation de son cerveau, qui lui produisit l'inflammation, puis l'amena à l'excitation maniaque et au délire chronique. Du génie à la folie le passage est court; pas de génie sans congestion de la substance grise de l'encéphale, et la congestion n'est que la première partie de l'inflammation.

Passons maintenant au grand événement littéraire, le vingt-cinquième anniversaire de la renaissance des anciens jeux floraux à Barcelone. On sait l'histoire des jeux floraux à Toulouse et en Provence, de même que dans diverses villes du royaume d'Aragon au moyen âge. C'était la fête littéraire de la *langue d'oc*, la plus latine de toutes les langues néo-latines. On connaît bien ces fêtes galantes où se mêlait l'amour à la poésie, où les dames accordaient leurs dons aux prêtres triomphateurs, luttes civilisatrices qui venaient se substituer aux luttes barbares, des tournois, luttes dans lesquelles la beauté se livrait à l'intelligence et non à la force, écoles de politesse et de courtoisie interdites par la brutalité orthodoxe des croisés de Montfort. Ce sont ces fêtes qu'on a voulu ressusciter à Barcelone il y a vingt-cinq années, et dont, au commencement du mois de mai passé, on a célébré l'anniversaire par de grands concours littéraires.

Mais les jeux floraux, qu'on a institués de nouveau à Barcelone, ont en général quelque chose de conventionnel et d'archaïque. On a chanté le temps passé; mais on ne s'est pas, comme les anciens Provençaux, inspiré directement de l'amour de la nature, en la célébrant selon son époque.

A part quelques exceptions, les poètes qui sont venus à ces concours n'ont fait que chanter un amour tout à fait de convention et platonique; la guerre féroce et sauvage contre la Castille d'un côté, et de l'autre contre la France. On s'est transporté à des époques qui ne sont plus, on s'est imaginé de vivre en plein moyen âge, on a évoqué le XIII^e^ et le XIV^e^ siècle et on s'est borné à maudire les ombres exécrées de Philippe le Beau et des princes d'Anjou sans en tirer les conséquences qui de leurs actes découlaient contre la papauté et le catholicisme, non contre la France. Puis on a confondu ces luttes avec celles que nos aïeux ont soutenues contre Philippe V, petit-fils de Louis XIV, et avec les batailles que nos pères ont livrées aux armées de Napoléon I^er^ pour la défense du territoire. En dehors de cela, quelques poésies mystiques et quelques autres d'un genre lyrique tout à fait naïf. On n'a vu dans les jeux

floraux qu'un moyen d'évoquer le passé, de retourner en arrière, et non de faire comme les Toulousains et les Limousins, c'est-à-dire de devancer son siècle. Tout au plus a-t-on trouvé le moyen de renforcer la langue catalane d'un nombre infini de mots archaïques, les uns inventés, les autres puisés dans la langue française, la plupart étranges et mal appliqués, tous presque incompréhensibles.

Ceux de ces littérateurs qui ne sont pas tombés dans la convention archaïque se sont attachés à un certain style âpre et dur, énergique, mais grossier; ou bien ils ont affecté une forme douceâtre et naïve, toujours monocorde, remplie de banalités au point de les rendre insupportables par leur fadeur. Le défaut principal de cette littérature, c'est d'être rustique et ordinaire. Elle vous décrit presque toujours la campagne, et dans la campagne non pas la nature, mais uniquement les habitudes des fermiers ou des habitants des petits villages, avec cette végétation cultivée, même mal cultivée, qui entoure nos hameaux. Ses protagonistes sont toujours des types vulgaires, agrestes ou presque sauvages; ce sont toujours des campagnards ou des villageois. Quand la scène se passe dans les grandes villes, on choisit les personnages les plus grotesques parmi la petite bourgeoisie, et les plus grossiers parmi la populace des faubourgs. En lisant ces productions littéraires, on est tenté de croire qu'en Catalogne et dans ses belles et grandes villes, même à Barcelone, il n'y a que des pieds poudreux, des rustres ou des êtres sans aucune espèce de culture; pas un philosophe, pas un savant à la moderne, pas un ingénieur, un industriel de génie, un artiste, un militaire d'école, un médecin, pas un naturaliste, pas un homme du monde, ou une femme intelligente et comme il faut. Ce n'est pas que notre pays manque de tout cela, non, mais c'est que ces poètes et ces littérateurs ne vont pas dans le monde et ignorent ou veulent ignorer la culture moderne. Ils ont, en quelque sorte, divorcé avec leur époque. Même quand ils traitent un sujet historique ou mythologique, le caractère des personnages ne change pas. Toujours ils sont pris dans la gamme rustique; des *almugavers* presque anthropophages, des guerriers farouches, des rois et des barons qui parlent comme des roturiers de la plus basse espèce. Rien, absolument rien de cette politesse, de ce charmant savoir, de cet amour des arts et des sciences de nos princes d'Aragon, des nobles chevaliers et des dames du Languedoc et de la Catalogne, qui faisait dire à un trouvère renommé :

Plazmi l' cavaller francés
É la donna catalana
E'l trovar provenzalés.

Rien de tout cela. Les héros qui se coiffent d'un casque, même d'une couronne, et qui se drapent de robes de brocart ou d'un manteau de pourpre doublé d'hermine, laissent voir le paysan sous les plis du costume. Le fond se révèle malgré la forme, exactement comme chez ces guerriers grecs et romains, ces héros antiques des littérateurs de l'époque de Louis XIV, qui n'étaient que des courtisans du grand roi travestis en personnages classiques.

Il en est de même dans les sujets mythologiques. Ainsi dans des poèmes vraiment pleins de force et d'imagination, on trouve des dieux qui remuent la terre de leurs mains, des anges pleins de boue, des chérubins qui sentent l'argile, des diables maigres qui jettent des cailloux, des titans qui portent des espadrilles. Ce n'est pas que ces œuvres manquent de talent; il y en a qui sont pleines d'inspiration poétique et d'imagination; cela n'empêche que toute cette littérature aurait besoin d'être dégrossie. Il faudrait qu'elle vécût plus avec son siècle, qu'elle fût moins locale, qu'elle devînt instruite, moderne et mondaine. Dans ces dernières années, il s'est trouvé quelques jeunes littérateurs pour suivre la route que nous venons d'indiquer. Plus inspirés que les autres dans les magnificences de la nature, plus larges dans les idées, plus vrais dans les descriptions, ils ont produit des œuvres d'une beauté supérieure. Nous espérons les voir continuer dans cette voie et y amener tous ceux qui ont un vrai talent, ce qui ne manque pas chez nous. Ces défauts que nous venons de remarquer sont des défauts très faciles à corriger, défauts d'une littérature qui commence, qui s'ébauche, et qui, partant, manque du raffinement des littératures parvenues à leur apogée. Ce sont des défauts préférables à ceux qui naissent en un temps de décadence, quand une période littéraire est près de s'achever, c'est-à-dire ce manque de vues d'ensemble, cette niaiserie raffinée, ces ciselures vides qu'on trouve chez les poètes du dernier siècle — comme on les trouvait chez les littérateurs de la décadence romaine.

Maintenant, parlons des œuvres qui ont mérité un prix dans les jeux floraux, au vingt-cinquième anniversaire. Le premier et principal prix a été une fleur naturelle accordée par la reine de la beauté à un jeune poète de beaucoup de talent, M. Apeles Mestres. Ce jeune homme n'est pas seulement un littérateur distingué, il est encore un des premiers dessinateurs de l'Espagne moderne, et même un bon musicien, bref, un véritable artiste. Dans la poésie intitulée « *la Cigale et la Fourmi* », il a contesté la moralité de la fable de La Fontaine, et avec beaucoup de talent. Selon La Fontaine, le châtiment de la cigale, la

faim et le froid qu'elle subit l'hiver pour avoir chanté l'été, est un châtiment bien mérité et partant fort juste. Apeles Mestres envisage la question à un autre point de vue, plus vrai à notre avis. Dans le monde, c'est-à-dire dans l'harmonie sociale, pour que le progrès existe, la cigale est aussi nécessaire que la fourmi. La cigale, c'est l'artiste, le penseur, l'esprit contemplatif et observateur, qui, en conséquence de son travail intellectuel et de plus longue portée, n'en peut toucher immédiatement les bénéfices. Ce n'est pas un être oisif, mais un être livré à une sorte de travail dont les résultats ne sont pas immédiats et aussi tangibles que ceux du laboureur ou de l'industriel. Donc il faut que son travail ait une récompense comme ceux qui exercent un métier manuel; il faut que la terre le nourrisse, lui, le travailleur de l'esprit, aussi bien que les travailleurs de la matière. « Abritez donc la cigale en hiver afin qu'elle chante pour la fourmi en été. » Telle a été la pensée que M. Mestres a développée dans sa belle et énergique poésie en personnifiant la cigale dans un moissonneur et la fourmi dans un trouvère

D'autres poésies ont mérité des prix différents consistant en fleurs d'or et d'argent, et divers objets d'art. Nous signalerons pour sa vigoureuse inspiration de la nature et pour la couleur des descriptions, le chant *Aux Pyrénées*, de Joseph Franquesa et Gomis; *les Noces d'or*, d'Arthur Masriera, pour le sentiment avec lequel il décrit le calme de la vie de famille; la vaillante ode du prêtre Verdagner, *A Barcelone,* dans laquelle on trouve une imagination vigoureuse, un esprit large et une note héroïque de première force. Il faut bien dire que Verdagner, l'illustre auteur du poème *l'Atlantide*, est un poète de génie qui, se révélant aussi bien dans les chants héroïques que dans les idylles mystiques, fait honneur à son temps et à son pays.

Pompeyo Gener.

RUSSIE

IVAN TOURGUÉNEFF

(ÉTUDE BIOGRAPHIQUE)

« Maintenant, nous avons à parler des *Récits d'un chasseur,* de M. Tourguéneff. »

Ainsi Biélinski, l'ami et le maître de Tourguéneff, commence son compte rendu de ces premières œuvres du romancier qui devaient cristalliser à toujours sa gloire.

Nos lecteurs se rappellent que le regretté Tourguéneff, sur son lit de mort, a demandé que ses cendres reposent à Saint-Pétersbourg auprès de celles de Biélinski.

Nous donnerons ici, presque en entier, cet article de Biélinski qui a paru en 1848. Mieux que tout autre il nous fera assister aux débuts de ce talent en nous annonçant, avec une rare sagacité, ce que le romancier devait produire plus tard :

« Le talent de M. Tourguéneff a beaucoup d'analogie avec celui de Dalle [1]. L'étude physiologique des différents côtés de la vie russe et des hommes de notre pays, voilà le genre qu'ils affectionnent tous les deux.

« M. Tourguéneff a débuté par des poésies lyriques; parmi ces petites pièces, il y en a trois ou quatre de bonnes, comme : *le Vieux seigneur, Une Ballade, Féchia, Un Homme comme il n'en manque pas.* Mais ces pièces ont réussi ou parce qu'elles ne sont pas lyriques, ou parce qu'elles donnent des peintures animées de la vie russe. Lorsque Tourguéneff a voulu donner des pièces vraiment lyriques, le souffle lui a manqué; ce genre ne convenait point du tout à son talent.

« Le premier de ces poèmes : *Paracha,* a été remarqué par le public pour la hardiesse de ses vers, la gaieté de son ironie, la fidélité de ses tableaux, et surtout pour ses excellentes études de la vie des seigneurs russes. Mais ce poème ne pouvait obtenir un succès durable parce que l'auteur, en le composant, avait en vue non l'étude physiologique des mœurs, mais le désir de briller par ce lyrisme qui précisément lui faisait défaut.

« Ensuite Tourguéneff publia *le Dialogue,* poème en vers forts et sonores, pleins de sentiment, d'esprit et d'idées; mais comme ces idées sont d'emprunt, ce poème, bien qu'agréable à lire une première fois, ne donne pas l'envie d'y revenir.

« Dans le troisième poème : *André,* il y a beaucoup de bonnes choses, car il y a plusieurs peintures frappantes de la vie russe ; mais, pris dans son ensemble, le poème est manqué parce que c'est un récit d'amour, et le talent de l'auteur ne le porte pas à ces sortes de peintures. La lettre du héros à l'héroïne est longue et traînante, il y a plus de sentimentalité que de pathétique. En un mot, dans tous ces essais de M. Tourguéneff,

1. Conteur russe, plus connu aujourd'hui pour son Dictionnaire de la langue russe.

on voyait du talent, mais un talent encore hésitant et inexpérimenté.

« Ensuite Tourguéneff s'essaya dans la nouvelle; il écrivit *André Kolossoff*, qui contient plusieurs belles études de mœurs; mais, comme nouvelle, cette œuvre est tellement étrange, sans fin et gauche, qu'un petit nombre de lecteurs seulement ont pu apprécier ce qu'elle avait de bon. Il était évident que Tourguéneff cherchait sa voie sans la rencontrer. On ne la trouve pas toujours facilement.

« Enfin M. Tourguéneff nous donne un conte en vers : *le Vieux Seigneur;* ce n'est plus un poème lyrique, mais une étude physiologique de la vie des seigneurs. Ce n'est même qu'un badinage, si vous voulez; mais ce badinage est supérieur à tous les poèmes qu'il nous a donnés jusqu'ici. Le vers hardi et épigrammatique, l'ironie enjouée, la fidélité des peintures, tout l'ensemble merveilleux de cette œuvre nous montrait que le talent de Tourguéneff avait trouvé sa véritable voie et qu'il n'était pas nécessaire qu'il abandonnât la poésie.

« En même temps il publia un conte en prose : *les Trois Portraits*, qui montrait qu'en prose aussi le poète était maître de son talent.

« Enfin, dans la première livraison du *Sovremennik* (le contemporain) de 1847, parut le premier récit du chasseur qui fut intitulé : *Khor et Kalinitch.*

« Le succès de ce petit conte, publié dans la variété, fut une surprise pour l'auteur et l'encouragea à continuer ses récits. Le vrai talent de Tourguéneff s'est révélé. Il n'a pas, sans doute, un talent créateur; il ne peut pas créer des caractères et les mettre dans des situations qui forment par elles-mêmes des romans et des nouvelles. Tourguéneff ne sait peindre que le réel, ce qu'il a vu et ce qu'il a étudié. Il peut créer si l'on veut, mais avec des matériaux faits et préparés par la nature. Ce n'est pas une copie du réel; la nature ne donne pas à l'auteur des idées, mais elle l'oblige à les trouver; l'auteur transforme le réel d'après son idéal, et il nous donne un tableau plus vivant, plus palpitant et plus plein d'idées que le fait qui lui a suggéré le désir de peindre ce tableau. Pour un tel travail il faut avoir un talent poétique.

« Il est vrai, souvent, tout le mérite de cet auteur ne consiste qu'en ceci : il sait rendre fidèlement le personnage ou le fait qu'il a observé. C'est parce qu'en réalité il y a des faits qu'il suffit de décrire fidèlement pour qu'ils aient toute l'apparence d'une œuvre de fiction artistique. Mais pour une œuvre pareille il faut aussi du talent, et les talents de ce genre sont de valeur inégale. Dans les deux cas M. Tourguéneff possède un talent plus que remarquable.

« Le trait principal de son talent consiste en ce qu'il ne pourrait créer un caractère qu'il n'aurait pas rencontré dans la vie réelle. La nature a doué M. Tourguéneff dans cet art de moyens puissants, et il a reçu la capacité d'observation, la capacité de comprendre et d'apprécier fidèlement et promptement chaque fait, de deviner ses causes et ses conséquences, et, quand l'enquête n'est pas suffisante, de compléter les données par de justes conjectures et d'heureuses combinaisons.

« Il n'y a rien d'étonnant que cette petite pièce *Khor et Kalinitch* ait obtenu un tel succès. L'auteur a peint le peuple comme personne ne l'a fait avant lui. Avec quelle bonté de cœur, avec quel intérêt l'auteur nous présente ses héros! Comme il sait les faire aimer! Il a paru l'année passée, dans le *Sovremennik, Sept récits du chasseur*. L'auteur y retrace toute la vie provinciale et les hommes de différentes conditions. Tous les contes ne sont pas de la même valeur; il y en a qui sont plus faibles que les autres, il n'y en a pas un qui ne soit intéressant et instructif. *Khor et Kalinitch* reste le meilleur de ces écrits. Après lui viennent *le Bailli du village, Ovsiannikor* et *le Comptoir.*

« Nous devons encore relever l'art avec lequel Tourguéneff peint la nature de notre pays. Il aime la nature en artiste et ne la peint pas exclusivement dans ses aspects poétiques, mais telle qu'il la voit. Ses peintures sont toujours vraies, et vous reconnaîtrez toujours notre chère nature russe. »

Plus de trente-cinq ans ont passé depuis que ce jugement a été prononcé, et il reste toujours vrai.

Dans toutes les œuvres que Tourguéneff a écrites depuis, vous trouverez toujours ces études de mœurs russes qui ont déjà charmé Biélinski, vous trouverez toujours cet art d'entraîner le lecteur et de lui faire aimer les héros honnêtes et nobles. C'est ainsi qu'avec Tourguéneff vous rêvez en Russie; depuis les *Mémoires d'un chasseur* jusqu'aux *Terres vierges* vous passez de la Russie féodale à la Russie, cherchant une voie nouvelle. Vous voyez dans des types vivants comment cette immense masse de presque cent millions d'hommes a vécu pendant toute une période de trente ans, vous voyez quelles étaient ses misères et ses joies, quels étaient ses espérances et ses déboires, quels étaient ses meilleurs hommes, et surtout ses meilleures femmes, quel était son passé et ce qu'on peut prévoir pour l'avenir.

On comprend après cela combien Tourguéneff était chéri en Russie; nous possédons plusieurs grands romanciers ; quelques-uns, Goutcharoff et Tolstoï surtout, sont plus artistes que Tourguéneff; mais nul n'a mis comme lui l'art au noble service de l'éducation de la société. Chaque œuvre de Tourguéneff était pour la Russie une pierre de touche. Dans chacun de ses romans ou de ses nouvelles, la société russe s'examinait, faisait le bilan de ses forces morales et se demandait: qu'y a-t-il encore à faire? Tourguéneff, en un mot, était un phare artistique pour la société russe, et un phare sûr ne menant jamais à des récifs.

Si je cherche dans la littérature étrangère des romanciers à qui je pourrais comparer Tourguéneff, je les trouverais surtout en Angleterre. Dickens, George Elliot ont eu aussi une influence morale analogue sur leurs lecteurs. En France, le public ne goûte pas ces sortes de romanciers George Sand seule a pu un moment devenir l'éducatrice d'une partie de la jeunesse française, mais elle n'avait pas cet amour du réel qui a fait toute la grandeur de Tourguéneff. Biélinski, cependant, était peut-être un plus grand admirateur de George Sand que de Tourguéneff. Mais il ne faut pas oublier qu'en ce temps-là Tourguéneff n'était qu'un débutant, et que George Sand avait déjà donné ses meilleurs romans.

Tourguéneff ne manqua pas de détracteurs; d'abord il eut contre lui toutes les chouettes de la société qui craignent par-dessus tout la lumière. Pour elle, un romancier qui fait naître dans la foule des lecteurs la conscience de soi, qui leur révèle leurs forces morales et intellectuelles, les stimule toujours et les lance sur la voie du progrès, malgré tout son talent artistique, n'est qu'un perturbateur, un homme de désordre. Mais Tourguéneff ne fléchit jamais devant ses ennemis et tint toujours haut son drapeau.

D'un autre côté, il fit des mécontents dans le cercle d'où il est sorti lui-même, où il a rencontré son ami Biélinski, dans ce même *Sovremennik* où ont paru ses *Récits d'un chasseur,* sa première gloire. Quelle a été la cause de cette rupture? Elle est facile à trouver : Tourguéneff était avant tout, comme il l'a dit lui-même, un homme de gradation (*postepenovetz*); il était pour l'évolution pacifique de la société, tandis que les hommes du *Sovremennik,* tels que Tchernichevsky, Dobrolioubоff, prévoyaient déjà les événements sanglants qui ne tardèrent pas à attrister la Russie.

Ce fut surtout dès l'apparition de *Pères et Enfants* que la rupture est devenue définitive. Le *Sovremennik* vit dans Basarof une caricature de la jeunesse russe et accusa le romancier de parti pris. Rien de plus injuste; comme l'a déjà dit Biélinski, Tourguéneff n'était pas propre à créer des caractères qu'il n'avait pas rencontrés dans la vie réelle. Basarof était un personnage vivant, mais ce n'était qu'un individu isolé et non pas un type comme les Bondine, les Lavretzky, les Hélène, les Lise que Tourguéneff a su révéler avec tant de puissance dans ses autres nouvelles. Tchernichevsky, qui n'est point romancier, a mieux deviné le type nouveau que Tourguéneff, Lopoukhof et Rakhanétof, les héros de *Que faire,* se préparant à la révolution, sont plus près des redoutables nihilistes que le pacifique Basarof, qui se contente de tout nier le plus paisiblement du monde, et qui sacrifierait volontiers tous les paysans au premier savant qui découvrira un nouveau nerf ou une nouvelle circonvolution dans le cerveau.

Comment donc Tourguéneff, qui a toujours été à l'avant-garde du mouvement intellectuel de son pays, n'a-t-il pas aperçu la voie qu'allait suivre une grande partie de la nouvelle génération? Comment donc le romancier, qui parmi tous les Russes de son temps a été doué de la plus grande capacité d'observation, n'a-t-il pas vu naître ce nouveau type qui allait effrayer toute l'Europe? Comment Tourguéneff, qui a vécu dans l'intimité de Bakounine, dont il aimait à nous entretenir quand nous avons eu le privilège de venir le voir chez lui, n'a-t-il pas su peindre le véritable révolutionnaire russe? C'est que Tourguéneff était *postepenovetz* (homme de gradation), non seulement en politique, mais dans la littérature. Nous croyons qu'il a bien compris la nouvelle génération, et qui sait, on me passera une supposition, s'il n'a pas laissé un roman posthume où ces caractères seront peints avec son talent habituel; mais durant sa vie il n'a pas trouvé opportun de présenter ces hommes-là à la génération actuelle. Il savait quelle influence avaient ses écrits sur la jeunesse russe; il comprenait que ce type dessiné de sa main fascinerait les jeunes esprits, et il a préféré se taire et réserver son dernier mot.

Dans les *Terres vierges* Tourguéneff resta fidèle à ce système de gradation. Les jeunes gens de ce roman ont évolué, ce ne sont plus ceux que l'auteur nous a révélés dans *Pères et Enfants;* ils ont bien changé, ces enfants, mais juste autant que cela aurait dû être selon le romancier. La jeunesse de *Terres vierges* est sœur naturelle de Rondine. Comme Rondine, elle se contente de faire des phrases; comme lui, elle meurt inutilement sans même avoir pu déployer toute sa force.

M. Claretie, si je ne me trompe, dans un ar-

ticle consacré à Tourguéneff, a dit que le romancier a étudié les nihilistes *sévèrement* dans les *Terres vierges ;* sévèrement n'est point le mot, rien de plus sympathique que les nihilistes des *Terres vierges* et l'amour de Tourguéneff pour les malheureux Nejdanof et Marianna éclate plus sensiblement qu'on ne le voit d'habitude dans ses œuvres. Ses sympathies étaient évidentes, au point que Katkoff fulminait contre Tourguéneff et ne cessait d'insinuer que le romancier lui-même était un nihiliste.

Puisque j'ai mentionné l'article de M. Claretie, permettez-moi de relever encore une inexactitude qui s'est glissée dans la *Vie de Paris*. M. Claretie prétend que Tourguéneff a introduit en Russie la littérature française ; rien ne justifie cette supposition. Tourguéneff n'a jamais publié d'articles de critique ; les seules productions de ce genre qu'il nous a données sont quelques discours sur des sujets littéraires, mais jamais ces sujets n'ont été pris dans la littérature française. Parmi ces discours je vous signalerai surtout une brillante improvisation sur *Hamlet et Don Quichotte ;* l'amour qu'a su inspirer au grand romancier le chevalier de la Manche, la grandeur qu'il a découverte dans les actes les plus ridicules du chevalier sont une nouvelle preuve de la chaleur de cœur de Tourguéneff. Il a aussi écrit une préface à la traduction russe du roman d'Auerbach : *Une maison de campagne au bord du Rhin*. Mais, quant à la littérature française, il n'y a que Flaubert qu'il ait recommandé au public russe. De tous les romans de cet auteur, celui qui fut le moins apprécié en France obtint la faveur du romancier russe ; c'est *l'Éducation sentimentale,* roman qui s'approchait le plus de la manière d'écrire de Tourguéneff lui-même. Si nous ne nous trompons pas, Tourguéneff a traduit en russe les derniers contes de Flaubert.

On a beaucoup parlé de l'influence que Tourguéneff exerça sur les littératures étrangères, et de la notoriété qu'il avait acquise en France et en Angleterre. Tourguéneff lui-même n'était pas de cet avis.

Je n'oublierai jamais une délicieuse après-midi que j'ai passée à la rue de Douai. Quel charme avait Tourguéneff lorsqu'il s'abandonnait à la causerie ! Nous comprenons pourquoi Mérimée trouvait le russe si harmonieux, personne ne le prononçait avec tant de douceur que notre cher romancier. De quoi n'avons-nous point parlé cette après-midi ? Avec quelle condescendance le grand écrivain se laissait interroger, et comme il s'empressait de deviner ce qui pouvait intéresser son jeune interlocuteur !

Nous avons abordé, entre autres, la question de l'influence du romancier et de sa popularité en France.

« Voulez-vous savoir quelle est ma popularité dans ce pays ? me dit Ivan Serguéevitch, demandez-le à mon éditeur ; quand je viens le voir, il me dit : Mon cher Tourguéneff, je ne peux guère compter d'écouler plus de deux mille exemplaires de votre roman, je dois payer votre traducteur. Il me reste bien quelque chose pour vous, mais c'est si peu que vraiment j'ai honte de vous l'offrir. » Et tout son beau corps se balançait d'un bon rire où le plus sceptique n'aurait pu trouver une pointe de malice.

— Et savez-vous ce que m'a dit le directeur d'un journal qui publiait un de mes romans ? « Oui, mon cher Tourguéneff, oui, vos romans sont excellents, artistiques ; je le veux bien, mais je ne peux pas vous le cacher, on les trouve..... ennuyeux ! » Voilà pour ma popularité, ajouta-t-il, jugez maintenant quelle est mon influence. On s'intéresse beaucoup ici à ce qui se passe chez nous... J'ai recommandé à un journal une nouvelle de Mme S..., que vous connaissez bien et que j'apprécie beaucoup ; — voilà un an que cette pauvre dame attend toujours la réponse... — Mais que voulez-vous ? dernièrement ce journal, qu'on m'envoyait à titre de collaborateur, a cessé de me parvenir ; croyant à un oubli, je me présente au bureau : Vous n'avez pas payé votre abonnement, monsieur Tourguéneff ? Eh bien, j'ai payé. »

Tourguéneff planait bien au-dessus de toutes ces mesquineries, et s'il en souffrit, ce ne fut pas pour lui, mais pour les mœurs littéraires qui, dans un pays aussi intelligent que la France, donnent des dizaines d'éditions à des *faiseurs*, et à peine une à Ivan Tourguéneff. Si j'ai rapporté ici ces paroles, c'est à titre de documents qui méritent d'attirer l'attention de votre critique.

Tourguéneff aimait sincèrement la France, et il nous la faisait aimer. Il faut lire ses deux courtes études des mœurs françaises, *Monsieur François*, et surtout *Les nôtres m'ont envoyé*, pour voir immédiatement comme le cœur du romancier battait pour tout ce qu'il y a de noble et de généreux en France. Malgré cela il s'est trouvé chez vous des journalistes qui ont dit que « Tourguéneff regardait la France avec le sourire de l'étranger ». Confondre Tourguéneff dans le tas de cette foule cosmopolite qui vient à Paris on sait dans quel but, n'est-ce pas pousser un peu loin le patriotisme !

Mais je vois que je n'ai pas encore donné les principales dates de la vie de Tourguéneff, je m'empresse de combler cette lacune.

Ivan Tourguéneff est né le 28 octobre 1818, à

Oriol. Le chêne est tombé dans sa soixante-cinquième année; il aurait pu encore longtemps faire l'ornement de la littérature européenne. Il a passé son enfance à Spankoë, village appartenant à sa mère, où des instituteurs étrangers lui ont enseigné l'allemand et le français. A seize ans il est entré à l'université de Moscou, mais il n'y resta qu'une année et vint terminer ses études à Saint-Pétersbourg.

En 1838, il vint étudier à Berlin la philosophie de Hégel, et à son retour en Russie il entra dans le cercle dont faisaient partie Biélinski, Hertzen, Granovsky. En 1852, Tourguéneff publia dans le journal de Moscou une lettre au sujet de la mort de Gogol qui déplut aux autorités. Le romancier fut retenu un mois en prison, puis interné dans ses terres pour un certain temps.

Depuis 1863, Tourguéneff habita toujours l'étranger, d'abord Baden-Baden, et ensuite à Paris, rue de Douai, ou à Bougival. Il faisait de courtes apparitions en Russie pour recueillir les matériaux d'une nouvelle œuvre.

On sait qu'une étroite amitié le liait à la famille Viardot, et, d'après la *Novoïé-Vremia,* Tourguéneff a légué à M^me^ Viardot tous ses biens et ses droits d'auteur.

Déjà, deux semaines avant sa mort, Tourguéneff ne se faisait aucune illusion sur son état : il était atteint d'une maladie de la moelle épinière.

Quelques jours avant sa fin il dit à des compatriotes qui étaient venus le voir : Adieu, pour la dernière fois. Un d'entre eux voulut lui baiser la main; il la retira vivement et dit : « Vivez et aimez les hommes comme je les ai toujours aimés. »

Il rendit le dernier soupir le lundi 3 septembre, à deux heures du soir.

Tourguéneff était un bel homme, présentant le type russe dans son meilleur échantillon : haut de stature, large d'épaules, il avait une tête noble où dominait le front, sans écraser deux grands yeux pleins de génie.

Je me souviendrai toute ma vie du charme sous lequel je me suis trouvé quand je me suis présenté pour la première fois chez le cher poète. C'était un plaisir esthétique, tel qu'il n'est pas donné de le ressentir plusieurs fois dans sa vie. Tout ce que j'ai vécu avec les œuvres du romancier passa devant moi en ce moment : les longues soirées d'enfance, pleines des douces émotions que m'ont données les *Récits d'un chasseur,* les années de jeunesse remplies de longues discussions entre camarades sur *Rondine, Basarof* et *Nejdanof.*

En regardant le franc et beau visage du poète encadré de cheveux d'argent, je crus voir devant moi les dix chers volumes effeuillant leurs nobles et inoubliables pages.

Et maintenant, en disant adieu à ce grand écrivain, je n'ai qu'un vœu : que son exemple ne cesse pas de trouver des imitateurs, et que les romanciers de tous les pays n'oublient pas que pour un auteur il n'y a qu'un moyen de bien mériter de sa patrie : c'est de mettre cette grande puissance, l'art, au service de l'éducation intellectuelle et morale de la société. M.A.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

DES PUBLICATIONS NOUVELLES

PHILOSOPHIE

Science et vérité, par le Dr Decès. 2e édition. 1 vol. in-18 de 555 pages. Paris, Plon, 1883.

Nous avons déjà signalé l'an dernier le consciencieux ouvrage de M. Decès. La présente édition est faite, dans un but de propagande, en un format plus économique. L'auteur, parfaitement au courant des sciences biologiques et anthropologiques, y combat vaillamment les doctrines matérialistes. Malheureusement sa logique faiblit dans la seconde partie du volume et, au lieu de nous donner quelque chose de nouveau, de son cru, il retombe dans les religions révélées. D. L.

Les maladies de la volonté, par Th. Ribot, directeur de la *Revue philosophique*, 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Germer Baillière et Cie; 1883. — Prix : 2 fr. 50.

MM. Ribot et Espinas ne rencontrent pas dans l'université de nombreux adhérents de leurs doctrines; ils n'en jouissent pas moins d'une grande considération. M. Ribot surtout. Et c'est justice. Les études du premier de ces deux philosophes sur les psychologies anglaise et allemande, son étude sur les maladies de la mémoire, sont ouvrages dont on peut tirer grand profit, à quelque école, d'ailleurs, qu'on appartienne.

Le nouveau livre que vient de publier le directeur de la *Revue philosophique* a pour objet des maladies encore. L'auteur a analysé les anomalies de la volonté, comme il a analysé celles de la mémoire; de ces anomalies il a conclu à l'état normal.

Traitant de la volonté, il pouvait être entraîné à exposer, à une page ou à l'autre de son ouvrage, ce qu'il pense, lui, raisonnable d'admettre quant à la question de libre arbitre ou de déterminisme. « Peut-on étudier, se demande-t-il, la pathologie de la volonté, sans toucher à l'inextricable problème du libre arbitre? » Et il répond : « Cette abstention nous paraît possible et même nécessaire. Elle s'impose non par timidité, mais par méthode. Comme toute autre science expérimentale, la psychologie doit rigoureusement s'interdire toute recherche relative aux causes premières. Le problème du libre arbitre est de cet ordre. » Rendant hommage au fondateur de l'école néo-criticiste, à M. Renouvier, il ajoute : « L'un des grands services de la critique de Kant et de ceux qui l'ont continuée a été de montrer que le problème de la liberté se réduit à savoir si l'on peut sortir de la chaîne des effets et des causes pour poser un commencement absolu. Ce pouvoir, *qui appelle, suspend ou bannit*, comme le définit un contemporain qui l'a profondément étudié, ne peut être affirmé qu'à la condition d'entrer dans la métaphysique. »

M. Ribot s'en tient à la pure expérience, et sa méthode est l'induction. « Dans tout acte volontaire, prétend-il établir, il y a deux éléments bien distincts : l'état de conscience, le *je veux* qui constate une situation, mais qui n'a par lui-même aucune efficacité; et un mécanisme psycho-physiologique très complexe, en qui seul réside le pouvoir d'agir ou d'empêcher. » L'activité n'est pas un commencement, mais une fin. La diffusion des réflexes, qui a sa source dans des relations anatomiques, traduit dans toute sa simplicité la transformation des excitations en mouvements; ces mouvements ne représentent pas une activité volontaire; ils expliquent seulement l'activité de l'espèce, ce qui a été acquis, organisé et fixé par l'hérédité. Ils sont les matériaux avec lesquels la volonté sera construite. Elle se construit; alors interviennent le désir, modifié chez l'adulte « par l'éducation, l'habitude, la réflexion, puis l'idée, l'activité devenant idéo-motrice. M. Ribot range les idées en trois groupes, les idées qui sont « états intellectuels », les corruptions, les idées abstraites; il analyse le pouvoir d'inhibition; il traite de l'adaptation des mouvements, et, définissant le mot *choix*, il dit de la volition qu'elle n'est rien de plus qu'une affirmation ou une négation. Il étudie alors les affaiblissements de la volonté par défaut ou excès d'impulsion, ceux de l'attention, puis les phénomènes de l'hystérie, de l'extase.

La conclusion de l'auteur est celle-ci : « Un manque d'impulsion ou d'arrêt, une exagération de l'activité automatique, d'une tendance, d'un désir, une idée fixe, empêchent la volition, le choix suivi d'actes. Par rapport aux volitions, la volonté est une cause, et elle n'est elle-même qu'une résultante variant avec ses éléments. Considérée non plus dans ses éléments, non plus dans ses conditions, la volition est le dernier terme d'une évolution progressive dont le réflexe simple est le premier échelon : activité automatique, activité consciente, activité idéo-motrice, trois sortes

d'activités subordonnées hiérarchiquement l'une à l'autre, chacune étant une coordination. La dissolution suit l'ordre inverse de l'évolution ; c'est là une loi. Et en résumé, — nous citons textuellement : « La volition est un état de conscience final qui résulte de la coordination plus ou moins complexe d'un groupe d'états, conscients, subconscients ou inconscients (purement physiologiques), qui, tous réunis, se traduisent par une action ou un arrêt. La coordination a pour facteur principal le caractère qui n'est que l'expression psychique d'un organisme individuel... On n'a pas à se demander comment un *je veux* peut faire mouvoir mes membres. C'est un mystère qu'il n'y a pas lieu d'éclaircir, puisqu'il n'existe pas, puisque la volition n'est cause à aucun degré. »

La méthode expérimentale n'est pas à condamner. Le physiologiste en peut, en doit user. Que ceux qui tiennent pour le dualisme spiritualiste peuvent rejeter les conclusions de M. Ribot; nous croyons, nous, que les deux lois qu'il a formulées, d'évolution et de dissolution, sont assez intéressantes pour qu'on se livre tout au moins à une contre-analyse des anomalies décrites des maladies bien ou mal expliquées dans leurs manifestations et leurs conséquences.

Quand paraîtra le livre que M. Taine nous a promis sur la volonté? Il ne sera pas d'un petit intérêt de pouvoir rapprocher l'ouvrage de l'auteur de l'*Intelligence* avec celui de M. Ribot. F. G.

L'homme et l'animal devant la méthode expérimentale, par le Dr A. Netter, avec une *Étude sur les pratiques de dressage considérées comme faits expérimentaux*, par F. Musany. 1 vol. in-12. Paris, E. Dentu, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Chaque époque a ses préjugés, — le mot pris dans son vrai sens, celui de *præjudicata;* — de notre temps, on préjuge que l'homme est seulement un genre dans l'espèce animale : le libre arbitre de l'homme est pure fiction, et il ne manque que la parole aux animaux supérieurs pour être vraiment « nos semblables ».

Avec une indépendance d'esprit qu'il faudrait encore louer si l'on devait reconnaître qu'elle l'a mal servi, M. Netter rejette l'hypothèse tenue généralement pour vérité plus qu'à demi acquise; il ne croit pas à la similitude plus ou moins complète de l'homme et de la bête. Il ne rejette pas *à priori* la supposition qu'il fait même sans s'en douter, — on affirme, dans les écoles positivistes, matérialistes, — et s'il croit à une différence de nature entre nous et l'animal, sa croyance ne précède pas son étude, mais en résulte. Il use de la méthode expérimentale, et des faits observés, analysés, il conclut à peu près comme avait fait Descartes. La doctrine de Descartes, pense-t-il, qui prévalut jusqu'au moment où parurent les ouvrages de Leroy sur l'*Intelligence et la perfectibilité des animaux*, doit être aujourd'hui reprise. La justesse de la doctrine de l'automatisme paraît déjà probable, par la réduction à l'absurde, comme on dit en mathématiques, de la doctrine opposée; et deux découvertes faites en ces dernières années, celle des *éléments anatomiques* et celle des *mouvements* réflexes, justifient ce retour. On condamne la théorie cartésienne et on ne la connaît pas; or, formulée dans le langage de notre physiologie moderne, elle se résume dans les deux propositions suivantes :

Chez les animaux, par suite d'une harmonie préétablie, tout est réflexe, c'est-à-dire toutes les impressions se réfléchissent en mouvements inconscients, automatiques.

Chez l'homme, il en est de même; seulement, en lui, un principe conscient, autrement dit l'âme, intervient le plus souvent dans les fonctions cérébrales qui alors ne s'exercent pas d'elles-mêmes, mais se trouvent dirigées.

M. Netter renouvelle la théorie assez ingénieusement, et M. Musany, qui a écrit un long chapitre du livre, établit péremptoirement que le dressage ne suppose nullement l'intelligence des bêtes auxquelles on l'applique.

L'ouvrage n'est pas fort bien composé; il manque de clarté, mais il est la marque d'une certaine réaction, et il peut servir à l'assurer; à ce titre, il est intéressant. M. Büchner n'a pas soumis toutes les intelligences à la doctrine qu'il s'efforce de vulgariser.

F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Étude sur les assurances sur la vie, tant au point de vue fiscal qu'au point de vue civil, par Fernand Paulmier. 1 vol. in-8° de 103 pages. Paris, A. Marescq aîné, 1833.

Les assurances sur la vie, non prévues par nos codes, donnent lieu à d'innombrables procès dont la difficulté tient surtout à ce que les jurisconsultes ne croient pas tous que les capitaux payables après la mort de l'assuré doivent être considérés comme faisant partie de la succession de celui-ci. Une loi spéciale a tranché la difficulté pour ce qui concerne le payement des droits de mutation ; mais cette décision, rendue au profit du fic, laisse la question intacte au point de vue civil.

Notre auteur analyse très finement ce qui a été dit

pour ou contre, mais nous ne le suivrons pas dans ses discussions parce que nous trouvons que toutes les autorités qu'il cite ont omis de se placer à un point de vue qui lève toute difficulté. Malgré que le montant d'une assurance sur la vie ne soit payable qu'après la mort de l'assuré, ce qui constitue une créance de nature spéciale, cette somme est réellement une propriété de l'assuré vivant; un capital placé par lui, accru par le jeu des intérêts composés et par celui de la mortalité; un capital qui lui reviendrait immédiatement si la compagnie d'assurance était forcée de liquider; un capital qu'il peut transmettre à n'importe qui, par le simple endossement de sa police. Enfin, chose décisive, c'est une valeur à échéance certaine, bien que non déterminée, que l'assuré peut toujours escompter et convertir en argent métallique en vendant son titre à des acheteurs toujours présents sur la place. D. L.

La question du Tonkin, par Paul Deschanel, rédacteur au *Journal des Débats*. 1 vol. in-18, Berger Levrault. — Prix : 5 francs.

Sous ce titre d'actualité, M. Paul Deschanel a écrit un livre, un vrai livre, et qui restera. Sans accepter de tous points l'enthousiasme qu'il professe pour la colonisation, sans partager son optimisme, et en se demandant au contraire s'il ne vaut pas mieux concentrer — près des Vosges — les forces nationales que de les éparpiller au loin, on lit avec un extrême plaisir et un réel profit *la Question du Tonkin*. C'est un ouvrage tout à fait complet. On y trouve d'abord l'historique de nos relations avec l'Annam depuis plus d'un siècle, un résumé succinct de la politique anglaise en Indo-Chine, du voyage de Dupuis sur le fleuve Rouge et de l'expédition de Francis Garnier. Cela établi, l'auteur analyse le traité de 1874 qui réglait notre protectorat; il en montre les lacunes et l'insuffisance, et comment il faut poursuivre l'œuvre diplomatique entamée. Si nous n'y prenons garde, de secrètes influences minent la nôtre et risquent de la supplanter. Des missions étrangères se sont jetées sur l'Annam : l'évêque espagnol en particulier rivalise de zèle et d'importance avec l'évêque français. Sur ce point, nous serions heureux de connaître le sentiment intime de M. Deschanel. Est-il d'avis que nous devons soutenir à l'extérieur les mêmes congrégations religieuses que le gouvernement de la République combat énergiquement au dedans? Il ne touche cette question délicate que dans un court passage : « Nous devrions, écrit-il, être (contre l'Angleterre) les alliés naturels du Céleste Empire; au lieu de cela, nous nous sommes fait longtemps les champions du catholicisme et de la propagande religieuse, qui n'est en ce pays que la propagande révolutionnaire, et il se produit ce fait étrange, que la France démocratique prêche les doctrines théocratiques et aristocratiques à un peuple qui pousse la démocratie jusqu'au communalisme. » Le renversement des rôles est, en effet, assez piquant. On comprend que l'Angleterre envoie et appuie des missions partout où elle veut fonder une colonie, car elle a une Église nationale et un tempérament religieux. Mais que la France républicaine et anticléricale — comme on dit maintenant — prenne pour pionniers et pour garants des hommes appartenant à une milice internationale, fort honnêtes à coup sûr, mais préoccupés avant tout de leurs intérêts monastiques, c'est une inconséquence monstrueuse. Il ne s'agit point ici de nier le courage, l'abnégation, l'intelligence des missionnaires; à titre individuel, ils poursuivent une tâche d'évangélisation singulièrement utile, mais qui n'a rien de commun avec la politique française. Parfois même ils compromettent notre drapeau par leur prosélytisme. Or le cas est bien simple : allons-nous dans l'extrême Orient établir notre influence nationale ou colporter le catholicisme romain ?

Au Tonkin spécialement, il importe de ménager de vieilles institutions religieuses fortifiées par l'esprit de caste. Le mandarinat y est tout-puissant. Une dynastie locale, celle des Lê, a disparu en 1792, et elle a fait place à une hiérarchie de fonctionnaires comme en Chine. Depuis bientôt un siècle le Tonkin n'est qu'une province, la plus riche d'ailleurs, du royaume d'Annam. En 1862, l'occupation de Saïgon et de la basse Cochinchine par les Français entamait le territoire annamite au sud; l'expédition actuelle va obtenir un résultat analogue au nord, et la monarchie de Hué se trouvera prise comme dans un étau. Trois solutions s'offraient cependant pour dénouer l'imbroglio tonkinois. M. Paul Deschanel les formule clairement, sans même discuter l'hypothèse de la retraite qui eût été une abdication scandaleuse après la mort du commandant Rivière. Il a du reste son opinion bien arrêtée, son choix immuable : il repousse catégoriquement une annexion pure et simple du Tonkin, qui serait trop chanceuse et trop lourde, entre la Chine et l'Annam coalisés; de même il rejette l'idée, patronnée par Dupuis, d'une restauration de la dynastie des Lê avec l'assentiment de la France. La seule issue possible — et il le déclarait voici plusieurs mois — c'est l'établissement de notre protectorat sur l'Annam tout entier, en maintenant la monarchie actuelle.

Les événements ont donné raison à M. Paul Deschanel. La solution qu'il recommandait a été adoptée par la diplomatie française et elle a désormais la force du fait accompli. Le 25 août dernier, après le bombardement des forts de Hué par notre escadre, un traité a été signé qui institue définitivement le protectorat sur l'Annam, qui nous ouvre les principaux ports et nous donne droit de garnison dans toutes les provinces du Tonkin. L'administration des douanes est remise à la France et notre résident traitera directement avec le souverain.

Cette conclusion qu'il avait prévue doit causer à M. Deschanel une satisfaction bien légitime. On peut espérer que ce sera pour l'activité de notre commerce un excellent débouché, que la navigation du fleuve Rouge nous apportera les produits de la Chine méridionale, et que cette contrée longtemps désolée, qu'on appelait « la Pologne de l'Annam », ne connaî-

tra plus les insurrections périodiques dont elle était le théâtre. Le Tonkin offre un large champ à notre industrie. Toute sa partie basse est morcelée en rizières et dans les montagnes du nord-ouest, il y a des mines à peine exploitées, d'une incomparable richesse. On peut en quelque sorte reconstituer là cet empire colonial de l'Inde que des fautes accumulées nous ont fait perdre.

Deux dangers toutefois menacent notre nouvelle possession : d'une part, le voisinage immédiat de la Chine; de l'autre, la proximité des colonies anglaises. Il n'est pas douteux que si nous irritions les mandarins tonkinois, ils trouveraient assistance auprès de leurs confrères de la Chine et qu'une guerre avec le Céleste Empire nous jetterait dans des difficultés interminables. Et du côté de l'ouest, il faut que la Birmanie — pour employer une expression pittoresque de M. Deschanel — reste un matelas entre les Anglais et nous. Dans l'hypothèse d'une guerre avec la Chine, l'auteur de la *Question du Tonkin* déclare que l'Angleterre *intercéderait*. Le mot est malheureux et le verbe *intervenir* serait ici mieux à sa place. Mais espérons qu'il n'y aura besoin qu'aucune puissance s'interpose. Le Tonkin, grâce à une administration probe, avantageuse à la fois pour l'habitant et pour nous-mêmes, verra sa prospérité s'accroître. Les prévisions de M. Paul Deschanel seront ainsi réalisées. Il aura vu clair dans l'avenir diplomatique, de même qu'il a fait un excellent livre, très élégant et très bien informé. A. L. R.

Le transformisme, évolution de la matière et des êtres vivants, par J.-L. de Lanessan, professeur agrégé d'histoire naturelle à la Faculté de médecine de Paris, député de la Seine. 1 vol. in-18. Paris, 1883 (Doin et Marpon).

Il y a une muse de la haine. Cette muse est celle de M. de Lanessan. Que hait-il ? Tout ce qui est grand, tout ce qui a de la taille, tout ce qui est une supériorité. Entendons-nous. Il ne hait point la grandeur des pyramides d'Égypte, il ne hait point la taille de la baleine. Non. Il est vrai qu'il professe la haine de tout ce qui est grand, mais il s'agit de ce qui est grand dans l'homme. En dehors de l'homme, il respecte les dimensions des êtres; par exemple, ne lui parlez ni de Dieu, ni de la vertu, ni du génie, ni de la gloire. Ce sont des préjugés qui encombrent inutilement les consciences, ou plutôt, quoique ce soient des êtres de raison, ce sont des parasites qui ont pris un développement anormal et font de l'ombre tout alentour, comme, dans une forêt, les arbres de haute futée empêchent le bois taillis de pousser. Afin de remédier à cela, M. de Lanessan propose d'abord de retrancher à l'homme son âme qui est le support et comme la souche d'où ces préjugés sont nés. Il n'y a point d'âme. On le saura tout de suite quand on saura que le livre est le tome III d'une *bibliothèque matérialiste* qui nous en promet de belles.

Mais enfin, dira-t-on, la question du transformisme est une question scientifique. La science n'est de sa nature ni matérialiste ni spiritualiste. Elle est la science sans étiquette. Elle devrait l'être et les savants en ont cette idée-là. Il est vrai que les savants s'occupent des sciences et que M. de Lanessan s'occupe de politique. Dans sa préface, il promet d'être impartial. « J'ai pensé, j'ai écrit, dit-il, sans autre préoccupation que celle d'atteindre la vérité. Si j'ai grandi quelques figures trop réduites de nos jours, si j'en ai réduit quelques-unes que mes contemporains ont faites trop grandes, j'ai agi en toute bonne foi, sans passion comme sans intérêt. » Il n'y a qu'à voir dans l'introduction qui suit la préface du livre. Le début est magnifique. L'auteur déclare qu'après avoir vécu durant de longues années parmi des peuplades plus ou moins sauvages, il lui est venu l'idée de visiter des gens civilisés. Où diable a-t-il pu vivre avec des sauvages ? est-ce qu'il serait allé évangéliser les pieds noirs des montagnes Rocheuses ? Passons. Le fait est qu'il se rend à l'Académie des sciences. On est en hiver, dans une salle noire décorée de tables étroites, une cinquantaine de vieillards sont assis. « Leurs crânes chauves et lisses reflétaient les lueurs vacillantes de bougies devant chacun d'eux. » La salle est mal éclairée, mal disposée au point de vue de l'acoustique. Ces savants auraient dû commencer par mettre la science à leur service, c'est déjà un mauvais signe. Dans les coins, des jeunes gens tâchent d'attirer l'attention des vieillards. Ce sont des courtisans de la science. Les vieillards marmottent dans l'ombre. M. de Lanessan allait se retirer désappointé, quand on donne la parole à un homme pourvu d'une autorité admise partout. Sa tête était celle d'un sage. M. de Lanessan crut qu'il allait prophétiser. L'homme illustre ouvrit la bouche et dit : — Les êtres vivants se divisent en trois règnes dont chacun possède son fléau (on discutait sur le phylloxera) : le règne végétal, le règne animal, et ajouta-t-il, avec un geste qui voulait être solennel, *le règne hominal*.

Eh bien, voilà ce qu'il ne faut pas : il n'y a pas de *règne hominal*. L'homme au règne hominal vient de s'éveiller d'un sommeil qui a duré trois ou quatre siècles. L'homme ne veut pas être un animal comme un autre. C'est triste. Ce n'est pas d'hier qu'il est aussi dépravé. Dans le monde grec et romain, il suffisait d'être roi ou empereur pour qu'on vous divinisât. Les dieux antiques ont une origine humaine. « Chez les Hébreux, l'homme qui passe pour avoir été le représentant des humbles et des petits se contenta, étant modeste, de se proclamer fils de Dieu. »

Chez M. de Lanessan, ces assertions énormes sont des procédés; elles suppléent au talent, elles cherchent le suffrage des passions, de l'athée, du malheureux qui ne possède rien et s'en prend volontiers à Dieu et à la société.

Mais il y a autre chose chez M. de Lanessan. Il nourrit le projet très arrêté de rapetisser l'homme, d'en faire une simple brute, de lui ravir le rang qu'il a conquis dans la nature. Ce rang est usurpé. L'homme est un despote qui s'est créé de son autorité privée le roi des autres êtres. Qu'il s'en aille, qu'il abdique ou on le détrônera. Ses parchemins de

roi des êtres ne valent pas mieux que les parchemins des nobles de l'ancien régime. Ils n'existent que dans son imagination. Sans doute, il est poète, philosophe, historien, moraliste. Ce n'est que de la fumée ; cela n'a pas d'objet : *verba et flatus vocis*. Quand même ce serait vrai, on pourrait objecter à M. de Lanessan : pourquoi vous constituez-vous l'ennemi du genre humain ? pourquoi voulez-vous lui ôter ses illusions ? A supposer que ce soient des illusions, elles le consolent, elles le font vivre, elles l'aident à marcher vers sa destinée. Elles ne sont pas si vides de réalité que vous dites, puisqu'elles ont suffi à donner à l'homme la royauté qu'il exerce sur la terre. Voulez-vous l'en déposséder ? S'il vous croyait, il retournerait tout de suite à l'état sauvage et de fait, la science telle que vous la faites est une sauvagerie. Elle tend à ramener l'homme dans les bois d'où il est sorti, d'où le sentiment religieux, la poésie et les autres arts l'ont tiré à grand'peine. Ce qui afflige le plus M. de Lanessan, c'est que les savants ou plutôt ceux qui se disent tels, les crânes qu'il a vus tout à l'heure à l'Académie des sciences sont d'accord avec les prêtres et les opportunistes. Il n'y en a pas un qui ne se donne le ridicule travers de faire de l'homme un être à part : « Lainé distingue l'homme de tous les autres êtres par l'épithète de *sapiens*. » C'est abominable. M. de Lanessan se moque de La Fontaine, qui le lui rendrait avec usure, s'il était là, et dont les œuvres survivront probablement à celles de M. de Lanessan. Il se moque de d'Alembert. « Il ne rougit pas d'écrire, dit M. de Lanessan : « Tout engage à placer l'homme sur le passage qui sépare Dieu et les esprits d'avec les corps. » Descartes est un sot; au lieu de dire : Je pense, donc je suis, il aurait dû dire : Je sens, donc je suis. Descartes se tirera de cet anathème. Il n'y a pas jusqu'à Darwin, jusqu'aux positivistes, jusqu'à Lamark qui ne soient des imbéciles. Darwin est spiritualiste. Lamark introduit Dieu sans nécessité dans son système; « les positivistes semblent craindre d'aborder la question de la place de l'homme dans la nature ».

Du reste, la science est étrangère à l'œuvre de M. de Lanessan. Ce n'est qu'un pamphlétaire nihiliste. « N'est-ce pas, écrit-il, dans cette croyance que l'homme est à la fois supérieur aux autres animaux, et inférieur à cet être imaginaire, Dieu, qu'il faut chercher la source du principe d'autorité, mis en pratique successivement par les pontifes des diverses religions, par les monarques et les empereurs, les jacobins et les opportunistes, et même par certaines écoles socialistes modernes qui diminuent l'individu au profit de l'État? » Peut-être bien. C'est le principe d'autorité dans tous les cas qui a créé l'état social et qui le maintient, et c'est l'absence du principe d'autorité qui fait que les Peaux-Rouges errent misérables et sans but dans les déserts de l'Amérique du Nord, en proie aux fauves et aux éléments. Cependant M. de Lanessan est partisan du principe d'association; est-ce que le principe d'association n'est pas uniforme du principe d'autorité ? De sorte que, ennemi du principe d'autorité sous le nom de principe d'autorité, M. de Lanessan le vénère sous le nom de principe d'association. Il n'y a pas de danger qu'il attaque le principe d'association. Il rit volontiers du Dieu que la métaphysique met dans la nature et que Diderot, quand il était de bonne humeur, appelait plaisamment *M. de l'Être ;* mais il a le plus grand respect qu'il est possible d'avoir pour cet autre Dieu qui réside dans les urnes électorales et s'il lui prenait fantaisie d'attaquer le principe d'association, qui est, il convient de le répéter, la même chose que le principe d'autorité, le jour des augures, cela pourrait tourner mal.

L. D.

SCIENCES NATURELLES

Chimie pyrotechnique ou *Traité pratique des feux colorés,* par Paul Tessier. 2e édition, un vol. in-8° de 439 pages. Paris, 1883. Librairie militaire de Baudoin. — Prix : 7 fr. 50.

Étant donné le grand nombre d'officiers d'artillerie de toutes nationalités qui se sont occupés des feux d'artifices, étant donné aussi le savoir de ces officiers, on aurait pu présumer que la pyrotechnie existait depuis un certain temps à l'état de science et qu'elle était à la hauteur des autres branches de la chimie. Cette présomption ne se fût pas trouvée exacte. La pyrotechnie est encore en grande partie empirique, et M. Paul Tessier est l'un de ceux qui s'efforcent de la faire passer à l'état scientifique; il y a fait plusieurs découvertes importantes surtout pour la production économique des feux lilas, bleus et violets. Ce volume, utile aux artificiers de profession, est tout à fait à la portée des amateurs qui veulent faire des pièces d'artifice ou des feux de Bengale pour s'amuser. Livrés à eux-mêmes, ils sont exposés à composer des mélanges qui attirent l'humidité et ne brûlent plus au moment voulu, ou bien, ce qui est pire, à préparer des mélanges dangereux qui détonent spontanément dans le laboratoire. Le livre de M. Tessier nous paraît, sous ces rapports, un guide très sûr.

Enfin, il indique à peu près les prix de tous les produits chimiques employés dans cet art, ce qui est très précieux pour les débutants. Dr L.

Chimie théorique et pratique des industries du sucre, par Hippolyte Leplay. 1er volume. Un in-8° de 442 pages avec planches. Paris, L. Baudoin et Cie; 1883. — Prix : 8 francs.

Ce volume, d'une haute valeur scientifique, est le début d'une publication de longue haleine dont l'auteur accumule les matériaux depuis quarante années. Il est consacré uniquement à l'étude historique, chimique et industrielle des procédés d'analyse des matières sucrées. M. Leplay a été fort longtemps le principal collaborateur de Debrunfaut, chimiste original qui fut, durant sa longue carrière, l'incarnation de cette branche de la science; il est donc, mieux que personne, en état de mener cette entreprise à bonne fin. Un tel ouvrage ne peut être analysé ici, d'ailleurs le titre en indique parfaitement le contenu. Nous appellerons seulement l'attention sur la partie historique, traitée avec beaucoup de soin, et que l'auteur s'excuse d'avoir fait si étendue. Cette excuse est à l'adresse des sucriers enfouis dans leur profession; mais la généralité des chimistes, loin de se plaindre, liront ces chapitres avec plaisir et avec grand profit pour leur instruction. Dr L.

SCIENCES MÉDICALES

Leçons sur les maladies du système nerveux, faites à la Salpêtrière, par le professeur Charcot, recueillies et publiées par le Dr Ch. Feré. Tome troisième, 1er fascicule. Paris, 1883; Delahaye et Lecrosnier. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume fait suite aux leçons de M. Charcot publiées par M. Bourneville. Il est consacré principalement à l'étude des tics et contractures chez les hystériques et à l'hystérie chez les jeunes garçons. Comme toutes les publications de M. Charcot, il abonde en faits instructifs. Signalons particulièrement la première leçon dans laquelle l'éminent professeur étudie la simulation de la catalepsie hystérique et les moyens de la démasquer. Ce n'est pas, comme on le croit bien souvent, la durée de l'attitude cataleptique qui donne un caractère distinctif : le cataleptique vrai ne laissera pas le bras, par exemple, étendu aussi longtemps qu'un simulateur doué d'une volonté énergique. C'est dans l'examen mathématique de la forme de contracture que gît le criterium. Si l'on enregistre par la méthode graphique, au moyen du tambour à réaction de Marey, les moindres oscillations du membre, tandis qu'un pneumographe, appliqué sur la poitrine, donne la courbe des mouvements respiratoires, on n'observe, chez le cataleptique vrai, que des traces régulières, à peine sinueuses, révélant l'absence d'efforts; tandis que, chez le simulateur, on relève des lignes excessivement tourmentées, indices d'un effort évident. Dr L.

L'Année médicale, cinquième année (1882), par le Dr Bourneville. Un vol. in-18 de 438 pages. Paris, Plon, 1883. — Prix : 4 francs.

Cet annuaire, dont la direction appartient à M. Bourneville, et dont chacun des vingt-trois chapitres est signé par un spécialiste très compétent, est devenu un livre de bibliothèque indispensable aux médecins et chirurgiens, car nul praticien ne peut, par ses lectures, se tenir au courant de ce qui paraît dans les journaux et les revues, et chacun a pourtant besoin de connaître en gros les progrès de la science et de savoir à quelles sources il trouvera les renseignements particuliers sur les questions qui l'intéressent le plus. Ce volume est terminé par une notice sur les plus célèbres médecins français et étrangers morts dans l'année. Dr L.

Précis des maladies des femmes, par le Dr Lutaud, médecin de Saint-Lazare. Un vol. de la bibliothèque diamant avec 160 figures dans le texte. Paris, G. Masson; 1883. — Prix : 7 francs.

Ce petit livre est surtout destiné à tenir les médecins au courant de ce qui a été fait de nouveau en gynécologie dans ces derniers temps, en France et à l'étranger. Il décrit des opérations que tous les médecins ont besoin de connaître, bien qu'ils ne soient jamais destinés à les pratiquer. Il parcourt en outre tout le champ des maladies de l'utérus et sous ce rapport il est insuffisant; les jeunes médecins n'y trouveront pas les renseignements nécessaires pour se tirer d'affaire dans les cas qui se présentent journellement.

Manuel de thérapeutique, avec une introduction par le professeur Bouchard, par Berlioz, professeur à l'école de médecine de Grenoble. Un vol. de la bibliothèque diamant. Paris, G. Masson; 1883. — Prix : 6 francs.

Il ne saurait être question ici d'un manuel complet; l'étudiant qui n'aurait pas eu d'autres livres pour

apprendre la thérapeutique ferait triste figure aux examens, mais on trouve dans ce manuel ce qui ne se rencontre pas dans d'autres. De vieux et bons médicaments dont on se servira toujours y sont sabrés en quelques lignes avec une légèreté incroyable, mais la plupart des médicaments nouveaux y sont étudiés consciencieusement. La méthode employée dans l'étude de chacun d'eux est d'ailleurs très bonne et consiste à passer en revue successivement l'absorption et l'élimination, les effets généraux, l'action sur les divers organes, sur la nutrition et sur les sécrétions. L'introduction consiste en un remarquable discours de M. Bouchard dans lequel ce professeur résume ses doctrines et particulièrement sa théorie des maladies par insuffisances partielles de nutrition.

Dr L.

BELLES-LETTRES

ROMANS

Une Femme à bord, par Paul Bonnetain. Paris, C. Marpon et E. Flammarion. 1 vol. in-18.

Ce titre n'appartient réellement qu'à la première nouvelle du volume, car ce volume est encore un recueil de nouvelles. Est-ce parce que le public en demande que les écrivains en font, ou est-ce parce que les écrivains en font que le public en achète? Double question à laquelle on ne pourrait guère répondre, je crois, que par une solution moyenne et dont l'étude ne serait pas sans intérêt, mais qui entraînerait trop loin. Quoi qu'il en soit, l'auteur du *Charlot s'amuse* nous offre une série de récits que je louerais de bon cœur et à la lecture desquels je prendrais un réel plaisir, si la préoccupation d'être naturaliste ne l'empêchait quelquefois d'être naturel. Je me débarrasse bien vite de ce reproche pour n'avoir plus qu'à dire le bien que je pense de l'auteur et de son talent. Les nouvelles, malgré le dédain que les naturalistes affichent pour l'action, sont joliment charpentées et dénotent un tempérament dramatique qu'il fera bien de ne pas combattre. Je citerai, parmi celles où cette qualité se remarque plus particulièrement, la première, *une Femme à bord, En débarquant, l'Aumône, la Géante,* d'une vérité et d'une simplicité poignantes, *Antony II,* qui n'est qu'un fait divers habilement dramatisé. Je m'arrête : je les citerais toutes.

J'aime moins la fin du volume, composé de *croquis urbains et suburbains.* C'est qu'il n'y a là que le style, et que le style, quelque remarquable et travaillé qu'il soit, n'a pas, chez M. Paul Bonnetain, cette perfection suprême grâce à laquelle l'écrivain est vraiment poète, c'est-à-dire créateur, et peut faire quelque chose de rien.

Pourquoi M. Paul Bonnetain prend-il si fort et si souvent à partie le journal qu'il appelle le *Casanova* et celui de ses rédacteurs qu'il appelle Tibulle Lopez? Les pseudonymes sont transparents, mais ses critiques portent à faux. Je ne vois pas ce que les naturalistes en général et M. Bonnetain en particulier peuvent bien reprendre de *pornographique* dans le journal en question. Il me semble que sur ce sujet ils n'ont rien à s'envier ni à se reprocher. Quant au talent du poète Tibulle, qui, paraît-il, a dans son écritoire pour encre sympathique « des flueurs blanches », M. Bonnetain a assez de valeur lui-même pour, en dépit des préjugés et des querelles d'écoles, le proclamer et l'admirer.

L'Amour qui pleure et l'Amour qui rit, par Catulle Mendès. Paris, E. Dentu, 1883, in-18.

Ces morceaux d'un art si raffiné et si exquis, on les a déjà peut-être vus ailleurs, dans les colonnes de quelque journal qui s'en pare comme une coquette de ses joyaux. Tant mieux! rien n'est doux comme le renouvellement inattendu d'une joie déjà goûtée. Et puis, en un volume, on apprécie mieux la variété, l'étonnante souplesse d'imagination et de talent que déploie, comme en se jouant, le fin artiste. Ces récits, ces histoires tendres, cruelles, joyeuses, mélancoliques, aimables, terribles, ces tableautins de quelques lignes si achevés et d'une grâce à la fois si intense et si mièvre, se font valoir les uns les autres, comme dans une orfèvrerie où le travail de la monture rehausse l'éclat des diamants.

La composition même de ce volume interdit l'analyse. Il faudrait autant de pages pour le raconter que l'auteur en a rempli pour l'écrire. Combien il est plus simple, et surtout plus agréable, de le lire! Les gourmands le dévoreront, d'un bout à l'autre et d'une haleine, au risque de mêler et de confondre les saveurs diverses et délicates qu'offre à la sensualité intellectuelle cette suite de mets si savamment préparés. Les autres, les rares gens de goût qui, disait Brillat-Savarin, ne se nourrissent pas, mais mangent, y mettront le temps et y reviendront à plusieurs fois, comme la chatte qui s'éloigne un instant de sa jatte de lait, pour ronronner de plaisir et se pourlécher les barbes.

Une Cantatrice, par Camille Gibrac. Paris, E. Dentu, 1883, 1 vol. in-18.

M. Camille Gibrac n'en est pas à ses débuts, et cependant il y a, dans ce qu'il écrit, quelque chose d'indécis, d'inachevé, qui ferait croire à une inexpérience dont l'auteur ne saurait être taxé après tant de publications diverses. Peut-être cela vient-il des habitudes de collaboration que quelques-uns contractent si facilement, mais dont ils ne se débarrassent pas de même. On s'expliquerait ainsi ces manques de transition, ces chapitres qui se juxtaposent, mais ne se suivent pas, ces trous, en un mot, qui coupent et interrompent le récit et l'action, comme des fondrières coupent un chemin mal construit ou mal entretenu.

Le nouveau roman de M. Gibrac est, du reste, intéressant. L'héroïne, Ida Bonhours, fiancée à un jeune ingénieur qui ne sait pas résister à l'ambition vulgaire de ses parents et l'abandonne pour faire un riche mariage, embrasse l'art comme une consolation digne d'une âme fière et passionnée, et, dès ses débuts, est accueillie par un succès que lui a ménagé son frère. Mais bientôt, l'ardente et enthousiaste jeune fille s'aperçoit que l'amour de l'art n'est pas le sentiment jaloux qu'elle espérait et qu'il n'exclut pas un autre amour. Cette fois elle aime un grand seigneur, dont le père obtient d'elle qu'elle ne l'épousera pas, et cet amour la tue.

A l'action principale se noue assez habilement l'histoire d'un entrepreneur malhonnête qui bâtit des forts en pisé au lieu de les bâtir en pierres de taille, et qui, grâce à Ida, en est puni moins sévèrement qu'il ne le mérite.

Il y a, dans ce roman, des situations fortes; les dernières pages sont navrantes et en assureront le succès. Mais l'impression première ne lâche pas le critique, qui ferme le livre en se disant : Ce n'est vraiment pas mal; il est dommage que ce ne soit pas *fait*.

Les Coureurs d'aventures, par G. de la Landelle. Paris, E. Dentu, 1883, 1 vol. in-18.

Un vieux marin, vivant paisiblement, dans sa retraite à la campagne, du revenu de son patrimoine, raconte à ses neveux les aventures de terre et de mer qui lui ont laissé des souvenirs. Il en a eu de toutes sortes; marin de l'État, corsaire, négrier même, si je ne m'abuse, il en a vu et fait de toutes les couleurs, sans que les circonstances les plus critiques et les métiers les plus délicats aient jamais, paraît-il, entamé l'honneur, moins facile à rayer que le diamant, du gentilhomme de race.

Je ne suivrai pas M. de la Landelle dans les méandres et les fourrés de son récit touffu et déconcertant comme une brousse exotique, ou comme un déchaînement de vagues moutonneuses. C'est un roman de cape et d'épée, mais où les grandes routes sont les océans. L'action y est multiple, enchevêtrée, et tellement inextricable que le lecteur voit bien qu'il n'en sortira qu'en allant jusqu'au bout, ou en plantant tout net le livre là. Les deux procédés sont bons, selon les tempéraments. Mais il y a, dans le monde des liseurs, assez de gens qui adorent la perplexité, l'inconnu et l'incompréhensible, et assez aussi que rien n'étonne parce qu'ils ne se donnent pas la peine de chercher à comprendre, pour que le volume de M. G. de la Landelle ait un public que bien des livres sérieux et faits avec art n'auront jamais.

B.-H. G.

Le Conscrit de Corbeil, par Auguste Villiers. 2e édit. Ghio, édit. Paris, in-18. — Prix : 2 francs.

La principale qualité de ce récit est la simplicité sincère; son défaut, excès de cette qualité même, c'est une naïveté glissant au grotesque.

La fable est peu neuve; mais M. Villiers ne peut être atteint de reproche : il donne son œuvre non comme une fable de son imagination, mais comme un fait réel, accompli sous ses yeux, auquel même lui ou les siens semblent avoir eu quelque part.

Un pauvre enfant, brave cœur, tout seul fait son chemin dans une humble condition, n'ayant pour tout but que de rendre à ceux qui l'ont recueilli orphelin les bienfaits qu'il en a reçus. Il se prend à aimer dès l'âge de douze ans la fille de son patron ; la belle se laisse un jour enlever par un sémillant officier; puis, devenue mère, elle est abandonnée. Le pauvre pêcheur ne cesse pas de l'aimer; il s'est engagé pour surveiller l'officier; il veut venger ses propres souffrances et la honte de son adorée en jetant à l'eau son lieutenant. Conseil de guerre, condamnation à mort; commutation de peine; amnistie, causée par la révolution de 1848. Le conscrit de Corbeil accourt près de la malheureuse délaissée, la sauve du suicide, se jette dans l'insurrection, et il a la chance de rencontrer à une barricade, en face de lui, le beau lieutenant auquel il envoie une balle dans la poitrine. Après quoi il épouse et réhabilite celle à qui toute sa vie a été sacrifiée.

Véritablement M. Auguste Villiers n'a point écrit là un factum banal. Tout le premier tiers du livre est d'une lecture attachante. Dans la suite on se heurte trop souvent à des maladresses, à des naïvetés grosses comme les pyramides. Nous n'en relèverons qu'une, et encore n'est-ce pas dans le dessein d'écraser sous son poids un écrit estimable à plus d'un point de vue.

M. Durand, le père de la jeune fille séduite, découvre la retraite des coupables; il y vient. Et après avoir essayé tous les raisonnements pour décider le lieutenant à épouser Jenny, il lui déclare qu'il va le tuer. — La jeune femme l'arrête en s'écriant : — Ne tue pas le père de mon enfant ! »

Et ce bon M. Durand, qui a commis la sottise de puiser ses règles de conduite dans les romans et les drames romantiques, de s'écrier plein de mansuétude :

— J'ai lu dans un livre, d'un nommé Victor Hugo, je crois, que les mères sont sacrées. Je te pardonne !

Si M. Villiers pouvait élaguer ces défauts et concentrer son petit roman en cent cinquante pages, cet honnête ouvrage, avec sa saveur de terroir, plairait aux lecteurs que n'a point blasés l'abus du matérialisme. PZ.

L'agent provocateur, par M. Tony Révillon. Un vol. Paris, 1884 (E. Dentu). — Prix : 3 francs.

« Le combat avait duré deux jours : le peuple était vainqueur. » Ainsi commence ce récit qui a trait surtout aux insurrections lyonnaises de 1831, 1833 et 1834. Pauvre peuple qui eût été bien embarrassé de sa victoire si les fatalités sociales, plus encore que les *calculs féroces* de la bourgeoisie, ne lui avaient fait expier cruellement ce succès éphémère! Le véritable protagoniste du drame, ce n'est pas Cortéiz, l'ancien « frère et ami », l'agent provocateur; en réalité, l'esprit de la revanche s'incarne dans M. Thiers, qui n'est pas nommé. Mais était-ce nécessaire après le portrait suivant?

« Le ministre, de très petite taille, montrait dans une face lunaire un bec d'oiseau de proie flanqué de deux yeux ronds, de sourcils énormes, de petits favoris (voir les portraits de l'époque); le menton renflait sur la cravate, le collet haut retroussait les cheveux. La tête était jeune, mais sans le charme de la jeunesse; qu'on la regardât de face et de profil, le regard vous suivait et l'on ressentait une double impression de volonté et de menace. » Et ailleurs : « Il s'est marié, et ce matin il déjeune avec sa femme, sa belle-mère et sa sœur... Au moment du café, comme il sait tout, il explique à sa femme l'origine de la soie..... Enfin il se décida à ne plus parler et, comme il faisait tout, de même qu'il savait tout, il ouvrit lui-même la caisse de robes (envoyée par les fabricants de Lyon après la répression de l'émeute); « il déplia les étoffes, en fit chatoyer les plis entre ses doigts. Les femmes étaient ravies.

— Oh! l'admirable dessin! Les belles fleurs! Celles-là surtout, les rouges! le beau rouge! On dirait du sang! »

C'est le mot de la fin. Dans le cours du récit il est naturellement question de la *vile multitude*.

Revenons à Cortéiz : ses vices et la preuve d'un faux (le moyen est bien usé!) le mettent entre les mains du ministre de l'intérieur; il trahit ses anciens coreligionnaires politiques, non sans avoir honte de lui-même. Parmi ceux qui se laissent inconsciemment conduire à la mort se trouve son propre fils, lequel ignore, il est vrai, le secret de sa naissance. En voulant le sauver, Cortéiz se compromet aux yeux des insurgés. Accusé, décidé d'ailleurs à se délivrer de ses remords et de nouvelles suggestions, il s'élance sur une barricade en s'écriant :

— Un mouchard, moi! Je vais vous apprendre comment ça meurt, un mouchard!

Deux fois le cri de « Vive la République! » sort de la poitrine avant qu'il tombe frappé par les soldats de l'ordre.

Est-ce une allusion à Vermorel?

Les personnages secondaires sont bien campés : Victor, le saint-simonien, aimé d'Hermia, la fille du fabricant Chazal, et de « Mémé », l'obscure orpheline, Lutiger et la coquette Tonine, Fournier, l'un des *mutuellistes*, beaucoup d'autres, dans une proportion moindre, forment un tableau vrai et navrant de la société lyonnaise qui vaut surtout par la peinture des misères de la basse classe. On sent que l'auteur ne veut pas seulement y puiser un surcroît de popularité, que sa pitié n'est pas feinte; mais on voudrait plus de précision relativement aux moyens propres à remédier à des maux presque inévitables. Quoique ce soit devenu banal, on ne saurait trop le répéter, la question sociale ne peut se résoudre à coups de fusil.

Les guerres civiles ne se bornent pas à faire immédiatement des victimes, elles laissent le germe de nécessités homicides dans l'abîme de haines qu'elles creusent entre les diverses classes de la société au détriment de chacune d'elles. Par l'excuse, la justification même de révoltés qui n'ont eu que trop d'imitateurs, M. Tony Révillon emploie son talent, très remarquable d'ailleurs, à une œuvre mauvaise. En qualité de législateur, il devrait surtout exhorter au respect des lois, quitte à contribuer à leur amélioration. Au lieu de cela, qu'il le veuille ou non, il rappelle à tant de lecteurs, plus passionnés qu'éclairés, qu'ils ont encore des représailles à exercer; c'est, quelque illusion qu'on se fasse, quelque estime qu'on mérite littérairement et politiquement, se constituer soi-même agent provocateur. G. S. L.

Contes diaboliques, illustrés de quinze dessins, par M. Eugène Gaillet. Paris, librairie du Progrès. — Prix : 1 fr. 50.

Ces quinze histoires ont été écrites vraisemblablement pour figurer dans les colonnes de *Variétés*, d'un journal. Réunies, elles forment un volume de quelque deux cents pages. Les lecteurs qu'allèche l'horrible, plus que le plaisant, seront empoignés rien que par les titres, tous *à sensation*. Sauf *une visite de digestion*, un tantinet rabelaisienne, l'auteur y broie du noir à faire pâlir les marchands de cirage. Tantôt, se mettant en scène (occasion unique pour le *je* haïssable!) il fait manger *le foie de sa première maîtresse* à sa fiancée qui, du saisissement d'avoir ingéré ce discère, d'ailleurs cancéreux, devient folle et meurt. *La Vengeance de l'oublié* consiste, de la part d'un médecin, à interdire au nom de la Faculté, tout rapport intime entre une femme, qu'il s'est vu refuser, et le mari, rival moins odieux. *Un mort au bal de l'Opéra* n'est pas chose si extraordinaire qu'on pourrait le croire (tant de divertissements sont moins lugubres!). En tout cas, l'apologue tend à prouver que ce qu'on a de mieux à faire, une fois au Père-La-Chaise, c'est d'y rester. Bref, d'une lecture facile, mais sans autre profit qu'une vulgaire distraction, ces *Contes diaboliques* ne valent pas le diable.

G. S. L.

La vie en province. — *Deux veuves.* — *Après le sermon*, par Léopold Sabot. Paris, Paul Ollendorff, 1883, 1 vol. in-18.

Les deux principales nouvelles de ce recueil, qui en contient trois, se font pendant, si l'on peut dire. Dans la première, *Madame Armel*, une charmante jeune femme, à laquelle son mari défunt n'a laissé, en guise de regrets, que les plus mauvais souvenirs, refuse obstinément, malgré les sollicitations dont elle est l'objet, de contracter de nouveaux liens. Un jeune homme, plus habile, plus tenace, plus heureux que les autres, finit pourtant par triompher des répugnances et des hésitations, sait se faire aimer et épouse Mme Armel. Mais le soir même du mariage, dans le parc, un soupirant, évincé jadis, frappe de deux coups de poignard son rival favorisé. L'auteur dédaigne de nous expliquer cet acte brutal, dont on peut sans crainte dire que rien ne saurait le justifier. Quant à la conclusion, elle semble être que les veuves ne doivent pas se remarier, si elles ne sont pas curieuses de recommencer sur de nouveaux frais l'expérience de leur ménage. Mais je crois bien que la véritable conclusion est qu'il n'y en a pas : d'autant plus que c'est là l'idéal auquel aspirent tant de jeunes littérateurs aujourd'hui.

La seconde veuve est une délicieuse coquette qui met à mal tous les cœurs du voisinage, mais qui finirait par se laisser prendre aux madrigaux et sonnets d'un hobereau nommé de Sermoises, si n'arrivait de Paris juste à point un homme accompli, fort au courant des ruses d'amour pour les avoir pratiquées avec toutes sortes de femmes, mais jeune encore et dont le cœur est comme ces marbres de Carrare dont parle Musset, qui serviraient de dalles à un égout sans en être souillés. Il s'éprend de Mme de Valansay avec l'ardeur d'un collégien et manœuvre pour supplanter son rival avec l'habileté d'un roué. Au moment psychologique, il révèle à Mme de Valansay que les vers de M. de Sermoises sont des bêtes à treize pieds, monstruosité dont la jeune femme ne peut supporter l'idée. De là à l'amour réciproque il n'y a qu'un pas, comme l'on voit; et il est bientôt franchi, comme l'on pense. Un duel, où le poète amateur reçoit un bon coup d'épée qui le rend aussi boiteux que ses vers et le mariage de Mme de Valansay et du comte de Trébry donnent impartialement à chacun son dû.

L'historiette *Après le sermon* est un quiproquo amusant et assez bien raconté. Mais vraiment ce sont choses si légères qu'on se prend à corriger le vieux proverbe et à dire : *Verba scriptaque volant.*

Marie Queue-de-Vache (*Fumeron, Guyot et Cie*), par Hector France. Librairie du Progrès. 1 vol. in-12.

Ce roman, comme *le Péché de sœur Cunégonde* auquel il fait suite, tout en n'y étant pas lié de façon que la lecture de celui-ci soit nécessaire à l'intelligence de celui-là, fait partie d'une « collection de volumes destinés à la propagande antireligieuse », sous le titre général de *Mystères du confessionnal.* Ici nous ne nous inquiétons guère, en fait de propagande, que de la propagande du beau dans la littérature et dans l'art. Je laisserai donc de côté les tendances du livre pour ne m'occuper que de la forme, dans laquelle M. Hector France a réalisé sa conception.

On ne peut cependant s'empêcher de remarquer qu'avoir une thèse à soutenir s'accorde généralement assez mal avec l'exécution artistique d'une œuvre d'imagination. Mais les premiers livres de M. Hector France ont eu un tel succès, la critique même des partis ou des opinions hostiles les a accueillis avec un étonnement admiratif si marqué, que le public a pu croire à l'heureuse et adéquate combinaison du génie du polémiste et du génie du romancier chez un auteur qui, dès son coup d'essai, s'est acquis un nom honorable. La lecture de *Marie Queue-de-Vache* ne permet pas de prolonger cette illusion. Certes, l'auteur de cette étrange et peu ragoûtante histoire n'est pas un écrivain sans talent. L'action y est touffue, et les événements, tout en étant extraordinaires, s'y enchaînent et s'y déroulent assez naturellement, si l'on accepte le milieu et les mœurs qu'il a plu au romancier de choisir. Mais ce sont justement ces mœurs ce milieu que je déclare nettement inacceptables. A part peut-être la vieille gouvernante de l'abbé Guyot dont l'affection désintéressée pour son maître n'est pourtant pas sans une pointe de sensualité qui ne se dissimule que parce qu'on la dédaigne, tous les personnages de ce livre ne sont conduits que par deux mobiles : le lucre et le rut. Il faut en excepter la victime innocente, le fossoyeur Lecoiffier, paysan d'humeur robuste et farouche qui aurait dû dominer le roman de toute la hauteur de son intègre énergie, et dont on fait un personnage si peu sympathique que le lecteur a peine à s'indigner lorsqu'il est, grâce aux intrigues et aux calomnies de deux prêtres libertins et endettés, condamné aux travaux forcés à perpétuité pour un assassinat et un vol qu'il n'a pas commis. Je ne parle pas de celle qui donne son nom au roman, la petite Marie Queue-de-Vache, âgée de treize ans, fille d'un prélat et de la femme Lecoiffier : elle ne fait que traverser le livre, en irritant, de sa chevelure rousse et des émanations de sa blanche chair de vierge, les appétits de son curé; elle échappe par miracle aux griffes des proxénètes auxquelles le curé, impuissant à s'en emparer lui-même, l'a vendue, et on la laisse, à la dernière page du roman, avec la promesse que lui fait sa sœur Aglaé, matrone d'un lupanar, de venir la prendre lorsqu'elle aura grandi. En résumé, je ne crois pas qu'il soit possible de trouver quelque part, non pas même dans les livres les plus dépravés, une telle collection de porcs et de coquins.

Le but est dépassé, c'est-à-dire manqué. Quant au style, il est facile et ne manque ni de chaleur ni d'énergie. On lui voudrait quelque chose de plus personnel, plus de relief et d'originalité. J'y ai même relevé des incorrections, mais je crois plus juste de les

laisser pour compte au prote que de les attribuer à l'auteur. Le maire Grugevin a un langage excessivement drôle qu'on trouve en effet quelquefois dans la bouche de vieux militaires devenus des gros bonnets de village, étrange mélange de jargon de caserne, de patois et de français officiel estropié et pris à contresens; mais, en voulant le photographier, l'auteur s'est servi de verres grossissants et nous en a donné l'exagération outrée, c'est-à-dire la charge. Je n'en dirai pas autant des discours du gendarme Fumeron, qui sont pris sur le vif et de purs chefs-d'œuvre d'un sérieux désopilant. B.-H. G.

Les quatorze récits de Bizat, *matelot de la marine française,* recueillis et mis en ordre par l'Académie des lettres de province. 1 vol. in-8°. Paris, Paul Ollendorff; 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Le rédacteur de ces quatorze récits de Bizat avoue n'être pas content de son travail; il lui a été impossible de rendre les inflexions de voix et le jeu inimitable de la physionomie du conteur. Nous voulons bien croire que s'il avait été possible, en effet, de faire entrer dans le texte la verve un peu lourde et le geste brusque d'un marin bon enfant, d'un marin à demi Marseillais et à demi Gascon, ce texte nous semblerait un peu moins fastidieux; nous n'avons eu que le texte tout seul, et ni *le Requin ivrogne,* ni *la Trompe facétieuse,* ni *la Dent payée,* ni les autres récits n'ont eu l'heur de nous faire sourire un instant. Les histoires médiocrement extravagantes du matelot ne plairont pas davantage aux enfants. F. G.

Pierre Corbeau, par Paul de Jouvencel. 1 vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff; 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Raconter, sous forme de roman, la période de notre histoire qui s'étend de l'année 1846 au second empire, a été le but de M. de Jouvencel. Pierre Corbeau, le héros de son livre, est un ouvrier qui joue un rôle politique.

Pourquoi M. de Jouvencel n'a-t-il pas publié son travail sous une forme purement historique? — Pourquoi? Il répond lui-même à cette interrogation, et sa réponse n'est pas flatteuse pour ses contemporains : « Une œuvre constamment sérieuse, dit-il dans sa préface, si restreinte qu'elle soit, paraît excéder la mesure des choses qui intéressent le public actuel! » L'auteur se trompe; il y a encore des gens sérieux en France, mais ceux-là ne liront pas *Pierre Corbeau,* livre plein d'invraisemblance et d'ennui. P. C.

Ludine, par Francis Poictevin. Bruxelles. Henry Kistemaeckers, 1883. 1 vol. in-18.

« Dans l'indicible pauvreté du fond des vies, ne reste-t-il pas du moins à manifester ce drame microscopique et éternel : le tous les jours d'une existence? Cette réelle recherche, à travers les riens révélateurs, réussie ou non, est un signe haut jurassien de l'inspiratrice de ces pages. »

Si ce n'est de la folie, cela y ressemble bien. Le pire est que c'est une folie voulue, une imitation laborieuse et préméditée d'insanité. Du reste, la petite explication qui précède, mise en guise d'introduction au volume, en donne admirablement le ton. « Ce qui poursuit Ludine, nous dit M. Francis Poictevin arrivé à la fin d'une histoire qu'il comprend peut-être, mais qu'à coup sûr lui seul comprend, c'est, sous le franc masque peu grimé de cette scurrilité hilarante, l'inconnu noir de la Sorcière. » Et voilà! Si vous n'êtes pas satisfait de cette limpidité d'eau de roche, allez consulter la sibylle; M. Poictevin n'a rien de plus à vous apprendre.

En vérité, sans exiger, comme Mme Adam, que le mal ait « un relief satanique » ni « des allures dantesques », pour peu qu'on aime la clarté et « la belle langue française », on ne saurait goûter l'idiome épileptique et ahurissant dans lequel écrit l'auteur de *Ludine.* Quoique je sois incapable d'offrir, comme il le fait, à M. Edmond de Goncourt, « l'hommage d'une dilection unique, » j'apprécie assez le maître pour ne pas lui faire compliment de son élève, et je crois trop que l'élève s'égare déplorablement pour ne pas l'engager à mieux étudier le maître.

Je ne veux pas insister. Ces sortes de production, qui semblent un défi au goût et à la raison, n'ont par elles-mêmes aucune importance. On leur en donne en en parlant plus qu'il ne convient. B.-H. G.

Mérindol, par Fortuné du Boisgobey. Paris, E. Dentu, 1883; 1 vol. in-18.

Il faut ajouter un nouveau récit, aussi attachant que ses aînés, à la liste déjà longue des romans de M. Fortuné de Boisgobey. Il s'agit ici d'une jeune fille orpheline que des coquins veulent dépouiller de sa fortune en lui dérobant le testament où sont consignés ses droits. Ils réussiraient, grâce à l'habileté et à l'audace du plus criminel de tous, le très estimé M. Nalot, notable commerçant et chef de voleurs, si le héros Mérindol, ingénieur amoureux de la jeune Gabrielle, n'arrivait à percer la trame perfide dont elle est enveloppée et ne l'épousait en dévoilant et en faisant punir ses spoliateurs.

L'auteur est un des écrivains de ce temps qui savent le mieux agencer un récit, en suspendre et en ménager l'intérêt, et amener le lecteur, sans fatigue, mais non sans impatience, jusqu'à la dernière page. Il a montré dans ce nouveau volume ses qualités habituelles. Sans pouvoir prétendre à être classé parmi les œuvres de haute littérature, *Mérindol* est un intéressant et aimable roman que je recommande aux personnes qui cherchent dans la lecture une distraction à la fois émouvante et honnête.

Récits du Gaillard d'avant, par A. Rémusat. Paris, C. Marpon et E. Flammarion. 1 vol. in-18.

Le premier des deux récits que contient ce volume a pour titre : *Nadjée ou une Passion de tigresse.* Un jeune pilotin devient amoureux d'une magnifique

négresse, passagère sur son navire; et cette négresse se trouve être la reine des Hovas ou Ovas, de Madagascar. A l'occasion de cet amour fortement coloré, l'auteur nous fait faire une nouvelle descente aux enfers, dont il offre un tableau d'une fantaisie à outrance, mais non sans talent. Le pilotin est infidèle; Nadjée tue sa rivale d'un poison terrible; une seconde jeune fille éprouverait le même sort, si René ne lui obtenait la vie en consentant à tout ce que voudra désormais la tigresse hova. Celle-ci emporte son amant dans son royaume sauvage; il y devient fou, et il meurt entre les bras de la femme noire qui se tue avec lui, et ainsi ne le lâche pas même dans la mort et chez Satan.

L'autre histoire, *la Mariette*, beaucoup plus courte, fait contraste avec ces farouches et peu vraisemblables aventures. Ce n'est pas qu'elle soit bien gaie, roulant tout entière sur des haines de bord qui vont jusqu'au crime. Mais elle est traversée par l'amour pur de deux enfants bretons qui, tous deux, meurent le même jour, à des milliers de lieues l'un de l'autre, le garçon en mer au milieu d'une tempête, la fille au village, comme sympathiquement frappée du même coup qui tuait le jeune gars, son fiancé.

Tout cela n'est pas dépourvu d'intérêt, au contraire. Un peu plus de correction et de soin ne gâterait rien cependant. Ainsi, malgré toute ma bonne volonté, il ne m'a pas été possible d'arriver à comprendre cette phrase : « La reine des Hovas, en voyant mon trouble extrême, par un mouvement charitable m'abandonna sa main qu'elle essayait de retirer des siennes, mais continua à rire de plus belle. » Les élèves, quand ils commettent de semblables bévues, sont envoyés à la retenue pour n'avoir pas relu leur copie.

Les Amours d'une millionnaire, par Henri Chabrillat. Paris, E. Dentu, 1883. 1 vol. in-18.

M. Henri Chabrillat, après s'être tué, écrit des romans. Il réussit mieux dans la seconde entreprise que dans la première, et je l'en félicite bien sincèrement. Comme nous l'annonce l'éditeur, « l'auteur s'est inspiré d'un fait qui, vers les dernières années du second empire, passionna tout Paris, et qui, dans son œuvre, sert de point de départ à une action des plus dramatiques... dont l'intérêt se développe avec une intensité toujours croissante ». Pour une fois, l'appréciation de M. Dentu sur la valeur de l'œuvre qu'il édite me paraît être dans la note juste et ne dire que ce qui est vrai.

On lira le gros roman de M. Chabrillat avec plaisir, et — si l'on en a encore à dépenser en ces sortes de choses — avec passion. Ce n'est, d'ailleurs, qu'un récit à la vieille manière, bien composé, raconté sans prétentions au style neuf ni au document humain. Il n'en est pas moins touchant et vrai. Cette figure du vieux Farou, braconnier et malfaiteur de la pire espèce, qui, par reconnaissance, devient à soixante ans un honnête homme, est originale et hardie; mais elle ne choque en rien la nature, et tout le monde, à part soi, sent la justesse de cette conception et y éprouve un plaisir sain et de bon aloi. De combien de romans, parmi ceux qu'on voudrait bien faire prendre pour des chefs-d'œuvre, en pourrait-on dire autant?

Mémoires d'un sceptique, par Carle des Perrières. Deuxième édition. Paris, Ed. Rouveyre et G. Blond, 1883. 1 vol. in-18.

Pour être, comme le dit son auteur, « d'une philosophie amertume », le titre de ce volume n'en est pas moins ambitieux et, à mon avis, assez mal justifié.

Ces chroniques, qui sont moins « un lambeau de l'histoire parisienne » que des lambeaux de cancans parisiens, ont un attrait d'actualité déjà disparu en grande partie, et un attrait littéraire qui, lui, ne disparaît pas, et qui est la véritable, la seule raison d'être de ce volume. C'est dire qu'il vaut mieux que tant de ces recueils où les journalistes aiment à déposer leurs articles quotidiens, comme une momie dans un sarcophage. Mais, quant à être les « Mémoires d'un sceptique », que non pas! Je ne connais guère que les *Essais* de Montaigne, pour mériter ce titre. Est-il besoin de dire que la copie de M. Carle des Perrières n'a avec ces *Essais* que les plus lointains rapports? Et puis, l'auteur s'en fait accroire, en vérité. Il déclare qu'il publie un volume « militant », et il se proclame sceptique! Rien de plus contradictoire. Le doute est un « mol oreiller à une tête bien faite », mais il ne saurait être une arme de combat dans des mains fiévreuses et vaillantes. Or, en cela, du moins, M. Carle des Perrières ne se trompe pas sur lui-même. C'est un militant et, j'ai grand plaisir à le reconnaître, un vaillant. Il hait et attaque, c'est-à-dire qu'il aime et défend. Si ce sont là des qualités, — et qui en doute? — ce ne sont pas celles d'un sceptique; il s'en faut du tout.

Je ne partage ni les haines ni les amours de M. Carle des Perrières. J'aime même beaucoup de choses qu'il hait, et je déteste beaucoup de choses qu'il aime. Mais les goûts personnels ne font rien à l'affaire, et il faut avouer qu'il y a dans ces pages un talent spirituel et mordant qui en font, même pour ses adversaires, un vrai régal de gourmet. D'ailleurs, quand on quitte le terrain politique, il n'y a plus qu'à applaudir, aussi bien au fond qu'à la forme. Les chroniques consacrées à notre engouement pour les étrangers, à la marée montante de l'anglomanie, aux usuriers, aux emprunteurs de clubs, etc., sont de petits morceaux achevés qui justifient la réputation du journaliste et expliquent le succès du livre publié par les bons imprimeurs Ed. Rouveyre et G. Blond.

B.-H. G.

Les Amoureuses, par A. de l'Estoille. Paris, Paul Ollendorff, 1883. 1 vol. in-18.

L'auteur a égrené le chapelet des contes orientaux et en a dérobé quelques grains qu'il nous présente aujourd'hui. C'est, dit-il, « un collier de camées, de cailloux et de médailles, qu'arrête un gros grain de

corail — le rêve inachevé... Je vous le donne. Si un morceau vous plaît, prenez-le, et jetez les autres. » Ces camées et médailles d'amoureuses — les cailloux ne sont là mentionnés que par modestie — sont au nombre de onze, dont voici les noms : Lia, Rhodope, Gyptis, Morgane, Heldewige, Balkis, Hélène, Marthe, Alsa, Meyrin, Rosalie. Chacune, comme la physionomie même du nom propre le fait prévoir, est destinée à caractériser une époque historique et un degré de civilisation. Lia, c'est l'époque biblique. Rhodope est de Naucratis, sur le Nil. Gyptis symbolise l'union de l'esprit grec avec l'esprit celte à Massalia. Morgane est contemporaine de Merlin l'enchanteur et personnifie la persistance des traditions druidiques au fond de l'Armorique. Hildewige est la Scandinave, la blonde fille des Ases, qui croit aux Elfes et accompagne l'homme du Nord dans sa barque de cuir. La reine de Saba, l'amante de Soliman, que les chrétiens appellent Salomon, c'est Balkis, produit étrange des rêves de la cabale et des commentateurs du Coran. Hélène est la jeune fille contemporaine, sans père, et avec si peu de mère que pas du tout vaudrait mieux, fleur qui « ne sent pas le terreau dans lequel elle a poussé », et qu'un brave capitaine épouse, parce qu'il l'aime et qu'il se sent aimé. Marthe s'est mariée à un jeune Allemand, lorsque la guerre éclate et force son mari à se mettre dans les rangs des envahisseurs de la France, et Karl, le mari, est tué par Dubreuil, le père de Marthe; c'est le symbole de la fatalité de la guerre et de l'impitoyable antagonisme des races. Alsa, c'est l'Alsace qui dit : « Nos fils se souviendront! » Meyrin nous reporte en Orient, dans le pays des rêves; c'est la vierge qui hante l'idéal et qui, après lui avoir résisté longtemps, s'éprend de lui jusqu'à en mourir. Dans Rosalie, nous retrouvons l'Alsace, après la conquête, aussi fidèle de cœur, aussi brave et héroïque qu'elle le fut jamais.

Livre étrange en somme, de style bizarre, tout en dialogues et en effusions lyriques, qui dénonce une imagination chaude, vigoureuse et sincère. J'ai peur qu'on ne le comprenne pas, ou qu'on ne se donne pas la peine de le lire, et qu'il ne passe inaperçu.

B.-H. G.

La petite Princesse, par Charles Buet. Paris, E. Dentu, 1883. 1 vol. in-18.

C'est un roman historique, qui procède d'Alexandre Dumas père, comme certaines maquettes d'apprentis sculpteurs procèdent de l'Apollon du Belvédère ou de la Vénus de Milo. Les personnages si connus et si populaires, grâce au grand romancier, de Catherine de Médicis, de Henri III, de Quélus, etc., donnent à ce récit l'attrait des réminiscences. Mais ne sont-ce pas là des oranges dont on a pressé tout le jus, et dont il ne reste plus que l'écorce sèche? Après tout, le zest a encore sa saveur, et on peut prendre quelque plaisir à la lecture de cet épisode assez mouvementé et peu connu de l'histoire de France au XVI^e^ siècle. Il s'agit du mariage de Henri III avec Louise de Lorraine, mariage auquel le roi des mignons et le plus mignon des rois prélude en ordonnant l'assassinat de son meilleur ami.

L'haleine de l'émule de Dumas père a été trop courte pour remplir un volume sur cette donnée. Une nouvelle, intitulée *la Revanche du hasard*, fait l'appoint et donne au livre le nombre de pages voulu. C'est l'histoire d'une fille séduite qui, après avoir commis un crime, retrouve son séducteur en robe de procureur et requérant contre elle. Ce serait assez poignant, si l'auteur avait su le rendre tel. Dans l'état, cela présente l'intérêt d'un fait divers très délayé.

B.-H. G.

THÉATRE

La Comédie espagnole de Lope de Rueda. — Traduction Germond de Lavigne. — Paris, Michaud, éditeur; 1883.

Lope de Rueda, peu connu en Espagne, est en France un ignoré, et avant la traduction de M. Germond de Lavigne, presque un inédit; oubli bien injuste si l'on songe qu'il a pour ainsi dire fondé ce théâtre espagnol qui a été la source du théâtre moderne, et souvent le modèle du théâtre français. Avant Lope de Rueda, la scène appartenait quasi exclusivement à l'Église et ne sortait guère du domaine mystique ou de l'intrigue religieuse plus ou moins calquée sur les Grecs ou les Latins; Lope de Rueda sécularisa le drame, familiarisa la comédie; d'ampoulé, on devint naturel et de factice, vrai; il prit ses personnages et ses intrigues autour de lui, enfin, il indiqua un genre qui, depuis trois siècles, a donné à l'Espagne un répertoire dont la fécondité seule égale la réputation. C'est d'ailleurs ce qu'une préface érudite et agréable sans pédanterie indique fort justement. La comédie espagnole est traduite avec habileté, tâche difficile quand on rencontre un cachet tout espagnol, un langage démodé et vulgaire, et des traits d'esprit dus à des équivoques intraduisables; malgré cela et malgré l'allure primitive, l'ouvrage est intéressant et se sauve de la fadeur des traductions par la verve naturelle, fûtée et comique du vieux Castillan, qui fut, comme Molière, auteur et acteur; mais plus heureux et plus respecté que lui, il obtint, au lieu du charivari dont on troubla les funérailles de Molière, un tombeau dans la cathédrale de Cordoue, vers 1560.

A. A.

Une Lyre, par Frédéric Bataille. — In-18. Paris, Alphonse Lemerre, 1883. — Prix : 4 francs.

En donnant ce titre à son recueil, l'auteur se réservait le droit de chanter sur tous les tons; tant mieux, se dit-on d'abord, la variété n'est pas un défaut, et la poésie n'en meurt pas. Hélas ! la promesse est trompeuse. Ce n'est guère que pour ajouter à son livre des *poésies diverses*, en général bien anodines, la plupart traduites de l'allemand de Grün et de Lenau, honneur excessif pour elles, que M. Bataille y a inscrit ce titre vague. Le plus grand malheur est que la poésie des pages intérieures n'est pas moins vague. Que ce poète sache mouler un vers, il n'est pas question. Il en est plus d'un qui, fermement frappé, révèle l'artisan. Mais ils sont épars : on cherche vainement une pièce entière, d'un bout à l'autre soutenue, où l'idée se développe complète et rapide vers son but. Et pourtant elles ne sont pas longues, les pièces de M. Bataille. La moitié du volume est formée de petits morceaux d'une coupe plus bizarre que séduisante ; quatre tercets ayant pour queue un solitaire. Puis un certain nombre de sonnets; et quatre ou cinq poésies plus importantes. Tout est dans le même ton, un peu âpre moins cependant que ne le croit et ne le désire M. Bataille. Il a beau écrire les *Haines finales*, que j'ai plaisir à transcrire comme une des plus vigoureuses et des plus soutenues de ses poésies, il en demeure au souhait, à l'intention. Voici ces vers :

Dieu, laisse-moi mourir dans mes haines finales !
Mets toujours dans mon cœur le mépris haut et pur
Des maquignons tablant sur les vertus vénales !

Que mon vers ait toujours le mot vengeur et sûr
Qui comme un fer trempé poursuive en leurs ténèbres
Les crapauds venimeux qui crachent sur l'azur.

Que toujours, étreignant leurs hideuses vertèbres,
Mon fouet aille cingler les reptiles maudits
Qui traînent sur l'honneur leurs sifflements funèbres.

Que ma verve implacable, assaillant les bandits,
Ne se lasse jamais de dénoncer leurs fanges,
Et que même, arrachant son masque au paradis,
J'en chasse les démons qui posent pour des anges !

M. Bataille sent peut-être tout de bon s'agiter dans son cœur ces terribles haines qu'il demande à Dieu de conserver, mais il n'a pas toujours le *mot vengeur et sûr*, son fouet ne cingle pas si cruellement les reptiles, sa verve est parfois bien traînante ou boiteuse; c'est simplement déclamatoire. L'allure altière que rêve M. Bataille et à laquelle il s'efforce courageusement n'est pas celle de sa pensée, qui semble trop peu nourrie.

Dans toute cette série de *Fusains mignons* dédiés à une collection de peintres dont les toiles ont suggéré une poésie à M. Bataille, il n'est qu'un certain savoir faire, le talent très secondaire d'un rimeur qui se voue à déposer quelques couplets au bas des tableaux.

Parmi les sonnets du *Carnaval des Muses*, il en est d'un goût douteux; et quand pour chute à un sonnet on écrit ce vers :

L'art de la Sangalli s'abaisse à *la* chahut.

on pourrait au moins donner à *chahut* le sexe que lui a imposé le quartier latin, son père naturel.

Et encore pourquoi, lorsqu'on vise aux mâles invectives, lorsque, dans une préface-programme, on semble se souvenir du huguenot d'Aubigné et vouloir le rappeler, pourquoi imprimer cette fadeur mirlitonnesque les *Mûres :*

Dans les buissons pendent les mûres,
C'est en été qu'elles sont mûres,
Petit frère et petite sœur
Vont en savourer la douceur.

Pour cueillir le fruit qui les tente,
Ils déchirent leur main ardente
Et voient leur sang rose couler
Sans qu'ils songent à s'en aller.

Et la suite à l'avenant. Le lecteur pourrait bien songer à s'en aller, lui, un peu ennuyé d'avoir souvent vu l'*infini* rimer avec *béni*, et fatigué de l'abus des participes présents qui mettent aux phrases indécises des rallonges et de lourdes surcharges.

Mais il serait injuste de ne pas compter à l'actif de M. Frédéric Bataille une ardeur virile, un noble désir d'habiter les sommets, des sentiments sincères, et quelquefois aussi de touchantes émotions. Il peut produire mieux que ce volume : il annonce une œuvre nouvelle les *Pacifiques*, nous serons heureux d'y trouver avec les mêmes qualités personnelles la réalisation des intentions littéraires exprimées dans *une Lyre*. PZ.

Les Heures paisibles, par Paul Collin. Paris, Hachette et Cie, 1883. 1 vol. in-18.

M. Paul Collin est un poète bien connu des compositeurs et des éditeurs de musique. Sa *Fille de Jaïre*, dont M. C. de Grandval a fait la musique, a obtenu le prix Rossini. Deux de ses recueils ont été médaillés par la Société nationale d'encouragement au bien. C'est un des fournisseurs ordinaires, pour la partie poétique, de la *Revue britannique* et de l'*Artiste*. Voilà bien des titres de gloire. On ne croira cependant pas que je m'avance trop en disant que

M. Paul Collin les mérite tous. Son inspiration est honnête ; son vers est facile et suffisamment bien fait; sa phrase est naturellement mélodique et se prête sans efforts aux exigences musicales. On aurait tort d'ailleurs de chercher dans ses vers l'originalité de la forme ou de la pensée. Il a la grâce un peu vulgaire et fait des poésies fort aimables; mais il n'est, ni de près ni de loin, un poète de génie. Voici un sonnet qui montrera mieux que ce que je pourrais dire la nature et les bornes de son talent :

Pourquoi regardons-nous, sans cesse, avec envie
Vers l'avenir? Mon Dieu! ne savons-nous donc pas
Que le piège est caché sous chacun de nos pas
Et que toujours l'attente est du regret suivie ?

Tout est déception pour le cœur qui se fie
Aux mirages flatteurs des rêves d'ici-bas,
Et quand la mort étend déjà sur nous son bras,
Nous faisons des projets sans nombre pour la vie!

Nos jours nous sont comptés et nous les trouvons courts.
Pourquoi par nos désirs en devancer le cours
Et vers le lendemain hâter nos espérances ?

Quel attrait pousse ainsi nos vœux vers le lointain,
Puisque nous ne pouvons attendre du destin
Rien qu'une tombe, après plus ou moins de souffrances ?

Comme banalité agréable et correcte, il me semble que cela ne laisse rien à désirer. B.-H. G.

Broussailles, poésies par G. Bouret. Paris, L. Baillière et H. Messager, 1883; 1 vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

Aucune de ces petites poésies sans prétention (nous nous plaisons, du moins, à les croire telles) n'est à remarquer. Beaucoup étaient même indignes de voir le jour. M. Bouret a de la facilité, nous en convenons; mais il en a trop, à notre avis. D'où les incorrections, les inégalités, les platitudes et autres défauts de sa muse. En fait d'inégalités, citons une pièce intitulée *Août* :

La mer, vive la mer! L'Océan tout joyeux
Des rendez-vous qu'il donne,
Et fier d'être admiré par tant de jolis yeux,
S'attife et se pomponne.
Oubliant sa colère, il devient séducteur,
Il parfume sa brise,
Étudie avec soin les tons de sa couleur
Et d'écume se frise.

Voilà une première strophe qui n'est pas mauvaise. La suivante ne vaut rien et les autres ne sont pas merveilleuses :

La plage, hier déserte, *est un monde aujourd'hui;*
La terre s'y rencontre...

La plage est un monde...! La terre s'y rencontre...!

Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que M. Bouret fera bien de suivre le conseil du classique Boileau et de remettre cent fois et plus ses ouvrages sur le métier avant de les livrer à l'imprimeur. Alors, nous n'en doutons pas, il pourra nous donner beaucoup mieux que les *Broussailles*. P. C.

Les Chants du célibat, par Paul Vignet. In-18; Paris, Ghio. — Prix 3 francs.

M. Paul Vignet commet une erreur quelque peu ridicule en imprimant sur la couverture de son livre cette étiquette : Poésies. Ce sont à peine des vers, c'est-à-dire des lignes métriques. Quant au fond, aux idées, aux sentiments, il est difficile de trouver plus de grossièreté, de lourdeur, de trivialité; et la platitude du style est au-dessous de tout reproche. Ce n'est pas même un mauvais livre; ce n'est pas un livre; mais c'est bien mauvais! Quel besoin pressait M. Vignet de faire constater au public (oh! le public qui achètera les *Chants du célibat* est, heureusement pour l'auteur, moins nombreux que les galets de la mer!) la pauvreté de sa langue, la vulgarité de son intelligence et les basses émotions de son cœur? Si tant est que ces émotions-là viennent du cœur! PZ.

Dans les branches, *Poèmes et Rondels*, par Maurice Rollinat, avec un portrait de l'auteur par Jules Neige, reproduit par Dujardin. 1 vol. in-12. Paris, G. Charpentier; 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Le volume se ferme sur cette strophe. M. Maurice Rollinat commençait déjà, il y a quelques années, de ne goûter rien que l'horreur.

Rafales, ruez-vous sans mors!
Ronce, égratigne; caillou, mords!
Nuit noire comme un drap des morts,
Sois plus épaisse!
Je ris de votre acharnement,
Car l'horreur est un aliment
Dont il faut qu'effroyablement
Je me repaisse!

Qu'il dise ses vers d'une façon absolument grotesque et tout éloignée de l'art véritable, nous ne voulons pas ici lui en faire un reproche; et libre à lui de s'estimer heureux des applaudissements qu'il a emportés auprès des clichiens de notre époque, d'être satisfait parce qu'il a fait prendre conscience aux plus énervés des représentants de la jeunesse dorée d'un texte de vie encore, parce qu'il a secoué les nerfs des femmes, qui, écoutant les plus beaux vers, ne vont guère d'ordinaire jusqu'à sentir ce que le poète a senti, se laissant enchanter seulement par la musique des mots, et qui, entendant ses vers à lui, surprises par son geste, ses regards, ont éprouvé de très vives sensations. Nous ne pouvons pas toutefois nous défendre d'exprimer un regret, celui de voir un poète, vraiment poète, rechercher de tels succès par de tels moyens.

Mais il est sincère, diront quelques-uns; ce n'est pas sa faute si, dans la nature, il ne voit rien que laideur et pourriture, si les sifflements de la vipère et les coassements du crapaud exercent sur son or-

ganisme des impressions, qui, persistantes, s'exaspèrent d'elles-mêmes ; il dit ce qu'il sent vraiment. Nous n'y contredisons pas; nous admettons que son humeur, non une volonté réfléchie, calculée, d'éviter les sentiers battus, le fait côtoyer les marais à la vase infecte et puante. Mais nous exprimons un autre regret, c'est qu'il ait cette humeur-là; lorsqu'il prend les chemins frayés, ou qu'il chante, triste ou à demi joyeux, des sentiments encore humains, il est le poète digne d'être aimé par les plus délicats

. Est-ce que cette *Confidence* n'est pas murmurée délicieusement ?

Tu me disais hier avec un doux sourire :
« Oh ! oui ! puisqu'il est vrai que mon amour t'inspire,
« Je m'en vais t'aimer plus encor !
« Que pour toujours alors, poète qui m'embrases,
« La fleur de l'idéal embaume tes extases
« Dans un brouillard de nacre et d'or ! »

Alors je comprenais le mystère des choses.
Ce verbe de parfums que chuchotait les roses
Vibrait tendre dans mes douleurs ;
Ce qui pleure ou qui rit, ce qui hurle ou qui chante,
Tout me parlait alors d'une voix si touchante
Que mes yeux se mouillaient de pleurs.

Toutes les autres strophes ont la même valeur.

Et que de jolis vers encore dans cette pièce intitulée *Promenade champêtre !*

... tous deux nous nous enfonçons
Dans la campagne ! et, champs, prairies,
Brandes, mares et métairies,
Tout ça rêve entre les buissons.
Intrigués par notre costume,
Les bœufs, avec un œil dormant,
Nous considèrent gravement
En léchant leur mufle qui fume.

Quelle profonde tristesse n'inspire pas cette autre pièce : *la Neige !*

Avec ma brune, dont l'amour
N'eut jamais d'odieux manège,
Par la vitre glacée, un jour,
Je regardais tomber la neige.

Elle tombait lugubrement,
Elle tombait oblique et forte.
La nuit venait et, par moment,
La rafale poussait la porte.

. . . . . .
. . . . . .

Aussi loin que notre regard
Plongeait à l'horizon sans borne,
Nous voyions le pays hagard
Dans son suaire froid et morne,

Et de la blanche immensité
Inerte, vague et monotone,
De la croissante obscurité,
Du vent muet, de l'arbre atone,
De l'air où le pauvre oiselet
Avait le vol de la folie,
Pour nos deux âmes s'exhalait
Une affreuse mélancolie.

Et la neige âpre et l'âpre nuit
Mêlant la blancheur aux ténèbres,
Toutes les deux tombaient sans bruit
Au fond des espaces funèbres.

Dans le volume, beaucoup de rondels, et la plupart sont sans mérite ; mais il est plus d'un morceau d'un art aussi parfait, d'un sentiment aussi juste que ces pièces : *la Neige, Promenade champêtre, Confidence.*

L'excellent poète qu'eût pu être M. Rollinat !

F. G.

L'étrange voyage, par Valery Vernier. 1 vol in-12. Paris, E. Dentu, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

C'est en vers qu'est écrit ce récit de voyage étrange ; c'est dans les autres mondes que s'est fait cet étrange voyage.

Goûtera-t-on avec un intérêt bien vif le poème astronomique de M. Valery Vernier ? Nous en doutons fort. Le poète-voyageur a visé à l'humour, il a prétendu donner comme une satire ; mais il nous semble que tous ses traits d'esprit sont émoussés avant d'atteindre le but, et s'il tient en main, par moments, ce qu'on appelle le fouet de la satire, nous ne croyons pas qu'un seul des personnages nommés s'en puisse sentir les épaules meurtries. Le poème composé en vers libres selon le goût du XVIII^e^ siècle n'a pas, à défaut de portée politique, une portée philosophique et il est dépourvu de toute valeur littéraire. Mauvais, il ne l'est pas : il est ennuyeux, ce qui est plus grave.

F. G.

MÉLANGES

L'Archipel de la Manche, par Victor Hugo. Paris, Calmann Lévy, 1883, broch. gr. in-8°.

On a épuisé les formules de l'admiration et de l'enthousiasme à propos de Victor Hugo et de ses écrits. Rien d'étonnant à cela. Le génie n'est-il pas au-dessus de tous les enthousiasmes et de toutes les admirations ? Et tout ce qui sort de la plume de Victor Hugo ne porte-t-il pas l'empreinte du génie ?

Les pages, trop peu nombreuses, que le grand écrivain vient de publier sur les îles anglo-normandes sont, comme le reste de son œuvre, signées à chaque ligne de la griffe du lion. C'est dans l'exil, au milieu

des amertumes et des épreuves les plus terribles qui puissent atteindre l'homme et le citoyen, que Victor Hugo a recueilli les éléments de l'étude qu'il nous donne aujourd'hui. Ces îles hospitalières ne l'ont été qu'à demi pour lui et quelques autres. L'exil, « lâche comme le reste », a proscrit les proscrits et chassé les chassés. Jersey a reculé devant la gloire d'être l'asile du poète qui a dans l'âme « toute la lyre », et ce n'est qu'à Guernesey qu'il a pu fixer sa tête et dormir de l'âpre et inquiet sommeil de celui qui porte en soi la patrie violée, la loi égorgée, la liberté étouffée, avec la force et la volonté de relever toutes ces victimes et de se faire leur vengeur.

Cependant *l'Archipel de la Manche* est une étude impersonnelle. A peine deux ou trois anecdotes rappellent-elles l'auteur et les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé. Le reste est description pure, à moins que ce ne soit des réflexions de philosophe et de poète, des variations magnifiques sur cet hymne au progrès qu'il s'est donné la mission de chanter. Il n'y a plus place pour l'amertume ni pour la haine. En même temps que la lutte finit, le rancœur s'efface, et il ne reste dans l'âme du penseur que l'impartiale sérénité de l'historien et l'ardeur convaincue du voyant. Ces îles, dont l'une l'a rejeté et dont l'autre a été son abri pendant les jours mauvais, il les aime, il les chérit et les loue. Elles ont toutes les grâces et toutes les grandeurs de la nature : il leur donne, en outre, ornement suprême, les splendeurs de son style et les rayonnements de sa pensée. Qu'un de ces cataclysmes, qui changent l'économie du globe, sans en troubler l'équilibre ni l'harmonie, vienne à défaire, à détruire cet archipel que des cataclysmes ont fait, il ne sera pas moins réel et vivant dans l'œuvre de Victor Hugo, qu'il l'est aujourd'hui au milieu de ces flots qui tantôt le buttent, et tantôt le caressent, mais dont les caresses et les coups le rongent également. Le maître l'étudie sous tous ses aspects, la mer, les rochers, les pâturages, les villes, les villages, l'histoire, la légende, la religion, les particularités de langage, de manières, de coutumes, de lois, de mœurs; c'est une monographie complète et consciencieuse, aussi exacte qu'un travail de savant, aussi colorée qu'un tableau de peintre, aussi chaude, sonore, émue et émouvante qu'un poème où retentiraient les rimes et où les mots vibreraient d'accord comme les touches d'un magique clavier. Et voici la conclusion :

« Où prospérait le banditisme, le commerce règne. Transformation superbe. Œuvre des siècles, sans doute, mais des hommes aussi. Ce magnanime exemple, c'est ce microscopique archipel qui le donne. Ces espèces de petites nations-là font la preuve de la civilisation. Aimons-les et vénérons-les. Ces microcosmes reflètent en petit, dans toutes ses phases, la grande formation humaine. Jersey, Guernesey, Ansigny, anciens repaires, ateliers à présent. Anciens écueils, ports maintenant.

« Pour l'observateur de cette série d'avatars qu'on appelle l'histoire, pas de spectacle plus émouvant que de voir lentement et par degré monter et surgir au soleil de la civilisation ce peuple nocturne de la mer. L'homme des ténèbres se retourne et fait face à l'aurore. Rien n'est plus grand, rien n'est plus pathétique. Jadis forban, aujourd'hui ouvrier; jadis sauvage, aujourd'hui citoyen; jadis loup, aujourd'hui homme. A-t-il moins d'audace qu'autrefois? Non; seulement cette audace va à la lumière. Quelle splendide différence entre la navigation actuelle, côtière, riveraine, marchande, honnête, fraternelle, et le vieux dromon informe ayant pour devise : *Homo homini monstruum!* Le barrage s'est fait pont. L'obstacle est devenu l'aide. Là où ce peuple a été pirate, il est pilote. Et il est plus entreprenant et plus hardi que jamais. Ce pays est resté le pays de l'aventure en devenant le pays de la probité. Plus le point de départ a été infime, plus on est attendri de l'ascension... »

B.-H. G.

Memoranda, par J. Barbey d'Aurevilly. Préface de Paul Bourget. Paris, Éd. Rouveyre et Blond. 1 vol. in-18. Portrait. — Prix : 3 fr. 50.

Les éditeurs des *Ridicules de ce temps* viennent de mettre en vente un nouveau volume de M. J. Barbey d'Aurevilly qui, daté des premières années de sa vie littéraire, n'avait été tiré qu'à *vingt-cinq* exemplaires pour être donné à des mains amies. On sait que les premiers volumes de M. J. Barbey d'Aurevilly, *l'Amour impossible*, *la Bague d'Annibal*, *le Dandysme*, *les Prophètes du passé*, ont eu cette destinée, enviée par Stendhal, de n'être publiés d'abord que pour un petit nombre, sans grand souci du grand. L'auteur de *la Vieille Maîtresse* et de *l'Ensorcelée* a fait longtemps sa chrysalide. C'est pourquoi les premiers livres qu'il a écrits sont devenus aujourd'hui des nouveautés par le fait d'une obscurité qui avait peut-être sa coquetterie. Les *Memoranda* d'aujourd'hui, précédés d'une préface de Paul Bourget, sont un livre d'intimité et d'expressions spontanées et des esquisses plutôt que de la peinture. Mais des esquisses, pour les connaisseurs, sont parfois plus intéressantes que des tableaux, et l'intimité, dans ce temps de littérature personnelle, est une raison de succès de plus.

La préface de Paul Bourget, tout en restant dans la note psychologique qu'il affectionne, est charmante et très étudiée. On sent que le jeune écrivain philosophe a vécu dans l'intimité du maître. « La littérature a son ivresse, dit-il, qui ne fait qu'interpréter et amplifier les sensations que l'écrivain a subies. Mais cette transformation-là s'appelle le talent. Ce qui fait l'intérêt psychologique de ces *Memoranda*, c'est précisément qu'on assiste à ce travail de métamorphose. On y peut saisir à plein comment, chez M. d'Aurevilly, les impressions *s'écrivent*. Ce livre, qui n'est pas un livre, me séduit par ce charme d'une nuance si fine. Il laisse voir la minute où l'homme va devenir l'auteur, où la réalité se change en poésie, où l'observation se double du rêve et le rêve est si naturel à M. d'Aurevilly que le moindre événement l'y conduit par une invincible pente. »

Cet ouvrage est joliment imprimé dans un joli format oblong sur papier vergé dit de Hollande, avec un remarquable portrait de l'auteur gravé à l'eau-forte par Abot. Franchement la librairie française est en progrès et on peut s'étonner de pouvoir se procurer un aussi joli et excellent livre pour 3 fr. 50. z.

En France, XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, par Alfred Mézières. 1 vol. in-16, Hachette. — Prix : 3 fr. 50.

Tout récemment sous ce titre, *Hors de France*, M. Mézières rassemblait des articles publiés dans diverses revues et qui avaient trait à l'Angleterre ou à l'Espagne, à l'Italie ou à la Grèce. Le lien commun de ces études, c'était un sentiment de curiosité patriotique et le désir de nous faire mieux connaître les littératures voisines. Le nouveau volume, *En France*, provient d'une source analogue. M. Mézières a cherché dans ses tiroirs les « Variétés » historiques insérées par lui ici ou là; il a pris celles qui s'occupaient du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècle et il en a composé un livre. On ne saurait l'en blâmer. Une telle publication a d'ordinaire pour écueil l'incohérence. Des pages échappées à une inspiration différente, et sur des sujets parfois contradictoires, perdent leur valeur ou leur grâce à se trouver réunies.

Avec M. Mézières, par bonheur, les dissonances ne sont pas à craindre. Il excelle à tout harmoniser. Professeur aimable, il en est de ses livres comme de ses conférences. On y est enveloppé dans une atmosphère si douce qu'elle produit une légère torpeur, et celui qui lit ou qui écoute se laisse aller languissamment au rythme d'une phrase toujours cadencée. Cette habitude de la langue uniformément soutenue, M. Mézières l'a acquise en Sorbonne et, devenu académicien, il a maintenu son genre. Par le style, par la composition, il est académique, dans le sens meilleur du mot, et le volume actuel ne changera pas sa réputation. Sur quinze articles, une bonne moitié est consacrée à des collègues de l'Institut. Peut-il apprécier leurs œuvres graves, sans employer le ton et prendre les mines de la maison? Pour parler congrûment de M. de Broglie, de M. de Loménie, de M. d'Haussonville, de M. Villemain ou de M. Camille Rousset, il est indispensable d'élever la voix. Et M. Mézières n'arrive pas encore au diapason de la plupart d'entre eux. Ils ont un air de morgue qu'il ne possède pas, quoiqu'il en ait. Sous ses phrases les plus sonores on sent l'absolue sincérité, et cela détonne parfois auprès des écrivains qu'il juge.

Tout en cherchant à se guinder, il est et reste homme d'esprit, au même titre qu'il est patriote. Libéral également, malgré les contacts les plus rétrogrades, et d'un libéralisme aussi tenace que réfléchi. Il n'enregistrera pas, sans se révolter, la réponse cynique de Louis XV à Montcalm, gouverneur du Canada, qui implore du secours : « Monsieur, quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries. » Dans son étude sur les Mirabeau, il esquisse une réfutation de l'esclavage qui me rappelle l'apostrophe de Grégoire à des partisans de la traite : « Si vous changiez de couleur, vous changeriez de langage. » Il faut signaler surtout les articles où il démontre l'aveuglement de certains conservateurs obstinés qui ont ruiné leur cause; il faut louer le courage et l'habileté qu'il déploie, plume en main, au service de la République modérée. Avec quelle humour il développe ce mot d'un prétendant : « Je suis en minorité dans mon propre parti! » Si la phrase n'est pas historique, du moins il lui a donné droit de cité. C'est le digne pendant à l'aveu de Ledru-Rollin : « Je suis leur chef, il faut bien que je les suive. »

La lecture d'*En France* nous confirme dans une idée ancienne. M. Mézières, qui est un homme de vrai talent, peut écrire quelquefois très solennellement pour être agréable à ses confrères. Au fond il n'est pas dupe des mots. L'Académie a fait en lui une excellente recrue; mais il est, par tempérament et par raison, un académique malgré lui. a. l. r.

Les correspondants de la marquise de Balleroy, d'après les originaux inédits de la Bibliothèque Mazarine, avec des notes et une introduction historique sur les maisons de Caumartin et de Balleroy, par le comte Édouard de Barthélemy. Paris, Hachette et C^ie^, 1883, 2 vol. in-8°.

M. Charles Aubertin avait, dans la *Revue des Deux Mondes*, appelé l'attention sur les manuscrits contenant la correspondance de la marquise de Balleroy et conservés à la Bibliothèque Mazarine depuis la Révolution. M. Desnoiresterres s'en était servi pour ses travaux sur Voltaire, et M. de Lescure y avait puisé pour son ouvrage intitulé *les Maîtresses du Régent*. C'est assez dire leur importance. Aussi est-ce un service réel que M. le comte Édouard de Barthélemy vient de rendre aux lettres et à la science historique en publiant cette correspondance.

Comme on s'y attend bien de la part d'un érudit, bibliophile et lettré comme M. de Barthélemy, il ne s'est pas contenté de donner, tout nu, le texte de ses lettres, déjà par lui-même si intéressant. Il l'a fait précéder d'une introduction qui est une savante et attachante étude sur la maison de La Cour de Balleroy, et sur celle des Lefebvre de Caumartin à laquelle la marquise appartenait par la naissance. Il ne se contente pas de cela. Partout il accompagne et éclaire les lettres qu'il transcrit de notes pleines de savoir et de goût, qui font comme une sorte de commentaire perpétuel, sobre, discret et suffisant. Je me demande pourquoi, dans ces notes, en parlant du fameux financier écossais, il adopte l'orthographe *Lass*, à l'imitation de certains correspondants de M^me^ de Balleroy. Le nom de l'auteur de *Système* ne doit ni s'écrire ni se prononcer ainsi. Il s'appelait Law, et notre fausse prononciation ne peut venir que de l'habitude anglaise d'ajouter la lettre *s* pour former certains génitifs, comme *Law's System, Law's Bank*, etc.

Ce très petit point de détail réglé, il n'y a que des éloges à faire du travail de M. de Barthélemy et que

des remerciements à lui adresser. Toute la période de la Régence passe sous les yeux du lecteur qui feuillette ces lettres, avec sa physionomie vivante, et parlant, pour ainsi dire, par la bouche des hommes les plus en vue et les plus considérables d'alors. Rien n'est intéressant comme d'entendre raconter l'histoire, à mesure qu'elle se fait par ceux qui la font. Les d'Argenson, le baron de Breteuil, les de Caumartin, le chevalier et le marquis de Balleroy, le chevalier de Girardin, l'abbé Guitaut, tels sont les correspondants de la marquise. « Fille de l'un de ces Caumartin qui occupèrent de si hautes situations sous le règne de Louis XIV, mariée à un gentilhomme normand qui préféra la vie de campagne à la carrière des intendances, qui s'ouvrait brillante devant lui, elle dut se retirer de bonne heure dans un des plus beaux châteaux de la Normandie. Mais elle partit sans plaisir évidemment, regrettant Paris, où elle trouvait avec raison qu'elle eût été bien mieux à sa place. C'est alors que, pour tromper son ennui..., elle pria ses parents et ses amis de l'aider à oublier son éloignement en la tenant soigneusement au courant des événements petits et grands de la capitale. Elle eut lieu d'être satisfaite... de l'empressement mis à répondre à son appel, témoignage assurément très flatteur pour elle; pour obtenir une pareille fidélité à distance, il fallait qu'elle fût très aimée et très aimable. »

Nous devons savoir gré à M. de Barthélemy de nous faire ainsi entrevoir la figure de la marquise, car c'est ce qui s'aperçoit le moins dans toute cette correspondance, où l'on a bien ce qui lui fut écrit, mais où l'on n'a rien de ce qu'elle écrivait elle-même, de sorte qu'elle reste comme une divinité voilée autour de laquelle on distingue aisément les dévots qui s'empressent, mais dont l'énigmatique visage ne se découvre jamais.

Le XVIII^e^ siècle est une époque privilégiée. Il passionne à la fois les érudits, les artistes, les philosophes, les politiques, les bibliophiles et les gens du monde. On l'a battu, fouillé, étudié, décrit dans tous les sens et sous tous les aspects, et, chaque jour, il présente au chercheur et à l'observateur quelque chose de nouveau. Tous ceux qui liront ces lettres y trouveront la valeur d'une découverte et la saveur d'une chronique d'un temps disparu, mais dont le charme est encore tout-puissant sur les esprits. Je prends au hasard une lettre du chevalier d'Argenson, et j'y rencontre d'abord cette épigramme qui porte encore, au moins en partie, après tantôt deux siècles :

Louis quinze est, dit-on, débile,
Et le prince régent, à succéder habile,
Galope au trône. Eh bien! qu'en penses-tu?
La France alors serait d'allégresse remplie,
Si d'Auguste en ses mœurs il avoit la vertu
Comme en sa fille on voit la vertu de Julie.

Puis ce mot, digne de Voltaire les jours où il mordait : « Je viens d'apprendre que M. l'abbé de Louvois a la petite vérole, dont il est à l'extrémité. Il a reçu le bon Dieu : cela ne lui a rien fait et l'on espère qu'il n'en reviendra pas. »

Un regret en finissant. Les tables ne sont pas ce qu'elles devraient être. Pour qu'une publication semblable ait toute son utilité, il est absolument nécessaire qu'elle soit suivie d'une table analytique renvoyant, pour chaque personnage et chaque fait, aux différentes parties des volumes où il en est parlé. Rien de semblable ici; mais une simple nomenclature des numéros d'ordre des lettres sous le nom de chaque correspondant. Je me hâte de dire que le reproche tombe non sur l'auteur, mais sur les éditeurs qui devraient tenir à honneur de ne pas négliger des détails matériels si importants. Le beau papier et les beaux caractères sont choses louables, assurément; mais ce n'est pas tout, et je trouverai, sans aucun doute, de l'écho quand, sans parler des tables incomplètes ou insuffisantes, je me plaindrai de ce que la maison Hachette n'apporte que rarement à la correction typographique des livres qu'elle édite le soin qu'on est en droit d'attendre d'elle. B.-H. G.

Italie et Renaissance. *Politique. — Lettres. — Arts*, par Jules Zeller, membre de l'Institut. Nouvelle édition refondue. Paris, Didier et C^ie^, 1883, 2 vol. in-12.

On est convenu d'assigner au mouvement littéraire et artistique appelé Renaissance des limites tranchées, de 1453 à 1600. Il est pourtant bien difficile et bien téméraire de renfermer dans des bornes fixes un renouvellement qui n'a pu se faire que lentement et par une longue préparation. M. Jules Zeller s'en tient à la date convenue, plus fausse encore pour l'Italie que pour la France, et il se prive ainsi, au détriment du lecteur, d'étudier la grande figure qui domine toute la littérature de l'Italie. Toute histoire de la renaissance italienne sera incomplète sur le seuil de laquelle ne se dressera pas, isolé et majestueux, cette espèce d'Homère du moyen âge, étincelant de beautés sublimes et ennuyeux à la mort, dont le cerveau est plein de conceptions gigantesques et d'obscurités théologiques, et qui présente, avec sa *Divina Commedia*, un tout imposant et grandiose, si élevé que peu d'esprits l'ont gravi jusqu'au haut. Montagne immense, dont l'abord est parsemé de précipices, dont les flancs sont secs et arides, et dont la cime étincelle au soleil : l'*Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis!* C'est lui qui jeta dans le monde littéraire la langue de sa patrie, qui lui donna cette flexibilité, cette richesse d'images, cette abondance que nous lui connaissons, et aussi une rude vigueur, une concise énergie qu'elle a en partie perdue.

Après lui vient Pétrarque, l'amant obstiné d'une Laure fantastique pour lui, je crois, comme pour la postérité; l'intrépide déterreur de manuscrits; le poète élégant et spirituel, le grand poète dont le nom est devenu légendaire, et qui, à sa légende, a associé les choses et les êtres qu'il a chantés.

Un troisième grand écrivain précède l'époque de

la Renaissance proprement dite. C'est Boccace, avec son *Décaméron*.

Le même progrès ne s'était pas opéré dans les arts. La tradition byzantine se conservait, raide et compassée, sur la toile ou dans la pierre, avec ses saints aux mains jointes, aux genoux collés, aux draperies tombant d'un seul jet en ligne droite. Cependant deux peintres se dégageaient de la routine : Giotto et Cimabué savaient merveilleusement détacher leurs personnages maigres, macérés et auréolés, de ces fonds d'or fin et bruni.

En 1453, Constantinople tomba sous les coups de Mahomet II. Sans être un foyer bien vif et bien réchauffant de littérature et d'art, la vieille cité byzantine en conservait du moins les dernières étincelles, et ces étincelles devaient suffire à embraser un monde nouveau. Devant l'inondation musulmane, les rhéteurs, les docteurs, les savants, qui, la veille, amusaient encore les descendants des Romains du Bas-Empire, émigrèrent en foule. Déjà plusieurs d'entre eux avaient trouvé asile et secours en Italie, pays admirable où le présent d'un manuscrit de Tite-Live décidait la paix entre les Médicis et le roi de Naples, où les auteurs latins étaient commentés, analysés, répandus partout, grâce à l'invention de Gutenberg venue si à propos, au moment où le monde se réveillait à la passion d'apprendre et de connaître. Ils y avaient donné des leçons de grec, langue presque inconnue alors dans l'Europe occidentale, et y avaient fait fortune. C'était là qu'allaient venir leurs compatriotes, chassés par la chute de l'empire. Les Lascaris, les Chrysoloras, les Argyropoulo arrivèrent, apportant les manuscrits de leurs bibliothèques, les dernières traditions du goût et des lettres grecques. Les petits princes italiens se les arrachaient à l'envi. Chacun d'eux avait son cortège de savants, d'écrivains et d'artistes étrangers ou nationaux : les Lascaris à Milan, chez les Sforza; chez les Médicis, Marsile Ficin, Ange Politien, Pulci; à Ferrare, chez les princes de la maison d'Este, Boiardo, l'Arioste, Torquato Tasso, l'Arétin; à Rome, auprès du pape Léon X, Bembo, Sadolet, Vida, Paul Jove, Michel-Ange, Raphaël; chez Alphonse Ier, à Naples, Pontanus, Sannazar, et tant d'autres dont la liste remplirait plus d'une colonne.

Je n'insisterai pas davantage. Quand on a commencé à parler de la Renaissance, il est difficile de s'arrêter, et facile de perdre de vue le livre que l'on critique. J'y reviens et veux conclure en citant le jugement du savant membre de l'Institut sur le prince de Machiavel. « En voyant sa patrie tombée, malgré l'éloquence morale de Savonarole et l'honnêteté politique de Soderini, malgré tous les charmes des lettres et des arts, il se prend à admirer, à envier le succès des plus habiles, des plus forts, des plus criminels; à tenir en mépris les simples, les faibles et les sots. La fin, voilà tout ce qui lui importe; les moyens, il en fait litière... Ce livre, qui a été regardé comme le plus pernicieux, a cependant rendu justement l'auteur plus célèbre. La passion l'a fait vivre, l'a immortalisé, et avec raison : c'était une passion bonne, fière, quoique enchaînée à de mauvais moyens. Le patriotisme fermente dans cette lie du XVIe siècle, et souvent il l'épure... »

Quand on a lu cette page éloquente et qu'on se rappelle l'arrêt banal et étroit que M. Jules Zeller portait sur Machiavel dans la première édition de son livre, on lui sait gré de cette publication nouvelle et on admire le progrès qui s'est fait dans ses idées et la bonne foi noble et sereine avec laquelle il en fait profiter le public. B.-H. G.

Bibliothèque d'éducation moderne, éditée par Charavay frères, Paris, 1882-83. 8 vol. in-16 et 1 vol. in-8°.

J'ai sous les yeux neuf volumes de la bibliothèque d'éducation moderne, publiée par MM. Charavay. C'est une œuvre qui mérite éloges et encouragements. J'apprends, du reste, qu'elle trouve auprès du public l'accueil auquel elle a droit, et j'ai grand plaisir à contribuer ici de mon mieux à sa popularité. Chacun de ces volumes, petits ou gros, doit être l'objet d'une mention spéciale, car tous ont une valeur réelle et sont de véritables livres d'éducation.

I.

M. Maxime Petit a écrit *le Serment du Jeu de Paume*, exposant en une soixantaine de pages la série si intéressante des événements qui amenèrent les états généraux de 1789 à se constituer en Assemblée nationale et à faire entrer ainsi la révolution dans l'ordre des faits. Je ferai à ce petit livre un reproche conditionnel. Il est du format et de l'aspect de ceux que l'on donne aux tout jeunes enfants, et je crois qu'il figure ou figurera sur la liste des prix dans les écoles primaires. Si c'est bien à cette catégorie de lecteurs qu'il est surtout destiné, je n'hésite pas à le dire, la rédaction en est manquée. Les enfants n'y comprendront rien, ou à peu près. Entendez-vous un bambin de dix ou douze ans vous répéter, parce qu'il l'a lu dans son livre, que les rois, en ne convoquant plus les états généraux depuis 1614, « avaient, pour ainsi dire, extirpé l'embryon des institutions libres »! — Il y a là, pour l'écrivain qui s'adresse à la jeunesse, un écueil très dangereux, très difficile à éviter; et il me semble que M. Petit y est venu donner en plein.

II.

Chef et Soldat, Récit du sergent François, par A. Gervais, ancien officier, est bien mieux à la portée des jeunes intelligences. C'est, comme le dit le prospectus, une « leçon ardente et généreuse du patriotisme ». Le temps dure encore et n'est pas près de finir, où les leçons de patriotisme ne sauraient être trop ardentes ou trop généreuses. Mais il faut se garder de forcer, c'est-à-dire de fausser la note, en confondant patriotisme et militarisme. Appliqué à ce petit ouvrage, le blâme serait exagéré, et, cependant, j'y trouve, pour mon compte, une glorification trop exclu-

sive des institutions qui ont en vue la guerre, en général, et la vie de régiment, en particulier. Le patriotisme, même à notre époque, même après la défaite et le démembrement, peut s'exercer ailleurs qu'à la caserne et dans les camps. L'auteur est du même avis, j'en suis sûr, et, à l'occasion, saurait mieux que moi développer l'idée que j'indique ici.

III.

Un Fils de l'Alsace, Kléber, par M. Auguste Echard, est inspiré par le même sentiment et répond aux mêmes préoccupations. Le sentiment est juste, les preoccupations sont légitimes, et il n'est pas un citoyen français qui ne les ressente. Mais, encore une fois, le bien est en cela, comme en toute chose, très proche voisin du mal; il serait déplorable de ne donner à nos fils que des idées de guerre et de vengeance. Tout en les préparant, sans négligence et sans faiblesse, aux luttes qu'ils seront sans doute appelés à soutenir, on doit leur apprendre qu'au-dessus des héros du champ de bataille, il y a les héros de la paix. Ici, du moins, le héros est bien choisi et mérite d'être connu. Avec Marceau, Hoche et Desaix, Kléber est une des plus grandes et des plus purés figures de la Révolution, et, comme eux, il eut ce bonheur de « disparaître de la scène du monde au moment où la cause qu'il servait était perdue, trahie; assassiné peu de temps après le 18 brumaire, il ne survécut pas à la liberté de sa patrie ». Ces lignes sont de M. Echard, et l'on ne saurait mieux dire.

IV.

Je désire en finir d'un coup avec les études militaires, récits de combats et de campagnes, qui ont sans doute été pour beaucoup dans le succès de la publication de MM. Charavay, qui ont leur intérêt et leur utilité, mais dont j'engage les éditeurs à ne pas abuser et qu'en tout cas, il ne faudrait pas mettre au premier plan. Dans cet ordre d'idées, j'ai à citer un volume de M. Charles Levin, intitulé : *Un Exemple à suivre, la Prusse après Iéna*, et *les Marins de la République, 1793-1811*, par M. H. Moulin.

Le premier s'explique assez par son titre. L'auteur nous invite à faire, après l'écrasement de 1870, ce qu'ont fait les Prussiens après Iéna. Je ne suis pas aussi sûr que lui que ce soit un exemple à suivre. Depuis Iéna, la Prusse s'est exercée à la violence politique, au travestissement de l'histoire, aux mensonges diplomatiques et officiels. M. Levin le démontre lui-même tout au long et d'une manière irréfutable. Elle a dépouillé l'Autriche, absorbé les États allemands, démembré la France. Elle est venue à Paris pour la seconde fois, et la voilà arrivée à ce point où les conquêtes déjà faites nécessitent des conquêtes nouvelles, jusqu'au jour où, des mains trop pleines, tout échappe d'un coup, et où l'on retombe d'autant plus bas qu'on s'était élevé plus haut. Est-ce là l'exemple qu'on nous offre ? Tenir haut le drapeau de la patrie, revendiquer ses droits, lui donner le prestige de l'industrie, des arts, des sciences, des lettres, la défendre jusqu'à la mort, tel est, sans nul doute, le programme de M. Ch. Levin, comme c'est celui de tout vrai Français. On se tromperait si, pour apprendre à le remplir, on allait chercher un modèle chez les Prussiens.

Je préfère le livre de M. H. Moulin, qui en est à sa seconde édition. *Les Marins de la République* sont d'une lecture saine et qui réchauffe le cœur. Le niveau moral, chez ces plébéiens arrivés tout d'un coup, grâce à la Révolution, des bas grades de la marine au commandement des navires et des flottes, est d'une extraordinaire élévation. Ils se montent tout naturellement à l'héroïsme, et leur simple rudesse s'allie bien à leur éclatante valeur. M. Moulin nous les montre tels qu'ils furent, sans s'arrêter aux mensonges ou aux hyperboles historiques comme la légende du *Vengeur*, et convaincu avec raison que pour faire trouver ces marins de la république plus grands que nature, il n'y a qu'à donner leur vraie taille.

V.

M. Fabre des Essarts, qui n'est pas un nouveau venu dans les lettres, donne à la collection une étude sur *Dupleix et l'Inde française*. C'est une narration facile que les enfants comprendront, et qui leur enseignera à admirer et à aimer un des hommes qui ont le plus fait pour la France, sans que ceux qui gouvernaient la France alors aient daigné, non pas l'en récompenser, mais en profiter. La question des colonies est aujourd'hui pleine d'actualité. On est naturellement disposé à remonter à l'origine de nos entreprises coloniales et à étudier ce que firent les hommes qui nous créèrent, pour un temps trop court, des empires outre-mer. Je me souviens d'avoir, à cette place même, il y a environ dix-huit mois, rendu compte d'un gros et important ouvrage sur Dupleix. Ce petit volume contribuera plus que la longue et savante monographie à faire connaître aux Français de nos jours un grand Français d'autrefois.

VI.

L'*Héroïsme professionnel*, tel est le titre du livre que M. Étienne Charavay, archiviste paléographe, ajoute aux ouvrages qu'il a déjà écrits pour la Bibliothèque d'éducation moderne. Les gendarmes, les gardiens de la paix, les gardes champêtres, les sapeurs-pompiers, les douaniers, les mécaniciens et les chauffeurs, les capitaines de navires, les médecins, les infirmiers, infirmières et ambulanciers, enfin les préfets et les maires fournissent à l'auteur de nombreux exemples d'abnégation et de dévouement qu'il enregistre et présente aux enfants comme modèles dans un style qui gagnerait à être plus personnel et plus coloré. Entre temps, il fait des excursions sur le domaine de l'économie politique et de l'administration, et paraît persuadé que notre régime économique et administratif est tout simplement parfait. Les enfants le croiront peut-être avec lui, mais les

enfants seulement, car il ne leur faudra pas vivre longtemps pour être cruellement désabusés.

VII.

Le Serment du Jeu de Paume a son pendant dans *la Nuit du quatre août*, de M. Marc Pillegous. A la bonne heure! Voilà qui est bon, utile et grand à raconter. Voilà qui est sain et réconfortant à lire. « La patrie et la liberté, dit avec raison l'auteur, tels sont les deux résultats rayonnants de la nuit du 4 août. » Et il ajoute, avec non moins de sens et de fermeté, comme conclusion : « La révolution sociale semblait complète alors... Nous ne partageons plus aujourd'hui cette illusion excusable, et nous pensons que l'humanité ne sera pas vraiment affranchie tant qu'on n'aura pas chassé de la société la faim et la misère. Mais quand viendra-t-il, ce jour de délivrance appelé par tous ceux qui souffrent? Comment en préparer la venue? Nous ne le savons pas encore et nous ne reprochons pas à la Révolution de n'avoir pas fait cette besogne que nous hésitons, cent ans après, à entreprendre. Souvenons-nous seulement des bienfaits de la Révolution, non de ses oublis. » C'est là de l'enseignement viril, qui sait distinguer le bien du mal, et qui ne dissimule pas les problèmes parce qu'il n'en a pas trouvé la solution.

VIII.

J'ai gardé pour la fin de cette rapide revue l'œuvre la plus importante à tous égards qui ait encore paru dans la collection de MM. Charavay. C'est la *Vie de Voltaire*, par M. Georges Renard, un des plus brillants parmi les savants et ardents professeurs qu'a su grouper la grande école Monge. Je citerai les premières lignes de l'introduction qui indiquent le plan et l'esprit du livre tout entier : « On a beaucoup écrit pour et contre Voltaire. Mais cent ans et plus ont passé sur sa tombe : il est temps de sortir des plaidoyers passionnés pour entrer dans l'histoire sereine. Le montrer tel qu'il fut, parler de lui sans haine et sans superstition, l'expliquer enfin sans le rabaisser et sans l'exalter est aujourd'hui une tâche à la fois tentante et possible. Tel est le but de ce petit ouvrage. »

Ce « petit ouvrage », qui est un beau volume in-8°, et qui est, d'ailleurs, bien plus gros qu'il n'en a l'air, remplit son but à merveille. Le talent de l'écrivain, la philosophie du penseur, l'érudition du lettré, M. Georges Renard avait tout à son service, et il s'en est servi de manière à faire une œuvre qui restera. Je ne crois pas qu'il soit possible de faire une étude à la fois plus complète, plus condensée, plus vive, plus attachante et plus vraie de Voltaire, « ce grand émancipateur de la pensée moderne ». C'est un livre de haut enseignement, que nos jeunes gens de rhétorique doivent lire et relire jusqu'à ce qu'ils le possèdent à fond. Quant aux gens du monde qui s'y risqueront, ils y trouveront tant de charme uni à tant de solidité qu'ils le reliront également.

Au point de vue matériel, cette publication fait grand honneur à la maison qui l'édite. Suivant un excellent système, qui se propage de plus en plus, l'illustration est, dans chacun de ces volumes, copieusement employée pour orner et expliquer le texte. Malheureusement, à côté de quelques dessins originaux, bien venus et d'une valeur réelle, il y a beaucoup trop de reproductions sans intérêt ou manquées, de niaiseries symboliques et de figures d'un hideux parfait. Je sais bien que ces livres se vendent à un prix tel qu'on se demande comment il a été possible de les établir aussi bien; mais cela n'excuse pas ces prétendues œuvres d'art. Il était si simple de supprimer le mauvais et de ne garder que le bon. Il ne faut pas, surtout dans des livres destinés aux enfants, qu'orner et illustrer deviennent les synonymes d'enlaidir.

B.-H. G.

Bibliothèque de la jeunesse française. — *Les Chants nationaux de la France*, par Ch. Lhomme. Un vol. in-8°. Paris, librairie centrale des publications populaires, 1883.

L'erreur de ce livre, c'est qu'il y a trop peu de musique : trois ou quatre pièces au plus, dont la *Marseillaise*. Des chansons sans musique, déjà cela ne se concevait guère; mais les chants nationaux de la révolution, voilà qui ne se conçoit plus du tout. Chantés (certaines d'entre eux au moins), passe encore! mais récités ou lus, est monstrueux. Il faut parcourir, comme nous venons de le faire, cette suite d'hymnes, puisque hymne il y a, pour mesurer le degré d'ineptie où était tombée la versification, je n'ose dire la poésie française, à la fin du XVIII^e^ siècle. André Chénier lui-même! Relisez *la Jeune Tarentine*, qui d'ailleurs, n'avait que faire en ce volume :

> Une clef vigilante a, pour cette journée,
> Sous le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
> Et l'or dont au festin, ses bras seront parés,
> Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.

cela, pour dire que Myrto avant de s'embarquer a serré sa robe, ses bracelets et sa pommade dans une armoire, ce qui n'ajoute aucun intérêt au drame dont le récit vient aussitôt après :

> Mais seule sur la proue, invoquant les étoiles,
> Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
> L'enveloppe : étonnée et loin des matelots,
> Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots.

Quelle langue, quel galimatias! Et c'est de l'André Chénier! Le lecteur nous saura gré de ne pas le soumettre au supplice des lyres alternantes de Marie-Joseph de Chénier, de Ponce-Denis-Écouchard Lebrun et de Rouget de l'Isle. — Eh bien non, ce recueil de niaiseries ne contribuera pas, comme l'espère M. Lhomme, au relèvement moral de la France. Au moins y fallait-il la musique, car c'est bien ici vraiment que le ton fait la chanson.

E. C.

A travers la littérature anglaise. *Maximes et Pensées*, extraites des œuvres de 309 auteurs de langue anglaise, par Louis Juillard. Paris, Paul Ollendorff. 1 vol. in-8°, papier vergé. — Prix : 10 fr.

Je ne sais rien de plus intéressant, de plus utile à consulter, de plus agréable à parcourir que ces sortes d'abrégés bien divisés qui synthétisent à merveille l'esprit d'un groupe de littérateurs si ce n'est toute la littérature d'une nation. Swift a écrit à ce sujet : « Les abrégés, extraits, sommaires, sont comme les miroirs ardents. Ils rassemblent les rayons d'esprit et de savoir épars dans les auteurs, et les transmettent avec force et vivacité à l'imagination du lecteur. »

Rien de plus juste. M. Louis Juillard a mis en pratique la pensée de Swift et, grâce à un travail colossal à travers la littérature anglaise, il est arrivé à nous présenter un remarquable ouvrage, admirablement divisé, qu'on ne saurait trop recommander à tous les lettrés, travailleurs et curieux. Le livre est du reste imprimé avec un goût exquis sur beau papier vergé. Il sera de ceux qu'on garde sous la main, qu'on ne lit jamais d'un bout à l'autre, mais qu'on entr'ouvre à chaque instant pour y cueillir une formule spirituellement énoncée, un mot d'humour, une satire ou une phrase poétique et concise.

ÉTRENNES 1884

Almanachs de la maison Plon, pour 1884.

Les voici revenus, ces avant-coureurs de l'hiver et du bonhomme Janvier. Ils apparaissent en petite armée compacte, sous tous les formats, gros, grands, courts et petits et tous se dispersent aux quatre coins de la France, dans la famille bourgeoise de province ou sous le chaume du paysan. Saluons-les. Ils sont au grand complet, pas un seul n'a disparu :

Après *le Triple Liégeois*, viennent l'*Annuaire, le Triple* et *le Double almanach Mathieu de la Drôme* précédés du portrait du grand prophète de l'atmosphère, de celui qui dispose à son gré de la pluie et du soleil ; le *Petit Almanach national de la France*, l'*Almanach des célébrités contemporaines*, l'*Almanach du Savoir-Vivre*, l'*Almanach-Manuel de la Bonne Cuisine*, celui *des Dames et des Demoiselles*, *la Mère Gigogne*, *le Prophétique*, l'*Almanach de France et du Musée des Familles*, *le Parisien*, *l'Astrologique*, *le Scientifique*, *le Parfait Vigneron*, l'*Almanach illustré de la Jeune Mère*, l'*Almanach du Sacré-Cœur* et celui *du Bon Catholique*; *le Lunatique*, *le Charivari*, le *Pour Rire*, *le Comique*, illustrés par Mars, Draner, Henriot, Humbert, etc. ; l'*Almanach des Parisiennes*, illustré tout entier par Grévin.

BEAUX-ARTS

L'Art du XVIII^e^ siècle, par Edmond et Jules de Goncourt. Paris, A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît, 2 vol. in-4°, reliés dans un cartonnage artistique. — Prix : 170 francs.

La librairie Quantin vient de mettre en vente la grande publication complète de *l'Art du* XVIII^e^ *siècle*, par Edmond et Jules de Goncourt en 2 volumes in-4° illustrés de 70 planches hors texte. Ils contiennent les 14 fascicules suivants : *Watteau, Chardin, Boucher, La Tour, Greuze, les Saint-Aubin* (2 livraisons), *Gravelot, Cochin, Eisen, Moreau, Debucourt, Fragonard, Prudhon :* les peintres et les dessinateurs de l'École française représentant vraiment l'art français du siècle passé.

Les auteurs ont consacré une vingtaine d'années à écrire ce livre, recherchant dans les archives, les bibliothèques, les collections de lettres autographes, les éléments de leurs études. Ils ont retrouvé les actes civils de presque tous ces peintres, ils ont eu la bonne fortune de découvrir, pour le Watteau, la précieuse vie de l'artiste écrite par le comte de Caylus et qui était perdue, ils ont pour chacun mis au jour des petits coins de leur vie intime. En outre, ils ont apporté à cette étude les connaissances techniques que leur donnaient un passé de peintre et toute une vie consacrée à la collection de ces maîtres. Et le survivant des deux frères a complété ces notices dans cette dernière édition par un catalogue des tableaux, des dessins, des eaux-fortes de chaque maître et des estampes gravées d'après ce maître.

L'illustration compte 70 planches représentant en fac-similé d'une rigoureuse exactitude les plus importants dessins de chaque maître, tirés des collections du Louvre, du British Museum, de l'*Albertina* et des plus célèbres collections parisiennes. Watteau est représenté par des feuilles d'études de la plus délicate qualité. De Chardin, dont les dessins originaux sont si rares, les auteurs ont été assez heureux pour en pouvoir donner trois, indépendamment d'un merveilleux tableau et de son beau portrait au pastel du Louvre. Et ce sont des Greuze et des Boucher hors ligne. M. Eudoxe Marcille a bien voulu prêter, pour la livraison de La Tour, les deux curieuses préparations de Voltaire et de Rousseau qui sont certainement les effigies les plus ressemblantes des deux grands écrivains du XVIII^e^ siècle. Il y a encore de charmants Gravelot, de fins Eisen, de merveilleux Moreau parmi lesquels se trouve la reproduction de l'aquarelle représentant le souper donné à Luciennes

par la du Barry à Louis XV, de gracieux Prud'hon, entre autres le beau dessin des vendanges de M. Camille Marcille; les plus beaux Fragonard de M. Walferdin et des plus intéressants dessins des frères Saint-Aubin dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre de reproduction.

Cet ouvrage considérable constitue une sorte d'encyclopédie artistique du XVIII^e^ siècle et a sa place obligée dans toutes les bibliothèques sérieuses.

La Céramique des constructions : *Briques, Tuiles, Carreaux, Poteries, Carrelages céramiques.* — **Faïences décoratives,** par JULIEN FOY, chef de section aux chemins de fer de l'Ouest. Un vol. in-8° de 264 pages et douze planches. — Paris, librairie générale de l'architecture et des travaux publics; 1883.

L'industrie, et par suite, l'art céramique sont aussi anciens que l'homme. Mais nous passerons tout de suite au déluge et même à une date historique un peu plus voisine de nous, à l'année 1878, signalée par la dernière Exposition universelle. A cette occasion, on put constater les progrès extraordinaires accomplis, dans cet ordre d'activité, depuis la précédente exposition, c'est-à-dire en onze années. On avait rejeté les méthodes anciennes, rajeuni l'outillage de la fabrication, inventé des procédés nouveaux, créé des produits originaux, trouvé des applications de cet art non encore prévues. Cela témoignait d'une grande confiance en soi justifiée par une effective prospérité. Après trois siècles, pendant lesquels elle avait été bannie de l'architecture par les sévères froideurs de Louis XIV et de l'Empire, la céramique se réveillait audacieuse et vive comme aux temps de la Grèce antique et de la Renaissance. Ce réveil s'était manifesté d'abord dans les petites pièces de faïence décorative mobilière, vases, plats, poteries de toutes formes et de toutes sortes. Le succès, motivé par le goût d'artistes comme MM. Parvillée, Adalbert de Beaumont, Bracquemond, Tull, Deck et tant d'autres, tourna à l'engouement et prépara le public à bien accueillir des tentatives plus hardies. De jeunes architectes, secondés par d'intelligents industriels, introduisirent les terres cuites et les faïences dans la décoration extérieure des habitations. L'on n'a pu oublier encore la place importante qu'en 1878, occupait au Champ de Mars la céramique architecturale, non seulement dans les galeries du génie civil, mais surtout dans mille édifices charmants, tels que la gare, le kiosque polychrome de « l'Union céramique de France », le pavillon de la ville de Paris, les façades des pavillons des beaux-arts. Depuis 1878, le goût du public pour ce genre de décoration, comme pour la céramique d'appartement, n'a fait que grandir. Le livre de M. Julien Foy est bien propre à l'entretenir. Il contient une étude technique des procédés, des machines et des fours qui servent à transformer l'argile en terre cuite ou en faïence. Il traite successivement dans la première partie, des argiles et kaolins; de la fabrication des terres cuites : briques, tuiles, carreaux, poteries; de la cuisson des pâtes; et enfin, des fours; c'est-à-dire de tout ce qui a rapport à la céramique des constructions. La deuxième partie du volume est consacrée à la céramique décorative : 1° décoration des poteries, poteries simples, poteries composées et glaçures, glaçures incolores, glaçures coloriées ou émaux, peinture des poteries, briques et tuiles vernissées; 2° carrelages céramiques; 3° faïences décoratives, faïence commune ou terre cuite émaillée avec une analyse des procédés de toutes les anciennes fabriques, et faïences fines. Les douze planches qui accompagnent ce précieux ouvrage sont des plans de machines et de fours représentant les perfectionnements les plus récents apportés à la fabrication. La commission chargée d'étudier cette intéressante partie de notre Exposition de 1878 n'ayant pas publié son rapport après quatre années écoulées, il en faut faire son deuil. Désormais, nous nous consolerons de cette incurie d'autant plus aisément que nous avons entre les mains le livre très sérieux, très complet de M. Julien Foy, qui arrive à son heure; et en vérité, comme le dit l'auteur : « c'est une belle heure pour la céramique ». En effet, au goût de plus en plus éclairé du public pour les choses de l'art décoratif répondent de tous côtés les efforts de nos peintres, sculpteurs et industriels céramistes qui viennent chaque jour ajouter aux trésors du passé des créations nouvelles et vraiment originales. E. C.

Antoine Coyzevox, sa vie, son œuvre et ses contemporains, précédé d'une *Étude sur l'École française de sculpture avant le* XVII^e^ *siècle,* par M. HENRY JOUIN, lauréat de l'Institut (Académie française et Académie des beaux-arts). Un vol. in-12 de 312 pages. Paris, librairie académique Didier et C^ie^, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

M. Henry Jouin est un des rares écrivains spéciaux qui, en France, se soient attachés à l'étude de la sculpture. L'art statuaire est un art sévère qui n'a pas, à beaucoup près, la popularité de la peinture. « Les grands yeux blancs des statues me font peur », disait Decamps. Il faut croire qu'ils font peur à bien d'autres qu'à Decamps, si l'on s'en rapporte au silence, à peine, de loin en loin, rompu par le pas du gardien, où demeurent enveloppées les galeries des antiques au Louvre. Si les sculpteurs n'avaient pas, au Salon, la complicité des fleurs, de la verdure, des bancs de repos et du cigare, leurs œuvres s'y morfondraient dans le plus absolu délaissement. Le moindre peintre de paysage ou d'anecdotes prend dans l'histoire des allures de personnage, quand de très grands artistes, pour avoir taillé le marbre ou modelé le bronze, n'y font que piètre figure. Sachons gré à M. Henry Jouin de protester contre cet injuste ostracisme par l'attention particulière, persévérante et très éclairée qu'il a toujours, en ses travaux, prêtée à la sculpture. Il n'en est pas à son coup d'essai. Cette étude sur Antoine Coyzevox est la conséquence de nombreuses études antérieures esthétiques et critiques sur la statuaire française contemporaine. Il a

consacré à la vie, à l'œuvre et aux écrits de David d'Angers un livre considérable que l'Académie française a distingué et couronné. C'est pour répondre aux vœux de l'Académie des beaux-arts, qui avait mis le sujet au concours pour 1882, que M. Jouin a écrit la vie et analysé l'œuvre du bel artiste français dont le nom figure en tête de ces quelques lignes. Nul concurrent n'était mieux préparé, il a remporté le prix; rien de plus juste. Un tableau rapide de notre école de sculpture avant le XVII^e^ siècle sert d'introduction au volume et ne nous laisse qu'un regret, c'est de le trouver trop court. L'auteur prend ensuite le fils du menuisier de Lyon à ses humbles origines, nous le montre en sa première éducation, préludant à ses grands travaux par la décoration du palais de Saverne, et nous fait assister jour par jour à l'enfantement de ce peuple de Génies, d'Amours, de Nymphes, de Fleuves, de Renommées, de Naïades, de Sylvains, de Termes, d'Empereurs, de Cavaliers souverains, de Centaures, de grands Capitaines, de Philosophes, d'Orateurs, de Déesses et de Dieux qui animent de leur somptuosité marmoréenne les palais et les parcs du grand siècle : le Louvre, Versailles, Trianon, Marly, Saint-Cloud. Le livre est savant et ému, d'un homme qui sait ce dont il parle et qui l'aime. M. Jouin, et nous l'en félicitons de tout cœur, n'est point de la race des catalogographes qui ne voient l'histoire de l'art que dans les poussières d'archives. Il aime l'art d'abord, en jouit et communique son émotion. Cela ne l'empêche pas de fouiller tout comme un autre les paperasses du passé et d'apporter son petit contingent d'extraits de registres mangés aux rats, avec des indications de f^os^, de « Veu par nous » et autres semblables fariboles, dont les aveugles qui parlent des couleurs font la matière indigeste de leurs livres, dits « livres d'art ». Seulement M. Jouin a, au prealable, quelque chose à dire et le dit fort bien. Après, pour la galerie, il rejette en appendice les pièces justificatives. Et, de la sorte, c'est parfait. — Une chose fâcheuse pourtant, mais dont l'éditeur seul est responsable : comment celui-ci a-t-il si peu de goût que d'imprimer un livre d'art, où il n'est question que d'œuvres magnifiques avec des têtes de clou sur du papier à sucre ? E. C.

Monuments de l'Art antique, par M. Olivier Rayet, professeur au Collège de France. — Cet ouvrage aura six livraisons. Chacune contient 15 grandes planches en taille-douce et en couleur accompagnées de notices historiques et explicatives. Chaque livraison, sur papier vélin, planches avec lettre, 25 francs. — 50 exemplaires numérotés, texte sur Hollande, planches sur Chine, 50 francs.

La cinquième livraison des *Monuments de l'Art antique*, publiés sous la direction de M. O. Rayet, vient de paraître chez l'éditeur Quantin. Comme les précédentes, elle contient 15 planches, accompagnées de notices au bas desquelles se lisent les signatures de MM. Maspero, Collignon, Martha, Hannoullier, et naturellement, celle aussi de M. Rayet. Signalons parmi les plus importants des monuments reproduits une superbe tête du musée de Boulaq, dans laquelle M. Maspero reconnaît le pharaon Harmhabi; le Marsyas de Latran, qui a fourni à M. Collignon le sujet d'une excellente étude; une tête en bronze d'Aphrodite, d'une exquise suavité, provenant du fond de l'Arménie; une admirable statue de Déméter, trouvée à Cnide; le ravissant petit bronze de Pompéi, que l'on appelle ordinairement le Narcisse; enfin le curieux tombeau de Xanthos en Lycie connu sous le nom de monument des Harpyes.

L'éloge des gravures héliographiques de M. Dujardin n'est plus à faire, non plus que celui de ces notices dans lesquelles la science se met avec tant de bonne grâce à la portée de tout homme cultivé. A ce double point de vue, les *Monuments de l'Art antique* ont, dès leur apparition, conquis une haute place dans l'estime du public, et le succès de cette cinquième livraison ne sera pas moindre que celui de ses devancières.

La sixième et dernière livraison est sous presse et paraîtra du 1^er^ au 15 novembre prochain. Elle contiendra 15 nouvelles planches, les titres et les tables. Les *Monuments de l'Art antique* seront donc complets avant deux mois. Ils se présenteront alors sous la forme de deux beaux volumes, contenant 90 planches et plus de 400 pages de texte. Jamais la sculpture antique n'aura été l'objet d'une publication aussi luxueuse, aussi variée d'aspect et aussi attrayante.

Le Havre d'autrefois. Reproduction d'anciens tableaux, dessins, gravures et antiquités se rattachant à l'histoire de cette ville. Soixante-cinq grandes planches hors texte et soixante et onze gravures ou fac-similés d'autographes dans le texte. Eaux-fortes de J. Adeline, A. Boulard, Brunet-Debaines, L. Flameng, L.-G. Gaucherel, G. Greux, Habert-Dys, A. Lalauze, D. Lancelot, E. Sadoux, H. Toussaint, E. Yon. — Dessins, par Habert-Dys, D. Lancelot, E. Riou, H. Scott, E. Sadoux; gravures sur bois, par J. Huyot et Pannemaker père. Photogravures de P. Dujardin, Goupil et C^ie^, Loire et Quinsac. Chromolithographie de la maison Lemercier et C^ie^. Texte, par Charles Rœssler. Ouvrage complet en douze livraisons publié sous la direction de M. Alexis Guislain Lemale. Imprimerie du Commerce, le Havre, 1883.

Lorsque parurent les premières livraisons de ce beau livre nous l'avons annoncé; nous avons dit dans quel sentiment très légitime d'amour-propre local, il avait été entrepris, dans quel excellent esprit d'erudition, exacte sans pédantisme, anecdotique sans frivolité, le texte était conçu, quel soin, sous la direction de M. A. Guislain-Lemale, chacun des collaborateurs, artistes et industriels, apportait pour sa quote part à l'exécution du *Havre d'autrefois*. Nous y revenons aujourd'hui uniquement pour informer le lecteur que la publication est maintenant terminée et dire que non seulement elle a rempli, mais à coup sûr dépassé les promesses du début. C'est pourquoi nous nous sommes fait un agréable devoir de citer

de nouveau, en tête de ces quelques lignes, le nom de tous ceux qui ont concouru à réaliser l'œuvre commune. C'est par l'ensemble en effet, par l'égale sollicitude apportée à chaque détail, par la bonne tenue de toutes les parties que le livre est précieux. Le résultat était facile à prévoir et n'a pas trompé les espérances de la direction. Quoique par la nature même du sujet l'ouvrage s'adressât à un public spécial et limité, aussitôt qu'il a été connu par ses premières livraisons, tous les exemplaires ont été souscrits. C'est un exemple remarquable de bonne librairie provinciale, un précédent fait pour encourager nos vieilles cités historiques à produire de semblables témoignages sur elles-mêmes. Signalons en terminant un fait curieux, qui ne nous a surpris qu'à demi, étant donné l'antagonisme du Havre et de Rouen, de la sous-préfecture et du chef-lieu : en parcourant la liste imprimée des souscripteurs, on n'y rencontre pas le nom de la Bibliothèque de cette dernière ville. E. C.

HISTOIRE

Chronologie — Documents — Mémoires

Succession d'Espagne : Louis XIV et Guillaume III, par Hermide Reynald, ancien élève de l'École normale, doyen de la Faculté des lettres d'Aix. 2 vol. in-8°; Paris, Plon, éditeur.

L'ouvrage de l'honorable professeur Reynald est une étude très serrée de diplomatie. Il reprend la grave affaire de la succession d'Espagne un peu avant l'ouverture de la succession elle-même. Ce préambule n'est pas sans intérêt, car il nous renseigne, par des faits dignes de la chronique, sur le caractère, les goûts et les dispositions de Charles II.

L'objet capital, c'est l'analyse et la critique des deux traités de partage, et du testament de Charles II. Un premier traité avait été négocié en 1668 avec l'empereur Léopold. Aussitôt après la paix de Ryswick, Louis XIV revint à la même pensée d'annuler la renonciation de Marie-Thérèse. Il chargeait le marquis d'Harcourt d'aller à Madrid soutenir les droits du dauphin, il envoyait à Londres le comte de Tallard proposer au roi d'Angleterre de régler de concert avec la Hollande le partage de la succession de Charles II. Or Guillaume III est toujours représenté comme l'irréconciliable ennemi de Louis XIV et de la France. Si le roi de France essayait de s'en faire un allié, c'est que, connaissant la fermeté de caractère de ce prince, tandis qu'il se défiait des brusques retours du caractère chancelant de Léopold, il était sûr d'arriver à ses fins une fois qu'il l'aurait attiré à lui. Le grand pensionnaire de Hollande associait sa politique à celle du roi d'Angleterre; pour Louis XIV, amener celui-ci à partager ses vues, c'était du même coup gagner la Hollande.

Quelle raison avait-il de croire au succès de la démarche? L'état de l'Europe: la France seule après la paix de Ryswick gardait une armée considérable. L'Espagne n'avait plus que quelques milliers d'hommes et laissait dégarnies les places de la Catalogne ; la Hollande ne voulait plus dépenser d'argent pour lever des troupes; l'empereur avait à peine assez de soldats pour continuer la guerre avec la Turquie; en Angleterre, le parlement refusait à Guillaume le maintien d'une armée permanente et l'argent nécessaire même pour la défense du pays. Guillaume enfin n'aspirait plus qu'au repos, et il était trop profond politique pour ne pas voir les dangers que créait à l'Europe la question de la succession espagnole. C'est dans ces conditions que s'engagent les négociations. M. Reynald les suit et les explique avec une clarté qui épargne toute fatigue au lecteur.

Tallard mène assez habilement sa mission ; le traité est près d'être conclu. Louis n'a plus qu'un désir c'est qu'il reste secret (octobre 1698).

Mais voilà que Charles II s'avise de faire un testament et de tester en faveur du prince électoral de Bavière. Voyez-vous ce moribond, dont on se partage les États de son vivant, qui ose se choisir un héritier! Louis XIV s'oppose à ce que Charles II fasse un testament. Mais l'autre tient bon. Le testament est fait, et Louis XIV n'a d'autre ressource que de protester.

Alors il faut recommencer le traité de partage. Les débats deviennent plus épineux : on chicane sur chaque morceau. Louis écrit pour établir ses droits sur le Milanais, puis, pour l'échanger contre la Lorraine, puis pour assurer les Pays-Bas à l'électeur de Bavière. Tallard reçoit l'ordre de réclamer la Navarre et le Luxembourg. Mais Louis est obligé de faire des concessions ; il n'a d'ailleurs tant demandé que pour se réserver la faculté de prouver son désir de bon accord en accordant ces concessions. Au dernier moment, pour presser le roi d'Angleterre, qui tarde à se décider, Tallard réclame encore Naples et la Sicile, dans le cas où l'archiduc passerait en Espagne. Et finalement le traité est conclu le 11 juin 1699.

Ce sont ces négociations qui forment le premier

volume. La second est composé des négociations de Louis XIV avec l'empereur, les États-Généraux et divers princes de l'Europe. Sa base, c'est le testament de Charles II.

La méthode de M. Reynald est très simple : elle consiste à classer les documents, lettres, dépêches diplomatiques, traités, tantôt à les intercaler dans le corps du livre, tantôt à les reporter comme pièces justificatives à la queue. De lui-même, il donne peu. Il semble n'avoir voulu que relier les documents et les mettre en lumière. Les deux tiers de l'ouvrage, au moins, sont ainsi constitués de pièces authentiques. C'est d'un grand intérêt, certainement, et l'on sait gré à M. Reynald d'avoir communiqué au public ces écrits importants, cette correspondance de Louis XIV, qu'il a exhumée des Archives nationales. Mais il a mis trop de modestie à demeurer en marge de son ouvrage. Il s'est abstenu de toute vue personnelle. Il semble nous dire : « Voyez et jugez; voici les pièces et les éléments du procès ».

Il nous avertit d'ailleurs de son but. M. Gœdeke a publié, il y a quelques années, un livre important sous le titre de : *la Politique autrichienne dans la succession espagnole*. M. Reynald a voulu faire la même chose pour la cour de France et la politique française. Il souhaitait aussi que sa publication permit de mieux juger le génie de Louis XIV, d'après sa correspondance et sa part personnelle de gouvernement. Son but est atteint tout entier. — La mort récente du chef actuel de la Maison de France et les discussions auxquelles cet événement a servi de cause donnent au travail de M. Reynald une sorte d'opportunité et d'actualité. Ceux qui voudront parler des rapports des diverses branches de la Maison de Bourbon — Bourbons de France, Maison d'Orléans, Bourbons d'Espagne, Bourbons de Naples et Bourbons de Toscane — ne peuvent ignorer ces révélations sur la diplomatie qui a enveloppé le testament de Charles II. PZ.

Notice historique sur la salle du Jeu de Paume de Versailles, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, suivie de la *Liste complète et inédite des signataires du serment*, par M. Charles Vatel. Brochure in-8° avec un frontispice ; Versailles, 1883, L. Bernard, libraire-éditeur.

Opuscule tout d'actualité qui a valu à son auteur d'être nommé, par M. Jules Ferry, conservateur du musée du Jeu de Paume, le 20 juin dernier, lors de l'inauguration solennelle de la salle restaurée par M. Guillaume. Cette brochure fournit des renseignements assez curieux, complète bien des indications sur les origines du jeu de paume, les circonstances qui en firent le berceau des libertés constitutionnelles et les divers avatars de cette salle qui vient seulement de recevoir la destination à laquelle l'avait affectée un décret de la Convention de 1794. M. Vatel réédite la fameuse apostrophe de Mirabeau au marquis de Dreux-Brézé, sans tenir compte de la rectification apportée à la Chambre des pairs, le 9 mars 1833, par M. Scipion de Dreux-Brézé, fils du grand-maître des cérémonies. Qu'importe d'ailleurs? la légende a accentué, sans la trahir, la pensée du tribun et de ses commettants. Elle subsistera.

G. S. L.

Lucien Bonaparte et ses Mémoires (1775-1840), *d'après les papiers déposés aux archives étrangères et d'autres documents inédits*, par M. le lieutenant-colonel Th. Iung ; t. III et dernier, in-8°, Paris, 1883, Charpentier.

On sait la singulière procédure suivie par le consistoire romain et l'autorité papale, lorsqu'il s'agit de canoniser un saint. Après la lecture du rapport dont les conclusions tendent à la canonisation, il est de règle de donner la parole à une sorte d'accusateur chargé de combattre ces conclusions et désigné sous le nom d'*avocat du diable*. En ce qui concerne saint Vincent de Paul, le personnage chargé d'office vraisemblablement de ce rôle ingrat ne put articuler contre le père des orphelins qu'un seul grief, de nature à prouver manifestement sa sensualité : « il prisait ! » Bien que la famille Bonaparte compte, dans l'Église, plusieurs dignitaires, il n'est aucunement question, on le conçoit, de canoniser un de ses membres. On peut dire pourtant qu'à leur égard M. Iung s'est fait l'avocat du diable, rôle aisé à remplir, du reste, dans le procès toujours pendant des Napoléons.

Dans l'ouvrage que ce tome III termine, l'auteur de *Bonaparte et son temps* semble s'attaquer spécialement à Lucien, la personne la plus sympathique de cette famille qui se jeta sur le monde comme une nuée de sauterelles affamées ; en réalité, c'est toute la famille qu'il vise, dont il se plaît à signaler les méfaits ou les vices, c'est surtout de l'empereur qu'il s'occupe. A ce dernier point de vue, sa nouvelle publication fait donc suite à la première.

A part les notes, les pièces à l'appui et quelques passages supprimés en 1836, notamment celui qui est relatif à Joséphine de Beauharnais, le premier volume ne constitue qu'une réimpression ; mais la curiosité a de quoi se satisfaire pleinement avec les deux autres. Quoi qu'il en soit, c'est l'ensemble qu'il faut envisager aujourd'hui.

Se rappelait-on que les Anglais conçurent la pensée d'élever, dans Westminster même, un monument à Paoli, tout comme ils devaient songer un instant à le faire pour le fils de Napoléon III? Le *quos ego* de la baignoire consulaire, l'épisode de la *Tabatière cassée* en apprennent long sur les démêlés intimes de ces maîtres du monde, à l'heure où des millions d'hommes étaient sacrifiés à leur orgueil. Quelque précaution que prît Napoléon de laver son linge sale en famille, la buée des lessives impériales s'exhalait au dehors. On sut assez gré à Lucien de sa résistance à un frère omnipotent pour oublier que l'attentat de Brumaire avait réussi, grâce à la complicité effective, immédiatement rémunérée, de ce même Lucien. M. Iung réagit contre ce sentiment de bienveillance

qui subsiste; mais en voulant prouver que le meilleur des Bonaparte ne vaut rien, il va trop loin. En écartant toute comparaison de style entre l'auteur de l'*Assommoir* et lui, on peut dire qu'il fait de l'histoire comme M. Zola du roman. La note malveillante domine, là où l'on ne voudrait voir que froide impartialité et cette mansuétude qui est de bon goût chez les juges les plus intègres. Où nous sommes forcé de reconnaître une justesse de vues et plus d'équité qu'à l'ordinaire, c'est dans les appréciations relatives au complot *royaliste* de Mallet, au départ de l'île d'Elbe et aux causes du désastre de Waterloo. Bizarre coïncidence qui ressemble à une ironie du sort. Ce sont les mêmes douleurs hypogastriques qui empêchent, en 1815 et en 1870, l'oncle et le neveu de dominer les événements. La destinée de trente millions d'âmes dépend de l'état de la vessie des deux hommes qu'ils se sont donnés pour maîtres. Quelle condamnation du despotisme!

M. Iung n'a en rien modifié sa manière d'écrire. C'est toujours cette phraséologie mystifico-scientifico-sociologique qui fait sourire en dépit des tristes circonstances auxquelles elle s'applique. Pour appuyer notre dire, quelques citations ne sont pas de trop. Elles permettront aux lecteurs de décider si notre jugement est trop sévère.

« A l'armée du Nord, la discipline était exacte...

« ... L'Espagne de l'année 1800 n'était pas encore l'Espagne avide d'indépendance, de justice et de travail que nous connaissons et que nous admirons, de cette Espagne nécessairement appelée du jour où elle sera entrée résolument dans le concert des nations démocratiques à devenir le boulevard de la race latine régénérée par la liberté. En 1800, la vieille monarchie espagnole subsistait encore dans toute sa beauté...

« ... Ce qu'une femme désire est un feu qui consume, *celui* d'une reine un volcan qui dévore... »

Mieux eût valu parodier un distique connu :

Désir de fille est un feu qui dévore
Désir de *reine* est cent fois pis encore.

« ... Lui aussi (Lucien) voulait une part de cette poire que son frère le général était allé faire mûrir dans les sables brûlants de l'Égypte. »

Dieu! qu'en termes choisis ces choses-là sont dites!

« ... Dans cette haute comédie de l'attente qui devait aboutir au drame de brumaire, Joseph jouait les prud'hommes et les conservateurs, Lucien les amoureux, l'amant heureux de la liberté, Louis les domestiques, Joséphine la grande coquette, Lœtitia les mères nobles, Hortense, Élisa, Caroline les rôles d'amoureuses, Napoléon, celui de l'homme providentiel, du *Deus ex machina*. »

Cette phrase a dû plaire grandement à son auteur. On avouera que ce n'est pas là le ton de l'histoire. Est-ce une plaisanterie? Le sarcasme est si lourdement manié qu'il rappelle la fable de La Fontaine : *l'Ane et le Petit Chien ;* mais poursuivons.

« Des parents du César, les plus énervés étaient sans contredit Murat et Caroline. Eux seuls avaient conservé une couronne (1814), mais quelle couronne! *vacillante comme une goutte de rosée.* » Voilà une comparaison bien appropriée, alors qu'au Piso la goutte de rosée devait se transformer en flots de sang.

« La puissance ou la possibilité de la puissance *a*, comme les plantes malsaines, une action délétère. Le cerveau que le travail n'a pas suffisamment fortifié contre *leurs* émanations est atrophié pour toujours, l'empereur ne voyait plus et ne pouvait plus voir...

« ... N'est pas prétendant qui veut ici-bas... à ces vibrions d'un ordre supérieur il faut un milieu convenable pour se développer... »

Parmi les infusoires humains, M. Iung distingue des vibrions d'ordre supérieur. De la part d'un bactérien démocrate, voilà une flatteuse appellation. Quoi qu'il en soit, les citations qui précèdent — et nous aurions pu les multiplier sans en changer le caractère — nous mettent à même d'infirmer le jugement que M. Iung, dans son résumé ou plutôt son réquisitoire final, porte contre Lucien Bonaparte au point de vue littéraire. « Il a été, dit-il, poète aussi médiocre que prosateur diffus. » Nous en appelons, dans l'espèce, pour défaut de compétence.

Si le prince de Canino n'a pas brillé dans l'épopée, il n'est pas le seul Français de mérite qui soit dans ce cas. Tous ses vers d'ailleurs ne sont pas mauvais, à ne rappeler que le début de l'*Ode sur l'Odyssée*. Quant au style de ses mémoires, s'il est emphatique, suivant le goût de l'époque, il est toujours clair, souvent agrémenté de traits spirituels, rarement incorrect. Quoi de plus bref et de plus expressif que cette circulaire d'un ministre de l'intérieur de vingt-cinq ans aux préfets, à la veille de Marengo : « De grands événements se préparent. Le premier consul est parti ; les vœux de la France l'accompagnent. Vous, contenez les ennemis de la patrie! » M. Iung se borne à dire : « La phrase était sonore ; elle produisit un grand effet. » D'autre part, il cite deux fois le passage suivant, qui a dû dès lors lui convenir:

« J'ai toujours trouvé (c'est Lucien qui parle) que les conversations familières des personnages historiques, outre qu'elles peignent leur caractère, renferment bien souvent le germe des événements auxquels ils ont pris part ou qu'ils méditent dans le secret de leur conscience. Napoléon a eu beaucoup de ces entraînements de conversation, lesquels aussi assez souvent étaient prémédités, surtout quand il parlait à des gens qui ne lui inspiraient pas une grande confiance. Combien de fois Joseph et moi ne nous sommes-nous pas dit : « Te souviens-tu quand il nous a dit telle ou telle chose? C'était le germe de ce qu'il a développé aujourd'hui. »

En résumé, la nouvelle publication de M. Iung, moins pour ses commentaires qu'à raison des documents curieux et inédits qu'elle contient, ne manquera pas d'être appréciée. Sera-t-elle pourtant aussi bien accueillie que la première? C'est douteux. L'in-

dulgence envers les régimes déchus croît au fur et à mesure que le présent laisse échapper de partisans. Les temps changent et beaucoup de gens, hélas ! commencent à perdre leurs illusions républicaines. D'ailleurs, bien que la haine transsude à chaque ligne dans l'ouvrage, la mémoire de Lucien n'a pas autant à souffrir — c'était à croire — que celle de son frère — des investigations du méticuleux lieutenant-colonel. Les fautes qui lui sont le plus reprochées sont imputables à une extrême jeunesse, à une déplorable éducation. Elles sont, sinon rachetées, atténuées du moins par ses qualités morales. Aussi, quels que fussent les mérites de la princesse de Canino, c'est avoir bien envie de répéter, en le modifiant à peine, le mot de Crébillon, que de finir par cette épigramme : « Ce qu'il y a de meilleur dans Lucien, c'est sa femme. »

On ne saurait manquer, dans un organe comme celui-ci, de noter qu'au nombre des pièces justificatives qui terminent ce tome III, se trouve, outre une analyse des deux grands poèmes de Lucien Bonaparte, la liste complète de ses œuvres. G. S. L.

Les salons de conversation au XVIII^e^ siècle, par Feuillet de Conches. 1 vol. in-18, Paris, 1883, Charavay, éditeur.

Les salons de conversation de M. Feuillet de Conches sont ceux de M^mes^ du Deffand, de Lespinasse, de Duras, de Lambert, de Tencin, Geoffrin et quelques autres. Ce n'est pas l'esprit qu'on y déploie que l'auteur examine, ce sont les doctrines qu'on y prêche. On les connaît. Elles ont fait depuis leur apparition dans la rue, une torche à la main. C'était très beau en théorie. On commentait le *Contrat social*, de Jean-Jacques Rousseau. On était servile dans la vie pratique et plein d'audace dans la conversation. On ne croyait pas que ce que l'on disait serait tout à l'heure traduit en action. Si on l'avait su, on aurait eu plus de réserve. Ce monde du XVIII^e^ siècle, faible, corrompu, sans hauteur d'âme, aimait ses aises et ne songeait d'aucune façon à se jeter dans les hasards d'une révolution. Quelques-uns pourtant devinaient que cette hardiesse de pensées ne resterait pas éternellement un aliment de la curiosité. Voltaire avait des pressentiments. « Tout ce que je vois, écrivait-il à M. de Chauvelin, le 2 avril 1762, jette les semences d'une révolution qui arrivera immanquablement et dont je n'aurai pas le plaisir d'être le témoin. S'il avait été là sous la Terreur, il aurait fait connaissance avec le rasoir national. La lumière est tellement répandue de proche en proche, qu'elle éclatera à la première occasion, et alors ce sera un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux, ils verront bien des choses. » Ils ne feront pas que les voir et ils ne seront pas si heureux que Voltaire imagine. Mais l'impression commune au XVIII^e^ siècle est que le spectacle sera très agréable. Les cimetières encombrés, les ruines jonchant le sol, des milliers de fugitifs errant sans abri et sans ressources sous des climats inconnus, des millions de cadavres épars sur les champs de bataille, le tout sans résultat et sans qu'on ait avancé d'un pas, tel sera le spectacle. D'aucuns en avaient le soupçon. M^me^ Lebrun raconte dans ses *Souvenirs*, qu'un soir le peintre Vigie, son père, était triste au sortir d'un dîner philosophique où étaient Saint-Lambert, Helvétien et Diderot. Sa femme lui demande ce qu'il a : « Tout ce que je viens d'entendre, ma chère, répondit-il, me fait croire que bientôt le monde sera sens dessus dessous. » M. Feuillet de Conches promène son lecteur un volume durant à travers ces pronostics, les uns gais, les autres qui ne le sont pas. D'une part comme de l'autre, on n'a pas l'idée de la tempête qui est à l'horizon. Il y a une sorte de satisfaction mélancolique à revoir, aujourd'hui qu'on sait ce qui est advenu des rêves et des doctrines du XVIII^e^ siècle, les craintes et les espérances que l'avenir offrait en perspective à ceux qui ont précédé l'ouragan. A propos de l'école philosophique, M. Feuillet de Conches revient, sans qu'on voie trop pourquoi, à l'édit de Nantes et à sa révocation. C'est ce pelé, ce tondu qui a fait tout le mal. La révocation de l'édit de Nantes n'est qu'un atome dans la crise. L. D.

Le cardinal Carlo Carafa (1519-1561). *Étude sur le pontificat de Paul IV*, par George Duruy, ancien membre de l'école française de Rome, professeur agrégé d'histoire au lycée Henri IV, docteur ès lettres. Paris, Hachette et C^e^, 1882, 1 vol. in-18.

S'il n'y avait pas eu d'école française à Rome, il est probable que ce livre n'aurait pas été écrit, car c'est à Rome que le jeune professeur en a eu l'inspiration et en a réuni les matériaux. Il faut donc se féliciter de cette création, qui a déjà donné des résultats excellents. M. George Duruy, entre autres, y a tramé les éléments d'un livre remarquable à l'entrée de sa carrière ; et c'est avec une joie mêlée de souvenirs reconnaissants que je salue, dans cette famille illustrée par l'histoire, un historien de plus.

L'étude que M. George Duruy a consacrée à l'étrange et puissante personnalité, assez peu connue jusqu'ici, du reste, qui eut nom Carlo Carafa, a les qualités d'érudition et de recherches que l'on doit attendre d'un professeur de l'Université, familier avec les meilleures méthodes d'investigation et d'exposition. Elle a, en outre, cet élan et cette chaleur qui appartiennent en propre à la jeunesse, et qu'un petit nombre d'esprits privilégiés, comme le père de l'auteur et quelques autres des plus grands dans ce siècle, ont pu conserver jusqu'à la fin.

Voici les termes du problème historique, tel que M. George Duruy se l'est proposé : « Je vis se dresser devant moi et grandir confusément... une figure singulièrement intéressante, celle de Carlo Carafa. Qu'était donc cet étrange personnage, que je trouvais successivement spadassin à gages, condottiere au service d'Espagne ou de France, cardinal, favori tout-puissant de Paul IV, diplomate, légat à Venise, à Paris ou à Bruxelles, ami des Guises, de Montmo-

rency, de Saint-André, de Diane de Poitiers, de Catherine de Médicis, de Henri II, adversaire acharné, puis client de Philippe II, acteur important dans de grands événements, tels que la ligue de Henri II avec Paul IV et Hercule de Ferrare, la rupture de la trêve de Vaucelles, l'expédition du duc de Guise en Italie, maître enfin du saint-siège et inspirateur de la politique du Vatican pendant près de cinq années, jusqu'au jour où l'heureux et hardi aventurier est précipité de ce comble de prospérité dans un abîme d'infortune, et succombe misérablement sous la main du bourreau? »

Pour savoir comment il a résolu le problème ainsi posé, il faut lire le livre, écrit d'un style ardent et correct, traversé d'un bout à l'autre par un souffle généreux et qui, à l'intérêt d'un roman bien machiné, joint le mérite inappréciable de la vérité vraie.

Je ne marchande pas des éloges que je crois très mérités. Je n'hésiterai pas davantage à formuler une critique. Pourquoi M. George Duruy ne se débarrasse-t-il pas, maintenant qu'il a revêtu la toge virile et professorale, les langes dont l'a entouré, en mère pleine de sollicitude, la littérature classique qui l'a nourri? Était-il besoin, dans sa préface, par exemple, de pasticher Bossuet? Sans avoir nullement la pensée d'une comparaison qui serait une impertinence, je crois que M. George Duruy n'aurait rien perdu à laisser à Bossuet son langage de panégyriste et d'orateur de la chaire pour rester simplement lui.

Tout un appareil de notes et de citations de sources entoure et soutient ce travail qui fait honneur à la jeune Université, ajoute un rayon à l'auréole d'un nom glorieux et fait espérer pour l'avenir un successeur et un émule aux grands historiens qui, depuis le commencement du siècle, ont illustré notre pays. B. H. G.

Louis XIV et Innocent XI, d'après les correspondances diplomatiques inédites du ministère des affaires étrangères de France, par E. Michaud, professeur à l'Université de Berne. Paris, G. Charpentier, 1882, 4 vol. in-8°.

Ce gros livre mériterait une étude approfondie. Il est le résultat de patientes recherches et témoigne d'un énorme savoir, en même temps que d'un sens critique impartial et sûr. C'est, à proprement parler, l'histoire de la lutte entre la théocratie et la monarchie au XVII^e^ siècle.

Je ne veux pas m'engager dans le détail des événements rapportés ni des jugements rendus. Un tel examen, lors même que je serais d'accord avec l'auteur, amènerait forcément des discussions et des développements qui ne sauraient trouver place ici. Il me suffira de donner un aperçu général de ce que le savant professeur de l'Université de Berne a voulu faire. Le premier volume est consacré à l'étude du caractère du pape et à la description de sa cour. Il y peint Innocent XI, sa curie, les intrigues de sa camarilla et les mœurs de la ville sainte pendant son pontificat. Le tableau n'est pas édifiant, mais il est fidèle et toutes les couleurs en sont prises dans les dépêches diplomatiques et les correspondances particulières les plus authentiques. Le second traite de la politique générale d'Innocent XI et de ses intrigues contre la France. Il met en un jour nouveau le caractère et la conduite du vieux cardinal Ottoboni, qui succéda à Innocent XI sous le nom d'Alexandre XIII. En voici, du reste, le plan et le résumé tels que M. Michaud lui-même nous les donne dans son introduction: « La politique d'Innocent XI envers la France ayant été une politique d'intrigues haineuses, il était nécessaire de mettre celles-ci en pleine lumière. Ces intrigues étaient conduites par les chefs des deux grands partis qui étaient alors aux prises, le parti gallican et le parti ultramontain. C'est pourquoi j'ai exposé ce que les dépêches contiennent sur ces deux partis : d'abord sur les agents de Louis XIV à Rome, le duc d'Estrées, ambassadeur, le cardinal d'Estrées, son frère, le marquis de Lavardin, les abbés de Servient, de Bourlemont, d'Hervault; puis sur les agents du pape à Paris, les nonces Varesi et Ranucci, l'auditeur Lauri, etc.; ensuite sur la cabale ultramontaine en France et à Rome, sur ses procédés et ses ruses, sur les voies secrètes et détournées par lesquelles les ambassadeurs, le marquis de Lavardin surtout, cherchèrent à les surprendre; enfin sur le rôle que joua, dans tous ces débats, le cardinal Le Camus, évêque de Grenoble, si mal connu jusqu'ici. »

Ayant ainsi mis en présence les deux adversaires et montré les ressorts les plus secrets qu'ils prétendaient faire jouer dans la lutte, l'auteur, dans les deux derniers volumes, fait le récit de la lutte elle-même. Le conflit politico-ecclésiastique est spécialement exposé dans le volume III, et le volume IV raconte les débats théologiques et les affaires purement religieuses. Cette partie porte avec elle un enseignement pratique; car, comme le fait remarquer l'historien, « le lecteur verra qu'il s'agissait alors des mêmes questions qui nous agitent et nous divisent encore aujourd'hui; la forme est autre, le fond est identique ».

Ni Louis XIV ni Innocent XI ne sortent agrandis de cette étude patiente et consciencieuse des documents diplomatiques. Chacun peut, du reste, lire l'ouvrage d'un bout à l'autre sans que son jugement soit influencé par celui de l'auteur, qui se borne strictement et fidèlement à son rôle d'analyseur et de narrateur. Chacun peut donc tirer de sa lecture ses propres conclusions. Voici cependant celles que M. Michaud, parvenu à la fin de sa laborieuse exploration, ne peut s'empêcher d'indiquer, et qui s'offrent naturellement en effet à tout esprit libre et non prévenu :

« La curie d'Innocent XI ne mérite ni admiration ni même respect. L'immixtion scandaleuse qu'elle a faite de la politique, de la finance, de l'ambition, de l'égoïsme, de l'hypocrisie, du mensonge, dans la religion, ne saurait avoir un principe de vie morale, encore moins de vie religieuse. Et tôt ou tard il sera, une fois de plus, démontré avec éclat que plus la papauté grandit, plus l'Église et la science diminuent;

que plus la papauté ajoute au credo, plus elle retranche au décalogue; que plus elle étend son ombre sur les peuples qu'elle prétend protéger, plus ceux-ci en souffrent moralement et matériellement; qu'il n'y a, pour une nation et pour un État, aucune paix possible avec elle, sauf celle de la servitude; qu'il n'y a pas à lutter avec elle sur le terrain de la ruse, terrain sur lequel elle sera toujours maîtresse et victorieuse, enfin, que le seul moyen, soit pour les gouvernements, soit pour les églises chrétiennes, de triompher d'elle définitivement, c'est de lui rompre en visière énergiquement, en la dépouillant de tous ses privilèges présents, en la contraignant à réparer tous ses méfaits passés, en la soumettant sans merci au droit commun, et en la traitant exceptionnellement toutes les fois qu'elle agira elle-même exceptionnellement. » B.-H. G.

Les premiers jansénistes et Port-Royal, par Ant. Ricard, professeur de dogme à la Faculté de théologie d'Aix. Paris, Plon, éditeur, 8, rue Garancière, 1883.

Après les ouvrages de l'Allemand Hermann Reuchlin et de Sainte-Beuve, tout semblait avoir été dit sur l'histoire des premiers jansénistes et sur le détestable rôle de Port-Royal; et cependant les découvertes de documents inédits et authentiques, de plus en plus nombreuses dans les bibliothèques, les archives et les mémoires, nous montrent le jansénisme comme un champ où il y a encore place pour une abondante moisson.

On s'explique qu'en sa qualité de protestant, Hermann Reuchlin se soit déclaré le partisan enthousiaste des disciples de Jansenius et d'Arnauld. A l'en croire, rien de plus austère que la doctrine des solitaires de Port-Royal, rien de plus élevé que leur caractère. Dieu merci, la critique historique a commencé depuis un quart de siècle à faire justice de cette légende janséniste. Sainte-Beuve a été un des premiers à donner le signal. Dans son histoire de Port-Royal, il nous représente Pascal, le sublime Pascal faussant et tronquant les citations des jésuites pour les besoins de sa cause. Plus préoccupé des raffinements littéraires que de tout autre chose, le fameux *lundiste* a eu le tort immense de ne pas être toujours conséquent avec ses principes.

C'est à M. Ant. Ricard, chercheur infatigable, qu'il était réservé de faire le grand jour sur les menées des Tartufes du catholicisme. « Port-Royal, nous dit l'auteur des *Premiers jansénistes*, est tout un monde de mystères qui attend encore une révélation, car on n'a guère jusqu'ici que soulevé un coin du voile. » Cet écrivain est trop modeste dans l'appréciation qu'il veut bien avoir l'air de porter sur son propre livre. Ayant su profiter largement de l'érudition de ses devanciers et, d'autre part, attentif à éviter leurs défauts, M. Ant. Ricard ne s'est pas contenté de soulever un coin du voile qui cachait le lieu de la scène; il l'a déchiré de haut en bas. Pas un recoin de Port-Royal qui ne soit vivement éclairé. Brusquement aussi, M. Ricard arrache le masque de pureté et d'austérité dont savaient si bien se parer ces habiles sectateurs.

Quoiqu'il combatte avec ardeur les apologistes de Port-Royal, le nouvel historien ne cesse pas un seul instant de traiter son sujet avec une impartialité irréprochable. La moindre critique s'appuie toujours sur un fait, le plus souvent sur une série de faits contre l'existence desquels aucun doute ne peut être émis.

On ne dira pas de cet ouvrage ce que H. Balzac, l'auteur de la *Comédie humaine*, écrivait au sujet du *Port-Royal*, de Sainte-Beuve : il distille l'ennui.

Au charme d'un récit clair, vivant, dramatique, vient s'ajouter l'intérêt d'anecdotes inédites ou peu connues. L. B.

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

Œuvres de Molière, *illustrations,* par Jacques Leman; *notices,* par Anatole de Montaiglon. III. *Les Précieuses ridicules.* In-4°. Paris, Lemonnyer.

M. Lemonnyer continue, avec toute l'exactitude possible, la publication de cette artistique édition de Molière dont nous avons déjà signalé ici les deux premières pièces, *l'Étourdi* et *le Dépit amoureux*. Le troisième fascicule, contenant *les Précieuses,* vient de paraître. Il se recommande par les mêmes mérites que les précédents; exécution typographique irréprochable, papier excellent, format heureusement choisi : voilà ce qui frappe d'abord les yeux.

Ouvrons le volume; nous trouvons, à la suite d'une intéressante notice de M. de Montaiglon, un texte publié d'après les mêmes principes que celui de *l'Étourdi* et du *Dépit amoureux*, puis des illustrations sur lesquelles nous aurons bientôt à revenir.

Dans sa notice, M. de Montaiglon remarque d'abord que « *les Précieuses* sont bien la première pièce pa-

risienne de Molière », et qu'elle a marqué « l'éclosion de ce grand théâtre personnel qu'il a alimenté seul, et dont, jusqu'à sa mort, il a porté tout le poids ».

« En réalité, ajoute M. de Montaiglon, la représentation des *Précieuses*, le mardi 18 novembre 1659, a été pour son auteur une bataille d'autant plus osée et périlleuse qu'il venait d'avoir deux grands succès et que la troisième pièce, dont il exposait la fortune aux calomnies de ses envieux et aux fureurs de ses ennemis, avait contre elle trois choses : elle était en un acte; — elle était en prose; — elle ne se prenait ni à des aventures nobles et tragiques, ni à des inventions romanesques, ni à des caractères généraux, mais à un travers du moment actuel et des mieux portés, qu'elle attaquait en plein front et qu'elle cinglait de plein fouet. »

C'est surtout sur ces trois grandes difficultés auxquelles vint se heurter le génie de Molière, que M. de Montaiglon retient l'attention du lecteur. Nous acceptons, sans le discuter, ce que M. de Montaiglon dit de la rareté des pièces en un acte et des pièces en prose sur la scène française avant *les Précieuses;* ce sont là questions de fait sur lesquelles son érudition ne peut être en défaut; mais nous sommes absolument en désaccord avec lui lorsqu'il émet cette opinion que Molière a visé l'hôtel de Rambouillet. Au moment où fut représentée la comédie de Molière, l'hôtel de Rambouillet n'existait plus : je veux dire que la célèbre marquise veuve, privée de sa fille Julie qui avait suivi Montausier en Angoumois, et de ses deux autres filles qui étaient au couvent, ne recevait plus cette société choisie où les gentilshommes et les gens de lettres étaient admis avec une égale faveur; ni Mme de Rambouillet ni ses familiers n'ont jamais parlé le ridicule langage de Cathos ou de Madelon. Ménage nous apprend qu'elle assista à la première représentation et fut des plus empressées à applaudir; enfin ce n'est pas pour déguiser, mais pour bien préciser sa pensée, que, dans sa préface, Molière a distingué les fausses précieuses des vraies précieuses. On était alors assez porté à les confondre, et rien ne le montre mieux que la composition du *Grand Dictionnaire des Précieuses* de Somaize, où il admet les personnes mêmes qu'il respecte le plus : Marie Mancini, dont il était le secrétaire, Mme de Sévigné, Mlle de Scudéry et tant d'autres qui, par leur style, d'une admirable simplicité, et par leur horreur du pédantisme, n'ont rien de commun avec les prétentions des pecques provinciales auxquelles Molière prête un langage si bizarre.

J'arrive aux illustrations.

La grande composition, lit-on dans l'explication des planches, à la fin du volume, représente la salle basse de Gorgibus; on y voit Madelon, Cathos et le marquis de Mascarille, que Cathos prie de ne pas être inexorable au fauteuil qui lui tend les bras (sc. IX). Dans le fond, par la porte ouverte, on aperçoit Almanzor qui se retire après avoir donné les sièges, et plus loin, les deux porteurs de chaise qui s'en vont.

Le faux titre est charmant. A droite, Polyxène et Aminthe, c'est-à-dire Cathos et Madelon; à gauche, Mascarille tendant sa main gantée, et leur disant : « Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat. » — En haut, au milieu, la couronne du marquis de Mascarille.

Les en-têtes de la notice, de la préface et de la pièce, les lettres ornées, les culs-de-lampe, le cadre des personnages ne sont pas moins bien compris; tous les détails prouvent que M. Leman s'est merveilleusement pénétré des intentions de Molière et les a traduites avec un rare bonheur. Nous ne faisons nos réserves que sur un point : persuadé que l'hôtel de Rambouillet n'a rien de commun avec *les Précieuses ridicules*, nous ne voyons pas la nécessité de placer en tête de la pièce les armoiries de la marquise de Rambouillet, qui serait Madelon, ni celles de Julie d'Angennes, sa fille, marquise de Montausier, qui serait Cathos. Jamais Molière n'aurait accepté une telle interprétation, contraire à sa pensée comme à la vérité historique. CH. L. L.

Maximes de La Rochefoucauld, premier texte, imprimé à la Haye, en 1664, collationné sur le manuscrit autographe et sur les éditions de 1665 et 1678, précédé d'une préface par Alphonse Pauly, conservateur, sous-directeur adjoint à la Bibliothèque nationale. Paris, D. Morgand, 1883. 1 vol. in-8°.

On connaît les excellentes éditions de Molière et de La Fontaine publiées chez Lemerre par M. Alphonse Pauly; la reproduction des textes qu'elles contiennent se recommande par la plus scrupuleuse exactitude. Elles sont épuisées et font prime, comme on dit dans le voisinage de la Bibliothèque nationale.

M. Alphonse Pauly vient de rendre un nouveau service aux amateurs bibliophiles et aux érudits en leur offrant une édition nouvelle des *Maximes* de La Rochefoucauld, conforme à celle de 1664, dont l'existence, jusqu'à ces derniers temps, était restée ignorée, et même contestée.

Cette question de l'existence d'une édition des *Maximes* antérieure à celle de 1665 ne fut bien tranchée, nous dit M. Pauly, qu'en 1879, lors de la publication par M. Alphonse Willems d'une notice sur l'impression de la Haye, en 1664. « Grâce à ce travail, on était fixé sur l'impression de cette fameuse copie, on savait le nombre des maximes qu'elle contient, on avait appris que plusieurs offrent des variantes; mais on ne continuait pas moins à ignorer en quoi elle consistait réellement; en un mot, on possédait de précieux documents pour une bibliographie, mais on n'était guère plus avancé pour ce qui intéresse l'histoire de la littérature. »

La mort de M. Rochebilière, dont la précieuse collection a été l'objet d'un si savant catalogue, eut pour conséquence de mettre dans la circulation non seulement cette introuvable édition de 1664, mais encore un exemplaire de celle de Paris, 1665, de premier

état, sans aucun carton ni changement. Les *Maximes* de 1664, mises en vente le 3 juin 1882, atteignirent le prix de 5,100 francs et furent adjugées à M. Paillet, président de la Société des amis des livres. C'est à la généreuse libéralité de ce bibliophile éclairé que nous sommes redevables de la nouvelle édition donnée par M. Pauly, à qui il voulut bien confier son exemplaire.

M. Alphonse Pauly l'a publié avec un soin religieux, page pour page, ligne pour ligne, lettre pour lettre, dans un beau format in-8°, sur papier de fil, en un mot dans des conditions à la fois dignes de l'auteur des *Maximes* et de ses admirateurs les plus convaincus. Le consciencieux éditeur l'a fait précéder d'une intéressante préface où, après avoir exposé l'historique et l'importance de sa réimpression, il relève jusqu'aux incorrections du texte qu'il publie, afin qu'on ne lui impute pas des erreurs qu'il a volontairement laissées, comme garantie de sa fidélité.

L'ouvrage est suivi d'une suite de notes et de variantes, qui n'occupe pas moins de 25 pages en petit texte, d'une table alphabétique des *Maximes* de 1664 avec renvois au manuscrit et aux éditions de 1665 et de 1678 ; notes, variantes, concordances, sont établies avec le plus grand soin.

Enfin M. Alphonse Pauly a eu la bonne fortune de trouver une lettre inédite de La Rochefoucauld à Mlle de Scudéry ; il l'a ajoutée en appendice au texte de son édition et y a joint des *sentences* tirées de la *Sonde de la Conscience*. Nous lui savons gré d'avoir communiqué à ses lecteurs des pièces d'un si haut intérêt.

Dans un autre ordre d'idées, nous sera-t-il permis de faire connaître aux amateurs que nous avons été nous-même assez heureux pour rencontrer trois lettres de médecins sur l'autopsie de La Rochefoucauld ? Nous les avons indiquées au savant directeur de la collection des grands écrivains, qui, sans doute, les publiera dans son édition du grand moraliste.

CH. L. L.

Vénus et son cortège. Douze compositions originales, par Alexandre Zick (reproduction en fac-similé à la mine de plomb), renfermées dans un carton doré. Édition format in-4°. — Prix : 25 francs.

Les albums de dessins originaux reproduits deviennent de mode ; c'est une importation allemande qui a ses amateurs. C'est un fait incontestable, sinon discutable que le succès de ces genres de recueils.

L'an dernier *le Livre* a parlé du *Triomphe de Cupidon*, ce bel album de compositions d'Henri Lossow, un artiste de Munich très distingué. *Vénus et son cortège* forme pendant au *Triomphe de Cupidon*.

On ne peut mieux s'exprimer à l'égard de cette publication qu'un certain bibliophile anonyme qui vient d'écrire ces lignes.

« Si H. Heine était encore de ce monde, il ne ferait pas entendre sa plainte désolée : « Les dieux se meurent! Les dieux sont morts! » Grâce à l'art, ils vivent et revivent sans cesse, et, de tous, c'est la fille de l'onde amère qui renaît toujours plus belle et plus jeune. L'an dernier, Lossow donnait le *Triomphe de Cupidon*, son fils et son propre triomphe ; voici ses nymphes qu'on nous montre avec elle, folâtres, éternellement jeunes aussi et belles autant que la déesse elle-même ! Dans les douze héliogravures de Zick, cet émule de Lossow, nous voyons la déesse virginale encore sortir des flots, puis l'épouse de Vulcain forgeant les traits de son fils, puis les rondes de ses compagnes, leurs ébats autour de Silène et, au milieu des flots, les luttes guerrières des Amazones dont plus d'une a ressenti les traits du dieu malin, les satyres qui enlèvent des nymphes, des nymphes qui enlèvent des pêcheurs, bref, tout ce qu'une riche imagination artistique a trouvé de plus charmant, de plus capricieux dans ce monde riant et lumineux où la beauté éclatait dans toute sa splendeur, sans fard et sans voiles!

« Les nombreux amateurs qui possèdent le *Triomphe de Cupidon* voudront lui donner pour pendant le Cortège de Vénus, et, en les contemplant tous deux, ils conviendront que Zick, pour différer en plus d'un point de Lossow, n'en est que plus original et plus puissant. »

Les douze compositions de Zick se divisent ainsi comme les tableaux d'une féerie : 1° Naissance de Vénus; 2° l'Épouse de Vulcain; 3° Bonne prise; 4° Silène ivre; 5° Chasse aux nymphes; 6° Combat d'Amazones ; 7° Colin-Maillard ; 8° Enlèvement ; 9° Danse des nymphes; 10° Surprise au bain ; 11° Prise à ses propres filets; 12° Evoe Bacche ! Il a été tiré une grande édition de luxe, format in-folio, avec belle reliure d'amateur, au prix de 50 francs.

Les Pantagruéliques, contes du pays rémois, avec une lettre de Jules Janin. 1 vol. in-16 carré, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1883. — Prix : 12 fr.

« Ils sont bien de leur pays, ces chers Rémois, ces petits-fils de Rabelais et de la grande gaieté française » ; écrivait Jules Janin à l'auteur des *Pantagruéliques*. Impossible, en effet, de s'inspirer de modèles illustres plus heureusement que ne l'a fait M. Liber. Et le mot « heureusement » n'est pas employé par nous dans un sens banal. C'est, en effet, un grand bonheur pour un écrivain, de savoir rire à la manière de Rabelais et conter à la façon de La Fontaine, sans ombre de plagiat. Il lui faut posséder une vraie note personnelle, une rare originalité : ces qualités ne manquent pas à l'auteur des *Pantagruéliques*.

D'autre part, les vers libres, en apparence aisés à faire, exigent en réalité une telle verve, une si grande légèreté de plume, qu'un maître ès science poétique, M. Théodore de Banville, les regarde comme les plus difficiles à bien réussir. De cette difficulté, M. Jules Liber se tire à merveille. Il sait jongler avec les différents rythmes des vers et se sert habilement de ce talent pour produire les effets les plus variés. Nous pourrions appuyer notre dire de nombreux exemples, mais la place nous manque.

Voici cependant une petite pièce lestement tournée ; titre, *le Signalement* :

Certain Anglais, sot comme deux, au reste,
Perdit sa femme, un matin, dans Paris,
Et l'appelait de la voix et du geste,
Tant qu'un sergent accourut à ses cris.
A celui-ci notre Anglais la réclame :
— Eh ! mais, milord, dit l'alguazil,
Encor la reconnaître faut-il.
— Facilement se reconnaît ma femme,
Repart l'époux, et sans être subtil :
« L'œil de travers, une fraise au nombril. »

Nous ne voulons pas clore ces quelques lignes sans parler du luxe de l'édition : titre en deux couleurs, culs-de-lampe, gravures hors texte, gravures dans le texte, tout y est soigné de manière à contenter les bibliophiles les plus méticuleux. Ce livre est digne de l'habit de pourpre et d'or dont Janin l'avait revêtu, si nous en croyons sa lettre-préface. Tous ceux qui se le procureront voudront imiter, à cet égard, le prince des critiques. P. C.

Fables de La Fontaine, illustrées à l'eau-forte par A. Delierre; Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît. — 2 vol. in-8° colombier contenant 75 planches à l'eau-forte. Brochés : 150 francs. — 50 exempl. numérotés sur papier de Chine avec 2 états des eaux-fortes : 300 francs. — 50 exempl. numérotés sur papier Whatman, avec 2 états des eaux-fortes : 300 francs.

On a beaucoup édité La Fontaine et on éditera toujours ses douze livres de *Fables* qu'il est banal de traiter de chefs-d'œuvre; mais, parmi les éditions sans nombre illustrées ou non, petit ou grand format, l'amateur est souvent embarrassé de choisir.

Parmi celles du siècle, nous devons tout particulièrement signaler à nos lecteurs la magnifique édition grand in-8° que vient de terminer la maison *Quantin*. Le nom de l'éditeur nous est une garantie de la perfection typographique de l'œuvre; mais il faut feuilleter ces deux admirables volumes pour se rendre compte de leur valeur.

Dues à la pointe si appréciée de M. Delierre, dont la renommée comme *animalier* n'est plus à faire, 75 grandes compositions à l'eau-forte et hors texte, indépendamment des en-tête et culs-de-lampe, remplissent les 2 volumes d'une saveur artistique incomparable et tout à fait inédite.

Le portrait du *Bonhomme*, la vue de sa maison à Château-Thierry et celle du château de Vaux, contenus dans la treizième et dernière livraison qui vient de paraître, avec les tables, préface et la vie d'Esope, complètent ce magnifique ouvrage entièrement terminé.

MÉMENTO

L'éditeur Brancart de Bruxelles, marchant dans la voie des J.-J. Gay, des Kistemaeckers, etc., publie depuis quelques mois toute une série d'ouvrages à l'usage des bibliophiles. Ce ne sont pas des nouveautés cependant. Signalons :

1° **Le Catéchisme des gens mariés**, par le P. Féline. Réimpression textuelle sur l'édition originale, augmentée d'un avant-propos et d'un frontispice gravé à l'eau-forte par Ribeau Nardy. Petit in-16, joliment imprimé. — Prix : 3 francs.

2° **La Nuit et le moment ou les Matines de Cythère**, de Crébillon fils. Tirage à 500 exemplaires, in-12, sur papier vergé. Prix : 4 francs.

3° **L'Abbé en belle humeur**, nouvelle galante, par Macé, avec une eau-forte d'A. Leyne, sur la copie de Pierre Marteau, à Cologne, 1747. — Prix : 4 fr.

4° **Les matinées du Palais-Royal et de ses alentours précédées des amours secrètes de Mlle Julie B..., devenue comtesse de l'Empire, racontées par elle-même.** — Prix : 4 francs.

5° **Point de lendemain**, édition, petit in-16 à 3 francs.

6° **Les Maladies de Vénus**, par le Bibliophile Jacob, dont nous parlerons par la suite.

Nous avons cru ne devoir que signaler ces ouvrages, coquettement édités. Nos lecteurs en connaissent le fond et l'esprit.

Dans la petite bibliothèque Charpentier, à Paris : **Raymonde**, roman d'André Theuriet avec deux charmantes compositions de Delbos reproduites en héliogravure.

Les **Monologues**, ces plaquettes généralement vides et bêtes, encombrent la librairie théâtrale. Il en éclôt chaque semaine d'innombrables et nous ne nous en inquiétons guère dans cette revue. Je signalerai cependant les **Monocoquelogues** édités par Kistemaeckers dans le format petit in-8° avec des portraits de Coquelin cadet, gravés par Descaves, et qui sont de véritables tableaux exquis de gravure. La série se composera de 10 ou 12 monocoquelogues à 1 franc. Ont déjà paru : *le Prêtre, l'Obélisque, la Famille, Parrain par amour, la Vénus d'Anatole.* Ces brochurettes méritent d'être conservées.

Le troisième volume fascicule des **Monstres parisiens** de Catulle Mendès vient de paraître avec une jolie eau-forte de Besnier, chez Marpon et Flammarion. L'ouvrage comprend trois nouvelles : *la Femme de chambre, Anne de Cadour, la Demoiselle noire.* — Prix : 1 fr. 50.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS

Par un arrêté préfectoral en date du 5 octobre 1883, ayant effet du 1er janvier 1884, M. Céard (Henry), publiciste, attaché au cabinet du préfet de la Seine, a été nommé sous-bibliothécaire de la bibliothèque de la ville de Paris, en remplacement de M. Poupel, admis à faire valoir ses droits à une pension de retraite.

Par le même arrêté, l'emploi de sous-bibliothécaire audit service a été transformé en un emploi hors cadre.

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 21 septembre.

Ouvrages présentés. — Gasté : *Étude critique et historique sur les noëls et vaudevilles du manuscrit de Jean Porée.* — Germain : *Notice sur Pierre Flamenqui.*

Lecture. — Benlœw : La poésie albanaise.

Séance du 25 septembre.

Lecture. — Mowat : Inscriptions et tuiles romaines de Mirebeau (Côte-d'Or).

Séance du 5 octobre.

Ouvrage présenté. — Bézier : *Inventaire des monuments mégalithiques du département d'Ille-et-Vilaine.*

Séance du 12 octobre.

Ouvrage présenté. — Guyard : *Géographie d'Aboulfèda.*

Lecture. — Revillout : Note sur *l'argenteus-outen.*

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 13 septembre.

Ouvrage présenté. — de Lettenhove : *Relations politiques des Pays-Bas et de l'Angleterre.*

Lecture. — Vigier : La question de l'alliance anglaise sous le ministère de Richelieu.

Séance du 22 septembre.

Ouvrage présenté. — Mornard : *Du contrat d'assurance sur la vie.*

Lecture. — Baudrillart : Les populations agricoles de la Bretagne.

Séance du 29 septembre.

Lectures. — Vigier : La question de l'alliance anglaise. — Zeller : La bataille de Bouvines.

Séance du 6 octobre.

Ouvrages présentés. — Béquet : *Traité de l'état civil.* — Chéruel : *La France sous le ministère de Mazarin.*

Lectures. — Léon Say : La formation du crédit public. — Vigier : La question de l'alliance anglaise.

Séance du 13 octobre

Ouvrages présentés. — Berr : *Les jeux de Bourse devant la loi.* — Fournier de Flaix : *Études économiques.* — Block : *Annuaire de l'économie politique et de statistique pour 1883.*

Lectures. — F. Passy : *Les fêtes foraines et les administrations municipales.* — Bayet : Les élections pontificales aux VIIIe et IXe siècles.

Dans le concours Léon Faucher, sur les *Associations coopératives*, l'Académie des sciences morales et politiques a décerné, dans sa séance du 21 juillet dernier, une récompense de 2,000 francs au Mémoire inscrit sous le n° 2, ayant pour épigraphe : *Quantum mutatæ.*

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

M. Victor Schœlcher vient de faire un don fort précieux à la Bibliothèque nationale, celui des documents qu'il avait réunis jadis pour sa campagne antiesclavagiste, auquel il a ajouté la collection des ouvrages relatifs au coup d'État de 1851 qu'il a formée dans l'exil. On sait que nul n'a fait plus que lui pour l'abolition de l'esclavage dans nos colonies et que le décret de libération du 27 avril 1848 est dû en grande partie à son influence. Il s'était voué à cette mission généreuse à la suite d'un voyage qu'il fit en 1829 au Mexique, à Cuba et aux États-Unis, où il vit de quelle façon révoltante les esclaves étaient traités. Outre une série d'articles dans *la Réforme*, il a lui-même publié plusieurs brochures sur le sujet : *De l'esclavage des noirs et de la législation coloniale* (1833); *l'Abolition de l'esclavage; examen*

critique des préjugés contre la couleur des Africains et des sang-mêlés (1840).

Sa collection, formée d'ouvrages dont un grand nombre ont été publiés en Belgique, en Angleterre et même en Amérique, qu'il serait aujourd'hui impossible de se procurer, est unique en son genre. Elle comprend environ 3,000 articles dont un catalogue spécial sera rédigé : elle renferme de nombreuses relations de voyages dans les pays où les noirs et les sang-mêlés étaient en état de servitude, des collections de journaux anglais, belges et coloniaux, des brochures et pièces imprimées à Bruxelles, à Londres et à Jersey, par les réfugiés politiques, après le coup d'État du 2 décembre. D'autres brochures traitent des polémiques locales à Saint-Domingue, à la fin du XVIII^e^ siècle et au commencement du XIX^e^.

Un legs important a été fait par M. Forney à la ville de Paris. Ce legs servira à créer une bibliothèque d'ouvrages d'art industriel, que les ouvriers parisiens pourront venir consulter pour se perfectionner dans leur profession.

La bibliothèque de la chambre de commerce, momentanément fermée pour cause de réparations, a été de nouveau ouverte au public de onze heures du matin à cinq heures du soir, à partir du lundi 1^er^ octobre.

Depuis le lundi 5 novembre jusqu'au 30 avril, les lecteurs y seront de plus admis de sept heures et demie à dix heures du soir.

Cette importante collection de plus de 23,000 volumes, contient les documents les plus étendus sur les matières économiques, financières, commerciales, et elle comprend en outre tous les ouvrages classiques français, anglais, allemands, espagnols et italiens.

Entrée : rue Notre-Dame-des-Victoires, 21.

La future bibliothèque de l'École de médecine.

Le projet d'ensemble de reconstruction et d'agrandissement de l'École de médecine comprend, comme on sait, la création d'un quartier qui sera exclusivement réservé à la bibliothèque et à des salles d'études pratiques. Dans la nouvelle bibliothèque devraient être réunis, non seulement les ouvrages existant dans la bibliothèque actuelle, reconnue tout à fait insuffisante, mais aussi les collections de toutes les publications connues se rapportant aux choses de la médecine. En outre, il serait question d'établir un registre spécial sur lequel seraient inscrits les noms de tous les médecins exerçant légalement dans les principaux pays du monde.

La réalisation d'un si vaste projet a donné lieu à un travail préparatoire qui révèle des chiffres vraiment intéressants.

Il résulte de ce travail que le nombre des médecins actuellement répartis sur tous les points du globe s'élève à 193,000, parmi lesquels 11,250 se consacrent uniquement aux hautes études médicales.

Voici comment on décompose, par pays, le nombre de 193,000 médecins que nous indiquons :

On compte actuellement : aux États-Unis, 65,000 médecins, en France 26,000, en Allemagne et en Autriche 32,000, dans la Grande-Bretagne et ses colonies 35,000, en Italie 10,000, en Espagne 5,000, etc.

Si l'on peut avoir la prétention de réunir, dans la bibliothèque de l'École de médecine de Paris, tout ce qui a été écrit, jusqu'à ce jour, sur la médecine, cette bibliothèque contiendrait plus de 122,000 volumes, sans compter les simples brochures des thèses ou mémoires, dont le nombre dépasse 250,000.

Sous le rapport des auteurs ayant traité plus spécialement les questions médicales, les États-Unis viennent en première ligne, avec 2,800 auteurs. Viennent ensuite : la France, avec 2,600 auteurs; l'Allemagne et l'Autriche, qui en ont chacune 2,300; la Grande-Bretagne, 2,000, etc.

Pour contenir tous les documents énumérés ci-dessus, il faudrait un local huit fois plus vaste que celui affecté actuellement à la bibliothèque et à ses dépendances.

L'École de droit possède maintenant une bibliothèque distincte de l'école et ayant accès sur la rue Cujas.

Cet édifice a remplacé la bibliothèque précédemment installée dans un local de l'École de droit et dont les dimensions, absolument insuffisantes, n'en permettaient l'accès qu'à un nombre très restreint de lecteurs.

La nouvelle bibliothèque occupe une superficie totale de 290 mètres; elle est éclairée par en haut et comprend deux salles de lecture qui contiennent 30,000 volumes disposés sur des rayons divisés en trois parties égales par deux galeries desservies par cinq escaliers.

Les tables de travail sont fixées et munies d'appareils à gaz pour le travail du soir. Chaque place est marquée et possède un porte-chapeau et un porte-filet pour y déposer les vêtements.

La salle principale mesure 100 mètres carrés; la deuxième salle 14 mètres sur 6^m^,50. Les dépenses de la construction se sont élevées à 179,000 francs.

Les Bibliothèques populaires.

A côté des bibliothèques populaires municipales, fondées et entretenues par l'administration, il existe à Paris un certain nombre de bibliothèques populaires libres, dont la fondation est l'œuvre de l'initiative individuelle, qui s'administrent elles-mêmes et vivent de leurs propres ressources.

Elles reçoivent toutes, chaque année, du conseil municipal de Paris, une subvention variant de 1,500 à 2,000 francs, qui leur permet d'améliorer

leur situation matérielle et d'accroître le nombre de leurs livres.

L'organisation de ces bibliothèques est basée sur le principe de l'association. Les sociétaires payent un droit fixe d'admission (1 fr. à 2 fr.) et une cotisation mensuelle de 0 fr. 25 à 0 fr. 50 qui, s'ajoutant aux dons volontaires en argent et en livres, forment l'avoir de chaque société.

L'assemblée générale des sociétaires nomme un conseil d'administration, renouvelable à époques fixes, variant de trois mois à un an. Les bibliothécaires, choisis par le conseil d'administration parmi les sociétaires, reçoivent une indemnité annuelle.

Les bibliothèques populaires libres de Paris comptent 8,000 adhérents, parmi lesquels 2,000 femmes environ. Le nombre des volumes varie de 2,000 à 5,000 par bibliothèque. Quant au chiffre des volumes lus par an, il varie de 3,500 à 15,000, suivant les bibliothèques. On évalue à 130,000 le nombre des volumes qui ont été emportés pour être lus à domicile en 1882.

Plusieurs bibliothèques populaires libres complètent l'enseignement donné par les livres, au moyen de conférences scientifiques, littéraires et historiques, que des savants, des hommes de lettres, des députés, des conseillers généraux ou municipaux veulent bien faire pour aider par leur parole à la diffusion de la science.

Les conférences sont faites pour les sociétaires; mais on y admet également le public moyenant une minime rétribution, perçue à l'entrée, pour couvrir les frais de la réunion.

La bibliothèque du XIVe arrondissement a joint aux conférences des excursions scientifiques et des visites dans les musées ou les usines, qui se font pendant la saison d'été. Ce mode d'enseignement convient merveilleusement aux ouvriers parisiens, d'un goût artistique si délicat, et dont l'instruction première, complétée dans les cours du soir pendant leur jeunesse, se trouve ainsi entretenue par des leçons pratiques, qui leur procurent en même temps d'agréables distractions.

La plupart des bibliothèques populaires libres de Paris se sont groupées pour former un syndicat dont le siège est à Paris, rue Honoré-Chevalier, n° 4, et qui est chargé d'assurer la multiplication, le développement et la prospérité matérielle et morale des bibliothèques fondées sur le principe de l'association.

Treize bibliothèques libres de Paris sont entrées dans cette association, qui comprend également des bibliothèques populaires de diverses communes du département de la Seine.

Parmi celles qui sont encore en dehors du syndicat, on peut citer la bibliothèque du XIe arrondissement, à Paris, et celles de Nanterre, d'Issy, etc., dans le département de la Seine.

Le compte rendu de la Bibliothèque impériale de Russie pour l'année 1881, publié tout récemment, énumère les dons faits à la bibliothèque par l'empereur Alexandre II. Dans le nombre des acquisitions faites au moyen de sommes accordées par le défunt empereur, il faut citer en premier lieu la collection de palimpsestes et de manuscrits grecs et orientaux achetés au professeur Tischendorff, de Leipzig, une collection de manuscrits orientaux ayant appartenu au prince D. Dolgorouki, deux collections de manuscrits hébraïques achetées à M. Firkovitch, les incunables en langue slavone, achetés à M. Karataiew, une collection de corans cufiques et très anciens acquise à Paris, une collection de manuscrits en langue géorgienne, cédée à la Bibliothèque par le prince Grouzinsky, la bibliothèque Adelung (livres anciens et manuscrits), presque toute la bibliothèque de l'Ermitage, la célèbre Bible du Sinaï, un livre des Évangiles en lettres glagoliques (XIe et XIIe siècles), un livre des Évangiles en syriaque et en arabe (1466), un exemplaire magnifique du poème persan *Shah-Nameh* de Firdusi, la partition autographe de l'*Obéron* de Weber, une grande collection de manuscrits samaritains, la riche collection des ouvrages sur la Palestine réunie par un voyageur très connu, M. Tobler, les collections des manuscrits orientaux de MM. le comte Simonitech, Khanikow et Iaba, la bibliothèque d'un savant tchèque, M. Jungmann, la bibliothèque d'ouvrages sur la médecine achetée au docteur Lauth (de Strasbourg), etc., etc.

Dans le courant de l'année 1881, la Bibliothèque avait délivré 12,277 billets d'admission. Le nombre des lecteurs qui ont passé par la salle de lecture a été de 115,986. Le nombre des ouvrages demandés s'est élevé à 209,085, celui des publications périodiques à 60,924. Parmi les lecteurs de la Bibliothèque il y a eu 1,962 femmes.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Un éditeur parisien, M. Bouret, vient de faire une tentative originale; il met en vente une édition du *Coran*, en langue arabe, et ce livre a ceci de particulier que la modicité de son prix le met à la portée de tous.

Jusqu'ici on ne connaissait le *Coran* que pour en avoir vu d'anciennes éditions chez les bouquinistes. Le prix assez élevé qu'elles atteignaient provenait de la difficulté que l'on éprouve à imprimer les langues orientales. On sait en effet combien sont rares les

imprimeries où existent des caractères arabes et des ouvriers capables de les composer. M. Bouret a eu l'heureuse idée de reproduire par un procédé de photogravure une édition connue pour la pureté de son texte, et il a ainsi obtenu un livre d'un bon marché relatif.

Il vient de paraître en Russie plusieurs publications consacrées à l'histoire de l'art industriel en Russie et dans les pays qui en dépendent.

M. Simakow, peintre d'histoire distingué, traite de l'art ornemental dans l'Asie centrale.

M. J. Mourier a publié chez un libraire d'Odessa un livre sur l'histoire de l'art dans le Caucase.

Enfin, M. Stassow publie, aux frais du ministère des finances, *l'Ornement slave et oriental d'après les manuscrits slavons anciens et modernes*. Attaché à la section artistique de la Bibliothèque impériale publique, M. Stassow a été frappé de la beauté et de l'originalité des ornements de tout genre, miniatures, initiales, têtes de pages, encadrements, qui embellissent les manuscrits slavons conservés dans cette bibliothèque et il s'est livré à l'étude minutieuse de tout ce qui reste en ce genre en Europe. Pendant vingt-cinq ans il est allé de pays en pays, de ville en ville, de monastère en monastère, explorant toutes les collections publiques ou particulières, dessinant, copiant, photographiant tout ce qui lui a semblé digne de remarque parmi les produits slaves, de tout dialecte, y compris même les Roumains qui n'ont de slave que l'entourage.

PUBLICATIONS ANNONCÉES
OU EN PRÉPARATION.

Le prochain roman de M. Émile Zola aura pour titre *la Joie de vivre*. C'est un drame familial, une simple étude psychologique.

Très prochainement, M. Sully Prudhomme va publier chez Lemerre un volume en prose, traitant de l'expression en général et en particulier dans les arts.

Dans une de ses récentes chroniques, M. Claretie nous annonce ainsi quelques ouvrages qui doivent paraître prochainement :

« Je ne vois guère à l'horizon, chez nous, que les *Mémoires de M. de Rémusat* qui doivent nous intéresser cet hiver. Tandis que les Anglais nous annoncent un formidable lot de livres piquants ou graves, nous n'avons guère en perspective que les ouvrages du jour de l'an. On va publier, à Londres, pour ne parler que de ce qui peut nous attirer à un titre quelconque : une *Vie de Gustave Doré*, par M. Blanchard Jerrold, qui annonce aussi un livre où nous avons notre place, *Au logis et à Paris*, la traduction des *Souvenirs personnels du général Skobelef*, par Nemirovitch-Dantchenko, la *Vie, Lettres et Souvenirs littéraires* d'Édouard Bulwer, lord Lytton, édités par son fils, et tandis que le tragédien Salvini va faire paraître, en Italie, un ouvrage où il explique l'interprétation qu'il a donnée aux drames de Shakespeare, *Hamlet*, *Macbeth*, *Othello*, un ami d'Henry Irving, l'artiste anglais, achève une étude critique sur *Henry Irving, acteur et directeur*. Il y a, chez nos voisins d'outre-Manche, sans parler des autres, un mouvement considérable dont nous ne nous doutons point. L'étranger ne nous intéresse pas sous la forme *livre*. »

La librairie Champion mettra en vente, au mois de décembre prochain, la traduction de *Girart de Roussillon*, de M. P. Meyer, en 1 volume in-8°.

Le « Littré » anglais.

Un des plus grands travaux littéraires du XIX^e^ siècle s'accomplit en ce moment sous les auspices de l'Université d'Oxford. Ce n'est rien moins que la rédaction d'un nouveau dictionnaire complet de la langue anglaise ; œuvre gigantesque s'il en fut, qui demande le secours de plusieurs centaines de savants dans les arts et la littérature, la science et les connaissances techniques de chaque branche, de toutes les érudition conquises par l'intelligence humaine. L'idée première de cette entreprise émane d'un travail du doyen French, qui lut devant la Société philologique, en 1857, un discours sur le manque d'unité dans les divers dictionnaires en usage parmi les étudiants des écoles. Depuis 1626, époque où parut le premier dictionnaire, la langue anglaise n'a cessé d'acquérir des expressions nouvelles et d'abolir des mots anciens pour y substituer de nouveaux, et l'on s'aperçoit que la langue de nos jours n'est plus celle de nos ancêtres.

Le discours du doyen réveilla la Société philologique, et une résolution fut adoptée pour refaire le dictionnaire en y ajoutant tous les mots inconnus du temps de Johnston ou déjà rejetés par lui comme appartenant à l'origine de la langue. Le mode de travail de Johnston était long et laborieux. S'étant muni d'un grand nombre des auteurs classiques anglais, après les avoir lus avec une profonde attention, il en extrayait des citations et inscrivait en marge les mots qui servaient à éclaircir le passage cité. Le livre, une fois examiné de cette façon, était remis à un aide chargé de faire l'extrait indiqué et de l'attacher à la suite du mot auparavant cité. La Société philologique, qui avait nommé en premier lieu soixante-seize lecteurs, ne tarda pas à découvrir que, malgré le travail assidu qui leur était imposé, ce mode de travail ne pourrait jamais suffire ; et enfin la production d'un dictionnaire complet fut décidée. Mais la difficulté de trouver un éditeur de force à publier un ouvrage de cette importance arrêta ce projet. Pendant un certain temps, il fut

abandonné et l'entreprise en resta là. Enfin, l'Université d'Oxford fut saisie de l'importance de l'affaire, et le docteur Murray, président de la Société philologique, fut nommé principal rédacteur. Cette nomination eut lieu en 1879, et le travail a été poursuivi sans relâche depuis ce temps. Malgré cela, il faudra encore dix années d'un labeur assidu pour compléter l'ouvrage, et, au bout de ce temps, comme on doit compter sur une formidable addition aux mots de la langue, un supplément deviendra sans contredit nécessaire.

L'histoire de la prise de possession, par le docteur Murray, des documents déjà recueillis par la Société philologique est assez curieuse. Le savant avait demandé assez légèrement qu'on les lui envoyât à son domicile, charmant petit cottage, avec jardin, à quelques milles de Londres. Jugez de son effroi lorsqu'il voit arriver un fourgon immense chargé de deux tonnes d'imprimés et de manuscrits, résultat des travaux exécutés par les soixante-seize compilateurs aux gages de la Société philologique pendant vingt-deux ans de recherches. Une grande partie de ces manuscrits était devenue indéchiffrable, le papier se trouvait moisi et l'écriture effacée; le tout enfin lui était remis dans un état de confusion impossible à décrire. Un coup d'œil suffit au savant pour le convaincre que le système suivi dans la compilation n'était autre que celui de Johnston. Des listes d'ouvrages des auteurs les plus en renom étaient distribuées parmi les employés qui étaient chargés de les parcourir et d'en extraire les mots qui leur paraîtraient ou rares, ou perdus, ou vieillis, ou particuliers, ou bien servant à un usage multiple ou spécial. A chaque mot rencontré sous ces conditions, l'extrait de la phrase entière où il se trouvait placé devait être commenté. Ces citations se montaient au chiffre de trois millions, et, en outre, il devint évident que ce nombre demanderait à être augmenté d'un tiers avant que le travail pût être achevé. On engagea les services de huit cents nouveaux aides, qui tous ont travaillé pour l'honneur de l'entreprise, sans recevoir un sou de salaire. Les hommes les plus instruits dans toutes les professions se sont présentés pour coopérer au succès de l'ouvrage.

La plus grande difficulté pour le docteur fut de trouver à caser, dans sa modeste demeure, vrai nid de savant, cette masse immense de paperasses qui lui était tombée comme une avalanche, bloquant le rez-de-chaussée et débordant dans la cour et le jardin de sa demeure. Forcé de remédier à l'exiguïté de son cottage, le docteur fit dresser dans son jardin un de ces bâtiments en fer qui se fabriquent en Angleterre pour loger les missionnaires en pays sauvages, où bientôt les deux tonnes d'érudition furent abritées et où il se mit bravement à mettre ordre dans ce chaos.

C'est dans cette espèce de ruche que travaillent sans cesse un essaim d'abeilles littéraires, seulement occupées à recueillir et à classer, dans un nombre infini de petites cellules, les matériaux nécessaires pour compléter le dictionnaire. Quoique tout le travail, même celui ainsi poursuivi sous les yeux du docteur Murray, soit entièrement gratuit, l'ouvrage ne coûtera pas moins de 50,000 livres sterling à l'Université d'Oxford. La propriété du dictionnaire lui revient de droit. Au moment où j'écris, il existe dans les niches du bâtiment en fer, au fond du jardin du cottage du docteur Murray, la masse énorme de 3,500,000 coupons de papier, chacun inscrit avec une citation tirée de quelque auteur renommé et classé suivant le mot qu'il est destiné à illustrer. Chacun de ces mots doit être retourné vingt-cinq fois avant d'en trouver le sens exact. Ils sont ensuite donnés aux sous-éditeurs; ce n'est qu'alors que le travail du docteur et de son aide commence. C'est de l'exactitude de la définition de chaque mot que dépendra la valeur de l'ouvrage dans son entier. Les premières pages in-quarto du dictionnaire sont déjà sous presse. Elles sont de même dimension que celles de Littré, à trois colonnes par page. On peut se faire une idée du travail minutieux auquel est soumis chaque mot, quand on saura que pas moins de dix colonnes déjà imprimées sont remplies par la lettre A et ses nombreuses définitions. Quand ce travail de géant sera complet, on aura non seulement la signification exacte de chaque mot contenu dans la langue, à peu près au nombre de 237,000, mais aussi l'histoire complète de chacun, fournie par les citations de divers ouvrages de toutes les époques. L'ouvrage sera complet en six volumes in-quarto, imprimés chacun en quatre parties de 350 pages. La première de ces parties est déjà prête à paraître et n'attend que la décision des délégués d'Oxford pour être publiée.

Le prix de chaque volume est encore à débattre. Un ouvrage aussi formidable ne peut être livré à bon marché. Mais, quel que soit le prix, son acquisition sera indispensable pour compléter toute bibliothèque. Il sera unique dans son genre, car, jusqu'à présent, un dictionnaire pareil n'a jamais été compilé dans aucune langue.

(*Revue britannique.*)

NOUVELLES DIVERSES

M. de Candolle, membre associé étranger de l'Académie des sciences, demeurant à Genève, vient d'ouvrir un concours pour la meilleure monographie d'un genre ou d'une famille de plantes. L'auteur du mémoire recevra un prix de 500 francs.

Les manuscrits, écrits en latin, français, allemand, anglais ou italien, devront être adressés à M. Alphonse de Candolle avant le 1er octobre 1884.

Le président de la République vient d'autoriser le ministre de l'instruction publique à accepter au nom de l'État un legs fait par la veuve de Paul de Musset.

La veuve de l'écrivain a légué à l'État la nue propriété du capital nécessaire à la constitution en 3 o/o d'une rente de 6,000 francs, — soit environ 160,000 francs.

Cette rente serait applicable :

1° A l'achat d'un terrain à Paris et à la construction d'un monument en marbre blanc à la mémoire d'Alfred et Paul de Musset;

2° A la constitution d'une rente payable pendant trois années consécutives à un sculpteur de mérite sans fortune. Tous les trois ans on choisirait un nouveau titulaire.

Le testament de Mme Paul de Musset date de mai 1881. Les formalités légales ont retardé jusqu'à ce jour l'acquiescement du chef de l'État. Aujourd'hui les clauses ci-dessus deviennent exécutoires.

La petite ville de Villers-Cotterets, non contente de l'hommage que Paris va rendre à la mémoire d'Alexandre Dumas, se propose d'élever aussi un monument au grand romancier qu'elle vit naître.

Un comité présidé par M. le sénateur Henri Martin, de l'Académie française, vient de se constituer dans le but de recueillir des souscriptions et de préparer l'érection du monument.

Une société d'encouragement littéraire, fondée en 1880 sous ce titre : *les Grillons*, vient, dans sa dernière séance, d'émettre le vœu qu'une statue soit érigée, par souscription publique, à Théophraste Renaudot, lequel, en mai 1631, fondait à Paris, rue de la Calandre, la première gazette, véritable type original du journal français.

Un comité d'honneur, en formation, viendra s'adjoindre au comité de la société *les Grillons*.

On vient de trouver l'acte de baptême de Françoise Pidoux, mère du fabuliste Jean de La Fontaine.

Le 14 octobre 1582 est née au château de Montanglaust, commune de Coulommiers, Françoise Pidoux, fille de Jean Pidoux, docteur en médecine.

Elle épousa en premières noces Louis Le Jay, et en secondes noces Charles de La Fontaine, maître des eaux et forêts du duché de Château-Thierry.

De ce second mariage naquit à Château-Thierry, le 21 juillet 1621, l'immortel fabuliste Jean de La Fontaine.

Une Révolution dans le journalisme américain.

Que ceux de nos lecteurs qui ont des intérêts dans la patrie de Washington, dit *le Gaulois*, se rassurent; il n'est nullement question pour ses fils d'une nouvelle guerre de l'Indépendance. Le seul La Fayette qui soit sur le point de partir pour cette terre de liberté est le paquebot de la Compagnie transatlantique qui porte ce nom et fait régulièrement le service du Havre à New-York aux dates prescrites par les affiches de sa société.

Encore moins s'agit-il d'une nouvelle guerre de sécession, ou d'une revendication de sudistes. La révolution dont je vais parler n'a même pas éclaté encore; et pourtant, sans être le comte de Cagliostro, qui prédit chez nous celle de 89, je vous la donne comme imminente.

Pour tout dire, en un mot, cette révolution, qui, malgré son caractère pacifique, soulèvera entre plusieurs grandes puissances une guerre acharnée, n'est autre que le *New-York Herald* à un sou.

Que vous soyez des Batignolles, célèbre par son tunnel, de Châtellerault-les-Petits-Couteaux, de Montpellier, qui siffla notre grande citoyenne, ou de Yokohama-les-Potiches, vous connaissez le *New-York Herald*. Le *Herald*, ce roi des journaux, qui enfonce le *Times*, publie le lendemain de nos premières parisiennes un compte rendu plus détaillé que celui du *Gaulois*, tiré à cent trente mille exemplaires, arme un navire pour aller découvrir le pôle, et dépense deux millions pour retrouver Livingstone!

Or, depuis quelque temps, il se passe en Amérique un fait singulier. On essaye de faire la concurrence au *Herald*. Certes, celui-ci, impassible dans la sérénité de sa gloire, pourrait « s'en soucier autant qu'un poisson d'une pomme »; et ses concurrents, vite épuisés par l'inutilité de leurs efforts, ne tarderaient probablement pas à mourir de leur belle mort. Mais le très aimable et très avisé propriétaire du *Herald*, M. Gordon Bennett, après avoir su porter à un degré aussi élevé la prospérité de son journal, estime avec beaucoup de sagesse qu'il ne doit rien négliger qui puisse y porter atteinte. Aussi est-ce dans cette pensée judicieuse qu'il est en train de se préparer à la lutte.

En deux mots, voici le *casus belli*.

Autrefois, le *New-York Herald* coûtait quatre sous. Depuis quelques années, devant la création de feuilles rivales à meilleur marché, il avait abaissé son prix à trois sous, qu'il coûte encore à l'heure qu'il est.

Malgré cette réduction, plusieurs journaux, le *World* entre autres, veulent lutter encore; et il est même question dans ce but d'un nouvel abaissement de leur tarif.

Devant cette menace, M. Bennett vient de se décider à baisser à deux sous le prix du *Herald;* et, si la mesure ne suffit pas encore, ses calculs sont tout faits, ses mesures prises pour faire du *New-York Herald* un journal à un sou.

A un sou, vous entendez bien! Pour un sou, huit pages de texte et quelquefois douze pages d'annonces, c'est-à-dire, rien qu'en papier, un poids qui reviendrait en France à deux sous et demi!

Et, comme le *Herald* jouit aux États-Unis, comme partout d'ailleurs, d'une réputation et d'un crédit justement acquis, il est indéniable que tout ce qui achète un journal du haut en bas de l'Amérique préférera à n'importe quel autre organe cette feuille, si merveilleusement faite, du jour où elle ne coûtera plus qu'un sou.

Vous pensez bien qu'abandonner, du jour au lendemain, deux sous par exemplaire sur un tirage de

cent trente mille exemplaires, constitue une perte colossale, capable de ruiner n'importe quelle puissance. C'est au moyen des annonces que M. Bennett arrive à annuler cet immense dommage.

Au risque d'étonner sans doute les lecteurs du *Petit Journal*, je leur apprendrai que les annonces au *New-York Herald* coûtent deux francs la ligne, au lieu du prix moyen de dix francs courant dans nos journaux parisiens, et rapportent quotidiennement une somme évaluée à 200,000 francs.

A ce prix, le *Herald* se plaint d'avoir trop d'annonces, tellement qu'à de certains moments elles font du tort au texte du journal proprement dit. M. Bennett se contentera donc de frapper sa ligne d'annonces d'une augmentation d'à peu près vingt-cinq centimes, ce qui ne lui en enlèvera pas une et lui permettra de réparer ainsi la perte qu'il fera d'autre part.

Quant aux autres journaux, que deviendront-ils devant ce coup d'autant plus terrible que les ressources du *Herald* lui permettront de prolonger la situation à sa guise? Le chemin de fer, à sa naissance, s'est-il soucié de ce qu'allaient devenir les chaises de poste? Le *Louvre* s'est-il occupé des destinées de la maison du *Chat qui pelote?*

Je gage que vous vous figurez que c'est sur les lieux mêmes, dans le splendide palais de marbre que le *Herald* possède à New-York, que M. Bennett ourdit et combine des plans de cette importance. Point! C'est à Bougival, au val d'Anglas, dans une propriété charmante qu'il vient d'acquérir, de transformer et de meubler en dix jours, à coups de banknotes, que le grand journaliste américain a dressé toutes ses batteries.

C'est de là, de son salon, d'où il découvre tout ce charmant panorama des hauteurs de Saint-Germain et du cours sinueux de la Seine, — on le voit *tirer* dans sa yole d'acajou, comme le plus simple des canotiers — que le propriétaire du *New-York Herald* dirige son royaume. Et notez que pas un détail, pas une question ne lui échappe, et qu'il se rend compte au jour le jour de ce qui entre dans son journal aussi bien que le directeur du *Gaulois*. C'est le câble — à 2 fr. 50 le mot — qui lui sert de téléphone!

Et comme il trouve que le câble, souvent encombré, ne fonctionne pas assez vite à sa convenance, le châtelain du val d'Anglas est en train de s'entendre avec le richissisme M. Mackay, pour poser, à eux deux, — du Havre à New-York, un câble personnel, qui ne servira qu'à leurs besoins. Combien cela coûtera-t-il de millions? On le saura après la pose. Mais au moins on ne souffrira pas de l'encombrement.

Et, si le câble actuel cherche à susciter des obstacles, on profitera des moments où la nouvelle ligne ne sera pas utilisée par ses fondateurs, pour la livrer gratis au public, histoire de ruiner l'ancienne pendant qu'on y est!

On s'est demandé longtemps si Henri Heine avait laissé des mémoires. La question, jusqu'à ce jour, n'avait pu être résolue.

Nous apprenons que l'auteur de *Lutèce*, avant sa mort, a confié des mémoires à M. Julia, ancien préfet.

La volonté d'Henri Heine était que ces mémoires ne fussent publiés qu'après la mort de sa femme.

Mme Henri Heine est morte il y a cinq ou six mois; les manuscrits, déposés d'abord chez un notaire, sont en ce moment confiés à un éditeur, et les *Mémoires d'Henri Heine* doivent paraître, affirme-t-on, vers le mois de décembre ou de janvier prochain.

D'un autre côté, le *Fremdenblatt* de Vienne prétend que les mémoires de Heine se trouvent en la possession de son frère, le baron Gustave Heine-Geldern.

Ce journal annonce que le baron Heine est parti pour Hambourg, afin de s'entendre avec son neveu, M. Ludwig Embden, au sujet des démarches à faire relativement à cette publication. D'après le testament du poète, la surveillance de sa succession littéraire serait confiée à M. L. Embden.

M. Aurélien Scholl a dernièrement publié dans le journal *l'Événement* quelques-unes des lettres qui lui ont été adressées par Edmond et Jules de Goncourt.

On nous saura gré de les reproduire ici :

« Paris, 29 janvier 1855.

« Que m'importe que votre article soit long ou court, mon cher ami? Je vous en remercie et je vous reconnais. Il n'y a que Delaage qui calcule la franchise et l'amitié des poignées de main au temps qu'elles durent, et qui vous serre la droite montre en main, comme on fait cuire un œuf.

« Soyez surpris. Edmond et moi, nous nous sommes amusés au bal masqué, mais beaucoup, avant-hier. J'ai découvert qu'il fallait y apporter une gaieté toute faite et je m'en suis muni.

« J'ai récité *la Lorette* en langage des halles aux bouches dégarnies; j'ai été reconnu par trois femmes qui ne me connaissaient pas et intrigué par quatre autres qui me connaissaient beaucoup moins.

« J'ai bu de la poussière, du bruit et des épaules. Pendant tout ce temps, Edmond s'est abstenu de bâiller.

« La librairie de Bilboquet, 15, boulevard des Italiens, est la capitale du livre à l'heure qu'il est. Mme de Beauvoir se tire à sept mille, et on en redemande. Voilà où mène la vulgarisation des lettres! à calomnier le public.

« A propos, l'*Histoire de la société française pendant la Révolution* est sous presse.

« Baschet va chez les princesses russes, raconte les cours de Chasles, s'obstine à écrire, boutonne ses habits noirs, invite à déjeuner et annonce qu'il se mariera dans un an.

« Vous savez cette triste fin? Nerval pendu.

« Je ne veux pas vous faire relire dans ma lettre tous les journaux que vous avez lus. Vous ne pouvez vous faire une idée de la ruelle où il s'est pendu : un

croisillon ignoble au bas d'un escalier lépreux, entre deux égouts béants, noirs comme les soupiraux d'un monde immonde et sans lumière. Quand j'y suis allé, sur une planche, au-dessus de ce troisième barreau où il s'est pendu, un corbeau farouche, le cou tors, glapissant son cri rauque, était juché, immobile et bavard.

« Comme vous pensez bien, aussitôt mort, on a exploité le cadavre, comme on détaillerait une bête abattue. *Le Mousquetaire* est monté dessus et Dumas a joué de la grosse caisse. On a repromené l'ombre poussive d'Hégésippe Moreau.

« *L'Athenæum* a comparé la perte de Nerval à la perte de Balzac. Triste temps, mon cher Aurélien, si petit qu'il n'a pas de mesure pour le génie, et qu'il jette pêle-mêle génie et talent dans la fosse commune de la gloire!

« Adieu, ne nous oubliez pas et surtout écrivez-nous.

« Jules de Goncourt. »

« Paris, 14 avril 1855.

« Savez-vous, mon cher Aurélien, qu'un peu plus j'aurais cru que ce n'était pas la Garonne qui passait à Bordeaux, mais le Léthé, fleuve aimé des ivrognes d'oubli?

« Nos tristesses se confessent l'une à l'autre; nos étoiles anonymes se sont prises dans la vie bras dessus bras dessous et ne se sépareront pas. Tous trois égaux devant notre belle amitié, causons.

« Près de douze jours sans lettre de vous! Je passais lentement devant mon Pipelet, espérant toujours une poignée de main par la poste... Rien! Alors, mornes, nous voguions et roulions par les boulevards, tâchant d'accrocher une distraction qui ne venait pas. Il nous est arrivé d'acheter *la Presse*. Nous avons salué machinalement des gens qui faisaient semblant de nous connaître — par charité, tant nous avions l'air dépareillés et dépaysés.

« Nous remontions enfin chez nous, et, sur la tablette du guéridon, vous savez? le fameux guéridon de bois de rose, votre pipe accoutumée pleurait, entendant nos deux pipes ronfler toutes seules...

« Merci donc de vos deux lettres. Écrivez-nous, écrivez-nous encore, écrivez-nous toujours! (Imité du *Docteur noir*.)

« Nous roulons une existence de bêtes de somme au repos et tout étonnées de se reposer. Notre tête est une calebasse où on aurait donné un grand bal de coléoptères, et qui est tout étourdie des ressouvenirs des danses passées. Quand je dis que nous nous reposons, ce n'est que du côté de l'écriture; car, pour les jambes, les démarches, les visites, les chaussements de gants blancs, les dépôts de cartes, de volumes, les ascensions d'escaliers, les prises d'assaut de critiques, nous sommes actifs comme deux Napoléon et un Gaudissart. Nous gravissons tous les jours le Golgotha des réclames et le chemin de la croix des grands articles.

« J'ouvre ici une parenthèse de l'égoïsme le plus ridicule; je vais vous parler de notre livre, parce que je connais votre complaisance. Eh bien! là, ça va, ça bruit, ça tapage. Lettre très aimable de Sainte-Beuve. Lettre très flatteuse de quatre pages de M. de Rémusat. Promesse d'un grand article au *Journal des Débats*. Un délicieux article de Jules Lecomte paru dans *l'Indépendance*. Gaiffe est revenu. Il rapporte de Turin un choix d'épithètes neuves. L'autre jeudi, il s'est montré d'un clair de lune étonnant.

« A propos de nos jeudis, ô Aurélien, vous étiez le *genius loci*. Vous parti, notre salon s'est attristé. Jeudi dernier, une seule personne, — ne comptant pas deux conviés qui ne pouvaient décemment filer après le café. Voyant cela, nous fermons.

« Et, puisque vous ne voulez pas revenir, c'est nous qui allons partir pour Bordeaux.

« Edmond et moi, nous songeons souvent au plaisir que nous aurions à vous sauter au cou dans le débarcadère. Venez à la gare et nous vous embrassons. C'est résolu.

« Jules de Goncourt. »

« Rome, 28 février 1856.

« Mon cher ami, j'ai reçu les journaux. Ah! on nous loge côte à côte à Bicêtre? Bravo! c'est une académie comme une autre. Nous y aurons pour compagnons Hoffmann et Henri Heine. C'est une bien grande mort que la mort de Heine. Nous ne serons pas en trop mauvaise compagnie, que vous en semble? — Mais le diable m'emporte si je conçois rien à *leurs réclames* pour la *Voiture de masques*. Ce sont des contes de Berquin racontés à de grands enfants. Si vous saviez quel volume nous rapporterons d'Italie! Quand nous aurons mis celui-là au jour, qu'*ils* se cotisent pour le comprendre et qu'ils nous déclarent fous furieux, — je le leur permets de tout mon cœur.

« *Ils* manqueraient à tous leurs devoirs et à toutes leurs rancunes s'ils ne le faisaient. En somme, nous sommes ravis que la querelle des *fantaisistes* ne meure pas. « Les opinions qui ne sont pas souffletées « et resouffletées ne ressusciteront jamais. »

« Nous allons devant nous; nous voyons des hommes, des femmes, des maisons, des palais, des églises, des mendiants, des tableaux, du soleil et des statues. C'est bien vrai, mon ami, qu'on voyage pour être revenu. Le ruisseau de la rue Saint-Georges est plus beau que le Tibre, et le trottoir de la rue Le Peletier est la meilleure des voies Appiennes. Ajoutez que les Italiennes ne sont pas des femmes et que le vin d'ici est du cidre. Je donnerais bien un mois d'impression pour une heure de causerie avec vous; mais quand causerons-nous? Serez-vous à Paris ou à Bordeaux le 1er mai? Qu'écrivez-vous? Que pensez-vous? Voyez-vous des filles ou des éditeurs? Le soleil vous paraît-il éclairé à l'huile ou au gaz? Êtes-vous triste ou gai, ou les deux en même temps?

« J'ai vu un carnaval italien. C'est une gaieté toute particulière et nationale, et qui donne à un Parisien des idées de suicide. Je suis entré dans une loge par la lucarne et j'en suis sorti par un rendez-vous. Les

aventures sont décidément aussi bêtes que les romans.

« Répondez, ami, poste restante, à Rome, à un malheureux qui mange, qui fume, qui digère, qui regarde, qui dort, qui feuillette des idées et qui se dit :

« Votre

« Jules de Goncourt. »

« Paris, 11 mars 1856.

« Mon cher ami, je vous écris un mercredi, jour de nos thés. Causant avec vous par la poste, je vous regretterai un peu moins ce soir.

« Vous voilà amoureux, plaignez-vous! Amoureux! la seule folie raisonnable de l'homme, un feuilleton qu'on n'écrit pas, un vaudeville dont on ignore le dénouement, de la poésie sans rime — et de la copie au courant du cœur!

« Hivernez-vous à Bordeaux? Quand paraîtra votre volume sous presse? L'enverrez-vous ou l'apporterez-vous aux étalages? Vos lettres sont vagues comme *le Lac* de Lamartine.

« Nous vous écrivons navrés, très positivement. Un peu souffrants de corps tous deux et nous découvrant des infirmités pour nos vieux jours; et par là-dessus très malades *d'âme*, nous raidissant contre le découragement et nous y laissant aller d'heure en heure! Pas une main tendue! Les médiocres et les vieux régnant — pas un courant, pas un mouvement, la littérature dans l'huile; l'éditeur — un mythe! quelques titres — une défaveur; le théâtre absolument possédé par des vaudevillistes infects, le public lisant tout, la critique une accoucheuse qui ne fait que des avortements, les petits journaux ne révélant personne — que les assassins; l'inimitié, l'insolidarité portées au plus haut point dans la République des lettres, — et vos fièvres, vos angoisses, votre furie d'avenir, tout ce cœur que vous mettez dans votre vie ne servant de rien, ne menant à rien...

« La conclusion de tous ces déchirements est que nous sommes résolus à faire moins de concessions que jamais, à tenir notre drapeau encore plus ferme, à nier la tragédie encore mieux — et à prier saint Henri Heine, patron de la fantaisie, encore plus haut. « Mazarin » est bien triste. J'attribue son aspect mortuaire à votre fuite. Les garçons n'y ont plus cet air fier qu'on leur a connu quand la marquise dorée semblait abriter tous les personnages du panthéon Nadar.

« *Le Mousquetaire* continue à montrer jusqu'où peut aller la patience d'un public français. *Le Figaro* cumule la trousse et le tablier de cuisine; il a établi un buffet au coin du passage Jouffroy.

« J'ai été voir une revue aux Délassements-Comiques; Méry n'a pas changé; Gozlan sollicite la direction du Théâtre-Français; la *Revue des Deux Mondes* propose des prix pour ranimer le *mouvement littéraire;* Gaiffe a disparu dans une gare; les journaux font semblant de paraître tous les matins, les livres d'être vendus, l'Odéon d'être ouvert, le dîner de Girardin d'ouvrir *incessamment*, l'Académie de n'être pas fermée; mais il est clair que tout cela n'est qu'apparence.

« Sur ce, gardez-nous notre petite place dans ce cœur habité;

« Et répondez-moi.

« Jules de Goncourt »

Ma réponse à cette lettre, dit M. Aurélien Scholl, fut une page déchirée de l'album de *Denise*. Je ne l'ai jamais publiée; la voici :

Amour d'hiver

Allons chercher tous deux la caresse frileuse
Dans notre lit profond qu'éclaire la veilleuse.
Enroule tes deux bras à mon torse nerveux,
Brûle-moi de ta lèvre et, comme Madeleine,
Verse autour de mon corps l'ombre de ton haleine
Et le manteau de tes cheveux.

Il faudrait n'avoir pas de bonnes chambres closes,
Enfant, pour regretter les strophes et les roses.
Les vers en ce temps-ci sont de méchants cadeaux.
Les champs ne sont plus verts ainsi que tu les aimes.
Au lieu d'user nos voix à chanter des poèmes,
Nous en ferons sous les rideaux.

Qu'importent ces amas de glace dans la rue,
Et la neige qui fond à l'instant disparue?
Et ce vieil ouragan au blasphème hagard?
Je cherche l'ouragan dans l'alcôve où tu joues,
La tempête en ton cœur, la neige sur tes joues,
Et l'arc-en-ciel dans ton regard!

Le sixième congrès des orientalistes, qui vient d'avoir lieu à Leyde, a été plus nombreux que tous les précédents. On y est venu jusque de l'extrême Orient, et tous les membres étrangers se louent de l'excellent accueil qu'ils ont reçu des Hollandais. Parmi les questions d'un intérêt général, traitées au congrès, figure celle des prêts de manuscrits par le British Museum. On sait que la plupart des bibliothèques publiques consentent, moyennant certaines garanties, à envoyer leurs manuscrits aux savants empêchés par des raisons quelconques de venir les étudier sur place. Le British Museum fait exception à cet usage. Les savants réunis à Leyde ont décidé d'adresser à ses administrateurs une pétition en faveur des prêts.

Il est à observer que la mesure réclamée, très libérale en soi, n'est cependant pas sans inconvénients. Les manuscrits courent toujours certains risques en voyage, témoin ce manuscrit de notre Bibliothèque nationale qui se trouvait chez M. Mommsen lors de l'incendie de sa bibliothèque. En outre, il est arrivé plusieurs fois qu'un savant se déplaçait à grand'peine et à grands frais pour aller travailler dans une bibliothèque, et que le manuscrit pour lequel il s'était dérangé se trouvait prêté à deux cents lieues de là.

On a rangé et classé, dans les archives de Séville, l'immense collection des documents sur l'Amérique.

Ce travail a mis à jour des papiers inédits relatifs à Christophe Colomb.

Le professeur italien Brelan, qui a publié un livre dans lequel il prétend que les caractères mobiles ont été inventés en Italie, vient d'adresser une lettre au journal *la Lombardia*, pour annoncer qu'il a découvert de nouvelles preuves à l'appui de son opinion au musée de Florence. D'après lui, les caractères mobiles d'imprimerie auraient été inventés en Italie, en 1320, c'est-à-dire plus d'un siècle avant Gutenberg.

Congrès littéraire international d'Amsterdam

Le congrès littéraire international, qui vient de se tenir à Amsterdam, a terminé ses travaux, après avoir donné lieu à de très intéressants débats à l'occasion du vote du projet de convention élaboré par la conférence de Berne, qui s'était ouverte le 11 septembre dernier. On se souvient que ce projet, contenant dix articles, a pour but de constituer une *Union générale* pour la protection des droits des auteurs sur leurs œuvres littéraires et artistiques, et que la conférence de Berne s'était réunie sous le haut patronage de MM. Ruchonnet, président de la Confédération helvétique, et Numa Droz, membre du conseil fédéral, lesquels se sont chargés de la noble mission de faire des ouvertures officielles aux divers gouvernements, en vue de la conclusion de cette *Union* si nécessaire et si désirable.

L'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, la Belgique, l'Espagne, la France et tous les autres pays civilisés d'Europe étaient représentés au congrès par des publicistes et des écrivains, dont il serait trop long de donner ici les noms, mais dont plusieurs ont pris part aux brillantes discussions qui ont eu lieu.

Parmi les orateurs qui se sont le plus distingués, nous citerons MM. Cunet et Pouillet, avocats à la cour d'appel de Paris; M. Louis Ratisbonne qui, en intervenant plusieurs fois pour donner la note véritable de la question, a prouvé qu'un poète peut être un orateur pratique; M. Oppert, membre de l'Institut, délégué du ministre de l'instruction publique de France; M. Jules Lermina, secrétaire général de l'Association; M. Alexandre Djuvara, rédacteur de *la Romania libera;* et enfin M. Clifford Milloye, correspondant de plusieurs journaux anglais.

D'autres publicistes ont prêté également un concours des plus utiles au congrès, entre autres M. Asser, avocat et professeur à l'Université d'Amsterdam, et M. Van Duyl, rédacteur en chef, directeur du *Allgemeen Handelsblad*, qui se publie dans cette ville.

Inutile d'ajouter que ces débats, littéraires et juridiques à la fois, ont été dirigés, avec son tact et son esprit habituels, par le président de l'Association, M. Louis Ulbach, et que le congrès, à la suite des discussions qui ont eu lieu, a adopté par un vote unanime le projet d'union préparé par la conférence de Berne.

En terminant, nous croyons devoir mentionner le remarquable rapport fait par M. Alphonse Pagès sur les manuscrits envoyés pour le *concours littéraire international* ouvert à l'occasion du congrès d'Amsterdam.

C'est conformément aux conclusions de ce rapport, que le congrès a décerné les prix suivants :

Premier prix, *ex æquo*, consistant en une médaille de vermeil, à M. Horé Siccarma, écrivain hollandais, auteur du manuscrit : *A tous les cœurs bien nés, que la patrie est chère;* et à M. Louis Fortoul, membre de la Société des gens de lettres de France.

Second prix, consistant en une médaille de bronze, à M. Parrot-Larivière, publiciste français, auteur du manuscrit : *Je maintiendrai.*

Comme les travaux de l'esprit ne vont pas sans quelques délassements, les congressistes ont trouvé un repos bien mérité dans les fêtes amicales, dans les réceptions cordiales que leur ont données le comité d'organisation de l'exposition française, la presse hollandaise et le digne bourgmestre d'Amsterdam, qui a trouvé des paroles éloquentes et fort courtoises pour souhaiter la bienvenue aux membres du congrès, en général, et aux Français, en particulier.

Ces réceptions ont été suivies d'une très agréable excursion sur mer, à bord d'un bateau superbe, le *Cérès*, et d'un banquet confraternel auquel ont assisté plus de cent convives de différents pays.

NÉCROLOGIE

M. Barrande, ancien précepteur du comte de Chambord, vient de mourir à Frohsdorff.

Joachim Barrande a laissé à la science un ouvrage admirable qui est un honneur pour le nom français. Cet ouvrage, sur le système silurien de Bohême, se compose de vingt-deux énormes volumes, ornés de plus de 3,000 figures. C'est un travail de bénédictin, qui a demandé plus de trente ans à son auteur pour le compléter.

Cet ouvrage, magnifiquement composé, ne fut tiré qu'à 250 exemplaires, et M. Barrande en fit hommage à toutes les grandes bibliothèques du monde entier.

Malgré ses quatre-vingt-trois ans, il travaillait encore, et il laisse sous presse un ouvrage qui compte plus de 100 feuilles de texte in-quarto avec figures.

Les études romanes en France ont fait une perte sensible dans la personne de M. Boucherie.

Il avait débuté en 1865 par un opuscule intitulé : *Patois de la Saintonge; curiosités étymologiques et grammaticales.* Les autres publications sont : *Sept formules rythmées et assonancées* ; le *Dialecte poitevin.* Il laisse inachevée une édition du poème de *Galeran de Bretagne*, qu'il avait découvert à la Bibliothèque nationale et dont l'impression était déjà assez avancée lorsqu'il est mort. Un de ses amis, M. Chabaneau, s'est chargé de mener à bonne fin cette publication.

Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Paul Célière, attaché au ministère des finances.

M. Paul Célière a remporté plusieurs succès comme auteur dramatique; mais il est surtout connu comme romancier.

Ses romans les plus appréciés sont : *le Roman d'une mère; les Grandes Vertus; Contez-nous cela?* et différents ouvrages sur l'art et la galanterie au théâtre, parus à la librairie Baur, il y a quelques années.

M. Élie Clauzel, ancien avocat à la cour d'appel de Paris et arrière-neveu du maréchal Clauzel, vient de mourir à Neuilly.

L'un des doyens du barreau, il avait été en 1836 l'un des fondateurs du journal *le Droit,* auquel il collabora pendant plus de quinze ans.

Il laisse plusieurs ouvrages de jurisprudence fort estimés, entre autres deux volumes qui font autorité en matière de propriété littéraire et artistique et de contrefaçon.

Nous apprenons la mort, à Romans (Drôme), de M. Paul-Émile Giraud.

M. Giraud était un archéologue fort érudit; fondateur de la Société archéologique de la Drôme et membre du comité des travaux historiques, il a écrit de nombreux ouvrages et mémoires, parmi lesquels on cite son *Essai sur la ville de Romans,* qui a été couronné par l'Institut.

Il était né le 27 novembre 1792.

La *Revue lyonnaise* signale la mort d'un savant ingénieur, M. Locard.

On cite parmi ses travaux les plus appréciés : *Cours de dessin linéaire appliqué aux arts et à l'industrie* (1 vol. in-folio, 1847); — *Recherches sur les rails et leurs supports. — Résistance des rails en fer forgé. — Conservation des bois et conditions à imposer aux fabricants de rails* (Paris, 1853). — *Mémoire sur les accidents de chemins de fer.*

M. Locard était né à Paris en 1805.

Nous apprenons avec regret la mort de M. Alfred Niaudet, l'un de nos ingénieurs électriciens les plus distingués. Membre de la Société de physique depuis sa fondation, coopérateur, pendant de longues années, de la maison Breguet, dont il avait concouru à maintenir les bonnes traditions scientifiques, puis directeur de la Société des téléphones, il s'était surtout fait connaître par l'invention de l'une des premières machines électro-magnétiques applicables à la pratique et par divers mémoires de science pure. Son remarquable *Traité de la pile électrique,* le plus complet qui ait été jusqu'ici publié sur la matière, est un véritable livre classique et se trouve entre les mains de tous les électriciens.

M. Niaudet était âgé de quarante-neuf ans.

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

(Articles importants)

(Du 15 septembre au 15 octobre 1883)

ART (16 septembre). Johanet : Andrieu, graveur en médailles. — Ch. Yriarte : Matteo Civitali, sculpteur lucquois. — (23 septembre). Leroi : Le musée de la Société royale archéologique à Amsterdam. — Ephrussi : Les médailleurs de la Renaissance. — Pattison : Les dessins de Claude Lorrain. — (30 septembre.) Lettres d'artistes et d'amateurs. — Cavallucci et Molinier : Les Della Robia. — (7 octobre.) Janitschek : Le buste de cire du musée Wicar et le cadavre de jeune fille découvert à Rome en 1485. — (14 octobre.) Ph. Audebrand : Le premier bibelot. — Dargenty : Le Salon national. — ARTISTE (août). Ph. de Chennevières : Souvenirs d'un directeur des Beaux-Arts. — du Seigneur : Les expositions particulières depuis un an. — H. de Chennevières : Henri Regnault. — Leymarie : L'égyptomanie à la fin du XVIII^e^ siècle et au commencement du XIX^e^.

BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE (octobre). Marc-Monnier : La Béatrice de Dante. — Stapfer : La poésie et la raison au siècle de Louis XIV. — Barine : De l'enfance chez les différents peuples. — Van Muyden : La navigation électrique. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (juin-juillet). Schwaab : Les incunables orientaux. — H. Moulin : Le Palais à l'Académie. — de Barthélemy : De quelques chansons inédites de Maurepas. — Ernouf : Les Puységur et leurs

œuvres. — BULLETIN MONUMENTAL (n°5). Duhamel : Un neveu de Jean XXII ; le cardinal de Via. — De Rivières : Inscriptions et devises horaires. — Germain : Le camée antique de la bibliothèque de Nancy. — De Dion : La tour centrale de Bayeux. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (22, 29 septembre, 6 et 13 octobre). L'armement, le tir et les feux de l'infanterie française. — Essai d'un règlement sur l'organisation et le fonctionnement du service des arbitres. — Du service de nuit. — Études sur l'armement réglementaire de l'infanterie. — Études sur les forts d'arrêt. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (2e trimestre). Grandidier : La province d'Imerina. — de la Grye : Passage de Vénus sur le soleil observé au Mexique. — Dr Le Bon : Les Fuégiens. — de Semalé : Mouvement de la population chez les Indiens des États-Unis. Simonin : La population indienne des Etats-Unis.

CONTEMPORAIN (octobre). Allard : L'histoire de l'esclavage aux États-Unis. — Reymond : L'esthétique de M. Taine. — de Broglie : Les problèmes et les conclusions de l'histoire des religions ; judaïsme et islamisme. — De Gourmont : La philosophie d'André Chénier. — Lecoy de la Marche : Le gouvernement de Saint-Louis ; la politique extérieure. — CORRESPONDANT (25 septembre). Abbé Picard : Le plan d'études de la Révolution. — Dr Bridou : Alcool et morphine. — Welschinger : Le livret de Robespierre. — Joubert : La littérature française de 1500 à 1883. — (10 octobre). Costa de Beauregard : Deux éducateurs : L'évêque d'Orléans et le philosophe de Genève. — De Contades : Épisodes inédits de l'émigration : Puisaye et d'Avaray. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (15 septembre). Pillon : A propos de la notion de nombre. — Thomas : Les théories sur le progrès. — (22 septembre). Renouvier : Souvenirs d'enfance et de jeunesse de M. Renan. — (29 septembre). Pillon : Le vrai principe de la morale selon M. Fouillée. — Pellarin : La question du vote des femmes. — (6 octobre). Histoire des Israélites d'après l'exégèse biblique. — (13 octobre). Pillon : Essai sur la croyance ; étude de philosophie critique.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 septembre). Un nouveau volume des mémoires de Viel-Castel. — Henri Conscience. — La mise en scène au XVIIIe siècle. — L'idylle de Montmartre. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (octobre). — Lefort : L'exposition nationale de 1883. — E. Plon : Un portrait en cire peinte de Francesco de Médicis. — Ary Renan : Ischia. — A. Darcel : L'exposition rétrospective d'Amsterdam. — Le Breton : Les étoffes et les broderies de la collection Spitzer. — H. de Chennevières : Les donations et les acquisitions du Louvre depuis 1880.

INTERMÉDIAIRE (25 septembre). Le *Maudit* et M. Erdan. — Vers en anglais de Voltaire. — Un hymne de Chénier. — Étrangers qui ont écrit en français. — Poètes béarnais. — Pénalités de l'Index. — Le Dictionnaire de géographie à l'usage du libraire. — Un prospectus du père de M. Thiers. — (10 octobre). Reliures singulières. — Livres mis au pilon. — La bibliothèque Zaluski de Varsovie. — Chateaubriand. — Soliman-Lieutaud ; ses ouvrages manuscrits. — Les érotiques grecs. — Un livre brûlé en 1871. — INSTRUCTION PUBLIQUE (15 septembre). Taschereau : *Les Précieuses ridicules*. — Geoffroy : Jugements sur Corneille. — Delmont : Comment finit la philosophie ancienne. — (22 septembre). Taschereau : *Les Femmes savantes*. — (29 septembre). Taschereau : *Le Bourgeois gentilhomme*. — Delmont : De l'athéisme et du panthéisme. — Penaut : La future route de l'Inde. — (6 octobre). Delmont : Du droit de propriété. — Gossot : La dépopulation des campagnes.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (septembre). Maillfer : Le positivisme devant la morale, le droit et l'économie politique. — Block : État actuel de l'économie politique en Allemagne. — Muller : Les finances des communes en Prusse. — De Fontpertuis : Le royaume de Portugal, ses ressources, ses colonies et son état économique. — JOURNAL DES SAVANTS (septembre). Caro : Rivarol et la société française. — J. Bertrand : Théorie mathématique de la richesse sociale. — Miller : Tragédies de Shakespeare traduites en grec. — Hauréau : Notice sur les manuscrits disparus de la bibliothèque de Tours. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (septembre). Le soldat. — Savari : Le combat de l'infanterie et les règlements actuels. — Von Loë : Service de la cavalerie en campagne. — Les armes à tir rapide. — Hennet : Les milices et les troupes provinciales.

MAGASIN PITTORESQUE (30 septembre). Laffitte : Cervantès et son *Don Quichotte*. — Lafaye : Les souvenirs de Marco Polo à Venise. — Boussingault : Excursions aux volcans de l'Équateur. — (15 octobre). La bienfaisance en Hollande. — Paris : note sur une galéasse. — Saglio : Colombiers antiques. — MOLIÉRISTE (octobre). Ed. Thierry : *Le Misanthrope*. — Bibliophile Jacob : Une note de Bayle sur Molsa, Boccalini et Mascarille. — Cottinet : Les originaux de Pancrace, d'Oronte et de la *Partie*. — Livet : Une parodie de *Tartuffe*.

NATURE (22 septembre). Le potager royal de Frogmore. — (29 septembre). Une fabrique d'aérostats. — Rectification des alcools par l'électricité. — (6 octobre). La fabrication du pain chez soi. — Les expéditions circumpolaires autrichiennes et suédoises. — Le transport des grandes masses. — (13 octobre). Les Kalmoucks du Jardin d'acclimatation. — Un orchestre de chats et un concert d'ânes. — NOUVELLE REVUE (15 septembre). Vasili : La société de Berlin. — Tourneux : La politique de Diderot. — Estienne : Les abus de la vivisection. — Larocque : Les poètes devant le pouvoir ; Jean Racine, poète politique. — (1er octobre). Rabany : La réforme pénale et pénitentiaire et la récidive. — P. Arène : Vingt jours en Tunisie.

POLYBIBLION (septembre). Davranches : Poésie. — De la Croix : Ouvrages pour la jeunesse. — G. Masson : Publications relatives à la littérature anglaise du moyen âge. — Comptes rendus d'ouvrages scientifiques, littéraires et historiques. — Bulletin. — Chronique.

REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (septembre). Rosse : Les lazarets. — Jourdan : Projet de revision de la loi sur les logements insalubres. — REVUE ALSACIENNE (septembre). L'université de Strasbourg. — Delabrousse : Les députés de l'Alsace sous la Restauration. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (août). Voulot : Femme tenant un serpent ; bas-relief gallo-romain. — Jurgievitch : Lettre à M. Egger sur deux inscriptions grecques inédites de la Russie méridionale. — Reinach : Observations sur la chronologie de quelques archontes athéniens. — Lièvre : Les huîtres nourries en eau douce dans l'ancienne Aquitaine. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (octobre). La participation de la France à l'exposition d'Amsterdam. — Histoire de l'Union centrale des arts décoratifs. — REVUE BRITANNIQUE (septembre.) Les races de la Russie d'Europe. — La vie de Shelley. — L'exposition universelle des pêcheries. — Les pionniers de l'Europe et le Yunnan. — Le clair de lune de Rivarol et son groupe. — REVUE DE CHAMPAGNE ET DE BRIE (août). Choullier : Les Trudaine. — De Riocourt : Les archives des actes de l'état civil de Châlons-sur-Marne. — Daguin : Les registres baptistaires. — De

Bignicourt : Les conventionnels de la Marne. — REVUE CRITIQUE (17 septembre). Pierling : Rome et Moscou. — Mahrenholtz : Etudes sur Voltaire. — De Boguslawski : Vie du général Dumouriez. — (24 septembre.) Polak : L'Odyssée et ses scoliastes. — Scherer : Les annonces savantes de Francfort. — Martin : Éphémérides et chants populaires de Gœthe. — (1er octobre.) De Bernhardi : Frédéric le Grand, général. — Havet : Un manuscrit de Pline le Jeune. — Albert : Les villas de Tibur au siècle d'Auguste. — Le culte de Castor et de Pollux en Italie. — (8 octobre.) Croiset : Etude sur la vie et sur les œuvres de Lucien. — Holder : Commentaires de César. — REVUE DES DEUX MONDES (15 septembre). Boissier : La légende d'Énée. — Bardoux : Mme de Staël et Joubert. — Brunetière : La recherche de la paternité. — (1er octobre.) A. Gigot : La démocratie autoritaire aux États-Unis. — Merlet : La critique littéraire sous le premier Empire; Geoffroy, Hoffman, Dussault, Feletz. — Brunetière : La fureur de l'inédit. — REVUE DE GEOGRAPHIE (septembre). Rouire : Le littoral tunisien. — Labarthe : Qui-nhon et la province de Bin-ding. Conditions d'existence de Hué. — Kettler : L'atlas de Saint-Cyr, étude critique. — Lemosoff : Liste bibliographique des travaux relatifs au Tonkin (1867-1883). — REVUE LIBÉRALE (octobre). Ruet : J. Barbey d'Aurevilly. — Matrat : L'avenir de l'ouvrier. — Maurin : La correspondance du comte de Chambord. — Beurdeley : L'esprit nouveau dans l'École. — Aubert : L'exposition iconographique de J.-J. Rousseau. — REVUE LITTÉRAIRE (septembre). *Les moines d'Occident*, par de Montalembert. — *La vie rurale de l'ancienne France*, par Babeau. — *Le Collège de Nazareth à Rome*, par Leonetti. — *Frédéric II et Marie-Thérèse*, par M. de Broglie. — REVUE LYONNAISE (15 septembre). Ducurtyl : De la responsabilité littéraire. — Puitspelu : Des verbes dans le patois lyonnais. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (octobre). Neveu : Administration de la fortune publique. — Julien : L'amiral Grivel. — Besson : Etude sur les combats de mer. — Farret : Notice historique sur le vaisseau *le Souverain*. — REVUE DU MONDE CATHOLIQUE (1er septembre). Routier : Paris en 1882. — Les Ordres religieux jugés par les protestants et les libres penseurs. — D'Estampes : Le Canal interocéanique de Panama. — De Maricourt : L'Homme singe. — (15 septembre.) Oscar de Poli : M. le comte de Chambord, sa correspondance politique (1842-1883). — Charles de Beaulieu : M. le comte de Chambord, étude biographique et anecdotique. — Charles Buet : Henri le Magnanime. — M. le comte de Chambord et la presse. M. le comte de Chambord, sa maladie, ses derniers moments, sa mort, ses obsèques. — REVUE PHILOSOPHIQUE (septembre). Chauvet : La médecine grecque et ses rapports à la philosophie. — Bénard : La division des arts dans l'esthétique allemande. — Tannery : Héraclite et le concept de Logos. — Jeanmaire : *L'idée de la personnalité dans la psychologie moderne*. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (29 septembre). Clermont-Ganneau : Le Deutéronome offert au British Museum. — F. Bouiller : Paris sous la Terreur, d'après Sébastien Mercier. — (6 octobre.) Réville : Les Sikhs. — Debidour : L'Autriche et le gouvernement de Juillet. — Deschanel : La seconde moitié de la vie de Mme d'Épinay. — Quesnel : Les voyages du Dr Crevaux. — (13 octobre.) Barine : Luigi Settembrini; ses souvenirs. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (octobre). Lettre du pape Léon XIII au sujet des archives du Vatican. — Léon Gautier : La jeunesse d'un baron. — Sandret : Le Concile de Pise (1511). — De la Ferrière : L'entrevue de Bayonne. — Defourny : Le régime municipal, d'après la loi de Vervins. — Amélineau : Le lac Mœris. — Babelon : L'Histoire grecque de M. Curtius. — Dom Chamard : Les bulles de plomb des lettres pontificales. — REVUE SCIENTIFIQUE (29 septembre). Dupuy de Lôme : Montgolfier. — Teisserenc de Bort : La météorologie. — La médecine légale en Chine. — (6 octobre.) Fol : Le laboratoire de Roscof en 1883. — Rémy : L'étude de la médecine au Japon. — Mascart : L'Observatoire des phénomènes périodiques des animaux et des végétaux. — (13 octobre). Cayley : Les progrès des sciences mathématiques. — De Thiersant : L'extinction de la civilisation indienne. — Daubrée : Le tremblement de terre d'Ischia. — ROMANIA (avril-juillet). P. Meyer : *La Vie de saint Grégoire*, par frère Angier. — Raynaud : *Des avocas, de la Jument au Deable, de Luque la maudite*, dits tirés d'un nouveau manuscrit de fabliaux. — Morel-Fatio : Mélanges de littérature catalane; *le Livre des trois choses*. — Cornu : Phonologie syntactique du *Cancioneiro geral*. — Gilliéron : *La Claire Fontaine*, examen critique de diverses versions de cette chanson.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 septembre). La guerre de Bulgarie; Plewna. — Le bataillon au combat, d'après les règlements français, allemand et russe. — La bataille de l'Assiette. — (1er octobre.) De la soi-disant neutralité militaire de la Savoie du Nord.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les journaux quotidiens de Paris

(Du 15 septembre au 15 octobre 1883)

DEBATS. Septembre : 18-28. P. Duchanel : *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, par Renan. 20. F. Charmes : M. Dufaure. 25. Bérard-Viragnac : Essai sur le théâtre espagnol. Octobre : 4. M. Block : *Les Constitutions modernes*, par Dareste. 9. Chantavoine : Satires de Juvénal. 10. Darenberg : Traités des névroses. 13. Le père de Mirabeau, réformateur et écrivain.

DÉFENSE. Octobre : 6-10. Les Mémoires de la duchesse de Tourzel.

XIXe SIÈCLE. Octobre : 8-10. Un Manuscrit de la Bible. 9. Sarcey : *La Chartreuse de Parme*.

DROIT. Septembre 30 et octobre : 2, 3, 4. Le procès de

Fouquet. Octobre : 7. Target, avocat au parlement (1733-1806).

ÉVENEMENT. Septembre : 18. Ch. Monselet : Alex. Dumas. Octobre : 11. Les mémoires de Henri Heine.

FIGARO. Septembre : 17, 20, 24. Blaze de Bury : Alexandre Dumas. Octobre : 3, 8, 10, 19 26. F. Ribeyre : Cham.

FRANÇAIS. Septembre : 17. La science orientale et les catholiques. 25. Théâtre de Dufresny. 28. Mémoires de la duchesse de Tourzel. Octobre : 9. Une critique contemporaine de l'*École des femmes*. 12. La seconde partie de la vie de Mme d'Epinay.

GAULOIS. Septembre : Henri Meilhac et Ludovic Halévy.

GAZETTE DE FRANCE. Septembre : 22. de Pontmartin : La mort d'un journal : l'*Union*. 27. Histoire d'une colonie bénédictine dans l'Australie occidentale, par Bérengier. Octobre : 6. La bienheureuse Delphine de Sabran, par la marquise Forbin d'Oppède.

GIL BLAS. Octobre : 15. *La Chartreuse de Parme*.

JUSTICE. Septembre : 19. Gendre : La poésie de Combat.

LIBERTÉ. Septembre : 18. Drumont : M. Brunetière. Octobre : 9. La gravure typographique.

MONITEUR UNIVERSEL. Octobre : *Voyage dans mon grenier*, par Cousin.

PAIX. Septembre : 25. Rapports du Tonkin et de la Cochinchine avec la France aux XVIIe et XVIIIe siècles.

PARLEMENT. 17. Septembre : A. Theuriet : Lourdes. 20. Essais de littérsture anglaise par M. Darmesteter. 22. Souquet : Christian Baur et l'école de Tubingue. 24. G. Saint-René Taillandier : Psychologie des grands hommes, par Joly. 29. Le mouvement littéraire ; publications italiennes. Octobre : 6. Bourges : Essais, mémoires et Critiques. 9. Darmesteter : La vie de G. Elliot. 11. Alfred de Vigny.

RAPPEL. Septembre : 20. V. Hugo : L'Archipel de la Manche.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Septembre : 22. Calderon et Gœthe ou Faust et le *Magicien prodigieux*.

RÉVEIL. Octobre : 3. La statue de Balzac. 6. Les outranciers littéraires. 7. Un nouveau romantisme. 14. Alexis : Une lettre de M. Taine.

SIÈCLE. Septembre : 19. La Révolution française, par Carnot. Octobre : 9. L'*Art dans la maison*, par G. Havard. 11. L'Archipel normand, par V. Hugo.

SOLEIL. Octobre : 9. Rendu : La propriété littéraire et artistique aux congrès de Berne et d'Amsterdam. 10. Conclusions et réquisitoires, par Oscar de Vallée.

TEMPS. Septembre : 17-18. Daryl : La vie publique en Angleterre. 20. Une traduction nouvelle de l'Avesta. 22. Scherer : Etude sur la démocratie.

UNIVERS. Septembre : 23. Études et controverses bibliques. 27-29. Le parti catholique. Octobre : 3-6. L'idée de Dieu. 10. Le traité d'Utrecht.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

Pendant le mois de septembre 1883

1. *Le Voyageur forain*. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Perraux. Bureaux, 70 *bis*, rue Bonaparte. Abonnements : 2 fr. par an. Le numéro, 10 centimes.

2. *Affiches et annonces agricoles*. Journal bi-hebdomadaire. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Moeglin. Bureaux, 38, rue Vignon. Abonnements : un an, 20 fr., 6 mois, 11 fr. Le numéro, 20 centimes.

4. *Les petites nouvelles* quotidiennes. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 257, rue Saint-Honoré. Abonnements : un an, 18 fr. Le numéro, 5 centimes.

6. *Le Libre-penseur*, politique, social et anticlérical, journal hebdomadaire paraissant le jeudi. Petit in-f°, 4 p. à 4 col. Alfortville, imp. Villiers. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

8. *L'Étendard*, organe des nations latines. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Bizet. Bureaux, 16, rue de la Tour-des-Dames. Abonnements : un an, 16 fr. Le numéro, 10 centimes. Paraît le samedi.

8. *L'Entraîneur*, journal de courses et de tous les genres de sport. Grand in-4°, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Balitou. Bureaux, 3, place de Valois. Abonnements : un an 25 fr., 6 mois, 15 fr. Le numéro, 25 centimes.

9. *Le Ralliement*, journal quotidien, politique, catholique et patriotique. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann. Abonnements : un an, 20 fr. Le numéro, 5 centimes.

10. *Le Bétail*, organe de l'élevage et du commerce des bestiaux, paraissant le lundi et le jeudi soir. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 5, rue Coq-Héron. Abonnements : un an, 15 fr., 6 mois, 9 fr.

12. *La Pieuvre allemande*, organe des revendications patriotiques. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dumont. Bureaux, 28, rue Saint-Lazare. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 5 centimes. Hebdomadaire.

12. *Le Succès*. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Wilhem. Bureaux, 11, rue Bellefond. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 10 centimes.

Le Financier populaire. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 10, place de la Bourse. Le numéro, 30 centimes.

15. *Journal médical quotidien.* Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Nouvelle. Bureaux, 20, rue Le Peletier. Abonnements : un an, 40 fr. Le numéro, 10 centimes.

Gazette du comptoir des vendeurs. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Champon. Bureaux, 17, rue Montorgueil. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 15 centimes.

L'Écho des Gobelins, journal populaire hebdomadaire. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Bureaux, 6, rue Primatice. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 10 centimes.

16. *Le Boutevardier,* journal parisien. In-4°, 8 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Bonnet. Bureaux, 20, rue du Croissant. Abonnements : un an, 30 fr. ; 6 mois, 20 fr. Le numéro, 50 centimes. Hebdomadaire.

18. *Le Henri IV,* journal de ralliement républicain. In-f°, 6 p. Paris, imp. César. Bureaux, 131, rue du Cherche-Midi.

19. *L'Impartialité française.* In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Duval. Bureaux, 131, rue Saint-Honoré. Abonnements : un an, 33 fr.; 6 mois, 18 fr. Le numéro, 15 centimes. Paraît les mercredis et samedis.

20. *Le Patriote illustré.* 1 f. in-f°, 6 col. Paris, imp. Cardon.

L'Anti-Germain. Numéro spécimen.

Paris artistique. Journal des artistes et des amateurs paraissant le jeudi. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Denolly. Bureaux, 5, rue de Provence. Abonnements : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr. Le numéro, 20 centimes.

23. *Paris-Montrouge,* organe spécial des intérêts commerciaux et industriels. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Denolly. Bureaux, 7, rue Mouton-Duvernet. Abonnements : un an, 4 fr. Le numéro, 10 centimes. Paraît le dimanche.

27. *La Patrie en danger,* journal patriotique de combat. Hebdomadaire. In-4°, 4 p. à 4 col. Bureaux, 39, rue de Châteaudun. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 5 centimes

29. *Le Gueux prussien.* 1 fr. in-f°, Paris, imp. Cardon. Numéro spécimen.

30. *L'Éducation du peuple,* journal hebdomadaire illustré. In-4°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Michels. Bureaux, 24, rue de la Butte-Chaumont. Abonnements : un an, Paris, 13 fr.; départements, 16 fr.

La France agricole, politique et commerciale, paraissant tous les dimanches. In-4°, 12 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 11, rue du Faubourg-Montmartre. Abonnements : un an, 5 fr.; 6 mois, 3 fr. Le numéro, 10 centimes.

La Bourse pour tous. In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 32, rue Saint-Marc. Abonnements : un an, 5 fr.; 6 mois, 3 fr. Le numéro, 10 centimes.

La Blague, journal des blagués, paraissant une fois par semaine. In-18, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Couve. Bureaux, 18, rue du Croissant. Le numéro, 5 centimes.

Le Uhlan, organe quotidien d'actualité. In-18, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Mivielle. Bureaux, 9, rue Paul-Lelong. Le numéro, 5 centimes.

L'originalité dans les arts décoratifs. In-4°, 12 p. Planches. Paris, imp. Lanier. Bureaux, 39, quai des Grands-Augustins. Abonnements : un an, 18 fr.

La Question du jour, journal quoditien, politique et littéraire. In-f°, à 6 col. Paris, imp. Schiller. Numéro spécimen.

Guide indicateur des fêtes. Paris et environs. Journal hebdomadaire. In-32, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Colombon. Bureaux, 8, rue Garancière. Abonnements : un an, 5 fr. ; 6 mois, 3 fr. Le numéro, 10 centimes.

La Estafeta de Paris. Cartas à la prensa de Francia, Belgica, España, Portugal y America latina. 1 f. Paris, lith. Bartet. Bureaux, 15, rue Monsigny.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

Bibliothèque illustrée des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. — « Histoire de Pablo de Ségovie. » — Éditeur. — Dessinateur chargé de l'illustration. — Réclamations diverses de l'auteur de la traduction. — Demande en dommages-intérêts. — Rejet.

I. Les mentions que l'éditeur juge à propos de mettre en tête ou au dos d'un livre, dans le but de faire connaître l'auteur d'un ouvrage traduit, ne faisant pas partie de l'œuvre du traducteur, il s'ensuit que l'éditeur est libre de libeller ces mentions comme bon lui semble et sans le contrôle de ce dernier.

II. L'artiste chargé de l'illustration d'un ouvrage doit avoir une certaine latitude indispensable pour l'essor de son imagination et ne peut être astreint à copier servilement les détails décrits par l'écrivain. Si cet artiste s'écarte trop du sens de l'ouvrage, c'est sa réputation d'artiste qui pourra être atteinte et non le mérite de l'écrivain. En tout cas, dans l'espèce, l'écrivain est mal venu à critiquer le travail du dessinateur, puisqu'il n'y a pas de lien de droit entre eux et que c'est en dehors de l'écrivain que l'éditeur a traité directement avec le dessinateur.

III. Le fait par les éditeurs de faire remettre gratuitement aux auteurs un certain nombre d'exem-

plaires de leur ouvrage n'est qu'un usage qui, en l'absence de stipulations intervenues, ne peut constituer une base légale de condamnation.

M. Bonhoure, éditeur, a entrepris d'éditer une collection dite « Bibliothèque illustrée des chefs-d'œuvre de l'esprit humain » et a obtenu de M. Germond de Lavigne l'autorisation de comprendre dans sa collection une traduction faite par ce dernier et de la reproduire telle qu'elle avait été précédemment publiée. Le traité fut fait moyennant une somme fixe de 200 francs payable après la mise en vente du volume. Le titre de l'ouvrage était : *Histoire de Pablo de Ségovie.*

D'un autre côté et dans le but d'illustrer cet ouvrage, M. Bonhoure s'est adressé à M. David Vierge.

Des difficultés n'ont pas tardé à s'élever sur quelques points entre M. Germond de Lavigne et son éditeur, notamment au sujet du nom de l'auteur traduit : Quevedo, que M. Bonhoure avait inscrit simplement en tête et au dos du volume et que M. Germond de Lavigne voulait voir précédé du mot « Don ».

L'auteur de la traduction demandait en outre quelques rectifications à la préface et l'insertion d'une dédicace à un membre de l'Académie espagnole, il se plaignait également de ce qu'une lettre de Charles Nodier eût été imprimée sans se préoccuper de l'orthographe employée par l'écrivain.

De plus, M. Germond de Lavigne, trouvant que M. Daniel Vierge n'avait pas dans différents dessins et notamment dans deux, rendu exactement la pensée de l'auteur, voulait par deux notes insérées à la fin de l'ouvrage expliquer au lecteur la manière dont ces deux dessins auraient dû être faits.

M. Bonhoure s'est refusé à faire droit à ces demandes, s'appuyant sur ce qu'il avait acheté de M. Germond de Lavigne le droit de reproduire sa traduction telle qu'elle avait été précédemment publiée et qu'il était en droit de refuser ce qui ne se trouvait pas dans la première édition, qu'il ne pouvait pas plus insérer les deux notes faites après le travail de Daniel Vierge et dans lesquelles M. Germond de Lavigne critique et la pensée et l'œuvre de l'artiste qu'il n'a pas à juger; que s'il eût publié ces notes critiques, l'éditeur aurait été obligé à insérer dans l'ouvrage des notes en réponse de l'artiste ou même aurait été exposé à un procès de la part de ce dernier.

C'est dans ces conditions que le tribunal de commerce a rendu, aux dates des 28 septembre et 26 octobre 1882, les deux jugements suivants :

« Le tribunal,

« Sur la résiliation des conventions et l'interdiction :

« Attendu que, pour résister à la demande, Bonhoure soutient qu'il aurait acheté de Germond de Lavigne le droit de reproduire sa traduction de *Don Pablo de Ségovie*, telle qu'elle aurait été précédemment publiée par Jeanret Picard; que, dès lors, il serait en droit de se refuser à imprimer ce qui ne se trouvait pas dans cette condition;

« Qu'ainsi il prétend ne pas être tenu à publier la dédicace qui n'y était pas insérée; que, de plus, l'orthographe de Charles Nodier, n'étant pas celle généralement en usage aujourd'hui, ne saurait lui être imposée; que, sur les trois notes supprimées par lui, deux seraient les critiques des dessins dont sa publication est illustrée, et que, la troisième, enfin, se rapporterait à une faute d'impression, corrigée depuis par l'impression d'un carton;

« Mais attendu que Bonhoure n'apporte aucune justification à l'appui de ses assertions;

« Attendu qu'il résulte, au contraire, des pièces versées au procès, que Germond de Lavigne l'a autorisé à réimprimer la traduction de l'ouvrage dont s'agit, mais en se réservant le droit de la corriger, d'y ajouter les notes et prolégomènes qu'il jugerait convenables, de revoir toutes les épreuves et de donner le bon à tirer, conformément aux usages reçus en pareille matière;

« Que, dès lors, il est en droit d'exiger que le titre soit réimprimé conformément à ses indications et d'y ajouter, s'il lui convient, une épître dédicatoire qui ne peut, du reste, préjudicier en aucune façon à la publication de Bonhoure;

« Que, si l'orthographe de Charles Nodier n'est pas celle en usage aujourd'hui, elle n'est cependant pas incorrecte, et que Germond de Lavigne peut, à bon droit, exiger qu'elle soit respectée par son éditeur;

« Attendu que, les dessins étant l'accessoire du texte et le dessinateur s'étant écarté du sens donné à l'auteur original par Germond de Lavigne, ce dernier est, par cela même, autorisé à expliquer dans deux notes la divergence existant entre sa traduction et les vignettes;

« Qu'enfin une faute grossière s'étant glissée dans une partie de l'édition à l'insu de l'auteur et après son bon à tirer il était fondé à la relever et à en décliner la responsabilité dans une des trois notes;

« Attendu, toutefois que les griefs justifiés de Germond de Lavigne ne sauraient entraîner la résolution des conventions; qu'il y a lieu seulement d'obliger Bonhoure à faire les rectifications susmentionnées et de n'autoriser la publication de l'ouvrage dont s'agit qu'après l'exécution desdites conventions et sous une pénalité qui va être fixée;

« Sur les dommages-intérêts;

« Attendu que les agissements de Bonhoure ont causé à Germond de Lavigne un préjudice dont il lui doit réparation, et que le tribunal, à l'aide des éléments d'appréciation qu'il possède, fixe à cent francs à concurrence desquels ce chef de demande doit être accueilli;

« Par ces motifs,

« Dit que Bonhoure sera tenu de corriger le titre de *Don Pablo de Ségovie*, de publier les préfaces, dédicaces, lettres de Charles Nodier et notes, conformément à la copie donnée par Germond de Lavigne, fait défense à Bonhoure de publier ledit ouvrage tant que ces corrections ne seront pas faites et ce, à peine de dix francs par chaque contravention constatée;

« Et condamne Bonhoure par toutes les voies de droit à payer à Germond de Lavigne cent francs à titre de dommages-intérêts;

« Le condamne aux dépens. »

Le deuxième jugement est ainsi conçu :

« Le tribunal,

« Attendu que, par jugement du 28 septembre dernier, le tribunal a statué sur la résiliation des conventions, les dommages-intérêts, les corrections à faire à la traduction de *Don Pablo de Ségovie,* publiée par Bonhoure, qu'il y a chose jugée sur ces deux chefs de demande, qu'il y a lieu de les écarter;

« Attendu que les seules questions restant à juger sont : 1° la fixation du délai dans lequel les corrections doivent être imprimées;

« 2° Le nombre auquel elles seront tirées;

« 3° La remise de vingt exemplaires demandés par Germond de Lavigne;

« Sur la première question,

« Attendu qu'il est justifié que Germond de Lavigne a intérêt à ce que ces corrections ne soient pas indéfiniment ajournées;

« Attendu toutefois que le délai de dix jours est insuffisant, qu'il y a lieu de fixer à un mois le temps dans lequel les feuilles nouvelles devront être imprimées et ce sous une contrainte de dix francs par jour;

« Sur la deuxième question,

« Attendu qu'il importe que tout acheteur du livre dont s'agit puisse se procurer les feuilles corrigées;

« Qu'il convient en conséquence d'obliger Bonhoure à les tirer au même nombre que l'édition elle-même;

« Sur la troisième question,

« Attendu qu'il est d'usage constant de remettre gratis à l'auteur un certain nombre d'exemplaires de son livre;

« Attendu toutefois que Germond de Lavigne n'a rien stipulé à cet égard, qu'il y a lieu dès lors de réduire la demande et d'obliger Bonhoure à lui remettre seulement dix exemplaires de l'édition dont s'agit et avec les corrections ordonnées;

« Par ces motifs,

« Dit que dans le mois du présent jugement les nouvelles feuilles de *Don Pablo de Ségovie* devront être imprimées, sinon et faute de ce faire dans ledit délai et, celui passé, condamne dès à présent Bonhoure par les voies de droit à payer à Germond de Lavigne 10 francs par jour de retard pendant un mois, passé lequel délai il sera fait droit;

« Dit que ces feuilles devront être tirées au même nombre que l'édition elle-même;

« Condamne Bonhoure à remettre à Germond de Lavigne dix exemplaires corrigés de l'ouvrage dont s'agit;

« Déclare Germond de Lavigne non recevable dans le surplus de sa demande, l'en déboute;

« Et condamne Bonhoure aux dépens. »

M. Bonhoure a interjeté appel de ces jugements.

La Cour, après avoir entendu Me Thibault, pour l'appelant, Me Huard, pour l'intimé, et M. Godart, substitut du procureur général en ses conclusions, a rendu l'arrêt ci-après :

« La Cour,

« Considérant que Bonhoure a demandé et obtenu de Germond de Lavigne l'autorisation de se servir d'une traduction de ce dernier pour la comprendre dans une collection dite « Bibliothèque illustrée des chefs-d'œuvre de l'esprit humain », qu'il a entrepris d'éditer et ce moyennant la somme fixe de 200 francs, payable après la mise en vente du volume;

« Que, d'un autre côté, ledit Bonhoure a traité avec un dessinateur, Daniel Vierge, pour l'illustration du même livre, sans qu'il soit intervenu aucune convention, aucun lien de droit entre Germond de Lavigne et Vierge;

« Considérant que l'ouvrage ainsi publié par Bonhoure porte pour titre *Histoire de Pablo de Ségovie,* traduite de l'espagnol et annotée par A. Germond de Lavigne, de l'académie espagnole; que ce titre est celui donné par Germond de Lavigne à sa traduction, qu'il n'y a donc de ce chef aucune modification à faire et que c'est à tort que les juges de première instance ont ordonné que Bonhoure serait tenu de corriger le titre de son livre, que si cet éditeur a jugé à propos de mettre en tête du volume ces mots : « œuvres choisies de Francisco de Quevedo » ou sur le dos : « Quevedo, œuvres choisies », en vue d'indiquer quel était l'auteur de l'original traduit, il a pu libeller ces mentions comme bon lui a semblé en y comprenant tout ou partie seulement des noms de cet auteur, qu'elles ne font partie de l'œuvre du traducteur, qu'elles n'émanent pas de son travail sur lequel seul il a droit d'exercer son contrôle; que, d'ailleurs, un intérêt sérieux doit être la base de toute action judiciaire et que l'énonciation du prénom de l'auteur de l'ouvrage par lui traduit en français ne saurait être pour Germond de Lavigne une cause réelle de préjudice, soit pécuniaire, soit moral, par cette seule circonstance qu'il ne serait pas précédé du mot « Don » usité en Espagne;

« Considérant que l'application de ce même principe, qui veut que toute action judiciaire s'appuie sur un intérêt sérieux, doit faire repousser également la réclamation de Germond de Lavigne relative à l'orthographe de certains mots dans une lettre de Charles Nodier de l'Académie française;

« Que cette lettre a été reproduite par Bonhoure, parce qu'elle faisait partie de la préface d'une précédente édition de la traduction de Germond de Lavigne, que tout l'intérêt de la reproduction est dans l'approbation élogieuse donnée par l'académicien français à cette traduction qui lui avait été dédiée;

« Que ces éloges ne sont en rien diminués parce que dans les six mots : « j'avais, faibles, manquerait, paraît, fallait, français », la lettre *a* a été substituée à la lettre *o,* aucune différence autre n'existant, d'ail-

leurs, avec l'original dans tout le surplus de la reproduction de la lettre en question ;

« Considérant que si Germond de Lavigne a cru devoir faire hommage de la nouvelle préface de sa traduction à un membre de l'Académie espagnole par des motifs tout personnels, il lui appartenait d'adresser directement à celui-ci l'expression développée de ses sentiments, mais que son traité avec Bonhoure n'obligeait pas ce dernier à porter, à ses frais, cette dédicace à la connaissance du public, que ce n'est là ni une partie de la traduction de *Pablo de Ségovie* ni une étude s'y référant ;

« Considérant que des trois notes dont l'omission dans le livre de Bonhoure fait l'objet de l'un des griefs de Germond de Lavigne, l'une est relative à une modification de texte faite à tort, mais au sujet de laquelle satisfaction suffisante a déjà été donnée par l'éditeur ; que les deux autres visent deux dessins de l'illustration qui, selon Germond de Lavigne, ne rendraient pas exactement le sens par lui attaché au texte espagnol ;

« Considérant à cet égard que Bonhoure, ayant seul traité avec le dessinateur, aurait seul qualité pour refuser ou critiquer le travail de celui-ci ; qu'au surplus, l'artiste chargé de l'illustration d'un ouvrage doit avoir pour la traduction du livre par le crayon une certaine latitude indispensable pour l'essor de son imagination et ne saurait être astreint à la reproduction servile et minutieuse de tous les détails décrits par l'écrivain ;

« Que s'il s'écarte par trop de la pensée de l'auteur, c'est sa réputation seule qui peut en être atteinte, et non le mérite de l'écrivain dont l'œuvre, partie dominante du livre, n'a point à souffrir de l'inexactitude du travail du dessinateur ;

« Que dans tous les cas il n'y a pas, dans les divergences pouvant exister, matière à une polémique ou à des observations devant être imprimées à la suite du livre, aux frais et à la charge de l'éditeur, s'il n'y trouve lui-même son intérêt engagé ;

« Considérant que la mise à la disposition d'un auteur, faite gratuitement par l'éditeur, d'un certain nombre d'exemplaires en rapport avec l'importance de la publication est chose facultative, quoique ayant lieu le plus ordinairement et parfois dans un but d'intérêt commun ;

« Que cet usage ne constitue pas une base légale de condamnation judiciaire en l'absence de stipulations intervenues entre les parties ;

« Que, dans l'espèce, il n'appert pas de stipulations de cette nature ;

« Considérant que la réimpression de la préface n'a été demandée par Germond de Lavigne que par sa seconde assignation, dans laquelle ont été détaillées les corrections à faire dans cette préface, corrections purement typographiques, ayant trait, pour la plupart, à des accents omis, puis à quelques substitutions d'une lettre à une autre, faciles d'ailleurs à corriger par le lecteur et ne permettant ni confusion ni incertitude réelle sur le sens des mots ;

« Que cette seconde assignation, en date du 26 septembre 1882, a reproduit les griefs objet d'une première instance, terminée par le jugement du 28 septembre 1882, auxquels elle a ajouté de nouveaux chefs de demande ;

« Qu'il a été prononcé sur ces nouvelles prétentions de Germond de Lavigne par le jugement du 26 octobre suivant, que ce jugement se refère pour les corrections à faire à la traduction de don *Pablo de Ségovie* à la décision susvisée du 28 septembre dans laquelle il n'est pas et n'a pu être question des chefs additionnels de la seconde assignation, qu'il n'a pas ordonné la réimpression de la préface avec les corrections en question et a déclaré Germond de Lavigne non recevable et débouté des causes de sa demande sur lesquelles il n'a pas statué explicitement, que Germond de Lavigne n'a point interjeté appel incident dudit jugement du 26 octobre 1882 ;

« Qu'il y a dès lors chose jugée définitivement et que la Cour n'a point à statuer sur ce chef de contestations présenté à l'audience dans les plaidoiries ;

« Considérant que de ce qui précède il suit qu'aucun préjudice appréciable, n'ayant été causé à Germond de Lavigne par Bonhoure, il n'échet point de maintenir les condamnations à des dommages-intérêts prononcés contre ce dernier ;

« Considérant, d'autre part, que Bonhoure ne justifie pas avoir éprouvé depuis le jugement de première instance, par la faute de Germond de Lavigne, un dommage pour lequel doit lui être allouée une réparation en dehors des frais du procès ;

« Par ces motifs,

« Infirme lesdits jugements, décharge Bonhoure des condamnations prononcées contre lui ;

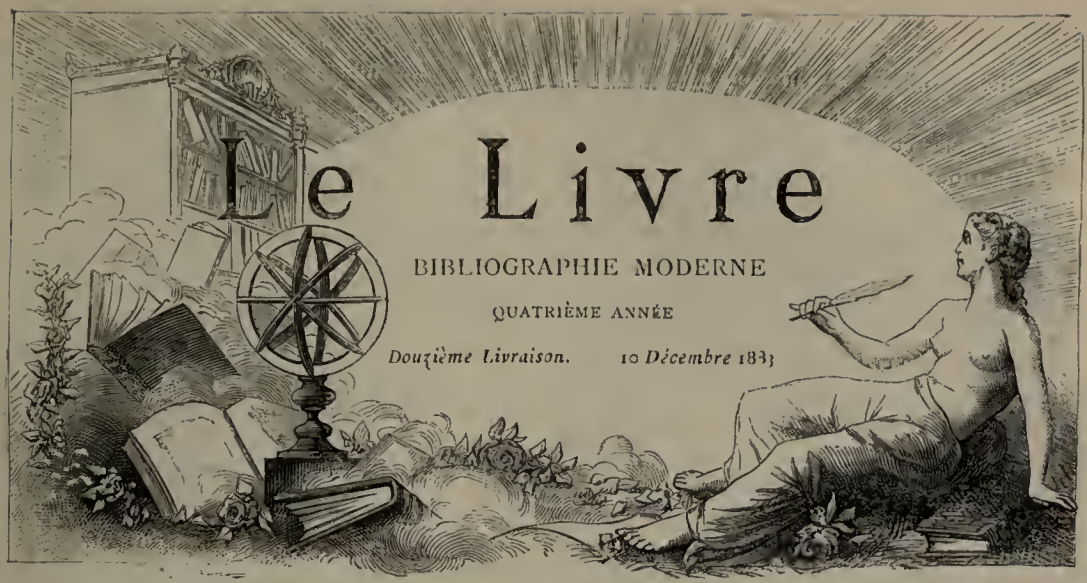
« Déclare Germond de Lavigne mal fondé dans ses demandes, fins et conclusions ;

« L'en déboute ;

« Et le condamne aux dépens de première instance et d'appel. »

(Compte rendu de la *Gazette des Tribunaux*.)

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît.



CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

ALLEMAGNE

3 décembre 1883.

Au moment où ces lignes paraîtront, les fêtes du centenaire de Luther auront pris fin. A Iéna et à Worms, on a représenté des drames-histoires reproduisant les principales scènes de la vie du réformateur. Les rôles principaux étaient tenus par des acteurs de profession; les rôles secondaires, très nombreux, par des amateurs.

Les brochures, biographies, pamphlets, parus pour être distribués aux enfants et aux grandes personnes, sont innombrables. On en fera sans doute plus tard la bibliographie. Les chants religieux de Luther, originaux et imités des hymnes de l'Église, ont été, cela va de soi, également réédités à l'occasion du centenaire. La plus belle de ces rééditions est celle de Stuttgart : *Die Wittembergisch Nachtigall*. Le poète religieux Gerock et l'éditeur Krabbe se sont réunis pour en faire un bijou elzévirien.

Le même éditeur vient de faire paraître la quatorzième édition de *Gœthe's Leben und Werke von G.-H. Lewes. Mit Bewilligung des Verfassers übersetzt von Dr Julius Frese* [1]. La première édition de l'ouvrage anglais est de 1855, celle de la traduction de 1856. Dans les éditions subséquentes, dans les dernières surtout, le traducteur a tenu compte de toutes les découvertes, si l'on peut dire ainsi, faites par les *Gœtheforscher* allemands, tout en laissant intacte la biographie si originale, si anglaise, que le philosophe positiviste Lewes a donnée du grand poète. Ces quatorze éditions, en moins de trente ans, disent suffisamment les mérites de l'œuvre et de la traduction. Il est donc inutile d'insister.

L'an dernier paraissait la onzième édition d'une biographie de Schiller. Celle-ci est d'un Allemand : *Schiller's Leben und Werke von Emil Palleske* [1]. L'auteur, qui n'est plus de ce monde, se montre un peu trop enthousiaste de son héros; en maint endroit, sa biographie sent le panégyrique, et souvent aussi le style de Schiller, toujours un peu fleuri, a déteint sur celui de Palleske. Mais, somme toute, il n'en saurait être autrement. Il était lui-même auteur dramatique, et, de plus, après avoir été un de ces acteurs, docteurs en philosophie et bondés de science, comme l'Allemagne en possède un certain nombre, il s'était fait *rapsode*. Ne vous effrayez pas : le mot est antique et la chose est toute moderne. Un rapsode est un monsieur, quelquefois une dame, qui fait son tour d'Allemagne en récitant, dans

1. Stuttgart. Verlag von Carl Krabbe. 1883. 2 vol.

1. Stuttgart. Verlag von Carl Krabbe. 1882, 2 vol.

une salle de l'hôtel de ville ou dans l'*aula* du gymnase de la moindre petite ville, des scènes ou des drames entiers de Goethe ou de Schiller, et surtout de Shakespeare. Je me souviens d'avoir entendu, je ne sais plus où, à Mannheim ou à Wurtzbourg, Agnès Schebest, *alias* Mme David Strauss, déclamer devant un auditoire de professeurs, de gros commerçants, flanqués de leurs épouses et de leurs *backfisch*, les principales scènes de *Roméo et Juliette*. C'était d'un réalisme achevé, et pas un mot n'était passé de toutes les gaudrioles de la nourrice. Parmi les réfugiés politiques qui, après 1849, inondèrent l'Alsace et Strasbourg, il y avait des rapsodes aussi, et c'est par l'un d'eux que j'entendis réciter tous les drames romains de Shakespeare. Je vous prie de croire que toute ma promotion, après cette audition, étudia l'histoire romaine, les classiques et en particulier Cicéron, avec un entrain, une verve et une sympathie que l'on trouverait difficilement chez des élèves n'ayant pas reçu le baptême shakespearien.

Mais quelque grands que soient les services que rendent les rapsodes, leur vie nomade et cette éternelle étude mimique doivent forcément donner à leur esprit le pli du plaidoyer et du panégyrique et Palleske, tout exact et complet qu'est son livre, n'a pas su éviter ce défaut.

Si la meilleure biographie de Gœthe est d'un Anglais, la meilleure de Shelley sera sans doute celle d'un docteur viennois : *Percy Bysshe Shelley von H. Druskowitz, Dr. phil* [1]. Ce qui frappe le plus dans ce livre, c'est le contraste entre le ton froid et simple du narrateur et du critique et l'exubérance lyrique et philosophique, la folie momentanée du buveur d'opium et du radical Anglais qui eut nom Shelley. Quelles déclamations, quels morceaux de rhétorique grandiose et plus ou moins creuse n'eût-on pas été exposé à voir couler de la plume d'un Palleske, si le défunt rapsode s'était constitué le biographe du lyrique Anglais! Au lieu de cela, la forme calme et simple du livre, le ton objectif vous reposent de Shelley, de ses idées et de sa vie aventureuse. Songez donc que sa première femme avait la manie du suicide et la manie bien plus fatigante encore de lire à haute voix des romans ennuyeux, que sa seconde femme était une libre penseuse, une Mink jeune et belle, prêchant l'union libre et réclamant, comme l'avait fait sa mère en plein XVIIIe siècle, les droits politiques et civils de la femme! Shelley lui-même est assez connu pour qu'il soit inutile d'insister sur toutes ses idées radicales, politiques et philosophiques. Mais bien des faits particuliers, comme son enthousiasme pour miss Hitchener, cette Louise Michel d'outre-Manche, pour une foule d'autres amis, hommes et femmes, le rendent si peu sympathique qu'il faut tout l'art, toute la virtuosité critique de M. Druskowitz pour qu'on ne cesse d'admirer le grand poète, à force d'être énervé par les inconséquences et le caractère si instable, le tempérament bohème de l'homme. Voilà au moins un biographe qui ne se croit pas obligé de chanter son héros : il se contente d'analyser son œuvre et de raconter sa vie, en laissant au lecteur le soin de tirer de sa critique et de son récit toutes les leçons qu'ils comportent.

Ce ton de placide objectivité et cette science si profonde du critique, nous les retrouvons dans *Geschichte des neueren Dramas von Robert Proelss Dritter Band, Erste Hälfte. Das neuere Drama der Deutschen bis Lessing* [1]. Le grand travail de M. Proelss touche à sa fin. Les lecteurs du *Livre* ont été tenus au courant de cette importante publication, l'une des plus méritoires et des mieux conçues et exécutées qui aient été produites en Allemagne dans ces dernières années. Le présent volume, l'avant-dernier, débute, comme tous ceux qui l'ont précédé, par un de ces aperçus historiques lumineux et simples comme l'auteur sait les faire, et, dès ce premier chapitre, on voit s'élever, sur sa base solide, sur ses fondations gigantesques, tout l'édifice du drame allemand.

Avec la Réforme, nous entrons en plein dans l'histoire de la scène moderne allemande. Elle a, en effet, dès le XVIIe siècle, ce caractère éminemment moderne que les sujets contemporains exercent sur elle une invincible attraction. A peine le palais de Witehall avait-il vu, le 30 janvier 1649, tomber la tête de Charles Ier d'Angleterre, qu'au fond de la Silésie un poète lauréat, André Gryphius, composa son *Carolus Stuartus*. Et ce Gryphius, poète tragique et comique, l'une des figures les plus intéressantes de cette terrible période de la guerre de Trente ans, M. Proelss l'étudie dans son livre de façon à nous faire connaître à fond toute l'époque avec ses préjugés, ses superstitions, son style et ses manies.

L'influence exercée par les « comédiens anglais » sur la scène allemande est très bien décrite et analysée, de même que le drame de famille du XVIIIe siècle. Le chapitre le plus étendu, le plus brillant en même temps, est celui qui

1. Berlin. Verlag von Robert Oppenheim, in-8°, 6 m. (7 fr. 50).

1. Leipzig. Verlag von Bernhard Schlicke (Balthasar Elischer), grand in-8°, 1883.

traite de Lessing. Le grand critique avait déjà trouvé en Gervinus un historien sagace et juste ; M. Proelss a su être neuf et original à côté de ce puissant devancier. Il faut espérer que le dernier volume de son ouvrage, sur le théâtre classique de Gœthe et de Schiller, sur le drame romantique et le théâtre contemporain, ne se fera pas attendre trop longtemps, et qu'ainsi cette grande œuvre de l'histoire du théâtre moderne recevra son digne couronnement. Ce sera un ouvrage modèle, sous le rapport de la bibliographie, comme sous tous les autres; il représente une somme de travail incroyable, et l'auteur pourra, à bon droit, être heureux et fier de l'avoir mené à bonne fin.

La *Geschichte der Weltlitteratur in Einzeldarstellungen* vient de s'augmenter d'une *Geschichte der deutschen Litteratur von ihren Anfängen bis auf die neueste Zeit von Franz Hirsch*[1], dont les premières livraisons viennent de paraître. L'ouvrage complet comprendra trois parties. La première traitera de l'histoire de la littérature allemande jusqu'à l'an 1500; la seconde, celle de la Réforme, jusqu'à la période classique, et la dernière comprendra celle-ci et la littérature contemporaine.

Dans les cent soixante premières pages, l'auteur traite des temps germaniques primitifs et de la littérature du moyen âge. La méthode est bonne, l'allure et le ton ne sont ni pesants ni trop poétiques, et s'il y a un reproche à faire à l'auteur, c'est d'être trop péremptoire dans ce qu'il avance. Il déclare, par exemple que Roswitha, l'abbesse de Gandersheim, n'est pas l'auteur des six comédies latines qu'on s'obstine à lui attribuer. Il suit en cela le germaniste viennois Aschbach, qui peut-être a parfaitement raison. Mais il devrait suffisamment connaître les savants de son pays pour être convaincu qu'une thèse quelconque, quelque claire et évidente qu'elle soit, n'est pas du tout admise et reconnue du coup, et qu'ils consacreront de longues veilles à trouver un biais, qu'ils se livreront à de fatigantes recherches, pour n'être pas obligés de convenir qu'ils se sont trompés ou qu'ils ont trop facilement admis ce que leurs devanciers leur transmettaient comme vérité d'évangile. Il devrait se rappeler que les recherches et les conclusions de l'école d'Heidelberg, de Holtzmann sur les Niebelungen, en particulier, quoique défendues par un homme de la valeur et du renom de Scheffel, sont à cette heure encore contestées, et qu'elles le seront longtemps encore. En présence de ces faits, il aurait au moins dû entourer ce qu'il avançait d'une foule de précautions oratoires, de formules dubitatives, et ne pas casser les vitres comme il le fait.

Si dans la suite il continue à procéder avec cette franchise et cette crânerie, son histoire de la littérature fera du bruit, surtout s'il consacre dans la troisième partie, comme il est dans l'intention de le faire, d'après son prospectus, des chapitres spéciaux à la littérature « théâtrale » et au journalisme. En tout cas, son livre est très intéressant et le deviendra davantage encore, et il formera le digne couronnement de la belle collection Friedrich.

L'*Histoire de la littérature anglaise*, du docteur Engel, est terminée présentement. On en a précédemment déjà signalé ici même tous les mérites. Ils ne sont pas minces : la littérature du XIX^e^ siècle y est longuement et magistralement traitée, et ce qu'il fallait, jusqu'à ce jour, chercher dans une foule d'articles de revues et de journaux, à savoir les études sur la littérature américaine, se trouve traité pour la première fois dans ce livre d'une façon suivie et complète.

La *National Litteratur*[1], du professeur I. Kürschner, continue à paraître en fascicules hebdomadaires. La grande entreprise à laquelle M. Kürschner consacre tous ses efforts, un travail incessant et une énergie incomparable mérite de plus en plus la faveur du public lettré. L'Université de France vient d'ailleurs de reconnaître la grande valeur de cette publication, en prescrivant, pour l'examen du certificat d'aptitude à l'enseignement de l'allemand, l'édition des poésies de Bürger de la *National Litteratur*. La même librairie vient de commencer la publication d'une revue hebdomadaire, *der Zeitgenosse,* placée également sous la direction de l'infatigable M. Kürschner. Le premier article est toujours politique, et, pour mon compte, j'aurais préféré une revue purement littéraire et scientifique.

L'événement littéraire qui tient le plus de place dans les colonnes de la nouvelle revue est la création, à Berlin, d'un théâtre allemand. Il y a longtemps qu'on en parlait et qu'on s'en promettait des merveilles. Le voilà fondé. Est-il né viable ? Sera-t-il pour la *Burg* de Vienne un concurrent redoutable ? Enlèvera-t-il à la scène viennoise son antique auréole ? Toujours est-il que les sociétaires du théâtre allemand de Berlin (on a à peu près calqué l'organisation de la Comédie-

1. Leipzig, 1884. Wilhelm Friedrich, in-8°. Environ 24 fascicules à 1 m.

1. Berlin und Stuttgart. Verlag von W. Spemann.

française) se préoccupent surtout de faire donner « les jeunes », et que, parmi ceux-ci, il y a quelques acteurs vraiment remarquables. A la tête de la société se trouve M. L'Arronge, auteur de quelques comédies bouffonnes très goûtées. Fils d'un directeur de théâtre, ancien chef d'orchestre à Berlin, il semble posséder toutes les qualités qu'il faut pour faire réussir l'entreprise difficile à la tête de laquelle il s'est placé.

Les pièces, d'ailleurs, ne lui manqueront pas. Paul Heyse vient d'en faire paraître trois : *Alkibiades, Tragödie in drei Akten, Don Juan's Ende, Trauerspiel in fünf Akten,* et *das Recht des Störkeren, Schauspiel in drei Akten* [1]. Donc une tragédie antique, une moderne et une comédie de mœurs contemporaines, toutes trois d'un seul auteur, et d'un auteur qui tient une des premières places parmi ses contemporains. A mon sens, le drame antique est de beaucoup supérieur au moderne, non pas parce qu'il est écrit en beaux vers iambiques, tandis que *Don Juan* est en prose, mais parce que ce sujet est écrasant d'abord, puis peu sympathique. Alcibiade meurt, parce que finalement il reste fidèle à la Grecque qui l'a suivi dans l'exil et qu'il ne veut pas des faveurs de la princesse perse, sœur de son hôte. Don Juan, après avoir retrouvé son fils, va finir ses jours dans le cratère du Vésuve. On est tout désorienté de ne plus trouver le traditionnel commandeur que le Vésuve ne remplace qu'imparfaitement. Le drame, d'ailleurs, a de fort beaux passages et des scènes vraiment pathétiques. Mais ce ne sera probablement qu'un *Buchdrama,* une pièce qu'on lira, mais qu'on n'ira guère voir jouer.

La comédie de mœurs, *le Droit du plus fort,* est jolie; elle est toute moderne, en ceci que Heyse a su y introduire l'élément exotique sous les traits d'une Indienne et de sa fille. Cela suffirait seul à mettre la pièce en vogue. Les situations comiques sont d'ailleurs naturellement amenées et finement enlevées. Il y a là deux mamans, l'une qui veut marier sa fille, l'autre son fils, qui sont réellement prises sur le fait, et leur jargon moral et aristocratique produit le meilleur effet.

Mais à côté de Heyse et de quelques autres auteurs dramatiques célèbres en Allemagne, de nouveaux écrivains se produisent. L'un des plus remarquables est sans contredit un peintre qui a quitté la palette pour la plume, et qui vient de publier, après son *Adalbert von Bremen* et sa *Hexe,* un troisième drame : *Von Gottes Gnaden. Trauerspiel in fünf Aufzügen von A. Fitger* [1]. Comme peintre, M. Arthur Fitger appartient à l'école de Cornélius; comme poète dramatique, il est coloriste, c'est-à-dire qu'il aime faire grand et frapper fort. Sa *Sorcière* était ce que les Allemands appellent un *Effectstück.* Le présent drame, par son sujet et par la manière dont ce sujet est traité, est digne de son aîné. L'héroïne est une princesse allemande, souveraine d'un petit État, qui, tout en étant une adepte fervente, fanatique même du droit divin, épouse un homme du peuple. Si ç'avait été un grenadier, on eût pu prétendre que le premier acte reproduit assez exactement la donnée de la *Grande-Duchesse de Gérolstein;* mais c'est un garde forestier que Son Altesse épouse; de plus, avant le mariage même, on a entendu chanter *la Marseillaise* par un villageois; dès le second acte, la Révolution gronde autour du palais princier, et, au dernier, l'héroïne, après avoir perdu son époux adoré, demande, pour pouvoir le suivre de près dans la tombe, d'être jugée et condamnée par le tribunal révolutionnaire siégeant dans son ancienne capitale. Mais en dépit de tous ces épisodes et du dénouement tragique, on est, malgré soi, ramené à se souvenir de la *Grande-Duchesse* des Variétés par un général Boum de la plus belle venue, dont M. Fitger a jugé à propos de faire le cousin de sa princesse. C'est au demeurant un bon drame allemand, c'est-à-dire une pièce vigoureusement charpentée, à gros effets et à personnages nombreux, les uns trop nobles et bons, les autres trop mauvais et pervers.

Les poètes lyriques ne chôment pas plus que leurs confrères du drame. On réédite les poésies de J.-G. Fitscher, de Stuttgart [2], le dernier poète de la vieille école souabe, toujours jeune comme la nature qu'il chante et qu'il aime du plus profond amour, et à chaque vitrine de librairie on voit, sous le titre de *Gedichte,* de nouveaux noms de poètes lyriques. L'un d'eux, pour rompre un peu la monotonie, a mis *Dichtungen,* poèmes, au lieu de poésies; mais l'étiquette n'y fait rien. Au demeurant, ces *Dichtungen von Prinz Emil zu Schonaich Carolath* [3] dénotent un certain talent, mais un talent d'amateur seulement. Et toujours l'imitation de Heine! Comme, par exemple, dans le morceau intitulé : *O Deutschland!* ou dans celui qui a pour titre : *Genrebild.* Et ce sont deux des meilleurs du recueil.

1. Berlin. Verlag von Wilhelm Hertz (Bessersche Buchhandlung). 1883, in-8°

1. Oldenburg, 1884. Schulzes'che Hofbuchhandlung und Hofbuchdruckerei (C. Berndt und Schwartz).
2. Stuttgart, Cotta.
3. Stuttgart, G.-J. Goeschen'sche Verlagshandlung. 1883.

Par contre, un libraire de Berlin publie les poésies d'un auteur qui n'a jamais imité personne et que personne non plus ne s'avisera d'imiter: *Gottfried Keller, Gesammelte Gedichte* [1]. La première édition n'est pas d'hier, elle précède de quelques années la révolution de 1848; la seconde la suivit de près. Keller est né en 1819 ; il lui a fallu attendre trente ans avant de conquérir la célébrité, et ce n'est que depuis une dizaine d'années que ses œuvres sont connues et achetées du grand public. Et pourtant quel talent original et quel grand caractère! Ses poésies ne plairont pas à tout le monde, ce n'est pas un lyrique à la douzaine. Ce qui vous frappe chez lui, c'est le grand amour dont il est animé, rempli pour tout ce qui est grand et vrai, la haine de tout ce qui est faux, la tendre affection, la pitié profonde qu'il a pour les humbles et les petits, et la langue pure et forte qu'il parle. Il a été question de lui ici même, il y a deux ans, à propos d'un recueil de nouvelles. Voici donc ses poésies qu'on réédite; mais on ne s'en tient pas là, et son célèbre roman, prôné en France il y a vingt ans et plus par un des plus fins connaisseurs de la littérature allemande, Camille Selden, et qui alors ne fit pas grande sensation de l'autre côté du Rhin, *le Vert Henri, der Grüne Heinrich,* va être réédité également.

En attendant, voici *Die Leute von Seldwyla. Erzählungen-Vierte Auflage* et *Züricher Novellen. Dritte Auflage* [2]. Keller est un réaliste didactique. C'est ce qui l'a fait souvent comparer à Gœthe. Ce qui l'en distingue, c'est qu'au lieu de s'occuper de l'homme abstrait, il reste, lui, sur le terrain concret de son pays, et même de son canton natal, la Suisse et Zurich. Ses *gens de Seldwyl* sont les habitants d'une ville imaginaire, tandis qu'eux-mêmes sont très réels, nantis de tous les défauts, même de tous les vices passés et présents. L'auteur ne prêche pas le repentir, il ne moralise point; il veut simplement montrer par des exemples que partout il y a des justes, et qu'une cité, grâce à eux, peut se sauver de la ruine et même se relever. Le joyau du recueil, la nouvelle qui, plus que le grand roman du *Vert Henri,* a fait la réputation de Keller, c'est *Romeo und Julie auf dem Lande.* Les deux amoureux sont les enfants de deux paysans qui se sont ruinés en continuant devant toutes les juridictions un procès au sujet d'un lopin de terre qui n'appartenait ni à l'un ni à l'autre. Les deux jeunes gens s'aiment depuis leur plus tendre enfance; ils continuent à s'aimer, malgré la haine féroce que se sont vouée leurs pères. Avant de se séparer pour toujours, ils veulent passer ensemble une seule journée, et, la nuit venue, au lieu de se séparer, ils vont se noyer, étroitement enlacés l'un à l'autre. La nouvelle *Dietegen* est presque aussi belle. La scène se passe à la fin du moyen âge, et, en l'écrivant, l'auteur a sans doute voulu démontrer que les hommes de tous les temps sont bien les mêmes, malgré toutes les transformations que subissent les institutions et les mœurs. Dans *Das verlorne Lachen,* l'auteur traite les questions politiques et religieuses les plus délicates, les plus subtiles, et, malgré cela, il sait rester attrayant et profondément humain.

Les *Züricher Novellen* nous dépeignent l'existence de l'antique cité à des époques bien différentes et dans les phases diverses de son passé littéraire si brillant. *Hadlaub* nous montre les Manesse travaillant à rassembler leur célèbre codex. *Der Landvogt von Greifensee* déroule devant nous le Zurich littéraire de Bodmer et de Gessner.

Il va de soi que le côté littéraire n'absorbe pas entièrement l'auteur, et qu'il a su dépeindre toute l'existence politique et domestique des différentes époques qu'il nous retrace. Dans la plus célèbre des nouvelles du recueil, *Das Fähnlein der Sieben Aufrechten,* le passé littéraire disparaît tout à fait, les « classes dirigeantes » sont remplacées par les petites gens, et nous assistons à la manifestation la plus curieuse de la vie commune des Suisses, au tir fédéral. Et c'est dans ce morceau tout moderne que Keller déploie le plus de talent, pour bien nous démontrer que le fameux niveau démocratique n'est qu'une phrase et que les individus restent bien eux-mêmes sous quelque régime que ce soit.

Ein Zug nach Rom. Historischer Roman von Ludwig Nonne [1] est le récit de l'expédition du connétable de Bourbon contre le pape et du sac de Rome. C'est probablement le livre fort intéressant d'un professeur de Gratz, en Autriche, M. de Zwiedineck-Südenhorst, intitulé *Kriegsbilder aus der Zeit der Landsknechte*, qui a provoqué la présente publication, car ce sont les lansquenets allemands et leurs principaux chefs, Frundsberg et Schärtlin von Burtenbach, qui forment au fond le sujet du roman. Leurs mœurs et leur méthode de guerre y sont fidèlement retracées. L'auteur a été moins bien inspiré en

1. Berlin, Wilhelm Hertz, 1883. 7 M.

2. Stuttgart. G.-J. Goeschen'sche Verlagshandlung, 1883.

1. Stuttgart. Verlag von Adolf Bonz et Comp. 1883, in-8°.

introduisant dans son récit Marguerite de Valois, qu'il suppose être à la recherche du connétable pour le ramener au devoir. Le caractère de celui-ci est d'ailleurs bien saisi et rendu. Les lansquenets de M. Nonne chantent beaucoup et surtout des chants bachiques. Mais pourquoi l'auteur, au lieu des chansons populaires qui datent des soldats de Frundsberg, s'est-il avisé de mettre dans leur bouche des poésies modernes, de Scheffel surtout? Un roman historique comporte d'ordinaire un grand nombre de personnages : les auteurs allemands, poussés qu'ils sont par l'envie de donner des *kulturhistorische Bilder,* en mettent d'ordinaire trop. M. Nonne n'a pas échappé à cet écueil. Au demeurant, son livre, tout surchargé qu'il est, n'en présente pas moins une image fidèle de ces temps agités et glorieux des guerres d'Italie.

Cette même Italie est, depuis Gœthe et son *Kennst du das Land*, la terre promise à laquelle aspirent les touristes germains. Quoi d'étonnant alors qu'il existe d'innombrables descriptions de voyage faites par des auteurs allemands? L'un de ces voyageurs-auteurs les plus célèbres est feu Stahr, l'époux de Fanny Lewald. On vient de rééditer ses deux volumes sur l'Italie du Nord, faisant suite à son *Ein Jahr in Italien*, sous le titre de *Herbstmonate in Ober-Italien von Adolf Stahr. Dritte Auflage* [1]. Les lettres de Stahr sont de 1858. Le public les connaît donc depuis vingt-cinq ans, et, pour qu'il leur continue sa faveur, il faut qu'elles aient bien du mérite, rétrospectif sous beaucoup de rapports. Il y a de tout dans ces récits, de l'histoire, de l'archéologie, des descriptions de paysages, des tableaux de genre et une étude littéraire très bien faite du chant populaire vénitien, par exemple. En général, le chapitre consacré à ce qu'on appelait jadis la reine de l'Adriatique est le mieux fait, le plus approfondi du livre; mais l'ouvrage tout entier est d'une lecture des plus attrayantes.

Un autre grand voyageur devant l'Éternel, Karl Braun-Wiesbaden, dont j'ai eu l'occasion, il n'y a pas bien longtemps, d'entretenir les lecteurs du *Livre,* à propos de son voyage dans la Baltique, a donné, il y a quelques années, à la *Gazette d'Augsbourg,* ses *Impressions de voyage en Corse.* Ces lettres ont paru tout dernièrement, accompagnées d'une série d'études sur des procès criminels célèbres en Allemagne. études publiées dans le but, avoué d'ailleurs par l'auteur, de bien montrer à ses contemporains combien ils ont gagné, sous le rapport d'une justice prompte et équitable, à la reconstitution de l'empire allemand. Le livre est intitulé *Blutige Blätter* [1]. Il a pour sous-titre *Erzählungen.* Ce sont, comme il a été dit, plutôt des études, quoique l'auteur, un des conteurs les plus amusants et les plus spirituels de l'Allemagne, se garde, d'un bout à l'autre, du ton doctrinal et grave. En passant, il ne peut s'empêcher de dire son fait à la justice hongroise, à propos du procès de Tisza-Eszlar. Il rudoie également les antisémites allemands et le gouvernement prussien, qui se garde bien de prendre en main la cause des persécutés.

Les *Blutige Blatter* font partie de la *Drei Mark-Bibliothek* du libraire Schottländer. Dans la même collection vient de paraître un charmant roman de Wichert : *Eine vornehme Schwester.* C'est, sous une forme gaie et vive, la satire la plus sanglante que l'on puisse imaginer contre la noblesse prussienne et son esprit de caste. Lindau a été accusé par un journal de Berlin d'avoir copié *le Mariage d'Olympe* dans son *Herr und Frau Bewer*, qui, disons-le en passant, va paraître en français; il se trouvera bien quelqu'un pour accuser Wichert d'avoir copié *le Gendre de Monsieur Poirier.* Pourtant l'auteur, pour connaître son Augier sur le bout des doigts, n'en est pas moins tout l'opposé d'un plagiaire. Son roman est bien à lui ; il peint les mœurs de Dantzig ou de Kœnigsberg, et non celles de Paris; des hobereaux et des chanoinesses du Nord, et non des élégantes du noble faubourg. Ses peintures ressemblent en un seul point à la comédie d'Augier : elles sont tout aussi amusantes et tout aussi cruelles, ce qui n'est pas peu dire.

Les auteurs qui empruntent exclusivement leurs sujets aux Alpes bavaroises, Schmidt et Ganghofer, viennent tous les deux de faire paraître un nouveau livre d'histoires : *Der Georgi-Thaler. Lebensbild aus dem Chiemgau im Bayerischen Hochlande von Maximilian Schmidt* [2], et *Bergluft. Hochlandsgeschichten von Ludwig Ganghofer* [3]. Tous deux trouvent de nombreux lecteurs : premièrement, parce qu'ils savent raconter admirablement; secondement, parce qu'on est fou, dans toute l'Allemagne, d'histoires villageoises, surtout alpestres, et mêlées de locutions dialectiques. Dans *Bergluft,* de Ganghofer, nous trouvons, à l'état de nouvelle, le *Hergottschnitzer,* qui continue à faire fureur comme drame-comé-

1. Oldenburg. 1884. Schulze'sche Hofbuchandlung u. Hofbuchdruckerei (C. Berndt et A. Schwartz). 2 vol.

1. Breslau und Leipzig. Druck und Verlag von S. Schottlander. 1883. In-8, 3 m.

2. Stuttgart. Verlag von Carl Krabbe.

3. Stuggart. Verlag von Adolf Bonz et Comp. 1883.

die populaire, et que les acteurs du Gärtnerplatz-theater de Munich ont promené, l'été dernier, sur toutes les grandes scènes de l'Allemagne du Nord.

La meilleure nouvelle du livre de M. Ganghofer est *S'Geigenkröpfl.* C'est l'histoire d'un pauvre charbonnier goîtreux et grand virtuose qui se tue, parce qu'il voit celle qu'il aime épouser un autre homme. Ce drame tient dans quelques pages écrites avec une vigueur sans pareille et un sentiment d'une rare profondeur.

Die Erbin von Roseneck. Eine Erzählung für erwachsene Töchter von Agnes Willm geb. Wildermuth [1] est la première publication d'une collection destinée aux jeunes filles. L'auteur, une fille d'Ottilie Wildermuth, célèbre par ses récits souabes, ses nouvelles et ses livres destinés à l'enfance, est loin d'avoir tout le talent humoristique de sa mère, et le *erwachsene* de son titre ne doit pas être pris au pied de la lettre. Au lieu du participe passé, on eût pu mettre le présent, car ce livre me semble écrit pour les petites demoiselles qui vont encore assister aux cours de la *selecta,* comme s'appelle la classe supérieure des écoles de filles. Mais telle qu'elle est, cette histoire peut très bien être citée comme type d'histoires écrites pour les jeunes filles; et il n'est pas donné à tout le monde d'en écrire.

1. Stuggart. Verlag von Carl Krabbe.

E. Jaeglé.

P. S. — Je reçois au dernier moment *Briefe des Herzogs Karl August an Knebell und Herder herausgegeben von H. Düntzer* (Leipzig, Wartigsverlag, 1883). Grâce à l'infatigable Düntzer, nous voyons en déshabillé le prince original et spirituel qui, tout en donnant la préférence à la littérature française, se trouve être le principal protecteur des grands poètes classiques de l'Allemagne. La publication de M. Düntzer est faite avec le soin qu'on est accoutumé à lui voir porter à tout ce qu'il produit. Elle est très importante au point de vue de l'histoire intime de la grande période classique. E. J.

ÉCOSSE

Paisley, 15 novembre 1883.

Dans ces derniers mois, le mouvement littéraire s'est accusé par la publication de plusieurs ouvrages portant directement sur la langue écossaise, celle dont les échantillons les mieux connus se trouvent dans les romans de Walter Scott. C'est à dessein que je me sers du mot *langue,* où l'on s'attendait peut-être à lire *dialecte,* ou même *patois.* Si le lecteur français se récrie, je n'aurai garde de m'en étonner, car je connais même des Anglais pour qui il est de foi que l'idiome que l'on parle à Édimbourg et à Glascow n'est qu'un amas de formes vicieuses, et pour qui Burns — le Béranger écossais — baragouine ni plus ni moins qu'un paysan du Somersetshire ou qu'un marchand de chevaux du Yorkshire. Ce n'est pas là l'opinion de l'auteur d'un article très intéressant, bien qu'un peu vague, qui vient de paraître dans le dernier numéro de la *Revue d'Édimbourg* [1], et qui a pour titre : *The Scottish Language.* Le lecteur qui voudrait consulter cette étude y verrait que l'écossais, — même celui d'aujourd'hui, — pour contenir quelques solécismes, quelques mots qui ne sont que de l'anglais dénaturé ou corrompu, n'en possède pas moins des milliers de vocables et d'expressions qui n'ont jamais appartenu à l'anglais, et qui, sauf par des bouches écossaises, n'ont jamais été prononcés au delà des bords de la Tweed. En voici un exemple : dans le roman de *Rob Roy,* Walter Scott fait dire à un de ses personnages, à propos du célèbre bandit : « His *craig* wad ken the *weight* of his *hurdies,* if they could get *hand* o' Rob. » Je ne sais si sir Walter connaissait Villon; toujours est-il que ce que je viens de citer n'est tout bonnement que la traduction d'un vers assez connu du poète de Pontoise :

Sçaura mon col que mon c— poise.

Des quatre substantifs que j'ai soulignés, le deuxième, *weight,* est anglais; le premier, *craig,* l'était aussi, il y a trois ou quatre siècles; mais il ne l'est plus. *Hand,* c'est *hold* prononcé à l'écossaise. Quant au mot *hurdies,* que l'on me permettra de ne pas traduire, de tout temps on aurait pu s'en servir à Londres, sans crainte de blesser les oreilles les plus prudes, attendu qu'elles n'y auraient rien compris. Rapprochement à noter : en cherchant *craig* dans mon dictionnaire écossais, voici que je tombe sur une

1. Adam et Charles Black. Edinburgh.

autre traduction du vers que j'ai cité ci-dessus. Elle est du poète Lyndsay, roi d'armes sous Jacques VI, c'est-à-dire qu'elle remonte au XVI^e^ siècle. La voici : « My craig will wit quhat weyis my hippis. »

Il ne suffit pas de savoir l'anglais pour comprendre l'écossais ; un traducteur, ou plutôt une traductrice, car c'est la comtesse de Casparin, vient m'en fournir une preuve aussi visible que convaincante. Dans un petit livre dont elle publiait tout récemment une traduction, d'ailleurs excellente, il s'agit, paraît-il, d'un *curling-club*. Le *curling*, c'est un jeu tout écossais, qui se joue sur la glace, et qui consiste à lancer de grosses pierres arrondies, pesant une vingtaine de kilogrammes, et munies d'une poignée, vers un but dit T, tracé à une vingtaine de mètres. Mais, malheureusement, en anglais, *curling* n'a qu'une seule signification et veut dire *friser, coiffer*. Voilà donc le *curling-club* transformé en *club de barbiers!* Et les journaux du pays de faire des gorges chaudes de ce quiproquo sublime!

Pour tout ce qui se rapporte à la langue et à la littérature de l'Écosse, le meilleur, je pourrais même dire le seul ouvrage à consulter, c'est le dictionnaire de Jamieson, dont M. Gardner, de Paisley, vient de faire paraître une réimpression qui mérite bien tous les éloges qui lui ont été prodigués. Publié il y a tantôt trois quarts de siècle et épuisé depuis bien longtemps, l'ouvrage de Jamieson ne se trouvait que dans quelques bibliothèques publiques, et il pouvait arriver qu'un philologue se vît obligé de faire un voyage de plusieurs lieues pour le compulser. Mettre ce précieux recueil à la portée, sinon de tout le monde, car il s'agit de quatre gros volumes, au moins de ceux qui ont à cœur de fixer les phénomènes de l'écossais avant qu'il passe à l'état de langue morte, c'était une œuvre presque patriotique. Les beaux volumes que j'ai sous les yeux sont un trésor de l'érudition la plus variée. Ils mériteraient presque le titre d'encyclopédie. Histoire, littérature, religion, hagiologie, numismatique, droit, jeux, légendes, vieilles coutumes, croyances et superstitions populaires, ils traitent tout cela et donnent sur tous ces sujets des renseignements que l'on ne saurait se procurer à moins de fouiller toute une bibliothèque.

Dans un ouvrage moins prétentieux : *The Poetry and humour of the Scottish language*, également sorti des presses de M. Gardner, le docteur Charles Mackay a recueilli les mots qui lui semblent déceler tout particulièrement la poésie et l'humour du caractère écossais. Si j'ai bonne mémoire, c'est Sidney Smith qui a dit que l'Écossais, tout madré qu'il soit, n'entend pas la raillerie, et qu'il faut une opération chirurgicale pour lui faire comprendre la moindre plaisanterie. Les quelque cinq cents pages du recueil du docteur Mackay prouvent que, Burns, Scott et Wilson nonobstant, Sidney Smith n'avait pas tort. Quant à la poésie, c'est bien autre chose, et j'admets là-dessus tout ce que le docteur voudra.

On raconte que Jacques VI, voulant s'égayer aux dépens de certain personnage anglais qui prétendait être passé maître dans l'idiome du nord, le pria d'aller lui chercher un *jockteleg*. Le royal pédant ne se doutait peut-être pas que ce qu'il prenait pour de l'écossais fût en réalité du français, et que *jockteleg* voulût dire un couteau de poche de la fabrique de « Jacques de Liège ». Ce composé rébarbatif a disparu ; mais il existe encore, dans le parler ordinaire, une multitude de mots tout aussi français, et dont on se sert tous les jours, sans en soupçonner la provenance. Pour les indiquer tous il faudrait un volume. Ce volume, un Français déjà connu par ses travaux historiques, M. Francisque Michel, vient de le faire. Son livre : *A critical Inquiry into the Scottish language;* abonde en détails curieux et intéressants qui prouvent combien était intime la vieille alliance entre les deux nations, et qui prouvent aussi, soit dit en passant, que la civilisation écossaise doit bien peu à l'Angleterre. Seulement, et c'est le seul reproche que j'aie à faire à M. Francisque Michel, il faut une foi philologique à toute épreuve pour accepter certaines étymologies que j'ai rencontrées par-ci par-là.

L'auteur du roman qui a pour titre *Angus Graeme*[1] a cru devoir taire son nom, mais il est à espérer que le succès incontesté de son ouvrage l'engagera à se faire connaître, et qu'elle n'hésitera pas — il paraît que c'est une dame — à abandonner l'anonymie derrière laquelle se cache sa modestie. *Angus Graeme* décèle une connaissance et un amour profonds de l'Écosse. Mais pour aimer ses compatriotes, l'auteur ne ferme pas les yeux aux défauts, voire aux vices auxquels l'excès même des qualités les plus saillantes, et, pour ainsi dire, les plus nationales de leur caractère les entraîne parfois. La simplicité et l'économie peuvent dégénérer en avarice ; la sévérité inflexible du presbytérianisme produit assez facilement l'hypocrisie. C'est ce que l'auteur a compris, et elle n'a pas craint de le rappeler à ses compatriotes en traçant de main de maître les portraits des sœurs Macrae et du pasteur Pilrig. Quant au héros, je veux bien croire à toutes ses belles qua-

1. Alex. Gardner. Paisley.

lités, à son courage, à son désintéressement, à son dévouement; mais, en revanche, je demande que l'on me permette de croire aussi que l'Écosse n'en a pas le monopole, et qu'elles n'y sont ni plus ni moins communes qu'ailleurs.

Avant de passer des ouvrages essentiellement écossais, je veux dire de ceux qui s'occupent de la langue, de l'histoire ou du caractère national, à ceux qui n'appartiennent à l'Écosse que parce qu'ils y ont été publiés, je dois faire mention de la *Scottish Review*[1]. Fondée il y a un peu plus d'un an, elle a emporté d'emblée le public lettré et s'est montrée digne de figurer à côté de sa sœur aînée, la *Revue d'Édimbourg*. Je souscris à tous les éloges que l'on en a faits, un seul excepté. On l'a louée de ce que le cadre en est moins étroit que ne l'indique le titre. C'est une opinion que je ne saurais partager. Parmi les articles même que l'on a cités comme autant de preuves de la largeur des idées de ceux qui dirigent la Revue, il y en a peu qui soient du premier mérite. Pour ne parler que du dernier numéro, il s'y trouve sur Whitman, le soi-disant poète américain, un article dont le style prétentieux eût seul suffi pour l'exclure d'une publication bien moins importante. Quant à l'article intitulé : *Zola's Parisian Middle Classes,* le moins que j'en puisse dire, c'est qu'il est exécrable. J'ai dit article; c'est vraiment trop honnête de ma part. Sur trente-quatre pages il y en a trois qui sont de *l'auteur,* et qui ne signifient rien. Le reste, c'est une traduction de *Pot-Bouille,* traduction qui, si elle prouve quelque chose, prouve tout simplement que le traducteur ne comprend guère le français. Heureusement, des *articles* comme celui-là sont rares. Lorsque la « Scottish Review » se contente d'être écossaise, elle est excellente. J'y ai lu des études sur la théologie, l'instruction publique, l'origine du gouvernement municipal, le XVIII^e^ siècle, la littérature celtique, pour n'indiquer que quelques-uns de ceux qui m'ont le plus vivement intéressé, qui sont admirables. Un article que je signale tout particulièrement au lecteur français, c'est celui que contribuait dernièrement la petite-fille de Walter Scott, et qui retraçait l'histoire de la garde écossaise en France.

L'éditeur Blackwood publie, sous la direction du professeur W. Knight, une série d'élégantes monographies qu'il consacre aux *philosophes classiques*[2]. Je ne crois pas devoir faire l'analyse des volumes qui ont déjà paru, attendu que le premier, celui sur Butler, remonte à 1881, et que, parmi les autres, ceux où sont exposées les doctrines philosophiques de Fichte et de Kant n'ont rien qui les rattache à mon sujet, à moins que, comme M. Wallace, je ne voulusse revendiquer pour l'Écosse les ancêtres de l'auteur de la *Critique.* La collection renferme cependant un volume que je ne puis passer sous silence, c'est celui où le professeur Veitch donne non seulement un résumé de la philosophie de Hamilton, joint à une biographie développée et des plus intéressantes, mais où il s'efforce aussi de le retirer du second plan et de le réintégrer dans ses droits et honneurs parmi les grands noms de la philosophie moderne. C'est dire que M. Veitch trouve souvent maille à partir avec Stuart Mill, le plus redoutable des adversaires du philosophe écossais. Il va même jusqu'à l'accuser de ne pas avoir compris le système qu'il a renversé. Il est peut-être heureux que Stuart Mill ne soit plus là pour relever le gant.

Voici deux volumes dont je ne saurais dire grand bien, quoiqu'ils aient eu tous les deux un certain succès. Ce n'est pas qu'ils soient absolument mauvais, ils sont même bons à leur manière. L'un, qui a pour titre : « Wit, Wisdom and Pathos of Heinrich Heine[1] », est de M. Snodgrass; l'autre, « The Wisdom of Goethe[2] », du professeur Blackie. En tant que traductions, ils sont, je dois le reconnaître, fort respectables l'un et l'autre. Mais je n'aime guère ces collections où, sous le prétexte de faire connaître les œuvres d'un auteur, on en cueille les « fleurs » pour les présenter au public desséchées et étiquetées. Autant chercher les nuances délicates, les fraîches odeurs d'un parterre dans l'herbier d'un botaniste. Inutile de dire que M. Snodgrass et le professeur Blackie ont soigneusement exclu les mauvaises herbes, et qu'il n'y a que roses et violettes dans leurs anthologies.

Un opuscule qui méritait bien les honneurs de la réimpression, c'est celui que publia, il y a tantôt un demi-siècle, le futur auteur de *Friends in Council,* sir Arthur Helps. Qu'un livre de *Pensées* ne soit pas banal, c'est déjà beaucoup; c'est le moindre des titres des *Thoughts in the Cloister and the Crowd*[3]. Pour ne pas atteindre à la sublimité, à laquelle, d'ailleurs, l'auteur n'a pas visé, les *Pensées* de sir Arthur Helps n'en sont pas moins frappantes, et elles ont le mérite

1. Alex. Gardner. Paisley.
2. William Blackwood. Edinburgh.

1. Alex. Gardner. Paisley.
2. W. Blackwood et sons. Edinburgh.
3. Wilson et M^c^ Cormick. Glascow.

de ne rappeler ni La Rochefoucauld, ni... Salomon. L'élégant petit volume que vient de publier la maison Wilson et Mᶜ Cormick est de ceux que l'on peut toujours ouvrir avec l'assurance d'y trouver quelque chose qui donne à penser.

Je viens de recevoir une brochure très intéressante et très instructive sur John Ruskin, le célèbre, je pourrais presque dire le seul disciple de Carlyle. L'auteur, M. W. Smart, donne à son étude le titre de : *A Disciple of Plato* [1], titre qui en indique assez clairement le but. Il veut faire un parallèle entre le philosophe grec et le critique anglais. La tâche que s'est imposée M. Smart exigeait une connaissance approfondie des œuvres de Platon et de celles de Ruskin, et je dois dire que, sous ce rapport, il n'a rien entrepris qui fût au-dessus de ses forces. Ceux qui voudraient se rendre compte des doctrines économiques de l'auteur de *Fors Clavigera* n'en trouveront nulle part d'exposé plus net et plus serré que celui que contiennent les quelques pages de M. Smart. Il y a aussi de M. Ruskin lui-même un post-scriptum qui vaut peut-être que je le traduise : « Jusqu'à la page 41, il n'y a pas un seul mot que je veuille changer ni ajouter; mais, pour ce qui suit, je désirerais ajouter que, tout en admettant qu'il existe une économie industrielle qui se distingue de l'économie sociale, j'ai toujours dit que ni Mill, ni Fawcett, ni Bastiat ne comprennent la science méprisable qu'ils prétendent enseigner. »

1. Wilson et Mᶜ Cormick. Glascow.

Je ne croirais pas que le volume de prêches du pasteur Metcalfe dût avoir place ici, s'il ne contenait que les lieux communs qui ont servi à endormir, deux fois tous les dimanches, tant de générations d'honnêtes presbytériens. Un recueil de sermons, qui a pour titre : *The Reasonableness Christianity* [1], et dont l'auteur se fait fort de démontrer que la raison et l'expérience d'un côté, et la religion de l'autre, s'entendent parfaitement sur certains points où on les croyait contradictoires, appelle l'attention même de ceux qui se soucient médiocrement de théologie. A l'ordinaire, c'est la théologie qui demande des concessions; ici c'est elle qui en fait. D'abord le prédicateur pose le principe que, pas plus que les autres sciences, pas plus que l'astronomie, que la physique, que la philologie, la théologie ne saurait rester immobile; qu'elle doit avancer avec le siècle, se développer au fur et à mesure que l'esprit humain devient plus éclairé et surtout plus tolérant, et que, partant, il ne peut exister de système parfait. Certes, c'est un principe qui conduit bien loin, qui modifie du tout au tout la vieille théorie de la révélation, de l'inspiration des livres bibliques, de l'autorité de l'Église, qui ouvre la porte au rationalisme tout pur. Quant à moi, j'avoue que tous ces efforts qui ont pour but de marier la libre pensée avec le dogme me répugnent un peu. M. Metcalfe et les théologiens de son école me rappellent trop l'Irlandais qui, ayant un chapeau qui lui était trop étroit, s'arracha les cheveux pour que le couvre-chef lui allât.

Louis Barbé.

1. Alex. Gardner. Paisley.

SUISSE

Genève, 5 décembre 1883.

Amédée Roget et Albert Rilliet. — Livres et revues. — Ouvrages nouveaux parus ou annoncés.

Ces dernières semaines ont creusé deux grands vides dans la petite, mais vaillante phalange de nos historiens de la Suisse romande. La Suisse et Genève en particulier viennent de perdre deux de leurs meilleurs enfants et deux des hommes qui ont le plus contribué à les faire connaître et aimer.

Le nom d'Amédée Roget avait conquis depuis de longues années l'estime et la reconnaissance, non seulement des personnes qui s'occupent des annales de la république de Genève, mais encore de ce cercle d'érudits plus étendu qui a fait son étude de tout ce qui se rattache au mouvement de la Réforme. Or nous n'avons pas à rappeler quelle place tiennent, dans l'œuvre de la Réforme française, la ville de Genève et la personne de Calvin.

Notre regretté compatriote avait, en effet, entrepris une publication qui restera le monument de sa vie, et que personne, on peut en être sûr, ne cherchera à refaire après lui.

Pour prétendre faire mieux qu'Amédée Roget, il faudrait être doué de deux qualités qui ne sont

pas le lot de chacun, et qui vont rarement ensemble : le *labor improbus* et l'impartialité. L'*Histoire du peuple de Genève depuis la Réforme jusqu'à l'Escalade* est sortie tout entière de l'étude des documents du temps renfermés dans nos archives cantonales, et notamment des registres des Conseils, exhumés de leur tombeau et dépouillés avec une patience à toute épreuve. Et s'il était un homme chez nous qui pût utiliser ces matériaux sans parti pris, sans système arrêté, uniquement préoccupé d'écrire l'histoire vraie, cet homme était encore notre modeste et infatigable savant.

En venant arrêter la plume de notre ami encore dans la force de l'âge (il n'avait que cinquante-sept ans), la mort l'a frappé à côté de son monument inachevé. Il n'a pas atteint la limite qu'il avait lui-même marquée à ses travaux. *L'Escalade* de Genève, ce redoutable assaut nocturne donné à notre ville par le duc de Savoie, que le courage de nos pères réussit à repousser, est de 1602. Or M. Roget n'a pu mener son histoire que jusque vers l'année 1570; c'est à ce point, du moins, que va la laisser la deuxième livraison du tome VII[e] dont tous les matériaux étaient prêts, et qui paraîtra sous peu par les soins de quelque confrère de l'auteur, probablement M. le professeur P. Vaucher.

M. Roget avait aussi préparé, dans l'intention de la faire paraître vers la fin de cette année, une sixième série d'une autre publication, d'un caractère moins grave que la première, ou, si l'on veut, plus pittoresque, plus anecdotique et plus populaire. Je veux parler de ses *Hommes et choses du temps passé*. Cet ouvrage s'imprime en ce moment chez M. Jules Carey, éditeur en notre ville.

Avant de quitter M. Roget, historien, pour toucher à un autre côté de son activité d'écrivain, je crois devoir faire ici une petite recommandation aux particuliers ou aux bibliothèques. Nombre de personnes, n'aimant pas à recevoir un ouvrage par livraisons, attendaient, pour acheter l'*Histoire* de M. Roget, qu'elle fût achevée. Or elle l'est maintenant. Si toute la période qui s'étend entre la Réforme de 1535 et l'Escalade de 1602 n'a pas, à la vérité, été parcourue, du moins on peut dire que la partie la plus importante et la plus difficile de ce vaste sujet a été traitée. Tel qu'il est, l'ouvrage auquel M. Roget a consacré la meilleure partie de sa vie forme en tout un ensemble où il n'y aura qu'une chose à changer pour que le lecteur ait nettement cette impression : le titre devra être rectifié par un sous-titre qui marque l'étendue réelle du champ parcouru.

En tout cas, si l'*Histoire du peuple de Genève* devait être continuée, ce serait un second ouvrage venant s'ajouter au premier, mais ne pouvant se confondre avec lui. M. Roget nous a raconté l'activité de Calvin à Genève et les événements politiques contemporains du réformateur; son continuateur retracerait les fastes de la petite république au lendemain de la mort de Calvin. Notre recommandation, c'est que les personnes ou les bibliothèques qui avaient pensé se procurer un jour le livre de M. Roget ne tardent pas à le faire : c'est le moment de l'acquérir, si l'on ne veut pas s'exposer à arriver trop tard.

M. Roget a été par excellence l'historien impartial. N'a-t-il pas dû cette qualité en bonne partie à l'attitude qu'il avait su prendre au milieu des débats et des luttes de notre politique locale, où les tempêtes, pour se produire dans un verre d'eau, comme on l'a dit, n'en sont pas moins souvent des plus violentes? Eût-il été un des *leaders* de la droite ou de la gauche, ou seulement un soldat docilement enrégimenté dans l'un des deux camps, il aurait certainement transporté dans son œuvre d'écrivain ses sympathies et ses antipathies personnelles. Mais tout autre a été sa carrière politique. Profondément convaincu qu'un pays ne peut être bien gouverné que lorsque les différentes opinions qui partagent les citoyens sont représentées dans ses conseils, il a été chez nous l'apôtre et l'incarnation du principe de la représentation des minorités. Il fonda, de concert avec M. Ernest Naville, la « Société genevoise pour la représentation proportionnelle », se fit l'avocat de sa cause et mourut son président. Les nombreuses brochures dans lesquelles M. Roget s'est occupé, soit de légitimer l'objet poursuivi par les partisans de la représentation des minorités, soit des moyens de le réaliser dans la pratique, comptent parmi les publications classiques de ce genre de littérature. Leur influence, qui a été très sensible chez nous, a été peut-être plus grande encore à l'étranger, et je pourrais indiquer ici les noms d'hommes d'État italiens ou brésiliens, qui, avant d'entreprendre chez eux une réforme du système électoral dans le sens d'une plus large participation de tous aux affaires de tous, s'étaient formé leurs convictions à cet égard par la lecture des opuscules de MM. Roget et Naville, les deux publicistes de l'école réformiste.

La seconde perte que les lettres suisses et la science historique ont à déplorer est celle de M. Albert Rilliet, l'un des esprits les plus distingués de sa génération. C'était un homme de soixante-quatorze ans. Ses études avaient d'abord porté sur la théologie, et il nous reste de lui dans cet ordre de recherches, outre différents

travaux d'un caractère un peu spécial, une traduction fort savante et vraiment originale, ce qui n'est pas toujours le cas du Nouveau Testament (*les Livres du Nouveau Testament, traduits d'après le texte grec le plus ancien,* 1859).

Avant de se consacrer à l'histoire, M. Rilliet avait aussi enseigné les belles-lettres à l'Académie de Genève; mais son professorat finit avec l'avènement du régime radical qui priva cet établissement, par une étroitesse de vues que nous avons peine à comprendre aujourd'hui, de quelques-uns de ses hommes les plus distingués : de la Rive, E. Naville, Sayons, Adert, etc. Rilliet fut frappé aussi par cet ostracisme. Il nous a laissé de la période essentiellement littéraire de son activité un livre qui montre combien était étendue et variée, en même temps que forte et sûre, la science de cet érudit. Nous voulons parler d'une excellente traduction de l'*Histoire de la guerre du Péloponèse*, de Thucydide, faite en collaboration avec M. E.-A. Bétout, qui devait plus tard reprendre l'ouvrage en entier pour son compte propre.

Comme historien, M. Rilliet a surtout étudié, d'une part ce qui a trait à l'origine de la Confédération suisse, d'autre part les annales de la république de Genève, et tout spécialement la vie et l'œuvre de Calvin, que personne n'aurait été capable de retracer comme lui. En effet, à la sûreté d'information, il joignait toutes les grandes qualités de style que l'on peut souhaiter à l'historien : ordonnance forte et savante, clarté et simplicité élégante. C'était un maître.

Donnons ici les titres des principaux ouvrages historiques de notre éminent compatriote. Voici d'abord, de l'année 1844, une *Relation du procès criminel intenté à Genève, en 1553, contre Michel Servet;* puis, de 1866, une *Histoire de la réunion de Genève à la Confédération suisse;* deux ans plus tard, un livre, qui devait avoir les honneurs d'une traduction allemande, sur *les Origines de la Confédération suisse, histoire et légende;* enfin, *le Rétablissement du catholicisme à Genève il y a deux siècles,* qui parut en 1880, et que j'eus l'honneur de présenter à vos lecteurs dans une de mes premières correspondances au *Livre*.

Ceux qui ont lu ou qui liront quelques-uns de ces ouvrages, dont nous avons abrégé la liste, comprendront que le *Journal de Genève* ait pu dire à la mort d'Albert Rilliet : « Il jugeait les hommes et leurs actions avec un instinct qui le trompait rarement, et nous l'avons mainte fois entendu prédire à longue distance les conséquences nécessaires d'actes qui, à première vue, pouvaient paraître indifférents. En d'autres temps, ainsi doué, il aurait été un homme d'État; et il est permis de croire que son nom serait resté étroitement lié aux destinées de la république de Genève. »

Quelques mots sur les nouveautés en librairie, en finissant cette lettre.

Ces dernières semaines n'ont pas témoigné d'une grande activité de la part de nos plumes suisses. Mais je dis mal ma pensée : nos auteurs nationaux nous préparent des surprises pour la fin de l'année, et déjà je vois annoncés un certain nombre d'ouvrages qui ne peuvent manquer d'avoir du succès. Tandis que notre romancier populaire, M. Urbain Olivier, se prépare à faire paraître un de ces jours une nouvelle vaudoise, *la Famille Boccart*, M. du Bois-Melly, de Genève, va nous donner une seconde éditions de ses *Nouvelles montagnardes,* une œuvre pleine de saveur, qu'orneront cette fois de jolis dessins de M. Gustave Roux; ceux que j'ai eu le plaisir de voir sont du plus charmant crayon.

On nous annonce aussi, pour commencer avec l'année 1884, une nouvelle revue littéraire, la *Semaine illustrée de la Suisse romande*, qui s'appliquera à fournir aux familles de la lecture choisie et à bon marché.

On me dira peut-être que ce n'est pas là ce qui nous manque. Eh bien, je ne sais. Si les publications de toute nature abondent, avons-nous un journal qui soit en quelque sorte l'hôte obligé de nos foyers, qui intéresse les enfants tout en faisant passer quelques moments agréables aux adultes, qui réponde enfin aux besoins de cette classe très nombreuse de lecteurs qui cherchent avant tout la distraction et le délassement. On pourra me citer, il est vrai, *la Famille*, la *Bibliothèque populaire*, la *Suisse illustrée* qui se publient toutes trois à Lausanne; Genève a aussi le *Foyer* et à Neuchâtel, une publication du même genre existe depuis quelque temps. Mais il me semble que ces différentes revues, malgré leurs mérites divers et très réels, ne se sont pas encore imposées à toutes les maisons où l'on aime la lecture; preuve que l'on y attend encore autre chose. La *Semaine illustrée* viendra peut-être leur donner ce qu'elles désirent. Elle est entreprise du reste dans des conditions qui peuvent inspirer toute confiance. Demander plutôt à M. Lebet, éditeur à Lausanne, ce que l'on peut avoir chez nous pour six francs par an, en fait de revue hebdomadaire et illustrée.

Je n'ai pas nommé dans mon énumération de tout à l'heure la *Bibliothèque universelle* qui se publie aussi à Lausanne et que dirige avec un zèle et un talent dignes de tout éloge M. Édouard

Tallichet. Elle a subi dans l'année courante des améliorations considérables: ses chroniques des différents pays se sont augmentées, et plusieurs d'entre elles sont parmi les plus aimables causeries à la plume que je connaisse. La partie d'imagination est bien nourrie grâce à d'excellentes traductions des auteurs étrangers quand la production française fait défaut. Enfin la partie sérieuse, la place réservée aux publicistes, a gagné aussi considérablement par l'acquisition de collaborateurs vraiment distingués. Sans vouloir faire oublier les autres, il me sera bien permis cependant de nommer M. Numa Droz, conseiller fédéral à Berne et ancien président de la Confédération suisse, qui nous donnait encore dans le dernier numéro de cette revue une étude des plus intéressantes sur ce sujet à l'ordre du jour chez nous et ailleurs : *Libre échange ou protection.*

Les personnes qui voudraient en savoir plus long sur la *Bibliothèque universelle* et que les noms de collaborateurs tels que MM. Marc-Monnier, Ernest Naville, Ch. Secretan, Eugène Rambert, Ed. Sayous, ne renseigneraient pas encore suffisamment sur sa valeur, n'ont plus qu'une ressource. Ils la trouveront eux-mêmes. L'abonnement à la *Bibliothèque universelle* n'est que de 20 fr. l'an pour la Suisse, union postale 25 fr. avec une livraison de 224 pages par mois.

Je dois signaler encore un ouvrage de longue haleine, fruit de bien des années de travail, et qui est depuis quelque temps déjà sous presse, sans être pourtant encore à la veille de paraître. Je veux parler d'un *Dictionnaire d'histoire ecclésiastique,* une sorte de Bouilhet résumant la matière des ouvrages plus considérables sur la matière, comme les encyclopédies de Lichtenberger ou de Herzog. L'auteur de cet ouvrage, qui nous semble appelé à occuper une place utile dans bien des bibliothèques, est M. J.-Augustin Bort, pasteur à Genève, à qui l'on doit déjà, entre autres ouvrages, un excellent *Dictionnaire de la Bible.* Ce livre excellent a frayé la voie à d'autres, mais sans se laisser oublier. « Je m'en suis tenu, nous dit l'auteur en parlant de sa nouvelle entreprise, aux faits matériels et extérieurs, aux hommes et aux choses. Je donne en particulier l'histoire de tous les papes et antipapes, celle des conciles, des pères de l'Église, des principaux docteurs, des hérétiques et des hérésies, des sects, des missionnaires, des martyrs, des précurseurs de la Réforme, des réformateurs, des théologiens, des villes qui ont joué un rôle dans l'histoire de l'Église, etc. » L'ouvrage est en souscription à 17 francs.

Mais je m'aperçois que j'oublie de signaler à vos lecteurs un joli volume signé du nom d'un homme de lettres bien connu chez nous, M. Gustave Revilliod. Dans ses *Portraits et Croquis*, deuxième partie (Sandoz, 1883, in-12), l'auteur a réuni comme dans un album — le mot est de lui — différents articles sur les sujets les plus variés parus déjà dans des journaux ou revues : notes de voyages en Égypte, études sur M^me^ Desbordes-Valmore, Eugène Fromentin, Aurèle, Robert, Augustin Thierry; il y est question encore de la Bible à l'Exposition de Londres, de M. Legouvé à l'Académie française. Rien de plus varié comme on voit.

Mentionnons encore un petit opuscule écrit avec beaucoup de compétence et de verve : *Quelques études sur les premiers soins à donner à l'enfance*, par M. le docteur Appia de Genève (imp. Richter). A côté des questions qui devaient être discutées dans un écrit de ce genre, l'auteur en traite d'autres, comme le langage de l'enfant, qui, pour être moins poétiques, sont pourtant d'un vif intérêt. La façon originale et piquante avec laquelle M. Appia les aborde les fera comprendre et aimer de chacun.

P. S. — L'avalanche des livres d'étrennes commence, et je viens d'en recevoir un en avance sur les autres, que je suis heureux de pouvoir faire figurer encore dans cette lettre. C'est une troisième édition des *Nouvèlles Montagnardes* de M. Ch. du Bois-Melly, un livre plein de saveur que tous les amis de la nature et des œuvres de franche venue ont déjà dans leur bibliothèque sur le rayon qui contient les *Nouvelles genevoises* et les *Voyages en ʒigʒag* de Topffer. Les six nouvelles qui forment ce volume et dont l'une, « les cloches de Salvan », est restée dans bien des mémoires, paraissent cette fois ornées de cinquante-huit dessins par G. Roux, d'un crayon très fin et d'une inspiration charmante. Ce livre, un beau volume in-8°, est édité par la librairie Geoy, de notre ville.

L. Wuarin.

LE LIVRE DEVANT LA COMMISSION DU BUDGET

Le parlement s'occupe en ce moment de la discussion du budget. A ce propos, il nous a semblé intéressant d'examiner ce que l'État dépense annuellement pour ses savants, ses bibliothèques, son imprimerie, etc., et voici quel est le résultat de nos recherches. Disons tout d'abord que tous les chiffres indiqués ici représentent le montant des crédits sollicités par les différents ministères. Sauf quelques exceptions, les crédits demandés pour 1884 sont les mêmes que ceux demandés et votés pour cette année. On peut donc, sans préjuger le vote du parlement et malgré notre situation budgétaire qui est, comme on le sait, des plus embarrassées, considérer comme acquis dès à présent les crédits proposés.

Institut. — L'Institut est porté au budget de 1884 pour la somme de 720,262 fr. Pareil crédit a été voté l'année dernière. Sur ces 720,262 fr., l'Académie française prélève 98,000 fr. qui se trouvent ainsi répartis : chacun des membres de l'Académie reçoit une indemnité de 1,500 fr., soit pour nos quarante immortels : 60,000 fr; le secrétaire perpétuel a un traitement de 6,000 fr. Ceux des académiciens qui font partie de la commission du *Dictionnaire* et des diverses publications reçoivent chacun 1,200 fr.; ils sont au nombre de 5; total : 6,000 fr. Dix mille francs sont absorbés par les travaux de ce *Dictionnaire;* 5,000 par la publication du recueil des mémoires, discours, etc., et 11,000 par les frais de bureau. Il convient de distraire de cette somme de 11,000 fr., 8,000 fr., montant des prix à décerner par l'Académie.

Le budget de l'Académie des inscriptions et belles-lettres est de 151,800 fr. Comme leurs collègues de l'Académie française, les membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres reçoivent une indemnité de 1,500 fr.; 6,000 fr. sont également affectés au traitement du secrétaire perpétuel. L'Académie compte, en outre, dix membres libres à 300 fr. Deux commissions fonctionnent, celle de l'*Histoire littéraire de la France* et celle des médailles. Toutes deux se composent de quatre membres qui reçoivent, les premiers : 2,400 fr.; les seconds : 600 fr. Les travaux et les publications de l'Académie sont portés à son budget pour la somme de 56,000 fr. On sait quelles sont ces publications : *Recueil des historiens de France; — Notice des manuscrits de la Bibliothèque nationale; — Ordonnances des rois de France; — Historiens des croisades; — Recueil des Mémoires; — Lettres et diplômes de la première et de la seconde race; — Recueil des inscriptions sémitiques.*

Six élèves de l'École des chartes, attachés à l'Académie, reçoivent, pour travaux relatifs aux chartes et diplômes, des gratifications s'élevant ensemble à 7,800 fr. Une somme de 8,000 fr. est réservée aux prix décernés par l'Académie, qui donne, en outre, trois médailles de 500 fr. aux meilleurs Mémoires sur les antiquités nationales. Enfin, mentionnons une somme de 7,000 fr. pour frais de bureau.

C'est l'Académie des sciences qui a le budget le plus élevé : 203,500 fr. L'Académie compte soixante-huit membres à 1,500 fr.; deux secrétaires perpétuels à 6,000 fr. et dix académiciens libres à 300 fr. Les *Mémoires* de l'Académie et les *Comptes rendus hebdomadaires* de ses séances coûtent 54,000 fr. Quinze mille francs sont affectés à la publication de mémoires de savants étrangers, et 9,000 fr. aux prix. Les frais de bureau, de machines, de modèles, d'expériences, etc., s'élèvent à 17,000 fr.

Le budget de l'Académie des beaux-arts est moins élevé que le précédent : il est de 94,000 fr. Les quarante membres touchent chacun 1,500 fr.; le secrétaire perpétuel, 6,000 fr.; les membres libres, au nombre de 10, 300 fr. chacun. La publication du *Dictionnaire des beaux-arts* coûte, en indemnités aux membres de la commission et en frais de publication, 15,000 fr. Les frais de médaille et de cantate sont de 6,000 fr. Un crédit de 4,000 fr. est ouvert pour frais de publications et achat d'ouvrages relatifs aux beaux-arts.

L'Académie des sciences morales et politiques a un budget de 88,800 fr., sur lesquels 67,800 sont absorbés par les traitements des académiciens et des membres libres; 6,000 fr. sont destinés à recueillir et publier des travaux exécutés pour l'examen de questions d'économie politique et de statistique. Pareille somme de 6,000 fr. est employée en travaux particuliers, recherches et acquisitions. Les prix et frais de bureau coûtent 9,000 fr.

Terminons en disant que la Bibliothèque de l'Institut est portée au budget pour la somme de 48,762 fr. ainsi répartie : personnel, 26,420 fr.; matériel, 22,432 fr.

Grandes bibliothèques. — Examinons maintenant le budget de nos grandes bibliothèques, et voyons tout d'abord celui de notre Bibliothèque nationale.

Trois chapitres (29, 30, 31) du budget général du ministère de l'instruction publique sont consacrés à notre grand dépôt. Le chapitre 29 comprend les dépenses du personnel qui s'élèvent à 397,050 fr. et sont ainsi réparties :

Administration et service intérieur..	41,300 fr.
Département des imprimés.....	208,450
Département des manuscrits.....	46,600
Département des médailles.....	33,700
Département des estampes.....	31,400
Cours d'archéologie.....	7,500
Ateliers de reliure et de collage.....	28,100
Soit ensemble.....	397,050 fr.

A la tête de chaque département se trouve un conservateur sous-directeur qui reçoit un traitement de 10,000 fr. Aux imprimés, le personnel se compose de quatre conservateurs-adjoints, de neuf bibliothécaires, de vingt-deux employés, de cinq surnuméraires, de dix-huit auxiliaires et de vingt-huit hommes et femmes de service. Aux manuscrits, il y a un conservateur adjoint, trois bibliothécaires, quatre employés, un auxiliaire et trois hommes de service. Un conservateur-adjoint, un bibliothécaire, deux employés et cinq hommes de service sont au département des médailles. Enfin, aux estampes, le personnel est composé d'un conservateur adjoint, d'un bibliothécaire, de trois employés et de deux hommes de service. Dix-huit personnes sont occupées dans l'atelier de reliure et de collage. On sait que l'ensemble de ces divers services est dirigé par l'éminent M. Léopold Delisle, qui a le titre d'administrateur général et reçoit un traitement de 15,000 fr.

Le chapitre 30 est consacré aux dépenses du matériel. Ces dépenses s'élèvent à 227,023 fr.

Le matériel proprement dit (entretien, chauffage, éclairage) coûte 46,623 fr.

Le département des imprimés dispose, pour achat de livres, d'un crédit de 86,200 fr.; 46,623 fr. sont affectés aux reliures. Ce crédit de 86,200 fr. est évidemment insuffisant et ne permet pas toujours de faire face aux acquisitions qui pourraient compléter et enrichir nos collections. Le département des manuscrits dépense 28,500 fr. en acquisitions et 12,000 fr. en reliures. 40,500 fr. sont affectés à l'achat de médailles; enfin on achète pour 26,000 fr. d'estampes et 5,500 sont dépensés en frais de reliure.

Le chapitre 31 contient un seul crédit. Ce crédit, affecté à la confection des catalogues[1], est de 50,000 fr.

Une somme de 30,000 fr. est, en outre, destinée au catalogue des manuscrits de nos bibliothèques publiques.

La Bibliothèque Mazarine compte environ 170,000 volumes. Elle est portée au budget pour la somme de 37,200 fr. Le personnel et le matériel coûtent 27,700 fr.; le surplus du crédit, soit 9,500 fr., est destiné à l'achat de livres.

La Bibliothèque de l'Arsenal renferme 200,000 volumes et 9,000 manuscrits; son budget s'élève à 54,900 fr. Les frais de personnel et de matériel sont de 39,900 fr.; on achète pour 15,000 fr. de livres.

La Bibliothèque Sainte-Geneviève a 180,000 volumes; son budget de 66,000 fr. lui permet d'acheter pour 16,000 fr. de livres. Le personnel et le matériel absorbent le surplus du crédit, soit 20,000 fr.

N'oublions pas les bibliothèques des châteaux de Fontainebleau, Compiègne et Pau, dont les conservateurs touchent : le premier, 4,000 fr.; le second, 2,400 fr., et le troisième, 2,800 fr.

Le service général des bibliothèques, qui ressortit au ministère de l'instruction publique, coûte 52,000 fr. A la tête de ce service est placé un inspecteur général dont le traitement, qui est de 12,000 fr., se trouve compris dans ce crédit de 52,000 fr. Les frais de tournées, les missions spéciales, le comité central des bibliothèques, les frais du dépôt légal, les frais d'impressions, de reliures, etc., entrent dans ce service général et coûtent, comme on le peut voir, 40,000 fr.

1. Voir *le Livre*, année 1882, p. 110.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — GRANDES ÉCOLES. LYCÉES ET COLLÈGES. SOUSCRIPTIONS. — ENCOURAGEMENTS.

Sait-on ce que coûte en achat de livres la bibliothèque du Collège de France? Douze cents francs seulement! Franchement, cela est-il suffisant?

Le *Journal des Savants* dispose d'un budget de 24,000 fr. qui se décompose ainsi : subvention au *Journal*, 18,000 fr.; frais de publication, 3,000 fr.; frais de tirage de numéros supplémentaires pour les bibliothèques, 3,000 fr.

Le recueil et la publication des *Documents inédits sur l'histoire de France* jouissent d'un crédit de 165,000 fr.

La bibliothèque de l'Académie de médecine dépense 6,000 fr.; il y a un bibliothécaire aux appointements de 1,800 fr. et un bibliothécaire-adjoint à 1,200 fr. Les achats de livres se montent à 3,000 fr.

Dans le budget des différents observatoires de France, on remarque les dépenses suivantes : *Annales de l'Observatoire*, 10,000 fr.; *Mémoires* des membres de l'Observatoire, 5,000 fr.; Impression du *Catalogue Lalande*, 10,000 fr.; Bibliothèque et frais de bureau, 3,000 fr. Ces dépenses sont celles de l'Observatoire de Paris. L'observatoire de Meudon a 8,000 fr. pour ses publications et 3,000 fr. pour sa bibliothèque. Celui de Bordeaux, 2,000 fr. pour ses publications et 1,500 fr. pour sa bibliothèque. Les publications de l'observatoire de Montsouris coûtent 1,000 fr.; la bibliothèque, pareille somme. Lyon a 700 fr. pour la bibliothèque de son observatoire et celui du Puy-de-Dôme, 500 fr. pour ses publications.

Le bureau central météorologique dépense 41,000 fr. Les publications et le *Bulletin international* prélèvent 13,000 fr. sur cette somme de 41,000 fr. La rédaction du *Bulletin mensuel* coûte 10,000 fr.; 8,000 fr. sont affectés aux *Mémoires de climatologie*, et 8,000 fr. aux *Mémoires de météorologie*. Les 2,000 fr. restants servent à entretenir la bibliothèque du bureau.

Le Bureau des Longitudes est porté au budget pour la somme totale de 63,500 fr. La plus grande partie de ce crédit (47,000 fr.) est absorbée par la publication de la *Connaissance des Temps* et les rétributions des calculateurs auxiliaires. La publication des *Tables de la Lune* coûte 12,000 fr. La bibliothèque du bureau, qui renferme 5,000 volumes, est confiée aux soins d'un secrétaire-bibliothécaire qui reçoit un traitement de 2,500 fr. et qui a un crédit de 2,000 fr. pour achat d'ouvrages scientifiques.

Le Muséum d'histoire naturelle, qui compte 36,000 volumes, est dirigé par un bibliothécaire aux appointements de 5,000 fr. Il est aidé par un bibliothécaire

adjoint à 2,500 fr. Les frais de la bibliothèque s'élèvent à 17,600 fr.

Voici maintenant le budget de nos grandes Écoles.

Le *Bulletin de correspondance* de chacune des deux Écoles de Rome et d'Athènes coûte 4,000 fr.; 8,000 fr. sont affectés aux publications. La bibliothèque d'Athènes jouit, en outre, d'un crédit de 4,000 fr.

La publication des *Annales de l'École normale supérieure* est portée pour une somme de 600 fr.; la bibliothèque, qui achète annuellement pour 5,000 fr. de livres, a un bibliothécaire qui reçoit un traitement de 3,000 fr.

Les frais de publication de l'École des langues orientales et d'entretien de la bibliothèque s'élèvent à 12,900 fr. L'école a un secrétaire-bibliothécaire au traitement de 3,000 fr. L'École des hautes études reçoit 20,100 fr. pour frais de publications. Le budget de l'École des chartes se décompose ainsi : personnel, 66,350 fr.; impression de fac-similés, 2,500 fr.; bibliothèque, 2,450 fr.

Dans celui des Archives, nous relevons : bibliothèque, 18,300 fr.; publication d'inventaires, 5,000 fr.

N'oublions pas les bibliothécaires de l'École des beaux-arts et du Conservatoire de musique qui reçoivent : le premier, 6,000 fr.; le second, 3,000 fr.

Parmi les dépenses de l'enseignement secondaire, on remarque un crédit de 100,000 fr. pour l'entretien des bibliothèques des lycées et l'enseignement de la géographie et un crédit de 50,000 fr. pour les bibliothèques des collèges communaux. Dans le chapitre 44 du budget général du ministère de l'instruction publique, on trouve un crédit de 18,000 fr. pour frais d'examen des livres classiques.

L'enseignement primaire comporte entre autres dépenses celles ci-après : Bibliothèque centrale et Musée de l'instruction primaire, 20,000 fr.; bibliothèques scolaires, 250,000 fr.; bibliothèques populaires, 50,000 fr.; inspection des bibliothèques scolaires et populaires, 6,500 fr.

Un crédit spécial de 30,000 fr. est affecté à la publication du *Bulletin officiel de l'Instruction publique.*

L'État dépense, en encouragements et secours aux savants et en souscriptions, une somme de 547,450 fr. dont voici le décompte : indemnités annuelles aux savants et gens de lettres, 148,000 fr.; indemnités éventuelles aux mêmes, 52,000 fr.; subventions et encouragements aux sociétés savantes, 120,000 fr.; subvention à la Société des gens de lettres, 6,000 fr.; souscriptions aux ouvrages scientifiques et littéraires, 140,000 fr.; aux ouvrages d'art, 91,450 fr. Il y a, en outre, d'autres souscriptions qu'on trouvera indiquées plus loin. 200,000 fr. sont affectés aux voyages et missions scientifiques; 30,000 fr. aux échanges internationaux. La publication de l'*Inventaire des richesses d'art de la France* coûte 16,000 fr. L'École d'anthropologie reçoit une subvention de 20,000 fr.; enfin, la bibliothèque publique de l'Opéra accroît chaque année ses collections avec le crédit de 10,000 fr. qui lui est accordé.

Bibliothèques universitaires. — A Paris, la Bibliothèque de l'Université est commune aux Facultés des lettres, des sciences et de théologie catholique. Son personnel se compose d'un conservateur, de deux conservateurs-adjoints et de six bibliothécaires et employés. Elle a un crédit de 7,050 fr. pour achat de livres et reliures. Voici le montant des crédits ouverts pour acquisitions et reliures aux diverses bibliothèques universitaires de Paris : bibliothèque de la Faculté de théologie, 3,850 fr.; bibliothèque de l'École de droit, 6,500 fr.; bibliothèque de l'École de médecine, 8,000 fr.; bibliothèque de l'École de pharmacie, 4,900 fr.

Les bibliothèques universitaires des départements, — sauf Paris, bien entendu, — coûtent ensemble 2,587,745 fr. Elles sont situées à Aix, Besançon, Bordeaux, Caen, Clermont, Dijon, Douai, Grenoble, Lyon, Montpellier, Nancy, Poitiers, Rennes, Toulouse et Alger.

Les bibliothèques circulantes coûtent 20,000 fr.; celles des conférences des Facultés, 20,000 fr. également.

Le chapitre 12 du budget du ministère de l'instruction publique est intitulé : encouragements aux membres du corps enseignant et souscriptions aux ouvrages classiques. Le crédit est de 50,000 fr.

Bibliothèques des ministères. — Le ministère le plus intéressant, au point de vue spécial où nous nous plaçons, est celui de la guerre.

Voici quelques renseignements sur le Dépôt général de la guerre. On sait que le Dépôt produit de nombreuses publications dont les principales sont : 1° les cartes topographiques de France, d'Algérie et des pays étrangers; 2° le *Mémorial du Dépôt de la Guerre*, qui traite les questions scientifiques relatives à la topographie et à la géodésie (on y a aussi inséré à diverses époques des fragments historiques); 3° enfin les ouvrages destinés à répandre dans l'armée et au dehors des éléments d'instruction. Ces documents sont préparés et rédigés par la section historique et celle de la statistique militaire. Cette dernière s'occupe en ce moment des armées et des pays étrangers.

Les cartes et ouvrages provenant du Dépôt sont, en grande partie, vendus au public par l'intermédiaire du commerce et ont rapporté, en 1881, la somme de 132,235 fr. 20, qui se décompose ainsi : vente de cartes, 131,439 fr. 70; vente d'ouvrages, 265 fr. 50; remboursements de clichés, 530 fr. Le nombre de feuilles de cartes tirées par les soins du Dépôt, tant à l'imprimerie du Dépôt qu'avec le concours de diverses imprimeries privées, s'est élevé :

en	1880	à	930,778
	1881	à	2,216,434
	1882 (9 premiers mois)	à	1,076,615

La Bibliothèque du Dépôt général de la guerre dispose, pour achats de livres, d'un crédit de 18,000 fr.; la bibliothèque du ministère en achète de son côté

pour 10,500 fr. N'oublions pas les bibliothèques de garnison, auxquelles les Chambres allouent un crédit annuel de 150,000 fr.

Voici la liste des crédits du ministère de la marine : bibliothèque du dépôt des cartes et plans, 4,500 fr.; bibliothèques régimentaires, 52,768 fr.; bibliothécaire du ministère, 6,000 fr.; bibliothécaire conservateur à Brest, 2,600 fr.; indemnités aux conservateurs des bibliothèques du port, à Cherbourg, Lorient, Rochefort et Toulon; indemnités aux conservateurs des bibliothèques de l'hôpital à Cherbourg, Brest, Rochefort etToulon; ensemble : 6,600 fr.; bibliothèque des malades, 1,750 fr.

Dans le budget du ministère du commerce nous trouvons les crédits suivants : bibliothèque du ministère, 9,000 fr.; *Annuaire statistique de la France*, 14,000 fr.; souscription à des ouvrages et recueils intéressant le commerce et l'industrie, et distribués aux chambres de commerce, 7,450 fr.; bibliothèque de l'École centrale, 4,000 fr.

Au ministère de la justice, la bibliothèque achète pour 2,000 fr. de livres par an. La bibliothèque du Conseil d'État coûte 10,400 fr. Un crédit de 20,000 fr. est spécialement affecté à l'accroissement de la collection des lois étrangères.

La bibliothèque du ministère des affaires étrangères coûte, pour abonnement aux journaux français et étrangers, revues, achats de livres, cartes géographiques et reliures, 33,000 fr.

Au ministère de l'intérieur, on dépense 10,000 fr. pour la bibliothèque; celle du ministère des postes n'a qu'un crédit de 2,500 fr.

Le ministère de l'agriculture souscrit à des ouvrages agricoles jusqu'à concurrence de 10,000 fr.; les souscriptions du ministère des travaux publics ne sont que de 3,950 fr. Enfin les bibliothèques de ces deux ministères jouissent, l'une, d'un crédit de 7,800 fr.; l'autre, d'un crédit de 19,300 fr.

Imprimerie nationale. — L'excédent des recettes sur les dépenses (défalcation faite des frais d'administration et d'exploitation et de 120,000 fr. d'impressions gratuites : services du *Bulletin des Lois*, du *Bulletin de cassation* aux fonctionnaires; impressions diverses pour l'Institut et pour les œuvres savantes ne pouvant faire l'objet d'une entreprise de librairie, est versé annuellement au Trésor.

Les crédits demandés pour l'exercice 1883 étaient de 6,827,000 fr. Ceux proposés pour 1884 s'élèvent à 9,507,500 fr. Cette augmentation provient, d'une part, de l'élévation des traitements des employés, traitements qui n'avaient pas été augmentés depuis douze ans. D'autre part, l'accroissement des travaux de l'imprimerie entraîne forcément celui de toutes les dépenses d'administration et d'exploitation. Il faut augmenter en proportion le matériel et le mobilier, modifier ou agrandir les locaux ou les disposer d'une façon plus avantageuse, consacrer une somme plus forte à l'entretien des machines, de l'outillage et des bâtiments d'exploitation. En demandant ces crédits, l'administration fait observer que les dépenses sont toujours couvertes par une somme de recettes au moins équivalente.

Les crédits ouverts pour l'Imprimerie nationale ont été :

En 1880 de	6,479,150 fr.
1881	6,779,150
1882	8,109,150
1883	6,827,000

La consommation du papier a été :

En 1879 de	249,000 rames.
1880	290,000
1881	335,000
1882	368,000
Elle doit atteindre en 1883	419,000 rames,

soit une augmentation de 14 0/0 par an.

Le personnel administratif de l'imprimerie coûte 310,000 fr. Les salaires des ouvriers, payés en grande partie à la tâche, d'après des tarifs arrêtés par le ministre, figurent au budget pour la somme de 2 millions 760,000 fr.

Un dernier détail : la gravure des caractères orientaux et français coûte 9,900 fr.

Un Contribuable.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

DES PUBLICATIONS NOUVELLES

LIVRES D'ÉTRENNES POUR 1884

Nous voudrions pouvoir constater ici, — au début de cette revue bibliographique des livres du nouvel an, — sinon une augmentation des productions d'étrennes de la librairie française, tout au moins un éclat nouveau, une originalité réelle, ce que nos voisins appellent le *French eccentricity*, parmi les ouvrages qui viennent de sortir des presses de nos premières maisons d'édition. Certes, nous sommes en mesure d'affirmer que la typographie française reste toujours au premier rang et que les ouvrages destinés à délecter les familles pendant les soirées de janvier prochain sont loin d'être inférieurs à leurs aînés ; mais ce qui nous étonne parmi tant de splendides livres de luxe, c'est de ne pas y découvrir ce que les termes d'argot modernes nomment le *clou*, le *pétard*, le grand ouvrage à succès, en un mot, ce livre hors pair qui éclate dans le public, dont chacun parle, qui taquine l'humeur jalouse et stimule l'émulation de l'étranger. Ce livre glorieux, original, excentrique même, ce volume typique pour tous, cette publication qui fait date et reste dans les annales de l'histoire typographique : un tel livre fait défaut ; rien ne s'élève au-dessus de l'honnête moyenne des beaux et bons livres que nous allons passer en revue.

Nous pouvons admirer et encourager cependant d'heureux essais, de nobles tentatives, remarquer avec plaisir que les maisons d'éditions françaises ne laissent pas de regarder ce qui se fait ici et là à l'étranger, principalement en Amérique et en Angleterre, et parfois de publier ici des traductions de ces belles publications anglaises où la perfection de la gravure sur bois ne le cède qu'à l'étonnante beauté du tirage. D'autre part, nous devons ajouter que loin d'imiter, l'art français tient à rester dans sa propre voie, à ne rien céder de sa gracieuse manière et à ne rien emprunter qui puisse, non pas ajouter à l'harmonie de sa libre allure, mais plutôt nuire à ses qualités si éminemment personnelles. C'est ainsi que dans le procédé moderne de la chromotypographie l'arrangement de nos dessinateurs, graveurs, et imprimeurs est absolument dans une note tout opposée à la façon anglaise. Chez nous, le plus souvent, la zincographie remplace la gravure sur bois : il y a moins de finesse peut-être, mais à coup sûr plus de franchise et de liberté d'interprétation ; les contours de ces planches en couleur sont moins durs que sur bois et si les albums de Kate Greenaway sont des bijoux d'une coloration délicate et exquise, il n'y a qu'à regarder les dernières publications chromotypographiées par nos imprimeurs parisiens pour voir l'indépendance et les qualités prime-sautières de nos artistes. Une renaissance à laquelle nous voudrions bien pouvoir contribuer, c'est la rénovation de la belle gravure sur bois avec ses beaux noirs vigoureux, ses demi-teintes et ses prodigieuses lumières. Le procédé zincographique assassine lentement et sûrement la gravure sur bois : si l'on n'y prend garde, d'ici quelque dix ans cette gravure sera un art mort, et ce sera pitié. Le procédé qui rend de si éminents services au commerce et au labeur journalier de la librairie, le procédé sur zinc, qui encourage le journalisme illustré et toutes les publications qui ont pour but de vulgariser les beaux-arts... et même les mauvais dessins, le procédé, disons-nous, ne saurait lutter avec la splendeur d'un beau *bois*. De là tant de livres d'un aspect gris et qui sentent le zinc. Que l'on prenne la peine de comparer une des gravures du *Diable à Paris*, un Gavarni par exemple, avec la plus belle gravure gillotée et l'on constatera la différence profonde des deux moyens d'interprétation.

Les reliures commerciales et les cartonnages artistiques sont aussi bien stationnaires ; c'est toujours l'orgie des dorures ; ce sont les mêmes prétentions mal justifiées au bon goût ; on ne sort pas de la toile maroquinée et repsée, des placards noirs avec reliefs d'or. Voilà une industrie qui demande à être renouvelée par un homme d'initiative, ennemi de toute routine et assez audacieux pour oser faire original.

Ces observations générales exposées, ne nous attardons plus à ces petites querelles d'Allemand et redevenons chauvin, plein de lyrisme et d'enthousiasme, dans l'analyse des splendides publications qui vont encore porter, en 1884 comme par le passé, sur tous les points du globe, l'antique renommée de la librairie française et la gloire de nos lettres et de nos arts nationaux.

Librairie Hachette et Cie. La maison Hachette — est-il besoin de le dire — tient la tête dans ce concours entre éditeurs que ramène chaque année la saison des étrennes. Histoire, voyages, science, fantaisie, elle donne à toutes les variétés des manifestations de l'esprit humain le splendide costume de

ses majestueux volumes et l'ornement de ses artistiques illustrations. Nous rappelons, parce que leur intérêt et leur valeur ne font que s'accroître chaque année, les beaux livres qui sont déjà en possession de l'admiration de tous et que les jeunes gens veulent avoir parce qu'ils les ont vus dans la bibliothèque de leur père. Tels sont les *Saints Évangiles*, traduits par M. Wallon d'après Bossuet et illustrés par Bida ; le *Tour du monde*, si intelligemment dirigé par M. Ed. Charton et dont la collection n'est, cette année, qu'à la hauteur des années précédentes, si l'on tient compte de la maxime « Qui ne progresse pas retarde » ; le volume IX de la magnifique *Géographie universelle* d'Élisée Reclus, qui complète la géographie de l'Asie et contient trois cartes d'ensemble, trois cartes tirées à part et en couleur, 200 cartes dans le texte et 90 gravures sur bois ; le tome VI de l'*Histoire des Romains*, par M. Victor Duruy, un des plus beaux ouvrages historiques de notre temps, qui, sans avoir la prétention des reconstitutions caduques des Niebuhr et des Mommsen, donne, avec une science sûre et sous une forme éminemmt littéraire, les résultats des travaux modernes en en déduisant les vues les plus ingénieuses et les plus solides ; le *Drame de Gai-Fedon*, charmant volume de Quatrelles, avec 8 planches en couleurs et 70 gravures, qui ajoutera encore à la réputation de l'aimable et spirituel conteur ; des voyages, avec le *Voyage de* La Vega *autour de l'Asie et de l'Europe*, par A.-E. Nordenskiold, le fameux navigateur qui a résolu un problème dans la recherche duquel tant d'autres ont laissé leur vie, et *la Syrie d'aujourd'hui*, par le Dr Lortet, magnifique volume in-4°, orné de 3 cartes et de 360 gravures sur bois ; des ouvrages plus spécialement destinés au jeune âge, parmi lesquels il faut citer les nouvelles publications de la *Bibliothèque rose* et de la *Bibliothèque des merveilles*, les livres de Mme Colomb et Mme Zénaïde Fleuriot, de M. Rousselet, de M. Girardin, et *Mon Journal*, délicieux manuel pour les enfants de cinq à dix ans, et tant d'autres livres connus de toutes les mères.

Parmi les livres spécialement destinés aux étrennes de 1884, nous citerons en première ligne l'édition de grand luxe du poème de Mistral, *Mireille*, illustré de 20 eaux-fortes et de 53 dessins d'Eugène Burnand, sans parler des autres ornements typographiques (1 vol. in-4°, 50 fr.) Nous avons la bonne fortune de pouvoir profiter des impressions d'un homme de culture spéciale et de goût raffiné, qui a lu *Mireille* dans ce volume, au milieu de la nature que Mistral a décrite, sous ce ciel africain et dans ce paysage grec de Provence, et nous le laissons parler, car nous ne pourrions dire ni aussi juste ni aussi bien.

« Parti de Paris par le grand rapide du soir, je m'éveille quand déjà Valence est derrière moi. La nature a subitement changé. La terre est rouge et jaune, pleine de rochers, et puis de coins verts si gracieux et si tendres ! Le Rhône est là, qui court avec le chemin de fer, inquiétant. Ce portique dans la plaine, si léger, en tête d'un petit pont, et si solide pourtant puisqu'il date de Rome, n'est-il pas près d'Orange ? Mais oui ; c'est bientôt Avignon. Voilà la Provence ! Et alors je pense à tirer de mon sac de voyage un joli livre pour m'en imprégner, *Mireille*. D'autres, sur un banc du rocher des Papes, voudraient tenir d'une main le volume pour y reposer leurs yeux fatigués par l'éblouissant panorama. Ou encore aux bords frais des Sorgues, sous une ruine poudreuse des Baux, en pleine Crau, au soleil couchant toujours prendre dans sa poche l'adorable poème, le réciter encore à quelque Arlésienne assise sur une tombe vide des Alyscamps. »

Le critique s'égare ! mais il est un peu en colère du grand format in-4° donné à ce bijou. Le majestueux ne saurait convenir à tous les sujets et le mieux est souvent l'ennemi du bien.

Cette mauvaise humeur s'apaise vite à l'examen du livre, et si je ne pouvais l'emporter à mon prochain voyage, au moins suis-je heureux de feuilleter la Provence sur ma table.

Il n'y a pas plus à analyser le poème qu'à parler de l'auteur. Heureux sont les enfants qui apprennent en naissant cette langue de couleur et de feu :

O Magali, se tu te fas
La pauro morto
Adounc la terro me farai,
Aqui t'aurai !

D'ailleurs, Mistral lui-même s'est *translaté* en français.

Typographiquement, c'était même une grande difficulté que de présenter en même temps les deux textes au lecteur. Telle est la raison et aussi l'excuse du grand format. Il faut reconnaître que le résultat obtenu est à la fois clair et élégant. Enfin de légers filets rouges encadrent la page et lui donnent un aspect frais et gracieux. Nous n'aimons pas les filets rouges dont on a fait abus ; mais ils étaient ici indispensables et ils sont imprimés avec une régularité de couleur et de repérage qui fait honneur à la maison Lahure.

L'illustration est conçue un peu dans l'esprit des livraisons de l'*Ancien Testament*, qui ont fait suite aux *Saints Évangiles*. La maison Hachette est classique. Des en-têtes et des culs-de-lampe, là gravés sur bois, ici reproduits par le procédé direct, sont compris dans le style de l'eau-forte dépouillée. Par contre, les réelles eaux-fortes des pages hors texte sont souvent d'un effet enveloppé des plus heureux. C'est une illustration considérable en quantité (25 grandes compositions et 53 dessins) mais considérable aussi en valeur. M. Burnand y donne une note artistique bien personnelle, consciencieuse et sentie. Il ne tire ses effets que de la vérité des choses. Telle planche, comme *la Ferrade*, rend merveilleusement l'impression de clarté diffuse et de soleil cru si difficiles à exprimer. Telles autres, comme *les Deux Pères*, ou *la Déclaration*, sont de véritables tableaux de haute valeur. Cette œuvre restera.

Il a été fait de cet ouvrage un tirage spécial à 150 exemplaires et au prix de 600 francs, si nos chiffres sont exacts. Mais c'est en quelque sorte un autre ouvrage. Les filets rouges sont remplacés par des encadrements variés en chromolithographie d'une ri-

chesse étonnante et d'une audace absolue. Ces rares exemplaires, qui ont été exécutés avec des précautions infinies, loin des regards jaloux, constitueront une rareté bibliographique du plus haut ragoût. »

Un des plus délicieux volumes qu'on puisse donner en étrennes, c'est bien celui qui est intitulé *Poèmes enfantins*, par Janie et Am. Taylor (1 vol. in-8°, cartonné, 7 fr.) Traduits par M. J. Girardin, ils ont conservé toute la naïveté et la grâce qui leur ont assuré un si grand succès en Angleterre. Mais ce qui fait le charme du volume, ce sont les illustrations en couleurs, d'après les aquarelles de Kate Greenaway. Rien de plus fin, de plus joli, de plus enfantin et en même temps de plus raffiné dans sa naïveté à la fois naturelle et voulue que l'œuvre de Kate Greenaway. Son talent, bien anglais, est cependant fait pour être apprécié en France, et cette publication ne contribuera pas peu à assurer la popularité de son nom parmi nous. La maison Hachette publie en même temps un ravissant petit almanach-mémorandum illustré par le même artiste avec les mêmes procédés.

Nous parlons d'abord des ouvrages plus spécialement écrits pour les petits, certain d'être approuvé de tous en ce temps d'étrennes. Il est difficile de trouver une collection plus propre à donner à un enfant, plus récréative et instructive que le *Journal de Jeunesse*, dont l'année 1883 forme 2 beaux volumes in-4° (prix : 20 fr.), remplis de gravures dans le texte et à pleine page, et donnant, au milieu de notions d'histoire, de géographie, de science pratique et pittoresque, des récits à la portée du jeune âge, des détails sur les jeux, la campagne, les animaux, les musées et sur tout ce qui peut intéresser utilement les générations dépositaires de l'honneur et de l'avenir du pays.

Le Roi des Montagnes, de M. Edmond About, s'adresse à tous les lecteurs et tous l'ont lu. Mais justement parce qu'on l'a lu, on aura appétit de le relire dans ce beau volume, où les spirituelles et fantaisistes illustrations de Gustave Doré s'adaptent si bien au texte que celui-ci semble le commentaire de celles-là, ou celles-là l'explication de celui-ci ; seule vraie manière d'*illustrer*, du reste. Nous lui ferions bien le reproche de présenter à l'œil des pages un peu trop massives, faute de marges assez grandes; mais il en est moins épais, et tout en étant un livre de luxe digne d'être possédé par les plus délicats, il ne se présente pas comme livre de bibliophile.

La maison Hachette, puissante entre toutes, aime à entreprendre les œuvres de longue haleine, qui demandent des années pour être menées à bien et qu'on ne peut exécuter qu'à force de capitaux, de science et de soin. De ce nombre est l'ouvrage de M. Amédée Guillemin, intitulé *le Monde physique*, dont le IV^e^ volume vient de paraître (grand in-8°, 20 f.) Tous ceux qui s'intéressent à ce qui fait la gloire la moins contestable de notre siècle, les progrès scientifiques, connaissent les premiers volumes de cette œuvre vulgarisatrice dans le sens le plus élevé du mot. Celui-ci traite de la chaleur, c'est-à-dire de la force sous un de ses aspects les plus complexes et les plus utiles. La chaleur, c'est de la lumière, c'est du mouvement, c'est, prise à un certain point de vue, la physique tout entière. On pourrait n'avoir que ce volume dans sa bibliothèque et l'on n'en aurait pas moins une œuvre complète qui donnerait, il est vrai, l'envie féroce d'avoir ceux qui l'ont précédé et ceux qui doivent le suivre. Ce beau livre est illustré de 6 planches en couleur, de 23 planches en noir et de 250 gravures dans le texte.

De plus en plus nous comprenons que nous ne devons pas vivre à l'écart des autres peuples et que, si nous continuons d'être à la tête de la marche de l'humanité, nous avons à apprendre de nos voisins tout comme nos voisins ont à apprendre de nous. Il y a longtemps que la librairie dont nous nous occupons maintenant aide de toutes ses forces à ce mouvement international, par ses traductions et ses études sur les pays étrangers. Elle donne aujourd'hui l'œuvre d'un Russe, un *Voyage à travers la Mongolie et la Chine*, par M. P. Piassetski, traduit avec l'autorisation de l'auteur par M. Aug. Kuscinski, et contenant 90 gravures et 1 carte (1 vol. gr. in-8°, 15 francs). Cet ouvrage a un intérêt d'actualité que tout le monde appréciera. Mais il offre, en outre, un récit pittoresque et attachant, qui fait qu'on est moins disposé à reprocher aux éditeurs la réserve avec laquelle ils abordent le roman, puisqu'ils savent publier des livres où la réalité a tout le prestige des œuvres de fiction. — Les détails sur l'instruction publique en Chine, sur les médecins, la police, les descriptions d'intérieurs, les traits de mœurs qui abondent dans cet ouvrage, sont d'autant plus précieux pour nous que nous sommes désormais obligés de considérer les Chinois comme des voisins, et non des plus pacifiques. Je recommande aussi tout ce qui a trait (au chapitre XIII) à l'influence de la religion musulmane en Chine. Il y a là des indications dont il serait possible de tirer un grand parti dans les rapports plus ou moins amicaux que le gouvernement de notre pays doit avoir avec le gouvernement chinois.

L'*Histoire de l'Art dans l'antiquité*, par MM. Georges Perrot et Charles Chipiez, en est à son second volume (gr. in-8°, 30 francs). Il est entièrement consacré à la Chaldée et à l'Assyrie. Il contient 452 gravures dans le texte, 11 hors texte et 4 planches en couleurs, le tout d'après les originaux et les documents les plus authentiques. Les deux savants qui rédigent et dessinent cette galerie de l'antiquité en font un monument dont les assises, du moins, ne seront pas ébranlées. Il se peut que quelques questions de détail, encore obscures aujourd'hui, soient plus tard élucidées dans un sens qui ne sera pas celui qu'avaient prévu MM. Perrot et Chipiez, mais l'ensemble ne bougera pas. Nous avons, et en grande partie grâce aux auteurs mêmes de cette restauration de l'antiquité, fait assez de progrès dans la connaissance des vieilles civilisations orientales, restées si longtemps lettre morte, pour nous sentir certains de marcher désormais sur un terrain solide et par des routes sûrement racées. Aussi a-t-on choisi juste le moment opportun

pour présenter à la masse du public intelligent et lettré les conclusions des travaux contemporains avec les raisons et les témoignages matériels sur lesquels elles s'appuient. L'*Histoire de l'Art dans l'antiquité*, comme la Géographie de M. Élisée Reclus, comme l'Histoire romaine de M. V. Duruy, comme tant d'autres publications des mêmes éditeurs, sont des ouvrages qui font d'autant plus d'honneur à la France que tous les autres pays en profitent.

Nous avons gardé, pour en parler à loisir et avec une prédilection qu'explique le talent de l'auteur, non moins que le sujet traité, les *Chroniqueurs de l'Histoire de France*, depuis les origines jusqu'au XVI^e^ siècle, texte abrégé, coordonné et traduit par M^me^ de Witt, née Guizot. Nous avons ici la deuxième série, comprenant les chroniqueurs de Suger à Froissart (1 vol. gr. in-8°, 32 francs). C'est le panorama sanglant, joyeux, misérable et éblouissant de la guerre de Cent ans, avec ses lointaines causes et les grandeurs mêlées des croisades et du règne de saint Louis pour arrière-plan, qui se déroule devant nous. Nulle partie de notre histoire n'est plus propre à nous faire sentir comment et pourquoi nous sommes Français; nulle ne donne mieux l'idée de la patrie, puisque c'est à ce moment que la patrie se forme, je veux dire qu'elle arrive à l'état de conception dans la conscience humaine, se manifestant avec un incomparable éclat dans l'héroïne Jeanne Darc. M^me^ de Witt a su mettre en relief ce caractère particulier de la période qui nous occupe, avec un admirable talent. Son livre se divise en deux parties bien distinctes, mais dont l'une est, comme il convient, génératrice de l'autre. Le développement de la royauté française, les croisades, le règne de Louis IX, dans le chapitre intitulé *Saint et Roi*, constituent la première partie. L'autre comprend deux chapitres : *Philippe le Bel et ses fils ; les Valois et la guerre de Cent ans.* Je n'aurais qu'un reproche à faire à l'auteur, ce serait, non d'avoir mis trop d'art dans la composition de son superbe ouvrage, mais de l'avoir trop dissimulé. On aimerait, j'aimerais, du moins, à savoir, à mesure que j'avance dans la lecture de ces pages attachantes où vit l'histoire de la grande personnalité dont nous sommes une molécule périssable et qui est le peuple français, à savoir le nom et un peu même la biographie des chroniqueurs dont les écrits, accessibles aux seuls savants, sont si harmonieusement fondus dans la belle prose de M^me^ de Witt. Sans doute il est impossible de ne pas parler avec détails de quelques-uns d'entre eux qui, s'étant trouvés mêlés aux événements, racontent leurs propres aventures plus encore que l'histoire du royaume. Mais il en est d'autres plus modestes, témoins impersonnels, si je puis dire, d'un drame dont ils ne voyaient que de loin les principaux acteurs et qui, justement à cause de cette obscurité où humblement ils se tenaient, méritaient qu'on fît quelque lumière autour d'eux. Je me contenterais de moins encore. J'ai cherché une table des chroniqueurs que M^me^ de Witt a compulsés, abrégés, coordonnés et traduits, et je ne l'ai pas trouvée. Peut-être la réserve-t-on pour le dernier volume de l'ouvrage. Je le souhaite, et je n'hésite pas à dire qu'on répondra ainsi à la seule objection un peu sérieuse qu'il soit possible de faire à l'utilité et à l'intérêt de cet excellent travail. Le volume ne compte pas moins de 9 planches en chromolithographie, 46 grandes compositions en noir et 302 gravures, d'après les monuments et les manuscrits de l'époque. Après les travaux de M. V. Duruy, après l'*Histoire racontée à mes petits-enfants*, que M^me^ de Witt a terminée d'une main filiale et sûre, les *Chroniqueurs de l'Histoire de France* complètent cette admirable série de publications destinées à faire connaître et aimer son pays à tout Français; et lorsque la maison Hachette emploie ses immenses ressources industrielles à un tel but, elle fait une œuvre patriotique dont elle doit partager la gloire avec ses savants collaborateurs.

Librairie A. Quantin. — Il est malaisé de parler trop élogieusement dans cette revue de cette grande librairie, fondée en si peu d'années, sans être accusé de partialité; cependant on a pu remarquer depuis la fondation du *Livre* la réserve de nos éloges et la sobriété même de nos comptes rendus lorsqu'il s'agissait de cette imprimerie-librairie. Notre éditeur a toujours tenu à s'effacer modestement dans les colonnes de la revue qu'il publie, et à céder, en quelque sorte, la place qui lui serait revenue de droit à ses confrères petits et grands, pour la leur faire plus large. Ce n'est donc pas écrire le panégyrique outré de M. Quantin et faire la superfétation de sa librairie que d'avancer qu'aujourd'hui c'est, pour la hardiesse des conceptions, l'audace des formules nouvelles, l'ampleur et la générosité des entreprises, la première maison de France, en son genre. Le gouvernement a su le reconnaître en l'honorant dans la personne de son jeune chef de la croix de la Légion d'honneur, conquise plus encore que loyalement gagnée après tant d'efforts appréciés du public, notre souverain juge.

La maison Quantin est peu prodigue, cette année, de livres d'étrennes proprement dits. Elle a déjà à son actif ces ouvrages magistraux, le *Rembrandt*, le *Van-Dyck*, le *Holbein* et le *François Boucher*, tour à tour mis en vente depuis 1880. — Dans une autre catégorie d'ouvrages, nous devons signaler les livres bien connus, *la Hollande à vol d'oiseau*, le *Faust* de Gœthe, les *Fables de La Fontaine*, illustrées par Delierre, aujourd'hui terminées et dont nous avons mainte fois entretenu nos lecteurs au cours de la publication; le *Benvenuto Cellini*, les *Monuments de l'art antique*, la *Renaissance en France*, qui forme déjà deux volumes in-folio, *l'Art à travers les mœurs* et tant d'autres bons et beaux volumes de haut luxe. Parmi les nouveautés véritables de cette importante librairie, il faut mettre au premier rang *l'Art japonais*, en deux beaux volumes in-4° (prix : 200 francs), qui est bien le plus beau des ouvrages d'art qui ait paru depuis de longues années, celui qui renferme le plus d'étonnantes gravures par tous les procédés connus, un ouvrage d'un luxe inouï, que la maison Quantin seule pouvait avoir l'audace d'entreprendre et, bien mieux encore, que le public aura la crânerie d'a-

cheter jusqu'à l'épuisement de l'édition, en dépit de son prix d'apparence un peu élevée, lorsqu'on ne s'est pas rendu compte des merveilles que contiennent ces deux volumes hors ligne. Nous passerons la plume à notre collaborateur d'art pour l'analyse critique de cette colossale publication, qui est digne de la large hospitalité que nous lui offrons ici.

« Aux esprits que l'art passionne et si souvent déçoit dans leurs espérances présentes, la seconde moitié du XIX^e^ siècle aura au moins donné cette joie incomparable de les faire assister à l'une des révélations d'art les plus extraordinaires dont le monde ait été jamais témoin. Certes, la Grèce d'Alexandre découvrant l'art de la mystérieuse Égypte, l'Italie de la Renaissance découvrant à son tour celui de l'antiquité grecque et romaine n'éprouvèrent point de plus grande surprise, un enchantement plus profond que n'en ressentit un petit groupe de curieux, il y a une vingtaine d'années, à découvrir l'art japonais. Alors ils étaient seulement quelques-uns à s'en délecter; ils sont aujourd'hui légion. Et telle est l'étrange, intense et persistante vertu de cet art qu'il triomphe des plus niaises adaptations auxquelles le peut accommoder la frivolité mondaine; telles sa grâce et son irrésistible séduction qu'il est intelligible, accessible aux plus simples et les charme, comme aux artistes qui lui demandent des leçons et l'adorent, voire jusques à messieurs les professeurs de « science du Beau » (par un grand B), cette mirobolante invention des aveugles en bonnet carré. Telle est sa féconde et persistante puissance qu'elle reste encore sensible, dans les moindres objets, parmi l'extrême dilution où la réduit l'émiettement des formes originales amoindries, abâtardies par une incessante exploitation; qu'elle demeure active encore et visible jusque dans les innombrables produits d'exploration que le génie commercial du Nippon, égal à son génie esthétique, jette par navires, combles à couler, sur les marchés de l'Occident et livre en pâture aux gloutonneries sans choix de la vogue. Pour nous avoir si complètement conquis, nous est-il donc plus connu, cet art exquis, assez large et souple pour ajouter un prix plus rare aux plus rares matières, — il pétrit le jade comme de la cire, — pour inventer de rien industrieusement des matières qu'il fait précieuses par-dessus toute autre : le laque patient; pour se jouer des plus humbles substances, un minuscule morceau de bois, un pain d'argile, une rondelle de fer, et leur donner en les touchant une valeur à ne point mesurer et transformer par magie un osselet en joyau? Ses formes, variées à l'infini assurément, nous sont aujourd'hui connues, et combien chères! mais son histoire non pas, au moins jusqu'à ce jour, car tout à l'heure elle va l'être.

Il y a quelques mois, en effet, le rédacteur en chef d'une publication très particulièrement éprise de l'art classique, M. Louis Gonse, qui dirige la *Gazette des Beaux-Arts*, lui-même — qui l'eût cru ! — prit l'initiative d'une exposition réunissant les trésors d'art de l'ancien Japon, épars dans les collections parisiennes. L'idée était heureuse, elle devait réussir et réussit; à chacun l'exposition procura de bien délicates jouissances, mais à personne ne profita peut-être autant qu'à celui qui l'avait inspirée. C'est qu'il achevait à ce moment de préparer un travail considérable qui se produit aujourd'hui sous ce titre, *l'Art japonais*.

Avec un excellent esprit de méthode, indispensable en cette exploration d'un terrain d'art entièrement neuf, M. Louis Gonse s'est scrupuleusement attaché à constituer la chronologie de toutes ces œuvres tour à tour grandes, fortes, élégantes, bouffonnes ou délicieusement subtiles. Il a donc, comme une nécessaire introduction à l'histoire de cet art, tracé d'abord une histoire rapide du Japon même et de sa constitution à la fois religieuse et féodale; puis, avec une égale logique, décrit le milieu où ces créations furent engendrées, c'est-à-dire la contrée, son paysage fait de vives rivières, de lacs bleus, de jardins fleuris que dominent les pentes régulières du volcan souverain des monts, le Fouziyama, ce cône de neige tronqué, dont les artistes aux yeux bridés et au teint d'or nous ont rendu la silhouette familière autant qu'amie. Dès lors, nous connaissons deux des trois termes générateurs de l'art, selon la loi formulée par M. H. Taine : la race et le milieu. Il nous reste à connaître le troisième terme : le moment. C'est là vraiment la partie tout à fait originale de l'ouvrage; elle en est naturellement la plus importante aussi par l'espace qu'elle y occupe, puisqu'il s'agissait d'établir sur des bases, exactes le plus possible, la chronologie et, par conséquent, la succession des styles en chacun des différents arts. Toutes les manifestations de l'art japonais y sont donc successivement étudiées, non seulement à ce point de vue, mais aussi, cela va sans dire, au point de vue de leur valeur esthétique : la Peinture, l'Architecture, la Sculpture en bronze, en ivoire et en bois, les Laques, les Travaux de métal, les Armes, les Étoffes, les Broderies, la Gravure en noir et en couleurs, la Céramique. La sagacité critique de M. Louis Gonse s'appuyant — il n'en fait pas mystère — sur l'érudition spéciale d'un lettré japonais, lui a permis de fonder sur des données précises l'histoire toute nouvelle de la peinture et celle des laques, depuis le IX^e^ siècle jusqu'au milieu du XIX^e^, c'est-à-dire depuis la plus ancienne image de Djizô, dieu de la bienfaisance, jusqu'à Hokkeï, l'élève de l'admirable Hokousaï, le maître prodigieux, à l'immense fécondité, de tant de force, de science, de verve et d'esprit, comparable dans sa connaissance du dessin aux plus grands dessinateurs dont se glorifie notre Occident.

Le chapitre de la sculpture fait passer sous nos yeux émerveillés toutes les formes de cet art de si grand style, si noble à ses origines, dans le Bouddha colossal de Kamakoura, et confondant l'imagination dans l'éblouissante pullulation des adorables netzkés, ces infiniment petits de la main qui sont d'infiniment grands de l'art. Les chapitres des étoffes aux broderies féeriques, des travaux de métal (voyez les gardes de sabre aux divines ciselures), de la gravure, de la céramique — ce dernier, écrit avec une

particulière compétence par M. S. Bing — réservent au lecteur d'égales surprises ; quelques-uns y ajoutent les fêtes de la couleur.

Car il est temps de le dire, autant qu'une histoire, le livre de M. Louis Gonse est un véritable musée de l'art japonais. Il parle aux yeux pour le moins autant qu'à l'esprit et, de la sorte, pleinement remplit son office éducateur. L'image y foisonne sous tous les aspects que les découvertes modernes lui permettent de prendre, et elles y sont appliquées avec un discernement parfait, un rendu aussi fidèle que possible des objets reproduits.

Le grand illustrateur de l'*Art japonais* est M. Henri Guérard. M. Louis Gonse fut sans doute inspiré par quelqu'une des divinités bienveillantes qui peuplent sa collection lorsqu'il s'est adressé à ce jeune artiste, peu connu la veille, et qui prend place aujourd'hui non loin du regretté Jules Jacquemart. Oserai-je même dire qu'à certains égards, en cette œuvre de reproduction, la facture de M. Guérard me satisfait davantage. S'il exprime, en effet, avec une même précision le caractère plastique de l'objet et jusqu'à la matière même de laquelle cet objet est sorti, il s'abstient cependant de ces jeux de lumière pittoresques où se complaisait la pointe de Jacquemart, au détriment souvent de l'information essentielle de quelque détail disparu sous le luisant d'un coup de jour ou d'un reflet. La gravure et le dessin de M. H. Guérard n'ont, tant s'en faut, ni aridité ni sécheresse ; mais, dans leur souplesse grasse, ils ne sacrifient aucun des accidents d'ornementation, qui jouent un rôle très important. Nous ne saurions trop vivement féliciter l'artiste de ce parti pris de sagesse si résolument suivi, qui n'enlève à son œuvre ni la vigueur, ni l'éclat, ni la vie, mais lui laisse d'un bout à l'autre toute une valeur de renseignements qui sera justement appréciée dans les ateliers d'artistes et d'industriels où ce précieux ouvrage est appelé à rendre tant de services.

Auprès des eaux-fortes de M. Guérard, certaines planches ont été obtenues directement d'après les originaux par les procédés d'héliogravure de M. Dujardin, qui sont ici l'expression achevée de ce genre de reproductions. MM. Gillot, Guillaume, Michelet et Petit n'ont pas apporté une moindre sollicitude à l'exécution des gravures en relief, non plus que MM. Coin, Lefèvre et Lemoine à celle des chromolithographies. Mais nous attirerons spécialement l'attention du lecteur sur les gravures en couleurs en relief que M. Charles Gillot, qui les a réalisées, nomme des « aquarelles typographiques ». Ce nom trahit l'ambition dès maintenant absolument justifiée du jeune graveur si généreusement épris des progrès de cet art nouveau, la chromotypographie, appelé au plus fertile avenir. Tirées à huit et neuf tons, comme le *Crabe de Kounisada*, que nous prenons comme exemple parce qu'il a été répandu à grand nombre pour les besoins de la publicité et que, dès lors, beaucoup ont pu le voir qui n'ont pu voir le livre même, ces planches avec leurs délicates dégradations et transitions de tons sont des facsimilés d'estampes japonaises dont la nouveauté autant que la perfection étonneront chacun. Si nous ajoutons enfin qu'à cet effort collectif de chacun des coopérateurs de M. Gonse comme auteur, de M. Quantin comme éditeur, la fabrication même de l'*Art japonais*, par le choix du papier et du caractère et par la perfection du tirage, est une œuvre accomplie, on n'hésitera pas à conclure avec nous que ce livre superbe est un des plus beaux que la grande librairie française ait jamais produits.

A côté de *l'Art japonais*, la librairie Quantin met encore en vente *l'Art au dix-huitième siècle* de MM. E. et J. de Goncourt, la grande édition illustrée parue par livraisons successives et dont nous avons fréquemment parlé à nos lecteurs dans nos analyses des livres d'amateurs. — L'ouvrage est aujourd'hui complet en deux beaux volumes in-8° raisin au prix de 160 francs. Il se vend en outre sous la protection d'un cartonnage artistique d'un goût charmant, (prix : 185 francs.).

Un autre ouvrage de luxe, qui est exclusivement du ressort des belles étrennes littéraires et artistiques, c'est la nouvelle édition que M. Quantin vient de publier des *Histoires extraordinaires* d'Edgar Poe, traduction Baudelaire, en un volume petit in-4°, orné de treize planches hors texte entièrement inédites (prix : 25 francs). — C'est la première fois que les Œuvres du célèbre humouriste à la manière noire sont publiées dans une édition d'amateur. — Le texte est fort joli, sur un beau vergé de Hollande, et la couverture très originale, avec son portrait-médaillon gravé sur acier rejeté dans l'encoignure de la page. Le portrait de Poe à l'eau-forte est une très belle œuvre; quant aux planches qui illustrent cet ouvrage, les unes sont intéressantes, les autres, il nous faut l'avouer, ne sont pas entièrement satisfaisantes à notre gré. Il faudrait un illustrateur génial pour interpréter les mystérieuses hallucinations de Poe, et les eaux-fortes qu'on nous présente n'ont pas toute l'envergure voulue — les unes sont prosaïques, les autres trop placidement dessinées. Il manque un souffle de dessinateur sublime. Mais la perfection n'est pas de ce monde; que notre éditeur nous pardonne donc de jeter ainsi des petits cailloux dans le parterre où nous venons, il y a peu d'instants, de faire fleurir des roses.

Librairie J. Hetzel et Cie. — Les titres de la librairie Hetzel à l'estime des familles ne se comptent plus, et chaque année apporte sa nouvelle dose de reconnaissance à l'adresse d'un éditeur qui sait si bien ce qui, en littérature, convient à l'enfance et à la jeunesse. Il est impossible de se conformer avec plus de persistance au meilleur des programmes; de mieux faire et plus judicieusement la part de chaque âge; en un mot, de fournir une nourriture littéraire plus instructive et plus morale, plus patriotique surtout, aux générations nouvelles qui, comparativement à celles d'autrefois, sont des générations privilégiées. Il ne faut pas plus laisser tout lire aux enfants qu'il ne faut leur laisser tout manger et tout boire; il est de première nécessité de mesurer aux

jeunes intelligences la nature et la quantité de leurs aliments. C'est ce que fait, depuis vingt années, la maison Hetzel, avec une sagacité et un goût récompensés par le succès et par la gratitude des familles.

Où trouverait-on plus charmants livres, et mieux appropriés au but poursuivi, que ces beaux volumes qui se présentent, au début de chaque année, habillés avec tant de luxe et contenant tous de si bonnes et belles choses?

N'est-ce pas une fortune, pour les jeunes lecteurs, et même pour de plus grands, que cette inépuisable série de Jules Verne, qui compte tant de chefs-d'œuvre, et où le célèbre conteur poursuit annuellement, sans fatigue et sans faiblesse, ses *Voyages extraordinaires* à travers toutes les régions du monde et même de l'univers? Est-il, dans un autre genre, œuvres plus appréciées et plus connues que celles de P.-J. Stahl, soit qu'elles soient entièrement originales, comme les *Contes et Récits de morale familière*, l'*Histoire d'un âne et deux jeunes filles*, *les Histoires de mon Parrain*, soit qu'adaptées de l'étranger, elles aient pris rang parmi nos meilleurs livres et se trouvent naturalisées, grâce à l'adaptation même; il en est ainsi de *Maroussia*, des *Patins d'Argent*, des *Quatre Filles du docteur Marsh*, etc. Pour le reste de cette collection hors ligne, il suffit de citer: *la Roche aux Mouettes* et *Madeleine*, de Jules Sandeau; *les Contes et le Théâtre du Petit Château*, *les Serviteurs de l'Estomac*, l'*Histoire d'une Bouchée de pain*, de Jean Macé; *le Livre des Mères*, de Victor Hugo; *le Livre d'un Père*, de V. de Laprade; *la Lecture en famille*, d'Ernest Legouvé; l'*Histoire d'un Enfant*, d'Alphonse Daudet; *Romain Kalbris*, *Sans Famille*, d'Hector Malot; l'*Histoire d'une famille pendant la guerre*, de Mme Boissonnas; *les Voyages Involontaires*, de Lucien Biart, aujourd'hui complets en quatre volumes, *M. Pinson*, *la Frontière indienne*, *le Secret de José*, *Lucia Avila*, *les Aventures de Terre et de Mer*, œuvres choisies de Mayne-Reid adaptées au goût de la jeunesse, au nombre de quatorze volumes, parmi lesquels: *le Désert d'Eau*, *les Jeunes Esclaves*, *les Jeunes Voyageurs*, *les Chasseurs de chevelures*, *les Jeunes Boërs*, *la Montagne perdue*, etc. *Les Aventures d'un Grillon* et *la Gileppe* du docteur Candèze; *la Plante* et *le Jardin d'Acclimation*, de Grimard; *le Petit Roi*, de S. Blandy; *Picciola*, de Saintine; *le Chalet des Sapins*, de ProsperChazel; *la Vie de collège en Angleterre* et *les Mémoires d'un Collégien*, d'André Laurie; l'*Histoire du Ciel*, de Flammarion; *la Chimie des demoiselles*, de Cahours et Riche, et, avant tout, les admirables livres du regretté Viollet-le-Duc: l'*Histoire d'une forteresse*, l'*Histoire d'une Maison*, l'*Habitation humaine*, *Hôtel de ville et Cathédrale*, l'*Histoire d'un dessinateur*, et enfin l'*Histoire de France* et l'*Histoire de la Révolution*, de Jules Michelet, aujourd'hui complètes, l'une en cinq, l'autre en quatre volumes richement illustrés, et d'un prix accessible à toutes les bourses.

Les beaux et bons livres illustrés que la librairie Hetzel édite chaque année pour tous les âges de la jeunesse, depuis la première enfance jusqu'à l'adolescence, à l'occasion des étrennes, ont une renommée universelle. Chaque volume s'ajoutant à cette collection célèbre émane d'une pensée ingénieuse et saine, vise un but digne d'être atteint. *Kéraban le Têtu* vient compléter, cette année, la série des 30 ouvrages illustrés par lesquels la science géographique si sûre et l'inépuisable imagination de M. Verne nous font connaître successivement toutes les contrées du globe. Les *Scènes de la vie de collège*, en France et à l'étranger, par André Laurie, rappellent en trois récits charmants à nos lycéens que le bon sens et le goût de l'étude furent toujours une qualité française et qu'il serait indispensable de n'y point renoncer.

La lecture de ces trois volumes, *la Vie de collège en Angleterre*, *les Mémoires d'un collégien* et *Une Année de collège à Paris*, fera un utile contrepoids aux idées fausses qui troublent parfois les cerveaux des adolescents. C'est à eux aussi que s'adresse *le Grand Vaincu*, dernière campagne du marquis de Montcalm au Canada. Comme dans *Une Famille pendant la guerre* de Boissonnas, *la Patrie avant tout* de Dieny, *Maroussia* de Stahl, ils y trouveront l'exemple de ce grand et pur patriotisme qu'il ne faut jamais laisser éteindre. *Jack et Jane*, par Stahl et Lermont, d'après Alcott, donne à la collection Hetzel un caractère d'universalité en faisant pénétrer ses jeunes lecteurs dans la vie et les mœurs des enfants des autres pays. *Les Patins d'Argent*, *les Quatre Filles du docteur Marsh*, *la Famille Chester*, *Mont Premier Voyage en mer*, que Stahl a naturalisés français, sont les types du genre, comme les *Contes et Récits de Morale familière*, *les Histoires de mon Parrain*, *l'Histoire d'un âne et de deux jeunes filles* sont, dans les œuvres tout à fait personnelles de cet écrivain, les types qui ont donné son caractère à la collection Hetzel.

Quelle jeune fille n'éprouvera, en lisant ces beaux ouvrages si proches de la perfection, un de ces sentiments délicieux que font naître les meilleures lectures! Quel jeune homme, au récit de toutes ces épopées, de ces romans délicats, de ces contes enchanteurs, ne sentira germer en son cerveau les idées les plus nobles de dévouement et de devoir!

La bibliothèque Hetzel est, par son choix, la bibliothèque du jeune citoyen, du petit *vir bonus* qui se forme. Elle donne pâture non moins au cœur qu'à l'esprit.

Les Animaux célèbres, par Müller, forment un livre nouveau sur un sujet qui, toujours exploré, tient cependant en réserve des faits toujours inédits, parce que l'esprit d'observation, aidé des découvertes incessantes de la science et de l'expérience acquise, voit son domaine s'élargir sans cesse. Nous en dirons autant de *la Jeunesse des Hommes célèbres* et de *la Morale en action par l'histoire*, du même auteur.

Pour les petits enfants le choix n'est pas moins riche. Il n'est pas difficile pourtant, car il s'agit de prendre *de confiance* tout ce que le petit destinataire

ne possède pas encore : *les Voyages et Aventures de deux enfants dans un parc*, par Lucien Biart, l'auteur des *Quatre Voyages involontaires* et *les Expériences de la petite Madeleine*, de C. Lemaire. — Parmi les albums Stahl, qui dépassent aujourd'hui la centaine, nous signalerons les nouveaux venus : *les Jumeaux*, de Frœlich; — *les Deux Sœurs*, de Matthis; — le joli *Alphabet des Insectes*, de Becker; — *la Guerre sur les toits*, de Tinant; — *l'Anniversaire de Lucy*, de Courbe, — et dans *la Bibliothèque blanche* illustrée, *le Petit Théâtre de famille*, *un Singulier petit Homme*, *La Vie des fleurs*, par Austin.

Les parents attentifs savent de reste que l'on peut puiser dans cette collection sans avoir à redouter d'y trouver un ouvrage médiocre : à titres différents, tous sont utiles et charmants, et près d'eux s'élève leur ancêtre, le *Magasin d'éducation et de récréation*, qui fut l'origine de cette collection admirable dont nous avons parlé au début de cet article.

Librairie Firmin-Didot et Cie. — Les ouvrages publiés par la maison Didot sont peu nombreux cette année. A côté du *Directoire, Consulat et Empire*, du bibliophile Jacob, dont nous allons parler plus loin, cette librairie ne publie qu'une *Sainte Geneviève*, patronne de Paris, par l'abbé Vidieu, *les Contrées mystérieuses*, de Victor Tissot et Constant Amero, et *les Grandes Épouses*, études morales et portraits d'histoire intime, par M. de Lescure qui nous donnait l'an dernier *les Mères illustres*. A l'heure tardive cependant où nous écrivons cette revue hâtive des ouvrages d'étrennes, la maison Didot ne nous a fait parvenir encore que le bel ouvrage du bibliophile Jacob. Ce serait donc distribuer l'éloge à la légère que de parler de livres que nous n'avons pu jusqu'ici parcourir. Nous en remettons le compte rendu jusqu'à plus ample informé et ne parlerons aujourd'hui que du *Directoire*, le grand ouvrage in-8° de Paul Lacroix (prix : 30 francs).

Voici le volume-type du livre d'étrennes : l'ouvrage de M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob) paraît sous ce titre : *Directoire, Consulat et Empire, mœurs et usages, lettres, sciences et arts*. Il faut bien en convenir, devant les magnifiques volumes du bibliophile Jacob, édités par la maison Didot, toute concurrence paraît devoir céder. On n'a pas oublié l'immense succès qui accueillit, à leur apparition, les premiers volumes de cette superbe collection. Et ce succès qui se continue chaque année, qui s'accentue, devrais-je dire, semble appeler, à chaque retour du premier jour de l'an, quelque volume nouveau. Paul Lacroix, cet érudit charmant, cet inépuisable savant, qui connaît tout, qui a tout vu et tout lu, avait entrepris de raconter à la génération les mœurs et les usages, la vie publique et privée de nos pères. Le moyen âge, la Renaissance, le XVIIe siècle, le XVIIIe siècle ont eu leur tour. Il semblait que la matière fût épuisée et que cette incomparable publication dût s'arrêter à l'époque précise où commence la vie moderne, c'est-à-dire à 1789. Telle avait même été, je crois, la pensée de l'auteur et des éditeurs; mais, comme noblesse, succès oblige. « Si l'on n'oublie pas, disent les éditeurs dans leur préface, ce que les premières années du régime nouveau empruntaient encore à l'ancien, modifié par le courant des idées générales; si d'autre part on ne perd pas de vue les différences profondes qui, sous l'influence du progrès des sciences et des découvertes nouvelles, séparent notre société contemporaine de celle des premières années de ce siècle, on ne s'étonnera pas (et il suffira de jeter un coup d'œil sur ce livre pour s'en rendre compte) que le tableau animé du Directoire, du Consulat et de l'Empire offre à la jeunesse d'aujourd'hui, à peu de chose près, le même intérêt rétrospectif et en quelque sorte archéologique que celui des deux derniers siècles de notre vieille monarchie. » En vérité, les éditeurs ont presque l'air de s'excuser d'avoir dépassé les limites que, d'accord avec l'auteur, ils s'étaient imposées. Qu'ils les dépassent souvent, et le public ne pourra que leur en être reconnaissant. Ce nouveau volume, en effet, ne le cède point à ses aînés, qui, tous, ont pris place dans la bibliothèque des délicats, des amateurs de bons et beaux livres. Une érudition surprenante, unie à une grâce parfaite, une méthode sûre : telles sont les qualités dominantes des ouvrages historiques du bibliophile. Comment ce magicien de la pensée est-il arrivé à faire accepter, à faire lire par les gens du monde, par les hommes les plus légers, les plus indifférents aux productions de l'esprit, des livres dans lesquels sont traitées, sous une forme aimable et attrayante, il est vrai, les questions les plus ardues de l'histoire? C'est là son secret, comme c'est aussi son secret de garder toujours jeunes sa plume et son esprit. — Le nouvel ouvrage de M. Paul Lacroix se trouve tout naturellement divisé en trois parties : d'abord, les *mœurs et usages;* en second lieu, les *sciences et lettres*, et enfin les *beaux-arts et arts industriels*.

La place nous est trop mesurée pour que nous puissions, même brièvement, analyser un semblable ouvrage; bornons-nous donc à relever les chapitres pour donner aux lecteurs une idée très superficielle, j'en conviens, du volume lui-même. La première partie (Mœurs et usages) contient onze chapitres. D'abord la Société nouvelle, qui comporte une étude magistrale sur cette question si intéressante pour nous tous; — le second chapitre qui, sous ce titre : Les Femmes, passe en revue l'opposition des femmes au régime de la Terreur, leur action sur les mœurs, leur courage, leur ardeur à rechercher les plaisirs et leur puissance pendant le Directoire; — le chapitre III est tout entier consacré aux Salons; — avec le chapitre IV, nous voyons passer sous nos yeux les Modes, modes grecques et modes romaines, les muscadins, les perruques blondes, incroyables, collets noirs, merveilleuses, les costumes en gaze, modes anglaises, puis c'est le tour de l'Agiotage et du Jeu. Le chapitre VII, sous ce titre général la Cuisine et la Table, va nous initier à la renaissance de l'art culinaire; tout y sera examiné. Les restaurateurs : Robert, Véry, Naudet, les Frères provençaux, Méot; les restaurateurs des

petites bourses : *Le Veau qui tette, la Marmite perpétuelle*, Grimod de la Reynière et l'*Almanach des Gourmands*, les marchands de comestibles, déjeuners dîners, soupers. Puis le savant auteur traite de main de maître cette question si attachante et toujours actuelle : le THÉATRE, le rôle des acteurs en politique, le goût du théâtre à Paris ; pièces politiques et chants patriotiques sur la scène, le café des Comédiens, Odéon, Théâtre-Français, Porte-Saint-Martin, théâtre de la rue Feydeau, théâtre des Amis de la Patrie, théâtre du Vaudeville, théâtre d'émulation, etc. — Talma, Mlle Georges, Mlle Duchesnois, Mlle Mars. A la suite du théâtre viennent régulièrement se grouper les FÊTES NATIONALES et les PLAISIRS PUBLICS, deux chapitres intéressants entre tous ; car on n'ignore pas quels rôles ont joué, pendant la période révolutionnaire, ces fêtes nationales dans lesquelles le peuple trouvait occasion de se montrer maître, comme un esclave romain aux fêtes des Saturnales. Enfin, pour clore cette première partie, l'auteur a eu l'excellente idée de consacrer le dernier chapitre à un sujet tout nouveau : les SÉPULTURES, dans lequel le bibliophile, avec sa compétence ordinaire, étudie successivement l'indifférence du peuple pour les sépultures pendant la Révolution, les cimetières particuliers, les brochures et discours au sujet de l'inhumation, les cimetières publics, la Compagnie des Pompes funèbres, les catacombes. — Pour la deuxième partie (*Sciences et lettres*), il nous suffira d'indiquer le titre général des six chapitres qui y sont contenus pour faire entendre au lecteur qu'il aura là sous les yeux un tableau complet de toutes les productions de l'esprit français pendant cette période de 1795 à 1815. Ce sont : les SCIENCES, la LITTÉRATURE, les ROMANS, avec ce sous-titre : *Bernardin de Saint-Pierre et son école, Mme de Staël, romans d'aventures, Ducray-Duminil, romans traduits et imités de l'anglais*, la POÉSIE, l'ART DRAMATIQUE, et enfin l'INSTITUT ET LES SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES. La troisième et dernière partie, consacrée aux *Beaux-Arts et Arts industriels*, contient sept chapitres d'une grande valeur et qui forment autant d'études consciencieuses et intéressantes sur la PEINTURE, la SCULPTURE, la GRAVURE, l'ARCHITECTURE, la MUSIQUE, l'ART DÉCORATIF et les ARTS INDUSTRIELS. — Voici donc quel est, en substance, le contenu de ce magnifique ouvrage. Parlerons-nous maintenant de son exécution matérielle ? L'éloge de cette admirable collection n'est plus à faire ; contentons-nous donc de constater que ce nouveau volume ne renferme pas moins de 12 chromolithographies, de 24 gravures hors texte et de 386 gravures dans le texte, total : 422 illustrations. Toutes ces gravures sont faites d'après Ingres, Gros, Prud'hon, Gérard, David, Isabey, Girodet, Debucourt, Duplessis-Bertaux, Boilly, Monsiau, Carle Vernet, Choffard, Bosio, Binet, Garnerey, Copia, Sergent, Marmet, etc. « Quant à l'illustration, disent les éditeurs, il nous suffira de rappeler qu'elle a été conçue dans le même esprit que celle des autres volumes de M. Lacroix, et que, très désireux que ce nouveau livre ne fût en rien différent de ceux qui l'ont précédé, nous en avons confié la direction et l'exécution aux artistes qui se sont occupés des autres ; ils se sont souvenus de la faveur qu'a trouvée auprès du public la méthode suivie jusqu'à présent, et ils se sont efforcés de ne s'en écarter en rien. » — Il n'y a rien à ajouter : les artistes ont répondu au désir commun des éditeurs et de l'auteur, et ils sont arrivés à faire pour ce beau volume une illustration exceptionnellement remarquable, sauf cependant les chromolithographies qui, pour une raison ou pour une autre, ont moins d'harmonie heureuse que dans les volumes de la Renaissance ou du moyen âge.

Espérons que le cher bibliophile Jacob nous donnera bientôt la *Restauration*. Il complètera ainsi l'admirable collection publiée par lui à la maison Didot, dans des conditions d'un luxe documentaire qu'on ne saurait dépasser.

Librairie Eugène Plon, Nourrit et Cie. — La grande publication magistrale de cette librairie, ouvrage admirable, c'est certainement *la Terre sainte, Palestine occidentale et méridionale*, par Victor Guérin (1 vol. in-folio, demi-colombier. Prix : 50 fr.), dont la première partie a été accueillie avec tant de succès par le public et a obtenu de l'Académie le prix Montyon.

Nous avons rendu compte, il y a deux ans, de cet ouvrage, qui se termine aujourd'hui par un frère cadet digne de son aîné. Nous avions fait, à cette occasion, une dissertation comparative entre les publications françaises et étrangères sur laquelle nous ne reviendrons pas. Et cependant, comme nous poursuivons toujours la vérité, dût-elle être désagréable aux oreilles chauvines ; comme nous combattons toujours pour le relèvement de notre industrie typographique en décadence, si on la compare aux progrès étonnants que font tous nos voisins, nous dirons que les gravures de ce volume sont inférieures de tirage à celles de l'édition anglaise d'où elles sont tirées. Elles sont plus lourdes et trop noires. Et la responsabilité va plus loin que l'imprimeur pour atteindre la façon dont on fabrique, en France, et le papier et les encres.

Cela dit, tout de suite, et comme pour nous en débarrasser, combien nous serons heureux d'exprimer une entière admiration. Il y a des gravures presque à chaque page dans ce magnifique volume qui en contient plus de cinq cents. Et quelles gravures ! Jamais peut-être le burin n'a fouillé le bois avec autant de souplesse pour les tons tendres, de vigueur pour les oppositions de noir. Jamais non plus les dessinateurs n'ont donné plus belle partie aux graveurs. Jamais enfin la nature n'a présenté de spectacles mieux capables d'inspirer l'artiste.

Ce sont ruines de vieux couvents surplombant de profondes vallées ; vestiges du Christ remplacé par l'islam. Encore des débris de Rome ou des Pharaons ; colonnades entières couchées dans la mer comme à Césarée, ou prodigieux aspect de la plaine où fut Memphis, vue du haut de la grande pyramide. Tyr, Sidon, qui furent si grandes et qui ne sont plus

rien. Montagnes entières taillées comme des monuments, se profilant à l'infini, et, à chaque instant, de gigantesques échappées sur la mer immense qui semble elle-même, par l'étrangeté de ses rives, ne plus être ce qu'elle était autrefois.

L'homme a en quelque sorte disparu, chassé par le destin. Nulle part la fatalité n'apparaît plus dure et plus terrifiante. La nature semble en garder l'empreinte. Elle est farouche et sombre et, quand sa sève éclate dans des rosées de fraîcheur et de grâce, c'est avec une exubérance maladive. Tous les vieux mondes se sont donné là rendez-vous et nulle part, nulle part, on ne sent venir le renouveau.

Et cette course à travers les siècles écroulés va de Beyrouth à la seconde cataracte, comme affolée. Ruines au bord des flots, ruines dans les sables. La civilisation reviendra-t-elle jamais dans ces territoires abandonnés? Quels doivent être les sentiments de l'Européen qui rentre dans le tourbillon de nos villes et de nos idées; après avoir parcouru cette nature si belle, qui pourrait être si riche, qui l'a été, et qui demeure désolée?

Et voilà les pensées qui se déroulent d'elles-mêmes au seul aspect des merveilleuses gravures de ce beau livre. Quoi de plus? quel éloge peut-on faire qui vaille le sentiment de cette incomparable évocation? Le texte lui-même en est oublié et nous devons lui demander pardon. Moi, si j'étais auteur, il me semble que je ne voudrais pas être si bien illustré. Il faut bien du courage, ou un grand esprit de sacrifice. Il est vrai que M. Victor Guérin, qui a à la fois la science et le style, peut avoir toutes ces bravoures. On commencera par regarder *les images*, et on lira après. Résultat : deux plaisirs.

La maison Plon fabrique elle-même les beaux livres qu'elle édite. Elle réunit ainsi un double honneur trop souvent divisé aujourd'hui. C'est sans doute pour cela qu'elle peut produire de si grandes choses à si bon marché, car le prix du volume n'est vraiment pas en rapport avec son importance. Le public ne s'en plaindra pas.

Mais ne quittons pas la maison Plon, Nourrit et C^ie^ sans signaler, comme il convient, tant d'autres belles publications qui viennent de sortir de ses presses. D'abord, un roman d'Henri Gréville, *Perdue*, dont il a été rendu compte dans cette revue et qui apparaît dans le format in-8° raisin (prix : 8 francs), illustré d'une façon charmante et bien moderne par ce spirituel Frédéric Régamey qui nous donnait, l'an passé, *Okoma*, le roman japonais illustré que nos lecteurs connaissent.

En second lieu, un livre album, *Vieilles Chansons et Rondes pour les petits enfants*, avec des accompagnements de Widor, illustrées par Boutet de Monvel. C'est là un livre illustré en couleur qui mérite de faire fureur. Il est spirituellement personnel et l'illustrateur a fait là un échec et mat aux scènes enfantines de Kate Greenaway. Cet album est le type français par excellence. Impossible de mieux rêver et de mieux faire dans le genre. Tous ces petits bonshommes ont le déhanché du gamin de France, la mine enjouée, l'insouciance, l'entraînement. Cela nous sort de ces petits gentlemen froids, réfléchis, d'une naïveté diplomatique, affublés en grands papas qui font florès de l'autre côté du détroit. Félicitations sincères à M. Boutet de Monvel et à l'éditeur.

L'année dernière, la librairie Plon nous avait offert un ouvrage fort curieux, fort instructif de ce charmeur qui a nom Victor Tissot: *La Hongrie, de l'Adriatique au Danube*; en décembre 1883, le même auteur fait paraître chez le même éditeur, un nouveau volume, qui fait suite à *la Hongrie* et qui est absolument conçu dans le même esprit et ordonné sur le même modèle. S'il nous est permis de montrer une préférence, nous dirons que le volume de cette année nous a paru supérieur et comme texte et comme illustrations à celui de l'an passé.

La Russie et les Russes, Kiew et Moscou, impressions de voyage : tel est le titre de cet ouvrage, intéressant entre tous, qui, comme *la Hongrie*, se vend au prix de 20 francs. M. Victor Tissot a pour principe de présenter les choses sous un aspect nouveau, original; presque toujours à côté de la description minutieuse, exacte, le lecteur rencontre dans ses ouvrages le mot spirituel et parisien, qui repose l'esprit et déride le front. En veut-on une preuve? J'ouvre le volume au hasard : par exemple, au dernier chapitre, page 408. Il s'agit du bourreau, sujet peu divertissant par lui-même. Écoutez comment l'auteur va présenter son personnage : « Frolof, le bourreau de toutes les Russies, dit-il, n'est pas un monsieur comme le bourreau de Paris. C'est un ancien assassin, un meurtrier retiré des affaires, condamné à mort par les tribunaux, mais dont la peine a été commuée en détention perpétuelle, à condition qu'il continuât pour le compte de l'État le petit commerce entrepris jadis pour son compte particulier. Frolof est enfermé depuis une quinzaine d'années dans la prison centrale de Moscou; le besoin se fait-il sentir de pendre quelqu'un à Kiew, à Odessa ou à Saint-Pétersbourg, Frolof y est envoyé sous bonne escorte. Il adore, dit-on, ces petits déplacements, qui sont pour lui de véritables voyages de plaisir. Sa présence dans les buffets des gares fait toujours monter la recette, et tout ce qu'il boit, il le boit « à d'œil ». On m'avait promis une entrevue avec Frolof. On m'avait même proposé de me l'envoyer à mon hôtel, accompagné de ses gendarmes! mais je tenais trop, dans la maison où j'étais descendu, à ma réputation d'homme aux relations avouables, pour accepter une semblable proposition, si remplie d'attention délicate qu'elle fût pour moi. Du reste, c'eût été sortir Frolof de son cadre; un bourreau qui est un prisonnier doit être vu en prison. » Nous pourrions continuer ainsi la citation; et je suis bien sûr que les lecteurs du *Livre* ne s'en plaindraient pas; mais l'espace nous est limité, et il faut se défendre contre la tentation. M. Victor Tissot est un humoriste qui connaît à fond les pays dont il parle. Il ne dédaigne pas non plus l'actualité, quand elle se présente naturellement; et son chapitre intitulé *les Églises du Kremlin, — le Sacre d'un tsar*, remettra sous les yeux du lecteur une des scènes les plus curieuses de

l'année 1883. Il en sera de même du chapitre V de la première partie, tout entier consacré aux *Juifs russes*. La plume agile de l'auteur de *la Russie et les Russes* touche à tous les sujets sans les épuiser, ce qui est la seule façon de ne pas produire l'ennui. — Ce magnifique ouvrage est illustré de plus de 240 gravures, dont 67 dessins de F. de Haenen et 115 de Pranischnihoff. Que dire de cette illustration, spirituelle et exacte comme le texte? Je ne vois que des éloges à faire. Une petite critique pourtant, mais si légère qu'il faut n'en avoir pas d'autres à faire pour la formuler. Pourquoi l'illustrateur, à la page 106 du volume, ayant à représenter une chasse aux outardes, nous donne-t-il, au lieu d'outardes barbues, oiseaux bien connus, des espèces de grues ou de cigognes au bec démesurément long, aux ailes pointues. Il eût suffi, pour éviter cette faute, de faire une promenade dans les galeries du Muséum. L'outarde ne ressemble en aucune façon aux oiseaux que nous donne M. F. de Haenen. C'est une tache légère, comme on voit, et qui ne doit pas nous empêcher de constater que MM. Plon, Nourrit et C^ie^ ont bien fait les choses, et que *la Russie et les Russes* est un des plus beaux volumes qui se puissent donner en étrennes.

Librairie Georges Masson. — S'il nous fallait avouer notre secrète préférence, peut-être nous n'hésiterions pas à placer en tête des deux ou trois plus beaux volumes de cette année le magnifiqne ouvrage que vient de mettre en vente la librairie Masson. *Les Mammifères*, de Carl Vogt, sont assurément l'un des ouvrages les plus remarquables de la science moderne. Ce livre, conçu d'après un plan absolument nouveau et exécuté avec une précision et une sûreté vraiment extraordinaires, donne au public des aperçus tout à fait inconnus. Après avoir décrit avec un grand charme de style l'animal dont il s'occupe, l'auteur fait suivre son article d'un travail sur la distribution géographique et la descendance de chaque espèce : travail entièrement nouveau et d'un intérêt indéniable. Désireux seulement de donner des renseignements précis, Carl Vogt rejette impitoyablement tous les récits des voyageurs ou des chasseurs dont le témoignage peut paraître suspect. Aussi n'en coûte-il pas à l'auteur de faire des aveux comme celui-ci (il s'agit du gorille) : « Malgré la grande abondance de matériaux recueillis dans ces dernières années, il est assez difficile de dire quelque chose de positif sur la vie, les mœurs et la répartition géographique de ces singes remarquables dont l'organisation approche le plus de celle de l'homme. Les chasseurs nègres brodent, dans leurs récits, plus encore que ne le font leurs confrères de la race blanche. Des observateurs sérieux n'ont vu que de jeunes individus vivant en captivité; aucun des anthropomorphes apportés en Europe n'a atteint au delà de l'âge de huit ans; un seul blanc s'est vanté d'avoir rencontré et tué un gorille, sans qu'on puisse attacher trop de croyance à son dire. » Cela est clair et suffit à montrer que l'auteur a tenu à ne mettre en œuvre que des matériaux absolument irréprochables Les singes, qui servent de thème à la première partie du volume sont étudiés avec une conscience et une sûreté de main incomparables. Il faut lire ces descriptions vivantes du gorille, du chimpanzé, de l'orange du macaque, du cynocéphale nègre, du magot, du babouin, du mandril. Si de ces habitants hideux de l'ancien monde nous passons aux singes du nouveau monde, nous trouvons des spécimens non moins horribles de ces quasi hommes : le satan, un nom qui promet; le miriki, le makari, le sassnasson, le saïmiri, le douroucouli, l'ouistiti, ce petit vieillard laid mais adoré des dames. Un chapitre qui ne le cède pas en intérêt à celui des singes est l'étude que Carl Vogt a consacrée à ces espèces de monstres, moitié oiseaux, moitié mammifères, mais mammifères en réalité : les chauves-souris, l'oreillard, la barbastelle, le murin, la noctule, la pipistrelle, le rhinopome à petite feuille, le vampire, le grand fer-à-cheval ont tour à tour leur description exacte, judicieuse et savante. Puis viennent les hérissons, les loups, les chacals, le dingo, les renards, les hyènes. La grande tribu des félins y trouve aussi sa place, depuis le lion jusqu'au chat domestique, du tigre au chat ganté, de la panthère au serval, du jaguar et du cougar à l'eyra et aux lynx. Avons-nous besoin de mentionner les civettes, la genette, le musang, le mampalon, l'ichneumon Rat-de-Pharaon, l'ichneumon Mungoz. Qu'il nous suffise de dire que tous les mammifères sont là étudiés avec un soin et une science irréprochables. Toutes les variétés d'ours, l'ours polaire, l'ours grizzly, l'ours brun, l'ours noir, l'ours malais, l'ours jongleur; les blaireaux, les martes, zibeline, fouine, les putois, l'hermine, le furet, la belette, les loutres, les otaries, les phoques, les morses hideux, les dauphins, depuis celui qui porta jadis Arion jusqu'au redoutable épaulard, le rorqual, la baleine, le lamantin, les éléphants, les tapirs, les rhinocéros, les zèbres, les sangliers, les cerfs, les antilopes, les chèvres, les moutons, les bisons, les girafes, les chameaux, les lamas, les écureuils, les rats, les porcs-épics, les lièvres, les paresseux, etc., etc. Tout cela vient à sa place.

Il nous faudrait nommer tour à tour chaque espèce, chaque variété. Disons donc une fois pour toutes que cette histoire naturelle des *Mammifères*, édition française originale, est absolument irréprochable, et qu'elle fait le plus grand honneur au talent de son auteur.— J'ai remis jusqu'ici à parler de l'illustration de cet ouvrage, illustration composée de 40 planches hors texte et de 265 figures dessinées par Frédéric Specht et gravées sur bois sous sa direction. Ce que j'ai à en dire sera court et le voici : Jamais, à mon sens, ni en France ni ailleurs, il n'a été donné de voir une illustration semblable. C'est, sans aucune flatterie et sans aucune intention de réclame, ce que ce que nous avons vu de plus parfait en ce genre. Il serait impossible de se figurer la tournure, la façon d'être de chaque animal, mieux rendues qu'elles ne le sont dans cet ouvrage. J'ai voulu revoir et comparer ces belles illustrations de la première édition de Buffon avec celles-ci; et j'avoue, en toute sincérité, que tout l'avantage est du côté de l'illustrateur

moderne. Je n'insisterai pas sur ces admirables planches, dont chacune mériterait une description, car elle contient un tableau complet, sans que la vérité scientifique en soit le moins du monde altérée. Je dirai seulement, pour tout résumer d'un mot, que c'est là, à notre avis, le chef-d'œuvre de l'illustration. — En somme, ce livre sera également bien accueilli par les *gens du monde* qui veulent connaître les mœurs des animaux, leur origine et leur parenté, et les voir représentés sous l'aspect qui leur est propre, dans le paysage ou les conditions d'attitude, de groupement ou d'occcupations qui en donnent le mieux l'idée ; par les *zoologistes*, qui cherchent dans un pareil livre des descriptions exactes et précises, sans cesser d'être attrayantes, des espèces encore peu connues, des caractères scientifiques bien étudiés et bien déterminés, des renseignements sur la distribution géographique et la descendance; par les *artistes* enfin, qui, dans les 300 figures (avec 40 grandes planches) dont ce magnifique ouvrage est illustré, trouveront une série de véritables tableaux dont ils apprécieront d'autant plus le mérite artistique qu'ils sentiront bien vite que rien de la vérité scientifique n'a été sacrifié, bien que jamais le côté pittoresque de ces compositions n'ait eu à souffrir de cette exactude minutieuse.

Une introduction magistrale, où Vogt établit les règles qui l'ont guidé dans la classification ou la description des espèces, donne au livre le cachet scientifique, sans lequel toute œuvre de vulgarisation est nécessairement incomplète et presque nuisible.

Cet admirable ouvrage, qui forme 1 volume in-4° de 548 pages, se vend au prix de 32 francs broché et de 40 francs relié.

A signaler encore à la même librairie : *L'Océan aérien*, études météorologiques par Gaston Tissandier, rédacteur en chef du journal *La Nature*. La pression barométrique, la chaleur, la vapeur d'eau, les nuages, l'électricité et le magnétisme, les phénomènes lumineux, les poussières de l'air, les instruments d'observation, la conquête de l'atmosphère; ouvrage accompagné de dessins des phénomènes aériens par A. Tissandier, 1 vol. grand in-8° avec 132 figures, dont 4 planches hors texte; broché, 10 francs. Ce livre est essentiellement composé sous l'inspiration de la nature même; il renferme peu de théories, mais beaucoup de faits. La météorologie est avant tout une science d'observation; c'est par l'observation qu'elle sera définitivement fondée, et il a semblé utile de réunir les documents les plus importants et les plus nouveaux recueillis sur les phénomènes aériens dans ces dernières années.

Enfin un dernier ouvrage : *la Science dans l'antiquité; — les Origines de la Science* et ses premières applications, par A. de Rochas. — Les peuples préhistoriques, la civilisation égyptienne, la science grecque, l'origine du feu, la statue de Memnon, les prestiges des temples, les automates d'Homère et de Héron, les Miroirs ardents, etc., etc. Autel merveilleux (d'après Héron); 1 volume grand in-8° avec 117 figures, dont 5 planches hors texte, broché, 10 francs. S'il est intéressant de connaître les plus récentes conquêtes de la science, il ne l'est peut-être pas moins de rechercher les causes de leur origine dans le passé. C'est ce qu'a voulu faire l'auteur de ce livre, en commençant à nous montrer les premières lueurs de l'intelligence humaine dans les temps préhistoriques. Il passe ensuite, successivement, en revue la science des Égyptiens, la science grecque, et il publie pour la première fois la description complète de tous les merveilleux appareils de Héron d'Alexandrie, parmi lesquels se trouvent bien des mécanismes ingénieux, dont plus d'un pourrait être utilisé par nos constructeurs contemporains. En lisant cet ouvrage, on reconnaît que cet aphorisme déjà ancien est exact : *Il n'y a rien de nouveau sous le soleil*; et, en prenant connaissance de la science antique, on acquiert bien des notions instructives et souvent utiles.

Librairie Alfred Mame et fils. — Il est des livres dont le succès ne peut être épuisé. De ce nombre est le roman d'un genre si particulier, *Fabiola ou l'Église des Catacombes* (prix : 5 fr. 50), par le cardinal Wiseman, archevêque de Westminster. La maison Mame a pensé qu'on pouvait encore, après tant d'éditions données au public, refaire une *Fabiola* nouvelle, avec des illustrations particulières. A cette édition nouvelle de Fabiola on a voulu, dit M. Léon Gautier, donner l'austère parure d'une illustration scientifique. L'archéologie, qui passait, il y a cinquante ans, pour être la spécialité de quelques érudits ennuyeux et ridicules, est aujourd'hui devenue la plus populaire de toutes les sciences. Ce que l'on demande aux livres de luxe, c'est une illustration sainement archaïque, et, pour la première fois, les lecteurs de *Fabiola* vont avoir la joie de rencontrer ici ce trésor longtemps attendu. On a pour eux interrogé Herculanum et Pompéi; on est descendu pour eux dans les saintes ténèbres des catacombes, où l'on veut aujourd'hui les conduire à leur tour la lampe à la main, la science aux lèvres. Ils vont éprouver le noble plaisir de voir tous les personnages de ce roman (car enfin c'est un roman) se mouvoir dans leur véritable milieu, dans l'atrium d'une maison romaine ou dans les galeries d'une crypte restituée par un Rossi. — C'est pour répondre à ce besoin, pour atteindre ce but, que la nouvelle *Fabiola* se trouve ornée de 10 grandes compositions de Joseph Blanc, gravées par Méaulle, et de nombreuses gravures d'après les monuments antiques. Il n'est pas besoin de faire l'histoire de ce roman célèbre, qui a pour auteur un cardinal de l'Église romaine. Parue en 1854, *Fabiola* eut un succès tel que le volume fut bientôt traduit dans toutes les langues. Depuis lors, l'ouvrage a eu un nombre incalculable d'éditions; mais aucune, hâtons-nous de le dire, n'avait été revêtue, comme celle-ci, de « l'austère parure d'une illustration scientifique », pour employer une expression de l'érudit consciencieux, de l'homme excellent qui a mis en tête de cette édition de *Fabiola* une fort intéressante introduction. — C'est là, en somme, un livre destiné au succès le plus justifié. Le

texte est connu; tout le monde sait que l'enfant peut lire *Fabiola*, qu'il n'y puisera que de fortifiants enseignements. Mais cette édition offre en outre au lecteur l'avantage de lui mettre sous les yeux ce que le cardinal Wiseman n'avait pu que peindre avec la plume. La traduction, fort exacte, est due à M. Richard Viot. La maison Mame ne dément point encore cette année sa vieille réputation. Signalons d'autre part, dans cette même imprimerie tourangelle, les *Promenades autour de Paris*, par J. Levallois,

M. Jules Levallois n'a point eu l'intention de refaire l'ouvrage de Dulaure en écrivant ce volume plein de renseignements de la plus scrupuleuse exactitude : *Autour de Paris, promenades historiques*. Sous la forme de récits simples, de conversations, de lettres, l'auteur est parvenu à dire du nouveau sur l'histoire des villes de la Champagne et de la Picardie, en embrassant le nord de l'Ile-de-France. M. Levallois, dans la préface qu'il a placée en tête de son volume, a expliqué lui-même clairement le but qu'il s'est proposé. « En choisissant pour but d'une excursion historique, dit-il, quelques villes de la vieille France, célèbres par les faits qui s'y sont accomplis, par les personnages qu'elles ont vus naître ou qui les ont habitées, par l'ancienneté, la beauté de leurs monuments, j'ai voulu sortir de l'abstraction, rendre le passé sensible, visible, tangible, en quelque sorte le ressaisir dans ses allures familières aussi bien que dans sa vie publique, et sinon le faire aimer (car il ne fut pas toujours aimable), tout au moins le faire comprendre, estimer à son prix, juger à sa valeur, d'après l'état mental des hommes qui furent nos pères. L'homme d'autrefois demande à être vu autant que possible dans le décor d'autrefois; nous n'avons pas le droit de le renier, et nous tenons encore de lui, à l'heure qu'il est, plus d'une habitude d'esprit, plus d'un trait. » Voilà donc dans quel ordre d'idées a été fait ce curieux volume. M. Levallois n'a point cherché à faire un livre d'érudition; mais, pour cachée qu'elle soit, elle existe cependant; et l'on peut être sûr, en prenant pour guide l'auteur du livre *Autour de Paris*, de ne point faire fausse route. La fidélité des descriptions, l'exactitude des paysages concourent, avec une connaissance approfondie de l'histoire, à faire de ce volume un des livres les plus instructifs et les plus attrayants qui soient. La maison Mame, soigneuse comme toujours de sa réputation, a illustré cet ouvrage de nombreuses et curieuses gravures sur bois. C'est un modèle de bonne exécution typographique. Prédire le succès à un ouvrage de ce genre serait dire une vérité à la mode de La Palisse. Lisez plutôt le volume et vous serez de notre avis.

Parlons maintenant d'un autre ouvrage publié par la maison Mame : *les Artistes français contemporains, peintres et sculpteurs*, par Victor Fournel. — Un vol. grand in-8°, illustré de dix eaux-fortes et de 176 gravures dans le texte. (Prix : 15 fr.)

Il faut en faire notre *mea culpa*, nous avons en France une incurable propension à nous diminuer nous-mêmes aux yeux de l'étranger et à son profit. Dans nos divisions d'écoles, dans notre constante recherche d'un idéal nouveau, par où se traduit l'instabilité de notre humeur, nous décrions trop volontiers toute manifestation d'art antérieure et brûlons sans pitié l'idole que nous avons cessé d'adorer. L'impartiale histoire remettra les œuvres et les hommes à leur véritable rang, et déjà elle s'y efforce pour les deux premiers tiers écoulés du XIX^e^ siècle. Sous la forme d'une série de biographies brillamment écrites, pleines de faits, de renseignements, d'anecdotes et de « mots », M. Victor Fournel vient de ressusciter, dans sa suite chronologique, tout le mouvement de l'art français depuis Ingres jusqu'à Henri Regnault; — nous disons « depuis Ingres », bien que l'ouvrage s'ouvre par une étude sur les trois Vernet : Joseph, Carle et Horace; mais les deux premiers n'y ont été admis qu'à raison de leur parenté ascendante avec le troisième, seulement afin de ne pas rompre l'enchaînement dynastique de cette trinité de peintres.

Ce n'est pas le moindre mérite du livre de M. Victor Fournel qu'il nous rappelle au sentiment de l'équité envers cette école française, si généreuse, en somme, que, depuis 1800, elle a pu fournir à l'historien plus de cinquante artistes, peintres ou sculpteurs, dont le nom mérite d'échapper à l'oubli. Quelle autre école, dans le même espace d'années, en pourrait produire un même nombre? Et j'ajoute que, pour se mettre à couvert contre les jugements en appel de l'avenir, l'auteur n'a voulu accrocher dans sa galerie aucun portrait d'artiste vivant. Et je prends le mot *portrait* ici dans son sens absolu. En tête de ces vivantes notices, où l'on cherche à nous faire connaître la personne même autant que le maître — dualité difficilement séparable, en effet, — on trouve l'effigie de chacun de ces maîtres, petits ou grands; mélancolique défilé de nos chers morts d'hier, mélancolique et cependant consolant par le témoignage qu'il nous apporte de la sève toujours présente, toujours se renouvelant au vert laurier de l'art français. A l'appui de ses fermes jugements, M. Victor Fournel met sous nos yeux un choix de reproductions gravées, tantôt en creux, tantôt en relief, d'après les tableaux dont il nous entretient. Quelques-unes de ces gravures sont elles-mêmes des œuvres de premier ordre. Telles sont, par exemple, la *Salomé*, de Henri Regnault, par M. Rajon; les *Enfants turcs*, de Decamps, par M. Champollion; les *Courriers arabes*, d'Eug. Fromentin, par J. Jacquemart; l'*Héliodore*, d'Eug. Delacroix, par M. L. Flameng; un portrait de femme de Ingres, par M. Bracquemond; et, de Ingres également, la très célèbre *Œdipe*, par M. F. Gaillard. Toutes ces gravures sont-elles inédites? J'en doute, et il me semble que les lecteurs de la *Gazette des Beaux-Arts*, dans le nombre, en reconnaîtront plus d'une. Qu'importe, si c'est cela qui a permis à l'éditeur de livrer au public *les Artistes français* dans des conditions de prix dont la modicité étonne. L'essentiel est que les reproductions soient fidèles et belles; et elles le sont. Je n'oserais pas affirmer davantage que tous les chapitres de ce volume ont été écrits récemment et en vue de l'ouvrage même. Il me semble y reconnaître

souvent l'à-propos d'une mort ou d'une publication. Mais l'auteur a revu avec soin chacun de ces articles de circonstance, il en a fait disparaître bien scrupuleusement toute indication bibliographique et leur a donné ainsi la suite et l'unité nécessaires pour, de ce recueil d'articles, former un livre.

Librairie Victor Palmé. Cette maison d'édition semble non seulement étendre tous les ans le domaine de ses affaires, mais bien plus encore conquérir chaque jour davantage de mérite en apportant plus de soin et de goût dans ses belles publications déjà nombreuses. A côté du *Jeune âge illustré*, journal illustré, voici la *Vie des Saints* de M. Paul Guérin, *l'Algérie contemporaine illustrée*, par Lady Herbert, un beau volume illustré in-8° (prix : 8 fr.), puis enfin un ouvrage attrayant, instructif, s'adressant à tous, *le Littoral de la France*, texte par Ch.-F. Auber, dessins par Henri Scott (prix : 20 fr.). L'idée de ce livre est heureuse et ne pouvait être mieux réalisée que par les deux auteurs amoureux tous deux du littoral français, l'un peignant ses enthousiasmes, l'autre les décrivant; et à leur suite nous partons de Dunkerque pour arriver au Mont-Saint-Michel ; et quel aimable et curieux voyage! Voici Mardyck, Gravelines, puis le Pas-de-Calais, Boulogne-sur-Mer, l'embouchure de la Somme, Abbeville, le Tréport, Dieppe, Fécamp, Étretat, le Havre, Harfleur, la navigation de la Seine, Honfleur, Dives, Caen, Bayeux, Carentan, Cherbourg, Coutances, Granville, Avranches et le Mont-Saint-Michel en péril de mer, aujourd'hui en péril de digue. La France est un pays exceptionnellement favorisé par sa situation maritime ; de la frontière belge à la frontière espagnole, des Pyrénées-Orientales à la frontière italienne, deux merveilleuses lignes côtières se développent. Les auteurs ont voulu ordonner rigoureusement leur étude ; la route géographique naturelle leur en fournissait le moyen. Ce premier volume prend fin au Mont-Saint-Michel ; la grande presqu'île bretonne et la Vendée fourniront sans doute, l'année prochaine, un second volume. Enfin *le Littoral de la France* se terminera par les autres rivages de l'Atlantique, le golfe de Gascogne et la Méditerranée.

Les deux voyageurs-auteurs ont fort habilement compris leur tâche et ce premier livre est remarquable en tous points. Il convient de féliciter M. Aubert, l'écrivain patriote, et Henry Scott, l'amoureux passionné de nos ports français, dont le crayon est si spirituel et véridique à la fois ; nous aurons grand plaisir à les rencontrer bientôt en Bretagne et à les complimenter de nouveau comme ils le méritent. Le livre est très soigné, l'illustration foisonnante et toujours heureuse.

Nous arrivons maintenant à l'un des ouvrages qui vont, cette année, faire honneur à notre librairie, à une œuvre capitale qui, par le nom de son auteur, par le mérite, l'exactitude et la variété de son illustration, va prendre place parmi les livres les plus sérieux et les plus considérables qui soient depuis longtemps sortis des presses françaises ; nous voulons parler de ce magnifique ouvrage, *la Chevalerie*, par Léon Gautier, professeur à l'École des Chartes, que l'éditeur Palmé vient de mettre en vente. Qu'est-ce donc que la chevalerie ? La chevalerie, dit M. Gautier, ce seul mot évoque le souvenir de toutes les luttes que nos pères ont soutenues pour la défense de leur pays et de leur foi. Il nous rappelle les croisades et Godefroi de Bouillon ; la guerre de Cent ans avec Duguesclin et Jeanne d'Arc ; les beaux coups d'épée du XVI^e^ siècle et ce Bayard « qui fut sans peur et sans reproche ». Ce même mot (le plus *sympathique* peut-être de tous ceux qu'ont créé les langues modernes) exprime à la fois ce qu'il y a de plus héroïque dans le courage, de plus délicat dans l'honneur, de plus désintéressé dans le dévouement, de plus large et de plus haut dans l'âme et dans la vie d'un homme. Respecter et défendre toutes les faiblesses, se battre pour une idée, se passionner pour les causes vaincues, mourir plutôt que de s'abaisser à une vilenie, donner sa vie à Dieu et au Christ, à l'Église et à la France : tel est le véritable caractère de cette chevalerie à laquelle est consacré le livre de M. Léon Gautier. La chevalerie est une institution, un idéal, une abstraction qui a donné lieu à bien des systèmes, à bien des erreurs ; mais le chevalier, lui, est un être vivant qu'il est plus facile d'observer et de peindre. C'est ce qu'a compris M. Léon Gautier, qui a toujours été attiré par les études sur la vie privée de nos pères. Il s'est donné pour tâche de raconter à ses lecteurs la vie d'un baron depuis l'heure de sa naissance jusqu'à l'heure de sa mort ; de nous faire assister à l'enfance et à la jeunesse du futur chevalier, à son entrée dans la chevalerie, à son mariage, à l'une de ses journées depuis le premier matin jusqu'au soir, à l'une de ses campagnes, à toutes les péripéties de sa vie domestique, militaire et religieuse, aux derniers jours, enfin, d'une existence si bien remplie. Telle est la biographie que M. Léon Gautier a entrepris d'écrire d'après des milliers de textes qui sont principalement empruntés aux poèmes français du moyen âge. — Naissance d'un baron dans un vieux château ; éducation première, école et jeux ; instruction générale et spéciale ; premiers symptômes de la vocation chevaleresque ; vie du damoiseau et de l'écuyer ; longue et rude préparation à l'ordre de la chevalerie ; rites de cette réception solennelle ; mois charmants des fiançailles et jour des noces ; costume, armure, ameublement ; description détaillée d'un château, d'un donjon, d'une chambre ; longs dîners à plusieurs *mets* ou services ; histoire d'une expédition militaire ; récit d'un siège et d'une bataille en plaine ; stratégie naïve ou savante ; parties de chasse au lévrier ou au faucon dans les grandes forêts ou sur le bord des étangs ; pèlerinages et tournois, et enfin tous les détails de la mort et des funérailles du chevalier : voilà ce que l'on trouvera dans ce livre, qui est le résultat de vingt années de travail et qui, écrit avec chaleur d'après les documents originaux, a tout l'intérêt d'un roman et toute la valeur d'une histoire.

Une telle œuvre, si attrayante qu'elle puisse être, ne serait pas complète sans la parure d'une abondante et exacte illustration. L'image, toujours utile,

est ici nécessaire, et, dès qu'il s'agit de vie privée, le lecteur entend qu'on lui fasse tout voir et toucher. C'est à ce désir légitime que l'éditeur a donné satisfaction dans une longue série d'images véritablement scientifiques, qui reproduisent les divers éléments du costume et de l'armure chevaleresques, l'architecture et l'ameublement du château, les tapisseries des chambres, la vaisselle des tables, l'éducation des faucons et des chiens, les machines de guerre et tout ce qui caractérisait les mœurs et les habitudes de nos pères, depuis le berceau de l'enfant jusqu'à la tombe du vieux baron. On croit, en parcourant ces pages, retrouver soudain un château du temps de Philippe-Auguste, le retrouver vivant et tel qu'il était en l'an 1200. — Cette illustration *réelle* n'a pas suffi à l'éditeur; elle instruit, mais elle n'élève pas. L'érudition, c'est bien; l'art, c'est mieux encore; et il convenait de communiquer au lecteur une idée plus haute et plus dramatique de la vie chevaleresque. Pour donner à cette œuvre sa véritable saveur et tout son prix, des compositions pittoresques et idéales, des tableaux d'histoire étaient rigoureusement nécessaires. Ces tableaux d'histoire ont été demandés à ce grand artiste, Luc-Olivier Merson, qui leur a consacré deux ans de sa vie, à ce dessinateur fougueux et fécond, qui recueille en ce moment la succession de Gustave Doré et qui s'appelle Édouard Zier, au crayon consciencieux et précis de G. Jourdain, à la fantaisie gracieuse et érudite de Ciappori, au burin puissant et varié de Méaulle, qui a tenu à honneur d'attacher son nom à ce beau livre. Que dire de plus? C'est un maître qui, de sa plume savante, a écrit ce volume; ce sont des artistes du plus grand talent qui l'ont illustré; c'est le graveur par excellence qui y a prêté son concours. Quant à la partie typographique, elle a été traitée avec le plus grand soin. C'est donc plus qu'un livre d'étrennes, c'est une œuvre magistrale et qui restera. Maintenant, quelques chiffres. Le volume, du format grand in-4°, ne contient pas moins de vingt-cinq grandes compositions hors texte et de trente frises, de quarante lettres ornées et culs-de-lampe, et de cent cinquante gravures dans le texte. Le prix de l'ouvrage est de 25 francs, broché.

Nous en reparlerons sans doute.

Librairie des Bibliophiles. — D. Jouaust et Sigaux. — Nous sommes toujours heureux de signaler les belles publications que la Librairie des Bibliophiles met en vente dans le courant du mois de décembre. Chaque année, on retrouve avec plaisir ces volumes si élégamment imprimés sur de si beau papier, et ornés, pour la plupart, de gravures à l'eau-forte qui sont toutes de véritables œuvres d'art. Peut-être certains amateurs préféreraient-ils voir les plus belles éditions Jouaust réparties plus également dans le courant de l'année, afin de pouvoir mieux les savourer; mais il faut que les bibliophiles aient, eux aussi, leurs étrennes, et l'on comprend également que cette librairie mette en vente ses principales publications à l'époque où l'habitude veut qu'on se fasse des cadeaux, à soi-même aussi bien qu'aux autres.

Si tous les livres de cette maison se ressemblent par le soin exceptionnel avec lequel ils sont traités, chacun d'eux a toujours un côté original qui témoigne du désir de tenir en éveil et de satisfaire la curiosité. Cette année, indépendamment des collections que les bibliophiles connaissent déjà, et dont aucune n'a été négligée, on leur en offre une nouvelle, qui n'est pas certainement des moins séduisantes, et qui depuis longtemps était réclamée par beaucoup d'entre eux. Nous voulons parler de la *Bibliothèque artistique moderne*, qui fait aujourd'hui ses débuts. Les éditeurs se proposent d'y faire entrer les chefs-d'œuvre de la littérature du XIX^e^ siècle qui sont déjà tombés dans le domaine public, ainsi que ceux pour lesquels ils pourront obtenir l'autorisation des auteurs ou de leurs cessionnaires. La nouvelle collection est publiée dans le format in-8° écu, l'un des plus élégants et des plus goûtés des bibliophiles, et l'on a tiré aussi des exemplaires en grand papier in-8° raisin. Les deux premiers ouvrages, qui paraissent actuellement, sont : les *Contes choisis d'Alphonse Daudet* (prix : 30 francs), avec des eaux-fortes d'Eugène Burnand, un artiste dont le talent vrai et consciencieux répond exactement aux qualités de fine et précise observation qui caractérisent l'œuvre qu'il a eu à traduire, — et le *Roi des Montagnes* (prix : 30 francs), avec des eaux-fortes de Mongin, d'après les dessins du peintre Charles Delort, qui a fort ingénieusement interprété cette spirituelle et vivante fantaisie d'Edmond About, écrite d'un style si net et si français.

Dans la *Petite bibliothèque artistique*, déjà si riche en ouvrages de toute sorte, et qui fait pour les auteurs anciens ce que la *Bibliothèque artistique moderne* se propose de faire pour les contemporains, nous trouvons, cette année, un choix des *Contes fantastiques d'Hoffmann* (prix : 36 francs), publiés en deux volumes avec eaux-fortes de Lalauze, et succédant au *Diable amoureux*, qui a paru il y a quelques mois. On sait qu'il n'y a aucune œuvre d'Hoffmann portant véritablement le nom de *Contes fantastiques*, que néanmoins les traducteurs français ont généralement adopté : aussi l'éditeur, avec le soin scrupuleux et érudit que nous lui connaissons, a-t-il indiqué dans le titre même de l'ouvrage que les contes qu'il donne sont empruntés à deux séries, dont l'une s'appelle les *Frères de Sérapion*, et l'autre les *Contes nocturnes*. La traduction adoptée est celle de Loève-Weimars, la première qui ait fait connaître Hoffmann à la France, et que bien des personnes tiennent pour la meilleure. La nouvelle édition est aussi accompagnée d'une savante notice de M. Gustave Brunet, qui a encore prouvé cette fois, comme il l'avait fait pour les *Facétieuses Nuits de Straparole*, qu'il connaît à fond l'histoire de la littérature allemande. — M. Lalauze, qui a déjà donné tant de preuves de son talent, était l'artiste désigné pour interpréter les contes fantaisistes de l'écrivain allemand. Ses planches sont charmantes; nous avons surtout remarqué celles du

Majorat et du *Violon de Crémone* qui, dans la nouvelle édition, s'appelle le *Conseiller Krespel*, conformément au texte allemand. Nous ne parlons pas naturellement de toutes les autres collections de la maison Jouaust : elles sont familières à nos lecteurs, en ce sens que nous avons souvent à les tenir au courant de leur marche. Nous n'avons voulu ici que signaler les nouvelles publications susceptibles d'être considérées comme livres d'étrennes.

Librairies diverses. — MM. Edmond About et Francisque Sarcey se plaignaient ces jours derniers, avec beaucoup de bon sens et de raison, du retard, chaque année plus sensible, que MM. les éditeurs apportent dans la mise en vente de leurs ouvrages d'étrennes. — A l'instant où nous écrivons ces lignes (12 décembre), les librairies **Charles Delagrave, Furne et Jouvet, Charpentier, Charavay, Georges Chamerot, P. Ducrocq** et autres éditeurs, n'ont pas encore mis en vente leurs grands ouvrages de nouvel an; nous ne pouvons cependant attendre le bon loisir de ces retardataires, ni porter l'apparition de notre livraison de décembre au delà des limites raisonnables du 15; ce n'est que par suite d'un effort considérable, d'un réel tour de force, que nous arrivons à pouvoir donner, à cette date, une revue aussi complète des publications nouvelles, en connaissance de cause et sans faire de critiques superficielles. Il n'est pas une seule revue, ni même un seul journal quotidien paraissant à cette date du *quinze décembre*, qui puisse nous opposer un travail d'ensemble aussi sérieux et aussi complet sur les ouvrages d'étrennes de l'année qui vient. Nous sommes donc au regret d'avoir à négliger les maisons d'édition citées plus haut. Les annonces suppléeront à notre silence et nous ne pourrions que paraphraser ces annonces sans avoir vérifié les volumes, ce qui serait un procédé critique d'une honorabilité douteuse. Nous reviendrons donc en janvier, s'il y a lieu, sur les ouvrages qui restent à paraître.

Sur trois ou quatre publications importantes annoncées par M. **Lahure**, l'imprimeur-éditeur, un seul ouvrage a paru : *le Voyage de Paris à Saint-Cloud par terre et par mer*, par L. Balthazar Neel, que les érudits connaissent bien, et dont l'édition présente est environ la dixième depuis 1760. Cette édition forme le second ouvrage de la collection Lahure, inaugurée, on s'en souvient, par le *Conte de l'Archer*, un livre en couleur qui fit grand bruit il y a environ une année. Les illustrations de l'édition nouvelle du *Voyage de Paris à Saint-Cloud* sont de Jeanniot. Ce dessinateur a évidemment beaucoup de talent, une composition spirituelle et facile, mais il est si *moderne*, si *moderne*, que sa modernité perce à jour ses compositions d'un faux XVIII^e^ siècle absolu. La plupart de ces illustrations sont hors texte; le tirage en est un peu criard parfois; ces gravures eussent grandement gagné à être habillées de texte noir, les marges blanches refroidissent ces aquarelles qui semblent plates. Ces critiques faites (et ici la critique est aisée et la perfection impossible), constatons que M. Lahure est le seul qui, jusqu'ici, ait pris en main exclusivement les publications avec illustrations chromotypographiées; c'est là une entreprise qui mérite toutes nos approbations et nos encouragements, car l'avenir verra des merveilles lorsque cet art de la chromotypographie sera perfectionné dans ses moindres détails et mis au service des grands artistes français.

M. Lahure doit mettre en vente, ces jours-ci, divers ouvrages nouveaux illustrés par le même procédé en couleur. Nous ne quittons donc cet actif et intelligent imprimeur-éditeur que pour lui dire « au revoir ».

Nous parlerons encore de la librairie **L. Conquet**, qui s'est fait une place si estimable, tout en produisant peu, dans le public des bibliophiles les plus délicats. Nous disions récemment, à propos de l'édition de *Mademoiselle de Maupin*, ce que nous pensions de l'intelligence et du goût raffiné de cet éditeur, nous en avons une preuve nouvelle par cette édition superbe de *la Chartreuse de Parme*, dont il sera rendu compte en janvier, et par la mignonne édition illustrée de *Sous bois*, par André Theuriet. Cette édition de *Sous bois*, est un bijou. Nous regrettions, au début de cette revue, la dégénérescence de la gravure sur bois. M. Conquet est un de ceux qui comprendront toujours les admirables ressorts du bois artistement gravé et qui repousseront les *à peu près* de la zincographie. Le joli volume qu'il vient de publier dans le format petit in-8° en est la preuve parlante. Ce livre typique est enrichi de soixante-quinze compositions ingénieuses et variées de H. Giacomelli, et ces gravures sont toutes finement et habilement gravées sur bois par de vrais artistes qui n'ont pas encore perdu le culte du burin antique. Ces gravures se marient au texte, l'encadrent, le contournent, le côtoient ou y meurent, même doucement, en tons frais et ombreux. Impossible de rien rêver de plus coquet et de plus frais. L'édition est tirée à 500 exemplaires numérotés : 75 sur japon à 150 francs; 75 sur chine, au prix de 80 francs, et 350 sur vélin à la cuve, à 45 francs. Georges Chamerot a tiré le texte avec un soin infini.

Signalons encore, chez **Henry Kistemaeckers** de Bruxelles, pour les bibliophiles qui ne craignent pas de s'aventurer dans l'histoire des mœurs les plus marécageuses du siècle dernier, la *Correspondance de M^me^ Gourdan*, qui fut la Tricon du règne de Louis XV. Le livre est publié en Belgique par Kistemaeckers avec un luxe extrême (prix : 20 francs). De plus, M. Octave Uzanne s'est fait l'introducteur de tous les touristes de ces cythères parisiennes. Son étude-causerie sur la basse galanterie d'avant la Révolution est ingénieuse, très osée et à la fois très érudite. Mais c'est beaucoup déjà de signaler un tel ouvrage pour un petit nombre de curieux. C'est à peine, comme disent nos aspirants, « si la mer en permettrait la lecture aux marins ». Glissez, mortels, n'appuyez pas. Nous reparlerons cependant de ce livre très bibliographiquement en janvier prochain.

BELLES-LETTRES

ROMANS

Les conséquences d'une faute, par une grande dame russe; avec une préface du bibliophile Jacob. Paris, Calmann Lévy, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Tout est mystère dans ce livre : le titre, la préface, le nom de l'auteur! Vous voyez-vous recevant un jour, comme le bibliophile Jacob, des romans écrits les uns en russe, les autres en allemand, puis d'autres encore en polonais, en anglais, voire même en suédois! Et tous envoyés par une main inconnue, avec prière de les traduire, à charge de revanche! Que faire, si vous ne possédez pas ces langues? Eh bien, suivez l'exemple de l'éminent bibliophile : attendez! Assurément, vous finirez, comme lui, par recevoir des traductions. Vous les lirez, et si elles vous plaisent, vous les recommanderez à un éditeur. Pourtant, les recommandations de ce genre étant toujours assez délicates, vous enverrez, au préalable, une nouvelle tirée d'un de ces livres à un directeur de journal ou de revue, et vous apprécierez le succès de votre tentative. Voilà comment le bibliophile Jacob, avant de publier le présent volume, envoya à l'*Artiste* une nouvelle de son mystérieux auteur. La nouvelle ayant paru dans cette publication et ayant été fort goûtée de ses lecteurs, le bibliophile Jacob n'hésita plus : il porta *Les conséquences d'une faute* à Calmann Lévy. Et bien lui en prit, car sa corrrespondante anonyme connaît à fond le grand monde français et le peint avec une finesse d'analyse rare. La *faute* dont il est question est celle de la marquise de Valtaneuse. Le marquis, sachant que l'enfant dont sa femme devient enceinte est issu des œuvres d'un étranger, M. d'Alton, médite une vengeance cruelle, mais méritée. Quand Lionel de Valtaneuse atteint sa vingt-unième année, il lui dévoile la conduite de sa mère. La scène est des plus dramatiques, — moins dramatique cependant que le dénouement, où Lionel, insulté par son père véritable qu'il ne connaît pas, se bat avec lui et le tue, après avoir été mortellement blessé par lui.

Deux autres romans de l'auteur des *Conséquences d'une faute* sont sous presse : *Qu'en pensez-vous?* et *A qui la faute?* Nous leur souhaitons de présenter le même intérêt que celui-ci. P. C.

Le drame de la rue Charlot, par M. Th. Labourieu. 1 vol. in-18, deuxième édition. Paris, 1883 (Jules Rouff, éditeur). — Prix : 3 fr. 50.

« Ce drame commence aux Pyrénées pour se continuer à Passy jusqu'à la rue Charlot ». Les principaux personnages, l'Italien Bertini, devenu le négociant Bertin, Storer, le chef des detectives anglais, complice de Jack Bezon, chef des pick-pockets et mauvais génie de la maison Moirot, voient « grossir le nombre des meurtres qui se commettent journellement à Paris », grâce à leur bande de bohémiens se recrutant jusque chez des princes et comprenant la duchesse d'Aruja, fille d'une *voleuse à la carre,* connue sous le nom de veuve Caresta. Ce détail motive, de la part de l'éditeur, une note que l'on peut considérer comme une double réclame en faveur du présent volume et des *Mémoires de M. Claude.*

Il serait difficile de rencontrer un roman feuilleton plus faux, bien que les infamies qui y sont retracées en style de mauvais mélodrame puissent être vraies isolément. Chose triste à ajouter : cette zacconade aura une suite que M. Th. Labourieu annonce ainsi : « Les effets des représailles de Bezon, secondé par la duchesse d'Aruja, seront signalés dans la seconde partie des *Crimes de Paris,* intitulée une *Vengeance de femme* »; et en avant la musique! Les petites ouvrières qui économisent sur leur goûter pour savourer cette littérature ont de malsaines émotions en expectative. G. S. L

Les vacances d'un séminariste, par Émile Dodillon. Paris, Lemerre, 1883. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 4 fr. 50.

Dans son nouveau livre, qui ne manque pas d'une certaine valeur, M. Émile Dodillon nous initie aux mœurs intimes des paysans de la Brie, mœurs assez brutales et peintes avec un grand réalisme.

C'est l'histoire d'un fils de fermier, élevé au séminaire pour devenir prêtre, malgré son père qui aimerait bien mieux en faire un cultivateur comme lui. Pendant ses vacances, le père, sournoisement, lui tend différents pièges féminins; le jeune homme les évite assez adroitement, mais pour succomber tout seul presque inconsciemment, et durant de brûlantes nuits d'été il est l'amant heureux d'une jolie fille de la ferme, domestique de ses parents. Il retourne au séminaire sans que personne puisse se douter de cette faute; mais, la jeune fille étant devenue enceinte, le fermier, ravi de cet accident dû à son fils, court l'arracher au séminaire et le ramène à la maison, où il finit par prendre goût au métier de cultivateur.

Des incidents burlesques ou tristes, des personnages assez vrais donnent le mouvement à cette étude de mœurs curieusement fouillée, étudiée avec un soin très consciencieux, mais qui pèche par l'abus même de la couleur locale et du jargon paysan, tant et si bien que les détails finissent par déborder le sujet principal et le noyer.

Les crimes de Polichinelle, par Alfred Assollant. Paris, Dentu, 1884. 1 vol. in-18 jésus.— Prix : 3 fr. 50.

Ce que veut nous conter aujourd'hui M. Assollant, c'est l'histoire de l'éternel type de la comédie française, anglaise, turque, italienne, etc., etc., Polichinelle, Punch, Karagheuz, Pulcinella. — Il y a un peu de tout dans ce livre, ce qui forme une singulière salade de vieilleries cent fois rabâchées, d'idées philosophiques et sociales, de fantasmagories diaboliques. L'auteur a assaisonné le tout de son esprit habituel; mais, en dépit de ses efforts, il n'a produit qu'une œuvre bâtarde, incomplète et pénible à lire. — C'est une salade bien indigeste, pesante à l'estomac et lourde au cerveau.

Le roman d'un blasé, par Georges Pellerin, avec une préface par Eugène d'Auriac. Paris, Ghio, éditeur, 1883. — Prix : 3 fr. 50.

Encore un livre qui vise l'alcôve et qui sans doute échouera au cabinet.— La fable de M. Georges Pellerin est bien simple : un blasé, s'ennuyant plus que de coutume, forme l'aimable projet d'adopter une petite fille pour l'élever à son gré et en faire un jour sa maîtresse. Il y a dans ce joli procédé une légère saveur incestueuse qu'on ne saurait trop recommander aux blasés en général. Celui de M. Pellerin, heureusement, est encore plus bête que méchant; puni par où il a péché, il se prend à sa propre glu et finit par épouser son élève, qui porte le nom suspect de Camelia. Quant au style dont l'auteur habille cette intrigue séduisante, le mieux est de n'en rien dire : il ne faut pas mal parler des absents. D'ailleurs, pour la clientèle spéciale à laquelle s'adresse l'auteur, l'orthographe même est une superfluité condamnable. — Il est si facile, pourtant, de ne pas faire un mauvais livre ! E. F.

Noces parisiennes, par Alain Bauquenne. Paris, Paul Ollendorff, 1884. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 f. 50.

Rien de parisien, de mouvementé et d'amusant comme le volume de Nouvelles qu'Alain Bauquenne intitule *Noces parisiennes*. Il y a dans tout ce scélérat de livre une saveur pimentée qui emporte la lèvre, un brio d'une hardiesse toujours croissante, et, en même temps, il est difficile de résister au fou rire qui vous chatouille à la lecture de certaines pages d'une cocasserie véritablement trouvée. Parmi ces dix nouvelles, il en est quelques-unes qui sont supérieures aux autres, malgré l'homogénéité du talent répandu à pleines mains un peu partout. Nous citerons d'abord la plus scabreuse : *Nuit de noces*, que nous nous souvenions d'avoir lue depuis longtemps; puis *le Caniche*, avec son type de soldat très réussi; enfin *Noces d'argent*, et nous nous arrêterons, crainte de tout citer.

Dans ce genre bref, alerte, de courte haleine, les défauts habituels de l'écrivain s'accentuent moins que dans une œuvre de large envergure, comme son dernier roman : *la Maréchale*. On excusera plus facilement ici le style haché, le parti pris de phrases sans pronoms, sans verbes, des phrases télégraphiques, ainsi que le débordant abus de tous les argots connus : argot du grand monde, argot des courses, argot des artistes, etc. Malgré cela, on passe une heure joyeuse et charmante, les *Noces parisiennes* en main, et le rire finit par désarmer la plus farouche critique.

Souvenirs d'un homme de théâtre, par Séchan, recueillis par Adolphe Badin. Paris, Calmann Lévy, 1883. 1 vol. in-18 jésus. — Prix 3 fr. 50.

Nous avons rarement lu un livre plus intéressant et plus mouvementé que les *Souvenirs* recueillis par Adolphe Badin, d'après Ch. Séchan, le fameux décorateur de l'Opéra, concurrent et camarade des Despléchin, des Diéterle, etc. Cette période de 1831 à 1855 qu'ils embrassent est certainement une des plus curieuses de notre siècle, celle durant laquelle se sont produites nos plus grandes illustrations de théâtre, à la fois parmi les auteurs dramatiques et parmi les interprètes de leurs œuvres. Les noms d'Alexandre Dumas père, de Victor Hugo, de Casimir Delavigne, de Scribe, d'Alfred de Vigny, d'Alexandre Dumas fils, d'Halévy, de Meyerbeer y rencontrent comme échos fidèles ceux de Frédérick Lemaître, de Talma, de Ligier, de Nourrit, de Mme Dorval, de Mlles Mars, Leverd, Georges, Plessy, Duvernay, Essler, Falcon. Les anecdotes inédites abondent dans ce volume, un livre de bibliothèque et d'amusement, écrit en une langue limpide et colorée, qui lui donne un attrait de plus.

La vocation d'Antoine, par P. Barrué. Paris, Dentu, 1883. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le roman de M. P. Barrué n'est ni bon ni mauvais; c'est un livre qui manque de vie et où l'uniforme ennui se traîne de page en page, sans que l'auteur ait su profiter des quelques situations émouvantes amenées par son sujet pour en faire sentir l'émotion. Tout cela est correct et froid, pas mal écrit, mais pas senti, pas vécu, en dépit de la vérité possible de l'histoire. Il ne suffit pas que quelque chose soit arrivé pour qu'en le racontant on écrive un bon livre; il faut vivre le drame, le sentir, le souffrir, s'en pénétrer jusqu'aux moelles et le jeter sur les pages blanches tout palpitant, encore tout chaud, de manière à donner au lecteur l'illusion de la souffrance, le tremblement ardent de la vie : c'est ce que M. Barrué ne nous paraît pas comprendre. Il lui manque l'étincelle qui anime les créations, et sans laquelle on ne fait qu'ébaucher de grossières statues. G. T.

La maison fatale, par Edmond Thiaudière. Paris, J. Rouff et Ce, 1883. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Certes, il est intéressant de voir un écrivain chercher à sortir de l'ornière suivie par ses confrères et

vouloir créer une œuvre originale ; malheureusement la seule bonne volonté ne suffit pas, et nous regrettons d'être obligé de le constater, en classant la nouvelle œuvre de M. Edmond Thiaudière parmi les innombrables pavés de l'Enfer. C'est une bonne intention, voilà tout! Appeler roman parisien cette bizarre élucubration, prétendre lui donner un sens philosophique et raisonné, nous semble une hyperbole. Non, ce n'est là ni une œuvre neuve ni une œuvre originale. C'est un simple rêve, un cauchemar causé par une mauvaise digestion, aussi incohérent, aussi confus que tous les rêves, et il n'en saurait sortir ni enseignement ni leçon. Dans sa préface, l'auteur termine en se demandant s'il a mené son entreprise à bonne fin. Hélas! non, pas du tout! Toutes ces historiettes décousues et rebattues ne sauraient à nos yeux constituer un ouvrage solide et homogène, pas plus que les ombres chinoises qui se suivent sur le rideau blanc ne constituent une pièce.

Le père Froisset, par Gustave Toudouze, Mœurs modernes. Paris, Victor Havard, 1884. Un volume in-18.

La douleur est l'élément de l'homme. Il s'y agite, s'y ébat et y frétille comme le poisson dans l'eau. Un père voit mourir successivement, et dans les plus tragiques circonstances, son fils, sa femme, sa fille, qu'il a mariée à un médecin, et à laquelle le mari apporte de son hôpital la fièvre puerpérale lorsqu'elle est en couches. A chaque coup, son désespoir effraye. Il semble n'y pas devoir survivre. Et peu à peu, insensiblement, comme une plante desséchée que l'eau du ciel relève et ranime, le sourire revient à la lèvre, la lueur aux yeux, la joie au cœur, et l'on trouve encore que la vie est bonne et qu'elle vaut la peine d'être jusqu'au bout vécue, tellement sont profondes les racines que l'arbre humain pousse dans ce sol, sur lequel il végète en jouissant de ses souffrances mêmes et dans lequel il pourrira.

Telle est la pensée, amère par un côté, virile et réconfortante par tant d'autres, qui a présidé à la conception de cette œuvre émue et émouvante à laquelle M. G. Toudouze donne le titre de *le Père Froisset*. J'ai scrupule d'analyser les beaux et bons romans. L'analyse n'opère que sur les cadavres, et même les vivisectionnistes les plus acharnés, s'ils travaillent des sujets vivants, n'aboutissent qu'à des anatomies mortes et à des préparations d'où ils ont, au moment où ils en constataient la présence, chassé le souffle de la vie. C'est une besogne qui, dans l'espèce, ne me paraît point indispensable. J'aimerais bien mieux, si je le pouvais, donner l'envie d'ouvrir le livre et de le lire. C'est le vrai service que le critique peut rendre au public, et l'auteur ne s'en plaindra pas.

On lira donc, je le souhaite et l'espère, *le Père Froisset*. On ne se laissera pas rebuter par un artifice de composition qui, pour être de règle dans les poèmes épiques, ne laisse pas, surtout quand il se répète, d'être, à mon avis, fatigant. Je veux parler de ce précepte qui consiste à présenter un tableau ou une scène au lecteur, et à lui raconter ensuite par le même procédé les événements qui ont amené le résultat exhibé tout d'abord. *In medias res* est sans doute un excellent précepte; mais il n'en faut pas abuser, car, comme nous l'apprend un autre précepte non moins excellent, étant *ejusdem farinæ : In medium stat virtus*. Ce défaut, si c'en est un, est largement compensé par l'intérêt soutenu et croissant du récit, et surtout par le sentiment si profondément humain qui anime ces pages. Toujours espérer, toujours aller de l'avant, sacrifier sa douleur à son devoir, et surtout songer que les jeunes ont besoin des vieux, comme le rejeton du chêne a besoin, pour croître, de l'ombre et de l'abri de l'antique géant dont un gland l'a produit; mettre, en un mot, le reste de sa vie sur la tête d'un petit enfant qui nous appelle son père, ou son grand-père, nom plus doux encore, car il semble que les joies soient d'autant plus pénétrantes qu'on a moins longtemps à les savourer, — c'est là le spectacle, et c'est là l'enseignement que nous donne le livre de M. Toudouze. Il faut l'en remercier et l'en féliciter au double point de vue de l'art et du sentiment, c'est-à-dire au nom de la vérité vraie, de celle qui jaillit des entrailles de l'homme et s'y répercute.

Le deuxième mystère de l'Incarnation, par Léon Cladel, préface de Paul Bourget. Paris, Edouard Rouveyre et G. Blond, 1883. 1 vol. in-18.

La donnée de cette œuvre juvénile du grand écrivain qui a rendu célèbre le nom de Cladel est extraordinaire, pour ne pas dire fantastique. Une sorte de Quasimodo ridicule, savant et passionné, voué, par les irrégularités de son épine dorsale, au célibat ou à l'état de mari sans portefeuille, est tellement hanté du désir, de la volonté d'être père, qu'il réalise en lui le *Lucina sine concubitu*, qui n'a jamais été rêvé que pour les femmes. Le médecin, qui fit l'autopsie de son mieux, trouva qu'en cette poitrine de bossu et de fou le cœur, « énorme, noirâtre, boursouflé, sanglant, hypertrophié... avait la forme d'un fœtus. Bras, jambes, mains, pieds, doigts, torse, tête, nez, front, oreilles, yeux, bouche : toutes les lignes étaient accusées, tous les contours précis. » Ce grand praticien, matérialiste jusqu'alors, à cette vue, ne peut que s'écrier, hors de lui : « L'âme! l'âme! l'âme! » Devant un phénomène d'une telle matérialité, ce cri soudain a de quoi surprendre; mais on ne choisit pas son chemin de Damas, et il suffit que les yeux soient dessillés pour qu'on tombe à genoux. La conclusion mystique est, du reste, en harmonie avec le ton général du récit, où tout est étrange et surnaturel. Le public a pu en prendre une idée naguère, car M. Cladel a découpé dans son livre deux épisodes, dont l'un est le résumé du roman tout entier, et les a donnés au journal *Gil Blas*, sous la rubrique : *Héros et Pantins*. C'est un double emploi dont personne ne se plaindra; car, lorsqu'on a lu une page de M. Léon Cladel, il n'y a pas de plus grand plaisir que celui de la relire.

M. Paul Bourget, dans l'intéressante et trop courte étude qu'il a écrite pour servir de préface à l'ouvrage, en a excellemment déterminé la valeur, et, ne pouvant mieux dire, je satisferai tout le monde en le citant : « Le très étrange roman que M. Léon Cladel a intitulé *le Deuxième mystère de l'Incarnation* est une œuvre de première jeunesse, de celles que l'artiste regarde avec un sourire d'orgueil par delà les œuvres de la maturité sûre d'elle-même, en se disant : Je suis parti de là. Ce *Deuxième mystère de l'Incarnation* m'a intéressé, moi qui ne suis pas l'auteur, pour deux raisons. D'abord le roman vaut qu'on l'étudie pour les qualités de facture qu'il révèle déjà chez l'auteur de la *Fête votive* et du *Bouscassié*. Je signalerai, par exemple, comme un morceau d'un ordre rare les dix chapitres (de celui qui est numéroté XIX jusqu'à celui qui est numéroté XXIX) où se trouve racontée la retraite de Russie. Mais, surtout, le livre est précieux, au regard de l'historien des lettres contemporaines, par les renseignements qu'il fournit sur les tendances de l'école dite du *Parnasse*. » En voilà plus qu'il n'en faut pour qu'on soit reconnaissant à M. Léon Cladel de rééditer ses premières œuvres et de nous faire assister à des débuts, incertains mais puissants déjà, dans lesquels il n'était pas difficile dès lors de reconnaître, en germe ou en pousse, les qualités qui font les maîtres. B.-H. G.

L'amour en Prusse, par Charles Laurent. Paris, Auguste Ghio, 1883. 1 vol. in-18.

Un Parisien, prisonnier dans une petite ville de Prusse, se fait aimer des femmes, estimer des hommes, admirer de tous. Il prouve aux Tudesques ahuris que Shakespeare n'a jamais su faire une pièce de théâtre, et qu'auprès de Racine Gœthe et Schiller sont d'assez petits garçons. Il joue du cornet à pistons, casse les dents et les côtes à un insolent troupier allemand dans un bal public, disserte sur la musique, explique les défaites de la France, prédit celle de l'Allemagne, fait des vers, et ne parvient pas à sortir de l'amour platonique avec une jeune et belle veuve qu'il aime et qui l'adore; finalement, il revient en France, devient notaire en Normandie, se marie et a beaucoup d'enfants.

Le récit est enlevé, d'allure leste et nerveuse. On s'amuse de voir les Allemands battus chez eux et sur leur terrain par leur prisonnier. Cela donne un avant-goût de la revanche, et la gaieté du héros se communique au lecteur. Aussi ne se sent-on pas le courage d'être sévère pour un écrivain qui s'escrime si vaillamment en l'honneur de son pays. Je regrette seulement qu'il ait laissé à nos vainqueurs la possibilité de nous railler en faisant des barbarismes dans des mots allemands dont il n'était pas forcé d'émailler sa prose, comme *scileicht*, *ruig*, pour *ruhig*, et *begegangen*. B.-H. G.

MÉMENTO

La revanche d'Alcide, par Alfred Bonsergent, une œuvre inégale, éditée par Marpon et Flammarion.

A tous les vents, par H. Gournon de Genouillac, chez Clavel. Un recueil de petites historiettes illustrées.

Les vieillards de Paris, par A. Cortiey, chez Tresse.

Un livre d'une allure amusante et vive, mais qui trahit trop chez son auteur l'habitude du théâtre et manque des qualités nécessaires aux bons romanciers.

Les Cent yeux de l'Amour, traduit de l'italien de Salvatore Farina, par Léon Dieu.

Assez intéressante étude de mœurs sardes, publiée chez Plon et Cie.

La femme de cire, par René de Pont-Jest. Paris, Dentu, 1883.

Une histoire criminelle se passant en Amérique et nous faisant assister à un assaut de ruses entre un assassin et un detective amateur de New-York.

Un mariage scandaleux, par André Léo.

Une œuvre ancienne et fort connue que les éditeurs Marpon et Flammarion ont eu la bonne idée de rééditer, et à laquelle les lecteurs retrouveront sa saveur d'autrefois.

Feuilles volantes, poésies, par Raoul Russel. Paris, librairie des Bibliophiles. 1 vol. de 94 pages.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que ce proverbe est né : le mieux est l'ennemi du bien. Mais il pourrait être aujourd'hui encore appliqué à M. Raoul Russel, l'auteur du joli volume de vers que j'ai sous les yeux. Joli, oui, certes, il l'est, et de toutes façons : joli d'aspect, puisque c'est M. Jouaust qui l'a imprimé, joli aussi, comment dirai-je? au moral. La poésie de M. Russel est jolie, très jolie, trop jolie.

Je n'ai nullement l'honneur de connaître M. Russel, que je crois Marseillais; mais il est clair qu'on a affaire à un homme de goût, à un raffiné, disons

mieux, à un précieux. Il fait trop bien le vers pour que la critique se dispense de lui signaler ses défauts.

Je suppose aussi que M. Raoul Russel est un jeune homme, encore un défaut joli, dont il est facile de se corriger, et dont le poète se débarrassera en même temps que des autres.

Ceci dit, j'arrive aux critiques; elles sont nombreuses. M. Russel a dédié son livre à François Coppée, dont il vante la voix douce et pleine de tendresse; ce faisant, l'auteur a agi sagement; ce volume appartient, en effet, à Coppée, et cela en toute propriété. C'est Coppée qui a fait naître ces vers, je dirai presque que c'est lui qui les a faits : ils sont encombrés d'hémistiches sortis de la plume de l'auteur des *Humbles*. Et le procédé du jeune maître se montre là tout à découvert.

On sait quels charmants effets a produits Coppée par l'emploi habile de ce mot *très*, si commode et si abandonné. M. R. Russel se sert aussi du mot *très;* mais, comme les élèves, il abuse de ce dont il convient d'user seulement. S'il parle d'un boudoir, il le peindra rempli de reflets *très confus*, la clarté chez lui sera *très pâle*, l'extase sera *très ancienne*, et ainsi de suite.

Le mot *cher* (ou *chère*) est aujourd'hui fort à la mode : M. Russel le place dans chacune de ses pièces de vers.

François Coppée a rimé d'adorables dizains; M. Russel écrit tout son volume en dizains.

Tels sont les gros reproches que j'ai à faire à l'auteur de ces vers gracieux et jeunes. Sa personnalité ne me paraît pas encore assez dégagée pour qu'on le puisse apprécier et juger comme il convient. Mais il a l'instrument bien en main, il ne s'agit plus pour lui que de se mettre en garde contre l'imitation, ce grand échec des commençants. Il a, croyons-nous, ce qu'il faut pour réussir, la tendresse, l'émotion et cet amour du *préciosisme* contre lequel tonnent les faiseurs de romans *ad usum Cerberi*, vulgo concierge, mais sans lequel un vrai poète ne saurait exister. Que M. R. Russel laisse de côté une certaine affectation, qui ne saurait donner de charme à ses vers, qu'il se défie de certaines expressions fort au goût du jour, il est vrai, mais qui jouent à leur auteur d'assez méchants tours, témoins ces vers :

> J'ai baissé l'abat-jour, et les mourantes teintes
> Du foyer s'éteignant augmentent la langueur
> De l'appartement tiède. — *O silence harangueur!*

Je n'aime pas beaucoup ce *silence harangueur;* nous avions le *silence éloquent*, ce qui était déjà gentil, *harangueur* me semble osé; mais j'aime d'autant moins cet accoutrement que cela fournit à M. Russel l'occasion involontaire sans doute de faire un vers faux. Il est, en effet, impossible d'élider l'*e* muet de *silence* devant l'*h* aspiré de *harangueur*. Il reste donc un vers de treize pieds. Ce sont là de petites querelles, assurément; mais nous croyons que le poète fera bien d'y réfléchir... et de nous donner prochainement un nouveau volume, plus original et plus châtié.

H. M.

Les Heures paisibles, par M. Paul Collin. In-18. Paris, Hachette, éditeur. 1883. — Prix : 3 fr.

Mises en musique par des compositeurs de talent, par Massenet, par Ch. Lefebvre, par Salvayre, les poésies de M. Paul Collin ne manquent pas d'un certain agrément. Dans les mots assemblés réside une harmonie facile, et l'on n'est pas troublé dans l'audition de la mélodie par la forme des pensées ni par l'éclat des images. — A la lecture, les œuvres poétiques de M. Collin ont tort. S'il ne faut pas adopter à la lettre l'aphorisme « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante », on peut tout au moins faire son profit de celui-ci : « Ce qui se chante ne doit pas être lu ». On s'aperçoit trop bien alors du vide absolu de ces banalités rythmées; les petits oiseaux, les soleils, les nuits, les amours, ce mêli-mêlo d'un sentiment alité, puéril, ces rimes, toujours prévues, tyrannisent trop durement le goût; et dans tout cela il y a trop peu d'invention, trop peu d'inattendu pour que l'ennui ne s'étende pas rapidement et lourdement sur tout l'esprit du lecteur imprudent.

PZ.

Poèmes dramatiques, par M. L. de Ronchaud. In-18 jésus. Paris, Alph. Lemerre, éditeur. — Prix : 3 fr.

Le livre de M. de Ronchaud renferme trois essais dramatiques imprégnés d'antiquité; les délicats, on pourrait presque dire les roués de littérature, savoureront seuls peut-être le miel attique que le poète est allé butiner dans les fleurs des souvenirs classiques.

Diogène vendu est la mise en scène d'une quasi fable insérée par Diogène de Laërte dans sa Vie de *Diogène le Cynique*. Le philosophe est représenté esclave de Xiniade de Corinthe, et, conformément à l'opinion exprimée maintes fois par les philosophes, il est convaincu qu'en qualité de philosophe c'est à lui non d'obéir, mais de commander. Pour un peu il dirait, devançant Tartuffe parlant de la maison de celui qui l'acheta :

> C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître.

En tout cas, il rétablit l'ordre dans cette maison livrée au gaspillage, il instruit le jeune Ménippe, fils du maître, et l'éducation qu'il lui donne est élevée, libérale. Il sait se faire aimer et craindre à la fois. La pièce est tout à l'honneur du Cynique; à ce point que Cratès peut justement prononcer ces vers, un des meilleurs passages de la pièce :

> CRATÈS, *seul. Il avance avec précaution.*
>
> Personne! — Le vieux chien n'est pas là pour nous mordre.
> Avançons! — Point de bruit. Tout ici marche en ordre.
> C'est étrange; on dirait que dans cette maison
> Un bon génie a fait revenir la raison,
> Et qu'à ce vil foyer sa présence opportune
> A ramené la paix, même aussi la fortune.
> Quel mystère est-ce là? — Ce logis détesté
> Semblait par la discorde autrefois habité:

Maîtres, valets criaient, tempêtaient à toute heure.
Maintenant quelque dieu semble y faire demeure...
Lui seul, de Diogène il pouvait faire un homme
Paisible, et d'Eunomie une femme économe.
Depuis que Diogène en a passé le seuil,
La maison a changé d'aspect en un clin d'œil...

La pièce n'a pas moins de trois actes : c'est beaucoup, je n'ose dire c'est trop ; parce que dans chacun on rencontre de jolis vers. Et puis c'est fait pour être lu plutôt que joué.

Les *Lesbiennes* sont un drame lyrique dont Sappho est le principal personnage. Sappho, âme de feu, nature énigmatique dont le nom, pour la postérité, est à deux faces, Sappho dont l'idée attire aussitôt l'image des tourterelles, et aussi celle d'une femme jouant de la lyre pour accompagner des odes de génie.

M. de Ronchaud n'a garde de verser dans la tradition scabreuse. L'héroïne qu'il anime de ses vers ne brûle que d'un feu légitime entre Alcée et Pittacus. Bien plus, Sappho devient tout de bon une héroïne au sens exact ; et à la façon d'Émilie elle conspire, elle est l'âme d'une conspiration, et elle ne craint pas de dire en face à Pittacus, philosophe qui aurait le droit d'être roi, qu'elle n'a point foi dans la mission qu'il s'est donnée ni dans les droits qu'il invoque. Pourtant elle s'oppose à l'assassinat du tyran idéologue.

Dans les chœurs, chantés par les Lesbiennes de l'école de Sappho, plus d'une strophe se recommande par son mouvement musical.

La troisième partie est une idylle intitulée : *Allons à Athènes*. L'époque est celle de la conquête romaine et la scène est transportée en Sicile. Il y passe comme une réminiscence embaumée de Théocrite et de Virgile.

Ces aimables esquisses sont des œuvres de jeunesse ; aussi leurs défauts même ne sont-ils pas sans grâce, sauf pourtant un certain nombre d'inversions excessives et vraiment bien inutiles. Au demeurant, la lecture en est facile et l'impression agréable. La préface elle-même mérite attention : elle aide beaucoup, par sa clarté et les recherches qu'elle révèle, à suivre les intentions de l'auteur. PZ.

La Chanson du pauvre homme, par Guy-Valvor. In-18. Paris, Oriol. — Prix : 2 fr.

Ce même volume emprunte son titre à la pièce qui le commence. Et cette pièce est une déclamation peu lyrique sur la misère et les désagréments des misérables. Aucune idée suave, aucune idée même renouvelée ; de la brutalité tenant lieu de force. Et pour juger de l'allure, sachez que chaque couplet de huit vers est suivi d'un refrain, toujours le même, qui n'en compte pas moins de neuf. Et cela recommence une douzaine de fois.

Ailleurs l'auteur se livre à des recherches de descriptions sensualistes d'une audace sans mesure. Les *Vierges folles*, c'est un ragoût qui sent l'épice ; il y a de la part de M. Guy-Valvor plus d'ardeur à la peinture de faits et d'attitudes indécentes que d'indignation vraie et de satire vengeresse. On n'en peut guère citer : il faut pourtant un exemple. Ce sont les Vierges folles qui parlent de leurs clients.

Leur désir monte et heurte aux pointes de nos seins
Ondulants sous la guimpe ou qui renflent la soie ;
Et leur rêve, évoquant les voluptés, se noie
Dans les plis onctueux qui tortillent nos reins.

.

D'autres sujets sont plus chastes ; dans ceux-là il semble que la plume de l'auteur, moins excitée, sommeille et se traîne.

M. Guy-Valvor me paraît avoir voulu donner un échantillon varié de son savoir-faire. J'ai plaisir à reconnaître que nombre de vers sont vigoureusement sortis, qu'il est beaucoup d'heureuses rencontres de mots et d'images. Après tout, à tout péché miséricorde. Attendons la suite ; M. Guy-Valvor la promet. Nous verrons bien s'il chante les psaumes de l'impénitence. — Un titre, ça : je le trouve, je le pose et je le retiens. PZ.

Petits poèmes des champs, par Auguste Buchot. Grand in-16. Alph. Lemerre, éditeur. 1883. — Prix : 3 fr.

La préface biographique qui garde le seuil de cet ouvrage nous défend d'être sévère. L'œuvre est posthume ; l'auteur, enlevé très jeune, à trente-et-un ans à peine, par une mort douloureuse, n'a pas eu le temps ni le repos nécessaires : il n'a pu corriger ses ébauches ; son esprit sans doute était encore enveloppé d'un peu de brume, son verbe est demeuré incertain ; mais, à cause de cela peut-être, on retrouve parfois de la grâce à son balbutiement. Par contre, son cœur s'était de bonne heure épanoui, — je m'en fie au biographe ; — généreux et sans orgueil, il attirait les sympathies. Et c'est, — si je comprends le passage de la préface, — à ces amitiés de ses concitoyens, fiers du talent du jeune homme, que M. Auguste Buchot doit le double honneur d'être représenté sur un médaillon en marbre et d'être imprimé à Dijon et édité chez Lemerre.

Ces *Petits poèmes des champs* ne possèdent pas, à vrai dire, une véritable senteur champêtre. Ils sont écrits sans prétention ; mais bien des jeunes gens se précipitent dans l'erreur, qui, croyant n'éviter que la prétention, manquent du même coup l'élégance et l'harmonie et se dépouillent de toute valeur de style. La plupart de ces morceaux, parbleu ! sont d'une honnêteté louable ! mais que cette honnêteté est voisine de la médiocrité maussade ! Combien peu de variété dans les images, de nouveauté dans les sujets.

Une des mieux réussies est la poésie intitulée *les Gelées tardives*. Encore n'est-elle pas exempte de longueurs ; M. Buchot s'est inspiré du ton dont Victor Hugo raconte les amours d'un papillon, ton spirituel chez le maître, quoique maniéré, mais d'une manière charmante. M. Buchot eût bien dû suivre le maître

jusque dans les détails de structure des vers. Il ne se fût pas risqué à clore sa pièce par ce vers antimélodieux :

Comme un *tâche assassin* à l'aspect d'un gendarme.

Il faut signaler aussi le sonnet *Poupée pauvre*, où l'expression est plus d'une fois heureuse. D'autres morceaux, qu'il serait trop long de citer un à un, plairont sans doute à ceux qui parcourront ce livre; cependant la main amie qui a disposé le volume en aurait pu écarter, sans perte, quelques menues piècettes anodines, auxquelles l'auteur lui-même ne devait attacher aucun prix, comme des acrostiches, de pauvres billets rimés, etc.

En résumé, si ce n'est pas un livre qui reflète la flamboyante éclosion d'un génie prématurément éteint, il est néanmoins une bonne marque de l'intelligence aimable d'un honnête jeune homme.

PZ.

MÉLANGES

Le oulte de Castor et Pollux en Italie, par Maurice Albert, ancien élève de l'École normale supérieure, ancien membre de l'École française de Rome. — 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome, publiée sous les auspices du ministère de l'instruction publique;* fascicule trente et unième. Paris, Ernest Thorin, 1883.

« S'il est un sujet important et difficile à traiter, écrivait, en 1841, M. Félix Lajard, un sujet dont on puisse dire avec assurance qu'il touche par tous les points aux croyances religieuses de tous les peuples de l'antiquité, c'est la question de l'origine des dioscures et des diverses modifications que subit leur légende primitive. » L'étude que M. Lajard avait promise et qu'il n'a pas donnée, M. Maurice Albert l'a faite et d'une façon définitive : il a tout dit.

Les poètes ont chanté les Tyndarides, ils ont conté à l'envi nombre de légendes : les récits fabuleux abondent; mais les historiens sont muets : peu ou point de textes touchant le culte rendu aux deux héros Castor et Pollux. Ce qu'on a dit de leur apparition pendant la bataille du lac Régille permet de comprendre le rôle de protecteurs qu'on a continué de leur attribuer; mais comment expliquer qu'on ait pu les tenir pour des divinités funéraires, pour des dieux de la bonne foi et des transactions commerciales? A défaut des textes, il y a les monuments : temples, piédestaux, vases italo-grecs, pièces de monnaies; les édifices en ruines ont été étudiés par M. Albert, et les collections, dans les musées, ont toutes été passées en revue. Long et pénible a été le travail auquel s'est livré le savant archéologue; il a été fructueux. On connaît, rappelle l'auteur, le système de tolérance et d'assimilation adopté par l'empire romain à l'égard des cultes étrangers. Au moyen du symbolisme et des interprétations allégoriques mis en faveur par les Grecs, on chercha à rallier aux polythéismes hellénique et romain, qui se confondaient de plus en plus, les autres religions, même barbares. Les dieux romains furent honorés par les vaincus et les divinités étrangères entrèrent successivement à Rome. « Ainsi s'expliquent les attributions nouvelles que prennent insensiblement les dioscures, à mesure qu'on avance dans l'histoire romaine... Certes, on eût bien étonné les vainqueurs du lac Régille en leur disant qu'un jour Castor et Pollux seraient considérés comme des divinités funéraires; bien plus, qu'ils deviendraient des symboles poétiques de résurrection et d'immortalité. » Les premiers chrétiens n'hésitaient pas, en effet, à ensevelir leurs morts dans des sarcophages sur les parois desquels Castor et Pollux étaient représentés; les deux héros avaient cessé d'être des dieux païens.

Pas un des fascicules de la *Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome* qui ne soit un ouvrage de haute science; et celui-ci, comme tous les autres, honore l'érudition française. F. G.

Études et souvenirs. Croquis artistiques et littéraires, par James Condamin, docteur ès lettres. 1 vol. in-12. Paris, Ernest Leroux, 1883. — Prix : 6 francs.

Ces élégants *Croquis*, recueil d'articles publiés autrefois dans une revue intitulée *Lettres chrétiennes*, sont, pour la plupart, consacrés à des études de mœurs et de littératures étrangères. En voici les titres : *Essai sur les pensées d'une reine. — Étude sur Henri Wadsworth Longfellow. — Lessing, Gœthe et Schiller, d'après un livre récent. — Le patriotisme littéraire en Russie, à propos du centenaire de Joukovsky. — Le pavillon croate à l'Exposition austro-hongroise de Trieste. — La musique des Tsiganes. — Paul de Saint-Victor. — Les courses de taureaux. — La ballade de Gœthe :* Il était un roi dans Thulé... *— Les grottes d'Adelsberg.* — M. James Condamin ne s'est, on le voit, occupé que d'un seul écrivain français : Paul de Saint-Victor. Nous ne saurions l'en blâmer. En fait de littérature comme de politique, on se désintéresse par trop, en France, de ce qui se passe chez les autres peuples, et notre indifférence en ces matières pourrait bien un jour nous être fatale. Peut-être est-il encore temps d'y prendre garde, mais il faut nous hâter, si nous voulons entretenir chez nous l'esprit d'émulation et maintenir haut et ferme le drapeau du Progrès.

Aux esprits distingués comme l'auteur des *Croquis artistiques et littéraires* de contribuer à secouer notre dangereuse apathie; de signaler à notre admiration des livres tels que ces *Pensées* si délicatement féminines, si profondément philosophiques de la reine Élisabeth de Roumanie; de nous donner la traduc-

tion en vers français et le commentaire de poésies célèbres comme l'*Excelsior* de Longfellow, ce « poète des belles âmes »; d'esquisser des portraits illustres comme celui de Joukovsky, l'auteur du *Barde au camp des Russes* et de la *Vie pour le tsar;* en un mot, de nous rendre familiers les chefs-d'œuvre de l'art étranger. Persuadons-nous bien, en effet, que si la France a produit de grands hommes et de grandes œuvres, elle n'en a pourtant pas le monopole.

P. C.

Oliver Madox-Brown. *A biographical Sketch, 1855-1874,* by John H. Ingram. 1 vol. in-8° accompagné de deux portraits et de deux photographies d'après des compositions de l'artiste. London, Elliot Stock, éditeur, 1883.

Il est bien rare que la mort d'un jeune homme de dix-neuf ans puisse être considérée comme un deuil littéraire, autrement que par les personnes de son intimité. C'est pourtant le phénomène qui s'est produit, il y a sept ans, en Angleterre, quand furent publiés les *Reliquiæ* d'Oliver Madox-Brown [1]. L'étonnement fut grand et les regrets d'autant s'en accrurent, quand on apprit que l'auteur du roman qui, sous le titre de *Gabriel Denver*, avait obtenu peu de temps auparavant un succès si vif, était presque un enfant. Il venait de mourir. L'œuvre terriblement tragique avait cependant été singulièrement affadie, sur les avis d'un ami maladroit et sur le désir du premier éditeur. Réimprimé, dans l'édition posthume de ses œuvres, sous son titre primitif bien plus pittoresque, *le Cygne noir* (*The black swan*), et avec son dénouement original, ce roman témoignait d'une imagination étrangement puissante que venaient confirmer d'autres œuvres malheureusement inachevées : *The Dwale Bluth*[2] *Hebditch's Legacy* (le *Legs d'Hebditch*), ainsi que d'autres fragments et quelques poésies. Les beautés du style, les marques de force, les accents pittoresques s'y rencontraient à toute page, dans les descriptions de paysage, dans les manifestations du destin, dans les traits de passion. A la lecture, la parenté de ce jeune et vigoureux esprit avec Nathaniel Hawthorne, avec Émilie Brontë s'impose manifeste, sans diminuer en rien son originalité propre.

Fils d'un peintre illustre, il eût été bien extraordinaire qu'un enfant doué si exceptionnellement restât étranger à la pratique de l'art. En effet, c'est par le dessin, par l'aquarelle que se révèle tout d'abord l'aurore de son génie. Dès l'âge de quatorze ans, il voyait une de ses aquarelles, le *Centaure Chiron*, reçue à *Dudley Gallery;* en 1870, il en faisait recevoir une autre à la *Royal Academy*. L'année suivante, à l'Exposition internationale, il montrait une œuvre plus importante, la scène II du Ier acte de la *Tempête :* Prospero jeté par les affidés de l'usurpateur Antonio dans une barque désemparée. La figure de Prospero est d'une énergie saisissante et celle de Miranda enfant, à demi nue, d'une grâce charmante et adorablement naïve. Le pauvre Nolly avait également concouru avec son père à une édition illustrée de Byron. Sa dernière œuvre peinte, inspirée d'une des pages les plus dramatiques du beau roman de Georges Eliot, *Silas Marner*, exposée en 1872 à la Société des Artistes français, dans Bond Street, représente la scène où le vieux Silas, une lanterne en main et tenant dans un bras la petite Eppie, retrouve le corps de la femme de Godfrey Cass couché sur un tas de neige dans la nuit. La puissance de l'invention pittoresque, du sentiment poétique en même temps que du sens de la réalité est ici vraiment remarquable. L'auteur avait seize ans. C'est alors qu'il fut pris par la passion des lettres, plus impérieuses encore, et coup sur coup écrivit les romans que nous avons énumérés plus haut. La hâte de produire chez un si jeune homme n'était point commune. Il semble qu'il eût le pressentiment de sa mort prochaine. Le volume de M. John H. Ingram complète heureusement la publication posthume et donne en grande partie satisfaction à la sympathique curiosité qui s'attache à de telles intelligences si brutalement fauchées dans leur fleur.

E. C.

A travers la vie, par Louis Mainard, professeur, licencié ès lettres;

Petite histoire de la Révolution et de l'Empire, par E. Guillot, professeur d'histoire au collège Rollin;

Les Artisans et l'Industrie, autrefois et aujourd'hui, par L. Lemoine, professeur d'histoire au college Louis-le-Grand.

(Volumes in-12 de la *Bibliothèque de la Jeunesse française.* — Prix : 1 et 2 francs. Paris, librairie centrale des publications populaires, H.-E. Martin, directeur, 1883).

Ces volumes, publiés sous la direction de M. Martin, pour servir à l'éducation morale et civique de la jeunesse, ont chacun leur valeur.

Le premier n'est qu'un recueil de morceaux choisis; mais le choix des pages de prose ou des pièces de vers proposées à la réflexion, sinon à l'admiration de nos enfants, est heureusement fait. Les morceaux, empruntés pour la plupart à des auteurs contemporains, sont rangés comme sous trois grands chapitres : la famille, la nature, la société. Il en est pour dire les angoisses de la mère, les joies de l'enfant, le travail à l'école et le bonheur de se retrouver le soir,

1. The Dwale Bluth, Hebditch's Legacy, and other literary remains of Oliver Madox-Brown, author of « Gabriel Denver ». Edited by William M. Rossetti and F. Hueffer, with a Memoir and two Portraits. 2 vol. in-8°, London, Tinsley, 1876.

2. Ce titre, emprunté au dialecte danois du Devonshire, ne peut se traduire que par des équivalents. Il signifie à la fois *Fleur de tristesse* et la *Fleur qui rend fou*, sorte de titre allégorique motivé par le rôle funeste que jouent dans le cours du roman des baies d'*Atropa belladonna* ou de *Solanum dulcamara*.

entre frères et sœurs, autour de la table ; il en est pour célébrer le lever du soleil, les saisons, la culture qui féconde la terre généreuse ; il en est pour vanter les divers métiers, pour faire aimer le devoir et désirer de se vouer à la patrie. L'enfant, à tourner les feuillets du volume, traverse vraiment la vie : le titre du livre est justifié.

L'*Histoire de la Révolution* avait paru il y a déjà quelque temps ; nous croyons bien en avoir parlé. L'auteur y a joint une *Histoire de l'Empire*, et le livre se trouve ainsi compter deux fois autant de pages que les autres volumes de la collection. La politique impériale n'est pas jugée avec trop de sévérité. Napoléon Ier avait le mépris de l'homme : conquérant, il faisait bon marché de la vie humaine ; homme d'État, il était tout éloigné de soupçonner que le devoir de celui-là qui est à la tête du gouvernement est de s'appliquer à développer le sentiment de dignité. L'histoire est écrite dans un bon esprit, l'esprit démocratique, et elle est écrite avec modération tout en même temps.

Le troisième volume est un chapitre d'économie politique. Au commencement des âges, les travailleurs sont des esclaves, et, à notre époque, pour peu qu'ils acquièrent quelques vertus, ils seront, grâce à l'association, libres absolument. L'obligation de travailler n'est pas le signe d'une déchéance, d'une damnation ; s'y soumettre, c'est s'ennoblir. Le résumé historique est peut-être un peu trop succinct, mais il n'était pas donné sans doute à l'auteur de pouvoir traiter, avec plus de développement, des conditions du travail à travers les siècles.

La *Bibliothèque de la Jeunesse française* compte trois bons volumes de plus. F. G.

BEAUX-ARTS

Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts, publiée sous le patronage de l'Administration des Beaux-Arts, couronnée par l'Académie française ; Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît. — Prix de chaque volume : 3 francs ; avec cartonnage artistique : 4 francs.

Dans sa séance du 15 novembre 1883, l'Académie française a, sur le rapport de son secrétaire perpétuel, M. Camille Doucet, décerné une médaille d'or d'une valeur de 1,000 francs à la *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts*. C'est la première fois qu'une récompense de ce genre est attribuée à une collection d'ouvrages. M. Camille Doucet a cru devoir exposer ainsi les motifs de cette distinction exceptionnelle :

« Cette médaille, dont la valeur morale dépasse de beaucoup la valeur matérielle, est décernée à une collection de livres qui tous, isolément, seraient dignes d'une récompense.

« Publiée sous le patronage du gouvernement et sous la direction immédiate de M. Jules Comte, inspecteur général des écoles d'art décoratif, la *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts* se proposait de combler une grande lacune, en offrant à la jeunesse studieuse des livres pratiques, des ouvrages élémentaires où chacun pût facilement apprendre l'histoire et la théorie de l'art. Dans une série de petits volumes peu coûteux, elle promettait de mettre sous nos yeux le tableau des procédés qu'emploient les diverses formes de l'art, en nous faisant connaître les phases successives de leur développement à toutes les époques de l'antiquité et des temps modernes. Elle a tenu parole, grâce à un éditeur hardi et généreux, dont le zèle n'a été dépassé que par son désintéressement ; huit volumes ont déjà paru, qui tous : *la Gravure*, par notre éminent confrère M. le vicomte Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts ; *l'Archéologie grecque*, par M. Max. Collignon, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux ; *la Tapisserie*, par M. Eugène Müntz ; *la Peinture anglaise*, par M. Ernest Chesneau ; *la Mosaïque*, par M. Gerspach ; tous enfin, dans leurs genres, sont des œuvres accomplies.

« Gœthe a dit quelque part que, si l'on découvrait le Jupiter d'Olympie ou la Minerve du Parthénon l'humanité deviendrait meilleure. La *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts* ne va pas jusqu'à nous promettre ces merveilles ; mais il en est beaucoup qu'elle nous fera presque découvrir, en nous les faisant mieux comprendre.

« Estimant que tout ce qui élève l'esprit est utile aux mœurs, l'Académie a voulu, elle aussi, encourager cette louable entreprise. Une médaille spéciale pouvait seule atteindre ce but. C'est au jeune et intelligent directeur, M. Jules Comte, qu'elle sera remise ; mais l'honneur en rejaillira sur tous ceux qui, ayant pris part au travail, ont droit, comme lui, au partage de la récompense. »

Ce jugement, ces éloges, venant d'une personnalité aussi autorisée, nous dispensent d'insister sur le mérite de la publication dont il s'agit, et nous nous bornerons à passer brièvement en revue chacun des ouvrages dont elle se compose, en y comprenant les deux volumes dont elle s'est enrichie depuis sa présentation aux suffrages de la docte assemblée.

I.

L'Anatomie artistique doit être citée en premier lieu, puisqu'il n'est guère de statuaire, de peintre, de dessinateur qui ne doive commencer par cette étude. Les anciens, il est vrai, ont pu, sans y avoir recours, modeler, reproduire admirablement la forme humaine; mais quels spécimens athlétiques, quels exemples tout palpitants de vie pour leur faire deviner les mystérieuses harmonies de notre organisme, lors de cette glorification du *nu* que comportaient leur climat, leur civilisation! L'art trouvait mieux son compte dans une préparation pratique et vivante que dans les sécheresses ostéologiques ou myologiques. Qu'y faire? Les conditions de la société ont changé : le but reste le même. On ne saurait se fier entièrement aux chefs-d'œuvre déjà réalisés, à des modèles plus ou moins automatiques. Aujourd'hui, sans connaître à fond notre construction, le mécanisme de nos organes, on ne peut avoir la prétention de préparer, de juger même une manifestation artistique où entrerait la figure humaine. Le livre de M. Mathias Duval est le résumé des cours que ce professeur fait, depuis six années, à l'École des Beaux-Arts. Quoique principalement destiné aux artistes qui ont déjà la *notion empirique* des formes, des attitudes, des mouvements, l'ouvrage constitue une magistrale introduction aux traités spéciaux, d'allures ultra-scientifiques, d'une compréhension plus difficile et certes moins attrayante. La première partie s'occupe du squelette, la seconde des muscles et de leur influence sur *l'expression*. Les figures sont tirées du traité de M. Sappey, sauf divers dessins schématiques, deux reproductions du *Gladiateur* d'Agassiz, dues au crayon de M. Cuyer, et quelques emprunts à l'Atlas photographique de Duchesne.

II.

Tout en se livrant à une étude persévérante de la nature, il faut porter ses regards sur les œuvres des hommes, sans craindre d'aller trop avant dans cet ordre d'investigation. *L'Archéologie grecque*, de M. Maxime Collignon, déblaye le chemin à travers les vestiges des premiers âges. Elle nous fait entendre les balbutiements de l'art, nous rend témoins de ses premiers pas, nous initie à ses erreurs, à ses transformations, à ses progrès, à ses expansions diverses. Les divisions du livre correspondent d'ailleurs au mode de classement adopté dans nos musées pour les monuments figurés. Ce *vade-mecum*, indispensable pour quiconque veut visiter avec profit les galeries où s'entassent des richesses trop peu utilisées, est appelé à rendre des services tant dans le domaine de l'histoire classique qu'au point de vue de l'explication des textes et de l'enseignement bien entendu de la littérature ancienne. Sous le coup des explications du savant professeur, que de passages controversés prennent un sens nouveau, définitif cette fois. Il est superflu d'ajouter que *l'Archéologie grecque*, qui résume tous les travaux antérieurs et, par ses indications bibliographiques, renvoie le lecteur aux sources où, selon sa spécialité, il aurait à puiser, n'omet pas de tirer parti des récentes découvertes faites à Dodone, à Mycènes, à Santorin, à Hissarlick.

III.

La Mythologie figurée de la Grèce, due au même auteur, inaugure en France une branche de l'archéologie artistique déjà cultivée chez nos voisins. De même que dans le champ de l'action la rhétorique l'emporte sur la plus sage philosophie, moins apte à susciter de grands efforts, la méthode historique, qui prend sa revanche ici sur la philologie, contribue par ses exemples, d'une variété infinie, à établir le type idéal de chaque dieu, à jeter un immortel défi à tous ceux qui tentent d'arracher une palme du laurier vert. M. Maxime Collignon groupe autour des divinités du ciel, de la mer, de la terre et des enfers les divinités secondaires, qui sont comme leur cortége et forment différents cycles figurés. Qu'on ne s'étonne (on en verra bien d'autres) ni de l'étymologie du mot *Hermès*, ni du qualificatif Καλὸς, accolé à une représentation assez grossière du fils de Zeus et de Maïa. Sur une terre où plus qu'ailleurs régnait le culte de la beauté, tout ce qui flattait le goût, souriait à l'imagination, était salué de la même épithète. L'amant voudrait voir inscrits sur les feuilles des arbres ces deux mots : *Cydippe belle;* Philocléon, tout à sa passion de juger, s'écrie, d'après Aristophane : *L'urne judiciaire est belle!* C'est ainsi qu'Harpagon, dans Molière, parle des *beaux yeux de sa cassette*, et que certain personnage d'une comédie contemporaine pousse cette exclamation bouffonne : *C'est beau, un avoué!* Les littérateurs, comme les artistes, travaillent, inconsciemment ou non, sur un même thème; et voilà pourquoi l'imitation, « pour être féconde, doit atteindre, au delà des formes extérieures, le sentiment qui les a conçues et dont l'art s'est fait le brillant interprète ».

IV.

Monnaies et Médailles présentent également un vif intérêt pour l'histoire de l'art. Dans ce traité, qui s'offre non pas aux spécialistes, mais au grand public, M. François Lenormant embrasse l'histoire de la numismatique et de la glyptique dans l'antiquité, au moyen âge et dans les temps modernes, tentative synthétique sans précédent jusqu'ici. Hélas! si cet ouvrage est utile, l'impression que laisse sa lecture est des plus affligeantes, car un abîme sépare la supériorité des anciens de la décadence actuelle. En dépit de certains pronostics heureux, qui font prévoir « l'aurore d'un retour aux vrais principes », il est grand temps de réagir contre des procédés qui ont porté un coup funeste à l'art le plus délicat peut-être, le plus propre à conserver d'une façon immuable le souvenir du passé. A défaut des monnaies, qui tendent à l'unification par des nécessités d'échange universel, ne reste-t-il pas les médailles honorifiques

ou commémoratives, les jetons de présence et jusqu'aux boutons de manchettes? L'art du sculpteur et du graveur en camées, en médailles, était à peu près anéanti. Ce livre aura contribué à sa résurrection.

V.

La Gravure, ou l'art de représenter les objets sur le métal, sur la pierre ou sur tout autre corps inflexible, date de la plus haute antiquité, et il a fallu bien des siècles d'efforts, de tâtonnements pour qu'on parvînt, dit M. le vicomte Henri Delaborde, « à multiplier par l'impression les travaux exécutés sur un exemplaire unique ». L'histoire positive de cet art commence aux premiers essais de gravure en creux nés des *nielles* italiens, à l'importante découverte de Finiguerra. Baccio Baldini, Mantegna comptent moins d'émules que d'imitateurs; il en est de même, en Allemagne, de Martin Schongauer; Albert Dürer, au delà des monts, Marc-Antoine Raimondi, en deçà, régénèrent, au XVI^e^ siècle, la gravure sur bois. C'est surtout en Hollande que la gravure au burin et la gravure à l'eau-forte prennent leur véritable essor, grâce à Lucas de Leyde, Rubens, Van Dyck, Corneille Wisscher, Paul Potter, Ruisdaël et Rembrandt, « à la manière immatérielle ». La France ne secoue qu'à la longue le joug de l'art italien. L'honneur en revient à Jacques Callot. Le règne de Louis XIV brille en cela, comme à tant d'autres point de vue, d'un éclat incomparable. Edelinck, Nanteuil, Audran popularisent le goût des estampes. Au XVIII^e^ siècle, les graveurs se divisent en deux groupes : l'un, sous l'autorité de Rigaud, conserve en partie les traditions; l'autre, à la suite de Watteau, cherche le succès dans l'expression du joli plus que dans l'imitation du vrai. De nos jours, l'héliographie et les procédés qui en dérivent ont fait une redoutable concurrence à la gravure au burin, qui gardera néanmoins sa part d'influence « tant qu'il se trouvera dans le monde des hommes capables de préférer l'idée à la matière et l'art qui intéresse l'esprit au fait qui ne parle qu'aux yeux. »

VI.

Les Procédés de la Gravure, par M. A. de Lostalot, constituent une œuvre de vulgarisation qui complète de la manière la plus utile le traité de M. Henri Delaborde sur l'histoire de la gravure et son esthétique. M. de Lostalot insiste surtout sur les côtés pratiques : là, les grandes lignes, les vastes horizons, les inductions hardies; ici, le fini des détails, les recherches méticuleuses, les déductions raisonnées : reproductions également instructives, également importantes dans les deux ouvrages : ce n'est pas double emploi, c'est double profit.

VII.

La Peinture hollandaise, par M. Henry Havard, clôt d'abord de longues discussions. On avait été surpris de voir le sentiment de la couleur distinguer des artistes qui, au dire d'Edgar Quinet et de Charles Blanc, habitent un pays brumeux. Devait-on voir là une violation de la loi des milieux? Non, car en réalité la Hollande n'est pas le pays des brumes. Son ciel est, il est vrai, fréquemment chargé de vapeurs, mais ces vapeurs réfléchissent la lumière avec intensité. Il en résulte des contrastes, des valeurs d'où jaillit l'effet. Sous notre latitude, n'est-ce pas de même dans les ciels d'automne que l'on trouve les motifs les plus corsés? Du reste, les peintres hollandais n'ont pas été seulement des coloristes, ils furent aussi des réalistes. Dans leur « siècle d'or », ils créèrent un art vraiment national, quand, selon l'expression de Vitet, « le pays n'étant plus catholique s'était fait républicain ». Ce ne sont plus, comme en France, en Espagne et en Italie, les rois, les empereurs, les papes qui, en vue de protéger les artistes, font décorer des palais et des églises; les peintres reçoivent les commandes de bourgeois enrichis par le négoce et fiers d'embellir leurs demeures, ou de bourgmestres ambitieux de laisser dans la Maison de ville la trace de leur passage aux affaires. Plus de tableaux pieux ou allégoriques, les portraits, les paysages, la peinture de genre sont seuls en faveur. Avec la tendance universelle de prendre la nature pour guide, il ne saurait être question de classement par écoles distinctes. Aussi M. Havard, en passant en revue tous les peintres de la belle époque, croit-il devoir adopter un ordre qui donna lieu naguère à bien des commentaires, celui des *groupes sympathiques*. L'écrivain laisse tomber sa plume en signalant, à regret, une décadence qui date, pour les Provinces-Unies, du jour où les artistes, renonçant à interroger la nature, s'absorbèrent dans l'imitation des œuvres de leurs devanciers. La peinture n'est pas comme le phénix, il lui faut, pour renaître, plus que ses propres cendres.

VIII.

La Peinture anglaise est, dans l'état actuel de la collection, le volume le plus remarquable de la série, sinon par son objet, du moins par les ressources du style. Il fallait une palette littéraire des mieux fournies pour captiver les lecteurs par la critique ou la simple description d'œuvres qu'une grande sécheresse caractérise le plus souvent. Le sentiment de la nature est ce qui fait le plus défaut aux peintres de l'école ancienne (1730-1850), qui voient avec leur imagination plus que de leurs propres yeux. Leurs créations gagnent à être reproduites en gravure, car les originaux disparaissent sous une sorte de poussière grise qui supprime tout effet, tout relief, toute apparence de vie. Les peintres de l'école moderne (1850-1882), frappés de la fatigante monotonie de ces teintes neutres, ont voulu réagir et sont tombés dans l'excès contraire : ç'a été une cacographie aveuglante dans un tapage de couleurs absolument orgiaque. Pas une nuance, mais des tons crus accolés avec une barbarie sans exemple. Naturellement, il faut faire des exceptions, notamment pour les paysagistes, et constater, avec M. Chesneau, l'influence considé-

rable du plus grand, Constable, sur notre école de paysage.

IX.

La Mosaïque, par M. Gerspach, réhabilite une industrie qui est plus qu'une auxiliaire des arts. Sans pouvoir rivaliser avec la peinture, car elle a une mission et des procédés différents, elle est appelée à la suppléer dans certains cas. Entre les œuvres qui exigent de l'adresse, du goût, une longue persévérance, elle se distingue par une qualité que Domenico Ghirlandaïo plaçait au-dessus de toutes les autres, lorsque, vantant sa durée, il prononçait cet aphorisme qui sert d'épigraphe au livre : « *La vera pittura per l'eternita essere il musaico.* »

X.

Ce que nous venons de dire pourrait s'appliquer, avec quelques variantes, à *la Tapisserie*. Du traité de M. Eugène Müntz il ressort que cette industrie, le premier des arts décoratifs peut-être, a précédé même l'architecture, en sorte que son histoire est presque celle des diverses civilisations. Comme la mosaïque, ses moyens sont tout autres que ceux de la peinture. En le comprenant bien, en revenant aux saines traditions, si bien conservées par les haute lissiers des Gobelins, on ne s'épuisera pas en efforts inutiles et l'on rendra aux fabriques françaises tout leur ancien éclat. Les arts doivent s'entr'aider, se compléter, et non se faire concurrence : maxime qui n'est que la réédition d'un vœu émis, sous forme de programme, dès l'Exposition de Londres de 1851 : « L'avenir des arts, des sciences et de l'industrie est dans leur association ». Pour réaliser ce programme, on constatait déjà qu'il fallait faire pénétrer dans toutes les classes le goût délicat de la perfection, chasser de partout une tendance naturelle à la vulgarité, et cela par un moyen qu'on s'avise seulement aujourd'hui d'employer : recourir à une publicité immense qui mettrait, pour une somme modique, dans les mains de tous, artistes, ouvriers, gens du monde, outre des ouvrages spéciaux écrits par des personnalités compétentes, les chefs-d'œuvre que les gens de loisir ou les favorisés de la fortune peuvent seuls posséder ou étudier dans les galeries étrangères. C'est par les yeux, en effet, qu'on s'instruit. Horace l'a dit il y a fort longtemps :

Segnius irritant animos demissa per aures
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

Conformément à ce précepte, toujours vrai, les dix volumes que nous venons de parcourir (magnifiques étrennes que nous procure l'éditeur) s'adressent à l'esprit des lecteurs, non seulement par la clarté, l'intelligence du texte et son bel aspect typographique, mais encore par des milliers de gravures aussi appréciables au point de vue de leur exécution qu'en raison du goût éclairé qui a présidé à leur choix. Au reste, le public semble avoir ratifié d'avance le jugement que l'Académie devait prononcer sur la portée de cette publication. G. S. L.

HISTOIRE

Chronologie — Documents — Mémoires

Histoire de l'Espagne contemporaine, par M. Gustave Hubbard. Paris, Charpentier; 1866-1883, 6 vol. in-8°.

Cette histoire de l'*Espagne contemporaine* se range parmi les travaux qui font honneur à un temps et à un pays, et qui resteront comme une source de documents et de jugements pour les historiens de l'avenir, en même temps que comme un témoignage de la persistance du sens politique et des études historiques parmi nous. A cet intérêt général, qui assure la vie d'un livre, — c'est-à-dire son immortalité, — se joint pour la France d'aujourd'hui un attrait d'actualité qui doit en assurer le succès immédiat. Sans vouloir faire allusion à des événements récents ou qui sont encore, à l'heure où j'écris, en train de se passer, jamais la sympathie naturelle, fondée sur les affinités de la race et la similitude des intérêts, qui a toujours existé entre la France et l'Espagne, ne s'est manifestée à la conscience des deux peuples d'une façon plus nette et plus indiscutable; non pas même lorsque le Roi-Soleil crut pouvoir prononcer cette parole, qui rappelle celle de Kanute aux flots de la mer : « Il n'y a plus de Pyrénées. » Il n'est au pouvoir de personne de supprimer les Pyrénées. Mais ce qui est barrière et rempart entre des nations ennemies devient mur mitoyen et occasion de bon voisinage entre des nations qui se connaissent, s'apprécient, se servent l'une l'autre, et savent que ceux qui flattent l'une pour l'exciter contre l'autre travaillent pour eux sans doute, mais font encore plus de mal à celle qu'ils flattent qu'à celle qu'ils prétendent isoler.

Tant de considérations, que je ne fais qu'indiquer ici, n'ajoutent rien, bien entendu, à la valeur intrinsèque du livre de M. Hubbard; mais elles ne peuvent manquer de frapper l'esprit du public et d'appeler son attention sur l'*Histoire de l'Espagne contemporaine*.

M. Gustave Hubbard, qui a vécu en Espagne dans un exil volontaire, pendant la plupart des lourdes années du dernier empire, et qui, je crois, est attaché à ce pays par les plus intimes liens de la famille, a eu le loisir de préparer son sujet et la facilité de s'entourer des renseignements de toute nature sans lesquels l'historien, qui le plus souvent ne les a pas à sa disposition, ne peut guère que faire une œuvre hypothétique et n'atteint la vérité que par intuition. Son plan est nettement limité. Il dit lui-même pourquoi il n'a pas poussé son récit plus loin; et si l'on ne peut s'empêcher de regretter qu'il ait cru devoir s'arrêter sitôt, on est obligé de s'incliner devant la délicatesse scientifique et les honorables scrupules qui lui ont fait prendre cette décision. Il se disculpe aussi d'un reproche que nul de ceux qui savent avec quelle conscience il fouille les faits et pèse ses jugements, et quelle est, depuis des années, l'activité et l'utilité de sa vie, ne s'avisera jamais de lui faire. Il craint qu'on ne trouve trop long l'intervalle qui sépare la publication du premier volume de la publication du sixième et dernier. Mais qui ne trouverait, au contraire, qu'il lui a fallu une rare énergie et une singulière puissance de travail pour mener à bien son œuvre au milieu des luttes et des labeurs incessants de la politique militante, et pour en terminer l'impression au moment même où le secrétariat général de la questure de la Chambre des députés lui impose de nouvelles et absorbantes occupations?

Dans les limites où il a cru devoir la renfermer, l'histoire de M. Gustave Hubbard se divise en trois séries, complètes chacune en deux volumes, et correspondent à trois périodes bien déterminées. La première comprend le règne de Ferdinand VII; la seconde, les régences de Christine et d'Espartero, et la troisième le règne d'Isabelle. Partout, à travers les vicissitudes complexes et troublantes qui ont bouleversé l'Espagne pendant ce demi-siècle, l'auteur conserve un esprit impartial et serein, un coup d'œil calme et sûr, une unité de ton, de sentiments et d'appréciations que l'on ne pouvait attendre que d'un homme dont la vie elle-même est une et soumise à la notion philosophique et nette du devoir.

Je n'abrégerai pas, sous prétexte d'en rendre compte, le noble et attrayant récit de M. Gustave Hubbard. Il mérite mieux que d'être ainsi gâté. C'est un livre à lire avec soin, à relire et à méditer. On y trouvera partout les enseignements qui ressortent des destinées les plus douloureuses et les plus tourmentées qu'aient eues de nos jours aucun peuple européen, exposés avec une impartialité saine et sérieuse à la lumière des principes indéfectibles de justice et de liberté dont l'auteur est le champion résolu. Les intrigues des partis, les ambitions des personnages en vue, les misères de ces règnes hypocrites et menteurs qui, sous couleur de travailler au bien du peuple, tendent à la tyrannie jusqu'à ce qu'un souffle les emporte, le caractère faux ou frivole de ces monarques et de ces gouvernants, sans autre idée directrice que leur antipathie contre le progrès, la politique de Napoléon Ier, l'intervention de 1823, les menées et les prises d'armes des carlistes; tous ces événements si compliqués et si multiples sont ici présentés à leur place et avec leur valeur relative, en même temps qu'ils sont jugés sans réticence et sans passion, et, je le crois bien, sans appel. Lisez plutôt cette phrase, qui résume et éclaire le règne d'Isabelle, et dites si le verdict n'est pas définitif, de même que les considérants sont complets : « Ce qui distingue donc tout le règne d'Isabelle, c'est un effort constant de réaction néo-catholique, qui ne pouvait rien produire de sérieux, parce qu'il était contraire à la marche progressive de la civilisation. » M. Gustave Hubbard croit qu'une réforme religieuse ferait beaucoup plus pour le relèvement de l'Espagne que toutes les révolutions politiques, et il pense que c'est au protestantisme qu'est réservé ce rôle réparateur et sauveur. C'est une question obscure, et qui, même après l'étude attentive que je viens de faire des raisons sur lesquelles son opinion s'appuie, reste pour moi douteuse, pour ne rien dire de plus. Mais il est incontestable que les malheurs de l'Espagne viennent de ce qu'elle a été si longtemps livrée tout entière « à la merci d'un clergé aussi despote que superstitieux ».

Deux choses doivent être signalées à part dans cette *Histoire*. C'est d'abord le tableau du détachement des colonies américaines, que M. Lafuente avait complètement laissé de côté dans son ouvrage, d'ailleurs si estimable, sur Ferdinand VII, et auquel M. Gustave Hubbard consacre le chapitre IV de son premier volume. On trouve là, sous une forme rapide et condensée, mais d'autant plus utile, tous les renseignements désirables sur les événements si curieux et si peu connus qui amenèrent et accompagnèrent l'émancipation des colonies espagnoles en Amérique.

Mais ce qui, selon moi, donne au livre une valeur énorme et spéciale, ce sont les chapitres nombreux où, à chacune des trois époques qu'il raconte, M. Gustave Hubbard étudie les mœurs de la nation dans leurs manifestations diverses, coutumes, commerce, industrie, science, littérature et beaux-arts. C'est par là qu'on entre dans l'intimité même de l'histoire, qu'on en saisit l'esprit et le sens. Les révolutions de palais, les guerres, les relations diplomatiques, tous les phénomènes qu'on est habitué à appeler les grands événements historiques, ne sont presque toujours, au contraire, que des accidents de surface, comme ces tempêtes ou ces accalmies qui soulèvent et nivellent tour à tour les flots de l'Océan sans en altérer les profondeurs. M. Gustave Hubbard l'a compris, et il a donné toute son attention à l'examen de ces ressorts si puissants et si délicats qui constituent, si je puis dire, comme le système nerveux de l'être social. L'écrivain fait, en cela, preuve des plus hautes et des plus rares qualités de l'homme

d'État, celles qui lui permettent de ne pas prendre les résultats pour les causes, et de pas se laisser décevoir par la contingence des apparences, sur la nature véritable et la substantielle réalité du fond.

Il était d'ailleurs admirablement préparé pour cette tâche. L'*Histoire de la littérature contemporaine en Espagne*, qu'il publiait naguère chez l'éditeur Charpentier, montre avec quelle autorité il pouvait aborder un tel sujet. C'est là, je le répète, le côté le plus philosophique, le plus profond, et, à mon sens, le plus original et le plus attrayant d'une œuvre si remarquable à tous égards.

Je ne saurais mieux terminer cette trop rapide et trop imparfaite critique qu'en citant le passage où l'éminent penseur laisse entrevoir ce que peut devenir l'Espagne régénérée, tout en lui indiquant ce qui la régénérerait : « J'aurais plus de confiance dans cette dernière révolution, dit M. Gustave Hubbard, si elle était accompagnée d'un mouvement fécond dans toutes les branches de la connaissance humaine; mais, jusqu'à ce jour, le travail préparatoire des esprits ne nous paraît pas encore assez avancé; l'engourdissement n'est pas assez généralement vaincu, on craint encore trop de penser et d'agiter les grands problèmes.

« Tant qu'une noble phalange de généreux penseurs n'aura pas fait circuler dans les intelligences de cette race généreuse des pensées plus graves, plus viriles, plus conformes aux idées des temps modernes, un temps précieux se consumera encore en vaines agitations.

« C'est dans les couches profondes de sa population que l'Espagne possède les éléments de sa régénération future, et ces couches doivent être conquises à l'instruction, au travail, à la vie intellectuelle et sociale. »

Noble entreprise, à l'achèvement de laquelle les ouvrages de M. Gustave Hubbard n'auront pas peu contribué! B.-H. G.

Les derniers Bourbons, par Charles Nauroy, 1 vol. in-12. Paris, Charavay frères, 1883. Prix : 3 fr. 50.

M. Nauroy nous avait dévoilé naguère *le secret des Bourbons;* c'est des Bourbons encore qu'il parle aujourd'hui.

D'abord, il nous offre les pièces du procès Louvel, les plus importantes, s'entend, celles qui nous permettent de connaître les sentiments, les dispositions d'esprit des uns et des autres, à la veille et au lendemain de la mort du duc de Berry. Ce n'est pas la partie du volume la plus neuve; il nous semble bien que rien de ce qui a été reproduit ou analysé par M. Nauroy n'était encore ignoré ou était déjà oublié.

Il consacre ensuite une notice à chacune des favorites de Louis XVIII. Favorites est bien le mot propre; Mmes de Bolbi, Princeteau et du Cayla n'ont pas été les maîtresses de Monsieur ou du roi, cela pour cause. Il les a courtisées de propos seulement, suivant l'expression d'Arnaud, parce que « là où il n'y a rien, le roi perd ses droits. » Les notices sont trop courtes. Nous aurions été content d'avoir comme des esquisses d'étude touchant l'influence, petite ou grande, heureuse ou malheureuse, exercée par les « amies » du roi.

Un extrait très intéressant des *mémoires* de la duchesse de Gontaut est donné sous ce titre : la dernière maîtresse du comte d'Artois. Le récit de la duchesse est vrai, dit-elle, jusqu'au scrupule, et nous en sommes bien aise; le récit nous fait aimer cette jeune femme, Mme de Polastron, si dévouée aux intérêts de celui qui fut Charles X, un pauvre politique toujours, un honnête homme sur le tard.

Après cet extrait vient une notice, encore, sur Charlotte-Louise-Dorothée de Rohan-Rochefort, femme de ce pauvre duc d'Enghien condamné et tué par ordre dans les fossés du donjon de Vincennes. Le volume renferme des documents qu'il peut n'être pas inutile de posséder, mais il ne renferme que cela; il ne s'y trouve aucun travail original. F. G.

Précis de l'histoire de France, depuis les origines jusqu'à 1883, par Augustin Challamel. Paris, Alphonse Lemerre, édit., 1883.

Le livre de M. A. Challamel ne se distingue en rien de la plupart des manuels, sommaires, résumés ou précis de l'histoire de France, qui encombrent de plus en plus nos bibliothèques pédagogiques.

Dans les ouvrages de ce genre que l'on recherche particulièrement, c'est l'exactitude des faits, la vérité historique. A part quelques légers détails, on ne saurait adresser à M. Challamel aucun reproche à cet égard. De style assez agréable, ce *Précis* vaut surtout par la forme; et, comme l'indique son titre, il est concis et serré. On a même fait entendre qu'il l'était un peu trop. Trop de concision ! M. Challamel ne s'est pas souvenu du précepte d'Horace :

Brevis esse laboro
Obscurus fio.

Aussi il arrive que notre auteur, en voulant condenser sa pensée et sa phrase, réussit parfois à envelopper l'une et l'autre d'une demi-obscurité. Voici un exemple : « Louis Capet, nous dit M. Challamel, fut cité à comparaître devant la Convention. Tronchet, Malesherbes et de Sèze le défendirent; les Girondins cherchèrent à le sauver au milieu de l'appel au peuple. Mais plusieurs villes protestèrent contre l'appel au peuple, et l'on apprit l'assassinat, à Rome, de Basseville, secrétaire de la légation française. L'irritation augmenta. » Où de Basseville, détestable homme de lettres, était-il secrétaire de légation ? A Rome, sans doute, d'après la construction de la phrase. Or il est incontestable que de Basseville était secrétaire de légation près la cour de Naples.

Si l'auteur ne projette pas assez de lumières sur tous les points, il ne laisse dans l'ombre rien de ce qui est vraiment important. L. R.

Un maître d'armes sous la Restauration. Petit essai historique, par VIGEANT, maître d'armes à Paris. Librairies Fontaine et Conquet. 1 vol. petit in-8° carré. — Prix : 10 francs.

L'an dernier, j'ai eu le plaisir de signaler aux lecteurs de cette revue *la Bibliographie de l'escrime ancienne et moderne*, en donnant à cette belle publication tous les éloges qu'elle méritait. Le nouvel ouvrage du maître Vigeant est moins technique; il est peu de roman plus intéressant que cette vie de Jean-Louis, le chef d'école de l'escrime moderne, que M. Vigeant vient de reconstituer admirablement. J'avoue que j'ai pris un plaisir infini à lire cette biographie qui vaut une épopée; l'auteur l'a soigneusement disposée par subdivisions de chapitres charmants, racontés avec cet esprit et cette mesure que donne même à la pensée le maniement du fleuret. Nous prenons Jean-Louis, le petit mulâtre, à ses débuts au régiment comme pupille, et nous le suivons pas à pas depuis ce fameux duel de l'armée d'Espagne, où il mit treize hommes hors de combat, jusqu'à ses dernières années à Montpellier.

Cet ouvrage n'intéresse pas seulement les friands de la lame, les amateurs de la planche, tous ceux qui savent, en un mot, combien ils doivent à Jean-Louis et à sa méthode, mais il s'adresse aussi aux lettrés paisibles, aux bibliophiles peu belliqueux, aux amis de l'histoire, aux curieux d'épisodes dramatiques. Vigeant entraîne tout lecteur à sa suite, grâce à la belle humeur qui règne dans son style et à son allure preste dans cette biographie militairement conduite. Il nous conte l'assaut célèbre de Bondy et de Lafaugère d'une façon exquise; on est ému, comme si on assistait à ce combat héroïque; on compte avec anxiété les coups de bouton. Cette passe d'armes est finement décrite avec un tact parfait. M. Vigeant a complété ce joli volume par un appendice où il donne un extrait de la méthode de Jean-Louis et ses *gammes*.

Le livre lui-même est digne d'un public de choix. Motteroz s'est escrimé à en faire un bijou, et les dessinateurs Marcel et Deville ont fait assaut de talent dans leurs compositions gravées par Pannemaker. Un joli portrait de Jean-Louis à l'eau-forte par Courtry ouvre ce volume petit in-8° carré, tiré en tout à cent quatre-vingts exemplaires numérotés. 420 sur vélin à 10 fr.; 10 sur Japon et 10 sur Whatman à 50 fr.; 39 sur vélin à la forme, avec doubles épreuves à 25 fr. Impossible de jeter plus galamment et spirituellement le gant aux bibliophiles.

U.

GÉOGRAPHIE

Ethnologie — Voyages

Voyage au pays des singes, par LOUIS JACOLLIOT. Paris, C. Marpon et Flammarion. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Jacolliot s'est d'abord fait connaître par quelques études intéressantes sur l'Inde et les traditions indiennes. Puis il a voyagé en Afrique et en a rapporté deux volumes intitulés, l'un : *Voyage aux rives du Niger*; l'autre : *Voyage aux pays mystérieux*. Le troisième, dont nous nous occupons, n'est pas, à proprement parler, un *voyage*, c'est une étude comparée sur le singe. M. Jacolliot, ému sans doute des théories de Darwin sur la *sélection naturelle* et la *concurrence vitale*, peu soucieux, d'ailleurs, de compter parmi ses ancêtres un animal aussi velu que le singe, s'est efforcé de réfuter victorieusement le célèbre physiologiste anglais. Y est-il parvenu? Grave question qu'il ne nous appartient pas de trancher. Nous pouvons seulement dire que si le livre de M. Jacolliot contient des dissertations un peu longues, un peu filandreuses, on y trouve cependant quelques détails assez curieux sur les mœurs des gorilles et des chimpanzés : « Quel étrange problème! » conclut l'auteur. « Le gorille, qui se rapproche le plus de l'homme par sa conformation anatomique, est un des animaux qui s'en éloignent le plus par la sauvagerie de ses instincts et la férocité de ses mœurs; et le chimpanzé, qui est plus éloigné que lui de l'être humain au point de vue physique, s'en rapproche d'une façon vraiment singulière sous le rapport intellectuel! »

P. C.

Guide descriptif du Mont-Saint-Michel, par ÉDOUARD CORROYER, architecte du Gouvernement. Paris, Ducher et C°, 1883. 1 vol. in-16 carré.

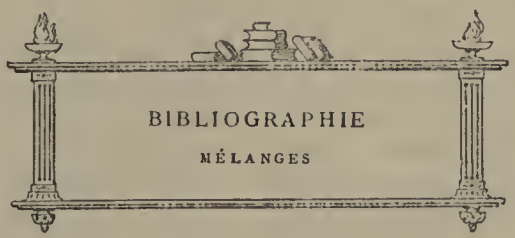
On se rappelle le cri d'alarme jeté par toute la presse à la nouvelle des dégats causés par la digue du Mont-Saint-Michel, cette fameuse digue si chère à construire, si inutile, si antiartistique! Quel argument pour les adversaires du progrès, quelle honte pour notre époque, si nous devions assister à l'écroulement de ce bijou architectural posé sur la côte normande comme un diamant sur le front d'une reine! L'auteur du *Guide descriptif du Mont-Saint-Michel* s'élève avec raison contre cette digue malencontreuse.

Voici comment s'exprime l'architecte du gouvernement : « Ce remblai, décoré du nom de *digue*, fort

mal à propos, le mot *digue* impliquant une idée de protection, tandis qu'ici le mot est synonyme de destruction, a eu des conséquences désastreuses. L'écroulement d'une partie de la courtine du rempart, qui s'est produit en janvier 1881, les crevasses et les lézardes des tours du Roi, de l'Escadre et des courtines qui les relient, le prouvent trop visiblement, et il serait puéril de continuer à nier ces effets destructifs qui sont la conséquence d'un travail aussi dangereux qu'inutile.» *Inutile!* Le mot est exact, puisqu'à la marée basse on peut, sans le secours de ce «remblai», aller à pied ou en voiture jusqu'au Mont-Saint-Michel. Et maintenant, soulevons le voile du mystère qui semble planer sur cette entreprise. Si l'on en croit M. Corroyer, il n'y a pas d'explication possible, « car on ne peut, dit-il, considérer comme telle une pétition tardive, rien moins que désintéressée, ou la récente et singulière protestation faite par quelques habitants sous forme de délibération, qui a réuni quatre signatures! » O candide M. Corroyer! Cette pétition, cette protestation, voilà la lumière! Ne savez-vous pas que l'anglomanie est poussée chez nous à un degré extrême? Cela ennuyait quelques fils d'Albion d'attendre la marée basse pour se rendre au mont. On leur a un construit une digue : n'est-ce pas tout naturel?

Nous venons de citer quelques passages de la notice historique. Suit une description détaillée de la ville, de l'abbaye, de l'église, de la merveille, du châtelet et des remparts. Le livre est orné de soixante et une gravures faites d'après les dessins de M. Corroyer. L'impression du texte est fort soignée. En un mot, l'ouvrage est digne du chef-d'œuvre qui en fait l'objet.

P. C.



Katalog ofver Finspongs Bibliotek, upprattad af Dr Bernhard Lundstedt... c'est-à-dire : *Catalogue de la Bibliothèque de Finspong*, dressé par Bernard Lundstedt, docteur en philosophie, conservateur adjoint à la bibliothèque de Stockholm. Stockholm, imprimerie royale (P.-A. Norstedt et fils), 1883. Un fort volume in-8° de xxviii-736 pages, orné d'un frontispice et des portraits lithographiés de Louis de Geer et de M. C.-E. Ekman.

Le savant rédacteur de ce beau catalogue a mis en tête de son travail une excellente notice dans laquelle il retrace rapidement l'histoire du domaine, du château et de la bibliothèque de Finspong. Fort heureusement pour nous autres Français, qui trouvons tout naturel que toute l'Europe connaisse notre langue et qui ne nous soucions guère d'apprendre celle même de nos plus proches voisins, fort heureusement, disons-nous, M. Lundstedt a eu la bonne idée d'imprimer sa notice en suédois, puis de la traduire en français. Grâce à cette utile précaution, nous sommes à même de faire connaître à nos lecteurs la nature et l'objet de l'intéressant travail de M. Bernard Lundstedt.

Disons d'abord que le château de Finspong, à la bibliothèque duquel est consacré ce catalogue, s'élève sur un îlot baigné par la rivière du même nom, dans la paroisse de Risinge, gouvernement d'Ostrogothie, en Suède. Cette terre est l'un des plus grands domaines privés de ce pays; sa superficie s'élève à près de 40,000 hectares, dont plus de 32,000 sont en forêts; elle comprend près de 5,000 âmes de population; enfin on y trouve une importante usine métallurgique et une célèbre fonderie de canons.

Ce domaine, dont la constitution remonte au moyen âge, a naturellement eu bien des maîtres : au commencement du xvii^e^ siècle, il devint, par voie de cession, la propriété d'un riche négociant hollandais, Louis de Geer, dont les descendants possédaient encore Finspong il y a trente ans à peine. Enfin, en 1856, l'usine et le domaine furent achetés, pour la somme de 3,750,000 francs, par le propriétaire actuel, M. Carl Edwar Ekman, l'un des hommes les plus distingués de la Suède contemporaine.

M. Ekman, qui a fait restaurer avec goût Finspong, a, plus encore que ses prédécesseurs, contribué à augmenter les richesses artistiques et littéraires du château; la bibliothèque notamment a été l'objet particulier de ses soins. Fondée, au xviii^e^ siècle, par le surintendant Louis de Geer, cette belle collection comprenait déjà des milliers de livres; sous l'active et intelligente impulsion de M. Ekman, elle possède aujourd'hui plus de 12,600 ouvrages, représentant environ 20,000 volumes et fascicules.

A l'exemple du fondateur, Louis de Geer, qui avait voulu que ses livres fussent à la disposition de tous les travailleurs, M. Ekman a désiré mettre à la portée des érudits les richesses contenues dans sa belle bibliothèque, et il s'est adressé, pour en dresser l'inventaire, à l'un des hommes les plus compétents en l'espèce, le Dr Bernard Lundstedt. Commencé en 1876, le travail du savant bibliothécaire fut mis à l'impression en 1880, et ce n'est qu'aujourd'hui que ce volumineux répertoire a pu être mené à bonne fin.

On ne sait pas assez combien de peines et de soins coûte au bibliographe la rédaction même d'un simple catalogue : quiconque n'a pas entrepris une tâche de ce genre ne peut se faire une idée exacte de la somme de travail que représente l'inventaire si bien rédigé par M. Lundstedt. A la fois très sobre et très clair, il n'a, dans ses descriptions, négligé aucune mention utile pour bien faire connaître à ses lecteurs la nature des ouvrages qu'il a catalogués.

La classification adoptée par l'auteur est une classification méthodique; toutefois, les divisions de son catalogue ne correspondent pas exactement aux divisions généralement acceptées en France, ainsi qu'on peut en juger par cette énumération sommaire : Bibliographie et histoire littéraire; — Encyclopédies; — Polygraphes; — Travaux académiques; — Incunables; — Mythologie; — Théologie; — Philosophie; — Rhétorique; — Littérature; — Histoire; — Biographie; — Archéologie; — Géographie; — Atlas; — Statistique; — Politique; — Jurisprudence; — Économie politique; — Finances; — Industrie; — Commerce; — Marine; — Art militaire; — Mathématiques; — Géodésie; — Astronomie; — Histoire et sciences naturelles; — Médecine; — Magie. — On n'aperçoit pas bien, il faut l'avouer, à quelles conceptions répond l'ordre adopté par M. B. Lundstedt pour le classement des connaissances humaines. La catalogographie française est sans doute moins scientifique, mais elle nous paraît plus rationnelle et certainement plus commode pour les recherches. Enfin, et c'est la dernière critique que nous nous permettrons, il nous semble que ce catalogue est un peu trop divisé; car, indépendamment des têtes de chapitres citées plus haut, il ne comprend guère moins de 300 divisions et subdivisions. Le moindre inconvénient de ce morcellement à l'infini est de créer des catégories, des sections, des sous-sections, quelquefois pour sept ou huit ouvrages, qui se trouvent ainsi séparés d'autres écrits auxquels ils tiennent souvent de très près.

Ceci dit, nous nous plaisons à déclarer que le catalogue de Finspong est un document bibliographique vraiment intéressant; par malheur, il ne sera probablement pas beaucoup répandu en France et on ne peut que le regretter. La littérature française y tient une large place, et à côté d'ouvrages aussi communs en France qu'ils doivent l'être peu en Suède, on trouve mentionnés certains écrits qu'on ne connaît plus que par ouï-dire dans notre pays. Dans la Théologie polémique notamment, il y aurait à glaner plus d'un article, ignoré plutôt que négligé par la plupart de nos grands bibliographes. Pour n'en citer qu'un exemple, qui pourrait dire ce que c'est que « l'Anti-fausse-balance et l'Anti-Post-Bot, etc. » (Amsterdam, 1617), livret de quelques pages in-8°, que nous n'avons vu mentionné ni dans Brunet, ni dans Quérard, ni même dans Baillet? Un autre avantage que présente le catalogue de Finspong, c'est de dévoiler plusieurs anonymes et pseudonymes, en diverses langues, que nous n'avons pas trouvés dans les ouvrages spéciaux. Enfin, au point de vue de la bibliographie suédoise proprement dite, bibliographie si peu connue dans les contrées méridionales, il y a dans ce même catalogue une véritable mine de renseignements du plus grand intérêt.

En résumé, nous regrettons vivement que le défaut de temps et d'espace ne nous permette pas de mieux faire connaître, quant à présent du moins, cet excellent travail bibliographique. Nous ne saurions toutefois terminer cette courte notice sans remercier encore M. le Dr Lundstedt d'avoir si courageusement entrepris ce grand travail, dont l'exécution ne lui fait pas moins d'honneur qu'au bibliophile distingué qui lui en a fourni les éléments. PHIL. MIN.

The marquis de Morante : his library and its catalogue, by Richard Copley Christie. A paper read before the Manchester Literary Club. Manchester, 1883, in-8° de 24 pages. Tiré à petit nombre. (Reprinted from the *Manchester Quarterly*. N° VI, april 1883).

L'essai biographique composé par M. Christie sur le marquis de Morante est fort bien fait et fort intéressant. C'est la meilleure notice qui ait encore été publiée sur le célèbre bibliophile espagnol, moins connu certainement en Angleterre que dans notre pays. M. R. C. Christie s'est proposé de bien faire connaître à ses compatriotes cet enragé collectionneur doublé d'un véritable excentrique. Il a parfaitement atteint son but, et, malgré les notes rédigées antérieurement sur le fameux marquis par MM. Guigard, P. Lacroix, Panizzi, Barbieri, Berjean et G. Brunet, on ne peut se dispenser de recourir à l'excellente plaquette de M. Christie pour avoir la physionomie exacte du plus *grand* (?) bibliophile que l'Espagne ait produit.

Don Joachim Gomez de la Cortina, marquis de Morante, né à Mexico, le 6 septembre 1808, mort à Madrid, le 13 juin 1868, appartenait à l'une des plus vieilles et plus nobles familles de l'Espagne. Après de brillantes études à l'université d'Alcala, il fut reçu docteur *utriusque juris* et nommé presque aussitôt professeur de droit canon, dans cette même université. Nous ne suivrons pas la carrière publique de Morante, le bibliophile devant seul nous occuper ici ; qu'il suffise de dire que successivement professeur, recteur, puis magistrat, membre de la cour suprême, enfin sénateur, le marquis obtint tous les emplois, toutes les dignités, tous les titres et cordons que convoiterait l'homme le plus ambitieux. Magistrat ou professeur, il s'acquitta toujours consciencieusement et avec distinction de ses devoirs, et, point digne de remarque, il refusa toujours de toucher les émoluments de ses divers emplois, abandonnant ces sommes, tantôt à l'État, tantôt à des œuvres charitables et utiles. Sans doute ce désintéressement était assez facile à un homme qui jouissait d'environ 125,000 francs de rentes; la chose, toutefois, est rare et louable, et l'on aurait peut-être quelque peine à en citer beaucoup d'autres exemples..... en Espagne.

Morante, au milieu de ses occupations multiples, ne cessa jamais de cultiver les lettres; l'étude des

auteurs latins, notamment, le captiva d'une façon toute spéciale; mais sa vraie, sa grande passion, ce fut sa bibliothèque. Dès sa première jeunesse, il acheta des livres et forma ainsi le noyau de l'immense collection qu'il devait posséder par la suite. Il y consacrait tout l'argent dont il pouvait disposer, et, quand il fut en possession de sa grande fortune, il n'employa jamais moins des deux tiers de ses revenus à ses acquisitions. Il fit construire pour loger ses chers volumes trois grandes et magnifiques salles, où il passait tout le temps que lui laissaient ses fonctions. C'est là que les visiteurs le trouvaient, du matin au soir, généralement perché sur son échelle, vêtu d'une courte veste de gros drap, chaussé de vieilles pantoufles, toilette qu'il considérait comme la plus commode et qu'il ne changea jamais dans son sanctuaire. Tout en remuant, tout en rangeant ses livres, il les ouvrait, les parcourait, quelquefois les lisait d'un bout à l'autre, s'arrêtant de préférence aux classiques latins et aux travaux de philologie. Son grand bonheur, dans les soirées qu'il passait avec ses amis, était de mettre en discussion quelque point de critique philologique et de traiter autant que possible la question en latin. Il brillait alors, souvent aux dépens de son auditoire, et montrait alors une raideur intraitable; habitué, par ses fonctions de professeur et de magistrat, à se considérer comme infaillible, il ne pouvait souffrir la plus légère contradiction, prenant immédiatement en grippe quiconque résistait à son opinion. Son opiniâtreté alla, dans une certaine occasion, jusqu'à altérer un texte qu'il avait inexactement allégué, plutôt que de convenir qu'il avait tort. — Dans ces réunions, plus agréables sans doute pour lui que pour ses amis, quelque intéressant que fût le sujet en discussion, il se levait ponctuellement au coup de neuf heures et contraignait tout le monde à se retirer. — Ces habitudes tyranniques n'étaient point ses seules singularités. Quoique généreux et très bienfaisant, il faisait preuve pour certains détails d'une extrême parcimonie; on se souvient encore d'une scène ridicule qu'il fit à sa blanchisseuse pour une erreur de moins d'un sou. N'allant jamais au théâtre, au concert, dans le monde, il jouait quelquefois aux cartes avec ses commensaux du soir; mais, en cas de perte, il se montrait d'une humeur insupportable.

A tous ces défauts, qui dénotent plus d'excentricité que de malice, Morante joignait de sérieuses qualités et un véritable savoir. Toutefois les deux ouvrages importants qu'il a publiés, son dictionnaire étymologique latin-espagnol et son catalogue, témoignent, chez leur auteur, de plus d'érudition que de solide jugement. Dans ce dernier ouvrage, qui lui coûta plusieurs années de travail, il fit trop souvent œuvre de compilateur.

Le premier volume de cet énorme répertoire, parut en 1854, à Madrid, sous le titre de *Catalogus librorum doctoris D. Joach. Gomez de la Cortina, March. de Morante, qui in ædibus suis exstant.* Les sept autres in-8° furent publiés successivement, le huitième en 1862, le neuvième et dernier en 1870, après la mort de Morante. — Ce catalogue est un nouveau monument de la singularité du marquis.

Parmi les 21,021 articles, formant environ 120,000 volumes, dont il se compose, on rencontre, avec un vif étonnement, non seulement des triples et quadruples exemplaires du même ouvrage, mais des centaines d'éditions du même auteur; par exemple : 545 éditions d'Horace, 117 de Salluste, 169 de Virgile, 93 de Térence, 89 d'Ovide, 76 de Tacite, 73 de Quinte-Curce, etc. Les notes et les notices sont rédigées en espagnol; un grand nombre fourmillent d'erreurs; beaucoup ne sont que des transcriptions des grands bibliographes. Certains articles cependant ont une véritable valeur; on en pourrait faire un choix judicieux et les réunir en un volume qui rendrait des services à la bibliographie. Il est bien peu d'amateurs qui ne connaissent pas les reliures, armoiries et ex-libris de la bibliothèque Morante, ainsi que ses devises : *Fallitur hora legendo; — Egregios cumulare libros præclara supellex;* et cette légende, empruntée à Grolier et à Maioli : *J. Gomez de la Cortina et amicorum,* légende très fallacieuse, par parenthèse, car le bon marquis n'aimait pas à prêter ses livres et répondait volontiers aux emprunteurs « que l'ouvrage était à la reliure ». — La vente ou plutôt les ventes de cette vaste collection, qui avait coûté des sommes énormes à Morante, furent une immense déception, ou, pour parler net, un fiasco complet. Elles se firent, il est vrai, à un mauvais moment, après la guerre, et dans de fâcheuses conditions; elles produiraient aujourd'hui davantage. Il est pourtant bien certain que le collectionneur n'avait guère plus de goût que de jugement. Dans toute sa bibliothèque, il n'y avait réellement pas beaucoup de *beaux livres,* de livres rares, exceptionnels. Morante avait *compilé* les volumes, comme il avait compilé ses notes et notices. Que d'exemplaires défectueux, médiocres, tronqués même, dans son énorme bibliothèque! Ou Morante était un maniaque, plus amoureux du nombre, de la masse, que curieux des bons et beaux ouvrages, ou ses pourvoyeurs durent singulièrement le tromper et l'exploiter. Aussi ses chers livres (*habuerunt sua fata*), après avoir inondé les ventes et les catalogues officinaux, sont tombés par troupes dans les boîtes de nos quais, où tous n'ont pas trouvé d'acheteur. Nous en avons vu, en ce qui nous concerne, des monceaux souillés, déchirés, et préalablement *décortiqués*, attendre sur le trottoir le sac et les balances du marchand de papier.

Le marquis de Morante mourut sur son champ d'honneur; il tomba du haut de son échelle au milieu de sa bibliothèque. Son corps, embaumé suivant ses ordres, fut placé dans un magnifique sarcophage de bronze qu'il avait fait préparer lui-même. Qu'il repose en paix dans l'église de Salazar, que fonda son père, ignorant la dispersion et l'avilissement de cette bibliothèque qui fut toute sa vie, et qui ne lui a cependant assuré que le premier rang parmi les bibliomanes, sans permettre de le classer au nombre des vrais bibliophiles.

Disons en terminant qu'il serait bien désirable que

M. R. C. Christie autorisât la traduction en français de son excellente notice dont nous n'avons pu donner qu'un faible aperçu; ce serait le meilleur et indispensable complément du vaste répertoire des livres de Gomez de la Cortina, marquis de Morante.

PHIL. MIN.

Du progrès de l'imprimerie à Rouen, au XIX^e^ siècle, par E. CAGNIARD. In-4°, 29 p. vign., Rouen, 1883.

Voilà certes un volume d'une exécution ravissante, mais, ce qui est mieux encore, voilà une nouvelle preuve de bonne et parfaite confraternité. Dans ce recueil — qui est accompagné d'un catalogue descriptif des publications normandes imprimées ou éditées par M. E. Cagniard, publications qui sont au nombre de près de cent cinquante, — dans ce recueil l'auteur semble d'ailleurs avoir pris à tâche de rendre surtout justice à ses collègues. Il rappelle d'abord les grands noms des Guillaume de Talleur, des Robert de Couterey dit Lallemant, des Martin Morin, des Pierre Maufer, des Le Mégissier et de bien d'autres; il vante leurs œuvres avec juste raison et reproduit, pour élucider son travail, des fac-similés fort heureusement venus des marques adoptées par les célèbres imprimeurs. Mais cette politesse vis-à-vis des imprimeurs d'outre-tombe, cette politesse vis-à-vis des collègues d'autrefois, l'auteur ne l'a pas moins observée à l'égard de ses contemporains. Dans cette étude bibliographique il mentionne, avec les éloges qui leur sont dus, les Périaux, les Baudry et les Péron, ces éditeurs, imprimeurs de volumes qu'illustraient avec prodigalité les Langlois et les Brevière. Plus près de nous M. Boisset et Léon Deshaye ont, eux aussi, imprimé des ouvrages d'une exécution très soignée et dont *le Livre* d'ailleurs a parlé en son temps. Quant aux publications sorties des presses de l'imprimerie Cagniard, fort recherchées des collectionneurs, elles justifient pleinement le choix des sociétés de bibliophiles et des sociétés historiques rouennaises qui, depuis plusieurs années déjà, se sont empressées de confier à l'auteur de cette intéressante étude leurs réimpressions de pièces introuvables et leurs volumes de grand luxe.

J. A.

L'Enfant du trou du souffleur, ou l'Autre Figaro, par A.-A. BEAUFORT. Bruxelles, J.-J. Gay, 1883; 2 tomes en un volume de VI-169 et 176 pages, 2 figures; tirage sur papier vergé. — Prix : 10 fr.

On est toujours l'enfant de quelqu'un.

(Brid'oison, act. III, *Mariage de Figaro.*)

Alphonse-Aimé de Beaufort, dit *d'Auberval*, littérateur assez estimé des premières années de notre siècle, eut une existence passablement accidentée. Fils naturel d'une actrice célèbre et filleul d'un duc, auquel il assurait tenir de plus près, il fut successivement acteur, homme de lettres, directeur du théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, en 1818, et, dans les dernières années de sa vie, souffleur au théâtre Comte, à Paris. Il mourut dans une profonde indigence, à l'hospice Beaujon, le 26 août 1825, à l'âge de soixante et un ans.

Voici, d'après Quérard, la liste de ses ouvrages, du moins de ceux que l'on sait avoir été imprimés :

Contes en vers érotico-philosophiques. Bruxelles, Demanet (et Paris, Ferra), 1818, 2 vol. in-8° de 183 et 163 pages. — Prix : 6 francs.

Cet ouvrage, contenant soixante-trois contes, dont plusieurs sont fort libres, a été réimprimé à Bruxelles, en 1882, chez Kistemaeckers, avec beaucoup de luxe, en un volume in-8°, orné de nombreuses illustrations.

La destruction de ces contes a été ordonnée, par jugement du tribunal correctionnel de Lille en date du 6 mai 1868, pour outrages à la morale publique et religieuse ainsi qu'aux bonnes mœurs.

Elle et moi, ou *Sagesse et folie* (roman), Paris, Laurens jeune, 1800; 2 vol. in-12; 3 fr.

L'Enfant du trou du souffleur, ou *l'autre Figaro*. Paris, Ouvrier, 1803; 2 vol. in-12; 3 fr.

Épîtres libérales en vers, ou *Satires* (comme on voudra) *à mes souliers, aux arts, à rien*. Paris, impr. de Patris, 1820, in-8° de 28 p.

La France fière d'elle-même, ou *Hommage libéral*, en vers, à ses grands hommes, depuis Brennus jusqu'à l'immortel Cambronne. Paris, Ponthieu, 1820, in-8° de 52 pages; seconde édition, Paris, A.-A. Clérisse, 1820, in-8°; 1 fr. 50.

L'Opinion, poème (chants 1 et 2). Paris, l'Éditeur, 1821, in-8° de 28 pages.

Ces deux chants devaient être suivis de vingt-deux autres qui ne paraissent pas avoir été imprimés. Le poème entier eût formé deux volumes.

La vérité dans un puits, ou *la Comédie sans acteurs sur la scène*, vaudeville en un acte (en prose). Troyes, Gobelet, an VIII (1800), in-8°.

D'après le catalogue de Soleinne, on doit encore attribuer à Beaufort :

Les Assemblées électorales, ou *le Bon choix*, vaudeville (en prose). Douai, l'auteur, an VI; in-12.

L'Offrande à l'Hymen, ou *Rose et Hippolyte*, scène pastorale et lyrique (musique arrangée par M. Borremans). Bruxelles, Auguste Wahlen, 1816.

Cette pièce serait, dit-on, du *fils* de Beaufort.

Le Méfiant, comédie en cinq actes et en vers, représentée au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, le 17 octobre 1822, serait aussi indûment attribuée à notre auteur; elle serait de *Tiste*, premier rôle comique, qui joua le rôle de Frontin dans cette comédie qui eut du succès.

Enfin, les auteurs de *la Littérature française contemporaine* nous font connaître que, six ans après la mort de Beaufort, on publia, de lui, l'ouvrage suivant :

Le Bâtard d'une haute et puissante dame, précédé d'une notice sur la vie de l'auteur, et suivi de *l'Œillet et la fatalité*, par M. *Aug. Imbert*. Paris, Poulton, 1831, 2 vol. in-12; 3 fr.

Dans sa Notice, Imbert nous apprend que d'Auberval est encore l'auteur d'un ouvrage anonyme intitulé :

Voyages et séances anecdotiques de M. Comte (de Genève), physico-magi-ventriloque le plus célèbre de nos jours, publiés par un témoin auriculaire. Paris, Dentu, 1816, in-12 avec 3 planches.

M. Imbert ajoute que Beaufort a composé un certain nombre de comédies et de vaudevilles, dont la réunion pourrait former deux volumes, mais qui n'ont sans doute jamais été imprimés.

De tout ce qui précède, il résulte que c'est surtout à l'art du théâtre que s'est adonné notre auteur. Ses pièces ne sont point sans mérite; mais ses contes en vers, leur licence mise à part, resteront toujours son meilleur ouvrage. Il eût sans doute également réussi dans le roman, s'il avait travaillé davantage en ce genre. Les trois qu'il a laissés sont fort passables; mais c'est surtout *l'Enfant du trou du souffleur* qui mérite même aujourd'hui quelque attention.

C'est l'histoire d'un fils d'actrice, né en pleine scène au beau milieu d'une tragédie et roulant dans le trou du souffleur qui a tout juste le temps de le recueillir, d'où le titre du roman. N'entreprenons pas d'analyser les diverses péripéties de cet ouvrage assurément fort gai et fort amusant et mêlé, suivant la mode de l'époque, d'un peu de sentimentalité. Il y a beaucoup de verve et d'imagination dans ce livre, dont plusieurs chapitres, ceux qui se passent au milieu de la troupe de comédiens rappellent de loin le roman comique. Ce qui doit y faire attacher plus d'intérêt encore, c'est que cet ouvrage est une sorte d'autobiographie, Beaufort semble bien y avoir raconté une bonne partie de ses aventures et cette conjecture est pleinement adoptée par le nouvel éditeur, M. J.-J. Gay, qui a composé une espèce de *clef* du roman.

Ainsi les prénoms d'*Alphonse-Aimé*, donnés à l'enfant du trou du souffleur, sont précisément ceux de Beaufort d'Auberval; *sa mère* ne serait autre que Mlle Contat; la Dlle *C....* est sans doute Claire-Josèphe Legris de Latude, si connue sous le nom de Mlle Clairon; Mlle *D....* ne serait autre que la célèbre Marie-Françoise Marchand, dite Dumesnil; la *V....* serait Mme Vestris, et la *R....t*, Sophie Raucourt.

Tout en laissant à M. J. Gay la responsabilité de ces attributions, nous ne pouvons disconvenir qu'elles soient fort acceptables. Nous conviendrons aussi volontiers que le curieux roman, dont il nous offre une bonne réimpression, mérite, à plus d'un titre, d'être recherché des amateurs. PHIL. MIN.

Annuaire de la presse française, 1883, par Émile Mermet. Paris, chez l'auteur, 10, rue Montholon, et dans les principales librairies. Un fort vol. gr. in-18 de LXIV-1,344 pages. — Joli cartonnage couvert en percaline anglaise. Prix : 10 francs.

Beaucoup de nos lecteurs connaissent déjà l'excellente publication à laquelle, depuis quatre ans, M. E. Mermet consacre tant de soins. Tous ceux qui en ont la collection ont pu constater combien l'auteur s'efforçait, chaque année, d'améliorer son ouvrage; en parcourant le nouvel annuaire, pour 1883, ils ne pourront s'empêcher de convenir que, cette fois, il approche autant que possible de la perfection.

Depuis M. Hatin, qui a donné sur la presse française des travaux si remarquables, personne n'a fait paraître une publication vraiment utile et pratique. Quelques catalogues de journaux ont bien été édités par divers libraires; mais ces travaux par trop rudimentaires, nomenclatures plus ou moins complètes et fidèles des *périodiques* parisiens, n'offraient aucune utilité réelle aux amateurs et pouvaient tout au plus répondre aux besoins des commissionnaires en librairies.

Bien différent est l'ouvrage de M. Mermet; on peut d'ailleurs se rendre compte de son importance en jetant un rapide coup d'œil sur le sommaire de ses principaux chapitres.

La *Préface*, d'abord, constitue un document du plus grand intérêt; elle renferme une courte et substantielle étude sur les progrès de la presse depuis l'an XI jusqu'en 1882; un tableau statistique des journaux par département; la statistique des journaux de Paris; la liste des pseudonymes sous lesquels les littérateurs les plus connus signent leurs articles dans la presse parisienne; les nouveaux journaux publiés à Paris en 1882; et sous la plupart des titres, une analyse de quelques lignes faisant connaître la nature, le but, les tendances ou l'opinion de chaque feuille. Voilà, comme on voit, soixante-quatre pages bien remplies.

Les 137 pages qui suivent contiennent la liste des journaux de Paris paraissant au 1er janvier 1883; ils y sont classés par ordre de matière; notons en passant qu'on n'y trouve pas moins de 25 journaux consacrés à la bibliographie, 23 aux beaux-arts, 36 au théâtre, 41 à la littérature, sans compter les 51 revues littéraires et politiques.

Les pages 139 à 454 sont remplies par l'indication des feuilles de toute nature, paraissant en province et dans nos colonies, au 1er janvier 1883; elles sont classées par département ou par résidence coloniale.

Cette première partie du livre de M. Mermet forme, à proprement parler, l'annuaire de la presse française.

La seconde partie (pages 457 — 1256), pour être moins technique, n'est ni moins importante ni moins utile; en donner une analyse, même la plus succincte, est impossible; l'abondance des matières qu'elle renferme et le défaut d'espace ne nous permettent point de le faire ici; nous nous bornerons donc à reproduire le titre de ses principaux articles :

Le chapitre intitulé : Journaux et journalistes, renferme tous les articles des écrivains les plus autorisés sur la presse française. — Le petit côté du journalisme, gazettes rimées. — Les procès de presse en 1882. — Renseignements indispensables à la presse; syndicats des journaux politiques. — La publicité dans les journaux français et étrangers, son utilité pour lutter contre la concurrence étrangère. — Reproduction des principaux journaux français dont la

publicité doit être la plus recherchée par les industriels et commerçants. — Faits divers ou éphémérides des principaux événements mondains et ceux de la politique intérieure et extérieure. — Les beaux-arts en 1882, le Salon de 1882, les récompenses du Salon; les concours du Conservatoire, de l'Académie des beaux-arts, etc. — Le théâtre en 1882, pièces représentées dans tous les théâtres de Paris, composition des troupes des théâtres parisiens et leurs administrateurs; critiques des pièces à grand succès par MM. Albert Wolff, Auguste Vitu, François Coppée, etc. — Le sport en 1882. — Nécrologie de tous les journalistes et publicistes français. — Bibliographie. — Agriculture. — Bourse, le krach, articles de MM. Léon Say et Leroy-Beaulieu sur la situation financière de la France, etc. — De plus, l'Annuaire renferme trois tables alphabétiques comprenant près de cent pages; la première est la liste des localités de France et des colonies dans lesquelles il se publie des journaux; la seconde, les noms de tous les journaux et publications périodiques de France; la troisième, les noms de tous les directeurs, rédacteurs en chef, gérants et publicistes cités dans les listes des journaux et enfin un titre courant au-dessus de chaque page du volume.

On comprend, par ces derniers détails, combien les recherches sont faciles dans ce volumineux ouvrage.

Le nombre des journaux publiés en France est réellement considérable, si on le compare à celui des feuilles publiées dans la plupart des autres États européens. Comme le fait très justement remarquer M. Mermet, la loi du 29 juillet 1881, sur la liberté de la presse, a singulièrement activé ce développement des écrits périodiques. Il est si facile maintenant de fonder un journal que bien des gens se donnent le plaisir de déclarer un titre, souvent, hélas! sans avoir le premier sou pour exécuter leur intention. Ainsi, au 31 décembre 1882, il se publiait en France *3,716 journaux*, revues ou publications périodiques de tout genre, 1,505 à Paris et 2,211 en province. — En 1881, ce nombre n'était que de 3,272 : 1,929 pour la province et 1,343 pour Paris, soit une différence de 444 en faveur de 1882 : 326 en plus pour les journaux de province et 118 pour les journaux de Paris.

Il faut dire aussi que beaucoup de ces feuilles nouvelles tombent aussi rapidement qu'elles naissent : la liste des journaux publiés à Paris en 1882 renferme 475 titres nouveaux; parmi ces nouvelles feuilles, 53 ne sont que des titres déposés au Parquet, sans doute pour prendre date, 51 n'ont eu qu'un ou deux numéros, 112 ne paraissaient plus au 31 décembre 1882; il n'en restait donc plus que 259, parmi lesquelles plusieurs ont encore cessé leur publication dans les premiers mois de 1883.

A côté de ces publications éphémères, il est consolant de citer quelques journaux plus que centenaires : sans parler de la *Gazette de France* et du *Moniteur universel*, ces doyens de la presse parisienne, nous trouvons encore dans le livre de M. Mermet, le *Journal du Havre*, âgé de 133 ans; le *Journal de Rouen*, 122 ans; le *Journal de Maine-et-Loire*, d'Angers, 110 ans, et près de soixante feuilles de province ayant largement dépassé la cinquantaine.

Parmi les journaux les plus nombreux dans chaque classe, il convient de citer d'abord les journaux politiques : 82 pour Paris, et 1,038 pour la province; — puis les feuilles d'annonces : 41 à Paris et 417 en province; — les journaux financiers : 210 à Paris, 24 en province; — religieux : 94 à Paris, 121 en province; — de médecine : 107 à Paris, 27 en province.

Les départements dans lesquels il se publie le plus grand nombre de journaux sont les suivants : le Nord, 116; — les Bouches-du-Rhône, 99; le Rhône, 90; — la Gironde, 85; — la Seine-Inférieure, 70. — Ceux dans lesquels il s'en publie le moins sont la Lozère et les Hautes-Alpes, où il ne paraît que six journaux qui sont pour la plupart des feuilles d'annonces.

Enfin, au point de vue politique, les 2,211 journaux de province se décomposent ainsi : républicains, 773; — monarchistes, 437; — divers, 1,001.

Un des grands mérites, à nos yeux, du beau travail de M. Mermet, c'est sa scrupuleuse exactitude. Tous les chiffres qu'il produit, tous les renseignements qu'il donne, toutes les indications qu'il enregistre, sont rigoureusement vrais; c'est aux sources les plus sûres qu'il a été puiser les documents qu'il a mis en œuvre; à Paris, c'est au Parquet et au service de la presse qu'il s'est adressé; pour la province, c'est au dépôt légal, au ministère de l'intérieur qu'il a compulsé une à une les innombrables feuilles qu'il décrit si minutieusement et si fidèlement. Non content de se renseigner près des fonctionnaires compétents, il a voulu se rendre compte par lui-même de la situation actuelle de la presse en province, ayant trouvé insuffisants ou même peu exacts les renseignements qui lui avaient été envoyés en réponse à ses questionnaires annuels. Il a donc entrepris à travers la France un voyage de plusieurs mois, pendant lequel il a visité les départements les plus populeux, ceux où il se publie le plus grand nombre de journaux; il a vu la plupart des directeurs et rédacteurs en chef, visité les installations « depuis l'hôtel somptueux où s'imprime la *Gironde*, jusqu'au bouge à plusieurs issues où se rédigeait l'*Étendard révolutionnaire de Lyon* »; en un mot, grâce à ses soins, ses démarches, à ses fatigues, il a vraiment pu faire de son annuaire « un livre de bonne foi ». Il a fait en même temps une œuvre de désintéressement, car il n'a épargné aucune dépense pour la composition fort coûteuse de cet excellent ouvrage, dont la collection formera la meilleure et la plus sûre histoire de la presse de notre temps.

Déjà M. Mermet a eu la satisfaction de voir son précieux annuaire fort bien accueilli de tous les hommes de travail; à l'étranger notamment, son livre est fort apprécié et il n'est guère d'académies, de bibliothèques, de grands journaux de l'Europe centrale qui n'en aient fait l'acquisition. Nous souhaitons vivement, pour notre part, que cet exemple soit promptement suivi dans notre pays. Par la multitude de renseignements exacts, de toute nature, qu'il con-

tient, l'annuaire de la presse française est un livre d'une utilité incontestable, qui a désormais sa place indiquée non seulement dans toutes les bibliothèques publiques, mais encore dans celles de tous les grands services de l'État, dans les Parquets, dans les préfectures, aussi bien que dans tous les lieux de réunions et dans tous les cercles de Paris et de la province. En un mot, nous voudrions voir cet excellent livre dans les mains de tous ceux qui, de près ou de loin, touchent à la presse périodique et à la littérature. PHIL. MIN.

La seringue spirituelle pour les âmes constipées en dévotion. Recherches d'un bibliophile. s. l. n. d. Petit in-8° carré de 7 pages (1883).

Cette brochurette est due à la plume de M. G. Brunet, l'érudit bibliographe de Bordeaux. Elle a trait à un opuscule de 22 pages récemment publié à Cahors par un bibliophile qui y a fort heureusement donné la solution d'un petit problème bibliographique. Ce chercheur habile et patient est arrivé à démontrer nettement que le soi-disant ouvrage ascétique intitulé « la Seringue spirituelle », du Père Prudentin, n'a jamais existé, pas plus que la « Tabatière spirituelle » du prétendu Père Polycarpe de Saint-Gilles. Des bibliophiles de premier ordre, Nodier, Peignot et même J.-C. Brunet, se sont laissé abuser par ces titres fallacieux, inventés et insérés dans une facétie attribuée à Fléchier : *Sermon du Père Protoplaste.* En admettant que Fléchier soit l'auteur de ce dernier opuscule, il est bien évident qu'il avait voulu y parodier ainsi les titres ridicules des ouvrages mystiques qui circulaient encore à la fin du XVII^e^ siècle, et qui ont disparu aujourd'hui. C'est donc maintenant une question réglée.

L'opuscule du bibliophile de Cahors, ainsi que la notice de M. G. Brunet ont été tirés à un fort petit nombre d'exemplaires et seulement *for private circulation.* Nous félicitons les bien rares amateurs auxquels il sera donné de les placer tous deux dans leurs collections de curiosités. PHIL. MIN.

Dictionnaire historique de l'ancien langage françois, ou *Glossaire de l'ancienne langue françoise,* depuis son origine jusqu'au siècle de Louis XIV, par La Curne de Sainte-Palaye, membre de l'Académie des inscriptions et de l'Académie françoise. Publié par les soins de *L. Favre,* membre de la Société de l'histoire de France, avec le concours de M. *Pajot,* archiviste-paléographe, etc., etc. Niort, L. Favre, éditeur, rue Saint-Jean, 6; et Paris, H. Champion, libraire, quai Malaquais, 15. 1875-1882, 10 volumes in-4°, chacun d'environ 500 pages, imprimés sur beau papier vergé. — Prix : 300 francs. (L'ouvrage complet est actuellement en vente; on peut, si on le désire, recevoir de suite les dix volumes et n'en payer le prix qu'en six années, à raison de 50 francs par an.)

Il n'est point de véritable ami des lettres qui ne connaisse La Curne de Sainte-Palaye; ce laborieux érudit, auteur de vingt mémoires curieux insérés dans les recueils de l'Académie des inscriptions, est encore aujourd'hui lu avec intérêt et consulté avec utilité par tous ceux qui s'occupent de travaux d'histoire et de philologie. Toutefois, par une singularité à peu près unique dans notre littérature, le plus admirable ouvrage de La Curne, celui qui, plus que ses nombreux tableaux publiés de son vivant, doit assurer à son nom une gloire impérissable, est précisément celui que l'on connaissait le moins jusqu'à présent. Demeuré inédit jusqu'à nos jours, le *Dictionnaire historique de l'ancien langage françois,* ce merveilleux monument de patience et d'érudition, serait encore inaccessible à tous les travailleurs, à tous les amis de notre langue, sans la courageuse entreprise formée si généreusement et si bien menée à bonne fin par M. L. Favre.

Jean-Baptiste de la Curne de Sainte-Palaye, né à Auxerre, en 1697, mort le 1^er^ mars 1781, appartenait à une noble famille qui produisit un grand nombre de magistrats et de militaires distingués. D'un tempérament délicat, il ne put commencer l'étude des langues grecque et latine que vers sa quinzième année; mais ses progrès furent si rapides qu'il devint promptement l'égal de ses maîtres et se signala par d'importants travaux; aussi, dès 1724, fut-il élu à l'Académie des inscriptions. Les vues de sa famille et l'amitié d'un grand prince le destinaient à la carrière diplomatique; mais l'amour de l'étude, sa passion pour les lettres l'emportèrent sur toute autre considération et il n'hésita point à leur sacrifier l'espoir très fondé d'une brillante fortune. Indépendamment de ses remarquables travaux sur l'histoire de France, les historiens de la troisième race, les vieux romanciers, l'ancienne chevalerie, les troubadours, etc., etc., Sainte-Palaye forma deux projets littéraires dont l'idée seule aurait suffi pour effrayer un savant moins laborieux que lui, et dont l'exécution semblait devoir absorber plusieurs vies : l'un était un *Dictionnaire des antiquités françoises,* dans le genre de celui de Pitiscus pour les antiquités romaines, et l'autre le *Glossaire de l'ancienne langue françoise,* qui nous occupe actuellement. Ce fut à réunir les matériaux de cette espèce d'encyclopédie que Sainte-Palaye consacra la plus grande partie de son existence; il n'y employa pas moins de quarante années et, sur les justes observations d'un de ses amis qui en avait critiqué le plan, il refit courageusement cet immense travail qu'il ne devait pas avoir la satisfaction de voir entièrement terminé. Dès 1756, il avait fait paraître une sorte de prospectus (in-4° de 32 pages) de son *Glossaire françois* et en exposait ainsi le plan dans ces quelques lignes : « Mes lectures qui tendoient toutes au même but m'ont mis en état de rassembler une multitude immense de mots surannés. J'ai cru pouvoir en composer, je ne dirai pas un glossaire aussi savant et aussi bien fait que celui de Du Cange; mais du moins un ouvrage de même nature qui auroit aussi son utilité. J'ai tâché, autant que je l'ai pu, de me former sur cet excellent modèle : trop heureux de suivre de très loin un guide qui marche à pas de

géant, un savant universel qui par des travaux infatigables s'étoit approprié les connoissances de tous les siècles et de tous les pays. En réunissant sous un même point de vue dans l'ordre alphabétique, les vieux mots épars dans un grand nombre d'auteurs de tous les âges, j'ai voulu représenter fidèlement notre ancienne langue. Il m'a donc paru nécessaire de l'étudier dans tous ses rapports et dans toutes les variétés, pour me déterminer sur le choix des mots que je devois faire entrer dans cette collection, ou que je pouvois en exclure. » Le modèle de Sainte-Palaye a donc été Du Cange, et l'on peut dire, avec M. L. Favre, que s'il n'a pas dépassé son modèle, il l'a du moins bien égalé.

Sainte-Palaye avait associé à son entreprise un savant laborieux, Georges-Jean Mouchet, qui rédigea ce volumineux travail et se chargea de le mettre au jour sous le titre de *Glossaire de l'ancienne langue françoise*. L'ouvrage devait comprendre dix ou douze volumes in-folio; malheureusement l'impression de cette œuvre admirable, commencée du vivant de Sainte-Palaye et continuée après sa mort, n'a pas été conduite au delà du mot *asseureté*, colonne 1470, ou page 735 du tome premier; « mais, ajoute le *Manuel du Libraire*, ce fragment, dont par bonheur quelques exemplaires ont échappé à la destruction, fait juger trop avantageusement de l'ouvrage pour qu'on ne regrette pas vivement qu'il n'ait pas été achevé ». L'impression en fut interrompue lors de la Révolution, en 1792, et les deux manuscrits, l'un en trente et un volumes in-folio, à deux colonnes, l'autre, plus complet, en soixante et un volumes in-4°, furent déposés à la Bibliothèque nationale. C'est là qu'ils furent consultés par quelques rares curieux ou érudits, et, disons-le aussi, pillés parfois par des philologues plus ou moins scupuleux qui n'eurent pas toujours la bonne foi de M. Littré. « J'ai eu constamment ces matériaux sous les yeux, dit l'éminent savant, le seul homme de notre temps que l'on puisse comparer aux grands travailleurs des siècles passés, et j'y ai trouvé de nombreux et utiles suppléments à mes propres recherches. Les manuscrits de La Curne sont des trésors ouverts à qui veut y puiser; mais on ne peut y puiser sans remercier celui qui nous les a laissés. »

Dans son *Dictionnaire historique*, La Curne prend chaque mot de notre ancien français à son origine; il en donne l'étymologie, l'histoire, l'explication et le fait suivre de nombreux extraits d'anciens auteurs, poètes ou prosateurs qui l'ont employé. Non seulement on suit ainsi chaque mot à travers les siècles, mais les citations font connaître, de la manière la plus exacte, les diverses acceptions dans lesquelles le mot a été pris, ses formes diverses, ses variantes souvent nombreuses. Cette méthode excellente ne laisse aucun doute dans l'esprit sur la signification vraie et réelle des mots de notre ancien français.

L'ouvrage comprend les grandes divisions suivantes qui permettent de juger de la multitude et de la diversité des renseignements qu'on peut y trouver :

Signification primitive et secondaire des vieux mots. — Vieux mots employés dans les chants des trouvères. Acceptions métaphoriques ou figurées des vieux mots français. Étymologie des vieux mots. Orthographe des vieux mots. Constructions irrégulières de tours de phrases de l'ancienne langue. Abréviations; études sur les équivoques qu'elles présentent dans les anciens auteurs. Ponctuation; difficultés qu'elle présente. Mots dont la signification est inconnue. Proverbes qui se trouvent dans nos poètes des XII^e^, XIII^e^ et XIV^e^ siècles. Noms propres et noms de lieux corrompus et défigurés par les anciens auteurs. Mots empruntés aux langues étrangères. Usages anciens.

Inutile d'ajouter, pour bien faire comprendre quels soins ont présidé à la rédaction de ce merveilleux travail, que chaque citation, chaque variante sont suivies de l'indication minutieuse de l'auteur, de l'ouvrage, du manuscrit où elles ont été puisées; disons encore, pour ne rien omettre, que les auteurs et ouvrages cités se comptent par centaines.

Tel est à peu près tout ce qu'il est possible de dire ici, en quelques lignes, sur le dictionnaire de La Curne de Sainte-Palaye; une véritable étude, approfondie, complète, formerait la matière de plus d'un volume. Mais ce dont nous devons parler encore, c'est de l'exécution même de cette belle édition. Indépendamment des difficultés matérielles de toute sorte qu'a dû rencontrer et vaincre M. L. Favre pour mener à bonne fin un ouvrage de cette importance, que de recherches, que d'études, que de soins de toute nature ne lui a-t-il pas fallu! On aurait grand tort de croire qu'il lui a suffi de faire copier, pour les livrer à l'impression, les énormes manuscrits de l'auteur : encore a-t-il dû tout revoir, tout contrôler, afin de remédier aux fautes des copistes aussi bien qu'aux erreurs mêmes du texte original. Il a donc moins fait œuvre d'éditeur, dans l'acception ordinaire du mot, que de philologue et de savant. Aidé par un spécialiste de grand mérite, M. Pajot, il a pu triompher de maintes difficultés et ce labeur immense et complexe n'a cependant été l'œuvre que de sept années. Quant à la condition matérielle du livre, elle est irréprochable; aucuns soins, aucuns frais n'ont été épargnés. On sent, en maniant le solide et beau papier de ces dix volumes si magnifiquement imprimés, que l'éditeur n'a point voulu faire une simple spéculation, mais bien plutôt élever à notre langue un monument durable et digne de gagner les siècles à venir, avec les plus belles productions typographiques du temps passé.

La notice biographique sur La Curne de Sainte-Palaye, entièrement rédigée par L. Favre, est un document d'une réelle valeur historique et littéraire. Il y a joint diverses autres pièces non moins intéressantes parmi lesquelles on ne peut se dispenser de citer la suivante; ce sont les

Curiositez françoises pour supplément aux dictionnaires ou recueil de plusieurs belles propriétez, avec une infinité de proverbes et quolibets, pour l'explication de toutes sortes de livres, par *Antoine Oudin* (Rouen et Paris, Antoine de Sommaville, M DC LVI).

Cette espèce de dictionnaire du bas langage occupe les pages 204 à 373 du tome X et fait excellemment suite au *Glossaire* de Sainte-Palaye.

Enfin le dernier volume se termine par une bibliographie complète des ouvrages imprimés de La Curne et par une liste d'environ cent manuscrits de notre auteur conservés à la Bibliothèque nationale et à celle de l'Arsenal.

En résumé, le *Dictionnaire historique de l'ancien langage françois* est un de ces ouvrages hors ligne que tout véritable lettré doit s'empresser d'acquérir. L accueil flatteur fait à cette admirable publication par toute la presse française et étrangère, les trois cents souscriptions qui ont répondu au premier appel de l'éditeur, font assez connaître combien ce livre était désiré et attendu ; puisse-t-il en rester dès maintenant assez d'exemplaires pour satisfaire à toutes les demandes! Pour nous, en terminant cette courte notice, nous ne pouvons nous empêcher d'adresser, au nom des bibliophiles sérieux, de bien sincères remerciements à M. Léopold Favre, l'éditeur courageux, savant et désintéressé qui vient de nous enrichir de ce véritable monument littéraire. PHIL. MIN.

Clémentine orpheline et androgyne, ou *les Caprices de la Nature et de la Fortune,* par P. Cuisin, auteur de quelques romans. Bruxelles, J.-J. Gay, 1883; 2 tomes en un volume in-12 de IV-283 pages (pagination continue). Tirage sur papier vergé, 2 figures. — Prix : 10 francs.

Les femmes entretenues dévoilées dans leurs fourberies galantes, ou le *Fléau des familles et des fortunes,* par J.-P.-R. Cuisin. Bruxelles, J.-J. Gay, 1883; 2 tomes en un volume in-12 de 378 pages (pagination continue). Tirage sur papier vergé, 2 figures. — Prix : 10 francs.

Les deux ouvrages dont M. J.-J. Gay nous offre la réimpression sont dus à la plume d'un des compilateurs les plus féconds de la première moitié de ce siècle. Aucun biographe n'a, que nous sachions, pris la peine de consacrer le plus petit article à cet écrivain qu'il serait plus juste d'appeler un écrivassier.

J.-P.-R. Cuisin est né à Paris le 4 janvier 1777; les particularités de sa vie ne nous sont pas connues; on peut penser toutefois que ses innombrables écrits ne le menèrent point à la fortune, car il est mort, âgé de plus de soixante-huit ans, vers 1845, n'ayant pour vivre que les maigres émoluments d'une place de garde-magasin de poudres, que la pitié plus que l'intérêt du gouvernement lui avait fait accorder.

Les soixante-dix ouvrages au moins, car on ne les connaît pas tous, beaucoup ayant été publiés sous le voile de l'anonyme, les soixante-dix ouvrages qu'il a produits ne lui assureront pas plus l'immortalité après sa mort, qu'ils ne lui ont procuré la fortune pendant sa vie. Quérard (*France littéraire,* t. II, p. 351-353, et t. XI, p. 119-120) et Bourquelot (*Littérature française,* t. III, p. 116) ont recueilli la liste de ses écrits, qui témoigne de la prodigieuse activité, à défaut du talent, de cet auteur.

Les romans tiennent une grande place dans cette longue nomenclature; mais ce n'est point à ce genre que Cuisin a borné ses labeurs : il est peu de branches littéraires (?) qu'il n'ait également abordées. Rien de plus curieux que la lecture du catalogue de ses œuvres. On le voit passer, souvent dans la même année, de la brochure politique à la bibliographie, du roman grivois au traité de morale, et (*utile dulci!*) du *Manuel du parfait bouvier* à la confection de quelques milliers de vers pour envelopper les sucreries du *Fidèle berger.*

Ainsi de la même plume on voit sortir *la Volupté prise sur le fait, folie érotique,* et *l'Aimable institutrice,* ou *la Causeuse des pensionnats, Bonaparte,* ou *l'Homme du destin* et *la Lyre monarchique, le Parfait jeune homme,* ou *le Modèle des bons fils,* et *la Vie de garçon,* ou *les Intrigues des hôtels garnis, l'Urne royale,* ou *le Cyprès du trône,* et *l'Amour au grand trot,* ou *la Gaudriole en diligence,* etc., etc. Tout ce méli-mélo serait risible, s'il n'était pitoyable aussi et bien propre en même temps à inspirer peu d'estime pour l'écrivain qui se respectait si peu.

Il s'est trouvé cependant un apologiste de notre auteur; c'est le bon Pigoreau, il est vrai que c'était un marchand de livres, qui dit carrément, à la page 174 de sa *Petite bibliographie biographico-romancière :* « Cuisin, plein d'esprit, d'imagination, de facilité, nous a donné *le Bâtard de Lovelace et la fille naturelle de la marquise de Merteuil,* ou *les Mœurs vengées....* Tous ses ouvrages ont un but moral et utile : dévoiler *les Farces nocturnes des contrebandiers,* c'est faire rentrer des fonds à l'État; nous raconter des *Histoires de revenants, de spectres,* c'est vouloir guérir le peuple de ses craintes superstitieuses. » — A merveille, on le voit, comme dans la vieille chanson :

Il ne s'agit, en toute chose,
Que de prendre le bon côté.

L'indulgent Pigoreau nous paraît mieux inspiré quand il dit, un peu plus loin :

« Mais est-il nécessaire de nous conduire au *Numéro Cent treize* pour nous faire connaître les catastrophes du jeu? ne pourrions-nous pas y rencontrer un joueur heureux? Pour nous détourner du libertinage, est-il besoin de nous introduire dans les réduits des *Nymphes du Palais-Royal?* l'attrait du plaisir ne pourrait-il pas nous en faire oublier les dangers? Est-il sage de nous faire *la Volupté prise sur le fait,* de nous faire connaître *la Vie de garçon dans les hôtels garnis,* de nous montrer *l'Amour au grand trot,* de nous faire observer, du creux d'un arbre, les *Scènes galantes* qui se passent au bois de Boulogne?

Voilà de sages raisonnements et l'on ne peut que s'y associer. L'avis de Pigoreau est tout à fait le nôtre; ce fut aussi celui de la justice et de la police, qui causèrent quelques ennuis très sérieux à l'excellent Cuisin, comme on peut le voir dans le *Catalogue des ouvrages poursuivis et condamnés,* de M. F. Drujon (p. 21, 58, 96, 132, 162, 172, 283, 287 et 308).

Certes, si le sujet en valait la peine, il y aurait une curieuse étude à faire sur Cuisin, écrivain famélique et pauvre écrivain, qui, sur cent volumes et plus qu'il a publiés, n'en a pas laissé un seul ayant une véritable valeur littéraire, ou du moins une utilité quelconque. Il y aurait là matière à bien des réflexions, dont pourraient profiter certains auteurs trop *faciles* de notre époque.

Mais en voilà assez sur Cuisin, disons quelques mots sur ses deux ouvrages qui viennent d'être réimprimés en Belgique. Au point de vue matériel, ces deux rééditions ne le cèdent en rien aux autres jolis volumes que M. J.-J. Gay publie depuis plusieurs années. Leur bonne exécution fait à peu près leur plus grand mérite.

En effet, *Clémentine orpheline et androgyne*, qui parut pour la première fois, à Paris, en 1819, en 2 volumes in-12, est un roman fort invraisemblable. C'est le récit des aventures d'une jeune fille qui réunit dans sa personne les attributs des deux sexes; toutefois, il paraît, à la fin du roman, qu'elle appartient bien réellement au sexe faible. On voit quel parti l'auteur a pu tirer de cette conformation physique : inspirant et ressentant tour à tour des passions extraordinaires, *Clementine*, toujours vertueuse, même dans les plus incroyables traverses, finit par devenir l'heureuse épouse de l'homme qu'elle a distingué dès le premier jour, et recouvre à la fois une fortune immense et une famille inespérée. Il y a dans cette histoire des scènes assez curieuses et qui procureront bien de l'agrément aux âmes sensibles et romanesques.

Les Femmes entretenues dévoilées, dont la première édition parut à Paris en 1820 (v^ve^ Lepetit), en 2 volumes in-12, sont ornés de deux figures vraiment amusantes et assez jolies; elles se composent de dix histoires de filles du monde, comme on disait jadis. Les amateurs du croustilleux y liront avec joie *les Espiègleries d'Armantine, le Manège de Virginie, les Fredaines de la Farfanne*, ou *la Sémillante Espagnole, le Dindon aux œufs d'or, le Colimaçon syphilitique*, ou *Lasthénie, la fausse dévote*, etc., etc. Ils y verront le vice puni, conclusion que Cuisin (toujours moral!) ne manque jamais de mettre à ces récits égrillards. Quant aux bons tours joués par ces dames à leurs benêts d'amants, ils feront sourire de pitié les *demoiselles* de nos jours, qui sont bien d'une autre force. Après tout, il n'y a rien de bien étonnant en cela : ne sommes-nous pas en toutes choses dans une époque de progrès? PHIL. MIN.

Les livres en 1881, 1882 et 1883. Études critiques et analytiques par MM. Gaston d'Hailly, A. Le Clere et Henri Litou. Paris, H. Le Soudier, 5 vol. in-8°.

Ce répertoire, fort intéressant et fort utile, a le malheur de débuter ainsi : « Tu as tellement insisté, mon cher R..., pour avoir mon avis sur le choix des livres que tu devais lire ou acheter, mais, me disais-tu, renseigne-moi, je suis en pleine campagne, recevant des journaux, c'est vrai, mais dont les articles sont des réclames, et non des conseils, j'ai donc cédé à ton désir. »

J'ai voulu citer cette première phrase tout au long, justement parce qu'il n'y en a pas d'autre de même farine dans le recueil et que je tiens à ce que la première page ne mette pas en garde contre le reste. Le journal intitulé la *Revue des livres nouveaux*, d'où les articles qui composent ces volumes sont extraits, a d'ailleurs conquis notoriété et autorité. Les analyses y sont généralement bien faites et dans un esprit impartial. J'aime moins les chroniques signées P. de Saint-Henri; pour alertes et spirituelles qu'elles soient, elles ne sont pas exemptes de parti pris, et les muses qui les inspirent sont trop souvent les intérêts de boutique ou de camaraderie. Je signalerai, en passant, une légère erreur, qui ne tire son importance que de l'homme à propos de laquelle elle est commise. En parlant de Littré, dans le second volume, lettre du 25 juin 1881, M. A. Le Clère donne un extrait de la traduction des deux premiers chants de l'*Iliade* que notre grand savant s'amusa à versifier en vieux français, et il dit que, la pièce n'ayant jamais été imprimée à part, il faut recourir à je ne sais quel numéro de je ne sais quelle année de la *Revue des Deux Mondes* pour la lire en son entier. On trouvera, avec plus de plaisir et de commodité, ce tour de force littéraire dans deux volumes d'études sur notre ancienne langue, portant le titre un peu trop compréhensif d'*Histoire de la littérature française*, et publiés à la librairie académique de Didier, je crois.

Matériellement, ce sont de beaux volumes bien imprimés, suivis de tables suffisamment claires et commodes. Il est toutefois regrettable que, dans les deux premiers tomes, la pagination recommence avec chaque lettre bibliographique, c'est-à-dire avec chaque numéro du journal la *Revue des livres nouveaux*, au lieu d'être continue. On a vu l'inconvénient, et on y a remédié à partir de 1882. B.-H. G.

Voyage du duc de Richelieu de Bordeaux à Bayonne, 1759. Œuvre inédite de C. de Rulhière publiée avec notes, précédée d'un essai de bibliographie sur les anciens voyageurs à Bordeaux et de notes biographiques, suivie d'une pièce rarissime et de lettres inédites du duc de Richelieu. Par Raymond Céleste, sous-bibliothécaire de la ville. Bordeaux, imprimerie de G. Gounouilhou, imprimeur de la Société des bibliophiles, 11, rue Guiraude, 1882, in-8° de CL-36 pages. Tirage à petit nombre sur beau papier vergé.

L'œuvre inédite de Rulhière est une simple lettre en prose et en vers, adressée à M^me^ la duchesse d'Aiguillon. Laissons M. Raymond Céleste nous exposer lui-même le sujet de cet opuscule et les circonstances de sa découverte. « Le maréchal duc de Richelieu, nous dit l'aimable et savant bibliothécaire, étant gouverneur de la Guyenne et de la Gascogne, partait de Bordeaux le 2 avril 1759, pour se rendre à

Bayonne. Il allait inspecter l'état des fortifications de cette place et passer en revue les troupes qui la gardaient. La France était en guerre contre l'Angleterre; l'ennemi pouvant attaquer cette côte, la prudence ordonnait au gouverneur de veiller à l'exécution des mesures nécessaires pour défendre Bayonne. Un des plus jeunes militaires de l'escorte du maréchal a écrit, sous forme de lettre en prose et en vers, adressée à Mme la duchesse d'Aiguillon, la relation de ce voyage. Rulhière avait plus de goût pour la plume que pour l'épée ; il connaissait l'amusant récit du voyage de Chapelle et Bachaumont, dont le genre resta longtemps de mode. Rulhière avait de la verve et une grande facilité de style, il adopta cette forme aisée et agréable de récit en vers et en prose. Il est permis de croire qu'en courtisan habile, il pensa plaire à la duchesse d'Aiguillon, en prenant pour modèle l'épître que son père, le comte de Plélo, avait un jour écrite à son ami le chevalier de la Vieuville. La lettre du jeune gentilhomme est restée inédite. Une dame de Bordeaux, Jeanne-Marie-Françoise Chazot, femme du conseiller Claude Duplessy, personne aimable et savante qui tenait à Bordeaux le rôle de Mme Geoffrin à Paris, a transcrit elle-même la pièce de Rulhière. C'est parmi les papiers de sa fille, Mme de Cursol, qu'a été trouvée la copie faite par Mme Chazot-Duplessy. A la suite du récit de Rulhière, Mme Duplessy a ajouté deux pièces de vers du même auteur, restées inédites aussi et adressées, l'une en 1759 à la fille du maréchal de Richelieu, Mme la comtesse d'Egmont; l'autre écrite au nom de la marquise de Rochechouart et présentée par elle au duc de Richelieu le 1er janvier 1759. »

Nous voici bien fixés sur les trouvailles de M. Raymond Céleste; disons de suite que la relation de Rulhière est remplie de grâce et de légèreté. Dans les treize pages dont elle se compose, il raconte les divers incidents du voyage du maréchal, qu'il nous représente traversant les déserts des landes dans sa *dormeuse*, voiture singulière, où, mollement couché, il court aux grands travaux.

> Dans un de ces cruels départs,
> Qu'une faible amante redoute,
> Vénus en fit présent à Mars,
> Pour que ce dieu courant s'exposer aux hasards,
> Fatigué des adieux, s'en reposât en route.

Toute la lettre est sur ce ton d'aimable badinage et de délicate flatterie.

La deuxième pièce inédite, publiée par M. Celeste, adressée à Mme d'Egmont, met en lumière la fille du maréchal; c'est l'inoculation qui est le principal motif des vers de notre auteur. La troisième pièce est un fort joli compliment en vers adressés par Rulhière au maréchal, au nom de la marquise de Rochechouart. Enfin le volume se termine par un appendice dans lequel est reproduit un récit en vers fort rare du « Passage du roy d'Espagne et des princes à Bordeaux », en 1701 ; on y trouve encore quelques compliments en vers gascons, et, en dernier lieu, huit lettres inédites du maréchal duc de Richelieu, lettres remarquables surtout par l'orthographe de ce grand seigneur, membre de l'Académie française.

Assurément les pièces inédites de Rulhière, si heureusement découvertes par l'érudit bibliophile bordelais, n'ajouteront pas beaucoup à la gloire de ce charmant et spirituel auteur. Elles sont dignes toutefois d'être lues et conservées; mais leur plus grand mérite à nos yeux, c'est d'avoir permis à M. Raymond Céleste de nous communiquer, dans son excellente préface, les trésors de sa vaste érudition.

Il est assez peu commun de voir une publication d'une trentaine de pages, précédée d'une introduction qui n'en compte pas moins de cent cinquante; mais c'est bien le cas ici de dire que l'accessoire l'emporte sur le principal.

Le principal, c'est-à-dire les trois pièces de Rulhière, n'a plus, en dehors de sa valeur littéraire, qu'un intérêt tout à fait rétrospectif; l'accessoire, autrement dit l'introduction de M. Raymond Céleste, est un travail historique et bibliographique d'une incontestable importance; quoiqu'il ne soit point séparé en parties bien distinctes, on peut toutefois le diviser en deux sections.

Dans la première, M. Céleste, s'inspirant d'une étude déjà faite par M. de Verneilh, sur *les anciens voyageurs à Bordeaux*, a eu l'heureuse idée de rechercher à son tour les écrits des voyageurs qui ont visité cette ville jusqu'à l'époque de la Révolution. Le sujet était vaste et cependant n'a point rebuté la patience du savant bibliothécaire. Dans l'espace de soixante pages, il a cité, décrit et résumé quarante et une relations de voyages faits de 1284 à 1798. Chacun de ses articles est accompagné de notes historiques et bibliographiques, rédigées avec la plus consciencieuse exactitude et dont la réunion offre aux bibliophiles un haut intérêt et une extrême utilité. Dans la seconde section de son travail, notre auteur, avant de suivre Rulhière dans son voyage, a voulu présenter les acteurs qu'il met en scène et renseigner le lecteur sur les gens qu'il va rencontrer. Ainsi, dans les quatre-vingts pages dont se compose cette seconde partie, nous trouvons, non pas de simples notes, arides, sèches, superficielles, mais de véritables notices biographiques, très bien faites et rédigées, soit d'après des documents originaux, soit d'après les auteurs les plus autorisés. Les personnages biographiés dans cette étude sont d'abord *Rulhière*, naturellement, puis les deux duchesses *d'Aiguillon* et le comte de *Mauron*, le maréchal-duc de *Richelieu*, le chevalier de la *Tresne*, le président de *Lalanne*, enfin la célèbre comtesse *d'Egmont*. Ces huit notices abondent en renseignements curieux de toute nature et éviteront bien des recherches pénibles ou même infructueuses aux travailleurs.

Le nouvel ouvrage publié par M. Raymond Céleste, que nous avons eu déjà l'occasion de présenter aux lecteurs du *Livre*, pour son excellente notice sur *Machon*, est donc, on le voit, un livre qui s'adresse non seulement aux bibliophiles bordelais, mais aussi à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire littéraire du XVIIIe siècle. Une seule chose nous a paru regrettable,

c'est que l'auteur, qui ne recule pas cependant devant les besognes ingrates, n'ait pas joint un index détaillé des noms et des faits, à sa belle étude ; cette précaution eût, à notre avis, rendu son livre parfait. En général, les auteurs ne se préoccupent pas assez d'annexer des *index* ou tout au moins des *tables analytiques* à leurs productions ; c'est cependant une chose bien utile et qui devient de plus en plus indispensable par suite du nombre toujours croissant des publications ; nous ne voudrions pas voir paraître un seul travail de bibliographie ou d'histoire littéraire qui ne fût accompagné de ces précieuses tables documentaires.

Que M. Raymond Céleste nous pardonne cette observation et qu'il veuille bien recevoir encore nos vives félicitations pour son bel ouvrage qui demeurera l'une des plus remarquables publications de la Société, déjà si riche, des bibliophiles de Guyenne.

PHIL. MIN.

La Tentation de saint Antoine, ornée de figures et de musique. A Londres, M DCC LXXXIV. — A la suite : **Le Pot-pourri de Loth,** orné de figures et de musique. A Londres, M DCC LXXXIV. — In-8° de 20 pages de texte, 20 pages de musique et 16 planches figures et frontispices. Réimpression fac-similé tirée à petit nombre sur papier impérial du Japon. (Imprimé chez von Castelberg et fils à Zurich.) On y joint 6 figures libres. — Prix : 20 fr.

Tous les curieux de galanteries du XVIII^e^ siècle connaissent, au moins de réputation, ces deux opuscules. Le premier est dû à la plume de Sedaine, le second paraît devoir être uniquement attribué à Pierre Lalleman, ancien notaire, et non à Poinsinet, comme il est dit dans *la France littéraire,* dont le rédacteur a sans doute confondu le *Pot-pourri de Loth* avec le *Cantique de saint Roch,* qui est bien de ce dernier auteur.

Ces petits ouvrages, dont la valeur littéraire est fort mince, sont du pur libertinage ; aussi les exemplaires originaux en ont-ils été soigneusement détruits par tous les amis des mœurs et de la religion. — Ils ont eu cependant plusieurs éditions : la première est datée de Londres (Paris), 1781 ; elle est imprimée en caractères typographiques, avec la musique gravée ; la seconde édition, celle qu'on vient de réimprimer à Zurich (du moins le volume porte cette indication) est entièrement gravée et porte également la rubrique de Londres (Paris), avec la date de 1784. En 1786, parut une troisième édition, même format, mêmes conditions. En 1782, Cazin en donna une édition in-18, mais avec un seul frontispice et huit figures réduites. Il y eut, cette même année, une édition séparée du *Pot-pourri de Loth,* Londres (Paris), in-18, figures. Enfin ces deux pièces furent encore insérées dans le recueil intitulé : *Contes théologiques, suivis des Litanies des catholiques du* XVIII^e^ *siècle,* etc. Paris, 1783, in-8°, recueil où l'on trouve aussi le *Cantique de saint Roch,* par Henri Poinsinet, et le *Cantique de sainte Geneviève,* par G. Garnier, devenu plus tard pair de France.

Pour les motifs indiqués plus haut, les diverses éditions de ces pièces facétieuses et libertines sont devenues très rares. Celle de 1784 présente cependant un caractère véritablement artistique, et les quelques exemplaires qu'on a vu passer en vente ont toujours atteint des prix élevés. La plupart des planches, qui auraient été exécutées par Borel, d'après Eluin, sont fort jolies et l'on s'explique que les éditeurs de la réimpression dont il s'agit ici aient voulu mettre ces curieuses compositions à la portée des amateurs modestes qui hésitent à acheter ces plaquettes au poids de l'or. Ils ont assez bien réussi, les reproductions fac-similé par les procédés héliographiques ne pouvant jamais atteindre la beauté et la finesse du burin. Cette réimpression est néanmoins intéressante et sera recherchée par les spécialistes. P. M.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS

Le vice-amiral Peyron, ministre de la marine et des colonies, vient d'adresser la circulaire suivante aux vice-amiraux commandant en chef, préfets maritimes, et aux chefs des divers services de la marine :

« Messieurs, j'ai remarqué que des articles de journaux, de revues, etc., des livres même, émanant de fonctionnaires de mon département, ont été publiés sans que les auteurs se soient conformés aux prescriptions formelles contenues dans les dépêches de mes prédécesseurs, en date des 16 décembre 1853, 8 mai et 8 juillet 1871; il convient de renouveler ces prescriptions; je vous invite, par suite, à rappeler au personnel sous vos ordres qu'il est interdit à tout officier, fonctionnaire ou agent du département de la marine et des colonies, de publier quoi que ce soit, signé, non signé ou signé d'un pseudonyme, sans avoir au préalable obtenu l'autorisation du ministre.

« Les demandes de ce genre devront être adressées, par voie hiérarchique, et être accompagnées de l'écrit à publier.

« Signé : Peyron. »

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DES CINQ ACADÉMIES.

Le 25 octobre dernier a eu lieu à l'Institut la séance publique annuelle des cinq Académies, sous la présidence de M. Heuzey, président de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, assisté de MM. Camille Doucet, Blanchard, Gounod, Nourrisson, délégués des Académies française, des sciences, des beaux-arts et des sciences morales et politiques, et de M. H. Wallon, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, secrétaire actuel du bureau de l'Institut.

Les lectures ont eu lieu dans l'ordre suivant : 1° discours du président des cinq Académies de l'Institut; proclamation du prix biennal et rapport sur le concours de 1883, pour le prix fondé par M. de Volney; 2° *deux portraits de Molière*, par M. Émile Perrin, de l'Académie des beaux-arts; 3° *la suppression de la course*, par M. Arthur Desjardins, de l'Académie des sciences morales et politiques; 4° *un épisode de la dernière campagne du Soudan*, par M. Cherbuliez, de l'Académie française; 5° *sur le caractère scientifique et civilisateur des grandes entreprises industrielles ayant pour but de faciliter les relations entre les peuples*, par M. de Lesseps, de l'Académie des sciences.

Le prix biennal de 20,000 fr. a été décerné à M. Paul Meyer, bien connu par ses études sur les dialectes romans de la France méridionale.

Ce prix est le seul que décerne l'Institut tout entier : il est distribué, tous les deux ans, tour à tour à l'œuvre ou à la découverte la plus propre à honorer ou à servir le pays, qui se sera produite, pendant les deux dernières années, dans l'ordre spécial des travaux que représente chacune des cinq sections de l'Institut.

Voici la liste des lauréats qui l'ont obtenu depuis sa fondation :

1861. M. Thiers (Académie française).
1863. M. Oppert (inscriptions et belles-lettres).
1865. M. Würtz (sciences).
1867. M. Félicien David (beaux-arts).
1869. M. Henri Martin (sciences morales et politiques).
1871. M. Guizot (Académie française).
1873. M. Mariette (inscriptions et belles-lettres).
1875. M. Paul Bert (sciences).
1877. M. Chapu (beaux-arts).
1879. M. Demolombe (sciences morales et politiques).
1881. M. Nisard (Académie française).
1883. M. Paul Meyer (inscriptions et belles-lettres).

Le prix Volney n'a pas été décerné.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'Académie française a tenu sa séance publique annuelle le 16 novembre, sous la présidence de M. Rousse, directeur, assisté de M. Renan, chancelier, et de M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, qui a lu son rapport sur les concours de l'année 1883.

M. le directeur a prononcé le discours d'usage sur les prix de vertu.

Voici le programme des prix décernés :

Prix de poésie. — L'Académie avait proposé pour sujet du prix de poésie à décerner en 1883 : *Lamartine.*

Un premier prix, de la valeur de 4,000 francs, a été décerné à M. Jean Aicard, auteur de la pièce inscrite sous le n° 169, portant pour épigraphe :

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri...
(Ovide.)

Deux seconds prix de 2,000 francs chacun sont décernés aux deux pièces portant, l'une, le n° 70, avec cette épigraphe : *Qui donc a fait les soirs éternellement tristes?* dont l'auteur est M. Léon Barracand; l'autre, le n° 143, avec cette épigraphe: *Sursum corda!* dont l'auteur est M. Marcel Ballot.

Une mention honorable est accordée à la pièce de vers inscrite sous le n° 19, avec cette épigraphe : *Gloria victis!* dont l'auteur est M. le baron Raymond de Borelli.

Prix Montyon destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs. — L'Académie française a décerné un prix de 2,500 francs à M. Gustave Larroumet, auteur d'un ouvrage intitulé : *Marivaux, sa vie et ses œuvres;*

Deux prix de 2,000 francs chacun : à M. Émile Krantz, auteur d'un ouvrage intitulé : *Essai sur l'esthétique de Descartes;* à M. Auguste Vitu, auteur d'un ouvrage intitulé : *la Maison mortuaire de Molière;*

Un prix de 1,500 francs chacun : à M. Henri Welschinger, auteur d'un ouvrage intitulé : *la Censure sous le premier Empire;*

Neuf prix de 1,000 francs chacun : à M. Maurice Croiset, auteur d'un ouvrage intitulé : *Essai sur la vie et les œuvres de Lucien;* à M. Charles Bigot, auteur d'un ouvrage intitulé : *le Petit Français;* à M. Léon de la Brière, auteur d'un ouvrage intitulé : *Madame de Sévigné en Bretagne;* à Mme Marie Robert Halt, auteur d'un ouvrage intitulé : *Histoire d'un petit homme;* à Daniel Lesueur (Mlle Jeanne Loiseau), auteur d'un ouvrage intitulé : *le Mariage de Gabrielle;* à M. Gaston Tissandier, auteur d'un ouvrage intitulé : *les Récréations scientifiques;* à M. Gaston Lavalley, auteur d'un ouvrage en prose intitulé : *les Grands cœurs, biographies et récits;* à M. Stéphen Liégeard, auteur d'un recueil de poésies intitulé aussi : *les Grands Cœurs;* à Mme Vattier, d'Ambroyse, auteur d'un ouvrage intitulé : *le Roman d'une sœur, six Orphelins.* Mme Vattier a reçu, en outre, les palmes académiques.

L'Académie décerne enfin une médaille d'or, de la valeur de 1,000 francs, à M. Jules Comte, directeur de la Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts, pour récompenser et encourager cette intéressante publication.

Prix Gobert. — Ce prix, conformément à l'intention expresse du testateur, se compose des neuf dixièmes du revenu total qu'il a légué à l'Académie; l'autre dixième étant réservé pour l'écrit sur l'*Histoire de France* qui aura le plus approché du prix. L'Académie a décerné le grand prix de la fondation Gobert à M. A. Chéruel, pour son *Histoire de France sous le ministère de Mazarin* (1651-1661), 3 vol. L'Académie a décidé que le second prix de la même fondation serait décerné à M. Ludovic Sciout, pour son *Histoire de la constitution civile du clergé* (1790-1801), 4 vol.

Prix Thiers. — Le prix de 3,000 francs, fondé par M. Thiers, a été décerné à M. G. Rothan, pour ses deux ouvrages intitulés : l'un, *la Politique française en 1866,* 1 vol. in-8°; l'autre, *l'Affaire du Luxembourg, le prélude de la guerre de 1870,* 1 vol. in-8°.

Prix Thérouanne. — Le prix Thérouanne, de la valeur de 4,000 francs, a été ainsi réparti : 1° un prix de 2,000 francs, à M. le comte Jules Delaborde, auteur d'un ouvrage intitulé : *Gaspard de Coligny, amiral de France,* 3 vol.; 2° un prix de 2,000 francs, à M. Albert du Boys, auteur d'un ouvrage intitulé : *Catherine d'Aragon et les origines du schisme anglican.*

Prix Bordin. — Le prix Bordin, de la valeur de 3,000 francs, a été décerné à M. Ferdinand Brunetière, pour ses ouvrages intitulés : *le Roman naturaliste, Études critiques sur l'Histoire de la littérature française, Nouvelles études critiques sur l'Histoire de la littérature française.*

Prix Marcellin Guérin.—L'Académie a décidé que le prix de fondation Marcellin Guérin serait ainsi réparti : 1° un prix de 2,000 francs, à M. Boucher-Leclercq, auteur d'un ouvrage intitulé : *Histoire de la divination dans l'antiquité,* 4 volumes; 2° un prix de 1,500 francs, à M. Louis Favre, auteur d'un ouvrage intitulé : *le Luxembourg* (1800-1882), *récits et confidences sur un vieux palais,* 1 volume; 3° un prix de 1,500 francs, à M. Alexandre Beljame, auteur d'un ouvrage intitulé : *le Public et les hommes de lettres en Angleterre au* XVIIIe *siècle.*

Prix Langlois. — Le prix Langlois, de la valeur de 1,500 francs, a été décerné à M. Ch.-Émile Ruelle, pour sa traduction de *la Poétique et la Rhétorique d'Aristote.*

Prix Jules Janin. — Le prix n'est pas décerné. Sur le montant de la fondation, l'Académie attribue une somme de 1,000 francs à M. Develay, pour sa traduction de *Quelques œuvres latines de Pétrarque.*

Prix de Jouy. — Le prix de Jouy, de la valeur de 1,500 francs, a été ainsi réparti : 1° un prix de 1,000 francs est décerné à M. le comte de Chousy, auteur d'un ouvrage intitulé : *Ignis;* 2° un prix de 500 francs à Mme Jeanne Mairet (Mme Ch. Bigot), auteur d'un roman intitulé : *Marca.*

Prix Archon-Despérouses. — Le prix Archon-Despérouses, de la valeur de 4,000 francs, a été ainsi ré-

parti : 1° un prix de 2,000 francs, à M. Georges Bengesco, pour l'ouvrage intitulé : *Voltaire, biographie de ses œuvres*, t. Ier; 1° un prix de 1,000 francs, à M. A. Gazier, auteur d'un livre intitulé : *Choix de sermons de Bossuet* (1653-1691); 3° un prix de 1,000 francs, à M. Ch.-L. Livet, pour ses *Éditions classiques de l'*Avare, *du* Misanthrope *et du* Tartufe, *avec des notes historiques et grammaticales, et un lexique*, 3 vol.

Prix Botta. — Sur le montant de la fondation, l'Académie a décerné un prix de 3,000 francs à M. Paul Rousselot, auteur d'un ouvrage intitulé : *Histoire de l'éducation des femmes en France*, 2 vol.

Prix Vitet. — Ce prix, légué par M. Vitet à l'Académie, pour être employé comme elle l'entendra, dans l'intérêt des lettres, est, cette année, de 6,250 fr. L'Académie le décerne à M. Émile Montégut.

Prix Lambert. — L'Académie a décidé que ce prix serait ainsi réparti : 1° un prix de 1,000 francs, à M. Jules Levallois; 2° un prix de 800 francs, à M. Pontsevrez.

Prix Monbinne. — Le prix Monbinne, de la valeur de 3,000 francs, a été ainsi réparti : 1° un prix de 1,500 francs, à M. Henri Dupin; 2° un prix de 1,500 francs, à MM. Édouard Noël et Edmond Stoullig.

L'Académie accorde à Mlle Clarisse Bader une somme de 1,000 francs sur le reliquat disponible de la fondation Botta.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance publique annuelle.

Elle a eu lieu le 23 novembre, sous la présidence de M. Heuzey, qui a parlé de l'état des études archéologiques, philologiques et paléographiques, des travaux des Écoles d'Athènes et de Rome, et, à propos des prix décernés, des coutumes de l'Anjou au moyen âge, des monnaies de la Béotie et même de l'histoire de l'encre de Chine. M. Hauréau a répété les piquants propos de maître Robert de Sorbon sur les mœurs du XIIIe siècle. Enfin, M. Wallon, dans une très importante Notice sur Mariette, nous a menés au pays des sphinx et des hypogées, théâtre des magnifiques découvertes du grand égyptologue.

Voici la liste des prix décernés :

Antiquités de la France. — 1re médaille : M. Beautemps-Beaupré (*les Coutumes d'Anjou et du Maine*).

2e médaille : M. Pélicier (*Essai sur le gouvernement de la Dame de Beaujeu*, 1483-1491).

3e médaille : MM. Auguste et Émile Molinier (*Chronique de la Normandie du* XIVe *siècle*).

L'Académie accorde en outre six mentions honorables à MM. d'Arbaumont, Joret, Loriquet, docteur Barthélemy, l'abbé Albanès, Dubourg.

Prix de numismatique. — Le prix de numismatique est partagé entre M. Barclay Heade, pour son *History of the coinage of Beotia*, et M. Percy Gardner, pour son *Étude sur les monnaies de Samos*.

Prix fondé par le baron Gobert. — Le premier prix est décerné à M. Frédéric Godefroy, pour son *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous les dialectes du* IXe *au* XVe *siècle*.

Le second prix à M. Giry, pour son ouvrage sur les *Établissements de Rouen et l'Histoire des institutions municipales de Rouen, Falaise, Pont-Audemer*, etc.

Prix Stanislas Julien. — M. Maurice Jametel, pour son ouvrage intitulé : *l'Encre de Chine, son histoire et sa fabrication d'après des documents chinois*.

Prix de la Grange. — L'Académie décerne le prix à la *Société des anciens textes français* pour ses publications des années 1881 et 1882.

Séance du 19 octobre.

Ouvrages présentés. — Ul. Robert : *Recueil de lois, décrets, etc., concernant les bibliothèques publiques*.

Lecture. — Notes sur les cistes ou situles de bronze à représentations figurées, découvertes dans les nécropoles de la haute Italie.

Séance du 26 octobre.

Ouvrages présentés. — Hochsteken : *Nouvelles fouilles faites à Watsels et Saint-Margarathea, et la civilisation de la période de Hallstatt.* — Schlumberger : *Œuvres de Longpérier*, t. IV. — Rayet : *Monuments de l'art antique*, 5e liv. — Rubens Duval : *Les dialectes néo-araméens de Salamas.* — Hénon : *Les chansons de Roger d'Andeli.* — De Harlen : *Études sur l'exégèse et la correction du texte avestique*.

Dans cette séance, le président a brièvement fait connaître les sujets de prix choisis par les commissions.

En voici l'indication sommaire :

On a prorogé, pour le prix Bordin, l'étude sur le Ramanaya, et, pour le prix du Budget, le concours sur le dialecte parlé dans l'Ile-de-France, et notamment à Paris jusqu'à l'époque du dernier des Valois.

On a ouvert trois nouveaux concours :

Sujet oriental : « Étudier d'après les documents arabes et persans les sectes des zendicks, mazdéens, daïsanites; montrer comment elles se rattachent soit au zoorastrisme, soit au gnosticisme, soit aux vieilles croyances populaires de l'Iran. »

Sujet d'antiquité classique : « Faire, d'après les monuments figurés et autres, l'exposé de l'éducation des jeunes Athéniens, âgés de moins de dix-huit ans, jusqu'au ve siècle avant notre ère. »

Sujet relatif au moyen âge : « Remplacer le concours sur l'histoire des opérations du change par une étude sur les œuvres en vers et en prose connues sous le nom de *Chronique de Normandie*. »

Séance du 2 novembre.

Ouvrages présentés. — Ch. Mortet : *Le Livre des Constitucion demeneas el Chastclet de Paris.*—Benoist et Riemann : *Tite-Live,* liv. XXIII-XXIV et XXV.

Lectures. — Revillout : La syntaxe des temples, ou le budget des cultes sous Ptolémée-Philadelphe.

Dans cette séance, l'Académie a ouvert un concours sur la numismatique crétoise. (Prix Bordin.)

Séance du 9 novembre.

Ouvrages présentés. — Mussafia : *De la formation du présent dans les langues romanes.* — Jacob : *Sylloge vocabulorium ad conferendos demonstrandosque codices græcos utilium.* — Duhamel : *Les origines du palais des papes.* — Omont : *Inventaire sommaire des manuscrits du Supplément grec de la Bibliothèque nationale.* — Tamisey de Laroque : *Arnaud de Pontac, évêque de Bazas.* — Poulle : *Inscriptions diverses de la Numidie.*

Lecture. — De Cailhaud : La loi Junia Norbana.

Séance du 16 novembre.

Après l'adoption du procès-verbal, M. le secrétaire perpétuel a donné lecture des lettres des candidats aux places vacantes par la mort de MM. Defrémery et Laboulaye.

Les candidats sont, pour la place de M. Defrémery : M. Maspéro et M. de Rosny; pour la place de M. Laboulaye, MM. Paul Meyer, Benoist et Gustave Schlumberger.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance publique annuelle.

Le 10 novembre a eu lieu, sous la présidence de M. Paul Pont, la séance publique annuelle de l'Académie.

M. Jules Simon a lu une notice historique très remarquable sur les travaux de M. Guizot.

La distribution des récompenses s'est faite ensuite dans l'ordre suivant :

Prix du budget (Section de morale). —M. Thamin, professeur de philosophie au lycée de Brest.

Prix Odilon Barrot (section de législation, etc.). — M. Joseph Ferrand, ancien préfet. — Mention honorable, M. Ferrond, conseiller de préfecture de la Seine.

Prix Léon Faucher (économie politique, finances, statistique). — Le prix n'est pas décerné. — Une récompense de 2,000 francs est accordée à l'auteur du mémoire n° 2. Une récompense de 500 francs est accordée à M. C. Renault.

Dans la même section, un autre prix est décerné à M. Chaufton; deux mentions honorables à M. Renault et au mémoire inscrit sous le n° 5.

Prix Crouzet (section de philosophie). — Pas de prix décerné. — Une récompense de 1,500 francs est accordée à Mme Clémence Royer.

Le prix Jean Reynaud est décerné à M. F.-T. Perrens, inspecteur de l'Académie de Paris.

Séance du 27 octobre.

Ouvrages présentés. — Alaux : *Histoire de la philosophie; Précis d'instruction morale.* — Paul Deschanel : *La question du Tonkin.* —Jousserandot : *L'édit perpétuel restitué et commenté.* —Chatenet : *Esquisses dramatiques; Poésies diverses.*

Lecture. — Zeltler : La bataille de Bouvines. — Boutmy : Des précautions à prendre dans l'étude des Constitutions étrangères.

Séance du 3 novembre.

Ouvrages présentés. — Weber : *Histoire de la philosophie européenne.* —Chaignet : *Psychologie d'Aristote.*

Lecture. — Martha : La précision dans l'art. — Baudrillart : Mirabeau et son livre : *l'Ami des hommes.*

Séance du 17 novembre.

Ouvrages présentés. — Charbonnier : *Organisation électorale et représentative de tous les pays civilisés.* —Block : *Supplément au Dictionnaire de l'administration française.*—Engelhardt : *La Turquie et le Tanzimat,* t. II. — Ingold : *Recueil des vies de quelques prêtres de l'Oratoire, du P. Cloyseau.* — Jourdan : *Étude sur le projet de revision de la loi relative aux logements insalubres.*

Lecture. — Gréard : L'esprit de discipline dans l'éducation.

M. Girard, membre de l'Association française pour l'avancement des sciences, vient de léguer à cette Société un capital de 100,000 francs; le revenu cumulé pendant cinq ans doit être employé en encouragements et récompenses aux personnes qui auront le plus contribué à éclaircir la question de l'ancienneté de l'homme, par rapport aux temps géologiques.

La Société donnera ces sommes en prix, contributions à des voyages de recherches ou à des fouilles.

La Société académique de Boulogne-sur-Mer nous prie d'annoncer qu'elle vient d'ouvrir un concours pour 1884.

Ce concours comprend trois parties :

1° Une médaille d'or de 400 francs à l'auteur du meilleur travail historique concernant quelques particularités des annales boulonnaises;

2° Une médaille d'or de 200 francs pour une pièce de poésie (minimum cinquante vers), sur un sujet *ad libitum.* Cependant on préférerait quelque thème qui touchât la province de Boulogne;

3° Une médaille d'or de 400 francs pour un mémoire scientifique.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

Création de nouvelles bibliothèques.

Devant le nombre toujours croissant de lecteurs qui s'adressent aux bibliothèques municipales, la commission a pensé qu'il y avait lieu d'augmenter le nombre de ces bibliothèques.

Des locaux paraissaient tout désignés pour cette installation; un certain nombre d'écoles communales, libres dans la soirée, peuvent recevoir des volumes dont l'instituteur, moyennant une faible indemnité, aura la garde et le maniement. La dépense ne s'élève qu'à 95,320 francs, somme bien faible relativement aux services que rendra cette innovation.

En conséquence, il est décidé que des bibliothèques seront créées immédiatement dans les écoles suivantes :

Écoles de garçons : — Rues d'Argenteuil, Saint-Denis, Montgolfier, de l'Arbalète, de Vaugirard, de Sambre-et-Meuse, Servan, Baudricourt, Hamelin, Vitruve et place des Vosges.

Un mémoire sur l'origine et les progrès des bibliothèques publiques en Amérique, lu au congrès des bibliothécaires, à Liverpool, par M. Stephens, estime à plus de 3,000 le nombre de ces bibliothèques qui existent aux États-Unis. Elles possèdent ensemble 12,300,000 volumes.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Nous avons plaisir à annoncer et à recommander d'une façon toute particulière un recueil bi-mensuel que fait paraître chez le libraire Saint-Jorre, 91, rue de Richelieu, M. Charles Nauroy, dont on connaît les intéressants ouvrages historiques et bibliographiques.

Le Curieux, tel est le titre de ce recueil, qui est appelé à rendre aux chercheurs et aux érudits les plus signalés services.

Le Curieux a une grande analogie avec la revue anglaise *Notes and Queries* et notre *Intermédiaire*.

On trouvera dans nos sommaires des publications périodiques l'analyse des principaux articles des trois premières livraisons du *Curieux* auquel nous vous promettons de faire souvent de larges emprunts.

Puisque nous venons de parler de *l'Intermédiaire*, annonçons qu'il cesse sa publication. Nous regrettons la détermination de l'éditeur et voyons disparaître avec peine une revue qui, si l'on y eût apporté quelques légères modifications, eût certainement été profitable à tous.

Les éditeurs Féchoz et Letouzey viennent de rééditer en cinq volumes grand in-8° l'ouvrage de l'abbé Lebeuf : *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris.*

A ces cinq volumes ils en ont ajouté un sixième, qui paraîtra au mois d'avril prochain et renfermera 1° les tables des noms de lieux et de personnes cités dans le cours de l'ouvrage; 2° une table générale que l'abbé Lebeuf n'avait fait qu'ébaucher; 3° des additions et corrections; 4° une bibliographie raisonnée aussi complète que possible des sources imprimées et manuscrites consultées par l'auteur. On y joindra aussi l'indication des principaux ouvrages ayant trait à l'histoire de l'ancien diocèse édités depuis l'apparition de la première édition.

M. Louis Paris, conservateur de la bibliothèque d'Épernay, vient de faire paraître le premier volume du *Catalogue* de cette bibliothèque.

Les éditeurs anglais Smith, Elder and C° annoncent une nouvelle édition, en vingt-six volumes, des *Œuvres complètes de Thackeray.*

La lettre du pape sur les travaux historiques commence à porter ses fruits. On vient de publier à Vienne un volume contenant deux cents documents tirés des archives du Vatican, et relatifs à la part prise par le Saint-Siège à la délivrance de Vienne par Sobieski, en 1683. Au nombre de ces documents sont cent trente-cinq lettres autographes d'Innocent XI, de l'empereur Léopold I^er^, de Sobieski et d'autres personnages importants.

D'autre part, on annonce l'impression, à Ratisbonne, de deux volumes de documents tirés également des archives secrètes du Vatican, et se rapportant à Luther ou à son époque.

Enfin, deux autres collections, en ce moment sous presse, jetteront de la lumière sur les pontificats de Clément VII et d'Honorius III.

NOUVELLES DIVERSES

Bilan des statues.

La question de la statue du grand Honoré de Balzac, réclamée depuis tant d'années par la presse et la public, va entrer dans la voie pratique, grâce à la généreuse initiative de M. Emmanuel Gonzalès, qui va réunir un groupe d'amis et d'admirateurs de l'auteur d'*Eugénie Grandet*.

Il sera procédé immédiatement à la formation d'un comité, choisi parmi les écrivains les plus illustres et les plus sympathiques, afin de provoquer une souscription publique.

Nous ne doutons pas du succès de cette entreprise.

Voici la lettre par laquelle M. Emmanuel Gonzalès invite ses confrères de la presse à la formation d'un comité pour l'érection d'une statue :

« Monsieur et honoré confrère,

« De nombreux amis et admirateurs du grand Honoré de Balzac m'ont invité à prendre l'initiative d'une souscription destinée à élever une statue au créateur de *la Comédie humaine*.

« J'ai obéi et accepté la tâche délicate d'être le sonneur de cloche d'une œuvre si souvent réclamée par le public et la presse. Mon seul titre à cet honneur, c'est d'avoir connu intimement le maître à l'époque où il écrivait ces pages étincelantes : *les Petites Misères de la vie conjugale*, dans *la Caricature*, que je dirigeais avec la collaboration de Théophile Gautier, Alphonse Karr, Léon Gozlan, Alexandre Dumas, Gavarni, etc., etc.

« Dès lors, l'illustre romancier était l'inventeur, bien plus que le peintre, de la société de son temps; les héros et les comparses du monde se modelaient sur ceux du roman.

« Une respectueuse réserve nous était imposée, tant que la famille de Balzac pouvait veiller aux intérêts de sa renommée. — Aujourd'hui, les admirateurs de l'immortel écrivain forment sa parenté d'esprit et de cœur; ils ont le droit de devenir les serviteurs de sa gloire.

« Ce grand homme de lettres, qui n'a jamais voulu être autre chose que l'un de nous, n'a pas laissé comme Alexandre Dumas un héritier de son sang, de son nom et de son génie. Nul continuateur, nul successeur ne rend cet héritage vivant et visible.

« Balzac est isolé dans son œuvre; enfermé dans nos bibliothèques, ne rayonnant qu'aux vitrines des libraires, il n'a pas d'action extérieure sur le public; la magie du prestige théâtral lui fait défaut; mais, en revanche, tous les romanciers modernes se considèrent comme ses fils et ses petits-fils. — La famille est nombreuse, et nul parmi les plus célèbres ne désavoue cet ancêtre glorieux.

« Est-il réellement moins populaire qu'Alexandre Dumas, ce prodigieux improvisateur, ce vulgarisateur de l'histoire, ce maître du drame? Il est permis d'en douter.

« Certes, Balzac n'était pas doué de ces qualités brillantes, si sympathiques au clair génie français. L'homme n'était ni un mousquetaire vert-galant, ni un touriste de joyeuse fantaisie, ni un artificier de causerie familière. Quant au romancier, il n'éblouissait pas, comme un Ruggieri incessant, en éruption de feuilletons.

« Mais l'auteur d'*Eugénie Grandet* et des *Contes drôlatiques*, — ces deux extrêmes, — écrivain de cohésion, d'effort et de concentration, observateur intuitif et profond, touche aux fibres les plus intimes des esprits lettrés, sérieux et délicats. A ce titre, et au meilleur sens du mot, il est populaire.

« S'il charme moins que Dumas, Balzac fait penser davantage : ses ouvrages sont capiteux comme ces vins d'Orient pimentés de haschich; ceux du premier pétillent comme la mousse gaie du vin de Champagne. — Le parallèle ne peut que profiter à tous les deux.

« Je crois donc l'heure venue de réaliser ce projet si longtemps rêvé d'un hommage solennel à rendre au maître dont Victor Hugo a salué la tombe d'un suprême et éloquent adieu, qui ne sera jamais oublié.

« Après la statue d'Alexandre Dumas, la statue d'Honoré de Balzac.

« Je viens donc, mon cher confrère, faire appel à vos sentiments de piété littéraire et vous prier d'accorder votre concours à un projet déjà accueilli par la sympathie publique.

« Veuillez me faire connaître si vous consentez à faire partie de la Commission d'étude qui sera convoquée aussitôt les adhésions reçues.

« Je vous prie d'agréer, cher et honoré confrère, l'expression de ma haute considération.

« Votre très dévoué,

« Emmanuel Gonzalès. »

La statue de Sedaine vient d'être placée dans le square Parmentier.

M. Doublemard vient de mettre la première main à la statue de Béranger, qui sera placée, comme on sait, en juillet 1884, dans le square du Temple.

Inauguration de la statue d'Alexandre Dumas.

L'inauguration de la statue d'Alexandre Dumas a eu lieu le 4 novembre dernier.

On sait que l'initiative du monument revient tout entière à M. Th. Villard, membre du Conseil municipal; c'est lui qui en eut le premier l'idée, et c'est lui qui organisa un comité pour recueillir des souscriptions.

Ce comité était composé de MM. Émile Augier,

Léon Cosnard, A. Daudet, Dennery, Dreyfus, O. Feuillet, E. de Girardin, Gounod, Halanzier, Hetzel, Jadin, Legouvé, de Leuven, Calmann Lévy, Meilhac, Meissonier, Noël Parfait, E. Perrin, P. Poirson, Reynier, de Saint-Victor, Sardou, J. Verne, Villard, Wolf, Vitu, Alph. de Neuville.

Le ministère de l'instruction publique souscrivit pour 12,500 francs. La Ville concéda un terrain place Malesherbes, non loin du numéro 7 de ce boulevard, dernier domicile de Dumas.

L'éminent artiste, le regretté Gustave Doré, s'offrit avec enthousiasme à exécuter gratuitement, non seulement la statue de son illustre ami, mais encore le groupe de la Lecture, qui orne le soubassement du piédestal, et le d'Artagnan placé derrière le monument[1].

Des discours ont été prononcés par MM. Edmond About, Camille Doucet, Jules Claretie, de Leuven et Kaempfen, ce dernier représentait le ministre de l'instruction publique.

Le *Times* a publié la lettre suivante adressée au colonel Émile Doré, frère du statuaire, par le président du comité anglais de l'association littéraire internationale :

« Monsieur,

« Je suis chargé de vous féliciter, vous, Parisien, et le noble peuple français tout entier, au sujet de l'inauguration de ce noble ouvrage offert par l'illustre artiste votre frère, dont la mort est si universellement pleurée.

« Votre frère a représenté le brillant, le bon, l'universel génie qui a déjà pris rang parmi les classiques français. J'ai eu le bonheur de connaître l'écrivain et l'artiste. C'étaient deux hommes dont le pouvoir créateur ne connaissait pas de limites. Deux prodigieux travailleurs — deux cœurs élevés, deux générosités toujours ouvertes. Ils gardaient pour les jeunes et les audacieux une bienveillance toujours prête, et cette « continuité de l'enfance » qui n'est pas la marque la moins attirante des hommes de génie.

« Blanchard Jerrold. »

M. de Cherville publie quelques souvenirs intéressants sur les relations qu'il eut jadis avec Alexandre Dumas. Nous y relevons cette réfutation typique de la *légende* d'après laquelle Alexandre Dumas gagnait tant de millions.

« D'abord le feuilleton, même signé Dumas, était payé moins cher à son époque qu'il ne l'est aujourd'hui. En ce qui concerne les ouvrages auxquels j'ai pris part, le prix de la ligne était, au *Moniteur*, au *Siècle*, au *Constitutionnel*, de 40 à 60 centimes. Le *Journal pour tous*, seul, nous a payé 75 centimes les *Louves de Machecoul*, et très probablement *les Mohicans de Paris* furent réglés au même prix. Mais ce que M. Blaze de Bury a perdu de vue, c'est la part que Dumas faisait à ses collaborateurs, part très suffisamment équitable et parfaitement soldée, quoi qu'on ait dit.

« Le produit de l'œuvre en feuilleton et en librairie formait trois parts. Une était réservée aux créanciers de Dumas, représentés par M. Lefrançois; le second tiers était attribué au collaborateur; le troisième revenait au maître. Un feuilleton, au *Moniteur*, lui donnait donc seulement 20 centimes la ligne, c'est-à-dire un produit inférieur à celui que perçoit le moindre romancier aujourd'hui. Le volume (3,333 lignes! ah! les agréables volumes!), édité par Cadot, lui rapportait le tiers de 750 francs, soit 250 francs. Il faudrait en pondre une jolie collection pour représenter le gain de millions que la tradition lui prête. Dumas abandonnait, en outre, en entier, à son collaborateur le prix des éditions à l'étranger.

Sait-on ce que le *Paradis perdu* rapporta au malheureux et immortel Milton?

Dix livres sterling!

Deux cent cinquante francs.

La *Liberté*, qui rappelle ce triste détail, ajoute que les auteurs qui cultivaient la manière alors à la mode n'étaient pas beaucoup mieux récompensés de leurs efforts :

« Ils ne pouvaient guère gagner leur vie qu'en rimant pour le compte de ces grands seigneurs qui se paraient de leurs ouvrages et s'en disaient les pères légitimes. Cela rappelle une piquante anecdote qui se conte encore à l'Académie française. Un membre de l'*immortelle* assemblée, un personnage de grande maison (ce n'est pas autrefois, c'est presque aujourd'hui), publia un fort bel ouvrage, qu'il n'avait point du tout écrit, et, comme il était aussi fort pieux, il ne manqua point de s'en accuser auprès du directeur de sa conscience. — Hum! dit le confesseur, ce n'est pas une action bien droite. Mais enfin, auriez-vous été capable de composer ce livre vous-même? — Hélas! non, répondit le noble pénitent. — Absolument, radicalement incapable? — Radicalement, mon père.

« Le père toussa. — Allons, murmura-t-il. *Summa necessitas*. Passons. »

Un journal anglais, *The Literary World* (*le Monde littéraire*), s'étonnait dernièrement du prix minime auquel un romancier français avait cédé à un éditeur le droit de propriété de ses ouvrages. Il s'agissait de Gustave Aimard, qui avait aliéné ses droits d'auteur moyennant une pension viagère de 3,500 francs, chiffre donné par les journaux.

Les romanciers anglais sont mieux traités. Cependant un journal, *the Commonwealth* (*la République*),

1. Nous avons, dans notre livraison de juin, donné deux gravures représentant l'une la statue, l'autre le groupe de la Lecture.

prétend que les prix actuellement payés aux auteurs pour ouvrages d'imagination, autrement dit pour romans, sont peu de chose en comparaison de ce qui existait il y a une vingtaine d'années, lors de ce qu'on pouvait appeler l'âge d'or des romanciers.

C'est ainsi que Wilkie Collins a touché 5,000 guinées (125,000 fr.) pour son *Armadale*, et cette somme lui fut même payée avant qu'une seule ligne du manuscrit eût été écrite.

« Cependant, ajoute le journal, les romanciers et les auteurs de nouvelles peuvent se consoler en pensant que miss Edgeworth n'a jamais touché plus de 250 livres (6,250 fr.) pour chacun de ses contes, et que *Waverley* n'a rapporté à Walter Scott que 700 livres, soit 17,500 francs. »

Anthony Trollope, le romancier anglais bien connu, avait laissé une autobiographie qui vient d'être publiée. On y trouve le compte de ce que les ouvrages de l'auteur lui ont rapporté de son vivant. Son premier roman, pour lequel l'éditeur devait partager les bénéfices avec lui, ne donna rien du tout. Il eut 250 francs pour le troisième, et à peu près la même somme pour le quatrième. Au bout de dix ans de travail acharné, il avait gagné 1,375 francs. Le succès vint enfin. *Orley Farm* rapporta près de 80,000 fr. Un autre roman fut vendu 70,000 francs. Le jour où l'auteur a arrêté son compte, il était à environ un million trois quarts.

Anthony Trollope avait une facilité prodigieuse de travail. Il était inspecteur des postes et écrivait ses romans en chemin de fer, sur une petite table de son invention. Il se donnait des tâches : en moyenne, 40 pages par semaine, quelquefois jusqu'à 120, et il était toujours en avance. Ses œuvres complètes sont plus considérables que celles de Voltaire.

La fécondité était de famille chez les Trollope. La mère d'Anthony avait commencé à écrire à cinquante ans, et elle a laissé 114 volumes.

L'autobiographie de Trollope a été publiée à Londres par les éditeurs Blackwood. Elle forme deux volumes.

La fête de Luther.

Le 30 et le 31 octobre a été célébrée, à Worms, la fête de Luther. La population entière de la ville y a prêté son concours : les rues étaient pavoisées, les fenêtres illuminées et ornées de transparents reproduisant des maximes de Luther. La solennité principale, d'un caractère tout protestant, a eu lieu à l'église de la Trinité, à quatre heures et demie du soir. La représentation de *Luther*, de Hans Herrig, qui a été donnée dans cette église, a eu un grand succès.

La scène était installée sous l'orgue et séparée de la nef par un escalier; elle était divisée en trois parties, d'après les modèles du moyen âge.

Le poème de Herrig représente Luther dans les trois principaux épisodes de sa vie de prière et de combat : à Wittemberg, à Worms et au château de la Wartburg.

On ne lira pas sans intérêt la correspondance suivante adressée de Londres à la *Revue britannique* :

« Il est impossible de ne pas être frappé de la décadence qui se manifeste dans les œuvres d'imagination surtout, par lesquelles les auteurs anglais ont, pendant la première moitié du siècle, occupé le premier rang. S'il est vrai que les mœurs nationales peuvent être jugées plus fidèlement par les étrangers d'après les romans que d'après l'histoire, la société anglaise doit être dans un état déplorable. La plupart des romans du jour, surtout ceux qui traitent de la vie de la haute aristocratie, ne sont que des révélations d'amours illicites, de fraudes, de turpitudes, imaginaires sans doute, commises par la noblesse, soit dans ses châteaux lointains, soit dans ses habitations princières à la ville. Ces soi-disant tableaux de la grande vie anglaise se suivent et se ressemblent d'une façon lamentable. Heureusement, ils sont tracés, sinon par la main des femmes de chambre, au moins par des maîtresses qui en adoptent le style. Voilà au moins deux ans que dure ce fléau, et, ce qu'il y a de fâcheux, c'est que beaucoup de ces œuvres sont signées de noms d'auteurs qui appartiennent aux classes aristocratiques. Nous pourrions citer tel roman en trois volumes qui ne traite que de baisers donnés et reçus dans le grand monde avec autant de nonchalance et de laisser-aller que le *shake hands*, que nous sommes déjà sujets à condamner comme étant d'une familiarité trop excessive. Toute une série de ces romans, écrits par une dame de la plus haute noblesse, et qui ne craint pas de les signer de son nom, a paru depuis quelque temps et a éveillé enfin l'indignation des critiques par leur tendance immorale et leurs descriptions voluptueuses. Les héroïnes succombent à la tentation. Les héros de ces romans mènent deux ou trois intrigues de front; les déclarations se suivent rapidement; les baisers pleuvent; les enlèvements s'accomplissent; les maris trompeurs sont trompés à leur tour, et tout finit par un *long baiser;* car c'est littéralement par cette dernière phrase que se termine le roman le mieux réussi de tous ceux qu'a fait paraître cette dame auteur dont le nom illustre embellit la première page du volume. Cette littérature écœurante, qui a suivi les romans à forte sensation, est bien plus nuisible à la jeunesse que les romans réalistes de Zola. Si les Anglais jugent la société française d'après *l'Assommoir* et *Pot-Bouille*, que doivent dire les Français à la lecture de ces échantillons d'une nouvelle école si avidement accueillis par le vulgaire, mais heureusement condamnés avec une telle indignation par les honnêtes gens, que nous pouvons bientôt espérer en être délivrés ! »

The English Mercury a longtemps passé pour le plus ancien journal de l'Angleterre. C'était une erreur, *The Weekly-News* (nouvelles de la semaine) lui est

antérieur. Cette feuille parut le 23 mai 1622. Le rédacteur en chef était Nathaniel Butter.

Ainsi que nous l'avons annoncé, Mme Viardot a été instituée légataire universelle de tous ses biens par Ivan Tourgueneff.

Le testament du célèbre écrivain russe sera renvoyé à Paris dès qu'il aura été homologué à Saint-Pétersbourg.

Les dernières volontés de Tourgueneff ont été écrites sur une simple feuille de papier à lettres portant les initiales I. T. et les mots : *Bougival. — Les Frênes Chalets,* avec ces deux lignes :

« J'institue Mme Pauline Viardot ma légataire universelle en tous biens. »

« Ivan Tourgueneff.

« Bougival, 14 juin 1883. »

Ce testament est désormais valable, excepté en ce qui concerne les biens de famille du défunt, qui ne peuvent être aliénés en faveur d'un étranger.

Un grand nombre de journaux ont publié la note suivante :

« Deux chefs-d'œuvre viennent d'être découverts dans la Bibliothèque de l'Institut. Ce sont deux globes en airain d'un travail remarquable, dont la monture en ébène est ornée de belles figures de bronze d'un grand caractère. Nul ne connaissait la provenance de ces globes magnifiques, dont le diamètre est de 47 centimètres.

« M. Lalanne vient de retrouver le nom de leur auteur. En consultant la *Bibliothèque lorraine* du bénédictin dom Calmet, il y trouva un article élogieux en faveur d'un certain Jean L'Hoste, mort à Nancy, sa patrie, le 8 août 1631, qui s'intitulait « mathématicien, conseiller et ingénieur ès fortifications des « pays de S. A. le duc de Lorraine ». Dans l'un des ouvrages de ce mathématicien, il parle de « deux « globes de bronze, d'une grandeur bien notable, « faits pour Son Altesse, sur lesquels, dit-il, j'ai tracé « et buriné par un travail de sept à huit ans, et y ai « apporté toutes les singularités, tant de la mer que « des orbes célestes ».

« Sur chacun de ces globes se trouve gravée une inscription latine, où J. L'Hoste dédie son ouvrage à Henri II, duc sérénissime de Lorraine. Le premier en date, le globe terrestre, porte le millésime de 1616. Le second, la sphère céleste, est de 1618. Pour cette dernière, l'auteur annonce avoir utilisé les observations de Tycho-Brahé et des autres astronomes.

« On ne sait comment ces chefs-d'œuvre sont arrivés à la Bibliothèque de l'Institut; mais on peut conjecturer que, lors de l'occupation de Nancy par les Français au XVIIe siècle, ils auront été transportés à Paris, puis donnés à l'ancienne Académie des sciences au Louvre, avec le mobilier de laquelle ils passèrent au collège des Quatre-Nations, lors de la création de l'Institut. »

Le plus étonné d'apprendre cette découverte sera M. Lalanne, qui connaissait depuis longtemps ces deux globes, ainsi que beaucoup de personnes. La vérité est qu'il a appelé l'attention sur eux par la publication d'une note qu'il ne croyait pas destinée à faire tant de tapage.

On écrit de Saint-Pétersbourg que Tourgueneff a laissé des Mémoires dont une partie lui aurait été dictée par sa mère, et l'autre partie serait sa propre autobiographie.

PUBLICATIONS ANNONCÉES
OU EN PRÉPARATION.

M. H. de Pène écrit en ce moment une histoire du comte de Chambord, qui doit paraître au commencement de l'année 1884, chez l'éditeur Oudin.

De leur côté, MM. de Valori et Maurice Andigué préparent une *Vie de Henri V.*

M. Calmann Lévy mettra prochainement en vente un ouvrage auquel le P. Didon travaille depuis plusieurs mois. Titre : *les Allemands.*

On prête à M. Émile Ollivier le projet de faire paraître un livre sur la guerre de 1870 et sur le rôle qu'y a joué le ministère dont il était le chef.

La librairie Delagrave va publier une traduction française de la deuxième édition des *Principles of Philology* de M. Sayce. Cette traduction a été faite par MM. E. Jovy; elle est précédée d'une préface de M. Bréal. M. Sayce a composé pour cette traduction de son livre trois appendices importants et un avant-propos qui ne figurent pas dans l'édition anglaise.

L'*Histoire de l'art ancien en Chaldée et en Assyrie* de MM. Perrot et Chipiez va être traduite en anglais par les soins de M. Armstrong.

MM. Robert Hannay et Elliot Stock doivent publier à Londres, sous le titre : *French palaces and other essays,* un volume d'essais sur des sujets historiques et littéraires.

M. L. von Ranke, l'historien allemand, aujourd'hui dans sa quatre-vingt-huitième année, va publier un nouveau volume de l'*Histoire universelle* qu'il a entreprise il n'y a pas longtemps.

Le Comité chargé de reviser la traduction allemande de la Bible de Luther va publier une édition provisoire contenant les corrections auxquelles il s'est arrêté. Les critiques que suscitera cette édition seront examinées et il en sera tenu compte dans l'édition définitive qui paraîtra en 1885.

Sous le titre d'*Études berlinoises*, on annonce la publication, à Berlin, d'une collection de travaux sur la philologie et l'archéologie classiques.

MM. O. Hartwig, bibliothécaire de l'Université de Halle, et K. Schulz, bibliothécaire de la Cour de justice, à Leipzig, annoncent la création d'une Revue des bibliothèques, dont ils seront les directeurs et qui sera publiée par la librairie Otto Harrassowitz, à Leipzig, sous le titre de *Centralblatt für Bibliothekswesen*. Il paraîtra une livraison de deux ou trois feuilles par mois, à partir du commencement de l'année 1884. Le prix de l'abonnement annuel sera de 12 marks.

M. G. Cumont, setrétaire de la Société belge de numismatique, prépare une *Bibliographie générale et raisonnée de la numismatique belge*.

NÉCROLOGIE

M. Victor-Alexandre Puiseux, membre de l'Institut, vient de mourir.

Né à Argenteuil, le 16 août 1820, il entra à l'École normale en 1837, et fut nommé professeur de mathématiques au collège de Rennes. Appelé à la Faculté de Besançon de 1849 à 1852, il vint suppléer Binet au Collège de France, en 1853, puis devint maître de conférences à l'École normale, professeur d'astronomie à la Sorbonne et astronome adjoint à l'Observatoire en 1855.

Nommé, en 1868, membre du Bureau des longitudes, en remplacement de Léon Foucault, il donna sa démission en novembre 1872. Il a été élu à l'unanimité membre de l'Académie des sciences dans la section de géométrie, en remplacement de Lamé, le 10 juillet 1871.

Décoré de la Légion d'honneur en 1861, il a été promu officier le 10 janvier 1875.

On lui doit plusieurs notes sur diverses questions d'analyse et de mécanique, présentées à l'Académie des sciences et insérées dans le *Journal de mathématiques pures et appliquées*. Ses mémoires sur les racines des équations, considérées comme fonctions d'un paramètre variable (1850), sur les fonctions algébriques (1851), sur les variations de l'intensité de la pesanteur dans une petite étendue de la surface terrestre (1856), ont été insérées dans les mémoires de l'Académie des sciences.

M. Puiseux s'est éteint à Fontenay, dans le Jura, à la suite d'une longue maladie.

Le mois dernier, ont eu lieu à Paris les obsèques d'un graveur de talent, Adolphe Potémont, plus connu sous le nom de Martial. Il a signé ainsi ses nombreuses eaux-fortes sur Paris. Ces eaux-fortes, qui constituent une sorte d'histoire de la capitale, marqueront certainement dans l'histoire de la gravure.

Nous apprenons la mort de M. Privat Deschanels, proviseur du lycée de Vanves.

M. Privat Deschanels était né à Allenc en 1821. Ancien élève de l'École normale, professeur de physique, le défunt était l'auteur de plusieurs *Cours élémentaires*, d'un *Dictionnaire général des sciences théoriques et appliquées*, en collaboration avec M. Ad. Focillon, directeur de l'École Colbert.

Le cardinal Dechamps, archevêque de Malines, est mort le mois dernier.

Il laisse de nombreux ouvrages, dont les principaux sont : *la Démonstration catholique, l'Histoire et la Conscience, Pie IX et les Erreurs contemporaines, la Question religieuse résolue par les faits.*

Sous les initiales A. V. D, il publia dans *l'Émancipation* et le *Journal des Flandres* des articles très remarqués.

Mgr Dechamps était né en Belgique en 1810.

On annonce la mort de l'éminent physicien belge, M. Plateau.

Tous les travaux de ce savant, qui était aveugle, portent la trace d'une intelligence supérieure et particulièrement originale.

La Suisse vient de perdre un de ses historiens les plus distingués, M. Roget. Il a écrit : *la Suisse et Genève, ou l'émancipation de la communauté genevoise au XVIe siècle*, 2 vol. in-12, 1864; — *l'Église et l'État à Genève du vivant de Calvin*, 1867; — *Étrennes genevoises*, etc.

Son ouvrage capital est une histoire de Genève qu'il laisse malheureusement inachevée.

On annonce la mort du célèbre graveur russe, M. Théodore Jordan, recteur de l'Académie des beaux-arts et conservateur des estampes au Musée impérial. Il s'est fait un nom par sa splendide gravure de la *Transfiguration* de Raphaël, qui lui a coûté huit ans de travaux.

M. Jordan était né le 13 août 1800.

La *Revue historique* annonce le décès d'un érudit de haute valeur, M. Abel Bardonnet. Ses travaux historiques, qui sont pour la plupart des publications de documents importants, sont presque tous précédés d'introductions ou accompagnés d'annotations et de commentaires qui dénotent la connaissance la plus approfondie de l'histoire de l'ouest de la France et une critique aussi pénétrante que judicieuse.

Voici la liste des ouvrages qu'il a publiés : *Procès-verbal de délivrance à Jean Chandos... des places françaises abandonnées par le traité de Brétigny* (extrait des *Mémoires de la Société des Deux-Sèvres*), 1866; — *Thrésor des privilèges de la ville de Niort*, par Ch. Augier de la Terrandière; Niort, 1866; — *Niort et la Rochelle de 1220 à 1224*. Ce travail, publié en 1867 dans la *Revue de l'Aulnis, de la Saintonge et du Poitou*, est devenu l'avant-propos du *Terrier du grand fief d'Aulnis*, Niort, 1875; — *Hommages d'Alphonse de Poitiers*, Niort, 1872; — *Terrier du grand fief d'Aulnis* (extrait des *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*), 1874; — *Comptes d'Alphonse de Poitiers de 1240 à 1247* (extrait des *Archives historiques du Poitou*), 1875; — *Registres de l'amirauté de Guyenne au siège de la Rochelle*, 1569-1570 (extrait du même recueil précédent), 1878; — *Comptes et enquêtes d'Alphonse de Poitiers* (extrait du même recueil), 1879.

Martin Bernard, l'ancien compagnon de Barbès, est mort le mois dernier à la maison Dubois, où il s'était retiré il y a quelques années.

Martin Bernard était né à Montbrison en 1808. Il se fit connaître en 1835 comme défenseur choisi par les accusés du procès d'Avril; il s'unit ensuite avec Barbès et Blanqui pour organiser la Société des familles; il prit part à l'insurrection du 12 mai 1839, comparut devant la cour des pairs et fut condamné à la déportation. Il fut interné au Mont-Saint-Michel et plus tard à Doullens.

Nommé représentant du peuple par le département de la Loire, il vota toujours avec la Montagne.

Martin Bernard a publié un ouvrage intéressant: *Dix ans de prison au Mont-Saint-Michel et à la citadelle de Doullens*.

M. Louis-François-Clement Breguet, membre de l'Académie des sciences, né à Paris, le 22 décembre 1814, élu le 30 mars 1874, en remplacement de M. Passy, est mort à Paris, au mois de novembre.

A la mort de son grand-père, en 1823, il fut envoyé en Suisse, où il s'exerça pendant trois ans dans la chronométrie. Son père le rappela en 1826, et le mit à la tête de son horlogerie de marine. En 1833, après la retraite définitive de son père, M Breguet dirigea ses idées vers l'application des sciences physiques. Plusieurs découvertes le firent admettre au Bureau des longitudes, dont il fut nommé membre titulaire le 26 mars 1862. M. F. Arago l'encourageait beaucoup dans ses travaux sur le télégraphe électrique.

Outre ses travaux d'horlogerie, M. Breguet s'est occupé de télégraphe électrique. Il a publié, en 1845, un *Traité* qui est le premier qui ait paru sur ce sujet.

M. Breguet était membre de la Société philotechnique de Paris, de celle des ingénieurs civils, correspondant de la Société des sciences de Liège et de l'Université de Kasan (Russie).

Il était officier de la Légion d'honneur depuis 1878.

Alfred Busquet, l'aimable poète des *Heures*, vient d'être emporté par une maladie foudroyante, à l'âge de soixante-deux ans; il avait fait ses débuts littéraires au *Corsaire*, puis dans la *Semaine*, où, sous le pseudonyme de « l'Intimé », il avait publié une série de chroniques judiciaires marquées au coin de son esprit fin et caustique, dont le Palais garde encore le souvenir.

Il fut à la fois rédacteur en chef de la *Silhouette*, et l'un des collaborateurs assidus de la *Liberté*, du *Pamphlet*, de la *Revue française*, de la *Revue de Paris*, de l'*Artiste*, avec Théophile Gautier, Arsène Houssaye, etc.

Il n'avait rien publié depuis vingt ans, mais continuait à travailler avec plus de verve que jamais. Le poète des *Heures*, de la *Nuit de Noël*, des *Représailles* venait de terminer une tragédie en vers et une comédie historique en prose.

Le mois dernier, ont eu lieu les obsèques de M. de Champeaux, ancien avocat à la cour de Paris, et qui, depuis longues années, s'était consacré presque exclusivement à la publication du *Recueil des lois civiles ecclésiastiques*.

M. Cloez, mort le 16 octobre à Paris, avait publié sur la chimie, la physique et les sciences naturelles de nombreux mémoires qui ont été insérés dans les comptes rendus de l'Académie des sciences et dans les mémoires de la Société chimique. Il avait été successivement préparateur au Muséum, répétiteur à l'École polytechnique, professeur de physique à l'École des beaux-arts, docteur ès sciences et docteur en médecine.

M. Cloez était né en 1817.

Le *Réformateur du Lot* contient, dans son numéro du 8 novembre dernier, un curieux article sur un bibliophile qui vient de mourir, M. Maurice Cohen.

En voici le passage principal :

« L'homme que nous aimions en lui et qui nous était

précieux, c'est Cohen dans sa bibliothèque, au milieu de ses richesses. Il fallait voir avec quelle habileté il faisait les honneurs de ses livres, préparait les effets, graduait les émotions, et après d'habiles préliminaires, menait le visiteur devant les deux meubles de son salon, qui s'ouvraient brillants et vénérables comme des tabernacles! Il y avait là, non pas une cohue d'ouvrages vulgaires, mais un choix épuré de quatre ou cinq cents éditions magnifiquement reliées. D'une économie inflexible pour toutes les dépenses mondaines, il prodiguait l'or et le maroquin à ses Corneille et à ses Racine, avec la largesse d'un sultan qui habille des favorites; et on se sentait plus d'amour pour les lettres en voyant ces vieilles tragédies classiques, encore jaunes malgré le lavage, reprendre un air de jeunesse sous ce costume élégant et tout neuf. Pauvres livres! quelle sera leur fortune? il les avait réunis avec une incroyable ardeur de recherches, avec une science et une libéralité parfaites; c'étaient là sa famille et son paradis, à lui. Mais l'homme passe; les livres seuls sont immortels»

La notice se termine par ce « quatrain funèbre » :

Cohen, dans le sombre palais
Que le Styx environne et baigne,
S'en va rire avec Rabelais
Et disputer avec Montaigne.

On annonce la mort presque subite du docteur Depaul, le célèbre médecin-accoucheur, emporté en quelques jours par une fluxion de poitrine. Il était âgé de soixante-douze ans.

Henri Depaul, né à Morlaas (Basses-Pyrénées) le 26 juillet 1811, fut reçu docteur à la Faculté de médecine de Paris en 1839, agrégé en 1847, et membre de l'Académie de médecine en 1852. Chirurgien des hôpitaux depuis 1853, il fut nommé professeur de clinique d'accouchement à la Faculté en 1861.

M. Depaul a publié un grand nombre de traités et de mémoires spéciaux, et il a collaboré longtemps au Bulletin de l'Académie de médecine.

Depuis 1874, le professeur Depaul était commandeur de la Légion d'honneur.

En annonçant le décès de M. Forgues, plusieurs journaux ont donné à son sujet des renseignements incomplets ou erronés. Une main pieuse s'est ici chargée de compléter *les uns et de rectifier les autres.*

Paul-Émile Daurad-Forgues naquit à Paris le 20 avril 1813. Il passa son enfance à Tarbes et fit ses études au petit séminaire de Bordeaux, puis à Toulouse. Après avoir achevé son droit dans cette ville, il vint à Paris en 1834 et se fit inscrire au barreau. Il ne tarda pas à être nommé secrétaire de la conférence des jeunes avocats, et prononça en cette qualité un discours de rentrée, l'éloge d'Henrion de Pansey, qui fut très goûté et lui valut les compliments de Dupin. La procédure pourtant le rebuta bien vite, et il fit son entrée dans la littérature par divers articles à la *Revue de Paris* et au *Journal du Commerce*, en 1838. Chargé dans ce dernier journal du feuilleton littéraire, il fut le premier de ces *lundistes* dont Sainte-Beuve devait être le type achevé. En 1840, il quittait le *Journal du Commerce* et entrait au *National*, où il continua ses critiques hebdomadaires sous son pseudonyme désormais bien connu : *Old-Nick*. En même temps il entamait dans le *Charivari* une guerre d'épigrammes contre V. Hugo, dont le résultat ne lui fut pas favorable. Il collaborait à la même époque à la *Revue britannique*, dont le directeur, Amédée Pichot, devint son ami. En 1843, il publiait, avec Adolphe Joanne, une traduction de l'*Histoire générale des voyages*, de Desborough Cooley; et en 1845, un autre ouvrage tiré de l'anglais : *la Chine ouverte*, illustrée par A. Borget. Enfin, en 1847, il associait sa plume au crayon de Grandville et donnait au public son ouvrage le plus fin et le plus spirituel : *les Petites misères de la vie humaine*.

La révolution de 1848 le trouva lié avec les principaux chefs du mouvement, auquel il s'associa avec ardeur. Il alla même jusqu'à poser sa candidature à l'Assemblée nationale, dans une élection complémentaire, en 1849. Ayant échoué faute d'un nombre restreint de voix, il rentra au *National*, où il traita, jusqu'au coup d'État, les questions de politique extérieur.

En 1851, il renonça à la politique (à part un court passage à la *Presse* sous la direction de M. Peyrat). M. Forgues se renferma presque exclusivement dans le cercle de ses études littéraires. Il continua à la *Revue des Deux Mondes* les travaux d' « adaptation » qu'il avait inaugurés à la *Revue britannique*, et fit successivement connaître au public français presque toutes les notabilités littéraires de l'Angleterre et des États-Unis. Nous nous bornerons à citer George Borrow (*Gens de bohème et têtes fêlées*); Currer Bell (*Jane Eyre* et *Shirley*); O. W Holmes (*Elsie Venner*); MM. Beecher Stowe (*la Case de l'oncle Tom*) ; Wilkie Collins (*la Femme en blanc, Sans nom*, etc.); Hawthorne (*la Maison aux sept pignons, la Lettre rouge*) ; Owen Meredith (*l'Anneau d'Amasis*); MM. Gaskell (*Cousine Philis*, etc.) et tant d'autres. M. Forgues d'ailleurs ne bornait pas là ses travaux, et faisait souvent œuvre de critique sagace et délicat. C'est ainsi qu'il a laissé, entre autres, deux volumes sur les *Originaux et beaux esprits de l'Angleterre contemporaine*, et une magistrale étude sur le *comte de Rochester;* nous citerons enfin sa *Vie de Nelson* et son *Histoire de la révolte des cipayes*.

M. Forgues avait été très lié avec le baron de Vitrolles, l'ancien ministre de la Restauration, l'ami de Charles X, et avec Lamennais. L'un et l'autre le choisirent pour exécuteur testamentaire. Lamennais lui laissait le soin de publier sa traduction du Dante et sa *Correspondance*. M. Forgues se mit à l'œuvre; mais il fut arrêté par un procès que lui intenta la famille et qui trahissait de mesquines rancunes et une jalousie plus mesquine encore. Il eut seulement la liberté de publier la traduction du Dante et deux volumes de la *Correspondance*. Quant au baron de Vitrolles, il laissait à son jeune ami la mission de donner au public ses *Mémoires;* M. Forgues avait

confié à son second fils ce travail qui vient de paraître et dont il surveillait l'exécution, lorsque la mort l'a surpris à Cannes, le 25 octobre dernier.

M. Heugel, l'éditeur de musique bien connu, a succombé le mois dernier à un cancer de l'intestin.

Originaire de la Rochelle, M. Heugel collabora d'abord avec son frère à une *Méthode de musique*. Après l'apparition de cet ouvrage, M. Heugel s'établissait à Nantes comme professeur de chant ; puis il venait se fixer à Paris, où il commençait par fonder des cours de musique. Il se mit bientôt à la tête d'une des premières maisons de commerce de musique de Paris. On lui doit, en tant qu'éditeur, les éditions de toutes les grandes méthodes écrites pour le Conservatoire.

Pour prix de ses publications, M. Heugel a reçu une série de récompenses aux expositions universelles de 1855 et 1867, et fut porté en première ligne par le jury de 1867 pour la croix de la Légion d'honneur.

Une vieille amitié liait M. Heugel à M. Ambroise Thomas, dont il a édité toutes les œuvres.

Il était également à la tête du journal musical *le Ménestrel* depuis trente-cinq ans. En 1840, il a publié un petit recueil mensuel, le *Bulletin musical*, qui n'eut que douze numéros, lesquels ont été réunis depuis en un volume avec couverture spéciale et sous ce titre : *Lettres à Émilie sur la musique.*

On annonce, d'Amérique, la mort de Jules Leroux, le dernier des frères de Pierre Leroux, le célèbre philosophe et économiste français.

M. Jules Leroux, né en 1805, avait collaboré à la plupart des publications de son frère. Exilé après le 2 décembre 1851, il se retira d'abord à Jersey, où il exploita avec sa famille une ferme jusqu'en 1866.

Ayant réalisé quelques épargnes, il se transporta dans le Kansas, et de là dans la Californie, où il vient de mourir.

Il y publiait, en dernier lieu, une revue socialiste, intitulée *l'Étoile des pauvres, organe du communisme libérateur des peuples et de l'individu.*

On annonce la mort du docteur Georges Noël, professeur à l'école J.-B. Say et au collège Chaptal. Les travaux de ce jeune savant, qui meurt à trente-deux ans, avaient été remarqués déjà dans le monde scientifique.

M. Germain Sarrut, ancien représentant du peuple en 1848 et un des doyens du parti républicain, vient de mourir à Pontlevoy, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Né à Canté (Ariège), le 20 avril 1800, Germain Sarrut étudia d'abord la médecine et fut quelque temps prosecteur au Val-de-Grâce. En 1822, il devint professeur, et, trois ans après, directeur au collège de Pontlevoy, où il se signala par sa résistance aux tentatives des jésuites. Il se tourna encore vers les travaux littéraires, et, après 1830, se jeta tout entier dans le mouvement de la Révolution.

Publiciste ardent et directeur de la *Tribune*, il fut impliqué dans les cent quatorze procès que cette feuille subit en quelques années et prit lui-même plus de soixante-dix fois la parole pour se défendre. Pendant cette période, ses relations avec le parti du prince Louis Bonaparte amenèrent une perquisition à l'occasion du procès de Strasbourg (1836).

En 1848, M. Germain Sarrut fut nommé commissaire de la République dans le Loir-et-Cher, où il fut élu représentant à l'Assemblée constituante. Après le coup d'État du 2 décembre, il rentra dans la vie privée.

Vers 1835, Germain Sarrut s'était lié avec Saint-Edme et avait fondé avec lui la *Biographie des hommes du jour*, dont la publication se prolongea jusqu'en 1842.

Il est aussi l'auteur d'une *Histoire contemporaine* qui sert de complément à l'*Histoire de France* d'Anquetil.

Nous apprenons la mort de M. Pierre-Amédée Varin, décédé à Crouttes dans sa soixante-sixième année.

L'éminent graveur est mort victime de son art. Il a succombé, en effet, aux suites d'une maladie contractée dans un voyage qu'il fit récemment à Rome, où il allait étudier les maîtres.

Né à Châlons-sur-Marne, le 21 septembre 1818, M. Varin était fils d'un professeur de dessin d'Épernay. Il fut élève de M. Monvoisin, puis s'adonna à la gravure et reproduisit un grand nombre de tableaux d'après les peintres contemporains.

Il est l'auteur notamment des gravures connues : *le Premier-né, les Accordailles, le Christ marchant sur les eaux, la Messe sous la Terreur.*

Il obtint comme graveur une médaille de 3e classe en 1852, avec rappels en 1857, 1859, 1861 et 1863.

M. Amédée Varin a publié différents livres : *l'Architecture pittoresque en Suisse, Costumes nationaux de la Suisse, les Papillons*, métamorphoses des peuples de l'air, *Drôleries végétales.*

Nous apprenons la mort du capitaine Mayne-Reid, le romancier bien connu. Depuis deux ans, il souffrait de la maladie qui l'a emporté.

Le gouvernement des États-Unis lui faisait une pension en reconnaissance des services rendus en 1845.

Né en 1815, en Irlande, Mayne-Reid était fils d'un pasteur de l'Église presbytérienne.

A l'âge de vingt ans, il s'embarqua pour les États-Unis, et vécut longtemps dans les solitudes de l'Union.

Il revint à Philadelphie en 1844, se fit journaliste,

entra au service des États-Unis, en qualité de capitaine, et se distingua dans plusieurs batailles.

En 1849, il leva une compagnie de volontaires pour aller secourir les Hongrois.

Citons parmi ses principaux ouvrages : *le Corps franc des rifles, les Chasseurs de chevelures, le Chef blanc, la Piste de guerre, la Maison abandonnée.*

La plupart de ses ouvrages ont été traduits en français et en allemand.

L'Église d'Allemagne vient de faire une grande perte. Le célèbre théologien et écrivain catholique, l'abbé Alban Stolz est mort, le 16 octobre, à Fribourg en Brisgau.

Né le 3 février 1808, à Buhl, ancienne enclave transrhénane de l'ancien évêché princier de Strasbourg, de parents d'une grande piété, Alban Stolz fit ses études au collège de Rastadt. Puis il suivit les cours de philosophie et de philologie de la faculté de Heidelberg et les cours de la faculté de théologie de Fribourg. A l'âge de vingt-cinq ans, il reçut les ordres et exerça pendant quelque temps son saint ministère dans la vallée de la Murg. A l'âge de quarante ans, nous le trouvons comme professeur suppléant au séminaire de Fribourg, dont il devint bientôt le supérieur. Quatre ans après, ses talents extraordinaires le désignaient pour une chaire à la Faculté de théologie, que le vaillant prêtre et l'illustre écrivain a occupée jusqu'à sa mort.

. . . . . .

Les œuvres littéraires laissées par le défunt sont très nombreuses. En dehors de son *Almanach*, qui compte quarante-deux ans d'existence, on a de lui 17 volumes contenant des récits de voyage, tels que : *Choses d'Espagne, Visite chez Sem, Cham et Japhet*, des travaux de catéchèse, tels que *l'Explication catéchétique du catéchisme;* de morale, tels que l'*Art d'éducation;* ou bien encore des écrits populaires, tels que l'*Oraison dominicale* et *Écrits sur l'airain, Écrits sur le sable*. Son livre d'heures, l'*Homme et son ange gardien*, a été traduit dans toutes les langues. Ses sermons et ses oraisons funèbres sont des chefs-d'œuvre d'éloquence chrétienne. Ses légendes ont ce caractère à la fois si touchant et si simple qu'on admire tant chez Montalembert dans sa *Vie de sainte Élisabeth*. Ses ouvrages les plus marquants ont été traduits dans les principales langues du monde civilisé.

(Français.)

Le romancier connu, Levin Schücking, vient de mourir. Il était âgé de soixante-neuf ans. Né à Clemenswerth, en Westphalie, d'un père fonctionnaire public, il avait fait ses études au gymnase de Münster. Sa mère était très bien douée sous le rapport du goût littéraire, et elle ne contribua pas peu à développer les instincts de son fils. Après avoir terminé son droit en 1837, Schücking abandonna la carrière juridique, à laquelle on le destinait, pour se consacrer exclusivement à la littérature. Le chevalier von Lassberg l'appela auprès de lui pour mettre en ordre sa bibliothèque et lui fournit dans cette quasi-sinécure l'occasion d'écrire sa *Westphalie pittoresque et romantique*, en collaboration avec Freiligrath (1842). Ensuite, en 1843, le jeune écrivain entreprit en Autriche l'éducation des deux fils du feld-maréchal bavarois prince de Wrede. En 1844, il entra à Augsbourg dans la rédaction de l'*Allgemeine Zeitung*. En 1845, il passait au feuilleton de la *Gazette de Cologne*. En 1852, il se retirait dans une propriété de sa famille, près de Münster, où il se livrait en toute liberté à ses travaux littéraires.

Ses nombreux romans sont presque tous connus du public allemand. *(Revue britannique).*

Le 21 septembre est mort le célèbre philologue Bursian, professeur à l'Université de Munich, l'éditeur bien connu des *Jahresberichte*. Il avait publié, de 1862 à 1872, une *Géographie de la Grèce* et venait de terminer une *Histoire de la philologie*.

Bursian était né en 1830.

M. Lisch, président de la Société des antiquaires de Schwerin et conservateur des collections historiques et artistiques de Mecklembourg, est mort le 24 septembre dernier à l'âge de quatre-vingt-un ans. Son principal ouvrage est intitulé : *Die grossherzogliche Alterthümersammlung zu Schwerin*, qui a contribué à jeter quelque lumière sur l'époque du paganisme en Allemagne. Il avait, en outre, écrit un grand nombre d'histoires de familles nobles et inséré des articles dans les *Jarbücher des Vereins für Mecklemburgische Geschichte*.

On annonce la mort, à Paris, à l'âge de soixante-dix-sept ans, de Mme Fanny Schmitt, femme de lettres, auteur de plusieurs traductions allemandes et anglaises.

Elle avait publié, il y a quelque vingt ans, dans le *Constitutionnel*, sous le pseudonyme de Stella, une série d'articles intéressants sur les œuvres de Shakespeare, de Milton, de Gœthe, de Racine, de Molière, etc.

Nous apprenons la mort de Johannes van Vloten, littérateur et historien hollandais, mort le 21 septembre, à l'âge de soixante-cinq ans.

On annonce la mort de M. Lawrence Smith, correspondant de l'Institut, décédé, après une courte maladie, à Louisville (Kentucky). Les travaux de M. Smith sur la chimie et la minéralogie, ses études sur les météorites l'avaient placé au premier rang des savants contemporains.

On signale la mort, à l'âge de cinquante-neuf ans, du comte Léon de Schysmanski, le lettré bien connu, qui appartenait à une des meilleures familles de la Pologne.

Le comte de Schysmanski laisse de nombreux travaux littéraires sur la Pologne et la Russie.

Une maladie très douloureuse vient de l'enlever à l'affection de ses nombreux amis.

Malgré les avis réitérés des plus célèbres médecins, il n'avait pas voulu renoncer à sa chère cigarette, dont il faisait usage continuellement pendant le jour, voire pendant une partie de la nuit.

De là sa mort prématurée, causée par ce mal terrible nommé le cancer des fumeurs.

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

(Articles importants)

(Du 15 octobre au 15 novembre 1883)

ART (21 octobre). P. Leroy : Un maestro collectionneur. — Mme Pattison : Les dessins de Claude Lorrain. — Cavallucci et Molinier : Les Della Robia. — (28 octobre.) Champfleury : Le baron Davillier et ses collections céramiques. — Genevay : Ch. Le Brun et son influence sur l'art décoratif. — Marx : Artistes contemporains ; Friant. — (4 novembre.) Ch. Yriarte : Matteo Civitali, sculpteur lucquois. — 11 novembre.) Ch. Yriarte : Matteo Civitali. — Cavallucci et Molinier : Les Della Robia. — ARTISTE (septembre). De Chennevières : Ch. Blanc. — De Chennevières : Décoration du palais de la Légion d'honneur. — Peladan : J. Barbey d'Aurevilly, ses poésies inédites et ses livres perdus. — S. Fournel : La caricature contemporaine.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES. (4e liv.) — Castan : Les chroniques de Burgos, traduites pour le roi de France Charles V, en partie retrouvées à la bibliothèque de Besançon. — Marchegay : Chartes originales et inédites en langue vulgaire du centre et de l'ouest de la France, 1238-1299. — Vaesen : Catalogue du fonds Bourré à la Bibliothèque nationale. — BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE (novembre). N. Droz : La réforme du tarif des péages en Suisse. — A. Barine : De l'enfance chez les différents peuples. — Dumur : A. de Halle et son influence littéraire. — Léo Quesnel : L'Indo-Chine, le royaume de Siam, l'empire birman, la Cochinchine française et l'empire annamite. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (20 octobre). Histoire de la bataille de Port-Saïd. — Matériel de l'artillerie de campagne en 1882. — (27 octobre). Coup d'œil sur l'entraînement, les manœuvres et l'emploi de la cavalerie. — (3 novembre). La réorganisation de l'armée argentine. — (10 novembre). Tactique de la guerre de forteresse pendant l'année 1882. — BULLETIN DE LA SOCIETE DE GEOGRAPHIE. (3e trimestre.) De La Croix : Le royaume de Pérak. — Gallieni : Mission dans le haut Niger et à Ségoci. — Auvray : Dix huit mois à Hué. — Fernandez : La République argentine, la pampa, la Patagonie, le Chaco, misiones.

CONTEMPORAIN (novembre). De Broglie : Les ressemblances entre le christianisme et les autres religions. — Malarkey : L'émigration irlandaise. — Lecoy de la Marche : La politique extérieure de saint Louis. — Richard : La duchesse de Tourzel et ses mémoires. — M. Lepel : La Fontaine et ses fables, à propos d'une nouvelle édition. — CORRESPONDANT (23 octobre). De La Villerabel : Confidences de Lamennais ; lettres inédites de 1821 à 1848. — Vaudon : Ballanche, à propos d'une œuvre inédite. — De Crousaz-Crétet : La liberté religieuse en Suisse et l'autonomie des cantons. — Lallemand : De la littérature chrétienne en Occident. — Tassin : Un membre de l'Académie de l'Entresol ; le marquis d'Argenson. — (10 novembre). De La Villerabel : Confidences de Lamennais. Lettres inédites de 1821 à 1848. — De Tréverret : La littérature espagnole contemporaine. — De Nolhac : Lisbonne et ses environs. — De Baillon : Un épilogue aux mémoires du comte de Grammont. — Vaudon : Ballanche, à propos d'une œuvre inédite. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (20 octobre). Renouvier : Les souvenirs d'enfance et de jeunesse de M. Renan. — (27 octobre). Dauriac : De la psychologie indépendante. — Pillon : A propos de la notion de nombre. — (3 novembre.) Renouvier : Les raisons physiques de poser l'existence d'un monde invisible. — F. Pillon : Histoire des animaux d'Aristote, traduite en français et accompagnée de notes perpétuelles, par J. Barthélemy Saint-Hilaire. — (10 novembre.) Pillon : La loi Bert et la loi Falloux. — Dauriac : Le sens commun est idéaliste. — CURIEUX (Le) (15 octobre). Napoléon III. — Comment fut payée la trahison de Deutz. — L'Elvire de Lamartine. — État civil de Musset. — La question Louis XVII. — La postérité de Diderot. — Lettres inédites de Talleyrand et de Mollien. — Pairs de France. — (1er novembre.) La question Louis XVII. — Bibliographie des impressions microscopiques. — Lettre inédite de Louis XVIII. — La duchesse de Berry et les archives des affaires étrangères. — Postérité de Beaumarchais, de Bernardin de Saint-Pierre, d'Andrieux, de Mme Roland. — Les Boufflers. — La mère de La Fontaine. — (15 novembre.) Deux sœurs de Louis-Philippe : Paméla et la grand'mère de Mme Lafarge. — Bibliographie des impressions microscopiques. — Les pairs de France. — Une maîtresse du comte d'Artois. — La postérité de Mme du Châtelet ; de Camille Desmoulins. — La Malibran. — Documents signés Puisaye.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 octobre). Lemierre, député. — La casquette du père Bugeaud. — Victor Hugo à Guernesey. — La liste civile de la reine Victoria. — Lettres inédites de Rachel. — (31 octobre.) La princesse Pignatelli, chanteuse de café-concert. — Gounod, orateur. — La poli-

tique de Fontenelle. — Affaire Vrain-Lucas. — Sand et Sandeau. — Comment fut payé Deutz. — (15 novembre.) Alexandre Dumas père. — Portraits de Molière. — Résurrection de Jules Vallès. — Les archives de l'Opéra. — La correspondance de Desclée. — Thérésa. — Les tableaux signés. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (novembre). P. Mantz : Rubens. — Lefort : L'exposition nationale de 1883. — Colonel Duhousset : Le cheval dans l'art. — Le Breton : Les étoffes et les broderies des collections Spitzer. — Havard : L'Exposition d'Amsterdam.

INSTRUCTION PUBLIQUE (13 octobre). Huit : *Gorgias*. — Penant : Œuvres de Corneille, édition des *Grands Ecrivains*. — De Sugny : Théocrite et la poésie pastorale. — (20 octobre.) Delmont : Du principe de la loi morale. — (3 novembre.) Geoffroy : Jugements sur *Cinna*. — Taschereau : *Le Misanthrope*. — Le Clerc : Notes sur l'*Orator* de Cicéron. — Delmont : L'amour-propre. — (10 novembre.) Le Roy : Le mystère de la Passion. — Delmont : Que penser de la maxime de Socrate : Connais-toi toi-même ? — INTERMÉDIAIRE (25 octobre.) Quatrain baroque sur Victor Hugo. — Casanova au théâtre. — Étrangers qui ont écrit en français. — Courtial, poète. — Le Dictionnaire de Géographie à l'usage du libraire. — Portraits intimes du XVIII^e^ siècle. — Livres de médecine appartenant à de hauts personnages. — (10 novembre.) Bigamie du duc de Berry. — Publications « per nozze. » — Un hymne de Chénier. — La bibliothèque Zaluski. — Faux ducs et duchesses d'Angoulême. — Histoire des cordonniers. — Épître à Boileau sur la mort de Racine.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (octobre). Ott : Les sociétés coopératives de production à Paris. — Ch. Grad : Le socialisme d'État et les assurances ouvrières en Allemagne. — Carreras y Gonzalez : Les réformes douanières en Espagne. — Kerrilis : Le seizième congrès des Trade Unions. — Le commerce extérieur de l'empire Chinois. — JOURNAL DES SAVANTS (octobre). A Maury : Histoire de Philippe II. — Caro : Rivarol et la société française. — G. Perrot : Les céramiques de la Grèce propre. — Dareste : L'organisation judiciaire. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (octobre). L'artillerie de forteresse devant les Chambres. — Humbert : Note sur une nouvelle disposition du graphique de marche. — La prévision du temps.

MAGASIN PITTORESQUE (31 octobre). Petit : La salle des fêtes, au château de Saint-Germain. — Les globes de Jean l'Hoste. — Boussingault : Excursion aux volcans de l'Équateur. — (15 novembre.) Carnot : Souvenirs de Magdebourg. — Découvertes archéologiques en Chaldée. — De Vaulabelle : Composition et fabrication des verres d'optique. — (30 novembre.) Hauréau : Guillaume Budé. — Lettre inédite de Jean Reynaud. — Un marchand de vin du XVII^e^ siècle. — MOLIÉRISTE (novembre). E. Perrin : Deux portraits de Molière. — G. Monval : Les camarades de Molière ; Brécourt et les de Surlis. — Ch. Marie : A propos d'une édition du *Misanthrope*.

NATURE (20 octobre). De Rochas : Le transport des grandes masses. — Tissandier : L'aérostat dirigeable électrique. — Pelletier : Curiosités d'histoire naturelle. — (27 octobre.) Levat : La propagation des sons. — Philaire : Les vieilles industries de l'Inde. — (3 novembre.) Kerlus : Les anesthésiques des jongleurs. — De Sarrepont : Le camp retranché de Strasbourg. — Peralta : Le soleil vert. — Guillemin : Durée de visibilité des bolides. — (10 novembre.) Boitel : La propagation des sons. — Dallet : Les mouvements lents et périodiques du sol. — Richou : Canal entre Manchester et Liverpool. — NOUVELLE REVUE (15 octobre). Vasili : La société de Berlin. — De Fonvielle : Le centenaire des Montgolfier. — (1^er^ novembre.) Astruc : Le suffrage universel en Belgique. — Fournier de Flaix : Le développement de Paris. — V. Champier : Le mobilier contemporain.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (14 octobre). La garde nationale de Ham à Saint-Quentin, en 1790, par Georges Lecocq. — Curiosités de la Révolution : Protestation d'un noble normand contre l'abolition du droit d'aînesse et des titres de noblesse, document publié et annoté par Etienne Charavay. — Les curés de Chaville pendant la Révolution, par Ernest Cadet, maire de Chaville. — Les théâtres de Bordeaux en 1793, document communiqué par M. Lucien Faucon. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (octobre). Lebour Des réformes de la législation sur les pensions civiles et de leur application au personnel de l'administration des chemins de fer de l'Etat. — Combarieu : Des pouvoirs de police des préfets. — REVUE ALSACIENNE (octobre). Mossmann : Frédéric Engel-Dollfus. — Gerspach : La faïence et la porcelaine de Strasbourg ; les Hannong, les maîtres potiers d'Alsace. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (15 octobre). M. Duval : Le transformisme. — Cornevin : Étude sur les os wormiens chez les animaux domestiques. — Deniker : Étude sur les Kalmoucks. — Goldstein : Les applications du calcul des probabilités à l'anthropologie. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (septembre). A. Maitre : Exploration des terrains tertiaires de Thenay. — Glaive en bronze daté du XIV^e^ siècle avant notre ère. — Revellat : Notice sur une particularité que présente toute une série de milliaires de Constantin le Grand. — G. Bapst : L'orfèvrerie d'étain dans l'antiquité. — Miller : Inscriptions grecques découvertes en Egypte. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (novembre). Valabrègue : Les ornements de la femme ; la table à ouvrage et les outils de travail. — G. de Léris : L'habitation américaine. — Passepont : L'étude des ornements ; postes ou flots grecs. — Champier : La cassette Farnèse. — REVUE BRITANNIQUE (octobre). Don Juan d'Autriche ; fragments de l'histoire du XVI^e^ siècle. — Les chemins de fer d'intérêt local. — Les pionniers de l'Europe et le Yunnam. — Les vins célèbres de l'antiquité. — REVUE CRITIQUE (15 octobre). Lenormant : La Genèse. — Uber : Etudes sur Salluste. — Journal historique de littérature italienne. — Annuaire de Gœthe. — (22 octobre.) D'Arbois de Jubainville : Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande. — Jadart : La population de Reims. — De la Ferrière : Les projets de mariage de la reine Élisabeth. — Kœrting : Deux paraphrases religieuses de Pierre Corneille. — (29 octobre.) Aubertin : Choix de textes de l'ancien français du X^e^ au XI^e^ siècle. — Lyon : Rapports de Gœthe et de Klopstock. — Socard : Biographie des personnages remarquables de Troyes et du département de l'Aube. — Jullian : A propos des lettres de Bossuet à Leibniz. — (5 novembre.) Bijvanck : Spécimen d'un essai critique sur les œuvres de Villon. — Delaville Le Roulx : Documents concernant les Templiers. — De Barthélémy : Les correspondants de la marquise de Balleroy. — Janin : Les imprimeurs et les libraires dans la Côte-d'Or. — Léger : Les manuscrits slaves de la bibliothèque de l'Université de Leyde. — (12 novembre.) Bordier : Description des peintures et autres ornements contenus dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale. — Morfill : Histoire de la littérature slave. — REVUE DES DEUX MONDES (15 octobre). Rabusson : M^me^ de Givré. — De Vogüé : Tourgueneff. — Bertrand : Les progrès de la mécanique ; M. Desprez. — Blaze de Bury : Frédéric Chopin. — Fouillée : La conscience. — (1^er^ novembre.) Rabusson : M^me^ de Givré. — Girard : L'alexandrinisme, à l'occasion d'un livre récent. — De Nadaillac : L'art préhistorique en Amérique. — Fouillée : L'inconscience. — Brunetière : Les romans de Pierre Loti. —

REVUE HISTORIQUE (novembre-décembre). Fagniez : L'industrie en France sous Henri IV. — Decrue : Les idées politiques de Mirabeau. — Hunziker : Henri IV, les Suisses et la haute Italie. — REVUE DE GEOGRAPHIE (octobre). De Fontpertuis : L'île de Ceylan. — Labarthe : Les environs d'Hanoï et la campagne annamite. — Drapeyron : Deux centenaires oubliés. La formation territoriale de la France, à propos du quatrième centenaire de la mort de Louis XI; l'empire colonial français, à propos du deuxième centenaire de la mort de Colbert, 1483, 1683, 1883. — Dr Martin : Les droits de suzeraineté de la Chine sur le Tong-King. — REVUE LIBÉRALE (1er novembre 1883). Albert Le Roy : Le théâtre d'Alexandre Dumas père. — H. Nérine : Hertha. — De Tréverret : Don Carlos, fils de Philippe II, au théâtre. — Ernest Mercier : Les Indigènes de l'Algérie. Leur situation dans le passé et dans le présent. — Schœlcher : Les graveurs Sichem. — Gustave Gœpp : L'Exposition nationale des Beaux-Arts en 1883. — REVUE LITTÉRAIRE (octobre). Abbé Morel : La Vierge des vierges. — Nemours Godré : Un grand homme. — Cordier : Les terres du ciel. — De Caer : Architecture et mobilier. — REVUE LYONNAISE (15 octobre). De Voleine : Le Musée des peintres lyonnais. — De Valous : Lettre de légitimation pour Nicolas et Jean de Silvecane (document inédit). — Mariéton : A propos de la mort d'Henri Conscience; le sentiment de race, les Flamands. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (novembre). Voyage d'exploration de M. de Brazza. — Dupouy : Météorologie du Soudan; un hivernage au fort de Kita en 1882. — Dussaud : Les colonies françaises du Rio-Uruguay. — REVUE DU MONDE CATHOLIQUE (1er octobre). J. Brucker : S. J. Correspondance scientifique d'un missionnaire en Chine. — Comte de Maricourt : L'homme singe *(fin)*. — Edouard Alexandre : Les ouvriers d'autrefois en Normandie. — (15 octobre.) J. Forbes : L'Eglise catholique en Ecosse à la fin du XVIe siècle. — Clarisse Bader : La jeunesse de Fléchier. — Urbain Guérin : L'évolutionnisme en histoire. — REVUE PHILOSOPHIQUE (octobre). Delbœuf : La matière brute et la matière vivante. — Tarde : L'archéologie et la statistique. — Andrade : Les théoriciens moralistes et la moralité. — Paulhan : *Images et mouvements*. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (20 octobre). Bourdeau : Les maladies de la volonté, d'après M. Ribot. — Miller : Une traduction de Shakespeare en grec moderne. — (27 octobre.) Caro : La société française pendant la Révolution et l'émigration. — (3 novembre.) Perrin : Deux portraits de Molière. — (10 novembre.) Ch. Bigot : Le Salon officiel. — Bentzon : A travers Londres. — Bréal : Philologie comparée; M. Sayce. — E. Courtois : G. Doré. — Stassulevitch : Tourgueneff; la dernière année de sa vie. — REVUE SCIENTIFIQUE (20 octobre). Lankester : Les études biologiques en Angleterre, en France et en Allemagne. — Zaborowski : Considérations sur le peuplement de notre globe. — (27 octobre.) Bleicher : Nancy avant l'histoire. — Livon : L'évolution générale de la physiologie. — Barré : Les éclipses et la constitution du soleil. — Crié : Pierre Belon et l'horticulture. — (3 novembre.) Rabot : L'expédition circumpolaire hollandaise. — La stabilité des édifices dans les tremblements de terre. — (10 novembre.) Du Bois-Reymond : Alex. de Humboldt. — La constitution nouvelle de l'artillerie de campagne. — La vivisection et Mme Kingsford.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 octobre). Étude sur la bataille de Saint-Quentin (janvier 1871). — La campagne d'Arménie (1877). — Expériences de tir contre la cavalerie. — (1er novembre.) Maison : La Savoie et la neutralité helvétique.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les journaux quotidiens de Paris

(Du 15 octobre au 15 novembre 1883)

CONSTITUTIONNEL. Octobre : 22. L'Art au Japon. 22. *En France*, par M. Mézières. — Novembre : 2, 3, 5, 6. Le naturalisme, ses prétentions et son avenir.

DÉBATS. Octobre : 17. H. Houssaye : Les derniers romans de M. Cherbuliez. 23. Ph. Berger : Catalogue des figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre. 24. De Pressensé : Les initiateurs de la physique moderne. 27. G. Charmes : Monuments de l'art antique par Rayet. 31. Egger : Une nouvelle édition des fables de La Fontaine. — Novembre : 2, 3. Ph. Berger : Breguet. 4, 8, 10, 13, 15. Léon Say : Dix jours dans la haute Italie. 9. *Les Maladies de la volonté*, par Ribot. 14. G. Charmes : L'Orientalisme en France.

DÉFENSE. Novembre : 14. Les almanachs d'autrefois. 15. La jeunesse de Luther.

XIXe SIÈCLE. Octobre : 23. F. Sarcey : Le comédien A. Dupuis. 21, 26, 31. E. About : De Pontoise à Stamboul. — Novembre 8 et 11.

DROIT. Octobre : 27, 28, 29, 30. Le barreau allemand.

FIGARO. Octobre : 23, 24, 29. — Novembre : 7, 14. Blaze de Bury : Alexandre Dumas. 27. Paul et Virginie. 8. Le père des lettres (Jules Barbey d'Aurevilly). 13. M. Guizot.

FRANÇAIS. Octobre : 19. Histoire de la littérature anglaise depuis ses origines jusqu'à nos jours, par Fillon. 23. Les souvenirs d'un homme de théâtre (Séchan). 26. Les espérances chrétiennes, par A. Cochin. 27. Le boulevard du Temple sous la Révolution. — Novembre : 9. *Mon Frère Yves*, par Pierre Loti.

GAULOIS. Octobre : 18. M. Paul Bourget. 28. Guy de Maupassant : Bataille de Livres.

GAZETTE DE FRANCE. Octobre : 17. De l'Atlantique

au Niger, par M. de Sonderval. — Novembre : 3. Essais de psychologie contemporaine, par S. Bourget.

GIL BLAS. Novembre : 7. H. Fouquier : La statue d'Alex. Dumas. 9. de Banville : Moliérisme.

INTRANSIGEANT. Novembre : 6. Le roman triste et le roman joyeux.

JUSTICE. Novembre : 8. La fille dans la littérature.

LIBERTE. Octobre : 19. E. Drumont : Paul Collin. 29. Psychologie contemporaine.

MONITEUR UNIVERSEL. Novembre : 1er. Sully-Prudhomme : L'Expression dans les beaux-arts. 5. V. Fournel : Alexandre Dumas et Gustave Doré.

PARLEMENT. Octobre : 19. La Vie de G. Elliot. 22. Saint-René Taillandier : M. Bourget. — Novembre : 5. L'armana prouvençau. 8. F. Bourget : Les Cenci. 15. Poésie de jadis.

RADICAL. Novembre : 6. F. Enne : Alexandre Dumas.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Octobre : 17. Guillemot : Les livres de classe. — Novembre : 2. Le Musée Lenoir. 5. La statue d'Alexandre Dumas. 15. Costumes et insignes des députés pendant la Révolution.

REVEIL. Octobre : 16. *Les Égyptes*, par M. Fontane. 18. *L'Archipel de la Manche*, par Victor Hugo. 23. *Le Martyre d'Annil*, par R. Caze. — Novembre : 5. Gabriel Ferry : La mort d'Alexandre Dumas.

SIÈCLE. Novembre : 1. A. de la Forge : Eugène Sue. 2. Les bibliothèques d'éducation moderne.

SOLEIL. Octobre : 18. *L'Archipel de la Manche*. 24. *Mon Frère Yves*, par P. Loti. 25. Romans et romanciers.

TELÉGRAPHE. Octobre : 22. *Nos Contemporains*, par Louis Ulbach.

TEMPS. Octobre : 22. *L'immigration aux Colonies*, par Schœlcher. 28. M. Dufaure, par G. Picot. — Novembre : 3-8. Loiseleur : Le vrai Mazarin, à propos d'un livre récent. 10. A. Daudet : Tourguenef. 11. J. Simon : M. Guizot. 12. Scherer : L'éloge de M. Guizot, par M. Jules Simon. 14. Mézières : *A travers les États-Unis*, par d'Haussonville.

UNIVERS. Octobre : 17. Rome et le second empire. 21. La Croatie et ses habitants. 23. L'hérédité au point de vue historique.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

Pendant le mois d'octobre 1883

1. *Moniteur universel des voyageurs*, paraissant le samedi. Gr. in f°, 4 p. à 6 col. Montdidier, imp. Hourdequin. Bureaux, Paris, rue Condorcet, 24. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 20 centimes.

Bulletin des examens des services des travaux publics. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Michel. Bureaux, 14, rue du Départ. Abonnements : un an, 8 fr. Le numéro, 30 centimes.

Le Mastroquet. Pet. in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Deyey. Bureaux, 38, rue de la Sourdière. Abonnements : un an, 20 fr. Le numéro, 5 centimes.

La Ligue populaire. Pet. in-4°. 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 27, boulevard Haussmann. Abonnements : Paris, 3 mois, 4 fr. 50. Le numéro, 5 centimes.

La Revue culinaire, recueil périodique de cuisine française et étrangère. In-8°, 16 p. Paris, imp. Mersch. Bureaux, 185, avenue du Maine. Abonnements : France, 8 fr.; étranger, 10 fr. Le numéro, 25 centimes.

La Libre Revue, littéraire et artistique. In-8°, 24 p. Paris, imp. Noblet. Bureaux, 110, rue du Cherche-Midi. Bi-mensuelle. Le numéro, 25 centimes.

5. *Le Guide de l'amateur*. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Verneau. Bureaux, 3, rue de la Fidélité. Abonnements : un an, 6 fr. Paraît le 5 de chaque mois. Le numéro avec dessin, 60 centimes.

6. *Le Sapeur-pompier*, organe des sapeurs-pompiers de France et d'Algérie. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Duval. Bureaux, 46, rue de Dunkerque. Abonnements : un an, 9 fr. Paraît le samedi.

Le Cosmopolite. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Pichon. Bureaux, 55, rue Tiquetonne. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 5 centimes. Paraît le mercredi et le samedi.

7. *Paris-Gallican*, paraissant le dimanche. In-4°, 8 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Bizet. Bureaux, 31, rue Richelieu. Abonnements : un an, 7 fr.; 6 mois, 4 fr. Le numéro, 15 centimes.

10. *La Vedette française*, journal politique bi-hebdomadaire, paraissant le mercredi et le samedi. In-4°, 4 p. à 4 col. Montdidier, imp. Fauverge. Bureaux, 127, rue Montmartre. Abonnements : un an, 32 fr., 6 mois, 17 fr. Le numéro, 5 centimes.

11. *Le Grand'garde*, organe des revendications patriotiques et de la défense commerciale contre la pieuvre allemande. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Tavernier

Bureaux, 26, rue de Trévise. Abonnements : un an, 8 fr.; six mois, 5 fr. Le numéro, 10 centimes. Paraît le mercredi.

Journal des fonds publics. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dubuisson. Bureaux, 13, boulevard Saint-Denis. Abonnements : 3 fr. par an. Bi-mensuel.

Paris-Dépêche. In-8°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Cusset. Journal quotidien. Le numéro, 10 centimes.

12. *La Tribune publique*, gazette des mécontents, rédigée par tout le monde. Journal indépendant. Pet. in-4°, 24 p. à 2 col. Paris, imp. Dubuisson. Abonnements : un an, 25 fr. Le numéro, 50 centimes. Bureaux, 5, rue Coq-Héron.

13. *La Lanterne d'un communard*, pamphlet hebdomadaire, par J.-P. Lagarde. In-16, 16 p. Paris, imp. Lagarde. Bureaux, 89, rue Rébeval. Le numéro, 10 centimes. Hebdomadaire.

Paris-Artiste. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Bernard. Bureaux, 35, rue Saint-Georges. Le numéro, 60 centimes. Hebdomadaire.

14. *Le Monde militaire*, journal hebdomadaire illustré. In-4°, 16 p. à 2 col., fig. Paris, imp. Blot. Bureaux, 7, rue Rougemont. Abonnements : un an, 30 fr.; 6 mois, 16 fr. Le numéro, 60 centimes.

La Fronde. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 257, rue Saint-Honoré. Abonnements : un an, 9 fr.; six mois, 5 fr. Le numéro, 15 centimes. Hebdomadaire.

15. *Le Moniteur des Musées commerciaux.* Bi-mensuel. In-4°, 8 p. à 2 col. Bureaux, 77, rue Richelieu. Abonnements : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr. Le numéro, 50 centimes.

Le Curieux. Revue bi-mensuelle. In-18. 16 p. Paris, imp. Noblet. Bureaux, 91, rue de Richelieu. Abonnements : un an, 12 fr.

Le Dessin. In-4°, 8 p. à 2 col., pl. Paris, imp. Bernard. Bureaux, 4, rue de Thorigny. Abonnements : un an, 30 fr.; 6 mois, 18 fr. Le numéro, 2 fr.

17. *L'État*, politique, littéraire, commercial et financier. Gr. in-fol., 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 10, Faubourg-Montmartre. Abonnements : Paris, un an, 50 fr.; dép., 56 fr. Le numéro, Paris, 15 centimes; dép., 20 centimes.

18. *Le Kiosque*, journal d'annonces et de réclames, paraissant les jeudi et dimanche. 1 f. Paris, imp. du Passage de l'Opéra. Bureaux, 18, même passage. Abonnements : un an, 3 fr. Le numéro, 5 centimes. Numéro spécimen.

19. *L'Alarme*, journal hebdomadaire. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Delahaye. Bureaux, 9, rue du Croissant. Abonnements : un an, 6 fr. Le numéro, 5 centimes.

20. *L'Europe*, organe international politique, financier, littéraire. Hebdomadaire. In-fol., 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schlœber. Bureaux, 13, rue Meslay. Abonnements : 3 mois, 2 fr. Le numéro, 15 centimes.

Officiel-Banque, journal politique et financier. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Clavel. Bureaux, 110, rue du Point-du-Jour. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 15 centimes.

Le Rothschild, journal financier populaire, paraissant le samedi. Pet. in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Kugelmann. Le numéro, 5 centimes.

21. *La Presse théâtrale*, journal hebdomadaire. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Pinaud. Bureaux, 59, rue Rochechouart. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 20 centimes.

Le XIe arrondissement, organe spécial hebdomadaire des intérêts locaux. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Lombardin. Bureaux, 146, boulevard Voltaire. Abonnements : un an, 3 fr. Le numéro, 5 centimes.

22. *Le Financier des familles.* In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Verneau. Bureaux, 69, rue de Maubeuge. Abonnements : un an, 2 fr. Mensuel.

23. *Le Mérite agricole*, journal d'agriculture et d'économie rurale. Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois. Paris, imp. Kugelmann. Bureaux, 56, rue Notre-Dame-de-Lorette. Abonnements : un an, 6 fr.

25. *La Clef des affaires*, organe hebdomadaire de publicité. In-4°, 8 p. à 3 col. Vincennes, imp. Alavoine. Bureaux, 180, boulevard Voltaire. Abonnements : un an, 24 fr.

Journal des ventes, paraissant tous les jeudis. In-fol, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Wattier. Bureaux, 5, rue de Provence.

26. *Le Tricolore*, organe quotidien des revendications nationales. Pet. in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. du Passage de l'Opéra. Abonnements : un an, 40 fr. Le numéro, 15 centimes.

27. *Bulletin des Étudiants en droit*, publication hebdomadaire, paraissant le samedi. Pet. in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Schouster. Bureaux, 5, rue Soufflot. Abonnements pour l'année scolaire, 7 fr.

28. *Le Cri du Peuple*, journal politique quotidien. In-fol., 4 p. à 6 col. Paris, imp. Cusset. Bureaux, 16, rue du Croissant. Abonnements : un an, 40 fr. Le numéro, 10 centimes.

31. *Compte rendu général des Académies et Sociétés médicales de la France et de l'étranger.* In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Rousset. Bureaux, 4, place Saint-Michel. Abonnements : France, un an, 5 fr.; étranger, 6 fr. Le numéro, 10 centimes. Paraît le mercredi matin.

Le Crédit foncier, organe des intérêts immobiliers et de l'entreprise. In-4°, 4 p. à 3 col. Bureaux, 17, avenue Trudaine. Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 10 centimes. Paraît le mercredi.

Sans date. *Le Boul'Miche*, organe du quartier latin. Pet. in-4°, 4 p. à 3 col. Bureaux, 16, boulevard Saint-Germain. Le numéro, 5 centimes.

Le Vertigo, journal des théâtres. Pet. in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Schiller. Bureaux, 13, rue Saint-Marc. Le numéro, 10 centimes.

La Dèche, organe des gens dans la panade. Pet. in-4°, 4 p. à 3 col., fig. Paris, imp. Clavel. Le numéro, 10 centimes.

Le Journal des Cornards. Pet. in-4°, 1 f. à 4 col. Paris, imp. Gabillaud. Le numéro, 10 centimes.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

La succession d'Ivan Tourguéneff.

La succession du célèbre écrivain soulève quelques graves difficultés.

Ivan Tourguéneff laisse en Russie environ 400,000 francs en biens matrimoniaux, qui doivent, dans tous les cas, faire retour à la famille russe du romancier; ses droits d'auteur, qui ne sont pas très considérables, au moins en France, un mobilier modeste et des objets de pur souvenir, qui sont répartis entre la chambre qu'il occupait dans l'hôtel de Mme Viardot, rue de Douai, à Paris, et le pavillon où il est mort, dans la propriété de Mme Viardot, à Bougival. Les scellés ont été apposés sur ces deux appartements par les soins du consul de Russie, du juge de paix de Marly et du juge de paix du IXe arrondissement.

Les héritiers qui se présentent sont : M. Bruère, qui a épousé une fille naturelle reconnue par Tourguéneff, par acte authentique, le 8 février 1865, dont il est aujourd'hui séparé de fait, car elle a disparu depuis quelques années; Mme Viardot, en faveur de laquelle Tourguéneff aurait fait récemment un testament olographe l'instituant sa légataire universelle; enfin la famille russe.

Aujourd'hui, Mme Pauline Viardot demande, en référé, la levée des scellés apposés sur la chambre qu'occupait M. Tourguéneff dans son hôtel de la rue de Douai.

Elle a pour contradicteur M. Bruère, qui se présente comme exerçant les droits et actions de sa femme.

Après avoir entendu Mes Paul Mercier et Rivière avoués des deux parties, M. le président a rendu l'ordonnance suivante :

« Attendu que, s'agissant de la succession d'un sujet russe, les opérations de levée de scellés et d'inventaire doivent, aux termes des conventions diplomatiques, être dirigées par le consul russe;

« Mais attendu que les prétendants-droits à la succession sont Français;

« Que leurs qualités respectives sont contestées;

« Qu'en outre il peut exister des héritiers russes, qui doivent être représentés;

« Par ces motifs, tous droits des parties expressément réservés en la forme et au fond;

« Disons que les opérations de levée de scellés et d'inventaire auront lieu à la requête et sur les diligences du consul russe, dans la forme française, en présence ou eux dûment appelés de Bruère, ès qualités, et de la veuve Viardot, se prétendant légataire universelle de Ivan Tourguéneff;

« Disons qu'à défaut par le consul russe de procéder auxdites opérations, elles auront lieu à la requête de Bruère, comme représentant l'héritier apparent, quoique contesté, en présence de la veuve Viardot, légataire universelle également contestée, et du consul russe ou eux dûment appelés. »

FIN DE LA BIBLIOGRAPHIE MODERNE. — ANNÉE 1883.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

Le Livre

QUATRIÈME ANNÉE

ANNUAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DU LIVRE

SUPPLEMENT A L'ANNÉE 1883

BIBLIOGRAPHIE BIBLIOGRAPHIQUE

§ I. — BIBLIOGRAPHIE DES PUBLICATIONS PARUES EN FRANCE, EN 1883, SUR LE LIVRE ET L'ART DU LIVRE.

Abondance (De l') des livres et de la réputation des écrivains, par Pétrarque. Traduit du latin par Victor Develay. In-32 81 p. Paris, imprimerie et librairie Jouaust. (Tiré à 110 exemplaires dont 10 sur papier du Japon et 300 sur papier vergé. Titre rouge et noir.)

Ancienne (L') bibliothèque de l'Académie de Rouen; discours d'ouverture prononcé à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, le 2 août 1882, par M. Ch. de Beaurepaire, président. In-8°, 23 p. Rouen, imprimerie Caignard.

Anciens (Les) imprimeurs; certificat de l'examen universitaire d'un imprimeur rouennais, par J. Félix. In-8°, 15 p. Rouen, imprimerie Caignard.

Annuaire (Ancien catalogue) des journaux de Paris, donnant leurs titres, leurs sous-titres, les rédacteurs principaux, les divers prix d'abonnement pour la France, l'indication des bureaux d'abonnement, etc., et accompagné d'une table systématique par V. Gébé. Cinquième édition revue et augmentée, précédée d'une statistique de la presse comprenant la table des journaux parus de 1853 à 1882. In-18 jésus, 151 p. Paris, librairie Brunox.

Annuaire de la presse française (1883), par Émile Mermet. Quatrième année. In-18 jésus, XIV-1348 p. avec vignettes et fac-similés. Paris, l'auteur, 10, rue Montholon.

Annuaire de la Société des Amis des livres. (1883). In-8°, 147 p. Paris, imprimerie Motteroz. (Tiré à 220 exemplaires, dont 100 ont été mis dans le commerce. Titre rouge et noir.)

Archives (Les), la bibliothèque et le trésor de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem à Malte, par J. Delaville Le Roulx, de l'Ecole française de Rome. In-8°, 291 p. Paris, librairie Thorin. (Extrait de la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, 32e fascicule.

Art (L') de former une bibliothèque, par Jules Richard. Petit in-8°, 167 p. Paris, librairie Rouveyre et Blond. (Tiré à 100 exemplaires, dont 3 sur parchemin, 3 sur papier rose, 20 sur papier de Chine, 24 sur papier du Japon et 50 sur papier Seychal-Mill. Titre rouge et noir, papier vergé).

Arts (Les) du bois, des tissus et du papier, mobilier national et privé, tapisseries et tissus, objets orientaux, livres et reliures, gravures, papiers peints, salle rétrospective du mobilier moderne; reproduction des principaux objets d'art exposés en 1882 à la septième exposition de l'Union centrale des Arts décoratifs. Texte de MM. de Champeaux, Darcel, Le Breton, Gasnault, Bapst, Duplessis, Rioux de Maillou, V. Champier. Ouvrage contenant 338 illustrations. In-4°, IV-417 p. Paris, librairie Quantin. (Titre rouge et noir. Publication de l'Union centrale des Arts décoratifs.)

Bibliographie des bibliographies, par Léon Vallée, de la Bibliothèque nationale. Première partie : Catalogue des bibliographies générales et particulières, par ordre alphabétique d'auteurs, avec indication complète du titre, des lieu et date de publication, du format, etc.; seconde partie : Répertoire des mêmes bibliographies, par ordre alphabétique de matières. Grand-in-8°, VII-773 p. à 2 col. Paris, imp. Terquem, libraire-commissionnaire.

Bibliographie des œuvres de Beaumarchais, par Henri Cordier. Portrait d'après Cohen. In-8°, VI-144 p. Paris, imprimerie et librairie Quantin. Papier vergé.

Bibliographie générale des Gaules, répertoire systématique et alphabétique des ouvrages, mémoires et notices concernant l'histoire, la topographie, la religion, les antiquités et le langage de la Gaule jusqu'à la fin du Ve siècle, par Ch. Émile Ruelle, bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève; deuxième livraison, bibliographie ; feuille 14-25. Paris, librairie Didot. La première livraison a paru en 1880.

Bibliographie de Malebranche, par l'abbé Blampignon, professeur en Sorbonne. In-8°, 11 p. Montbéliard, imprimerie Hoffmann. Extrait de la *Bibliothèque oratorienne* publiée par le P. Ingold, de l'Oratoire.

Bibliographie des œuvres d'Alfred de Musset et des ouvrages, gravures et vignettes qui s'y rapportent, par Maurice Clouard. In-8° XXIV-100 p. et portrait d'Alfred de Musset, d'après la statue de Granet. Paris, librairie Rouquette. (Il a été tiré 320 exemplaires dont 20 numerotés sur grand papier vélin et 300 sur papier vélin blanc, et en outre 50 exemplaires du portrait seul dont 25 sur papier du Japon en noir et 25 sur papier du Japon à la sanguine.)

Bibliographie ottomane. Notice des livres turcs, arabes et persans imprimés à Constantinople durant la période 1297-1298 de l'hégire (1880-1881) par M. Clément Huart. In-8°, 48 p. Paris, Imprimerie nationale, librairie Leroux.

Bibliographie artistique, historique et littéraire de Paris avant 1789, par l'abbé Valentin Dufour, ancien sous-bibliothécaire de l'Hôtel de Ville. In-8°, VIII-543 p. et 4 planches. Paris, librairie Laporte. Titre rouge et noir. Papier teinté.

Bibliographie rochelaise, œuvre posthume de Léopold Delayant, sous-bibliothécaire de la ville de La Rochelle. In-8°, XV-439 p. et portrait. La Rochelle, imprimerie Siret.

Bibliomanie (La) en 1882. Bibliographie rétrospective des adjudications les plus remarquables faites cette année et de la valeur primitive de ces ouvrages. Bruxelles, librairie J.-J. Gay, in-12, 108 p. [1]

Bibliothèque publique de circulation fondée par les loges maçonniques de Rouen avec le concours des propagateurs de l'instruction populaire. In-8°, 56 p. Rouen, imprimerie Lecerf.

Bibliothèque (La) et le musée Carnavalet, allocution prononcée à la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France, le 8 mai 1883, par M. Jules Cousin, président. In-8°, 7 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. Papier vergé

Canton de Briouze; essai de bibliographie cantonale, par MM. G. Levavasseur, comte de Contades, et l'abbé Gaulier, de la Société historique et archéologique de l'Orne. Petit in-12, 102 p. Paris, librairie Champion. (Titre rouge et noir. Papier vélin teinté. Bibliothèque ornaise.)

Cartulaire et archives des communes de l'ancien diocèse et de l'arrondissement administratif de Carcassonne. Vol. VI, 2e partie, in-4° à 2 col. XII-468 p. Paris, librairie Dumoulin. (Tiré à 300 exemplaires.)

Catalogue et analyse des thèses françaises et latines admises par les facultés des lettres, avec index et table alphabétique des docteurs, par M. A. Mourier, directeur honoraire au ministère de l'instruction publique, et M. F. Deltour, inspecteur général de l'instruction publique. In-8°, VIII-32 p. Paris, imprimerie et librairie Delalain.

Catalogue des Alsatica de la bibliothèque d'Oscar Berger-Levrault. 2 vol. in-8°, première partie : (XVIIe et XVIIIe siècles, Consulat et Empire), VIII-208 p.; seconde partie : (XIXe siècle), 203 p. Nancy, impr. Berger-Levrault.

Catalogue de la bibliothèque des bons livres de la paroisse de N.-D. Saint-Louis (Guillotière). In-12, 56 p. Lyon, librairie Duc et Demaison.

Catalogue de la bibliothèque Canel, léguée à la ville de Pont-Audemer. In-8°, 767 p. et portrait par M. Adeline, d'après un médaillon de M. Moutier. Rouen, Imprim. Deshayes. Papier vélin teinté.

Catalogue de la bibliothèque Despeyroux père et fils, à Beaumont (Tarn-et-Garonne). In-8°, 164 p. Toulouse, imprimerie Passeman et Alquier.

Catalogue de la bibliothèque de l'Institut national des sourds-muets de Paris. Première partie, publiée par les soins de M. le docteur Peyron, directeur, et M. Bélanger, professeur bibliothécaire-adjoint. In-8°, 74 p. Paris, imprimerie Pelluard.

Catalogue de la bibliothèque du dépôt de la guerre (ministère de la guerre). T. Ier, in-8°, 502 p. Paris, imprimerie nationale.

Catalogue de la bibliothèque militaire principale de la garnison d'Amiens. In-8°, 84 p. Amiens, imprimerie Delattre-Lenoel.

1. Bien que cet ouvrage ait été publié à Bruxelles, nous avons cru devoir, en raison de l'intérêt qu'il présente pour les bibliophiles français, l'indiquer ici.

Catalogue de la bibliothèque municipale de prêt gratuit à domicile de la mairie du XIIe arrondissement de la ville de Paris. In-8°, 95 p. Paris, imprimerie Cresson.

Catalogue de la bibliothèque populaire de Châtillon-sur-Chalaronne (juillet 1882). In-8°, 35 p. Bourg, imprimerie Chambaud.

Catalogue de la bibliothèque populaire de Dombasle-sur-Meurthe, fondée en 1881. In-12, 39 p. Nancy, librairie Wiener.

Catalogue de la bibliothèque de la ville d'Epernay, par M. Louis. Paris, t. Ier.

Catalogue de la bibliothèque communale de Landerneau. In-8°, 44 p. Landerneau, imp. Desmoulins.

Catalogue général de la bibliothèque populaire de Lunéville. In-8°, 89 p. Nancy, imprimerie Berger-Levrault.

Catalogue de la bibliothèque populaire de Meudon (Seine-et-Oise). In-8°, 16 p. Paris, imprimerie Pillet et Dumoulin.

Catalogue des incunables de la bibliothèque publique de Nancy, par J. Favier. In-8°, 54 p. Lille, imp. Danel; Paris, librairie Champion; Nancy, librairie Sidot frères.

Catalogue des ouvrages, articles et mémoires publiés par les professeurs de l'Université de Genève et notices sur l'observatoire, le jardin botanique et le musée d'histoire naturelle. Genève, Bâle et Lyon. In-8°. VIII-112 p.

Catalogue des ouvrages mis en circulation par la Société de la Bibliothèque populaire protestante de Nîmes. In-8°, 36 p. Nîmes, imprimerie Roger et Laporte. Papier vergé.

Catalogue de la bibliothèque publique de la ville de Saint-Pol (Pas-de-Calais). Premier supplément. In-8°, 80 p. Saint-Pol, imprimerie Becquart.

Catalogue de la bibliothèque gratuite de Saint-Vincent-de-Paul, installée, 14, rue de Montesquieu, à Nancy. In-12, 111 p. Nancy, imprimerie Vagner.

Catalogue de la bibliothèque populaire cantonale de Tarbes (école de la rue Desaix), édition du mois d'avril 1883. In-8°, 57 p. Tarbes, imprimerie Vinard.

Catalogue des livres imprimés et manuscrits de la bibliothèque de la ville de Châteauroux, rédigé par M. Joseph Patureau, de la Société de l'Histoire de France. In-8°, 379 p. Châteauroux, imprimerie Aupetit.

Catalogue des livres précieux, manuscrits et imprimés faisant partie de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (théologie, jurisprudence, sciences, arts, lettres, histoire), dont la vente aura lieu du 11 au 16 juin 1883. In-8°, 192 p. Paris, librairie Ve Labitte. — 530 numéros.

Catalogue des livres de la bibliothèque de Notre-Dame-des-Grâces, 8, rue Saint-Nizier, à Lyon. In-12, 132 p. Lyon, imprimerie Albert.

Catalogue des manuscrits de la bibliothèque publique de Montargis (Loiret), par H. Stein. In-8°, 3 p. Paris, librairie Champion.

Catalogue des ouvrages exposés dans la salle des États de Bourgogne, par la Société des amis des arts de la Côte-d'Or (1er juin, 15 juillet 1883). In-16, 71 p. Dijon, imprimerie Darantière.

Catalogue des ouvrages relatifs au Forez ou au département de la Loire, publiés en 1881, dressé par MM. Chaverondier et Maurice. In-8°, p. 173 à 199. Saint-Étienne, imprimerie Théolier et Cie. (Extrait des *Annales de la Société d'agriculture du département de la Loire*, 2e série, t. Ier, 1881.)

Catalogue des ouvrages relatifs au Forez ou au département de la Loire, publiés en 1882, dressé par MM. Aug. Chaverondier et E.-P. Maurice. In-8°, p. 201 à 244. Saint-Étienne, imprimerie Théolier et Cie. (Extrait des *Annales de la Société d'agriculture du département de la Loire*, année 1882.)

Catalogue général des romans, nouvelles, articles littéraires ou scientifiques, publiés avant le 1er octobre 1882, et qui peuvent être reproduits par les journaux en vertu d'un traité annuel avec la Société des gens de lettres; reproduction littéraire (mai 1883). In-8° à 2 col., 184 p. Paris, au siège de la Société.

Catalogue méthodique de la bibliothèque Saint-Dominique, à l'usage des personnes de piété. In-16, IV-64 p. Marseille, imprimerie Blanc et Bernard.

Connaissances nécessaires à un bibliophile, par E. Rouveyre, membre et libraire correspondant de plusieurs sociétés savantes. Troisième édition, revue, corrigée et augmentée. Première partie, accompagnée de 7 planches et de 5 spécimens de papier. Petit in-8°, XIV-200 p. Paris, librairie Rouveyre et Blond. — (Il a été tiré 100 exemplaires de luxe sur différents papiers, dont 50 en deux couleurs, rouge minéral et bleu flore, sur papier Whatman).

Coup d'œil sur les bibliothèques des couvents du district de Nancy pendant la Révolution; ce qu'elles étaient, ce qu'elles sont devenues, par J. Favier, de la bibliothèque publique de Nancy. In-8°, 60 p. et armes. Nancy, librairie Sidot frères. (Extrait des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine* pour 1883.)

Dépôt (Le) légal et nos collections nationales, par M. G. Picot, membre de l'Institut. In-8°, 26 p. Paris, librairie Picard. (Extrait des *Comptes rendus de l'Académie des sciences morales et politiques.*)

Description des peintures et autres ornements contenus dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale, par Henri Bordier, bibliothécaire honoraire du département des manuscrits. Livre I, in-4°, VIII-120 p. grav. Paris, librairie Champion.

Discours prononcé par M. J. Ferry, président du conseil, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, à la séance du Sénat du 31 mai 1883, en réponse à l'interpellation de M. le duc de Broglie concernant les livres destinés aux écoles primaires publiques. In-8°, 63 p. Paris, imprimerie du *Journal officiel*. (Extrait du *Journal officiel* du 1er juin 1883.)

Essai de bibliographie oratorienne, par le P. A.-M.-P. Ingold, bibliothécaire de l'Oratoire. In-8°, VIII-200 p. Paris, librairies Sauton et Poussielgue.

Essai d'une bibliographie de la Nouvelle-Calédonie et dépendances. In-8°, 68 p. Paris, librairie Klincksieck.

Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande, précédé d'une étude sur les manuscrits en langue irlandaise, conservés dans les îles Britanniques et sur le continent, par H. d'Arbois de Jubainville, professeur au Collège de France. In-8°, CLV-282 p. Paris, librairie Thorin.

Étude sur les impressions en couleur, par Alb. Achaintre, rédacteur en chef du *Gutenberg-Journal*. In-18 jésus, 68 p. et portrait de l'auteur. Paris, imprimerie et librairie Lahure.

Extraits de Montaigne par Fauron, professeur au lycée Charlemagne. In-18 jésus, XLVIII-478 p. Paris, librairie P. Dupont. — (Cette édition contient une notice bibliographique.)

Guide du libraire-antiquaire, vade-mecum à l'usage de ceux qui achètent ou vendent des livres, par J. de Beauchamps et Ed. Rouveyre. T. Ier, fasc. 4, 5, 6 et 7. In-8° à 2 col. Paris, imprimerie Unsinger; librairie Rouveyre et Blond. Chaque volume sera composé de 12 fascicules ou livraisons paraissant environ tous les deux mois et accompagnés chacun de 2 à 4 planches (spécimens de reliures anciennes et modernes, armoiries, ex-libris, fac-similés de titres d'ouvrages rares et précieux, spécimens des fers employés par les relieurs anciens ou modernes). Chaque livraison est imprimée sur papier vergé. — (Il a été fait un tirage de luxe de 100 exemplaires numérotés, dont 50 sur papier Seychall-Mill, 20 sur papier de Chine et 20 sur papier impérial du Japon.)

Histoire de l'imprimerie (langage primitif, découverte de l'imprimerie, les imprimeurs illustres : les Alde, les Estienne, les Elzevier, les Didot; des arts auxiliaires de la typographie, etc.), par Paul Dupont. In-18 jésus, 328 p. Paris, librairie P. Dupont.

Histoire générale de Paris; le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale, étude sur la formation de ce dépôt, comprenant les éléments d'une histoire de la calligraphie, de la miniature, de la reliure et du commerce des livres à Paris avant l'invention de l'imprimerie. Paris, imprimerie nationale, 1868, 1874 et 1881, 4 vol. in-4°, dont 1 atlas. Compte rendu par A. Molinier. In-8°, 16 p. Paris, librairie Champion. (Extrait du *Cabinet historique*, nouvelle série. 1882.)

Hygiène de la vue chez les typographes, par le Dr Motais.

Imprimerie (L') et la librairie dans la Haute-Marne et dans l'ancien diocèse de Langres, par deux membres correspondants de la Société historique et archéologique de Langres. Grand in-8°, 54 p. Paris, librairie Champion. — (Tiré à 100 exemplaires (Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres.*)

Imprimeurs (Les) et les libraires dans la Côte-d'Or, par Clément Janin, 2e édition, avec portrait et fac-similé. Petit in-8°, VII-239 p. Dijon, imprimerie Darantière. — (Tiré à 300 exemplaires, dont 200 sur papier vélin, 75 sur papier de Hollande et 25 sur papier de Chine. Titre rouge et noir.)

Incunables (Les) orientaux et les impressions orientales au commencement du XVIe siècle. Rapport à M. le ministre de l'instruction publique sur une mission en Bavière et en Wurtemberg, par Moïse Schwaab, de la Bibliothèque nationale. Paris, Techener, in-8°, 143 p., vignettes.

Inventaire-sommaire des archives communales, antérieures à 1790, de la ville de Comines, département du Nord, par J. Finot, archiviste du Nord. Grand in-4° à 2 col. IX-91 p. Lille, imprimerie Danel.

Inventaire-sommaire des archives communales du département de l'Allier, antérieures à 1790, publié par MM. Conny et Chazaud, bibliothécaires de la ville de Moulins. Grand in-4° à 2 col., IV-124 p. Moulins, imprimerie Ducroux et Gourgon-Dulac.

Inventaire-sommaire des archives communales de la ville de Strasbourg, antérieures à 1790, rédigé par l'archiviste J. Brucker. Série AA. Actes constitutifs et politiques de la commune; 3e partie. Grand in-4°, V-320 p. Strasbourg, librairie Trübner.

Inventaire-sommaire des archives départementales de la Côte-d'Or, antérieures à 1790, rédigé par J. Garnier, archiviste des archives civiles. Série C. Bureau des finances de Dijon. T. II. Grand in-4° à 2 col., XVI-230 p. Dijon, imprimerie Darantière.

Inventaire-sommaire des archives départementales, antérieures à 1790, du département du Doubs, rédigé par J. Gauthier, archiviste. Archives civiles, série B. Chambre des comptes de Franche-Comté. Nos 1 à 540. T. Ier, in-4° à 2 col., VIII-247 p. Besançon, imprimerie Jacquin.

Inventaire-sommaire des archives départementales des Landes, antérieures à 1790. Nouvelles additions aux séries C. E. G. H. et tables diverses. Grand in-4° à 2 col., 67 p. Mont-de-Marsan, imprimerie Davy.

Inventaire-sommaire des manuscrits des bibliothèques de France, dont les catalogues n'ont pas été imprimés, publié

par Ulysse Robert, employé au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Troisième fascicule (Dijon à Nice). In-8°, p. 289 à 448. Paris, librairies Champion et Picard.

Inventaire-sommaire des manuscrits grecs conservés dans les bibliothèques publiques de Paris, autres que la Bibliothèque nationale, par Henri Omont. In-8°, 10 p. Paris, librajrie Champion (Extrait du *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, juillet-août 1883); papier vergé.

Journal du Palais, répertoire général contenant la jurisprudence de 1791 à 1870, l'histoire du droit, la législation et la doctrine des auteurs, par une société de jurisconsultes et de magistrats. Deuxième table complémentaire alphabétique et chronologique contenant la jurisprudence de 1871 à 1880, par Ed. Fuzier-Hermsnn, ancien magistrat. Premier fascicule A. E. In-8° à 2 col., VII-465 p. Paris, aux bureaux du *Journal du Palais*.

Jurisprudence du XIX^e^ siècle. Troisième table décennale alphabétique et chronologique du *Recueil général des lois et arrêts* (1871 à 1880), par Ed. Fuzier-Hermann, ancien magistrat. Ouvrage faisant suite à la table générale de 1791 à 1850 et aux tables décennales de 1857 à 1860 et de 1861 à 1870. Premier fascicule A. E. In-4° à 3 col., 288 p. Paris, aux bureaux du *Recueil général des lois et arrêts*.

Les très anciens msnuscrits du fonds Libri, dans la collection d'Ashburnham-Palace, communication faite à l'Académie des inscriptions, le 22 février 1883, par L. Delisle. In-8°, 23 p. Paris, imprimerie Schiller. (Extrait du journal *le Temps* du 25 février 1883.)

Les très anciens manuscrits du fonds Libri, dans la collection d'Ashburnham-Palace, par L. Delisle. In-8°, 32 p. Paris, imprimerie nationale. (Extrait des *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (année 1883, p. 47-75.)

Liste des dons faits à la bibliothèque publique de la ville de Troyes, avec les noms des donateurs, par E. Socard, conservateur de la biblioihèque (18^e^ et 19^e^ années). In-8°, 47 p.

Liste des dons faits par des particuliers à la bibliothèque de la ville de Verdun, pendant l'année 1882. In-8°, 20 p. Verdun, imprimerie Rendé-Lallemant.

Liste des périodiques français et étrangers qui se trouvent à la bibliothèque de l'Université (à la Sorbonne). In-8°, à 2 col., 12 p. Paris, librairie Klincksieck.

Lithographie (La) sur zinc, par Monrocq.

Livres (Les), en 1883; études critiques et analytiques, par MM. Gaston d'Hailly, A. Le Clère et H. Litou. In-8°, Paris, librairie Le Soudier.

Mame (M.) et la maison Mame, par A. Quantin. In-8°, 8 p. et portrait (Extrait du *Livre*); papier vergé.

Manuel de l'apprenti compositeur par J. Claye; 3^e^ édition, revue, corrigée et augmentée. In-18 jésus, IV-207 p. Paris, imprimerie et librairie Quantin.

Manuels (Les) d'éducation civique et morale et la condamnation de l'*Index* par le P. J. Burnichon, de la Compagnie de Jésus. In-12, XIV-139 p. Lyon, imprimerie et librairie Vitte et Perussel.

Manuscrits (Les) du comte d'Ashburnham, rapport adressé à M. le ministre de l'instruction publique et des besux-arts par Léopold Delisle, administrateur général de la Bibliothèque nationale. In-8°, 23 p. Paris, librairie Champion. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*.)

Manuscrits (Les) du comte d'Ashburnham, rapport au ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, suivi d'observations sur les plus anciens manuscrits du fonds Libri et sur plusieurs manuscrits du fonds Barrois, par M. Léopold Delisle, administrateur général, directeur de la Bibliothèque nationale. In-4°, VIII-127 p. Paris, imprimerie nationale.

Monographie historique de la bibliothèque de Chambéry. Chambéry, Parrain. In-8°, 170 p.

Neveu (Le) de Rameau, edit. Isambert. In-8°, 286 p. Librairie Quantin. — (Cette édition contient une bibliographie du roman de Diderot.)

Notes sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Châlon et Mâcon, avec un choix de leçons, d'hymnes et de proses composées en l'honneur de quelques saints spécialement honorés dans ces diocèses, par M. Pellechet. In-8°, XII-539 p. et fac-similé. Autun, librairie Dejussieu. Paris, librairie Champion. (Tiré à 200 exemplaires dont 20 sur papier de Hollande. Titre rouge et noir.)

Notes sur quelques manuscrits d'Autun, Besançon et Dijon, précédées du projet d'un catalogue général des manuscrits de France en 1725, par H. Omont. In-8°, 51 p. Paris, lib. Champion. Ext. du *Cabinet historique*, nouvelle série, 1881.

Notice bibliographique sur les principaux écrits de Voltaire ainsi que sur ceux qui lui ont été attribués. In-8°, 115 p. Paris, Quantin. (Cette notice, tirée seulement à 50 exemplaires sur papier de Hollande, est extraite du tome L de l'édition des *Œuvres complètes de Voltaire* publiée par Louis Moland chez Garnier frères.)

Notice bibliographique sur Richard Simon, par Aug. Bernus. In-8°, 48 p. Montbéliard, imprimerie Hoffmann. (Extrait de l'*Essai de bibliographie oratorienne*, par le P. Ingold de l'Oratoire.)

Notice et extraits des manuscrits de la bibliothèque de Saint-Omer, n^os^ 115 à 710, par M. Ch. Fierville, docteur ès lettres, correspondant du ministère de l'instruction publique, censeur du lycée de Versailles. Paris, imprimerie nationale. In-4°, 112 p. (Extrait des *Notices et extraits des manuscrits*. T. XXXI, 1^re^ partie.)

Notice sur la fabrication du papier de paille, par M. Burot. In-8°, 42 p., avec 5 figures et planches. Paris, imprimerie Capiomont et Renault. (Extrait des *Mémoires de la Société des ingénieurs civils*.)

Notice sur les manuscrits disparus de la bibliothèque de Tours pendant la première moitié du XIX^e^ siècle, par M. L. Delisle, in-4°, 200 p. Paris, imprimerie nationale. (Extrait des *Notices et extraits des manuscrits*. T. XXXI, 1^re^ partie.)

Notice sur plusieurs manuscrits de la bibliothèque d'Orléans, par L. Delisle. Paris, 1883. In-4°, fac-similé.

Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, publiés par l'Institut national de France, faisant suite aux notices et extraits lus au comité établi dans l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. T. XXIV. In-4°, 616 p. et 14 planches. Paris, imprimerie nationale; librairie Klincksieck. (Papier vergé.)

Orthographe (De l') du nom de Guillaume Rouville et de quelques autres particularités de sa vie, à propos du livre de M. le D^r^ Giraudot, de Tours, sur l'origine de l'imprimerie dans cette ville. Lyon, imprimerie Brun. In-8°, 52 p.

Palais (Le) à l'Académie. Berryer et son fauteuil (1634-1882), étude critique et bibliographique par H. Moulin, ancien magistrat. In-8°, 79 p. Paris, librairie Techener. (Tiré à 100 exemplaires.)

Progrès (Du) de l'imprimerie à Rouen au XIX^e^ siècle, par E. Caigniard. In-4°, 29 p., vignettes.

Propriété (De la) littéraire. Discours prononcé à la séance

solennelle de rentrée des conférences des avocats stagiaires du barreau de Poitiers, le 13 janvier 1883, par Léon Castex, secrétaire de la conférence. In-8°, 24 p. Poitiers, imprimerie Tolmer.

Recherches bibliographiques sur le département de l'Aisne. Catalogue et table des livres, chartes, lettres patentes, édits, arrêts, lois, biographies, notices et documents imprimés concernant le département de l'Aisne, par C. Périn, juge honoraire, ancien président de la Société archéologique, historique et scientifique de Soissons. Troisième partie. In-8°, VII-555 p. Soissons, imprimerie Fossé d'Arcosse.

Récit des troubles de Montauban (10 mai 1790); bibliographie des écrits relatifs à cet événement, par Forestié neveu, de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne. In-8°, 104 p. Montauban, imprimerie Forestié. (Tiré à 100 exemplaires.)

Recueil de lois, décrets, ordonnances, arrêtés, circulaires, etc., concernant les bibliothèques publiques, communales, universitaires, scolaires et populaires, publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique, par M. Robert. In-8°, 262 p. Paris, librairie Champion.

Règlement-Catalogue des livres composant la bibliothèque pédagogique du canton d'Auxy-le-Château. In-18, 24 p. Arras, imprimerie Sueur-Charruey.

Répertoire des travaux historiques contenant l'analyse des publications faites en France et à l'étranger, sur l'histoire, les monuments et la langue de la France pendant l'année 1881. (T. Ier, année 1882, avec supplément et index.) In-8°, 1,286 p. Paris, librairie Hachette. (Paraît tous les trois mois. L'abonnement aux quatre livraisons annuelles et à la table est de 12 fr. pour la France et de 15 fr. pour l'union postale. Chaque livraison et la table se vendent séparément 3 fr.)

Suppression de l'impôt de guerre sur le papier au budget de 1882, par J. Huet, ancien fabricant de papier, ingénieur de papeterie. In-8°, 64 p. Paris, imprimerie Motteroz.

Table chronologique des documents et table alphabétique des noms de lieux et de personnes des 19 premiers volumes des Archives historiques de la Gironde, par J. Lépicier. In-4°, VII-884 p. Bordeaux, imprimerie Gounouilhou.

Table décennale du Bulletin officiel du ministère de l'intérieur. Années 1872 à 1881. In-8° à 2 col., VI-211 p. Paris, librairie Dupont.

Table des 10 premiers volumes des Mémoires de la société des antiquaires du centre. In-8°, VII-139 p. Bourges, imprimerie Pigelet et Hardy.

Table des travaux de l'Académie de Reims, depuis sa fondation (1841-1882), répertoire alphabétique et analytique des documents inédits, annales, séances et travaux, avec renseignements bibliographiques sur l'ensemble des publications ; par M. H. Jadart, secrétaire-archiviste. In 8°, 186 p. Reims, librairie Renart. (Extrait du t. LXXII des *Travaux de l'Académie nationale de Reims* (années 1881-1882). Tiré à part à 112 exemplaires dont 12 sur papier vergé.

Tables générales des bulletins de la Société industrielle de Rouen. T. I à X (1873 à 1883). In-8°, 44 p. Rouen, imprimerie Deshayes.

Traduction en langues étrangères des réflexions ou sentences et maximes morales de La Rochefoucauld ; essai bibliographique par le marquis de Granges de Surgères, du conseil de la Société des bibliophiles bretons et de l'histoire de Bretagne. In-8°, 32 p. Paris, librairie Techener. (Extrait du *Bulletin du bibliophile*. Tiré à 80 exemplaires. Titre rouge et noir. Papier vergé.)

Traité théorique et pratique des archives publiques par Gabriel Richou, archiviste paléographe, conservateur de la bibliothèque de la Cour de cassation. In-8°, VIII-328 p. Paris, librairie Dupont.

Travail (Le) de la femme dans l'imprimerie typographique ; ses conséquences physiques et morales, par Jacques Alary. In-8°, 60 p. Paris, imprimerie et librairie Marpon et Flammarion.

Un nouveau document sur Gutenberg ; témoignage d'Ulrich Gesing, le premier imprimeur parisien, et de ses compagnons en faveur de l'inventeur de l'imprimerie, par A. Claudin. In-8°, 4 p. (Extrait du *Livre*.)

Vignettes (Les) romantiques. Histoire de la littérature et de l'art (1825-1840), par Champfleury. Ouvrage orné de 140 vignettes fac-similés dans le texte et de 10 grandes planches hors texte, tirées sur papier du Japon, par MM. Célestin Nanteuil, Tony Johannot, Devéria, Jeanron, Ed. May, Jean Gigoux, Camille Rogier, etc. Suivi d'un catalogue complet des romans, drames, poésies ornés de vignettes de 1825 à 1840. In-4°, 450 p. Paris, imprimerie Rouam, librairie Dentu. (Papier vélin teinté. Titre rouge et noir. Tiré à petit nombre. Il a été tiré 100 exemplaires sur papier vergé de Hollande numérotés, à 100 fr. et 25 sur papier du Japon numérotés, à 150 fr.)

---

§ II. — BIBLIOGRAPHIE DES ARTICLES PARUS EN 1883 DANS LES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES FRANÇAIS, SUR LE LIVRE ET L'ART DU LIVRE.

Analecta juris Pontificii. Mars. Papyrus du pape Agapet.

Art. Avril, 15-29. H. Delaborde : De l'illustration des livres à Florence par la gravure sur bois. — 29. L'illustration des livres à Venise.

Bibliothèque de l'école des Chartes. Livr. I et IV. Vaesen : Catalogue du fonds Bourrée à la Bibliothèque nationale. — Livr. II et III. Delisle : Les manuscrits Ashburnham.

Bulletin du bibliophile. Avril : La vente Beckford — Mai. Cartier : Note sur les deux éditions de l'*Heptaméron*. — Alkan : Les livres et leurs ennemis. — Juin, juillet. Schwarb : Les incunables orientaux.

Bulletin de l'imprimerie. Janvier, février, avril, mai, juin, septembre, octobre. Les fêtes anniversaires de l'imprimerie. — Mars. Heyse : De la composition typographique au point de vue industriel. — Mai. Robert Estienne. — Octobre. Charles Estienne.

Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris. Juillet-août. Inventaire sommaire des manuscrits grecs conservés dans les bibliothèques de Paris autres que la Bibliothèque nationale.

Bulletin de la Société de l'Histoire du protestantisme français. Janvier. Puaux : La série TT des Archives nationales

Cabinet historique. Janvier, février. Lois et règlements des archives. Dumont : Projet d'un catalogue général des manuscrits de France. — Mars, avril. Catalogue des manuscrits de Montargis. — Mai, juin. Omont : Manuscrits grecs des bibliothèques des départements. — Frizon : Incunables de Verdun.

Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres. Janvier, mars. Delisle : Les très anciens manuscrits du fonds *Libri* dans la collection Ashburnham.

Comptes rendus de l'Académie des sciences morales et politiques. Avril, mai. Picot : Le dépôt légal et nos collections nationales.

Correspondant. Février, Welschinger : Les almanachs politiques sous la Révolution.

Courrier de l'Art. Août, 23 et s. Muntz : Études bibliographiques sur Raphaël.

Curieux. Novembre 1 et 15. Bibliographie des impressions microscopiques. — Décembre 1, Bibliographie de Pontoise. 15. Un livre rarissime.

Débats. Février, 3. Chantavoine : La Censure sous le premier empire, par Welschinger. — Avril, 11. Houssaye : Une édition illustrée du *Roi s'amuse.* Avril, 18. Ph. Berger : Libri.

Défense. Novembre, 14. Les almanachs d'autrefois.

Dix-neuvième siècle. Janvier, 6. La piraterie littéraire. — Février, 4, 16. Les droits d'auteur. — Mars, 13. Les bibliothèques municipales de Paris. — Avril, 28, 30. Le monopole de la maison Hachette. — Août, 23. About : L. Bréton. — Octobre, 8, 10. Un manuscrit de la Bible.

Droit. Janvier, 29, 30. De la propriété des noms de théâtre et de roman.

Économiste français. Mai, 19. La participation aux bénéfices à l'imprimerie Chaix.

Figaro. Avril, 30. Le monopole Hachette. — Juin, 13 : Les pillards littéraires.

Français. Mai, 22. Histoire d'un prétendu manuscrit de Molière.

France. Janvier, 5. Les bibliothèques populaires. — Août, 5. J. Vallès : Les bibliothèques. Novembre, 27. Imprimeurs français et anglais.

France judiciaire. Mai. Législation italienne sur la propriété littéraire. — Juin. Garraud : De la responsabilité en matière de délit de presse. — Le dépôt légal des imprimés.

Gazette anecdotique. Juin, 30. La liberté de la librairie.

Gazette des Beaux-Arts. Juillet. Champfleury : Les vignettes romantiques. — Août, septembre. Le Petit : L'ornementation des livres. — Juin, décembre. Jouin : Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger sur les beaux-arts et la curiosité pendant les premier et second semestres de l'année 1883.

Gazette de France. Mars, 10. Les capitulations littéraires.

Gutenberg-Journal. Janvier, 16. Achaintre : Comment on habille un livre. — Janvier, 16, 23, 30; Février, 6, 13, 27. Mars, 27 ; Avril, 3, 10, 24; Mai, 1. Achaintre : Études sur les impressions en couleur. — Mars, 6, 13. Code de la Presse, par Bazille et Ch. Constant. — Mars, 6, 13, 27. La Société des gens de lettres. — Mai, 8. La maison Hachette et les bibliothèques des chemins de fer. — Juin, 26 ; Juillet, 3. La légende des caractères de bois. — Juillet, 17, 31. Plon : Le dépôt légal. — Juillet, 31. Un apprenti imprimeur en 1750. — Août, 14. L'Université et les maîtres imprimeurs au XVIII^e^ siècle. — Octobre, 17, 24. Un imprimeur en 1750. — Novembre, 28. *Le Figaro* et l'imprimerie française.

Imprimerie (L'). Mai, septembre. Joé Buler : Les livres et et les manuscrits anciens.

Intermédiaire (L') [1].

Journal officiel. Janvier, 14, Bibliothèques municipales de Paris. — 24. Rapport adressé au Président de la République par le ministre des affaires étrangères, relatif au compte rendu de la Commission des Archives diplomatiques. — Juin, 18. Bibliothèque municipale de l'avenue Duquesne. — Juillet, 2. Delisle : Les manuscrits Ashburnham. — 17. Bibliothèques municipales. — Août, 13. Bibliothèque de Rio-de-Janeiro. — Octobre, 17. Bibliothèques municipales.

Journal des Savants. Mars. Dareste : Les papyrus gréco-égyptiens. — Septembre. Hauréau : Notice sur les manuscrits disparus de la bibliothèque de Tours. Novembre. Hauréau : Catalogue des manuscrits de Bordeaux

Justice. Février, 28. La Société des gens de lettres.

Liberté. Octobre, 9. La gravure typographique.

Nouvelle Revue historique du droit. Janvier. — Février. De Maulde : Chartes municipales d'Orléans et de Montargis.

Polybiblion. Janvier. Le dépôt légal et la Bibliothèque nationale. — Février. Bibliographie des bibliographies. — Avril : Machon et la bibliothèque d'A. de Pontac. — Mai. Bibliographie de l'instruction primaire. — Juin. Le dépôt légal et nos collections nationales. — Juillet. Les bibliothèques de régiments dans l'ancienne armée française. — Bibliographie des œuvres de Beaumarchais. — Août. Additions au *Dictionnaire des anonymes* — Septembre. Erreurs du *Manuel du Libraire.* — Septembre, octobre, novembre : Bibliographie des écrits dont Henri V a été l'objet. — Octobre. Bibliographie de Catherinot. — Novembre. Les livres imaginaires. — Les bibliothèques des couvents.

Rappel. Mars, 27. Les bibliothèques populaires.

République française. Mars, 17. Une question littéraire internationale; l'affaire Libri. — Octobre, 17. Les livres de classe.

Réveil. Avril, 23. La liberté violée (affaire Hachette).

Revue d'Alsace. Janvier, avril, juin. Benoit : Les *ex-libris* dans les Trois-Évêchés. — Juillet, septembre. Schmidt et Rœsch : Les imprimeurs alsaciens avant 1520.

Revue de l'Art chrétien. Avril. Mallot : Le symbolisme chrétien et les livres illustrés.

Revue catholique des institutions et du droit. Janvier. Bresson : La liberté de la presse.

Revue chrétienne. Janvier, février. Lelièvre : Le psautier huguenot.

Revue critique. Avril, 30. Les manuscrits anglais de l'éthique à Nicomaque. — Mai, 7. Narducci : De l'utilité d'un catalogue général des bibliothèques d'Italie. — Juin, 11. Picot : Archives du bibliophile breton, par Laborderie. — 25. De Gebhardt : Les miniatures du Pentateuque Ashburnham. — Juillet, 30. Jackson : Liste provisoire de bibliographie géographique spéciale. — Octobre, 22. D'Arbois de Jubainville : Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande. — Novembre, 5. Janin : Les imprimeurs et les libraires dans la Côte-d'Or. — Léger : Les manuscrits slaves de la bibliothèque de l'Université de Leyde. — 12. Bordier : Description des peintures et autres ornements contenus dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale. — Novembre, 19 : L'imprimerie et la librairie dans la Haute-Marne, par deux bibliophiles langrois. — Décembre, 3 : Bibliographie des œuvres de Beaumarchais.

Revue des Deux Mondes. Février, 1. Picot : Le dépôt légal et nos collections nationales.

Revue de Géographie. Septembre. Lemosoff : Liste bibliographique des travaux relatifs au Tonkin.

Revue des Langues romanes. Janvier, février, mars. Chabaneau : Quelques manuscrits provençaux égarés ou perdus.

1. Ce n'est que pour mémoire que nous mentionnons ici ce recueil, qui contient dans chacune de ses livraisons des renseignements intéressants pour les bibliophiles.

Revue libérale. Octobre. Aubert : L'exposition iconographique de J.-J. Rousseau.

Revue lyonnaise. Mars. Stevert : Le cartulaire des francs-fiefs du Forez. — Niepce : Le cartulaire de Bourg-en-Bresse. — Mai, août, septembre. Ducurtyl : La responsabilité littéraire.

Revue nouvelle d'Alsace-Lorraine. Janvier. Gaidoz : Bibliographie de l'Alsace.

Revue politique et littéraire. Juillet, 14. J. Grand-Carteret : L'Exposition iconographique de J.-J. Rousseau. — Septembre. 29. Clermont-Ganneau : Un prétendu manuscrit de la Bible.

Revue des questions historiques. Octobre : Lettre du pape Léon XIII au sujet des archives du Vatican.

Siècle. Février, 21. Bibliothèques municipales. — Avril, 22. Les archives de la marine.

Soleil. Avril, 30. Les Archives de la marine. — Octobre, 9. A Rendu : La propriété littéraire et artistique aux congrès de Berne et d'Amsterdam.

Temps. Février, 25. Rapport de M. Delisle sur les manuscrits Libri. — Avril, 27 et mai, 10. Les livres de classe tronqués.

Typologie-Tucker. Janvier, mars, mai, juillet, septembre octobre, décembre : Le papyrus. — Février, mars, mai, juin, août, octobre, novembre, décembre : Grammaire de la lithographie. — Mars : L'imprimerie municipale de Paris. — Avril, août. Frédéric Kœnig. — Juin. Écoles professionnelles typographiques.

Ville de Paris. Février, 26. Le projet d'extension de l'imprimerie municipale. — Mai, 3. La censure Hachette.

Voltaire. Avril, 28. Les vols d'autographes.

---

§ III. — BIBLIOGRAPHIE DES JOURNAUX ET REVUES TRAITANT DU LIVRE ET DE L'ART DU LIVRE.

Amateur (L') d'autographes. Revue rétrospective et contemporaine. Mensuel. Abonnements : France, un an, 19 fr. ; 6 mois, 6 fr. Le numéro, 1 fr.

Ami (L') des livres. Bi-mensuel. Abonnements, 3 fr. par an. Bureaux, 76, rue des Saints-Pères.

Arts (Les) libéraux. Journal de l'imprimerie, de la lithographie, de la gravure, du dessin, de la peinture et de la littérature. Mensuel. Abonnements, 6 fr. par an. S'imprime à Dijon.

Annales de la propagation des bons journaux, livres et tableaux artistiques et chrétiens. Bureaux, r. Bonaparte, 59. Abonnements, un an, 2 fr. 50 c. Bi-mensuel.

Bibliographie catholique. Revue critique des ouvrages de religion, de philosophie, d'histoire, de littérature, d'éducation, destinés à toutes les personnes qui aiment à bien connaître les livres qui paraissent, soit pour les lire elles-mêmes, soit pour en permettre, en conseiller ou en défendre la lecture. Paraît le 25 de chaque mois. Abonnements : France, un an, 15 fr.; Union, 18 fr.; États-Unis, 20 fr. Librairie Bray et Retaux.

Bibliographie de la France. Journal général de la librairie et de l'imprimerie. Paraît le samedi. Abonnements : France, un an, 20 fr.; 6 mois, 11 fr.; Union, un an, 24 fr.; 6 mois, 13 fr.; étranger, un an, 28 fr.; 6 mois, 15 fr. Le numéro, 50 centimes. Bureaux, 27, rue Grégoire-de-Tours.

Bibliophilie ancienne et moderne (La) française et étrangère. Publication bi-mensuelle distribuée gratuitement à 3,000 exemplaires par numéro. Envoi de tous les numéros, 2 fr. par an. Ad. Labitte, propriétaire-éditeur, 4, rue de Lille.

Bibliothèque (La) gratuite. Bi-hebdomadaire, gr. in-8°, 8 p. à 2 col. Bureaux, 55, rue Tiquetonne.

Bulletin mensuel de bibliographie, publié par la librairie Ernest Leroux.

Bulletin bibliographique des familles et des institutions catholiques. Année 1883-1884. Lille, imprimerie Desclée. Abonnement, un an, 1 fr.

Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire. Mensuel. Abonnements : Paris, un an, 12 fr.; départements, 14 fr.; Union, 16 fr. Bureaux, 52, rue de l'Arbre-Sec.

Bulletin de l'imprimerie. Mensuel. Abonnements : France, un an, 5 fr.; Union, 8 fr. Le numéro, 50 cent. Bureaux, 2, rue Mignon.

Bulletin de l'imprimerie et de la librairie. Supplément bibliographique du *Bulletin de l'imprimerie.* In-8°, 16 p. Bureaux, 14, rue du Dragon. Abonnements : France, 10 fr.; Union postale, 12 fr. Mensuel.

Bulletin du Cazinophile. Mensuel. Abonnements, un an, 1 fr. 50. Bureaux, 76, rue du Rendez-Vous.

Bulletin critique de littérature, d'histoire et de théologie. Bi-mensuel. Abonnements, un an, 8 fr. Bureaux, 41, rue du Bac.

Bulletin général de la papeterie et des industries qui s'y rattachent. Bureaux, 38, rue Bleue. Abonnements : 5 fr. par an.

Bulletin mensuel de la librairie française, publié par Reinwald. Un an, 2 fr. 50.

Bulletin mensuel des publications étrangères, reçues par le département des imprimés de la Bibliothèque nationale. Abonnements : France, un an, 5 fr.; Union, 6 fr. Bureaux, 11, rue de Lille.

Bulletin de la Société Franklin. Voy. *Journal des bibliothèques populaires.*

Chronique de l'imprimerie. Gazette cosmopolite de la typographie et de la lithographie ; publication mensuelle rédigée par des praticiens. Abonnements, un an, 8 fr. ; le numéro, 75 cent. Bureaux, 5, rue Perronet.

Cote des valeurs de journaux et de théâtres, imprimerie, librairie, papeterie, et des industries qui s'y rattachent. Journal financier, commercial, hebdomadaire. Organe du Comptoir de la presse. Abonnement : Paris, un an, 5 fr.

Gutenberg-Journal. Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois. Abonnements, un an, 12 fr. Bureaux, 9, rue de Fleurus.

Imprimerie (L') pour tous. Recueil d'instructions, procédés et modèles pour imprimer soi-même en tous genres. Abonnements, 4 fr. par an. Bureaux, 8, quai du Louvre.

Imprimerie (L'). Journal de la typographie, de la lithographie et des arts qui s'y rattachent. Mensuel. Abonnements, un an, 10 fr. Bureaux, 8, quai du Louvre.

Indicateur des bons livres à bon marché. Mensuel. Abonne-

ments : France, un an, 3 fr. ; le numéro, 25 cent. Bureaux, 6, rue de Mézières.

Journal des bibliothèques populaires, publié par la Société Franklin pour la propagation des bibliothèques populaires. Paraissant une fois par mois. Bureaux, 1, rue Christine. Abonnements, 3 fr. par an; le numéro, 25 cent.

Journal de la librairie militaire. Mensuel. Abonnements, 3 fr. par an. Bureaux, 30, rue Dauphine.

Livre (*Le*), revue mensuelle illustrée. Abonnements : France, un an, 40 fr.; départements, 42 fr.; le numéro, 5 fr. Bureaux, 7, rue Saint-Benoît.

Moniteur (*Le*) *de la librairie, de l'imprimerie et de la presse*. Bi-mensuel. Bureaux, 8, rue Montyon. Abonnements, 5 fr. par an; le numéro, 15 cent.

Moniteur (*Le*) *bibliographique*. Revue mensuelle des livres anciens et nouveaux, paraissant le 1er de chaque mois. Abonnements : France, un an, 6 fr.; étranger, 8 fr.; le numéro, 1 fr.

Musette (*La*). Publication mensuelle, recueil des élucubrations versifiées des typos de l'Imprimerie nouvelle. Paraît depuis le mois d'août. Le numéro, 10 cent.

Petite chronique de l'industrie du Livre.

Polybiblion. Revue bibliographique universelle. Mensuelle. Paraissant du 10 au 15. Comprend deux parties : partie littéraire; partie technique. Abonnements : partie littéraire : France, un an, 15 fr.; partie technique : 10 fr. Les deux parties réunies : 20 fr. Le numéro : 1 fr. 50. Bureaux : boulevard Saint-Germain.

Progrès typo-litho. Revue des inventions, améliorations et perfectionnements de l'imprimerie typographique et lithographique. Bi-mensuel. Abonnements, un an : 6 fr. S'imprime à Sedan.

Publicateur (*Le*) *du typo-litho*. Intermédiaire entre le vendeur et l'acheteur du matériel d'imprimerie d'occasion; paraissant toutes les semaines. Abonnement : un an, 3 fr. 6 mois, 2 fr. Paraît depuis le 11 juillet 1883.

Revue des autographes, des curiosités, de l'histoire et de la biographie. Mensuel. Abonnements, un an : 3 fr. Le numéro : 25 cent.

Revue bibliographique et littéraire. Cette revue paraît à la fin de chaque mois. Prix d'abonnement : 6 fr. par an. Bureaux : 5, rue du Cherche-Midi.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire, publiée sous la direction de MM. C. Graux, S. Guyard, G. Monod, G. Paris. Abonnements, un an, Paris : 20 fr. départements : 22 fr.; étranger : 25 fr. Bureaux : 28, rue Bonaparte.

Revue littéraire, bulletin de bibliographie. Supplément littéraire mensuel au journal l'*Univers*.

Revue mensuelle du bibliophile militaire. Paris, 18, rue Feydeau.

Revue des livres nouveaux. Bi-mensuel. Contenant l'analyse de tous les ouvrages importants parus dans la quinzaine, et suivie d'une nomenclature des nouveautés venant de paraître et des ouvrages sous presse, avec la désignation du nom des éditeurs et du prix des volumes. Abonnements, un an : 12 fr.; six mois : 7 fr. Le numéro : 60 cent. Bureaux : 174, boulevard Saint-Germain.

Typographie (*La*) *française*. Organe officiel de la fédération des ouvriers typographes français et des industries similaires; paraissant tous les quinze jours. Abonnements : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. Le numéro, 15 cent. Bureaux, 15, rue de Savoie.

Typologie-Tucker. Recueil de l'imprimerie et de la lithographie; revue bibliographique. Paraît le 15 de chaque mois. Abonnements : Paris, un an : 6 fr. ; départements : 7 fr. 50. Le numéro : 50 cent. Bureaux : 35, rue Jacob.

Varia. Revue mensuelle de bibliographie. Bureaux, 9, rue du du Château-d'Eau. Abonnement annuel : 5 fr.

GUSTAVE FUSTIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

1883

TOME V

---

§ I. — COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

BEAUX-ARTS

ARCHÉOLOGIE — ARCHITECTURE — MUSIQUE

Anatomie (L') artistique, par Duval, 779.
Anciennes (Les) vues d'optique, par Pouy, 308.
Annuaire illustré des Beaux-Arts, 177.
Antoine Bory, par Henseler, 36.
Archéologie (L') grecque, par Collignon, 779.
Art (L') japonais, par Gonse, 757.
Art and letters, 37.
Art (L') au XVIII^e^ siècle, par E. et J. de Goncourt, 707.
Art (L') français depuis dix ans, par H. Houssaye, 35,
Art (L') moderne, par Hugmans, 513.
Art (L') national, par du Cleuziou, 468.
Artistes anglais contemporains, par E. Chesneau, 96.
Artistes (Les) français contemporains, par V. Fournel, 766.

Charodeau, peintre et sculpteur, par Desaix, 643.
Comment on devient dessinateur, par Viollet-le-Duc, 313.
Conférences de l'Académie royale de peinture et de sculpture, par H. Jouin, 452.
Coysevox, par Jouin, 708.

Dessins (Les) du Louvre, par de Chennevières, 249.
Dictionnaire du chiffre monogramme dans les styles moyen âge et renaissance, par Demengeot, 250.

Faïences décoratives, par Foy, 708.
Froment-Meurice, argentier de la Ville, par Ph. Burty, 469, 644.

Gillot (Claude), par Valabrègue, 392.
Graveurs (Les) du XVIII^e^ siècle, par Portalis et Bérardi, 186.
Gravure (La), par H. Delaborde, 38, 780.
Gravure (La) en Italie avant Marc-Antoine, par H. Delaborde, 578.
Guide descriptif du mont Saint-Michel, par Corroyer, 784.

Histoire de l'art dans l'antiquité, par Perrot et Chipiez, 394, 756.
Hôtel (L') Drouot et la curiosité en 1882, par P. Eudel, 313.

Iconographie de la reine Marie-Antoinette, 176.

Kremlin (Le), par Fabricius, 643.

Livre (Le) de fortune, par Lalanne, 95.
Livre (Le) d'or du Salon, par G. Lafenestre, 175.

Maîtres anciens, par G. Lafenestre, 36.
Manuel d'histoire de l'art, par Destremeau, 37.
Meryon (Charles), par A. Bouvenne, 392.
Monographie de la cathédrale de Nancy, par Auguin, 37.
Monuments (Les) de l'art antique, par O. Rayet, 38, 709.
Mosaïque (La) par Gerspach, 781.

Origines (Les) de la porcelaine en Europe, par Davillier, 39

Peintres (Nos) dessinés par eux-mêmes, par de Bélina, 513.
Peinture (La) anglaise, par Chesneau, 780.
Peinture (La) hollandaise, par H. Havard, 780.
Précis de l'histoire de l'art, par Bournand, 313.
Procédés (Les) de la gravure, par de Lostalot, 780.
Recherches sur les collections des Richelieu, par Bonnaffé, 177.
Reines (Les) du chant, par Thurner, 176.
Renaissance (La) en France, par L. Palustre, 39.

Salon (Le) de M. le comte de la Béraudière, 96.

Tapisserie (La), par E. Müntz, 781.
Tapisseries (Les) de Notre-Dame de Reims, par Ch. Loriquet, 451.

Vente (La) Hamilton, par P. Eudel, 393.
Vie (La) et l'œuvre de Pierre Vaneau, par Vachon, 393.
Vignettes (Les) romantiques, par Champfleury, 119.

Year's (The) Art 1883, par Huish et Thomson, 175.

BELLES-LETTRES

LINGUISTIQUE — ORIENTALISME — POLYGRAPHIE — POÉSIE — ROMANS — THÉATRE

Linguistique.

Diccionario frances-espanol, par Bustamente, 240.
Dictionnaire d'argot, par Larchey, 240.
Dictionnaire de l'argot des typographes, par Boutmy, 377.
Dictionnaire historique de l'ancien langage français, par La Curne de Sainte-Palaye, éd. Favre, 791.
Dictionnaire de la langue verte, par Delvau ; supplément par G. Fustier, 587.

Étude sur la langue anglaise au XVI^e^ siècle, par Baret, 577.

Orientalisme.

Annales du musée Guimet, 376.

Polygraphie.

Fables de La Fontaine, éd. Quantin, 718.

Mémoires de Marmontel, 390.

Œuvres choisies de P.-Louis Courier, 308.
Œuvres de La Fontaine, éd. Regnier, 510.
Œuvres de Molière, éd. de Montaiglon, 254, 590, 715.

Poésie.

Ad Glorism, par Huré, 384.
Afrique (L'), par Pétrarque, trad. Develay, 93.
Album poétique illustré, par d'Oradour, 29.
Artiste et citoyen, par Carjat, 507.
Arvor (L'), par de Carné, 32.
Aube (De l') à la nuit, par des Essarts, 303.
Aubes et crépuscules, par Alph. Labitte, 173.

Broussailles, par Bouret, 699.

Chanson (La) du pauvre homme, par Guy-Valvor, 775.
Chansons de guerre, par Bruyère, 32.
Chansons parisiennes, par Boniface, 89.
Chansons populaires de l'Ain, par Guillon, 638.
Chants d'Armor, par Louis Bonneau, 247.
Chants (Les) du célibat, par Vignet, 699.
Coffret (Le) de perles noires, par de Pimodan, 576.
Contes en vers très légers, par Bonnefoy, 303.
Cris de la chair et de l'âme, par Parodi, 385.

Dans les brandes, par Rollinat, 699.

Esquisses dramatiques et poésies diverses, par Chatenet, 640.
Etrange (L') voyage, par Vernier, 700.
Excelsior, par Nollée de Noduwez, 247.

Fables de La Fontaine, préf. par Th. de Banville, 324.
Feuilles volantes, par Russel, 773.
Flamandes (Les), par Verhaeren, 383.
Forêt (La) bleue, par J. Lorrain, 506.
Francesca di Rimini, par Demogeot, 29.

Goetz de Berlinchingen, par Gœthe, trad. Lang, 501.
Gynécée-album, par Rougier, 502.

Heures (Les) paisibles, par Collin, 698, 774.
Hier, par Piedagnel, 121.

Idylles et chansons, par G. Lafenestre, 574.
Intimement, par Russel, 173.

Jeunesse (La) pensive, par Dorchain, 505.
Jours (Les) de combat, par Cl. Hugues, 507.

Légende (La) des siècles, par V. Hugo, 502.
Lille assiégée, par Pontsevrez, 29.
Livre (Le) de la payse, par Theuriet, 91.

Mépris (Les), par Hermant, 386.
Mes loisirs, par de Lauze, 173.
Mes pensées, par Magnant, 504.
Mireille, par Mistral, 755.

Névroses (Les), par Rollinat, 247.
Nid d'Alcyon, par V. B., 247.

Œuvres poétiques de J. Soulary, 574.
Orientales (Les), par V. Hugo, 256.

Pantagruéliques (Les), par Liber, 717.
Pâques fleuries, par d'Auriac, 385.
Pays (Le) des chênes, par Garrison, 384, 506.
Petits poèmes des champs, par Buchot, 775.
Poèmes dramatiques, par de Ronchaud, 774.
Poésie (La) des fleurs, par Rouvin, 501.
Poésies de Catulle, trad. Rostang, 29.
Poésies de Gresset, éd. Derôme, 468.
Poésies d'un vaincu, par Siebecker, 92.
Ponce-Pilate, par Rozières, 504.
Printanières (Les), par Swarth, 503.
Propos d'un rêveur, par Ad. Laroche, 172.

Quatre (Les) Alsaciennes, par Louis Ratisbonne, 303.

Refrains des belles années, par Ch. Diguet, 384, 573.
Rimes de Pétrarque, trad. Reynard, 504.

Sonnets (Les) luxurieux, par l'Arétin, trad. Bonneau, 185
Sur tous les tons, par Germain-Lacour, 576.

Théâtre (Le) sous le chêne, par Prarond, 508.

Une lyre, par Bataille, 698.

Vie (La) ardente, par Buffenoir, 573.
Vraie (La) loi de nature, par Bonnefoy, 639.

Romans. — Contes. — Nouvelles.

Adultère (Un), par Albalat, 495.
Agent (L') provocateur, par Tony Révillon, 693.
Alain de Kérisel, par de Tinseau, 500.
Aline et Valcour, par de Sade, 589.
Amazone, par Vosmaer, 296.
Amélie de Saint-Far, par Mme Guyot, 123.
Amoroso, par Japy, 636.
Amour (L') en Prusse, par Ch. Laurent, 773.
Amour (L') de cire et l'amour d'ivoire, par Ph. Audebrand, 242.
Amour (L') qui pleure et l'amour qui rit, par C. Mendès, 691.
Amour (L') qui saigne, par Maizeroy, 15.
Amour (L') partout, par Mme d'Osmond, 500.
Amoureuses (Les), par de l'Estoille, 696.
Amours (Les) d'une millionnaire, par Chabrillat, 696.
Angèle Méraud, par Ch. Mérouvel, 496.
Après (D') nature, par F. Enne, 632.
Araignée (L') rose, par Allard, 379.
Arne, par Biornsten-Biorson, 571.
Au bonheur des dames, par E. Zola, 240.
Au voleur! par Job, 296.

Baigneuse (La) de Brousse, par Leila Hanoun, 497.
Baronne (La), par G. Toudouze, 296.
Belle (La) héritière, par Vast-Ricouard, 444.
Belle (La) Virginie, par E. Cadol, 23.
Bigame (La), par A. Sirven, 568.
Bouche cousue, par du Boisgobey, 246.
Boucher (Le) de Meudon, par J. Mary, 24.
Briou (Le), par P. Elzéar, 168.

Cantatrice (Une), par Gibrac, 692.
Capitaine (Le) Burle, par Zola, 18.
Carmélite (La), par E. Daudet, 494.
Celles qu'on aime, par Maizeroy, 161.
Ce qu'on dit au fumoir, par Lucenay, 501.
Charlot s'amuse, par Bonnetain, 245.
Château (Le) de Pyrogues, par Yorel, 245.
Cherchez la femme, par Mathey, 498.
Cheveu (Le), par Coiffier de Moret, 188.
Chimère (La) d'amour, par Vilbort, 163, 243.
Chute (La) de miss Topsy, par E. Rod, 19.
Cigarette, par Ouida, 162.
Clémentine, orpheline et androgyne, par Cuisin, 793.
Coin (Un) de la vie de misère, par Heuzy, 295.
Collier (Le) d'acier, par du Boisgobey, 572.
Colonel (Le) Ramollot, par Ch. Leroy, 169.
Compagnon (Le) de chaîne, par G. Pradel, 24.
Comte (Le) de Germisy, par Léon Picard, 445.
Comtesse (La) rouge, par Deslys et Pellerin, 634.
Comtesse (La) Sarah, par G. Ohnet, 293.
Conscrit (Le) de Corbeil, par Villiers, 692.
Conséquences (Les) d'une faute, 770.
Conte (Le) de l'archer, par A. Silvestre, 120.
Contes de la bécasse, par Guy de Maupassant, 493.
Contes diaboliques, par Gaillet, 693.
Contes de Godard d'Aucourt, éd. Uzanne, 325.
Contes ironiques, par Ch. Buet, 572.
Contre vent et marée, par Branda, 497.
Coquines (Les), par Millanvoye et Étiévant, 295.
Coureurs (Les) d'aventures, par de la Landelle, 692.
Courtisane, par de Lano, 568.
Cousin (Le) César, par A. Lapointe, 443.
Crime (Un) légal, par J. Lemer, 297.
Crimes (Les) de Polichinelle, par A. Assollant, 771.
Criquette, par Halévy, 380.
Culottes rouges, par A. de Launay, 382.

Dame (La) d'Entremont, par E. d'Hervilly, 295.
Date (Une) fatale, par V. Perceval, 499.
Démocratie, 18.
Demoiselles (Les) Sevellec, par de Launay, 378.
Dernière (La) Croisade, par Maizeroy, 444.
Deux (Les) cousins, par Grignet, 382.
Deuxième (Le) mystère de l'incarnation, par L. Cladel, 772.
Diable (Le) amoureux, par Cazotte, éd. Jouaust, 525.
Domino (Le) rose, par A. Bouvier, 21.
Drame (Le) de la rue Charlot, par Labourieu, 770.

Élite (L') des contes du sieur d'Ouville, Ed. Brunet, 591.
Enfant (L') des Rudère, par A. Léo, 495.
Enfant (L') du trou du souffleur, par Beaufort d'Auberval, 788.
Enfants (Les) de la balle, par Davyl, 379.
Enfer (L') à deux, par Leverdier, 495.
Épreuves (Les) d'Etienne, par Girardin, 297.
Étoile filante, par Mme de Paugmarten, 300.
Eugénie Grandet, par Balzac, 593.
Évangéliste (L'), par A. Daudet, 165.

Fabiola, par Wiseman, 765.
Faublas (Le) malgré lui, par E. Bergerat, 300.
Femme (Une) à bord, par Bonnetain, 691.
Femme (La) nue, par de Gastyne, 635.
Femmes (Les) entretenues dévoilées dans leurs fourberies galantes, par Cuisin, 793.
Femmes (Les) qui aiment, 22.
Ferme (La) du Choquard, par Cherbuliez, 379.
Feu Tricoche, par Delcourt, 244.
Fiancé (Le) de Marie, par Chrétien, 164.
Fille (La) aux oies, par J. Rolland, 167.
Fille (La) de la pécheresse, par Biornsterne-Biornson, 166.
Filles d'amour, par Monterel, 632.
Fort (Le) de la halle, par Od. Barot, 381.
Fugitives (Les) de Vienne, par A. Belot, 87.

Gant de fer, par Demesse, 444.
Grand (Le) saint Antoine de Padoue, par E. d'Hervilly, 297.
Général (Le), par Vast-Ricouard, 167.
Grippard, histoire d'un bien de moines, par le P. Ch. Clair, 500.

Haine (Une) au bagne, par P. Zaccone, 25.
Haine (Une) de femme, par Collas, 568.
Histoire de tous les diables, par C. Debans, 22.
Histoires amoureuses, par de Molènes, 636.
Histoires de bonne humeur, par O. Comettant, 300.
Histoires extraordinaires d'Edgar Poe, 759.
Historiettes et fantaisies, par Louis Veuillot, 570.
Homme (Un) heureux, par Vilars, 380.
Honneur (L') du mari, par Imbert, 497.
Honneur (L') de la marquise, par Ch. Deslys, 88.

Idées (Les) de Pierre Quiroul, par Louis Davyl, 169.
Idiot (L'), par Paria-Korigan, 168.
Ignis, 161.

Jean Bernard, par de Peyrebrune, 84.
Jean Mulhberg, par de Beaulieu, 495.
Jouisseurs (Les), par P. Saunière, 162.
Joyeusetés (Les) de la régence, par Imbert, 567.
Julie, ou j'ai sauvé ma rose, par Mme Guyot, 123.

Lady don Juan, par G. Claudin, 15.
Léonie Chambard, par Vignet, 14.
Lizardière (La), par de Bornier, 24.
Long (Le) des rues, par Chapron.
Ludine, par Poictevin, 695.

Macha, par d'Orcières, 15.
Madame Caliban, par Bonsergent, 146.

Madame Dandin et Mademoiselle Phryné, par A. Silvestre, 297.
Madame la Présidente, par Od. Barot, 299.
Madame Ridnieff, par Krestowsky, trad. Derély, 242.
Mademoiselle de Bagnols, par E. Texier et G. Le Senne, 21.
Mademoiselle Fifi, par de Maupassant, 294.
Mademoiselle ma mère, par E. Cadol, 243.
Mademoiselle de Maupin, par Th. Gautier, 651.
Mademoiselle de Poncin, par Gaulot, 636.
Mademoiselle de Saulnis, par Juillerat, 23.
Maison (La) fatale, par Thiaudière, 771.
Maison flamande, par Mme Van de Wiele, 635.
Maître Sauvat, par Labarrière, 571.
Marchande (La) de tabac, par E. Berthet, 88.
Maréchale (La), par Bauquenne, 294.
Margot des Peletons, par Huerne de la Motte, 650.
Mariage (Le) de Laure, par A. Le Roy, 16.
Marie queue-de-vache, par H. France, 694.
Ma tante Geneviève, par Dorvigny, 123.
Mauviette (La), par Saint-Juirs, 298.
Mélancolies (Les) d'un joyeux, par A. Silvestre, 569.
Mémoires d'un sceptique, par C. des Perrières, 696.
Ménages parisiens, par Bauquenne, 19.
Mérindol, par du Boisgobey, 695.
Miarka, par Richepin, 498.
Michel Verneuil, par A. Theuriet, 493.
Monsieur Daphnis et Mademoiselle Chloé, par A. Bénigne, 379.
Mon vieux fermier, par Yves des Forges, 245.
Morale (La) des sens, éd. P. Lacroix, 122.
Morte d'amour, par Saulière, 379.
Muette (La), par Pothey, 380.

N'a qu'un œil, par L. Cladel, 298.
Ne vous mariez pas, par E. Villemot, 295.
Nita, par Noun, 88.
Noces parisiennes, par Bauquenne, 771.
Novis, par J. Claretie, 565.
Nos bêtises, par Nus, 85.
Nouvelles parisiennes, par Chaperon, 296.
Nuits (Les) sanglantes, par A. Scholl, 570.

Œillet (L') bleu, par G. Pradel, 381.
Okoma, 185.
Oreille (L') du cocher, par E. Chavette, 381.
Orgie (L') parisienne, par A. Scholl, 26

Païenne, par J. Lamber, 492.
Part à trois, par A. Le Roy, 83.
Pas (Les) de chance, par Alis, 571.
Paulette, par H. Malot, 378.
Pauline Tardiveau, par Dupuit, 445.
Pauvres (Les), par A. Bouvier, 244.
Pauvres diables, par Ch. Canivet, 85.
Pavé (Le), par Richepin, 633.
Perce-Neige (Les), par X. Marmier, 519.
Père (Le) Froisset, par Toudouze, 772.
Petite (La) duchesse, par A. Bouvier, 297.
Petite (La) marquise, par P. Saunière, 567.
Petite (La) Princesse, par Ch. Buet, 697.
Petites (Les) mariées, par Edg. Monteil, 496.
Piaffeuse (La), par de Cherville, 296.
Pierre Corbeau, par de Jouvencel, 695.
Pierre Patient, par L. Cladel, 566.
Pierre Sordet, par Th. Bués, 569.
Pionpious (Les), par Sabot, 18.
Pistolet (Le) de la petite baronne, par Marie Colombier, 301.
Polichinelle et Ce, par de Peyrebrune, 496.
Pour faire rire, par A. Silvestre, 87.

Quatorze (Les) récits du Bizat, 695.

Rastaquonères (Les), par Guérin Ginisty, 302.
Récits du gaillard d'avant, par Rémusat, 695.
Rhéa Taupinier, par Beau, 297.
Robert, par Richel, 497.
Rochefière, par Edg. Monteil, 17.
Roman (Le) d'un blasé, par G. Pellerin, 771.
Roman (Le) d'un créole, par Surville, 570.
Roman (Le) d'une figurante, par Mary, 497.
Roman (Le) d'une mère, par P. Célières, 495.
Roman (Le) d'un vieux garçon, par A. Michel, 498.
Roman dauphinois, par Barracand, 163.

Scrupule (Le) du père Durieu, par Godde, 302.
Secret (Le) de Sabine, par Desnaz, 444.
Si distingué! 295.
Sixième (Le) Margouillats, par Frescaly, 87.
Son Éminence Noire, par Moret, 17.
Sous la même couverture, par d'Amskinck et de Weissenburger, 634.
Sous les pommiers, par A. Karr, 19.
Store (Le) baissé, par Claudin, 634.
Supplice (Le) de Lovelace, par A. Racot, 445.
Sur la falaise, par Thackeray, trad. Marcel, 301.
Surprises (Les) d'une dévote, par d'Osson, 497.

Testament (Le) de Lucy, par E. Texier et Le Senne, 496.
Tout feu, tout flamme, par Quatrelles, 86.
Trievenor, par d'Aimbert, 168.

Vacances (Les) d'un séminariste, par Dodillon, 770.
Vengeance (Une) terrible, par Mme Whelan, 163.
Vie (La), par Toudouze, 20.
Vie (Une), par Guy de Maupassant, 377.
Vie (La) bête, par Waller, 567.
Vie (La) en culottes, par Théo-Critt, 566.
Vie (La) humoristique, par Coquelin, 567.
Vie de Marianne, par Marivaux, 120.
Vie (La) en province, par Sabot, 694.
Vie (La) simple, par F. Enne, 25.
Vieille (Une) rate, par Descaves, 299.
Vieilles (Les) maîtresses, par Ange Bénigne, 84.
Vierges (Les) de Verdun, par Louis Noir, 18.
Vingt contes nouveaux, par Coppée, 301.
Virginité, par Legrand, 86.
Vocation (La) d'Antoine, par Barrué, 771.
Voilà le plaisir, mesdames, par D. Darc, 633.

Xavier Testelin, par Al. Boutique, 494.

Zaïra, par Mathey, 636.

Théâtre.

Ambra! par Grangeneuve, 171.
Annales du théâtre et de la musique, par Noël et Stoullig, 572.
Assassin (L'), par E. About, 28.

Bandit (Le) du Pont-Sal, par Bertie, 27.
Bonne (La) aventure, par de Najac et Bocage, 170.

Code du théâtre, par Le Senne et Celliez, 27.
Comédie (La) espagnole de Lope de Rueda, par G. de Lavigne, 697.
Corbeaux (Les), par Becque, 27.

Drames, par Montégut, 88.

Femme (La), par Grenet-Dancourt, 170.

Glu (La), par Richepin, 382.

Laitière (La) et le pot au lait, par Busnach et Liorat, 637.

Mademoiselle du Vigean, par Mlle Arnaud, 637.
Mariage (Le) d'André, par Lemaire de la Rouvre, 27.
Mariage (Le) de Racine, par Livet et Vautrey, 169.
Monologues, par Grenet-Dancourt, 501.
Monologues et récits, par Boucher et Galipaux, 638.

Néron tragédien, par A. Robert, 170.
Noces (Les) de Mlle Loriquet, par Grenet-Dancourt, 28.

Pari (Un) dangereux, par Laigle, 637.
Père (Le) de Martial, par Delpit, 573.
Pour (Le) et le contre, 89.

Souvenirs d'un homme de théâtre (Séchan), par Badin, 771.
Souvenirs de théâtre, d'art et de critique, par Th. Gautier, 246.

Théâtre (Le) à la ville, par Ceillier, 28.
Théâtre de Beaumarchais, éd. Jouaust, 120.
Théâtre (Le) en famille, par Franel, 172.
Théâtre Gaillard, 654.
Théâtre mystique de Pierre Duval, 43.
Théâtre choisi de Marivaux, 170.
Théâtre complet de J. Racine, éd. Bernardin, 26.
Théâtre choisi de Rotrou, éd. Hémon, 171.

BIBLIOGRAPHIE — MÉLANGES

BIBLIOGRAPHIE

Annuaire de la Presse française, par Mermet, 789.
Archives (Les), la bibliothèque et le Trésor de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem à Malte, par de Laville-Leroux, 586.

Bibliographie des bibliographies, par Vallée, 400.
Bibliographie de l'escrime, par Vigeant, 119.
Bibliographie générale des Gaules, par Ruelle, 583.
Bibliographie des œuvres de Beaumarchais, par H. Cordier, 581.
Bibliographie des ouvrages illustrés du XIXe siècle, par Brivois, 116.
Bibliomanie (La) en 1882, par Philomneste junior, 585.

Dictionary of the anonymous and pseudonymous literature of Great-Britain, par Halkett et Lang, 584.

Guide du libraire antiquaire et du bibliophile, par de Beauchamp et Rouveyre, 115.

Imprimeurs (Les) et les libraires dans la Côte-d'Or, par Janin, 591.

Katalog ofver Finspongs bibliotek, par Lundstedt, 785.

Livres (Les) en 1881, 1882 et 1883, par G. d'Hailly, le Clère et Litou, 794.

Morante (The marquis de) ; his library and its Catalogue, par Christie, 786.

Notice historique et bibliographique sur 25 manuscrits, par Arrigoni, 652.

On the classification of books, par Smith, 581.
Organisation (de l') et de l'administration des bibliothèques, par J. Cousin, 111.

Trubner's catalogue of Dictionaries and Grammars of the principal languages and dialects of the world, 583.
Trubner's oriental and linguistic publications, 583.

Mélanges.

A la maison, études et souvenirs, par S. Marmier, 509.
Annuaire diplomatique et consulaire des Etats des Deux Mondes, 588.
Annuaire statistique de la ville de Paris, 443.
Archipel (L') de la Manche, par V. Hugo, 700.
A travers la littérature anglaise, par Juillard, 707.
Au bout de la lorgnette, par P. Mahalin, 307.
Autour de Paris, par J. Levallois, 766.

Bêtes (Les) en robe de chambre, par de Cherville, 94.
Bréviaire de l'amour expérimental, par Guyot, 312.

Cadenas (Les) et ceintures de chasteté, 653.
Çà et là, par Veuillot, 509.
Cazzaria (La), trad. Bonneau, 254.
Célébrités contemporaines, 312.
Ces bons petits collèges, par Durieu, 577.
Chants nationaux de la France, par Lhomme, 706.
Chef et soldat, par A. Gervais, 704.
Club-Almanach, 586.
Corbeau (Le), par Gausseron, 446.
Correspondance inédite de Condorcet et de Turgot, 391.
Correspondance de Mme Gourdan, éd. Uzanne, 769.
Croquis artistiques et littéraires, par Condamin, 776.
Culte (Le) de Castor et Pollux en Italie, par Maur. Albert, 776.

Deux dialogues du nouveau langage françois italianisé, 467.

Eloges académiques, par Wallon, 311.
En France, XVIIIe et XIXe siècles, par Mézières, 702.
Essai sur les rapports de l'Église chrétienne avec l'Etat romain, par Doulcet, 388.
Essais (Les) de Macaulay, 387.

Faits divers de l'année 1882.
Fête offerte à M. Guérard, 398.
Figures d'hier et d'aujourd'hui, par V. Fournel, 510.

Gauloiseries et Calembredaines, par Lucien, 249.
Grelots, par La Landelle, 389.

Héroïsme (L') professionnel, par Charavay, 705.
Heures (Les) gothiques et la littérature pieuse aux XVe et XVIe siècles, par Soleil, 465.
Histoire de la littérature romaine, par Talbot, 641.
Hommes et choses du temps présent, par Valbert, 387.

Impeccable (L') Théophile Gauthier, par L. Nicolardot, 508.
Indiscrétions contemporaines, par J. d'Arçay, 310.

Lanterne (La) magique, par Th. de Banville, 450.
Littérature orale de la basse Normandie, 642.
Livres de lectures choisies, 641.
Livre des métiers manuels, par Houzé, 12.
Livre (Le) des têtes de bois, 406.

Madox-Brow. A biographical sketch, par Ingram, 777.
Maître (Un) d'armes sous la Restauration, par Vigeant, 784.
Manuel de l'apprenti compositeur, par J. Claye, 514.
Manuel d'érotologie classique, par Forberg, 524.
Mémoires d'aujourd'hui, par de Bonnières, 391.
Memoranda, par J. Barbey d'Aurevilly, 701.
Mes amis et mes livres, par Maria Jenna, 510.

Mieux vaut en rire, par G. Lachaud, 33.
Million (Un) de binettes contemporaines, par Commerson, 642.
Monde (Le) où l'on patauge, par Nadar, 391.
Monnaies et médailles, par F. Lenormant, 779.
Mythologie (La) figurée de la Grèce, par Collignon, 779.

Nos aliments, par A. Dubarry, 35.
Nos grands hommes, par Prunaire, 640.

Œuvres de J. Joubert, 640.
Œuvres pastorales et oratoires de Mgr Perraud, 389.

Paris-étrange, par L. Barron, 641.
Parisiens (Les) chez eux, par J. Hoche, 310.
Petits (Les) mystères de l'hôtel des ventes, par H. Rochefort, 303.
Progrès (Du) de l'imprimerie à Rouen, par Cagniard, 788.
Pat... (Le) d'Amsterdam, 587.

République (La) d'Haïti et ses visiteurs, par L. Janvier, 324.
Ridicules (Les) du temps, par J. Barbey d'Aurevilly, 248.

Salle (La) des ancêtres, par de Belleval, 311.
Satires de Juvénal, trad. Lacroix, 95.
Seringue (La) spirituelle pour les âmes constipées en dévotion, par G. Brunet, 791.
Silhouettes parisiennes, par Ol. Audouard, 33.
Souvenirs littéraires, par Max. du Camp, 248.
Souvenirs de la place de la Roquette, par G. Grison, 649.

Talleyrand, prêtre et évêque, par Marcade, 389.

Vénus et son cortège, par Zick, 717.
Vie (La) à Paris, par J. Claretie, 308.
Voyage au pays des singes, par Louis Jacolliot, 784.
Voyage du duc de Richelieu de Bordeaux à Bayonne, par de Rulhière, éd. Céleste, 794.

Wolff (Alb.) par G. Toudouze, 310.

Zoologie morale, par E. Mouton, 306.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

A. B. C. du petit citoyen français par Renaud, 292.
Algérie (L') et les questions algériennes, par Mercier, 373.
Allemagne (L') d'aujourd'hui, par A. Pey, 489.
Année (L') politique et commerciale, par Reynault, 559.
Annuaire de l'économie politique et de la statistique, par Guillaumain, Garnier et Block, 80.
Armée (L') et l'argent, par de Chalus, 558.
Arsenaux (Les) de la marine, par Jougeard, 81.
Artisans (Les) et l'industrie, par Lemoine, 777.

Césarisme et christianisme, par Proudhon, 158.

Dieu, Patrie, Liberté, par J. Simon, 231.
Discours et plaidoyers choisis de Gambetta, 291, 559.

Eléments d'économie politique, par E. de Laveleye, 11.
Essai sur la condition des femmes en Europe et en Amérique, 374.
Etat (L') enseignant et l'école libre, par Guardia, 290.
Etudes sur les assurances sur la vie, par Paulmier, 686.
Etudes sur les forces morales de la société contemporaine, par de Besson, 441.

Femme (La) française dans les temps modernes, par Cl. Bader, 233.
Finances (Les) de la France, par L. Say, 229.

Grande (La) plaie de l'agriculture, par Roussel Saint-Georges, 441.

Instruction (L') civique à l'école, par P. Bert, 10.
Instruction (L') publique en France, par Cucheval-Clarigny, 79.

Leçons populaires d'économie politique, par Chaumeil, 373.
Liberté (De la) d'enseignement, par Dreyfus-Brissac, 374.
Lutte (La) contre la misère, par Maze, 490.

Maison Cochery et Ce, par Vaughan, 372.

Nouveau (Le) parti, par B. Malon, 291.

Question (La) du Tonkin, par Deschanel, 687.
Question (La) sociale, par Chevalet, 233.

Sociétés (Les) secrètes et la société, par Deschamps, 559.

Télégraphes (Les) et les postes pendant la guerre de 1870, par Steenackers, 489.
Transformisme (Le), par de Lanessan, 688.

GÉOGRAPHIE

ETHNOGRAPHIE — VOYAGES

Anvers, par C. Lemonnier, 318.
A travers l'Italie, par Bellanger, 109.

Belgique, par Joanne, 579.
Bordeaux (De) à Panama, par Antigeon, 580.

Cabourg et ses environs, par Sevrette, 522.
Caire (Le) et ses environs, par de Vaujany, 317.
Chalon-sur-Saône, par J. Chevrier, 465.
Chili, par de Robiano, 107.

Douze ans en Algérie, de 1830 à 1842, par Bonnefont, 464.

En Turquie d'Asie, par Dutemple, 523.
Entre deux Océans, par L. Biart, 463.

Français (Les) en Egypte, par Giffart, 320.

Guide illustré du touriste au Mans et dans la Sarthe, par par R. Charles, 579.
Guide du touriste dans le Vendômois, 323.

Havre (Le) d'autrefois, par Guislain-Lamale, 399, 709.
Hommes et choses en Perse, par Mme Serena, 579.
Hongrie (La), par V. Tissot, 321.

Itinéraire descriptif et archéologique de l'Orient, par A. Chauvet et Isambert, 318.

Journal d'un solitaire, par Thiviat, 523.
Jura (Du) à l'Atlas, par de Chambrier, 322.

Madagascar, la reine des côtes africaines, par Ch. Buet, 323.
Marseille (De) à Shang-Hai, par Mme Durand-Fardel, 111.

Nièvre (La) à travers le passé, par A. Jullien, 649.
Nouvelle- (La) Guinée, par d'Albertis, 580.
Nouvelles (Les) routes du globe, par Hélène, 319.

Parisien (Un) chez les Russes, par Badin, 524.
Parisienne (Une) au Brésil, par Mme Toussaint-Samson, 323.

Rochefort (De) à Cayenne, par de Crisenoy, 464.
Rome et ses environs, par Joanne, 463.
Russie (La) et les Russes, par V. Tissot, 763.

Saint-Gothard (Du) à Syracuse, par Candeslier, 107.
Souvenirs du Far-West, par de Voelmont, 317.

Terre (La) de glace, par Leclerc, 108.
Travers (A) Venise, par Gourdault, 317.
Trésors (Les) de la montagne, par Gros et Reymond, 322.
Trois mois en Tunisie, par Lux, 108.
Turquie (La), par Baker, trad. Caters, 323.

Voyages en Arabie, par lady Blunt, 109.
Voyage de la mission Flatters, par Brosselard, 522.
Voyage de *la Véga*, par Nordenskiold, trad. Rabot et Lallemand, 462.
Voyage de Tavernier, 322.

HISTOIRE

CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES — HISTOIRE ROMAINE

Algérie (L') romaine, par Boissière, 396.
Amérique (L') préhistorique, par de Nadaillac, 181.
Anecdotes secrètes du règne de Louis XV, 43.
Année (L') 1882, par Daniel, 519.
Armée (L') française en Égypte, par Galli, 453.
Armorial historique et généalogique des familles de Lorraine, par Georgel, 40.
Augier (Emile), par J. Claretie, 308.

Berceau (Le) de nos ancêtres, par Cabibel, 579.

Cahiers (Les) du capitaine Coignet, par Larchey, 41.
Campagnes (Les) d'Alexandre, par Julien de la Gravière, 645.
Cardinal (Le) Carlo Carafa, par G. Duruy, 713.
Chevalerie (La), par L. Gautier, 767.
Choix de textes pour servir à l'étude des institutions de la France, par Corréard, 642.
Chroniqueurs (Les) de l'histoire de France, par Mme de Witt, 757.
Conrart, par Bourgoin, 511.
Continuateurs (Les) de Loret, par J. de Rothschild, 327.
Correspondances diplomatiques de M. de Bismarck, 517.
Correspondance (The) of Carlyle and Emerson, par Norton, 446.
Correspondants (Les) de la marquise de Balleroy, par de Barthélemy, 702.

Dernier (Le) des Napoléon, 461.
Derniers (Les) Bourbons, par Ch. Nauroy, 783.
Diplomates (Les) de la Révolution, par F. Masson, 461.
Directoire, Consulat et Empire, par P. Lacroix, 761.
Dufaure (M.), sa vie et ses discours, par Picot, 520.
Dupleix et l'Inde française, par Fabre des Essarts, 705.

Enlèvement (Un) au XVIIIe siècle, par J. Claretie, 184.
Essai sur la vie et les œuvres de Lucien, par Croiset, 94.
Essais sur la littérature anglaise, par Montaigut, 449.

France (La) et les Français à travers les siècles, par Challamel, 395.
Françoise de Rimini, par Yriarte, 104.

Georges Elliot, par Mme Blind, 448.
Grandes dames et pécheresses, par H. Bonhomme, 309.
Guerres (Les) sous Louis XV, par le comte Pajol, 521.
Guido Aretino, sa vie et ses écrits, par Brandi, 307.
Giuseppina Turrisi-Colonna, par Guardione, 103.

Histoire de l'Angleterre, par Reynald, 645.
Histoire de Charles VII, par de Fresne de Beaucourt, 99.
Histoire du christianisme et de la papauté, par Gossi, 253.
Histoire de la Constitution du 25 février 1875, par Louis Blanc, 98.
Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne, par Grucker, 397.
Histoire de Mme du Barry, par Ch. Vatel, 1B2, 647.
Histoire de l'éducation des femmes en France, par Rousselot, 455.
Histoire de l'Espagne contemporaine, par Hubbard, 781.
Histoire de l'Europe et particulièrement de la France, par Chevalier, 104.
Histoire généalogique des familles nobles du nom de La Porte, 102.
Histoire de la guerre civile en Amérique, par le comte de Paris, 514.
Histoire de la littérature anglaise, par Filon, 646.
Histoire de la littérature anglaise, par Testard, 106.
Histoire des peuples de l'Orient, par L. Ménard, 316.
Histoire romaine, par Mommsen, trad. de Guerle, 253.
Histoire des troupes suisses au service de France, sous Napoléon Ier, par de Schaller, 397.
Histoire d'un vieux château de France, par de Condé, 454.
Histoire de la ville et châtellenie de Creil.
Historiens (Les) fantaisistes, M. Thiers, par de Martel, 647.
Historique du premier régiment de zouaves, par Descoubès, 97.

Italie et Renaissance, par Zeller, 703.

Jeunesse (La) de l'impératrice Joséphine, par Imbert de Saint-Armand, 500.
Johannès Buchardi argentinensis, par Thuasne, 178.
Journal d'un fourrier de l'armée de Condé, par de Contades, 252.
Journées mémorables de la Révolution française, par Wahs, 102.

Kléber, par Echard, 705.

Littérature (La) contemporaine en Italie, par Roux, 34.
Louis XIV et Guillaume III, par Reynald, 710.
Louis XIV et Innocent XI, par Michaud, 714.
Lucien Bonaparte et ses mémoires, par Yung, 711.

Machon (Louis), par Céleste, 121.
Maréchal (Le) Bugeaud, par d'Ideville, 105, 314.
Marins (Les) de la République, par H. Moulin, 705.
Marivaux, sa vie et ses œuvres, par Larroumet, 304.
Mémoires du prince de Metternich, 457.
Mémoires de la duchesse de Tourzel, par des Cars, 645.
Mœurs secrètes du XVIIIe siècle, éd. Uzanne, 402.
Monuments du costume au XVIIIe siècle, 525.

Notice historique sur la salle du Jeu de paume de Versailles, par Ch. Vatel, 611.
Nuit (La) du 4 août, par Pillegous, 706.

Olivia Goldsmith, par Mme Blanchecotte, 124.

Paris sous les obus, par Dalsème, 98.
Petite histoire de la Révolution et de l'Empire, par Guillon, 777.
Précis de l'histoire de France depuis les origines jusqu'en 1883, par Challamel, 783.
Préhistorique (Le), par de Mortillet, 180.
Premiers (Les) jansénistes et Port-Royal, par Ricard, 715.
Prusse (La) après Iéna, par Ch. Lévin, 705.

Richelieu et Mazarin, par Deprez, 519.
Rivarol et la société française, par de Lescure, 646.

Salons (Les) de conversation au XVIIIe siècle, par Feuillet de Conches, 713.
Sedan, 452.
Serment (Le) du Jeu de paume, par M. Petit, 704.
Sixte-Quint, par de Hubner, 453.
Souvenirs de la Commune, par Montel, 183.
Souvenirs personnels, par Aug. Barbier, 513.

Terre (La) sainte, par Guérin, 762.
Trois énigmes historiques, par Loiseleur, 515.

Vie et œuvres de Du Bartas, par Pellissier, 447.
Vie privée de Camus, par Blondel, 394.
Vie (La) rurale dans l'ancienne France, par Babeau, 457.
Vie de S. E. Mgr Mathieu, par Mgr Besson, 179.
Vie de Voltaire, par G. Renard, 706.

JURISPRUDENCE

Causes célèbres du mariage, par A. Laya, 306, 367.
Causes criminelles et mondaines de 1882, par Bataille, 288.
Codes (Les) français, par Wilhem, 78.

Étude sur la vénalité des charges et fonctions publiques, par L. Lucas, 77.

Femme (La) en prison, par Lajoye, 368.

Impuissance (L') au Congrès, par Angéri, 229.

Nos grands avocats, par Lèbre, 368.

Précis de droit civil, par Baudry-Lacantinerie, 9.
Promenades au Palais, par Lelioux, 288.

Revue des grands procès contemporains, 367.

Traité de jurisprudence commerciale, par Galtier, 78.

PHILOSOPHIE

MORALE — ÉDUCATION — RHÉTORIQUE

A travers la vie, par Mainard, 777.

Caractères de La Bruyère, 511.
Certitude (La) philosophique, par de Cossolles, 628.
Considérations sur les divers systèmes de psychologie, par Gilardin, 439.

Dictionnaire raisonné de philosophie morale, par Roux-Ferrand, 628.
Dieu est-il mort? par C. Pelletan, 629.

École menaisienne, par l'abbé Ricard, 10.
École (L') menaisienne; Gerbet et Salinis, par l'abbé Ricard, 289.
Enseignement (L') civil et moral, par Pontsevrez, 438.
Entre deux jeunes mères, par Mme Fertiault, 372.
Essai sur la poésie philosophique en Grèce, par Breton, 369.
Essais de Michel de Montaigne, 34.
Études morales sur l'antiquité, par Martha, 371.

Génie de l'homme, par Gresland, 438.

Homme (L') et l'animal devant la méthode expérimentale, par Netter, 686.

Idée (L') du beau dans la philosophie de saint Thomas d'Aquin, par Vallet, 558.

Lacordaire, par l'abbé Ricard, 439.

Maladies (Les) de la volonté, par Th. Ribot, 685.
Maximes de La Rochefoucauld, éd. Pauly, 716.
Mes années d'esclavage et de liberté, par Douglas, 289.

Origine (De l') des espèces par sélection naturelle, par Darwin, trad. Royer, 290.
Origines (Les), par de Pressensé, 158.

Petit (Le) Français, par Ch. Bigot, 439.
Psychologie des grands hommes, par Joly, 370.

Science et vérité, par Decès, 685.
Spirite et chrétien, par Bellemare, 370.

Terre (La) natale, par Lafond de Saint-Mür, 371.
Trois Confessions : saint Augustin, Montaigne, J.-J. Rousseau, par Antonini, 173.

Vie (La) instinctive et la vie de l'esprit, par Jacquinet, 369.

SCIENCES MÉDICALES

ANATOMIE — PHYSIOLOGIE — HYGIÈNE

Année (L') médicale, par Bourneville, 690.
Ataxie (De l') locomotrice, par Fournier, 12.

Charbon (Le) et la vaccination charbonneuse, par Chamberland, 564.
Circulation (La) du sang, par Turro 563.

Dangers des maisons mal construites, par Pridgin-Teale, trad. Kirk, 238.
Diagnostic et traitement des maladies du cœur, par C. Paul, 238.
Dyspepsies (Des), par G. Sée, 564.

Leçons sur les maladies du système nerveux, par Charcot, 690.

Maladies mentales et nerveuses, par Billod, 83.
Maladies (Des) utérines, par C. Robert, 13.
Manuel des injections sous-cutanées, par Bourneville, 442.
Manuel de thérapeutique, par Bouchard, 690.
Obésité et maigreur, par Monin, 35.
Phénomènes nerveux, intellectuels et moraux, par Rambosson, 490.
Précis des maladies des femmes, par Lutaud, 690.
Tablettes (Les) du docteur, par Vigouroux, 13.
Traité des opérations usuelles, par Louis Thomas, 632.
Traité pratique de l'art des accouchements, par Delore et Lutaud, 237.
Traité méthodique de la neurasthénie, par Mitchell, 563.

SCIENCES MILITAIRES

Annuaire de l'arme de l'infanterie, par Marseille, 239.
Armée (L') espagnole, par de Sérignan, 239.
Camp (Le) retranché de Paris, par Quillet Saint-Ange, 13.
État militaire des principales puissances étrangères en 1883, par Rau, 491.
Japon (Le) militaire, par de Lapeyrière, 491.

SCIENCES NATURELLES

PHYSIQUES — MATHÉMATIQUES

Année (L') scientifique et industrielle, par Louis Figuier, 234.
Annuaire du Bureau des longitudes, 284.
Annuaire de l'observatoire de Montsouris, 235.
Astronomie (L'), par Flammarion, 82.
Botanique (La) sans maître, par Jandel, 81.
Chevaux (Les) dans les temps préhistoriques et historiques, par Piétrement, 315.
Chimie pyrotechnique, par Tessier, 689.
Chimie théorique et pratique des industries du sucre, par Leplay, 690.
Cours de botanique, par Émery, 81.
Cours d'histoire naturelle, par Fabre, 375.
Cours de manipulations de physique, par Witz, 562.
Cours de physique et de chimie, par Bouant, 562.
Electricité (L') et ses applications, par de Parville, 11.
Etude sur la flore du Sénégal, par Vallot, 631.
Fourmis, abeilles et guêpes, par de Lubbock, 630.
Grande (La) pêche, par Sauvage. 631.
Grandes (Les) ascensions maritimes, par de Fonvielle, 101.
Graphologie (La), par Schwiedland, 562.
Hygiène (L') dans la construction des habitations privées, par Putzeys, 160.
Magnétisme (Le) et l'électricité, par Guillemin, 236.
Mammifères (Les), par C. Vogt, 764.
Manuel du géologue, par Dana, trad. Houtley, 293.
Michon et ses œuvres, par Varinard, 562.
Mouvement (Le) et la matière, par Blennard, 561.
Notions d'agriculture et d'horticulture, par Barral et Sagnier, 375.
Nouvelles curiosités scientifiques, par Zaborowski, 561.
Organismes (Les) vivants de l'atmosphère, par Miquel, 442.
Origine (L') des espèces, par Darwin, trad. Barbier, 160.
Origine des plantes cultivées, par de Candolle, 82.
Physique du globe, par de Vaulabelle, 235.
Questionnaire usuel et pratique sur la manière de cultiver la vigne, par Renard, 82.
Recherches physico-chimiques sur la terre végétale, par Vallot, 631.
Revue scientifique, par P. Bert, 561.
Soleil (Le), par Young, 237.
Tout par l'électricité, par Dary, 236.
Traité de chimie analytique, par Peligot, 160.
Traité de chimie générale, par Schutzenberger, 441.

§ II. — GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS — NOUVELLES — VARIÉTÉS

Académie des beaux-arts, 128.
Académie française, 45, 126, 194, 257, 527, 595, 797.
Académie des inscriptions et belles-lettres. 45, 126, 194, 257, 328, 403, 470, 527, 595, 657, 719, 799.
Académie des jeux floraux, 335, 471, 532.
Académie des sciences, 46, 195, 258, 329, 404.
Académie des sciences morales et politiques, 46, 126, 194, 257, 328, 403, 470, 528, 595, 657, 719, 800.
Archives diplomatiques, 130, 189.
Archives du ministère de la marine, 406.
Ashburnham, ses manuscrits, 197, 405.
Aymard (Gustave), 803.
Balzac, 661 ; sa statue, 802.
Barbier (Aug.), 337.
Béranger, sa statue, 802.
Bibliothèque de la Chambre de commerce, 720.
Bibliothèque de la Chambre des députés, 196.
Bibliothèque de l'Ecole des beaux-arts, 332.
Bibliothèque de l'Ecole de droit, 720.

Bibliothèque de l'Ecole de médecine, 720.
Bibliothèque de la législation étrangère, 195, 330.
Bibliothèque impériale de Russie, 721.
Bibliothèque de l'Institut, 471, 529, 530.
Bibliothèques municipales, 156, 404, 529, 530, 801.
Bibliothèque nationale, 46, 51, 129, 471, 528, 719.
Bibliothèques populaires, 47, 156, 471, 720.
Bibliothèques universitaires, 47.
Blanc (Louis), 47; son projet d'une *Histoire des salons au* XVIII^e^ *siècle*, 49.
Bonilhet, 472.
British Museum, 404, 596.
Budé (Guillaume), 131.

Cabinets (Les) de lecture, 430.
Catalogue général des bibliothèques d'Italie, 600.
Catalogue des bibliothèques de France, 129.
Christ (Le) au Vatican, 473.
Circulaires ministérielles, 797.
Circulating Library, 131.
Collège de France, 471, 528.
Congrès littéraire d'Amsterdam, 728.
Congrès des orientalistes, 727.
Convention littéraire entre la France et l'Allemagne, 655.

Dépôt (Le) légal, 48, 199.
Deutéronome (Le), 663.
Dickens, 337.
Diderot, sa statue, 259, 661.
Doré (Gust.), 803.
Douane (Livres de), 126.
Dumas (Alex.) père; son monument, 334; inauguration de sa statue, 724, 802.

Ecole française de Rome, 129.
École des chartes, 122, 658.

Fermat, 200.
Féval (Paul), 51.
Franklin (Collection), 260, 407.

Galignani, 50.
Gautier (Th.), 49.
Gazette bibliographique, 45, 126, 189, 257, 328, 403, 470, 527, 595, 655, 719, 797.
Gœthe, 131.
Goncourt (de); Lettres inédites, 725.
Gravures, 406.
Greuze, 658.

Hachette (La maison), 336, 474.
Heine (Henri), 49, 725.

Jeux floraux, 335, 471, 532.
Journal (Le) en Amérique, 724.
Journalistes; leurs erreurs et bévues, 662.
Journaux de Paris en 1883, 132.

La Bruyère, 260.
La Fontaine, 724.
Le Petit (Alf.), 406.
Littré (Un) anglais, 722.
Livre (Le) devant la Commission du budget, 750.
Livres annoncés et n'ayant jamais paru, 531.
Livres brûlés, 600.
Livres d'étrennes pour 1884, 754.
Longfellow, 472.
Luther, son centenaire, 804.

Magasin (Le) pittoresque, 50.
Maladies causées par les livres, 531.
Milton, ce que lui a rapporté le *Paradis perdu*, 803.
Molière, 198.
Musset (A. de), 132, 723; lettres inédites, 335.

Napoléon I^er^, 335.

Poe (Edg.), 531.
Presse (La) en Italie, 600.
Propriété littéraire et artistique, 473.
Pseudonymes, 532, 600.

Quinet (Edg.), 406.

Reliure, 332, 333.
Renaudot, 724.
Roman (Le) anglais; son immoralité aujourd'hui, 804.
Romanciers anglais, 803.

Schopenhauer, 661.
Shakespeare, 133, 661.
Sedaine, sa statue, 802.
Société académique de Boulogne-sur-Mer, 800.
Société des gens de lettres, 52.
Société de l'Histoire de France, 128.
Sociétés savantes de Paris et des départements, 329.
Statistique de la presse du globe, 601.
Syndicat des associations littéraires et artistiques, 259.

Titres bizarres (Livres à), 200.
Tourguéneff, 805.
Trollope, 804.

Vie drôlatique des saints, 406.

Wagner, son autobiographie, 407.
Walter Scott; ce que lui a rapporté *Waverley*, 804.
Wilkie Collins; ce que lui a rapporté *Armadale*, 804.

JOURNAUX

Nouveaux journaux parus à Paris, 59, 138, 205, 266, 344, 415, 479, 537, 606, 669, 732, 814.
Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux de Paris, 58, 137, 204, 265, 341, 413, 478, 537, 606, 668, 731, 813.

NÉCROLOGIE

INDEX

Achaintre, 338.
Amigues, 408.
Arlhac (d'), 200.
Arnold, 666.
Aymard (Gust.), 532.
Bardonnet, 807.
Barizin, 533.
Barrande, 728.
Bédollière (de la), 409.
Belintante, 341.
Belin de Launay, 200.
Bernard (Daniel), 533.
Bernard (M.), 807.
Bertillon, 262, 340.
Bescherelle, 200.
Beslay (Franc.), 533.
Blanc (Louis), 52.
Blanquart de Bailleul, 408.
Boucherie, 339, 729.
Bouzet (du), 408.

Bowyer, 475.
Bray (M^me^), 201
Breguet, 807.
Brentano, 410.
Bresse, 408.
Breton (Louis), 602.
Bursian, 810.
Busquet, 807.
Butenval (de), 339.

Caix, 56.
Callet, 134.
Canello, 603.
Caqueray (de), 134.
Caraguel (Cl.), 53.
Carbonnier, 408.
Cariot (abbé), 263.
Carlen (M^me^), 263.
Castellane (de), 339.
Célière, 729.
Challe, 261.
Chambers, 475.
Champeaux (de), 807.
Chanteau (de), 261.
Chanzy, 133.
Chauveau (le P.), 533.
Cherbonneau, 54.
Christophe (abbé), 54.
Clair (H.), 134.
Clauzel, 729.
Cloez, 807.
Cloquet, 262.
Cohen (Maur.), 807.
Colenso, 534.
Corvisart, 54.

Daisenberger, 666.
Damourette, 409.
Danicic, 135.
Davillier, 261.
Dechamps (cardinal), 806.
Defremery, 603.
Delacour, 339.
Denzinger, 666.
Depaul, 808.
Diefenbach, 410.
Dolun, 201.
Doré, 134.
Dozy, 410.
Ducarre, 603.
Ducrest (M^me^), 134.
Ducros (Oct.), 664.
Dupuis (Ar.), 409.

Eastwick, 534.
Ebert, 135.
Eenens, 134.
Enault (Et.), 603.
Esterno (d'), 409.

Fahne, 135.
Farr, 475.
Fleury (Ed.), 533.
Forgues (Eug.), 808.
Fouque (Oct.), 409.
François, 262.
Franck (M^lle^), 339.

Galignani, 54.
Gambetta, 133.
Gassiès, 339.
Gatteyrias, 664.
Gaulle (de), 664.
Gérard, 135.
Gerbel, 411.
Girardot (de), 409.
Giraud, 729.
Gréard (M^me^), 603.
Green, 411.
Grivel (baron), 200.
Guéroult, 54.
Guerrier de Dumast, 200.

Halévy (Léon), 664.
Hauslab, 202, 262.
Hell (M^me^ de), 475.
Heugel, 809.
Heuschling, 476.
Hippeau, 474.
Houdoy, 201.
Huart, 262.

Janssoulé, 603.
Jaubert (M^me^), 55.
Jervis, 263.
Jordan, 807.

Keller (von), 411.
Kobell, 56.
Krishaber, 340.

Laboulaye, 474.
Lamazou (M^gr^), 533.
Langmead, 263.
Lartigue, 339.
Lassègue, 261.
Lefebvre (Le P.), 201.
Lenz (de), 262.
Leroux (J.), 809.
Linant de Bellefonds, 533.
Lisch, 810.
Locard, 729.
Lockroy (M^me^), 409.
Lucken, 135.

Maciejowski, 262.
Maillard de la Gournerie, 533.
Makoucheo, 534.
Maquet (Ch.), 134.
Margaliers (de), 200.
Martial, 806.
Martin (Eman.), 55.
Marx (Karl), 263.
Masson (Michel), 410.
Mayerfels, 411.
Mayne-Reid, 809.
Maynz, 135.
Mérian, 201.
Monrose, 533.

Niaudet, 729.
Niboyet (M^me^), 134.
Nigeon de Berty, 410.
Noël (G.), 809.
Nolau, 534.
Nottebohm, 135.

O'Callighan, 534.
Onyszkiewicz, 534.

Parrot, 664.
Payne-Collier, 666.
Pin (Elz.), 401.
Pitt Taswell, 210.
Plateau, 806.
Potémont, 806.
Potiquet, 475.
Poullet, 55.
Privat-Deschanels, 806.
Puiseux, 806.

Quitard, 55.

Raguin, 134.
Raynald, 603.
Redepenning, 534.
Riaux, 262.
Ritter von Barb, 666.
Rivière (H.), 474.
Robert (A.), 340.
Roget, 806.

Saken (von), 411.
Saint-Maurs (de), 201, 340.
Sandeau (J.), 407.
Sarrut, 809.
Schiern, 135.
Schlesinger, 664.
Schmitt (M^me^), 810.
Schücking, 810.
Schysmanski (de), 811.
Sédillot, 201.
Siraudin, 664.
Smith (Lawrence), 810.
Smutek, 534.
Spottiswoode, 534,
Stolz, 810.
Szujski, 261.

Tardif, 55.
Tisseur, 664.
Tourasse, 55.
Tourguéneff, 665.
Trollope (A.), 55.

Vallentin, 475.
Valovi (de), 340.
Vanicek, 534.
Vanucci, 476.
Varin, 809.
Veuillot, 338.
Veyriès, 55.
Viardot (Louis), 410.
Vigneau, 55.
Villemot (Em.), 262.
Vloten (van), 810.
Volpicella, 666.

Wegeler, 603.
Wieseler, 534.
Wissmann, 603.
Witte, 341.
Wolff (M.), 411.

Yanville (d'), 263.

Zleger, 341.

PÉRIODIQUES

Sommaires des périodiques, 56, 135, 202, 264, 341, 411, 476, 535, 604, 606, 729, 811.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

SAISIES — POURSUITES — CONDAMNATIONS

Alcan-Lévy, 541.
Anti-Clérical (L'), 351.
Art (L'), 139.

Becque (M.), 63.
Bérard (M^me^ de), 544, 672.
Bert (Paul), 144.

Bonhoure (M.), 733.
Bonnetain (Paul), 416.
Bruère (M.), 816.

Calmann Lévy (M.), 349, 480, 538.
Charlot s'amuse, par Bonnetain, 416.
Codes annotés, 676.

Collaboration, 144.
Compagnie (La) d'assurances générales contre l'incendie, 345.
Compayré (M.), 144.
Contrefaçon, 267.
Correspondance générale de Sainte-Beuve, 480, 538.

Davyl (M. Louis), 143.
Décaméron (Le), 416.
Diffamation, 541, 544.
Dubois (M.), 140.
Ducs (Les) de la Torre et le mariage de leur fils, 544.

Éléments d'instruction morale et civique, par Compayré, 144.
Escudier (M.), 141.
Estournelles (M. d'), 349.
Étampes (M. d'), 206.
Evremont (Mme d'), Voy. Mme de Bérard.
Examen (L') de Flora, 208.

Fatout (M.), 62.
Fausses nouvelles, 62.
Febvre (Héritiers), 205.
Ferrier (M. Paul), 144.
Fiammina (La), par M. Uchard, 543, 608.
Fillion (Mme), 64.
Fuzier-Hermann (M.), 670.

Gabillaud (M.), 62, 208.
Gedalge (M.), 140.
George (M.), 206.
Gerbe (La) de l'Écolier, 140.
Germond de Lavigne (M.), 733.
Gréville (Mme), 144.

Haymé (M.), 144.
Hébert (M.), 544.
Histoire de don Pablo de Ségovie, 733.
Histoire des Panoramas, 541.
Homme (L') et le citoyen, par Steeg, 144
Hugonis (M.), 208.

Incendie; livres assurés, 545.
Instruction (L') civique à l'école, par P. Bert, 144.
Instruction (L') morale et civique des jeunes filles, par Mme Gréville, 144.

Jacob (le zouave), 416.
Jean Frollo, 62, 268.
Journalisme; droit de réponse, 351, 543.
Joyeux (Les) refrains, 539.

Lalouette (M.), 267.
Lenormant (Mme), 349.
Lettres de Benjamin Constant à Mme Récamier, 349.
Livre d'heures de Marie-Thérèse d'Autriche et de Bossuet, 345.
Livre (Le) mystérieux ou les secrets de l'amour dévoilés, 208.

Mayer et Cie, 267.
Mémoires de Viel-Castel, 62, 352, 544, 772.
Ménard (M. Louis), 345.
Mendès (M. Catulle), 267.
Morand (M.), 480, 538.
Morgand (M.), 62.

Nadaillac (Mme de), 62.
Nana, 62.

Odette, par V. Sardou, 543, 608.
Outrages aux mœurs, 207, 208.

Paris-Salon, 139.
Peragallo (Succession), 63, 143.
Petit (Le) Parisien, 62.
Piégu, 67.
Ponson du Terrail (Succession), 143, 671.
Portrait de Nicolas Rapin, 64.
Portraits de Nattier, 206.
Pour l'émancipation de nos coreligionnaires, 62.
Presse. Voy. Journalisme.
Prevel (M. J.), 144.
Propriété littéraire, 63, 141, 143, 144, 267, 539.
Pseudonymes, 62, 267.
Publication de lettres; autorisation, 349.

Ratisbonne (M.), 140.
Recueil des lois et arrêts, 350, 670.
Reinach (M.), 206.
Rénier (M.), 541.
Repos (M.), 416.
Revue (La) populaire, 267.
Ricordi (M.), 141.

Sardou (Victorien), 543, 608.
Siège (Le) de Nevers, 62, 207.
Sirey (M.), 350, 670.
Société des grands panoramas, 541.
Steeg (M.), 144.

Taxil (M. Léo), 351.
Techener (M.), 64.
Tourguéneff (Succession), 816.
Traduction, 733.
Troubat (M.), 480.

Uchard (M. Mario), 543, 608.

Viardot (Mme), 816.
Vie (La) parisienne, 207.
Vie (La) populaire, 267.
Viel-Castel (de), 62, 352, 544, 672.

Zola (M. Emile), 62.

§ III. — INDEX DES NOMS D'AUTEURS

DONT LES OUVRAGES ONT ÉTÉ ANALYSÉS DANS LA PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAISE

About (Edm.), 28.
Adam (Mme), 492.
Albalat, 495.
Albert (M.), 776.
Albertis (D'), 780.
Alis (H.), 571.
Allard (E.), 379.
Almbert (D'), 168.
Amskinck (D'), 634.
Angeri, 229.
Antonini, 173.
Arçay (D'), 310.
Arnaud (Mlle), 637.
Arnould (Arth.), 498, 636.
Arrigoni, 652.
Assollant (Alf.), 771.
Audebrand (Ph.), 242.
Audouard (Mme Ol.), 333.
Auguin, 37.
Auriac (d'), 385.
Autigeon, 580.
Babeau (Alb.), 457.
Bader (Clarisse), 233.
Badin (Ad.), 524, 771.
Backer, 323.
Balzac, 593.
Banville (Th. de), 324, 450.
Barbey d'Aurevilly, 248, 701.

Barbier (Aug.), 513.
Barbier (Ed.), 160.
Baret (Ad.), 577.
Barot (Odysse), 229, 381.
Barracand, 163.
Barral, 375.
Barrière, 390.
Barron, 641.
Barrué, 771.
Barthélemy (De), 702.
Bataille (Alb.), 288.
Bataille (F.), 698.
Baudry-Lacantinerie, 9.
Bauquenne, 19, 294, 771.
Beau (G.), 297.
Beauchamps (De), 115.
Beaufort d'Auberval, 788.
Beaulieu (De), 495.
Beaumarchais, 120.
Becque, 27.
Belina (De), 513.
Bellanger, 109.
Bellemare, 370.
Belleval (De), 311.
Belot (Ad.), 87.
Benigne (Ange), 84, 379.
Bérardi (H.), 186.
Bergerat (Em.), 300.
Berlioz (Dr), 690.
Bernardin, 26.
Bert (Paul), 10, 561.
Berthet (Elie), 88.
Bertie, 27.
Besson (De), 441.
Besson (Mgr), 179.
Biart (Luc.), 463.
Bibliophile Jacob. Voy. Paul Lacroix.
Bigot (Ch.), 439.
Billod, 83.
Biornsten-Biornson, 166, 571.
Blanc (Louis), 98.
Blanchecotte (Mme), 124.
Bleunard, 561.
Blind (Mme), 448.
Block, 80.
Blondel (Ant.), 394.
Blunt (Anne), 107.
Bocage (H.), 170.
Boisgobey (du), 246, 572, 695.
Boissière, 396.
Bonhomme (Hon.), 309.
Boniface (M.), 89.
Bonnaffé, 177
Bonaffont, 464.
Bonneau (Alc.), 185, 254, 467.
Bonneau (Louis), 247.
Bonnefoy (Marc), 303, 639.
Bonnetain (P.), 245, 691.
Bonnières (De), 391.
Bonsergent, 164.
Bornier (H. de), 24.
Bouant, 562.
Bouchard (Dr), 690.
Boucher (E.), 638.
Bouret, 699.
Bourgoin, 513.
Bournand, 311.
Bourneville (Dr), 1442, 690.
Boursier (Dr), 455.
Boutique, 494.
Boutmy, 377.
Bouvenne (Agl.), 392.
Bouvier (Alex.), 21, 244, 297.
Branda, 497.
Brandi (Ant.), 307.
Breton (G.), 369.
Brivois, 116.
Brosselard, 522.
Brunet, 585, 591, 791.
Bruyère, 32.
Buchot, 775.
Buès, 569.
Buet (Ch.), 323, 572, 697.
Buffenoir, 573.
Burty (Ph.), 466, 644.
Busnach, 637.
Bustamente, 240.

Cabibel, 579.
Cadol (Ed.), 23, 243.
Cagniard, 788.
Candolle (De), 82.
Canivet (Ch.), 85.
Carjat, 507.
Carle des Perrières, 696.
Carné (A. de), 32.
Cars (Des), 645.
Caters (De), 323.
Cauderlier, 107.
Cazotte, 525.
Ceillier, 28.
Céleste (R.), 121, 794.
Célières (P.), 495.
Celliez, 27.
Chabrillat, 696.
Challamel, 395, 783.
Chalus (De), 558.
Chamberland, 564.
Chambrier (De), 322.
Champfleury, 118.
Chaperon (Ph.), 296.
Chapron (L.), 22.
Charavay (Ét.), 705.
Charcot, 690.
Charles (Abbé), 579.
Chatenet, 640.
Chaumeil, 373.
Chauvet, 318.
Chavette, 381.
Chennevières (De), 249.
Cherbuliez, 379.
Cherville (De), 94, 296.
Chesneau (Ern.), 96, 780.
Chevalet, 233.
Chevallier (H.), 104.
Chevrier (J.), 465.
Chipiez, 394, 756.
Chrétien, 164.
Christie, 786.
Cladel (L.), 298, 566, 772.
Clair (Ch.), 500.
Claretie (J.), 184, 308, 565.
Claudin (G.), 15, 634.
Claye (J.), 514.
Cleuziou (Du), 468.
Coiffier de Morest, 188.
Collas, 568.
Collignon (Max), 779.
Collin (P.), 698, 774.
Colombier (Marie), 301.
Comettant, 300.
Commerson, 642.
Condamin, 776.
Condé (De), 454.
Coutades (De), 252.
Coppée (F.), 301.
Coquelin, 567.
Cordier, 581.
Corréard, 642.
Corroyer, 784.
Cossoles (De), 628.
Cousin (J.), 111.
Crisenoy (De), 464.
Croiset, 94.
Cruet (Dr), 632.
Cucheval-Clarigny, 79.
Cuisin, 793.

Dalsème, 98.
Dana, 293.
Daniel, 519.
Darc (Daniel), 633.
Darwin, 160, 290.
Daudet (A.), 165.
Daudet (E.), 494.
Davillier (baron), 39.
Davy, 236.
Davyl (Louis), 169, 379.
Debans (C.), 22.
Decès (Dr), 685.
Delaborde (Vte), 38, 578, 780.
Delaville Le Roux, 586.
Delcourt (P.), 244.
Delore, 237.
Delpit (A.), 573.
Delvau, 587.
Demengeot, 250.
Demesse, 244.
Demogeot, 29.
Deprez (Ad.), 519.
Derély, 242.
Derome, 478.
Derosne (Ch.), 166.
Desaix, 643.
Descaves, 299.
Deschamps, 559.
Deschanel, 687.
Descombes, 97.
Des Essarts, 303.
Des Forges, 245.
Deslys (Ch.), 88, 634.
Desnar, 444.
Destremeau, 37.
Develay, 93.
Diguet (Ch.), 384, 573.
Dodillon, 770.
Dorchain, 505.
Dorvigny, 123.
Douglas, 289.
Doulcet, 388.
Dreyfus-Brisac, 374.
Dubarry, 35.
Du Camp (Max.), 248.
Duplessis (G.), 176.
Dupuit (A.), 445.
Durand-Fardel (Mme), 111.
Durieu, 577.
Duruy (G.), 713.
Dutemple, 523.
Duval (Mathieu), 779.

Echard (Aug.), 705.
Elzéar, 168.
Emery, 81.
Enne (F.), 25, 632.
Esteville (De l'), 696.
Etievant, 295.
Eudel, 313, 398.

Fabre, 375.
Fabre des Essarts, 705.
Fabricius, 643.
Favre, 791.
Feré (Ch.), 690.
Fertiault (Mme), 372.
Feuillet de Conches, 713.
Figuier (Louis), 234.
Filon (Aug.), 646.
Flammarion, 82.
Fleury (J.), 642.
Fonvielle (De), 101.
Forberg, 524.
Fortunio, 22.
Fournel (V.), 510, 766.
Fournier (Alf.), 12.
Foy, 703.
France (H.), 694.
Franel (Marie), 172.
Frescaly, 87.
Fresne (Du) de Beaucourt, 99.
Fustier, 587.

Gacon, 296.
Gaillet (E.), 693.
Galipaux, 638.
Galli, 453.
Galtier, 78.
Garnier, 80.
Garrisson, 384, 505.
Gastyne (De), 635.
Gaulot, 636.
Gausseron, 446.
Gautier (L.), 767.
Gautier (Th.), 246, 651.
Georgel, 40.
Germain-Lacour, 576.
Germond de Lavigne, 697.
Gerspach, 781.
Gervais (A.), 704.
Gibrac, 692.
Giffard, 28, 320.
Gilardin, 439.
Ginisty, 302.
Girardin (J.), 297.
Godde, 302.
Gœthe, 501.
Goncourt (De), 707.
Gonse, 757.
Gossi, 253.
Gougeard, 81.
Gourdault, 317.

Grangeneuve, 171.
Grenet-Dancourt, 28, 170, 501.
Greslaud, 438.
Gréville (H.), 568.
Grignet (H.), 382
Grison (G.), 649.
Gros (J.), 322.
Grucker, 397.
Guardia, 290.
Guardione, 103.
Guérard (H.), 308.
Guérin (V.), 762.
Guillou, 777.
Guerle (De), 253.
Guillaumin, 80.
Guillemin (A.), 286.
Guillon (Ch.), 638.
Guislain-Lemale, 709.
Guyot (I.), 312.
Guyot (Mme), 123.
Guy-Valvor, 775.

Hailly (G. d'), 794.
Halévy (L.), 380.
Halkett, 584.
Havard (H.), 780.
Hélène (Max.), 319.
Hémon (F.), 171.
Henry (Ch.), 391.
Henseler, 36.
Hermant, 386.
Hervilly (E. d'), 295, 297.
Heuzy, 295.
Heylli (G. d'), 43.
Hoche (J.), 310.
Houssaye (H.), 35.
Houtlet, 261.
Houzé, 12.
Hubbard (G.), 781.
Hubner (De), 453.
Huerne de la Motte, 650.
Hugo (Victor), 256, 502, 700.
Hugues (Cl.), 507.
Hugues (D'), 511.
Huish, 175.
Huré, 384.
Huymans, 513.

Ideville (D'), 105, 314.
Imbert, 497, 567.
Imbert de Saint-Amand, 500.
Ingram, 777.
Isembert, 318.
Iung, 711.

Jacolliot, 784.
Jacquinet, 369.
Jandel, 81.
Janin (Cl.), 591.
Janvier (L), 324.
Japy (G.), 636.
Jenna (Marie), 510.
Joanne, 463, 579.
Job, 296.
Joly (H.), 370.
Jouin (H.), 452, 708.
Jouvencel, 695.
Juillard, 707.
Juillerat, 23.
Jullien (A.), 649.
Junk-Brentano, 517.
Jurien de la Gravière, 645.

Karr (Alph.), 19.
Kirk, 238.
Klinkowskroem (De), 457.
Krestowsky, 242.

Labarrière, 571.
Labitte (Alph.), 173.
Labourieu, 770.
Lachaud (G.), 33.
Lacroix (J.), 95.
Lacroix (Paul), 122, 761.
La Curne de Sainte-Palaye, 791.
Lafenestre (G.), 36, 175, 574.
Lafond de Saint-Mür, 371.
Laigle, 637.
Laing, 584.
Lajoye (R.), 368.
Lalanne (L.), 195.
Lallemand, 462.
Lamber (Julictte). Voy. Adam.
Landelle (De la), 389, 692.
Lanessan (De), 688.
Lang, 501.
Lano (P. de), 568.
Lapeyrière (De), 491.
Lapointe (A.), 443.
La Porte (De), 102.
Larchey (L.), 41, 240.
Laroche (Ad.), 172.
Larroumet, 304.
Launay (de), 378, 382.
Laurent (Ch.), 773.
Lauze (de), 173.
Laveleye (De), 11.
Laya (A.), 306, 367.
Lèbre (G.), 368.
Leclercq (J.), 108.
Le Clère, 794.
Legrand (Ch.), 86.
Leila Hanoum, 497.
Lelioux, 288.
Lemaire (Hip.), 27.
Lemer (J.), 297.
Lemoine (J.), 777.
Lemonnier (C.), 318.
Lenormant (F.), 779.
Léo (A.), 495.
Leplay (H.), 690.
Leroy (Ch.), 169.
Le Roy, 83.
Le Roy (A.), 16.
Lescure (De), 120, 646.
Le Senne, 21, 27, 496.
Leverdier, 495.
Levin (Ch.), 705.
Lhomme, 706.
Liber, 717.
Liorat, 637.
Litou, 794.
Livet (G.), 169.
Loiseleur (J.), 515.
Loriquet (Ch.), 451.
Lorrain (J.), 506.
Lostalot (De), 780.
Louis-Lucas, 77.
Lovenjoul (De), 651.
Lubbock, 630.
Lucenay, 501.
Lucien (H.), 249.
Lundstedt, 785.
Lutaud, 237, 690.
Lux, 108.

Magnant, 508.
Mahalin (P.), 307.
Mainard, 777.
Maizeroy (R.), 15, 161, 444.
Malon (Benoist), 291.
Malot (H.), 378.
Marcade, 389.
Marcel (Mme), 301.
Marivaux, 120.
Marmier (X.), 509, 519.
Marseille, 239.
Martel (De), 647.
Martha (C.), 371.
Mary (J.), 24, 497.
Masson (F.), 461.
Matthey. Voy. Arnould.
Maupassant (Guy de), 294, 377, 493.
Maze (H.), 490.
Ménard (L.), 316.
Mendès (C.), 691,
Mercier (Ern.), 373.
Mermet (E.), 789.
Mérouvel (Ch.), 496.
Mézières (Alf.), 702.
Michaud, 714.
Michel (Ad.), 498.
Millanvoye, 295.
Miquel, 442.
Mistral, 755.
Mitchell, 563.
Molènes (E. de), 636.
Mommsen, 253.
Monin, 35.
Montaiglon (A. de), 254, 590, 715.
Montaigne, 34.
Montégut (E.), 449.
Montégut (M.), 88.
Monteil (Edg.), 17, 183, 496.
Monterel, 632.
Moret (E.), 17.
Mortillet (De), 180.
Moulin (H.), 705.
Mouton (E.), 306.
Müntz (Eug.), 781.
Musany, 686.
Myriens, 500.

Nadaillac (De), 181.
Nadar, 391.
Najac (De), 170.
Nauroy (Ch.), 783.
Netter (Dr), 686.
Nicolardot, 508.
Noël (Ed.), 572.
Noir (Louis), 18.
Nollée de Noduwez, 247.
Nordenskiold, 462.
Norton, 446.
Noun, 88.
Nus (Eug.), 85.

Olinet (G.), 293.
Orcières (D'), 15.
Osmond (marquise d'), 500.
Osson (D'), 497.
Ouida, 162.
Oursel, 387.
Ouville (D'), 591.

Pajol (comte), 521.
Palustre, 39
Paria Korigan, 168.
Paris (comte de), 514.
Parnes (R. de), 43.
Parodi, 385.
Parville (H. de), 11.
Patti (Dr C.), 238.
Paulmier (F.), 686.
Paumgarten (Mme de), 300.
Pauly, 716.
Peligot, 180.
Pellerin (G.), 634, 771.
Pelletan (C.), 629.
Pellissier, 447.
Perceval, 499.
Perraud (Mgr), 389.
Perrin (Em.), 572.
Perrot (G.), 394, 756.
Petit (Max.), 322, 704.
Pétrarque, 93.
Pey (Al.), 489.
Peyrebrune (de), 84, 496.
Philomneste junior, 585.
Picard (L.), 445.
Picot (E.), 43.
Picot (G.), 520.
Piedagnel, 121.
Piétrement, 315.
Pillegons, 706.
Pimodan (de), 576.
Poe (Ed.), 759.
Poictevin, 695.
Pontsevrez, 29, 438.
Portalis (Roger), 186.
Poschinger (De), 517.
Pothey, 380.
Pouy, 308.
Pradel, 24, 381.
Prarond, 508.
Pressensé (De), 158.
Pridgin-Tale, 238.
Proudhon, 158.
Prunaire, 640.
Putzeys, 160.

Quatrelles, 86.
Quillet Saint-Ange, 13.

Rabot (Ch.), 462.
Racine, 26.
Racot (Ad.), 445.
Rambosson, 490.
Ratisbonne (L.), 301.
Rau, 491.

Rayet, 38, 709.
Reinach, 291, 559.
Regnier, 510.
Rémusat (A. de), 695.
Renard (A.), 726.
Renard (P.), 82.
Renault, 292.
Révillon (Tony), 693.
Reynald, 645, 710.
Reynard, 504.
Reynaud (L.), 559.
Reymond, 322.
Ribot (Th.), 685.
Ricard, 715.
Ricard (abbé), 10, 289, 439.
Richel (Cl.), 497.
Richepin, 382, 498, 633.
Robert (Aug.), 170.
Robert (Const.), 13.
Robiano (De), 107.
Rochefort (H.), 303.
Rod (Ed.), 19.
Rœssler, 399.
Rolland (J.), 167.
Rollinat, 247, 699.
Ronald Gower, 176.
Ronchaud (De), 774.
Rosières, 504.
Rostand, 29.
Rothschild (De), 327.
Rougier, 502.
Roussel Saint-Georges, 441.
Rousselot (P.), 455.
Rouveyre, 115.
Rouvin, 503.
Rouvre (De), 27.
Roux, 34.
Roux-Ferrand, 628.
Royer (Clémence), 290.
Ruelle (Em.), 583.
Rulhière (De), 794.
Russel, 173, 773.

Sabot (L.), 18, 694.
Sade (De), 589.
Sagnier, 375.
Saint-Juirs, 298.
Saulière (A.), 779.
Saunière (P.), 162, 567.
Sauvage, 631.
Say (L.), 229.
Schaller (De), 397.
Schmitt, 517.
Scholl (A.), 26, 570.
Schwiedland, 562.
Séchan, 771.
Sée (G.), 564.
Serena (Mme), 579.
Sérignan (De), 539.
Sevrette, 522.
Siebecker, 92.
Silvestre (Arm.), 87, 120, 297, 568.
Simon (J.), 231.
Sirven (Alf.), 568.
Smith, 581.
Soleil, 465.
Soulary, 574.
Steenackers, 489.
Stoullig, 572.
Surville, 570.
Swarth (Mme), 503.

Talbot (E.), 641.
Tessier, 689.
Testard, 106.
Texier (E.), 21, 496.
Thackeray, 301.
Théo-Critt, 566.
Theuriet, 91, 493.
Thiaudière, 771.
Thiriat (X.), 523.
Thomas, 632.
Thomson, 175.
Thuasne, 178.
Thurner, 176.
Tinseau (De), 500.
Tissot (V.), 321, 763.
Toudouze (G.), 20, 296, 310, 772.
Toussaint-Samson (Mme), 323.
Trubner, 583.
Turro, 563.

Uzanne (Oct.), 325, 402, 769.

V. B., 247.
Vachon, 393.
Valabrègue, 392.
Valbert (G.), 387.
Vallée, 400.
Vallet, 558.
Vallot, 631.
Van de Wiele, 635.
Varinard, 562.
Vast-Ricouard, 167, 444.
Vatel (Ch.), 182, 647, 711.
Vaughan, 372.
Vaujany (De), 317.
Vaulabelle (De), 235.
Vautrey, 169.
Verhaeren, 383.
Vernier (V.), 700.
Veuillot (L.), 509, 570.
Vigeant, 119, 784.
Vignet (P.), 14, 699.
Vigouroux, 13.
Vilars, 380.
Vilbort, 163, 243.
Villemot (E.), 295.
Villiers, 692.
Viollet-le-Duc, 313.
Vogt, 764.
Vosmaer, 296.

Waller, 567.
Wallon (H.), 311.
Walsh, 102.
Weissemburger, 634.
Whelan (Mme), 163.
Wilhem, 78.
Wiseman, 765.
Witt (De), 757.
Witz, 562.
Woelmont (De), 317.

Yorel, 245.
Young, 237.
Yriarte, 104.

Zaborowszi, 561.
Zaccone, 25.
Zeller (J.), 703.
Zick, 717.
Zola, 18, 240.

§ IV. — INDEX DOCUMENTAIRE

DES NOMS D'AUTEURS ET DES TITRES D'OUVRAGES CITÉS DANS LES CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER

Angleterre, 1, 145, 273, 417, 614.
Allemagne, 65, 209, 353, 481, 609, 737.
Autriche-Hongrie, 620.

Belgique, 150, 279, 545, 673.

Ecosse, 743.
Espagne, 70, 214, 358, 676.
Etats-Unis, 284, 422, 622.

Hongrie, 6, 220.

Italie, 154, 428, 549.

Pays-Bas, 361, 551.

Russie, 222, 486, 680.

Suisse, 74, 235, 364, 555, 626, 746.

About England with Dickens, par Reinmer, 420.
Adolescentia, par de Pères, 358.
Alexis (Paul), 154.
Alison, 146.
Alkibiadès, tragodie in drei akten, par Heyse, 740,
All sorts and conditions of men, par Besant et Rice, 6.
Alphabet (The), an account of the origin and development of letters, par Taylor, 616.
Alte Nester, zwei Bücher Lebensgeschichten, par Raabe, 610.
Amazone, par Vosmaer, trad. Gacon, 366.
American (An) four-in-and in Britain, par Carnejie, 427.
American literature : an historical sketch, par Nichol, 278.
Amerikanische (Die) litteratur, par Engel, 356.
Amicis (De), 428, 549.
Amigo (El) Manso, par Galdos, 71.
Amis (Les), par de Amicis, 428, 549.
Ammen, 623.
Amor und Psyche, éd. Hamerling, 209.
Amore ha cent'occhi, par Farina, 155.
Angus Graeme, 744.
Antlitz (Das) der Erde, par Suess, 614.
Anzengruber, 210.
Apulée, 209.
Arany, 6.
Archer, 5.
Armée (L') soi-disant du salut, par Mme de Gasparin, 226.
Arnaud de Villeneuve, médecin catalan du XIIIe *siècle*, par Menendez-Pelayo, 72.

At Fault, par Hawley-Smart, 278.
Aus dem literarischen Frankreich, par Lindau, 212.
Aus den memoiren einer Fürstentochter, par Waldmuller, 68.
Aus der Praxis, ein Pœdagogisches testament, par Jager, 612.
Aventures et Farces, par Baumbach, 620.

Bachelin, 365.
Balaguer, 358.
Bank-Ban, par Katona, 221.
Barbera, 429.
Barbiera, 551.
Barcelone, ses jeux floraux, 678.
Baumbach, 620.
Bayreuther Briefe vom reinen Thoren, Parcifal von Richard Wagner, par Lindau, 69.
Beckford, 3.
Bergluft, par Ganghofer, 742.
Bernatsky, 222.
Berta, 550.
Besant, 6, 278, 6 7.
Bibliographia grotiana, par Rogge, 363.
Bibliophiles de New-York, 624.
Bibliothèque de Salamanque, 214.
Bibliothèque de Valence, 218.
Bibliothèques d'Espagne (Études sur les), 214.
Biedermann, 214.
Biographical sketches, par Paul, 616.
Biographie de lord Wilberforce, évêque d'Oxford, 145.
Bird, 422.
Blackie, 745.
Blasco, 73.
Blind (M^me^), 422, 625.
Blocus (Le) et les croiseurs, par Soley, 426.
Bloomfield (baronne), 146.
Blutige-Blatter, par Braun-Wiesbaden, 742.
Bobertag, 354.
Bœtticher, 70.
Bois-Melly (Du), 75.
Boito (C.), 550.
Bort, 749.
Bosworth Smith, 275.
Boxberger, 354.
Braddon, 278.
Brandes, 213.
Braun-Wiesbaden, 742.
Briefwechsel zwischen A. Schopenhauer und Becker, 357.
Brocklehurst, 422.
Broeckere, 613.
Browning, 275.
Buch der Freundschaft, par Heyse, 483.
Bucke, 624.
Budé (De), 75.
Bulthaupt, 69.
Burgay, 614.
Burk, 609.
Burnett (M^me^), 428.
Burton, 147.
But yet a woman, par Hardy, 427.
Byvanck, 552.

Cable, 284, 286.
Cadenze, par Berta, 550.
Caine, 5.
Ça ira, par Corducci, 551.
Calling (The) of a christian woman and her praining to fulfill it, par Dix, 427.
Cameron, 147.
Campoamor (De), 676.
Candolle (De), 75.
Captain's (The) room, par Besant, 278.
Carlyle, 423.
Carnegie, 427.
Carroll, 622.
Cart, 226.
Cartwright, 146.
Castelar (E.), 360.
Castelnuovo, 550.
Caxton's game and play of the chess, 618.
Century (A) of roundels, par Swinburne, 617.
Cesareo, 551.
Chambrier (De), 228.
Chansons de l'Escalade, 228.
Chants du pays, 76.
Chatto, 6.
Chavannes, 552.
Cigale (La) et la Fourmi, par Mestres, 679.
Cities of southern Italy and Sicily, par Hare. 619.
Civil (The) war in Hampshire (1642-45) and the story of Basing-House, par Godwin, 5.
Cloister (The) and the Hearth, par Reade, 3.
Collage (Le), par P. Alexis, 154.
Collection de poésies et Contes populaires hongrois, 221.
Colonie (La) heureuse, par Dossi, 551.
Conflicto entre dos deberes, par Echegaray, 73.
Conrad, 481, 482.
Conscience (Henri), 673.
Conway, 277.
Cooke, 426.
Corducci, 551.
Cowan, 422.
Craik, 276.
Crawford, 619, 625.
Crème (La) des Salutistes, 226.
Crime (Le) et la question sociale, par Turati, 430.
Cunningham, 623.
Curtis, 622.

Danger (Du) des mauvais livres, par de Budé, 75.
Dans les rues, par Verga, 549.
Dante-Gabriel Rosselti, a record and a study, par Sharp, 148.
Darwin considéré au point de vue des causes de son succès et de l'importance de ses travaux, par de Candolle, 75.
Daudet (Alph.), Sein Leben und seine Werke bis zun Jahre 1883, par Gerstmann, 485.
Democracy, 285.
Deschwanden. Ein Leben im Dienste der Kunste und Religion, par Kuhn, 357.
Desforges, 154.
Deutsche (Die) National-Litteratur, par Kurschner, 353.
Deutscher Adel, par Kaabe, 610.
Deutscher Litteratur Kalender auf das Jahr 1883, par Kurschner, 353.
Deutschland im achtzehrten Jahrhundert, par Biedermann, 214.
Deutschlands Lehrjahre. Kulturgeschichtliche Bilder, par Wessely, 485.
Deux relations de l'Escalade, éd. Dufour, 227.
Deux tribuns, par Lombroso, 430.
Diaries and letters of Philip Henry, 277.
Dichtungen, par Emil, 740.
Dictionnaire écossais, par Jamieson, éd. Gardner, 744.
Dictionnaire d'histoire ecclésiastique, par Bort, 749.
Dictionnaire de la littérature anonyme et pseudonyme de la Grande-Bretagne, par Paterson, 619.
Disciple (A) of Plato : John Ruskin, par Smart, 746.

Discours sur l'entreprise de Genève, éd. Dufour, 227.
Dix, 426, 427.
Dix (Morgan), 622.
Dobson, 421.
Doctor Claudius, par Crawford, 619-625.
Doctor Grimshave's secret, par Hawthorne, 285, 286.
Don Juan, par Cesareo, 551.
Don Juan's ende, trauespiel in fünf akten, par Heyse, 740.
Donovan, 6.
Dossi, 551.
Dramaturgie der Classiker: Shakespeare, par Bulthaupt, 69.
Drei Neue Novellen, par Saar, 67.
Dritte durchgesehene und stark vermehrte auflage, par Greif, 210.
Druskowitz, 738.
Duboc, 68.
Dubourg, 275.
Dufour, 227.
Dufour-Vernes, 227.
Düntzer, 65.
Dutton Cook, 275.
Duval, 148.

Eastern story of Rasselas, 3.
Ebers, 66.
Echegaray, 73.
Egoist (der), par Werner, 211.
Ein Wort, par Ebers, 66.
Ein zug nach Rom, historicher roman, par Nonne, 741.
Ekkehard, par de Scheffel, trad. Wendel, 556.
Éléments d'économie politique, par de Laveleye, 154.
Eliot (George), par Mathilde Blind, 422, 625.
Eli's Children, par Manville-Fenn, 150.
Ellacombe, 421.
Ellis, 619.
Emerson, 423.
Emerson at home and abroad, par Conway, 277.
Emil, 740.
Engel, 70, 356, 739.
English Dramatists of to-day, par Archer, 5.
En pays romand, 76.
Epic (The) of Kings, par Zimmern, 287, 423.
Erbin (Die) von Roseneck. Eine Erzahlung für erwachsene Tochter, par Wildermuth, 743
Ernsthafte Geschichten, par Heiberg, 357.
Esprit et matière, par Rolland, 154.
Esquisse esthétique; Haus Mackart et les cinq sens, par Bachelin, 365.
Études critiques sur les écrivains des Asturies, par Menendez-Pelayo, 72.
Études poétiques, par Menendez-Pelayo, 72.
Éventail (L'), par O. Uzanne, 614.

Fabian und Sebastian, par Rabbe, 611.
Fairs. Past and Present. A chapter in the history of commerce, par Walford, 618.
Faldella, 551.
Familiar sketches of the Phillips Exeter academy and surroudings, par Cunningham, 623.
Fantasia, par Mme Serao, 550.
Farina, 155.
Faust, trad. Llorente, 358.
Fielding, par Dobson, 421.
Firdusi, 423.
Firdusi en exil, par Gosse, 287.
Fitger, 740.
Fitscher, 740.
Flamandes, par Verhaeren, 282.
Flammen I Für freie Geister, par Conrad, 482.
Foë (De), 149.
Folk-lore relics of early village life, par Gomme, 68.
Foole (Mme), 428.
Footlights, par Hollingshead, 619.
Four original plays, par Dubourg, 275.
Freeman, 6.
French Lyrics, par Saintsbury, 149.
Frese, 737.
Friendship (The) of Mary Russel Mitford as recorded in letters from her Literary Correspondents, par Lestrange, 6.
Fronde, 418.
Führich, 357.

Gacon, 366.
Galdos, 71.
Galland, 1.
Ganghofer, 210, 742.
Gasparin (de), 226.
Gast (der), par Lindau, 483.
Gedichte, par Hopfen, 65.
Geiger, 355.
Généalogie (La) du diable, par Hall, 148.
Georgithaler (Der). Lebensbild aus dem Chiemgau im Bayerischen Holland, par Schmidt, 742.
Gesammelte gedichte, par Keller, 741.
Geschichte der deutschen Litteratur von ihren Anfangen bis auf die neueste zeit, par Hirsch, 739.
Geschichte der Franzosischen Literatur, par Engel, 70.
Geschichte der polnischen Literatur, par Nitschman, 355.
Geschichte der Weltliteratur in Einzeldarstellungen. Geschichte der Italienischen Literatur, par Sauer, 613.
Geschichte des neueren Dramas von Rob. Proelss Dritter Band, Erste Halfte. Das neuere Drama der Deutschenbis Lessing, 738.
Geschichte des Priesterthumes, par Lippert, 214.
Gibbon, 6, 278.
Gilbert, 274.
Gilder, 619.
Giraud, 281.
Glover, 421.
Godfrey, 278, 422.
Godwin, 5.
Gœthe-Jahrbuch, par Geiger, 355.
Gœthe's Leben und Werke, par Lewes, trad. Frese, 737.
Gœthes Werke, par Düntzer, 65.
Golden (The) calf, par Braddon, 278.
Golden (The) Chersonese and the way thither, par Bird, 422.
Golden (The) shaft, par Gibbon, 6.
Goltz (de), 613.
Gomme, 618.
Gordon Cumming, 148.
Gosse, 287.
Gottsucher (Der), par Rosegger, 67.
Gouttes de pluie, 556.
Grammaire de la langue d'oil, par Burguy, 614.
Grandissimes (Les), par Cable, 284, 286.
Grands traits de l'histoire religieuse de l'humanité, par Malan, 366.
Granville Bradley, 276.
Green, 273.
Greif, 210.
Grimmelshausen, 354.
Grosart, 421.
Gross, 555.
Grotte, 224.
Grotius, 362.
Gualdo, 550.

Gute Gesellschaft, par Lindau, 483.
Gyulai (de), 220, 221.

Habitation (L') Saint-Ybars, par Mercier, 625.
Hall, 148.
Halliwell-Phillips, 421.
Halton, 277.
Hamerling, 209.
Hamilton, 610.
Hardy, 427.
Hare, 619.
Haweis, 427.
Hawley-Smart, 278.
Hawthorne, 285, 286.
Heart and science, par Wilkie Collins, 422.
Hearts, par Murray, 619.
Heiberg, 357.
Hellwald (De), 481.
Helps, 745.
Heriz, 71.
Herman, 274.
Herr und Frau Bewer, par Lindau, 212.
Heyse, 483, 740.
Hiawatha, trad. Bernatsky, 222.
Hirsch, 739.
Histoire d'Allemagne au XIX^e^ *siècle*, par de Treitschke, 70.
Histoire du développement de la littérature anglaise, par Welsh, 426.
Histoire de la littérature anglaise, par Engel, 739.
Histoire (*L'*) *élevée au rang de science*, par Rhomberg, 621.
Histoire de l'Escalade, par Dufour-Vernes et Retter, 227.
Histoire de l'Espagne, par Lafuente et Valera, 70.
Histoire des hétérodoxes espagnols, par Menendez-Pelayo, 71.
Histoire des lettres belges, par Potvin, 150.
Histoire de la littérature générale, par Korch, 225.
Histoire du peuple des États-Unis, par Master, 425.
Histoire du peuple de Genève, par Roget, 747.
Histoire de la race nègre en Amérique, par Williams, 424.
Histoire du tarif aux États-Unis, par Taussig, 428.
History (*A*) *of English fiction*, par Tuckerman, 277.
History (*The*) *of Latin literature from Ennius to Boethius*, par Simcox, 419.
Hochsteyn, 280.
Hæckel, 422.
Hollingshead, 619.
Hopfen, 65.
Hoppus, 150.
Horace en Espagne, par Menendez-Pelayo, 72.
Horn (*Das*) *von Wanza eine Erzahlung*, par Raabe, 611.
Hot Plowshaves, par Tourgée, 623.
Howells, 284, 286, 422.
Humoristes (*Les*) *américains*, par Haweis, 427.
Huygens, 361.

Ice Pack and Tundra, par Gilder, 427, 619.
Ideismo (*El*), par de Campoamor, 676.
Iliade (*L'*) *d'Homère, traduite en prose anglaise*, par Lang, Leaf et Myers, 419.
Ingram, 615.
Irving, 617.
It was a lover and his lass, par Oliphant, 278.

Jager, 612.
James, 284, 422.
James Nasmyth engineer, par Smiles, 276.
Jamieson, 744.
Jeaffreson, 417.
Jefferies, 419.
Jeux floraux de Barcelone, 678.
Jobsiade (*Die*), par Kortum, éd. Robertag, 354.
Jæger (*Der*) *von Fall. Eine Erzæhlung aus dem bayerischen Hochlande*, par Ganghofer, 210.
Johnson, 3.
Jolanthe, par Gilbert, 274.
Jonckbloet, 361.
Jones, 274.
Joukowsky, 486.
Journalistic London, par Halton, 277.

Kasparkauser, 68.
Katastrophen. Poetische Bilder aus unserer Zeit, par Proelss, 484.
Katona, 221.
Katona et son Bank-Ban, par de Gyulai, 221.
Kees Doorik, par Hochsteyn, 280.
Keller, 741.
Kemble (miss), 5.
Kingsthorpiana, or researches on a Church Chest, par Glover, 421.
Kinkel, 70, 214.
Kit : A memoir, par Payn, 278.
Kleine (*Die*) *Prinzessin*, par Laube, 356.
Klytia, par Taylor, 356.
Komocsy, 222.
Korch, 225.
Kortum, 354.
Kuhn, 357.
Kulturgeschichte in ihrer naturlichen Entwicklung bis zur Gegenwart, par de Hellwald, 481.
Kurschner, 353, 739.

Lafuente, 70.
Laad, 361.
Land (*The*) *of the Fetish*, par Ellis, 619.
Landmarks of English literature, par Nicoll, 287.
Lang, 419.
Lara (comtesse), 429.
Larwood, 5.
Laube, 356.
Launiger Zuspruch und Ernste Red', par Anzengruber, 210.
Laveleye (De), 154.
Leaf, 419.
Led-Horse (*The*) *claim*, par Foote, 428.
Lermentoff, 488.
Lessing, 354.
Lestrange, 6.
Letters and memorials of Carlyle, par Froude, 418.
Lettre d'un citoyen genevois à ses concitoyens, 226.
Lettres à M^me^ de Gasparin, par Sautter de Bionay, 226.
Leute (*Die*) *von Sieldwyla*, par Keller, 741.
Lewes, 737.
Lieder, oden, gereimte fabeln und erzæhlungen, par Lessing, éd. Boxberger, 354.
Life of James Buchanan, par Curtis, 622.
Life of lord Lawrence, par Bosworth Smith, 275.
Life (*The*) *and achievements of Edward Henry Palmer*, par Besant, 617.
Life of Jonathan Swift, par Craik, 276.
Ligne (*La*) *du Saint-Gothard*, par Rambert, 366.
Likehatchef, 224.
Lindau, 69, 212, 483.
Lippert, 214.
Livre de l'amour, par Komocsy, 222.
Livres (Les) à l'exposition de Zurich, 626.
Llorente, 358.
Lombroso, 430.

Luther, par Burk, 609.
Luther, son centenaire, 737.

Mackay, 744.
Madame Lutetia! par Conrad, 481.
Mahan, 623.
Mahrenholtz, 69.
Maigela. Kulturhistorische novelle aus mittelfranken, par Schultes, 484.
Malan, 366.
Malet, 150.
Mangold, 485.
Manville Fenn, 150.
Marchesa (La) Colombi, 155.
Maria de los Angeles, par Navarrete, 358.
Master, 425.
Meiszner, 68.
Memoir (A) of the right hon. Will. Page wood, baron Hatherley, par Stephens, 276.
Memoiren aus dem Feldzug in Spanien (1808-14), par Broeckere, 613.
Mémoires d'un éditeur, par Barbera, 429.
Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, par Sarasin, 75.
Mémoires du comte Horace de Viel-Castel, 364.
Memoirs of John Adams Dix, 622.
Menendez Pelayo, 71.
Mercier, 624.
Meredith, 619.
Merkwurdge Lebensgeschichte des Friedrich Freiherrn von der Trenck, 485.
Mery (The) oasis, par Donovan, 6.
Mestras, 679.
Metcalfe, 747.
Methode expérimentale appliquée à l'étude du divorce, par Heriz, 71.
Mexico to day, par Brocklehurst, 422.
Middlemass, 150.
Mille (Les) et une nuits, 1.
Mille (Les) et un souvenirs, par Desforges, 154.
Milton, 617.
Mit Einleintung und anmerkungen herausgegeben, par Tobler, 66.
Modern (A) instance, par Howells, 284, 286.
Modern (A) lover, par Moore, 619.
Mœurs (Les) genevoises de 1700 à 1760, par du Bois-Melly, 75.
Molière, par Wahrenholtz, 69.
Moliere's Tartuffe, Geschichte und Kritik, par Mangold, 485.
Mondo Sereno, par Barbiera, 551.
Monsieur Lorimer, par Malet, 150.
Montenegro, par Schwartz, 213.
Moorish Lotos-Eaters, par Cowan, 422.
Moore, 619.
Morgan (De), 5.
Murray, 150, 619.
Musique et musiciens au XVII^e siècle. Correspondance et œuvre musicale de Huygens, par Jonckbloet et Land, 361.
Myers, 419.
My reminiscences, par Ronald-Gower, 422.

National litteratur, par Kurschner, 739.
Nature near London, par Jefferies, 419.
Navarrete, 358.
Navy (The) in the civil war; the Atlantic coast, par Ammen, 623.
Navy (The) in the civil war; the Gulf and Inland waters, par Mahan, 623.
Nekrassof, 224.
Nencioni, 551.
New mer and old acres, par Dubourg et Taylor, 275.
Nichol, 278.
Nicoll, 287.
Nights at the play, par Dutton Cook, 275.
Nitschmann, 355.
Nonne, 741.
Norbert Norson-Leben und Lieben in Rom 1810-1811, par Meizsner, 68.
Nostalgie, par Gualdo, 550.
Notes upon some of Shakespeare's plays, par miss Kemble, 5.
Notowitch, 224.
Novelle rusticane, par Verga, 154.
Nujers, 149.

Oberon, Erzahlungen und marchen in versen, par Wieland, éd. Prœhle, 354.
Œuvres choisies de Rosegger, 620.
Of high degree, par Gibbon, 278.
Oliphant, 278.
Oliver Madox Brown, a biographical sketch 1855-74, par Ingram, 614.
Olympia, das fest und seine statte, par Bœtticher, 70.
Ombrelle (L'), par O. Uzanne, 614.
On Summer seas, par Scott-Stevenson, 619.
Origine (L') des Magyars, par Vambéry, 222.
Origine des plantes cultivées, par de Candolle, 76.
Our boys, 274.
Outlines of the life of Shakespeare, par Halliwell-Phillips, 421.

Palace (The) of truth, par Gilbert, 274.
Palleske, 737.
Palmer, 6.
Paradox (The) of acting, par Diderot, trad. Irving, 616.
Parchment series, 3.
Parisiana, plaudereien über die neueste Literatur und Kunst der Franzosen, par Conrad, 482.
Paterson, 619.
Pathodia sacra et profana occupati, par Huygens, 362.
Pattison, 617.
Pattys partner, par Middlemass, 150.
Paul, 616.
Payn, 150, 278.
Pedrosa, 71.
Percy bysshe Shelley, par Druskowitz, 738.
Pères (de), 358.
Perfiles y colores, par Pedrosa, 71.
Petœfi, 6.
Pfyffer (Louis) et son temps, par de Segesser, 76.
Pfyffer und seine Zeite, par de Segesser, 486.
Philosophie (La) de Hamilton, par Veitch, 745.
Pirmez (Oct.), 545.
Poèmes en prose, par Tourguénef, 223.
Poemes and lyrics of the joy of earth, par Meredith, 619.
Poetry (The) and humour of the Scottish language, par Mackay, 744.
Portraits et croquis, par Revilliod, 76.
Portraits en médaillons, par Nencioni, 551.
Potvin, 150, 154.
Powel, 619.
Premier (Du) au grenier, par Castelnuovo, 550.
Principes de la démocratie, par Yousof, 224.
Principes de réforme de l'administration centrale et locale, par Notowitch, 224.
Prinzessin Fisch, par Raabe, 611.
Prit : A Memory, par Payn, 150.
Prœhle, 354.

Proelss, 484, 738.
Protohelvètes, par Gross, 556.
Puck (The) library, par Grossart, 421.

Quatrième congrès international d'hygiène et de démographie ; comptes rendus et mémoires, 366.

Raabe, 610, 611.
Raga, 154.
Rambert, 366.
Reade (Ch.), 3.
Readiana, 4.
Real (The) lord Byron, par Jeaffreson, 417.
Reasonableness (The) Christianity, par Metcalfe, 746.
Recht (Das) des storkeren, shauspiel in drei akten, par Heyse, 740.
Recollection of Dante Gabriel Rossetti, par Caine, 4.
Recollection of Arthur Penrhyn Stanley, par Granville-Bradlay, 276.
Réforme de la logique, par Grotte, 224.
Reign (The) of William Rufus and the accession of Henri I, par Freeman, 6.
Reinmer, 420.
Reminiscences of court and diplomatic life, par la baronne Bloomfield, 146.
Renewal (The) of youth and other poems, par Nujers, 149.
Retter, 227.
Revilla (de la), 677.
Revilliod, 76.
Revues suisses, 748.
Rheinsberg, Friedrich der Grosse und prinz Heinrich von Preussen, par Hamilton, 610.
Rhomberg, 621.
Ricardo, 225.
Rice, 6.
Rilliet, 747.
Ritter (Ch.), 74.
Robert Lalanne, 75.
Robinson Crusoë, par de Foë, 149.
Rockill, 619.
Roget, 746.
Rogge, 363.
Rolland, 154.
Roman (Le) parmi les Latins, par Menendez Pelayo, 72.
Romantische (Die) schule in Frankreich, par Brandes, 213.
Rome bourgeoise, par Faldella, 551.
Ronald Gower, 422.
Rosegger, 67, 620.
Rossetti, 4.
Royaume (Le) de Hawaï et ses volcans, par Gordon Cumming, 148.

Saar (de), 67.
Saintsbury, 4, 149.
Salamanque, sa bibliothèque, 214.
Sand (George), par Mme Thomas, 625.
Sarasin, 75.
Sauer, 613.
Sautter de Blonay, 226.
Scènes de la vie champêtre, par Sciobéret, 74.
Scheffel, 556.
Schiller, par Boxberger, 354.
Schiller's leben und werke, par Palleske, 737.
Schmidt (Max.), 742.
Schultes, 484.
Schwart, 213.
Science, par Scudder, 424.
Science (La) espagnole, par Menendez Pelayo, 72.
Sciobéret, 74.
Scottish (The) language, 743.
Scottish Review, 745.
Scott-Stevenson, 619.
Scribe (Le), par Giraud, 281.
Scudder, 424.
Secreto (El), par Blasco, 73.
Seebohm, 148.
Segesser (de), 76, 486.
Sens des contes vains, par C. Boito, 550.
Serao (Mme), 550.
Shakespeare, 69.
Shakespeare as an angler, par Ellacombe, 421.
Sharp, 148.
Short (A) history of French literature, par Saintsbury, 4.
Siberia in Asia, par Seebohm, 148.
Silver (The) king, par Jones et Herman, 274.
Simcox, 419.
Simple réponse à une brochure intitulée : Alphonse Wauters, par Potvin, 154.
Simplicianische Schriften, par Bobertag, 354.
Simplicissimus, éd. Bobertag, 354.
Smart, 746.
Smiles, 276.
Snodgrass, 745.
Soley, 426.
Some account of my life and writings, par Alison, 146.
Some London theatres past and present, par Williams, 619.
Sonnets de Milton, éd. Pattison, 617.
Spécimen d'un essai critique sur les œuvres de F. Villon, par Byvanck, 552.
Stephens, 276, 284.
Stock, 618.
Story (A) of carnival, par Hoppus, 150.
Suess, 614.
Suicide (Le) en Europe et en Russie, par Likehatchef, 224.
Swinburne, 275, 617.

Tanagra, idylle aus Griechenland, par Kinkel, 214.
Taussig, 428.
Tavolazza, par Raga, 154.
Taylor, 275, 356, 616.
Tennyson, 275.
Theatrical anecdotes, par Larwood, 5.
Thoughts in the cloister and the crowd, par Helps, 745.
Through one administration, par Burnett, 428.
Tobler, 66.
Toggenburg und andere geschichten, par Lindau, 211.
To the gold coast for gold, par Burton et Cameron, 147.
Tourgée, 623.
Tourguénef, 223, 680.
Townsend, 624.
Traducteurs (Les) de l'Iliade, *de* l'Énéide, *des* Eglogues, *des* Géorgiques, par Menendez-Pelayo, 72.
Tramonto (Il) d'un ideale, par la marchesa Colombi, 155.
Travaux de l'association des sociétés suisses de géographie, 557.
Treitschke (de), 70.
Trenck (de), 485.
Tuckerman, 277.
Turati, 430.
Twelve Americans, par Carroll, 622.

Udanavarga : A collection of verses from the Buddhist Canon, par Rockill, 619.
Un peu partout ; du Jura à l'Atlas, par de Chambrier, 228.
Unspotted from the world, par Godfrey, 278, 422.
Uzanne, 614.

Val strange, par Murray, 150.
Valence, sa bibliothèque, 218.
Valera, 70.
Vambéry, 224
Vathek, par Beckford, 3.
Veinberg, 222.
Veitch, 745.
Vendel, 556.
Verfasser, 211.
Verga, 154, 549.
Verhaeren, 282.
Versi : Roma, par Mme Lara, 429.
Vie (La) bête, par Waller, 547.
Vie de John A. Dix, par Morgan Dix, 426.
Vie du professeur de Morgan, 5.
Viel-Castel (de), 364.
Villon (The) Society, 2.
Vinet, considéré comme apologiste et moraliste chrétien, par Chavannes, 552.
Virginia, a history of the people, par Cooke, 426.
Visit (A) to Ceylan, par Hæckel, 422.
Vita Mariæ, par Führich, 357.
Vittoria Contarini, par Dubourg, 275.
Volk (Das) in Waffen. Ein buch über Heerwesen und Kriegführung unserer zeit von Colmar Freiherr, par de Goltz, 613.
Von gottes gnaden. Trauespield in fünf aufzügen, par Fitger, 740.
Vosmaer, 366.
Vyse, 6.

Waldmüller, 68.
Walford, 618.
Waller, 547.
Walton's angler, 419.
Wanderings in a wild country, par Powell, 619.
Wauters, 154.
Wauters apprécié par M. Potvin, 154.
Welsh, 426.
Weltverbesserer (Der), par Verfasser, 211.
Wentworth (The) papers, par Cartwright, 146.
Werner, 211.
Wessely, 485.
Whitman, par Bucke, 624.
Wieland, 354.
Wildermuth, 643.
Wilkie Collins, 422.
Williams, 424, 619.
Windus, 6.
Winter (A) in Tangier and home through Spain, par Wyse, 6.
Wisdom (The) of Gœthe, par Blackie, 745.
Wit, wisdom and pathos of H. Heine, par Snodgrass, 745.
With a show through south Africa, par Duval, 148.
Wittembergische (Die) Nachtigall, 737.
Wunnigel, eine Erzahlung, par Raabe, 610.

Yousof, 224.

Ziber, 225.
Zimmern, 287, 423.
Zurich, son exposition nationale, 626
Zuricher-Novellen, par Keller, 741.

FIN

A Quantin imprimeur
S. Benoît, 7. à Paris

Z
1007
L775
année 4M

Le Livre; revue du monde littéraire

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY